



M. le Curé

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1911)

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

L'AMI DU CLERGÉ

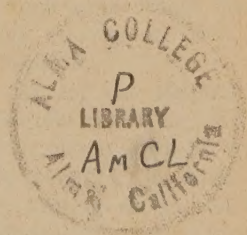
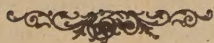
PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1911)

(Prédication)

TOME VINGT-TROISIÈME

(Janvier à Décembre 1911)



LANGRES

Maison Saint-Pierre, rue Tassel

MDCCCCXI

4125

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-troisième année)

SOMMAIRE

Entretiens sur les Vertus cardinales. — *Instruction préliminaire* : La vertu en général, 1. — LA PRUDENCE. — I. Sa nature et ses règles, 4.

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — I. Son excellence, 7.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLIII. Le Chef de l'Eglise (*suite*), 10.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — V. Le concile de Jérusalem, 14.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

Instruction préliminaire

LA VERTU EN GÉNÉRAL

*Deum time et mandata ejus
observa ; hoc est enim omnis
homo.*

Craignez Dieu et observez
ses commandements ; c'est là
tout l'homme.

(Eccl., XII, 13).

Mes frères,

Notre jeune siècle, comme celui qui l'a précédé, se flatte volontiers de mériter le nom de siècle du progrès. Siècle du progrès matériel, soit ; je n'y contredis pas, et même, je ne veux pas être le dernier à applaudir aux améliorations qu'il a réalisées, aux découvertes qu'il a faites, aux prodigieux résultats qu'il a obtenus et qu'il poursuit encore aujourd'hui avec une hardiesse indomptable.

Si seulement le progrès moral avait suivi la même marche ascendante ! Mais sous ce rapport, il faut bien l'avouer, il n'y a pas d'avance, il y a malheureusement un recul. Un simple regard sur la société contemporaine nous le démontre péremptoirement. La décadence est visible, incontestable.

Le plus puissant moteur du progrès moral, c'est la vertu. Or, mes frères, la vertu est manifestement en baisse aux jours où nous sommes. Ils se font de plus en plus rares, les hommes au caractère énergique, à la vo-

lonté décidée, les hommes de bien inébranlablement fidèles au devoir. Les bons chrétiens, craignant Dieu et observant ses préceptes, les hommes vraiment vertueux voient leur nombre diminuer sensiblement.

Et cependant le salut est là, dans la vertu honorée, estimée par tous, pratiquée sans défaillance ; le salut est là, pour l'individu, pour la famille, pour la société. Il me paraît donc urgent d'insister pour rétablir ou fortifier parmi nous l'empire des vertus qui doivent diriger notre conduite et sanctifier notre vie.

Vous ne refuserez pas, mes frères, votre bienveillant accueil aux entretiens que je vous réserve sur ce grand et beau sujet.

Et pour commencer aujourd'hui, je vous parlerai, dans cette instruction préliminaire, de la vertu en général. Je vous en donnerai la *définition*, je vous en exposerai l'*excellence*, je vous en indiquerai les *avantages*.

I

Qu'est-ce que la vertu ? Philosophes et théologiens s'accordent à dire que c'est une disposition habituelle, une tendance constante de l'âme qui porte à faire le bien et à éviter le mal. Les philosophes, qui ne consultent que la raison humaine, s'en tiennent à cette définition ; mais les théologiens, qui s'inspirent des enseignements de la foi, la complètent et disent que la vertu est une heureuse disposition, — qualité de la nature ou don de Dieu, — qui incline notre volonté à vouloir habituellement le bien et à réagir habituellement contre le mal, en vue de Dieu, pour se conformer à sa volonté.

La vertu, ai-je dit, est une disposition *persévérante*, une habitude de l'âme. Ne confondons pas un acte de vertu avec la vertu elle-même. Un acte de vertu, c'est, dans une circonstance donnée, l'effort de la volonté vers le bien ou la résistance aux mauvais penchants ; la vertu, c'est l'état que crée la continuité de cet effort et de cette résistance. Si la vertu est une habitude, elle ne s'acquiert que par la répétition d'actes vertueux,

de même que le vice, qui est aussi une habitude, est constitué par le renouvellement des fautes et des désordres criminels.

Je n'appellerai pas vertueux un homme qui fait par hasard et d'une façon intermittente des actes de vertu. Je n'attribuerai cette noble qualification qu'à celui qui fait le bien et qui évite le mal avec une constante fermeté. La persévérance dans l'effort, voilà ce qui caractérise la vertu. Voulez-vous savoir à quel degré un homme est vertueux ? Prenez la mesure de la vigueur et de la ténacité avec lesquelles il lutte contre le mal en faveur du bien. Le mal à combattre, le bien à accomplir, tel est en effet l'objet, tel est le but de la vertu.

L'homme est un être déchu ; il ressemble à un édifice que la foudre a démolie et dont il reste encore quelques débris, quelques colonnes. Si je me penche sur son cœur, pour en observer les tendances, j'y vois bien encore des vestiges de sa grandeur originelle, j'y vois des mouvements, des aspirations vers le bien ; mais à côté de ces heureuses inclinations, que d'inclinations mauvaises ! que d'instincts pervers ! que de penchants à l'orgueil, à l'insubordination, à la sensualité, à la colère, à la cupidité ! Si le bien a sur lui une attraction réelle, le mal a une attraction plus puissante. D'autre part, s'il trouve en dehors de lui des influences, des paroles, des exemples qui le portent au bien, il est circonvenu par mille choses qui le sollicitent au mal.

Devant cet antagonisme, quel est, mes frères, le rôle de la vertu ? quel est son travail ? C'est, avec le secours de Dieu et l'appui de sa grâce, de développer, d'affermir les bonnes dispositions qui sont en nous ; c'est de réprimer, de déraciner les instincts pervers qui s'agitent dans les bas-fonds de notre nature ; c'est d'assurer le triomphe du bien, c'est de ramener l'homme à la noblesse de sa première origine, à l'état de grandeur d'où il est descendu. C'est à ce but que doit tendre tout l'effort de la vertu.

Mais, vous le comprenez, mes frères, on n'arrive pas à ce résultat sans un déploiement de courage et sans une série de sacrifices. « Point de vertu sans combat, » a dit un philosophe, et Bossuet ajoute : « La vertu n'est digne de ce nom que lorsqu'elle est capable de supporter toutes les épreuves. » Deux conditions sont donc nécessaires pour qu'une âme soit vertueuse : des ennemis à combattre, et des victoires remportées. La vertu ne peut être que le partage de âmes mâles et courageuses ; elle suppose nécessairement des efforts virils, des actes d'abnégation, des sacrifices parfois bien pénibles, des luttes ardentes et prolongées et des victoires chèrement achetées. Mais c'est ce qui fait sa grandeur, ce qui constitue son mérite, et, à cause de cela, il me

semble que vous devez déjà l'apprécier. Vous l'apprécierez encore davantage, quand je vous aurai dit son excellence.

II

Le monde parle encore de la vertu, et même il lui rend hommage, mais il n'en a pas une notion complète. Dans son langage, il l'identifie avec la probité, avec l'honnêteté naturelle ; il ne va pas plus loin. Or, mes frères, la vertu, dans son acception chrétienne, est plus que l'honnêteté telle que le monde l'entend.

Ah ! l'honnêteté ! Dieu me garde d'en dire du mal ! C'est un beau nom que celui d'honnête homme, et S. Louis disait : « M'est avis que ce mot d'honnête homme est si grande chose et si bonne, que, même à le prononcer, il remplit la bouche. » Je l'accorde : si l'honnêteté est la conformité entière, absolue, de la conduite à la loi de justice que Dieu a gravée dans notre cœur, elle n'est pas sans mérite. Pour faire valoir l'honnête homme, on me dit qu'il aime la justice et déteste l'iniquité, qu'il a le vif sentiment du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste ; qu'il respecte les biens, la vie, l'honneur de ses semblables ; qu'il est observateur de sa parole, fidèle dans ses amitiés, sincère et ferme dans ses convictions, attaché à ses devoirs et les accomplissant quoi qu'il lui en coûte... C'est fort bien ; mais cependant, j'aperçois une grande lacune dans la description que l'on me fait de l'honnête homme : il n'est aucunement question de ses devoirs envers Dieu, envers Jésus-Christ, envers l'Eglise. S'il les méconnaît, il manque quelque chose d'essentiel à sa vertu, il n'est pas honnête dans la plénitude du mot, car on ne peut l'être sans rendre à Dieu, à Jésus-Christ et à l'Eglise ce qu'on leur doit.

La vraie vertu, la vertu complète, la vertu chrétienne est l'effort continu de l'être intelligent et libre pour accomplir non seulement les devoirs imposés par l'honnêteté naturelle, mais tous ceux qui sont prescrits par Dieu et par Jésus-Christ dans l'Evangile. La vertu ainsi comprise est la conformité de la vie à la loi supérieure que notre Seigneur et Sauveur a révélée au monde et imposée à ses disciples ; et c'est ici que se manifeste son excellence.

La vertu, pour nous, c'est plus que l'abstention du mal ; c'est le bien progressant, montant toujours de degré en degré dans la justice et la vérité ; c'est la doctrine évangélique pratiquée dans tous ses enseignements, l'imitation de notre Maître adoré ; c'est l'amour de Dieu et des hommes, l'humilité, le pardon des injures, la pureté du cœur, la chasteté, le dévouement poussé jusqu'au sacrifice ; en un mot, c'est l'observation ponctuelle des lois de Dieu et des préceptes de l'Evangile : *Deum time et mandata ejus observa*. C'est la vertu qui

fait l'homme complet, *hoc est enim omnis homo*, qui constitue sa dignité, sa grandeur, qui est son plus beau titre de gloire.

Un orateur moderne, épris d'admiration pour l'honnête homme, dont il venait de relever les mérites, demande qu'on le salue en passant, si on le rencontre... Je veux bien le saluer, car il n'est pas sans valeur, je le reconnais ; mais l'homme vertueux dans toute la force de ce mot lui est bien supérieur, et celui-là, non seulement je le salue, mais je le vénère, car il m'apparaît comme la ressemblante image de Dieu.

III

Je vous ai dit, mes frères, l'excellence de la vertu. Pour épuiser le sujet que je me suis proposé, il me reste à vous indiquer ses avantages et ses récompenses.

1. A la pratiquer, il y a déjà des avantages d'ordre temporel, que vous apprécierez. La santé, le bien-être, la richesse, n'est-ce pas là l'objet de vos désirs, de vos rêves ? Or, la santé est la compagne d'une vie réglée. Si cet homme, accablé d'infirmités précoces, meurt avant d'avoir atteint les jours de la vieillesse, n'est-ce point parce qu'il n'a pas été vertueux ? Le vice a creusé prématurément sa tombe. Il est écrit au Livre divin que la crainte du Seigneur prolongera les jours et que les années des méchants seront abrégées.

D'autre part, la vertu est, toujours au témoignage de l'Écriture, un moyen d'assurer la prospérité d'une famille. « Le juste, dit le Sage, verra sa maison demeurer ferme, tandis que la maison des méchants sera renversée. »

2. Mais, sans m'arrêter plus longtemps aux avantages matériels de la vertu, je passe aux avantages d'ordre spirituel dont elle est la source.

Vous pratiquez la vertu, c'est-à-dire que vous faites votre devoir en toutes choses. Que vous en revient-il ?

a) Il vous en revient d'abord un sentiment d'une douceur infinie, le sentiment du devoir accompli, la paix de la conscience. On ne me persuadera pas que celui qui s'abandonne aux plus vils instincts, qui fait le mal sans regret et viole à plaisir les lois qui régissent notre vie, non, on ne me persuadera jamais qu'il est heureux. Dans un coin de son cœur, — j'en crois la parole de Dieu et l'expérience des hommes, — il existe un malaise indéfinissable, une angoisse intime et douloureuse, qui se nomme le remords. Le remords est la première punition du vice. Mais pratiquez la vertu, il en résultera pour vous la jouissance d'un bien-être inexprimable, un doux contentement, le calme intérieur, cette joie pure qui console l'âme parmi les épreuves de la vie.

b) La première récompense de la vertu, c'est donc la paix dans une conscience libre et joyeuse. La seconde, c'est le mérite, le mérite

qui est le fruit de la loi observée, de toute bonne œuvre faite en vue de plaire à Dieu et sous l'impulsion de sa grâce.

Et le mérite, qu'est-ce que c'est ? C'est une réserve précieuse, une monnaie sacrée, la seule qui ait cours devant Dieu, au sortir de ce monde, pour acheter le bonheur du ciel. Et voyez, mes frères, s'il ne nous est pas avantageux de multiplier ici-bas des actes de vertu, d'enrichir notre vie de bonnes œuvres, pour accumuler des mérites qui nous vaudront une gloire immortelle.

Je me représente un pauvre ouvrier, courageux, assidu au travail, et chaque jour prélevant sur son salaire une épargne qui, accrue tous les ans, lui permettra de se composer pour l'avenir une existence moins gênée et moins précaire. C'est l'image de l'homme vertueux qui, par sa fidélité, amasse en ce monde des trésors de mérite qui lui assureront une place dans le ciel.

c) Vous me demandez encore quel avantage revient aux amis de la vertu ? Ce n'est pas seulement l'amitié de Dieu, c'est en outre l'estime et l'amitié des hommes.

Jetez les yeux autour de vous et regardez ces chrétiens, scrupuleux observateurs de tous les devoirs que la religion impose ; je dis qu'on les estime et qu'on les respecte. Car la vertu, bon gré, mal gré, garde un prestige qui commande le respect et provoque l'admiration.

Les sceptiques et les blasés de notre époque font peu de cas de la religion, et pourtant je me persuade que, dans le secret de leur cœur, ils reconnaissent les vertus inspirées par elle. Oui, toujours, même à leurs yeux, une vie intègre, une conduite irréprochable, une fidélité éprouvée seront choses saintes et dignes de vénération ! Oui, toujours, même à leurs yeux, l'homme de bien, le chrétien exemplaire méritera l'estime et la considération ! On l'estimera, non seulement dans le cercle étroit de sa famille, mais parmi tous ceux qui l'approcheront, et cette estime le suivra jusqu'au-delà de la mort : sa mémoire restera entourée de bénédictions.

Mes frères, quand vous remontez le cours des années écoulées et que vous recherchez dans vos souvenirs les personnes que vous avez connues et qui ne sont plus de ce monde, si la figure d'un homme de bien, profondément vertueux, vous apparaît, vous êtes charmés de cette douce vision, vous vous y arrêtez avec une sympathique émotion, et vous dites : « Ah ! celui-là, c'était un grand et noble cœur, c'était un homme souverainement digne, un chrétien d'une trempe solide, » et vous lui envoyez, jusque par delà la tombe, le témoignage de votre estime et de votre respect.

d) Mais la plus belle, la plus magnifique récompense de la vertu, celle qui nous dédommage amplement de tous les efforts qu'elle

nous coûte, c'est le ciel ; le ciel, c'est-à-dire la vue et la possession de Dieu, une paix inamissible, une sécurité inaltérable, un bonheur infini.

Oh ! laissez-moi vous le dire, vous êtes devenus bien indifférents, si ces avantages acquis à la vertu ne vous touchent pas, ne vous séduisent pas, si la perspective enchantée d'une félicité sans mesure et sans fin ne vous retient pas au chemin du devoir et de l'honneur chrétien.

On raconte que Brutus, vaincu dans les plaines de Philippes, se retira désespéré du champ de bataille et levant les yeux vers le ciel parsemé d'étoiles, proféra cette amère exclamation : « O vertu, tu n'es qu'un mot ! »

Non, mes frères, la vertu n'est pas qu'un mot ; c'est une réalité, c'est la paix, le contentement, la santé de l'âme, sa vie, sa beauté, sa parure, sa noblesse ; c'est elle qui s'adressant à chacun de nous, pour stimuler notre volonté et nous entraîner sur ses pas, nous dit : « Suis-moi, je mène au ciel ! » Ainsi soit-il.

La Prudence

I

SA NATURE ET SES RÈGLES

Mes frères,

La vertu est une et multiple ; elle est une dans son essence, elle est multiple dans son épanouissement, à cause de la diversité des objets et des actes auxquels on doit l'appliquer. Je la compare à une mère, entourée d'une belle et noble famille. Cette famille se divise en deux groupes principaux : le premier comprend les vertus *théologiques*, le second les vertus *morales*.

Les vertus théologiques sont ainsi appelées parce qu'elles ont Dieu pour objet immédiat. Les vertus morales sont celles qui ont pour objet et pour fin le règlement des mœurs, la direction et le gouvernement de la vie.

Quatre d'entre elles sont nommées *cardinales*, parce qu'elles sont comme le fondement et le soutien de la vie chrétienne et même de la vie sociale : ce sont la prudence, la justice, la force et la tempérance. Tel est l'ordre dans lequel la tradition les a placées ; tel est aussi l'ordre dans lequel nous les étudierons.

En première ligne vient la prudence ; c'est d'elle que nous nous occuperons aujourd'hui. Nous dirons 1^o ce qu'elle est et 2^o les principales règles de conduite qu'elle nous prescrit.

I

Qu'est-ce que la prudence ? A cette question, saint Augustin répond : « C'est la science de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter. » C'est la règle de nos actions, dit saint Thomas : elle juge et apprécie parfaitement toutes cho-

ses ; elle règle et dirige la volonté, elle nous guide et nous inspire le bien qu'il faut accomplir, le mal qu'il faut repousser. Je ne sais quel ancien moraliste l'a définie : l'art de la vie, comme la médecine est l'art de la santé.

Vous voyez déjà que la prudence s'applique aux choses humaines sous leur point de vue le plus général.

La théologie morale distingue deux sortes de prudence : la *prudence de la chair*, ou la prudence purement humaine qui n'est pas autre chose que l'intelligence et l'habileté des mondains dans la poursuite des biens matériels ; et la *prudence de l'esprit*, qui vise les biens spirituels, qui se rapporte à notre fin surnaturelle, et qui choisit les moyens les plus sûrs pour y parvenir.

Nous parlerons spécialement de celle-ci.

Voulez-vous que nous esquissons d'abord le portrait d'un homme prudent, dans le sens chrétien et surnaturel du mot ? Il nous sera facile ensuite de dégager les qualités morales qui constituent la prudence ou concourent à sa perfection, et de noter les défauts qui pourraient l'altérer ou la détruire.

Un homme prudent, mes frères, le voici et je vous le présente. Il considère d'abord le but qu'il veut atteindre, la fin qu'il se propose, et il ne perd pas de vue que, pour un chrétien, le but suprême, la seule fin nécessaire, c'est le salut de son âme, la conquête du ciel. Alors il réfléchit, il délibère, il cherche les moyens les plus efficaces pour réaliser ses desseins. Il prie à cet effet, il interroge, il consulte ceux qui peuvent l'éclairer, car il se défie de lui-même. Il sait bien qu'il aura des obstacles à surmonter, des pièges à déjouer, des ennemis à vaincre : il les a prévus et il est bien décidé à prendre les précautions nécessaires, à déployer son énergie et à engager vigoureusement la lutte pour triompher.

Quand il a ainsi fixé son but, pressenti et mesuré les difficultés, quand il a calculé les ressources sur lesquelles il peut compter, quand il a pris résolument son parti, c'est le moment de pourvoir à l'exécution, de mettre la main à l'œuvre. Avec la grâce de Dieu qui seconde ses efforts, il accomplit ses devoirs, il combat ses défauts, il évite avec soin tout ce qui pourrait devenir une occasion de chute, un danger pour son salut ; il poursuit l'œuvre de sa sanctification avec une inébranlable fermeté.

D'après ce tableau que je viens de tracer, vous remarquerez que l'homme prudent réunit en lui plusieurs vertus secondaires, plusieurs qualités qui lui apportent leur concours pour mener à bonne fin la direction de sa conduite. C'est l'intelligence ou l'appréciation droite et vraie des grands principes que l'on admet comme évidents dans les choses pratiques ; c'est la docilité, qui profite des enseignements et de l'expérience d'autrui ; c'est le

raisonnement ou la réflexion pour appliquer les principes universels aux choses particulières, qui sont si variées par elles-mêmes et si incertaines ; c'est la prévoyance, qui juge par avance ce qui doit arriver ; la circonspection, qui voit ce qu'il convient de faire dans une circonstance donnée.

Ces vertus secondaires, saint Thomas les appelle les parties intégrantes de la prudence chrétienne, et il signale comme des vices qui lui sont manifestement opposés la précipitation, la témérité, l'inconsidération, l'inconstance, la ruse ou l'astuce, et une trop grande sollicitude des choses temporelles ou de l'avenir.

C'est après avoir donné ces notions sur la prudence, que le Docteur angélique s'écrie, avec saint Augustin : « Oh ! combien d'hommes passent pour prudents et ne sont que des insensés devant Dieu ! *Quam multi prudentes dicuntur plane insipientes coram Deo !* Voyez donc, mes frères, ajoute-t-il, et tâchez de marcher avec sagesse et précaution, comme le veut l'apôtre, afin que vous ne soyez pas condamnés à dire un jour : Insensés que nous étions, nous nous sommes donc trompés ! »

Vous ne ferez pas ce douloureux et humiliant aveu, si vous suivez les règles, les prescriptions de la prudence, que je vais maintenant vous exposer.

II

1. Si c'est une loi de la prudence humaine qu'en toute affaire il faut regarder la fin, c'est également un principe de la prudence chrétienne de se préoccuper de la fin suprême à laquelle nous sommes destinés.

Quelle est cette fin suprême qu'il faut envisager et vers laquelle il faut orienter sa vie et faire converger tous ses efforts ? Quelle est cette fin que le chrétien doit sans cesse avoir sous les yeux et poursuivre avec une ardeur qui ne se ralentisse jamais ?

C'est le bonheur céleste, auquel il n'est possible de parvenir que par l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés. Or, le premier devoir de l'homme, dit saint Eucher, est de s'appliquer à connaître l'auteur de son être, de s'attacher à lui quand on le connaît, de rapporter à son service la vie qu'il nous a donnée, puisque la tenant de sa bonté toute gratuite elle lui appartient tout entière, et que l'ayant reçue sans l'avoir méritée, nous lui devons l'hommage d'une entière dépendance.

L'obligation la plus importante, après celle de servir Dieu, c'est de penser sérieusement que nous avons une âme qui, étant bien supérieure au corps, doit passer avant lui ; qu'il faut la sauver à tout prix, que c'est là non seulement notre premier, mais notre unique intérêt.

La prudence nous avertit que c'est par le service de Dieu et la sanctification de nos

âmes que nous préparerons l'immortel avenir qui nous attend de l'autre côté de la tombe.

« Je ne sais pas, mes frères, d'affaire plus sérieuse, plus considérable que celle-là. Or, c'est une règle de la prudence que, quand on a une affaire importante à traiter, on doit mettre tous ses soins, tout son zèle, tout son dévouement à la faire réussir. Voyez ce que l'on fait quand il s'agit d'intérêts matériels : que de sollicitude ! que de démarches ! que de calculs ! que de peines et de tourments, pour acquérir et accumuler des biens périssables ! Nulle affaire ne peut être comparée à celle de votre salut : et par conséquent nulle ne mérite à un plus haut degré votre empressement, vos efforts.

2. La prudence vous le dit. Elle vous dit aussi que lorsqu'on veut mener à bonne fin une œuvre aussi importante, il faut recourir aux moyens les plus efficaces. On ne reste pas inactif dans le monde, quand on a une entreprise à diriger, une industrie à exploiter, un commerce à étendre, un emploi à obtenir, un procès à gagner ; on ne néglige rien, on a recours à tous les moyens, à tous les secrets que la prudence naturelle suggère pour arriver à un heureux résultat.

Chrétiens, vous avez une grande et difficile entreprise à poursuivre : celle de votre sanctification. De puissants auxiliaires sont à votre disposition pour vous aider et vous soutenir dans ce noble travail : c'est la prière, c'est la « confession », c'est la communion fréquente, c'est la dévotion à la Sainte Vierge, ce sont les pratiques de piété en usage dans l'Eglise.

Quelle recommandation vous fait la prudence ? Elle vous supplie de recourir à tous ces moyens pour assurer votre salut éternel.

3. Que vous dit-elle encore, quel devoir vous impose-t-elle ? Elle vous enjoint d'écarter tous les obstacles qui s'opposent à votre sanctification. L'obstacle, c'est le monde avec la séduction de ses plaisirs et de ses divertissements ; l'obstacle, c'est ce livre mauvais, ce journal impie ; l'obstacle, c'est cette compagnie légère, cette liaison dangereuse, ces regards qui donnent la mort ; l'obstacle, c'est le péché. Ah ! mes frères, retenez bien ces leçons que vous donne la prudence, et faites-en votre profit, vous, souvenant que celui qui s'expose volontairement au danger court grand risque d'y périr.

4. C'est aussi un principe et une règle de la prudence que, quand on s'intéresse à une affaire d'une capitale importance, il faut s'en occuper au plus tôt. N'est-ce pas ce que vous faites lorsqu'il s'agit, au point de vue matériel, d'une catastrophe à éviter, ou d'un gain considérable à réaliser ? Vous vous mettez à l'œuvre sur-le-champ, car vous craignez avec raison qu'un ajournement ne compromette le succès. Eh bien ! la prudence chrétienne vous avertit de préparer sans délai vos destinées

futures. Pourquoi attendre ? Pourquoi ajourner ce grand travail ? Ce serait bien imprudent : car l'avenir ne vous appartient pas, vous n'êtes pas même sûrs du lendemain.

La mort a des soudainetés qui font courir le frisson dans les veines. Un homme est fort, il est robuste, il est ruisselant de jeunesse et de santé. Soudain le voilà qui s'affaisse et qui tombe : un vaisseau vient de se rompre dans son cœur, une congestion vient de troubler son cerveau. On le relève : c'est un cadavre.

Ne dites donc pas : « Plus tard, je songerai à mon avenir éternel et j'y pourvoirai ; plus tard, je remplirai mes devoirs religieux ; plus tard, je m'éloignerai des occasions dangereuses ; plus tard, je lutterai contre mes passions. »

Insensés, — c'est le Fils de Dieu qui parle ainsi, — insensés ! de quel droit comptez-vous sur ce *plus tard*, c'est-à-dire sur un avenir aussi incertain ? Qui sait si, cette nuit même, la mort ne va pas poser sur vous sa main et vous jeter dans l'éternité, sans que vous ayez une minute pour dire à Dieu : « Mon Dieu, pardonnez-moi ! »

5. Une autre maxime de la prudence est que, dans le doute, il faut choisir le parti le plus sûr.

Mes frères, le dernier mot de notre existence terrestre n'est pas un saut dans l'ombre, une culbute dans la fosse. Que l'âme ne périsse point à la manière des corps, qui tombent en dissolution ; mais qu'elle continue dans un autre monde une vie qui ne finira point, c'est une vérité qui s'impose à notre foi avec une certitude inébranlable. Mais, je suppose que la chose ne soit pas démontrée péremptoirement ; je suppose qu'elle reste douteuse : je n'admets pas qu'il en soit ainsi, je fais simplement une hypothèse. — En tout cas, la réalité d'une autre vie succédant à celle-ci est plus probable que l'opinion contraire, soutenue seulement par des esprits dévoyés, par des sectaires passionnés, par des libertins qui voudraient se débarrasser de cette croyance pour donner libre cours à leurs déportements.

Dans ces conditions, si nous interrogeons la plus vulgaire prudence, qu'est-ce qu'elle nous dira ? Elle nous dira que dans les choses incertaines, controversées, il est sage de prendre le parti le plus sûr, d'admettre l'opinion la mieux fondée, et de se conduire en conséquence.

Un philosophe incroyant du *xviii*^e siècle disait un jour à une dame qu'il savait étroitement attachée à la religion : « Vous serez bien attrapée, Madame, s'il n'y a pas de Paradis. — Et vous, Monsieur, répliqua la noble femme, vous serez plus attrapé que moi, s'il y a un enfer. » Eh bien ! mes frères, si vous permettez que je reprenne ce mot un peu familier, il vaudrait mieux être attrapé dans un sens que dans l'autre, et la prudence commanderait de

vivre et d'agir ici-bas de manière à échapper au lamentable sort dont l'Evangile menace les méchants.

6. Recueillons toujours les leçons de la prudence, car elle en a encore à nous donner.

Elle nous dit maintenant qu'il faut préférer ce qui est meilleur à ce qui est moins bon, ce qui est supérieur à ce qui est inférieur, ce qui est parfait à ce qui est imparfait. Ce principe n'est-il pas votre règle de conduite dans les choses humaines ? Entre la richesse et la pauvreté, entre la gloire et l'obscurité, entre la science et l'ignorance, entre l'estime de vos semblables et la déconsidération, votre choix n'est pas douteux : vos préférences vont irrésistiblement à la richesse, à la gloire, à la science, à l'estime.

Passons à un autre ordre d'idées : est-ce que Dieu n'est pas infiniment supérieur à la créature ? Est-ce que l'âme immortelle n'est pas au-dessus du corps périssable ? Est-ce que la vertu n'est pas préférable au vice ? Est-ce que l'honneur d'une vie irréprochable ne vaut pas mieux que la honte d'une conduite déréglée ? Est-ce que la morale chrétienne n'est pas plus parfaite que la morale laïque, dont on parle aujourd'hui ?

Alors, mes frères, si vous suivez les conseils de la prudence, vous donnerez à Dieu la première place dans votre cœur ; vous aurez une plus grande sollicitude pour votre âme que pour votre corps ; vous aimerez et pratiquerez la vertu ; vous ferez le bien, vous repousserez le mal ; vous ne vous contenterez pas de la facile morale des gens du monde ; vous vous comporterez en toutes choses comme un chrétien fidèle aux lois de Dieu et de l'Eglise.

7. La prudence le veut, comme elle veut qu'entre deux maux on choisisse le moindre. C'est là ce que l'on fait habituellement.

Un voyageur assailli par des bandits qui lui demandent la bourse ou la vie, donnera sa bourse pour conserver sa vie, car il estime que la perte de quelques pièces d'argent est un mal moins grand que la perte de la vie.

Sur le champ de bataille, un éclat de bombe vient de foudroyer la jambe d'un soldat ; après examen de la terrible blessure, les médecins disent : « C'est l'amputation ou la mort. » Le pauvre blessé se résigne à l'amputation, pour se soustraire à une mort inévitable.

On propose à un malade une potion amère, un remède nauséabond, mais qui doit lui faire recouvrer promptement la santé. Quoi qu'il lui en coûte, il prendra ce remède, il absorbera cette potion, pour ne pas s'exposer à de longues souffrances.

C'est de la prudence humaine. La prudence chrétienne ne doit-elle pas en faire autant ? La foi nous enseigne que des tourments infi-

nis, des souffrances éternelles attendent le prévaricateur impénitent au sortir de cette vie ; elle nous dit en même temps qu'on peut prévenir ce malheur en acceptant ici-bas de légers sacrifices, des expiations faciles, des souffrances d'un moment. Entre ces deux maux, hésitez-vous à choisir le moindre ? Quel est l'homme qui condamné à mort ne préférerait pas, pour y échapper, quelques années de prison ? Vous avez à redouter, de l'autre côté de cette vie, des peines infinies ; pour en être préservés, vous avez en ce monde des peines légères à supporter. La prudence vous dit qu'entre ces deux maux il faut choisir le moindre, qu'il faut se résigner à souffrir en ce monde pour ne pas souffrir dans l'autre, qu'il faut consentir à des sacrifices temporaires pour obtenir des joies éternelles.

Vous avez entendu, mes frères, les leçons de la prudence. Qu'elles restent dans votre esprit pour vous éclairer, pour vous dicter ce qu'il convient de faire ou d'éviter parmi les éventualités de cette vie, pour vous aider à atteindre vos suprêmes destinées. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

Avant-propos

Le sacrement d'Eucharistie occupe dans le Christianisme une si grande place, le rôle qui lui revient dans la vie des âmes est si considérable, l'Eglise en recommande aujourd'hui l'usage avec une telle insistance, enfin, pour toutes ces raisons, il est si hautement opportun d'en parler souvent et avec détails dans l'assemblée des fidèles, que nous croyons aller au devant des désirs de nos lecteurs en lui consacrant, dès le début de cette année, une nouvelle série d'instructions.

Comme l'indique le titre que nous leur donnons, ces instructions traiteront de l'Eucharistie uniquement, *comme sacrement*, et elles l'envisageront, ce sacrement, surtout au point de vue pratique, c'est-à-dire au point de vue de sa *réception*.

Nous supposons donc que la démonstration de la présence réelle de N.-S. Jésus-Christ dans l'Eucharistie a été faite, comprise et acceptée. Nous nous adressons aux âmes convaincues de cette divine présence. Leur conviction devient notre point de départ. Et ainsi, nous essayons de leur dire quelle haute idée elles doivent se faire de l'auguste Sacrement, quelles dispositions il exige, et suivant quelles règles il convient d'en approcher.

I

EXCELLENCE DU SACREMENT D'EUCHARISTIE

Si scires donum Dei !

Si vous connaissiez le don de Dieu ! (Jean, iv, 10).

Quand l'Eglise trace à ses ministres le programme des leçons qu'elle les invite à donner aux chrétiens relativement au sacrement d'Eucharistie, elle les presse de leur démontrer, avant tout, ce qu'elle appelle « sa majesté, » c'est-à-dire sa supériorité et son excellence¹.

¹ *Catech. Rom., De Euch. Sacram., I.*

C'est que, sous l'impulsion d'une logique instinctive, les hommes traitent les choses comme ils les apprécient. Ainsi, leur conduite envers l'Eucharistie découlera nécessairement de l'idée qu'ils en auront. Ils lui témoigneront, suivant cette idée, du respect ou de la négligence, de la ferveur ou de la tiédeur, de l'empressement ou de l'abandon. Si, par exemple, vous connaissiez, comme dit l'Evangile, « le don de Dieu, » tel qu'il est contenu dans l'Eucharistie, si vous aviez l'intelligence de ses grandeurs, si vous saviez y voir le plus auguste des mystères et le plus précieux des bienfaits, tiendrait-il dans votre vie la place trop restreinte, hélas ! à laquelle vous le condamnez ? Non, j'en suis sûr. Plus d'estime envers lui vous inspirerait aussi plus de piété. Vous l'honoreriez d'un culte plus assidu, vous le recevriez plus souvent, vous l'aimeriez de toutes les ardeurs de votre cœur.

Voilà pourquoi, dans le dessein où je suis de vous parler pendant quelques semaines du sacrement d'Eucharistie, je commencerai par vous expliquer son excellence.

I

Le seul nom de l'Eucharistie fait pressentir sa supériorité.

Eucharistie veut dire « bonne grâce » ou encore « action de grâces. » — Toutes les grâces venues de Dieu ne sont-elles point bonnes ? Evidemment oui. Si l'Eglise appelle celle-ci « bonne grâce, » c'est qu'elle l'estime bonne entre toutes et meilleure que les autres. Tous les bienfaits venus de Dieu ne doivent-ils pas être payés d'actions de grâce ? Il n'en faut pas douter. Si l'Eglise appelle celui-ci « action de grâces, » c'est parce qu'elle le croit plus précieux qu'aucun autre et plus digne de reconnaissance. — Il faut en dire autant du nom de « Saint » ou « Très Saint Sacrement » que l'usage donne souvent à l'Eucharistie. Tous les sacrements sont saints et capables de sanctifier. Mais on appelle celui-ci « saint » et « très saint » parce qu'il est plus saint que tous les autres et contient dans une plus large mesure cette grâce divine dont l'action sanctifie les hommes.

Mais la supériorité de l'Eucharistie, que ses noms font pressentir, s'affirme avec éclat dans sa définition. — On la définit : « *Le sacrement qui, sous les apparences du pain et du vin, contient le corps et le sang de N.-S. Jésus-Christ, pour la nourriture des âmes.* »

D'après cette définition, la sainte Eucharistie : 1^o contient Jésus-Christ ; 2^o nous l'offre réduit en nourriture. — Voilà, nettement exprimées, les deux grandeurs de l'Eucharistie, les deux raisons pour lesquelles nous lui attribuons le premier rang parmi les bienfaits divins. Elle contient Jésus-Christ : le don qu'elle nous fait est donc infiniment précieux. Elle nous l'offre réduit en nourriture : elle nous

mettra donc, mieux qu'aucune autre grâce, en possession de Jésus-Christ et par des moyens où il portera son amour aux dernières limites.

Nous nous contenterons aujourd'hui d'étudier rapidement la première de ces grandeurs.

II

1. C'est la croyance la plus ferme de l'Eglise que N.-S. Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie. Les divines paroles de la consécration, avec la toute-puissance qu'elles tiennent de leur institution, produisent ce qu'elles affirment. Elles changent le pain au corps de Jésus-Christ et le vin en son sang. Or, ce corps et ce sang deviennent présents sous les espèces consacrées tels qu'ils sont actuellement dans la personne du Christ. Chaque espèce les contient donc, non pas l'un sans l'autre, mais l'un avec l'autre ; non point inanimés, mais unis à l'âme du Sauveur. Ils vivent, et de cette vie supérieure et toute spirituelle dont l'humanité de Notre-Seigneur jouit dans les splendeurs des cieux. Ainsi, sous ces dehors d'un pain et d'un vin qui ne sont plus, sous ces apparences qui ont perdu leurs substances, mais ont conservé assez de réalité pour cacher toutes les gloires, Jésus-Christ est véritablement présent.

Cette présence de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie nous est une faveur souverainement précieuse.

Ne vous est-il jamais arrivé, quand vous avez lu la vie du Sauveur, quand vous l'avez vu porter aux villes et aux bourgades de la Judée ou de la Galilée, avec l'honneur de sa divine présence, ses enseignements et ses bienfaits, ne vous est-il jamais arrivé d'éprouver une vive et sainte jalousie pour les hommes qui ont eu le bonheur de se trouver sur sa route ? Sa parole les éclairait d'une lumière toute céleste. Sa bénédiction guérissait tous leurs maux. Son contact faisait descendre sur eux toutes les grâces. Quand il entra dans une maison, le salut y entra avec lui... Ces hommes-là n'ont-ils pas été les plus favorisés de tous les hommes ? Lui-même le leur disait : *« Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Bien des prophètes et bien des rois ont désiré le voir et ne l'ont point vu, l'entendre et ne l'ont pas entendu ! »* (Luc, x, 23-24). Les concitoyens du Sauveur comprenaient si bien leur bonheur qu'ils accouraient de toute part autour de lui. Ils montaient sur les arbres pour le voir passer. Ils se réjouissaient de le recevoir sous leur toit. Ils le suivaient des journées entières sur les montagnes et dans les déserts, sans souci de la faim, de la soif ou de la fatigue. C'était à qui pourrait l'approcher ou le toucher. Et ils se croyaient au comble du bonheur quand ils pouvaient saisir, à défaut de sa main, la frange de son manteau.

Pourquoi n'avons-nous pas vécu dans ce siècle et dans ce pays ? Pourquoi ne jouirions-nous pas, nous aussi, du bonheur que la présence de Jésus apportait à ses contemporains ? Pourquoi cette auguste et douce présence resterait-elle le privilège exclusif d'un pays unique et d'une seule génération ? — Notre-Seigneur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Il a voulu étendre à la postérité tout entière, à tous les temps et à tous les lieux, le bienfait de sa présence. Et, pour y réussir, malgré son retour dans les cieux, il a institué la sainte Eucharistie. Grâce à elle, il réside aujourd'hui dans toutes les villes, dans tous les villages, dans les moindres hameaux qui croient en lui. Il y a sa maison au milieu de nos maisons, et, dans sa maison, il reste aussi vraiment présent que nous pouvons l'être dans les nôtres. Il faut qu'un groupe de chrétiens soit bien déshérité pour ne pas pouvoir dire, comme autrefois les disciples du Sauveur : *« Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »* (Jean, i, 14).

Je ne sais pas si, familiarisés comme vous l'êtes avec les plus augustes mystères, vous appréciez tous comme elle le mérite cette bienheureuse et adorable présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Mais ceux d'entre vous qui ont l'intelligence et le goût des choses divines, ceux qui ont l'âme éprise de l'amour de Notre-Seigneur, les cœurs ulcérés qu'il a guéris, les consciences qu'il a purifiées et pacifiées par son pardon, les malheureux à qui sa grâce a rendu le bonheur, ceux enfin que leurs afflictions pressent d'implorer son secours : tous ceux-là seront heureux de le savoir dans le Sacrement de nos autels, de le sentir à leur portée, de l'avoir pour voisin, de pouvoir se prosterner au pied du tabernacle où il réside et lui parler à leur aise, avec la certitude qu'il est là, tout près d'eux, qu'il les voit et les écoute.

2. Mais je ne dirais pas toute la vérité, si je laissais croire que l'humanité du Sauveur est seule présente dans l'Eucharistie. Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme ; et, en lui, le Dieu est inséparable de l'homme, puisqu'ils forment ensemble une seule et unique personne. Le Dieu est donc avec l'homme dans le Saint-Sacrement ; et par Dieu il faut entendre ici non seulement la personne du Verbe, qui est celle de Jésus-Christ, mais les deux autres personnes divines, que l'unité d'une même nature rattache indissolublement l'une à l'autre. Ainsi, l'Eucharistie se présente à nous comme contenant, avec l'humanité du Christ, la Sainte Trinité tout entière, Père, Fils et Saint-Esprit. Leurs gloires infinies s'y cachent, avec celles de Jésus-Christ, sous le voile impénétrable des espèces sacramentelles.

Cette présence de Dieu porte au suprême degré l'excellence de l'Eucharistie. Car Dieu est l'être infini et infiniment parfait. La création

tout entière n'est qu'un néant auprès de lui. En se rendant présent dans ce sacrement, il l'a élevé infiniment au-dessus de toutes ses œuvres.

« Mais, dira quelqu'un, Dieu est partout. Sa présence dans l'Eucharistie ne confère donc à celle-ci aucune grandeur qui lui soit propre. Celui qui est en elle est aussi bien au dehors d'elle et en tous lieux. » — Détrompez-vous ! Dieu est partout, c'est vrai. Mais il n'est point partout de la même manière. Sa présence peut revêtir et revêt effectivement des caractères différents. Et elle se produit dans l'Eucharistie plus merveilleuse et plus parfaite que partout ailleurs.

Dieu est présent en tous lieux par son immensité. Certes, cette présence auguste mérite d'être respectée. Cependant, elle n'a rien de surnaturel. Elle découle de l'immensité naturelle à l'être divin et s'impose à lui comme une nécessité.

Dieu est présent dans ses temples d'une manière plus spéciale. Chacun d'eux est, comme nous l'appelons, « la maison de Dieu. » Sa présence dans ces maisons qu'il fait siennes, n'est point nécessaire, mais voulue, et voulue par libre choix, dans un sentiment de paternelle condescendance pour les hommes. « Là, dit-il dans les Ecritures, *mes yeux sont ouverts et mes oreilles attentives à la prière de quiconque m'y invoque.* » (II Paral., vii, 15). C'est comme une seconde présence de Dieu ajoutée à la première.

Dieu est présent, par sa grâce, dans l'âme des justes. Cette autre présence me paraît supérieure à celle dont il favorise les temples. Ce n'est pas, en effet, seulement une habitation : c'est une sorte d'union. Car la grâce sanctifiante ne se contente point de mettre Dieu dans les âmes ; elle leur communique ses vertus et sa vie.

La présence de Dieu dans l'Eucharistie est d'ordre plus élevé encore. Elle résulte des liens étroits qui unissent la personne du Verbe, d'une part, à la sainte humanité du Christ, et, d'autre part, aux deux autres personnes divines. Quand saint Paul écrivait : « *Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde* » (II Cor., v, 19), quand Notre-Seigneur lui-même disait : « *Le Père est en moi, partageant mes œuvres* » (Jean, xiv, 10), il parlait d'une présence divine supérieure à toutes les autres. Ce n'est plus seulement la présence, mais c'est l'union la plus intime. — Et telle est la présence de Dieu dans le Très Saint Sacrement. Il y est avec Jésus-Christ et comme il était en Jésus-Christ. C'est dire que Dieu, qui ne se localise dans aucun lieu, l'est comme localisé dans l'Eucharistie.

Voilà pourquoi les âmes altérées de Dieu, celles qui, par charité, par reconnaissance ou par besoin, ont soif de Dieu, comme le cerf fatigué d'une longue course a soif d'une

eau vive (Ps., xli, 2), iront toujours le chercher dans l'Eucharistie. Si vous leur demandez, comme on le demandait au Psalmiste : « *Où est ton Dieu ?* » (Ibid., 4), elles ne pleureront plus, comme il faisait, sur son éloignement ; elles vous montreront là, auprès d'elles, dans l'église voisine, le tabernacle. Et lorsque, prosternées devant l'autel, elles se sentiront en sa présence, elles en seront jetées dans une extase de gratitude, d'adoration et d'amour.

Cette présence de Dieu, il est facile de le comprendre, fait de l'Eucharistie la plus sainte des choses saintes et la rend digne des honneurs divins. Nous devons adorer, craindre, respecter, invoquer, aimer l'Hostie consacrée, comme nous devons adorer, craindre, respecter, invoquer, aimer Dieu lui-même.

Ce sacrement s'élève, en particulier, bien au-dessus des autres sacrements. Il contient l'ouvrier auquel ceux-là servent d'instrument. Il contient l'auteur des grâces que ceux-là produisent. Il contient à la fois le Dieu qui leur a donné la puissance d'accomplir leurs effets, et l'Homme-Victime dont l'immolation leur a acheté leur vertu.

Et cet Homme et ce Dieu y restent d'une manière permanente. Les autres sacrements ne produisent la grâce qu'au moment où ils s'administrent, c'est-à-dire quand ce qu'on appelle leur matière et leur forme se rencontrent sur un sujet capable de les recevoir ; mais la grâce n'y réside point, ni avant ni après. Au contraire, dans l'Eucharistie, Dieu et Jésus-Christ sont présents d'une manière durable.

Leur présence a commencé au moment de la consécration ; elle ne prendra fin qu'au moment où s'évanouiront les espèces sacramentelles.

Si enfin vous voulez savoir ce que Dieu fait, avec Jésus-Christ, pendant son séjour dans l'Eucharistie, je vous dirai qu'il y fait ce qu'il faisait autrefois avec lui. Il était en lui, rappelions-nous tout à l'heure, « *partageant ses œuvres et se réconciliant le monde* » : il continue, au fond du tabernacle, à partager ses œuvres et à se réconcilier le monde. C'est-à-dire qu'avec lui il éclaire nos ténèbres, purifie nos consciences, exauce nos prières, porte secours à nos misères, guide nos pas dans les sentiers souvent escarpés qui conduisent au salut éternel.

**

Commencez-vous à comprendre, maintenant, le « *don de Dieu ?* » Vous faites-vous une idée de son excellence ? Reconnaissez-vous qu'il est, de toutes les libéralités possibles à la puissance divine, la plus grande et la plus précieuse, puisqu'il nous donne l'unique être *si bon que meilleur ne peut être ?* — S'il en est ainsi, livrez vos âmes aux sentiments qu'un bienfait de cette nature doit exciter en elles. Adorez,

remerciez, aimez ; et faites à la dévotion envers la Sainte Eucharistie une place d'honneur dans votre piété. Ainsi soit-il !

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLIII

LE CHEF DE L'ÉGLISE (suite)

Nous avons commencé à vous parler, dans le précédent entretien, du chef de l'Eglise. Achéons aujourd'hui de traiter cet important sujet.

Mais d'abord, résumons en quelques mots ce que nous avons dit la dernière fois.

Il est dans le monde un pouvoir qui n'a rien d'égal sur la terre ; un pouvoir qui prend son origine dans le plus grand événement dont l'histoire ait gardé le souvenir ; un pouvoir qui résume dans leur plénitude les deux caractères de la souveraineté parmi les hommes, la paternité et la royauté ; un pouvoir qui n'a d'autres limites que celles du temps et de l'espace ; un pouvoir qui plonge ses racines dans le passé comme il se développe indéfiniment dans l'avenir ; un pouvoir qui concentre en lui-même tous les rayons de l'autorité semés divinement à travers les siècles, la paternité d'Adam, le patriarcat d'Abraham, le sacerdoce de Melchisédech, le pontificat d'Aaron, la judicature de Samuel, la royauté de David ; un pouvoir qui ne tient à rien de ce qui fait ici-bas la grandeur et la force ; un pouvoir qui cache la plus durable des puissances sous les dehors de la plus grande des faiblesses, et qui voile la plus haute des majestés souveraines derrière l'humilité d'un service ; un pouvoir qui s'accroît avec le péril, qui grandit sous la lutte, qui se consolide par l'attaque ; un pouvoir contre lequel toute domination s'use, toute violence échoue, tout artifice se dissipe, toute résistance se brise, toute rébellion vient mourir tôt ou tard, impuissante et inerte. Ce pouvoir unique, ce pouvoir souverain, ce pouvoir universel des âmes et des consciences, c'est celui du pape, car le pape est le chef de l'Eglise.

Quelles sont les prérogatives de ce souverain chef de la chrétienté, c'est ce qui nous reste à dire. Nous les examinerons 1^o en elles-mêmes, 2^o dans leur conséquence.

I. — *Prérogatives du chef de l'Eglise envisagées en elles-mêmes*

La juridiction du Souverain Pontife a été réglée par Jésus-Christ lui-même, quand il a dit à Pierre : « *Pasce agnos meos, pasce oves meas... Contrahat fratres tuos.* » Elle s'étend à tout le troupeau dont Jésus-Christ est le

pasteur invisible, elle embrasse toute l'Eglise. Le pape est donc en ce sens l'évêque universel, et toute la terre son diocèse. Ce que l'évêque fait dans son église particulière, le Pape le fait partout. Il est l'évêque des évêques ; car : « pasteurs vis-à-vis des peuples, dit Bossuet, ils sont brebis vis-à-vis de Pierre¹. » Partout il enseigne, partout il consacre, partout il gouverne, et toutes les âmes ont un rapport direct avec lui, comme avec leur légitime père et pasteur.

C'est ce que veut dire l'antiquité, quand elle nomme le pontife romain « évêque des évêques, pontife universel, évêque universel, pasteur des pasteurs, chef des chefs, » et ce que déclarait nettement saint Bernard, quand il disait à Eugène III : « Les évêques ont sous leur puissance des troupeaux qui leur sont assignés, et chacun a le sien ; mais à vous, le tout a été confié. Vous êtes seul pour le tout, et vous n'êtes pas seulement le pasteur des brebis, mais le pasteur de tous les pasteurs. »

Ecoutez, je vous prie, la solennelle définition de l'Eglise : « Si quelqu'un dit que le Pontife romain n'a à remplir qu'un office d'inspection ou de direction, et qu'il ne possède pas un pouvoir plénier et suprême de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers ; si quelqu'un dit que le Pontife romain ne possède que la principale partie et non toute la plénitude du pouvoir ; ou que ce pouvoir n'est pas ordinaire et immédiat, soit sur toutes les Eglises et sur chacune d'elles, sur tous les pasteurs et sur tous les fidèles, et sur chacun d'eux : qu'il soit anathème !² »

Ces paroles sont claires. Elles nous montrent au sommet de la hiérarchie à laquelle le Christ a confié son autorité, non pas un souverain chargé de faire connaître à tous les décisions et les décrets de cette hiérarchie, mais un maître complet, en qui l'autorité se concentre et tient tout pouvoir sous sa dépendance. Cette concentration, Jésus-Christ l'a voulue. « C'était manifestement son dessein, dit Bossuet, de mettre premièrement dans un seul ce que, dans la suite, il voulait mettre dans plusieurs ; mais la suite ne renverse pas le commencement, le premier ne perd pas sa place. La puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul et sur tous, sans exception, emporte la plénitude. Nos anciens docteurs ont tous reconnu, d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique ; c'est

¹ Sermon sur l'unité de l'Eglise.

² Conc. Vatie., Const. *De Ecclesia Christi*, cap. iii.

un point décidé et résolu. Par cette constitution, tout est fait dans l'Eglise, parce que tout y est divin et que tout y est un ; et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin, et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. » Ces belles paroles arrachées au bon sens de celui qui cherchait à concilier les exigences de l'unité chrétienne avec les prétentions du Gallicanisme, peuvent se résumer ainsi : la puissance du chef de l'Eglise est telle que, par sa pénétration, elle fait la force du pouvoir de l'Eglise entière, parce qu'elle-même elle possède la force du tout.

Appliquons ce principe.

1^o L'Eglise *enseigne*, mais son chef est le docteur suprême. Soit qu'il ait consulté ses frères dispersés, soit qu'en vertu de son autorité plénière il les ait convoqués et rassemblés en ces solennelles assises de lumière, de justice et de charité où l'Eglise remédie aux grands maux, leurs définitions, quelle que soit l'autorité qu'elles empruntent à la science et au nombre, n'ont de valeur décisive que quand le Docteur suprême a dit : « Il en est ainsi : *Ita est.* » Et lui-même, chargé par le Christ de distribuer aux agneaux et aux brebis l'aliment sacré de la vérité et de les détourner des pâturages empoisonnés, lui-même a le droit d'écouter la respiration de la foi dans l'âme du peuple chrétien, de se rendre compte de l'état de la révélation, de faire entendre sa grande voix pour exprimer ce qu'il sait et sent être la tradition catholique et l'enseignement de Dieu, de définir la vérité, d'imposer à tous ses définitions, de stigmatiser l'erreur et d'en interdire les approches au monde entier. « Parle, lui dit l'Eglise, parle, et que ton très sage magistère fasse entendre à toutes les églises, pour qu'elles les reçoivent, ta parole de vérité et ton décret de justice¹. »

2^o L'Eglise *légifère*, mais son chef est le législateur suprême. Les lois particulières n'ont de force que parce que l'autorité religieuse qui les édicte se rattache à son autorité ; les lois générales n'obligent la communauté chrétienne que lorsqu'il les a confirmées par son *Placet*. Dussent les volontés de l'épiscopat tout entier se réunir en un même décret, ce décret demeure suspendu si le chef de l'Eglise lui refuse son approbation ; s'il l'approuve, sa vigueur est assurée ; il entre de plain pied dans le corps du droit qui régit l'Eglise universelle. Comment le successeur de Pierre serait-il ce fondement dont dépend l'éternelle solidité de l'édifice construit par le Sauveur, s'il n'avait la propriété de rendre solide tout ce qu'il appuie de son pouvoir ? Quant à lui, ses décrets pénètrent partout, sans qu'aucune autorité puisse en suspendre la souveraine

efficacité. Le droit universel de paître qu'il a reçu du Christ emporte avec lui le droit universel de régir et de gouverner par des lois. L'unité le veut ainsi ; si chaque Eglise a son pasteur et si chaque pasteur fait l'unité de son Eglise, qui fera l'unité des pasteurs et de tout le peuple chrétien ? « N'est-il pas manifeste, dit saint Thomas, que, malgré la division des diocèses, il n'y a qu'une Eglise, et, par conséquent, un seul peuple chrétien ; et qu'il faut à ce peuple une tête unique ?¹ »

Cette tête, c'est le Pape, dont l'universelle juridiction saisit immédiatement et chacune des Eglises particulières, et chacun de leurs pasteurs, et chacun de leurs membres, unifiant les diocèses, les évêques et les fidèles dans une même obéissance à son souverain pouvoir, accomplissant ainsi la parole du Christ : « Il n'y aura plus qu'un seul berceau et un seul pasteur : *Et fiet unum ovile et unus pastor.* » (Joan., x, 16).

3^o L'Eglise *juge*, mais son chef est le juge suprême. Jésus-Christ lui a donné, à part et avant tous les autres, le pouvoir de lier et de délier, pour qu'on sût bien qu'il siège au sommet de la magistrature religieuse, que tout jugement, même quand il émane de ceux à qui l'Esprit-Saint a confié la garde des diverses portions du troupeau de Jésus-Christ, n'est pas, dans l'Eglise, le dernier mot de la justice, et qu'on peut toujours faire appel au tribunal de Pierre, qui seul a le droit de prononcer des sentences irréfutables. La miséricordieuse intention du Sauveur a été comprise. Prêtez l'oreille à la voix des siècles : vous entendrez les Eglises outragées, les évêques et les clercs persécutés, les peuples opprimés, les princes trahis, les reines méprisées, crier : « Rome ! Rome ! Rome ! » C'était le cri de la vaillante et chaste héroïne que les gens d'Eglise condamnaient au feu, pour la punir d'avoir humilié l'Angleterre en sauvant la France. Que dis-je ? les hérétiques eux-mêmes ont proclamé hautement qu'ils reconnaissaient la suprême magistrature du chef de l'Eglise. Comme les innocents, ils criaient : « Rome ! Rome ! » tant que leur orgueilleux entêtement pouvait espérer une sentence favorable à leur doctrine. Ce n'est que sous le coup des condamnations pontificales qu'ils en appelaient du Pape au concile. Appel inutile autant que condamnable ; car il n'est aucun concile qui puisse prononcer une sentence valide, s'il n'est approuvé par le Pape ; aucun concile, par conséquent, qui n'ait besoin du Pape lui-même pour réformer une sentence du Pape. Lors donc que le chef de l'Eglise a prononcé, tout est fini ; il n'est permis à personne de juger son jugement.

¹ *Summa contra Gentes*, cap. LXXVI ; De Episcopali dignitate et quod in ea unus sit summus.

¹ Concil. Constantinop., *Epist. syn. ad Hadrianum*.

II. — *Les prérogatives du chef de l'Eglise envisagées dans leur conséquence*

Après avoir envisagé les prérogatives du chef de l'Eglise en elles-mêmes, envisageons-les dans leur conséquence.

Cette conséquence, c'est l'infailibilité, c'est-à-dire que le Pape, prononçant comme docteur universel de l'Eglise sur les choses de foi, son jugement est irréformable avant même que le consentement de l'Eglise soit venu s'y joindre.

« Le pape ne sera, si vous le voulez, dit Mgr Bougaud, ni le plus profond des théologiens, ni le plus savant des exégètes, ni le plus éminent des canonistes, ni le plus subtil des philosophes ; mais il est celui à qui Jésus-Christ a dit : *Tu es Pierre*. Il n'égalerait ni Tertullien, ni Origène, ni saint Augustin, ni Bossuet par la fermeté, la pénétration, l'étendue, la sublimité de son esprit. Mais Tertullien et Origène tomberont dans l'erreur ; saint Augustin aura besoin d'écrire ses *Rétractations* ; Bossuet signera les quatre articles qui seront trouvés en opposition avec un concile œcuménique. Le Pape seul demeurera vierge de toute erreur. Le déluge des fausses doctrines pourra submerger toutes les cimes. Jamais elles n'atteindront le Vatican où le pape a fixé son séjour. »

Nous commencerons par établir l'infailibilité du pape. Nous répondrons ensuite aux objections que l'on élève contre cette vérité.

1. Thèse de l'infailibilité. — On ne saurait douter que le pape possède l'infailibilité quand on médite les textes évangéliques où sont contenues les prérogatives de Pierre. Tout commence par lui. Bossuet lui-même le reconnaît et le proclame : « Tous reçoivent la même puissance, dit-il, et tous de la même source, mais non pas tous au même degré ni avec la même étendue. Car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Eglise. *C'est pourquoi il commence par le premier* et dans ce premier il forme le tout ; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul... afin que nous apprenions que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à la condition d'être toujours ramenée au principe de son unité, et que tous ceux qui auront à l'exercer se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire¹. »

C'est donc aussi, peut-on légitimement conclure, l'infailibilité doctrinale qui a d'abord été formée et développée dans la personne de Pierre, et⁽¹⁾ en sa personne, dans celle des Souverains Pontifes, héritiers des prérogatives et de la primauté du Prince des apôtres ; et

celui qui a entendu du Christ son maître ces grandes paroles : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ; confirme tes frères ; pais les agneaux et les brebis ; tu es la pierre sur laquelle je fonderai mon Eglise !... » est sans doute assuré par ces divines promesses de ne rien décider, comme chef de l'Eglise, qui ne soit selon la foi de cette Eglise dont il est le fondement.

La raison seule, consultée, nous dit que le pape, lorsqu'il exerce sa charge de pasteur universel, ne peut jamais tomber dans l'erreur. En effet, l'Eglise en vertu de sa constitution divine, doit, tant qu'elle durera, demeurer une, unie au pape et, pour cela, professer la même foi que le chef du monde catholique. Or si le pontife romain pouvait enseigner une doctrine fausse, c'est-à-dire opposée à celle de Jésus-Christ, l'Eglise se verrait dans la nécessité ou de se séparer du pape ou de se séparer de Jésus-Christ, ce qui est impossible.

2. Réponse aux objections. — Les personnes qui s'enflamment et ne veulent plus entendre dès qu'on parle de l'infailibilité du Pape ont d'ordinaire sur cette infailibilité des idées si prodigieuses qu'il n'y a rien d'étonnant à les voir contraires à cette vérité.

Elles pensent qu'en admettant l'infailibilité du Souverain Pontife, on lui reconnaît l'omniscience sur toute espèce de sujet, sans condition ni limite.

Ces personnes seraient, je le pense, bien étonnées si elles connaissaient, au contraire, dans quelles limites, à quelles conditions, et sur quelles matières exclusivement déterminées s'exerce l'infailibilité du Pape.

Il n'est pas inutile de les en instruire.

Le plus illustre et le plus absolu défenseur de l'infailibilité du Souverain Pontife, le cardinal Bellarmin, commence par établir nettement l'existence distincte de deux docteurs dans le Pape : d'un docteur privé, qui, bien que protégé plus que tout autre au monde contre toute chance d'erreur, peut cependant, en toute rigueur, se tromper dans ses opinions et errer dans la foi, et d'un docteur public qui, en vertu des promesses divines, ne peut proposer aucune hérésie à la foi de l'Eglise universelle¹.

La question se réduit donc à savoir par quels signes on peut reconnaître que le Souverain Pontife parle comme docteur universel et chef de l'Eglise. Ces signes existent, ils sont certains, déterminés, fixés par la tradition de l'Eglise. Nous les trouvons clairement exposés dans un ouvrage dont personne ne saurait suspecter l'importance en pareille matière, nous voulons dire le *Triomphe du Saint-Siège* du pape Grégoire XVI. Ce traité fut composé par Mauro Capellari avant le

¹ Sermon sur l'unité de l'Eglise.

¹ De *Summo Pontifice*, lib. II, cap. xxx, n. 1, 3.

temps où il fut élevé à la suprême dignité de l'Eglise ; mais il fut repris ensuite, revu et réédité sous le règne du même pontife.

Or, d'après cet ouvrage, pour que le Pape soit l'organe infaillible de la vérité, il faut : 1^o qu'il prononce un jugement non sur des matières étrangères à la foi, mais sur un point de doctrine, 2^o qu'il le prononce *ex cathedra*, c'est-à-dire non comme docteur privé, mais comme docteur de l'Eglise universelle et en vertu de la juridiction suprême qu'il a sur tous les croyants, 3^o enfin qu'il le prononce d'une manière ferme, absolue, définitive, excluant toute possibilité d'adhérer à une opinion contraire : c'est pourquoi, ordinairement, le décret pontifical qualifie cette opinion d'hérétique et il fulmine l'anathème contre ceux qui la professeraient dans la suite.

On dira : « Le Pape est un homme comme un autre. Or nous n'admettons jamais qu'un homme ne puisse jamais se tromper. » — Sans doute, répondrons-nous, le Pape est un homme comme un autre ; mais Dieu l'assiste et c'est lui qui le préserve miraculeusement de toute erreur. Un prêtre est un homme comme un autre. Et pourtant quand il prononce sur le pénitent ces paroles : « Je t'absous, » l'âme voit se briser les chaînes du péché. Quand, à l'autel, il dit sur le pain, sur le vin : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang, » le pain et le vin sont changés en un aliment et un breuvage divins. Le magistrat est un homme comme un autre. Et pourtant, du haut de son tribunal, il rend des sentences qui décident de notre réputation, de notre fortune et de notre vie et devant lesquelles nous sommes obligés de nous incliner.

Autre objection aussi futile : « Le pape est sujet à des faiblesses, à des fautes. Comment dès lors serait-il infaillible ? » — Nous en convenons. Le pape est homme comme vous et moi. Chaque jour il frappe sa poitrine et dit avec les plus humbles chrétiens : « *Peccavi ! J'ai péché !* » Saint Pierre, le premier des papes, a commis une faute grave en reniant Jésus-Christ. Mais il ne faut pas confondre l'infailibilité avec l'impeccabilité. Quand même celui qui gouverne l'Eglise ne serait pas préservé de la corruption du vice, il serait préservé de la corruption de l'erreur. Les défaillances de la volonté n'entraîneraient pas celles de l'intelligence. C'est ainsi qu'il y eut un Balaam parmi les prophètes et un Caïphe parmi les grands-prêtres de la loi ancienne.

Il y a donc un homme ici-bas qui, dans l'exercice de sa charge suprême et quoique naturellement sujet à l'erreur, demeure toujours inébranlablement fidèle à la vérité.

Cet homme est le Pape. Ce point de doctrine que les apôtres ont enseigné, que les saints pères et tous les docteurs orthodoxes ont embrassé, le concile du Vatican l'a pré-

senté à la créance de l'Eglise. Voici comment il s'exprime dans la Constitution *Pastor æternus* : « Nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, nous enseignons et définissons, avec l'assentiment du Concile, que c'est un dogme divinement révélé : que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque, remplissant la charge de Pasteur et de Docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Eglise universelle, il jouit pleinement de l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infailibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant sa doctrine touchant la foi et les mœurs ; et, par conséquent, que ces définitions du Pontife romain sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Eglise.

« Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire Notre présente définition, qu'il soit anathème. »

Le jour où ce dogme fut proclamé (18 juillet 1870), la basilique de Saint-Pierre présentait un spectacle émouvant. Sur 535 Pères réunis au Concile, 533 avaient voté la définition. Quand, après le vote, le Pape eut déclaré qu'il confirmait, définissait à son tour et promulguait la vérité approuvée par le Concile, un mouvement indicible s'empara de l'assemblée. Les évêques avaient les yeux pleins de larmes. Ils saluèrent Pie IX de longs applaudissements et d'acclamations qui, répétées par le peuple, semblaient devoir ébranler les voûtes de la Basilique vaticane. De toutes parts c'étaient des transports de joie et des cris d'enthousiasme : « Vive Pie IX ! Vive le Pape infaillible ! » Beaucoup d'évêques s'embrassaient étroitement et, à la sortie, quantité de prêtres et de fidèles arrêtaient au passage les vénérables Pères, baisaient avec un respectueux amour leurs mains et leurs vêtements. Cette ovation rappelait celle du Concile d'Ephèse où, après la proclamation de la maternité divine de Marie, on vit le peuple fidèle acclamer les évêques et les reconduire en triomphe dans leurs demeures, à la lueur des torches et en brûlant des parfums.

**

En terminant, mes frères, j'adresse à Dieu une prière pour que tous ceux qui professent le christianisme reconnaissent enfin l'autorité du pape. De mille poitrines s'échappe un cri ému pour l'unité de la foi et l'union de toutes les églises. En 1873 l'Alliance Evangélique se constituait à New-York. Les différentes

communions protestantes espéraient opérer une réunion. Le seul résultat de cet essai d'entente, fut la création d'une nouvelle secte sous les auspices du docteur Cummins.

Ces efforts furent vains, parce que pas un seul des membres de cette assemblée ne put dire avec autorité : « C'est ainsi que le Seigneur a parlé ! »

Tant qu'on recourra aux voies humaines pour bâtir l'édifice de l'unité, on n'aboutira qu'à une défaite humiliante, à une sombre et lugubre confusion.

Le moyen de réaliser l'unité, Jésus-Christ nous le donne dans l'Evangile : c'est de reconnaître Pierre et ses successeurs comme chefs de l'Eglise. En construisant sur ce fondement, vous n'élevez pas une tour de Babel, vous n'édifiez pas sur le sable. Si toutes les églises chrétiennes étaient réunies dans le centre de l'unité, alors les membres dispersés du christianisme formeraient une armée à laquelle l'athéisme et l'infidélité ne pourraient pas longtemps résister. Nous pourrions alors nous écrier avec Balaam : « Qu'ils sont beaux tes tabernacles, ô Jacob ! Qu'elles sont belles tes tentes, ô Israël ! »

Prions pour qu'arrive bientôt le jour où toutes les dissensions religieuses cesseront, où tous les chrétiens marcheront avec ensemble, sous la conduite d'un chef commun, pour planter la croix dans toutes les régions et conquérir la terre entière à Jésus-Christ !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APÔTRES

II. — SAINT PAUL

V

LE CONCILE DE JÉRUSALEM (51)

I

Jésus-Christ avait dit à ses Apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations ! » Il leur avait même tracé leur programme : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités du monde. » Les Apôtres le savaient. Mais ils gardaient, comme tous les Juifs, les préjugés de leur éducation première, préjugés que le Sauveur lui-même n'avait pas voulu aborder de front. On sait avec quelle prudence il agissait envers eux, ne leur donnant point une nourriture trop forte, et les préparant peu à peu à la connaissance intégrale de la vérité.

Lui-même d'ailleurs commence par instruire les Juifs ; les brebis perdues d'Israël reçoivent les prémices de ses prédications et de

ses sueurs ; à peine s'il opère quelques excursions dans les pays païens de Tyr et de Sidon, pour rentrer aussitôt en Galilée. Mais, les Gentils, il les aime : on le voit à son émotion quand il guérit la fille de la Chananéenne, et quand Philippe et André lui annoncent que des païens veulent le voir. (Jo., xii, 21).

Il professe le culte de la Loi : « Je ne suis pas venu la détruire, dit-il, mais la parfaire. » Aussi bien la morale du Sauveur ajoute-t-elle à la morale mosaïque une pureté, une sincérité, une noblesse qui produit ce qu'on a appelé la perfection évangélique ; car non seulement les actes, mais les pensées, les désirs, l'esprit, l'âme est transformée et divinisée. Aussi beaucoup de Pharisiens à Jérusalem et de païens honnêtes dans la République romaine sont-ils attirés par la beauté, l'élévation, la grandeur des doctrines de l'Evangile.

Mais dans la loi mosaïque, nombre de prescriptions étaient contingentes et caduques ; les convertis païens devaient-ils les observer ?

Telle est la question qui se posa nettement un jour, et qui amena de violentes discussions, même des orages.

Dès le premier jour, Pierre a nettement affirmé qu'il n'y a pas de salut en dehors du Christ. C'est par le nom de Jésus qu'il faut être sauvé, il n'y a pas d'autre nom sauveur. (Act., iv, 17). La vision de Joppé lui apprend ensuite qu'il n'y a plus d'aliments purs et impurs, c'est-à-dire qu'il est des détails de la Loi qui seront nécessairement abrogés. Et quand il eut fait baptiser les païens de la maison de Corneille, au nom du Seigneur Jésus-Christ, et demeuré quelques jours sous le même toit que le centurion, les frères de Jérusalem s'en scandalisèrent. Il fallut toute son autorité apostolique pour les convaincre qu'en fréquentant des incirconcis il avait obéi à l'ordre de Dieu : « Qui étais-je pour empêcher l'œuvre de Dieu ? » (Act., xi, 17).

On sent toute l'aversion, toute la répulsion des Juifs pour les païens. Il est vrai qu'après avoir entendu Pierre ils se faisaient, et même qu'ils glorifient Dieu qui a appelé aussi les Gentils « à la vie ; » mais cet enthousiasme n'est que de surface, l'esprit juif reparaitra bientôt. Dans leur pensée, les Juifs sont toujours la race privilégiée appelée au salut ; quant aux Gentils, s'ils veulent devenir chrétiens, il faut d'abord qu'ils se fassent Juifs.

Telle est du moins la pensée exacte et étroite des Juifs de Jérusalem. Car les Juifs de la dispersion, par leur contact perpétuel avec les païens, ont dû modifier leur manière d'être et leur conduite. Ils ont compris ce qui est accessoire et transitoire dans la Loi, ce qui doit passer, et ils se sont attachés au principal, à ce qui doit durer. Dans leurs synagogues ils ne lisent plus ce qui concerne la Loi et les préceptes cérémoniels, mais les Prophètes et les préceptes moraux. Même la circoncision ils ne

l'imposent pas toujours à leurs prosélytes ; plusieurs se rattachent à l'école d'Hillel où des maîtres distingués affirment qu'il suffit d'une simple ablution pour introduire le prosélyte parmi les enfants d'Abraham.

Aussi est-ce parmi les Juifs de la dispersion que les doctrines de Joppé sont le plus acclamées. Des Cypriotes et des Cyrénéens prêchent à Antioche aux Grecs le Seigneur Jésus, et le nombre des convertis est considérable. Les frères de Jérusalem s'en émeuvent et envoient Barnabé dans cette cité pour y diriger le mouvement des conversions. Le choix de cet apôtre révèle, non qu'ils se défient, mais qu'ils sont en éveil. Témoin des merveilles de la grâce de Dieu, Barnabé est plein de joie, et il exhorte les convertis à demeurer fermes dans leur pieuse décision, « car c'est un homme bon, rempli du Saint-Esprit et plein de foi. » (Act., xi, 23-24). Et afin de seconder les desseins de Dieu, il court à Tarse et il en ramène Paul avec lui.

Le converti de Damas a reçu une mission : il doit porter le nom de Jésus aux Gentils. Sa doctrine, il la tient de la révélation. Ses démarches lui sont également inspirées par l'Esprit-Saint. Il n'est pas tenu, lui, par les lisières de la Loi, il déclare qu'il prêche l'Evangile des Gentils, exempt des prescriptions de Moïse. Pierre prêche l'Evangile de la circoncision ; lui au contraire considère dans son Evangile ce rit comme inutile ; il le proclame¹. Les Gentils accourent, heureux d'être déchargés de tant de pratiques gênantes, et ils acceptent avec bonheur, avec jouissance l'Evangile du Sauveur ainsi largement interprété. Les Juifs convertis d'Antioche, qui dès longtemps se sont affranchis des préceptes accessoires de Moïse, applaudissent, et il s'établit une union étroite entre eux et les Gentils devenus chrétiens. La parole de Paul est universellement acclamée ; d'ailleurs sa manière entraînante, sa parole pleine de vie, de cœur et de foi, ne rencontre à Antioche aucune contradiction.

Quand il part pour Séleucie, Cypre et Antioche de Pisidie, ils savent qu'il est envoyé par le Saint-Esprit et ils l'accompagnent de leurs vœux les plus affectueux². Sa mission terminée, c'est à Antioche qu'il revient, après cinq ans, dans cette ville où il a été « livré avec Barnabé à la grâce de Dieu. » Ils réunissent l'assemblée des fidèles, ils racontent « les grandes œuvres que Dieu a faites par leur ministère, » et comment « il a ouvert la porte aux Gentils. » Cette déclaration de Paul est accueillie avec enthousiasme et il demeure pendant « un long temps » dans cette cité fervente, où il fait tant de bien, où il enseigne son Evangile favorable aux Gentils, où sa parole entraîne les cœurs, conquiert de

nouveaux membres au Christ, est écoutée avec amour par tous. (Act., xiv, 25-27).

Cette époque est la plus heureuse de sa vie, elle le repose des persécutions d'Iconium, et il goûte la jouissance de vivre avec des frères.

II

Mais cette paix dure peu. De Jérusalem les Pharisiens convertis veillaient, s'enquéraient. Des bruits leur viennent d'Antioche qui les troublent : on leur dit que Paul dédaigne la loi de Moïse et n'accepte point la circoncision dans son Evangile. Méfiants, amers et indignés d'avance, plusieurs d'entre eux partent pour Antioche, sans mandat de l'Eglise de Jérusalem, et là ils sèment le désordre, jettent le doute et la consternation dans les âmes heureuses jusque-là de goûter la claire, large et douce doctrine de Paul. Ces espions, Paul, on le devine, les traite durement : « Qu'est-ce que ces faux-frères qui s'introduisent et se glissent parmi nous pour explorer notre liberté, celle que nous avons dans le Christ Jésus, et nous réduire en servitude ! » Il n'est pas homme à se taire ni à leur céder rien, même pour un instant, ni à s'incliner devant les injonctions pharisaïques : que deviendrait « la vérité de son Evangile ? » (Gal., ii, 4, 5).

D'ailleurs, ce qu'il enseigne, il le fait ; ce qu'il prêche, il le met en pratique. Il s'est attaché un disciple, Tite, qui est Gentil, il ne lui a pas même proposé la circoncision ; à quoi bon imposer aux Gentils un rite qui ne les concerne pas ? Les émissaires de Jérusalem alors s'indignent, ils crient au sacrilège, à la violation de la Loi, et ils résument ainsi leur vieille doctrine qu'ils entendent faire prévaloir : « Si vous n'êtes pas circoncis, selon la loi de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés ! »

Paul et Barnabé ne supportent pas ces prétentions, ils s'élèvent avec une énergie impatiente contre ces hommes venus de Jérusalem, et les chrétiens d'Antioche en sont profondément troublés. Jamais la parole de Paul n'a trouvé de contradicteur, jamais son autorité n'a été mise en doute. Il déclare avec sa force habituelle que les Gentils, doivent demeurer tels qu'ils étaient quand ils ont embrassé la foi¹ ; surtout il consulte Dieu. Il est alors résolu que Paul et Barnabé, avec plusieurs compagnons, se rendront à Jérusalem auprès des Apôtres et des anciens pour leur poser la question. Tite ira avec eux, Tite l'incirconcis, dont la présence seule est l'affirmation de l'Evangile de Paul.

« J'allai à Jérusalem par suite d'une révélation, écrira-t-il aux Galates, et je conférai avec les Apôtres de l'Evangile que je prêche aux Gentils. Je l'exposai à part, *seorsum*, à ceux qui paraissaient être les plus considéra-

¹ Gal., ii, 7 : « Evangelium præputii. »

² Act., xiii, 3 : « Orantes dimiserunt illos. »

¹ Addition du manuscrit de Bèze.

bles, de peur que, en quelque chose, je ne courusse ou je n'eusse couru en vain. » (Gal., II, 2).

Ils se mettent donc en route; les fidèles d'Antioche les accompagnent au départ avec une affection profonde, un peu anxieuse. Ils traversent la Phénicie et la Samarie, racontant partout la conversion des Gentils, et la joie est grande parmi tous les frères. (Act., XV, 3-4).

Il y a quatorze ans que Paul est venu à Jérusalem pour y « voir Pierre. » Alors il n'avait trouvé que le chef des Apôtres et « Jacques, frère du Seigneur¹. » Cette fois il y retrouve Pierre, chassé de Rome par l'édit de Claude qui bannissait les Juifs et les chrétiens, Pierre éclairé par la vision de Joppé et mûri par dix années de prédication parmi les Gentils de Rome. Jacques est demeuré là comme pasteur de la ville de Jérusalem, il n'a pas séjourné parmi les Gentils, lui, et il s'est confiné dans la conduite de son troupeau docile, mais imbu des idées étroites, particularistes des Judéo-chrétiens élevés dans le culte de la loi de Moïse. Jean aussi est à côté de Pierre avec le même état d'esprit des premiers jours, quand ils montaient ensemble dans le temple et que le chef des Apôtres guérissait le perclus de la porte Speciosa. Il n'a jamais vu l'Apôtre des Gentils.

L'attitude de Paul est particulièrement observée. On a tant parlé de lui, de sa conversion retentissante, de son caractère tranchant, de ses missions en Asie Mineure, surtout de la doctrine antimosaïque qu'il prêche avec vigueur à Antioche, qu'on étudie toutes ses paroles, tous ses gestes. Parmi ces judaïsants il existe nécessairement des préventions, et sans doute des jalousies, des défiances à son endroit.

Ils entrent dans l'assemblée des frères, ils sont reçus par les Apôtres et par les Anciens qui les attendent, et ils racontent sans orgueil les grandes choses que Dieu a faites par leur ministère. (Act., XV, 4). Pour eux, ils ne s'en prévalent point : ils n'ont été que des instruments, c'est la grâce de Dieu qui a tout fait.

Mais Tite est là avec eux, leur œuvre, leur couronne et leur consolation. Ils l'ont accepté sans exiger de lui la circoncision; leur œuvre est-elle si parfaite, puisqu'elle a rompu avec la loi de Moïse? Ce nouveau converti d'ailleurs est pour les Judéo-chrétiens de Jérusalem une pierre de scandale : la loi de Moïse leur défend de l'accueillir, de manger avec lui, de le recevoir dans leurs agapes, sa présence les indispose vivement, et ils en oublient tous les travaux des deux Apôtres dans les deux Antioche, à Iconium et à Lystres.

Leur mécontentement sourd éclate tout à coup; des Pharisiens qui croient se lever et s'écrient avec une impérieuse colère : « Il faut circoncire les Gentils et leur ordonner de garder la loi de Moïse. » (Ibid., 5).

Cette doctrine « d'hérésie » était nettement affirmée. Pour devenir chrétien, il fallait déjà se faire Juif.

À la grande surprise de tous, Paul si hardi, si prompt à la riposte, garde le silence. Il est venu à Jérusalem, non pas pour dicter une décision, ni même pour discuter, mais pour poser une question à ceux qui ont reçu l'autorité pour la résoudre. Or il se trouve que la question a été posée par ses adversaires, il estime donc que son devoir est de se taire et de laisser toute liberté aux Apôtres pour répondre et juger. Ce qui frappe aussi tous les fidèles, c'est sa modestie, le respect qu'il professe pour les trois Apôtres et pour les Anciens. Il leur exposera sa doctrine, car aussi bien il est venu pour la défendre, mais non pas en public, non pas, dans le tumulte des assemblées, où il pourrait faire triompher son éloquence. Il leur parlera à part, dans des entretiens particuliers, *seorsum*, afin de leur révéler pleinement sa pensée et qu'ils puissent juger avec impartialité, en connaissance parfaite de cause.

« Les Apôtres et les Anciens se réunirent donc pour conférer sur cette affaire. » (Ibid., 6).

Pierre et Jean étaient déjà convaincus, le premier par sa vision, le second par les sentiments de large miséricorde qu'il avait puisés dans le cœur même de Jésus. Restait Jacques, plus réfractaire, parce qu'il ne connaissait pas les Gentils. C'est lui sans doute qui voulut qu'on réglât aussitôt la question de Tite. D'autres le poussèrent, et ils exigèrent avec violence que le disciple de Paul fût circoncis, suivant la loi de Moïse. Les Apôtres le demandèrent simplement comme un acte de condescendance et de charité en faveur des Pharisiens convertis. Mais Paul en fit une question de principe : il réclama la liberté absolue, parce que ses adversaires eussent fait de la circoncision une prescription obligatoire, un dogme, et que « la vérité de l'Evangile » qu'il prêchait en eût été compromise. A leurs yeux c'eût été une capitulation, leur orgueil y tenait plus encore que leur amour pour la loi de Moïse; c'est pourquoi il refusa de faire la moindre concession, même pour un temps. (Gal., II, 5). Il avait trop profond le sentiment de la justice et celui de la liberté, auxquels il ajoutait même cette noble fierté qui n'est que de la dignité.

Les trois apôtres se rangèrent à son avis.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 januarii 1910.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ Gal., II, 1; I, 18-19.

Ami du Clergé du 12 janvier 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA PRUDENCE. — II. Sa nécessité et moyens de l'acquies, 17.

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — II. Son excellence (*suite*), 19.

Pour la Conversion de saint Paul. — La miséricorde infinie de Dieu et la générosité d'âme de saint Paul, 22.

Explication de l'Oraison dominicale. — I. Son excellence, 26.

Sermons eucharistiques. — I. Les consolations de la communion, 28.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — VI. Les décisions du concile de Jérusalem, 30.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Prudence

II

NÉCESSITÉ DE CETTE VERTU ET MOYENS DE L'ACQUÉRIR

Scientia sanctorum prudentia.

La prudence est la science des saints. (Prov., ix, 10).

Mes frères,

Celui qui entreprend un long voyage à travers des régions où il risquera de rencontrer des malfaiteurs, par des chemins difficiles, bordés de précipices, se garde bien, s'il est avisé, de s'aventurer sans précaution. Il interroge, il se renseigne, et au besoin il se fait accompagner d'un guide, pour le conduire et le protéger.

On a comparé la vie à un voyage. Ce voyage, qui pour le chrétien doit aboutir au ciel, n'est pas sans danger. Il faut d'abord choisir le chemin le plus sûr, et sur ce chemin il y a bien des pierres d'achoppement, des pièges nombreux; on s'y heurte à des obstacles de toute sorte, on s'y trouve en face d'ennemis redoutables.

O chrétien ! pour mener à bonne fin ce difficile voyage du temps à l'éternité, tu as besoin d'un compagnon de route, tu as besoin d'un guide et d'un défenseur. Ce guide éclairé, ce défenseur puissant, le voici : c'est la prudence. Les Hébreux avaient une colonne de lumière pour les guider à travers les sables du désert et les conduire à la Terre promise : la prudence sera pour toi la lumière qui te précèdera, qui te montrera le chemin à suivre, qui te découvrira les dangers pour que

tu les évites, les ennemis pour que tu les combattes, et qui t'introduira dans la terre promise du ciel.

Mes frères, je vous dirai aujourd'hui la nécessité de la vertu de prudence, les moyens de l'acquies, et les principales circonstances où il faut la pratiquer.

I

1. Si la prudence figure au premier rang dans le classement des vertus qui sont la base et le soutien de la vie morale, c'est donc qu'elle est d'une importance majeure, d'une nécessité impérieuse. Peut-on en douter quand on voit avec quelle insistance les écrivains inspirés et les auteurs sacrés en font l'éloge et nous la recommandent ?

Il en est parlé en maints et maints endroits du Livre divin. Heureux, nous dit le prince de la Sagesse, heureux celui qui est riche en prudence; son acquisition vaut mieux que celle de l'argent, et le profit que l'on en tire est plus excellent que l'or le plus fin et le plus pur : *melior est acquisitio ejus negotiatione argenti*. Celui qui garde la prudence trouvera tous les biens : *custos prudentiae inveniet bona*. Voulez-vous arriver à la perfection, à la sainteté ? La prudence vous en enseignera le secret, car elle est la science des saints : *scientia sanctorum prudentia*. Possédez la prudence, suivez ses conseils, et elle vous maintiendra au chemin du devoir : elle vous dira ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, elle vous dira d'agir quand il faudra agir, d'attendre quand il faudra attendre, d'avancer quand il faudra avancer, de reculer quand il faudra reculer, de parler quand il sera utile de parler, de vous taire quand il sera bon de vous taire; en un mot, elle donnera une sage direction à votre vie et la gouvernera dans le sens de vos immortelles destinées. Avec elle et sous son inspiration, vous ne ferez pas fausse route et vous assurerez votre salut.

Le Seigneur Jésus en proclame la nécessité, car il en fait un précepte à ses disciples : « Soyez prudents comme les serpents, dit-il. *Estote prudentes sicut serpentes*. » Qu'est-ce à dire, mes frères, et en quoi consiste la prudence du serpent, puisqu'il nous est recommandé de l'imiter ? Le serpent, dit saint Augustin, se résigne, quand il est menacé, à exposer son corps, pourvu que sa tête soit sauvée. Il sacrifie une partie secondaire pour sauvegarder la partie essentielle. Ainsi le chrétien prudent doit être prêt à renoncer à l'accessoire pour maintenir intact le principal, il doit sacrifier le corps à l'âme, négliger des intérêts matériels pour protéger des intérêts spirituels.

Ecoutez encore ce mot de l'apôtre saint

Paul : « La prudence de la chair, c'est la mort, mais la prudence de l'esprit, c'est la vie et la paix. *Prudentia carnis mors est ; prudentia autem spiritus vita et pax.* » Si vous n'avez que la prudence des gens du monde, elle pourra vous être utile au point de vue purement humain ; mais elle sera sans valeur, elle sera nulle pour votre salut, elle vous précipitera dans la mort : *mors est*. Vous n'aurez la paix, vous n'aurez la vie, la vie surnaturelle en ce monde, la vie bienheureuse en l'autre, que si vous vous conformez aux règles de la prudence de l'esprit, qui est la prudence chrétienne : *prudentia autem spiritus vita et pax*.

2. La prudence est nécessaire, mais à qui ? À tous sans exception, et principalement à la jeunesse : je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

Nous avons tous besoin de recueillir et de mettre en pratique les leçons de la prudence, parce que tous nous avons le même but à poursuivre, le même avenir à préparer, les mêmes dangers à éviter, les mêmes obstacles à surmonter, les mêmes ennemis à combattre. La nécessité de cette vertu s'impose aujourd'hui plus que jamais ; car les mœurs contemporaines nous créent des dangers, nous tendent des pièges, nous suscitent des obstacles, plus nombreux qu'autrefois. Quelle vigilance, quelle attention, quelle prévoyance ne nous faut-il pas pour passer sains et saufs à travers tant de séductions, tant de scandales, tant d'immoralités, tant de provocations au mal !

Mais c'est surtout la jeunesse qui a grand besoin d'écouter les conseils de la prudence. La jeunesse est vive, ardente, impétueuse ; elle ne prend pas le temps de réfléchir ; elle est imprévoyante, présomptueuse ; elle ne voit pas, elle ne soupçonne pas le danger, car elle est inexpérimentée, et cependant elle a des tentances à se croire plus habile, plus éclairée que ceux qui comptent déjà de nombreuses années ; le fils se croit supérieur à son père, la jeune fille se croit plus sage que sa mère.

O jeunes gens ! la sollicitude que j'ai pour vos âmes, pour votre honneur et pour l'honneur de vos familles, me presse de vous dire : Prenez garde ! Dans ces plaisirs et ces divertissements qui vous passionnent, dans ces réunions qui vous attirent, dans ces liaisons que vous contractez, dans ces maisons que vous fréquentez, dans ces journaux, dans ces livres que vous lisez, il y a de graves dangers, il y a des tentations insidieuses, des sollicitations mauvaises qui pourraient vous mener bien loin, si vous y succombez. Prenez garde, encore une fois, n'allez pas à l'aventure, soyez prudents !

II

Si la prudence est si nécessaire pour la sage direction de notre vie, il importe que nous

connaissions les moyens d'acquérir cette vertu.

Quels sont ces moyens ?

1. La prière en est un. Quand nous sommes dans l'embarras, quand, en face d'une détermination à prendre, nous sommes perplexes, hésitants, nous pouvons déjà nous adresser à Dieu et le prier de nous éclairer ; nous pouvons lui dire comme le royal prophète : « Seigneur, faites-moi connaître le parti que je dois prendre, le sentier que je dois suivre, dites-moi votre volonté. *Doce me facere voluntatem tuam.* » Une prière fervente et renouvelée nous obtiendra du ciel une grâce de lumière, pour mieux discerner ce qu'il est opportun de faire.

2. Se recueillir, méditer, réfléchir, voici un second moyen d'acquérir la prudence. Avant d'entreprendre une chose, le Sage vous invite à réfléchir, pour que vous n'ayez pas à vous repentir après le fait accompli : *Sine consilio nihil facias et post factum non poenitebis*.

Vous souvenez-vous de cette page de l'Evangile ? Quel est celui d'entre vous, dit le Sauveur, qui, ayant conçu le projet de bâtir une tour, ne tienne tout d'abord conseil en lui-même, afin de supputer la dépense nécessaire et de voir s'il aura de quoi mener l'entreprise jusqu'au bout ? Il ne veut pas, en effet, s'exposer à être dans l'impuissance d'achever sa construction après en avoir jeté les fondements et à devenir aux yeux de tous un objet de dérision. En voilà un, dirait-on, qui dans son édifice a fait un commencement sans pouvoir faire une fin !

Quel est encore le roi qui, sur le point d'engager une guerre contre quelque autre monarque, ne tienne également conseil en lui-même et ne se demande, par exemple, s'il peut avec dix mille hommes faire face à l'adversaire qui s'avance sur lui avec vingt mille ?

Voilà bien la réflexion avant l'action. Suivons cet exemple, et avant de mettre la main à une œuvre projetée, rendons-nous compte, par la réflexion, du but à poursuivre et des ressources dont nous disposons pour l'atteindre.

3. Un troisième moyen pour acquérir la prudence sera d'interroger, de consulter ceux qui nous sont supérieurs par la science, par l'âge, par l'expérience. « Prends toujours l'avis des sages, disait Tobie à son fils. *Consilium semper a sapiente perquire.* » Il nous est recommandé par ailleurs de nous défier de nous-mêmes, de ne pas nous appuyer sur notre prudence et de demander conseil à ceux qui sont plus éclairés, plus expérimentés : *ne innitaris prudentiæ tuæ*. Et qui est mieux indiqué et plus en mesure pour nous instruire et nous diriger, que ceux qui en sont chargés par Dieu et par la nature, les parents et les pasteurs ? Qui nous révélera les difficultés, les

dangers de la vie, avec plus de compétence que les vieillards qui les ont traversés ? L'autorité des uns et l'expérience des autres nous initieront aux secrets de la prudence et nous apprendront à la pratiquer.

III

Dans quelles circonstances principales devons-nous la pratiquer ? Je vous le dirai, pour donner une conclusion à cet entretien.

La prudence est d'une application si usuelle, qu'il est impossible d'énumérer tous les détails, tous les incidents de la vie où son intervention est au moins fort utile, quand elle n'est pas nécessaire.

Qu'elle soit sans cesse présente à votre esprit pour lui suggérer ce que vous devez entreprendre ou ce dont vous devez vous abstenir. Consultez-la surtout dans ces circonstances graves qui engagent l'avenir, dans le choix d'une profession, dans l'acte irrévocable du mariage, dans les liaisons que vous contractez. Avant de livrer vos secrets au premier venu, réfléchissez ; il est souvent prudent de se taire. C'est l'opinion du plus sage des rois. « L'insensé, dit Salomon, parle, parle sans cesse, sans réflexion, et l'homme prudent se taira, *vir prudens tacebit*. » Ne vous pressez pas de redire aussitôt ce que vous venez d'entendre ; n'accueillez pas légèrement tous les rapports, car il n'est pas rare que la malveillance les inspire. Ne précipitez pas votre jugement sur le prochain : vous pourriez vous tromper. Soyez prudent dans vos paroles, dans vos écrits, dans vos démarches, dans votre tenue, dans vos lectures, dans vos visites.

La prudence est une vertu si importante, si précieuse que Salomon n'a pas hésité à dire qu'il fallait faire tous les sacrifices pour l'acquérir. Cultivez-la donc en vous et mettez à profit ses lumières et ses conseils, pour gouverner chrétiennement votre vie et assurer ainsi votre éternel avenir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

II

EXCELLENCE DU SACREMENT D'EUCHARISTIE (suite)

Ego sum panis.

Je suis pain.

(Jean, vi, 51).

Quel but Notre-Seigneur se propose-t-il d'atteindre, quand il vient se cacher sous les espèces du pain et du vin ? Veut-il seulement étendre sa présence corporelle à tous les temps et à tous les lieux, se rendre accessible à chacun de nous, ou encore s'offrir en sacrifice sur nos autels ? N'entend-il pas réaliser,

au moyen de l'auguste Sacrement, quelque autre merveille, plus féconde encore et plus heureuse ? Enfin, comment se terminera son séjour dans l'Eucharistie ? Quand, après sa vie mortelle, le temps fut venu pour lui de quitter la terre, il remonta vers son Père par une ascension glorieuse. Sa présence dans l'hostie consacrée doit-elle finir d'une manière semblable et par un retour triomphal dans les cieux ?

La réponse que la doctrine chrétienne fait à ces questions déconcerte toutes les prévisions humaines. — Non, Jésus n'est point venu dans l'Eucharistie uniquement pour nous apporter le bienfait de sa présence ou pour renouveler en notre faveur le sacrifice du Calvaire. Non, son séjour sous les voiles sacramentels se terminera point par une apothéose. Quand il se couvre des apparences du pain, c'est pour être le pain des âmes. Son existence eucharistique finira comme finit l'existence du pain. La destinée du pain est d'être mangé ; Notre-Seigneur est devenu pain pour être, lui aussi, mangé. L'Eucharistie a pour but suprême la Communion.

Voilà encore une de ses grandeurs. — La première lui venait de son contenu : l'Eucharistie contient Jésus-Christ, avec le Dieu qui est en lui. — La seconde lui vient de l'état dans lequel elle nous le présente, c'est-à-dire de ce qu'elle nous l'offre réduit en nourriture.

Ecoutez ce que l'Homme-Dieu a dû faire ou subir pour en venir là. Vous donnerez alors à l'Eucharistie le premier rang parmi ses bienfaits ; car vous comprendrez qu'elle est : — celui où il s'abaisse davantage ; — celui où, pour s'abaisser, il déploie le plus de puissance ; — celui enfin où, par ces abaissements et ce déploiement de puissance, il nous témoigne le plus d'amour.

I

Premièrement, *Jésus-Christ s'abaisse dans l'Eucharistie plus que partout ailleurs.*

Qu'est-ce qu'une nourriture ? — Une nourriture est une substance qui s'anéantit au profit d'une autre. Elle se laisse saisir, porter à la bouche, broyer, dissoudre, décomposer, dépouiller de son existence propre, pour soutenir et prolonger une autre existence. Il suit de là que prendre une chose en nourriture, c'est prélever sur elle le tribut suprême, celui qu'elle ne pourra payer qu'en perdant son être. Aussi bien, servir de nourriture, c'est procurer, dans toute la mesure possible, le bénéfice de la personne qu'on nourrit. Enfin, s'offrir en nourriture à quelqu'un, c'est se vouer à lui de la manière la plus complète, se détruire pour lui, reconnaître de la façon la plus expressive la souveraineté de son domaine et porter la sujétion envers lui jusqu'à ses dernières limites. — Voilà ce que Jésus-

Christ fait pour nous dans l'Eucharistie et à quel abaissement il a voulu descendre.

Je le sais bien : ni la divinité du Christ ni même son humanité ne subiront réellement, dans la communion, le brisement et l'anéantissement que subit le pain dont se nourrissent nos corps. Mais n'est-ce rien que l'humilité du rôle auquel elles se soumettent ? En s'offrant à nous à titre d'aliment, elles s'attribuent une fonction profondément indigne de leurs incomparables grandeurs et qui, par le fait même de son accomplissement, les met dans un état d'infériorité vis-à-vis de nous. « L'être nourri, dit l'Evangile, n'est-il pas plus que la nourriture ? *Nonne anima plus est quam esca ?* » (Math., VI, 25).

Mais, remarquez-le : l'abaissement inhérent au fait même de s'offrir en nourriture, déjà si excessif, n'est point le seul que l'Eucharistie ait imposé à l'Homme-Dieu. Il faut y ajouter tous ceux auxquels il a dû se soumettre pour nous rendre la communion possible ; je veux dire : pour devenir un pain que nous consentions à manger. Car nous ne mangeons pas indifféremment de tout. Nous avons des exigences auxquelles un aliment doit satisfaire, pour être accueilli ; et nous éprouvons des répugnances qu'il doit prévenir, sous peine d'être rejeté avec horreur. Notre-Seigneur s'en est bien aperçu, la première fois qu'il a parlé de la sainte communion. « Le pain que je vous donnerai, disait-il, c'est ma chair. » A ces mots, la foule des Juifs se révolte : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ? » Et, parmi ses disciples eux-mêmes, plusieurs s'associèrent aux murmures de la multitude. (Jean, VI). Pour se faire agréer de nous à titre de nourriture, Jésus-Christ devait se soumettre à ce que j'appellerais volontiers un *travail d'adaptation* considérable : travail dans lequel disparaîtraient à la fois toutes les gloires du Dieu et toutes les apparences de l'homme. Il lui fallait rendre sa divinité invisible et éteindre toutes ses splendeurs, voiler son humanité et n'en plus rien laisser apercevoir, désarmer entièrement sa majesté souveraine et se dépouiller à la fois de tout ce que les élus lui voient dans le ciel et de tout ce que les hommes lui ont autrefois vu sur la terre. Il lui fallait se couvrir des apparences de la mort, se mettre, vis-à-vis de ses créatures, dans une entière dépendance, consentir à se laisser saisir par elles, porter, enfermer, outrager, profaner même, sans prononcer une parole.

En se pliant à de telles exigences, Jésus est descendu plus bas que jamais. Il était descendu bien bas quand il s'était fait homme, quand il avait passé trente-trois ans dans les privations de l'indigence et les labeurs de l'atelier ou de l'apostolat, quand il était mort cloué sur une croix, entre deux scélérats. Mais rien de tout cela ne l'avait abaissé aussi

profondément qu'il s'abaisse dans l'Eucharistie ; car rien de tout cela n'emportait une aussi complète abdication de lui-même. Dans l'Eucharistie, il cesse de paraître quoi que ce soit de ce qu'il est, et devient pareil au pain que nous mangeons : humiliations sans nombre et sans mesure, qui dépassent de beaucoup ses humiliations antérieures. Celles-ci n'avaient caché à nos yeux que sa divinité dans le sacrement des autels, son humanité disparaît avec elle.

II

Evidemment, de pareils abaissements, dans un être divin, ne pouvaient s'accomplir sans miracle. N'en faudrait-il pas un pour envelopper le soleil d'un voile ? — Jésus-Christ n'a reculé devant aucun prodige pour se rendre invisible et se réduire en nourriture. Et ainsi :

Deuxièmement, Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, déploie sa puissance plus que partout ailleurs.

La liturgie catholique se plaît à entendre de l'auguste Sacrement des autels cette parole du Psalmiste : « Le Seigneur a fait un mémorial de ses merveilles : il a donné un aliment à ceux qui le craignent. » (Ps., CX, 4 et 5). C'est bien vrai : ce sacrement rappelle, par les miracles dont il est le produit, les plus étonnantes manifestations de la puissance divine.

Signalons seulement les trois principaux.

Depuis son Ascension, Notre-Seigneur réside au plus haut des cieux, à la droite du Père. Il ne la quittera, pour un instant, qu'au jour où il devra présider les solennelles assises du Jugement dernier. Si, jusque-là, il doit rester au ciel, comment peut-il se rendre présent dans l'Eucharistie ? Sa sagesse lui en a fait trouver le moyen ; et ce moyen consiste à procurer sa présence, non point par un déplacement de sa personne, mais par une nouvelle production de son être. Cette production se réalisera par un acte qui changera la substance du pain en son corps et la substance du vin en son sang. Il se retrouvera ainsi de nouveau sur la terre sans être descendu de la droite du Père. Mais cet acte, qui prend la substance du pain et du vin pour en faire la sienne, cette « transsubstantiation, » comme on l'appelle, constitue le plus grand des miracles.

Quand le pain et le vin ont subi cette opération divine de la transsubstantiation, leurs apparences demeurent. Leur forme, leur couleur, leur goût, tous ces dehors par lesquels ils tombaient sous nos sens, loin d'être changés avec leur substance, restent ce qu'ils étaient. Ce n'est pas qu'ils soient devenus la forme, la couleur, les dehors du Christ ; celui-ci conserve, tout en les couvrant des voiles sacramentels, ses apparences propres. Mais

celles du pain et du vin continuent à exister sans substance qui les supporte. Ainsi, la blancheur de l'hostie consacrée persiste sans chose blanche, sa forme ronde demeure sans chose ronde, et ainsi du reste. Second prodige, qui n'a pas son pareil. J'ai vainement parcouru l'histoire des miracles accomplis par Dieu : je n'en ai rencontré aucun qui lui ressemble.

Enfin, il va contre toutes les lois auxquelles la matière obéit, que le même corps soit simultanément présent en plusieurs endroits. S'il est ici, il n'est pas ailleurs ; s'il est ailleurs, il n'est point ici. — Or, par l'Eucharistie, le corps du Christ se rend présent en même temps dans un nombre incalculable de lieux. Partout où un prêtre consacre, il produit le corps et le sang du Christ, sans que leur présence sur d'autres points puisse les empêcher de se rendre présents entre ses mains.

Que des merveilles de cette sorte se réalisent, non pas en un sanctuaire unique au monde, mais dans toutes nos églises ; non pas une fois par siècle ou même par an, mais tous les jours ; non point par le ministère d'un pontife unique, mais par le ministère de tous les prêtres ; avec une facilité absolue et sur un mot tombé de lèvres humaines : c'est un déploiement inouï de la puissance divine. L'Eucharistie est vraiment le miracle vulgarisé parmi les hommes, le miracle devenu chose ordinaire, le miracle passé à l'état d'institution permanente et universelle.

III

À quelle inspiration, à quel sentiment le divin auteur de l'Eucharistie a-t-il obéi, quand il s'est déterminé à réaliser tout ensemble ces abaissements sans mesure et ces miracles sans pareils ? — L'apôtre bien-aimé, celui qui a le mieux compris la pensée de Jésus, nous l'indique quand, commençant à raconter la dernière Cène, celle où l'auguste Sacrement a été institué, et voulant donner la raison de cette institution, il écrit : « Jésus, qui avait aimé les siens, les aima jusqu'à la fin. » (Jean, XIII, 1). « Jusqu'à la fin » signifie : jusqu'aux dernières limites. C'est pourquoi je dis :

Troisièmement, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous témoigne, dans l'Eucharistie, plus d'amour que partout ailleurs.

L'amour se mesure à ses œuvres, c'est-à-dire au rôle qu'il s'attribue. — Mais quel rôle est plus désintéressé et plus généreux que celui d'une nourriture ? — Il est des mères qui, après avoir épuisé sur un enfant très aimé les témoignages de leur tendresse, en viennent à désirer de le manger. « Je l'aime tant, disent-elles, que je le mangerais ! » Elles croient exprimer ainsi les aspirations suprêmes d'un cœur aimant, celles au-delà desquelles il n'y en a plus. Elles se trompent. Manger une chose, c'est l'exploiter ; car c'est lui prendre,

pour se l'incorporer, tout ce qu'elle est. Il existe un moyen plus capable de témoigner le dernier excès de l'amour : c'est, au lieu de manger, de se donner à manger. Par là, en effet, on dépensera tout ce qu'on est au bénéfice de l'être aimé. — Et voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : « *In finem dilexit !* »

L'amour se mesure à ses œuvres, c'est-à-dire aux abaissements auxquels il descend. — Or, nulle part l'Homme-Dieu n'est descendu aussi bas que dans l'Eucharistie. Quand votre foi le considère caché sous les espèces du pain, ne paraissant plus ni Dieu ni homme, venant reposer sur vos lèvres, passant de là au plus intime de votre être, s'abandonnant à vous comme un peu de pain que vos organes tritureraient : ne sentez-vous pas qu'il a dépassé toutes les humiliations de sa vie et de sa mort, et qu'il a touché le point extrême auquel puisse aboutir l'anéantissement de soi ? « *In finem dilexit !* »

L'amour se mesure à ses œuvres, c'est-à-dire aux efforts qu'il dépense pour le service de l'être aimé. — Les efforts de Jésus-Christ pour vous assurer les grâces de l'Eucharistie sont les miracles par lesquels il s'y rend présent. — Il a fait, durant sa vie mortelle et depuis, d'éclatants et nombreux prodiges. C'était pour démontrer sa divinité, pour accréditer ses apôtres auprès des hommes, pour établir son Eglise. Mais il en fait plus encore pour se mettre lui-même dans le sacrement de nos autels. Ces miracles eucharistiques ont moins d'éclat que les autres. Destinés à rendre invisible celui qui les accomplit, ils échappent eux-mêmes à nos regards. Mais, pour l'homme qui croit en eux, ce sont les plus grands des miracles. Et, parce qu'ils se renouvellent tous les jours et sur tous les points du globe, ils sont aussi plus nombreux. Ainsi, Jésus déploie plus de puissance pour venir à la table sainte qu'il n'en a jamais déployé pour procurer sa gloire ou prouver sa souveraineté. Nulle part, il n'a aussi merveilleusement et aussi souvent réalisé l'impossible : « *In finem dilexit !* »

La sainte Eucharistie n'est donc pas seulement le sacrement qui contient Notre-Seigneur, c'est encore celui où il descend le plus bas, celui où sa puissance travaille le plus activement en notre faveur, celui où il nous témoigne le plus d'amour.

**

Il suit de tout cela que le mystère eucharistique nous fait connaître Jésus-Christ, et dans ce qu'il a de meilleur, mieux qu'aucun autre mystère. Car, pour un être tout-puissant, l'acte le plus grand et le plus beau, celui où son cœur se révèle le mieux, n'est point de faire parade de force ou de majesté : c'est de s'incliner vers les êtres faibles, et d'employer sa puissance à leur profit ; c'est d'aimer ceux qui sont au-dessous de lui, pour se

procurer le noble et délicat plaisir de les élever jusqu'à lui. Le Dieu fait homme réalise tout cela au Sacrement des autels, et plus que partout ailleurs. Il s'y montre donc plus vraiment Dieu que dans les gloires mêmes du Thabor. Et ainsi, l'Eucharistie mérite d'être tenue pour la plus divine de toutes ses œuvres.

Lorsque, dans l'entretien précédent, vous m'avez entendu dire qu'elle contient réellement la personne de l'Homme-Dieu, vous avez peut-être eu la pensée qu'il n'aurait pas dû s'y couvrir d'apparences étrangères, mais aurait mieux fait de s'y laisser voir. — Je ne suis pas de votre avis. Sans doute, une Eucharistie où Jésus paraîtrait, serait plus honorable pour lui et lui épargnerait bien des outrages. Mais elle ne le réduirait point en nourriture; mais les prodiges dont nous venons de parler ne seraient pas réalisés; mais nous connaîtrions beaucoup moins bien l'amour du Christ pour nous. Une Eucharistie sans voiles ne serait plus l'Eucharistie; et le christianisme, sans l'Eucharistie, ne serait plus le christianisme. Il lui manquerait le plus auguste de tous ses mystères, le plus touchant de tous ses bienfaits, la plus féconde de toutes ses grâces.

Il appartient maintenant à notre foi de reconnaître ce Dieu caché parmi les abaissements auxquels il descend; à notre piété de lui faire retrouver, par nos adorations et nos prières, la gloire dont il se dépouille; à notre cœur de lui rendre l'amour qu'il nous témoigne et de le payer d'un juste retour. Ainsi soit-il !

POUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL

(25 janvier)

LA MISÉRICORDE INFINIE DE DIEU ET LA
GÉNÉROSITÉ D'ÂME DE SAINT PAUL.

*Qui es, Domine?
Qui êtes-vous Seigneur ?*
(Act., ix, 5).

Cette fête est une de celles qui réjouissent le plus doucement les cœurs chrétiens. L'Eglise y propose saint Paul aux pécheurs comme un exemple de pénitence, elle leur montre qu'ils ne doivent jamais désespérer du pardon, jamais douter de la grâce, puisqu'un persécuteur acharné du Christ est devenu son Apôtre choisi. Aussi quelles actions de grâces elle rend à Dieu pour avoir fait de ce pécheur le docteur des Gentils, et le docteur de tous les siècles ! Car aujourd'hui encore Paul converti enseigne, touche, convertit des multitudes d'âmes par le récit de ses erreurs et de son repentir, par ses prières puissantes au ciel, par ses Epîtres inspirées, toujours pleines de leçons, de vérités, de pressantes exhortations, toujours actuelles parce qu'elles s'a-

dressent au fond même de la nature humaine qui n'a pas changé, et qu'elles ont été écrites pour tous les temps.

Mais ce qui nous frappe le plus dans la conversion du grand Apôtre, c'est la *persistance de la miséricorde divine* à vouloir s'emparer de cette âme, violente mais sincère. Longtemps Dieu l'avait poursuivie par des inspirations particulières, peut-être par des remords. Elle n'écoutait pas, elle ne voyait pas. Alors il l'arrête et l'abat par un coup souverain de sa grâce.

Je l'ai dit, cette âme était sincère. Aussitôt qu'elle a compris où est la vérité, elle obéit avec une admirable générosité à cette grâce qui l'a non plus sollicitée, mais matée. « Qui êtes-vous, Seigneur ? » s'écrie Saul terrassé sur la route de Damas. Quand il sait que c'est Jésus, le Sauveur, le Fils de Dieu, qu'il a jusqu'ici méconnu, haï, persécuté, il dit humblement : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et il fait aussitôt tout ce qui lui est prescrit par la voix divine, par Ananie, par l'Esprit-Saint.

Nous allons donc méditer un instant sur l'inépuisable *miséricorde* de Dieu sur saint Paul comme sur nous, et nous proposerons d'imiter sa générosité d'âme, son repentir, son énergie, son doux et puissant amour du Maître.

I

Personne ne fut autant que Paul, nous apprend-il lui-même, passionné pour défendre les traditions des aïeux, et la loi de Moïse qui était la gloire d'Israël. (Gal., ii, 14). La Loi, le Temple, la Synagogue, les institutions mosaïques, c'était un sacrilège d'y toucher, et tous les Juifs d'alors, tous les Pharisiens, partageaient ses idées comme ses colères. Mais plus instruit que tous, Gamaliel excepté, plus violent surtout que tous ses contemporains et que ses rivaux en zèle et en science, homme d'action autant qu'homme de doctrine, quand il voit les disciples du Christ professer d'autres idées, prêcher une autre loi au peuple, quand il se rend compte que l'Evangile plaît aux multitudes, les pénètre, les réunit et les rassemble, il tremble pour sa chère loi mosaïque, et il cherche les moyens de paralyser, de détruire l'action nouvelle.

Violent, il rêve tout de suite de moyens violents.

Il s'en va donc trouver le Grand-Prêtre, Caïphe, et l'on se figure aisément les discours qu'il lui tient. Caïphe portait le remords du crime du Calvaire, remords accru sans cesse par la vue des progrès inquiétants de cette doctrine détestée qu'il croyait morte, enfermée dans le tombeau du Christ. Le tombeau s'était brisé, le Christ était ressuscité et, avec lui, sa doctrine, qu'il se figurait avoir enmurée, se répandait, se prêchait, enchantait une foule

de Juifs qui priaient, qui croyaient et qui étaient heureux par la foi au Crucifié.

Paul évoque toutes ces visions, remue tous ces souvenirs, exaspère cette âme faible devenue méchante, et lui suggère les pires desseins. Il ne suffit plus de parler, de protester, de se plaindre ; il faut agir. Il faut poursuivre à outrance les sectateurs du Christ, les aller chercher au loin, dans les centres où ils font connaître leur doctrine, et les ramener tous, hommes et femmes, enchaînés, pour les jeter dans les prisons de Jérusalem et les juger, c'est-à-dire les condamner. Il y avait en effet une accusation toute prête : « Ils blasphèment la Loi ! » Et ce crime était punissable de mort.

Le Grand-Prêtre écoute avec jouissance ce jeune homme résolu qui ne reculera devant aucun obstacle, qui parle avec énergie, la menace à la bouche, et qui respire le carnage des disciples du Christ. (Act., ix, 1). Il lui donne ensuite des lettres qui l'accréditeront auprès des synagogues de Damas, lettres qui lui permettront d'arrêter, de charger de chaînes tous les partisans du Christ qu'il rencontrera et de les amener dans la cité sainte.

Il part avec une suite de partisans, pour Damas, où il sait trouver une nombreuse colonie chrétienne. En chemin il rumine ses projets de sang, il dresse ses plans pour découvrir ceux qui invoquent le nom du Christ, car, pour lui, le Christ c'est l'ennemi. A Damas on n'ignore point sa venue prochaine, son caractère implacable, sa haine pour les disciples de l'Evangile, les pleins pouvoirs dont il est revêtu ; et Ananie, un de leurs chefs, de leurs prêtres, s'est retiré dans le secret de sa maison pour prier et pour échapper à ses coups.

Déjà il approche de la belle cité, méditant et nourrissant d'insatiables vengeances. Plus il fera de victimes, plus il ramènera de prisonniers, plus aussi il se réjouira dans son âme sectaire.

Dieu le laissera-t-il donc poursuivre son chemin ? Ne prendra-t-il pas en pitié ses fidèles qui l'imploront, brebis sans défense livrées à ce loup rapace fils de Benjamin ? N'a-t-il plus sa foudre pour frapper ses persécuteurs acharnés, et ne va-t-il pas la lancer sur le jeune audacieux qui chevauche orgueilleusement vers Damas, l'âme pleine de ressentiments et de désirs de meurtre ?

En effet, voici une lumière plus éclatante que le soleil qui vient du ciel et qui l'enveloppe, l'aveugle, le foudroie, *circumfulsit eum lux de caelo*. Il est renversé, jeté à terre, et *cadens in terram*. Cette fois enfin la vengeance de Dieu va se signaler et réduire en poudre cet ennemi juré de son Eglise !

Non ! Dieu a des desseins de miséricorde sur ce jeune téméraire qui s'est fait son adversaire déclaré, mais qui ne comprend pas

toute l'étendue de son crime. Cette âme, Jésus l'aime, il est venu la sauver comme les autres, pour elle il a versé son sang, et si elle va à sa perdition, il épuiera toutes les ressources de sa puissance et de sa bonté pour la convertir et la ramener à lui.

S'il l'a renversé, c'est pour le relever. Et telle est sa marche habituelle, sa bonté insaisissable envers les pires de ses ennemis. Il leur envoie de constantes grâces actuelles pour les avertir, les éclairer ; il les frappe, il les subjugué, il les abat sous les coups des événements privés ou publics, afin qu'ils soient inexcusables s'ils ne reviennent pas à lui ; afin qu'ils ne puissent pas dire, quand ils paraîtront devant lui pour être condamnés : « Je ne savais pas ! »

Pendant que Saul est à terre, éperdu, ébloui, endolori, humilié, il entend une voix impérieuse et douce qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? »

Cette voix est grave, mais tendre et attristée ; elle réveille dans son cœur de vieux sentiments contre lesquels il a lutté avec persistance. Il se souvient d'Etienne dont il a gardé les vêtements de martyr, mort les yeux au ciel, en priant pour lui ; de Gamaliel, le maître vénéré qui recommandait la prudence et refusait de s'associer aux violences des princes des prêtres. Ces quelques mots le bouleversent, ils sont une lumière soudaine qui éclaire tous les recoins de son âme. Il sait bien qu'il persécute, et qu'il vient à Damas pour arrêter les sectateurs du Crucifié du Golgotha ! Mais il croyait son zèle inspiré par la gloire de Dieu, par l'amour du Temple et de la loi de Moïse ! Son âme réclame d'autres clartés, plus précises. Elle veut connaître la vérité, afin de l'embrasser quelle qu'elle soit, car il soupire après la lumière. C'est pourquoi il s'écrie :

— Qui êtes-vous, Seigneur ?

La réponse ne se fait pas attendre :

— Je suis Jésus que tu persécutes !

Alors, en un moment très court, mais qui lui paraît durer un siècle, Paul revoit tout son passé, avec ses préventions qu'il n'a pas voulu approfondir, avec ses amours-propres et son esprit de vengeance, avec son prétendu zèle pour le droit, pour la vérité, avec les doutes qui l'assaillaient, les sollicitations intimes qu'il repoussait. Il se croyait dans le vrai, et il était dans le faux ! Il persécutait le Christ dans ses membres, et le Christ s'en plaignait dans un langage surnaturel, dans une vision miraculeuse ! Maintenant il lui était impossible de douter. La vérité s'imposait. Il s'était donc trompé ! Il fallait l'avouer et adorer celui qu'il avait blasphémé ! Mais que diraient ses amis de Jérusalem, le prince des prêtres qui, sur sa demande, lui avait remis ces lettres dont il était le porteur ? Alors son avenir serait perdu qu'il rêvait si brillant !

Il ne pourrait plus paraître devant ses compagnons d'hier, qui le déclareraient traître à son parti et mobile comme un roseau.

Il se livrait un combat terrible dans son âme, car s'il était sincère, il était jeune aussi, animé d'une ambition légitime et dévoré de zèle. Il faudrait donc renoncer à la carrière qu'il rêvait, à l'honneur d'être compté parmi les meilleurs rabbins, les plus illustres maîtres; renoncer enfin à la Loi, à Moïse, embrasser l'Evangile qui effaçait la Loi, s'attacher au Christ, plus auguste que Moïse et que tous les prophètes.

La voix se fit alors entendre de nouveau : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon ! » Dur de résister aux miracles des apôtres, aux enseignements qu'il a entendus, à la vérité qui parle; dur de combattre contre Dieu, et de repousser cette voix qui entre d'autorité dans son âme.

Tremblant, saisi de stupeur et d'effroi, il se rend enfin : « Seigneur, dit-il humblement, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* »

La miséricorde divine a triomphé. Mais n'admirez-vous pas combien elle a été prévenante et bonne, humble en quelque sorte, et persistante ?

Elle s'exerce non pas sur un pécheur ordinaire, mais sur un ennemi déclaré. Ceux qui nous haïssent, si nous ne songeons pas à nous venger d'eux, parce que nous avons au cœur la charité de l'Evangile, l'idée pourtant ne nous vient pas de les fréquenter, de leur donner des témoignages d'estime ou d'affection, ni surtout de faire d'eux nos amis. C'est là que Dieu apparaît infiniment plus grand que le meilleur des humains : il poursuit Paul de ses grâces illuminatrices, même quand celui-ci s'est armé délibérément contre lui du glaive de la persécution ; il le frappe en plein midi, *media die*, parmi ses compagnons stupéfaits ; il le jette à terre, pour bien lui faire sentir sa maîtrise ; il lui fait hautement des reproches. Il prend donc ce qu'on appelle les grands moyens pour courber cette âme rebelle et l'amener à se soumettre. Saul marchait vers la damnation, Jésus le met brusquement sur le chemin du paradis.

Mais il respecte sa liberté. Saul pourra continuer vers le ciel ou retourner en arrière, et c'est dans la plénitude de sa liberté que son âme sincère se tourne vers ce Jésus qu'il persécutait, pour lui crier enfin : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Je suis à vous, je vous appartiens, je me soumet, je ferai ce que vous m'ordonnerez !

Au fond de son éternité, Dieu regardait ces luttes, cette victoire qu'il remportait lui-même, car c'est sa grâce qui avait prévenu et qui opérait, mais que remportait aussi, par sa libre coopération, ce persécuteur qui s'inclinait devant le divin Persécuté, ce loup de-

venu agneau. Et les anges du ciel célébraient et adoraient la miséricorde infinie.

II

Paul toutefois a apporté aussi dans sa conversion une admirable générosité. « C'est un plus grand miracle, dit saint Grégoire, de convertir un pécheur par la parole qui éclaire et par la prière qui console, que de ressusciter un mort. Le Seigneur a ressuscité en Lazare le corps, en Saul l'âme¹. » La conversion d'un pécheur, en effet, est une nouvelle création, qui exige une puissance infinie. Il faut renouveler cette nature morte, rajeunir cet esprit flétri, rendre la vie à cette volonté languissante, impuissante au bien, l'amener à rompre avec des amis pervers, des attaches coupables, des habitudes invétérées. Mais par ce seul mot : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Paul se déclare prêt à obéir, lui qui s'acharnait à persécuter les disciples du Christ. « En lui déjà se forme le prédicateur dans le persécuteur, l'agneau dans le loup, le soldat dans l'ennemi². » Il a sacrifié sa volonté propre, sa liberté de faire le mal, ses âpres sentiments personnels, pour revêtir la volonté, la sainte liberté, les sentiments de Jésus-Christ, son maître et son vainqueur, dont il se glorifiera d'être l'esclave : *Paulus servus Jesu Christi*.

Ses yeux du corps ne voient plus, mais il fait jour dans son âme : « Va trouver Ananie, lui dit Jésus. Il te dira ce que tu dois faire. » Et comme il est devenu aveugle, ses compagnons, épouvantés de ce qu'ils ont vu et entendu, le conduisent par la main dans la rue Droite où demeure Judas de Tarse, son compatriote. Mais pour accomplir son œuvre et pour faciliter au nouveau converti les moyens de s'instruire, pour lui ouvrir le cœur de celui qui va l'instruire, Jésus parle à son fidèle disciple Ananie, dans une vision. O ménagements infinis de la Bonté divine ! il lui dit de se mettre à la recherche de Saul, et comme il sait bien l'horreur qu'inspire ce nom aux chrétiens, il lui dit : « Maintenant il prie. *Ecce enim orat.* »

— Quoi ! Seigneur, répond Ananie, c'est cet homme qui a fait tant de mal à vos saints à Jérusalem et qui vient ici, revêtu de la puissance que lui ont conférée les princes des prêtres, afin de nous charger de chaînes, nous tous qui invoquons votre nom !

— Va, lui dit le Seigneur, celui-ci est mon vase d'élection. Je l'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, les rois et les fils

¹ Majus est miraculum prædicationis verbo et orationis solatio peccatorem convertere, quam carne mortuum suscitare. Lazarum quippe carne Dominus suscitavit, Saulum mente. (*Dialog.*, lib. III, cap. 17).

² Jam parat se ad obediendum, qui prius seviebat ad persequendum. Jam formatur ex persecutore prædicator, ex lupus hostis, ex hoste miles. (S. Augustin, *Sermo 14 de Sanctis*).

d'Israël. Je lui montrerai combien il devra souffrir pour mon nom !

Et Ananie va, docile, dans la maison de Judas de Tarse.

Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de Paul qui s'est rendu librement, à discrétion, au Sauveur qu'il persécutait, ou d'Ananie qui oublie son effroi pour obéir aussitôt au Maître qui parle. L'un et l'autre font abnégation de leur propre volonté, l'un et l'autre accomplissent sans délai celle du Christ. Ils ne raisonnent point, ils ne demandent aucune explication, ils n'hésitent ni ne tardent, ils vont : *Vade, Anania. Surge, et ingredere in civitatem.*

Mais Paul est préparé à recevoir les enseignements d'Ananie. Depuis trois jours il médite dans sa solitude, sans souci de boire ni de manger. Il demeure bouleversé, mais plein de gratitude ; il prie, il s'entretient avec Jésus, il lui redit : « Que voulez-vous que je fasse ? Je suis prêt à tout pour vous obéir. » Et il repasse, dans cette féconde et douloureuse retraite, les erreurs, les fautes de sa vie. Oh ! dans ces trois jours où Dieu le travaille par sa grâce, que d'amers regrets, quelle tristesse, quelles fortes résolutions de réparer ses violents et injustes agissements contre les amis du Christ ! Ses yeux sont fermés à la lumière du jour, mais que de lumières dans son cœur !

Il lui a été dit : « Là on t'apprendra ce que tu dois faire. » Et il attend sans impatience, que sonne l'heure de Dieu. Malgré les lumières qui lui montrent sa voie, que de mystère encore pour lui ! Le voilà aveugle, et on lui annonce qu'il a une mission à remplir. Comment la remplira-t-il en cet état ? Il ne se le demande même pas : il s'abandonne tout entier entre les mains de Dieu.

Tout à coup un homme entre, et se tient debout devant lui. C'est Ananie, le disciple selon le cœur de Dieu, universellement aimé, l'homme qui comprend la Loi et qui a embrassé l'Evangile, qui est le merveilleux complément de la Loi ; — il lui met les mains sur le front et lui dit : « Saul, mon frère. *Saule, frater.* » Si celui-ci avait encore des préjugés contre la doctrine du Christ, ces deux mots les firent tomber. Quoi ! lui, le persécutateur outré d'hier, qui venait pour faire jeter en prison tous ceux, hommes et femmes, qui invoquaient le nom du Christ, voici qu'un disciple de Jésus qui devrait le haïr, l'abhorrer, le visite avec bonté et l'appelle son « frère ! »

Et Ananie continue à parler avec la même douceur. « Le Seigneur Jésus, qui t'a apparu en chemin, m'a envoyé vers toi afin que tu voies et que tu sois rempli de l'Esprit-Saint. Le Dieu de nos pères t'a prédestiné, afin que tu connaisses sa volonté, afin que tu voies le Juste et que tu entendes sa voix, *ut videres Justum.* » Ananie lui parle longuement, car le néophyte a tant à apprendre ; il lui redit sa

mission près des Gentils, ce qu'il devra souffrir, ce qu'il devra prêcher, et quelle bonté à son tour la reconnaissance l'obligera à montrer pour tous ceux qui, comme lui, ignoreront le Christ, et qu'il faudra instruire, convertir, amener dans l'assemblée des saints, afin de leur assurer la possession de l'héritage des élus. Et comme ces paroles descendent sur son âme sensibiles à une rosée douce sur les champs desséchés, sur les plantes qui languissent, Paul acquiesce à toutes les idées, à tous les conseils du pieux Ananie, et tout à coup des écailles lui tombent des yeux ; il voit celui qui l'instruit, les objets extérieurs, la lumière du soleil, tandis que son âme « voit le Juste, » le Sauveur Jésus.

Cette générosité d'âme frappe son éclairé catéchiste qui lui dit : « Et maintenant, que tardes-tu ? Lève-toi, invoque le nom de Jésus et reçois le baptême afin que tes péchés te soient remis, et que ton âme soit purifiée. »

Il sait en effet, maintenant. Devant Dieu il est justifié, et il reçoit dans la joie profonde de son âme le baptême qui le rend enfant de l'Eglise du Christ.

Ah ! son baptême, quel souvenir vivant il en gardera toute sa vie ! Avec quel enthousiasme il en relèvera le prix et la dignité ! « Nous avons été ensevelis par le baptême dans le Christ ! » Le baptême c'est donc aussi une résurrection, car nous ne sommes ensevelis dans le Christ que pour ressusciter avec lui et pour vivre ensuite dans un renouvellement de vie. (Rom., vi, 4).

Il prend alors une nourriture reconfortante, pour réparer ses forces affaiblies par un long jeûne ; puis il va prêcher le Christ dont son cœur est plein, dont son âme débordante de reconnaissance ne cesse de répéter le nom avec amour. Il se répand dans les synagogues de Damas, tout étonnées d'entendre la voix du persécutateur acharné des chrétiens défendre ceux-ci avec l'éloquence, avec la chaude âpreté qui le caractérisent, et affirmer avec une conviction, une certitude qui les déconcerte et qui s'impose : « Jésus est le Fils de Dieu ! » Qui oserait le contredire, lui qui parle en témoin ? Car il a entendu la voix du Christ qui après l'avoir renversé sur la route où il accourait chargé de colère et de menaces, lui a fait sentir sa puissance et son amour. Il le dit, il le proclame avec une assurance qui plonge dans la stupeur ceux qui l'écoutent, et qui ne comprennent rien à ce changement soudain. (Act., ix, 19-22).

Mais il ne demeure pas longtemps à Damas ; il faut qu'il se prépare à la mission nouvelle qu'il doit entreprendre quelque jour. Où ira-t-il ? Où le Maître voudra. Paul ne cesse de lui redire, maintenant qu'il sait « qui il est » : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et docilement il suit les inspirations du Sauveur qui le conduisent en Arabie, dans la

solitude du désert ou sur le mont Horeb, où Jésus continue à lui parler. (Gal., I, 17).

L'éducation d'un Apôtre n'est pas l'œuvre d'une heure. Comme il a consacré trois années à l'éducation des Douze, le Christ pendant trois ans aussi se manifestera à celui qui sera appelé par l'Eglise « le grand Apôtre. » Paul était d'une condition plus élevée ; il avait reçu une instruction plus complète, une culture plus distinguée que les pêcheurs de Galilée, et il était doué d'un génie sublime ; ne nous étonnons pas qu'il ait pénétré plus avant dans les mystères de la vérité évangélique. Lui non plus ne devra rien aux hommes, il a tout reçu par révélation et il s'en prévaudra à l'occasion devant ceux qui contesteraient et diminueraient l'autorité de sa parole : « Je n'ai rien appris de l'homme, je tiens tout de l'enseignement révélé du Christ. » (Gal., I, 11-12).

C'est qu'aussi bien il y avait à opérer en lui un changement plus radical, un travail plus profond. Lui, l'homme passionné pour la Loi qu'il avait étudiée mieux que quiconque de ses contemporains, devra laisser la Loi pour embrasser l'Evangile, et il le fera avec sa générosité ordinaire, parce que le Maître le veut. Il lui en coûte de renoncer aux privilèges réservés aux enfants d'Abraham ; mais le Sauveur lui apprend que les Gentils sont aussi des enfants d'Abraham, quand ils s'attachent de tout leur cœur à la loi nouvelle, et qu'ils deviennent, comme les Juifs convertis, les cohéritiers du royaume des cieux. Il se pénétrera de cette doctrine qui va devenir la sienne, et il s'en fera le professeur, le défenseur, le propagateur irréfutable, jusqu'à donner des avis impérieux à Pierre lui-même.

A son exemple, prêtons l'oreille aux inspirations de la grâce, instruisons-nous et laissons-nous instruire. Dieu sans doute ne nous arrête pas toujours avec éclat sur la route dangereuse où il nous arrive de marcher ; mais il nous parle sans cesse par ses conseils, les avertissements de notre conscience, les prédications de ses ministres, les sages doctrines des Ananies qu'il nous envoie, par ses grâces actuelles. Nous savons, nous, « qui il est, » mais nous ne lui disons pas avec la même sincérité que saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et cependant il continue de nous multiplier ses secours, il nous conduit sur l'Horeb de l'Eucharistie, où il nous montre combien il nous aime en nous prodiguant toutes les tendresses de son cœur.

Sachons répondre à tant de bienfaits, et si nous possédons la vérité, n'oublions pas qu'elle n'est pas pour nous tout seuls, mais que nous sommes obligés, par la charité du Christ qui nous presse, de la répandre dans les âmes de nos frères qui ne connaissent pas

Jésus-Christ. Aussitôt que Paul est converti, il confond les Juifs « ennemis de l'Evangile, et il affirme que le Christ est le Fils de Dieu. » Tel est le programme de notre vie, tel est notre devoir. Nous ne serons sauvés que par notre foi ainsi agissante et généreuse.

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

I

SON EXCELLENCE

Sic ergo vos orabitur : Pater
noster, qui es in celis.
(Matth., vi, 9).

Qu'est-ce que la prière ? Quelles dispositions devons-nous apporter à la prière ? Quand et pourquoi sommes-nous obligés de prier ? Voilà, mes frères, autant de questions très importantes, auxquelles nous avons répondu précédemment avec assez d'étendue¹. Ceux d'entre vous qui ont voulu assister avec régularité à nos instructions, savent là-dessus tout ce qu'il est nécessaire à un chrétien de savoir. — Mais, me direz-vous peut-être, une chose sur laquelle vous ne nous avez rien dit, et que néanmoins nous désirerions connaître, c'est quelle est, de toutes les prières, celle que nous devons réciter de préférence. — La prière que les fidèles doivent faire le plus souvent est celle qui nous a été enseignée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cet aimable Sauveur, non content de nous prêcher, par son exemple et par ses discours, la nécessité de la prière, a bien voulu encore composer à notre usage une prière qui exprime, en termes clairs et touchants, tout ce que nous devons demander. Cette prière, que l'on appelle tantôt le *Pater* ou le *Notre Père*, parce qu'elle commence par ces mots attendrissants, tantôt l'*Oraison dominicale*, c'est-à-dire la prière du Seigneur, parce que c'est le Seigneur qui en est l'auteur, cette prière, dis-je, nous fournira le sujet de plusieurs entretiens fort instructifs.

Vous savez tous, mes frères, en quelle constance la bouche adorable du Fils de Dieu a, pour la première fois, prononcé cette excellente prière qui nous a été conservée par S. Mathieu et S. Luc. Un jour que Jésus-Christ venait de prier, un de ses disciples lui adressa ces paroles que nous devons souvent lui adresser nous-mêmes : « Seigneur, apprenez-nous à prier. » Le Sauveur répondit : « Lorsque vous prierez, dites : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et pardonnez-

¹ Voir les 21 Instructions publiées en 1910.

nez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Remarquez bien, chrétiens ici présents, le plan et l'ordre de cette divine prière, qui est un abrégé de tout ce que nous pouvons désirer, soit pour cette vie, soit pour l'autre. Une préface, ou préambule, exprimée par ces mots : *Notre Père, qui êtes dans les cieux* ; sept demandes, dont les trois premières regardent Dieu, et les quatre dernières ont rapport à l'homme ; une conclusion, renfermée dans ce mot *Amen* ; voilà, si nous voulons y faire attention, ce que nous trouverons dans l'*Oraison dominicale*. Dans les trois premières demandes, nous demandons au Père céleste la sanctification de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté. Dans les quatre autres, nous lui demandons ce qui nous est nécessaire pour la vie de l'âme et pour celle du corps, le pardon des fautes que nous avons eu le malheur de commettre, la grâce de surmonter les tentations, enfin la délivrance de toute espèce de maux, et principalement du péché et de la damnation. Ainsi l'*Oraison dominicale*, aussi bien que le Décalogue, présente deux parties très distinctes, dont la première a pour objet la gloire de Dieu, et la seconde nos intérêts temporels et éternels.

Depuis le commencement du christianisme cette prière a toujours fait partie essentielle du culte public : elle se trouve dans toutes les liturgies ; l'Eglise l'a placée au commencement et à la fin de tous les offices, et au milieu du très saint sacrifice de la messe ; elle l'a, dans tous les temps, exigée de ceux qu'elle a admis au sacrement de baptême ; et les catéchumènes la récitaient, à haute et intelligible voix, sur les fonts sacrés de la régénération, comme le font encore aujourd'hui les parrains et les marraines, au nom de l'enfant qu'ils présentent. On ne peut même donner le nom de chrétiens, dit un concile, à ceux qui l'ignorent. C'est pourquoi tout fidèle qui atteint l'âge de raison, est obligé, sous peine de péché grave, de la savoir. De là obligation, d'abord pour les pères et mères, de l'enseigner à leurs enfants, ensuite pour les enfants, de l'apprendre de la bouche de leurs parents. Oui, mes frères, et retenez-le bien, vous surtout pères et mères de famille, ce sont là les premières paroles que doit bégayer la langue de vos chers enfants. — Mais comme, pour satisfaire à ce que l'Eglise exige de notre part, il ne suffit pas de savoir par cœur le *Notre Père* ; comme il faut, de plus, en comprendre la signification, tâchez donc de bien saisir tout ce que nous dirons dans l'explication que nous nous proposons de vous en donner. Car rien n'est plus commun que de rencontrer des personnes qui récitent cette

prière d'une manière tout à fait machinale, sans savoir ce qu'elles disent. Et même, parmi ceux qui composent cet auditoire, ne s'en trouverait-il pas plusieurs qui seraient fort embarrassés pour répondre, si on leur demandait : « Que veulent dire ces paroles : que votre nom soit sanctifié ? que votre règne arrive ? que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ? etc. » Cependant, s'il est une prière dont il nous importe de bien pénétrer le sens, c'est celle-ci, qui est appelée, par les Saints Pères, l'*Oraison quotidienne*, parce qu'un chrétien ne doit laisser passer aucun jour sans la réciter, non seulement le matin et le soir, mais encore de temps en temps dans le cours de la journée. « Prions, comme dit S. Cyprien, et prions comme notre divin Maître nous l'a enseigné. C'est une prière bien agréable à Dieu que celle qui vient de lui-même, que celle qui frappe ses oreilles par les paroles de Jésus-Christ. Que le Père reconnaisse les paroles de son Fils quand nous prions. Puisque c'est Jésus-Christ qui est notre avocat auprès du Père, servons-nous des propres paroles de notre intercesseur : il nous assure que le Père nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom ; combien, à plus forte raison, nous accordera-t-il, si nous demandons non seulement en son nom, mais par ses paroles ! »

Souvent, mes frères, nous ne savons quelle prière adresser au Seigneur ; nous désirons ardemment en connaître qui soient capables de toucher son Cœur. Eh bien ! feuilletiez tous les livres qui sont dans le monde, consultez tous les maîtres de la vie spirituelle, interrogez tous les docteurs de l'Eglise, vous ne trouverez nulle part une prière plus digne de Dieu. Et pourquoi cela ? Je vous l'ai déjà dit : c'est que toutes les autres prières, nous les tenons, soit des anges, soit des hommes, par conséquent, des créatures ; tandis que celle-ci, c'est de la bouche même du Créateur que nous l'avons apprise. Aussi était-ce la prière la plus ordinaire de toutes ces âmes qui se sont sanctifiées sous la loi évangélique, et dont le monde n'était pas digne.

Saint Hugues, évêque de Grenoble, éprouvait toujours une satisfaction nouvelle à la répéter. Il la récitait souvent tous les jours. Etant tombé malade, il ne fit presque autre chose pendant toute une nuit. Et comme le domestique qui le gardait, lui représentait que la récitation si fréquente de cette prière serait certainement nuisible à sa santé, il répondit : « Détrompez-vous ; la répétition d'une prière si excellente ne saurait faire de mal ; je sens, au contraire, qu'elle me fait beaucoup de bien. Oui, je m'aperçois que plus je la récite, plus les forces de mon corps s'accroissent, et plus ses incommodités diminuent. »

Saint François d'Assise, saint Ignace de Loyola, n'avaient pas moins de dévotion à

l'Oraison dominicale : c'était leur prière favorite. Saint Ignace nous en recommande beaucoup la récitation, et nous donne, en même temps, le moyen de la réciter avec fruit. « Assis ou debout, nous dit-il, selon que votre santé vous le permettra, ou que la dévotion vous l'inspirera, les yeux fermés ou fixement attachés sur un objet, sans les promener çà et là, pesez attentivement chaque mot de cette incomparable prière, vous y arrêtant aussi longtemps que vous trouverez de quoi vous y occuper, que vous y trouverez du goût, et que votre cœur se sentira touché. »

Un jeune berger, qui avait contracté la sainte habitude de prier en gardant son troupeau, étant un jour interrogé s'il n'éprouvait pas souvent de l'ennui à demeurer aussi longtemps seul, répondit que son *Pater* lui suffisait pour lui faire paraître courtes ses journées et les lui rendre agréables, parce qu'il était pour lui comme une source inépuisable de consolantes pensées et de pieux sentiments, de sorte qu'il lui fallait quelquefois toute une semaine pour le réciter en entier.

Et quel est, mes frères, celui d'entre nous qui, s'il le voulait, ne pourrait faire de même ? Car, pour cela, que faut-il ? Deux choses bien simples : 1^o savoir par cœur le *Notre Père* : et tous peuvent le savoir, petits et grands, jeunes et vieux, savants et ignorants : Dieu, voulant que tous l'appriussent, l'a fait tout court ; 2^o bien entendre le sens des paroles que nous prononçons : et rien encore de plus facile, vu qu'elles sont claires et à la portée de toutes les intelligences, de sorte que quiconque n'est pas absolument dépourvu de bon sens peut les comprendre, s'il veut prêter une oreille tant soit peu attentive à l'explication que ne manquent pas d'en donner les pasteurs de l'Eglise, soit dans leurs prêches, soit dans leurs catéchismes.

**

Puissent, mes frères, ne jamais s'effacer de votre mémoire les réflexions que je viens de vous suggérer, et qui peut-être ne s'étaient jamais présentées à l'esprit de beaucoup d'entre vous ! Si mon vœu s'accomplit, tous réciteront souvent, et toujours avec la plus tendre dévotion, la prière dont il s'agit présentement. Je dis, et remarquez-le bien, que tous la réciteront avec la plus tendre dévotion ; car, ne l'oubliez pas, quelque puissante que soit cette prière sur le cœur du Seigneur, elle ne nous obtiendra rien, si elle n'est pas bien faite. Je vous rappellerai, à cette occasion, la vision de saint Bernard ; rien n'est plus célèbre dans l'histoire, rien n'est plus propre à ranimer notre ferveur dans l'oraison. Elle nous fait connaître les différentes classes de personnes qui s'adonnent à la prière, et les récompenses que chacune d'elles mérite.

Une nuit, ce saint fondateur de Clairvaux était en oraison, pendant que tous ses religieux

récitaient l'office. Ils étaient en grand nombre et Dieu lui fit connaître qu'ils seraient tous sauvés, quoiqu'au moment de la vision ils ne fussent pas tous fervents.

A côté de chaque religieux, le saint vit un ange qui écrivait. Les uns écrivait en lettres d'or, les autres avec de l'eau, d'autres avec de l'encre noire. Notre-Seigneur donna à saint Bernard l'explication de cette vision. Il lui dit que les religieux dont les anges écrivait les prières en lettres d'or, étaient ceux qui priaient avec ferveur ; que les religieux dont les anges écrivait les prières avec de l'eau, étaient ceux qui priaient avec nonchalance ; que les religieux dont les anges écrivait les prières avec de l'encre noire, étaient ceux qui priaient avec distraction ; que les premiers méritaient une grande récompense, que les seconds ne méritaient rien ou presque rien, que les troisièmes n'étaient dignes que de châtiments. Après cela, qui pourrait encore, mes frères, prier sans attention et dévotion ?

Mon Dieu, nous en prenons tous la résolution, en présence des saints autels : nous réciterons tous les jours, et plusieurs fois le jour, pénétrés des beaux sentiments que chaque demande inspire, la prière que vous avez daigné nous enseigner vous-même. Elle sera notre prière de prédilection. Quel bonheur, si, chaque fois que nos lèvres la prononceront, notre cœur éprouve ce qu'éprouva celui de votre Fils bien-aimé, lorsque sa bouche sacrée la récita ! C'est la grâce que je vous conjure de nous accorder à tous. Ainsi soit-il.

SERMONS EUCHARISTIQUES

I

LES CONSOLATIONS DE LA COMMUNION

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez tous à moi, vous qui êtes dans la peine, vous qui pliez sous le fardeau de la vie, et je vous soulagerai. (Mt., xi, 28).

Mes frères,

Par ces touchantes paroles, Notre-Seigneur nous presse d'aller à lui, de le recevoir dans la sainte communion. L'Eucharistie, c'est le pain qui fait les forts, c'est aussi le baume qui adoucit les blessures de l'âme ; elle est un principe d'énergie morale et aussi une source de consolation. Vous avez vu représenté soit au-dessus des tabernacles, soit sur les ornements liturgiques, un poétique emblème emprunté à la peinture des Catacombes : c'est une coupe où alternativement boivent deux colombes. Ces colombes sont l'image de notre âme altérée et besogneuse, et la coupe figure

le calice qui chaque matin, à l'autel, se remplit du sang de Jésus,

Cette mystérieuse et vivante liqueur
Que, dans le désert morne et brûlant de la vie,
Dieu prépare à la soif de l'âme inassouvie.

I

La communion nous console, d'abord parce qu'elle est un entretien intime avec Jésus. — Quand vous avez des soucis, des peines, et qui n'en a point ? vous aimez à en faire la confidence : cela vous soulage de les exprimer. Mais parfois vous hésitez à vous en ouvrir, même à vos meilleurs amis. Vous craignez de les importuner, de leur être à charge. Il en est qui reçoivent nos confidences si froidement, avec l'air de dire : « N'ai-je pas assez de mes peines sans m'embarrasser encore des vôtres ? » Et puis, est-on toujours sûr d'être compris ? Il y a des mélancolies sans cause, de ces tristesses subtiles qui se compliquent à mesure que l'intelligence se développe et s'affine. Comment les expliquer à d'autres, quand nous avons peine à nous les définir à nous-mêmes ? Et ces douleurs muettes qui nous étouffent, nous serions obligés de les refouler en nous, si nous n'avions pour nous épancher le Cœur adorable de Jésus.

Mais Jésus est là, toujours prêt à recevoir nos confidences. Il est l'ami *condescendant* qu'on est sûr de ne jamais importuner. Pendant sa vie mortelle, il a été littéralement assailli de prières et de requêtes. De tous côtés on lui amenait des possédés et des malades ; on les mettait en travers de son chemin ; on les descendait par le toit jusque dans l'appartement où il s'était retiré. Cependant voyons-nous qu'il ait rebuté personne ? Et depuis vingt siècles qu'il réside parmi nous, que de malheureux ont défilé devant son tabernacle pour lui crier leur misère ! Jour et nuit, monte vers lui une immense clameur qui est comme la plainte de l'humanité souffrante, et depuis vingt siècles le Cœur miséricordieux de Jésus ne s'est point lassé de l'entendre.

Toujours accueillant à nos misères, Jésus pour les comprendre n'a pas besoin de paroles. Il connaît le cœur humain, puisque c'est lui qui l'a façonné. Ayant passé par nos infirmités, il sait y compatir. Il voit les mouvements les plus obscurs de notre âme. Il suffit de nous présenter devant lui, et avant même que nous ayons ouvert la bouche, il nous a compris. Son regard nous a pénétrés, comme un rayon de soleil pénètre une eau transparente.

II

Allons donc à lui sans crainte ; disons-lui avec une confiance familière tout ce qui nous charge le cœur, sûrs de trouver en lui consolation et réconfort. Car Jésus n'est pas seu-

lement l'ami prévenant et délicat ; c'est aussi l'ami *tout-puissant*. Lui seul peut nous soulager efficacement en nous rendant ce que nous avons perdu. Pour prendre un exemple, une de nos douleurs les plus vives est celle qui vient de la séparation, de la mort de nos proches. Toutes les autres pertes peuvent se réparer. A force de travail et d'économie, on relève les ruines de sa fortune. Même après les fautes les plus graves, on peut, par la constante dignité de sa conduite, se refaire une réputation. Mais ceux que la mort nous enlève, qui nous les rendra ? Ils nous semblent perdus irrémédiablement. Aussi pendant les tristes jours qui suivent la séparation, nous sommes abattus, désespérés, et comme Rachel pleurant ses enfants sur les collines de Rama, nous ne voulons pas être consolés parce qu'ils ne sont plus.

Seul Jésus peut consoler cette douleur inconsolable. Et d'abord l'Eucharistie nous donne l'assurance de revoir un jour nos chers défunts, car il n'est pas possible que ceux qui sont morts entre les bras et dans le baiser du Seigneur, soient plongés pour jamais dans la nuit du tombeau. La communion nous donne ensuite le moyen de les soulager, s'ils souffrent encore dans les flammes du Purgatoire ; et c'est pour nous une grande consolation de leur venir en aide et de continuer à leur faire du bien, même par delà la tombe. Enfin la communion les rapproche de nous en quelque sorte. Ils ne sont pas, en effet, comme on pourrait croire, dans je ne sais quel pays lointain et inaccessible. Etant incorporelles, leurs âmes sont et ne peuvent être qu'en Dieu. Or quand Dieu vient quelque part, il n'y vient pas seul ; le ciel entier y descend avec lui, les anges et aussi les bienheureux qui sont morts dans son amour. En nous unissant à Jésus, la communion nous rapproche donc de nos bien-aimés. Nous sentons leur présence, quoique invisible ; cela nous console et nous donne la force de supporter notre solitude, en attendant l'heureux jour où nous les reverrons dans la lumière de Dieu.

Il existe un tableau représentant une haute forêt dont un rayon de soleil traverse à peine la feuillée sombre. A l'ombre des grands arbres s'avancent toutes les misères et toutes les infirmités humaines. Ici c'est un vieillard qui se traîne péniblement en s'appuyant sur des béquilles. Là une femme tient par la main une enfant hâve, déguenillée, pleurant la faim. Plus loin un mari soutient entre ses bras sa femme défaillante, dont le regard trouble semble voir la mort qui approche. Enfin plus loin encore, dans les profondeurs du sous-bois, c'est un fourmillement lugubre de malades, d'infirmités et d'estropiés. Tous ces malheureux se dirigent vers le même point,

vers le porche d'une chapelle gothique où, dans une clarté surnaturelle, apparaît une forme blanche qui semble leur dire : « Venez tous à moi, les misérables, les déshérités, les blessés de la vie, et je vous soulagerai. »

Mes frères, cette vaste forêt à peine traversée d'un rayon fugitif, c'est la vie ; et les malheureux qui cheminent à son ombre, c'est nous. Hélas ! il en est qui errent au hasard dans cette forêt semée de fondrières et hantée de bêtes fauves ; et quand la souffrance les étreint de sa main brutale, rien ne fait écho à leurs plaintes, si ce n'est la voix de la grande nature indifférente.

Pour nous, mes frères, nous savons qu'au centre de cette forêt Dieu a établi un sanctuaire où il réside lui-même. Nous savons qu'il a fait jaillir dans le tabernacle une source vive qui désaltère toutes les soifs, et guérit toutes les langueurs. Allons boire souvent à cette source mystique ; approchons-nous régulièrement, fréquemment de la sainte Table, et ainsi se réalisera pour nous la parole de Jésus à la Samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif. » Oui, celui qui s'abreuve à la source eucharistique sent en lui une douceur secrète qui le console de toutes ses peines jusqu'au jour où, possédant en Dieu tous les biens qu'il peut désirer, son âme sera éternellement satisfaite. Ainsi soit-il. . .

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE *historique et apologétique*

TROISIÈME PARTIE L'ÉGLISE DES APÔTRES

II. — SAINT PAUL

VI

LES DÉCISIONS DU CONCILE DE JÉRUSALEM

I

Dans l'assemblée publique les débats devenaient ardents. Alors Pierre se leva, et le calme se fit pour écouter le chef de l'Eglise.

Hommes mes frères, dit-il, vous savez que depuis longtemps Dieu m'a choisi parmi vous afin que les Gentils entendent par ma bouche la parole de l'Evangile et qu'ils croient. Et Dieu qui connaît les cœurs a témoigné qu'ils étaient dignes de venir avec nous, puisqu'il leur a donné le Saint-Esprit comme à nous. Et il n'a pas distingué entre eux et nous ; il a comme pour nous purifié leurs cœurs par la foi.

Pourquoi donc maintenant tenter Dieu en imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ?

Mais nous croyons que nous serons sauvés, comme eux, par la grâce du Seigneur Jésus-Christ...

C'est improprement que l'on appelle cette assemblée un concile, puisqu'elle se compose des Apôtres ainsi que des Anciens, et qu'elle se tient en présence du peuple. On ne sait en effet quel était ici le rôle des Anciens, s'ils étaient juges ou simples conseillers. Sûrement ils eurent leur part dans la décision, puisqu'ils y sont mentionnés avec les Apôtres. (Act., xv, 23). Mais à cette époque l'Eglise de Jérusalem n'était qu'une grande famille, et si le peuple n'était pas consulté, cependant on le convoquait, afin de l'entretenir des affaires qui intéressaient la communauté. Quel que soit le titre que l'on donne à cette réunion de Jérusalem, jamais assemblée ne revêtit un tel caractère de grandeur, puisqu'on y voit trois apôtres choisis par Jésus-Christ ; aussi son autorité n'a-t-elle pas été contestée, même par les hérétiques.

Pierre a parlé comme docteur et comme chef. Il a été choisi par Dieu à Césarée pour évangéliser lui-même les Gentils. Dieu a montré alors qu'il ne fait point de distinction entre Juifs et incirconcis : ceux-ci, comme les autres, sont purifiés par la foi. Pourquoi les irriter en leur imposant un joug intolérable ? La grâce du Christ est pour tous l'unique source du salut.

Ce discours est accueilli avec respect, toute la multitude se tait, et Paul, ainsi que Barnabé, confirment la parole de Pierre en racontant les miracles et les prodiges que Dieu a fait par eux parmi les Gentils. Dieu accomplirait-il des miracles en leur faveur, si leur doctrine n'était pas la vérité du Christ ?

Cet enseignement était trop fort pour les Juifs de Jérusalem qui, s'étant confinés chez eux, en dehors du mouvement religieux des Gentils, étaient mal préparés à le recevoir. C'est pourquoi Jacques, leur pasteur, prend la parole à son tour. Le bien même peut causer du scandale chez les esprits étroits et remplis de préjugés qu'ils ont reçus sans les raisonner. Ce qui vient d'être proclamé, c'est la vérité exacte, la juste doctrine ; mais ne doit-on pas apporter souvent de la charité dans les applications de la vérité et des principes ? On sent que Jacques est préoccupé de cette idée et qu'il cherche, comme on dirait aujourd'hui, la formule qui serait acceptée par tous, avec l'assentiment de l'esprit et du cœur.

D'abord, il appuie les paroles de Pierre :

Hommes mes frères, écoutez-moi.

Simon vous a raconté comment Dieu a commencé à visiter les Gentils afin de choisir parmi eux un peuple digne de son saint nom. Les paroles des prophètes concordent en effet avec les siennes, car il est écrit : « Après cela je reviendrai et je rebâtirai la maison de David qui est tombée ; je réparerai ses ruines et je la relèverai, afin qu'ils cherchent aussi le Seigneur tous les autres hommes et tous les Gentils sur lesquels mon nom sera

invoqué¹. » Voilà ce que dit le Seigneur, artisan de ces choses. Il connaît son œuvre de toute éternité.

Ainsi parle en effet le Seigneur par la bouche du prophète Amos. Toutes les nations sont donc appelées à la vérité et à la grâce du Christ ; toutes doivent chercher le Seigneur et être évangélisées, donc acceptées dans le sein de l'Eglise. Il faut leur en accorder l'entrée libre, et ce serait résister à Dieu que de leur imposer une condition qui écarterait le plus grand nombre des appelés et les laisserait à la porte.

Mais il songe à ses chrétiens de Jérusalem. Comment admettront-ils que ces Gentils corrompus leurs soient égaux en toutes choses, à eux fils d'Abraham ? Ne convient-il pas de leur imposer quelques prohibitions plus morales que cérémonielles, mais qui rappelleront cependant la loi de Moïse ?

« C'est pourquoi je juge, conclut-il, qu'on ne doit pas inquiéter ceux des Gentils qui se convertissent à Dieu ; mais il faut leur écrire de s'abstenir de l'usage des viandes immolées aux idoles, de la fornication, de la chair étouffée et du sang.

« Car la loi de Moïse est lue depuis longtemps dans chaque ville, elle est prêchée dans les synagogues tous les samedis, » et ce serait un scandale pour les Juifs fidèles de voir ses prescriptions violées. (Act., xv, 13-21).

Les viandes qui restaient des sacrifices idolâtriques étaient vendues sur les marchés, les Gentils convertis devront donc s'en abstenir, de même que du sang répandu ou de celui qui restait dans la chair étouffée. C'était une concession à l'esprit judaïque, car le sang était considéré comme impur. D'autre part, la dépravation était si grande que chez les païens la fornication était considérée comme un acte indifférent, parfois même comme un rite sacré lorsqu'on participait à certaines abominables fêtes. Jacques avait dû en conférer avec Paul, qui lui avait révélé jusqu'où se ravalait l'humanité idolâtrique, et ensemble ils avaient peut-être décidé ces quatre prescriptions faites pour relever le niveau moral des Gentils en les éloignant de la violence et de l'idolâtrie, en éveillant chez eux des sentiments de pudeur qu'ils ne connaissaient pas², — et qui en même temps seraient sûrement agréables aux Juifs.

Quand ceux-ci entendirent leur Pontife vénéré, le ferme soutien de la Loi, l'homme qui

n'omettait aucune de ses rigueurs et qu'entourait le respect même des ennemis de la religion naissante, ils furent vivement touchés, et ils acceptèrent la décision qu'il avait prononcée.

Paul aussi triomphait, et il nous raconte ses impressions dans l'Épître aux Galates : « Ceux qui paraissaient des personnages considérables, dit-il, — quels ils étaient vraiment, cela ne m'occupe point. Dieu ne considère point la personne de l'homme, — ceux qui paraissaient être quelque chose, ne m'apprirent rien. Mais ils se convainquirent que l'Evangile des Gentils m'avait été confié, comme à Pierre l'Evangile de la circoncision (car celui qui a donné à Pierre la grâce de l'apostolat de la circoncision, m'a confié aussi la grâce de prêcher aux Gentils). Alors, quand ils eurent connu la grâce qui m'a été donnée, Jacques, et Céphas, et Jean, les colonnes de l'Eglise, me donnèrent la main, à moi ainsi qu'à Barnabé, en signe d'union, afin que nous évangélisions les Gentils, et eux ceux de la circoncision. Ils nous prièrent seulement de nous souvenir des pauvres de Jérusalem, et j'ai toujours eu depuis grande sollicitude pour les aider. » (Gal., II, 6-11).

Jamais en effet il n'oubliera l'Eglise de Jérusalem, qui fut la première de toutes et la forme des autres. Aucune ne montra plus d'obéissance joyeuse et de charité, et quand on se reporte à la ferveur de la primitive Eglise, c'est à elle qu'on pense tout d'abord, car nulle part on ne vit plus de piété, de foi, d'affectueuse tendresse. Un seul cœur et une seule âme. Sa générosité a dépassé tout ce qu'on a vu depuis. Mais le bon esprit ne fut pas à la hauteur de la charité : elle devint étroite, particulariste, elle ferma ses portes et demeura isolée et pauvre. Paul tendra la main pour elle à la Macédoine et à l'Achaïe, aux Galates et aux Corinthiens, dans toutes ses missions¹.

II

Le décret de Jérusalem tranchait définitivement un point de doctrine : la circoncision n'était pas nécessaire pour le salut. Il affranchissait les consciences païennes, que les Pharisiens rigoristes convertis voulaient opprimer en vertu d'un atavisme d'austérité que Jésus avait déjà blâmé. Mais si les Gentils recouvrent la sainte liberté des enfants de Dieu, Paul sait qu'ils subissent, eux, un autre atavisme de perversion dont les Juifs ont eu peine à se débarrasser. Ils seront portés à l'idolâtrie, comme leurs ancêtres ; donc plus de rapport avec les pratiques idolâtriques : qu'ils s'abstiennent de ce qui a été consacré aux idoles. Ils sont violents, c'est le pen-

¹ Saint Jacques cite Amos d'après les Septante. Le texte hébreu est plus large encore : « En ce jour, je relèverai de David la hutte délabrée, — j'en refermerai les brèches par un mur, — j'en redresserai les portes abattues. — Je la réédifierai dans l'état des anciens jours. — Elle possédera les restes d'Edom et l'universalité des nations, — Lui et elles sur qui aura été invoqué mon nom. » (Amos, ix, 11, 12).

² Non in passione desiderii, sicut gentes quæ ignorant Deum. (I Thess., iv, 5).

¹ Rom., xv, 26-27 ; I Cor., xvi, 1-6 ; Act., xxiv, 17.

chant de l'humanité depuis le meurtre d'Abel, aussi Dieu a-t-il défendu aux fils de Noé de verser même le sang des animaux, parce que la vue du sang rend sanguinaire. Ce précepte, les Apôtres le maintiennent, parce que le christianisme ne les a pas encore compénétrés de douceur et de bonté. Enfin ils répandent dans leur âme païenne ces principes de pureté chrétienne qui produiront des fleurs de chasteté et de virginité, et qui, avec le temps, feront de ces hommes, de ces femmes, de ces jeunes filles, des anges du ciel sur la terre.

La loi cérémonielle n'est plus. Elle n'était que l'enveloppe d'une loi plus sublime, plus élevée, faite pour rapprocher l'homme de Dieu ; l'enveloppe est brisée et la loi divine s'en est échappée pour établir directement sa demeure dans les âmes, sans avoir plus besoin de ce support purement matériel. Comme l'homme cependant garde son corps et ses sens, Jésus-Christ a institué les sacrements, signes sensibles qui communiquent la grâce divine, c'est-à-dire qui nous font participer à la divinité même, afin que se réalise la perfection annoncée par l'Evangile : l'homme semblable au Père céleste, l'homme qui n'a plus sa vie purement humaine, mais qui vit de la vie du Christ.

Ainsi la fusion s'opérerait plus facilement entre Juifs et Gentils, et comme elle ne devait se faire que lentement, le décret de Jérusalem demeura en vigueur tant que le paganisme resta debout. Au VIII^e siècle la défense de boire du sang était encore renouvelée par le concile *in Trullo* pour l'Orient.

Il semble cependant que ces quatre prescriptions ne furent guère appliquées alors qu'à la Syrie et à la Cilicie, les provinces où le christianisme avait le plus pénétré. Paul les fit connaître bientôt en Galatie (Act., xvi, 41), mais on ne voit pas qu'il les ait édictées partout. Ce décret était fait surtout pour les contrées où les Juifs s'étaient trouvés en conflit passionné avec les Gentils, il n'intéressait guère que ces pays-là, et à quoi bon le promulguer sans besoin ?

Les Apôtres avaient décidé qu'on enverrait aux fidèles de Syrie et de Cilicie une lettre pour leur notifier les décisions prises. Cette lettre, où l'on croit reconnaître la main de saint Jacques et des Anciens de Jérusalem, était conçue en ces termes (Act., xv, 23-29) :

Les Apôtres et les Anciens, les frères aux frères d'entre les Gentils qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut !

Comme nous avons su que quelques-uns qui sont sortis d'entre nous vous ont troublés par leurs discours et ont bouleversé vos âmes, sans toutefois que nous leur ayons donné aucun mandat, il nous a paru bon, d'un commun accord, de choisir parmi nous des hommes et de les envoyer vers vous avec nos bien-aimés Paul et Barnabé, ces hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui

vous rapporteront les mêmes choses de vive voix.

Car il nous a semblé bon, au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci qui sont nécessaires, savoir : de vous abstenir de tout ce qui aura été sacrifié aux idoles du sang, des viandes étouffées et de la fornication. Si vous vous gardez de ces choses, vous ferez bien. Adieu.

Cette lettre fut confiée à ceux qui avaient été choisis pour être les compagnons de Paul et de Barnabé. Jude, surnommé Barsabas, et Silas « étaient les premiers parmi les frères de Jérusalem. » (*Ibid.*, 22).

Ils vinrent donc à Antioche, et après avoir réuni les fidèles, ils leur communiquèrent la lettre des Apôtres. Ils la lurent, et tous en attendant furent remplis de joie. Un fardeau insupportable leur était enlevé et ils en témoignaient leur bonheur. Jude et Silas, qui avaient rang parmi les prophètes et savaient parler, consolèrent les frères par leur langage plein de charité, et ils les confirmèrent dans la foi. Ils leur exposèrent les enseignements de leur Eglise et leur montrèrent qu'ils étaient en tout conformes à ceux de Paul. Ils demeurèrent là quelque temps ; puis « les frères d'Antioche les renvoyèrent en paix à ceux qui les avaient envoyés. » Mais Jude regagna seul Jérusalem ; Silas s'attacha à cette jeune Eglise d'Antioche, si fervente et si joyeuse, où l'on pratiquait avec amour la loi évangélique, où l'on goûtait les joies d'une pure liberté, débarrassée des entraves pharisaïques. Paul l'avait conquis par sa foi large et éclairée, son admirable entrain, sa charité sans borne et cette attitude défensive qui en imposait à tous. Silas rêvait d'un apostolat plus étendu, plus fécond et plus périlleux. Paul lui raconta sûrement ses missions en Galatie et les péripéties diverses qui les accompagnèrent ; il ne manqua pas de lui parler de celles qu'il méditait, car à Antioche il n'était qu'à un port d'attache d'où il brûlait de s'éloigner avec des compagnons choisis pour courir chez ses chers Gentils qui l'attendaient. A ces récits, à ces projets, Silas s'enflammait et désirait le jour du départ.

Ce départ devait amener des mécontentements et des divisions, comme nous le verrons. Paul ne se pressait point, il faisait ses préparatifs et attendait que les événements missent d'accord les hommes ou vissent trancher les situations. « Jusque-là il demeura à Antioche avec Barnabé, et ils enseignaient, ils annonçaient avec plusieurs autres disciples la parole de Dieu. » (Act., xv, 30-36).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 januarii 1911.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 19 janvier 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

- Petit Carême aux hommes.** — I. Soyez vigilants, 33.
Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA PRUDENCE. — III. Examen sur la prudence, 36.
Explication de l'Oraison dominicale. — II. Sa préface, 39.
Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXIII. Les spectacles, 41.
Pour le Premier Vendredi. — XXV. Une récente manifestation du Sacré-Cœur, 43.
Sermons eucharistiques. — II. Pour une Communion collective d'enfants, 45.
Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — VII. *In faciem ei restiti*, 46.

PETIT CARÊME AUX HOMMES

I

SOYEZ VIGILANTS

Mes frères,

L'apôtre saint Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, parmi lesquels avait éclaté un scandale, afin de les attacher tout à fait aux enseignements et aux préceptes de l'Evangile, leur disait : « Soyez vigilants, demeurez dans la foi, agissez courageusement, devenez forts, faites toutes choses dans un esprit de charité. » (I Cor., xvi, 13).

Ces graves paroles, mes frères, ces recommandations pressantes, il me semble que vous avez besoin de les entendre, en ces temps troublés, où l'on cherche de mille façons à surprendre votre foi et à ruiner votre religion.

C'est pourquoi je me propose, si vous le voulez bien, d'en faire le sujet de nos instructions de Carême. Vous m'aidez de votre bonne volonté, de vos prières, vous vous montrerez assidus à la parole sainte, et grâce à Dieu, j'espère vous faire un peu de bien, et vous rendre des chrétiens non seulement plus convaincus, mais encore plus énergiques dans la pratique de tous vos devoirs.

Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai à la première parole de saint Paul : « *Vigilate. Veillez.* » Qu'est-ce que c'est que la vigilance chrétienne ? Pourquoi faut-il être vigilants ? A quoi faut-il veiller ? Telles sont les trois questions auxquelles je répondrai brièvement.

I

Qu'est-ce que c'est que la vigilance chrétienne ? Vous allez le comprendre bien vite par une comparaison.

Voilà une citadelle qui est assiégée, les ennemis sont là, nombreux, qui la pressent de toutes parts, et si ce n'étaient ses fossés, ses murailles, elle serait déjà prise.

Eh bien ! Qu'est-ce que fait cette citadelle ? Mais, vous le savez bien, car c'est l'histoire de toutes les cités, de toutes les forteresses qui ont résisté aux invasions du dehors, et tenu en échec des armées victorieuses : elle place des sentinelles en faction ; et ces sentinelles ont l'ordre, parmi les heures sombres de la nuit, au moindre mouvement, au moindre bruit, de jeter un cri d'alarme.

Et encore, qu'est-ce que fait une armée en campagne pour se prémunir contre des surprises toujours possibles ? Elle place des grand'gardes, et c'est sur elles qu'elle s'en remet du soin de signaler l'approche de l'ennemi. Redoutable mission que celle-là ! Et vous n'avez point oublié comment, au XVIII^e siècle, un soldat de l'armée française, le chevalier d'Assas, alors que les baïonnettes ennemies se croisaient sur sa poitrine, en le menaçant de mort s'il disait un mot, s'écria cependant de toutes ses forces : « A moi, Auvergne, ce sont les ennemis ! » et il tomba percé de coups.

Eh bien ! la vigilance chrétienne, c'est ce que je viens de rappeler ; ce n'est pas autre chose. Elle consiste à monter la garde autour de notre âme perpétuellement assiégée par toute sorte d'ennemis.

Et quand l'apôtre saint Paul nous dit : « *Vigilate, veillez,* » c'est comme s'il nous disait : Votre âme est une place forte où sont vos plus chers trésors, le trésor de votre foi, le trésor de la grâce divine, le trésor de vos espérances éternelles ; faites bien attention, fermez bien toutes les issues, prenez garde qu'on ne vous prenne tout cela.

Et ce n'est pas assez dire : votre âme, c'est une citadelle où Dieu s'est enfermé avec vous. Oui, vous possédez Dieu, vous l'avez en vous ; il habite en votre cœur. Prenez garde qu'on ne le chasse de là et qu'on ne l'arrache de votre âme prise d'assaut et dévastée par le péché.

Enfin, votre âme, c'est comme une armée en campagne. Il y a longtemps que le saint homme Job l'a dit : « Notre vie, c'est un combat perpétuel, *militia est vita hominis.* » Prenez garde qu'elle ne soit assaillie à l'improviste, et réduite à la plus affreuse des captivités, la captivité du démon.

II

D'après cela, mes frères, il est facile maintenant de dire pourquoi il faut être vigilants. Pourquoi ? Mais c'est d'abord que nous avons beaucoup d'ennemis, j'entends des ennemis acharnés à la perte de notre âme.

Ecoutez l'apôtre saint Pierre ; il parle le même langage que saint Paul : « Veillez, soyez sur vos gardes, car les légions infernales rôdent autour de vous, comme le lion autour de sa proie, *circuit, quærens quem devoret.* » (I Pet., v, 8).

Adam et Eve n'ont pas été vigilants. Ils sont entrés en conversation avec le démon. Ils ont ouvert leur âme à des pensées de vanité, d'orgueil ; ils se sont bercés dans un rêve insensé, de la folle idée d'être comme des dieux. Et au lieu de dire au démon : « Vatt-en ! » au lieu d'en appeler à Dieu qui les avait faits si grands et si beaux, et qui leur promettait d'immortelles destinées, ils ont mangé le fruit défendu, et consommé ainsi et leur perte, et la nôtre.

Le laboureur dont parle l'Evangile n'a pas été vigilant. Après avoir jeté, dans les sillons de son champ, de bonne semence, il s'est endormi, et pendant qu'il dormait, à la faveur des ténèbres de la nuit, l'homme ennemi est venu, et dans le champ si bien ensemencé, il a répandu l'ivraie qui grandit avec le bon grain, *inimicus homo hoc fecit.* (Math., xiii, 28).

Il faut donc être vigilants, parce que le démon nous tente, parce qu'il veut se substituer à Dieu dans son règne sur nous, parce qu'il veut, par tous les péchés d'orgueil, de cupidité et de luxure auxquels il nous entraîne, faire de nous des esclaves, ses esclaves soumis, obéissants, et aussi ses esclaves déshonorés.

Il faut être vigilants, parce que le monde nous tente et qu'il cherche à nous faire adopter ses maximes et prendre ses mœurs.

Il faut être vigilants, parce qu'il s'agit, non pas d'un intérêt quelconque du temps et de la terre, — une fortune se refait, une citadelle se rebâtit, — mais de notre âme qui une fois perdue l'est pour toujours.

Et ce n'est pas tout, mes frères, il y a autre chose encore pour quoi la vigilance chrétienne est nécessaire.

Supposez que, dans une citadelle assiégée, l'ennemi ait des partisans dévoués et qui soient prêts, au moindre oubli, à la moindre négligence, à lui en ouvrir les portes et à l'introduire dans la place, quel danger ! Eh bien ! nous en sommes là, nous chrétiens, malgré la grâce, malgré les sacrements, malgré tous les remparts que Dieu, que la religion ont dressés, élevés autour de notre âme.

Et cela n'est que trop certain. J'en appelle à votre conscience : il y a en nous des intelligences, et quelquefois des complicités avec les ennemis de notre âme, avec le démon, avec le monde. Ces intelligences, ces complicités redoutables ont un nom : ce sont nos passions, ce sont les instincts mauvais de notre nature, ce sont les convoitises de notre chair

que l'apôtre saint Paul appelle une chair de péché, *caro peccati.*

Est-ce que vous n'avez pas entendu Notre Seigneur nous dire, dans l'Evangile, à l'heure où toutes les passions frémissantes coalisées allaient se ruer sur lui pour lui infliger toutes les tortures de sa Passion et de sa mort ? « Veillez, car la chair est faible, *caro infirma.* » Et en effet, que d'embûches, que d'entraînements, que de défaillances, dans cette chair dans ce malheureux corps qui ne cesse de réclamer toutes les joies maudites qui perdent l'âme, et lui font comme une prison de fange et de boue !...

Est-ce que vous n'avez pas entendu l'apôtre saint Paul, cependant conquis à Dieu, plongé en des extases qui le ravissaient, saisi, pénétré d'un amour ardent pour Jésus-Christ, est-ce que vous ne l'avez pas entendu se plaindre des rébellions qu'il sentait en lui, contre la grâce ? « La chair, disait-il, a de terribles convoitises. C'est à l'esprit qu'elle en veut. Malheureux homme que je suis ! *infelix ego homo !* Le bien que je veux, je ne le fais pas ; et le mal que je ne veux pas, je le fais. » (Rom., vii).

Mais si tel est l'avertissement de Jésus-Christ, si tel est le cri de saint Paul, que faut-il en conclure ? C'est que la vigilance est nécessaire, et elle est d'autant plus nécessaire que d'une part, — je vous le dirai tout à l'heure, — les ennemis de notre salut sont plus nombreux, plus habiles, plus acharnés que jamais à nous perdre ; et que d'autre part, en raison de l'action déprimante, de l'influence pernicieuse qu'ont sur nous les événements de ces derniers temps, les âmes d'à présent sont anémiées, elles n'ont plus la vigueur d'autrefois dans les luttes et les combats pour le ciel.

Voilà pourquoi, mes frères, c'est un devoir nécessaire, un devoir pressant pour tous les catholiques d'être vigilants, de se tenir sur leurs gardes : c'est le cri de la foi, et c'est le cri de la raison.

III

A quoi faut-il veiller ? Je dirai volontiers, par ces temps d'impiété, d'irréligion et de sensualisme, par ces temps aussi où tout semble accabler l'Eglise, et la vouer, au moins dans notre pays, à une ruine, à une mort certaine : il faut veiller à tout ; il faut être partout et toujours sur ses gardes, pour conserver sa foi et demeurer vertueux. Nous allons, à ce sujet, entrer en quelques détails.

Il faut veiller tout à la fois à *nous-mêmes*, aux *hommes* et aux *choses* de ce temps.

Il faut veiller à *nous-mêmes*. Quand un volcan mal éteint s'agite, quand la terre tremble, quand la tempête va se déchaîner, quelles précautions ne prend-on pas ?

Les anciens qui avaient été témoins des désastres causés par les éruptions du Vésuve ou de l'Etna, sur ces terres fumantes, crevassées, d'où s'échappait une âcre odeur de soufre, avaient pensé avertir les générations futures, et ils avaient écrit pour elles ces mots qui les invitaient à être vigilantes. « *Cavete, posteri, vestra res agitur...* Prenez garde, il y va de votre vie. »

Mes frères, tant que nous vivons sur la terre, nous sommes comme un volcan toujours en travail, et de même que les anciens, je vous dirai : *Cavete*, prenez garde. Prenez garde à vos yeux, à vos lèvres, à vos sens qui veulent du bien-être, des jouissances et qu'aucune volupté ne satisfait, ne rassasie pleinement, puisqu'au dire du Saint-Esprit, ils en réclament toujours de nouvelles, en poussant ce cri de désir inassouvi : « Encore ! encore ! *Adhuc !* » Prenez garde, et sachez les contenir, les mortifier, et par la pénitence les réduire en servitude.

Prenez garde à votre esprit si enclin à l'orgueil, si follement épris de lui-même, jusqu'à refuser à Dieu les hommages et les services qui lui sont dus. Prenez garde aux doutes qu'il entretient, aux rêves d'ambition et de gloire qu'il caresse. Prenez garde à votre cœur, à ses élans passionnés. Notre cœur, c'est vrai, a besoin d'aimer, comme le soleil a besoin de verser ses rayons, comme la fleur a besoin de donner, d'exhaler son parfum ; mais s'il y a de nobles transports, de saintes amours, il y en a aussi de viles ; s'il y en a qui nous grandissent jusqu'au sublime, jusqu'à Dieu, il y en a qui nous abaissent, et de dégradations en dégradations nous jettent en des abîmes de honte. Prenez garde ! Il a suffi quelquefois d'une étincelle pour allumer un vaste incendie. Eh bien ! il y a en vous, vous portez dans votre âme, une étincelle ; à vous d'empêcher qu'elle ne s'enflamme, et que vous ne soyez brûlés, dévorés de tous les feux du péché...

Il faut donc veiller à vous-mêmes. J'ai ajouté : il faut veiller *aux hommes* de ce temps. Car il y a, à notre époque, des hommes pleins de malice, entreprenants et décidés à tout mettre en œuvre pour répandre leur impiété ou leurs mauvaises mœurs.

Autrefois, il y avait du zèle surtout pour propager la religion, et avec elle la vertu. Aujourd'hui, c'est l'irréligion et le vice qu'on propage, et pour cela tous les moyens sont bons.

Prenez garde aux hommes qui, ayant le pouvoir entre les mains, auraient des menaces à l'endroit de votre foi, de vos pratiques religieuses. Car c'est ainsi, en ce vingtième siècle, après tant de révolutions, c'est ainsi qu'on entend la liberté. Il y a plus de risques et de périls à entrer dans une église, qu'à entrer

dans un mauvais lieu. Il y a plus de risques et de périls à faire ses Pâques, qu'à manquer de probité. Il y a plus de risques et de périls à bien élever des enfants, dans le respect de Dieu et l'amour de Jésus-Christ, qu'à les livrer à des maîtres sans foi et sans conscience. Prenez garde, et armez-vous d'assez de courage pour braver des intimidations qui, de concessions en concessions, vous amèneraient à renier votre caractère de chrétiens, et feraient de vous de malheureux complices dans l'armée du mal et de l'impie.

Il est des hommes plus dangereux encore. Ce sont ceux qui, au lieu de menaces, usent de sourires et de promesses : promesses d'argent, promesses de places, promesses de protections et de faveurs, promesses de jouissances et de plaisirs. Ah ! dans notre siècle, où l'on n'estime rien tant que son repos, sa tranquillité, son bonheur, ses aises, et toutes les joies du monde, quel danger ! Quel péril pour les âmes mal afferemies, pour les cœurs chancelants ! C'est pourquoi saint Cyprien, avec une mâle éloquence, en voyant les chrétiens de son temps qui se laissaient prendre aux molleses et aux voluptés du monde, s'écriait : « Loin de nous la fortune et les plaisirs qui nous perdent ! Qu'on nous rende les chaînes, les verges, les bûchers qui faisaient des martyrs ! » — Prenez garde, mes frères, il y a aujourd'hui des marchandages honteux où l'on trafique de ce qu'il y a de plus noble et de plus saint ici-bas ; et c'est par des faveurs qu'on achète et qu'on paie l'abandon des croyances et des pratiques religieuses. « O temps ! ô mœurs ! » s'écriait Cicéron, dans son premier discours contre Catilina. Les hommes d'à présent ne valent guère mieux. Pour vous, mes frères, demeurez inébranlables dans vos convictions ; et si l'on cherchait jamais à vous séduire par de brillantes promesses, n'oubliez pas que tout l'or du monde, toutes les places de la terre, toutes les gloires et toutes les félicités d'ici-bas ne sont rien, ne sont que fumier et néant, auprès de la croix nue et sanglante de Jésus-Christ...

Enfin, mes frères, il faut veiller *aux choses* de ce temps. Car il y a dans les choses que nous rencontrons, auxquelles nous sommes mêlés, de redoutables tentations. Ce n'est pas en vain qu'un siècle est imprégné d'athéisme ; tout ce qu'il produit, tout ce qu'il nous offre, est forcément une leçon, un enseignement contraire à l'Evangile.

Prenez garde aux tableaux, aux gravures, aux dessins qui s'étalent devant vos yeux. C'est déjà trop qu'on les voie dans les rues, dans les musées, dans les théâtres ; ne leur faites point de place à votre foyer et ne les exposez point chez vous.

Prenez garde aux livres, aux journaux, aux

revues qui s'impriment et où Dieu est blasphémé, Jésus-Christ outragé et l'Eglise calomniée.

Prenez garde aux paroles que vous entendez. On est si prompt maintenant à lancer une insinuation malveillante, à énoncer un doute, une négation impie, à louer, à glorifier des hommes qui n'ont guère d'autre mérite que leur haine de l'Eglise. On met tant de complaisance à vanter les fêtes et les amusements du monde...

Prenez garde aux maisons que vous fréquentez. Il y a des salons où l'on ne saurait aller sans y laisser quelque chose de sa foi ou de sa vertu. Prenez garde au luxe, à la bonne chère, à tant de choses enfin que je ne saurais énumérer ici, que la dignité de cette chair me défend de nommer, mais que vous devinez assez, et dans lesquelles il y a de si perfides attraites qu'elles ont parfois, pour s'y être laissé prendre, suivant un mot populaire, perdu et damné des saints.

Je ne veux pas aller plus loin, mes frères ; il me semble qu'en vous parlant ainsi, j'ai rempli mon devoir. Car, tout prêtre aujourd'hui, tout prêtre qui a le sentiment, la conscience des responsabilités qui lui incombent, en présence des assauts multipliés et toujours plus violents contre les catholiques, qui cependant sont des citoyens et des Français au même titre que les autres, tout prêtre dans sa paroisse, est une sentinelle placée par Dieu ; et c'est votre droit de compter sur moi, de m'interroger aux heures périlleuses, et de me demander, comme nous lisons au livre d'Isaïe : « Vous qui êtes le gardien de nos âmes, qu'y a-t-il dans la nuit ? *Custos, quid de nocte ?* Qu'y a-t-il dans les ténèbres qui s'épaississent de plus en plus, qui pèsent sur notre pays, sur notre France ? Qu'y a-t-il ? *Quid de nocte ?* » (Is. XXI, 11).

Je vous ai répondu déjà, mes frères, et je continuerai à le faire, avec la même franchise, la même loyauté d'âme. Il y a des menaces et des séductions autour de vous ; ne cédez ni aux unes, ni aux autres.

Il y a un peu plus de cent ans, après la grande Révolution, on demandait à un brave et noble cœur demeuré fidèle à Dieu, ce qu'il avait fait pendant les jours sanglants qu'on venait de traverser, et il répondit fièrement : « Je me suis tenu debout. »

Tenez-vous ainsi, mes frères. Oui, inclinez-vous, agenouillez-vous devant Dieu, mais devant tout le reste, debout ! Debout avec votre conscience, debout avec vos principes religieux, debout avec vos vertus, debout avec tout l'honneur, toute la dignité d'une vie pauvre, obscure, humiliée peut-être, mais honnête et chrétienne... Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Prudence

III

EXAMEN SUR LA PRUDENCE

Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis.

Les fils du siècle sont plus prudents que les fils de la lumière. (Luc, xvi, 6).

Mes frères,

La prudence est une vertu de la plus haute importance, une vertu nécessaire, dont le chrétien doit faire souvent des actes, s'il veut sagement se conduire et mener à bonne fin l'œuvre de sa sanctification. Mais, sommes-nous fidèles à observer ses préceptes, à suivre ses inspirations ? Ne pourrait-on pas nous reprocher d'être parfois bien imprudents ? C'est un examen de conscience que je vous propose.

Dans une page de l'Evangile, le Seigneur Jésus fait une remarque bien juste : il dit que les enfants du siècle sont plus prudents, plus habiles, plus avisés dans la gestion de leurs intérêts matériels que ne le sont, dans l'affaire de leur salut, les enfants de lumière : *filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis*. C'était vrai au temps de Notre-Seigneur ; c'est encore vrai de notre temps ; je vous en donnerai la preuve.

En chacun de nous, mes frères, il y a deux êtres : l'homme et le chrétien, le fils du siècle et le fils de la lumière ; l'homme, avec ses instincts, avec ses tendances qui l'inclinent vers la terre, avec son attachement naturel aux biens de ce monde ; le chrétien, le fils de la lumière, avec sa dignité, avec ses nobles sentiments, avec ses hautes destinées. Eh bien ! mes frères, en nous, — et ce que je vais dire ne fait pas votre éloge, — en nous, ce n'est pas le chrétien qui est le plus prudent ; le plus sage, le plus prévoyant, le plus actif ; c'est l'homme, l'homme terrestre, appliqué aux travaux, aux affaires de ce monde. L'examen que nous allons faire ensemble le démontrera surabondamment.

I

Agir prudemment pour un chrétien, c'est d'abord se proposer d'atteindre le but de sa destinée. Notre destinée, qu'ai-je besoin de vous le rappeler ? c'est la conquête du ciel. Voilà le but suprême vers lequel doivent converger tous nos efforts. La prudence exige que nous y pensions, que nous y pensions.

souvent, que nous ne le perdions pas de vue. Eh bien ! non ! Ce qui arrive communément, c'est qu'on ne s'en inquiète pas assez, qu'on s'en soucie médiocrement.

Voyez froidement ce qui se passe. Combien d'hommes, combien de chrétiens qui traversent la vie, dans le travail, dans la peine, dans la souffrance, et qui, du matin au soir, n'ont pas une pensée pour le grand avenir qui s'ouvre par-delà le tombeau ! Ils s'en vont, au hasard, à l'aventure, comme des insensés, sans savoir où ils aboutiront. Il n'y a pas d'expression pour qualifier une pareille imprudence.

Qui d'entre vous, s'il a un peu de prévoyance, ne songe au lendemain, ne s'inquiète de l'avenir ? L'avenir sur terre a une limite que l'on atteint bien vite. Nous savons que par delà cet avenir de quelques années, il y en a un autre, qui durera des siècles et des siècles, et ces imprudents ne s'en préoccupent pas : tant il est vrai qu'en eux le chrétien est moins avisé que l'homme.

S'ils perdent de vue leur avenir éternel, ils délaissent en même temps le service de Dieu. Encore une fatale imprudence ! Si Dieu n'était qu'un être imaginaire, je comprendrais qu'ils n'en eussent aucun souci ! Mais il est notre Créateur, notre Providence, notre Rédempteur, et il sera notre Juge. En lui refusant le témoignage de leurs adorations, de leur gratitude, de leur obéissance, ils se comportent comme des insensés. Qu'ils passent aux yeux du monde pour des gens habiles ! moi je trouve qu'ils sont bien mal avisés de provoquer par leur impiété la justice du grand Dieu qui les attend au sortir de cette vie.

Etre prudent, dans le sens chrétien du mot, c'est se souvenir que l'on a une âme immortelle, créée à l'image de Dieu et destinée à partager sa gloire ; c'est s'appliquer tous les jours à l'ennoblir, à la purifier, à la sanctifier, et si elle vient à défaillir, c'est se hâter de la relever. Les soins les plus assidus, les plus empressés devraient être réservés pour l'âme. Eh bien ! c'est le corps qui trop souvent absorbe toutes les pensées, accapare toutes les sollicitudes, et je dis qu'ici encore c'est se rendre coupable d'une mortelle imprudence.

Vous vous préoccupez de votre corps ; vous prenez le plus vif intérêt à ce qui regarde votre santé. Et certes, il n'est pas besoin qu'on vous exhorte à éviter tout ce qui pourrait l'ébranler ou la compromettre. Et si, par hasard, un accident, une maladie vient à l'altérer, vous ne négligez rien, dût-il vous en coûter beaucoup, pour la rétablir. Soit ! mais est-ce qu'il ne serait pas juste que vous eussiez un souci encore plus grand de votre âme ? Mais, hélas ! pour un trop grand nombre, la santé du corps est la question capitale, la santé de l'âme est sans intérêt. L'âme sera

ce qu'on voudra, pourvu que le corps se porte bien.

L'âme se porte bien, quand elle est vivifiée par la grâce, résistante au mal, maîtresse de ses passions, exercée à la vertu. Or, il y en a trop, — disons-le avec tristesse, — qui ne s'inquiètent pas de savoir si leur âme est dans la vertu ou dans le vice, dans la grâce ou dans le péché, dans l'ordre ou dans le désordre, dans la sainteté ou la dépravation, si elle est sur le chemin du salut ou sur le chemin de la réprobation, et, par cette insouciance, ils violent une des prescriptions les plus graves de la prudence chrétienne.

Demanderez-vous à ces imprudents d'élever leurs aspirations au-dessus de cette terre ? Vous ne serez pas entendu : car ils ne convoitent que les biens de cette vie. Augmenter leur bien-être, allonger leurs domaines, ajouter des sillons à des sillons, se créer une fortune, voilà leur rêve, leur ambition ! S'ils s'en tiennent là, j'ai le droit de leur dire : Vous n'êtes pas sages, vous n'êtes pas prudents. Vous n'aspirez qu'à des biens matériels : je suppose votre ambition satisfaite, vous êtes propriétaires d'une fortune bien suffisante. Oui, mais songez-vous à la fragilité, à la brièveté de cette vie ? La mort viendra, et bientôt : que vous restera-t-il de ces biens si ardemment désirés et si péniblement amassés ? La prudence vous aurait conseillé d'accumuler des biens spirituels sur lesquels la mort n'a pas de prise, de vous préparer dans le ciel des richesses inamissibles ; mais vous fermez l'oreille à sa voix.

Agriculteurs, ouvriers, négociants, j'admire votre activité, votre patience, votre courage indomptable, quand il s'agit des affaires de ce monde ; mais quand il s'agit des intérêts supérieurs que vous devez poursuivre comme chrétiens, je ne vois plus le même entrain, la même énergie ; c'est plutôt une froide indifférence, une damnable apathie.

La prudence veut qu'on ne remette pas à la fin de sa vie l'œuvre de son salut. Les enfants du siècle, qui pratiquent la prudence de la chair, n'attendent pas des années pour travailler à édifier leur fortune : ils commencent sans retard. Ainsi devraient faire les enfants de la lumière, les chrétiens prévoyants ; dès la jeunesse, leur devoir serait d'entreprendre le grand ouvrage de leur sanctification, de le continuer dans les années qui suivent, et de le poursuivre jusqu'au dernier jour. Mais ce qui arrive trop souvent, le voici : la jeunesse, emportée par la légèreté, fascinée par le plaisir, ajourne à une autre époque cette affaire extrêmement sérieuse ; l'âge mûr, absorbé par les préoccupations matérielles, déclare n'avoir pas le temps d'y travailler, et la vieillesse se refuse encore à lui consacrer les restes d'une vie qui va s'éteindre. Est-ce là de la prudence ?

II

Je poursuis cet examen de conscience, et je vous demanderai maintenant si l'on s'empresse toujours de recourir aux *moyens* que la prudence nous indique pour nous maintenir dans le chemin de l'honneur et de la vertu, ou pour nous y ramener, quand, par une faute, nous nous en sommes écartés.

Il y a, d'après la parole même de Notre-Seigneur, deux moyens aussi efficaces qu'indispensables, pour assurer l'œuvre de notre sanctification : c'est la vigilance, d'abord, *vigilate* ; c'est ensuite la prière, *et orate*.

La vigilance : car l'ennemi est là, il vous guette, il vous menace. Il faut veiller pour ne pas vous laisser surprendre, et vous mettre en mesure de lui résister. L'expérience que vous avez déjà faite de votre faiblesse vous presse de prendre des précautions, de ne pas affronter témérairement le danger, de vous défier des pièges qui vous sont tendus, et de ne pas vous laisser séduire par l'attrait des plaisirs défendus. Oui, prenez garde, ou vous serez victimes de votre imprudence.

Avez-vous vu, le soir, autour de la lampe posée sur votre table, voltiger un insecte ailé ? Attiré par l'éclat et la chaleur de la flamme, il approche, il tourne autour, en faisant mille rapides évolutions ; il s'éloigne et il revient comme s'il était fasciné ; l'extrémité de son aile a déjà été touchée par le feu ; le sentiment du danger devrait le décider à fuir, mais l'imprudent revient encore, il approche, et il finit par se précipiter sur la flamme... et il y meurt.

O papillon léger ! tu es bien l'image de ces imprudents qui se défendent mollement contre la séduction des plaisirs sensuels et qui bravent présomptueusement le danger.

Prudents ! non, vous ne l'êtes pas, lorsque, loin de fuir les occasions du péché, vous les recherchez ; lorsque déjà blessés plusieurs fois, vous ne faites rien pour cicatriser la plaie ; lorsque vous vous livrez volontairement à des lectures, à des fréquentations, à des divertissements qui sont une pierre d'achoppement pour votre vertu mal affermie.

Prudents ! non, vous ne l'êtes pas, quand, sachant que le monde est plein de mauvais exemples, de scandales, de tentations, vous ne prenez aucune précaution pour vous préserver de sa contagieuse influence.

Prudents ! non, vous ne l'êtes pas, si vous négligez la prière. La prière, le Seigneur vous la recommande aussi expressément que la vigilance ; car la prière est le moyen pour obtenir des grâces de lumière et de résistance. Si vous ne priez pas ou si vous ne priez que rarement, vous vous privez d'un secours qui vous serait bien utile pour rester debout dans la vertu.

Prudents ! non, vous ne l'êtes pas, si vous

délaissez les sacrements, qui sont la source inépuisable des grâces préservatrices et réparatrices. Est-il étonnant que vous soyez comme de frêles roseaux que le vent agile en tous sens, et qu'il n'a pas de peine à courber vers la terre ?

Vous vous prenez à regretter quelquefois que l'attrait du mal soit si puissant, qu'on n'y résiste qu'avec une peine infinie. Mais pour quoi vous plaindre, quand au lieu de lutte énergiquement contre le mal, au lieu de recourir aux moyens qui vous aideraient à en triompher, vous accordez à vos penchants tout ce qu'ils demandent, vous allez même au-devant de tout ce qui peut en irriter la violence ? Votre origine serait-elle pure comme celle d'Adam, sainte comme celle de la Vierge immaculée, qu'avec des imprudences comme les vôtres, vous succomberiez infailliblement !

**

Vous avez la prudence des enfants du siècle, quand vous renoncez aux mauvaises spéculations, quand vous abandonnez les entreprises qui seraient ruineuses, et je comprends votre tristesse quand vous avez subi quelques pertes. Pourquoi n'apportez-vous pas, comme enfants de lumière, les mêmes soins à éviter le péché, qui porte à votre âme des coups désastreux et qui ruine tous vos mérites ? Pécher, c'est s'endetter devant Dieu, c'est perdre son bien. Si les pertes matérielles vous font verser des larmes, est-il admissible que vous n'ayez pas un sentiment de regret, quand vous perdez votre fortune spirituelle ?

C'est un reproche que le Seigneur exprime quand il dit que les fils de la lumière sont moins avisés et moins prudents que les fils du siècle. Vous ne le mériterez plus, mes frères, si vous mettez en pratique les conseils de saint Basile, par où je termine cet entretien.

Ne donnez pas aux intérêts divers qui partagent cette vie fugitive une estime telle qu'ils vous fassent négliger le soin d'une vie meilleure et plus durable. Souvenez-vous que vous êtes composés d'un corps mortel et d'une âme immortelle : ne vous attachez pas aux choses périssables, comme si elles devaient durer toujours, et ne méprisez pas celles qui sont éternelles, comme si elles n'étaient que passagères. Faites la part à chacun : donnez au corps ce qui est nécessaire à son entretien, les soins que réclament la nourriture et le vêtement ; donnez à l'esprit les instructions de la piété, une éducation vertueuse ; menez de front les affaires du temps et les affaires de l'éternité, et alors on pourra dire qu'en vous le chrétien est aussi sage, aussi prévoyant, aussi actif, aussi prudent que l'homme du monde. Ainsi soit-il !

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

II

SA PRÉFACE

Pater noster, qui es in celis.
(Matth., VII, 9).

Il vous est facile, mes frères, de voir, d'après les paroles que je viens de prononcer, sur quel sujet je me propose de vous entretenir présentement. Il n'est personne d'entre vous qui, s'il était interrogé à cet égard, ne répondît, sans crainte de se tromper, qu'il s'agit de l'Oraison dominicale, que mon but aujourd'hui est de commencer à vous expliquer cette divine prière, dont je vous recommandais naguère si instamment la récitation, et que nous ne saurions jamais trop répéter. Car, si nous sommes justes, cette prière, dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à nous rendre encore plus justes. Si nous sommes pécheurs, cette prière, accompagnée d'un sentiment sincère de douleur de nos fautes, fléchira le cœur de Dieu, et nous remettra en grâce auprès de lui par une véritable conversion. Et s'il arrivait que nous ne fussions pas encore touchés d'un repentir assez parfait pour recevoir notre pardon, cette prière, jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés vers le Seigneur, nous obtiendrait une grâce de contrition.

Mais si nous voulons retirer ces précieux avantages de la récitation de l'Oraison dominicale, adressons-nous au Sauveur aimable qui nous l'a enseignée, et demandons-lui que, comme il en est l'auteur, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur. Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable Maître s'est proposées, en nous apprenant lui-même à prier. Etudions-les, méditons-les, pénétrons-les. J'aurai tout fait pour vous, mes bien chers frères, si je puis vous apprendre à tous à bien réciter votre *Notre Père*. O mon Dieu, ô notre Père qui êtes dans les cieux, embrasez-moi du feu divin que respire cette prière ! qu'il passe sur mes lèvres, et de là jusqu'au fond du cœur de tous ceux de vos enfants qui vont entendre cette intéressante explication !

1. D'abord je vous demanderai, mes frères, pourquoi l'Oraison dominicale commence par ces paroles : *Notre Père* ; pourquoi, au lieu d'appeler Dieu Notre Père, ne l'appelons-nous pas notre Créateur, notre souverain Seigneur, notre Juge suprême ? — Jésus-Christ en nous ordonnant de donner à Dieu, quand nous le prions, le nom de Père, plutôt que celui de Tout-Puissant, de Maître, de Roi éternel, a voulu tout à la fois et exciter notre confiance,

en nous rappelant que nous sommes les enfants de Dieu, et toucher le cœur de Dieu, en lui rappelant qu'il est notre père, et notre père de toutes manières : notre père par la création, notre père par la rédemption ; père de notre âme et père de notre corps. Et en effet, n'est-ce pas Dieu qui nous a donné la vie ? N'est-ce pas Dieu qui nous a formés dans le sein de notre mère ? N'est-ce pas Dieu qui a formé non seulement notre corps, mais aussi cette âme raisonnable qui, unie à notre corps, compose avec lui notre existence ? N'est-ce pas Dieu encore qui veille sans cesse à notre conservation ? Car, vous le savez, sans lui nous péririons de misère et de faim ; sans lui nous retomberions dans le néant d'où nous sommes sortis. C'est donc avec raison que nous l'appelons *notre Père*. O notre Père céleste ! oui, c'est à vous que nous sommes redevables de tout notre être ! A ce nom de Père, notre cœur est déjà pénétré de la plus vive reconnaissance.

Tous les hommes, sans exception, tenant la vie de Dieu, il est évident que tous les hommes indistinctement sont enfants de Dieu par la création. Mais, outre cette vie naturelle, commune à tout le genre humain, nous avons une autre vie. Depuis que nous avons été régénérés dans les eaux salutaires du baptême, nous avons une vie surnaturelle et divine, de sorte que ce premier sacrement nous a rendus enfants de Dieu à un titre particulier et plus éminent, qui est celui de l'adoption en Jésus-Christ, le Père éternel, au moment où l'eau sainte a coulé sur notre front, ayant dit de chacun de nous, comme autrefois de Jésus-Christ sur les bords du Jourdain : « Voilà mon fils bien-aimé, voilà celui en qui j'ai mis toute ma complaisance ! » Bienfait que Dieu aurait pu ne pas nous accorder, sans pour cela être injuste à notre égard ; bienfait dont une multitude innombrable d'hommes, dont des peuples entiers ont été privés, n'ayant jamais été prévenus des mêmes grâces, ni favorisés des mêmes dons ; bienfait qui nous permet de nous écrier, avec plus de justice que beaucoup d'autres, qui n'ont pas comme nous l'avantage d'être chrétiens : « O notre Père ! ô notre bon et vénérable Père ! » cri filial et tendre que nous poussons vers lui dès le début de notre prière. Et puisque les enfants sont les héritiers de leur père, puisqu'ils sont appelés à en posséder les biens, nous avons donc, en qualité d'enfants de Dieu, droit à son héritage ; et si nous le voulons, nous règnerons éternellement avec lui dans le ciel.

O mes frères, que de choses n'aurais-je pas à vous dire, que de réflexions n'aurais-je pas à vous faire sur cette adoption divine et sur ses effets ! Un Dieu nous a choisis, un Dieu nous a pris volontairement pour ses enfants ! Quel amour, quelle reconnaissance ne devons-nous pas lui en témoigner ! Quels ne seraient

pas, je vous le demande, les sentiments d'un pauvre, d'un mendiant, qu'un roi puissant aurait adopté pour son fils ? Quelle joie n'en ressentirait-il pas, surtout s'il était l'enfant d'un père coupable, d'un père exilé avec toute sa famille, en punition de quelque crime de lèse-majesté ? Qu'est néanmoins toute la gloire du monde, en comparaison de celle du Paradis ? Qu'est l'univers entier, devant la couronne immortelle à laquelle le baptême nous permet de prétendre ? Pussions-nous tous comprendre parfaitement les avantages que notre Père céleste a bien voulu nous procurer, en nous tirant de l'état déplorable où nous avait jetés le péché de notre premier père, et en nous élevant jusqu'à l'espérance d'entrer un jour dans son royaume ! Non, il n'est personne, parmi nous, quelque abject qu'il paraisse, qui ne soit l'enfant du Roi des rois, l'héritier d'un empire éternel. Le dernier d'entre nous, celui qui est le plus humble selon le monde, l'emporte, aux yeux de Dieu, s'il est juste et saint, sur le premier potentat de l'univers, puisqu'il est l'enfant de prédilection du Roi des cieux. Bien plus, c'est vous surtout, pauvres et petits, que ce divin Sauveur a choisis pour ses frères, préférablement aux grands et aux riches du siècle ; c'est à vous principalement qu'il apprend à appeler Dieu votre père.

Oh ! combien doit nous être chère cette prière, dès le commencement de laquelle, tout indigents, tout misérables que nous sommes, il nous est permis, en nous présentant devant Dieu, de l'appeler du doux nom de père ! Vers de terre, aurions-nous jamais osé, dit saint Augustin, élever les yeux vers le ciel, et surtout nommer Dieu notre père, si lui-même, par la bouche de son Fils unique, ne nous eût enseigné à le faire, si lui-même ne nous eût inspiré cette confiance ? Ah ! montrons-nous donc dignes d'une si belle prérogative en nous comportant toujours comme de vrais enfants de Dieu, en ne faisant jamais rien qui soit en opposition avec la noblesse de notre origine.

2. Pourquoi, vous demanderai-je encore, mes frères, pourquoi disons-nous : *Notre Père*, et non pas : *Mon Père* ? — C'est parce que nous sommes tous frères, et que nous devons prier les uns pour les autres. Dieu étant le père commun du genre humain, il s'ensuit que nous sommes frères les uns des autres, même des rois de la terre, qui, de ce point de vue, sont nos égaux devant Dieu. Ne composant donc tous qu'une même famille, nous ne devons pas seulement prier pour nous, mais encore pour tous les hommes, quels qu'ils soient, catholiques, hérétiques, schismatiques, juifs, idolâtres. Ainsi ce mot *Notre* nous rappelle l'union, la charité qui doit régner entre nous, l'intérêt que nous devons nous témoigner les uns aux autres.

Figurez-vous une grande famille, dont tous les enfants se pressent autour de leur père et de leur mère, pour leur exprimer leur tendresse et leur soumission, pour leur demander les choses nécessaires à la vie, pour les conjurer de faire grâce aux coupables, s'il s'en trouvait parmi eux. Si ce sont de bons frères, ils s'entretiennent tous ensemble, ils parlent tous en faveur des uns et des autres. O l'admirable famille que celle où se rencontre une aussi parfaite harmonie ! Qu'il est consolant, pour un père et une mère, de se voir environnés d'enfants qui vivent dans un si bel accord ! Eh bien ! mes chers paroissiens, voilà ce qui arrive quand nous récitons le *Notre Père* avec les sentiments que demande le Sauveur du monde. Nous sommes tous là, comme une nombreuse famille, prosternés aux pieds de notre Père qui est dans les cieux. Quel spectacle attendrissant, pour le Seigneur, que cette multitude innombrable d'hommes, de tout pays, de tout âge, de tout sexe, et de toute condition, qui, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme, sollicitent, les uns pour les autres, ses bénédictions, s'écriant d'une commune voix : « O notre Père ! ô notre bon et vénérable Père ! vous voyez à vos genoux une troupe d'enfants qui vous aiment de tout leur cœur, et qui s'aiment sincèrement entre eux ! »

Ces paroles : *Notre Père*, renferment donc un précepte de charité universelle ; et les prononcer convenablement, c'est faire un acte de charité parfaite. C'est pourquoi les docteurs de l'Eglise appellent le *Pater* une prière fraternelle, une prière publique et commune.

3. Enfin, je vous demanderai, mes frères, pourquoi, après avoir dit : *Notre Père*, ajoutons-nous : *qui êtes aux cieux*, puisque Dieu est partout ? — Parce que c'est dans les cieux que la gloire de Dieu paraît avec le plus d'éclat, et que c'est là que nous devons tous désirer de le posséder éternellement. Quoique présent partout, ô notre Père tout-puissant ! vous êtes plus spécialement dans les cieux, oui, au plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire ; c'est là que vous brillez dans toute votre splendeur ; c'est là que vous exercez votre empire, au milieu de vos anges et de vos élus ; et quoique la lumière où vous habitez soit inaccessible, c'est jusque-là néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, de diriger nos vœux.

**

Que de choses, comme vous le voyez, sont renfermées dans cette courte préface ! Je dis « préface, » car ces paroles : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*, ne sont qu'une invocation, une préparation, une introduction à la prière ; c'est comme notre premier coup d'œil vers le bienfaiteur souverain dont nous allons implo-

rer les grâces. Veut-on obtenir quelque faveur d'un grand de la terre, on commence par l'appeler par son nom, par le désigner par ses titres et ses qualités. Or c'est là ce que le divin Maître nous apprend à faire, en nous ordonnant d'adresser la parole à notre adorable Père, avant de lui faire aucune demande. A peine avons-nous commencé à l'invoquer, que déjà nous sommes dans le ciel, au milieu de l'assemblée des saints. Ah ! mes frères, que l'on dirait bien son *Notre Père*, si, dès le commencement, on méditait, comme il faut, ces touchantes paroles ! Hélas ! nous le reconnaissons, ô mon Dieu ! jamais nous ne sommes entrés parfaitement dans le sens de cette préface si pleine de sentiments. Toujours nous avons prononcé sans réflexion, et sans presque aucune attention, ces mots si capables d'attendrir notre cœur. Pardon, ô notre Père céleste ! Pardon ! Désormais ce doux nom de Père et cet aspect si ravissant du ciel ranimeront notre confiance et notre ardeur, parce que désormais, dès le début de notre prière, notre esprit et notre cœur s'élèveront au plus haut des cieux, notre âme ne pouvant trouver ailleurs que dans ces communications intimes avec Dieu et l'avant-goût de sa félicité, et un moyen efficace pour y parvenir.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXIII

LES SPECTACLES

Mes enfants,

Après avoir condamné les bals, nous sommes amenés à condamner les théâtres. Des esprits peu réfléchis trouveront peut-être étrange notre condamnation. « Comment ! tous les patronages ont une scène, une salle de spectacle, les représentations occupent une partie des soirées d'hiver, et vous condamnez le théâtre ? » — A ceux qui vous feraient cette observation, répondez : C'est précisément parce que nous avons un théâtre que nous condamnons le théâtre, et cela non par parti pris, mais pour les graves raisons que nous allons signaler.

I

Nous avons un théâtre, et nous en sommes heureux. Car non seulement nos soirées récréatives nous ont procuré des heures bien joyeuses, mais encore et surtout parce que *le théâtre est un puissant éducateur*.

Le théâtre enseigne. Il prêche par l'exemple, il vit et communique la vie à son auditoire. Un soir de représentation, regardez les spectateurs. Vous verrez, sur toutes les physionomies, les impressions les plus diverses :

la joie, la crainte, le calme, l'inquiétude, la répulsion, la pitié, toutes choses qui sont exprimées par les paroles et les gestes de l'acteur. Et de même que l'acteur vit pour un instant la vie du personnage qu'il représente, l'auditeur, lui, est saisi par les émotions et les sentiments de tous les personnages. Il pleure avec le malheureux, il souffre avec l'abandonné, il se réjouit avec le victorieux, il rit avec le comique, il aime avec l'amaant, il déteste avec le vengeur. Les idées que le théâtre expose, les sentiments qu'il communique, pénètrent l'âme du spectateur si profondément que celui-ci ne tarde pas à faire siens ces sentiments et ces idées. D'où il suit que le théâtre est une œuvre d'une portée sociale très grande, et par son influence qui est indiscutable et indiscutée, et par son extension, car aujourd'hui il atteint toutes les classes de la société. Le riche s'y fait conduire en équipage et chaque soir y retrouve sa loge. Le pauvre ne peut s'offrir que le « poulailler », mais il y grimpe le plus souvent possible, dût-il pour cela « se serrer de plusieurs crans la ceinture. »

Eh bien ! mes enfants, cet éducateur dont on n'aurait jamais dû avoir qu'à se louer, qui devrait faire tant de bien à notre société moderne, nous sommes obligés de le condamner et de vous interdire toute fréquentation avec lui.

II

Nous condamnons le théâtre parce qu'il est *immoral*.

Le théâtre en effet vous présente la vie sous un jour faux. Il défigure les plus grands sentiments pour exalter les plus bas instincts de l'homme. Tous ses drames et ses comédies ne roulent que sur des intrigues d'amour. Or, *qu'est-ce que le théâtre fait de l'amour ?* Ce sentiment noble entre tous, qui donne à l'homme une puissance presque divine, qui est la source des grandes énergies et des dévouements les plus désintéressés, qui fait naître dans nos esprits un idéal à atteindre et qui excite dans nos volontés le courage de le poursuivre, le théâtre le défigure ; il lui enlève son auréole de sainteté pour le réduire à l'instinct égoïste, sensuel et capricieux qui guidait les païens. L'Evangile a fait de l'amour une vertu, le théâtre en fait un vice.

Le théâtre *attaque la famille*. N'est-il pas assez malheureux de voir aujourd'hui des familles sombrer et se disperser en passant par la porte sacrilège du divorce, sans que toutes ces misères trouvent leur glorification sur la scène ? Or, mes enfants, il vous suffit de lire les affiches du théâtre pour vous en rendre compte : c'est bien le divorce, l'union libre, que prêche notre théâtre moderne. Et l'auteur dramatique a bien soin de faire présenter sa thèse par des personnages honorables et sym-

pathiques, de telle sorte que le spectateur s'habitue peu à peu à entendre louer ses désordres, qu'il se laisse émouvoir et toucher par la pitié, et qu'il finit par accepter comme évidentes et nécessaires les conclusions que l'auteur a eu le talent de souligner. Quelques pièces ont été faites contre le divorce, je le sais, mais « pour un auteur qui pousse la vaillance jusqu'à flétrir le divorce, en montrant ce qu'il y a de sacré dans un berceau, il y en a cent qui sautent par dessus les malheureux enfants dont le divorce fait des victimes¹... »

Ai-je besoin de dire que si *la religion et la piété* tiennent une place sur les planches, c'est pour y être *ridiculisées* ? On en fait l'apanage des imbéciles ou on les associe à des caractères étroits et insupportables ; si bien que l'impression qui en résulte, c'est que l'homme intelligent et sensé ne peut pas être un homme religieux. Quant à *la vertu*, elle est bannie du théâtre pour faire place au culte de l'impureté. Et l'on pourrait citer les pièces où la morale chrétienne n'est pas atteinte par quelque côté. Que dirait Jean-Jacques Rousseau s'il voyait notre théâtre actuel, lui qui appelait le théâtre de Molière « une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ?² »

Pour vous avertir de tous les dangers du théâtre, il faut ajouter *l'enivrement que procure la musique* ; car celle-ci n'est pas quelconque, elle est adaptée à l'action scénique et doit en reproduire toutes les impressions ; *le charme des décors*, somptueux dans certains théâtres, qui naturellement augmente l'attrait séduisant de la mise en scène. Je craindrais bien, en effet, que vos regards imprudents ne soient plus attirés vers la personne des acteurs et combien plus des actrices, que votre esprit ne serait attentif à l'action de la pièce. Enfin les personnes mêmes qui fréquentent le théâtre, les conversations qu'on y entend, les gestes dont on peut être le témoin, ne sont pas de nature à élever votre âme, mais bien plutôt à l'engourdir par des tentations toujours redoutables pour vous. Ne dites pas que tout cela vous laisserait insensible : ce serait faire mentir la faiblesse de toute nature humaine.

III

Qu'en résulte-t-il ?

1^o Qu'aujourd'hui *l'influence du théâtre est très malsaine*, puisqu'il sape par la base la société, la famille, la religion, la morale ; — que le riche aussi bien que le pauvre sortent des salles de spectacles, l'âme remplie d'idées fausses, le cœur souillé de pensées, de

désirs, d'affections inavouables ; désireux de revenir au plus tôt boire à cette coupe enchanteresse qui les grise tout en les empoisonnant de son fiel, jusqu'au jour où le mal ayant, pour eux, perdu son horreur et le bien sa dignité, ils n'auront plus qu'un désir : suivre les instincts de la nature qu'on leur a tant vantés.

2^o Que nous ne pouvons pas vous autoriser à fréquenter le théâtre, ce serait permettre que vous vous exposiez au mal ; que par conséquent vous ne devez pas y aller. Dans la première visite que le jeune poète Lamartine fit à Chateaubriand, à Paris, la conversation ayant eu pour objet le théâtre, celui-ci demanda à son visiteur s'il pensait y aller souvent ? — « Très rarement, » répondit Lamartine. — « Vous ferez bien. Vous n'auriez rien à y gagner et vous pourriez beaucoup y perdre. » Que gagneriez-vous, mes enfants, à fréquenter le théâtre ? Rien. Et vous pourriez y perdre votre foi, votre délicatesse de conscience, votre respect de l'autorité paternelle, votre amour du patronage, votre vertu. Le malheureux jeune homme qui vendit les meubles de sa grand'mère pour se procurer de l'argent, dont je vous citais l'exemple en parlant de la pureté, se perdit au théâtre, séduit par une actrice.

3^o Qu'il faut lutter contre le mauvais théâtre¹ — Indirectement, non seulement en vous abstenant d'assister à ses représentations, mais en ne vous permettant jamais, à aucun prix, la lecture de ces mauvaises pièces : ne tombez pas dans ce travers de quelques-uns, qui veulent tout lire afin de paraître moins naïfs ; — en retenant sur la pente des camarades qui seraient tentés de se laisser entraîner et s'exposeraient non seulement aux dangers que je viens de signaler à l'instant, mais de plus à celui de se faire exclure du patronage.

Directement, vous pouvez lutter contre le mauvais théâtre, par le bon théâtre. Si vous n'avez pas le talent des artistes, — ce n'est pas nécessaire, — du moins vous avez peut-être sur eux cette supériorité : c'est que lorsque vous parlez de la foi ou de la vertu, votre conviction est plus sincère, parce que votre état d'âme correspond davantage au rôle

¹ La Ligne patriotique des Françaises propose de lutter contre le mauvais théâtre : 1^o en faisant le vide aux pièces jugées immorales, ou en empêchant de les jouer par des démarches auprès des directeurs, comme cela a eu lieu à Cannes, à Roubaix et ailleurs. 2^o En exerçant une pression sur les journaux et les critiques qui font l'opinion. Si un certain nombre d'abonnés du même journal s'entendaient pour se plaindre chaque fois qu'ils trouvent dans leur chronique théâtrale une pièce immorale jugée avec trop d'indulgence et menaçaient de se désabonner, les directeurs y feraient plus attention. 3^o En encourageant par l'assistance et par l'aide financière toutes les généreuses initiatives qui s'efforcent de procurer aux classes les plus nombreuses des représentations saines, morales et intéressantes. Le meilleur moyen de lutter contre le mauvais théâtre, c'est de favoriser le bon. (*L'Action Catholique*, juillet 1909. Lutte contre la pornographie).

¹ Paul Barbier, *Etudes contemporaines*, Le théâtre, p. 84.

² Lettre à d'Alembert.

que vous remplissez. Conséquemment vous êtes plus naturels, et c'est de là que vient le succès. Les œuvres chrétiennes et morales que vous avez interprétées montrent bien que le public peut s'intéresser et se passionner pour autre chose que pour les grossières ou les délicates peintures des bassesses humaines.

Enfin, s'il le fallait, vous pourriez lutter contre le mauvais théâtre en recourant auprès des autorités civiles ou par voie d'affiches afin de faire respecter la moralité publique. Voici le texte d'une affiche qui se lisait sur les murs de Lizieux en février 1907 :

Camarades,

Des affiches annoncent pour jeudi prochain 27 février la représentation au théâtre de Lisieux d'un spectacle des plus dégoûtants. « Jamais, dit un journal local, spectacle aussi osé ne fut présenté à la scène. » (*Progrès Lévovien* du 22 février) La direction prend la précaution de prévenir le public de n'y conduire ni enfants ni jeunes filles. D'ailleurs, le texte et les gravures des affiches nous renseignent suffisamment sur le caractère immoral de cette pièce.

Démocrates, nous avons le devoir de protester contre un spectacle qui tend à détruire les forces morales indispensables à l'œuvre d'émancipation que nous avons entreprise.

Citoyens d'une cité qui se respecte, nous ne pouvons pas admettre qu'on salisse nos murs par de telles annonces et notre théâtre par tant de pornographie.

Que le théâtre développe la vertu et soit un élément de progrès social, nous l'applaudirons.

Qu'il étale au grand jour le spectacle des plus basses passions, nous le poursuivrons de toute l'énergie que nous donnent notre conscience et notre honnêteté.

Le SILLON de Lisieux.

Voilà, mes enfants, l'explication de notre parole du commencement : c'est précisément parce que nous avons un théâtre que nous le condamnons. Nous avons un théâtre ; mais un théâtre qui veut développer la vertu, l'honneur, la dignité humaine ; qui veut exalter tout ce qui est bien, beau, grand, noble ; et nous condamnons et nous réprouvons de toutes nos forces les spectacles odieux des théâtres publics, indignes d'un chrétien, voire même de tout homme qui se respecte.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXV

UNE RÉCENTE MANIFESTATION DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Il s'est passé, le 3 mai 1910, au monastère de la Visitation de la rue Denfert-Rochereau, à Paris, un fait miraculeux sur lequel l'autorité ecclésiastique ne s'est pas encore prononcée. Il conviendrait peut-être d'attendre sa décision. Mais il est entouré de circonstances tellement probantes que Mgr l'Archevêque de Paris n'a pas craint d'en parler publiquement. Ce sera répondre à votre piété envers le Sacré-Cœur que de partager sa confiance et de vous en entretenir aujourd'hui.

I

Voici les faits.

Le 3 mai 1910, au monastère dont je viens de parler, il y avait une jeune religieuse, âgée de 35 ans, nommée sœur Marie-Antoinette, laquelle était depuis plusieurs années gravement malade. Une affection au foie avait dégénéré en une tumeur énorme. Deux médecins l'avaient condamnée. La seule chance de salut, bien problématique, était une opération chirurgicale. Mais la religieuse s'y était toujours nettement refusée.

Depuis un an, et surtout depuis six mois, le mal avait fait des progrès effrayants. Sœur Marie-Antoinette ne pouvait plus rien digérer, et par conséquent s'en allait d'inanition. D'autre part, les souffrances étaient devenues tellement intolérables qu'elle ne pouvait plus supporter aucun traitement. Seules, de fréquentes piqûres de morphine arrivaient à calmer ses douleurs. Bientôt elle fut dans un état désespéré.

Le 1^{er} et le 2 mai, des symptômes si alarmants se manifestèrent que le médecin déclara qu'il fallait lui donner les derniers sacrements et qu'il ne pouvait plus répondre du lendemain. En effet, la nuit du 2 au 3 mai fut si pénible qu'on dut renouveler les piqûres de morphine. Il était visible que le dernier moment approchait.

Tout à coup, vers 3 h. 1/2 du matin, la religieuse qui la veillait vit sœur Marie-Antoinette se soulever sur son lit ; la malade avait les mains jointes et les yeux fixés sur un être invisible. Son attitude et l'expression de son visage étaient celles d'une adoration profonde.

Etonnée, la garde-malade l'appelle, la questionne, approche une lampe de ses yeux ; mais elle n'obtient ni une réponse, ni même un mouvement. Une autre religieuse, chargée des fonctions d'infirmière, entendant parler, se lève et trouve sœur Marie-Antoinette dans l'état que nous venons de dire. Elle aussi l'interroge, sans obtenir plus de résultat.

Cette scène dura plusieurs minutes, après lesquelles la mourante sembla se réveiller et dit :

— Vous n'avez donc pas vu ?

— Non.

— Mais Notre-Seigneur était là ! et ma Sœur Millon, la Déposée (c'était l'ancienne supérieure, morte le 22 mars 1910), y était aussi.

Vous pouvez bien penser que les deux religieuses l'interrogèrent ; elle donna quelques détails, promettant de dire le reste à la supérieure. Enfin elle s'écria : « Mais je suis guérie ! »

La sœur infirmière, au comble de la joie, constata en effet que toute trace de son épouvantable maladie avait disparu. Depuis ce moment sœur Antoinette a repris tous les exercices de la vie commune, et a même subi

les fatigues exceptionnelles causées par les grandes fêtes qui furent célébrées à l'occasion du troisième centenaire de la Visitation.

Le médecin, comme on peut croire, fut bouleversé, au matin du 3 mai, en trouvant complètement guérie la malade qu'il avait laissée à l'article de la mort, et ne fit aucune difficulté pour exposer et reconnaître les faits qui étaient de son domaine.

II

La sœur Marie-Antoinette, favorisée d'une grâce aussi éclatante, n'a pas sans doute dévoilé tout ce qui s'était passé durant la nuit miraculeuse où elle fut guérie. Voici cependant quelques-unes de ses déclarations.

A l'heure indiquée, vers 3 h. $\frac{1}{2}$ du matin, le 3 mai, la pauvre malade sentant les souffrances qui la torturaient devenir encore plus intolérables, songea à demander du secours. Elle ouvrit les yeux pour regarder la religieuse qui la veillait, quand elle vit que sa chambre était inondée d'une lumière éblouissante.

Devant elle, Notre-Seigneur se tenait couronné d'épines. Son visage était empreint à la fois de tristesse et de majesté, mais la bonté surtout y rayonnait. Il lui dit un mot pour elle seule. Alors toute la vie de sœur Marie-Antoinette lui apparut en un seul éclair, comme si elle était arrivée au moment du jugement. Clairement elle vit ce qui avait pu déplaire à Jésus, son divin Maître, et ce qui lui restait à faire désormais.

Alors Notre-Seigneur lui parla. « Et surtout, dit-il, aime-moi. J'ai tant besoin d'amour ! J'en trouve si peu, même auprès des cœurs qui me sont consacrés. Je suis l'Epoux fidèle ! En moi, il n'y a pas de déception ! »

Jésus alors, étendant la main, lui fit voir son Cœur sacré tout embrasé de flammes. Trois rayons en jaillirent qui vinrent se poser sur le mal dont elle mourait. Elle eut l'impression d'un souffle léger et se sentit guérie. Mais elle était tellement transportée par ce que lui disait Notre-Seigneur et par le spectacle divin qui lui était donné, qu'elle ne s'arrêta pas à cette pensée.

Alors, l'ancienne supérieure, toute rayonnante de gloire, s'approcha à son tour et lui dit : « Oh ! ma fillé, que N.-S. est donc bon pour vous ! Remerciez-le bien ! Il ne s'agit plus maintenant d'être à Lui à moitié. Allons ! courage ! commencez à vivre en vraie religieuse ! Humilité, obéissance, c'est tout ce qu'il vous faut. »

A ces mots, elle se pencha vers elle, et lui fit une petite croix sur le front, puis suivit N.-S. qui s'éloignait. Comme dans un éclair, tout disparut.

III

Tels sont, mes frères, les faits qui ont vivement, dans ces derniers temps, ému l'at-

tention catholique. Ils donneront lieu à quelques réflexions.

D'abord, il nous est difficile de les rejeter, puisqu'ils sont, suivant la méthode ordinaire de Dieu, contresignés par un miracle éclatant. Notre devoir est, au contraire, de les accepter avec respect.

Avec reconnaissance aussi. Que le Sacré-Cœur a donc de bonté de se manifester ainsi parmi nous ! Sans se lasser, il ne cesse de nous donner des marques toujours nouvelles et toujours frappantes de son amour.

Ce n'est pas seulement à l'humble fille de la Visitation qu'il adresse cette exhortation, presque cette prière ; c'est à chacun de nous qu'il dit : « Et surtout, aime-moi ! J'ai tant besoin d'amour ! J'en trouve si peu ! »

Nous comprenons bien que si le Maître divin nous dit qu'« il a besoin d'amour », ce n'est pas pour lui qui, au ciel, assis à la droite de son Père, jouit d'une inamissible et illimitée béatitude. C'est pour nous qu'il parle ainsi, voulant bien nous faire entendre qu'il ne peut nous aimer et nous sauver, et nous élever jusqu'à lui, que si nous l'aimons.

Hélas ! il n'est que trop vrai qu'il trouve peu d'amour, même parmi les âmes qui lui sont consacrées et qui ont fait serment de vivre pour l'aimer. Combien souvent nous lui dérobons nos pensées, nos désirs et nos actions ! Il devrait être l'unique préoccupation de notre vie, et nous lui préférons notre propre satisfaction, quand ce ne sont pas des créatures...

Et pourtant, lui, il est l'Epoux fidèle. Avec lui et avec lui seul, nous n'avons pas de déception à craindre. Tous les autres amis, à un moment ou à l'autre, seront pour nous une occasion de souffrir, et nous ne cessons pas de leur offrir un cœur qui ne doit être qu'à Jésus !

Aujourd'hui, encore une fois, demandons-lui de nous pardonner nos incessantes infidélités. Remettons-nous à l'œuvre. Redonnons-nous au Sacré-Cœur.

« Quoi ! disait saint Bernard, l'Immensité nous aime, l'Eternité nous aime, Dieu nous aime, Lui dont la grandeur n'a pas de limites, dont la sagesse n'a pas de bornes, dont la paix surpasse tout sentiment ! Et nous lui mesurerions notre amour ?... »

Non, cela n'est pas possible. Cela ne doit pas être. C'est pourquoi il faut ajouter avec le saint Docteur : « Ah ! je vous aimerai, Seigneur, ma force, mon appui, mon libérateur, mon tout ce qu'on peut dire de plus adorable et de plus aimable ; je vous aimerai selon votre don et selon ma mesure, moins sans doute que vous méritez, mais autant que je le pourrai ! » Ainsi soit-il.

SERMONS EUCHARISTIQUES

II

POUR UNE COMMUNION COLLECTIVE D'ENFANTS

Mes chers enfants,

Il me souvient d'un Noël populaire, très ancien et très charmant, que j'ai souvent entendu chanter au temps de mon enfance. Ce Noël dit l'arrivée de Marie et de Joseph à Bethléem, la naissance miraculeuse de Jésus, l'adoration des bergers, la visite des Mages. Et après chaque couplet revient, en guise de refrain, ce souhait naïf :

O Dieu ! que n'étais-je ici,
Ou bien que n'étais-je là !

Ce souhait, mes enfants, je suis sûr qu'en lisant vous-mêmes l'Evangile, ou en l'entendant commenter ici le dimanche, vous l'avez formé bien des fois. Oui, que n'étiez-vous en vie quand naquit le Rédempteur du monde ! et que ne donneriez-vous pas pour avoir vu de vos yeux une des scènes que nous raconte l'Evangile ?

Chaque année, vous le savez, des pèlerins français vont à Jérusalem. Ils affrontent les périls de la mer, les chaleurs d'un climat torride, les fatigues d'un long voyage. Pour voir Jésus lui-même ? Non pas, mais seulement les lieux qu'il a sanctifiés par sa présence : Bethléem où il est né, Nazareth où il a vécu, le Calvaire où il est mort. Ah ! si Jésus était quelque part visible et vivant, fût-ce aux extrémités du monde, comme on accourrait pour le voir ! Ni distance, ni fatigue, ni périls, rien ne pourrait arrêter.

Et vous-mêmes, mes chers enfants, quelle joie si, comme les bergers, vous aviez entendu les anges chanter leurs hymnes célestes au-dessus de la Crèche, et contemplé cet enfant, si fragile en apparence, mais qui portait l'immensité du ciel dans son cœur ! Quelle joie si vous aviez tenu compagnie à Jésus quand il avait votre âge, et partagé les jeux de cet enfant si aimable dont l'intelligence précoce émerveillait les docteurs de Jérusalem ! Quel bonheur s'il vous avait été donné d'entrer dans l'atelier de Nazareth au moment où Jésus y travaillait, et de voir à l'œuvre ce Dieu ouvrier qui, par amour pour ses frères, a voulu leur ressembler en tout ! Quel bonheur encore si vous aviez pu le suivre dans une de ses courses apostoliques à travers la Judée et la Galilée, entendre cette parole éloquente qui enthousiasmait les foules, voir surtout un de ses miracles, quand par exemple il prit par la main le fils de la veuve de Naïm que l'on portait en terre, qu'il lui dit : « Jeune homme, lève-toi ! » et qu' aussitôt ce jeune homme se leva à l'étonnement de toute la foule !... Vous connaissez enfin ce mot de Clovis à qui l'on racontait la Passion de Jésus : « Ah ! si j'avais été là avec mes

Francs ! » Il n'achevait pas ; mais le geste énergique qui soulignait sa pensée signifiait clairement : « Comme j'aurais balayé cette valetaille qui maltraitait mon Dieu ! » De même, mes enfants, en entendant raconter la Passion, le soir du Vendredi Saint, est-ce qu'un mouvement d'indignation n'a pas soulevé votre cœur ? Et, comme Clovis, ne vous êtes-vous pas écriés intérieurement : « Ah ! si j'avais été là, à Gethsémani ou au Prétoire, quand on tourmentait mon Sauveur ! Je ne l'aurais pas, moi, vendu comme Judas, renié comme saint Pierre, délaissé comme les autres apôtres ; mais, comme Simon de Cyrène, je l'aurais aidé à porter sa croix et, comme Véronique, j'aurais essuyé son front sanglant ! »

Souhaits enfantins, dira-t-on, souhaits irréalisables ; car enfin on ne remonte pas le cours du temps. Le passé est aboli à jamais. Les événements d'autrefois, on peut bien en entendre le récit, en voir la représentation ; mais la réalité elle-même est tombée, avec toutes les choses mortes, dans ce grand gouffre du passé d'où jamais rien ne remonte à la surface.

Mais ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu. Jésus a réalisé ce miracle de perpétuer sa présence parmi nous. « Je serai avec vous tous les jours, avait-il dit à ses apôtres, et cela jusqu'à la fin des temps. » Vous savez, mes enfants, comment il a tenu sa promesse. Jetez les yeux sur le tabernacle : Jésus n'est-il pas là, aussi réellement présent dans l'hostie qu'il l'était à la crèche entre les bras de sa mère ? Vous n'avez donc rien à envier aux bergers et aux Mages. Si vous n'avez pas le bonheur de contempler la personne humaine du Sauveur, vous pouvez vous unir à lui, vous nourrir de lui, vivre de lui.

Et puisque votre foi vous montre Jésus sur l'autel, ayez donc, soit en entrant dans cette église, soit surtout en vous agenouillant à la sainte Table, les sentiments de ceux qui l'approchèrent pendant sa vie mortelle, d'un saint Pierre par exemple. Vous savez qu'un jour, Jésus ayant demandé à ses apôtres : « Que dit-on de moi ? Que dit-on du Fils de l'homme ? » ceux-ci répondirent : « Maître, les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie ou l'un des prophètes. » Mais Pierre plus avisé, ou plutôt éclairé par une révélation surnaturelle, s'écria : « Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Dites de même : « Seigneur, dans l'humble hostie, mes yeux de chair ne voient qu'une apparence de pain ; mais le regard de ma foi pénètre plus avant, et découvre en vous l'Eternel, le Tout-Puissant. Oui, vous êtes le Christ, le Fils de Dieu ! »

Un autre jour, un lepreux, s'approchant de Notre-Seigneur, lui dit avec une humilité

touchante : « Si vous voulez, Maître, vous pouvez me guérir. » Dites de même : « O mon Sauveur ! vous à qui rien n'est caché, vous voyez les plaies de mon âme, ses fautes, ses défauts, ses misères. Vous voyez aussi ma bonne volonté : mon plus grand désir est de vous plaire et de me conformer à vous. Mais je suis si faible, si impuissant par moi-même ! Bon Médecin, fortifiez-moi, guérissez-moi ! »

Enfin, un autre jour que Jésus mangeait chez Simon, une femme entra dans la salle du festin. C'était une pécheresse. Les Phari-siens hypocrites s'écartaient devant elle, lui jetant des paroles et des regards de mépris. Seul Jésus ne la rebuta point ; il la laissa baiser ses pieds, les arroser de parfums et les essuyer de ses cheveux. Comme Marie-Madeleine, mes enfants, prosternez-vous en pensée devant le bon Sauveur que vous allez recevoir ; répandez à ses pieds le parfum de votre cœur, c'est-à-dire le regret de vos fautes, vos pieux désirs, vos bonnes résolutions ; et le regard miséricordieux de Jésus se posera sur vous avec complaisance. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

II. — SAINT PAUL

VII

« IN FACIEM EI RESTITI. » (Gal., II, 11).

Les décisions du Concile de Jérusalem avaient ramené une paix joyeuse dans l'Eglise d'Antioche. Juifs et Gentils convertis les avaient accueillis avec transport.

Ainsi la circoncision ni les observances légales n'étaient plus de rigueur pour les Gentils qui venaient à la foi du Christ. Les fidèles, sans considérer leur origine, s'entendaient et s'aimaient comme des frères, les Juifs s'asseyaient à la même table que les Gentils, participaient à leurs communes agapes sans redouter désormais les impuretés légales. L'assemblée de Jérusalem les en avait affranchis, et ils goûtaient ainsi la sainte liberté et la sainte fraternité des enfants de Dieu.

I

Quand Pierre vint à Antioche dans l'automne de l'année 51, il fut témoin de cet accord, de cette ferveur, et il en fut ravi.

Cependant il subsistait bien des difficultés pratiques, — non pas pour Antioche, où les Juifs convertis avaient, par le contact avec les Gentils, acquis dès longtemps un esprit plus large, — mais pour les communautés chrétiennes où prédominait l'élément juif. A Jérusalem, saint Jacques maintenait l'ancienne discipline, parce que tous les chrétiens, étant d'origine juive, gardaient un attachement profond à la Loi mosaïque. Mais on ne pouvait

vivre perpétuellement dans l'équivoque d'une loi qui demeurait indécise touchant certains points importants de la conduite pratique. Il faudrait, un jour ou l'autre, des précisions.

Les néophytes juifs demeureraient-ils soumis à la Loi mosaïque, du moment que le Concile avait décidé qu'elle n'obligeait pas les Gentils ? Pourquoi ceux-ci seraient-ils déchargés d'un fardeau qui continuerait à écraser ceux-là ?

Une autre question encore : l'obéissance à la Loi mosaïque devait-elle ajouter à la perfection de la vie chrétienne ? Si oui, tous les Juifs qui cherchaient la perfection continueraient à l'observer. Alors ils se sépareraient de leurs frères, ils ne participeraient point à leurs agapes, ils vivraient à part, pharisaïquement, méprisant les autres qui ne s'astreindraient pas à ces observances, et fiers de se sentir constitués par elles dans un degré plus éminent de sainteté. Les Gentils alors retomberaient à l'état des anciens prosélytes, ils seraient des chrétiens de second rang, et l'Eglise se composerait de deux castes bien distinctes, qui finiraient par se suspecter et se haïr. A quoi donc aurait servi le décret d'union de Jérusalem, puisque les croyants seraient victimes de nouvelles divisions tout aussi aiguës ?

Ces questions ne se posaient point à Antioche. Pierre n'hésita donc pas à accueillir les néophytes juifs comme les néophytes Gentils ; il s'assit à la table de tous, partagea aux agapes leurs mets, sans tenir compte de viandes impures et sans distinguer entre les Juifs comme lui, et les païens convertis. Il se considérait comme le chef et le père de tous, et à tous il ouvrait généreusement son cœur.

Un jour, sur la fin de l'hiver, on vit arriver des émissaires judéo-chrétiens de Jérusalem. On ne sait s'ils avaient été envoyés par saint Jacques, mais ils se recommandaient de lui. Il est probable que c'étaient des Juifs incorrigiblement attachés à la Loi mosaïque, que le décret de Jérusalem n'avait point éclairés parce qu'ils n'avaient pas voulu l'être. Peut-être appartenaient-ils à ces faux frères qui avaient jeté le trouble à Antioche, « venant explorer notre liberté, disait saint Paul, cette liberté que nous avons dans le Christ Jésus, et nous réduire à la servitude mosaïque ». Sûrement ils arrivaient avec des intentions qui n'étaient pas pures.

Pierre en eut le sentiment, et il se trouva fort perplexe. On connaît son âme généreuse, il eût voulu être agréable à tous et ne contrister personne. Mais sa générosité se compliquait de faiblesse et, pour éviter des querelles, il s'appliquait déjà à ne point indisposer les plus exigeants.

Il n'y avait là aucune question de principes, de foi, mais seulement une question de conduite. Celle-ci était bien délicate à résoudre.

Ceux qui venaient de Jérusalem, habitués

aux observances mosaïques, refusaient de manger avec les Gentils qui ne distinguaient point entre les viandes. S'ils avaient eu plus de largeur d'esprit et de charité, ils se seraient assis aux agapes des Gentils chrétiens, puisque le Concile de Jérusalem n'excluait pas ceux-ci de l'Eglise et déclarait qu'il ne fallait pas leur imposer le dur joug mosaïque. Mais leur charité, comme leurs idées, était étroite, et il semble bien qu'ils n'aient pas voulu les élargir. Ils restèrent dans leur droit strict.

Qu'allait faire Pierre ? Manger avec eux ? C'était s'indisposer les Gentils. Continuer à s'asseoir à la table de ceux-ci ? C'était blesser ceux-là. Il pensa sans doute que le ressentiment des Juifs serait plus éclatant et plus tenace, et il cessa de fréquenter les agapes des Gentils d'Antioche, se considérant aussi comme l'apôtre de la circoncision, titre qui lui était reconnu.

« Avant que vinssent les envoyés de Jacques, dit nettement saint Paul, il mangeait avec les Gentils. Quand ils furent venus, il se séparait et se tenait à l'écart, craignant ceux qui étaient de la circoncision. » (Gal., II, 12).

L'Apôtre des Gentils s'en indigne. Quand Paul était à Jérusalem, il vivait comme les Juifs de Jérusalem (I Cor., IX, 20) ; quand il se trouvait avec les Gentils, il vivait comme les Gentils. Ainsi se trouvaient sauvegardés tous les droits, et la charité trouvait son compte partout. La liberté pour tous et pour chacun. Mais il n'acceptait pas que le chef des Apôtres s'éloignât des Gentils, comme s'ils ne faisaient point partie de l'Eglise au même titre que les Juifs. Si Pierre craignait de scandaliser les Juifs, pourquoi n'avait-il pas les mêmes scrupules à l'endroit des Gentils devenus chrétiens ? N'était-ce pas reléguer en fait à un rang inférieur les seconds, qui étaient devant le Christ autant que les premiers ?

Quelles seraient d'ailleurs les conséquences de cette conduite ? C'est que les Juifs concluraient que les cérémonies légales étaient toujours obligatoires, ce qui était faux. Elles demeuraient facultatives, ils avaient le droit de les observer, rien de plus. D'autre part, si elles étaient obligatoires pour les Juifs, elles le deviendraient aussi pour les Gentils, à moins qu'on n'établît deux catégories d'obligations, deux catégories de chrétiens. Alors que devenait l'unité qui était le fondement de l'Eglise ?

Tout de suite, aussi bien, la conduite de saint Pierre fut remarquée, et imitée. D'un commun accord les Juifs firent tous comme Pierre : comment en effet ne pas suivre l'exemple du chef de l'Eglise ? Et ce qui irrita surtout saint Paul, c'est que Barnabé se laissa lui-même « entraîner dans leur hypocrisie¹. »

C'est ainsi que s'exprime l'Apôtre des Gentils, qui ne reculait pas devant le mot.

En effet, que faisait Pierre ? Il avait le droit de vivre avec les Gentils et il n'en usait pas, laissant croire ou que c'était mal d'en user, ou qu'il valait mieux n'en pas user. Cela manquait de droiture.

C'est ce que fait remarquer saint Paul :

« Quand je vis, dit-il, qu'ils ne marchaient pas droit vers la vérité de l'Evangile, je dis à Pierre devant tous : « Si, toi qui es Juif, tu vis comme les Gentils et non comme les Juifs, pourquoi obliges-tu les Gentils à vivre comme les Juifs ? » (Gal., II, 14).

En effet, Pierre, jusque-là, vivait, lui Juif, comme les Gentils ; et maintenant que les envoyés de Jérusalem étaient là, il vivait comme les Juifs et se séparait des Gentils. Ceux-ci en concluaient naturellement qu'ils devaient faire comme leur chef et se conformer aux observances légales. Pierre, par son exemple, exerçait sur eux une contrainte, une pression.

Et Paul se glorifie d'avoir ainsi parlé : « Quand Pierre vint à Antioche, dit-il, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. » (Gal., II, 11).

II

Il lui parle en face, devant tous, afin que sa monition ait plus de poids et parce qu'il vaut mieux dire en public ce qu'on pense que de se répandre en des conciliabules secrets. En cela il ne méconnaît point l'autorité du chef de l'Eglise, puisqu'il raconte auparavant qu'il est venu avant tout voir Pierre. Celui-ci demeure à ses yeux le Chef, le Maître, mais il a besoin d'être éclairé ; Paul l'éclaire. Le texte latin de l'Epître aux Galates fait dire à saint Paul : « Je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. » Le texte grec porte simplement : « parce qu'il était blâmé, » ce qui paraît plus vrai. Il y avait donc des murmures, et le chef des Apôtres, dans sa simplicité un peu optimiste, ne s'en doutait pas. Paul lui révèle donc publiquement ce que tout le monde pensait tout bas. Les Pères se sont alors demandé si Pierre avait alors commis une faute au moins vénielle, car le sentiment de l'Eglise est que les Apôtres furent confirmés en grâce et qu'ils ne péchèrent jamais mortellement durant leur ministère évangélique. Saint Thomas répond que Pierre commit dans ce cas un péché véniel, et il appuie son sentiment sur le texte inspiré qui porte « qu'il était répréhensible ». S'il était seulement « blâmé, » la faute elle-même disparaît. Il ne savait pas, il n'avait pas prévu, donc pas de faute ; Paul l'instruit simplement et lui montre les conséquences de sa conduite.

Car répétons-le avec Tertullien : ce fut une erreur pratique, mais non une erreur de doctrine¹. Son infaillibilité n'est pas en jeu. La

¹ Gal., II, 13. C'est le mot du texte grec.

¹ Conversationalis fuit vitium, non prædicationis. (Tertullien, *De Præscriptione*, cap. 23).

doctrine de l'obligation des observances légales, il l'avait condamnée avec les autres Apôtres dans l'assemblée de Jérusalem; il l'avait condamnée ensuite à Antioche par ses actes, puisqu'il vivait à la manière des Gentils. C'est donc uniquement une erreur de conduite qui lui est reprochée par saint Paul.

Le Prince des Apôtres reconnaît qu'il s'est trompé, il affirme la doctrine du décret de Jérusalem, il en définit les applications, et toutes les consciences sont soulagées, la paix est rétablie dans la liberté. Par cet acte, Pierre se montre plus grand que s'il s'était obstiné. Dieu a permis qu'il reniât trois fois son Maître, afin de rappeler à l'autorité supérieure que, tout élevée qu'elle est, elle demeure sujette aux faiblesses humaines les plus humiliantes. Il permet aussi cet incident d'Antioche afin de montrer par l'exemple de Pierre que les chefs sont plus grands lorsqu'ils écoutent les justes observations de leurs inférieurs que lorsqu'ils agissent d'eux-mêmes, sans en tenir compte. L'autorité a besoin d'être avertie, car souvent elle ignore. Heureux quand elle rencontre des hommes comme l'Apôtre des Gentils qui lui exposent librement ses méprises; plus heureux encore lorsqu'elle les écoute et se conforme à leur juste jugement!

Ici, même, des deux Apôtres, c'est Pierre qui montre le plus de grandeur. Il écoute, il permet qu'on le rappelle à l'ordre, même « devant tous. » Un esprit étroit se serait cabré jét porté à une résolution extrême, il aurait maintenu sa décision, sa manière de faire. L'homme vraiment grand est celui qui ne s'émeut pas de la contradiction, parce qu'il recherche uniquement la vérité, et qui sait gré à ceux qui le désapprouvent de le lui dire. Cet homme-là est grand, parce qu'il est profondément humble et judicieux.

Paul est louable, car il a eu le courage de faire son devoir et de dire la vérité en face à Pierre qui s'égare. Il nous apparaît plus pénétrant, doué d'un coup d'œil plus sûr, plus logique, admirable de franchise et de vigueur; mais Pierre lui demeure supérieur en grandeur morale.

Tel est cet épisode d'Antioche, qu'ont grossi à plaisir les ennemis de l'Eglise et particulièrement les écoles qui persistent à opposer la doctrine de Paul à celle de Pierre, comme si elles présentaient la moindre divergence. Il est probable qu'à part l'Eglise d'Antioche, les premières Eglises l'ignorèrent ou qu'il passa inaperçu. Nous ne le connaissons que par saint Paul qui le rapporte incidemment aux Galates, uniquement pour s'en servir comme d'argument contre les judaisants des églises de Galatie, et il paraît bien qu'il le raconte comme un trait ignoré de ses lecteurs. Ce fait n'a donc eu qu'un retentissement très posthume, augmenté démesurément par les passions hérétiques.

Une opinion a prétendu que le Céphas d'Antioche ne serait pas saint Pierre, mais un des Soixante-douze disciples. Clément d'Alexandrie l'a émise le premier dans les *Hypotyposes*, ouvrage aujourd'hui disparu, composé par lui tout avant sa conversion, donc peu sûr et probablement interpolé.

Saint Jean Chrysostome expliquait le fait d'une façon singulière. C'est d'après un plan concerté ensemble, dit-il, que saint Pierre fit semblant d'observer les cérémonies légales, pour donner à saint Paul l'occasion de le reprendre ainsi publiquement, afin d'établir la vraie doctrine. Saint Jérôme accepta cette idée, qui fit bondir saint Augustin. « Ce serait, écrivit-il, traiter avec peu de respect la Sainte Ecriture et approuver la ruse et la tromperie ! » Le solitaire de Bethléem en convint et se rendit.

L'opinion de Clément d'Alexandrie fut reprise par le pseudo-Dorothee au vi^e siècle, — un auteur sans valeur ni critique qui, à la recherche des noms des soixante-douze disciples, avait désigné l'un sous le nom de César parce que saint Paul nomma une fois César, c'est-à-dire l'empereur, dans ses Epîtres. Jusqu'au xvi^e siècle, nul ne songea à la ressusciter. Mais alors les catholiques la remirent en circulation pour défendre contre les protestants l'infaillibilité et la dignité de saint Pierre, comme si la dispute d'Antioche compromettait l'une ou l'autre. Autant dire que saint Bernard attaquait la dignité et l'infaillibilité du pape en adressant au pape Eugène III, son disciple, le célèbre et courageux livre *De Consideratione* ².

Nous avons montré que l'infaillibilité de saint Pierre n'est pas en jeu dans cet incident, et que sa dignité en sort plus éclatante et plus noble. On demeure d'accord aujourd'hui que si saint Paul emploie tantôt le nom de Céphas, tantôt celui de Pierre, c'est qu'il désigne le chef des Apôtres soit par son nom araméen, soit par son nom grec. C'est ainsi que Jésus est appelé en grec *Christ* et en araméen *Messie*.

¹ S. Aug. *Epist.* xxviii ad Hieronymum.

² Le premier qui ait repris cette opinion pour son compte personnel est Albert Pighius (1490-1543). Après lui, Vallarsi, l'éditeur des lettres de S. Jérôme (1702-1771); le jésuite Jean Hardouin (1646-1729), réfuté par dom Calmet; le P. François-Antoine Zaccaria (1714-1795), quoiqu'il convienne que le nombre et l'autorité sont contre Hardouin; le franciscain Marcellin Molkenbuhr, en 1785, qui fait Clément d'Alexandrie plus ancien que S. Irénée; enfin de nos jours Aloysio Vincenzi. Leurs arguments ne sont pas sérieux. (Voir Vigouroux, *Les Livres saints et la Critique rationaliste*, t. iv).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 januarii 1911.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 26 janvier 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour les Quarante-Heures. — I. La fête de l'amour de Dieu, 49.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA JUSTICE. — I. Sa nature et son excellence, 53. — II et III. Ses obligations, 55 et 58.

Explication de l'Oraison dominicale. — III. *Sanc-tificetur nomen tuum*, 61.

Pour la fête de la Purification. — *Aux mères chrétiennes* : Le devoir, l'humilité, 63.

SERMONS POUR LES QUARANTE-HEURES

I

LA FÊTE DE L'AMOUR DE DIEU

Præbe, fili mi, cor tuum mihi.
Mon enfant, donne-moi ton cœur.
(Prov., xxiii, 26).

La solennité des Quarante-Heures présente à l'âme chrétienne un caractère particulièrement touchant. Elle rayonne des splendeurs les plus douces et les plus saisissantes, qui la rendent chère à la piété. Quelle pompe solennelle la liturgie catholique y déploie pour toucher, réjouir et fortifier le cœur des fidèles ! Pendant trois jours consécutifs, notre Sauveur, le Verbe incarné, notre chef, notre maître, notre ami, notre protecteur, notre consolateur et notre bienfaiteur, apparaît à nos regards sur le trône de l'exposition ; les lumières symboliques brillent sur l'autel ; l'encens monte en nuages odoriférants vers Jésus-Hostie ; les adorateurs viennent sans cesse rendre leurs hommages au Roi immortel des siècles ; l'ineffable sacrifice de la messe est offert ; les communions sont nombreuses ; les saints offices sont célébrés avec magnificence ; les psaumes les plus touchants, les cantiques les plus expressifs se font entendre ; les exhortations les plus édifiantes sont adressées aux fidèles, et N.-S. Jésus-Christ bénit avec effusion ceux qui viennent se recommander à sa bonté. Pendant ces jours précieux, on est comme arraché aux préoccupations terrestres, pour vivre d'une manière plus intense de la vie céleste. Que de gloire rendue à Dieu ! Que de fruits de salut recueillis par le peuple chrétien ! Que d'actes de vertu pratiqués, que de saintes et salutaires résolutions prises !

Or, cette incomparable solennité présente plusieurs aspects très consolants, très instructifs, et de la plus haute portée pour la direction de notre vie. Le Psalmiste semble les avoir

parfaitement résumés dans ces paroles : « *Venite, adoremus, procidamus ante Deum, ploremus coram Domino*. Venez ; adorons de l'adoration parfaite qui est celle de la charité ; prosternons-nous devant Dieu présent dans son grand sacrement, pour lui présenter nos demandes et les désirs de notre cœur ; abandonnons-nous aux sentiments de la plus généreuse pénitence. »

En effet, la solennité des Quarante-Heures est en toute vérité : la fête de l'AMOUR DIVIN, la fête de la PRIÈRE, la fête de la PÉNITENCE.

Nous n'envisagerons dans cette instruction que le premier aspect de cette bénie solennité. Commentant la parole des livres saints : « Mon enfant, donne-moi ton cœur, » nous expliquerons comment elle est la fête de l'amour divin. Quel beau sujet à traiter en présence de Celui qui « nous ayant aimés nous aima jusqu'à la fin, » en présence de Celui que l'apôtre de la dilection a défini d'une manière si délicieuse et si sublime en disant : « Dieu est charité ! »

Disons donc, avec la bénédiction de Jésus présent dans le T. S. Sacrement, *pourquoi* et *comment* nous devons aimer Dieu. « *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*. »

I

I. Un jour, le roi saint Louis s'entretenant familièrement avec le sire de Joinville, tandis qu'ils voguaient sur mer pour aller délivrer les Lieux saints, lui fit cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? » Le bon et loyal sénéchal lui répondit candidement : « Dieu est chose si bonne que meilleure ne peut être. » Et le saint roi, prenant occasion de cette réponse, exhorta son compagnon de voyage à aimer Dieu de tout son cœur à cause de ses souveraines perfections. Certes, nous aimons ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est grand, ce qui brille des splendeurs du bien ; et Dieu est la beauté parfaite, la bonté infinie, la grandeur sans limites, l'océan de tout bien et de toute perfection. Pendant des instants, qui lui parurent trop courts, saint Paul fut ravi au troisième ciel ; il lui fut donné de contempler l'ineffable splendeur, l'inénarrable amabilité de l'auguste Trinité. Et il fut saisi d'un tel enthousiasme, il tomba dans une telle extase, que ravi de bonheur, brûlant des flammes de l'amour le plus ardent, il s'écriait tout éperdu de joie et de charité, quand il fut rendu aux réalités terrestres : « Non, l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu, son cœur n'a jamais goûté les indicibles délices que Dieu réserve à ses élus, quand ils le verront face à face ! » Et depuis ce jour à jamais mémorable de son existence, le grand apôtre ne cessait de soupirer après l'heureux moment où son âme séparée de son corps irait contempler, aimer et louer les infinies

perfections du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oui, nous devons donner notre cœur à Dieu, parce qu'il est meilleur que tout ce qui est bon, parce qu'il est l'infiniment aimable, l'infiniment parfait ! *Præbe, fili mi, cor tuum mihi !*

II. On raconte des Japonais, alors que l'Evangile commençait à être prêché dans leur nation, qu'ils s'écriaient dans leur naïf enthousiasme : « Oh ! qu'il est bon et aimable, le Dieu des chrétiens ! » Et quand ensuite on ajoutait qu'il y avait une loi expresse d'aimer Dieu et des menaces si on ne le faisait pas, ils étaient tout surpris et ne pouvaient revenir de leur étonnement : « Eh quoi ! disaient-ils, est-il nécessaire d'un précepte pour aimer Celui qui nous a tant aimés ? N'est-ce pas le plus grand bonheur d'aimer Celui qui est si aimable, et le plus grand des malheurs de ne l'aimer pas ? Quoi ! les chrétiens ne sont-ils pas toujours au pied des autels de Dieu, tout pénétrés de ses bontés, tout enflammés de sa sainte charité ? »

Ah ! ces bons néophytes parlaient ainsi dans l'élan généreux et dans l'ardeur candide d'une âme illuminée des splendeurs de l'Evangile, remplie des dons du Saint-Esprit, toute reconnaissante de se voir délivrée du paganisme et appelée à la sublime vocation des enfants de Dieu. Mais en réalité notre humanité, par suite du péché originel, a une malheureuse inclination aux biens mensongers de la terre, elle se laisse fasciner par les vanités du siècle, et la reconnaissance ne suffit pas pour l'attacher au vrai bien qui est Dieu. Il faut que la voix du commandement se fasse entendre d'une manière nette et précise. Aussi bien nous lisons dans le saint Evangile que dans les premiers jours de la semaine sainte, alors que le Sauveur donnait ses commandements les plus augustes et faisait ses suprêmes recommandations, les Pharisiens se rassemblèrent autour de lui. Et l'un d'eux, qui était docteur, lui dit : « Maître, quel est le grand commandement dans la Loi ? » Et Jésus lui répondit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. Voilà le premier et le plus grand commandement. » Oui, Notre-Seigneur veut que nous l'aimions ; non seulement il nous le demande, non seulement il le désire, mais il nous en fait un précepte formel. Si nous obéissons, c'est le ciel ; si nous désobéissons, c'est l'enfer ! Il a généreusement donné tout le reste de la création avec l'indifférence d'une inexprimable opulence ; mais il a gardé pour lui les cœurs. Il les veut, il les exige absolument. O merveille ! s'écrie saint Augustin, non seulement notre grand Dieu permet que nous l'aimions, mais il nous en fait une stricte obligation. O merveilleuse invention du Cœur de Jésus ! Il désire si vivement nous combler

des dons si riches de la divine charité que pour être plus sûr, si l'on peut dire, de nous les conférer, il nous prescrit avec autorité de lui donner notre cœur. *Præbe, fili mi, cor tuum mihi !*

III. Voici un autre motif qui doit nous déterminer à l'amour de notre aimable Sauveur, voici un autre aiguillon qui doit stimuler les sentiments de notre cœur : c'est la reconnaissance pour la charité de Dieu à notre égard, *charitas Christi urget nos*. (II Cor., v, 14). Notre Dieu très grand et très bon nous aime, rendons-lui amour pour amour : *Nos ergo diligamus Deum quoniam Deus prior dilexit nos*. (I Jo., iv, 19).

Dieu nous aime. Dans les saintes lettres, il prend les titres les plus tendres, les noms les plus capables de toucher notre cœur. Il se dit notre « ami » : *Vos amici mei estis, vos autem dixi amicos*. (Jo., xv, 14-15). Il veut que nous l'appelions notre Père, lui l'Infini, lui le Créateur du monde, lui le Juge des vivants et des morts : *Sic ergo vos orabit : Pater noster !* (Matth., vi, 9). Ce n'est pas assez : il déclare qu'il a pour nous l'amour de la plus tendre des mères. « Est-ce qu'une femme, dit-il dans Isaïe, peut oublier son enfant ? Est-ce qu'elle sera sans compassion pour le fruit de ses entrailles ? Or quand même elle l'oublierait, je ne vous oublierai pas, dit le Seigneur. (Is., XLIX, 5). J'aurai pour vous des miséricordes inconnues même au cœur des mères. » (Eccl., iv, 2).

Mais comment dirai-je les œuvres de l'amour, de la charité, de la bonté de Dieu pour nous ? Comment pourrai-je donner une idée des bienfaits de Dieu à notre égard ? Comment pourrai-je esquisser ses miséricordes tant générales qu'individuelles ? On compterait plutôt les étoiles qui brillent au firmament, les grains de sable qui forment les rivages de la mer, les gouttes d'eau dont la réunion forme les océans ! Il nous a tirés du néant, il nous a créés de préférence à beaucoup d'êtres qui l'eussent servi incomparablement mieux que nous. Il nous conserve la vie à chaque instant, par une sorte de continuelle création. Pour nous la seconde Personne de la Sainte Trinité, le Verbe éternel, a pris un corps semblable au nôtre, *et Verbum caro factum est et habitavit in nobis*. Pour nous et notre salut il a voulu naître d'une humble fille d'Israël, au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, dans une pauvre étable, et être déposé dans une crèche, enveloppé de langes ; il a voulu verser des larmes et faire entendre de plaintifs vagissements. Pour nous il a voulu, afin de nous apprendre la vertu si nécessaire de l'humilité, passer trente années de sa vie dans l'obscurité, la pauvreté et le travail. Pour nous il a prêché, il s'est fatigué à parcourir les villes et les bourgades afin d'annoncer le

royaume messianique, prêcher son Evangile, guérir les malades, consoler les affligés, ressusciter les morts, multiplier les miracles. Pour nous il a voulu, afin d'opérer notre rédemption, souffrir les tourments les plus pénibles, dans son corps et dans son âme, de la part de ses amis et de ses ennemis, et mourir de la mort la plus ignominieuse sur une croix, entre deux voleurs. Pour nous il a institué son Eglise, qui est sa continuation sur la terre, les sacrements qui répandent avec abondance sur tous les âges et sur toutes les situations de la vie les fruits de son sacrifice du Calvaire. Pour nous il a donné à la prière une puissance irrésistible. Pour nous, surtout, il a voulu rester jusqu'à la fin du monde, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, dans l'incomparable sacrement de l'Eucharistie où il se fait notre victime, la nourriture divine de nos âmes et le compagnon de notre pèlerinage sur la terre. Il nous a aimés de toute éternité ; il nous a donné sa grâce, sa vérité, sa mère, l'auguste Marie, il s'est donné lui-même tout entier : *In finem dilexit !* (Jo., xiii, 1). Il nous sanctifie, il nous purifie de nos iniquités, il nous rend les enfants adoptifs de Dieu, ses frères, ses cohéritiers du Paradis. Saint Paul disait aux Ephésiens : « Je fléchis les genoux devant Dieu afin que vous puissiez comprendre la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur de l'amour divin. » (Ephes., iii). Je fais le même vœu pour vous au pied du Saint-Sacrement, afin que vous puissiez comprendre les dimensions de l'amour du Sauveur pour vous : sa largeur qui s'étend à tous les hommes sans exception, sa longueur qui a commencé dès l'éternité et qui ne se ralentit pas un instant, sa profondeur qui affronte toutes les humiliations, sa sublimité qui surpasse de l'infini les intelligences des anges les plus élevés. Puissiez-vous sentir un peu les grandeurs de cet amour ineffable, afin de mieux entendre la voix de Jésus vous disant : « O mon fils, donne-moi ton cœur ! » *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.*

Chrétiens, j'ai essayé de vous dire pourquoi nous devons aimer Dieu ; il me reste à vous expliquer comment nous pouvons le faire.

II

Il me semble qu'en cette solennité des Quarante-Heures, devant la radieuse Hostie, qui parle si vivement et si éloquemment à nos cœurs et nous prêche, dans ce mystère d'amour, la charité d'une manière si persuasive, je devrais me taire, me bornant à vous convier à regarder, et à agir « selon le divin exemplaire qui vous est présenté. » (Exod., xxv, 40).

Aussi, laissant à l'Esprit-Saint le soin de développer mes paroles, je veux me borner à vous signaler les caractères de l'amour que

Notre-Seigneur demande à notre bonne volonté.

I. Qu'il soit GÉNÉREUX d'abord. La prière que les chrétiens aiment à réciter, surtout après la communion, me paraît résumer excellemment cette première qualité. « Recevez, Seigneur, toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence, ma volonté. Tout ce que je possède, je le tiens de vous, je le mets à votre service. Donnez-moi seulement votre amour et je serai assez riche, mes desirs seront comblés ! » Oui, selon l'invitation du Sauveur, ne nous contentons pas de dire : « Seigneur ! Seigneur ! » mais consacrons-nous effectivement à lui. Dévouons-lui notre mémoire, mettant notre bonheur à penser à Dieu, à ses divines perfections, à sa sagesse, à sa puissance, à sa bonté, aux ineffables tendresses de sa paternelle Providence, *memor fui Dei et delectatus sum.* (Ps., lxxvi, 4). Dévouons-lui notre intelligence, croyant fermement et intégralement, et dans une soumission parfaite, à toutes les vérités qu'il nous a révélées, à tous les enseignements qu'il nous a donnés dans son Evangile, non pas précisément parce qu'ils sont beaux, parce qu'ils satisfont notre désir de connaître, parce qu'ils sont sublimes, mais parce qu'il nous les a communiqués, lui la vérité même qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper. Dévouons-lui notre volonté et notre cœur en accomplissant tous ses commandements, quoi qu'il en coûte à la mauvaise nature, sans faire d'exception. Rappelons-nous ce Préfet de Rome, dont le fils était malade à la mort, et qui fit venir saint Sébastien pour le guérir. Le vaillant soldat du Christ lui promit la guérison de son enfant, abandonné par les médecins, mais à la condition qu'il renversât et détruisît toutes les idoles qui étaient dans son palais. Le Préfet accepta ; mais l'enfant mourut. Comme le Préfet se plaignait amèrement, Sébastien, instruit par Dieu lui-même, lui répondit : « Vous n'avez pas complètement obéi à ma parole, qui exprimait la volonté de Dieu. Vous avez brisé vos idoles, mais vous en avez gardé une, une idole d'or, que vous ne vous êtes pas résigné à sacrifier. » Chrétiens, ne gardons pas dans nos cœurs une idole dorée, et adorée. Je veux dire : ne faisons pas de rapine dans l'holocauste de nous-mêmes que nous présentons à Notre-Seigneur. Renonçons à toute passion, observons tous les préceptes divins, car celui qui viole volontairement la loi en un point est coupable comme s'il avait transgressé toute la loi. *Et nos diligamus Deum.* (I Jo., iv, 19).

II. En second lieu, voulons-nous aimer Dieu d'un amour qui lui plaise ? que cet amour ne soit point égoïste, mais qu'il soit un amour ZÉLÉ. Dieu nous a chargés les uns des autres : *Mandavit unicuique de proximo suo.* Dans la scène évangélique que je citais il y a quelques instants, Notre-Seigneur, répon-

dant aux Pharisiens l'interrogeant sur le grand commandement de la Loi, après avoir indiqué le commandement de l'amour de Dieu, ajoutait : « Le second commandement lui est semblable, à savoir, vous aimez votre prochain comme vous-mêmes. » L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont comme les deux branches du même arbre, les deux ruisseaux d'une même source. Notre Sauveur veut que nous aimions nos frères d'un amour de charité, c'est-à-dire pour Dieu. Pour Dieu, c'est-à-dire parce qu'ils sont les créatures de Dieu ; pour Dieu, c'est-à-dire parce qu'ils sont les enfants de Dieu ; pour Dieu, parce qu'ils sont les frères du Verbe incarné ; pour Dieu, parce qu'ils sont les héritiers du ciel ; pour Dieu, parce que Dieu le veut ! Que notre amour envers nos frères parte du cœur et ne soit pas seulement une parole formulée par nos lèvres. Qu'il soit efficace et se manifeste par les œuvres : visitons les infirmes dans un but surnaturel, apaisons la faim et la soif des indigents, procurons des vêtements à ceux qui en manquent, un asile à ceux qui n'en ont point. Si nous le pouvons, ne refusons pas des conseils à ceux qui sont dans l'embarras, appliquons-nous prudemment à ramener dans la bonne voie ceux qui s'égarent, instruisons les ignorants, consolons les affligés, soyons condescendants aux misères d'autrui pour les supporter charitablement, prions les uns pour les autres. Demandons pour le cher prochain la force, le courage, la santé, la sainteté, le ciel, tous les biens de l'âme et du corps, du temps et de l'éternité. Oh ! les belles pensées ! comme la face du monde serait transformée si elles étaient comprises et pratiquées ! Entendons, frères bien-aimés, Jésus-Hostie nous recommander cet amour fraternel, et nous dire que c'est son commandement de prédilection, le commandement qui est la marque distinctive des vrais chrétiens. *Secundum autem simile est huic !* (Matth., xxii, 39).

III. Enfin, et c'est peut-être le caractère spécial de la fête qui nous rassemble aux pieds de Jésus-Hostie, que notre amour pour Dieu soit un amour RÉPARATEUR. Hélas ! que de péchés se commettent contre la grandeur et la bonté de Dieu ! Quels blasphèmes effrayants retentissent sans cesse, aujourd'hui : blasphèmes parlés et blasphèmes écrits ! Chaque jour, et à chaque instant du jour, Dieu est outragé. Chaque jour le Sauveur Jésus est attaché, non plus à la colonne de la flagellation, mais, j'ose le dire, aux colonnes des journaux impies et obscènes. On se moque de son Evangile, de sa morale, de son Eucharistie, des inventions sublimes de son Sacré Cœur pour gagner nos cœurs. Chaque dimanche le jour de Dieu est odieusement profané ; le travail sacrilège s'étale sans honte et sans répit ; on vole avec une impudence inqualifica-

ble le jour que le Seigneur s'est réservé, pour le consacrer à des travaux défendus, à des divertissements criminels. Chaque jour Astarté, la déesse de la volupté, reçoit d'indignes hommages. La lumière éclaire des scandales horribles, et la nuit enveloppe de ses ombres des prévarications plus monstrueuses encore. Ce qu'il y a de pire, c'est que ce ne sont pas seulement les péchés des individus qui irritent le ciel, mais les crimes des nations comme nations. Elles vivent comme si on était encore dans les horreurs du paganisme. Elles renient le Christ Jésus : elles n'en veulent plus ni à la naissance, ni à l'aurore de l'adolescence, ni au moment où dans les familles se fondent de nouveaux foyers, ni à la mort, ni après le trépas. Un formidable cri de révolte, précurseur des plus affreux châtiments, retentit : « Nous ne voulons plus que le Christ règne sur nous ! *Nolumus hunc regnare super nos.* » (Luc, xix, 14). C'est une insurrection générale ! Oh si nous avons la foi, si nous aimons le bon Dieu, si nous nous aimons nous-mêmes, si nous aimons nos frères, notre patrie et l'Eglise, comme nous devons sentir que notre amour pour notre Seigneur et Maître doit revêtir le caractère de la réparation ! Aimons pour ceux qui n'aiment pas. Crions de toute la force de notre âme : « Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple ! *Parce, Domine, parce populo tuo !* » Pratiqons fidèlement, filialement, généreusement, l'amour divin, pour notre propre avantage, le bien de nos frères, et la gloire de Dieu. Faisons l'office de médiateurs ; arrêtons, comme Moïse, le bras vengeur de Dieu prêt à nous frapper !

Un jour, le Cœur de Jésus, blessé par l'ingratitude, disait à ses disciples : « *Numquid et vos vultis abire ?* Vous aussi voulez-vous m'abandonner ? » (Jo., vi, 68). Il nous adresse la même parole, surtout en cette solennité des Quarante-Heures. Répondons-lui, comme Pierre parlant au nom du collège apostolique : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Oh ! oui, plus N.-S. Jésus-Christ est blasphémé, outragé, abandonné, plus nous devons redoubler de fidélité à son égard, plus nous devons former la résolution énergique de lui être à tout jamais sa Garde d'honneur. Et si nous lui sommes fidèles, il ne se laissera pas vaincre en générosité. Ce qu'il disait à ses apôtres : « Vous êtes demeurés avec moi, par amour, dans les persécutions, les insultes, les opprobres que j'ai eu à subir ; en récompense je vous prépare un royaume, comme mon Père l'a fait pour moi ; vous mangerez et boirez à ma table dans les délices du paradis, où je règnerai ; vous serez assis sur des trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël ; vous participerez à ma gloire et à ma puissance » (Luc, xxii, 26-30), voilà la magnifique, l'inef-

fable récompense de l'amour fidèle. Puissiez-vous tous y participer, je le demande pour vous et pour moi à Jésus présent par amour pour nous dans l'adorable sacrement, à Jésus qui réclame pour son infinie dilection à notre égard un retour d'amour ! *Præbe, fili mi, cor tuum mihi.* Ainsi soit-il !

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Justice

I

SA NATURE ET SON EXCELLENCE

*Beati qui esuriunt et sitiunt
justitiam.*

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice.

Mes frères,

Saint Thomas a établi l'ordre des vertus cardinales. La raison étant notre bien propre, dit-il, la prudence, qui en est la perfection même, tient le premier rang parmi les vertus cardinales ; la justice, qui porte au dehors le bien de la raison, en le faisant régner dans toutes les choses humaines, vient après la prudence. Les deux autres vertus cardinales, la force et la tempérance, qui, pour conserver ce bien, mettent un frein aux passions, viennent en dernier lieu.

Je suis cet ordre indiqué par le Docteur angélique, et après vous avoir parlé de la prudence, je passe à la justice. Dans ce premier entretien, je vous dirai la nature de cette vertu et je vous en ferai remarquer la prééminence.

I

La justice peut être considérée comme une vertu *spéciale*, et alors elle consiste essentiellement à rendre à chacun ce qui lui est dû ; ou comme une vertu *générale*, et alors elle exprime la perfection de l'ordre moral et chrétien, elle s'identifie avec la sainteté.

La théologie distingue encore la justice *naturelle* et la justice *supernaturelle* ou chrétienne. La première n'est autre chose que l'honnêteté, la probité, telle que la comprennent les gens du monde ; la seconde est plus large, plus complète, elle comprend tous les devoirs que la nature et que la Religion nous imposent. Nous sommes chrétiens, et à ce titre nous ne pouvons nous contenter de la première : elle n'est pas suffisante, elle n'est qu'humaine ; nous devons pratiquer la seconde, qui est plus parfaite, parce qu'elle fixe tous les droits et règle tous les devoirs de l'ordre naturel comme de l'ordre surnaturel.

Les moralistes chrétiens s'accordent avec les sages antiques dans la définition de la justice. Ils disent que cette vertu est « la ferme et

persévérante volonté de rendre son droit à chacun. *Justitia est constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi.* »

Cette brève et concise définition appelle quelques commentaires qui vous donneront une notion plus explicite de la nature et de l'étendue de cette vertu.

La justice consiste dans la volonté de rendre à chacun ce qui lui est dû. Cette volonté doit être ferme et constante ; car, sous le nom de vertu, nous désignons non quelque acte passager, quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe, de permanent, c'est-à-dire une habitude formée. Une inclination pour le bien ne mérite le nom de vertu que quand elle est affermie dans le cœur, quand elle s'y est en quelque sorte enracinée. — Il faut en outre que cette volonté soit perpétuelle, qu'elle s'attache avec une vigueur soutenue à ce qui est juste, et ne se laisse ébranler ni par l'intérêt, ni par la menace, ni par aucune faiblesse humaine, qu'elle soit une résolution arrêtée et immuable de ne s'écarter jamais des maximes justement posées.

L'homme ne vit pas dans l'isolement ; et quand même il serait seul, la justice l'obligerait déjà à donner à son corps et à son âme la part légitime qui leur revient. Mais il n'est pas seul, il est en contact avec d'autres, et les relations qu'il entretient avec eux créent une réciprocité de droits et de devoirs. Il est membre tout à la fois de la société domestique, de la société civile et de la société religieuse ; et comme tel, il relève de la justice qui détermine ses droits et qui règle ses devoirs.

La famille a ses droits : les droits des parents vis-à-vis des enfants, les droits des enfants vis-à-vis des parents. La société civile, la patrie a ses droits : vous êtes tenus de lui payer l'impôt, de travailler à sa prospérité, à sa grandeur morale, de la servir avec désintéressement et de ne pas lui nuire par vos ambitions. La société religieuse, l'Eglise à laquelle vous appartenez, a ses droits : elle vous demande de recevoir docilement ses enseignements, d'observer ses lois.

Montons plus haut encore. Si la patrie d'en-bas a ses droits, la patrie d'en-haut a les siens : les saints, les anges, au-dessus d'eux Dieu en trois personnes, Dieu, l'Etre suprême, le monarque universel, le principe et la fin de toutes les créatures, ont des droits, le droit à notre vénération, le droit à notre culte.

Qu'est-ce que la justice ? C'est le respect de tous ces droits.

La justice exige que nous rendions à chacun ce qui lui est dû : *cuique suum*. A chacun, *cuique*. Voilà un mot laconique, mes frères, qui ouvre devant nous un vaste horizon : il renferme plus d'obligations que ne le ferait soupçonner ce modeste énoncé. *Cuique*, la justice ne néglige personne ; elle exerce son

empire sur tous et sur chacun ; elle veut qu'il soit rendu à chacun ce qui lui est dû : *cuique suum*.

Par le baptême, votre corps, marqué par l'onction sainte, est devenu le temple de Dieu : le respect lui est dû. Votre âme réclame la vérité et veut être parée de vertus : la vérité et la vertu lui sont dues.

Si vous êtes à la tête d'une famille, pourvoyez aux besoins matériels de vos enfants, rien de plus juste ; mais préoccupez-vous aussi de leur instruction et de leur éducation chrétienne : vous le devez. Enfants, obéissez à vos parents, révérez-les, servez-les, assistez-les : la piété filiale leur est due.

Il est dû quelque chose au riche et au pauvre, au maître et au serviteur, au patron et à l'ouvrier, aux supérieurs et aux inférieurs. On doit réparation à ceux qui ont été calomniés, restitution à ceux qui ont été volés. On doit aux vivants ; on doit aussi aux morts : on doit garder leur souvenir, prier pour eux, respecter leurs dernières volontés.

Qu'est-ce que la justice ? C'est le paiement intégral de toutes ces dettes.

II

Il me semble maintenant, mes frères, que vous avez une notion suffisante de cette vertu, et que déjà vous en soupçonnez la beauté et l'excellence. Ajoutons quelques considérations pour vous en convaincre.

Nous l'envisagerons successivement comme vertu spéciale et comme vertu générale, au sens que je vous ai indiqué en commençant.

1. Comme *vertu spéciale*, consistant à rendre à chacun ce qui lui est dû, les moralistes païens eux-mêmes en ont fait le plus splendide éloge. Cicéron dit, au traité *Des devoirs*, que c'est dans la justice qu'apparaît dans tout son éclat la splendeur de la vertu et par elle qu'un homme mérite vraiment d'être appelé bon : *justitia in qua virtutis splendor est maximus, ex qua viri boni nominantur*. Il l'appelle la maîtresse et la reine de toutes les vertus.

Meilleurs juges encore que les philosophes antiques, parce qu'éclairés d'une lumière surnaturelle, les écrivains sacrés l'ont exaltée à l'envi, en ont dit la supériorité indiscutable, les fruits merveilleux, les magnifiques récompenses.

Pour eux aussi, la justice est la reine des vertus morales. Elle est la condition essentielle de la paix, de l'ordre dans la famille, dans la société. La justice et la paix se tiennent dans un étroit embrassement : *justitia et pax osculatae sunt*. De quelque point de vue qu'on regarde l'homme, il n'y a point de paix pour lui sans la justice. Si donc vous aimez la paix, dit saint Augustin, commencez par aimer la justice, car ce sont deux amies in-

séparables. Bossuet, rappelant devant la Cour de Louis XIV ces paroles du grand Docteur y ajoute celles-ci : « Où la justice n'est pas reçue, il ne faut pas espérer que la paix y vienne : quand je nomme la justice, je nomme en même temps l'unique fondement du repos, le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, la sécurité dans le pays, la terre est en repos et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. »

C'est l'œuvre, la grande fonction de la justice d'assurer l'ordre et la paix dans la société, en réprimant les usurpations, en mettant fin aux querelles, aux divisions, aux procès. Supprimez-la, c'est le règne de l'arbitraire, de la force brutale, ce sont les droits les plus sacrés foulés aux pieds, c'est le vol, c'est le brigandage, c'est le désordre sous toutes ses formes.

Aussi l'auteur inspiré nous déclare que Dieu a une aversion profonde pour toute injustice, *aversatur omnem injustitiam*. Mais si le Seigneur abomine l'injustice, il aime et bénit celui qui pratique la justice : *qui sequitur justitiam, diligitur ab eo*, et Jésus-Christ dans l'Evangile proclame bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam*.

Ne vous apparaît-elle pas prééminente cette vertu dont la nécessité est si manifeste, dont les effets sont si salutaires et dont la récompense est si belle ?

2. Elle n'est pas moins excellente, si on la considère comme la perfection de l'ordre moral. Entendue dans ce sens, elle exprime, dit saint Thomas, la rectitude du cœur : *justitia exprimit rectitudinem cordis*. Elle est l'habitude de vouloir et de faire toute chose conformément à la règle ; c'est, dit Bossuet, cette justice qui établit l'ordre dans nos âmes, lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition, et que les lois divines et humaines y sont fidèlement observées. Cette justice, qui se confond avec la fidélité, est donc par elle-même une constante opposition au péché, et la préférence habituelle donnée au bien sur le mal.

Envisagée sous cet aspect, elle embrasse toutes les obligations de l'homme et du chrétien ; elle touche à tous les commandements, renferme et résume toutes les vertus naturelles et surnaturelles, et ne se distingue pas de la charité ou de ce que la théologie appelle l'état de grâce et l'amitié de Dieu. Elle est, pour emprunter le langage de saint Augustin, la noble passion qui fait considérer en toute chose le service de Dieu et assure par là-même le bon gouvernement de l'homme sur tout ce que Dieu lui a soumis.

Que dirai-je de plus ? La justice ainsi com-

prise n'est plus seulement une vertu particulière, c'est un ensemble de vertus qui constitue la perfection morale ; en d'autres termes, ce n'est pas autre chose que la sainteté.

C'est cette justice que Jésus-Christ nous commande de rechercher avant tout, parce qu'elle est le bien essentiel à la suite duquel les biens secondaires seront donnés par surcroît : *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.*

Aussi bien, le Christ n'est venu parmi nous, n'y a vécu, enseigné et souffert, il n'a institué ses sacrements et établi son Eglise, que pour faire régner cette justice qui est l'accomplissement de la volonté de Dieu en toutes choses, et l'unique moyen de notre sanctification.

Où, c'est une belle et éminente vertu que celle qui fait l'honnête homme, le vrai chrétien, le saint, et tous nos efforts doivent tendre à la pratiquer et à en faire la règle de notre vie.

*
**

David, célébrant la puissance, la sagesse, la gloire du Christ, lui adresse au Livre des Psaumes ces magnifiques paroles : « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi le Seigneur a répandu sur vous son onction. » Méritons pour nous ce témoignage : aimons la justice d'un amour ardent et passionné, haïssons l'iniquité d'une haine vigoureuse et perpétuelle. Pour soutenir les droits de la justice contre ceux qui les méconnaissent, pour assurer son triomphe, il nous en coûtera sans doute : il faudra se dévouer, lutter, affronter la colère des méchants. Mais ce sera notre honneur et notre gloire, car le Sauveur a proclamé bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : *Beati qui persecutionem patientur propter justitiam.* Ainsi soit-il !

II

LES OBLIGATIONS DE LA JUSTICE

Les droits de Dieu, de J.-C. et de l'Eglise

*Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari,
et quæ sunt Dei Deo.*

Rendez à César ce qui est à César,
et à Dieu ce qui est à Dieu.

(Luc, xx, 25).

Telle est, mes frères, la formule de la justice, tombée des lèvres mêmes de notre Maître adoré. A César ce qui revient à César, à Dieu ce qui lui appartient. D'où il suit que la justice ne consiste pas seulement à rendre aux hommes ce qui leur est dû : la limiter à cela, la restreindre à prescrire les devoirs de l'honnêteté naturelle, c'est la mutiler, c'est la décapiter. Au-dessus des hommes et des puissants de la terre, il y a l'Eglise, dont vous êtes les membres ; il y a Jésus-Christ, dont vous êtes les rachetés ; il y a Dieu, dont vous

êtes les créatures ; et la justice ne vous permet pas de les tenir à l'écart, de les exclure.

Je n'entends parler aujourd'hui que de droits ; on invoque à tout propos les droits de l'homme, les droits de la famille, les droits de l'Etat. Ces droits sont incontestables ; ils impliquent évidemment des devoirs corrélatifs, et celui qui les viole se rend coupable et mérite d'être flétri comme un malhonnête homme, comme un mauvais citoyen. Mais aussi il y a les droits de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, dont on parle moins, que l'on oublie souvent, je ne dis pas assez : que l'on discute, que l'on nie même.

Respecter ces droits, accomplir les devoirs qui en dérivent, c'est la première et la plus essentielle des obligations que la justice nous impose. J'y insisterai aujourd'hui, et nous en concluons qu'il ne suffit pas d'être simplement honnête, mais qu'il faut encore être chrétien.

I

« Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. *Reddite quæ sunt Dei Deo.* » Vous devez donc à Dieu quelque chose ! Que lui devez-vous ?

Quand un homme réclame un droit, on lui répond d'abord : « Vos titres, montrez vos titres ! Si vous avez des titres, vous les ferez voir, et justice vous sera rendue. » Or, mes frères, Dieu a des titres, et des titres indiscutables.

Le premier de tous, c'est son titre de *créateur*. Nous sommes son ouvrage, c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes ; c'est de lui que nous tenons le mouvement, l'être et la vie. Donc nous sommes sa propriété : pas une parcelle de notre corps, pas une goutte de notre sang, pas un rayon de notre intelligence, pas un battement de notre cœur qui ne soit à lui ; nous lui appartenons corps et âme. Quoi de plus juste alors que de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous et de lui rendre hommage par des actes d'adoration ? Si nous sommes son bien, il a le droit d'attendre de nous ce que le propriétaire attend des terres qui lui appartiennent : il peut exiger une redevance.

Dieu n'est pas seulement créateur, il est encore *bienfaiteur*. Sa Providence pourvoit à tous nos besoins et nous couvre d'une incessante sollicitude. Ses divines mains répandent sur nous avec abondance tous les biens : biens du corps, biens de l'âme, biens de la nature, biens de la grâce. Me demanderez-vous ce qu'à ce titre nous devons à Dieu ? Mais nous lui devons une perpétuelle reconnaissance. La reconnaissance est ici un devoir de justice qui s'impose à chacun de nous.

Maître, et *Maître souverain*, voici un autre titre de Dieu. « *Ego Dominus*, je suis le Maître, » dit-il, et il répète si souvent cette parole au Livre divin, qu'on pourrait croire que c'est

comme la signature apposée à ses commandements. « Moi, le Maître des puissants, *dominus dominantium* ; le Roi des rois, *rex regum*. » Il est le seul maître : *Tu solus Dominus*. Tous relèvent de son empire, et celui qui est pauvre et celui qui est riche, et celui qui est petit et celui qui est grand, et celui qui habite une chaumière et celui qui habite un palais, et celui qui est né de sang noble et celui qui sort des rangs du peuple ; en un mot, il est le maître de tous les âges et de toutes les conditions.

Les maîtres ont le droit de dire à leurs serveurs : « Vous êtes à mes ordres, vous me devez votre travail, votre temps ; vous me devez l'obéissance. » Puisque Dieu est notre Maître, nous sommes tenus à son service : c'est une dette de justice, et si nous en comprenons l'étendue, nous ne devons vivre, agir, parler que sous la dépendance de Dieu, n'user de nos pieds que pour aller où il veut, de nos mains que pour faire ce qu'il veut, de notre langue que pour dire ce qu'il veut, de notre esprit que pour penser à ce qu'il veut, de notre cœur que pour aimer ce qu'il veut, de notre santé, de nos forces, de notre temps que pour les employer à ce qu'il veut. En un mot, nous lui devons, parce qu'il est notre Maître, la soumission la plus absolue.

Mais nous l'appelons aussi et avec raison *notre père*. Le père de famille exige de ses enfants, comme un devoir impérieux et sacré, le respect, la docilité, l'amour. Dieu est un père plein de bonté dont nous sommes les fils : n'a-t-il point dès lors sur nous des droits analogues à ceux que les parents ont sur leurs enfants, et n'est-ce pas justice de l'honorer, de l'aimer ?

Les droits de Dieu à l'adoration, à la docilité, à la reconnaissance, à l'amour, sont ce qu'il y a de plus légitime, de plus indiscutable. Eh bien ! souffrez que je vous le demande maintenant et que je me le demande à moi-même : les respectons-nous ? Sommes-nous fidèles à acquitter notre dette envers lui ? De cette vie qu'il nous a donnée et qu'il nous conserve, combien lui consacrons-nous d'heures ? Quel usage faisons-nous des puissances de notre corps, des facultés de notre âme ? Les employons-nous à son service ? Et pouvons-nous affirmer que nous l'aimons comme il est digne d'être aimé ?

II

Jésus-Christ, maintenant, la justice ne nous impose-t-elle pas des obligations envers lui ? — D'abord, il a les mêmes droits que Dieu, dont il est le Fils coéternel, à nos adorations, à notre obéissance, à notre gratitude, à notre amour ; mais il possède en outre un titre qui rend ces devoirs encore plus impérieux.

Il est notre Sauveur, *Salvator noster*. Qu'est-ce à dire, mes frères ? C'est-à-dire qu'il nous

a relevés de la déchéance lamentable où nous avait précipités la faute originelle ; il nous a rachetés. Comment et à quel prix ? Par le supplice de la croix et au prix de son sang.

Pendant les guerres du moyen âge, les chevaliers chrétiens, emportés par leur ardeur belliqueuse sur les champs de bataille, se jetaient sur l'armée ennemie, faisaient des prodiges de bravoure, jusqu'à ce qu'épuisés, blessés, ils tombassent au pouvoir du vainqueur. Ils étaient retenus prisonniers, tant qu'on n'avait pas fourni une rançon proportionnée à la dignité et au mérite du captif. Saint Louis, dans une expédition malheureuse, avait été obligé de se livrer avec ses soldats. Il s'agissait de négocier sa mise en liberté, et les Sarrasins exigeaient naturellement une forte rançon. « Je donnerai tout ce que vous demandez, dit saint Louis, pour racheter l'armée ; mais un roi de France ne se rachète pas avec de l'or. »

Jésus-Christ, mes frères, estima que le roi déchu de la création ne devait pas être racheté au prix de l'or, et il poussa le dévouement jusqu'à l'extrême limite ; il offrit à Dieu le sang de ses veines comme rançon de notre délivrance. Pour commencer le grand ouvrage de notre rédemption, notre adoré Sauveur avait déjà offert les abaissements, la pauvreté de sa crèche, les mérites de sa vie cachée, les travaux et les fatigues de son apostolat. Il avait apporté du ciel à l'homme la vérité et la grâce : la vérité, qu'il distribuait dans ses enseignements, pour éclairer son esprit ; la grâce, qu'il attachait à ses sacrements, pour fortifier sa volonté. Il avait même trouvé le secret de se donner tout entier, corps et âme, sous les apparences du pain et du vin. Il acheva l'œuvre de notre rédemption par l'effusion de son sang entre les bras de la croix.

Qui n'admirerait la générosité, le dévouement de notre cher Sauveur, sacrifiant librement sa vie, et ne reculant pas devant les horreurs du supplice, pour nous racheter ?

L'admiration, mes frères, nous devons plus que cela à notre Rédempteur ; nous lui devons encore une *reconnaissance infinie*, car c'est pour nous et pour chacun de nous qu'il a versé son sang. Nous n'y pensons pas assez. Un accusé comparait devant une cour d'assises. Son crime est avéré, et malgré les efforts éloquentes de son avocat, il est condamné à mort. Il sollicite une commutation de peine ; elle lui est refusée. Le voilà enfermé dans sa triste cellule, attendant, le désespoir au cœur, le fatal moment. Son sommeil est troublé par de sombres visions ; il s'éveille avec des frissons dans les membres, avec une sueur froide sur le visage. Chaque fois qu'un gardien ouvre la porte de sa cellule, il pâlit, croyant qu'on vient lui annoncer que l'heure est venue de subir sa peine.

Mais supposons qu'aux premières lueurs du

jour fixé pour son exécution, un magistrat viennois et lui dit : « Vous deviez mourir ce matin, l'échafaud est dressé ; mais un homme s'est présenté demandant à être guillotiné à votre place, à la condition que vous serez rendu à la liberté. La justice a accepté cette substitution : maintenant, allez, vous êtes libre, et cet homme va subir la peine de vos forfaits. » A cette nouvelle, vous figurez-vous l'étonnement du pauvre condamné et les sentiments qui se pressent dans son cœur ! Oh ! il serait bien misérable, s'il ne gardait aucun souvenir d'affection et de reconnaissance pour l'homme dévoué qui l'a arraché à une mort imminente et honteuse ! Non, il ne sera pas insensible à ce point, et il ne passera pas un seul jour sans répéter avec attendrissement le nom de son libérateur.

Eh bien ! mes frères, nous étions dans la situation de cet infortuné. Nous étions, par suite du péché, des condamnés à la mort éternelle ; mais voici que Jésus-Christ, ému de pitié, s'offre à mourir pour nous et donne son sang pour prix de notre rédemption. Ne serions-nous pas dignes de toutes les flétrissures, si nous ne savions pas gré à notre divin Sauveur de ce qu'il a fait, si nous ne lui témoignions ni amour ni reconnaissance, et si nous n'étions pas décidés à nous attacher à lui, et à le servir jusqu'à la dernière minute de notre vie ?

D'ailleurs, nous l'avons promis solennellement dans un jour qui ne s'oublie pas ; nous avons fait le serment de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. C'était notre parole d'honneur. Y avons-nous été aussi fidèles que ce maréchal de France dont je veux vous rappeler un bel exemple et une belle parole ? Ce maréchal avait juré de ne plus retomber dans un péché, dont il venait de faire l'aveu pénétré d'un sincère repentir. Quelque temps après son confesseur crut devoir l'interroger et lui demander s'il n'avait point commis la faute dont il avait obtenu un premier pardon. « Mais, mon père, répondit ce ferme et vaillant chrétien, je vous avais promis et à Dieu de ne plus le faire ! Je ne manque pas à ma parole ! »

III

La justice, qui nous dicte nos devoirs envers Jésus-Christ, ne nous laisse pas ignorer nos obligations vis-à-vis de l'Eglise.

Nous appartenons à l'Eglise par le fait de notre baptême et de notre éducation chrétienne, et notre incorporation à cette société des âmes nous impose des devoirs qu'il serait injuste de négliger.

Qu'est-ce que l'Eglise ? C'est l'Incarnation prolongée à travers les siècles ; c'est Jésus-Christ vivant, parlant, agissant dans le monde par l'organe de ses mandataires. Vous savez l'origine de cette divine institution. Douze hommes étaient là, devant celui qui s'appelle

le Fils de Dieu et qui possède tout pouvoir. Il dit à ces hommes : « Allez, prêchez, baptisez, enseignez, pardonnez ; je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. La puissance que j'ai reçue de mon Père, je vous la donne ; mon autorité, je vous en constitue les dépositaires. Vous serez, dans le monde, mes ambassadeurs, mes plénipotentiaires. Parlez, et que personne ne méprise vos ordres, car je prends pour moi les injures qui vous seront faites, comme les déférences dont on vous honorera. Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprisera, me méprisera. »

Que résulte-t-il, mes frères, de cette identification de Jésus-Christ avec ses apôtres, avec les Pontifes et les Evêques qui leur succéderont pour présider au gouvernement de l'Eglise ?

1. Il en résulte d'abord que nous devons un profond respect à nos chefs spirituels, parce qu'ils sont les représentants de Dieu sur la terre, les délégués du Christ, ses organes accrédités pour nous instruire, ses intermédiaires pour nous diriger dans les voies du salut, les dépositaires de son autorité pour nous gouverner. Quoi de mieux justifié que ce respect, si l'on envisage ainsi l'Eglise, si on la considère comme une institution divine, chargée de continuer l'œuvre du Christ sauveur et de nous conduire à nos immortelles destinées ?

Il nous est douloureux de constater que ce respect si légitime va diminuant tous les jours. Sans parler de ces insulteurs qui croient spirituel de prononcer d'injurieuses paroles contre l'Eglise, combien d'indifférents autour de nous qui la regardent comme une institution vulgaire et qui prennent envers elle de grands airs et de libres allures ! Et combien aussi de chrétiens qui se permettent des appréciations légères, des critiques malveillantes, des jugements peu réservés, qui soumettent à leur contrôle la parole du Pape et des Evêques ! Le chrétien qui a le respect de l'Eglise ne songe pas à juger, à critiquer ses actes : il s'incline religieusement devant ses ordres et ses directions.

2. Je nomme une autre obligation imposée par la justice envers l'Eglise : l'obéissance. — Il faut obéir à l'Eglise, pourquoi ? Mais c'est parce qu'elle a le droit de commander et que Jésus-Christ veut qu'on lui obéisse. Elle a le droit de commander, puisqu'elle a été divinement investie de ce pouvoir. « Comme mon Père m'a envoyé, dit le Sauveur à ses apôtres, je vous envoie : *sicut misit me Pater, et ego mitto vos*. Celui qui vous écoute, m'écoute : *qui vos audit, me audit*. Celui qui refuse de vous écouter, sera regardé comme un païen et un publicain. » Voilà des paroles, mes frères, qui nous révèlent dans la désobéissance à l'Eglise un caractère spécial de gravité. Le mépris de l'Eglise retombe sur son divin Fon-

dateur : la révolte contre l'Eglise devient une révolte contre Jésus-Christ.

Gardez-vous donc bien de désobéir à l'Eglise !

Les lois dont son code est composé peuvent se diviser en deux classes : celles qui règlent les croyances et celles qui régissent les mœurs. Elle dit au chrétien : « Voici la somme des vérités dont le dépôt m'a été confié : je ne les ai point amoindries et je n'y ai rien ajouté ; elles sont aujourd'hui ce qu'elles ont été en tout temps. Puissance m'a été donnée de les proclamer, de les interpréter, et il n'y a pas de salut pour ceux qui refusent d'y croire. » Tel est le langage de l'Eglise. Le chrétien doit y répondre par une adhésion entière aux vérités qui lui sont proposées. Ce n'est pas assez ; il doit se soumettre à toutes ses prescriptions relatives au culte de Dieu, à la morale, et à la sanctification de notre vie.

La société civile, pour faire respecter les lois qu'elle a édictées, a des policiers pour rechercher les malfaiteurs, des gendarmes pour les arrêter, des magistrats pour les juger, des prisons pour les incarcérer. L'Eglise, elle, n'a point de glaive pour appuyer ses ordres et punir les résistances ; elle n'a que ses exhortations et ses prières ; toute son autorité est dans la persuasion. Mais c'est l'honneur et le mérite du chrétien de lui obéir spontanément et librement.

3. Elle a droit à l'obéissance ; elle a droit encore à l'amour, et la seule raison que je veuille en donner, c'est qu'elle est une insigne bienfaitrice, c'est qu'elle est vraiment pour nous une mère vigilante et dévouée : *Sancta Mater Ecclesia*.

N'est-ce pas elle en effet qui nous prend au berceau et qui nous suit pas à pas, à travers les vicissitudes de notre existence, jusqu'à la tombe ? C'est elle qui dès les premiers jours a marqué nos fronts du signe de la croix et nous a donné au baptême un nom qui nous rattache à la famille des saints ; c'est elle qui nous a instruits et nous a révélé nos immortelles destinées ; c'est elle qui a cultivé dans nos jeunes cœurs le germe de toutes les vertus ; c'est elle qui nous a armés d'une force divine pour lutter contre les passions déchainées. C'est elle qui appelle la bénédiction et la protection du ciel sur l'union des époux, qui charme et réjouit le foyer domestique en y faisant régner la paix, avec l'amour du travail et le dévouement, avec le respect mutuel et la piété filiale. C'est elle qui nous fortifie contre les tristesses et les découragements de l'adversité, nous console dans les épreuves, tempère l'amertume de nos deuils en priant avec nous, et veille comme une mère sur la cendre de nos proches. C'est elle enfin qui vient s'asseoir au chevet de notre agonie, nous munit des derniers sacrements, et nous montre, avant que nos yeux soient fermés, le ciel, notre patrie.

Songez à tout cela, mes frères, et dites-moi s'il n'est pas juste que nous aimions l'Eglise d'un amour pénétré de reconnaissance ?

Je vous ai rappelé les droits de Dieu, de Jésus-Christ et de son Eglise. Ne les oubliez pas, mes frères, et placez-les toujours, dans votre estime et dans votre respect, au-dessus de tous les droits. Les païens eux-mêmes reconnaissaient que les devoirs envers Dieu sont une partie essentielle de la justice, et ils n'avaient que les principes et la lumière de la raison pour leur découvrir cette grande vérité ; mais les Pères et les Docteurs de l'Eglise, éclairés d'une lumière supérieure, ont mieux compris encore les droits de Dieu et nous pressent de lui rendre ce qui lui est dû. Vous les entendrez tous dans ces paroles de saint Bernard qui clôrent notre entretien : « Ce que vous êtes, ce que vous pouvez, vous le devez à celui qui vous a créés, qui vous a rachetés, qui vous a appelés. Si la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, vous devez rendre aux hommes ce qui leur appartient. Quant à Celui qui vous a créés, vous lui devez non seulement la justice, mais, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un grand nombre de justices, parce qu'il vous a comme accablés du poids de ses miséricordes, en vous créant, en vous rachetant, en vous prédestinant à la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

III

LES OBLIGATIONS DE LA JUSTICE

Envers le prochain en général

Justus Dominus et justitias dilexit.

Le Seigneur est juste et il aime la justice. (Ps., x, 8).

Mes frères,

Il fallait d'abord vous dire les obligations de la justice envers Dieu, car elles tiennent le premier rang : *Justitiæ pietas est prima in Deum*, dit saint Augustin, et il ajoute qu'il n'y a point de justice dans un homme qui ne sert pas Dieu ; et par là sont rappelés à l'ordre ceux qui confondent la justice avec la probité et qui soutiennent que l'homme juste, irréprochable, est l'honnête homme, qui mène sa vie et conduit ses affaires, sans violer les règles de la nature et des lois civiles, en dehors de Dieu. Que signifie donc pour eux cette parole évangélique : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu ? *Reddite quæ sunt Dei Deo*. » Ne dit-elle pas avec netteté que nous devons quelque chose à Dieu et qu'il ne nous est pas permis de le traiter comme un être imaginaire ?

Les droits de Dieu, de Jésus-Christ et de son Eglise sont incontestables ; je les ai expo-

sés dans notre précédent entretien. Mais après les droits de Dieu, il y a les droits du prochain. La justice qui détermine et protège les premiers, détermine aussi et protège les seconds.

Ce sont les obligations de la justice envers le prochain qui solliciteront aujourd'hui votre bienveillante attention.

Le prochain ! Sous ce mot, entendez les supérieurs, les parents, les enfants, les serviteurs, les pauvres. Nous verrons les devoirs que la justice nous prescrit envers eux, et en même temps nous nous demanderons, par manière d'examen, si nous y sommes bien fidèles.

Mais avant d'aborder les obligations que la justice nous prescrit à l'endroit des différentes classes de personnes que je viens d'énumérer, il est nécessaire d'indiquer celles qu'elle impose à tous et à chacun, indistinctement. Commençons par là.

A l'égard du prochain, en général ; la justice consiste à le traiter comme nous voudrions être traités nous-mêmes. « C'est là, nous dit Notre-Seigneur, la loi et les prophètes. *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis : hæc est enim lex, et prophetæ.* » (Mt., vii, 12).

Vous voulez qu'on respecte votre avoir, votre liberté, votre conscience, vos secrets, votre réputation. C'est votre droit. Mais immédiatement votre droit vous crée, à l'égard du prochain, des devoirs parallèles et vous oblige à respecter sa propriété, sa dignité, sa paix, son honneur.

Il y a des biens purement matériels ; il y en a d'autres, d'un ordre plus élevé, qui touchent à l'âme, à sa vie intellectuelle, morale et surnaturelle. Le prochain a des droits certains, indéniables, à ces différents biens.

I

Les *biens matériels* qu'il possède légitimement, soit qu'il les ait reçus par héritage ou par donation, ou qu'il les ait acquis par son travail personnel, il a le droit d'en jouir, d'en disposer, et il n'est pas permis à autrui de les lui ravir, de quelque manière que ce soit. Son droit est consacré par toutes les lois naturelles, divines et humaines. Il a été reconnu et respecté dans tous les temps, chez tous les peuples. Dieu le proclame et défend de le violer, et l'apôtre saint Paul déclare que les voleurs et les ravisseurs du bien d'autrui seront exclus du royaume des cieux.

Je ne crois pas qu'il y ait parmi vous, mes frères, des personnes qui attentent sans vergogne à la propriété d'autrui ; mais dans les transactions, dans le commerce, dans les jeux, dans les industries, n'y a-t-il pas quelquefois des ruses, des mensonges, des secrets, des délicatesses, qui ne peuvent être portées au

tribunal des hommes, mais que la conscience réproouve et que Dieu condamnera un jour ?

II

Il y a d'autres biens que les biens matériels ; il y a la *réputation*. Or, le prochain a un droit sacré à l'inviolabilité de sa réputation.

Dieu, qui n'a pas départi à tous également les biens de la fortune, de la santé, de l'esprit, a donné à tous des droits égaux au bien de l'honneur, à cette estime publique que nous concilie la probité de notre conduite. Ici, du moins, l'égalité est possible, et le pauvre, si sa vie est honorable, peut dire avec autant de fierté que le riche : « Ma parole d'honneur ! »

Et c'est quelque chose, certes, que l'honneur, le bon renom, l'honorabilité, l'estime générale fondée sur la noblesse du cœur, sur l'élévation des sentiments, sur la dignité de la vie. C'est le premier des biens, parce qu'il est comme l'éclat et le rejaillissement de la vertu.

La fortune, c'est un bien ; la santé, c'est un bien ; la vie, c'est un bien ; mais ce qui vaut mieux que la fortune, ce qui vaut mieux que la santé, ce qui vaut mieux que la vie, c'est l'honneur d'une réputation sans tache. Nous devons en croire la parole divine qui nous recommande d'« avoir souci de notre réputation, parce qu'elle est préférable à mille trésors. »

Sur ce point, le monde est du même avis que le Livre sacré. Tous les hommes, à quelque condition qu'ils appartiennent, sont sensibles à l'honneur. Si vous demandez à un père de famille quel est le bien qu'il désire avant tout léguer à ses enfants, il vous répondra : « L'honneur ! C'est le premier de tous les biens. » Aussi François I^{er} pouvait se consoler d'avoir perdu une bataille, en songeant qu'il n'avait pas perdu l'honneur.

Et maintenant, ce bien de l'honneur, si précieux, d'un ordre si élevé, appartient au prochain en toute justice. C'est une propriété, un héritage de famille, légitimement possédé : ses parents le lui ont transmis, après l'avoir conquis par une vie marquée au coin de l'honnêteté, de la vertu. C'est donc à lui, et il a le droit imprescriptible de le garder avec un soin jaloux, de vouloir qu'on le respecte, qu'on n'y touche pas, afin qu'il puisse le laisser intact à ceux qui viendront après lui.

Eh bien ! mes frères, vous connaissez par leur nom, et peut-être aussi par l'usage que vous en avez fait, les armes avec lesquelles on attaque le droit du prochain à sa réputation ; je veux dire la *calomnie* et la *médiosance*.

Que fait le calomniateur, le médiosant, qui, sans scrupule, sans réserve, jette à tous les

échos des paroles malveillantes, des accusations imméritées ? Il viole ouvertement ce droit sacré ; il commet une injustice criante ; il prend le bien d'autrui. C'est un voleur, oui, c'est un voleur, et je ne retire pas le mot.

Vous entendez des hommes qui vous disent avec un certain orgueil : « Je n'ai ni tué ni volé. » Ils n'ont pas tué ? Passons. Ils n'ont pas volé ? Est-ce bien sûr ? Ils n'ont pas volé d'argent ; cela peut être vrai ; mais la réputation du prochain, n'y ont-ils jamais touché ? Et s'ils la lui ont ravie par d'odieux mensonges, est-ce que ce n'est pas là un vol plus grave que celui qui consiste à dérober quelques pièces de monnaie ? Cependant, par une inqualifiable aberration, des hommes qui ne se pardonneraient pas d'avoir pris à leur prochain une petite somme d'argent, se permettent, sans qu'il leur vienne à l'esprit la pensée de se les reprocher, les calomnies les plus infâmes, les médisances les plus graves.

Voler quelques centimes serait à leurs yeux une indécatesse, presque une honte ; mais voler au prochain autre chose que des espèces sonnantes, lui voler son honneur, l'honneur de sa femme et de ses enfants, ce n'est qu'une bagatelle, ce n'est rien !... Non, ne venez plus me parler de votre probité ! Ne venez plus me dire que vous êtes parfaitement honnête et que toujours vous avez respecté le bien d'autrui ! Est-ce que l'argent est le seul bien qui soit au monde ? Vous n'avez pas mis la main dans la poche de votre prochain ! Soit ; mais sa réputation, vous la lui avez enlevée par vos accusations calomnieuses ; mais son honneur, vous le lui avez ravi. Dites pour votre justification tout ce que vous voudrez ; il restera vrai que vous avez violé un droit sacré, et commis une flagrante injustice.

III

J'ai insisté plus que je ne pensais sur les graves préjudices causés à la réputation du prochain par la calomnie et la médisance ; mais je ne le regretterai pas si les considérations que j'ai faites vous en inspirent l'horreur.

Je continue, et j'arrive à une autre idée.

Au-dessus de l'honneur, qui est un bien précieux, j'en conviens, il y a les biens qui constituent la *vie surnaturelle* et qui sont la propriété, la richesse du chrétien. Tout homme baptisé, tout chrétien a droit au respect de sa foi et de sa vertu.

1. La foi est un bien inestimable, car elle orne son esprit des connaissances indispensables ; elle lui procure la paix, le bonheur dans la possession certaine de la vérité. Le croyant est affranchi du doute, de l'incertitude, qui est une souffrance, un tourment pour l'intelligence ; il possède la vérité ; il sait à quoi s'en tenir sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur l'Eglise ; il sait son origine, sa nature, sa des-

tinée ; il sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, et le but qu'il doit poursuivre ; il sait la création et la chute de l'homme, le mystère d'un Dieu incarné pour le relever de ses abaissements ; il a des notions lumineuses sur la conscience, le devoir, sur le bien, le mal, sur la vie et la mort, sur l'immortalité, la récompense et le châtement, sur le Paradis et l'enfer. En un mot, il a, sur toutes les questions importantes, sur tous les émouvants problèmes qui se posent devant l'intelligence, des solutions claires, des affirmations pleines de certitude.

N'est-ce pas, je vous le demande, un bien inappréciable que la possession de ces vérités essentielles ? Quelle sécurité, quelle paix, quelle confiance elle met dans l'âme !

D'ailleurs, que la foi soit un bien d'un grand prix, peut-on en douter quand on lit dans l'Evangile que sans elle il est impossible de plaire à Dieu, *sine fide impossibile est placere Deo* ; qu'elle est la condition essentielle du salut, puisque celui qui croit sera sauvé, et que celui qui ne croit pas sera condamné : *qui crediderit, salvus erit, qui vero non crediderit, condemnabitur* ?

Or, mes frères, le prochain a droit qu'on respecte sa foi, qu'on ne lui ravisse pas ses croyances, qu'on ne lui enlève pas la paix, les joies, les consolations qu'il y trouve.

Oh ! qu'ils sont coupables, ceux qui par des propos impies altèrent ou détruisent la foi, qui glissent dans les âmes le doute, l'incertitude, qui substituent à la vérité le mensonge, l'erreur, et qui compromettent ainsi, peut-être d'une façon irrémédiable, le salut de leurs frères !

2. Le prochain a droit au respect de sa vertu. Les dons que Dieu lui a faits dans le baptême, les grâces dont il l'a enrichi, la foi, l'espérance, la charité, les dispositions vertueuses qu'il lui a communiquées, l'innocence, la pureté de l'âme, tout cela est un bien incomparable. C'est ce qui constitue la vie surnaturelle. Or, si la justice nous interdit de nuire à la vie physique du prochain, elle nous défend plus impérieusement encore d'attenter à sa vie surnaturelle, parce que de celle-ci dépend non seulement le bonheur de la vie présente, mais encore le bonheur de la vie future.

Je signalais tout à l'heure le crime de ceux qui travaillent à détruire les croyances. Ils ne sont pas moins coupables ceux qui, par des paroles licencieuses, par des sollicitations au mal, portent atteinte à la moralité, à la vertu de leurs frères et cherchent à les pervertir. Et c'est ici le grand scandale de notre temps. Aujourd'hui, on semble ne plus savoir ce que c'est que la dignité, la réserve, le respect de l'innocence. On parle de tout avec une étrange liberté ; on tient des propos hideux, qui devraient faire monter le rouge au front. Savez-

vous ce que vous faites en parlant ainsi ? Vous attisez les passions, vous suscitez de mauvaises pensées, vous provoquez des impressions dangereuses, vous tendez des pièges à la vertu et vous conspirez sa ruine.

Vous avez un livre immoral, où le vice prend la couleur et les charmes de la vertu, un livre où les passions sont palpitantes, un livre pernicieux à tous égards ; vous le savez, car vous l'avez lu. Ce livre n'a droit qu'aux honneurs du feu ; mais vous le passez à une personne ingénue, qui n'a pas idée des vices qui déshonorent ce livre, et voilà qu'il devient pour elle une incitation au mal et une source de tentations. Eh bien ! je dis que vous venez d'attenter à la vie surnaturelle, à l'innocence, à la pureté, à l'âme de votre prochain, et que vous avez grièvement offensé la justice qui vous faisait un devoir de respecter sa vertu.

Que ceux qui ne s'observent pas assez, qui manquent de réserve, de mesure, de circonspection dans leur langage, réfléchissent à une parole très grave de Notre-Seigneur, qui mettra fin à cette instruction. Vous vous rappelez cette scène décrite par l'évangéliste. Jésus avait devant lui des enfants, c'est-à-dire la candeur, la simplicité, l'innocence, et aux disciples qui l'entouraient il recommanda de ne point les scandaliser. « Si, ajouta-t-il, vous veniez à en scandaliser un, un seul, *unum de pusillis*, il vaudrait mieux pour vous être précipité dans les profondeurs de la mer. »

Que cette menace, mes frères, vous détourne à jamais de malédifier le prochain, de le porter au mal, et de scandaliser la jeunesse ! Ainsi soit-il.

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

III

« SANCTIFICETUR NOMEN TUUM »

Une préface, sept demandes, et une conclusion, voilà, s'il vous en souvient, mes très ch. fr., voilà ce que nous vous avons fait remarquer dans l'Oraison dominicale. Il me semble vous avoir suffisamment développé le sens des paroles qui servent comme de préambule à cette admirable prière. Il n'est personne, parmi ceux qui m'ont entendu, qui ne comprenne maintenant ce que veut dire chacun de ces mots : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*. C'est pourquoi, sans m'y arrêter davantage, je passe, sur-le-champ, à l'explication de ceux qui suivent immédiatement, et qui forment la première des sept demandes que notre divin Sauveur veut que nous adressions à notre Père céleste.

Que demandons-nous donc à Dieu, quand nous lui disons : *Que votre nom soit sanctifié* ? Nous lui demandons qu'il soit connu, honoré et servi par tous les hommes, et surtout par nous-mêmes.

La religion, d'accord avec la raison, veut que, dans les demandes que nous adressons au Seigneur, nous gardions un certain ordre. Il est des choses qui doivent passer avant d'autres. Personne n'en doute, personne ne le conteste. Ainsi tout le monde conçoit que nos premiers hommages doivent être pour Dieu. Et n'est-ce pas là ce que Notre-Seigneur nous a lui-même enseigné, en nous faisant demander, avant tout, que, d'une extrémité de la terre à l'autre, l'on rende au Créateur le culte le plus religieux, le plus pur et le plus saint ; que tout l'univers s'applique à le connaître, à l'aimer et à le glorifier ?

Tel est, ô mon Dieu, le désir le plus vif et le plus affectueux de votre serviteur. Mais, en vous l'exprimant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerez point, j'ose ajouter que je voudrais, s'il était possible, vous aimer et vous glorifier moi seul autant que toutes vos créatures, autant que tous les esprits bienheureux et toutes les âmes justes ensemble. Que dis-je, Seigneur ? Ce ne sont là que des souhaits, toujours bons sans doute, puisque vous en êtes le principe, l'objet et la fin ; mais, au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues et indéterminés, ce que je dois surtout vous demander, et ce que je vous demande très instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition et mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état ; c'est que, sur cela, je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique et aux effets ; c'est que, par l'innocence de mon cœur, par la ferveur de ma piété, par la sainteté de mes œuvres, par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges et je vous rende, jusqu'à la mort, un hommage perpétuel.

Vous partagez tous, mes frères, j'en suis persuadé, les sentiments de votre pasteur. Il n'est personne, dans cet auditoire, qui ne s'écrie comme autrefois le prophète, dans la ferveur de son zèle : « Que toute la terre loue le Seigneur ! que toutes les nations célèbrent à l'envi sa grandeur ! Le monde entier lui appartient : que tous les habitants du ciel et de la terre publient, à haute voix, sa puissance et sa gloire ! que tous les peuples, que toutes les nations proclament son saint nom ! que tous les êtres, chacun dans son langage, le bénissent, le glorifient et l'adorent ! »

Voilà, je n'en doute pas, les vœux que tous vous formez en ce moment ; et malheur à celui dont le cœur en formerait de contraires ! Il ne pourrait plus être regardé comme l'enfant de Dieu ; car ce qui intéresse le plus un en-

fant bien né, c'est la gloire et l'honneur de son père. Mais que nous servirait de souhaiter que le nom de Dieu soit sanctifié, si nous ne le sanctifions pas nous-mêmes, et si nous ne cherchions pas, par tous les moyens, à le faire sanctifier par les autres ? Si donc nous voulons entrer véritablement dans l'esprit de cette demande, conduisons-nous de telle sorte que l'on puisse dire aujourd'hui, comme du temps de Tertullien : — Il ne se commet, chez les chrétiens, ni fraudes, ni injustices ; il n'y a, parmi eux, ni traîtres, ni scélérats. S'il y a des chrétiens dans les prisons, ce n'est qu'à cause du nom qu'ils portent et de la doctrine qu'ils professent. Hors de là, que peut-on leur reprocher ? de quel crime pourrait-on les accuser ? S'ils s'assemblent, c'est uniquement pour invoquer et honorer le Seigneur ; et leurs prières, presque continuelles, sont accompagnées des exercices d'une sainte pénitence. Du reste, quel tort font-ils à personne ? Quelle charité, au contraire, n'exercent-ils pas envers tout le monde ? Qui pourrait les convaincre de transgresser la loi dans aucun point ?

Ah ! si l'on pouvait nous rendre un semblable témoignage, comme le saint nom de Dieu serait partout révérend et surexalté ! C'est pour cela que saint Paul recommandait si instamment aux fidèles de se montrer irrépréhensibles dans toute leur conduite, et de faire en sorte que les païens et les idolâtres ne trouvassent rien à censurer en eux ; persuadé qu'il était que rien ne relèverait davantage la foi du christianisme, et ne contribuerait plus à la répandre dans toutes les parties du monde. C'est pour cela que le même apôtre exhortait si fortement ceux qu'il convertissait à pratiquer le bien, non seulement devant Dieu, mais devant les hommes, afin que l'honneur en rejaillît sur la religion qui le leur inspirait et la rendît plus respectable. C'est pour cela que tous les Pères de l'Eglise se sont si soigneusement appliqués à entretenir, dans ceux qu'ils instruisaient, l'innocence et la pureté de la vie, et à n'y rien souffrir contre l'édification publique, ayant en vue, outre le salut de chaque particulier, l'avantage de tout le corps de la religion. C'est pour cela que toutes les nouvelles sectes, toutes les hérésies, ont toujours affecté un air de réforme et un extérieur de régularité, par où elles se sont insinuées dans les esprits et y ont fait de si tristes progrès. Aussi quand saint Augustin, parlant aux infidèles, voulait exalter la religion chrétienne et leur en donner une haute idée, il leur faisait considérer les chrétiens ; et voilà ce qui tant de fois a touché les plus grands ennemis de l'Evangile et ses plus cruels persécuteurs. Quand ils voyaient, parmi le troupeau de Jésus-Christ, tant d'équité et de droiture, tant de candeur et de bonne foi, tant de piété et de retenue, tant d'union et de charité, tant de force, de patience, de désintéressement,

tant de vertus, ils ne pouvaient refuser, à une religion qui formait de tels hommes, les éloges qui lui étaient dus et que leur arrachait comme malgré eux la vérité dont ils étaient témoins. Voilà par où l'ont honorée tous les saints, tant de saints ecclésiastiques, tant de saints religieux, tant de saints de tout état, de tout âge et de tout sexe. Nous avons la même foi, nous en avons reçu les mêmes avantages, nous en attendons les mêmes récompenses ; qui peut nous dispenser d'avoir pour elle le même zèle, et de lui procurer le même honneur ?

1. Je ne vous demande qu'une seule chose, m. t. ch. frères : c'est de vous rappeler souvent que c'est le désir de voir le saint nom de Dieu glorifié, qui a porté les apôtres à prêcher l'Evangile à tous les peuples de la terre, malgré les édits des empereurs et les menaces des tyrans, au mépris des supplices les plus cruels, de la prison, de la mort même, tous ayant terminé leurs jours par un glorieux martyre ; c'est de ne jamais oublier que c'est leur constance à venger le saint nom de Dieu des attaques de ses ennemis, qui a suscité, de la part du monde, de si horribles et de si continuelles persécutions aux Athanase, aux Chrysostome, et à tant d'autres saints personnages, dont toute la vie n'a été qu'une suite de prisons et d'exil, d'orages et de tempêtes ; c'est de vous souvenir toujours que c'est le désir de faire connaître le saint nom de Dieu aux nations assises dans les ténèbres et les ombres de la mort, qui a engagé depuis si longtemps tant de pieux missionnaires à quitter leur patrie, à traverser les mers, à courir mille dangers, pour passer dans des pays barbares, où ils ne devaient trouver que des obstacles et des contradictions, et où la seule récompense qu'ils avaient à attendre de leurs travaux était la faim, la soif, les mauvais traitements, la privation de leur liberté, et quelquefois la mort la plus ignominieuse et la plus atroce.

Voilà ce qui confondra éternellement une multitude de chrétiens ; voilà ce qui suffira pour réprouver l'indifférence criminelle où ils se retranchent, quand il s'agit de rendre à Dieu le témoignage qu'il exige ; voilà ce qui réfutera invinciblement la raison frivole par où ils s'efforcent maintenant de justifier leur silence ou d'excuser leur timidité en ce que j'appelle « le parti de Dieu ». Car qu'auront à répondre à Jésus-Christ, quand il leur remettra ces exemples héroïques sous les yeux, ces pères et mères qui, loin de porter leurs enfants à honorer Dieu, étouffent en eux, par leurs mauvais exemples, le respect pour la pratique de la religion ? Qu'auront également à lui répondre ces maîtres qui, au lieu d'inspirer à leurs domestiques l'amour de la vertu et le goût de la piété, les laissent croupir

dans l'oubli de leurs devoirs les plus essentiels ? Enfin qu'auront à lui répondre tant de misérables scandaleux qui, non contents d'être eux-mêmes vicieux, entraînent les autres dans le désordre, se plaisent, — et cela afin d'ébranler et de décourager ceux qui commencent à servir le Seigneur, — se plaisent à verser sur la vertu la honte et le mépris, qui ne sont dus qu'au vice, comme si un enfant devait jamais rougir de reconnaître et d'honorer son père ?

2. Si donc, m. t. c. f., nous avons à cœur notre salut, nous sanctifierons le nom de Dieu de la manière que je viens de vous le dire. Mais, de plus, nous travaillerons à le faire sanctifier par les autres, ne nous bornant point à évoquer souvent avec une tendre dévotion et à prononcer toujours avec un profond respect ce nom trois fois saint, mais ne souffrant jamais que ceux qui dépendent de nous l'outragent et le déshonorent. Ainsi, quelqu'utile que soit un domestique blasphemateur, on doit le renvoyer, s'il se montre incorrigible. Le garder chez soi, ce serait attirer sur sa maison les malédictions du ciel, et laisser à ses enfants un scandale qui ne pourrait que leur être bien funeste. Mais, je vous le demande, est-ce là ce que l'on a coutume de faire ? Quand les outrages que le saint nom de Dieu reçoit dans le monde nous ont-ils blessés personnellement nous-mêmes ? Quand la transgression de la loi du Seigneur, les insultes, les scandales, les dérèglements de son peuple, ont-ils abreuvé notre cœur de tristesse et d'amertume ? Arrive-t-il qu'un enfant ne travaille pas, comme il le devrait, à améliorer la fortune de ses parents, ou qu'il les déshonore de quelque autre manière, on en éprouve une vive douleur. Arrive-t-il qu'un serviteur néglige les intérêts de son maître, on ne lui ménage pas les réprimandes, on ne craint même pas de le mettre dehors. Mais qu'un enfant transgresse les commandements de Dieu ou de l'Eglise, on ne s'en met nullement en peine ; ou bien, qu'un domestique ne donne aucun signe de religion, on ne lui en fait aucune observation.

Jugez à présent, m. t. c. f., combien est grand le nombre de chrétiens qui, tous les jours, prononcent sans les comprendre ces paroles de l'Oraison dominicale : *Que votre nom soit sanctifié !* Comment nous-mêmes avons-nous sanctifié, par le passé, cet adorable nom ? Que chacun interroge ici sa conscience ; et il n'est personne qui n'y trouvera de quoi se confondre, vu les reproches qu'il en recevra. Que tous, par conséquent, gémissent sur leurs égarements ; et, profitant des lumières que le Seigneur vient de nous accorder, prenons les uns et les autres la ferme résolution de réciter dorénavant cette première demande avec de grands sentiments

de piété et un désir ardent de voir Dieu connu, honoré et servi par toutes les créatures, et surtout par nous-mêmes. Telle est la grâce qu'en finissant je prie le Seigneur de vouloir bien nous accorder, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

LE DEVOIR, L'HUMILITÉ¹

Le mystère que nous célébrons aujourd'hui est un mystère d'humilité, d'amour et de résignation. Marie et Joseph, portant un nouveau-né, entrent dans le temple de Jérusalem. Aucun cortège ne les accompagne, aucun prodige éclatant ne signale la cérémonie qu'ils accomplissent. C'est un rachat et une purification, dont la Sainte Famille s'acquitte à la manière des pauvres. Qui croirait qu'une destinée extraordinaire plane sur cet enfant ? Siméon le prend dans ses bras et chante en son honneur un admirable cantique, la prophétesse Anne le salue avec transport. Mais toute cette scène se passa dans un coin de l'immense vaisseau du temple et n'attira point l'attention publique. Jésus, Marie, Joseph rentrèrent tout de suite après dans leur obscurité, et le voile de la vie cachée s'étendit pour trente ans sur le Fils de Dieu fait homme. Quelle leçon pour notre orgueil, Mesdames !

Que Marie, par l'humilité de sa Purification, vous enseigne tout à la fois à *pratiquer le devoir* et à *cacher les dons du Seigneur*.

I

1. Était-elle obligée de se soumettre à une loi qui ne regardait que les mères ordinaires, à une loi qui rappelait le trouble et le péril attachés aux relations de l'homme et de la femme depuis la chute de nos ancêtres ? Qu'avait-elle à purifier, elle, l'Immaculée, le Miroir de justice que n'avait jamais terni l'ombre d'une mauvaise pensée, la Tour d'ivoire étrangère à toute souillure, le Lys incomparable dont la blanche corolle ravissait les regards des anges ? elle qui ne devait sa maternité qu'à sa qualité d'épouse de l'Esprit-Saint ? Que de raisons n'avait-elle pas de se croire dispensée d'une observance légale qui ne la concernait en rien !... Ces raisons, elle ne s'y arrête pas un instant. S'en prévaloir, ce serait marquer sa supériorité sur les autres femmes et divulguer le secret de sa grandeur. Elle ne dira rien, elle ne marchandera point avec le précepte ; et voilà la Reine du ciel et de la terre qui s'avance avec l'air d'une pauvre, pour accomplir sa purification et racheter son petit enfant, tout comme si elle

¹ Allocution aux mères chrétiennes.

l'avait mis au monde à la manière ordinaire, tout comme si elle ne portait pas dans ses bras le Verbe éternel et le législateur même dont elle observait le précepte.

2. Comparons notre conduite à celle-là, Mesdames. Marie pratique une loi qui n'était pas faite pour elle ; nous violons, nous, l'une après l'autre, toutes les lois qui sont faites pour nous, qui nous obligent strictement, qui ne sont point, comme le précepte de la purification, des observances passagères et destinées à disparaître, mais des prescriptions essentielles, écrites dans le livre de notre conscience par la main de Dieu même, que nous n'enfreignons point sans être punis par la blessure du remords, parce qu'elles résultent de notre condition d'êtres créés et touchent à la base de notre vie morale. Nous violons, souvent et chaque jour, des lois dont Dieu lui-même ne peut nous dispenser. Prenons l'un après l'autre tous ses commandements. Peut-il nous permettre de ne pas l'adorer, de ne pas l'aimer, de ne pas l'invoquer, de le prier mal et avec ennui ? Qui de vous oserait se flatter de ne pas pécher contre ce commandement, dans une mesure quelconque, et cela tous les jours ?... Dieu peut-il nous permettre de haïr le prochain, de le jalouser, de lui prendre sa réputation, d'exercer notre esprit à ses dépens et de le blesser pour rire ? Qui de nous passe une journée sans avoir au moins effleuré le prochain ?... Dieu ne peut jamais nous permettre le mensonge ; or, d'après l'Ecriture sainte, « toute créature humaine est menteuse » et il n'y a guère de conversation où la vérité ne reçoive quelque atteinte et ne soit contredite ou altérée... Que chacune de vous, Mesdames, achève cet examen de conscience et qu'elle apprenne de Marie la générosité et la fidélité au devoir.

II

1. Marie a pratiqué un devoir douteux pour ne pas attirer l'attention sur elle et pour cacher sa gloire à la faveur d'une observance légale qui la confondait avec les femmes ordinaires. N'arrive-t-il pas que nous manquons à des devoirs certains pour un motif tout opposé, c'est-à-dire pour nous mettre en évidence, pour cacher nos défauts et nous attirer la louange que Marie fuyait avec tant de soin ? Dissimuler sa supériorité, garder le secret sur sa gloire, sur ses avantages, sur ses qualités, et jeter le voile de la modestie sur toute son existence ; qui est-ce qui fait cela, Mesdames ? Est-ce que la fortune, est-ce que la beauté, est-ce que l'esprit ne s'étalent pas partout avec éclat, avec insolence, avec l'évidente préoccupation de forcer les hommages et d'éblouir ? Femmes mondaines, qui passez les trois quarts de votre vie à combiner des effets de toilette et de soirée ; vaniteuses, qui faites la roue du matin au soir et fatiguez vos

amis par le récit de vos succès prétendus ; hautaines, qui n'accordez vos saluts qu'à une imperceptible élite de privilégiées, en traitant le reste du genre humain comme une vile poussière ; riches, qui cachez avec tant de soins vos parents pauvres et n'y êtes jamais pour eux ; coquettes, qui rusez avec le calendrier et qui dissimulez, avec un art si profond et si puéril, la fuite de votre jeunesse, la neige de vos cheveux et les rides de votre figure ; allez à l'école de Marie et apprenez d'elle la simplicité qui évite les voies compliquées et tortueuses, la modestie qui redoute les hommages, l'humilité qui reconnaît le don de Dieu dans tout bien, toute supériorité, tout avantage que peuvent posséder les hommes, et qui en rapporte à Dieu seul tout le mérite et tout l'honneur.

2. Et comment arriverons-nous à ce détachement ? En vivant comme le saint vieillard Siméon, comme la prophétesse Anne, dans le recueillement, dans la préoccupation et l'attente des biens éternels. En prenant comme Siméon l'enfant Jésus dans nos bras, en nous pénétrant de ses charmes et en retirant notre cœur de tous les faux biens qui le trompent, pour le lui donner. Oh ! comme la connaissance de Jésus transfigure la vie, et qu'il est doux le cantique qui monte des profondeurs de l'âme bénie par sa présence et embrasée de son amour ! « *Nunc dimittis !* Maintenant que je tiens Jésus, je puis mourir à toute heure, à toute minute, sachant bien que de l'autre côté de la tombe, je retrouverai mon divin ami dans mon juge ! *Quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Mes yeux ont vu le Sauveur ! Il a pardonné mes péchés, il a jeté sur ma misère la pourpre de son sang ! Je sais en qui je crois, je sais en qui j'espère, je sais qui j'aime, et ni ma foi, ni mon espoir, ni mon amour ne seront trompés. *Lumen ad revelationem gentium* : c'est la lumière des nations, c'est l'éclatant et bienfaisant soleil qui est venu éclairer la route où nous marchions dans les ténèbres, et dont les rayons pénètrent jusque dans les recoins les plus sombres de cette vallée de larmes ! *Et gloriam plebis tue Israel* : il est venu pour nous soulever au-dessus de notre fange et nous entraîner à sa suite dans la gloire. »

O Jésus, puisse ma vie ressembler comme celle de Siméon à une longue prière et à un long soupir vers vous, et puisse mon dernier souffle s'exhaler dans un acte d'amour ardent pour vous ! *Amen.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 januarii 1911.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGUES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

Ami du Clergé du 2 février 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petit Carême aux hommes. — II. Demeurez dans la foi, 65.

Explication de l'Oraison dominicale. — IV. *Adveniat regnum tuum*, 68.

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — III. La sainte communion, 71.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA JUSTICE. — IV. Ses obligations (*suite*), 74. — LA FORCE. — I. Sa nature et sa beauté, 78.

PETIT CARÊME AUX HOMMES

— II —

DEMEUREZ DANS LA FOI

Mes frères,

Nous avons vu, dimanche dernier, que la vigilance chrétienne consiste à monter la garde autour de notre âme, pour qu'elle ne cède à aucune des tentations dont elle peut être l'objet. Nous avons vu que nous devons veiller à nous-mêmes, aux passions qui nous agitent et nous travaillent, que nous devons veiller aux hommes et aux choses de ce temps.

Aujourd'hui, mes frères, c'est une autre parole de saint Paul qui va nous occuper : « *State in fide*, demeurez dans la foi. » Déjà, à l'origine du christianisme, la foi était en butte à bien des attaques : attaques de la part des sophistes païens, attaques de la part des docteurs de la Synagogue, attaques de la part des Césars de Rome. C'est qu'en effet elle heurtait toutes les doctrines religieuses, toutes les mœurs sociales d'alors. Il en est toujours de même, et malgré la distance des siècles écoulés, elle rencontre parmi nous les mêmes persécutions, les mêmes haines, les mêmes violences. C'est pourquoi, si l'apôtre saint Paul recommandait avec tant d'instance, dans ses épîtres, aux chrétiens de Rome ou de Corinthe de demeurer dans la foi, j'ai le devoir de suivre son exemple, maintenant que l'impiété s'en prend à toutes nos croyances.

C'est ce que je vais faire dans cette instruction.

Après vous avoir dit quelque chose des difficultés de la foi, je vous montrerai à quoi elle sert, et vous indiquerai le moyen de la garder.

I

Il est certain, mes frères, que la foi, avec ses mystères, pour être acceptée, pour être mise en pratique, présente de sérieuses difficultés.

Pourquoi ces difficultés ? D'où viennent-

elles ? Mais elles viennent de deux côtés à la fois.

La foi, d'abord, a ses obscurités. Elle s'adresse à l'esprit, à l'esprit habitué à raisonner, à comparer, et qui veut à tout prix comprendre ce qu'il étudie, ce qui s'offre à son regard, à ses méditations. Et qu'est-ce qu'elle lui demande ? Elle lui demande d'accepter, de croire fermement des vérités qui sont au-dessus de la raison, des vérités qui viennent directement de Dieu, et qui concernent un monde supérieur, impénétrable, le monde surnaturel, fermé non seulement à tous les sens, mais encore à toutes les investigations rationnelles de l'homme.

Et la foi, en s'adressant à l'esprit, lui dit, sinon en propres termes, du moins d'une façon équivalente : — Tais-toi, humilie-toi, courbe-toi ; tu peux sans doute chercher à savoir si vraiment Dieu a parlé, si tu as des motifs de croire ; mais tu ne saurais faire davantage, aller plus loin ; et du moment que Dieu a parlé, quoi qu'il enseigne, quelque mystère qu'il révèle, comme les grands et incompréhensibles mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, de l'éternité des peines et des récompenses futures, il faut, tu dois lui répondre sans hésitation, en fermant les yeux, la seule parole qui soit digne de lui : *Credo, Domine ! Je crois, Seigneur, et j'adore !*

La foi a ses obscurités ; mais, mes frères, il y a quelque chose de plus, elle a ses exigences. Le paganisme, lui aussi, était plein d'obscurités, avec ce qu'il avait encore conservé des dogmes anciens et des révélations primitives. Mais du moins, — permettez-moi ce mot, car il n'y en a pas qui exprime mieux ma pensée et qui rende plus exactement la réalité des choses, — il lâchait la bride à toutes les passions humaines. Le paganisme, non seulement n'était pas exigeant, mais il favorisait et divinisait en quelque sorte tous les penchants de l'homme ; les païens pouvaient, tout à leur gré, tout à leur aise, goûter, savourer tous les plaisirs, toutes les voluptés d'ici-bas... Et la foi chrétienne s'y oppose ; elle nous soumet à Dieu tellement, d'une façon si étroite, que quoi qu'il demande et qu'il impose, il ne nous reste qu'à obéir ; si bien que le sacrifice d'Abraham, si dur que nous le trouvions, est devenu, depuis dix-neuf cents ans, une réalité dans l'Eglise.

Et en effet, je vous prie, qu'est-ce donc qui a conduit les martyrs sur les échafauds ? Mais c'est la foi. Qu'est-ce donc qui a enfermé les moines et les solitaires dans les sables des déserts, dans les silences et les austérités du cloître ? C'est la foi. Qu'est-ce donc qui a arraché au monde, à ses vanités, à ses joies,

à ses fêtes, les âmes vierges et pénitentes ? C'est la foi.

Et, mes frères, de nos jours, est-ce que la foi n'a pas les mêmes exigences ? Est-ce qu'elle ne répète pas, sans cesse, les paroles de l'Evangile qui s'adressent non plus à une élite, mais à tous les chrétiens : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le... Celui qui aime son père, sa mère, son épouse, ses enfants plus que moi, celui-là n'est pas digne de moi ! » Et si demain, pour rendre témoignage à Jésus-Christ, il fallait livrer notre tête et verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang, elle nous commanderait de le faire.

Du reste, l'Eglise aujourd'hui, dans notre pays, dépouillée, maltraitée, en butte à des vexations, à des violences qu'elle eût pu éviter par un mot, par une concession de son Chef, mais qu'elle supporte avec une admirable patience, un courage, une générosité, une grandeur d'âme qui étonnent jusqu'à ses ennemis eux-mêmes, l'Eglise, que fait-elle donc, sinon nous apprendre à quel point la foi est exigeante ?

Seulement, mes frères, il faut bien le dire, s'il est difficile de croire, si c'est un acte de vertu, rien n'est plus beau, plus grand, plus méritoire. N'accusons donc pas, ne laissons pas accuser devant nous les obscurités et les exigences de la foi. Au contraire, soyons-en fiers. Car s'il y a une page belle entre toutes dans nos saints Livres, c'est celle où saint Paul exalte les grands croyants de tous les temps : et les patriarches et les prophètes de l'ancienne Loi, et les apôtres, et les martyrs et les vierges de la Loi nouvelle. « Ah ! s'écrie-t-il, ils ont enduré d'effroyables tourments, mais tous, tous, ils sont morts dans la foi, *juxta fidem defuncti sunt*. Gloire à eux !... » (Hébr., xi, 13).

II

Je viens de vous dire les difficultés de la foi. Voyons maintenant pourquoi nous devons la garder.

Pourquoi ? mes frères. Parce que nous en avons besoin pour bien vivre et pour bien mourir.

1. J'appelle « bien vivre », non pas vivre dans l'aisance, le luxe et la possession des joies de la terre, mais vivre dans la pratique de tous les devoirs qui font l'homme honnête et vertueux.

Or, mes frères, vous le savez aussi bien que moi, là où il n'y a plus de foi, plus de croyances, est-ce qu'il y a là, je ne dis pas la vertu, la vertu qui se dévoue, qui se sacrifie, mais simplement l'honnêteté ?

Je ne voudrais pas triompher trop de tout ce que nous révèle notre état social d'aujourd'hui. Voyons : d'où viennent donc tant de crimes qui troublent la paix et compromettent

la sécurité publiques ? D'où viennent donc tant de suicides, qui sont presque toujours une lâcheté, une désertion devant le travail ou la souffrance ? D'où viennent donc, dans les familles, tant de désunions, tant de divorces qui couvrent de boue, hélas ! jusqu'aux pierres mêmes du foyer détruit, déshonoré ? D'où viennent donc tant d'attentats, dans la vie économique et industrielle de notre pays, qui aboutissent à des pillages, des incendies et des meurtres ? Oui, d'où tout cela vient-il ? — Mais cherchez donc qui sont ceux qui les commettent ! Est-ce que ce sont des catholiques demeurés fidèles à la foi ? Qu'il y en ait, de temps en temps, qui par un coup de folie ou de dépravation deviennent criminels, je ne le nie pas, et c'est un scandale qui nous afflige ; mais le plus souvent, est-ce que ce ne sont pas des jeunes gens, de tout jeunes gens de quinze ans, de dix-huit ans, à qui on a donné de l'instruction, mais point de religion ? Est-ce que ce ne sont pas des hommes, des femmes, qui depuis longtemps ont déserté l'Eglise et rompu avec toute pratique religieuse ? Notre époque, à ce point de vue, est singulièrement instructive, et en ce moment, avec les nouvelles générations sorties de nos écoles soi-disant neutres, mais en réalité incroyantes, pour ne rien dire de plus, nous sommes en train de montrer au monde qu'un peuple se perd en perdant la foi.

Et comment donc avons-nous besoin de la foi pour bien vivre ? Mais c'est que, d'une part, la foi nous enseigne ce que c'est que la vie. La vie, c'est-à-dire notre âme, notre esprit, notre cœur, nos membres mêmes, tout cela est un dépôt dont il faudra rendre compte un jour. La vie, c'est un acheminement vers un autre monde où il y a un tribunal et un juge ; vous avez fait le bien, vous serez récompensés ; vous avez fait le mal, vous serez châtiés.

Il y a aujourd'hui, sur les lèvres des impies, des ricanements, des railleries, quand l'Eglise parle d'un monde futur, des jugements de l'éternité, des joies du ciel et des feux de l'enfer. Eh bien ! pour moi, en dehors même de la question dogmatique, en dehors même de cette grande vérité qui a réuni le consentement unanime des peuples, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, je ne sais pas d'autre moyen de faire des gens honnêtes et vertueux. Tout ce qu'on a pu inventer à notre époque, sous un nom ou sous un autre, ne saurait aboutir qu'à une lamentable faillite.

D'autre part, mes frères, en même temps que la foi illumine notre vie, elle la rend bonne et sainte. C'est ce que proclamait si haut, d'un ton si assuré, l'apôtre saint Jean : « Nos victoires, nous les devons à la foi ; nos victoires sur le monde qui nous sollicite,

nos victoires sur nos passions qui nous entraînent. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* » (I Joan., v, 4).

Un jour, Mgr Mermillod interrogeait, dans une gare du Dauphiné, un mécanicien sur ses rudes fatigues ; et celui-ci lui répondit : « Si je ne croyais pas en Dieu, il y a des jours où je serais tenté de jeter le train dans un précipice ; mais j'y crois, et c'est ce qui me retient. »

Eh bien ! mes frères, il en est de même dans notre vie morale et religieuse. Nous sommes en présence du mal. Quels attraits parfois ! quelles séductions ! Est-ce que nous allons céder ? Est-ce que nous allons étendre la main et cueillir le fruit défendu : fruit de cupidité, d'orgueil et de volupté ? Cruel moment que celui-là ! Mais la foi élève la voix, et elle nous crie de toutes ses forces : « Tu ne feras pas cela, Dieu te voit ; c'est mal, tu te perdras ! »

Voici maintenant une vertu à pratiquer. Je vous laisse le choix : il n'y en a aucune qui ne demande des efforts, des sacrifices, des renoncements. La nature réclame, notre orgueil s'insurge, nos sens frémissent. Mais la foi intervient encore et elle nous dit : « Voyons, travaille, sacrifie-toi, pardonne, sois chaste ; il y a pour toi, plus tard, un poids éternel de gloire, *momentaneum et leve tribulationis nostræ æternum gloriæ pondus operatur.* » (II Cor., iv, 17). Et si nous l'écoutons, c'est le plus beau triomphe que nous puissions remporter.

2. Enfin, mes frères, nous avons besoin de la foi pour bien mourir. C'est une vérité trop claire, trop évidente ; elle est trop démontrée par les faits pour que j'insiste sur ce point.

Nous lisons dans nos Saints Livres que ceux-là sont bienheureux qui meurent dans le Seigneur : *Beati qui in Domino moriuntur.* (Apoc., xiv, 13). N'en doutez pas, c'est la foi qui donne un pareil bonheur. Je ne parle pas seulement des grands saints. Ah ! pour les saints, mourir, ce n'était pas mourir ; c'était passer de cette vie, pleine de misères, à une autre vie dont ils entrevoyaient déjà, dans une possession pleine et entière de Dieu, les joies et les ravissements éternels ; et on les entendait s'écrier, avec les accents du Roi prophète : « Mon âme déborde de joie et de bonheur, j'irai dans la maison de mon Dieu. *Lætatus sum... in domum Domini ibimus.* » Mais, mes frères, en dehors des grands saints, les humbles fidèles qui ont gardé la foi, eux aussi s'éteignent doucement. Ils meurent dans la paix, dans la sérénité d'une âme qui, comme le dit l'Eglise, a pu pécher, peut-être, même beaucoup, mais qui a toujours cru à Dieu, *semper tamen credidit*, et leur dernière parole est un « Au revoir ! » à leurs parents, à leurs amis. — « Nous nous retrouverons là-haut, » disent-ils ; ou bien encore, c'est sur leurs lèvres

expirantes cette parole d'un illustre médecin du siècle dernier : « Je meurs dans la foi de mes pères ; je vais bientôt revoir ceux que j'ai aimés sur la terre. »

Voilà donc à quoi sert la foi : à bien vivre et à bien mourir ; et si vous y demeurez, sans vous laisser ébranler jamais, non seulement votre vie sera pleine de mérites, mais votre mort sera pleine d'espérances.

III

Une dernière question, mes frères : Comment demeurer dans la foi ? J'y répondrai en quelques mots.

Parmi tous les moyens que je pourrais vous indiquer, il y en a un surtout auquel je m'attacherai. Vous appartenez à l'Eglise ; or, au sommet de l'Eglise, en tant que chef suprême et docteur des âmes, il y a le Pape.

Eh bien ! pour demeurer sûrement dans la foi, *écoutez le Pape et obéissez au Pape.*

Ecoutez le Pape. Car, en écoutant le Pape, c'est Jésus-Christ lui-même que vous écouterez, puisque c'est lui qui a remis entre ses mains le dépôt sacré de la révélation ; puisque c'est lui qui a fixé, pour ainsi dire, sur ses lèvres infaillibles les paroles de la vie éternelle.

J'entends dire depuis quelque temps, depuis la rupture du Concordat, depuis les tristes choses que vous connaissez bien et qui ont jeté un trouble si profond dans notre pays, j'entends dire, pour essayer de justifier des mesures qui révoltent la conscience publique : « Comment ! Ecouter le Pape ! Mais c'est un étranger ! »

Singulière, étonnante parole vraiment ! Le Pape, en tant que Pape, n'est un étranger nulle part. L'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle. Tous les catholiques, quelle que soit leur nationalité, ne forment qu'une grande et même famille. Rappelez-vous donc la belle et fière parole de saint Paul : « Il n'y a plus de païen ni de juif, de circoncis ni d'incirconcis, de grec ni de barbare, d'esclave ni de libre ; il n'y a plus que le Christ qui est en tous, *omnia, et in omnibus Christus.* » (Colos., iii, 11).

Oui, il n'y a plus que des chrétiens qui ont le regard et le cœur tournés vers le chef de la famille, et tous le saluent du seul nom qui lui convienne et l'appellent : *Le Saint Père !*

Ecoutez donc le Pape, quand il parle au nom de sa charge apostolique, quand par ses lettres, ses encycliques, il enseigne, proclame une vérité ou condamne une erreur. Ecoutez-le avec respect.

Et sachez lui obéir. Les vérités de la foi ne sont pas seulement des vérités théoriques, spéculatives, qui s'adressent à l'esprit ; ce sont aussi des vérités pratiques, des vérités qui

influent sur notre vie, c'est-à-dire sur nos jugements, nos paroles et nos actes.

Et qu'on ne vienne pas nous reprocher, en obéissant au Pape, d'abdiquer notre liberté. Car si nous sommes doués de liberté, c'est pour choisir le vrai et faire le bien, et le Pape ne nous enseigne rien qui ne soit vrai, il ne nous commande rien qui ne soit bon, pur, saint.

Ce n'est pas parmi nous, catholiques, qu'il y a des esclaves. Quand Gambetta s'écria un jour, à l'adresse de ses électeurs de Belleville : « Vils esclaves, j'irai vous chercher dans vos repaires, » il ne se trompait pas. Mais nous, nous ne sommes les esclaves de personne, pas plus les esclaves du Pape que de qui que ce soit. Ce n'est pas ainsi, du reste, qu'il nous traite. Vous avez entendu sa voix ; elle est pleine de tendresse et nous parle comme à des fils. Car il sait bien qu'il n'y a pour nous de vertu et de mérite que dans les actes de notre liberté, avec le concours et sous l'influx de la grâce divine.

Qu'on ne vienne pas non plus, en abusant d'une parole célèbre, nous jeter à la face, comme on l'a fait tant de fois, qu'en obéissant au Pape, nous ne sommes plus des hommes, que nous descendons au-dessous même des esclaves, et sommes réduits à l'état de cadavre, *perinde ac cadaver*.

Eh bien ! ce n'est pas parmi nous non plus qu'on trouve des cadavres. C'est parmi ceux qui trafiquent de ce qu'il y a de plus sacré pour un peu d'or, pour un bout de ruban, pour un triomphe d'orgueil ou une heure de débauche. C'est parmi ceux que dévore notre civilisation moderne égoïste et sensuelle : cadavres de joueurs ruinés, cadavres d'hommes, de femmes tués par l'alcool ou victimes de l'adultère, cadavres de jeunes gens, de jeunes filles empoisonnés par les mauvaises mœurs...

Mais nous, catholiques, — et c'est notre gloire qui compense, et bien au-delà, les injures dont on nous accable, — nous sommes vivants, bien vivants. En gardant la foi, en nous y attachant comme le navire qui a jeté l'ancre s'attache au rivage, nous vivons d'une vie surnaturelle et divine, nous vivons de la vie même de Dieu.

Donc, mes frères, écoutez le Pape, obéissez au Pape ; et viennent tous les orages, toutes les tempêtes que le monde soulève, rien ne troublera votre foi. Elle restera ferme, inébranlable, et vous réaliserez le vœu de saint Paul : *State in fide*. On aura beau vous mépriser, vous outrager même ; laissez dire. Il y a en vous une dignité, une grandeur qu'on ne saurait abaisser. Vous, catholiques, hommes et femmes de foi, je vous vois, je vous reconnais, je vous admire. Vous dominez tout le siècle, comme le chêne domine les ronces qui l'entourent et qui rampent à ses pieds, comme les pyramides dominent les sables du

désert... *State in fide*, demeurez dans la foi, c'est pour vous la vérité, l'honneur, la liberté la vie et le salut. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

IV

« ADVENIAT REGNUM TUUM »

Nous continuons, mes bien ch. fr., l'explication du *Pater*. Vous savez que cette sublime prière renferme sept demandes. La première : *Que votre nom soit sanctifié*, nous l'avons expliquée dimanche dernier. Aujourd'hui nous passons à la seconde : *Que votre règne arrive*.

Nous allons voir d'abord ce que nous demandons à Dieu par cette seconde demande ; puis nous verrons dans quel esprit nous devons la lui adresser, et ce que nous devons faire si nous voulons être exaucés. Écoutez-moi avec beaucoup d'attention.

**

D'abord, que demandons-nous à Dieu par ces paroles : *Que votre règne arrive* ? — Nous demandons à Dieu qu'il règne dans tous les cœurs par sa grâce, et qu'il nous fasse régner avec lui dans le ciel. Donc, vous le voyez, nous demandons ici deux choses au Seigneur : nous lui demandons 1^o qu'il règne sur nous ; 2^o qu'il nous fasse régner un jour avec lui.

1. Il n'est personne d'entre nous qui ne comprenne ce que veut dire *régner*. Régner, dans le sens strict et rigoureux, c'est être roi, et roi absolu ; c'est être maître, et seul maître ; c'est dominer avec une entière autorité ; c'est gouverner avec plein pouvoir ; c'est commander avec une parfaite indépendance. De là il suit que par ces paroles : *Que votre règne arrive*, nous ne demandons pas que Dieu possède un empire souverain sur toutes les créatures ; car, de même qu'il ne dépend pas de nous qu'il soit ou qu'il ne soit pas le Dieu de l'univers, de même aussi il ne dépend pas de nous qu'il soit ou ne soit pas le Seigneur et le Maître suprême. Qui ignore que Dieu règne nécessairement sur tout ce qui existe, en vertu de la souveraineté inséparable de son être, et qu'il ne serait plus Dieu, si quelque créature pouvait se soustraire à sa puissance ? Ainsi, lorsque nous demandons à Dieu que son règne arrive, nous voulons parler d'un autre règne ; car ne serait-il pas ridicule de demander l'accomplissement d'une chose qui existe ? ne serait-il pas absurde de souhaiter voir commencer ce qui, de sa nature, est éternel ? ne serait-ce pas le comble de la folie de désirer que ce qui est déjà établi, s'établisse ?

Mais quel est donc le règne dont il s'agit

ici ? Le règne dont il est question, m. t. c. f., c'est le *règne de la grâce*. La foi nous enseigne qu'il y a un règne de la grâce, auquel nous pouvons coopérer et que Dieu a fait dépendre de notre volonté. Et, afin de nous faire mieux comprendre encore ce que c'est que ce règne de la grâce, la foi nous enseigne qu'il y a un règne tout spirituel, où la grâce prévient une âme, et où l'âme prévenue et aidée par la grâce obéit volontairement et librement à toutes les inspirations de Dieu, se conforme, en toutes choses et sans réserve, à son bon plaisir, exécute avec une pleine fidélité tous ses ordres, et n'a point d'autre règle de conduite que sa loi et ses divins commandements. La foi nous enseigne qu'il y a un règne d'amour où le cœur se donne lui-même à Dieu et se met, pour ainsi parler, entre ses mains, afin qu'il le possède tout entier, afin qu'il le gouverne selon son gré, afin qu'il lui imprime tel sentiment qu'il lui plaît, afin qu'il le dégage de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point lui ou qui ne le porte pas vers lui, afin qu'il le change en lui et qu'il ne fasse qu'un avec lui. Or, voilà le règne saint et heureux que nous souhaitons que Dieu établisse en nous dès à présent.

2. Mais, outre ce règne de la grâce, nous demandons ce qu'on appelle le *règne de la gloire*, c'est-à-dire le paradis, le ciel, qui est le vrai royaume de Dieu, notre véritable patrie, le but vers lequel doivent tendre tous nos efforts, le port après lequel nous ne devons pas cesser de soupirer, attendu que c'est là, et là seulement, que Dieu règnera pleinement et parfaitement dans nos cœurs. Quel sujet de douleur et de gémissment, pour une âme chrétienne, de voir qu'ici-bas, quoi qu'elle fasse, il y a toujours en elle quelque chose qui s'oppose à son Dieu ! Obligée de lutter continuellement contre l'impétuosité des passions qui la tyrannisent, assiégée de mille tentations qui lui sont suggérées tantôt par le démon, tantôt par le monde, les jours qu'elle passe sur la terre sont, pour la plupart, des jours de tristesse et de deuil, des jours d'épreuves et de combats. Ah ! consolez-vous, âmes vertueuses ! un jour viendra où vous serez délivrées de ce corps de mort et de péché dont le poids vous accable actuellement, et où vous entrerez en possession de l'éternelle félicité ! Alors vos vœux seront satisfaits ; vous jouirez d'une paix complète ; vous goûterez un repos que rien ne pourra troubler ; vous serez pleinement soumises à votre Dieu. Alors vous ne serez plus dominées ni par l'amour des richesses, ni par l'amour des honneurs, ni par l'amour des plaisirs, parce que Dieu, et Dieu seul, sera le maître de vos pensées et de vos affections, de votre esprit et de votre cœur. Oui, Dieu seul, par ses perfections infiniment aimables, règnera sur votre entende-

ment, sur votre mémoire, et sur votre volonté.

O règne divin ! ô règne heureux ! ô souverain bonheur ! Dieu de bonté ! quand viendra ce temps où nous serons sous votre règne, ce temps où vous règnerez en nous, et où nous règnerons pour toujours avec vous ? O paradis, que tu es désirable ! ô royaume céleste, quand sera-ce que nous te posséderons ? Et quelle est l'âme si éprise des biens fragiles et périssables de ce monde, quelle est l'âme pour qui cette vallée de misères et de larmes ait tant de charmes, quelle est l'âme si attachée à la terre, qui ne se sente pas enflammée du désir le plus vif d'être éternellement avec Dieu, et de jouir de lui sans crainte de le perdre jamais ! O bienheureux héritage ! ô règne ineffable ! venez, venez une fois nous déga-ger de toutes nos misères, soit corporelles, soit spirituelles ! Oui, mon Dieu, *que votre règne arrive !*

**

Voilà, sans doute, ce que nous souhaitons tous, m. t. c. f. ; mais travaillons-nous tous, autant qu'il est en nous, à établir, dans les autres et surtout en nous-mêmes, le règne de Dieu, y détruisant de toutes nos forces le règne du péché, du monde et des passions ? Rien d'impur, rien de souillé, nous dit saint Jean l'Évangéliste, ne saurait entrer dans ce royaume unique. Si donc c'est sincèrement que nous disons à Dieu dès le matin : *Que votre règne arrive*, nous ferons tous nos efforts pour ne pas l'offenser. Nous veillerons avec soin sur nos pensées, sur nos désirs, sur nos regards, sur nos paroles, et sur nos actions. Nous nous acquitterons fidèlement de tous nos devoirs soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers nous-mêmes. La ferveur accompagnera tous nos exercices de religion ; la médisance et le mensonge seront bannis de nos conversations ; nous agirons avec tout le monde comme nous voulons que l'on agisse envers nous ; nous nous garderons bien de faire jamais à autrui ce que nous serions fâchés qu'il nous fût fait à nous-mêmes.

Que dis-je ? nous ne nous en tiendrons pas là. Non, nous ne nous contenterons pas d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise ; nous nous imposerons encore quelques œuvres de surérogation. Qui nous empêcherait, par exemple, d'assister quelquefois à la sainte messe pendant la semaine ? Qui nous empêcherait même d'y assister tous les jours, dans la morte-saison ? Qui nous empêcherait de faire chaque jour en hiver, et tous les dimanches en été, une lecture de piété ? Qui nous empêcherait de dire, de temps en temps, le chapelet en notre particulier ? Qui nous empêcherait même de nous confesser et de nous asseoir à la table sainte plusieurs fois dans le cours de l'année, par exemple, le jour où nous avons été baptisés, le jour où nous avons fait notre première

communion, le jour où nous avons reçu le sacrement de confirmation, le jour de la fête du saint qui nous a été donné pour patron, ainsi qu'aux principales fêtes de Notre-Seigneur et de la T. S. Vierge ? Enfin, qui nous empêcherait, les jours de dimanches et de fêtes, d'aller à l'église, dans l'après-midi, soit pour le catéchisme, soit pour l'adoration du T. S. Sacrement ? Qui nous empêcherait même, dans l'intervalle des offices, d'aller consoler les affligés, ou visiter les malades de la paroisse, leur adressant quelques paroles d'édification, leur faisant quelques lectures propres à les sanctifier ; et, s'ils sont dans le besoin et que nous soyons à même de les soulager, leur procurant quelques secours temporels ; ou, si nous sommes pauvres nous-mêmes, leur rendant quelques services, comme de faire leur lit, de balayer leur chambre, de leur allumer du feu, d'aller leur chercher de l'eau, de leur préparer leurs médicaments, etc. ? On ne sait souvent quoi faire le dimanche : les uns le profanent en s'occupant d'œuvres serviles, les autres en s'abandonnant à des plaisirs défendus. D'où cela vient-il, sinon du peu de désir que l'on a de sauver son âme ?

Et en effet, peuvent-elles dire qu'elles ont fort à cœur de voir Dieu dans le ciel, toutes ces personnes qui l'outragent sur la terre par une vie impie et libertine ? Elles marchent dans le chemin qui conduit à l'enfer, comment donc arriveraient-elles au paradis ? Ah ! qu'elles renoncent enfin à leurs égarements, et si elles veulent recevoir un jour, des mains du Seigneur, la couronne de l'immortalité, qu'elles se hâtent de rentrer dans les sentiers de la justice et de l'innocence ; qu'elles n'aient plus que du mépris pour la vanité du siècle ; qu'à l'exemple de saint Ignace de Loyola, elles regardent la terre comme peu de chose auprès du ciel. Que sont en effet tous les biens de ce monde, comparés à ceux de l'autre vie ? Que sont les plus beaux palais d'ici-bas, auprès des demeures éternelles, sinon un peu de terre, de boue et de paille ? Qu'ils sont donc aveugles tous ces chrétiens qui, pour des trésors qu'ils posséderont tout au plus quelques années, ou pour des plaisirs incapables de satisfaire leur cœur, ou pour des honneurs qu'il faut souvent acheter si cher et se voir sitôt enlevés, se privent des richesses, des joies et de la gloire célestes ! N'est-ce pas en quelque sorte être aussi insensé qu'Esaü qui, pour un misérable plat de lentilles, renonça à toutes les prérogatives attachées au droit d'aînesse ?

**

Il est vrai que le royaume des cieux souffre violence. C'est une couronne : il n'y aura que ceux qui auront combattu qui l'obtiendront. C'est un salaire : il ne sera donné qu'à ceux qui auront travaillé. C'est une récompense : il ne sera accordé qu'à ceux qui s'en

seront rendus dignes. Le chemin qui y mène est étroit : c'est un chemin difficile et tortueux, c'est un chemin couvert d'épines et parsemé de croix. Il faut absolument, si nous voulons y marcher, lutter contre nos mauvais penchants, combattre nos mauvaises habitudes, mourir tous les jours à nous-mêmes en crucifiant nos vices, en résistant aux désirs déréglés. Mais songeons aussi, comme l'observa fort bien saint Bernard après le grand Apôtre, que les souffrances de cette vie sont légères et de courte durée, tandis que la gloire qui les suivra, est non seulement éternelle mais immense dans sa grandeur et son élévation ! Pourquoi donc, continue ce Père, pour quoi s'arrêter à l'incertain, pourquoi s'amuser à compter les jours et les années que l'on a à souffrir en ce monde ? Le temps passe et la peine passe avec le temps. Les jours d'affliction ne se joignent pas ensemble ; ils se font place et se succèdent les uns aux autres. Mais il n'en est pas ainsi de la récompense de nos travaux ; elle n'aura ni succession ni fin ; elle nous sera accordée toute à la fois, elle demeurera éternellement. Une couronne de justice m'est réservée, laquelle, dit saint Paul, me sera décernée par le juste Juge non à présent, mais dans ce jour unique et éternel. On boit la peine goutte à goutte, on l'avale par petites parcelles, tandis que la récompense, comme un torrent, comme un fleuve impétueux, se répandra tout d'un coup sur nous. Ce sera un torrent de délices et de joie qui nous remplira de ses eaux, un fleuve de gloire et de paix qui nous inondera éternellement de son abondance.

Mais où sont les chrétiens qui se font à eux-mêmes ces réflexions salutaires, ces réflexions si propres à nous inspirer du dégoût pour toutes les choses de ce monde, et à nous faire désirer de sortir bientôt de ce lieu de captivité, de cette terre d'exil ? Aussi, qu'il est petit le nombre de ceux qui soupirent après le jour où leur âme brisera les liens qui la retiennent dans la prison de leur corps. La mort est un passage qui nous attriste et nous effraie presque tous. Bien des personnes ne peuvent même y penser sans frissonner. Beaucoup renonceraient volontiers au paradis pourvu que Dieu les laissât toujours sur la terre vivre au gré de leurs passions, semblables à cette reine impie qui disait : « Je donne de grand cœur ma part du ciel, si Dieu veut m'accorder trente années de règne en ce monde. » Ah ! malheureuse, si tu es du monde des réprouvés, tu sens aujourd'hui mais trop tard, ce qu'un pareil échange a d'horrible et de révoltant ! Qu'ils y pensent sérieusement tous ces mauvais chrétiens qui ne voudraient jamais mourir : quelle que soit l'horreur qu'ils éprouvent pour la mort, ils ne pourront se soustraire à ses coups. Ils y succomberont malgré eux, et au moment où

où ils s'y attendront le moins. Et puisqu'ils ne désirent pas l'avènement du règne de Dieu, Dieu, qui n'aura pas régné ici-bas dans leurs cœurs par son amour, règnera sur eux dans les enfers par sa justice formidable.

Pour vous, m. f., qui, sans être impies, ne souhaitez pas néanmoins voir arriver sitôt le règne de la gloire, le paradis, le ciel, parce qu'il n'y a que la mort, que vous redoutez si fort, qui peut vous en mettre en possession, cette crainte que vous avez de mourir ne vient que de deux sources : ou de ce que vous êtes trop attachés à la vie présente, ou de ce que vous avez commis des fautes qui vous font appréhender avec raison de paraître devant le souverain Juge. Dans le premier cas, il faut vous efforcer de vous détacher de toutes les choses d'ici-bas ; dans le second, il faut vous hâter de recourir à la pénitence. Voilà, à ma connaissance, les moyens les plus efficaces pour exciter dans vos âmes le désir du ciel, après lequel nous devons tous soupirer, puisque nous ne serons véritablement heureux que quand nous contemplerons Dieu face à face, sans nuage et sans voile. Ecrivons-nous donc, le plus souvent possible et du plus profond de notre cœur : « *Que votre règne arrive, Seigneur, afin que nous puissions chanter éternellement vos louanges dans la société des anges et des saints !* » C'est la grâce que je vous souhaite à tous, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

III

LA SAINTE COMMUNION

Accipite et manducate : hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur.

Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous.

(I Cor., xi, 24).

Le sacrement d'Eucharistie contient N.-S. Jésus-Christ présent sous les espèces du pain et du vin, et nous l'offre en nourriture. Nous recevons ce sacrement, quand nous prenons l'aliment divin qu'il nous présente. Cet acte sacré s'appelle « la communion » ou « la sainte communion. »

La sainte communion ! — Rien qu'à entendre son nom, votre esprit conçoit l'idée d'une union très étroite et très intime. Effectivement, la communion eucharistique unit ensemble, dans une ineffable fusion, le chrétien qui la reçoit et l'Homme-Dieu dont elle le nourrit.

En quoi consiste cette union et quel est son caractère ? — J'essaierai de le dire dans l'entretien qui commence. Il vous montrera com-

ment la sainte communion associe les âmes 1^o à la vie, et 2^o au sacrifice de N.-S. Jésus-Christ.

Nous sommes ici, ai-je besoin de le faire remarquer ? en présence du dogme le plus sublime, du mystère le plus profond, du bien-fait le plus précieux, de la réalité la plus merveilleuse qu'ait pu imaginer et accomplir l'amour de Dieu pour les hommes. La sainte communion marque pour eux, du moins dans la vie présente, ce que j'appellerais volontiers le « point culminant » des libéralités divines. Ecoutez donc avec attention ce que j'en vais dire ; et écoutez-le, non seulement avec toute l'application de votre esprit, mais encore avec toute la piété de votre cœur.

I

Tout chrétien, s'il est juste, possède une double vie : la vie *naturelle*, et la vie *surnaturelle*. La première résulte de l'union de l'âme et du corps ; Dieu lui en a fait part quand il l'a créé et mis au monde. La seconde consiste dans une communication mystérieuse de la vie divine ; Dieu la lui a donnée par sa grâce. La vie naturelle se nourrit de mille choses, mais surtout du pain de froment. La vie surnaturelle jouit, elle aussi, d'aliments variés et nombreux : tels la prière, l'instruction religieuse, la méditation des choses divines, les sacrements. Mais sa nourriture la plus noble, la plus douce, la plus vivifiante, se trouve dans le pain eucharistique.

Voulez-vous savoir comment ce pain mystique la nourrit ? — Suivez-le dans l'acte divin d'une communion bien faite.

Les doigts du prêtre l'ont, je le suppose, déposé sur vos lèvres. De là, il passe au plus intime de votre être et vient s'arrêter non loin de votre cœur. L'Homme-Dieu qu'il contient y descend avec lui. Là, sa chair, que les paroles de la consécration ont fixée aux espèces du pain, ne s'en écartera point. Elle disparaîtra même avec ces apparences, quand elles s'évanouiront sous l'action de vos organes. Mais la personne du Verbe, mais la Sainte Trinité, mais, au dire de quelques-uns¹, l'âme même du Sauveur, portant plus loin leur action, s'étendront à votre âme et la rempliront tout entière. Comme elles viennent à elle pour lui rester unies, leur présence en elle survivra à la dissolution des espèces eucharistiques et persistera quand le corps et le sang de Notre-Seigneur l'auront quittée. Cette présence divine voudrait durer toujours : et elle durera toujours, en effet, si vous ne chassez jamais Dieu de votre cœur par le péché mortel.

Mais laissez-moi analyser, afin de l'expliquer mieux, l'acte auguste que je viens de décrire. Je me servirai, à cet effet, d'une

¹ Schram, I, page 264.

suite d'expressions dont la gradation vous donnera, je pense, une notion plus exacte du mystère.

Premièrement, la sainte communion nous apporte la visite de Jésus-Christ. — Cette visite honore au plus haut point ceux qui la reçoivent : car c'est la visite d'un Dieu. Et comme ce Dieu est un hôte souverainement généreux, elle leur assure aussi ses bienfaits. Pendant sa vie mortelle, Notre-Seigneur a toujours comblé de bénédictions les hommes dont il visitait le foyer. Sa visite a sanctifié Jean-Baptiste. Sa visite a changé en apôtre le publicain Mathieu. Sa visite a fait de la pécheresse Madeleine le modèle des contemplatifs. Sa visite a converti Zachée. Sa visite a toujours porté, comme il le disait lui-même, « le salut dans la maison des hommes. » (Luc, xix, 9).

Deuxièmement, la sainte communion nous met en contact avec Jésus-Christ. — Il touche, de sa chair sacrée, le fidèle qui le reçoit. Entre elle et lui, il n'y a que les espèces sacramentelles, c'est-à-dire des apparences dépourvues de substance. Le contact est donc direct et immédiat. Mais, rappelez-vous-le, l'Homme-Dieu sanctifie tout ce qu'il touche. Sa crèche, ses vêtements, le suaire dans lequel il a été enseveli, les instruments de son supplice, bien qu'ils ne l'aient touché que pour le faire souffrir, toutes ces choses que l'Eglise vénère comme les plus saintes de toutes les reliques, n'ont pas reçu d'autre consécration. Et quand ce contact divin s'appliquait à des êtres humains, il suffisait à guérir tous leurs maux. Il ouvrait les oreilles fermées, rallumait les yeux éteints, rendait leur vigueur aux membres épuisés. Celle-là ne se trompait pas qui disait : « Si je puis seulement toucher son manteau, je serai guérie. » (Math., ix, 21).

Troisièmement, la sainte communion réalise l'avènement de Jésus-Christ en nous. — Les visites et les contacts rapprochent les personnes ; ils ne les mettent point l'une dans l'autre. A la table sainte, le Christ vient en nous. Nous le recevons, non pas dans nos maisons, ni même dans nos bras, mais dans notre cœur. Cette inhabitation du Sauveur en nous est une grâce d'ordre plus élevé que les deux premières. Elle fait de nous des tabernacles vivants, où Jésus réside dans la vérité absolue d'une présence réelle. Elle met en nous ce Verbe divin qui, au commencement, était en Dieu. Elle vérifie en notre faveur les magnifiques promesses que vous avez lues dans l'Evangile et dans lesquelles Notre-Seigneur, parlant au nom des trois personnes divines, disait du chrétien : « Nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui. » (Jean, xiv, 23). Et n'est-ce pas, en effet, la plus précieuse des bontés de Dieu que son être vienne ainsi faire partie de notre être et son cœur battre contre notre cœur ?

Voici pourtant quelque chose de plus.

Si le fait matériel de la sainte communion apporte aux hommes la visite de Jésus-Christ, les met en contact avec Jésus-Christ, réalise l'avènement de Jésus-Christ en eux, sa vertu spirituelle, ce que saint Thomas d'Aquin appelle « la vertu du sacrement, » va beaucoup plus loin. *Quatrièmement, la sainte communion nous associe à la vie de Dieu et nous unit intimement à lui.*

Je disais tout à l'heure qu'à la table sainte Dieu et même l'âme du Sauveur se donnent aux âmes et les remplissent tout entières. C'est par là que l'Eucharistie accomplit son rôle de nourriture ; car la divinité présente sous ses voiles s'unit à l'âme qui la reçoit, comme l'aliment matériel s'unit à celui qui l'a mangé. — Vous savez comment le pain dont se nourrissent vos corps fusionne avec eux. Il devient, par une lente et mystérieuse transformation, votre chair et votre sang. Vous en dégagez tout ce qu'il contient d'assimilable pour le changer en votre substance et, par là, réparer vos pertes et renouveler vos forces. Si vous voulez bien tenir compte des différences qui doivent distinguer un aliment divin d'un aliment vulgaire ; si vous vous souvenez que l'Eucharistie nourrit, non pas le corps, mais l'âme ; si vous comprenez que Dieu étant d'une nature supérieure à la nôtre et infiniment plus parfaite, il lui convient de nous changer en lui, au lieu de se changer en nous ; si vous entendez cette transformation d'une union où l'homme ne perdra ni sa nature, ni sa personnalité : vous aurez, dans ce phénomène de la nutrition corporelle, une image exacte de la fusion merveilleuse qui s'accomplit entre Dieu et l'âme dans une bonne communion. Cette âme était déjà unie à Dieu, puisqu'elle devait être en état de grâce pour recevoir l'Eucharistie. Mais la sainte communion alimente cette union, c'est-à-dire, non seulement la conserve, mais encore la rend plus intime, en agrandit la mesure, en affermit les liens, en étend l'influence à la vie morale tout entière. Désormais, si l'homme s'y prête, Dieu vivra en lui plus activement, plus puissamment, plus complètement que dans le passé.

Quand les saints Docteurs veulent donner une idée du degré auquel la sainte communion unit l'âme à Dieu, ils emploient les comparaisons les plus expressives. — L'âme, disent-ils, est une farine appelée à fermenter sous l'action du Dieu présent dans l'hostie sainte. Elle prendra ses vertus, comme la pâte qui fermente prend la saveur du levain. — Ou bien : l'âme et Dieu sont deux cires qui se fondent au même feu pour se mêler et former un seul tout. — Ou encore : de même que le fer plongé dans une fournaise ardente revêt, sans cesser d'être fer, la couleur, l'éclat, les propriétés du feu, et devenant pareil à lui, rougit, brûle, étincelle, ainsi l'âme plon-

gée en Dieu par la sainte communion s'associe à la vie divine tout en conservant la sienne.

Mais Notre-Seigneur s'est servi d'une comparaison plus significative encore. — Vous savez quels liens étroits unissent ensemble les trois personnes de la Sainte Trinité ; comment, par exemple, le Père communique au Fils sa divinité, si bien qu'ils possèdent la même nature, jouissent de la même puissance et du même bonheur, veulent d'une même volonté, aiment d'un même amour, accomplissent par des actes communs les mêmes œuvres. Eh bien ! faites, ici encore, les différences convenables, et vous saurez à quel degré l'Eucharistie nous unit à la personne sacrée du Sauveur. Comme le Père transmet au Fils sa propre vie, aussi bien, dans un ordre inférieur et sans absorber leur vie, Notre-Seigneur communique la sienne aux hommes dont il devient la nourriture. « De même, dit-il, que je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi. » (Jo., vi, 58).

Cela est donc vrai : la sainte communion nous élève jusqu'à Dieu. Elle ne nous supprime pas, mais nous transforme. Tout en nous laissant nous-mêmes, elle nous incorpore à Jésus-Christ. Sans nous absorber, elle nous déifie... C'est sans doute après une communion fervente que l'apôtre saint Paul, constamment en lui-même le fait de cette sorte de déification, écrivait : « Ce n'est plus moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., ii, 20).

Rappelez-vous qui est Jésus-Christ, rappelez-vous qui est Dieu : et il vous sera difficile de dire quelles impressions vous cause la pensée qu'ils viennent ainsi s'unir à vous et vivre en vous...

II

Mais, malgré l'incomparable sublimité de ces aperçus, je ne vous montrerais pas entièrement ce qu'est la sainte communion, si je ne vous la présentais encore sous un autre aspect.

J'ai dit qu'elle nous fait partager la vie de l'Homme-Dieu. Il me faut ajouter qu'elle nous associe à son sacrifice.

Toutes les religions de l'antiquité ont eu leurs sacrifices. Toutes aussi y ont ajouté la manducation de la victime. Les religions fausses se sont rencontrées, sur ce point, avec la vraie religion. D'où l'on peut conclure que l'usage du repas après le sacrifice faisait partie du culte primitif, celui dont les règles ont été données par le Créateur lui-même aux plus anciennes générations humaines. En tout cas, Dieu a fait à ce festin religieux une place d'honneur dans les sacrifices de la Loi mosaïque, et notamment dans le plus solennel de tous, celui de l'agneau pascal. La manducation de l'agneau égorgé était un des rites essentiels et le complément obligé de son immolation.

Le Christ venant pour accomplir ces figures, il lui fallait unir la manducation de la victime à son oblation. Et, comme il devait être lui-même la victime immolée, il devait être aussi la victime mangée. S'il a créé l'Eucharistie, c'est donc non seulement pour nous donner un sacrement, mais aussi pour compléter son sacrifice. Il a voulu tout ensemble achever son oblation et nous préparer une nourriture. Il en donne la preuve dans la coïncidence qu'il a ménagée entre l'institution de l'Eucharistie et la manducation de l'agneau pascal ; dans l'état de mort qu'il prend sous les espèces sacramentelles : car, à s'en tenir aux paroles de la consécration, son sang y est séparé de son corps ; dans l'insistance avec laquelle, quand il nous presse de venir à la table sainte, il nous rappelle son immolation : « Prenez et mangez : ceci est mon corps *qui sera livré* ; prenez et buvez : ceci est mon sang *qui sera versé*. » (Luc, xxii, 19-20). Et l'Eglise confirme cette démonstration quand elle dispose que la distribution du sacrement d'Eucharistie doit, régulièrement, se faire à la fin du sacrifice.

Si donc la sainte communion nous unit à Jésus-Christ, c'est à Jésus-Christ victime. Si Jésus-Christ s'y donne en nourriture, c'est avec un corps criblé de blessures. Quand nous le recevons, à l'issue de la messe où il s'est immolé, c'est comme si nous le recevions à sa descente de croix. — Ici, vous le comprenez, le sacrement des autels se présente à nous sous un jour nouveau et avec un caractère particulièrement digne d'être apprécié de la piété chrétienne.

D'abord, ce rapprochement entre la communion et le sacrifice nous rappelle ce qu'elle a coûté à son divin auteur. S'il lui a fallu acheter tous les biens dont il nous comble, que n'a-t-il pas dépensé pour nous assurer cette communion eucharistique dont nous avons tout à l'heure admiré les grandeurs ? Il n'a obtenu le droit de nous l'accorder qu'au prix de sa vie et par l'effusion de son sang. Aussi ne devrions-nous jamais la recevoir sans une vive reconnaissance et une profonde émotion de cœur.

Mais la sainte communion se rattache au sacrifice par d'autres liens encore et pour d'autres raisons.

Pourquoi, dès l'origine, puis dans toutes les religions, enfin dans le christianisme, la manducation de la victime a-t-elle été ajoutée à son oblation ? Cela s'est fait dans la pensée qu'en mangeant la victime, l'homme s'incorporerait à elle et l'incorporerait à soi ; qu'en s'incorporant à elle, il s'offrirait en sacrifice avec elle ; qu'en l'incorporant à soi, il s'appliquerait la vertu de son immolation : deux choses souverainement utiles. Car, en s'offrant avec la victime, il rend à la divinité tous les hommages qu'elle lui rend elle-même, paie

toutes les dettes qu'elle acquitte, demande tout ce qu'elle demande, accomplit enfin, comme elle, mais par la mort qu'elle subit, l'acte religieux le plus excellent, le plus expressif, le plus méritoire. Aussi bien, en s'appliquant les fruits de son oblation, il prend sa part des faveurs célestes qu'elle a obtenues, s'approprie les grâces qu'elle a achetées et payées de sa vie, et fait sien, si je puis ainsi parler, le bon accueil qu'elle a reçu de Dieu.

Appliquez ces principes à la sainte communion : elle vous apparaîtra aussitôt comme une adhésion intime au sacrifice de Jésus-Christ, et comme une large et immédiate participation aux fruits de salut qu'il a produits.

J'ai dit : une adhésion intime au sacrifice de Jésus-Christ. — Ce sacrifice reproduit celui de la croix. En s'y associant par la communion eucharistique, les fidèles s'unissent à l'immolation la plus auguste et la plus sainte qui soit et qui puisse être. C'est l'immolation des membres venant s'ajouter à l'immolation du chef. Là, le laïque devient prêtre pour coopérer à cette oblation pure dont les Prophètes ont annoncé qu'elle s'offrirait un jour en tous lieux. (Mal., I, 11). Il prend part à la médiation du Sauveur et, de concert avec lui, offre à Dieu la plus excellente des adorations, la plus fervente des prières, la plus efficace des expiations, la plus parfaite des actions de grâces. Quand l'apôtre saint Pierre disait aux chrétiens : « Vous êtes un sacerdoce royal » (I Petr., II, 5), il pensait sans doute à celui-là.

J'ai ajouté : la sainte communion nous fait participer aux fruits du sacrifice de Jésus-Christ. — La victime que nous y mangeons est une victime exaucée de Dieu. En nous unissant à elle, tout après son oblation, nous recueillons ce qu'elle a obtenu et prenons possession des droits qu'elle a pu acquérir. Nous nous assurons ainsi le pardon des péchés, la réconciliation avec Dieu, les grâces de la vie présente et les gloires de la vie future. La croix a été le salut du monde ; elle ne peut pas ne point sauver les individus qu'une bonne communion y attache, pour ainsi dire, avec Jésus-Christ.

**

Comprenez-vous un peu maintenant ce qu'est la sainte communion ? — Elle vous unit à Jésus-Christ, et à Jésus-Christ victime. Elle vous communique sa vie et vous associe à son immolation. Non seulement elle nourrit en vous la vie surnaturelle, mais encore elle vous fait prendre part au sacrifice qui remplit le mieux tous les devoirs envers Dieu et obtient le plus largement ses bénédictions. — Quelles grâces elle vous apporte ! Quelles richesses elle vous remet entre les mains ! Non, il n'est rien, en ce bas monde, qui soit plus beau, plus grand, plus divin, plus heureux et plus fécond.

Appréciez donc comme elle le mérite la communion eucharistique. Reconnaissez et glorifiez en elle le premier de tous les bienfaits venus de Dieu. Aimez à vous en approcher. Et recevez-la toujours avec cette foi vive et clairvoyante, ces ardents et pieux désirs, cette dévotion affectueuse et attendrie qui lui permettront de déployer en vous toute son efficacité. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Justice

IV

LES OBLIGATIONS DE LA JUSTICE

*Envers les supérieurs, les parents, les enfants,
les serviteurs, les pauvres*

*Justus Dominus et justitias
dilexit.*

Le Seigneur est juste et il aime la justice. (Ps., x, 8).

Mes frères,

La justice, que Dieu aime et que nous devons aimer, a des règles générales qui s'imposent indistinctement à tous les hommes. Ainsi, elle enjoint à tous de respecter les biens du prochain, qu'ils soient d'ordre matériel ou d'ordre spirituel, qu'ils touchent au corps ou à l'âme, qu'ils s'appellent fortune, ou foi et vertu, qu'ils concernent la vie de la nature ou la vie de la grâce. Nous avons vu récemment ce qu'elle exige, à ce point de vue général.

Mais la justice a aussi des préceptes particuliers, qui s'appliquent aux différents groupes de personnes dont la société est composée. Nommons les supérieurs, les parents, les enfants, les serviteurs, les pauvres. La vertu de justice nous incline à respecter les droits qui appartiennent à chacune de ces catégories. Il nous reste à préciser ces droits et à nous interroger sur la manière dont nous les observons. Nous aurons sans doute des infractions à relever, des dénis de justice à constater. L'occasion nous sera offerte de les regretter et de prendre la résolution de les réparer ; car c'est là le but pratique où tendent ces entretiens, qui se recommandent toujours à votre pieuse attention.

I

Rendez ce qui est dû aux supérieurs, à ceux qui détiennent l'autorité dans quelque sphère que ce soit. Ce qui leur est dû, c'est la subordination, c'est une soumission respectueuse.

Le pouvoir de commander, dont ils sont investis, vient de haut ; il a son origine dans

le ciel. Effectivement, nul homme n'a de lui-même et naturellement le droit de commander à un autre homme ; un tel droit ne peut venir que de Dieu, car il n'y a que le suprême auteur de toutes choses qui puisse être la source de l'autorité. Mais aussi dès que l'autorité est régulièrement descendue en quelqu'un, elle revêt les ordres émanés de lui d'un caractère sacré, et quand ces ordres ne sont pas d'ailleurs opposés aux lois divines, l'obéissance s'impose et la résistance est coupable.

Eh bien ! vous êtes témoins de ce qui se passe. Les doctrines et les mœurs de notre époque ont tout fait pour ébranler et ruiner la fidélité à ce grand devoir. On ne parle que de liberté, et la liberté, dans le sens de ceux qui prononcent ce mot, c'est la licence, c'est l'affranchissement de toute discipline, c'est l'insoumission, c'est la révolte. Un vent violent d'indépendance a soufflé sur la société ; on ne veut plus se soumettre, ou on ne se soumet que parce qu'on y est contraint par la force.

D'où vient ce désordre, mes frères ? Il vient d'un secret orgueil qui ne supporte pas la dépendance, qui va d'instinct contre la loi, se refuse à ce qu'elle exige et s'attache à ce qu'elle interdit ; il vient de la mollesse et de la sensualité, qui répugnent à l'effort qu'il faudrait faire pour obéir ; il vient de l'égoïsme, qui est la préoccupation et la recherche de soi-même et qui se désintéresse du bien général.

Ah ! je le sais bien, on allègue des raisons pour justifier ses résistances. « Les supérieurs, dit-on, ont des imperfections, ils sont incapables ! » Ce n'est pas un motif pour échapper à leur commandement ; car s'ils parlent, ce n'est pas au nom de leur génie, ou de leur vertu ; ils parlent au nom d'un principe derrière lequel leur personne disparaît. Laissez-leur la responsabilité de leurs ordres ; pour vous, gardez le mérite de l'obéissance. — « Les supérieurs excèdent leurs droits, pensez-vous, ils ont tort. » Il est possible qu'ils n'aient pas toujours raison de commander ; mais il est rare que vous n'ayez pas raison d'obéir. Ne cherchez donc pas de vains prétextes pour légitimer votre insoumission et votre peu de courroux, et si vous êtes des hommes d'intelligence et de cœur, couvrez de votre respect l'autorité, soutenez-la pour elle et pour le grand rôle qu'elle remplit dans le monde, car elle est la condition essentielle de l'ordre et de la paix.

II

Rendez aux chefs de famille, rendez aux parents ce qui leur est dû. Ce qui leur est dû, mes frères, ai-je besoin de vous le rappeler ? Est-ce que vous ne savez pas qu'ils ont des droits imprescriptibles au respect, à l'obéis-

sance, à l'amour, à l'assistance ? La justice, sans parler d'autres vertus, proclame hautement ces droits et proteste contre ceux qui les méconnaissent.

Ah ! je n'ai pas besoin de chercher longtemps pour trouver les raisons qui commandent le respect envers un père, envers une mère. L'âge des parents, leur autorité comme chefs de famille, comme souverains du foyer domestique, leur dignité qui en fait les représentants de Dieu, ses délégués immédiats, ses images les plus ressemblantes, qui met sur leur front comme un rayon de la majesté divine : voilà, certes, des titres bien sérieux au respect.

Ils n'en ont pas de moins authentiques et de moins considérables à l'obéissance. La volonté de Dieu, tant de fois exprimée dans les pages du livre de vie et nettement formulée dans le quatrième de ses commandements ; la conduite de Jésus-Christ, qui pour donner l'exemple obéit pendant toute sa vie mortelle à la Sainte Vierge et à saint Joseph ; l'intérêt des enfants, que leur ignorance et leur inexpérience exposeraient aux plus graves dangers, s'il n'y avait là, près d'eux, une autorité pour les avertir et les diriger ; que faut-il de plus pour justifier le devoir de l'obéissance ?

Et si je rappelle aux enfants tout ce que leurs parents ont fait, supporté et enduré pour eux ; si je rappelle leur bonté, leur dévouement, leurs travaux, leurs fatigues, leurs soucis, leurs sacrifices pour eux, refuseront-ils de les aimer ? Et si la vieillesse, une vieillesse souvent prématurée, vient avec son impuissance, avec ses infirmités, ne voudront-ils pas les assister dans leurs besoins ?

Telle est, mes frères, la dette de justice qui est due aux parents. Est-elle bien et intégralement acquittée ? Dans le secret de votre conscience, quelle réponse faites-vous à cette question ? Elle est apparemment la même que celle que je vais faire hautement.

Le respect ! Il n'est plus guère connu ni pratiqué dans les familles. Pères qui m'écoutez, êtes-vous respectés par vos fils comme vous voudriez l'être ? Mères de famille, dont la tendresse, le dévouement, la dignité et les services devraient vous assurer à jamais le respect de vos enfants, êtes-vous respectées comme vous méritez de l'être ? Le respect a disparu, et c'est là la grande affliction des parents qui voient leurs cheveux blancs méprisés par ceux qui devraient les entourer de vénération.

L'obéissance ! Dites-moi si l'autorité des parents rencontre toujours la docilité, si leurs ordres sont bien accueillis et promptement exécutés. J'ai entendu maintes fois les plaintes amères des parents : ils commandent, et on n'obéit pas ; ils insistent, et on s'obstine, ou, si l'on se décide à obéir, on le fait le mur-

mure sur les lèvres, le mécontentement sur le visage. On consent à obéir pendant ses jeunes années, parce qu'on ne peut guère s'affranchir de ce devoir ; mais, dans le secret du cœur, on aspire au moment, trop lent à venir, où l'on brisera le joug dans ses mains révoltées, et où l'on signifiera de façon hautaine à ses parents qu'on ne tiendra plus compte de leurs volontés.

On a remarqué, mes frères, que le premier mot tombé des lèvres de l'enfant qui s'essaie à parler, n'est pas : *Oui*, mais : *Non*, le mot de la désobéissance. A mesure qu'il grandit, il le prononce avec plus d'énergie. Etonnez-vous donc que du haut de ses dix-sept ans il se déclare fièrement indépendant et dise *non* à son père, *non* à sa mère. Oh ! que de foyers où retentit ce mot de l'insubordination, ce cri de la révolte ! Que de parents attristés par la désobéissance de leurs enfants !

L'amour ! La triste vérité est encore que les parents ne trouvent pas dans leurs enfants l'amour et la reconnaissance auxquels ils ont tant de droits. Et la preuve, c'est que souvent on ne leur donne aucune marque d'affection, on n'a pas une parole aimable à leur dire ; on ne craint pas de les affliger, on ne fait rien pour leur plaisir.

L'assistance ! Il arrive malheureusement que certains enfants la refusent à leurs parents. Au cours d'une visite pastorale, j'entrai un jour dans une maison où se trouvait un vénérable vieillard, assis au coin de lâtre. Il pleurait : le chagrin était visiblement empreint sur les traits de son visage. — « Vous êtes triste, mon ami, lui dis-je, qu'avez-vous ? Est-il arrivé un accident dans votre famille ? — Ah ! Monsieur, répondit le bon vieillard, je suis le plus malheureux des hommes ; je suis père de cinq enfants que j'ai élevés, non sans beaucoup de peine. Ces mains que vous voyez n'ont travaillé que pour les nourrir. A l'époque de leur mariage, je me suis désaisi du peu que j'avais, pour les placer le plus avantageusement possible ; mais aujourd'hui que, vieux et infirme, je ne puis plus travailler, ils me reprochent continuellement le morceau de pain qu'ils me donnent : la mort ne m'enlève point assez vite, à leur gré. Que je suis malheureux ! Quand donc viendra la fin ?... »

Y a-t-il des enfants assez dénaturés pour donner avec regret le pain de la vieillesse à des parents usés par le travail, par l'âge et les infirmités ?... Hélas ! oui, ce phénomène d'insensibilité et d'ingratitude se rencontre trop souvent, pour la honte de l'humanité !

III

J'ai parlé des droits des parents : les enfants ont aussi leurs droits ; en toute justice, il leur est dû ce que je vais dire.

D'abord *la nourriture et le vêtement* selon leur état et leur condition. Je crois inutile d'insister sur cette obligation : car il est bien rare qu'on y contrevienne. On viole plutôt le précepte par excès que par défaut. Nous ne sommes plus au temps où l'enfant chétif, mal né, était repoussé dédaigneusement, jeté à la voirie et abandonné. Le christianisme a refoulé au loin cette barbarie et restauré les sentiments de la nature. Aujourd'hui, la chose répréhensible est dans l'excès des soins donnés au corps. On traite les enfants avec une délicatesse qui les amollit, les énerve et les rend incapables de supporter une fatigue ; on les habille avec un luxe et une recherche qui excite de bonne heure leur ambition et leur vanité. Voilà le mal.

Les enfants ont droit à une *instruction suffisante* et à une *éducation chrétienne*, et les parents ont le strict devoir de leur procurer ce double bienfait. Le pain est la nourriture du corps ; l'instruction, la science est la nourriture de l'âme. Mais quelle science doivent-ils procurer à leurs enfants ? Il y a la science utile, et la science nécessaire.

Donnez et faites donner à vos enfants, par des maîtres choisis et compétents, les connaissances utiles, celles qui élèvent l'esprit, élargissent son horizon, développent ses aptitudes, et qui en feront des jeunes gens instruits et aptes plus tard à gérer leurs affaires dans la carrière où ils s'engageront.

Mais au-dessus de la science utile, il y a la science nécessaire, la science que donne l'enseignement religieux, qui nous initie aux mystères et aux grandes vérités de la foi, qui nous apprend nos devoirs envers Dieu, envers Jésus-Christ, qui nous signale les vices à éviter, les vertus à pratiquer, et qui nous révèle les moyens d'atteindre notre fin surnaturelle ; en un mot, la science du catéchisme et de la religion. C'est la science qui fait le chrétien, et c'est celle-là principalement que les parents ont le devoir de procurer à leurs enfants.

Que de fois n'ai-je pas appelé l'attention des parents sur ce point ! Que de fois n'ai-je pas déploré leur incurie à cet égard ! Ils se préoccupent sans doute de donner à leurs enfants les connaissances humaines ; mais ils ne témoignent qu'une mince estime pour la science des choses surnaturelles. Quand donc comprendront-ils la nécessité d'une éducation chrétienne pour engager et maintenir leurs fils au chemin de l'honneur et de la vertu ? L'absence de cette éducation ne serait-elle pas l'explication de l'accroissement effrayant de la criminalité dans la jeunesse contemporaine ? Et tenez, mes frères, tout récemment paraissait un document officiel, une statistique où l'on peut constater une corruption croissante d'année en année, particulièrement parmi

les jeunes gens de seize à vingt ans. Les parents finiront-ils par ouvrir les yeux et se convaincre qu'il manque aujourd'hui un élément essentiel à l'éducation de la jeunesse, l'élément religieux ? Qu'ils le sachent : l'école où Dieu et la religion n'ont plus de place, n'est pas étrangère à cette augmentation de la criminalité.

Venons à un autre droit, oh ! un droit auquel les enfants renonceraient bien volontiers, mais que les parents sont tenus d'exercer : c'est le droit à la *correction*. Le Saint-Esprit doit s'entendre un peu à l'éducation de l'enfance. Or, c'est lui qui a dit : « De la verge sur le dos de l'enfant rebelle et méchant ! *virga in dorso*. » C'est lui qui a dit encore : « N'épargnez pas la correction à l'enfant. » Certains parents ne veulent-ils pas être plus sages que l'Esprit-Saint ? Pour échapper à cette obligation qui leur est imposée, ils s'aveuglent au point de ne plus voir de défauts dans leurs enfants, et quand on ose les leur révéler, ils s'ingénient à les excuser, et peu s'en faut qu'ils ne les prennent pour des qualités.

Ils ne corrigent pas leurs enfants ; leur donnent-ils le *bon exemple* ? Car voici une chose bien importante qui leur est due : l'exemple du bien. « Je leur donne de bons conseils, dites-vous, je leur adresse à l'occasion des remontrances. » C'est bien, mais ce n'est pas assez : il y faut ajouter les bons exemples. Rien n'est plus efficace pour former les enfants à la vertu et prévenir leur inconduite. Croyez bien ceci : c'est que les enfants regardent leurs parents, observent leur conduite, et comme d'instinct ils sont imitateurs, ils feront ce qu'ils ont vu faire. S'ils n'ont sous les yeux qu'un exemple de bons exemples, ils prendront de nobles et vertueuses habitudes ; mais s'ils sont continuellement témoins d'une conduite en contradiction manifeste avec les enseignements qu'on leur a donnés, avec les préceptes qu'on leur a tracés, savez-vous ce qui arrivera ? Ils tiendront les leçons pour non avenues et ils suivront les exemples. La meilleure manière d'inspirer aux autres le goût de la vertu, c'est de l'aimer soi-même et de la pratiquer devant eux, non pas en quelques occasions et dans des circonstances amenées à dessein, mais habituellement et sincèrement. Le bon exemple donné constamment par les parents, voilà un moyen très efficace pour la formation chrétienne de l'enfance.

IV

Je me suis attardé à vous exposer ce qui est dû à l'enfant, et il me reste à vous dire ce qui est dû aux serviteurs et aux pauvres. Je le ferai en quelques paroles rapides, pour ne pas abuser de votre attention.

Les *serviteurs* ! Pour être justes, les maîtres

ont le devoir de les traiter comme des hommes et comme des chrétiens. Votre serviteur est de même nature que vous, il est une créature de Dieu comme vous, il est votre frère, il est votre sang ; vous ne devez pas vous comporter inhumainement à son égard. Vos serviteurs font partie de votre maison : c'est ce qu'indique le mot de « domestiques » que vous leur donnez. S'ils sont de votre maison, n'est-il pas juste que vous leur portiez un intérêt spécial, et qu'ils soient l'objet d'une bienveillance particulière ?

La justice vous défend de leur imposer un travail au-dessus de leurs forces, et elle vous commande de pourvoir à leurs intérêts spirituels et de ne pas mettre obstacle à l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens. Vous êtes tenus de leur laisser la liberté de sanctifier le dimanche, d'assister à la messe et de satisfaire à toutes les obligations que la religion leur impose.

Et les *pauvres* maintenant, ne leur devez-vous rien ? Ils sont malheureux, vous leur devez la pitié, la commisération. Ils manquent de pain, de vêtements ; vous leur devez l'aumône, ils ont un droit à votre superflu. Ils sont les bien-aimés de Dieu ; ils sont les béatifiés du Christ, que vous devez reconnaître sous les haillons de leur misère, comme vous l'adorez sous les voiles du sacrement eucharistique. N'est-il pas juste que vous ayez pour leur dignité, que Bossuet appelle éminente, une sorte de vénération ?

**

Je reprends, en finissant, mes frères, l'axiome de la justice : « Rendez à Dieu ce qui est à Dieu et au prochain ce qui lui est dû. » La justice nous impose des devoirs multiples ; et les devoirs sont des dettes. Or, un débiteur qui a de la conscience, de l'honneur, de la probité, s'applique par tous les moyens à éteindre ses dettes et à satisfaire ses créanciers. Notre créancier, c'est Dieu ; notre créancier, c'est Jésus-Christ et son Eglise ; notre créancier, c'est notre père, c'est notre mère ; notre créancier, c'est le prochain. Nous sommes-nous acquittés envers eux ? Si nous comptons d'une part ce que nous avons donné et de l'autre ce que nous avons laissé, soustraction faite, nous aurions la preuve que notre dette n'a pas été intégralement payée. Prenons la résolution d'éteindre notre vieille dette et de nous acquitter fidèlement à l'avenir de celles que nous aurons à solder, et engageons-nous à rendre toujours à Dieu ce qui est à Dieu, et à notre prochain ce qui lui est dû. Ainsi soit-il.

La Force

I

SA NATURE ET SA BEAUTÉ

Dicite pusillanimitas : Confortamini.

Dites aux pusillanimes : Prenez confiance et soyez plus courageux.

(Is., xxxv, 3).

Mes frères,

Il y a plus d'un demi-siècle, un grand évêque, décrivant l'état inquiétant de la société d'alors, et s'inspirant du prophète Isaïe, rappelait ces paroles attristées : « Tous les cœurs sont malades, *omne cor mœrens* ; toutes les têtes s'abattent et languissent, *omne caput languidum*. » Tout est attaqué, menacé, disait-il ; les lois fondamentales, les lois constitutives de la société humaine, protectrices de l'autorité, de la liberté et du respect parmi les hommes, sont lacérées, *lacerata est lex*. Plus rien ne tient debout, et le monde s'en va, par une pente fatale, à la confusion, à l'anarchie. La foule assiste muette et indifférente à cet effondrement, et les sages qui voudraient l'empêcher, sont impuissants.

Ces paroles, mes frères, qui étaient la peinture exacte de l'époque où elles furent écrites, ne s'appliquent-elles pas avec plus de vérité encore à la société au milieu de laquelle nous vivons ? Ce n'est pas seulement la religion avec ses institutions, avec son dogme et sa morale qui est attaquée ; mais les principes essentiels, les fondements sur lesquels reposent la paix, l'ordre, la sécurité, la justice dans le pays, sont ébranlés, renversés, et on ne s'élève point, on reste impassible. C'est partout la bouche muette, les bras croisés devant les ruines, la résignation devant le fait accompli, c'est partout l'inertie.

Ah ! je me trompe : les méchants, eux, les ennemis de la Religion, de l'Eglise, de la Société chrétienne ne sont pas inactifs ; ils s'agitent, ils parlent, ils écrivent, ils font de la propagande, ils rivalisent de zèle, ils s'entendent, se donnent la main, concertent leurs diaboliques efforts, pour détruire tout ce que nous aimons, tout ce que nous vénérons.

Ce sont les bons, à part de nobles exceptions, ce sont les gens de bien qui sont malheureusement tièdes, indécis, divisés entre eux, et comme paralysés. Pourquoi sont-ils ainsi ? C'est qu'il leur manque une vertu bien nécessaire au temps où nous sommes, une vertu qui certainement, si elle existait en eux, secourrait leur indifférence et les tirerait de leur mortelle apathie. Quelle est cette vertu, mes frères ? C'est la force morale, l'énergie surnaturelle. N'est-il pas bien opportun de vous la recommander ? D'ailleurs, l'ordre de nos entretiens m'invite à vous en parler. Je viens donc dire aux pusillanimes, aux peu-

reux : *Confortamini*, soyez plus résolus, plus courageux.

Avant tout, il faut que vous ayez une notion exacte de cette vertu : j'essaierai de vous la donner ; ensuite je vous dirai combien elle est digne d'estime et d'admiration, partout où elle se révèle.

I

Qu'est-ce que la force morale ou le courage car nous emploierons indistinctement ces deux mots qui signifient la même chose ? Demandons-le à saint Thomas. Ce grand docteur considère la force sous un aspect général et il la définit « une fermeté de l'âme qui est la condition essentielle de toutes les vertus. » Effectivement, pour pratiquer une vertu quelconque, il est nécessaire d'agir d'une manière ferme et inébranlable. Soit que l'on fasse dériver le mot de vertu de *vir* qui signifie l'homme au caractère viril, ou de *vis* qui signifie force, c'est toujours une pensée de puissance, d'effort généreux, d'énergie soutenue qui demeure dans l'esprit. Point de vertu sans cela.

Mais la force morale est aussi une vertu spéciale et saint Thomas la définit « un mâle courage dans l'épreuve et dans le combat, le calme au sein des dangers et au milieu des souffrances. » Avant lui, un philosophe romain l'avait caractérisée en disant qu'elle consiste à braver les dangers avec fermeté et à supporter avec un grand courage les maux de la vie.

Mais nous n'étudierons pas seulement la force morale comme une vertu purement humaine ; nous l'envisagerons en même temps comme une vertu chrétienne et surnaturelle, comme une vertu cardinale, et dans ce sens plus étendu, plus complet, nous dirons qu'elle est une fermeté, une énergie de la volonté, soutenue par la grâce de Dieu, qui nous fait agir avec une vigueur persévérante en tout ce qui regarde nos intérêts spirituels, et qui nous aide à triompher de tous les obstacles qui s'opposent à notre salut.

Elle marche entre deux défauts contraires : l'opiniâtreté et la faiblesse. L'opiniâtreté ou l'entêtement est un défaut qui nous fait tenir à nos idées, à nos projets, plus qu'il ne faut ; la faiblesse cède d'une manière qui n'est pas conforme à la raison. La force, au contraire, est une disposition d'âme qui nous fait poursuivre nos desseins, nos résolutions, comme il le faut : *secundum quod oportet*. Elle s'appuie sur d'autres vertus qui se rattachent à elle, pour seconder son action et lui donner toute son intensité ; elle a comme nobles compagnes et puissants auxiliaires : la magnanimité, qui porte l'âme vers les œuvres grandes et honorables ; la confiance, qui lui fait espérer le succès de ses entreprises ; la patience, qui fait supporter avec une grande égalité d'âme les maux de cette vie et nous garde d'abandonner

les biens qui doivent nous conduire à un état plus parfait ; la constance et la persévérance, qui nous affermissent dans le bien et qui nous y maintiennent jusqu'à la fin.

La force morale, ajoute l'illustre docteur que nous avons pris pour guide et pour maître en cette matière, la force morale se présente sous un double aspect : elle supporte et elle attaque, *sustinet et aggreditur*. Elle est défensive et offensive ; elle soutient le choc de l'ennemi et elle va de l'avant ; elle résiste et elle entre en campagne et engage les hostilités.

Elle supporte avec une magnanime résignation les souffrances du corps, les angoisses de l'âme, les revers de fortune, la maladie, la perte des proches, le mépris, la calomnie, toutes les tribulations, toutes les épreuves de cette vie : elle y voit la volonté ou la permission de Dieu qui sait tirer le bien du mal. Une âme en qui réside cette force surnaturelle, oppose à tous ces accidents, à toutes ces tribulations, à toutes ces variétés de l'infortune un calme imperturbable, un abandon confiant à la Providence. Rien de tout cela ne la décourage et ne la détache de son devoir. Entendez-la s'écrier avec saint Paul : « Qui me séparera de la charité du Christ ? La tribulation ? L'angoisse ? La faim ? La pauvreté ? Le péril ? La persécution ? Le glaive ? Non ! rien ne m'en séparera, » et quoi qu'il arrive, je lui demeurerai immuablement attachée.

La vertu de force attend de pied ferme l'ennemi qui l'attaque ; elle soutient vaillamment le choc, *sustinet* ; mais elle ne reste pas toujours sur la défensive, elle entre en lutte à son tour, *aggreditur*. Il ne lui suffit pas de tenir tête, de résister ; elle engage la bataille. Les ennemis à combattre et à vaincre ne manquent pas. A l'intérieur, ce sont les instincts mauvais, les inclinations perverses, toutes les convoitises, toutes les passions qui s'agitent dans les replis de notre nature dépravée. A l'extérieur, c'est l'esprit de ténèbres, le démon qui nous est représenté comme un lion affamé qui nous guette sans cesse et s'apprête à nous dévorer ; c'est le monde avec ses attractions séduisantes, avec ses plaisirs, avec ses enchantements perfides, avec ses pièges et ses tentations sans nombre.

C'est en face de tous ces ennemis que la force morale déploie son énergie et mène une victorieuse campagne : *aggreditur*. Les dangers, elle les brave ; les obstacles, elle les surmonte. Celui qui agit sous son impulsion, ne craint rien : il est hardi, entreprenant, intrépide.

Où vas-tu, laboureur ? — Je vais cultiver mon champ. — La charrue est lourde à tes mains ; la sueur tombera de ton visage, ton travail est bien pénible, et la graine que tu sèmes ne te donnera peut-être qu'une maigre moisson. — Je ne crains pas la fatigue : je porterai allègrement le poids du jour et de la

chaleur et j'ai confiance au Dieu bon qui donne au petit oiseau sa pâture et à l'homme son pain et celui de ses enfants.

Matelot, où vas-tu ? N'entre pas dans ce vaisseau ; défie-toi de la mer : ses flots ont déjà englouti nombre de tes camarades. Prends garde : il y a des tempêtes dans l'air et des abîmes dans les eaux. — Le matelot courageux s'embarque sous l'œil de Dieu et se moque des vents et des orages.

Soldat, où vas-tu ? Il y a là-bas des canons qui vomissent la mort, des baïonnettes qui sont tendues pour te transpercer, des bataillons qui vont se ruer sur toi. — Et le brave soldat, loin de trembler et de fuir, se précipite où son chef l'envoie et où le danger l'appelle.

Et toi, saint missionnaire, où vas-tu, avec ton chapelet, ta croix et ton calice ? Tu vas dans de lointaines et inhospitalières contrées porter l'Evangile de la foi et de la civilisation à des païens, à des idolâtres. Mais ne sais-tu pas que les apôtres du Christ en pays infidèle sont exposés aux outrages, à la persécution, au martyre ? — Il y a des frères à éclairer, des âmes à sauver, et l'intrépide missionnaire, la joie au front, la prière sur les lèvres, la charité au cœur, abandonne famille, amis et patrie, et s'en va répandre au loin la bonne nouvelle, braver les dangers, les persécutions, et mourir torturé, décapité, s'il le faut, en priant pour ses bourreaux.

II

Oh ! la belle et grande vertu que la force morale, que le courage ! Et vous ne serez pas surpris, mes frères, qu'elle ait recueilli l'estime et suscité l'admiration partout où elle s'est révélée.

Il y a le courage civique, le courage militaire, le courage religieux ; mais à quelque point de vue qu'on le considère, le courage apparaît comme un des plus beaux et des plus nobles sentiments de l'homme, et quelque part qu'il se produise, il reçoit spontanément d'éclatants hommages.

Lorsque, récemment, les fleuves gonflés par des pluies torrentielles rompaient toutes les digues et montaient jusqu'aux étages des maisons, pour y porter la dévastation et la mort, on a vu des hommes intrépides se jeter à la nage, se confier à de frêles embarcations, afin de sauver, au péril de leur vie, des malheureux que les flots allaient engloutir.

Voilà le courage du citoyen ; et nous l'avons apprécié comme il méritait de l'être : nous l'avons admiré, nous l'avons acclamé.

Rien n'est beau comme le courage qui, pour accomplir un devoir patriotique, brave le danger et s'expose à une mort certaine. Ici, ce n'est plus seulement du courage, c'est de l'héroïsme. Et l'héroïsme, qu'est-ce que c'est ? C'est le dévouement porté jusqu'à l'extrême limite, c'est l'abdication généreuse de sa vie,

c'est l'acte d'une volonté qui tient bon et qui est prête à tous les sacrifices. L'héroïsme, c'est le vaillant soldat qui dispute à l'ennemi le drapeau qui lui a été confié et qu'il n'abandonne qu'après l'avoir empourpré de son sang et quand ses mains défaillantes ne peuvent plus le tenir.

Voilà l'héroïsme, et partout où il se révèle, on le salue avec une chaude admiration, on y applaudit du cœur et des mains, et ceux qui en ont fait des actes répétés, on les sépare du commun des mortels, on les élève sur le pavois, on célèbre leur vaillance, et on serait mal venu d'y toucher, car ils sont la gloire de notre humanité.

Or les pages de notre histoire, nos annales militaires sont remplies d'actes héroïques qui émeuvent les âmes les plus froides et qui suscitent une admiration aussi universelle que légitime.

Un exemple seulement. Kléber, aux champs de la Vendée, pressé par l'armée royaliste, dit à un de ses officiers, en lui montrant un endroit périlleux : « Vous voyez ce poste là-bas ; vous allez vous y faire tuer, pour le salut de l'armée ! — Oui, mon général, j'y vais ! » — Brave soldat, ta sublime réponse et ton héroïque abnégation font battre nos cœurs et soulèvent nos applaudissements.

Vous estimez et vous admirez, mes frères, le courage civique, le courage militaire, rien de plus juste ; mais réservez, je vous prie, une part de votre estime et de votre admiration pour le courage religieux, car il en est digne.

Je ne parle pas d'une ardeur d'un moment, d'un mouvement passager, d'un acte solitaire, mais de la fermeté constante dans le bien, de la résistance continuelle au mal, qui constitue le courage chrétien à son premier degré.

Voici, par exemple, un homme ignoré, un chrétien ordinaire, qui, sans bruit, sans ostentation, accomplit son devoir et tout son devoir, qui, ne recherchant ni éloges, ni honneurs, se contente du témoignage de sa conscience ; voici un homme qui craint Dieu et n'a pas d'autre crainte, qui, dans une vie vouée à un pénible travail, en accepte vaillamment toutes les fatigues et toutes les épreuves ; voici un chrétien qui observe point par point les lois de Dieu et de l'Eglise, quoi qu'il puisse lui en coûter ; qui, chaque jour, lutte contre ses passions pour conserver ses mains dans l'innocence et son cœur dans la pureté, qui s'attache à tout ce qui est bien et réprouve tout ce qui est mal ; je dis, mes frères, que vous ne pouvez refuser votre estime et votre admiration à cet homme, à ce chrétien, car il fait preuve d'une ferme volonté et d'un courage méritoire.

Tout à l'heure, j'exaltais la bravoure militaire, l'héroïsme sur le champ de bataille ; mais l'héroïsme est chose fréquente dans les fastes de la religion. Tous nos saints, et le

nombre en est grand, ne sont-ils pas des héros de vertu ? Ils n'ont été inscrits au livre d'or de la sainteté, que parce qu'ils ont pratiqué la vertu à un degré supérieur, et pour cela ils ont dû déployer une suprême et indomptable énergie.

Et si le nom de *héros* appartient à ceux qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie pour une grande cause, voici les martyrs de la foi, et ils se comptent par millions. Pour la cause de Dieu, qui est noble plus que toutes les autres, pour la cause de la religion, ils se laisseront déchirer les chairs, broyer les membres, amputer la tête ; ils mourront par le fer, par le feu, par la dent des bêtes, pour ne pas trahir leur foi. Dites-moi, est-ce cela de l'héroïsme ?

Ah ! saluez de toute votre admiration ces sanglantes victimes du devoir, ces intrépides soldats du Christ, ces femmes, ces enfants, ces vieillards, debout en face des tyrans, se riant de leurs menaces, calmes en présence des bourreaux et faisant avec bonheur le sacrifice de leur vie !

Evoquons, pour terminer, le souvenir d'une de ces âmes fortes que ni les menaces ni la violence ne peuvent faire fléchir.

Mandé devant un préfet arien, saint Basile dut exposer les raisons pour lesquelles il répudiait la doctrine des hérétiques. Avec noblesse et fermeté, il répondit que, pour complaire aux hommes, jamais il ne trahirait sa foi. « Mais savez-vous, reprit le préfet, qui pensait l'intimider, savez-vous que l'empereur m'a donné tout pouvoir contre vous ? Et si je confisquais vos biens ? — Je ne m'en effraie point, dit l'évêque ; vous m'enlèverez quelques vêtements, quelques livres, mais je vous défie de confisquer les biens éternels après lesquels je soupire. — Je vous proscrireai, reprit le préfet. — Mais toute la terre est à Dieu, répondit le pontife ; l'exil ne peut m'atteindre, moi qui ne suis en ce monde qu'un voyageur aspirant à une autre région. — Alors, je vous condamnerai à mort. — Je m'en réjouis : aux premières tortures, ce corps épuisé tombera et je monterai au ciel, ma patrie ! »

Voilà, certes, un courage héroïque : c'est le courage des saints, et je croirais vous faire injure, mes frères, si je vous soupçonnais de ne pas l'admirer. Oui, la force morale est une vertu bien appréciable, car c'est elle qui fait les hommes illustres, les grands chrétiens ; c'est elle qui fait les saints et qui peuple le ciel. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 februarii 1911.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 9 février 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — *Premier Dimanche* : Sur la parole de Dieu, 81. — *Premier Mardi* : Sur la parole de l'homme et la parole de Dieu, 86. — *Premier Jeudi* : Sur l'athéisme, l'impiété, le rationalisme, 93. — *Deuxième Dimanche* : Sur la nature de Dieu et la Providence, 98.

Sermons pour les Quarante-Heures. — II. La fête de la prière, 103. — III. La fête de l'expiation, 108.

CONFÉRENCES DE CARÊME

Premier Dimanche

SUR LA PAROLE DE DIEU

Fons sapientiæ verbum Dei.

La source de la sagesse, c'est la parole de Dieu. (Éccli., I, 5).

Mes frères,

Les sociétés humaines travaillent de nos jours à exécuter une entreprise inconnue à tous les siècles. Elles travaillent à se constituer sans Dieu. L'humaine prudence sera seule l'architecte de la cité future. Les athées eux-mêmes, surtout les athées, y seront acceptés comme des travailleurs d'élite. Nous traversons, chrétiens, des temps mauvais. Notre âge est-il meilleur ou pire que les siècles passés ? Je ne le recherche point. Je constate qu'à l'heure présente l'avenir des sociétés humaines est chargé de nuages.

Durant quinze siècles, à partir de Bethléem, l'humanité grandissait lentement au milieu des obstacles, des contradictions, des scandales, mais grandissait toujours, sous le souffle de Dieu, progressait dans les voies de la justice et de la charité. L'Europe était chrétienne et s'appropriait à donner au globe entier la lumière de l'Évangile, c'est-à-dire la civilisation et bien plus que la civilisation, les clés du paradis. Tout à coup ce mouvement s'arrête. De Constantinople tombée aux mains du Barbare pour avoir rejeté l'Esprit-Saint, le vieux virus du paganisme et du philosophisme grec s'insinue dans les veines de la société catholique ; un déchirement se fait, cruel ; ce ne sont plus seulement des individus, ce sont des sociétés entières qui, sur les traces de l'Enfant Prodigue, s'en vont chercher, loin de la sainte Eglise catholique et romaine, mère du genre humain, une folle indépendance. La Renaissance du paganisme est suivie de la vaste et radicale hérésie protestante. Le protestantisme se dissout en rationalisme, et le rationalisme

finit par s'estimer assez fort pour prendre des mains de l'Eglise le gouvernement de l'humanité. L'Eglise, toutefois, reste debout, et la solidité du roc sur lequel elle repose apparaît plus clairement à mesure qu'elle est battue par de plus furieuses tempêtes. L'esprit moderne dont je dirai bientôt le nom, ne ruine pas la cité bâtie et défendue par l'Esprit-Saint, mais il combat et il fait tous les jours de nouvelles victimes, de nouveaux cadavres.

Je le sais, l'Eglise, en définitive, n'y perd rien, car la gloire de ses fidèles grandit avec leurs épreuves ; l'Eglise n'y perd rien, car au rameau qui se détache, se dessèche et meurt, sa fécondité étonnante, on peut dire inépuisable, fait succéder un autre rameau qui verdoie, fleurit, fructifie ; mais les sociétés penchent vers leur ruine et des âmes, d'innombrables âmes, périssent.

Il importe donc à chacun de savoir avant tout où est la sagesse, la sagesse, c'est-à-dire le discernement de ce qui nous est bon et de ce qui nous est mauvais, le discernement de la voie qui mène à la vie et de la voie qui mène à la mort, le discernement du flambeau qui éclaire et de la fausse lueur qui égare.

Or, chrétiens, un oracle, vieux de plus de vingt siècles, nous le déclare : « *Fons sapientiæ, verbum Domini.* La source de la sagesse, c'est la parole de Dieu. »

Et je ne puis commencer plus utilement cette station qu'en le méditant avec vous.

La source de la sagesse, c'est une parole, une parole supérieure, la parole de Dieu.

A quels signes la parole de Dieu est-elle reconnaissable ?

Quels sont devant la parole de Dieu nos devoirs ?

I

L'homme, mes bien chers frères, n'est pas un être purement passif. Loin de là. Pourtant, l'homme, avant d'agir, commence par recevoir. Quant à sa vie corporelle, le fait est évident. Abandonnez ce nouveau-né, il va mourir. Durant plusieurs années, l'enfant reçoit son pain des mains paternelles et quand, plus tard, il peut à son tour creuser le sillon, il travaille pour le conquérir. Ainsi quant à son âme. L'enfant qui n'entendrait aucune parole, parole des lèvres ou, pour le sourd-muet, parole des gestes, demeurerait idiot toute sa vie. Pour parler plus tard, l'enfant doit d'abord entendre. Les mères le savent bien.

Mais qu'est-ce qu'une parole, sinon la manifestation de la pensée d'un être intelligent ? Or, l'homme est-il dans l'univers le seul être intelligent ? Non, sans doute. Dans l'échelle des êtres intelligents, il n'occupe même que

la dernière place. Au-dessus de lui sont les purs esprits, et, au-dessus de ces intelligences immatérielles, il y a l'Esprit suprême, Dieu.

C'est pourquoi, mes chers auditeurs, il existe trois sortes de parole : la parole humaine, la parole angélique, la parole divine. Le premier homme entendit les deux paroles supérieures. Vous savez bien que le premier homme fut créé complet. A défaut de l'infaillible enseignement de l'Eglise, l'histoire et le bon sens réfutent assez la niaiserie prétendue scientifique qui fait de nous des huîtres en progrès ou des singes insensiblement civilisés. Les espèces sont fixes et, entre toutes, l'espèce humaine.

Or, quelle fut l'éducation intellectuelle de nos premiers parents ? Dieu leur parla. L'éducation de l'homme fut l'œuvre de la divine parole. Il est écrit, en effet, dans la *Genèse* que Dieu créa l'homme à son image, qu'il créa l'homme et la femme, et qu'il leur dit : « Croissez et multipliez-vous. Voici que je vous ai donné toutes les plantes pour votre nourriture. » Il est écrit encore que Dieu plaça l'homme dans un délicieux jardin et qu'il lui fit un commandement en ces termes : « Mange le fruit de tous les arbres, mais ne touche point à celui de l'arbre du bien et du mal. » Puis il amena tous les animaux à Adam pour qu'Adam parlât à son tour et leur imposât un nom. Enfin ces premiers chapitres de la Bible, si brefs qu'ils soient, sont tout remplis des entretiens de Dieu et de nos premiers ancêtres. N'en soyez pas surpris, mes bien chers frères, le vrai Dieu n'est pas le Dieu du rationalisme, le vrai Dieu est un père, et le père parle à ses enfants.

Mais la parole de Dieu ne retentit pas seule au paradis terrestre. A cette parole éclairante et aimante en succède une autre qui la met en doute, qui la critique et finalement la nie. C'est la parole de l'ange rebelle et déchu, parole trop écoutée, hélas ! au jour qui vit l'humanité dans son chef désobéir à Dieu et tomber par sa désobéissance dans un gouffre de misères.

Ainsi, dès l'aurore des temps, l'homme nous apparaît entre deux paroles, la parole de Dieu qui fait la lumière et la parole du démon qui fait les ténèbres.

Or, mes frères, depuis tant de siècles, toute parole humaine n'est qu'un écho des deux paroles entendues dans l'Eden : toute parole de vérité est un écho de la parole de Dieu, qui est la vérité essentielle, éternelle, infinie, et toute parole d'erreur est un écho de la parole de Satan, le grand menteur et le père du mensonge.

Certes, Satan ne peut pas être comparé à Dieu : entre Dieu et cette créature exécrationnable, il y a l'infini. Toutefois, mes chers auditeurs, telle est la supériorité des purs esprits sur l'homme que nul mortel ne peut résister aux

séductions de la parole diabolique s'il n'ouvre tout d'abord son oreille et son cœur aux divins ravissements de la parole du Père qui est dans les cieux.

C'est en vain que l'on proclame l'indépendance de la pensée. Liberté de penser ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Liberté d'exprimer sa pensée ? mais c'est la liberté de parler, cela. Liberté de penser, c'est si peu une perfection qu'à mesure que l'on devient savant, plus savant, la liberté de penser diminue. Dieu qui sait tout, ne peut penser autre chose que la vérité. Par le fait rien n'est moins libre que la pensée humaine. Choisir entre bien faire et mal faire, cela est en nous, car ce choix est l'œuvre de notre libre volonté. Mais voir le vrai ou voir seulement sa trompeuse image, son mirage, cela dépend des maîtres vers lesquels nous nous tournons. Si vous écoutez Dieu, mon frère, Dieu vous dira la vérité. Si vous écoutez Lucifer, l'ange damné vous fascinera par le mensonge.

Dire, comme on le dit trop souvent : « Je prétends n'écouter que moi-même ; j'ai ma raison, » c'est une prétention singulière. Votre raison, dont vous ne connaissez pas même la véritable nature, votre raison qui est un rayon de Dieu brillant en vous, une parole intérieure adressée à tous pour servir de lien entre tous, à peu près comme l'air respirable est dévolu à tous, votre raison, si puissante qu'elle soit, ne vous suffit pas. Elle vous fournit quelques principes, incontestables, mais peu nombreux ; ce sont les fondements, ce n'est pas l'édifice. Et quand il s'agit de la sagesse pratique, quand il s'agit de la direction de la vie, quand il s'agit de reconnaître et de prendre les moyens sûrs d'accomplir votre destinée, quand il s'agit non de marcher, non de faire quelques pas, mais d'atteindre le but idéal et suprême, votre fin dernière, les tâtonnements et les égarements commencent ; votre raison ne suffit plus.

On l'a dit avant moi : « Trois journalistes, trois avis différents ; trois philosophes, trois systèmes ; trois députés, trois votes ; trois socialistes, trois utopies ; trois religieux, trois sectes. » Voilà comment la raison individuelle suffit.

Elle suffit si peu que ses plus acharnés défenseurs font tous une chose qui ruine de fond en comble leur thèse. — Quoi donc ? — Ils étudient ! Ils lisent ! Lire, qu'est-ce, sinon écouter avec les yeux une parole cristallisée dans l'écriture ? Je voudrais bien voir philosopant un homme qui n'aurait jamais rien lu...

Veuillez remarquer, mes chers auditeurs, que je ne parle point encore du degré de créance accordé à la parole ; je dis que l'homme est obligé par sa nature à affronter et à subir les influences de la parole. Quand l'homme commence à se distinguer de l'animal, il devient un être qui écoute.

Ce que l'homme découvre est peu de chose en comparaison de ce qu'il apprend, et cela même est un fruit cueilli sur un arbre que la parole a semé ou planté et arrosé.

Rappelez vos souvenirs, mes frères, tous, grands et petits, vous qui êtes très savants et vous qui ne l'êtes qu'un peu. De votre vie intellectuelle où est la racine ? sinon dans la parole de votre mère. Mère chrétienne, le jour où le fruit de vos entrailles a commencé à dire à ce Dieu invisible que l'animal ignorera toujours : « Notre Père qui êtes aux cieux, » il a été démontré que votre fils avait une âme, et cet admirable éclair, c'était votre parole qui l'avait allumé.

Oui, mes frères, les fondements de ce que vous savez sont dans la parole de vos compagnons d'enfance, dans la parole du prêtre qui vous a enseigné le catéchisme, dans la parole des maîtres qui vous formèrent aux sciences humaines, dans la parole des écrivains dont vous avez lu les livres. Vous qui êtes fidèles, vous avez reçu des enseignements et des conseils qui vous ont dirigés et fortifiés. Privés de ces enseignements et de ces conseils, auriez-vous résisté, comme vaillamment vous l'avez fait, au mal ? Vous n'oseriez le dire. Vous qui avez failli, et tant de fois, vous avez entendu des paroles de perdition. Sans cet enseignement maudit et ces excitations perverses, vous seriez encore peut-être couronnés d'innocence, de paix, de joie.

La parole est le levier qui remue le monde. L'histoire des sociétés en fait foi. La force du sabre peut avoir contribué à leur fondation, elle peut être pour quelque chose dans leur conservation ; mais la force de la parole s'étend plus loin et subsiste plus longtemps que la force du sabre ; car d'être terrifié par la force, c'est contre la nature de l'homme, et c'est sa nature même d'être entraîné par la parole. La force, si vous me permettez ce langage, est la balance du monde inférieur, du monde animal ; la parole est la balance du monde supérieur, du monde intelligent.

Voyez dans la famille. Comment s'y fait l'éducation de l'enfant ? Est-ce par la verge ? La verge peut avoir son emploi utile, mais exceptionnel. La mère parle à son fils ; elle l'instruit ; elle l'encourage ; elle le gronde ; elle le redresse ; elle le forme ; elle en fait un homme par la parole.

Voyez les hérétiques, les philosophes : que font-ils ? Ils parodient l'Eglise, ils dogmatisent, ils écrivent, ils parlent.

Et le résultat, constaté par des siècles et des siècles d'expérience, sous toutes les latitudes, c'est que la vie de l'homme se moule insensiblement sur la parole à laquelle il donne sa confiance. Dis-moi qui tu écoutes, je te dirai qui tu es.

Oui, tel maître, tel disciple. Ce n'est pas

que parfois le disciple d'un maître d'erreur ne recule devant des doctrines détestables. Il advient aussi trop souvent que le disciple de la vérité manque du courage nécessaire pour réduire en pratique les enseignements qu'il écoute. Des exceptions en tel nombre que vous voudrez, volontiers je les admet ; mais dans l'ensemble, en bloc, telle parole écoutée, telle conduite pratiquée ; tel maître, tel disciple.

Et que prouve un fait aussi universel ?

Il prouve, sans réplique, que l'homme, trop faible pour trouver en soi la sagesse, c'est-à-dire l'intelligence complète de sa destinée, la réclame au dehors et qu'il cherche, pour se guider et s'appuyer, une lumière supérieure à celle de son esprit flottant, embarrassé, inquiet. Il prouve que l'homme est un être enseigné. Il prouve que la parole nourrit l'esprit, comme le pain nourrit le corps. Si l'homme avait en soi la vie corporelle, il ne la demanderait pas à ce champ qu'il cultive à la force de son bras et à la sueur de son front. S'il avait en soi la vie intellectuelle, il ne la demanderait pas à ses aînés sur la terre.

Donc, tout homme, préoccupé de sa destinée, interroge, puis écoute...

Mais comment, parmi toutes les paroles qui retentissent à son oreille et se croisent et souvent se contredisent, comment reconnaître la bonne parole, la parole du salut ?

II

La philosophie contemporaine prétend que Dieu n'a pas besoin de parler, que Dieu n'a pas parlé, que même, si Dieu avait parlé, sa parole ne serait pas reconnaissable.

Dieu n'avait pas besoin de parler. Sans doute, Dieu n'a besoin de rien. Mais l'humanité, elle, avait besoin que Dieu lui parlât. Malheureux ! si vous disiez qu'une mère n'a pas besoin de nourrir son enfant, cette femme indignée vous répondrait que l'enfant, lui, a besoin du lait maternel. Je sais bien qu'à votre sens l'enfant n'a pas besoin du lait de sa mère ou plutôt qu'une fois grand, il peut s'en aller loin de sa mère et la renier. Vous dites : Aux esprits d'élite la réflexion personnelle, la méditation philosophique suffit ; la religion naturelle suffit. — Elle est connue, votre religion naturelle, si peu encombrante, si peu gênante. Mais les petits, les simples, l'ouvrier qui gagne le pain de sa famille, les foules, ont-ils le loisir de philosopher ? Le pourraient-ils ? — Qu'ils se débrouillent, c'est leur affaire, ou bien contez-leur quelques fables ; la vérité est un mets délicat dont leurs intelligences grossières se peuvent bien passer ! — Malheureux ! vous ne comprenez pas que Dieu est père, et surtout des petits, des simples, des travailleurs, des multitudes. Il faut donc que Dieu

les instruisent. Vous nous ramenez au paganisme qui avait une religion pour les riches. Les esclaves ne pouvaient pas même entrer dans tous les temples. Quand je lis dans l'histoire des peuples ces pages déshonorées, ma poitrine se soulève d'indignation et de dégoût.

Mais vous-mêmes, esprits d'élite, parlez franchement : Que savez-vous ? quelles certitudes avez-vous sur les questions les plus nécessaires ? Vous n'êtes pas plus avancés que ne l'était, il y a dix-huit cents ans, Cicéron... Quelques conjectures plus ou moins plausibles sur la providence, la spiritualité de l'âme, son immortalité, voilà votre bagage religieux... Des conjectures, alors que la conscience réclame à grands cris des précisions, des assertions, des certitudes ; des conjectures sans aucune influence sur la vie pratique, la conduite de tous les jours, le devoir. La preuve en est dans vos revues, dans vos journaux, partout. Vous ne vous placez jamais dans vos élucubrations qu'au point de vue temporel, au point de vue terrestre. Que tout cela est peu élevé ! que tout cela est étriqué ! et triste !...

Vos livres je les ai lus, ou plutôt j'ai lu les livres de vos maîtres, car vous avez des maîtres ; vous vous dites inventeurs et vous n'êtes que des plagiaires, ou si ce mot-là vous offusque, je veux bien dire des copistes, des échos. « Sur Dieu il faut entendre Dieu. » C'était l'avis de Platon, et Platon est un géant auprès duquel vous me faites l'effet de moucheron bourdonnants.

De bonne foi, quand on se place devant la question formidable du lendemain qui suit la mort, où est la bouche humaine qui réponde catégoriquement ? Cicéron et Platon lui-même, ces grands hommes du paganisme grec et latin, n'ont pu que bégayer... Et pourtant, le vaisseau qui nous porte, fend les vagues avec une rapidité vertigineuse, et il nous faut savoir où est le port. Nous n'avons pas le temps d'attendre des siècles. C'est aujourd'hui, aujourd'hui même, qu'il nous faut le savoir, car nous pouvons mourir demain.

« Dieu n'a pas parlé !... Alors l'humanité toute entière est hallucinée ; car l'humanité croit au fait de la divine parole. Ce n'est pas seulement la Bible et l'Evangile qui nous assurent que Dieu a parlé ; ce sont les annales de tous les peuples. Pas une religion, si fausse qu'elle soit, qui n'admette cette croyance fondamentale ; de la vieille Egypte et des lointaines profondeurs de l'Inde à la Grèce et à Rome, des glaces du Groenland aux régions brûlantes de l'Equateur, depuis plus de quarante siècles l'humanité s'en va répétant : Dieu a parlé. Je sais que l'enseignement divin n'a pas été gardé partout dans sa pureté, mais l'humanité entière se souvient au moins du fait de cette parole, et, joyeuse, elle crie, elle chante : Dieu a parlé !

Quand donc, au milieu de cette universelle et concertante harmonie, quelques voix glapissent : « Non, Dieu n'a pas parlé ; seuls des hallucinés le prétendent, » je souris et je passe, plus fier d'être halluciné avec tout le genre humain que d'être sage avec ces rares et fiers critiques. L'orgueilleuse négation de ces beaux esprits vaut tout juste ce que vaudrait le vote de quelques aveugles contre l'existence du soleil.

Mais sondez, je vous prie, mes chers auditeurs, la profondeur de leur chute ! Ces gens-là, ces pauvres gens, s'estiment très heureux que Dieu n'ait point parlé. Ils me font penser à un homme qui serait enchanté d'apprendre qu'il n'a ni père ni mère. Parce qu'ils n'aiment pas Dieu, l'objet le plus aimable, ils se félicitent d'être à l'abri des bontés de Dieu.

Ce n'est pas tout. A supposer, disent-ils encore, que Dieu ait parlé, il est impossible de distinguer sa parole. — Vraiment ! Une fois dans l'absurde, plus rien ne coûte. Quoi ! le plus petit prince du plus petit état sait rendre sa parole reconnaissable et il sait la promulguer officiellement ; seul, le Roi immortel des siècles est impuissant à donner un cachet d'authenticité à sa parole !

Ecoutons ces singuliers raisonneurs : « La parole de Dieu, d'après les croyants, nous disent-ils, c'est la Bible. Or, la Bible est un composé de livres fort anciens, écrits dans de vieilles langues qu'on ne parle plus, et racontant des événements qui sont ensevelis dans la poussière des légendes ou de l'histoire... » Messieurs, il s'en faut que ces difficultés soient insolubles ; mais ce n'est point à nous catholiques d'y répondre ; adressez-vous à nos frères séparés, les protestants. Sans doute la Bible est une cassette précieuse dont le contenu est divin ; mais ce livre n'est pas la manifestation essentielle de la parole de Dieu dans le monde. Il existe dans le monde une société vivante dans laquelle depuis saint Pierre jusqu'à Pie X, la parole divine se répand par mille canaux jusqu'aux extrémités du corps pour le nourrir de vérité. Nous vous la montrerons bientôt, et, en vous la montrant, nous vous prouverons qu'il vous est possible, qu'il vous est facile de la reconnaître.

Mais il est temps de donner une conclusion pratique à ce premier de nos entretiens et de dire l'accueil auquel a droit la parole de Dieu.

III

La faculté de penser, ce noble apanage de l'homme, est un don de Dieu, un don de Dieu qui doit être utilisé selon les intentions du donateur, et ne peut jamais, sans sacrilège, être tourné contre lui. Sur ce globe qui renferme des millions d'êtres, nous sommes, nous, race humaine, les privilégiés de la Providence ; malheur aux ingrats !

Le don de la raison n'est pourtant pas en nous le don divin le plus grand. Le don de croire est plus magnifique incomparablement. Oui, mes frères, le « don de croire. » Croit qui veut, en ce sens que Dieu accorde toujours le don de la foi à la prière de l'âme vraiment humble et docile ; mais acquiescer à la parole divine est une grâce, un bienfait surnaturel de Dieu. L'adhésion de notre esprit à la vérité dans l'ordre purement scientifique n'est pas une vertu ; elle le devient dans l'ordre religieux. Pourquoi ?

Beaucoup d'hommes, parmi nos contemporains, comprennent mal la cause de cette différence. A les entendre, pour croire, pour accepter fermement l'enseignement divin, nous autres catholiques, nous faisons violence à notre raison, nous contrainsons notre esprit à une sorte de suicide pour, de vive force, y river des affirmations qu'il rejette, nous nous précipitons, les yeux fermés, dans un gouffre plein de ténèbres, et nous nous imaginons ensuite que très méritoire est ce suicide.

Rien de tout cela n'est vrai, mes très chers frères. Ce n'est pas à sa raison que le croyant fait violence ; c'est à son orgueil et à sa mollesse. Nous connaissons les droits de la raison, nous les défendons, nous les exaltons, nous les pratiquons. Nous nous glorifions d'être raisonnables, de philosopher ; nous prouvons par l'histoire que la vraie philosophie n'a pas eu de sanctuaire plus assuré et plus glorieux que l'Eglise qui, en l'adoptant, l'a épurée et divinisée ; nous soutenons que, devant les preuves de la divinité de l'enseignement chrétien, sérieusement méditées, le refus d'adhésion à la parole divine est déraisonnable souverainement et absurde au premier chef, et pourtant nous ajoutons que la foi ne peut habiter en nous que par une grâce de Dieu, et qu'étant pratiquée, elle constitue une vertu, une grande vertu, la vertu qui sert de fondement à toute vertu chrétienne. Pourquoi ?

Parce que, pour croire, il faut se résoudre à un double sacrifice : sacrifice d'adoration ou d'humilité ou de soumission intérieure, trois expressions qui signifient le même acte.

L'homme écoute volontiers la parole de son semblable ; mais en l'écoutant, il la juge. Les Grecs écoutaient Homère, Démosthène, Platon et toutes les bouches harmonieuses de l'Attique ; mais ils les jugeaient. Les Romains se pressaient au Forum pour entendre Cicéron ; mais ils jugeaient les plaidoyers de Cicéron. Notre France, elle aussi, est la patrie des poètes et des orateurs : Corneille et Victor Hugo, Mirabeau et Berryer. Nous écoutons, nous lisons, nous jugeons. Ce qui nous plaît, nous l'applaudissons et nous l'adoptons ; ce qui nous déplaît, nous le critiquons, nous le rejetons.

Seule, la parole divine ne se juge pas ; elle s'impose. *Audivi et timui.* (Gen., iii, 10). Une

fois assurés que Dieu parle, nous n'avons plus qu'à nous incliner. Entre Dieu et l'erreur l'alliance est impossible. Dieu et la vérité, c'est tout un. Le Dieu fait homme, Jésus le Sauveur, le déclarait quand il disait : « La vérité, c'est moi. *Ego sum veritas.* » (Joan., xiv, 6).

La liberté des opinions, — si chère à l'esprit humain déchu que souvent il aime mieux ne pas savoir la vérité pour opiner plus à l'aise dans le sens de ses instincts, — la liberté des opinions tombe devant la parole de Dieu, et l'homme ne peut plus, sous peine de folie, dire autre chose qu'*Amen*.

A la soumission de l'esprit doit s'adjoindre la soumission de la volonté. La parole humaine peut être quelquefois une conseillère obligeante ; rien de plus. La parole divine est souveraine. Elle commande, et avec une autorité indiscutable. Elle impose des devoirs. Déjà la conscience, parole intérieure du même Dieu, mettait un frein à l'indépendance humaine, mais qui ne sait combien la conscience, abandonnée à elle-même, est aisément pervertie ? Le tumulte des passions couvre sa voix et l'habitude du mal l'oblitére. Entre la parole extérieure, la parole écrite, la parole enseignée traditionnellement, il n'y a pas de faux-fuyants possibles.

Aux jours trop tôt écoulés de l'innocence primitive, Adam était heureux d'entendre la voix du Seigneur. Coupable, il se cache. *Audivi vocem tuam et timui.* Il se cache, parce qu'il a peur : il redoute le châtiment. Depuis lors, sa race, elle aussi, se cache et fuit, parce qu'elle redoute les ordres du Très-Haut.

Mes frères, c'est la raison secrète du peu d'empressement que mettent les hommes à écouter la parole de Dieu. *Gens absque consilio est, et sine prudentia. Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent.* (Deut., xxi, 28, 29). L'ignorance volontaire est-elle une excuse ? Non, en matière religieuse, elle est le plus grand des crimes ; car elle expose à manquer aux plus impérieux devoirs. Savez-vous pourquoi l'ivresse est une faute si grave ? C'est que, dans cet état honteux, on peut commettre tous les attentats.

Ignorer ce qu'on doit à Dieu, se confectionner à soi-même un je ne sais quel petit système religieux élastique et commode, et déclarer à Dieu qu'il devra s'en contenter, ah ! mes chers auditeurs, ceux qui font cela ne songent donc pas à la justice qui les attend par delà le tombeau ! *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent !*

Ecouter Dieu, afin de pouvoir faire la volonté de Dieu, mais c'est là le devoir suprême.

Pourquoi, dans notre France, la vertu devient-elle de jour en jour plus rare ? Pourquoi la statistique effrayée tremble-t-elle devant le flot toujours montant des prévarications les plus monstrueuses ? Parce que la parole de

Dieu n'est plus écoutée. Un trop grand nombre de baptisés ignorent le christianisme, à peu près complètement ; parmi ceux-là qui pratiquent encore, presque tous ne le savent pas assez. Un chrétien de quarante ans, sachant son catéchisme et le comprenant, c'est un rare phénomène.

Par contre, l'ennemi, le menteur, Satan, envahit le champ de ces intelligences paresseuses à écouter le vrai ; il y sème le faux à mains pleines... On ne lit plus le catéchisme ; on ne lit plus l'Evangile ; on ne lit plus la vie des saints. On lit des romans ; on lit des journaux. A chaque page, romans et journaux parlent religion et, à chaque page, à une vérité révélée de Dieu, ils substituent une erreur. A ceux qui ne veulent pas recevoir d'En-Haut la vérité, Dieu, dit l'apôtre, enverra des fabricateurs de mensonges. Mes frères, on n'échappe à la séduction satanique qu'en se jetant, pour ainsi dire à corps perdu, dans les bras du Père.

■
**

J'ai fini.

Un jour Notre-Seigneur était au milieu des Juifs. Il évangélisait. Beaucoup crurent à sa parole. D'autres demeurèrent incrédules. A ceux-là que dit le Maître ? Ecoutez bien, mes frères : « Celui qui est de Dieu, entend la parole de Dieu. Vous, vous ne pouvez pas l'entendre, parce que vous n'êtes pas de Dieu. Vous avez pour père le diable. » (Joan., viii, 44).

Où, mes très chers frères, pour reconnaître la voix de Dieu, il faut aimer Dieu. A cette condition le discernement devient facile. Aimez donc Celui qui vous a créés, Celui dont la parole ne vient à vous que pour vous acheminer vers le bonheur. Aimez Dieu et sa parole qui est lui-même. Dites-lui souvent : « *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* Eclairez mes yeux, Seigneur, pour que je ne m'endorme pas dans la mort. » (Ps., xii, 4). Ah ! si vous avez peur de la divine parole, c'est que, jusqu'à ce jour, vous n'avez point bu à sa source. La parole de mensonge est flatteuse au goût et délicate ; mais la lie est au fond de la coupe, une lie empoisonnée. La parole de vérité est âpre parfois et dure aux lèvres, mais fortifiante et, à mesure qu'on s'en abreuve davantage, réjouissante, comme ce bon vin, ce vin généreux dont il est parlé dans la Bible : *Bonum vinum latificat cor hominum.* (Eccli., xl, 20).

Les bruyants porte-voix de l'Esprit de ténèbres vous disent, mes bien chers frères, sur tous les tons que la religion catholique est une sombre religion, sans entrailles, en définitive absurde, et qu'elle a duré trop longtemps et qu'elle va crouler demain. Devant ces blasphèmes votre foi frémit ; mais vos lèvres restent muettes. Pourquoi ? parce que vous ne

savez pas prouver que le catholicisme est la vérité, la beauté, la bonté, la lumière et la joie, le salut des familles et des patries, le salut du monde jusqu'au dernier des jours. Vous ne savez pas donner aux autres la vérité, parce que vous ne l'avez pas en vous, du moins puissante et jaillissante. Il est trop vrai que la lumière baisse dans les âmes. Avec la grâce et la parole de Dieu, je vous apporte l'huile éclairante. Préparez seulement vos lampes et venez. A la fin de cette station, elles jetteront leur éclat, elles illumineront le foyer domestique et, s'il plaît à Dieu, la paroisse entière.

O vérité ! ô sagesse ! ô lumière sans ombre et sans déclin ! ô Jésus, divin Maître ! soyez avec moi ! Vierge sainte, inspirez-moi ! Chrétiens fidèles qui, dès la première heure, environnez cette chaire de vérité, jusqu'à la fin soutenez-moi, et vous, pontife du Seigneur, bénissez-moi !

Premier Mardi

SUR LA PAROLE DE L'HOMME ET LA PAROLE DE DIEU

Mes frères,

C'est la pensée qui, en chacun de nous, dirige la volonté ; et c'est la pensée encore qui, sur l'ordre de la volonté et sur les ailes de la parole, pénètre dans les intelligences et agit sur elles, de telle sorte qu'en réalité c'est la parole qui gouverne le monde. Je ne m'arrêterai pas à vous montrer, Messieurs, dans une amplification facile, la puissance de la parole. Le fabuliste grec disait avec autant de profondeur que d'esprit : « La meilleure chose qui soit au monde, c'est la langue, et la pire, c'est la langue. » Nous avons beau nous targuer d'indépendance : nous avons subi, nous subissons, nous subirons jusqu'à la fin l'influence dominatrice de la parole. Différemment, nous serions d'une autre nature que le reste de l'humanité ; nous ne serions plus de la société, car le lien social, le lien qui établit un contact, une correspondance entre les esprits, c'est la pensée se communiquant et agissant à travers les corps par la parole. Pour être en société, il ne suffit pas de se voir ; il faut encore se comprendre. Par la parole, j'entends toute communication de pensée ; ainsi la parole écrite, ainsi la parole symbolisée dans les œuvres de l'art.

Non seulement nous ne pouvons échapper à l'influence de la parole, mais encore notre faiblesse et nos besoins la réclament : elle est nécessaire pour nous élever, et toute notre vie. Encore que nous puissions trouver quelque chose, nous ne pouvons trouver tout, notre faculté inventive étant fort inférieure à nos besoins et à nos aspirations,

Or, voici que deux paroles réclament la direction générale de notre âme, et elles déclinent leurs titres : — Moi, dit l'une, je suis la parole de l'homme ; je m'appelle philosophie. — Moi, dit l'autre, je suis la parole de Dieu ; je m'appelle théologie ; je suis le dogme catholique.

Maintenant, mes chers auditeurs, permettez-moi de supposer pour un moment que nous ignorons complètement la valeur intrinsèque de ces deux paroles, que nous n'avons jamais ouï parler de philosophie jusqu'à ce jour, ni même ouvert l'Évangile. Nous sommes ainsi, à l'égard de ces deux paroles, dans la plus absolue indifférence et, en hommes prudents, nous jetons d'abord un coup d'œil sur ces étrangers qui, toutes deux, tendent la main à notre indignité intellectuelle, et nous disent : O homme, je veux être ta mère, je te veux nourrir du pain qui fait vivre les intelligences !

I

Je vous l'avouerai, Messieurs, dès l'abord, quelque chose me déplaît dans les manières de la parole humaine. J'ai peur qu'elle me flatte ; et, à coup sûr, si elle me flatte, elle sera pour moi non pas une mère, mais une ennemie, la plus dangereuse ennemie.

Quand j'en viens à m'examiner avec calme, je sens que mon intelligence a ses défaillances et mon cœur ses faiblesses. Plus d'une fois, croyant saisir la vérité, je n'embrassai que l'erreur ; plus d'une fois, admirant les chefs-d'œuvre des maîtres de la littérature et des arts, j'ai senti mon impuissance à les égaler ; plus d'une fois encore, étudiant les théories des princes de la science, je me suis senti saisi de vertige, et mon intelligence, fatiguée ou éblouie, s'épuisait en vains efforts pour suivre ces esprits géants. J'ai donc, mainte et mainte fois dans ma vie, expérimenté les faiblesses et rencontré les bornes de mon intelligence ; et non pas seulement quand il s'agissait de penser par moi-même, mais quand il s'agissait simplement d'entendre la pensée d'autrui, de recevoir en moi la conception d'une intelligence plus forte que la mienne et plus haute. Il m'est arrivé de mal juger, il m'est arrivé de ne pas comprendre, et cela pourrait bien, je pense, m'arriver encore.

Je vous ferai un autre aveu, mes frères, — ce qui ne sera pas très méritoire, car ce que je dirai, qui l'ignore ? — j'ai trouvé en moi, dans mon cœur, des instincts mauvais, dégradants, une disposition à sacrifier le développement et le progrès de l'âme aux satisfactions animales du corps, à céder à mon amour-propre, à mes fantaisies et caprices, aux dépens peut-être de la réputation et de la tranquillité d'autrui, bien d'autres tendances que ma conscience réprouvait et que je n'ai pas,

hélas ! toujours repoussées et vaincues. Et j'ai trop reconnu que mon cœur, comme mon esprit, plus encore que mon esprit, avait ses faiblesses, ses égarements, et que la liberté qui n'est en moi assurément que pour le bien, a trop souvent abusé de sa puissance pour faire le mal !

Voilà ce que j'ai vu en moi ; et, ce que j'ai vu en moi, ne l'avez-vous pas vu, Messieurs, en vous ?

Eh bien, la philosophie, jetant un voile officieux sur ces misères, s'épuise à exalter les droits de ma raison et les prérogatives de ma liberté. « La raison, dit-elle, c'est la lumière des lumières, l'autorité des autorités, l'unique autorité¹. » C'est une lumière si vive que tu peux sans inquiétude commencer par éteindre toutes les autres, celle de l'histoire, celle de l'âge, celle de la religion ; c'est une autorité si infaillible et si absolue que tu ne peux faire place auprès d'elle dans ton esprit à nulle autre ; c'est une autorité si nécessaire que tu ne peux tenir pour vrai et pour certain que ce qui aura été discuté, analysé, jugé à son tribunal. Ta raison peut tout ; ta raison suffit à tout ; ta raison est compétente sur tout.

Mais alors me voilà aussi sage que Dieu. Je voyais avec quelque peine, bien des points encore obscurs, controversés, ignorés même, dans la plupart des sciences. Je me console : cette lacune ne sera pas longue et, s'il plaît à Dieu, — ô philosophe, pardonne cette vieille locution qui m'échappe encore quelquefois ! — s'il plaît à ma raison, — ma raison, la lumière des lumières, — bientôt je vais « agiter philosophiquement les redoutables problèmes dont il faut nécessairement une solution² ; » ma raison ne peut manquer de la découvrir. Que si, autour de moi, on la conteste, peu m'importe : je m'y tiendrai ferme et immobile, car ma raison, lumière des lumières, est encore autorité des autorités, du moins chez moi. Et la raison est une souveraine modeste en ses désirs, elle se contente de régner sur un seul esprit à la fois pour y avoir la paix. Au vestibule de son sanctuaire, il est écrit : Chacun chez soi ; chacun pour soi.

Au reste, soyons justes, cet isolement qui semble un peu égoïste, est nécessaire : que deviendrait l'infailibilité de la raison, si elle s'aventurait au dehors et voyait deux de ses disciples fidèles dire oui et non, blanc et noir, chacun avec le même aplomb ? Mais enfin il me semble que la philosophie me dit tant et de si belles choses sur la portée de ma raison qu'elle me rappelle le proverbe : « Trop dire, c'est ne rien dire. » Si, dans la vie pratique, je l'écoutais, cette lumière des lumières

¹ Cousin.

² Jouffroy.

res me jetterait en bien des précipices. Combien d'hommes, mes chers auditeurs, pour avoir trop écouté l'unique autorité de leur raison, ont perdu leurs procès, leur santé, leur âme ! Aussi, quand les sages ont un procès, ils s'en réfèrent, en dépit de l'autorité des autorités, à l'autorité de l'avocat ; sont-ils malades, à l'autorité du médecin ; ont-ils une maison à bâtir, à l'autorité de l'architecte ; et, lorsqu'il s'agit de mettre ordre sérieusement à leur conscience, à l'autorité du prêtre.

La parole de Dieu nous tient un langage moins louangeur. La raison, nous dit-elle, est un des moyens donnés à l'homme pour parvenir à la connaissance de la vérité. La raison est une vraie puissance ; plus ou moins étendue chez les différents hommes, selon la mesure du don de Dieu et de l'emploi qui en est fait, comme toute autre faculté, comme la force des bras, comme le regard, comme l'imagination, comme le sentiment ; — sans elle nous ne pourrions aviser aux mille nécessités de la vie ; sans elle nous ne pourrions pas même garder la foi, puisque la foi repose sur deux bases également nécessaires : la révélation divine d'une part, et de l'autre la certitude qui suppose un acte de la raison convaincue, par des motifs évidents, que Dieu a parlé, et dès lors ne pouvant refuser son adhésion qu'en se suicidant elle-même par cette fin de non-recevoir absurde : « Je sais que Dieu parle, mais ne pouvant pénétrer au fond du mystère qu'il me révèle, je suppose que Dieu me trompe ou se trompe lui-même. »

Et la parole divine dit à la raison humaine qu'un enseignement supérieur sera pour elle le plus précieux de tous les bienfaits ; car, sans rien lui ôter de ce qu'elle est, de ce qu'elle a et de ce qu'elle peut, sinon le pouvoir de s'égarer, sans fermer devant elle aucun horizon, sinon celui de l'erreur, elle donnera à tous les vérités nécessaires pour atteindre leur fin dernière, elle les donnera assez vite pour qu'elles puissent guider la conscience de l'homme dans la carrière de l'épreuve, elle les donnera avec une clarté plus vive, elle les gravera en caractères indestructibles, elle les maintiendra purs de tout mélange d'erreur, elle les protégera contre les attaques du dehors et les sophismes intérieurs des passions. — On parle beaucoup de bienfaisance populaire aujourd'hui ; quoi de plus bienfaisant et de plus populaire, quoi de plus digne de Celui à qui tout homme ici-bas, le pauvre manœuvre comme le plus riche négociant, peut dire : Notre Père !

La parole révélée ne flatte pas la raison : tout en reconnaissant sa puissance, elle lui en rappelle les limites ; elle lui dit : Tu as un rôle à remplir, tu dois contribuer à illuminer le chemin de la vie ; elle ne lui dit pas : Tu suffis ! Cette franchise, plus en rapport avec ce que l'expérience nous apprend de nous-mêmes, me

plaît. Ne serait-elle pas un premier indice de sincérité ?

Poursuivons. L'homme n'est pas seulement un être pensant, il est un être agissant, et un être agissant dans toute la force du terme, car il agit librement. Cette liberté est proclamée tout ensemble par la parole de l'homme et par la parole de Dieu, par la philosophie et par l'Eglise. Dans cette liberté il y a deux choses : une prérogative sublime et la racine d'obligations à remplir. La philosophie exalte partout, toujours, la prérogative, elle en fait ressortir l'importance, la grandeur, la noblesse ; c'est bien. Mais pourquoi ne fait-elle pas ressortir aussi vivement l'obligation ? Pourquoi tant d'insistance sur les droits qui s'oublient rarement, et si peu sur les devoirs ? Pourquoi cette mollesse à stigmatiser les passions, cette indulgence pour le vice, parfois cette justification éhontée de l'égoïsme le moins déguisé et des passions les plus dégradantes ? Pourquoi, au milieu de ces ouvrages qu'elle enfante par douzaines, par centaines, tant d'hymnes à la liberté, même à la licence, si peu à la vertu ? Pourquoi, tout en discourant, parfois avec emphase, sur la moralité, cette philosophie a-t-elle l'audace de justifier, sans même que son public en paraisse scandalisé, les crimes les plus abominables des jours les plus mauvais de l'histoire, disant à l'homme qu'il est libre quand il s'agit de satisfaire ses passions, et disant qu'il est entraîné comme fatalement quand il s'agit d'excuser ses débordements ? La philosophie païenne elle-même, plus franche, reconnaissait les mauvais instincts de l'homme. La philosophie du vingtième siècle est au-dessous, bien au-dessous, de la philosophie grecque et romaine.

Dire à l'homme, comme déjà le disait Rousseau, et comme on le répète aujourd'hui : Tu es né bon ; si tu es devenu méchant, c'est par la faute de la société, — apparemment par la faute de Dieu qui, bon gré mal gré, nous fait tous naître dans la société ; lui dire : Tu es libre, sans ajouter aussitôt : mais libre sous la loi de ton maître qui est Dieu, c'est, encore une fois, honteusement le flatter, et cette nouvelle flatterie, en lui faisant oublier Celui à qui il doit l'obéissance, est plus dangereuse que la première : celle-ci fait un fou et celle-là fait un ingrat.

Que dit la divine parole ? — O homme, tu es libre, mais prends-y garde, libre, et non pas indépendant. A celui qui ne doit rien, et qui donne tout, à celui-là seul, l'indépendance ! La liberté est en face de la volonté de Dieu, elle doit s'appliquer à la connaître et, après l'avoir connue, à s'y soumettre. La liberté n'est pas une ombre, elle est une réalité ; mais elle a au dedans et au dehors des ennemis à combattre ; elle a, comme la raison, des éclipses à redouter, des chutes à pré-

voir et des infirmités à craindre. Tout ce qui lui est possible, ne lui est pas permis, et pour être vraiment libre, il faut d'abord se vaincre soi-même et obéir à Dieu, à Dieu et à toute puissance établie par lui dans l'ordre social et dans l'ordre de la famille. Et la parole de Dieu descend avec sollicitude dans le détail de tous les devoirs à remplir et de tous les moyens donnés à l'homme pour triompher des instincts pervers et régler sa liberté. Elle rappelle à l'homme sa dépendance et sa faiblesse, sa dépendance pour qu'il n'oublie pas le devoir d'obéir à la loi, sa faiblesse et ses chutes mêmes pour qu'il se défie de soi-même et demande aide et protection à son Créateur.

Cette parole est moins mielleuse que l'autre ; mais elle est d'accord avec notre propre expérience qui nous dit que notre liberté, elle aussi, peut faillir, qu'elle a failli, et que d'infinies précautions sont nécessaires pour qu'elle ne faillisse pas encore.

L'homme de la philosophie est grand, très grand, c'est un héros ; mais ce héros ne ressemble point à l'homme tel qu'il est ; c'est un héros imaginaire, un héros fantomatique, en peinture. L'homme, au contraire, tel que le présente la parole de Dieu, c'est toi, mon frère, et c'est moi.

De ceci je tire une première conclusion ; elle est grave : Qui flatte, s'abaisse au-dessous de celui qui est flatté. Qui nous flatte, nous trompe et est indigne de nous. La philosophie me flatte ; donc elle mendie mon approbation, et parce qu'elle la mendie, elle n'est pas digne de l'obtenir. Bien plus : elle n'est pas digne d'être mon institutrice et ma souveraine. Je ne veux pas être gouverné par la flatterie. Je connais la manœuvre et l'habileté de ces comédiens de la haute et de la basse littérature, du théâtre et du journalisme. Si je me soumetts à une parole, ce ne sera point à celle-là. J'aime mieux la rude et austère franchise de la parole catholique. Cette loyauté me plaît et elle m'honore, parce qu'elle me suppose assez de droiture et d'énergie pour entendre la vérité tout entière, alors même qu'elle me froisse, alors même qu'elle me condamne. Ce sont mes sentiments et je crois, Messieurs, m'apercevoir que ce sont les vôtres.

II

Voilà bien, n'est-il pas vrai, l'enseignement philosophique convaincu de flatterie à l'égard des hommes dont il voudrait se faire écouter et pérorant sur le ton de certains candidats à la veille des élections. Mais que dit-il des autres ?

Les autres, il les déprécie, il les calomnie. N'entendez-vous pas comme il traite, dans ses livres, dans ses revues, ses brochures, ses journaux, dans ses chaires, le passé de nos

aïeux qui pourtant ne fut pas tout à fait sans gloire ? Nos aïeux, sans en excepter les saints les plus illustres, ne furent que des tyrans ou des esclaves, des imposteurs ou des imbéciles. D'après lui, jusqu'à Rousseau qui a retrouvé et rendu aux hommes leurs titres perdus, tout au plus jusqu'à Luther qui a émancipé la pensée moderne, on ne savait pas ce que c'est que la raison et la liberté ; la sagesse est sortie hier du cerveau de la philosophie ; la civilisation n'a vraiment commencé que le jour où le genre humain a appris à bâtir une société sans Dieu...

Le bon sens des païens eux-mêmes faisait justice de ces prétentions, en vérité grotesques. « Il est aisé de comprendre, disait Hortensius en parlant de cette philosophie qui reniait les traditions des ancêtres, il est aisé de comprendre qu'elle n'est point la sagesse, parce que l'on connaît son origine et le temps où elle est née. Quand les philosophes ont-ils commencé ? Thalès, ce me semble, est le premier, cette époque est récente ; mais avant Thalès, où était donc la vérité ? » Pauvre Hortensius, qu'aurait-il dit si on lui eût répondu : Dans l'hypothèse où la sagesse aurait commencé avec Thalès, elle n'était pas née viable, sans doute, car on doit fixer la date de son apparition sur la terre au moins quinze cents ans plus tard. De son côté, Sénèque disait : « Il n'y a pas mille ans que l'on fait de la philosophie ; le genre humain, pendant ce temps-là, a donc été privé de raison ! » Perse le satirique disait dans son style à lui : « Avec le poivre et les épices, on a introduit la sagesse à Rome » ; comme nous dirions, nous autres : Avec la vapeur, la télégraphie sans fil et les aéroplanes, on a introduit la sagesse en Europe...

Ce mépris de l'antiquité si arrogant et si injuste avant le christianisme, l'est devenu bien plus depuis la prédication de l'Evangile. Alors, le monde, en vertu d'un mouvement de décadence, que la philosophie cherche à dissimuler parce qu'il l'embarrasse, était tombé dans un état de dégradation intellectuelle et morale indescriptible. On conçoit jusqu'à un certain point que le philosophe qui descendait par la méditation dans ce double sanctuaire : la raison et la conscience, y trouvât ou crût y trouver les principes dont l'abandon précipitait les peuples dans l'abîme, et qu'il s'écriât : Voici la lumière ! Mais aujourd'hui, après tout le travail réparateur du christianisme, après les siècles de Charlemagne, de saint Louis, de Léon X, de Louis XIV, après des hommes comme saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Pascal, Bossuet, Léon XIII, pour ne pas citer d'autres noms, annoncer la découverte toute récente des éléments de la sagesse ou les chercher encore, nous convier tous à voir naître la raison et la liberté,

si ce n'était qu'une plaisanterie, elle passerait les bornes, et si c'est sérieux, comme il apparaît pour plusieurs, c'est une insulte au bon sens et un outrage à l'histoire.

Mais, il faut le dire, cet acharnement contre le passé est pour la philosophie contemporaine une nécessité. Je me suis imposé l'obligation de ne pas examiner à présent la valeur de ses axiomes et des théories diverses qui s'y rattachent ; toutefois je ne puis m'empêcher de remarquer que ces axiomes n'étant pas un perfectionnement du passé, mais la négation même du passé, il lui fallait bien, pour se faire admettre, commencer par inspi- rer à la génération qu'elle endoctrine un profond et complet mépris du passé.

Quelques exemples, mes chers amis. — Le passé croyait que l'homme doit recevoir de Dieu sa religion. La philosophie contemporaine enseigne que l'homme fait lui-même sa religion et même son Dieu. — Le passé croyait que la religion peut seule assurer le bonheur non seulement des individus mais des peuples. La philosophie contemporaine enseigne que la vraie religion c'est le commerce, l'industrie, le progrès, l'or, unique fondement de toutes les prospérités sociales. — Le passé croyait qu'en obéissant à un supérieur on obéissait à Dieu. La philosophie contemporaine enseigne qu'en obéissant à un fonctionnaire, on obéit à une volonté collective qu'un commis représente. — Le passé croyait qu'il est dangereux, très dangereux, de laisser le premier fou ou le premier pervers venu prêcher, sous des formes attrayantes, de fausses doctrines. La philosophie contemporaine enseigne qu'on doit laisser à chacun le droit de tout dire et à tout le monde et sous toutes les formes. — Le passé croyait que la grande affaire de l'homme c'est de mériter la vie éternelle. La philosophie contemporaine enseigne qu'il faut avant tout travailler aux choses d'ici-bas. — Le passé croyait le secours de Dieu nécessaire en toutes choses et il appuyait sa raison sur la raison divine manifestée au monde en Jésus-Christ et son cœur sur le Sacré-Cœur. La philosophie contemporaine enseigne à ses adeptes que, pour la raison humaine émancipée et la liberté affranchie, tout appui, même celui de Dieu, est un outrage... En voilà bien assez, en voilà trop, mes chers auditeurs, et vous comprenez pourquoi la philosophie du *xx^e* siècle méprise, dénigre, défigure, insulte le passé.

L'auteur d'une *Histoire des Français* assez connue a écrit ces lignes¹ : « Le 5 mai 1789, s'ouvrit cette assemblée, la plus solennelle des temps modernes, qui allait prononcer l'arrêt de mort du monde social dont l'origine remontait jusqu'à Jésus-Christ. » En effet, aux principes posés par le Maître divin cette assem-

blée allait substituer les principes de Rousseau ; le *Contrat Social* allait remplacer l'Evangile. C'était bien une révolution qui commençait, c'est-à-dire un renversement radical et total.

Or, qu'avaient renversé les principes évangéliques ? L'état social du paganisme. Que pouvait produire le renversement des principes évangéliques ? Hélas ! on l'a trop vu...

Messieurs, si la philosophie contemporaine parlait seulement de remédier à des abus ou de préparer des améliorations, volontiers je l'écouterai, car l'édifice social a toujours plus ou moins besoin d'être restauré en quelque partie ; j'ajouterai qu'il est susceptible d'embellissements ; mais quand, d'un trait de plume, elle supprime dix-huit siècles de civilisation et déclare qu'elle va nous refaire à neuf, créer de toutes pièces l'ordre social, et faire sortir le monde du chaos, quand elle parle du passé avec cette outrecuidance et cette morgue, après avoir été elle-même, tant de fois et en si peu de temps, convaincue d'impuissance, d'imprévoyance, de perversité et d'absurdité, cet insolent mépris des aïeux et cette confiance orgueilleuse en soi, bien loin de me séduire, me dégoûtent.

Donc rupture avec le passé, seconde présomption contre la parole philosophique. Je n'aime pas les flatteurs ; j'aime encore moins les ingrats. On excuse un fils qui dissimule les défauts et les torts de son père ; on flétrira toujours celui qui méconnaît ses travaux, conteste ses vertus, et raille ses sacrifices.

III

Voici une troisième présomption contre la philosophie contemporaine : elle ne rend pas meilleur.

Je vois bien que la parole de Dieu ne donne pas la perfection à ceux qui l'écoutent, et je n'en suis pas étonné : entendre une parole et s'y conformer sont deux choses bien différentes ; on ne peut s'y conformer sans la connaître, mais on peut la connaître et ne s'y conformer pas. Je vois donc des disciples de la parole de Dieu qui pensent bien et qui agissent mal : c'est l'effet naturel des passions. Mais aussi j'en vois d'autres qui, se conformant à leurs principes, agissent bien et très bien ; je vois, dans les rangs des disciples de la divine parole, des hommes dévoués, des femmes héroïques, qui donnent aux malheureux à mains pleines et qui, par dessus le marché, se donnent eux-mêmes ; j'en vois que le retour à la religion a ramenés du vice le plus dégradant à la vertu la plus haute, et c'est là l'effet surhumain de la parole de Dieu.

Les disciples de la parole philosophique ne m'offrent rien de pareil. Je vois parmi eux d'assez honnêtes gens ; mais ils l'étaient avant

¹ Lavallée, t. III *sub finem*.

de philosopher, et ils le sont tout autant quand ils ne philosophent plus. Des dévouements obscurs, continus, une vie de Sœur de Charité ou de Frère de Saint-Jean de Dieu, c'est ce que je ne vois guère. Un homme corrigé, par la philosophie, de l'intempérance, de l'ingratitude, de la colère, de l'avarice, de la volupté, de l'orgueil, c'est ce que je ne vois pas du tout. Et vous, mes frères, dites, l'avez-vous vu ? Un jeune homme, un seul, devenu plus respectueux envers son père, plus charitable envers les pauvres, depuis qu'il a cessé d'écouter la parole catholique pour écouter la parole philosophique, l'avez-vous jamais rencontré ? Espérez-vous le rencontrer ? Quelqu'un dans cet auditoire connaît-il une conversion philosophique ? Quand la philosophie de notre temps parle de moraliser le peuple, — et elle ne parle que de cela dans ses journaux, dans ses revues, dans ses chaires, — elle fait une phrase, et c'est tout. Qu'elle moralise d'abord ses prédicateurs, qu'elle les rende seulement plus modestes !

Mais si nous ne voyons pas que la philosophie contemporaine rende ses adeptes meilleurs, voici ce qu'en revanche on voit assez souvent, voici ce que vous avez pu voir, pères de famille, et vous aussi, chers jeunes gens, et ce que je vais dire ressemble peut-être un peu à votre histoire :

Au moment où une âme commençait à entrer en possession d'elle-même, la parole de Dieu l'avait saisie ; elle s'était incarnée en quelque sorte dans ses pensées et dans ses affections ; dans la chaîne de ses jours, elle lui avait fait un jour unique, le Jour de sa Première Communion. Or, mes frères, je vous le demande, pourvu que cet enfant n'ait pas détourné son oreille de la parole qui lui était adressée, à quoi songe-t-il au matin de la grande journée ? à Dieu, au bien, au devoir, à la vertu. Que se promet-il dans ses relations avec les hommes ? de les aimer. Dans ses relations plus étroites avec ses parents ? de les respecter toujours, de les consoler jusque sous leurs cheveux blancs par la tendresse la plus affectueuse. Que se propose-t-il pour le jour où les instincts mauvais l'appelleront aux jouissances égoïstes et perverses ? de leur opposer la plus généreuse résistance. Ce jour-là, sous l'influence pleine et sans partage de la divine parole, l'enfant est convaincu qu'il n'y a qu'une route pour arriver au bonheur : l'amour de Dieu et du prochain, l'accomplissement de toute justice, en un mot la soumission à l'ordre.

Il suffisait donc à cet adolescent d'écouter toujours cette parole et de la réaliser dans sa vie, de la vivre, pour grandir de jour en jour et marcher dans la voie du perfectionnement de triomphe en triomphe...

Hélas ! il n'en est pas advenu ainsi. Pour-

quoi et comment ? Vous avez prévenu ma réponse, mes chers auditeurs. Ce n'est pas dans un saint élan d'amour de Dieu et de la vertu que l'adolescent ferme l'oreille à l'enseignement de la religion pour l'ouvrir à celui de la philosophie. Les effets sont là pour le démontrer. Allons, Messieurs, soyons sincères : ce jeune homme se range parmi les partisans de la liberté de conscience pour se donner la liberté de n'écouter plus la conscience. « On s'est fait libre penseur pour devenir libre viveur. » (Vicomte de Meaux). Le nouveau maître n'inspire plus d'amour pour Dieu, plus de respect pour les parents, plus d'ardeur à combattre sous toutes ses formes le mal... Et plaise à Dieu que ce fût là le fond de l'abîme ! Mais de séduisantes maximes, de perfides insinuations, des éloges prodigués à des fantômes de vertus, l'absence de tout ce qui pouvait agir efficacement en faveur du devoir, cette flatterie dont nous parlions en commençant, tout contribue et continue à entraîner cette pauvre jeunesse dans la route des plaisirs qui devient bientôt la route de l'égoïsme et de la débauche et, ce qui est plus effroyable, à l'y faire marcher sans remords et sans honte. Où est-elle, Messieurs, la philosophie qui reproche au jeune homme ses débordements ? Je ne demande pas où est la philosophie qui a seulement essayé de lui faire entrevoir, de lui faire aimer l'intégrité des mœurs, la chasteté, et de l'y maintenir. Où est-elle, dites-le moi donc, si vous le savez, la philosophie qui du moins s'efforce d'exciter en l'âme, avec une noble et salutaire confusion des fautes commises, ce sentiment tout divin du repentir, le repentir qui relève l'homme tombé et le ramène aux pieds du Père et lui donne la paix joyeuse et glorieuse d'une seconde innocence ?

Mes frères, ces faits-là sont-ils incontestables ? et s'ils le sont, quelle foudroyante conclusion contre l'enseignement contemporain de la parole humaine ! Il n'y a que la parole de Dieu qui enseigne sérieusement, efficacement, principalement, complètement, persévéramment, l'amour de Dieu par dessus l'amour de nous-mêmes et, par suite, toute vertu et un travail incessant de perfectionnement et de progrès. Écoutez ce mot de Fénelon : « L'amour de Dieu (et l'amour de la vertu qui en est l'expression) décide de tout sans discussion en faveur du christianisme, » et donc en faveur de la parole chrétienne¹.

Après Fénelon, voici le témoignage d'un homme qui ne sera pas suspect de partialité en faveur de la divine parole, qu'il n'écoutait pas parce qu'il était inconséquent et lâche, mais qui voyait clairement le défaut capital de

¹ *Lettres sur la Métaphysique*, Preuves des trois principaux points.

la parole qui déjà de son temps s'y substituait : « Fuyez, dit-il, fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés jusqu'à la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

Cette page virulente et éloquente, mes frères, est de J.-J. Rousseau¹.

Les systèmes philosophiques sont presque aussi nombreux que les sables des grèves et nous ne voulons pas entreprendre de les énumérer ; mais les faiseurs de systèmes ont une physionomie commune et le portrait que l'auteur de *l'Emile* vient de vous montrer, ne semble-t-il pas une photographie faite d'hier ou de ce matin ?

Ainsi donc, la philosophie du siècle nous flatte. Ainsi elle nous enseigne l'ingratitude. Elle ne nous enseigne pas la vertu. Donc elle n'est pas bonne. Donc elle n'est pas vraie. Qu'est-elle donc ?

La philosophie de nos jours, philosophie du libre examen, philosophie de la raison souveraine, philosophie de l'indépendance, philosophie de l'homme de la nature et du contrat social, la philosophie telle qu'on l'enseigne partout, même aux petits enfants, en dehors des écoles catholiques où elle a des règles qui, en la contenant dans ses limites, assurent sa marche et centuplent ses forces, la philosophie humanitaire, la philosophie qui donne ou plutôt promet de toutes choses une explication nouvelle et complète, cette philosophie-là, première dans les écoles de nos villages, supérieure dans les lycées et les universités, c'est un mauvais roman. Avez-vous bien entendu, mes frères ? c'est un roman.

Qu'est-ce qu'un roman ? Ce siècle qui en est saturé, le sait bien. Un roman, c'est un amalgame, ingénieux plus ou moins, de vrai et de faux, où le faux doit dominer sur le vrai et où le vrai n'entre que dans la mesure

nécessaire pour donner au faux une apparence de consistance qui permette à l'œil de le saisir. Le roman pique l'humaine curiosité et par la curiosité remue toutes les passions. Conséquemment, un mauvais roman, c'est une machine à infiltrer doucement et sans secousse dans l'esprit l'erreur, et dans le cœur la corruption, pour aboutir, par le trouble intellectuel et moral des lecteurs pris un à un, au bouleversement général de l'esprit public et de la conscience publique.

Or, la moderne philosophie est-elle autre chose ? Un homme qui a de l'imagination et qui sait écrire, broche, avant trente ans, un livre qui pourrait commencer par ces mots qui sont le début de *l'Essai sur l'Entendement humain*, de Locke, un philosophe aussi honoré de son temps que nos plus illustres penseurs le peuvent être aujourd'hui : « Voici, cher lecteur, ce qui a fait le divertissement de quelques heures de loisir que je n'étais pas d'homme à employer à autre chose. » Saluez, Messieurs, dans cet écrivain jovial le grand homme qui va débarrasser le genre humain de ses langes ou, si vous préférez, de ses béquilles, et lui dire : Marche ! Un autre homme d'esprit fait un autre livre fort différent du premier quant au fond, mais tout pareil quant à la suffisance de l'auteur. C'est un second illuminateur du genre humain. En voici trois ; en voici quatre ; en voici cent et davantage, et nous avons toute une bibliothèque de romans ; romans psychologiques : ils vous font des portraits charmants de la nature humaine : il n'y manque que la ressemblance ; l'homme de ces livres est très beau, même et surtout dans ses crimes : le malheur, c'est qu'il n'existe pas ; romans politiques et sociaux : ils tracent, pour des hommes imaginaires, des constitutions imaginaires, toutes parfaites, toutes impossibles ; romans historiques : ils tourmentent les faits, ils tourmentent les œuvres, ils tourmentent les hommes, leur donnent des physionomies nouvelles, étranges, invraisemblables, conspuent les plus pures gloires des temps chrétiens et dressent des autels aux « grands ancêtres » des âges révolutionnaires ; romans de mœurs ou plutôt d'immoralité : sous prétexte d'éclairer, ils salissent la pensée, dépravent l'imagination, appellent bien ce qui est mal, mal ce qui est bien, saint ce qui est impur et vil ce qui est héroïque...

Et les masses populaires se jettent sur ces romans, pâtures empoisonnées, et les romanciers, malfaiteurs intellectuels, deviennent les grands directeurs d'âmes et les immortels conducteurs des peuples !...

Eh bien, mes frères, prenons-y garde : les utopies, les rêveries, les fictions de tous ces romans philosophiques et de ces philosophies

¹ *Emile*, liv. IV.

romanesques ne sont pas un simple amusement de l'esprit. A force de s'en nourrir, le peuple les prend au sérieux et d'autant plus vite que les passions soulevées obscurcissent la limpidité du regard ; la raison et la moralité publique baissent, et l'ordre social, tant de fois ébranlé, chancelle. Oui, prenons-y garde : les mauvaises paroles n'arrivent pas impunément aux oreilles. Si nous avons eu le malheur de les écouter avec complaisance, de les accueillir, si ces vagues impures ont peu à peu déposé comme un limon de scepticisme sur les croyances et les aspirations saintes qu'apportait à notre enfance la parole de Dieu, recueillons-nous, purifions-nous et, après avoir compris qu'en définitive les flatteries de la parole humaine, ses ingratitude, ses mensonges, ses alliances secrètes ou déclarées avec la passion, ses indulgences pour le vice, ses incertitudes et ses fluctuations sans fin, présentent peu de garantie, devenons plus attentifs à cette autre parole, la parole catholique, sincère comme l'amitié, généreuse comme la charité, belle comme l'innocence, immuable comme Dieu. Si la vérité est quelque part sur la terre, Messieurs, en votre âme et conscience, ne pensez-vous pas qu'elle est là ?

Premier Jeudi

SUR L'ATHÉISME, L'IMPIÉTÉ, LE RATIONALISME

Mes frères,

Quand je regarde mon siècle, je l'admire, je l'aime, et je le plains.

Je l'admire dans son activité prodigieuse, dans ses découvertes étonnantes et incessantes, dans ses vastes entreprises, dans sa grâce et dans sa force.

Je l'aime dans la générosité de ses sentiments, dans sa compassion pour les souffrances même les plus lointaines, et dans la multiplicité de ses bonnes œuvres. Jamais plus qu'aujourd'hui la charité chrétienne et l'humaine bienfaisance ne se sont dévouées au soulagement et à la consolation de toutes les misères, à l'instruction des ignorants, à la culture des illettrés, à la protection des faibles, des humbles, des tout petits.

Et je le plains...

Je le plains, au triste spectacle de son activité qui s'égare, de sa sensibilité qui se trompe, de ses entreprises qui trop souvent échouent. Je le plains, au navrant spectacle de la barbarie qui relève la tête, de l'injustice qui triomphe, de l'erreur qui trône, de la force qui opprime et tue, — là même où il voulait faire la civilisation, la justice, la vérité, l'harmonie pacifiante et joyeuse, la vie.

Il y a donc un malentendu, un malentendu terrible. Je le veux dissiper. Il y a donc

quelque part un écueil contre lequel tous les efforts se viennent briser. Je le veux signaler. Je veux vous dire, Messieurs, pourquoi vous et vos contemporains, avec un grand amour de l'humanité, de la vérité, de la liberté, de la justice, vous n'aboutissez ni à tarir les larmes, ni à briser les chaînes, ni à disposer le globe, suivant le beau mot de l'Écriture (Sap., ix, 3), dans la justice et l'équité.

Et voilà pourtant votre mission sur terre.

C'est que vous vous enfermez, sauf d'honorables exceptions mais bien rares, dans un cercle, un cercle trop étroit ; c'est que vous placez le Père de famille en dehors de la famille, sans songer qu'il en est le lien nécessaire, sans songer que la fraternité n'a de force que celle qu'elle puise dans la paternité, sa source unique et originelle ; c'est que vous bornez à l'espace et au temps des destinées qui les débordent, destinées qui sont immortelles ; c'est que, en d'autres termes, vous avez laissé s'obscurcir en vous la vraie notion des rapports de l'homme avec Dieu¹.

Dans quelles relations, en effet, les hommes de ce temps vivent-ils avec Dieu ?

Quelques-uns disent de Dieu qu'il n'existe pas ; ce sont les athées.

D'autres admettent l'existence de Dieu, mais d'un Dieu qui ne s'occupe point de nous, et ils concluent que nous n'avons point à nous occuper de lui ; ce sont les déistes.

D'autres conviennent que Dieu a droit à nos hommages ; mais ils ajoutent que chacun est libre d'en régler la nature et la pratique ; ce sont les rationalistes.

Pour les premiers, Dieu n'est qu'un mot ; un étranger pour les seconds ; pour les troisièmes quelque chose comme un voisin aimable, une sorte de personnage complaisant et bienfaisant que chacun salue et remercie à sa guise.

Athéisme, impiété, rationalisme ou libre choix entre tous les cultes, voilà, mes chers auditeurs, l'obstacle à l'accomplissement des destinées du monde et de nos destinées personnelles. Nous allons nous entretenir de ces trois erreurs qui sont aussi funestes à nos concitoyens que monstrueuses.

I

Réglons d'abord les comptes de l'athéisme.

L'athéisme, c'est-à-dire la négation de l'existence même de Dieu, l'athéisme est une absurdité colossale. La rencontre-t-on chez les sauvages, ces dégénérés, ces dégradés, ces abrutis ? Elle n'apparaît qu'au milieu des peuples décadents, qu'au grand jour des civilisations raffinées et déjà, — ne reculons pas devant les mots, — faisandées. Les savants, les philosophes, les lettrés ou plutôt les mandarins du

¹ Cf. S. Augustin, *De libero arbitrio*, lib. III, 60 et 61.

journalisme et de la littérature, la proclament avec emphase et la propagent.

Au premier abord, que cette énigme paraît étrange !... Messieurs, l'énigme s'explique aisément.

Les erreurs ont deux sources : l'ignorance et l'orgueil. L'ignorance, même chez les sauvages, ne paraît pas descendre jusqu'à la perte totale de la notion d'un être supérieur et tout-puissant. Mais l'orgueil est inventif et il est obstiné. L'orgueil est un vice de la volonté qui consiste à faire du « moi » le centre de tout. L'égoïsme est le fond commun de tous les vices, lesquels mènent à toutes les dégradations, et il se diversifie selon les instincts de chacun.

Un homme est avare ; qu'est-ce que l'univers pour lui ? une mine d'or d'où il peut extraire de l'or. A ses yeux, tout ce qui produit des bénéfices, est bon ; mauvais, tout ce qui n'en produit pas. Un homme est voluptueux ; que cherche-t-il ? ce qui procure des voluptés ; que fuit-il ? ce qui est contraire à la jouissance, la douleur. Pour l'ambitieux le monde est un piédestal ; pour l'ivrogne, un vignoble.

Le savant gonflé d'orgueil vit dans le monde des idées. Il appelle à soi les idées, il les range dans sa mémoire, il les gouverne en souverain. Il se regarde comme le maître du monde que son intelligence saisit et pénètre. Mais pourtant voici une idée qui le domine : c'est l'idée de l'Etre infini, incommensurable, incompréhensible, l'idée de la Cause première, l'idée de Celui à qui tout, dans l'immensité des âmes et des choses, doit l'existence. S'il n'a pas, lui, savant, créé le monde, il s'en console, en attirant à soi et en s'appliquant la parole fameuse de Pascal : Je suis plus grand que cet univers, puisque l'univers ne se comprend pas et que moi je le connais et que ma pensée le saisit, l'embrasse, l'étreint... Mais Dieu, qui le peut saisir ? qui le peut embrasser ?... Et voilà l'homme universel, et même le savant, vis-à-vis de Dieu, dans un rapport d'indéniable infériorité et d'inéluctable dépendance !... Et l'orgueil se révolte et il jure que, Dieu le gênant, il se débarrassera de Dieu...

Et il se met à l'œuvre... Que fait-il donc ?... Il fabrique l'un quelconque de ces systèmes plus encore ridicules que risibles qu'enregistre en rougissant l'histoire des philosophies, et quand il a bien accoutumé ses yeux malades à ne plus voir que la terre, il s'écrie : Il n'y a plus de ciel, les étoiles sont éteintes, il n'y a plus de Cause première, il n'y a plus d'infini, plus d'éternel, plus de Dieu. Nous sommes les fils du hasard ; nous nous trouvons sur la terre on ne sait comment ; nous deviendrons on ne sait quoi. Conclusion : Que chacun vive comme il l'entend !

A ce trait final, tous les hommes dont la conscience n'est pas tranquille, dressent la

tête : Voilà qui va bien ! disent-ils. Et ils prient le savant de les convaincre que décidément Dieu n'existe point. Notre sophiste se rengorge et il aligne des phrases, où il y a, pour l'ordinaire, plus d'obscurité que de clarté, plus de sonorité que de raison. L'auditeur ou le lecteur ne comprend guère ; mais, dans l'espace, comprendre importe peu : le système est commode, donc il est bon, et il l'adopte, et il répète après le savant : En effet, Dieu n'est qu'une hypothèse, d'ailleurs inutile, un mot, un bon vieux mot, un peu lourd, qui, comme tant d'autres, a fait son temps. N'en parlons plus, et vivons comme nous voudrions.

Or, aux époques où l'orgueil croît, on remarque une recrudescence d'athéisme.

Tous, mes frères, vous avez entendu parler d'une secte soi-disant secrète, mais pareille à ces gens masqués qui trouvent le moyen de se montrer et de se cacher à la fois. Les membres de cette congrégation ultra-laïque et, dans le monde officiel, quasi obligatoire, prennent le nom de maçons pour bien dissimuler leur rôle de démolisseurs. Ils prétendent s'occuper d'œuvres de bienfaisance mystérieusement. Sans doute il est très bon que la main gauche ignore ce qu'a donné la main droite, mais a-t-on besoin d'un si grand mystère et de si profonds secrets et de tant de cérémonies bizarres pour pratiquer cette fraternité que l'Evangile a prêchée « sur les toits » ? Or, l'Eglise maçonnique qui ressemble à l'Eglise catholique à peu près comme le singe ressemble à l'homme, affirmait dans ses statuts, jadis, sa croyance au Grand Architecte de l'Univers. Oui, le Grand Architecte, avec deux majuscules. Pour le christianisme, pour la raison, pour la conscience, pour le genre humain, Dieu n'est pas seulement l'architecte, il est le propriétaire, il est le maître... Eh bien, voici que les plus avancés ne veulent plus même de l'architecte : ils le mettent à la porte. La maison est debout, nous nous y trouvons bien : à bas l'architecte ! mort au propriétaire ! Ni Dieu ni Maître ! Disons que la maison s'est bâtie toute seule, que l'horloge s'est faite sans horloger, disons cela en des abstractions savantes, disons cela en des phrases grandiloquentes, affirmons que c'est le dernier mot de la science, et les naïfs, les niais plutôt, foule innombrable, nous croiront.

Ils en sont là, Messieurs. Nous leur avons souvent répondu par le mot de La Bruyère : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point. »

Toutefois l'athéisme, malgré le vêtement aux couleurs scientifiques dont il s'affuble et en dépit de ses déclamations tapageuses, est trop stupide, vraiment, pour atteindre la masse ; il n'atteindra que des individus. A la vérité mystérieuse que voient tous les hommes, encore

bien que nul n'en pénétre les profondeurs, le lettré orgueilleux peut préférer l'absurde système dont il est le père ; mais il se heurtera toujours à des preuves de l'existence de Dieu qui ont suffi à des génies comme Newton, Euler, Leibniz, Pascal, Bossuet, Cuvier, Ampère, Biot, Jean-Baptiste Dumas, Claude Bernard, Louis Pasteur, des preuves si multiples, si rayonnantes, si éclatantes que l'âme humaine pervertie et même abrutie n'y peut résister. Le genre humain croit en Dieu.

N'allez pas vous figurer, jeunes gens, qu'une déclaration d'athéisme soit un brevet d'intelligence. Des athées se rencontrent qui sont d'abord des imbéciles, des athées ensuite. Laissez-moi vous citer une jolie riposte d'un romancier fameux. Entre la poire et le fromage, chez un riche banquier, on discutait l'existence de Dieu : — Ah ! ça, Messieurs, dit un vieux grognard de l'Empire, comment, à notre époque, s'occupe-t-on encore de ces balivernes ? Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, Dieu ? — Monsieur, répliqua Alexandre Dumas, j'ai chez moi deux chiens de chasse, deux singes et un perroquet : ils sont absolument de votre avis¹.

II

Débloqué de cette citadelle, qu'il croyait pourtant imprenable, l'esprit d'indépendance et d'indocilité se réfugie dans une autre. Qu'il y ait une cause à tout ce que nous voyons, soit. Que le hasard, « cet être de raison qui n'a ni être ni raison², » eût construit l'univers, lui qui, depuis, n'a pas même fait un livre ou une montre, c'est tout de même extraordinaire ou, pour parler clair, absurde absolument ; mais est-il croyable que cet Etre Suprême dont la puissance et la sagesse ont créé le globe et l'ont organisé, soit aux aguets continuellement, ainsi que le prétendent les cléricaux, pour surveiller tout le détail de notre conduite et qu'à nous voir faire ceci plutôt que cela il eût attaché son bonheur ? Est-il croyable, en plein vingtième siècle, que l'Infini qui, d'un mot, a lancé dans l'espace des myriades de globes roulants et enflammés près desquels la terre n'est qu'une poignée de cendres, est-il croyable qu'il soit enchanté de nous voir poser les deux genoux à ras du sol pour lui déclarer que nous l'admirons, que nous l'adorons, ou profondément irrité parce qu'un vendredi, au lieu de poisson, nous aurons mangé de la chair ? N'est-ce pas dégrader le Très-Haut que de lui supposer de pareilles sollicitudes ?

Tel est, mes frères, l'intelligent persiflage des hommes qui ne se soucient point de sentir Dieu trop près d'eux. Ils s'imaginent que les chrétiens rabaissent Dieu au niveau de l'hom-

me ; ils ne s'aperçoivent pas qu'en effet Dieu est rapetissé, mais par eux et par eux seuls.

Un roi de la terre doit voir les choses de haut et de loin. Pourquoi ? Pour que les détails ne lui fassent pas perdre de vue l'ensemble. Un général qui pourrait à la fois diriger les mouvements de l'armée et inspecter l'équipement et les manœuvres de chaque soldat ne serait-il pas plus maître de ses troupes, ne les aurait-il pas davantage, comme on dit, dans la main ? Mais, ne pouvant être à la fois partout, force lui est bien de sacrifier les détails à l'ensemble. Il en va de Dieu autrement. Dieu peut être et il est partout à la fois. Dieu n'est pas obligé de sacrifier les petites choses aux grandes. *Creavit in caelis angelos, in terra vermiculos ; nec major in illis, nec minor in istis*. Dieu a créé dans les cieux les anges, ici-bas les vermisseaux, et il n'est pas plus grand dans le séraphin et il n'est pas plus petit dans le ver de terre... On dirait que vous voulez épargner à la Providence vos propres fatigues !... Votre compassion, Messieurs, part d'un bon naturel ; mais, comme disait le fabuliste, quittez ce souci. Devant le Créateur il n'y a ni montagnes ni vallées ; il n'y a que des créatures, œuvre de ses mains, et par conséquent objet de ses sollicitudes. L'Infini ne s'inquiète pas seulement de l'humanité en bloc, mais de l'humanité en détail, — oui, mes chers auditeurs, de chacun d'entre vous, parce que, dans sa juste balance, l'humanité et un homme, un prince et un mendiant, un patron et un ouvrier, la maîtresse de maison, Mesdames, et sa servante, pèsent le même poids. Dieu ne se fatigue ni à nous regarder, ni à nous gouverner, ni à nous juger ; le soin qu'il daigne prendre de moi ne le distrairait pas de l'attention qu'il prête à vos démarches. Il pense à tout, il voit tout, il s'occupe de tout, précisément parce qu'il est l'Infini... Et c'est pourquoi, quand on sait lire, le nom de Dieu se trouve écrit à chaque page de l'histoire, histoire personnelle, histoire domestique, histoire sociale, histoire des royaumes et des républiques, histoire universelle. Quand est-ce qu'on écrira, non plus la philosophie, mais la théologie de l'histoire ?

Vos hommages, mes frères, ne sont nullement indispensables au bonheur de notre Dieu : en les lui refusant, vous ne nuisez qu'à vous-même, et si vous l'outragez, c'est vous seul que vous blessez ; mais dans le plan tracé par sa sagesse, toute créature intelligente et libre lui doit rendre un volontaire hommage, par l'adoration, ou bien un hommage forcé, par la punition. A vous de choisir.

Quant à la transgression des lois positives, traitées si légèrement, de nos jours, même par des baptisés qui se croient de bons chrétiens, sa malice gît tout entière dans la désobéissance : le moindre écolier de nos catéchismes

¹ Cf. les *Mémoires d'un journaliste*, de H. de Villemessant.

² L'abbé Joseph Roux, *Pensées*.

sait cela ; le moindre écolier n'ignore pas que manger de la viande un jour d'abstinence pour des raisons légitimes n'est plus un mal, parce que ce n'est plus une désobéissance. Que penseriez-vous, Français mes frères, d'un soldat qui, en présence de son régiment et surtout en face de l'ennemi, prendrait un drapeau et le déchirerait ou encore, réalisant d'abominables théories, le planterait dans un tas de fumier, disant : « Quel mal ai-je fait ? qu'est-ce que c'est qu'un drapeau ? un morceau d'étoffe, un chiffon, et voilà tout !... » Est-ce que vous désapprouveriez le châtement de ce misérable : la dégradation ?

Or, le dimanche, sans raison suffisante, toute la journée vous avez travaillé ; un jour réservé par Dieu ou par l'Eglise de Dieu, un jour défendu, comme nous disons, vous avez, par pur caprice, mangé de la chair ; qu'est-ce à dire, sinon que vous avez violé un ordre divin, que vous avez méprisé une injonction divine ?... Est-ce que mépriser la loi, ce n'est pas du même coup mépriser le législateur ?

Rien n'est triste, mes frères, comme la légèreté de certains hommes dans les choses les plus graves. Vous les voyez s'arrêter à des objections futiles dont ils trouveraient la réponse dans un catéchisme de persévérance, et ils ne sentent pas tout ce qu'il y a dans une créature sans religion d'irrégulier et d'effroyable.

Comment, mon frère ! Dieu vous a créé. Il a combiné, en vous créant, des centaines de lois si savantes qu'une seule phalange de l'un de vos doigts, un seul de vos muscles, renferme, — quiconque a une légère teinture des sciences naturelles le sait, — d'innombrables merveilles et l'effort d'une sagesse infinie.

Non seulement Dieu vous a créé ; mais il vous a créé dans la famille, dans la société, dans l'humanité... Et, après cela, vous tâchez à vous persuader qu'il détourne les yeux de ce chef-d'œuvre, son ouvrage, et qu'il ne vous regarde plus ! Quelle mentalité que la vôtre !

Quoi ! vous pouvez vous figurer que votre création a été une fantaisie du Créateur qui, vous ayant dit : Vivez, ne s'inquiétera jamais plus de la manière dont vous aurez vécu !...

Non, non, ne vous y trompez pas : entre Dieu et vous, le lien est éternel.

Cette vérité-là console la race des justes, souvent bien malheureuse sur la terre... Elle épouvante aussi parfois la race triomphante des méchants, la race plus nombreuse des paresseux, la race innombrable des mous, des engourdis, des sensuels... Non, Dieu ne se fatigue pas à nous gouverner ; il nous gouverne.

Il faut donc vivre pour lui, sinon un jour viendra où sa justice vous atteindra. Vous savez le mot de Bossuet : « Les mains de Dieu sont inevitables. » Il faut vivre pour Dieu.

Vivre pour Dieu, c'est le grand effroi de l'homme égoïste, de l'homme indocile, malhonnête, de l'homme voluptueux, de l'assassin, du voleur, du lâche. Mais je n'y puis rien : c'est l'ordre éternel, c'est l'essence même des choses. Si vous vivez pour Dieu, mon frère, Dieu qui est bon, Dieu qui est riche, Dieu qui est la charité toute-puissante, vous récompensera magnifiquement ; mais il faut vivre pour Dieu !

Jusqu'ici, Messieurs, jusqu'ici, Mesdames, avez-vous vécu pour Dieu ? Avez-vous compris, avez-vous senti, profondément senti que votre vie, toute votre vie, appartient à Dieu ? Avez-vous en conséquence, dans vos œuvres, cherché premièrement à l'honorer, à lui obéir, à le servir ? Répondez-moi ou plutôt, intérieurement, répondez-vous à vous-mêmes. Si la réponse est affirmative, soyez heureux et soyez fiers : votre existence a été dignement employée ; simple ouvrier, soldat, magistrat, commerçant ou savant, il n'importe, Dieu récompensera cette courte vie loyalement et généreusement dépensée pour lui, par les joies éternellement grandissantes de son paradis...

Hélas ! si vous n'avez point vécu pour Dieu, si vous n'êtes pas présentement déterminés à vivre pour Dieu, malheureux, vous courez à la mort, à la mort sans espérance, à l'éternelle mort !...

III

Mais ce n'est point là toute l'erreur contemporaine ; il y en a une autre plus commune peut-être et plus dangereuse.

Un penseur a dit qu'aujourd'hui nous manquons plus encore de raison que de religion. C'est vrai. Nous acceptons toutes les opinions qui nous semblent commodes, sans les approfondir, sans même les discuter, et nous buvons l'erreur avec l'empressement que nous devrions mettre à nous abreuver de la vérité.

Nous entendons fort mal, pour le dire en passant, ce qu'on appelle la liberté de penser. La pensée est un flambeau, le flambeau de la vie. Si, par notre faute, ce flambeau jette de fausses lueurs, il nous mène à l'abîme. Vis-à-vis de Dieu et de notre conscience nous avons le devoir de penser juste et par conséquent de rechercher très sincèrement la vérité, et, quand une fois nous l'avons trouvée, de lui obéir. Nous sommes libres de bien penser, nous ne sommes pas libres de mal penser, exactement comme de bien faire ou de mal faire, comme de respecter le bien d'autrui ou de le voler. Fermons la parenthèse.

Voilà des hommes qui croient en Dieu et dans la Providence de Dieu, des hommes qui n'hésitent pas à se proclamer religieux, et ces hommes nous disent avec un sang-froid étonnant : Prêtres, nous ne trouvons pas mauvais que nos femmes et nos enfants vous écoutent et suivent vos directions ; quant à nous, nos opinions nous en dispensent ; à notre

jugement, toutes les religions sont bonnes ; c'est-à-dire : toutes les formes de l'hommage que la créature rend à son Créateur sont égales ou du moins suffisantes...

Vous devinez, mes frères, la conclusion pratique de ce beau raisonnement ; elle est des plus agréables à l'humaine faiblesse. Si toutes les religions se valent et suffisent, prenons la plus simple et la moins gênante, prenons la religion de l'honnête homme qui consiste à remplir ou à peu près les devoirs envers le prochain et à dire à Dieu : « Seigneur ! voilà tout mon hommage envers vous... »

Mes frères, êtes-vous bien assurés que Dieu se contentera de cet arrangement si commode ?

Voyez cette vaste maison. Une famille nombreuse l'habite : un aïeul aux cheveux blanchis, et la verte couronne de ses fils, de ses petits-fils. Parmi ces enfants les uns sont pleins de respect pour le bon patriarche et d'affection ; attentivement ils écoutent ses ordres et scrupuleusement ils les exécutent. D'autres se livrent au mal, à tout le mal qu'ils peuvent, et se font chasser du toit familial. Un dernier n'imité ni ceux-ci ni ceux-là : il est embesogné à vivre en bonne intelligence avec ses frères et sœurs ; mais de son père il n'a nul souci, il ne l'écoute point, il ne le salue point, il ne lui obéit point, et il dit fièrement : « Mon père doit être content de moi, car mes frères et mes sœurs n'ont qu'à se louer de mes procédés à leur égard. » Qu'en pensez-vous, Messieurs ? Ce misérable n'est-il pas fou ? S'il était mauvais frère, il ne serait pas bon fils. L'amitié fraternelle, c'est bien, mais elle ne dispense pas de la piété filiale.

Sans doute, dans son cercle, la vraie religion embrasse les devoirs de l'honnête homme. Il y a longtemps que saint Jean l'a écrit : « Celui qui dit : J'aime Dieu, et qui n'aime pas son frère, est un menteur. » (1^{er} Joan., iv, 20). Mais toute la religion n'est pas là. S'il y a un Dieu et si ce Dieu est notre Père, notre Seigneur, notre Maître, nous devons, mes frères, le servir, non pas selon notre fantaisie, mais suivant sa volonté.

L'ignorance involontaire d'une partie de nos devoirs envers Dieu peut devant son tribunal nous excuser ; mais cette ignorance, si elle se complait chez le laïque, chez l'idolâtre, et même chez certains pasteurs, quand dans l'hérésie, nous ne pouvons pas, nous catholiques, l'alléguer, attendu qu'il nous est loisible d'éviter, de détourner, d'éluder, de fuir la vérité. Fermer obstinément les yeux de l'esprit, n'ouvrir jamais un livre de religion, ne pas se donner la peine de venir entendre à la messe, de percevoir l'enseignement doctrinal, ce n'est pas ignorer de bonne foi les devoirs que le Seigneur impose.

Or, je dis, mes frères, qu'il suffit de réfléchir pour comprendre que l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu ne peut pas être l'œuvre du caprice individuel.

Nous avons avec les êtres intelligents, nos semblables, deux ordres de relations. Avec les étrangers des relations complètement libres. Ces relations, nous pouvons les étendre ou les restreindre, à notre gré. Vous vous établissez dans une ville ; vous pouvez visiter votre voisin ou rester chez vous, l'inviter ou non à votre table, lui faire des politesses ordinaires ou de très grandes ou aucune. Ce sont là des rapports libres.

Mais si les rapports sont nécessaires, tout change. La loi apparaît, la loi, règle du devoir, qui n'émane pas de vous et à laquelle vous devez vous soumettre. Dans la société, c'est le Code civil ; dans la vie militaire, c'est la discipline ; dans une administration, ce sont les règlements.

Que dirait-on, que diriez-vous, Messieurs, du raisonneur qui tiendrait ce langage : « Il faut un code, mais tous les codes sont bons. Il faut une discipline, mais toutes les disciplines sont bonnes. Il faut des règlements, mais tous les règlements sont bons... » Et là-dessus notre homme se fabrique ou il adopte un code, une discipline, des règlements en contradiction avec la législation de son pays, et il soutient que ses chefs doivent être contents puisqu'après tout il observe une loi, une loi quelconque, sans doute, mais enfin une loi.

Je vous entends, mes frères, vous dites : « Il ne suffit pas d'observer une loi, il faut observer la loi. » Eh bien ! Messieurs, je vous dis à mon tour : Il ne suffit pas de pratiquer une religion, il faut pratiquer la religion. Il faut servir Dieu comme Dieu veut être servi.

S'il ne s'agissait que de satisfaire en vous ce noble instinct qui s'appelle le sentiment religieux, vous pourriez estimer qu'une forme religieuse incomplète, le protestantisme par exemple, vous suffit ; mais il s'agit de contenter Dieu.

Or la raison et l'histoire vous crient que Dieu a tracé à l'homme la règle de ses devoirs religieux, — de tous les plus importants soit à cause de la grandeur de leur objet, soit parce qu'ils sont le fondement de tous les autres.

Quand l'homme, en effet, détourne un instant ses yeux et son cœur de la préoccupation des choses passagères et commence à s'inquiéter sérieusement de son avenir éternel, de sa responsabilité terrible devant Dieu, de la nécessité de plaire enfin à son Créateur, il se sent comme accablé et impuissant à tracer lui-même les limites de son devoir. Les droits de Dieu sont immenses. Qu'est-ce que Dieu

exige ? Il n'y a pas, pour la sainteté, de maximum fixe. Le cantique populaire dit à merveille :

Jamais tu n'en pourras trop faire ;
Tu n'en feras jamais assez...

Mais il doit y avoir un minimum. A qui de le décréter ? A moi ? Comment le pourrai-je ? Comment pourrai-je deviner de quoi Dieu daignera se contenter ? Ne l'adorer jamais, je serais perdu. L'adorer toujours, je ne le puis pas. Qui tracera la mesure ?... Il s'agit de savoir ce que Dieu veut. Le savez-vous, mon frère ? « Sur Dieu, l'homme doit entendre Dieu. »

L'homme sincère devant son Créateur, l'homme de bonne foi ne dit pas : « Je servirai Dieu à ma fantaisie. Dieu devra se contenter de ce qu'il me plaira de lui accorder ; » il dit comme Samuel : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. »

Et l'histoire, que dit l'histoire ? L'histoire de tous les peuples nous montre Dieu même traçant les lois de la religion à l'humanité. Plus tard viennent des altérations, voire des supercheries ; mais le fait primitif est là, il subsiste, et la terre entière, à l'exception de quelques douzaines de sophistes qui ne veulent pas voir les faits, la terre entière dit : Dieu a parlé. Dieu a fixé la loi religieuse au sein de l'humanité.

Le devoir est donc de le servir, non à notre manière qui peut être la plus commode, mais à la sienne qui seule est sûre.

**

Mes frères, je vous conjure d'y penser. C'est une triste chose que la légèreté et le parti-pris de l'indifférence en ces graves matières. L'homme qui aura pratiqué avec sincérité une religion fausse sera bien au-dessus de l'homme qui, nê dans la vraie, n'en aura sérieusement pratiqué aucune.

L'erreur du siècle a pour racine la mollesse du siècle. On craint de voir la vérité, de peur d'être obligé à observer la loi. Pour garder l'indépendance on préfère garder l'ignorance.

Peut-être, Messieurs, serait-ce tolérable, si l'on n'était pas exposé tous les jours à mourir.

Ecoutez une page de l'Evangile :

Un homme riche avait un champ. Ce champ avait donné des fruits en abondance. Et cet homme songeait en lui-même : Que ferai-je ? car je n'ai pas où mettre mes récoltes. Voici, dit-il, ce que je ferai : Je détruirai mes greniers, j'en construirai de plus grands, et j'y amasserai tous mes produits et tous mes biens. Alors je dirai à mon âme : Tu as là de grands biens pour bon nombre d'années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit : Insensé ! Cette nuit même, on va te redemander ton âme ! Et les richesses que tu as amassées, à qui seront-elles ?

On lui a redemandé son âme... Messieurs, qu'est-il devenu ?

Deuxième Dimanche

SUR LA NATURE DE DIEU ET LA PROVIDENCE

Mes frères,

J'ai demandé à une intelligence plus haute que la mienne, j'ai puisé dans un trésor plus abondant et plus précieux que celui de la pensée humaine une parole qui pût, dès l'abord, non seulement captiver vos esprits, mais dérouler à vos regards les horizons magnifiques qui doivent être les leurs, et tout à la fois et déjà orienter vos âmes, vos chères âmes, vers le but très élevé auquel nous allons tendre. J'ai ouvert un livre qui a fait une révolution dans le monde, un livre qui a créé une civilisation, la civilisation chrétienne, la civilisation moderne, à vrai dire l'unique civilisation, un livre dans lequel le croyant adore et dont le philosophe même admire la profonde sagesse et la bonté émouvante, l'Evangile de Jésus-Christ, et j'y ai lu ces mots qui portent en eux l'explication complète de nos destinées : « La vie éternelle, c'est de vous connaître vous qui êtes le seul Dieu véritable et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Joan., xvii, 3).

Tirés du néant, nous ne voulons pas retomber dans ses profondeurs désolées. Nous voulons vivre ; oui, vivre ; mais dans l'acceptation totale du mot : vivre dans la lumière, vivre dans la liberté, dans la vérité, vivre dans la justice, dans la paix, dans la joie ; vivre en dehors de tout ce qui attaque et diminue la vie ; vivre heureux et vivre toujours.

Je vous le demande, mes chers auditeurs : qui d'entre vous préfère la douleur à la joie ou la joie d'un moment à la joie sans fin ?

Cependant que voyons-nous sur la terre ? Un très grand nombre d'hommes qui souffrent... Peu de créatures échappent à la souffrance... Hier, la plupart étaient sa proie ; ils le seront encore demain ; tous, à pas pressés, nous nous acheminons vers la tombe. Il y a longtemps que Job a, d'un trait lapidaire, gravé en la résumant l'histoire de l'humanité : « *Homo, natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis*. L'homme, né de la femme, vit peu de temps et sa courte vie est pleine de grandes misères. »

Eh bien ! Messieurs, ces espérances de vie que tant de siècles de larmes n'ont pu arracher des entrailles de l'humanité, faut-il, au vingtième siècle, les abandonner ? Pour ma part, je ne le crois pas, ni vous non plus, bien-aimés frères ! D'ailleurs, si je faisais cette tentative navrante, je n'y réussirais point : le cœur de l'homme réclame toujours, on dirait qu'il réclame aujourd'hui plus que jamais, la vie heureuse, la vie éternellement heureuse.

Où est-elle, cette vie ?

Il y a plusieurs réponses à cette question. La plupart nous sont données par des rêveurs

qui ne parviennent point à s'établir eux-mêmes dans une félicité durable : comment pourraient-ils y installer les autres ? Je n'y perdrai ni mon temps ni le vôtre, et j'aborde directement la réponse de l'Evangile : la vie éternelle, c'est de connaître le seul Dieu véritable et l'envoyé de Dieu, Jésus-Christ. Formule aussi profonde que brève.

Notre vie n'a pas sa source en elle-même, tous les jours nous l'expérimentons. L'être sur lequel s'appuie et repose notre existence fragile, l'être par qui l'univers et nous-mêmes existons, toute langue humaine le connaît et l'appelle par son nom, un nom incommunicable, un nom adorable : Dieu ! Le moyen d'élever notre vie jusqu'à la plénitude du bonheur et de l'y affermir éternellement, à coup sûr c'est de se conformer à la volonté de Celui par qui nous vivons et par qui seul nous pouvons vivre d'une vie sans ombre, d'une vie sans déclin.

Placés pour les siècles éternels entre les mains de notre Créateur, il nous importe souverainement de le satisfaire et, pour le satisfaire, il nous faut savoir ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il veut. Or, tout cela est contenu en deux dogmes fondamentaux : le dogme de la Providence qui nous fait connaître les volontés générales de Dieu ; le dogme de l'Incarnation qui nous instruit de ses volontés plus particulières et des décrets spontanés de sa liberté infinie. Un jour nous aborderons le dogme de l'Incarnation du Verbe ; en ce moment il s'agit de la connaissance du seul vrai Dieu, et voici les trois questions que je pose :

Peut-on nier l'existence de Dieu ?

Qu'est-ce que Dieu ?

Quelle est dans le monde l'action de Dieu ?

I

Plusieurs fois, mes frères, on a soulevé ce problème : Existe-t-il des athées ? C'est-à-dire : parmi les hommes dont les facultés intellectuelles sont dans un état sain, parmi les hommes vraiment raisonnables, rencontre-t-on des esprits qui rejettent la croyance à l'existence de Dieu ? Obscur problème ; car pour le résoudre avec certitude, il faudrait pouvoir lire dans la conscience de ces hommes et s'assurer que la négation qu'ils jettent contre le ciel n'est pas un mensonge inspiré par la haine ou une sorte de frénésie qui altère leur jugement. N'est-ce pas Platon¹ qui appelait l'athéisme une maladie, une corruption de l'intelligence, un enivrement de l'intelligence par la passion ? et il ajoutait : « Aucun de ceux qui, dans leur jeunesse, ont nié la divinité, n'a persisté dans sa négation jusqu'à la vieillesse. » Bien des siècles après Platon, un autre penseur écrivait : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y

a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point. » Vous avez reconnu, Messieurs, La Bruyère ; je vous l'ai cité déjà.

Quand un homme vous dira : Je ne crois pas en Dieu, vous pourrez lui répondre, à coup sûr presque toujours : Vous désirez que Dieu n'existe pas, parce que s'il y a un Dieu, ce Dieu est juste et dès lors il est votre adversaire... Mais les vains désirs de l'incrédulité n'anéantissent point l'Eternel.

Vous ne croyez pas en Dieu, et vous le blasphémez ! Votre blasphème prouve Dieu.

Vous ne croyez pas en Dieu, et vous le nommez... Vous le nommez, cela suffit, il existe. S'il n'existait pas, nul ne l'aurait inventé.

N'y avez-vous pas pris garde, mes frères ? nous n'inventons rien ; toutes nos inventions ne sont que des combinaisons, des arrangements nouveaux entre des idées que nous possédons déjà. Nous savons ce que c'est qu'une montagne et ce que c'est que l'or ; mais quelle combinaison d'idées nous donnerait celle d'un Dieu qui ne ressemble à rien de créé, qui diffère absolument de tout ce que nous voyons et en dehors de nous et au dedans de nous ? L'athée qui nomme Dieu, qui le connaît assez pour le rejeter, peut-être même pour le haïr, il parle. « O mon Dieu ! » Il suffit, Dieu est vengé ! Il parle, il forme des sons articulés, il se sert d'un instrument admirable dont il fait mouvoir les ressorts avec une justesse parfaite ; mais, ces ressorts, il ne les a jamais vus, il ne les connaît pas. D'où vient qu'au moment où son esprit le veut, sa langue parle ? — De l'instinct, me dira-t-il. — Et l'instinct, d'où vient l'instinct ? — De mes parents. — Mais, malheureux, ta mère dont tu rappelles le souvenir sait bien que ce n'est pas elle qui a disposé tes membres dans son sein ; elle sait bien qu'une main délicate et savante, invisible et toute-puissante, t'a formé dans ses entrailles... D'ailleurs, tes parents, et leurs pères et leurs mères, d'où viennent-ils à leur tour ? Tu réponds : — De la poussière. — Et comment la poussière peut-elle prendre la vie et la donner ? Et puis, cette poussière elle-même d'où vient-elle ? — Elle est éternelle. — Eternelle, la poussière, la poussière des chemins, la poussière inerte, la poussière que le vent balaie !... Insensé, qui ne veut pas croire en Dieu et qui est réduit à croire en la poussière, en la poussière qui, de toute éternité, se donne à elle-même l'existence, en la poussière qui se façonne en étoiles, en terres, en rivières, en océans, en végétaux, en animaux, en la poussière qui devient pensante, agissante, aimante et qui, de son propre vol, monte jusqu'au génie de Michel-Ange ou de Bossuet, de Corneille ou de Victor Hugo, jusqu'à la puissance d'Alexandre ou de Napoléon, jusqu'à l'éloquence de Lacordaire ou la sainteté de Vincent de Paul !... Te voilà découvert, toi

¹ Lois, x.

qui ne veut rien adorer, tombe à genoux, baise et adore la poussière, la poussière intelligente, toute-puissante, créatrice ; la poussière est ton Dieu !

Vous avez lu, Messieurs, plusieurs d'entre vous, Mesdames, ont lu la *Divine Comédie* de Dante, *Hamlet* de Shakespeare, *Athalie* de Racine ou seulement les *Fables* de la Fontaine, *De toute son âme* de René Bazin ; qu'est-ce que tout cela ? un peu de poussière organisée dans un cerveau qui a organisé un peu de poussière noire sur un peu de poussière blanche. Nos cathédrales, nos hôtels de ville, nos expositions universelles, et les musées de Londres, de Munich, de Berlin, le Louvre et le Vatican, ne sont pas autre chose que les jeux du hasard. Hasard, disait irrévérencieusement Victor Hugo,

Mets que font les fripons pour les sots qui les mangent.

Cela vous fait sourire, mes frères, et l'athée lui-même s'il voyait un homme attribuer au hasard Saint-Pierre de Rome ou Notre-Dame de Paris, dirait : C'est un fou ! et lui, gravement, nous propose d'attribuer au hasard cette merveilleuse exposition universelle et permanente qui s'appelle l'univers ! Offrons, Messieurs, à cet original, à cet amateur de grains de poussière quelques grains d'ellébore, et passons.

Non, mes chers auditeurs, pas encore. Laissez-moi vous lire deux ou trois fragments, d'ailleurs très brefs, d'écrivains contemporains ; ce sont comme des clous d'or qui enfonceront l'idée dans vos belles intelligences, l'idée de Dieu.

C'est d'abord un soldat, Paul de Molènes, rappelant ses souvenirs d'Afrique :

« J'ai vu une fois, à minuit, entre des rochers, près d'une fontaine, mon cheval, qui avait senti la présence d'un lion, s'arrêter et me dire par tout le tremblement de son corps : « Il est là ! » Ainsi fait notre âme, à certaines heures ; elle aussi suspend son mouvement, et s'arrête haletante, éperdue. Ne lui dites point : « Il n'est pas là ; » elle vous répondrait en aspirant le redoutable souffle de l'existence qu'elle vient de sentir... Dieu est là ! »

Voulez-vous entendre Michelet ?

« Je crois en Dieu. Je ne puis me passer de Dieu. L'éclipse momentanée de la haute idée centrale (l'idée de Dieu) assombrit ce merveilleux monde moderne des sciences et des découvertes. Tout est progrès, tout est force, et tout manque de grandeur. Certes, il y a poésie ; mais l'ensemble, l'harmonie ; le poème, où sont-ils ? Je ne les vois pas. Je ne puis me passer de Dieu. Je crois en Dieu. »

« Croyez-vous, disait au prêtre qui lui apportait les derniers sacrements Rossini, que j'aurais pu faire mon *Stabat*, si je n'avais pas eu la foi en Dieu ? » Enfin ce mot de

Proudhon lui-même : « Quel est donc l'athée qui n'a pas dit : Mon Dieu ! au chevet de sa mère mourante ? »

II

Il ne suffit pas de croire à l'existence de Dieu ; il faut encore savoir quel est ce Dieu.

Les falsificateurs de la divinité, si je puis parler ce langage, ne manquent point de nos jours. Voici pour les uns le Dieu-Panthée ou Dieu-Nature, un peu rafraîchi par les penseurs ou mieux les coloristes allemands ; voici pour les autres le Dieu-Fataliste adoré par nos concitoyens les musulmans d'Algérie, et qui ressemble fort au Dieu-Mécanicien que nous a légué le XVIII^e siècle ; voici enfin le Dieu, aujourd'hui trop populaire, des honnêtes gens, lequel, sans nous oublier tout à fait, ne prend de nos petites affaires qu'un souci très modéré.

Telles sont, mes frères, les idoles de ceux de nos contemporains qui ne révèrent point le Dieu de l'Evangile, le seul Dieu véritable.

Le Dieu-Panthée, le Dieu-Nature n'est pas le Dieu véritable. Il ne l'est pas, parce qu'il n'est rien.

Mais peut-être quelqu'un d'entre mes auditeurs, plus occupé de travaux utiles que des vaines spéculations de nos modernes philosophes, demande : Qu'est-ce donc que le Dieu-Panthée ?

Le panthéisme est un système qui consiste à nier Dieu, tout en parlant sans cesse de Dieu.

L'athéisme disait brutalement : Il n'y a de Dieu nulle part. Le polythéisme lui répondait : Vous vous trompez, il y en a partout. Là où est le mouvement, là est le moteur. Le soleil lance ses feux sur la terre, le soleil est Dieu. Le sol sur lequel nous marchons, nourrit les végétaux qui le couvrent, le sol est Dieu. L'océan soulève les vagues, l'océan est Dieu. Ce héros a fait trembler devant son épée les nations, il est Dieu. Ce génie a inventé des arts jusque-là inconnus, ce génie est Dieu.

Le panthéisme vient à son tour et dit : A quoi bon tant de dieux qui difficilement vivront en paix ? Pourquoi découper ainsi la divinité en morceaux ? Le soleil, la terre, l'océan, le héros, l'artiste, l'univers entier, tout cela est un seul Dieu. De même que le germe de l'arbre se développe en bois, en feuilles, en fleurs, en fruits, de même l'être unique que l'usage nomme Dieu, se développe en soleils, en fleuves, en prairies, en vallées, en montagnes, en hommes grands et petits, bons et méchants ; tout ce que nous voyons fait partie de la divinité dont nous sommes nous-mêmes un fragment.

C'est risible, n'est-ce pas, Messieurs, et cependant l'infirmité de l'esprit humain, livré à l'orgueil et à toutes les passions, est telle que le panthéisme, en plusieurs écoles, est

gravement enseigné et qu'il fait plus ou moins le fond de nos poésies et de nos philosophies contemporaines.

Absurde, cette doctrine. Tant que vous voudrez ; mais elle est commode. Si chacun de nous est un fragment de Dieu, il possède l'indépendance, et vive la religion qui donne l'indépendance ! — Mais, ce fragment de Dieu souffre et meurt. — Qu'importe, s'il est indépendant, et s'il n'a point de compte à rendre après la vie ? n'est-ce donc rien, cela !...

N'est point panthéiste qui veut, mes chers auditeurs : c'est une folie de l'aristocratie intellectuelle à laquelle le vulgaire ne saurait atteindre.

Mes frères, tout nous le crie : l'architecte est distinct du palais, et l'ingénieur est distinct de la machine. Tout nous crie que Dieu est présent au monde, mais il n'est pas le monde. Le monde, par la merveilleuse harmonie des lois qui maintiennent dans l'ordre un nombre presque infini d'êtres divers ; l'humanité par ses traditions ; notre conscience par ses élans d'amour vers Dieu quand elle est pure, par ses terreurs quand elle est coupable, proclament un Dieu distinct du monde, un Dieu personnel supérieur au monde, un Dieu maître du monde.

Ce Dieu, quel est-il ? C'est le moteur immobile, répond Aristote. C'est le destin, répondent les mythologies, la grecque et la romaine. C'est une force, disent en chœur nos philosophes du jour, une force puissante, mais indifférente, laquelle produit des mouvements qu'elle ne dirige pas et répand d'autres forces dans l'espace, des forces secondaires, même des forces libres, comme est l'homme, sans être libre elle-même ou du moins sans faire intervenir sa liberté, ce qui pour nous revient au même.

Encore une théorie commode, n'est-il pas vrai ? puisqu'elle dispense, elle aussi, sinon de la mort, du moins des comptes à rendre après la mort, du jugement et de l'enfer.

Mais que répondre au fataliste ? D'un mot : Toi et moi nous sommes libres. Comment Dieu qui nous a créés, ne le serait-il pas ? Comment Dieu qui a fait l'œil, ne verrait-il pas ? Comment celui qui a façonné l'oreille, n'entendrait-il pas ? Comment celui qui a mis en nous la puissance de connaître, de juger, de choisir, ne pourrait-il pas lui-même connaître, juger, choisir ?

Fataliste, regarde le monde... Certes, dans le monde, les lois fixes ne manquent pas ; sans elles, ce serait un beau désordre et qui ne serait point un effet de l'art. Je vois bien chaque nuit les étoiles qui s'allument au lointain firmament ; mais pourquoi celle-ci ne pourrait-elle pas disparaître et celle-là se doubler ? — Parce que cela troublerait l'harmonie du firmament. — Qu'en savez-vous ? ...Descendons sur la terre. Voici un troupeau :

s'il y avait dans ce troupeau un agneau de plus ou un agneau de moins, est-ce que le monde s'affaîsserait ou s'écroulerait ?... Toi-même, si tu n'étais pas né ?... Non, non, rien n'apparaît comme nécessaire, sauf Dieu, sans qui rien n'existerait.

Ces lois fixes elles-mêmes ne sont pas d'une nécessité absolue ; elles peuvent être suspendues ; elles auraient pu être remplacées par d'autres lois. Pourquoi, par exemple, Dieu n'aurait-il pas pu doubler la rapidité de la rotation de la terre et donner à tous les êtres qui la couvrent une conformation en rapport avec ce mouvement ?

Ce qui existe, existe ainsi par la volonté de Dieu, volonté sage, mais volonté où je vois la liberté partout, et la nécessité seulement dans les rapports essentiels de créature à Créateur.

III

Mais j'entends les derniers échos d'une philosophie plus funeste en ses conséquences pratiques que le matérialisme éhonté des pires athées de nos jours.

Oui, nous disent les derniers disciples de Rousseau, il y a un Dieu. La nature est son œuvre magnifique, et l'univers est un livre dans lequel on lit en caractères grandioses son nom sublime. Il y a un Dieu, créateur et ordonnateur des mondes.

Mais de s'imaginer que le Tout-Puissant, après avoir façonné la création, s'abaisse à la conduire, quelle chimère !... Dieu a donné aux êtres inanimés des lois immuables qui les régissent ; à l'homme il a donné la liberté avec le droit d'en user à son gré et, bien entendu, à ses risques et périls. Après quoi, il est rentré dans son éternelle, inaccessible et solitaire demeure. De là, d'un œil tranquille, il regarde les révolutions humaines : en créant l'humanité, il a voulu s'offrir cet intéressant spectacle.

Ne vous y trompez pas, mes frères, il y en a plus d'un aujourd'hui qui raisonnent ou plutôt qui déraisonnent de la sorte, et ils se croient plus sages que tous les autres. Dans leur système, eux non plus, n'ont pas de comptes à rendre, et pourtant ils ont fait à Dieu sa part. Ils l'ont déclaré vivant, intelligent, puissant et même, je crois, libre. Volontiers ils l'admirent et ils ne taisent point qu'il a droit à nos respects. Mais cette philosophie, si, en apparence, elle exalte Dieu, en réalité elle le déshonore. Oubliez-vous donc qu'il y a en Dieu deux attributs aussi grands et aussi nécessaires à l'infinie perfection que la puissance, c'est à savoir la sagesse et la bonté ? Or, si Dieu, après avoir créé l'univers et plus spécialement l'humanité, eût abandonné son œuvre au hasard de nos libres volontés, il n'eût été ni sage ni bon. J'en pourrais donner cent preuves. En voici deux.

Avez-vous jamais rencontré, mes frères, sur

voire route un blasphémateur ? Si Dieu ne gouverne pas le monde, il a donc créé des êtres qui peuvent l'outrager impunément. Alors où est sa sagesse ?

Avez-vous jamais rencontré un malheureux, j'entends un malheureux dont l'affliction n'est pas un châtement de ses fautes, par exemple un aveugle-né ? Si Dieu ne gouverne pas le monde, il n'a donc point pour ce pauvre homme de compensation en réserve. Alors où est sa bonté ?

De Dieu vous faites un indifférent. Mais l'indifférence est le partage de l'égoïste, c'est-à-dire de l'être le plus dégradé ! Plus un homme a des sentiments délicats, généreux, élevés, plus il s'intéresse à ce qui l'entoure, plus le crime le révolte, plus la vertu le touche, plus le malheur l'attendrit... Et vous faites de Dieu un indifférent !... Savez-vous qui me rappelle votre Dieu ? le romain barbare : le romain poussait les gladiateurs dans l'amphithéâtre et, à les voir combattre et tomber sur l'arène sanglante, il goûtait une heure de plaisir. Mieux valait dire avec l'athée : Il n'y a point de Dieu.

Il faut donc, mes chers auditeurs, à moins de nier la sagesse de Dieu, sa bonté, et même sa justice, il faut donc, à moins de ravalier le Créateur au-dessous de la créature, il faut admettre qu'après avoir créé le monde et l'humanité, le Père qui est au ciel gouverne le monde et l'humanité.

Mais quand on a mis cette vérité primordiale en lumière, tout n'est pas dit ; car une dernière et formidable erreur se dresse devant nous, formidable pour ceux qui la professent, et non pas pour ceux qui la combattent, car elle croule, elle aussi, devant la raison, l'histoire et la conscience : c'est l'erreur de ceux qui n'ont pas d'autre souci que de jouir, de jouir sans trouble de plaisirs en apparence modérés. C'est la philosophie des gens du monde, de ces hommes qu'on dit bien élevés et qui n'en sont plus à la fougue des passions ni à leur folie. Leur Dieu s'occupe des affaires du monde, mais non pas minutieusement ; il exerce une sorte de surintendance générale qui voit les choses de haut et de loin, en confusion, en masse. Il châtie probablement les grands forfaits, les attentats publics, mais il ferme les yeux sur les fautes légères ; il juge l'homme, mais seulement à son heure dernière et avec une indulgence extrême, non pas certes d'après les principes rigoureux que proclament les prêtres, mais d'après les opinions plus larges qu'un chacun se fait touchant le devoir et la vertu... C'est ce Dieu-là que j'ai appelé le Dieu des honnêtes gens.

Est-ce le vrai Dieu, mes frères ?

Assurément ce n'est pas le Dieu de l'Evangile. La sollicitude du Dieu de l'Evangile s'étend à tout. Rien, selon l'expression ordi-

naire de l'Eglise, rien ne se fait dans le monde, en nous, par nous, autour de nous, sans son ordre ou sans sa permission. Tout le bien, il l'a prévu, et il l'opère, seul, ou avec nous par l'appui qu'il donne à notre liberté ; tout le mal, il l'a prévu, et il le supporte par des motifs dignes de sa sagesse ; il en fait jaillir le bien et il prépare la réparation de miséricorde ou de justice qui viendra à son heure.

Le Dieu de l'Evangile est le maître de la nature et le père du genre humain. Ce monde est un champ qu'il cultive et c'est un royaume qu'il gouverne. — Vous reconnaissez les paroles de Notre-Seigneur : *Pater meus agricola est... Regnum ejus.* (Joan., xv, 1). Rien dans ce champ, rien dans ce royaume n'échappe à ses regards. Il revêt de beauté les lys et il nourrit les oiseaux. Plus soigneusement encore et plus tendrement il repose ses yeux sur l'homme son serviteur et son enfant.

Le Dieu de l'Evangile est le Dieu du cœur humain, le Dieu auquel notre âme rend témoignage tout naturellement, tant qu'une science fausse ne l'a pas pervertie, quand elle s'écrie, dans son admiration, dans son effroi ou dans sa reconnaissance : Mon Dieu ! ô mon Dieu !

Les sages modernes ripostent : Ce cri, c'est le cri de l'ignorance. Nous, savants, nous avons découvert que les faits les plus extraordinaires sont le résultat de la combinaison des lois de la nature. Le peuple ignore ces lois, et le peuple dit : Voilà l'œuvre de Dieu !

Mes frères, le peuple dit bien. Car enfin ces lois que vous êtes si fiers de connaître, qui les a faites ? L'armée des astres qui rayonne au firmament, qui la conduit ? C'est Dieu, répond le peuple froidement. Et vous : Non, ce n'est pas Dieu ; c'est la force centripète s'équilibrant avec la force centrifuge... Eh ! dites-moi donc, astronome éminent, cette double force, d'où vient-elle ? et cet équilibre merveilleux, qui l'a établi ? et qui le maintient ?

Le peuple voit la vérité fondamentale qui est l'action de la main divine ; il ignore la vérité secondaire qui est le mode de cette action. Vous, philosophes ou savants, vous voyez au contraire la vérité seconde et vous fermez les yeux à la vérité première. Vous connaissez la loi, et la loi vous cache le législateur. Ce pauvre peuple, que vous prenez en pitié pour son ignorance, ce bon peuple, s'il est plus simple que vous, est aussi plus philosophe que vous et plus savant. Il peut se tromper sur les intentions du Créateur, voir un miracle là où simplement s'exécute la loi ou la volonté habituelle et générale du Père céleste, mais au moins il connaît son Créateur, il connaît son Père, et vous, vous ne le connaissez pas.

Et pourquoi, je vous prie, Dieu n'entrerait-il pas dans le détail du gouvernement du monde ? — Il est trop loin. — Mais, par son immensité qui contient tous les espaces, mais par sa science qui est infinie, il est présent à tout. —

Soit ; mais compter chaque blasphème, compter chaque parole de médisance qui assaisonne une conversation, chaque mouvement d'orgueil et jusqu'à la pensée coupable qui naît et meurt dans les replis les plus secrets de l'âme, n'est-ce pas rabaisser la majesté de Dieu ? — Non, non ; ne le croyez pas, ne l'espérez pas. Ce qui est digne de Dieu, c'est une parfaite justice, et une justice parfaite voit tout, pèse tout, compte tout.

Vous ne savez pas comment cette sollicitude universelle de Dieu s'accorde avec le désordre et les misères qui frappent vos yeux ici-bas. Quoi d'étonnant ? Le livre des destinées humaines a trois pages : la première qui est le passé vous apparaît dans l'histoire en caractères à demi effacés ; la seconde qui est le présent, votre regard, si perçant qu'il soit, n'en peut atteindre que quelques lignes ; la troisième qui seule expliquera le passé et le présent, c'est l'impénétrable avenir qui se prolongera dans l'éternité. Quoi d'étonnant ? Le monde a été livré à des êtres libres : plusieurs, par l'abus de leur liberté, y ont introduit des désordres dont la réparation se fera un jour, au jour éternel de Dieu.

Voici un firmament chargé de nuages. Est-ce qu'à travers la nuée vous ne découvrez pas l'azur ? À travers les désordres qui roulent dans le monde et parfois le bouleversent, sachez donc découvrir la Providence de Dieu... N'imites pas les insensés qui nient le soleil parce qu'il tarde à se lever. Ne niez pas la Providence parce que vous ne distinguez pas toujours son action ou parce qu'elle se tait, étant sûre de l'avenir...

Ah ! le grand crime et la grande misère, ce n'est pas tant la négation que l'oubli volontaire de la Providence. Là est l'origine de tous les forfaits et aussi de toutes les catastrophes.

Voyez ces deux hommes, deux vieillards, deux magistrats. Ils marchent d'un pas que de criminels désirs rendent plus rapide. Où vont-ils ? à l'adultère. Or, que dit le Livre sacré ? « La passion s'est allumée, la raison s'est renversée : ils n'ont plus vu le ciel et ils ont oublié les justes jugements de Dieu. » Voilà pourquoi, de tout temps, la Providence qui voit tout et juge tout, a rencontré des négateurs. Voilà pourquoi tant d'hommes en proie au mal ont renversé leur raison et forgé des systèmes insensés. Voilà pourquoi, l'athéisme, le panthéisme, le fatalisme ont été accueillis, défendus, soutenus, propagés.

L'homme juste ne veut pas douter de la Providence. Le voudrait-il, il ne le pourrait pas. Celui dont le cœur est bon, droit, pur, voit Dieu et la Providence de Dieu avec une certitude que rien ne peut ébranler. Il en est heureux et c'est pour lui comme un avant-goût de l'éternelle récompense.

Gardons, mes frères, au plus intime de notre

âme, gardons notre foi à la Providence, comme une lampe toujours allumée dans les ténèbres. Dieu ne nous oublie pas ; n'oublions pas Dieu. Ne détournons point nos regards du ciel ; ne les abaissons point sur la terre ; nous y verrions des beautés trompeuses, des beautés corruptrices. En haut nos regards ! En haut nos cœurs ! En haut ! Là est le juste juge ; là le maître ; là le père. En haut, pour résister aux instincts grossiers, aux entraînements qui font rougir ! En haut, pour aviver en nous l'espérance ! En haut, pour allumer, pour embraser les désirs du ciel. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LES QUARANTE-HEURES

II

LA FÊTE DE LA PRIÈRE

Quid tibi vis faciam ?

Que voulez-vous que je fasse pour vous ? (Luc, xviii, 41).

Pendant les jours bénis qui nous rassemblent au pied des saints autels, l'Eglise, empruntant les paroles du Psalmiste, nous dit avec toute l'ardeur de sa charité : « Venez, prosternons-nous devant notre Dieu, afin de lui adresser nos plus ferventes supplications. *Venite, ... prociadamus ante Deum.* » Et notre divin Sauveur, présent à quelques pas de nous dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, sous les blanches espèces sacramentelles exposées à nos regards dans l'ostensoir d'or, nous adresse cette touchante invitation : « O mon enfant ! que désirez-vous, que voulez-vous, que souhaitez-vous que je fasse pour vous ? *Quid tibi vis faciam ?* » Oui, la solennité des Quarante-Heures est une excitation à l'amour le plus ardent, mais c'est aussi un appel à la prière la plus fervente. C'EST LA FÊTE DE LA PRIÈRE !

La prière, oh ! qu'elle nous est nécessaire ! C'est elle qui nous préserve du péché ; c'est elle qui convertit le pécheur ; c'est elle qui nous fait triompher de nos passions, du monde et du démon ; c'est elle qui nous rend capables de pratiquer toute vertu ; c'est elle qui nous soutient, nous encourage, nous console, nous fortifie pendant notre vie et à nos derniers moments ; c'est elle qui est la clef d'or qui nous ouvre le paradis. Sans elle, quand nous avons atteint l'âge de raison, il nous est impossible de faire notre salut et de vivre de la vie surnaturelle, comme il est impossible au poisson de vivre hors de l'eau. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous dit qu'« il faut prier toujours et ne pas cesser de prier. »

C'est avec bonheur que je veux, sous les regards de Jésus-Hostie, vous parler de l'important sujet de la prière, peut-être le plus

important de la vie chrétienne, et hélas ! trop oublié. Quelle joie ce serait pour moi de vous persuader efficacement de ce grand devoir ! Pour atteindre ce but, je vous dirai les grandeurs, les *excellences*, les *sublimités* de la prière *bien faite*.

O Christ, ô charitable Sauveur, qui si souvent dans l'Evangile avez insisté sur ce grand devoir de notre sainte religion, daignez bénir mes paroles, afin que tous nous prenions une énergique résolution de mieux prier, pour la gloire de la Trinité et nos propres intérêts ! Faites que nous comprenions cette invitation toute bonne de votre Sacré-Cœur : *Quid tibi vis faciam?* et que désormais nous vous exposions filialement, en toute simplicité, nos vœux et nos désirs avec la certitude d'être exaucés. *Quid tibi vis faciam?*

I

I. La première excellence de la prière, c'est qu'elle est pour nous un *INSIGNE HONNEUR*. Personne ne le nie, c'est une gloire ambitionnée que de s'approcher des grands de la terre et des maîtres du monde, et de leur adresser librement la parole : il semble qu'il rejaillit un rayon de leur majesté sur ceux qui sont admis à leur audience. S'il nous était donné, comme à plusieurs patriarches de l'ancienne Loi et à beaucoup de saints de la Loi nouvelle, de voir les anges sous une forme sensible et de leur adresser la parole, nous serions dans l'attendrissement. Si nous avions l'avantage de nous entretenir filialement avec la T. S. Vierge, comme Bernadette à Lourdes, ce serait pour nous un attendrissement plein de suavité, un privilège ineffable : les splendeurs de l'Immaculée rejailliraient sur nous et feraient de nous, en quelque sorte, des êtres sacrés. Mais il y a un honneur plus incroyable, une gloire plus ineffable, un privilège incomparablement plus précieux qui nous est réservé par l'infinie miséricorde : nous pouvons nous entretenir avec le Roi des rois, avec le Seigneur des seigneurs, avec Dieu le créateur et le conservateur du monde, avec Celui qui est l'infinie perfection, pour le bénir et lui adresser nos supplications. Nous pouvons par la prière lui parler, non seulement une fois, mais tous les jours ; non seulement tous les jours, mais à chaque instant de la journée ; non seulement dans un endroit privilégié dont il ferait la capitale de son amour, mais partout, à la ville, à la campagne, dans nos églises, dans nos maisons, dans la solitude et au milieu des foules. Toujours et partout il nous entend ; il discerne jusqu'à nos vœux les plus secrets et nos plus intimes pensées. On admire la télégraphie qui, en un instant, porte la pensée à de grandes distances. Il y a une télégraphie plus prompte et infiniment plus parfaite : c'est celle de la prière. Où que nous soyons, Dieu entend notre

voix instantanément ; il consent à entrer en conversation avec nous *oratio est conversatio anime cum Deo*. Il est dans notre cœur, comme le dit si bien saint Augustin : *Cordi habemus infusum Deum*. Et, dans ces ineffables et miséricordieuses relations, le chrétien s'élève à des splendeurs indicibles : *oratio est elevatio mentis ad Deum*. Dans ce commerce familier avec la divinité, si j'ose employer cette expression, rejaillit jusque sur le front du chrétien un rayon de dignité que le monde est impuissant à conférer. Jamais l'homme n'est si grand, dit l'illustre poète Lamartine, que quand il est à genoux devant l'infinie bonté et l'infinie grandeur.

On raconte que l'empereur Charles-Quint, priant, fut averti que des ambassadeurs des plus grands rois de la terre désiraient lui parler. Malgré des avertissements réitérés, il continua cette sainte occupation, et, quand il eut terminé son oraison, il dit simplement : « Excusez-moi, j'étais en conversation avec le plus grand monarque de l'univers, j'étais à l'audience de Dieu ! » Pussions-nous avoir ces sentiments ! pussions-nous comprendre que la prière est pour nous un très grand honneur !

II. J'ajoute que c'est un *PRÉCIEUX BIENHEUR* : c'est là sa seconde excellence. Un ami est heureux dans la compagnie d'un ami sincère et dévoué. Un enfant trouve ses délices de vivre avec des parents tendrement aimés. Cette joie, ce bonheur, nous les possédons par la prière, mais au plus haut degré. Par la prière, nous sommes dans la compagnie de l'ami infiniment tendre et dévoué, nous lui parlons dans le cœur-à-cœur le plus confiant. Par la prière, nous vivons avec Celui qui nous aime inexprimablement plus que nos pères et nos mères de la terre, et nous comble de ses ineffables tendresses. J'ai dit que la prière est une élévation qui nous grandit, qui nous rapproche de Dieu ; j'ai dit que c'est une conversation avec Dieu ; c'est mieux encore : c'est un entretien délicieusement filial avec le meilleur des pères. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous a donné cette douce et expressive définition de la prière : « Quand vous prierez, nous dit-il, vous parlerez ainsi : *Notre Père qui êtes dans les cieux*. » Quel bonheur de pouvoir à notre gré bénir et glorifier un Dieu si bon ! Quel bonheur de pouvoir solliciter, à chaque instant, d'un Ami si bon et si puissant les grâces dont nous avons besoin ! Quel bonheur de pouvoir implorer la miséricorde d'un Maître si clément, toujours prêt à pardonner ! Quel bonheur, surtout, dans nos peines et nos épreuves, de pouvoir, suivant nos désirs, nous entretenir avec l'infini Consolateur !

Saint François de Sales, à l'exemple du divin Maître, avait une prédilection particulière pour les petits enfants. Il aimait à leur parler de Dieu, à les instruire de la religion. Un

jour, dans un catéchisme qu'il leur faisait, il leur rappelait le bonheur de nos premiers parents dans le paradis terrestre. Il leur expliquait, en se mettant à la portée de leur âge, comment Dieu parlait à Adam et Eve, les instruisant dans de délicieux entretiens et leur permettant de converser familièrement avec lui. Tout à coup un des enfants se levant, dit : « Oh ! que j'aurais voulu, moi aussi, être dans le paradis terrestre pour parler à Dieu et entendre sa voix ! » Et le bon saint, souriant, répondit à son aimable interlocuteur : « Mais vous avez le même bonheur, mon enfant. Dieu est partout, il vous voit, il vous entend ; par la prière vous pouvez lui parler, et il vous répond par ses délicieuses inspirations. » C'était la traduction de la parole du Psalmiste : « Je me suis souvenu de Dieu, et mon âme a été remplie de délices. *Memor fui Dei et delectatus sum.* » (Ps., LXXVI, 4).

III. Non seulement la prière est pour nous un très grand honneur et un ineffable bonheur, c'est encore un TRÉSOR INFINI qui est mis à notre disposition, et où nous pouvons librement puiser à pleines mains. Par la prière nous pouvons obtenir du ciel toute grâce et toute bénédiction, parce que la prière est toute-puissante sur le cœur de Dieu : *obediente Deo voci hominis*. Rappelez-vous Moïse apaisant le courroux du Seigneur et sauvant Israël prévaricateur que Dieu voulait exterminer. Rappelez-vous Josué renversant, au son des trompettes, les puissantes murailles de Jéricho, traversant à pieds secs avec son peuple le fleuve du Jourdain entre deux murailles liquides. Rappelez-vous surtout les merveilles opérées par la prière dans le Nouveau Testament. Par la prière, les morts ressuscitent comme la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, Lazare ; les tempêtes sont apaisées ; les démons sont chassés ; la maladie est vaincue ; les sourds entendent, les muets parlent, les lépreux sont purifiés, les paralytiques retrouvent l'usage de leurs membres. Et ces prodiges des temps évangéliques se renouvellent dans le cours des âges. La prière nous éclaire dans nos doutes et nos difficultés ; elle vient à notre aide dans les diverses tentations qui nous assaillent ; elle nous remplit de force et de courage pour pratiquer la vertu et nous acquitter dignement de tous nos devoirs. C'est elle qui fait le missionnaire, le prêtre, le religieux et la religieuse, les fiers chrétiens qui résistent à toutes les séductions, les parents dévoués, les fils aimants et soumis, les élus du ciel. La prière console dans la peine, la tristesse et l'adversité. La prière apaise le courroux de Dieu irrité par le péché et nous fait rentrer en grâce auprès de lui. La prière nous obtient même les grâces temporelles, la santé, le succès dans nos affaires, quand cela est utile à notre salut et à la gloire de Dieu. On peut dire de la prière qu'elle est la source

de tous les biens : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.* (Sap., VII, 11).

Comment en serait-il autrement ? Soit compassion, soit bonheur d'exercer le plus noble empire, celui de la bonté, soit à cause de la confiance témoignée, le cœur de l'homme s'émeut en face de la misère qui sollicite assistance ; il ne peut rester insensible à une supplication instante. Mais qu'est donc le cœur de l'homme comparé au cœur du Dieu qui est charité, qui veut se dire notre ami, notre père, notre mère ? La prière, à ce point de vue, doit être triomphante auprès de lui. D'autre part, il ne faut pas l'oublier, quand nous prions Dieu, quand nous sollicitons ses bienfaits, c'est, si j'ose le dire, le paiement d'une dette que nous réclamons. Notre divin Sauveur, par ses travaux, ses souffrances et surtout par sa passion et sa mort sur la croix, nous a mérité toutes les grâces. D'ailleurs, en priant Dieu, nous allons au devant de ses plus chers désirs, qui sont de nous faire du bien et un très grand bien. Oh ! qu'elles sont belles, consolantes, encourageantes, les promesses de Notre-Seigneur relativement à la prière ! Nous ne saurions trop les méditer dans la joie et la reconnaissance de nos âmes. « Demandez, nous dit-il, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. Est-il parmi vous, ajoute-t-il, un père assez méchant pour donner une pierre à son enfant qui lui demande du pain ? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous ne refusez pas vos biens à vos enfants, combien plus devez-vous être assurés que votre Père céleste répandra ses bénédictions sur ceux qui les implorent. » Et, tout avant d'aller consommer l'œuvre de la Rédemption sur le Calvaire, Notre-Seigneur fait avec serment cette ineffable promesse : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera. » Comme les saints ont compris pratiquement cette doctrine ! Ils priaient et ne cessaient de prier : c'est ce qui faisait leur joie, leur force et leur sainteté. Appuyés sur les promesses du Sauveur, ils avaient une hardiesse qui nous étonne, nous qui sommes si durs à comprendre les bontés de Dieu. Sainte Thérèse, par exemple, disait à Dieu : « Seigneur, vous ne devez pas me refuser cette grâce ! » Et encore : « Comment le délaissement où vous me laissez peut-il s'allier avec votre miséricorde ? Non, Seigneur, cela ne se peut tolérer ! » Et sainte Catherine de Sienne osait dire dans le même esprit : « Seigneur, je vous en conjure par votre amour ineffable, et même je vous y oblige, faites miséricorde à vos créatures ! » En réalité, si nous le voulons, par la prière nous sommes tous des Israëls, c'est-à-dire des hommes forts contre Dieu !

Voilà les sublinités de la prière ; voilà ses grandeurs magnifiques ! Mais pour qu'elle produise ces fruits merveilleux, il faut qu'elle soit BIEN FAITE. Quels sont donc les caractères de la prière bien faite ? Je vais les exposer en m'inspirant des enseignements du divin Maître, des leçons du saint Evangile.

II

Dans la vie de saint Bernard on lit, au sujet de la prière, un trait bien instructif. Il y est dit que ce saint eut une vision et qu'il aperçut des anges qui inscrivaient les prières des hommes avec des marques distinctives qui en indiquaient la valeur. Les prières faites avec une ardente dévotion étaient inscrites en lettres d'or ; les prières ornées d'une dévotion moindre étaient inscrites en lettres d'argent ; les prières de ceux qui s'abandonnent aux distractions volontaires étaient inscrites en lettres noires ; enfin les prières de ceux qui n'apportent à ce saint exercice que négligence et routine, parlant à Dieu sans s'entendre eux-mêmes, étaient inscrites avec de l'eau.

Dans cette pieuse légende, il y a une belle instruction. Tous nous voulons que nos prières soient de bonnes et excellentes prières, des prières d'or. En cette fête de la prière, repassons donc, au pied de Jésus-Hostie qui nous redit dans son grand sacrement les instructions de sa vie mortelle, les qualités de la « bonne prière. »

I. En premier lieu elle doit être HUMBLE ET RECUEILLIE. Notre premier sentiment, quand nous allons à l'audience de Dieu, doit être une conviction bien profonde de notre misère : *Ego vir videns paupertatem meam.* (Thren., III, 1). Parlons à Dieu en songeant d'une part à sa bonté et à sa grandeur, et d'autre part à notre petitesse et à notre pauvreté, laissant de côté les préoccupations étrangères. Quel beau modèle de cette disposition nous trouvons dans la prière du publicain ! Deux hommes, nous dit Notre-Seigneur, montèrent au temple pour y prier. L'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien, debout, plein d'estime de lui-même, parlait ainsi : « O Dieu ! je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. » Le publicain, au contraire, se tenant éloigné du sanctuaire, tout entier à la pensée de Dieu et à sa propre misère, n'osait pas même lever les yeux, mais il se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur ! » Voulez-vous savoir le résultat de ces deux prières si différentes ? Notre-Seigneur nous l'indique : « Je vous le déclare, dit-il, le publicain s'en retourna justifié dans sa maison, mais non pas l'autre. Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie

sera élevé. » (Luc, XVIII). Voulons-nous être exaucés dans nos supplications ? Imitons le recueillement attentif, l'humiliation profonde du publicain, et Dieu abaissera sur nous des regards de bonté, et nous fera sentir les généreux effets de sa miséricorde.

II. Un second caractère distingue la bonne prière : c'est la DÉVOTION, c'est-à-dire le désir ardent de glorifier le Seigneur et d'obtenir de sa bonté les grâces dont nous avons besoin. Celui qui dans la prière ne désire rien, n'obtient rien ; celui qui désire peu, obtient peu ; mais celui qui dilate son cœur dans des sentiments d'une ardente dévotion, est comblé de bienfaits ; les flots des célestes bénédictions envahissent son âme et la réjouissent, *fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (Ps., XLV, 5). Presque à chaque page le saint Evangile nous donne sur ce sujet de magnifiques exemples. Quel désir dans le cœur de Jaïre, demandant au Sauveur le retour à la vie de sa fille qui se mourait ! Quel désir dans le cœur de la veuve de Naïm implorant par ses larmes silencieuses la résurrection de son fils unique ! Quel désir dans l'aveugle de Jéricho sollicitant le très grand bienfait de la vue ! Je ne puis résister au bonheur de reproduire cette scène touchante que l'Eglise nous faisait lire dans l'Evangile de dimanche dernier. « Comme Jésus, nous dit saint Luc (ch. XVIII), approchait de Jéricho, un aveugle était assis sur le bord de la route, implorant la pitié des âmes charitables. Entendant le bruit de la foule, il demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Et il cria en disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Et ceux qui étaient en tête du cortège le réprimandaient et lui disaient de se taire. Mais l'aveugle criait beaucoup plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi ! » Alors Jésus s'arrêta et ordonna qu'on lui amenât le pauvre malheureux. « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? lui dit-il. *Quid tibi vis faciam ?* » Et l'aveugle répondit : « Faites que je voie. » Et Jésus lui dit : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ! » La dévotion, le désir ardent triomphait du cœur de Jésus ! Voulons-nous que nos prières obtiennent un si heureux effet ? Prions en désirant vivement ce que nous demandons. Arrière toute nonchalance, arrière toute indifférence, arrière toute tiédeur ! Ne nous contentons pas de formules prononcées seulement par les lèvres ; que notre cœur exprime ardemment nos désirs ; crions vers Dieu ! *Voce mea ad Dominum clamavi et exaudivit me.* (Ps., III, 5).

III. La bonne prière, celle qui obtient tout de Dieu, n'est pas seulement humble, recueillie, ardente, elle est encore CONFIANTE. On peut l'affirmer sans crainte de se tromper : la confiance est le caractère essentiel de la prière bien faite. Combien de fois Notre-Seigneur

dans ses enseignements divins est revenu sur cet important sujet ! Pour votre édification je ne vous citerai que le trait évangélique de l'hémorroïsse, qui résume tous les autres. Jésus était environné d'une foule nombreuse, avide d'entendre sa parole et de contempler les merveilleuses opérations de sa puissance. Or dans cette multitude il se trouva une femme malade depuis douze ans d'une perte de sang. C'était pour les filles d'Israël une grande humiliation, car le peuple regardait cette infirmité comme la suite d'une mauvaise vie, et tenait à l'écart celles qui en étaient affligées. Vainement l'hémorroïsse avait dépensé tout son bien à consulter les médecins, elle sentait son mal empirer. Elle n'avait d'autre ressource que Jésus. Honteuse et de ne pouvoir rien lui offrir et de dévoiler sa maladie, elle résolut de surprendre comme par larcin la grâce qu'elle souhaitait si ardemment. « Si je touche seulement le bord de son vêtement, se disait-elle, je serai guérie. » Et poussée par la vivacité de sa foi, elle se glissa à travers la foule, parvint jusqu'au divin Maître et prit à la dérobée la frange de son manteau. A peine l'eut-elle touchée que le flux de sang s'arrêta ; ses vœux étaient exaucés. Mais, toute craintive, elle se cacha dans la foule. Cependant ce que personne n'avait vu, Jésus le sentit en lui-même. Connaissant la vertu miraculeuse qui était sortie de lui, il s'arrêta, et, se tournant vers la multitude : « Qui a touché mes vêtements ? » dit-il. Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui l'entouraient lui dirent : « Maître, le peuple vous presse et vous accable, et vous demandez : Qui m'a touché ? — J'ai senti une vertu sortir de moi, poursuivait Jésus ; quelqu'un m'a touché. » Et parcourant des yeux la foule, il fixa sur celle qu'il avait guérie un de ces regards qui sondent les cœurs. La femme se voyant reconnue, vint se jeter en tremblant aux pieds du divin Maître, et déclara devant tout le peuple pour quelle cause elle l'avait touchée, et comment elle avait été guérie sur-le-champ. Devant cet aveu qu'il provoquait, le bon Jésus dit : « Ma fille, ayez confiance, allez en paix, votre foi vous a sauvée. » (Matth., ix.).

La confiance, la confiance ! Oh ! combien cette disposition est importante dans la prière ! Rien ne blesse plus le cœur de Jésus que le doute et la défiance ; rien ne le ravit davantage que la confiance. La confiance exerce un empire irrésistible sur le bon Maître de l'univers, *pia tyrannis Dei*, dit un maître de la vie spirituelle, saint Jean Climaque. Donc, quand nous prions, ayons une sainte hardiesse, persuadés que dans nos supplications nous allons au devant des désirs de notre bon Maître qui veut, plus que nous l'imaginons, nous combler de ses dons. Ne mettons point de bornes à nos espoirs. Ce que nous demandons, Jésus l'a mérité pour nous, il veut nous l'accorder, et

lui-même, de sa voix qui est toujours écoutée, appuie nos suppliques. Nos prières sont des billets souscrits par son sang, *tanquam chirographa tua*, selon le mot sublime de saint Augustin¹. Quand nous prions, rappelons-nous la parole du Sauveur : « *Confidite*, ayez confiance ! »

IV. O admirable disposition de la Providence ! O tendresse ineffable de notre Père qui est aux cieux ! Il arrive plus d'une fois qu'il diffère d'exaucer des prières faites cependant avec recueillement, humilité, ardents désirs et pleine confiance. Mais c'est pour nous contraindre à lui faire une pieuse violence ; c'est pour nous accorder ses grâces à un moment plus favorable ; c'est pour aiguillonner nos désirs, dilater notre âme, afin qu'il puisse y verser de plus abondantes faveurs. Aussi la bonne prière doit être PERSÉVÉRANTE. Pour notre instruction, Jésus lui-même n'a-t-il pas persévéré dans l'oraison pendant qu'il était en retraite au désert, pendant quarante jours, avant de commencer sa vie publique ? N'a-t-il pas persévéré dans les plus instantes supplications, pendant les trois heures de sa terrible agonie au jardin des Oliviers, et pendant les trois heures où, sur le Calvaire, il était suspendu au gibet d'infamie, avant de rendre le dernier soupir ? Ne nous prêche-t-il pas l'insaisissable persévérance par des paroles d'exhortation répétée : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ! » N'insiste-t-il pas sur ce point capital d'une manière aussi touchante que sublime dans sa conduite à l'égard de la Chananéenne ? Je ne puis me dispenser de citer ce trait dans ce jour de la fête de la bonne prière. Jésus, dit le texte sacré, passait sur les confins de Tyr et de Sidon. Une Chananéenne, une païenne, le sachant, vint à lui et lui dit humblement : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ; ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Le Sauveur ne lui répondit même pas. Sans prendre garde au silence du Christ, cette femme se mit à le suivre, continuant de l'implorer. Jésus entra dans une maison pour y demeurer caché ; mais la Chananéenne n'en priait que plus ardemment, et redoublait d'instances auprès des apôtres demeurés dehors. Fatigués de ses cris, et craignant d'ailleurs que le concours du peuple ne dévoilât le secret dont se couvrait leur Maître, ceux-ci vinrent à lui : « Renvoyez-la, dirent-ils, car elle crie après vous. » Jésus ne congédiait jamais ceux qui venaient à lui sans exaucer leurs prières, et les apôtres ne doutaient pas que cette fois encore il en usât de même. Mais Jésus se contenta de répondre : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Ce refus rapporté à la Chananéenne ne la rebuta pas. Elle résolut d'en-

¹ *Confess.*, lib. V, c. ix.

trer en lutte avec le Sauveur lui-même, de forcer les décrets du ciel et d'obtenir, quoique païenne, d'être traitée comme les enfants d'Abraham. Franchissant le seuil de la maison, elle pénétra jusqu'à Jésus et se jeta à ses pieds : « Seigneur, s'écria-t-elle, assistez-moi ! » Le Maître continua à montrer la même dureté ; rien ne parut l'émouvoir : ni les larmes de cette femme, ni la compassion des apôtres, étonnés de le voir pour la première fois impitoyable. « Laissez d'abord rassasier les enfants, dit-il, car il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » La mère ne pût pas, elle accepta cet outrage qui la ravalait au rang des animaux impurs, mais ce fut pour en tirer avantage et tourner contre le Christ ses propres paroles. « Cela est vrai, Seigneur, répondit-elle, mais les petits chiens mangent au moins sous la table les miettes du pain des enfants. » A ce trait, Jésus se laisse vaincre. Il n'avait résisté que pour porter jusqu'à l'héroïsme une foi qu'il voyait à toute épreuve. La tendresse de son cœur si longtemps contenue éclate dans un cri de bonté : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous voulez ! » La Chananéenne revint à la maison où elle avait laissé sa fille ; le démon s'était enfui ; et l'enfant reposait doucement sur son lit. O triomphe de la persévérance ! O sublimité de la bonne prière !

Célébrons donc pratiquement aujourd'hui la fête de la prière. Faisons-nous de solides convictions sur ses excellences et ses caractères. Prions et souvenons-nous que d'après saint Augustin, nos progrès dans le bien suivent exactement nos progrès dans l'esprit de prière. Prions et souvenons-nous qu'en pratiquant ce saint exercice notre extérieur se colore, pour ainsi dire, des splendeurs de Dieu, tandis que notre intérieur est tout rempli de la vie surnaturelle, de la vie divine ! Prions partout, *in omni loco*, comme dit saint Paul, la prière est précieuse et fructueuse partout. Prions particulièrement à l'église : Dieu nous assure que là est son cœur, là sont ses yeux, ses yeux pour voir nos misères, son cœur pour nous combler de ses bienfaits : *Erunt oculi et cor meum ibi !* Prions pendant le saint sacrifice, durant lequel Jésus, le Dieu fait homme, prie pour nous : *per Dominum nostrum Jesum Christum !* Prions avec une sainte avidité devant le Saint-Sacrement exposé : alors, certainement, la foi est plus vive, l'espérance plus confiante, l'amour plus ardent, les promesses faites à la prière plus délicieusement sensibles. Prions pour nous, pour nos familles, pour l'Eglise, pour la France, pour les pécheurs, pour les âmes du purgatoire. Entendons la voix de notre divin Sauveur nous dire du haut du trône de l'exposition cette parole

si tendre et si encourageante : « *Quid tibi vis faciam ?* Mon enfant, que voulez-vous que je fasse pour vous ? » Oui, prenons la ferme résolution d'être des chrétiens de prière, et nous serons des chrétiens certainement prédestinés au bonheur du paradis !

III

LA FÊTE DE L'EXPIATION

Venite, adoremus et procidamus, et ploremus ante Dominum qui fecit nos.

Venez, adorons et prosternons-nous, et pleurons devant le Seigneur qui nous a faits. (Ps., xciv, 6).

Sous l'ancienne Loi, au nombre des fêtes principales on comptait la fête de l'Expiation, qui se célébrait avec une très grande solennité. La Loi nouvelle a aussi sa fête de l'Expiation. Elle se célèbre pendant les Quarante-Heures, et elle se continue durant tout le Carême, jusqu'au grand jour de la Résurrection du Sauveur. Nous l'avons vu, la solennité des Quarante-Heures est la fête de l'amour divin, *Venite, adoremus* ; c'est la fête de la supplication humble et fervente, *et procidamus* ; c'est aussi la fête de l'expiation, où, nous frappant la poitrine, nous regrettons sincèrement nos péchés, nous y renonçons de tout cœur, nous offrons à la justice divine offensée de généreuses réparations ; en un mot, c'est aussi la FÊTE DE LA PÉNITENCE.

Fête de la pénitence ! A première vue cette expression paraît fort étrange, surtout à notre époque où l'on a instinctivement l'horreur de la souffrance, du sacrifice et de la mortification, et où l'on recherche avec une incroyable avidité le plaisir et tout ce qui flatte les sens. Cependant, à y regarder de plus près, si l'on considère les heureux fruits de la pénitence, la satisfaction intense qu'elle procure aux plus nobles instincts de l'âme, on reconnaît la justesse de cette expression : fête de l'expiation, fête de la pénitence !

Je vous l'avoue, frères bien-aimés, je suis heureux de traiter cet important sujet de la pénitence chrétienne, en ces jours bénis, sous les regards de Notre-Seigneur exposé sur le Tabernacle, dans son grand sacrement, portant les signes touchants de son immolation mystique, continuant à se sacrifier pour nos âmes, comme il s'est sacrifié sur la croix au Calvaire : *Deus qui nobis sub sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti.* Je me réjouis de vous parler de la pénitence à la veille de la station quadragésimale.

Je me propose, avec la grâce de Dieu, de vous en dire la LOI, les MOTIFS, et la PRATIQUE particulièrement pendant le saint temps du Carême. Sujet éminemment opportun et salutaire que je propose à vos pieuses médi-

tations : *Venite adoremus, et procidamus, et ploremus ante Dominum qui fecit nos.*

I

A part le commandement de la prière, il n'est pas de précepte que Dieu nous ait plus souvent réitéré : Faites pénitence, de cœur et de corps ; regrettez et détestez vos prévarications ; éloignez-vous, par une généreuse résolution, des sentiers de l'iniquité ; offrez par vos expiations une réparation nécessaire à ma justice offensée. *Pœnitentiam agite !* (Matth., iv, 17).

A l'origine du monde, à peine nos premiers parents ont-ils commis la désobéissance qui devait déchaîner sur la terre tant de calamités, Dieu leur commande de faire pénitence : il n'y avait pour eux de pardon qu'à ce prix. Les patriarches et les prophètes ne cessent de faire, de la part de Dieu, cette recommandation aux peuples coupables. Jonas, par exemple, prêche la pénitence aux Ninivites sous peine de destruction totale ; Isaïe, Jérémie, Daniel et les autres Voyants d'Israël multiplient les exhortations les plus pressantes, qui reviennent à la même conclusion : *Pœnitentiam agite !*

Voici le Nouveau Testament : la même voix se fait entendre. La première parole du Précurseur est celle-ci : « Faites pénitence. » La première parole du Sauveur Jésus, commençant sa vie publique, c'est pour rappeler la même loi : « Faites pénitence. » Et il la redira souvent au cours de son divin ministère. Et, avant d'accomplir sur la croix la rédemption du monde, sur le chemin du Calvaire, il s'arrête pour donner aux saintes femmes qui le suivent une suprême instruction : « Faites pénitence, leur dit-il, car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? » Mais, ici comme ailleurs, il a voulu joindre l'exemple à la parole. Sa vie a été une pénitence incessante. Que fait-il à Bethléem, naissant dans la pauvre étable, couché misérablement dans une crèche ? Que fait-il dans l'exil en Egypte ? Que fait-il à Nazareth, travaillant pour gagner son pain quotidien ? Que fait-il pendant les trois années qui suivirent sa tentation dans le désert, allant de ville en ville, de bourgade en bourgade, prêchant le royaume de Dieu, supportant tant de fatigues, tant de privations, tant de contradictions ? Que fait-il dans la grande semaine, au jardin des Oliviers, au tribunal du Grand-Prêtre, pendant la nuit terrible, devant Pilate, devant Hérode, trahi, moqué, flagellé, couronné d'épines, chargé du bois de sa croix, traversant Jérusalem en portant l'instrument de son supplice pour aller mourir sur le gibet d'infamie entre deux larrons ? Il fait pénitence pour nos péchés, il nous prêche la pénitence par les actes, *Pœnitentiam agite !*

Instruits à son école, les apôtres se disper-

sent dans les diverses nations, et ils promulguent le même précepte. Ils commencent partout leur ministère d'évangélisation par la même exhortation : « Que tous en tout pays fassent pénitence, *ut omnes ubique pœnitentiam agant.* » (Act., xvii, 30). Les Pères, les Docteurs, les Evêques, professent le même enseignement. L'Eglise institue pour chaque semaine, pour chaque saison, pour chaque année, des jours où les chrétiens doivent particulièrement pratiquer la pénitence. *Pœnitentiam agite !*

Au siècle dernier, à deux reprises surtout, le ciel nous a miraculeusement réitéré cette Loi. A la Salette, en 1846, la T. S. Vierge apparaissant à deux bergers, avec un visage attristé à cause des crimes de la terre, surtout à cause des blasphèmes, de la profanation du saint jour du dimanche et du sensualisme, déclare que la patience de son Fils est à bout, et, que si l'on veut éviter les pires châtiments, il faut faire pénitence. Et à Lourdes en 1858, dans les apparitions qu'elle voulut faire dix-huit fois à une humble enfant, Bernadette, apparitions cependant si radieuses et si consolantes, il y en eut une où elle réclama avec insistance la pénitence : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! » disait-elle avec un visage un moment voilé par la tristesse. *Pœnitentiam agite !*

Oui, la loi de la pénitence est une loi constamment rappelée par Dieu depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. C'est une loi aussi universelle que continuelle. Elle s'adresse à tous : aux pécheurs sans doute, cela se comprend, car sans pénitence ils ne peuvent rentrer en grâce avec Dieu et obtenir leur pardon ; mais aussi aux justes. N'était-il pas le Juste par excellence, le Sauveur Jésus ? et cependant, comme nous venons de le dire, sa vie a été une pénitence ininterrompue, c'est le grand Pénitent ! N'était-elle pas juste, l'auguste Marie, dont la sainteté est plus pure que la lumière, plus éclatante que le soleil ? et jusqu'à son dernier jour elle n'a cessé de faire pénitence, elle a été la mère des douleurs, la reine des martyrs. N'était-il pas juste, le grand Apôtre des nations, l'incomparable saint Paul ? Il dit lui-même que sa conscience ne lui reprochait rien, et cependant il ajoutait « qu'il châtierait son corps et le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres il soit lui-même réprouvé. » N'étaient-ils pas justes ces saints héroïques de tous les temps, qui fuyaient avec horreur jusqu'à l'apparence du péché ? et cependant ils faisaient pénitence, et d'une manière qui effraie notre délicatesse. Je ne veux vous citer qu'un exemple, celui de saint Louis de Gonzague, celui qui est appelé l'angélique jeune homme, celui dont l'Eglise dit qu'il était « un ange dans un corps mortel. » Il mène une vie si céleste que son confesseur peut affirmer qu'il n'a jamais com-

mis de fautes vénielles volontaires. Et cependant quelle vie pénitente est la sienne ! Il exténue son corps innocent, il le meurtrit par de sanglantes disciplines, et la veille de sa mort, quand ses mains sont devenues impuissantes à manier l'instrument de tortures, il supplie ses amis de lui venir en aide et de le frapper sans pitié. Il comprenait vivement le précepte divin : « Faites pénitence, » et la recommandation des apôtres : « Que tous, en tout lieu, fassent pénitence. » *Pœnitentiam agite !*

Il faut donc faire pénitence, c'est une obligation formelle et universelle. Considérons maintenant les motifs de cette loi.

II

Si nous voulons réfléchir, les raisons de la pénitence sont belles, glorieuses, remplies de la plus délicieuse suavité. Elles sont une des preuves les plus saisissantes de la sagesse de Dieu dans l'économie du gouvernement de l'univers.

Nous devons faire pénitence d'abord à cause de nos fautes personnelles. Qu'il est triste l'état du chrétien en état de péché mortel ! Il est bourrelé par les remords de sa conscience ; il est l'ennemi de Dieu ; il est digne de l'enfer ; il est suspendu par un fil léger sur les abîmes de l'éternel supplice, le fil de la vie que tant d'accidents peuvent rompre ; si ce fil vient à se briser, c'est le malheur irréparable. Grâce à la pénitence, tous ces désordres, toutes ces appréhensions, tous ces troubles disparaissent. Que le chrétien coupable se repente, qu'il revienne sincèrement à Dieu, qu'il regrette et déteste ses péchés qui ont offensé un Dieu si bon et si aimable, qu'il aille se prosterner aux pieds du ministre de la réconciliation, qu'il fasse l'aveu franc, loyal, douloureux de ses fautes avec la volonté d'accomplir la satisfaction sacramentelle : et l'absolution prononcée sur son âme repentante le purifiera de ses péchés, le rendra l'ami de Dieu, l'arrachera à l'enfer, et la paix rentrera dans son cœur. La peine éternelle sera commuée en une peine temporelle, qu'il pourra payer par des pénitences volontaires. Et alors il goûtera la joie, la paix, la tranquillité des enfants de Dieu.

Mais nous sommes tous frères comme chrétiens. En vertu du dogme consolant de la communion des saints, nous pouvons être grandement utiles à nos frères qui se sont égarés dans les sentiers de l'iniquité. Nous pouvons par nos pénitences leur venir en aide, nous pouvons leur obtenir des grâces de conversion, nous pouvons les sauver, les arracher à Satan pour les donner à Jésus-Christ. N'est-ce pas pour nous, qui que nous soyons, un puissant motif de les secourir par nos expia-

tions ? Notre-Seigneur disait : « Je me sanctifie pour les miens, *pro eis sanctifico meipsum.* » (Joan., xvii, 19). Ne dirons-nous pas : « Je veux faire pénitence pour convertir ces parents qui me sont si chers, ces amis que j'aime, ces chrétiens, mes frères en Jésus-Christ, qui compromettent leurs plus chers intérêts ? » Se peut-il une occupation plus belle et plus noble ?

Il faut bien que nous le sachions : le péché entraîne des responsabilités à l'égard de la justice divine. Dieu ne serait plus Dieu s'il en était autrement. La bonté pardonne, mais la justice exige une compensation, sans laquelle le châtiment ne peut manquer de se faire sentir. Et si la prévarication prend des proportions considérables, si elle se généralise dans un pays, si la nation comme nation, particulièrement par ceux qui sont à sa tête, outrage la divine majesté, les fléaux les plus graves sont à redouter. Mais hélas ! aujourd'hui, il faut bien le dire en gémissant, les débordements de l'iniquité sont effrayants. Que de blasphèmes écrits ou parlés retentissent partout ! Quelles négations forcenées de la vérité révélée ! Quelle corruption inouïe à tous les degrés de l'échelle sociale ! Quelles insultes impudentes contre Jésus-Christ ! On rejette ou on travestit son Evangile ; on se moque de ses sacrements ; on persécute son Eglise, on la dépouille, on l'opprime, on vilipende ses ministres, desquels il est dit : « Ne portez pas contre eux une main sacrilège, *nolite tangere christos meos.* » (I Par., xvi, 22). On ne veut plus de la religion ni à la naissance, ni aux mariages, ni au chevet du mourant. On chasse Dieu de l'école, de la famille, de la vie publique. C'est une insurrection générale de toutes les forces de Satan contre l'œuvre de N.-S. Jésus-Christ. Le cri des anciens Juifs retentit avec plus de fureur que jamais : « Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous, *Nolumus hunc regnare super nos !* » (Luc., xix, 14). Ce ne sont pas seulement les individus qui se révoltent, mais ce sont les familles qui redeviennent païennes, c'est la société tout entière. Combien nous avons à craindre les représailles de la justice de Dieu ! Il faut que nous le sachions : il a à sa disposition, pour venger son honneur odieusement méconnu, les inondations, la peste, les tremblements de terre, la guerre, la famine, les éléments déchaînés qui ravagent les villes et les campagnes, ne laissant après eux que la ruine, la désolation et la mort. Oh ! comme il est urgent d'arrêter le bras de la justice de Dieu prêt à nous frapper ! Comme il est indispensable d'offrir à notre Seigneur et Maître d'efficaces expiations ! Comme la pénitence s'impose absolument ! A l'heure présente, on ne peut guère faire d'œuvre plus nécessaire et plus charitable que d'exercer cet office de réparation,

non seulement dans notre intérêt personnel, mais dans l'intérêt de nos frères et de notre pays, qui nous est si cher malgré l'esprit de vertige dont il est possédé. Quel bonheur et quel honneur, d'autre part, de pouvoir être, par la pénitence, des protecteurs, des défenseurs, des corédempteurs du genre humain !

Ajoutons à cela que par la pénitence, à raison de la communion des saints, nous pouvons puissamment secourir les âmes du purgatoire : la charité ne permet pas que nous nous désintéressions de leur malheureux sort ; oui, nous pouvons les aider, nous le devons ; et l'un des suffrages désignés par l'Eglise, c'est la pénitence.

De plus, la pénitence nous facilite la pratique des vertus chrétiennes et l'acquisition d'une multitude de mérites. Elle dompte le corps qui, en suite du péché originel, s'insurge contre l'âme, gêne et même paralyse ses opérations. Elle refreine les mauvaises inclinations. Elle nous détourne des plaisirs défendus. Elle prépare un champ plus libre aux opérations de la grâce. Elle nous arrache au terre à terre des biens périssables pour porter nos âmes vers les sublimes aspirations du ciel. *Mentem elevas, virtutem largiris et premia.*

Enfin elle nous donne une merveilleuse ressemblance avec Jésus, l'incomparable pénitent. Elle nous marque du sceau des prédestinés, car les joies inénarrables du ciel sont pour ceux qui auront su se vaincre, supporter l'épreuve, en un mot faire pénitence.

Je ne m'étonne plus que la pénitence ait été si chère au Cœur de Jésus et aux saints qui se sont efforcés de prendre les sentiments du divin modèle. Je ne m'étonne pas de la joie qui s'emparait des chrétiens, aux âges de foi, quand approchait la sainte Quarantaine, spécialement consacrée à la pénitence. Le vieillard, dit saint Jean Chrysostome, cherchait dans le jeûne une nouvelle majesté pour ses cheveux blancs ; le jeune homme le pratiquait parce qu'il croyait y trouver un maître. L'observer était pour les femmes chose aussi naturelle que de respirer l'air vital ; et il n'était pas jusqu'aux enfants qui ne voulassent profiter de ses salutaires influences. Autant on portait d'unanimité à la pénitence, autant on y trouvait de bonheur. Jusque dans cette ville de Constantinople, où les mœurs étaient si faciles, et où l'on se portait avec tant d'empressement aux fêtes mondaines, au luxe de la parure et aux plaisirs dangereux, on entraînait avec élan dans la carrière du sacrifice, et le grand évêque de la cité pouvait féliciter son peuple du visage souriant et de la force sereine avec laquelle il acceptait la croix présentée par l'Eglise. — Ils comprenaient, ces chrétiens, l'importance de la loi de pénitence, ils en appré-

ciaient justement les admirables motifs. *Pœnitentiam agite !*

Mais je viens de parler de la sainte Quarantaine ; pour terminer notre entretien, déjà si pratique, d'une manière plus pratique encore, disons la NATURE des pénitences que l'Eglise nous recommande pour le temps du Carême.

III

N'allez pas croire que l'Eglise notre mère, pendant la sainte Quarantaine, vous demande des choses extraordinaires, accessibles seulement aux âmes héroïques. Non ; ce qu'elle veut avant tout, c'est le regret sincère de vos fautes, la renonciation généreuse aux occasions dangereuses, et une réparation offerte à la justice divine par certains actes de mortification très faciles avec l'aide de la grâce.

Ce qu'elle prescrit, c'est d'abord aux personnes qui ont vingt et un ans accomplis le *jeûne*, c'est-à-dire l'obligation de ne faire qu'un repas avec une légère collation ; et de plus, à tous ceux qui ont atteint l'âge de raison, l'*abstinence*, c'est-à-dire l'obligation de ne point user d'aliments gras aux jours désignés. C'est pour expier le plaisir sensible que nous avons pris en péchant ; c'est pour dompter la chair qui est trop souvent semblable à un coursier rétif qui nous entraîne aux abîmes de l'iniquité ; c'est pour nous arracher à la tyrannie des biens terrestres et permettre à notre âme de s'appliquer plus librement aux vrais biens, aux biens surnaturels.

Mais je le suppose, vous ne pouvez observer, à cause de votre faible santé et de vos travaux débilitants, cette pénitence corporelle que l'Eglise a cependant bien adoucie : il y a pour vous une manière excellente de pratiquer le jeûne et l'abstinence. Abstenez-vous des plaisirs mauvais ou dangereux. Mettez un frein à vos passions, à l'orgueil, à l'avarice, à l'injustice, aux coupables sensualités. Faites jeûner vos yeux en les détournant des spectacles lubriques, et en leur refusant la lecture des journaux impies, des livres pervers. Faites jeûner votre bouche en lui interdisant le blasphème, la médisance, la calomnie, les paroles licencieuses. Faites jeûner vos oreilles en les fermant aux discours coupables contre la charité et la pureté. Faites jeûner vos mains en vous abstenant absolument de ce qui pourrait ou les souiller ou faire tort au prochain dans ses biens. Faites jeûner vos pieds en vous éloignant de toute réunion où la loi de Dieu est violée, où la pudeur est offensée, où la charité est maltraitée.

Non seulement la pénitence expie, mais elle réforme la vie : elle nous provoque aux généreux efforts pour la pratique du bien. Il y a d'abord la vertu de patience qui, d'après l'Esprit-Saint, nous conduit à la perfection : *Pa-*

tientia opus perfectum habet. Comme pendant la sainte Quarantaine cette précieuse vertu trouve une heureuse application ! Vous êtes malades, vous êtes dans la peine, vous êtes dans la tribulation, vous êtes poursuivis par la malveillance : soyez patients, supportez, ne vous plaignez pas d'une manière désordonnée, et vous ferez bien votre carême. C'est le moment de se souvenir de la parole sacrée : « Frères bien-aimés, songez que c'est pour vous une bonne fortune, toute remplie de l'allégresse surnaturelle, quand vous serez soumis à des épreuves variées. Souvenez-vous que l'épreuve produit la patience, la patience engendre l'espérance, l'espérance ferme et solide qui ne sera point frustrée, » mais qui sera récompensée au centuple dans le paradis ! (Jac., I, 2). Oui, soyez patients, et vous serez dans la paix. *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* (Luc, XXI, 19).

Voici une autre manière d'entrer dans l'esprit de l'Eglise : c'est de faire l'aumône. Sacrifier quelque chose de son bien est une œuvre qui coûte à la mauvaise nature, mais c'est une très belle pénitence, une pénitence très fructueuse et très salutaire. Ici j'aime à entendre la voix d'un céleste prédicateur. L'archange Raphaël disait aux deux Tobie : « La prière est bonne, surtout quand elle accompagne le jeûne. Mieux vaut faire l'aumône que d'entasser des monceaux d'or. L'aumône délivre de la mort ; elle efface les péchés ; elle nous mérite d'obtenir de Dieu la pitié et la miséricorde, et finalement la vie éternelle. » (Tob., XII). Quelles promesses splendides faites à l'aumône ! Comprendons-les bien. Pratiquons-la avec empressement, et nous obtiendrons la remise de nos fautes, parce que nos aumônes solliciteront efficacement de la miséricorde de Dieu les grâces de conversion et de persévérance !

Vous avez remarqué que l'archange Raphaël joint à l'aumône la prière. Aussi bien la prière est-elle une pratique admirable de la pénitence quadragésimale. Oui, c'est bien une pénitence, car pour notre pauvre nature, tout bien est un vrai sacrifice. Priez donc, frères bien-aimés. Soyez fidèles à vos prières du matin et du soir. Ayez soin de penser souvent à Dieu pendant la journée et de lui offrir votre travail, vos occupations pour les sanctifier. Soyez exacts à l'assistance à la messe tous les dimanches, et même en semaine quand vous le pouvez, car par la messe nous rendons à Dieu tout honneur et toute gloire et nous recevons de lui toute grâce et toute bénédiction céleste. Soyons assidus à tous les exercices de religion, prédications, lectures pieuses qui se feront dans la paroisse, et pour cela, s'il le faut, sachons nous gêner. Affectionnons particulièrement l'exercice du Chemin de la croix où nous voyons l'immensité de l'amour de Jésus

pour nous, *caritas Christi urget nos* (II Cor., IV, 14), la grièveté du péché, l'offense qu'il fait à Dieu, les châtements qu'il mérite ; et d'autre part les plus beaux et les plus touchants exemples d'amour envers Dieu, amour de condolérance, de bienfaisance, de complaisance, dans la personne de Simon de Cyrène, de sainte Véronique, des saintes femmes, de saint Jean, de Nicodème et de Joseph d'Arimathie et surtout de la T. S. Vierge. *Sancta Mater istud agas, Crucifixi fige plagas cordi meo valide !*

**

Telle est la belle fête de l'Expiation que nous devons célébrer tous les jours de notre vie, parce que tous les jours nous avons à demander pardon à Dieu des péchés que nous commettons. Expions tout particulièrement dans la solennité des Quarante-Heures, puisque l'une des fins principales de cette institution c'est la réparation. Oh ! oui, aux pieds de Jésus-Hostie, notre Prêtre et notre Victime, et en union avec lui, redisons avec toute la dévotion possible la parole de la pénitence qui doit remplir nos cœurs : « *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis !* Pardon, Seigneur, pardon pour votre peuple, ne le frappez pas dans votre colère ! » Redisons avec une grande piété le Psaume de la pénitence, le touchant *Miserere*, dont chaque verset est un si bel acte de contrition ! Et puis, pendant le saint temps du Carême, faisons de ces sentiments la règle de notre vie. Acceptons avec générosité les peines et les tribulations. Ne reculons pas devant ce qui peut nous gêner, pour purifier nos consciences, effacer nos iniquités, et nous affermir dans les bonnes résolutions. Mortifions-nous dans le boire, le manger, le sommeil et les récréations. Rentrons en nous-mêmes ; méditons sérieusement sur nos fins dernières, sur l'enfer à éviter et le ciel à gagner ; vivons dans un recueillement plus grand. Selon le conseil du bon saint François de Sales, passons ce carême *comme si c'était le dernier de notre existence*. Et ainsi nous nous disposerons à la grande solennité de la Résurrection du Sauveur ; nous nous préparerons aux délices ineffables et éternelles de la Pâque du Paradis, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 februarii 1911.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUBETON

Ami du Clergé du 16 février 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — *Deuxième Mardi* : Sur la présence de Dieu en nous, 113. — *Deuxième Jeudi* : Sur la justice de Dieu, 118. — *Troisième Dimanche* : Sur la Révélation, fait principal de l'histoire, 123.

CONFÉRENCES DE CARÊME

Deuxième Mardi

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU EN NOUS

Non longe ab unoquoque nostrum.

Dieu n'est pas loin de chacun de nous. (Act., xvii, 27).

Mes frères,

L'homme, réduit, avant la prédication de l'Evangile, aux seules lumières d'une raison déchuë et obscurcie, ne concevait pas un Dieu infiniment éloigné de lui par la perfection de sa nature et en même temps proche de lui infiniment par l'action de sa Providence. Quelques sages, frappés de l'indépendance souveraine de l'Etre suprême, crurent l'honorer dignement en le reléguant en des hauteurs inaccessibles et solitaires ; le grand nombre ne put méconnaître la présence de la divinité dans son œuvre, mais ils taillaient des dieux à leur mesure, des dieux mesquins, qui n'étaient guère que des hommes agrandis.

Deux erreurs, également funestes, mes frères. La première favorisait les passions mauvaises en abolissant toute sanction de la conscience, la seconde les encourageait en leur proposant des exemples divins.

A son entrée dans Athènes, la ville de toutes les opinions et de toutes les erreurs, et à la vue de ces misères religieuses, l'apôtre saint Paul se sentit ému jusqu'au fond de sa grande âme. Il va élever la voix au milieu de ce pauvre peuple et il va proclamer les vérités purifiantes qu'il avait mission d'apprendre à l'univers. Etonnée, la foule se rassemble : « Que veut donc ce semeur de paroles ? Allons voir. » (Act., xvii, 18). Et on entoure l'étranger et on le conduit à l'Aréopage. Là, comme par enchantement, il se fait un profond silence : d'après ce qu'on a dit, cet homme va faire entendre aux Athéniens « quelque chose de nouveau ».

Il est vrai, ce sera quelque chose de nouveau, de bien nouveau ; ce sera la promulgation d'un dogme qui est la base même de tous les rapports qui existent entre Dieu et l'homme,

le dogme de la présence de Dieu en nous. — « Athéniens, dit l'apôtre, en passant dans votre ville et en voyant les statues de vos dieux, j'ai remarqué un autel où il était écrit : *Ignoto Deo*. AU DIEU INCONNU. Ce Dieu que vous adorez sans le connaître, le Dieu créateur du ciel et de la terre, n'est point renfermé dans les temples bâtis de main d'homme, et vos images de pierre ou d'or n'ont avec lui aucune ressemblance. » (Act., xvii, 22 et suiv.).

Dans ces paroles, mes frères, voyez la condamnation des idoles du paganisme ; mais non pas au profit de la triste philosophie qui sépare le Créateur de sa créature. L'apôtre, en effet, continue : « Sans doute, pour être pleinement heureux, ce Dieu n'a besoin de personne ; cependant il n'est pas loin de chacun de nous. *Non longe est ab unoquoque nostrum*. C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » (Act., xvii, 27, 28).

Dieu n'est pas loin de nous ; c'est là, mes chers auditeurs, une vérité qu'il serait sans doute superflu de vous démontrer ; mais il ne l'est pas de la méditer et de l'approfondir. Présence de Dieu en nous ; grand sujet de réflexion : c'est l'être infini considéré dans l'exercice de sa liberté. Présence de Dieu en nous ; sujet non moins pratique : quelles obligations pour nos âmes ne produira pas la présence d'un tel hôte en ses créatures !

Rentrons au dedans de nous-mêmes : Dieu est là. Après l'avoir adoré dans ce temple intérieur, supplions-le de rendre notre regard assez pur pour que nous puissions, d'un ferme et sûr élan, monter jusqu'à lui.

Dieu est esprit. Or, la présence d'un esprit, dit saint Thomas, c'est son action. Ainsi mon âme est présente à mon corps qu'elle anime et à vos âmes, mes bien chers frères, dans lesquelles, en ce moment, par la parole, elle répand sa pensée.

Agissant partout, Dieu est présent partout. Dans le monde matériel cette divine présence se révèle par une triple action : Dieu donne aux corps leur existence, *creavit Deus* ; il leur imprime le mouvement, *germinet terra, producant aquæ* ; il les considère et les apprécie, *vidit quod esset bonum*. (Gen., i).

Or, le monde des corps est parallèle au monde des esprits : la philosophie appelle l'homme « un petit monde dans le grand », et la religion, qui a la vue plus pénétrante, a mieux dit par la bouche de saint Grégoire de Nazianze « un grand monde dans le petit », car l'homme vaut mieux que le monde matériel : dans celui-ci Dieu marqua la trace de ses pas, dans celui-ci il a gravé son image. Donc, et d'une manière bien plus intime, Dieu nous sera à nous aussi triplement présent : comme principe de notre existence, comme

cause première de nos mouvements qui sont nos actes libres, comme spectateur et juge de notre vie. Nous allons le voir, mes bien chers frères.

I

Dieu est avec nous comme source ou principe de notre existence ; premier degré de sa présence.

Remontez, mes frères, jusqu'à son origine, le courant de votre existence. Il y a un siècle, où étiez-vous ? Nulle part. Un jour, la terre stérile du néant a germé un être nouveau, et il s'est trouvé, ce jour-là, que vous commenciez à prendre rang parmi les créatures intelligentes. Qui a fait cette merveille ? Interrogez vos mères. Mon enfant, vous diront-elles avec la mère des Machabées, comment a commencé dans mon sein votre existence, je l'ignore ; mais ce que je sais bien, c'est que vous devez à un autre que moi l'arrangement de vos membres et votre âme et votre vie. Mon fils, élevez vos regards vers le ciel et remerciez du grand bienfait de l'existence le Dieu qui a créé le monde, le Dieu, père du genre humain. (II Mach., vii).

Nous étions nés. Notre pensée sommeillait toujours, ou du moins n'était éveillée qu'aux besoins et aux souffrances de notre corps. Toutefois on savait que ce corps était habité par une âme immortelle. On nous porta dans la maison du Seigneur. Sur nos fronts coula une eau de régénération, l'eau du baptême, et soudain il se fit au dedans de nous une transformation admirable. Non seulement la tache originelle était effacée, mais l'adorable Trinité consacrait notre âme comme un temple, son temple vivant ; elle y déposait en divins germes la foi, l'espérance, la charité. Le ciel se réjouissait sur nous, et les anges et les saints nous appelaient leurs frères... A l'existence de la nature s'ajoutait un second degré d'être, l'existence surnaturelle de la grâce. Nous étions hommes ; nous voilà chrétiens.

O Eglise de Jésus-Christ, est-ce vous qui avez fait cette création nouvelle, plus belle mille fois que la première ? — Mon enfant, nous répond l'Eglise, qu'est-ce qu'un peu d'eau et quelques paroles pour faire d'une simple créature un chrétien, c'est-à-dire un membre du Verbe fait chair, un membre vivant de l'Homme-Dieu ? Mon enfant, élevez jusqu'au ciel vos pensées et votre cœur, et comprenez que celui qui vous fit chrétien, bien plus encore que celui qui vous fit homme, c'est Dieu et Dieu seul !

Infiniment supérieure à l'existence purement naturelle, l'existence de la grâce n'est point la limite dernière du perfectionnement de l'homme ; par delà le temps, nous entrevoyons l'éternité, et par delà la grâce, la gloire. Un degré d'existence plus admirable nous est destiné, dans lequel il n'y a point d'ombres

ni de souffrances, mais la claire vue de la beauté souveraine et l'éternelle union à l'infini amour.

Chrétiens, n'interrogeons plus, il est trop évident que Dieu seul élève une créature à cette incompréhensible hauteur. Dieu seul peut rendre immortel un être périssable. Dieu seul peut rendre immuable une vie mobile et défaillante. Dieu seul peut rendre à jamais bienheureuse de sa béatitude même une créature essentiellement faible et effroyablement indigente.

Donc, à ses trois degrés de nature, de grâce et de gloire, l'existence de l'homme est de Dieu et de Dieu seul.

Mais, quel rapport, dites-vous, mes chers auditeurs, ces vérités ont-elles avec l'actuelle présence de Dieu en chacun des hommes ? Je vous réponds : un rapport étroit et nécessaire. Ce que Dieu fait, quand l'homme est conçu, quand l'homme est baptisé, quand l' élu entre au ciel, il continue de le faire à tous les moments : toujours présent comme source et cause actuelle de notre existence, il nous crée autant de fois que nous vivons d'instant.

Considérons ce qui se passe dans la nature. Un architecte bâtit un palais. L'ayant achevé, l'architecte s'en va. L'édifice n'en subsistera pas moins. La raison qu'il en faut donner, n'a rien de subtil ; elle est plutôt manifeste, et la voici : c'est que la stabilité des murailles n'a pas pour cause immédiate l'architecte, mais la loi de la pesanteur qui maintient les pierres superposées. Au contraire, et vous l'avez observé mille fois, tant que le soleil reste au milieu du firmament, qu'arrive-t-il ? Les objets brillent de mille couleurs. L'astre s'incline vers son couchant : les couleurs pâlisent. Il disparaît : les couleurs s'éteignent. D'où vient cette différence ? Vous répondez vous-mêmes : Les couleurs étant produites par la lumière, elles ne peuvent subsister qu'autant que la lumière est là. — Mes frères, nous sommes à nos propres ouvrages ce que l'architecte est à l'édifice ; nous formons, nous arrangeons, nous ne produisons pas ; aussi nos ouvrages subsistent-ils sans nous. Mais Dieu, nous enseigne saint Thomas, est aux existences qu'il crée ce que la lumière est aux couleurs ; il est la cause qui les produit. Que le soleil retire sa lumière, les couleurs disparaissent. Que Dieu retire sa main, les existences créées s'évanouissent.

Et, en effet, par impossible, qu'un moment Dieu cesse de se manifester à ses élus face à face, cœur à cœur, où est la gloire ? où est le ciel ? Qu'il cesse de s'unir à nous par la médiation de son Verbe fait chair, Jésus-Christ, où est l'Eglise ? où est la grâce ? Qu'il cesse de soutenir au-dessus du néant notre corps et notre âme ; notre corps et notre âme, ne trouvant pas en eux-mêmes le fondement de leur subsistance, retombent dans cet abîme, le néant, leur seul bien propre ; où est l'homme ?

Ainsi notre existence n'est que la continue présence et assistance du Dieu qui nous crée. La seule raison a fait connaître cette vérité à d'illustres philosophes ; mais comme la raison est exposée à n'être pas toujours raisonnable, la religion asseoit sur de plus fermes fondements une croyance aussi capitale.

C'est en premier lieu l'enseignement de ses docteurs, et tellement unanime qu'un savant historien des dogmes affirme que là-dessus jamais un doute ne s'est élevé dans l'Eglise. Voulez-vous entendre saint Jérôme ? « O homme, sache-le bien, si Dieu ne conservait en toi ce qu'il t'a donné, tu ne serais rien. » — « Pour détruire notre âme, — écoutez saint Grégoire le Grand, — Dieu ne s'armera pas contre elle ; qu'il l'abandonne un instant, elle est perdue. » — Et saint Augustin, ce génie prodigieux qui étonnait Thomas d'Aquin lui-même et aussi Bossuet, saint Augustin approfondit cette question dans son livre *sur la Genèse* et il conclut en ces termes : « Quand vous lisez qu'au septième jour le Seigneur se reposa, entendez qu'il cessa de former des êtres ; mais n'imaginez pas qu'il cessa de soutenir ses créatures : que Dieu suspende son action, en un clin d'œil tout disparaît. »

Cet enseignement, mes chers auditeurs, a son origine dans les Ecritures où saint Paul déclare que tout subsiste dans le Verbe de Dieu : *in ipso omnia constant* (Col., I, 17), où Jésus-Christ lui-même affirme que son action et celle de son Père ne s'arrêtent jamais : *Pater usquemodo operatur et ego operor*. (Joan., v, 17).

O Dieu, que vous êtes près de moi ! Que dis-je : près de moi ! Vous êtes en moi. Vous m'enveloppez de votre majesté. Vous me pénétrez de votre présence. Vous me portez dans vos mains. Je subsiste dans votre sein adorable, et tout ce qui met entre le néant et moi quelque différence, est l'effet de cette miséricordieuse présence.

Cette dépendance de Dieu, oserai-je m'en plaindre ? Elle est mon bonheur ; elle est ma gloire. Par elle je me rapproche de l'être tout-puissant sur lequel s'appuie mon être fragile ; par elle je communie à la beauté souveraine, au bien immuable, à l'éternelle vérité qui est vous, mon amour, ma joie, mon Dieu !

Mes frères, sachons donc reconnaître cette dépendance ; faisons plus, sachons l'aimer. Contemplons Dieu grandissant en quelque sorte en nous, tandis que nous diminuons devant lui. Habitons-nous à ne voir en tout ce que nous avons, en tout ce que nous sommes, que les dons gratuits, les bienfaits de sa bonté. Admirons les saints, et efforçons-nous de les imiter : pour ces grandes âmes, toutes les croyances s'épanouissaient en vertus, les hautes croyances en hautes vertus, et la foi au néant de notre être mis en face de la plénitude et de la fécondité de l'être divin, en une

vertu, hélas ! peu comprise de la sagesse mondaine, mais si élevée que saint Thomas ne met au-dessus d'elle que la divine charité, si élevée que saint Bernard y a trouvé le motif de l'élection de Marie à la dignité de Mère de Dieu, si élevée, d'après saint Augustin, que, pour l'apprendre au monde qui ignorait jusqu'à son nom, un Dieu est descendu sur terre : l'humilité, chrétiens, l'humilité qui, derrière cette ombre qu'on appelle la créature, va chercher le Créateur, le contemple, l'adore et, par beaucoup de reconnaissance, se montre digne de beaucoup d'amour ; l'humilité, par laquelle un Dieu abaissé par pitié devient notre frère, tandis que l'homme, abaissé par justice, devient l'enfant de Dieu, tant les abaissements de l'humilité recouvrent de grandeurs. *Ita magnum esse parvum*.

Voilà, mes frères, comment Dieu est présent en nous comme source de notre existence.

Maintenant considérons-le comme principe de nos mouvements.

II

La Providence divine gouverne toutes choses, mais non pas de la même manière. Dans le monde matériel, elle fait tout : Dieu dit, les corps s'ébranlent et accomplissent l'ordre du Seigneur. Rappelez-vous, mes chers auditeurs, ce beau passage de Baruch : « *Qui emittit lumen, et vadit : et vocavit illud, et obedit illi cum tremore. Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatae sunt : vocatae sunt et dixerunt : adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas*. (Bar., III, 34). Dieu envoie la lumière, et elle va ! Il l'appelle et elle lui obéit en tremblant. Les étoiles brillent à leurs postes comme des sentinelles et elles sont dans la joie. Il les appelle et elles disent : « Nous voici ! » et elles brillent joyeusement pour Celui qui les a créées. »

Pour nous, êtres intelligents, Dieu nous traite avec une sorte de respect. Il mit devant nous l'eau et le feu, le bien et le mal, et il nous dit : Etendez la main, choisissez, vous êtes libres !

Nous sommes libres, Dieu l'a déclaré, l'humanité l'atteste, et la conscience nous le répète sans cesse. Cette liberté qui constitue notre nature d'hommes, nous est si intime qu'aucune violence du dehors ne nous la peut ravir. Vous garrottez mes bras, vous bâillonnez mes lèvres, vous m'enchaînez point mon âme. Nous sommes libres, mais attendez ; c'est un profond mystère que celui d'une créature libre. Toute liberté créée diffère de la liberté du Créateur. C'est une liberté dépendante. Je puis choisir ; mais de mon choix je devrai répondre. Il y a plus : ma liberté est dans une dépendance nécessaire de la coopération de Dieu qui, présent au plus intime de mon âme, mêle son action à toutes mes actions.

Nous allons, mes bien chers frères, par une comparaison vous rendre cette vérité sensible. Voyez, au milieu d'un combat sanglant, le capitaine aussi robuste qu'intrépide ; sa voix répand au loin l'épouvante, ses yeux lancent des flammes, son bras sème le carnage... Quelques heures plus tard, muette est cette bouche, éteints ces yeux, glacé ce bras. Ce corps si vigoureux gît dans la poussière, incapable du moindre mouvement... L'âme n'est plus là.

O hommes, la mort vous révèle le secret de la vie des corps ; il faut apprendre aujourd'hui le secret de la vie des âmes. Tous, prêtez l'oreille, et comprenez, et vous qui êtes grands par les œuvres de votre intelligence, savants qui déchirez les horizons de la science et qui les reculez, orateurs qui suspendez les multitudes à vos lèvres enchantées, poètes dont les strophes mélodieuses semblent un écho des harmonies du ciel, et vous que les œuvres du cœur font plus grands encore, vous qui, au prix de votre fortune, de votre repos, de votre vie peut-être, soulagez et consolez vos semblables, et vous aussi, hommes toujours enfants, qui, sans remords, dissipez en des occupations vaines les jours si précieux de la vie, de votre vie, et vous-mêmes, dont les heures voluptueuses ne sont qu'une longue chaîne de désordre et de honte, écoutez et comprenez : tel est le corps humain quand s'en va l'âme, telle la pauvre âme quand s'en va Dieu ; c'est l'immobilité, c'est l'impuissance, c'est la mort ; car, de même, dit saint Augustin, que la présence de l'âme fait la vie du corps, de même la vie de l'âme, c'est la présence de Dieu. *Vita corporis, anima ; vita animæ, Deus.*

Parce que Dieu ne possède pas moins en soi la source de toute vie que la source de toute existence, pas plus que l'homme ne peut être sans Dieu, il ne peut agir, sans Dieu. « Vous ne pouvez rien faire sans moi, » disait Jésus le Seigneur. Cela est vrai des actions naturelles comme des actions surnaturelles. Les rameaux non seulement naissent du tronc, mais encore reçoivent de lui la sève qui vivifie ; séparées de lui, les fleurs se fanent, le feuillage se dessèche, tout meurt. « Le tronc, disait Jésus, c'est moi ; vous, vous êtes les rameaux. » (Joan., xv, 5).

Mais, mon Dieu, si vous opérez en toutes nos opérations, — c'est le mot de l'un de vos prophètes : *omnia opera nostra operatus es in nobis* (Is., xxvi, 12), — que nous reste-t-il ? et qui sommes-nous ? — Ce que nous sommes ? les enfants de Dieu. Notre Père céleste nous tient par la main, et nous marchons ; sans ce secours, nous serions trop faibles pour avancer ; grâce à lui, nous avançons, et notre Père, mettant son assistance en accord avec nos mouvements, nous laisse choisir la direction qu'il nous plaît de donner à nos pas.

Parce qu'il n'y a de puissance que dans le tout-puissant, Dieu est là ; parce qu'il a voulu nous faire libres, Dieu combine son secours avec nos efforts sans nous contraindre, et il nous soutient sans nous enchaîner. Parmi nos actes, je n'en vois qu'un auquel Dieu est étranger : c'est ce dérèglement intime de notre volonté qui constitue formellement le péché, ce mal qui n'est pas un déploiement de force, mais une défaillance, une chute de l'âme, de l'âme qui tombe en rejetant le concours divin. A ce mal, le seul véritable, Dieu ne coopère pas, il le permet, quoiqu'il le déteste ; il le permet, parce qu'il lui a plu de préférer des créatures libres à des créatures esclaves ; il le permet parce qu'il veut la vertu. En tout le reste, Dieu agit en nous, avec nous, plus que nous : *excepto peccato, ab illo habes quidquid habes*¹.

L'enseignement pratique qui découle de cette doctrine, quel est-il, mes frères ? Apprenons-le d'une bouche accoutumée à raconter naïvement les plus profonds secrets des communications de Créateur à créature. L'illustre réformatrice du Carmel jetait les fondements d'un nouveau monastère ; pour toutes ressources elle avait quelques pièces d'argent : « C'est peu de chose, disait-elle, mais Thérèse, cette petite somme et Dieu, c'est beaucoup, et même plus qu'il ne faut. »

Il y a deux manières d'envisager les œuvres de l'homme. En elles-mêmes, assurément, elles sont bien peu de chose, un songe de la nuit, une ombre qui passe, vanité des vanités ; mais quand on pense que Dieu y apporte sa coopération, qu'il y engage sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa justice, voici que tout à coup elles croissent jusqu'à des proportions infinies, elles s'étendent de la région du temps aux régions de l'éternité, et, pesées dans la balance du sanctuaire, elles font contre-poids à des récompenses et à des châtiments sans fin.

Là où est Dieu, rien n'est petit. Or, Dieu est dans toutes nos œuvres ; donc pas un acte de vertu qui ne soit grand, ne fût-ce qu'un verre d'eau fraîche donné à un pauvre qui a soif ; c'est l'acceptation respectueuse et reconnaissante d'un secours divin. Point de faute donc qui ne doive être pleurée. Le péché, c'est l'abus et la profanation d'un secours divin. Voilà pourquoi la vertu est un immense bonheur et une immense gloire ; voilà pourquoi les péchés sont une immense misère et une honte effroyable ; voilà pourquoi le ciel est si beau pour les élus, l'enfer si terrible pour les réprouvés. En un sens plus restreint, on peut dire de nous comme de Notre-Seigneur : Il y a dans tous nos actes de l'humain et du divin.

Pas n'est besoin, j'imagine, de montrer au long quelle influence la méditation de cette

¹ Saint Augustin.

vérité doit exercer sur la direction de votre vie, mes chers auditeurs. Que si néanmoins vous sentiez encore vos courages chancelants, songez que le même Dieu qui vous donne l'être et coopère à toutes vos actions est le spectateur et le juge de votre vie. C'est le troisième mode de sa présence en nous.

III

Le regard de Dieu est sur nous.

Le méchant espère échapper à ce regard de Dieu, grâce, dit-il, à sa petitesse. Fausse humilité, vaine espérance. Quoi ! Celui qui a formé l'œil serait aveugle ! Quoi ! Celui qui nous a donné la vie n'aurait aucun souci de savoir ce que nous en faisons ! Dieu, mêlé à toutes nos actions, et nous y laissant le rôle le plus apparent, semble n'être là que pour nous servir de second ; et l'on s'imagine que tout son rôle consiste à être le serviteur obéissant de sa créature !... Dieu pouvait ne pas créer. Sans cesser d'être sage et juste, c'est-à-dire sans cesser d'être, il ne peut être indifférent au bien ou au mal.

Mes frères, Dieu nous regarde et il nous voit. A chaque page de ses Ecritures, il nous en avertit, tant il veut que nous le sachions. « Les yeux du Seigneur, lisons-nous (Job, xxxiv, 21), sont ouverts en tout lieu et sans relâche sur toutes les voies des enfants des hommes. » Le Verbe de Dieu visite les plis et les replis de nos âmes, discerne toutes nos pensées, démêle tous nos désirs et jusqu'aux plus secrets battements de nos cœurs ; pour lui les murailles sont transparentes, les ténèbres s'illuminent, le silence parle. Dieu nous regarde et il nous voit.

Il nous juge aussi.

Il n'y a que deux sortes de regards : le regard qui se porte sur une chose inconnue pour la connaître ; le regard qui se fixe sur un objet pour le juger. Le regard de Dieu n'interroge pas ; le Créateur connaissait sa créature avant qu'elle existât. Il est donc juge. Ah ! prenons garde, mes frères ! Au milieu des inutilités d'une vie molle ou des désordres d'une vie criminelle, on se dit que le jugement du Seigneur ne viendra qu'après la mort, et la mort semble loin, très loin, et l'on se rassure. « Lorsque j'aurai fourni toute ma carrière, lorsque les glaces de l'âge ou les atteintes de la maladie m'avertiront de dire adieu à la vie, alors je me réconcilierai avec le Seigneur ; puis, protégé par les bénédictions de l'Eglise, je paraîtrai au Tribunal du souverain Juge. » Ainsi dit le pécheur et il est tranquille. La Vérité éternelle, Jésus-Christ, lui répond : « Malheureux, tu es déjà jugé ! *Jam judicatus es.* » (Joan., iii, 18). A chaque heure du jour et de la nuit, à chaque minute, mon regard tombe sur toi, et il te juge. » Chrétiens, mes frères, la mesure des grâces que vous recevrez demain sera le résultat du jugement porté

sur vos actions d'aujourd'hui ; le secours divin, au moment de votre dernier combat, sera en rapport avec le jugement de Dieu sur l'ensemble de votre vie ; le jugement qui vous sera manifesté aussitôt après votre mort ne sera pas autre chose que le jugement porté à l'instant marqué pour votre trépas et devenu immuable par votre entrée dans l'immobile éternité !

Mais ces jugements de Dieu, ni on ne les voit ni on ne les entend, et on les méprise. Hommes cupides qui couvrez vos fraudes d'un masque de probité, vindicatifs qui savez semer sans bruit la médisance et la calomnie, voluptueux dont les ténèbres protègent les grossiers plaisirs, vous pouvez bien détourner les yeux afin de ne pas voir le Seigneur présent au milieu de vous pour vous juger, vous ne détournerez pas le regard divin ; vous pouvez dormir obstinément votre triste sommeil, mais voici le réveil qui vous attend : « J'ai vu l'Eternel, dit le prophète Amos (ix, 1-4), il se tenait sur l'autel, et il dit à son ange : Frappe, brise, accable ; ces avarices, ces impies, je les ai condamnés. Ils fuiront, leur fuite ne les sauvera pas. S'ils descendent jusqu'aux entrailles de la terre, mon bras ira les y chercher ; s'ils montent jusque dans les cieux, je les en précipiterai ; s'ils se cachent dans le creux des montagnes, je les en arracherai ; s'ils plongent au fond de la mer, je donnerai l'ordre aux monstres de l'abîme de les dévorer ; le regard de ma colère est sur eux et il les écrasera. » Infortunés, seuls, vous êtes tranquilles... Le Ciel et l'Eglise tremblent pour vous... Avez-vous donc oublié Balthazar, Antiochus, Hérode et tant d'autres qui croyaient, eux aussi, la Providence endormie ! Votre juge a vu vos dérèglements, tous, oui, tous ; pas un n'a échappé à la clairvoyance de sa justice ; vos heures sont comptées et vos œuvres pesées, la sentence est rendue, la miséricorde seule vous obtient un sursis... Ah ! par pitié pour votre âme, profitez-en.

Mais le regard d'un Dieu infiniment bon n'inspire-t-il donc que l'épouvante ? Non, non, âmes chrétiennes ; autant cet œil qui jamais ne se ferme, apporte de terreur au méchant, autant il donne de joie et de consolation à l'innocence et au repentir. Alors, — c'est saint Augustin qui parle, bien-aimés frères, — « le juge devient père ; son regard s'imprègne de douceur ; son oreille s'incline à la prière du juste pour l'exaucer et son bras le délivre de toutes les misères. » Ames fidèles, tandis que le monde entoure de ses hommages le pécheur hypocrite, il vous accable peut-être, vous, de ses injustes jugements. Qu'importe ? Vous avez un autre juge. Rentrez en vous, écoutez cette voix qui vous dit : « Courage, bon serviteur, c'est bien ! » Cette voix, c'est la bonne conscience ; la bonne conscience, c'est le témoignage de la vérité, et la vérité

c'est Dieu même qui est présent, Dieu qui juge vos combats et vous déclare qu'il est satisfait. Si Dieu est satisfait, qu'importe le reste, tout le reste ? Dieu est pour vous, vous avez tout gagné ; s'il était contre vous, vous auriez tout perdu, puisque des jugements présents de Dieu dépend le jugement suprême qui fixera notre éternité.

**

Nous venons de méditer, mes très chers frères, des vérités bien sublimes ; la droite raison et la révélation de Dieu les enseignent également. Peut-être la philosophie se bornerait-elle à une admiration stérile ; mais la religion qui ne veut pas la science pour la science, mais la science pour la vertu, la connaissance de toute vérité pour l'accomplissement de tout bien, la religion exige qu'en même temps que vous devenez plus éclairés, vous deveniez meilleurs.

Dieu est à tout instant la source de votre être : ayez le généreux courage de reconnaître que tout en vous vient de sa main bienfaisante et souveraine ; soyez humbles d'esprit et, ce qui est plus beau encore, humbles de cœur. Dieu coopère à chacune des déterminations de notre liberté ; montrez-vous dignes de cette coopération glorieuse ; estimez grandement la vertu ; détestez vigoureusement le vice. Dieu est spectateur et juge de votre vie : marchez toujours dans le respect et dans la crainte de ses jugements...

Et, peu à peu, de l'humilité unie à la haine du mal, à l'amour du bien et à la crainte du Seigneur, s'élèvera au plus intime de votre âme, tel un parfum, je ne sais quel sentiment suave, pur, délicieux, en vérité ineffable, qu'on appelle l'onction du Saint-Esprit... C'est lui, c'est Dieu qui fait sentir sa présence aux justes en les enivrant des douceurs de son amour... Ainsi soit-il.

Deuxième Jeudi

SUR LA JUSTICE DE DIEU

Justus Dominus in omnibus operibus suis.

Le Seigneur est juste en toutes ses œuvres. (Daniel, ix, 14).

Mes frères,

Dieu, quand on l'envisage dans ses rapports avec les créatures et particulièrement avec les hommes, nous apparaît comme un être bon, essentiellement bon, infiniment bon. « Le bon Dieu ! » voilà le cri de l'univers et de notre cœur. De tous les attributs divins le plus évident, le plus incontestable et le moins contesté, c'est la bonté.

Mais qu'est-ce que la bonté ? La bonté, c'est l'amour du bien, sans nul doute, et aussi par conséquent, la haine du mal. Comme la bonté est infinie en Dieu, c'est l'amour infini du bien,

c'est la haine infinie du mal. L'amour infini du bien a créé le ciel et la terre, la terre où nous pouvons mériter le bonheur, le ciel où, si nous l'avons mérité, nous le posséderons éternellement.

La haine infinie du mal, quand elle est jointe à l'amour du bien et qu'elle relève et purifie un être tombé, souillé, s'appelle miséricorde. Lorsqu'elle frappe un être qui a résisté à la miséricorde, on la nomme justice, justice vengeresse. Et la bonté du Seigneur ne brille pas d'un moindre éclat dans les actes de justice que dans les actes de miséricorde. Cependant, cette seconde face de la bonté divine nous paraît plus sombre ; sentant bien que nous sommes punissables, nous pensons avec effroi à un Dieu qui punit. Il y faut penser pourtant. Il le faut d'autant plus que nous le voulons moins ; car, la pensée de la justice excite à recourir à la miséricorde. On l'a dit, l'enfer peuple le ciel.

Vous croyez, mes chers auditeurs, que je vais vous parler de l'enfer. Non. J'ai un autre dessein.

Cet enfer dont la croyance remonte au berceau même de l'humanité, et qui est répandue sous tous les soleils, cet enfer qu'ont nommé et décrit les poètes et les sages des anciens temps, cet enfer dont le Fils de Dieu, Jésus-Christ, a parlé jusqu'à dix-huit fois, si je ne me trompe, dans l'Evangile, cet enfer auquel croient tous les chrétiens, catholiques, schismatiques, protestants, cet enfer dont la pensée irrite et subjugué à la fois l'impiété parce qu'elle voudrait n'y pas croire et qu'elle ne le peut pas, cet enfer effroyable, cet enfer éternel dont nous menace la foi, la raison humaine ou plutôt l'imagination pervertie par les passions s'efforce de le détruire. Vous-mêmes, peut-être, en des jours mauvais où vous manquez de courage contre la tentation, vous vous êtes dit : « Est-ce bien sûr qu'il y a un enfer ? »

Mes frères, supprimons par la pensée tous les témoignages qui nous révèlent l'enfer ; supprimons jusqu'au nom même et jusqu'à la pensée de l'enfer ; puis interrogeons la raison, la raison toute seule, et demandons-lui où Dieu exerce sa justice, comment il l'exerce, et combien de temps il l'exercera ?

I

Où s'exerce la justice de Dieu ? Est-ce sur la terre ? Assurément non. Que de temps à autre des coups providentiels manifestent l'indignation du Dieu juste à la vue du crime, cela doit être et cela est. Fils mal élevé et père malheureux ; fortune acquise en un moment et perdue plus vite encore ; l'âme immolée aux plaisirs du corps et bientôt désolée par les souffrances du corps ; excès d'orgueil et accablantes humiliations, ce sont là des spectacles fréquents ici-bas. Ce commencement de jus-

tice est bien nécessaire pour raffermir dans les consciences le sentiment du devoir, pour consoler le juste et effrayer le méchant par la manifestation d'une Providence qui veille, souvent encore pour inspirer à celui qui est frappé le repentir et la pénitence. Le scandale perd une partie de sa force, on est puissamment détourné du vice, quand on voit qu'il ne donne pas même cet éclair de bonheur terrestre auquel est sacrifié le bonheur éternel.

Néanmoins, nous l'affirmons sans crainte, si cette justice-là était toute la justice du Créateur, ce serait une justice bien imparfaite, bien incomplète, tranchons le mot, bien injuste.

Quels sont, en effet, les caractères de la vraie justice ? Elle rend à chacun ce qui lui est dû. Elle proportionne les peines aux délits. Elle n'a pour tous qu'une même balance : on dit la balance de la justice. Or, dans la conduite de la Providence, nous n'apercevons aucun de ces caractères.

Ici-bas la Providence ne rend pas à chacun ce qui lui est dû. Ce qui est dû à Dieu, c'est tout honneur et toute gloire, par conséquent une réparation complète, éclatante. Ce qui est dû au pécheur, c'est la privation des dons divins dont il abuse. Ce qui est dû à la société, c'est l'humiliation et l'expulsion de celui qui, par ses attentats, l'a blessée au cœur... Et que voyons-nous ? Dieu outragé, Dieu blasphémé, Dieu méprisé, et l'impunité accordée à l'outrage de Dieu, au blasphème de Dieu, au mépris de Dieu ! Que voyons-nous ? Le méchant qui entasse dans ses greniers les moissons les plus opulentes et qui accroît sa fortune et qui multiplie ses jouissances et qui arrive aux honneurs et, foulant à ses pieds les victimes de ses fraudes et de ses violences, monte de prospérités en prospérités, comme si la terre et les biens de la terre et les hommes eux-mêmes n'avaient été créés que pour lui ! Certes cela n'est pas la justice de Dieu.

Ici-bas la Providence ne proportionne point les peines aux délits. Les souffrances diverses auxquelles est sujet l'homme, atteignent à peu près également les grands coupables et les petits, mais aussi les innocents eux-mêmes. Une seule peine est exclusivement destinée au mal, c'est le remords. Mais le remords est-il proportionné au châtement du crime ?... Sans doute le remords est une punition, mais plus encore une grâce, et cette grâce s'affaiblit à mesure qu'on la repousse, et l'âme s'endurcit au remords comme le corps s'endurcit à la fatigue. Voici un pieux enfant qui s'est laissé aller un peu à la dissipation dans l'église où fidèlement il va tous les dimanches ; il est triste ; il est tourmenté par le remords. Voici un homme qui, depuis quarante ans, n'a pas une fois rendu hommage à son Créateur, et il dort tranquille. Voici une jeune fille chrétienne qui a laissé son regard errer sur une

page légère, et elle se trouble et elle rougit ; elle est tourmentée par le remords. Voilà une femme infidèle aux devoirs les plus sacrés, esclave de criminels amours, et serein est son front, souriant son visage, et tranquille elle dort... Ainsi on accumule péchés sur péchés, on s'enhardit au mal, et plus on affermit son cœur contre Dieu, plus le châtement diminue, plus s'affaiblit le remords. Non, ce n'est pas la justice de Dieu.

Ici-bas la Providence n'a pas pour tous la même balance. Chaque jour, des fautes égales sont suivies des effets les plus différents : un coupable est châtié avec sévérité ; un autre, parfois son complice, échappe à tout châtement. Bien plus, celui-ci est puni avec rigueur pour une faute comparativement légère, et celui-là dont la conscience est chargée de crimes énormes, jouit de l'impunité la plus entière. Un homme, jusque-là loyal et toujours honnête, est assailli d'un mauvais et violent désir, il manque à son devoir ; le voilà découvert, le voilà traîné devant un tribunal, condamné, et pour jamais flétri. Sans doute la justice humaine a fait son devoir ; mais celui qu'elle a vengé, c'est un homme sans religion ni morale, un homme qui désole les siens, un homme dur à l'indigent, un homme dont les mains sont pleines de secrètes rapines... et, dans sa demeure somptueuse, il semble braver le tonnerre ; on dirait que sa puissance et son habile hypocrisie lui sont un rempart contre des châtements mérités cent fois. Justice de Dieu, vous n'êtes pas sur cette terre où l'inégale balance penche plus souvent du côté du puissant que du côté du faible ; vous n'êtes pas sur cette terre où ni l'homme ni la société ni le Créateur lui-même ne reçoivent ce qui leur est dû. O Justice de Dieu, où donc êtes-vous ?

Elle est assise, mes bien chers frères, sur la tombe dans laquelle les créatures vont bientôt descendre ; là, elle veille, silencieuse, et elle attend... Non, non, le Dieu très haut et très saint qui voit tout, ne voit pas avec indifférence sa sagesse méprisée, sa puissance bravée, son amour méconnu. Si vous découvrez quelque part sous le soleil l'iniquité triomphante, c'est qu'un jour Dieu jugera le juste et l'injuste. Non, non, tout n'est pas fini à la mort, tout commence. Non, non, la mort n'est pas un sommeil, c'est un réveil, et ce réveil est l'heure de la justice de Dieu, de la justice qui a tout vu, tout entendu, et qui n'a rien oublié et qui attend le pécheur, et cette heure-là est aussi inévitable que la mort elle-même. Telle est, mes frères, la réponse de la raison à la première de nos trois questions : *Où s'exerce la justice de Dieu ?*

Venons à la seconde : *Comment s'exerce la justice de Dieu ?* En d'autres termes, en quoi consiste le châtement qu'elle inflige au coupable ? La réponse est effrayante,

II

La mesure du châtement se détermine par la nature du délit, par la qualité de la personne offensée, par les circonstances dans lesquelles les offenses se sont commises, enfin par le nombre des offenses elles-mêmes.

Quel est le crime du coupable qui tombe sous le coup de la justice de Dieu ? Il a employé à mal faire son âme, son corps, les créatures. Il s'est attaqué à l'œuvre de Dieu, aux enfants de Dieu, à Dieu lui-même. Or, plus grande est la distance qui sépare l'offenseur de l'offensé, plus grand doit être le châtement. Mesurons la distance qui sépare l'homme de Dieu... Elle est incommensurable. Elle est infinie. Ajoutez que, nous chrétiens, nous péchons en pleine lumière, en plein Evangile. Que de grâces volontairement foulées aux pieds ! que de péchés, plus graves les uns que les autres et comme entassés ! Représentez-vous une âme qui a passé des années et des années loin des prêtres, loin de l'Eglise, loin de Dieu, violant tous les commandements autant de fois qu'il y avait obligation de les observer, une âme esclave de ces habitudes qui, en un seul jour, réitère des centaines de fois peut-être et des pensées abominables et d'exécrables désirs, une âme dont les yeux, pour parler avec saint Pierre (II, II, 14), sont remplis d'adultère et de toutes sortes de crimes, une âme qui a multiplié les fautes graves, les fautes mortelles par delà les cheveux de nos têtes, une âme qui a bu l'iniquité comme l'eau et comprenez, mes frères, si l'implacable justice doit exiger tout le paiement de la dette. Et dites, dites si l'apôtre avait raison de jeter ce cri d'épouvante : « C'est quelque chose d'horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! *Horrendum est incidere in manus Dei viventis !* » (Hébr., x, 31).

Approfondissons davantage, mes chers auditeurs, ces vérités de raison et de foi, si troublantes, mais bien purifiantes, et nécessaires à méditer pour nous maintenir dans le devoir ou nous y faire rentrer. Demandons-nous en quoi consiste le châtement.

C'est d'abord le désespoir.

Le condamné est séparé de Dieu, car le lien des esprits c'est l'amour, et ce lien, le péché l'a rompu. Il est vrai, sur la terre, le malheureux faisait bon marché de la perte du souverain bien ; il jouissait des créatures et s'estimait content. Mais voici que la mort brise ces jouissances fragiles, comme aux mains de l'enfant on brise un hochet. Soudain les voiles tombent, le bien suprême qui est Dieu se découvre. L'âme, dégagée par la mort du corps, de la matière, s'élance pour le saisir, et retombe : Dieu est infiniment saint, elle est impure, l'union n'est pas possible. C'est donc, du même coup, avec la perte de Dieu,

la perte de tous les biens. Quel supplice !

Vous savez ce que l'on raconte des tribus nomades de l'Arabie. Dans le désert, au milieu des sables brûlants, un peu d'eau pour la caravane est un trésor, et on la distribue à chacun avec une justice attentive. S'il arrive que, pendant la nuit, un des voyageurs, dévoré par la soif, se lève et s'en aille boire à la source, malheur à lui ! On creuse dans le sable une fosse profonde, on l'y jette tout vivant, on l'y enfonce jusqu'au cou ; puis, à un pas devant lui, on place un vase rempli d'eau, et la caravane disparaît. Peu à peu, le bruit s'affaiblit et bientôt s'efface dans l'immense étendue, emportant tout espoir de délivrance. C'est un silence de mort. Le soleil monte à l'horizon ; il darde sur les sables des flèches de feu ; et le vent amoncelle la poussière brûlante autour de cette tête immobile et hagarde. Une fièvre ardente consume le malheureux, et l'eau fraîche est là, sous ses yeux, près de ses lèvres, et il ne peut l'atteindre, et il va mourir, abandonné de tous, méprisé de tous, sans revoir aucun des siens. Quel désespoir !... Plus affreux le désespoir du coupable condamné par la justice de Dieu : il a tout perdu, créatures et Créateur, et il n'a pas devant soi la lugubre espérance d'une mort prochaine et libératrice.

Il a tout perdu, et par sa faute, il le sait. Il faut qu'il le sache, car la divine justice doit être manifestée. Il faut aussi que le coupable perde jusqu'à l'ombre du droit de murmurer contre la sentence. Alors il voit son âme telle que le vice l'a faite. Le vice, c'est le cancer de l'âme. Quand on le nourrit de plaisirs, d'affaires, d'argent et d'or, on réussit parfois à l'endormir ; mais quand, au jour de la justice, l'argent et l'or et les affaires et les plaisirs ont disparu, le cancer, privé de sa nourriture, mange l'âme toute vive et la dévore. Sur terre, l'âme coupable ne voit sa laideur qu'à travers les murs épais du corps, mais, là-haut, la muraille d'argile est tombée et l'âme hideuse se voit telle qu'elle est.

Si je voulais, mes frères, non pas vous faire voir de vos yeux, mais simplement vous représenter avec des paroles telle ou telle des maladies auxquelles l'humanité est en proie, je vous soulèverais le cœur... Si, comme le faisaient les tyrans des siècles païens, on vous liait tout vivant, bouche à bouche, à un cadavre... C'en est déjà trop, et vous m'accusez d'abuser de sinistres images... Hélas ! les choses corporelles ne sont qu'un pâle reflet des choses spirituelles. Si les plaies et la pourriture d'un corps sont si hideuses que la seule pensée en est révoltante, qu'en est-il donc, grand Dieu ! des plaies d'âme, de la pourriture d'âme ! et qu'est-ce que le spectacle d'une telle âme ainsi corrompue et désorganisée par le vice, quand on la voit face à face et qu'il

faut se dire : Cette âme, c'est la mienne ! Ces plaies, je les ai faites, moi et non pas un autre. J'aurais pu les laver, j'aurais pu les guérir dans le sang de Jésus-Christ, et je n'ai pas voulu. C'est moi, oui, moi-même qui, par une obstination orgueilleuse et sensuelle, les ai rendues incurables. J'aurais pu, j'aurais dû monter jusqu'à la félicité des anges et des saints, jusqu'à la participation bienheureuse à la vie de Dieu... Et de mes joies criminelles il ne me reste que des regrets inutiles et l'ignominie !

Et ce ne sont là, mes bien chers frères, désespoir et regrets, que les préludes du châtimement. Le châtimement lui-même, quel est-il ?

Incontestablement, si nos œuvres à nous, êtres imparfaits et faibles, peuvent être défectueuses, il n'en va pas de même des œuvres divines. La désobéissance à Dieu, sans contrepoids, accuserait la Sagesse infinie. La désobéissance, suivie du châtimement, ne l'accuse pas. Dans le crime puni on reconnaît, en effet, une bonté infinie qui a fait l'homme libre et une sagesse infinie qui, par le châtimement, répare l'atteinte portée aux droits de la justice.

Le châtimement infligé par la justice divine a deux théâtres. Le premier, c'est le Calvaire. Là, nous la voyons frappant la victime adorable qui s'est chargée de notre dette. O Dieu, que votre justice est rigoureuse ! Si elle frappe de la sorte l'innocent qui s'offre à vous par amour pour nous, comment frappera-t-elle le coupable qui aura méprisé tout à la fois ce sang précieux et cette infinie miséricorde ?

Des pécheurs ne manquent pas qui essaient de se rassurer contre les terreurs de l'avenir en se disant que, peut-être, le châtimement n'est pas aussi terrible que l'assurent les prêtres. Ah ! qu'ils regardent le Crucifié mourant pour eux et qu'ils renoncent à ce chimérique espoir !

Non, non, en Dieu tout est grand, tout est infini, tout dépasse la pensée humaine, et les profondeurs de la justice et les profondeurs de la miséricorde. Le châtimement est en rapport avec les crimes. Châtiment pour l'âme, châtiment pour le corps. La foi l'enseigne, la raison le démontre. Et ce châtimement est l'œuvre du coupable lui-même. Qu'a fait ce malheureux ?

Dieu lui avait donné un cœur capable d'aimer. Au lieu d'aimer celui à qui il devait tout, le Dieu qui lui promettait un éternel bonheur, il n'a aimé que les créatures. Or, tout à coup les créatures lui échappent. Il reste avec sa faim et sa soif d'aimer qui jamais ne seront rassasiées ; il reste avec des regrets amers et cuisants, avec le désespoir ; et ces regrets et ce désespoir seront d'autant plus affreux que, par un plus grand nombre

de fautes, il aura sacrifié davantage à de criminelles amours. Assurément, le châtimement est juste.

Le corps est le compagnon de l'âme. Une loi de sagesse et de beauté l'unit à elle si intimement qu'ils ne font qu'un, pour ainsi parler, dans le composé humain. Dès ici-bas, le corps participe au sort de l'âme ; il est naturel que la loi subsiste au jour de la justice. Le corps, lui aussi, avait été fait pour être pénétré de Dieu. Pour lui, comme pour l'âme, Dieu était le pain de la vie éternelle, et le voilà emporté loin de Dieu par l'âme dont les souillures ont rejailli sur lui ; le voilà réuni à cette âme dévorée par le remords, la honte et le désespoir ; le voilà ; et en quel état ? « Jamais, répond la raison par la voix d'un profond écrivain, jamais passion violente ne s'allume dans l'âme sans que l'embrasement se communique au dehors. Le désespoir surtout, dans son paroxysme, offre les symptômes d'une véritable conflagration. Les yeux étincellent ; le sang, bouillonnant dans les veines, propage l'incendie jusqu'aux dernières extrémités et, s'il n'est dérivé à grands flots, l'organisme se dissout au milieu des ardeurs d'une fièvre dévorante. Supposons maintenant dans les facultés supérieures de l'homme le feu du désespoir aussi intense qu'il le sera dans le réprouvé, contemplant forcément l'immensité de son malheur dans la grandeur et la beauté du Dieu qu'il a perdu. Supposons aussi dans son corps ressuscité cette ténacité d'organisation qui lui permettra de subir toutes les angoisses de la mort sans mourir, et nous concevrons sans peine que l'âme réprouvée, en se réunissant à son corps, y portera les éléments d'une horrible, d'une éternelle combustion. » Voilà, ô homme, le langage de ta raison. Que disent de plus ceux qui parlent d'une sentence de malédiction qui sépare de Dieu, d'un remords rongeur qui dévore, sans la détruire, l'âme immortelle, et d'un feu mystérieux qui, sans le consumer, brûle le corps ? Certes, il est bien téméraire, celui qui ne vit pas dans la grâce de Dieu, le mortel qui d'un moment à l'autre peut mourir, et ne tremble pas !

Reste une dernière question, celle du temps. *Le châtimement sera-t-il temporaire ou éternel ? Purgatoire ou enfer ?* Que dit la raison ?

III

La réponse de la raison est très intelligible pour tous. Écoutons-la, seulement, avec calme. L'éternité des peines affecte douloureusement notre sensibilité, et en voici la double cause : d'une part, c'est le spectacle d'une plaie hideuse devenue incurable ; d'autre part, c'est le côté infini du châtimement. Tout ce qui est infini dépasse nos conceptions. Si nous pouvions mesurer le côté infini du péché, la dis-

tance qui sépare l'homme du Dieu qu'il offense, nous comprendrions l'éternité du châtement.

Voyons donc ce que dit la raison sur la durée des peines. Trois suppositions peuvent être faites : ou bien le coupable sera anéanti ; ou bien, après un châtement temporaire, il entrera au ciel ; ou bien enfin il sera puni éternellement.

La première supposition n'a aucune vraisemblance. Le coupable anéanti, et pourquoi ? Tout ce que Dieu fait, il le fait pour sa gloire. Quelle gloire y aurait-il pour Dieu à détruire une de ses créatures ? quelle gloire à faire disparaître de l'univers un être qui avait sa place dans l'harmonie générale ? Ce coupable, tout foudroyé qu'il est, glorifie Dieu à sa manière : par son existence, par ses facultés, par son châtement même, il rend témoignage à la puissance, à la sagesse, à la justice du Créateur. Dans sa réprobation, ce coupable a écrit une page du grand livre de la Providence : il justifie la permission du péché, comme l'élu justifie la permission de la tentation. Pourquoi cette page serait-elle déchirée ? L'homme détruit l'instrument dont il n'obtient pas l'effet qu'il s'en promettait ; c'est un signe de faiblesse.

Mais peut-être, par pitié, Dieu mettra-t-il un terme au châtement du réprouvé ? Voilà bien, mes frères, l'idée dominante aujourd'hui parmi ceux qui n'écoutent plus les enseignements de la foi. On va même jusqu'à déclarer impossible et injurieux à Dieu le dogme d'un enfer éternel. Et plus d'un se laisse prendre à ce système. Il est d'ailleurs spécieux. Il fait la part de Dieu et la part de l'homme. Il ne va pas jusqu'à la négation brutale de la justice à venir. En même temps il console l'humaine faiblesse à laquelle il promet, un peu plus tôt, un peu plus tard, une éternité de bonheur. Il n'est pas difficile pourtant à réfuter. Si l'enfer n'est qu'un purgatoire, c'en est fait des lois divines, le vice n'a plus de barrière. Car l'expérience prouve surabondamment que la crainte du Purgatoire ne suffit pas à détourner l'homme de la rébellion contre Dieu. Si le purgatoire eût suffi, Dieu qui ne châtie qu'à regret, n'eût point creusé l'enfer. Regardez autour de vous, et comptez : parmi ceux qui n'admettent pour le péché mortel qu'une peine passagère, combien aiment Dieu par dessus tout et le servent comme il a le droit d'être servi ? Regardez et comptez : même parmi ceux qui croient à l'enfer éternel, combien sont-ils ceux qui se livrent follement à leurs passions ! Que serait-ce, s'ils n'y croyaient pas ? Regardez et comptez : même parmi ceux qui vivent dans l'amitié de Dieu, combien sont-ils ceux qui évitent à cause du Purgatoire les fautes vénielles qui les y exposent ? Quand un législateur sage fait une loi, il menace les rebelles d'un châtement capable de

les intimider. Or, toute peine qui doit finir n'intimide ni l'impiété, ni la tiédeur, ni même l'indifférence. L'homme a le sentiment de l'immortalité si profondément gravé dans son cœur que tout ce qui doit avoir un terme ne lui semble qu'un instant. Un abîme auquel il voit une issue, ne l'arrêtera jamais.

Continuons. Vous voulez ouvrir le ciel au coupable mort en état de révolte contre Dieu, et vous dites : Dieu lui pardonnera peut-être. Peut-être !... quelle éventualité !... Le pardon, d'ailleurs, ne suffit pas, il faut aussi la purification ; une âme souillée ne peut s'unir à Dieu, ne le peut posséder. De plus, concevez-vous cette purification sans repentir ? — Mais se voyant si cruellement puni, le réprouvé se repentira facilement. — Tout au contraire. Il n'est plus capable de repentir. Le repentir, c'est un acte de générosité et d'honneur par lequel, pour l'amour de Dieu et de la vertu, l'homme renonce aux satisfactions mauvaises du péché. Le repentir, c'est un sacrifice. Le réprouvé a des regrets, il ne peut pas avoir de repentir. Il ne peut choisir entre le vice et la vertu, entre le service du monde et le service de Dieu. Il ne peut plus rien sacrifier. Il n'est plus dans les conditions nécessaires pour un choix méritoire. Et, s'il est incapable de repentir, comment sera-t-il purifié ? Et, s'il n'est pas pur, comment entrera-t-il au ciel ?

Soit, dites-vous ; mais quelle proportion entre le péché d'un moment et le châtement éternel ? — Je pourrais répondre : La justice humaine elle-même examine-t-elle le temps qu'a duré un crime, quand elle fixe la durée de la peine, quand elle condamne à perpétuité, quand, par la peine de mort, elle exclut de la société éternellement ?... Laissons la justice humaine. N'avez-vous pas remarqué qu'entre Dieu et l'homme toutes les relations, par une de leurs faces, sont infinies ? La récompense du juste est infinie, en durée ; la condescendance de Jésus-Christ dans l'Incarnation est infinie en humilité ; la révolte du pécheur contre Dieu est infinie en audace. Pourquoi son châtement ne serait-il pas, comme la récompense du juste, infini par un de ses côtés, la durée ? Pourquoi ici seulement une dérogation à la loi générale de la Providence ? — Mais Dieu est si bon ! — Certes, nous ne l'ignorons pas, nous, que Dieu est bon ! Il a poussé la bonté jusqu'à nous envoyer son Fils... Et nous connaissons la Crèche, la Croix, l'Autel !... Dieu est si bon ! En disant cela, on se fait de sa bonté comme un rempart contre sa loi sainte : « Dieu me commande de prier ; je ne prierai pas : il est si bon ! Dieu veut que je me confesse ; je ne me confesserai pas : il est si bon ! Dieu veut que je restitue... que je sois doux... que je sois pur ; je ne me gênerai pas : il est si bon !... Ah ! s'il était méchant, je me ferais violence pour lui obéir... Mais il

est si bon !... » Quel langage, mes chers auditeurs, et quelle conduite !... Malheureux ! s'il est bon, sers-le donc et tu gagneras l'éternité du paradis. Si tu ne veux pas servir un Dieu si bon, tu mérites bien de ne le posséder jamais.

Tel est le langage de la raison. Qu'on n'y trouve pas une preuve rigoureuse d'un châtiement sans fin, je n'en disconviens point ; mais au moins montre-t-il suffisamment que l'idée d'un enfer éternel est loin d'être contraire au sens commun, à la raison qui le justifie en montrant son utilité, son harmonie avec les lois générales du gouvernement de Dieu, sa proportion avec le péché et son équité en face de nos criminelles révoltes.

Et voilà pourquoi avec la raison catholique nous voyons la raison païenne croire à l'enfer éternel, la raison schismatique, la raison protestante croire à l'enfer éternel, le genre humain croire à l'enfer éternel... Ce n'est donc pas la raison qui combat l'Evangile ; c'est la corruption du cœur, laquelle obscurcit en même temps le regard de la foi et le regard de la raison. Les saints ont un cœur qui sait aimer Dieu et le prochain, et les enseignements évangéliques ne les étonnent pas. Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Bossuet et Fénelon, Lacordaire, croyaient sans peine à l'enfer et à l'enfer éternel. Ne cherchons pas, Messieurs, à en extirper de nos esprits la croyance : ce serait une grande misère, car en le niant, on ne le détruit pas ; en y croyant, on l'évite.

**

Chrétiens mes frères, le monde s'étonne de l'ardeur avec laquelle nous poursuivons vos âmes pour les ramener à la pratique courageuse et fidèle de la religion. Il ne s'étonnerait plus, s'il pensait à la justice de Dieu. Un immense incendie est allumé. Un de nos semblables est endormi près du brasier. Qui ne volera à son secours ? qui ne s'efforcera de le réveiller ? Voilà le pécheur sur le bord de l'enfer... Et nous pourrions le considérer en cet état d'un œil tranquille ! Alors nous ne serions pas les vrais pères du Dieu d'amour. Nous ne serions pas même des hommes. Non, non, nous vous aimons trop pour nous taire. Nous parlerons à nos frères. Nous leur dirons : O enfants de Dieu, votre Père vous appelle à de hautes destinées. Vous ne faites que traverser la vie présente : vous allez à l'éternité. Vous devez être les artisans de cette éternité, vous-mêmes et nul autre que vous. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* (Eccle., xii, 5). Vous avez deux chemins pour arriver et vous pouvez choisir. La voie large conduit à la perdition. La voie étroite mène à la vie. Dans la première, les plaisirs, les honneurs, les richesses du monde. Dans la seconde, les sacri-

fices, les renoncements, la vertu, l'honneur et la paix de la conscience. Votre sort est dans vos mains. Choisissez. Ce que vous aurez choisi dans le temps, sera votre partage au-delà du temps. Aujourd'hui c'est la miséricorde. Demain, ce sera la justice.

Troisième Dimanche

SUR LA RÉVÉLATION, FAIT PRINCIPAL DE L'HISTOIRE

Mes frères,

Ce qui est conforme à la nature de l'homme, ce n'est pas de chercher à travers des obstacles sans nombre la loi de ses relations avec Dieu, c'est de la recevoir de Dieu ; ce n'est pas de donner lui-même la direction à sa vie et le frein à ses penchants, c'est d'être gouverné par celui qui l'éclaire ; ce n'est pas de se juxtaposer à d'autres hommes qui partagent à peu près ses opinions, c'est d'habiter avec ses frères dans l'unité de la foi commune, de l'espérance commune et de la commune charité.

La religion conforme à la nature de l'homme, la religion vraiment naturelle, c'est la religion que Dieu révèle, la religion que Dieu donne.

Au reste, la religion dite naturelle, fût-elle une réalité vivante, fût-elle une lumière suffisante pour l'esprit, une législation suffisante pour le cœur, un lien suffisant pour la société, — ce qui n'est pas, — s'il a plu au Dieu tout-puissant de se manifester à l'humanité et de lui révéler une doctrine, de lui imposer une loi, de fonder dans son sein une société, il y a obligation de l'écouter et de lui obéir, sous peine de rébellion, par conséquent de crime ici-bas et de châtiement tôt ou tard.

Or, le Christianisme est là devant nous, le Christianisme si haut dans tous les sens qu'il est impossible de ne pas le voir ; le Christianisme qui nous crie : « Je suis la révélation de Dieu, je suis la législation de Dieu, je suis la société des enfants de Dieu, je suis la parole et l'œuvre de Dieu, je suis le lien entre l'humanité et Dieu, je suis la religion. »

Ainsi la révélation chrétienne s'affirme comme un fait, et je dis 1^o que ce fait est non seulement attesté, mais le plus solidement attesté de l'histoire ; je dis 2^o qu'on ne le peut nier ou dénaturer sans déclarer la guerre à la raison.

I

La révélation est un fait, et c'est le fait capital de l'histoire. Ce n'est pas là peut-être ce qu'on nous a enseigné, quand nous étions assis sur les bancs de l'école. L'histoire, ce semble, est un récit : *scribitur ad narrandum* ;

dans la réalité, c'est un arsenal où chacun va chercher des arguments à l'appui de ses opinions, — les exceptions sont rares.

Tout raconter, c'est chose évidemment impossible. Les histoires sont des « abrégés », des « profils », et il se rencontre autant d'histoires que de points de vue. Ce n'est pas tout ; les faits que l'historien a choisis pour les narrer, il les enchaîne, il les groupe, il les compare, il les juge d'une manière plus ou moins explicite. Comment reconnaître alors le visage du passé ?

J'entends quelqu'un de mes auditeurs : Où allez-vous ? me dit-il. Où allez-vous ? Vous nous conduisez au scepticisme historique, et vous nous avez annoncé le projet de démontrer la certitude historique de la révélation. Si les histoires irréligieuses sont des plaidoyers en faveur de l'irréligion, qui nous répond que les histoires religieuses ne sont pas, de leur côté, des plaidoyers en faveur de la religion ? Pascal disait : « Il faut douter où il faut, et croire où il faut. »

J'ai dit que ce serait un aveuglement fatal que d'écouter tous les historiens ; je n'ai pas dit que la raison humaine n'a pas de moyens de s'assurer de la valeur des témoignages historiques.

De nos jours, on proclame bruyamment les droits de la critique, et c'est au nom de la critique qu'on déclare la guerre au Christianisme. Voyons si cette critique ne serait pas l'alliée du préjugé.

Voici le procédé de l'histoire antichrétienne, j'entends par là toute histoire qui n'est pas positivement chrétienne : *Qui non est mecum contra me est.* (Mt., xii, 30). L'historien qui ne sait pas à quoi s'en tenir sur la question fondamentale de l'histoire, l'historien qui n'a pas une conviction arrêtée sur le point de savoir si l'humanité créée de Dieu est gouvernée par Dieu et va à Dieu, ou si elle chemine seule sur la terre, l'historien qui ne sait pas si, en écrivant l'histoire de l'humanité, il parle d'une monarchie ou d'une république, n'a pas vraiment le droit de prendre la plume.

Voici donc le procédé de l'histoire naturaliste : Ouvrant les annales du genre humain, elle nous montre les hommes, rien que les hommes, les œuvres des hommes, les inventions des hommes, les institutions des hommes, les combats des hommes, les grandes actions des hommes et leurs vices, Dieu jamais. Parmi les hommes, elle s'arrête à ceux qui ont déployé avec plus d'éclat et de bruit l'énergie humaine, conquérants, législateurs, orateurs, philosophes. Soyons justes : cette histoire aborde aussi la religion ; mais comment ? Comme un accessoire, l'art par exemple ou la littérature, et avec une indifférence profonde pour la vérité religieuse, pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes. Elle relate les usages et coutumes reli-

gieux, à titre d'usages et coutumes. Elle accorde à chaque culte ses égards ou ses blâmes, en proportion des points de contact que ce culte peut avoir avec les maximes de sa philosophie ; du reste, elle laisse assez voir que toutes les religions sont pour elle ici de funestes et là de bienfaisantes impostures.

Notre histoire à nous montre Dieu agissant dès l'origine par la création et dans toute la suite des siècles par la providence, Dieu parlant à l'humanité, l'éclairant d'inaffables clartés, lui intimant des ordres souverains et, quand il lui plaît, devançant l'éternité pour récompenser ou punir les individus et les nations.

Comment distinguer laquelle de ces histoires est la vraie ?

S'il y a une Providence partout agissante, si Dieu est notre père, ce n'est point l'histoire purement humaine. Mais, l'histoire chrétienne n'est pas seulement plus vraisemblable, elle est vraie, et l'histoire naturaliste est deux fois menteuse, menteuse par son silence, menteuse par ses interprétations des faits trop éclatants pour être niés.

Or, Messieurs, nous disons tout d'abord que la révélation est invinciblement attestée par l'histoire.

On fait la vérité historique avec des monuments, et la vraisemblance historique avec des conjectures.

La révélation a d'innombrables monuments. Les traditions de tous les peuples s'accordent à nous montrer Dieu s'entretenant avec l'homme au commencement et l'instruisant de ses volontés. Elles vont plus loin, elles se formulent en des récits où l'imagination et les souvenirs se confondent, mais où se reconnaît facilement la trace d'un récit plus complet, le récit biblique. — Je n'entrerai pas dans cet ordre d'idées, il nous obligerait à de trop longs développements. C'est la matière d'un livre et non d'un discours.

La révélation a pour monuments principaux deux livres et deux peuples : le Pentateuque et le peuple juif ; l'Evangile et le peuple chrétien. Livres et peuples subsistent sous nos yeux.

Les livres sont-ils des récits véridiques ? Ils le sont et ils ne peuvent pas ne pas l'être. Pourquoi ? Parce que leurs auteurs n'ont pu ni se tromper ni tromper ; parce que dans le cours des âges ils n'ont pu être modifiés.

Vieille thèse, oui, mais qu'il importe singulièrement aujourd'hui de répéter.

L'auteur du Pentateuque écrit chez les Juifs et pour les Juifs. Que leur raconte-t-il ? Leur propre histoire et la plus étonnante des histoires. Il leur dit : Vous avez passé la mer Rouge à pied sec. Vous avez été nourris de la manne dans le désert. Vous avez construit un tabernacle ; là est l'origine des lois qui vous

régissent et des coutumes que vous observez. La Loi vous a été donnée sur le Sinaï.

Si cela est faux, qui le croira ? Si on ne le croit pas, qui se soumettra ? car cette histoire renferme une législation, et une législation qui est sévère, dure comme un joug, un joug de fer. On pourrait à la rigueur supposer à l'historien quelque intérêt à tromper ; mais quel intérêt le peuple a-t-il à se laisser tromper ?

Et l'histoire juive montre les Juifs profondément convaincus de la réalité des faits mosaïques.

Mais si cette histoire est vraie, Dieu a donc parlé ; car elle le dit, et elle en administre des preuves miraculeuses innombrables.

Si du récit de la révélation mosaïque, je passe au récit de la révélation chrétienne, achèvement et perfectionnement de la première, la démonstration prend un caractère d'évidence plus sensible encore.

Nous sommes, en effet, dans un temps pleinement historique, au siècle d'Auguste. Quatre écrivains racontent la vie de Jésus-Christ à une époque où un grand nombre de ses contemporains vivent encore. Saint Matthieu écrit pour les Hébreux au milieu des Hébreux. Deux ont été les témoins oculaires de ce qu'ils racontent ; les autres se sont instruits à l'école des témoins oculaires.

Leurs récits, sans contenir toujours précisément les mêmes faits, concordent dans leur substance et donnent tous Jésus comme un Révéléateur divin, parlant, au nom de Dieu, aux enfants de Dieu ; tous ils rapportent aussi des preuves miraculeuses de la mission du Révéléateur.

Quiconque a parcouru les Évangiles sait cela.

Eh bien ! peut-on non pas reconnaître, mais supposer même qu'ils aient voulu tromper ? Tromper ; pourquoi ? « J'en crois, disait Pascal, des témoins qui se font égorger. » Quelle candeur dans ces historiens ! et quelle ingénuité ! et quel oubli de soi !

Peut-on supposer qu'ils aient été trompés ? Mais il ne s'agissait que d'ouvrir les yeux et les oreilles. Ils ne dissertent pas, ils racontent. Ils racontent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. Ils ont entendu Jésus-Christ qui disait : Je suis le Fils de Dieu, et ils le racontent. Ils ont vu Lazare tombé en pourriture sortir du tombeau, et ils le racontent.

On les croit, c'est donc qu'ils ont dit vrai ; et remarquez en passant, je vous prie, qu'on ne les croit pas à la légère, on ne les croit pas sans critique, n'en déplaise à ceux qui croient avoir inventé la critique hier ! J'en donne sur-le-champ la preuve. Il n'y a pas eu que quatre évangiles d'écrits après Jésus-Christ ; il y en a eu une cinquantaine. Mais les chrétiens ont rejeté tous ceux qui contenaient des récits ou faux ou douteux ou déna-

turés ; ils n'ont gardé que les évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean.

Ceux-là, ils les ont gardés avec un soin respectueux, jaloux, sacré. De ceux-là les copies se sont multipliées avec une rapidité incroyable et, dès les premiers siècles, on les voit répandues partout. C'est pourquoi il est impossible qu'ils aient été interpolés. Certaines sectes ont bien essayé de le faire, mais leurs leçons fautives ne furent point admises dans la société chrétienne. Ce n'est pas à dire qu'il ne se trouve des variantes dans les manuscrits ; il se glisse des fautes dans le travail de nos imprimeurs les plus attentifs ; comment ces manuscrits, copiés à la hâte quelquefois, souvent par une main peu habile ou distraite, auraient-ils échappé sans miracle à des modifications de détail ? Mais il est de fait qu'aucune de ces variantes ne change rien ni à l'ensemble des récits, ni au dogme, ni à la morale, et cela suffit pour garantir l'intégrité essentielle.

Or, le récit étant vrai, la révélation y est cent fois prouvée.

Prenez garde, mes frères, que ces histoires sacrées ne ressemblent en rien aux autres histoires. Les autres sont, pour ainsi parler, mortes ; celles-là sont vivantes ; elles sont incarnées dans les peuples. Expliquez, si vous le pouvez, le peuple juif sans la révélation mosaïque ; expliquez le peuple chrétien sans la révélation chrétienne.

Je n'ignore pas sans doute qu'il existe sous le soleil des nationalités fondées sur un semblant, sur un fantôme de révélation, la nationalité indienne par exemple ou la nationalité musulmane. Mais alors je remarque que ces cultes, fondés d'ailleurs sur la persuasion générale dans l'humanité que la révélation est possible et qu'elle est convenable et qu'elle est utile aux faibles mortels, ne se sont établis que grâce à l'ignorance et ne subsistent que par elle.

Il n'en va pas de même du mosaïsme ni surtout du christianisme dont nous connaissons mieux l'histoire. Le progrès des passions en détourne, mais non pas le progrès des lumières. Des savants y persévèrent, et des savants y sont attirés et s'y reposent ; et les uns et les autres, obligés qu'ils sont par leur foi à d'immenses sacrifices, ne peuvent être retenus que par la splendeur de la vérité.

La société mosaïque fut la plus grande de l'antiquité, et la société chrétienne est la plus grande des temps modernes.

Les Juifs se sont dégradés en tombant du mosaïsme pur dans les rêveries du talmudisme, et les peuples européens se précipitent vers les ténèbres et vers l'anarchie, en s'éloignant du christianisme.

Enfin, et ceci, Messieurs, est décisif, la raison et la foi chrétienne font des conquêtes

chez les musulmans, quand leur voix s'y peut faire entendre ; le chrétien ne secoue le joug de la Révélation que pour cesser toute pratique religieuse. L'assimilation n'est donc pas possible.

Maintenant, si les sociétés les plus éclairées de l'antiquité et des temps modernes se sont trompées sur une question de fait, d'une vérification aussi aisée, le plus sûr est de douter de tout. La philosophie contemporaine nous le conseille, et pour nous engager à laisser là l'histoire chrétienne et le fait de la révélation, elle nous propose une histoire qui lui paraît au moins vraisemblable et qu'il nous faut à présent examiner.

II

Le tour de force historique à exécuter est celui-ci : Expliquer sans la révélation l'histoire de la révélation et la croyance des peuples à la révélation.

La question est analogue à celle-ci : expliquer sans Napoléon le code Napoléon et la conduite de la magistrature dans ses arrêts.

L'analogie entre les deux questions est complète, et même la seconde est moins étrange que la première. Seulement, les passions humaines et en tête l'orgueil philosophique ont ici un intérêt plus grand que là. D'autre part on espère obscurcir la vérité, grâce à l'éloignement. C'est une espérance illusoire.

Voyons cependant quels moyens on a essayés pour débarrasser l'histoire, et avec l'histoire la conscience humaine, du fardeau de la révélation.

C'a été l'œuvre de la fausse philosophie. J'appelle fausse philosophie le travail d'un esprit qui s'isole, se sépare volontairement et orgueilleusement de la source même de son existence et par suite du foyer de lumière pour rêver seul et se diriger seul. Le caractère propre de l'esprit qui la cultive est de repousser systématiquement toute autorité, même celle de Dieu. Or, tandis que ces fiers esprits s'isolent et préfèrent la solitude, l'indigence et, s'il le faut, la mort à une subordination filiale et honorable, la grande voix du genre humain, roulant d'échos en échos à travers soixante siècles, leur crie : Malheureux ! vous ne vous suffisez pas à vous-mêmes, et pourriez-vous vous suffire, vous devriez encore prêter l'oreille : Dieu a parlé, et voici les oracles de sa bouche.

Ce reproche les importune ; ils ne veulent pas être qualifiés d'insensés et d'ingrats. Ils se retournent donc vers le livre de nos révélations, pour le déchirer, vers les peuples qui acceptent ces révélations, pour les accuser de stupidité.

La guerre durera autant que le monde. Aux fils de la révélation de veiller pour n'être pas vaincus et de préférer à un ennemi abattu

un adversaire fait prisonnier dans les filets de la vérité. Mais la guerre est inévitable et continue. Malheur à qui s'endort ! Malheur à qui ne se revêt pas du casque de la foi et du bouclier de l'amour !

Le philosophe s'attaque donc au monument de la révélation, au code qu'il ne veut point admettre pour n'avoir pas à s'y soumettre.

Jusqu'au christianisme la philosophie individuelle avait beau jeu. La révélation, défigurée par le paganisme, couverte d'une croûte épaisse d'absurdes impostures, pouvait être attaquée, en cet état, avec succès. Les vrais sages pourtant, comme Socrate, Platon, Cicéron, sentaient que, sous cet amas de fables, devait être obscurcie, opprimée, la parole d'En-Haut, et ils désiraient ardemment la retrouver, l'entendre et la comprendre.

Dans les âges chrétiens les choses changent. La révélation se montre, dépouillée, dégagée de ces imaginations, dans sa simplicité sévère, dans sa beauté sans ride et sans fard ; elle apparaît et demeure au sein de l'Eglise catholique comme la lumière placée sur une montagne et rayonnante à tous les yeux.

Cette lumière est trop vive pour qu'on puisse dire : Elle n'est pas. Quelques hérétiques l'ont dit et le répètent encore. Cette négation est la base souterraine des doctrines révolutionnaires ; doctrines qui sont moins des manifestations de l'intelligence que la clameur des passions, et pourtant elles menacent de triompher, et si elles triomphent, elles devront leur succès à ceux qui disent : Oui, le christianisme est lumière, mais cette lumière qui éclaire l'humanité, c'est de l'humanité qu'elle a jailli.

Mais enfin ces philosophes, qu'ont-ils dit ? Ils ont dit qu'il n'y a pas de révélation, parce qu'il ne peut pas y en avoir.

On leur répond : Au contraire, la révélation est possible, puisqu'elle existe.

Et d'ailleurs, pourquoi la révélation serait-elle impossible, s'il vous plaît ? Celui qui a fait la bouche de l'homme ne peut-il pas parler ?

Pourquoi serait-elle impossible ? Parce qu'il y a trop de distance entre Dieu et l'homme ? Mais quoi ! Celui qui ne s'est pas avili en nous donnant l'existence, s'avilirait en donnant le moyen d'en bien user !

Pourquoi serait-elle impossible ? Parce que l'homme ne pourrait pas reconnaître la voix du Dieu de la nature ? Alors quoi ! L'homme peut donner à l'homme des signes certains de sa présence, et Dieu ne le pourrait pas !

Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? Parce que cela nous gêne. Nous voulons être libres, et, pour posséder plus pleinement notre liberté, il nous plairait que le Père céleste ne fit pas dans ses relations avec nous usage de la sienne. Espoir aussi coupable qu'il est vain. *Dominus prope est. Non longe est ab unoquoque nos-*

trum. Le Seigneur est là, tout près de chacun de nous. Nous ne nous trouvons pas bien dans sa compagnie. Tant pis pour nous ! Il a le pouvoir de nous chasser de sa présence ; mais nous, nous ne pouvons pas l'éloigner de la nôtre. *Dominus prope est*. (Phil., iv, 5).

Quoi, mes frères ! La révélation serait chose impossible, c'est-à-dire absurde en soi, et tant de génies depuis Justin, Augustin, Origène, jusqu'à Leibniz, jusqu'à Bossuet, jusqu'à Pasteur, ne s'en seraient pas aperçu ! C'est une plaisanterie.

La révélation est impossible pour le panthéisme, lequel est fataliste nécessairement ; elle est alors également inutile ; il n'y a dans ce grossier système ni liberté ni moralité ; mais nous, chrétiens, nous croyons en un Dieu vivant, un Dieu personnel et libre, un Dieu Créateur et Père du genre humain.

Si donc vous voulez que nous renoncions à la révélation, il faut nous prouver qu'elle n'existe point.

Soit, répond l'école naturaliste, la preuve est là. Lisez les exégètes allemands. — Mais je ne sais pas l'allemand. Néanmoins, sans savoir l'allemand, je n'ignore pas complètement ce qu'ont dit les allemands. Ils ont recueilli minutieusement tous les documents relatifs à nos livres saints, jusqu'aux moindres variantes des manuscrits ; ils ont mis au service de la philosophie séparée une érudition patiente, persévérante, inlassable. Leurs amis, les naturalistes français, ont pénétré à leur suite dans cette épaisse forêt de textes et, jusqu'ici, ils n'en ont pas rapporté un seul qui ait ébranlé l'authenticité du Pentateuque et des Evangiles.

S'il en existe, Messieurs, je demande très instamment qu'on me les communique.

Toutefois, les allemands ne sont pas seulement des hommes d'érudition, ils sont aussi des hommes d'imagination. Ils ont donc imaginé, et par centaines, des explications naturelles de faits surnaturels. Les livres abondent chez nous où l'on a recueilli et quelque peu clarifié ce qu'il y a de mieux chez eux. Que dit-on dans ces études d'histoire religieuse ?

D'abord que l'essence de la critique, c'est la négation du surnaturel. Nous avions cru naïvement que l'essence de la critique c'est la distinction entre le vrai et le faux.

On suppose ensuite que les religions sont le produit de la spontanéité humaine, qu'elles sont créées par l'effort simultané de toutes les facultés agissant dans une parfaite harmonie.

Ce langage un peu métaphysique veut dire tout simplement que le sentiment religieux existe dans le cœur de l'homme et que l'homme arrive naturellement à le manifester.

Mais ici on prend la partie pour le tout, une des faces de la religion pour la religion tout entière. La religion a ses contrefaçons et ses altérations qu'on appelle les religions ; la

religion n'est pas seulement une expression de l'âme humaine qui adore Dieu, elle est une loi de Dieu imposée à l'âme humaine.

Naturellement l'âme ne se fabrique point ce joug ; naturellement elle le fuit : voyez autour de vous, mes chers auditeurs. Combien la conviction doit être forte pour maintenir l'homme dans la soumission !

Nos modernes philosophes ajoutent que la forme obligée de toute religion est le symbolisme. Il y a quelques années on ne parlait que de mythe. Plus récemment on ne parlait que de légende. La légende est un compromis entre le mythe qui n'a aucun point d'appui dans les faits et l'histoire qui expose les faits tout seuls. Aujourd'hui nous en sommes au symbolisme.

Expliquons-nous. Que la religion dans son enseignement et dans son culte emploie les images, les comparaisons, les paraboles, c'est vrai et cela doit être. Ainsi se manifeste l'harmonie entre toutes les sphères de la création. Quand nous disons : « Voici le pain des anges, » c'est une figure. Quand nous disons : « Voici la croix qui a sauvé le genre humain, » c'est encore une figure. Mais dans la religion il peut et il doit y avoir autre chose que des figures. Quand nous disons : « Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre ; » quand nous disons : « Je crois à la résurrection des morts, à la vie éternelle, » il n'y a point de figure, il n'y a point de symbole. De même quand nous disons : « Je crois en Jésus-Christ qui est né de la Vierge Marie, a été crucifié, est mort, est ressuscité, » ce sont des faits, rien de plus. Par là sans doute la religion ne prétend pas montrer aux yeux l'infini, mais formuler des vérités de fait qui sont l'essence de la croyance et le fondement de la morale et du culte.

Et voilà comment nos savants imaginent des hypothèses, les transforment en axiomes, à la grande stupeur du sens commun, puis torturent l'histoire pour y trouver la confirmation de leurs conjectures. Mais, comme on l'a judicieusement remarqué¹, les conjectures ne sont rien là où l'histoire authentique existe. Sans doute tous ces systèmes nuageux ne sont point vraisemblables. Non, il n'est point vraisemblable que l'humanité se soit imposé spontanément le joug de la religion ; il n'est point vraisemblable que Dieu ait laissé l'homme fixer lui-même ses devoirs envers le Créateur ; il n'est point vraisemblable qu'à des époques historiques, en plein siècle d'Auguste par exemple, les païens se soient convertis, se soient livrés aux bourreaux en prenant une légende pour l'histoire du Fils de Dieu fait homme.

Et voilà pourtant ce que la philosophie rationaliste et la science laïque du ^{xx}e siècle opposent au fait historique, au fait immense de la révélation.

¹ Th. Foissët.

Mais le succès de ces systèmes qui n'est pas dans leur vérité, pas même dans leur vraisemblance, où est-il donc ?

Ah ! Messieurs, où il est ?... Il est là où se rencontre le succès de toutes les erreurs qui enveloppent dans le monde tant d'intelligences de leurs ombres épaisses ; il est, le plus souvent, dans la rébellion du cœur. « *Dic nobis placentia... Audiemus iterum.* Dites-nous des choses qui nous plaisent ; sinon nous vous écouterons une autre fois. » Notre-Seigneur a dit cette parole : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, elle est celle de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il saura si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. » (Joan., VII, 16, 17).

Le Créateur est au-dessus de sa création. Si l'homme crée les religions, l'homme est au-dessus des religions. Ce qu'il a fait, il peut le défaire, le refaire, l'abandonner.

Hélas ! tandis que ces hommes savants apprennent à l'humanité étonnée que Dieu ne lui a point parlé, que Dieu ne lui a point imposé de commandements, que Dieu ne lui a point tracé de route pour les jours de son pèlerinage, qu'enfin il appartient à chacun, s'il en trouve le loisir, d'examiner ce qu'il pourrait faire pour honorer convenablement Dieu, son Père, pendant ce temps-là le Tout-Puissant, le Juge, les attend à son tribunal. *Qui habitat in coelis, iridebit eos.* (Ps., II, 4).

Je vois bien que, d'un bout à l'autre de l'Europe, on travaille à émanciper, à libérer, comme ils disent, les hommes, depuis le petit enfant de l'école primaire jusqu'au docteur des grandes universités, à le libérer et à le déifier ; mais je vois aussi les hommes qui élèvent l'autel nouveau et ceux devant qui l'on brûle l'encens divin tomber dans la poussière...

**

Mes bien-aimés frères, le mouvement de l'âme vers Dieu et le mouvement vers le christianisme, j'en appelle à l'expérience religieuse de dix-neuf siècles et à la vôtre, n'est qu'un seul mouvement.

On parle d'objections. Le christianisme c'est la lumière qui éclaire le globe. Les objections, ce sont des nuages qui montent çà et là dans le firmament. On se cache derrière les nuages et l'on déclare ne plus apercevoir la lumière.

Elle existe pourtant, ou la vie n'est qu'un rêve, un rêve douloureux. Elle existe, ou Dieu n'est qu'un nom. Elle existe, et vous savez bien qu'ici-bas il n'y a que deux voix : la voix de la philosophie humaine qui dit : « Cherchons la lumière, » et la voix du christianisme, la voix de Dieu parlant par Jésus-Christ et disant : « Je suis la lumière. »

Allons à la lumière et demeurons dans la lumière. Nous avons besoin de la lumière pour discerner notre devoir au milieu des agitations, des scandales et des ébranlements de

ce siècle. Nous avons besoin de la lumière pour être fortifiés à l'heure des combats et consolés à l'heure de l'épreuve. Allons à la lumière et demeurons dans la lumière. Faisons plus : marchons dans la lumière pendant que le jour luit, car les ténèbres approchent au milieu desquelles nul ne peut plus travailler.

La religion que Dieu a faite, la religion que Dieu a donnée à l'humanité, la religion qui a civilisé l'humanité, la religion qui seule sauve l'humanité, connaissons-la, gardons-la, à l'heure du travail et de la lutte, pour qu'elle nous ouvre, à l'heure de la mort, le paradis.

Ainsi soit-il.

POUR LE CARÊME

Voici la liste des *Carêmes* que nous avons publiés dans les années de la *Prédication* que l'on peut encore demander à nos bureaux :

En 1897, 28 instructions sur le livre de Tobie, et 6 instructions sur la foi.

En 1898, 21 instructions sur les trois premiers chapitres de la Genèse, et 7 instructions sur la grâce.

En 1899, 21 instructions sur l'histoire d'Abraham, 7 conférences sur Jésus-Christ et l'âme humaine, et 7 allocutions aux hommes.

En 1900, 21 instructions sur le patriarche Joseph, et 7 sermons sur les Sept paroles de Jésus en croix.

En 1901, 17 instructions sur le livre de Job, 6 lectures sur le péché, 9 sur le sacrement de Pénitence et 3 sur les Pâques.

En 1902, 20 instructions sur le *Miserere*, 13 sermons sur les grandes vérités, et 4 pour une Retraite pascalle d'hommes.

En 1903, 18 conférences de Carême, 6 instructions sur le zèle chrétien, 6 allocutions aux hommes, et 15 lectures sur la piété chrétienne.

En 1904, 19 sermons sur l'Eglise, 6 pour les fêtes des vendredis de Carême, et 4 pour une Retraite pascalle d'hommes.

En 1905, 20 instructions sur les sept Psaumes de la pénitence, 26 lectures sur les fins dernières, et une neuvaine à saint Joseph.

En 1906, 6 conférences sur l'Eglise et 18 sermons sur les bases de la croyance catholique.

En 1907, 6 conférences sur la divinité de Jésus-Christ.

En 1908, 6 sermons pour les dimanches, et 22 instructions sur les péchés capitaux.

En 1909, 7 sermons pour les dimanches, 7 conférences, 14 lectures sur ce qu'il faut croire des fins dernières, et 17 instructions achevant les péchés capitaux.

En 1910, 6 sermons pour les dimanches, et 21 instructions sur la prière.

Chaque année coûte 8 fr. prise à nos bureaux. *Le port est en sus.* Chaque année pesant environ 1200 gr., le prix du port, par la poste, est de 0 f. 60 pour la France, 1 f. 20 pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 februarii 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicen.*,
Administrat. Ecclesiae Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUSTOT.

Ami du Clergé du 23 février 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petit Carême aux hommes. — III. Agissez courageusement, 129.

Avis paroissiaux. — Les observances du Carême, 132.

Conférences de Carême. — *Troisième Mardi :* Sur la foi en Jésus-Christ, 133.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA FORCE. — II. Sa nécessité, 139.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — VIII. Deuxième mission ; retour à Lystres et à Iconium, 142.

PETIT CARÊME AUX HOMMES

III

AGISSEZ COURAGEUSEMENT

Mes frères,

Jusqu'à présent, nous avons vu, en expliquant les paroles de saint Paul aux fidèles de Corinthe, comment il faut pratiquer la vigilance chrétienne, et comment aussi il faut demeurer dans la foi, avec une fermeté invincible, en dépit de tous les vents d'orage et de tempête de ce siècle.

Mais la vigilance, mais la foi ne suffisent pas, dans la vie chrétienne. Car la vie, c'est le mouvement, c'est l'action. Aussi, allons-nous maintenant étudier ensemble — et ce sera le sujet de cette conférence — la troisième parole de saint Paul : « *Viriliter agite*, agissez courageusement. »

Vous le comprenez, mes frères, — et je vous prie de vous mettre tout de suite au point de vue élevé auquel je me suis placé, — il n'est pas question de courage, d'énergie, dans la conduite de vos affaires privées, dans le soin de vos intérêts de famille, dans la manière dont vous remplissez les devoirs de votre charge. J'entends me tenir uniquement sur le terrain religieux, avec la seule pensée des intérêts et des destinées de votre âme.

Ceci posé, j'essaierai de répondre aux deux questions suivantes : 1° en quoi consiste le courage dans l'action chrétienne, et 2° pourquoi, aujourd'hui surtout, ce courage est-il nécessaire ?

I

Nous lisons au III^e livre des Rois (II, 2) que David mourant, avant d'aller rejoindre ses pères dans le tombeau et mêler ses cendres à leurs cendres, voulut donner à son fils un

conseil qui fût en rapport avec la majesté royale dont il devait bientôt porter et le fardeau et l'honneur, et il lui dit : « Mon fils, anime ton courage, et sois un homme, *confortare et esto vir.* »

Tous les siècles qui ont suivi ont vu dans ces paroles d'un père à son fils, et d'un souverain à son successeur, une grande leçon inspirée par Dieu lui-même.

C'est pourquoi je ne m'étonne point que l'apôtre saint Paul ayant à parler à des chrétiens, c'est-à-dire à des hommes non plus seulement de race royale, mais de race divine, *divinae consortes naturæ*, ait repris les accents de David et qu'il leur ait dit comme lui : « *Viriliter agite*, agissez courageusement, » et qu'ainsi, par de semblables paroles jaillies de son âme ardente, il leur ait laissé entendre à quel point il faut lutter, combattre, se sacrifier pour garder la grâce et conquérir le ciel.

On a remarqué justement, mes frères, que les Anciens, les hommes d'avant Jésus-Christ, bornés dans leur idéal, tout imprégnés des doctrines et des mœurs païennes, ne connaissaient guère, dans leur vie sensuelle et parfois si raffinée, que deux mouvements : un premier mouvement qui était un mouvement de répugnance pour éloigner, chasser tout ce qui les importunait, tout ce qui était de nature à peser sur le corps et sur l'âme, pour infliger à l'un et à l'autre des souffrances et des larmes ; et puis, un autre mouvement qui était un mouvement d'attraction, pour s'en aller chercher, saisir et savourer toutes les joies de la terre.

Voilà où aboutissait pratiquement la morale païenne. Prenez l'histoire : vous y verrez des vertus guerrières, des vertus qui s'exaltaient jusqu'à l'immolation de soi-même, pour la défense des autels et des foyers, *pro aris et focis* ; mais après s'être dévoué au service de la patrie, l'homme restait toujours l'homme, c'est-à-dire l'homme égoïste et sensuel, l'homme se faisant de son corps. — je n'ose pas traduire autrement le mot de saint Paul : *quorum deus venter est* — une idole, un Dieu, et se hâtant de jouir de parfums, d'ivresses et de voluptés sans lendemain, *cras moriemur*. (Is., XXIV, 13).

Eh bien ! mes frères, le courage dans l'action chrétienne, c'est précisément le contraire de ce que je viens de dire.

Il ne s'agit plus d'éloigner, de repousser ce qui contrarie la nature, ce qui mortifie le corps. Ecoutez Notre-Seigneur s'adressant à ses disciples : « Celui qui veut venir après moi, que celui-là se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il la porte, *tollat crucem suam.* »

Et la croix, mes frères, qu'est-ce donc, sinon le symbole de tous les labeurs, de toutes les fatigues, de tous les mépris, de toutes les dou-

leurs, de toutes les tribulations qui peuvent accabler un homme ?

Et la croix, Jésus-Christ qui s'y est laissé attacher, la déclare bonne, sainte, divine, et il veut non seulement que nous la portions, mais que nous l'aimions et que nous y cherchions les joies, amères sans doute, mais délicieuses encore que les saints y ont trouvées. Et c'est pourquoi il a béatifié tout ce que les païens avaient en horreur. Il a proclamé bienheureux les pauvres, bienheureux les humbles, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux ceux qui sont hais, persécutés pour la justice.

Mais alors, mes frères, notre devoir est tout tracé. Voici que nous rencontrons les misères, les épreuves qui ne manquent à personne. Que faire ? Gémir, nous consumer en plaintes, en lamentations stériles ? Mais non. Le courage chrétien s'anime, il s'inspire de l'exemple de Jésus-Christ s'en allant, dans le jardin de l'Agonie, au devant du traître Judas et de toute la populace envoyée pour le prendre, et il répète après lui : *Surgite, eamus !* Debout et marchons ; c'est l'heure de travailler, de peiner, de souffrir ; c'est l'heure de montrer tout ce qu'il y a en nous, par la grâce de Dieu et avec l'effort de notre volonté, de ressources et d'énergie pour la vertu et le sacrifice.

Et ce n'est pas tout, mes frères ; le courage chrétien s'exerce encore d'une autre façon. Car s'il est des choses épineuses, ardues, il en est d'autres pleines d'attraits et de séductions, et celles-ci, il faut les tenir à distance, il faut s'armer contre elles de toute la force d'âme dont on avait autrefois besoin contre les sirènes antiques.

Combien de fois n'est-il pas arrivé, mes frères, après des actes de vaillance, après d'admirables victoires remportées au prix de bien des efforts, de bien des sacrifices, que des hommes, des chrétiens se sont laissé prendre aux sourires de la fortune, aux transports de l'orgueil, aux triomphes de la vanité, aux plaisirs des sens ! C'est l'histoire sans cesse renouvelée des soldats d'Annibal. Ils avaient vaincu les Romains, ils avaient prodigué leur sang sur mille champs de bataille, et Rome tremblait à leur approche. Mais voici Capoue, voici les délices d'une vie voluptueuse ; et les héros d'hier ne sont plus que des soldats amollis, et dès lors marqués pour la défaite.

Saint Augustin nous a raconté tout au long sa conversion. Rien n'est poignant comme la lutte qu'il dut soutenir contre tant de choses qui avaient déjà pris son cœur, et qui prétendaient bien le posséder pour toujours. « Ah ! dit-il, je me sentais saisi par les vêtements de ma chair, et j'entendais des voix tendres et caressantes qui me disaient : Reste, reste avec nous ! » Il hésita longtemps, tellement la séduction était grande. Mais un jour, avec la

grâce de Dieu, il fut le plus fort. Ce jour-là, quand il eut rompu les liens, les attaches qu'il avait aux fêtes et aux joies du monde, ce jour-là, ce fut de sa part un acte magnifique de courage ; il avait réalisé la parole de l'apôtre : « *Viriliter agite.* »

Sans doute, mes frères, il n'est pas donné à tous les chrétiens d'aller jusque-là, de s'élever à une aussi haute perfection, et d'être ainsi des héros, des héros de pauvreté, des héros d'humilité, des héros de chasteté. Mais enfin, le courage chrétien écarte, repousse tout ce qui amollit l'âme, enchaîne le cœur et ensorcelle les sens. — Les douceurs du repos, les joies du bien-être, les aises de la vie, il n'en prend que ce qui convient, dans la mesure même où Dieu le permet. — Mais pour le reste, il est impitoyable. Arrière le démon du luxe et de la bonne chère, avec ses plaisirs sensuels ! Arrière le démon de l'orgueil, avec ses succès et ses triomphes trop souvent payés au prix de la conscience ! Arrière le démon de la cupidité, avec ses promesses et ses offres d'or et d'argent ! Arrière le démon de la volupté, avec ses fêtes licencieuses, avec tout ce qu'il propose d'images, de rêves, d'entretiens, de liaisons qui corrompent les mœurs et qui font de la chair enivrée, saturée de jouissances, une idole de plus en plus exigente et tyrannique !...

Vous connaissez cette fière devise de toutes les nobles races : « *Plutôt la mort que le déshonneur ! Potius mori quam fœdari !* » Quand on a du cœur, c'est ainsi qu'on parle, et c'est ainsi qu'on agit. Car, pour un chrétien, le pire déshonneur ce n'est pas d'être accusé, calomnié des hommes, mais c'est de tomber dans le péché, c'est de perdre la grâce et l'amitié de Dieu ; c'est de se mépriser soi-même, en se sentant couvert de toutes les noirceurs et de toutes les flétrissures du péché.

II

Voilà, mes frères, ce que c'est que le courage dans la vie chrétienne. Je ne veux pas vous demander si jusqu'à présent vous avez tous déployé une pareille volonté dans le bien. C'est à chacun de vous à descendre dans sa conscience, et à voir, sous le regard de Dieu, si vous êtes vraiment des chrétiens résolus, pleins de caractère. Je voudrais seulement, parce que les circonstances m'y obligent, vous dire pourquoi le courage dont je viens de parler est plus nécessaire que jamais.

En quel temps sommes-nous ? Dans quel milieu, dans quelle atmosphère vivons-nous ? Sur quel terrain marchons-nous ? Vous me pardonnerez, mes frères, de me répéter un peu, mais il faut bien, puisqu'il y va de vos intérêts les plus chers, que j'insiste, que je vous mette en présence des réalités de la vie so-

ciale, telle qu'elle est devenue parmi nous, depuis quelques années surtout.

Que de difficultés, d'obstacles de toute sorte pour le chrétien qui veut rester fidèle à Dieu, et montrer, dans le monde, que pour lui il n'y a rien de plus sacré que les promesses et les serments de son baptême !

Est-ce qu'il est facile, mes frères, de demeurer dans la foi, non seulement à cause de ce que je vous disais dimanche dernier, mais pour cette raison que la foi est niée ouvertement, publiquement, sous le couvert de je ne sais quelle science, par les incrédules et les impies ? Et dans ce bruit assourdissant où les blasphèmes se mêlent aux blasphèmes, les railleries aux railleries, dans ce bruit qui se répand de la tribune parlementaire et des bureaux de rédaction de journaux et de revues jusque dans les moindres hameaux, comment, surtout pour les âmes ignorantes, comment n'être pas ébranlé, et peu à peu amené au doute, et du doute à l'indifférence, et de l'indifférence à l'abandon de toute religion ? Et à supposer même que la foi reste intacte, est-ce qu'il est facile de la pratiquer au grand jour ? Il y a eu, dans l'histoire, de tristes époques, des époques marquées par les larmes et les sanglots, et quelquefois le sang de ceux qui les ont vécues. Mais quelle plus triste époque que celle-ci où un chrétien ne saurait se montrer tel qu'il est, respectueux de Dieu, fils aimant de l'Eglise, serviteur dévoué de son pays, sans attirer sur lui les foudres d'un pouvoir qui n'est bienveillant qu'aux gens sans conscience et sans religion ? Quelle plus triste époque que celle-ci où l'on s'entend dire, cyniquement, non pas ce que les Turcs disaient autrefois aux chrétiens tombés entre leurs mains : « Crois ou meurs ! » mais : « Si tu crois, si tu pratiques ta foi, tu n'auras ni carrière, ni pain ; tu mourras de faim ! »

Ah ! les temps futurs s'étonneront de l'état d'abaissement religieux et moral où nous sommes tombés. Que n'a-t-on pas dit du régime exécrable de la Terreur ? Et cependant, c'est un régime qu'on a rétabli, parmi nous, d'une autre façon.

Car, jamais on n'a tremblé comme depuis quelque temps. C'est à peine si l'on se croit en sécurité dans sa maison, les portes closes, au milieu des siens. On tremble, non pas de mal faire, non pas de tenir des discours libertins ou d'afficher des actes, une conduite impies, mais on tremble, comme saint Pierre dans la cour de Caïphe, d'être seulement soupçonné d'être catholique. On tremble de souscrire au denier du culte. On tremble de paraître dans la compagnie ou de recevoir la visite d'un prêtre, fût-ce un parent, un ami d'enfance. On tremble de manifester sa pitié à l'endroit de tant de religieux, de religieuses jetés en exil, et de tant de prêtres réduits à la mendicité. On tremble de lire un bon journal ; on

tremble de franchir le seuil d'une église... Je ne parle pas du reste...

C'est la terreur, vous dis-je, et je ne puis m'empêcher de songer à Pilate, qui ne manquait ni d'honnêteté, ni de justice, dans son âme de Romain, mais qui devint subitement lâche, quand il entendit crier autour de lui : « Si vous renvoyez le Christ, vous n'êtes pas l'ami de César ! » La race des pharisiens n'est point éteinte, et ces gens odieux d'autrefois revivent sous un autre nom ; et c'est le même refrain à l'endroit de ceux qui ont quelque sympathie pour l'Eglise, et qu'on dénonce : « Si vous la soutenez, si vous êtes catholiques, vous n'êtes point nos amis, *non es amicus Caesaris* ! » (Joan., xix, 12).

Je me hâte, mes frères, car il est impossible de tout dire ; et à un autre point de vue, est-ce qu'il est facile, même en gardant la foi, de demeurer vertueux ?

Mais tout conspire contre les cœurs honnêtes ! Ecoutez donc la foule ; elle applaudit quoi ? La fortune, de quelque façon qu'on l'ait acquise. Elle applaudit quoi ? Les intrigants qui la flatent, et qu'elle pousse au pouvoir, au risque de compromettre et de ruiner le crédit et l'honneur du pays. Elle applaudit quoi ? Les gens de luxe et de plaisirs, sans s'inquiéter des tares qu'ils marquent et des vices qui les dévorent. Elle applaudit quoi ? Des romanciers, des acteurs, des actrices, et plus bas encore, des hommes et des femmes qui l'amuse et dont les mœurs sont dissolues.

Et c'est dans un pareil milieu qu'il faut vivre, respirer... C'est dans un pareil milieu, parmi tant d'impuretés et de corruptions, quand les gens de mauvaise vie emplissent les rues, y tiennent le haut du pavé, et nous assourdissent de leurs cris et de leurs chants obscènes, qu'il faut rester bon, juste, chaste, dévoué... En vérité, quelle difficulté ! Mais s'il y a tant de difficulté, n'estimez-vous pas qu'une volonté plus forte, plus généreuse est nécessaire, pour en venir à bout ?

Ne dites pas non, mes frères ; et puisque je sais à quel point vous êtes vous-mêmes épris d'idéal et de grandeur d'âme, laissez-moi, en terminant, vous demander d'avoir un grand courage dans votre vie chrétienne.

Un grand courage, d'abord, pour vous-mêmes, pour opérer votre salut. — Vous avez lu, plus d'une fois, que des vaisseaux ont été engloutis dans les flots d'une mer effroyablement démontée. Or, les malheureux naufragés ont lutté contre la tempête, contre les vagues écumantes, avec toute l'énergie que donne la volonté de vivre, et il en est qui ont pu se sauver. Voilà l'exemple qu'il faut suivre.

Qu'importe que vous ayez ici-bas, plus ou moins de fortune, de succès et de bonheur, si Dieu, un jour, vous comble de tous les

biens et de toutes les joies de son être infini ? Ne vaut-il pas mieux, pour rappeler l'image, la comparaison de Jésus-Christ, entrer au ciel n'ayant qu'un bras et qu'un œil, plutôt que d'être jeté, avec tous ses membres, dans les tourments et les flammes de la Géhenne éternelle ? (Marc, ix, 42-44). Ne vaut-il pas mieux avoir été, sur cette terre, pauvre et misérable comme Lazare, et être ensuite reçu dans le sein d'Abraham, plutôt que d'avoir été opulent comme le mauvais riche, et de crier éternellement la soif dans les flammes de l'enfer ?

Un grand courage, ensuite, pour votre famille, pour tous ceux qui vous entourent et qui dépendent de vous. — Que c'est triste parfois de voir un père, une mère pleins de religion, qui portent sur leur front blanchi l'auréole des vertus chrétiennes, et près d'eux des fils et des filles qui s'en vont parmi les ennemis de l'Eglise et qui, tout en prenant leur part d'une fortune acquise au prix de tant de travail et de sacrifices, répudient un autre patrimoine plus sacré encore, celui des croyances paternelles !... Ah ! pères et mères qui m'entendez, je vous adjure de redoubler de vigilance et de courage pour maintenir chez vous, au foyer domestique, la religion de Jésus-Christ, et mériter qu'après vous, vous soyez loués encore dans vos enfants en qui l'on retrouvera toujours l'honneur et la piété de votre vie ! Et si, pour un instant, vous avez la douleur de voir vos efforts inutiles, eh bien ! courage quand même ! Je vous dirai ce que saint Ambroise a dit à sainte Monique, au sujet de son Augustin : « Il est impossible que les enfants de vos larmes, de votre zèle, de votre générosité chrétienne, se perdent tout à fait. »

Enfin, mes frères, un grand courage pour notre pays. Nous ne pouvons pas nous désintéresser de la France. Le vrai patriotisme, ce n'est pas seulement celui qui se manifeste en défendant le drapeau national, c'est aussi celui qui s'empresse au service des autels, — *pro aris et focis*, — parce que la foi et les bonnes mœurs, dans un pays, sont la première condition de sa prospérité et de sa grandeur à travers le monde.

**

Soyez donc chrétiens, franchement chrétiens, héroïquement même chrétiens, s'il le faut. Ne courbez le front et le genou que devant Dieu, et qu'on vous voie, et qu'on sache que c'est par conviction que vous agissez ainsi. Et votre exemple, l'exemple d'une religion qui se redresse, si je puis ainsi dire, devant le danger, sera la plus belle des protestations contre les impiétés et les violences d'aujourd'hui.

Que de fois on a vu de braves généraux s'en aller, au pas tranquille de leur cheval, sur un champ de bataille, parmi les balles qui

sifflaient, et rien ne tremblait en eux ! Mes frères, nous sommes sur un champ de bataille, les armes sont tirées ; on nous a même menacés du canon, nous catholiques. Eh bien ! non seulement ne tremblez pas ; mais soyez plus religieux que jamais. Car il s'agit de donner confiance aux faibles, aux timides ; il s'agit de les rappeler au sentiment du devoir et de l'honneur ; et c'est ce que vous ferez, en obéissant à Dieu plutôt qu'aux hommes, en servant l'Eglise plutôt que ceux qui l'oppriment. Ah ! la belle et fière attitude ! Ah ! le grand et noble courage ! Ayez-le donc aujourd'hui, demain, toujours, *viriliter agite*, et en sauvant votre âme, en sauvant votre famille, vous aurez aussi, de quelque façon et dans la mesure de vos forces, sauvé votre pays. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LES OBSERVANCES DU CARÊME

Mes frères,

Ils sont passés, les jours de distractions, de réjouissances mondaines, et le temps est venu des pensées graves et des sages réflexions. Après avoir trop sacrifié peut-être aux usages du monde, il nous faut maintenant faire un retour sérieux sur nous-mêmes. Il ne doit plus être question aujourd'hui de divertissements, de plaisirs ; l'Eglise, en ouvrant le Carême, prononce un mot qui élimine et condamne tout cela : c'est le mot de *pénitence*. Après la dissipation, le recueillement ; après le bruit, le silence ; après la légèreté, la gravité et le grand sérieux de la vie chrétienne et mortifiée. Entrons résolument dans la période quadragésimale et songeons à bien faire notre Carême.

Les prescriptions du Carême comprennent deux choses : les pratiques de pénitence et l'assistance aux pieux exercices.

1. Le mandement épiscopal vous a rappelé la loi du jeûne et de l'abstinence. Vous jeûnerez, si vous avez l'âge requis, si votre santé n'en est pas incommodée, si les travaux auxquels vous vous livrez le permettent. Je reconnais que bien des personnes, en raison de leur âge, de leurs occupations, de leur état de santé, ne pourraient supporter les rigueurs du jeûne ; mais, exception faite pour les malades, il ne s'en trouve guère qui ne puissent pratiquer l'abstinence et faire maigre les jours indiqués par le mandement.

L'Eglise est une mère qui n'impose pas à notre faiblesse des fardeaux que nous ne pourrions porter. Il ne lui est pas permis de raturer l'Evangile et d'effacer le précepte de la pénitence qui y est promulgué, mais, tenant compte des circonstances et des besoins des

temps, elle nous en a rendu l'accomplissement moins onéreux.

Dans des temps meilleurs, elle prescrivait à nos pères des austérités qui nous feraient peur ; mais elle a été avertie que nous n'avions plus ni assez de foi, ni assez de force pour les pratiquer aujourd'hui ; elle s'est résignée à faire des concessions, tout en maintenant la loi.

J'ai de la peine à entendre dire que, physiquement, nous ne valons pas nos ancêtres ; que nous, les fils de ce siècle si fier et si infatué de lui-même, les derniers-nés du progrès et de la civilisation, nous sommes des êtres épuisés, amollis, dégénérés ; et pourtant, je dois faire cet humiliant aveu : nous n'avons ni leur santé, ni leur vigueur, et, — ce qui est plus triste encore, — nous n'avons plus ni leur foi, ni leur respect pour les lois divines. Faiblesse de la foi, faiblesse de la santé ! L'Eglise a été maternellement condescendante pour ces deux faiblesses, et elle a apporté au précepte de la pénitence de notables adoucissements.

Puisqu'elle nous a, avec tant d'indulgence, dispensés de ce qui nous paraissait impraticable, demeurons fidèles à observer ce qu'elle continue de nous imposer, et n'alléguons pas de fuites prétextes pour y échapper. Faire maigre deux jours ou trois jours par semaine, vous ne me persuaderez pas que vous êtes incapables de supporter cette privation. C'est donc un point réglé, une affaire convenue : vous observerez fidèlement le précepte de l'abstinence, pendant ce Carême.

2. Ce n'est pas tout, mes frères, et je fais un pressant appel à votre bonne volonté pour l'assistance à la prière du soir et à la prédication. J'y convie spécialement les hommes et les jeunes gens ; j'aurais si grand plaisir à les voir dans nos réunions familiales ! Mais il ne s'agit pas de moi, ni d'une satisfaction personnelle ; je dois songer surtout au bien de vos âmes, à vos intérêts éternels, à l'affermissement de votre foi, à l'accomplissement de vos devoirs, au progrès de la religion dans cette paroisse ; et c'est pour tous ces motifs que je vous supplie de faire bon accueil à mon invitation.

Je le sais, mes frères, à cette époque de l'année vous êtes bien occupés : les champs, les vignes, les jardins, réclament vos soins, sollicitent votre activité. Après une journée de labeur, le soir venu, vous serez peut-être tentés, à cause de la fatigue, de résister à l'appel de la cloche qui vous convoquera à nos pieux exercices. Mais pourtant, mes frères, il faudrait bien songer un peu que vous n'avez pas seulement le sol de vos champs à labourer, mais que vous avez encore la terre de vos âmes à cultiver, et que s'il est permis de se fatiguer pour des intérêts périssables, il

est nécessaire de prendre peine pour des intérêts éternels.

Allons, mes frères, un peu de bon vouloir ! Il ne faut pas une mesure extraordinaire de courage pour faire ce que je vous demande.

Vous, mes frères, vous avez vos champs à labourer, à ensemençer, vos vignes à tailler, à bêcher ; moi, votre pasteur, j'ai vos âmes à cultiver. Vos âmes, c'est mon champ ; vos âmes, c'est ma vigne. Ma mission est d'y travailler, de remuer cette terre qui a besoin de culture autant que la terre de vos sillons ; d'y déraciner les mauvaises herbes, les préjugés, les erreurs, l'ignorance ; d'y répandre la semence de la parole de Dieu, d'y entretenir, d'y développer tout ce qui est bien, tout ce qui est bon, tout ce qui est vertueux. Voilà mon devoir ; mais je ne puis l'accomplir qu'avec votre concours. Vous voudrez bien, mes frères, répondre à mon appel et venir aux réunions du soir pendant le Carême ; et si cette démarche vous coûte un effort, vous en serez dédommagés par la bénédiction de Dieu et par les satisfactions de votre conscience.

CONFÉRENCES DE CARÊME

Troisième Mardi

SUR LA FOI EN JÉSUS-CHRIST

Mes bien chers frères,

Y a-t-il parmi vous des incrédules, de vrais incrédules, c'est-à-dire des hommes sincèrement convaincus que notre religion n'est qu'erreurs ou mensonges ? Je ne le pense pas.

Je ne le pense pas, car la chose n'est pas facile, elle demande une ignorance rare dans une paroisse religieuse, ou une éducation bien impie, ou un orgueil démesuré. De vrais incrédules parmi vous ! Mais les maîtres de l'incrédulité, du moins ceux du dix-huitième siècle, ont avoué, pour la plupart, au lit de la mort, que leur incrédulité ne fut jamais sincère.

J'ai entendu cette définition de l'incrédule : — C'est quelqu'un qui ne croit pas quand il se porte bien et qui croit quand il est malade.

Il serait plus honorable de croire quand on se porte bien.

De vrais incrédules parmi vous ! Si pourtant il s'en rencontrait, nous les inviterions à venir nous trouver et à nous dire les raisons qu'ils ont de ne plus croire...

Notre maladie, mes chers auditeurs, n'est pas l'incrédulité ; c'est l'affaiblissement de la foi en Jésus-Christ notre Dieu. Aussi bien, je ne viens pas vous apporter la foi au Sauveur du monde ; mais je viens, avec le secours de la grâce, la raviver dans vos âmes.

Disons d'abord les conséquences qu'entraîne avec soi la foi à Jésus-Christ.

I

Il y a, mes frères, des vérités purement spéculatives auxquelles on peut donner une médiocre attention, et dont l'oubli complet ou l'ignorance va sans inconvénient.

Il y a d'autres vérités qu'il faut connaître, qu'il faut approfondir, qu'il faut avoir devant les yeux sans cesse, parce qu'elles sont d'une utilité immédiatement et toujours pratique.

Voyez le marin dans sa barque au milieu de l'océan. Qu'il oublie ou qu'il ignore ce que la science a découvert touchant le volume de ces astres immenses qui, d'un lointain incommensurable, nous envoient leur lumière, il le peut sans danger ; mais malheur, si, au milieu de sa navigation périlleuse, il vient à ne plus reconnaître l'étoile immobile grâce à laquelle il cingle vers le port, malheur à lui !

Voyez le laboureur dans son champ. Qu'il oublie ou qu'il ignore les classifications savantes des naturalistes, les ressemblances et les différences qu'ils ont aperçues entre les diverses plantes qu'il cultive, il le peut ; mais malheur, s'il oublie ou s'il ignore quelles semences doivent recevoir ses sillons et quels soins elles réclament, malheur à lui !

Voyez le malade sur son lit de souffrance. Il n'est pas nécessaire qu'il ait scruté tous les secrets de l'organisme humain ; mais malheur, s'il oublie ou s'il ignore le régime qui arrêtera les progrès de la maladie, la marche de la mort, et raffermira la vie, malheur à lui !

Et malheur, malheur à l'homme, s'il ignore ou s'il oublie la vérité pratique entre toutes, la vérité qui est son étoile au milieu de la navigation de la vie, la vérité qui est la bonne semence dans le champ des âmes, seule capable de produire des fruits de salut, la vérité qui contient la santé, la guérison, la vie, la double vie du temps et de l'éternité, cette vérité, fondement et couronnement de toutes les autres : Jésus-Christ est Dieu !

En effet, quand nous nous disons à nous-mêmes : Oui, Jésus-Christ est Dieu, nous disons : Tout ce que Jésus-Christ nous enseigne est vrai, car un Dieu ne se trompe ni ne trompe ses créatures. Dans les enseignements divins je rencontre bien des mystères que ma chétive intelligence n'aurait jamais devinés, des choses qui la dépassent, l'étonnent, la confondent : un Dieu en trois personnes ; des créatures auxquelles tout à coup une seule parole a donné l'être, le mouvement, la vie ; une des personnes divines qui s'unit à l'humanité sans déchoir de son infinie perfection ; un Homme-Dieu qui naît, souffre et meurt, monte au ciel et en même temps reste sur la terre présent tout entier dans une parcelle d'hostie ; mais je crois à ces mystères

et j'y crois sans peine : il est naturel que celui qui habite un pays que je ne connais pas, sache et raconte ce qui s'y voit ; il est naturel qu'un Dieu venant du ciel, sache les secrets du ciel et nous les raconte. Ces mystères, il est vrai, dépassent ma raison ; mais ma raison elle-même aime mieux reconnaître sa faiblesse qui est évidente, que d'accuser un Dieu de mensonge, ce qui est absurde et révoltant.

Quelle est la conséquence pratique de cette vérité : Jésus-Christ est Dieu ? C'est l'obligation de croire tout ce que Jésus-Christ a enseigné, que nous comprenions ou que nous ne comprenions pas ; et l'obligation stricte, puisque refuser d'admettre un seul de ses enseignements, fût-ce le plus petit, contredire une seule de ses paroles, fût-ce la plus simple, celle-ci par exemple : « Un verre d'eau fraîche donné en mon nom aura sa récompense, » ce serait infliger un démenti à Dieu même et lui dire : Seigneur, votre parole ne me suffit pas ; ce serait commettre ce crime qui s'appelle l'hérésie, lequel, commis de propos délibéré, précipite dans l'abîme. Manifestement celui qui dit à Dieu ce qu'on ne dirait pas à un honnête homme : « Vous avez menti, » ne peut pas habiter avec Dieu dans son royaume.

Et, de la sorte, être chrétien, reconnaître la divinité de Jésus-Christ, c'est reconnaître l'obligation d'écouter et d'accepter sincèrement, sans restriction ni détour, ses enseignements. Pour les âmes pures qui ne cherchent que la vérité, c'est une grande joie que de la recevoir de la bouche de Dieu même. Pour les esprits orgueilleux qui se voudraient vanter de l'avoir trouvée, c'est un sacrifice ; mais joie ou sacrifice, c'est la première de nos obligations, et quiconque refuserait de la remplir, cesserait par là-même d'être chrétien.

Quand nous nous disons : Oui, Jésus-Christ est Dieu, nous devons dire : Tout ce que Jésus-Christ commande, je dois l'exécuter. Il se rencontre que les commandements de Jésus-Christ ne sont pas toujours d'accord avec mes inclinations et, certes, si un homme semblable à moi me donnait des ordres pareils, je me soumettrais difficilement : être humble, être chaste, se détacher des biens présents, aimer jusqu'à ses ennemis, quels préceptes ! Tout mon être frémit à les entendre... Mais celui qui commande, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu. Le Créateur connaît bien sa créature, le père connaît bien son fils : il sait ce qui lui est bon et il est assez puissant pour le soutenir, assez compatissant pour le guérir, assez libéral pour le récompenser au centuple et au-delà. De plus, ce qu'un Dieu commande est salutaire ; ce qu'un Dieu commande est possible ; ce qu'un Dieu commande doit être exécuté...

O mes frères, il y a des moments dans la vie où notre esprit est comme accablé sous le poids des obscurités sacrées de nos mystères,

Les voies de Dieu sont si prodigieusement éloignées de nos voies ! Au milieu de cette affreuse tentation de doutes contre la foi, au milieu de ces angoisses d'une intelligence qui s'égare en ses investigations, le genre humain tout entier avec tous les génies qui sont sa gloire, se réunirait pour nous dire : « Cela est ainsi, » seuls contre le genre humain, nous ne nous rendrions pas, nous répondrions à toutes les générations : Vous n'êtes que des hommes, vous pouvez vous tromper ; ma raison n'est pas d'accord avec la vôtre ; non, cela n'est pas ainsi. Pour soumettre nos esprits il ne faut rien moins que l'affirmation souveraine de Jésus-Christ qui, étant Dieu, ne se trompe jamais.

Je n'exagère rien, mes frères : il y a eu de tout temps des hérésiarques, c'est-à-dire des fondateurs de doctrines nouvelles qui prétendaient doter le monde pour la première fois de la vérité ; ils ont eu contre eux tous les chrétiens fidèles, tous les fauteurs d'hérésies différentes de la leur, mais il leur importait peu : quand on ne voit devant son intelligence bornée que d'autres intelligences également bornées, il ne faut qu'un médiocre effort de l'orgueil pour se dresser au-dessus du genre humain.

Mais si, pour contenir l'esprit de l'homme dans la soumission à la vérité, il ne faut rien moins que la foi en Jésus-Christ Dieu, que dire du cœur dont les rébellions contre la vertu sont bien autrement fréquentes, bien autrement terribles que les rébellions de l'esprit contre la vérité, qui n'en sont, d'ordinaire, que le contre-coup ? Que ne brave pas la passion dans ses emportements ! Quelle autorité reconnaît-elle ? Quelle barrière hésite-t-elle à franchir ? Ne le voyons-nous pas ? L'homme se place en face de l'homme et il lui dit fièrement : Qui que tu sois, tu es sorti de la même poudre que moi, tu dois y retourner comme moi ; je suis ton semblable et ton égal. L'homme se considère lui-même et il se dit : Je puis user de ma vie, de mon esprit, de mon cœur, des créatures qui m'environnent, comme il me plaît ; je ne reconnais pas les coutumes qu'on a suivies jusqu'à moi et qui ne me conviennent pas ; je suis indépendant de mes semblables.

Pauvre homme, tu peux renier les instincts de la nature, les traditions sociales, les conventions établies, tu peux méconnaître tous les devoirs et tous les droits de ton père et de ton pays ; mais voici où commence nécessairement la dépendance et l'inégalité : Celui qui te commande, c'est Jésus-Christ, c'est ton Dieu, par conséquent ton Maître, et partout où tu rencontreras sa loi, si tu résistes, si tu refuses d'obéir, tu n'auras pas résisté aux inspirations de la nature ou aux ordres de l'homme, mais tu auras résisté à Dieu. Or, qui peut résister à Dieu impunément ?

Donc, Jésus-Christ étant Dieu, il faut partout, toujours, en tout, soumettre notre esprit à sa parole, notre cœur à sa loi et marcher à sa suite ; le dogme de la divinité de Jésus prend notre être tout entier. Jésus-Christ Dieu, c'est l'étoile qui nous conduit. Jésus-Christ Dieu, c'est la semence éternelle qu'il faut recevoir en soi pour porter des fruits de vie éternelle. Jésus-Christ Dieu, c'est le remède céleste qui guérit toute infirmité du cœur de l'homme et le fait battre d'un même battement avec le cœur de Dieu. Donc la foi en Jésus-Christ Dieu embrasse tout, enveloppe tout, et l'esprit et le cœur, et l'homme et la société, et l'enfance et la vieillesse, et le temps et l'éternité.

Jésus-Christ Dieu est tout à la fois notre frère, notre sauveur, notre pain quotidien, notre guide, notre intercesseur, et finalement notre juge. Jésus-Christ Dieu, c'est l'union de notre nature humaine à la nature divine ; c'est l'association de nos personnes à sa personne adorable ; c'est le ciel avec lui ; sans lui c'est l'enfer ; le ciel pour qui l'écoute, lui obéit ; l'enfer pour qui ne l'écoute point, pour qui se révolte.

Par conséquent, chrétiens, partout, toujours, en toutes vos actions, vous devez conformer vos jugements et votre conduite à l'Evangile de Jésus-Christ qui, tout Fils de l'homme qu'il s'est fait pour l'amour de nous, demeure à tout jamais Fils de Dieu et Dieu lui-même. Là est la sagesse ; toute autre sagesse n'est qu'illusion et folie.

Il faut donc vous ranimer dans la foi en Jésus-Christ Dieu, mes chers auditeurs, parce que cette foi est le fondement de toute notre vie chrétienne. Il le faut encore parce que Dieu manifeste clairement le prix qu'il y attache par l'éclat des preuves dont il a entouré cette croyance fondamentale, et c'est là, Messieurs, la seconde idée que je vous apporte.

II

Depuis les premières prédications de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'au jour présent, il s'est rencontré dans le monde des hommes qui ont nié la divinité ; il s'en est rencontré beaucoup ; il s'en rencontre aujourd'hui plus que jamais. Cela devait être. Toute vérité qui impose des obligations pratiques, quelle que soit d'ailleurs son évidence, devient obscure pour tous ceux qui ne sont pas disposés à remplir ces devoirs. Le cœur réagit sur l'intelligence ; cela est inévitable, car notre intelligence et notre volonté, c'est une seule et même âme.

Est-il évident que la règle de notre conduite envers Dieu et envers le prochain n'est pas dans nos caprices, mais dans nos devoirs ? Beaucoup d'hommes l'ont nié. Est-il évident qu'il y a une différence essentielle entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu ? Beau-

coup d'hommes l'ont nié. Est-il évident qu'il y a un Dieu ? On a cependant nié jusqu'à l'existence de Dieu. Et en quel temps et dans quel pays a-t-on nié l'existence de Dieu ? Je rougis de le dire. On s'imaginerait que ce ne peut être qu'en des siècles d'ignorance profonde et au sein de quelque tribu sauvage et abruti. Mes frères, on a nié l'existence de Dieu, dix-neuf cents ans après la rénovation du monde par le Christ ; on l'a nié dans une nation qui s'est tenue longtemps pour la première de l'univers ; on le nie tous les jours et si ouvertement qu'un Français en fonction, un président de la République, un président de la Chambre, un député, un magistrat ferait un acte de courage, d'héroïsme peut-être, en osant publiquement prononcer le nom de Dieu...

Le mystère du Fils de Dieu fait homme, tout glorieux qu'il soit pour nous et tout consolant, impose un joug, et un joug qui n'est doux et léger que pour ceux-là seulement qui le portent avec humilité et amour et qui sont remplis de la grâce, force d'en haut ; il devait donc trouver sur son chemin des contradictions ; et comme il impose d'immenses devoirs, il devait être attaqué avec un immense acharnement. *Positus in signum cui contradicetur.* (Luc, II, 34).

Pour se débarrasser de la divinité de Jésus-Christ, il y avait un moyen très simple : c'était de convaincre Jésus d'une imperfection, d'une faiblesse incompatible avec la divinité ; c'était de le convaincre d'erreur ou d'impuissance. On a bien essayé. On s'y est acharné. Quand on vit cet homme inconnu et méprisé, ce charpentier, quitter son travail et adresser la parole aux foules avec une autorité si pleine et une simplicité tellement sublime que les foules battaient des mains et faisaient au prêcheur des ovations sans pareilles, les hommes qui, plus facilement que les autres, auraient pu à cette doctrine reconnaître Jésus-Christ comme étant Dieu vivant dans la chair, parce qu'ils étaient plus instruits, les docteurs de la loi s'approchaient aussi du nouveau prophète, mais pour le tenter, pour le surprendre et l'amener par des questions insidieuses à faire quelque réponse entachée d'erreur ; ils n'y réussirent jamais, le pauvre charpentier les confondait toujours, et souvent il leur faisait voir qu'il avait lu dans leurs cœurs leurs pensées mauvaises et leurs desseins pervers.

Après eux sont venus les scribes et les pharisiens de tous les temps. Ils ont soumis à toutes les épreuves d'une critique haineuse chaque syllabe de ce livre qui embrasse les problèmes les plus vastes, les plus divers, les plus délicats, les plus difficiles ; ils n'ont pu réussir à y montrer l'ombre même d'une erreur ; l'iniquité s'est menti à elle-même ; elle nous a démontré que Jésus-Christ a enseigné toute vérité... Et cela, mes chers auditeurs, n'est pas de l'homme.

Certes, nous ne contesterons pas l'érudition, la sagacité, le talent des ennemis de Jésus-Christ... On a dit que le christianisme ne comptait pas dans son sein beaucoup de grands hommes ; l'assertion est au moins singulière quand, en France seulement, on compte parmi les adorateurs de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ des hommes tels que Charlemagne et saint Louis, Napoléon ; tels que Bayard, Duguesclin, l'amiral Courbet et le général de Sonis ; tels que Corneille et Racine ; tels que Bossuet, Pascal ; tels que l'honnête d'Aguesseau ; tels que Ampère, J.-B. Dumas, Pasteur ; tels que le plus grand de nous peut-être, au moins par le cœur, saint Vincent de Paul... — Eh bien ! soit, le christianisme n'a pour lui que les petits esprits ; il a contre lui tous les talents et tous les génies. Comment donc se fait-il qu'ils n'ont pas encore prouvé que nous avons tort de regarder Jésus-Christ comme la vérité éternelle, qu'il n'est qu'un homme ? Ah ! l'iniquité s'est menti à elle-même, tous les coups qu'elle a donnés à la pierre angulaire de notre foi n'ont servi qu'à montrer sa fermeté divine. *Mentita est iniquitas sibi.* (Ps., XXVI, 12).

Pourtant Jésus-Christ avait fourni à ses adversaires de belles occasions de le convaincre de fausseté. Il avait fait des prophéties. Faire des prophéties et des prophéties claires, précises, applicables à un seul fait, c'est se mettre soi-même dans la nécessité de tout gagner ou de tout perdre. Si un fait annoncé par Jésus-Christ n'est pas réalisé, Jésus-Christ est convaincu d'erreur, Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Un jour cette pensée se présenta à l'un des plus irréconciliables ennemis du Christ, l'apostat Julien. Il avait lu dans l'Evangile que Jésus prophétisa la ruine de Jérusalem. La prophétie avait eu son accomplissement ; Jérusalem avait été ruinée par l'empereur Titus, et toutes les circonstances de cette effroyable catastrophe avaient coïncidé d'une manière merveilleuse avec les détails que Jésus avait donnés à ses disciples. Mais voici un moyen facile de convaincre tout à la fois d'imposture Daniel qui avait prédit la ruine du Temple comme irréparable et Jésus-Christ lui-même qui avait dit et redit que de cet édifice si beau, si ferme, si admirable, il ne resterait pas pierre sur pierre, tant la destruction en serait complète. *Non relinquetur lapis super lapidem qui non destruat.* Fils des meurtriers de Jésus-Christ, Juifs dispersés par la vengeance de Dieu sur toute la face du globe, venez, rassemblez-vous ! Le glorieux empereur Julien vous rend votre patrie et votre culte ; les sacrifices anciens vont recommencer ; votre temple, grâce à la munificence impériale, va se relever, plus majestueux que jamais, et porter jusque dans les nues la preuve de la fausseté des prédictions du Galiléen.

Et voilà que de tous les points du monde

les juifs accourent ; ils passent auprès des chrétiens et, en passant, ils leur prodiguent l'ironie et l'outrage ; ils triomphent et ils commencent les travaux avec une incroyable ardeur. Pour avoir leur part dans une telle entreprise, les femmes du plus haut rang, non contentes de donner leurs ornements les plus précieux, creusent elles-mêmes la terre, l'arrosent de leurs sueurs et la transportent sur les chantiers. Les juifs, pour faciliter l'exécution des plans nouveaux, détruisent de leurs propres mains les derniers restes de l'ancien édifice. Grâce à leur activité, bientôt il n'en reste plus pierre sur pierre, tout est détruit, la prophétie est accomplie à la lettre ; mais demain cette même prophétie sera convaincue de fausseté et ton règne, ô Christ, va finir ! Demain, au lever du jour, tes ennemis poseront la première assise de ce nouveau temple, monument splendide de ta défaite.

Le Christ-Dieu les voit... La terre tremble, les galeries construites par les ouvriers s'écroulent avec fracas, un vent furieux disperse au loin les matériaux ; en même temps, du sein de cette terre maudite, sortent des globes de flammes, ils roulent, rapides, étincelants, fulgurants ; le torrent de feu atteint, renverse, entraîne, consume les travailleurs ; il va chercher au loin les victimes, il poursuit et dévore les juifs qu'il discerne avec une sorte d'intelligence ; tout fuit.

Obstinés dans leur aveuglement, les juifs retournent à l'ouvrage : la flamme vengeresse est toujours là ; ils y retournent encore, et toujours, toujours, la flamme les dévore. Il fallut à la fin renoncer à l'entreprise. On avait voulu précipiter le Galiléen de l'autel dans la boue ; le Galiléen avait vaincu, et si merveilleusement qu'au lieu d'une seule preuve de sa divinité, il en donnait deux : la prophétie et le miracle.

Cette histoire, mes frères, est racontée par les annalistes chrétiens de ce temps-là comme un fait notoire, public, avéré, par saint Jean Chrysostome et par saint Jérôme et par tous les historiens de l'Eglise. De plus, pour ceux qui refusent systématiquement de croire les chrétiens dans leur propre cause, ils peuvent ouvrir le livre d'un contemporain célèbre, qui n'était pas chrétien celui-là, admirateur enthousiaste de Julien et sectateur ardent du paganisme rajeuni. Cet historien, du nom d'Ammien Marcellin, rapporte ce prodige dans les termes les plus clairs au livre *xxiii^e* de son *Histoire*. Ecoutez-le :

« Julien, ce génie qui embrassait tout, conçut la pensée d'une œuvre monumentale, capable d'éterniser le souvenir de son règne. Il voulait relever, sur le plan le plus extraordinairement somptueux, le magnifique temple de Jérusalem. Alypius d'Antioche, chargé de cette œuvre et bien secondé, poussait avec

vigueur les travaux quand, soudain, une éruption formidable de globes de feu qui s'élançaient presque coup sur coup des fondements mêmes de l'édifice, rendit la place inaccessible en consumant à plusieurs reprises les travailleurs, et, ce prodige se renouvelant à chaque fois qu'on revint à la charge, on abandonna l'entreprise. »

Voilà, mes chers auditeurs, à quoi ont abouti les efforts de l'impiété pour convaincre Jésus-Christ de n'être qu'un homme en le convainquant de mensonge ou d'erreur...

Mais nous avons dit que l'impiété avait une autre ressource, c'était de le convaincre d'impuissance.

Elle l'a tenté, en effet.

Jésus était encore au berceau. Hérode le veut mettre à mort. Jésus échappe à sa rage ; et, seul objet de la haine du bourreau, seul parmi les enfants de Bethléem, il survit au massacre.

Plus tard, il paraît au milieu des peuples et il leur dit : « Je suis le Fils de Dieu. » Les peuples lui répondent : Fils du charpentier, tu blasphèmes, tu n'es qu'un homme et tu n'a pas le droit de remettre les péchés. — Jésus répond : Lequel est le plus facile de dire à un pécheur : Tes péchés te sont remis, ou de faire des miracles ? Et il fait des miracles ; et il les fait de telle sorte qu'il révèle en sa personne non pas un serviteur agissant sur la nature au nom de son maître, mais le maître lui-même de la nature. Que dit-il, ce puissant thaumaturge, aux incrédules de son temps ? Il leur dit : Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres. Il savait, d'autre part, le Maître divin, qu'on en viendrait un jour à chercher des explications naturelles aux faits les plus surnaturels, et il écrase pour ainsi dire les incrédules sous le poids de la multitude, de la grandeur et de la publicité de ses miracles. Il guérit les malades, il donne aux aveugles la vue, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques ; il rend la vie aux morts ; il commande à la tempête, aux vents et aux vagues ; il marche sur l'eau ; il multiplie les pains ; il lit dans les âmes ; et ces merveilles, il les opère non pas une fois, mais en toute rencontre ; il les opère par une parole ou par un geste, sur des personnes qui ne sont pas là, en présence des foules, en face de ses ennemis les plus attentifs à l'observer, à l'épier, à l'espionner... et finalement ils l'ont cloué à une croix et ils lui ont dit : Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! Il n'est point descendu de la croix, mais il a renversé la pierre de son sépulcre et il est ressuscité.

Voilà, mes frères, la réponse de Jésus-Christ à ceux qui lui disaient : Nous voulons te faire mourir, parce que n'étant qu'un homme, tu te fais Dieu.

Puis un jour il a quitté la terre, y laissant douze pécheurs auxquels il a dit : Je vous en-

voie comme des agneaux au milieu des loups ; faites pour moi la conquête du monde.

Et les pêcheurs jettent là leurs filets et ils prêchent que ce Jésus de Nazareth, qui a été crucifié sur le Calvaire, est le Dieu du ciel et de la terre. Grand mouvement parmi les docteurs et les pharisiens, ennemis irréconciliables de Jésus-Christ. Ils s'assemblent et ils délibèrent sur la manière dont ils doivent traiter les pêcheurs galiléens. L'un d'entre eux que tout le peuple vénère, Gamaliel, émet cet avis : Laissons-les ; si leur entreprise est humaine, elle croulera ; si elle est de Dieu, vous ne pourrez pas l'arrêter et vous vous trouverez en guerre avec le Seigneur.

Représentez-vous, mes frères, qu'aujourd'hui, en pleine place publique, on exécute sur l'échafaud un charlatan coupable de forfaits commis à la faveur de prestiges qui en ont imposé pendant quelque temps à la multitude, et que, le lendemain de sa mort infamante, une douzaine de mariniers qui s'étaient attachés à lui, se disent : Amis, dispersons-nous à travers le monde et obligeons les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les bons et les méchants, à adorer ce guillotiné, à lui sacrifier leurs idées, leurs penchants, leurs jouissances, leur repos, leur santé, leur vie. Vous diriez : Ces gens-là sont fous et, infailliblement, leur entreprise croulera.

Les pêcheurs de Galilée ont entrepris une œuvre toute pareille et ils l'ont accomplie ; ils l'ont accomplie malgré toutes les passions humaines, malgré des persécutions qui ont inondé pendant des siècles la terre de sang, malgré la résistance d'une philosophie orgueilleuse de son érudition et de ses lumières. Le monde entier s'est ébranlé. Le monde a cru, et il est tombé à genoux devant l'Homme-Dieu ! Et voilà bientôt vingt siècles que le crucifié est adoré, aimé, servi. Dans une si longue période de temps, tout a changé dans l'univers, tout a péri, ou du moins tout a subi des transformations profondes. Tout ce qui vivait alors est mort aujourd'hui, les peuples, les institutions, les cultes païens, les idées, tout s'est enseveli dans le vaste sépulcre de l'histoire ; si vous voulez voir la société romaine, vous êtes obligé d'ouvrir un livre et de lire ; si vous voulez voir la société barbare, lisez ; si vous voulez voir la société féodale, lisez ; tout cela est passé, tout cela ne vit plus, tout cela ne se voit plus, car tout cela était humain et par conséquent périssable. Mais si vous voulez voir Jésus-Christ et son œuvre, sa religion, sa doctrine, ses lois, regardez ! L'œuvre de Jésus-Christ est vivante, sa religion est vivante, ses lois sont vivantes. Jésus-Christ a eu la puissance de maintenir le miracle de la foi à sa divinité et de la pratique de ses commandements durant tant de siècles, et Jésus-Christ ne serait qu'un homme, et par

conséquent, depuis tant de siècles, qu'un mort confondu avec les autres morts dans la poussière ?...

Cette pensée avait frappé profondément un capitaine qui savait ce que c'est que régner sur les hommes. « Concevez-vous, disait-il, un mort faisant des conquêtes, avec une armée fidèle et dévouée à sa mémoire ? Concevez-vous un fantôme qui a des soldats sans solde, sans espérance pour la vie présente et qui leur inspire la persévérance et le support de tous les genres de privation ? Concevez-vous César, empereur éternel du Sénat romain, gouvernant, du fond de son mausolée, l'immense Empire ? Voilà le pouvoir du Dieu des chrétiens et le perpétuel miracle de la foi¹.

« C'est un conquérant qui s'unit, qui s'incorpore non pas une nation, mais l'humanité tout entière ; quel miracle ! L'âme humaine avec toutes ses facultés devient comme une annexe de l'existence du Christ. Et comment ? par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir ; il exige et il l'obtient ! J'en conclus à sa divinité. Alexandre, César, Annibal, ont conquis le monde et n'ont pu parvenir à trouver un ami. Louis XIV n'avait peut-être pas un ami dans tout son royaume, même dans sa famille. Le Christ allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, et qui prévaut sur tout autre amour. Lui seul est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invisible ; lui seul, en créant cette immolation, a établi un lien entre le ciel et la terre. Tous ceux qui croient sincèrement en lui, ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur ; phénomène inexplicable, impossible à la raison et aux forces de l'homme, feu sacré, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut user la force ni limiter la durée. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent, et c'est ce qui me prouve la divinité du Christ. »

Mes frères, Jésus-Christ a fait des miracles, il a fait le christianisme, il a fait la charité ; voilà sa réponse à ceux qui voulaient le convaincre d'impuissance ; il a fait ce que nul homme n'a fait et ne peut faire ; il a manifesté sa divinité dans les œuvres répétées et permanentes de sa toute-puissance, comme il l'a manifestée dans la vérité absolue et immuable de ses enseignements et de ses prophéties ; et c'est après cela qu'il nous dit : « *Qui non crediderit condemnabitur*. Celui qui ne croira pas, sera condamné. » Si l'homme, à de tels signes, ne reconnaît pas la divinité du Sauveur, ce n'est pas la lumière qui lui manque, c'est son œil qui est mauvais, c'est son cœur qui égare son intelligence, ce sont les

¹ Saint Athanase a développé les mêmes pensées : *De Incarnatione Verbi Dei*.

passions fumeuses qui lui cachent le soleil. Sans doute, pour croire, il faut être convaincu ; mais, d'ordinaire, la conviction ne se fait pas attendre pour qui désire sincèrement la vérité, la demande à Dieu humblement, et interroge les dépositaires de la doctrine sainte, fermement résolu à obéir à la vérité dès qu'elle lui apparaîtra, et c'est pourquoi Jésus-Christ a dit : « Celui qui ne croira pas, sera condamné ! » (Marc, xvi, 16).

J'insiste, mes chers auditeurs, sur cette pensée, parce que peut-être, parmi ceux que vous aimez, quelqu'un se rencontre dont la foi en Notre-Seigneur s'est éteinte ou du moins est cachée sous tant de ruines qu'elle est sans action sur son existence. Mes frères très chers, je vous conjure d'avoir pitié de cette âme, de ces âmes si profondément endormies au bord de l'abîme... Pauvres âmes ! elles se sont enfoncées dans des régions ténébreuses et elles disent : Ce soleil de la foi qui brillait sur nos têtes aux jours de notre enfance, n'était qu'un météore ; il s'est évaporé tout à coup, notre foi n'était qu'une illusion... Et elles ne s'aperçoivent pas que ce soleil illumine toujours les âmes pures et que les ténèbres sont montées des profondeurs de l'enfer jusqu'à leurs yeux pour les envelopper de nuées sombres ; elles prennent leurs désirs mauvais pour des preuves de la fausseté d'une religion qui les réprime, et ainsi, elles s'en vont tous les jours davantage vers la nuit noire, la nuit sans fin qui sera le partage des incrédules obstinés. *Qui non crediderit, condemnabitur.*

Priez, mes frères, priez beaucoup, priez à la place de ceux qui ne savent plus prier, et priez pour eux.

Ce n'est pas assez. Soyez plus croyants, plus pénétrés de votre foi ; vivez davantage de votre foi. Plus souvent rappelez-vous que Jésus-Christ est notre Dieu et plus souvent manifestez votre foi par vos œuvres. Hélas ! le grand scandale de ceux qui ne croient plus, c'est la tiédeur d'un grand nombre parmi ceux qui croient toujours. Le remède à leur misère, ce sera votre ferveur.

O Jésus, vous êtes donc le Fils de Dieu et notre Sauveur ! Vous êtes venu, ô Dieu plein d'amour, nous instruire, nous conduire comme par la main, et nous encourager par votre exemple. Maintenant vous ouvrez mes yeux si longtemps fermés. Ouvrez aussi mon cœur à votre grâce. Je crois en vous. Je vous adore et je vous aime. Je vais par vous à votre Père. Je vous demande votre Esprit pour moi et pour les miens. Je me donne et m'abandonne à vous. O Sagesse éternelle, rendez-moi sage ! O Bonté infinie, rendez-moi bon ! O souveraine Justice, donnez-moi un cœur pur, juste et ferme dans le bien ! Je suis chrétien par la foi ; je veux l'être par les mœurs et

dans toute ma vie. Je connais mon Dieu, je veux le servir. C'est bien tard peut-être ; mais c'est pour toujours¹. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Force

II

SA NÉCESSITÉ

Confortare et esto robustus.
Courage, soyez fort et vaillant.
(Josué, I, 6).

Mes frères,

C'est Dieu lui-même qui adresse cette parole à Josué, qui avait mission d'introduire le peuple hébreu dans la Terre promise. Josué s'effrayait sans doute des difficultés de l'entreprise, et pour le reconforter le Seigneur lui disait : « Prenez courage, *confortare et esto robustus*, » et à son tour, le successeur de Moïse, comme un écho fidèle, répétait cette parole aux légions d'Israël : « Courage, n'ayez pas peur, soyez forts, et que votre énergie ne se laisse pas abattre. *Nolite timere, ne paveatis ; confortamini et estote robusti.* » C'est comme un mot d'ordre que le prophète royal recueille et qu'il transmet à son tour : « Agissez virilement et que votre cœur ne défaille pas. *Viriliter age et confortetur cor tuum.* Vous tous qui avez confiance en Dieu, agissez avec vigueur et que votre âme soit ferme et inébranlable. *Viriliter agite, omnes qui speratis in Domino.* » Les dernières paroles qu'il adresse à son fils Salomon sont encore une exhortation au courage : « *Confortare et esto vir*, soyez fort et agissez comme un homme énergique. »

J'entends Isaïe qui redit la même parole à ceux dont les mains tremblent, dont les genoux fléchissent : *Confortate manus dissolutas, genua debilia roborate ; confortamini et nolite timere.*

Laissons passer les siècles, et voici saint Paul qui la répète aux fidèles de Corinthe : *Viriliter agite et confortamini*. Ce sont les mêmes termes que vous avez déjà entendus. Il y revient encore dans son Epître aux Ephésiens : « Frères, fortifiez-vous dans le Seigneur, et revêtez-vous d'une armure divine, pour que vous puissiez tenir tête au démon. *Fratres, confortamini in Domino ; induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli.* »

C'est assez de citations empruntées au Livre sacré ; je me demande maintenant, mes frères, pourquoi ces appels réitérés, ces exhortations

¹ Fénelon, *Réflexions d'un homme qui ne connaît point la religion.*

pressantes à la force morale, au courage, pourquoi cette insistance à recommander cette vertu. Ah ! c'est que nous sommes trop souvent portés à la mollesse, à l'inertie ; c'est que notre nature débilitée par le péché originel a sans cesse besoin d'être secouée de sa torpeur, fortifiée et soutenue ; c'est que le courage nous est absolument nécessaire pour mener à bonne fin la double et difficile entreprise de vivre honorablement sur la terre et chrétiennement pour le ciel.

La force morale ou le courage est une nécessité, et une nécessité pour tous, dans quelque condition que nous soyons : tel sera le thème de notre entretien d'aujourd'hui.

I

Si je n'envisageais les choses qu'au point de vue matériel, si je ne voyais en vous que des hommes, je pourrais déjà affirmer que le courage vous est indispensable.

On n'obtient rien ici-bas sans travail ; mais le travail, qu'est-ce que c'est ? Le travail est la lutte ardente, opiniâtre, de l'homme contre les résistances et les ingratitude de la nature. Pour entreprendre et continuer cette lutte, il faut sans doute, pour les ouvrages matériels, de la force physique, des muscles solides, des bras vigoureux, et pour les ouvrages d'un ordre plus relevé, de l'intelligence, des aptitudes ; mais il faut encore de la volonté, du caractère, de l'énergie.

N'attendez rien, mes frères, absolument rien d'une âme molle, paresseuse ; n'attendez rien d'un homme qui, à la première difficulté, se laisse tomber les bras de lassitude et s'endort insoucieusement près de la besogne.

Dans la liste des rois de France, il en est que l'histoire a tristement qualifiés du titre de rois fainéants, parce qu'ils n'ont rien fait ou peu de chose pour la gloire et la prospérité du pays. Les hommes sans énergie, sans initiative, sans virilité, mériteront la même flétrissure, parce qu'ils ne feront rien pour le succès de leurs affaires, et je comprends le vieux roi David disant à son fils à l'heure suprême : « Je prends le chemin de toute chair ; pour toi, ô mon fils, relève ton courage et sois un homme, *confortare et esto vir.* » Je comprends cette parole, car on ne peut être un homme dans la plénitude du mot, sans avoir une volonté ferme, active, et un caractère résolu.

Mais je n'ai pas à insister sur ce point. Je laisse l'homme et je regarde le chrétien.

Le chrétien, mes frères, ah ! c'est lui qui a besoin de force morale, de courage, pour ne pas fléchir dans l'accomplissement de son devoir et pour rester toujours à la hauteur de sa noble vocation ; et il en a un besoin d'autant plus grand que dans les choses de la religion il se sent plus faible, plus indécis.

Deux mots résument la religion : faire le

bien et éviter le mal. Or, mes frères, j'en appelle à votre expérience, nous sommes faibles pour opérer le bien, nous sommes faibles pour résister au mal.

Par la paix et la joie qu'elle met dans la conscience du chrétien, par le lustre qu'elle répand sur sa vie, par l'estime qu'elle lui concilie, par les récompenses qu'elle lui promet, la vertu qui est la pratique du bien devrait nous attirer, nous séduire, nous subjuguier ; mais l'homme est ainsi fait, depuis la prévarication primitive, qu'il se laisse difficilement prendre à ces nobles séductions. Faut-il faire un acte de vertu, remplir un devoir qui demande quelque effort ? Il délibère, il attend, il hésite, et s'il se décide à mettre la main à l'œuvre, avec quelle mollesse il la poursuit ! Encore, s'il s'agissait d'une chose difficile ! Mais non, il est simplement question de répéter une formule de prière, d'assister à une messe, de tracer un signe de croix, de dire un mot, et il en reste là !

Voilà pourtant, mes frères, nos dispositions à l'égard du bien. Ne sentez-vous pas alors que le courage nous est nécessaire pour faire résolument ce qui nous est commandé, pour surmonter les obstacles qui se rencontrent dans la pratique de la vertu, pour en finir avec ces lenteurs, avec cette mollesse, j'allais dire avec cette lâcheté qui nous cloue sur place et nous retient dans une honteuse inaction ?

Mais c'est surtout quand nous sommes en face du mal que nous avons un urgent besoin de fermeté et de courage. Le mal existe : il existe sous bien des formes, et la vie chrétienne n'est pas autre chose qu'une opposition généreuse, qu'une guerre de tous les jours et de tous les instants contre le mal. Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, vous êtes engagés dans cette guerre, et si vous n'y apportez pas une âme vaillante, savez-vous ce qui arrivera ? Vous fléchirez dans le combat, vous vous replierez honteusement devant l'ennemi, vous serez vaincus. Et voilà pourquoi nous souhaitons courage à celui qui veut demeurer vertueux ; nous l'adjurons de tenir bon contre les ennemis invisibles qui nous assiègent de toutes parts et traversent nos bons desseins, contre le monde corrompu et corrupteur, contre ses scandales, ses fascinations, ses railleries, ses violences, ses tyrannies ; nous l'adjurons de lutter contre ses mauvais instincts, contre ses passions ; nous lui disons de ne pas se laisser déconcerter au premier choc, de ne pas se laisser abattre devant la première difficulté ; nous le supplions de résister jusqu'au renoncement, jusqu'à la souffrance, jusqu'à la mort ; car le Seigneur l'a déclaré : « Ceux-là seuls qui se feront violence s'ouvriront un chemin vers le royaume des cieux. *Regnum cælorum vim patitur, violenti rapiunt illud.* »

Courage ! c'est le mot que nous disons à l'enfant qui essaie ses premiers pas dans la vie chrétienne, à l'adolescent qui se sent ébranlé dans sa fidélité, à l'homme qui se fatigue au service des siens, au vieillard qui touche aux frontières de l'éternité.

Courage ! c'est le mot qui nous vient sur les lèvres près d'un malade désolé, près d'un pauvre inquiet de l'avenir, près d'une famille en deuil pleurant sur une tombe.

Courage ! c'est le mot qu'il faut redire à nos frères, aujourd'hui plus que jamais ; car nous sommes dans un temps où les caractères s'effacent, où les âmes bien trempées sont rares comme des phénomènes, où les volontés s'émiettent, si l'on me passe cette expression, comme la terre brûlée par le soleil et n'offrent pas plus de résistance que la poussière des champs.

II

La vertu de force est nécessaire, mais à qui ? Elle est nécessaire à tous, sans exception, dans quelque condition que la Providence nous ait placés.

Pourquoi ? C'est parce que pour tous la vie est une épreuve ; c'est parce que notre vie à tous peut se résumer en ces trois mots : travailler, lutter, souffrir, et que, pour ne pas succomber sous le poids et la fatigue du travail, de la lutte et de la souffrance, nous avons tous besoin de courage.

Je ne veux considérer que les classes de personnes qui composent mon auditoire : et toutes conviendront avec moi que la vertu de force leur est nécessaire.

Elle est nécessaire aux époux, pour s'entr'aider, se supporter mutuellement, et satisfaire aux devoirs de la vie conjugale.

Elle est nécessaire aux parents, pour élever leurs enfants, se dévouer à leur service, et préparer leur avenir. Cette œuvre n'est pas pour eux sans difficulté, surtout en ce temps ; elle n'est pas sans peine, sans souci, sans inquiétude ; elle exige des soins vigilants, de lourds sacrifices. Et trop souvent, hélas ! les enfants répondent bien mal à tant de dévouement. Voyez si la vertu de force est nécessaire aux parents !

Elle est nécessaire à l'artisan, à l'homme de peine, cloué à son métier, obligé de manier la scie, la hache, le marteau, la truelle, de manger un pain trempé de ses sueurs.

Elle est nécessaire à l'agriculteur pour défricher son champ, tracer son sillon, cultiver sa terre, lever et serrer sa récolte et subvenir aux besoins de sa famille. Ouvriers des champs, hommes de travail, mes chers paroissiens, j'ai souvent admiré votre activité inlassable, la virile constance que vous déployez au milieu de fatigues et de privations sans cesse renouvelées. Ah ! il vous faut du courage, quand la nature rebelle ne répond à vos travaux que par la stérilité, quand vos récoltes sont

compromises par les mauvaises saisons, quand la grêle dévaste vos champs, quand les rivières débordées inondent vos prairies, il vous faut du courage pour ne pas murmurer contre la Providence et pour supporter ces dures épreuves et leur contre-coup sur vos humbles foyers et sur l'existence de vos familles.

Elle est nécessaire au pauvre ; il en a grand besoin pour accepter sans murmure, sans révolte, les privations, les peines, les inquiétudes attachées à sa condition.

Elle est nécessaire au riche, pour résister aux tentations de la fortune, pour ne pas abuser des biens dont il jouit, pour ne pas y river son cœur et pour le déterminer à en faire part à ses frères indigents.

Et, laissez-moi vous le dire, elle est aussi nécessaire au prêtre, pour instruire, avertir, reprendre, diriger les âmes qui lui sont confiées, pour supporter les contradictions, les hostilités, les tracasseries, les calomnies, les haines, l'ingratitude que lui suscite son ministère ; car le prêtre aujourd'hui ne recueille souvent que la malveillance, que la persécution, ouverte ou sournoise, pour prix de son zèle et de son dévouement.

Et ce n'est pas seulement à de rares intervalles, dans une courte période de temps, que la vertu de force nous est nécessaire à tous ; c'est pendant toute la vie, c'est tous les jours qu'il faut faire acte d'énergie, parce que tous les jours, et tant que nous vivrons, la tentation fera le siège de notre âme et nous présentera la bataille, parce que tous les jours il nous faudra conjurer les dangers qui nous menacent et passer à travers les épreuves qui nous attendent.

Car la vie, dit saint Cyprien, est un combat qui ne connaît point d'armistice. Nous sommes sans cesse aux prises avec un ennemi qui ne nous laisse pas de repos. C'est l'amour des richesses, c'est la volupté, c'est l'emportement, c'est l'ambition qui nous attaquent ; ce sont les plaisirs des sens et les séductions du monde qui nous font une guerre sans relâche. Vous domptez l'avarice : la cupidité vous provoque. Vous venez à bout de celle-ci : l'ambition la remplace. Vous repoussez l'ambition : la colère lui succède. Vous maîtrisez la colère : voici l'orgueil qui cherche à vous dominer. Vous réprimez l'orgueil : vous n'échapperez pas aux traits de l'envie, de la jalousie. En un mot, chaque jour c'est un ennemi avec lequel il faut se mesurer. Et comme la lutte est ininterrompue, elle demande un effort, un courage qui se renouvelle chaque jour.

Au surplus, comme il ne s'agit pas seulement de résister au mal et qu'il faut encore faire le bien, il y a toujours des progrès à réaliser, des mérites à augmenter, un degré plus élevé de perfection à atteindre ; et pour cela, la vertu de force est indispensable, et chaque jour elle doit intervenir pour assurer le succès.

**

Que conclure, mes frères, des considérations que je viens de vous soumettre ? C'est que la force morale est une des conditions essentielles de salut ; c'est qu'elle est une question de vie ou de mort ; c'est qu'elle seule peut nous faire persévérer jusqu'à la fin et nous ouvrir la porte du ciel.

La sœur de saint Thomas lui demandait un jour : « Que faut-il faire pour se sauver ? » Le saint lui répond : « Il faut le vouloir. » Elle insiste en disant : « Que faut-il faire ensuite ? » Son frère lui répond : « Il faut le vouloir. » Elle l'interroge une troisième fois : « Que faut-il faire encore ? » Et le saint de lui dire une troisième fois : « Il faut le vouloir. » Or la volonté ne va pas sans le courage, et ceux qui en seront dépourvus, les mous, les éternés, les déserteurs, les lâches, ceux qui jettent bas les armes et fuient le champ du combat, ne peuvent prétendre au royaume de Dieu, car ce royaume n'est réservé et promis qu'aux forts, aux courageux, à ceux qui se feront violence ; la couronne éternelle n'appartiendra qu'à ceux qui auront combattu légitimement jusqu'à la fin et qui auront remporté la victoire définitive. « *Violenti rapiunt illud... Nemo coronabitur, nisi legitime certaverit.* » Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

VIII

DEUXIÈME MISSION. — RETOUR À LYSTRES ET À ICONIUM

I

Paul et Barnabé se remettent à évangéliser Antioche. Cette belle et généreuse cité ouvre toute son âme à la doctrine large et douce où les premiers chrétiens s'abandonnent avec bonheur à la liberté des enfants de Dieu, — sans que les retiennent plus les vieilles entraves juives. Le concile de Jérusalem les a affranchis, et Paul a pris soin de faire préciser la doctrine pratique, la conduite à tenir. Nulle observance légale n'astreint les Gentils convertis. Cette assurance, cette décision proclamée par Pierre attire dans la jeune Eglise une foule de néophytes touchés par la grâce et par la parole de Dieu.

Ils sont nombreux les hommes apostoliques qui évangélisent la cité ; aussi Paul éprouve-t-il le désir de porter ailleurs la Bonne Nouvelle, dans les pays qui ne connaissent pas encore le nom de Jésus-Christ. Telle est sa mission qu'il n'a garde d'oublier.

Après les fructueuses prédications de tout l'hiver à Antioche, il communique ses projets à Barnabé. Ensemble ils ont annoncé la parole

de Dieu à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystres ; que deviennent ces chrétientés arrosées de leurs sueurs et marquées par tant de souffrances ?

— Retournons, dit-il, visiter nos frères dans toutes les cités où nous avons prêché la parole de Dieu, pour voir en quelle situation elles se trouvent.

Barnabé y consent, mais il veut prendre avec lui son parent Jean Marc. Paul s'y oppose, parce que ce disciple les a abandonnés en Pamphylie, ce qui révèle chez lui un caractère faible et de l'instabilité d'esprit. Comme ils doivent travailler ensemble, il faut qu'ils aient unité de pensée, de direction et de courage. Paul apporte peut-être dans la discussion une certaine âpreté ; mais il est le chef de la mission, c'est à lui qu'il appartient de la conduire.

S'il trouve à Jean Marc un défaut de fermeté, Barnabé lui reproche sans doute un excès de rigueur. Bref, il y eut des démêlés : Paul s'obstina à ne point accepter Jean Marc, Barnabé à l'imposer, et ils se séparèrent.

L'Apôtre des Gentils avait une âme énergique, mais très tendre : il lui en coûta de quitter son vieil ami. Quand tous se détournèrent de lui à Jérusalem, après sa conversion, Barnabé l'avait pris par la main et conduit aux apôtres en leur racontant comment il avait confondu les Juifs à Damas. (Act., ix, 27). C'est encore Barnabé qui était allé le chercher à Tarse pour l'amener à Antioche, où il avait converti toute la ville. (xi, 25). Ensemble ils avaient été choisis par l'Esprit-Saint, avaient reçu l'imposition des mains (xiii, 2) et prêché pendant plusieurs années, à Chypre et dans l'Asie Mineure, partageant sans cesse le même labeur et les mêmes persécutions. Un seul nuage, la défection de Jean Marc, et l'insistance de Barnabé à tenter de nouveau une expérience qui n'avait pas réussi.

Ils se séparèrent avec tristesse mais sans aigreur et nous les retrouverons plus tard étroitement unis¹. L'épreuve servira à Marc, qui s'attachera au prince des apôtres, et qui, dix ans plus tard, viendra consoler Paul dans sa prison à Rome.

Barnabé cingla avec son jeune cousin vers Chypre, son pays natal, où il avait laissé son cœur. Paul prit avec lui Silas ; les fidèles d'Antioche « le livrèrent à la grâce de Dieu » (xv, 40), au souffle et à l'action du Saint-Esprit, et ils partirent.

Silas, ou Silvanus, appartenait à l'Eglise de Jérusalem et il s'était attaché à Paul (xv, 34). Il y avait en eux même ardeur, même générosité, même caractère indomptable, aussi fut-il au comble de ses vœux quand il vit sa destinée unie à celle de l'Apôtre qu'il aimait par attrait. Ils sont tous deux citoyens romains, et

¹ Philém., 24 ; Coloss., iv, 10, 11 ; I Cor., ix, 5, 6.

ils sauront se prévaloir de cette prérogative.

Ils partent d'Antioche et visitent d'abord, en se dirigeant vers le nord, les chrétientés établies sur le littoral. Puis ils franchissent les Portes Syriennes, traversent Issus et gagnent Tarse, la patrie du grand Apôtre. Toute la Cilicie est pleine de fidèles qui l'accueillent, car ils ont reçu par son entremise naguère les décisions du concile de Jérusalem. Par son action apostolique il a dû remuer son propre pays. Lui qui ne passe inaperçu nulle part, a ébranlé des accents de sa parole surtout sa ville natale, si renommée alors par son culte pour les lettres, la philosophie, les sciences. Ils s'engagent ensuite dans les âpres défilés du Taurus, si étroits qu'ils sont fermés par des portes, les portes Ciliciennes. C'est la route suivie par tous les conquérants, depuis Cyrus jusqu'aux généraux romains. Après quelques jours de marche ils ont pénétré dans la Lycaonie et visitent, au pied du Kara-Dagh, les chrétientés, restées ferventes, de Derbé et de Lystres.

II

A Lystres, Paul retrouve cette aïeule vénérable qu'il a évangélisée lors de sa première mission, Lois, avec Eunice, sa fille, mère du jeune Timothée.

Ce sont deux femmes de haute vertu et de foi sincère. Cette foi vive et agissante qui « avait habité » dans l'aïeule Lois, passa dans sa fille Eunice qui l'accueillit, la développa en elle-même et la transmit pure et forte à son fils unique (II Tim., I, 5), qui avait reçu d'elle le nom symbolique de Timothée. Habitant parmi les Gentils, elles s'appliquèrent surtout à la lettre de la loi, c'est ce qui explique qu'Eunice ait épousé un païen, et même qu'elle ait laissé son fils incirconcis, pour ne point blesser les préjugés de son milieu. L'enfant grandit, et il paraît bien qu'Eunice fut veuve de bonne heure, avant même la première mission de Paul à Lystres. L'Apôtre remarqua cette honorable maison, qui s'ouvrit sans doute devant lui au moment du danger, et dès lors il jeta un regard d'affectueuse bonté sur l'enfant qu'il instruisit dans la foi du Christ (I Tim., I, 2), et baptisa. A son retour il est ravi de trouver un jeune homme vertueux, fidèle aux enseignements de l'Evangile, et digne d'être associé à ses labeurs apostoliques.

Il aime ce jeune homme pieux, bien doué, de foi solide et de bonne souche. Cependant, il se défie de la tendresse qu'il lui porte, et interroge à son sujet les fidèles de Lystres, même ceux d'Iconium. Tous lui rendent un excellent témoignage. (Act., XVI, 2). Alors il impose les mains à ce disciple, bien jeune encore, mais qui avait confessé la foi avec courage devant un grand nombre de témoins. (I Tim., VI, 12). D'ailleurs les prophètes l'avaient désigné pour assumer la charge et l'honneur du sacerdoce. (Ib., I, 18 ; IV, 15). L'or-

dination fut solennelle ; Paul et Silas avaient réuni tous les prêtres, et tous ensemble avaient imposé les mains au jeune disciple. Longtemps après, Paul se souvenait encore de l'éclat touchant de cette cérémonie, où Timothée lui était apparu plein de la grâce sacerdotale et décidé à combattre vigoureusement pour la foi, « car Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse. » (II Tim., I, 6, 7).

Or, le jeune prêtre étant appelé à pénétrer tout d'abord et surtout dans les milieux juifs, ne pouvait y être accrédité que s'il portait le signe de la circoncision ; autrement, toutes les synagogues lui étaient fermées et il lui était impossible de remplir la mission pour laquelle il venait de recevoir les grâces du sacerdoce. C'est pourquoi Paul n'hésite point : il le circoncit lui-même, « à cause des Juifs qui habitaient ces villes et qui savaient tous que son père était païen. » (Act., XVI, 3). Il avait refusé de céder à la pression des Israélites qui voulaient soumettre Tite à ce rite mosaïque. (Gal., II, 3). Il ne voulait point qu'on regardât comme nécessaire au salut ce qui en fait était abrogé par la loi nouvelle. Mais ici il cède à une raison supérieure d'apostolat. La circoncision n'a aucune valeur en soi (I Cor., VII, 9) ; toutefois elle permettra au disciple d'entrer dans le champ des âmes, de le cultiver et de le couvrir de belles moissons spirituelles : la résolution de Paul est prise aussitôt.

D'ailleurs, il le gardera auprès de lui ; Timothée « le servira dans la prédication de l'Evangile comme le fils sert son père, » il sera son compagnon aimé, son confident nécessaire, l'ami respectueux, mais fidèle jusqu'à la mort, qui lui a manqué jusqu'ici ; il lui apportera le complément d'affection que réclame son cœur. Paul n'a personne ; il domine tous ceux qui l'approchent par sa haute personnalité, son caractère décisif, ses plans rapidement conçus et impérieusement imposés. On l'admire, on l'aime, mais on n'ose pénétrer dans son intimité. Homme d'action, il semble que chez lui tout soit à l'action. Nul ne résiste à son impétuosité, à son élan incroyable qui ne fléchit point ; et à vivre, à travailler avec lui, dans son rude labeur où il est toujours en haleine, on ne voit que l'homme ardent, infatigable, doué de ressources inouïes, se dépensant tous les jours avec la même inlassable et féconde prodigalité ; on sent moins l'homme qui aime puissamment et qui a besoin d'être aimé. Lui-même souffre de n'avoir pas rencontré l'ami de cœur qui travaille comme lui, mais qui partage ses joies et ses tristesses, qui le relève dans ses heures d'abattement et dans ses fréquentes maladies. Barnabé n'est pas cet homme désiré, ce compagnon dévoué, compatissant, qui voit les blessures de son âme. Cela, c'est l'infirmité humaine qu'on ren-

contre chez les hommes les plus élevés et les plus parfaits. Ils ont évangélisé ensemble, mais l'affection intime n'était point là pour adoucir ou faire oublier leurs divergences, et ils se sont séparés. Paul en avait vivement souffert. Deux âmes qui veulent le bien, qui le cherchent avec passion, qui sont profondément désintéressées, sincères, convaincues, et qui pourtant n'arrivent pas à s'entendre sur le choix des moyens, est-il rien de plus attristant et qui montre mieux le néant ou la pauvreté des meilleures natures ?

Cet ami nécessaire, la plus précieuse des grâces, voilà que Dieu l'envoyait à Paul. Leurs caractères sont très dissemblables. Autant Paul est hardi, résolu, tranchant, autant Timothée est timide, réservé, défiant de lui-même, attendant d'un autre l'ordre et l'action, peu combatif et n'osant imposer son autorité. Ajoutez qu'il est d'un tempérament débile, avec des maux d'estomac et des crises de larmes¹, sensible comme un enfant et délicat comme une femme, à cause de l'éducation qu'il a reçue de Lois et d'Eunice. Mais il aime, il comprend le grand Apôtre, leur esprit ne fait qu'un (Phil., II, 20), il reçoit le rayonnement de son maître et il vit de sa vie, de ses affections, de ses pensées. Les autres apôtres acceptaient les services et les soins des femmes ; celles-ci gagnaient sur eux une influence affectueuse, apportaient dans leur rude existence le sourire utile de la douceur, mais Paul ne voulait auprès de lui que des frères. (I Cor., IX, 5, 6). Or plus que tout autre il avait des préoccupations, lui qui assumait la sollicitude de toutes les Eglises ; il subissait de temps à autre des maladies cruelles, déprimantes. C'est alors qu'il eût été heureux de trouver une voix consolatrice, ces accents de bonté pénétrante qui ont bercé nos chagrins sur les genoux de nos mères et qui nous manquent plus tard, à l'heure des grandes épreuves, si à côté de nous ne résonne point, comme une aimable mélodie, une parole qui rappelle la parole maternelle.

Timothée serait pour son maître, si austère mais si tendre, cette parole, cette mélodie, cette voix douce comme le chant d'une mère ou d'une sœur. Ce n'est point l'ami qui réclame une certaine égalité, mais l'enfant heureux d'obéir, connaissant tous les secrets, tous les besoins, toutes les pensées de son père, surtout celles qu'on n'exprime jamais ou qui se révèlent à demi-mot ; et Paul le traitera toujours avec l'affection profonde mais supérieure du père pour son enfant. Dans sa seconde Epître, après avoir fait un tableau très sombre des hommes et de la société des derniers temps, « orgueilleux, blasphémateurs, méprisant leurs parents, ingrats, scélérats, sans affection, sans paix, sans bonté, sans mœurs, »

il ajoute avec une tendresse délicieuse : « Mais toi, tu as suivi, tu as compris ma doctrine, ma conduite, le but que je poursuis, ma foi, ma longanimité, mon amour, ma patience, mes persécutions, mes souffrances... Demeure dans les principes qu'on t'a enseignés, qu'on t'a confiés. Sache par qui tu as été instruit, et que dès ton enfance tu as connu les saintes lettres qui peuvent t'instruire pour ton salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus. » Jusque dans cette vive tendresse on sent encore le maître.

C'est sans doute à Iconium que Timothée reçut la plénitude du sacerdoce. Ensuite ils partirent ensemble, l'Apôtre et le disciple. « Allant de cité en cité, ils donnaient aux fidèles comme règle les ordonnances établies par les apôtres et par les anciens de Jérusalem. » (Act., XVI, 4). On se figure la joie des chrétiens en recevant ces ordonnances libératrices. Comme le concile avait su se plier aux exigences du temps et comprendre que la Loi mosaïque, faite pour un peuple restreint, ne pouvait être imposée à toute l'humanité ! Les nouveaux chrétiens se sentaient comprimés, ils étouffaient dans cette atmosphère légale ; la parole de l'Eglise leur arrivait comme un courant d'air pur et frais dans un lieu étroit et surchauffé. Leurs âmes se dilataient à l'aise dans la loi de l'Evangile où passait avec le souffle de Dieu le souffle de la liberté. C'était bien l'Esprit-Saint qui avait parlé à Jérusalem, et les fidèles d'Iconium et des environs savouraient cette lettre que leur transmettaient Paul et Timothée : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci qui sont nécessaires : abstergez-vous des viandes sacrifiées aux idoles, du sang des chairs étouffées et de la fornication. En gardant ces prescriptions, vous ferez bien. » Quelle charge en effet que les rites mosaïques ! Mais ce que le concile jugeait nécessaire, leur foi et leur raison le proclamaient conforme à la noblesse, à la dignité de la nature humaine rachetée par le sang du Christ, et ils le trouvaient souverainement convenable et doux.

Ils s'en allaient, redisant ces décrets miséricordieux de la vénérable assemblée, et les Eglises étaient fortifiées dans la foi, car rien ne confirme la foi comme l'allégresse. « Et elles croissaient chaque jour en nombre » (xvi, 5), car beaucoup demandaient à entrer qui avaient hésité devant ces terribles barrières. Maintenant les barrières étaient enlevées, et les croyants affluaient.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 februarii 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicens.*,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis

La *gérant* : J. MAITRIER.

¹ I Tim., V, 23 ; II Tim., I, 4.

Ami du Clergé du 2 mars 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — IV. Quelles raisons nous pressent de communier, 145.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA FORCE. — III. Des circonstances où il faut en faire acte, 149.

Pour la fête de saint Joseph. — L'homme du devoir, 151.

Pour la fête de l'Annonciation. — La maternité de Marie, 153.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXIV. Les mauvaises lectures, 157.

Pour le Premier Vendredi. — XXVI. Aimer dans le Sacré-Cœur, 159.

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCARISTIE

IV

QUELLES RAISONS NOUS PRESSENT DE COMMUNIER

Homo quidam fecit cenam magnam et vocavit multos.

Un homme fit un grand festin et y appela de nombreux convives.

(Luc, xiv, 16).

Ce festin, mes frères, c'est le banquet eucharistique. Effectivement, tout ce que l'Evangile dit de celui-là se vérifie en celui-ci. Il est grand et très grand : — grand par l'étendue : il remplit le monde chrétien ; — grand par la durée : voilà bientôt deux mille ans qu'il s'offre aux croyants ; — grand par l'excellence des mets : il leur présente, dans le corps et le sang du Sauveur, l'aliment le plus noble et le plus exquis ; — grand par les effets produits sur l'homme qui s'y nourrit : il l'élève à Dieu et l'unit à lui. — Enfin, il compte de nombreux convives : toutes les générations chrétiennes l'ont fréquenté l'une après l'autre, et Dieu vous invite à y prendre part à votre tour.

Quelle réponse ferez-vous à cette invitation divine ? Laissez-vous votre place vide à la table sainte, ou l'occuperez-vous ? Et, dans ce dernier cas, y viendrez-vous rarement, ou plutôt avec assiduité ? — Si vous vouliez m'en croire, vous vous garderiez d'opposer un refus impie et cruel à la paternelle et affectueuse invitation du Christ. Vous communieriez donc. Et, non content de le faire quelquefois et de loin en loin, vous le feriez souvent.

Je voudrais, dans l'entretien qui commence, justifier ce conseil et, pour cela, faire valoir devant vous les raisons qui vous pressent de vous asseoir fréquemment au banquet sacré.

I

La première de ces raisons se tire du désir de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dieu est essentiellement généreux, et sa générosité éclate dans toutes ses œuvres. L'apôtre saint Jacques signale ce trait quand il dit : « Dieu donne avec abondance : *dat affluenter*. » (Jac., I, 5).

Voyez, dans l'ordre des choses naturelles, de quelle prodigalité il use envers nous ! Il nous donne la lumière, la chaleur, l'eau des rivières et des fleuves, les fruits de la terre, dans une mesure surabondante et qui va généralement bien au-delà du nécessaire. — Il en fait autant dans l'ordre surnaturel. Là encore, il donne sans compter : *dat affluenter*. — Les Sages de l'antiquité réservaient leurs leçons à un petit nombre de disciples choisis. Au contraire, l'Evangile de Jésus s'adresse à tous. Les apôtres ont reçu l'ordre de le prêcher à toute créature. Plus sera considérable le nombre des hommes qui le connaîtront, plus la connaissance qu'ils en auront sera parfaite, et plus aussi Notre-Seigneur sera content. — Il prodigue sa grâce comme sa vérité. Les riches croient beaucoup faire quand ils mettent leur aumône en équilibre avec les principaux besoins du pauvre et lui épargnent les privations les plus douloureuses. Jésus-Christ donne aux âmes beaucoup plus qu'il ne leur faut. Si vous pouviez mesurer le superflu de grâces départi à chacun de nous, vous en seriez effrayés.

Or, cette loi de générosité, qui semble régner sur les relations que Dieu entretient avec les hommes, se vérifie dans l'Eucharistie comme partout ailleurs. La sainte communion s'offre à tous, et avec une telle largesse qu'elle a quelquefois paru incroyable. Pourquoi certains hommes ont-ils détourné leurs contemporains de la communion fréquente ? C'est parce qu'ils ne pouvaient croire aux libéralités divines. Il leur semblait qu'une grâce de telle excellence et de si haut prix devait s'offrir avec plus de réserve et, pour ainsi dire, avec plus d'économie. Mais ici encore, le Sauveur se montre généreux : *dat affluenter*, et avec le désir qu'on reçoive ses dons.

Suivez, dans l'Evangile, ce qu'on peut appeler son action eucharistique : tout y révèle les intentions généreuses dont je viens de parler.

Quand il nous enseigne une formule de prière, il a soin de mettre dans cette formule un mot disant que le pain eucharistique doit être « notre pain quotidien. »

S'il annonce l'Eucharistie dans une parabole, c'est pour la représenter comme un festin où les convives seront innombrables et appelés de partout, où on les pressera d'en-

lrer, où il faudra qu'ils remplissent la maison, où il n'y en aura jamais assez. (Luc, xiv, 21-23).

Il prélude à l'institution du sacrement par deux multiplications des pains. Mais ces deux miracles donnent, eux aussi, beaucoup plus qu'il ne faut : après avoir rassasié, sans rien refuser à personne, des milliers de convives, ils laissent un superflu considérable.

Lorsqu'enfin il établit l'Eucharistie, il redit encore son désir qu'on use largement de cette création nouvelle. Et il répète, avant de se rendre présent sous chacune des deux espèces, cette invitation significative que tout chrétien doit prendre pour lui-même : « *Prenez et mangez... Prenez et buvez !* »

L'esprit de Notre-Seigneur s'affirme donc nettement et avec évidence dans tout ce qu'il a fait ou dit à propos de l'Eucharistie, et cet esprit nous appelle à fréquenter la table sainte. Plus nous irons souvent, et plus nous répondrons au vœu de celui qui l'a dressée. Nous devons entendre de toutes les communions bien faites, quel qu'en soit le nombre, ce qu'il disait aux apôtres, avant de leur distribuer la première de toutes les communions : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous. » (Luc, xxii, 15).

Mais il existe ici-bas un interprète autorisé des pensées du Sauveur : c'est celui à qui il a dit : « Quiconque vous écoute, m'écoute » (Luc, x, 16) ; c'est l'Eglise. Quel est donc, sur le point qui nous occupe, l'enseignement de l'Eglise ?

L'Eglise a toujours recommandé la fréquentation du banquet sacré comme le sûr moyen de satisfaire aux intentions de Jésus-Christ.

L'Ecriture atteste que la communion fréquente était en usage parmi les premiers chrétiens et se conservait fidèlement parmi eux : « Ils persévéraient, dit-elle, dans la communion et la fraction du pain. » (Actes, ii, 42). Si plus tard, quand se fut atténuée la ferveur primitive, les fidèles fréquentèrent moins la table sainte, les chefs de l'Eglise s'efforcèrent toujours de les y ramener. Les exhortations des saints docteurs se retrouvent, plus ou moins, dans tous les livres de piété. En tout cas, les exhortations du Concile de Trente sont bien connues de quiconque ouvre l'histoire. De nos jours, le Saint-Siège les a renouvelées, avec la souveraine autorité qui est la sienne et avec des instances dont tout chrétien a entendu l'écho. Le 20 décembre 1905, il a publié un décret dont nous aurons bientôt à nous occuper, décret dans lequel la communion fréquente est conseillée à tous et où ce conseil est mis pour toujours à l'abri de toute contestation. Plus jamais personne n'osera prétendre que l'assiduité à la table eucharistique ne répond point aux intimes désirs du Dieu qui s'y donne.

Ceci posé, je dis : — La manière dont on

traite une invitation montre quels sentiments on a pour celui qui la fait. L'acceptation est un hommage ; le refus, surtout le refus opiniâtre et mal motivé, est une offense. Si donc vous vous rappelez qui est Jésus-Christ ; si vous avez l'intelligence de ses grandeurs ; si votre âme est touchée de sa tendresse pour vous et de ses bienfaits ; si vous appréciez l'autorité d'un désir venu de si haut et appuyé de tant d'amour, vous vous ferez un devoir de répondre aux invitations qu'il vous adresse, et vous occuperez le plus souvent possible votre place parmi les nombreux convives de son grand festin.

II

La première raison qui vous presse de communier consiste dans le désir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je l'ai expliquée.

Voici la seconde : elle se tire de vous-mêmes et de vos nécessités personnelles. Vous devez communier, *parce que vous en avez besoin*. Si vous comprenez bien cet autre point de vue, les désirs du Sauveur deviendront les vôtres. Vous irez au banquet sacré avec autant d'ardeur qu'il en met à vous y inviter.

Je dois, ici, rappeler quelque peu les considérations développées dans notre dernier entretien. Car la sainte communion répond à vos besoins par ses effets, et ces effets heureux, je les ai laissés pressentir en disant ce qu'elle est. Pour peu que vous les ayez aperçus, l'auguste sacrement a dû vous apparaître comme le secours le plus puissant, et, par suite, le plus opportun que vous puissiez recevoir.

Quels sont donc les effets de la sainte communion ? — Pour les distinguer clairement, il ne sera pas inutile de l'envisager sous le double aspect que nous avons signalé. L'Eucharistie, avons-nous dit, est tout ensemble un *sacrement* et un *sacrifice*. Considérons donc successivement la sainte communion comme réception du sacrement et comme adhésion au sacrifice.

Au *sacrement*, l'Eucharistie est nourriture. « Elle produit dans les âmes, suivant l'enseignement de l'Eglise, les mêmes effets que la nourriture produit dans les corps : c'est-à-dire : elle conserve la vie, elle augmente les forces, elle répare les pertes, elle fait éprouver du bonheur¹. »

Je reprends.

Elle conserve la vie. — La vie des âmes est la grâce sanctifiante, participation ineffable à la vie même de Dieu. Tous les sacrements donnent cette vie de la grâce, et, par conséquent, la conservent et même l'accroissent. Mais l'Eucharistie la confère dans une mesure plus large qu'aucun autre. C'est son

¹ Decr. Concil. Florent. pro Armenis.

effet propre, puisqu'elle a pour mission expresse de la nourrir. Elle met Dieu en possession de nos âmes. Elle renoue ainsi et affermit les nœuds qui nous unissent à lui. Par là, non seulement, notre grâce se conserve ; mais encore, elle s'augmente. Nous en sommes élevés à un état surnaturel supérieur. Notre persévérance en devient aussi plus probable. Car des liens plus étroits et plus solides résisteront davantage aux efforts faits pour les briser ; une union plus intime et mieux cimentée sera plus difficile à rompre ; une vie plus vigoureuse échappera plus sûrement à la mort. — Bossuet disait : « Le grand don après lequel soupirent les chrétiens est celui de la persévérance¹. » Les chrétiens ont raison ; car la persévérance seule assure le salut éternel. Mais, si vous partagez ces aspirations des vrais chrétiens ; si vous soupirez après le don de la persévérance ; si quelquefois, en face de vos tentations et de vos faiblesses, vous tremblez de tomber un jour, venez souvent à la table sainte. Chaque communion bien faite affermira en vous la vie surnaturelle et vous rendra plus capables de la conserver toujours. Rien n'est bon, à ce point de vue, comme l'union souvent renouvelée avec Dieu : « *adhaerere Deo bonum est.* » (Ps., LXXII, 28).

La sainte communion augmente les forces.

— Les forces ou facultés propres à la vie de la grâce sont les vertus surnaturelles. Ces vertus viennent toutes de Dieu. Il les donne par bien des moyens, mais surtout par le sacrement d'Eucharistie. En réalisant son avènement dans les âmes, ce sacrement leur apporte toujours une nouvelle et abondante effusion des vertus divines. Il fait briller des lumières qui éclairent la foi ; il fait entendre des promesses dont s'affermir l'espérance ; il allume des ardeurs dont s'enflamme la charité ; il inspire des désirs de progrès qui facilitent tous les efforts et toutes les victoires. Il fait vivre Jésus-Christ en nous, et, par là, nous facilite au plus haut point la pratique de la perfection chrétienne. Certes, la perfection chrétienne est chose difficile. Elle consiste dans une entière ressemblance avec Jésus-Christ. Ce modèle est tellement accompli que personne ne peut le reproduire en soi-même. Pourtant, la sainte communion y aide plus efficacement qu'aucune autre grâce. Car, dans la sainte communion, le modèle lui-même vient, pour ainsi dire, se placer dans la copie ; en tout cas, il vient travailler avec nous, diriger nos efforts, jeter sur les traits que nous traçons le reflet de ses propres vertus et de sa propre vie. — Si donc vous avez faim et soif de la justice, si vous aspirez à devenir meilleurs, si vous souffrez d'en être personnellement incapables, venez et venez souvent à la

table sainte. Là, plus qu'ailleurs, vous recevrez des forces avec lesquelles, comme dit saint Paul, « vous pourrez tout : *omnia possum in eo qui me confortat.* » (Phil., IV, 13).

La sainte communion répare les pertes. —

L'âme se fatigue comme le corps. Elle se fatigue de ses travaux, de ses combats, de ses chagrins, de ses faiblesses, de ses tiédeurs. Tout cela use ses forces et lui cause une impression de lassitude qui diminue tout ensemble sa bonne volonté et son énergie. — Notre-Seigneur a des paroles de compassion pour les âmes ainsi épuisées. Il les invite à venir à lui et promet de les renouveler. Mais où le trouveront-elles, si ce n'est à la table sainte, puisque c'est là qu'il se rend présent et qu'il se donne ? Lors donc que vous éprouvez cette fatigue dont je viens de parler, faites une bonne communion ; là, vous rencontrerez le souverain médecin des âmes et il vous rendra vos forces : « *Venite, qui laboratis, et ego reficiam vos.* » (Math., XI, 28).

La communion est encore un puissant élément de bonheur. — On se tromperait, disons-le tout de suite, on se tromperait, si l'on y cherchait quelque jouissance sensuelle. Ces jouissances sont bonnes pour les tables où se nourrissent les corps. Le bonheur qui vient de l'Eucharistie est d'ordre plus élevé. Il consiste dans les sentiments qu'une âme éprouve quand, éclairée des lumières de la foi, elle se sait et se voit honorée de la présence de Dieu, élevée jusqu'à lui, comblée de ses grâces, associée à sa vie, mise en possession des trésors achetés par Jésus-Christ. Plus elle apprécie cet incomparable bienfait, plus elle est heureuse de l'avoir reçu. Souvent aussi, Dieu ajoute à ce bonheur raisonné une impression d'allégresse plus ou moins profonde et puissante, parfois assez vive pour donner un avant-goût des félicités éternelles. Il ne faut jamais communier uniquement pour éprouver ces satisfactions, si pures et si nobles soient-elles. Ce serait un désordre de transformer la sainte communion en un instrument de plaisir. Cependant, elles consolent les peines, encouragent les combats, donnent à la piété un élan toujours utile. — N'avez-vous pas besoin, après et comme tant d'autres, de ces saintes joies, de ces encouragements, de cet élan à la fois agréable et fécond ? Venez à la table sainte ; là, « vous goûterez combien le Seigneur est doux : *Gustate quoniam suavis est Dominus.* » (Ps., XXXIII, 9).

Enfin, je dois l'ajouter, la sainte communion exerce une influence salutaire sur notre corps lui-même. Elle affaiblit dans nos sens, sous le contact du corps de Jésus-Christ, les appétits désordonnés et cette concupiscence qui fait paraître le mal si plein de charmes et le bien si austère. Elle prête à nos organes une sorte d'aptitude aux saintes pratiques de la piété et de la vertu. Enfin, elle dépose dans

¹ Méditations sur l'Evangile : *La Cène*, 1^{re} partie, 4^e jour.

notre chair le germe de la résurrection future et des gloires du paradis. — N'éprouvez-vous pas le désir de préparer vos corps tout ensemble aux exercices de la vie chrétienne et aux transfigurations de la vie future ? Si ce désir fait battre vos cœurs, venez à la table sainte. Notre-Seigneur a dit de celui qui y vient : « Je le ressusciterai au dernier jour. *Ressuscitabo eum in novissimo die.* » (Jean, vi, 55).

III

L'Eucharistie n'est pas seulement un *sacrement*, elle est aussi un *sacrifice*. Or, nous avons des raisons de communier au *sacrifice* aussi bien qu'au *sacrement*.

Le sacrifice a toujours été l'acte le plus excellent et le plus efficace du culte divin. Cet acte a atteint, sur le Calvaire, sa plus grande excellence et sa plus puissante efficacité. Jamais les obligations de l'homme envers Dieu n'ont été aussi parfaitement remplies. Jamais l'adoration, la louange, la crainte, l'espérance, la charité, ne se sont exprimées d'une façon aussi vraiment digne du Très-Haut. Jamais non plus le péché n'a été aussi également expié, la grâce aussi bien méritée, les faveurs divines payées d'un aussi juste retour.

Mais le sacrifice du Calvaire se reproduit dans le sacrifice eucharistique avec ses infinies grandeurs ; et la sainte communion nous associe au sacrifice eucharistique. Elle nous incorpore à la victime et nous immole avec elle, dans un rapprochement qui donne à notre immolation la vertu de la sienne. Elle met aussi la victime en nous, avec tous les trésors acquis par son sacrifice, trésors à l'aide desquels nous pouvons payer tous les bienfaits et acquitter toutes les dettes. Elle réalise ainsi la parole du Rédempteur disant que, quand il serait élevé en croix, il attirerait tout à lui.

Voyez combien, à ce nouveau point de vue, la sainte communion vous est utile ! — Voulez-vous dire à Dieu, mais lui dire d'une façon digne de lui, votre vénération, votre dévouement, vos espérances, votre piété filiale ? Allez à la table sainte ! — Eprenez-vous le besoin d'acheter quelque grande grâce, de réparer largement vos fautes, de témoigner au ciel une reconnaissance proportionnée à ses bienfaits ? Allez à la table sainte ! — Désirez-vous porter un secours puissant à vos morts ou attirer sur vos parents et amis la bénédiction divine ? Allez à la table sainte ! — Là, l'Homme-Dieu vous prêter son cœur pour aimer, ses lèvres pour louer, ses expiations pour réparer, ses prières et ses mérites pour obtenir, ses actions de grâce pour remercier. C'est dire que toutes ces choses ne se feraient nulle part aussi bien. — On lit au livre de l'Imitation : « Chaque fois qu'un prêtre célèbre, il honore Dieu, réjouit les anges, édifie l'Eglise, aide les vivants, conduit les morts au repos,

et participe lui-même à tous les biens¹. » — Nous pouvons en dire autant de tout fidèle qui fait une bonne communion. Il célèbre, à sa manière, et accomplit l'acte le plus grand, le plus heureux, le plus fécond qui soit et qui puisse être.

**

La sainte communion se recommandant aux chrétiens par de si nombreuses et si pressantes raisons, comment expliquer qu'ils la reçoivent si peu ? Faut-il l'attribuer à un défaut de foi, et dire qu'ils ne croient ni à ses divines grandeurs ni à ses avantages incomparables ? Ou faut-il en chercher la cause dans une inconséquence qui les amène, malgré leur devoir et leur intérêt bien connus, à se priver de biens auxquels ils croient ? Je ne sais pas. Toujours est-il que l'abandon de la table sainte est à la fois le symptôme et la cause d'un christianisme profondément dégénéré.

Ce christianisme est particulièrement le vôtre, ô vous qui n'approchez jamais du banquet sacré et manquez même à la communion pascale !... Vous commettez là une faute très grave, à cause du commandement de l'Eglise, qui est celui de Dieu. Vous faites à Jésus-Christ une peine très sensible. Vous écarter de vous une grâce considérable et dont vous auriez grand besoin. Je crains que l'auteur du grand festin auquel vous refusez de prendre place ne vous punisse, et ne vous punisse, comme il le fait souvent, en refusant de venir à vous quand vous l'appellerez. Vous n'avez pas voulu communier durant la vie ; vous ne pourrez peut-être pas le faire, quoique vous le désiriez, au moment de la mort. C'est la menace qu'il fait dans l'Evangile : « En vérité, dit-il, aucun de ceux-là ne goûtera de mon banquet : *nemo illorum gustabit coenam meam.* » (Luc, xiv, 24).

Et vous qui vous contentez de l'accomplissement du devoir pascal, ne sentez-vous pas que votre âme végète, languissante victime d'une alimentation insuffisante ? L'Eucharistie est la principale nourriture de la vie surnaturelle. N'y venir qu'une fois par an, c'est vous condamner à une anémie spirituelle pleine de périls et vous exposer aux plus graves défaillances.

Vous qui approchez de l'auguste sacrement aux principales solennités, vous ne le faites pas encore assez. C'est vrai : nos grandes fêtes apportent toujours avec elles une occasion favorable de communier. Elles mettent dans les esprits des pensées, dans les cœurs des sentiments, dans les consciences des résolutions qui ne s'expriment nulle part aussi bien qu'à la table sainte. Mais il est d'autres raisons de communier, qui valent pour bien d'autres jours. Et puisque vous appréciez — vos communions en sont la preuve — le bienfait

¹ Livre iv, ch. 5.

eucharistique, faites-en donc le large et fréquent usage auquel Jésus-Christ vous invite.

Et vous enfin, qui revenez souvent au grand festin, mais moins encore que vous ne le pourriez, demandez-vous sérieusement quels motifs vous inspirent cette réserve. Ne serait-ce point un sentiment de tiédeur, un défaut d'amour pour Jésus-Christ, une satisfaction imméritée de vous-mêmes, la peur des efforts auxquels vous inviterait une communion plus fréquente ? Toutes ces raisons sont indignes de Dieu et de vous. Pesez plutôt celles dont vous avez entendu aujourd'hui l'exposé ; et, si vous les trouvez bonnes, allez plus entièrement à Jésus-Christ. Communiez davantage. Et contribuez, par votre exemple, à mettre en honneur, au milieu de cette population, la communion fréquente, pour le plus grand bien des âmes et la plus grande gloire de Dieu. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Force

III

DES CIRCONSTANCES OU IL FAUT EN FAIRE ACTE

Confortamini et estote robusti.

Soyez forts et montrez une âme robuste, un courage viril.
(Jos., x, 25).

Mes frères,

Quel est le caractère de la vie chrétienne en ce monde ? Sous quel aspect nous apparaît-elle ? Elle nous apparaît sous la forme d'une lutte continuelle. Le chrétien est un lutteur et sa vie, aussi longtemps qu'elle se prolonge ici-bas, est un combat : *militia est vita hominis super terram*.

La grande et indispensable vertu du soldat, n'est-ce pas le courage ? Or, c'est le courage, c'est la force d'âme, qui est aussi la vertu essentielle du chrétien. Les occasions de la pratiquer ne manquent pas ; elles se présentent tous les jours et à tout instant. Impossible de vous les signaler toutes ; je voudrais simplement vous dire dans quelles circonstances principales il faut montrer une âme robuste et un ferme courage : *confortamini et estote robusti*.

1. — Il faut faire acte de courage devant les souffrances physiques.

D'où vient la souffrance ? Quelle en est l'origine ? La souffrance n'existait pas à la naissance du monde. Nos premiers parents furent créés dans un état qui les en affranchissait. Dans leur corps, point de douleur ; dans leur esprit, point d'ignorance ; dans leur cœur point d'angoisse, comme dans la nature il n'y avait point de désordre. La souffrance a fait sa première apparition après la faute

d'Adam et d'Eve. Mais depuis qu'elle est entrée dans le monde, elle y exerce un empire auquel personne ne peut se soustraire. Elle est la compagne inséparable de la vie dans cette vallée obscure que remplit le bruit de nos lamentations. Tout homme est un être souffrant. Parcourez la terre en tous sens, regardez derrière vous, devant vous, dévorez les espaces et les temps, vous ne trouverez pas autre chose que ce que vous avez sous les yeux : une douleur sans trêve et une plainte qui ne finit jamais. Où que l'homme jette ses regards, où qu'il porte ses pas, il rencontre la souffrance.

La souffrance atteint le corps, se fait sentir dans tous ses membres, épuise ses forces, ruine sa santé et le laisse avec des infirmités qui le conduisent au tombeau.

Quelle attitude prendre devant la maladie qui nous étreint, devant la douleur qui nous broie les membres, devant la fièvre qui nous dévore, devant l'infirmité qui nous condamne à l'inaction ?... Maudire la souffrance ? Ce serait déraisonnable ; car la souffrance ne sortira pas de ce monde parce que nous n'en voulons pas.

Voilà soixante siècles qu'elle y est entrée et pousse inexorablement l'humanité sur un chemin détrempé de sueurs et de larmes ; voilà soixante siècles qu'elle saisit l'homme au berceau pour le conduire à la tombe, vers laquelle il marche les membres flétris, le cœur navré, à travers quelques joies courtes qu'il saisit au passage et parmi de longues angoisses qui semblent se disputer chacun de ses jours ; voilà soixante siècles qu'elle courbe l'humanité sous son sceptre de fer, et elle n'abdiquera que le jour où le dernier homme aura disparu.

Que faire ? S'irriter, s'aigrir, se révolter ? Ce serait folie. Vous ne pouvez pas l'éviter ; alors il faut la supporter. C'est une visiteuse bien importune, bien gênante ; il faut pourtant la recevoir. Eh bien ! c'est dans cette circonstance qu'il faut faire acte de courage, se montrer supérieur à la souffrance, et s'y résigner avec une soumission entière à la volonté de Dieu.

Se résigner, entendons-nous : ce n'est pas ne point sentir le mal, c'est s'incliner magnanimement devant la souffrance et dire à Dieu avec courage : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! »

2. — Il faut faire acte de courage devant les souffrances morales.

La souffrance morale a des noms qui varient à l'infini : elle s'appelle affliction d'esprit, peines de cœur, mécomptes, tristes prévisions, ennuis, regrets, froissements, que sais-je ? Qui n'en a déjà fait la douloureuse expérience, pour peu qu'il ait vécu ? Qui n'a connu les déceptions, l'ingratitude, la calomnie, l'envie, les trahisons, les deuils de famille, les séparations douloureuses ? Qui n'a connu les

mille peines qui forment comme le tissu serré de la vie, le cortège de l'homme dans sa marche vers l'éternité ? Qui n'a pas vu ses projets contrariés, ses espérances trompées, ses rêves d'avenir évanouis ? Qui, ici-bas, est dans la condition qui lui plairait le mieux ? Qui réussit au gré de ses désirs ? Nous traversons la vie entre les regrets du passé, les soucis du présent, les préoccupations et les inquiétudes de l'avenir.

Quand nous, sommes la proie de ces souffrances morales, c'est l'heure de relever son courage, de ne pas se laisser abattre et de faire preuve d'énergie. Oh ! c'est bien navrant d'assister à la ruine de ses espérances, à l'échec de ses projets ! C'est bien douloureux de se trouver en présence d'un berceau vide, d'une tombe ouverte ! Courage ! vous dirai-je, et ne vous abandonnez pas à un sombre désespoir : faites acte de généreuse soumission à la volonté de Dieu, et Celui qui nous console dans toutes nos tribulations vous viendra en aide et vous reconfortera.

C'est bien triste d'être harcelé par la calomnie, traîné dans la fange, voué à l'ironie, au mépris, par des gens sans loyauté et sans cœur. Pauvres calomniés sur qui le monde répand sans pitié l'amertume de son langage, qui êtes exposés à ses récriminations et à ses haines, que votre âme reste ferme et courageuse ; réfugiez-vous dans votre conscience dont le témoignage doit vous soutenir, et regardez de haut, méprisez à votre tour ce monde perfide qui a des calomnies pour toutes les vertus et de la boue pour tous les fronts immaculés.

Malheureux de toute sorte, vous que l'infortune accable, vous pour qui tout se colore en noir, qui n'apercevez autour de vous aucun visage ami, qui semblez dévoués à la souffrance, prenez courage et regardez le ciel où vous serez dédommés, si vous supportez chrétiennement vos peines et vos délaissements.

3. — Il faut faire acte de courage devant les contradicteurs et les blasphémateurs de la Religion.

Il a été dit du Christ qu'il serait un signe de contradiction. Il a été contredit dans tous les temps ; il est contredit aujourd'hui. Sa doctrine, ses institutions sont l'objet d'attaques violentes ou cauteleuses. Publicistes, conférenciers, journalistes, romanciers, discoureurs de tribune et d'estaminet ne leur ménagent pas l'outrage. Tous les jours, vous êtes exposés à entendre des propos hostiles à la religion.

D'abord, soyez fermes, pour garder intacte votre foi. Ne la laissez pas entamer par les négations ou les dérisions des incroyants. Vos convictions seraient bien peu solides s'il suffisait d'une parole pour les ébranler.

Ensuite, ayez le courage de défendre vos

croyances, d'opposer la vérité à l'erreur, la raison aux préjugés. Pour aller à l'encontre de l'opinion, pour contredire peut-être des parents, des amis, qui se sont égarés dans une mauvaise voie, il faut de l'énergie. En quoi consistera-t-elle ? A rester inébranlable dans vos sentiments ; à réprouver tout ce qui se dit et se fait de mal ; à protester tantôt par des paroles, tantôt par des actes, tantôt par le silence, tantôt par une attitude passive.

Ce serait une faiblesse, plus que cela, une lâcheté, qu'on me pardonne le mot, de demeurer indifférent, impassible devant les injures déversées sur notre foi.

4. — Il faut faire acte de courage devant les tentations.

La tentation est l'amorce du péché ; elle y mène infailliblement, si on n'y résiste pas. Elle est partout, en nous et en dehors de nous : on n'y échappe pas et on n'en devient pas maître sans effort.

O chrétien ! c'est ici, devant les attraites et les sollicitations du mal, devant les convoitises des sens, devant le soulèvement des passions, qu'il faut déployer toute ton énergie. Faut-il quelque chose pour exciter ton courage ? Ecoute : Dieu te regarde. Le soldat qui combat sous les yeux de son chef est plus hardi, plus vaillant ; toi, tu combats sous le regard de Dieu ; tu ne le vois pas, mais il est là. — « Où étiez-vous, Seigneur, disait un saint, où étiez-vous, quand la tentation me pressait si vivement ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu me secourir ? — J'étais là, près de toi, répondit le Seigneur, et je te regardais combattre. »

Faut-il des promesses pour soutenir ton courage ? Dieu promet à ceux qui auront vaillamment combattu, une couronne incorruptible, une récompense éternelle. Le soldat brave intrépidement la mort pour une mention honorable, pour un avancement, pour une décoration, et toi, tu tiens tête à la tentation, tu lui résistes pour le salut de ton âme, pour la conquête du ciel. La récompense sera hors de proportion avec tes efforts : une éternité de bonheur pour quelques jours de lutte et de fatigue.

5. — Il faut faire acte de courage devant la mort.

Notre premier mouvement en face de la mort est un mouvement de frayeur, de répulsion. Nous en avons peur, c'est un sentiment tout naturel. Aussi, que ne fait-on pas pour l'éviter, pour échapper à ses étreintes ! Cet effroi devant la mort s'explique. La mort, généralement, est précédée de maladies, de souffrances aiguës qui sont souvent de longue durée, et nous craignons la douleur. Elle nous sépare brutalement de tout ce que nous aimons ; elle nous dépouille de tout ce qui nous attachait à la vie ; elle nous ouvre la porte sur un monde où nous ne savons pas quel accueil nous attend : est-ce le ciel, est-ce l'a-

hème du désespoir qui nous recevra ? Cette incertitude faisait trembler les saints eux-mêmes. Hilarion, cet ami de Jésus-Christ, qui avait passé tant d'années au désert et dans les larmes de la pénitence, encourageait comme il pouvait son âme épouvantée en ce moment du départ. Il n'est pas étonnant que nous éprouvions un sentiment de crainte à la pensée de la mort.

Eh bien ! mes frères, c'est contre cette crainte naturelle, contre cet épouvantement de la mort, comme dit Bossuet, qu'il faut réagir. Oh ! pour cela, sans doute, il est besoin de s'armer de courage ; mais ce courage, nous l'aurons sûrement si nous considérons la mort à la lumière de la foi, si nous songeons aux maux dont elle nous délivre, et aux biens dont elle nous met en possession.

Qu'est-ce que la mort, pour un chrétien qui réfléchit, qui envisage les choses au point de vue de l'éternité ? — La mort est l'abolition du péché. Tant que nous sommes sur cette terre, nous avons la malheureuse puissance de pécher, de provoquer la justice de Dieu. Cette puissance vient se briser sur la pierre du tombeau. — La vie est une succession de travaux, de fatigues, un tissu de peines, de souffrances. La mort est le repos après le labeur, la paix et la joie après les épreuves douloureuses. — La vie est une lutte incessante, terrible, contre des ennemis qui s'appellent légion. La mort est la fin du dernier combat qui décide la victoire : elle tient dans ses mains glacées la couronne qui décorera le front des vainqueurs. — Si vous comparez la vie à une marche pénible dans un désert, à une traversée des mers par des jours de tempêtes et des nuits d'orages, la mort est l'entrée dans la terre promise, et l'arrivée au port éternel. — La terre est un lieu d'exil, loin de la maison de notre Père céleste, loin de notre famille, loin de notre véritable patrie. La mort finira cet exil et nous introduira dans ce pays de lumière et de gloire où nous verrons Dieu et où nous retrouverons parents, frères, amis, tous ceux que nous avons connus, aimés et regrettés ici-bas.

Le chrétien songe à tout cela ; il se dit encore que la mort est l'expiation du péché, que l'accepter c'est faire le plus grand acte de vertu et le plus méritoire des sacrifices. Sans doute, il ne se dissimule pas qu'il lui faudra paraître devant la justice de Dieu, mais il compte sur son infinie miséricorde.

Et alors, il regarde la mort en face ; elle l'épouvante moins ; il se sent le courage de l'affronter et de supporter patiemment les souffrances, les maladies qui en sont les avant-coureurs.

Qu'ils craignent de mourir ceux qui ont mal vécu, ceux qui, au cours d'une longue existence, ont négligé tous leurs devoirs, ceux qui ont accumulé fautes sur fautes, prévari-

cations sur prévarications, sans jamais exprimer un regret ; qu'ils aient peur de mourir, ceux qui arrivent à la limite de cette vie avec une conscience souillée que l'absolution n'a point purifiée ! Mais le chrétien qui est demeuré fidèle à sa foi, qui a eu des faiblesses, mais les a réparées, qui a commis des fautes, mais en a reçu le pardon, ce chrétien-là n'a plus peur de la mort, il la regarde venir avec sérénité, il la salue comme une libératrice : il est prêt à la recevoir, voyant en elle le sommeil qui finit et le rêve qui s'en va, le jour qui se lève et la vie qui commence avec la vraie félicité. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

L'HOMME DU DEVOIR

Dieu, pour nous instruire, recourt, mes très chers frères, à un procédé qui me semble digne éminemment de sa bonté et tout à la fois bien approprié à notre nature. Que fait-il donc ? Il ne se contente pas de parler, il montre. Il nous montre l'accomplissement du devoir, la pratique de la vertu, dans la vie mortelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et remarquez-le, mes chers auditeurs, il ne faut pas que la lâcheté humaine dise : « Jésus accomplit sans l'omettre jamais le devoir de la prière ; Jésus est bon, compatissant, patient ; Jésus pardonne les manques d'égards, les outrages ; Jésus rend le bien pour le mal... Mais Jésus est l'Homme-Dieu, et je ne suis, moi, qu'une pauvre créature. »

Oui, c'est l'Homme-Dieu, et voilà pourquoi nous devons imiter ses exemples, car étant l'Homme-Dieu il nous a apporté à la fois ses exemples et la grâce qui communique aux âmes la force de les suivre.

Quand on imite Jésus-Christ, on ne se borne pas à tâcher d'agir comme lui, on agit en union avec lui et cette union donne au cœur une énergie divine qui le rend capable des vertus les plus hautes.

Mais la bonté de notre Dieu nous offre un nouvel encouragement et un secours nouveau dans l'exemple des saints.

Le culte des saints tient dans notre religion une très grande place, — une place beaucoup trop grande, disent nos frères séparés qui semblent craindre que dans les cœurs catholiques les saints n'usurpent le trône de Dieu. — Nous ne sommes pas des ignorants ; nous savons qu'entre les plus grands saints, sans excepter sainte Marie, et Dieu, il y a l'infini. Les saints sont le chef-d'œuvre de Dieu, mais son œuvre, et quand nous implorons leur assistance, nous savons qu'ils n'ont d'autre puissance que celle que Dieu leur a communiquée. Nous leur disons à tous : « Priez pour nous ! » A Dieu seul nous disons : « Exaucez-nous ! »

Comme Jésus-Christ dans son humanité est une image parfaitement ressemblante de Dieu, telle néanmoins que nos regards la peuvent considérer, les saints sont des images de Jésus-Christ dont l'éclat moins vif s'accommode encore davantage à la faiblesse de nos yeux. Il nous semble moins difficile de les imiter, et il nous suffira de les imiter pour être en même temps les imitateurs de Dieu, parce que nous serons les imitateurs de Jésus-Christ.

Ces réflexions, mes bien chers frères, s'offrent naturellement à la pensée au jour où nous célébrons la fête de saint Joseph.

Saint Joseph est l'homme du devoir, et du devoir accompli avec tant de simplicité que chacun de nous peut se dire : « Je veux imiter saint Joseph. »

L'Evangile l'appelle le juste. Le juste, c'est l'homme du devoir. Nous allons considérer saint Joseph comme l'homme du devoir :

Dans le travail ;
 Dans la famille ;
 Dans la religion.

I

La tradition nous apprend que Joseph, bien qu'il fût de la race royale de David, était ouvrier. Il travaillait le bois et on lui a donné le nom de charpentier.

Ainsi, dès son adolescence, avant l'Evangile, Joseph avait compris la grandeur du travail des mains, instrument de pénitence et de patience, de sanctification, moyen providentiel de venir en aide à son prochain au lieu de vivre de ses services. Il était ouvrier. Mais Dieu qui le préparait à une mission sublime lui avait accordé les dons les plus rares de l'esprit et du cœur. Issu de grande race, ne pouvait-il pas choisir une occupation plus relevée, plus agréable et plus flatteuse pour l'amour-propre ? N'en doutez pas, mes frères ; mais Joseph, sans songer qu'un jour il serait proposé pour exemple à toute l'humanité, s'appliquait diligemment au travail des mains, parce qu'il en comprenait la grandeur cachée.

Il y a deux manières d'envisager le travail des mains. La première est commune à beaucoup de gens : on travaille pour gagner de l'argent, par nécessité, par cupidité, pour avoir du pain, des parures, du plaisir, et, tout en travaillant, on méprise le travail. Les travailleurs de cette sorte, il faut les plaindre, mes frères ; car ils sont bien malheureux. Passer sa vie dans une occupation que l'on méprise !

D'autres que la religion éclaire, — et saint Joseph était de ceux-là, — songent à faire le bon plaisir de Dieu, à entrer dans ses desseins, à expier leurs fautes ou celles de leurs frères, à se procurer quelques ressources pour faire la charité, à recueillir des trésors pour le ciel ; et, pendant qu'ils donnent leur cœur à Dieu par la prière, ils lui donnent leur corps par le travail. Ceux-là, mes chers auditeurs,

travaillent avec joie, sachant qu'ils travaillent avec Dieu, qu'ils travaillent pour Dieu.

La récompense de saint Joseph devait être grande, puisque, durant plusieurs années, son métier allait lui donner pour apprenti et pour compagnon le Fils de Dieu, le Verbe incarné qui, lui aussi, pour être le modèle de l'homme, s'est fait ouvrier.

L'Eglise, mes bien chers frères, nous montre saint Joseph dans son atelier pour nous donner l'estime du travail. Vous n'êtes pas riche, vous êtes obligé de travailler pour vivre, pour gagner au jour le jour votre pain : n'en rougissez pas, soyez-en plutôt fier. Votre vêtement de travail est un vêtement de gloire : il prouve que si vous recevez des services de vos semblables, vous savez aussi leur en rendre ; il prouve que votre vie est occupée et qu'elle est utile. Le descendant des rois bibliques ne rougissait pas, croyez-le bien, de manier l'outil et de porter le tablier. N'avait-il pas cent fois raison puisque l'Homme-Dieu bientôt devait, lui aussi, mettre sa gloire à travailler !

II

L'Eglise nous montre saint Joseph dans la vie de famille.

La famille est une petite société dans deux autres plus grandes : la Patrie et l'Eglise. Mais c'est là, sur ce théâtre si restreint et si obscur, que se joue presque tout entier le drame de notre existence. Pour être sauvé, pour être couronné, que faut-il ? Il faut aimer Dieu qui est au ciel et notre prochain qui est sur la terre. Il y a des gens qui professent un grand amour pour l'humanité tout entière. Cela est sublime, je le veux bien, mais, en somme, pratique assez peu. L'Evangile nous recommande d'aimer notre prochain. Qui est notre prochain ? C'est l'étranger lui-même si nous le rencontrons sur notre route. Rappelez-vous la parabole du Samaritain...

Mais ce sont d'abord et surtout les membres de notre famille. « Si vous n'avez pas souci des vôtres, principalement de ceux de la maison, vous avez renié la foi et vous êtes pire qu'un infidèle. *Si quis suorum curam non habet, maxime domesticorum, fidem negavit et est infideli deterior.* » (I Tim., v, 8).

Telle est, mes frères, la sentence portée contre le chrétien qui ne remplit pas les devoirs de famille.

Ah ! que ces devoirs sont aujourd'hui mal compris, oubliés, trahis ! Et cependant comment voulez-vous que le bonheur s'installe dans une famille où les plus proches parents ne s'aiment pas, ne s'entraident pas, ne se supportent même pas ?

Allez à Nazareth, dit la sainte Eglise aux familles qui veulent garder la douceur et la force, la consolation de la paix chrétienne ; allez et regardez ! Cet enfant qui obéit, c'est un Dieu ; cette femme qui remplit avec tant de

modestie et de grâce les devoirs de l'épouse et de la mère, c'est la mère d'un Dieu ; ce robuste ouvrier à la physionomie grave et souriante tout à la fois, qui commande, parce qu'ainsi le veut la Providence, mais qui commande en s'oubliant toujours, en se dévouant toujours, qui nourrit de son travail la mère et l'enfant, qui n'apporte jamais au logis que de sages et discrètes paroles, qui garde intact l'honneur de la famille entière, cet homme qui n'est pas le père de Jésus, mais qui par sa tendresse en a si bien mérité le nom, c'est Joseph, Joseph dont l'exemple nous apprend comment, sans sortir du cercle familial, cercle étroit, on peut pratiquer les vertus les plus larges et les plus hautes, comment, en remplissant les devoirs ordinaires du foyer, l'on devient un saint.

III

Mais ce n'est pas voir un saint que de le voir seulement à l'atelier et au foyer. Il faut le voir dans l'accomplissement des actes de la religion.

Notre premier prochain, c'est Dieu, Dieu de qui nous tenons tout et que nous rencontrons partout. Saint Joseph rend à César ce qui est à César. Il se conforme à la loi du recensement et se rend avec Marie à Bethléem, en plein hiver, et au moment où la Vierge-Mère allait mettre au monde son fruit béni. Joseph, dans ces circonstances, aurait pu trouver plus qu'un prétexte pour éluder la loi ; et il part... Mais, il a compris que si l'on doit rendre à César ce qui appartient à César, à plus forte raison doit-on rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Or, c'est Dieu qui l'appelle au Temple avec Marie pour la présentation de Jésus ; le voici. C'est Dieu qui lui ordonne de fuir la colère meurtrière d'Hérode et de prendre l'Enfant et la Mère et de s'enfuir en exil ; il part. C'est Dieu qui lui ordonne de quitter l'Égypte et de rentrer en Israël ; il rentre. C'est Dieu qui lui ordonne de garder un profond silence sur la naissance miraculeuse de son fils-adoptif et sur sa divinité ; il se tait. Lorsque Dieu lui ordonnera de quitter cette terre au moment où va commencer la merveilleuse mission de Jésus, il acceptera sans une pensée de murmure d'avoir été à la peine de longues années durant et de n'être point appelé à l'honneur.

Ah ! mes chers auditeurs, c'est que la religion est tout pour cet ouvrier si laborieux, pour cet époux si tendre, pour ce père si dévoué.

La philosophie mondaine a dit par les lèvres de l'un des siens :

Soyez juste, il suffit ; le reste est arbitraire.

La justice pour cet insensé, c'était les devoirs envers le prochain ; le reste, c'était les devoirs envers Dieu.

Non, une telle justice n'est pas suffisante ; non, le reste n'est pas une affaire de fantaisie ; le reste, c'est tout.

Saint Joseph le savait, et il était un juste, le vrai juste, un juste qui vivait de la foi, et dont la foi vivifiait toutes les œuvres.

Il marchait constamment en la présence de Dieu. En tout il s'inspirait de la volonté de Dieu. Ce fut pour obéir à Dieu qu'il contracta avec Marie, une orpheline d'après la tradition, cette union virginale qui devait un jour lui procurer tant de gloire. Ce fut pour obéir à Dieu qu'il vécut dans l'ombre épaisse de Nazareth. C'était pour obéir à Dieu que, chaque année, il prenait le chemin du Temple de Jérusalem.

Croyez-vous, mes frères, que saint Joseph se soit repenti d'avoir mené cette vie laborieuse, obéissante, cachée ? On ne se repent jamais d'avoir travaillé, jamais d'avoir écouté les conseils de la foi, jamais d'avoir fait la volonté de Dieu.

Ni vous non plus, mes chers auditeurs, vous ne vous repentirez pas, à l'heure de votre mort, au moment de paraître devant le juste Juge, d'avoir accepté la loi pénitentiaire du travail, non seulement avec résignation, mais avec joie ; vous ne vous repentirez pas d'avoir gagné votre pain et le pain des vôtres à la sueur de votre front ; vous ne vous repentirez pas d'avoir été des ouvriers probes et honnêtes, consciencieux ; vous ne vous repentirez pas d'avoir estimé le travail et de l'avoir aimé. Vous ne vous repentirez pas davantage d'avoir rempli dans leur austère beauté les grands devoirs de la vie de famille et de la vie sociale ; vous ne vous repentirez pas d'avoir rendu service à votre prochain, de l'avoir aidé, de l'avoir relevé, de l'avoir honoré, ni même ni surtout de l'avoir supporté... Vous repentiriez-vous d'avoir été un mari fidèle à l'honneur, une épouse tendre, une mère dévouée, un fils aimant, prévenant, obéissant ?... Oh ! comme elle sera douce, à votre heure dernière, la pensée que vous avez été par dessus tout un bon serviteur de Dieu, adorant et reconnaissant, un courageux disciple du Christ, un juste en un mot, comme le doux patriarche de Nazareth ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

LA MATERNITÉ DE MARIE

La langue catholique, mes bien chers frères, a d'incomparables délicatesses : l'Annonciation ! Quel est le fait divin que nous célébrons aujourd'hui sous ce titre ? Que se passa-t-il sur la terre le 25 mars, en la dernière année du vieux monde ? Un événement de capitale importance, le plus grand événement de toute

l'histoire. Le Créateur vint s'unir à la créature et, en s'unissant à elle dans la nature humaine, il rendit la nature humaine comme participante de la nature divine ; le Verbe se fit chair ; le Fils de Dieu dans l'éternité devint le Fils de la Vierge ici-bas. Ce fut le glorieux achèvement de la création.

La création jusque-là n'était qu'ébauchée et le plan divin n'était pas rempli. Dès les premiers âges, les docteurs l'ont remarqué : à mesure que Dieu créait les êtres, il approuvait solennellement l'œuvre que sa puissance avait réalisée conformément aux desseins de sa sagesse. *Et vidit Deus quod esset bonum.* Mais lorsqu'après avoir tenu conseil en lui-même, il créa l'homme, la parole d'approbation demeura suspendue sur les lèvres divines, car Adam n'était que la lointaine et prophétique image d'un plus grand que lui, cet Homme-Dieu qui devait naître un jour. Quand la main toute-puissante modelait l'argile qui tout à l'heure allait palpiter et vivre, elle voyait dans le lointain des siècles le front, l'œil, les lèvres, les mains, les pieds du Christ Jésus. Et c'est pourquoi la créature humaine reçut une beauté supérieure à celle de toute autre créature.

L'Homme-Dieu devait donc venir. Il devait venir pour une double mission : la gloire du Père et le salut du genre humain. Pour remplir l'une et l'autre vous savez ce qu'il a fait, mes frères ; ce n'est pas l'instant de vous le rappeler. Mais le nom que l'Eglise donne à cette fête porte nos pensées vers un autre objet. Elle l'appelle l'Annonciation, et elle nous montre l'archange Gabriel prosterné devant une vierge notre sœur, la saluant, nous apprenant à la saluer avec lui non pas seulement comme pleine de grâce et bénie entre les femmes : *Ave, gratia plena*, mais comme la Mère de Dieu : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils. L'Esprit-Saint viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et l'Être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » (Luc, I, 26-38).

Au premier regard, la maternité divine semble n'intéresser que Marie. C'est là un privilège unique et incommensurable. Mais sitôt que nous y réfléchissons, nous nous apercevons avec joie que de ce privilège accordé à l'Eve nouvelle résultent les conséquences les plus consolantes pour tout le genre humain. Un jour la Mère de Dieu sera solennellement donnée, par son Fils mourant, pour mère à tout le genre humain. La seconde maternité repose sur la première et, si je puis ainsi parler, elle l'a pour mesure.

Donc, bien-aimés frères, étudions celle-ci pour connaître ce que nous vaut celle-là.

I

Nous pouvons, mes frères, quand l'orgueil nous y pousse, faire parade de notre force ;

mais, bon gré mal gré, nous nous trouvons à chaque pas en face de notre faiblesse, disons notre impuissance. Entre nous et le bonheur, entre nous et la vertu sans laquelle il ne peut être de bonheur véritable, que d'obstacles accumulés ! que de besoins à satisfaire ! que de périls à éviter ! que de souffrances qui demandent à être consolées ! que d'inquiétudes qui voudraient être calmées et rassurées ! D'ailleurs nous ne sommes pas seuls ; nous avons un cœur aimant, et les besoins de ceux qui nous sont chers ne nous préoccupent pas moins vivement que les nôtres.

Lorsque l'animal a pris tout son développement, il n'éprouve plus le besoin de sentir près de soi ses auteurs, il s'en sépare, il s'en éloigne, il les oublie, il ne les reconnaît même plus. Il n'y a pas de famille pour les animaux.

S'il n'était question que de la vie corporelle, l'homme, lui aussi, pourrait, à un certain âge, oublier à tout jamais ses parents. Mais il a un cœur, et c'est toujours pour ce cœur un besoin que de s'appuyer sur la tendresse d'une mère. Quand la mort sépare une mère de son fils, c'est toujours pour celle qui s'en va et pour celui qui demeure un déchirement cruel.

Mais c'est surtout dans les choses de la vie de l'âme que le besoin d'une mère se fait sentir. Et puis, c'est bien l'image visible de la bonne Providence. Un père, c'est l'autorité, l'autorité tempérée par la bonté, sans doute, mais enfin l'autorité, la justice. Et c'est pourquoi devant notre Père céleste nous sommes toujours un peu inquiets, un peu tremblants. Très assurément il est la bonté même ; mais au moment où nous lui demandons des faveurs, notre conscience nous crie que nous les méritons si peu !

Qu'a fait ce grand Dieu qui veut nos cœurs, à qui nulle invention d'amour ne coûte quand il s'agit de nous encourager à la confiance ? Il a fait deux choses merveilleuses et il les a faites du même coup : l'Incarnation du Verbe et la Maternité de Marie.

L'Incarnation est appelée par les Pères « la condescendance ». L'homme est le roi de la création, mais de la création au Créateur il y a si loin, si loin que l'apôtre saint Paul appelle l'Incarnation un anéantissement. *Exinanivit semetipsum formam servi accipiens et habitu inventus ut homo.* (Phil., II, 7). Mais l'homme ne voile pas entièrement le Dieu. J.-C., notre frère, reste notre Maître. J.-C., notre Sauveur, reste notre Dieu. Sa croix est un trône : tout crucifié qu'il est, il reste Roi.

Regardez maintenant Marie. C'est l'amour, sans le ministère de la justice. Je dis : sans le ministère, car vous pensez bien, mes chers auditeurs, que sainte Marie a au cœur le respect le plus profond pour la justice divine ; mais elle n'est pas chargée d'en porter les

sentences ; son unique mission est d'en détourner les coups ; elle est la personnification de la Miséricorde. Voilà sa fonction, et elle s'estime heureuse de n'en avoir pas d'autre.

Mais comment la remplira-t-elle ? C'est ici que la notion exacte de la Maternité divine va nous éclairer sur la portée de la Maternité adoptive de Marie.

Avec quelle ardeur Marie aime Jésus, cet Homme-Dieu qui est à la fois le Fils du Très-Haut et son Fils, vous savez bien, mes frères, que je suis impuissant à vous le dire. C'est un amour immense. Si une créature était capable d'un amour infini, je vous dirais : c'est un amour infini. Marie, éclairée par l'Esprit-Saint, connaît l'incomparable beauté de Jésus, de Jésus dont l'âme et dont le corps lui-même sont immédiatement et indissolublement unis à la divinité.

Imaginez, chrétiens, que la grappe et l'épi soient devenus capables d'intelligence et de sentiment. A l'autel, au moment où le prêtre prononce les paroles de la consécration, la grappe voit son sang vermeil changé au sang d'un Dieu : quel tressaillement ! quelle extase ! Or, voilà qu'au moment où l'humble Vierge de Nazareth acquiesçait au message de l'ange en disant : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole », voilà qu'une goutte de son sang devenait le corps même d'un Dieu, et le cœur de ce petit enfant qui était la chair de sa chair : *verum corpus natum de Maria Virgine*, c'était le Cœur d'un Dieu, tout rempli des lumières et des feux de la divinité !

Et lorsqu'après le premier éblouissement d'un si incomparable et inénarrable bonheur, après les premières extases de la Maternité divine, se succèdent les jours, puis les années, lorsque chaque minute de la vie mortelle du Fils adorable fut venue augmenter les affections de l'auguste Mère, lorsque plus de trente ans après ce moment unique de l'Annonciation et de la Salutation angélique, Jésus dit à Marie, du haut de la croix, en lui montrant dans la personne de saint Jean l'homme universel : Voilà votre fils ! et à l'homme, en lui montrant Marie : Voilà votre mère ! qui dira quelle était la largeur et la profondeur, la vivacité, la fidélité, le désintéressement et la constance de l'amour d'une telle mère pour un tel fils ?

Or, mes très chers auditeurs, c'est de cet amour tout entier que nous recevons l'héritage. Croiriez-vous par hasard que Marie qui écoutait si attentivement les enseignements évangéliques, n'a pas entendu celui-ci : « Ce que vous avez fait au moindre d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ? » (Matth., xxv, 40). Non certes, vous ne le croyez pas.

Marie voit en nous ce que nous a faits le baptême, ce que nous fait la grâce, les mem-

bres vivants de son Fils adorable. Elle l'aime encore en nous ; elle nous aime de l'amour intense, infatigable, inépuisable, dont elle l'aime lui-même.

Tels sont les sentiments de Marie pour nous. Telles sont pour nous, mes frères, pour chacun d'entre nous, les heureuses conséquences de la Maternité divine.

Mais je n'ai pas tout dit.

II

Que peut, pour nous, cette maternelle tendresse ?

Elle peut tout ce que Dieu veut. Or, Dieu lui a confié le trésor de ses grâces... Elle en est la dispensatrice.

La cause principale de la grâce ou, comme disent les théologiens, la cause efficiente, par droit de nature, c'est Dieu. La cause méritoire de la grâce, par droit de conquête, le droit de ses larmes et de son sang, c'est le Fils de Dieu, Fils de Marie, le Sauveur Jésus. La Très Sainte Vierge en est la cause secondaire, en vertu d'une sorte de droit maternel et par suite de sa libre coopération à l'œuvre de la rédemption, elle en est la dépositaire, la trésorière, la distributrice.

Il est question dans le prophète Isaïe (xxii, 22) d'une clé précieuse qu'il appelle la clé de David. Ce qu'elle ouvre, la clé mystique, personne ne le peut fermer ; ce qu'elle ferme, personne ne le peut ouvrir. Cette clé, je la vois aux mains de la divine Mère et elle ouvre le Cœur de Jésus qui est la source de la grâce et elle en dispense les richesses quand elle veut, comme elle veut, dans la mesure qui lui plaît¹.

Il y a sur cette doctrine des paroles de Bossuet qui sont célèbres : « Dieu, dit ce grand évêque, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par Marie, cet ordre ne se change plus, et les dons de Dieu sont sans repentance. Il est et il sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevons encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que les dépendances. »

Si vous entriez, mes frères, dans le détail de la vie chrétienne à partir du berceau, du baptême, jusqu'au tombeau, partout vous toucheriez du doigt l'intervention maternelle de Marie.

On peut dire que l'Esprit-Saint ne forme et ne produit J.-C. dans les âmes qu'avec le concours de sa Mère, que l'on appelle admi-

¹ S. Bern. Sen., *Pro fest. V. M.*, Serm. 5.

ramblement la Mère de la divine grâce. Elle est, après Jésus, avec Jésus, une source de vie divine dans le monde humain. Elle pouvait dire plus véritablement que saint Paul : « J'enfante tous les jours les enfants de Dieu jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en eux dans la plénitude de son âge. » (Gal., iv, 19). Oui, elle est mère des âmes.

Or, il faut que la mère nourrisse l'enfant qu'elle a mis au monde. C'est la loi providentielle. C'est le devoir de la mère et c'est aussi sa joie. Nourrir, c'est continuer à former de sa propre substance le fruit de ses entrailles ; c'est en quelque sorte façonner l'enfant à son image. Ce n'est point Marie qui se dispensera de cette fonction sublime. Elle est vraiment la nourricière des âmes. Elle réalise cette belle parole d'Isaïe : « Vous serez portés comme de petits enfants à la mamelle. C'est moi qui vous porterai entre mes bras, attachés à mon sein, jusque dans votre blanche vieillesse... Je vous porterai dans l'immortalité, car je suis immortelle : je n'aurai pas d'autre vieillesse que mon immortalité même. » (Is., XLVI, 3-4, et LXVI, 12). Voyez-vous, mes frères, cette maternité céleste tenant dans ses bras non pas seulement Jésus, mais tous les baptisés, frères de Jésus ! Quelle vision !

C'est le père qui donne le pain quotidien ; c'est la mère qui le rompt à ses fils. Disons souvent à notre mère : « Mère, j'ai faim. J'ai faim de lumière et de vérité. J'ai faim de pureté, d'humilité, de douceur, de patience, de charité, de courage... J'ai faim de Jésus ! » Et elle vous donnera à manger les mets les plus exquis de la table de Dieu, des grâces de choix, et elle vous donnera à manger le pain de vie qu'elle a formé : « Mes chers enfants, vous dira-t-elle sous le nom de la Sagesse, venez, mangez mon pain qui est Jésus ; buvez le vin que je vous ai versé... Mangez sa chair ; buvez son sang ; rassasiez-vous, enivrez-vous, mes bien-aimés !... » (Prov., ix, 15).

Non seulement la divine Mère entretient la vie en nous, mais elle nous préserve du mal, elle nous défend. Tout comme Notre-Seigneur, Notre-Dame se peut familièrement comparer à la poule qui, au moindre danger, rappelle et rassemble ses poussins sous son aile et tient tête à tous les agresseurs, à l'épervier et au vautour. (Matth., xxiii, 37).

O les ailes protectrices de la maternité !

C'est l'instinct catholique tout à la fois et filial qui a dicté à saint Bernard ces belles paroles tant de fois redites du haut de nos chaires chrétiennes : « Lorsque vous sentirez se lever à l'horizon de votre âme l'orage, appelez Marie... Appelez Marie dans les tentations, dans les angoisses, dans les périls. Votre barque, dans la traversée joyeuse, va-t-elle se heurter à l'écueil caché sous la vague,

appelez Marie et, suavement, vous aborderez au rivage¹. » Toute maternité est protectrice.

Elle est aussi consolatrice. Il se peut que, malgré toutes les précautions maternelles, l'enfant de Marie tombe et qu'en tombant il se blesse. Enfant, un cri vers ta mère !... Elle est là... Elle est toujours là... Jette-toi dans ses bras... Montre-lui ta blessure. Que faut-il à la mère pour guérir son enfant ? Un regard, un sourire, une caresse de sa main si douce, un souffle de ses lèvres, ce souffle charmeur que tous les enfants connaissent bien et qu'ils n'oublient jamais. La Très Sainte Vierge a un souffle qui guérit toutes les blessures de l'âme. Montrez-lui vos douleurs, bien-aimés frères, vos plaies, vos cuisants chagrins, vos deuils profonds, vos larmes...

Consolatrice des affligés, la divine Mère est encore la réconciliatrice des pécheurs... Ah ! ces douleurs dont nous sommes nous-mêmes la cause, ces péchés dont nous avons déshonoré notre baptême, ces crimes, et ces troubles de conscience, et ces remords, et ces frayeurs !... Enfants prodigues, vous avez péché contre votre père... Vous avez dissipé votre héritage dans les régions lointaines, — oh ! bien loin du crucifix, bien loin de l'Eucharistie, bien loin de votre mère, là-bas dans les ombres maudites... Et vous n'osez plus parler à Dieu, ni même regarder Jésus-Christ...

Allez à Marie... Elle est si près de Jésus, d'un côté, et si près de vous, de l'autre ! Elle a l'étonnant privilège d'attirer à soi, d'un côté, la miséricorde et de provoquer, de l'autre, le repentir... Elle vous jettera dans les bras, sur le Cœur de son Fils. « Je suis votre Mère, ô Jésus ! et vous êtes mon Fils !... Or, je vous prie pour ce pauvre pécheur... » Notre-Seigneur n'a jamais résisté à sa mère².

Telles sont, mes frères, en abrégé, les augustes fonctions de la Maternité divine.

Vraiment nos pauvres frères égarés et séparés, les protestants, lisent l'Evangile et ils n'y trouvent pas, paraît-il, qu'il faut que nous mettions notre confiance en Marie ! Quelle est donc l'épaisseur du bandeau que la prévention attache à leurs yeux ? Marie pour eux n'est donc mère que de nom, une mère d'apparat, une mère honoraire, en définitive un fantôme de mère !...

Certes, sans la foi il serait bien impossible d'entendre la maternité de Marie pour les hommes, mais dans la lumière de la foi nous la découvrons, et dans la vie de la foi nous la ressentons.

Accroissons notre foi, frères très aimés, pour accroître notre dévotion à Marie et notre confiance en sa maternité secourable.

¹ Serm. 2 super *Missus est*.

² Voir, au Bréviaire, Dim. dans l'octave de la Nativité, saint Bernard.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXIV

LES MAUVAISES LECTURES

Mes enfants,

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Si cette parole est vraie quand il s'agit de vos relations, elle l'est tout autant lorsqu'il s'agit de vos lectures ; car la lecture qui nourrit votre esprit et votre cœur, vous porte à l'action tout comme vos amis vous entraînent à leur suite dans le bien ou dans le mal. Il est donc utile de vous donner quelques conseils sur les lectures.

I

Et d'abord, peut-on tout lire ? — Il est naturellement impossible, mes enfants, de lire tout ce qui se publie chaque année. Jamais peut-être la presse ne fut aussi répandue qu'à notre époque ; chaque jour qui se lève voit naître avec lui plusieurs ouvrages, — d'importance bien inégale, c'est entendu ! — mais ouvrages qui cependant réclament des lecteurs. Une statistique nous dit que rien qu'en ce qui concerne les romans il en paraît presque deux par jour.

Aussi bien, mes enfants, la question : Peut-on tout lire ? se pose autrement : Est-il permis de tout lire ?

Vous avez déjà répondu : *Evidemment non.*

Un livre est mauvais quand il enseigne une doctrine religieuse, ou morale, ou sociale, fausse. Et pour dire vrai, ce sont ces ouvrages qui sont les plus mauvais, car ce sont eux qui lancent par le monde ces maximes abominables qui détruisent la religion, les mœurs, les institutions. Ce sont les idées qui font ou défont les sociétés ; ce sont les principes qui soutiennent ou détruisent la morale d'un peuple. Faites accepter chez le peuple le plus religieux, le plus moral, le mieux organisé, des doctrines subversives : vous en ferez un peuple athée, immoral, révolutionnaire.

Mais pour lire ces ouvrages sérieux, philosophiques, l'ensemble des hommes a trop peu de temps et est trop peu réfléchi ; alors les romanciers, les conteurs, s'emparent de cette doctrine, la distillent, la liquéfient, afin de la faire absorber facilement et par petites doses au public.

Mauvais livres, tous ces romans qui, sous les apparences les plus anodines, sous les images les plus flatteuses, cachent ce venin et l'inoculent peu à peu dans notre sang. Mauvais livres encore, et à plus forte raison, ceux qui sans vergogne violent les lois élémentaires de la pudeur, et se font les promoteurs du vice.

Or, mes enfants, ces ouvrages néfastes, vous les rencontrez partout. Il suffit en effet de

jeter un coup d'œil dans les magasins de librairie, sur les rayons des bibliothèques populaires, à l'étalage des kiosques du boulevard ou des gares de chemin de fer, pour être bientôt fixé sur le genre de littérature qui vous est offert. Les titres sont d'une impudence séduisante, et les gravures franchement immodestes ; et comme le prix de ces publications est insignifiant, tout ici par conséquent est séduction pour le jeune homme.

Les feuilletons de journaux sont tout aussi malsains que ces ouvrages, et il est même certaines publications amusantes dédiées à la jeunesse qui cachent dans leurs lignes des sous-entendus provocants et dangereux.

Vous ne devez donc pas tout lire.

II

Je sais, mes enfants, les prétextes qu'on invoque ; mais sont-ils sérieux ?

Direz-vous que toutes ces lectures ne vous font aucun effet ? C'est Paul Bourget qui, dans la préface d'un de ses ouvrages, a écrit : « Il n'est pas un de nous qui, descendu au fond de sa conscience, ne reconnaisse qu'il n'aurait pas été tout à fait le même, s'il n'avait pas lu tel ou tel ouvrage. » A votre âge, mes enfants, l'intelligence est neuve et s'assimile très facilement tout ce qui la captive. L'imagination est vive, et les images qui l'impressionnent, non seulement s'y gravent profondément, mais y demeurent. Les passions sont violentes et vous portent à imiter dans votre vie ce que vous avez vu se réaliser dans la vie des personnages de romans. Ces lectures ne sont donc pas sans danger.

Au 12 novembre 1909, les journaux racontaient que deux jeunes gens de 17 et 18 ans venaient de se constituer prisonniers. La lecture des romans dits policiers leur avait monté la tête. Ils voulurent vivre une vie d'aventures extraordinaires. Ils s'armèrent l'un d'un poignard, l'autre d'un revolver, et menacèrent de mort Mme H..., place Saint-Pierre, à Nantes. Mme H... appela au secours, et les deux bandits s'esquivèrent. Ils s'enfuirent à Vertous en automobile, puis à La Rochelle en chemin de fer, de là à Bordeaux, revinrent à Nantes et aboutirent à Paris. Ils étaient heureux de dépister la police, et pour cela se faisaient appeler le vicomte de Guardis et le baron Hubert de Tourbiac. Ils avaient une valise pleine de fausses barbes et de faux cheveux. Mais l'argent venant à manquer, ils se constituèrent prisonniers, après avoir cyniquement raconté leurs aventures.

On s'excuse de tout lire, mes enfants, en disant : « *Il faut bien tout savoir.* » — Non ! Il est une science, mes enfants, qu'il faut pratiquement ignorer : c'est la science du mal. Rechercher la connaissance du mal non seule-

ment est inutile, mais est fort dangereux. « Il n'est pas besoin à l'officier qui enseigne le maniement du fusil Lebel de l'expérimenter sur sa poitrine pour démontrer qu'il tue... On n'essaye pas de la banqueroute ni du naufrage pour voir comment on s'en tire ; on ne se penche pas sur l'abîme quand on est sujet au vertige, même pour le plaisir de savoir. Il y a une bonne et belle curiosité et il y en a une autre qui n'est ni belle ni bonne et qui ne nous sert de rien pour la valeur ni pour le bonheur de notre vie...¹ » Et cette curiosité inutile et malsaine est bien celle qui nous pousse vers les mauvais livres.

On dira encore : « *Tout le monde parle de tel ouvrage, de tel auteur ; il faut bien le connaître, sous peine de passer pour un ignorant ou un niais. Après tout, cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir de mauvaises fréquentations, et de souiller son esprit dans des feuilles immondes ?* » — Si l'on vous parle de ces auteurs ou de ces romans répondez crânement que vous ne fréquentez que des personnes honorables.

Le goût de la lecture, la recherche littéraire, l'art pour l'art sont des prétextes qui déguisent mal les vrais sentiments. Sans doute, quelques hommes peut-être ne recherchant que la beauté du style, hypnotisés par la magique habileté de l'auteur, pourront faire ces lectures sans danger ; mais ces hommes sont de rares exceptions. — « Oh ! les livres immoraux bien écrits, dit Mgr Gibier, quel immense danger pour la jeunesse !... Mieux vaut Zola dans son purin que tant d'autres écrivains fardés et pommadés... qui démolissent toutes les pudeurs avec des airs de vestales et qui outragent la morale avec une phrase décente et chaste. La séduction de la phrase est plus dangereuse que le cynisme des peintures : car le lecteur séduit n'est pas loin de croire qu'il ne goûte qu'un plaisir permis, délicat, distingué : il savoure en réalité un plaisir honteux et abominable. »

III

Pourquoi vous abstenir de ces lectures ?

Parce que toutes ne font que diminuer votre vie morale. — Les livres opposés à la foi détruisent en vous la vérité religieuse, l'idéal, la confiance en Dieu. La foi détruite en votre cœur, que serez-vous ? une âme sans soutien, prête à tous les débordements. — Les livres opposés aux bonnes mœurs atteignent la volonté, la séduisent, l'endorment et la rendent si faible qu'elle se laisse tranquillement glisser, presque sans résistance, dans les abîmes de boue et de fange d'où elle ne peut plus sortir. Et que dire du cœur et de ses délicatesses, des saintes affections qu'il recélait, des nobles enthousiasmes dont il débordait à certains jours, de toutes les énergies cachées en

lui ? Comment croire à l'amour désintéressé, au sacrifice qu'inspire une affection noble et sincère, au dévouement affectueux des époux, à l'abnégation des parents, quand on vient d'assister à la glorification du divorce ou de l'union libre ; quand, dans un roman habilement mené, on a vu justifier les convoitises de la nature, tourner en ridicule l'honnêteté d'une femme et accepter sans ombre de scrupules la satisfaction des plus abominables passions ?

La conclusion logique de toutes ces lectures en effet ne peut être que celle-ci : La foi, la dignité humaine, l'amour honnête n'est rien : le plaisir seul demeure et doit régler notre vie.

D'ailleurs, mes enfants, pour comprendre tout le mal que peut vous faire une mauvaise lecture, il suffit de réfléchir un instant sur ces paroles de la correspondance de J.-J. Rousseau : « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir ; au lieu d'instruire, je corromps ; au lieu de nourrir, j'empoisonne ; mais la passion m'égare, et avec tous mes beaux discours, je ne suis qu'un scélérat. »

Enfin, mes enfants, la lecture mauvaise devient très rapidement une passion qui absorberait non seulement votre temps libre, mais des heures que vous devez consacrer au travail ou au repos. On lit beaucoup à notre époque ; examinez autour de vous. A l'heure de midi où les ouvriers vont prendre leur repas, la plupart circulent avec le journal en main. Dans les tramways, omnibus, chemins de fer, à Paris dans le Métro, tout le monde lit. Et naturellement le feuilleton se termine toujours au moment le plus pathétique ! Alors, pendant tout le jour, l'esprit rêve, essaie de deviner la suite, suppute toutes les possibilités, surtout perd son temps dans cette vie factice et attend, impatient, le lendemain pour lire le numéro suivant. — Une mère de famille m'a avoué qu'à certains jours elle allait plusieurs fois à sa porte le matin pour guetter le porteur de journaux ; qu'elle recevait tel journal, d'ailleurs mauvais, parce qu'il publiait trois feuilletons ; et que son premier ouvrage était de lire ses romans ; le soin de ses enfants et de sa maison passait après. — L'enfant, le jeune homme qui n'ose pas lire devant sa famille les feuilles infectes que des amis lui ont procurées ou que lui-même a achetées, s'enferme le soir dans sa chambre ; il bouche d'un rideau les ouvertures de la fenêtre, de la porte, afin que personne ne soupçonne sa veillée ; baisse sa petite lampe afin que la lumière elle-même garde la discrétion et qu'elle ne consomme pas trop ; et dans le mystère de cette demi-nuit se livre « aux silencieuses orgies de la pensée avec la foule des malfauteurs littéraires !¹ » Les heures du sommeil

¹ Eymieu, *Le gouvernement de soi-même*, p. 121.

² Abbé Bethléem, *Romans à lire et Romans à proscrire*, 3^e édition, p. 58.

se passent ainsi dans la lecture, à moins que la nature ne réclamant son dû, le pauvre jeune homme ne s'éveille le lendemain, brisé, courbaturé, transi de froid, le nez aplati sur son livre. Il défait hâtivement son lit afin que personne ne soupçonne sa fredaine, mais quelle journée va-t-il passer ?...

**

Mes enfants, vous disposez de très peu de temps ; il faut le bien utiliser. Vous fuirez donc toutes les lectures mauvaises, vous laisserez de côté tous les feuilletons et les romans. Il en est de bons sans doute, mais encore ne lisez ceux-là qu'après avoir pris conseil. Le P. Lacordaire écrivait à ses jeunes gens : « Enfourez-vous des chefs-d'œuvre de notre langue ; leur lecture ne forme pas seulement le goût, elle maintient l'âme à des hauteurs sereines ; » et encore : « Il ne faut lire ici-bas que les chefs-d'œuvre des grands noms ; nous n'avons pas le temps pour le reste. A plus forte raison ne devons-nous pas en avoir pour ces écrits qui sont comme le cloaque de l'intelligence humaine et qui malgré leurs fleurs ne recouvrent qu'une effroyable corruption¹. »

Si vous voulez lire, mes enfants, vous trouverez assez de biographies, de vies nobles et belles, de romans même pour charmer vos loisirs, d'ouvrages sérieux pour compléter votre instruction, de livres chrétiens, apologétiques, pour vous apprendre à défendre votre foi et à la pratiquer, sans aller vous salir à ces ordures qui ne vous apporteraient que le trouble de la conscience et la corruption du cœur.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXVI

AIMER DANS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Dans une de ces élévations vers le Sacré-Cœur qui jaillissent comme des flammes de l'âme embrasée d'amour de la B. Marguerite-Marie, nous lisons ces mots :

« C'est en vous, ô Cœur tout aimable, que je veux aimer, agir et souffrir. Consommez donc en moi tout ce qu'il y a de moi-même ; mettez à la place ce qui est de vous et me transformez en vous !² »

Il y a dans ces mots tout un plan admirable de vie chrétienne. Nous l'allons méditer, et aujourd'hui nous tâcherons de comprendre ce que signifie : *aimer dans le Sacré-Cœur*.

Si nous réfléchissons quelques instants à cette brève formule, nous verrons qu'elle peut se décomposer en ces trois termes :

- 1^o Aimer ceux qu'il veut que nous aimions ;
- 2^o Les aimer parce qu'il veut que nous les aimions ;
- 3^o Les aimer comme il veut que nous les aimions.

I

Notre cœur ne nous appartient pas. Créé par Dieu, il doit se donner d'abord à Dieu, et ensuite à ceux à qui Dieu veut qu'il se donne.

C'est cette double obligation que Jésus a voulu nous faire entendre, quand il donnait au Pharisien perfide cette fière réponse : « Le premier et le plus grand commandement est celui-ci : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes les forces. Mais voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras le prochain comme toi-même. »

Ces paroles, venues du Cœur même de notre Dieu, sont claires. Jésus veut que nous aimions non seulement celui qui est notre Maître, mais encore tous ceux qu'il désigne sous ce nom : notre prochain.

Arrière donc l'égoïsme ! C'est en vain qu'un chrétien penserait avoir assez fait en donnant son cœur à Dieu. Saint Jean, l'apôtre de l'amour, ne tardera pas à dissiper son illusion, quand il lui dira : « La marque à laquelle nous reconnaissons que nous avons passé de la mort à la vie, c'est que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas est encore dans la mort... Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu, tandis qu'il déteste son frère, il se ment à lui-même. Lui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? »

Cette vérité, le Verbe nous l'a enseignée par son exemple, puisque, souverainement heureux au sein de l'adorable Trinité où le Saint-Esprit est son mutuel amour avec le Père, il a voulu descendre sur la terre, pour aimer tous les hommes.

Mais qu'il veut-il que nous aimions ?

Ici encore, nous n'avons qu'à prendre modèle sur lui. La créature qu'il a le plus aimée sur la terre, c'est sa mère. De même, nous aimerons ceux au foyer desquels il nous a fait naître, et tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, partagent la puissance paternelle.

Ensuite, il a aimé ceux qui ont vécu à ses côtés, ses apôtres, en particulier saint Jean. Il les a appelés ses amis ; il leur a communiqué tous ses secrets. De même, nous aimerons tous ceux qu'il a placés près de nous, et sur lesquels il veut que s'exerce tout d'abord notre charité.

Et, comme si ce n'était pas assez pour remplir son cœur, il a aimé tous les hommes, puisqu'il a voulu mourir pour tous, les bras étendus à droite et à gauche, pour bien montrer qu'il les embrassait tous dans une même

¹ *Lettres à des jeunes gens*, 52^e lettre, 30 juin 1853.

² *Petit Livret*, t. II, p. 483, 479.

dilection. De même, nous devons aimer tous les hommes, même ceux que nous ne connaissons pas, et nous devons, à défaut d'autre moyen de leur montrer notre tendresse, les atteindre au moins par notre prière. C'est ainsi que notre cœur sera immense, comme celui de notre Dieu.

Mais n'y aura-t-il personne d'excepté de cette tendresse ? Non, personne. Quoi ? pas même ceux qui nous ont fait du mal ? Il faudra aimer surtout ceux-là. Le Christ nous le prêche par ses paroles et par ses exemples, puisqu'il est mort en demandant pardon pour ceux qui le faisaient mourir. C'est à cela qu'on verra que nous sommes chrétiens.

Voilà la voie tracée. Si nous voulons aimer dans le Sacré-Cœur, commençons par aimer ceux qu'il veut que nous aimions, et n'en retranchons aucun. Si nous faisons autrement, nous aimerions en nous, et pas en lui.

II

Il ne suffit pas d'aimer ceux que le Sacré-Cœur veut que nous aimions, il faut les aimer parce qu'il le veut.

Quand nous analysons les motifs de nos affections, nous trouvons qu'ils sont de bien des sortes.

Il y a d'abord l'intérêt. Combien de fois arrive-t-il qu'on s'attache à une personne en raison des bienfaits qu'on attend d'elle ! A bien prendre, ce motif, qui est le moins noble de tous, est peut-être le plus fréquent, et il est rare qu'il n'influe pas sur les amitiés en apparence les plus désintéressées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de songer aux rancœurs, aux colères, aux haines causées par la déception. Combien souvent un parent ou un ami a-t-il été choyé pendant sa vie, qui après sa mort est l'objet de mille invectives, parce qu'il n'a pas laissé l'héritage espéré !

Puis, il y a la sympathie. Nous aimons quelqu'un parce que son caractère, ses allures, sa tournure d'esprit, ou même son extérieur nous plaisent. Sans nous en douter, c'est notre plaisir que nous trouvons en lui et que nous aimons.

Tous ces motifs sont humains, et, par suite, au-dessous de ce que doivent être les motifs d'une affection chrétienne.

Ce n'est pas ainsi que le Sacré-Cœur nous a aimés. Il n'y avait aucun intérêt, et s'il nous a aimés profondément et divinement chéris, ce n'est pas à cause du plaisir qu'il y trouvait, ayant en lui toute la plénitude du bonheur.

De même, nous devons aimer dans le Sacré-Cœur, c'est-à-dire, parce qu'il veut que nous aimions. Ce motif est le seul qui soit surnaturel ; c'est aussi le seul qui nous permettra d'aimer ceux que nous n'aurions aucune satisfaction à aimer : les étrangers et les ennemis. C'est enfin le seul qui pourra déterminer notre

cœur sans le ravir à Dieu. Ainsi ont aimé les saints. Ainsi faut-il que nous aimions.

III

Il faut, en dernier lieu, aimer comme le Christ ; et cela se comprend, quand on pense que notre charité, n'étant que la continuation de la sienne, doit s'alimenter à la même source, se traduire par les mêmes efforts et produire les mêmes effets.

La source de la charité, dans Jésus, fut son Cœur sacré, et c'est là qu'il faut que nous allions chercher la nôtre ; c'est-à-dire qu'étant une vie surnaturelle, nous ne pouvons pas l'avoir par nous-mêmes, mais qu'il faut que nous la puissions en lui, par la prière et par l'union. C'est surtout dans la sainte Communion que nous la trouverons, alors que nous recevrons son amour dans toute sa plénitude, avec la force nécessaire pour nous dévouer.

Car la charité vraie, puisée dans le Cœur même de N.-S. Jésus-Christ, ne consiste pas seulement en vaines formules. « Mes petits enfants, disait encore saint Jean, n'aimons pas seulement en paroles et du bout des lèvres, aimons en toute vérité en en œuvres. » De même que Jésus ne s'est pas contenté de nous affirmer son amour, mais qu'il l'a montré en vivant, en souffrant et en mourant pour nous, de même il faut que notre charité soit agissante et prête au sacrifice.

Moyennant cela, elle aura les mêmes effets que la sienne. Il n'a pas seulement réussi à nous plaire, il nous a été la cause de tout bien, et l'ouvrier de notre salut. Ainsi, quand une âme chrétienne aime dans le Sacré-Cœur, son affection ne donne pas seulement un peu de bonheur temporel, mais elle éclaire, elle purifie et elle sauve.

**

Demandons au Sacré-Cœur de savoir aimer en lui. Trop souvent nous avons gémi des ingratitude et des déceptions que nous rencontrons. Nous nous sommes plaints de n'être pas compris et payés de retour. Au lieu d'accuser ceux de qui nous avons éprouvé de la peine, il serait plus sage de nous demander d'abord si nous avons su aimer comme nous le devions.

Soyons plus sages à l'avenir. Aimons mieux, et puissions-nous, en répondant à l'appel du Sacré-Cœur, mieux pourvoir à nos propres intérêts et à ceux des âmes qui nous sont chères. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 martii 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicens.*,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis

La gérant : J. MAITRIER

LANGRÈS. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 9 mars 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — *Troisième Jeudi* : Sur l'infidélité de la foule et la foi du chrétien, 161. — *Quatrième Dimanche* : Sur la foi, comparée à l'incroyance et à l'hérésie, 166. — *Quatrième Mardi* : Sur la maxime : « Hors de la foi point de salut », 172. — *Quatrième Jeudi* : Sur l'esprit d'indépendance, 178.

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — V. Les conditions de la communion fréquente, 182.

Petit Carême aux hommes. — IV. Devenez forts, 186.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA FORCE. — IV. Les causes qui l'affaiblissent et la ruinent, 189.

Varia. — Allocution pour des fiançailles, 192.

CONFÉRENCES DE CARÊME

Troisième Jeudi

SUR L'INFIDÉLITÉ DE LA FOULE
ET LA FOI DU CHRÉTIEN

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi. (I Joan., v, 4).

Vous savez, mes bien chers frères, quelle est la condition présente de notre mère l'Eglise. Que va-t-elle devenir sous les efforts aussi persévérants qu'acharnés de ses innombrables ennemis ? Ce n'est pas seulement en France, c'est dans le monde entier qu'on l'attaque avec furie. Nul bras ne prend sa défense. Sa dernière heure ne va-t-elle pas sonner ? Ses ennemis le pensent ; mais écoutez, chrétiens, ce que répond, dans l'unique livre qui ne vieillit pas, l'apôtre saint Jean : « La vraie victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi. » C'est-à-dire que l'Eglise, aussi longtemps qu'il restera dans nos cœurs une étincelle de foi, sera sûre du triomphe. Quand le saint apôtre, de la même main qui avait écrit le quatrième Evangile, burinait cette fière parole, le premier siècle baptisé touchait à son terme. Les puissances infernales, inspiratrices et souveraines du monde païen, comme elles le sont aujourd'hui du monde révolutionnaire, s'étaient déchaînées avec fureur contre l'Eglise naissante. Des douze apôtres saint Jean restait seul. Tous les autres avaient été assassinés par les suppôts du démon, et Jean lui-même, plongé dans de l'huile bouillante, n'avait échappé à la mort que par un miracle éclatant. A la persécution de Néron avait succédé la persécution de Domitien, et déjà celle

du doux Trajan commençait. En même temps, péril plus effrayant encore, au sein même de la société chrétienne, on voyait déjà surgir de nombreuses hérésies, œuvre des âmes lâches et indociles. Guerre au dehors, trahison au dedans, tel était l'aspect qu'offrait l'Eglise aux yeux de l'apôtre centenaire. Comme aujourd'hui, humainement parlant, l'Eglise était perdue. Sa doctrine était belle, mais l'opinion publique la repoussait obstinément. La puissance politique voulait la noyer dans le sang ; l'orgueil philosophique voulait la perfectionner, c'est-à-dire la détruire. Selon toute apparence, le christianisme allait descendre dans la tombe avec le dernier compagnon du charpentier de Nazareth...

Et cependant l'apôtre lui assure des destinées immortelles !

Magnanime vieillard, votre amour pour Jésus vous égare. La doctrine qu'il vous a enseignée est sublime, mais elle est trop haute pour la taille de l'homme. Le monde la combat, le monde la déteste, le monde va l'oublier ou l'écraser... — Le monde sera vaincu ! — Mais vous n'avez ni renom, ni argent, ni soldats. Toutes les passions que vous condamnez, sont contre vous. Quelle arme possédez-vous donc pour vaincre le monde ? — Quelle arme je possède ? Un glaive trempé dans du sang, le sang de Dieu, mon Dieu ; un glaive que rien ne peut briser : le glaive de la foi. Je n'ai pas autre chose ; mais, aux mains des disciples de Jésus-Christ, cette arme suffira jusqu'au jour du jugement qui sera pour l'Eglise le jour du triomphe éternel. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Tous, mes chers auditeurs, nous admirons cette superbe parole. Depuis déjà dix-neuf cents ans l'histoire nous en montre la vérification étonnante ; mais, de nos jours, à l'époque agitée, bouleversée, qui est la nôtre, se peut-elle vérifier encore ?

La puissance ténébreuse qui combat le christianisme a changé de nom : autrefois elle s'appelait idolâtrie, aujourd'hui elle se nomme révolution. C'est toujours l'esprit d'indépendance, c'est toujours la révolte contre Dieu et contre son Christ... La foi qui, de toutes parts, chancelle, pourra-t-elle suffire à la victoire ?... L'arme divine, mes frères, n'est point faussée, et la foi suffit toujours à donner la victoire.

Parlons donc de la foi et développons ces deux pensées : l'infidélité de la foule ne doit pas ébranler la foi du chrétien ; tout au contraire, la foi du chrétien, aidée de sa charité, doit combattre l'infidélité de la foule.

I

Avant toutes choses, mes frères, il faut savoir exactement ce qu'est la foi et ce qu'elle

n'est pas. Cela est d'une importance suprême, car il ne s'agit point ici d'un objet accessoire et secondaire. Comme l'air respirable est continuellement et absolument nécessaire à la vie corporelle, ainsi la foi est absolument et continuellement nécessaire à la vie spirituelle. « Sans la foi, dit saint Paul, il est impossible de plaire à Dieu. » Même avec la foi, l'âme peut mourir ; car la foi sans l'espérance et l'amour ne sauve pas. Sans la foi l'âme est morte.

Qu'est-ce que la foi n'est pas ? Elle n'est pas une simple connaissance des vérités religieuses. On peut être fort instruit en religion et n'avoir pas la foi. C'est le cas des inventeurs d'hérésies, hommes de talent, hommes d'étude, hommes d'érudition, mais qui placent orgueilleusement leur confiance en eux-mêmes au lieu de la donner à Dieu. Les incrédules modernes sont, pour la plupart, d'une exquise ignorance ; leurs devanciers, pour la plupart, étaient savants. Cette ignorance explique la brutalité de la polémique radicale. Les pharisiens argumentaient vaille que vaille contre Jésus-Christ ; les valets de Pilate lui donnaient des soufflets. L'impiété moderne en est souvent réduite à l'argument des soufflets. Mais l'étude seule du catéchisme et de la théologie, en donnant la science aux impies, ne leur donnerait pas la foi. Qu'est-ce que la foi ?

La foi n'est pas même une croyance quelconque aux vérités révélées ; car les démons, incapables de pratiquer cette vertu toute divine, croient et tremblent. Trop intelligents pour douter, ces esprits rebelles haïssent la vérité qui les accable de son inexorable certitude. Ils ne peuvent se réfugier, comme nous, chétives intelligences, dans les obscures broussailles du sophisme, pour échapper à ses clartés. Ils ont la conviction ; ils n'ont pas la foi. Qu'est-ce donc que la foi ?

La foi, dans son origine et son principe, est un don surnaturel, une grâce de Dieu. Dans son acte, la foi est une vertu ; une vertu, c'est-à-dire un mouvement libre, un mouvement généreux de notre volonté qui acquiesce à la volonté divine. La foi, c'est la confiance en Dieu qui révèle ces vérités que nous connaissons et que nous croyons. La foi, c'est la lumière céleste volontairement acceptée par nous comme notre loi. L'homme de foi, c'est l'homme qui soumet au Créateur son intelligence et se fie à lui absolument et sans réserve.

Ainsi, selon le mot de l'apôtre, c'est dans le cœur que s'accomplit l'acte de foi. *Corde creditur*. L'esprit y a sa part, sa grande part ; mais ce n'est que le commencement. Celui-là seul a la foi qui, acquiesçant à la grâce, reçoit de Dieu le don de la vérité, non parce qu'il la comprend, mais parce que Dieu l'a dit. Une grande science n'est donc pas nécessaire. Une villageoise comme Jeanne d'Arc ou Germaine de Pibrac ou Bernadette de Lourdes

peut avoir la foi qui obtient les miracles, tandis qu'un savant, comme l'étaient Arius, Luther ou Lamennais, perdra totalement la foi le jour où il cessera de se fier à Dieu pour ne plus se fier qu'à lui-même.

Quel est l'acte de foi le plus magnifiquement glorifié dans l'Evangile ? C'est celui de la Chananéenne, une pauvre femme venue d'un pays idolâtre. Le bourreau disait à un catéchumène chinois qui confessait Jésus-Christ dans les tourments : « Pauvre insensé, tu ne connais encore que bien confusément la religion du Maître du Ciel, et tu veux mourir pour lui ! » — « Il est vrai, répondait le martyr ; mais je suis de la famille, et je crois à mon père, comme mes frères aînés plus instruits que moi. » Ce néophyte qui ne savait pas encore le catéchisme avait une foi héroïque, puisqu'il savait mourir pour Jésus-Christ.

La foi est une vertu. C'est l'humilité de l'intelligence. L'humilité, qui écoute volontiers les hommes sages, écoute bien plus volontiers encore la Sagesse éternelle ! L'orgueil ne veut pas même écouter Dieu. C'est lui qui enfante l'esprit d'incrédulité ; et si l'incroyance c'est l'orgueil, il faut vous attendre, vous le voyez, mes frères, à rencontrer les incrédules non parmi les ignorants et les pauvres, mais parmi les riches, les puissants, les savants, parmi ceux-là qui ont un peu de littérature et qui se croient éclairés et s'imaginent qu'ils sont lumineux par eux-mêmes comme le soleil et qui se figurent qu'ils n'ont pas besoin qu'un rayon du ciel tombe sur leur intelligence pour la vivifier.

L'enseignement divin établit l'égalité des intelligences devant Dieu. Bossuet est plus savant que le charbonnier, mais Bossuet, comme le charbonnier, croit à la Trinité, à l'Incarnation, à l'Eucharistie, non parce qu'il comprend ces vérités, mais parce que Dieu les enseigne. Bossuet, comme le charbonnier, est l'écoulier de Dieu. Pas plus que le charbonnier, Bossuet ne peut révoquer en doute ce que Dieu enseigne. Et il en doit être ainsi parce que, comparé à la sagesse divine, le génie de Bossuet n'est rien de plus que l'ignorance du pauvre ouvrier. Regardés du soleil, le globe terrestre et un grain de poussière sont également invisibles par leur petitesse. Si savant que soit Bossuet, Bossuet reçoit avec reconnaissance l'enseignement divin, parce que l'orgueil ne l'aveugle pas. Il se plaît à se confier à Dieu parce qu'il a le cœur assez pur pour aimer Dieu. Mais à la place de Bossuet mettez un savant orgueilleux : cet orgueilleux ne voudra point aller avec le charbonnier à l'école de Dieu. Il résistera, il foulera aux pieds la grâce, il refusera la lumière d'En-Haut ; il se rangera parmi les libres penseurs, non pas parce qu'il est savant, mais parce qu'il est orgueilleux.

Cependant, mes frères, la raison, quand l'or-

gueil ne l'affole pas, comprend aisément, selon le mot d'un illustre penseur déjà cité, que *sur Dieu il faut entendre Dieu*. Elle comprend que la religion ne peut pas ressembler à ces constitutions éphémères dont les hommes font et défont sans cesse les articles fragiles. Aussi, pratiquement, qu'arrive-t-il et que voyez-vous ? Les hommes qui refusent d'écouter l'enseignement de Dieu se dispensent d'honorer Dieu et de lui obéir. Non, il n'est pas raisonnable de se fier à soi-même plus qu'à Dieu, à l'Evangile, à l'Eglise. L'abandon de la foi n'est pas seulement un crime, c'est la plus haute extravagance de l'orgueil en délire.

Les malheureux qui apostasient la foi pour penser et surtout pour vivre plus librement se divisent en deux classes. — Les plus audacieux affirment qu'ils n'ont aucun besoin d'entendre Dieu. Sur la grande question de leur destinée, ils ont une solution ou ils sauront bien en trouver une. Ils se suffisent pleinement. Hélas ! hélas ! Ils ont dicté leur arrêt. Durant l'éternité ils devront se suffire à eux-mêmes et le jour sans nuage de la vision bienheureuse ne se lèvera pas pour eux.

Les autres disent qu'ils écouteront Dieu, s'ils étaient sûrs que Dieu parlât à l'humanité ; mais ils ne croient pas que Dieu soit jamais sorti de son silence. Ainsi — nous l'avons déjà remarqué — ils s'imaginent que Dieu est un père sans entrailles, laissant sa famille dans l'abandon. Car la lumière religieuse seule éclaire notre vie morale, et si Dieu se tait, l'humanité est condamnée à une dégradation sans espérance.

L'orgueil, mes bien chers frères, n'est pas la cause unique de la tendance humaine à l'incrédulité. Toutes les passions que la vérité céleste condamne conspirent contre elle. Le pécheur désire que Dieu n'ait pas parlé. *Corde creditur*. Oui, c'est par le cœur que l'on se confie au divin Maître. Jamais, jamais cœur pur n'a perdu la foi. La foi baisse dans une nation quand le flot des passions monte et déborde ; la foi baisse aux époques révolutionnaires parce qu'en ces temps-là les nations égarées veulent échapper au joug de Dieu et même à la pensée de Dieu.

Mais notre siècle incrédule, qu'a-t-il découvert qui puisse ébranler notre foi ? Au siècle dernier parut une *Vie de Jésus* qui devait démolir à jamais la foi catholique. Certes, ce livre a fait du mal ; mais, aujourd'hui, qui songe à ce canon Krupp de l'incrédulité moderne ? Les curieux qui d'aventure l'ouvrent encore, le lisent comme on lit un roman.

Je vous entends, chrétiens mes frères, et vous me dites : « Grâce à Dieu, tous ici nous avons la foi. Nous voulons vivre et mourir dans la foi catholique. » — J'en bénis Dieu, frères très aimés ; toutefois, prenez garde : il y a des degrés dans l'infidélité, et, sans

descendre jusqu'à l'apostasie, on peut mal s'acquitter de ce grand devoir de la foi.

Assurément les apôtres n'étaient pas des libres penseurs. Ils avaient donné à leur Maître les preuves les plus touchantes de leur confiance en sa parole. Cependant un jour ils n'avaient pu guérir un possédé. Ils s'adressent au Seigneur et lui demandent la raison de leur insuccès : « C'est à cause de votre manque de foi, » répond Jésus-Christ... « En vérité, je vous le dis, si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Passe d'ici là, et elle passerait. » N'y aurait-il pas parmi vous, mes chers auditeurs, des âmes de trop peu de foi ?

Quand l'enseignement de Dieu ne plaît pas, on l'écoute d'une oreille distraite ; on cherche à se persuader que Dieu n'a pas dit cela ; on tâche de se convaincre que cette parole divine est de peu d'importance ou qu'elle n'a pas d'application présente... Ce n'est pas la confiance filiale à laquelle Dieu a droit et qu'il attend, et toutes ces illusions volontaires sont un commencement d'incrédulité.

— Mais enfin ne faut-il pas tenir compte du milieu où l'on vit ? Nous ne sommes plus aux temps où la foi régnait en souveraine non seulement dans les cœurs mais dans les familles et dans les Etats. Aujourd'hui, n'est-ce pas beaucoup que de ne pas rejeter entièrement le joug de la foi et de croire encore au milieu de la foule toujours grossissante de ceux qui ne croient plus ?

— Oui, mes frères, il faut tenir compte du milieu où l'on vit. Quand ce milieu est malsain, il y faut prendre des précautions plus attentives. Vous êtes environnés d'aveugles volontaires ; ce n'est pas le moment de fermer les yeux. Oui, il faut tenir compte du milieu où l'on vit. Beaucoup de vos compagnons de navigation ont fait naufrage dans la foi ; donc tenez bien en main la céleste boussole, si vous voulez arriver au port. Le monde n'épargne rien pour vous enlever votre foi ; donc, vous, n'épargnez rien pour la défendre. *Videte, fratres, ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis, discedendi a Deo, sed adhortamini vosmetipsos per singulos dies.* (Hébr., III, 12).

Quand Dieu parle, Dieu veut être écouté. N'imites pas les insensés qui refusent de prêter l'oreille à ses enseignements, car ils marchent en d'effroyables ténèbres. Plaignez-les. Faites plus : Sauvez-les ! Je l'ai dit : l'incrédulité de la foule ne doit pas ébranler notre foi, mais au contraire notre foi doit combattre l'incrédulité de la foule.

II

Dans les jardins de la terre, on voit des plantes qui fleurissent à l'ombre ; d'autres veulent pour s'épanouir le grand air et les rayons

du soleil. Ainsi, chrétiens, dans notre âme qui est le jardin de Dieu, il est des vertus que le Maître seul doit contempler ; il en est d'autres qui doivent éclater en pleine lumière pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain. Ce sont, pour ainsi parler, des vertus privées et des vertus publiques. Au premier rang de celles-ci il faut placer la foi. Mortifiez-vous dans la solitude. Glissez-vous sans bruit dans la maison du pauvre. Ne laissez pas voir à qui vous contrariez ce qu'il vous en coûte pour le supporter : votre récompense sera d'autant plus belle dans les cieux ; oui, le Père qui voit dans le secret vous le rendra dans la clarté. Mais votre foi, il ne vous est pas permis de la cacher et il vous est commandé de la manifester. Il est bon, il est nécessaire que tout le monde sache que vous avez confiance en Dieu et que cette confiance est sans limite comme la bonté de Dieu qui vous gouverne, vous protège, vous instruit et vous conduit.

Tout ce que Notre-Seigneur a enseigné, je le crois. Je le crois et je le proclame. Avec sa grâce, je n'en rougirai jamais ni devant les moqueries des sots ni devant la persécution des méchants. — Mais, parmi les enseignements de l'Eglise, il s'en trouve plus d'un qui heurte la raison. — La raison, non pas ! c'est impossible. La vérité divine ne peut pas être en désaccord avec la raison. Dites : avec les raisonnements trompeurs d'un esprit que sa faiblesse égare. — Cependant, de nos jours, certains points de l'enseignement catholique rencontrent une opposition si générale : l'éternité des peines, par exemple. — Le nombre des coupables ne change rien à la nature et à la gravité du crime. Quiconque rejette un dogme a fait naufrage dans la foi. Certes, il est bien permis de n'accorder aux hommes qu'une confiance limitée. Beaucoup sont menteurs et les plus sincères ne sont pas à l'abri de l'erreur. J'écoute avec déférence l'historien, l'architecte, le médecin, l'industriel, l'artiste, parlant des choses qu'ils ont étudiées plus que moi et donc qu'ils savent mieux que moi, de leur spécialité, comme on dit ; cependant, même dans leur spécialité, ils ne sont pas infaillibles. Mais je ne puis pas me méfier de Dieu sur un seul point sans lui faire injure. Tout ce que Dieu a dit est vrai. Le crime de l'hérétique et sa folie consistent précisément à diviser la foi qui est indivisible. Dieu enseigne qu'il y a un paradis et qu'il y a un enfer : l'hérétique consent à croire au paradis et refuse de croire à l'enfer. Dieu enseigne que l'Eglise est son ouvrage et qu'elle a droit à la liberté : l'hérétique reconnaît que l'Eglise est l'œuvre de Dieu, mais il autorise le pouvoir politique à lui forger des chaînes. L'hérétique juge insolemment l'enseignement de Dieu, choisit ce qui lui plaît et rejette ce qui ne lui va pas. Le catholique se soumet sans réserve à la Vérité infinie. Et seul le

catholique a la foi, qui ne se divise pas plus que la contrition des péchés graves ; comme la contrition, la foi est entière ou elle n'est pas.

Or je vous avertis, mes chers auditeurs, non pas moi mais celui qui m'envoie, que cette confiance absolue dans l'enseignement de Dieu, il la faut professer hautement. Ecoutez le grand docteur de la foi, saint Paul parlant aux Romains (ch. x) : « Que dit l'Ecriture ? La Parole n'est pas loin de vous, elle est sur vos lèvres et dans votre cœur, la parole de la foi que nous prêchons. Si vos lèvres proclament le Seigneur Jésus et si en même temps vous croyez dans votre cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvés. » Pourquoi ? « Parce que la croyance du cœur produit la justice et qu'il y faut joindre la confession des lèvres pour arriver au salut. *Cordè enim creditur ad justitiam ; ore autem confessio fit ad salutem.* »

Il faut donc, mes chers amis, confesser, déclarer, proclamer que notre lumière, c'est le Christ ; notre règle, sa loi ; notre pain, sa chair et son sang ; notre espérance, son paradis.

Mais vous me dites : Quel est donc le chrétien qui peut manquer à une obligation aussi certaine et aussi grave ? — Hélas ! rien n'est plus commun de nos jours. Sous prétexte de tolérance, de discrétion, même de politesse, on dissimule non seulement ses convictions, mais sa foi, c'est-à-dire sa soumission à la vérité éternelle. On subit de la part du monde des exigences qui sont outrageuses pour la foi. Ici c'est un luxe qui donne tant à l'orgueil qu'il laisse à peine à la charité une obole. Jésus-Christ le défend ; l'Eglise le condamne, mais le monde l'exige ! et l'on sacrifie au monde. Ailleurs ce sont des blasphèmes, des outrages à la religion et à l'Eglise que l'on écoute avec bienveillance, auxquels on a peut-être la lâcheté d'applaudir. Ailleurs c'est une table servie un jour d'abstinence comme serait la table des infidèles... et à cette table on invite des chrétiens. Qu'un malheureux, placé dans une dépendance étroite, puisse subir cette insulte, je le reconnais ; mais on a vu des parents l'accepter à la table de leurs fils. Ce sont dans vos demeures, dans vos salons, des tableaux, des livres, des revues, des journaux qui insultent à la pudeur chrétienne ou à la vérité chrétienne, souvent à toutes les deux à la fois.

Ah ! que de malheurs nous auraient été épargnés, si les chrétiens de notre âge avaient su dire à ceux pour qui Dieu n'est plus qu'un mot : « Chaque fois que vous outragez le Christ Jésus mon père et l'Eglise ma mère, c'est moi que vous outragez ! »

Il faut que l'on sache, autour de nous, que notre vie c'est notre foi.

Ainsi, tous les jours, — le malheur des temps

le veut ainsi. — une jeune fille chrétienne, pure et pieuse, est unie à un époux qui n'est plus chrétien. Je prends le fait tel qu'il se présente. Que deviendra cette chrétienne si, avant les fiançailles et plus encore après les fiançailles, elle ne sait pas dire à son époux : Ma vie, mon trésor, c'est ma foi. Ce qui vous charme maintenant, c'est la beauté de la jeunesse et peut-être plus encore la fortune que j'apporte dans votre maison ; mais plus tard vous voudrez des biens plus solides. Or, sachez-le, l'incorruptible gardienne de ma vertu et de votre bonheur, c'est ma foi. N'essayez jamais de me la ravir, vous me blesseriez au cœur. Je vous aimerai plus qu'aucune autre créature, mais Dieu passera le premier toujours. Et cette foi qui m'enseigne à tout sacrifier pour vous, est la seule chose que je ne vous sacrifierai jamais.

Vous devez à Dieu, mes frères, cet honneur et à ceux qui vous sont chers cette édification d'affirmer simplement mais vigoureusement et sans défaillance votre foi. C'est d'ailleurs, et vous ne l'ignorez pas, l'unique moyen de la faire respecter. Si vous rougissez des leçons de votre Dieu, comment le monde en ferait-il cas ? S'il vous semble humiliant de vous soumettre en public à la vérité, comment les infidèles croiront-ils que cet enseignement qui vous humilie est la vérité et la vérité divine ? Quoi ! les plus lamentables erreurs, les plus dangereux mensonges, effrontément s'étalent et dans la presse et dans les conversations, conversations des salons, conversations des ateliers, des chantiers, des comptoirs, des usines, dans les grandes cités et dans les moindres hameaux ; les mécréants se font gloire hautement de fouler aux pieds toute croyance ; et nous n'aurions pas le courage de dire que nous croyons en Jésus-Christ et que nous l'adorons et que jusqu'à la mort nous obéirons à son Eglise, fût-elle persécutée plus habilement qu'aux jours de Julien l'Apostat ou plus violemment qu'aux temps de Néron et de Dioclétien !

Ecoutez, chrétiens : quand Notre-Seigneur Jésus opérait ses grands miracles et manifestait ainsi sa divinité aux clameurs enthousiastes d'une foule qui disait : « Heureuse la mère qui vous a portée dans son sein ! » Marie était là, mais humblement perdue dans la masse. Un jour la scène change. Jésus paraît chargé de liens, couronné d'épines, sanglant, cloué au gibet des voleurs, alors Marie se montre, et la voici debout près du gibet infâme !... Quand Jésus-Christ est insulté, vilipendé, comme il l'est à l'heure qui sonne, quand l'Eglise est assaillie par le mensonge universel, quand la colline où vit son chef est devenue un Calvaire, ah ! c'est alors qu'il faut imiter Marie, gravir la montagne et se tenir debout près du Christ crucifié de nouveau dans son vicaire. C'est là le devoir,

chrétiens mes frères, et nous avons le cœur assez haut pour le remplir.

Néanmoins, faire respecter la foi ne suffit pas ; il faut la faire aimer. La grande misère de la foule ignorante, l'erreur qui la perd est celle-ci : semblable à un enfant malade qui a peur du remède que lui présente sa mère, la foule a peur de la vérité catholique. Dans leur frayeur insensée, les mondains incrédules préfèrent tous les jougs, même les plus durs, même les plus avilissants, au joug de l'Evangile. « Plutôt les Musulmans que le Pape ! » disaient les Grecs dégénérés du Bas-Empire. Tout à coup Mahomet II paraissait sous les murs de Constantinople et, bientôt après, entrant à cheval dans l'église de Sainte-Sophie, le musulman réduisait ces chrétiens rebelles à une servitude qui dure encore. Plutôt tous les hasards, tous les périls, toutes les misères, plutôt l'oppression des sectes maçonniques, plutôt les discordes civiles, le feu et le sang, qu'un chef qui reconnaisse Jésus-Christ pour son Maître ! s'écrient de nos jours les multitudes enivrées du vin fumeux des libertés modernes... Et vous savez, mes chers auditeurs, comment, à l'heure de sa justice, Dieu châtie les peuples qui ne veulent plus de lui...

Notre monde contemporain, en dépit du progrès, en dépit de la science, et des merveilles de l'industrie, de la littérature et des beaux-arts, est profondément malheureux. Il voudrait être consolé. Il voudrait goûter un peu de joie. Mais il ne sait pas où est la consolation ; il ne sait pas où est la joie. Qui donc le lui dira ? Le prêtre ? Mais il est décidé à ne pas écouter le prêtre. Le prêtre pour lui c'est le remord, et il le fuit d'une fuite épouvantée. Qui donc à ce fiévreux dira où sont les eaux de fraîcheur qui éteindraient sa soif ? Qui enseignera à ce pécheur incrédule, et incrédule précisément parce qu'il est pécheur, qui lui enseignera la source vive de l'espérance et de la paix ? Mes frères, c'est aujourd'hui la sublime mission du laïque fidèle. Jamais l'apostolat laïque ne fut plus nécessaire. A vous, chrétiens fidèles, de présenter à vos frères malades le remède à leurs maux ; à vous de leur faire comprendre que Dieu n'est pas un tyran mais un père, et que de la bouche de son Eglise coulent le lait et le miel des plus consolantes et reconfortantes doctrines ; à vous d'être les prêcheurs et les sauveurs de cette génération infidèle ! Faites aimer l'Evangile, faites aimer l'Eglise, faites aimer Jésus-Christ.

L'Evangile a été écrit, pour ainsi parler, en double exemplaire : sur parchemin et dans la vie des chrétiens. Le monde ne veut plus lire les pages divines. Pour sauver le monde, faites-lui rencontrer sur sa route, dans votre vie alimentée et illuminée par la foi, un Evangile vivant, un Evangile resplendissant.

Jésus a passé en faisant le bien. La haine

s'acharnait après lui. La calomnie soulevait sur tous ses pas des nuages de poussière. Puissants et savants se déclaraient contre sa doctrine ; et pourtant la multitude criait : Hosanna ! au Fils de David ! parce que Jésus passait en faisant le bien. Faire le bien, voilà le grand enseignement de la foi.

Montrez au peuple qui vous regarde, chrétiens fidèles, Jésus vivant en vous et passez en faisant le bien. Vos vertus, mieux encore que vos paroles, prêcheront l'Evangile à toute créature. Le mal monte effroyablement ; que le bien monte plus haut encore et qu'il déborde en flots de charité. La foi, disait saint Paul, opère par l'amour. La connaissance de Dieu se doit manifester par l'amour de Dieu. Nous voyons Dieu dans une crèche, nous voyons Dieu sur une croix, nous voyons Dieu dans une hostie, trois prodiges de la divine charité... Que ces amours s'allument en nos cœurs, et notre foi, victorieuse des vains complots des méchants, ramènera sur la terre avec la vertu le bonheur.

Quatrième Dimanche

SUR LA FOI COMPARÉE A L'INCROYANCE ET A L'HÉRÉSIE

Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra ?

Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre ?

(Luc, XVIII, 8).

Voici, mes frères, une question bien grave sur laquelle l'auteur même de la foi, Jésus-Christ Notre-Seigneur, attirait l'attention de ses premiers disciples : les destinées de la foi sur la terre.

Dans la foi il y a deux choses dont l'une est la base et l'autre le couronnement. La première consiste à croire que Dieu a parlé à l'homme ; la seconde à croire tout ce que Dieu a dit. A la première est opposée l'incrédulité qui condamne Dieu au silence ; à la seconde l'hérésie qui fait son choix dans les enseignements divins.

De nos jours, au nom de la raison et de ses progrès, retentissent de toutes parts, — et dans les journaux et dans les revues et dans les chaires publiques et jusque dans les tribunes parlementaires, — d'incessants appels à l'incrédulité, à l'hérésie, au schisme qui, pour se justifier, s'unit à l'hérésie. Qui d'entre vous, Messieurs, n'a entendu ces appels ? Eh bien ! les docteurs d'imposture font sonner très haut les progrès de la raison. Je leur réponds que, précisément, c'est au nom de la raison et de ses progrès que je repousse l'incrédulité et l'hérésie, parce que ni l'une ni l'autre ne sont un progrès, parce que l'incrédulité est

une décadence, parce que l'hérésie est une ruine.

Je ne vous demande certes pas, mes frères, d'admettre sur ma parole cette double allégation. Je vous demande, au contraire, d'écouter avec une attention défiante le développement et les preuves ; car, je veux que vous en veniez vous-mêmes, avec la grâce de Dieu, à dire : Tous ces journalistes, ces brochuriers, ces discoureurs insultent à la raison qu'ils prétendent encenser, et s'il est au monde une chose vraiment digne d'une raison droite et ferme, c'est l'acceptation de la foi. Vous allez conclure de cet entretien, je l'espère, que la raison donne raison au catholique contre le rationaliste, mauvais raisonneur, et contre l'hérétique, raisonneur plus mauvais encore. Commençons.

I

L'incrédulité ou plutôt l'incroyance, car la croyance et la crédulité sont choses bien différentes, l'incrédulité affirme avec un aplomb superbe deux faits sous lesquels il lui semble que nous devons nous tenir pour écrasés : la foi s'en va, et elle s'en va en proportion de l'accroissement des lumières.

De la première de ces affirmations : « La foi s'en va, » il résulterait que le nombre des croyants est imperceptible dans le monde et que l'humanité considérée dans son ensemble est incrédule. De la seconde il résulterait que la science mène à l'incrédulité ; c'est le contraire qui est vrai. L'humanité est croyante. L'incrédulité est l'infirmité du petit nombre.

Jusqu'au IV^e siècle avant Jésus-Christ on ne rencontre point l'incrédulité chez les peuples dont la civilisation est la plus avancée. Alors seulement quelques esprits méditatifs, trouvant la croyance populaire erronée et toute mêlée d'absurdités, se sentirent révoltés par les plus évidentes erreurs. Alors on conclut que la société même est une erreur et que l'état vrai est l'état sauvage. — Rousseau devait plus tard reprendre à sa manière cette thèse déconcertante. — Ils ne surent pas soupçonner que l'enseignement divin avait été défiguré et ils pensèrent que l'enseignement divin n'existait pas. Leur incrédulité était donc en un sens excusable. Et pourtant, ne s'appuyant que sur leur raison, ils mirent à la place des erreurs idolâtriques des erreurs non moins absurdes et non moins funestes, presque toujours plus absurdes et plus funestes. D'ailleurs ils comprirent les premiers que leurs spéculations creuses étaient incapables de guider l'humanité, au milieu de laquelle ils passèrent inaperçus et qui n'apprit d'eux que l'athéisme. Platon est une exception brillante ; mais Platon réclamait avec angoisse l'enseignement divin.

Quant à l'incrédulité moderne, elle est de date récente. Elle n'est vieille que de deux

cents ans peut-être. Le xviii^e siècle, qui savait un peu moins de chimie que le xviii^e, que le xix^e surtout, mais qui dans l'ordre intellectuel et moral s'appelle le grand siècle, était tout imprégné de foi. Or, qu'est-ce que trois ou quatre générations dans la longue existence de l'humanité ?

Mais faut-il admettre qu'au xviii^e, au xix^e et dans ces premières années du xx^e siècle la foi n'est plus qu'une exception ? Non pas, certes. Les incroyables font beaucoup de bruit. On prendrait chacun d'eux pour une légion. Mais quand on fait le dénombrement, combien sont-ils ? Sauf en quelques zones malheureuses, le peuple est croyant, il a une foi ; je ne dis pas cette foi vive qui n'existe qu'avec la pratique de toutes les vertus chrétiennes, mais la foi qui croit en Dieu, qui croit que Dieu a parlé et fondé lui-même une religion. Le même fait se constate chez les nations hérétiques et schismatiques. Qui n'a entendu parler de la foi des soldats russes ? Pauvres gens qui ne croient pas tout ce qu'il faudrait croire, mais qui ne sont pas des incroyables ! Les musulmans eux-mêmes croient.

On dira : Le petit peuple, soit ; mais les hommes instruits ? Parmi les hommes instruits, plusieurs et des plus estimables, non seulement croient, mais pratiquent. Les autres, en très grand nombre, meurent avec les sacrements de Jésus-Christ. Leur foi est telle qu'aux heures graves ce ne sont point des preuves qu'ils nous demandent, mais l'absolution. S'ils étaient réellement incroyables, ils nous diraient : Prêtre, la mort vient, j'ai peur, je serais heureux de savoir ce qui se passe au-delà, et comment on arrive à l'éternité heureuse ; exposez-moi les preuves de la religion dont vous êtes le ministre... Ils nous disent : Mon père, confessez-moi, j'ai péché. Donc, même aujourd'hui, le nombre n'est pas infini des incroyables.

Je ne prétends point qu'il n'existe pas d'incroyables : parfois l'orgueil, surexcité par quelques succès, et, plus souvent encore, une éducation malheureuse, font de vrais incroyables ; mais ce n'est pas là toute l'humanité ni au xix^e siècle ni au xx^e. L'humanité, prise en masse, est croyante.

« Soit, riposte le clan de l'incrédulité ; nous ne sommes pas encore aussi nombreux que nous tâchons de le paraître ; mais nous sommes les esprits d'élite. Il se peut que vous ayez le passé ; nous avons l'avenir. L'accroissement des lumières nous grandit tous les jours, nous multiplie et vous diminue. L'aéroplane est un symbole : nous planons et vous rampez. C'est de nous qu'il est question dans votre Bible : Nous sommes comme des dieux, connaissant le bien et le mal, le vrai et le faux, et si un Dieu éternel existe, nous ne lui demandons rien ; nous nous suffisons à nous-mêmes. Et vous, vous n'en êtes pas là. »

Non, nous n'en sommes pas là, et nous aimons mieux continuer à fléchir le genou en disant : Notre Père qui êtes aux cieux ! Nous aimons mieux être les enfants adoptifs de Dieu que d'être les enfants de la nature. Mais raisonnons, s'il vous plaît. C'est une satisfaction que vous auriez mauvaise grâce à nous refuser, vous qui ne jurez que par la raison.

Premier raisonnement. — Le croyant est profondément convaincu du besoin que son âme a de la vérité. Il est persuadé que, sans la vérité, on peut végéter sans doute, on ne peut pas vivre, on ne peut pas remplir sa destinée. Pour le croyant la vérité est l'aliment nécessaire de son âme immortelle. Et quand je dis la vérité, je n'entends pas quelques vérités partielles et secondaires, j'entends la vérité fondamentale et radicale, la vérité sur la nature de l'homme, sur son devoir, sur son avenir.

L'incrédule, sauf quelques rares exceptions, n'a pas en si haute estime la vérité. Le plus souvent nous le trouvons enseveli dans la recherche du bien-être présent. Pour lui, bien vivre, c'est bien manger, bien boire et bien dormir. Quelques-uns, je l'avoue, un peu plus se préoccupent de la vérité ; ils font quelques efforts pour la découvrir ; mais c'est affaire secondaire que cette recherche, c'est affaire de curiosité. Ils sont bien aises d'avoir une opinion sur la destinée ; la philosophie leur paraît une branche assez intéressante de l'arbre des connaissances humaines ; aussi, volontiers, lui consacrent-ils quelques heures de loisir ; ils sont en définitive très médiocrement soucieux d'arriver à la possession totale de la vérité, laquelle, ainsi dédaigneusement recherchée, leur échappe, et ils n'en font point une maladie.

D'autres, moins nombreux, professeurs ou écrivains de leur état, affectent pour la vérité un respect plus profond ; mais comme ils aspirent à la gloire d'en être les créateurs, ils s'obstinent à extraire ce trésor de leur intelligence qui ne le produit point, et ils montrent par là qu'à la vérité ils préfèrent la frivole satisfaction de leur amour-propre.

Un petit nombre cherche de bonne foi ; mais ceux-là ne dédaignent point d'interroger les croyants, d'apprendre d'eux le chemin de la vérité, et ils finissent par être des nôtres.

Ce qui donc reste établi par l'expérience de tous les jours, c'est que le croyant estime infiniment la vérité, et que l'incroyant l'estime moins que son amour-propre, moins que les connaissances scientifiques ordinaires, moins que son bien-être matériel. De ces deux situations, laquelle, mes chers auditeurs, est la plus conforme à la raison ?

Second raisonnement. — Le croyant est profondément convaincu de l'absolue perfection de Dieu ; et, sur ce fondement, voici comme il raisonne : Dieu, étant l'infinie sagesse ser-

vie par l'infinie puissance, a créé le monde et l'humanité selon un plan déterminé et bien lié dans toutes ses parties. Je sens que mon rôle, à moi, être intelligent et libre, c'est de pratiquer la vertu pour atteindre au bonheur. Faire mon devoir, c'est la loi. Mais pour le bien faire, il faut le bien connaître. Or, quand je m'interroge, je suis loin de trouver en moi une solution certaine aux questions les plus pratiques, à la grande question de l'emploi de la vie... Si cette lumière n'est pas en moi, elle doit être hors de moi. Autrement Dieu se trouverait en défaut, me demandant ce que l'incertitude de mes pensées m'empêche de lui accorder.

L'incrédule, lui, commence par mettre Dieu hors du monde, son ouvrage et sa propriété. Que Dieu ait tout créé, il consent à l'admettre. Qu'après notre mort Dieu juge nos œuvres, cela ne lui semble pas impossible. Mais, du jour de notre naissance à notre heure dernière, défense à Dieu de parler. Défense à Dieu de nous enseigner la vérité. Les hommes, nos semblables, pourront nous enseigner diverses connaissances, depuis l'art de marcher sur nos deux pieds jusqu'aux mathématiques transcendantes, depuis l'A B C jusqu'à la politique internationale ; mais défense à Dieu qui nous a créés et qui doit nous juger, de nous apprendre ce que nous sommes et le but pour lequel il nous a donné la vie.

Ici j'entends que l'on réclame : Dieu, dit-on, peut instruire, pourvu que ce soit par une illumination intérieure. — Qu'est-ce à dire ? sinon que Dieu peut donner la vérité, mais si secrètement que nul ne s'en aperçoive, pas même celui qui reçoit la lumière et qu'ainsi dispensé du devoir de la reconnaissance, il se puisse fièrement redresser et dire : Si je fais quelque chose pour Dieu, c'est qu'il m'a semblé à moi que cela était bon.

Le croyant admet que Dieu a créé, que Dieu gouverne et que Dieu jugera le monde et aussi son âme à lui. L'incroyant, interrompant la chaîne, brisant l'harmonie, rejette le gouvernement de Dieu, car un Dieu qui n'impose pas de lois à notre liberté n'est pas un Dieu qui gouverne. Du croyant et de l'incroyant lequel est le plus raisonnable ?

Troisième raisonnement. — Le croyant respecte l'humanité, non pas cette humanité abstraite dont le plus mince philosophe se figure être le représentant et l'organe, mais l'humanité réelle et vivante, les générations qui se sont succédées depuis la création jusqu'à Notre-Seigneur et depuis Notre-Seigneur jusqu'à nous. Il lui répugne de croire à l'universelle folie du genre humain. Cette répugnance grandit à la pensée de tous les hommes de génie qui ont cru à la révélation et dont la race n'est pas éteinte. Sa raison, plus difficile à contenter que celle de l'incrédule, ne reçoit pas les explications plus ou

moins ingénieuses qu'on lui offre de ce grand, permanent et universel phénomène de la foi. Sa raison est persuadée que si la croyance à la révélation n'avait pour origine qu'une fantaisie ou imagination de quelque poète, ou l'imposture de quelque gouvernement, on s'en serait aperçu plus tôt et que, par exemple, des millions de martyrs, parmi lesquels les Justin et les Irénée, n'auraient pas donné leur sang pour une fantasmagorie ou un mensonge. Elle s'obstine à penser, cette raison du croyant, que, pour amener d'âge en âge à la foi, à une foi qui entraîne tant d'obligations gênantes, ou pour y maintenir ou pour y ramener ces fiers génies qui s'appellent Augustin, Thomas d'Aquin, Pascal et Bossuet, Corneille et Racine, Chateaubriand et Lamartine, Lacordaire, Augustin Thierry, J.-B. Dumas et Louis Pasteur, il fallait des motifs et qu'enfin si l'univers a cru, c'est qu'il a été bien prouvé à l'univers qu'il faut croire.

Que fait cependant l'incrédule ? Il a lu quelques brochures ou articles de journaux sur la suffisance de la raison pour arriver à la pleine possession de la vérité. Un simple regard autour de lui ou au-dedans de lui devrait bien le mettre en garde contre ces affirmations hautaines. Mais si Dieu a parlé, — alors même que la raison pourrait toute seule arriver au vrai, — Dieu veut être écouté, et vous devez l'écouter, parce qu'il est votre Maître. L'incrédule croit pouvoir se passer de l'enseignement divin ; il en conclut que l'enseignement divin n'existe pas. Quel raisonnement ! S'il avait une démonstration vraiment scientifique et claire, et rigoureuse, évidente, de l'erreur des croyants, s'il pouvait prouver que Dieu n'a pas parlé et qu'il ne peut parler, alors l'incrédule serait en règle avec la raison. Mais quel incrédule en est là ?... Vous le voyez, mes bien chers frères, ils ont abandonné le ferme terrain de l'affirmation chrétienne, ils ne peuvent atteindre la négation irréfutable, ils flottent entre deux eaux, telle la barque brisée par la tempête. Et ils s'imaginent qu'ils ont fait faire à la raison un progrès merveilleux. Pauvres gens !

Quatrième raisonnement. — L'homme est un. L'intelligence et la volonté se fondent dans l'unité de l'être. Là-dessus, voici le raisonnement du croyant : Ce qui produit sur la volonté, non pas accidentellement mais régulièrement et naturellement, une influence bienfaisante, ne peut pas être malsain pour l'intelligence. Au contraire, ce qui abaisse la volonté ne peut être qu'un poison pour l'esprit. Or, les fruits de la foi sont régulièrement de bons fruits, et les fruits de l'incrédulité des fruits mauvais. Entendons-nous bien. Je ne dis pas, mes frères, que toutes les œuvres du croyant sont bonnes, et toutes les œuvres de l'incrédule mauvaises ; non. Je parle des effets directs de la foi et des effets directs de

l'incrédulité. Le croyant n'agit pas toujours sous l'influence de la foi. Il arrive aussi que la foi est ignorante et erronée, — nous touchons ce point tout à l'heure ; — l'incrédule peut trouver ici-bas plusieurs motifs qui l'excitent à bien faire.

Mais l'essence de la croyance, c'est de nous mettre en relation plus directe, plus intime, plus filiale, avec Dieu ; l'essence de la foi, c'est d'ajouter aux motifs naturels de bien faire des motifs nouveaux et qui sont forts, l'espérance du ciel, la crainte de l'enfer, l'amour de Jésus-Christ. L'essence de l'incrédulité, c'est de renfermer l'homme en soi et par conséquent de favoriser l'orgueil de l'esprit et l'égoïsme du cœur.

Le croyant pense que le vrai se trouve là où la vertu est encouragée ; l'incrédule opine que c'est un pur hasard que cette merveilleuse coïncidence. Lequel des deux, mes chers auditeurs, je le demande pour la quatrième fois, est le plus raisonnable ?

Je sais bien ce que l'incrédulité nous dira : « Vous autres croyants, vous avez un bandeau sur les yeux et vous regarderiez comme un crime de l'arracher. Vous n'êtes pas impartiaux et vous ne croyez pas pouvoir l'être sans forfaiture. »

Il est vrai, nous ne croyons pas pouvoir, sans pécher, révoquer en doute notre croyance. Mais il vous faudrait expliquer comment cette conviction se maintient dans les esprits au milieu de l'atmosphère délétère où les chrétiens vivent. Oui, nous regardons le doute comme un péché ; mais il se commet tant de péchés ; pourquoi les chrétiens ne commentent-ils jamais par celui-là ? Pourquoi la perte de la foi est-elle non le premier mais le dernier anneau d'une chaîne souvent bien longue de rébellions contre la conscience ? Nous regardons le doute comme un péché ; mais nous savons bien qu'il nous est permis de juger librement les preuves que la science catholique donne du fait de la révélation. Nous les étudions avec soin. Nous en remarquons un grand nombre qui nous apparaissent convaincantes. Si vos objections les démolissaient, n'arriverait-il pas enfin que notre foi s'ébranlât ?

La croyance n'est pas un divertissement ; si, malgré toutes vos attaques, elle demeure dans nos esprits, c'est que vos attaques n'ébranlent point l'édifice ; ou, si vous l'avez renversé sans que ses habitants le soient avec lui, c'est que Dieu nous maintient debout miraculeusement.

Si la croyance est une erreur, Dieu seul en répond. *Domine, si error est, a te decepti sumus.* Dieu nous a donné la raison, et la raison consultée nous dit qu'il faut admettre la nécessité indispensable de la vérité ; la Providence paternelle de Dieu, qu'il faut nier la folie dans l'humanité, prise en masse, qu'il

faut affirmer l'alliance de la vérité avec la vertu, et par conséquent qu'il faut croire.

Si notre foi n'est qu'illusion, c'est à la raison même qu'il faut s'en prendre, à la raison qui ne veut pas que, sur les promesses précieuses de quelques écrivains plus ou moins ingénieux, on méconnaisse le cri de la conscience et le témoignage de l'humanité.

Dire : « je ne crois pas, » certes c'est bien simple, bien facile, cela ne demande point de génie et cela n'oblige à aucun sacrifice. Mais cela signifie : Je marche au milieu de ténèbres profondes, ne sachant au juste ni qui je suis ni d'où je viens ni où je vais. Cela n'est pas une victoire et un progrès de la raison, c'est une décadence et une ruine. Dans cet état, s'il est involontaire et si on cherche à en sortir, on a droit à une respectueuse compassion ; si l'on s'en pavane, on a droit à des risées.

J'ai indiqué à grands traits, mes chers auditeurs, j'ai ébauché un parallèle qui demanderait un volume... Mais les instants s'écoulent et il me faut achever ma tâche en appelant à son tour au tribunal de la raison la sœur bâtarde de l'incrédulité, l'hérésie.

II

Pour expliquer l'existence de l'hérésie, il faut, en dépit des savants qui traitent les choses de l'esprit et les choses du cœur comme s'il s'agissait de deux mondes séparés et inconnus l'un à l'autre, il faut en venir à la parole si profonde de Notre-Seigneur : « Les pensées sortent du cœur. *De corde exeunt cogitationes.* » En elle-même l'hérésie est une absurdité double. L'incrédule dit : Je rejette la parole de Dieu. L'incrédule a tort ; mais, cela dit, il ne blesse plus la raison en argumentant à sa fantaisie. Il est logique dans son erreur. L'hérétique admet que Dieu a parlé, mais que sa parole n'étant pas suffisamment claire dans la société qui en est dépositaire, il lui appartient de faire son choix et de donner à la divine parole, avec la forme définitive, la mesure de son efficacité. Voulez-vous, Messieurs, me permettre une comparaison familière ? Dieu, dans ce système, fait le brouillon ; l'hérétique se charge de la copie. Dieu a dessiné l'esquisse ; l'hérétique fera le tableau, corrigera le premier trait quand il le jugera bon. N'est-ce pas infliger à Dieu un rôle ridicule ?

D'où vient donc qu'il y a eu tant d'hérésies ? L'origine de toutes les hérésies, c'est la lâcheté, c'est-à-dire le manque de courage pour porter le poids du christianisme, tel que Dieu l'a fait.

Mais, jusqu'au XVIII^e siècle, la raison humaine n'était pas redescendue jusqu'à la négation même du principe de la foi, de la révélation. Quand on voulait n'être plus le serviteur de Jésus-Christ, il fallait encore le pa-

raître. On eût été d'ailleurs épouvanté de sa solitude, loin de toute pratique religieuse. Il fallait donc sauver quelques apparences et soi-même s'étourdir. L'hérésie fut jetée comme un voile aux couleurs chrétiennes sur tous les délires de l'orgueil et sur toutes les turpitudes des passions.

On dirait qu'aujourd'hui l'hérésie touche à sa fin. Un chrétien trouve-t-il trop sévère la législation de la société croyante, de l'Eglise catholique, il n'a pas besoin de se faire arien ou protestant. Il peut aller demander au camp des incrédules l'hospitalité. Sa réputation ne sera pas plus compromise que s'il s'en allait à la synagogue ou au pèche; et d'ailleurs s'il fait ce que réclame le monde pour accorder le brevet d'honnête homme, ses relations n'auront point changé.

Ce qui est redoutable pour les âmes, ce n'est donc point l'hérésie publique et avouée; c'est l'hérésie intérieure et secrète qui naît de l'affaiblissement de la foi. De nos jours, certaines gens parlent de protestantiser la France; d'autres, surtout dans le monde parlementaire, de la mener doucement au schisme; mais le plus éminent des protestants français, l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation*, leur a répondu depuis longtemps: « Pour son salut moral et social, il faut que la France redevenue chrétienne, et elle ne peut redevenir chrétienne qu'en restant catholique. » Qui ne se souvient de cette ridicule et scandaleuse Eglise constitutionnelle, et, plus proche de nous, de ces tentatives grotesques d'Associations cultuelles? Sans doute, à un moment donné, on rencontrerait quelques centaines d'hommes sans croyance, quelques milliers, si vous voulez, qui, pour insulter à la foi catholique, assisteraient pendant quelques semaines, quelques mois, à des conventicules hérétiques ou schismatiques, mais le bon sens de France en aurait bientôt fait justice.

L'hérésie et le schisme furent imposés par des despotes à des peuples ignorants en des temps où la difficulté des communications rendait plus facile la falsification de la vérité; désormais la lutte s'engage entre le catholicisme et l'incrédulité, entre la foi totalement acceptée et la foi totalement rejetée.

Pourtant le danger de l'hérésie n'est pas un danger imaginaire. La logique condamne impitoyablement l'hérésie; mais sur cent individus, combien s'en rencontre-t-il que la logique gouverne jusqu'au bout? On a la foi, mais une foi molle, une foi engourdie, une foi peu éclairée. D'autre part, on vit au milieu des incrédules qui s'attribuent le droit de juger, article par article, la croyance catholique, comme ils jugeraient les théories de Platon ou d'Aristote, de Rousseau ou de Joseph de Maistre, de M. Vacherot ou du P. Gratry, admettant ceci, rejetant cela, modifiant, corrigeant, réformant à leur gré l'œuvre du sage qui

a dicté l'Evangile. Insensiblement on les imite. On sait d'ailleurs que, dans les choses religieuses, tout n'est pas fixé par la parole divine; l'Eglise admet sur plusieurs points, la liberté des opinions. A la vérité, cette liberté a des limites; elle cesse là où l'Esprit-Saint a parlé par la bouche des vicaires de Jésus-Christ. Mais on n'y prend point garde; on ne se demande point s'il n'y aurait pas une Bulle solennelle, un Décret de Concile tranchant la question et finissant la querelle; et peu à peu on en vient à professer des opinions en contradiction formelle avec la foi primitive et perpétuelle; on s'imprègne de ces doctrines mal notées, censurées ou condamnées, et si peu que l'humilité manque pour confesser son erreur, quand cette contradiction avec la foi catholique est démontrée, on devient hérétique formellement.

Faut-il vous rappeler, mes chers auditeurs, la douloureuse apostasie de l'auteur des *Paroles d'un croyant*? « Paroles d'un croyant », ironie amère! Voilà le péril, lorsque, fût-ce pour la combattre, on prend les allures hautaines de l'incrédulité!

Mes frères, renouvelez votre attention: les influences indirectes de l'incrédulité sont plus funestes, souvent, que son hostilité déclarée. Vous êtes chrétiens, vous êtes croyants. L'incrédule aura de la peine à vous arracher d'un seul coup la foi, votre foi; mais plus facilement il vous amènera à en discuter les articles; et, du moment où vous en aurez renoncé un, vous êtes perdu; la vie de la foi a cessé; le reste de vos croyances ressemble aux membres d'un cadavre encore liés ensemble mais destinés à être disjoints et dissous par la prompte action du temps.

L'ordre de la foi est ici semblable à l'ordre de la vertu; un seul péché grave brise votre union avec Dieu dans l'amour. Un seul article rejeté brise votre union avec Dieu dans la vérité.

Gardons-nous donc, bien-aimés frères, de prétendre juger les articles de l'enseignement divin. Qu'il y ait pour nous des points obscurs, nous ne devons pas en être surpris. Les pensées de Dieu sont plus profondes que nos pensées. Que les dogmes de la foi, immuables comme l'éternelle vérité, ne s'accommodent pas en tout avec les opinions particulières à un siècle, avec les opinions, par exemple, du *xx^e* où nous vivons, il faut s'y attendre. Mais quoi! le dogme est la pensée de Dieu; l'opinion est la pensée de l'homme. Qui peut se tromper ici? Ce n'est point au dogme à se transformer pour s'adapter à l'opinion: c'est à l'opinion d'étudier le dogme et de le méditer pour corriger ses erreurs.

L'incrédule peut bien songer à fabriquer un nouveau christianisme ou à replâtrer le vieux: le christianisme n'est pour lui qu'une œuvre humaine; après dix-neuf siècles l'édifice doit

lui paraître au moins lézardé. Le croyant doit savoir que le christianisme n'a pas et n'aura jamais besoin de réforme, et qu'il existe, il est vrai, une réforme nécessaire : la réforme des chrétiens, qui ont cessé de l'être ou qui ne le sont pas assez, le retour au christianisme, c'est-à-dire à la vérité émanée de Dieu, dans les gouvernements, les peuples, les familles, les individus.

Là est le salut ; nulle part ailleurs. On prétend faire une société laïque, une société organisée comme si Dieu n'avait pas parlé, comme si Dieu n'avait pas institué de dépositaire de sa parole, comme si Dieu n'avait pas commandé à tous de prendre pour règle sa parole. Libre à chacun, sans doute, de croire, si c'est sa fantaisie. Eh bien ! la société laïque ne se fera pas, la société laïque dans laquelle la loi est athée et doit l'être, la société laïque qui place dans son panthéon le Fils de Dieu fait homme au milieu de ses grands hommes — et quels grands hommes, juste ciel ! — la société laïque qui veut substituer ses principes dans le gouvernement du monde aux dogmes de la société chrétienne ; la société laïque, rêve de tous les révolutionnaires et de beaucoup d'honnêtes gens abusés ; la société laïque que l'on proclame faite, ne se fera pas. Mais tant que l'humanité poursuivra cette criminelle chimère, Dieu se vengera en l'abandonnant à son vertige, et elle roulera de calamités en calamités. Le passé, — hélas ! et le présent — sont là-dessus la leçon de l'avenir.

Une société est un corps. Ce qui fait un corps, ce n'est pas seulement la juxtaposition des parties, c'est un principe d'unité. Réunissez dans un alambic tous les éléments constitutifs d'un brin d'herbe, vous n'aurez jamais le brin d'herbe, parce que vous n'y avez pas mis le principe d'unité. Réunissez sur un même territoire dix, vingt, trente millions d'hommes, vous n'aurez pas pour cela une société. Que faut-il ? Le principe d'unité. Si vous ne l'avez pas, vous aurez un lien extérieur, qui enchaînera les individus les uns aux autres, vous n'aurez pas une société. Or, le principe d'unité, c'est la même pensée dans tous les esprits : *unanimes*, disent les latins. Mais bien divers sont les esprits ; comment auront-ils la même pensée ? Ils l'auront, si tous entendent et écoutent la même parole. Ils l'auront quand ils seront « *unanimes* » dans la foi.

Oh ! que nous en sommes loin, n'est-ce pas, aujourd'hui ! C'est le type idéal. Il faut le connaître pour y tendre dans la mesure de nos forces. La grande et définitive société, celle qui habite le ciel, n'a qu'une pensée dans la vision des mêmes clartés. La société militante ne doit avoir qu'une même pensée dans la soumission au même enseignement du même Dieu.

« Un seul Dieu ; une seule foi ! » nous grie

l'apôtre. Un seul Dieu qui est le père de tous, un seul Dieu qui est devenu notre frère vivant dans la chair, et qui nous a évangélisés, et qui nous a donné lui-même des apôtres, des prophètes, des docteurs, des pasteurs, pour consommer la sanctification des hommes et construire le corps parfait du Christ.

Il y a de nos jours des chrétiens qui accordent à leur journal une créance qu'ils refusent à l'Eglise. Il y a de nos jours des chrétiens qui préfèrent des opinions plus ou moins spécieuses, plus ou moins répandues, à la doctrine immuable des pontifes successeurs des apôtres. Malheur à ceux-là ! Les opinions humaines seront balayées par le temps ; et le dogme catholique dans son intégrité splendide subsistera.

Nous ne sommes point obligés sans doute à la science nécessaire pour réfuter toutes les impostures ; nous ne sommes point obligés à lire tous les lumineux écrits de tous nos évêques et des autres illustres défenseurs de la foi ; nous ne sommes point obligés de découvrir l'artifice savant de ces théories compliquées dans lesquelles la falsification des faits corrobore la falsification des principes. Mais nous sommes obligés d'écouter l'Eglise notre mère qui a reçu de J.-C. cette mission. En l'écoutant, nous serons sûrs de ne point nous égarer ; car Notre-Seigneur à la parole de qui nous nous fions, a dit à ses pasteurs : « Qui vous écoute, m'écoute. »

Je termine, mes bien chers frères. — Notre temps nous occupe beaucoup. Les idées de notre temps, les aspirations de notre temps, les progrès de notre temps, les merveilles de notre temps, voilà des paroles qui se rencontrent sans cesse sur nos lèvres. Ce temps, ne l'oublions pas, Messieurs, passera comme passent tous les temps ; il s'évanouira dans le vide immense du passé. Mais il n'en sera point ainsi de nos âmes. Elles demeureront. Elles s'achemineront vers le tribunal de Celui qui décidera de leur éternité ! Représentons-nous un croyant, un incrédule, un hérétique, réunis devant ce tribunal.

Je suppose que le croyant se soit trompé. Il a pris un vain bruit pour la parole de Dieu. Mais son intention était droite. Il en fait son insuffisance. Il lui semblait naturel que son Père céleste assistât son indigence. Il a cru d'ailleurs en compagnie de nombreux génies et d'innombrables saints, en compagnie d'Augustin, de Bossuet, de Vincent de Paul. Il a d'autant moins hésité à croire que la foi le détournait du mal et l'excitait au bien. Au prix de rudes sacrifices, il a conformé sa vie à sa croyance, dans la pensée que par là il accomplissait la volonté de Dieu et lui prouvait son amour. N'est-il pas évident qu'il ne sera pas condamné ? Son erreur, née de sa modestie et source de tant de vertus, ne peut

lui être imputée à crime. *Si error est, a te decepti sumus.*

Quatrième Mardi

SUR LA MAXIME : « HORS DE LA FOI POINT DE SALUT »

Mes frères,

Parmi les questions capitales dont se préoccupe à bon droit l'humanité pensante, il y en a une grave entre toutes et personnelle, si grave et si personnelle que les esprits les plus légers aussi bien que les plus méditatifs, les cœurs les plus dispersés et les cœurs les plus recueillis, ne peuvent ni complètement l'oublier ni la laisser sans réponse ; c'est la question de notre avenir, l'avenir d'outre-tombe. Mortels, nous mourrons tous un jour ; demain peut-être... Mais après ?

Je puis vivre comme je l'entends, dit l'homme sans religion. — Soit ; mais vous ne vivez qu'aussi longtemps qu'il plaira au Maître de la vie. Vous pouvez vous exempter de la pratique des devoirs religieux ; mais vous ne pouvez point vous exempter de la mort. Celui qui vous a ouvert la porte de l'existence, vous attend à la sortie... Nous mourrons tous... Et après ?

Après ?... Utopistes et romanciers nous étalent leurs conjectures, leurs rêves, dont l'énumération serait aussi fastidieuse qu'inutile. Ils nous parlent d'une région dans laquelle ils n'ont jamais pénétré. Ils nous font la géographie d'un pays qu'ils n'ont jamais vu... Et c'est la preuve qu'ils sont doués d'une imagination brillante, mérite que nous ne contestons pas ; mais quand il s'agit d'éclairer l'homme sur ses destinées et de lui apprendre non ce que pourrait être l'avenir vers lequel il marche si vite, mais ce qu'il est réellement, ce mérite nous paraît plutôt mince.

La religion n'est pas réduite aux conjectures. Dépositaire de la parole de Celui qui sait tout et qui a pour demeure l'éternité, elle répète à travers les siècles ce qu'elle a entendu de sa bouche et elle remplace les hypothèses par des dogmes. Si vous croyez ces dogmes, Messieurs, il les faut méditer pour y conformer votre vie. Si vous ne les croyez pas, il les faut méditer quand même, afin de savoir quelle chance vous affrontez si par hasard vos doutes étaient mal fondés et si, après votre mort seulement, vous deviez vous convaincre par une expérience en vérité lugubre que, hors de la foi, il n'y a point de salut.

On tient dans le monde, mes chers auditeurs, un langage moins rude. A mesure que le sens moral s'affaiblit, les droits de Dieu sont chaque jour plus méconnus. Nos pères, et, avant eux, toutes les générations croyantes, pensaient que l'homme a été créé pour le bonheur par delà cette vie qui est une épreuve ; mais ils pensaient aussi que ce bonheur était un don de Dieu et la récompense de la fidé-

Reste l'hérétique. Il n'est pas question, mes bien chers frères, de l'hérétique de bonne foi, comme il s'en peut trouver un grand nombre dans les pays séparés de la communion catholique. Ces pauvres gens, abusés sur certains points par un enseignement erroné, mais persuadés qu'en se soumettant à cet enseignement, ils se soumettaient à la parole de Jésus-Christ, furent de vrais croyants et ils seront traités comme tels. Il est question de l'hérétique proprement dit, lequel aux définitions de l'Eglise a préféré les opinions qu'il s'est faites. Voilà que maintenant lui aussi s'aperçoit qu'il s'est trompé. Où sera son excuse ? L'Esprit-Saint lui avait appris que dans la vérité l'unité est nécessaire ; la raison également le proclamait avec force. N'ayant aucun motif sérieux de juger que sa raison était plus solide que la raison des siècles et la raison divine, il reconnaît alors que l'orgueil le plus étrange a pu seul lui donner l'audace de juger l'Eglise et de la condamner ; mais il est trop tard : le pardon a été confié par Jésus-Christ à cette Eglise dont il s'est séparé par sa révolte ; lui aussi, selon la menace divine, sera condamné parce qu'il aura poussé l'orgueil jusqu'à briser le faisceau sacré des dogmes de la foi. *Qui non crediderit, condemnabitur.*

Mes frères, faisons nos réflexions. Si nous n'avons pas la foi ou si notre foi est chancelante, souvenons-nous que l'Eglise enseigne des moyens infaillibles pour l'obtenir de Dieu qui la donne : la prière, la modestie que le langage chrétien appelle l'humilité, et la lutte contre les mauvais penchants pour l'amour de la vérité vivante qui est Dieu.

lité de l'homme à Dieu. En ce temps-là les poètes n'élargissaient pas le ciel jusqu'à y faire entrer l'enfer et jusqu'à placer aux côtés du Père Belial avec Jésus. Aujourd'hui on promet la béatitude à tous avec une libéralité qui serait bien rassurante, si de ces magnifiques promesses l'on nous donnait quelque garant.

En attendant, je vous rappellerai ce que l'Eglise croit et enseigne sur l'avenir d'outre-tombe ; premièrement pour ceux qui n'auront pas été à même d'entendre sa voix ; deuxièmement pour ceux qui, l'ayant entendue ou ayant pu l'entendre, n'y auront pas cru.

I

Quel sera l'avenir de ceux qui n'auront pas entendu la voix de l'Eglise catholique, en d'autres termes, de ceux qui n'auront pas vécu dans la foi ? Si cette question n'était que de curiosité pure, vous me permettriez de passer outre, mes frères, et de vous estimer plus sérieux que ces Athéniens du temps de saint Paul, dont le principal souci était de dire ou d'entendre quelque chose de nouveau.

Mais la maxime catholique : « Sans la foi, point de salut ! » défigurée par la méchanceté, mal comprise par l'ignorance, suscite dans un grand nombre d'âmes honnêtes des répugnances à croire qui les éloignent de la foi et donc du salut.

Ah ! que de colères contre l'Eglise seraient tombées, si l'on eût commencé par lui demander, ainsi que le bon sens l'indique, ce qu'elle entend par ces deux mots : la foi, le salut ! Telle est l'imperfection du langage humain ou la liaison intime des idées auxquels les mots servent de vêtement, que chaque expression est susceptible de sens multiples et qu'il faut toujours, si l'on ne veut pas s'égarer, en demander le sens spécial à celui qui les emploie.

Qu'est-ce donc pour l'Eglise que cette foi et ce salut dont la connexion nous est donnée comme nécessaire ? Le voici. Ecoutez bien, Messieurs, tout est là.

Le salut, c'est la possession de la béatitude surnaturelle ou, en d'autres termes, c'est une union avec Dieu et par suite une félicité supérieure à la capacité naturelle de notre esprit et de notre cœur, union due aux mérites de Jésus-Christ notre Sauveur, union produite par notre union préalable avec lui, union qui surajoute à nos puissances naturelles une puissance nouvelle et comme un sens nouveau de vision et d'amour.

L'immédiate conséquence de cette définition qui est celle de la théologie, c'est que Dieu qui doit à chacun la récompense de ses œuvres, ne doit le salut, c'est-à-dire la béatitude surnaturelle, à personne. Ainsi un maître doit à chacun de ses serviteurs un salaire proportionné à son travail ; il ne doit à aucun

de l'adopter pour son fils ; que s'il lui plaît de donner ce titre à quelqu'un d'entre eux, il ne fait point de tort aux autres. La justice doit être nécessairement égale, mais non pas la munificence. La justice a des lois ; la munificence est libre, et en nous et en Dieu. Il y a plus, et bien que ce langage vous puisse, de prime abord, étonner, vous conviendrez à la réflexion que l'égalité dans les dons de Dieu leur ôterait ce qui en fait le prix, en voilant la liberté avec laquelle sa tendresse les dispense. Si les faveurs de Dieu étaient répandues, indifféremment, à dose égale, sur toutes les créatures, on ne tarderait guère à y voir ce que l'on voit dans la diffusion de la lumière sur tout le globe : une simple loi ; partant, plus de reconnaissance pour le Père céleste, plus d'amour, plus de religion ; et le but fondamental de la création serait manqué ! Aussi Dieu proteste partout, dans les Ecritures et dans les faits, contre cette obligation d'égalité imposée à sa munificence, obligation qui, logiquement, s'étendrait non pas seulement aux hommes mais à toutes les créatures et briserait l'univers.

Or, je défie l'incrédulité de démontrer jamais que l'Eglise, dans une Constitution Pontificale, dans un Décret de Concile, ait enseigné, ait toléré que l'on enseignât une doctrine condamnant à l'enfer quelqu'un qui n'aurait pas eu durant sa vie le moyen d'arriver au salut.

Elle enseigne seulement que l'état de l'homme au moment de la mort fixe son état éternel et que si, à sa dernière heure, il n'est pas uni à l'Homme-Dieu, source de la vie surnaturelle, cette union ne s'opèrera pas et que, par conséquent, il ne possèdera pas la béatitude surnaturelle, il n'entrera pas dans cette participation intime de la nature divine dont Jésus-Christ est le nœud, il ne sera pas rangé parmi les élus.

Est-ce donc à dire, mes frères, que l'acquisition ou la perte de cette béatitude surnaturelle soit chez nous de peu d'importance ? Est-ce donc que nous pourrions en faire l'abandon ? Il n'est point rare d'entendre aujourd'hui le langage qu'un docte évêque du dernier siècle met sur les lèvres de nos contemporains rationalistes :

« Vous me parlez d'une vie supérieure et surnaturelle... J'admire cette hauteur de vues. Mais si je rougis de tout ce qui m'abaisserait au-dessous de ma nature, je n'ai non plus aucun attrait pour ce qui tend à m'élever au-dessus. Ni si haut ni si bas. Je ne veux faire ni la bête ni l'ange. Je veux rester homme. D'ailleurs j'estime grandement ma nature : réduite à ses éléments essentiels et telle que Dieu l'a faite, je la trouve suffisante. Je n'ai pas la prétention d'arriver après cette vie à une félicité si ineffable, à une gloire si transcendante, si supérieure à toutes les données de ma raison ; et surtout je n'ai pas le cou-

rage de me soumettre ici-bas à tout cet ensemble d'obligations et de vertus surhumaines. Je serai donc reconnaissant envers Dieu de ses généreuses intentions, mais je n'accepterai pas ce bienfait qui serait pour moi un fardeau... Je m'en tiendrai à ma condition première, je vivrai selon les lois de ma conscience, selon les règles de la raison et de la religion naturelle ; et Dieu ne me refusera pas après une vie honnête, vertueuse, le seul bonheur éternel auquel j'aspire, la récompense naturelle des vertus naturelles¹. »

Nous examinerons, Messieurs, dans la seconde partie de cet entretien, si cet abandon volontaire de la béatitude surnaturelle peut être permis à qui peut l'atteindre. Je me borne à remarquer, pour l'instant, que, sous cette apparente modestie, se dissimulent une lâcheté intolérable et une témérité insigne : lâcheté, puisqu'on refuse une gloire non pareille pour se débarrasser de sacrifices qu'après tout des milliers et des milliers d'hommes, de femmes, de jeunes gens, d'enfants, ont généreusement accomplis avant nous ; témérité, puisqu'en rejetant la grâce, on se prive du plus puissant secours qui soit, pour accomplir fidèlement même les préceptes de l'ordre naturel.

Que diriez-vous du soldat que son général appelle à un commandement et qui refuserait cet honneur parce qu'il faudrait marcher en tête du bataillon ? Que diriez-vous du soldat qui refuserait de porter à l'assaut une cuirasse sous prétexte que le poids de la cuirasse le fatiguerait ?

Vraiment, l'apologiste chrétien est dans une perplexité singulière. On lui dit à droite : L'ordre surnaturel est un bienfait importun ; nous voudrions être comme les sauvages à qui la foi n'a pas été prêchée. On lui dit à gauche : Si les sauvages n'ont pas reçu comme nous le bienfait de la foi, la justice à leur égard est blessée profondément. — Philosophes, avant d'attaquer nos doctrines, mettez-vous donc, s'il se peut, d'accord entre vous. Mais l'accord n'est possible que dans la vérité. La vérité, c'est que celui qui reçoit le moyen d'arriver au salut, reçoit un don magnifique, et qu'à celui qui ne le reçoit point, il n'est pas fait d'injustice.

Quel est ce moyen, nous l'avons dit, c'est la foi. Qu'est-ce que la foi ? C'est une vertu infuse, répond la théologie. Disons en langage moins concis : C'est une grâce, une faveur gratuite, par laquelle le Verbe, la Vérité divine descendue dans l'humanité, s'unit étroitement à l'âme, pour la préparer à cette vision directe et supérieure de Dieu qui constitue la béatitude surnaturelle.

Il faut ici, mes frères, abandonner une illusion qui naît de l'amour-propre et de l'irréflexion. La vérité n'est pas un fruit de notre

esprit. Elle existe en dehors et indépendamment de lui, en Dieu premièrement et dans les êtres qu'il a créés. L'activité de notre esprit a pour but non de créer une vérité, mais de l'apercevoir, de la découvrir, — toutes les vérités sont d'abord voilées ; il y en a que l'homme découvre et d'autres que Dieu révèle, — de la découvrir là où elle existait avant nous et où elle existera encore après nous, c'est-à-dire en sa source éternelle et substantielle, en Dieu.

La vérité peut être en contact avec nous de deux manières : quand nous allons à elle, quand elle descend en nous. Le raisonnement est un voyage vers la vérité. La foi, c'est la visite que nous fait la vérité par la grâce. Comme jamais Dieu ne violente notre liberté, la vérité vivante n'a pas coutume de demeurer bon gré mal gré dans l'intelligence d'une créature arrivée à l'âge de raison, qui la repousse ; mais elle n'a pas besoin du raisonnement pour vivifier une intelligence encore endormie : l'Eglise enseigne formellement que l'enfant au berceau reçoit par le baptême le don de la foi, et que, s'il meurt avant d'avoir entendu l'enseignement de l'Eglise, il entre en possession du salut éternel. L'Homme-Dieu s'était uni cette intelligence qui ne le connaissait pas, mais qui le possédait ; le germe de la béatitude ne s'était pas épanoui, mais il avait été semé ; l'enfant n'avait pas fait d'actes de foi, mais il avait reçu le don de la foi ; il est sauvé.

Continuons, mes chers auditeurs. Votre attention éveillée et si intelligente est une force pour le prédicateur et une joie.

Les dons de Dieu, lisons-nous dans l'Ecriture, sont sans repentance. Du jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ a commencé à habiter par le don de la foi dans une âme, il ne la quitte plus, à moins que, par une révolte délibérée, elle ne le chasse. On peut donc augurer favorablement du salut des schismatiques et des hérétiques de bonne foi, lesquels, ayant reçu le baptême, se trompent sans mauvaise volonté sur quelques articles de la croyance chrétienne. Le cardinal de Cheverus, en ce temps-là évêque de Boston, avait ramené dans l'Eglise catholique un ministre protestant et son fils. Curieux d'apprendre de deux hommes aussi dignes de créance si, pendant les longues années qu'ils avaient passées dans l'hérésie, ils n'avaient pas eu quelques doutes, il en reçut cette réponse que, jusqu'au jour où il les avait instruits et éclairés, leur bonne foi avait toujours été si parfaite qu'ils ne songaient pas même à douter. D'éminents convertis ont rendu le même témoignage. Souvenez-vous de ce mot du cardinal Newman : « Je n'ai jamais péché contre la lumière. » Donc des hérétiques peuvent être dans cette bonne foi ou ignorance invincible qui excuse l'erreur.

Dès les premiers âges de l'Eglise, saint Au-

¹ Instruction pastorale de Mgr Pie, 7 juillet 1855.

gustin distinguait des hérétiques en rébellion contre la vérité les fidèles que leur première éducation avait égarés et qui partageaient des opinions fausses sans avoir perdu le don de la foi. Combien d'âmes ignorantes, dans nos campagnes, en sont là aujourd'hui ! Ces âmes ne connaissent pas tout le trésor, mais elles le gardent : elles peuvent donc être sauvées.

Ceux-là même qui sont nés en dehors du christianisme et que l'on nomme proprement les infidèles, ne doivent pas être regardés comme exclus, par là même, du salut. Car l'Eglise n'enseigne pas qu'ils doivent, pour y arriver, professer explicitement chacun des articles du Symbole ; elle enseigne, et la raison même — une fois posée la notion de l'ordre surnaturel — enseigne aussi que l'infidèle, pour atteindre le salut, doit ici-bas entrer en communication avec le divin Médiateur Jésus-Christ. Dieu, ajoute l'Eglise, ne refusera point cette grâce à un homme qui aura été fidèle aux inspirations de la conscience dans l'ordre naturel. Emploiera-t-il ces traditions, si universellement répandues sur toute la face du globe, touchant le Dieu Sauveur ? Enverra-t-il de lointains pays un messager de l'Evangile ? S'épanchera-t-il directement dans cette âme loyale, courageuse, soumise, pour l'illuminer d'une révélation particulière ? Lui enverra-t-il un ange ? Là-dessus, l'Eglise se tait ; car le Maître ne lui a révélé que des vérités pratiques, et elle n'enseigne que ce qu'elle a appris. Mais l'Eglise proteste contre ceux qui l'accusent de croire Dieu assez méchant, assez cruel, pour précipiter en enfer ses créatures uniquement parce qu'elles n'ont pas reçu de lui le moyen de le connaître. Cette doctrine atroce a été prêchée, en effet ; mais par qui ? par le fatalisme protestant et janséniste ; jamais, entendez-le bien, jamais par l'Eglise catholique. Elle ne nous montre en enfer que des coupables : les anges rebelles, les chrétiens qui ont trahi leur foi, et les infidèles qui ont enfreint la loi naturelle.

Quant aux enfants sans baptême, que deviennent-ils ? Que deviennent les infidèles qui auraient gardé les préceptes de la loi naturelle et n'auraient pas toutefois reçu le don de la foi ?

Messieurs, je vous répète que l'Eglise n'a pas la prétention de répondre à toutes les questions, qu'elle redit ce qu'elle a appris de son fondateur et rien de plus. L'Eglise ne sait pas quel est le sort de ces âmes, et elle n'avait pas à le savoir puisque, partout où elle parle et agit, elle commence, comme nous allons le voir, par faire cesser dans l'âme qu'elle atteint l'ordre purement naturel. Il reste vrai que plusieurs de ses docteurs, hommes de grand poids, Augustin, Grégoire de Nazianze, Bernard de Cîteaux, Thomas d'Aquin, ont cru qu'on pouvait regarder le sort futur des enfants morts sans baptême comme pré-

férable au néant et même comme un bienfait dont ils béniraient Dieu éternellement. A plus forte raison, cette opinion se pourrait-elle appliquer à l'adulte vertueux, si, comme je l'ai rappelé, la croyance de l'Eglise n'était pas que Dieu, auquel les miracles ne coûtent rien quand il lui plaît de sauver ses créatures, conduira cette âme jusqu'à l'union surnaturelle avec Jésus-Christ, jusqu'à une foi, générale et implicite sans doute, mais suffisante pour lui ouvrir le paradis.

Ainsi, mes frères, la croyance de l'Eglise touchant l'avenir des âmes qui ne sont pas à même de recevoir ses enseignements, n'est point barbare. Elle n'a pu le paraître que par la perfidie de ses ennemis ou la maladresse de quelques-uns de ses défenseurs.

Nous arrivons à la seconde question, toute directe, celle-là, et toute personnelle en pays catholique : quel sera, d'après l'enseignement de l'Eglise, l'avenir éternel de l'homme qui, après avoir cru, vivra à nouveau sans la foi ?

II

Un jour du dernier siècle, toutes les trompettes de la renommée résonnèrent de concert et l'Institut préparait ses couronnes ; un livre avait paru qui portait ce beau titre : *Le Devoir*. J'ai ouvert ce livre, non pas, je l'avoue, pour y découvrir mon devoir ; il y a longtemps que le catéchisme me l'a appris, comme il l'avait appris à mon père ; mais je voulais savoir ce que le philosophe enseignait touchant le devoir à ceux qui ont fermé depuis leur enfance le catéchisme. J'y rencontrai, dans un style simple et ferme, des pages vraiment dignes d'être couronnées par l'Académie Française. Toutefois, j'avais hâte d'arriver aux questions pratiques ; car c'est bien là, dans un traité du Devoir, l'essentiel. Je tombe sur ce point d'interrogation : Quel est le devoir du philosophe en présence des religions qui se disent révélées ? Enfin, pensais-je, en voici un qui ne prend pas, comme tant d'autres, le parti commode mais peu philosophique de tourner le dos à la révélation pour se dispenser de l'étudier en se dispensant de la voir. J'étais bien un peu choqué de ce que le philosophe mettait sur la même ligne le christianisme qui a des preuves, le christianisme qui a civilisé le monde, et le mahométisme et le bouddhisme et autres religions qui n'ont jamais songé à montrer leurs titres et qui maintiennent ou replongent les peuples dans la barbarie. — Vous voyez que, sur ce point de l'histoire des religions, la méthode n'a pas changé. — N'importe ; j'allais savoir ce qu'un des maîtres de la philosophie enseignait touchant le devoir de l'homme raisonnable en face du fait immense de la révélation. Sans doute, me disais-je, il va répondre : Puisque ce fait, en vérité colossal dans ses proportions, dans ses résultats, dans son influence, pré-

sente des titres à la créance de l'esprit humain, il faut les examiner ; il faut interroger ceux qui en sont les dépositaires officiels et prendre en main quelque une des apologies autorisées du christianisme ; puis, après avoir prié le Père de l'intelligence humaine de la guider lui-même dans une recherche aussi grave, après lui avoir juré de ne pas résister à ses clartés si elles nous montrent que la révélation est vraie, il faut peser avec calme et avec une continuelle défiance de nos instincts mauvais les arguments sur lesquels la divinité de la religion révélée repose.

Voilà ce que j'étais en droit d'attendre et ce qui me paraît éminemment raisonnable, éminemment philosophique et scientifique. Mais la réponse n'a pas été conforme à mes vœux. Le devoir du philosophe, écrit l'auteur, c'est de respecter les religions révélées à cause de la part de vérité qui s'y mêle à la fiction, — comment sait-il, avant tout examen, qu'il y a une part de vérité et une part de fiction ? — et en même temps de se tenir en garde contre leur commune tendance à imposer des dogmes.

Que voilà bien l'embarras du philosophe en face du christianisme ! Ce serait pour nous une bonne fortune si le philosophe, sortant des nuages et des phrases, daignait attaquer en face les preuves historiques du fait divin de la révélation. La rêveuse Allemagne accepte toutes les fantaisies de l'imagination en fait d'histoire et se laisse démontrer que le Christ, qui remplit le monde et les siècles des témoignages de son existence, n'a pas même existé ; mais le bon sens français n'admet pas ces débauches d'imagination, ces absurdités, fussent-elles habillées de grec, de sanscrit ou d'hébreu.

Notre philosophe évite donc d'approfondir les questions que voici : l'Evangile que nous avons en main aujourd'hui est-il en substance tel qu'il a été composé ? les auteurs de l'Evangile ont-ils écrit la vérité ? les faits racontés dans l'Evangile prouvent-ils la divinité de Jésus-Christ ? — Le stratagème de l'incrédule est un peu lourd. Il suppose bien imprudemment ce qu'il aurait à démontrer, à savoir, que le fait de la révélation est faux, que Dieu n'a point parlé à l'homme et que le christianisme, tout comme la religion du grand lama, n'est que fiction ingénieuse et poésie...

Vous le dites, ô philosophes ; mais des millions d'hommes vous répondent : Non, la révélation n'est pas une allégorie, ni un mythe, c'est un fait, nous en avons les preuves, daignez les examiner. A la croyance de tant de générations joignez l'adhésion de tant de grands hommes et de tant de saints, adhésion raisonnée, adhésion convaincue, et si ferme, et si profonde... N'est-ce pas suffisant, cela, pour vous faire sentir que les preuves du fait divin ne sont pas de celles qu'on rejette

par une fin de non-recevoir comme entachées d'une fausseté évidente ?... Vraiment vous poussez la suffisance jusqu'au délire... et vous ne comprenez pas que la raison cesse d'être raisonnable quand elle refuse d'écouter la raison divine.

On parle de foi aveugle. Il faut s'entendre. La foi chrétienne doit accepter aveuglément ce qu'elle sait révélé de Dieu, comme la foi purement humaine accepte mille faits historiques aveuglément, c'est-à-dire sans les voir directement. Mais ce qui est un aveuglement insensé, c'est de croire sans examen les affirmations tranchantes d'hommes sans autorité qui vous disent sans preuves : « La religion est une fiction. Le christianisme est un système humain, tout comme un autre système. » Quel aveugle plus aveugle que celui qui, pour ne pas voir le soleil, ferme les yeux et dit : Le soleil n'existe pas ! C'est le P. Gratry, je crois, qui assure, après Fénelon, que nous manquons encore plus de raison que de religion.

Permettez-moi, Messieurs, une anecdote qui va vous reposer un peu de cette longue et fatigante attention que vous voulez bien accorder à ma parole.

Un prêtre en voyage fut interpellé par une dame en ces termes : « Savez-vous, Monsieur l'abbé, que je suis incrédule ? — Madame croit pourtant bien à l'existence de Dieu ? — Pour l'existence de Dieu, soit. Toutefois, s'il existe, il ne s'inquiète guère de ce qui se passe parmi nous. — Madame croit-elle à l'immortalité de l'âme ? — Oui, mais sans croire à l'enfer. — Madame admet-elle une révélation ? — Oh ! non pas ; la révélation, c'est une fable. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation ? — Très peu, Monsieur l'abbé. — Avez-vous lu quelques ouvrages d'apologétique, ne fût-ce que Bergier, La Luzerne, Frayssinous ? Connaissez-vous Auguste Nicolas ? Avez-vous lu le P. Gratry : *La Connaissance de Dieu, La Philosophie du Credo* ? Et les conférences de Lacordaire, les avez-vous étudiées ? — Non. — Mais alors Pascal ?... Bossuet ?... Fénelon ?... Mgr d'Hulst ? — Non. — Eh ! Madame, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites donc que vous êtes une sotte et non une incrédule. »

L'abbé était peu galant, mais avouez que cette pintade ne l'avait pas volé. Je vous ai raconté cette histoire, Messieurs, pour l'utilité de ceux d'entre vous qui auraient par malheur une femme incrédule.

L'ignorance volontaire n'est pas la bonne foi qui excuse ; c'est un crime analogue à celui du citoyen qui se mutilerait pour ne pas être trouvé propre au service du pays. L'intelligence s'aveugle volontairement pour ne pas voir Dieu. « Celui qui ignore, sera ignoré, » disait saint Paul. (I Cor., xiv, 38). Que si l'aveugle volontaire a reçu autrefois le don de la foi, que s'il éteint lui-même la lumière,

sa faute surpasse celle de l'infidèle à qui la grâce montre de loin la foi et qui résiste aux avances de la grâce. Il ne fuit pas seulement la vérité, il la chasse.

« Mais, se disent peut-être quelques-uns d'entre vous, mes chers auditeurs, nous avons étudié la religion et nous en connaissons les preuves. » Vous l'avez étudiée ; mais avec quelle application ? avec quels désirs ? Vous connaissez les preuves ; mais de quelle manière ? Comment s'est opéré en vous le passage de la foi à l'incrédulité ? Plus d'une fois j'ai été l'heureux témoin du passage d'hommes graves et instruits de l'incrédulité à la foi. Ce retour s'opérait ordinairement après un examen, sinon toujours très long, du moins très attentif, de l'une ou l'autre des preuves qui démontrent le fait divin, ce retour s'opérait — et ceci est capital — avec un mouvement de la volonté qui se déprenait de l'amour exagéré des créatures ou de soi-même pour se rattacher à Dieu plus fortement par un amour aussi désintéressé que généreux. Le retour à la foi s'accompagnait d'une conviction vigoureuse, joyeuse, tranquille, d'une conviction sereine qui, loin de se troubler, grandissait à l'aspect de la mort, et s'affermissait à l'approche de l'éternité, et, en même temps, d'une conversion plus ou moins parfaite, je l'avoue, mais réelle et souvent admirable.

A ceux qui sont passés de la foi à l'incrédulité, je ne demande pas, mais l'intérêt de leur avenir demande : Est-ce ainsi que la transition s'est faite ? Avez-vous été frappés par l'éclat de raisons décisives contre la foi ? L'avez-vous abandonnée par un élan du cœur vers Dieu ? Et après vous en être dépouillés, vous êtes-vous sentis plus forts, plus ardents à la pratique du devoir, au service de Dieu ? Avez-vous multiplié les bonnes œuvres et les prières depuis que vous ne vous agenouillez plus devant le crucifix ?

Le Maître de la foi a raconté lui-même comment on perd le don divin. La parole d'en-haut, disait-il, est une semence. La terre dans laquelle cette semence tombe, c'est le cœur de l'homme. Souvent la divine parole ne fait que glisser sur le cœur, sorte de grand chemin battu par toutes les suggestions du mal. D'autres fois elle se dessèche et se flétrit dans un cœur comparable à une terre pierreuse qui ne reçoit pas la rosée de la charité. D'autres fois encore, après avoir porté quelques fruits, elle est étouffée par les passions que le jeune homme a laissé croître en même temps qu'elle ; et voilà pourquoi la perte de la foi n'étant pas innocente dans son origine, la responsabilité de ce malheur et de ce crime pèse sur celui qui ne croit plus jusqu'au jour où, par les moyens que lui en fournit la miséricorde de Dieu, il aura re-

trouvé sa foi. Voilà pourquoi, alors même qu'il serait aujourd'hui sans trouble dans son incrédulité, nous gémirions encore sur un état dans lequel son éternité est si gravement compromise. — Bonne foi, si l'on veut, mais bonne foi terrible, car c'est cet aveuglement pénal dont a parlé Tertullien : *cæcitas penalis*, qui n'est qu'une réprobation commencée, une réprobation certaine, si le coupable n'en sort pas avant l'heure de son jugement.

Cette espèce de bonne foi, mes frères, est-elle commune ?... Je sais trop qu'on la rencontre en quelques régions de la France où la religion n'est plus guère qu'un corps sans âme, un vague souvenir, un fantôme. Là on voit des êtres abrutis par l'avarice et l'ignorance ou l'ivrognerie, mourir assez souvent avec la même tranquillité stupide que l'animal. Mais là où il y a de l'éducation, de l'instruction, des traditions de famille, au foyer domestique où brille le pur et doux éclat des vertus chrétiennes, cette dégradation est rare : on ne veut pas mourir sans prêtre. A cette heure de sincérité suprême, on croit donc que la religion a des preuves de quelque valeur ; que dis-je ? la plupart des mourants ne demandent pas ces preuves : ils n'ont eu qu'à rentrer en eux-mêmes ; leur foi n'était pas morte, elle était captive, et la voilà délivrée.

Mais attendre cette heure-là, mais soustraire la meilleure partie de son existence aux devoirs les plus graves, ce n'est ni honorable ni sûr ni permis. Dieu n'a-t-il droit qu'aux misérables restes d'une jeunesse abandonnée aux passions ou d'un âge mûr livré aux affaires ? Vous n'oseriez pas le dire, Messieurs, mais hélas ! votre conduite ne le dit-elle pas trop souvent ?

Garder le doute jusqu'à la mort, de peur d'avoir à se soumettre à Dieu pendant la vie, c'est outrager audacieusement les droits du Très-Haut et scandaliser les hommes. Le premier devoir de l'être intelligent étant de servir Dieu en la manière que Dieu veut, nul n'a le droit de se reposer avant de connaître avec certitude la volonté du Père céleste. Une étude superficielle, quelques lectures incomplètes et rapides, quelques discours entendus, quelques conversations sur des sujets religieux ne justifient pas l'abandon des recherches de la vérité. Il faut l'atteindre. Aussi longtemps qu'on lui proposera un moyen d'y réussir qu'il n'aura pas encore employé, son état d'incrédulité ou de doute sera coupable. Nous ne sommes pas sur la terre pour donner aux études religieuses quelques instants comme aux délassements honnêtes. Nous sommes sur la terre pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et, par ce moyen, arriver au bonheur éternel. Si le Créateur a daigné parler à sa créature, s'unir à elle, vivre dans un corps mortel et

pour elle y mourir, il est impossible d'admettre qu'un tel fait, nous étant annoncé, nous puissions, sans un mépris criminel de sa majesté infinie, ou ne pas vérifier sa réalité, ou demeurer dans un doute qui expose à méconnaître notre Dieu présent, parlant et agissant parmi nous. Que de fois déjà, Messieurs, je vous ai cité cette parole de Notre-Seigneur : « Celui qui sera trouvé sans la foi, sera condamné ! *Qui non crediderit, condemnabitur.* » L'avenir de l'incroyant volontaire, c'est l'enfer. Voilà l'enseignement de l'Eglise touchant les destinées futures des hommes. Ceux qui n'auront pas reçu le don de la foi sont exclus de la béatitude éternelle dont cette grâce est le germe : ils seront jugés selon la loi naturelle et les lumières de leur conscience. Ceux qui auront rejeté le don de la foi ou qui, sans le rejeter, l'auront profané par des actions coupables, seront punis éternellement selon le degré de leur résistance aux volontés divines. Ceux-là seront sauvés et entreront dans la béatitude, qui, ayant reçu le don de la foi, l'auront gardé ou recouvré.

Dieu n'est donc pas un despote capricieux et cruel, mais bien un Maître équitable. Il veut récolter là où il a semé et il condamne le serviteur qui, pour ne pas accomplir ses ordres, néglige de les entendre, tout comme il condamne celui qui, les ayant entendus, les méprise. Que chacun songe à soi. On peut jouer une vie qui passe comme un songe ; il ne faut pas jouer une vie d'éternité...

**

Le maréchal de St-Arnaud, l'héroïque vainqueur de l'Alma, va nous dire, mes frères, par quels chemins il est revenu des lointains et obscurs déserts du doute à la foi. — « Il se passait en moi, raconte-t-il, quelque chose d'extraordinaire. Le corps, l'esprit, tout était malade, et cet état avait occasionné un grand désordre qui avait attaqué le principe de la vie. » Ne vous étonnez pas, mes frères : cette désolation dans le doute que n'éprouvent point les âmes abaissées et amollies, est le partage des âmes hautes et fortement trempées. Le maréchal continue : « Je me suis réfugié dans la méditation ; de la méditation dans la prière. J'ai élevé mon âme vers Dieu, et le calme est rentré dans mon cœur. » La méditation et la prière, deux grands pas dans la voie du retour ; mais il en faut pour l'ordinaire un troisième : le rapprochement du prêtre. Saint-Arnaud le comprit ; il ajoute : « J'ai trouvé dans le curé d'Hyères un prêtre comme je les comprends et comme je les aime. Nous avons eu de nombreuses conférences. » La volonté de l'homme, Messieurs, avait fait tout son devoir ; la grâce ne pouvait tarder à couronner son œuvre. Saint-Arnaud conclut : « Dimanche je communierai comme un vrai chrétien. » Quelques jours plus tard, Saint-Arnaud écrivait : « Chez

les hommes de cœur, chez les hommes de bien — ceci est pour vous, mes chers amis, — chez les hommes de cœur, chez les hommes de bien, Dieu finit toujours par parler, parce que sa voix est la seule vérité, la seule consolation. J'ai été tout naturellement conduit à Dieu par la voie ordinaire que parcourt la faiblesse humaine : la douleur, la méditation, la prière. Dieu ne m'a pas repoussé... » — Certes, Dieu ne repousse jamais quand on va à lui avec cette vigueur loyale. — « Dieu ne m'a pas repoussé ; je ne ferai pas un pas en arrière. Je lis beaucoup l'*Imitation de Jésus-Christ* et ce livre qui me pénètre d'admiration m'inspire une défiance pénible de mes forces. Dieu me donnera-t-il assez de puissance de volonté, assez de persévérance, pour rester dans la noble vie qu'il me montre ? C'est ce que je lui demande tous les jours avec ferveur. »

Ce que l'on demande tous les jours avec ferveur, on l'obtient, mes bien chers frères. Je ne veux rien ajouter. La mort la plus chrétienne suivit de près ces généreuses paroles. Je veux qu'elles vous restent comme le testament du héros : « J'ai été tout naturellement conduit à Dieu par la voie ordinaire, la douleur, la méditation, la prière. » Daigne la divine bonté, Messieurs, vous épargnant la douleur, vous conduire à la méditation, à la prière, au prêtre ! Puisse surtout un grand nombre d'entre vous dire à leurs épouses et à leurs mères : « A Pâques, je communierai comme un vrai chrétien ! » Ainsi soit-il.

Quatrième Jeudi

SUR L'ESPRIT D'INDÉPENDANCE

Mes frères,

Nous sommes chrétiens. Dieu nous a faits pour le ciel, c'est-à-dire pour le bonheur suprême, et nous travaillons à le conquérir. L'Eglise nous mène au combat et nous voulons triompher avec elle. Nous le voulons ; mais n'est-il pas vrai que parfois une pensée importune vous assiège et peut-être vous décourage ? « Ici-bas, dites-vous, les mondains sont plus heureux que nous, catholiques pratiquants : ils sont libres. » Hélas ! un vent d'indépendance souffle aujourd'hui qui agite les enfants de l'Eglise eux-mêmes. Les livres, les journaux, les mauvais discours et surtout nos mauvais instincts nous représentent l'autorité divine comme une ennemie ou tout au moins comme une maîtresse exigeante et dure. Même en nous soumettant à Dieu, nous sommes tentés de dire comme le méchant serviteur de l'Evangile : « Je sais bien, Seigneur, que vous êtes mon maître et je ne veux pas encourir la damnation éternelle en me révoltant contre vous, mais je trouve que vous êtes un

maître bien rigoureux et vous m'inspirez la terreur : *Timeo te quia homo austerus es.* » (Luc, xix, 21). Nous nous imaginons que l'indépendance fait la grandeur et le bonheur de l'homme. Et, dès lors, n'osant pas échapper entièrement à l'autorité divine qui nous gouverne, nous prétons pourtant une oreille avide à quiconque nous excite à moins obéir ; l'apostasie nous épouvante, mais nous cherchons un christianisme tolérant et facile qui, dans notre existence, fasse une part aussi large que possible à la liberté. C'est cette illusion contemporaine qu'il faut partout poursuivre, parce que partout elle se glisse et partout elle affaiblit et altère le véritable esprit du christianisme.

Je veux donc vous montrer, mes bien chers frères, que, même ici-bas, l'indépendance n'est pas la condition du bonheur, et que, tout au contraire, le goût de l'indépendance est la source de tous nos périls et de tous nos malheurs.

I

Une première question se pose : Pouvons-nous être réellement indépendants ?

Il serait superflu d'énumérer en combien de manières nous sommes sous la dépendance forcée des événements et des hommes. Je ne dis pas : des hommes à qui il faut obéir ; je ne parle que de ceux-là mêmes auxquels nos besoins nous assujettissent. Oui, nous dépendons de tous ceux qui nous servent, puisqu'une simple négligence de leur part nous fait souffrir et peut nous faire mourir. Nous dépendons du laboureur, de l'ouvrier, du médecin, et très spécialement du gendarme. Que seulement ces hommes nous oublient, nous voilà exposés à tous les malheurs. Que dirai-je des événements, que nous pouvons si rarement maîtriser ? Un changement dans l'atmosphère suffit pour nous enlever avec la santé la paix, la joie. La mort, pénétrant dans notre maison, y fait succéder aux fêtes les larmes et les sanglots. A le bien prendre, nous sommes ces feuilles légères dont le moindre souffle se joue. La minute prochaine ne nous appartient pas. Voilà vraiment ce que nous sommes et, dès lors, n'est-ce pas chose risible que de nous entendre parler d'indépendance ?

Bossuet disait un jour devant un cercueil : « A Dieu seul appartient l'indépendance ! » Oui, mes frères, il n'existe pas deux êtres indépendants, il n'y en a qu'un seul, à savoir, celui de qui tous les autres dépendent, celui qui fait tout ce qu'il veut, comme il veut et quand il veut. Aussi veuillez remarquer la haine forcenée dont les indépendants le poursuivent. Ils travaillent avec rage à détruire le catholicisme ; mais ne pensez pas que, le catholicisme une fois détruit, la Révolution le veuille remplacer par une autre façon d'adorer Dieu. Pour le révolutionnaire, celui-là est « clérical » qui simplement croit en Dieu. Et l'on

a entendu dans nos écoles savantes des hurlements sauvages à l'adresse d'un professeur assez arriéré pour se dire enfant de Dieu et non pas frère du singe et du chien. S'il existe un Dieu, l'homme a un maître, et quel maître ! un Maître tout-puissant, un Maître qui voit tout, un Maître qui entend tout, un Maître auquel il est impossible d'échapper. L'indépendance s'évanouit donc en fumée. C'est un fait douloureux, mais incontestable, que les méchants haïssent Dieu. On le reconnaît à la grossièreté et à l'emportement de leurs blasphèmes. Si Dieu n'était qu'un vain mot, comme ils le disent d'une lèvres impudente et menteuse, ils le mépriseraient, ils ne le haïraient pas. Ils le haïssent, parce qu'il existe et parce qu'il est leur Maître.

La dépendance, chrétiens mes frères, a deux formes : l'une inévitable, et c'est celle dont j'ai parlé d'abord ; les méchants eux-mêmes la subissent sans trop de murmures ; l'autre est volontaire ; elle se propose à la liberté humaine, et elle s'appelle la soumission à l'autorité divine ou l'obéissance chrétienne. C'est au cœur qu'elle s'adresse et ses œuvres extérieures ne sont que la noble manifestation des sentiments de l'âme. C'est celle-là que la philosophie révolutionnaire repousse avec rage ; c'est celle-là que le vrai catholique embrasse avec amour.

Que fait le chrétien obéissant ? Il reconnaît la souveraineté divine et, foulant aux pieds les passions frémissantes, il unit sa volonté à la volonté de son Créateur. Qu'une volonté humaine puisse contredire insolemment la volonté divine, c'est au premier abord ce qui étonne jusqu'à la stupeur et bientôt jusqu'à l'épouvante : un grain de poussière insurgé contre le Tout-Puissant ! Mais ce Dieu tout-puissant a voulu faire l'homme semblable à lui, libre comme lui ; il permet donc que nous puissions désobéir, parce que c'est le moyen de nous procurer la gloire d'obéir.

Seule, la créature intelligente est capable d'obéir, veuillez le remarquer, mes chers auditeurs. Le soleil et les étoiles, la terre et les mers, font la volonté de Dieu sans doute, mais, créatures inanimées, elles n'obéissent pas, et c'est pourquoi, dans leur soumission forcée, inconsciente, elles n'acquièrent pas plus de mérite que d'honneur. Mais nous, à chaque instant, nous pouvons faire une chose sublime : nous pouvons nous associer à Dieu et devenir ainsi nous-mêmes en quelque sorte des dieux. Comment ? En faisant librement la volonté de Dieu, en obéissant.

On dit parfois que la vie présente est bien misérable, qu'elle se traîne au milieu des vulgarités, des ennuis et des chagrins jusqu'à la catastrophe finale : la mort et la pourriture du tombeau. La vie mondaine peut-être, mais non pas certes la vie transfigurée par l'obéissance chrétienne, la vie qui se bâtit une mai-

son d'éternité par l'union volontaire du cœur, des lèvres et des mains aux desseins de la Providence ! Cette vie-là est merveilleusement belle et merveilleusement féconde : une seule de ses journées, une seule de ses heures est un poème plus magnifique que la *Divine Comédie*, le *Roi Lear* ou *Polyeucte* ; que dis-je ? plus magnifique que le poème de l'univers tout entier !...

Il est très beau, mais il est nécessaire d'obéir. En effet, parce que Dieu se cache et se tait, n'allons pas nous imaginer que Dieu soit absent ou endormi. Nous avons besoin de lui à chaque instant de la durée, même pour exister ; nous avons encore plus besoin de lui à chaque point de l'espace, pour être heureux. Très certainement nous ne le serons pas malgré lui. Dieu, pour vaincre son ennemi ridicule, n'a pas besoin de déployer sa puissance infinie ; il n'a qu'à cesser de lui accorder ses bienfaits. L'impie le brave et dit avec un ricardement stupide : « J'ai blasphémé ; que m'est-il arrivé ? Je n'ai rien fait de ce que Dieu commande, j'ai fait tout ce que Dieu défend ; encore un coup, que m'est-il arrivé ? » Mais l'Evangile répond : « *Stulte, hac nocte animam tuam a te repetent*. Insensé, dans un moment tu vas mourir ! » (Luc, XII, 20). Et souvent, d'un pas plus rapide que la mort, arrive le châtement temporel, précurseur du châtement éternel, la maladie, la trahison, la ruine, en attendant le jugement...

Non, chétifs que nous sommes, nous ne pouvons pas atteindre le bonheur malgré Dieu. Malgré Dieu, nous ne pouvons pas même atteindre le plaisir d'un moment. Dieu tolère, à la vérité, quelquefois, cette injure à sa Providence ; il la tolère parce que cela fait partie de la terrestre épreuve de notre liberté ; mais ici-bas, la plus terrible punition des passions, c'est leur succès ; car le succès enivre et pousse vers les sombres abîmes. Quand il s'agit des passions, la déception est une grâce et le succès un châtement.

De nos jours, hélas ! plus que jamais, mes bien chers frères, des insensés, qui sont innombrables, considèrent Dieu non pas comme un appui, mais comme un obstacle. Vraiment ! Dieu les obligerait, s'il voulait bien ne pas intervenir dans leurs affaires. La présence de Dieu, de Dieu leur Père, de Dieu leur Sauveur, de Dieu leur Bienfaiteur de tous les instants, la présence de Dieu les gêne et son action leur déplaît.

Que veulent-ils donc ? Ils sont décidés à mal faire, et ils voudraient pouvoir mal faire avec sécurité. S'ils n'osent pas désirer que Dieu n'existe pas, ils souhaiteraient du moins que Dieu ne fût pas leur Père. Oui, mes chers auditeurs, ils sont descendus à ce degré d'abjection ! Il leur plairait, à ces malheureux, d'être les égaux de l'animal plutôt que d'être les fils du Roi des rois ! Ah ! combien le

péché dégrade la pauvre humanité ! Que nous sommes donc petits, quand nous ne voulons pas être chrétiens !

Mais voici l'illusion des chrétiens eux-mêmes, non pas sans doute des chrétiens fervents, non pas des vrais enfants de Dieu, mais de beaucoup de chrétiens modernes. Ils voudraient faire de leur existence deux parts, deux parts inégales : la part de Dieu, la part du moi ; la part de la religion, la part du plaisir. A certaines heures, ces chrétiens travailleront à leur bonheur éternel et, comprenant parfaitement que le secours de Dieu y est indispensable, ils imploreront le secours de Dieu et agiront de concert avec N.-S. J.-C. Mais ces heures-là sont courtes et elles sont rares. Le reste de leur vie, c'est-à-dire leur vie presque entière, sera consacré au bonheur terrestre, au plaisir, non peut-être au plaisir criminel, mais au plaisir frivole, voisin si souvent du plaisir coupable. Ces chrétiens veulent être heureux ici-bas non plus tout à fait malgré Dieu, mais sans Dieu. Ils disent : « Dieu est un père indulgent, il se contentera de la part modique que nous lui ferons. Ne peut-on pas laisser la sainteté aux magnanimes et l'héroïsme aux héros ? » Là-dessus, ils organisent le présent et l'avenir en partie double : les heures de la piété avec Dieu, les autres sans Dieu. Je ne recherche pas en ce moment ce que Dieu pense de ce partage ; je n'examine point à quels dangers on s'expose. Je me borne à demander à ces chrétiens : Et vous espérez être heureux ! Vous avez assez de confiance dans le hasard si capricieux et souvent si dur, vous avez assez de confiance dans votre faible génie pour vous persuader que vous trouverez sans l'aide de Dieu ce bonheur terrestre ! Vous serez bientôt désabusés. Toutes les paroles de l'Evangile sont vraies. L'Enfant prodigue ne déclara pas la guerre à son père ; il voulut seulement être heureux sans lui ; vous savez s'il trouva le bonheur !

Ici-bas, Dieu nous éprouve. Il le veut, et vous n'entraverez pas sa volonté. Mais si, dès ici-bas, quelque consolation se rencontre et quelque rayon anticipé des félicités futures, les cœurs soumis, seuls, connaissent la vraie paix et la joie. Sans Dieu vous ne pouvez rien. Sans Dieu vous ne pouvez pas être vertueux, sans Dieu vous ne pouvez pas être heureux, ni maintenant ni plus tard.

Mais examinons de plus près, mes chers auditeurs, dans quels périls nous jette et à quelles misères nous conduit le goût de l'indépendance, ce goût moderne qui date de l'invasion du péché dans le monde et qui, depuis lors, égare le genre humain et le perd.

II

De prime abord, l'obéissance ne nous plaît pas. A cette répugnance je trouve deux raisons,

L'autorité est un dépôt divin dont abusent quelquefois les dépositaires mortels. A l'obéissance doit alors s'unir la patience, qui est la suprême vertu quand la charité l'inspire, la patience qui est une obéissance plus haute : la soumission à Dieu qui permet quelquefois l'aveugle tyrannie des hommes pour que soit mieux exercé le surnaturel courage des vrais chrétiens. Hélas ! quand on songe au châtiment que Dieu réserve à ces dépositaires infidèles, on les trouve plus à plaindre que leurs victimes.

Le second motif pour lequel l'autorité même légitime, même exercée avec bonté, nous déplaît, c'est l'égoïsme qui se cache en nous. Car nous naissons tous égoïstes, mes frères, très égoïstes, tous disposés à nous mettre à la place de Dieu, quand il s'agit de notre contentement personnel. Or, que fait l'autorité ? Non seulement elle dérange les visées de notre égoïsme, mais l'attaquant lui-même dans son repaire, elle exige que nous lui donnions tort en approuvant formellement la volonté de Dieu... Rendons sensible cette vérité qui porte tout l'édifice de la sainteté chrétienne.

Dieu se plaît à nous pardonner. Il nous pardonne avec une bonté inconcevable, invraisemblable. Mais voyez à quelle condition il se réconcilie avec nous. Il faut, je dis il faut absolument que, nous dirigeant librement et sans contrainte vers le tribunal de la miséricorde, librement et sans contrainte nous donnions raison à la loi divine et tort à notre égoïsme qui s'est lâchement satisfait. Cette approbation libre et formelle de la loi divine violée est indispensable au pardon. Or, la loi de la confession n'est qu'une application plus saillante de la loi universelle de la vie chrétienne.

Obéir, ce n'est pas seulement faire ce que Dieu veut. Les êtres intelligents, nous l'avons dit, font incessamment ce que Dieu veut. Les démons et les damnés, dominés par une force irrésistible, accomplissent par leur châtiment la volonté divine. Obéir, c'est faire ce que Dieu veut, en le voulant avec lui. L'obéissance est dans le cœur : obéir, c'est vouloir ce que Dieu veut, en le voulant avec lui. D'où il suit, mes frères, que l'obéissance est la vraie pierre de touche des secrètes dispositions de notre cœur.

La charité et l'obéissance sont une même vertu ; l'obéissance, c'est l'amour agissant. Qui aime Dieu, aime la volonté de Dieu, et qui aime la volonté de Dieu l'approuve et l'accomplit.

Si donc l'esprit d'indépendance nous agite, nous domine et nous entraîne, si la loi divine est pour nous un joug odieux qu'il faut porter le moins possible, si l'obéissance chrétienne nous semble un supplice, que faut-il penser ?

Il faut penser que notre état est bien misé-

nable et fort périlleux. Je ne parlerai point, du haut de cette chaire, des hommes politiques qui méconnaissent la loi divine de l'obéissance et croient naïvement que le progrès consiste dans l'accroissement indéfini de l'indépendance. Aujourd'hui, sauf de très rares exceptions, les hommes qui ont l'autorité en main, dédaignent profondément d'étudier l'humanité dans l'Evangile, et l'Evangile nous montre l'humanité telle qu'elle est. Leur citoyen abstrait est un être imaginaire, un citoyen toujours admirable, pourvu qu'il soit impie ; orné de toutes les vertus, pourvu qu'il ne fasse jamais le signe de la croix ; d'une sagesse infaillible dès qu'il n'écoute plus l'Eglise... On en parle beaucoup de ce citoyen-là, je ne l'ai jamais vu. Les hommes réels, dans la vie privée et dans la vie publique, sont de pauvres pécheurs que J.-C. seul peut guérir et discipliner. Introduire l'ordre moral et même maintenir l'ordre matériel parmi des hommes à qui on fait oublier qu'ils ont un maître au ciel et que leur bonheur est attaché à l'accomplissement de sa loi, c'est une tâche impossible. Mais ceux qui méprisent l'Evangile, ne viennent pas entendre les ministres de l'Evangile. Bornons-nous donc à parler pour les âmes fidèles, mais qui sont troublées par la tentation qui les presse. Il leur semble que l'indépendance serait un fruit "délicieux", s'il n'était pas empoisonné. Eh bien ! non. Le goût de l'indépendance nous rend malheureux. Pourquoi ? Parce qu'il nous fait aimer et désirer ce que nous n'avons pas, ce que nous ne pouvons pas avoir. La volonté de Dieu, et j'ajoute, son infinie bonté nous placent tous dans une dépendance plus ou moins étroite. Souvent les positions les plus élevées sont celles qui ont le plus d'exigences. On désire être libre, on n'y réussit pas. On s'irrite, on murmure, on s'ennuie, on devient son propre bourreau.

Le goût de l'indépendance nous ôte la paix. Ce lieu-ci n'est pas le lieu de la paix parfaite, puisque c'est le lieu de l'épreuve ; pourtant qui veut courageusement ce que Dieu veut, éprouve dès à présent l'avant-goût de la paix éternelle. Avez-vous vu dans le cloître, du temps qu'il y avait des cloîtres dans notre chère et pauvre France, dans les hôpitaux, au chevet des malades, les fils et les filles de l'obéissance religieuse, de cette obéissance héroïque qui s'étend à tout et s'empare de la vie entière ? Chrétiens, n'avez-vous pas été frappés de la joie surnaturelle qui éclatait sur leurs visages ? Grossier était leur vêtement, chétive leur nourriture, accablantes leurs occupations, et la voix des supérieurs réglait l'emploi de tous leurs instants. Rien, absolument rien pour l'indépendance. Il ne leur est pas même permis de la désirer tout bas. C'est l'esclavage. Oui, mais un esclavage volontaire, l'esclavage de l'amour, et cet esclavage que les

enfants de l'obéissance embrassent encore tous les jours, — hélas ! sur la terre étrangère puisque la patrie leur est devenue marâtre, — leur est une source jaillissante d'ineffables joies d'âme.

Vous vous effrayez, frères très chers, et vous me dites : « Faut-il donc aller jusque là pour trouver la paix ? » Si Dieu vous a fait l'insigne grâce de vous mettre au cœur la vocation religieuse, oui sans aucun doute, il vous faut aller jusque là pour trouver la paix. Si la Providence a décidé que vous vous sanctifieriez dans le monde, il faut, même dans le monde, aimer et pratiquer l'obéissance qui est la vertu des chrétiens et abjurer l'esprit d'indépendance qui est l'esprit des mauvais, des impies, des apostats ; car N.-S. est le modèle non pas des religieux seulement mais de tous les chrétiens, et la ressemblance à N.-S., seule, donne la vertu, et la vertu donne la paix qui est le bonheur en attendant le ciel.

Le goût de l'indépendance est un goût périlleux ; pourquoi ? Parce qu'il est secrètement excité par tous nos mauvais instincts et qu'il leur donne à tous des espérances de triomphe.

L'obéissance chrétienne, — et c'est seulement celle-là que la chaire évangélique glorifie, — l'obéissance chrétienne est l'union de notre volonté à la volonté divine. C'est la charité en action. C'est le ciel commencé. Elle donne à l'âme une sécurité pleine. Que peuvent le démon, la chair et le monde contre un cœur qui veut ce que Dieu veut ? Otez la volonté personnelle, ennemie de la volonté de Dieu, du même coup vous fermez l'enfer. C'est saint Bernard qui parle de la sorte : *Tolle propriam voluntatem et infernus non erit.*

Fille de l'orgueil, la passion de l'indépendance nourrit et accroît l'orgueil. Moins l'on obéit, plus l'on se fatigue d'obéir. Le joug de J.-C., si doux à ceux qui le portent avec amour, devient insupportable à la race altière des indépendants. Le dégoût de l'autorité s'étend bien vite à ceux qui en sont les dépositaires ; la voix d'une mère elle-même finit par déplaire, parce que cette voix commande ; bientôt, c'est la voix du prêtre. On s'isole, on s'abandonne, dans la solitude, aux rêveries d'une imagination en délire, parce que la rêverie solitaire est un certain fantôme d'indépendance ; dans cette solitude orgueilleuse, la tentation survient et, sans défense dans son isolement, le cœur succombe, la vertu périt.

Donc, ô mes frères, nous qui sommes chrétiens et qui voulons nous sauver, ne rougissons pas de la dépendance et n'ayons pas peur de dépendre d'autrui. Tout au contraire. Soyons heureux de dépendre de Dieu... Eh bien ! non, nous ne sommes pas des grains de poussière jetés par le hasard sur la face du globe pour y souffrir beaucoup, y jouir un peu, puis dis-

paraître à jamais. Dieu tient dans sa main souveraine le fil de nos destinées et nous sommes comme suspendus à ses lèvres, qui instruisent, qui commandent et qui bénissent. Il existe un lien entre l'infinie bonté et nous. C'est là notre gloire, c'est là notre joie. Nous ne sommes point les égaux de Dieu, nous ne pouvons pas l'être ; mais nous ne lui sommes pas étrangers. Nous sommes ses serviteurs, ses favoris, ses enfants. C'est notre consolation. Il faut dépendre de lui. Nous ne pouvons que choisir entre la chaîne de fer de la force et la chaîne d'or de l'amour. Les désobéissants qui se croient indépendants, n'échappent pas à son bras ; les obéissants trouvent le repos sur son cœur. L'indépendance trouble et brise les sociétés et les âmes ; l'obéissance donne la paix et la gloire. L'indépendance multiplie les réprouvés ; l'obéissance peuple le ciel. Allons, chrétiens et amis, à la grande école de l'obéissance. C'est la sainte Eglise catholique qui, sur cette terre, l'enseigne, la persuade et l'honore, en attendant que J.-C., dans son paradis, la récompense.

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

V

LES CONDITIONS DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

... *Vestitum veste nuptiali.*

... Revêtu de la robe nuptiale.
(Math., xxii, 11).

Le désir de Notre-Seigneur et le besoin de nos âmes s'accordent à nous conseiller la communion fréquente. Envisagée à ce double point de vue, elle se présente à nous comme une pratique souverainement opportune, parce qu'elle nous sera souverainement utile.

Vous l'adopterez donc. Et désormais, n'est-ce pas ? nous vous verrons souvent à la table sainte, aussi souvent que vous le permettront vos occupations et vos devoirs d'état.

Avant de répondre à cette question, je le sens, vous hésitez. Votre conscience se trouble. Vous éprouvez une sorte d'angoisse, comme si je vous proposais un engagement plein de risques et dont les clauses vous seraient mal connues. D'une part, l'évidence vous contraint d'avouer que les raisons d'adopter l'usage d'une communion habituelle sont incontestables et pressantes. D'autre part, certains motifs de vous y refuser se dressent devant vous, dont vous ne savez pas vous défendre et contre lesquels il vous répugnerait de prendre parti.

Si vous le voulez bien, l'entretien qui commence viendra à votre secours. Il éclairera les doutes qui vous retiennent et exposera devant vous, avec l'espoir de vous les faire paraître très acceptables, les conditions de la communion fréquente.

I

Voici le premier doute qui vous arrête. Vous vous demandez si votre genre de vie peut s'accorder avec la fréquentation de la table sainte ; et vous êtes bien tentés de vous répondre *non*. « Effectivement, pensez-vous, nous habitons non le cloître, mais le monde. Là, nous marchons non point dans les sentiers tranquilles et pacifiques que suivent, même dans le siècle, les personnes pieuses, mais dans une carrière toute profane et où sévit le tourbillon incessant des affaires. Enfin, nous ne gardons pas le célibat, mais nous sommes engagés dans les liens du mariage et nous avons une famille. Nous comprenons très bien que la vie religieuse, la tranquillité d'âme, le célibat, s'harmonisent merveilleusement avec la communion fréquente. Mais peut-on la faire, quand on vit au milieu des distractions du monde, parmi les continuels tracasseries de l'atelier, de l'usine ou du magasin, et dans le prosaïsme de l'état conjugal ? »

A cette première question, les livres de spiritualité ont fait des réponses différentes et même contradictoires. Il s'en est trouvé qui, voulant voir dans la fréquentation de la table sainte la récompense des grandes dévotions et des vertus extraordinaires, l'ont réservée aux seuls genres de vie où fleurissent, le plus souvent, ces vertus et ces dévotions. D'après eux, communier souvent serait interdit aux gens mariés et à tous ceux qui s'occupent d'un commerce quelconque.

L'autorité ecclésiastique et, avec elle, la plupart des écrivains catholiques, n'ont jamais partagé cette opinion. Ils l'ont même, au contraire, formellement condamnée. Le pape Innocent XI, au XVII^e siècle, et de nos jours le pape Pie X ont publié des déclarations solennelles qui interdisent de la suivre et en dénoncent la fausseté. — Ils ont eu raison. Car les époux et les négociants ne sont pas nécessairement des pécheurs. Il est possible, dans toutes les conditions et tous les genres de vie, d'éviter le mal et de faire le bien. Si certains états offrent des périls, on peut se préserver d'y tomber. S'ils imposent des devoirs particuliers, on peut les remplir. Quant aux occupations et aux sollicitudes qu'ils apportent avec eux, elles sont susceptibles d'être sanctifiées et de devenir méritoires. Dès lors, loin de rendre un homme moins digne de la communion fréquente, elles contribuent à l'en rendre plus digne. Le festin royal de l'Eucharistie s'ouvre, suivant une expression des Evangiles, à quiconque porte la robe nuptiale. Cette robe ne paraît pas être le lot exclusif d'aucune carrière : car le maître du festin y appelle les passants des grands chemins et ceux mêmes qui travaillent ou dorment à l'abri des buissons. (Luc, xiv, 23). Donc, tous les genres de vie peuvent prendre place au banquet sacré.

C'est pourquoi il faut quitter, si vous l'avez eue, cette pensée que la communion fréquente convient uniquement aux prêtres, aux religieux et religieuses, aux personnes qui ont assez de loisirs pour pouvoir faire de nombreux et longs exercices de piété. L'assiduité à la table sainte est compatible, au contraire, avec toute vie chrétienne ; et la vie chrétienne peut se pratiquer partout.

II

La seconde question que vous vous faites me demandera une réponse plus développée. — Je la formule d'abord, telle qu'elle doit être sinon sur vos lèvres, du moins dans vos cœurs.

« Quel degré de sainteté la fréquentation du festin eucharistique exige-t-elle des chrétiens qui y prétendent ? Ne demande-t-elle pas des vertus acquises trop élevées pour pouvoir être jamais les nôtres ? Ne veut-elle point qu'on se livre à des oraisons ou des mortifications dont nous sommes incapables ? Et l'acte même de la communion ne nous obligera-t-il pas à passer dans le lieu saint un temps plus considérable que celui dont nous pouvons disposer ? »

Le 20 décembre 1905, notre Saint-Père le pape Pie X a publié un Décret qui répond d'une façon décisive à toutes ces demandes. Je n'ai qu'à vous transmettre la doctrine de ce Décret.

Il distingue, en vue de la communion fréquente et même quotidienne, deux sortes de conditions : les unes *obligatoires*, et les autres *conseillées*. Les premières suffisent à rendre les communions valides et bonnes ; les autres les rendent meilleures. Manquer aux premières serait une faute ; manquer aux secondes n'empêche pas le sacrement d'être bien reçu, quoiqu'il puisse l'être mieux.

Nous nous occuperons aujourd'hui des *conditions obligatoires*.

Les conditions exigées par le Saint-Siège pour la communion fréquente sont *l'état de grâce et une intention droite et pieuse*.

1. — J'ai dit, en premier lieu, *l'état de grâce*.

Une âme est en état de grâce quand elle est unie à Dieu par la grâce sanctifiante. Or, toute âme jouit de la grâce sanctifiante qui, depuis son baptême, n'a jamais offensé Dieu mortellement ou, si elle l'a fait, s'est réconciliée avec lui. Cet état de grâce, comme nous l'enseignons au catéchisme, est nécessaire pour la réception de certains sacrements, mais spécialement du sacrement d'Eucharistie. — D'abord, il faut posséder la vie pour pouvoir l'alimenter. L'état de grâce seul donne la vie de la grâce. Seul, par conséquent, il rend capable de manger le pain sacré qui la nourrit. — De plus, le sacrement de nos autels contient Dieu lui-même. C'est la plus sainte des choses saintes. Le recevoir dans une âme souillée de fautes graves serait commettre la

plus odieuse des profanations et le plus criminel des sacrilèges. Ici donc, l'état de grâce s'impose. Il constitue l'élément essentiel de cette robe nuptiale qu'il faut porter pour être admis au banquet divin.

Une remarque importante : Quand un chrétien a perdu l'état de grâce par un péché mortel, l'Eglise ne lui permet de s'approcher de la table sainte que s'il a reçu son pardon dans le sacrement de Pénitence. — Le pardon du péché peut, en effet, s'obtenir par deux moyens : le sacrement de Pénitence et la contrition parfaite. Le sacrement réconcilie les pécheurs avec Dieu au moyen de l'absolution du prêtre. La contrition parfaite, qui regrette le péché par un motif d'amour de Dieu, les justifie en vertu des promesses faites à la charité. Cette contrition ne dispense jamais de recourir au sacrement ; pourtant, elle purifie les âmes dès qu'elles l'ont conçue et, par suite, avant l'absolution. Or, le Concile de Trente a décrété, conformément à la coutume reçue dans l'Eglise, que les fidèles coupables de fautes graves doivent, avant d'être admis à la sainte communion, chercher leur pardon dans le sacrement de Pénitence, quelque contrition parfaite qu'ils croient éprouver. Le pardon venu de la contrition ne pourrait leur suffire que s'ils manquaient de confesseur¹. — Cette décision de l'Eglise a pour but de prévenir les illusions auxquelles est nécessairement sujet tout homme qui se juge lui-même et prononce, sur ses dispositions personnelles. Que de fois ne serait-il pas tenté de prendre pour une contrition vraie un sentiment tout superficiel et un regret tout fictif ! L'absolution sacramentelle, avec les aveux qui la précèdent et les exhortations que le prêtre y joint, offre beaucoup plus de garanties. D'ailleurs, la contrition imparfaite, ou conçue par des motifs de crainte, suffit à assurer la validité de l'absolution ; et cette contrition est plus facilement accessible que la contrition parfaite.

L'état de grâce est nécessaire non seulement pour la communion fréquente, mais pour toute communion. Il importe donc au plus haut point, quand on approche du festin eucharistique, d'avoir une certitude morale raisonnée qu'on est dans l'amitié de Dieu. — A ce propos, et sans vouloir porter au scrupule aucun d'entre vous, je ne puis m'empêcher de déplore que quelques personnes se préoccupent si peu de se mettre, avant de communier, dans un état de grâce assuré et portent si facilement à la table sainte une conscience douteuse. Elles ont usé, en confession, de sous-entendus et de réticences qui les inquiètent. Leur préparation à l'absolution a été rapide à l'excès et dépourvue de toute réflexion sérieuse. Elles sont venues au saint tribunal avec

une contrition peu raisonnée et des résolutions mal affirmées. Peut-être aussi ont-elles commis, depuis la dernière confession, des péchés dont elles se demandent avec angoisse s'ils ne dépassent pas les limites du véniel. Ces doutes demanderaient souvent plus d'attention qu'elles ne leur en accordent. Elles ont tort de n'y point regarder et de se décerner, sans examen, un brevet d'état de grâce. Je ne saurais trop flétrir le sans-gêne avec lequel elles traitent le plus auguste des sacrements et la légèreté avec laquelle elles s'exposent au sacrilège. Ne savent-elles pas que communier sans être en état de grâce les rendrait, comme dit saint Paul, « coupables du corps et du sang de Jésus-Christ » ? (I Cor., xi, 27).

Il faut néanmoins me l'accorder : si nécessaire que soit l'état de grâce pour recevoir la sainte communion, il ne constitue pas une difficulté bien considérable. Cette première condition de la communion même fréquente est facile à réaliser, et tout chrétien animé d'une bonne volonté sincère doit avouer qu'il en est capable. Ce n'est donc point là que vous découvrirez une raison vraie de vous éloigner de la table sainte.

2. — La seconde disposition prescrite pour la communion fréquente consiste dans *une intention droite et pieuse*.

Les docteurs catholiques ont toujours attaché une grande importance aux intentions avec lesquelles on fait la sainte communion. Ainsi, dans ses « Avis et résolutions pour la communion », saint François de Sales écrivait : « La première préparation est la pureté d'intention¹. » — Si vous voulez comprendre les raisons d'être de ce langage et des exigences de notre Décret, écoutez.

L'intention donne un but à nos actions ; nous agissons dans telle ou telle intention, quand nous agissons dans tel ou tel but. Aussi bien, la valeur morale de nos actes dépend, dans une large mesure, des intentions que nous y mettons. Un acte indifférent fait dans une bonne intention devient bon ; et l'acte le meilleur, fait dans une mauvaise intention, perd sa qualité et devient mauvais.

Les actes religieux tiennent de leur sainteté même un droit rigoureux à n'être point souillés par des intentions perverses. On ne doit les accomplir qu'avec des intentions dignes d'eux. Celui qui s'en servirait pour atteindre un but inconciliable avec leur sainteté, manquerait de respect à leur caractère sacré et commettrait une véritable profanation. — Tout ceci s'applique à la sainte communion, et d'autant mieux qu'elle est la plus sainte et la plus divine de toutes les actions. Il n'est permis de la faire qu'avec des intentions correspondantes à celles dont s'est inspiré, quand il l'a établie, son divin auteur. Communier dans un but de

¹ Sess. XIII, cap. 7.

¹ Demande xxx.

vanité serait un désordre ; communier pour aboutir à une fin positivement mauvaise serait un crime.

Mais que veulent dire les mots « intention droite et pieuse » ?

L'intention est *droite*, quand elle n'est pas mauvaise ; et *pieuse*, quand elle est bonne. — Parmi les intentions mauvaises dont il faut se préserver avec soin quand on vient au banquet sacré, l'Eglise n'en signale point de criminelles. Il lui paraît, sans doute, impossible qu'aucun chrétien en conçoive de pareilles. Elle ne signale que des intentions vaines, afin de montrer qu'il est nécessaire d'éviter même celles-là. Ainsi blâme-t-elle ceux qui communient par habitude et par routine, pour attirer les regards et se concilier l'estime d'autrui, pour faire comme les autres, ou pour toute autre raison humaine. — Parmi les intentions bonnes et pieuses dont il faut s'inspirer pour recevoir l'auguste sacrement, notre Décret mentionne le désir de plaire à Dieu, de s'unir à lui plus intimement, de lui témoigner de l'amour, de réparer les fautes passées, de corriger un défaut, d'acquérir une vertu. Nous pouvons ajouter à ces désirs celui d'obtenir une grâce, de délivrer une âme du purgatoire, de convertir un pécheur, enfin toute raison d'ordre surnaturel. Le fait qu'une intention est d'ordre surnaturel la met en harmonie avec l'acte sacré de la communion eucharistique et les desseins dont Jésus-Christ s'est inspiré dans son institution.

Par cela même qu'elle place l'intention droite et pieuse parmi les conditions nécessaires des bonnes communions, l'Eglise nous engage à veiller avec soin sur les vues dont nous nous inspirons quand nous allons à la table sainte. Quiconque communie sans se proposer un but à atteindre, laisse dans sa communion une lacune et fait preuve de routine et d'irréflexion. N'a-t-il donc rien à demander à Dieu, soit pour lui, soit pour autrui ? N'a-t-il donc rien à lui dire, ni louanges, ni regrets, ni reconnaissance, ni amour ? Que chacune de vos communions ait donc ses intentions bien choisies et nettement déterminées. Non seulement cela est dans l'ordre ; mais encore cela vous aidera à la ferveur : il vous suffira de penser à vos intentions pour alimenter la conversation que vous aurez avec Jésus-Christ après l'avoir reçu.

Former une intention convenable n'est jamais chose difficile. En mettant à cette condition la communion fréquente, l'Eglise rend évidemment cette communion très accessible. Quel homme oserait prétendre que la pureté d'intention dépasse ses forces et lui rend impossible l'assiduité au banquet sacré ?

Enfin, il est à remarquer que cette bonne intention, comme l'état de grâce lui-même, est nécessaire à toute communion, même à la plus rare. Il n'est jamais permis de recevoir Dieu

dans un but indigne, pas plus que de le recevoir dans une âme coupable de péchés graves.

Mais, direz-vous, si ces deux conditions obligatoires de toute communion suffisent à la communion fréquente, il n'en faut donc pas plus pour communier souvent que pour communier rarement ? — Votre conclusion est parfaitement exacte. Jamais l'Eglise, en effet, n'a porté de loi soumettant l'accès de la table sainte à des conditions d'autant plus sévères qu'il se renouvelle davantage. Ainsi, à s'en tenir à la rigueur du précepte, quiconque est en état de communier valablement peut le faire autant qu'il le désire, et même tous les jours. Plus d'une fois, je le sais, les écrivains spirituels ont été plus exigeants que la loi ecclésiastique : ils ont mis la communion fréquente à des conditions plus rigoureuses que la communion rare. Mais leur doctrine n'a jamais eu que la valeur d'un conseil. Et ils l'entendaient bien ainsi. Aucun d'eux n'a prétendu que ces conditions de surcroît obligeaient sous peine de profaner le sacrement ou de le rendre invalide. Or, si le sacrement d'Eucharistie, reçu sans ces conditions, n'est ni sacrilège, ni invalide, c'est donc qu'elles n'ont rien de nécessaire et sont de simple convenance. Oui, l'Eglise n'exige de ceux qui viennent au festin du Père de famille que l'état de grâce et l'intention droite et pieuse. C'est là toute la robe nuptiale dont ils ont le devoir d'être vêtus. Nous dirons bientôt quelles parures spirituelles ils peuvent y ajouter et combien ces embellissements des âmes plaisent à l'Hôte divin qui les visite. Mais enfin, quiconque la porte, cette robe de la grâce sanctifiante et de la bonne intention, fût-ce dans sa simplicité, a le droit de s'asseoir au banquet sacré, et ce droit se renouvelle tous les jours tant qu'il la conserve.

**

Ainsi tombent et se réduisent à néant les préventions suivant lesquelles l'assiduité à la table sainte exigerait une sainteté irréalisable dans le monde et des vertus inaccessibles aux âmes engagées dans les carrières séculières.

Vraiment, avouez-le, l'accès de l'Eucharistie vous est largement et très largement ouvert. Vraiment, Dieu vous demande bien peu, quand il vous offre beaucoup. En échange d'une simple vie chrétienne, vous pouvez recevoir chaque jour le plus précieux de tous ses dons et le plus puissant des moyens de salut. Où serait votre souci de lui plaire et de vous sauver, où serait votre bonne volonté, si vous résistiez encore à ses invitations ? N'hésitez donc plus ; faites ce que Dieu et vos intérêts vous demandent ; et que la communion fréquente prenne désormais place parmi vos habitudes de piété les mieux observées et les plus chères. Ainsi soit-il !

PETIT CARÈME AUX HOMMES

IV

DEVENEZ FORTS

Mes frères,

Il faut être vigilant, il faut garder la foi, il faut s'armer de courage dans les luttes et les combats de la vie chrétienne. Voilà ce que je vous ai dit avec l'apôtre saint Paul, dans nos précédentes conférences.

Mais quand on a veillé, quand on a cru à Dieu, quand on a combattu le bon combat, il y a une chose qui se produit, une chose merveilleuse que je dois vous signaler maintenant : c'est qu'on est devenu fort. *Confortamini*.

C'est avec joie, mes frères, que j'aborde ce grand et beau sujet de la force chrétienne. Il y a dans ce siècle tant de défaillances, tant de lâchetés, tant de compromissions, là où la foi et les vertus de l'Evangile n'exercent plus leur empire, que j'aurai bien quelque fierté à vous montrer qu'il n'y a que dans l'Eglise qu'on trouve encore des âmes assez vigoureuses pour tout supporter, tout sacrifier plutôt que de forfaire à l'honneur.

L'honneur, mes frères, nous, catholiques, nous le comprenons autrement que dans le monde ; l'honneur, pour nous, c'est le respect, coûte que coûte, de la parole donnée et de la foi jurée ; l'honneur, c'est l'indépendance et la liberté de notre âme, dans le service de Dieu et la pratique du bien ; l'honneur, c'est la victoire sur nous-mêmes, et la conquête du ciel. Voilà ce que je voudrais vous rappeler aujourd'hui ; et pour cela, pour interpréter le texte sacré : « *Confortamini*, devenez forts, » je vous ferai voir la force chrétienne, à travers les siècles, dans l'Eglise, et après vous avoir indiqué la source où on la puise, je vous presserai de vous ranger vous-mêmes parmi les âmes fortes et robustes de ce temps.

I

Il est à remarquer, mes frères, que l'Eglise est née dans la pauvreté et que, humainement parlant, elle n'avait aucune chance de vivre et de prospérer.

Jésus-Christ choisit douze hommes qui seront comme les pierres d'assise et les fondements de son Eglise. Et où les prend-il, ces hommes ? C'est dans le peuple ; il les ramasse sur le bord des lacs, parmi les pêcheurs de la Galilée.

Jésus-Christ meurt, à trente-trois ans, sur une croix, de la mort infamante des esclaves, et ses disciples l'abandonnent ; et quand la pierre du tombeau se referme sur son cadavre sanglant et défiguré, il semble bien que c'en soit fait de son œuvre.

Eh bien ! non, mes frères, c'est à dater de ce moment, au contraire, que l'Eglise va s'affermir et qu'elle conquerra le monde.

Que s'était-il donc passé ? Peu de chose, en apparence. Ces hommes, ces apôtres qui n'avaient ni naissance, ni lettres, ni fortune, s'étaient vus tout à coup remplis des lumières et des dons de l'Esprit-Saint.

Dès lors, mes frères, la force chrétienne existait, une force inconnue des âges anciens, descendue du cœur même de Dieu en des cœurs mortels ; et elle allait bravement se mesurer avec toutes les puissances de la terre et de l'enfer, pour les vaincre, et montrer au monde, comme le disait saint Paul avec tant de fierté et d'une âme si enthousiaste, que Dieu a choisi ce qui n'était rien, *ea quæ non sunt*, pour renverser, détruire ce qui était tout, *ut ea quæ sunt destrueret*. (I Cor., I, 28).

Et en effet, mes frères, rappelez-vous les luttes incessantes auxquelles l'Eglise fut mêlée, et où ses apôtres, ses martyrs, ses pontifes, ses docteurs, ses saints furent toujours vainqueurs.

Boileau écrivait un jour, à la louange de Louis XIV, ce vers que vous n'avez point oublié :

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

Ce n'était qu'une flatterie sous sa plume. Car Louis XIV, si grand qu'il fût, compta aussi des défaites et des revers. Mais l'Eglise, elle, est demeurée invincible depuis dix-neuf siècles.

Les apôtres, tout au sortir du Cénacle, rencontrent la Synagogue perfide, haineuse. Elle prétend étouffer leurs voix et emprisonner leur parole ; et les apôtres répondent hardiment : « Nous ne pouvons pas ne pas parler. » Et malgré toutes les prohibitions, toutes les menaces, toutes les verges et toutes les prisons, leur voix remplit la terre en y prêchant Jésus-Christ et l'Evangile.

Les martyrs rencontrent les Césars armés du glaive, entourés de leurs légions aguerries. Ce sont des hommes et des femmes de tout âge, de toute condition ; ce sont des jeunes gens, des jeunes filles au printemps de la vie ; ce sont même de tout petits enfants. On leur demande d'adorer les dieux de Rome, et ils préfèrent mourir, et leur sang répandu est, par toute la terre, sous la main des bourreaux qui pensaient bien en finir avec la religion de Jésus-Christ, une semence glorieuse et féconde de chrétiens.

Les pontifes de l'Eglise rencontrent l'orgueil humain, plus redoutable cent fois que la force brutale : l'orgueil de l'esprit, l'orgueil des lettres, l'orgueil du pouvoir. Eh bien ! avec une foi, un talent, un génie admirable, ils démasquent l'erreur, ils la poursuivent de leurs discours, de leurs écrits, au risque de heurter, d'offenser même les empereurs et les rois, plus ou moins hérétiques et dépravés ; et

comme l'orgueil humain est susceptible, qu'il s'irrite d'être contredit et qu'à défaut de raisons il recourt à la violence, les pontifes et les docteurs de l'Eglise ont dû pâtir pour la vérité, mais ils ont tenu bon.

C'est saint Jean Chrysostome qui, dans la basilique de Sainte-Sophie, du haut de la chaire, dénonce et flagelle l'impératrice Eudoxie dont les mœurs scandalisent et Constantinople et tout l'empire; et plus on persécute le vaillant évêque, plus il est vénéré de la ville et du monde entier.

C'est saint Hilaire, qui confond les Ariens. On le jette en exil; il n'en revient que plus glorieux dans son église de Poitiers; et en mourant il laisse aux Gaules et au monde son illustre disciple saint Martin.

C'est saint Thomas Becket, qui défend les prérogatives de l'Eglise contre Henri II d'Angleterre. Celui-ci le fait assassiner au pied des autels; mais il est obligé d'aller sur le tombeau de l'évêque martyr, faire pénitence et amende honorable de son sacrilège attentat.

C'est Grégoire VII, qui excommunie Henri IV d'Allemagne; et l'empereur vient à Canossa implorer son pardon.

Et pour tout résumer dans un exemple qui vous montrera la force chrétienne triomphant de la puissance impériale, ce sont les évêques d'Allemagne, il y a trente ans, se laissant dépouiller, jeter en prison, mais répétant à l'adresse de Bismarck qu'on a nommé le « Chancelier de fer » et qui était alors à l'apogée de sa gloire, cette grande et fière parole d'un de leurs devanciers : « Vous pouvez nous frapper, nous tuer, mais vous ne tuerez pas la vérité qui sort de notre bouche ! » Bismarck est passé, et la vérité est restée avec tout son prestige et tous ses droits.

Enfin, mes frères, tous les enfants de l'Eglise, à quelque siècle qu'ils appartiennent, — et sous ce nom j'entends les chrétiens fidèles à Dieu et à Jésus-Christ, — rencontrent le démon qui les tente de mille façons, et d'un geste, d'un signe de croix, d'un mot, ils le mettent en fuite : « Va-t-en, il n'y a rien en nous qui t'appartienne ! »

Et avec le démon, ils rencontrent les passions humaines. Leurs propres passions d'abord; et ils mortifient leur chair, ils la chargent de cilices, de chaînes de fer; ils l'accablent de jeûnes et d'austérités; ils l'étendent et la couchent sur un lit de cendres; ils la roulent dans les ronces et les épines; ils la jettent dans les eaux glacées; et la victoire leur reste.

Ils rencontrent encore les passions des autres; et pour s'en défendre, pour ne point céder à la volupté qui se présente et s'offre d'elle-même, sous une image et des traits séduisants, ils s'en vont dans les déserts; ils s'enferment dans les cloîtres, ils prennent des

tisons enflammés qui les protègent, les gardent des flammes et des brûlures de l'amour sensuel et passionné qui les poursuit.

Et remarquez-le bien, mes frères : la force chrétienne, comme je viens de vous la dépeindre, ce n'est pas un fait isolé, le privilège de quelques âmes d'élite; c'est une vertu que la grâce de Dieu a rendue commune et générale dans l'Eglise. Ce n'est pas non plus un souvenir d'un autre âge, un souvenir des temps de ferveur chrétienne; ah ! et je suis bien aise de le proclamer, c'est une réalité vivante, et dont l'éclat, même en ces temps dégénérés, n'a rien perdu de sa gloire et de sa beauté.

II

Mais, mes frères, cette force chrétienne qu'il est impossible de ne pas admirer, comment l'avoir en soi ? Oui, comment devenir fort ? Y a-t-il pour cela un moyen, un secret ?

Car, mes frères, il est certain que de nous-mêmes, nous sommes faibles, à ce point qu'il faut appliquer à chacun de nous la parole que Dieu envoyait dire à l'ange de l'église de Laodicée : « Ne savez-vous pas que vous êtes plein de misères, et dénué de tout ? *Et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus ?* » (Apoc., III, 17).

Il n'y a que Dieu qui soit fort. C'est pourquoi, dans l'ancienne loi, les prophètes qui avaient entrevu quelque chose de sa grandeur infinie l'appellent le Dieu fort : *Deus fortis*; et quand ils veulent le représenter ainsi, ils nous le montrent brisant de son souffle les cèdres du Liban : *Vox Domini confringentis cedros Libani* (Psal., XXVIII, 5); ils nous le montrent prenant la terre par ses deux pôles, et la secouant, comme nous faisons d'un jouet d'enfant : *concutiens extrema terræ*. (Job, XXXVIII, 13).

Mais si Dieu seul est grand et fort, c'est vers lui qu'il faut porter nos regards, comme le roi David qui chantait, avec tant de confiance : « Le Seigneur est ma force, *Dominus fortitudo mea* » (Psal., XLII); et c'est de lui qu'il faut attendre et recevoir de quoi nous rendre invincibles dans les combats où notre âme est engagée.

Les Machabées, lorsqu'ils voulurent, après tant d'humiliations et de défaites, relever la religion nationale et rendre au temple de Jérusalem son antique splendeur, déployèrent au milieu de leurs troupes un étendard sur lequel on lisait ces deux mots : « *Auxilium Dei*, avec le secours de Dieu ! » Et vous savez s'ils furent forts et victorieux jusqu'à délivrer leur pays de la servitude étrangère.

Toute la question pour nous, mes frères, est donc de savoir comment nous pouvons agir sur Dieu et l'avoir avec nous.

Eh bien ! il y a deux choses qui font de Dieu notre allié; deux choses qui, suivant

une belle parole de Bossuet, opèrent ce prodige des prodiges que l'homme soit revêtu de la toute-puissance de Dieu.

C'est d'abord la prière, la prière qui a été la ressource de tous les saints, et le moyen infaillible par lequel ils ont acquis et pratiqué les vertus les plus héroïques.

Pourquoi cela ? mes frères. Mais c'est parce que Dieu le veut ainsi ; et c'est lui, non pas nous, qui a fait de la prière la condition nécessaire de sa grâce et de son secours : « Demandez et vous recevrez. »

Et c'est vrai, mes frères ; la prière que la foi inspire, pénètre les nues, elle ouvre le ciel, elle monte jusqu'au trône de Dieu, et elle s'en va, pour ainsi dire, le prendre là, et l'obliger à se mettre avec sa puissance au service du chrétien qui l'implore.

Vous avez pu lire, il y a quelque temps, qu'une barque de pêche, surprise par la tempête, était en perdition. Encore quelques coups de vent, et les marins qui la montaient étaient engloutis dans les flots. Un d'entre eux songe à invoquer le ciel ; il trouve sous sa main une croix avec l'image du Christ, et avec cette croix qu'il embrasse et qu'il adore, il adjure Dieu de les sauver. O miracle ! l'orage s'apaise, les flots se calment ; et ainsi ces hommes, par leur prière, avaient obtenu que Jésus-Christ, comme autrefois sur le lac de Tibériade, commandât aux vents et à la mer ; ils étaient sauvés.

Mes frères, cette mer orageuse, démontée, ces vagues qui s'amoncellent et puis qui se creusent en abîmes ; cette tempête qui se déchaine et qui hurle, est-ce que ce n'est pas l'image des temps présents ? Les passions politiques sont surexcitées ; il y a des conflits aigus d'intérêts et d'opinions ; les convoitises se font chaque jour plus ardentes et les appétits plus violents ; et dans cette tempête, dans cette commotion sociale qu'il est impossible de nier, n'est-il pas à craindre que nous fassions naufrage ?

Ah ! mes frères, priez, priez beaucoup, priez bien, et vous serez forts, plus forts que les hommes qui sont au pouvoir, plus forts que les événements qui nous emportent, plus forts que les passions qui nous agitent ; et rien au monde, rien ne sera capable d'ébranler votre foi et d'abattre votre religion.

La deuxième chose qui nous vaut et nous procure l'alliance divine, c'est, vous l'avez deviné, la sainte communion.

Et en effet, si par la prière Dieu est avec nous, par la communion il est en nous. Qu'est-ce que Jésus-Christ a donc dit ? — « Je suis le pain de vie ; celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie en lui. » Et c'est ce qu'ont reconnu et enseigné tous les docteurs de l'Eglise, en répétant la parole si profonde et si hardie de Tertullien : « En mangeant la chair du Christ, l'âme se nour-

rit, s'engraisse de Dieu, *de Deo saginatur*. » Et c'est ce qu'ont déclaré et chanté tous les saints, tous les chrétiens fidèles et généreux, en s'en allant chercher à la Table sainte l'aliment sacré qui nourrissait leur âme, les flammes brûlantes qui embrasaient leur cœur, les aspirations, les élans, les ardeurs qui les emportaient au bien et à la vertu.

De telle sorte, mes frères, que si vous communiez bien, si vous communiez souvent, vous aurez toutes les forces. Ce n'est pas en vain que l'Eglise nous fait chanter, en élevant sur vos fronts prosternés le corps du Christ : « *O Salutaris hostia ! O Sainte Hostie*, pressés que nous sommes en de durs combats, secourez-nous, rendez-nous forts, *da robur, fer auxilium !* » Vous aurez des forces de résistance pour ne jamais céder aux ennemis qui en veulent à votre religion, des forces d'attaque pour triompher du mal, le poursuivre dans ses derniers retranchements, et entonner ensuite le glorieux *Te Deum* du chrétien vainqueur du monde et de lui-même.

III

Encore un mot, mes frères, et c'est pour vous demander de montrer, de manifester la force qui est dans votre vie chrétienne, *confortamini*. Soyez tranquilles, je n'entends pas vous engager à des repréailles, à des violences qui ne conviennent point à des catholiques. Je sais trop bien, que notre manière, à nous, de combattre, ce n'est pas de nous armer de l'épée : — Jésus-Christ a voulu que saint Pierre qui l'avait tirée, au jardin des Olives, la remit au fourreau ; — notre manière, c'est d'imiter Jésus-Christ et les saints, et de nous armer, comme eux, de la croix, qui ne compte jusqu'à présent que des victoires, *in hoc signo vinces*.

Ah ! chrétiens qui priez, qui communiez, vous pouvez maintenant essayer vos forces, et vous apprendrez, comme le disait saint Paul, qu'avec Dieu qui vous soutient, il n'y a rien qui ne vous soit possible : *Omnia possum in eo qui me confortat*.

Essayez donc vos forces, et vous obligerez votre nature qui regimbe, vos passions qui frémissent, à se plier sous le joug et à reconnaître les lois de l'Evangile.

Essayez vos forces, et vous ne voudrez pas d'une paix honteuse, vous repousserez fièrement toutes les offres, toutes les promesses, d'où qu'elles viennent, qui engageraient votre conscience et vous tourneraient contre l'Eglise.

Essayez vos forces, et vous braverez le péril qu'il y a aujourd'hui à être catholique, catholique non pas seulement de nom, mais encore d'action, non pas seulement dans le secret, au foyer de la famille, mais encore au grand jour de la vie publique.

Essayez vos forces, et vous supporterez les

épreuves présentes. Ah ! elles sont dures ; car nous sommes blessés au cœur, et nous n'aurons jamais trop de larmes pour pleurer tant de choses qui ont sombré dans la tourmente actuelle. Que de ruines ! Ruine des croyances et de la religion nationales ! Ruine des maisons de prière, de charité et d'études que l'Eglise, au prix de tant de sueurs et de sacrifices, avait élevées sur le sol de la France ! Ruine plus lamentable et plus sensible encore des âmes perdues pour jamais ! Et ce n'est pas fini ; et nous verrons bien d'autres tribulations, *hæc omnia initia sunt dolorum*.

On raconte que Turenne, sur un champ de bataille, éprouva un frisson dans ses membres. Il s'en indigna, et se reprenant lui-même : « Tu trembles, s'écria-t-il, je t'en ferai voir bien d'autres ! » C'est ainsi qu'il faut vous reprendre, si par hasard vous aviez été inquiets et tremblants un instant. Vous en verrez bien d'autres ; mais quoi qu'il arrive, vous travaillerez et vous souffrirez avec un courage qui porte avec lui la victoire.

Enfin, mes frères, essayez vos forces, et vous revendiquerez hautement, sans vous lasser, vos droits de citoyens et de catholiques. Il n'y a pas deux sortes de Français, des Français qui aient tous les droits et des Français qui n'en aient aucun. La liberté de conscience est inscrite dans nos chartes et dans nos lois ; ne permettez pas qu'on y touche, à votre détriment.

Et si vous essayez ainsi vos forces, non point par bravade, mais pour qu'on sache ce qu'il y a en vous de vigueur chrétienne, soyez-en sûrs, on vous respectera.

Un jour, Notre-Seigneur avait été chassé par les Juifs de Nazareth, et ils s'apprêtaient à le jeter dans un précipice, et voilà que Jésus-Christ se contenta de les regarder. Qu'y avait-il dans ce regard du Maître ? Sans doute un éclair, une flamme subite. Toujours est-il qu'il passa tranquillement au milieu d'eux, sans qu'ils osassent rien contre lui, *per medium illorum ibat*. (Luc, iv, 30).

On vous respectera, mes frères, car vous aurez pris rang parmi les chrétiens de marque et de caractère, qui mettent leur foi, leur religion bien avant toutes les espérances de fortune ou d'avenir qu'ils avaient pu caresser et qui leur étaient permises.

C'est vrai, les temps actuels semblent donner tort aux catholiques, j'entends les catholiques qui s'obstinent à rester catholiques, et à envoyer au Pape, le représentant de Dieu et de Jésus-Christ sur la terre, l'hommage de leur fidélité et de leur amour. Mais patience ! S'ils perdent, s'ils sacrifient volontiers des avantages périssables, ils sauvent l'honneur, l'honneur de leur nom, l'honneur de notre pays, et aussi un autre honneur qui brille aujourd'hui d'un immortel éclat, par dessus les flétrissures qui marquent les impies :

l'honneur de l'Eglise dépouillée, mise à sac, frappée à mort, mais malgré tout vivante, et comme le disait l'Apôtre, toujours belle, toujours sans tache, toujours sainte et toujours glorieuse. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Force

IV

LES CAUSES QUI L'AFFAIBLISSENT ET LA RUINENT

Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere.

Dites aux gens sans énergie : Soyez donc plus courageux et moins craintifs. (Is., xxxv, 3).

Mes frères,

La vertu de force joue un rôle des plus importants et des plus décisifs dans le gouvernement de notre vie et dans l'œuvre de notre sanctification. Elle est la condition essentielle du christianisme. Point d'âme chrétienne sans vertu, et point de vertu sérieuse sans énergie. Oh ! s'il ne s'agissait que de suivre la pente de notre nature déchue, que de céder à nos passions, évidemment nous n'aurions pas grand besoin de courage. Il est si facile d'être vicieux ! Le chemin qui mène au péché est si glissant ! Mais si vous voulez être chrétiens, il vous faut une bonne mesure de courage et de force ; car il y a, dans ce monde, des épreuves contre lesquelles on se laisse meurtrir, et des devoirs qu'il est impossible d'accomplir, si la volonté n'est pas soutenue par une puissance surnaturelle.

Si la vertu de force est d'une si impérieuse et si constante nécessité, la conclusion naturelle devrait être que nous la cultivons, et que nous en faisons des actes aussi souvent que l'occasion se présente. En est-il ainsi, mes frères ? N'y a-t-il parmi nous que des hommes courageux, des caractères virils ? Hélas ! il faut bien avouer que les gens pusillanimes, apathiques, inertes, surtout quand il s'agit des devoirs religieux, sont en trop grand nombre.

La force morale est en déchéance dans notre société, elle est visiblement affaiblie : nous constaterons ce fait et nous en rechercherons les causes. Il m'a paru que ce sujet méritait d'être offert à vos méditations, et j'ose croire que vous partagerez mon sentiment.

I

Le poète romain a célébré le mérite de l'homme juste, ferme dans ses desseins, à l'abri de toute crainte. « Le monde s'abîmerait sous ses pieds, dit-il, qu'on le verrait encore debout sous ses ruines, *impavidum ferient ruinæ*. » Rien n'est admirable en effet

comme l'homme intrépide, immuablement attaché à ses principes, à sa foi, et qu'aucune opposition ne saurait faire fléchir.

Mais il arrive de tous côtés une plainte uniforme : on signale la rareté de ces hommes à forte trempe, de ces caractères sans peur et sans reproche qui ne faiblissent jamais ; on dit que nous manquons d'énergie et de vouloir, sinon quand nos intérêts matériels sont en jeu, au moins et surtout quand il s'agit de nos intérêts spirituels et de l'accomplissement de nos devoirs religieux.

C'est un fait reconnu, et nous le constatons parmi les deux classés de chrétiens : les hommes et les femmes.

1. Les hommes, oh ! je ne nierai pas leur énergie, leur endurance dans le travail, pour le succès de leurs affaires temporelles. Mais c'est en cela qu'ils dépensent tout leur temps, qu'ils usent toute leur force, qu'ils consomment toute leur activité ; de sorte qu'il ne leur reste plus de courage pour travailler à leur sanctification. Les intérêts matériels absorbent leur esprit ; ou bien ils se livrent à des plaisirs sensuels qui énervent et amollissent leur cœur. Et voilà pourquoi on voit tant d'hommes sans élan, sans ressort, sans énergie pour les choses de Dieu et de l'âme.

Que je leur rappelle que c'est un devoir pour eux de prier, de fréquenter l'église, d'assister à la messe le dimanche, de communier au temps de Pâques ; que je leur dise de faire un effort pour réprimer leurs tendances mauvaises, corriger leurs défauts et conformer leur vie aux commandements de Dieu et de l'Eglise, ma parole se perdra dans le vide ; ils n'ont ni le temps, ni le désir, ni la volonté de faire ce que je leur recommande.

Avec cela qu'ils sont déjà affaiblis, énervés, tombant de lassitude, ils sont encore paralysés par la peur. Ils ont peur de bien faire ; ils ont peur de manifester des sentiments chrétiens ; ils ont peur qu'on les voie et de ce qu'on dirait d'eux ; ils sont les esclaves du respect humain ; ils tremblent, dit le livre sacré, là où il n'y a aucune raison de craindre : *trepidaverunt timore ubi non erat timor*. S'il y a chez eux un reste de foi, un vestige d'habitudes chrétiennes, ils feront acte de religion, mais en secret, dans l'intimité du foyer domestique ; en dehors, non : ils ont peur d'être remarqués, ils se cachent. Se cacher, mon Dieu ! comme s'ils avaient à rougir ! Se cacher, c'est plus qu'une faiblesse.

Ils seraient froissés sans doute, ils se croiraient outragés, si on leur disait qu'une telle conduite est le fait d'un homme sans caractère, sans dignité, sans cœur, et pour dire le mot vrai, d'un lâche. Et cependant ne méritent-ils pas qu'on marque leur front timide d'un qualificatif aussi humiliant ?

O hommes, qui tenez tant à la réputation de braves ; ô chrétiens, frères des martyrs,

pourquoi êtes-vous donc si dénués d'énergie ? *Quid timidi estis ?*

2. Les femmes sont-elles plus courageuses ? Qui trouvera une femme forte ? *Mulierem fortem quis inveniet ?* C'est donc une chose bien rare qu'une femme courageuse et forte, puisque le plus sage des rois demande avec une sorte d'ironie où l'on pourrait en trouver une. Dans le vrai, en tout temps et surtout aujourd'hui, elle ne se rencontre pas assez souvent, la femme réellement forte, la femme énergiquement résolue à accomplir tous ses devoirs, à surmonter les difficultés que présente la pratique de la vertu.

Cependant, il faut leur rendre cette justice, les femmes, sous le rapport religieux, sont plus courageuses que les hommes ; elles ne sont pas, autant qu'eux, esclaves du respect humain. Mais font-elles tout ce qu'elles devraient et tout ce qu'elles pourraient ?

Voici une personne, — vous saurez tout à l'heure s'il en est comme celle-là parmi vous, — voici une personne qui est remplie de bons désirs. Mais ces désirs sont stériles, parce qu'il lui en coûte de les réaliser. Par exemple, elle voudrait bien servir Dieu, mais ce service l'ennuie : les prières reviennent trop souvent et les exercices de piété manquent de charme. Il faut trop de recueillement et de réflexion pour examiner sa conscience avant la confession, et trop de contrainte sur soi-même pour se préparer à la communion : c'est pourquoi elle se confesse et communie rarement. Mon Dieu ! elle ne demanderait pas mieux que d'avoir des vertus et même des plus belles, à la condition qu'elles vinsent toutes seules dans son âme, comme les fleurs dans son jardin ; elle serait enchantée d'être délivrée de ses défauts, pourvu qu'on les lui ôtât comme avec la main, car elle a si grand peur de souffrir ! En attendant que ces prodiges s'opèrent, elle ne se gêne en rien, elle ne fait aucun effort pour devenir meilleure, elle n'a pas la force de combattre ses inclinations dangereuses ; elle ne connaît pas la mortification, elle a horreur de la pénitence, elle ne s'est jamais imposé un sacrifice, et elle frissonne à la seule pensée d'une épreuve, d'une contrariété.

Je me refuse à appeler forte et courageuse la femme qui se comporte ainsi ; elle est faible, elle est sans énergie, et comme le nombre est grand des chrétiennes qui lui ressemblent, la déchéance de la force morale dans la société actuelle, l'absence de courage est un fait qui doit vous paraître hors de contestation.

II

Mais quelles sont les causes de cet affaissement ? Le moment est venu de les rechercher et de vous les indiquer.

Une première cause est la *diminution des croyances religieuses*. Une foi vive, une con-

viction profonde communique à la volonté une souveraine énergie. L'histoire est là pour attester que les siècles de foi sont également ceux où les caractères ont le moins de mollesse, et les âmes le plus de constance et de vigueur. A quoi faut-il attribuer, pour une part, l'impétuosité des martyrs devant les supplices, et la fermeté des saints dans la pratique de la vertu, sinon à leur foi convaincue qui leur révélait que l'âme immortelle vaut mieux que le corps périssable, et que pour assurer son salut il faut déployer toute son énergie et ne reculer devant aucun sacrifice ?

Le défaut de foi, l'incertitude, le doute, rien n'est plus funeste pour affaiblir et abaisser le caractère moral. Même dans l'ordre des choses purement temporelles, l'absence d'une vue arrêtée, d'un but précis, enlève tout ressort à la volonté, et l'on devient incapable d'un effort généreux, du moment que l'on ne sait pas vers quelle fin se diriger. Il n'est donc pas surprenant que celui qui n'a plus qu'une foi amoindrie, ou qui ne sait plus ni d'où il vient, ni où il va, ni quel chemin il doit suivre, soit incapable d'une résolution virile ; et par conséquent, dans cette lutte qui fait le fond de la vie chrétienne, quand il s'agira de sacrifier les sens à la raison, le plaisir au devoir, l'intérêt à la loi, la volonté propre à l'autorité, il sera fatalement sans lumière et sans force. Et alors on le verra totalement indifférent au bien comme au mal, capituler sans résistance devant l'ennemi, rester muet devant les plus criantes violations de la justice, et s'affaïsser dans la plus incurable apathie.

Une autre cause de la débilitation des âmes, de leur prostration dont nous voyons tant de marques à notre époque, est le *sensualisme*. L'amour des plaisirs, la recherche immodérée des jouissances matérielles, l'excès du bien-être amènent forcément l'énerver des courages et l'amollissement des caractères. Tandis que des mœurs simples et austères conservent à l'âme toute sa vigueur, chaque raffinement de bien-être apporte à la volonté une nouvelle cause de faiblesse. L'homme qui vit sous la domination de ses sens, qui ne rêve que plaisirs, a horreur de tout sacrifice, de toute contrainte, il regarde tout devoir comme un fardeau trop lourd à porter. Mais il n'y a pas, en cette vie, que des jouissances, il y a des luttes à soutenir, des travaux à entreprendre, des désenchantements et des revers à supporter. Que fera-t-il quand l'heure sonnera de faire sur lui-même un généreux effort ? Il restera immobile, car l'abus des plaisirs sensuels lui a enlevé sa virilité, ce n'est plus un homme, *vir*, c'est une machine dont les ressorts sont cassés.

Une troisième cause de l'affaïssement des caractères se trouve dans le vice de l'éducation

familiale des enfants et dans les lacunes de leur *instruction*. — Comment élève-t-on les enfants au foyer de la famille ? On s'ingénie à leur procurer toutes les aises et toutes les commodités de la vie, on cède à leurs moindres caprices, on éloigne d'eux jusqu'à l'idée d'une privation quelconque, on les enveloppe de bien-être, de complaisances, on ne leur refuse rien, on les élève dans une atmosphère de mollesse. Que résulte-t-il, mes frères, d'une éducation où il n'y a plus rien d'austère et de viril ? Il en résulte des générations mal préparées aux luttes de la vie, sans courage contre l'épreuve, contre la souffrance, contre le travail, contre la fatigue ; il en résulte une jeunesse indisciplinée qui refuse l'obéissance parce qu'elle lui pèse, prête à abdiquer devant la première difficulté, aspirant au repos avant d'avoir connu la fatigue, et préférant le plaisir au devoir.

L'éducation familiale telle que les enfants la reçoivent aujourd'hui dans bien des foyers, — car il est juste de faire des exceptions, — n'est pas de nature à les aguerrir, à les fortifier à l'avance contre les vicissitudes de la vie, contre les épreuves qui, bon gré mal gré, les attendent dans l'avenir.

D'autre part, l'instruction qui leur est donnée manque d'un élément essentiel, dont l'absence nuit au développement de leur force morale. Un enseignement qui élimine Dieu, qui, sous prétexte de neutralité, n'affirme aucune doctrine, qui place sur un pied d'égalité la vérité et l'erreur, qui ne tient pas compte de la loi divine, qui supprime les mobiles supérieurs capables de déterminer la volonté, cet enseignement, s'il se restreint aux connaissances classiques et si on n'y supplée pas d'autre part par la science du catéchisme, ne peut faire que des jeunes gens sans principes, sans conviction, dont le caractère mal affermi n'offrira qu'une faible résistance au mal. Pour faire des hommes de devoir et de dévouement, il faut autre chose que cet enseignement.

**

La force, il faut bien l'avouer, n'est pas la vertu dominante de notre époque. C'est une plainte générale : les âmes manquent d'énergie pour le bien. Les caractères ont fléchi sous l'influence des causes que je viens d'indiquer, et la diminution des croyances religieuses, jointe aux progrès du sensualisme, aux vices et aux lacunes de l'éducation des enfants, a eu pour conséquence l'affaiblissement des âmes. C'est là un résultat aussi douloureux que certain. Mais ce mal n'est pas sans remède. La religion est une source intarissable de force. Je vous convie à la prochaine instruction qui vous révélera ses secrets, qui vous dira les moyens qu'elle met à notre

disposition pour étayer les volontés chancelantes et relever les courages abattus. Ainsi soit-il !

VARIA

ALLOCUTION POUR DES FIANÇAILLES

Monsieur, Mademoiselle,

Vous venez, ce matin, demander à Dieu de bénir vos fiançailles, c'est-à-dire d'accorder sa grâce toute-puissante à l'amour que vous vous êtes mutuellement voué, afin de le consacrer, de le sanctifier, de le garder.

1. — La bénédiction de vos fiançailles va consacrer votre amour.

C'est Dieu qui a mis dans le cœur humain ce sentiment très doux, très tendre et très fort qui fait que deux âmes inconnues jusqu'alors se sentent attirées l'une vers l'autre.

C'est Dieu qui veut que le jeune homme et la jeune fille, sans quitter père, mère, situation, ait cependant dans son cœur un sentiment, une volonté nouvelle d'après lesquels l'un et l'autre ne connaissent plus ni leurs préférences, ni leurs désirs, mais seulement les préférences et les désirs de l'autre fiancé.

C'est Dieu qui, à l'heure marquée par lui, vous donnera le courage héroïque de tout quitter, de vous quitter vous-même afin de vous donner l'un à l'autre, et cela sans aucune réserve et sans aucune arrière-pensée de vous reprendre en quoi que ce soit.

Cette affection mutuelle que Dieu vous a donnée, vous venez ce matin en faire l'hommage, le présent au Dieu infiniment bon, infiniment aimable, afin que lui-même sache bien qu'étant ses enfants vous n'êtes pas des ingrats, et que votre volonté la plus ferme en vous aimant est encore de lui rendre gloire, de le remercier pour ses bienfaits.

2. — La bénédiction de vos fiançailles va sanctifier votre amour.

L'amour est une vertu. Et comme toute vertu, il naît, il grandit, il persévère dans le sacrifice. Il est l'opposé de l'égoïsme, puisqu'il est essentiellement le don de soi ; c'est pourquoi Polyeucte tenait à son épouse Pauline ce langage :

...Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que
[moi-même.]

Pour être sainte, votre affection doit en effet suivre cet ordre : Dieu est et demeurera le premier dans votre cœur. C'est à lui que vous devez tout : votre famille, votre éducation, vos qualités personnelles, votre fiancé. Dieu devra être plus tard le premier dans votre foyer afin d'en être le gardien et le protecteur. C'est donc vers lui que votre amour doit tout d'abord vous porter.

Puis, ayant accompli ce premier don de vous-même, qui a l'étrange privilège de ne rien vous prendre, mais au contraire de vous donner des forces nouvelles, vous aimerez votre fiancé, « beaucoup moins que Dieu, mais bien plus que vous-même, » imitant en cela l'exemple de N.-S. Jésus-Christ, qui est bien l'ami par excellence, celui qui nous a tout donné, sa vie, sa personne même, puisque ce matin vous l'avez reçu dans vos âmes. Et comme lui, pour lui, avec lui, vous ne chercherez pas ce qui sera votre bonheur, mais ce qui sera le bonheur de celui, de celle, que Dieu même vous a choisi.

3. — La bénédiction de vos fiançailles va garder votre amour.

Quoi de plus beau que l'aurore, quand les premiers rayons du soleil enflamment de leurs teintes rosées les nuages de la voûte céleste ? Quoi de plus beau qu'un printemps où les arbres blanchissent comme s'ils étaient couverts de flocons neigeux ; où les bois à peine ombragés par des feuilles trop tendres frissonnent au chant joyeux des tout petits oiseaux ? Et pourtant, viennent les grands vents, et l'aurore ne connaîtra pas de beau jour ; viennent les gelées, et les arbres ne porteront pas de fruits ; viennent les tempêtes, et les bois seront brisés, et les petits oiseaux rentreront dans leurs nids.

Les fiançailles sont l'aurore de la vie. Si votre amour est pur, s'il est désintéressé, s'il est selon la volonté de Dieu, s'il est saint, les grands vents et la tempête pourront souffler, la douleur et les chagrins pourront passer, la mort elle-même pourra frapper ; votre cœur ne changera pas, votre affection ne diminuera pas, votre amour ne vieillira pas. Dieu qui va le consacrer, le sanctifier, voudra aussi le garder. Et quand l'heure en sera venue, sans crainte de faillir à vos engagements, vous pourrez dans tout l'enthousiasme et l'ardeur de votre jeunesse, la main dans la main, les yeux dans les yeux, échanger vos serments et vous dire : « A vous seul et pour jamais ! »

Comme vous l'avez déjà fait, mais avec plus de ferveur encore, priez désormais l'un pour l'autre ; encouragez-vous par l'exemple à aimer chaque jour davantage le Dieu qui va vous bénir, afin que lui-même vous prépare à la grande mission qu'il vous a réservée : fonder une famille chrétienne où il sera le Maître toujours premier aimé et premier servi. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 martii 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicea.*,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 16 mars 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — *Dimanche de la Passion* : Sur la vie laïque, 193. — *Mardi de la Passion* : Sur la pratique religieuse et sa nécessité, 197.

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — VI. Les conditions de la communion fréquente (*suite*), 202.

Entretiens sur le Rosaire. — XX. *Le Magnificat*, 206.

CONFÉRENCES DE CARÊME

Dimanche de la Passion

SUR LA VIE LAÏQUE

Mes frères,

Tous les problèmes que l'homme agit sont résolus dans cette parole de la Vérité Éternelle : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice ; le reste sera donné par surcroît. » Les innombrables égarements des individus et des peuples ont pour cause unique l'oubli de cet oracle ; car Dieu est plus fort que l'homme, et l'homme ne viole pas impunément l'ordre établi par Dieu. Telle est la morale éternelle et la politique éternelle. L'antiquité païenne elle-même définissait l'homme « un être religieux » et, même au sein des erreurs les plus lamentables, la religion présidait à tous les développements privés et publics de l'activité humaine. L'Évangile a fortifié ces croyances en les épurant et, durant des siècles, le monde civilisé s'est nommé *la Chrétienté*. Voulait-on désigner un homme par son titre le plus beau, par son caractère propre, on disait : un chrétien. Pour louer l'héroïque vaillance de saint Louis, on ne disait pas : un fier soldat, un fier monarque, on disait : un fier chrétien ; — un chrétien, un homme qui connaît la vraie religion et qui en remplit toutes les obligations, qui fait, au regard de Dieu, de l'Eglise et de la Patrie, son devoir ; un chrétien, un disciple de la vérité, un auxiliaire, un collaborateur de Dieu.

Depuis longtemps déjà, d'étranges docteurs, des docteurs sans mission, travaillent sans relâche et, il faut bien le dire, avec succès, à renverser ces principes fondamentaux.

A entendre les uns, l'homme serait premièrement un être égoïste né pour jouir ; à écouter les autres, l'homme serait un être politique né pour le maniement des affaires publiques. La religion ne serait qu'une question libre, une

question de fantaisie individuelle, une sorte d'instinct poétique, de sentiment, d'importance bien secondaire. Le temple donnerait à certaines natures une satisfaction que d'autres demandent au théâtre. Entre Dieu et l'homme, nulle relation fixe et obligatoire. Dès lors la seule société qui compte serait la société temporelle, la société civile, la société laïque. Dès lors ni société religieuse, ni code religieux, ni liens religieux obligatoires. La fin principale de l'homme serait ici-bas. L'individu, le père, le citoyen seraient nécessaires, le chrétien ne le serait pas. En d'autres termes, d'après ces docteurs, les actes de la vie sociale temporelle doivent, sous peine de crime, être par chacun de nous fidèlement accomplis ; quant à la religion, il nous est loisible de satisfaire à notre guise le sentiment mystique, puisque, dans l'existence humaine, la religion n'est qu'un accessoire. Quant à la formule de ce système absolument contraire à l'Évangile, la voici : « Cherchez tout d'abord les biens présents ; après quoi, si telle est votre humeur, soyez religieux à vos moments perdus. » Telle est, Messieurs, les prétentions de l'incrédulité ; hélas ! telle aussi la pratique de beaucoup de chrétiens tièdes et distraits qui, n'étant pas incrédules, agissent néanmoins et trop souvent comme les incrédules.

Sachons, mes chers auditeurs, sur cette façon d'entendre la vie ce que nous devons penser ; sachons surtout ce que nous avons à faire.

I

L'athéisme est une brutalité dégradante. Qui-conque nie Dieu, fût-il le premier des mathématiciens ou le plus élégant des littérateurs, s'assimile à la brute qui ne connaît point son Créateur. Certaines erreurs peuvent n'exciter, à l'égard de ceux qui les professent, que la compassion ; l'athéisme appelle le mépris. Tout homme qui, n'étant pas idiot, nie l'existence de Dieu, n'est pas loin, — du moins j'en ai peur, — d'être un scélérat. Je puis croire à la placidité de ses instincts ; je puis croire au désir qu'il a de conserver sa réputation ; je ne puis pas croire à sa vertu. Cet homme-là est un monstre ; le mot n'est pas de moi, il est de Voltaire, qui n'était pas précisément cléricale. C'est un monstre d'orgueil, et l'orgueil est le père de toute infamie. Le voleur et l'assassin ont désobéi à Dieu ; l'athée l'a renié. L'impie outrage Dieu ; l'athée veut l'anéantir.

Cela dit, j'ajoute que l'athée est conséquent avec ses principes, quand il vit en brute. Pas de Dieu, pas de culte ; pas de législateur, pas de loi, c'est très clair. Qui peut imposer à l'homme des devoirs, hormis son Créateur et les délégués du Créateur ? Fils du hasard, je peux et je veux vivre à ma fantaisie ; mais croire

en Dieu et néanmoins refuser au service de Dieu, à la religion, la première place dans l'emploi de mon existence, croire en Dieu et oublier Dieu, voilà ce qui est inconcevable. Le fait existe pourtant.

De nos jours, les devoirs du christianisme sont si peu compris que la foule considère comme des dévots et raille comme des exagérés des hommes dont la vie est à peine chrétienne. Etudions ensemble, mes frères, ce que l'on appelle aujourd'hui la vie laïque, cette vie dans laquelle la religion est reléguée au second plan, cette vie qui prend pour base non Dieu qui est l'immensité, mais l'homme qui n'est dans l'immensité qu'un point.

Un baptisé s'éveille après un repos réparateur, il renaît en quelque sorte à l'existence; il retrouve, par la grâce de Dieu, le libre usage des facultés magnifiques qui l'élèvent au-dessus de tous les règnes de la nature, il pense, il prend de libres déterminations, il est roi. Mais il n'y songe pas. Il se couvre de ses vêtements, tout à la fois sa gloire et sa honte, œuvre admirable de son industrie et témoins éloquentes de sa misère. Et il part, il part sans avoir salué au moins d'un mot, au moins d'un élan du cœur, celui de qui il tient tout. La prière du matin n'entre pas dans ses habitudes laïques. Il court à ses affaires. Quelles affaires ? Petites affaires qu'il croit très grandes. Affaires d'argent. Pensez-vous qu'il ait songé à réclamer l'assistance de celui qui tient entre ses mains le succès ? Pensez-vous qu'il ait examiné ce que Dieu permet et défend dans ces affaires d'argent, qu'il ait examiné quel emploi de l'argent gagné recevra l'approbation de Dieu ? Questions puérides. Un homme du monde, un laïque, travaille pour gagner et gagne pour dépenser. S'il s'abstient de voler, il a accompli toute justice, et la Providence lui doit des remerciements pour sa délicatesse.

L'heure du repas arrivé. Acte plein de mystères et d'enseignements. Les païens eux-mêmes invoquaient et remerciaient la divinité à l'heure du repas. Leurs libations si connues étaient pour ainsi parler leur bénédicité et leurs grâces. Mais la société laïque, descendue, sous ce rapport, au-dessous du paganisme même, traite ces pratiques de mômeries insignifiantes et ridicules; l'homme du monde doit manger comme l'animal, sans lever les yeux vers le Père qui donne le pain quotidien. Telles sont les habitudes laïques. D'avoir séduit la fille ou la femme de son prochain, il serait fier; d'avoir dans un duel tué son frère selon les règles, il n'en rougirait pas; mais invoquer Dieu avant de prendre la nourriture qu'il reçoit de Dieu, ce serait pour lui trop de honte. Quelque grossier blasphème pour assaisonner un récit licencieux, à la bonne heure; mais le bénédicité et les grâces, ah ! plutôt ne pas manger. Un laïque peut-il por-

ter le ridicule jusqu'à être chrétien même à table, tout comme son curé ou comme sa vieille mère ?...

Arrive le jour consacré par la société religieuse à l'expiation commune, universelle, des fautes commises. La chair des animaux, concédée par le Créateur après le déluge seulement, est interdite, sauf dispense légitime, ce jour-là. Comparée aux ingratitude quotidiennes, l'expiation est légère; mais la société laïque la trouve exorbitante et la déclare inutile. Le chrétien émancipé, le mondain, le laïque, ne discerne pas plus entre les aliments que l'animal qui mange, courbé à ses pieds. Faire maigre, jeûner, mater son corps, expier ses péchés, obéir à l'Eglise comme un enfant respectueux obéit à sa mère, ce n'est plus de saison dans notre société laïque.

Un jour vient, jour religieux entre tous les jours, jour du Seigneur, jour où le corps doit laisser à l'âme le loisir de s'entretenir longuement avec Dieu, jour d'adoration, jour de sanctification. Ce jour-là ne ressemble pas aux autres jours. Ce jour-là, peut-être, se souvient-on de Dieu. On va à la messe, c'est-à-dire qu'on se tient dans la maison de Dieu durant la célébration du plus auguste et du plus touchant des mystères. On compte les minutes. On a peur d'en trop accorder à celui qui a droit au jour tout entier. Peut-être cependant fait-on quelque acte fugitif d'adoration, peut-être a-t-on murmuré quelque prière; puis, on se précipite hors du temple, on court aux affaires, on court aux plaisirs, à des plaisirs qui ne sont pas toujours innocents; la conscience ne reproche rien : n'a-t-on pas entendu la messe ? Voilà, en pays de baptisés, le dimanche laïque.

Et la vie de famille ? Mariage laïque, c'est-à-dire sacrement reçu en état de péché mortel, longue profanation des grâces du sacrement. Education laïque, c'est-à-dire enfants livrés à des maîtres dont la notoire indifférence religieuse réagira comme infailliblement sur ces jeunes âmes, précisément à l'heure où les influences chrétiennes sont plus nécessaires que jamais pour les prémunir contre les violents assauts des passions naissantes... J'ai dit l'indifférence du maître... Hélas ! hélas ! Je pourrais parler d'impiété notoire, d'hostilité sourde ou déclarée... Je pourrais parler d'empoisonnement intellectuel et moral... Hélas ! hélas ! — Mort laïque où l'intervention trop tardive du prêtre n'est plus qu'un simulacre qui sauve les apparences mais qui ne sauve point la pauvre âme... Sépulture laïque avec beaucoup d'apparat et peu de prières... — Voilà, Messieurs, l'une des faces du progrès contemporain, le progrès laïque, sorte de retour aux âges de décadence, de corruption et de ruine.

Et la vie publique ! Il faut distinguer entre l'action du prêtre et l'action de la religion. L'action du prêtre a des bornes; celle de

la religion n'en a pas. Le prêtre ne doit pas être partout ; mais la religion ne peut être exilée nulle part. Ceux qui parlent de renfermer la religion dans les églises, sont grossièrement ignorants ou hypocrites audacieusement ; car la religion, c'est le lien qui nous relie à Dieu, et Dieu n'est pas prisonnier dans les murs d'un temple. Dieu est partout. La religion, c'est le flambeau qui éclaire toutes les questions de la morale, individuelle, domestique, politique, sociale, internationale, à tous les degrés et sous tous les aspects. Si la morale catholique doit être pratiquée partout par le chrétien catholique, la religion qui l'éclaire doit être partout, et non pas cadenassée dans un temple. Le prêtre promulgue dans un sanctuaire les oracles de Dieu ; mais vous, baptisés mes frères, dans le sanctuaire, au foyer, au municipale, à l'atelier, au comptoir, dans les champs, dans les rues, sur les places publiques, au milieu des fidèles comme en face des incrédules, puisque vous êtes chrétiens, vous devez paraître chrétiens et agir en chrétiens. Sur le prêtre ne s'assied pas avec le magistrat sur le siège de la justice ; le prêtre ne délibère pas avec le général sous sa tente ; le prêtre ne franchit pas avec l'époux le seuil de la chambre nuptiale ; mais Dieu remplit de sa majesté le sanctuaire de la justice, mais Dieu est le Dieu des armées, mais Dieu est le législateur et le régulateur de la famille ; mais le magistrat, le capitaine, le père, doivent juger, combattre, agir, selon les lois éternelles de Dieu, manifestées par la religion.

On parle de christianisme étroit. Où donc est-il, ce christianisme étroit, sinon chez ces chrétiens à idées soi-disant larges qui font à Dieu dans l'emploi de leur existence une part si chétive, si mesquine, si véritablement dérisoire ? Vous voulez être laïques dans vos affaires, Messieurs, laïques dans vos plaisirs, laïques dans votre toilette, dans vos repas, dans vos lectures, dans vos relations, c'est-à-dire vous arranger en tout cela comme si l'eau baptismale n'avait pas touché votre front, comme si votre âme n'avait pas été choisie pour leur demeure par le Père, le Fils et l'Esprit, comme si tout votre être n'était pas un être sacré, un membre divinisé de J.-C. Vous avez la foi et, pratiquement, vous voulez abjurer votre foi dans les habitudes de votre vie, parce que les divins préceptes vous incommode : ils gênent vos désirs et il les refrènent. Semblables à un fils de roi élevé au milieu de pâtres grossiers, ne se plaisant qu'avec eux et revêtant à regret, en quelques occasions solennelles, le costume et l'appareil de sa dignité, vous voulez revêtir seulement pour un instant votre robe baptismale, comme l'acteur, sur les planches d'un théâtre, revêt pour un moment le costume d'un roi, n'être catholiques qu'à l'église, rarement et briève-

ment. Et vous croyez que la religion peut être assimilée à un rôle que vient débiter un acteur. Vous vous travestissez de temps en temps en chrétiens comme l'acteur se travestit en soldat. Eh bien ! Messieurs, moi votre frère et votre ami, je vous le déclare énergiquement : Si vous n'êtes catholiques qu'à vos heures, vous ne l'êtes pas du tout ! Au plus grand des pécheurs qui fait pénitence, Dieu pardonne ; mais l'homme qui offre à Dieu dans son cœur et dans sa vie toute autre place que la première, le Créateur outragé l'abandonne et le punit.

Plût à Dieu, mes chers auditeurs, que je n'eusse à dire ces choses qu'au sexe fort ; mais hélas ! il faut bien le dire aussi à plusieurs de celles qui font partie du sexe dévot. De nos jours la femme est moins oublieuse des pratiques du christianisme que l'homme ; je l'en félicite. Mais, sur ce terrain même, le devoir est-il toujours complètement rempli ? Et la pratique catholique sans l'esprit catholique est insuffisante, Mesdames. Vous êtes ordinairement plus fidèles que vos maris à la prière du matin, à l'assistance aux saints offices, à l'abstinence et aux jeûnes ; mais vos toilettes, mais vos lectures, mais vos conversations, mais vos rêves ! Vous êtes ici prosternées et recueillies, mais tel jour et à telle heure, où étiez-vous ? et que faisiez-vous ? Quel changement peut-être et quel effrayant contraste ! Une femme, née chrétienne, était en train de se déshabiller pour aller au bal ; le Christ d'ivoire la gênait, elle le fit enlever... Mais le Christ du ciel !...

Ainsi, mes frères, la sève chrétienne qui devrait circuler dans tous les rameaux de votre vie, parce que sans elle l'arbre ne peut porter de fruits éternels, la sève entravée et ralentie ne coule plus que péniblement et seulement dans quelques branches. Le baptême avait enté J.-C. sur votre nature déchue, corrompue, et l'esprit du monde, l'esprit laïque est venu superposer une autre greffe, diabolique, et les rameaux se dessèchent les uns après les autres, et le vent souffle en tourbillons et il les brise et il les emporte... Il ne vous reste plus de vie chrétienne qu'à la racine, la racine que la mort entame tous les jours de sa cognée terrible.

Prenez-y garde tous, mes chers auditeurs ! Tout pas fait par un homme, par une famille, par une société, pour se placer plus loin de Dieu que la veille, pour diminuer ses rapports avec Dieu, n'est point un pas vers la liberté, un progrès, mais un pas vers la fascination du mensonge, vers l'esclavage du vice, un progrès vers la décadence et la mort, et donc un recul. Prenez-y garde ! L'homme est petit, l'homme est faible, l'homme est impuissant, tout lui vient du ciel, depuis l'air qu'il respire jusqu'à la vérité. A force de faire à Dieu la part chétive, il serait possible que Dieu finit par se retirer

et par vous laisser avec votre indépendance, c'est-à-dire avec votre néant et votre corruption. Déjà plus d'une fois le monde a vu ces spectacles. L'Afrique des Cyprien et des Augustin est redevenue la barbarie, et la croix rapportée dans les plis du drapeau français n'y brille que depuis peu de temps, et encore un gouvernement aveuglé en arrête-t-il les rayons. Constantinople, la cité où la Bouche d'Or prononçait ses discours immortels, est aujourd'hui musulmane. L'histoire de ces peuples misérables est l'histoire de ces innombrables morts que vous irez demain, mortels mes frères, rejoindre dans la tombe. Prenez garde ! car, sur le sol où la religion complète, la religion catholique a fleuri, la semence divine n'est remplacée que par les ronces de l'athéisme et les épines du matérialisme pratique. Prenez garde ! Au dernier jour, les institutions éphémères du temps présent disparaîtront ; les sociétés finiront, et quiconque, par lâcheté ou par orgueil, n'aura pas appartenu de cœur et d'action à la société divine, en sera exclu pour toujours et relégué avec les esprits rebelles dans l'anarchie sans fin et la désolation sans remède qui est l'enfer. Veillez donc, mes chers auditeurs et mes amis, à la conservation de la sève divine, à la conservation de l'esprit religieux qui est une même chose avec l'esprit catholique.

II

La science religieuse engendre le sentiment religieux, et l'un et l'autre réunis trouvent leur expansion complète dans la pratique religieuse. Savoir ne suffit pas, il faut aimer ; savoir et aimer sont trop peu encore ; savoir, aimer, agir : à ces trois conditions le christianisme est vivant dans les cœurs.

Mais que faut-il pour maintenir en nous le christianisme vivant, c'est-à-dire l'union surnaturelle avec Dieu par la grâce, c'est-à-dire les splendeurs et la force de cette vie divine que le Baptême nous donna, que la Confirmation affermit, que la Pénitence restaure, que l'Eucharistie alimente et que le Ciel éternise ?

Ce qu'il faut, mes frères, Dieu l'a dit : Il faut sincèrement, ouvertement, persévéramment préférer à tout le reste le royaume de Dieu et sa justice, pour nous et pour nos frères. Il faut être chrétiens avant tout et chrétiens en tout.

Il faut élever l'enfance dans une atmosphère chrétienne. Un français doit recevoir une éducation française. Un prince doit recevoir une éducation princière. Un chrétien doit recevoir une éducation chrétienne. Sur les genoux de sa mère, l'enfant chrétien doit apprendre le nom, la puissance, la bonté du Père qui est au ciel, de son Fils béni Jésus, de Marie la divine Mère, des anges, des saints. A mesure qu'il grandit, son regard innocent doit voir autour de lui tous ceux qu'il respecte et qu'il aime fidèles aux devoirs de la religion. Son

regard d'ange doit rencontrer le Crucifix et l'image de la Vierge. Jamais on ne commence trop tôt l'éducation chrétienne de l'enfant. Les instincts chrétiens ne doivent pas chez lui suivre mais précéder et préparer le développement de la raison. Il a, de par le baptême, l'étincelle divine dans le cœur. Ce cœur de baptisé comprend vite et il aime plus vite encore.

Il faut élever l'enfant non avec des mensonges, mais avec les vérités saintes, non avec la gourmandise et la vanité, mais avec la ferme douceur et la douce fermeté de J.-C. Il faut lui dire et lui redire que la vertu rend heureux parce qu'elle rapproche de Dieu, et que le vice rend misérable parce qu'il éloigne de Dieu. On recueille ce qu'on a semé ; une éducation mondaine ne fera que des mondains. Non pas qu'il soit opportun de surcharger l'enfant d'exercices religieux ; mais tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend lui doit inspirer un respect profond pour Dieu et pour sa religion. Il faut environner la jeunesse d'amitiés chrétiennes, car l'amitié est puissante sur ces cœurs. Il faut accoutumer la jeunesse aux œuvres chrétiennes, aux œuvres charitables, aux œuvres sociales, et tout d'abord aux œuvres si profondément catholiques et si françaises de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi. Il ne faut pas imiter ces parents qui, craignant que la sève chrétienne ne soit trop vigoureuse dans l'âme de leurs enfants, ont le barbare courage de l'affaiblir et s'arrangent pour condamner l'Esprit-Saint à plus de modération. C'est là, mes chers auditeurs, un crime, un grand crime. Qu'arrive-t-il ? Ce jeune homme ne devient point prêtre, mais, trop souvent, il devient libertin. Cette jeune fille n'entre pas au couvent, mais elle déshonore sa famille.

Ce que vous faites, mes frères, pour vos enfants, vous devez le faire en proportion pour tous ceux qui dépendent de vous. La Providence a conduit dans votre maison une servante, fille de roi comme vous puisque comme vous elle est baptisée, une servante qui doit gagner son pain et gagner le ciel en vous obéissant. Vous lui accordez la messe basse le dimanche, rien de plus. Vous ne lui laissez pas le temps de se confesser et de communier, ou vous le lui accordez de si mauvaise grâce qu'elle n'ose redemander. Son service avant tout ! Non, avant tout, le service de Dieu. Assurément il y a des bornes : une domestique ne doit point passer ses journées à l'église, mais elle doit pouvoir assister quelquefois aux offices et communier chaque semaine au moins, si elle le désire, parce que la communion fréquente peut être nécessaire à son salut.

Enfin, songez à vous-mêmes. Interrogez les plus secrets replis de votre cœur avec la même impartialité que vous le ferez au jour

de l'agonie. Quelles sont vos pensées habituelles, mon frère ? et les vôtres, ma sœur ? et vos projets, et vos désirs, et vos rêves ? Quelle est la part de Dieu et de sa justice dans ce torrent de vos jours qui roule, si rapide, vers le gouffre de la mort ? L'esprit chrétien n'a-t-il pas baissé ? Oui, il a baissé. Et pourquoi ? Parce que les pratiques chrétiennes sont abandonnées ou du moins négligées. Nulle régularité dans la prière, dans la fréquentation des sacrements, dans les pieuses lectures, dans les œuvres de pénitence, dans les aumônes ; c'est le caprice qui règle ou plutôt qui dérègle tout, et le caprice éloigne plus souvent de Dieu qu'il n'en rapproche. Nous ne sommes plus que des fantômes de chrétiens, et J.-C. n'est pas le Dieu des fantômes, il est le Dieu des vivants. Il faut restaurer en nous et autour de nous les habitudes chrétiennes : l'habitude de la prière en commun, l'habitude du bénévolat, l'habitude de l'abstinence, l'habitude de l'assistance aux offices paroissiaux, l'habitude de la lecture de l'Evangile, de la vie des saints, l'habitude des mœurs sérieuses, des vêtements modestes, l'habitude du travail assidu, des plaisirs honnêtes, l'habitude de cette belle existence, en un mot, que l'impiété elle-même en secret nous envie.

Il est temps, croyez-moi, frères bien-aimés, de prendre au sérieux la vie chrétienne. Un soldat n'est pas soldat seulement au jour de la parade ; il est soldat jour et nuit. Les devoirs militaires d'abord, le reste ensuite. Nous sommes chrétiens d'abord, c'est notre état. Ses obligations priment tout le reste. S'il nous est permis, en certaines conjonctures, de ne pas les remplir, c'est qu'alors notre divin Capitaine, maître miséricordieux, veut bien nous en dispenser. La prétention du soi-disant honnête homme qui est juste envers le prochain et qui néglige complètement l'honneur de Dieu, est une prétention, j'oserai le dire, absurde. Nous sommes l'œuvre de Dieu, nous sommes la famille de Dieu, nous sommes la conquête de Dieu. Nous sommes chrétiens. Notre vie doit être chrétienne : chrétiennes nos occupations, chrétiennes nos pensées, chrétien l'usage de notre fortune, chrétiens nos délasssements, — ou, sans un miracle sur lequel nous serions fous de compter, notre mort ne sera pas chrétienne.

Vous en êtes convaincus, n'est-ce pas, mes frères ? Dieu m'a fait la grâce de vous convaincre ; je l'en bénis. Mais un sentiment d'effroi s'empare de certaines âmes. A ce compte-là, disent-elles, il faudrait modifier mes habitudes, il faudrait changer de vie. — *Il faudrait...* Vous dites mal, mon frère ; ma sœur, vous dites mal... *Il faut* changer de vie.

Non, je ne puis assez gémir sur la triste condition des prédicateurs de la parole sainte.

On vient nous écouter ; mais il semble que la prédication ne soit qu'un pieux délasssement, quelque chose comme une mélodie qui caresse l'âme. Nous ne sommes pourtant pas des musiciens, mes frères, ni des poètes. Nous sommes des ouvriers. *Voca operarios.* (Matth., xx, 18). Nous ne parlons que pour décider nos auditeurs à agir. Si vous ne modifiez pas vos habitudes, si vous ne changez pas de vie, nous n'avons été parmi vous que cet airain sonnant, cette cymbale retentissante qu'a flétri l'apôtre (I Cor., xiii, 1) ; nous n'avons pas été le prêtre du Christ, l'ouvrier de Dieu !

Ne dites pas, nous vous en conjurons, qu'il est difficile, au milieu de la société contemporaine, de vivre en chrétien complet. Croyez-vous que cela fut plus facile sous Néron et Dioclétien, quand le sang catholique coulait comme un fleuve, et pendant ces longs siècles où le baptême était le chemin du martyre ? Croyez-vous donc qu'aujourd'hui même ce soit plus facile à de pauvres idolâtres de l'Orient qui pourtant se convertissent tous les jours sous la hache des bourreaux ? Rêveriez-vous d'une victoire sans combat, d'une récompense sans travail, d'un couronnement sans fidélité généreuse et vaillante ? Oui, un trop grand nombre de baptisés font cette lâche et insensée rêverie : la vie aux affaires et aux jouissances du monde, la vie laïque, puis la mort chrétienne et l'éternité dans le paradis en vertu de l'infinie bonté de Dieu...

Mais la bonté infinie de Dieu n'est pas une bonté naïve. Dieu n'entend pas qu'on se moque de sa loi. Les conversions à la mort sont des miracles de grâce, et le miracle n'est pas dans la conduite ordinaire de la Providence. Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, a, toute sa vie, travaillé, combattu, souffert pour vous ; il faut l'imiter, si vous voulez le retrouver.

Courage donc, enfants de Dieu, courage ! et à l'œuvre !

Mardi de la Passion

SUR LA PRATIQUE RELIGIEUSE ET SA NÉCESSITÉ

Attendite a falsis prophetis.

Prenez garde aux faux prophètes.
(Matth., vii, 15).

Ils sont nombreux aujourd'hui, mes frères, les prophètes, les docteurs, les apôtres. Qui-conque tient une plume, le moindre journaliste, le moindre brochurier, aborde, développe, tranche sans hésitation ni retard tous les plus graves problèmes, y compris cette grande question qui jusqu'à la fin du monde remuera l'humanité, cette question qui éclate partout et partout domine toutes les autres, parce que c'est la question de notre destinée, de notre

bonheur, de notre avenir éternel : la question religieuse.

Mais tous ces prophètes ne sont pas les envoyés de la vérité éternelle. La plupart ne tiennent leur mission que d'eux-mêmes. De là, dans leur doctrine, bien des désaccords, souvent même la confusion de Babel. Toutefois, si dans l'affirmation ils se divisent, vous les voyez en de certaines négations étroitement réunis. Par exemple, ils diront d'une voix à peu près unanime qu'en religion la morale est tout, que le dogme est en soi chose indifférente, que la religion pratique, la religion de la messe, de la confession et des Pâques, agréable à quelques-uns, utile à plusieurs, n'est point obligatoire pour tous.

Soyez juste, il suffit ; le reste est arbitraire.

Voilà un « milieu » commode : il sauve tout ensemble et de l'impiété brutale qui dégoûte et de la pratique fidèle qui gêne et déplaît.

Mais Dieu l'accepte-t-il ? — Non, dit la doctrine catholique, et la raison ajoute : Dieu ne peut pas l'accepter.

Pourquoi, Messieurs, Dieu ne peut-il pas l'accepter ? Parce qu'il est notre Père et que ce dédain de la pratique religieuse serait notre propre ruine.

Sans moralité, en effet, point de salut ;

Sans foi point de moralité ;

Et sans pratique religieuse il n'y a point de foi.

Nous allons reprendre, mes chers auditeurs, et développer l'une après l'autre ces graves affirmations.

I

Sans moralité point de salut.

Je pars, mes frères, de deux vérités que nul d'entre vous ne contestera : il y a un Dieu et il est juste ; nous avons une âme et elle est immortelle.

Qu'est-ce que le salut pour l'âme jetée par la mort dans la maison de son éternité ? C'est l'entrée dans la gloire, dans le bonheur, ou comme nous disons, au paradis.

Des philosophes se sont rencontrés et, après les philosophes, des protestants, des jansénistes, qui ont osé avancer et soutenir cette doctrine abominable, à savoir, que Dieu aurait créé une partie de l'humanité pour le bonheur et l'autre partie pour le malheur.

Non pas certes, Messieurs, et ce n'est pas là le Dieu juste, le Dieu vrai, — le nôtre, mes chers auditeurs. — Notre Dieu a nous rend à chacun selon ses œuvres. Juge clairvoyant, personne ne le peut tromper. Juge incorruptible, personne ne le peut gagner par des présents ou intimider par des menaces. A ceux qui comparaitront devant lui, — et vous savez bien que tous nous comparaitrons, — il ne demandera point de qu'ils possédaient sur la terre en richesse, en crédit, en influence ; il leur de-

mandera ce qu'ils ont fait, et la sentence dépendra du degré de moralité dans lequel chacun d'entre nous aura été trouvé à l'heure de cette comparution redoutable.

Où voyez-vous là de la barbarie, mes frères ? Est-ce que Dieu prétend recueillir là où il n'a pas semé ? D'autre part, serait-il Dieu s'il encourageait par l'impunité la désobéissance, la rébellion par une amnistie toujours assurée ? Il est très vrai qu'au dernier jour la bonté débordera la justice, car les récompenses du serviteur fidèle seront infiniment supérieures à ses mérites. Toutefois la justice subsistera, et cette justice ne peut permettre que les méchants déshonorent par leur présence la glorieuse assemblée des saints. Est-ce que vous-mêmes, mes frères, vous ne séparez pas le bon grain de l'ivraie ? Est-ce que vous traiteriez de la même façon les serviteurs de la vertu et les esclaves du vice ? Quant aux pauvres infidèles, ils ne seront pas jugés sur la loi chrétienne, s'ils l'ont ignorée, involontairement ignorée ; ils seront jugés sur la loi qui a été gravée par Dieu au fond de leur conscience. Que si, délibérément, ils ont violé cette loi, ils seront punis. Nous avons dit cela ; il vous en souvient, je l'espère.

Qu'avec nous, mes bien chers frères, notre Dieu est donc patient ! Nous l'oublions ; il se tait. Nous lui désobéissons ; il se tait. Vous l'insultez, pécheurs ; vous blasphémez son nom trois fois sacré ; vous jetez à pleine bouche la dérision sur ses enseignements, sur son Eglise, sur ses ministres, sur ses fidèles ; il se tait. Silence terrible, chrétiens. Il se tait durant le temps de l'épreuve pour ne pas entraver la liberté humaine. Il ne se taira pas toujours. Au dernier soir de notre vie, il parlera. Et nous, arrachés à la terre, aux biens de la terre, aux jouissances de la terre, à ses fantômes, à ses mirages, et seuls devant son tribunal, seuls en face du livre ouvert de notre vie, dans le grand silence de l'éternité, nous entendrons sa voix, et il fera justice. C'est nous, mes frères, qui recueillerons ce que nous aurons semé. Si la semence a été pure, la moisson sera belle, une moisson de paradis. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* Si la semence a été mauvaise, si notre vie a été coupable, effroyable sera notre avenir. Il faut que l'ordre éternel soit vengé et il le sera : moisson d'enfer, châtimement d'enfer. Sans moralité point de salut.

II

Sans foi point de moralité.

Voilà, Messieurs, une vérité évidente pour la conscience, quoi qu'en puissent dire tous les sophistes du monde. Cependant n'allez-vous pas m'accuser d'exagération, sinon de calomnie ? Quoi ! dans cette innombrable multitude de nos contemporains qui n'ont pas le bonheur de partager notre foi, ose-je bien pré-

tendre que la plupart n'ont pas de moralité ? La moralité serait-elle l'apanage exclusif et nécessaire des croyants, précisément à une époque où les croyants sont si rares ?

Mes frères, veuillez, je vous prie, bien entendre ma pensée. D'abord je ne canonise point quiconque a la foi. Je ne fais point de la moralité l'apanage exclusif, comme vous dites, et nécessaire des croyants. Je le sais trop, parmi les croyants se rencontrent des pécheurs, de nombreux pécheurs, de grands pécheurs. La foi n'est pas la moralité, bien qu'elle en soit l'appui solide. L'idée, d'ailleurs, ne m'est jamais venue d'appeler les incroyants des hommes immoraux, au sens qu'on donne à ce mot-là dans le monde, c'est-à-dire des hommes coupables de désordres graves, honteux, hideux, sous le rapport de la probité ou des mœurs, adultères ou voleurs. J'affirme seulement que, parmi les incroyants, beaucoup tombent en des fautes, en des crimes, dont la foi eût pu les garantir. J'affirme que tous laissent à désirer grandement, lorsqu'il s'agit non de la moralité mondaine, mais de la moralité que Dieu exige et sans laquelle on n'est point sauvé.

A quoi servirait de nous tromper nous-mêmes, mes chers auditeurs ? Etudions loyalement les faits. — Quel est le premier et le plus grand des commandements ? N'est-ce pas celui-ci : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces ? Toute moralité qui ne renferme pas l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu dominant tous les autres amours comme Dieu domine tout l'univers, est une moralité plus que douteuse, une moralité qui, au tribunal du juge, ne peut aboutir qu'au châtement des insensés et des ingrats. Or, mes frères, si vous me nommerez facilement, et je n'en doute pas, des incroyants qui respectent le bien et même la réputation d'autrui, en connaissez-vous beaucoup qui aiment vraiment Dieu, qui aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces, qui aiment Dieu par dessus toutes choses ? Hélas ! en dehors de la foi, vous trouverez des âmes qui craignent Dieu, quelques âmes, un moindre nombre, qui le respectent, un moindre nombre encore qui mettent en lui leur confiance... En connaissez-vous qui l'aiment par dessus toutes choses ? Etrange misère et humiliante en vérité, déplorable aussi mais trop réelle ! Au fond de l'humaine nature gît un instinct profond je n'ose pas dire d'aversion pour le seul être qui soit digne de tout amour, mais tout au moins d'indifférence. Pour aviver en nous la flamme de l'amour de Dieu, il a fallu Bethléem, il a fallu l'Egypte, il a fallu Nazareth, tout l'Evangile, il a fallu le Calvaire... Quiconque détourne la tête du Calvaire, quiconque ne regarde pas en face la Croix et le Crucifié, a cessé d'aimer Dieu. Or, l'amour de Dieu est

la pierre fondamentale, la pierre d'angle de la moralité qui compte, de la moralité qui sauve. Donc, mes frères, sans la foi au Christ Sauveur, point de salut.

Mais parlons de nos devoirs vulgaires. De loin, Messieurs, et quand il s'agit d'autrui, nous ressentons pour la vertu un je ne sais quel enthousiasme. De près, et quand il s'agit de nous, quand il s'agit, au milieu de toutes sortes d'obstacles, de demeurer fidèle, il en va autrement. La moralité, c'est le combat, un combat de tous les jours et pour ainsi parler de tous les instants, un combat qui apporte au lutteur plus de dérisions souvent et plus d'avaries que de louanges, un combat dans lequel il faut terrasser un ennemi qui nous est proche, qui nous est cher, qui est nous-même. O notre imagination vagabonde ! O notre chair sensuelle ! O notre cœur battant et brûlant ! Pourquoi en sommes-nous réduits à ce gémissement qui est commun au poète du paganisme et à l'apôtre de l'Evangile : « Je vois le mieux, je l'acclame, et je fais le pire. — Le bien que j'aime, je ne le fais pas. Le mal que je hais, je le fais » ?

Mes frères, Dieu a voulu que la moralité, la pratique du devoir, la vertu, trois noms d'une même chose admirable, fût vraiment difficile. Le ciel est comme une citadelle qu'il faut emporter d'assaut. Les païens eux-mêmes avaient entrevu la beauté de la lutte : dans l'Olympe, auprès des dieux, ils n'admettaient que des héros.

D'ailleurs, ne l'oublions pas, en cette navigation périlleuse à travers un océan tout hérissé d'écueils, si cette image vous sourit, Dieu en personne a daigné se faire le pilote de l'humanité. L'histoire des saints, nos pères, est là pour attester que, par la foi en Jésus-Christ, les plus difficiles combats peuvent aboutir aux plus éclatants triomphes. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Mais quand l'homme, par une apostasie volontaire, rejette l'alliance avec la foi, l'équilibre est rompu entre l'attaque et la défense ; la chair se soulève contre l'esprit qui a perdu ses lumières et sa force, le torrent se déborde et, l'une après l'autre, il emporte les vertus ébranlées, déracinées ou démantelées.

Que nous apprennent en effet, Messieurs, l'histoire et l'expérience personnelle ? Tel pays et tel autre que le christianisme avait faits si grands, en perdant la foi sont retombés dans la barbarie.

Et lui, que devient-il, mes frères, au sortir des années d'apprentissage ou du collège, cet adolescent qui n'a pas gardé la foi de sa première communion ? Ah ! pauvre mère, espérez-vous que, sans cette sauvegarde sacrée, votre fils, lancé au milieu des innombrables périls du monde, sera fidèle à la vertu ? Ce jeune homme qui a cru devenir un homme en méprisant la parole de Celui qui a créé

l'homme, que va-t-il chercher dans la grande ville? De bonne foi, et pour l'ordinaire, croyez-vous que ce soit le travail honnête ou la science glorieuse? Il va chercher ce qu'aux heures troubles il appelle le plaisir et ce qu'aux heures de clarté sa conscience appelle le libertinage. Et après? Quand peu à peu il s'est façonné à l'image des voluptueux, quand la bête humaine — ô l'effroyable alliance de mots! — a pris le pli déshonorant du joug, êtes-vous bien sûr qu'il gardera toujours, qu'il gardera longtemps la so-lennelle et sacrée promesse qu'il a faite aux pieds des autels dont maintenant il se rit, à la jeune fille chrétienne qu'il a choisie pour épouse? Et après? Dans le cœur humain livré à lui-même, une passion ne cède qu'à une autre passion. Les ardeurs mauvaises se sont apaisées peut-être; mais, après la volupté, la soif insatiable de l'or, les vilénies rampantes, les bassesses d'une ambition à qui tous les chemins sont bons pour arriver, — je ne dis pas pour monter: on ne monte point par ces chemins infâmes, — et qui préfère de beaucoup les honneurs éblouissants à l'honneur sans éclat.

Parlerai-je de la femme, de la femme capable de si grandes choses quand la pensée de Dieu habite en elle, capable de si honteux débordements quand elle a oublié, quand elle a trahi son Dieu? Mais le monde lui-même, si l'on excepte une zone que la pourriture a totalement envahie, le monde lui-même, là où il rejette la foi catholique pour l'homme, l'exige encore pour la femme. Mais tous les jours vous rencontrez des mécréants qui vous disent: « Jamais je n'épouserai une jeune fille sans principes religieux. » Et pourquoi? Pourquoi, vous qui ne priez plus, voulez-vous une femme qui prie? Pourquoi, vous qui n'adorez plus, voulez-vous une femme qui adore? Pourquoi, vous qui ne vous confessez plus et qui ne communiez plus, voulez-vous une femme qui se confesse et communie?... Ah! je comprends: vous voulez qu'elle soit vertueuse pour qu'elle vous soit fidèle... Eh bien! moi, prêtre, je vous juge par votre propre jugement et je dis: Vous savez donc où la faiblesse doit aller puiser la force. Vous savez donc par quels moyens la vertu s'affermirait dans un cœur fragile. Vous savez par quels remèdes les plaies de l'âme se ferment, se cicatrisent, se guérissent. Vous le savez... Maintenant, écoutez-moi. Vous assurez que vous êtes fort; mais vous savez bien que vous êtes faible. Vous vous vantez de votre belle santé; mais vous savez bien que vous êtes blessé, que vous êtes malade.... Allez donc, vous aussi, mon frère, allez prier, allez adorer, confessez vos fautes, communiez, et demandez le courage de faire votre devoir, tout votre devoir, à celui qui n'est pas seulement le soutien de la femme, mais la force de l'homme.

Pour vous aussi, la foi est le gage de la moralité.

Mais j'entends la réponse des mondains froissés peut-être par l'âpre sincérité de ma parole: « Prêtre, disent-ils, nous avouons que nous ne sommes pas de tout point tels que nous devrions être. Mais vos chrétiens, est-ce qu'ils valent mieux que nous? Vous qui les confessez, vous devez savoir à quoi vous en tenir. »

Cette réplique, mes frères, nous l'avons prévue, et c'est pourquoi, dès le début de ce discours, nous avons déclaré que la foi ne rend pas vertueux nécessairement, infailliblement.

Oui, nous confessons ceux qui croient, et nous savons ainsi qu'après avoir eu la faiblesse de commettre le mal, ils puisent dans leur foi raffermie le courage de le déplorer, de l'exécuter, d'y renoncer, de le réparer.

Oui, nous confessons ceux qui croient, et nous entendons souvent le triste récit des plus lamentables écarts; — mais que prétendez-vous, quand vous vous faites une arme de leurs misères? Ils croient et ils pèchent! Ils croient en Dieu et ils offensent Dieu! Ils croient au paradis et ils abandonnent leur droit à y entrer! Ils croient à l'enfer et ils s'engagent dans les chemins qui y mènent tout droit!... Ainsi l'humaine faiblesse est si grande, ô mon Dieu, que, pour sauvegarder la pratique du devoir, l'appui solide de la foi ne suffit pas toujours!... Ils croient, et ils pèchent, ces croyants!...

Et vous, Messieurs, vous pétris de la même argile, vous tout aussi fracassés par le brisement de la chute originelle, vous qui avez le même sang vicié dans les veines, le même cœur brûlant dans la poitrine, vous qui êtes exposés aux mêmes tentations, aux mêmes attractions, vous qui affrontez le même océan tout hérissé des mêmes écueils et bouleversé des mêmes ouragans, espérez-vous donc que, sans pilote, sans boussole et sans étoile, vous échapperez au naufrage? Dites, l'espérez-vous?

Non, vous ne l'espérez pas, ou bien, à plaisir, vous vous trompez vous-mêmes.

Quoi! sous vos yeux, un bon soldat, tout muni d'armes, et d'armes merveilleusement trempées, se laisse vaincre, et vous, en face des mêmes ennemis, vous dites: A quoi bon des armes? Moi, je m'en irai à la bataille désarmé et j'espère bien remporter la victoire...

Non, vous ne l'espérez pas... Et quiconque dans vos rangs est saisi un jour ou l'autre du noble désir de remplir enfin son devoir, tout son devoir, il vient à nous et, avec la grâce de Dieu, il embrasse notre foi.

Ah! bien-aimés frères, puisse cette ardeur généreuse embraser aujourd'hui vos âmes!... Souvent, à travers le monde, nous avons rencontré des hommes qui nous disaient: Vous êtes bien heureux, vous qui croyez!

Oui, certes, nous sommes heureux... Comment n'être pas heureux quand on a la conscience en paix, quand, appuyé sur la force même de Dieu, on a brisé toutes les chaînes et conquis la liberté sainte des vainqueurs du monde, des soldats de Jésus-Christ, des conquérants du ciel !

Mais, pour être heureux avec nous, pour être fort, pour être libre de cette liberté glorieuse qui tient captives les passions frémissantes, il ne suffirait pas de croire avec nous : il faut encore pratiquer avec nous. Sans la moralité point de salut. Sans la foi point de moralité. Sans la pratique point de foi.

III

Si la foi, mes frères, était la science des choses d'en-haut et rien de plus, peut-être pourrait-elle subsister en dehors de la pratique religieuse. Le mathématicien, l'historien, le jurisconsulte, peuvent garder dans leur mémoire les trésors qu'ils ont amassés, sans descendre sur le terrain de l'application pratique. Mais la foi n'est pas seulement la connaissance des vérités religieuses, elle est une vertu, c'est-à-dire une habitude active de l'âme qui se soumet à la vérité vivante, au Verbe de Dieu, et l'accepte dans les conditions où elle se donne, — entendez, mes frères, — comme germe de vie, comme principe d'action. La foi est un amour, le plus pur, le plus sublime, le plus divin des amours, l'amour de la vérité. Pensées, désirs, paroles, œuvres de toute sorte, tout se rapporte à cet amour.

Permettez-moi une comparaison familière. Le maître qui enseigne les choses de la foi, ce n'est pas un savant qui disserte du haut de sa chaire en Sorbonne ou au Collège de France pour l'agrément de quelques désœuvrés dont il charme un instant la curiosité souvent frivole ; c'est le grand ouvrier de tout bien qui enseigne à un apprenti de bonne volonté la science nécessaire de faire le bien. Dans ces conditions une certaine intimité affective se doit établir entre le maître et le disciple.

Or, que fait le croyant qui pratique sa foi ? Par la prière, par l'assistance à la messe, par les œuvres de pénitence, par l'aumône, par les sacrements, il développe en lui le germe de vie ; il attire sur lui les bénédictions chaque jour plus abondantes du Dieu qui n'est pas seulement son précepteur, mais son père ; la vérité qui sauve n'est plus seulement un beau spectacle qu'il contemple, elle habite en lui, elle opère en lui, elle fructifie en lui ; elle transforme, agrandit, divinise tout son œuvre, elle est devenue sa vie. Surgissent les tentations, elle les vaincra ; les moqueries du monde, elle les bravera ; les supplices, elle les affrontera ; la mort, elle la bénira.

Mais le croyant qui ne pratique point, que fait-il ? Il fait, le malheureux, ce que ne font

pas même les infidèles les plus dégradés ; car, ces pauvres gens honorent de quelque manière la divinité qu'ils reconnaissent. Nos civilisés, au contraire, nos savants, ces modèles sur qui le peuple pense qu'il doit se former, ils croient que Dieu est leur père, leur sauveur, leur ami ; ils ont lu l'Evangile et tout ce que le Christ a souffert pour eux ; ils ont lu l'histoire de l'Eglise et la narration comme infinie de tout ce que l'humanité reconnaissante a fait pour Jésus-Christ. Aujourd'hui même, de leurs yeux, ils voient des centaines et des centaines de chrétiens qui témoignent de leur foi par leurs œuvres et qui tous les jours la raniment en la rapprochant de son foyer ; ils savent, ils voient, et ils passent. Le Christ Sauveur auquel ils croient, n'obtient pas même d'eux l'imperceptible part du temps qu'il réclame. Qu'est-ce que cela, mes frères, sinon du mépris ? Mais Jésus-Christ n'accepte pas le mépris. Jésus méprisé se retire. Le vivant soleil s'en va illuminer d'autres intelligences plus respectueuses et moins ingrates. Quant à ce malheureux chrétien, devenu aveugle par sa faute, il s'écrie avec une inconscience joyeuse qui fait frémir : « Je croyais autrefois que l'intelligence, comme l'œil de l'homme, avait là-haut son soleil. En ce temps-là j'étais fou. » Et, ravi d'être délivré de sa foi qui a péri, il s'élance à travers les hasards de la vie. Durant quelque temps encore, certains principes invétérés de moralité naturelle, de probité naturelle, d'honneur naturel, le soutiennent, comme un débris de navire après le naufrage soutient le matelot sur l'océan ; mais bientôt survient une vague plus furieuse qui arrache à son étreinte l'épave, et l'abîme engloutit notre insensé qui se croyait et se proclamait un sage.

Mes frères, il y a longtemps que saint Paul l'a dit : La foi, sans les œuvres qu'elle excite, dépérit ou plutôt elle est déjà morte. *Fides sine operibus mortua est*. Ainsi le veut la divine justice qui donne la lumière non comme un jouet d'enfant, mais comme un instrument de vertu. Ainsi l'exige la majesté de la vivante et adorable Parole qui veut être écoutée à deux genoux. Ceux-là seuls entendent la voix de Dieu qui se décident franchement à le servir.

Servez-le donc, chrétiens, et n'imites pas ces fous qui lui refusent leur adoration, leur hommage, leur prière et qui s'en vont disant : Nous respectons les droits de nos semblables ; nous nous acquittons de nos devoirs envers eux, cela suffit et nous nous en tiendrons là. — Non, cela ne suffit pas. Au-dessus de vos semblables, il y a votre Créateur et Maître ; au-dessus de vos concitoyens, il y a votre Souverain ; au-dessus de vos frères, il y a Dieu votre Père, et votre Père a droit à un hommage direct, à un culte personnel, à un amour spécial, un amour suprême.

**

N'essayez pas, Messieurs, de vous faire une religion au rabais. Cela est commun de nos jours, hélas ! et cela est funeste. Dieu semble loin, il est tout près. Dieu semble indifférent, il s'intéresse à tout. Dieu laisse à notre liberté tout son jeu, mais Dieu nous jugera. Dieu nous laisse bâtir à notre gré la maison de notre fortune présente, mais Dieu décidera souverainement de notre sort éternel.

Il faut être honnête homme assurément pour se sauver ; mais il faut encore être chrétien, bon chrétien, chrétien pratiquant.

Donc, prenez garde, Messieurs et mes frères, aux faux prophètes. Ils viennent à vous sous la toison de la brebis. Rien de plus doux que leur langage, ni de plus gracieux. Ils vous inculqueront la vertu à doses modérées et avec des tempéraments, des accommodements, qui la rendent accessible et même agréable à la plus invétérée mollesse... Tout cela, Messieurs, n'est pas le règne de Dieu dans le cœur de l'homme, son sujet et son enfant. Cela, c'est le chemin large, verdoyant et fleurissant, qui mène à l'abîme, qui mène à l'enfer. Cela, c'est la rébellion doublée d'hypocrisie. Ces agneaux sont des loups et leurs grâces sont des morsures. N'écoutez pas ceux qui vous flattent, chrétiens, et vous trahissent, mais ceux qui se résignent à vous contrister, à vous froisser, à vous blesser, pour vous sauver.

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

VI

LES CONDITIONS DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

(Suite)

*Sanguis Christi emundabit
conscientiam nostram.*

Le sang du Christ purifiera
notre conscience.

(Hébr., ix, 14).

Nous avons expliqué, dans notre dernier entretien, quelles dispositions l'Eglise exige des chrétiens qui aspirent à la communion fréquente. Ces dispositions sont celles mêmes qu'on doit apporter à toute communion, savoir : l'état de grâce et l'intention droite et pieuse. De ce chef, quiconque peut communier une fois peut communier souvent. C'est dire que la table sainte est toujours accessible à toute vie sérieusement chrétienne.

A ces conditions obligatoires, le Décret publié par Notre Saint-Père le Pape Pie X le 20 décembre 1905 en ajoute d'autres, dont il ne fait pas un précepte, mais un conseil. Ce conseil, je ne puis pas me dispenser de vous le donner après lui, et en joignant, pour que vous

l'observiez avec une parfaite bonne volonté, mes instances aux siennes. — Je lui consacrerai, si vous le voulez bien, ce nouvel entretien.

Mais je m'empresse de le déclarer : l'exposé des recommandations du Saint-Siège, loin d'atténuer devant vous celles que je vous ai faites et vous ferai encore en vous pressant de communier souvent, les confirmera plutôt et vous disposera à leur faire bon accueil. Le Saint-Siège, en effet, même dans ses conseils, ne demande rien que de très légitime et de très modéré, rien qui ne convienne à la communion rare elle-même, rien que, dans toute communion faite avec un peu de soin, vous n'accomplissiez déjà, rien par conséquent dont vous puissiez vous autoriser pour vous éloigner du banquet eucharistique.

Les dispositions qu'il sollicite sont au nombre de trois : 1^o l'exemption de péchés véniels, 2^o la préparation et l'action de grâces, et 3^o l'avis du confesseur.

Je reprends.

I

Voici ce que notre Décret dit de l'exemption de péchés véniels : « Il est souverainement expédient que les chrétiens usant de la communion fréquente et quotidienne soient purs de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces péchés. Toutefois, il suffit qu'ils soient innocents de fautes mortelles et résolus à ne plus jamais pécher à l'avenir. Il est impossible qu'avec cette détermination sincère, ceux qui communient chaque jour ne s'affranchissent pas peu à peu même des péchés véniels et de l'affection à ces péchés. »

Avant d'expliquer ce texte, rappelons certaines notions dont le souvenir nous le fera mieux comprendre.

Personne d'entre vous n'ignore ce qu'est le péché véniel. On appelle de ce nom toute faute qui n'est point mortelle, c'est-à-dire n'enlève pas l'état de grâce aux âmes qui s'en rendent coupables. Péché véniel est synonyme de faute légère. Et toute faute est légère qui n'est point commise en matière grave.

On distingue deux sortes de péchés véniels : les péchés véniels non-délibérés et les péchés véniels délibérés.

Le péché est indélébile ou non-délibéré quand il se commet par inadvertance, par surprise, par un mouvement irréfléchi et, comme on dit, sans qu'on s'en aperçoive. Au contraire, le péché est délibéré quand on le commet avec connaissance de cause et après avoir remarqué qu'il violera la loi de Dieu. Cette délibération peut être plus ou moins parfaite. Ici, comme ailleurs, il y a des degrés. — Si l'advertance a été parfaite, on dit que le péché est pleinement délibéré.

Il existe une très grande différence, au point

de vue de la culpabilité contractée par leurs auteurs, entre le péché véniel délibéré et le péché véniel non-délibéré. — Le péché véniel *non-délibéré*, par le fait même qu'il n'a été ni prévu ni voulu, mérite à peine le nom de péché. En soi, l'acte qui le constitue est contraire à la loi divine; mais cette opposition aux volontés de Dieu lui reste propre, ou ne passe que dans une mesure restreinte à la personne qui l'accomplit. On n'est pas plus responsable d'une faute de ce genre qu'on ne l'est d'une imprévoyance, d'une erreur, d'une maladresse. Les manquements de cette sorte échappent si facilement à notre nature déchue qu'il ne nous est pas possible de les éviter entièrement. Cela supposerait, en effet, une attention tellement soutenue, une circonspection si persévérante, une force de volonté si exempte de défaillances, une rectitude de conscience tellement inflexible, que les justes eux-mêmes en sont incapables. C'est la foi de l'Eglise que, pour ne commettre aucun péché véniel pendant toute la vie, il faudrait avoir reçu de Dieu, comme la très sainte Vierge Marie, un privilège spécial¹. — Au contraire, le péché véniel *délibéré* engage pleinement la responsabilité morale des personnes qui le commettent. Il n'y manque rien, du moins quand il est pleinement délibéré, de ce qui peut leur en faire contracter toute la malice: ni l'advertance de l'esprit, ni la complaisance du cœur, ni la libre détermination de la volonté. Elles ne font pas, en le commettant, un péché mortel, puisque la matière n'est que légère; mais il souille et charge leur conscience dans toute la mesure qui est la sienne.

Notre Décret parle non seulement du péché véniel délibéré, mais encore de *l'affection* à ce péché. — L'affection, ici, n'est autre chose que l'attache du cœur au péché et la disposition à le commettre si l'occasion s'en présente. Il est facile de comprendre que cette affection au péché constitue une disposition mauvaise et digne de reproche. Elle empêche le regret des fautes commises et prépare fatalement les rechutes. Elle fait contracter, même avant l'acte, la malice du péché: l'intention en pareille matière devant, comme le veut la sagesse populaire, être réputée pour le fait.

Ceci bien compris, revenons au texte que nous avons à expliquer.

Il met en regard l'exemption de péché véniel et la fréquentation de la table sainte.

Pour saisir exactement sa pensée, remarquons que l'exemption du péché véniel peut *précéder, accompagner ou suivre* l'adoption de la communion fréquente.

a) Quand elle la *précède*, elle lui sert de préparation et contribue à en rendre digne. Les théologiens catholiques l'ont quelquefois exi-

gée. Plusieurs n'accordaient l'accès habituel de la table eucharistique qu'aux âmes parvenues à ce degré de pureté. « C'est très bien, écrivaient-ils, de ne pas permettre plus d'une communion par semaine aux personnes qui commettent ordinairement des péchés véniels délibérés, ne s'en corrigent point et ne témoignent pas le désir de s'en corriger¹. » Le Décret du 20 décembre 1905 n'approuve point cette doctrine et ne transforme pas même ses exigences en conseil.

b) L'exemption de péchés véniels qui *accompagne* l'usage de la communion fréquente commence avec cet usage et continue avec lui. Elle constitue, chaque jour, pour ainsi dire, le résultat de la communion du matin et prépare celle du lendemain. — Voilà celle que l'Eglise conseille. Relisons ses paroles: « *Il est souverainement expédient que les chrétiens usant de la communion fréquente et quotidienne soient purs de péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et d'affection à ces péchés.* »

Souverainement *expédient* veut dire à la fois souverainement *convenable* et souverainement *utile*.

L'exemption de fautes même légères *convient* au plus haut point à la communion fréquente, en raison des égards dus à Celui que l'Eucharistie contient et apporte dans les cœurs. Pour entrer en relation avec Dieu, pureté infinie, il faut être pur. Plus les relations avec lui sont intimes et se multiplient, plus aussi la nécessité d'être pur devient étroite et rigoureuse. Cette loi de proportion se comprend d'elle-même. Si, par crainte des efforts qu'elle leur demande, les individus refusent parfois de s'y soumettre, l'opinion publique l'estime très sérieuse. Elle juge les chrétiens d'après ses prescriptions. Ainsi blâmera-t-elle toujours, comme abusives et déplacées, les communions des personnes qui, malgré leur assiduité à la table sainte, se permettent facilement toutes les fautes qui ne sont pas mortelles.

Cette exemption de péchés véniels est aussi souverainement *utile*. Elle rend les âmes plus agréables au Dieu qui les visite. Elle leur assure une plus abondante effusion de grâces. Elle élargit, en un mot, la mesure dans laquelle s'accomplissent tous les effets de l'Eucharistie. C'est pourquoi, de concert avec l'autorité religieuse, nous ne saurions trop la recommander aux fidèles.

Toutefois, remarquons-le, si l'Eglise la conseille, elle ne l'exige pas. Elle se contente des conditions sans lesquelles la communion serait invalide et sacrilège. D'où cette réflexion contenue dans le Décret que je commente: « *Il suffit qu'on soit innocent de fautes mortelles et résolu à ne jamais pécher à l'avenir.* »

¹ Concil. Trid., Sess. VI, can. 23.

² S. Alph. de Liguori, *Præcis Confess.*, n° 149.

Permettez-moi ici une remarque. — La pureté de conscience portée jusqu'à l'exclusion du péché véniel délibéré n'est-elle convenable et utile que dans le cas de la communion fréquente ? N'est-il pas opportun et avantageux de se mettre en cet heureux état toutes les fois qu'on approche du banquet sacré, fût-ce seulement au temps pascal ? Si rares qu'aient été vos communions, n'avez-vous pas toujours eu le désir de vous purifier, avant de les faire, dans toute la mesure possible ? Quand, pour vous en rendre dignes, vous vous efforciez de regretter vos fautes, limitiez-vous votre contrition et, avec elle, le pardon divin à vos seuls péchés mortels ? Ne vous efforciez-vous pas aussi de regretter les péchés véniels et d'en obtenir le pardon ? Enfin, en donnant votre cœur au Dieu que vous alliez recevoir, n'en arrachiez-vous point toute affection désordonnée, sans examiner si le désordre auquel vous renonciez était grave ou léger ? Certes, je le dis très haut : une communion quotidienne ou presque quotidienne demande cette pureté d'âme plus impérieusement qu'une communion annuelle, ou même mensuelle, et en vertu de convenances plus rigoureuses. Mais il n'en est pas moins vrai que l'exemption de péchés véniels est parfaitement à sa place dans toute communion. Ainsi, l'Eglise ne vous conseille, pour la communion fréquente, qu'une disposition déjà conseillée pour toute communion et dont vous vous étiez fait spontanément un devoir, même pour la communion rare. Il n'y a donc là, comme je l'ai dit tout à l'heure, rien dont vos consciences doivent s'effrayer, rien que vous n'accomplissiez déjà, bref, rien dont vous puissiez vous faire un prétexte pour vous refuser à une communion plus souvent renouvelée.

c) Enfin, l'exemption de péché véniel qui suit l'usage de la communion fréquente s'acquiert par la vertu même de cet usage et en constitue le fruit. Elle consiste en ce que l'âme, pressée par les marques d'amour qu'elle reçoit de Dieu et soutenue par les grâces abondantes dont il lui fait part dans ses fréquentes visites, s'arrache peu à peu à ses faiblesses, apprend graduellement à dominer ses appétits et à vaincre ses tentations, s'élève chaque jour d'un degré dans la sanctification de sa conduite et se fait ainsi une pureté habituelle de conscience que ne vient plus souiller aucune faute délibérée.

Or, cette purification progressive de la vie, notre Décret semble bien l'exiger. « *Il n'est pas possible, dit-il, que ceux qui communient chaque jour ne s'affranchissent point peu à peu des péchés véniels eux-mêmes et de l'affection à ces péchés.* » — Vous l'entendez : il regarde comme impossible que la communion fréquente bien faite n'affranchisse pas les âmes du péché véniel. Si pourtant quelqu'un réalisait en sa personne cette impossi-

bilité ; si, malgré son assiduité au banquet sacré, il retombait toujours dans les mêmes fautes légères délibérées ; si, après des semaines, des mois, des années même de communion fréquente, l'Eucharistie ne produisait, dans sa conduite, aucune amélioration sensible : comment son Directeur devrait-il agir avec lui ? L'Eglise ne le dit point. Mais elle laisse assez deviner sa pensée ; et je crois la traduire fidèlement en disant que le prêtre devrait regarder cet homme comme coupable d'un véritable abus de la grâce et mettre un terme à cet abus en l'éloignant de la table sainte.

De fait, l'Eucharistie est d'excellence et de prix trop élevés pour qu'il soit permis de la recevoir, et surtout de la recevoir souvent, sans profit. Elle jouit aussi, par nature, d'une fécondité trop puissante pour qu'il ne faille pas soupçonner de la recevoir mal, ceux dans le cœur desquels elle reste opiniâtrement stérile. Il doit manquer, il manque certainement quelque chose d'important à ces communions multipliées dont on ne devient pas meilleur. Avant l'abus, le bien des âmes commandait l'essai de ce remède ; après l'abus, je veux dire, quand le remède apparaît comme dépouillé de son efficacité et frappé d'un lamentable échec, le bien des âmes demande qu'on le retire.

Voilà le seul point sur lequel l'Eglise témoigne quelque sévérité. Mais cette sévérité est tellement légitime que personne d'entre vous, j'en suis sûr, ne s'en autorisera pour refuser de communier souvent. N'est-ce pas que, si vous adoptez l'usage de la communion fréquente, ce sera avec la ferme résolution d'en tirer profit, avec la volonté bien arrêtée d'en devenir meilleur, et afin d'apprendre d'elle l'art de vous corriger de vos défauts, même des moindres ? Les exigences de notre Décret sont donc, ici encore, conformes à vos désirs. Elles ne vous éloigneront aucunement de la table sainte.

Mais il est temps de parler des autres dispositions conseillées. Ce que j'en dois dire sera très court.

II

Le second conseil donné par l'Eglise aux âmes qui fréquentent le festin eucharistique se rapporte à la préparation et à l'action de grâces. « *Il faut prendre soin, dit-elle, qu'une préparation sérieuse précède et qu'une action de grâces convenable suive la réception du sacrement, et cela suivant la capacité, la condition, les devoirs d'état de chacun.* » Et elle en donne la raison en ces termes : « *C'est que, si les sacrements produisent leur effet par leur propre vertu, cet effet est d'autant plus considérable qu'on les reçoit avec des dispositions plus parfaites.* »

La sainte Eucharistie est un sacrement de très grande fécondité. Elle apporte aux âmes,

avec une augmentation de grâce sanctifiante, des grâces actuelles variées et souverainement précieuses. Elle répare leurs pertes, augmente leurs forces, facilite leurs progrès. Elle les console, les encourage et les réjouit. Enfin, elle leur fait part des biens achetés par le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est, dans ces effets du sacrement, une mesure qui tient à l'acte même de la communion. Qui-conque communie valablement la reçoit. Mais ce n'est là, passez-moi l'expression, que le *minimum* des effets produits par l'Eucharistie. Le surplus, beaucoup plus important peut-être et capable d'une extension considérable, se donne au communiant suivant ses dispositions personnelles.

Ainsi, l'âme profondément recueillie, animée d'une foi vive et clairvoyante, pénétrée d'un vif regret de ses fautes, embrasée d'un ardent amour de Dieu, qui sait adorer profondément, prier avec instance, concevoir et exprimer une grande reconnaissance, fera des communions à la fois très douces et très utiles. Elle en rapportera des énergies et un élan qui la rendront capable de tous les progrès. — Au contraire, l'âme distraite et irréfléchie, qui ne prend ni le temps de concevoir un bon sentiment ni la peine de formuler une prière, recevra peu de chose. Peut-être même se rendra-t-elle coupable, dans l'acte sacré de la communion, d'irrévérrences plus ou moins nombreuses.

C'est pourquoi il importe au plus haut point de faire, avant de venir à la table sainte, une bonne préparation, et, après l'avoir quittée, une bonne action de grâces. Communier sans accomplir ni l'une ni l'autre, fût-on d'ailleurs en état de grâce et animé d'une intention droite et pieuse, serait à la fois offensant pour le Dieu qu'on reçoit et funeste pour soi-même.

Nous verrons bientôt en quoi consistent cette préparation et cette action de grâces, et comment il convient de s'en acquitter. — Mais laissez-moi remarquer dès maintenant et une fois de plus qu'en vous les conseillant le Saint-Siège ne vous demande rien dont vous ne vous soyez déjà fait un devoir. Disposer votre âme à la visite de Dieu et, quand vous l'avez reçue, entrer en colloque intime avec Celui qui trône dans votre cœur : mais, si rares qu'aient été vos communions, vous ne l'avez jamais omis. Le conseil de n'y point manquer ne saurait donc vous être onéreux ni vous éloigner de la communion fréquente. — Au surplus, quand l'Eglise dit que chacun doit se préparer ou rendre grâces « *suivant sa capacité, sa condition, ses devoirs d'état,* » elle s'accommode si bien aux faiblesses des esprits les plus incapables et aux exigences des genres de vie les plus laborieux que personne ne peut lui reprocher d'en demander trop et de rendre la fréquentation de la table sainte inaccessible à qui que ce soit.

III

La troisième des conditions de conseil auxquelles notre Décret met la communion fréquente est l'*avis du confesseur*. Ecoutez : « *Pour que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et plus de mérite, il faut qu'elle soit soumise à l'avis du confesseur.* »

Effectivement, la fréquentation du banquet eucharistique est chose trop considérable dans la vie d'une âme pour pouvoir échapper à l'autorité de son confesseur. Personne autre ne sait aussi bien que lui ce qu'il faut savoir pour la guider dans l'usage de ce sacrement ; je veux dire : ce dont elle est capable ou incapable, ce qu'elle peut ou ne peut pas porter, ce qui lui convient ou lui serait nuisible. Personne non plus ne peut contrôler aussi sûrement les dispositions qu'elle apporte à la table sainte, les avantages qu'elle y recueille, les responsabilités qu'elle y contracte. « Il faut laisser au confesseur, disait Innocent XI, le soin de conseiller à ses pénitents, suivant la pureté de leur conscience et les résultats de leurs communions, ce qui convient le mieux à leur salut¹. »

Voilà encore un conseil que vous observez de vous-mêmes, auquel vous avez toujours été fidèles et qu'il ne vous en coûtera nullement de suivre à l'avenir.

**

Vous l'avez constaté avec moi : les recommandations de l'Eglise, relativement à la communion fréquente, ne sont pas bien sévères. Elles ne demandent rien que de très rationnel et de très facile. Ses conseils, pas plus que ses préceptes, ne peuvent éloigner du festin eucharistique l'homme vraiment ami de Dieu et soucieux de ses intérêts spirituels. Tout ce qu'ils sollicitent, vous l'accomplissiez, pour la plupart, quand, de loin en loin, vous veniez à la table sainte. Vous faisiez donc tout ce qu'il faut pour vous assurer le droit d'y venir souvent. Ainsi, la réforme qui vous reste à réaliser serait, non pas de communier autrement que vous n'avez communiqué dans le passé, mais de communier davantage. Déterminez-vous donc à recevoir l'auguste sacrement des autels toutes les fois que cela vous sera possible.

Mais, en le recevant plus souvent, et même chaque jour, si vous le pouvez, continuez à vous en rendre dignes et à en tirer profit comme vous l'avez fait jusqu'ici. Gardez-vous de tomber dans la routine et la familiarité, ces grands dangers des communions souvent renouvelées. Que chacune de vos communions fréquentes de l'avenir soit aussi soigneuse et aussi bonne que l'étaient vos communions ra-

¹ Décret du 12 février 1679.

res du passé. Ajoutez-y même le surplus de foi, de piété, de sainteté, que demanderont les prodigalités dont votre Dieu usera envers vous. N'en venez jamais à vous contenter de cet état de grâce et de cette intention droite que l'Eglise exige ; mais ajoutez-y toujours les dispositions qu'elle conseille. Observez, à cet égard, les directions de votre confesseur. Faites avec ferveur la préparation et l'action de grâces compatibles avec vos facultés et vos devoirs d'état. Enfin, évitez ou, tout au moins, exercez-vous généreusement à éviter les moindres fautes. A la table sainte, le sang de Jésus-Christ coule sur vos âmes. C'est sa vertu, c'est son rôle, non seulement d'effacer leurs souillures, mais encore de leur donner la force de s'en préserver. Recevez-le avec la ferme volonté d'exploiter son secours, et profitez-en si bien que, suivant la parole de saint Paul que j'ai citée au début de cet entretien, il donne à votre conscience et à votre conduite une pureté parfaite et durable : « *Sanguis Christi emundabit conscientiam nostram.* » Ainsi soit-il !

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XX

LE « MAGNIFICAT »

Puisque nous méditons sur le mystère de la Visitation, comment ne pas nous arrêter un instant au *Magnificat*, le chant sublime dans lequel Marie déverse toute son âme irradiée des dons célestes, et débordant d'action de grâces ? Nous dirons ensuite un mot des *visites de Dieu* et de nos *visites à Dieu*.

I

Quand l'homme ne saurait trouver une expression exacte à sa pensée trop haute et trop vaste, il la chante, il emprunte à la poésie son langage, son rythme, ses figures grandioses, ses aspirations élevées.

C'est ainsi que Marie a composé le *Magnificat* qui exprime sa pensée, son amour, sa reconnaissance, et qui est comme un résumé éloquent des passages les plus éloquents des Prophètes.

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, » en mon Jésus, qui sauvera le monde.

L'âme de Marie célèbre la grandeur de Dieu, son esprit se réjouit dans le Sauveur. Pourquoi ?

« C'est que Dieu a jeté les yeux sur sa petite servante. » Il a daigné cela : il l'a vue toute pénétrée de sa petitesse, de son néant, et il l'a regardée. Elle ne s'en prévaut point, mais elle constate qu'elle ne méritait rien.

Puis prenant le ton prophétique elle ajoute : Ce regard de Dieu sur moi fera que « toutes les générations désormais me proclameront bienheureuse. » Les savants, les guerriers, les législateurs, les hommes de génie passeront, les nations les oublieront : seule Marie vivra à jamais dans la mémoire des peuples.

Pourquoi l'appelleront-ils bienheureuse ?

« Parce que Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, » si grandes qu'il a atteint les limites de sa toute-puissance, limites souveraines qu'il ne dépassera jamais, car il a en quelque sorte épuisé son pouvoir infini.

Il s'appelle le Tout-Puissant ; il s'appelle aussi le Saint. « Son nom est Saint, » et il vient d'accomplir le chef-d'œuvre de la sainteté.

Les perfections qui éclatent le plus en Lui, c'est la miséricorde, la puissance et la justice.

« Sa miséricorde se répand de génération en génération sur tous ceux qui le craignent. » Marie est l'objet le plus admirable de la miséricorde divine, mais celle-ci ne rejette personne. Pour trouver grâce devant elle, pour être accueilli de Dieu qui aime infiniment les hommes, il suffit de garder en son cœur la crainte sincère, accompagnée de l'humilité que nous commandent les fautes et les lacunes de notre vie. Mais les impies, les orgueilleux tombent sous les coups de sa puissance.

Car « il a déployé la puissance de son bras. » Et pourquoi ? Pour frapper les superbes : « Il a dispersé les orgueilleux, ceux qui se glorifiaient dans les pensées de leur cœur. » Ils s'étaient réunis contre Dieu, avec leur impiété, leur méchanceté, leur fausse science, leurs lois mauvaises ; ils formaient une armée arrogante, prête à monter à l'assaut de la religion, de la foi, de l'Eglise, gardienne de la religion et de la foi. Dieu d'un regard les a dispersés, chassés, anéantis. Les mauvais anges se sont révoltés les premiers, ils ont été précipités en enfer ; et les impies, qui suivent docilement les suggestions sataniques et se dressent contre Dieu et son Eglise, subiront le même sort. La parole de Dieu est là qui nous l'assure et nous croyons à cette parole qui a passé par la bouche de Marie.

Voici maintenant la justice, divinement accompagnée de la bonté : « Les puissants, il les a déposés de leur trône, et il a élevé les humbles. Ceux qui avaient faim, il les a pleinement rassasiés ; les riches sans cœur, il les renverra les mains vides. »

Il ne hait point les puissances, puisqu'elles viennent de lui, mais seulement les grands dont le cœur s'enfle et s'enorgueillit. Or la tentation est forte pour eux de mépriser les petits et même de dédaigner Dieu. Ceux-là il les renverse, tandis que les humbles, il les exalte, il les met à la place des déchus, qu

tout au moins il fait d'eux les princes spirituels de son peuple. Ses préférences sont pour les pauvres, pour ceux qu'écrasent les puissants, pour ceux qui ont faim de pain parce qu'ils en manquent, faim de justice et de vérité parce que personne ne se penche vers eux pour les instruire, les consoler, leur tendre la main. Ceux-ci sont ses amis, et quand il voudra choisir ses Apôtres, c'est dans leurs rangs qu'il ira les chercher. Les pauvres seront évangélisés, les opprimés vengés, les affamés de justice rassasiés ; mais les riches qui n'auront pas voulu connaître la vérité et se conduire d'après les lois de l'Evangile seront rejetés et déposés pour l'éternité.

Voilà les coups de la justice de Dieu, dans ce monde ou dans l'autre.

Parmi les élus de Dieu, parmi ceux qui le craignent et qui le servent, Marie compte Israël, la race d'Abraham, et son cœur tressaille d'espérance, de joie, de fierté nationale, parce qu'elle entrevoit ses glorieuses destinées. Sans doute il a commis bien des fautes, bien des apostasies ; mais « Dieu a relevé Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, selon qu'il l'avait promis à nos pères, à Abraham et à sa postérité dans tous les siècles. »

« Toutes les nations seront bénies dans ta race : » telles avaient été les promesses faites par Dieu à Abraham. Israël, c'est le peuple fils d'Abraham et serviteur de Dieu ; mais en parlant de Zachée, comme des païens de bonne volonté, Jésus dira : « Celui-ci est aussi un enfant d'Abraham », non pas selon la chair qui est fragile, mais selon l'esprit qui demeure agréable à Dieu. Israël c'est donc l'Eglise de Dieu, qui fut l'Eglise patriarcale, puis la Synagogue, et qui deviendra l'Eglise de Jésus-Christ, l'Eglise de Marie. C'est celle-ci que Dieu a adoptée dans sa bonté, accomplissant ainsi les promesses signifiées aux ancêtres. Et la Sainte Vierge se réjouit à cette pensée d'une Eglise non plus restreinte mais universelle, qui de tous les points du monde enverra au ciel des multitudes d'élus.

Elle demeura encore trois mois environ auprès d'Elisabeth, dit saint Luc, prolongeant ainsi la douceur de sa visite jusqu'à la naissance du Précurseur, puis elle retourna à Nazareth. Pendant ces trois mois, quelle suavité dans l'intérieur de la maison de Zacharie, quels entretiens élevés, quelles heureuses communications, quelle transformation des âmes par la présence de Jésus, par les exemples et par les paroles de Marie, quel paradis !

II

Ce qui fait le charme et la douceur de la Visitation, c'est sans doute l'amabilité et les bons soins de Marie, c'est surtout la présence de Jésus. Il est, lui, invisible ; le grand moteur, le grand sanctificateur des âmes.

1. Dieu nous visite de même, et non pas une seule fois, mais constamment, à toute heure du jour, particulièrement dans nos épreuves.

Il nous a fait le premier sa visite, il nous a aimés le premier, *prior dilexit nos*, il nous a prévenus comme Marie a prévenu Elisabeth, la saluant la première.

Il nous visite par sa parole. Nous écoutons une instruction à l'église, la conversation d'une personne sérieuse dans le monde, nous faisons une bonne lecture qui nous émeut, nous éclaire, nous anime au bien. C'est la visite de Dieu. Accueillons-le, remercions-le, et désormais travaillons pour lui seul.

Nous recevons hélas ! d'autres visites. Un livre frivole nous tombe sous les yeux, peut-être un livre mauvais, un livre impie ; un journal sans pudeur et qui blasphème l'Eglise fait irruption dans notre maison. Nous rencontrons des personnes dont les entretiens pervers ou débilitants nous séduisent, remuent en nous les fibres mauvaises ou malsaines, nous inspirent la vanité ou la défiance de l'Eglise. Prenons garde, c'est une visite du démon. Ne nous y attardons pas, fermons-lui notre porte.

Dieu nous visite en personne par la sainte communion où il se donne à nous tout entier, corps, âme et divinité. Oh ! ce sont là les précieux moments de la vie ! Comme sainte Elisabeth, prêtons l'oreille à toutes ses paroles. Elles font tressaillir en nous les sentiments surnaturels que la grâce y a déposés, elles les fécondent, elles leur donnent une expansion nouvelle, une ardeur, une puissance invincibles. Il nous comble de joie, comme chez Zacharie, sa voix résonne, douce en nous, et nous éprouvons toutes les jouissances, toutes les surprises, toutes les allégresses d'Elisabeth. Comme elle alors humilions-nous et disons-lui : « D'où me vient ce bonheur ? *Unde hoc mihi ?* » Ce bonheur d'ailleurs nous pouvons le goûter, cette visite nous pouvons la recevoir tous les jours : c'est l'esprit et le désir de l'Eglise. Notre vie se passerait ainsi dans le charme d'une Visitation quotidienne.

Dieu nous visite par la souffrance, la maladie, la pauvreté, les revers de tout genre. C'est un mystère étrange, mais c'est aussi une réalité tangible que la souffrance nous ramène à Dieu. Par elle et avec elle il s'assied à notre chevet de malade, il nous parle, nous rappelle le passé qui, dans le silence des nuits douloureuses, se déroule devant notre âme comme un vaste tableau où toutes nos erreurs, tous nos écarts, tous nos travaux, nos années, notre jeunesse, notre maturité, notre vie tout entière est peinte et ressort avec des reliefs formidables. Il nous montre que cette souffrance est une expiation pour nos péchés, ou pour les péchés des autres dont nous sommes plus ou

moins responsables. En même temps il nous dit qu'il a souffert lui aussi, sur sa croix, lui, qui était l'innocence même, et qu'il a souffert sans se plaindre, par amour pour ceux qui souffrent, afin de leur apprendre à souffrir. Alors des clartés nous subjuguent que nous ne connaissions pas, la grâce agit parce que nous lui sommes dociles, et nous disons à Dieu : « Oui, mon Père ! *Ita Pater*. J'accepte tout de votre main paternelle. »

Et toutes les grâces actuelles qui nous assiégent, toutes les bonnes inspirations qui nous conseillent en chaque circonstance, ne sont-elles pas des visites de Dieu qui a sans cesse souci de nous ?

2. De notre côté, rendons-lui ses visites, puisqu'il le permet, puisqu'il le désire.

Ne passons pas devant l'église sans y entrer. L'église c'est sa maison. Il est là, il y demeure pour nous attendre, et il nous voit nous en aller sans lui rien dire. Nous préférons faire d'autres visites, des visites mondaines où nous ne le rencontrons guère. Il veut alors, pour nous punir, que nous n'en retirions que « cet inexorable ennui qui fait le fond de toute vie humaine » où Dieu n'est pas. Je sais bien qu'à ces visites à l'église nous portons surtout notre tiédeur, et que cela nous fait reculer. Il est si facile pourtant de parler à Jésus-Christ, alors même qu'il semble ne pas nous répondre, de réciter quelques prières, quelques psaumes, de méditer simplement sur le *Pater* ou sur l'*Ave Maria* en nous rappelant par exemple les douces circonstances de la Visitation. Ayez ce courage, cette constance, et vous sortirez de ces entretiens l'âme embaumée de bonnes pensées, de consolations, et forts pour les combats de la vie.

Vous savez d'autre part ces paroles de Jésus : « Ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites. » Au jugement dernier il dira : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai été malade et vous ne m'avez pas visité. » Est-ce que cela ne vous dit rien ?

Ce petit, ce pauvre, cet ignorant, cet affligé, ce malade, c'est donc Jésus-Christ ? Lorsque vous les allez voir, c'est à Jésus-Christ que vous faites une visite. Et combien ces démarches sont utiles, fructueuses, nécessaires !

Les malades ! le monde ne ressent guère pour eux que de l'indifférence. Il ne leur fait que des visites de politesse, il ne leur adresse que des paroles convenues, pleines de mensonges, il fait luire dans leur âme des espérances qu'il n'a pas lui-même. Allez frapper à leur porte, elle s'ouvrira toujours. Parlez-leur longuement avec tout votre cœur, avec toute votre prudence chrétienne aussi. Ne soyez pas avare de votre temps ; c'est le Christ que vous visitez, et vous allez à eux pour

les consoler, pour les égayer, pour les ramener à Dieu qu'ils ne connaissent peut-être plus et qu'ils reconnaîtront soudain après un de vos entretiens, à votre douceur, à votre charité pour eux. Allez auprès d'eux en toute hâte, *cum festinatione*, malgré les difficultés qui se dresseront devant vous comme des montagnes. Allez, le temps vous est mesuré, l'heure de Dieu approche ; entrez, saluez-les du salut le plus affectueux : ils trouveront du charme dans votre voix, ils vous écouteront, ils se réconcilieront avec Dieu et vous pourrez chanter un *Magnificat* pour le remercier de s'être souvenu de sa miséricorde envers son serviteur égaré, *recordatus misericordie sue*.

Né remarquez-vous pas que le voyage de Marie auprès d'Elisabeth, sa Visitation, les trois mois qu'elle passe dans la maison de Zacharie sont un voyage d'apôtre, des mois d'apostolat ? Soyez comme elle des apôtres envers les pauvres qui ont besoin de pain, mais surtout envers les malheureux qui ont besoin de vérité. Ils ne savent pas, ils ne connaissent pas Jésus-Christ, ils n'aiment pas Dieu : comment pourraient-ils comprendre et supporter la vie ? Allez, levez-vous, *exurgens*, éclairez-les, communiquez-leur votre foi. Vous les ferez croire à force de les aimer. Vous êtes riches des biens de l'âme, et ils n'ont rien : comment n'éprouveriez-vous pas pour eux cette compassion que Jésus exprimait un jour en ces termes : « J'ai pitié de cette multitude, car ils ont faim ! » Comme au temps de Jeanne d'Arc, il y a une « grande pitié » dans le pays de France. Ce qui manque le plus au peuple, c'est la religion. Il ne la connaît pas et il la blasphème, et il s'aigrit, et il retourne à l'état sauvage parce qu'il est privé de prêtres, — ainsi que l'avait prédit le saint Curé d'Ars. — Empêchez cette décadence en faisant le catéchisme aux enfants qui dans leur famille n'apprennent qu'à maudire Dieu. Ce sont peut-être les catéchistes volontaires qui empêcheront la France de retomber dans la barbarie.

Enfin mettez-vous à la recherche de toute souffrance, de toute âme affligée, de toute douleur à soulager, de tout bien à faire. C'est là le grand enseignement et ce sera le grand fruit du mystère de la Visitation. Comme Marie, à tous vous porterez Jésus, sa doctrine, sa grâce, c'est-à-dire le salut !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 martii 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicen.*,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 23 mars 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences de Carême. — *Jeu de la Passion* : Sur la demi-pratique, 209. — *Dimanche des Rameaux* : Sur le devoir de préférer Dieu à tout, 212.

Retraite pascalle. — *Dimanche soir* : Sur le devoir de préférer Dieu à tout, 216. — *Lundi Saint* : Sur la conversion, 218. — *Mardi Saint* : Sur la pénitence, 223. — *Mercredi Saint* : Sur l'apostolat, 227.

Avis paroissiaux. — Les prédications du Carême, 231.

Petit Carême aux hommes. — V. Charité pour Dieu et pour le prochain, 232.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA FORCE. — V. Les moyens de la raviver et de l'alimenter, 236. — LA TEMPÉRANCE. — I. Nature et utilité, 238.

CONFÉRENCES DE CARÊME

Jeu de la Passion

SUR LA DEMI-PRATIQUE

Lacerata est lex.

La loi a été déchirée.

(Habac., I, 4).

Mes frères,

Si la logique gouvernait le monde et les hommes de gouvernement eux-mêmes, l'on ne verrait sur terre que des chrétiens fervents et des impies déclarés. Mais, de fait, il n'en va pas ainsi. Le cœur de l'homme, faible et peu courageux, cherche d'ordinaire une sorte de milieu entre la pratique intégrale de ses devoirs qui l'épouvante et la rébellion complète qui lui fait horreur. Ne jamais prier, ne jamais se réunir à ses frères au pied des autels, c'est se ravalier vraiment ; garder les dix commandements de Dieu et les six commandements de l'Eglise, c'est chose malaisée. De là le succès de tous les systèmes d'entre-deux et de toutes les religions au rabais dont le monde est plein. La réforme du christianisme au *xv^e* siècle a consisté à diminuer le christianisme et, de diminution en diminution, l'on en est venu à retrancher dans l'ordre dogmatique jusqu'à la divinité du Christ et la personnalité vivante de Dieu lui-même, tandis que, du premier coup, dans l'ordre moral, on déclarait toutes les bonnes œuvres inutiles.

Un trop grand nombre d'entre nous catholiques, sans abjurer leur foi, se sont laissés entraîner sur cette pente. S'il leur arrivait seulement de manquer de temps à autre à quelque devoir, nous ne verrions là que l'effet trop naturel de l'humaine faiblesse ; mais plu-

sieurs en sont venus à se façonner à eux-mêmes une religion diminuée qu'ils déclarent suffisante, au-delà de laquelle ils ne veulent point aller et avec laquelle ils prétendent se sauver. Ceux-ci vont à la messe, mais ils n'y vont pas tous les dimanches ; ceux-là vont à la messe tous les dimanches, mais ils ne vont pas à confesse. Quelques-uns ont communiqué dans une mission ; mais ils ne voudraient point continuer à communier à Pâques tous les ans. Vous en voyez qui ne voudraient pas voler, mais qui s'approprient sans scrupule le bien d'autrui par la fraude. Ceux-là cessent de prendre, mais ne consentent point à restituer ce qu'ils ont pris. Ceux-là veulent bien aimer le prochain, excepté toutefois leurs ennemis que, de tout leur cœur ulcéré, ils exècrent. Tel se défend de blasphémer, sauf dans les moments où il est en colère. Tel autre se défend de calomnier, mais il diffame et médit à pleine bouche. On ne travaillera pas le dimanche pour autrui ; mais sans trouble d'âme on travaillera pour soi toute la journée. La religion réprouve les lectures immorales et les spectacles dangereux ; je m'abstiendrai du théâtre, mais je me permettrai les lectures...

Voilà, mes frères, les chrétiens qui déchirent le livre de la loi. Voilà cette situation ambiguë que je désignerai par cette expression : la demi-pratique, état trop commun, hélas ! état qui appelle de notre part un examen approfondi.

Cette appréciation, je vais l'essayer, en vous montrant que nul ne peut s'arrêter à un pareil état,

Parce qu'il est déshonorant ;

Parce qu'il est malheureux ;

Parce qu'il est dangereux.

I

Nous ne sommes pas semblables, mes frères, à l'animal. Nous avons une loi parce que nous avons une destinée. Nous avons une loi, nous avons une morale chrétienne, nous la connaissons ou nous pouvons la connaître. Si l'auteur de la loi qu'il nous est commandé d'accomplir était un homme, peut-être aurions-nous quelque motif plausible d'en retrancher quelques articles. Un homme peut demander l'impossible, placer sur les épaules de ses frères un fardeau écrasant, et même, avec les intentions les plus pures, se tromper dans l'appréciation de ses propres droits et des devoirs de ses subordonnés.

Mais de qui émane la religion catholique ? De Dieu, c'est-à-dire de l'infinie sagesse ; de Dieu notre Père, c'est-à-dire de l'infinie bonté. Est-il besoin de conclure ? Ne voyez-vous pas que déclarer tel ou tel des commandements impossible, c'est blasphémer l'infinie sagesse

et l'infinie bonté ? C'est dire que Dieu n'a pas su ce qui convenait à l'homme ou que, le sachant, il se plaît à nous désespérer par des ordres inexécutables. C'est dire à Dieu : Vous ne savez pas ce que vous faites, ou bien vous êtes un tyran.

Effectivement, ce que Dieu demande de vous, mes frères, d'autres avant vous se sont résolu à le lui accorder. Certes, quand les apôtres se mirent à prêcher l'Evangile au monde païen, un monde ivre d'orgueil et de volupté, je n'ai pas lu qu'ils aient atténué la sévérité de ses préceptes. Il fallait alors, pour recevoir le baptême et entrer dans l'Eglise, rompre avec les plus chères habitudes et les plus invétérées, accepter la lutte avec le monde, tout entier posé dans le mal, et souvent affronter le martyre. Or, des milliers de baptisés, plutôt que de violer les divins commandements, ont été héroïques jusque-là.

Mais dites-moi, qu'avez-vous entendu, lorsque saint Jean, dans son ravissement de Pathmos, racontait aux générations chrétiennes les mystères de l'avenir et les secrets de l'éternité ? « *Vidi turbam magnam quam nemo dinumerare poterat...* J'ai vu dans la Jérusalem céleste, au paradis de Dieu, une si grande multitude qu'il était impossible de la compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, debout devant le trône de l'Agneau, et tenant dans ses mains des palmes. » Quelle est donc cette multitude ? Ce sont les enfants de la terre devenus les enfants du ciel par la pratique totale de la loi chrétienne : Si plusieurs parfois furent infidèles, ils surent reprendre le joug abandonné et charger de nouveau sur leurs épaules le fardeau rendu plus lourd par leur infidélité...

Et pourquoi, mes frères, ne pourriez-vous pas ce qu'ils ont pu ? Vous êtes pauvres : le ciel est plein de pauvres. Vous êtes riches : il y a de bons riches au ciel. Vous travaillez : il s'y trouve des travailleurs. Vous avez péché, beaucoup péché : on y voit de grands pécheurs convertis ; ils firent courageusement ce que vous ferez vous-même : ils lavèrent dans le sang de l'Agneau, par la confession et la pénitence, la robe souillée de leur baptême. La grâce les soutint dans la lutte contre eux-mêmes et contre le mal, comme elle vous soutiendra vous-même, si vous la demandez avec foi, humilité et persévérance.

Mais qu'avons-nous besoin de monter jusqu'au ciel pour y trouver des justes et savoir que la vie chrétienne n'est pas impraticable ? Est-ce qu'il n'y a plus de vrais fidèles sur la terre ? Hélas ! assurément leur nombre a diminué en nos temps d'épreuve ; mais cette race glorieuse vit toujours, petite par le nombre, *pusillus grex*, mais grande par le cœur, et généreuse, parfois héroïque, protestation vivante contre toutes les apostasies, contre toutes les défections, preuve irréfragable que la pra-

tique totale de la religion n'est pas une irréalisable chimère. Aimez Dieu, priez Dieu, et vous saurez servir Dieu.

Or, si cette pratique intégrale est possible, comment qualifierons-nous la conduite du chrétien qui s'en affranchit ? Il ne veut pas fouler aux pieds son drapeau ni passer dans les rangs des déserteurs, je le vois bien ; mais ce n'est pas assez pour l'honneur.

Quoi ! sous vos yeux, tous les jours, le soldat pour la patrie, le père et la mère pour la famille, les sœurs de charité pour leurs malades, — osons le dire : le voluptueux pour son idole, affrontent, sans calculer, travaux et fatigues, tous les dangers ; et vous, pour un chef sous lequel la victoire est assurée, le divin chef, pour le Père qui vous a tout donné, même son Fils unique, pour la beauté infinie dont l'éternelle possession doit récompenser les efforts d'un jour, vous ne savez faire votre devoir qu'à demi ! Non vraiment cela n'est guère honorable... Du moins êtes-vous heureux ?

II

Mes frères, je vous interroge : croyez-vous que le bonheur puisse se rencontrer là où l'honneur n'est plus ?

Quand nous parlons des épines que les passions enfoncent dans le cœur de leurs esclaves, nous n'avons pas de peine à nous faire comprendre : s'il y a quelques moments d'ivresse dans les plaisirs coupables, où est la paix ? où est le bonheur ?... Quand, au contraire, nous parlons de cette paix ineffable, de ces joies intimes, pénétrantes, profondes, que donne la vertu, on nous écoute avec étonnement ; on n'ose pas peut-être nous contredire, mais on n'est pas convaincu. Hélas ! c'est que l'âme de nos auditeurs n'est pas ce jardin fermé dont parlent les Livres saints ; la muraille a des brèches par où s'engouffre le vent du nord, lequel abat les fruits et emporte les parfums. Demi chrétiens, ils ne sont pas du nombre de ceux qui font tout leur devoir. Dès lors ils n'entendent plus au-dedans le délicieux témoignage de la conscience qui dit au nom de Dieu : C'est bien, bon serviteur ! Si la mort le surprend, elle l'ouvrira la route du paradis.

Vous ne vivez point, mes frères, comme les impies, et même vous fuyez leurs assemblées perverses. Vous lutez contre vos mauvais penchants, quelquefois avec une énergie admirable ; Dieu voit vos combats et il les bénit. Vous êtes sortis de la captivité d'Egypte. Vous avez passé la Mer rouge. Vous avez traversé le désert. Vous voici aux frontières de la terre promise, le pays du bonheur. Vous n'avez plus que quelques pas à faire... Et vous restez sur place !... Et vous vous condamnez à ne jamais goûter ces joies si pures, qui ne peuvent être une illusion puisque Dieu les promet et puisque les saints nous assurent qu'ils les ont goûtées !

Non, vous n'êtes pas heureux. Mais avec toute l'affection que celui qui vous aime, Jésus, a mise en mon âme pour vous, je vous dis : Trouvez-moi un vrai chrétien, un chrétien remplissant tous ses devoirs et déclarant que la religion le rend malheureux... Et vous, frères bien-aimés, pourquoi donc ne voulez-vous pas être heureux ?

III

Certes, ne fût-il question que de votre honneur et de votre bonheur ici-bas, c'en serait assez, mes frères, pour exciter votre zèle ; car en vérité ce sont là deux grands intérêts. Mais il est question de bien autre chose, il est question de votre honneur et de votre bonheur durant toute l'éternité.

Votre état, ô demi chrétien, n'est pas sûr ou, pour franchement parler, nul état n'est plus dangereux.

Voyez-vous sur le vaste océan ce navire à moitié désemparé par la tempête ? Il n'y a plus de vivres que pour quelques jours et il est loin du port. Une voie d'eau s'est déclarée et va grandissant. Contraires sont les vents, et la navigation est lente, difficile, incertaine. Cependant, les matelots tranquilles sur le pont mangent, boivent, se divertissent et ne donnent à la manœuvre qu'une attention distraite. Imprudents, dites-vous, et vous dites bien. Cent fois plus imprudent vous-même, car je viens de raconter votre histoire. Ce navigateur de l'éternité qui sur sa barque à demi désemparée par tant de péchés et faisant eau de toute part, n'accorde à la grande, à l'unique affaire de son salut qu'une attention molle, partagée, secondaire c'est vous !

Raisonnons froidement, s'il se peut. Votre état est le résultat de la négligence ou du calcul.

Supposons d'abord la négligence. Voilà un baptisé qui, sans être devenu publiquement et complètement apostat, vit néanmoins dans l'habitude du péché grave ou n'y échappe qu'à de rares intervalles pour y retomber presque aussitôt lourdement et y croupir ; en d'autres termes, voilà un chrétien qui, sauf quelques jours par an, passe sa vie séparé de Jésus-Christ son Sauveur, de Dieu son Père, volontairement esclave du démon, l'adversaire de Dieu et de Jésus-Christ ; car quiconque est en péché mortel, est le suppôt de Satan. S'il y a une situation capable de provoquer des réflexions sérieuses, c'est bien celle-là. Le scélérat tombe plus bas. Mais il sait parfaitement ce qu'il fait et ce qu'il veut. Il préfère à tout et même à Dieu la satisfaction de ses penchants. Ses réflexions sont faites. Son parti est pris. Le scélérat ne songe pas du tout à sauver son âme. Mais ce demi-chrétien, lui, vit au jour le jour, espérant la récompense des bons, ne remplissant qu'en partie les conditions requises pour l'obtenir, détruisant le

mérite de ses soumissions par ses rébellions, et il ne se demande même pas à quoi tout cela peut aboutir ! Etrange, effroyable état ! Mais, malheureux, à quoi est-il donc plus nécessaire de penser et de réfléchir qu'à votre salut éternel ? Votre vie est semblable à un long et lourd sommeil. On vous appelle, on vous agite, on vous secoue ; vous ouvrez les yeux, vous regardez vaguement autour de vous, et vous vous rendormez. Quand on en est là, l'on guérit, ou l'on meurt.

Le royaume des cieux souffre violence, a dit le Maître. Ceux-là qui se font violence, y pénètrent. Vous, vous croyez pouvoir vous borner à l'accomplissement des devoirs qui n'exigent pas qu'on se fasse violence, et vous oubliez les autres. Ce n'est pas ainsi que l'on entre dans le royaume des cieux par la brèche.

La flamme de la charité, de la charité sans laquelle tout le reste n'est rien, de la charité qui est l'amour de Dieu par dessus tout, est éteinte dans votre âme ; les cendres sont encore chaudes, car Dieu qui n'a plus la première place n'est pas absolument oublié et rejeté ; mais lorsque le feu est éteint, rapidement le foyer se refroidit. Voyez donc comme la paralysie gagne et monte au cœur ! Que d'efforts pour vous amener à l'accomplissement du devoir essentiel des Pâques ! Sans les conseils et les tendres reproches de ceux que vous aimez, vous auriez commis le crime de désertier la table sainte et vous auriez dormi tranquille !

Vous dites : Mais non, cette analyse d'âme n'est pas exacte ; vous exagérez. C'est pure négligence, et voilà tout. — Que penseriez-vous d'un fils qui ne visiterait que rarement son vieux père, le laissant ainsi sans consolation et sans soins ? C'est pure négligence, puisque vous le dites ; mais cette négligence-là est un crime.

Un chrétien, d'autre part, est bien malade, quand il a besoin d'être exhorté à faire ses Pâques. Que diriez-vous d'une mère qui aurait besoin d'être exhortée à ne pas abandonner son enfant ? d'un soldat qui aurait besoin d'être exhorté à ne pas piétiner le drapeau ou à ne le pas planter dans la boue ? Que dire d'un chrétien qui a besoin d'être prêché pour ne pas fuir la table sainte où son Dieu l'appelle !

Prenez garde, cette négligence, puisque vous tenez à ce mot, est le chemin de l'endurcissement. L'endurcissement du chrétien pratiquant à demi est plus profond souvent que celui du scélérat ; car, en face de la mort, sa conscience paralysée n'a pas d'accents aussi indignés et les sacrements de l'Eglise ne font pas sur son âme des impressions aussi fortes.

Pauvre demi-chrétien, à la mort vous vous confesserez, — si vous en avez le temps ; car on ne l'a pas toujours.

Dans une ville très religieuse, à l'époque de la retraite des hommes, j'ai vu mourir sans confession trois hommes dont pas un n'eût

refusé le prêtre. Aucun d'eux n'eut le temps : l'un mourut dans l'ivresse, un autre dans un accès de fureur, le troisième au moment où il demandait qu'on allât chercher le prêtre... Où sont-ils ?

Vous vous confesserez donc, — si vous en avez le temps. — A supposer que cette confession tardive ait eu les qualités nécessaires pour vous réconcilier avec Dieu, vous irez, et sans doute pour un long temps, déplorer dans le purgatoire votre folie, attendant là, en des douleurs extrêmes, que votre âme déshonorée par tant de taches retrouve enfin la beauté de son baptême... Vous comprendrez alors que, même pour ceux qui se convertissent, comme par miracle, à l'heure de la mort, il en coûte cher d'avoir négligé son devoir.

Et puis, qu'il est à craindre qu'affaibli par la maladie, tourmenté, angoissé, vous ne vous confessiez machinalement, sans vraie contrition, sauvant ainsi les apparences, mais ne sauvant point votre âme !

Mais enfin, dit un chrétien lâche, à tort ou à raison, je ne consens pas à accepter sans restriction toutes les lois du catholicisme, et je prétends que Dieu se doit contenter de ce qu'il me paraît convenable de lui accorder.

Ici nous changeons de terrain ; ce n'est plus de négligence qu'il s'agit, mais de calcul. Je dois donc, moi aussi, tout pécheur que je suis, mais dans cette chaire ministre du Dieu tout-puissant et parlant en son nom, je dois changer de langage. — Si vous avez la foi et si vous savez ce que vous faites, vous êtes un misérable. Quoi ! vous vous établissez insolemment juge de votre Maître et de votre Dieu ! Qu'un incroyant élague à son gré l'arbre des divins commandements, ni je ne m'en étonne ni je ne m'en indigne. Mais vous qui croyez à la divinité de Jésus-Christ et à l'infailible autorité de son Eglise, autrement vous auriez cessé d'être catholique, vous vous permettez de citer Jésus-Christ et l'Eglise à la barre de votre faible raison, vous décrêtez des amendements au code divin ; vous effacez, suivant votre bon plaisir, la parole de Dieu ! Est-il rien de comparable à une telle outrecuidance et insolence ? — Mais je ne vois pas l'utilité de cette prescription et de cette autre. — Vous ne la voyez pas ; Dieu la voit. Le regard de Dieu est-il moins net que le vôtre ? — Mais il me semble que les circonstances rendent la soumission impossible. — Si les circonstances sont telles que vous dites, elles vous dispensent actuellement de l'observation de la loi, elles ne détruisent pas la loi elle-même. Est-ce que Jésus-Christ et son Eglise ont jamais refusé les dispenses légitimes ? Dieu est un père. L'Eglise est une mère. Jamais la bonté, jamais l'indulgence ne leur ont fait défaut.

Mais songez donc qu'on ne fait pas la loi

de Dieu. On la reçoit de lui. Indulgent à la faiblesse qui se repent, il est inexorable à l'orgueil qui discute. Sans doute vous n'aviez pas réfléchi à tout cela ; mais il ne faut pas attendre pour réfléchir que les réflexions soient devenues inutiles. Réfléchissez que Dieu se doit à lui-même d'exiger le respect de son autorité et des ministres de son autorité. Au plus infâme brigand, au voleur, à l'assassin, s'ils se repentent et s'ils consentent à se soumettre, Dieu pardonnera et l'Eglise ne refusera pas ses sacrements. Et vous qui vivez entourés de l'estime, de la vénération et peut-être de l'admiration de tous, si vous vous obstinez à violer un seul de ses commandements, vous mourrez dans votre péché et, je suis obligé de vous le dire, vous serez damnés.

Allons, mes chers auditeurs, frères bien-aimés, décidez-vous à être des chrétiens de toute pièce, chrétiens par la tête, chrétiens par le cœur, chrétiens par les œuvres, chrétiens dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos projets, dans vos relations, chrétiens tous les jours, chrétiens dans vos foyers, dans la rue, sur la place publique, dans l'église, au tribunal de la pénitence, à la table sainte. Alors vous serez heureux parce que Dieu, content de vous, vous bénira. Vous serez honorés parce que vous suivrez le droit chemin de l'honneur, sans reculer et sans vous écarter. Vous serez en paix parce que votre conscience vous rendra bon témoignage ; et, quand il faudra mourir, ayant combattu le bon combat, étant demeurés fidèles, vous recevrez du juste juge la couronne de justice et d'immortalité. Ainsi soit-il.

Dimanche des Rameaux

SUR LE DEVOIR DE PRÉFÉRER DIEU A TOUT

*Diliges Dominum Deum tuum
ex toto corde tuo.*

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.

(Deut., vi, 5).

De qui ces paroles, mes frères ? Il vous en souvient, elles sont de Moïse. Elles font en quelque sorte partie du testament de ce grand homme. Moïse va mourir et il adresse au peuple de Dieu un discours, un dernier discours, dans lequel éclate, solennelle tout à la fois et tendre, son âme : « Ecoute, Israël, et prends bien garde de faire ce que le Seigneur t'a commandé, afin que tu sois heureux... Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur. C'est pourquoi tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force. »

Ce même précepte d'aimer Dieu, le Christ Sauveur l'a rappelé aux hommes dans le temps

de sa vie évangélique. En quelles circonstances, vous ne l'avez pas oublié, mes frères. Un scribe aborde Jésus, — ce scribe était un docteur pharisien, — et il l'interroge sur le plus grand commandement, dans l'espoir, sur ce point capital, de mettre en contradiction le prophète de Galilée avec le législateur du Sinai : « Quel est, lui demande-t-il, le commandement le premier de tous ? » Et Jésus lui répond : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le premier et le grand commandement. »

A mon tour, mes chers auditeurs, je viens vous rappeler le précepte d'aimer Dieu, et, je vous en fais l'aveu dénué de tout artifice oratoire, je me sens humilié de vous adresser ce rappel... Quoi ! notre Dieu est la beauté sans ride, la beauté sans ombre ! Il est l'amour, l'amour sans mesure ! Il est le Père, notre Père, et il nous a donné son Fils béni, Jésus ! Par lui-même et par ses bienfaits, les bienfaits qu'il n'a pas cessé de nous prodiguer et les bienfaits qu'il nous a promis : création, rédemption, l'autel, le ciel, notre Dieu mérite cent et cent fois la reconnaissance, le dévouement, la fidélité, l'AMOUR de ses créatures, de ses rachetés, de ses enfants !... Et voici que je monte dans cette chaire pour vous redire : « Vous aimez le Seigneur Dieu de tout votre cœur !... »

Hélas ! enfants de Dieu mes frères, en dehors de la famille foncièrement chrétienne, qui est-ce qui aime Dieu de tout son cœur ? Qui seulement songe à l'aimer ?... Parmi les chrétiens, combien n'aiment pas ! Et, parmi ceux qui aiment, combien, non pas en face des persécutions, non pas en face des supplices et de la mort, mais en face d'une tentation de sensualité, d'orgueil ou d'avarice, une tentation légère, combien sacrifieront l'amour !

Je serais bien heureux si mes paroles devaient être pour vous tous des paroles superflues... Mais non, en méditant avec vous sur le premier des préceptes divins : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, » je ne ferai pas un discours inutile, je ferai un discours nécessaire.

Posons d'abord ce point d'interrogation : Que faut-il pour pouvoir dire sans mensonge : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ? »

Ce soir vous reviendrez, non plus les rameaux à la main pour acclamer le Christ, mais vos cœurs battant toujours dans vos poitrines, pour l'ouverture de la retraite pascale, et je vous poserai cet autre point d'interrogation : Que devient l'homme qui n'aime pas Dieu de tout son cœur ?

Comme il s'agit, mes frères, du fondement même de toute moralité, il nous faut remonter aux premiers principes. Ce ne sera pas difficile.

Entre le Créateur et la créature, entre Dieu et vous, mon cher auditeur, il y a société. Société nécessaire.

Cette vérité primordiale et profonde n'avait pas échappé aux regards clairvoyants de certains sages du paganisme, et cette parole d'un jurisconsulte éminent, du nom de Cicéron, est célèbre : *Prima hominum cum Deo societas*. Ce qui veut dire : « La société des hommes avec Dieu est la première de toutes les sociétés. »

Sur quelle base repose cette société ?

Reportons-nous à l'instant qui précéda notre appel à la vie, notre apparition à la lumière. Dieu seul était. Il était source de vie, il était source de lumière, infinie puissance, infinie bonté, perfection suprême.

Et nous, mes frères, qu'étions-nous ?

Nous, nous étions moins que le plus imperceptible grain de poussière qui flotte dans un rayon de soleil ou que sur le grand chemin vous foulez à vos pieds ; car, tout nous manquait, puisque nous n'avions rien, puisque nous ne pouvions rien, puisque nous n'étions rien, — puisque nous n'étions pas.

Sans doute cette origine, commune à tous les hommes, que l'on soit d'aristocratie ou de démocratie, ouvrier manuel ou travailleur de la pensée, de l'humble clergé de la campagne ou haut dignitaire d'une métropole, cette origine est peu flatteuse pour notre orgueil, mais tous, — prenez-en votre parti, mortels mes frères, — nous sommes sortis de là, de rien.

Aujourd'hui, non seulement nous sommes des êtres, mais des êtres merveilleusement organisés, des êtres pensants, voulants, parlants, des êtres libres, plus grands que le monde qui nous porte et qui nous sert.

Or, cette grandeur, est-elle votre ouvrage, mes frères ? Vous êtes-vous créés vous-mêmes ? Vous êtes-vous dotés vous-mêmes de ces attributs nombreux et magnifiques qui vous distinguent ? C'est Dieu qui nous a créés. C'est Dieu qui nous a faits ce que nous sommes ; et Dieu seul.

Mais pour la satisfaction et pour la gloire de qui Dieu a-t-il travaillé ? Pour sa propre satisfaction et gloire ; la chose est évidente, puisque le jour où il créa, il était seul.

Au surplus, c'est l'enseignement des divines Ecritures : « *Omnia propter semetipsum operatus est Deus*. Dieu a tout fait pour soi ; » tout, par conséquent l'homme.

Ici, mes frères, vous m'arrêtez et vous me dites : « Jusqu'à présent on nous avait enseigné et nous avons cru que Dieu a créé l'homme par bonté et avec l'intention libérale de le rendre un jour participant de son bonheur éternel. »

Mes chers frères, on vous a enseigné et vous avez cru la vérité ; mais la bonté divine n'est pas séparable de la divine sagesse et pas da-

vantage de la justice. L'ordre doit être gardé.

Quel est l'ordre ?

Le voici : Celui qui est tout, doit être préféré à celui qui n'est rien. La gloire du Créateur doit passer avant la félicité de la créature. Par conséquent, — et je vous prie, mes chers auditeurs, de bien retenir cette vérité doctrinale, — par conséquent le bonheur n'est pas la fin première de l'homme. La fin première de l'homme, c'est la gloire de Dieu.

Est-ce à conclure que nos désirs de bonheur seront frustrés ? Non pas, certes. Nos désirs aboutiront, mais à condition que nous aurons respecté les droits divins. Le devoir d'abord ; ensuite le bonheur qui est la récompense du devoir.

Et tel est, pour le dire en passant, le sens profond de cette parole de notre Maître adoré, Jésus-Christ : « Celui qui aime son âme en ce monde, la perdra ; et celui qui la hait, la garde pour la vie éternelle. » Traduisez, mes frères : Celui qui cherche en ce bas monde le bonheur au mépris du devoir qui en impose et en réclame le sacrifice, celui-là perdra Dieu et avec Dieu les joies du ciel. Au contraire, celui qui, à travers les obstacles, les épreuves, les renoncements, accomplit son devoir, trouvera, à la fin du terrestre voyage, au sortir de ce sombre tunnel qui est la mort, Dieu qui l'attend là-haut sur les plages de lumière et, avec Dieu, toutes les richesses du paradis éternel.

Quiconque veut le bonheur, mes frères, sans le devoir, à plus forte raison contre le devoir, est un fou, — en même temps qu'il est un ingrat.

Nous avons beau affecter des allures indépendantes, nous ne sommes point indépendants : Dieu est un Maître, *ego Dominus*, notre maître, et le fait seul de la création nous constitue à perpétuité ses serviteurs.

Or, considérez, mes frères, je vous prie, dans la société humaine, une image de la société divine. Voici dans la maison de son maître un serviteur. Des intérêts qui lui sont confiés cet homme ne prend aucun souci. Il ne songe qu'à lui. Satisfaire ses goûts, rechercher ses aises, diminuer son travail, augmenter ses gains, telle est son habituelle préoccupation. Seule la crainte d'une réprimande sévère, d'un châtement, sinon d'un renvoi, obtient de ce mercenaire une soumission marchandée. Que fera le maître ? Pourra-t-il aimer un serviteur pareil ? pourra-t-il l'estimer ? pourra-t-il le gratifier ?... Un jour ou l'autre, il le mettra à la porte de chez lui ; honteusement il le chassera. Tout au contraire, le serviteur attentif à accomplir la volonté de son maître, à défendre ses droits, à faire prospérer sa maison, sera aimé, louangé, récompensé. Bientôt et vraiment il fera partie du domestique, comme disaient si bien nos pères ; entendez qu'il sera considéré comme un mem-

bre de la famille. L'accomplissement du devoir lui aura valu l'honneur tout ensemble et le bonheur.

Cette comparaison vous a paru naturelle, n'est-ce pas, mes frères ; cependant elle est imparfaite.

Entre le maître et le serviteur, à l'origine, il y a eu contrat, un contrat qui déterminait la nature et les conditions du service. D'autre part il peut arriver que le serviteur paresseux et méchant trompe la surveillance de son maître ; il peut arriver que le serviteur laborieux et bon rencontre un maître trop ingrat pour le récompenser justement ou trop pauvre.

Entre Dieu et nous point de contrat. Nous sommes sa propriété. Nous lui appartenons corps et âme, veines et sang. Il a sur nous et sur tout ce qui nous appartient le plus absolu de tous les droits, le droit de créateur et de conservateur.

Par le contrat, le serviteur échange une partie de sa liberté contre le salaire et ainsi, volontairement, il constitue son maître celui qui le paie. Nous n'avons point, nous créatures, à constituer Dieu notre maître : il l'est. Il l'est pleinement et seul il a le droit de fixer la nature et les conditions du service que lui devra l'homme. Se faire sa religion, comme on dit assez couramment aujourd'hui, c'est une absurdité, mes frères, qui défie toute épithète. Se faire sa religion, c'est, en réalité, prétendre que le plus infime des serviteurs décidera et décidera seul ce qu'il doit au plus grand des maîtres, au seul grand, au Seigneur des seigneurs, au Très-Haut.

Tromper Dieu, échapper à ce regard toujours ouvert qui ne connaît point de ténèbres ou plutôt qui perce, comme dit saint Paul, les profondeurs, le dedans des ténèbres, *abscondita tenebrarum*, c'est impossible.

Accuser Dieu d'indifférence, de dureté, d'ingratitude, c'est un stupide blasphème : il nous a aimés jusqu'à mourir pour nous !

Craindre que Dieu ne puisse pas dignement nous récompenser, ce serait une crainte ridicule : d'une parole il a créé les mondes et, pour octroyer les largesses d'une bonté sans limites, il dispose d'une puissance infinie.

Quitter Dieu pour un autre maître, échanger son joug si doux contre les lourdes chaînes de la servitude, vous le pouvez, créatures insensées, mais ni votre rébellion ni votre fuite de la maison paternelle ne supprimeront ses droits fonciers, pléniers, éternels.

Telle est, mes frères, notre condition.

A présent il nous sera facile de formuler notre devoir.

L'amour que Dieu nous demande, — je ne parle point, prenez-y garde, de l'amour auquel nous sommes tendrement et délicieusement exhortés dans l'Evangile : « Mes petits enfants,

aimez-moi bien ; demeurez dans mon amour ; » je ne parle point du brûlant amour des saints : un curé d'Ars, par exemple, un Benoît Labre, un saint Bernard ; pas même de l'amour délicat et empressé des âmes pures et pieuses ; — l'amour que Dieu nous demande et nous commande à tous, partout et toujours, consiste à préférer l'amitié de Dieu, notre maître, à tout ce qui pourrait nous la faire perdre, à pratiquer tout ce qui est ordonné, à éviter tout ce qui est défendu sous peine de péché grave.

Nous ne disons pas avec les grandes âmes : Dieu seul ! Mais nous disons : Dieu avant tout ! Nous reconnaissons la souveraine maîtrise de Dieu. Notre cœur est à Dieu. Nous vivons dans la grâce de Dieu. Bons et loyaux serviteurs, nous demeurons dans la maison de notre cher Seigneur et Maître, et si, parfois, nous contristons sa tendresse, nos fautes sont de fragilité plutôt que de malice et sa miséricorde au même instant les pardonne. Nous marchons d'un pas un peu lent peut-être, quelquefois même traînant et chancelant, mais enfin nous marchons dans la voie que nous trace la divine volonté. Nous l'adorons, pour mystérieuse qu'elle soit, et par notre obéissance nous la glorifions... Ainsi, doucement, par la route du devoir, nous cheminons vers le bonheur.

Quand il s'agit de Dieu, vous le voyez, mes frères, aimer, c'est adorer ; aimer, c'est respecter ; aimer, c'est obéir. *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* (Joan., xiv, 21). L'amour de Dieu n'est pas affaire de sensibilité, mais de volonté courageuse.

Où, courageuse ; car aimer Dieu de tout son cœur, c'est être résolu à sacrifier, s'il le faut, tout, et donc notre temps, notre argent, notre santé, notre repos, notre honneur, notre position et nos affections les plus intimes, les plus chères, toutes vives, déchirantes et saignantes, plutôt que de rompre le lien sacré, le lien d'amour, qui nous unit à notre Créateur et Seigneur.

Dieu exige cela parfois, et cela, quand on y réfléchit, peut donner le frisson. Aussi dites-vous souvent, mes frères, qu'en exigeant cela, Dieu exige beaucoup.

Il est vrai ; mais peut-il exiger moins ? Le Créateur peut-il tolérer qu'une créature lui soit préférée ? Il me semble plutôt que l'on a le droit d'exiger beaucoup, quand, en échange du sacrifice, on promet, durant toute une éternité, un paradis.

Ce sont là, mes chers auditeurs, des vérités élémentaires et évidentes, lorsqu'on y veut bien réfléchir ; mais le malheur, en nos jours d'agitation fiévreuse et trop souvent stérile, c'est qu'on réfléchit peu. De là cette étrange aberration à laquelle tant d'esprits sont en proie.

Un jour notre Sauveur reprenait avec une juste sévérité quelques Juifs qui faisaient ostentation des riches offrandes qu'ils déposaient dans le trésor du Temple et disaient à

leurs parents : Ce que nous donnons à Dieu vous sera fort utile à vous-mêmes.

A cet excès un autre a succédé qui n'est pas moins révoltant. On se targue d'une certaine honnêteté vis-à-vis de ses semblables et l'on dit à Dieu : « Grand Maître, vous le voyez, je vis en bonne intelligence avec mes égaux, vos serviteurs. Nul d'entre eux ne se pourrait plaindre de mes procédés. Seigneur, que cela vous suffise ! » Mais la raison répond avec l'Evangile : S'il faut accomplir les commandements de la seconde table, il ne faut pas négliger ceux de la première. *Hæc oportuit facere et illa non omittere.* Assurément vous devez respecter les droits des hommes ; mais vous devez encore, vous devez surtout respecter les droits de Dieu...

Eh bien ! mes frères, cette morale si simple, il paraît qu'on ne l'entend plus. D'être appelé un malhonnête homme, c'est un outrage qui se lave dans le sang. D'être appelé un mauvais chrétien, qu'importe ? c'est négligeable, cela. Vous vous feriez scrupule de dérober à un homme la moindre pièce de monnaie ; vous dérobez sans scrupule à Dieu la gloire qui lui est due. Vous rougiriez de ne pas remplir les dernières volontés d'un père mourant ; vous ne songez pas même à savoir ce que Jésus-Christ, la veille de sa mort, cette mort volontaire qui devait nous sauver, recommanda à ses enfants. Quand on a blessé un frère, un ami, le cœur souffre ; la tristesse accable ; plus de sommeil ou des cauchemars. On blesse le cœur de Dieu et l'on s'endort, sinon joyeux, du moins tranquille.

Au regard de Dieu, épouvantable indifférence ! Est-ce que Dieu s'y peut résigner ?

En vain, pour vous excuser, direz-vous que votre faute ne vous semble pas gravement désordonnée ? Quel plus grave désordre que de se préférer à Dieu ? Nos premiers parents dans le jardin détachèrent d'un arbre un fruit et le mangèrent. Manger un fruit, c'est une action fort simple ; mais c'était le fruit défendu ; mais porter la main sur ce fruit, c'était nier le droit de Dieu, maître souverain du paradis ; c'était chercher le plaisir, la science, la liberté, la grandeur, en dehors de son plan providentiel, son plan de sagesse et d'amour, et contre sa volonté formellement exprimée. Vous savez le reste, mes frères...

Maintenant, vous qui violez sous les plus vains prétextes la loi de l'abstinence et la loi du dimanche, rassurez-vous !... Rassurez-vous, pharisiens qui, satisfaits de sauver les apparences, entretenez dans le secret de votre imagination de coupables rêveries et dans le secret de votre cœur de criminels désirs, voici ce que vous dit le Seigneur Dieu : « Les publicains et les prostituées vous précéderont dans le royaume de Dieu. *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* » (Matth., xxi, 31). C'est-à-dire, suivant l'énergie du texte original, que les

publicains et les prostituées entrèrent au paradis, tandis que vous, baptisés si fiers de votre correction apparente et de votre régularité édifiante, vous en serez exclus. Non pas, évidemment, que la rapine et la volupé ne soient en eux-mêmes des forfaits, mais parce que ces pécheurs publics et notoires n'opposent pas, comme vous, à la grâce miséricordieuse l'obstination d'un invincible orgueil, parce que le publicain, au bas du temple, se frappera la poitrine, parce que la pécheresse arrosera de ses larmes les pieds divins qui lui apportent le salut, parce qu'en un mot l'amour de Dieu, ravivé dans leurs cœurs, les sauvera, tandis que vous, pharisiens infatués de vos propres mérites et convaincus que Dieu, en raison de vos bonnes œuvres, reste votre débiteur, vous ne songez pas même à faire un acte d'amour, et c'est pourquoi vous courez à une effroyable et irrémédiable ruine... *Plaga desperata ; plaga ejus ad mortem.*

Que Dieu vous prenne en pitié, mon frère ! Qu'il vous humilie et vous attendrisse ! Qu'il fasse à votre cœur une blessure par où jailira la goutte de sang ! La contrition et l'humiliation sont réparatrices. Le cœur contrit et humilié est bien près de faire un acte d'amour...

RETRAITE PASCALE

Dimanche soir

SUR LE DEVOIR DE PRÉFÉRER DIEU A TOUT

Converte nos, Deus salutaris noster !

Convertissez-nous, ô Dieu notre salut ! (Ps. LXXXIV, 5).

Mes frères,

Nous entrons en ce moment même en retraite. Quel est le but de cette retraite ? C'est votre conversion et tout à la fois votre préparation à la confession et à la communion pascalle.

Est-ce donc, Messieurs, que tous vous avez besoin de conversion ? Oui, tous, sans exception. Mais pourtant tous ne sont pas en état de péché grave, de péché mortel. Toutes les âmes, grâce à Dieu, ne sont point mortes.

Messieurs, il y a deux espèces de conversion parce que, dans l'ordre spirituel, il y a des morts et des malades. Pour les premiers, la conversion, c'est la résurrection ; pour les autres, c'est la guérison.

Demain nous traiterons plus à fond ce grave sujet de la conversion. Ce soir je veux achever notre entretien si pratique sur le devoir qui nous incombe de préférer Dieu à tout. *Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo.*

Est-ce que vraiment et réellement vous ai-

mez Dieu, mes chers auditeurs ? L'aimez-vous de tout votre cœur ? L'aimez-vous par dessus toutes choses ?

Aujourd'hui, voici la question que je pose : Que devient l'homme qui ne peut pas dire à Dieu en vérité et en réalité : « Je vous aime de tout mon cœur ? »

Toute âme qui préfère quelqu'un ou quelque chose à Dieu, toute âme qui est en état de péché grave, a perdu la charité, a cessé d'aimer Dieu de tout son cœur... Elle a cessé de vivre. Cette âme-là, c'est une âme morte.

Extérieurement, depuis que l'amour s'est évanoui, rien n'est changé dans votre vie, pécheurs, et c'est ce qui vous trompe tout à la fois et vous rassure. Rien n'est changé au dedans de vous-mêmes, vous retrouvez les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes vœux, peut-être la même tranquillité qu'autrefois. Le démon ne trouble pas votre paix misérable et je n'en suis pas surpris. Rien donc, apparemment, ou presque rien n'est changé.

Apparemment, — mais en réalité, il s'est fait en vous un changement profond. — Chassé par l'outrageuse préférence que vous avez accordée à votre caprice, à votre passion, sur sa volonté, Dieu est sorti de vous et, silencieusement, le démon a pris la place de Dieu. Dieu règne sur les vivants et Satan sur les morts. Vous êtes sous le joug de Satan ; vous êtes parmi les morts.

Vous protestez, mon frère, et vous dites : « Non, mon âme n'est point morte. Voyez ! Je travaille, et même je prie, et je fais l'aumône. Est-ce que le travail c'est la mort ? La prière est-ce la mort ? L'aumône est-ce la mort ? » Oui, tout cela est la mort, puisque tout cela n'est plus qu'un fantôme de vie, un spectre de vie. Un mort ne peut faire des œuvres vivantes. Certes, loin de moi la pensée de blâmer votre travail, vos prières, vos aumônes : c'est une sauvegarde, c'est un préservatif contre la pourriture qui suit de près la mort ; c'est peut-être un acheminement vers la résurrection... Mais enfin qui n'aime pas Dieu, est séparé de Dieu, source unique de la vraie vie ; et l'âme sans charité est une âme morte, portée ici et là en son corps comme dans un cercueil un cadavre.

Or donc, pauvres pécheurs, avez-vous pris votre parti de cet état lamentable ? Etes-vous décidés à traverser l'existence, comme on traverse un rêve douloureux, et à paraître un jour devant votre juge éternel, les mains vides ?

Ah ! si vous étiez tombés aux dernières extrémités, aux abîmes, si vous viviez, corps et âme, tête et cœur, dans la débauche, si vos mains tous les jours trempaient en des spéculations malhonnêtes, si en un mot vous aviez perdu toute pudeur et toute vertu, je ne

pourrais pas vous approuver, assurément, mais je m'expliquerais votre éloignement de Dieu, je m'expliquerais votre répugnance au sacrement qui purifie et réconcilie. Or, vous faites presque toutes les œuvres du serviteur de Dieu, de l'ami de Dieu, de l'enfant de Dieu. Vous côtoyez le chemin que suivent les bons chrétiens, ceux-là que nous appelons les fidèles, et volontiers l'on vous prendrait pour l'un d'entre eux... Alors, pourquoi refusez-vous à Dieu et à votre âme cet effort qui, en vous rendant la charité, vous ferait rentrer dans l'ordre et ressusciterait vos glorieuses espérances ?...

Songez-y donc, mon frère : Vos retardements sont un nouvel outrage à la divine bonté et ils pourraient devenir pour vous la source d'effroyables misères.

*
**

L'homme naît bon, a dit le grand sophiste du xvi^e siècle, c'est la société qui le rend mauvais. Mensonge. L'homme naît avec des penchants pervers, et la grâce de Dieu les rendresse. Longtemps avant de songer à être utile, l'enfant cherche à nuire. Il est trop clair que le mal trouve en nous plus de sympathie, plus d'attrait et d'appui que le bien. C'est pourquoi l'instinct universel identifie la vertu avec le courage et célèbre l'accomplissement du devoir comme un triomphe.

Le juste qui est aimé de Dieu parce que lui-même aime Dieu, le juste que la grâce assiste nuit et jour, le juste, tout revêtu qu'il est de la céleste armure, est souvent blessé dans la bataille et parfois de blessures mortelles... Que sera-ce de vous, malheureux qui avez jeté à terre le bouclier protecteur !...

Je ne veux pas dire que Dieu abandonne absolument celui qui ne l'aime plus. S'il en allait de la sorte, toute conversion serait impossible et tout péché mortel conduirait en enfer. Mais quelle différence entre l'assistance habituelle d'autrefois et les secours passagers d'aujourd'hui ! Ainsi quand un fils ingrat a quitté le foyer paternel pour les régions lointaines, les régions du prodigue, le père, en vue d'écarter de son enfant les désespérantes pensées, en vue de faire germer en la pauvre âme un sentiment de repentir, que sais-je ? afin d'apaiser en soi-même les criants besoins d'une indéracinable tendresse, le père envoie au malheureux de temps à autre quelques sommes d'argent, mais ce n'est plus l'abondance continue du foyer domestique.

Ne nous laissons point, mes frères, d'interroger l'expérience, cette grande maîtresse de la vie, comme l'appelle Bossuet. Voici un impie, un blasphémateur, un séducteur. Jadis il était chrétien et même fervent chrétien. Un jour, par faiblesse, il a commis une première faute grave et négligé de s'en purifier. Vide de charité, son âme retomba bientôt. A la première

faiblesse succéda une autre faiblesse, et puis dix et puis vingt, cent peut-être. Un chaînon, puis un autre, un autre, et voilà une longue et lourde chaîne... L'habitude est forgée... La confession est négligée. C'est fini... De même qu'au jour de la tempête, la vague appelle la vague, ainsi dans une âme qui n'aime plus Dieu par dessus tout, le péché appelle le péché. *Abyssus abyssum invocat.* (Ps., xli, 8).

Voici un sépulcre blanchi, cette femme. Irréprochable est sa tenue. On l'admire. On l'estime. On la prend pour modèle ; mais le cœur est rongé par une lèpre : un criminel amour... Remontez à l'origine : une défaillance contre la modestie, faute légère peut-être, faute du moins que la surprise rendait plus facilement pardonnable. L'orgueil, un sot orgueil, et qui se couvrait follement, audacieusement, du nom de timidité, en arrête sur les lèvres, au tribunal de miséricorde, l'aveu... Et depuis lors, c'est une suite ininterrompue de désordres ; c'est un entassement de sacrilèges. De même qu'au jour de la tempête, la vague appelle la vague, ainsi dans l'âme qui n'aime plus Dieu par dessus tout, le péché appelle le péché. *Abyssus abyssum invocat.*

Ah ! si vous saviez, mes chers criminels, quels ravages fait en vous l'esprit du mal durant ces jours, ces semaines, ces mois, ces années peut-être où la charité de Dieu est bannie de votre cœur ; si vous saviez quels ravins creuse en votre âme le torrent des mauvais instincts débordés ; si vous saviez avec quelle rapidité effrayante votre tempérament moral s'affaiblit, et s'altère, vous ne diriez pas avec cette insouciance qui nous donne le frisson : Je recommencerai à aimer Dieu — un peu plus tard !

Un peu plus tard... En attendant, le poison s'insinue vers les sources de la vie. En attendant, le froid monte au cœur et le glace. En attendant, l'intelligence s'alourdit et s'épaissit. En attendant, la volonté se déprime et se façonne à l'esclavage... Un peu plus tard !... Et si, en attendant, vous rencontrez, comme tant d'autres, l'embuscade de la mort !...

Ecoutez ! N'entendez-vous pas retentir à travers les âges la menace du Seigneur en son prophète Ezéchiel : « Si le juste se détourne de sa justice et s'il commet l'iniquité, je placerai devant lui un obstacle et il sera renversé et il mourra dans son péché, et de ses justices passées il ne restera rien, pas même le souvenir¹. »

Cette sévérité, mes frères, vous paraît étrange. Bien plus étrange me paraît à moi l'état d'une âme qui, après avoir servi Dieu, a levé sur lui son bras sacrilège et, tranquil-

¹ Si conversus justus a justitia sua fuerit, et fecerit iniquitatem, ponam offendiculum coram eo : in peccato morietur, et non erunt in memoria justitiæ ejus quas fecit. (Ezech., iii, 20).

lement assise auprès des bourreaux de Jésus-Christ, s'étonne d'être foudroyée avec eux.

On a vu des pécheurs qui avaient remis à plus tard leur réconciliation avec Dieu mourir de mort subite et sans réconciliation. Ce spectacle lugubre, on le verra encore. Nous du moins, chrétiens mes frères, veillons à ce qu'il soit donné par d'autres que par nous. Il ne suffit point d'avoir consacré à la charité divine notre passé. Il ne suffit point de lui promettre notre avenir. Il faut lui octroyer notre présent, l'heure qu'il est, — entendez-vous, mes frères? — l'heure qu'il est, la minute qui sonne, car nous pouvons mourir demain.

Suivons, chrétiens, suivons par la pensée cette âme que l'on a vainement adjurée de revenir à l'amour de Dieu et que saisit tout à coup la main brutale de la mort.

La voilà devant l'incorruptible et irrévocable tribunal. Ce juge la condamne. Elle s'étonne. Peut-être ose-t-elle demander à Dieu pourquoi la dure sentence. — Pourquoi? réplique le Seigneur. Toi qui faisais ta prière tous les jours, toi qui fréquentais les églises, toi qui entendais la lecture de l'Evangile et ses commentaires, toi qui gardais scrupuleusement les lois de la probité naturelle, toi qui rendais à tes semblables de nombreux services, toi qui remplissais, semble-t-il, tous tes devoirs, excepté un, réponds-moi : Pourquoi t'avais-je créée et mise au monde? — Seigneur, je l'ai appris dès mon enfance, pour vous connaître et pour vous aimer? — M'as-tu aimé?... Qu'as-tu fait de ton cœur?... M'as-tu aimé de tout ton cœur et par dessus toutes choses?... Je te condamne parce que tu as vécu sans m'aimer, et que le refus d'aimer l'amour, l'amour infini, est le plus grand de tous les crimes... Va-t-en... Va-t-en où l'on n'aime pas... Eternellement, misérable, tu seras sans amour!... Va-t-en!...

**

Voilà, mes frères, le présent et voilà l'avenir de l'homme qui refuse au Maître divin la première place dans ses affections et qui par conséquent ne peut pas lui dire : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur.

Ne quittez pas cette église, mes bien-aimés frères, je vous en conjure, sans avoir interrogé sérieusement votre conscience. Les péchés intérieurs sont plus dangereux que les péchés extérieurs, parce qu'ils sont, pour ainsi parler, moins visibles. Les péchés d'omission nous entraînent plus facilement à l'abîme que les péchés d'action, parce qu'ils se consomment sans secousse et sans bruit.

Que de fois, dans l'exercice du ministère de réconciliation, nous avons gémé, en présence de pénitents qui, plus ou moins préoccupés de certains actes coupables, nous disaient avec une glaciale indifférence et presque pour articuler une date : « Il y a un an que je n'ai pas communié, deux ans, dix ans... »

C'est-à-dire que depuis un an, deux ans, dix ans, ils vivaient sans amour.

Or, c'était là le crime, le grand crime, le crime essentiel, source de toutes les autres violations de la loi de Dieu; c'était là la grande trahison du cœur, noire ingratitude; c'était là ce que l'Ecriture appelle dans son langage énergique « l'adultère, » parce que Dieu veut être pour l'âme comme un époux, lequel a droit à son premier, à son unique amour, — c'était là ce qu'on ne pouvait assez pleurer, — et précisément voilà ce que ces pauvres pécheurs ne pleuraient pas!... Ils ne songeaient pas même à le pleurer!...

Ah ! tous, prenons-y garde, mes frères, n'arrivons pas au tribunal de l'amour après avoir méprisé l'amour. C'est le droit de Dieu d'être jaloux; j'oserais presque dire que c'est son devoir. Dieu peut pardonner, et vous savez s'il pardonne ! Mais Dieu ne peut pas tolérer, ne peut pas accepter le mépris; et quel mépris de Dieu que de lui refuser la première place dans notre cœur, eût-il d'ailleurs la seconde !

Aimons-le donc, mes chers auditeurs, aimons notre Dieu de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces, coûte que coûte, ou, comme disait saint Vincent de Paul, à la sueur de notre front.

Lundi Saint

SUR LA CONVERSION

Mandatum hoc quod ego hodie praecepit tibi non supra te est.

Le commandement que je vous fais aujourd'hui au nom de Dieu n'est point au-dessus de vos forces.

(Deut., xxx, 11).

En quelle circonstance cette parole-là fut-elle prononcée ? Je vais vous le rappeler, mes bien chers frères. Longtemps indocile et ingrat à l'égard du Dieu qui l'avait si miraculeusement délivré de la captivité, le peuple israélite, ce peuple que le Seigneur aima longtemps d'un amour de prédilection et qui est dispersé et vagabond par toute la terre depuis qu'il a crucifié J.-C., ce peuple avait dû expier ses révoltes par quarante années d'exil dans le désert; enfin le bras miséricordieux du Tout-Puissant le rapprochait de la Terre Promise; déjà son regard en pouvait découvrir, sur l'autre rive du Jourdain, les fertiles campagnes. Cependant, en ce temps-là, les cœurs étaient troublés par la crainte : Cette terre heureuse, avait-on dit, cette terre où coulent le lait et le miel, elle est pleine d'ennemis, elle est habitée par des géants : l'Amalécite au midi, l'Amorrhéen sur les montagnes, le Chananéen entre le Jourdain et la mer. Moïse qui touchait à sa dernière heure, rassemble

encore une fois ce peuple qui lui est si cher et il lui assure, au nom de Dieu, la paix et le bonheur dans la Terre Promise, à la condition qu'il demeure fidèle à la loi. Puis il ajoute : « Ce commandement que je vous fais aujourd'hui, au nom du Seigneur, n'est point au-dessus de vos forces. *Mandatum quod hodie præcipio tibi, non supra te est.* » Il n'est point dans la hauteur des cieux ; il n'est point au-delà des mers ; il est à votre portée ; il est sur vos lèvres ; il est dans votre cœur, et vous pouvez l'accomplir.

Au jugement de saint Paul, toutes ces choses, mes bien chers frères, ont été écrites pour notre instruction. C'est, en effet, sous des voiles transparents, notre histoire. Dans cette dure captivité d'Égypte, vous voyez l'état d'infidélité d'une âme, esclave du démon ; les marches pénibles et infructueuses des Hébreux dans le désert nous peignent les égarements et les maux du chrétien qui résiste à la grâce ; la terre fertile et bénie où les attendait le repos, c'est le sein de Dieu, car Dieu même est la patrie des âmes, des âmes que ne souille plus le péché. « Celui qui garde mes commandements demeure en moi et je demeure en lui. »

Voici présentement, Messieurs, dans cette retraite préparatoire à la Pâque, le temps du salut, les jours de la miséricorde. Le royaume de Dieu n'est pas loin, vous l'entrevoyez déjà ; un seul pas, et la réconciliation s'achève ; vous habiterez cette patrie de la grâce qui est comme le vestibule de cette autre, la gloire. Oui, un seul pas ; mais au lieu de vous résoudre à le faire avec joie, vous avez peur, tout comme les Israélites. Vous n'osez pas vous convertir. Vous n'osez pas vous donner à Dieu pleinement. La pensée des obstacles qu'il faut franchir ou briser, vous épouvante et vous décourage. O hommes mes frères ! ô chrétiens ! à bien plus juste titre que Moïse, je puis et je dois vous dire : Non, le commandement du Seigneur n'est pas au-dessus de vos forces ; on se convertissait sous la loi de crainte, comment ne le ferait-on pas sous la loi d'amour ? Ce commandement est à votre portée, et vous pouvez l'accomplir. *Juxta te est sermo valde ut facias illum.*

En effet, s'il se trouve à votre conversion des obstacles, d'où viennent-ils ? Ou du dedans, c'est-à-dire de vous-mêmes ; ou du dehors, c'est-à-dire du monde dont le démon est le prince. Examinons, s'il vous plaît, cette double résistance.

I

J'emprunte à saint Bernard une vive et belle image d'une âme qui comprend la nécessité de se convertir mais qui se sent arrêtée par la résistance d'une volonté pervertie. Ecoutez le grand docteur, mes frères : Du haut du ciel une voix s'est fait entendre : Enfants des

hommes, convertissez-vous ! C'est la voix de celui qui est toujours près de nous lors même que nous le fuyons, la voix de celui qui se tient à la porte de notre cœur et frappe, la voix de celui qui, pour nous tirer de notre léthargie, enfonce dans l'âme la flèche poignante du remords et force le pécheur à rougir de sa misère. Cette voix de Dieu, nous l'entendons, un rayon perce nos ténèbres qui éclaire jusque dans ses profondeurs l'abîme où nous sommes tombés... Servir Dieu, dit la raison, rien n'est plus nécessaire. Le devoir, la reconnaissance, l'honneur, nos meilleurs intérêts le commandent. Je vais donc régler ma vie. Mes yeux ne s'arrêteront plus aux vains et périlleux spectacles ; mes oreilles n'écouteront plus les paroles criminelles ; mes mains, fermées à l'injustice, s'ouvriront au travail et à l'aumône ; plus d'amertume ni d'aigreur et de haine moins encore en mon âme, mais la bienveillance, la douceur, la sympathie, l'humaine et divine charité. — Ainsi la raison ordonne toutes choses.

Mais aussitôt, de toutes parts, s'élèvent de menaçants murmures et d'horribles clameurs. Qu'est-ce donc ? s'écrient les sens. A quoi veut-on maintenant nous réduire ?... et que fait-on de la volonté de l'homme, cette volonté à laquelle nous sommes assujettis et qu'en tous ses caprices nous devons satisfaire ? Et alors la volonté se dresse contre la raison : Toi peut-être, tu es éclairée et débarrassée de tes erreurs, guérie ; mais moi je ne le suis pas de mes penchants. Moi, je suis toujours affamée d'argent et d'or, altérée d'honneurs, de succès, de plaisirs. J'ai besoin de tous les sens pour me rassasier et me désaltérer. Que dis-je ? Je voudrais n'être qu'yeux pour mieux voir, qu'oreilles pour mieux entendre, que mains pour mieux palper, que bouche pour mieux savourer.

Voilà bien, n'est-il pas vrai, Messieurs, votre misère. Celui-là seul pourrait trouver le tableau trop chargé qui n'aurait jamais essayé de se convertir. Persévérer dans l'innocence, c'est une œuvre difficile, tellement difficile qu'on a vu tomber des hommes blanchis dans la pratique des vertus les plus hautes. Que dirai-je donc d'une conversion ? Manifestement c'est une œuvre supérieure aux forces de l'homme et, par conséquent, si l'homme essaie de l'opérer tout seul et par lui-même, il ne réussira jamais. Une conversion, c'est un miracle plus grand, nous dit Bossuet après les Pères, que la résurrection d'un mort. Ressusciter un mort, c'est rendre la vie à un peu de terre qui n'oppose à l'action divine aucune résistance ; convertir un pécheur, c'est rendre la vie à une âme morte et qui se raidit contre la vie. Si une conversion est un miracle, il ne faut donc, mes chers auditeurs, l'attendre que de Dieu. O Dieu ! disait saint Augustin, nous irons à vous ; nous implorerons votre grâce,

Vous dompterez en nous tout ce qui doit être dompté, jusqu'à ce cœur d'où naissent les mauvaises pensées, les mauvais désirs, les actions criminelles. Pour dompter l'homme, il faut l'homme suffit ; pour dompter l'homme, il faut Dieu. *Ut dometur equus queritur homo, ergo Deus queratur ut dometur homo.* (Serm. 55 in Matth., v).

Du moment que cette vérité fondamentale est comprise, à savoir, que la conversion est l'œuvre de Dieu, plus rien ne doit vous épouvanter, Messieurs. Vous êtes, je suppose, l'esclave des passions de la chair et du sang. Qu'était-ce donc que Madeleine ? Une pécheresse dans la cité. Vous avez fait tort à votre prochain. Qu'était-ce donc que le bon larron ? Un brigand condamné à mort pour ses brigandages. Vous avez blasphémé. Qu'était-ce donc que saint Paul ? Un blasphémateur et un persécuteur de l'Eglise. Direz-vous qu'en ces circonstances Dieu a fait un effort singulier de son bras ? Alors je vous réplique : Qu'était-ce que le monde entier au temps où l'on commença à prêcher l'Evangile ? Le genre humain était un grand malade, tout couvert de plaies hideuses et qui paraissaient incurables : *plaga desperata, plaga ejus ad mortem.* Et toutefois douze pêcheurs ont suffi pour cette guérison prodigieuse...

Or, ces miracles de rénovation morale, depuis dix-huit cents ans, le Christ ne cesse pas de les opérer et il les opérera jusqu'à la consommation des siècles, non pas seulement sur des plages lointaines, mais au milieu de nous. Ne vous souvient-il plus de ce qu'était la France au début du XIX^e siècle ? Les églises étaient profanées, les autels souillés ou abattus, les crucifix brisés, les prêtres égorgés ; il semblait que c'en était fait de la France chrétienne... Et voilà que bientôt on a vu les brebis égarées rentrer au bercail du divin et unique pasteur ; on a vu les apostats rétracter leurs serments sacrilèges ; on a vu les démolisseurs d'églises, les briseurs de croix et les égorgés de prêtres se frapper la poitrine, demander pardon et se convertir ; non pas tous, il s'en faut, hélas ! mais un assez grand nombre pour montrer manifestement que le pire des criminels peut obtenir la grâce de la conversion, pourvu qu'il la veuille.

Ce qui m'effraie, dites-vous encore, ce sont les luttes qu'il faudra soutenir pour persévérer. Je me connais, ma nature est faible, j'ai contracté des habitudes qui me dominent, quoi que je fasse, me tyrannisent et m'entraînent. Est-ce la peine d'essayer une conversion qui ne tiendrait point ? — Mon frère, vous vous connaissez ; mais vous ne connaissez pas votre Dieu et votre Sauveur. Vous savez la faiblesse corrompue de votre cœur ; mais vous ne savez pas la puissance purificatrice du sang de J.-C. Aujourd'hui vos habitudes, en quelque sorte fatales, vous captivent et vous

maîtrisent, je le crois bien ! Vous êtes seul contre elles, tout seul ; mais quand vous serez converti, vous serez deux ; votre Dieu et ami vous sera un bouclier tout à la fois et un glaive, une force défensive et offensive, une force victorieuse ; et vous pourrez dire avec l'apôtre : Moi qui scandalisais jadis l'Eglise de Dieu, voici qu'à présent je l'édifie. Ah ! c'est que je ne suis plus seul, la grâce de Dieu est avec moi. *Non ego autem, sed gratia Dei mecum.*

Ce n'est pas à conclure, Messieurs, qu'après une conversion sincère et généreuse, vous n'aurez plus de tentations. Si vous n'en aviez point du côté de vos anciennes faiblesses, ce serait un état dangereux, parce que vous en auriez peut-être une autre, celle de vous croire des saints. Non, vous serez tentés, mais vous serez secourus dans la tentation, parce que, j'aime à vous le redire, la grâce sera avec vous. Saint Paul, depuis de longues années, fécondait de sa parole, de ses fatigues, de ses larmes et même de son sang le champ de l'Eglise, il avait été ravi en extase jusqu'à ces régions mystérieuses qu'il appelle le troisième ciel, et il ressentait encore dans sa chair de terribles aiguillons ; trois fois il pria Dieu de l'en délivrer et trois fois Dieu lui fit cette réponse : Ma grâce te suffit ; la vertu se perfectionne dans l'infirmité. Et l'apôtre en racontant ces choses ajoutait : Maintenant mon infirmité fait ma joie, car elle fait ma puissance. *Cum infirmor, tunc potens sum.*

De plus, mes frères, ce reste importun des vieilles habitudes vous rappellera ce que vous étiez naguère et aussi ce que J.-C. a fait pour vous. D'où il résulte que, grâce à la tentation, l'humilité est maintenue, la reconnaissance augmentée, la confiance vivifiée ; et, vous appuyant sur Dieu seul, vous goûtez déjà, en pleine bataille, la paix et la joie de la victoire.

Néanmoins, s'il est vrai que Dieu apaise les tempêtes intérieures, redresse nos penchants, comprime la tentation, l'expérience montre assez que, du côté du monde, les obstacles demeurent les mêmes et qu'à eux seuls ils suffisent pour rendre une conversion très difficile sinon impossible. C'est ce qu'il nous faut maintenant, Messieurs, si vous le voulez bien, examiner.

II

Si notre foi était bien vive, une parole de l'Evangile nous suffirait. « Ayez confiance, a dit le Maître, j'ai vaincu le monde. » J.-C. a vaincu le monde ; le monde n'est donc pas invincible ; nous pouvons donc en nous appuyant sur J.-C. triompher du monde et du démon, son prince. Mais voyons en détail ces obstacles prétendus insurmontables et que le monde oppose à votre conversion. Ce sont ou bien les occupations, ou bien les scandales, ou bien les railleries.

Les occupations. Je vois en elles un motif et un moyen de conversion. Si vous n'aviez pas d'occupations, je vous conjurerais de vous en créer. Tout homme raisonnable méprise le désœuvrement ; Dieu le condamne. Vis-à-vis du Créateur, nous sommes tous des serviteurs obligés à faire valoir la portion de son bien qui nous a été confiée. Le travail est devant Dieu obligatoire pour tous, pour le riche aussi bien que pour le pauvre. Vos occupations vous sauvent de l'oisiveté, laquelle, infailliblement, vous perdrait. Le serviteur inutile est jeté au feu. — Il est vrai, mais je ne vois aucun rapport entre mes occupations et le service de Dieu. — C'est parce que vous ne le voulez pas : la loi de Dieu commande d'accomplir tous les devoirs ; remplir un devoir, quel qu'il soit, c'est donc servir Dieu. Bien plus, c'est au nom de vos occupations mêmes que je vous dis : Mes frères, convertissez-vous.

Vous tenez dans la société une position élevée ; de là mille soins frivoles en eux-mêmes, mais impérieusement réclamés par des convenances qu'il serait imprudent de braver ou d'esquiver. Convertissez-vous donc ; autrement, votre âme, privée de contre-poids, vous échappera à vous-même et quand la première ivresse sera passée, il ne vous restera que déception et longs ennuis. — Vous êtes pauvre, obligé à de continuel et pénibles travaux : convertissez-vous donc afin que tant de fatigues ne soient pas plus longtemps perdues pour le ciel. — Vous commandez à plusieurs d'entre vos frères : convertissez-vous donc afin que la puissance ne vous enfle point le cœur. — Vous obéissez, et peut-être à des maîtres exigeants : convertissez-vous donc afin que la grâce vous donne la patience qui console et la douceur qui désarme la colère. — Vous êtes dans le commerce : convertissez-vous donc de peur que l'âpre amour du gain ne vous conduise à la fraude et que la fraude ne vous charge d'une dette que vous seriez incapable de payer au jour du jugement. — Vous avez une famille nombreuse : soyez-en béni, mais convertissez-vous aujourd'hui, car ce n'est plus seulement de votre salut qu'il s'agit... Ces êtres qui vous sont si chers, vous pouvez par vos exemples les perdre ou les sauver. Prenez pitié de votre vieux père que votre conduite va décider peut-être à se convertir avant sa dernière heure qui bientôt va sonner. Prenez pitié de vos enfants qui rencontrent autour d'eux, hélas ! bien assez de tristes exemples sans avoir besoin d'en trouver encore à la maison paternelle... Convertissez-vous donc !

Oui, vous devez vous convertir, à cause même de toutes vos occupations et en dépit de tous les scandales que donne le monde. — Les scandales, ô Dieu ! qui peut y songer sans gémir ? Les scandales, c'est comme un torrent qui grossit tous les jours et qui semble prêt

à envahir tout. J.-C. est venu, il a enseigné une doctrine céleste, il a établi une Eglise qui la garde et l'enseigne à son tour, et cependant, à voir les mondains et à lire leurs journaux et revues, leurs livres, ne se croirait-on pas revenu au paganisme ? Leurs écrits, on peut ne pas les ouvrir, il y a assez de boue sur le chemin sans en aller chercher dans ces cloaques. Mais il est des scandales inévitables. Pour n'en point voir, il faudrait, comme disait saint Paul, sortir de ce monde. Que faire quand nous voyons le plus grand nombre de ceux qui ont mangé avec nous pour la première fois le pain eucharistique, au bout de quelque temps s'éloigner des sacrements, peut-être les tourner en dérision ; quand nous voyons ceux de notre âge et de notre rang, et de notre sang peut-être, se livrer à des désordres aujourd'hui si communs qu'on a fini par leur donner le nom de plaisirs ; quand nous voyons ceux de notre métier, de notre profession, s'enrichir par des voies que la droite conscience réprouve ; que faire enfin quand nous ne découvrons autour de nous que des chrétiens dont la vie est en contradiction continuelle avec l'Evangile, des ombres, des fantômes de chrétiens ?

Ce qu'il faut faire, mes chers auditeurs ? Il faut vous rappeler que votre règle, c'est l'Evangile, cet Evangile qui ne change pas, alors même que tout change autour de nous, parce qu'il est divin. Ce qu'il faut faire ? Il faut songer qu'il y a dix-huit cents ans J.-C. a dit que le chemin qui mène au ciel est un chemin étroit. Ce qu'il faut faire ? Regarder en face ces scandales et les juger. Il se pourrait bien que ce monde qui vous scandalise fût le plus éloquent des prédicateurs.

Dans cette voie large où courent et se précipitent tant de mortels, voyez-vous beaucoup d'heureux ?... Je vais vous dire ce que, pour ma part, j'y vois : des orgueilleux blessés dans leur susceptibilité ; des prodiges et des voleurs réduits à l'indigence ; des ambitieux abattus et foulés aux pieds par ceux qui tout à l'heure les encensaient et les adoraient ; des hypocrites démasqués ; des égoïstes délaissés ; des voluptueux rongés par des infirmités précoces et souvent honteuses ; des espérances trompées, des entreprises entravées, des fortunes écroulées, des haines envenimées, des familles divisées, déshonorées ; des inquiétudes, des perplexités, des angoisses, des ennuis cruels, des remords plus cruels encore... Et toutes ces misères sans contre-poids, sans consolation, toutes ces misères en face de la mort qui accourt et d'une éternité devant laquelle les sophismes de l'incrédulité ne rassurent pas, une éternité devant laquelle la pensée frissonne et s'épouvante... Regardez le monde, si vous voulez, mais regardez-le bien : ses misères sont inséparables de ses plaisirs.

Les chemins du monde vous paraissent sé-

duisants ; mais regardez-les dans tout leur parcours. Il semble bien agréable, en effet, quand on a vingt ans, de secouer le joug de la religion et de se sentir comme libéré de toute contrainte ; mais la suite ?... On tarit bientôt en son cœur la source des affections honnêtes et pures, durables, en les dispersant aux souffles des premières et violentes passions. Un peu plus tard on cherche avec anxiété une position dans laquelle l'argent est la question principale et peut-être unique ; puis on travaille pour la maintenir et l'améliorer... Et voici qu'au moment où l'on y pensait le moins, viennent les infirmités, les impuissances, la vieillesse, et tout à coup la mort qui vous jette aux pieds du juste juge. Telle est, Messieurs, en trois mots, la vie mondaine ! Où donc ses attrait, sinon dans notre aveuglement et notre irréflexion ? Regardez bien le monde, et ses scandales ne vous séduiront plus.

Restent ses railleries. Je rougis de vous en parler et cependant il le faut. Les railleries du monde... Vit-on jamais le voyageur qui a franchi de hautes montagnes s'arrêter devant un grain de sable ? Et des hommes, résolus d'ailleurs à tous les sacrifices qu'emporte avec soi la conversion, s'arrêtent... devant une plaisanterie, peu spirituelle le plus souvent, pour ne pas dire idiote. En vérité, voilà qui est incompréhensible, et c'est un fait. — Si je me convertis, que dira-t-on ? Un tel et un tel ne manqueront point de rire de moi. — Si l'on peut rire de quelque chose, ce ne doit être que de ce qui est risible ou ridicule. Mais de la petitesse, du ridicule, où en voyez-vous dans cette démarche que Dieu demande et que réclame votre conscience ? Quelle petitesse et quel ridicule y a-t-il à se confesser ? Un chrétien qui se confesse est un chrétien qui reconnaît et désavoue ses fautes en promettant d'être plus fidèle aux réclamations de sa conscience et aux inspirations de la grâce ; certes, cela est grand. De la petitesse et du ridicule à communier ? Un chrétien qui communie est un homme dont le sens est assez droit pour concevoir que la puissance de Dieu peut outrepasser nos faibles conceptions, et le cœur assez noble pour sentir que le premier des bonheurs est de s'unir à Dieu ; cela est grand, très grand. De la petitesse et du ridicule à observer l'abstinence ? Un chrétien qui observe l'abstinence est un homme qui sait maîtriser ses appétits, s'unir à la grande famille chrétienne dans l'acte public d'une expiation commune et obéir aux lois de la société religieuse à laquelle il a l'honneur d'appartenir... Vivre en chrétien, cela signifie deux choses : vivre en disciple de Jésus-Christ, être fidèle aux lois de l'Eglise. Or, de l'aveu de tous, même des incroyants, même des adversaires, J.-C. fut au moins le plus grand, le plus sage, le plus généreux des hommes ; son Eglise est la société la plus ancienne, la plus vaste, la plus ferme, la plus

illustrée par tous les genres de bienfaits et de gloire qui ait paru sous le soleil ; comment serait-il ridicule d'écouter le Christ et d'obéir à son Eglise ?... Le plus souvent la raillerie n'est qu'un effet de l'ignorance.

Elle est aussi quelquefois le fruit de la perversité. Il y a des gens que la religion gêne, la religion prêchant la vertu et la vertu condamnant leur perversité. Ces gens-là persécutent quand ils le peuvent, et quand ils ne peuvent persécuter, ils raillent. C'est une espèce qui date de loin. Déjà de son temps Tertullien la stigmatisait. Permettez-moi, Messieurs, de reproduire sans l'altérer, son rude langage : « Pour les philosophes, toute liberté. A l'égard des chrétiens, c'est différent... Un tel, dites-vous, est un homme de bien ; quel dommage qu'il se soit fait chrétien ! — J'admire que cet autre, un homme si sage, ait, lui aussi, embrassé le christianisme. » Et le grave Africain ajoutait : « Des hommes se rencontrent qui portent l'entêtement jusqu'à se priver des avantages que leur procurerait la conversion des leurs. Un père a déshérité son fils ; ce jeune homme cessait de lui donner des sujets de plainte, mais il s'était fait chrétien. Un maître, pour le même motif, a mis aux fers un esclave dont le service lui plaisait et lui semblait même jusque-là nécessaire. Je sais plus d'un païen qui, autrefois, jaloux, inquiet de la conduite de sa femme, ayant compris la raison d'une retenue inaccoutumée, l'expose lui-même au danger et aime mieux la trouver infidèle à l'honneur que fidèle à J.-C. » Eh bien ! Messieurs, il en est encore ainsi aujourd'hui et, pour ajouter à ce tableau un dernier trait qui manquait alors, j'ajoute, et je ne serai pas démenti : Nous savons plus d'un père qui aime mieux voir son fils libertin que chrétien, qui, pour miner une vocation sainte, l'exposera lui-même à perdre son âme... Les ignorants, il faut les plaindre et les éclairer ; les pervers, il faut, en priant pour eux, mépriser leurs railleries, et cela ne paraît guère, en vérité, difficile.

Je ne vous dirai rien, mes frères, de l'estime des braves gens, des gens de bien, laquelle seule est à ambitionner ; rien non plus de l'estime secrète qu'ils auront pour vous. Etre désapprouvé par les méchants, c'est une gloire. Leur louange serait une flétrissure...

Alors, mes frères, que devient cet épouvantail du respect humain ? Il tombe avec l'épouvantail des scandales du monde, des occupations du monde ; avec celui d'une faiblesse qui devient une force dès qu'elle s'appuie sur Dieu, et, entre votre misère présente et votre conversion, entre votre pauvre âme et J.-C., il ne reste qu'un pas, un effort, un sacrifice, et tout est dit.

**

Naaman, général d'un roi de Syrie, était riche, puissant, comblé d'honneurs, et pourtant plus

malheureux que le dernier de ses serviteurs : la maladie contre laquelle ne défendent ni la grandeur ni la fortune, l'avait frappé, et quelle maladie ! la lèpre. On lui dit qu'un prophète d'Israël, Elisée, le pourrait guérir. Aussitôt Naaman monte sur son char et s'en va vers l'homme de Dieu. Et le prophète lui dit : « Lavez-vous dans le Jourdain sept fois. » Naaman, ne comprenant pas le mystère caché sous ce commandement, ne s'empressait guère d'obéir, et il murmurait, et ses serviteurs lui disaient : « Si le prophète vous avait fait une prescription pénible, vous devriez l'accomplir ; pourquoi donc n'essayez-vous pas son remède ? » Ce conseil était sage. Naaman se plongeait dans le fleuve, la lèpre disparut, et joyeux, il dit au prophète : « Désormais votre serviteur n'offrira d'encens et de sacrifices qu'au Seigneur. »

Pauvres pécheurs dont l'âme est lépreuse, allez donc au Jourdain, à ce fleuve de la miséricorde divine qui coule dans la sainte Eglise. Dieu pouvait mettre à haut prix l'inestimable grâce de votre conversion, il pouvait vous demander les plus grands sacrifices, le renoncement à ces biens dont vous avez abusé contre lui, il pouvait vous demander ces expiations sévères et publiques qui n'étonnaient point la ferveur des premiers siècles, il pouvait vous demander votre sang pour le sang de son Fils... Alors même il n'y aurait point eu à hésiter... Mais ce que Dieu vous demande, c'est de n'imiter point Judas ni Caïn, c'est de croire à son amour, à son pardon, c'est de reconnaître qu'avec sa grâce vous pouvez triompher de vous-mêmes et du monde, puis vous sauver. Voilà ce que Dieu vous demande. Réfléchissez, bien-aimés frères, et votre cœur répondra... Et, comme tant d'autres dont nous avons vu couler les larmes heureuses après une confession de vingt années, de trente années d'égarements, vous nous direz : « Père, jamais plus nous n'offrirons notre encens au monde, et tous nos sacrifices seront pour le Seigneur. » Ainsi soit-il.

Mardi Saint

SUR LA PÉNITENCE

Mes frères,

Aux termes solennels et précis dans lesquels une loi est promulguée, à la dignité des hommes choisis pour l'interpréter et la défendre, aux soins vigilants que l'on prend pour la maintenir, aux châtiments dont on menace ceux qui l'enfreignent, nous reconnaissons une disposition vraiment grave, importante, fondamentale.

Comme chrétiens, nous avons une législation qui nous est venue du ciel. Dans le divin Code se trouve une loi, la première imposée à

l'humanité coupable au jour de sa chute, la première notifiée à l'humanité régénérée au jour où naissait l'Eglise ; pour interprètes et pour défenseurs, cette loi reçut dans les jours anciens et les prophètes du Dieu vivant et Jean-Baptiste plus grand que les prophètes ; dans la plénitude des temps, l'Homme-Dieu qui disait : « Je suis venu pour appeler les pécheurs à la pénitence ; » jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise qui nous répète après saint Pierre : « Faites pénitence ; » cette loi, chaque page de nos saintes Ecritures la confirme dans les formes les plus saisissantes ; à ses violateurs on annonce une ruine inévitable et la mort éternelle. C'est la loi de la pénitence.

Quand donc il s'agit de la pénitence, ce n'est pas d'une vertu supérieure et réservée aux magnanimes, c'est d'une obligation essentielle et commune qu'il est question, c'est du fond même du christianisme. Un chrétien, c'est un homme qui fait pénitence. Tous, Messieurs, vous le croyez ; mais croire à une vertu, ce n'est rien, il la faut pratiquer. Quelle place la pénitence tient-elle aujourd'hui dans votre vie ? Si la loi qui la commande était abolie, y aurait-il un changement notable dans votre vie ? Je ne veux point insister sur un passé qui n'est plus à vous, je veux travailler à assurer votre avenir en faisant de vous, avec la grâce de Dieu, de vrais pénitents. C'est pourquoi je m'attacherai à deux questions : A quels titres sommes-nous obligés de faire pénitence ? Qu'est-ce que faire pénitence ?

I

Faire pénitence et se convertir sont deux choses qui se touchent de bien près ; néanmoins on les doit distinguer l'une de l'autre. Se convertir, c'est renoncer au péché ; faire pénitence, c'est réparer le péché. Par le péché, l'âme s'est égarée loin de Dieu ; elle rentre en elle-même, elle se dit : « Je me lèverai et j'irai vers mon Père, » voilà la conversion. La résolution que l'âme a prise, elle l'exécute ; rompant les liens de la servitude, elle s'en va vers son Père céleste, elle porte courageusement le poids du jour, la fatigue du chemin, les insultes des passants, elle s'efforce en toute manière de faire oublier à Dieu son ingratitude passée : voilà la pénitence.

La conversion n'est qu'un pas, le premier, il est vrai, le plus pénible, le plus glorieux. La pénitence est une ascension persévérante qui commence au fond de l'abîme du péché et ne s'achève que dans les hauteurs des cieux. Ainsi la conversion n'est qu'un acte pour lequel un instant suffit. La pénitence est une vertu, c'est-à-dire une sainte habitude que l'âme prend de satisfaire à Dieu et qui doit durer autant que la vie.

Vous voyez de là, mes frères, comment beaucoup se perdent. Ils se convertissent, mais

ils ne font pas pénitence. Se convertir, c'est bien, mais c'est trop peu ; pour accomplir la volonté divine, pour être chrétien, pour aller au ciel, il faut faire pénitence.

Faire pénitence, ai-je appris de saint Thomas, c'est faire justice. Mille fois vous avez pu remarquer l'extrême délicatesse de l'homme en ce qui touche l'honneur. Il le préfère à la santé, à la fortune, à tout au monde. Si cet homme a été blessé, il exige des réparations promptes, complètes, éclatantes. Et encore, bien rarement, ces réparations réconcilieront l'offenseur avec l'offensé. L'honneur, dit-on, l'honneur a été atteint ; est-il possible d'en faire assez pour le réparer ? Chrétiens, par vos péchés, l'honneur a été blessé ; un bien autre honneur que celui d'un homme, l'honneur d'un Dieu ! Il faut donc une réparation. Dieu, dans sa bonté infinie, s'est réconcilié avec vous, il a déchiré l'arrêt de mort que vous aviez mérité ; mais après l'absolution, il vous reste à acquitter la dette de l'honneur qui ne se remet pas ; il vous reste à rougir de votre ingratitude et à la pleurer ; il vous reste à rendre à la vertu votre corps profané et votre âme ; il vous reste à vous montrer dignes par vos regrets d'un pardon si généreusement octroyé.

Non, l'absolution elle-même ne vous exempte pas de ce brisement du cœur, de cette humiliation intérieure, de cette tristesse sainte, de cette amertume salutaire que le souvenir de vos péchés doit imprimer en vous et qui est l'âme de la pénitence. Elle ne vous exempte pas de cette triple expiation de la prière, de la mortification des sens et de la miséricorde, qui rétablit le règne de Dieu dans le cœur du pénitent et qui achève en même temps son renouvellement spirituel.

Une seule offense mériterait des larmes éternelles ; nos iniquités ont surpassé le nombre des cheveux de notre tête, et nous ne savons pas pleurer !... J'entends dire que J.-C. a satisfait pour nous. Dieu et homme tout ensemble, il a souffert en son corps et en son âme ; la divinité a donné aux mérites de l'humanité un prix infini ; la satisfaction offerte au Père a été surabondante... O Christ ! il fallait donc que des chrétiens, lavés dans votre sang, ajoutassent à toutes vos souffrances ce dernier outrage ! Pour vous refuser la réparation d'honneur la plus juste, la plus légitime, la plus nécessaire, ils allèguent l'excès même de vos bontés. C'est en face de cette croix où le Saint des saints a fait pour eux une si dure pénitence, c'est devant son corps meurtri, devant ses plaies, devant son cœur percé qu'ils viennent se poser fièrement et déclarer qu'ils ne se croient pas obligés à la pénitence ! Etrange interprétation des douloureux mystères de ce Dieu qui meurt pour ressusciter ses créatures ! Si J.-C. n'était pas venu, c'était alors que nous avions un pré-

texte pour ne point faire pénitence. Impuissants à payer par les expiations les plus rigoureuses la moindre part d'une dette incalculable, nous aurions pu dire avec l'impie : « Notre passage est court, le jour baisse, la nuit approche, couvrons-nous de fleurs avant qu'elles ne soient flétries ; ayons au moins quelques heures de plaisir avant la misère éternelle. » Mais non ; J.-C. est venu pour nous racheter, pour nous sauver ; il exige seulement qu'unis à lui et fortifiés par la grâce, nous portions notre croix à sa suite ; à ce prix, nous l'accompagnerons dans sa gloire. « Je vous ai donné l'exemple, nous dit-il ; ce que j'ai fait, faites-le. » Or, ce n'est pas seulement la mort, c'est la vie entière de J.-C. qui a été croix et martyre ; donc notre vie doit être, du moins à quelque degré, croix et martyre. Si notre pénitence est sincère, mais incomplète, nous l'achèverons au purgatoire ; si elle remplit la mesure que J.-C. demande, nous entrerons tout de suite au paradis ; que si notre ferveur s'élève au-delà, plus belle notre couronne sera et notre opulence enrichira nos frères. Tout au contraire, si nous n'imitons pas le Christ dans ses expiations, nous sommes perdus. C'est la parole même du Dieu de l'Evangile : *Nisi pœnitentiam egeritis, peribitis*.

Un chrétien qui ne vit pas dans la pénitence, mais rien n'est plus incompréhensible ! Je suppose qu'un idolâtre rencontre sur son chemin le saint Evangile, et que par curiosité il ouvre ce divin livre. Il admire, il médite, il goûte les pages adorables ; comme les mages, il fait un long chemin pour aller voir de ses yeux les disciples de l'Homme-Dieu, pour contempler de près les imitateurs d'un si parfait modèle... Le voilà parmi nous. De loin il remarque au milieu de nos cités de hautes maisons qui sont des temples et que surmonte la Croix. Il tressaille. Sans nul doute il y va rencontrer des chrétiens. Cependant il approche, il nous aborde, il nous observe dans l'intimité de notre vie, il nous voit presque uniquement occupés à nous procurer des commodités et des jouissances, très attentifs à nous éviter la gêne la plus légère, impatients dans les contrariétés, ne songeant enfin qu'à nous-mêmes jusque dans nos bonnes œuvres. Etonné, inquiet, il se hasarde à nous interroger : Mais qui êtes-vous donc ? — Ce que nous sommes ? Des criminels condamnés au supplice et qui venons d'obtenir notre grâce ; des malades qui relevons de maladie mortelle ; des esclaves rachetés par J.-C. — Je ne puis concilier ce que je vois avec ce que j'entends. Vous échappez à peine, dites-vous, à la condamnation la plus effroyable, et il ne paraît point que vous songiez à regagner l'affection du juge au tribunal duquel, tout à l'heure, il vous faudra paraître ! Vous relevez d'une maladie mortelle, et vous ne prenez

aucune précaution contre une rechute que tout fait craindre pour vous ! Vous avez sous les yeux, partout, l'image de votre Dieu souffrant et mourant pour vous, et vous ne songez, semble-t-il, qu'au plaisir ! Ah ! vous voulez tromper ma simplicité ; vous prenez le nom de chrétiens, mais vous n'en avez pas le cœur.

Mes frères, qu'oseriez-vous répondre ? Ne seriez-vous pas réduits à baisser la tête avec une juste confusion ? Voici pourtant ce que plusieurs répondent tout bas à leur conscience, quand elle les presse de vivre en chrétiens et de compléter en eux ce qui manque à la Passion du Sauveur : « Après tout, se disent-ils, j'ai peu de chose à me reprocher. C'est là sans doute le résultat des circonstances heureuses dans lesquelles la Providence m'a placé, c'est le fruit de la bonne éducation qui m'a été donnée, des bons exemples qui m'entourent, de la rareté des occasions, mais enfin j'ai peu de chose à me reprocher. » Le triste langage ! Ne lui trouvez-vous pas une ressemblance frappante avec celui du pharisien ?

Admettons, en effet, que vous n'avez sur la conscience que des fautes vénielles. Ignorez-vous donc que le péché véniel, lui aussi, est un outrage à Dieu ; que chacun de nos péchés véniels a augmenté le poids de la croix ; que les anges et les hommes, réunissant leurs efforts, ne sauraient sans J.-C. réparer la moindre de ces fautes suffisamment ? Si l'honneur de Dieu et l'amour de Jésus-Christ ne vous touchent guère, songez au purgatoire ; et si le purgatoire ne vous effraie qu'à demi, apprenez de l'expérience de tous les temps et de l'enseignement de tous les docteurs que le péché véniel, quand la pénitence ne vient pas neutraliser ses funestes influences, arrêter ses progrès et ses ravages, conduit insensiblement à des désastres.

Vous croyez n'avoir sur la conscience que des fautes légères... Mais n'avez-vous point à rendre compte aussi de votre indifférence à la grâce, de l'abus de la grâce ?... Tant de grâces accordées à d'autres en auraient fait des saints... Et vous êtes tranquilles !... Et peut-être Dieu, indigné de votre insouciance pour sa gloire, commence à vous vomir de sa bouche... Paix et confiance au plus grand des pécheurs, s'il fait pénitence ! Malheur au chrétien qui s'appuierait sur sa prétendue justice pour rejeter la croix ! C'est un orgueilleux qui ne se connaît pas lui-même.

« Mais les chrétiens parmi lesquels je vis, font-ils plus que moi pénitence ? » Les mauvais, non. Les bons, oui, et ils ne sont bons chrétiens que parce qu'ils font pénitence. Nous avons une facilité malheureuse à regarder au-dessous de nous pour justifier nos désordres,

quand il faudrait regarder au-dessus pour apprendre à rougir. Le nombre vous rassure : « Brûlera-t-on moins en enfer, demandait saint Augustin aux impénitents de son siècle, parce qu'on y trouvera de plus nombreux compagnons de misère ? *Non minus ardebunt quia cum multis ardebunt.* » Poussons l'hypothèse à ses dernières limites : Non seulement c'est le grand nombre qui néglige la pénitence, mais ce sont les personnes qui passent pour pieuses, pour exemplaires ; bien plus, ceux-là mêmes qui ont mission d'enseigner aux autres le chemin du ciel... Vous n'en êtes pas moins sans excuse. La conduite de la foule ne vous peut justifier ; Jésus-Christ ne nous a-t-il pas avertis que la foule marche dans le chemin qui va à la mort ? La conduite même des docteurs qui ne pratiquent pas ce qu'ils enseignent, ne vous justifiera point : Jésus-Christ vous avait averti de faire ce qu'ils disent en son nom et non pas ce qu'ils font, quand ils n'ont pas le courage de bien faire. Un voyageur remarque sur sa route que le poteau indicateur est immobile et voilà qu'il s'arrête lui-même auprès de ce poteau qui, sans se mouvoir, sert néanmoins à diriger ceux qui marchent, et il se refuse à marcher, il se refuse à suivre les voyageurs qui passent, lui montrent le bon chemin et en même temps le but dont ils se rapprochent. Le poteau indicateur, c'est ce docteur qui enseigne l'Evangile et qui ne le pratique pas. Ne vous arrêtez pas avec lui, mais marchez et suivez les saints qui vous précèdent, Jésus, sa Mère, les apôtres, les martyrs, les vierges, les justes de toute condition et de tout pays, jusqu'aux jeunes gens, jusqu'aux enfants.

Mais faire pénitence, qu'est-ce donc ?

II

Réciter quelques prières, y ajouter quelques aumônes, accepter certaines contrariétés inévitables sans trop de murmures, c'est satisfaire amplement, si l'on en croit certaines personnes, au devoir de la pénitence. Réduire ainsi la vertu pénitentielle à quelques pratiques faciles et qui n'atteignent point les profondeurs, qui ne transforment pas l'homme tout entier, ce n'est pas prendre sur ses épaules la croix de J.-C. Votre pénitence, c'est l'obole qu'il faut ajouter au trésor de la Passion pour payer votre rachat, et cette obole, Dieu l'examine, il la pèse, il la veut de bon aloi ; or, la pénitence qui ne pénètre point l'âme de confusion, de douleur, de repentir, de zèle agissant pour l'honneur de Dieu, n'est pas une pénitence de bon aloi.

Cependant, mes chers auditeurs, n'allons pas tomber dans une exagération contraire. Ces prodiges d'austérité que nous voyons dans la vie des saints et dont la seule pensée épou-

vante notre faiblesse, c'est l'héroïsme de la pénitence et il nous est permis de laisser l'héroïsme aux héros. Bienheureux pourtant celui qui tâche à marcher, fût-ce de loin, sur leurs traces ! Mais sachons au juste ce que c'est que de faire pénitence. Le grand maître de la pénitence, saint Jean-Baptiste, va nous l'apprendre. Que disait-il au désert ? Il ne disait pas : Faites ce que vous me voyez faire. Quittez vos maisons, vos familles, venez au désert ; ayez pour vêtement un cilice, pour nourriture des herbes sauvages, pour boisson l'eau du fleuve. La loi de la pénitence n'exige pas autant du commun des hommes. Il disait : Si vous avez deux vêtements, donnez-en un à votre frère qui est nu. Si vous avez des aliments, partagez-les avec votre frère qui a faim. Les auditeurs de Jean-Baptiste étaient égoïstes, il leur enjoint de devenir charitables et de réparer le passé en donnant au-delà du superflu. En même temps, il imposait à chacun une pénitence en rapport avec les fautes commises. Vous, les publicains, collecteurs d'impôts, ne dépassez point les taxes fixées par la loi. Vous, soldats, n'injuriez, ne dépouillez personne, contentez-vous de votre solde. Par dessus tout, le saint prêcheur exigeait la cessation des scandales et la rupture des liaisons criminelles...

Ainsi, la pénitence renferme la contrition qui déteste les péchés, le ferme propos qui leur déclare la guerre, et de plus les actes expiatoires qui découlent du repentir et des bonnes résolutions.

Après saint J.-B., voulez-vous entendre saint Ephrem ? — « Vous vous livriez peut-être aux violences les plus graves ? dit l'éloquent prêcheur. Retenez jusqu'à votre langue, ne lui permettez pas même une médisance, pas un seul mot qui ne serait point charitable. Vous étiez adonné à des plaisirs grossiers ? Désormais plus de joies folles, de paroles libres, de plaisanteries équivoques. » De nos jours le diacre Ephrem eût ajouté : Plus de romans, plus de feuilletons, plus de spectacles, car tout cela ramène au péché. « Vous avez été parjure ? Jamais plus de mensonge : le mensonge est le chemin du parjure. Vous avez été troublé dans votre foi ? Plus de conversations avec les libres penseurs, plus de discussions avec les impies ; elles vous seraient funestes... » Vous le voyez, il s'agit par des actes contraires, des actes de vertus, de refaire l'âme, de la rejeter pour ainsi dire dans le creuset ; tout le plomb y doit redevenir de l'or. Voilà, Messieurs, la vraie pénitence, non pas une demi-pénitence, mais la pénitence radicale, et totale. Que de convertis retournent à leurs premiers égarements pour n'avoir pas eu le courage de renoncer entièrement au péché, à l'occasion du péché, au souvenir même du péché ! Là où le péché avait abondé, il faut que la vertu surabonde.

La vraie pénitence exige une réforme intégrale et profonde de la vie.

Et maintenant, frères très aimés, que vous dirai-je ? Ce que j'ai appris de saint Thomas, à savoir que la pénitence est fille de la foi, de la justice, de la miséricorde et qu'elle est tout ensemble notre gloire et notre bonheur.

Elle est fille de la foi, qui l'éclaire sur la grandeur de l'outrage qu'il faut réparer. Elle est fille de la justice, qui l'incline aux actes expiatoires et, comme telle, la pénitence est notre gloire.

Notre gloire, n'est-ce pas, Messieurs, de tenir notre place d'hommes, non loin des anges, dans le chœur magnifique des créatures de Dieu ? Le péché nous a fait descendre, la pénitence nous fait remonter. Notre gloire, c'est d'être unis à J.-C., chef de toute la création, et comme le Verbe incarné est l'Homme de douleurs, l'universel pénitent du monde, plus nous serons contrits, brisés, broyés, plus nous serons près de lui au pays de la grâce et dans le royaume de la gloire.

Oh ! que les œuvres de la pénitence sont belles ! Elle restaure le temple dévasté ; elle relève l'autel profané ; les saints flambeaux se rallument ; le sacrifice recommence. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus*. L'hostie du cœur monte au travers des humiliations et des larmes jusqu'au Père céleste qui l'accueille et l'agrée.

Oh ! que les œuvres de la pénitence sont belles ! L'enfant de Dieu était perdu, la pénitence l'a ressuscité. La colère du Seigneur était allumée, la pénitence en a éteint les feux. La terre coupable et stérile allait être maudite, la pénitence l'a purifiée et fécondée, elle est bénie. Pénitence, pénitence, que tes œuvres sont belles !

Fille de la miséricorde, elle est notre consolation, notre bonheur. « Prends au moins pitié de ton âme, nous disait le Seigneur, lorsque nous allions l'offenser ; par le péché tu la blesses, tu la lues ; de tous ses ennemis c'est toi le plus cruel. » Mais toutes les plaies que fit le péché, la pénitence les guérit. N'était-ce pas dur d'être en proie au remords, d'entendre le jour et la nuit sa voix accusatrice et de trembler à la pensée du jugement de Dieu ? La pénitence chasse le remords et rassure contre les terreurs d'outre-tombe. N'était-ce pas dur de se sentir encore, même après la réconciliation, entraîné, et violemment, vers le mal, par les tristes restes d'habitudes coupables ? La pénitence, en mettant à leur place des habitudes saintes, nous rend, avec la liberté première, la paix. Et qu'il est doux de trouver en soi le témoignage certain d'une conversion sincère et de notre fidélité à marcher dans le droit chemin ! Qu'il est doux de voir que l'image de J.-C. reprend ses vives couleurs dans notre âme et rayonne ! Qu'il est doux de contribuer puissamment au salut

des pécheurs sur la terre et à la délivrance des justes du purgatoire ! La pénitence donne à notre prière une efficacité souveraine.

Par le regard de la foi, mes frères, pénétrez jusque dans le ciel. Contemplez, tout près de Marie la Vierge immaculée, Madeleine purifiée et pardonnée ; tout près de Jean, le disciple bien-aimé, Augustin si fameux par ses égarements ; enfin dans le voisinage des anges, d'innombrables pénitents descendus si bas et par la pénitence remontés si haut... Et dites, dites si la pénitence qui semble n'être faite que pour abaisser l'homme, n'est pas au contraire l'élévation et la glorification du chrétien !

*
**

A présent, écoutez le prophète qui conversait avec les séraphins : « Vision d'Isaïe contre Juda et contre Jérusalem. Cieux, prêtez l'oreille ; terre, sois attentive ! » Que dis-tu, prophète ? Tu promettais des oracles à tes frères de Juda et de Jérusalem, et voilà que tu interpelles des créatures sans intelligence ! — Hélas ! les hommes se sont ravalés au-dessous des animaux sans raison. Lorsque Dieu eut dicté sa loi sur le Sinaï, il prit à témoin le ciel et la terre de l'alliance qu'il contractait avec son peuple. Le ciel fut fidèle à envoyer la manne. La terre s'entr'ouvrit pour épancher des eaux miraculeuses. L'homme oubliâ ses serments. Et voilà qu'aujourd'hui le ciel et la terre sont repris à témoin contre l'homme prévaricateur. Que dit le Seigneur au ciel et à la terre ? « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méprisé ! Le bœuf connaît son maître et l'âne connaît son étable ; Israël n'a pas connu son Dieu ! Malheur à la nation pécheresse, malheur au peuple chargé d'iniquité, malheur à la race exaspérée et perverse, malheur aux fils criminels ! » Et contre eux la bouche du Seigneur laissa tomber cette parole terrible : « *Super quo percutiam ?* Sur qui frapper maintenant ? » La toute-puissance de Dieu semble à peine suffire aux exigences de la justice. Sur qui frapper ?... Le péché a frappé le premier et toutes les têtes sont abattues et tous les cœurs sont languissants et les corps ne sont qu'une plaie livide, hideuse, envenimée... Pécheurs, entendez la parole du Saint des saints : « Vos offrandes sont inutiles. J'exècre votre encens. Je déteste vos solennités. C'est en vain que vous fendrez vers moi des mains suppliantes, je détournerai les yeux. Vous aurez beau multiplier vos prières, je ne les écouterai point. »

Prophète, c'en est assez. Epargne-nous le reste. Qui pourrait supporter davantage le poids de l'indignation du Seigneur ? Si Dieu fait entendre à Juda et à Jérusalem de pareilles menaces, que sera-ce de nous, pécheurs plus coupables que Juda et Jérusalem, de nous

qui avons méconnu non pas les bienfaits du désert, mais les bienfaits du Calvaire ! Hélas ! ne sommes-nous pas perdus ?

Rassurez-vous, mes frères, et reconnaissez le Seigneur. Quand il fait gronder ses foudres sur nos têtes criminelles, il ne veut pas nous perdre ; il veut qu'à la lueur de l'éclair nous apercevions l'abîme et que nous fassions pénitence...

O Maître ! ô Juge ! ô Père ! Vous mettez notre sort entre nos mains : d'un côté l'ingratitude et ses châtiments ; de l'autre, le repentir et ses consolations ; d'un côté, l'iniquité et le glaive qui dévore ; de l'autre la pénitence et votre amour... Mon Dieu, c'en est fait, nous laissons au monde ses plaisirs criminels et nous savourerons les âpres joies de la pénitence.

Mercredi Saint

SUR L'APOSTOLAT

Mes bien chers frères,

L'Evangile, que des ingrats voudraient aujourd'hui exiler de l'ordre social, serait le salut de l'humanité, si le monde le voulait comprendre et pratiquer. Le monde n'est dans l'angoisse que pour avoir oublié l'Evangile. A mesure que, sous la pression des passions déchaînées, les liens sociaux, les uns après les autres, se dénouent ou se brisent, le besoin de l'union, la nécessité de la fraternité éclatent de plus en plus. Mais la fraternité est une fleur délicate qui ne croît que dans la terre de la charité. Les politiques estiment qu'avec certaines opérations diplomatiques, certains remaniements de frontières obtenus par un fleuve de sang, ils atteindront le but ; les romanciers font du libre déchaînement de tous les mauvais instincts la condition et le moyen de la paix universelle ; les philosophes sont en quête du système qui, par la réunion de toutes les intelligences, opérera l'harmonie de toutes les volontés ; l'industrie elle-même prend assez fièrement la parole et proclame que du libre échange de toutes les denrées jaillira quelque jour la libre union de tous les cœurs. L'Evangile enseigne que chacun de nous doit aimer ses semblables, comme J.-C. nous a aimés ; c'est-à-dire travailler à leur salut, comme J.-C. a travaillé au nôtre. Alors l'humanité suivra sa voie. Les générations seront semblables à des caravanes échelonnées sur la route du ciel et dans lesquelles les forts porteront le fardeau des faibles. La vertu règnera et avec la vertu la joie, l'espérance, la paix.

Telle est la solution du problème social. Parmi les chrétiens, parmi vous, mes bien chers frères, personne assurément ne la conteste. Mais cette loi évangélique est d'une application toute pratique. Cette loi fait de nous

tous des instruments de sanctification pour nous semblables : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccli., xvii, 12). La volonté de Dieu est de sauver l'humanité, mais de sauver les hommes aveugles avec le concours des hommes qui voient, les hommes paralytiques avec le concours des hommes qui marchent, les faibles par les forts, les méchants par les bons, les pécheurs par les justes. Tel est l'ordre providentiel.

Oblige-t-il strictement chacun de nous à l'apostolat ? Première question.

Cette obligation est-elle hérissée d'autant de difficultés que d'aucuns le supposent ? Deuxième question.

I

Que nous soyons tous obligés à la charité pour l'âme de nos semblables, au zèle pour son salut, à l'apostolat, — trois noms différents d'une même chose, — c'est ce qui résulte de la constitution même de notre nature ; je veux dire la fraternité humaine élevée par J.-C. N.-S. jusqu'à la hauteur de la fraternité chrétienne.

Je sais que, plus d'une fois, de ce grand nom de fraternité, l'égoïsme et la haine se sont fait un masque pour cacher leurs mauvais desseins ; mais l'abus qu'ils en ont fait en découvre la grandeur. Sans doute chacun de nous est autre chose qu'un fragment de la vie universelle ; chacun de nous a son existence et sa responsabilité personnelle ; chacun de nous trace son sillon dans le champ où l'a placé le Père de la famille humaine, et sera récompensé ou puni selon qu'il aura fait le bien ou le mal. Mais la distinction n'est pas la séparation, n'est pas l'isolement. Entre notre vie et la vie de nos semblables il y a des contacts intimes, des influences réciproques et profondes, des relations continuelles et nécessaires. Nous ne sommes pas pareils aux épis qui croissent ensemble sans se connaître ; nous sommes une grande famille.

Or, que fait-on dans ces familles qui sont l'image de la grande ? Que fait-on, là du moins où la famille, battue en brèche et par l'égoïsme individuel et par les excitations révolutionnaires, est encore debout ? En famille chacun travaille au bonheur de tous, et tous au bonheur de chacun, surtout de ceux qui sont plus infirmes et plus faibles. Hors de ce mutuel dévouement, plus de famille.

Au témoignage de l'Apôtre, nous sommes plus même qu'une famille ; nous sommes un seul corps. Le corps est un, quoiqu'il se compose de beaucoup de membres. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de ton service. La tête ne peut pas dire aux pieds : Vous ne m'êtes pas nécessaires (I Cor., xii) ; car Dieu a constitué le corps de telle sorte qu'il ne s'y trouve aucune scission. Mais tous les membres se préoccupent les uns des

autres, et, si l'un d'eux vient à souffrir, les autres prennent part à sa souffrance. Et l'Apôtre ajoute cette parole étonnante : « Vous, vous êtes le corps de J.-C. et les membres les uns des autres. *Vos autem estis corpus Christi et membra de membro.* » (Ibid., v, 27).

Ainsi nous devons vouloir pour nous et procurer à nos frères, à nos membres, à ces autres nous-mêmes, le vrai bien dont tous les autres biens sont ou l'écoulement ou la trompeuse image : le salut. Une affection quelconque, un amour désintéressé mais tout humain, des services généreux mais limités aux choses de la terre, n'accompliraient pas la loi : « Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres comme moi je vous ai aimés. »

Voilà pourquoi, mes chers auditeurs, l'Apôtre, dans son sublime commentaire, a dit cette parole bien propre à faire réfléchir ces bons cœurs, ces âmes sensibles qui ne savent pas s'élever jusqu'à la charité chrétienne : « Quand même je donnerais en nourriture aux pauvres toute ma fortune... » — Voilà, certes, une assistance peu ordinaire, une philanthropie large ; voilà matière à bien des éloges, à des inscriptions funéraires, à des notes biographiques pompeuses ; et cependant, quelle est la conclusion de l'Apôtre ? — « Si je n'ai point la charité, c'est-à-dire si l'amour de Dieu et des âmes rachetées dans le sang du Christ ne vivifie et ne transfigure cette assistance matérielle, cela ne me sert de rien ; ce n'est pas l'accomplissement du devoir de la fraternité chrétienne. *Nihil mihi prodest.* » (I Cor., xiii, 3).

Et malheur à qui murmurerait la parole de Caïn : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? » Par cette parole-là Caïn prononçait lui-même sa condamnation. Il était le gardien d'Abel, puisqu'Abel était son frère. Les âmes seraient-elles de si faible valeur qu'on puisse ne pas leur devoir ce qu'on doit aux corps ? Si l'un de vos frères mourait de faim à votre porte, vous en auriez des remords toute votre vie. Et, près de vous, une âme, privée de vérité, de vertu, de la grâce qui est l'amitié de Dieu, de la grâce qui est la vie, meurt de faim dans ce corps qui la porte, et vous, vous n'en êtes pas même émus ! Est-ce donc que la vie éternelle aurait moins de valeur que la vie éphémère ? Sous vos yeux, un homme, un inconnu, peut-être votre ennemi, tombe dans une eau profonde. Pour le sauver, vous n'avez pas de péril à courir : il vous suffit de détacher cette barque et de ramer jusqu'à ce malheureux. Si vous ne le faisiez pas, le monde vous appellerait à bon droit assassin, et votre conscience irritée répéterait elle-même : Tu pouvais sauver cet homme, tu le devais, c'était ton prochain, c'était ton frère... Assassin !

Mais on voit les âmes tomber dans ce fleuve d'iniquité qui aboutit à l'enfer et l'on ne se demande pas même si l'on pourrait les sauver ! Je sais bien que le sauvetage des âmes est le spécial labeur des prêtres et que Dieu leur a donné pour métier sublime d'être pêcheurs d'hommes. Néanmoins, Seigneur ! où est la charité dans ce raisonnement sans entrailles : « D'autres sont plus immédiatement que moi chargés de sauver cette âme ; s'ils arrivent trop tard, laissons-la périr ! »

Mes frères, Dieu pouvait se réserver cette œuvre incomparable du salut des âmes. Il lui a plu de nous honorer tous en nous associant tous à ce grand ouvrage. Ne vous plaignez donc pas de partager avec les prêtres ce fardeau glorieux. Si vous n'aviez pas été appelés, vous aussi, à la pacifique conquête des âmes par la charité, il y aurait dans l'Eglise deux classes d'hommes : nous prêtres, associés du Dieu Sauveur, nous libérateurs des âmes, guides de nos frères en route pour le ciel, et vous, simples fidèles, dans une impuissance humiliante et triste, pareils à ces esclaves des Romains auxquels on ne donnait point d'armes, même au jour du danger... Non, Dieu n'a point fait cette séparation-là. Dans son armée, le commandement est réservé au sacerdoce, mais tous vous êtes soldats de la charité, soldats de la vertu, soldats du zèle, soldats de Dieu, apôtres !

Depuis le commencement du Carême qu'avez-vous fait, Messieurs, pour la conversion des pécheurs et tout d'abord des vôtres ? quelles prières ? quelles mortifications ? quelles aumônes ? quels sacrifices ? A l'œuvre ! Il est toujours temps, et c'est le grand devoir de la charité ! A partir de l'heure qui sonne, accumulez sur la tête de vos chers criminels les grâces de Dieu. Ne vous laissez pas de prier : Vous ne savez pas les moments providentiels. Durant tant d'années, Monique pria pour Augustin. Oh ! que l'attente fut longue ; mais que la conversion fut magnifique !

— « Quel est ton nom ? demandait un bourreau à un martyr. — Chrétien. — Ton prénom ? — Catholique. » Vous aussi, mes chers auditeurs, vous êtes chrétiens catholiques, enfants de Dieu, enfants de l'Eglise. Or un catholique est un disciple complet de J.-C., son parfait imitateur. L'imitation de J.-C., c'est l'amour des âmes. Pour les âmes J.-C. est descendu sur la terre ; pour les âmes il est né dans une étable ; pour les âmes il a vécu dans les travaux, les contradictions, les souffrances ; pour elles il est mort sur la croix. Jésus veut dire Sauveur. Quelquefois il instruit, mais en instruisant il sauve. Il travaille, mais en travaillant il sauve. Il console, mais en consolant il sauve. Il prie, mais en priant il sauve. En naissant, en vivant, en mourant, il sauve. Il est toujours Jésus. Il est toujours Sauveur... Serait-il donc disciple du Maître, le

chrétien qui ne serait pas apôtre ? Fontaine tarie, branche desséchée, sel affadi, lumière éteinte, et peut-être âme morte, voilà ce que serait un chrétien qui ne travaillerait pas à sauver les âmes.

Faut-il ajouter, mes frères, à ces considérations si graves des raisons personnelles ? Alors je vous fais cette demande : Ne vous est-il jamais arrivé d'être pour autrui une pierre d'achoppement ou, comme on dit, de scandale ? Tant de paroles sont sorties de votre bouche ; des relations si diverses ont rempli votre vie ; des affaires si nombreuses ont absorbé vos jours, et parfois peut-être une partie de vos nuits !... N'avez-vous jamais été cause ou complice de querelles, d'aigreurs, de rancœurs, de légèretés, d'injustices, de blasphèmes ou seulement de refroidissement dans le service de Dieu ? Ils sont bien heureux mais bien rares, ceux qui n'ont jamais scandalisé personne... et le scandale est un grand péché. Or, au scandale il faut une réparation. La réparation du scandale, c'est le zèle des âmes, l'apostolat. Instrument de mort, vous devez être un instrument de résurrection. Si vous ne l'êtes pas, qui croira à votre repentir ?

Je pourrais vous adresser aussi cette question : Par moments, en présence du devoir ne vous sentez-vous pas faible ? Nous gémissons tous sur notre faiblesse. Eh bien ! la faiblesse spirituelle ne se guérit point par le repos ; elle se guérit par le travail. Votre fardeau vous accable, ajoutez-y le fardeau de votre frère, et facilement vous les porterez tous deux et Notre-Seigneur, touché de cette grande bonne volonté, vous aidera lui-même, et vous remplirez toute la loi. (Gal., vi, 2).

Ainsi, mes chers Messieurs, vous avez compris l'obligation de l'apostolat pour chacun d'entre vous. C'est la volonté de Dieu sur vos âmes. Ce sera la réparation de votre passé. Ce sera la garantie de votre avenir. Vous ne pouvez donc pas reculer, à moins de vous heurter à l'impossible.

Mais l'apostolat n'est point impossible, il s'en faut, et nous allons le prouver.

II

L'apostolat a trois leviers : la prière, l'exemple, les œuvres. Les deux premiers sont les plus puissants et à portée de toutes les mains.

Ecoutez l'Apôtre : « Avant tout et instamment je demande que l'on fasse des supplications, des oraisons, des vœux, des actions de grâces pour tous les hommes, — voyez comme il entasse les mots pour traduire plus énergiquement sa pensée — car cela est bon devant le Sauveur qui veut le salut de tous... Je veux que partout les hommes prient, élevant des mains pures, et pareillement les femmes, parées de modestie et de simplicité et manifestant, comme elles le doivent, leur piété

dans leurs bonnes œuvres. » (I Tim., II, 1-8). Saint Jacques exprime la même idée avec une brièveté saisissante : « Priez les uns pour les autres afin que vous soyez sauvés. » (v, 16). Qui prie bien, ne fit-il que cela, fait beaucoup. L'Eglise a placé sur ses autels un grand sauveur d'âmes, Benoît Labre. C'était un mendiant qui ne faisait que prier pour ses frères. Il est mort en priant.

Dans nos villes si agitées et si bruyantes se cachent çà et là quelques abris de recueillement et de silence où une douzaine de pauvres femmes se consomment dans les ardeurs de la prière comme des lampes devant le tabernacle. Le monde les oublie. Le monde les dédaigne. Le monde les insulte. Des publicistes se rencontrent qui n'ont rien à dire contre les maisons de débauche et qui ament l'opinion contre les maisons de prière. De misérables écrivassiers ne manquent pas qui somment le gouvernement de disperser ces saintes femmes, et l'on a vu des gouvernements défonçant les portes des monastères à coups de hache, prenant au collet ces anges de la prière et les jetant, comme des ordures, à la voirie. Un des leurs, Victor Hugo, avait bien dit pourtant : « Il faut ceux qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais. » Elles obtiennent, ces vierges de la pénitence et de l'oraison, pour nos modernes Sodomes, ce que la Sodome antique, moins coupable peut-être, ne put obtenir : le désarment de « ce bras de Dieu qui porte avec soi les foudres. » (Bossuet). Elles font, ces grandes âmes, ce que faisait J.-C. cloué à sa croix, silencieux, immobile : elles sauvent le monde par la prière.

Mes frères, imitons-les.

On a tout dit sur la force de l'exemple. Les paroles retuent ; les exemples entraînent. De là, pour nous tous, de graves devoirs, parce que nous sommes en spectacle non pas à Dieu seulement et aux anges, mais aux hommes (I Cor., IV, 9) ; de là aussi un moyen puissant d'entraîner ceux qui nous entourent vers le Maître que nous servons et qu'ils doivent servir avec nous. Ah ! mes chers auditeurs, les chrétiens indignes font tant de mal par leurs exemples, les chrétiens faibles dans la foi, les chrétiens cupides, injustes, avares, les chrétiens amateurs passionnés des jouissances, les chrétiens irrespectueux de l'autorité sacrée de l'Eglise, les chrétiens égoïstes, médisants, vindicatifs, sans douceur ni patience, et ils sont un obstacle si terrible à la conversion des âmes et à leur salut, que si quelques-uns au moins ne donnent pas l'édifiant et nécessaire exemple d'une vie simple, d'une bonne vie, d'une vie pure, d'une vie dévouée, de la soumission filiale à l'Eglise, de la charité comme l'entend l'Evangile, c'en est fait de nous, et le sacerdoce, impuissant dans son isolement, ne pourra bientôt plus

dans notre France que pleurer sur des ruines.

Je le sais, Messieurs, il y a un précepte qui enjoint à la main gauche d'ignorer l'aumône que la main droite a donnée ; mais il y en a un autre ainsi formulé : « Que les hommes voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux ! » Il convient de cacher certaines œuvres de surérogation ; mais le devoir doit être rempli en plein soleil ; mais il ne faut pas chercher l'ombre, ordinairement du moins, pour faire sa communion pascale ; mais il ne faut pas se cacher dans une chapelle à l'heure où la cloche appelle tout le monde aux offices communs de la paroisse ; mais il ne faut pas dissimuler son amour pour l'Eglise et sa vénération pour le vicaire de J.-C. calomnié comme le fut son Maître. Que faut-il encore ? Pratiquer publiquement la patience, l'oubli des injures, la bienveillance pour le prochain, l'obéissance à toute autorité établie de Dieu, non par orgueil assurément, mais parce que le scandale est un péché, un grand péché, et le bon exemple un devoir, un grand devoir ; non pour obtenir de vains éloges, mais pour mériter cette estime sérieuse qui nous garantit contre nos propres défaillances et répand au loin, souvent à notre insu, au milieu de l'atmosphère empoisonnée du monde, le parfum de J.-C. !

Après la prière, après l'exemple, les bonnes œuvres. Je n'en dirai qu'un mot. Tout le monde reconnaît qu'elles sont aujourd'hui plus que jamais nécessaires et même urgentes. Chacun a ses œuvres, ceux-là même qui ne prient guère et dont les exemples ne sont pas toujours des exemples de vertu. Si l'égoïsme seul ne rencontre jamais l'occasion de faire une bonne œuvre, c'est que l'égoïsme ferme les yeux pour ne la point voir. La charité la rencontre à chaque pas et gémît de son impuissance à réaliser tout le bien qu'elle désire. Mais son gémissement lui-même est écrit au livre de vie. Il y a des œuvres individuelles. Il en est de collectives. On voit des pauvres eux-mêmes participer à la plus sainte de toutes et donner, au prix de sacrifices très méritoires, le sou de la Propagation de la foi. Je ne les loue point. Je les félicite, car ce n'est pas à un ingrat qu'ils prêtent. Dans cette diversité infinie des bonnes œuvres : denier du culte, denier des écoles, denier des patronages, denier de Saint-Pierre, denier des pauvres, ... à chacun de se faire sa part, si on ne peut les embrasser toutes. Mais ne craignons point facilement de faire un peu plus lourd ce fardeau béni. Il fatigue moins, sachons-le bien, que le fardeau des terrestres désirs, des caprices et des sollicitudes d'en-bas. Au milieu des mondains apparaissent, çà et là, comme des feux dans la nuit, ces vrais chrétiens dont la vie n'est qu'une suite ininterrompue de bonnes œuvres : *virtu misericor-*

diarum quorum pietates non defuerunt. (Eccli., xlv, 10). Leur vie est la vie heureuse. Interrogez plutôt saint Vincent de Paul, la sœur Rosalie, l'abbé Chevrier ou Dom Bosco. Interrogez tous ceux qui ont fait du bien. Leur mort est pleine de joie et toute irradiée d'immortalité. Leur nom vit de génération en génération et l'Eglise des saints chante leurs louanges. Ils ont accompli le commandement nouveau de Jésus, ami et sauveur des âmes : ils ont aimé les âmes non d'un amour simplement humain et passager, mais de cet amour robuste, violent et doux, irrésistible et invincible, qui les a entraînés vers la félicité sans ombre, sans déclin, du paradis de Dieu, et, aux siècles des siècles, l'assemblée des saints redira leurs louanges. *Laudem eorum narrabit Ecclesia.*

A l'heure de la mort, frères très chers, heure qu'il ne faut oublier jamais, ce que nous aurons fait pour nous, nous sera enlevé. Travaillons à faire fortune, épuisons-nous, bâtissons des maisons opulentes, formons-nous des relations agréables : nous travaillons, nous nous épuisons pour augmenter le triomphe de la mort. Mais ce que nous aurons fait pour J.-C. et pour les âmes demeurera et nous protégera au moment suprême...

Avez-vous entendu parler, Messieurs, de ce généreux chrétien qui allait mourir et dont toute la vie n'avait été que zèle ardent pour les âmes ? Il se sentait tout joyeux. C'était dans toute sa personne comme une ivresse de certitude, de confiance, d'espoir. Quelqu'un s'en étonnait et lui dit : Vous n'éprouvez donc aucune crainte ! — Pourquoi craindrai-je ? Est-ce que j'ai servi Mahomét ? J'ai servi un Dieu fidèle et bon. J'ai aimé les âmes. J'ai fait tous mes efforts pour lui donner des âmes... J'ai foi en sa miséricorde...

Mes frères, je vous souhaite une vie pareille ; elle s'achèvera par une pareille mort, la mort des bienheureux.

AVIS PAROISSIAUX

LES PRÉDICATIONS DU CARÊME

Un bon nombre d'entre vous, chers paroissiens, savent que nous prêchons depuis le commencement du Carême ; en venant nous entendre, ils nous ont très aimablement prouvé qu'ils le savent. Nous sommes contents de notre auditoire, et nous espérons qu'il est content de nous...

Il est cependant certain que si nous avions fait l'appel, nous aurions constaté des vides inexplicables, surtout de la part de certaines personnes de loisir qui se disent chrétiennes, mais qui n'aiment pas à entendre prêcher,

Et puis, elles seraient obligées de devancer leur souper d'un quart d'heure pour venir au sermon ; pensez donc !... Je les engage à méditer cette grave et profonde affirmation de Notre-Seigneur : « Celui qui est de Dieu écoute volontiers la parole de Dieu. »

Je m'empresse de vous annoncer, chers paroissiens, que nous aurons un prédicateur étranger, depuis le dimanche 26 mars jusqu'à Pâques. Je vous engage vivement, comme je le fais chaque année, à venir l'entendre assidûment. Je vais même prononcer un mot très grave, que je n'aime pas à prodiguer, et ce mot, le voici : **C'est un devoir pour vous d'entendre les prédications.**

Je pourrais développer longuement cette affirmation ; je vais me contenter de quelques indications sommaires.

1^o *Devoir envers Dieu.* — La prédication est la parole de Dieu. Avant de remonter au ciel, Notre-Seigneur réunit ses apôtres et leur dit, à eux et à tous les prédicateurs des siècles futurs : « Allez dans le monde entier, prêchez l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations... » Il leur avait déjà dit : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » Et S. Paul disait aux premiers chrétiens : « Nous sommes les ambassadeurs du Christ, et c'est lui qui vous parle par notre bouche. »

De ces citations que je pourrais multiplier à l'infini, je conclus que Dieu nous charge de vous annoncer sa parole, comme un peuple charge ses ambassadeurs d'aller porter sa parole à un autre peuple. Or on fait à une nation une suprême injure lorsqu'on refuse d'écouter ses ambassadeurs, et cette injure amène infailliblement la guerre. Cette injure, vous la feriez au Dieu qui vous a créés et rachetés et qui règne sur tout l'univers, si vous méprisiez sa parole que nous vous apportons.

2^o *Devoir envers l'Eglise.* — Dans les grandes villes, dans les petits villages et partout, l'Eglise appelle ses enfants autour de la chaire chrétienne, surtout pendant le Carême. Elle nous impose, à nous prêtres, le très grave devoir de prêcher, et le plus grand des théologiens, S. Thomas d'Aquin, affirme que la prédication est « le plus important de nos plus importants devoirs. » Il est évident que, par réciprocité, l'Eglise vous impose le devoir de venir nous entendre.

L'Eglise est actuellement méconnue, méprisée, calomniée, haïe, persécutée par les suppôts de Satan, et elle demande à ses enfants de se grouper auprès d'elle, surtout pendant le Carême. Si vous êtes athées, sectaires, francs-maçons, renégats, ne venez pas au sermon, c'est logique. Mais si vous n'avez pas renié votre baptême et apostasié votre foi, si vous êtes encore chrétiens, faites-vous un honneur de répondre à l'appel de l'Eglise et de ne

pas vous ranger parmi ceux qui la maudissent.

3^e *Devoir envers le prochain.* — Y a-t-il obligation pour vous, oui ou non, de donner le bon exemple ? Les ennemis de Dieu et de l'Eglise s'acharnent actuellement contre nos croyances. La bataille fait rage ; et vous refuseriez d'y prendre part, vous ne voudriez pas même vous imposer un léger effort pour donner le bon exemple !

Si vous venez au sermon, d'autres viendront comme vous, vous exciterez dans la paroisse un salubre ébranlement ; la foi répandra ses vivifiantes clartés sur un plus grand nombre d'intelligences, la grâce touchera plus de cœurs, les communions pascales seront plus nombreuses et plus ferventes, et vous aurez concouru à ces résultats dans la mesure de vos forces.

Si vous méprisez ce grand devoir, où est votre foi, votre sens chrétien, votre intelligence des obligations que nous impose la situation actuelle ? Où est votre charité envers les âmes que vous auriez pu concourir à sauver ? Vraiment, vous risquez de faire triste figure devant Dieu lorsque vous lui direz, au jour du jugement : « Je n'assistais pas au sermon parce qu'il aurait fallu m'imposer un dérangement ; parce que les sermons m'ennuyaient, vu que je n'aimais pas à entendre parler de vous ; parce que mon salut et celui de mon prochain étaient le moindre de mes soucis ; parce que je ne pouvais pas devancer mon dîner de quelques minutes !... »

4^e *Devoir envers vous-mêmes.* — Les sermons vous feront sûrement du bien si vous les écoutez dignement. C'est par la prédication que Dieu a sauvé le monde ; c'est par la prédication qu'il vous sauvera. Jésus-Christ a béatifié « ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent » ; il les a marqués du signe des prédestinés. Au contraire, il a maudit ceux qui méprisent la parole de Dieu, car il a dit : « Celui qui n'écoute pas ma parole a un juge qui le condamnera sévèrement. »

La conclusion, chers paroissiens, c'est que vous viendrez très nombreux aux sermons du Carême.

eût craint que leur âme s'exaltât trop, en des actes de vigueur et d'héroïsme même, au détriment de la patience, de la mansuétude et de l'amour du cœur, ajouta ces douces et suaves paroles : « Cependant faites toutes choses dans un esprit de charité, *omnia in caritate fiant.* »

Ce sont ces paroles, mes frères, que je vais vous redire ce soir, et j'éprouve, en vous annonçant le sujet de ce discours, les mêmes sentiments que l'Apôtre. Oui, il y a des périls contre lesquels il faut nous mettre en garde ; oui, il y a des choses, des entreprises et des attentats qui révoltent notre foi et qui blessent notre patriotisme ; oui, le courage et la force d'âme sont plus nécessaires que jamais ; et cependant, tout en combattant le bon combat, tout en menant contre les ennemis de l'Eglise qui perdent les âmes une guerre intrépide, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, sans manquer à notre titre, à notre caractère de chrétiens, agir dans un esprit autre que celui de la charité. *Omnia in caritate fiant.*

Plaise à Dieu que j'interprète dignement la pensée de saint Paul, et que je vous fasse comprendre et goûter cette grande vérité que la charité pour Dieu et pour le prochain, c'est le tout de la vie chrétienne !

I

Et d'abord, mes frères, faites toutes choses dans un esprit de *charité pour Dieu*.

Pourquoi cela ?

Je pourrais vous montrer le cœur de Dieu tout brûlant d'amour pour nous. — Un jour, il est sorti de son repos, il a créé le monde et tout ce qu'il renferme. Et à qui pensait-il ? A nous. Et dans sa pensée, qui donc devait bénéficier de tous les biens, de toutes les beautés, de toutes les merveilles d'ici-bas ? Mais c'est nous, nous qu'il a faits à son image, nous à qui il a donné une âme capable non seulement de gouverner le monde, mais encore de conquérir le ciel.

Et comme si tout cela n'eût pas été assez pour lui, après toutes les ingratitudes, toutes les rébellions de l'humanité pécheresse, il a pris un corps, une âme, et tout couvert de nos péchés qu'il voulait expier infiniment, il a livré ce corps et cette âme à toutes les douleurs, à toutes les tortures d'une agonie et d'une mort où il a, d'un seul coup, satisfait pour tous les hommes à la justice éternelle.

Voilà ce que je pourrais vous dire ; et je vous citerais, par exemple, la parole d'un saint François d'Assise qui ne pouvait rencontrer, sur le bord d'une route, la moindre fleurette baignée de rosée et tout étincelante de soleil, sans lui parler : « Tais-toi, lui disait-il, oh ! je t'entends bien, Dieu m'a aimé. » — Et je vous rappellerais encore ce cri de saint Paul à la vue de la croix : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi ! *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » (Galat., II, 20).

PETIT CARÊME AUX HOMMES

V

CHARITÉ POUR DIEU ET POUR LE PROCHAIN

Omnia in caritate fiant !

Faites toutes choses dans un esprit de charité.

Mes frères,

L'apôtre saint Paul, après avoir recommandé aux fidèles de Corinthe de veiller, d'être fermes dans la foi, d'être courageux et pleins de force dans la vie chrétienne, comme s'il

Et comme l'amour, un amour si constant, si vif, si désintéressé, appelle nécessairement l'amour, — à moins de descendre et de tomber au-dessous même de l'animal, au-dessous du chien du pauvre dont le P. Lacordaire n'a pas craint de parler, dans la chaire de Notre-Dame, en le montrant léchant la main de son maître, ou bien suivant, comme avec des larmes, son triste convoi, — il me suffirait, je ne dis pas pour toucher, pour émouvoir seulement vos cœurs, mais pour les gagner tout à fait à Dieu, de répéter devant vous la parole de saint Jean, du chantre de l'amour divin : « Aimons donc Dieu qui nous a aimés le premier ! *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.* » (I Joan., iv, 19).

Mais, mes frères, nous sommes en des temps où il faut que je vous tienne un autre langage que celui de nos Saintes Ecritures. Un Dieu créateur, un Dieu incarné, un Dieu crucifié, un Dieu caché et voilé dans l'Eucharistie : quoi de plus capable de ravir notre cœur ?... Mais un Dieu, malgré tout cela, ou plutôt à cause de tout cela, accablé des pires outrages : quoi de plus digne de tendre notre amour jusqu'aux plus héroïques efforts ?

Car enfin, mes frères, je ne me lasserai pas de l'affirmer, de le soutenir, tant que cette guerre impie ne finira pas : C'est à Dieu, seigneur et maître de toutes choses, qu'on en veut.

Lorsque Satan poussa ce cri de révolte que vous connaissez bien : « *Ascendam !* je m'élèverai, je serai semblable au Très-Haut, » c'est son orgueil qui ne supportait pas de sentir au-dessus de lui la puissance et la majesté divine. De là cette entreprise téméraire, insensée, qui aboutit à une chute retentissante et à des châtiments éternels. Eh bien ! notre siècle est un siècle plein du même orgueil ; et il vise plus haut que les catholiques, que les religieux et les prêtres qu'il maltraite.

En quoi donc, je vous prie, vous et moi aurions mérité les injures dont on nous gratifie ? Est-ce que nous serions chargés de quelque méfait ? Mais non ; nous avons, certes ! le droit de porter le front haut. Notre conscience ne nous reproche rien autre chose que les fautes communes à l'humaine faiblesse, et socialement parlant notre place est parmi les meilleurs et les plus honnêtes citoyens.

Et ce serait à notre personne que s'arrêteraient la guerre qu'on nous fait ? C'est impossible. Ce n'est pas au petit soldat qui remplit son devoir, sur un champ de bataille, que l'ennemi en veut. On regarde les couleurs qu'il porte, le drapeau qu'il défend, et c'est à cause de ce drapeau, pour l'humilier et vaincre le pays dont il est le symbole, qu'on cherche à masquer le soldat.

Croyez-le bien, il en est de même dans cette mêlée d'aujourd'hui. Les poings qui nous

menacent sont réellement tendus vers le ciel ; et quand on nous harcèle, quand on nous poursuit et qu'on nous frappe, c'est pour que Dieu, dans ses temples déserts et sur ses autels où ne fume plus l'encens, soit bientôt comme un roi détrôné et sans sujets.

Et c'est pourquoi, du moment qu'on nous fait un pareil honneur de nous poursuivre ici-bas comme les représentants de Dieu, comme les tenants de Dieu, je vous demande d'avoir pour lui un cœur, une charité qui ne se lasse pas.

Vous avez du cœur pour vos parents, pour vos amis, et je vous en félicite. Mais Dieu, alors surtout qu'il y a quelque péril à le servir, doit passer avant tout ce que vous avez de plus cher au monde, et je ne connais qu'une manière de le lui prouver : c'est le dévouement.

Et comment lui serez-vous dévoués ? Est-ce que vous calculerez avec lui ? Est-ce que vous pèseriez ce que vous en avez reçu ? comme ces gens serrés, étroits, qui s'en tiennent, dans leurs relations et pour leurs affaires, à cette froide et égoïste formule : « *Do ut des.* Donnant, donnant. » Vous calculeriez, vous pèseriez ainsi, que je ne craindrais pas pour Dieu, car vous auriez beau faire, vous seriez toujours en retard avec lui. Mais le dévouement que je vous demande à l'heure actuelle, parmi tant de tiédeur et d'indifférence, c'est le dévouement d'une âme qui se donne pour avoir le plaisir de se donner, et sans rien attendre autre chose que le bonheur de son dévouement.

Ah ! voilà qui est noblé et qui est grand ! Et pour traduire ma pensée en quelques mots seulement : Vous obéissez à Dieu, en accomplissant sa loi, et cela vous coûte, cela coûte à votre nature ; eh bien ! faites-le, non pas comme les Anciens qui disaient : « La loi est dure, mais c'est la loi, *dura lex, sed lex,* » faites-le en esprit de charité, par amour pour Dieu, et qu'il voie dans votre obéissance pleine, entière, l'acte généreux d'un cœur qui ne sait rien lui refuser... Vous êtes sollicités au mal. Allez-vous trahir Dieu ? La tentation est pressante. Pourquoi donc ne prendriez-vous pas votre part des félicités de la terre ? Pourquoi donc n'accorderiez-vous pas à votre orgueil impatient, à vos sens troublés, les joies qu'ils réclament ? Mais la sainte image de Dieu se dresse devant vous, et votre cœur s'exalte, et vous vous rappelez que vous êtes chrétiens, et vous vous jurez à vous-mêmes que vous ne ferez rien, qu'il n'y aura rien dans votre vie qui puisse jeter une ombre, si légère soit-elle, sur la gloire divine, et autoriser les impies à railler le ciel à cause de vous... Vous passez par toute sorte d'épreuves, et vous sentez, tour à tour, tout ce qu'il y a de dur et de cruel dans les deuils, les ennuis, les revers, les infir-

mités, les contradictions et les dénis de justice d'ici-bas. Combien qui fléchissent sous le poids et les meurtrissures d'une si lourde croix ! Mais vous, vous bénissez la main de Dieu, vous l'adorez, et sans aller peut-être jusqu'à dire, avec une grande sainte : « Mon Dieu, souffrir ou bien mourir ! » vous êtes heureux et fiers d'ajouter quelque chose qui vient de vous, et qui est comme le sang de votre âme, à la Passion de Jésus-Christ. Voilà le dévouement, mes frères, le dévouement qui immole la nature à la grâce ; et c'est si beau qu'il n'y a pas, aussi bien pour Dieu que pour nous, de victoire comparable à celle-là.

Enfin, vous remplissez vos devoirs d'état et de condition. Vous êtes pères, vous êtes mères de famille. Que de fatigues, de soucis et de sacrifices pour élever des enfants qui grandissent dans la foi et les pratiques religieuses ! Car c'est aujourd'hui une grande tâche, une tâche difficile entre toutes. Mais ces enfants, vous savez que c'est Dieu qui vous les a donnés, et vous ne voulez pas qu'ils appartiennent à d'autres, qu'à lui, et vous vous dépensez de toutes manières pour que, quand votre propre cœur sera réduit en poudre, le cœur de vos enfants vous remplace, et continue ainsi à offrir à Dieu un amour qui sera le prolongement du vôtre.

O chrétiens ! ô chrétiennes ! ô pères ! ô mères ! ô enfants qui agissez comme je viens de le dire, c'est la charité qui vous anime ; vous réalisez la parole de l'apôtre qui veut que nous fassions toutes choses dans un esprit de charité pour Dieu, *omnia in caritate fiant* ; et Dieu que vous servez si bien, oublie, dédaigne les blasphèmes et toutes les révoltes de ce siècle pour ne plus voir, pour ne plus entendre que les battements de votre cœur, et compter les libres et joyeux sacrifices de votre amour.

II

Faites toutes choses dans un esprit de *charité pour le prochain*.

Qui est notre prochain ? Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre ; notre prochain, ce sont tous les hommes, sans exception. Cependant, en raison des circonstances présentes, je ferai une distinction entre ceux qui partagent nos croyances, et ceux qui les combattent.

1. Ceux qui partagent nos croyances, ce sont des frères à édifier, à soutenir et à entraîner au bien.

Dès l'origine du christianisme, c'est ainsi que s'appelaient entre eux les fidèles, et l'apôtre saint Paul, avec un cœur admirable, n'emploie pas d'autre mot dans ses épîtres. Il veut qu'on salue, de sa part, tous les frères des églises voisines, et il demande même qu'on ajoute à ce salut fraternel quelque chose de plus doux, de plus tendre, un baiser, un em-

brassement sacré, comme il convient à des chrétiens : *Salutate fratres omnes in osculo sancto*. (I Thess., v, 26).

Eh bien ! tous ceux qui, comme nous, croient à Dieu et à Jésus-Christ, tous ceux que nous voyons, dans nos églises, assidus aux saints offices, tous ceux qui mettent leur nom, leur temps, leur fortune, leur personne, au service de la religion, tenez-les pour des frères.

Et si ce sont des frères, c'est par eux que votre charité doit commencer. Je ne voudrais pas invoquer l'exemple de nos adversaires ; mais que de fois, vous-mêmes, n'avez-vous pas remarqué, admiré l'esprit de discipline qui règne parmi eux, et qui les oblige tous aux mêmes efforts, aux mêmes sacrifices ! Je préfère vous rappeler l'ancienne charité des premiers chrétiens, que les païens eux-mêmes ne pouvaient voir si pleins de cœur les uns pour les autres, sans en être ravis jusqu'à s'écrier : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » J'entends dire que les catholiques d'à présent sont souvent loin de s'entendre, et qu'au lieu de s'entr'aider sur tous les terrains, — terrain politique, industriel, commercial où la lutte est devenue, depuis quelque temps, si âpre, — il en est qui vont porter et leur voix et leur clientèle à ceux mêmes qui sont ouvertement contre l'Eglise.

Ce n'est pas là, mes frères, l'ordre de la charité chrétienne. *Omnia vestra in caritate fiant*. Et si vous voulez bien me permettre de m'adresser à votre cœur de chrétiens, c'est saint Paul, c'est toute la tradition, c'est l'Eglise elle-même dont vous êtes les fils qui vous dira par ma bouche :

Ayez entre vous une charité de prières pour intéresser le ciel à vos communes détresses. C'est ce que faisaient les chrétiens de Jérusalem pour la délivrance de Pierre.

Ayez entre vous une charité de langage, je ne dis pas pour vous accabler de louanges, ou de compliments mutuels, — laissez cela, laissez de pareilles flatteries aux gens du monde qui n'y croient guère, — mais pour vous marquer une estime, une sympathie où chacun trouvera le conseil, l'encouragement et la consolation dont il a besoin.

Ayez entre vous une charité d'action et d'exemples. Un jour, un vieillard de 90 ans fut condamné à mourir, parce qu'il ne voulait pas manger des viandes que la loi défendait. C'était Eléazar. Et savez-vous bien pourquoi il se refusa à employer un subterfuge qui aurait pu lui sauver la vie ? C'est qu'en faisant ce qu'on lui conseillait, il eût trompé les jeunes gens qui le connaissaient, par un aussi détestable exemple, et plutôt qu'un tel scandale, il s'en alla bravement à la mort. (II Mach., vi, 24). Voilà l'attitude que les catholiques, — surtout ceux qui ont l'influence

qui vient de l'âge, de la naissance, de la fortune ou du talent, — doivent avoir. Ce n'est pas assez de paraître sans reproche, dans une vie tranquille et retirée ; il faut payer de sa personne, et quand tout est menacé autour de nous, tout ce qui fait la beauté de l'Eglise et la grandeur de notre pays, il faut se chercher, se grouper et, les plus notables en avant, s'entraîner à toutes les œuvres du bien.

Enfin, ayez entre vous une charité d'affection qui vous porte au secours les uns des autres. Vous êtes jalouse, critiqué, mis au ban de l'opinion : qu'il y ait des voix qui s'élèvent pour vous défendre. Vous êtes dans le besoin : qu'il y ait des mains qui s'ouvrent pour vous secourir. Vous avez perdu quelqu'un des vôtres, le malheur s'acharne après vous : qu'il y ait des yeux qui pleurent avec vous, pour vous consoler. Le succès bénit vos efforts, c'est votre famille qui grandit et qui prospère : qu'il y ait des lèvres aimables pour vous féliciter de vos vertus et de vos mérites.

Voilà la charité chrétienne. Ah ! qu'elle est admirable, ingénieuse, dans tout ce qu'elle entreprend, dans tout ce qu'elle accomplit sous le regard ét avec la grâce de Dieu ; et c'est ainsi qu'il faut la pratiquer vis-à-vis de vos frères !...

2. Mais pour les autres, pour ceux que je suis bien obligé d'appeler nos ennemis, tant ils mettent de ruse, de malice et de haine à combattre la foi et la religion de nos âmes, que faire ?

Il faut obéir encore à l'Apôtre : *Omnia vestra in caritate fiant*. Seulement entendons-nous bien : la charité qui nous est commandée n'est pas une charité aveugle, c'est une charité qui voit clair.

Saint Augustin a défini cette charité en deux mots que je vous prie de retenir. Il y avait, de son temps, des hérétiques qui ravageaient l'Eglise, et distinguant entre leurs erreurs et leurs personnes, il disait : « Tuez les unes et aimez les autres. *Occidite errores, diligite homines*. »

Et de fait, mes frères, toutes les impiétés d'aujourd'hui, qu'il est inutile de vous rap-peler puisqu'il n'y en a pas une qui n'ait eu, dans votre âme chrétienne, un douloureux retentissement, vous ne les condamnerez jamais trop. Est-ce que Notre-Seigneur, lui la bonté infinie, n'a pas démasqué et flétri l'hypocrisie des Pharisiens ? Est-ce qu'il n'a pas maudit le monde à cause de ses scandales ? Est-ce qu'un fouet à la main il n'a pas vengé l'honneur de la maison de son Père ? Comme lui, vous pouvez donc vous montrer sévères, impitoyables, pour toutes les abominables doctrines et les mœurs dépravées qu'on travaille, sans relâche et avec une ardeur satanique, à répandre dans ce pays.

Mais après cela, soyez charitables pour les personnes, *diligite homines*.

Nos ennemis s'obstinent dans l'incrédulité et tous les péchés de l'orgueil : plaignez-les, et comme Jésus-Christ qui pleura sur Jérusalem ingrate et rebelle, pleurez sur eux, sur le sort qui les attend et les châtiments qu'ils se préparent.

Nos ennemis, comme s'il n'y avait rien au-delà de ce monde, ni tribunal, ni justice, trafiquent de ce qu'il y a de plus sacré ici-bas. On voit, dans leurs mains cupides, bien autre chose que les trente deniers de Judas, on y voit les biens des Congrégations dispersées et ruinées ; on y voit les biens de l'Eglise dépouillée, toutes les fondations pieuses où les morts avaient cependant mis, avec leur signature, leur dernière et suprême volonté. Ah ! plaignez-les encore davantage. Il faudra rendre compte, un jour, de tout cela, devant le Juge inexorable qui frappera tout à la fois et leur cupidité et leur luxure. Plaignez-les, et priez pour eux, *orate pro persequentibus vos*.

Nos ennemis outragent le Souverain Pontife ; ils font au clergé français, si instruit et si dévoué pourtant, des conditions de vie à ce point précaires et onéreuses qu'elles le mettent au-dessous même des bergers de village ; et comme si ce n'était pas assez, ils battent des mains, ils ricanent dans leurs journaux, dans leurs assemblées, autour des croix où ils ont cloué tant d'innocentes victimes. Eh bien ! reprouvez de toutes vos forces des crimes qui ne cessent, depuis quelque temps, de retomber sur notre malheureux pays où les catastrophes se succèdent ; et après cela, criez comme Jésus-Christ vers le ciel : « *Pater, ignosce illis !* Pardon, grâce pour eux ! »

Et si votre prière, un jour ou l'autre, leur ouvre les yeux, si elle avive le remords dans leur âme, et si sous la pression de la grâce elle y fait naître un mouvement de repentir, ah ! aidez-les ; redoublez pour eux de zèle et de charité ; faites-leur sentir qu'en se convertissant, ils auront votre estime et les pardons de Dieu. Et de la sorte, sauvez-les. Sauvez-les d'eux-mêmes et des passions qui les aveuglent et les entraînent ; sauvez-les des compagnons et des associés de leur impiété, qui n'épargneront rien pour les retenir ; sauvez-les de la colère divine et des flammes de l'éternité. Ah ! c'est là le triomphe de la charité, et il est assez beau pour qu'il vous tente, et que vous le payiez des prières, des larmes et des sacrifices de votre cœur. *Omnia vestra in caritate fiant*.

**

J'ai fini, mes frères. Parmi tous les cris que l'amour divin a arrachés à saint Paul et qui retentissent encore dans l'Eglise, il n'en est pas de plus beau que celui-ci : « *Si caritatem non habuerio, nihil sum*. Si je n'ai pas

la charité, je ne suis rien. » Vous l'entendez bien : si nous, catholiques, malgré tant de raisons que nous avons de nous indigner et de nous irriter, — et quand même nous emploierions tous nos biens en bonnes œuvres, — si nos pensées, nos paroles, notre vie tout entière n'est pas imprégnée de charité, nous sommes sans valeur aux yeux de Dieu, *nihil sum*.

O chrétiens, faites donc violence à vos rancunes ; dévouez-vous, non pas seulement pour vos amis, — vous n'y auriez guère de mérite, — mais encore et surtout pour vos ennemis. Si coupables qu'ils soient, la charité, soyez-en sûrs, peut en venir à bout ; elle peut faire ce miracle. Et le jour où vous aurez amené à Dieu quelque incrédule converti, quelque impie changé et revenu à la foi de son enfance, quelque grand pécheur confessé et absout, ce jour-là, au dire du prophète Daniel, votre nom s'écrira de lui-même aux pages du livre de la vie éternelle, et il y brillera à jamais d'un radieux et immortel éclat. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Force

V

LES MOYENS DE LA RAVIVER ET DE L'ALIMENTER

Sed de cælo fortitudo est.
La force vient du ciel.

Mes frères,

Nous l'avons constaté l'autre jour : la force morale, pourtant si indispensable à tous, n'est pas une vertu universellement pratiquée à notre époque. Effectivement, il n'est pas rare de rencontrer près de nous des chrétiens sans vigueur, des caractères inconsistants, des volontés flottantes, des roseaux qui plient au moindre vent. Qui donnera du nerf à ces âmes atrophiées, du ressort à ces volontés ramollies, de l'énergie à ces natures débiles, anémiques ? A quelles sources irons-nous puiser le courage chrétien, puisque la faiblesse est un des caractères de l'homme déchu ? A quels foyers irons-nous raviver cette flamme tremblante, puisque nous sommes si inconsistants et si mobiles, par tendance naturelle ?

C'est ce que j'ai l'intention de vous dire en cet entretien.

I

Pour être fort, mes frères, il faut d'abord avoir de la volonté ; non pas une volonté chancelante qui tombe au premier obstacle, non pas une volonté variable qui change au moindre caprice, non pas une volonté indécise qui toujours papillonne et jamais ne se fixe, mais

une volonté ferme, qui voit le but et qui sait prendre les moyens de l'atteindre. Sans elle, rien ne se fait ; avec elle, tout se peut. Cette volonté est une puissance.

J'ai lu l'histoire d'un jeune homme qui voulait être le premier dans la profession à laquelle il se destinait. Mais que d'obstacles il avait à vaincre ! Il était pauvre, sans ressource ; il ne savait ni lire ni écrire ; mais il avait de la volonté. A ceux qui cherchaient à ébranler sa résolution, en lui énumérant les difficultés qu'il aurait à vaincre, il répondait d'une voix ferme : « Je veux ! — Mon pauvre ami, tu n'as rien, tu ne sais rien, pas de temps, pas d'argent, pas de protecteurs ! — J'ai mieux que tout cela, disait-il, je veux, entendez-vous ? je veux ! — Mais, les plaisirs de ton âge, l'exemple de tes camarades, leurs sollicitations, le jeu, les parties de campagne, tu ne résisteras pas à tous ces attraites, tu seras entraîné. — Non, non, répliquait le jeune homme, rien ne m'empêchera de réaliser mon rêve : je veux ! »

Quelle puissance, mes frères, dans cette parole : *Je veux !* Mais la volonté a besoin d'être exercée, pour qu'elle puisse donner sa mesure et déployer son énergie. Il en est de cette faculté comme des autres dont notre âme est pourvue. Laissez sans culture votre intelligence, eussiez-vous reçu tous les dons du génie, si vous ne la développez pas par l'étude, par la réflexion, par un travail constant, opiniâtre, elle perdra sa vivacité, elle s'étiolera.

Pour mettre la volonté en mouvement, il faut que quelque chose l'attire, l'aiguillonne, la provoque. Il lui faut un but, un idéal, des principes, des convictions. Vous êtes chrétiens, vous avez un but, un idéal bien déterminé, qui est le salut de vos âmes, la conquête du ciel ; vous avez des principes religieux, vous avez la foi. Eh bien ! la perspective des récompenses éternelles, les principes et les enseignements de la foi, c'est déjà un mobile qui agit sur la volonté humaine, qui la tire de son repos, et la décide à entreprendre quelque chose. Supposez dans une âme une foi vive, une conviction profonde ; elle se mettra à l'œuvre et fera de généreux efforts pour accomplir les devoirs qui lui sont imposés.

Mais la volonté est si faible, depuis que le péché originel l'a énervée, qu'elle se lasserait bien vite, si elle n'était soutenue et vivifiée par d'autres moyens que nous allons indiquer.

II

1. Le premier est la prière. La force vient du ciel, elle est un don du Saint-Esprit ; demandons-la avec instance, quand nous nous sentons fléchir. Dieu est la force infinie, l'énergie suprême. La prière, en nous unissant à lui, nous fait participer à sa puissance.

Rien n'est faible comme le lierre, quand il

est isolé et sans appui ; il rampe à terre et on le foule aux pieds. Mais s'il plonge ses racines dans un mur solide, ou s'il enlance ses rameaux fragiles autour d'un chêne vigoureux, il peut défier les vents et braver les tempêtes, car il est fort comme le mur, fort comme le chêne auquel il est attaché. Ainsi l'homme abandonné à sa faiblesse native ne sait souvent que fléchir et céder ; mais s'il s'approche de Dieu par la prière, s'il s'unit à lui, s'il appuie son infirmité sur la force divine, il puise dans ce rapprochement, dans ce contact, une invincible énergie.

En présence d'une tentation à repousser, d'une répugnance à vaincre, d'un obstacle à surmonter, d'une passion à réprimer, vous sentez votre faiblesse, votre impuissance. Que faire ? Adressez-vous à Dieu avec confiance, ét dites-lui avec le prophète : « Seigneur, vous êtes ma force, mon rocher, ma colonne ; je suis faible, soutenez-moi ; je tombe, relevez-moi ; en vous j'espère et je ne serai pas confondu. »

2. Les exemples des saints, le courage qu'ils ont déployé pendant leur vie pour atteindre au sommet de la perfection, l'intrépidité des martyrs que la puissance des tyrans, la fureur des bourreaux, l'atrocité des supplices ne décourageraient pas et qui parlaient et mouraient en héros, quoi de plus propre encore à stimuler notre volonté, à éveiller notre énergie ? N'est-ce pas, pour ne citer qu'un exemple, n'est-ce pas leur souvenir qui a contribué à la conversion de saint Augustin ? Augustin, songeant à ces chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, à ces femmes, à ces vierges, à ces enfants, qui montraient un courage surhumain, se disait : « Ne pourrai-je donc pas faire ce qu'ils ont fait ? » Et il finissait par briser la lourde chaîne qu'il traînait après lui : il était converti.

Eh bien ! vous qui m'entendez, mes frères, vous êtes les descendants des saints ; leur courage est une tradition de famille, un patrimoine d'honneur qu'ils vous ont légué. Vous devez avoir à cœur de le conserver pour le transmettre à ceux qui vous survivront. Quand nos chefs et nos modèles ont témoigné une fermeté invincible dans des situations périlleuses, il ne convient pas que nous, leurs pro-légés, nous soyons timides et découragés, au milieu des difficultés ordinaires de la vie chrétienne. Quand nos pères n'ont pas eu peur de la mort pour accomplir leur devoir, il ne faut pas que, pour accomplir le nôtre, nous ayons peur d'une plaisanterie, d'un sourire, d'un haussement d'épaule, d'un pli de visage. Quand nos aînés se sont dévoués jusqu'au supplice, jusqu'à la mort, ce serait une honte que nous, leurs descendants, nous n'ayons pas le courage de nous affranchir du respect humain et de manifester notre foi.

3. Vous dirai-je maintenant une autre source où se retrempe la force morale ? C'est la parole de Dieu, soit que vous l'écoutez, soit que vous la lisiez. « Les hommes sont des volontés, a dit le grand docteur africain, *homines voluntates sunt*. » On ne pouvait mieux nous définir. L'homme est vraiment ce que sa volonté le fait ; il est faible, si sa volonté est sans vigueur ; il est fort, si sa volonté est virile. Or, nous l'avons constaté : les volontés énergiques, les hommes à forte trempe deviennent rares, et on voit trop nombreuses ces natures molles, apathiques, qui sont comme des arcs détendus, brisés, sans ressort. Qui retrempera nos caractères débilisés ? Qui relèvera ces volontés anémiques ?

On raconte des merveilles opérées par la puissance de la parole humaine : nous savons que parfois elle obtient des succès prodigieux, elle remue, elle soulève, elle électrise ceux qui l'entendent. Mais ce que nous savons aussi, c'est que la parole divine est douée d'une force souveraine. Quand un homme en fait l'aliment de sa volonté, elle l'arme d'une invincible énergie, elle fortifie ses déterminations ; de cette parole s'échappe une vertu qui anime, qui encourage, qui transporte. Oh ! si nous savions tremper notre volonté au feu de cette parole divine, si nous savions raviver nos courages éternés au contact de cette parole vivante, si nous savions verser sur notre cœur l'onction de cette parole, nous serions forts et robustes dans l'action, calmes et résignés dans l'épreuve, inébranlables dans la tentation. Pourquoi les saints étaient-ils des hommes si intrépides ? C'est parce qu'ils demandaient à la parole de Dieu tous les jours méditée un supplément de force pour réprimer les mauvais instincts de la nature et triompher des obstacles qu'ils rencontraient comme nous dans la pratique du devoir.

4. Enfin, un dernier moyen de renouveler et d'affermir notre courage, ce sont les sacrements. Le baptême, en nous marquant d'un caractère indélébile, nous donne un droit perpétuel aux assistances d'en-haut ; la confirmation nous a communiqué le don de force ; et l'Eucharistie nous est offerte incessamment pour soutenir notre vigueur et réparer nos déperditions.

L'Eucharistie n'est-elle pas appelée le pain de vie, le pain des forts ? Oui, elle est un principe fécond de force surnaturelle : elle donne au chrétien qui la reçoit dans un cœur bien préparé la plénitude de la vie morale, une surabondante énergie, une vigueur de santé incomparable.

Le corps fait une continuelle déperdition de force ; la vie matérielle se consume et s'use encore plus vite que le vêtement qui nous recouvre. La nourriture de chaque jour répare cette défaillance naturelle. Il en est ainsi de

l'âme. Elle se fatigue, elle s'use tous les jours, en luttant au dedans et au dehors : au dedans contre les passions, contre les inquiétudes, contre les angoisses qui travaillent toute existence humaine ; au dehors, contre le démon, contre le monde, contre les épreuves de toute sorte. Mais pour réparer ses forces, Jésus-Christ lui a préparé dans le sacrement de son corps et de son sang un aliment merveilleux, un tonique divin.

Âmes fatiguées et abattues, si vous avez perdu votre force et votre courage, allez chercher cette vertu à sa source véritable ; mangez le pain de vie, le pain des forts, et lorsque vous serez intimement unies à Dieu, vous lui direz la prière de l'Eglise : « *Da robur, fer auxilium*, ô mon Dieu, donnez-moi la force ; venez-moi en aide ! » et soutenues par la grâce divine, vous reprendrez confiance et vous vous mettrez à l'œuvre avec une ardeur renouvelée.

Mes frères, en commençant ces entretiens sur la vertu de force, je vous rappelais une parole de Dieu à son prophète : « Allez, dites aux timides, aux pusillanimes, aux êtres mous et sans énergie : Soyez donc plus décidés, plus courageux. *Dicite pusillanimis : Confortamini*. » Je la redirai en finissant à ceux qui se laissent trop facilement abattre. Sans doute la vertu coûte des efforts, le bien ne se fait pas sans peine, le ciel ne se gagne pas sans sacrifice ; et il y a des jours où le fardeau de la vie est bien lourd à porter. Mais, nous venons de le voir, les moyens ne manquent pas pour relever et soutenir notre courage défaillant. Et puis, il y a la pensée du ciel, qui doit être pour nous un stimulant énergétique.

Lorsque Napoléon prit le commandement de l'armée d'Italie, il adressa à ses troupes une harangue vibrante, pour ranimer leur ardeur fatiguée. « Soldats, leur disait-il, vous êtes nus, mal nourris ; votre courage, votre patience au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir : nous y trouverons honneur, gloire et richesses. Soldats, manquerez-vous de courage et de constance ? » Et les soldats, frémissant d'enthousiasme, descendaient du haut des rochers des Alpes, se précipitaient sur l'ennemi et brusquaient la victoire.

Si vous me disiez, mes frères, qu'il vous est difficile d'accomplir tous vos devoirs, de pratiquer la vertu, de tenir tête aux ennemis de votre salut, je vous dirais : — Oui, sans doute, vous êtes à la peine aujourd'hui, vous avez de dures épreuves à supporter, des obstacles à surmonter, des luttes incessantes à

soutenir contre des ennemis qui ne s'avouent jamais vaincus ; mais vous avez en perspective les plus glorieux dédommagements, vous avez le ciel avec son bonheur qui n'aura pas de fin. Chrétiens, manquerez-vous de courage et de constance ? Non, jamais ! Ainsi soit-il.

La Tempérance

I

NATURE ET UTILITÉ

Sobrie et juste et pie vivamus.

Vivons dans la tempérance, la justice et la piété.

(Tit., II, 12).

Mes frères,

La tempérance sera désormais l'objet de nos entretiens. Les moralistes ne sont pas tous du même avis pour fixer l'ordre des vertus cardinales. Ils mettent tous en première ligne la prudence. Les uns donnent le second rang à la tempérance ; les autres la relèguent au dernier plan, et font passer avant elle la justice et la force. Saint Thomas assigne à la tempérance la quatrième place, et voici la raison qu'il en donne.

Le bien de la multitude l'emportant sur le bien d'un seul homme, plus une vertu est utile à la société, meilleure elle est. Or, la justice et la force sont plus utiles à la multitude que la tempérance. La justice règle nos relations avec le prochain, la force nous fait affronter les dangers en vue du salut public. La tempérance, elle, règle seulement les plaisirs et les désirs d'un individu relativement à lui-même. Il est évident par là qu'elle n'est pas la plus grande des vertus ; elle n'égale ni la justice ni la force, inférieures elles-mêmes à la prudence.

Nous avons suivi l'ordre tracé par l'Ange de l'Ecole, et après avoir parlé de la prudence, de la justice et de la force, nous arrivons à la quatrième des vertus cardinales : la tempérance.

Nous exposerons aujourd'hui 1^o sa nature, 2^o son importance pour la direction de notre vie.

I

Un point de doctrine, d'abord. Qu'est-ce que la tempérance ? — Etymologiquement, ce mot signifie modération. *Tempérer*, d'où vient le substantif *tempérance*, veut dire modérer, diminuer l'excès d'une chose. Ainsi un climat est dit tempéré quand il n'est ni trop chaud ni trop froid ; et on appelle style tempéré celui qui n'est ni simple, ni sublime, mais qui tient le milieu entre les deux.

Nous avons déjà, en nous référant à l'origine du mot, une idée de la tempérance. C'est la modération, la mesure, la convenance en

toute chose ; elle consiste à garder la limite, à ne point aller au-delà, à ne point rester en deçà. La modération, c'est l'état d'une âme qui, dans la pleine possession d'elle-même, ne se laisse entraîner ni par la passion, ni par la crainte, ni par aucun mouvement désordonné de l'esprit ou du corps, à sortir des limites de l'ordre naturel ou surnaturel. Par conséquent, c'est une vertu qui ne souffre en rien ni le trop ni le trop peu ; sa fonction essentielle, c'est de tenir en équilibre toutes nos puissances et les empêcher d'aller au-delà ou de rester en deçà du but qui leur est assigné.

Et maintenant venons à la notion précise de la tempérance, telle que nous la donne saint Thomas. La tempérance, dit ce grand docteur, est cette vertu qui nous fait dominer et modérer toutes les passions, en particulier la sensualité, la gourmandise. *Temperantia est moderata passionum circa bona sensibilia concupiscentie dominatio, præsertim gula.*

Cette définition nous indique l'essence de cette vertu : c'est une puissance modératrice ; son rôle est de régler les mouvements de l'âme et du corps, de mettre un frein aux passions. Vous voyez tout de suite combien est vaste son champ d'action ; car on aurait peine à les énumérer, les impulsions, les tendances, les agitations, les entraînements qu'il lui faut surveiller et modérer. L'Ange de l'école signale en particulier la gourmandise, l'incontinence, une vaine curiosité, l'abus ou l'excès dans les jeux, le luxe dans la toilette, dans l'ameublement et dans tout l'extérieur ; ajoutons la colère, avec l'amour déréglé de la gloire, de la fortune et des plaisirs.

Ce n'est pas une œuvre aisée que de modérer tous ces mouvements, que de mettre au point ces différentes passions. La tempérance s'adjoint, pour s'acquitter de sa mission, un cortège de vertus secondaires qui dérivent d'elle, qui sont ses filles et ses auxiliaires.

Dans ce cortège, figurent l'abstinence et la sobriété, qui nous prémunissent contre tout excès dans l'usage des aliments et des boissons ; la chasteté, qui restreint, conformément à la loi de Dieu et à l'état de chacun, les plaisirs de la chair ; la continence, qui réprime les mouvements de la convoitise ; la pudeur, cette honte vertueuse qui éloigne tout ce qui pourrait offenser la chasteté ; la modestie, qui règle notre maintien selon l'ordre et la bienséance ; l'humilité, qui abaisse notre orgueil, en rapportant à Dieu toutes nos bonnes qualités et tout le bien que nous faisons ; la douceur, qui refrène les emportements de notre nature et nous incline à traiter le prochain avec bienveillance ; la clémence, qui dispose les supérieurs à mitiger les peines méritées et à les adoucir suivant le degré de repentir.

II

Le caractère et le but de la tempérance vous sont connus. Disons maintenant quelques mots sur l'importance de cette vertu.

Voulez-vous savoir ce qu'en pensaient les sages du paganisme ? Ce n'est pas que je les révère comme des oracles infaillibles ; mais quand ils préconisent ce qui est vrai, ce qui est bien, ce qui est juste, quand ils confirment ce que la doctrine chrétienne nous enseigne, on peut bien recueillir leur témoignage. Eh bien ! Cicéron, le prince des orateurs romains, disait qu'entre toutes les vertus, c'est la modération qui tient le premier rang : *virtutem esse maximam judico* ; et Euripide, un des grands poètes de la Grèce, avait affirmé, avant lui, que la modération ou la tempérance est le plus beau de tous les dons départis à l'homme par la divinité : *donorum pulcherrimum deorum*. Sénèque en parle dans le même sens et avec les mêmes éloges.

Ces témoignages de la sagesse humaine n'ont pas été contredits par l'Esprit de Dieu : car c'est sous toutes les formes que, dans les Saintes Ecritures, il nous exhorte à pratiquer la tempérance. « Si vous ne voulez pas tomber en faute, nous dit-il dans une page du Livre divin, n'excédez en rien. *Ne quid nimium, ne forte offendas.* » Et ailleurs, par l'organe du plus sage des rois, il nous prescrit de mettre des bornes à notre prudence elle-même : *prudentiæ tuæ pone modum* ; et il ajoute que nous ne devons être ni plus justes ni plus sages qu'il ne faut : *neque plus sapias quam necesse est*.

C'est aussi sous sa divine inspiration que l'apôtre saint Paul, écrivant aux Romains, leur recommandait avec instance de garder la modération dans la sagesse : *sapere ad sobrietatem*, et qu'instruisant son disciple Timothée, il lui enjoignait d'être modéré : *sobrius esto*. N'est-ce pas encore dans le même sens que saint Pierre adressait ces paroles aux fidèles de la primitive Eglise : *Sobrii estote*, soyez sobres ?

Et tant d'autres textes que je pourrais citer, réprouvant tout ce qui dépasse la mesure, n'attestent-ils pas l'importance de la vertu de tempérance qui a pour objet de réprimer ce qui est abusif, ce qui est excessif ?

Le bon sens d'ailleurs, la réflexion mettent en évidence la nécessité de cette vertu.

L'homme et le chrétien ont, sur la terre, des devoirs multiples : devoirs envers Dieu, devoirs envers eux-mêmes, devoirs envers le prochain, devoirs envers la société, devoirs d'état et de condition sociale. Or, il s'agit d'accomplir ces devoirs, de n'en négliger aucun, de leur assigner le rang qui leur convient, de ne pas observer les uns au détriment des autres ; de les mener de front, de ne pas sui-

vre son goût, son attrait, ses aptitudes, qui inclineraient à faire volontiers ce qui plaît et à omettre ce qui déplaît.

C'est ici que la tempérance intervient à propos pour nous servir de guide, pour appliquer, dans l'ordre, notre activité aux différents devoirs qui nous sont imposés. Ni trop, ni trop peu ; elle garde la mesure en tout ; elle fait la part qui convient au corps, à l'âme, à l'esprit, au cœur, au repos, au travail, au plaisir, à l'indolence, au temps, à l'éternité. Quel est le résultat de son intervention ? C'est que par elle tous nos devoirs sont remplis, tous nos besoins satisfaits ; et que notre vie se développe d'une manière régulière et normale.

D'autre part, l'état de déchéance dans lequel nous sommes, nous fait sentir la nécessité de cette vertu. Personne ne niera qu'il y ait, dans notre nature déchuë, une tendance marquée à nous entraîner hors de la règle et loin du devoir, des instincts pervers, des passions vives qui nous poussent au mal. C'est un fait que le poète romain a constaté : nous convoitons ce qui nous est défendu : *Nititur in delictum semper, cupimusque negata*. La nature des passions, tous les moralistes en conviennent, est de dépasser la mesure, d'être excessives. Qui les refoulera et les retiendra dans de justes limites ? Qui les modèrera et leur dira : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin ! » Je réponds : la vertu de tempérance.

On a souvent comparé les passions à des chevaux irascibles, emportés, fougueux. La tempérance est le cavalier habile, expérimenté, qui tient les rênes d'une main vigoureuse, qui réprime leur impétuosité, dirige leur course, les empêche de s'écarter à droite ou à gauche et de tomber dans des précipices. C'est bien cela : la vertu de tempérance contient les mouvements déréglés, les entraînements, les violences de notre nature ; elle fait que l'homme qui se laisse gouverner par elle, reste maître de lui-même et domine ses passions. N'est-ce pas un grand service qu'elle nous rend ?

Cette vertu, mais elle est imposée à l'homme par le bon sens, par le souci naturel de sa santé physique et morale. La raison la plus élémentaire comprend que la modération en toute chose est salutaire et que les abus, les excès, de quelque nature qu'ils soient, sont préjudiciables. Prenez des aliments dans les limites du besoin : ils entretiendront et renouvelleront votre vigueur ; dépassez ces limites : vous en pâtierez. Un exercice modéré développe les forces ; un exercice immodéré les épuise. Notre intérêt, tant spirituel que temporel, nous fait de la tempérance un devoir de tous les jours.

Dans le grand ouvrage de la création, Dieu nous donne l'exemple de cette vertu : autre motif qui doit nous en faire apprécier le

mérite. L'auteur de la Sagesse nous dit en effet que Dieu a tout fait avec nombre, avec poids, avec mesure, c'est-à-dire qu'il a su tempérer toutes choses, doser et équilibrer les forces qui régissent l'univers, tenir compte de l'action et de la réaction des éléments dont il se compose. Il a tout combiné et tempéré : l'eau et le feu, la lumière et les ténèbres. C'est un spectacle ravissant que l'harmonie des mondes, que l'ordre dans lequel se meuvent les astres dans les profondeurs du ciel, que la stabilité des lois qui gouvernent la création. A quoi tient cette admirable harmonie, cette constante régularité ? Elle tient à ce que tout y est pondéré, contrebalancé, à ce que Dieu a disposé les choses de manière à pourvoir aux besoins de ses créatures. S'il avait donné au soleil, dit Fénelon, quelques degrés de chaleur de plus, le genre humain aurait péri dans les flammes pendant l'été ; s'il lui avait donné quelques degrés de chaleur de moins, le sang pendant l'hiver se serait figé dans les veines.

A son exemple, faisons toute chose avec nombre, poids et mesure, et notre vie reflètera l'image de cette belle harmonie que nous admirons dans la création.

La tempérance consiste à modérer les passions, à les tenir en équilibre ; mais, je vous le ferai remarquer en finissant, elle n'est pas cette froideur, cette insensibilité, qui ne s'émeut de rien, qui ne prend aucun parti, qui laisse aller les choses au gré des événements. Elle n'est pas non plus cette fausse prudence qui regarde l'abstention comme la vertu suprême, qui ne fait rien, parce qu'elle craint tout. La tempérance n'est pas l'apathie : elle n'empêche pas l'action, elle la dirige : elle ne comprime pas le dévouement à la vérité, à la vertu, elle le soutient ; elle ne détruit pas le zèle, elle le gouverne ; elle n'éteint pas l'enthousiasme pour les grandes causes, elle en règle les ardeurs.

Vous savez maintenant ce qu'est la tempérance, la dignité de cette vertu cardinale, l'importance de son rôle dans la vie de l'homme et du chrétien. Confiez-vous à ses directions, marchez à sa lumière ; elle vous préservera de bien des fautes, elle vous mettra en garde contre les abus et les excès où les passions conduisent fatalement si elles ne sont pas réprimées ; elle vous retiendra au chemin de l'honneur et de la vertu, qui est aussi le chemin du ciel. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 martii 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicen.*,

Administrator apost. Diocesis Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

Ami du Clergé du 30 mars 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petit Carême aux hommes. — VI. Charité envers l'Eglise, 241.

Retraite pascalle. — *Jeudi Saint* : Sur le lavement des pieds et l'Eucharistie, 244. — *Vendredi Saint* : La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 248.

Avis paroissiaux. — Faites vos Pâques, 254. — Pour la clôture des Pâques, 255.

PETIT CARÊME AUX HOMMES

VI

CHARITÉ ENVERS L'ÉGLISE

Omnia vestra in caritate fiant.

Faites toutes choses dans un esprit de charité.

Mes frères,

Nous avons vu, dimanche dernier, comment il faut pratiquer la charité dans les temps actuels, envers Dieu et envers le prochain.

Et maintenant, pour achever nos conférences de Carême, allant sans doute plus loin que la parole de l'apôtre saint Paul, mais à coup sûr demeurant dans son esprit, interprétant sa pensée, je voudrais tourner vos regards, les regards de votre cœur, vers l'Eglise.

C'est presque avec des larmes que j'entreprends ce sujet. Aux jours déjà lointains de mon ordination sacerdotale, quand je vins au milieu de vous, dans cette chère paroisse qui a pris toute mon âme et qui aura ma vie tout entière, l'Eglise était en paix. Entre elle et l'Etat, il y avait une estime et des services réciproques, et sans être riche, avec son modeste budget, et les ressources que lui avaient créées les fondations des pieux catholiques, elle avait de quoi alimenter le culte, orner ses temples et nourrir ses ministres. Dégagée, pour ainsi dire, de tout souci, de toute préoccupation matérielle, libre dans la sphère d'action qui lui appartenait, elle pouvait porter, concentrer son activité et son zèle sur toute sorte d'œuvres de sanctification, d'apostolat, d'éducation et de charité, au grand profit de notre pays.

Et vous savez si elle s'est assez dévouée à tant de choses, à tant d'institutions qui faisaient, certes, non seulement à nos propres yeux, mais aussi aux yeux des nations étrangères, la gloire de la France.

Hélas ! ces jours sont passés, et nous en vivons d'autres qui nous rappellent les tristes temps où le prophète qu'on a si bien appelé « le prophète des larmes, » Jérémie, se lamentait sur Jérusalem et son temple dévasté.

Et c'est pourquoi, si je vous implore pour l'Eglise, si je sollicite votre charité à son endroit, je ne saurais me défendre d'une émotion que vous trouverez légitime et que vous partagerez sûrement.

En deux mots, voici ce que je me propose de vous dire : l'Eglise est une mère, une mère affligée, une mère dépouillée ; ayez pour elle une charité compatissante et généreuse.

I

C'est de tout temps que les chrétiens ont vu dans l'Eglise, épousée sur la croix par Jésus-Christ, une mère ; et c'est pour cela que dans un doux langage, comme il convient à des fils, ils l'ont appelée : notre sainte mère l'Eglise, *sancta mater Ecclesia*.

Et de fait, mes frères, faut-il vous rappeler que vous lui devez la vie de vos âmes ? Nous lisons dans nos saints Livres que quand la mère du genre humain tint dans ses bras, sous ses yeux ravis, charmés, son premier-né, elle ne put s'empêcher de s'écrier, avec un accent qu'une mère seule peut avoir : « Dieu m'a donné un fils ! *Possedi hominem per Deum*. »

Et que peut donc dire l'Eglise, l'Eglise pure et sans tache, l'Eglise glorieuse et fière de sa sublime mission qui est d'enfanter, pour le Christ et par la vertu de sa grâce, des âmes par toute la terre, et tout le long des siècles ? Oui, que peut-elle dire, quand elle embrasse du regard toutes les générations sorties de son sein éternellement fécond ? Ah ! c'est la parole d'Eve, mais plus vibrante encore de foi et d'amour : « J'ai des enfants, des enfants plus nombreux que les étoiles du ciel et que les sables des déserts, et c'est Dieu qui me les a donnés. *Possedi hominem per Deum*. »

Aussi, voyez donc comme l'Eglise est mère. Il y a des mères qui se déchargent sur des étrangères du soin de nourrir et d'élever leurs enfants, et il manque ainsi quelque chose de doux et de sacré à leur maternité. Mais l'Eglise, avec un soin jaloux, se consacre aux âmes à qui elle a donné la vie surnaturelle et divine ; elle s'y consacre tellement, elle y met tant de dévouement et d'amour, qu'elle ne souffre pas que personne autre qu'elle-même les instruisse des vérités de la foi, et les forme à toutes les vertus de l'Evangile.

J'entends parfois demander pourquoi l'Eglise, au lieu de vivre en paix avec les pouvoirs d'ici-bas qui lui feraient des loisirs et des revenus, engage contre eux des luttes où, fai-

ble et désarmée comme elle l'est, son sang coule de mille blessures. Pourquoi ? Ah ! les malheureux, les sans-cœur qui ne le comprennent pas, qui s'en étonnent ! Pourquoi ? Mais allez donc prendre à une lionne, qui n'est cependant qu'un animal, les petits qu'elle allaite !...

L'Eglise est mère. On peut sans doute user de la force à son endroit. Mais la faire taire, mais l'empêcher de revendiquer ses droits sur les âmes, mais tarir les larmes dans ses yeux, les supplications dans sa voix, les élans d'amour dans son cœur, c'est impossible. Elle se déshonorerait si elle abandonnait jamais, à aucun moment de leur vie, les chrétiens qu'elle a baptisés, marqués du signe du Christ, qu'elle a nourris du pain de la foi, et du pain plus substantiel, plus divin encore de l'Eucharistie. Elle se déshonorerait, — et il faut que des hommes soient descendus bien bas pour ne pas lui rendre justice, ou tout au moins, dans un pareil dévouement, lui laisser libre carrière, quand elle n'a en vue aucun des biens de la terre, mais seulement la vertu, le bonheur, la paix et le salut de ses enfants.

Vous vous souvenez de la réponse de Marie-Antoinette à ses juges, ou plutôt à ses bourreaux qui l'outrageaient dans sa dignité de femme : « J'en appelle à toutes les mères ! » Eh bien ! l'Eglise aussi en appelle à toutes les mères. Qu'elles se lèvent donc et qu'elles disent si, pour rien au monde, tant qu'il y aura un cœur qui battra dans leur poitrine, tant qu'il y aura un souffle qui remuera leurs lèvres, tant qu'il y aura un reste de vie qui agitera leurs bras, si elles pourraient livrer ou seulement abandonner leur enfant ?

L'Eglise n'abandonne jamais les siens, elle les suit, elle les accompagne dans la vie ; elle prie pour eux, elle les bénit ; elle leur prodigue son amour de mille façons ; et quand c'est la fin qui approche pour eux, ah ! elle est plus mère que jamais ! Elle s'en va à leur chevet, elle purifie leur âme, elle la nourrit du saint Viatique, elle répand sur leurs membres qui se glacent les onctions de la grâce ; et puis, avec une autorité, une puissance toute divine, elle leur ouvre le ciel : « *In Paradisum* !... O mes enfants ! mes chers enfants, c'est à Dieu lui-même que je vous remets ; ma tâche est terminée, votre bonheur commence, et c'est pour toujours !... »

II

Et c'est ainsi que l'Eglise est mère. Eh bien ! je dis que cette mère de nos âmes est aujourd'hui affligée.

Lorsque nous regardons par la pensée la Vierge Marie au pied de la croix, assistant impuissante et désolée à l'agonie de son Fils, nous sommes remués jusqu'au fond de nos

entrailles, et nous murmurons en nous-mêmes : « *O quam tristis et afflicta* !... Oh ! qu'elle est triste et affligée !... »

L'affliction de Marie, c'est l'affliction de l'Eglise.

Et en effet, d'une part, combien n'y a-t-il pas de ses enfants qui sont ingrats et rebelles ! Elle les poursuit de son amour, et eux la fuient, la délaissent. Plus de prières ni d'offices avec elle ! Plus de confession ni de Pâques, dans ses temples déserts !

Et si ce n'était que cela encore, si ce n'était qu'un abandon momentané, après quoi viendrait un joyeux retour ! Mais non. Le prophète Isaïe, sans doute, entrevoyait quelque chose des douleurs et des tourments de l'Eglise, quand il disait : « J'ai élevé des enfants, et ils m'ont méprisé, *filios enutrivì, et ipsi spreverunt me.* »

Que de chrétiens, malgré leur baptême, méprisent l'Eglise, l'accablent d'injures et de calomnies ! Que de chrétiens, pour les raisons que vous savez bien, se tournent contre elle, et vont se mêler aux assemblées des impies et des méchants ! Et c'est là qu'ils se perdent tout à fait, c'est là qu'ils prennent des engagements où ils sacrifient, avec leur foi, leur dignité d'hommes libres. C'est là qu'ils promettent et qu'ils jurent de mourir en ré-prouvés, pour qu'ensuite leur sépulture devienne une manifestation publique de haine et de mépris contre l'Eglise. *O quam tristis et afflicta* ! Quelle affliction pour l'Eglise ! Avoir des enfants, les aimer tendrement, et puis en recevoir des coups, des coups furieux et pleins de rage, qui la mettraient au tombeau si Dieu ne l'avait faite immortelle !...

Et d'autre part, mes frères, à cette première douleur s'en ajoute une seconde plus cuisante encore. Combien d'âmes ne lui prend-on pas ! Ah ! si ce n'était pour elle que la pauvreté, la misère, la souffrance !... Mais les âmes des petits enfants qui grandissent sans baptême ; mais les âmes des adolescents à qui on donne de l'instruction et point de religion ; mais les âmes des époux dont on brise, par le divorce, les liens cependant sacrés ; mais les âmes des pères et des mères qui n'osent plus avoir un foyer chrétien ; mais les âmes des mourants dont on écarte le prêtre, et qu'on prive des pardons de Dieu !...

Tenez, mes frères, ce qui peint bien notre époque, avec une éloquence que ma parole ne saurait avoir par elle-même, il y a trois ans, dans cette effroyable catastrophe qui coûta la vie à tant de braves marins, quand on apportait dans les hôpitaux des hommes tout couverts de blessures et de sang, des hommes mutilés et sans voix, des prêtres, comme il s'en trouve toujours pour secourir les malheureux qui succombent, des prêtres se présentant. C'était leur devoir. Eh bien ! ils ne

furent pas admis ; on les repoussa d'auprès de ces chères victimes, et ils ne purent les assister, les consoler, les bénir, en ce douloureux moment. Et c'est cela, ô ironie des mots, c'est cela qu'on appelle la liberté de conscience !

Qu'est-ce qu'en ont pensé les mères de ces pauvres enfants ? Ah ! je suis sûr qu'il y a quelque chose qui s'est révolté en elles, et qu'elles ont protesté contre cette prétention inhumaine et barbare, de prendre non pas seulement le sang de leurs fils, mais encore leur âme.

En tout cas, il y a une mère qui est inconsolable, et qui mieux que les femmes des environs de Bethléem, après le massacre des Innocents, crie à la France et au monde sa douleur : c'est l'Eglise.

Eh bien ! soyez compatissants pour elle. Quand nous soupignons plutôt que nous ne chantons le *Stabat*, ce cantique des larmes, nous disons : « Quel est donc l'homme qui pourrait bien ne pas pleurer, en voyant la mère du Christ dans un si grand supplice ? *Quis est homo qui non fletet ?* »

Votre compassion, sans doute, mes frères, vis-à-vis de l'Eglise doit se traduire par des larmes, les larmes de votre cœur, blessé de tout ce qui la blesse. Mais ce n'est pas assez. Je vous demande de lui témoigner d'autant plus de fidélité et d'amour qu'elle est plus délaissée et plus trahie. Quand le Prodiges s'en alla de la maison paternelle, il était resté un autre fils, et celui-ci eut pour son père toutes les délicatesses et toutes les attentions de la piété filiale, à ce point qu'il put dire, en toute assurance, à son père qu'il trouvait trop bon pour son frère converti : « Mon père, je vous ai toujours bien servi, *ecce tot annis servio tibi.* » Voilà ce qu'il faut faire vis-à-vis de l'Eglise. Votre fidélité, une fidélité à toute épreuve, sera pour elle la meilleure et la plus douce des consolations.

Et puis, s'il y a des âmes qu'on lui prend, qu'on lui arrache, vous, mettez-vous donc, chaque fois que vous le pourrez, en travers des projets, des embûches et des entreprises des impies. Vous êtes chez vous ; vous avez des droits qui priment, sachez-le bien, ceux de l'Etat lui-même. Ne vous laissez intimider par aucune menace, séduire par aucune promesse ; mais avec un courage et une grandeur d'âme héroïque, dites donc : Vous ne passerez pas, non, moi vivant, vous ne passerez pas, et vous ne toucherez pas à mes enfants ; vous ne toucherez à aucun des miens, en qui, moi, j'ai mis mes traits, ma ressemblance, et en qui l'Eglise, elle, a imprimé l'image du Christ. *Nolite tangere Christos meos.*

Et si vous voulez pousser plus loin encore votre zèle, eh bien ! faites-vous apôtres, c'est-à-dire allez chercher, conquérir des âmes que

vous amèneront à l'Eglise. Oh ! la noble et sainte ambition ! Votre nom serait glorieux devant l'histoire, si vous conquériez le monde ; mais Jésus-Christ nous apprend que l'âme humaine vaut mieux que le monde tout entier ; et n'en donneriez-vous qu'une à l'Eglise, une âme que vous auriez rachetée, payée de vos prières, de vos aumônes, de vos sacrifices, que vous lui causeriez plus de joie que si vous mettiez entre ses mains tous les biens de l'univers.

Ah ! voilà la compassion dans ce qu'elle a de plus doux, de plus délicat, de plus élevé, et c'est cette compassion que je vous demande. Ne dites pas non ; mais du fond de votre cœur généreux, promettez à l'Eglise, promettez-vous à vous-mêmes que vous ne verrez jamais, dans ses yeux désolés, des larmes, sans que vous y mêliez les vôtres, ou mieux encore sans que vous essayiez de les essuyer et de les consoler.

III

L'Eglise est une mère dépouillée ; ayez pour elle une charité généreuse.

Lorsque vous faites le *Chemin de la Croix*, arrivés à la dixième station, arrêtez-vous et regardez. Vous verrez des soldats, comme inconscients du drame atroce et de la sinistre tragédie qui se passe près d'eux... Qu'est-ce qu'ils font en effet ? Ils viennent de se partager les vêtements du Crucifié, et à coups de dés, ils jouent à qui aura sa robe sans couture.

Cette station, c'est le dépouillement de Jésus-Christ. Je ne sais si vous y avez songé ; mais pour moi, ce dépouillement sur le Calvaire, après une condamnation inique et une exécution sacrilège, parmi les invectives, les blasphèmes et les ricanements des Scribes et des Pharisiens et aussi de la populace de Jérusalem, ce dépouillement est prophétique. Jésus-Christ l'avait dit : « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, » et il annonçait en quelque sorte, d'une façon parlante, les dépouillements successifs qu'aurait à subir l'Eglise à travers les siècles.

Je ne veux pas, ici, refaire une histoire qui serait trop longue. Mais il n'y a pas un siècle, pas un pays où l'Eglise n'ait senti s'abattre sur elle des mains cupides. Les empereurs païens la croyaient riche déjà, et vous savez le martyre de saint Laurent qui ne voulut pas livrer les biens qu'elle possédait. Les barbares, à leur façon, moins pour voler que pour détruire, ont ruiné ses temples. Nos anciens rois n'ont pas toujours, il s'en faut, respecté ses biens qui étaient moins à elle qu'aux pauvres. Mais rien n'égale les spoliations qui lui vinrent des protestants d'Allemagne et d'Angleterre, et celles aussi de la Révolution française.

Il y a un peu plus de cent ans, l'Eglise,

dans notre pays, était dans l'état même du Christ sur la croix. On lui avait tout pris, sauf une chose qui est impérissable, la sainteté et l'honneur retrempés dans le sang des martyrs. Elle s'est alors mise à l'œuvre, et patiemment, je vous le disais tout à l'heure, elle s'était reconstitué un patrimoine éminemment sacré, en ce sens qu'il était tout à la fois le fruit de son travail et de ses sueurs, et le don spontané, généreux, de la charité chrétienne.

Aujourd'hui, elle n'a plus rien. C'est, en France du moins, la grande pauvre. Les pauvres que vous secourez, qui vont à vos portes vous tendre la main, si miséreux qu'ils soient, ont encore un bien quelconque. L'Eglise, elle, est mise hors la loi, et pour employer un mot qu'ignorait jusqu'ici la langue théologique, on lui a tout séquestré, pour faire ensuite la dévolution, le partage de ses biens.

J'ai assez dénoncé devant vous, avec le Souverain Pontife qui est le chef responsable de l'Eglise, l'iniquité de pareilles mesures. Je n'y reviendrai pas. Mais puisque nous, prêtres, Français cependant au même titre que les autres, capables, mieux que beaucoup, d'occuper des fonctions largement rétribuées, puisqu'on nous réduit à cette triste nécessité de mendier notre salaire, je me bornerai seulement à vous implorer pour l'Eglise dépouillée.

Certes ! il n'y a pas de honte à être pauvre. Mais quand on l'est comme l'Eglise, par le fait des plus criantes injustices, c'est une gloire, et si vous lui venez en aide, ce n'est pas une grâce que vous lui faites, c'est une dette que vous lui payez.

L'apôtre saint Paul, parlant en son nom, et au nom des apôtres de tous les temps, disait : « Pourvu que nous ayons le vivre et le couvert, nous sommes contents, *habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus.* » (I Tim., vi, 8). Mais du moins le peu qui devait lui suffire, il le réclamait à titre de justice, et non d'aumône, pour cette raison que ceux qui servent à l'autel doivent vivre de l'autel. (I Cor., ix, 13-14).

Eh bien ! mes frères, s'il en est ainsi, je n'en suis que plus à l'aise pour vous presser d'être généreux : généreux dans les offrandes qui serviront à l'entretien du culte dans cette église où vous aimez à prier, et où votre âme trouve, dans la parole sainte, dans les pieux offices, dans les sacrements, toutes les grâces et tous les secours dont elle a besoin pour se libérer du péché et pour conquérir le ciel ; généreux dans les offrandes qui donneront du pain et les choses nécessaires à l'existence, aux prêtres maintenant sans ressources. Si les prêtres, à l'heure actuelle, avec une admirable patience, continuent leur ministère, alors même qu'on les abreuve d'amertume, alors qu'on les chasse de leurs presbytères, du moins faut-il qu'ils rencontrent des cœurs assez lar-

ges, assez charitables, pour remplacer près d'eux les Simon de Cyrène, les Véronique, les Joseph d'Arimathie qui se montrèrent si dévoués pour Jésus-Christ.

Mes frères, ne croyez pas qu'en vous tenant un pareil langage, il entre dans ma pensée que vous n'auriez pas jusqu'ici fait votre devoir de catholiques et de fidèles de St-M... Non, je connais votre charité, et en m'adressant à elle, c'est autant pour lui rendre hommage que pour en solliciter de nouveaux bienfaits.

J'ai lu, dans l'histoire, que quand Du Guesclin, prisonnier, eut fixé lui-même le chiffre de sa rançon au roi d'Angleterre, celui-ci trouvant énorme la somme de cent mille écus, lui dit : « Mais vous ne pourrez jamais payer, vous êtes pauvre. » L'Anglais pensait sans doute humilier Du Guesclin ; mais le héros breton avait une âme trop française et trop noble pour ne pas relever l'offense qui lui était faite, et il répondit : « C'est vrai, par moi-même, je n'ai rien ; mais il n'est fille ni femme qui ne file en Bretagne pour la rançon de Du Guesclin. »

On a cru, mes frères, prendre l'Eglise par la famine ; on a supprimé le budget qui la faisait vivre et qui était une dette sacrée de l'Etat ; et voilà qu'on raille sa pauvreté. « Al-lons ! lui crie-t-on de toutes parts, rendez-vous, soumettez-vous, vous êtes pauvre, vous n'au-rez jamais de quoi nourrir vos prêtres. »

Eh bien ! nos ennemis se trompent, mes frères, car vous êtes là, les catholiques sont là, les filles et femmes de France, avec leur aiguille, confectionneront des chasubles et des linges d'autel ; elles quèteront au besoin, et en frappant à toutes les portes, aux plus humbles comme aux plus riches, quand elles diront : « Pour l'Eglise, s'il vous plaît ! » il n'y aura personne qui n'entendra leur voix et qui ne leur versera son aumône. Ainsi soit-il.

FIN

RETRAITE PASCALE

Jeudi Saint

SUR LE LAVEMENT DES PIEDS ET L'EUCCHARISTIE

Mes frères,

Le jour où N.-S. J.-C. recevait, triompha-teur pacifique, aux acclamations du peuple de Jérusalem alors livré à ses bons instincts, le témoignage ardent et l'enthousiaste hommage de ceux qui étaient avec lui quand il ressus-citait Lazare, les pharisiens, les orgueilleux, les hypocrites frémissaient de rage et se di-saient les uns aux autres : « Vous voyez que nous n'aboutissons à rien. Tout le monde le suit ! *Videtur quia nihil proficimus. Ecce mundus totus post eum abiit !* »

Voilà dix-huit cents ans et plus, mes frères, que, pour aboutir à quelque chose, les ennemis de Jésus de Nazareth ont mis la main sur lui. Voilà dix-huit cents ans que, pour empêcher tout le monde de le suivre, ils l'ont juridiquement tué. Nous l'avouons, ô pharisiens, vous l'avez pris, vous l'avez jugé, vous l'avez tué. Mais à quoi avez-vous abouti ? Avez-vous abouti à lui aliéner les cœurs ? Non, car vous n'avez avec vous que les aveugles, les corrompus, les méchants. Le monde entier a suivi votre victime, votre condamné, votre supplicié. Vous êtes des scélérats et vous êtes des fous. En dressant la croix, vous lui avez dressé un trône. *Regnavit a ligno Deus.*

Venez, pharisiens et scribes de tous les siècles, secouez la poussière de vos sépulcres déshonorés ; venez, porteurs de sabres tranchants ; venez, manieurs de plumes empoisonnées, romanciers, brochuriers, journalistes ; venez, diffamateurs, venez, bourreaux, et voyez le spectacle que présente aujourd'hui cette église et toutes les églises de la catholicité ! Le voilà ce Christ que vous avez tué. Il est vivant, il est vainqueur, il est roi, et le monde entier accourt à lui pour lui demander pardon, pour lui rendre grâces, pour l'invoquer, pour l'acclamer, pour l'adorer. Ceux qui l'oubliaient aux jours de la santé et de la prospérité, l'ont imploré au jour de la maladie et du malheur. Que sont, en face de ces multitudes croyantes, quelques centaines de fanatiques du néant qui s'efforcent de finir comme la brute après avoir vécu comme elle !

Oui, le monde est à J.-C., le monde éclairé, le monde consolé, le monde racheté, le monde sauvé. Son Eglise est toute radieuse de son éternelle promesse. Tout passe, elle demeure. A chaque instant ses ennemis disent : Elle va périr. Ce sont eux qui périssent. Le monde est à J.-C. ; et J.-C. qui aime l'humanité, malgré ses ingratitude, lui prépare aujourd'hui un tel miracle d'amour, un tel bienfait qu'il jettera dans l'admiration ses serviteurs eux-mêmes les plus fidèles ; et d'ailleurs, la sombre nuit du Jeudi Saint, nuit de l'agonie, n'est pas loin du jour triomphal de la Résurrection.

Oui, le monde est à J.-C., et J.-C. est à nous. Quand dans cette église nous chantons : « *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.* » Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons parce que par votre sainte croix vous avez racheté le monde, » nous parlons à quelqu'un dont l'œil nous voit et dont l'oreille nous entend, nous parlons à quelqu'un qui est ici. Nos cérémonies catholiques ne sont point de vains simulacres : tout y est réalité. Vos yeux contemplant ces murailles, ces fleurs, ces flambeaux et tous ces chrétiens,

pierres vivantes destinées à la cité future, à la Jérusalem céleste, tous ces chrétiens, fleurs écloses au souffle de Dieu, flambeaux allumés par sa grâce. Ainsi voient les yeux du corps ; mais l'œil de l'âme découvre, au milieu de ces chrétiens, parmi les fleurs et les flammes, Jésus-Christ lui-même, Jésus présent parmi nous.

Bergers de Bethléem, Mages de l'Orient, foules du désert ou de la montagne, groupe héroïque qui avez suivi au Golgotha Jésus, nous n'avons rien à vous envier ! Votre Christ est notre Christ, et il est là au milieu de nous, tout près de nous, et nous sommes venus l'adorer... Nous sommes venus à l'heure où son agonie commence, pour lui redire : *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum !*

Vous êtes venus, mes frères ; oh ! que vous avez bien fait ! Ils sont trop malheureux, les chrétiens dans le cœur desquels rien ne remue, même à pareil jour, pour leur Sauveur, les chrétiens qui ne distinguent pas des autres jours ce jour solennel et sacré qui commence avec la soirée du Jeudi Saint... Vous êtes venus adorer votre Sauveur.

Et moi, son prêtre malgré mon indignité, je viens vous parler de lui ; je viens faire une méditation avec vous sur ces deux grands épisodes de cette grande soirée : le lavement des pieds et l'institution de l'Eucharistie.

I

Sachant, dit l'Evangile, que son Père lui a tout remis entre les mains, sachant qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, en un mot, mes frères, profondément pénétré du sentiment de sa royauté divine, Jésus se lève au milieu de ses disciples réunis avec lui dans le Cénacle, il se lève, dépose sa robe, se ceint d'un linge, verse de l'eau dans un bassin, et se met à laver les pieds de ses disciples et il les essuie avec le linge dont il était ceint. (Joan., xiii, 1-5).

Regardez bien le Fils de l'Homme dans cette humble attitude : il y donne une preuve éclatante de sa divinité. Jamais homme de ce temps-là n'aurait eu semblable pensée. Les citoyens de Rome et d'Athènes, servis par des esclaves, ne daignaient pas même leur adresser la parole ; ils se servaient habituellement de signes, comme avec des animaux. Chez les Juifs eux-mêmes, entre les maîtres et les serviteurs, la distance était grande : « Qui d'entre vous, disait le Seigneur à ses disciples, ayant un serviteur qui laboure ou qui païsse les troupeaux, et le voyant revenir des champs, lui dise aussitôt : Avance-toi et te mets à table ? Ne lui dira-t-il pas plutôt : Prépare-moi à souper, et ceins-toi, et me sers, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu, et après cela

tu mangeras et tu boiras ? » (Luc, xvii, 7, 8).

Aussi Pierre est-il stupéfait et il s'écrie : « Vous, Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » et Jésus lui dit : « Tu ne sais pas maintenant ce que je fais ; mais tu le sauras plus tard. » (Joan., xiii, 6, 7).

Jésus, mes frères, vient changer la face de la terre, non par la violence mais par la douceur. Ne croyez pas qu'il prétende détruire les inégalités de situation qu'offre nécessairement la société humaine ; sagesse éternelle, il sait bien que l'égalité ne serait possible ici-bas qu'entre des esclaves portant un même joug de fer ; il sait bien que, par le fait même du jeu de la liberté humaine, il y aura toujours entre les hommes la relation du supérieur à l'inférieur, des chefs et des subordonnés, des maîtres et des serviteurs, des hommes dans une position indépendante et des hommes nécessairement assujettis pour vivre à la volonté d'autrui. Dans la famille, cette subordination est plus évidente ; dans l'Etat, dans la Religion, elle n'est pas moins nécessaire.

L'Homme-Dieu n'autorise pas les inférieurs à oublier le respect auquel la Providence les oblige vis-à-vis de leurs supérieurs. « Vous m'appellez Maître et Seigneur, dit-il à ses apôtres, et vous dites bien, car je le suis. » (Joan., xiii, 14). Donc, ceux-là qui lui refusent, comme le faisaient ses ennemis, les titres augustes auxquels il a droit, ou ne les lui donnent que par dérision, sont coupables et punissables. « Le catholicisme, a dit un protestant illustre, est une grande école de respect. » Vous souvient-il, mes frères, de la sévère leçon donnée par le divin Maître à Pierre lui-même le jour où, emporté par une affection mal éclairée, il répondait à Jésus qui annonçait sa passion prochaine : « Non, cela ne sera pas ! » — « Arrière, Satan ! dit le Maître à l'imprudent contradicteur ; tu es pour moi un scandale ; tu n'as pas la sagesse de Dieu, mais la sagesse des hommes. » Honorer les supérieurs légitimes, c'est une des grandes lois de l'Evangile. Selon l'Evangile, le supérieur légitime n'est pas seulement un homme plus fort, plus riche, plus habile, plus haut placé : le supérieur légitime est une image de la Providence.

Mais la supériorité chrétienne doit être exercée avec les sentiments du dévouement chrétien et de l'humilité chrétienne. Vous tous qui commandez, prêtres, magistrats, chefs d'atelier, pères et mères, ne permettez pas qu'on oublie jamais le respect dû à votre caractère, mais dévouez-vous et abaissez-vous. « Je vous ai donné l'exemple, vous dit le Maître des maîtres, le Seigneur des seigneurs, afin que ce que j'ai fait vous le fassiez vous-mêmes à votre tour. »

Arrière donc l'égoïsme hautain, arrière les

susceptibilités ombrageuses, arrière le point d'honneur mondain, les exigences vaniteuses ! Tout cela n'est pas chrétien. J.-C., Maître et Seigneur, lave les pieds de douze pauvres bateliers... Ah ! mes frères, il fait plus, cent fois : il lave les pieds de Judas, nous apprenant par là à ne pas excepter de notre charité même les ingrats, même les traîtres... Ils sont communs de notre temps, les ingrats ; mais si les hommes sont ingrats trop souvent, qu'importe ! Dieu, lui, est toujours fidèle.

Soyons donc chrétiens, mes chers auditeurs, obéissons au commandement de J.-C. Suivons l'attendrissant exemple de J.-C. Lavons-nous les pieds les uns aux autres, c'est-à-dire regardons-nous comme les serviteurs les uns des autres. Inférieurs, obéissez avec un affectueux respect ; supérieurs, commandez avec une affectueuse bonté ; et ainsi tous nous imiterons le Seigneur.

II

Au lavement des pieds succède l'institution de l'Eucharistie, fondement de notre religion sainte.

Qu'est-ce que la religion, mes bien chers frères ? Nous n'avons pas cessé en quelque manière de vous le dire depuis l'ouverture de cette station bénie. La religion, c'est le lien qui nous relie à Dieu. Quel peut être l'auteur de ce lien ? Est-ce Dieu ? est-ce l'homme ? O homme, Dieu, par bonté, peut descendre jusqu'à toi ; mais toi tu ne peux pas monter jusqu'à Dieu. Or, voici la religion que Dieu a faite ; non pas une religion abstraite et sèche, métaphysique, comme une philosophie, mais vivante, touchante, aimante : il est descendu de son paradis jusqu'à nous. Invisible par nature, il s'est enveloppé d'une chair visible pour rendre visibles ses amabilités infinies. Par l'Incarnation, par la prise d'un corps humain et d'une âme humaine, il s'est montré à nous ; il s'est donné à nous ; il s'est établi chez nous ; il a vécu parmi nous.

Dieu chez nous, Dieu avec nous, Dieu présent au milieu de nous, voilà, mes frères, la religion, la vraie, celle qui répond à toutes les tendresses de Dieu et à tous les besoins de l'homme. Oui, mais à condition que cette présence de Dieu ne sera pas éphémère. Or, comment réaliser un tel prodige ?

Dans les trésors de sa sagesse et de sa puissance, Dieu a d'infinies ressources. Bientôt il remontera au ciel et cependant la terre ne sera point déshéritée de sa présence. « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je reviendrai vers vous. » Et Jésus communique à ses apôtres, à ses prêtres, un secret aussi inconcevable qu'il est adorable. Regardez bien Jésus. Il est à table avec les siens. Il a pris du pain dans ses mains saintes et vénérables, ses mains divines. Il lève ses yeux vers le ciel,

Il se recueille, semble-t-il, dans une prière plus ardente, une prière d'action de grâces... Oui, il remercie par avance son Père du grand miracle d'amour qu'il va accomplir... Puis il bénit le pain. C'est sa manière à lui de le travailler. Ne dirait-on pas qu'il le veut disposer à subir, avec sa parole, son action surhumaine, son action transcendante ? Puis, il prononce « avec la netteté de l'éclair et la précision de la foudre, » quelques mots, des mots très simples, des mots très grands, « simples et grands comme le *Fiat lux* de la Création, » des mots qui « dévorent une substance » et qui en mettent une autre à la place de celle qu'ils ont « dévorée »... Ecoutez, mes frères, ces mots stupéfiants, ces mots de puissance et d'amour, qui donnaient le vertige au génie de Bossuet : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. » Le Christ, notre Christ adoré et béni, a donc brisé lui-même, sur cette table du Cénacle, déchiré lui-même, immolé lui-même, avant l'agonie, avant la flagellation, avant le crucifiement, son propre corps, pour en faire un pain, et dans la coupe, avant le couronnement d'épines, avant les clous et le coup de lance, il a versé son sang, tout son sang, pour en faire un breuvage : vous avez faim, mangez, « mangez-en tous » ; vous avez soif, buvez, « buvez-en tous », c'est ma chair, c'est mon sang « pour la vie du monde ». Et ce prodige de ma chair dans une hostie, de mon sang dans un calice, faites-le, vous mes prêtres, pour d'autres, pour la multitude des âmes, pour tous ceux qui en voudront, jusqu'à la fin des temps, « faites-le en mémoire de moi ».

Ainsi, mes frères, un peu de pain, un peu de vin, quelques paroles, et Dieu redescend parmi nous...

Mais, Seigneur, dans quel endroit privilégié du monde s'opérera, se renouvellera ce prodige ? Sera-ce à Jérusalem ? ou à Rome ? ou bien, successivement, dans chaque grande cité de la terre ?

Ce sera Jérusalem, ce sera Rome, ce sera chaque grande cité, ce sera chaque bourgade, le moindre village où il y aura un prêtre consécuteur et un autel, le moindre hameau, une basilique de marbre, d'argent et d'or ou une pauvre église de branchages perdue au fond des forêts... Et là, Jésus sera tout à la fois notre intercesseur par le sacrifice de la messe, et notre pain par la communion, et notre compagnon dans le tabernacle. *Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.*

Voilà, mes chers auditeurs, ce que faisait pour nous Jésus au soir du Jeudi Saint, pendant que ses ennemis complotaient dans l'ombre et préparaient sa mort. Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin. *Sic nos amantem quis*

non redamaret ? Qui ne paierait de retour un Dieu qui nous a tant aimés ?

...Et des chrétiens se rencontrent qui s'en vont disant : « Dieu ne s'occupe pas de nous ! »

Mais, malheureux, voyez ce qu'il a fait pour nous, notre Dieu ! Il a lié sa vie à la nôtre, sa vie divine et immortelle à notre vie misérable et mourante ! Entre lui et nous, c'est à la vie, c'est à la mort ! On dirait que c'est lui qui a besoin de nous, besoin de notre cœur, besoin de notre bonheur ! Voyez, mais voyez donc ! On dirait que vous avez des yeux pour ne pas voir... Il vient, il travaille, il souffre, il parle, il guérit, il bénit, il console, il agonise, il meurt, il monte au ciel, et il en redescend, il ne veut plus nous quitter, il multiplie, il perpétue, il éternise sa présence réelle parmi nous. Cendre et poussière que nous sommes, il nous traite comme si nous étions des dieux... Et vous dites qu'il ne s'occupe pas de nous !...

Seule l'Eucharistie suffit à faire toutes les lumières. *Ecce agnus Dei.* Le voilà... Il est toujours là... *Ecce !*... Dix-huit siècles d'ingratitude, de froideurs, de délaissements, de négations et de blasphèmes ne l'ont pas découragé... Le voilà !... Il est toujours là, toujours Eucharistie !... Son amour l'enchaîne parmi nous, et quand vous l'appellez le prisonnier, le prisonnier du tabernacle, vous dites bien... Il pourrait, n'est-il pas vrai, briser la porte de sa prison, et s'en aller... Son amour, vous dis-je, son amour l'enchaîne. Sachant bien qu'on le crucifierait à Jérusalem, il s'en allait à Jérusalem. Sachant bien qu'on l'accablerait d'indifférence et d'irrévérences, d'abandon et d'oubli, dans nos temples, il y descend toujours... Le voilà ! *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi...* Ce n'est pas pour entendre des chants qu'il est là, ni pour ces feux ni pour ces fleurs... Il est là, chargé du poids de nos crimes, et il expie et il répare... Chargé du péché du monde, il sauve le monde.

Déchargez-le donc, pécheurs mes frères, ce pauvre agneau de Dieu, au moins de vos propres péchés, vous savez bien, tel péché que vous avez commis et qui l'a fait plus particulièrement souffrir, parce que c'est au cœur que vous avez frappé, et tel autre, tel autre encore que vous avez fait commettre... Et les péchés de vos fils, ô pères, et les péchés de vos filles, ô mères !... Déchargez-le donc, l'agneau immolé sur l'autel. *Vidi Agnum tanquam occisum.*

Et parlez-lui... Vous ne lui dites rien... Dites à Jésus que vous ferez avec lui la Pâque, cette Pâque que si ardemment il désire manger avec vous, en attendant la Pâque éternelle au royaume du Père ;... que demain vous gravirez avec lui la montée du Calvaire, les yeux pleins de

larmes, le cœur contrit, et qu'après-demain vous blanchirez votre robe pour entrer dans la salle du festin, dimanche, et n'être pas indignes de vous asseoir à la table de Dieu. Ainsi soit-il.

Vendredi Saint

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

*O vos omnes qui transitis per viam,
attendite et videte si est dolor sicut
dolor meus !*

O vous tous qui passez sur le chemin,
arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur
semblable à ma douleur ! (Thren., I, 12).

Aujourd'hui, mes frères, l'Eglise est désolée. Elle fond en larmes. — Toute la liturgie du Vendredi Saint est pleine de larmes. — Et l'Eglise qui est mère invite tous ses enfants à pleurer avec elle.

Que de chrétiens dans le monde et surtout de chrétiennes, lecteurs et lectrices de romans, versent toutes les larmes de leurs yeux sur des personnages imaginaires et qui n'ont pas un pleur pour J.-C. !

Toutefois, remarquons-le bien, ce n'est pas une pitié stérile pour les souffrances du Sauveur que demande de nous l'Eglise, mais, au nom de la vérité et de la justice, une douleur sincère, généreuse, féconde, ce surnaturel brisement du cœur qui est le repentir, l'aveu des fautes, la pénitence.

Pourquoi ? Parce que dans le drame sanglant du Calvaire, — et ne l'oublions jamais, très chers auditeurs, — nous avons tous une responsabilité terrible : c'est nous qui avons tué J.-C. *Auctorem vitæ interfecistis.* (Act., III, 15). *Attritus est propter scelera nostra.* (Is., LIII, 15).

Une fois encore, vous allez écouter dans un religieux silence le récit de la Passion ; mais auparavant regardons et saluons la croix.
O Crux, ave !

I

La nuit est venue. Jésus s'est retiré dans un jardin pour y prier, pour y pleurer... Oh ! comme il a prié pour le monde, — pour nous, — notre Jésus ! Comme il a pleuré !... Il a jeté des cris... Il a tendu vers son Père des mains suppliantes...

De temps en temps il s'est levé ; il a essayé de parler aux siens, de se consoler avec eux, de se fortifier, et il les a trouvés balbutiants, tout engourdis, tout endormis...

O nuit tragique du Jardin des Oliviers, nuit honteuse de l'ingratitude humaine, — hélas ! nuit de la trahison aussi et de l'abandon et du reniement !...

Vers minuit, des lueurs ont couru sous les arbres, des lueurs sinistres... Puis un homme

s'est approché de Jésus, et il l'a baisé aux lèvres, le livrant de la sorte à une troupe de malfaiteurs qu'il conduisait dans les ténèbres silencieusement et qui se sont jetés sur lui comme sur une proie se jette la meute affamée...

Les disciples se réveillent, s'épouvantent, s'enfuient, comme des lâches ; — ses disciples ! ses amis, en faveur desquels il a fait, cette nuit même, son testament ; oui, ses amis ! auxquels il a tout donné, toutes ses richesses d'homme et de Dieu, son Evangile, son Eglise, son Corps, son Sang, son Cœur, tout lui-même, et qu'il avait si tendrement bénis et recommandés à son Père et auxquels il avait promis le Royaume !...

L'un d'entre eux le va même renier : « Je ne connais point cet homme-là... » Cet homme-là, Jésus ! Hier il lui disait : « Vous êtes le Fils du Dieu vivant !... Vous avez les paroles de la vie éternelle !... Je mourrais pour vous !... »

Et le voilà seul avec des misérables...

On lui a mis les menottes comme à un voleur. On l'a traîné avec des cordes qui le prennent à la taille, qui le prennent au cou, à travers les rues de Jérusalem qu'il avait, quelques jours auparavant, traversées en triomphateur.

Chez Anne, le grand-prêtre, un valet l'a souffleté, et il me semble que je l'entends rire, le valet de ce mauvais prêtre !...

Chez Caïphe, l'arrêt de mort est rédigé. Pensez donc : ce blasphémateur s'est dit le Fils de Dieu !... On lui a craché au visage, comme on ne ferait pas au dernier des hommes ; et, ses mains étant liées, il ne pouvait pas essuyer ces ordures...

Bientôt les crachats n'ont plus suffi. Entre deux verres de vin, entre deux couplets de chanson, — *psallebant qui bibebant vinum* (Ps., XVIII, 13), — à tort et à travers on lui donnait des coups de poing et sans doute aussi des coups de pied et on lui arrachait la barbe...

Il paraît toutefois que son regard les gênait, ce regard tranquille et doux de Jésus, qui devait être si triste dans sa résignation et si profond dans sa fixité, car on lui bande les yeux avec je ne sais quel torchon que l'on a ramassé par là, et les gros rires redoublent et les crachats et les coups de poing et les soufflets : « Allons, allons, prophète, qui est-ce qui t'a frappé ? qui est-ce ? Allons, devine !... »

Et la nuit avançait.

Au matin on l'a traîné chez Pilate qui l'a expédié à Hérode, curieux de voir ce personnage. La cour d'Hérode, c'est le monde où l'on s'amuse, et l'on s'attend à quelque divertissement de haut goût. Mais le Christ ne s'est point prêté à cette exhibition de tré-

teaux. Pas un mot. Pas un geste. « C'est un fou, dit Hérode ; qu'on lui mette donc la robe des fous ! » et il le renvoie à Pilate.

Pilate un instant l'a disputé aux fureurs de la foule ameutée par les prêtres : « Il n'y a aucune matière à condamnation en cet homme, » a-t-il dit. Mais devant tant de bouches hurlantes, et comme pour les faire taire et les apaiser par la vue du sang : « Qu'on lui donne le fouet ! »

Et Jésus est dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne basse, le corps ployé en deux, et des bourreaux s'approchent avec des lanières de cuir garnies d'osselets carrés et de balles de plomb et ils frappent, sans compter, à coups redoublés, si bien que le pauvre martyr n'est à la fin qu'une plaie rouge et saignante...

— « A présent, assieds-toi. On va te couronner, puisque tu es le roi des Juifs. » D'un fagot d'épines on a fait un diadème. On l'enfoncé, à coups de bâton, dans la tête éraillée, déchirée, ruisselante. Aux épaules on attache un lambeau de chlamyde, un je ne sais quel haillon de pourpre que Bossuet appelle une vieille casaque militaire, et pour que rien ne manque au costume royal, on met dans la main du Christ, en guise de sceptre, un bout de roseau. « Salut, salut, ô roi des Juifs ! » disent, au milieu des rires grossiers et des propos cyniques d'un corps de garde, les soldats, qui s'agenouillent et se prosternent. *Ave rex Judæorum !* Et les crachats recommencent et les soufflets redoublent. Et le pauvre roi n'est qu'une masse effondrée, écorchée, livide. Et Pilate le fait monter sur un balcon du prétoire et il le montre à la foule, honteux sous son manteau en loque et trop court, la tête toute rouge et lamentable sous le casque d'épines, et dans ses mains déchirées le roseau qui tremble. *Ecce Homo !* Voilà l'Homme. Et l'ignoble populace que sans doute la vue du sang altère ou enivre se met à hurler : « Enlevez-le ! Enlevez-le ! La croix ! La croix ! Qu'on apporte une croix ! »

Et l'on abat un arbre dans la forêt et l'on en fait une croix. On la jette à plat sur le dos du pauvre Jésus qui n'en pouvait plus ! et les trompettes sonnent...

En route vers le Calvaire !...

Il est tombé dans le trajet plusieurs fois, le Dieu qui dans sa main porte le monde, à chaque fois harcelé, refoulé, piétiné. Une femme, apitoyée, a essuyé son visage où de longues mèches de cheveux se mêlaient à la barbe, souillées de crachats, de sueur, de terre, de sang. D'autres femmes l'ont regardé avec des yeux pleins de larmes : « Ne pleurez pas sur moi ! » Comme s'il disait : Ce ne sont pas les victimes qui sont à plaindre, mais les bourreaux. Il a rencontré sa mère : « O mon Jésus, moi, je vous aime toujours ! »

Et ainsi, de chute en chute, de douleur en douleur, et plus mort que vif, il est arrivé au sommet du Calvaire.

« Voici l'endroit, » ont dit les bourreaux.

Et ils s'emparent de Jésus brutalement, et, violemment, ils lui enlèvent sa robe qui était collée à l'affreuse plaie de tout son corps... Et ils l'ont couché sur la croix. Puis, s'accroupissant, ils ont enfoncé des clous à quatre arêtes, affilés et longs, dans la chair vive de ses mains, dans la chair vive de ses pieds, à coups de marteau, comme on enfonce dans le bois mort des pointes...

Puis, entre deux scélérats à qui l'on n'avait arraché ni les cheveux ni la barbe, à qui l'on n'avait point craché au visage, à qui l'on n'avait mis ni la robe blanche ni la casaque rouge ni le buisson d'épines ni le roseau dérisoire, on élève dans les airs, en plein midi, sous les averses d'un soleil de feu, ce dolent crucifix...

Et ce fut une poussée formidable de la multitude vers la croix, une poussée de haine, qui deviendra plus tard, aux beaux siècles de la civilisation chrétienne, une poussée d'amour.

Bossuet s'est approché du Christ et, à la vue de ce pauvre, de ce Samaritain, de ce pendu, tout meurtri, tout disloqué, brisé, broyé, tout nu, et tout saignant, il s'est écrié dans une sorte de vertige de son génie ou d'épouvante de sa foi : « Eh ! Qui est-ce ? un homme ou un ver de terre ? Est-ce un homme vivant ou bien une victime écorchée ?... O Jésus ! qui vous pourrait reconnaître ? » Nous l'avons vu, dit le prophète, et il n'était plus reconnaissable. » Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme. Est-ce lui, est-ce lui ?... C'est lui, n'en doutez pas... Il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres...

« O plaies, que je vous adore ! Flétrissures sacrées, que je vous baise ! O sang qui découlez de la tête percée, des yeux meurtris, de tout le corps déchiré, ô sang précieux, que je vous recueille ! Terre, terre, ne bois pas ce sang... O terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber.

« J'entends les Juifs qui crient : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Il y sera, race maudite, tu ne seras que trop exaucée : ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur, se lassant de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh ! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement ; qu'il soit sur nous pour notre salut ; que je me lave de ce sang ; que je sois tout couvert de ce sang ; que le vermeil de ce beau sang em-

pêche mes crimes de paraître devant la justice divine !¹ »

Vous entrevoyez, mes frères, pourquoi ce mystère d'ignominie, de souffrance et de mort. Un jour le mal avait envahi la création, et l'homme s'en allait à toutes les dégradations, à toutes les dégradations. Prenez-le, ce pros- crit du paradis terrestre, partout où vous vou- drez, à Rome, dans Athènes, à Jérusalem, au sein des nations barbares, partout il est déchu, perverti, maudit, insensé plus encore, puisqu'au lieu de se jeter à genoux aux pieds du Dieu offensé et irrité, il le fuit, sous le poids écras- sant de ses crimes et de ses malheurs, il le fuit, à travers les siècles qui se succèdent, d'une fuite éternelle et désespérée.

C'est là, dans cet abîme d'aveuglement et de corruption, que le Fils de Dieu est descendu pour le prendre, pour le remonter, le puri- fier, le sauver. Il lui a emprunté sa robe de chair, son cœur, ses larmes, sa misère, tout, jusqu'à la ressemblance de son péché, et lors- qu'il a voulu l'arrêter sur le chemin de la mort, lui redonner, avec la lumière, l'espé- rance et le courage, le malheureux s'est jeté sur lui, il l'a abreuvé d'outrages, saturé d'op- probres, il l'a roué de coups et, mettant le comble aux forfaits de sa race, il l'a crucifié !...

Grand Dieu, quelle histoire !

II

Et maintenant, mes frères, prêtons l'oreille...

« Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Quoi ! pas un murmure ! une plainte, pas même !... Je n'en reviens point de cette pa- role... Quelle surprise pour l'égoïste huma- nité dans cet oubli de soi en pleine agonie et dans ces tortures ! Rien que la pensée de ces criminels, qui pourraient bien encourir l'effroyable justice de Dieu et dont il a pitié ! « Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas... »

Est-ce que le bourreau sait ce qu'il fait ? C'est son métier de tuer ; on le paiera, voilà tout ; et il tue.

Les soldats non plus ne savent pas. Ils sont là, parce qu'on leur a dit d'être là. Ils sont de corvée. Ils vont boire un coup tout à l'heure, se partager les vêtements du supplicié : il y en a pour quatre. Quant à la robe sans cou- ture, on ne la partagera pas, on la tirera au sort. Est-ce qu'ils savent, les soldats ?...

Peut-être ; mais le peuple, le peuple qui passe en branlant la tête, en ricanant ou vociférant : « Ah ! il n'y a pas de danger qu'il descende de la croix ! Les clous sont trop bien rivés ! Descends donc, si tu peux ! » Ce peuple que vous avez instruit, bon Maître,

guéri, nourri, béni, consolé... Est-ce qu'il ne sait pas, lui ?... Votre cœur, ce semble, vous entraîne bien loin ; votre charité passe les bornes...

Et les prêtres ? Si les prêtres ne savent pas ce qu'ils font, qui le saura jamais ? Ils ne peuvent pas ignorer l'innocence du Christ, eux qui ont essayé tant de fois de le prendre en défaut dans ses actes et jusque dans ses paro- les. Est-ce qu'à prix d'or ils n'ont pas sou- doyé de faux témoins ? Mais encore, à suppo- ser qu'ils aient cru condamner un coupable, n'est-ce pas une infamie, cette Passion, ce raffinement dans l'outrage, ce luxe dans la barbarie !... Quel mystère que cette incons- cience des plus grands scélérats ! J'ai besoin de me souvenir, Seigneur, pour vous com- prendre, qu'un jour Paul, votre apôtre, écrira à ses baptisés de Corinthe : « Les princes de ce monde n'auraient jamais crucifié Jésus, s'ils avaient su qu'il était le Seigneur de gloire. » C'est parce qu'il s'est dit le Messie et pour confondre son imposture qu'ils l'ont crucifié... Encore un coup quel mystère !... « Père, par- donnez-leur : ils ne savent pas... »

Mais, Seigneur, depuis lors, depuis le Cal- vaire, ceux que vous avez rachetés, baptisés, civilisés dans votre sang, ceux qui se sont assis chez vous, à votre table, ô Dieu de l'Eucharistie, oui, ceux-là qui ont communie, et qui vous persécutent à présent ; ceux qui ou- tragent votre Père, « le nommé Dieu », ceux qui brisent partout, sur tous nos chemins, et jusque sur nos tombeaux, votre croix, ceux qui chassent vos fils et vos filles, ceux qui les appréhendent au collet comme des mal- faiteurs, et qui les jettent dans la rue comme des vagabonds, ceux qui, dans les écoles, em- poisonnent de mauvais livres ces petits que vous avez tant aimés, ceux qui trafiquent de l'honneur, et de la justice, et de la liberté, et qui perdent la sainte Patrie et qui voudraient détruire la sainte Eglise... — « Père ! Père ! pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font ! »

Et moi, est-ce que je savais, quand j'ai commis tel péché et tel autre péché, quand j'ai fait commettre tel crime et tel autre crime ?... Ah ! si j'avais su, je serais mort de honte, de douleur, de terreur...

Mes frères, nous ne savons le fond de rien et, moins que toute autre chose, le fond du mal et le fond de Dieu, ni surtout le rap- port de l'un à l'autre. Très souvent l'homme est plus malheureux que coupable.

Mais ce que nous savons, c'est que le Fils de Dieu a pris sur lui tout le mal, tout ce que l'Evangile appelle le péché, le péché du monde, et que, sur la croix, il l'a expié sans mesure.

Ce que nous savons bien, c'est qu'en Dieu la miséricorde surpasse la justice, c'est qu'en Dieu le pécheur a un père, c'est qu'en mou-

¹ Passion de 1660, 2^e point.

rant le Fils de Dieu a demandé pardon pour tous et qu'un père exauce toujours les volontés d'un fils mourant.

Ce que nous savons bien, c'est que tout pécheur, eût-il commis le crime de déicide, peut être, s'il le veut, pardonné... « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Cette parole du pardon suprême, un homme qui blasphémait du haut d'un gibet, à la droite de Jésus, l'entendit (c'était l'un des voleurs) et soudainement il dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume ! » Et Jésus lui répond : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis ! »

Comprenez-vous, mes frères, que le ciel est déjà rouvert et que déjà le pardon en descend ? Comprenez-vous que Dieu se rapproche de l'homme et que l'homme rentre en grâce avec Dieu, la créature avec le Créateur, le fils avec son Père ?

Cependant les outrages crépitaient à nouveau comme du feu dans des broussailles. *Exarsunt sicut ignis in spinis* (Ps., cxvii, 12) : « Va ! toi qui détruis le temple et le rebâtis en trois jours, délivre-toi maintenant... Si tu es le Fils de Dieu, descends donc, et nous croirons en toi !... Il prétend sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! »

— « Seigneur ! souvenez-vous de moi ! » En un clin d'œil, au milieu même de toutes ces imprécations et adjurations, l'âme du brigand a été bouleversée de fond en comble et comme retournée. D'étranges clartés qui lui venaient de la parole miséricordieuse du Christ, ont fait une trouée dans la nuit noire de son âme. Au-dessus de la tête de Jésus renié, délaissé, cloué, bafoué, il a vu la lumière triomphante du paradis et le palais du divin roi.

« Seigneur ! » Ce voleur de grand chemin reconnaît dans le Christ le Verbe de Dieu et il proclame sa divinité, et il l'adore, et il l'implore. De demander une place pour lui dans le royaume il n'a pas même l'idée. Il se fait en quelque sorte tout petit sur son gibet : Un souvenir, Seigneur, un simple souvenir... voilà ce qu'il demande humblement à ce Dieu qui va mourir. Et Jésus, touché de tant de foi et de délicate réserve dans ce bandit devenu un saint, le regarde tendrement : « Aujourd'hui même, c'est moi qui te le dis, tu seras avec moi dans le Paradis ». « Aujourd'hui même, quelle promptitude ! Avec moi, quelle compagnie ! Au paradis, quel séjour ! » (Bossuet).

Le ciel, mes frères, est toujours au-dessus de la croix. Sachons le voir dans les ténèbres de la souffrance. C'est de la croix que l'on monte au paradis... Et pourtant, hélas ! il y a des chrétiens qui murmurent sur la croix, et qui blasphèment, comme le mauvais lardon, et qui peut-être s'y damnent... Oh ! qu'ils sont à plaindre !... Nous du moins, apprenons du

saint voleur à bien souffrir : si courte est la vie, — *aujourd'hui même*, — et par conséquent si brève la souffrance !... Apprenons à bien souffrir pour apprendre à bien mourir.

Ainsi, grâce à notre Sauveur, la justice de Dieu a été fléchie ; ainsi le pardon a été octroyé aux coupables ; ainsi le ciel est rouvert sur nos têtes.

Quand un fils va mourir, il appelle sa mère. « Femme ! » dit Jésus. Quel son dut avoir, de douceur émue et de filiale tendresse, sur les lèvres tremblantes de Jésus, le nom de sa Mère ! et comme le cœur de Marie dut battre à coups pressés dans sa poitrine quand elle entendit la voix de son bien-aimé !

Elle était là, debout, héroïque et douloureuse, la très sainte Mère du Rédempteur. Quel est l'homme qui ne pleurerait à la voir toute en larmes ?...

Stabat mater dolorosa...

Quis est homo qui non fleret,

Matrem Christi si videret

In tanto supplicio ?

Elle se rapproche de la croix. Elle joint ses mains compatissantes. Elle lève ses pauvres yeux endoloris vers Jésus qui la regardait. Quel échange d'âmes dans la rencontre de ces regards ! Jean le bien-aimé est là aussi, tout près, contemplant ce Christ ami qu'il avait vu si radieux au Thabor quand ses vêtements d'une blancheur de neige jetaient plus de rayons que le soleil, et qu'il revoit, dans la pourpre de son sang, défiguré, déshonoré, maudit !

Et le ciel se couvre d'inexplicables ténèbres, et les clameurs de la populace lassée et apeurée tombent, et un silence profond se fait qui enveloppe comme un suaire la montagne de mort, toute la montagne.

« Femme, dit Jésus, voici votre enfant. — Enfant, voilà ta mère ! »

Qu'est-ce à dire, mes chers auditeurs ? sinon tout d'abord, qu'au moment de s'en aller, Jésus, comme un bon fils, confie à un ami fidèle sa Mère.

Mais il y a un bien autre mystère. Jean représente au Calvaire toute l'humanité, et c'est, dans la personne de Jean, toute l'humanité que Jésus propose à sa Mère...

Quoi ! ces valets, ces soldats, ces pharisiens, ces mauvais prêtres, quoi ! tous ces monstres !... Oui, tous, et tous les pécheurs à venir... et vous tous, mes frères, et moi-même !... Ah ! quelle maternité que celle-là !... La race de Jean, les humbles, les doux, les purs, les détachés, les immolés, les choisis, soit ; mais la race des bourreaux !...

O femme, accepterez-vous ?... Par pitié, acceptez !... Vous avez donné votre consentement à l'Incarnation du Verbe ; donnez votre consentement à la Rédemption du monde. Jésus a donné pour nous tout son sang ; donnez

toutes vos larmes. Jésus est un crucifix à l'usage des hommes ; soyez une sorte de crucifix à l'usage des mères. Vous n'avez été conduite au Calvaire, si j'en crois Bossuet, que pour vous joindre au Père éternel et d'un commun accord livrer au supplice votre commun Fils. De même que vous avez dit votre *Fiat* au virginal enfantement de Jésus, dites votre *Fiat* à cette autre maternité de honte, de douleur et d'amour...

Et la divine Mère regarde à nouveau Jésus. « Moment terrible ! Il semble que toutes les blessures éparses sur le corps du Christ se réunissent dans le cœur de Marie. Un glaive, je ne sais quel glaive mystérieux, sans doute celui qu'avait prédit Siméon, déchire, toutes vives et toutes saignantes, ses entrailles. Mère très pure, elle avait enfanté, sans souffrir, son fils Jésus ; mais, nouvelle Eve, elle ne pouvait nous enfanter spirituellement sans ressentir les effets de la malédiction prononcée contre la première femme. Oh ! l'affreux et sublime enfantement ! Marie répond à Jésus par un regard où se fondent l'immolation et l'amour. La pauvre Mère n'est plus seulement debout au pied de la croix ; mais transformée, si je puis ainsi dire, en la douleur de Jésus-Christ, elle est elle-même en quelque sorte clouée au gibet rédempteur... Enfant, voilà ta Mère ! »

Et depuis lors, mes chers auditeurs, elle est toujours là, notre Mère, debout sur tous les Golgotha où l'on crucifie les frères de Jésus. Je la vois près des chevets où les enfants agonisent et où les mères pleurent. C'est elle qui donne la grâce, ravive l'espérance, retrempe le courage et rend la joie... Elle est partout où on lutte, où l'on peine, où l'on souffre, où l'on meurt... Ah ! bien-aimés frères, qu'elle suive dans toutes leurs voies et qu'elle poursuive vos chers égarés, vos pauvres pécheurs, qu'elle les arrache aux passions perverses, aux abîmes, et qu'elle leur soit, à l'heure du péril, un refuge ! Qu'à votre dernière heure, chrétiens, elle se penche sur vos âmes et qu'elle murmure à vos oreilles les paroles fortifiantes et rassurantes que savent si bien les mères ! Surtout qu'elle redise à Dieu pour chacun d'entre nous la prière qu'elle a entendue sur le Calvaire : « Père, pardonnez-leur ! » et qu'elle nous ouvre, comme Jésus au bon Larron, le paradis !

Il est près de trois heures. Les ténèbres sont si épaisses que l'on ne voit plus rien. Jésus ne voit ni Madeleine, ni Jean, ni sa Mère. Qu'ai-je dit : sa Mère ! Il n'a plus de mère, il l'a donnée.

Ah ! qu'il est seul !... Seul avec l'horrible vision du péché du monde ! Seul ! La terre elle-même s'est dérobée sous ses pieds. Il

est en l'air, suspendu à des plaies qui le soutiennent à peine... Et que le ciel lui paraît loin !

Oui, le ciel lui est lointain. Son regard éperdu n'arrive pas à y découvrir le Père. On dirait que pour lui le Père s'est retiré dans les régions les plus inaccessibles, les régions glacées d'une éternité sans entrailles et farouche. Il n'a plus de père. C'est de lui pourtant, c'est de son Père qu'il attendait le réconfort. Au jardin des Oliviers, il avait crié vers lui si tendrement. Le Père ne s'était pas montré ; mais du moins lui avait-il envoyé un ange. Rien n'apparaît, rien ne vient, pas même un ange, et il disait hier que, s'il le voulait, il en aurait des légions à son service... Quel abandon !

Et, dans le grand silence du Golgotha, des profondeurs désolées de son âme, le Christ a proféré cette lamentation déchirante : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Abandonné des hommes, abandonné de Dieu, c'est une sorte d'enfer ; qui comprendra, mes frères ? Interrogeons Bossuet.

« Être attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés ; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaîssé et abattu ; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente ; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées, et par la perte du sang, et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre ; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui renue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable ; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un, furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphèmes : c'est à peu près ce que notre faible imagination peut se représenter de plus terrible en J.-C. crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur ; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourments dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'âme du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe... » Et le grand évêque nous dit qu'il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures et de faire justice aux pécheurs. Il fallait donc qu'il vînt lui-même contre son Fils, puisque son Fils avait pris sur lui le péché du monde, puisqu'il était devenu en quelque sorte péché lui-même, unique et universel péché du monde... Où va ce supplice, « ni les anges ni les hommes ne le peuvent concevoir. » Maudit celui qui est pendu ! et la malédiction divine ne pénètre pas seulement jusqu'à la moelle des os,

elle pénètre jusqu'au fond de la substance jusqu'au fond de l'âme elle-même, et cette oppression, cette désolation de l'âme est si violente en Jésus qu'il ne peut retenir ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Mais encore, mes frères, vous demandez comment il se peut que l'on concilie cette atroce torture d'âme avec la divinité du Sauveur. « Il fallait pour cela, reprend Bossuet, que la divinité de Jésus Christ se fût comme retirée en elle-même ; ou que, ne faisant sentir sa présence que dans une certaine partie de l'âme, ce qui n'est pas impossible à Dieu qui va aux divisions les plus délicates, elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine ; ou que, par quelque autre secret inconnu aux hommes, ou par miracle, comme tout est extraordinaire en J.-C., elle ait trouvé le moyen d'accorder ensemble l'union très étroite de Dieu et de l'homme avec cette extrême désolation où l'homme J.-C. a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. De quelle sorte tout cela s'est fait, ne le demandez pas à des hommes ! C'est le mystère¹. »

Pendant ce délaissement où Jésus touchait à notre place le fond de l'abîme, le fond de l'enfer, Dieu opérait en lui le salut du monde. A l'instant où il rejetait son Fils, il nous ouvrait son cœur, et nous voyions que le visage irrité de la justice, le visage dont Dieu épouvante les damnés, il tournait vers nous, les rachetés, le visage apaisé, souriant, de sa douceur miséricordieuse, de son pardon.

Cependant un je ne sais quel soupir s'échappe des lèvres desséchées de Jésus : « J'ai soif. » Il me semble que Madeleine et Jean, la pauvre mère surtout, qui ont entendu le plaintif appel, regardent autour d'eux pour voir s'il n'y a point quelque part sur ce rocher une goutte d'eau. Mais la soif d'un Dieu mourant n'est pas de celles qui s'apaisent avec la fraîcheur d'un peu de boisson. Écoutez, mes frères, de la bouche d'un apôtre de notre temps, le saisissant commentaire de ce nouveau supplice qu'avant de rendre l'âme endure Jésus :

« Porter en ses mains un trésor infini de grâces et de salut, offrir à ceux qui sont dans le dénuement d'y puiser, et n'obtenir d'eux que le plus méprisant refus ! Recevoir de Dieu lui-même, comme un dépôt sacré, le pain mystérieux qui fait vivre les âmes pour la vie éternelle, et voir les âmes s'amoindrir dans l'unique préoccupation des affaires terrestres, dans l'âpre désir du gain, après en avoir goûté une seule fois, ne vouloir revenir à la bienheureuse communion au corps et au sang de J.-C. !

« Connaître les sources divines où pourraient s'abreuver les âmes et renaitre les nations, où les familles devraient puiser le bonheur avec la vertu, et pleurer en face de leur abandon !

« Apercevoir devant soi d'immenses horizons, dire aux hommes : Regardez donc le ciel, et être témoin de leur obstination à s'enfermer dans le cercle étroit de leurs intérêts et de leurs passions !...

« Entendre au-dessus de sa tête et au-dedans de son âme des voix, des harmonies, des concerts divins, qui soulèveraient d'enthousiasme le genre humain tout entier, dire à ses frères qu'on aime : Faites silence un instant et prêtez l'oreille, et assister impuissant à leur indifférence, sinon à leur mépris !

« Être altéré de paix, de justice, de liberté, de concorde, brûler du désir de relever et de secourir tous les blessés de la vie et, au lieu de cela, voir l' inexorable sottise et l' inexorable haine répondre aux tentatives du dévouement le plus sincère et de l'amour le plus désintéressé ! Quel supplice ! Jésus l'a connu au plus haut degré !... et il crie dans une douleur au-dessus de toute imagination : J'ai soif !² »

Qu'est-ce donc, mes frères, qu'est-ce donc que le mal pour qu'il ait ce pouvoir effroyable d'éloigner Dieu du Fils de Dieu lui-même ! En quel état de délaissement est-il capable de jeter une âme, si l'âme très sainte du Christ a pu tomber dans ce gouffre au fond duquel git le désespoir !

Dites, dites, Messieurs, s'ils sont à plaindre, les incroyants, les mécréants, les négateurs et les douteurs, les révoltés, les obstinés, tous ces malheureux qui vivent loin de Dieu, qui vivent sans Dieu, sans espérance, sans étoiles sur leurs têtes et qui s'enfoncent tous les jours de plus en plus en d'horribles ténèbres ! Demandons au Christ abandonné qu'au bord de la tombe à tout le moins, l'effroi de l'au-delà les secoue et que le frisson du divin les réveille !...

Notre-Seigneur goûta au vinaigre que lui tendirent les soldats, compatissants ou moqueurs, je n'en sais rien ; puis il dit : « Tout est consommé ! » Consummés les oracles des prophètes ; consommée la justice de Dieu ; consommée la malice des hommes ; consommée la charité de l'Homme-Dieu ; consommée la plus belle des vies par la plus sublime des morts... Oui, tout est consommé, et c'est l' instant de mourir.

Quel moment, chrétiens, que celui de la mort d'un Dieu ! « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers, disait Bossuet, que J.-C. ; il n'y a rien de plus grand dans J.-C. que son sacrifice ; et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir,

¹ Méditations sur les sept paroles, par l'abbé Ch. Perraud, 9^e édit., p. 138-140.

et que le moment précieux qui sépara son âme très sainte de son corps adorable. » Il va mourir ! C'est librement et volontairement qu'il accepte l'horreur et les affres de la mort. « On ne me prend pas ma vie, je la donne, je la dépose. » (Joan., x, 18). Et voici que Dieu montre à son Fils son visage paternel, comme autrefois, comme autrefois... « Père, je remets mon âme entre vos mains, » mon âme soumise, mon âme confiante, cette âme qui vous est si chère, cette âme qui vous a tant adoré, tant prié, tant aimé... Il dit, il incline la tête, il expire.

Dieu est mort ; voilà pourquoi le soleil s'éclipse. Pourrait-il de ses rayons éclairer le déicide ? Dieu est mort ; voilà pourquoi la terre se met à trembler. Dieu est mort ; voilà pourquoi le rocher du Golgotha éclate et que le voile du Temple se déchire. Dieu est mort ; voilà pourquoi les tombeaux s'entr'ouvrent dans une sorte de stupeur et d'épouvante. Voilà pourquoi les bourreaux eux-mêmes se retirent, bouleversés, en se frappant la poitrine, et disant : « C'était vraiment le Fils de Dieu ! »

« O notre bon et bien-aimé Sauveur ! Ne quittez point cette terre où l'homme vient de répandre votre sang. Demeurez plutôt, à cause de cela même, afin que votre sang lave notre crime et purifie nos cœurs. Demeurez parmi nous, et demeurez-y tel que la mort vous a fait : avec votre tête couronnée d'épines et se penchant vers nos misères ; avec vos bras ouverts, pour nous marquer votre miséricorde et nous exciter à la confiance ; avec votre côté percé, pour nous laisser voir votre cœur, et y donner un refuge à nos cœurs malades et souffrants. Demeurez sur l'horizon toujours si triste, si désolé, de notre terre, afin que, vous y voyant sans cesse, nous ne cessions pas non plus de lutter et d'espérer ; et que, nous élevant à vous sur la croix, nous puissions par elle atteindre de proche en proche à l'empire infini de votre lumière et de votre gloire.

« Demeurez donc, oh ! demeurez avec nous, Ami divin, qui, pour nous, avez subi la mort ! Demeurez, afin de nous apprendre à vivre, et nous aider à mourir !¹ » Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

FAITES VOS PÂQUES²

Mes frères,

Je ne voudrais pas allonger démesurément cet office, et pourtant, je me sens pressé de

vous adresser un mot, qui sera un pressant appel à votre conscience chrétienne.

Je vous ai dit maintes fois, souffrez que je vous le redise encore, qu'il ne fallait pas reléguer au dernier plan l'affaire de notre salut, qu'il ne fallait pas limiter nos sollicitudes, notre activité, notre temps, nos espérances aux intérêts de la vie présente ; qu'il était urgent de se préoccuper de son âme, d'en avoir un grand souci, de pourvoir à sa sanctification, dussions-nous pour cela nous donner quelque peine, consentir à quelque sacrifice.

La conclusion qui s'impose, c'est qu'il faut recourir aux moyens divinement institués à cet effet ; c'est qu'il faut faire ses Pâques.

L'heure est venue pour les catholiques, pour les vrais fidèles, de s'interroger sur ce grand devoir. Voici en effet le temps où ils ont l'habitude de s'acquitter de cette dette sacrée envers Dieu et envers l'Eglise.

C'est un principe admis que l'on doit observer les lois de la société à laquelle on appartient. On ne peut être réputé un bon citoyen qu'autant qu'on se soumet au Code de son pays ; pareillement on ne peut se prévaloir d'être un bon chrétien qu'autant qu'on se soumet respectueusement aux lois de Dieu et de l'Eglise.

Or, la confession avec la communion au temps de Pâques est une double obligation imposée à tout catholique parvenu à l'âge de discernement.

On a toujours pensé et on pensera toujours qu'on s'honore grandement en faisant son devoir. C'est donc une question d'honneur que je vous pose, et je la crois bien capable de vous amener à prendre une courageuse décision. Est-il besoin de vous exhorter longuement ? Il suffit, ce me semble, à des chrétiens sérieux, de savoir que c'est la *volonté de Dieu* et la *volonté de l'Eglise*. Devant cette double volonté nettement formulée, leur résolution doit être prise, sans hésiter : « J'obéirai, et puisque le moment est venu de faire acte de docilité, je vais me préparer à la sainte démarche à laquelle je suis convié. »

Quand vient le temps des Pâques, mes frères, je ne puis me défendre d'une pénible appréhension. Je vois si peu d'hommes fidèles au rendez-vous de la table sainte, et je vois aussi trop de mères de famille, qui n'ont pas abjuré leur religion pourtant, et qui depuis nombre d'années ont négligé le devoir pascal...

Mes frères, vous êtes chrétiens, et je puis bien vous demander d'accomplir les devoirs essentiels du christianisme. Dans les premiers temps de l'Eglise, lorsqu'on voulait s'assurer si un homme était sincèrement chrétien, on lui disait : « Sanctifiez-vous le dimanche ? » Sur sa réponse, il était jugé. Aujourd'hui encore, à celui dont on voudrait apprécier les

¹ Mgr Latty, *Les Sept Paroles de la Croix*, p. 123-124.

² Pour le Dimanche des Rameaux.

convictions religieuses, on pourrait faire la même question, en y ajoutant celle-ci : « Faites-vous vos Pâques ? » Si vous observez le dimanche et si vous êtes fidèle au précepte de la communion pascale, vous êtes un vrai chrétien, un chrétien complet ; sinon, vous n'êtes qu'un chrétien défectueux, dont la conduite présente de graves lacunes.

Je vous adjure en ce moment d'agir comme des chrétiens sans peur et sans reproche. En souvenir de Notre-Seigneur, dont cette semaine nous rappelle le sanglant sacrifice, par obéissance aux ordres de l'Eglise, et, si vous me permettez de l'ajouter, pour la joie et la consolation de votre pasteur, songez à faire vos Pâques. Ne m'obligez pas à me dire tristement que j'ai prié, que j'ai parlé en vain ; ne m'obligez pas de constater chaque année, à mon grand regret, quelque nouvelle défection parmi les habitués du devoir pascal ; mais donnez-moi plutôt le bonheur envié de rapprocher de Dieu, tous les ans, quelque âme attardée dans les régions de l'indifférence.

Dans cette assemblée, il en est, grâces à Dieu, qui ont toujours accompli leur devoir ; fidèles ils ont été, fidèles ils resteront. Leur inébranlable persévérance au milieu de tant de défaillances mérite des éloges que j'ai plaisir à leur adresser.

Mais il y a aussi, j'en suis sûr, des personnes qui se tiennent depuis quelque temps éloignées de la table sainte, et qui conviennent intérieurement qu'elles feraient bien de mettre à la raison une vieille négligence, de rompre avec le respect humain, de céder enfin aux inspirations de la grâce, aux réclamations de leur conscience, de revenir à Dieu. Dans le secret du cœur, elles en ont la pensée, elles en ont le désir. Je leur souhaite assez de courage pour passer du désir à l'acte. Si cette démarche leur coûte, je les prierai de se souvenir que notre adoré Sauveur en a fait une pour elles, au Calvaire, qui lui a coûté bien davantage, puisqu'elle lui a coûté tout son sang. D'ailleurs, la grâce de Dieu recouvrée avec la paix de la conscience, la joie du devoir accompli seront pour elles un précieux dédommagement.

On raconte qu'autrefois, à Rome, dans des circonstances solennelles ou dans de graves conjonctures, une voix mystérieuse, retentissant au Capitole, disait ce seul mot : « *Altare, altare !* A l'autel, à l'autel ! » Et moi, au seuil de cette semaine qui évoque pour nous de si tragiques événements, de si émouvants souvenirs, à l'approche du Jeudi et du Vendredi Saint, je vous redirai la même parole : « *Altare, altare !* A l'autel, mes frères, à la table sainte ! » Ainsi soit-il !

POUR LA CLÔTURE DES PAQUES

Mes frères,

Nous sommes arrivés au terme de la période fixée par ordonnance épiscopale pour l'accomplissement du devoir pascal.

On a coutume de dire que le temps des Pâques est pour le pasteur le temps de la moisson. Au fait, dans le cours de l'année, si sa paroisse peut être comparée à un champ confié à ses soins, il en a remué le sol, il en a extirpé les mauvaises herbes, il l'aensemencé ; et pendant le Carême il y a jeté à pleines mains la semence, il l'a soumise, si j'ose ainsi parler, à une culture intensive. En récompense de ses labeurs et de son dévouement, il lui serait bien permis, ce me semble, d'espérer une bonne récolte. Hélas ! mes frères, il me faut avouer que, pour moi, la moisson n'a pas été aussi abondante que je l'aurais voulue ; et j'ai le regret de constater qu'un trop grand nombre de mes paroissiens, malgré nos appels réitérés, sont restés sourds à la voix de l'Eglise et aux sollicitations de leur conscience. Encore une faute de plus, dont ils auront à s'accuser ! Encore un anneau ajouté à une chaîne de prévarications déjà longue peut-être, et bien lourde ! Encore une négligence, dont les conséquences peuvent être des plus graves !

Si j'adressais des reproches à ceux et à celles qui se sont obstinés à ne point faire la démarche qui leur était prescrite, ils seraient bien mérités... Je me contenterai de les plaindre et de prier pour eux. Ils savent parfaitement qu'ils sont coupables : leur conscience, si elle n'est ni faussée ni atrophiée, le leur dit ; et je les plains de n'avoir pas voulu goûter le bonheur que procure l'accomplissement du devoir ; je gémis de leur mortelle indifférence, de leur incurable apathie, et je prie Dieu de ne pas les punir de leur résistance à ses grâces.

Je les avertis en même temps que l'obligation de se confesser et de communier au temps de Pâques, à laquelle ils n'ont point satisfait, demeure toujours et s'impose à eux, et que si la pensée leur vient, quoique tardivement, de s'y soumettre, ce sera un bonheur pour moi de les aider à se rapprocher de Dieu.

Quant à ceux et à celles qui ont accompli leur devoir, s'il leur est agréable de recevoir des félicitations, ce m'est une joie de les leur offrir. Mais laissez-moi vous le dire, mes frères, ne vous imaginez pas que tout est fini, parce que vous avez fait vos Pâques. L'accomplissement du devoir pascal a été, pour vous, la reprise de vos rapports avec Dieu, la purification de vos consciences, une résurrection spirituelle, un renouvellement de vie chrétienne. La grande question maintenant est de conserver les fruits des sacrements reçus, de

rester et de vous affermir dans cette sainte nouveauté de vie, *in novitate vitæ ambulemus* ; il s'agit de persévérer dans les vertueuses dispositions, dans le bienheureux état de grâce où vous a établis la communion pascale.

L'état de grâce, dans lequel vous êtes après une bonne confession et une fervente communion, savez-vous, mes frères, que c'est une situation infiniment précieuse et enviable ? J'ai connu un vénérable prêtre qui, à la fin d'une mission qui avait obtenu le plus grand succès, — quelques endurcis seulement s'étaient tenus à l'écart, — ne pouvait contenir sa joie en pensant que sa paroisse était en état de grâce et que Dieu, du haut du ciel, la regardait avec complaisance et la présentait aux anges comme un spectacle digne de leur admiration.

Ah ! c'est que c'est un état bien avantageux que l'état de grâce ! Il nous vaut l'amitié de Dieu, et, en outre, tout ce que l'on fait en cet état est bon, méritoire pour le ciel ; nos prières, nos aumônes, nos travaux, nos sacrifices, nos fatigues, les actes les plus vulgaires de la vie revêtent un caractère surnaturel, et s'amassent tous les jours comme un trésor, avec lequel il nous sera donné d'acheter l'éternelle félicité.

Voyez, mes frères, s'il ne vous importe pas grandement de demeurer le plus longtemps possible en ce saint état. Mais comment vous y maintiendrez-vous ?

Vous avez dû, sous l'impression de la grâce, prendre des résolutions tendant à modifier vos habitudes, si elles étaient mauvaises ; à corriger vos mœurs, si elles étaient défectueuses ; à lutter contre la négligence, à éviter les occasions du péché. Ces résolutions ne doivent pas être un vain désir dans votre cœur, un vain mot sur vos lèvres. Voulez-vous conserver la grâce recouvrée ? Il faudra tenir vos engagements, et je vais vous indiquer deux moyens qui vous aideront puissamment à y être fidèles. Je n'ai pas le mérite de les avoir trouvés ; car c'est Jésus-Christ lui-même qui nous les recommande.

Le premier, c'est la vigilance : *Vigilate*. Par une bonne confession suivie de l'absolution, vous avez expulsé de vos consciences le péché qui les souillait ; vous avez délogé de vos âmes l'esprit du mal, l'ennemi qui les asservissait ; mais vous n'êtes pas à l'abri de ses retours offensifs. Il a subi une défaite ; mais il reviendra à la charge, il tentera par tous les moyens de reprendre la place qu'il a perdue. A vous de vous tenir sur vos gardes et de surveiller les avenues de votre cœur, pour l'empêcher d'y pénétrer.

Je n'ai point étudié l'art militaire et je ne connais point la théorie du soldat en campagne ; mais il me semble que son premier devoir est d'être toujours en éveil. Il s'inquiète de savoir où est l'ennemi ; il regarde à droite, à gauche ; il observe les chemins :

jamais tranquille, jamais en repos, il a l'œil ouvert sur tout le voisinage, car il veut éviter une surprise, et sa vigilance est d'autant plus attentive que l'ennemi est plus proche.

Mes frères, la vie d'ici-bas est une lutte perpétuelle, et le chrétien qui par sa destinée est engagé dans cette lutte, doit être constamment sur ses gardes et surveiller de près l'ennemi qui le guette.

L'ennemi, c'est le démon avec ses perfides suggestions, c'est le monde avec sa dépravation et ses maximes si opposées à l'Evangile ; l'ennemi, c'est une mauvaise habitude qui n'est pas complètement déracinée, c'est une passion qui n'est qu'assoupie ; l'ennemi, c'est un cœur qui n'est pas totalement fermé à des sentiments et à des affections que la loi divine réproche ; l'ennemi, c'est une imagination qui aime à se promener dans le pays des rêves et qui en revient avec des impressions et des souvenirs dangereux ; l'ennemi, c'est un attrait pour les plaisirs et les divertissements mondains, c'est un attachement démesuré aux biens de la terre ; l'ennemi, c'est un journal, une revue, un livre où la religion est vilipendée, où la vertu est tournée en ridicule et le vice justifié, c'est une société où l'on tient des propos offensants pour la pudeur.

Voilà, mes frères, sous ses différentes formes, l'ennemi qui vous menace et vous ferait promptement déchoir du bienheureux état de grâce, si d'abord vous manquiez de vigilance.

Mais la vigilance ne suffit pas ; il y faut ajouter la prière. La prière est le second moyen de persévérance. La vigilance prévient les agressions de l'ennemi, la prière obtient la force de les repousser victorieusement. Nous avons fait l'expérience de notre infirmité, et notre dernière confession nous a encore donné la preuve que nous sommes bien faibles devant le mal qui nous sollicite ; nous avons donc besoin d'une grâce puissante qui nous fortifie et nous soutienne. Or, c'est par la prière que nous obtenons ce nécessaire secours.

Laissez-moi donc insister, mes frères, et vous conjurer d'être fidèles au grand devoir de la prière. Priez tous les jours, priez le matin et le soir, quelles que soient vos occupations, vos charges, vos sollicitudes. Ce tête-à-tête avec Dieu, ces quelques minutes d'entretien avec lui, vous laisseront au cœur de bonnes pensées, de saintes résolutions. Dieu répondant à vos prières par une effusion de ses grâces, vous serez plus forts pour résister au mal, pour faire le bien et pour accomplir tous les devoirs de la vie chrétienne. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 martii 1911.

† SEBASTIANUS, Archiep. Laodiceus,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis.

Le gérant : J. MATRIER.

Ami du Clergé du 6 avril 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Chemin de Croix pour le Vendredi Saint, 257.

Retraite pascalle. — *Pâques* : Allocution à la messe de communion, 260.

Sermon pour Pâques. — La Résurrection de Jésus-Christ prédite et figurée, 262.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLIV. L'unité de l'Eglise, 265.

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie. — VII. La préparation et l'action de grâce prochaines à la sainte communion, 270. — VIII. La préparation et l'action de grâce éloignées, 275.

Varia. — La communion des petits enfants, 279.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA TEMPÉRANCE. — II. Sa pratique, 284.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXV. Les promenades, 286.

CHEMIN DE CROIX POUR LE VENDREDI SAINT

Prière préparatoire

Seigneur Jésus, nous allons faire le Chemin de la Croix et vous suivre depuis le tribunal de Pilate jusqu'à votre tombeau.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre mort ; à peine aviez-vous rendu le dernier soupir que le voile du temple se déchira, le soleil s'obscurcit, des rochers se fendirent. La nature entière prenait ainsi le deuil et vous pleurait.

O Jésus, si bon, si doux, si miséricordieux, qui avez souffert et qui êtes mort pour nous, nous venons vous dire que nous désavouons nos fautes qui vous ont crucifié, et que nous nous repentons, du fond de notre âme, de vous avoir offensé !

Puisse ce pieux exercice du Chemin de la Croix vous dédommager des abandons, des ingratitude et des trahisons dont vous êtes l'objet parmi nous, et en même temps nous obtenir, avec votre pardon, la grâce de vous mieux servir et de vous aimer davantage !...

I^{re} Station

JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT

C'est le front couronné d'épines, le corps tout déchiré de plaies, les mains liées, que Jésus paraît devant Pilate... Que va faire le gouverneur romain ? Va-t-il céder à la pitié ? ou bien va-t-il se rendre aux cris des Juifs qui demandent, contre toute justice — il le sait bien, — le crucifiement, la mort d'un innocent ?

Pilate est faible, il est ambitieux... Pilate a peur d'être dénoncé à César ; et pour ne pas encourir la disgrâce dont on le menace, il condamne et il livre Jésus.

O crime abominable, et trop souvent renouvelé !... Est-ce que nous ne l'avons pas commis nous-mêmes bien des fois,... alors que pour obéir à nos penchants déréglés, pour satisfaire nos mauvaises passions, nous avons livré au démon, dans notre cœur, ce même Jésus qui s'était confié à notre amour, et qui ne nous avait fait que du bien ?...

O Jésus,... Jésus que j'ai si souvent condamné en moi-même,... je m'humilie à vos pieds, j'implore mon pardon, et je vous promets, avec votre grâce, de n'avoir plus désormais d'autre Maître et d'autre Roi que vous !...

II^e Station

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

La croix ! voilà le gibet infâme où Jésus sera cloué, comme un scélérat... On l'apporte, et la foule qui l'a demandé à si grands cris pour le Christ, en trépigne de joie...

Jésus tend ses épaules, et la croix y pèse lourdement, car elle est faite de tous les péchés des hommes, et c'est un effroyable fardeau pour le Sauveur !...

O Jésus, mes propres fautes, vous les avez prises sur vous, et vous en avez été tout meurtri... Aurai-je donc encore le cœur de vous offenser et d'ajouter ainsi aux tourments qui vous accablent ?... Non, mon Jésus, non ! Je veux plutôt, si vous le permettez, m'approcher de vous, baiser votre croix, et à force de vertu et d'amour, vous la rendre et plus légère et moins cruelle.

III^e Station

JÉSUS TOMBE POUR LA PREMIÈRE FOIS

C'en est fait !... La fureur et la démence populaires l'emportent... On se met en marche vers le Calvaire... Et Jésus que la flagellation avait épuisé déjà, Jésus, sous le fardeau de sa croix, chancelle ;... il tombe ; et lui, cependant le Dieu fort, le Dieu qui soutient l'univers, le voilà par terre !...

Par terre,... ô mon Jésus ! et vos bourreaux vous frappent ; ils vous reprochent cette chute qui retarde leur vengeance ; et c'est avec des injures et des coups qu'ils pensent vous remettre debout...

Aurai-je donc le courage de vous voir ainsi, le front dans la poussière ? Ah ! je sais bien ce qui vous a fait fléchir et ce qui vous a renversé... C'est le poids des iniquités de la terre ;... et les miennes s'y trouvaient !

Aussi, ô Jésus ! je m'agenouille près de vous... Laissez-moi vous prendre dans mes bras, doucement, pour vous reléver, trop heu-

reux si vous acceptez cette marque de mon repentir et de ma tendresse !...

IV^e Station

JÉSUS RENCONTRE SA SAINTE MÈRE

Jésus s'avance plus faible et plus pâle que jamais. Ses ennemis l'entourent, le poussent, le frappent, et le maudissent.

Dans toute cette foule, n'y aura-t-il donc pas un visage ami, pas un regard compatissant ?

Tout à coup, Jésus tressaille, son cœur bat plus fort, et il s'arrête... Qu'a-t-il donc vu ?

Ah ! il a vu sa sainte Mère... Pauvre mère ! Y a-t-il une désolation pareille à la sienne ? Elle avait un Fils ; c'était le ciel qui le lui avait donné, en un jour d'ineffable bonheur... et ce Fils, on le traîne sous ses yeux au dernier supplice, et elle ne peut rien pour le sauver !

O Marie ! sous le coup de la douleur, vous défailliez, et il faut les bras et le cœur de saint Jean pour vous soutenir... O Jésus ! vos yeux se baissent maintenant, et ils sont tout baignés de larmes, les larmes de la piété filiale...

O Jésus ! ô Marie ! à vous voir tous deux dans cette rencontre douloureuse, mon âme se déchire, et si je ne sais pas de paroles qui puissent vous consoler, du moins je pleure avec vous !...

V^e Station

SIMON DE CYRÈNE AIDE JÉSUS À PORTER SA CROIX

Brisé par l'émotion qu'il ressent encore pour avoir aperçu sa Mère, Jésus marche avec une peine extrême... Va-t-il succomber en chemin ?

Un homme de Cyrène, Simon, vient à passer. On l'arrête, et malgré peut-être ses résistances, on l'oblige à prendre la croix et à la porter.

O Jésus ! je cherche vos disciples, vos apôtres... S'ils n'ont pas su vous défendre, vous arracher à vos ennemis, du moins, en ce cruel moment, pourquoi ne sont-ils pas près de vous ?... Hélas ! ils ont fui et c'est un étranger qui doit prendre leur place...

O Jésus ! j'accuse vos disciples, j'accuse tous ceux que vous aviez comblés de bienfaits, et qui vous laissent sans secours... Mais, moi, pour qui vous avez été si bon, n'ai-je pas souvent refusé de prendre la Croix et de marcher à vos côtés ?... N'ai-je pas murmuré dans les afflictions et les épreuves de cette vie ?... Je les méritais cependant, et en les acceptant bien, elles m'associaient à votre Passion...

Ah ! je l'avoue, j'ai été ingrat, j'ai été lâche... Puisse cet aveu que j'en fais à vos pieds m'obtenir votre pardon !

VI^e Station

VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Le Fils de Dieu devait être le plus beau des enfants des hommes. Mais qu'était devenue cette beauté divine, après tant de meurtrissures, tant de plaies saignantes, où s'ajoutaient la poussière de la route, et aussi, hélas ! comment le dire, ô mon Dieu ? les crachats des bourreaux !...

Une femme s'en émeut, la pitié l'emporte ; elle fend la foule, et avec une douceur infinie elle essuie la face de Jésus.

Et voilà que cette face adorable reste empreinte sur le voile de Véronique ; et ce sera à jamais sa récompense et sa gloire...

O Jésus ! vous avez, par le baptême, imprimé dans mon âme votre image si belle et si sainte... Qu'en ai-je fait ? J'aurais dû en être fier et la garder avec un soin jaloux. Mais que de fois mes péchés ne l'ont-ils pas couverte de taches et de souillures !...

O Jésus ! donnez-moi au moins le cœur de Véronique, pour pleurer mes fautes, les effacer par mes larmes, et redevenir semblable à vous !

VII^e Station

JÉSUS TOMBE POUR LA SECONDE FOIS

Malgré l'aide de Simon de Cyrène, de plus en plus épuisé, Jésus fléchit de nouveau, et il est étendu à terre, presque sans mouvement et sans vie.

O mon Sauveur ! je ne puis vous voir dans cet état, sans me reprocher cette seconde chute que vous avez faite.

Pardonné de mes premières fautes, j'aurais dû, dès lors, vous être fidèle. Je vous l'avais promis ; mais j'ai manqué de courage, je suis retombé, et c'est pour cela, pour expier mes rechutes, que vos forces vous abandonnent encore...

O Jésus ! ne comprendrai-je pas enfin tout ce que je vous ai coûté d'accablancements et d'humiliations ?

Ah ! c'en est fait, avec votre grâce, je veux sacrifier tout ce qui vous déplaît et m'attacher à vous pour toujours !...

VIII^e Station

JÉSUS CONSOLE LES FILLES DE JÉRUSALEM

L'Evangile nous apprend que, sur la Voie douloureuse, Jésus rencontra des femmes qui se lamentaient, et qui pleuraient de le voir ainsi traité... La Loi cependant défendait d'accorder aux suppliciés des témoignages de regret... Mais leur cœur parle plus haut que la Loi, et les larmes qu'elles versent proclament, à la face du monde entier, l'innocence du Sauveur...

Jésus a vu ces nobles femmes ; et sans doute leur désolation le touche. Mais il ne veut pas

qu'elles pleurent sur lui ; c'est sur elles-mêmes et sur leurs enfants qu'elles doivent pleurer.

O Jésus ! c'est donc des larmes de contrition que vous demandez... Eh bien ! nous vous offrons les nôtres. Elles viennent de notre cœur coupable, mais repentant ; acceptez-les, et qu'en tombant dans la coupe des divines miséricordes pour s'y mêler à votre sang rédempteur, elles y soient, au jour du jugement, le prix et la rançon de nos fautes !...

IX^e Station

JÉSUS TOMBE POUR LA TROISIÈME FOIS

Le funèbre cortège s'engage maintenant sur le sentier du Calvaire ; et la pauvre Victime n'en pouvant plus, sent encore ses forces qui l'abandonnent,... et Jésus est gisant dans la poussière.

Approchons-nous de lui, par pitié sans doute, mais aussi pour savoir ce qui l'a renversé si cruellement une troisième fois. — Est-ce la montée qui est dure?... la chaleur qui est accablante?... Est-ce la vue du lieu du supplice ? — « Non, rien de tout cela, » nous répond-il...

Pour lui, son sacrifice est fait ; mais ce qui le trouble, ce qui l'accable jusqu'à l'abattre, c'est la pensée d'un trop grand nombre de pécheurs mourant dans leur péché et se perdant à jamais.

O Jésus ! je reconnais bien là votre Cœur si sensible. Il ne vous en coûte pas de donner votre vie pour racheter les hommes ; ce qui vous coûte, c'est de ne pas les sauver tous...

Ah ! devant vous, devant votre abattement, devant votre croix, devant votre agonie qui commence, nous le jurons tous : nous ne rendrons pas inutile votre sang divin, nous en profiterons pour nous convertir, nous sanctifier et gagner un jour le ciel...

X^e Station

JÉSUS EST DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Voici le sommet du Calvaire, et le lieu d'exécution. Les bourreaux s'emparent de leur victime, et Jésus, comme le tendre agneau qu'on mène à la mort, se laisse dépouiller de ses vêtements...

Quel supplice cependant ! Sa robe s'est collée aux plaies de son corps, et en l'arrachant toutes les plaies se rouvrent, et le sang ruisselle de mille blessures ;... et sous les regards méchants de tout un peuple qui ricane, ce n'est plus un homme, comme l'ont prédit les prophètes, mais un ver de terre...

O Jésus ! je baisse les yeux... S'il y a dans ce supplice qui vous est infligé, une humiliation, ce n'est pas pour vous, qui êtes l'innocence et la pureté infinies ; c'est pour nous, car nous n'avons rien accordé à notre corps des jouissances et des plaisirs sensuels que

vous ne l'avez vu et que vous n'en avez été attristé...

O Jésus ! je tombe à genoux devant vous, dans la confusion de mon âme, et si je rougis de mes sensualités passées, je vous promets de garder toujours la belle vertu qui fait de nous des anges sur la terre.

XI^e Station

JÉSUS EST ATTACHÉ A LA CROIX

C'est maintenant que se consomme le crime des Juifs... Rien ne les a touchés, rien, ni les douleurs, ni les chutes répétées, ni le sang répandu, ni la douceur infinie de leur victime,... et leur vœu sacrilège s'accomplit.

Jésus est crucifié ; il s'est étendu de lui-même sur le bois infâme ; ses pieds, ses mains sont tour à tour percés de gros clous ; la croix se dresse, avec son cher et divin fardeau qu'elle montre à la foule toujours sans pitié...

O bourreaux, ô barbares, êtes-vous contents ? Vous avez crucifié le Fils de Dieu !... Mais prenez garde que son sang ne retombe bientôt sur vous, et qu'il ne vous perde !...

O Jésus ! je vous aperçois sur l'instrument de votre supplice... Qui donc vous a cloué là ? Les Juifs sans doute... Mais moi, par mes péchés, n'ai-je point participé à leur déicide ? N'ai-je pas préparé la croix qui vous porte ? N'ai-je pas frappé sur les clous qui vous ont percé ? Ne vous ai-je pas élevé de terre et abreuvé de fiel et de vinaigre ?

O Jésus ! je sens trop bien aujourd'hui à quel point je suis coupable ! Mes péchés, je les reconnais, je les confesse et je les regrette. Ah ! si je pouvais par là les réparer et les effacer tous ! — Du moins, ô mon Dieu ! vous m'y aiderez ; et votre croix que j'ai dressée, au lieu d'être ma condamnation, par un prodige de votre grâce et de votre amour, sera mon espérance et mon salut.

XII^e Station

JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Quel spectacle s'offre à mes regards !... L'instinct suprême approche... Déjà le sang ne coule plus que goutte à goutte... Jésus lève les yeux au ciel... Il prie pour ses bourreaux, il se plaint de l'abandon où il est, il remet son âme entre les mains de son Père... « Tout est consommé, » dit-il,... il pousse un grand cri et il meurt...

O Jésus ! je vous entends bien ; oui, tout est consommé de la part des Juifs... Vous ont-ils assez frappé ? Vous ont-ils assez outragé ? Se sont-ils ri assez de vos humiliations, de vos souffrances et de votre agonie ?...

Tout est consommé aussi de votre part ; vous avez épuisé le calice de toutes les douleurs ; vous l'avez bu jusqu'à la lie... Mais le démon est vaincu, le monde est racheté ; au pied de votre croix la justice et la misé-

ricorde se sont rencontrées pour s'y donner le baiser d'une éternelle réconciliation...

Tout est consommé, et cependant il reste encore, ô Jésus ! que je profite de votre mort, et qu'à vos genoux sacrés j'expie mes péchés...

Eh bien ! c'est là, puisque vous m'avez donné un cœur et des larmes, que je veux les confesser et les pleurer ;... et de vos bras étendus, de votre tête penchée, de vos lèvres expirantes, viendra sur moi une parole de pardon, la parole qui a exaucé le Bon Larron et qui lui a promis le ciel...

O très doux Jésus, mort pour les pécheurs, par pitié, soyez mon salut et ma vie !...

XIII^e Station

JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX. ET REMIS
A SA SAINTE MÈRE

La mort a achevé son œuvre ; il n'y a plus sur la croix qu'un cadavre sanglant, défiguré...

O mon Jésus ! est-ce donc vous ? Vos yeux sont clos, vos lèvres muettes, votre cœur percé, tous vos membres meurtris...

Quelques disciples fidèles sont venus avec des parfums, avec un linceul... Ils vous détachent pieusement de l'arbre de la croix, et c'est à votre Mère qu'ils vous remettent... Et Marie vous reçoit dans ses bras... Elle était forte tout à l'heure, au moment où vous expiriez... Mais maintenant elle ne saurait contenir sa douleur... Il n'y a pas une des plaies de votre front, de vos pieds, de vos mains, de votre côté, où elle ne colle ses lèvres et où elle ne répande des larmes...

O Marie, Notre-Dame de Pitié, quoique je sois du nombre des meurtriers de votre Fils bien-aimé, vous avez cependant consenti à devenir ma mère... et c'était à l'heure de vos plus cruels tourments !... Vous n'aviez plus de fils, et vous m'avez adopté... Ah ! me voici à genoux devant vous, à genoux devant le cadavre de votre Jésus... J'ose à peine, et c'est en tremblant, vous regarder tous deux...

Du moins, si je suis si coupable, vous êtes bonne... O Mère des pécheurs, priez pour moi, et que, par vous, Dieu que j'ai tant offensé me fasse grâce et miséricorde !...

XIV^e Station

JÉSUS EST MIS AU SÉPULCRE

Les mains amies qui avaient détaché de la croix le corps sacré de Jésus, le prirent dans les bras de Marie ; et ce fut l'ensevelissement, la mise au sépulcre...

O Jésus, c'est donc fini !... Voilà à quoi vous ont réduit nos péchés... Plus rien ne tressaille en vous sous les derniers baisers de votre Mère et les chaudes larmes de vos disciples... Plus rien !... C'est le silence et la nuit du tombeau...

Ah ! souffrez que je m'agenouille près de la pierre qui vous recouvre et que j'y incline mon

front, non seulement en signe de deuil, mais encore en signe d'adoration et d'amour...

Car je sais pourquoi vous êtes là... Vous y êtes, sans doute, pour payer à Dieu le salaire de nos péchés ; mais vous y êtes aussi pour m'apprendre que le sépulcre n'est qu'un lieu de passage... Vous en sortirez tout à l'heure, plein de vie et d'immortalité ; et si je meurs moi-même dans votre grâce, purifié de mes fautes, je ressusciterai avec vous, et j'irai au ciel partager votre gloire...

O Jésus ! prenez mon cœur pour l'avoir et le garder : il est à vous, à la vie, à la mort... Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE

Pâques

ALLOCUTION A LA MESSE DE COMMUNION

Ecce Rex tuus venit tibi.
Voici que votre Roi vient à vous. (Matth., xxi, 5).

Mes bien-aimés frères,

Hier, avant-hier, nous nous sommes agenouillés aux pieds de la Croix. Nous avons contemplé, nous avons adoré N.-S. Jésus-Christ les bras étendus pour embrasser le monde, la tête couronnée de douleur et d'amour, le corps vêtu de la seule pourpre de son sang, les pieds et les mains percés, le cœur ouvert.

La Mère de Jésus l'a reçu dans ses bras et l'a pressé encore une fois sur le sein virginal qui l'avait enfanté. Encore une fois Jean a posé sa tête sur cette poitrine d'où son intelligence et son cœur avaient emporté tout ce qu'un homme peut savoir des secrets de Dieu. Et nous-mêmes, avec Marie-Madeleine, encore une fois nous avons couvert de nos baisers et baigné de nos larmes les pieds divins qui nous ont apporté le salut.

Josèphe et Nicodème ont couvert d'un suaire le visage du Dieu qui d'un rayon illumine le ciel et la terre. Et puis, le soir, avec précipitation à cause des ténèbres, on a mis dans un tombeau qui ne lui appartenait pas le Fils de l'Homme à qui, pour naître, on avait refusé un berceau. Voilà Dieu dans la tombe !

Voilà Dieu dans la tombe !... Est-ce donc là que devaient aboutir quatre mille ans et plus d'histoire et de prophéties ? Est-ce donc là que devait aboutir la création ? Elle est donc vraie, l'épouvantable vision du poète qui nous montre, dans la nuit du sépulcre, l'âme du croyant trompée, cherchant Jésus-Christ et le trouvant mort, cherchant le Père et ne le trouvant pas, n'apercevant dans l'éternité déserte qu'un oeil éteint qui verse des larmes !...

Non, non, Messieurs, cette vision n'est qu'un rêve, le rêve d'une imagination en délire. Comme Lazare, Jésus dort, Jésus repose. C'est

le soir de sa journée : le travail a été long et dur ; l'ouvrier divin est fatigué. Jésus dort, Jésus repose. Le sépulcre du Golgotha est plutôt un lit qu'un tombeau. Jésus dort doucement en attendant l'heure du réveil...

... Que vous disais-je, chrétiens mes frères ! A l'heure par lui fixée, il s'est relevé dans sa force et dans sa majesté. D'un geste il a renversé la pierre de son sépulcre, brisé les chaînes et les scellés de l'Etat sacrilège, il est ressuscité, et le Christ ressuscité ne meurt plus. *Christus resurgens jam non moritur, alleluia !*

Et vous aussi, Messieurs, vous êtes ressuscités. Le vainqueur de la mort a passé dans vos rangs. Il a jeté sur vos âmes la grande parole de la résurrection : *Ecce rex tuus venit tibi*, et vous êtes ressuscités ! A sa voix puissante vous avez secoué vos linceuls, la poudre de vos sépulcres... Vous aussi, vous avez renversé l'obstacle, la pierre !... Et vous voilà debout, faisant à votre Dieu, à votre Roi, une escorte d'âmes purifiées, d'âmes croyantes, d'âmes aimantes, d'âmes immortelles !...

Oui, mes bien-aimés frères, le Roi des rois, Maître et Sauveur du monde, a convoqué ses sujets, et tout à l'heure, à cette table du festin eucharistique, ils vont se rencontrer, s'embrasser, s'unir. O le beau spectacle !

Ne doutez pas, Messieurs, de ce grand dessein que Dieu a formé de vous faire participer à sa vie et à son bonheur non pas seulement dans le temps mais durant l'éternité.

C'est pour le réaliser qu'il a inventé l'Eucharistie. C'est pour déposer dès ici-bas dans vos âmes le germe de la vie éternelle qu'il se fait aujourd'hui votre pain.

Tel pain, telle vie. Nourris de Dieu, vous êtes appelés à vivre de la vie de Dieu.

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang ne mourra pas ; je le ressusciterai pour la vie éternelle. »

Ah ! c'est donc une grande chose que cette visite que l'Homme-Dieu nous fait dans la communion !

Votre Dieu et votre Roi, mes frères, vient à vous de bien loin et de bien haut, du ciel à la crèche, de la crèche au Calvaire, du Calvaire à l'autel, au tabernacle, sur vos lèvres et dans vos poitrines.

Et vous, vous venez aussi de bien loin, du néant d'où vous êtes sortis, peut-être de bien plus loin, du péché... Mais le péché a été pardonné ; il est effacé... N'en parlons pas.

Dieu vient à vous ; ce n'est pas seulement pour promettre, c'est pour donner.

Donner quoi ? Sa grâce. Ce que vaut la grâce, nous le comprendrons si nous comprenons ce que vaut Dieu qui la donne et ce que vaut notre âme qui la reçoit.

Le Seigneur a dit : — Je veux faire de vous

des dieux. Je veux verser en vos âmes ma joie infinie durant les siècles éternels.

— Mais, Seigneur, nos cœurs d'hommes sont trop étroits pour ces fleuves de votre joie qui est une joie débordante. — Je les élargirai. — Mais ils se briseront sous le poids de tant d'allégresses. — Je les consoliderai. — Mais, Seigneur, demain nous serons dans la tombe. — Je vous ressusciterai, comme moi-même je suis ressuscité !

Et vous, Messieurs, qui allez vers Dieu, que lui donnerez-vous ? Que peut-il recevoir de vous ? Votre amour.

Un amour qui le cherche, qui s'attache à lui, qui s'identifie avec lui, un amour obéissant.

Cet amour-là porte un beau nom : il s'appelle la vertu.

Tout votre passé, Messieurs, aurait dû être à lui... Le fut-il ?... Hélas !... Jetons le voile sur ce passé, le voile de la divine miséricorde... Reste l'avenir. Il sera peut-être bien court, cet avenir. Tel quel, offrez-le donc à N.-S. Jésus-Christ quand, tout à l'heure, il sera en vous pour vous...

Non, non, mon Dieu ! je ne suis pas digne. Je n'étais digne que de punition. Et vous, hier, au lieu de me punir, vous m'avez béni, vous m'avez pardonné. Et ce matin, le festin est prêt, et vous dites : Viens, mon fils ! Viens renouveler dans mes bras, sur mon cœur, l'alliance de ton baptême. Tu en avais déchiré le titre auguste, sans songer que c'était le titre de ton bonheur éternel. Ma bonté te l'a rendu.

Le sacrement de pénitence justifie, en effet, Messieurs, ceux qui s'accusent ; il réhabilite les pécheurs ; il rend à l'âme, avec la jeunesse, la beauté des premiers jours.

Mais que dire de l'Eucharistie ? Si bon et si riche que soit Dieu, sa toute-puissance ne peut mettre en vous davantage. L'hostie de la communion, c'est lui, lui-même, lui tout entier avec son corps, avec son sang, avec son cœur, avec son âme, avec sa divinité, oui lui votre Roi, oui votre Dieu, le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ !...

Entendez-le : Je viens dans le mystère, je viens sous un voile ; il le faut, tu ne pourras me voir face à face qu'en mon royaume, dans la lumière de gloire. Cependant, tout invisible et impalpable que je sois, c'est bien moi. Déchire les apparences qui me cachent, déchire le nuage de l'hostie, et, des yeux de la foi, tu me verras. « Croire, c'est voir dans l'ombre. »

Mettez aussi, Messieurs, du cœur dans votre foi. *Corde creditur*. Que le Fils de Dieu apparaisse aux clairvoyances de votre foi illuminée par l'amour, et dites avec la sainte Eglise, votre Mère : « Salut, ô vrai corps, né de la Vierge Marie ! »

Jetez-vous à ses pieds avec le centurion,

avec Zachée, avec Madeleine, avec saint Pierre, et dites, dites : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Puis, vous l'adorez, mes bien-aimés frères, avec tous les saints du ciel et tous les saints de la terre... *Adoro te devote, latens Deitas !...*

Et quand vous l'aurez mangé, vous aussi, vous serez les fils de l'Eucharistie, les fils de la Résurrection, c'est-à-dire des vaillants, des vainqueurs, des immortels. *Christus resurgens non moritur. Alleluia. Amen.*

SERMON POUR PAQUES

LA RÉSURRECTION DE J.-C. PRÉDITE ET FIGURÉE

Quelle étrange religion que la nôtre, mes bien chers frères ! Hier et avant-hier, nous étions dans les ténèbres de la Passion et dans le grand deuil de la mort. Et voici qu'aujourd'hui c'est la lumière de la vie ; c'en est la joie et le triomphe.

Prenez garde que si nous adorons un Christ enchaîné, flagellé, crucifié, nous n'adorons pas un Christ vaincu.

Sans doute l'Homme-Dieu a voulu goûter l'âpre saveur de la mort pour le salut de tous, *ut pro omnibus gustaret mortem*, mais nous le disions ce matin, à l'heure fixée par lui, il s'est relevé dans sa force et dans sa majesté. D'un geste il a renversé la pierre de son sépulcre, brisé les chaînes et les scellés de l'Etat sacrilège, il est ressuscité, et le Christ ressuscité ne meurt plus... *Christus resurgens jam non moritur, alleluia ! alleluia !*

C'est pourquoi les cloches chantent dans le renouveau du printemps et dans les rayons du soleil rajeuni. C'est pourquoi les orgues, sous la main savante des maîtres, sonnent leurs fanfares. C'est pourquoi les vastes églises sont trop étroites. C'est pourquoi les chrétiens se purifient et communient, et ils s'en vont par les rues de la cité, l'âme en fête.

L'âme en fête ! Rien n'arrête ce torrent de la joie chrétienne, ni les troubles d'hier ni les angoisses d'aujourd'hui ni les menaces de demain... Ils ont beau forger des chaînes nouvelles et préparer des sépulcres, ce sont de vains projets : *Populi meditati sunt inania*. Dix-neuf siècles d'Eglise militante, dix-neuf siècles d'Eglise victorieuse !...

Ensemble donc réjouissons-nous et chantons avec l'Eglise cet *Alleluia* superbe qui prélude ici-bas aux allégresses triomphantes de l'éternité.

Alleluia sur les lèvres des prêtres ! Alleluia sur vos lèvres, ô chers lévites du sanctuaire ! Alleluia sur les lèvres des fidèles ! Alleluia sur les lèvres des pères et des mères ! Alleluia sur vos lèvres, petits enfants qui êtes les anges de la terre ! Alleluia dans les vallées ! Alleluia

sur les montagnes ! Alleluia dans les soleils ! Alleluia au ciel des cieux !

N'oublions pas, mes chers auditeurs, d'associer à la joie universelle la Vierge qui a pris une si large part à la rédemption du genre humain et qui triomphe en ce moment dans la victoire même de son Fils bien-aimé. Ensemble, et debout, debout dans l'attitude de l'acclamation, chantons le *Regina cæli*.

Il est raconté, mes bien chers frères, en saint Luc (xxiv), que, trois jours après le crucifiement, deux d'entre les disciples du Sauveur s'en allaient à une bourgade voisine de Jérusalem, du nom d'Emmaüs : Ils parlaient avec un inconnu qui les avait rejoints sur la route, de la mort de Jésus, et ils étaient tristes. On avait espéré qu'il rétablirait le royaume d'Israël ; et voici trois jours qu'il est mort, et on ne l'a pas revu ! Et l'inconnu leur dit : « O cœurs lents à croire ce que les prophètes ont raconté ! » Et commençant par Moïse et continuant par les autres, il leur expliquait dans les Ecritures ce qui le regardait ; car cet homme, c'était le divin Ressuscité lui-même, c'était Jésus.

Et nous aussi, mes frères, relisons, au soir de cette journée triomphale, les Ecritures et nous y trouverons que la résurrection de notre Sauveur a été prédite et figurée ; prédite, entre les autres prophètes, par Job, David, Isaïe, et figurée par Jonas.

**

Avant d'être éprouvé, Job avait été heureux, « l'homme le plus haut de l'Orient, » dit la Bible. C'était une sorte de prêtre, qui se levait de grand matin pour offrir des holocaustes et le soir il donnait la bénédiction à la terre. Il était « le pied du boiteux et l'œil de l'aveugle, » il était le père des pauvres, il était bon. C'est de cela, mes frères, qu'il a été précipité. Les grands coups de foudre de la douleur l'ont abattu aux pieds de Dieu, semblables, — permettez-moi cette comparaison humaine, — semblables à ces puissants coups de marteau avec lesquels Michel-Ange s'acharnera plus tard sur ce bloc de marbre d'où sortira la statue de Moïse. Au fond de l'abîme, Job est plus grand qu'au faite des honneurs. Sans doute il y a dans l'âme de ce grand homme de surprenantes profondeurs de mélancolie ; le dirai-je ? toutes les tristesses, toutes les luttes intérieures de l'homme moderne ; mais au-dessus des sombres désespoirs de son âme, il a su élever, comme un monument immortel de son génie et de sa foi, l'affirmation de l'homme idéal, de l'homme vainqueur de la souffrance et de la mort. Il aperçoit dans le lointain des âges et il montre « cette sublime démenche de la sagesse qui, de résignation se faisant sacrifice, sera la folie de la croix, » *Stultitiam Crucis*. Job sur son fumier

aperçoit le Calvaire de Jésus. Et à ces rois de la terre qui viennent pour le consoler ou pour l'insulter, voici sa réponse : « Continuez de bâtir vos solitudes, » laissant notre esprit chercher s'il parle là de leur royaume ou de leur sépulture. « Pour moi, j'adore mon Dieu, le Dieu qui fait pénétrer la lumière au sein des tombeaux, le Dieu vainqueur de la mort. Oh ! qui me donnera que mes paroles soient écrites !... Je voudrais qu'avec un burin de fer et du plomb elles fussent pour toujours gravées dans le roc ! Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'il se lèvera sur la poussière ! Et je le verrai, je le verrai de ce squelette revêtu de peau, je le verrai de mes yeux, je le verrai dans ma chair, moi-même et non pas un autre... Je sais que mon vengeur est vivant ! » (xix, 21-28).

C'est par la bouche de David que le Messie lui-même a dit : « Je m'endormirai dans le sommeil de la mort ; mais ma chair reposera dans l'espérance ; car Dieu ne laissera pas mon âme dans le sépulcre, et il ne permettra point que son bien-aimé sente la corruption. » (Ps., xv, 9, 10).

Et ailleurs je lis cette parole admirable : « *Refloruit caro mea*. Ma chair a refleurie. » (Ps., xxvii, 7).

Parole admirable ! Oui, mes frères. Pouvez-vous en effet imaginer une prophétie plus gracieuse et plus suave ? Cette chair immaculée, cette chair divinisée, elle a fleuri une première fois dans le mystère de l'Incarnation, fleur nazaréenne, pleine de grâce et de beauté, sortie de la tige de Jessé, du sein virginal de Marie : *Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet*. (Is., xi, 1). L'aveugle fureur des Juifs voulut déraciner cette aimable fleur de la terre des vivants : *Eradamus eum*. (Jérém., xi, 19). Et voici que cette fleur divine consentit elle-même à être écrasée, broyée, pour le salut de ceux-là mêmes qui la foulaient aux pieds. On la vit languir à terre, pâle, effeuillée, flétrie. *Flos Libani elanguit*. (Nathum, i, 4). Mais elle ne perdit rien de ses parfums. La mort, en séparant l'âme très sainte de Jésus d'avec son corps, ne sépara ni l'âme ni le corps de la divinité. Par conséquent, le corps de Jésus, cette fleur céleste, en reprenant aujourd'hui son âme et la force, si je l'ose dire, de sa végétation divine, a pu relever de nouveau sa tête ; elle a pu se ranimer et déployer avec une magnificence nouvelle tous les charmes, toutes les richesses de ses couleurs et de sa beauté ; en sorte que la Résurrection du Sauveur n'a été que la nouvelle floraison de son humanité sainte : *Refloruit caro mea* ; — *refloruit Dominus, cum resurrexit*.

Isaïe, mes frères, dans l'Écriture, semble émettre une voix du désert parlant aux multitudes,

et réclamant, au nom des sables, des broussailles et des vents, la place où sont les villes, » parce que cela est juste, parce que l'orgueil et la honte sont partout où il y a des enceintes de murailles, « parce que le mal est là, incarné dans l'homme, parce que dans la solitude il n'y a que la bête, tandis que dans la cité il y a le monstre. » Silence aux bruits des chars, aux fêtes, aux triomphes ! Le Prophète dénonce Babylone au ver rongeur, Tyr l'orgueilleuse à l'humiliation de la cendre, Jérusalem qui a tué son Dieu, lumière du monde, aux ténèbres du tombeau.

C'en est fait. La joyeuse et verte Palestine n'est plus qu'une vaste solitude, peuplée de sépultures. L'œil du Prophète ne voit plus rien à perte de vue que le désert, le sable, le silence et la mort. Je me trompe, mes frères : quel est donc cet homme qui marche à travers les tombeaux ? Le Prophète s'approche et il l'interroge. Ecoutez ce dialogue sublime : « Quel est celui qui vient d'Edom et de Bosra, avec des habits teints en rouge ? Qu'il est beau dans sa parure ! et comme il s'avance avec force et majesté ! — C'est moi le Verbe qui annonce la justice et qui viens pour défendre et sauver. — Pourquoi donc, ô Verbe, y a-t-il du rouge sur ta robe ? et pourquoi tes vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent la vendange ? — J'étais seul au pressoir ; aucun homme d'entre les peuples n'est venu m'aider ; mais j'ai marché sur eux dans ma fureur et je les ai foulés dans mon indignation ; leur sang a rejailli sur mes vêtements et ils ont été souillés. Le jour de ma vengeance est dans mon cœur, et voici l'année du salut, et voici l'année de la Rédemption ! » (Is., lxxiii, 1-4).

« O Verbe Rédempteur, salut ! Vous êtes beau dans votre gloire native, et je suis ravi de pouvoir vous appeler le Fils de Dieu, la splendeur du Père, l'image vivante de sa substance infinie, le premier-né de toute créature, l'héritier de toutes choses, le maître et le dominateur de l'univers ! Mais, quand je contemple votre chair ensanglantée, quand je vous vois revenir triomphant du combat de la mort, couronné de gloire et d'honneur par votre Passion, je vous trouve plus beau encore, et je suis plus ravi de pouvoir vous appeler Jésus ! mon Jésus ! »

Non seulement les paroles, mais la vie des Prophètes et des Patriarches forment dans leur ensemble une image et comme une histoire anticipée du Christ.

Il était réservé, mes frères, au prophète Jonas de figurer la sépulture et la Résurrection de N.-S. J.-C. C'est N.-S. lui-même qui a voulu interpréter et appliquer à sa personne cette grande figure historique.

Or, voyez avec quelle fidélité le mystère

« Monsabré.

de ce jour a été peint d'avance dans cet ancien et merveilleux tableau.

Dieu dit à Jonas : « Lève-toi et va dans Ninive la grande et crie contre elle ; car leurs iniquités sont montées jusqu'à moi. » Jonas, effrayé des périls de cette mission, essaye de s'y soustraire en fuyant. Il descend à Joppé et s'embarque sur un vaisseau phénicien pour s'en aller de la Terre sainte à l'extrémité du monde, loin de la face de Dieu. Mais, le Prophète n'est pas plutôt embarqué que Dieu fait souffler sur la mer un vent si violent qu'on craint à chaque moment que le vaisseau ne s'entr'ouvre. Pendant que chacun des marins invoque son Dieu avec des cris effroyables et qu'on jette dans la mer la charge du navire, Jonas, à fond de cale, dort d'un profond sommeil, Jonas dort parmi tant de cris et tant d'horribles sifflements des vents et des flots, jusqu'à ce qu'on le réveille. — « Que fais-tu de dormir ? lui dit le chef de l'équipage. Lève-toi. Invoque ton Dieu ; peut-être pensera-t-il à nous, et nous ne périrons point. » Jonas sent d'abord que la tempête est déchaînée contre lui et il dit hardiment aux matelots qui le veulent épargner : « Jetez-moi dans la mer et la mer s'apaisera pour vous. » Cependant, étonnés de la tranquillité prodigieuse de cet homme et plus encore de la grandeur du Dieu que sert le Prophète, les nautonniers font les derniers efforts pour arriver à terre, sans qu'il en coûtât la vie à un si grand personnage. Mais, plus ils rament, plus la mer s'enfle, en sorte qu'ils sont contraints de jeter Jonas dans la mer, et aussitôt l'agitation de la mer tomba.

Voilà déjà, mes frères, en figure de notre Sauveur, tout ce peuple sauvé par la mort volontaire du Prophète : « Jetez-moi dans la mer. » J.-C., librement, s'est livré aux mains des Juifs pour être jeté dans ce que les Prophètes ont appelé l'océan des douleurs : *Magna est velut mare contritio tua.* (Thren., II, 13). De même que le navire de Jonas ne pouvait échapper au naufrage, si le Prophète n'était jeté dans les flots, le monde ne pouvait éviter la perdition si Jésus-Christ n'était livré à la mort.

Mais ce n'est pas là tout le mystère. Le texte sacré continue : Un monstre marin suivait le vaisseau et il engloutit le Prophète. L'esprit de prophétie ne quitta point Jonas dans le sein du monstre ; car il y chanta ce divin cantique : « J'ai crié vers Dieu du fond de l'abîme, et Dieu m'a exaucé. Seigneur, les eaux m'ont environné ; tous vos gouffres ont passé sur ma tête. Et j'avais dit : Je suis rejeté de devant vos yeux. Cependant, vous me préserverez de la corruption et je reverrai encore votre saint Temple. » En effet, au bout de trois jours, le monstre vomit Jonas sur le rivage ; et le prophète partit pour la capitale de l'Assyrie. (Jonas, I, II).

Quel est-il donc, mes frères, cet homme extraordinaire qui, tombant dans la gueule dévorante d'un monstre marin, a pu être englouti, mais non dévoré ? Quel est cet homme qui, rejeté des conditions mauvaises et en quelque sorte exilé de la vie, ne laisse pas de voyager avec la vie et en vainqueur de la mort ? C'est J.-C. en figure, J.-C. que la mort a voulu dévorer, J.-C. dont la mort demeura la captive, réduite à trembler devant Celui dont elle avait fait sa proie ! C'est le même Dieu qui, jadis, commandant à la baleine, la força de déposer à terre, sain et sauf, le Prophète, et le même qui, commandant aujourd'hui à la mort, la force de rendre au monde le Sauveur ressuscité.

*
**

Nous sommes les enfants du Ressuscité, mes bien chers frères ! et nous en sommes fiers. Sous l'étendard sanglant et glorieux qu'il arbora sur le Calvaire, nous marchons à travers les épreuves d'ici-bas à la conquête de la vie éternelle. Seul, le péché nous la pourrait ravir, et nous ne voulons plus pécher !

Mais autour de nous la mort triomphe, la mort de l'erreur, la mort de l'iniquité, la mort de l'apostasie.

O divin Ressuscité, en cette journée de votre gloire, dites, dites à notre pauvre France comme autrefois à Lazare : « Lève-toi ! Re-lève-toi ! »

O divin Ressuscité, c'est à vous seul que notre foi confie cette patrie qui nous est si chère, notre France jadis si haute quand elle était très chrétienne et tombée si bas depuis que ses fils ne savent plus faire le signe de la croix et se nourrir à la table sainte de lumière, de sagesse, de surnaturel courage et d'amour !

Ne dites pas, ô Jésus : « La France ingrate ne mérite plus mes faveurs ! » N'est-ce pas pour l'humanité ingrate que vous avez voulu souffrir et mourir ? O Christ miséricordieux, pardonnez à ce peuple, à ce pauvre peuple qu'on égare ! Pardonnez aux scélérats et aux fous qui l'éloignent de vos écoles et de vos autels !... Non, nous ne le méritons pas, car nous n'avons pas su nous convertir...

Mais, ô Fils très aimant, écoutez votre Mère qui est aussi la nôtre : elle intercède pour nous. La pitié, ô Jésus, et la paix, et la vie, que Marie implore pour nous, seront comme le triomphe de la divine suppliante, puisque seule votre Mère aura pu obtenir une si étonnante miséricorde. O Jésus ressuscité, venez au tombeau dans lequel la France est couchée ! Hâtez-vous : son corps, son noble corps menace d'être envahi par la pourriture ; l'odeur infecte du scandale se répand au loin ; la dissolution est proche... Jésus, Jésus, ne tardez pas... Ne regardez pas nos crimes ; ne voyez que notre misère, et surtout, surtout, écoutez les supplica-

tions de votre Mère... Christ ressuscité, Christ qui avez aimé les Francs, Fils de Marie Reine de France, ressuscitez la France !

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLIV

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

En dehors de l'Eglise catholique, il existe un certain nombre de sociétés chrétiennes qui portent le nom d'Eglises. Au ix^e siècle, les Grecs se séparèrent de l'Eglise romaine par ce schisme trop fameux que l'on nomme le schisme d'Orient et formèrent l'*Eglise grecque*. Au commencement du xvi^e siècle, Luther répandit ses enseignements pervers et parvint à séparer de la communion de l'évêque de Rome une grande partie de l'Allemagne, qui forma l'*Eglise luthérienne* ou *protestante*. En 1531, Henri VIII, roi d'Angleterre, après avoir fait auprès du Souverain Pontife d'inutiles démarches pour faire casser le mariage qu'il avait contracté avec la fille du roi d'Espagne, se sépara de l'unité catholique et se fit proclamer chef suprême de l'*Eglise anglicane*. Quelle est, parmi ces différentes sociétés chrétiennes, la véritable Eglise de Jésus-Christ ?

Comme ce n'est que dans cette Eglise que nous pouvons trouver le salut, il doit y avoir des marques certaines auxquelles on puisse la reconnaître. L'on ne peut admettre, avec certains protestants, que l'Eglise ne forme pas une société visible, mais une société purement spirituelle composée des âmes justes et prédestinées de Dieu. Cela répugne tout ensemble à la raison et à la foi. Quelles sont donc les marques auxquelles nous pourrions reconnaître la véritable Eglise ? Selon le Symbole dressé au Concile général de Constantinople et qui n'est qu'une extension de celui de Nicée, l'Eglise est *une, sainte, catholique* et *apostolique*.

Nous parlerons aujourd'hui de l'unité de l'Eglise. Nous montrerons : 1^o que l'unité doit se trouver dans la vraie Eglise ; 2^o que l'Eglise catholique possède, et possède seule, l'unité.

I. — L'unité doit se trouver dans la vraie Eglise

L'unité de l'Eglise consiste en ce que tous les fidèles doivent être unis dans la même foi et dans l'obéissance à la même autorité spirituelle.

I. Tous les fidèles doivent être unis dans la même foi. — Dans son Epître aux Ephésiens, saint Paul exhorte les fidèles à conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix et il ajoute : « Qu'il n'y ait en vous qu'un corps

et qu'un esprit, comme vous êtes tous appelés à une seule et même espérance. Un Seigneur, une foi, un baptême ; un seul Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tous et en nous tous. » (iv, 4-7). Cela revient à dire : « De même que vous adorez tous un seul Dieu et non plusieurs ; que vous ne reconnaissez qu'un seul Médiateur divin et non plusieurs ; que vous êtes sanctifiés par un seul Esprit divin et non par plusieurs ; de même que vous attendez le même ciel, ainsi vous devez professer la même foi. »

« Dieu, dit encore saint Paul, a fait des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, des docteurs, pour consommer les saints dans le même ouvrage du ministère, et élever le corps du Christ, jusqu'au jour où tous nous nous rencontrerons dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, dans le développement de l'homme parfait, dans l'âge accompli et viril du Christ. » (Ephés., iv, 11-13). D'après ce magnifique passage, l'Eglise ne fait avec le Christ qu'un même être dont l'âge parfait et la croissance accomplie s'appellera l'âge du Christ. Si les fidèles n'étaient pas unis entre eux d'esprit et de cœur, comment pourraient-ils ne faire qu'un avec Jésus-Christ ? Où trouver une plus grande doctrine de l'unité ?

Cette unité si importante, l'Apôtre ne cesse de la prêcher : « O Timothée, garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes et les discours de la fausse science dont font profession quelques-uns qui se sont ainsi détournés de la foi. » (I Tim., vi, 20). Et s'adressant aux Philippéens : « S'il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque union d'esprit, s'il y a quelque compassion et quelque miséricorde, rendez ma joie parfaite, ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée. » (ii, 1, 2).

Mais il en est qui méprisent ces exhortations pleines de tendresse et de force, qui sèment de nouvelles opinions et qui détruisent la doctrine commune de l'Eglise. Ceux-là, l'Apôtre les condamne avec la dernière énergie : « Après deux avertissements, fuyez l'hérétique. Il est perverti et dangereux et condamné à son propre jugement. » (Tit., iii, 10). — « Lors même qu'un ange du ciel vous enseignerait une autre doctrine que la mienne, qu'il soit anathème ; car, je vous le dis, mes frères, l'Evangile que je vous ai prêché n'est pas de moi ; je ne l'ai reçu ni appris de l'homme, mais par la révélation de Jésus-Christ. » (Gal., i, 11). — Il recommande à Timothée de combattre le bon combat « en gardant la foi. » Pour ceux qui « ont fait naufrage quant à la foi, » comme Hyménée et Alexandre, il les livre à Satan afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer. (I Tim., i, 19,

20). Enfin il déclare que ceux qui se séparent de l'Eglise pour s'engager dans les sectes ne posséderont jamais le royaume de Dieu. (Gal., v, 20, 21).

Saint Paul répète partout cette doctrine d'unité parfaite dans la foi. Les Apôtres parlent comme saint Paul. Les Pères apostoliques parlent comme leurs maîtres.

Saint Irénée oppose déjà aux hérésies l'unité de l'Eglise comme un caractère évident et éclatant de sa vérité : « Bien que les langues soient diverses dans le monde, dit-il, il n'y a toutefois qu'une seule et même unité de doctrine. Qu'elles soient établies chez les Germains, les Ibères, les Celtes, en Orient, en Egypte, en Lybie, les Eglises n'en gardent pas moins la même foi et la même tradition¹. »

Clément d'Alexandrie voit toute la grandeur de l'Eglise dans l'unité de la foi : il observe que les hérésies portent contre une si puissante unité tous leurs efforts, mais que la division des hérésies ne peut rien contre elle².

Origène parle de même. Selon lui, l'unité de l'Eglise est le point contre lequel luttent avec le plus d'acharnement les ennemis de Dieu³.

Saint Hilaire triomphe de la division des hérétiques. « Tous les hérétiques, dit-il, s'unissent contre l'Eglise, mais ils se combattent entre eux, et quand ils triomphent les uns des autres, ce n'est point pour eux qu'ils triomphent, mais pour la véritable Eglise, qui profite contre tous de la victoire de chacun. Ainsi, pendant qu'ils se réfutent et se combattent, c'est notre foi qu'ils affirment⁴. »

II. Tous les fidèles doivent donc être unis dans la même foi. Mais cela ne suffit pas. Tous doivent être unis dans l'obéissance aux pasteurs légitimes. — En effet :

L'Eglise est appelée un *royaume* : « Il règnera à jamais sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Or dans tout royaume il n'y a qu'un roi, qu'une autorité législative et judiciaire, qu'un code de lois que tous sont tenus d'observer ; car « tout royaume divisé contre lui-même sera détruit. » Il y a donc dans l'Eglise un pouvoir spirituel auquel tous doivent obéissance.

Notre-Seigneur appelle son Eglise une *bergerie* : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. » (Jo., x, 16). Où trouver une plus belle image de la soumission avec laquelle nous devons obéir à nos guides spirituels ? De même que toutes les brebis sont réunies sous la houlette du pasteur, qu'elles le suivent dans les pâturages où il les conduit, qu'elles écoutent sa voix tandis qu'elles n'écoutent pas la voix d'un étranger, ainsi nous devons nous soumettre aux décisions toujours respectées de

ceux que Jésus-Christ a chargés de nous conduire.

L'Eglise est encore comparée dans l'Ecriture à une *vigne féconde*, étendant au loin ses rameaux. Quelle que soit la multitude des branches, elles sont nécessairement unies entre elles, car elles se rattachent toutes à la tige qui les nourrit. Ainsi, bien qu'habitant les différentes parties de la terre, les fidèles ne font qu'un par la concordance des cœurs, puisqu'ils se rencontrent tous dans un centre commun dont ils dépendent, comme les branches de la vigne dépendent du cep.

Dernière image bien significative. Saint Paul considère tous les fidèles comme un *seul corps* dont Jésus-Christ est la tête, et l'on peut avancer que c'est là le trait principal de la théologie de l'Apôtre. Or, dans le corps c'est la tête qui commande, c'est d'elle que chaque membre reçoit la mesure et la règle de son service. Ainsi nous devons nous soumettre avec une docilité respectueuse à la direction de ceux qui sont la tête dans l'Eglise, parce qu'ils représentent Jésus-Christ, parce qu'il leur a dit : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. »

Tous les Pères, tous les docteurs, toute la tradition gardée, transmise et confirmée par tous les siècles, parlent le même langage et il serait à la fois impossible et inutile de réunir ici leurs innombrables témoignages.

Saint Ignace d'Antioche est étonnant sur la nécessité de ne rien faire, même de bon et de bien, sans le conseil et l'action de l'évêque. Ce qu'il veut avant tout, c'est l'unité. Rien sans elle¹.

Mais il faut entendre surtout saint Cyprien dans son traité de l'Unité de l'Eglise :

L'Eglise est une, dit-il, bien que par le développement de sa fécondité elle s'étende au loin sur la terre. Comme les innombrables rayons du soleil n'empêchent point l'unité de l'astre, comme les innombrables rameaux de l'arbre n'empêchent point l'unité du tronc, comme les ruisseaux multiples n'empêchent pas l'unité de la source, l'Eglise est une dans ses membres. Essayez de séparer de l'astre le rayon lumineux : l'unité de la lumière ne souffrira pas cette division. Brisez le rameau et arrachez-le de l'arbre : il ne portera plus ni fleurs ni fruits. Séparez le ruisseau de la source : il n'y a plus que sécheresse et aridité. Ainsi l'Eglise de Dieu répand sur toute la terre ses rayons, mais elle demeure une seule lumière partout rayonnante, une seule source, un seul chef, une seule mère des nations... Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui n'a pas l'Eglise pour mère... Il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Christ ; il n'y a qu'une Eglise, il n'y a qu'une foi, il n'y a qu'un peuple, ramené à l'unité d'un seul corps par le lien divin de la concordance.

Nous avons montré que la véritable Eglise de Jésus-Christ doit posséder l'unité. Nous allons montrer maintenant que l'Eglise catholique possède, et possède seule, l'unité.

¹ Adv. Hæres., lib. I, c. x.

² Stromates, lib. I, vii.

³ Lib. I in Job.

⁴ De Trinitate, lib. vii, n. 4.

¹ Ad Trall., 2, 3 ; — Ad Smyrn., 8.

II. — *L'Eglise catholique possède et possède seule l'unité*

I. L'Eglise catholique possède l'unité ; car les fidèles qui la composent sont unis dans la même foi et dans l'obéissance à la même autorité spirituelle.

1^o Les fidèles sont *unis dans la même foi*. Les catholiques n'ont tous qu'un même *Credo* : cela est évident ; ils reçoivent les mêmes sacrements, s'inclinent devant les mêmes autels.

L'unité doctrinale est réelle et puissante dans l'Eglise catholique. Les siècles n'ont fait que l'affermir à travers tous les ébranlements du monde et tous les tiraillements de l'hérésie.

Elle n'a jamais été plus forte que de nos jours. Jamais les évêques du monde catholique n'ont été plus fidèlement pressés autour de la chaire de saint Pierre. Grégoire VII, outragé dans sa puissance spirituelle, poursuivi et traqué dans l'exil par un empereur qui veut sa mort, est moins défendu par l'épiscopat que Pie X insulté par le chef de la municipalité romaine. L'unité se fait entre les Eglises jusque dans les détails de la liturgie. La parole du Souverain Pontife parcourt le monde avec la rapidité de l'éclair ; presque toute la société catholique l'entend en même temps. L'amour filial, la vénération et l'obéissance répondent seuls à cette voix. Ce qui est ordonné par elle est immédiatement exécuté par tous. Les intermédiaires politiques disparaissent ; eux-mêmes se sentent ici hors de place, et demeurent en paix. La parole du Vicaire de Jésus-Christ n'est plus guère *enregistrée* que dans la fidélité des cœurs catholiques, et l'Eglise tend de plus en plus à faire seule et librement ses affaires. Quelque chose de noble, de dégagé, d'indépendant de la terre se sent dans toutes les relations religieuses des âmes. On dit que c'est l'abandon ; ne serait-ce pas la liberté ?

Qu'un catholique soit assez téméraire, assez infortuné pour nier opiniâtrément un seul des articles de sa croyance, il cesse d'être membre de l'Eglise et on le rejette comme une branche desséchée. L'Eglise retrancherait plutôt son bras droit que de souffrir la présence d'un membre gangrené dans l'unité vivante de son glorieux corps. C'est ainsi qu'elle excommunia Henri VIII, parce qu'il persistait à violer les lois sacrées du mariage, bien qu'elle prévît que, séparé de Rome, ce voluptueux monarque dût entraîner une nation tout entière dans les chemins de l'erreur. Elle a anathématisé plus récemment Döllinger, quoique le prestige de son nom menaçât d'engendrer un schisme en Allemagne. Enfin de nos jours elle a sacrifié tous les biens de l'Eglise de France, plutôt que d'altérer l'intégrité de sa constitution. Elle dit à ses enfants : « Vous pouvez embrasser le parti politique qu'il vous plaira, je n'en ai nul souci ; » mais en matière de foi, point de divergences. Elle crie à

l'océan des dissensions humaines, en lui montrant le rivage de la foi : « Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin ; là tu briseras l'orgueil de tes flots. »

Qu'il est beau et consolant pour un catholique de penser que partout où il porte ses pas dans ce vaste univers, partout où il entre dans une église consacrée au culte par la religion auguste à laquelle il appartient, à Pékin ou à Melbourne, à Londres ou à Dublin, à Paris ou à Rome, à New-York ou à San-Francisco, il est sûr d'entendre prêcher la même doctrine que la sienne, d'assister au même sacrifice et de participer aux mêmes sacrements !

2^o Unis dans la même foi, les catholiques sont encore *unis dans l'obéissance à la même autorité spirituelle*.

L'organisation de la hiérarchie catholique est admirable. Citons ici, de Mgr Bougaud, une page empruntée à son panégyrique de sainte Jeanne de Chantal :

J'avais seize ans, dit-il, lorsque mes maîtres m'expliquèrent pour la première fois la grande loi de la gravitation des cieux. Ces astres que j'avais vus jusque-là dans un éparpillement splendide, on me dit qu'ils se mouvaient ; qu'il y en avait de plus petits qui tournaient autour des plus grands ; que ceux-ci emportaient avec eux leurs satellites, tournaient autour du soleil ; et perçant la voûte des cieux, on me fit entrevoir que ce système solaire tout entier tournait autour d'un troisième, lequel tournait lui-même avec ses milliers d'astres autour d'un autre, et qu'ainsi, au lieu d'être confondus dans un grandiose pêle-mêle, les mondes qui peuplent l'espace sont rattachés les uns aux autres dans l'unité et l'harmonie. Ma jeune imagination ravie poussa un cri d'admiration.

Depuis, j'ai appris à connaître une autre loi de gravitation, plus simple, plus grande, plus sublime. C'est celle qui préside à l'Eglise. Au centre d'abord, comme le soleil de ce monde, le pape, le vicaire de Jésus-Christ, tout rayonnant de lumière, de vérité, de vie, d'amour. Tout autour de lui, le corps épiscopal, l'immense chœur des évêques placés par le Saint-Esprit pour illuminer, échauffer et gouverner les églises ; autour de chaque évêque le chœur obéissant des prêtres, rayonnant lui aussi la lumière et la vie ; et autour de chaque prêtre l'assemblée des fidèles. Quel ordre ! quel ensemble ! quel mouvement ! Et que c'est beau, quand tous les fidèles obéissent au prêtre, ils se laissent emporter par sa gravitation ; et quand tous les prêtres obéissent à l'évêque ; et quand tous les évêques ne font qu'un avec le pape ; et que le pape, centre de cet immense système, emporte tout dans son sublime mouvement autour de Dieu ! Voilà l'Eglise, voilà son unité. C'est Jésus-Christ qui a fait cette merveille, et ni les malheurs des temps, ni les assauts des ennemis, ni les fautes mêmes des chrétiens ne la détruiront jamais. Les hommes ne peuvent pas plus contre l'astronomie de l'Eglise que contre l'astronomie du ciel¹.

II. L'Eglise catholique possède seule l'unité.

— Non seulement l'Eglise catholique est une, mais seule elle possède ce caractère. Il n'appartient ni à l'hérésie, ni au schisme.

¹ L'unité de l'Eglise frappe d'admiration ses ennemis eux-mêmes. Le franc-maçon Dequaire-Grobet fait cet aveu : « L'unité du monde catholique ne le cède en rien à l'unité du monde romain. »

1° L'unité n'appartient pas à l'hérésie. — L'hérésie est l'attachement opiniâtre à quelque doctrine condamnée par l'Eglise. De nos jours le protestantisme a succédé à toutes les hérésies. Montrons donc qu'il ne possède pas l'unité.

Les protestants n'ont pas l'unité de corps, puisqu'il n'y a chez eux aucun pouvoir unique et suprême auquel tous soient soumis.

Ont-ils davantage l'unité de doctrine ? Non, car ils vont se fractionnant et se divisant sans fin. Suivant l'expression de Bossuet, en se séparant de l'Eglise mère, ils ont emporté avec eux le couteau de la séparation. Moins de soixante ans après leur révolte, le cardinal Hosius, au concile de Trente, comptait déjà 278 sectes ; aujourd'hui elles sont innombrables.

Ce nom de protestants commun à un si grand nombre d'hommes, abrite, dit un ministre évangélique, M. Stegg, bien des diversités... Elles subsistent dans le même pays, dans la même ville, dans la même rue. Sont-ce des diversités de médiocre importance ? Nullement ; elles sont parfois très profondes. Quelle distance sépare l'Eglise anglicane qui fait profession de croire au Symbole de saint Athanase, et les églises unitaires qui regardent la Trinité comme un blasphème ! Le luthérien considère les sacrements comme des véhicules de la grâce divine ; le calviniste n'y voit que des signes commémoratifs. Quelle profession de foi, quel catéchisme réunirait l'assentiment des baptistes, des méthodistes, des millénaires, des sectes fondées par Penn, Zinzendorf, Irving, Darby, Rapp, Michel Hahn, etc., sans parler des grandes églises officielles ? Si des Eglises nous passons aux individus qui les composent, les différences paraissent plus considérables encore. On peut affirmer hautement qu'il n'y a pas un seul point de doctrine admis par les uns qui ne soit rejeté par d'autres, ou soumis aux interprétations les plus opposées. Je ne parle pas seulement des points de détail, mais des dogmes mêmes qu'on appelle *fondamentaux*, de ceux qui définissent la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, la nature du péché, l'autorité de la Bible. Les termes employés par tous le sont dans des sens différents : rédemption, prière, grâce, Saint-Esprit, Eglise, conversion, salut. Tout l'intervalle qui se trouve entre les ultra-luthériens et les puséistes qui confinent à Rome, et les latitudinaires ou les libéraux accusés de radicalisme, est occupé par une multitude d'opinions, de nuances, de degrés, qui mènent de l'un à l'autre sans interruption ni lacune. Il semble qu'il y ait un abîme entre les extrémités : mais cet abîme est comblé par la multiplicité des croyances les plus diverses. Tous ensemble, les extrémités et les intermédiaires qui les réunissent, forment le vaste corps désigné sous le nom de protestantisme. Tous, à quelque église ou secte qu'ils appartiennent, se disent et sont protestants.

On remarquera ce texte si frappant, extrait d'un rapport officiel, lu en 1867 devant 80 ministres réunis à Paris et dont les affirmations n'ont été contestées par personne. On chercha à se mettre d'accord. Mais ce fut en vain. La discussion, loin de mettre fin à ce chaos, n'eut d'autre résultat que de permettre aux assistants d'affirmer les opinions religieuses les plus extravagantes.

Et ce qui est horrible, c'est que le protestantisme n'a pas le droit ni le pouvoir de chasser de son sein ceux qui professent ces erreurs insensées. Tel qui ne croit plus à la Trinité, à la Rédemption, au péché originel, reste ministre. Tel qui prêche la négation de tout dogme, le mépris de la Bible et réduit toute la religion à un vague déisme, continue à être prédicateur officiel. Tel qui rejette les miracles de l'Evangile ou qui explique les prodiges du Sauveur par le magnétisme ou même par l'imposture, demeure membre du Consistoire. On a vu en Hollande 1.500 ministres sur 1.800 adhérer publiquement à la *Vie de Jésus* par Renan. Conçoit-on un tel affaïssement de l'esprit de foi dans une société qui ose se dire encore chrétienne ?

Le Protestantisme, conscient du péril qui le menace d'une complète dissolution, a essayé de remédier au mal en créant l'*Alliance Évangélique*, destinée à cimenter un accord sur les points essentiels entre tous les partisans de la réforme. Elle a tenu quatre assemblées, que l'on pourrait presque appeler oecuméniques, à Londres, à Genève, à Paris et à Berlin. Or, la profession de foi a varié à chacune de ces assemblées et le nombre des points dogmatiques sur lesquels on s'entendait est toujours allé diminuant. A Genève, ce nombre qui était d'abord de neuf s'est trouvé réduit à quatre. A Paris il n'était plus que de trois. Dans la formule de foi qui fut dressée alors, la divinité de Jésus-Christ est encore timidement affirmée ; mais la Trinité, le péché originel, la Rédemption n'y figurent plus. Dans la dernière, en 1866, la divinité de Jésus-Christ elle-même disparaît, et l'*Alliance évangélique* se dissout.

Au mois de juillet 1897, 194 évêques anglicans se réunissent à Lambeth dans une sorte de concile. Il fut facile aux « Pères de Lambeth, » comme les appelle le *Guardian*¹, de s'entendre sur quelques points de morale terrestre ou sur des questions purement profanes comme celle de l'arbitrage international. Pour le reste, ils n'ont pu y arriver qu'en suivant strictement ce que le *Guardian* appelle très bien « le principe des compromis, des concessions mutuelles, du Donnez et je vous rendrai. »

De plus, ils ont dû s'interdire de toucher à aucune question de doctrine : ce qui est au moins fort étrange de la part d'hommes qui se donnent comme des évêques chargés de veiller au dépôt de la foi. Ces dignes successeurs des Apôtres, à part quelques mots où ils montrent qu'ils admettent la révélation, ne se prononcent en fait de doctrine que sur un seul point, mais ils se prononcent très fortement : « Nous reconnaissons avec une chaude sympathie les efforts qui sont faits pour se sous-

¹ N° du 11 août.

traire à l'autorité usurpée du siège de Rome, comme nous l'avons fait nous-mêmes il y a trois siècles, en récupérant notre liberté. » Sur ce point, on était sûr qu'il ne s'élèverait pas de voix discordante. Mais quand on n'a pas d'autre base d'accord, quelques apparences d'unité qu'on se donne, on est en pleine anarchie¹.

L'unité n'appartient donc pas à l'hérésie. Montrons qu'elle n'appartient pas davantage au schisme.

2^o L'unité n'appartient pas au schisme. — Le schisme consiste dans l'insubordination à l'égard des pasteurs légitimes. Presque toujours l'hérésie se joint au schisme, parce que le schismatique est amené, pour justifier sa révolte, à répudier quelque article de foi. C'est ainsi que les Eglises schismatiques modernes ne sont point irrépréhensibles au point de vue doctrinal. Mais nous n'insisterons pas sur ce point de vue et nous nous contenterons de montrer qu'il leur manque l'unité de corps, non moins nécessaire à la véritable Eglise que l'unité de doctrine.

L'unité n'existe au sein du schisme ni entre les différentes sociétés religieuses, ni entre les membres de la même société.

a) Entre les sociétés schismatiques pourrait-il, d'abord, y avoir une unité collective ? Non, car l'essence de la doctrine schismatique consiste à regarder tous les évêques comme indépendants les uns des autres. En sorte que dans ce système il n'existe à la tête du corps épiscopal aucun chef souverain.

De fait il n'existe aucun lien entre l'Eglise de Constantinople, l'Eglise Russe, l'Eglise anglicane. Ces différentes sectes ne s'accordent pas plus entre elles qu'elles ne s'accordent avec l'Eglise romaine. Chacun de ces groupes de fidèles forme une Eglise nationale, il obéit en définitive au représentant de l'autorité temporelle². Et de même qu'il n'y a aucun lien

politique entre les sujets du sultan, ceux du tsar et ceux du roi d'Angleterre, ainsi il n'y a aucun lien religieux entre les Grecs, les Moscovites et les Anglicans.

L'union n'existe même pas entre les différentes sectes schismatiques, dans les limites d'une même nationalité. C'est ainsi que quand une question religieuse est portée au tribunal du roi d'Angleterre, son Conseil privé décidera dans le sens des presbytériens s'il s'agit de l'Ecosse, et dans le sens des anglicans s'il s'agit de l'Angleterre.

b) S'il n'existe pas d'unité au sein du schisme entre les différentes sociétés religieuses, il n'existe pas davantage d'unité entre les membres de la même société.

L'Eglise de Constantinople, loin d'avoir une force de cohésion surnaturelle, ne possède que l'unité matérielle d'éléments que rapproche une main de fer. Ses dissidences sont portées à la barre d'un patriarche qui prononce sous la domination du pouvoir musulman, et son identité n'est maintenue que par la politique qui ne laisse subsister de l'unité religieuse que le fantôme et l'apparence. On sait d'ailleurs que les Maronites, les Arméniens, les Géorgiens, les Jacobites, les Nestoriens, les Coptes, etc., forment autant d'Eglises séparées.

Le Moscovisme, quoique soumis à un Synode dirigeant, lequel est soumis lui-même à un protecteur impérial, s'est désagrégé malgré les liens qui l'étreignent. Des sectes sans nombre pullulent en Russie. Celle des *vieux croyants* réunit à elle seule treize millions d'adhérents ; et un quart au moins des chrétiens vivant sous la domination des tsars a secoué le joug de l'Eglise nationale et s'est émancipé de leur autorité spirituelle. Que serait-ce si la perspective de la Sibérie ne venait au secours de cette orthodoxie chancelante et menacée de dissolution !

Enfin, c'est vainement que l'anglicanisme, en naissant d'une débauche royale, se promet de conserver tout son *Credo*. Qu'est devenu le bill des six articles qu'Henri VIII faisait jurer à son parlement et à son peuple de respecter sous peine de mort ? La confession auriculaire,

¹ Les résolutions adoptées par l'assemblée de Lambeth et formulées dans une lettre encyclique furent accueillies à la fois par la Basse Eglise et par la Haute Eglise avec un mécontentement et un mépris qui surpassent tout ce qu'on pouvait prévoir.

« La quatrième conférence de Lambeth, dit l'*English Churchman*, a marqué l'accroissement de la corruption dans l'Eglise établie d'Angleterre et la disparition graduelle de la foi dans la nation britannique. » (N^o du 12 août). — « L'encyclique, dit le *Rock*, contient force assertions banales et évidentes. Elle sert à montrer combien peu les évêques comprennent la vraie situation de l'Eglise et du monde à l'heure présente. Si nous nous étions imaginé un instant qu'une réunion d'évêques, discutant *in camera*, aurait pour résultat de les aider à sortir leurs têtes du brouillard, nous serions fort désappointés par leurs déclarations. » Ce sont les deux grands organes de la Basse Eglise qui parlent des décisions de leurs évêques avec ce profond respect.

Quant au *Church Times*, organe de la Haute Eglise, il ne cache pas la satisfaction qu'il éprouve de ce que les évêques « se sont séparés, non pas peut-être sans avoir fait du mal, mais du moins sans en avoir fait beaucoup. »

² Le schisme russe provient du schisme grec et a pris une forme particulière. Les Russes furent évangélisés

vers la fin du x^e siècle par les Grecs et furent d'abord catholiques avec eux. Vers la fin du xiv^e siècle, il y eut un patriarche de toute la Russie. Un peu plus tard, le patriarche russe s'affranchit de Constantinople, mais ce fut pour tomber sous l'autorité du czar. Pierre le Grand abolit la dignité de patriarche et se déclara chef de l'Eglise russe. En 1720, il créa pour la gouverner un conseil composé d'archevêques, d'évêques et d'abbés de monastères ou archimandrites.

L'Anglicanisme est né, ainsi que nous l'avons dit, de la prétendue réforme faite par Henri VIII, roi d'Angleterre, resté célèbre également par ses cruautés. Ce prince établit ce qu'on a appelé la *suprématie spirituelle* des rois d'Angleterre, c'est-à-dire qu'il se déclara chef suprême de la religion anglicane. Aujourd'hui encore tout fonctionnaire de l'Eglise anglicane doit prêter un serment par lequel il reconnaît ce prétendu droit de la couronne. Les anglicans ont adopté toutes les erreurs des luthériens et des zwingliens.

la messe, la transsubstantiation, l'infaillibilité des conciles généraux, les indulgences, l'établissement divin de l'épiscopat, toutes ces croyances que l'Eglise d'Angleterre avait reçues dans son berceau et avec lesquelles elle avait fait serment de descendre dans son tombeau, ont été amoindries, défigurées ou reniées par elle. Tant il est vrai que les erreurs se multiplient à l'ombre du schisme comme de l'hérésie, et que le privilège de ne se point contredire n'appartient qu'à la vérité !

Et parce que le Fils de Dieu a dit que celui qui frapperait par le glaive mourrait par le glaive, ceux qui avaient divisé l'Eglise ont été eux-mêmes divisés. « Plus de pape, mais seulement des évêques ! » avaient-ils dit. Et le presbytérianisme est venu qui a dit : « Plus d'évêques, mais seulement des prêtres ! » Puis les calvinistes sont venus qui ont dit : « Plus de prêtres, mais seulement des pasteurs ! » Puis de nouvelles sectes sont venues qui ont dit : « Plus de pasteurs, mais seulement des prédicants ! » Puis les quakers sont venus qui ont dit : « Plus de prédicants ! Chacun est à soi-même son pasteur et son prophète. » Ainsi toute la hiérarchie est renversée à la suite de son chef, ce qui revient à dire que la clef de voûte une fois ôtée, tout l'édifice s'est effondré. C'est ainsi que Dieu a vengé son Eglise de ses ennemis qui lui avaient arraché tant d'enfants.

Il n'y a donc au sein du schisme, pas plus qu'au sein de l'hérésie, aucune harmonie, aucune unité.

Je vous salue, ô merveille du monde religieux, unité de l'Eglise catholique ! Vous êtes l'un des signes éclatants de la vraie religion. Quels que soient les accidents de notre vie terrestre, les luttes où nous entraînent les devoirs de la cité d'ici-bas, nous, catholiques, nous saurons que nous sommes tous frères et nous ne cesserons pas de nous unir et de nous embrasser dans une région inaccessible aux différends humains. Dispersés par les hasards de la vie, nous nous sentirons toujours voisins et réunis dans le même sang de l'alliance : « *Qui, eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi.* » (Eph., II, 13).

Si profonds que soient les déchirements du monde, si violentes les convulsions des peuples, nous nous souviendrons que nous sommes les membres d'un même corps, que nous sommes de la même chair et du même sang, qu'il y a des membres divers, mais que le corps est un : « *Multa quidem membra, unum autem corpus.* » (I Cor., XII, 20). Nous aurons pris l'habitude de tout ressentir en commun. « Si un membre souffre, tous les membres sont dans la souffrance ; si un membre est dans la joie, tous la partagent. » (Eph., II, 13). Nous

serons, en un mot, d'un bout du monde à l'autre, plus concitoyens que des citoyens, plus frères que des frères, plus sensibles à nos mutuelles joies et à nos mutuelles douleurs que les membres ne le sont pour les membres dans un même corps. Amen.

INSTRUCTIONS SUR LE SACREMENT D'EUCHARISTIE

VII

LA PRÉPARATION ET L'ACTION DE GRACE PROCHAINES À LA SAINTE COMMUNION

Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei.

Approchons avec un cœur vrai, dans la plénitude de la foi.

(Hébr., X, 22).

Il m'arrive parfois, quand j'ai parcouru quelque une de ces pages enthousiastes que les saints ont écrites sur les merveilleux effets du sacrement d'Eucharistie, de ramener mes regards, soit sur les fidèles qui m'entourent, soit sur moi-même. — Hélas ! quand je passe ainsi des livres aux faits, cette transition me cause toujours une profonde et douloureuse surprise. Quelle différence, en général, entre le langage des uns et le langage des autres, et combien ce que je vois diffère de ce que j'ai lu !

L'Eucharistie, disent les saints, jouit d'une puissance illimitée pour sanctifier les hommes. — Nous la recevons, nous la recevons même souvent ; et nous ne devenons pas meilleurs.

L'Eucharistie, ajoutent-ils, opère dans le cœur de chacun ce que Jésus-Christ est venu accomplir dans le monde, quand il s'est fait homme. Elle ôte le péché des âmes, comme il a ôté le péché du monde. Elle éclaire les esprits, épure les affections, fortifie les volontés, affaiblit les passions, écarte les démons. Aujourd'hui, comme autrefois, recevoir Jésus, c'est recevoir le salut, et le toucher, c'est guérir. — Pourtant, malgré nos communions, nous sommes toujours aussi riches de péchés et aussi pauvres de grâce ; nous avons toujours une foi aussi hésitante, des sentiments aussi vulgaires, des résolutions aussi chancelantes, des instincts aussi dérégles, des tentations aussi violentes. Nous sommes aussi éloignés du salut et nos âmes restent aussi malades...

Les saints m'auraient-ils trompé ?

Cependant, je sens, je comprends qu'ils m'ont dit vrai. Lorsque Dieu se donne aux hommes, il doit leur apporter et leur apporte en réalité toutes ses bénédictions. Il les apportait aux

saints; et quand ceux-ci vantaient les effets de la sainte communion, ils parlaient d'expérience et racontaient leur propre histoire.

Mais alors, pourquoi cette visite de Dieu, si féconde pour eux, et si efficace, est-elle, pour nous, si impuissante et si stérile? — Le mot de l'énigme est facile à trouver. Rentrons en nous-mêmes, et notre conscience nous le livrera bien vite.

L'Eglise nous a rappelé, dans notre dernier entretien, que la divine Eucharistie proportionne ses effets aux dispositions avec lesquelles on la reçoit. Mortelle pour les pécheurs impénitents, presque infructueuse chez les tièdes, elle ne déploie son incomparable puissance que dans l'âme des fervents. Ainsi, chacun fixe lui-même la mesure dont elle usera à son égard. Si nous en avons peu reçu, c'est que nous lui avons présenté une mesure de proportions étroites, sans largeur ni profondeur.

Je voudrais aujourd'hui vous apprendre à lui apporter désormais une mesure plus en rapport avec sa générosité et vos besoins personnels. Et voici tout mon secret : faites une bonne préparation et une bonne action de grâce.

A vrai dire, la préparation et l'action de grâce à la sainte communion doivent s'étendre non seulement aux instants qui précèdent ou suivent immédiatement la réception du sacrement, mais à toute la période dont la communion forme le centre. Chacune d'elles comprend ainsi deux phases, qu'on nomme « préparation et action de grâce *prochaines*, » et « préparation et action de grâce *éloignées*. »

Laissant à l'entretien suivant le soin d'expliquer ce que doivent être la préparation et l'action de grâce *éloignées*, je parlerai aujourd'hui, dans une série de conseils essentiellement pratiques, de la préparation et de l'action de grâce *prochaines*.

*
**

On l'a vu par ce qui vient d'être dit : la préparation et l'action de grâce prochaines au sacrement d'Eucharistie touchent de très près à sa réception. L'une occupe les derniers instants qui la précèdent, et l'autre les premiers instants qui la suivent.

Toutes les deux sont nécessaires.

Les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire que les instants les plus voisins de la sainte communion sont de très haute importance. — Tout avant la réception du sacrement, nous prenons définitivement les dispositions d'âme avec lesquelles nous ferons accueil au Dieu qui vient à nous. Nous fixons ainsi d'une manière décisive la mesure des grâces que nous apportera son avènement. — Tout après, l'union intime que le sacrement établit entre Dieu et nous s'étend à nos actes

eux-mêmes et leur donne une valeur quasi divine. Il ne faut pas perdre, comme dit le Sage, « une parcelle de ce don excellent. » (Eccli., xiv, 14). Aussi, devons-nous passer ces précieuses minutes de la présence de Jésus-Christ en nous dans un recueillement profond et dans une application vigoureuse de toutes nos facultés. Vraiment, est-ce qu'un mystère où nous approchons si près de Dieu lui-même, où nous le recevons en nous, où nous sommes élevés jusqu'à lui et unis intimement à lui, n'est pas le plus grand et le plus saint de tous les mystères? Ne vaut-il pas la peine qu'au moment où il va s'accomplir, et au moment où il vient de s'accomplir, nous fassions comme une halte dans notre vie et laissions de côté les choses d'ici-bas?

Les Juifs devaient manger l'agneau pascal debout, les reins ceints, un bâton à la main, comme des voyageurs, c'est-à-dire dans une attitude d'activité qui ne permettait aucun autre travail. De même, quand nous venons manger, à la table sainte, un agneau pascal autrement digne de considération que le leur, nous faut-il oublier toute autre chose et concentrer nos puissances sur l'acte divin que nous allons accomplir.

*
**

Mais en quoi consisteront la préparation et l'action de grâce prochaines?

Elles consisteront à mettre nos âmes dans les dispositions les plus capables d'assurer l'efficacité du sacrement. Ces dispositions varient, suivant qu'il s'agit de la préparation ou de l'action de grâce; car notre situation vis-à-vis de Dieu n'est plus, après la réception du pain sacré, ce qu'elle était avant. Il convient donc, ici, d'établir une distinction.

1. La *préparation prochaine* achèvera, pour ainsi dire, de parer le sanctuaire intime dans lequel va se réaliser l'avènement divin. A cet effet, elle en éloignera tout ce qui pourrait offenser le regard de l'auguste visiteur et elle y mettra ce qui doit lui plaire.

Ce qui *offenserait le regard de Dieu*, c'est le péché. On s'efforcera donc d'enlever le péché du cœur, et, avec lui, l'affection au péché, la tendance au péché, l'odeur même du péché. Cela se fera au moyen de la contrition, du ferme propos, d'une vive horreur de tout ce qui souille les consciences. Si cette contrition, ce propos, cette horreur sont vraiment sincères, s'ils s'étendent des fautes graves aux fautes légères, s'ils savent s'élever des motifs de crainte aux motifs d'amour, l'âme en sera toute renouvelée. Elle aura complètement dépouillé le vieil homme; et cet entier dépouillement du vieil homme la préparera excellemment à recevoir et à revêtir l'homme nouveau. — Notre-Seigneur a recommandé, par

son exemple, cette parfaite purification de la conscience avant la sainte communion. Ses apôtres étaient purs, au début de la Cène, purs comme vous l'êtes quand vous avez reçu l'absolution sacramentelle. Lui-même leur disait : « Vous êtes purs. » Cependant il a voulu, avant de les admettre à la table eucharistique, leur laver encore les pieds. C'est que l'auguste sacrement demande une pureté parfaite, qu'il faut rendre absolue au dernier moment. Pour le recevoir, il convient de se laver même de la poussière du chemin.

Ce qui doit plaire à Jésus-Christ, ce sont les pensées et les sentiments par lesquels une âme se rend digne de lui. Pour énumérer les principaux, je nommerai : une ferme conviction de sa présence dans l'Eucharistie, une haute idée de ses grandeurs, l'intelligence de ce qu'il vient faire dans les âmes, un vif désir de son avènement, une humilité profonde, et surtout cette « intention droite et pieuse » que l'Eglise exige comme l'état de grâce et qui donne à la sainte communion un but proportionné à son excellence.

Voilà de quoi se composera la préparation prochaine.

2. Quant à l'action de grâce prochaine, voici quels actes lui conviennent. — Ces actes, je m'empresse d'en faire la remarque, ne sont pas tous obligatoires. Chacun d'entre nous produira ceux auxquels le porteront sa piété personnelle et l'Esprit de Dieu.

D'abord, l'âme se prosternera aux pieds de Jésus-Christ présent en elle, lui offrira, et offrira aux trois personnes divines qui l'accompagnent, les adorations les plus sincères. Dans cette adoration, elle pourra, comme les saints aimaient à le faire, inviter successivement toutes ses facultés à se présenter devant l'hôte divin qu'elle a reçu, à lui rendre hommage et à reconnaître son souverain domaine sur elles. — Elle pourra ensuite suivre du regard le travail mystérieux par lequel Dieu s'unit à elle et lui communique ses vertus et sa vie. J'ai lu quelque part que, si nous pouvions apercevoir une âme sortant de la table sainte, nous croirions voir Dieu lui-même, tant elle nous paraîtrait remplie de son rayonnement et transformée en lui. C'est bon, attendrissant, fécond, pour le chrétien qui communique, de se contempler lui-même dans cette transfiguration divine. — Il conviendra aussi, puisque la sainte communion nous associe à l'immolation du Sauveur, de nous offrir à Dieu en union avec lui, et, puisqu'elle nous fait part de sa rédemption, de considérer avec une piété compatissante les souffrances qu'il a endurées pour nous et les blessures qu'il a reçues. Il existe de grandes analogies entre le fidèle qui communique à la fin du sacrifice et la Sainte Vierge recevant son divin Fils entre ses bras quand on l'a descendu de

la croix. Aussi, rien n'est opportun comme de prendre, dans l'action de grâce, les sentiments qui furent ceux de Notre-Dame en ce moment douloureux : la compassion pour Jésus crucifié, l'horreur du péché, la promesse d'une vie sainte et pénitente, la reconnaissance pour le bienfait de la rédemption. — C'est encore le temps de faire les plus ardentes prières, d'abord en vue de l'intention qu'on a portée à la table sainte, puis à toutes les autres intentions auxquelles on s'intéresse. Dans cette intercession, le communiant a le droit de présenter à Dieu l'auguste Victime que le sacrement lui a remise entre les mains. Il exploitera ainsi, afin d'obtenir ce qu'il souhaite, soit à lui-même, soit au prochain, le trésor de ses expiations et de ses mérites. — Il peut aussi laisser parler le Dieu qu'il a reçu, écouter ses reproches, ses encouragements, ses conseils ; en un mot, faire ce que se promettait le Psalmiste quand il disait : « J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dira en moi. » (Ps., LXXXIV, 9). — Le tout se terminera par un acte de vive reconnaissance pour le bienfait eucharistique. Et, comme aucune marque de gratitude ne vaut celle des œuvres, on promettra à Jésus-Christ les efforts et les victoires dont on sait qu'il les désire davantage.

*
**

Les livres de piété contiennent presque tous des actes de préparation et d'action de grâce à la sainte communion. Dans la pensée de leurs auteurs, ces actes doivent servir de guide aux lecteurs. Ceux-ci n'ont qu'à se les approprier, c'est-à-dire à les lire avec attention, en s'associant aux sentiments qu'ils expriment. Mais cette manière de prendre, en allant à la table sainte ou en la quittant, le langage des livres, est-elle la meilleure ? — Je serai le premier à la conseiller, quand on ne pourra pas faire mieux. Si, par défaut d'instruction, par faiblesse d'esprit, par suite d'une sécheresse qui paralyse les facultés, on ne trouve rien en soi dont on puisse alimenter l'entretien de l'âme avec Dieu : qu'on ait recours aux livres. Il est des circonstances dans lesquelles, sous peine de ne savoir quoi dire à l'Hôte divin ou de ne lui tenir qu'un langage entrecoupé d'innombrables distractions, il faut s'aider ainsi d'un texte écrit par une plume étrangère. — Mais habituellement et en dehors de ces situations difficiles, j'aime qu'on tienne un langage plus personnel au Dieu dont on reçoit la visite. C'est, après tout, chose anormale qu'en un pareil moment on ait besoin d'emprunter à d'autres leurs réflexions et leurs sentiments. Mieux vaut donc, quand nous le pouvons, nous livrer à nos propres inspirations, penser et parler de nous-mêmes.

L'apôtre saint Paul nous indique les moyens de réussir dans cette tâche quand il nous

recommande d'approcher de la table sainte avec un vrai cœur et une foi pleine. Oui, une foi pleine et un cœur vrai, sont des inspireurs qui, quand on sait les consulter en face de l'Eucharistie, suggèrent les pensées et les affections les meilleures.

Que faut-il entendre, demanderez-vous, par une *foi pleine* ? — La foi est pleine quand elle est fermement convaincue et remplit l'âme de ses lumières. — L'Eglise dit que l'Eucharistie est un « mystère de foi : *mysterium fidei*. » Seule, en effet, la foi peut en apercevoir les merveilles. Seule aussi, elle permet à l'auguste sacrement d'accomplir son œuvre dans les âmes. Notre-Seigneur disait souvent aux malheureux : « Qu'il vous soit fait comme vous avez cru ! » (Math., VIII, 13). Cette parole se vérifie à la table sainte. Là aussi, là surtout, il est donné aux hommes comme ils ont cru et suivant leur foi. Et quand cette foi est ardente et vive, lumineuse et clairvoyante, capable de voir Celui qui s'est voilé sous les apparences sacramentelles et de suivre son action dans les âmes, l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu s'unissent pour inspirer de telles adorations, de telles louanges, de telles prières, une telle reconnaissance, que la préparation et l'action de grâces en deviennent parfaites. Il faudrait donc que le communiant ait une foi profonde et qu'en regardant l'Eucharistie il puisse, sous l'action de sa foi, dire, comme saint Etienne le disait en regardant le ciel : « Je vois le Fils de l'homme à la droite du Père. » (Act., VII, 55). Cette vision d'une foi pleine lui vaudrait une communion si douce et si efficace qu'on pourrait ajouter, comme l'Eglise le dit de saint Etienne : « Heureux l'homme devant qui s'est ouvert le lieu que Dieu habite ! *Beatus homo cui cæli patebant* ! »

Avec la plénitude de la foi, l'apôtre conseille un *cœur vrai*. — Que veut dire cet autre mot ? Tout cœur n'est-il pas vrai ? — Par *cœur vrai*, saint Paul entend un cœur qui soit vraiment un cœur d'homme. Ceci s'expliquera, si je rappelle que l'Ecriture distingue deux sortes de cœurs : les cœurs de pierre et les cœurs de chair. (Ezéch., XI, 19). Le cœur est de pierre quand il est dur, insensible, incapable de comprendre un bienfait et d'apprécier un amour. Un cœur de cette espèce n'est pas un *vrai cœur d'homme*. Au contraire, le cœur est de chair quand il est tendre et affectueux ; quand il se laisse toucher par l'amour d'un autre cœur et sait concevoir un amour qui réponde à celui-là et le paie de retour. Voilà vraiment un cœur d'homme ! Or, c'est un cœur semblable qu'au dire de l'apôtre il faut porter à la table sainte. Là, le cœur de pierre n'éprouvera rien et ne dira rien. Mais

le cœur de chair, le vrai cœur d'homme, sera profondément attendri ; il tressaillira jusque dans ses fibres les plus intimes ; il aura, pour glorifier Celui qui vient en lui et le remercier, d'intarissables et ardentes paroles. — J'ai cité, dans un de nos derniers entretiens, la comparaison dont se sert un de nos saints Docteurs pour expliquer l'union qui, après la sainte communion, s'établit entre Dieu et l'homme : c'est la comparaison de deux cires fondues à la même flamme et si bien mêlées par cette fusion qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. Eh bien ! un *cœur vrai* s'embrase, au contact de l'Eucharistie, d'un feu puissant et intime qui le fond, pour ainsi dire, et l'unit étroitement au cœur de Jésus...

Vous le comprenez maintenant : quand un chrétien apporte au festin eucharistique une *foi pleine* et un *cœur vrai*, la préparation et l'action de grâce prochaines lui sont faciles. Il n'a pas besoin de puiser dans les livres. Il trouve en soi de quoi alimenter son colloque avec Dieu. Et la réception de l'auguste sacrement, au lieu d'être pour lui un travail aride et pénible, devient une source de bonheur. Il rend à Dieu ses témoignages d'amour. Dieu les lui paie à son tour. Et cet échange d'effusions lui fait éprouver des joies à la fois très nobles et très vives. Il goûte vraiment, à la table sainte, suivant une parole des livres inspirés, « combien le Seigneur est doux ! » (Ps., XXXIII, 9).

**

Mais, dira quelqu'un, les actes qui précèdent ou suivent la sainte communion sont toujours un peu les mêmes. Tels que nous les avons énumérés tout à l'heure, ils constituent le thème commun de toutes les préparations et de toutes les actions de grâce. La conversation avec Dieu en devient forcément uniforme. On dit et on redit toujours à peu près les mêmes choses. Il suit de là que la communion fréquente produit une habitude et une routine qui conduisent à la tiédeur et aux distractions. Plus on communie, plus il devient difficile de bien passer les instants les plus voisins de la réception du sacrement. — Cette remarque n'est que trop vraie. C'est pourquoi je voudrais vous donner à son sujet quelques conseils, qui ne seront pas les moins importants de cet entretien.

Pour éviter, dans la préparation et l'action de grâce, le danger de la monotonie et de la routine, il faut changer souvent l'idée-mère dans laquelle l'âme puise ses inspirations. Alors, ce seront bien toujours les mêmes actes ; mais ces actes prendront un sens différent, et cette variété suffira pour fixer l'esprit et le cœur.

Les moyens de varier ainsi la préparation et l'action de grâce sont innombrables. J'en signale quelques-uns. — On peut, par exemple, appuyer tantôt sur l'une des parties de l'entretien avec Dieu, tantôt sur une autre. Ainsi insistera-t-on sur l'adoration, ou sur la prière, ou sur le regret du péché, ou sur la reconnaissance ; et on passera rapidement sur le reste. — On peut changer l'intention à laquelle on s'approche du banquet sacré et faire de cette intention l'objet principal de ses réflexions. — On peut communier en union avec quelqu'un des mystères de Notre-Seigneur : sa naissance, l'adoration des bergers ou des mages, sa Passion, sa descente de croix, comme je l'ai déjà expliqué ; ou encore avec l'une des scènes de l'Évangile qui se prêtent à cette application, comme celles de Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur chez Simon le pharisien, ou de Zachée recevant Jésus dans sa maison. Quand on sait se les approprier et en exploiter les détails, ces mystères et ces scènes sont éminemment suggestifs. — Ou encore, on s'inspirera d'un texte quelconque, emprunté aux hymnes du Saint-Sacrement, à l'Oraison dominicale, aux actes des vertus théologiques, aux cantiques bibliques, comme le *Benedictus*, le *Nunc dimittis*, ou à d'autres sources encore. — Enfin, on demandera l'idée dominante des actes avant et après la communion à quelque instruction touchante entendue récemment, à une pieuse lecture nouvellement faite, à quelque grâce reçue, etc.

L'essentiel est que la communion fréquente augmente, au lieu de la diminuer, la piété qu'on apporte à la table sainte. Et il en ira de la sorte, si l'on sait employer les moyens de tromper la routine et d'alimenter la dévotion.

Un dernier mot. Il aura pour objet de dire combien de temps doivent durer la préparation et l'action de grâce prochaines.

Elles ne doivent durer ni trop ni trop peu. Saint François de Sales n'eut point tort quand il reprit l'évêque de Belley de ses longueurs importunes¹, et saint Bernard eut raison de reprocher à l'archidiacre Foulques son irrespectueuse célérité². Il ne faudrait pas que nous méritions les réprimandes du premier ; mais peut-être tombons-nous trop aisément dans le défaut que flétrissait le second. Nous faisons certainement preuve de tiédeur quand nous trouvons le temps long avec Jésus-Christ. La Bible raconte que le jeune Tobie, rentrant sous la conduite de l'ange dans la maison paternelle, après un très heureux voyage, passa

trois heures en action de grâce, la face contre terre. (Tobie, xii, 22). Et saint Bonaventure dit que « mille fois mille ans seraient au dessous des mérites de Dieu³. » Quelle honte, vraiment, de refuser un quart d'heure au Dieu de l'Eucharistie ! — Pratiquement, comme vos communions se font vers la fin de la messe, consacrez à la préparation le temps du sacrifice, ou tout au moins une bonne partie de ce temps. Quant à l'action de grâce, ce n'est pas trop de demander que vous la prolongiez quelques minutes après. — Cependant, comme le dit le Décret commenté dans notre dernier entretien, proportionnez l'une et l'autre au temps dont vous disposez et tenez compte de vos devoirs d'état.

Un jour, dit saint Luc, Jésus était entouré d'une foule nombreuse. Tout le monde l'approchait et le coudoyait. Une femme malade réussit à fendre les flots de la multitude et à toucher la frange de son manteau. Aussitôt elle fut guérie. Jésus demanda : « Qui m'a touché ? » Pierre lui dit : « Seigneur, pourquoi cette question ? C'est tout le monde qui vous touche et vous presse. » — « Non, reprit Jésus ; quelqu'un m'a touché autrement que les autres ; car j'ai senti une vertu sortir de moi. » (viii, 43-46).

Cette histoire se renouvelle souvent à la table sainte. Là aussi, on se rassemble, du moins à certains jours, et la multitude presse, coudoie, touche Jésus-Christ. — Mais la plupart ne font sortir de lui aucune ou presque aucune vertu. Ils ne tirent de leurs communions aucun résultat important et conservent toujours les mêmes faiblesses et les mêmes misères. Cette foule se compose des âmes qui ne font ni la préparation ni l'action de grâce, ou qui les font sans application et sans piété. Dieu leur donne ce qu'elles méritent. — Il en est d'autres, en petit nombre, hélas ! qui, en touchant Notre-Seigneur, font jaillir de lui une vertu divine. Ce sont les âmes bien préparées et qui savent accomplir une bonne et fervente action de grâce. Elles en reçoivent des grâces d'une suavité toute céleste et d'une efficacité merveilleuse.

N'est-ce pas que vous voulez être du nombre de celles-là ? Soignez donc désormais si bien la préparation et l'action de grâce prochaines à vos communions que le contact divin vous soit utile et qu'il fasse passer en vous, pour votre sanctification et votre salut, la toute-puissante vertu qui est en Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

¹ *Esprit de S. François de Sales*, 1^{re} partie, sect. 20.
² « Heu ! quomodo Christum tam cito fastidis ? » (S. Bernard).

³ S. Bonav., t. 7, in fasc., c. 7.

VIII

LA PRÉPARATION ET L'ACTION DE GRÂCE ÉLOIGNÉES

Qui timent Dominum præparabunt corda sua, et in conspectu illius sanctificabunt animas suas.

Ceux qui craignent le Seigneur prépareront leur cœur, et, en sa présence, sanctifieront leur âme.

(Eccli., II, 20).

Si les chrétiens se contentaient de donner à la sainte communion quelques minutes avant de la recevoir et quelques minutes après l'avoir reçue, si bon emploi qu'ils fassent de ces instants, ce serait vraiment trop peu de temps. Une grâce aussi considérable mérite beaucoup plus, et les Prophètes de l'Ancien Testament, quand ils avaient un pressentiment de l'Eucharistie, prévoyaient beaucoup mieux. « Ceux qui auront la crainte de Dieu, pensaient-ils, prépareront de longue date leur cœur à le recevoir ; puis, quand ils l'auront reçu, ils resteront en sa présence, et là, sous son regard et avec son secours, ils s'appliqueront à la sanctification de leur âme. »

Cette préparation faite de longue date, dont parle le Sage, précède la préparation immédiate, et cette action de grâce qui travaille à sanctifier la vie suit l'action de grâce prochaine. Elles ont reçu les noms de *préparation éloignée* et d'*action de grâce éloignée*. La raison de cette appellation se trouve dans ce fait qu'elles sont les moins voisines de la réception du sacrement. Elles remplissent, non plus l'instant qui la précède ou qui la suit, mais toute la période dont elle occupe le centre.

Nous parlerons successivement de chacune d'elles.

I

La *préparation éloignée* au sacrement d'Eucharistie consiste dans les efforts accomplis, quelque temps avant de s'en approcher, pour vivre saintement et, par là, se rendre digne de lui. Elle se compose des prières bien faites, des devoirs régulièrement accomplis, des travaux offerts à Dieu, des peines supportées chrétiennement, des vertus pratiquées, des victoires remportées, des bonnes œuvres réalisées pendant cette période. — Saint Augustin raconte que Notre-Seigneur lui dit un jour : « Je suis l'aliment des grands ; grandis et tu te nourriras de moi¹. » Grandir ; grandir en esprit de foi, en amour de Dieu, en charité pour le prochain, en humilité, en pureté, en patience, et, par là, acheter le droit de prendre la nourriture des grands : voilà, d'un mot, toute la *préparation éloignée*.

Cette préparation est-elle nécessaire ? — Ecoutez.

Dans ce Décret du 20 décembre 1905 dont nous avons expliqué les décisions au cours de nos précédents entretiens, le Saint-Siège a posé en principe que le sacrement d'Eucharistie a pour but premier, non la gloire de Dieu ni celle de Jésus-Christ, mais le bien des hommes, et que la principale raison de son institution n'est pas de récompenser en nous des vertus acquises, mais de nous aider à acquérir des vertus. Suivant cette doctrine, l'auguste sacrement doit être tenu, avant tout, pour un moyen de sanctification. C'est là sa suprême raison d'être et son objet essentiel.

Toutefois, ce premier caractère de l'Eucharistie proclamé et mis au-dessus de toute contestation, l'Eglise a toujours regardé comme une exigence, — de second rang, c'est vrai, — mais comme une exigence de haute et très haute convenance, que le sacrement où Jésus réside en personne soit traité avec le plus profond respect, et, en particulier, que les fidèles lui apportent, quand ils le reçoivent, des vertus ou tout au moins des efforts à récompenser. L'Eglise comprend trop les infinies grandeurs du Dieu caché sous les voiles sacramentels, elle a trop d'amour pour lui, elle souhaite sa gloire d'un cœur trop sincère, pour que personne puisse douter de sa pensée sur ce point. Elle a, d'ailleurs, pris soin de l'affirmer. Quand le Concile de Trente déclarait qu'il faut approcher de la table eucharistique « avec une grande vénération et une grande sainteté², » il n'oubliait point que les âmes acquièrent cette « grande sainteté » non seulement par la préparation prochaine, mais aussi et surtout peut-être par les vertus pratiquées en vue de s'en rendre dignes, et il encourageait certainement à ces vertus. — D'autre part, les saints Docteurs, interprètes de l'esprit de l'Eglise, n'ont jamais cessé d'exhorter les chrétiens à mériter, par une vie pure et fervente, de prendre place au banquet sacré. Plus ceux-ci devaient y venir souvent, plus aussi ils voulaient que leur pureté fût parfaite et leur ferveur ardente. Les sévérités dont ils ont quelquefois usé, quand il s'agissait de la communion fréquente, n'ont pas eu d'autre motif.

Ces exigences, je le sais bien, n'ont que l'autorité de simples conseils. Mais ces conseils sont solidement fondés en raison, et ceux qui « craignent le Seigneur, » comme dit la parole inspirée que je citais tout à l'heure, j'ajouterai : « surtout ceux qui l'aiment, » s'empresseront de les suivre. Ils doivent avoir, les uns et les autres, assez de considération envers le plus divin des sacrements pour ne pas se contenter, quand ils le reçoivent, d'éviter,

¹ Confess., VII, 10.

² Sess. XIII, cap. 7.

le sacrilège ; mais pour désirer vivement en faire le meilleur usage possible.

C'est, encore une fois, que dans la sainte communion nous recevons Dieu lui-même. Et quelle visite mérite d'être prévue et préparée à l'avance, comme la visite de Dieu ?

Quand le saint roi David eut formé le projet d'élever un temple au Très-Haut, il rassembla dans Jérusalem tous les chefs d'Israël, leur fit part de son dessein, annonça que son fils Salomon était choisi d'en-haut pour l'exécuter après lui, dit quels préparatifs il avait lui-même faits dans ce but, exhorta son peuple à lui prêter un généreux concours ; puis, pour donner la raison de toutes ses instances, il ajouta cette grave parole : « Ce n'est point à un homme qu'il s'agit de préparer une demeure ; c'est à Dieu. » (I Paral., xxix, 1). — Lorsque vous devez faire la sainte communion, redites-vous, quelque temps à l'avance, ce mot du Roi-prophète et réfléchissez sérieusement à la grande vérité qu'il exprime. Vous comprendrez bien vite que le temple de Dieu n'est jamais trop beau, jamais trop opulent, jamais trop digne de lui ; et vous le préparerez en vous-mêmes avec grand soin.

Lorsque Notre-Seigneur voulut célébrer sa dernière Pâque, celle qui devait se terminer par l'institution du mystère eucharistique, il donna aux apôtres Pierre et Paul l'ordre d'en préparer le lieu. Pierre personnifie la foi et Jean personnifie l'amour. Ils figuraient, à eux deux, cette « foi pleine » et ce « cœur vrai » dont nous avons parlé dernièrement, comme étant les deux moyens de faire une bonne préparation prochaine à la sainte communion. Leur travail devait donc être une préparation prochaine au grand acte que Jésus-Christ se proposait d'accomplir. Mais, antérieurement à ce travail de Pierre et de Jean, Dieu avait eu soin, comme par une préparation éloignée, de disposer le Cénacle à ses hautes destinées. Il avait voulu qu'il fût « grand, dit l'Evangile, convenablement meublé et paré : *grande, stratum*. » (Luc, xxii, 8-12). — Le cœur dans lequel Jésus descend par le sacrement des autels est lui aussi un Cénacle, et ce Cénacle doit être préparé de longue date à l'avènement de la divinité. Les actes de foi et d'amour dont nous composons la préparation prochaine n'y suffisent point. C'est là le travail de Pierre et de Jean. Il faut y mettre au préalable des grandeurs et des parures dignes du mystère ; et ces grandeurs et ces parures s'achètent par la sainteté de la vie.

L'auguste Vierge Marie devait être, par l'Incarnation du Verbe, un sanctuaire habité de Dieu. — Or, voyez comment, longtemps à l'avance, elle a été préparée à l'avènement de Dieu en elle ! Cette préparation a rempli toutes les années qu'elle a vécues avant l'Incarnation, et non contente d'occuper ainsi

toute son existence, elle en a sanctifié, par un privilège extraordinaire, les premiers débuts. C'est effectivement parce qu'elle devait être la mère de Jésus-Christ qu'elle a été, non seulement comblée des grâces qui ont rempli sa jeunesse et son enfance, mais encore créée dans l'innocence la plus absolue et préservée de la souillure originelle.

Nous avons, il y a un instant, fait allusion à la première communion des apôtres dans le Cénacle. Ils ont été, eux aussi, préparés de longue date à la visite de Dieu. Les enseignements qu'ils ont reçus de leur Maître pendant les trois années de sa vie publique, en les rendant capables d'accomplir leur apostolat futur, les préparaient encore à le recevoir dans la dernière Cène. « Vous êtes purs » (Jean, xiii, 10), leur disait-il avant de leur donner le pain consacré. Mais d'où leur venait cette pureté, qui les rendait dignes de l'Eucharistie ? Il allait le déclarer bientôt : elle venait des leçons qu'il leur avait prodiguées. « Vous êtes purs à cause de mes paroles. » (Jean, xv, 3). Il ne pouvait guère affirmer plus explicitement que son école avait été pour eux, en même temps qu'une école de préparation à l'apostolat, une école de préparation éloignée à la sainte communion. — Et quand il leur annonçait à l'avance l'adorable sacrement, quand il leur parlait de sa chair à manger et de son sang à boire, quand il leur expliquait l'intime union et la communauté de vie que l'Eucharistie établirait entre eux et lui, quand il exigeait d'eux une foi absolue en ces merveilles, quand il les leur rendait croyables par le miracle deux fois renouvelé de la multiplication des pains : qu'avait-il en vue, si ce n'est, entre autres choses, de les disposer par avance à communier un jour ?

Il faut l'avouer : la préparation éloignée au sacrement d'Eucharistie fait partie, non seulement des égards dus au Dieu qu'il met dans les cœurs, mais aussi des enseignements évangéliques.

Elle rentre encore dans les intérêts de celui qui communie. — L'Eucharistie a pour but premier, comme l'Eglise l'enseigne, le bien des âmes. Mais ce bien se produit dans des proportions beaucoup plus considérables quand elles sont préparées à la recevoir au moyen d'un surcroît de piété et de vertu. L'Ecriture dit, dans son langage figuré, qu'il sera « donné au vainqueur de manger de l'arbre de vie », et qu'il « goûtera la manne cachée. » (Apoc., ii, 7 et 17). L'arbre de vie et la manne ont toujours passé pour des symboles de l'Eucharistie. Aussi la tradition catholique a-t-elle vu, dans les divines paroles que je viens de rappeler, une promesse de grâces spéciales et puissantes pour les âmes qui se sont préparées à la sainte communion en triomphant de leurs tentations et de leurs défauts, et qui viennent

à la table sainte parées de leurs victoires. Le fruit de vie a pour elles une efficacité merveilleuse, et la manne eucharistique leur fait part de ses douceurs les plus intimes. Il y a, dans cette manne, un élément caché qui se donne uniquement aux vainqueurs, et se refuse aux autres. C'est pourquoi les communions payées à l'avance, si je puis ainsi parler, par une succession de lutttes, de sacrifices, de victoires, seront bien différentes des communions où tout est gratuit, parce que tout ce qui s'y donne est à peu près immérité. — Cela résulte, d'ailleurs, par voie logique, du principe exposé précédemment et d'après lequel les sacrements apportent à chacun suivant ses dispositions personnelles.

Voilà encore, disons-le en passant, voilà encore un moyen d'expliquer les communions frappées de sécheresse et de stérilité que nous avons peut-être faites dans le passé. Dieu se donne à nous dans l'Eucharistie comme il se donnera au ciel, c'est-à-dire suivant nos œuvres. Nous recevons peu de chose, quand nous apportons peu de chose. Et le pain consacré est pour nous sans saveur quand notre paresse lui a enlevé, à l'avance, les douceurs propres, comme dit le Psalmiste, au pain qu'on a gâgné. (Ps., cxxvii, 2).

Je ne puis pas m'empêcher de rappeler ici un souvenir d'enfance et de rendre hommage au soin que nos pères apportaient, quand ils devaient s'approcher du banquet sacré, à la préparation éloignée. — Il y a quarante et cinquante ans, les fidèles communiaient assez rarement ; mais quand ils se proposaient de le faire, ils y pensaient, pour la plupart, longtemps à l'avance. Je voyais alors, moi petit enfant, leur conduite s'améliorer de jour en jour. Je remarquais qu'ils étaient plus exacts à leurs exercices de religion et les faisaient avec plus de recueillement, plus assidus à leur tâche quotidienne, plus résignés à leurs labeurs, plus courageux dans leurs épreuves, plus sobres, plus patients. Je constatais qu'ils veillaient plus sévèrement sur leurs paroles et ménageaient davantage la réputation du prochain. Et quand, étonné de cette transformation, je demandais à quelque personne plus âgée : « Pourquoi donc celui-ci, celle-là, deviennent-ils si bons et si sages ? » on me répondait : « C'est qu'ils doivent communier à telle ou telle fête ! » Et on me nommait une solennité encore éloignée de quelques semaines ou même de quelques mois. Comme des communions ainsi préparées devaient être pleines de consolations et fécondes en fruits de salut !... Est-il besoin de le dire ? les semaines et les mois qui venaient après elles se passaient, eux aussi, dans de grandes vertus. — Certainement, si nos pères avaient, au lieu de communions très rares, fait des communions fréquentes, mais suivant la même méthode et

avec la même préparation, ils seraient devenus de grands saints...

Ce qu'ils n'ont pas fait, par la faute des préjugés de leur époque, l'Eglise vous invite à le faire de nos jours. De là, ces instances qui vous pressent de venir souvent à la table sainte, — en y apportant les efforts et les mérites qui furent ceux de vos aïeux.

Mais il est temps d'en venir à l'action de grâce éloignée.

II

L'action de grâce éloignée suivra l'action de grâce prochaine. Elle consistera dans un souvenir prolongé et fréquent de la communion récente, dans une assiduité soutenue à utiliser les forces qu'elle a données, à la payer de retour, à mettre la vie sous l'inspiration du Dieu qu'on a reçu : et tout cela par l'effort constant d'une vie qui travaille sérieusement à devenir meilleure.

En vous demandant cette autre action de grâce, je ne vous demande rien encore que de très équitable ; et vous vous en convaincrez bien vite, si vous vous rappelez ce qu'est la sainte communion.

Trois mots suffiront à la caractériser et à démontrer votre devoir.

Premièrement, la sainte communion est une *nourriture*. Comme toute nourriture, elle apporte une force. Et, comme toute force, celle-ci demande à être mise en œuvre. Recevoir une force et la laisser inactive, recevoir une nourriture et en comprimer la vertu, et, pour employer une expression consacrée par l'Evangile, recevoir un talent et ne pas le faire fructifier, a toujours passé, devant la raison et devant la religion, pour un désordre. Rien ne doit être stérilisé de ce qui, par nature, est fécond. C'est pourquoi saint Paul écrivait : « Celui qui ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas ! » (II Thess., iii, 10). Au sens de l'apôtre, quiconque mange s'oblige au travail ; car le seul fait de prendre une nourriture emporte le devoir d'en exploiter l'énergie. Plus l'aliment est excellent, plus aussi l'obligation de l'utiliser devient rigoureuse. Cette obligation atteint, quand il s'agit de l'Eucharistie où Dieu lui-même se fait nourriture, son degré le plus élevé.

Ecoutez ce trait d'histoire. Il se rapporte à l'une des figures de l'Eucharistie et confirme, par un bel exemple, la vérité que j'explique. — Le prophète Elie avait pris la fuite devant ses persécuteurs. Il avait voyagé toute une journée dans le désert. Privé de toute nourriture, il tomba défaillant sous les rameaux d'un arbuste sauvage. Il s'endormit de faiblesse. Bientôt, l'ange du Seigneur l'éveilla, disant : « Lève-toi, et mange ! » Elie ouvrit les yeux. A côté de lui était un pain cuit sous la cendre, suivant l'usage des Orientaux.

Il mangea, puis s'endormit de nouveau. Mais on ne mange pas pour dormir. L'ange l'éveilla bien vite. « Lève-toi, dit-il encore, et mange : car il te reste un grand chemin à faire ! » Le prophète reprit son frugal repas, et, dans la force que cette nourriture lui donna, s'en alla jusqu'à la célèbre montagne d'Horeb, qu'on appelait « la montagne de Dieu. » (III Rois, xix, 3-8). — Nous aussi, nous allons à la montagne de Dieu. Il nous reste, tant nous sommes encore éloignés de lui, une grande distance à parcourir, et les travaux, les luttes, les misères de la vie nous épuisent. Il est, toutefois, auprès de nous un pain fortifiant dont l'ange de Dieu nous invite à manger. Seulement, on ne mange point de ce pain-là pour dormir ; on en mange pour marcher. Communions donc ; mais, dans la force que la communion nous donnera, nous devons avancer courageusement, par la sanctification de la vie, du côté de Dieu.

Deuxièmement, la sainte communion est un bienfait, et le plus précieux de tous les bienfaits. Quiconque reçoit ce bienfait sans égal doit le payer de retour. — Mais ce retour, en quoi consistera-t-il ? Suffira-t-il de dire à Dieu que nous l'aimons ? Et comment faudrait-il lui montrer notre amour ?

Notre-Seigneur venait de célébrer avec ses apôtres la Cène eucharistique et de faire avec eux l'action de grâce prochaine, toute remplie d'effusions et de pieux cantiques. Bientôt, pour leur montrer que la sainte communion mérite une autre action de grâce et que, dans celle-ci, les œuvres doivent prendre la place des chants et des paroles, tout à coup : « Levez-vous, dit-il, et sortons d'ici ! Je vais montrer au monde combien j'aime le Père et comment j'accomplis ses lois ! » (Jean, xiv, 31). Et il s'en alla vers le Jardin de l'agonie, vers la Passion, vers la croix, vers la mort.

Comprenez-vous cette leçon ? — Elle vous montre qu'après la sainte communion, quand vous vous levez de la place où vous avez fait l'action de grâce immédiate, quand vous quittez le lieu saint, quand vous rentrez au milieu des travaux, des tentations, des sacrifices dont la vie est pleine, vous devez y porter, avec le souvenir du grand bienfait reçu à la table sainte, le souci de montrer au monde à quel degré vous aimez le Père, et de le lui montrer en observant ses lois. Car l'accomplissement de la loi est la vraie marque de l'amour. — A ce nouveau point de vue, vous le voyez, la sainte communion nous oblige encore à nous sanctifier, à pratiquer la vertu, à faire des progrès, à porter la croix, et, pour tout dire d'un mot, à faire tout ce dont se compose l'action de grâce éloignée.

Troisièmement enfin, la sainte communion

est l'avènement de Jésus-Christ venant vivre en nous.

L'on se tromperait grossièrement si l'on envisageait la sainte communion comme une rencontre passagère de Dieu et de l'homme, rencontre dont tout le but serait rempli quand les deux parties ont échangé un affectueux baiser. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Si Jésus-Christ vient en nous dans l'Eucharistie, c'est pour y rester, et non seulement pour y rester, mais pour y vivre. — Il vient pour rester : « Celui qui mange ma chair demeure en moi et moi en lui. » (Jean, vi, 57). Il parle de demeurer ; c'est donc qu'au lieu de traverser nos âmes, pour ainsi dire, il entend y fixer son séjour. — Il vient pour vivre en nous : « Celui qui mange ma chair vivra par moi, comme je vis par mon Père. » (*Ibid.*, 58). D'ailleurs, il s'appelle lui-même « le pain de vie, le pain vivant. » (*Ibid.*, 48, 51). Ces seules appellations expriment la volonté qui est la sienne de vivre dans nos âmes et de n'y rester ni endormi ni inactif.

Vous vous demanderez peut-être en quoi peut bien consister la vie de Jésus-Christ en nous. — Elle consiste en ce qu'il prend le gouvernement de notre vie morale et la rend conforme à la sienne. Il se fait l'inspirateur de nos pensées, de nos affections, de notre langage, de notre conduite. Il nous associe à ses vertus et nous fait vivre comme il a vécu. C'est ce que saint Paul exprimait de lui-même quand il écrivait : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Galat., ii, 20). Subir cette divine et bienheureuse transformation, ou plutôt s'y prêter, travailler avec l'Homme-Dieu à la réaliser, faire en toute occasion ce que Jésus-Christ ferait en sa place, voilà le premier devoir du communiant. — Mais ne reconnaissez-vous point, dans cette collaboration avec Jésus-Christ, l'action de grâce éloignée, telle que nous l'avons définie tout à l'heure ?

Celui-là donc se trompe qui ne pense jamais à sa communion prochaine, se laisse aller au mal, suivant le cours de ses tentations et de ses passions, jusqu'au jour où il doit la faire, se contente de demander à une confession de la veille ou du matin un état de grâce plus ou moins certain, et porte à la table sainte une âme purifiée peut-être du péché, mais encore toute imprégnée de ses infectes senteurs. Celui-là se trompe également qui, sortant de l'église où il a communie, oublie tout de suite et pour toujours le sacrement qu'il a reçu, retombe aussitôt dans les fautes d'auparavant, et, malgré des communions peut-être multipliées, n'aboutit à vaincre aucune passion et ne se corrige d'aucun défaut. Ils méconnaissent l'un et l'autre l'esprit de Jésus-

Christ et l'esprit de son Eglise. L'Eglise et Jésus-Christ les ont invités avec instances à la table sainte ; ils pensaient leur indiquer là un remède dont l'usage les guérirait de leurs faiblesses ; mais ils espéraient aussi qu'ils en assureraient l'efficacité, en prenant souci de s'en rendre dignes et d'en tirer profit.

Évitez, vous qui m'écoutez, évitez pour votre part ces odieux abus, qui réduisent à l'impuissance la plus puissante de toutes les grâces. L'Eucharistie est essentiellement pratique. Il faut se sanctifier pour la recevoir ; et il faut encore se sanctifier quand on l'a reçue. Progrès auparavant, progrès par après : elle réclame toujours des progrès. C'est le progrès qui fait les meilleures préparations, et c'est encore le progrès qui fait les meilleures actions de grâces. Quelque autre hommage qu'on lui offre, si on lui refuse celui-là, on méconnaît son véritable caractère et on se méprend sur ses exigences.

Faut-il nous plaindre de tout ce qu'elle nous demande ? — Bien au contraire. Elle récompense si largement les efforts par lesquels on la mérite et elle aide si puissamment à ceux par lesquels on la paie de retour, que les uns et les autres doivent nous être agréables. Et puis, en nous excitant à devenir des saints et en nous facilitant la sainteté, ne va-t-elle pas au-devant de nos plus chers desirs ? — Nous aimerons donc, à l'avance, et en le lui montrant par nos vertus, le Dieu à qui nous allons ; et quand, à la table eucharistique, nous l'aurons trouvé, nous ferons comme l'épouse des Cantiques, nous le saisirons, nous nous attacherons à lui, nous ne le quitterons plus jamais : *Tenui eum, nec dimittam !* (Cant., III, 4).

Un conseil pratique avant de terminer. — Saint Louis de Gonzague faisait la sainte communion tous les huit jours. Cette communion de chaque semaine occupait sa semaine toute entière. Il employait à s'y préparer les trois jours qui la précédaient ; durant les trois jours qui la suivaient, il vivait en action de grâce. Ainsi, toutes ses prières, tous ses travaux, toutes ses vertus, toutes ses mortifications de la semaine devenaient, suivant leur date, des actes de préparation ou des actes de reconnaissance¹. C'était une mise en œuvre excellente de la théorie que j'ai expliquée aujourd'hui sur la préparation et l'action de grâce éloignées. — Saint François de Borgia conseille à tous les chrétiens d'adopter pour eux-mêmes la coutume de l'admirable jeune homme². Permettez-moi d'unir mes instances aux siennes pour que vous l'adoptiez personnellement. Oui ! comme Louis de Gonzague, vous diviserez en deux parties l'intervalle qui séparera chacune

de vos communions de la communion précédente, et vous consacrerez l'une à l'action de grâce éloignée pour la communion antérieure, puis la seconde à la préparation éloignée de la communion suivante. Si vos communions sont fréquentes, ces périodes seront courtes. Ce sera peut-être un jour pour chacune, peut-être quelques heures. Mais plus elles seront courtes, plus la pensée du festin sacré se concentrera sur elles, les remplira de son enthousiasme et leur facilitera les efforts opportuns.

L'Eucharistie deviendra ainsi comme le pivot de votre vie morale. Chacun de vos instants éprouvera sa bienfaisante influence ; car vous aurez toujours devant les yeux une communion à payer de retour ou une communion à préparer. Votre existence s'écoulera donc toute entière dans une intime union avec Dieu. Ne comprenez-vous pas combien elle sera douce et combien il lui sera facile d'être vertueuse ? Quand on a vécu de la sorte, et pendant de longues années, croyez-moi, on a fait l'apprentissage du ciel, et à la mort on entre de plein pied dans les gloires du Paradis. Ainsi soit-il !

FIN

VARIA

LA COMMUNION DES PETITS ENFANTS

Sinite parvulos venire ad me.

Laissez venir à moi les petits enfants. (Marc, x, 14).

Il n'est point rare de constater dans la vie des saints et des grands serviteurs de Dieu une claire vue des événements futurs, que Dieu leur accorde en récompense de leurs vertus. Clément Roux, appelé le « saint de Grasse, » mort en 1891 avec tous les signes de la prédestination, a prophétisé en termes très clairs la communion des petits enfants. « L'une des choses qui m'ont toujours affligé, écrivait-il, c'est le peu de place que Jésus, le Dieu de bonté, vie et bonheur des âmes, occupe dans l'esprit et le cœur des petits enfants. A cet âge qui est celui de l'innocence et où l'âme s'ouvre à la vérité et au bien, quel dommage qu'on ne s'applique pas davantage à lui inculquer la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Hélas ! au lieu de Jésus-Christ c'est Satan qui est le premier occupant. Les enfants connaissent l'erreur avant de connaître la vérité, ils aiment le mal avant d'aimer le bien. Mais le « massacre des Innocents » cessera. La voix de l'Eglise s'élèvera, comme jadis la voix de Ratha, pour prendre au nom de Jésus, qui les aime tant, la défense des petits enfants. Eux aussi seront convoqués

¹ *Vita S. Aloys. Gonzag.*, I, II, c. 2.

² *Traité de la Préparation à la Communion.*

au banquet du Père de famille. A eux aussi il sera dit : « Venez et mangez ! Venez avant d'avoir perdu l'éclat de l'innocence ; venez avant d'avoir été souillés par Satan, avant d'avoir ouvert vos cœurs aux affections terrestres. »

Cette prophétie très précise a reçu sa pleine réalisation par le Décret *Quam singulari Christus amore*, publié par la Sacrée Congrégation des Sacrements, avec l'approbation et sur l'ordre du Souverain Pontife Pie X, le 8 août 1910. Ce Décret, si lumineux dans sa doctrine et si sage dans sa discipline, a fait cesser une déplorable anomalie, qui empêchait en beaucoup d'endroits les enfants de 7 à 8 ans, ayant cependant l'âge de discrétion, de communiquer avec Celui qui les aime d'un amour de prédilection ; il a détruit une regrettable habitude qui excommunait en quelque sorte les petits et les empêchait de recevoir l'absolution et même l'Extrême-Onction et le viatique en cas de grave maladie ; contrairement aux intentions du Sauveur disant : « Laissez venir à moi les petits enfants, *Sinite parvulos venire ad me.* »

Je me propose, dans ce discours, de parler de ce Décret providentiel, lequel, après un moment de surprise, a été accueilli avec une joyeuse soumission dans l'univers catholique. Mon but n'est point de l'expliquer au point de vue dogmatique et moral : il est assez clair et assez précis par lui-même. Mon intention n'est pas davantage d'exposer la manière pratique d'en faire l'application, eu égard aux coutumes précédentes : cela est du ressort de ceux qui ont été établis par le Saint-Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu. Mon but est simplement, en me faisant l'écho de la voix des premiers pasteurs, de mettre en lumière deux pensées qui sont de nature à mieux faire apprécier le Décret *Quam singulari*, savoir : les CHARMES et les FRUITS PRÉCIEUX de la communion des petits enfants. Par là nous comprendrons mieux la douce invitation du Sauveur : « *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moi les petits enfants, » et nous serons excités à la reconnaissance envers le charitable Pontife qui a si bien et si opportunément interprété cette parole évangélique.

I

I. Et d'abord on peut l'affirmer sans crainte de se tromper, la communion des petits enfants est un spectacle très attendrissant et tout à fait délicieux pour leurs parents, leurs amis et tout le peuple chrétien. C'est un fait d'expérience : les âmes les moins accessibles au sentiment ne peuvent se défendre de subir le charme de l'enfance. On aime les enfants, malgré leur légèreté, à cause de leur simplicité, de leur candeur et de leur innocence.

Leur faiblesse elle-même est un attrait de plus. On se plaît à leur sourire, à les caresser, à les encourager. Mais ce charme irrésistible se fait encore sentir plus vivement quand le petit enfant est auréolé des beautés de la religion, quand il a le bonheur de recevoir son Dieu dans la sainte Eucharistie. Son esprit est alors éclairé des douces lumières de la foi ; il possède une science religieuse qui n'est pas considérable sans doute, mais qui se développera dans les catéchismes qui suivront : ce n'est qu'une aurore, mais combien céleste et gracieuse ! Sous l'action très aimante de Jésus-Hostie, son cœur est embrasé d'un amour pur et candide ; il est enrichi d'un trésor surnaturel qui jette dans l'admiration les esprits célestes ; il possède le Dieu de toute bonté et de toute amabilité. Oh ! qu'il est beau en revenant de la Table sainte, le petit enfant, qu'il est grand, qu'il est vénérable aux yeux de la foi ! Ciel, quel contraste ineffable : d'une part l'infiniment saint, l'infiniment puissant et l'infiniment parfait ; et d'autre part une petite créature bien simple, bien faible, bien bornée dans ses connaissances, et qui cependant a l'insigne honneur d'être le Tabernacle du Dieu vivant ! La terre est dans l'étonnement, le ciel est dans le ravissement à ce spectacle, les parents sont saisis d'une joie inexprimable, les anges voient un émule dans cet enfant qui vient de communier, et ils contemplent en lui l'image de Dieu !

Ah ! n'ayons pas de regrets exagérés. Si notre imagination nous rappelle le souvenir impressionnant, — qui d'ailleurs n'est pas supprimé, puisqu'il y aura encore des premières communions solennelles qui couronneront le cycle de l'enseignement religieux de l'enfance, — si, dis-je, notre imagination nous rappelle le souvenir de ces premières communions d'autrefois, où jeunes garçons en habits de fête, et jeunes filles vêtues, couronnées et voilées de blanc, se rendaient à l'église en chantant des cantiques, ne laissons pas la poésie l'emporter sur les principes solides de la foi. Tout ce décor, à la vérité, plaisait grandement, et réjouissait les yeux des parents et des amis. Mais il est remplacé par de plus hautes, de plus nobles et de plus émouvantes splendeurs. Ce n'est plus l'extérieur qui saisit, c'est l'intime du cœur qui rayonne avec une indicible douceur. C'est l'innocence certaine du premier âge, c'est la grâce de la pureté du baptême, c'est la candeur ravissante de ces fleurs vivantes que nul souffle mauvais n'a fanées, c'est l'âme dans la fraîcheur de ses facultés naissantes, qui se révèlent à nos regards attendris. Aussi, en les contemplant avec un respect ému, nous sommes délicieusement charmés.

II. Mais qui dira les délices suaves, les charmes ineffables qui inondent l'âme des petits enfants eux-mêmes, le jour où pour la

première fois ils sont admis au banquet sacré ? On le sait, l'homme est naturellement religieux, mais cela est vrai surtout de l'enfant. Quand à 7 ou 8 ans son intelligence commence à s'ouvrir et à comprendre, il préfère de beaucoup l'enseignement religieux à l'enseignement profane. Il saisit et goûte avec facilité et bonheur les beautés des mystères de Noël et de la Passion. Avec un aimable empressément il est heureux d'aller prier le Sauveur naissant, devant les représentations parlantes de la crèche de Bethléem. Jésus enfant, le Fils de Dieu fait homme par amour pour nous, touche délicieusement son cœur. Rien ne le ravit comme le récit des scènes diverses de la Passion, et, plus d'une fois, il les entend avec tant d'intérêt que les larmes coulent naturellement de ses yeux. Mais c'est le divin mystère de l'Eucharistie qui lui va particulièrement au cœur. Selon une belle parole d'un grand écrivain, « tous les attraites de l'Eglise résident en Jésus, et le principal attrait de Jésus est l'Eucharistie. » Aussi bien le Saint-Sacrement est l'aimant des âmes, c'est spécialement le charme du petit enfant. Il comprend avec une merveilleuse facilité, non avec l'intelligence du théologien, mais avec les intuitions de son cœur innocent, éclairé par le Saint-Esprit, la beauté et la tendresse de cet adorable mystère. Et, quand il communie pour la première fois, quelle joie est la sienne, quel bonheur, quelles délices extatiques ! Sans se l'expliquer, il sent parfaitement le travail divin qui s'opère dans son âme. Comme le petit enfant se jette entre les bras de sa mère sans connaître les qualités qui la distinguent d'une autre femme, ainsi le premier communiant va simplement et affectueusement à Jésus réellement présent dans l'Eucharistie, quoique caché sous les Espèces sacramentelles. Il croit, il est content, il est charmé, il est ravi !

III. Vous souvient-il de cette Sœur de charité, surprise dans une église de Paris, pendant la Commune, par la menace d'une invasion de pillards et d'incendiaires ? Elle était debout devant le Tabernacle, et point de prêtre pour consommer la sainte Réserve sur le point d'être profanée ! Que fera-t-elle ? Renouvelant, sans y songer, ce que faisait l'Eglise au temps des persécutions, quand elle donnait aux tout petits les restes des saintes Espèces, elle saisit un petit enfant, ouvre le ciboire et verse dans le ciboire vivant de ce cœur innocent le Pain des anges !

Elle avait, cette religieuse, l'intuition des désirs du Cœur du Sauveur.

Oui, Notre-Seigneur a un amour de prédilection pour les petits enfants. Les petits enfants le charment d'une manière délicieuse. Autrefois, en Palestine, il les appelait à lui, il les bénissait, il leur imposait les mains, il

les embrassait, il se faisait leur défenseur, il agréait avec une joie particulière le témoignage de leurs acclamations, au jour de son triomphe, le Dimanche des Rameaux. Ces goûts n'ont point changé. Aujourd'hui, comme autrefois, il dit avec la plus aimante affection : « Laissez venir à moi les petits enfants ! *Sinite parvulos venire ad me !* » Non seulement il veut les bénir, mais il veut habiter dans leur cœur. Et ce que le bon Maître aime en eux, ce n'est ni la grâce candide de leur visage, ni leur doux sourire, ni leur parole naïve, ni leur ingénuité touchante, mais leur innocence baptismale conservée, ou réparée si elle avait subi quelque éclipse, la grâce sanctifiante qui est une magnifique participation à la nature divine. Il les regarde comme les enfants de Dieu, ses frères très chers et les temples du Saint-Esprit. Puisque la Sainte Trinité daigne habiter dans leur âme, lui aussi a faim, il a soif d'y descendre comme dans un Tabernacle. Oh ! que Jésus préfère cent fois un cœur de moindre science, mais orné de l'innocence enfantine, à une âme plus instruite mais ayant déjà déchiré aux épines du chemin sa blanche toison ! Ce que Notre-Seigneur disait à la B. Marguerite-Marie, il le redit aux enfants parvenus à l'âge de discrétion : « Je t'ai prévenue de grâces, car je voulais ton cœur tout pur, avant qu'il le monde ne l'eût souillé. »

Il accueille au banquet sacré les petits enfants comme des prémices de choix. Mais avec quelle aimable facilité il se donne à eux ! Sa charité ne leur impose que les conditions le plus à leur portée. Qu'ils soient en état de grâce, qu'ils aient une intention droite (ce qui ne peut pas ne point se réaliser, car l'affection est leur vie), qu'ils connaissent les principaux mystères, qu'ils aient une idée des joies du ciel et de l'immortalité de leur âme que Dieu veut récompenser d'un bonheur éternel, qu'ils aient une notion succincte du sacrement de pénitence où, moyennant le regret de leurs fautes, ils trouvent le pardon et un accroissement de sainteté, qu'ils puissent distinguer le pain vulgaire du pain eucharistique qui leur donne leur bon Sauveur, qu'ils sachent les prières élémentaires, et cela suffit au Cœur de Jésus, et il les appelle à lui en leur disant paternellement : « Venez à moi, mes chers petits enfants, *Venite, carissimi !* »

Et Jésus, venant dans leur âme simple, pure, exempte de mauvaises habitudes, pleine de candeur, de confiance et d'amour, y trouve le plus indicible bonheur. La communion de ces petits le ravit, et c'est alors très spécialement qu'il dit ces touchantes paroles : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* » (Prov., viii, 31). D'autant plus que cette communion bénie donne à sa bonté le moyen de répandre à profusion l'abondance de ses mi-

séricordes. En effet la communion des petits enfants produit les FRUITS LES PLUS PRÉCIEUX : c'est la seconde raison pour laquelle Jésus dit avec tant d'affection : « Laissez venir à moi les petits enfants, *Sinite parvulos venire ad me.* »

II

Qu'ils sont admirables ces fruits, particulièrement pour les enfants ! Je les énumère avec bonheur.

Fruits pour la *famille*. Un philosophe chrétien¹ disait : « A dix ans l'éducation de l'homme moral est finie... Si elle n'a pas été commencée sur les genoux de la mère, ce sera toujours un grand malheur. » Ce malheur, en nos tristes temps, n'était que trop fréquent. Trop souvent on voyait arriver au catéchisme des enfants de 10 ans, ignorant absolument la prière, incapables de tracer sur eux-mêmes le signe de la croix, n'ayant aucune idée de Dieu, de leur origine, de leur destinée, de la responsabilité de leurs actes. Chez eux le démon, le monde, les mauvaises passions, les exemples fâcheux avaient fait leur œuvre néfaste. Tous les instincts pervers avaient eu pleine liberté pour se développer. Dans de telles conditions, combien il était difficile de former des enfants foncièrement chrétiens, ayant conscience de leurs devoirs envers leurs père et mère ! Désormais, après le Décret *Quam singulari Christus amore*, cet abus lamentable va cesser. De bonne heure les petits enfants viendront au catéchisme, ils seront instruits de la religion, on leur parlera de leurs devoirs envers Dieu, leur prochain et eux-mêmes. Les parents, en particulier, y gagneront d'avoir des fils et des filles respectueux, soumis et aimants. D'autre part les pères et mères, dans l'espérance d'une première communion faite dans le premier âge, travailleront, pour leur plus grand avantage personnel, à y préparer leurs enfants. En devenant en quelque manière maîtres de religion, ils retireront certainement pour eux-mêmes un grand profit surnaturel. Ils parleront à leurs petits du bon Jésus, de sa crèche, de sa croix, et surtout de l'Eucharistie. Ils leur inspireront l'amour du bien, l'horreur du mal. Ils leur diront les joies du ciel, les tourments de l'enfer. Ils leur apprendront à prier. Ils leur montreront dans le prêtre le ministre de Jésus-Christ, remettant, en son nom, les péchés à ceux qui les confessent et s'en repentent sincèrement. En sorte que, sous ce rapport, on peut dire avec S. Augustin : « O heureuse nécessité qui nous pousse à des progrès bien désirables ! *O felix necessitas quæ ad meliora impellit.* »

Fruits pour la *société*. La communion des petits enfants dépose au plus intime de l'âme des germes divins qui feront pratiquer les

plus belles vertus, je veux dire l'amour de Dieu, la justice, le respect de l'autorité, la pureté, le dévouement mutuel, principes de la vraie civilisation. D'autre part, et ce n'est pas un des moindres avantages de notre Décret pour le bien social, elle est un principe efficace de réparation. Il ne faut pas le dissimuler : aujourd'hui la société par ses crimes nombreux, incessants et d'une audace effrénée contre l'ordre public, contre Dieu, contre Jésus-Christ et son Eglise, provoque les châtiments du ciel. La guerre, la peste, la famine, les fléaux qui ruinent les villes et les campagnes, ne laissant après eux que la dévastation et la ruine, nous menacent. Si nous voulons échapper à la justice divine, il faut une réparation, il faut une supplication qui agréée à notre Souverain Maître et arrête son bras prêt à nous frapper. Or Dieu est particulièrement touché par la prière pure, candide, humble et fervente des petits enfants. Vous le savez peut-être, un des hardis navigateurs qui découvrit le Nouveau-Monde, Albuquerque, voyait son vaisseau en péril entre un ciel noir et les abîmes entr'ouverts. Il prend un enfant dans ses bras, il l'élève vers le ciel, il le présente à Dieu : c'était sa prière ! Dieu l'agréa et la tempête s'apaise. Il me semble entendre le Pilote de l'Eglise dire à ses prêtres : « Prenez les petits enfants, donnez-leur la sainte Hostie, présentez ces beaux ostensoirs au ciel, et les tempêtes sociales seront apaisées. » Oui, demandons à nos petits communicants de prier pour nous. Qu'ils disent à Dieu, dans l'élan, la douceur et la confiance de cette première rencontre avec Lui : « Seigneur, aujourd'hui nous sommes purs et nous vous aimons. Afin que nous restions purs, afin qu'on puisse nous élever dans cette pureté et dans cet amour, pardonnez aux pécheurs, et sauvez notre terre de France ! » De tels accents ne pourront manquer d'être entendus ; ils nous sauveront !

Fruits pour l'*Eglise*. La communion des petits enfants, d'un autre côté, préparera une élite de chrétiens éclairés, forts et généreux. La grâce eucharistique venant s'ajouter à la grâce baptismale, alors que les passions n'auront pas encore troublé et peut-être déshonoré ces jeunes cœurs, aura pleine liberté pour produire abondamment ses fruits de salut. Ces légions angéliques seront une admirable recrue pour l'Eglise, un renfort puissant. Ces enfants seront intimement pénétrés du goût des choses de Dieu. Ils fréquenteront, sinon tous, du moins en grand nombre, les leçons de l'enseignement catholique ; leur première communion ne sera pas, comme cela se voyait trop fréquemment, la dernière communion. Ils auront faim et soif du Pain de vie ; ils viendront, volontiers et souvent, au banquet eucharistique, et leur tempérament surnaturel se fortifiera puissamment. Pleins de la vertu du Christ, ils seront

¹ Le comte de Maistre.

capables des plus nobles efforts et des plus généreux dévouements. Et puis, — pourquoi le taire, tant cette espérance est réconfortante ? — n'est-il pas vrai que parmi les enfants que Jésus bénissait au cours de sa vie mortelle, quelques-uns devinrent les propagateurs de son nom et de sa doctrine ? Le contact du Maître avait jeté les semences de la vocation sainte. Or dans les premiers épanchements du Cœur de Jésus dans le cœur des petits enfants, pourquoi ne verrions-nous pas naître la grande idée du sacerdoce, du don de soi-même à Dieu ?...

Fruits précieux, délicieux, inappréciables pour les *petits enfants* surtout. Saint Thomas dit que l'Eucharistie a une vertu nutritive, curative et préservatrice. Ces effets se réalisent particulièrement pour les chers petits, si aimés de Jésus et de l'Eglise. — La communion les vivifie. Car l'Eucharistie est le pain de vie ; et ici, nul obstacle pour l'empêcher de produire tous ses effets. Il nourrit l'intelligence, le cœur, la volonté, par lui-même, même indépendamment de celui qui le prend, parce que c'est un sacrement. Mais ici il le fait avec plus d'efficacité encore, d'abord parce que l'enfant est bien disposé ; la candeur et l'affection lui étant comme naturelles, et ensuite parce que Jésus se plaît avec les simples, avec les petits. Il l'a montré aux jours de sa vie mortelle. Aujourd'hui il reste le même ; il n'a pas changé. L'affinité intime et douce entre l'enfant et Lui, entre l'enfant et le royaume des cieux, qu'il a manifestée si délicieusement autrefois, subsiste. Il ne faut pas hésiter à penser que Notre-Seigneur, se donnant par la communion à l'enfant innocent, pénètre par sa vertu vivificatrice jusque dans le fond de son âme, jusqu'au plus intime de son cœur. Il fait plus que de le bénir et de l'embrasser, de lui inculquer les vérités surnaturelles : il se fait sa nourriture et son breuvage, son pain supersubstantiel, il devient le Dieu pasteur qui nourrit le cher petit agneau de sa chair et de son sang, bien mieux que la mère qui nourrit de son lait l'enfant qui vient de naître. — La communion des petits enfants fait plus encore : elles les PRÉMUNIT. C'est un préservatif puissant, c'est un remède efficace contre les maux présents. Hélas ! que de dangers menacent les petits enfants ! Ce sont les mauvais exemples, ce sont les discours pervers, c'est l'astuce méchante des maîtres qui oublient la dignité de leurs sublimes fonctions pour s'acharner à pervertir. L'enfant, à la Table sainte, prend un antidote efficace contre l'erreur et le vice. Il reçoit un trésor de lumières saintes et de nobles sentiments. Il est imprégné de l'esprit religieux. Il est en quelque sorte *immunisé* contre les miasmes délétères du monde corrupteur et des mauvaises compagnies. Il prend pour toujours le goût de Dieu. En vérité, si l'on a justement dénom-

mé le Décret sur la communion fréquente le décret *Libérateur*, on peut très justement appeler le Décret *Quam singulari Christus amore* le décret *Protecteur* ! — Enfin, proclamons-le avec joie, la communion des petits enfants les HONORE au-delà de tout ce que nous pouvons dire. Ils sont participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ* ; ce ne sont plus eux qui vivent, c'est Jésus-Christ qui vit en eux, *qui manducat me vivet propter me* ! Ils sont élevés à une dignité incroyable. Je me souviens d'une légende que le grand apôtre de l'Eucharistie, Mgr de la Bouillerie, a traduite en une gracieuse poésie. Dans un moment de tourmente sociale, craignant une horrible profanation, une humble fille s'enthardit à prendre au tabernacle les Hosties consacrées, les déposa dans un verre en cristal, et les cacha soigneusement. Quand, poussée par la dévotion, elle voulut adorer son divin trésor, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle vit que son ciboire de verre était tout doré ! Image de ce qui se passe dans les petits enfants : après leur communion, ils sont tout transformés, tout divinisés ! Jésus habite en eux, non pas d'une présence seulement matérielle, comme dans les ciboires dorés, mais d'une présence intime, agissante, qui les transforme, en leur communiquant de nobles pensées, de célestes sentiments, en en faisant véritablement des anges terrestres !

En réfléchissant aux charmes si touchants et aux fruits si précieux de la communion des petits enfants, remercions Dieu d'avoir inspiré à son Vicaire sur la terre de rappeler avec autorité la tradition chrétienne sur ce point important, et d'édicter des règlements aussi sages qu'opportuns pour la parfaite observation des volontés du Sauveur relativement à l'admission des petits au banquet Eucharistique. C'est un acte d'une portée incalculable et d'une fécondité divine. Et, comme conclusion de ce discours, qu'il me soit permis de redire les paroles que le bien-aimé Pie X adressait, le 1^{er} mai 1910, aux nombreux premiers communians de Rome qui lui étaient présentés. Ces paroles résument admirablement le présent entretien. « Pour la première fois, leur disait-il, vous venez de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion. Votre bonheur vous a égalés aux anges qui se tiennent constamment en présence du Très-Haut et qui le possèdent. On pourrait même dire, d'une certaine façon, que vous avez été plus honorés qu'eux, puisque Notre-Seigneur est descendu au milieu de vous et qu'il s'est fait votre nourriture spirituelle. Désormais, revenez aussi souvent que possible à ce divin banquet. C'est là seulement que vous trouverez la vie chrétienne et la force pour pratiquer les vertus de votre état, et fuir le péché. Sans la communion, pas de vrai chrétien, pas de jeune homme vertueux, parce

que dans la communion seule se trouve la vie surnaturelle, avec la plénitude de la grâce.»

Parents chrétiens, adolescents, petits enfants, tous recevons avec respect et gratitude ce solennel avertissement, cette charitable leçon ; et l'Eucharistie deviendra le foyer inextinguible du bonheur, de l'honneur, de la sainteté, en attendant les joies ineffables et l'incomparable glorification du paradis !

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Tempérance

II

SA PRATIQUE

Mes frères,

L'homme, dans sa double nature, est assujéti à différents besoins, que le souci de sa conservation l'oblige à satisfaire : besoins du corps, besoins de l'âme, besoins de l'esprit, besoins du cœur. La tempérance est la modération dans les désirs et les besoins, particulièrement en ce qui concerne la vie des sens, nourriture, sommeil, mouvement, repos, plaisirs extérieurs. Elle borne l'usage de ces choses à ce qui convient ; elle en retranche ce qui est inutile et excessif.

Il s'élève des profondeurs de notre être des instincts, des tendances, des passions qu'il est urgent de contenir dans de justes limites, de réprimer : la cupidité, l'orgueil, l'ambition, l'amour des plaisirs sensuels, la curiosité, l'attrait des divertissements mondains, le luxe, la gourmandise, la colère. La fonction de la vertu de tempérance consiste à surveiller toutes ces passions, à les soumettre à la raison, à leur imposer un frein, à calmer leur effervescence, à les empêcher de franchir la frontière qu'elle leur a tracée.

Nous allons la voir à l'œuvre dans les différentes occasions où elle est appelée à exercer son empire et à faire prévaloir ses conseils.

I

La cupidité, ou l'amour des richesses, est l'une des passions que la tempérance doit modérer.

Disons tout de suite que cette vertu ne s'oppose qu'à l'excès, qu'à l'abus, qu'au dérèglement. Les biens matériels sont nécessaires à notre subsistance : il ne peut nous être interdit de les désirer, de les posséder, d'en jouir dans une certaine mesure. Nous avons le droit, même le devoir, de rechercher ce dont nous avons besoin pour vivre et pour faire honneur à notre condition.

Il vous est donc permis d'améliorer votre sort, de vous procurer des ressources par le

travail et l'économie, pour mettre vos vieux ans à l'abri des privations et pour assurer l'avenir de votre famille. Il vous est permis d'acquérir par des moyens légitimes un patrimoine, si vous n'en avez pas, de l'augmenter, si vous en avez un. Il vous est permis d'échanger, d'acheter, de poursuivre la richesse, si vous pouvez l'atteindre. Le travail, l'économie, la prévoyance, le souci de subvenir à vos besoins personnels, aux besoins de votre famille, de vos vieux parents, toutes ces vertus privées ou domestiques s'imposent à la conscience. Vous pouvez donc travailler librement au progrès de votre fortune et à la prospérité de votre maison.

La tempérance vous laisse, sans rien dire, déployer votre activité, poursuivre vos entreprises, réaliser de légitimes profits. Mais voici les cas où elle intervient : elle intervient quand la passion des biens matériels est poussée à l'excès ; quand pour les acquérir, on n'a pas honte de recourir à la fraude, à l'injustice, à l'usurpation ; quand on les aime démesurément, qu'on ne voit rien au-delà, qu'on y met sa fin dernière, quand on se refuse à en faire part à l'indigence.

Le caractère de la cupidité, c'est d'être insatiable. Elle n'est jamais satisfaite. Elle possède : elle veut posséder davantage ; elle a des maisons, des terres, des domaines : il lui en faut plus encore ; son ambition grandit chaque jour. Et puis, elle s'attache éperdument à ces biens périssables et elle en est tellement éprise qu'elle ne voudrait pas en sacrifier une parcelle ; elle est dure, impitoyable au pauvre.

Que fait alors la tempérance ? Elle s'adresse à cet esclave de la cupidité, à ce poursuivant opiniâtre et aveugle de la fortune ; elle lui dit : « Prenez garde, vous dépassez la limite, vous n'êtes plus dans votre droit, et si vous persistez dans vos dispositions, vous courez à votre perte. Hâtez-vous de refréner cette passion. Voulez-vous réfléchir un instant ? Vous accumulez biens sur biens ; vous ajoutez sillons à sillons ; je vous suppose propriétaire d'une grande richesse. Dites-moi : qu'en emporterez-vous, que vous en restera-t-il, quand sonnera votre dernière heure ?... Un lingé dédaigné est le seul objet que vos héritiers vous laisseront, et quand ils en auront recouvert vos restes, ils s'empresseront d'appeler des mains mercenaires pour vous emporter de votre demeure et confier votre poussière à la poussière de la terre. »

Où, mes frères, vous pouvez rechercher la richesse, mais à la condition que vous n'y attacherez pas follement votre cœur. « Si la richesse vient à vous, dit le prophète, ne lui donnez pas votre cœur. *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* » Le prophète a raison, et c'est aussi le précepte de la tempérance. Il y a des biens supérieurs aux biens de la terre. Faire de ces derniers l'unique objet

de ses travaux, de ses rêves, de son affection, et dédaigner les premiers, les seuls qui nous suivent de l'autre côté de cette vie, ce n'est digne ni d'un homme sage, ni à plus forte raison d'un chrétien.

Vous êtes mieux partagés que bien d'autres sous le rapport de la fortune ; c'est un avantage, sans doute, mais c'est aussi un danger, et la tempérance vous en avertit, afin que vous ne succombiez pas aux sollicitations, aux abus, aux entraînements dont la richesse est la cause.

Et puis, il faut bien vous persuader que vous n'êtes pas libres d'user et d'abuser de votre richesse. Vous n'en jouissez pas sans restriction ni réserve ; vos droits ne sont pas illimités. Vous avez le droit d'en user selon la mesure de vos légitimes besoins, et selon les besoins de votre famille et les exigences de votre condition. Tout autre usage est un usage égoïste, un usage de volupté, d'orgueil, d'avarice.

Et voici le langage que vous tient la tempérance. Modérez-vous, dit-elle, dans la poursuite et l'usage des biens de la terre. Il ne vous est pas défendu de leur faire une place dans vos préoccupations, puisqu'ils sont nécessaires ; mais que cette place soit limitée aux besoins et aux convenances, et quand vous aurez prélevé sur ces biens de quoi subvenir à votre entretien et à celui de votre famille, de quoi tenir votre rang et parer aux éventualités de l'avenir, faites, dans le surplus, la part des déshérités. Enfin, appréciez comme il est juste les biens supérieurs de la grâce et de la gloire, et songez à vous enrichir de mérites et de vertus.

II

Il faut pratiquer la tempérance dans l'usage des aliments, dans les satisfactions que l'on donne au sens du goût. Alors cette vertu prend les noms de *frugalité* et de *sobriété*.

L'alimentation est une nécessité primordiale : c'est une question de vie ou de mort. Inutile d'insister sur ce point. C'est un devoir de donner au corps la nourriture dont il a besoin, pour entretenir et développer ses forces, pour lui permettre d'accomplir ses fonctions. Mais l'abus touche de très près l'usage licite et normal de la nourriture et de la boisson, et c'est cet abus que la tempérance a pour objet de prévenir et de combattre. La sobriété se joint à la frugalité pour modérer l'instinct qui nous porte aux plaisirs de la bouche, et pour nous faire éviter les excès de table.

Mais j'entends une objection : « N'est-il donc pas permis, direz-vous, d'apprécier ce qui est bon, ce qui nous plaît, de trouver quelque agrément devant une table bien servie ? N'est-ce pas Dieu qui a donné de la saveur aux aliments et rendu agréable aux hommes l'acte par lequel ils s'en nourrissent ? »

La tempérance, mes frères, ne vous interdit pas de trouver un goût savoureux aux mets qui vous sont servis, le Créateur ayant attaché un attrait à ces mets pour nous inviter à accomplir une fonction nécessaire à l'entretien de notre vie physique. Ce qu'elle réproche, c'est la recherche avide de ce plaisir sensuel, c'est un attachement déréglé aux jouissances de la table. Ce qui est nécessaire, elle le commande ; ce qui est utile, et même ce qui est agréable, dans le sens que je viens de dire, elle le permet ; mais elle ne veut pas que l'on mange et que l'on boive sans autre dessein que d'y prendre plaisir ; elle s'oppose à tout ce qui serait abusif.

L'homme tempérant, dit saint Augustin, trouve dans les Livres sacrés une règle pour l'usage des choses d'ici-bas : c'est de n'en aimer ni de n'en regarder aucune comme désirable en soi, mais de s'en servir pour le soutien de sa vie et l'accomplissement de ses devoirs, avec la modestie de l'usufruitier et non avec une affection déréglée.

On ne doit user des plaisirs de ce monde qu'autant que les besoins de la vie présente l'exigent. Ce n'est pas que tous les agréments qui dépassent les nécessités du corps soient un péché contre la tempérance. Cette vertu reconnaît non seulement les besoins sans la satisfaction desquels on ne pourrait exister, comme le boire et le manger, mais encore les convenances du corps, de la fortune, de la condition. L'homme tempérant, dit un sage de l'antiquité, repousse les jouissances mauvaises ; mais pour celles qui, sans être absolument nécessaires, ne sont pas nuisibles, il en use avec modération, selon les lieux, les temps et la convenance des personnes avec lesquelles il vit.

III

Nous connaissons les prescriptions de la tempérance relativement à l'usage des aliments ; nous savons ce qu'elle ordonne, ce qu'elle tolère, ce qu'elle défend. Que vous dirai-je maintenant pour vous persuader de pratiquer cette vertu ?

Vous êtes un composé de corps et d'âme ; vous êtes doués d'une double vie, de la vie physique et de la vie spirituelle. Eh bien ! mes frères, voici deux raisons que je ferai valoir pour vous y décider : c'est que la santé de votre corps, comme la santé de votre âme, dépend de la pratique de la tempérance.

1. Tandis que le vice opposé, — je veux dire l'intempérance, les excès dans le boire et le manger, — affaiblit les organes et les use avant le temps, introduit dans le sang des germes de maladie, détend les ressorts de la vie, ruine la santé et abrège la durée de l'existence : les Livres saints l'affirment, la science le reconnaît, l'expérience le prouve surabondamment ; — tandis que, dis-je, l'in-

tempérance est meurtrière de la vie physique, la frugalité et la sobriété la conservent et la prolongent. Les races sobres ont toujours été les plus saines et les plus vigoureuses.

On demandait à un célèbre médecin de l'antiquité qui comptait presque un siècle et demi de vie, comment il avait pu parvenir à un si grand âge. Il répondit : « En quittant toujours la table sans être rassasié. » Suivant un proverbe italien, le morceau qu'on laisse sur son assiette fait plus de profit que celui qu'on mange. Là où règne la tempérance, dit également un poète latin, les maladies sont plus rares et la vie plus longue :

Immodicis brevis est ætas et rara senectus.

La sobriété est la condition de la santé. Les jeunes gens, dans l'épanouissement de leurs forces, ne semblent pas souffrir sur-le-champ des excès auxquels ils ont le tort de se livrer. Qu'ils entendent cet avertissement d'un illustre praticien : « Si la vigueur, dit-il, qui est propre à la jeunesse remédie d'abord à une infinité de petits excès qu'on se permet, ce sont des espèces de dettes que l'on paiera dans un âge plus avancé. »

Le vin nous est donné pour soutenir notre faiblesse, il faut en user ; il ne nous a pas été donné pour être une cause de dégradation, il ne faut pas en abuser. Le vin est à notre usage, dit l'auteur sacré, *ad jucunditatem*, pour le plaisir de la nature, et non pas *ad ebrietatem*, pour son avilissement ; il est un breuvage bienfaisant quand on le prend avec modération, il ne faut point, par l'abus, en faire une liqueur perfide, un poison mortel.

2. La santé de l'âme, comme la santé du corps, est attachée à la pratique de la tempérance. Il n'y a qu'une voix pour affirmer que l'intempérance est la ruine de la vertu, la ruine des mœurs, la ruine de la foi, la ruine de tous les nobles sentiments, de toutes les saintes affections. Les excès de la table sont la source intarissable de tous les vices. Il est rare qu'un homme tyrannisé par cette passion ne tombe pas dans l'immoralité et ne compromette pas son éternel avenir. Est-ce qu'il pense à Dieu pour lui rendre le culte qui lui est dû ? Est-ce qu'il songe à son âme pour pourvoir à ses besoins spirituels ? Est-ce qu'il a le souci de ses fins dernières ? Son Dieu, c'est son ventre, selon le mot énergique de saint Paul ; son âme, il n'en a cure.

Le chrétien qui pratique la tempérance n'est pas l'esclave de son corps, il en est le maître ; il lui donne ce qui lui est nécessaire ; il lui refuse ce qui pourrait susciter dans ses sens des émotions dangereuses. La vertu lui est plus facile, parce qu'il est à l'abri de ces excès qui sont l'amorce des passions. Il n'a pas à lutter contre ces tentations auxquelles ne savent pas résister les victimes de l'intempérance. Il s'élève au-dessus de ces jouissances

grossières qu'il dédaigne ; il leur préfère les joies sereines du devoir accompli, de la vertu pratiquée, la douce paix de la conscience ; il travaille sans défaillance, avec la grâce de Dieu, à sa sanctification et il assure ainsi le salut de son âme.

Si donc, mes frères, vous voulez pourvoir efficacement à la santé de votre corps et de votre âme, gravez dans vos souvenirs et mettez en pratique les leçons que vous donne la tempérance et qui sont celles-ci. Evitez non seulement tous les excès dans le boire et dans le manger, mais encore la recherche, le luxe somptueux des festins, où l'on étale à grands frais tout ce qui flatte la sensualité. Mortifiez vos sens et tenez-les toujours en surveillance. Observez le jeûne, si vous pouvez ; pratiquez l'abstinence : c'est le moyen de vaincre le vice, d'élever notre esprit et d'acquérir toute vertu. Que la simplicité règne sur vos tables ; que la frugalité et la sobriété président à vos repas et à vos réunions de famille ; et si le conseil de saint Augustin ne vous déplaît pas, quand vous prenez vos aliments, pensez à la Passion de Jésus-Christ, au fiel et au vinaigre qu'on lui a présentés pour boisson. Ce pieux souvenir vous aidera à combattre la sensualité et à repousser tout ce qui est contraire à la vertu de tempérance. Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXV

LES PROMENADES

Mes enfants,

Selon la tradition, nous aurons bientôt notre promenade annuelle. A ce sujet, l'un de vos camarades, qui sans doute était le porte-parole de quelques autres, me disait : « Nous ne voudrions pas être conduits en promenade comme des collégiens ; nous n'avons pas assez de liberté, et nous passons notre temps dans les églises. »

Eh bien ! voyons un peu si ces observations sont raisonnables, et ce qu'il faut faire pour rendre la promenade intéressante à tous.

I

1. Vous ne voulez pas être emmenés en promenade comme des collégiens !

Tout d'abord, mes enfants, je vous ferai remarquer que le voyage que nous faisons chaque année n'a rien d'obligatoire pour personne ; que si parmi vous quelques-uns considèrent la chose comme une corvée et veulent s'en exempter, rien de plus facile. Il n'est pas même besoin de permission. Que ceux-là aient seulement l'obligeance de nous faire part de leurs décisions, afin que nous ne soyons pas inquiets de leur absence, et qu'au lieu de se

rendre dès le matin à la gare pour le départ, ils demeurent béatement dans leurs lits, nous ne leur disputerons pas la place. — Mais je crois bien que je parle en ce moment pour des personnages inconnus ici, car jamais le cas ne s'est encore présenté, et vous ne semblez pas goûter beaucoup cette première attitude.

Vous voulez donc bien venir en promenade, mais pas comme des collégiens ! — Que voulez-vous dire ? — Jamais nous n'avons eu la prétention de vous mettre en rangs deux par deux ou trois par trois, pour visiter une ville ou un monument ; nous ne vous avons jamais groupés par section de dix ou quinze avec un moniteur à la tête, chargé de vous dire à chaque instant : « Ne touchez pas ! Ne prenez pas ! Gare à la voiture ! Traversez la route ! » — Alors ?...

2. « Nous voudrions plus de liberté ! » — Plus de liberté ? Il faut encore ici, mes enfants, bien s'entendre. Voulez-vous, par exemple, qu'après s'être réunis à la gare, après avoir fait ensemble le voyage, arrivés au lieu de notre excursion, je vous dise : « Il est 8 ou 9 heures du matin ; nous déjeunons à midi, tel hôtel, telle rue ; vous êtes libres de faire ce que vous voulez ; allez ! » ou qu'après le repas je vous dise : « Nous reprenons le train ce soir à telle heure ; que tout le monde soit bien exact, afin que personne ne reste en souffrance ; jusque-là vous êtes libres. » — Mais, mes enfants, pour faire une promenade de ce genre, vous n'avez pas besoin de moi ; vous êtes assez grands pour prendre un billet collectif, pour vous occuper de vos repas et organiser votre journée. Je serais dans ce cas un inutile, et je vous assure en toute vérité que dans ces conditions mon temps serait absolument perdu, et que j'ai mieux à faire.

Ce n'est pas cette liberté que vous désirez peut-être ? Vous voulez bien, sans doute, suivre l'itinéraire de la journée, mais vous désirez aller de ci de là avec votre petit groupe d'amis, tantôt en avant, tantôt en arrière ; à 2 ou 3 kilomètres près, on se retrouve toujours. — Cette manière de faire a des inconvénients graves. Que je vous raconte un trait dont je fus témoin quand j'avais votre âge. Nous étions en promenade à Briare ; quelques jeunes gens s'étaient amusés à graver leurs noms sur l'écorce des platanes, et par leur retard avaient perdu le chemin suivi par le groupe. Afin de rejoindre leurs amis, ils imaginèrent de traverser la prairie ; un fossé drainant les eaux goudronneuses d'une fabrique les arrête. Rien de plus simple : ils prennent leur élan et le sautent ; mais les eaux s'étant infiltrées dans les terres, le pied s'enfonce, et nos trois jeunes gens qui, à cette saison, avaient des pantalons de couleur claire, revinrent bottés de goudron jusqu'aux genoux. Rire fou des camarades, mais aussi quel embarras pour le Directeur ! Heureusement, l'hôpital de Briare eut

pitié des imprudents, qui durent prendre un bain de pieds et revêtir des pantalons d'emprunt pour rentrer.

La liberté de se séparer du groupe dans une promenade est dangereuse. Quelle est donc la liberté que vous désirez ?

Tenez, parlez franchement : ceux qui réclament la liberté, sont ceux qui ont le défaut de boire sans soif, et qui ne désirent être libres pour rien autre chose que pour entrer au café toutes les fois que cela leur fera plaisir. Cette liberté-là, mes enfants, puis-je vous la donner ? — Mettez-vous à ma place et répondez... N'oubliez pas que ce que je permets à l'un, je dois le permettre à l'autre, et que si quelques-uns parmi vous sont assez raisonnables pour ne pas faire le moindre excès, nous ne pouvons pas nous exposer à des choses regrettables. Qu'un jeune homme de 15, 16, 17 ans, se trouve pris de vin au soir d'une promenade, qui sera le plus embarrassé ? Les moins charitables diront : « Il n'a que ce qu'il mérite, il devait faire attention à lui. » D'autres se désintéresseront du personnage peu intéressant, et c'est M. l'Abbé qui aura la triste et difficile corvée de ramener un fardeau dont il se serait volontiers passé à la fin d'une journée de voyage... Et que diront vos parents ? Que je suis un imprudent, que je ne vous surveille pas suffisamment, que je vous laisse trop de liberté ; qu'avec eux un tel accident ne se produirait pas.

3. Il est quelque peu exagéré de dire qu'en voyage nous passons notre journée dans les églises. Lorsque nous visitons un château le matin, et que le soir nous sommes en expédition dans les bois, le temps que nous passons dans l'église de la localité est évidemment très court ; et si, parcourant une ville, nous visitons quelques églises, c'est que ces édifices méritent par leur ancienneté et leur beauté qu'on s'y arrête. Est-ce que dans chaque ville les églises ne sont pas la plupart du temps les monuments les plus intéressants et les plus remarquables ? D'ailleurs, en dehors des vieux châteaux, ne sont-ce pas les vieux temples qui demeurent au point de vue architectural les richesses de notre pays ? Les ruines de Rome, de la Grèce, de l'Égypte, ne sont guère autre chose que les restes des temples païens ; et en France, c'est l'idée religieuse qui a inspiré les grands sculpteurs et les grands architectes des siècles passés.

Tout compte fait, les réflexions présentées sur les promenades ont été les boutades de quelques esprits que le vent orientait d'un mauvais côté, plutôt que des observations bien sérieuses susceptibles d'amener des changements dans notre manière de faire.

II

Que faut-il donc, mes enfants, pour qu'une promenade soit intéressante ?

1° *Un but attrayant*, cela va de soi. Et jusqu'ici nous avons été bien inspirés, car mes souvenirs ne me rappellent aucune journée de voyage qui fut regrettée par personne. J'ajouterai toutefois que ce premier point n'est pas le plus important pour le succès d'une promenade, car à certains jours, vous vous êtes beaucoup plus amusés à l'aller ou au retour que pendant l'excursion elle-même.

2° *Que vous soyez bien nourris*. — Voilà un point sur lequel tout le monde est d'accord, personne ne proteste. Vous avez raison, car « ventre affamé n'a pas d'oreilles » ; et comme le grand air, la fatigue du voyage ouvrent l'appétit, vous n'auriez aucun plaisir à visiter les plus belles choses, si vos estomacs réclamaient violemment leur dû. Nous avons fait et nous ferons toujours le nécessaire pour que ce point important de la journée soit bien rempli ; car à vrai dire, c'est moi surtout qui suis en cause : vous vous chargerez certainement de bien manger, à moi de bien préparer le repas.

D'ailleurs, ces deux premières conditions pour une bonne promenade concernent surtout le Directeur. Pour vous, que faut-il ?

3° Il faut surtout de la *discipline*. C'est vous-mêmes, mes enfants, qui rendez la promenade intéressante. Nous pourrions choisir les excursions les plus agréables : si chacun agit à sa fantaisie, notre journée sera gâchée. Nous sommes une famille où chacun doit sacrifier ses goûts personnels pour le bien de ses frères ; car, je vous le disais il y a un instant, si par petits groupes nous nous éparpillons, allant chacun de son côté, il sera impossible d'aboutir à quoi que ce soit de sérieux, et les heures qu'on passerait à visiter quelque monument ou quelque curiosité remarquable seront perdues à s'attendre ou à rechercher des égarés.

4° Il faut du *bon esprit*. On rencontre parfois des jeunes gens qui ont... disons : le talent... de trouver mal tout ce qu'on fait : « La promenade ne ressemble à rien ; le jour est mal choisi, l'heure du départ peu commode, les monuments qu'on visite peu intéressants, l'excursion de l'après-midi stupide, le repas mal servi et bien insuffisant. » Cela va de soi, et leurs litanies commencées au départ ne sont pas même terminées au retour ; huit jours après, on les entend encore se lamenter sur une journée qu'ils estiment perdue. Pour eux, en effet, cela doit être ; mais le pire, c'est qu'ils pourraient la faire perdre à leurs amis, car leur insupportable maladie est quelquefois contagieuse. Conclusion : tout le monde en souffre.

5° Il faut du *respect de soi*. Nous n'avons pas l'habitude de vous surveiller, et votre conscience vous dit assez haut ce qui convient et ce qui ne convient pas. Vous êtes chacun responsable de votre Patronage tout entier, et

si l'un de vous avait le malheur de s'écarter tant soit peu du droit chemin, nous en subirions tous les conséquences. — Un Directeur de Patronage me racontait une promenade où quelques-uns de ses jeunes gens, s'étant échappés, lui revinrent légèrement pris de vin. Et l'un d'eux, plus échauffé sans doute que ses amis, termina sa soirée à dire des grossièretés à toutes les personnes qu'il rencontrait, car le voyage se faisait à bicyclette. Vous pouvez imaginer ce que doit être une promenade en de telles conditions...

6° Il faut de l'*affection pour les plus jeunes*. Sans doute, nous n'avons pas nos petits camarades avec nous. Cependant nous emmenons habituellement des enfants qui ne sont pas aussi robustes que les plus grands, et qui, par conséquent, se fatiguent plus vite. Il est arrivé parfois que ceux-ci, à la fin d'une journée, étaient un peu las et avaient alors besoin d'un peu d'indulgence. Que les aînés ne refusent pas les petits services qu'en ces circonstances on pourra réclamer d'eux. Témoigner ici de l'affection à un enfant, c'est faire un véritable acte d'apostolat, car le petit n'oubliera pas le grand, qui depuis ce moment aura conquis toute influence sur son jeune camarade. Aussi bien, la plupart du temps, la fatigue n'est que passagère, et les jeunes rendent en gaité le service reçu dans la journée.

7° J'ajouterais bien : il faut *être très gai*, ne pas se faire prier pour user de ses talents de chanteur ou de comique. Mais la recommandation est vraiment inutile ; je vous dirai plutôt : soyez gais, mais ne soyez pas trop bruyants.

**

Avant notre voyage, toutes ces recommandations, mes enfants, ne sont pas indispensables, car je n'ai jamais eu de grands reproches à vous adresser au retour de nos promenades, au contraire. Il est bon cependant de se rappeler ces choses, afin que personne ne pèche ni par ignorance, ni par faiblesse. Tout en vous conformant à l'itinéraire tracé pour la journée de promenade, vous serez à vous-même votre propre guide, et le guide de vos amis. Si quelqu'un faisait un faux-pas, vous l'en reprendriez. Vous avez toute notre confiance, vous n'en abuserez pas, j'en suis sûr ; vous ferez honneur à votre Patronage, et cette journée de plaisir, tout en resserrant les liens d'affection qui nous unissent, comptera certainement parmi les meilleures que nous aurons passées ensemble.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 aprilis 1911.

† SEBASTIANUS, Archiep. Laodicen.,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 13 avril 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLV. La sainteté de l'Eglise, 289.

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — I. Les deux enfants, 292. — II. L'Apparition, 294.

Entretiens sur les Vertus cardinales. — LA TEMPÉRANCE. — III. Sa pratique (*suite*), 297.

Pour le Premier Vendredi. — XXVII. Il faut agir dans le Sacré-Cœur, 300.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — IX. Deuxième mission ; à Philippe, 302.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLV

LA SAINTÉTÉ DE L'ÉGLISE

Jérusalem, la ville que l'Eternel avait choisie entre toutes les tribus pour y mettre son nom, est appelée par saint Jean dans son *Apocalypse* la *cité sainte* et il la voit toute resplendissante de la gloire même de Dieu. Cet éclat de sainteté qui environnait Jérusalem environne aussi la vraie Eglise. C'est aussi la « *cité sainte, civitatem sanctam,* » et la sainteté est le second caractère auquel on reconnaît cette société que Jésus-Christ a laissée pour le remplacer sur la terre.

Nous montrerons dans cette instruction : 1^o que la sainteté doit se trouver dans la vraie Eglise, 2^o que ce caractère brille au front de l'Eglise catholique, 3^o qu'il ne se trouve pas dans les sectes séparées de nous.

I. — La sainteté doit se trouver dans la vraie Eglise

La vraie Eglise doit être sainte en effet : 1^o dans son origine, 2^o dans le but qu'elle poursuit et dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir, 3^o dans les résultats qu'elle obtient.

I. Dans son origine : car son divin Chef, son fondateur est le Saint des saints, l'auteur et la source de toute sainteté. La foi nous enseigne qu'il existe entre Jésus-Christ et son Eglise une union mystérieuse, figurée dans la sainte Ecriture sous l'emblème du mariage. Or, de même qu'une femme légitime entre en partage et en jouissance des biens de son mari, de même l'Eglise participe aux richesses de

son céleste Epoux, dont le plus précieux lot est la sainteté. Pendant le cours de sa vie mortelle, il avait préparé la sanctification de cette divine Epouse, en se sanctifiant lui-même, disait-il, par sa soumission aux ordres de son Père, par le grand sacrifice qu'il devait lui offrir, et par la pratique des plus sublimes vertus. Sur le Calvaire il la forma de son sang ; ce fut pour elle qu'il se livra au supplice de la croix, « afin de la *sanctifier* dans le baptême de l'eau par la parole de vie, et de la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant *sainte* et irrépréhensible. » (Jo., xvii, 19 ; Ephés., v, 25 et suiv.).

S'il se produit dans l'Eglise quelque amoindrissement moral, si les ronces et les épines déshonorent le champ du Seigneur, celui qui aspire à rendre à cette société divine sa splendeur première doit lui-même posséder la sainteté ; car il ne conviendrait pas que le réformateur eût, le premier, besoin de réforme et que la voix de Dieu se fît entendre autrement que dans la bouche de la vertu.

II. L'Eglise doit en second lieu être sainte dans le but qu'elle poursuit, et dans **les moyens** qu'elle emploie pour y parvenir.

a) Elle doit être sainte dans le but qu'elle poursuit. Toute société a une fin spéciale. Celle-ci est instituée pour se livrer à l'industrie, à la spéculation, au commerce et procurer l'enrichissement de ses membres ; celle-là a été fondée pour faire des recherches littéraires ; une troisième a pour perspective de combattre l'alcoolisme ou une autre plaie sociale. La mission de l'Eglise est de conduire les âmes au ciel et par conséquent de leur faire acquérir la sainteté puisque, seule, la pratique des vertus peut nous donner droit à la récompense éternelle.

b) Chargée de procurer le salut des hommes, l'Eglise doit disposer de forces égales à la grandeur de l'œuvre. Elle doit trouver dans sa doctrine, dans sa morale, dans son culte, les ressources nécessaires pour mettre dans les âmes les idées, les sentiments, les énergies du bien. Elle doit s'efforcer par la parole, par l'action, par la prière, par le sacrifice, d'éclairer les esprits et de faire germer dans les cœurs l'humilité, la force, la patience, l'abnégation, la charité. Elle ne doit pas seulement exercer son apostolat auprès d'un peuple ou d'une race, mais elle doit être prête, au prix de travaux héroïques, à porter l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre, suivant la parole du Maître : « Allez, enseignez toutes les nations. »

III. Enfin l'Eglise doit être sainte dans les résultats qu'elle obtient. Elle doit compter des saints dans ses rangs. Elle doit manifester sa

vie par des œuvres de piété, de charité, par le soin qu'elle prend des infirmes, des enfants, des ignorants, des pauvres, des vieillards, par toutes sortes d'institutions salutaires. Travaillant sur un fond humain, comprenant dans sa partie visible, non seulement les justes, mais les pécheurs, on verra en elle, comme dans le champ de l'Evangile, l'ivraie mêlé au bon grain ; il y aura dans cette grande demeure à côté des vases d'or et d'argent, des vases de bois et de terre, ce sera l'arche où trouvaient placé à la fois les animaux purs et les animaux impurs. Toutefois le bien doit dominer dans ce bercail du Christ plus que dans toute autre société religieuse, et s'il plaît à Dieu de manifester sa puissance par des miracles, ils ne seront nulle part ailleurs plus nombreux ni plus éclatants que dans son sein.

Il doit en être ainsi, car Jésus-Christ a voulu que son Eglise fût sainte, qu'elle le fût toujours ; il a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Il s'est livré à la mort pour elle afin de la sanctifier et de la faire paraître devant lui pleine de gloire, sans tache, sans ride, sans aucun défaut, et la rendre sainte et irrépréhensible. (Ephés., v, 27). Or il y aurait de l'impiété à dire que Jésus-Christ n'accomplit ni son dessein, ni sa promesse.

La sainteté doit donc se trouver dans la véritable Eglise. Montrons maintenant qu'elle se trouve dans l'Eglise catholique.

II. — La sainteté se trouve dans l'Eglise catholique

Nous montrerons que l'Eglise catholique est sainte 1^o dans son origine, 2^o dans le but qu'elle poursuit et dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir, 3^o dans les résultats qu'elle obtient.

I. L'Eglise catholique est sainte dans son origine. Elle est en effet l'œuvre de Jésus-Christ. Elle l'atteste et nous n'avons rien de mieux à faire que de nous en rapporter à son témoignage ; car, de même, dit Perrone, que pour savoir ce qui concerne les Grecs et les Romains, nous devons consulter les Grecs et les Romains, ainsi pour connaître ce qui a rapport à l'Eglise la raison nous dit de nous adresser à l'Eglise¹.

Si maintenant nous ouvrons les Livres saints, envisagés comme simples documents historiques, et en laissant de côté leur caractère inspiré, nous y voyons également que l'Eglise doit son origine à Jésus-Christ. Ils nous montrent en effet l'Homme-Dieu choisissant les apôtres, leur communiquant son autorité et leur commandant d'aller répandre sa doctrine

dans tout l'univers. Puis nous le voyons placer saint Pierre à la tête de ceux qui doivent évangéliser le monde et faire du batelier de Galilée la pierre fondamentale de son Eglise. Les soixante-douze disciples sont adjoints aux premiers ouvriers évangéliques. Après l'Ascension du Sauveur, la petite société des fidèles se développe, se répand dans les pays voisins, puis s'éploie dans tout l'univers suivant la promesse du divin Fondateur. Voilà ce que les livres de la nouvelle Alliance nous apprennent touchant l'origine de l'Eglise. Nier ensuite que Jésus-Christ en soit l'auteur, ce serait faire preuve d'une obstination insensée, d'une insigne mauvaise foi.

II. Sainte dans son origine, l'Eglise catholique est également sainte dans le but qu'elle poursuit et dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir.

a) Et d'abord l'Eglise catholique porte constamment ses enfants à la sainteté. Faire connaître, aimer, bénir, glorifier Dieu par toutes les créatures, telle est sa raison d'être, tel est le but suprême et unique de ses efforts. « Dieu, dit saint Paul, a établi les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ. » (Ephés., iv, 11, 12). Le programme tracé dans ces nobles paroles est celui de l'Eglise catholique. Elle est animée de l'esprit de son fondateur qui « est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » (II Tim., i, 15). Comme le Christ, elle prie, elle agit, elle souffre, elle combat uniquement pour notre salut : *propter nostram salutem*.

b) Et de quels moyens puissants, efficaces, ne se sert-elle pas pour atteindre ce but sublime !

La doctrine de l'Eglise est sainte. Elle donne une lumineuse réponse aux importantes questions que s'adresse notre âme avide de savoir ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va ; c'est une révélation splendide qui ne nous laisse rien ignorer de ce que nous avons besoin de connaître, croire et confesser, pour nous préparer à la vision des choses éternelles ; c'est un miroir splendide, où nous contemplons autant que notre faible intelligence en est capable en cette vie mortelle, les beautés de notre nature transformée par la grâce, les splendeurs de l'être divin, ses perfections, sa vie, ses œuvres, ses admirables condescendances, ses bienfaits, et les grands biens qu'il nous promet pour un monde meilleur.

La loi morale que prêche l'Eglise offre le plus haut idéal de perfection qui ait jamais été proposé au monde. Les préceptes divins

¹ Perrone, *Prælect. theol.*, Tract. de *Locis theol.*, Pars I, sect. 1, c. 1, pr. 1.

transmis par Moïse au peuple juif sur le mont Sinaï, les salutaires avertissements que les prophètes adressaient à la nation choisie, les enseignements si hauts et si purs de l'Evangile, voilà les leçons que l'Eglise fait entendre à ses enfants. Elle les excite à la sainteté en imprimant dans leurs esprits la rigueur des jugements de Dieu « qui montrera au grand jour les actions cachées dans l'ombre, et dévoilera le secret des cœurs, » et en leur rappelant les terreurs de l'enfer et les douces joies du ciel.

Les exemples se joignent aux préceptes dans cet enseignement. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, tel est le modèle divin que l'Eglise place devant nos yeux. Quelle invitation puissante au bien que le spectacle de Jésus naissant dans une étable, vivant d'une vie pauvre et cachée à Nazareth, et mourant sur une croix !

Ce n'est pas assez pour les catholiques d'être instruits à l'Eglise ; on met encore dans leurs mains de saints écrits qu'on les exhorte à lire à la maison. Ces livres sont *la vie des saints*, *l'Imitation de Jésus-Christ*, *la Perfection chrétienne* de Rodriguez, le *Combat spirituel* de Scupoli, les œuvres de saint François de Sales et une foule d'autres ouvrages ascétiques d'un prix inestimable.

Nos livres de piété répondent en effet à tous les besoins de l'âme humaine et ils sont un principe fécond de sanctification. L'un des membres du clergé de l'Eglise épiscopale de Baltimore a avoué au cardinal Gibbons que ses livres favoris de dévotion étaient nos livres classiques de piété.

A ces moyens de salut si puissants l'Eglise en joint d'autres plus efficaces encore. Ce sont la prière et les sacrements. Par la prière nous faisons nôtres les énergies mêmes de Dieu, nous attirons infailliblement en nous la lumière et la grâce ; car le Seigneur est toujours prêt à secourir ceux qui font appel à sa bonté. La pratique de la prière est regardée comme une obligation rigoureuse, en sorte que celui qui l'omettrait pendant un temps considérable se rendrait coupable d'une faute grave. L'Eglise nous invite aussi à faire oraison, c'est-à-dire à détacher notre esprit des objets créés pour l'appliquer aux choses intérieures et divines. Or l'oraison est pour l'âme la source de progrès merveilleux. On l'a appelée la science des saints.

Une autre source de grâce se trouve dans les sacrements, source toujours ouverte et jamais épuisée. Le baptême lave notre âme de la tache originelle. Il fait de nous une créature nouvelle, *nova creatura*. Il nous marque du sceau de la Trinité, dépose en nous le germe de la vie divine, nous incorpore à Jésus-Christ et nous introduit dans la société chrétienne.

La confirmation augmente en nous la grâce du baptême et nous transporte de l'enfance

chrétienne à la mesure de l'âge parfait en Jésus-Christ. Elle nous marque du caractère de la virilité chrétienne. Elle nous donne la force, le courage, l'énergie nécessaire pour pratiquer généreusement le bien. Elle nous arme pour les luttes du devoir et nous aguerrit contre le respect humain et contre tous les périls qui menacent notre foi ou notre vertu.

L'Eucharistie nous nourrit du pain vivant qui est descendu du ciel.

La pénitence nous purifie des souillures que nous avons contractées après le baptême.

Sommes-nous appelés à servir Dieu dans le sacerdoce ou à nous engager dans les liens d'une alliance domestique, nous trouvons dans les sacrements de l'ordre et du mariage toutes les grâces dont nous avons besoin dans le genre de vie auquel nous nous destinons.

Sur le point de quitter la terre, l'extrême-onction achève de nous purifier de nos fautes, et elle adoucit nos derniers moments par tout ce que la religion peut apporter de paix, de consolation, d'espérance chrétienne.

En un mot, du berceau à la tombe, nous trouvons dans l'Eglise tous les secours qui nous sont nécessaires pour parcourir les routes épineuses de la terre et parvenir au divin séjour.

III. Sainte dans le but qu'elle poursuit et dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir, l'Eglise est sainte, en troisième lieu, **dans les résultats** qu'elle obtient. Il suffit de jeter les yeux sur un martyrologe ou sur un calendrier pour voir la multitude de saints qui se sont formés dans l'Eglise. Quatre-vingt-dix de ses chefs ont été placés sur les autels. On composerait une bibliothèque immense avec tout ce qui a été écrit sur les saints. Le jésuite Bollandus et ses compagnons qui ont entrepris de recueillir les monuments originaux concernant la vie et les actes des saints, ont publié un ouvrage si étendu qu'il comprend déjà 64 volumes in-folio. Douze millions de martyrs ont été comptés dans les trois premiers siècles de l'Eglise ; six millions dans les âges suivants. Il y a eu des saints dans tous les siècles, il y en a encore de nos jours.

Mais, outre le nombre infini de ceux qui se sont fait admirer par des vertus héroïques et éclatantes, il en est un plus grand nombre encore qui se sont sanctifiés par des vertus obscures et cachées aux yeux des hommes. Que d'âmes, dans le cloître et dans le monde, ne se contentent pas du terre-à-terre spirituel, mais se vouent à la pratique de la perfection !

Ajoutons que l'Eglise catholique semble être le sol natal des bonnes œuvres. Toutes les infirmités physiques, intellectuelles, morales, y sont recueillies, consolées avec un dévouement sublime, avec une abnégation qui triomphe de

toutes les révoltes de la nature. Les inventions de la charité catholique varient avec les infortunes à soulager. De là ces Ordres religieux nouveaux qui se multiplient et dont la floraison n'a jamais été plus belle que dans notre société moderne¹.

Enfin nulle société chrétienne n'est autant que l'Eglise catholique animée des ardeurs conquérantes de l'apostolat. C'est elle qui a évangélisé le monde. C'est elle qui encore aujourd'hui est la grande propagatrice du christianisme. Ils sont légion ceux qu'elle envoie porter la parole de Dieu au sein des terres déshéritées, des nations assises à l'ombre de la mort. Frères, sœurs, jésuites, religieux de tout ordre, prêtres des Missions étrangères, forment l'intrépide phalange des ouvriers du salut. Ils rencontrent bien des épreuves aux étapes de leurs courses divines. Mais ils sont heureux d'affronter tous les périls et même d'exposer leur vie pour la grande cause à laquelle ils se sont sacrifiés. De fait il n'est pas d'année où les missionnaires catholiques ne versent leur sang pour la foi dans les pays infidèles. Mais leur but est atteint. Grâce à leur dévouement, l'Eglise ouvre à une multitude de peuples la porte de l'Evangile, elle remporte d'éclatantes victoires sur le démon et arrache un nombre infini d'âmes à la perdition éternelle.

L'Eglise catholique possède donc la sainteté. Nous vous montrerons dimanche prochain que ce caractère ne se trouve pas dans les autres sociétés chrétiennes.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

Nos *Lectures sur Notre-Dame de Lourdes*² ont obtenu un succès qui nous a réjouis, non pour les éloges unanimes qu'elles nous ont valus, mais pour le bien qu'elles ont pu produire. Rien ne saurait nous être plus agréable que la pensée qu'elles ont fait aimer davantage notre Bonne et douce Mère du ciel. L'on nous écrit qu'on les trouve pieuses, attachantes, et l'on nous engage à les continuer en traitant d'autres sujets semblables.

Ce désir nous a singulièrement encouragés.

Marie n'a pas apparu seulement à Lourdes, mais en vingt endroits privilégiés qui ont gardé le souvenir de sa présence et qui vivent de cet heureux souvenir, à La Salette, au Laus, à Pontmain, pour ne citer que les principaux. L'histoire de chacune de ces apparitions nous pénètre de reconnaissance pour tant de grâces reçues, et pour la bonté touchante, pour les attentions maternelles de la Sainte Vierge.

¹ Il y avait en France, avant les expulsions, plus de 160.000 religieux ou religieuses, venus de toutes les conditions, de tous les rangs de la société. « La proportion des religieux s'est accrue au delà de toute attente. Sur 10.000 femmes, il y avait, en 1789, 28 religieuses ; en 1866, 45 ; en 1878, 67. » (Taine). — Cf. Emile Keller, *Les Congrégations religieuses en France*.

² Voir la *Prédication* de 1908.

Elle ne se lasse point, elle veut attirer tous ses enfants, surtout, semble-t-il, ses enfants de France, afin qu'ils soient inexcusables s'ils ne se rendent pas à ses appels tendres et multipliés.

Ne nous lassons donc pas non plus de publier ses gloires, et continuons par le récit de l'apparition de La Salette.

Les foules ont afflué à Lourdes, pressées et ardentes, pour obéir à Marie qui avait dit : « Je veux qu'on vienne ici ! » A sa parole, des millions de chrétiens, et même d'incrédules, ont accouru. Elle doit être contente. Lourdes est d'ailleurs merveilleusement disposée pour recevoir des flots de peuple, l'accès en est facile et la nature elle-même paraît avoir préparé cette immense esplanade où peuvent se mouvoir à l'aise cent mille personnes.

Lourdes c'est la foule, le bruit, les acclamations enthousiastes. On ne s'y appartient pas toujours, et il faut chercher le recueillement. La Salette au contraire, c'est le pays calme et austère où le recueillement vous cherche, où l'on peut réfléchir, prier, méditer à loisir dans une retraite absolue. Là, rien ne parvient à vous distraire. Les souvenirs de l'Apparition y demeurent vivants, vous les repassez dans votre cœur, vous visitez les lieux où Marie a pleuré, où elle a parlé, où elle s'est élevée au ciel, vous coudoyez des pèlerins qui comme vous prient en silence, et vous n'avez jamais à souffrir de l'encombrement des multitudes. Les montagnes immobiles, construites en forme de cirque haut et fermé, ramèneraient vos pensées si elles voulaient vagabonder. Les touristes n'en gravissent pas les pentes abruptes, il n'y a que des croyants, venus là pour prier Marie et pour penser à leur âme.

La Sainte Vierge s'y est montrée à deux enfants ignorants et sans culture, mais purs et profondément honnêtes. Elle leur a tenu un long discours qu'elle a terminé par ces mots : « Vous le ferez passer à tout mon peuple ! »

En écrivant ces pages, nous croyons obéir à cette parole.

I

LES DEUX ENFANTS

Esquissons d'abord le portrait des deux enfants qui seront les seuls témoins de l'Apparition, Mélanie et Maximin.

I

Françoise-Mélanie Calvat naquit à Corps le 7 novembre 1831. Son père, Calvat, dit Mathieu, avait grand-peine à élever sa nombreuse famille : car Mélanie était l'aînée de cinq enfants. Aussi quand elle eut atteint sa dixième année, la plaça-t-il chez un cultivateur de Quet-en-Beaumont qui lui confia son petit troupeau. C'était toujours une bouche de moins à nourrir.

Elle resta deux années dans cette maison. Les enfants qui conduisent les troupeaux sur le flanc escarpé des montagnes herbues partent le matin et ne rentrent que le soir. Aussi Mélanie n'allait guère à la messe, et son maître ne s'occupait point de sa culture religieuse. Elle savait à peine faire le signe de la croix. D'ailleurs elle avait une mémoire si ingrate qu'elle considérait comme impossible d'apprendre une page de catéchisme, et qu'elle ne savait que peu de chose de sa prière.

De Quet elle se rend à Sainte-Luce, dans la paroisse de Saint-Jean-des-Vertus, où elle continue pendant deux années encore son métier de bergère, sans parvenir à apprendre ni son catéchisme ni ses prières. Et cependant elle avait plus de quatorze ans.

En mars 1846, elle entre aux Ablandins chez un bon propriétaire, nommé Baptiste Pra, parce qu'il la rétribue un peu mieux que les autres.

Elle a quinze ans ; mais souffreteuse, chétive, de petite taille, elle n'en paraît guère que dix. Elle ne connaît à peu près rien des choses religieuses, mais elle a gardé toute la candeur, toute la naïveté de l'enfance ; et, sans qu'elle le sache, Dieu parle à cette petite âme qui ne sait pas le *Notre Père*, mais qui s'élève volontiers vers lui.

Ce n'est point qu'elle soit sans défauts, elle est boudeuse, entêtée, conçoit volontiers de l'humeur et refuse alors de répondre à ceux qui lui parlent¹. Mais c'est plutôt une disposition de nature qu'un acte réfléchi. Personne ne lui a dit, à cette pauvre enfant, qu'il faut lutter contre son caractère et réformer ses mauvais penchants. D'ailleurs en elle rien n'est ouvert, elle ne comprend pas même ces leçons de choses qui nous viennent de l'expérience, de l'habitude ou des intempéries. C'est ainsi qu'elle s'endort dans l'écurie en accomplissant son service de bergère ; quand ses vêtements sont trempés de pluie, elle n'a pas la pensée de les quitter, et elle passerait la nuit à la belle étoile si ses maîtres ne l'obligeaient à rentrer. Mais nul ne saurait pénétrer dans le mystère de ces âmes qui ne sont pas éveillées, au mal et qui gardent devant Dieu la belle parure de leur innocence baptismale.

Chaque matin, elle partait avec ses vaches pour la montagne et passait toute la journée à rêver d'un autre monde, sans doute, à repasser dans son âme fruste les conversations religieuses qu'elle avait entendues, sans les bien comprendre, mais dont elle avait saisi quelque chose pourtant qui formait le fond de sa foi d'enfant. L'ignorance n'était qu'à la surface, c'était surtout l'ignorance des mots du catéchisme qui ne réussissaient point à s'incruster dans sa mémoire ; mais il est sûr qu'elle possédait certaine connaissance des vérités de la religion, acquises à l'église, chez ses maîtres et sous forme de traditions, puisqu'elle comprit tout aussitôt les paroles de l'Apparition.

Elle rentrait chaque soir, contente de sa journée. Sa vie était bien monotone sans doute, mais elle se trouvait heureuse aux Ablandins parce que ses maîtres étaient bons pour elle.

Sans être jolie, elle portait une physiono-

mie agréable, empreinte d'une grande modestie. C'était une timide, une silencieuse et une simple. Jamais esprit ne fut moins capable de combiner une affaire ou d'inventer un récit.

II

Maximin Giraud était aussi originaire de Corps, où il était né le 27 août 1835. Il était donc âgé de quatre ans de moins que Mélanie. Il avait perdu tout enfant sa « bonne mère, » comme on dit à Corps, et son père, qui était charron, s'était remarié. Maximin avait une sœur plus âgée qui était en service à Marseille¹. Le ménage était pauvre, et le père Giraud fort mauvais chrétien.

Privé de sa mère, l'enfant avait été aussi sevré d'affection, et il avait grandi comme une plante sans soleil. Il ne fréquentait ni l'école ni l'église, et ne connaissait rien du catéchisme pour lequel il éprouvait une vive répulsion. Il aimait l'école buissonnière et le jeu. Si on le conduisait à la messe, étant mal surveillé par sa belle-mère, il parvenait le plus souvent à s'échapper et s'en venait jouer sur la place avec des camarades plus grands que lui.

Il était petit, délicat, mince, et portait trois ans au-dessous de son âge. Il avait la figure ronde, la peau blanche et fine, un teint annonçant la santé, des yeux grands, beaux et expressifs².

Très léger et étourdi, il ne manquait point d'intelligence, mais comme Mélanie il ne savait pas prévoir. Quand il conduisait ses vaches au pâturage, au dire de Pierre Selme, il commençait par manger toutes les provisions de la journée, non sans en donner à son chien une large part. On lui disait : « Que te restera-t-il pour la journée ? » Il répondait : « Mais je n'ai pas faim ! » sans penser qu'avec le temps la faim pourrait venir.

C'était un « innocent, » disait Pierre Selme, et qui ignorait toute malice. Nature franche, loyale, droite, il ne savait pas mentir. Dieu aimait aussi cette petite âme qui n'avait pas connu l'amour d'une mère et de qui personne ne s'occupait. On le laissait à l'abandon, livré à ses caprices, sans le contraindre à se rendre ni à l'école ni à l'église ; mais s'il jurait après ses vaches, il ne pensait pas offenser Dieu et conservait son âme dans la pureté, son cœur dans une sainte ignorance du mal.

Nature légère et pétulante, mais sincère et généreuse. Il priait peu, ne sachant que des fragments de son *Notre Père* ; toutefois, comme Mélanie, il avait le sens de la prière, le sens religieux. En lui ce sentiment était moins développé parce qu'il était moins âgé et surtout moins rassis. Il était comme l'oiseau insouciant et joyeux, volant d'arbre en arbre en chantant,

¹ *L'Echo de la Sainte Montagne*, par Mlle des Brûlais, 1, p. 20.

¹ *Ibid.*, 1, p. 22, note.

² *Ibid.*, 1, 6, note.

son esprit volait ainsi de pensée en pensée sans parvenir à se fixer.

Il comprenait quelques mots de français, mais Mélanie ne parlait, ne comprenait que le patois. D'ailleurs ces enfants, bien que tous deux originaires de Corps, ne se connaissaient pas, ils se virent pour la première fois le jeudi 17 septembre, et voici dans quelles circonstances.

Un propriétaire des Ablandins, Pierre Selme, avait un petit berger qui tomba malade. Le dimanche 13 septembre 1846, il descendit à Corps et vint trouver le charron Giraud, son ami, le priant de lui prêter son fils Maximin, — qu'on appelait plus ordinairement Mémin, — pour quelques jours. Giraud refusa d'abord, à cause du caractère volontaire et de l'humeur difficile de son enfant. Pierre Selme lui promit de le surveiller de près, comme son propre fils, et le charron céda.

Maximin n'était pas à Corps ce jour-là, mais en commission à Saint-Julien. C'est dans ce hameau que Pierre Selme vint le prendre le lendemain 14 septembre, dès les trois heures du matin. L'enfant le suivit, et son nouveau maître lui remit la garde de son troupeau, mais comme il était renseigné sur son étourderie, chaque matin il l'accompagnait jusqu'à la montagne. Le reste de la journée il travaillait dans un champ voisin qui lui appartenait, si bien qu'il ne perdait pas de vue le jeune berger.

Le jeudi 17 septembre, les deux troupeaux de Baptiste Pra et de Pierre Selme se rencontrèrent et c'est ainsi que Mélanie et Maximin se virent pour la première fois. — « Petite, dit Maximin, je viens avec toi. Je suis aussi de Corps ! » Mélanie, ombrageuse, le repoussa d'abord. Puis elle lui fit signe de s'asseoir et ils jouèrent avec des fleurs. Bientôt ils se lièrent, comme font les enfants. Le lendemain vendredi, Pierre Selme les aperçut depuis son champ, qui jouaient ensemble. Lui-même d'ailleurs avait encouragé ces relations, car il avait dit à Maximin dès l'arrivée, afin de le retenir à son service : « Il y a une petite bergère de Corps qui va conduire ses vaches dans la montagne ; tu iras avec elle si tu veux. » Sa compagnie avait plu tout de suite au berger, et le vendredi, en se quittant ils s'entredirent :

— Demain nous irons ensemble conduire nos troupeaux vers le ruisseau de la Sezia¹.

Au-dessus du hameau de Dorcières au nord s'élève le mont Planeau — ou Planeau-sous-Baisses — d'où l'on aperçoit les Ablandins un peu sur la droite, de l'autre côté de la Combe de la Sezia. Cette colline est remarquable par le contour harmonieux de sa croupe arrondie et par sa riche verdure. Elle se

rattache au nord à deux montagnes plus élevées : le Mont-aux-Baisses et le Gargas. Entre le Gargas et le Planeau se dessine une dépression de terrain où coule, dans un ravin, la Sezia qui prend sa source au pied du Gargas et s'alimente des eaux de la *Fontaine des Bêtes* et de la *Fontaine des Hommes*. A dix mètres au-dessous de cette dernière source se trouve la *Petite Fontaine* qui était alors intermittente.

Le 19 septembre était un samedi, jour consacré à la Sainte Vierge, et le lendemain l'Eglise célébrait la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ces jours et ces dates étaient dans les intentions divines.

Le samedi matin, Pierre Selme retourne à son champ, situé sur le versant du midi du Mont-aux-Baisses et emmène avec lui Maximin. Vers onze heures il lui donne l'ordre de conduire son troupeau à la fontaine des Bêtes, sur le versant nord de la montagne, qui appartenait à la commune de la Salette.

— Je vais appeler la petite Mélanie Mathieu, dit l'enfant, et nous irons ensemble.

« Mais ce jour-là, raconte Pierre Selme, Maximin ne vint pas me retrouver dans mon champ après avoir fait boire ses vaches. Je ne le revis que le soir à la maison lorsqu'il les reconduisit à l'étable¹. »

C'est que dans cet intervalle de temps il s'était passé un grand événement qui avait vivement frappé l'esprit et l'imagination des deux enfants et qui devait avoir un retentissement énorme dans tout le monde catholique.

Nous allons le raconter.

II

L'APPARITION

C'était une belle journée d'automne : la pureté de l'air des montagnes rendait plus éclatant l'azur du ciel. Les enfants étaient heureux de se retrouver, heureux de jouir de la beauté de la nature, qui semblait refléter la beauté de leur âme.

Ils montent avec leurs troupeaux le flanc du Gargas jusqu'à la *Fontaine des Bêtes*. A leur retour ils entendent résonner la cloche qui annonce l'*Angelus*. Ils suivent les bords de la Sezia, cherchant un endroit où ils puissent s'asseoir pour déjeuner, passent près de la Petite Fontaine qu'ils trouvent tarie et s'en vont tremper leur pain à la *Fontaine des Hommes*, située à dix mètres de là, en amont.

Quand ils ont terminé leur repas, ils déposent leur besace sur un petit banc de pierre, à côté de la *Petite Fontaine* desséchée, puis s'endorment.

¹ Mlle des Brûlais, I, 24, 25.

¹ Déclaration de Pierre Selme, *ibid.*, I, 7.

Vers trois heures, Mélanie s'éveille, et ne voyant point ses vaches, elle appelle Maximin qu'elle tire vivement de son profond sommeil d'enfant. Ils franchissent le torrent, gravissent la pente opposée et aperçoivent leurs troupeaux couchés tranquillement sur le versant du Gargas.

A cette heure, l'Eglise chantait les premières Vêpres de la touchante fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Mélanie rassurée revient prendre sa besace à l'endroit où elle l'a laissée. Tout à coup elle aperçoit une grande clarté, comme si le soleil était « tombé là, » dit-elle. Elle pousse un cri d'effroi et laisse son bâton s'échapper de ses mains. Puis elle se tourne vers Maximin en lui disant :

— Mémin ! Mémin ! vois-tu, là-bas, cette grande lumière ?

— Oui, je la vois, répond le berger. Ramasse ton bâton. Si elle nous touche, je lui donnerai un bon coup !

Et il brandissait son bâton, car il croyait à quelque apparition malfaisante.

Or cette lumière intense, ce globe de feu, devant lequel le soleil pâlit, paraît soudain s'entrouvrir, et les enfants distinguent à l'intérieur une belle Dame brillante de clarté, plus lumineuse encore que la lumière qui l'enveloppe, assise sur une des pierres du petit banc, les pieds dans le lit desséché de la fontaine, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains, dans l'attitude d'une profonde douleur.

Leur premier sentiment est un sentiment de terreur. Ils se tiennent là, à vingt mètres environ de l'apparition, frappés de stupeur et comme cloués sur place. Une voix très douce, mais si pénétrante qu'ils la croient tout proche, les appelle :

« Avancez, mes enfants ! N'ayez pas peur ! Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle.

La crainte fait aussitôt place à la confiance, ils courent à elle comme attirés par un invincible aimant. Pendant qu'ils s'avancent pour la rejoindre, elle s'est levée toute droite : « Elle a fait deux pas en côté ; elle s'est approchée de nous, nous nous sommes approchés d'elle. La Dame était devant nous, et nous étions tout près d'elle¹. » Elle ne marche pas, elle glisse, sans même faire plier la cime de l'herbe, et demeure suspendue à dix centimètres du sol. Et les enfants se trouvent si près d'elle qu'on n'aurait pu passer entre elle et eux.

Mélanie a vu beaucoup plus de choses que Maximin, sans doute parce qu'elle était plus innocente et plus pure.

Elle a vu que l'Apparition portait une robe toute blanche, parsemée de perles éblouissantes, avec de larges manches où elle enfonçait

ses mains ; sur les épaules un fichu, avec, pour bordure, une guirlande de roses soutenue par une assez forte chaîne d'or. Le fichu croisé était noué par derrière. Le tablier et les bas étaient couleur d'or. Une coiffure blanche et lumineuse enserrait la tête, si bien qu'on n'apercevait pas les oreilles. Sur le front, un diadème de lumière un peu recourbé en avant, avec des paillettes brillantes formant comme des branches de perles, et, sur le devant, une couronne de roses étincelante. Elle avait des souliers blancs avec une longue boucle d'or et des roses alentour. Ces roses n'étaient pas toutes de la même couleur. Il y en avait de rouges, de blanches et de bleues. Et ces roses se succédaient comme si elles étaient vivantes et l'intérieur scintillait.

Au cou elle portait, suspendue à une chaîne, une croix avec un Christ, laquelle descendait sur sa poitrine. Sur les bras de la croix étaient fixés, à gauche un marteau, à droite des tenailles, les instruments les plus douloureux de la Passion¹.

Mélanie a vu pleurer l'Apparition. Maximin ébloui n'a rien pu distinguer.

— C'est peut-être que je n'ai pas été assez sage, disait-il.

Tout le vallon était rempli d'une lumière si puissante que les corps des enfants ne projetaient point d'ombre.

La Belle Dame, toujours suspendue au-dessus de la terre, croisa les bras, puis elle leur parla :

Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si forte, si pesante que je ne puis plus la retenir.

Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse.

Et, pour vous autres, vous n'en faites pas cas.

Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

Je vous ai donné six jours pour travailler ; je me suis réservé le septième : on ne veut pas me l'accorder. C'est cela qui appesantit tant le bras de mon Fils.

Ceux qui mènent des charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le Nom de mon Fils. Ce sont ces deux choses qui appesantissent son Bras².

Si la récolte se gâte, ce n'est qu'à cause de vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année passée par les pommes de terre ; vous n'en avez pas fait cas. Au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez et vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir et, pour la Noël, il n'y en aura plus.

Mélanie ne comprenant pas le mot de « pommes de terre », la Dame dit : « Ah ! vous ne

¹ Déclaration de Mélanie, 20 septembre 1849 ; p. 60.

² Cette phrase se retrouve seulement dans le récit de Maximin. Pour tout le reste nous reproduisons le récit de Mélanie. D'ailleurs les divergences sont presque insignifiantes.

¹ Déclaration de Mélanie, 10 sept. 1847 ; *op. cit.*, p. 9.

comprenez pas le français, mes enfants. Je vais vous parler en patois. »

Chose singulière ! Mélanie, qui ne savait pas le français, répêtera en français cette partie du discours de l'Apparition. Elle ne le traduira pas en patois, parce qu'elle ne saurait le faire. Tout semble chez les deux enfants d'intuition, et mis dans leur bouche comme à leur insu. Ils répètent un récit qui leur est en quelque sorte suggéré par une puissance extérieure. Ils ne parlent pas d'eux-mêmes. La Dame reprit en patois les menaces touchant la récolte qui se gâte :

— A la Noël il n'y en aura plus.

— Oh ! non, Madame, cela n'est pas vrai ! s'exclama Maximin.

— Si, mon enfant, tu le verras.

Elle poursuit :

Que celui qui a du blé ne le sème pas : les bêtes le mangeront. Ce qui viendra tombera en poussière, quand vous le battrez.

Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront.

Les autres feront pénitence par la faim.

Les raisins pourriront et les noix deviendront mauvaises.

En ce moment la Belle Dame confia un secret à chacun des deux enfants. Elle gardait le même ton de voix ; mais quand elle parlait à Maximin, ses lèvres remuaient et Mélanie n'entendait pas ; et quand elle s'adressa à Mélanie, Maximin fut comme frappé de surdité. L'ouïe lui revint quand la Dame poursuivait :

« S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en montagnes de blé ; les pommes de terre seront ensemencées par les terres. »

Pendant tout son discours, ses larmes coulaient, pressées et brûlantes.

Elle leur demanda ensuite :

— Faites-vous bien vos prières ?

— Pas guère, Madame, répondit Maximin.

— Ah ! mes enfants, il faut bien les faire, soir et matin. Quand vous n'avez pas le temps, il faut dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria*, et quand vous aurez le temps, en dire davantage.

Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent le dimanche tout l'été ; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, les garçons ne vont à la messe que pour se moquer de la Religion.

Le Carême on va à la boucherie comme des chiens.

— N'avez-vous pas vu du blé gâté, mon petit ? dit-elle à Maximin.

— Oh ! non, Madame, je n'en ai pas vu.

— Mon enfant, vous devez bien en avoir vu une fois, vers la terre du *Coin* avec votre père. Le maître de la pièce dit à votre père :

« Venez voir mon blé gâté. » Vous y êtes allés tous les deux : votre père prit deux ou trois épis de blé dans sa main, les froissa, et tout tomba en poussière. En vous en retournant, quand vous n'étiez plus qu'à une demi-heure de Corps, votre père vous donna un morceau de pain, en vous disant : — Tiens, mon petit, mange encore du pain cette année : je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore comme cela.

— Oh ! oui, Madame, fit l'enfant, je m'en souviens à présent. Tout à l'heure je ne m'en souvenais pas.

La Dame pleurait toujours.

— Eh bien ! mes enfants, conclut-elle, vous le ferez passer à tout mon peuple !

Alors elle traverse la Sezia et leur redit une seconde fois :

— Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple !

Elle affirmait ainsi sa volonté formelle et expresse.

Puis elle avance, elle glisse plutôt, ses pieds réunis n'atteignent point les tiges des herbes. Elle gravit une petite pente, les enfants la suivent. Mélanie la devance et arrive la première, car la Dame a décrit une courbe ; elle se place hardiment devant l'Apparition, Maximin arrive à son tour et se met à gauche de Mélanie. La Dame avance toujours, les enfants courent et se trouvent de nouveau en face d'elle. Alors elle s'élève de terre lentement, reste quelques minutes encore à deux mètres du sol et lève les yeux au ciel. Ses larmes cessent soudain, elle abaisse tendrement ses regards sur les enfants, ses yeux rencontrent ceux de Mélanie qui y lit une profonde tristesse. Maximin se précipite pour ramasser au moins une rose de ses pieds, mais elle monte, le regard tourné vers l'orient, du côté de Rome. La tête d'abord disparaît, puis les bras, les pieds ; et tout le corps se fond dans la lumière intense qui l'enveloppe. Il reste quelque temps encore une grande clarté dans l'air, et comme un globe de feu. Les enfants se regardent, saisis, immobiles, sans pouvoir se dire un mot, cherchant au ciel les traces de l'Apparition. Mais elle s'est évanouie ; la clarté a disparu. Et Mélanie dit, songeuse, remuée jusqu'au fond de l'âme : « Mémin, ce doit être le bon Dieu, ou la Sainte Vierge de mon père, ou peut-être quelque grande sainte.

— Ah ! si j'avais su, répond Maximin transporté, je lui aurais bien dit de m'emmener avec elle !¹

Cela fait penser à Moïse devant le Buisson ardent. Mélanie a essayé de décrire la scène dans une lettre de 1853, alors qu'elle était devenue religieuse. Cette page est à retenir :

¹ *Ma Profession de foi*, par Maximin.

La Sainte Vierge, dit-elle, était entourée par deux lumières éblouissantes : je ne sais pas quel nom donner à la première que nous vîmes, et qui s'étendait autour de notre Mère, à trois ou quatre pas. Dans cette lumière, qui était immobile, les deux pauvres petits bergers se trouvaient enveloppés ; puis il sortait de notre bonne Mère une autre lumière plus belle et plus brillante qui remuait et formait des rayons. Je ne pus pas regarder longtemps sans sentir mes yeux pleurer. Si tout n'avait pas été surnaturel, même à l'approche de la première lumière, nous aurions été réduits en cendre : nous étions si près de la Sainte Vierge qu'une personne n'aurait pu passer entre nous.

La Sainte Vierge avait des roses autour de son bonnet, sur ses épaules et autour de ses souliers ; il y en avait de blanches, de bleues et de rouges. Du centre de ces roses sortait une flamme qui s'élevait comme de l'encens, en se mêlant à la lumière qui entourait notre protectrice. Il est plus que possible que Dieu, sans nous le faire savoir, ait changé nos yeux, puisque nous avons pu rester si longtemps dans un soleil. Au moment où la Sainte Vierge parla, le soleil paraissait comme une chose obscure.

Aussi je ne suis pas étonnée que mes yeux regardent le soleil comme s'il n'était pas aussi brillant maintenant qu'avant l'Apparition.

Pendant que la Sainte Vierge nous parlait, elle pleurait et versait d'abondantes larmes. Oh ! qui ne pleurerait en voyant sa mère pleurer ? Et encore notre Mère pleurait sur l'ingratitude de ses enfants. Ses larmes étaient brillantes ; elles ne tombaient pas à terre, elles disparaissaient comme des étincelles de feu. Les traits de Marie étaient blancs et allongés, ses yeux très doux ; son regard était si bon, si affable, qu'il nous attirait vers elle comme malgré nous.

Les plus belles journées, les plus beaux effets de soleil ne lui disaient plus rien, au souvenir des splendeurs qu'elle avait contemplées ; ni les plus captivantes harmonies, quand elle se rappelait la voix de la Belle Dame, « douce comme une musique ¹. »

ENTRETIENS SUR LES VERTUS CARDINALES

La Tempérance

III

SA PRATIQUE (suite)

Mes frères,

L'être humain est un foyer d'instincts, de désirs, d'aspirations, de tendances passionnelles qui ne sont pas toujours conformes à la raison et à la foi et qui ont besoin d'une direction, d'un frein. La fonction de la tempérance consiste à les discipliner, à les contenir, à les gouverner et à poser la limite qu'ils ne doivent pas franchir.

Comment cette vertu réagit efficacement contre la cupidité, ou la passion des biens ter-

restres, contre les plaisirs déréglés de la bonne chère, notre précédent entretien vous l'a exposé. Poursuivons notre étude et voyons le rôle et l'action de la tempérance en face d'autres inclinations qui peuvent être périlleuses, si elles ne sont pas soumises à une règle.

I

Il faut pratiquer la tempérance dans les plaisirs et les distractions que l'on croit devoir accorder à la nature.

Nous avons été créés pour le bonheur, et tout ce qui nous en offre l'image, tout ce qui nous en apporte une parcelle, nous flatte, nous séduit ; et voilà pourquoi nous recherchons avec avidité les divertissements, les fêtes, les quelques joies qui se présentent au cours de la vie.

Est-ce que la tempérance condamne en principe et sans distinction tous les plaisirs, toutes les distractions ? Il est des plaisirs qu'elle proscribit absolument ; ce sont ceux qui sont compromettants pour les bonnes mœurs et opposés à la dignité chrétienne. Il en est d'autres qu'elle permet, parce qu'ils sont légitimes. Mais, pour ceux-ci, elle demande qu'on en use avec modération et qu'on ne transgresse pas la limite qu'elle a sagement tracée : elle défend l'excès. Malheureusement, on ne respecte pas toujours cette limite ; on la dépasse, on se laisse entraîner, on se livre à ces plaisirs avec une sorte de frénésie. Ecoutez ce qui se dit un peu partout : on ne parle que d'amusements et de délassements, de jours de plaisir, de parties de plaisir, de trains de plaisir.

Encore une fois, la tempérance ne nous fait pas un crime de nous récréer. On lit dans les écrits des Pères que saint Jean, voyant que quelques individus se scandalisaient de ce qu'il jouait avec ses disciples, dit à l'un d'eux qui tenait un arc, de le tendre et de tirer une flèche. Celui-ci en tira plusieurs. Saint Jean lui demanda s'il pourrait continuer toujours. « Non, répondit cet homme, l'arc se briserait. — Il en est ainsi de notre esprit, reprit le bienheureux apôtre ; il se briserait si on le tendait toujours. » L'âme, comme le corps, a besoin de relâche ; son action n'est pas infinie. Or, le repos qui convient à l'âme, c'est la récréation, seul moyen de délasser l'esprit.

Il faut des distractions. Oui, mais ces distractions doivent être modérées, elles doivent être limitées et ne pas préjudicier à l'accomplissement de nos devoirs essentiels, pas absorber la grande partie de notre temps. « Les plaisirs, dit un écrivain qui certes n'est pas un dévot, ne sont permis qu'autant qu'ils sont nécessaires ; tout amusement inutile est un mal pour un être dont la vie est si courte et le temps si précieux. »

¹ *L'Echo de la Sainte Montagne*, I, 25 ; II, 11.

Il faut des distractions. Oui, mais des distractions honnêtes, qui ne soient pas une occasion de péché, qui ne donnent aucun scandale, et ne créent pas de dangers pour la vertu. C'est un philosophe païen qui nous fait ici la leçon : « Montrons de la modération, dit Cicéron, montrons une retenue décente dans nos récréations, afin que tout y soit digne du temps, du lieu et des personnes. »

Pour modérer son avidité à l'endroit des plaisirs mondains, le chrétien se souviendra que la doctrine évangélique repose non sur la jouissance, sur les commodités de la vie, sur la satisfaction des sens, mais sur l'abnégation, sur le renoncement, sur la mortification. On ne saurait être le disciple du Christ si l'on ne veut s'imposer aucune privation, aucun sacrifice. « Si quelqu'un veut venir à ma suite, dit le Sauveur, qu'il se renonce et prenne sa croix : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam.* »

Et puis, une simple réflexion sur les vicissitudes de la vie suffirait à nous désenchanter et à calmer notre fiévreuse ardeur pour les plaisirs mondains : A quoi bon les rechercher avec tant d'avidité, lorsque les joies de la terre sont si courtes, lorsque le deuil et les larmes peuvent succéder d'un moment à l'autre aux divertissements, lorsque les épinés sont si près des roses, les révers si près du succès, la chute si près de l'élévation, la maladie si près de la santé, la mort si près de la vie ? Les joies du monde sont vaines et trompeuses ; laissons-les et recherchons plutôt les joies pures et savoureuses que donne la vertu.

II

L'orgueil, l'ambition, voici d'autres passions que la tempérance a pour objet de modérer.

Qu'est-ce que l'orgueil ? C'est une tendance à s'élever au-dessus de ce que l'on est, c'est une estime exagérée de son mérite. S'estimer sans prétention, à sa juste valeur, la tempérance ne nous le reproche pas. Il ne nous est pas interdit de reconnaître les dons que Dieu nous a faits, de tenir notre rang, d'avoir souci de notre honneur, d'exiger ce à quoi nous avons droit. Cette disposition, maintenue dans de justes limites, n'est pas de l'orgueil proprement dit. L'orgueil apparaît lorsqu'on s'élève et qu'on se surfait d'une manière déraisonnable. Ici se révèle l'excès, le dérèglement, et la vertu de tempérance intervient pour le combattre et remettre l'orgueilleux à sa place. Elle envoie sa fille, la modestie, pour lui dire qu'il s'exagère son mérite, qu'il a des prétentions injustifiables, qu'il s'attribue une excellence qui ne lui appartient pas, qu'il est dans le faux, et que s'il y persiste, il encourra la disgrâce de Dieu qui déteste la superbe.

L'ambition est la recherche des distinctions, la poursuite des honneurs et des dignités. Ce n'est pas qu'il soit défendu, en principe, de

les désirer. Mais encore faut-il avoir les talents, les qualités voulues pour les solliciter, pour y prétendre ; encore faut-il y mettre de la modération. La tempérance le veut et le bien de la société le demande. Il est certain que si la modération présidait aux conseils des hommes qui briguent une charge, une dignité, un emploi, si les aspirants ne faisaient valoir que des mérites réels et des droits bien justifiés, il y aurait bien moins de partialité et plus d'équité dans la distribution des faveurs, des places et des honneurs.

III

Il faut pratiquer la tempérance dans la colère. — La colère est une émotion vive et déréglée de l'âme contre les personnes ou les choses qui nous déplaisent. Il y a une colère qui est légitime, et une colère qui est déraisonnable.

Est-ce le zèle de la gloire de Dieu, est-ce le crime et l'injustice, est-ce la perversité du siècle et la multitude des désordres dont vous êtes témoins, qui soulèvent votre âme et provoquent une irritation intérieure ou extérieure ? Votre colère, j'aime mieux un autre mot, votre indignation est juste, et la tempérance lui laisse libre cours.

Est-ce un motif moins louable, est-ce un froissement d'amour-propre, est-ce une injure personnelle, une persécution imméritée, qui l'excitent et qui vous portent à la vengeance ? La tempérance vous fait un devoir d'en modérer les transports et de rester calmes.

Les âmes vulgaires ne comprennent pas que l'on puisse garder son sang-froid au milieu des injures ; à leurs yeux, c'est une faiblesse. Mais le Seigneur, par l'organe de son prophète, nous dit au contraire qu'en ne se laissant pas troubler et en passant outre, comme si l'outrage ne nous atteignait pas, on montre une haute sagesse, et l'on veille à sa propre gloire : *Doctrina viri per patientiam nascitur et gloria ejus est iniqua prætergredi.* Agir ainsi, dit saint Jean Chrysostome, c'est se rendre semblable aux anges, c'est imiter Dieu dont la grandeur est infiniment au-dessus de tous les dédains de la créature : *Non ulcisci, Deo facit æqualem.* Point d'emportement, point de récriminations violentes, point de recours à la vengeance. A quoi bon, reprend saint Augustin, à quoi bon se troubler et perdre la modération, parce qu'on a été l'objet d'une calomnie ou d'une injure ? Quand on peut s'appuyer sur la droiture de ses intentions, on se moque des mensonges ; aussi, ajoutait ce grand docteur, dites de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que ma conscience ne m'accuse pas devant Dieu : *Senti de Augustino quidquid libet ; sola coram Deo me conscientia non accuset.*

La mansuétude et le pardon, voilà le précepte de la vertu de tempérance. Et s'il vous en coûte de comprimer votre émotion et de

pardonner, jetez les yeux sur notre divin Maître. Lorsque, aux mains de ses bourreaux, il subissait les pires outrages d'un peuple amenté contre lui, il ne laissa tomber de ses lèvres que ces paroles : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* »

IV

Tous nos sens peuvent tomber dans des excès ; mais il y a dans notre corps deux organes dont on fait trop souvent un usage immodéré et indiscret : l'organe de la vision et l'organe de la parole, les yeux et la langue. C'est ici qu'il y a lieu d'observer la loi de la tempérance, de réprimer la curiosité illimitée des regards et la liberté trop grande des paroles.

1. Un regard, un seul regard immodeste peut être la cause originelle d'une chute lamentable. Les exemples sont là pour nous en fournir la preuve.

La première femme regarde le fruit défendu, et la faute suit de près ce regard de curiosité et d'envie. Cham se permet sur son père un regard que le respect et la pudeur devaient lui interdire, et il attire sur lui et sur sa race une terrible malédiction. David, pourtant si sage, si vertueux, oublie un instant de veiller sur ses yeux, et cette imprudence l'engage dans une série de crimes. Et combien d'autres, hélas ! en remontant à l'origine de leur in-conduite, devraient avouer qu'elle a commencé par un défaut de retenue dans leurs regards !

Ce n'est donc pas sans raison que l'Esprit-Saint nous recommande avec tant d'insistance de veiller sur nos yeux. « Ne regardez ni à droite, ni à gauche, ni autour de vous, dit-il, ne fixez pas vos yeux sur des objets séduisants, sur des beautés étrangères. » Combien ont péri, combien sont devenus des réprouvés, pour n'avoir pas suivi ce conseil si important !

« La mort monte par les fenêtres, dit l'écrivain sacré, *mors ascendit per fenestras.* » Or les yeux, au témoignage de saint Grégoire, sont les fenêtres de l'âme. C'est par là, s'ils ne sont pas prudemment fermés, que pénètrent les tentations dangereuses, les désirs coupables, les imaginations, les pensées immondes qui donnent la mort à l'âme.

Pour exprimer la rapidité de ses conquêtes, César, le vainqueur des Gaulois nos ancêtres, faisait parvenir au Sénat romain ce laconique bulletin de victoire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. *Veni, vidi, vici.* » Le Saint-Esprit a rédigé depuis longtemps, et en termes aussi laconiques, le bulletin de défaite de ceux qui ne savent pas commander la retenue à leurs regards : « J'ai vu, et j'ai été vaincu. *Ut vidi, perii.* »

Les chrétiens trop peu vigilants pourraient contresigner ce bulletin et dire : « Je suis venu

dans cette compagnie, en ce lieu, dans cette fête, à ce bal, à ce divertissement, et j'ai été vaincu. J'ai vu ce tableau, ce portrait, cette image, ce spectacle, et j'ai été vaincu, j'ai perdu ma candeur, mon innocence, j'ai perdu les délicatesses de ma conscience et mon estime pour la vertu. *Ut vidi, perii.* » Ils pourraient s'approprier la parole de Jérémie : « C'est mon œil qui a ravagé mon âme : *oculus meus deprædatus est animam meam.* »

L'organe de la vision nous procure de saines et délicieuses jouissances, c'est vrai ; mais aussi il nous crée des dangers de toute sorte et nous tend des pièges nombreux. Si nous voulons y échapper, il importe au plus haut point de faire, à l'exemple du patriarche iduméen, un pacte avec nos yeux, pour qu'ils ne s'arrêtent jamais sur des personnes ou sur des objets capables d'exciter de malsaines convoitises ; il importe de pratiquer la modestie, cette belle vertu, fille de la tempérance.

2. L'organe de la parole, lui aussi, a besoin d'être surveillé et gouverné, pour qu'il reste dans la modération et qu'il n'outrepasse point les limites de la vérité, de la justice, de la charité.

Dans une lettre aux premiers chrétiens, l'apôtre saint Jacques s'en prend à cet organe et ne le ménage guère. « La langue, dit-il, est un membre peu volumineux, mais qui fait beaucoup de besogne, *modicum membrum magna exaltat.* La langue qui n'est point gouvernée, c'est un cheval fougueux, sans frein, c'est un navire sans gouvernail, c'est du feu, *lingua ignis est* ; c'est un membre toujours inquiet, jamais en repos et rempli d'un mortel venin, *membrum inquietum, plenum veneno mortifero* ; c'est, pour tout dire en un mot, un monde d'iniquités, *universitas iniquitatis.* » Voilà un acte d'accusation dressé en bons termes par un maître qui s'y entendait.

Cependant l'apôtre, qui ne veut pas être injuste, fait la part du bien dont la langue est l'instrument : il reconnaît que par elle nous bénissons Dieu, nous sommes utiles à nos frères, nous leur communiquons le bonheur et la joie ; mais il souligne particulièrement les maux qu'elle cause, les excès où elle tombe.

La langue qui n'est pas gouvernée ne respecte rien, ni Dieu, ni l'homme, ni le sacré, ni le profane ; elle jette à flots le blasphème, l'injure, le mensonge, la calomnie, la médisance, les paroles obscènes ; elle blâme, elle critique, elle déverse le mépris et la raillerie ; elle se plaît dans les contestations et les clamours ; elle flatte en face et déchire en secret ; elle porte partout le trouble et le malheur, divise les esprits, aigrit les cœurs, engendre les haines et les discordes et sert d'instrument aux plus ignobles passions.

Le réquisitoire prononcé contre la langue par saint Jacques ne vous paraît-il pas bien fondé ? N'est-il pas vrai que les abus qu'elle

commet sont infinis, et qu'elle est un monde d'iniquités, *universitas iniquitatis* ?

C'est pourquoi il est nécessaire de lui mettre un frein, de la discipliner, de la dompter. Il appartient à la vertu de tempérance de la modérer, de réprimer ses écarts, de contenir ses colères, de la rappeler au respect de la justice, de la vérité, à la bienveillance, à la charité envers le prochain.

V

Je voudrais dire un mot, avant de finir, sur une tendance qui s'accroît et se répand de plus en plus, qu'il serait urgent de limiter : la *tendance au luxe*. La tempérance est une force d'âme qui nous retient dans une sage mesure, qui consiste à éviter les excès en tout. Or il y a, dans le luxe contemporain, un excès visible qui appelle une répression.

Parler du luxe, il y a cinquante ans, dans les paroisses rurales, était chose inutile, il n'était qu'une exception ; c'était la simplicité antique. Le luxe ne régnait que dans les villes, dans les centres populeux, parmi les classes fortunées ; mais depuis il a pénétré dans les plus obscurs villages, et il s'étale dans les plus humbles chaumières.

Le luxe n'est pas la propreté, la décence, et même une certaine distinction dans les vêtements, dans les habitations, dans les ameublements, en rapport avec la condition et les ressources de chacun ; c'est une recherche exagérée, une affectation, un étalage somptueux, hors de proportion avec les moyens dont on dispose et avec le rang social que l'on occupe. Là est un excès, qui entraîne de graves conséquences. Avant tout, le nécessaire, après l'utile, ensuite l'agréable : voilà l'ordre, et le luxe l'intervertit ; il préfère l'utile au nécessaire, et l'agréable à l'utile ; il s'attache à ce qui brille, à ce qui éblouit ; il s'prend de choses vaines et frivoles.

L'apôtre saint Paul a tracé aux femmes chrétiennes la règle qu'elles doivent suivre. Il faut, dit-il, que les femmes s'habillent d'une manière simple et décente, que leurs plus beaux ornements soient la pudeur et la modestie et non la frisure, l'or, les perles et les habits somptueux. Une conduite irréprochable, voilà la parure qui sied aux femmes vraiment pieuses.

Le luxe est une passion qui entraîne, si on n'y met pas ordre, dans des dépenses folles et désastreuses qui se paient par les sueurs d'un époux, d'un père laborieux, et trop souvent aussi par le malaise, sinon par la ruine de la famille. Il épuise les ressources d'une maison, quand il ne la grève pas de dettes, et il ne laisse rien pour l'avenir des enfants, pour le soulagement des pauvres, pour le soutien des bonnes œuvres. Ce fait est trop fréquent pour que vous n'en ayez jamais été témoins.

Ce n'est pas tout : le luxe, l'amour excessif de la parure conduit à l'omission des devoirs les plus essentiels et ruine la vertu dans une âme. Croyez-vous qu'une personne qui se laisse fasciner par des bagatelles, *fascinatio nugacitatis*, qui est éprise de vanités mondaines, qui ne rêve que rubans, colifichets, parures, qui est absorbée par le souci de sa toilette, croyez-vous qu'elle aime Dieu, qu'elle aime l'Eglise, qu'elle aime la prière, qu'elle soit vertueuse ? Non ! Elle prend en dégoût les choses de la piété ; son cœur est envahi par d'autres affections. Voyez-vous, mes frères, la nécessité de refréner une passion aussi dangereuse ?

Nous sommes arrivés au terme de nos entretiens sur les vertus cardinales. Vous les avez écoutés avec une attention qui vous honore. Il me reste à souhaiter que vous en gardiez le souvenir, et que vous pratiquiez les vertus qu'ils vous ont recommandées.

Que la prudence, la justice, la force, la tempérance, président à vos pensées, à vos désirs, à vos paroles, à vos résolutions et à vos actes. Votre vie sera sagement gouvernée, et par des mérites tous les jours accrus, vous vous créerez des droits à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il !

FIN

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXVII

IL FAUT AGIR DANS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Aimer dans le Sacré-Cœur est bien ; mais agir dans le Sacré-Cœur est mieux. Que sont les sentiments, même les plus vifs, s'ils ne sont pas appuyés par les actes ? Rappelons-nous les protestations véhémentes de Pierre, suivies de si près par son reniement, et craignons de tomber de la même présomption dans la même confusion.

Il faut, comme le voulait et le demandait la B. Marguerite-Marie, que nos actions soient la traduction fidèle de nos sentiments pour le Sacré-Cœur.

Mais comment y arriver ? Pour le savoir, rappelons-nous cette parole de l'Evangile : « Si ton œil est simple, tout ton corps sera dans la lumière. Mais si ton œil est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres. » (Matt., vi, 22-23).

Cette sentence, d'après les commentateurs du Livre divin, nous révèle l'importance de l'intention dans notre conduite.

L'intention est le regard par lequel nous envisageons nos actions. Ce regard est-il saint ? l'action sera sainte. Ce regard est-il imparfait

ou mauvais ? l'action sera imparfaite ou même mauvaise.

Si donc nous voulons agir dans le Sacré-Cœur, il faudra que, avant tout, nous en ayons l'intention, et puisque le Sacré-Cœur est amour, que nous agissions par amour.

Tout faire par amour pour Jésus, tel doit donc être notre dessein ; et ce sera nous y décider que de considérer les motifs pour lesquels il faut qu'il en soit ainsi.

I

Il faut tout faire par amour, *parce que Jésus a tout fait par amour.*

Est-ce par nécessité qu'il est venu sur la terre, qu'il a parcouru la Judée, qu'il a peiné et souffert, qu'il a prêché l'Evangile et qu'il est mort ? Assurément non, puisqu'étant Dieu, il ne saurait subir aucune contrainte, et qu'il ne peut jamais y avoir la moindre atteinte portée à sa liberté et à son indépendance souveraine.

Serait-ce par intérêt ? C'est en effet le mobile ordinaire des actions humaines. Mais de quoi le Verbe peut-il avoir besoin, lui qui est le suprême dispensateur de toutes choses, lui dont le bonheur et la gloire sont aussi inaltérables que son essence divine ?

Ce n'est pas non plus par caprice, car il est la sagesse incréée, et la profondeur de ses desseins se révèle aussi bien dans les plus petites que dans les plus éclatantes de ses œuvres.

Tous ces motifs sont indignes de Dieu. Le seul qui ait pu le déterminer à agir, c'est l'amour, parce que le bien aime à se répandre. En dehors de là, on ne comprend rien à l'Evangile.

Prenons successivement toutes les paroles que Jésus a dites, toutes les démarches qu'il a accomplies, toutes les actions qu'il a faites : toujours nous verrons qu'elles furent inspirées par l'amour.

C'est parce qu'il aimait les âmes qu'il est venu sur la terre, qu'il a voulu naître pauvre parmi les plus pauvres, qu'il s'est astreint à toutes les infirmités humaines, qu'il s'est caché pendant tant d'années, qu'il a quitté sa douce retraite de Nazareth, qu'il a parcouru tant de chemins, qu'il a prêché la doctrine sublime de la vérité, qu'il a guéri tant de malades, qu'il a supporté tant de contradictions, qu'il s'est exposé à tant de haines, qu'il a institué la sainte Eucharistie, qu'il a enfin atteint les cimes de l'amour en mourant pour nous.

Il y a là pour nous un puissant motif de tout faire par amour. Chrétiens, c'est notre devoir d'imiter notre Dieu. Nous ne devons pas avoir les motifs qu'il a répudiés. N'agissons donc point par intérêt, ni par contrainte, ni par caprice. Cela est humain, cela est le lot des âmes qui ne connaissent pas le Sacré-

Cœur et qui ne sont pas à lui. Le nôtre, c'est d'aimer, et puisque le mérite de nos œuvres dépend du but que nous nous proposons en les accomplissant, que toutes nos actions aient la noblesse qui caractérisa toujours celles de notre Maître Jésus-Christ !

II

Il faut tout faire par amour, *parce que Jésus est le meilleur des maîtres.*

Lui-même l'a dit : « Mon joug est suave, et mon fardeau léger. » (Matth., xi, 30).

Que nous demande-t-il, en effet ? De faire des choses extraordinaires ? d'accomplir quel qu'un de ces exploits héroïques par lesquels les rois aimaient parfois à mettre à l'épreuve la fidélité de leurs soldats ? de changer quelque chose à notre vie ? Nullement. C'est par l'accomplissement surnaturel de nos devoirs d'état, c'est-à-dire en lui offrant et en faisant pour lui les mille actions ordinaires qui remplissent nos journées, que le Sacré-Cœur veut que nous le servions. Il accepte nos actions les plus minimes, nos démarches les plus insignifiantes, pourvu que nous les fassions pour lui. Peut-on trouver un maître plus facile à servir ?

De plus, il ne demande pas, au rebours des maîtres ordinaires, que nous réussissions ; pour lui, le succès n'est pas indispensable. Ce qu'il exige, c'est seulement la bonne volonté et l'effort.

Non content de cela, il se fait un bonheur de nous aider. Parfois nous nous décourageons malgré le peu qu'il réclame, parce que cette pensée de tout faire pour lui nous paraît encore trop austère. Nous oublions qu'il n'attend de nous qu'un mot, qu'une prière et qu'un élan du cœur, pour mettre à notre disposition sa grâce toute-puissante. Ce que nous nous déclarons incapables de réaliser, il le fera en nous, pour peu que nous tournions vers lui notre regard suppliant. Quel maître consentirait à en faire autant ?

Enfin, pour mettre le comble à tant de bonté, il fait briller à nos yeux la perspective d'une récompense éternelle, hors de proportion avec nos faibles efforts et nos travaux incertains. En sorte que, lors même que l'amour serait absent de notre vie, notre intérêt serait encore de servir le Sacré-Cœur.

Il est donc bien vrai que Jésus est le meilleur des maîtres ; et à cause de cela il ne doit pas trouver en nous que des serviteurs mercenaires, qui ont toujours pour but d'éviter les reproches, et qui croient avoir assez fait quand ils n'ont pas contrevenu formellement aux ordres qui leur ont été donnés.

III

Enfin, il faut tout faire par amour, *parce que Jésus est le meilleur des amis.*

Et quel ami ! Il mérite tellement d'être

aimé que notre peine perpétuelle devrait être de n'avoir pas pour lui assez d'amour.

La conséquence toute naturelle, c'est que nous n'avons rien à négliger pour l'aimer, semblables à ces débiteurs consciencieux qui, incapables de solder une dette énorme, s'efforcent du moins, par tous les moyens, de la diminuer.

Nous n'avons à perdre aucune occasion de payer la nôtre à l'égard du Sacré-Cœur, et puisque nos actions, même les plus petites, peuvent devenir des marques d'amour, c'est à nous de n'y manquer jamais.

Un auteur a dit : « Tout un ciel tient dans une goutte de rosée, et toute une âme dans une larme. » De même, efforçons-nous que tout notre cœur tienne dans les moindres des incidents de notre vie.

Quand on fait quelque chose par amour, on y met toute la perfection dont on est capable. Voyez un enfant qui offre à sa mère une fleur des champs. C'est peu de chose, ce qu'il offre, mais il y met tant d'affection, il y a dans son regard tant de désir d'être agréable, que la mère est émue et qu'elle accepte l'humble présent avec plus de joie qu'une perle précieuse.

Telle doit être notre attitude à l'égard du Sacré-Cœur. Il faut que nous agissions en lui et pour lui seul.

**

Que ce soit désormais notre ligne de conduite. Elle est seule digne de cœurs chrétiens. L'amour que nous mettrons dans tout ce que nous ferons communiquera à nos moindres actions une beauté qui ravira les anges. Et ainsi nous imiterons Celui qui a tout fait par amour, nous servirons comme il doit être servi le meilleur des maîtres, nous aimerons comme il doit être aimé le meilleur des amis. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

IX

DEUXIÈME MISSION. — A PHILIPPES

I

Au sortir d'Iconium, Paul se dirige vers la Galatie et la Bithynie. Il prend la route la plus facile, celle qui traverse la vallée fraîche entre le Soultan-Dagh et l'Emir-Dagh, par Laodicée, Philomelium et Synnada. Là il est au cœur de la Phrygie. Il trouve dans ces contrées un peuple grossier, adorateur de Sabazius, le dieu, et de Cybèle « la grande Mère des Phrygiens, » la déesse, c'est-à-dire prosterné dans le culte de la basse et cruelle volupté. Cybèle avait un temple à Antioche de Pisidie, l'Apôtre

connaissait donc ses fanatiques sectateurs, mais c'est en Phrygie qu'elle avait sa hiérarchie la plus dégradée. Cependant les habitants valaient mieux que leurs divinités, chez eux il régnait une certaine honnêteté naturelle avec la pensée des dieux qu'ils voyaient partout, qui présidaient aux différents actes de leur vie. Leur grossièreté de mœurs n'était point la brutalité de la débauche. Paul parla à leur droiture, à leur simplicité et il dut y fonder quelques chrétientés, car il reviendra les visiter et les « confirmer. » (Act., xviii, 23).

Toutefois il ne fait qu'y passer, comme en Galatie, *transeunt*. Il aime pourtant de tendresse ses chers Galates qui l'ont accueilli lors de sa première mission « comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ lui-même » (Gal., iv, 14, 15), et il s'arrête sûrement dans les villes desservies par les routes romaines : Docymée, Dorylée, Pessinonte, Ancyre, Tavium. Partout il retrouve le culte odieux de Cybèle, qu'il combat, qu'il flétrit ; mais il se hâte. Il voit tant de moissons jaunissantes, tant d'âmes à convertir, tant de brebis errantes, à qui il manque des ouvriers, des pasteurs ! Au sud-ouest, depuis Docymée, il aperçoit les villes magnifiques qui font la gloire de l'Ionie : Milet, Ephèse, Sardes, Smyrne et vingt autres ; il consulte le Seigneur : « Le Saint-Esprit lui défend d'annoncer la parole de Dieu en Asie. » (Act., xvi, 6). Séjour des arts, de la jouissance et de la corruption, mollement assises sur les rivages voluptueux de la mer, elles n'étaient point prêtes pour recevoir la grâce, cette rosée du ciel, pour comprendre la doctrine du sacrifice ; emprisonnées dans les filets du matérialisme, elles n'étaient pas encore éprises de la liberté de l'âme, de l'affranchissement du péché, et les saints désirs ne les remuaient point.

Ils piquent droit sur la Mysie devant eux, à l'ouest ; le massif de montagnes d'où émerge l'Olympe les attire au nord vers la Bithynie où s'élèvent les cités de Nicée, de Nicomédie, de Chalcédonie, non loin du Pont-Euxin ; mais l'Esprit de Jésus ne leur permet point d'y aller. Ils traversent donc la Mysie jusqu'au mont Ida, les pays chantés par Homère, et entrent au port d'Alexandria-Troas, à quelques heures des Dardanelles.

De ce port fameux fondé par le lieutenant d'Alexandre, Paul peut se diriger sur la Grèce ou sur l'Italie, gagner Rome ou Athènes. Peut-être nourrissait-il le secret et vif désir de se rendre dans la ville capitale du monde pour l'évangéliser, et avec elle les hommes de toutes les nations qui aimaient à y venir et même à y séjourner ; il semble l'insinuer dans sa lettre aux Romains. Mais il n'ose plus formuler de projets, puisque le ciel les contrarie toujours. Pourquoi ne lui est-il point permis de prêcher à Milet ou à Nicée, il l'ignore, il ne se le demande même pas, car il n'a pas d'autre

volonté que celle de Dieu, et il se borne à prier, à demander où l'Esprit daignera souffler, les pays où il voudra le conduire.

Comme il avait longuement regardé au port les vaisseaux de toutes les nations dont les voiles gonflées attendaient le départ, une nuit il eut une vision : un homme de Macédoine lui apparut, se tint debout devant lui et le supplia en disant : « Passe en Macédoine et aide-nous ! »

« Aussitôt nous cherchâmes à passer en Macédoine, certains que Dieu nous y appelait à prêcher l'Evangile. »

Pour la première fois saint Luc, l'auteur des *Actes*, se met en scène, parle de lui-même, indiquant qu'il fait partie de la petite troupe de missionnaires. Gentil, originaire d'Antioche, il est doué d'une culture intellectuelle peu commune et il racontera d'une manière sobre et vivante, dans un grec très pur, les événements dont il a été témoin. Comme il était médecin, il est probable qu'il fut mis en rapport avec l'Apôtre affligé de fréquentes infirmités, et qu'il eut à le soigner dans une de ses maladies habituelles qui le faisaient tant souffrir. Le médecin devient volontiers l'ami, pour peu qu'il ait l'âme compatissante, car il est le confident des misères physiques et souvent des peines morales, et il attire la confiance. Saint Luc avait atteint l'âge de la maturité. Son amitié pour l'Apôtre ne fut donc pas de la même nature que celle de Timothée ; si elle revêtait un caractère plus grave, la tendresse n'en était point absente et surtout elle fut constamment fidèle. Paul qui raconte ses angoisses à son disciple avide de connaître tous les détails de sa vie lui écrit : « Luc est seul avec moi. » (II Tim., iv, 11). Alors que tous les autres l'ont abandonné, Luc est resté seul auprès de lui, pour l'aider, l'encourager, le consoler aussi, car cette âme si virile avait plus que d'autres besoin d'être relevée. Leur trempe d'esprit et de cœur était cependant bien différente, il suffit de les lire pour en être frappé. Souvent il leur arrive de raconter à peu près les mêmes choses : Paul avec son trait profond, sa fougue orientale, son impétuosité ordinaires, avec la pénétration et la hauteur de vues qui n'appartiennent qu'à lui, tandis que Luc demeure mesuré comme le genre grec, calme, même quand il décrit une épouvantable tempête, qu'il vous retient par la clarté palpitante de son récit et par la douceur mélancolique qui paraît avoir été le fond de sa belle âme expectante et dévouée.

Ils s'embarquent donc à Troas et filent droit sur Samothrace. Poussés par un vent favorable, ils s'engagent entre Ténédos et la côte, où le courant fait la navigation plus sûre, passent sur le front des Dardanelles et sautent en quelque sorte d'une île à l'autre, s'abritant sous Imbros, Samothrace et Thasos. De là ils gagnent Neapolis dont la rade est peu

clément. Paul regarde les habitants, leurs visages, leurs manières ; ce n'est pas l'aspect du Macédonien de sa vision. Il se dirige donc sur Philippes, en suivant la voie Egnatienne, c'est-à-dire la grande route que les Romains ont construite à travers la Macédoine et qui mène à Dyrrachium, où l'on s'embarque pour Brindes et Egnatia.

II

Philippes est l'une des premières étapes de cette voie célèbre. Cette ville s'étage au nord, sur un promontoire élevé qu'elle recouvre tout entier. A ses pieds, un lac marécageux baigne les dernières assises du sourcilieux mont Pangée, en face de la cité. La voie Egnatienne la coupe en deux : la ville basse avec ses quartiers populeux, son vaste forum, et la ville haute pourvue de ses temples, de ses théâtres et de son acropole.

Cette cité était renommée autrefois pour ses mines d'or, on prétendait que l'or y renaissait sous la pioche. De pareilles richesses devaient tenter un homme avare et avisé comme Philippe, roi de Macédoine. Il fit exploiter les mines, qu'il entourait de la protection nécessaire d'une place forte, à laquelle il donna son nom. C'est là dans la plaine entre l'Hoëmus et le Pangée, qu'Octave et Antoine livrèrent à Brutus et à Cassius la bataille qui fut fatale aux républicains de Rome, l'an 42 avant Jésus-Christ.

Tout y rappelle encore la défaite de Brutus. Les trirèmes étaient à Neapolis et les républicains gardaient leur ligne de communication avec la mer. C'était en automne ; la plaine devait être inondée en partie par le Gangitès ; on voit encore le passage difficile par lequel l'armée républicaine pénétra en Macédoine, la colline où mourut Cassius. « La ville de Philippes était alors un monument de la fin de cette lutte, un mémorial perpétuel de la victoire sur Brutus, raconte un voyageur. Et maintenant un Apôtre juif arrive en ce lieu pour y gagner une victoire plus grande que celle de Brutus, et pour fonder un empire plus durable que celui d'Auguste. C'est un fait d'une signification profonde que « la première ville » où arriva saint Paul en entrant en Europe, fut cette « colonie », qui, plus qu'aucune autre de tout l'Empire, méritait d'être considérée comme représentant la Rome impériale¹. »

« C'est en effet, dit saint Luc, la première ville colonie de cette partie de la Macédoine. » (Act., xvi, 12).

Octave en effet envoya aussitôt une colonie romaine dans cette cité où il avait remporté une si grande victoire et il lui conféra le droit de cité d'Italie, *jus italicum*². Ces émigrants

¹ Vigouroux, *Le N. T. et les découvertes archéologiques modernes*, p. 199.

² D'après les médailles, le nom de la nouvelle colonie était *Colonia Augusta Julia Philippensis*.

d'Italie étaient surtout de vieux soldats qui s'étaient battus pour Antoine et Octave, des vétérans pliés au joug de la discipline romaine, austères et de mœurs simples, peu cultivés, mais attachés aux divinités rustiques du Latium. Ils leur bâtirent des temples qui s'élevèrent auprès des sanctuaires érigés en l'honneur des dieux d'Asie. Les deux cultes se développèrent côte à côte, les mœurs macédoniennes persistèrent à côté des mœurs romaines, et les deux cités vécurent ensemble sans s'absorber ni même se compénétrer, sans se haïr non plus. C'étaient deux races conquérantes qui avaient parcouru l'univers, l'une à la suite d'Alexandre, l'autre, commandée par vingt généraux romains émules de César. Elles se regardaient, également fortes de leur passé, et se prévalant de leurs gloires, l'une et l'autre d'ailleurs professant un mépris profond pour la molle et voluptueuse Grèce, et gardant de fortes traditions d'honneur, de travail, de mâles vertus.

Les vétérans de la colonie romaine jouissaient sans doute de la récompense de leurs services rendus à Rome, et d'un juste repos, dans ces propriétés qui leur étaient libéralement concédées ; mais ils avaient aussi pour mission de protéger les frontières de l'empire contre les incursions des peuples voisins. « Ainsi que les routes militaires, la colonie était un élément de ce grand système de fortifications conçu dans le but d'assurer la sécurité de l'empire. » Elle était considérée comme une partie de Rome et jouissait des mêmes privilèges que Rome.

« Les sujets des Césars se divisaient en deux classes très distinctes : les citoyens et les étrangers, *cives et peregrini*. Les habitants de l'Italie étaient citoyens romains ; ceux des autres provinces, au moins dans les premiers temps, jusqu'à Caracalla, étaient étrangers, à moins qu'ils n'appartinssent à une colonie ou à un *municipium*. Le municipe était une ville étrangère que Rome avait adoptée ; la colonie était une ville où Rome avait envoyé une partie de ses enfants. Ceux-ci n'étaient pas présents dans la capitale, mais leurs noms étaient inscrits dans une des tribus de Rome ; aussi les habitants de Philippes disaient-ils avec assurance : « Nous sommes Romains ! » On parlait latin dans la colonie ; on y vivait sous les lois de Rome, on y arborait les insignes de Rome. Les monnaies de la colonie, même en Grèce, portaient des inscriptions latines¹. »

La colonie romaine ne ressemblait donc en rien aux colonies grecques ou phéniciennes qui s'échappaient de la mère-patrie comme des essaims d'une ruche trop pleine, afin de mener une vie indépendante ; elle demeurait soumise à Rome, recevait d'elle des ordres, des inspirations, fière de vivre sous ses lois

et de jouir des privilèges qu'elles lui conféraient. Elle ne dépendait point du proconsul de la province, et était gouvernée par ses propres magistrats. Les *Actes* appellent ces magistrats des *préteurs*, qui commandaient à des *licteurs*¹.

Philippes était « la première ville de cette partie de la Macédoine, » suivant l'expression de saint Luc. Cela signifie peut-être simplement que c'était la première ville de Macédoine qu'on rencontrait en venant de Néapolis, qui appartenait à la Thrace. Comme cette province, au dire de Tite Live, était partagée en quatre régions, il est possible aussi que S. Luc ait voulu désigner Philippes comme la ville principale de la première région.

Ces détails suffisent pour que nous ayons une juste idée de cette contrée que Paul vient évangéliser. Les habitants ne sont ni légers, ni pervers, comme ceux de la Pisidie ou de la Galatie. Gardés par de fortes mœurs, ils n'ont pas perdu non plus le souvenir de l'idéal chanté par Orphée dans la Thrace, la contrée voisine. Le poète charmeur en effet a chanté un Dieu un, pur esprit, partout présent, dans l'univers comme dans les âmes, et ses poèmes sont si doux que les premiers chrétiens y trouvent comme un écho de l'Evangile.

Le terrain est donc bien propice où Paul va semer. Il sera compris et la semence lèvera. Les femmes surtout le comprendront, parce qu'elles sont plus accessibles à l'idéal, et que dans leurs temples elles ont entendu ces hymnes d'Orphée qui parlaient suavement à l'âme.

L'Apôtre toutefois se heurte à une difficulté pratique qu'il ne rencontrait pas ailleurs. A Philippes la colonie juive était si peu nombreuse qu'elle n'avait pas de synagogue. Or c'était dans les synagogues qu'il enseignait la doctrine de Jésus à ses compatriotes, ainsi qu'aux prosélytes Gentils, qui recherchaient la vérité, et qui étaient attirés par les enseignements de la loi mosaïque. Quand ils n'avaient pu construire une synagogue, les Juifs se réunissaient toujours, le sabbat, dans un lieu de prière, un oratoire, une *proseque*, suivant le mot des *Actes*. Cette *proseque* se trouvait ordinairement dans une propriété particulière appartenant à un Juif, et située dans le voisinage de la mer ou d'un fleuve, pour les ablutions. Celle de Philippes était à l'ouest de la ville, sur les bords du Gangitès, dans une campagne verdoyante. C'est là que Paul va commencer son œuvre d'évangélisation.

¹ *Ibid.*, p. 205.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 aprilis 1911.

† SEBASTIANUS, *Archiep. Laodicen.*,
Administrator apost. Diocesis Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Vigouroux, *ibid.*, p. 201.

Ami du Clergé du 20 avril 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Avis paroissiaux. — Les Rogations, 305.

Actes pour la Communion d'enfants. — Avant, 306. — Après, 306.

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — III. L'enquête, 307. — IV. Mgr de Bruillard, 310. — V. Les premiers fruits de l'Apparition, 313. — VI. Le premier anniversaire, 315. — VII. L'abbé Dupanloup, 317.

AVIS PAROISSIAUX

LES ROGATIONS

Mes frères,

Les prières publiques désignées sous le nom de *Rogations*, auxquelles je vous convie instamment, ont un double but : solliciter la protection du ciel pour les biens de la terre, et réclamer le secours de Dieu pour nos besoins spirituels ; de sorte que, quelle que soit notre condition, nous sommes intéressés à prendre part à ces prières.

Sans parler du précepte qui nous oblige tous à prier, il est une chose qui devrait nous faire sentir la nécessité de la prière et nous presser de recourir à Dieu : c'est le sentiment de notre impuissance.

Notre impuissance ! Elle est si manifeste, si évidente aussi bien dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel ! Nous ne pouvons rien, dans l'ordre du salut, sans l'assistance de la grâce divine. Nous n'en sommes pas toujours assez convaincus ; car alors nous serions plus assidus à la prière. Mais nous sentons mieux notre impuissance devant une série de faits et de phénomènes de l'ordre naturel. Que pouvons-nous, en effet, contre le vent, la pluie, les tempêtes, les inondations, la gelée, la grêle ? Tous nos efforts réunis sont incapables de modifier les conditions atmosphériques. Des fléaux dévastateurs de toute sorte se sont abattus sur les céréales, sur les arbres, sur les fruits, sur la vigne. On vient de découvrir une nouvelle maladie qui s'ajoute à une douzaine d'autres dont le vignoble est victime. Les savants se réunissent, délibèrent, font des enquêtes, et proposent des recettes qu'ils jugent efficaces. Ils font bien tout ce qu'ils peuvent, pour conjurer ces fléaux, et il convient de reconnaître leur bonne volonté, mais leurs efforts ne sont pas couronnés d'un plein succès. Quand ils ont tué un parasite destructeur, il

en vient un autre ; quand ils ont lutté victorieusement contre une maladie, il en surgit une autre qui déconcerte leur habileté. Les savants ont beau faire : ils n'arriveront pas à changer la direction des vents, à dissiper les nuages, à repousser les orages, à empêcher la neige, la gelée, la pluie, la grêle, les inondations. Dieu, dont ils voudraient se passer, reste le Maître, car il n'a pas abdiqué, et par conséquent c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour que, dans sa miséricorde, il daigne bénir nos travaux, féconder nos sœurs et écarter de nos maisons, de nos cultures, les fléaux, les maladies, qui les détruiraient.

C'est dans ce but que les processions des Rogations ont été établies ; elles coïncident avec cette période où les biens de la terre sont exposés à des catastrophes. Comprenez-vous, mes frères, les inquiétudes, les tranches de ceux qui n'ont pour vivre que les récoltes de leurs champs, que les fruits de leurs arbres, que les raisins de leurs vignes, et qui les voient menacés par l'action meurtrière des gelées printanières ? Chaque matin, ils se demandent avec angoisse, s'ils n'auront pas à déplorer un désastre.

La vérité est que nous ne pouvons répondre du lendemain et que nous sommes à la merci de la Providence ; et c'est pour cela qu'en ces jours d'inquiétude, nous sommes pressés de recourir à Dieu et de le supplier, par l'intercession des saints, de nous épargner.

Je ne devrais pas avoir besoin d'insister, pour que vous assistiez à nos processions : car votre intérêt vous en fait un devoir. Si vous ne venez pas tous, il faut au moins que la paroisse soit dignement représentée dans cette pieuse manifestation.

Dans les temps de foi, au moyen âge, les populations assistaient aux Rogations comme à la messe le jour de Pâques ; les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, personne n'y manquait. Il était d'usage de marcher nu-pieds dans ces processions, en signe de pénitence, et ce n'était pas seulement le peuple, mais les plus grands personnages, qui se conformaient à cette coutume.

L'histoire nous apprend que Charlemagne, le grand empereur, ôtait sa chaussure comme les plus simples fidèles et suivait la procession depuis son palais jusqu'à l'église de la station où l'on disait la messe. — Sainte Elisabeth de Hongrie n'avait pas de plus grand bonheur que de se mêler, dans le cortège, aux femmes du peuple, marchant nu-pieds comme elles, et n'ayant pour vêtement qu'une simple robe de laine grossière.

Quoi qu'en pensent certaines gens, ce n'est pas une vaine parade que nous ferons, et il n'y a pas de honte à s'associer à ces prières et à dire les Litanies des saints, pour ob-

tenir, par leur médiation, les biens temporels et spirituels que nous désirons.

Venez donc en grand nombre à notre procession. Elle sortira de l'église pour passer à travers nos rues et s'acheminera vers nos campagnes, où trop souvent ont retenti des imprécations et des blasphèmes, qui ont été déshonorées par le travail du dimanche, et qui, pour ce motif, ont besoin d'être bénies pour que leurs moissons grandissent sous des pluies opportunes et sous le soleil du bon Dieu.

Nous prions à cette fin, mes frères ; nous demanderons à la Sainte Vierge, aux anges, aux apôtres, aux martyrs, aux pontifes, aux confesseurs, aux vierges, aux saintes femmes, à tous les élus qui peuplent le ciel, de prier avec nous, d'appuyer nos requêtes près de Celui qui gouverne tout ici-bas. Cela fait, notre devoir sera accompli, et nous laisserons à la Providence divine le soin de régler les événements au mieux de nos intérêts temporels et spirituels. Ainsi soit-il !

ACTES POUR LA COMMUNION D'ENFANTS

Avant la Communion

O mon Jésus, je vais communier tout à l'heure ! Vous disiez autrefois à vos apôtres : « Laissez les tout petits venir à moi ! » et vous les caressiez et les bénissiez.

Eh bien ! moi aussi, je suis un petit enfant, et puisque vous m'avez appelé, me voici près de vous, et j'attends vos bonnes et saintes caresses.

Ah ! je vous connais bien. C'est vous qui êtes le Dieu du ciel et de la terre, le Seigneur et le Maître de toutes choses. C'est vous qui faites fleurir les lis des champs et qui nourrissez les petits oiseaux. C'est vous qui m'avez créé et qui me donnez le pain de chaque jour. C'est vous qui m'avez racheté, en mourant pour moi, sur la croix. C'est vous qui avez institué l'Eucharistie, pour que je puisse manger votre chair sacrée, et qu'en vivant de vous sur la terre, j'aie un jour près de vous, avec vous, dans votre beau paradis.

O mon Jésus, que vous êtes grand ! Les anges qui entourent votre trône et qui vous servent, sont éblouis de votre gloire, et ils vous adorent. Je vous adore, comme eux, et je voudrais avoir leurs cantiques et leur voix pour chanter votre puissance et votre majesté infinie.

O mon Jésus, que vous êtes saint ! Vous êtes plus beau, plus brillant, plus pur que le rayon de soleil qui m'éclaire ; et moi qui suis rempli de défauts et qui vous ai déjà tant offensé, jamais je n'aurais osé m'approcher de vous,

pour communier, si votre pardon n'avait purifié mon âme, et si vous ne m'aviez dit de venir.

O mon Jésus, que vous êtes bon ! Je sais votre nom : vous êtes *le Bon Dieu*... Que de fois, en pensant à vous, en regardant vers le ciel, ne vous ai-je pas appelé ainsi : *le Bon Dieu* !... Mais aujourd'hui que vous êtes pour moi sur l'autel, c'est mieux encore et de tout mon cœur que je vous appelle *le Bon Dieu*...

O mon Jésus, oui, que vous êtes bon ! Vous allez me donner tout ce que vous avez : votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité... O prodige ! ô amour ! Vous allez me donner votre corps et votre sang pour qu'ils me nourrissent, votre âme pour qu'elle me sanctifie, votre divinité pour qu'elle m'élève et me grandisse, au-dessus même de vos anges.

Vous allez me donner votre cœur. Ah ! votre cœur, tout brûlant d'amour, c'est le trésor des trésors, et après lui je n'ai plus rien à souhaiter, plus rien à désirer sur la terre.

O mon Jésus, que vous êtes aimable ! Vous avez toutes les beautés et toutes les grâces. Vous étiez bien beau, dans les bras de la Vierge Marie, votre mère, quand vous souriez aux bergers et aux Mages. Vous étiez bien beau dans le temple, quand vous enseigniez au milieu des docteurs. Vous étiez bien beau sur les routes de la Judée, quand vous guérissiez les malades et que vous ressuscitiez les morts. Vous étiez bien beau, quand vous êtes sorti du tombeau, et quand vous êtes monté au ciel...

Et vous êtes bien beau encore, dans la sainte hostie qui vous contient tout entier, vivant et immortel.

Mes yeux ne peuvent vous voir ; mais je sais que vous y êtes, pour moi, pour me remplir de vos grâces, pour me combler des dons de votre amour, et faire de moi un enfant plus obéissant, plus doux, plus sage et plus pur.

O mon Jésus, vous qui êtes si grand, si saint, si bon, si aimable, vous qui êtes le Bon Dieu, ah ! venez ! Je vous attends, je vous ouvre mon cœur, quoiqu'il soit bien pauvre, bien indigne, pour que vous y descendiez et que vous y demeuriez ; venez et ne tardez pas davantage, car il ne saurait rien y avoir pour moi de plus doux, de plus suave et de meilleur que la communion que je vais faire.

Après la Communion

O mon Jésus, je vous ai reçu dans mon cœur, et votre divine présence me comble de joie et de bonheur !

Eh quoi ! c'est donc vrai, moi qui ne suis qu'un pauvre petit enfant, je viens de com-

munier. Vous m'avez invité à votre table, et vous avez daigné me servir à manger votre chair sacrée.

*
**

Aussi, ô mon Jésus, ce n'est plus seulement vers le ciel que je regarde pour essayer de vous y apercevoir, sur le trône de votre gloire, bien au-dessus des anges et des saints, mais c'est en moi-même, c'est dans mon âme, devenue comme un paradis. Car vous y êtes maintenant, et si je ne vous vois pas, ah ! je vous sens bien, au plus profond de mon cœur, et à cette pensée, avec toute la foi dont je suis capable, je m'agenouille, j'incline le front, je joins les mains, et je vous adore... Je vous adore, et je proclame que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.

*
**

O mon Jésus, vous n'avez pas fait rien que de venir dans mon âme. C'eût été trop peu pour votre amour ; mais l'hostie sainte, c'est votre corps adorable et vous m'en avez nourri.

Merci, ô mon Jésus ! merci de cette grande faveur que vous m'avez accordée et que je méritais si peu.

Je sais bien pourquoi vous vous êtes donné à moi, tout entier : c'est pour que je vous ressemble et que j'imiter vos vertus.

Eh bien ! je vous promets qu'avec votre grâce, je me corrigerai de mes défauts, et que, comme vous, je grandirai en sagesse. Je vous promets que je chercherai toujours à vous plaire. Ah ! je serais trop heureux si mes parents, tous ceux qui me connaissent et qui m'aiment, en me voyant mieux prier, mieux obéir, mieux travailler, pouvaient dire que c'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez changé ainsi, et s'ils vous en rendaient gloire !...

*
**

O mon Jésus, vous m'avez comblé de bienfaits... Mais puisque vous avez été si bon pour moi, j'ose encore m'adresser à votre cœur, et vous demander de nouvelles grâces.

Ce n'est pas seulement pour moi que j'ai communiqué ; votre charité, votre amour me pressent de faire comme vous et de m'oublier pour penser aux autres, à tous ceux qui ont besoin de vous.

Ah ! permettez-moi de profiter de votre divine présence, et de vous prier de bénir mes bons parents qui m'ont si bien élevé, et qui m'ont accompagné à votre table. Enfant de l'Eglise et de la France, je vous invoque pour elles. Rendez heureux le Souverain Pontife Pie X à qui je dois cette communion que je viens de faire ; convertissez les pécheurs ; délivrez les chères âmes du Purgatoire, surtout celles de ma famille, afin qu'elles soient avec vous, aujourd'hui, dans le Paradis.

O mon bon Jésus, j'ai la confiance que vous voudrez bien m'exaucer. Comment pourriez-

vous me refuser quelque chose, en un jour comme celui-ci, en un jour où votre amour n'a pas de bornes pour moi ?

*
**

Car, ô mon Jésus, vous m'aimez ; vous m'aimez infiniment, bien autrement encore que quand vous mouriez pour moi sur la croix ; vous m'aimez, et votre cœur que je sens dans le mien et qui l'échauffe de ses ardeurs, me le dit assez.

Aussi, ô Jésus, je vous aime maintenant comme je ne vous ai jamais aimé.

Je vous aime, et je le déclare bien haut, devant ces autels, témoins de mon bonheur ; et tout à l'heure, je le dirai à mes parents, à mes frères, à mes sœurs, à mes amis, pour qu'ils vous aiment avec moi. — Je vous aime, et je montrerai désormais, par ma piété, que je suis tout à vous, rien qu'à vous.

O mon Jésus, ô mon bien-aimé, si je ne sais pas vous louer, vous bénir, vous remercier autant qu'il le faudrait, du moins je vous aime, et je voudrais que chacun des battements de mon cœur fût un acte d'amour pour vous. Je vous aime, et si je désire quelque chose, c'est de vous aimer davantage encore jusqu'à la fin de ma vie, pour que je puisse alors m'écrier près de vous : « O mon Jésus, je vous vois, je vous ai, je vous possède, et c'est pour toujours ! » Ainsi soit-il.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

III

L'ENQUÊTE

I

Après la disparition de la Belle Dame, les deux enfants retournent auprès de leurs vaches. Elles étaient toujours au même endroit. Puis ils demeurent silencieux, échangeant à peine quelques réflexions. Avec son incorrigible légèreté Maximin propose de jouer, mais le jeu ne leur sourit plus. Le soir venu, ils rassemblent leurs troupeaux : « A côté de mes bêtes qui cheminent une à une dans l'étroit sentier, raconte Maximin, je rentre rêveur et pensif au village des Ablandins. »

Pierre Selme, son maître, lui dit : « Eh bien ! tu n'es pas venu me retrouver dans mon champ ! — Oh ! répond l'enfant, vous ne savez pas ce qui est arrivé !

— Et qu'est-ce donc qui est arrivé ?

— Nous avons trouvé près du ruisseau une Belle Dame qui nous a retenus longtemps et qui nous a fait causer avec Mélanie. J'ai eu peur d'abord ; je n'osais pas aller chercher mon pain qui était auprès d'elle, mais elle nous a dit : « N'ayez pas peur, mes enfants, appro-

chez, je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. »

Et Maximin raconta ce qu'il avait vu, tout surpris que tout le monde n'eût pas aperçu l'éclatante lumière du ravin ; puis il se rendit chez Baptiste Pra, le maître de Mélanie. Celle-ci, occupée à l'étable, n'avait rien dit encore.

Le petit garçon, plus communicatif, parle tout de suite de la Belle Dame. On l'entoure, on le presse de questions. Toute la famille est là, le père, la mère, les deux enfants, Jacques le frère, et la vieille mère de Baptiste Pra. Celle-ci se met à pleurer et avec l'intuition que lui donne sa foi simple elle dit :

— Cette Belle Dame ne peut être que la Sainte Vierge !

Les autres doutent, ils attendent Mélanie. Comme elle ne se presse point, sa maîtresse court la chercher dans l'écurie aux vaches.

— Viens donc nous raconter ce que tu as vu avec Mémín.

— J'ai vu comme lui, répond l'enfant, et puisqu'il vous l'a dit, vous le savez.

On insiste, elle fait alors son récit, en toute simplicité. Ce qui les frappe tous, c'est que tous deux parlent le français, qu'ils ne savaient pas le matin.

La bonne aïeule, de plus en plus émue, redisait : « Cette Belle Dame est certainement la Sainte Vierge, car il n'y a qu'elle au ciel dont le fils gouverne ! »

Puis s'adressant à Jacques son plus jeune fils : « Tu as entendu ce que la Sainte Vierge a dit, ajoute-t-elle. Va-t-en encore travailler demain dimanche, après cela ! »

— Bah ! fait le jeune homme, j'irais croire que cette enfant a vu la Sainte Vierge, elle qui ne fait même pas sa prière !

« Mais, a-t-elle raconté, ce soir-là je restai à genoux longtemps, car je ne savais guère de prières par cœur. »

Le lendemain matin, le hameau des Ablandins tout entier est en émoi. La nouvelle circule de l'apparition de la veille ; les uns croient, d'autres se moquent, le plus grand nombre hésite à se prononcer. Pierre Selme ouvre un excellent avis : on enverrait les deux enfants à M. l'abbé Jacques Perrin, curé de la paroisse ; lui seul pourrait les éclairer. Ils partent donc de bon matin pour la Salette et racontent le fait au bon prêtre, qui les écoute gravement, très impressionné par l'accent de sincérité de leurs paroles. Plus ils parlent, plus il est convaincu qu'il se trouve là en face d'un événement surnaturel de très haute portée. Les larmes lui montent aux yeux et il leur dit :

— Vous êtes heureux, mes enfants, vous avez vu la Sainte Vierge !

La nouvelle courait déjà à la Salette. La veille M. Peytard, maire de la commune, avait envoyé ses gardes champêtres prévenir qu'il y aurait le dimanche après la messe séance

du conseil municipal. Un des gardes vient le trouver dans la matinée du dimanche. Il avait rencontré Maximin et Mélanie : — Où allez-vous si matin ? leur demanda-t-il. — Nous allons raconter à M. le curé qu'hier, vers trois heures de l'après-midi, nous avons vu sur la Montagne une Belle Dame et qu'elle nous a longuement parlé. — Et les enfants lui avaient redit tout son discours.

Le brave fonctionnaire était tout soucieux :

— Qu'en pensez-vous ? dit-il au maire.

— Je pense que ce sont des enfantillages, reprit celui-ci en riant¹.

Au fond, il était lui-même plus ému qu'il ne voulait le paraître. Quelques heures après, il se rendait à la messe.

L'abbé Perrin monte en chaire et s'élève contre les blasphèmes et la profanation du dimanche ; pour appuyer sa parole, il raconte ce que viennent de lui dire les enfants. Mais le cœur lui serre, rapporte M. Peytard, il ne sait que balbutier quelques mots, et personne n'y peut presque rien comprendre. « Cependant, moi, à qui le garde champêtre le matin avait commencé à donner quelque idée de la chose, je compris à peu près ce qu'avait voulu dire Monsieur le Curé. »

Pierre Selme, lui, n'assistait pas à la messe ce jour-là. Son berger étant guéri, il ramena dans la matinée, ainsi qu'il avait été convenu, Maximin à Corps, chez son père, à la sortie de la messe. « Cet enfant, déclare-t-il, n'est plus revenu dans notre hameau où la petite Mélanie est continuellement restée jusqu'au commencement de Décembre. Il ne faisait que le traverser lorsqu'il accompagnait les nombreux pèlerins qui se rendaient sur la Montagne². »

Une heure après la messe, M. Peytard se dirige vers la mairie. Les conseillers s'y trouvent réunis en majorité. Avant tout autre débat, il leur demande : « Y aurait-il quelqu'un parmi vous, Messieurs, qui pût savoir ce que Monsieur le Curé a dit au prône ? » — « Personne n'a compris, » répondent-ils tous. Cependant Jean Moussier, des Ablandins, réfléchit et un moment après il dit : « J'ai entendu dire hier soir par mes voisins que les bergers avaient vu sur la Montagne une Dame d'une tenue extraordinaire, et qu'elle leur avait dit telle et telle chose. C'est sans doute à quoi a voulu faire allusion Monsieur le Curé, parce qu'on dit que ces deux enfants sont venus le trouver ce matin pour lui raconter la chose. »

L'assemblée n'y attacha aucune importance et délibéra ensuite sur ses affaires :

II

Après la séance, le maire toujours préoccupé, sans s'ouvrir de rien à sa famille, prend qua-

¹ Lettre du maire de la Salette à Mgr Villecourt, évêque de La Rochelle, 2 octobre 1847.

² Déclaration de Pierre Selme ; *Echo*, p. 8.

rante francs et se rend aux Ablandins, à un kilomètre et demi de là, dans le but d'interroger les enfants. Il ne rencontre que Mélanie, la prend à part, et la prie de lui raconter ce qui s'est passé la veille.

Le petite fille fait son récit, il l'écoute sans l'interrompre et quand elle a fini :

— Fais bien attention, ma petite, de ne rien dire ni de plus ni de moins.

— J'ai dit tout ce que cette Dame a recommandé de dire, répond-elle.

Il la presse, la menace, lui propose de lui donner quarante francs si elle veut avouer que c'est une pure fable. Elle repousse cet argent avec mépris. Il s'en retourne chez lui songeur.

« Le lendemain lundi, 21 septembre 1846, raconte-t-il, je descendis à ma vigne pour chercher quelques raisins qui commençaient à être bons. Tout préoccupé de ce que m'avait dit la veille Mélanie, je passai chez le père Giraud en revenant de ma vigne. Je fis appeler Maximin. Je lui demandai d'abord si ce que m'avait raconté Mélanie était vrai ; il me répondit que oui. Puis il me raconta son histoire que je trouvai la même que celle de Mélanie. Je persistai à ne vouloir pas croire¹... »

— Malheureux ! dit-il sévèrement à Maximin, qu'as-tu fait ? Tu as répandu un conte qui met le trouble dans tous les esprits et qui ne peut amener que des suites fâcheuses. Je ne voudrais pas être à ta place. J'aimerais mieux avoir tué quelqu'un que d'avoir inventé tout ce que tu as dit, ainsi que Mélanie !

— Inventé ? répondit l'enfant avec une vivacité indignée, comment voulez-vous que de pareilles choses s'inventent ? Nous avons dit ce que nous avons vu de nos yeux et entendu de nos oreilles.

M. Peytard insista, nia, lui offrit de l'argent comme il avait fait à Mélanie, fit miroiter les pièces sous ses yeux, puis le menaça de la prison, des gendarmes. L'enfant maintint la vérité de son récit.

Alors M. Peytard prévint la gendarmerie et il fut décidé que le dimanche suivant 27 septembre on confronterait les deux enfants.

Une circonstance particulière l'engagea encore à presser l'enquête. Le lundi 21, plusieurs habitants des Ablandins et de la Salette mus par la curiosité avaient gravi la montagne, pour voir l'endroit où avait apparû la Belle Dame. Ils descendent ensuite dans le ravin et constatent à leur grand étonnement que de la *Petite Fontaine*, qui était tarie, jaillissait une eau abondante. Elle ne coulait jamais qu'à la fonte des neiges ou après de grosses pluies. Or elle était certainement à sec le 19, puisque les

enfants n'y trouvant pas d'eau avaient dû aller boire à la Fontaine des hommes, un peu plus haut. Il n'avait pas plu depuis. Comment expliquer ce phénomène ? M. Peytard devenait de plus en plus soucieux.

Donc le 27 septembre le brigadier de la gendarmerie fit comparaître les deux enfants, et les conduisit avec le maire au lieu de l'Apparition.

Là, M. Peytard essaya de nouveau des procédés d'intimidation.

— Ce que vous nous racontez là, dit-il, n'est qu'un pur mensonge et Dieu vous punira sévèrement si vous continuez à le raconter. Dans votre intérêt, je vous conseille de dire que ce que vous avez avancé est faux et que vous avez été excités par d'autres motifs à faire ces mensonges. Si vous l'avouez, vous aurez cette récompense.

Et il leur présenta de l'argent.

— Nous faisons peu de cas de cet argent, répliquèrent-ils. Vous nous donneriez une maison pleine d'argent pour nous faire dire le contraire de ce que nous avons vu et entendu, que nous n'en ferions rien.

Le maire n'agissait point par hostilité, mais dans l'intérêt de la vérité. C'est pourquoi il leur montra, avec des yeux terribles, les gendarmes.

— Vos menaces, dirent-ils, ne nous font pas plus de peur que votre argent ne nous fait de plaisir.

Alors le représentant de la force publique malmena Maximin et menaça de le lier avec une corde qu'il avait apportée, pour le conduire en prison. L'enfant maintint les faits avec énergie et sans manifester aucune crainte. « J'avais en moi une voix qui me disait : N'aie pas peur, mon petit, on ne te fera pas de mal ! » racontait-il plus tard¹.

Le maire se fit conduire ensuite par eux avec quelques personnes, sur le lieu même de l'Apparition. « Là je leur fais de nouvelles questions ; je les fais mettre de la même manière et dans la même position qu'ils étaient quand ils s'endormirent, qu'ils s'éveillèrent, qu'ils furent chercher leurs vaches, qu'ils virent, selon leur expression, la Belle Dame, qu'elle leur dit : « Avancez, mes petits enfants, je veux vous annoncer une grande nouvelle. » Et ensuite je leur fis parcourir le chemin à plusieurs reprises, depuis le lieu de l'apparition jusqu'au lieu de l'ascension, et leur récit fut le même, de point en point, que celui qu'ils m'avaient fait et le même qu'ils font aujourd'hui². »

III

Quand Maximin, le 20 septembre, arriva chez son père, celui-ci fut extrêmement surpris de l'entendre répéter en français, lui qui ignorait

¹ Lettre de M. Perrin, alors curé de la Salette, à M. Rousselot, 6 juillet 1848. — Il y a dans le récit de M. Peytard quelques inexactitudes que nous avons rectifiées.

² *Echo*, I, p. 5.

² Lettre à Mgr Villecourt.

cette langue, les paroles de la Belle Dame, mais il lui défendit brutalement de continuer, car c'était un esprit très emporté, et, en apparence au moins, impie. C'est seulement quelques jours après qu'il lui permit de compléter son récit. Les épis froissés et tombés en poussière le frappèrent beaucoup. Il avait gardé de cette circonstance un souvenir exact et précis.

Les habitants de Corps étaient émerveillés de la facilité avec laquelle l'enfant racontait, sans y rien changer, sans se contredire en aucun détail, les événements dont il avait été témoin. Les incrédules ne manquaient point, dans ce bourg, qui se moquaient et criaient à l'absurde. Mais Maximin avait réponse à tout, et ce qui impressionnait surtout le public c'est que cet enfant d'une légèreté connue, incapable de soutenir un moment son attention et de l'arrêter sur un objet quelconque, mobile comme un oiseau, devenait soudain sérieux quand il redisait les discours de la Belle Dame, et répondait avec un bon sens supérieur à toutes les objections qui lui étaient posées.

Les plus sceptiques — ceux du moins qui étaient de bonne foi — n'osaient plus nier, ils se bornaient à ne pas se prononcer.

Il y avait alors à Corps un curé doué d'un esprit solide et d'une extrême prudence, M. l'abbé Mélin : il vit Maximin, l'écouta et ne dit rien. Avant de prononcer le mot que tout le monde attendait, il voulait voir par lui-même. Le 28 septembre, — le lendemain du second interrogatoire de M. Peytard, — il se rendit sur la montagne avec Mélanie et Maximin. Cinq autres personnes seulement les accompagnaient. Il s'enquit sur place de tous les détails, suivit exactement les traces de l'apparition, et des deux bergers. Comme saint Pierre auprès du sépulcre, le matin de la Résurrection, il regarda, se rendit compte et s'en revint. Mais auparavant il s'était arrêté longuement devant la pierre où s'était assise la Belle Dame. Les visiteurs voulaient la briser en morceaux pour en emporter les débris comme des reliques, il le leur défendit et se l'appropriait. Puis il la fit transporter à Corps, en conserva une partie et remit à l'église de la Salette le fragment que l'on vénère dans la Basilique.

Assailli de questions au retour, il n'affirma point, parce que c'est à l'autorité ecclésiastique qu'il incombait de porter un jugement ; il ne nia point non plus, ce qui eût troublé beaucoup d'âmes pieuses qui croyaient déjà, non sans motifs solides, ce qui eût surtout vivement réjoui les sceptiques et les impies de Corps.

Il observait en silence, mais ne demeurait point inactif. Il informait d'une manière sûre Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, et veillait avec soin sur les deux enfants. Il écoutait la voix du peuple, éclairait l'autorité épisco-

pale, notait les moindres événements, et bien qu'au fond de l'âme il eût déjà la conviction que la Belle Dame c'était la Sainte Vierge, il s'en taisait et attendait.

IV

MGR DE BRUILLARD

I

Dans sa Déclaration, Pierre Selme fait cette remarque qui est à retenir : « Pendant les quatre jours et demi que Maximin a gardé mes vaches, et pendant lesquels je ne l'ai pas perdu de vue, je n'ai vu ni prêtre ni laïque s'approcher de lui pour l'entretenir. »

En effet, comme plus tard à Lourdes, le clergé resta systématiquement à l'écart. Telle est d'ailleurs la pratique de l'Eglise. Elle croit aux manifestations surnaturelles, mais elle attend que Dieu daigne donner la preuve authentique qu'elles viennent de lui.

Mgr de Bruillard, instruit de ces faits, qui d'ailleurs faisaient grand bruit dans tout le diocèse, rappela à ses prêtres, dès le 9 octobre, cette prescription de ses Statuts synodaux de 1829 : « Nous défendons, sous peine de suspense encourue *ipso facto*, de déclarer, faire imprimer ou publier aucun miracle nouveau, sous quelque prétexte de notoriété que ce puisse être, si ce n'est de l'autorité du Saint-Siège ou de la nôtre, après un examen qui ne pourra être qu'exact et sincère. »

« Or, ajoutait-il, nous n'avons point prononcé sur les événements dont il s'agit. La sagesse et le devoir vous prescrivent donc la plus grande réserve, et surtout un silence absolu, par rapport à cet objet, dans la tribune sacrée.

« Cependant l'on s'est permis de faire paraître un dessin lithographié et d'y ajouter des strophes en vers.

« Je vous annonce, Monsieur le Curé, que cette publication n'a pas été approuvée par moi, qu'elle m'a extrêmement contrarié, et que je l'ai formellement et sévèrement réprouvée. Tenez-vous donc sur vos gardes et donnez l'exemple de la prudente réserve que vous ne manquez pas de recommander aux autres. »

Sur ces entrefaites l'abbé Jacques Perrin, curé de la Salette, recevait sa nomination pour une autre paroisse ; il était remplacé par un autre abbé Perrin. Cette décision était projetée bien avant le 19 septembre, mais elle n'en provoqua pas moins des commentaires plutôt désobligeants. Mgr de Bruillard ne s'en émut point et poursuivit son œuvre. Il demandait des rapports, écoutait les récits des pèlerins, faisait interroger les témoins, et quand il eut en main un dossier important formé de pièces autorisées et sûres, il le confia, vers le milieu de décembre, à deux Commissions

composées, l'une des membres de son Chapitre, l'autre des professeurs du Grand Séminaire, et chargées de rédiger chacune un rapport séparé, sans s'être consultées.

Des faits extraordinaires s'étaient produits déjà.

Mme Aglot, de Corps, fut guérie en octobre par l'eau de la source, d'une affection que les médecins déclaraient incurable.

Maximin avait supplié son père de fabriquer une croix pour la fixer à l'endroit d'où l'Apparition s'était élevée au ciel.

— Je le veux bien, dit le charron, mais à une condition : c'est que la Sainte Vierge me guérira de mon asthme.

Il fut guéri, et le 22 octobre le petit berger, aidé de deux camarades, transporta la croix sur la montagne.

Le père de Mélanie en fit dresser une seconde, plus grande et plus lourde, aux premiers jours de décembre, auprès de la Fontaine miraculeuse.

Une guérison merveilleuse surtout préoccupait l'opinion. Marie Laurent était paralysée depuis vingt-deux ans et ne marchait qu'avec des béquilles, — quand elle marchait, — car son mal s'aggrava tellement que pendant de longues années elle fut réduite à garder le lit. En octobre 1846 elle commença une neuvaine à Notre-Dame de la Salette. Elle ne fut pas exaucée, mais sachant qu'il ne faut pas se lasser de prier, elle en fit une seconde, puis une troisième. Le dernier jour, la veille de sainte Catherine, au moment précis où les *Pénitents Blancs* récitaient leur Office sur la montagne, elle fut subitement guérie. Elle descendit seule de son lit, où son mari la plaçait chaque soir comme un enfant, et se rendit à l'église pour rendre grâces à Dieu. Elle y attendit les habitants de Corps qui étaient montés à la Salette, lui promettant de prier pour elle.

Dès qu'elle entend les voix des chanteuses elle sort de l'église, va au devant de la procession et se place entre les deux bergers qui ouvrent la marche. Des cris enthousiastes l'accueillent, les larmes se mêlent aux chants, on entonne le *Magnificat* et la procession entre à l'église en triomphe, précédée de la miraculée dont le visage rayonne de joie. Les gros-seurs des articulations demeuraient, comme des témoins du mal disparu, et Marie Laurent répondait en souriant aux personnes qui eussent voulu qu'il ne restât nulle trace de son douloureux rhumatisme : « J'ai obtenu tout ce que je demandais. »

Les Pénitents de Corps retournèrent le 28 novembre sur le Planeau, en action de grâces, et les habitants des paroisses voisines se joignirent à eux. Il faisait un froid très vif et la neige tombait à gros flocons ; mais rien n'arrêtait leur ardeur. Ils montaient en récitant leur chapelet, et après quatre heures de

marche, ils se trouvèrent environ quinze cents sur le sommet. Ça et là dans la foule on distinguait des uniformes de gendarmes. Peut-être ceux-ci avaient-ils reçu des ordres de l'autorité ombrageuse, mais, n'ayant à réprimer aucun trouble, ils se mirent à prier pieusement avec les fidèles.

Parmi eux se trouvait une femme du Dévoluy, atteinte d'hydropisie. Son fils et son mari la portèrent à bras auprès de la Fontaine, elle y pria longtemps, et comme elle demandait aux siens de l'aider à repartir, elle fut soudain guérie. Alors elle détacha la croix d'or qu'elle portait à son cou et la fixa à la croix que Maximin avait plantée peu auparavant à l'endroit où l'Apparition s'éleva au ciel laissant « une clarté qui demeura en l'air quelque temps. »

Ces guérisons préoccupaient vivement les esprits. Les uns croyaient et glorifiaient la Sainte Vierge qui les avait procurées ; d'autres les accueillait un sourire de mépris aux lèvres, contestaient, raillaient, niaient, haïssaient. La bourgeoisie voltairienne surtout se refusait à admettre même l'idée du miracle. Mais pour les incrédules il y avait deux témoins gênants, c'étaient les deux enfants que le peuple entourait de vénération, et qui redisaient sans se lasser, à tout venant, ce qu'ils avaient vu.

La pensée vint sans doute à quelqu'un de les faire disparaître.

Un jour de la fin de décembre, des étrangers arrivèrent de Gap, avec l'intention de les emmener. Ils leur firent des promesses séduisantes auxquelles les parents se laissaient prendre. La voiture allait partir quand l'abbé Mélin est informé de ce fait louche qui lui paraissait bien un guet-apens. Il mande les deux bergers ainsi que leurs parents, à qui il montre l'imprudence qu'ils commettraient à confier leurs enfants à des inconnus : « Désormais, ajoute-t-il, je me chargerai de leur éducation. » Puis il fait dire aux étrangers de venir prendre Maximin et Mélanie à la cure s'ils veulent les emmener.

Ils attelèrent aussitôt et partirent sans bruit. On ne sut jamais qui ils étaient ni quelle était leur intention, mais on le devina.

Le lendemain Mélanie entra comme pensionnaire chez les Sœurs de la Providence. Maximin passa la journée dans l'établissement et revenait le soir chez son père. Celui-ci était définitivement converti, il fréquentait assidument l'église et bientôt même il vint à la messe en semaine : « Je paie mes dettes, » disait-il.

II

Mgr de Bruillard recueillait toutes les informations qui lui arrivaient, notait tous ces faits et les transmettait aux deux commissions qui travaillaient en toute liberté. M. Orcel, supérieur du Grand Séminaire, se montrait plutôt

opposé au fait de l'Apparition, l'abbé Rousselot plutôt favorable, l'évêque les priaient simplement d'exposer leurs conclusions en toute sincérité.

Les Commissions les déposèrent le 15 décembre 1846.

Le Chapitre disait en substance : — Il faut pour le moment s'abstenir de toute décision. Les populations sont devenues plus ferventes depuis l'Apparition ; laissons-les libres de faire leurs tranquilles manifestations sur la montagne. Mais rien ne prouve absolument jusqu'ici que les enfants n'aient pas été induits en erreur. D'ailleurs « le personnage de l'Apparition ne leur aurait pas dit de faire part de ce fait spécialement à l'autorité ni de lui rien demander. L'autorité n'a donc pas à se prononcer. »

« Si cet événement vient de Dieu, et que Dieu veuille que l'autorité intervienne, il manifestera sa volonté d'une manière plus positive et plus certaine. » Alors il sera toujours temps pour elle de parler.

Les faits extraordinaires allégués depuis ne paraissent pas non plus décisifs.

Les professeurs du Grand Séminaire exposaient à peu près les mêmes idées. Les réponses des petits bergers et les guérisons récentes les impressionnaient, mais il convenait, disaient-ils, « de ne prendre aucun parti définitif jusqu'à ce qu'on ait pu acquérir une certitude pleine et entière sur la nature et la réalité du fait en question. »

Ils concluaient :

Tout cela repose, en définitive, sur le témoignage des enfants ; or, quoiqu'il mérite beaucoup de confiance, il nous semblerait imprudent d'en faire la base d'un jugement déclaratif du miracle, à moins qu'il ne soit singulièrement confirmé et rendu inattaquable par l'examen intrinsèque de ce que disent les enfants et de la manière dont ils le disent, ou mieux encore, *par des prodiges*, véritable cachet de l'opération divine. Or ni le récit des enfants, ni les miracles allégués jusqu'à présent à l'appui ne nous paraissent détruire tout sujet d'appréhension et de se tenir dans une juste réserve. Il y a même certains articles qui inspirent quelque défiance sur la vérité des paroles de la Dame.

Mgr de Bruillard, suivant l'avis des Commissions, ne se hâta point. Il étudia mûrement lui-même le fait de l'Apparition, vérifia les deux rapports, avec les procès-verbaux des guérisons, et tenant compte aussi de l'opinion publique, des milliers de pèlerins qui affluaient à la Salette, il rendit le 19 juillet 1847 une ordonnance qu'il terminait ainsi :

Considérant qu'il est de Notre devoir de faire procéder à des informations juridiques tant à Corps et à la Salette que dans les lieux où il n'est bruit que des guérisons miraculeuses ;

Nous avons nommé M. l'abbé Rousselot, professeur de théologie à notre grand Séminaire, chanoine de notre cathédrale et vicaire général honoraire, et M. Orcel, chanoine aux honneurs et Supérieur dudit établissement, en qualité de commissaires délégués, pour dresser une enquête et recueillir tous

les renseignements relatifs au fait dont il s'agit. Nous les engageons à s'adjoindre les prêtres et les laïques dont ils croiront la présence utile pour parvenir à la connaissance de la vérité. Ils requerront d'une manière toute particulière l'avis des médecins qui auront traité les malades que l'on dit avoir obtenu leur guérison par l'invocation de Notre-Dame de la Salette, ou par l'usage de l'eau miraculeuse.

Ce qui rendait les membres de la Commission hésitants, c'était le peu d'intelligence des deux enfants. Ceux-ci demeuraient bornés, peu capables de tout ce qui supposait un effort intellectuel. Leur curé les interrogeait au catéchisme et ils ne se souvenaient pas, ils ne retenaient rien, si bien que Mélanie ne put faire sa première communion qu'à l'âge de dix-sept ans. En elle toutefois pas l'ombre de mauvaise volonté, ni même de paresse ; elle s'appliquait, mais ne comprenait pas ; et ce qu'elle comprenait son ingrate mémoire ne le conservait point.

Quant à Maximin, un peu plus intelligent, il ne se fixait sur rien : il était semblable au papillon qui se pose à peine sur une fleur pour passer à une autre. Toujours aussi léger et pétulant, il faisait le désespoir de ceux qui voulaient lui apprendre au moins les éléments nécessaires du savoir utile. Point méchant, mais d'une mobilité désolante et quittant l'idée pour suivre l'impression. On ne parvenait point à réparer les lacunes de son éducation libre et sans gêne. Il fallut plus d'un an pour lui apprendre à servir convenablement la messe.

Mais quand on leur parlait de l'Apparition ils étaient soudain métamorphosés. Leur mémoire ingrate devenait étonnamment fidèle, chaque détail y était gravé comme sur un indestructible airain, et ils ne se contredisaient en rien. Une seule fois Maximin avait ajouté un détail inédit à sa narration ; Mélanie l'en reprit vivement : « Qu'est-ce que tu dis là ? Est-ce que la Sainte Vierge a parlé de cela ? » Et il reconnut aussitôt que son commentaire était sans fondement. Ils étaient alors sérieux, convaincus, parlaient avec une grande facilité et semblaient voir ce qu'ils disaient. Aux contradicteurs ils répondaient avec un à-propos, un esprit, un bonheur d'expression qui déconcertaient. Ils pulvérisaient d'un mot des arguments longuement préparés. Avec cela une patience inlassable, pour redire les mêmes choses, chaque jour plusieurs fois, et à des milliers de personnes qui n'étaient pas toujours bienveillantes et qui souvent se montraient indiscrettes dans leurs questions pressantes, oiseuses, outrées.

Ces enfants si bornés et tout à coup si pénétrants pour répondre à des questions de théologie pure, — rien ne nous prouve mieux le caractère surnaturel de leur mission. Pour la remplir, pour enlever toute suspicion, il les fallait tels.

V

LES PREMIERS FRUITS DE L'APPARITION

I

L'autorité civile supérieure observait sans bienveillance. Le parquet avait reçu, par l'intermédiaire de la Préfecture, la déclaration de M. Peytard ; il ne s'en contenta pas, et le procureur du roi ordonna au juge de paix de Corps d'interroger les enfants.

M. Long, juge suppléant, rendait compte au procureur, le 23 mai 1847, du résultat de l'enquête en ces termes :

« J'ai l'honneur de vous adresser la déclaration des deux enfants qui ont annoncé l'Apparition d'une Dame à eux inconnue, dans un quartier de montagne de la Salette-Fallavaux, en septembre dernier. Ce récit ne diffère pour ainsi dire pas avec celui qu'ils ont fait à leurs maîtres, en rentrant, le soir de l'Apparition. S'il y a quelque différence, *c'est dans les mots, mais le fond est le même* ; c'est, du moins, ce que Pierre Selme m'a raconté. »

Les deux bergers, dit-il, ont été entendus séparément et il a expliqué à chacun d'eux qu'étant devant la justice ils devaient dire toute la vérité et rien que la vérité.

« Ils ont répondu qu'ils l'ont toujours dite, ajoutait-il. Leur déclaration est débitée comme on réciterait une leçon. Mais cela n'est pas étonnant ; ils récitent si souvent et à tant de personnes qu'ils ont pris l'habitude du récit. »

M. Long était un magistrat de valeur et un homme sincère, comme aussi le greffier de la justice de paix, M. Giraud ; mais il voulait accomplir tout son devoir et se couvrir devant ses chefs. Aussi retourna-t-il les enfants de toute manière dans l'espoir de les amener à se contredire ; il les menaça des rigueurs de la justice si l'on découvrirait qu'ils avaient menti, enfin il les cita devant son tribunal, ainsi que leurs parents.

Ceux-ci étaient inquiets et ils prièrent M. Mélin de les accompagner, au moins pour aider et pour rassurer les deux petits bergers.

— Non, leur répondit-il. D'abord en pareil cas on ne laisse entrer personne et j'en suis tout heureux. Soyez sans crainte, vos enfants ne seront point embarrassés ; ils feront mieux tout seuls que s'ils étaient assistés par qui que ce soit.

Ils firent en effet bonne contenance. Le lendemain, M. Mélin rencontra le greffier et lui demanda s'ils avaient dit quelque chose de nouveau.

— Absolument rien, répondit M. Giraud. Mais le procureur du roi ne s'en tiendra pas là.

— Je voudrais qu'il poursuivît, fit l'abbé Mélin, car les poursuites auraient pour résultat de faire connaître la vérité. On me mettrait sans doute en cause.

— Non, pas vous. Personne ne vous accuse d'être l'inventeur du fait. Il n'en est pas de même d'un de vos voisins, M. le curé d'Ambel.

— Les soupçons de la justice alors s'égarèrent, car M. le curé d'Ambel croit moins à l'Apparition que les magistrats eux-mêmes. C'est dire qu'il observe la plus grande réserve.

Les choses en restèrent là. On ne poursuit en effet que des coupables. Or, les magistrats n'avaient pu établir que les enfants étaient coupables, et ils recherchaient en vain « l'inventeur du fait. »

MM. Rousselot et Orcel se rendirent sur la Montagne avec les deux bergers qu'ils interrogèrent avec soin. Ce qui les frappa surtout, ce fut cette fontaine qui ne coulait autrefois qu'après de grandes pluies et d'où jaillissait maintenant constamment une eau limpide que les pèlerins buvaient avec dévotion et emportaient chez eux. Déjà l'on signalait de nombreuses guérisons accomplies sur des malades qui en avaient pieusement fait usage.

M. Similien, professeur à l'Ecole des Arts et Métiers d'Angers, l'analysa et n'y trouva aucune propriété thérapeutique. Mais il observa deux phénomènes étranges : le premier c'est que « l'eau de la fontaine augmentait avec l'affluence des pèlerins » ; l'autre qu'elle ne se troublait, ni ne s'altérait, ni ne s'évaporait au contact de l'air : « La plupart des eaux qui restent à l'état stagnant dans un flacon débouché, écrit-il, finissent par se troubler ; on y voit apparaître une sorte de végétation verdâtre, où le microscope découvre des animalcules qui ont la propriété de décomposer l'acide carbonique en dissolution, en fixant son carbone et en dégageant son oxygène. Je n'ai observé ce phénomène dans aucune des bouteilles contenant de l'eau de la Salette. »

Chaque jour des pèlerins se rendaient sur la Montagne, mais l'affluence devint considérable quand le soleil eut fait fondre les neiges et que les sommets, les coteaux verts, les flancs du Gargas eurent revêtu leur parure de printemps. Au mois de mai 1847, on vit un jour jusqu'à dix mille fidèles réunis au pied du Planeau. Les deux croix de Maximin et de Mélanie étaient constellées d'ex-voto qu'y avaient fixés, en reconnaissance, les malades guéris. On priait, on chantait des cantiques. Un homme du peuple eut la pensée de faire le chemin de la croix, en partant de la fontaine miraculeuse pour gagner la croix élevée à l'endroit où l'Apparition s'était élevée au ciel. La foule le pria de recommencer plusieurs fois ce pieux exercice auquel tous étaient heureux de s'associer, et bientôt on érigea dans cet espace les quatorze croix où les pèlerins aiment à faire leurs stations, plus touchantes et plus ferventes ici que partout ailleurs, la *Scala santa* exceptée.

Pour la première fois, les prêtres se mêlent à la multitude, mais sans surplis, et les fidèles

d'eux-mêmes se rangent sous leur direction pour réciter le chapelet ou pour chanter des hymnes à la Sainte Vierge.

Mais ce qui était surtout consolant, ainsi que le constate le rapport présenté par M. Rousselot à Mgr de Bruillard, c'est que la foi s'épanouissait à Corps et dans les environs, et que le printemps spirituel vivifiait aussi et rajeunissait les âmes.

« Non seulement, disait-il, les habitants de Corps, de la Salette, de tout le canton et des environs ont cru à l'apparition arrivée aux deux bergers, mais ils en ont été frappés, touchés, épouvantés ; mais ils se sont convertis, ont cessé leurs travaux les dimanches, leurs blasphèmes... ; mais ils fréquentent les églises, accourent à la voix de leurs pasteurs, s'approchent des sacrements, et remplissent avec édification le devoir pascal trop généralement négligé jusque-là. La voix de deux pâtres ignorants eût-elle jamais produit ce merveilleux changement si elle n'eût été reconnue comme partie du ciel ? »

A Corps, trente personnes à peine avaient omis de remplir leur devoir pascal, alors que les années précédentes l'abbé Mélin ne pouvait que verser des larmes sur l'absence des fidèles à l'église et sur la violation des dimanches. Et ce ne sont pas les étrangers qui les convertirent, ce sont eux au contraire qui, par leur piété, leur dévotion convaincue, confirmèrent la foi des pèlerins accourus de loin sur la sainte Montagne.

II

Mgr de Bruillard se relâchait donc de sa première sévérité, à la grande satisfaction des prêtres et des fidèles. Les miracles parlaient, il fallait bien leur répondre. On pressait le prélat d'agir, de publier un jugement doctrinal qui fixât la croyance, il ne se hâtait point. Mais il travaillait, il observait l'attitude et la pensée de ses prêtres, il achevait de s'éclairer.

Surtout il étudiait et ordonnait d'étudier le discours de l'Apparition aux enfants. Le rapport du 15 décembre 1846 faisait remarquer que « certains articles inspièrent quelque défiance sur la vérité des paroles de la Belle Dame. »

Plusieurs se scandalisaient de la trivialité de certaines expressions, de celle-ci surtout : « Pendant le Carême ils vont à la boucherie comme des chiens. » Il était facile d'admettre cependant que l'Apparition ne pouvait parler à ces enfants du petit peuple un langage académique, mais le langage qu'ils entendaient tous les jours. Elle parlait pour être comprise, et les deux bergers étaient si dénués de la connaissance de la langue qu'ils demandèrent plus tard ce que signifiait le mot « mon peuple. » C'était trivial, si l'on veut, mais cela peignait très bien la chose, c'était cela qu'il fallait dire. Est-ce que Jésus-Christ reculait devant le

mot expressif quand il s'adressait au peuple, et même à la Chananéenne ?

D'autres critiquaient ces autres paroles : « *J'ai donné six jours pour travailler.* » Mais puisque l'Apparition disait « *mon peuple,* » il était tout naturel qu'elle poursuivît ainsi son idée. Et si la Belle Dame était la Sainte Vierge, que prouvait cette phrase, sinon qu'elle ne faisait qu'un avec son Fils, et que la volonté du Sauveur était aussi la sienne !

Le discours tout entier d'ailleurs était empreint d'une étonnante couleur locale. Il faut avoir vu ces charrettes chargées descendre des pentes raides et des chemins rocailleux où elles menacent toujours de verser, pour se rendre compte des jurements et des blasphèmes que provoquaient les cahots ou les chutes.

On dut convenir que le discours de l'Apparition était irréprochable au double point de vue du dogme et de la morale. D'ailleurs des guérisons extraordinaires venaient à l'appui, et l'épiscopat commençait à s'émouvoir.

L'une des guérisons les plus remarquables fut celle de Sœur Saint-Charles, de la Congrégation de Saint-Joseph, à Avignon. Malade depuis huit ans, atteinte de phtisie pulmonaire, elle n'attendait plus que la mort. Le 13 février 1847, son confesseur lui administra les derniers sacrements. Sa Supérieure, la Mère Pineau, avait entendu parler des miracles opérés par l'eau de la Salette, mais elle n'y croyait pas. Cependant comme une religieuse du Sacré-Cœur avait été guérie par ce moyen, elle proposa une neuvaine à la Sœur malade. « J'avais en vue sa guérison, dit-elle, mais plus encore la gloire de la Sainte Vierge, la confirmation de son Apparition aux deux bergers et la conversion des pécheurs. » Le septième jour de la neuvaine Sœur Saint-Charles eut une défaillance suivie d'un vomissement abondant de matières purulentes, mêlées de sang. La Supérieure lui dit : « Je crois que la Sainte Vierge vous guérira en vous mettant au ciel. »

— Tous mes maux n'affaiblissent pas ma confiance, répondit-elle, et comme je n'ai plus que trois jours à souffrir, je prie la bonne Mère de ne pas m'épargner. J'espère bien aller à la sainte messe samedi et y communier. Or on était au jeudi.

Le lendemain 16 février elle cracha du sang et perdit le peu de forces qui lui restaient. Ce jour-là, Mgr de Prilly, évêque de Châlons, devait dire la messe dans la chapelle de la Communauté ; la Supérieure pour cette raison avança d'un jour la communion générale qui devait terminer la neuvaine. La malade en fut contrariée. Pendant que les religieuses se rendaient à la chapelle, l'idée lui vint de demander à l'aumônier une autre communion générale pour le lendemain matin. Soudain ses souffrances cessent, elle essaie de se mouvoir, elle le fait sans peine, elle s'écrie : « Je suis guérie ! »

— Instantanément, raconte-t-elle, j'ai senti ma tête, mon gosier, ma poitrine, mon estomac et mon côté se dégager, mes membres reprendre de la force et de l'agilité et ma voix sa sonorité.

Elle s'habille, descend à la chapelle où elle reste à genoux et sans appui pendant une demi-heure.

« Ensuite, dit son médecin, le docteur Gérard, elle monte et descend en courant l'escalier, parcourt tous les appartements de la maison qu'elle visite pour la première fois, traverse les cours et les jardins et après un copieux repas elle me fait appeler... Il est impossible d'expliquer cette guérison d'une manière naturelle. »

Il y en eut vingt autres tout aussi surprenantes.

Avec les pèlerins qui accourent de la Bretagne et des Pyrénées, de la Belgique et de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre, voici maintenant les évêques qui parlent. Mgr Villecourt, évêque de la Rochelle, dans sa visite diocésaine donne des avis pressants au sujet du blasphème et de la profanation du dimanche, en « appuyant ses paroles des recommandations et des menaces de la Reine du ciel. » Il est frappé de l'attention que l'auditoire apporte à ses récits. Plusieurs sont attendris jusqu'aux larmes, « ce que j'attribuais sans peine à l'assistance de Marie, dit-il. Dans aucun lieu ne s'est manifesté le moindre signe d'incrédulité¹. »

D'ailleurs il est venu en personne à la Salette le 20 juillet 1847 : il s'y est fait accompagner des enfants qu'il a interrogés avec soin, conduire par le curé et par le maire, M. Peytard, qui rédigea pour lui une déclaration des plus précises.

Puis c'est Mgr Parisi, évêque de Langres, qui, frappé du discours de l'Apparition, établit dans son diocèse une confrérie que le Souverain Pontife a érigée par un bref du 10 juillet en archiconfrérie.

« En attendant qu'un jugement canonique intervienne sur les faits particuliers, écrit-il le 11 septembre à Mgr de Bruillard, il m'a semblé qu'on ne pouvait trop se hâter de satisfaire à Dieu pour les deux grands crimes signalés par la déclaration des enfants de Corps. »

L'Archiconfrérie réparatrice fondée par le grand évêque de Langres à Saint-Dizier est donc une inspiration venue de la Salette.

Mais une année s'est écoulée depuis l'Apparition ; la montagne où s'élève seulement un pauvre refuge en planches, va être témoin d'une fête anniversaire splendide autant qu'inouïable.

VI

LE PREMIER ANNIVERSAIRE

I

On attendait de grandes manifestations pour le 19 septembre 1847, jour anniversaire de l'Apparition. Elles dépassèrent en splendeur tout ce qu'on peut imaginer.

Dès le 8 septembre, fête de la Nativité, on organisa des processions qui vinrent de tous les villages d'alentour au mont Planeau. Le soleil superbe éclairait les longues files de pèlerins de Corps, de la Salette, de Saint-Jean-de-Vertus, de la Salle, de Méarots. Les groupes chantent et prient en marchant. On dirait de tranquilles ruisseaux qui viennent se rejoindre dans un grand lac. La Sézia sépare deux chœurs imposants qui alternent et se répondent. L'humble refuge est transformé en chapelle et pour la première fois le saint sacrifice va être offert à cet endroit même où l'Apparition a dit : « Il ne va plus à la messe que quelques femmes âgées. » Cette messe aura des milliers d'assistants. Et ce n'est que le prélude.

Une neuvaine commence le 11, à Corps.

Les jours suivants accourent des pèlerins de plus en plus nombreux. Tout le monde veut voir les enfants, les faire parler, entendre de leur bouche le récit de ce qu'ils ont vu. Ils se laissent faire, ils racontent l'Apparition sans variante aucune, et répondent avec une présence d'esprit merveilleuse aux interrogations bienveillantes ou cauteleuses, curieuses toujours. On apprend par exemple qu'ils ne s'en entretiennent point ensemble ; que Mélanie n'en ouvre jamais la bouche à ses compagnes de la Providence, et que Maximin, lorsqu'il suivit l'Apparition qui allait disparaître, « n'osait pas la toucher. »

Il est d'ailleurs resté pétulant, irréflecti et étourdi, mais aimable et candide. Un jeune homme faisant allusion à ses défauts extérieurs lui dit : « Si la Sainte Vierge avait voulu parler à des enfants, elle eût choisi de bons petits enfants bien pieux, au cœur bien pur... » — Comment savez-vous, Monsieur, si je n'ai pas le cœur pur ? — C'est que vous m'avez scandalisé ce matin par votre dissipation en répondant la messe. Vous tournez la tête. — C'est que je ne suis pas sage, voilà tout ! »

A ceux qui posent pour l'incrédulité il dit nettement : — « Si vous ne voulez pas le croire, laissez-le. Je dis ce que j'ai vu ! »

Ce qu'il est impossible de rendre, écrit un témoin, ce qu'il faut avoir vu, c'est la simplicité de leurs gestes, c'est l'expression de leurs physionomies, où se peignent la franchise, la candeur et la conviction. Maximin est d'un caractère plus ouvert, plus aimable que Mélanie, mais celle-ci est surtout remarquable par sa grande et rare modestie. Loin d'être flattée d'attirer l'attention, elle voudrait s'y dérober, si le sentiment de sa mission ne l'emportait encore sur sa timidité naturelle. C'est ce que rend bien cette réponse : « J'aimerais mieux n'être pas chargée de le dire, pourvu qu'ils

¹ Nouveau récit de l'Apparition, par Mgr Villecourt.

se savaient ! » et encore celle-ci, qu'elle a faite aujourd'hui à un ecclésiastique qui lui demandait si elle était contente et heureuse que la Sainte Vierge lui eût fait cette révélation : — « Oui, mais je serais bien plus contente si elle ne m'avait pas dit *da la dire*. — Et pourquoi donc ? — Cela me fait trop voir¹. »

Le 18 septembre, dès le matin, les rues de Corps étaient noires de monde. Beaucoup de pèlerins avaient fait cent lieues pour se rendre à la Salette. Sans cesse de nouvelles diligences affluaient. Ne pouvant trouver la moindre place au bourg, les derniers venus partirent pour la montagne. Plus de deux mille personnes campèrent sur le Plateau et restèrent de huit heures du soir à deux heures du matin, sans abri, exposées à la pluie et au froid. Ils chantaient, ils récitait le chapelet ensemble et répondaient aux intempéries par une douce et inaltérable allégresse. C'est Marie qui répondait sur ses fidèles enfants des grâces de joie.

Le 19 était un dimanche. De grand matin les pèlerins de Corps et d'ailleurs gravissent les flancs de la montagne, toutes les sinuosités praticables sont couvertes de groupes empressés qui avancent et montent en priant. Les vallons profonds retentissent de cantiques, tous les sommets chantent.

Mgr l'évêque de Grenoble les a devancés, accompagné de M. Gerin, curé de la cathédrale, de MM. Rousselot, Sibillat et de plusieurs prêtres. Pour que tout le monde puisse entendre la messe, il a fait construire une chapelle en planches provisoire.

Les deux enfants sont naturellement de la fête.

Jusqu'à neuf heures, le temps demeurait maussade, mais alors le soleil apparut entre deux nuages, comme un sourire fugitif du ciel à la terre. Des nuées inquiétantes se traînaient sur les hauteurs du Gargas et du Chamoux et couvraient le plateau.

Les pèlerins arrivaient toujours.

« En montant, dit M^{lle} des Brûlais, nous rencontrions les pieux pèlerins de la nuit qui descendaient l'air tout joyeux, quoique mouillés jusqu'aux os. Ils étaient en si grand nombre que souvent ceux qui montaient ne pouvaient avancer, il fallait faire halte. Il était beau de voir le long des sentiers escarpés et sinueux, cette longue file, procession sans fin, qui pieusement recueillie se rendait où Marie convoquait son Peuple². » La tête de la procession était arrivée dès la veille ; la fin se perdait sur la route de Gap et de Grenoble et dans tous les passages de la Montagne.

Une multitude immense couvrait les flancs du Gargas, le Plateau, les côteaux onduleux qui descendent sur le ravin de la Sézia.

Le ciel demeurait couvert, un épais brouillard avait enveloppé soudain la multitude. « On apercevait à cent pas seulement des têtes groupées, pressées, ce qui donnait au tableau un aspect mystérieux et solennel. » Tout à coup le soleil perça les nuages qu'il refoula dans les vallées, et les sommets, le plateau, les flancs verdoyants apparurent baignés dans sa lumière élémentaire et victorieuse, entourés comme d'une auréole de gloire.

Les pèlerins du haut semblaient séparés de la terre devenue invisible et perdue dans le brouillard, tandis que ceux qui gravissaient les abruptes sentiers demeuraient dans la brume. Les premiers offraient l'image des élus qui jouissent de la félicité divine dans la lumière éternelle ; les autres rappelaient ceux qui sont en marche vers le ciel. On ne les voyait pas, mais on entendait leurs voix suppliantes qui montaient de la vallée de larmes. « Il nous semblait avoir quitté la Terre dont nous entendions encore les soupirs, et monter vers le séjour des Bienheureux¹. »

II

La foule entendit la messe dans l'endroit même où la Belle Dame était apparue, où elle avait pleuré, où ses larmes avaient en quelque sorte laissé leur trace dans cette voie marquée par les stations du chemin de la Croix. C'est là qu'elle était assise, la tête dans les mains, accablée de douleur. Personne ne doutait que ce ne fût la Sainte Vierge.

Les deux bergers étaient là, témoins authentiques de l'Apparition. Mélanie était avec son père et avec les religieuses de Corps. Les groupes accouraient aussitôt qu'on signalait la présence de la « petite fille de la Sainte Vierge. » Quoique gênée par cette affluence, cependant elle satisfaisait avec complaisance la curiosité de ceux qui l'interrogeaient, elle redisait les paroles de la Dame, elle accomplissait sa mission qui était de les « faire passer au Peuple, » et elle y apportait une simplicité, un zèle touchants. Cependant, « à son maintien, à son impassibilité, on eût dit qu'elle était étrangère à cette affluence » : elle s'appliquait à s'effacer.

Or quelqu'un lui dit, en lui montrant cette multitude :

— Voyez tout ce monde ! c'est pourtant vous qui êtes l'auteur de tout cela !

Elle haussa les épaules, comme lorsqu'on entend une absurdité, se sentant blessée dans ses sentiments les plus intimes. Désormais elle s'appliqua davantage encore à se dérober à la foule, elle supportait mal tous ces regards attachés sur elle. Enfin elle pria son père de l'emmener et on la vit disparaître à travers les sentiers de la Montagne.

Maximin restait sous la garde de son père et de M. Mélin, son curé. Il servit avec piété

¹ *Ibid.*, 38.

¹ *L'Echo de la Sainte Montagne*, I, 29. Note du 18 septembre 1847.

² *L'Echo de la Sainte Montagne*, I, 37 : La fête du 19 septembre 1847.

la messe de M. Gerin, curé de la cathédrale, puis il se prêta aux interrogations des pèlerins avec sa complaisance habituelle. « Comme Mélanie il fut simple au milieu de cette foule, étranger comme elle à tout sentiment de vanité ; mais d'après la différence de leur caractère et aussi de leur sexe, il se montra plus ouvert, plus à l'aise que Mélanie¹. » Il se trouva tellement accablé de fatigue qu'il fallut le soustraire à l'empressement sans pitié de la multitude.

Mais comment exprimer les sentiments qui font battre tous les cœurs dans cette splendide journée ? Un prêtre entonne le *Magnificat* qui est repris par trente mille voix. Les échos les répercutent d'un sommet à l'autre et se les renvoient ; l'immense cirque formé par le Chamoux et le Gargas s'emplit d'harmonie, d'enthousiasme et de prière ; tous les yeux sont pleins de larmes. Comme on comprend bien la prophétie de la Sainte Vierge : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse ! » Mais jamais cette proclamation n'a été aussi éclatante que dans ce désert, sur ces montagnes inhabitées où elle n'a fait qu'apparaître il y a un an, et où ce souvenir a amené en ce jour, au dire des hommes les plus compétents, environ soixante mille personnes.

Quand se termine ce *Magnificat* si éclatant que jamais la terre n'a entendu pareil cantique, chanté par autant de voix, en l'honneur de Marie, un prêtre de haute taille se lève, et d'une voix puissante il dit ces simples mots : « Mes frères, prions pour la France ! »

C'est en France en effet qu'a eu lieu l'Apparition, c'est la France que regardent surtout ses avertissements et ses menaces, et elle est représentée ici par ses enfants venus de tous les points de son territoire.

Tous prient pour elle. La voix qui est celle de l'abbé Sibillat poursuit. Elle parle des dimanches profanés, des blasphèmes qui déshonorent la terre et appellent sur elle la malédiction divine : Elle commente le discours de la « Belle Dame » aux enfants, elle montre comment la Sainte Vierge ne cesse d'intercéder pour nous, rôle ingrat dont nous ne lui savons pas gré, de retenir le bras de son Fils :

« Depuis le temps que je souffre pour vous autres, si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse : et vous autres, vous n'en faites pas cas ! »

L'émotion est poignante et communicative.

Quelques gendarmes étaient venus, — au grand déplaisir de Mélanie qui avait dit : « Je n'aime pas cela. Si on se tient bien, on dira que c'est eux qui en sont cause². » — Mais qu'auraient pu faire quelques agents de police contre une multitude pareille, si elle eût été animée par des passions révolutionnaires ? Ces

braves gens constatant qu'ils n'avaient aucun délit à relever se mirent à prier avec les pèlerins.

Ceux-ci ne se lassent pas d'entendre redire les louanges de la Sainte Vierge, ils veulent entendre aussi M. Gerin, le vénérable curé de la Cathédrale de Grenoble. Simple et bon, il se prête au désir populaire. Il y avait là une cabane en planches appartenant à un marchand d'objets de piété. On le hisse sur le toit, et du haut de cette chaire improvisée, il parle à la foule qui salue chacune de ses paroles par des acclamations.

Cette scène, cette immense affluence en des lieux inaccessibles, ces discours, cet enthousiasme, ces milliers d'hommes accourus sur le témoignage de deux enfants qui n'avaient d'autres attraits que leur simplicité, leur naïveté, leur candeur, la limpidité de leur âme fruste et sincère, tout cela est-ce purement naturel, purement humain ? On y sent au contraire, on y touche le surnaturel, le divin. Comment ces enfants sans malice et sans esprit auraient-ils songé à inventer cette histoire ? S'ils l'avaient inventée, comment auraient-ils pu la soutenir ?

« S'ils étaient « les inventeurs du fait », écrit l'abbé Rousselot, ou s'ils l'avaient appris de quelque habile fourbe, ne seraient-ils pas tombés mille fois dans les pièges qu'on leur tend depuis si longtemps et de tant de manières différentes ? Qui a doué ces petits pâtres d'une intelligence telle que l'on voit se briser contre elle toutes les astuces, toutes les ressources des esprits les plus défiants, les plus décidés à ne rien croire à la légère ? L'objection tourne donc en preuve et confirme le fait de la Salette¹. »

Le 16 septembre, Mélanie disait à M^{lle} des Brûlais qui montait à la Salette : « Oh ! vous allez sur la Montagne... Vous direz quelque chose pour moi là, n'est-ce pas ?² » Ces 60.000 pèlerins, dans ce premier et mémorable anniversaire de l'Apparition, étaient venus et ils avaient dit beaucoup de choses là, pour eux-mêmes, pour leurs familles, pour leurs frères qui ne croyaient pas, et pour la France. Leur présence imposante, leurs prières étaient comme le ciment des fondations de l'Œuvre de la Salette.

VII

L'ABBÉ DUPANLOUP

I

Au mois de novembre suivant, la Commission se mit à l'œuvre. Elle était pourvue de nombreux documents, certificats de médecins, déclarations de témoins, procès-verbaux dressés par les commissions ecclésiastiques touchant des guérisons opérées par l'invocation de Notre

¹ *Ibid.*, 30

² *Ibid.*, 32.

¹ *Rapport* : La vérité sur l'événement de la Salette.

² *L'Écho*, *ibid.*

Dame de la Salette, et réputées miraculeuses. La première conférence se tint le 8 novembre.

La Commission se composait de seize membres : des deux vicaires généraux titulaires, MM. Rousselot et Orcel, des huit chanoines de la cathédrale et des curés de la ville. La plus grande liberté leur fut laissée. Il y avait même un opposant qui ne se rendit jamais, M. Cartellier, curé de Saint-Joseph de Grenoble, scandalisé par l'attitude de Maximin. Un jour, en effet, introduit dans la salle où siégeaient les commissaires, l'enfant, raconte M. l'abbé Champion, plus tard curé-archiprêtre de Corps, « sans saluer personne, se laisse tomber dans un fauteuil élastique dont il fait jouer les ressorts par des mouvements brusques et désordonnés. Il fait le récit et les réponses qu'il a déjà faits un millier de fois et il satisfait la plupart de ses vénérables auditeurs, » mais M. Cartellier fut choqué de sa « grossièreté. » Il est sûr que la Sainte Vierge n'avait pas choisi ses témoins dans les milieux élevés où règne la distinction. Les Apôtres non plus n'étaient pas des fils d'académiciens, Notre-Seigneur leur reprocha même plusieurs fois leur lenteur à comprendre et à croire, mais il ne les renvoya pas pour cela.

On étudia très attentivement les guérisons.

Celle de la Sœur Saint-Charles, entre autres, fut reconnue miraculeuse ; mais les commissaires se montraient beaucoup plus sévères que les médecins eux-mêmes. La dernière séance eut lieu le 13 décembre. Mgr de Bruillard déclara alors les conférences closes. Il connaissait les conclusions favorables de la Commission, toutefois il ajourna plusieurs années encore la publication de son jugement doctrinal.

Les pèlerins continuaient à affluer à la Salette ; mais beaucoup de prêtres et de fidèles doutaient encore. Parmi les hésitants qui étaient plutôt prévenus contre l'apparition, le plus considérable peut-être était l'abbé Dupanloup, alors chanoine de Notre-Dame de Paris, Supérieur du Petit Séminaire de Saint-Nicolas, et dont la réputation s'étendait déjà au-delà des frontières de France.

Il entreprit dans les premiers jours de juin 1848 le voyage de la Salette, afin de voir par lui-même, et au retour il écrivit, sous forme de lettre, la relation de son pèlerinage. Tous les témoignages qu'il avait lus jusqu'à là, par leur ton déclamatoire, leur enthousiasme, lui inspiraient plutôt des préjugés contraires. Ses paroles n'en sont donc que plus impartiales.

Les impressions qu'il éprouva pendant les trois jours qu'il passa à Corps et à la Salette furent à peu près dépourvues de charme, dit-il. Il en repartit sans attendrissement, presque sans intérêt.

« Et cependant, plus je m'éloigne de ces

lieux, plus je réfléchis à tout ce que j'ai vu et entendu, plus la réflexion amène en moi une conviction qui me fait en quelque sorte violence. Je ne puis m'empêcher de redire sans cesse : *« Il est bien difficile que le doigt de Dieu ne soit pas là. »*

Ce qui l'a frappé, c'est d'abord le caractère soutenu des enfants, ensuite les nombreuses réponses absolument au-dessus de leur âge et de leur portée aux interrogatoires qu'il leur a fait subir ; enfin c'est la fidélité avec laquelle ils gardent le secret qu'ils disent leur avoir été confié.

L'effet que lui produisit Mélanie fut désagréable, mais Maximin eut le don de lui franchement déplaire. Aussi écrit-il en toute sincérité au début : « Il faut avouer que si mon témoignage finit par être favorable à ces enfants, ce ne sera pas du moins un témoignage suspect, je n'aurai certainement pas été séduit par eux. »

Voici leur portrait, tracé de sa main un peu réaliste :

La grossièreté de Maximin est peu commune, son agitation surtout est vraiment extraordinaire ; c'est une nature bizarre, mobile, légère ; mais d'une légèreté si grossière, d'une mobilité quelquefois si violente, d'une bizarrerie si insupportable, que le premier jour où je le vis, j'en fus non seulement attristé, mais découragé. À quoi bon, me disais-je, faire la voyage pour voir un pareil enfant ? Quelle sottise j'ai faite ! J'avais toutes les peines du monde à empêcher les soupçons les plus graves de s'emparer de mon esprit.

Mélanie est à peine plus flattée :

Quant à la petite fille, elle me semble aussi fort désagréable à sa façon. Sa façon, je dois le dire, est cependant meilleure que celle du petit garçon. Les dix-huit mois qu'elle a passés chez les religieuses de Corps l'ont, à ce qu'on dit, un peu façonnée. Malgré cela, elle m'a paru encore un être boudeur, maussade, stupidement silencieux, ne disant guère que des *oui* ou des *non*, quand elle répond. Si elle dit quelque chose de plus, il y a toujours une certaine raideur dans ses réponses, et une timidité de mauvaise humeur, qui est loin de mettre à l'aise avec elle...

Du reste, après avoir vu ces deux enfants, chacun d'eux plusieurs fois, je ne leur ai jamais trouvé aucun charme de leur âge : ils n'ont, ou du moins ne paraissent avoir, rien de cette piété, de cette candeur de l'enfance, qui touche, qui attire, qui inspire la confiance.

La seconde impression n'a donc en rien détruit la première.

Il s'est occupé surtout de Maximin. Il fit avec lui l'ascension de la Salette et le garda quatorze heures auprès de lui. Il avait un don pour lire dans l'âme des enfants, il ne lui en fallait pas tant pour formuler un jugement motivé. Cependant à mesure qu'il voit, qu'il réfléchit, son idée se modifie. Les instruments peuvent être ingrats, mais l'œuvre est là qui s'impose !

Le soir il est donc amené à penser : « Malgré ces enfants et ce qu'ils ont de désagréable, tout ce qu'ils disent, tout ce que je vois, tout

ce que j'entends n'est explicable que par la vérité de leur récit. »

On lui avait dit qu'ils débitaient leur histoire ainsi qu'une leçon apprise, sans conviction, par routine. Comme ils l'avaient répétée des milliers de fois, cela se comprend et il était disposé à l'indulgence, « pourvu que la routine et la récitation n'allassent pas jusqu'au ridicule. »

« Il en arriva tout autrement. Bien que ces enfants me déplussent extrêmement avant ce récit, et aient continué de me déplaire après, je dois avouer que, tout en récitant, ils le firent l'un et l'autre avec une simplicité, une gravité, un sérieux, un certain respect religieux, dont le contraste avec le ton toujours vulgaire et habituellement grossier du petit garçon, avec le ton habituellement maussade de la petite fille, me frappa particulièrement. »

Le second jour, il s'applique à gagner Maximin, à le mettre parfaitement à l'aise, afin de mieux voir ses défauts. C'était un charmeur ; il y parvint sans peine avec un enfant aussi primesautier et simple. Celui-ci prend bientôt toutes les libertés, mais quand revient la question de l'Apparition, lui et Mélanie, tout en gardant leur extérieur désagréable, se transforment soudain.

Ils deviennent tout à coup si graves, si sérieux, ils prennent comme involontairement quelque chose de si singulièrement simple et ingénu, quelque chose même de si respectueux pour eux-mêmes en même temps que pour ce qu'ils disent, qu'ils inspirent aussi à ceux qui les écoutent et leur imposent une sorte de crainte religieuse pour les choses dont ils parlent, et une sorte de respect pour leurs personnes...

Lorsqu'ils parlent du grand événement dont ils se prétendent les témoins, ou bien qu'ils répondent aux questions qu'on leur adresse à cette occasion, ce respect singulier pour ce qu'ils disent va si loin que quand il leur arrive de faire quelque-une de ces réponses véritablement étonnantes, parfaitement inattendues, qui confondent les interrogateurs, coupent court à toutes les questions indiscrètes, résolvent simplement, profondément, absolument les plus graves questions, ils n'en triomphent en rien. On est quelquefois stupéfait ; pour eux, ils demeurent impassibles. Le plus léger sourire ne vient pas seulement errer sur leurs lèvres.

Du reste, ils ne répondent jamais aux questions qu'on leur adresse que de la manière la plus simple et la plus brève. La simplicité est quelquefois rustique, mais la justesse et la précision sont toujours extraordinaires. Dès qu'il s'agit du grand Événement, ils ne paraissent plus avoir les défauts ordinaires de leur âge : surtout ils ne sont en rien conteurs et bavards. Maximin cause beaucoup d'ail-lours ; quand il est à l'aise, c'est un véritable petit babillard. Pendant les quatorze heures que nous avons passées ensemble, il m'a donné de ce défaut toutes les preuves possibles : il m'a parlé de toutes choses avec une grande abondance de paroles, m'interrogeant sans aucune retenue, me disant le premier son avis, contredisant le mien. Mais sur l'événement qu'il raconte, sur ses impressions, sur ses craintes ou ses espérances pour l'avenir, sur tout ce qui se rattache à l'Apparition, ce n'est plus le même enfant. Sur ce point il ne prend jamais l'initiative, il n'a jamais une inconvenance.

Il ne donne jamais un détail au delà de ce qu'on

lui demande précisément. Quand il a dit le fait qu'il est chargé de dire, quand il a répondu à la question qu'on lui adresse, il se tait. On est avide, on voudrait qu'il parlât toujours, qu'il ajoutât des détails, qu'il racontât ce qu'il a éprouvé et ce qu'il éprouve encore ; mais non, il n'ajoute pas un mot à la réponse nécessaire. Puis bientôt, il reprend le fil interrompu de sa conversation, parle fort abondamment d'autre chose, s'il y a lieu, ou s'en va.

Le fait certain est qu'il n'ont ni l'un ni l'autre absolument aucune envie de causer de l'événement qui les rend cependant si célèbres.

On ne saurait les peindre avec des couleurs plus exactes, ni les définir avec une psychologie plus avertie et plus clairvoyante. L'abbé Dupanloup ajoute qu'ils ne parlent jamais de l'Apparition entre eux, ni avec leurs camarades, ni même avec les religieuses. Ils répondent toujours, mais avec mesure. Si on les presse, on se heurte à « quelque chose d'invincible qui est en eux et dont ils ne se rendent pas compte à eux-mêmes. » Mobiles et graves, indiscrets sur tout, fermés sur un point seulement. Et cependant que d'épreuves, d'interrogatoires retors, de menaces, d'injures et d'éloges ils ont subis ! Ils ont pu paraître grossiers, impatients, de méchante humeur, mais ils sont restés imperturbables sur ce point, avec « une discrétion, une réserve impénétrable à tous, parents, compagnons, connaissances, à l'univers entier. »

II

L'abbé Dupanloup pressa surtout Maximin, — et l'on connaît sa puissance d'insistance caressante, — de lui découvrir son secret. Il l'emmène avec lui à la Montagne. Là, quelqu'un offre à l'enfant deux images, dont l'une représentait les combats du 24 février dans les rues de Paris. Au milieu des combattants on voyait un prêtre qui soignait les blessés. Maximin voulut reconnaître dans ce prêtre l'abbé Dupanloup ; et désormais il se pend à son bras et ne le quitte plus de toute la journée. On pense bien que l'habile supérieur ramenait toujours la conversation sur l'Apparition. L'enfant, qui jusque-là bavardait à outrance, s'arrêtait tout court. « Le fond, la forme, le ton, la voix, la précision de ce qu'il me disait alors, tout devenait soudain singulièrement grave et religieux. » Puis il passait à des sujets étrangers. Quand on croyait toucher au but, il se déroba.

J'avais avec moi, raconte l'abbé Dupanloup, un sac de voyage dont le cadenas s'ouvrait et se fermait à l'aide d'un secret qui dispense de se servir d'une clef. Comme ce petit garçon est très curieux, touche à tout, regarde tout, et toujours de la manière la plus indiscrète, il ne manqua pas de regarder mon sac de voyage et, me le voyant ouvrir sans clef, il me demanda comment je faisais. Je lui répondis que c'était un secret. Il me demanda très vivement de le lui montrer.

Le mot secret réveilla dans mon esprit l'idée du sien. Je profitai de la circonstance et lui dis : « Mon enfant, c'est mon secret ; vous n'avez pas voulu me dire le vôtre, je ne vous dirai pas le mien. » Ceci dit moitié sérieux, moitié plaisant,

— Ce n'est pas la même chose, me répondit-il sur-le-champ.

— Et pourquoi ? lui dis-je.

— Parce qu'on m'a défendu de dire mon secret ; on ne vous a pas défendu de dire le vôtre.

La réponse était péremptoire. Je ne me tins pas pour battu, et sans avoir l'air de l'avoir bien compris, je lui dis du même ton : « Puisque vous n'avez pas voulu me dire le vôtre, je ne vous dirai pas le mien. »

Il insista. J'excitai moi-même ses instances et sa curiosité. J'ouvrais, je fermais mystérieusement mon cadenas, sans qu'il pût comprendre mon secret. J'eus l'indignité de le tenir ainsi ardent, passionné, suspendu, pendant plusieurs heures ; dix fois pendant ce temps, le petit garçon revenait violemment à la charge : « Je le veux bien, lui disais-je, mais dites-moi aussi votre secret. »

L'enfant redevenait soudain religieux et grave. L'abbé Dupanloup le presse, le supplie de lui en révéler au moins quelque chose, ce qu'il en peut dire, « si c'est une chose heureuse ou malheureuse. »

« *Je ne puis pas,* » fut sa seule réponse. Seulement comme nous étions en amitié, je remarquai qu'il y avait une expression de regret dans son refus et dans sa parole. »

Le secret du cadenas lui fut enfin montré, alors il sauta de joie, ouvrit et ferma à plusieurs reprises triomphalement le sac de voyage.

— Vous voyez, je vous ai montré mon secret, moi, et vous ne m'avez point dit le vôtre.

Maximin fut affligé de cette sorte de reproche. Son interlocuteur ne crut pas pouvoir insister cette fois, mais il ne se rebuta point. Il lui donna des images, lui acheta un chapeau de paille et une blouse : « Voyez, ajouta-t-il, si vous vouliez, je pourrais faire beaucoup de bien à votre père, lui procurer bien des choses, faire qu'il soit avec vous, chez lui, bien tranquille et bien heureux, sans manquer de rien ! » La tentation était vive. Le petit garçon devint songeur, il réfléchit quelques instants et répondit enfin, d'un ton plus bas : « Non, Monsieur, je ne puis pas ! »

Cependant l'abbé Dupanloup, engagé sur ce terrain, poussa la tentation jusqu'aux dernières bornes, trop loin peut-être.

Une circonstance particulière, dit-il, faisait que j'avais sur moi une assez grande somme en or. Tandis que Maximin rôdait autour de moi, dans la chambre de mon auberge, regardant tous mes effets, fouillant partout, en véritable gamin, ma bourse et cet or se rencontrèrent sous ses yeux. Il s'en saisit avec empressément, le déroula sur la table et se mit à le compter, en fit plusieurs paquets, puis après les avoir faits, il s'amusa à les défaire et à les refaire.

Quand je le vis bien enchanté, bien ravi par la vue et le maniement de cet or, je pensai que le moment était venu pour éprouver et connaître avec certitude sa sincérité. Je lui dis avec amitié : *Eh bien ! mon enfant, si vous me disiez de votre secret ce que vous pouvez m'en dire*, je pourrais vous donner tout cet or, pour vous et pour votre père. *Je vous donnerai tout et tout de suite*, et n'avez pas d'inquiétude, car j'ai d'autre argent pour continuer mon voyage.

Je vis alors un phénomène moral assurément très

singulier et j'en suis encore saisi en vous le racontant. L'enfant était tout entier absorbé par cet or ; il jouissait de le voir, de le toucher, de le compter. Tout à coup, à mes paroles il devient triste, s'éloigne brusquement de la table et de la tentation et me dit : « *Monsieur, je ne puis pas !* » J'insistai : « *Et cependant il y aurait là de quoi faire votre bonheur et celui de votre père.* » Il me répondit encore une fois : « *Je ne puis pas !...* » et d'une manière et d'un ton si ferme, quoique très simple, que je me sentis vaincu. Cependant, pour n'en avoir pas l'air, j'ajoutai d'un ton qui voulait affecter le mécontentement, le mépris, l'ironie : — « *Mais peut-être que vous ne voulez pas me dire votre secret parce que vous n'en avez pas : c'est une plaisanterie !* » — Il ne parut pas offensé de ces paroles et me répondit vivement : *Oh si ! j'en ai un, mais je ne puis pas le dire. — Qui vous l'a défendu ? — La Sainte Vierge !*

Je cessai dès lors une lutte inutile. Je sentis que la dignité de l'enfant était plus grande que la mienne. Je posai avec amitié et respect une main sur sa tête ; je traçai une croix sur son front et je lui dis : « Adieu, mon cher enfant, j'espère que la Sainte Vierge excuse toutes les instances que je vous ai faites. Soyez toute votre vie fidèle à la grâce que vous avez reçue. »

Et après quelques moments nous nous quittâmes pour ne plus nous revoir.

À des interrogations, à des offres du même genre, la petite fille m'avait répondu : « Oh ! nous avons assez ; il n'y a pas besoin d'être si riche !... »

L'Ami de la Religion publia cette lettre le 7 avril 1849 ; l'abbé Dupanloup avait été nommé la veille évêque d'Orléans. Cette circonstance donne encore à ses conclusions une plus grande autorité.

On ne peut soutenir, dit-il, que les enfants aient été victimes d'une hallucination. Il suffit de les voir, de faire le voyage de la Salette pour qu'il soit impossible de s'arrêter à cette hypothèse.

On ne peut soutenir non plus qu'ils ont été les inventeurs du fait de l'Apparition. Quoi ! ils auraient imaginé, eux si simples, si bornés, une fable pareille, si compliquée, et ils l'auraient défendue devant des milliers d'hommes intelligents, qui cherchaient à les prendre à l'aide de toutes les ressources de l'esprit et de la logique ! « La fable me paraîtrait ici plus étonnante que la vérité. »

Enfin derrière eux on ne saurait supposer un imposteur. Celui-ci eût choisi d'autres personnages pour jouer son imposture, autrement il serait « un phénomène de maladresse. » D'ailleurs on n'a jamais soupçonné personne d'avoir pu usurper ce rôle.

La seule conclusion qui s'impose, c'est qu'on se trouve en face d'un fait surnaturel. « Si j'étais obligé de me prononcer, ... la prudence humaine et chrétienne me ferait dire *oui* plutôt que *non*, et je ne croirais pas avoir à craindre d'être condamné au jugement de Dieu comme coupable d'imprudencence ou de légèreté. »

IMPRIMATUR

† SEBASTIANUS, Archiep. Laodiceen.,

Administratur apost. Diocesis Lingonensis

Le gérant : J. MATRIER.

Ami du Clergé du 27 avril 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLVI. La sainteté de l'Eglise (*suite*), 321.

Patronage de saint Joseph. — S. Joseph, patron et modèle de la vie chrétienne, 328.

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — VIII. L'incident d'Ars, 331. — IX. La conclusion de l'incident, 334.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLVI

LA SAINTÉTÉ DE L'ÉGLISE (*suite*)

L'Eglise catholique possède la sainteté. Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent que ce caractère brille à son front avec un éclat incomparable. « La vieille foi catholique, dit l'écrivain protestant Novalis, est le christianisme vivant et en action. Sa présence universelle dans la vie, son goût pour les arts, sa profonde humanité, l'inviolabilité de ses mariages, sa douce accessibilité, son amour de la pauvreté, de l'obéissance et de la fidélité ne permettent pas de méconnaître en elle la religion véritable, et forment la base de sa constitution. »

Malgré les égards pleins de charité que nous devons à nos frères dissidents, la vérité nous oblige à dire que la sainteté ne se trouve pas, du moins à un degré transcendant, au sein des communions séparées de l'Eglise de Rome. 1° Elle ne se trouve pas au sein de l'hérésie ; 2° Elle ne se trouve pas au sein du schisme.

I. — *La sainteté ne se trouve pas au sein de l'hérésie*

Le protestantisme, incarnation de toutes les hérésies diverses, n'est saint ni dans son origine, ni dans l'action qu'il exerce, ni dans les résultats qu'il obtient.

I. Le protestantisme envisagé dans son origine ne possède pas la sainteté. — Un historien hérétique, Cobbett, porte ce jugement sur les auteurs de la Réforme : « Jamais peut-être le monde ne vit, dans un même siècle, une collection de misérables tels que Luther, Calvin, Zwingli, Bèze et autres célèbres réforma-

teurs. Tous, de l'aveu même de leurs propres sectateurs, étaient diffamés par les vices les plus honteux. Le seul point de doctrine sur lequel ils fussent d'accord était l'inutilité des bonnes œuvres¹. »

Le patriarche de la Réforme fut Martin Luther, né le 10 novembre 1483 à Eisleben (Saxe), mort en 1546, fils d'un bûcheron. Il étudia à l'Université d'Erfurt et entra dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin à Wittenberg. Ordonné prêtre, il enseigna la philosophie à l'Université de cette ville. Esprit inquiet, ardent, plein de présomption, il s'échauffa à l'occasion des indulgences accordées par Léon X, parce que la publication en fut confiée aux Dominicains, et non à ceux de son Ordre. Il commença par déclamer contre les abus des indulgences, puis contre les indulgences elles-mêmes. Il attaqua ensuite la doctrine de l'Eglise sur le péché originel, sur la justification, sur les sacrements. Ces nouveautés impies ayant été condamnées par une bulle du pape, le fougueux novateur s'éleva contre la primauté du siège de Rome, et, ne gardant plus aucune mesure, alla d'écarts en écarts et d'excès en excès, renouvelant les erreurs déjà foudroyées dans les Albigeois, dans Wicléf et dans les Hussites. Il écrivit contre le purgatoire, contre le libre arbitre, contre le mérite des bonnes œuvres, etc. Tel fut le commencement de sa funeste apostasie, qu'il qualifia du nom de *réforme*. Comme il fallait se procurer de l'appui pour soutenir une entreprise si hardie, Luther exhorta les princes de l'Allemagne à s'emparer des biens ecclésiastiques ; c'était un moyen facile de se les rendre favorables. L'espérance de recueillir ces riches dépouilles engagea dans son parti plusieurs seigneurs puissants. Frédéric, électeur de Saxe, et Philippe, landgrave de Hesse, se déclarèrent ses protecteurs. Luther s'attacha ce dernier par une complaisance encore plus honteuse : Philippe voulut, du vivant de son épouse, contracter un second mariage ; il crut pouvoir tout obtenir du nouveau réformateur, qui ayant assemblé à Wittenberg les docteurs de sa réforme, accorda au landgrave, contre la défense expresse de Jésus-Christ, la permission d'avoir deux épouses à la fois. Pour multiplier ses sectateurs, il attaqua la loi du célibat des prêtres et des religieux, et donna lui-même l'exemple de l'enfreindre en épousant, tout prêtre et moine qu'il était, une jeune religieuse qu'il avait tirée de son couvent pour la catéchiser et la séduire.

Calvin, que l'on regarde comme le second chef des protestants, naquit à Noyon. Après avoir fait ses humanités à Paris, il étudia

¹ Histoire de la Réforme protestante.

le droit à Orléans et à Bourges. Il eut pour maître dans cette dernière ville un homme célèbre, mais imbu des doctrines de Luther. Le disciple puisa dans son commerce le goût des nouveautés. La France alors s'efforçait de repousser la contagion qui commençait à s'y glisser, et le roi François I^{er} sévissait contre les Luthériens. Craignant donc d'être arrêté, Calvin se retira à Bâle, puis à Genève où il devint tout-puissant. Dans son livre de l'*Institution chrétienne*, qui est comme l'abrégé de toute sa doctrine, il renchérit encore sur Luther. Il y enseigne que le libre arbitre a été entièrement éteint par le péché ; que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi ; il nie la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Cet homme qui prêchait qu'on ne devait ni écouter l'Eglise, ni lui obéir, exigeait des autres une soumission aveugle à tout ce qu'il lui plaisait de définir. Il fit brûler à Genève le médecin Michel Servet pour avoir avancé quelques erreurs sur la Trinité.

Le protestantisme avait été établi en Allemagne par Luther, en France par Calvin. Il fut établi en Angleterre par le roi Henri VIII. Ce prince s'était d'abord signalé par son zèle pour empêcher que l'hérésie naissante n'infestât son royaume. Il avait même écrit contre Luther un livre qui lui avait fait décerner par le pape le titre de *Défenseur de la foi*. Un attachement criminel étouffa dans son cœur ces bonnes dispositions. Il avait épousé Catherine d'Aragon et il y avait dix-huit ans que cette union subsistait, lorsqu'il ouvrit son cœur à une passion mauvaise pour Anne de Boleyn et résolut de l'épouser. Il fallait pour cela rompre son premier mariage. Mais il en sollicita vainement la dissolution du pape Clément VII, qui prononça même une sentence d'excommunication contre Henri s'il ne reprenait son épouse légitime. Ce prince se livra à tous les transports de son ressentiment. Il ne voulut plus reconnaître l'autorité du Souverain Pontife et se fit déclarer par son parlement servile chef suprême de l'Eglise d'Angleterre. Il soutint cette démarche schismatique par une violente persécution contre ceux qui refusaient de reconnaître sa suprématie spirituelle. Thomas Morus, grand-chancelier, et Fischer, évêque de Rochester, furent les premières victimes de ses fureurs ; il leur fit trancher la tête. Le supplice de ces deux hommes illustres fut le prélude d'exécutions sanglantes, et Henri, qui jusque-là n'avait point montré de dispositions à la cruauté, devint, lorsqu'il eut apostasié, un des plus odieux despotes que la terre ait porté. 72.000 hommes furent jetés aux flammes par ce roi-pontife.

Il se dégoûta bientôt d'Anne de Boleyn

et la fit périr, et le lendemain du supplice de cette infortunée, alors que son sang fumait encore, il épousa Jeanne Seymour qui mourut au bout de dix-sept mois. Il la remplaça par Anne de Clèves qu'il répudia au bout de six mois. A celle-ci succéda Catherine Howard, fille du duc de Norfolk, qu'il fit décapiter en 1542. Catherine Parr, qu'il épousa en dernier lieu, fut sur le point de subir le même sort. Henri mourut en 1547, déchiré de remords. Ses dernières paroles, d'après certains historiens, furent celles-ci. S'adressant à ceux qui l'entouraient, il leur dit : « Mes amis, nous avons tout perdu, l'Etat, la renommée et le ciel. »

Tels sont les principaux fondateurs du Protestantisme. « Pour juger le ruisseau, dit un proverbe, il faut remonter à la source. » Peut-on supposer qu'une religion établie par de tels hommes soit la vraie religion ? Au lieu de ressembler à Pierre, à Paul, à Jean, à ceux qui ont construit la cité sainte, ne ressemblent-ils pas plutôt à Néron, à Domitien, à Julien l'Apostat, à ceux qui, par la violence ou par la ruse, ont essayé d'en consommer la ruine ?

A certaines époques l'Eglise peut avoir besoin de réforme ; mais il ne faut pas, sous prétexte de tailler l'arbre, en ravager les branches et en déraciner le tronc. Au lieu de contribuer à éteindre les flammes qui menaçaient de consumer la demeure du Dieu vivant, les chefs du protestantisme n'ont fait qu'attiser l'incendie. Au lieu d'aider l'autorité légitime dans son œuvre de restauration religieuse, ils en ont ébranlé le principe. Les vrais réformateurs de l'Eglise au xvi^e siècle sont les Pères du Concile de Trente, saint Charles Borromée, dom Barthélemy des Martyrs, saint Ignace de Loyola et ses compagnons. Ce ne sont ni Luther, ni Calvin, ni Zwingli, ni Knox, ni Henri VIII.

Le protestantisme n'est donc pas saint dans son origine.

II. Il ne l'est pas davantage dans l'action qu'il exerce, et cela apparaît soit qu'on envisage a) le but qu'il poursuit, b) les moyens qu'il emploie pour y parvenir.

1^o Le but qu'il poursuit n'est pas d'élever le niveau du bien, mais de faire fléchir la sévérité de l'Evangile. Les princes se font protestants afin de se soustraire à l'autorité du pape qui les empêche de satisfaire leur cupidité et leur amour du plaisir. Le nouvel évangile leur permet en effet de porter atteinte à la sainteté du mariage et de s'approprier les biens des monastères. Les prêtres, les religieux se font protestants afin d'être affranchis du célibat et des vœux monastiques. Les simples fidèles se font protestants afin de ne plus être astreints au jeûne, à l'abstinence, à la

pratique de la confession et des œuvres satisfactoires.

Les partisans du protestantisme eux-mêmes conviennent que ce ne sont pas des mobiles bien élevés qui ont déterminé les nouveaux convertis à changer de religion.

Frédéric II disait : « Si nous, réduisons les causes des progrès de la réforme à des principes simples, nous verrons que c'a été pour l'Allemagne l'intérêt, pour l'Angleterre l'amour, pour la France la nouveauté. » — « La réformation, dit Erasme, semble n'avoir d'autre but que de transformer en épouseurs et en épouseuses les moines et les nones. C'est ainsi qu'ils se sacrifient ! » — Le protestant Bucer affirme que la grande majorité de ceux qui ont embrassé le protestantisme ne s'est proposé que de se soustraire à l'autorité du pape et des évêques, de s'affranchir des vœux de religion et d'échanger contre une foi gênante un Symbole qui nie la nécessité de la pénitence. — Enfin Luther lui-même disait : « Il y en a beaucoup qui sont de bons évangélistes, uniquement parce qu'il resté encore des monastères offrant des terres et des vases sacrés à piller¹. »

Depuis, Fitts William a pu écrire avec vérité : « Le passage de l'Eglise à une secte est trop souvent par le chemin des vices, tandis que celui d'une secte à l'Eglise est toujours par le chemin des vertus. »

2^o Le but que le protestantisme a en perspective n'étant pas saint, les *moyens* qu'il emploie pour l'atteindre ne peuvent pas être saints davantage.

Tout le programme théologique de la Réforme peut se résumer en ces mots : « Tu croiras ce que tu voudras, tu feras ce que tu croiras. » Développons brièvement ces paroles et pour cela envisageons successivement le dogme et la morale de la religion réformée.

a) Le principe fondamental de la doctrine protestante consiste à rejeter l'autorité de l'Eglise, à enseigner que l'Ecriture est la seule règle de foi et que tout fidèle peut l'interpréter à son gré. En conséquence chacun supprime les dogmes qui ne lui conviennent pas et en établit d'autres à la place. En conséquence Luther abolit la messe, les cérémonies du culte et la prière pour les morts. Zwingle nie la présence réelle. Calvin fait de Dieu l'auteur du péché et tous ces docteurs se traitent d'hérétiques et s'anathématisent entre eux. Parlant de la Réforme, J.-J. Rousseau disait : « Ses ministres ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent ; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire, l'intérêt seul décide de leur foi². »

Une doctrine est-elle sainte qui rejette l'au-

torité chargée par Jésus-Christ de garder sa parole et qui livre ainsi cette parole immuable à toutes les variations des opinions humaines ? Il y a là un attentat si énorme que Luther après l'avoir commis en conserva toujours le remords : « Il y a, disait-il, un argument qu'il est excessivement difficile de leur enlever (aux papistes) et que nous avons nous-même beaucoup de mal à résoudre ou à réfuter, d'autant qu'il faut concéder que dans la papauté est la parole de Dieu et l'apostolat, et que nous avons reçu d'eux l'Ecriture, le baptême, le sacrement et la chaire ; que saurions-nous sans cela de toutes ces choses ? Aussi faut-il bien que la foi, l'Eglise chrétienne, Jésus-Christ et le Saint-Esprit soient avec eux. Que fais-je donc moi, qui viens prêcher contre eux, comme l'écolier contre son maître ? Voici donc quelles pensées viennent assaillir mon cœur : Je vois à présent que j'ai tort. Oh ! plutôt au ciel que je n'eusse jamais commencé, ni jamais prêché un seul mot ! Qui donc, en effet, peut s'élever contre cette Eglise dont nous disons dans l'acte de foi : Je crois en une Eglise chrétienne ? Or je trouve cette Eglise dans la papauté, donc il faut que j'obéisse ! Si je la condamne, je suis excommunié, rejeté et condamné de Dieu et de tous les saints¹. »

Et dans un autre endroit de ses œuvres, il s'exprime ainsi : « Quand je venais à réfléchir que, moi, individu isolé, j'osais résister au Pape, le tenir pour l'Antechrist, appeler les évêques « apôtres de l'Antechrist » et les Universités des maisons publiques, que de fois mon cœur a frémi en moi-même ! que de fois il m'a châtié en me répétant avec reproche ce perpétuel argument : Es-tu donc le seul sage ? tous les autres se sont-ils donc trompés ? Est-il probable qu'ils aient erré si longtemps ? Et toi-même, si tu étais dans l'illusion ! Et si tu avais égaré toutes ces âmes ! Et si, à cause de toi, elles se voyaient un jour condamnées à un éternel châtimement !² »

Une autre fois, il raconte à son ami Myconius que le diable lui est apparu deux fois sous la forme d'un chien furieux, prêt à le dévorer³.

La doctrine protestante est encore opposée au bien pour un autre motif ; car en privant l'esprit de toute croyance ferme, elle ôte à la volonté le soutien qui lui est nécessaire pour s'appliquer généreusement à la pratique des vertus ; quand on ne sait pas ce que l'on doit croire, comment en effet pourrait-on savoir ce que l'on doit faire ?

b) Si le protestantisme n'est pas saint dans sa doctrine, il n'est pas saint non plus dans sa morale.

¹ Cité par Döllinger dans son ouvrage *L'Eglise et les églises*, III, 196.

² De Vette, II, 107.

³ Myconius, *Hist. Ref.*, 42. — Cf. Döllinger.

¹ Matthesius, *XII Dissert.*

² 11^e Lettre de la Montagne.

Et d'abord, il dépouille l'homme de la liberté. Il lui ôte la responsabilité de ses actes. A la doctrine du libre arbitre, il substitue celle du serf arbitre, *servum arbitrium*. Ecoutez plutôt : « Tout se fait par la volonté invariable de Dieu qui ne laisse à l'homme aucune liberté. Dieu opère en nous le mal comme le bien, il sauve sans tenir compte du mérite, il donne sans considérer le démerite ¹. » Suivant Melancthon ², c'est Dieu qui agit en nous, en sorte que la trahison de Judas est aussi bien son ouvrage que la vocation de saint Paul ³.

Une doctrine qui supprime ainsi la liberté, ruine par là même le fondement de toute morale.

Et ce n'est pas seulement par voie de conséquence que le protestantisme ruine la morale ; c'est directement et en vertu d'un principe formel. Car Luther déclare de la manière la plus catégorique que les bonnes œuvres sont inutiles, voire même nuisibles au salut : « Les bonnes œuvres, dit-il, ne contribuent point à la sanctification ni au salut, autrement il faudrait dire que le Christ serait mort inutilement et nous aurions lieu de nous glorifier nous-mêmes, en disant que Dieu n'est pas assez puissant pour nous sauver sans notre coopération ⁴. » C'est le diable qui a imaginé d'enseigner la nécessité des bonnes œuvres ⁵. « Il ne saurait y avoir de scandale plus grand, plus dangereux, plus pestilentiel, que celui d'une vie extérieurement bonne, remplie de bonnes œuvres et de pratiques spirituelles. C'est la porte ouverte au large, c'est la grande route de la damnation ⁶. » Ecoutez encore le père de la Réforme épancher son cœur sur ce sujet. Dans une lettre adressée à l'un de ses disciples, Jacques Aurifaber, il s'exprime ainsi : « Nous péchons nécessairement tant que nous sommes en cette vie. Mais l'Agneau de Dieu ôte les péchés du monde, et le péché ne peut nous séparer de lui, dussions-nous commettre par jour mille adultères et autant d'homicides ⁷. » — « Plus tu seras infâme, plus Dieu l'accordera volontiers sa grâce ⁸. »

Enfin Amsdorf écrivait : « C'est une proposition admise par la doctrine chrétienne et prêchée par saint Paul et Luther, que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut ⁹. »

Que faut-il donc pour être sauvé dans le système protestant ? Une seule chose : la foi ¹⁰.

« Il n'y a pas d'autre péché dans le monde que l'incrédulité, » dit Luther ¹. L'une des maximes du réformateur était celle-ci : « Pèche fortement, mais crois plus fortement encore. *Pecca fortiter, sed crede fortius.* » Un candidat interrogé sur le sens de la doctrine de la justification par la foi, répondit : « Cette doctrine signifie que nous savons nous mettre à l'aise avec la morale et que nous n'y regardons pas de si près ¹² » C'était exprimer avec une naïveté grossière une opinion qui se trouve sous une forme plus élégante et plus fine en maint esprit protestant. Disons cependant qu'un revirement s'est produit quant à ce point de la morale luthérienne. Mais peut-on se dire encore protestant quand on abandonne l'un des principes essentiels du protestantisme ?

c) Enfin le protestantisme, au lieu de promouvoir la sanctification des âmes, les a placées, quant au salut, dans une situation inférieure à celle qu'elles occupaient précédemment, pour la raison suivante.

L'un des moyens les plus puissants que le christianisme offre aux fidèles de se sanctifier consiste dans l'usage des sacrements. C'est en ouvrant ces sources de grâce plus encore que par la prédication que l'Eglise met du divin dans le monde. Dans les sacrements en effet Dieu agit lui-même sur l'être spirituel pour l'éclairer, pour le purifier, pour le fortifier, pour le consacrer. Le jour où les sacrements, particulièrement ceux de pénitence et d'Eucharistie, seraient abolis, un principe essentiel de moralisation disparaîtrait du monde. Le protestantisme qui répudie la confession, la communion, qui rejette la sainteté surnaturelle du mariage, qui ôte au prêtre le caractère sacré que lui donne l'ordination et ne lui laisse que l'autorité qu'il tient d'un mandat humain, a donc fait descendre fatalement le niveau de la morale et de la sainteté.

Nous n'avons parlé que des sacrements. Que dire du sacrifice ? Le culte protestant est vide et triste en comparaison de notre oblation quotidienne où Jésus s'immole et intercède pour nous et où l'âme se retrempe dans l'admirable mystère de la Passion renouvelée. Que dire aussi de toutes nos dévotions si capables d'entretenir la vie pieuse, que la froide Réforme a exilées, et dont elle essaye aujourd'hui de rétablir la pratique, tant elle sent le vide que leur disparition a laissé dans les cœurs !

¹ *De servo arbitrio ad Erasmus*. Walch, t. xviii, p. 20, 50.

² Dans son commentaire sur l'Épître aux Romains.

³ Ce passage ne se trouve que dans la première édition. Il a été retranché dans les éditions postérieures.

⁴ Cité par Dœllinger, *L'Eglise et les églises*, t. I, p. 91.

⁵ Walch, III, 1193.

⁶ Walch, XI, 349. — Dœllinger, *op. cit.*, t. I, p. 128.

⁷ Cf. *De Captiv. Babil.*, t. II, p. 284.

⁸ Cf. Dœllinger, *op. cit.*, t. I, p. 116.

⁹ Imprimé sans nom de lieu en 1559.

¹⁰ Luther corrompt l'Écriture pour l'adapter à sa doctrine. Dans l'Épître aux Romains, S. Paul dit : « Nous

croions que l'homme est justifié par la foi. » (III, 28). Luther traduit : « par la seule foi. » — S. Pierre engage les fidèles à se sauver par « les bonnes œuvres. » Luther supprime ces mots. A ceux qui réclamaient, il répondit que telle était sa volonté. — Eckius, son adversaire, compte plus de mille altérations pareilles. Aussi Zwingle, son rival, nomme-il le novateur un *corrupteur d'adultères des Saintes Ecritures*.

¹ Walch, XIII, 1840.

² *Gazette évangélique*, 1866, p. 1129.

Enfin, dans une société religieuse, il est bon qu'il y ait des hommes qui soient chargés de représenter la divinité auprès de leurs frères, qui puissent les instruire des mystères et des préceptes de la loi, accomplir les fonctions sacrées, distribuer les dons d'en-haut, être les intermédiaires entre le monde visible et le monde invisible, conserver et répandre les croyances, les institutions, les pratiques divines, s'occuper de la culture des âmes. C'est pourquoi il y a des prêtres dans toutes les religions. Les protestants eux-mêmes, après avoir supprimé la hiérarchie ecclésiastique, furent obligés de la rétablir du moins partiellement. Leurs pasteurs, leurs ministres, qu'est-ce autre chose que les représentants officiels du nouveau culte ?

Mais ces chefs du troupeau protestant ne peuvent remplir leur tâche que d'une manière bien imparfaite si on les compare aux prêtres catholiques. Et d'abord, ainsi que nous le disions tout à l'heure, ils n'ont pour diriger les fidèles ni l'autorité ni les grâces surnaturelles que donne le caractère sacerdotal. De plus ils sont engagés dans les liens du mariage. Or, dit saint Paul : « Celui qui n'a pas d'épouse pense aux choses de Dieu, se préoccupe de plaire à Dieu ; celui qui est lié à une épouse pense aux choses du monde, cherche à plaire à son épouse, et il est divisé dans son cœur. » Aussi il ne donne pas les exemples de ce noble dévouement dont le clergé catholique est coutumier, soit qu'il s'agisse d'affronter la mort au chevet des malades, soit qu'il s'agisse de s'exposer aux fatigues et aux périls de l'apostolat dans les missions lointaines.

Lors du choléra de 1832, tandis qu'en Irlande, comme dans toute l'Europe, l'épidémie était devenue le champ de victoire de la charité catholique, l'archevêque anglican de Dublin, le très révérend Richard, osa publier une lettre pastorale pour détourner les cholériques de sa communion d'appeler à leur lit de mort les ministres. Il y disait : « Je ne crains pas d'affirmer qu'un protestant qui se trouve atteint d'une maladie contagieuse est obligé de ne pas exposer son pasteur au danger de gagner la maladie en l'appelant près de lui, puisqu'il doit croire, comme tout bon protestant, qu'il n'y a rien dans sa religion qui ait le moindre rapport à l'extrême-onction de l'Eglise romaine¹. »

Les liens domestiques dans lesquels les ministres protestants sont engagés les empêchent également de se dévouer à la conversion des infidèles avec cette abnégation, ce prosélytisme ardent qui brisent la résistance que les nations sauvages opposent à l'Evangile et qui frayent la voie à la prédication de la parole de Dieu.

Le revenu d'un missionnaire anglais dans l'Inde est de sept à douze mille francs. « Quel contraste frappant, dit C. de Gœrtz, offre le missionnaire protestant comparé au prêtre catholique ! Tandis que l'un vit à son aise au sein d'une famille, ayant chevaux et voitures à son service et tout ce qui peut lui rendre commodés et même agréables les travaux de l'apostolat, l'autre non content des privations que son état lui impose déjà par lui-même, renonce encore volontairement à toutes les douceurs de la vie, à tout ce qui la rend commode et sûre pour s'enfoncer courageusement jusqu'au cœur des régions païennes, presque sans autre perspective que la couronne du martyre. Il y a là un phénomène qu'il faut être aveugle pour ne point voir¹. » — « Qu'est-ce que ne coûtent pas à la caisse des missions, dit Mme Ida Pfeiffer, les voyages incessants des femmes et des enfants des missionnaires ?²... » — « Le personnel des missions protestantes se compose en grande partie de garçons chaudronniers ou cuisiniers auxquels manquent les premiers éléments de l'éducation et de la culture intellectuelle, de savetiers ou de tailleurs inspirés qui se sont jetés dans le métier de prédicateurs évangéliques, parce qu'ils étaient trop incapables ou trop paresseux pour en exercer un autre³. »

III. Le protestantisme n'est pas saint dans les résultats qu'il obtient.

Ecoutons cet aveu significatif de Luther : « Le monde, en vertu de cette doctrine (la sienne), devient de plus en plus méchant ; on voit comme le peuple est plus avare, plus cruel, plus impudique, plus effronté et malicieux que jamais sous la papauté⁴. » — « L'avarice, l'usure, l'impudicité, la crapule, le blasphème, le mensonge, la fraude s'accroissent sans cesse bien plus que sous la papauté. Cette méchante situation discrédite l'Evangile et les prédicants, au point que l'on dit : Si cette doctrine était vraie, les gens seraient plus pieux ! »

En 1527, Luther est tellement découragé qu'il regrette d'avoir commencé à prêcher⁵. — « Qui aurait voulu s'y mettre, dit-il en 1538, si nous avions prévu qu'il devait en résulter tant de mal, de brigandage, de scandale, de médisance, d'ingratitude, de méchanceté ? Mais puisque nous y sommes, il faut en porter la peine⁶. »

Sans doute on a vu au cours des âges et

¹ *Voyage autour du monde, de 1844 à 1847*, Stuttgart, 1853. — Marschall a traité au long le sujet qui nous occupe dans son précieux livre des *Missions protestantes*.

² *Mon second voyage autour du monde*, 1856, II, p. 201.

³ Schweizer, *L'Orient*, 2^e édit., p. 65. — Kretzschmar, *Afrique méridionale, Esquisses*, p. 289.

⁴ *Erlangen*, xxxvi, 411.

⁵ *Weim*, xx, 674.

⁶ *Erlangen*, I, 74.

¹ Mgr Pavy. *Du Célibat ecclésiastique*, p. 371.

On voit de nos jours des protestants qui, se croyant avec une absolue bonne foi dans la véritable société spirituelle fondée par Jésus-Christ, s'honorent par une vie pure et pieuse. Mais la Réforme ne compte pas de héros de vertu. Elle n'a jamais produit des hommes que l'on puisse placer à côté des François d'Assise, des Dominique, des François de Sales, des Ignace de Loyola, des Claire, des Elisabeth de Hongrie, des Thérèse. On ne trouve pas dans cette communion chrétienne la sublime folie de la Croix, avec ses dévouements, ses sacrifices, ses humilités et ses noblesses. On n'y a pas compris l'idéalisme surnaturel de la virginité volontaire tant louée par le divin Maître.

Malgré les immenses ressources dont disposent les missionnaires protestants, ils n'obtiennent presque aucun résultat. Un correspondant de la *Gazette Générale d'Augsbourg* (7 nov. 1862) raconte ce qui suit : « Deux de ces messieurs, israélites convertis, avaient pendant dix ans d'apostolat dans la ville de Bagdad, qui renferme vingt mille enfants de Jacob et six mille chrétiens orientaux, gagné une âme à l'Eglise évangélique, une seule, un juif, leur domestique. » — « Les gens de couleur, dit le médecin Kretzschmar, viennent autour des stations pour pouvoir vivre plus commodément, et ils se font chrétiens pour se livrer sans retenue à leur incorrigible penchant pour la paresse. Après un séjour de quinze ans dans la colonie, je n'ai pu observer la moindre amélioration morale parmi les gens de couleur, ni dans leur état social. Ils n'étaient autrefois que paresseux et voleurs, ils sont maintenant par surcroît insolents et hypocrites¹. » — Le 26 mai 1853, lord Ellenborough racontait qu'un missionnaire américain dans les Indes lui avait fait franchement l'aveu qu'il ne faisait aucun prosélyte, à moins de lui procurer avec le christianisme une position ou une place quelconque.

Enfin, dans une lettre écrite de Pékin le 24 janvier 1864 et insérée dans le *Glasgow Daily Herald*, un protestant écrit ce qui suit : « Je l'affirme, vouloir propager la religion protestante en Chine c'est tenter l'impossible. Chacune des quatre églises des Jésuites à Pékin possède plus de convertis catholiques qu'il n'y a de convertis protestants dans toute la Chine. La première raison de notre insuccès est dans l'incapacité de la plupart des gens envoyés ici comme missionnaires, la seconde dans le détestable système suivant lequel ils travaillent... On a trop compté sur les bibles traduites en mauvais chinois et sur les petits traités distribués à profusion parmi le peuple. La distribution des traités est une manière commode pour les missionnaires de faire leur

besogne quotidienne. La propagation de la Bible n'est, d'après l'opinion de toutes les personnes instruites que j'ai rencontrées, rien de plus, rien de moins qu'une farce. » — « L'histoire des missions allemandes, dit Nippold, est moralement finie. Les missionnaires protestants ne peuvent rien pour la propagation du christianisme chez les païens¹. » En somme, de l'aveu même des protestants, les ministres que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique envoient dans les pays étrangers ne font guère autre chose que de susciter des difficultés au missionnaire catholique.

Enfin Dieu n'a jamais attesté par aucun miracle la sainteté de l'Eglise protestante. Tandis que les merveilles divines se multiplient de nos jours au sein de l'Eglise catholique comme aux premiers âges, aucun de ces signes de la vertu d'en-haut n'est accompli en faveur de la religion réformée.

Le protestantisme ne possède donc pas le caractère de la sainteté. Ce n'est même pas, si l'on en croit ses adeptes les plus fervents, « une religion. » Ces paroles sont du ministre Vinet. Ce n'est à proprement parler, continue-t-il, « qu'un espace ménagé à la liberté de conscience et où peuvent s'abriter également la Foi et l'incrédulité². » Aussi je ne m'étonne pas qu'un rationaliste impie et sectaire, Edouard Quinet, ait prononcé cette parole : « Pour déchristianiser l'Europe, il faut la protestantiser. Les sectes protestantes sont les mille portes ouvertes pour sortir du christianisme. »

L'hérésie ne possède pas la sainteté. Le schisme ne la possède pas davantage.

II. — La sainteté ne se trouve pas au sein du schisme

Depuis qu'elle a brisé ses liens avec Rome, l'Eglise grecque a vu s'éclipser son antique gloire. Où sont les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome ? Pauvre grande Eglise, elle qui avait fait les conciles de Constantinople, de Chalcédoine, d'Ephèse, elle a tout perdu, et l'on ne peut même dire « fors l'honneur ! »

Sans doute les Grecs schismatiques peuvent se sanctifier plus facilement que les protestants ; car ils ont conservé la plupart des croyances et des pratiques du catholicisme. Ruscol trace cependant des chrétiens orientaux un portrait peu flatteur. Cet auteur russe s'exprime ainsi : « Que dire de nos sectaires, mélange de dépravation et de folie, de crédulité chrétienne et de licence sauvage, tout ce que l'on peut imaginer de plus extrême dans la simplicité des croyances et dans la fantaisie des débauches ? »

¹ *Le Sud de l'Afrique, Esquisses*, t. xxxii, p. 85.

² *Manuel d'histoire ecclésiast.*, 1867, p. 386.

³ *Esprit d'Alexandre Vinet*, t. I, p. 305.

On ne s'étonnera pas que ces pauvres âmes soient dans un si triste état spirituel quand on saura entre les mains de quels pasteurs se trouve cet infortuné troupeau.

La Providence a flagellé, en la livrant au Turc, la passion de cette Eglise d'appartenir à un maître de la terre. C'est lui maintenant qu'elle reconnaît parfois comme juge suprême dans les questions ecclésiastiques. Ce fait paraît incroyable, mais il a été exprimé à notre époque de la manière la plus expresse et sous une forme officielle. Pie IX, dans son encyclique aux prélats d'Orient, avait rappelé, en 1848, le défaut d'unité religieuse. Le patriarche Anthimos et son Synode répondirent : « Dans les questions controversées ou difficiles, les trois patriarches se réunissent à celui de Constantinople parce que cette ville est la résidence de l'empereur, et que ce patriarche a la présidence du Synode. S'ils ne peuvent tomber d'accord, l'affaire, suivant l'usage réglé par la loi, est déferée à la décision du gouvernement. » Or le gouvernement est ici le gouvernement Turc¹.

« Une cause de misère et d'avitilissement pour le clergé russe, dit le savant P. Theiner, vient de ce que l'état du mariage dans lequel il vit, en fait une caste à part dans la nation. Il se renouvelle sans cesse par lui-même. Les seuls fils de prêtres et d'autres ministres ecclésiastiques, depuis le sonneur jusqu'au protopope, entrent dans le sanctuaire, et y reprennent l'office que leurs pères y occupaient. Il est à peu près inouï d'y voir entrer quelques autres personnes sortant des classes honnêtes de la société. Il en est de même pour leurs mariages, qui se font tous avec des filles de prêtres ou de ministres inférieurs. Que, par hasard, un noble tombé dans la misère, qu'un marchand pauvre ou toute personne honnête donne sa fille en mariage à un pope, c'est chose si rare qu'à peine est-il besoin de le mentionner. Et qui, en effet, voudrait sacrifier sa fille en la jetant dans une caste séparée de tout le monde et presque proscrite, dans une caste dont le gouvernement prend si peu de soin qu'elle se voit réduite, la plupart du temps, à vivre d'aumônes ? »

On peut pressentir le peu qui reste de dignité à des prêtres jetés dans cet abîme d'humiliations. Véritables prolétaires, ils en viennent bientôt à trafiquer des choses saintes, et à ne plus rougir des derniers scandales de la vénalité.

Dans cet état de misère et de faiblesse, comment le prêtre russe pourrait-il conserver à l'égard de l'autorité politique l'ombre même de l'indépendance ? Ce n'est pas d'ailleurs sur les popes que pèse de son poids le plus lourd le despotisme. « Tout le clergé russe, dit le

prince Dolgoroukow, est complètement livré à la merci du gouvernement ; non seulement aucune indépendance ne lui est accordée, mais encore les délits commis par ses membres sont punis arbitrairement. Les prélats les plus haut placés sont exposés à se voir brisés par la main de fer du despotisme¹. »

« Il y a quelques années, raconte le R. P. Zagarin, un évêque catholique faisant la visite de son diocèse en Russie, rencontra un évêque schismatique ; une entrevue eut lieu, et dans l'abandon de la conversation, le prélat russe dit à l'évêque catholique : « Nous sommes bien à plaindre tous deux, en présence des exigences exorbitantes du pouvoir civil ; mais nous autres nous le sommes encore plus que vous, catholiques. Quand les exigences du gouvernement sont arrivées à une certaine limite, vous pouvez dire : Il nous est impossible de céder sur ce point ; nous dépendons du pape ; c'est à lui qu'il faut vous adresser. Et ainsi vous trouvez dans le pape un appui et un défenseur. Mais nous, que pouvons-nous répondre, et où irons-nous chercher un appui ? Il faut toujours céder². »

Ce despotisme ne respecte rien, pas même ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur de l'homme. C'est ainsi qu'une instruction du Saint Synode du 17 mai 1722 enjoint aux prêtres de révéler le secret de la confession, dès que la faute qui leur est confiée touche à la sécurité du gouvernement. Döllinger s'exprime ainsi sur ce sujet : « Il est généralement reconnu que les prêtres ont reçu pour instruction de révéler aux employés du gouvernement tout ce qui a quelque importance politique, et dont ils ont connaissance par la confession³. »

La révolution recrute facilement des adeptes dans ce clergé ignorant, pauvre et avili. Les fils de pope, élèves des séminaires et des académies, se sont lancés à corps perdu dans la guerre sociale afin de changer leur situation méprisée et de conquérir une meilleure place au soleil. Les élèves des trente-sept séminaires russes ne se sont pas contentés de faire des vœux pour un bouleversement de l'organisation de la société, ils y ont travaillé activement, en se révoltant contre leurs maîtres dont un bon nombre furent tués froidement par eux.

Enfin, parmi les plaies qui rongent le schisme grec, il faut ranger la simonie. L'esprit de lucre remplace chez le clergé l'esprit apostolique. Au moment de la communion, le prêtre donne à chacun une bénédiction particulière pour laquelle il reçoit 35 centimes. Puis avant de donner la communion, il tend de nou-

¹ *La vérité sur la Russie.*

² Gondon, *De la Réunion de l'Eglise d'Angleterre protestante à l'Eglise catholique*, p. 102.

³ *L'Eglise et les églises*, p. 193. — Cf. *Ami* 1906, p. 107.

veau la main et reçoit de chacun 60 centimes. Un missionnaire en Orient, le P. Duras, à qui nous empruntons ces détails, raconte qu'une pauvre femme n'ayant pu payer la bénédiction, le prêtre la communie, réclame l'offrande, et, furieux de se voir déçu, arrache le pauvre châle qui couvrait la malheureuse. — Les confesseurs vendent l'absolution du péché. Ils entendent la confession non à l'église qui n'a pas de confessionnaux, mais dans leur propre maison. Un pécheur ordinaire paye 60 centimes. La somme d'argent augmente avec le nombre et la gravité des péchés. On discute sur le prix, on crie. Quand il s'agit d'un grand pécheur, le *pneumaticos* se frotte les mains, et il impose à notre homme une amende de 80 fr. avec 200 prostrations. La restitution du bien mal acquis se fait plus simplement que chez nous. — « J'ai volé 400 francs à mon voisin, dit le pénitent. — C'est bien, dit le confesseur, apporte-moi 200 francs et Dieu va te pardonner. » Du voisin il n'est pas question.

Le Patriarche ou *catholicos* est chef de la nation et juge suprême de toutes les affaires civiles et religieuses. Avec la vente des évêchés, les impôts levés sur son troupeau et la vente de la justice, il se fait un revenu annuel de 200.000 fr. Le sacerdoce se vend à prix d'or sans le moindre semblant d'examen de science ou de bonnes mœurs. La prêtrise coûte à chaque papas 2.500 fr., un évêché se vend 8.000 fr.

Voici à ce sujet un exemple curieux dont le héros n'a pas fait mystère. Un brigand vulgaire avait été longtemps l'effroi de toute l'Asie-Mineure. Assassins, dévastations, vols à main armée, rapines de toutes sortes, il n'avait rien négligé pour s'enrichir, et il finit en effet par avoir une somme assez ronde à sa disposition. Voulant passer tranquillement le reste de ses jours et dérouter pour toujours les recherches de la police, il cache son trésor en lieu sûr et vient frapper au monastère grec du mont Athos. L'argent lui en ouvre les portes : il achète le sacerdoce et finit par devenir abbé. Au bout d'un an, un évêché de Cilicie venant à vaquer, le moine prend le chemin de Constantinople et se fait présenter au Patriarche. Il demande l'évêché, en se disant très pauvre pour payer moins. Le primat réclame 12.000 francs, le moine se récrie, l'affaire se débat, et enfin on tombe d'accord à 9.000 fr. Au bout de quinze ans, certains indices firent reconnaître le bandit d'autrefois ; mais son or adroitement semé sut endormir le zèle des pachas ; car chez les Turcs c'est un axiome qu'on ne poursuit jamais ceux qui ont de quoi payer leurs juges.

Il peut y avoir au sein d'une telle société religieuse quelques belles âmes ; la sainteté transcendante, la sainteté glorifiée par les mi-

racles, n'y peut fleurir. L'Eglise d'Orient, si fertile en chrétiens illustres tant qu'elle restait unie à l'Eglise catholique, a vu se tarir la source des vertus héroïques dès qu'elle a rompu avec Rome. Tous les saints dont on fête la mémoire à Constantinople, à Moscou, à Saint-Petersbourg, les Ephrem, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, ont vécu dans la période qui a précédé le schisme. Depuis le IX^e siècle, l'Eglise grecque n'a osé faire monter sur les autels aucun de ses enfants¹.

*
**

La grande sainteté, la sainteté suréminente est donc l'apanage exclusif de l'Eglise catholique. Or on peut, dit Notre-Seigneur, juger un arbre à ses fruits. Les fruits de sainteté obtenus par l'Eglise catholique sont donc un évident témoignage de sa divinité. Une telle Eglise ne peut être l'œuvre de l'esprit de ténèbres et d'erreur ; car si le démon contrefait bien quelquefois la puissance et la force de Dieu par des miracles apparents, la sagesse de Dieu par de fausses révélations, la justice de Dieu par les maux qu'il a causés dans le monde et par les effets de sa malignité, il ne peut contrefaire la sainteté et la pureté des mœurs, ou du moins il ne le peut constamment. Voilà le trait inimitable pour lui dans l'œuvre de Jésus-Christ ; voilà par où elle a toujours été reconnue. Puisqu'il faut donc choisir entre les différentes sociétés chrétiennes, puis-je mieux faire que d'adhérer à celle que je trouve si bien établie sur le fondement des vertus, si saintement ordonnée par l'exercice des bonnes œuvres, si parfaitement dégagée de toutes les souillures du vice ? Une telle Eglise a évidemment Dieu pour auteur.

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

SAINT JOSEPH, PATRON ET MODÈLE DE LA VIE
CHRÉTIENNE

Mes frères,

Aujourd'hui la Sainte Eglise nous invite à chanter avec elle la gloire d'un ouvrier dont elle a fait son Patron.

Travailleur des mains, il fut cela et il ne fut que cela, ce saint dont l'Evangile ne nous révèle guère que le nom. Que fut-il encore ? Nous n'en savons rien, si ce n'est que c'était un juste. Que fit-il ? Nous n'en savons que peu de chose, tout simplement ce qu'il faut pour que nous comprenions le mystère des abaissements divins et des premières persécutions qui

¹ L'Eglise Russe a canonisé en 1903 le P. Séraphim. (Voir *Ami* 1903, p. 331 et 528.)

s'abattirent sur l'Enfant-Dieu. Puis Joseph retombe dans son obscurité et l'Evangile ne parle plus de lui.

Mais, de siècle en siècle, la piété des âmes s'est efforcée de pénétrer cette nuit dans laquelle s'est enveloppée la noble et admirable figure de celui qui eut l'honneur unique au monde d'être l'époux de la Vierge Marie et le père nourricier du Verbe Incarné. Après elles, l'Eglise n'a cessé de la remettre en lumière, et, à présent, elle vénère et célèbre en lui son protecteur puissant.

A la suite des âmes pieuses de tous les âges, à la suite de l'Eglise, prosternons-nous devant saint Joseph, et, cherchant dans sa vertu le secret de sa gloire, voyons en lui le modèle accompli de la vie chrétienne. Nous y parviendrons, en le voyant vivre pour Jésus, vivre sous les yeux de Jésus, vivre avec Jésus.

I. — *Pour Jésus*

Saint Joseph a vécu pour Jésus. Il suffit de lire l'Evangile pour voir que de l'instant où le Fils de Dieu va lui être confié, il absorbera toutes ses pensées, tout son dévouement et toute son activité.

Avant même que de naître, c'est lui qui oblige saint Joseph à quitter la douce demeure de Nazareth. Il faut que les prophéties soient accomplies. Il faut que le Messie vienne au monde à Bethléem. Joseph se met en chemin, malgré l'hiver, et arrive dans la cité de David.

Il faut aussi que l'Enfant-Dieu naisse dans la pauvreté. Joseph voit se fermer devant lui toutes les riches maisons de Bethléem ; le voici errant dans la campagne jusqu'à ce qu'il découvre la crèche misérable où sera célébré, avec les anges pour seuls témoins, le mystère de la divine Nativité.

Mais les prophètes ont aussi annoncé que le Messie devrait connaître les rigueurs de l'exil. Un messager du ciel murmure quelques mots à l'oreille de Joseph, et le voici qui, reprenant le bâton du voyageur, s'enfuit avec le précieux dépôt confié à sa tendresse, vers les lointaines régions de l'Egypte.

Quand il revient à Nazareth, c'est encore sur un ordre du ciel, et quand il s'y établit de nouveau, c'est encore pour Jésus.

Contemplez cet admirable tableau qui a tenté si souvent le pinceau des plus grands peintres, et plus souvent encore les méditations de la piété chrétienne. Dans l'humble atelier où il façonne le bois, l'artisan ne travaille que pour Jésus. C'est pour lui qu'il peine. Chacun des fardeaux qu'il porte, chacun des pas qu'il fait, chacun des instruments qu'il pousse, c'est pour lui gagner du pain ; ici encore toutes ses pensées, tout son dévouement, toute son activité sont pour lui.

Et c'est cela qui fait l'incomparable grandeur de la vie de saint Joseph.

En effet, ce qui détermine la valeur intime de nos actions, ce n'est pas leur résultat, c'est le but que nous y poursuivons. Chercher notre jouissance, chercher notre succès, chercher notre richesse, c'est nous chercher nous-mêmes, et par conséquent ne pas nous élever au-dessus de la terre. C'est mener une vie personnelle, étroite et rabaissée comme nous. Chercher Dieu, c'est nous élever jusqu'à lui ; c'est faire ce que font les anges ; c'est faire ce que fait Dieu lui-même, et par conséquent mener une vie surhumaine et surnaturelle comme lui.

Or, cette vie admirable pour Dieu, et pour Dieu seul, qui nous empêche de l'adopter ? Est-ce que ce n'est pas notre devoir ?

Relisons ensemble la première question de notre catéchisme : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés et mis en ce monde ? » — Réponse : « Dieu nous a créés et mis en ce monde pour le connaître, l'aimer et le servir. »

C'est donc afin de tout faire pour Dieu et de lui consacrer, comme saint Joseph, toutes nos pensées, tout notre dévouement et toute notre activité, que nous sommes sur la terre : nous n'avons pas d'autre but.

Que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous sommes des serviteurs et rien que des serviteurs, et par suite, notre raison d'exister est de faire ce que Dieu veut.

Ne croyons pas que pour remplir ce programme, il n'y ait que les grandes actions qui comptent. Dieu a droit d'avoir tout ce que nous faisons, et nous devons être ravis d'admiration à la pensée que les moindres de nos démarches, les plus insignifiantes de nos occupations, peuvent et doivent lui être offertes.

Une pauvre femme infirme qui se rendait à la messe chaque jour avec beaucoup de peine, disait à chaque instant : « Comptez bien, mon Jésus ! Comptez bien, mon Jésus ! » Elle savait, en effet, que chacun de ces pas si fatigants pour elle, étaient inscrits sur le livre des justices divines, et qu'elle les retrouverait un jour, changés en une éternité de récompense.

Quelle joie de penser que tout ce que nous faisons, même ce qui échappe aux yeux des hommes, a une valeur pour le ciel ! Que faut-il pour cela ? Simplement le faire pour Jésus. Prenons donc la résolution de lui offrir, à chaque instant, les moindres occupations de nos journées. En nous y prenant ainsi, nous leur donnerons un prix inestimable, nous les ferons mieux, et, d'action en action, selon l'exemple de saint Joseph, nous vivrons pour Jésus.

II. — *Sous le regard de Jésus*

Mais comment arriver à cette fidélité de ne jamais rien faire que pour Dieu ? Nous sommes si remplis de nous-mêmes que souvent,

à notre insu quelquefois, le premier mouvement nous emporte, et ce premier mouvement est toujours pour chercher ce qui nous plaît.

Dieu, mes frères, ne nous laisse pas sans soutien pour réaliser ce devoir et atteindre cette perfection ; et ce soutien, c'est sa perpétuelle présence. En d'autres termes, il ne dépend que de nous de vivre toujours *sous le regard de Jésus*.

Voyez saint Joseph. Eût-il été tenté de chercher sa volonté, il n'aurait eu qu'à jeter un regard sur l'Enfant-Dieu pour être ramené au sentiment de sa mission.

Sentaît-il, dans l'étable de Bethléem, le vent glacé qui faisait frissonner ses membres ? Il regardait dans la crèche l'Enfant Jésus, et le vent lui paraissait bientôt si peu âpre qu'il ne souffrait plus de ses morsures.

Quand il fuyait en Egypte, était-il tenté de se décourager et de regretter la paix tranquille de sa demeure, un regard sur l'Enfant endormi dans les bras de sa mère lui donnait de l'énergie pour accélérer sa fuite.

Et quand, à Nazareth, il était accablé sous le poids du jour, quand ses bras fatigués soupiraient après le repos, un regard sur l'Enfant Jésus suffisait pour qu'il reprît sa tâche avec une ardeur nouvelle.

Etre sous les yeux de quelqu'un qu'on aime et qu'on respecte, est-ce que cela ne communique pas un redoublement de courage ? Vous le savez bien, vous tous qui travaillez sous le regard de vos maîtres.

Mais quel regard peut être plus puissant à cet égard, que celui de Dieu même ? Regard à qui rien n'échappe, regard toujours fixé sur nous, regard du Maître des maîtres.

Pourquoi pensons-nous si peu souvent à l'auguste présence de Dieu ? Est-ce que nous ne trouverions pas dans ce souvenir le stimulant qui nous manque trop fréquemment pour accomplir bien toutes choses ?

Que nous sommes donc légers ! Quoi ! il suffit d'un regard humain pour nous rappeler au sentiment de notre devoir, nous faire éviter toute négligence, et nous garantir contre toute velléité de relâchement, et le regard invisible, mais si absolument certain de Dieu, n'aurait pas la moindre vertu !

Il suffit de réfléchir à cela pour comprendre l'énormité de notre conduite. Dieu nous voit. Disons-nous cela bien souvent. Un regard sur le crucifix suffit pour faire accepter toutes les épreuves, accomplir tous les efforts, et éviter toutes les fautes.

Vous connaissez le trait de cet homme qui sollicité au mal, demanda à visiter toutes les pièces de la maison. On les lui fit voir toutes, même les plus secrètes, et à chacune il disait : « Pas ici ! Pas ici ! — Que cherchez-vous donc ? lui demanda-t-on enfin. — Un endroit où Dieu ne me voie pas ! » répondit-il.

Ce qu'il faisait pour éviter de tomber dans le mal, faisons-le aussi pour nous exciter à la vertu, et nous marcherons sur les traces de saint Joseph, l'admirable modèle de toute vie chrétienne.

III. — Avec l'aide de Jésus

Allons jusqu'au bout dans cette voie, et après avoir pris l'engagement de vivre pour Jésus et sous les yeux de Jésus, prenons aussi l'engagement de vivre *avec l'aide de Jésus*.

Ici encore saint Joseph nous servira d'exemple.

Voyez-vous l'Enfant Jésus, dès qu'il fut en âge de rendre quelque service à son père adoptif ? Sans que saint Joseph ait besoin de lui faire le moindre appel, il s'ingénia à l'aider dans sa tâche. Tantôt c'est un instrument qu'il lui apporte, tantôt un dérangement qu'il lui évite. Et quand ses forces humaines se sont développées, il revendique sa part de la tâche à accomplir, et il se fait ouvrier afin d'aider l'ouvrier qu'il a choisi pour être le protecteur de sa faiblesse et l'appui de sa mère.

Que cela est beau ! Jésus, il l'a dit lui-même, n'avait qu'un mot à dire pour être servi par les anges. Mais ce mot, il ne veut pas le prononcer, afin de pouvoir nous donner une idée de ce qu'il est prêt à faire pour chacun de nous au cours des labeurs de toute vie chrétienne.

Mais n'est-ce pas une illusion décevante que de croire que Jésus voudra nous aider dans chacun des travaux qui s'accomplissaient à l'atelier de Nazareth ? Non, c'est la vérité pure.

Jésus lui-même nous apprend qu'il veut vivre, dans notre cœur, de cette vie aussi réelle que mystérieuse qui s'appelle la grâce. Non seulement il veut y vivre, mais il veut être notre vie ; c'est dire qu'il est toujours prêt à nous donner les trois choses dont nous avons besoin pour bien accomplir toute action : la lumière qui montre la route à suivre, la force pour surmonter tous les obstacles, et la persévérance pour aller jusqu'au bout.

D'où vient donc que l'on nous surprend trop souvent à dire : « C'est trop difficile ! c'est impossible ! j'ai essayé et je n'ai pas réussi. »

Mais est-ce que Dieu, qui est la sagesse infinie, peut demander à ses créatures des efforts qu'elles sont incapables de fournir ? Est-ce que Dieu qui est la souveraine bonté peut même imposer à ses enfants des tâches qui leur soient trop difficiles ?

Non ; qu'il s'agisse de tentation à surmonter, de vertus à acquérir, de devoirs d'état à accomplir ou d'œuvres à mener à bonne fin, la cause de nos échecs n'est pas là ; elle est en ceci, que nous avons travaillé sans Jésus, et que sans lui, c'est lui-même qui nous en a avertis, nous ne pouvons rien faire.

Lorsque les apôtres, pendant toute une nuit, en se donnant beaucoup de mal, eurent jeté leurs filets, ils ne prirent rien. Jésus paraît. Il leur dit : « Pêchez ici. » Et aussitôt leurs filets se remplissent à se rompre.

C'est ce que saint Paul proclamait quand il s'écriait : « Je puis tout en Celui qui est ma force ! »

Oui, celui qui ne se fie pas à lui-même, mais qui met sa confiance en Dieu, est capable de tout, même de convertir l'univers : les Apôtres l'ont bien montré ; même jusqu'à traverser les souffrances les plus horribles : les martyrs l'ont bien montré ; même jusqu'à gagner des batailles et sauver leur pays : Jeanne d'Arc l'a bien montré.

De même, si nous savons appeler Jésus à notre secours, si, dans notre détresse, nous lui faisons entendre un cri d'angoisse et de confiance, ce Dieu qui est en nous, ce Dieu qui n'attend que cela pour intervenir, viendra à notre aide.

Avec lui, les tentations seront vite et facilement vaincues, les actes de vertu accomplis, les devoirs d'état remplis, les sacrifices acceptés, et les œuvres, quelque difficiles qu'elles puissent être au point de vue humain, prospéreront parce que Jésus travaillera, luttera, se sacrifiera avec nous, et quand on a Dieu avec soi, que pourrait-on avoir à craindre ?

**

Telles sont, mes frères, les leçons admirables qui se dégagent de la vie de saint Joseph. Il s'agit, pour nous comme pour lui, de ne vivre que pour Dieu, de ne vivre que sous le regard de Dieu, de ne vivre qu'avec l'aide de Dieu. Rien n'est plus grand, rien n'est plus juste, rien n'est plus facile.

Que faudra-t-il pour cela ? Le vouloir, mais le vouloir sincèrement, sans nous décourager si nous n'y parvenons pas du premier coup, comprenant bien que dans cet ordre d'idées il y aura toujours à faire, que les échecs eux-mêmes peuvent nous y aider en nous éclairant, et que notre vie tout entière ne sera pas de trop pour réaliser cet idéal sublime.

C'est cette volonté loyale et généreuse qu'il faut demander aujourd'hui au bon Dieu, par l'intercession de saint Joseph. L'artisan de Nazareth n'a rien perdu de sa puissance sur le cœur de son Fils adoptif. Jamais prière ne sera plus agréable à Notre-Seigneur ; jamais prière ne sera plus appuyée ; jamais prière ne sera plus sûrement exaucée que celle-là ! Ainsi soit-il.

« Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion. J'eus bien longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis désabusé. » (J.-J. Rousseau, *Lettre à d'Allemberg sur les spectacles*).

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

VIII

L'INCIDENT D'ARS

I

La Révolution de 1848 n'arrête point l'élan religieux des populations vers la Salette. Le second anniversaire réunit dix mille pèlerins sur la montagne. Pour encourager ce pieux mouvement, Mgr de Bruillard organise une Confrérie sous le nom de *Notre-Dame réconciliatrice de la Salette*. Les temps exigeaient en effet la réconciliation des classes par la réconciliation des âmes.

Désormais les dons affluent, et de toutes parts on réclame la construction d'un sanctuaire sur le lieu de l'Apparition. La chapelle provisoire en planches doit faire place à un monument définitif.

Cependant l'autorité ecclésiastique ne se prononce pas, en dépit des miracles de chaque jour, sur la vérité de l'Apparition. Ce qui la retient surtout c'est le secret des bergers. Pouvait-on sans le connaître porter un jugement doctrinal sur l'Apparition ? L'évêque de Grenoble ne le pensait pas.

Ce qui le préoccupait aussi, c'était le caractère des deux enfants.

Mélanie « ne gagnait pas, sous bien des rapports. » Elle avait quelque chose de moins rustique dans le ton et les manières, mais elle restait mélancolique et se prêtait peu aux jeux de ses compagnes de la maison de la Providence, à Corps. Quelquefois on la surprenait écrivant des lettres à la Sainte Vierge, et presque toujours elle les terminait par une prière pour la France¹. Sa nature, moins heureuse que celle de Maximin, rappelait davantage le vice de sa première éducation : elle boudait, elle manquait de prévenance et même de respect. Ses jours de communion toutefois elle faisait des efforts et se montrait plus serviable².

De Corps on la conduisit à Corenc, dans une maison de la Congrégation. Même devenue Sœur Marie de la Croix, elle demeurera toujours un peu fermée et triste. Était-ce parce qu'elle avait vu la Sainte Vierge que rien ne lui souriait sur la terre ? Avait-elle la nostalgie du ciel ? Ses supérieurs se louent de sa soumission, de sa fidélité à la règle, de sa piété, et pourtant ils retardent le jour où elle prononcera ses vœux, bien que toutes les voix de la Communauté lui soient favorables. Il est vrai qu'elle n'a encore qu'une année de noviciat³.

¹ *L'Echo de la Sainte Montagne*, 10 septembre 1849, p. 66.

² *Ibid.*, 24 septembre 1849, p. 71.

³ *Ibid.*, 1^{er} octobre 1853, p. 123.

Mais c'est Maximin surtout qui inquiète. Il prend des leçons de latin chez M. le curé de Corps¹, et sa turbulence ne fait que croître. Il ne peut demeurer en repos ni fixer son attention, sauf pendant qu'il fait, sans qu'on l'en prie trop, le récit du discours de la Sainte Vierge. Il n'a aucun maintien et ses défauts deviennent plus saillants avec l'âge. Il reste l'étourderie même ; très affectueux, très irrévérencieux aussi envers ses supérieurs². Mlle des Brûlais retrouve dans les deux bergers la même candeur, le même cachet de vérité : « Je les aime, dit-elle, parce qu'ils ont fixé les célestes regards de la Mère de Dieu ; je les respecte, parce qu'elle en a fait ses petits Apôtres ; mais j'avoue qu'ils ne sont pas parfaits³. »

Personne n'avait moins de disposition que Maximin pour l'étude et pour la vie claustrale. Confiné dans le couvent de la Providence où il recevait des leçons de M. Mélin, il s'y déplaissait. Il lui fallait de l'air et de la liberté. Son père étant mort le 24 février 1850, un frère de sa mère, nommé Templier, devint son tuteur. Templier avait la main dure et ne reculait point devant les sévères corrections. Un jour l'enfant s'échappa du couvent et s'en vint s'amuser de longues heures avec ses camarades de Corps. Quand il rentra, mari et la tête basse, la Supérieure, la mère Sainte-Thècle, le gronda, mais, touchée de son repentir, elle lui promit de n'en rien dire ni à M. Mélin ni à son tuteur.

Cette habitude de faiblesse amène infailliblement de nouvelles fautes.

Quelques jours après, Maximin reprit la clef des champs. Cette fois la Supérieure avertit Templier, qui fut terrible. L'impression dura plusieurs mois : ce qui était beaucoup pour une nature aussi mobile que celle du jeune berger.

Mais quand le printemps revint, que des brises plus douces réveillèrent les fleurs sur le Gargas et reverdirent les pentes du Planneau, il éprouva le besoin de revoir ces lieux qui lui étaient si chers et de se griser de l'air des montagnes. Sans prévenir personne, il quitte la Providence avec la pensée de n'y revenir jamais et gagne la Salette.

Aux Ablandins, il retrouve Baptiste Pra qui l'accueille et lui confie son troupeau. Pendant deux jours il goûte un parfait bonheur : il jouissait de la liberté et revivait sur place ses souvenirs. Le troisième jour, avec son excessive mobilité, il désira faire autre chose. Baptiste Pra le reconduisit à Corps et calma, pour cette fois, la fureur de Templier. Mais après une quatrième escapade son tuteur le fit rentrer chez lui.

C'est là que commence une aventure extraordinaire qu'on dirait empruntée à un chapitre de roman.

Un nommé Bonafous était un ardent partisan d'un faux Louis XVII, qui fit du bruit alors sous le titre de baron de Richemont.

Bonafous rencontre Maximin chez son oncle et s'engage à le placer chez les Pères Maristes de Lyon. L'enfant accepte avec joie, ravi de voir du pays. Pendant les négociations, un oncle de Maximin vient à perdre sa femme à Crémieux. Templier eut l'idée de lui conduire Angélique Giraud, la sœur de son pupille. Il part avec les deux enfants, à pied jusqu'à Grenoble. Là ils trouvent M. de Certeau, qui, apprenant que ce petit garçon est Maximin de la Salette, se charge de leurs frais de voyage :

— Au retour, leur dit-il, vous vous arrêterez dans mon château.

L'oncle Templier ayant échoué dans son projet reprend le chemin de Corps, et conduit en passant les enfants chez M. de Certeau. Il y avait nombreuse réunion de parents et d'amis. Maximin, sur leurs instances, fit son récit. Le lendemain M. de Certeau le promène dans son parc et le supplie de lui révéler son secret. Il lui montre son château et ses dépendances :

— Je vous donnerai tout cela si vous voulez me le dire !

« Hélas ! raconte l'enfant, j'allais le trahir quand la mémoire me fit tout à coup défaut. Il me fut impossible d'articuler un mot. Je restai muet et je compris ma faute par cet avertissement de la Sainte Vierge¹. »

Cette réception luxueuse au château éveilla chez l'oncle Templier des sentiments d'étrange convoitise : il vint trouver le père de Mélanie et lui dit :

— Si vous vouliez, nous ferions facilement fortune. Nous n'aurions qu'à promener les deux enfants de ville en ville, de château en château.

Le père Mathieu y consentit volontiers, et il fut convenu qu'on exécuterait ce projet après l'anniversaire, après le 19 septembre 1850. Maximin et Mélanie, on le comprend, y étaient absolument réfractaires, Mélanie surtout.

Alors Bonafous revint à Corps. Les Maristes acceptaient de prendre l'enfant et il était chargé de le conduire. Maximin était tout heureux d'échapper ainsi aux projets et à la compagnie de son oncle.

Un Franciscain des Pyrénées-Orientales, le Frère Marie-Joseph, accompagnait Bonafous et traînait avec lui un menuisier de Lyon que l'on disait possédé, et qu'il espérait faire exorciser plus facilement à la Salette.

Bonafous consulta ce possédé : « Que fallait-il faire de Maximin ? » L'oracle répondit : « Qu'il

¹ *Ibid.*, 24 septembre 1849, p. 66.

² *Ibid.*, 17 septembre 1849, p. 67, 68.

³ *Ibid.*, 24 septembre 1849, p. 71.

¹ *Récits de Maximin*, par M. Champion. *Annales de la Salette*, 1886-1887, p. 195.

aille à Lyon et qu'il se fasse Mariste. » Ce qui séduisait l'aventurier, c'est la pensée que les deux enfants pourraient servir les intérêts de Richemont. Les deux bergers de la Salette attestant que Richemont était bien Louis XVII, quelle autorité cela donnerait à sa cause !

Pour s'emparer de Mélanie, il déclara qu'il n'avait d'autre but que de pourvoir à l'éducation des enfants, et d'une manière digne d'eux. Il voulut même s'associer des hommes d'une haute réputation, comme M. de Brayer, de Corps, et M. Verrier, un négociant de Caen qui était venu par piété à la Salette. Ceux-ci approuvèrent, mais à une condition : c'est que Maximin et Mélanie iraient consulter le curé d'Ars.

II

Le 21 septembre 1850, ils font donc leurs adieux à la Sœur Sainte-Thècle qui leur fait promettre, puisqu'ils passent à Grenoble, de remercier Mgr de Bruillard de toutes les bontés qu'il a eues pour eux. Mélanie y est conduite par son père. L'évêque lui défend de sortir du diocèse, et comme elle exprime le désir d'être religieuse, il l'envoie à Corenc, chez les sœurs de la Providence.

Maximin s'était gardé d'aller voir Mgr de Bruillard. Celui-ci, informé de sa présence par M. Gerin, lui ordonne de se rendre chez les Frères des Ecoles chrétiennes, à l'Œuvre de Saint-Joseph, et d'y rester jusqu'à la rentrée du Séminaire.

On le conduisit donc à l'orphelinat de Saint-Joseph. Une heure après, ses compagnons de route viennent le chercher pour le faire dîner avec eux. Leur dessein bien arrêté étant de se rendre à Ars, Maximin voulut les accompagner. Alors au lieu de le ramener à Saint-Joseph, ils prirent le soir même avec lui la diligence de Lyon.

Un curé de Lyon leur remit une lettre pour M. Vianney, son ami. Arrivés à Ars, ils vont droit à l'église. Le saint curé, à genoux sur un prie-Dieu, récitait son bréviaire. Ils se dirigent vers lui ; le vicaire, l'abbé Reymond, les arrête. « Il n'a que ce moment pour prier en repos, dit-il, ne le dérangez pas ! »

— Cet enfant qui nous accompagne, répondent-ils, c'est Maximin, le berger de la Salette.

— Ah ! fait le vicaire, je serai bien aise de l'entretenir. Allez m'attendre chez moi, au couvent de la Providence. Je vous dirai là à quelle heure M. le curé pourra vous recevoir.

L'abbé Reymond ne croyait pas à la Salette ; il apportait même de la passion dans ses dénégations de parti-pris. Ses préventions lui venaient d'une petite rancune. Un jour, à la Salette, comme il n'avait pas son *celebre*t, l'abbé Perrin ne lui avait pas permis de dire

la messe dans son église. Il prie donc Maximin de lui faire son récit. Mais à peine l'enfant a-t-il commencé que le vicaire l'interrompt par cette brutalité : « Je ne crois pas à toutes ces farces-là ! » Et il l'appuya par des anecdotes grossières, controuvées, et qui d'ailleurs ne prouvaient rien contre le fait même de l'Apparition. Le jeune berger froissé lui répondit comme il faisait souvent, mais plus sèchement :

— Eh bien, soit ! Supposons que je suis un menteur et que je n'ai rien vu sur la montagne !

Et il tourna les talons. L'abbé Reymond se radoucit et annonça aux visiteurs que M. Vianney recevrait l'enfant le lendemain à sept heures. Puis il sortit, déclarant à tout venant que Maximin avouait qu'il avait menti. Il dit la même chose au saint curé, qui était un dévot de la Salette. Cette nuit-là le berger ne dormit guère.

Le lendemain matin, il se présenta au confessionnal de M. Vianney, qui lui ordonna de retourner dans son diocèse, puis l'entreprit sur l'Apparition.

Le curé d'Ars était presque sourd et on l'entendait mal, parce qu'il lui manquait beaucoup de dents.

— Avez-vous vu la Sainte Vierge ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas si c'est la Sainte Vierge. J'ai vu quelque chose, une Dame. Mais si vous savez, vous, que c'est la Sainte Vierge, il faut le dire à tous ces gens, pour qu'ils croient à la Salette.

Puis il s'accusa, raconte-t-il, d'avoir fait des mensonges. Sous l'impression de ce que lui avait dit son vicaire, le curé d'Ars croyant que ces mensonges portaient sur le fait de l'Apparition, se fit sévère.

— Mon enfant, il faut vous rétracter !

— Je ne puis pas me rétracter pour cela, car c'est trop vieux, et cela n'en vaut pas la peine.

Il parlait, ainsi qu'il l'a dit, des mensonges qu'il avait contés à M. le curé de Corps, lors des escapades de son école buissonnière. M. Vianney s'imagina que ces mensonges se rapportaient à l'Apparition. Bref, on ne s'entendit pas. Les guides de Maximin furent très contrariés de l'ordre qu'ils avaient reçu de rentrer dans le diocèse de Grenoble, et prétendant qu'il avait mal compris, ils le renvoyèrent au curé d'Ars. Le quiproquo persévéra durant cette nouvelle entrevue, l'un marchant et raisonnant dans son idée fixe, l'autre buté et ne se souciant pas de donner des explications plus précises à un homme qui était sourd et qui paraissait garder son idée.

Une seule chose était fort claire, c'était l'ordre de retourner dans le diocèse de Grenoble.

M. Vianney leur dit en effet formellement :

« Le voyage de l'enfant n'est pas perdu ; reconduisez-le à Grenoble. »

Telle est cette affaire d'Ars qui a fait tant de bruit. Elle repose sur l'injuste prévention d'un vicaire qui persuada au saint curé que Maximin s'était rétracté et qu'il reconnaissait avoir menti. Les mensonges du berger étaient des mensonges d'écolier et ne concernaient en rien l'Apparition ; mais M. Vianney, prévenu, ne comprit pas, se grossit la chose, crut à une imposture qui d'ailleurs était sans fondement, et en fut effroyablement tourmenté pendant deux nuits.

Nous verrons que Dieu avait permis ces incohérences dans l'intérêt de la cause de la Salette.

— J'ai fait une sottise en suivant ces trois Messieurs, disait Maximin, mais tout de même c'est ça qui a fait marcher le secret à Rome¹.

Les voyageurs quittèrent Ars et repartirent pour Lyon, où ils descendirent à l'hôtel du Parc.

IX

LA CONCLUSION DE L'INCIDENT

I

M. Bonafous n'avait pas renoncé à son projet de faire servir le berger de la Salette au triomphe de la cause du faux Louis XVII.

Il me conduisit chez Mme la comtesse d'A..., raconte Maximin, « où se trouvait, à mon insu, le baron de Richemont. Je le pris pour le maître de la maison et il fut bon pour moi : il me caressa la tête, et comme j'avais mal aux yeux, il les examina et me dit que ce ne serait rien. On me fit faire mon récit, on respecta mon secret, sur lequel on ne me dit pas un mot, non plus qu'à l'endroit de Louis XVII. » D'ailleurs il ignorait, avoue-t-il en toute simplicité, si un Louis XVI, un Louis XVII, un Louis XVIII avaient existé : « Je n'avais jamais entendu parler que de Louis-Philippe². »

On revint à l'hôtel du Parc où l'on discuta pour savoir à qui appartiendrait Maximin. « Tous les trois me voulaient, » raconte-t-il³. Tout à coup la porte de leur chambre s'ouvre et il aperçoit, à son grand ébahissement, un prêtre qu'il aimait beaucoup, M. Bez. Il se jette en pleurant dans ses bras et déclare qu'il ne le quittera plus. Ce prêtre était venu retirer un appartement à l'hôtel pour des amis, et voilà comment il était entré dans cette pièce fortuitement, afin de voir si elle était à sa convenance. La Providence organise de ces hasards.

M. Bez se chargea donc du berger, et le confia pour quelques semaines à l'établissement

de M. l'abbé Collard. Maximin ne se doutait point qu'on pût l'accuser de s'être rétracté à Ars.

Or, l'abbé Reymond s'acharnait sur la Salette. Armé des prétendus aveux de l'enfant, il rédige un Mémoire qu'il adresse au cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, à Mgr Devie, évêque de Belley, et à Mgr Depéry, évêque de Gap. De ses allégations il faudrait conclure, chose évidemment fausse, que le saint curé d'Ars lui avait raconté ce qui s'était passé au confessionnal entre lui et Maximin. Or M. Vianney garda le silence tant que Maximin ne l'autorisa point à parler. Son vicaire lui prêtait en outre des paroles comme celles-ci : « Qu'on ne dise, qu'on n'écrive plus rien ; que Monseigneur votre Evêque interdise la chapelle *a sacris*, et le pèlerinage cessera bientôt ; qu'on n'exhorte pas les pèlerins à monter à la Salette ; qu'on laisse les planches de la chapelle pourrir et tomber, et tout le reste tombera de même : il n'en viendra pas le mal que vous croyez. »

De bonne foi, est-ce sur ce ton que le curé d'Ars aurait parlé à des évêques ? Aurait-il ainsi résolu au pied levé une question que n'osait trancher l'évêque de Grenoble entouré de ses éminents théologiens ?

Ce mémoire néanmoins émut le cardinal de Bonald, qu'on disait peu favorable à la Salette. Il le communiqua à son entourage et bientôt le public ecclésiastique en fut instruit. Le chanoine Bez, — le protecteur de Maximin qu'il avait conduit de Lyon au Petit Séminaire de Grenoble, — écrivit à M. Rousselot⁴ une lettre alarmée où il mettait le doigt sur les points faibles et odieux du mémoire.

« Le curé d'Ars, dit-on, prétend que l'enfant lui a avoué son mensonge. Maximin ne l'a vu qu'au confessionnal. Si Maximin a avoué là une faute si épouvantable, et compromettant les intérêts les plus graves de la religion, le curé d'Ars a dû demander à l'enfant la permission d'en écrire promptement à Mgr l'évêque de Grenoble, et imposer au coupable le devoir strict, impérieux, d'informer le public de son mensonge. Mgr de Grenoble a-t-il été averti ? De quelle manière ? Quand ? Dans quelles circonstances ? Maximin ne m'en aurait-il pas parlé, lorsque la Providence l'a jeté entre mes bras ? »

Et quand même celui-ci nierait le fait de la Salette, « il faudrait encore la dénégation de Mélanie. » Et puis, « le curé d'Ars a pu mal entendre les aveux de Maximin : il est important de confronter l'un avec l'autre en présence d'hommes graves et prudents. Surtout il ne faut pas laisser s'accréditer un malentendu si malheureux. Ce prodige de mensonge serait

¹ *L'Echo*, I, p. 93.

² Récits de Maximin, *ibid.*

³ *L'Echo*, p. 93.

⁴ On se souvient qu'il était professeur de Théologie au Grand Séminaire, vicaire général honoraire, et chargé de l'enquête avec M. Orclé (p. 312).

presque aussi merveilleux que le miracle de l'Apparition contre lequel rugit l'Enfer¹. »

M. Rousselot lui répond aussitôt : Maximin a dit au curé d'Ars ce qu'il a toujours dit, ainsi que Mélanie, « qu'il a vu *quelque chose*, c'est-à-dire une *Belle Dame* qui lui a parlé, et qui a ensuite disparu. » Quand on lui demande s'il a vu la Sainte Vierge, il ne peut répondre oui, « car il a su et compris que c'était la Sainte Vierge qu'après l'avoir entendu dire à tout le monde². »

Mais depuis quinze jours déjà Mgr de Bruillard a réuni une Commission composée de prêtres et de laïques, devant laquelle Maximin a comparu. On le presse de questions, on le supplie d'avouer qu'il s'est rétracté. Il répond invariablement : « Mon langage n'a jamais changé. J'ai dit à M. Vianney ce que je répète depuis quatre ans ! » Pour le surprendre, le chanoine Henri l'ayant pris à part, le félicite chaudement de la franchise qu'il a eue d'avouer son mensonge : « Mais, Monsieur, réplique-t-il vivement, je ne me suis jamais démenti ! »

Et à M. Auvergne, secrétaire général de l'évêché : « Si Monseigneur me regarde à présent comme indigne de ses faveurs, il me retirera probablement de son Petit Séminaire du Rondeau, mais quelle que soit la fortune qui m'attende, je n'en resterai pas moins fidèle à l'Apparition. »

L'évêque toutefois n'était pas encore rassuré. Dans une affaire aussi grave il voulait une certitude. Comment l'obtenir sinon par Mélanie ? M. Gerin se rend donc à Corenc pour l'interroger. Il lui dit brusquement, et avec l'accent de la conviction indignée :

— Eh bien ! voilà quatre ans que vous nous trompez ! Maximin vient d'avouer au curé d'Ars que vous n'aviez rien vu sur la montagne.

— Oh ! le malheureux ! s'écria-t-elle, accablée de douleur. Pour moi je dirai toujours que j'ai vu quelque chose !

— Et qu'entendez-vous par quelque chose ?

— J'entends une Belle Dame qui nous est apparue, qui nous a parlé et qui a disparu dans un globe lumineux.

Elle parlait absolument comme Maximin. Elle avait vu une Belle Dame, mais n'affirmait pas que ce fût la Sainte Vierge. Ce point n'avait été résolu que par les miracles qui avaient accompagné l'Apparition.

Alors Mgr de Bruillard envoya à Ars MM. Rousselot et Mélin, porteurs d'une lettre de Maximin autorisant le saint curé à parler en toute liberté : « S'il est vrai, ajoutait le berger, que vous m'attribuez un désaveu de l'Apparition, vous ne m'avez pas compris. »

Le curé d'Ars reconnut qu'il avait pu se tromper, car la réponse de Maximin n'avait

point eu la netteté qu'il désirait, et quelques jours après, le 5 décembre, il écrivait lui-même à l'évêque de Grenoble. Il rappelait qu'il avait fait beaucoup pour la Salette et ajoutait :

« Le petit berger m'ayant dit qu'il n'avait pas vu la Sainte Vierge, j'en ai été fatigué une couple de jours.

« Après tout, Monseigneur, la plaie n'est pas si grande, et si le fait est l'œuvre de Dieu, l'homme ne le détruira pas. »

II

Ses doutes n'étaient donc pas pleinement dissipés, et le prélat tenait à des déclarations plus explicites. Il lui fit donc écrire par M. Dausse, un ingénieur de mérite qui était membre de la Commission de la Salette. « Les enfants n'ont jamais dit qu'ils ont vu la Sainte Vierge, lui mandait M. Dausse, mais seulement une Belle Dame qui leur avait parlé et qui s'est ensuite élevée dans les airs. » Et il proposait au curé d'Ars de lui conduire de nouveau Maximin.

Il ne reçut pas de réponse ; le saint curé ne tenait sans doute pas à s'immiscer dans cette affaire, et surtout il ignorait avec quelle impatience, étant donnée sa réputation, beaucoup de fidèles attendaient son jugement.

Mgr de Bruillard patienta quelque temps, et ne voyant rien venir, il pria Mgr Devie, évêque de Belley, d'agir¹. Mgr Devie avait alors chez lui Mgr Chatrousse, évêque de Valence, et Mgr Guibert, évêque de Viviers, qui venaient de sacrer Mgr Chalandon, son coadjuteur. Il manda l'abbé Reymond, vicaire d'Ars, qui se montra beaucoup moins affirmatif que dans son mémoire. Il lui signala les inexactitudes et les faussetés de ses dires. Aux évêques, ses hôtes, il communiqua les pièces que lui avait adressées Mgr de Bruillard et, après mûres réflexions, il écrivit à l'évêque de Grenoble :

« Nous regardons toujours comme assuré que ces enfants ne se sont pas entendus pour tromper le public et qu'ils ont vu réellement un personnage qui leur a parlé. Est-ce la Sainte Vierge ? Tout porte à le croire. Mais tout cela ne peut être constaté que par des miracles différents de l'Apparition². »

Il l'engageait en outre à construire une chapelle sur la montagne.

C'étaient bien les convictions de Mgr de Bruillard.

Le public apprit que les évêques de Valence et de Viviers s'étaient occupés du fait de l'Apparition, et la presse prétendit qu'ils s'étaient prononcés de concert avec Mgr Devie. Ils répondirent aussitôt dans l'*Univers* :

« Nous n'avons pas eu à émettre et nous

¹ Lettre du 5 décembre 1850.

² Lettre du 7 décembre 1850.

¹ Du 7 janvier 1851.

² Du 15 janvier 1851.

n'avons point émis de jugement ni exprimé d'approbation sur ce fait. Nous respectons la croyance que tant de personnes lui accordent, et nous attendons la décision qui sera donnée par notre digne et vénérable collègue de Grenoble, seul compétent pour prononcer. Nous avons eu avec notre collègue de Belley de simples conversations dans lesquelles on n'a nullement discuté le fait. Il a été seulement question de l'incident survenu à Ars, lequel n'a pas paru avoir l'importance qu'on lui donnait. »

C'était réduire l'affaire à ses justes proportions.

D'ailleurs le curé d'Ars ayant connu la décision de son évêque, recommença à bénir des médailles de la Salette. On dit que parfois des doutes le poursuivaient encore. « Pour se délivrer de cette tentation qui troublait son repos, il demanda à la Sainte Vierge un signe qu'il obtint. Sa foi dès lors ne fut plus ébranlée¹. »

En octobre 1855 M. Gerin vint voir le saint curé, et comme, par délicatesse, il ne lui parlait point de la Salette, se contentant de se recommander à ses prières :

— Eh bien ! lui dit M. Vianney, pendant neuf jours nous réciterons l'un et l'autre et selon toutes vos intentions cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de Notre-Dame de la Salette.

Quelques mois auparavant, raconte M. Mélin, deux chanoines du diocèse de B..., se rendant à la Salette, le visitèrent en passant, et voulurent connaître sa pensée intime touchant l'Apparition. « Poursuivez en toute confiance votre pieux pèlerinage, leur dit-il, croyez que Dieu ne confirmerait pas par des miracles une abominable supercherie, et que l'Eglise n'enrichirait pas du trésor des Indulgences une jonglerie infâme². »

Mgr de Bonald se montra moins prudent, ou plutôt il étudia moins sérieusement l'affaire de la Salette.

La lettre de l'abbé Reymond l'impressionna défavorablement, et la décision de Mgr Devie n'effaça pas chez lui cette impression. Il crut qu'en sa qualité de métropolitain, il devait intervenir. Il pensa qu'il fallait exiger la révélation des « secrets » des enfants, et que l'Eglise avait le droit de les connaître.

Où ces secrets existent ou non, disait-il. S'ils existent, il suffira de les faire connaître pour en démontrer l'imposture ; s'ils n'existent pas, la cause sera jugée.

Le cardinal Gousset s'arrêta à Lyon sur ses entrefaites, se rendant à Rome. Mgr de Bonald le pria d'entretenir le Pape Pie IX de l'affaire de la Salette et particulièrement des secrets. Le Pape entra dans ses vues et manifesta le désir de les connaître.

Le cardinal de Lyon écrivit donc à M. Rous-

selot le 21 mars. 1851 la lettre assez singulière qui suit :

« Je ne me suis pas occupé des affaires de la Salette, Monsieur l'abbé, autrement que pour adresser à Mgr l'évêque de Grenoble de respectueuses représentations que vous avez connues. Aujourd'hui je dois m'en occuper comme conseiller du Pape, et je viens vous prier de me dire si *Marcellin et sa sœur* me confieront leurs secrets pour les transmettre à Sa Sainteté. »

Cette lettre portait la note *confidentielle*.

Si l'archevêque de Lyon avait fait à Mgr de Bruillard de « respectueuses représentations, » l'on est fondé à penser qu'elles n'avaient pas été très étudiées, puisqu'il ne connaissait pas même le vrai nom de Maximin et qu'il s'imaginait que Mélanie était sa sœur. Et si dans son entourage on nourrissait des préventions contre la Salette, il est permis de croire qu'on n'avait pas beaucoup cherché à s'éclairer.

Cette lettre d'ailleurs qui était « confidentielle » fut aussitôt connue de tout le clergé de Lyon. — Il convenait de noter ces faits.

Quoi qu'il en pût être, le Pape désirait connaître les secrets des deux enfants. Mgr de Bruillard se hâta de répondre à son désir. Il chargea donc M. Rousselot et M. Auvergne de voir Maximin et Mélanie à ce sujet. C'était d'abord un long catéchisme à leur faire, qu'ils ne comprirent pas tout de suite...

Elle n'est pas morte !

Non, elle n'est pas morte, la foi catholique, malgré les dires de ses adversaires.

Au contraire, partout où elle peut se développer librement, elle gagne chaque jour en éclat, en intensité, en vie.

Il y a cent ans à peine, aux Etats-Unis, on ne trouvait qu'un seul évêque, 50 prêtres et 100.000 catholiques.

Aujourd'hui, on y compte un cardinal, 19 archevêques, 90 évêques, 16.093 prêtres, 12.323 églises, 4.503 écoles avec près de 1.500.000 élèves, 270 collèges et 997 institutions qui abritent 113.000 élèves.

Les catholiques sont au nombre de plus de 14 millions. Ils exercent une grande influence sur le gouvernement de leur pays et les pouvoirs publics leur sont très favorables. Ils jouissent d'une pleine liberté et nul ne songerait à leur contester les droits accordés aux autres citoyens.

Non, la foi n'est pas morte !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 aprilis 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ *La Salette*, par I. Bertrand, p. 280. — Voir aussi *Le Nouveau Sanctuaire*, par M. Rousselot.

² *L'Echo*, II, p. 98.

Ami du Clergé du 4 mai 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — X. Les secrets, 337. — XI. Les secrets à Rome, 339. — XII. Le jugement doctrinal, 342. — XIII. Les opposants, 344. — XIV. Mlle de Lamerlière, 346. — XV. Le procès, 349. — XVI. Maximin, 351. — XVII. Vie errante, 354. — XVIII. Confesseur de la foi, 357. — XIX. Dernières épreuves, 359. — XX. Mélanie en Angleterre, 362. — XXI. Mélanie à Castellamare, 365.

Avis paroissiaux. — La fête patronale, 367.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

X

LES SECRETS

L'abbé Auvergne se rendit au Petit Séminaire du Rondeau pour instruire d'abord, puis pour interroger Maximin :

— Je viens te parler d'une chose très importante. Mais tu me promets de ne pas répéter ce que je vais te dire. Crois-tu que l'Eglise a le droit d'examiner et de juger tous les faits religieux, comme le fait de l'Apparition par exemple ?

— Oui, Monsieur.

— Pour juger ces faits, n'a-t-elle pas le droit, n'est-elle pas dans l'obligation de s'informer des circonstances qui les accompagnent ?

— Certainement !

— L'Eglise peut-elle se tromper ?

— Non, Monsieur.

— Si donc le Pape te demandait ton secret, tu le lui ferais connaître ?

L'enfant hésita. Il n'avait pas songé à l'intervention possible du Pape.

— Je ne suis pas encore devant le Pape, fit-il. Quand j'y serai, je verrai... selon ce qu'il me dira ou que je lui dirai...

— Mais s'il t'ordonne de lui révéler ton secret, refuseras-tu de lui obéir ?

— S'il me l'ordonne, dit résolument Maximin, j'obéirai !

— Savais-tu à quelle époque tu devais faire connaître ton secret ?

— Quand on me l'aura fait dire, on saura si je devais le dire plus tôt ou plus tard, parce que mon secret, ce sont des choses...

— Qui doivent être connues, dit vivement l'abbé Auvergne.

— Oui, répondit Maximin.

— Allons, je suis content de toi. Je vais à Corenc interroger Mélanie et voir si elle est

disposée à suivre ton exemple. Connais-tu son secret, à elle ?

— Non, Monsieur.

Il réfléchit un instant, et ajouta, songeur :

— Si Mélanie ne veut pas obéir, je penserai que peut-être nous avons été trompés par le démon ou par un homme au moyen de *quelque physique*. Mais ce que je dis avoir vu et entendu, *je le soutiendrai jusqu'à la mort*.

Du Petit Séminaire, l'abbé Auvergne se dirigea, satisfait de son entretien avec Maximin, vers le couvent de la Providence à Corenc.

Il manda Mélanie. Il la trouva plus défiante : elle soupçonnait un piège. Elle en avait déjà tant subi et découvert !... Un jour, un prêtre crut lui avoir arraché par surprise un mot de son secret. Elle en fut inconsolable. Elle ne dormit pas, ne mangea plus et ne voulut le revoir que pour lui dire : « Nous ne nous sommes pas compris. » Le prêtre répondit : « Je crois comme vous que nous ne nous sommes pas entendus. N'y pensons plus. » Alors seulement elle fut tranquille.

Depuis, elle s'était montrée plus ombrageuse encore lorsqu'elle voyait poindre la redoutable question. L'abbé Auvergne alors lui dit nettement :

— Si le Pape vous demandait votre secret, vous le lui diriez, n'est-ce pas ?

Elle répondit, timide et les yeux baissés :

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Comment ! Vous ne savez pas ? Le Pape se tromperait donc en vous demandant ce qu'il ne devrait pas vous demander ?

— La Sainte Vierge m'a défendu de le dire.

— Comment savez-vous que c'est la Sainte Vierge ? L'Eglise seule peut le savoir.

— Si ce n'était pas la Sainte Vierge, elle ne se serait pas élevée dans les airs.

— Le démon peut faire cela, lui aussi.

— Eh bien ! qu'on déclare que ce n'est pas la Sainte Vierge qui nous est apparue !

— Mais avant de prononcer un pareil jugement, répondit, grave et insinuant, l'abbé Auvergne, l'Eglise a besoin de connaître votre secret. Vous le direz, Mélanie, si le Pape vous l'ordonne, n'est-ce pas ?

Elle devint triste et anxieuse :

— Je ne le dirai qu'à lui seul, dit-elle, et pour lui seul.

Elle se cantonna dans cette réponse, et n'eut plus que des paroles évasives, si bien que l'abbé Auvergne lui fit cette observation sévère :

— C'est dans ces dispositions que vous vous préparez à célébrer la fête de l'Annonciation ! Allez et pensez-y !

C'était en effet la veille de l'Annonciation. Elle partit, accablée de tristesse. Elle pleura pendant tout l'office des vêpres. L'abbé Auvergne la fit rappeler :

— Avez-vous réfléchi, Mélanie ? lui dit-il. Etes-vous décidée à dire votre secret au Pape, si le Pape l'ordonne ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Eh quoi ! vous désobéiriez au Pape ?

— La Sainte Vierge m'a défendu de le dire.

— Mais la Sainte Vierge veut que l'on obéisse au Pape.

— Le Pape ne demande mon secret que parce qu'on lui a dit de me le demander.

Elle ne sortit pas de là. Elle n'était pas suffisamment instruite sans doute sur les droits et les prérogatives du chef de l'Eglise. C'était une conscience butée et difficile à éclairer.

— Vous consulterez votre directeur, Mélanie. M. Rousselot viendra mercredi. Vous lui direz un *Oui* que vous avez refusé de me dire.

— Je ne pourrai répéter à M. Rousselot que ce que vous venez d'entendre.

Elle partit l'âme bouleversée. Pendant la nuit, sa compagne de chambre l'entendit qui disait avec effroi, rêvant tout haut : « On me demande mon secret ! Il faut que je dise mon secret au Pape ou bien je serai séparée de l'Eglise ! Etre séparée de l'Eglise ! Etre séparée de l'Eglise ! » Cette dernière phrase, elle ne cessait de la répéter.

II

Quand M. Rousselot vint, le 26 mars, on lui peignit cette angoisse.

— Etes-vous contente d'elle ? demanda-t-il à la Supérieure.

— Très contente. Elle n'aspire qu'au moment où elle pourra prendre l'habit. Son désir est d'aller dans les missions étrangères, pour s'y consacrer à l'instruction des petites filles païennes.

On la fit venir et elle demeura seule avec le délégué de l'évêque.

Celui-ci compléta la leçon de catéchisme.

— Depuis dimanche, lui dit-il, vous êtes inquiète et triste. Vous vous demandez si, en révélant votre secret au Pape, vous ne désobéirez pas à la Sainte Vierge qui vous a défendu de le faire connaître. Eh bien ! je vais vous éclairer sur ce point. On ne peut déplaire à la Mère de Dieu en obéissant à l'Eglise, qui a le droit de se prononcer sur les visions, apparitions et révélations dont les chrétiens sont favorisés. Ainsi ont fait les Saints. C'est Jésus-Christ qui a établi le Pape son vicaire sur la terre, la Sainte Vierge le sait bien. Elle n'est point fâchée quand on obéit à celui qui est le représentant de son Fils sur la terre. Elle le serait au contraire si on lui désobéissait. Ainsi donc, Mélanie, si le Pape vous commande de lui dire votre secret, le lui direz-vous ?

Maintenant elle comprend. Elle répondit résolument :

— Oui, Monsieur.

— Le lui direz-vous de bon cœur ?

— Oui, Monsieur !

— Et sans crainte d'offenser la Sainte Vierge ?

— Oui, Monsieur !

— Si donc le Pape vous commandait de dire votre secret à quelqu'un qu'il désignerait pour le recevoir et le lui faire passer, vous le diriez à cette personne qu'il aurait désignée.

— Non, Monsieur. Je veux le dire au Pape SEUL et SEULEMENT quand il LE COMMANDERA.

— Et si le Pape vous donne ce commandement, comment ferez-vous pour lui faire passer votre secret ?

— Je le lui dirai à lui-même ou je l'écrirai dans une lettre cachetée.

Mais cette lettre elle ne veut la remettre qu'à Mgr de Bruillard ou à M. Rousselot ; non à l'aumônier, ni au cardinal de Bonald, « parce qu'à Lyon, dit-elle, on ne croit pas beaucoup à la Salette. Et ensuite je ne veux pas qu'on décachète ma lettre. »

— Quand le Pape connaîtra votre secret, cela vous fâchera-t-il qu'il le publie ?

— Non, Monsieur. Cela le regardera, ce sera son affaire.

Alors Mélanie enhardie, parce qu'elle avait un poids de moins sur le cœur, regarda M. Rousselot en souriant et lui dit : « Mais si ce secret le regardait lui-même ! »

— Dans ce cas le Pape le dirait ou ne le dirait pas, comme il le jugerait à propos... Ainsi donc, mon enfant, vous êtes bien résolue de dire votre secret au Pape ?

— Oui, Monsieur ; pourvu qu'il le COMMANDE ; mais s'il me laisse libre, je ne le dirai pas¹.

M. Rousselot avait obtenu ce qu'il désirait. Il congédia Mélanie en lui disant avec un bon sourire : « Adieu, mon enfant. Soyez toujours bien sage ; aimez et priez toujours bien la Sainte Vierge ! »

Maximin a donné la raison de ses premières hésitations : « Je ne savais pas alors tous les pouvoirs du Pape, dit-il, ni qu'il n'est pas comme une autre personne. Mais je vois à présent que, puisque le Pape demande mon secret, je dois le lui dire². »

III

Le jeudi 27 mars, M. Rousselot interrogeait de nouveau Maximin qui confirma tout ce qu'il avait dit à l'abbé Auvergne. Des procès-verbaux furent rédigés de ces interrogatoires divers et envoyés à Mgr de Bonald. On attendit deux mois. Pas de réponse de Lyon. Alors l'évêque de Grenoble écrivit directement au Pape le 4 juin 1851.

Il rappelait que quatre mois auparavant M. Rousselot avait adressé au Vatican deux vo-

¹ *L'Echo*, I, p. 80-82 ; — *Un nouveau sanctuaire*, p. 51 et suiv.

² *L'Echo*, I, p. 85 ; 12 septembre 1851.

lumes, approuvés par l'Ordinaire, sur le fait important de la Salette. Ces deux volumes « ont paru convaincants et décisifs à un grand nombre de prélats, de personnes instruites, tant laïques qu'ecclésiastiques, » et n'ont excité « aucune réclamation dans les lieux où les faits qu'il raconte se sont accomplis. »

Pendant quatre ans les deux bergers, laissés sur les lieux, ont été interrogés, examinés, scrutés par des milliers d'étrangers, et tous ou presque tous sont restés convaincus de la réalité du fait. Pendant ces quatre ans, la montagne a été continuellement visitée par des milliers de pèlerins, l'eau réputée merveilleuse a été demandée de toutes les parties du monde; une infinité de neuvaines ont été adressées à Notre-Dame de la Salette et suivies de guérisons ou de conversions plus ou moins extraordinaires. M. Rousselot s'est borné dans ces deux volumes à raconter les plus étonnantes et les moins contestées.

Puis il parlait de la lettre *confidentielle* et « peu étudiée » du cardinal de Bonald à M. Rousselot, laquelle ne fut pas longtemps confidentielle: un prêtre de Lyon l'en avertit aussitôt. « Aussi est-ce en mon nom et au nom de mon Chapitre, que M. Rousselot, au bout de huit jours, répondait à Son Eminence et lui envoyait la copie du double interrogatoire subi par les enfants au sujet de leur secret avec prière de le transmettre à Votre Sainteté. »

Mgr de Bruillard avait expédié cette lettre depuis quinze jours, quand le cardinal de Bonald lui accusa enfin réception du procès-verbal envoyé à la fin de mars.

La lettre était datée du 20 juin 1852, et aussi « peu étudiée » que celle du 21 mars. Le cardinal disait :

Je n'ai pu envoyer à Rome les papiers qui m'ont été transmis de votre part, à propos du fameux secret de la Salette; ce n'était que conversations entre les enfants et les prêtres qui avaient demandé leur secret. Je suis chargé par Sa Sainteté d'envoyer le secret et pas autre chose, le secret purement et simplement.

Je vous prie, Monseigneur, de le faire demander à Maximin et à Mélanie. Qu'ils l'écrivent et qu'ils me l'envoient par l'évêché: *il ne doit point être cacheté*, c'est moi qui mettrai mon sceau et qui l'enverrai au Pape. Je vous prie, Monseigneur, d'ordonner que les enfants écrivent leur secret en présence d'un ecclésiastique de votre confiance, afin que nous soyons sûrs qu'ils n'ont été influencés par personne.

Serez-vous à Grenoble pendant le mois de juillet, Monseigneur? Il est possible que j'aille vous faire une visite.

Si le cardinal de Bonald avait lu les procès-verbaux, il aurait vu que Mélanie entendait envoyer son secret dans une lettre *cachetée* et confiée uniquement à son évêque ou à M. Rousselot. Ce moyen de transmission présentait toutes les garanties; pourquoi l'archevêque de Lyon exigeait-il que les lettres lui fussent remises *décachetées*?

Ces exigences nouvelles préoccupaient vivement Mgr de Bruillard, qui pouvait y voir légitimement une défiance injustifiée. Comme

il se demandait quelle conduite il devrait tenir, il reçut de Rome une lettre qui lui permettait de transmettre directement au Pape le secret des enfants.

Il en fut soulagé et ravi. Il ne s'agissait plus maintenant que de leur faire rédiger leur secret en présence de témoins autorisés.

XI

LES SECRETS A ROME

I

Au commencement de juillet (1851), les enfants sont mandés à l'évêché. On les introduit dans une grande salle, ils se placent aux deux extrémités, et là ils écrivent leur secret, en présence de quatre témoins: deux vicaires généraux, M. le chanoine de Taxis, et M. Dausse, ingénieur civil.

Les témoins s'assoient au fond de la pièce, en silence.

Maximin et Mélanie rédigent rapidement et sans hésitation. Le premier écrit avec tant de précipitation que l'on juge la pièce illisible et qu'on le prie de la recommencer. Il obéit docilement.

Sa lettre était assez courte, divisée en sept paragraphes numérotés et débutait par ces mots: « Très Saint Père, le 19 septembre 1846, il m'a apparu une Dame. On me dit que c'est la Sainte Vierge. Vous en jugerez par ce qui suit. » Il demanda l'orthographe du mot *Pontife*.

On ne sut que cela de son secret.

La lettre de Mélanie fut beaucoup plus longue. Elle pria qu'on lui dît le sens du mot *infailliblement* et l'orthographe du mot *Antéchrist*.

Ce fut tout. Elle cacheta sa lettre, puis partit. Un moment après elle rentrait pour ajouter deux dates.

Comme ils achevaient d'écrire, Mgr de Bruillard vint et leur fit ces recommandations:

— Prenez bien garde de n'avoir rien écrit que votre secret seul. N'y ajoutez rien de vous-mêmes, et n'allez pas mentir au Pape.

Ils affirmèrent qu'ils n'avaient rien changé à ce que la Belle Dame leur avait dit. L'évêque les bénit et se retira.

Ensuite ils scellent leurs écrits en présence des témoins qui eux-mêmes en certifient l'authenticité sur les enveloppes. Mgr de Bruillard y joignit une lettre, apposa le sceau de ses armes sur le tout, et chargea MM. Gerin et Rousselot, ses vicaires généraux honoraires, de porter à Rome ce précieux dépôt.

Les deux enfants paraissaient heureux, comme s'ils étaient déchargés de quelque chose qui leur pesait lourd. Maximin ne s'en cachait pas:

— Maintenant, disait-il à ses camarades, avec son exubérance naturelle, je suis comme les autres. Qu'on ne me demande plus rien désormais. Ceux qui voudront connaître mon secret iront trouver le Pape.

Leur mission était terminée.

Les deux vicaires généraux partirent pour Rome le 6 juillet. L'évêque de Grenoble les accréditait auprès du Souverain Pontife et indiquait l'objet de leur voyage. Ils portaient à Sa Sainteté le secret que les deux enfants n'avaient jamais voulu livrer à personne. « Mais ils ont compris qu'il y avait une exception de droit pour le Chef suprême de l'Eglise, dès qu'il manifestait la volonté de le connaître. »

Mes deux envoyés sont chargés de me rapporter ce qu'il plaira à Votre Sainteté de prononcer sur le fait de l'Apparition de la Sainte Vierge. En cas de réponse favorable, le T. S. Père daignerait-il consentir à ce que l'évêque de Grenoble déclarât dans un mandement qu'il juge que cette Apparition porte avec elle les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire véritable? Sa Béatitude voudrait-Elle accueillir nos vœux en ouvrant les trésors de l'Eglise dont Elle possède les premières clefs en faveur des personnes visitant avec piété la Sainte Montagne, et aussi de ceux qui, après s'être confessés, auront le bonheur de communier dans la chapelle? Quel que soit l'avis de Sa Béatitude, je m'inclinerai de cœur et de bouche à sa parole : *Roma locuta est, causa finita est.*

Le 10 juillet, le cardinal de Bonald arrivait à la Grande-Chartreuse, d'où il se rendit à Grenoble. Mgr de Bruillard le reçut avec de grands honneurs, et sur sa demande, lui présenta les deux enfants. L'archevêque les interrogea longuement. Ils lui répondirent avec leur simplicité ordinaire, et il en parut charmé. Mais quand il les pria de lui faire connaître leur secret, ils refusèrent tout net. Le cardinal dut comprendre que l'affaire étant à Rome, il n'avait plus à intervenir, et que l'évêque de Grenoble ne pouvait être blâmé pour avoir suivi la procédure que le Pape lui avait lui-même indiquée.

II

Pendant ce temps, le 18 juillet, MM. Gerin et Rousselot étaient reçus par Pie IX.

Ils lui présentèrent les deux Secrets des jeunes bergers de la Salette. Le Saint-Père, assis devant son bureau, se leva et leur donna sa main à baiser. Puis il décacheta les trois lettres, les lut, et commençant par celle de Maximin il observa : « Il y a ici la candeur et la simplicité d'un enfant. » Les deux envoyés lui dirent : « Ces enfants sont de petits montagnards qui, depuis quelque temps, sont entrés dans des maisons d'éducation. »

Pour mieux lire les deux lettres, il se leva et s'approcha d'une fenêtre dont il ouvrit le volet. En les lisant, il dit comme se parlant à lui-même : « Suis-je obligé de garder ces se-

crets ? » — « Très Saint-Père, fit remarquer M. Gerin, vous pouvez tout, vous avez la clef de toutes choses. »

« Par quelques miettes seulement de ces Secrets qui sont arrivés jusqu'à nous, ajoute M. Gerin, on croit que Maximin annonce la Miséricorde ou la réhabilitation de toutes choses et que Mélanie annonce de grands châtiments. »

Après la lecture de la lettre de Mélanie, raconte M. Rousselot, Sa Sainteté nous dit : « *Il faut que je lise ces lettres à tête reposée.* » Pendant la lecture de cette dernière lettre, une certaine émotion se manifesta sur le visage du Saint-Père. Ses lèvres se contractèrent et ses joues se gonflèrent. Lecture faite, le Saint-Père nous dit : « *Ce sont des fléaux dont la France est menacée; elle n'est pas seule coupable, l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable et mérite des châtiments. J'ai moins à craindre de l'impiété ouverte que de l'indifférence et du respect humain. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante, et vous en voyez ici le capitaine...* » Et il porta sa main droite sur sa poitrine. Puis s'adressant à M. Rousselot : « J'ai fait examiner votre livre par Mgr Frattini, promoteur de la foi ; il m'a dit qu'il en est content, que ce livre est bon, qu'il respire la vérité. »

Ils sortirent de cette audience très impressionnés.

Le lendemain ils virent le cardinal Fornari. M. Rousselot lui fit hommage de ses écrits sur la Salette. Le cardinal, qui avait été nonce en France, en avait connaissance, il déclara qu'il les relirait avec plaisir.

— Au reste, ajouta-t-il, je suis effrayé de tels prodiges. Nous avons dans la religion tout ce qu'il faut pour la conversion des pécheurs, et quand le ciel emploie de tels moyens, il faut que le mal soit bien grand.

M. Gerin repartit bientôt pour la France. Demeuré seul, M. Rousselot continua à s'acquiescer de sa mission en recueillant la pensée de l'entourage du Pape au sujet de la Salette. Il vint trouver Mgr Frattini dont Pie IX lui avait parlé.

— J'ai lu attentivement vos livres, dit le prélat, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, comme c'était mon devoir. D'après cela, je ne vois aucune difficulté à ce que Mgr de Grenoble aille de l'avant et fasse construire une chapelle sur de belles et vastes proportions, à l'endroit de l'Apparition, ni à ce qu'on suspende autant d'*ex-voto* qu'il y a de miracles relatés dans vos livres et qu'il s'en fera encore dans la suite.

Dans une seconde visite Mgr Frattini lui dit encore :

— Mgr de Grenoble pourrait faire pour la Salette ce qu'a fait à Rome Son Eminence le cardinal Patrizzi, qui, en sa qualité d'archevêque de la Ville sainte, après avoir réuni une commission, déclara que la conversion de M. Ratisbonne est un miracle dû à l'intercession de la Sainte Vierge. Même dans les canonisations des saints, il faut que les premières

procédures soient faites par l'Ordinaire du lieu.

Une autre fois, poursuivant cette idée :

— Pour fonder un nouveau sanctuaire en l'honneur de la Sainte Vierge, dit-il, il suffit d'une probabilité, car il ne s'agit pas de canoniser la Sainte Vierge. Or le fait de la Salette réunit une multitude de probabilités.

Le P. Roothaan, général des Jésuites, le P. Rubillon, son assistant pour les provinces de France, et le P. Villefort lui témoignèrent leurs sympathies pour la Salette : « Après avoir lu les livres qui en traitent, dit le P. Rubillon, je demeure profondément convaincu de la vérité du fait. Je ne vois pas comment les enfants auraient pu être trompeurs ou trompés. Mgr de Grenoble peut donc faire construire une chapelle au lieu de l'Apparition. »

Le cardinal Lambruschini, préfet de la Congrégation des Rites, fut plus affirmatif encore :

— Il y a longtemps que je connais le fait de la Salette, dit-il à M. Rousselot, et, comme évêque, j'y crois. Je l'ai prêché dans mon diocèse de Porto, et j'ai remarqué que mon discours a produit une grande impression. *Au reste, je connais le secret des enfants. Le Pape me l'a communiqué.*

Enfin le 22 août 1851, raconte M. Rousselot, deux jours avant mon départ de Rome, j'étais aux pieds de Sa Sainteté qui avait daigné m'admettre en audience de congé avec une bonté inexprimable. Sa Sainteté me demanda si j'étais content de Rome. Je lui répondis : « Je suis content de tout ce que j'ai vu et entendu, je suis surtout heureux d'être aux pieds de Votre Sainteté. » Alors je lui demandai sa bénédiction pour Mgr de Grenoble, pour le Chapitre dont je suis membre, pour le Séminaire où je suis professeur ; et Sa Sainteté passa dans une pièce voisine d'où Elle me rapporta un beau chapelet que je reçus à genoux. Enfin, sur ma demande, Elle me donna, d'une manière très gracieuse, sa bénédiction pour les enfants de la Salette.

III

Ce qui ressort de ces récits, c'est que le Pape a considéré les Secrets comme ayant une haute valeur. Il est frappé de la candeur de Maximin, il est effrayé des fléaux révélés à Mélanie. Ici il se montre explicite. La France n'est pas seule coupable, dit-il, mais l'Italie, mais toute l'Europe « mérite des châtiments. » Lui-même depuis l'Apparition avait été témoin de ces châtiments annoncés. La Révolution de 1848 ensanglanta les rues de Paris, dans les journées de juin. Mgr Affre fut tué par les balles des insurgés. Toutes les capitales de l'Europe subirent la répercussion des graves événements qui épouvantèrent la France. Exilé à Gaète après avoir vu poignarder son ministre M. de Rossi, Pie IX né rentra à Rome que sous la protection des armes françaises.* Il devait voir ensuite le Coup d'Etat, l'expédition de Crimée, la guerre d'Italie, Rome privée de défenseurs et appelant à son secours les volontaires héroïques qui se firent tuer avec

Pimodan à Castelfidardo, les désastres du Mexique, la victoire prussienne de Sadowa, prélude de la guerre de 1870, la France envahie, la moitié de son territoire violé, ses armées faites prisonnières, et, quand la paix fut signée, les incendies et les horreurs de la Commune.

Les vingt-cinq années qui suivirent l'Apparition ne furent qu'une suite de châtiments terribles. Et depuis, toute l'Europe, qui ploie sous le faix de ses armements et de ses impôts exorbitants, demeure châtiée dans les œuvres vives de ses intérêts matériels.

Elle souffre aussi dans ses intérêts religieux et moraux. La persécution qui a commencé en Allemagne par le Kulturkampf s'est poursuivie en France où elle continue à sévir. La Séparation a produit un malaise, un état de lutte et de haine acharnée qui ne paraît pas près de finir, et nous voyons se justifier cette parole austère et lumineuse de Pie IX : « J'ai moins à craindre de l'impiété ouverte que de l'indifférence et du respect humain. » L'indifférence laisse tout faire, tout tomber en ruine, et le respect humain empêche de protester.

Si Pie IX n'approuva pas publiquement alors la Salette, c'est qu'il incombait à l'évêque de Grenoble d'abord de procéder aux enquêtes canoniques requises, de marcher le premier. Le Pape lui accorde l'autorisation de construire une chapelle sur de vastes proportions, au lieu de l'Apparition ; il lui reconnaît le droit de prononcer un jugement doctrinal sur le fait de la Salette, il le presse même de le faire ; enfin il donne sa bénédiction aux deux enfants. Que pouvait-on désirer de plus ? Maintenant la voie était ouverte, et les opposants ne pourraient contredire la Salette sans rencontrer en face d'eux le Souverain Pontife lui-même qui lui est clairement favorable.

Les Secrets surtout l'ont fortement ému. Il a voulu les lire « à tête reposée, » et il les a trouvés si graves qu'il n'a pu les garder pour lui seul : il les a confiés au cardinal Lambruschini. Dans tout ce qu'il a lu, entendu, appris, il n'a rien trouvé que de très orthodoxe. Les théologiens les plus sévères n'ont aperçu rien à reprendre dans ces témoignages de deux enfants qui ne brillaient point l'un par la pondération, l'autre par l'intelligence. Et c'est après avoir pris connaissance de ces humbles pages, rédigées par deux bergers sans instruction, que Pie IX a laissé tomber ces paroles qui en sont sûrement la conséquence : « Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante, et vous en voyez ici le capitaine !... » Et que combattrait-il, ce capitaine ? L'indifférence et la libre-pensée, le scepticisme en matière de religion, le respect humain peureux des chrétiens. N'est-il pas extraordinaire qu'il ait trouvé tout cela dans ces petites feuilles rédigées par des bergers ignorants ?

XII

LE JUGEMENT DOCTRINAL

I

Tout le diocèse de Grenoble se réjouit des résultats du voyage à Rome de MM. Gerin et Rousselot, car ils jouissaient d'une grande autorité. L'évêque, étant presque mis en demeure de formuler son jugement doctrinal, consulta Mgr. Villecourt, évêque de La Rochelle, « qui mieux que personne connaissait l'histoire complète de la Salette. » Celui-ci envoya en réponse un projet de Mandement auquel Mgr de Bruillard ne fit que deux additions : l'une au sujet de l'affaire d'Ars, l'autre touchant le secret des enfants. Il le signa le 19 septembre 1851, au cinquième anniversaire de l'Apparition.

Mais avant de le publier, il le soumit au jugement du cardinal Lambruschini, préfet de la Congrégation des Rites.

La retraite ecclésiastique eut lieu sur ces entrefaites. La plupart des prêtres croyaient à l'Apparition et demandaient que la question fût tranchée, afin d'en finir avec certaines attaques. Ils rédigèrent une pétition où ils exprimaient ce vœu. Elle se couvrit de 140 signatures. L'opposition fit une contre-pétition qui ne réunit que 17 partisans. Ceux-ci firent distribuer aux prêtres retraitants deux écrits lithographiés dus à la plume l'un de J. Robert, l'autre de l'abbé Cartellier, curé de St-Joseph. Ces deux écrits étaient dénués de valeur. Le second, que l'abbé Cartellier fit connaître quelques jours après dans les journaux de Grenoble, débutait par cette phrase irrespectueuse et provocante : « On publie un voyage à Rome, pourquoi ne publierait-on pas un voyage à Ars ? »

M. Chambon, Supérieur du Petit Séminaire, répondit dans l'*Ami de l'Ordre* au pamphlet de l'abbé Cartellier, le 9 octobre. Il rappelait les principes, et que « ce n'est pas l'opinion publique qui peut être juge des faits religieux, qu'elle apprécie toujours d'une façon plus ou moins rationaliste. »

« L'évêque seul a mission et qualité pour cela, ajoutait-il, et si j'avais l'honneur d'être admis dans ses conseils, je l'engagerais à se réserver exclusivement, à lui et aux commissions nommées par lui, la discussion de cette affaire, et à défendre à tout ecclésiastique de rien publier pour ou contre, sans son autorisation. »

Mgr de Bruillard trouva le conseil bon et le suivit. Par une circulaire datée du 10 octobre, il regrettait les conflits qui s'élevaient autour du fait de la Salette et les discussions de la presse, qui étaient « un empiétement sur son autorité. » « Je crois donc qu'il est de mon devoir de défendre expressément, concluait-il, à tous les prêtres de mon diocèse de faire une

publication directe ou indirecte sans une autorisation de ma part. »

Peu après, M. Rousselot recevait la lettre suivante du cardinal Lambruschini, datée de Rome 7 octobre :

J'ai reçu, avec votre lettre du 17 septembre, le projet de mandement que désire publier le savant et pieux évêque de Grenoble par rapport au fait qui a eu lieu sur une des montagnes de son diocèse. Aussitôt que mes occupations et ma faible santé l'ont permis, j'ai lu très attentivement ledit mandement, et voici mon avis : Le prélat raconte le fait *certainement extraordinaire*, sans prévention et avec l'exactitude historique tant recommandée dans la Sainte Ecriture, et d'après les règles de la Sainte Eglise. Tout y est très bien et sa lecture ne m'a rien laissé à désirer, surtout pour l'examen de l'événement qui a été poussé avec une édifiante et tout à fait louable rigueur...

Il fait seulement observer qu'il n'y a pas lieu de chanter de *Te Deum*, ainsi que l'ordonnait l'évêque de Grenoble : « La sagesse et la prudence exigent peut-être de ne pas en venir encore à attester avec une si grande solennité au nom de l'Eglise la vérité du fait de la Salette. » On pourrait croire que l'Eglise impose la foi à l'Apparition, ce qui n'est pas.

Ce mandement fut lu à Grenoble le 10 novembre, et le 16 dans le reste du diocèse.

L'évêque y racontait sommairement l'Apparition du 19 septembre 1846, la constance des bergers à faire d'une manière invariable leur récit, la sage lenteur apportée au jugement doctrinal, les miracles qui la stimulèrent, les deux livres de M. Rousselot traduits dans toutes les langues d'Europe, les pèlerinages incessants sur la Montagne et même les contradictions, enfin le désir du Pape de connaître les secrets des enfants.

Au nom du vicaire de Jésus-Christ, les bergers ont compris qu'ils devaient obéir. Il se sont décidés à révéler au Souverain Pontife un secret qu'ils avaient gardé jusqu'alors avec une constance invincible et que rien n'avait pu leur arracher. Ils l'ont donc écrit eux-mêmes, chacun séparément : ils ont ensuite plié et cacheté leurs lettres en présence d'hommes respectables que nous avions désignés pour leur servir de témoins, et nous avons chargé deux prêtres qui avaient toute notre confiance de porter à Rome cette dépêche mystérieuse. Ainsi est tombée cette dernière objection que l'on faisait contre l'Apparition, savoir, qu'il n'y avait point de Secret, ou que ce Secret était sans importance, puéril même, et que les enfants ne voudraient point le faire connaître à l'Eglise.

L'évêque de Grenoble prononçait ensuite son jugement doctrinal :

Nous jugeons que l'Apparition de la Sainte Vierge à deux bergers, le 19 septembre 1846, sur une montagne de la chaîne des Alpes, située dans la paroisse de la Salette, de l'archiprêtre de Corps, porte en elle-même tous les caractères de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine...

Nous défendons expressément aux fidèles et aux prêtres de notre diocèse de jamais s'élever publiquement, de vive voix ou par écrit, contre le fait que nous proclamons aujourd'hui et qui dès lors exige le respect de tous.

Ensuite il exprimait le désir de construire sur la Montagne une église avec un hospice pour abriter les pèlerins. Ce « monument de la miséricordieuse bonté de Marie envers nous et de notre gratitude envers elle » exigerait des dépenses considérables, il faisait donc appel à tous les dévots de la Salette en France et à l'étranger.

II

Les adhésions lui vinrent de beaucoup d'évêques de France, de Belgique, d'Angleterre et d'Amérique; les ressources aussi. Donc, le 1^{er} mai 1852, il publiait un second mandement annonçant la pose de la première pierre du nouveau sanctuaire pour le 25 mai.

Depuis l'origine du christianisme, il est arrivé bien rarement, disait-il, qu'un Evêque ait eu à proclamer la vérité d'une Apparition de l'Auguste Mère de Dieu. Ce bonheur, le ciel nous le réservait sans que nous l'ayons mérité personnellement, comme une preuve sensible de sa miséricordieuse bonté envers nos bien-aimés diocésains. C'est une mission infiniment honorable qu'il nous a été donné de remplir; c'est un *devoir* sacré dont nous avons à nous acquitter; c'est un *droit* qui nous est conféré par les Saints Canons, et dont nous avons dû faire usage, sous peine d'une résistance coupable à la voix du ciel, et d'une opposition blâmable aux vœux que l'on nous exprimait de toutes parts.

Les paroles de la Sainte Vierge ont eu un immense retentissement, et son Apparition à la Salette a été comme la préface des plus grands événements : « Voyez les agitations populaires, les trônes renversés, l'Europe bouleversée, la Société sur le penchant de sa ruine. Qui nous a préservés, qui nous préservera encore des plus grands malheurs, si ce n'est celle qui est venue d'en-haut sur nos montagnes pour y planter en quelque sorte un signe de ralliement et de salut ! »

Mais il y faut un sanctuaire digne d'Elle, avec des prêtres choisis pour y faire entendre la parole de Dieu, exercer envers les pèlerins le ministère de la réconciliation.

« Ces prêtres seront appelés les *Missionnaires de Notre-Dame de la Salette* ; leur création et leur existence seront, ainsi que le sanctuaire lui-même, un monument éternel, un souvenir perpétuel de l'Apparition miséricordieuse de Marie.

« Ces prêtres choisis entre beaucoup d'autres, pour être les modèles et les auxiliaires du Clergé des villes et des campagnes, auront une résidence habituelle dans la ville épiscopale. Ils séjourneront sur la Montagne pendant la saison du pèlerinage, et pendant l'hiver ils évangéliseront les différentes paroisses de notre diocèse. » Ils formeront « un corps de missionnaires diocésains. » Ils auront « à Grenoble une maison qui leur servira de noviciat pour former les jeunes prêtres, » et de séjour de retraite pour leur vieillesse.

« Ce corps de missionnaires... est pour ainsi dire la dernière page de notre testament, c'est

le dernier legs que nous voulons faire à nos bien-aimés diocésains. C'est un souvenir vivant que nous voulons laisser à toutes et à chacune de nos paroisses. Nous voulons revivre au milieu de vous, nos Très Chers Frères, par ces hommes respectables qui, en vous parlant de Dieu, vous feront souvenir de prier pour nous. »

En vérité ce vieil évêque avait encore « les longs espoirs et les vastes pensées. » La Sainte Vierge justifia sa confiance. Bien qu'il eût prié Mgr Chatrouse, évêque de Valence, de venir le remplacer, il voulut se rendre en personne à la Salette.

Le 24 mai, à huit heures du matin, il part en poste de Grenoble et parvient vers 4 heures du soir non loin de Corps. Son arrivée a été signalée, et les pompiers l'ont reçu à quelque distance de la paroisse. Ils forment son avant-garde, tambour en tête, les gendarmes à cheval suivent la voiture, et le prélat fait son entrée à Corps au milieu d'une foule compacte de montagnards accourus pour le saluer. Il se repose quelques instants; et monte à cheval pour aller coucher au village de la Salette.

Pendant la nuit, les paroisses s'organisent et gravissent, bannières en tête, au chant des cantiques, la Sainte Montagne. Le lendemain matin, à 6 h. $\frac{1}{2}$, l'évêque remonte à cheval et escalade avec intrépidité les sentiers rocailleux et raides qui conduisent au Plateau. Quand il arrive à 8 h. sur le sommet, le plateau est couvert de milliers de pèlerins qui se précipitent sur son passage en poussant des cris d'enthousiasme, des vivats bruyants que se transmettent les sommets. L'évêque est ému, il est heureux. C'est la première fois qu'il visite le lieu de l'Apparition¹, et il remercie la Sainte Vierge qui a rendu à son grand âge une jeunesse inespérée pour venir la glorifier sur sa chère Montagne.

Il célèbre la messe dans l'humble chapelle en planches. Les montagnards l'entendent du dehors, agenouillés sur le gazon humide, car il a plu dans la nuit, et des nuages menaçants noircissent l'horizon.

Mgr l'évêque de Valence paraît bientôt, escorté d'une foule considérable depuis Corps. Les pèlerins se disséminent sur les pentes du Plateau, dans le ravin, sur les deux versants de la Sézia, sur les flancs du Gargas, mais ils sont massés principalement autour de la fontaine miraculeuse. Des prières, des cris de joie, des chants, une grande piété, une cordiale fraternité. De nouvelles paroisses arrivent, annoncées par une clochette, défilent et se rangent autour de leur bannière. Mille jeunes filles sont en blanc ; la plus grande partie

¹ Nous nous sommes trompés en écrivant, p. 316, 1^{re} col., que Mgr de Bruillard était monté à la Salette en 1847. Il ne vint vraiment sur la Sainte Montagne que le 25 mai 1852.

des hommes ont revêtu leurs longues robes grises de pénitents.

À neuf heures devait commencer la cérémonie de la pose de la première pierre ; une pluie fine et persistante la retarda d'une bonne heure. Alors la procession se mit en marche vers l'endroit où s'élèvera le nouveau sanctuaire. Là, le Supérieur des missionnaires adresse aux deux Evêques un compliment délicat et plein de foi ; les prélats s'avancent vers un autel en planches entouré de guirlandes, puis ils prennent, avec une truelle d'argent aux armes de Mgr de Bruillard, le ciment préparé dans une auge de marbre noir de la montagne, et bénissent la première pierre de l'un des gros piliers du sanctuaire, dans laquelle ils ont déposé une médaille commémorative. L'abbé Sibillat, de sa voix forte et sympathique, exprime avec éloquence les sentiments des quinze mille pèlerins groupés sur la montagne, ensuite Mgr l'évêque de Valence célèbre la messe.

Vers midi et demi les deux prélats quittent ces lieux sanctifiés, les paroisses arborent leurs bannières et partent par longues files ordonnées et chantantes. Comme l'évêque de Grenoble ne peut affronter à cheval les sentiers escarpés où sa monture pourrait glisser et le précipiter dans l'abîme, des montagnards de la Salette improvisent une sorte de dais blanc où ils le hissent ; puis ils le portent sur leurs robustes épaules et marchent de leur pas lourd, cadencé et sûr, précédés de la clochette qui fait ouvrir les rangs des pèlerins. « Ceux-ci se retournèrent et ils virent circuler sur les flancs de la Montagne leur premier Pasteur, placé sous une espèce de tente qui le garantissait de l'intempérie de l'air et à la tête d'une immense procession dont les pieux accents se confondaient avec le son des cloches d'alentour¹. » Les sommets, les vallons, les anfractuosités, les cimes abruptes étaient remplis d'allégresse, d'harmonie, de prière, et dans le lointain l'Obiou se dressait comme pour contempler ce spectacle imposant qu'il n'avait jamais vu.

Ce fut une belle journée pour ce vieil évêque de 85 ans. Tous les fronts se courbaient, tous les cœurs étaient à lui, tout débordait d'espérance.

XIII

LES OPPOSANTS

I

Cette belle journée cependant eut ses nuages.

L'Apparition de la Salette était trop éclatante et opérait trop de conversions pour que l'ennemi éternel de Marie ne suscitât point une opposition terrible qui en vînt paralyser l'effet et stériliser les fruits.

Cette opposition fut ce qu'on pouvait attendre : vile, impie, et usant de procédés honteux. Elle chansonna grossièrement l'Apparition, et au lendemain de la pose de la première pierre du sanctuaire elle fit paraître, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, de tristes couplets, avec des notes méchantes qui relevaient plutôt de la police correctionnelle. « C'est trop bas pour être nuisible, » disaient les uns. Et un homme du monde : « Puisqu'on attaque ainsi le fait de la Salette, je commence à y croire !¹ » Mais le vieil évêque en fut douloureusement affecté. Il crut devoir protester le 16 juin 1852 par une lettre circulaire à son clergé.

Ce qu'il avait fait, il le maintenait et s'en glorifiait. Puis il exprimait sa douleur de ce que, au mépris de sa défense du 10 octobre 1851, on ait « fait pleuvoir un déluge d'indignes et grossiers couplets contre le fait de la Salette : productions anonymes où les choses saintes sont insultées, » où « l'autorité est outrageusement vilipendée, » où l'impiété débordait, « où enfin le mensonge et la calomnie le disputent à la bassesse des idées, à la grossièreté des termes, à la bouffonnerie du style. »

« En lisant de pareilles pièces, votre juste indignation a égalé l'amertume de votre cœur ; vous avez compris notre affliction ; et chacun de vous, j'en suis sûr, aurait voulu épargner cet affreux déboîré à mes cheveux blancs et à mes vingt-six ans d'épiscopat. »

Tous protesteront contre ces calomnies, tous aussi en plaindront les malheureux auteurs anonymes ; mais il convient aussi de les punir. C'est pourquoi il déclare que « l'auteur ou les auteurs des chansons et des notes contre la Salette, celui ou ceux qui les ont fait imprimer, si malheureusement ils sont prêtres, sont et demeurent frappés de suspense dès ce moment, et par la présente circulaire ; suspense à nous spécialement réservée et à nos successeurs. »

Mêmes peines à l'avenir, contre les membres du clergé auteurs ou propagateurs de tous écrits semblables.

Cependant l'opposition ne désarma point. Un anonyme entra en lice, masqué du pseudonyme de Donnadieu, et essaya d'abord de montrer que le cardinal de Bonald était opposé au fait de la Salette. Puis il publia la première partie d'un pamphlet ayant pour titre *La Salette-Fallavaux* avec un *Avant-propos* illustré de ce beau vers :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Dans l'œuvre on ne trouvait rien de beau, de vrai, ni d'aimable, mais « des allégations fausses, des assertions mensongères et des injures grossières contre le fait de la Salette et contre les personnes les plus respectables. »

¹ Voir le récit du docteur Joffre, *Echo*, 1, p. 110-112.

¹ *Un nouveau sanctuaire à Marie*, par M. Rousselot, p. 72.

C'est ainsi que s'exprimait Mgr de Bruillard en la dénonçant au public par la voie de l'*Univers* le 1^{er} septembre 1852.

Le 12 septembre suivant, il adressait à son clergé, à la fin de la retraite pastorale, une allocution qu'il ordonnait de lire dans toutes les paroisses du diocèse.

Il se réjouissait des bonnes dispositions de ses prêtres, « de l'heureux succès de l'affaire de la Salette, nouvelle et abondante source de grâces pour le diocèse privilégié entre tous les diocèses ; » de la « société naissante du corps de missionnaires » qu'il avait fondée. Nombre d'évêques avaient adhéré à ses deux mandements, des sanctuaires se construisaient en l'honneur de Notre-Dame de la Salette ; à Rome même une souscription avait été ouverte en faveur de l'église qu'il bâtissait sur la Montagne. Et alors que tout était à la paix, la guerre, une guerre impie et perfide se déclarait.

« L'opposition qui avait été permise et même utile pendant les quatre ans qui ont précédé mon jugement, est devenue depuis deux ans ardente, injuste et passionnée. » Il avait flétri les infâmes chansons et notes qui attaquaient le fait de l'Apparition, le clergé en masse l'avait approuvé et ses protestations demeuraient dans les archives de l'Evêché « comme un monument impérissable de son respect filial envers l'évêque. »

Or « trois jours seulement avant la retraite et dans la coupable intention sans doute d'en troubler la paix, on a publié dans la ville une brochure plus infâme encore que les chansons, dont l'auteur, affectant d'être catholique et même respectueux pour la Sainte Vierge, s'applique surtout à déverser le mépris, l'injure et la calomnie sur mes actes les plus légitimes, sur tous les croyants et les défenseurs du fait de la Salette. »

Après avoir condamné de nouveau les coupables, il annonce qu'il a déjà reçu du Pape deux rescrits lui accordant des grâces qu'il avait sollicitées. « Qui osera dire maintenant, ajoutait-il, que nous ne marchons pas d'accord avec Rome ? Et si nous nous sommes trompés dans ce que nous avons arrêté sur le fait de la Salette, à qui appartient-il de nous redresser, si ce n'est à Rome ? Certes, si les droits d'un évêque sont connus quelque part, n'est-ce pas à Rome ? »

Le lendemain de cette belle allocution, le clergé réuni au Grand Séminaire présentait à Mgr de Bruillard une adresse couverte de 212 signatures, adresse à la fois de protestation contre les détracteurs et de soumission à l'évêque. Les prêtres qui n'avaient pas assisté à la retraite envoyèrent aussi leurs signatures, reprouvant énergiquement cette œuvre de ténébres.

L'auteur d'ailleurs exagérait encore les erreurs gallicanes. « L'autorité d'un évêque, disait-il,

n'est qu'une raison individuelle, rien de plus, rien de moins ; elle n'a jamais le droit de s'imposer, l'Eglise le lui a constamment dénié. » L'évêque n'avait pas le droit d'imposer le silence, et donc les fidèles n'avaient pas le devoir de le garder. « Les Papes, et même le célèbre Grégoire VII, ne font rien sans le Concile provincial. » Pour lui il en appelle tout simplement à un tribunal composé de magistrats, d'avocats et de prêtres, devant lequel il se fait fort de démolir le fait de la Salette.

M. Rousselot répondit à ce pamphlet. Mais l'auteur, loin de se rendre, en préparait un second. Pour peu qu'on veuille y regarder, dans tous les complots, toutes les trames, tous les libelles contre la Salette, on perçoit l'action diabolique.

II

Dans les derniers jours de 1852, Mgr de Bruillard, accablé par l'âge et par la fatigue, donna sa démission. Il avait creusé profondément son sillon, et il passait à des mains plus jeunes le gouvernement de son diocèse. Ces mains étaient fermes, puissantes et point empressées. Mgr Ginoulhiac garda pendant longtemps un silence, une réserve qui rallumèrent les espérances des opposants. Donnadieu publia alors, en 1853, la seconde partie de *La Salette-Fallavaux*. Il n'épargnait personne, ni l'évêque démissionnaire, ni ses vicaires généraux, ni aucun de ceux qui avaient défendu la Salette. Cette seconde partie s'agrémentait de la légende de Mlle de Lamerlière dont nous parlerons plus loin.

En 1854 paraissent deux autres ouvrages : *La Salette devant le Pape*, de l'abbé Déléon ; et le *Mémoire au Pape sur l'affaire de la Salette*, dont l'auteur était M. Cartellier, curé de Saint-Joseph.

La Salette devant le Pape rééditait toutes les accusations énoncées dans le pamphlet *La Salette-Fallavaux*. L'auteur d'ailleurs était le même, car Donnadieu, c'était l'abbé Déléon. Mgr Ginoulhiac dut rompre son silence voulu. Le 30 septembre 1854 il étudiait *La Salette devant le Pape* et en réfutait les propositions. Il y raconta comment il en avait cité l'auteur devant l'officialité présidée par lui-même.

Pendant quatre séances entières et tenues à divers intervalles, ses explications, ses excuses ont été religieusement écoutées et paternellement accueillies... Nous lui avons souvent adressé des observations bienveillantes, nous lui avons rappelé les enseignements de l'Eglise sur les points qu'il attaque dans son ouvrage, nous lui avons fourni les explications qui nous semblaient propres à l'éclairer. Grâce à Dieu, nos efforts n'ont pas été inutiles. Il a déclaré s'en tenir, sur ce qui concerne l'autorité de l'Eglise relativement aux faits, à la doctrine commune des théologiens approuvés, n'avoir pas attaché aux propositions qui blessent l'autorité épiscopale le sens qu'elles présentent par elles-mêmes, et il s'est excusé sur les expressions inexactes de son livre par la rapidité, avec laquelle il l'a composé. Il a même modifié une de

ses assertions principales et retiré une des graves imputations qui y sont contenues. Mais il a maintenu les autres et persisté à soutenir que les prêtres et même les simples fidèles ont le droit de réclamer par la voie de la presse contre les ordonnances de leur Evêque qu'ils croiraient contraires à l'enseignement ou à la discipline de l'Eglise, pourvu que ces publications soient restreintes à un certain nombre de personnes.

En conséquence l'évêque condamnait ce livre comme contenant « des propositions erronées, subversives de l'ordre ecclésiastique, » diffamatoires pour Mgr de Bruillard et pour plusieurs prêtres respectables du diocèse.

Le 4 novembre suivant, dans un nouveau mandement, Mgr l'évêque de Grenoble examinait *L'affaire de la Salette, Mémoire au Pape*, de M. Cartellier. Il y faisait remarquer « des hérésies graves et réfléchies, des assertions basées ou même certainement fausses, des allégations sans fondement et qui sont injurieuses pour notre vénérable prédécesseur et pour des prêtres respectables de notre diocèse, enfin des insinuations insidieuses quand elles ne sont pas ouvertement malfaisantes. »

Il montre que les variantes du récit sont insignifiantes et expose l'affaire du curé d'Ars. Puis il en vient au caractère et à la conduite des deux enfants qu'on dit indignes d'avoir reçu de telles grâces :

Qui ne sait que de telles grâces, de l'aveu de tous les théologiens et d'après l'Evangile lui-même, peuvent être accordées à des personnes indignes de les recevoir, surtout lorsqu'elles n'ont pas pour objet direct la sanctification de ceux qui les reçoivent, mais qu'elles contiennent des avertissements et des enseignements qui doivent être utiles à d'autres ? Qui ne sait encore que l'on peut abuser des révélations divines, même de celles qui nous concernent personnellement, même alors qu'elles ont été faites dans la jeunesse et acceptées avec un cœur pur, et qu'elles n'empêchent pas toujours les plus effroyables chutes ? Salomon fournit à cet égard un exemple que tout le monde connaît et qui dispense de toute autre preuve.

Ce n'est d'ailleurs pas le cas des bergers. Ils peuvent être dépourvus de cette éducation que le monde estime à un si haut prix, et qui souvent n'est qu'un vernis recouvrant des misères, mais jamais ils ne se sont démentis touchant le fait de l'Apparition. Maximin est laborieux et réservé, Mélanie pieuse et zélée dans la Communauté pour l'instruction religieuse des enfants.

Il paraît qu'avant de quitter Corps pour la première fois, sollicité, comme l'était Maximin, de dévoiler les mystères de l'avenir, qu'on croyait contenus dans son *secreat*, et, à ce titre, recevant les confidences de ces esprits inquiets et malades qui croient le pénétrer, elle entendit raconter quelques-unes des prophéties populaires sur les événements qui doivent marquer la fin des siècles, sur l'avènement de l'Antechrist, sur son origine, sur les prestiges qu'il opérera pour séduire les élus. Peut-être a-t-on réussi à lui en persuader quelque chose, et dans un rêve, — car il n'y a rien de plus, comme il est constaté par les déclarations sous serment qui ont été faites, — elle aurait prononcé une partie de la phrase dont on a fait tant

de bruit, et elle aurait dit que *des apôtres ou les apôtres ressusciteraient !*

Mais qu'elle ait annoncé sérieusement, qu'elle ait affirmé que les vrais Apôtres de Jésus-Christ ressusciteraient et prêcheraient un nouvel Evangile, comme on veut le persuader dans le *Mémoire*, pour prouver que *la Salette est une erreur* : c'est contre quoi elle a protesté avec autant de netteté que d'énergie...

On ne saurait trop admirer la pénétration de l'éminent prélat. Dès lors il esquisse sur Mélanie, à peine âgée de 23 ans, le jugement définitif de l'avenir. Elle sera victime en effet « d'esprits inquiets et malades » qui finiront par lui suggérer leurs propres rêveries sur l'avènement de l'Antechrist.

Dans ce mandement plein de science et dont le ton est aussi élevé que la discussion est serrée, il réfute la légende de M^{lle} de Lamerlière, insiste sur les guérisons, et sur ce fait que la dévotion à Notre-Dame de la Salette répond aux besoins actuels et éclaire les esprits sur les deux grandes plaies du temps : les blasphèmes et la violation du dimanche. Plusieurs évêques, notamment Mgr Parisi, ont fait écho aux plaintes de la Sainte Vierge. Le Souverain Pontife a approuvé cette dévotion, car « par une exception bien rare, si elle n'est pas unique, il a autorisé, pour la consacrer, une fête spéciale dans notre diocèse. »

Et il condamna le pamphlet comme *injurieux au Saint-Siège* d'abord ; — car si l'auteur a envoyé son *Mémoire* manuscrit à Rome, il l'a aussitôt publié sans autorisation, et le Pape s'est plaint « de cette manière d'agir d'hommes inconnus qui ont méprisé les principes de la politesse la plus vulgaire, pour ne rien dire de plus, afin de susciter des embarras ; » — puis comme *injurieux* « pour notre vénérable prédécesseur et pour des prêtres respectables de notre diocèse. » Enfin, après en avoir flétri « les assertions au moins irrespectueuses pour cette dévotion, » il défendait aux ecclésiastiques « de le lire, de le garder ou de le prêter sous peine de suspension à encourir. »

Ce mandement remarquable et d'une haute portée fut décisif pour les esprits sincères et sans parti pris.

XIV

M^{lle} DE LAMERLIÈRE

I

Comment les opposants avaient-ils inventé l'histoire de M^{lle} de Lamerlière ?

Voici ce que raconte un avocat, M. Amédée Nicolas :

Dans une réunion où se trouvaient des amis et des ennemis de la Salette, un personnage croyant au miracle¹, qui s'est amèrement repenti ensuite,

¹ M. Lacroix, curé à l'Albenc, près de St-Marcellin.

et l'a confessé publiquement, se mit à plaisanter sur les divagations et les embarras des opposants ; et pour les ridiculiser mieux encore, il leur proposa de mettre toute l'affaire sur le dos de Mlle de Lamerlière, parce qu'elle était plus incapable que toute autre de remplir le rôle de la Belle Dame¹.

Cette idée les fit rêver ; ils la crurent pratique et se mirent à bâtir sur cet invraisemblable échafaudage toute une histoire.

Mlle Constance Saint-Ferréol de Lamerlière était de Saint-Marcellin ; elle appartenait à une excellente famille et elle était elle-même très bonne, trop bonne, car elle avait dépensé sans y regarder toute sa fortune en bonnes œuvres. Elle s'occupait, depuis trente ans, surtout de créer une Association de la *Sainte Famille*. Sa mère mourut le 31 janvier 1846 ; alors sa sœur Mme de Luzy, qui avait épousé le lieutenant-colonel de Luzy, s'alarma pour l'avenir, et de concert avec son mari, elle demanda qu'on lui constituât un conseil judiciaire, afin de sauvegarder le peu de biens qui lui restaient.

Elle avait alors 56 ans bien sonnés, et ce qui la contristait fort c'était l'obésité dont elle était affligée. Elle avait la démarche lourde, la taille courte, les traits empâtés par l'âge et fortement colorés.

L'abbé Déléon mit en scène ce personnage, dans *La Salette-Fallavaux*, d'une façon plutôt grotesque.

Dans les premiers jours de la chasse, en 1846, écrit-il, la diligence de Valence à Grenoble recueillait à Saint-Marcellin une demoiselle d'un âge mûr. Les voyageurs étaient nombreux déjà, et forcé fut à la dernière venue de partager avec le conducteur le modeste cabriolet qui surmontait la voiture.

La voyageuse avait pour tout bagage un carton dans lequel étaient renfermés ses effets. Elle était causeuse de sa nature : un événement glorieux pour sa famille rendait sa parole plus rapide encore et plus ardente. Un de ses parents venait de se couvrir de gloire en Afrique. Il avait été mis à l'ordre du jour de l'armée, il avait conquis un grade supérieur. Son nom était dans toutes les bouches, la voyageuse s'en réjouissait ; mais la renommée militaire lui semblait aussi fugitive que la fumée de la poudre à canon, et, femme énergique et résolue, elle aspirait à un éclat plus durable, elle combinait un acte qui allait à l'immortalité.

C'est le mauvais début d'un mauvais roman. On ne voit pas bien Mlle de Lamerlière graver, son embonpoint n'y aidant guère, « le modeste cabriolet qui surmontait la voiture. » Quant à son proche parent, M. de Luzy, il était alors en garnison à Lyon ; ce n'est qu'en 1852 et 1853 qu'il « se couvrit de gloire » en Algérie et devint général de brigade.

Poursuivons. Le conducteur nommé Fortin était sous le charme de cette parole élégante et facile. Il admirait tant de courage, mais ne comprenait pas. A peine avait-il le loisir de glisser de temps à autre quelque ques-

tion rapide ; les paroles se pressaient, enthousiastes et brûlantes, sur les lèvres de sa compagne de route, qui visait à l'immortalité, et qui se dirigeait vers les montagnes des Alpes, « bien sûre de la fonder à toujours. » Il est permis de penser que le brave postillon comprenait de moins en moins.

A Grenoble elle descend de l'impériale avec une légèreté de jeune fille, et en guise d'adieu elle lui dit que « bientôt un immense éclat sera produit. »

Elle gravit comme en se jouant les pentes escarpées qui conduisent à la Salette, elle passe dans les hameaux avec son vaste carton ; et, chose étonnante, personne ne la voit, personne ne la remarque : elle avait sans doute perdu sa belle loquacité de la voiture. Elle traverse la Salette, arrive aux Ablandins, puis à Dorsières, grimpe le Planeau presque à pic, agile comme un chamois dans sa course à l'immortalité. Elle redescend d'un pas toujours allègre la côte du Planeau et gagne le ravin de la Sézia. Là, elle entre dans un bouquet de bois, ouvre son carton et revêt les habits chamarrés d'or qu'il renfermait. Puis elle appelle les enfants et leur parle. Elle ne sait pas le patois de la Salette, mais elle le parle tout de même. Les bergers émerveillés écoutent. Ils ignoraient le français ; mais ils retiennent un long discours en français. Ils n'avaient aucune mémoire ; mais les longs discours en français et en patois s'accrochent dans leur mémoire et y demeurent. Ils la voient plus brillante que le soleil. Quand elle les quitte, malgré sa corpulence elle effleure à peine les tiges du gazon qui ne fléchissent même pas, elle s'élève à 1 m. 50 environ et disparaît dans une clarté qui se fond lentement. Et personne ne la vit plus.

Comment a-t-elle pu disparaître ainsi sans que les enfants l'aient pu voir et suivre ? Rien n'est plus simple !

Profitant, dit M. Déléon, du moment où un nuage poussé faiblement par le vent s'avancait vers le tertre au bas duquel elle conversait avec les enfants, elle se dirige, d'un pas grave et solennel, vers le sommet du tertre, tient les bergers à distance en leur répétant cette phrase française : « *Eh bien ! vous le ferez passer à tout mon peuple !* » puis, cachée par un nuage qui l'enveloppait presque perpendiculairement et déroba successivement sa tête, puis son corps, puis ses jambes, et enfin ses pieds, elle disparaît en se glissant vers le versant opposé, pendant que le nuage s'avancait vers les jeunes bergers¹.

II

Les absurdités éclatent partout dans ce roman maladroit.

Le 19 septembre 1846, le ciel demeura toute la journée du bleu le plus limpide. Les nuages ne pouvaient se former sur la montagne à cette heure. Au dire des enfants, les seuls

¹ *La Salette devant la raison.*

¹ *La Salette-Fallavaux, 1^{re} Partie.*

témoins, l'Apparition glissait sur le gazon qu'elle ne touchait pas, ils la suivent et sont tout proches d'elle : le pamphlétaire prétend qu'elle marcha « d'un pas grave et solennel » et « tint les deux bergers à distance. » Il parle d'un nuage épais ; les témoins, d'une lumière éblouissante. D'après lui, ils ne la voient plus ; et ils déclarent, eux, qu'ils l'ont regardée un moment suspendue dans les airs. Et puis, si personne ne l'a vue des hameaux, où a-t-elle passé ?

Tout est d'une invraisemblance insensée. Il n'y a pas un seul arbuste sur la montagne. Ceux qui ont connu M^{lle} de Lamerlière savent qu'assise elle peut difficilement se relever ; or elle grimpe comme une chèvre ces montagnes à peine accessibles où conduisaient alors des sentiers tellement escarpés qu'ils en étaient dangereux. Maintenant, comment savait-elle qu'elle trouverait des enfants dans ce désert ? Comment leur parlerait-elle ? D'autant mieux que, suivant M. Déléon, « le patois de Saint-Marcellin n'a pas de rapport avec celui de Corps, qui est un provençal corrompu. » Il est vrai qu'il ajoute qu'elle « a saisi quelques mots pendant les jours qu'elle a passés dans le pays avant le 19 septembre. » Ces quelques mots pouvaient-ils servir à constituer un discours ? Nous verrons d'autre part qu'elle n'avait jamais mis les pieds à Corps, qu'elle ignorait même « s'il y avait une Salette, » et qu'un acte authentique établit que le 18 septembre à 3 heures du soir M^{lle} de Lamerlière était à Saint-Marcellin, à 120 kilomètres de là.

M. Déléon continuait ainsi son roman :

Quelques jours après l'Apparition, M^{lle} de Lamerlière arrivait à Notre-Dame du Laus. Elle y fut reçue par des religieuses. Là elle demanda une chambre isolée, se costuma en Vierge de la Salette et se fit voir, ainsi attifée, à une servante, en lui disant qu'elle était la Mère de Dieu. La servante court raconter ce qu'elle a vu aux Sœurs, qui s'empressent dans la chambre, mais l'étrangère avait disparu. « La voyageuse avait tout prévu, par un départ précipité, » dit M. Déléon.

Peu après, le conducteur Fortin apprend le fait de la Salette ; il se rappelle la conversation qu'il a eue avec M^{lle} de Lamerlière et demeure convaincu que c'est elle qui a apparu aux bergers. Elle avait accompli l'acte « combiné » en diligence « pour aller à l'immortalité. » Il fait une visite à M. et à M^{me} Mazet à Tullins, à propos de son service, et aperçoit chez eux des médailles de la Salette. Il se met à sourire en homme entendu, et raconte l'équipée de M^{lle} de Lamerlière. M. et M^{me} Mazet refusent de le croire. Alors, comme par hasard, la demoiselle se présente chez eux, sourit aussi au récit, et fait un demi-aveu. D'ailleurs, depuis le commencement de septembre, M^{lle} de Lamerlière promenait partout son « magique carton, » et personne n'ignorait que ses vête-

ments étranges avaient été façonnés à Grenoble. On citait même les fournisseurs : Mesdames Grenier, Meunier et Verdier, et M. Génar.

Force fut de recourir aux sources.

On reconnut que tout était controuvé. « Jamais, écrivit M. Mazet à Mgr Ginoulhiac, je n'ai eu de conversation avec le prétendu conducteur et M^{lle} de Lamerlière, au sujet du fait de la Salette. Jamais je n'ai vu les médailles dont on parle, et les assertions de la brochure ne peuvent être qu'une plaisanterie de la part de son auteur¹. » M^{lle} Grenier, tailleur de M^{lle} de Lamerlière, attesta qu'elle lui avait fait en 1846 des habits de deuil après la mort de sa mère, rien de plus. « Je n'ai jamais eu, dit M^{lle} de Lamerlière, ni je n'ai point de robe brodée en or ni en argent. M. Génar, honorable marchand d'ornements d'église, ne m'a vu qu'un morceau de soie couleur cerise où je voulais, par reconnaissance d'un bienfait obtenu par saint Joseph, faire broder son aimable et pieux nom, et c'était en 1848². »

Par nature elle était un peu excentrique dans ses vêtements. Un marchand de Grenoble lui aurait aperçu dans un carton, *quelque temps après la révolution de février*, — par conséquent plus d'un an et demi après le 19 septembre 1846, — « un costume singulier, mais nullement conforme au costume de la Dame décrit par les enfants³. » Cet homme l'attesta à Mgr l'évêque de Grenoble. Enfin M^{lle} de Lamerlière nia avec énergie tous les discours et les actes qu'on lui prêtait.

Mgr Ginoulhiac daigna réfuter ces inepties dans son mandement :

Il faut donc le dire, puisqu'on nous force à entrer dans ces détails : la respectable personne dont on parle et dont on ne craint pas de se jouer, touche à sa soixantième année. Douée d'un embonpoint plus qu'ordinaire, sa démarche est lourde et embarrassée. Et si cette double circonstance aurait dû lui rendre singulièrement longue et difficile cette ascension sur une montagne si élevée et où l'on ne pouvait parvenir en 1846 que par des sentiers abruptes et à peine praticables, il lui eût été bien plus difficile encore et vraiment impossible de s'y glisser avec le carton qui renfermait le costume emblématique, de capter la confiance des enfants, de les façonner au rôle qu'ils devaient jouer et de disparaître à leurs yeux sur un plateau découvert, sans qu'ils pussent distinguer, sans que leurs maîtres qui les surveillaient, sans que les autres bergers répandus sur la montagne, sans que personne dans les environs eût pu apercevoir la moindre trace de son passage.

Ajoutons à cela qu'il est notoire que l'œuvre dont s'occupe M^{lle} de Lamerlière à un but et porte un caractère tout différent du caractère et du but de la dévotion de la Salette. Il s'agit de l'établissement d'une association dite de la *Sainte-Famille* que M^{lle} de Lamerlière poursuit depuis plus de trente ans et sur laquelle elle revient sans cesse. Appartenant à une famille distinguée et ayant tou-

¹ Mandement de Mgr l'évêque de Grenoble du 4 novembre 1854.

² *Echo*, II, p. 110.

³ Mandement, etc.

jours habité à une grande distance de Corps, elle ne sait pas le premier mot du *patois* de cette localité. Étrangère à ces contrées, comment eût-elle pu s'y diriger sans guide et sans provoquer l'attention des habitants ? D'une piété sincère et d'une franchise reconnue, elle était évidemment incapable d'une pareille fourberie ! Et s'il est vrai, comme le disent les auteurs du *Mémoire*, qu'elle se fait remarquer par la grande exaltation de son esprit et par les écarts de son imagination, rien ne la rendait moins propre à un rôle qui suppose au moins de la suite dans les idées et une habileté peu commune dans l'exécution.

Très ennuyée du bruit fait autour de son nom, M^{lle} de Lamerlière résolut d'en appeler aux tribunaux.

Tout d'abord elle voulut intenter un procès à l'évêque de Grenoble, et le considérant comme fonctionnaire public, elle demanda au Conseil d'Etat l'autorisation de le citer devant le tribunal de Saint-Marcellin, « à raison d'expressions injurieuses et diffamatoires » publiées dans le Mandement du 4 novembre 1854.

Le Conseil d'Etat refusa par décret du 5 mars 1855. L'évêque, disait-il, n'est pas fonctionnaire dans le sens que la loi attribue à cette appellation.

On fit comprendre sans doute à la plaignante qu'elle se trompait d'adresse, attendu que le mandement épiscopal était tout en sa faveur et la justifiait des imputations dirigées contre sa personne. Alors elle assigna les auteurs des pamphlets, MM. Déléon et Cartellier, ainsi que leur imprimeur, M. Redon.

L'affaire vint devant le tribunal civil de Grenoble le 25 avril 1855.

On voit que M^{lle} de Lamerlière ne laissait pas traîner les choses.

XV LE PROCÈS

I

Le tribunal était présidé par M. Bertrand. M. Jalenque occupait le siège du ministère public. Il requit seulement contre M. Cartellier et contre M. Déléon, qui se défendit lui-même. Le jugement, rendu le 2 mai 1855, se distinguait par sa partialité.

Si les auteurs, portait-il, avaient parlé de M^{lle} de Lamerlière, « c'était *accidentellement* pour en rappeler les actes et les propos qui pouvaient autoriser à croire qu'elle s'était montrée le 19 septembre 1846 sur la montagne de la Salette. Cette publicité donnée à certaines circonstances de sa vie privée était une nécessité de leur démonstration ; d'ailleurs ils s'étaient servi de ce moyen avec modération. » Ils ne l'avaient point diffamée et n'avaient pas « l'intention de nuire. » Ils n'ont fait qu'user du droit de l'historien qui exige seulement « qu'ils n'accueillent pas avec légèreté des *rumours vagues*, sans en vérifier l'ori-

gine et la valeur. » Or ils avaient puisé les faits qu'ils racontent « dans des *documents sérieux* et des *témoignages respectables*. »

« Ces faits, ajoutait le tribunal, envisagés comme dommageables et non comme faits diffamatoires, seraient de nature à être prouvés par témoins ; mais les *documents* produits et les circonstances de la cause dispensent le tribunal de recourir à cette preuve. »

Au surplus, si faute il y avait, « cette faute ne saurait donner lieu à aucune réparation, » car M^{lle} de Lamerlière n'a subi ni dommage matériel ni préjudice moral.

Bref, elle était déboutée de sa plainte, et cet arrêt ne devait pas être publié dans les journaux.

Ce singulier jugement établissait qu'une diffamation accidentelle n'est pas une diffamation. Il avait été impossible de prouver les propos prêtés à M^{lle} de Lamerlière, et le tribunal prétendait qu'on les avait puisés dans « des documents sérieux. » Enfin il se refusait à entendre des témoins.

M^{lle} de Lamerlière fit appel de cette étrange décision, et l'affaire vint devant la Cour de Grenoble le 27 avril 1857.

Là elle prit une grande ampleur à cause du talent des avocats : Jules Favre plaidait pour M^{lle} de Lamerlière, M^e Bethmont pour l'abbé Déléon et M^e Farconnet, du barreau de Grenoble, pour M. Cartellier. M. Royer, premier président, dirigeait les débats. M. Almeras-Latour, avocat général, se leva :

« Messieurs, dit-il, aux termes du décret organique du 17 février 1852, nous requérons que la publicité des débats qui vont s'ouvrir soit interdite aux journaux. » La Cour prononce un arrêt dans ce sens et les débats s'ouvrent.

Les opposants s'appuient sur la piété exagérée et légèrement excentrique de M^{lle} de Lamerlière pour autoriser leur système. Mais au fond il n'y avait qu'une seule question à examiner, et qui dirimait tout.

Où était M^{lle} de Lamerlière le 19 septembre 1846 ? A Saint-Marcellin, où à la Salette, ou ailleurs ?

Nous avons vu qu'après la mort de sa mère, survenue le 31 janvier 1846, on s'occupa de faire donner à M^{lle} de Lamerlière un conseil judiciaire afin de lui sauver une épave de sa fortune. Or le 18 septembre 1846, de midi à deux heures, l'huissier Giraud lui signifiait, parlant à sa personne, à Saint-Marcellin, « dans la maison des héritiers Détroiat, joignant celle du sieur Mazet, qu'elle habitait et où elle était logée, un exploit d'ajournement à la requête de M. et M^{me} de Luzy, propriétaires à Roybon, tendant à lui faire nommer un conseil judiciaire. »

L'acte était là ; les mots à sa personne étaient d'une autre encre et écrits avec une autre plume. « Ce qui prouve, dit Jules Favre,

que, fidèle à son devoir, l'huissier Giraud n'a pas écrit à l'avance, dans son étude et par simple formule, ces mots : *à sa personne* ; qu'il les a écrits chez M^{lle} de Lamerlière, parce qu'il a trouvé M^{lle} de Lamerlière dans son domicile. »

Or le même jour M^{me} de Luzy, sœur de M^{lle} de Lamerlière, la prévenait que M. de Luzy arriverait le lendemain 19 septembre à Saint-Marcellin. Il n'arriva point parce que ses chevaux s'emportèrent, sa voiture fut renversée en route, et il dut s'arrêter au château de Murinais, ayant subi de fortes contusions.

Sa belle-sœur s'alarme en ne le voyant point venir, elle envoie aux informations et apprend l'accident qui lui est survenu. Le dimanche 20, deux personnes se rendent de sa part au château de Murinais pour savoir des nouvelles. Alors M. de Luzy, malgré ses souffrances, remonte en voiture pour calmer les inquiétudes de sa belle-sœur et arrive à Saint-Marcellin.

De tout cela Jules Favre tira ces conclusions lumineuses :

Vous le voyez, le voyage de M. de Luzy dans la journée du 19 septembre pour venir de Roybon à Saint-Marcellin, la chute de M. de Luzy, la station de ce dernier au château de Murinais, l'inquiétude de M^{lle} de Lamerlière, voilà des faits qui, en 1846, pouvaient paraître insignifiants, et aujourd'hui ils sont la justification, la preuve évidente que M^{lle} de Lamerlière n'a pas pu monter à la Salette le 19 septembre, car elle n'a pas quitté Saint-Marcellin. Elle y était le 18, le 19 et le 20. Ainsi tombe l'assertion de M. Déléon.

M. et M^{me} de Luzy ont d'ailleurs affirmé ces faits.

II

La Cour d'appel, prévenue et partielle comme le tribunal civil, confirma le 2 mai 1857 le jugement du 2 mai 1855, se cantonnant dans cette question : « M^{lle} de Lamerlière a-t-elle été diffamée et a-t-elle droit de ce chef à recevoir des dommages-intérêts ? »

Attendu, dit-elle, que la Cour n'a à statuer que sur la point de savoir si M^{lle} de Lamerlière est fondée dans la demande en dommages-intérêts qu'elle a formée contre les abbés Déléon et Cartellier, pour ce qu'ils ont dit d'elle dans leurs publications citées dans cette demande, ou si, au contraire, les abbés Déléon et Cartellier doivent être mis hors d'instance, *parce qu'ils ont agi de bonne foi et sans intention de lui nuire*, et qu'ils ne lui ont porté aucun préjudice...

D'après la Cour, les auteurs sont de bonne foi, ils n'ont pas eu intention de nuire, et M^{lle} de Lamerlière n'a subi aucun préjudice. Les juges n'examinent que cela. Ils auraient dû se demander si vraiment elle avait joué sur la montagne le rôle qu'on lui prêtait ; ils ne le font pas. Mais il est clair qu'ils sont convaincus de son innocence, sinon ils l'auraient traînée en police correctionnelle.

Mais MM. Déléon et Cartellier ont-ils dit vrai ? Les juges ne veulent pas le savoir. Car

s'ils examinaient ce point, ils seraient bien obligés de les condamner, à la suite de l'éclatant *alibi*. Alors que dirait le Pouvoir qui est hostile au fait de la Salette ? Bref, ils s'en tirent, suivant le mot de La Fontaine, en accablant l'appelante d'amendes et d'éloges, car « elle est restée, disait le premier jugement dont ils adoptent les considérants, elle est restée après la publication ce qu'elle était avant, une personne renommée par sa grande dévotion, par son zèle ardent pour les intérêts religieux, pour la propagation de la foi. »

Cependant on s'alarme de ce jugement et un prêtre étranger confia ses craintes touchant les conséquences que l'on en pourrait tirer à Mgr Ginoulhiac, qui lui répondit le 7 juin 1857 par cette lettre décisive :

Tranquillisez-vous et tranquillisez vos paroissiens. Personne ici, ni parmi les magistrats qui ont prononcé l'arrêt récent dont on fait tant de bruit, ni parmi les gens sensés, ne croit que c'est M^{lle} de Lamerlière qui a fait l'*Apparition*. Il y a eu preuve évidente dans le cours des débats qu'il y avait impossibilité physique que cette personne eût joué ce rôle ; et en fait, *qu'elle était le 19 septembre 1846 à Saint-Marcellin, c'est-à-dire à trente lieues de la Salette*. Et cependant dans ces débats on n'a pas tout dit : je me charge de le faire moi-même pour en finir avec tous ces mensonges, qui, ici, ne trompent que les sots, mais qui, ailleurs, peuvent surprendre des gens de bonne foi. Vous pouvez dire hautement, M. le Curé, comme le tenant de moi, que la fable Lamerlière est la fable la plus stupide, la plus grossière et la plus ouvertement démentie par des faits certains, que des hommes haineux et de mauvaise foi aient pu imaginer, et qu'avoir recouru à cette supposition pour porter atteinte au fait de l'Apparition de la Sainte Vierge sur la montagne de la Salette, c'est montrer qu'il n'est aucune supposition raisonnable qu'on puisse opposer au miracle, et c'est, par là-même, le confirmer.

Mgr Ginoulhiac avait d'ailleurs, dans son mandement du 4 novembre 1854, ainsi que nous l'avons vu, donné sur cette affaire la note lumineuse et définitive.

De plus, après le premier jugement, il s'était rendu lui-même à la Salette, pour l'anniversaire du 19 septembre 1855. Il y parla en évêque, devant dix mille personnes, « du grand mystère de Marie Réconciliatrice, du grand mystère de la Miséricorde. » Mais il ne put se défendre de faire allusion aux manœuvres des opposants. Il raconta l'Apparition ; l'attitude de l'autorité diocésaine qui suivait attentivement les progrès rapides de cette dévotion nouvelle, mais qui n'intervint « qu'au moment où il était comme impossible de l'arrêter dans sa marche. »

« Mais à peine l'autorité a-t-elle parlé, à peine a-t-elle proclamé l'authenticité du miracle, que les obstacles surgissent de toutes parts et que les efforts se multiplient pour ralentir la diffusion de la croyance à l'Apparition. L'opposition, vous le savez, se leva forte et vaste... »

Et après un tableau saisissant de ses manœuvres puissantes et habiles :

« Eh bien ! ajouta-t-il, toutes ces luttes, toutes ces épreuves, à quoi ont-elles servi ? Elles n'ont fait qu'ouvrir un champ plus étendu à cette dévotion et rendre de plus en plus populaire la confiance en Notre-Dame Réconciliatrice dont les bienfaits les plus éclatants vont porter le nom jusque dans les contrées les plus lointaines¹. »

Le surlendemain 21 septembre, M^{lle} de Lamerlière y venait aussi, — c'était la seconde fois, — mais pour protester en personne contre la sotte et méchante invention dont elle avait été victime. Elle avait mis sept heures pour faire l'ascension ; le guide qui l'amenait s'était vu obligé de la traîner et par moment de la porter.

— Je suis venue ici, dit-elle, en ce jour de solennelle réunion, tout exprès pour me *montrer* et par là protester hautement contre l'accusation d'avoir joué le rôle à la fois ridicule et infâme qu'on me prête... Quelle calomnie ! Mais en même temps quelle folie ! Ne me suffit-il pas de me présenter pour démasquer l'imposture ? Car enfin voyez comme je suis bien faite, bien tournée pour m'enlever, comme je suis de taille à pouvoir facilement apparaître tout à coup, et surtout à disparaître si subitement, si lestement que nul n'a pu suivre mes traces !

Chacun la regardait dans sa taille courte et très forte, avec son embonpoint exagéré, et l'on eût été tenté de sourire sans l'accent sincère de ses paroles et le courage de sa démarche. Elle invoquait le témoignage de son guide harassé : « Il pourrait au besoin me servir d'avocat, disait-elle, et serait mon défenseur le plus compétent ! Il dirait comme il est vraisemblable que j'aie pu franchir aussi prestement qu'on l'a supposé la distance de Saint-Marcellin à Corps, — trente lieues, — puis gravir plus prestement encore et *inaperçue* cette Montagne dont j'ignorais même le nom.

« Sainte Vierge, ma bonne Mère, je viens donc ici m'inscrire, en ce jour solennel, contre l'imposture et vous prier de faire triompher la vérité ! »

Elle avait rédigé une déclaration en forme de lettre adressée « aux Amis de la Vérité, » et datée du 14 septembre 1855. Elle y fournissait les preuves précises de son *alibi* du 19 septembre 1846 et protestait avec indignation contre l'accusation dont elle avait été l'objet :

Le fait de la Salette, poursuivait-elle, est à mes yeux un événement miraculeux qui est une nouvelle preuve de la sollicitude de la Reine du ciel pour ceux que le sang de son Divin Fils a rachetés. C'est une révélation de Dieu devant laquelle je m'incline avec un saint respect et une pieuse reconnaissance. Je donne le démenti le plus formel à tous ceux qui ont pu me prêter la vanité impie de substituer ma personne et mes actes à la per-

sonne et à l'action de la divine Marie. Loin de revendiquer le triste honneur d'une hypocrite comédie, je frémis d'horreur en songeant aux moyens honteux et aux subterfuges les plus odieux que les incrédules emploient pour annuler ou amoindrir les effets de la puissance du ciel. Je suis heureuse de venir ici, à la face de l'univers, vous répéter à tous mes protestations !¹

Cette déclaration, elle la lisait aux pèlerins que sa présence, ses paroles, son acte énergique avaient fortement impressionnés. Ainsi tombaient toutes les accusations contre la Salette. Les opposants d'ailleurs s'étaient pris dans leurs propres pièges. D'abord en effet ils avaient dit : « Les enfants n'ont rien vu ! » Puis ils avaient ajouté : « Ils ont vu M^{lle} de Lamerlière. » L'imposture était manifeste. Même les magistrats prévenus n'avaient osé contredire le fait. Mais dans toutes ces manœuvres louches, passionnées, des Déléon et des Cartellier, qui ne reconnaîtraient, comme à Ars, l'action diabolique cherchant à entraver par tous les moyens — et vainement — cette dévotion nouvelle appelée à éteindre le blasphème et à faire sanctifier les jours du Seigneur ?

XVI

MAXIMIN

Pour discréditer l'Apparition, l'impiété s'est attaquée aux deux enfants, aux deux témoins, qu'elle a noircis à plaisir, et la puissance de suggestion du mal est si grande que nombre de catholiques mêmes, quand on leur parle d'eux, secouent la tête en disant ou au moins en pensant : « Maximin ? un buveur ! Mélanie ? une visionnaire ! » Les deux bergers ont-ils tant démérité qu'on le dit ? C'est ce que nous allons examiner, sur documents.

I

On se rappelle que le lendemain même de l'Apparition Maximin revint à Corps chez son père, Mélanie resta encore deux mois au service de Jean-Baptiste Pra.

A la fin de novembre, le 26, Mgr de Bruillard offre à M. le Curé de Corps de payer la pension des deux enfants chez les Sœurs de la Providence. La Supérieure, Sœur Sainte-Thècle, veut se charger de l'éducation de Maximin qui entre alors dans la dernière classe, une sorte de salle d'asile pour les enfants de six à huit ans, car il ne savait ni lire ni écrire. Il est si heureux des soins qu'il y reçoit qu'il ne veut pas entendre parler de changer d'école².

L'évêque de Grenoble lui croit une vocation ecclésiastique, aussi s'enquiert-il de ses progrès : « Les deux enfants profitent-ils toujours bien des soins qu'on leur donne ? » demandait-il le 17 janvier 1847. Les progrès sont lents

¹ *Ibid.*, p. 109.² Lettre de M. Mélin à Mgr de Bruillard, 2 déc. 1846.

dans ces natures ingrates. Tout à coup Maximin est atteint d'une sorte de croup ; M. l'abbé Lagier annonce cette triste nouvelle à Mélanie :

— Il ne mourra pas de cette maladie, répondit-elle.

De fait, à Pâques la guérison était complète¹.

A la fin d'avril déjà ils commencent à tracer quelques lignes, et trois mois après ils écrivent à Mgr l'évêque de Grenoble chacun une petite lettre de remerciement, d'ailleurs absolument dénuée d'orthographe. Leur caractère surtout s'améliore, Maximin est moins étourdi et Mélanie un peu plus ouverte. C'est qu'aussi bien ils se préparent à leur Première Communion qui eut lieu le 7 mai 1848, le dimanche du Bon Pasteur. Maximin avait fait beaucoup d'efforts, mais sans parvenir à dompter sa nature pétulante, à fixer son attention, à arrêter ses pieds qui ne tenaient pas en place. Mais son excellent cœur faisait pardonner ses étourderies et ses frasques.

Au dire de Mgr Villecourt, les traits de Mélanie sont devenus fins et délicats : « Un charme inexprimable donne à toute sa personne un sentiment de retenue et de convenance ingénue qui montre jusqu'à quel point la Très Sainte Vierge a pris soin de conserver dans son cœur de seize ans la fleur exquise et toujours si gracieuse de la modestie et de la vertu par excellence². »

Maximin était transporté d'une joie expansive qui rayonnait sur son visage. Il embrassait après la messe de communion les parents, les amis, les sœurs, tout le monde. A table Sœur Sainte-Thècle lui dit dans son langage familial :

— Eh bien ! mouvement perpétuel, je te vois très content, très joyeux. Dis-moi si, à la vue de la Belle Dame sur la Salette, tu avais la même joie, si tu étais aussi heureux qu'aujourd'hui ?

Il réfléchit un instant et devint grave. Puis il répondit lentement :

— Oh non ! Ce n'est plus le même bonheur ni la même joie. La joie et le bonheur de la Salette me venaient par la vue et du dehors. C'était la joie et le bonheur des contemplatifs dont tous les sens, dit M. le Curé, demeurent suspendus et la vie immobile. Aujourd'hui ma joie est une plénitude intérieure.

Il n'y a que les âmes pures pour se peindre ainsi en des termes aussi simples et aussi ravissants.

Le 24 février 1849, le père Giraud mourut d'une fluxion de poitrine. Malgré ses plaisanteries et ses brutalités d'esprit fort, il avait toujours gardé la foi en la Sainte Vierge. Dans sa jeunesse il s'était cassé la jambe, et après avoir passé quatre mois sur son lit,

il avait fait à Notre-Dame du Laus un pèlerinage à la suite duquel la guérison était venue. Il croyait que la Sainte Vierge l'avait alors au moins protégé. Sa mort fut chrétienne. Maximin le pleura ; il n'avait plus qu'une sœur, Angélique, et il se trouvait seul dans la vie. Souvent il allait prier sur la tombe de son père, et plus tard, chaque fois qu'il revenait à Corps, il ne manquait jamais de consacrer au cimetière sa première visite.

Ses progrès sont pénibles ; aussi l'évêque, qui voudrait le faire entrer au Petit Séminaire, mande-t-il aux sœurs : « Veillez, je vous prie, à ce que l'orthographe et l'écriture de Maximin deviennent bonnes³. » Cependant, à la fin de l'année, il peut écrire à Sœur Sainte-Thècle une lettre passable : « Oh ! comme vous êtes bonne pour moi ! Mais moi, je ne vous ferai plus fâcher ; je veux faire tout mon possible pour vous contenter... O mon Dieu ! récompensez-la vous-même !⁴ » Il est toujours plein de bonnes résolutions, mais si versatile !

Sa vocation ne se dessinait pas. Un moment l'évêque de Grenoble songea à faire de lui un cordonnier, tout bonnement⁵. Peut-être était-ce le meilleur parti à prendre. L'enfant hésitait entre la vocation de prêtre et celle de soldat. Mais prêtre, il entendait n'évangéliser que les sauvages ; soldat, il ambitionnait un grade élevé pour obliger au respect du nom de Dieu. Tout demeurerait incohérent dans ses projets. Cependant M. Mélin commençait à lui donner des leçons de latin qui ne le charmaient point. On sait comment il s'échappa plusieurs fois du couvent et commit enfin l'escapade d'Ars le 21 septembre 1850. Mélanie ne l'accompagna que jusqu'à Grenoble, d'où, sur l'ordre de l'évêque, elle se rendra à la maison-mère de Corenc.

Recueilli à Lyon au retour d'Ars par le chanoine Bez le 27, il veut aller chez les Maristes, et il attend à Ecully, puis dans la maison d'éducation de l'abbé Collard, une décision. Mgr de Bruillard est inquiet. Il désire bien le placer au Petit Séminaire du Rondeau, écrit-il à M. Mélin, « mais je ne voudrais pas que Maximin revint malgré lui⁶. » Enfin le fugitif se rend, et nous le trouvons au Petit Séminaire le 23 octobre, en sixième.

Alors il s'excuse auprès du bon M. Mélin : « Si j'ai tant tardé de vous écrire, c'est que je vous craignais, comme le père Adam craignait Dieu après son péché. Daignez pardonner un ingrat, un pauvre berger des montagnes !⁷ » Toutefois il « languit, » ne travaille pas et se fait punir. Il pique des congés. Son esprit distrait ne s'applique point et la méditation ne lui dit rien : « Je ne sais pas méditer,

¹ Lettre du 18 avril 1849.

² 30 avril 1849.

³ Juin 1860.

⁴ 17 octobre 1850.

⁵ 28 octobre 1850.

⁶ 4 avril 1847. Voir Lettre de M. Mélin à Mgr de Bruillard le 12 avril.

⁷ *Maximin peint par lui-même*, p. 97-107.

alors je m'occupe à d'autres choses¹. » Oh ! il ne cache point ses fautes ni ses défauts, car il est la franchise même. Mais quel bon cœur : « C'est une joie tous les coups qu'on me parle de vous, mande-t-il aux sœurs de Corps, Sainte-Thècle et Sainte-Valérie ; j'y passerais bien volontiers mes récréations, quoique j'y tiennne beaucoup !² » Car il a pour le jeu une passion effrénée. Aussi est-ce lui « qui passe le plus mal son examen³. » Il « n'espère donc point de prix » à la fin de l'année.

Mélanie lui écrit et il fait cette remarque : « Voilà tout ce qu'elle dit à la fin : Adieu ! fais bien la méditation et aime bien le Bon Dieu ! » Je conserve sa lettre, parce que c'est la première que je reçois, en toute ma vie, d'elle⁴. » Les deux enfants ne sympathisaient point et l'on voit combien leur trempe d'esprit était différente. Mélanie paraissait plutôt contemplative ; Maximin, lui, ne l'était aucunement. A l'étude et surtout à la méditation il préférerait de beaucoup les jeux bruyants, les causeries abandonnées et les exercices violents.

II

Pendant les vacances, M. Dausse le conduit à la Grande-Chartreuse où il arrive le 28 août, mais le temps lui dure de « se voir tout seul. » Un Chartreux vient à mourir ; il veut assister à l'enterrement ; cette cérémonie le saisit : « On les enterre sans caisses, ils sont couchés sur une planche seulement et puis on les couvre de terre. Cela fait peur !⁵ »

Sœur Sainte-Thècle lui fait des reproches de son peu de travail et de sa conduite dissipée qui a scandalisé Corps ; elle a même raconté à Mgr l'évêque de Grenoble ses retentissantes émancipations. Cette fois il s'emporte : « J'y retournerai et j'en fais mille fois plus ! Et puis si l'on n'est pas content, on ira se promener ; et puis si l'on ne veut pas me remettre au Séminaire, par rapport à ce que vous avez (dit), et qu'on m'a déjà menacé par rapport à cela, j'irai au collège !⁶ » Mais plus tard, car il est animé de bons sentiments, il fera amende honorable de ce langage cavalier : « Il ne faut pas vous en fâcher, mère Sainte-Thècle, parce que ma tête va, et quand elle est calme et que je pense à ce que j'ai fait, j'en suis plus fâché⁷. » Ce qu'on lui reprochait d'ailleurs ne méritait peut-être pas d'aussi fortes gronderies : il avait fumé et « bien flâné, » ce qui avait scandalisé les braves habitants de Corps.

Il laisse toutefois une assez mauvaise impres-

sion à Frère Jean-Baptiste, prieur de la Grande-Chartreuse, qui écrit à M. Rousselot : « Il est léger, peu porté à la piété et à l'étude, et aimant par conséquent à s'amuser¹. »

A la rentrée, Maximin échange le Petit Séminaire du Rondeau contre celui de la Côte-Saint-André. Les débuts sont bons et « il s'y trouve très heureux ; » mais vers Pâques les *pensums* arrivent. Cependant, au dire de M. Rousselot, « il travaille mieux cette année². » Il passe les grandes vacances chez M. Rabilloud, au presbytère de Meyrié. Son maître lui reconnaît « une heureuse mémoire, beaucoup d'intelligence et un excellent jugement, » une conversation intéressante et déjà une certaine « étude du cœur humain. » Cette lettre à M. Rousselot est optimiste : « Sa diction toujours franche est si naïve, surtout lorsqu'il raconte les étourderies, les irréflexions de son passé, qu'il vous enchante et vous fait espérer qu'il sera un jour un homme sérieux. Ses études, il est vrai, n'ont pas été brillantes jusqu'ici, mais il comprend enfin le prix du travail, et je suis plus que persuadé qu'il ressaisira en peu de mois le temps qu'il a perdu. N'en doutez pas, Monsieur, cet enfant est appelé à de grandes choses, sa mission n'est pas encore accomplie ; il le sent bien lui-même et l'a souvent manifesté avec énergie, en exprimant avec indignation l'impatience où il est de confondre les opposants...³... » Il a beau être léger : quand il s'agit de l'Apparition il ne transige pas, il l'affirme hautement, avec une invincible conviction, et il garde un amour profond de la Vierge.

Il retourne à la Côte en octobre 1852, puis repasse au Rondeau au printemps suivant, et en dépit des pronostics de M. Rabilloud, les résultats demeurent médiocres. Aussi renonce-t-on pour lui à l'enseignement des Séminaires, et en octobre 1853 on le confie à M. l'abbé Champon, curé de Seyssins, près de Grenoble, où il reste trois ans, non sans faire encore quelques-unes de ses inévitables escapades.

M. Similien le conduit en Italie en septembre 1854 et le Pape le reçoit plusieurs fois, mais sans l'interroger à fond sur la Salette. « Pie IX y croit personnellement, dira Maximin, mais comme Souverain Pontife il ne dira rien, parce que la Salette est un événement historique dont le Pape ne fera pas un dogme. Ce qu'on n'aime pas à Rome, c'est qu'on fasse parler le Pape. Et l'on ne veut pas non plus que Rome soit mêlée aux débats de la Salette⁴. » Plusieurs fois Pie IX lui dit : « Combien nous sommes heureux que le Seigneur daigne nous faire connaître de telles choses !⁵ »

¹ 15 janvier 1851.

² 27 février 1851.

³ 21 mars 1851.

⁴ Un peu avant le 8 août 1851.

⁵ A Sainte-Thècle, 1^{er} septembre 1851.

⁶ 19 sept. 1851.

⁷ 30 déc. 1852. Voir *Annales de la Salette*, année 1907.

¹ 23 septembre 1851.

² Lettre du 21 mai 1852.

³ 3 octobre 1852.

⁴ A Mlle des Brulais, *Echo*, II, 49-50.

⁵ *Maximin peint par lui-même*, p. 180.

Au retour d'Italie, il revient à Seyssins et sa situation demeure indécise jusqu'au printemps de 1856. Alors le P. Champon, jésuite, frère de M. le Curé de Seyssins, l'amène en mars au Grand Séminaire de Dax qui était sous la direction des Jésuites : « Ce que je veux, disait-il à Rome, ce n'est pas d'être prêtre simplement pour devenir curé de campagne ou Chartreux, c'est pour prêcher, pour publier l'Apparition de ville en ville, de contrée en contrée, jusqu'au bout de l'univers ! » Cette exaltation toutefois ne dura pas, comme rien ne durait chez lui. Quand on l'a conduit à Dax, on ne lui a même point parlé de la nécessité de revêtir la soutane, et il s'en plaint un peu à son ancien maître. Cependant il lui pardonne en faveur de son intention « qui est de faciliter ses études loin de la foule des pèlerins dont il sera moins assailli. »

Car son inconstance lui venait sans doute de sa première éducation très libre, de son caractère léger, mais d'autres causes encore que M. Dausse indique d'un mot : « Les visites qu'il recevait lui faisaient perdre un temps énorme au détriment de ses études, » et puis « il fut assailli pour ainsi dire de l'ardente curiosité des femmes pieuses, sans compter celles que faisait agir le démon. » Mais il demeurait insensible à toutes ces séductions et il gardait toute la délicatesse de sa pureté. A Dax il conserva l'incognito pendant quelques semaines ; c'était une joie pour lui de ne plus entendre crier sur son passage : « Voilà Maximin ! » Demeurer inconnu, tel était son rêve : « Je voudrais, disait-il d'une manière charmante, qu'on me mît de côté comme un instrument de musique dont on s'est servi et qu'on range ensuite dans un coin. Personne ne s'occupe plus de l'instrument, mais on aime les airs qu'il a chantés ¹. »

Hélas ! l'incognito ne dura pas longtemps. Au bout d'un mois Dax et toutes les villes d'alentour surent qu'il était là, et le 24 avril 1856, à la consécration de la nouvelle église de Tartas où il était porte-mitre, ce ne fut pas l'évêque qui attira le plus l'attention du peuple.

XVII

VIE ERRANTE

I

Maximin demeura deux ans au Grand Séminaire, de mars 1856 à Pâques 1858. Le 25 novembre 1856 l'établissement est transporté de Dax à Aire. La maison est toute neuve, les ouvriers y travaillent même encore, et de sa chambre, « la plus jolie » de toutes, il jouit d'un point de vue superbe. Mais on l'a placé là à côté du « Père grondeur, » et Dieu sait

s'il a besoin d'être grondé ! Cependant il s'attache au P. de Villefort, qui se fait écouter, sans parvenir à le fixer. Mère Sainte-Thècle et tante Valérie se réjouissent de le voir sur le seuil du sanctuaire, et portant la soutane ; il leur enlève bientôt leurs illusions :

« Oh ! je vous prie de ne pas vous réjouir, car je ne suis pas de ceux qui aspirent au sacerdoce, mais seulement avec ceux qui font leur philosophie pour s'en aller dans le monde ; c'est à peu près une soutane, un costume, mais il y manque cependant beaucoup de choses. Je vous en donnerai le détail au mois d'août ou septembre, mais alors vous me verrez en habit bourgeois ; car je ne pense pas que je continuerai seulement ma philosophie ¹. »

Les examens approchent, c'est pour le 3 avril, « ils sont en latin, » et il n'est pas prêt, il avoue qu'il n'a pas travaillé « le dixième des autres. »

Il avait toujours des combats terribles à livrer contre lui-même, contre « les entraînements de sa nature impétueuse. » Alors il se rappelait qu'il avait vu la Sainte Vierge : « Le souvenir de l'Apparition, dira-t-il, est pour moi un frein salutaire qui m'arrête et me retient comme malgré moi courbé sous le joug de la foi. Il me rend fort de la force de Dieu qui ne me livra jamais à moi-même, ni à la tyrannie des passions, du démon et du monde ². » Parfois il fléchit ; surtout après le départ du P. de Villefort il se sent seul, et faible pour lutter contre son extrême sensibilité, et il s'écrie douloureusement : « *Hominem non habeo !* » La Providence met alors sur son chemin la Mère Augustine, Supérieure du Carmel d'Aire, qui l'encourage et prie pour lui. Il l'en remercie et lui fait ces aveux touchants :

« En ces derniers temps, j'ai souffert et pleuré plus d'une fois au pied du crucifix de ma cellule. Le démon lui-même n'a rien négligé pour me faire tomber dans le désespoir et même l'impureté. Terrible a été la lutte contre la nature et Satan, qui cependant n'est jamais monté jusqu'à la porte de ce que sainte Thérèse appelle son *château intérieur*. Je suis demeuré en haut dans un calme inaltérable ³. »

Et il n'avait pas comme préservatif le travail intellectuel pour lequel il n'était pas doué ! L'intelligence était assez élevée et pénétrante, mais ne parvenait point à s'absorber dans ce précieux labeur où les heures passent, rapides et fructueuses, sans que les passions trouvent le moment de s'y faire entendre.

Les échos du procès de M^{lle} de Lametlière arrivent jusqu'à lui, il est fort contrarié des articles du *Siècle* où le rédacteur en chef,

¹ 7 mars 1857.

² Maximin peint par lui-même, p. 147.

³ Ibid., p. 280 et 309.

¹ Ibid., p. 144 et passim.

Louis Jourdan, s'occupe de lui et affirme qu'il a « mal tourné. » Il voudrait l'attaquer devant les tribunaux, et en attendant il prie M. Rousselot de répondre, au risque d'être traîné dans la boue par le cynique journaliste : « Ne regardez pas votre intérêt particulier, lui mande-t-il, c'est-à-dire ne craignez pas qu'on vous insulte, mais travaillez à la gloire de la Sainte Vierge !¹ »

Sa vocation toutefois ne s'affermir point, et il laisse entrevoir la perspective de son départ. Cela chagrine ses condisciples, quand ils apprennent « qu'il ne restera plus parmi eux, car ils l'aimaient beaucoup². »

Il attend presque une année encore cependant, avant de prendre cette décision qui, il le sait, contristera ses amis, ses protecteurs, les bonnes Sœurs Sainte-Thècle et Sainte-Va-lérie. Pourtant il a commencé l'étude de la théologie, par le traité de la Pénitence. On le trouve « trop large pour les pécheurs, » dit-il. Et il ajoute : « *Je n'ai pas envie de continuer.* C'est seulement pour voir ce que c'est que la théologie que j'ai commencé ; sans cela je ne serais pas rentré, mais j'en suis très heureux, car cette étude me plaît beaucoup : elle est toute de raisonnements et très beaux³. »

Cette fois c'est fini, il est venu au Grand Séminaire de Dax malgré lui, il s'en va maintenant à regret, triste, parce qu'il ne peut découvrir sa voie, et il commence cette vie errante où il ne perdra rien de sa foi, ni de son amour pour la Sainte Vierge, mais où, victime de son instabilité et de sa confiance en lui-même, il sera parfois réduit à l'extrême misère.

II

C'est à Pâques 1858 qu'il commence ses plus lamentables équipées.

Il se place lui-même chez M. Gerry, percepteur de la Tronche, qui le renvoie parce qu'il ignore le calcul. C'est lui qui raconte ces détails de sa vie traversée, dans une lettre au P. Berlioz du 22 décembre 1864. « Alors je pris la route de Paris et vous en avez été heureux tous. Quand, après m'être placé moi et moi seul encore une fois, je fus de nouveau obligé de quitter le bureau où j'étais, faute de savoir bien mon orthographe... »

Après six mois de séjour à Paris, il raconte à Sœur Sainte-Thècle, le 28 octobre 1859, comment il a mangé ce qu'on appelle de la vache enragée. Il est resté pendant près de quatre mois dans les rues de Paris avec dix francs. Combien souvent il a pleuré « au souvenir de ses premières années, » où il était choyé par les Sœurs, tandis qu'ici, comme le prodigue, il mourait de faim !

« Un jour que je me trouvais à la chapelle de la Très Sainte Vierge, derrière le maître-autel de Saint-Sulpice, je priais la tendre Reine des anges sous le vocable de *Mater afflictorum*. Puis je fus un peu consolé et beaucoup, beaucoup encouragé¹. »

Comment fut-il consolé, il ne le dit pas, mais il a raconté ailleurs qu'il se présenta un jour, son chapelet à la main, dans la même chapelle en disant à la Mère des affligés :

« J'ai bien faim, ma bonne Mère. Vous allez donc me laisser mourir de faim ? Et pourtant, tout ce que vous m'avez commandé, je l'ai fait. J'ai fait passer à tout votre peuple les graves et solennels avertissements que vous êtes venue apporter. Encore quelque peu et je vais tomber d'inanition. Si vous ne voulez pas me tirer de la misère où je suis, alors je vais m'adresser à votre époux saint Joseph qui, lui, aura bien pitié de moi. »

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'une main se posa sur son épaule, et qu'une voix douce lui dit : « Mon ami, venez, suivez-moi ! »

Il se retourne surpris, car il se croyait seul dans l'église, à cette heure où l'on n'y voyait guère de visiteurs, et aperçoit un beau vieillard à barbe blanche qui le conduit à l'hôtel Saint-Joseph et lui fait servir à déjeuner. L'inconnu se place en face de lui, et comme Maximin mange avec avidité, il lui dit : « Doucement, mon ami, doucement ! Vous pourriez vous faire mal ! » Le déjeuner terminé, il paie la dépense et dit :

« Mon bien cher ami, vous ne vous trouverez plus jamais dans une situation aussi malheureuse, et vous ne manquerez jamais de pain. »

Et il ajoute : « Vous avez perdu un papier important. Vous l'avez laissé dans la poche de votre vêtement que vous avez vendu pour vivre. Ce vêtement est en possession d'un jeune homme qui demeure telle rue, tel numéro. »

Le bon vieillard disparaît comme Maximin le remerciait affectueusement. Celui-ci retrouve ainsi le papier important qui lui sert peut-être à obtenir, vers la fin de juin 1859, une audience de M. Cornuau, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, ancien préfet des Landes, qui l'avait vu au Grand Séminaire d'Aire².

Cet appui lui vaudra à l'hospice du Vésinet, affecté aux ouvrières convalescentes, un emploi de 1.500 fr., avec loyer, nourriture et le reste. Le duc de Padoue, ministre de l'Intérieur, ajoute dans la lettre qui le lui notifie : « J'espère que vous justifierez par votre zèle et votre travail le choix dont vous avez été l'objet. » Maximin en remercie aussitôt M. Jacob, secrétaire de M. Cornuau, qui a été son protecteur discret dans cette affaire et qui, au fond, a tout fait sans paraître, en souvenir de son père qui, en 1855, avait

¹ 17 mai 1857.

² 25 mai 1857.

³ 14 février 1858.

¹ Lettre du 28 oct. 1859.

² Maximin peint par lui-même, p. 329-332.

voyagé de Corps à Grenoble avec le jeune berger.

Celui-ci est heureux ; cependant il est obsédé d'une « noire pensée » ainsi qu'il l'écrit à son nouvel ami : « Je ne sais quoi me dit que peut-être la jalousie m'environnera dans ma nouvelle position, trop belle pour un début. Cependant croyez bien que je n'ignore pas à qui je la dois. Et voilà pourquoi je me permets de vous ouvrir mon cœur. »

En attendant il goûte quelques jours de bonheur. Il fait de très belles connaissances et croit se trouver à la hauteur de sa situation. Il revoit M^{lle} des Brulais, qui l'a entretenu si souvent à la Salette, et avec elle il redevient un moment l'enfant de la montagne, gai, simple et confiant. Qu'il est content d'adresser à maman Thècle et à tante Sainte-Valérie ses souhaits de bonne année et de leur raconter que la fortune lui a souri enfin ! Elles ont « un sanctuaire dans son cœur ! »

Sa lettre est pleine d'enthousiasme et d'espoir et il la signe du nom qu'elles aiment : « Maximin de la Salette¹. » Quelques jours après, il répond à M. Mélin qui le priaît de faire une démarche au ministère de l'Instruction et des Cultes au sujet des sœurs de Corps ; il y parle de « la jalousie » qui l'accompagne partout : « Plusieurs individus au ministère de l'Intérieur me tirent dessus à boulets rouges. Ma conduite est irréprochable, disent-ils, mais la capacité me manque. Ayez donc la bonté, Monsieur le Curé, de faire prier pour moi la Sainte Vierge, afin que le nuage se dissipe². »

Le nuage crevait cinq jours après...

Le Frère Asclépiade, directeur au Pensionnat des Frères de Passy, avait prié Maximin de venir leur parler de l'Apparition. Il se rendit à son désir. Le directeur du Vésinet dénonça l'affaire directement au ministre et Maximin, le 10 janvier 1860, fut renvoyé et privé de son emploi, en haine du fait de la Salette. On savait si bien qu'il était une victime innocente qu'une gratification de 200 fr. lui fut allouée sur le Trésor, comme indemnité, au moment de son départ. Le coup le fit chanceler, tant il était violent et en somme imprévu. M. Jacob se montra alors pour lui un véritable ami ; il l'engagea à perfectionner son instruction dans un collège. Maximin partit à Tonnerre où il étudia dix-huit mois, jusqu'en août 1861, pour se préparer à son baccalauréat, en vue d'un avenir qui, pour lui, demeurera toujours indécis.

M. Jacob ne cesse de le réconforter par ses lettres, tout en l'encourageant au travail : « Il faut vous attendre à des difficultés, à des retards, à des déceptions. C'est la loi de la vie chrétienne et vous l'avez éprouvée déjà, mon cher Maximin. Vous rencontrerez

plus d'obstacles peut-être que d'autres, parce que vous avez été privilégié entre tous... Malheur à ceux qui ne sont pas éprouvés ! Que cette pensée vous fortifie ! La main qui frappe n'abandonne pas en fin de compte...¹ »

Le baron de Brimond, qu'il avait connu à la suite de sa détresse de Saint-Sulpice, le recommanda à « l'aimable et sainte fondatrice de l'orphelinat de la rue de Bayeux, M^{me} Duché de Vency, qui parla de lui à son frère M. Duché, principal du collège de Tonnerre. « La main de Dieu ne l'abandonnait pas ; » mais lui, ne se fixant jamais, il continuait à s'abandonner.

En août 1861 il revient à Paris où M^{me} de Vency le loge chez M. Gilbert, vicaire à Montmartre. Il fait ensuite un pèlerinage à la Salette, qui demeure le lieu de ses pensées et de son cœur ; puis, au retour d'un voyage au Havre, où il reçoit l'hospitalité dans une famille des plus honorables, il tombe gravement malade et se fait admettre à l'hôpital Saint-Louis. Il y passe huit jours, pendant lesquels il est témoin des misères physiques et morales de ces malheureux, la plupart sans foi ni consolation. Son âme s'émeut, il prie pour eux, il récite de nombreux chapelets pour les âmes du purgatoire, dans le but de connaître enfin sa voie. Car il voudrait faire du bien à ces malades et il pense que s'il faut de bons prêtres, il faut aussi de bons médecins. S'il pouvait devenir médecin ?

Quand il sort de l'hôpital, le dénuement où il se retrouve plongé ne le distrait point de cette pensée. Cependant, sans ressources, sans domicile, sans profession, où ira-t-il ?

Le 19 septembre précédent il était venu fêter l'Apparition chez les apprentis de l'abbé Le Prévost, dans leur sanctuaire de Notre-Dame de la Salette de Vaugirard. Là, une famille de Saint-Merri dont le curé, l'abbé Gabriel, désirait recueillir de ses lèvres le récit du grand événement de la Salette, lui fit une invitation qu'il ne déclina point. M. et M^{me} Jourdain consacraient leur vie aux œuvres de charité chrétienne. Quand il fut relevé de maladie, un ami le ramena chez eux. Il leur raconta son séjour à l'hôpital et son désir de subir un examen de quatrième pour entrer à l'Ecole de médecine, afin de sauver des âmes en soignant les corps. On l'encouragea ; il fut reçu d'emblée à son examen d'admission, assista à l'ouverture des cours et les suivit pendant trois ans avec une ponctualité exemplaire. M. et M^{me} Jourdain désormais le considérèrent comme leur enfant et lui offrirent le couvert. Il accepta, heureux de vivre en famille. Etait-ce enfin sa voie ?

La suite nous l'apprendra.

¹ 29 décembre 1859.

² 5 janvier 1860.

¹ 20 juillet 1861.

XVIII

CONFESSEUR DE LA FOI

I

Le 1^{er} janvier 1862, il annonce à M. Mélin qu'il va prendre sa seconde inscription à la Faculté de médecine. Cette fois « son avenir, dit-il, est irrévocablement fixé. » — « J'y arriverai ou je mourrai à la tâche. » Mais l'examen qu'il a passé ne lui permet que de devenir officier de santé ; il voudrait être docteur un jour. Pour cela il lui faut son baccalauréat ès-lettres. Il y travaille ferme. Pour lui les débuts sont toujours brillants, le premier élan est assez puissant, puis il tombe. Ses camarades ne savent pas qui il est, jusqu'au jour où Minder, un ancien ami du Petit Séminaire de Grenoble, le reconnaît.

Désormais les étudiants lui font la vie dure, plusieurs l'accablent de sarcasmes. Un matin qu'il a communiqué de bonne heure, il suit son professeur de clinique à l'hôpital Saint-Antoine, et, après avoir fait les pansements indiqués, il descend au jardin où il égrène son chapelet. Ses camarades le surprennent et se moquent. Il leur montre son long chapelet et se contente de leur dire avec bonhomie : « Croyez-moi, faites comme moi et la Sainte Vierge vous protégera. » Et il continue tranquillement.

Cette fois ils n'insistent pas, mais parmi eux il y avait des sectaires qui se plaisaient à lui faire raconter l'Apparition, afin d'y trouver une occasion de proférer des impiétés. Un de ceux-ci, un jour, après l'avoir écouté, le regarda, la haine dans les yeux, et grinçant des dents comme un démon :

— Avec quel plaisir je vous souffletterais, s'écria-t-il, pour oser soutenir un fait semblable !

Maximin lui tendit la joue droite ; l'énergumène frappa ; — la joue gauche, il frappa encore. — « Osez une troisième fois, » dit le berger. — Il osa. Alors Maximin le saisit dans ses bras musculeux et le jeta du haut en bas de l'escalier. Les étudiants présents se faisaient, stupéfaits :

— Quoi ! dit-il, vous m'avez laissé insulter et vous n'allez pas seulement relever votre camarade !

Et il descend rapidement, prend avec précaution le malheureux qui aurait dû être broyé dans sa chute, l'assied, lui donne un cordial, le rassure, lui parle avec une bonté de mère, et il se trouva qu'il n'avait pas grand mal. Mais désormais ceux qui ne croyaient pas à la parole du témoin de l'Apparition crurent du moins à la vigueur de ses poings, et ils n'insultèrent plus ni lui ni la Salette.

La Sainte Vierge qui le guérit plusieurs fois permit qu'il gardât d'aiguës douleurs rhumatismales, prodromes d'un asthme et d'une

maladie de cœur qui s'aggrava plus tard. C'était la suite des privations qu'il avait endurées pendant de longs mois, à son arrivée à Paris. Le cœur avait été atteint, et il ne s'en doutait pas, mais on en comprend les causes.

Est-ce pour cela, ou pour son inconstance native, qu'il échoua trois fois au baccalauréat et qu'il abandonna la médecine ?

Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, le docteur Chassaignac, lui fit comprendre dans une longue causerie qu'il n'avait pas la vocation de la science, et il sut colorer ses raisons d'ingénieux prétextes :

— Croyez-moi, lui dit-il, une fois que vous serez reçu docteur, vous serez souvent aux prises avec la Presse. Beaucoup de gens croiront, à cause de la faveur dont vous avez été privilégié, que vous devrez les guérir tous. Vous voyez d'ici le parti que tirera de tel ou tel insuccès la presse irréligieuse. Elle en profitera pour blasphémer la Salette. Aussi, dans l'intérêt même de cette cause qui vous sera toujours plus chère que la carrière médicale et que la vie, je ne crois pas que vous puissiez en conscience aspirer à devenir des nôtres¹.

Le jeune étudiant se laissa convaincre, et délaissa la médecine en 1864, comme il avait délaissé toutes les autres carrières. Au mois d'octobre on le retrouve à Grenoble où il fait visite à Mgr Ginoulhiac et aux Pères. De là il se rend à Voiron, puis à Bourgoin, chez l'abbé Rabilloud. Ensuite il revient à Lyon et à Paris, en compagnie de M. et de Mme Jourdain. Depuis plus d'un an d'ailleurs il est en proie à des embarras d'argent, comme toujours ; il s'est même montré amer pour les missionnaires de la Salette qui ne répondent pas à ses exigences injustifiées². N'ayant pas le goût de l'économie, il dépensait sans prévoyance, et donnait la plus large part aux pauvres. Les ressources de M. et de Mme Jourdain qui n'avaient pas de fortune lui manquèrent, et il se retrouva dans ces heures pénibles que lui avait annoncées le vieillard de Saint-Sulpice : « Vous ne serez jamais riche, mais vous ne manquerez jamais de pain. » Souvent plus tard ce pain fut bien sec. Toutefois il convient d'insister sur l'irréprochabilité de Maximin pendant les trois années qu'il fut étudiant en médecine. Environné de séductions et de dangers, il se préserva grâce au souvenir de l'Apparition. Aussi bien, il communiait souvent et récitait tous les jours son chapelet. Cette conduite sans reproche, n'est-ce pas vraiment de l'héroïsme ?

II

La marquise de Pignerolles lui fournit en avril 1865 les moyens d'aller à Rome. Il part pour Venise, gagne Frohsdorf où il a

¹ Maximin peint par lui-même, p. 363.

² Annales de N.-D. de la Salette, juillet 1938, p. 59.

une entrevue avec le comte de Chambord, et parvenu à la Ville Eternelle il contracte un engagement de six mois dans la 1^{re} compagnie des zouaves pontificaux. Il n'avait pas encore trente ans. Mgr Villecourt, alors cardinal et résidant à Rome, le recommandait en ces termes : « Il est très dévoué à la cause pontificale, et ne balancerait pas à sacrifier sa vie pour elle. »

Là il recherche les meilleurs camarades, comme Arthur Guillemin. Malheureusement, il lui arrivait parfois de boire plus que de raison ; il était alors en butte à toutes les obsessions pour lui arracher un mot, un geste qui ne fût pas en pleine conformité avec le récit qu'il faisait de l'Apparition : on n'y parvint jamais ; jamais il n'échappa un mot tant soit peu répréhensible. Il quitta le régiment à la suite d'une altercation fâcheuse avec son sergent ; ses six mois d'engagement d'ailleurs étaient révolus, et le P. Le Chauff de Kerguenec, son compagnon d'armes, pouvait lui écrire plus tard : « J'aime à croire que, grâce à la protection si spéciale dont la Sainte Vierge t'a toujours couvert, tu es demeuré le bon enfant et le bon chrétien que j'ai connu autrefois ¹. »

A peine était-il rentré en France qu'un journal, la *Vie Parisienne*, publiait le 11 novembre 1865 un article où l'on prétendait que Maximin ne croyait pas à l'Apparition dont il avait été témoin avec sa sœur et que, « comme il montrait des sentiments trop peu orthodoxes, » on avait fini par le renvoyer du Séminaire où il avait été placé.

Il alla consulter, le 1^{er} décembre, M^e Henri Dabot, docteur en droit, avocat à la Cour d'Appel, pour lui demander son concours à propos de cet article injurieux et mensonger de tous points :

— Je ne peux, dit-il, le laisser passer sans protester, puisqu'il me représente comme me moquant de ce que j'ai affirmé. Ma probité est en jeu ².

Ce journal en effet était très lu au faubourg Saint-Germain où Maximin était avantageusement connu. L'affaire s'arrangea sans difficulté, et le 6 janvier 1866 la *Vie Parisienne* inséra la rectification suivante :

Dans notre numéro du 11 novembre, nous avons publié un petit article concernant le berger de la Salette. M. Maximin Giraud y a vu des imputations de nature à nuire à sa considération d'honnête homme et de catholique. L'atteinte à la sincérité des témoignages qu'il a portés devant les autorités administratives, judiciaires et ecclésiastiques, ainsi que devant une multitude de personnes, lui a été particulièrement sensible.

Nous déclarons ici, de la meilleure grâce du monde, que nous n'avons eu nullement d'intentions injurieuses à son égard, et nous reconnaissons sans peine que les renseignements qui nous ont été fournis sont inexacts.

¹ *Annales de la Salette*, juillet 1908, p. 59.

² *Ibid.*, novembre 1908, p. 179.

Maximin toutefois ne jugea point la réparation suffisante ; il résolut de publier « *Ma profession de foi sur l'Apparition de N.-D. de la Salette* » en « réponse aux attaques dirigées contre la croyance des témoins. »

« J'affirme, disait-il au début, que loin de refuser de croire à ce que j'ai vu et entendu sur la Sainte Montagne, je suis tout prêt à donner ma vie pour soutenir et défendre la vérité de ce grand événement. »

Puis au sujet de « ses sentiments trop peu orthodoxes » :

Quand on veut connaître sincèrement la vérité, on va aux renseignements, on ne les fait pas. En effet, à propos de mon orthodoxie, une foule de pèlerins aussi distingués par leurs talents que par leurs vertus, une multitude d'ecclésiastiques éminents placés dans tous les degrés de la hiérarchie, les supérieurs et les professeurs des séminaires où l'on m'avait placé, mes condisciples et au besoin un millier de personnes, sinon plus, qui m'ont interrogé depuis l'Apparition de N.-D. de la Salette jusqu'à ce jour, tous témoignaient hautement de mon fidèle attachement au Saint-Siège, de mon entière soumission pour tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

Je ne cacherais à personne que je serais on ne plus heureux de verser mon sang pour la foi : telle est mon orthodoxie.

Il rappelait ensuite que Mélanie n'était point sa sœur, qu'ils ne se connaissaient que de la veille de l'Apparition et que, depuis, ils se sont perdus de vue : « Elle s'est faite carmélite afin de prier pour la conversion des pécheurs et des ennemis du Fait dont elle est un des témoins, et elle n'oubliera pas dans ses humbles prières celui qui l'a attaquée dernièrement dans les feuilles publiques. »

La seconde partie refferme le récit exact de l'Apparition.

La troisième est la réfutation des objections courantes. Remarquons surtout ce passage suivant qui le concerne et qui le venge :

Lorsqu'on me fait assez rusé pour inventer une telle fourberie, veut-on que je sois assez stupide pour tourner contre mes intérêts ? Ce serait allier à une grande finesse une grande bêtise ; deux choses qui ne se marieront jamais ensemble. Si j'ai couru après la fortune, la gloire et le plaisir, il faut convenir que je me suis perdu en chemin. Je dis plus : mon témoignage a été toujours la cause de toutes mes vicissitudes. Que ne m'a-t-on laissé dans mes montagnes ? Ma carrière, moins agitée, m'aurait procuré plus de joie. Je n'aurais point connu auprès de mes compatriotes ce qu'il en coûte de vivre parmi des étrangers, et le pain noir de mon village ne m'aurait pas manqué si souvent que la nourriture plus recherchée des grandes villes. Je dis plus encore : je serais riche à l'heure qu'il est, si j'avais eu la lâche complaisance de me démentir...

Des miracles d'ailleurs sont venus à l'appui des dires des bergers :

N'était-il pas miraculeux de voir deux enfants qui, la veille, ne parlaient pas le français, s'expliquer aisément en cette langue, et débiter de mémoire un long discours, eux qui jusque-là n'avaient pu retenir le *Pater* ? N'était-il pas miracu-

leux de voir couler la fontaine qui depuis n'a point tari et d'assister à des guérisons extraordinaires, nombreuses et scrupuleusement constatées ? N'était-il pas miraculeux de voir se convertir à notre récit des foules qui nous avaient accueillis avec la dernière prévention, et très souvent avec mépris ? C'est qu'en effet Marie, parlant par notre bouche, nous transformait soudain en théologiens, en jurisconsultes, en savants, en poètes, plus encore : en prophètes.

La dernière partie était toute documentaire. Maximin la terminait par ce cri de son âme apostolique : « Et maintenant, ô Marie ma bonne Mère, j'ai fini ! J'abandonne ces quelques pages au souffle de la grâce divine. Puissent-elles aller détromper des âmes prévenues et contribuer au salut des autres comme elles servent en ce moment à faire mon bonheur en défendant la vérité ! »

Après ce touchant acte de foi qui eut un grand retentissement, Maximin revint s'asseoir au foyer de M. et de Mme Jourdain, qui avaient vendu leur fonds de commerce pour se retirer non loin de Versailles, dans la villa de Petit-Jouy-en-Josas. Il avait en dégoût la grande ville. Là il vivait dans une solitude charmante, entouré de l'affection de ces braves gens qu'il regardait comme ses propres parents. De leur côté ils étaient heureux et honorés de son amitié et ils lui laissaient toute liberté pour arranger et embellir leur joli domaine. Ils la laissaient même trop grande, car, dans son inexpérience, il dépensait inutilement de grosses sommes pour aménager et agrandir cette propriété. Il achetait, il commandait, il était dupe d'adroits faiseurs qui abusaient de sa simplicité. Or un jour M. et Mme Jourdain s'aperçurent que celui qui leur avait acheté leur fonds de commerce était insolvable, ils vendirent une propriété afin de pouvoir conserver leur villa ; et peu à peu ils s'acheminèrent vers la ruine.

Maximin, qui y aura contribué, ne les abandonnera pas. Mais voici qu'il va commencer une vie non plus errante, car il ne s'éloignera plus guère de Corps, mais souffrante et perpétuellement inquiète, besogneuse et endettée. Pour se créer des ressources il n'aurait qu'à ouvrir la main, et les pèlerins charmés par son récit de l'Apparition y feraient pleuvoir de l'or. Mais jamais il ne voudra recevoir un centime pour avoir raconté les gloires de la Sainte Vierge.

XIX

DERNIÈRES ÉPREUVES

I

La pauvreté devint le lot habituel de Maximin. Il s'en plaint aux Pères de la Salette :
« Je serai forcé de mendier mon pain aux

pèlerins ! Oh ! que je souffre ! Chaque jour est un coup de poignard pour mon cœur¹. » Les Pères cependant se montrèrent bons pour lui, mais Mgr Ginoulhiac empêche leur main de s'ouvrir largement comme il conviendrait pour ce douloureux témoin de l'Apparition. Pour lui, il s'utilise tant qu'il peut, et ce qui l'attriste aussi, c'est qu'il ignore toujours sa voie : « Tous les jours je fais moi-même le récit à la Fontaine en présence d'un nombreux auditoire, ce dont tous les pèlerins sont on ne peut pas plus heureux. Je fais en ce moment une neuvaine bien fervente à la Sainte Vierge pour savoir si je dois rester dans le monde oui ou non². » Les Pères désiraient sans doute qu'il demeurât avec eux, pour l'édification constante des foules qui affluent ; mais il est des oiseaux qu'on ne peut mettre en cage ; ils se briseraient sur les barreaux.

D'ailleurs il refuse obstinément l'argent des pèlerins³ : « Moi, dit-il, je ne vends pas les paroles que la Belle Dame m'a dit de faire passer à tout son peuple ! »

Maintenant, nouvelle et terrible épreuve : la guerre de 1870. M. et Mme Jourdain ne pourront se passer de lui pendant les jours mauvais. Comme il ne peut se rendre auprès d'eux, il leur télégraphie de Corps le 17 août : « Venez vite, cela presse ! » Mme Jourdain s'imaginant qu'il est malade, accourt aussitôt, mais seule, sans malle, sans provisions. Quand elle arrive, il lui demande : « Où est M. Jourdain ? C'est lui qu'il nous faut ! Écrivez-lui qu'il vienne tout de suite nous rejoindre ! » Elle écrit. L'excellent homme ne s'entendait guère aux affaires de déménagement. Il met tout sous clef, fait quelques cachettes maladroites, gagne la gare de Lyon, prend le dernier train qui sort de Paris avant l'investissement et parvient la nuit du 17 septembre au chalet de la montagne, presque sans bagages.

Le lendemain, comme Mme Jourdain venait de remercier la Vierge de l'Apparition qui avait protégé son mari, elle rencontra Maximin triste qui lui dit :

— Pauvre mère ! en ce moment même votre belle propriété est au pillage et l'incendie la ravage. Vous êtes complètement ruinés.

Ce n'était que trop vrai. Les Prussiens avaient tout saccagé, découvert et pillé les cachettes, brûlé la chapelle, les meubles, les boiseries, les planchers.

Après la guerre, les propriétaires réclamèrent vainement, ils ne reçurent aucune indemnité. C'était la ruine et la misère. Ils en vinrent à manquer de linge.

Pour parer aux événements, Maximin s'est

¹ 1^{er} août 1869.

² 10 août 1869.

³ 20 août 1869.

lancé dans l'affaire de la Saletine, une liqueur composée avec des plantes de la montagne ; mais son associé l'exploite et garde pour lui-même tous les bénéfices, lui laissant toutes les dettes. La société est enfin dissoute par le tribunal de commerce le 14 mars 1873 ; on lui donne gain de cause, car il est évident qu'il a été pillé, volé, rançonné ; mais cela ne lui rend pas ses ressources.

« Je ne veux être méchant pour personne, écrit-il, mais parce que je désire être bon, tous en abusent. Et pourtant si l'on connaissait ce qu'il me faut supporter de tribulations, l'opinion de tous ceux qui m'attaquent changerait bien vite. Pauvre Maximin ! tu as bon dos ! Porte cela pour l'amour de la Sainte Vierge ! Mon Dieu ! je vous l'offre. Donnez-moi la patience !¹ »

Il ne lui reste qu'un petit commerce d'objets de piété, mais insuffisant pour gagner sa vie et celle de ses bons parents adoptifs. Car lui, il ne sait pas, il ne veut pas faire de réclame ; surtout il ne veut vivre aux dépens de personne. « Je ne demande qu'une seule chose à Dieu, écrit-il à une amie ; c'est de le bien aimer sur cette terre pour l'aimer davantage au ciel et de bien faire honneur à mes affaires temporelles, de façon à ne pas faire crier derrière moi, surtout l'impiété². »

Les événements politiques aussi le préoccupent et l'attristent. Il voit la France « qui s'en va de décadence en décadence à la ruine, » et il mande à la même personne, qui se confiait dans l'arrivée prochaine du Roi : « A moins d'un miracle extraordinaire pire que la guerre, les hommes et surtout les gouvernements seront toujours les mêmes. Vous avez vu la guerre de la Commune, la maladie des récoltes ; rien n'y fait. Que voulez-vous ? Le Roi ? Mais le Roi pourra-t-il faire tout seul ? A coup sûr non. La Révolution est telle. Les idées sont tellement fausses que je n'ose rien espérer³. »

Au mois de janvier 1874, il fait de nombreuses visites dans l'Isère chez des amis, parmi des Communautés religieuses, parlant sans cesse du « grand événement. » Ces courses l'épuisent et font reparaître son ancien rhumatisme articulaire qui lui a laissé au cœur un trait mortel. Son asthme sec et nerveux le reprend plus fort que jamais. Il ne peut dormir, ni couché ni assis, il faut qu'il marche dans sa chambre ; s'il s'arrête, il a des quintes terribles⁴. En avril, les palpitations du cœur deviennent continuës et alors apparaît l'enflure. Il faillit mourir au mois de mai. Ses souffrances sont augmentées du dénuement qui ne l'atteint pas seul. On le presse

de se rendre à l'hôpital où il recevrait des soins meilleurs. Mais il répond : « Impossible ! Mes deux bons vieux parents d'adoption me croiraient à jamais perdu. Ils ne pourraient supporter cette séparation. » D'ailleurs, ils l'entourent de la plus tendre affection et leur tendresse est pour lui le remède le plus efficace.

En octobre, l'hydropisie a fait des progrès effrayants. Il n'a pu faire son ascension ordinaire le 19 septembre, et c'a été pour lui une privation très dure : « Bonne maman Jourdain, dit-il, si nous faisons une neuvaine ensemble, afin que la Sainte Vierge m'accorde de pouvoir faire mon pèlerinage ! »

Avec quelle ferveur ils la commencent, cette neuvaine ! La veille du neuvième jour au soir, l'enflure diminue considérablement. Ils sont tout à l'allégresse et à l'espérance. Aussi le lendemain, 4 novembre, dès la pointe du jour, il se fait habiller et part à dos de mulet, souriant à la pensée que le docteur sera bien étonné de ne pas le trouver à la maison. lorsqu'il lui fera sa visite habituelle.

Un beau soleil d'automne, triste et froid, caressait de ses pâles rayons les sommets des montagnes. Au sortir de Corps il longe l'avenue d'arbres qui se dépouillent de leurs feuilles jaunies. Sur une branche un oiseau chantait la lumière. Maximin écoutait ravi, songeant à la lumière éternelle qui terminerait cette vie, triste comme l'hiver. Mme Jourdain l'accompagnait, dont l'affection compatissante lui réchauffait le cœur. Arrivé au sommet, il se dirige aussitôt à l'endroit même de l'Apparition, et boit avec bonheur un verre d'eau de la fontaine miraculeuse. Les Pères, surpris et charmés de cette visite inespérée, l'accueillent, l'embrassent, les larmes aux yeux, et le conduisent au couvent des religieuses où il prendra ses repas avec sa mère adoptive.

Le 6 novembre au matin, il communie avec une grande ferveur, accrue par le souvenir de l'Apparition dans ces lieux bénis. Que d'autres souvenirs encore l'assiègent et l'émeuvent ! Après son action de grâces il retourne à la fontaine où la Supérieure des nouvelles religieuses qui s'occuperont du pèlerinage le prie de faire à elle et à ses compagnes le récit de l'Apparition de la Belle Dame. Il le fait avec sa bonne grâce et sa piété habituelles, dans ce cadre merveilleux des montagnes qui ont vu la Sainte Vierge. Le lendemain il complète son récit dans la Salle des Dames, il leur parle pendant plus d'une heure, insistant sur certains détails, répondant à toutes les interrogations qui lui sont posées, tout cela avec une inlassable bonté, une patience qui ne se dément pas un instant, quoique la mort soit déjà peinte sur son visage. « Depuis quatorze ans que je lui entendais faire ce récit, a dit Mme Jourdain, jamais il ne l'a fait d'une ma-

¹ Maximin peint par lui-même, p. 472.

² 12 sept. 1873.

³ Corps, 18 janvier 1874.

⁴ Lettre du 17 février 1874.

nière si détaillée et avec une aussi remarquable précision¹. »

Après le repas de midi il va dire adieu à la fontaine. Quelques pèlerins l'accompagnent, parmi lesquels deux Frères de Saint-Viateur de Corps, qui l'ont veillé la nuit. Là encore il recommence ses explications, il redit une dernière fois ce qu'il a vu. Sa voix est altérée, mais forte encore, et la conviction, l'amour, la foi lui communiquent des accents plus touchants même qu'aux jours où des milliers de pèlerins étaient là, attentifs, dévorant ses paroles.

Puis il reprend le mulet de Joseph Abonnel, salue une dernière fois la Vierge de l'Apparition, ces lieux qu'elle a sanctifiés et embaumés de sa présence, les Pères, les amis, pendant que M^{me} Jourdain se penchait vers Sœur Saint-Louis et lui disait en étouffant un sanglot : « Mon Maximin n'est pas guéri ! »

Il redescend doucement ces pentes aimées, considère ces horizons que semble dominer et illuminer l'image de Marie, et se repose un moment au presbytère de la Salette où il supplie le P. Bayle d'écrire l'histoire complète de la Salette.

Il avait fait son testament, dont voici la première page, émouvante et pleine de foi :

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je crois à tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, à tous les dogmes qu'a définis notre Très Saint Père le Pape infaillible, l'auguste Pie IX.

Je crois fermement, même au prix de mon sang, à la célèbre Apparition de la Très Sainte Vierge sur la montagne de la Salette le 19 septembre 1846, Apparition que j'ai défendue par paroles, par écrits et par souffrances.

Après ma mort, que personne ne vienne assurer ou dire qu'il m'a entendu me démentir sur le grand événement de la Salette. Car, en mentant à l'univers, celui-là se mentirait à lui-même.

Dans ces sentiments, je donne mon cœur à N.-D. de la Salette. Comme reconnaissance je laisse le surplus de mon corps à la disposition de M. et M^{me} Jourdain, soit pour être mis dans leur caveau de famille à Paris, soit qu'ils veuillent le faire inhumer sur la sainte montagne de la Salette, ou à Corps, parmi mes compatriotes et parents.

Son cœur n'avait vécu qu'à la Salette, c'est pourquoi il devait y retourner.

II

L'hiver fut pénible. Pas de communications avec la montagne, d'où ne lui venaient plus que de rares consolations. Un nouveau curé, M. Fuzier, avait succédé aux Champon, aux Turc et aux Mélin ; il vient souvent converser avec Maximin et « prend part à son triste sort » avec bonté ; il l'aide à supporter ses souffrances, « le poids de lui-même, l'inexo-

nable ennui¹. » Il lui propose de lui apporter la sainte Communion le 2 février, en la fête de la Purification. Mais dès la veille au soir le malade demande comme une faveur à la Sainte Vierge de pouvoir se rendre à l'église. Et le matin de la fête il se lève, fait une toilette soignée comme pour une grande fête, et s'en va appuyé sur sa canne jusqu'à la porte de l'église. Sœur Sainte-Thècle accourt pour lui offrir son bras :

— O bonne maman Thècle ! dit-il, en prenant place devant le chœur, près de la chapelle de la Sainte Vierge, il faut bien aimer la Sainte Vierge pour venir à l'église aujourd'hui !

Le vicaire, M. Magnet, lui apporte la sainte hostie jusqu'au prie-Dieu où il est agenouillé, et quand Maximin chancelant quitte l'église un instant après, l'église de sa Première Communion, il en regarde longtemps les autels, les murailles, le tabernacle surtout, comme s'il avait conscience de leur dire adieu. La journée fut douce, tout embaumée de la grâce de Dieu.

Puis les douleurs revinrent, crucifiantes. Il récitait son chapelet chaque jour ; il n'y avait jamais manqué de sa vie, c'était son grand bonheur, comme l'eau de la Salette était son unique remède.

Il voyait sa fin approcher, il le déclarait, et il espérait quand même. Dans ses moments d'angoisse, il priait saint Joseph : « Je ne lui demande rien que de m'assister à l'heure de ma mort, disait-il. Et il est si bon qu'il fera certainement quelque chose pour moi ! »

Le samedi 27 février, il raconta encore d'une voix assurée et pénétrante l'histoire de l'Apparition et il en était tout heureux :

— J'ai pu, dit-il, vous la redire aujourd'hui samedi, en l'honneur de la Sainte Vierge.

Le dimanche, les religieuses vinrent lui apporter d'un mets qu'il aimait ; il leur affirma que depuis plusieurs jours il voyait dans sa chambre un inconnu qui demeurait auprès de lui le jour et la nuit. Elles pensèrent que c'était saint Joseph qui était accouru à sa prière ; car sa mort était proche. La nuit suivante il s'assura que c'était bien M^{me} Jourdain qui était à côté de lui, le veillant, et il lui signala la présence d'une autre personne invisible pour elle qui le veillait aussi.

Le lendemain était le lundi 1^{er} mars. Sœurs Sainte-Thècle et Sainte-Valérie lui avaient persuadé de commencer ce jour-là une neuvaine pour obtenir sa guérison : « Nous sentions bien qu'il ne fallait rien moins qu'un éclatant miracle pour nous rendre ce cher enfant, » écrit l'abbé Fuzier. Ce miracle, il était permis de le demander à Dieu.

Vers les cinq heures du matin, M^{me} Jour-

¹ Maximin peint par lui-même, p. 542.

¹ Lettre de Maximin du 5 février 1875.

dain entendit Maximin se débattre et s'écrier haletant : « Oh ! comme il en coûte de remporter la victoire lorsqu'un fort est si bien armé et qu'il faut le prendre d'assaut ! » Puis le calme revint, avec la joie qui suit la victoire.

Vers les deux heures de l'après-midi, il se lève soudain de son fauteuil et va droit à la fenêtre qu'il ouvre. Mme Jourdain accourt : « Bonne mère, dit-il, ne craignez pas, il ne m'arrivera rien ! » Il voulait regarder encore du côté de sa chère montagne dans l'espoir peut-être de voir le doux et glorieux visage de Marie lui réapparaître.

Une heure après, on aperçut les prodromes de la mort. M. Fuzier lui apporta le saint viatique qu'il reçut avec une grande foi, dans son fauteuil, — don d'une pieuse chrétienne, — puis il but un peu d'eau de la fontaine miraculeuse, et répondit lui-même aux prières de l'Extrême-Onction.

Quand le prêtre partit, il se souleva pour le remercier, fit seul quelques pas vers une table où il s'appuya, devant une belle statue de la Sainte Vierge, et pria un instant. Ensuite il se retourna, et toujours debout : « Mère, dit-il à Mme Jourdain, voilà les grandes choses qui s'accomplissent. » Il demanda un notaire et ajouta : « Que la très sainte volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses ! » Il s'assit, sa mère adoptive lui parla du Sauveur qu'il venait de recevoir, de la douce Mère du ciel. Comme il écoutait, ses yeux grands ouverts prirent une expression céleste, puis ils se voilèrent, le cœur cessa de battre, il était mort.

Ainsi disparaissait, à peine âgé de 40 ans, le berger qui avait vu l'Apparition. Il fut enseveli dans le cimetière de Corps auprès de sa famille, mais son cœur fut fidèlement placé, suivant son désir, dans le sanctuaire de la Salette.

(*)
**

Sans doute il y eut des ombres dans cette vie, des taches sur ce visage loyal et un peu inquiet. On lui a reproché son penchant à boire. Il eût fallu une nature héroïque pour n'y point céder quelquefois, car on lui tendit des pièges, des gens malveillants essayèrent de développer en lui ce défaut afin de lui arracher son secret, d'autres afin de déconsidérer le fait de la Salette. Il s'en aperçut trop tard, et c'est pour ne pas succomber à cette tentation qu'il avait écrit dans son règlement : « Ne jamais accepter d'invitation de qui que ce soit. » De ce défaut on prétendit faire une passion, ce qui est contourné. Il est certain d'ailleurs que durant sa courte vie il vécut surtout de privations, ou, pour être plus exact, il en mourut.

Il avait une nature inconstante, a-t-on dit,

sans réfléchir qu'il n'était pas doué pour les études qu'on lui fit faire, ni pour les emplois qu'il occupa. Il n'est point surprenant qu'il ait voulu s'arracher à des situations pour lesquelles il n'était pas fait, et qu'il ait cherché toute sa vie une voie qu'il ne trouva point, parce qu'il était lancé dans une carrière qui n'était pas la sienne.

Mais, cela mis à part, on ne peut se défendre d'admirer cette âme noble et sincère, ce caractère personnel et fidèle, ce cœur généreux à l'excès qui donnait tout, se dépouillait de tout, qui ne pouvait voir un pauvre sans souffrir en lui-même de son dénuement, cet enfant de la montagne qui bouda délibérément la fortune, qui ne voulut pas des rouleaux d'or qu'on lui offrait parce que pour les prendre il lui eût fallu se baisser, trahir sa conscience, et qui leur préféra une sainte et dure pauvreté. Il est impossible à un homme de bonne foi de ne pas s'incliner devant ce désintéressement et cette loyauté d'âme, ou de récuser le témoignage de cet honnête homme touchant l'Apparition.

XX

MÉLANIE EN ANGLETERRE

Esquissons maintenant la physionomie de Mélanie.

I

Nature moins ouverte, peu expansive, légèrement fantasque et attachée à ses propres idées, elle demeura toutefois irréprochable et très pure dans sa vie. Son humilité reposait aussi sur une excessive timidité.

On se rappelle cette parole, à propos de son message : « J'aimerais mieux n'être pas chargée de le dire, pourvu qu'ils le sachent... Cela me fait trop voir. » Elle avait alors près de seize ans¹.

Elle reste plusieurs années à Corps avec les bonnes religieuses qui l'ont accueillie. C'est là qu'elle reçoit le sacrement de Confirmation le mardi 25 juin 1850, des mains de Mgr Depéry, évêque de Gap, suppléant Mgr de Bruillard souffrant. Déjà elle paraît fixée sur sa vocation : elle sera religieuse, mais elle ignore de quel Ordre. Elle demande si les Sœurs de la Providence vont dans les pays étrangers, chez les sauvages². Comme Maximin elle est tentée par les Missions. La Supérieure de Corenc se déclare prête à la recevoir dans sa maison ; mais l'enfant ne veut pas quitter Corps, parce qu'elle aime son pays natal, mais surtout parce qu'il lui faudrait s'éloigner de sa chère Montagne.

Mgr de Bruillard comprend qu'elle ne saurait

¹ A Mlle des Brulais, 17 septembre 1847.

² A la même, 17 septembre 1849. *Echo*, I, 51.

s'éterniser à Corps et il presse l'abbé Mélin d'intervenir. Sans doute que l'excellent curé laisse planer quelque doute sur la destination qui était assignée à Mélanie, car elle lui écrira : « Mon intention n'était pas d'aller à Corenc¹. » Mais son père aussi a insisté, et le 17 octobre 1850 « elle y est, » suivant l'expression de Mgr l'évêque de Grenoble².

Tout d'abord elle se trouve dépaycée ; la vie de pensionnat à Corps lui allait mieux³. Mais elle s'acclimate vite à sa situation nouvelle, et quand elle annonce à M. Mélin sa prochaine prise d'habit, elle s'écrie : « Oh ! que je suis heureuse d'avoir suivi vos saints conseils !⁴ »

La cérémonie a lieu le 9 octobre 1851, Maximin y assiste, presque aussi rayonnant de joie qu'elle. Sa piété est admirable, au dire de M. Rousselot⁵, et Mlle des Brulais la trouve « charmante dans son costume de novice qui s'harmonise si bien avec son maintien modeste et tout virginal⁶. » Elle voulait prendre le nom de *Sœur Victime de Jésus* : on lui dit qu'un pareil nom convenait plutôt aux Ordres cloîtrés qui suivent une règle austère ; alors elle choisit le nom de *Sœur Marie de la Croix*.

Mgr de Bruillard venait de fonder la Congrégation des Missionnaires de la Salette. Elle s'en réjouit : « Mais quand il y aura des religieuses de Notre-Dame de la Salette, dit-elle, je serai encore plus contente. »

A la fin de janvier 1854, sa santé s'affaiblit et ses supérieures la confient aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Vienne. Mais prise de nostalgie, elle revient le 1^{er} mai à Corps. Elle est heureuse de revoir son pays, de passer quelques jours sur la sainte Montagne où elle a reçu tant de grâces ; puis elle s'ennuie. Tout est pour elle sujet d'épreuves : sa famille qui ne la comprend pas ; son exil qui se prolonge, et quantité de petites misères qui lui viennent des Sœurs mêmes, et qu'elle se grossit à plaisir. Elle se désole de sa situation, de sa tristesse intérieure : « Les peines et les souffrances que j'avais eu la témérité de demander à Dieu augmentent toujours, » écrit-elle à M. Rousselot⁷ ; et elle supplie qu'on la ramène à Corenc ; mais les supérieurs n'exaucent point son désir.

Ils étaient perplexes, à cause de son instabilité, peut-être aussi à cause d'un fond d'orgueil qui lui était venu des attentions et des prévenances des plus hauts personnages, à cause enfin de son imagination surexcitée par « les confidences d'esprits inquiets et mala-

des » qui prétendaient pénétrer son secret et qui l'entretenaient surtout « des événements qui doivent marquer les derniers siècles, de l'avènement de l'Antechrist, de son origine, des prestiges qu'il opérera pour séduire les élus¹. » Déjà l'on voyait se dessiner les erreurs d'imagination qui sont la tache de sa vie. Mgr Ginoulhiac en eut la perception dès 1854, et il signala dès lors ce défaut avec une étonnante pénétration :

« Cet attachement à son sens et les singularités qui en sont la suite naturelle, ajoutait-il, fixèrent notre attention dès que nous en fûmes informé ; et bien que la Communauté rendit hommage à sa piété et à son zèle pour l'instruction religieuse des enfants, nous crûmes qu'il était de notre devoir de refuser de l'admettre aux vœux annuels, afin de la former efficacement aux pratiques de l'humilité et de la simplicité chrétiennes, qui sont le préservatif nécessaire et le plus sûr contre les illusions de la vie intérieure². »

Aussi bien avait-on eu le tort de lui permettre pendant la première année de son noviciat de recevoir trop de visites³.

Après quatre mois passés à Corps, elle souffre, elle languit, comme une plante qu'on a changée de climat. Au commencement de septembre 1854 arrive Mgr Newsham, membre de l'Université d'Oxford et camérier de Pie IX, avec son secrétaire, le chanoine Smith. Ils désirent passer à la Salette l'anniversaire du 19 septembre 1846, et sont tout heureux de rencontrer là le principal témoin de l'Apparition. Ils demandent à Mgr Ginoulhiac la permission de l'emmener en Angleterre, et le prélat s'empresse de l'accorder, à condition toutefois qu'elle y consente elle-même. Elle avait depuis longtemps ce désir, confie-t-elle à Mlle des Brulais. D'ailleurs, pour elle c'était sortir d'une situation fautive. Elle donna son consentement aussitôt et partit le 20 septembre.

Plus tard, elle prétendit que l'évêque de Grenoble l'avait exilée en Angleterre par crainte de Napoléon III⁴, qu'elle ne ménageait point dans ses paroles ; mais alors elle n'y pensait pas, et elle était contente de se rendre dans ce pays protestant où elle espérait faire connaître la Vierge de la Salette.

II

Elle fut placée au couvent des Carmélites de Darlington, dans le comté de Durham. Elle éprouve le froid de l'hérésie dans « ces villes habitées par les protestants, » où l'on est hostile aux catholiques, où Jésus-Christ est

¹ Lettre de Mélanie à M. Mélin, 29 septembre 1851.

² Lettre du 17 octobre 1850.

³ Lettre de M. Dausse, 26 octobre 1850.

⁴ Du 29 septembre 1851.

⁵ 21 mai 1852. *Echo*, I, 102.

⁶ *Ibid.*, 30 mai 1852.

⁷ 28 mai 1854.

¹ Mandement du 4 novembre 1854.

² *Ibid.*

³ Mlle des Brulais. *Echo*, 1^{er} octobre 1853.

⁴ Lettre de Mélanie, 7 janvier 1904.

peu et mal connu. C'est ce qu'elle mande dès le 4 octobre à l'excellent curé de Corps, M. Mélin. Elle va étudier l'anglais « afin de pouvoir instruire les enfants, leur apprendre à connaître la Sainte Vierge et à l'aimer » : « Il y a peut-être des personnes qui vous diront que j'ai quitté l'habit religieux : n'en croyez rien. J'ai seulement changé d'habit pour traverser la France et l'Angleterre, comme font toutes les autres religieuses. » Mais avant de partir elle n'a point négligé de voir Mgr Ginoulhiac : « Il m'a dit que je n'allais en Angleterre que pour quelque temps, et qu'il me rappellerait bientôt¹. »

Par sa piété vive et sincère elle édifie la Communauté au point que Mgr Hogarth, évêque d'Hexham, « lui confère solennellement le saint habit du Carmel », le 23 février 1855². Alors elle est accablée de douleurs de tête aiguës qui lui font perdre l'usage des yeux. Dieu permet qu'elle le recouvre subitement, par le simple attouchement de la main d'une Sœur converse de l'Ordre, nommée Brigitte, qui venait de mourir, à 88 ans, en odeur de sainteté³.

A cette époque elle croit être fixée pour jamais dans sa voie et la Communauté jouit de la posséder, elle qui a vu la Sainte Vierge, elle qui a gardé de cette vision céleste une impression ineffaçable, et comme un rayon du paradis. Mais son cœur est toujours en France et sur la Montagne de Marie. Rien n'est touchant comme cette lettre qu'elle adresse à ses parents, après trois années de vie au Carmel, le 17 août 1857 :

Voici bientôt le mois de septembre, et vous irez le 19 sur la sainte montagne de la Salette. Ah ! n'oubliez pas de prier pour nous toutes ici ; et surtout priez pour moi. Oui, priez pour moi, afin que je fasse en tout et partout la sainte volonté de Dieu ; priez pour que j'aime N.-S. Jésus-Christ, que je l'aime autant qu'on peut l'aimer sur cette terre d'exil ; priez donc beaucoup pour moi, lorsque vous aurez le bonheur d'être sur cette sainte montagne. J'irai moi-même en esprit...

Je pense que vous vous portez tous bien, que vous êtes aussi heureux que je suis heureuse ici dans ma cellule. Je ne suis malheureuse que quand je ne souffre de rien ; mais grâce à Notre-Seigneur, ce malheur n'arrive jamais...

Elle signe « Sœur Marie de la Croix, Victime de Jésus, Carmélite déchaussée. » Toujours elle se considère comme vouée plus particulièrement au sacrifice, et, ainsi que les grandes saintes, elle ne se plaint que de ne pas souffrir.

A cette lettre elle joignait un billet pour son frère où elle lui recommandait de rester chrétien sans peur et sans reproche, et de prier pour M. Smith qui « a été très bon

pour nous. » Une jeune novice, ajoute-t-elle, a été guérie par l'eau de Notre-Dame de la Salette. Elle est religieuse maintenant, « et le 19 septembre elle fera sa profession quand vous serez sur la sainte Montagne. En cet heureux jour, priez pour elle et pour moi, car j'en ai un vrai besoin. »

On voudrait s'arrêter à ce moment si calme et si heureux de sa vie, et prolonger cette page délicieuse. Pourquoi faut-il que son inconstance, ses inquiétudes, ses rêveries, ses caprices de caractère aient repris le dessus tout à coup, en 1860, après six années passées au Carmel de Darlington, alors qu'elle était sur le point d'entrer dans sa trentième année ? Elle voulut partir pour se rendre à Marseille chez sa mère, qui se trouvait, il est vrai, dans une situation précaire, après avoir quitté son mari pour la brutalité de ses procédés. Malheureusement elle le fit avec éclat.

« Nous sommes on ne peut plus désolées de son désir, mande à M. Mélin Sœur Marie-Thérèse le 24 septembre 1860. Mais elle le veut absolument, et ce soir M. le chanoine..., une Sœur du voile blanc et moi, nous partons pour ce triste voyage, pour l'accompagner, par le commandement de Mgr l'évêque d'Hexham. Je ne puis vous exprimer ma douleur ni celle de notre très digne Mère et de toutes nos Sœurs. Nous l'aimons toutes tendrement, et c'est un coup bien terrible pour nous, de voir qu'elle veut briser des liens si sacrés ; mais quoi qu'il en soit, croyez bien, Monsieur, que je lui garde toujours un cœur bien dévoué, mais profondément affligé. »

Sa sœur Marie l'avait visitée au mois de juillet ; sa présence, son caractère inquiet, la pensée de la solitude profonde du Carmel, l'ennui et sûrement les suggestions du démon, la déterminèrent à exiger impérieusement son retour en France.

Le 2 octobre, Mgr Place, évêque de Marseille, signale sa présence et son « état de misère » à Mgr Ginoulhiac : « Elle sera bientôt exposée à de grands dangers si l'on ne vient promptement à son secours. »

Elle entra alors chez les Religieuses de la Compassion de Marseille, qui l'accueillirent avec bonté. Elle était restée la fille de la montagne et n'avait aucune vocation pour une solitude prolongée. Comme Maximin, élevée dans la liberté de la campagne, il lui fallait aussi la liberté du grand air. Peut-être n'a-t-on pas tenu compte suffisamment, pour l'un comme pour l'autre, de ces raisons physiologiques qui doivent être pesées dans l'étude d'une vocation. Les religieuses de Marseille comprirent qu'elle n'était point faite pour la réclusion et elles l'envoyèrent en 1861 instruire de petits enfants dans les îles Ioniennes, à Céphalonie et à Corfou. « Elle en revint l'année suivante, pour se fixer dans une propriété

¹ A M. Mélin, 4 octobre 1854.

² *Echo*, 8^e lettre du 6^e pèlerinage.

³ Attesté par Mgr Newsham.

rurale, voisine de Marseille, sous la direction de Mgr Petagna, évêque exilé de Castellamare de Stabia, en Italie. En 1867 elle quitta Marseille pour Castellamare où elle séjourna dix-huit ans¹. »

Mais elle n'a pas rompu avec ses connaissances et ses amis de la Salette. Le 27 janvier 1867 elle écrit à M. Mélin pour lui recommander son père malade :

Je sais qu'en mettant cette œuvre de charité entre vos mains, mon père ne manquera de rien : je me rappelle toujours les bontés infinies que vous avez eues pour moi pendant quatre ans. Si j'ai un regret, c'est de n'avoir pas assez correspondu à vos soins et surtout d'avoir tant manqué de simplicité ; mais ce n'était pas manque de confiance, c'était pure ignorance. J'aurais beaucoup de plaisir de vous voir ; j'espère toujours que le bon Dieu me procurera cette douce consolation, quoique j'en sois bien indigne. Je reverrais aussi avec un indicible plaisir mes chères montagnes...²

Cette lettre fait du bien à lire, elle est révélatrice de cette âme qui comprend ce qui lui a manqué, et qui le dit avec une ingénuité, une humilité touchante. La grâce perfectionne la nature, elle ne la transforme pas jusqu'à en refaire les bases. Mélanie resta avec les défauts de son éducation première. Peu ouverte, ainsi que nous l'avons dit, elle ne sut pas s'ouvrir, et elle reconnaît sa faute : « elle a manqué de simplicité ; » ce qui ne l'empêche point d'avoir été une belle âme, qui souffrit toujours de ce qu'elle n'avait pas.

XXI

MÉLANIE A CASTELLAMARE

I

Mgr Petagna, qui avait dirigé Mélanie à Marseille, rentra en juillet 1867 dans son diocèse de Castellamare, d'où il avait été chassé par les Piémontais. Elle l'y suivit, et jusqu'à sa mort il continua à la diriger.

La première lettre datée de l'exil que nous connaissions d'elle est du 11 septembre 1870, au lendemain de nos désastres. Elle est adressée de Castellamare à sa « bien chère et bien-aimée mère. » Elle est aussi « pour tous les habitants de Corps, mon bien cher pays, » et débute en effet par une parabole générale. Un père de famille qui aime beaucoup ses enfants veut les punir sévèrement parce qu'ils se montrent fort ingrats. L'Épouse va trouver ces misérables enfants, elle dit ses plaintes et ses menaces s'ils ne reviennent pas. Un petit nombre seulement l'écoutent ; la masse « reste dans le crime et s'y enfonce de plus en plus. »

Le père envoie des châtiments ; « ils rompent la verge qui les frappe. » Alors le père de famille plus irrité « prend une verge plus forte » et frappe jusqu'à ce qu'on le reconnaisse, qu'on s'humilie, qu'on implore miséricorde auprès de Celui qui règne sur la terre et dans les cieux.

Vous l'avez compris, chère mère et chers habitants de Corps, ce père de famille, c'est Dieu. Nous sommes tous ses enfants. Ni vous ni moi ne l'avons aimé comme nous aurions dû ; nous n'avons pas observé ses commandements comme il le faut ; maintenant le bon Dieu nous punit. Nous avons un grand nombre de soldats qui meurent, un grand nombre de familles et des villes entières réduites à la misère, et ce n'est point fini si l'on ne se tourne vers Dieu. *Paris est bien coupable, bien coupable*, puisqu'il a récompensé un homme qui a écrit un livre contre la divinité de Jésus-Christ (Renan). Les hommes n'ont qu'un temps pour se livrer au péché, mais Dieu, qui est éternel, châtie les méchants. Dieu est irrité par la multiplicité des péchés, et parce qu'il est presque méconnu et oublié. Maintenant qui pourra arrêter la guerre qui fait tant et tant de malheureux en France, et qui va bientôt commencer en Italie ?... Qui pourra arrêter ce fléau de la guerre ?...

Il y a des personnes qui prient et demandent au bon Dieu le succès de nos Français. Ce n'est pas cela que le bon Dieu veut : il veut la conversion des Français. La Très Sainte Vierge est venue en France, la France ne s'est pas convertie. Elle est plus coupable que les autres nations. Si elle ne s'humilie pas devant le bon Dieu, elle sera grandement humiliée, et Paris, ce foyer de la vanité et de l'orgueil, qui la trouvera, cette ville, si des prières ferventes et continuelles ne montent vers le cœur du bon Maître ?

Je me rappelle avec bonheur, bien chère mère et bien-aimés habitants de mon pays, je me rappelle ces ferventes processions que vous faisiez sur la sainte Montagne de la Salette, pour que le choléra n'atteignît pas votre pays ; la Très Sainte Vierge entendit vos ardentes prières, vos pénitences et tout ce que vous faisiez pour l'amour de Dieu. Je pense, j'espère que maintenant encore plus, vous faites vos si belles processions pour le salut de la France, je veux dire afin que la France se retourne vers le bon Dieu...

Je n'ai jamais aimé Napoléon, parce que j'ai dans la mémoire son histoire entière. Puisse le divin Sauveur lui pardonner tout le mal qu'il a fait et qu'il fait encore !...

Ayons confiance en Dieu qui nous aime. Prions, prions, et la douce, la bonne et tendre Vierge Marie sera toujours avec nous ; la prière désarme la colère de Dieu ; la prière est la clé du Paradis. Prions pour nos pauvres soldats, prions pour tant de mères désolées de la perte de leurs fils. Consacrons-nous à notre bonne Mère du ciel. Prions, prions pour ces aveugles qui ne voient pas que c'est la main de Dieu qui poursuit la France dans ce moment.

Cette lettre écrite au lendemain de Sedan, et à la veille de l'invasion de Rome par Victor-Emmanuel, est très frappante. Dans une autre du 28 novembre elle revient sur les mêmes idées et signale « la réforme des écoles à la mode diabolique, » avec l'introduction « de nouveaux livres » qu'on a fait lire à la jeunesse : « Vous avez peut-être entendu parler de Garibaldi, sachez que la France a commis un

¹ *Annales de N.-D. de la Salette*, avril 1909, p. 339.

² Son père mourut le 27 mai 1867.

crime en l'appelant pour aide. Hélas ! il aide au démon pour faire perdre la foi à ceux qui en ont encore un peu, et pour attirer entièrement les malédictions de Dieu sur le pays¹. »

Le 24 février 1871, elle répondait ainsi de Castellamare à une lettre de Sœur Sainte-Thècle qui lui avait causé une douce surprise :

Ma bien chère Sœur,

Que Jésus soit aimé de tous les cœurs !

Je ne pouvais croire à mes yeux, en recevant votre si bonne lettre : vous m'avez vraiment fait un indicible plaisir, dont je vous suis très reconnaissante. Aussi vous voyez que je ne vous fais pas attendre ma réponse, encore que je sois à faire l'école.

Je vous remercie, ma bien bonne Sœur, des prières que vous avez la charité de faire pour moi, car j'en ai un bien grand besoin ; vous ne pouvez douter que moi, quoique très indigne, je me fais toujours un bien doux devoir de la plus vive reconnaissance de prier pour vous. Je vous prie encore de vouloir prier pour mes parents, afin qu'ils fassent tous une bonne mort : c'est cela surtout que je vous demande, car qu'est-ce que la vie, qu'une longue chaîne de peines et d'ennuis ? Pour moi, depuis longtemps la vie n'est plus une vie, mais une agonie.

Je croyais que mon cher pays de Corps était plus pieux, et qu'il pouvait se soustraire aux vengeances du Seigneur !

Nous sommes bien dans le temps des ténèbres ; nous avons besoin plus que jamais de nous tenir unis étroitement à Jésus-Christ, à la Sainte Eglise et à la bonne Vierge Marie. Napoléon a été la ruine de notre France, c'est-à-dire : Dieu s'en est servi en nous laissant toujours notre volonté libre de faire ou de ne pas faire le mal ; mais hélas ! le mal s'est fait, et le clergé s'est grandement rendu coupable : il a plus craint les hommes que Dieu ; aussi Dieu l'exterminera-t-il ou l'affligera-t-il seulement ?

Prions et prions beaucoup ; la France est bien coupable parce qu'elle avait beaucoup reçu de Dieu.

Je vous prie de vouloir offrir mes respects à la bonne Sœur Sainte-Valérie, laquelle je n'oublie pas dans mes pauvres prières.

Agrezé l'hommage du profond respect avec lequel je suis,

Ma très chère Sainte-Thècle,

Votre très reconnaissante et soumise élève,

MARIE DE LA CROIX, VICTIME DE JÉSUS.

L'œil de Dieu veille sur moi,

Mon salut est dans la \dagger .

Vive Notre-Dame de la Salette.

Dans sa correspondance on peut trouver à redire, on y rencontre des paroles amères contre le clergé, des rêveries, des appréciations hasardées sur les évêques, sur les hommes politiques. Les partis ne pouvaient manquer de vouloir l'accaparer ; elle prêta la main aux partisans de la survivance de Louis XVII, elle crut à l'existence de Diana Vaughan : ce sont les ombres de cette pure figure. Mais ses lettres sont toujours très pieuses, elles signalent le mal contemporain, l'impiété, la statue

de Voltaire érigée à Paris, le travail du dimanche « péché général de tous les catholiques, » elle rappelle les menaces divines, et toujours avec une dévotion profonde et qui ne se dément en rien envers Notre-Dame de la Salette.

« Notre-Dame de la Salette n'est pas connue, ses larmes sont méprisées ; que peut faire cette divine Mère ? — « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur. Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle ! » — Elle nous invite à nous avancer. Pour s'avancer près de Marie il faut laisser le péché qui est l'unique trait de séparation. N'ayons pas peur ; l'eau de pénitence guérira nos blessures...¹ »

« Mon livre passionné, si on veut le connaître, c'est le crucifix, et mon lit de repos, c'est un parfait abandon entre les mains du divin Maître. Tous mes amours, c'est Jésus et Jésus lui-même, non pour ses dons, ni le Paradis qu'il me donnera, s'il le veut, pourvu que je l'aime partout où il me mettra². »

Et cet avertissement fondamental : « Les méchants ne prennent du terrain que parce que les bons le leur donnent, ils le leur donnent parce qu'ils sont plus faibles, et ils sont plus faibles parce qu'ils ne prient pas assez³. »

La plupart de ses lettres portent en tête : « Que Jésus soit aimé de tous les cœurs ! » Ceux qui les reçoivent ne les gardent pas toujours pour eux, ils s'empressent de les publier. Elle le déplore : « Laissons de côté les créatures, surtout moi ; je suis peinée et humiliée, voyant de mes lettres imprimées. J'aurais voulu n'en avoir jamais écrit⁴. »

II

A Castellamare, après la mort de Mgr Petagna, elle se met sous la conduite de Mgr Zola, évêque de Lecce, qui restera son directeur et se chargera de faire imprimer les opuscules qui renferment le secret de la Salette⁵.

Elle revient deux fois du fond de l'Italie faire le pèlerinage de la Salette, et en 1879 elle se rend à Rome pour s'occuper de la Congrégation « des Apôtres des derniers temps, » qu'elle voudrait fonder. « Le Saint-Père est toujours bien disposé pour l'œuvre de la Salette, écrit-elle. Quant à la Règle des Apôtres des derniers temps, on n'a pas encore terminé de l'examiner. Le Saint-Père s'est réservé le droit de la définir⁶. » Enfin elle est rappelée par sa vieille mère, qui est seule et qui a besoin de sa fille : « Mon frère aîné, pour gagner sa vie et celle de ma mère, allait travailler loin. Le Saint-Père avec bonté m'a

¹ A M. Le Baillif, curé de Berville (diocèse d'Evreux), auteur de *Maximin peint par lui-même*, 7 juillet 1879.

² Au même, 27 janvier 1880.

³ 23 juin 1885.

⁴ 10 mars 1881.

⁵ 27 janvier 1880.

⁶ Rome, 3 mai 1879.

¹ Lettre à sa mère, 28 nov. 1870.

permis de venir la soigner. Voilà comment je suis rentrée dans ma pauvre malheureuse France. Dieu soit béni !¹ »

C'est de Castellamare qu'elle fit publier son secret. On sait qu'elle n'était tenue à le garder que jusqu'en 1858. On a beaucoup parlé du secret de Mélanie, on l'a commenté, on s'en est même scandalisé. La seule question qui se pose est celle-ci : « Ce secret qui a été transmis au public est-il authentique ? » Nous avons des raisons très sérieuses de penser qu'avec le cours des temps Mélanie a été amenée, inconsciemment peut-être, à l'amplifier. Dès 1854 Mgr Ginoulhiac avait signalé sa tendance à écouter « des esprits inquiets et malades, » qui essayaient de pénétrer son secret, et qui l'entretenaient de l'Antechrist, des malheurs et des cataclysmes des derniers temps. Elle n'avait point l'assistance divine, surtout depuis qu'elle avait fait remettre au Pape la teneur de ses révélations. Ses conversations habituelles, ses compagnies constantes, les prêtres même qui l'entouraient ou qui tout en prétendant s'inspirer d'elle, lui inspiraient leurs propres pensées, finirent sans doute par produire en elle une sorte de suggestion qui la portait à s'approprier à elle-même les imaginations d'autres infiniment moins qualifiés qu'elle. Rien ne prouve que les publications qui ont été faites de son secret ne gardent la trace de ces longues obsessions. Ce qui est certain, c'est que les premières rédactions furent beaucoup moins développées que les dernières.

Le secret authentique existe. Pie IX, après en avoir pris connaissance, le communiqua au seul cardinal Lambruschini, puis le fit déposer dans les archives Pontificales. Le secret authentique est là et n'est que là. Par conséquent toute publication faite sans qu'on ait consulté l'original, — qui n'est jamais sorti des archives du Vatican, — est suspecte et doit être tenue pour apocryphe. On doit la regarder comme dépourvue de toute valeur *officielle* : ce n'est qu'une élucubration privée, prématurée, inopportune.

« Seule la Congrégation du Saint-Office pourrait, au nom du Pape, rendre une décision authentique et déterminer, d'après le secret transmis à Rome en 1851, la teneur primitive². »

On a demandé aux chapelains de la Salette pourquoi ils n'en parlaient pas. Ils ont répondu : Il y a une différence essentielle entre le secret de Mélanie et le fait de l'Apparition. Le fait a été reconnu canoniquement authentique ; tandis qu'

Il n'y a jusqu'ici aucune décision de l'Ordinaire, c'est-à-dire de l'évêque de Grenoble, encore moins de décret du Souverain Pontife, qui approuve le secret de la Salette.

Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que le jour où l'évêque de Grenoble ou Rome nous donneront, nous ne disons pas l'ordre, mais simplement la permission de parler, nous devrons le faire sans délai et sans ambages. Jusque-là le silence est de rigueur.

Peut-être le terme de la réserve qui nous est imposée n'est-il pas aussi éloigné qu'on pourrait le supposer. Nous avons reçu l'assurance de *qui de droit* qu'on n'avait nulle envie de supprimer le problème, mais la sage intention de le mûrir¹.

Mais le fait de l'Apparition ainsi que le message de Notre-Dame subsistent entiers, authentiques, vérifiés, inattaquables. Les deux témoins l'ont affirmé et confirmé pendant toute leur vie, sans une hésitation, sans un doute, sans une contradiction même de détail. Il nous instruit de nos devoirs, il nous avertit, il est une lumière pour notre vie privée comme pour notre vie sociale. Marie a daigné nous apparaître avec des larmes, avec des menaces qui contristaient son immense bonté. Elle nous a avertis. Les prédictions de malheur aussi bien ne sont que conditionnelles, comme celle de Jonas à Ninive ; et qui sait si les sacrifices, les prières de tant d'âmes pures, Montmartre qui protège Paris, les adorations nocturnes, les pèlerinages, l'efflorescence admirable des milliers d'œuvres catholiques qui nous réjouissent, n'ont pas détourné de nous quelques fléaux ?... Dieu eût épargné Sodome s'il y eût trouvé cinq justes.

AVIS PAROISSIAUX

LA FÊTE PATRONALE

Mes frères,

C'est une fête marquée entre toutes les autres que la fête patronale d'une paroisse. On en parle longtemps à l'avance ; on l'attend avec impatience ; on se promet, pour ce jour-là, des réjouissances inaccoutumées, des plaisirs, des distractions qui ne se présentent qu'une fois au cours de l'année. Le pasteur, lui, ne la voit pas venir sans quelque appréhension, car il est averti, par son expérience, que Dieu court risque d'être offensé en ce jour-là plus qu'en aucun autre ; et il sent le besoin de vous prémunir contre les tentations auxquelles vous serez exposés.

Qu'est-ce qu'une fête patronale ? C'est, à la fois, une fête religieuse et une fête de famille.

C'est d'abord, et avant tout, *une fête religieuse*. En effet, elle porte le nom du Saint sous le patronage duquel la paroisse a été placée, et elle a été instituée pour honorer ce saint d'un culte particulier, et pour solliciter

¹ Cannes, 4 avril 1885.

² *Annales de la Salette*, mai 1907, p. 315.

¹ *Ibid.*, janvier 1903.

sa protection. Mais, si c'est une fête religieuse au premier chef, il s'ensuit qu'il faut, en ce jour, faire la part de la religion.

Or, mes frères, le mal est que nos solennités patronales tendent de plus en plus à perdre leur caractère sacré; et si l'on ne réagit point contre les mœurs actuelles, elles ne seront bientôt plus que des rendez-vous de parents et d'amis, que des occasions de divertissements plus ou moins convenables. Du Patron de la paroisse, il ne sera plus question; on ne songera plus à venir à l'église pour lui rendre hommage; en un mot, si l'on ne revient pas aux vieilles traditions, les fêtes patronales seront célébrées en dehors de toute pratique religieuse; elles seront, comme on dit aujourd'hui, laïcisées et tombées au rang de fêtes purement civiles.

La fête patronale est une fête religieuse; alors il faut la célébrer religieusement. Quand vous en parlez, vous nommez le Saint en l'honneur duquel elle a été établie. Ce serait bien étrange que vous n'avez pour lui aucun souvenir ce jour-là. Or, mes frères, vous permettrez que je vous le dise, ce n'est pas à table, dans un lieu de plaisir, dans une salle de jeu, — pour ne pas dire dans une salle de danse, — que vous penserez à votre saint patron et que vous l'honorerez. C'est à l'église, où son nom est prononcé, où son image est vénérée, où ses vertus sont proposées à votre imitation, où sa bénédiction est implorée; et par conséquent votre premier devoir est de faire acte de religion, dimanche, et d'assister à la messe.

Vous allez faire sans doute vos invitations. Eh bien! dites à vos parents, à vos amis qu'ils vous feront grand plaisir s'ils veulent bien vous accompagner pour la messe; dites-leur qu'il convient de s'asseoir sur les bancs de l'église avant de s'asseoir autour de la table, et ne serait-ce que par politesse, ils ne refuseront pas de vous suivre à l'église.

La fête patronale est en même temps une *fête de famille*; et une des raisons pour lesquelles il est bon de la célébrer, c'est qu'elle peut contribuer à maintenir et à fortifier les sympathiques relations entre parents et amis. Et tant mieux mille fois! car rien n'est plus désirable que la paix et l'union des familles.

Je vois deux choses qui peuvent desserrer les liens de famille, affaiblir les mutuelles amitiés: l'absence et les dissensions. Le vieux proverbe n'a pas toujours tort: «Loin des yeux, loin du cœur.» En effet, la séparation, l'éloignement, finissent souvent par l'indifférence d'abord, ensuite par l'oubli. Et puis, il y a tant de choses qui troublent la paix et l'union, tant de choses qui nous divisent en créant des antipathies réciproques! L'intérêt nous divise, la jalousie nous divise, la calomnie nous divise, l'orgueil nous divise, la

politique nous divise: on ne vit pas un seul jour sans se heurter à des conflits.

Vienne la fête patronale: pour ce jour-là, on invite ses parents, ses amis, ses connaissances; il y a échange de sympathies, de cordialités; il nous est donné de nous rapprocher, de nous voir, de nous entretenir et de fortifier ainsi les bons rapports qui doivent exister entre nous.

Ai-je besoin maintenant de vous dire qu'il faut *éviter tout excès, tout désordre*? Et faut-il que je recommande à la jeunesse de s'éloigner, par crainte de Dieu et par respect pour elle-même, de toute récréation bruyante qui serait un péril pour sa vertu, de toute rencontre, de toute société qui serait un danger pour ses mœurs? C'est le devoir du pasteur d'élever la voix pour prémunir ses fidèles contre les entraînements, contre les séductions qui pourraient les tenter. Mais si quelques personnes — ce que je ne veux pas croire — ont décidé qu'elles saisiraient cette circonstance pour se livrer à certains divertissements, que je ne nomme pas et que vous devinez bien, ... je le crains, ma parole n'y fera rien. Les autres, animées d'un meilleur esprit, n'ont pas besoin qu'on les rappelle au devoir: comme elles ont le souci de leur honneur, le sentiment de leur dignité, le respect de leur conscience, on ne les verra jamais où elles ne doivent pas paraître.

Il est à propos que la Religion intervienne dans nos fêtes, pour les embellir et les sanctifier. Oh! nous voulons bien qu'on se délasse, qu'on se récré; mais dans les fêtes exclusivement profanes, il n'est pas aisé de garder la mesure. On subit des sollicitations auxquelles on ne résiste pas; on dépasse la limite, pour tomber dans l'excès; car la jouissance, prise à une certaine dose, étourdit, trouble la tête et le cœur. Et voilà pourquoi il est utile, il est nécessaire que la Religion jette quelques pensées graves au milieu des pensées frivoles qui nous assiegent; il est utile, il est nécessaire qu'elle nous tienne compagnie, pour nous détourner des plaisirs malsains, pour nous prémunir contre les dangers.

Plaise à Dieu que nous n'ayons rien à regretter, que cette fête ne nous laisse aucune impression mauvaise, aucun souvenir désagréable, et qu'elle soit vraiment pour nous une fête religieuse et une fête de famille! Ainsi soit-il!

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 maii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant: J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 11 mai 1911

Deuxième partie: PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — XXII. Dernières visites à la Salette, 369. — XXIII. La manifestation du 19 sept. 1855, 371. — XXIV. Les fléaux, 374. — XXV. Année réparatrice, 377. — XXVI. Le P. Picard et Mgr Paulinier, 379.

Sermon pour une profession religieuse, 381.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

XXII

DERNIÈRES VISITES A LA SALETTE

I

Revenue en France par piété filiale, Mélanie soigna sa mère à Cannes et au Cannet jusqu'à la mort de celle-ci, en 1890. Puis elle demeura deux ans à Marseille et repartit en Italie pour se fixer à Galatina, entre Lecce et Otrante, non loin de son directeur, Mgr Zola. Son séjour à Galatina fut de cinq ans. Après deux années passées tant à Messine qu'à Moncalieri, elle revint une dernière fois en France en 1899 et y resta cinq ans, à Saint-Pourçain, Diou et Cusset dans l'Allier, Argœuves dans la Somme.

Le 19 mai 1896 elle était venue accomplir, pour les noces d'or de l'Apparition, son pèlerinage sur la Sainte Montagne de la Salette.

Cette année-là elle entretenait de Galatina une correspondance suivie avec M. l'abbé Talon, alors aumônier des Sœurs de Saint-Joseph à Belcombette, au sujet des « Apôlres des derniers temps¹. » Elle y parle d'une « règle qui est exclusivement pour les religieux et les religieuses de cet Ordre, dès qu'il sera formé. » Les points essentiels de cette Règle s'appuient principalement sur la charité envers le prochain, et, en général, envers toutes les créatures créées à l'image de Dieu. Aujourd'hui, en effet, c'est l'égoïsme qui paralyse tout le bien. — Puis le détachement total de soi et de toutes choses transitoires. « Notre douce Mère, Marie, veut que ses enfants soient nus, détachés de tout. Les membres de cet Ordre ne peuvent rien posséder et rien recevoir pour eux-mêmes...² » Cette idée la poursuit et elle écrit non sans tristesse un mois après : « L'Ordre de la Mère de Dieu pour les Apôlres des

derniers temps n'est pas encore en voie de formation. »

Elle revient ensuite à des sentiments de haute piété : « Je vous prie de vouloir bien de temps en temps me continuer vos prières, afin que mon très amoureux Jésus me donne son vrai et pur amour que je désire tant et tant. Ce n'est pas vivre que de vivre sans son dévorant amour, non ! et je me sens agoniser du désir de l'aimer, — sans jamais l'aimer. Quelle vie ! Non, je me trompe, quelle mort !¹ »

Dans une dernière lettre elle fait allusion à l'affaire Diana Vaughan : « Moi, je crois parfaitement à l'existence et à la vraie conversion de M^{lle} Vaughan, quand même j'aurais toute la France contre moi !² »

Revenue en France, elle retourna en 1901 à la Salette. Les Pères étaient sur le point de partir. Elle était accompagnée de personnages qui songeaient peut-être à prendre leur place et dont elle subissait visiblement l'influence. M. l'abbé Faure la pria de refaire le récit de l'Apparition. Elle hésita d'abord, comme si elle eût craint son entourage, puis elle accepta et parla pendant deux heures avec une jouissance visible ; elle se retrouvait là dans son élément surnaturel, saisie par ses souvenirs demeurés extraordinairement précis et vivants. Elle se montra charmante pour les élèves Apostoliques des Pères de la Salette.

Elle reparut l'année suivante le 18 septembre. Les Pères n'étaient plus là. M. l'abbé Bonnet, actuellement curé de Notre-Dame d'Archon, avait accepté provisoirement la direction de l'œuvre ; c'est lui qui la reçut. Il a laissé dans les *Annales de Notre-Dame de la Salette* un récit captivant de la visite de Mélanie³. « En faveur sans doute de notre situation difficile des commencements, écrit-il, elle allait consentir à entrer chez nous, à y accepter notre hospitalité respectueusement cordiale, et à y causer, dans l'intimité, de l'important événement qui remplit encore sa mémoire, son cœur, sa vie tout entière. »

Le 18 au matin, elle arrive et consent à prendre un peu de repos dans le petit salon de lecture annexé à la table d'hôte de première classe. Elle est entourée du Recteur, de tous les chapelains et de M. l'abbé Vinois, directeur du pèlerinage de Valence. Un prêtre l'accompagne.

Sans doute elle a vieilli, — elle touche à ses 71 ans, — mais « les yeux sont restés jeunes et limpides ainsi qu'au jour de l'Apparition, » ils gardent « comme un reflet de la lumière miraculeuse dont ils furent alors

¹ 5 novembre 1896.

² 24 décembre 1896.

³ *Annales*, novembre 1902.

¹ *Annales de N.-D. de la Salette*, avril 1909.

² 8 octobre 1896.

éclairés. » L'on s'assied autour d'elle, on l'interroge, elle répond avec une netteté d'esprit et une sûreté de mémoire frappantes. Elle parle entre temps des qualités que la Sainte Vierge réclame des prêtres chargés de promouvoir le culte et les enseignements de la Salette : « L'union dans la charité fraternelle, l'hospitalité cordiale et prévenante pour les pèlerins, la mortification intérieure. » C'était peut-être aussi une allusion délicate à la cordialité avenante qui l'accueillait.

Il est plus de 9 heures déjà : elle désire faire sa communion quotidienne, M. l'abbé Bonnet la fait passer par la sacristie, la foule qui l'a aperçue remplit la Basilique, et pendant qu'elle reçoit le corps du Sauveur, qu'elle n'appelle jamais que « le Bien-aimé, » l'orgue seul parle dans le silence du sanctuaire et parmi l'émotion des cœurs.

Elle quitte la Basilique, son action de grâces terminée ; on l'entoure, on lui fait toucher des objets de piété, on lui baise les mains. Visiblement gênée par ces démonstrations, elle se dirige rapidement, sans même prendre de nourriture, au lieu de l'Apparition pour y prier. Son frère de Corps est auprès d'elle qui la conduit, — on peut dire aussi qui la protège.

A la grand-messe, M. le Recteur annonce qu'à 1 h. $\frac{1}{2}$ elle fera elle-même, — elle, le seul témoin qui reste, — le récit de l'Apparition. Aussi la place est-elle envahie par une foule heureuse et avide de l'entendre.

Adossée à la grille, à côté de la fontaine miraculeuse, elle rédit ce qu'elle a si souvent raconté, avec pourtant quelques détails plus fouillés, pour répondre à certaines questions précises qui lui sont posées.

Le second groupe de bronze, le groupe de la Conversation, dit-elle, n'est pas assez rapproché de la Vierge qui pleure : la Belle Dame en effet ne s'est avancée vers les enfants que de quelques pas. Puis elle s'étend sur la lumière qui entourait la Sainte Vierge : « Il y avait une lumière mouvante et scintillante, formant une première auréole autour du corps glorifié ; puis une lumière immobile, servant de cadre à la première. C'est dans cette seconde clarté, tout près de la Sainte Vierge, que nous nous trouvions. Il nous semblait que nous allions entrer en elle, car cette lumière nous attirait. »

Elle décrit le costume qui est assez ressemblant et insiste sur le tablier qui était plus apparent que le reste du vêtement. Mais le statuaire a beaucoup trop dessiné le corps de la Sainte Vierge en accentuant les particularités des plis de l'étoffe, du galon et des perles qui bordaient le fichu : « Tout cela, dit-elle avec force, était de la lumière, rien que de la belle lumière. »

Le Christ semblait tantôt vivant, tantôt mort sur la poitrine de la Sainte Vierge. Lorsqu'elle prononça ces paroles au nom de son Divin Fils : « Je vous ai donné six jours pour travailler et je me suis réservé le septième, » le Crucifié inclina la tête en signe d'approbation.

— D'ailleurs, ajoute Mélanie, je n'ai pas tout dit et jamais je ne pourrai tout dire sur un fait aussi complexe que l'Apparition. Je voyais trop de choses à la fois, tandis que la Belle Dame me prédisait les malheurs qui devaient frapper le monde ; je voyais se dérouler devant mes yeux, comme sur une toile, des tableaux représentant les événements prédits. C'était pour me faire mieux rappeler les paroles.

Les enfants ont donc vu beaucoup plus qu'ils n'ont raconté. La Sainte Vierge, disait Maximin, peut dans un mot en dire assez pour que nous en ayons à raconter pendant cent ans.

Mélanie raconte aussi qu'avant l'Apparition elle jouait avec son compagnon à un jeu qui avait quelque chose de religieux :

— Nous avions fait avec des pierres une sorte d'autel, ce qu'on appelle dans le pays un paradis, et nous l'avions orné de fleurs de la montagne. C'est sur cette sorte de reposoir que la Vierge en pleurs s'est assise, sans le déranger, car son corps paraissait très léger, et l'on eût dit que le vent eût pu le faire remuer. Quand la lumineuse figure disparut, elle se reconstitua en globe, comme dans la première phase du miracle elle ressemblait à un globe qui s'ouvrit pour laisser voir la Vierge pleurant. Le globe s'éleva alors à perte de vue dans le ciel, comme un ballon qui monte et qu'on finit par ne plus voir.

Quelqu'un lui demanda à la fin de son récit :

— Que faisiez-vous quand cette lumière montait ?

— Je regardais toujours, je ne pouvais plus bouger.

— Et que pensiez-vous quand elle eut disparu ?

— Je pensais ce que je pense à présent : que je voudrais y être encore.

L'émotion de l'assistance était profonde, universelle, silencieuse. Tous les yeux étaient baignés de larmes. Mélanie redescendit à Corps, promettant de revenir le lendemain 19, jour anniversaire de l'Apparition. Elle n'y manqua point. Mais quand on la pria de faire encore son récit, son frère demanda grâce pour elle, car elle était excédée de fatigue. M. l'abbé Vinois lut à haute voix, dans un opuscule écrit par elle, la dernière édition de sa narration. Elle écouta, répondit avec une aimable simplicité à plusieurs questions, et quand elle partit, les rangs s'ouvrirent, respectueux et

calmes, les mains se tendirent en silence et les fronts s'inclinèrent. Pas d'applaudissements, pas de cris, pas même de rumeur dans cette foule d'un millier de personnes, mais une sorte de saisissement profond.

Le soir, elle reçut l'hospitalité chez M. l'abbé Deuil, curé-archiprêtre de Corps.

Elle revint une dernière fois le 28 juillet 1903. A la suite de ce pèlerinage elle remercie M. le Recteur Boël, ainsi que les chapelains « *della Madonna* de la Salette, » par une carte où elle se déclare très reconnaissante « pour toutes les bontés qu'il a eues pour la dernière de toutes les créatures et pour le très précieux souvenir de la Reine du ciel, ainsi que pour le billet de cent francs que sa Révérence a daigné lui offrir. » Elle ajoutait : « Je me recommande à vos saintes prières et vous prie de vouloir bien bénir votre très respectueuse infirme *serva* inutile. Marie de la Croix, née Calvat, Bergère de la Salette¹. »

II

Enfin, au milieu de l'année 1904, elle repartit pour Altamura, près de Bari. M. le chanoine Rey l'engageait à se retirer à Corps. « C'était bien mon idée, » répondit-elle. Mais elle souffrait beaucoup de l'état religieux de la France, elle pensa qu'elle se préparerait mieux à la mort auprès des amis qui l'avaient accueillie dans ses jours les plus troublés. Tous les matins, elle venait assister à la messe à la cathédrale, et elle y communiait. Puis elle prenait un peu de café chez Mgr Cecchini, évêque d'Altamura, qui lui témoignait une grande bienveillance. Elle regagnait sa chambre où le prélat lui faisait porter à diner vers 1 h. $\frac{1}{4}$ par son domestique.

Le jeudi 15 décembre 1904, on ne la vit pas à la messe. Mgr Cecchini s'en alarma et fit aussitôt prendre de ses nouvelles. La porte de sa chambre était fermée ; on l'ouvrit et on trouva Mélanie morte.

« Le corps était étendu par terre et déjà froid. On croit que la mort serait arrivée la veille, le 14, après dîner, vers 3 h. de l'après-midi.

« Elle était prête habituellement à la mort ; bien plus, pour qui connaît cette âme d'élite, privilégiée de la Reine du ciel, elle ne tenait plus à ce monde que par les faibles attaches d'un corps consumé par les ardeurs de la charité et par les rigueurs de la pénitence². »

Ainsi s'exprimait le P. Alain, des Frères-Prêcheurs, dans la lettre qu'il adressait à M. Calvat, frère de Mélanie, pour lui annoncer la fin soudaine de sa sœur.

Mgr Cecchini lui fit des funérailles solen-

nelles et sa dépouille mortelle fut déposée dans le caveau d'une famille noble de la cité. « La ville d'Altamura est heureuse de posséder le corps de cette sainte fille, l'enfant favorisée de Marie¹. »

C'était une belle âme, pieuse, mortifiée et très élevée dans la contemplation, ainsi qu'en témoignent ses lettres. N'est-ce pas déjà une sorte de miracle que la plus humble fille des champs, arrivée à l'âge de 15 ans sans aucune instruction, avec une connaissance très rudimentaire des principales vérités de la religion, ait atteint une telle hauteur de vues, de pensées et de sentiments ? Mais en elle l'éducation fut surtout surnaturelle, et l'on doit dire qu'elle s'y prêta suivant sa mesure.

Elle resta avec les défauts de la nature, que la grâce elle-même ne corrige pas entièrement, car il faudrait comme une nouvelle création. Elle s'entêtait volontiers dans ses idées, parce que sa nature demeurait bornée, et ce fut là surtout la grande ombre de sa vie. Elle eut le tort de s'éloigner de la direction paternelle, mais ferme, de l'évêché de Grenoble, particulièrement de celle de Mgr Ginoulhiac. C'était l'évêque clairvoyant et fort. Il accordait peu au sentiment, sa raison n'en était que plus pénétrante et plus sûre, parce que « les raisons du cœur » ne la faisaient point dévier. Mélanie préféra d'autres paroles, d'autres directions plus agréables, et elle se laissa accaparer plus d'une fois par des personnages dont elle ignorait la situation équivoque ou l'infirmité de jugement. Il est certain qu'elle fut aussi en butte aux attaques du démon, qui se servit de toutes les armes qu'il put ramasser pour combattre Notre-Dame de la Salette. Il les y brisa toutes, et si Mélanie partagée entre des directions diverses eut beaucoup à souffrir, cependant elle triompha à son tour de tous les pièges, au moins de toutes les luttes intérieures. Car elle était de bonne foi, profondément pieuse, et par ses excès de pénitence elle mit en fuite l'éternel ennemi. Enfin elle rendit témoignage, sans se démentir jamais, à l'Apparition et ce souvenir, cette pensée furent le bonheur, la seule raison d'être et le seul amour de sa vie.

XXIII

LA MANIFESTATION DU 19 SEPT. 1855

I

Par son mandement du 1^{er} mai 1852, Mgr de Bruillard avait institué des Missionnaires de la Salette pour desservir le sanctuaire et s'occuper de l'Œuvre. Mgr Ginoulhiac inaugura leur première chapelle à Grenoble le 4 février 1855. Ce fut une véritable fête. Les

¹ *Annales*, avril 1909.

² *Annales*, janvier 1905. Lettre du R. F. Alain-Marie Foy, des Frères-Prêcheurs, 16 décembre 1904.

¹ *Ibid.*

missionnaires ont suspendu leurs missions pour s'y rendre, l'évêque préside la cérémonie, entouré de ses quatre vicaires généraux ; l'élite de la cité remplit l'enceinte, tous les yeux sont fixés sur une peinture placée derrière l'autel et représentant avec une vérité frappante l'Apparition, les montagnes, le ravin de la Sézia. Un demi-jour mystérieux qui vient d'en haut la rend saisissante.

Mgr Ginoulhiac encourage d'abord la Congrégation naissante, et félicite les missionnaires de leur zèle, de leur foi, de leurs succès. Puis il parle de la dévotion à Notre-Dame de la Salette. Ce qui caractérise ici Marie, c'est sa sollicitude pour les âmes, sa compassion divine pour leurs faiblesses, ses gémissements à la vue de nos iniquités, son désir puissant et efficace de détourner de nous les fléaux de la colère du ciel.

Le but que se propose cette dévotion, ajoute-t-il, est bien déterminé : c'est le respect du nom de Dieu, de sa loi sainte et de son culte, enfin des lois de l'Eglise. Ce triple respect qui a été entamé et diminué par la philosophie impie du XVIII^e siècle, la Sainte Vierge veut le relever sur notre terre de France. Tout le monde se plaint qu'il disparaît, tout le monde doit donc s'attacher à cette dévotion faite pour le maintenir.

Elle a été établie d'ailleurs « par un jugement solennel » de Mgr de Bruillard. Il l'a présentée au Saint-Siège, afin de recevoir de lui les directions nécessaires, et il a obtenu pour elle tous les encouragements, toutes les bénédictions, toutes les approbations désirables. Le Pape a daigné lui écrire plusieurs lettres :

Dans l'une d'elles, il nous recommande avec instance de maintenir cette dévotion, qui fleurit, dit-il, si heureusement dans notre diocèse, de la propager de jour en jour davantage, mais surtout de la défendre contre les épreuves diverses auxquelles elle pourrait être exposée. Et dans le dernier voyage que nous avons fait auprès du tombeau des Apôtres, alors qu'il nous a été donné de jouir de ces entretiens si pleins de bonté et de tendresse avec le Père commun des fidèles, par deux fois il nous a renouvelé la même pensée, par deux fois il nous a déclaré de la manière la plus formelle qu'il fallait maintenir cette dévotion et en assurer de plus en plus la prospérité.

Il connaissait l'intérêt que Pie IX portait à cette œuvre, mais ce lui fut une consolation d'entendre de sa bouche ses augustes encouragements, comme c'est une consolation pour lui de les redire.

Cette année-là fut troublée par le procès de Mlle de Lamerlière, lequel rappela les ouvrages, les manœuvres et les paroles impies d'un prêtre interdit, l'abbé Déléon. Tout le monde avait conscience qu'il fallait une réparation grandiose. C'est pourquoi l'on voulut donner à la fête anniversaire du 19 septembre le caractère

d'une pacifique et triomphante manifestation¹. Mgr Ginoulhiac résolut de s'y rendre.

Dès la veille l'abbé Gerin est arrivé sur la montagne, comme pour en prendre possession. Le temps s'annonce mauvais, mais les rafales peuvent bien retenir quelques pèlerins, elles n'arrêteront pas la masse. D'ailleurs les montagnards remarquent « qu'il vient plus de monde à la montagne, depuis qu'a paru le livre contre la Salette, » et l'un d'eux fait cette juste réflexion :

— Ah ! c'est qu'il attaque un trop grand ouvrage pour qu'il puisse facilement le démontrer !

Quelques-uns regrettent l'absence des deux témoins, car Maximin vient de partir pour la Bourgogne et Mélanie est en Angleterre ; l'évêque que les rassure : « Maintenant, dit-il, ces deux enfants sont dispersés par le monde parce que leur mission est achevée et que Dieu a substitué à ces Instruments premiers de l'Apparition de nouveaux instruments chargés à leur tour de faire passer et de populariser cette grande merveille². »

C'était aussi la pensée de M. Mélin :

— Dieu a pris les deux enfants de la Salette dans leur innocence et s'en est servi. Mais leur mission est finie. A nous maintenant d'enregistrer soigneusement les preuves lumineuses dont le ciel chaque jour éclaire ce grand Fait. L'Apparition est posée désormais sur une base trop visiblement divine pour que rien d'humain puisse ébranler les fondements de ce majestueux édifice.

Cependant la pluie tombe par torrents toute la soirée du 18, la terre est détrempée et le sentier difficile à gravir. On arrive quand même, par groupes mouillés et transis. Bientôt, dans la chapelle ou dans les réfectoires, pas une chaise disponible, pas un pouce de terrain inoccupé. Et les pèlerins affluent toujours.

Tout à coup la cloche sonne à toute volée : elle signale l'arrivée de Mgr Ginoulhiac qui apparaît sur son humble monture, salué par les milliers de pèlerins qui couvrent les crêtes et les abords du mont Planeau.

Il parle à ces montagnards, attentifs à l'écouter :

Qui aurait pu croire que ce seraient deux enfants ignorants et grossiers que la Reine du ciel viendrait choisir en ces lieux pour en faire les confidents de ses avertissements ?... « Faites passer ceci à tout mon Peuple », leur avait dit la divine Marie. Et leur Récit a traversé le monde. Et le peuple entier s'est levé pour l'entendre.

Qui eût pensé, il y a neuf ans à peine, que ce Récit simple et naïf de deux pauvres pères produirait un mouvement si universel ? A quoi faut-il attribuer ce prodige ? Comment expliquer autrement que par une céleste influence la propagation

¹ Voir la XV^e Lecture.

² *Echo*, II, p. 96, 97.

si rapide de la dévotion à Notre-Dame de la Salette, dévotion répandue dans la plupart des empires de la chrétienté, dévotion déjà si populaire que des chapelles sous ce vocable s'élèvent journellement de tous côtés ?

Encore une fois, deux enfants ignorants et simples, voilà les chétifs instruments d'une œuvre si gigantesque. Comment expliquer ce mystère ?

Alors il fait une très nette allusion aux luttes récentes. Puis il revient à l'idée-mère de son discours :

Mais quel est donc le ressort secret qui remue si délicieusement l'âme dans la dévotion à la Salette ? D'où vient ce charme irrésistible et tout céleste qui attire si puissamment les cœurs, si ce n'est cette simplicité touchante d'une Mère en larmes, déplorant nos misères et nous conjurant de mettre un terme à ses douleurs ?...

Recueillons ces larmes de notre Mère, chrétiens bien-aimés ; emplissons nos cœurs de ces larmes virginales, afin de pleurer à notre tour non seulement sur nous-mêmes, mais encore sur nos frères égarés et souffrants, sur la société tout entière, hélas ! si malade de nos jours ! Et que notre cœur catholique, embrassant le monde entier, avec toutes ses infortunes, avec ses crimes, avec son effrayante indifférence, conjure, par les tressaillements de sa charité, les menaces de l'éternelle Justice !

Il y avait là des pèlerins non seulement de France, mais de Suisse, d'Italie, d'Angleterre, d'Irlande, de Belgique et d'Espagne. Tous sont remués profondément par cette parole magistrale de l'évêque que l'on savait si peu disposé à accueillir les nouveautés et qui avait lutté avec tant d'énergie pour la Salette.

Le lendemain 19, la pluie cessa vers le matin. A 9 h., quand apparut l'image de Marie, en tête de la procession, l'horizon s'éclaircit pour permettre aux montagnards de sillonner dans une marche pieuse et recueillie les contours du mont Planeau. La messe est écoutée religieusement, et quand le Pontife donne ensuite la bénédiction du Saint-Sacrement, le soleil triomphant des nuages et des vapeurs qui entouraient la montagne, illumine les sommets de ses vives et chaudes clartés. On eût dit que le ciel voulait sourire à ces dix mille personnes que n'avaient arrêtées ni le froid, ni les aspérités des versants, ni les pluies, ni les rafales.

Le P. Berlioz prononça dans l'après-midi un beau discours sur la Salette « œuvre de bonté, » et Mgr Ginoulhiac résuma tous les sentiments, tous les enseignements de la journée en faisant ressortir que l'Apparition est le grand mystère de Marie réconciliatrice :

« Oui, tout ici est conforme à la vaste et divine économie du christianisme. Et comme vous le disais tout à l'heure avec tant de vérité le zélé missionnaire, il faut descendre de cette montagne avec un cœur d'apôtre... Oui, il faut que vous soyez tous missionnaires de Notre-Dame de la Salette, en portant au loin ses avertissements et en propageant autour de vous cette dévotion réparatrice. »

II

C'eût été une bien douce joie pour Mgr de Bruillard de se trouver à cette fête : son grand âge lui interdisait une pareille excursion, en cette saison douteuse. Cependant il voulut revoir une fois encore le lieu de l'Apparition, et pendant l'été de 1856, âgé de 91 ans, il quitta sa retraite de Montfleury et se dirigea vers la Grande-Chartreuse pour y passer quelques jours dans une pieuse solitude. De là il se rendit à la Salette le 5 août.

Il y vécut trois journées radieuses, éclairées par un soleil splendide qui semblait transformer les montagnes en une sorte de vision céleste. Quel changement en quelques années ! Le sanctuaire est achevé, ainsi que les vastes bâtiments destinés à recevoir les pèlerins ; l'âpre solitude a été embellie par les efforts ingénieux de l'art humain. Le cœur du vieillard se dilate de bonheur, car c'est l'œuvre de Marie, mais c'est aussi un peu la sienne. Il visite la fontaine, où il boit à longs traits de l'eau miraculeuse. Le 6 août, l'Eglise célébrait la fête de la Transfiguration. A la messe, devant un clergé nombreux et plusieurs centaines de pèlerins, il commente l'évangile du jour : « *Bonum est nos hic esse*. Nous sommes bien ici ! » Le commentaire était écrit sur les murs du sanctuaire, sur les pentes des montagnes, tout émues encore de la présence de la Sainte Vierge. On l'écoutait avec respect, on jouissait de cette heure bénie où pour la dernière fois le doux vieillard redisait les souvenirs du passé et les espoirs de l'avenir.

Dans l'après-midi arrivait un détachement d'environ 70 soldats ; ils demandent à voir le doyen des évêques de France, dont on leur a signalé la présence. Il leur parle, leur recommande d'unir toujours les vertus chrétiennes à la bravoure militaire et les fait prier pour leurs familles, pour eux-mêmes, pour la France, pour lui, pour « son digne successeur qui, par la sagesse de son gouvernement, a déjà gagné tous les cœurs. » Puis il leur distribue des médailles.

D'autres groupes surviennent de soldats pèlerins ; il les accueille avec la même bienveillance. On ne se lassait pas de l'entendre, de le regarder dans la sérénité de sa vieillesse et de son front qu'illuminaient déjà les clartés des collines éternelles.

Le lendemain il reprenait le chemin de sa solitude de Montfleury ; mais qu'il eût désiré demeurer sur le Planeau, si cette froide région eût été habitable l'hiver ! Cependant il se berçait de l'espoir d'y revenir les années suivantes ; son âge, sa santé fragile ne le lui permirent pas. Ce départ était donc un dernier adieu.

* Pour laisser de son passage suprême sur la Sainte Montagne un souvenir et une attestation, il écrivit sur

Il mourut le 15 décembre 1860, âgé de 95 ans ; mais il voulut que son cœur reposât sur cette montagne, dans ce sanctuaire qu'il avait tant aimé.

Pour la cérémonie de la translation, l'on choisit le 25 mai, anniversaire du jour où il avait béni la première pierre du monument élevé à Marie près du lieu de l'Apparition.

Le P. Berlioz part de Corps le 24 au matin, avec le précieux dépôt ; mais une pluie torrentielle l'arrête quand il arrive sur le territoire de la Salette et il est contraint de se réfugier au presbytère, où il passe la journée. Le lendemain il trouve la montagne couverte de pèlerins spontanément accourus de tous les villages.

La procession s'est organisée depuis la Salette. On a placé le cœur de Mgr de Bruillard sur une sorte de char triomphal couvert de fleurs, et l'on s'est dirigé vers le Planeau. On entre dans le sanctuaire ; le cœur du vénéré Pontife est déposé sous un catafalque à ses armes ; les prêtres chantent la messe de *Requiem*.

Avant l'absoute, le P. Berlioz « rappelle, disent les *Annales*, tout ce que le prélat a fait pour l'œuvre de la Salette et pour le diocèse tout entier, tout ce que ce cœur vivant a eu d'affection et de sollicitude pour les âmes qui lui ont été confiées. » Ces simples paroles remuent profondément, car elles évoquent tant de souvenirs récents de joie et de luttas !

Les pèlerins se déploient ensuite en procession et font escorte au cœur du prélat qui une dernière fois visite le lieu de l'Apparition, les pentes du Gargas, tous ces endroits pieux qui l'ont fait battre d'émotion, de tendresse, d'anxiété, d'amour de la Sainte Vierge. On le ramène enfin au sanctuaire, où il doit reposer près de l'autel de saint Philibert.

XXIV

LES FLÉAUX

I

La Sainte Vierge avait annoncé des fléaux si les pécheurs ne se convertissaient pas, si l'on continuait à blasphémer et à travailler le dimanche. Elle avait dit que c'étaient ces crimes publics qui appesantissaient le bras de son

L'Album du sanctuaire les lignes suivantes : « Je sousigné, ancien évêque de Grenoble, remercie Notre-Seigneur et sa Sainte Mère de la facilité avec laquelle j'ai fait le voyage, j'ai célébré et prêché trois fois en deux jours dans l'église inachevée de Notre-Dame de la Salette. Tout ce que j'y ai vu, entendu et éprouvé a confirmé la conviction que j'avais, depuis mon premier mandement, sur la réalité de l'Apparition de la Très Sainte Vierge en 1846, le 19 septembre.

« Le dix août 1860, jour anniversaire de ma consécration épiscopale en 1826, et la quatre-vingt-onzième de mon âge.

« † PHILBERT DE BRUILLARD, chanoine du 1^{er} ordre
« du Chapitre de Saint-Denis, etc. »

Fils, montré que, dans sa sollicitude maternelle, sans cesse, elle le retenait, et « qu'elle souffrait pour nous autres. » Les habitants de Corps avaient pris pour eux ces avertissements, et nous savons qu'ils cessèrent leurs travaux le dimanche ainsi que leurs blasphèmes¹.

Il y eut dans toute la France des milliers de conversions et les pèlerinages fervents, nombreux et pénibles à la Salette ne manquèrent pas d'attendrir le Cœur divin du miséricordieux Sauveur. Mais furent-ils suffisants pour rétablir l'équilibre du bien rompu par l'enseignement qui était officiellement impie, par l'incrédulité et l'ingratitude persistantes des uns, par l'indifférence et la légèreté des autres ? Dieu seul sait dans quelle mesure s'est faite la réparation, et quelles calamités nous ont été épargnées par ces âmes remuées au souvenir de l'Apparition, et qui s'élevèrent jusqu'aux sacrifices héroïques.

Nous savons pourtant quelque chose des fléaux qui nous ont atteints.

La Belle Dame avait dit : « Les pommes de terre vont continuer à se gâter, si bien qu'à la Noël il n'y en aura plus. » — La maladie gagna toute la France, au point que par une ordonnance du 19 janvier 1849 le gouvernement interdit l'exportation des pommes de terre, et que par une autre du 25 janvier suivant, il prit des mesures pour en faciliter l'importation, afin que le peuple, qui se nourrissait surtout de cet aliment, fût moins malheureux.

La disette passa la Manche et sévit sur l'Angleterre, mais particulièrement sur l'Irlande. La reine, à l'ouverture du Parlement en janvier 1847, en parla dans le discours du Trône : « En Irlande surtout, disait-elle, la perte de l'aliment ordinaire, — la pomme de terre, — a été cause de cruelles souffrances, d'épidémies et d'un grand accroissement de mortalité. »

« Que celui qui a du blé ne le sème pas, avait ajouté la Belle Dame. Les bêtes le mangeront, et s'il en pousse encore quelque plante, en le battant il tombera en poussière. » — Les blés furent atteints surtout en 1851 et 1852. Une maladie cryptogamique s'attaqua à la tige et envahit l'épi avant la formation même du grain. Les alvéoles, ou ne renfermaient aucune graine, ou ne présentaient qu'un grain amaigri et desséché. « Dans les uns et les autres, dit un agriculteur du Pas-de-Calais, nous avons trouvé, sous forme de poudre jaune, des petits vers qui sans doute produisent tous ces ravages. Chacun peut aujourd'hui constater le même phénomène, il suffit de se rendre au premier champ de blé, de prendre en main quelques épis, de les ouvrir, on verra pulluler les animalcules. » Cet agriculteur y voyait clairement la main de Dieu qui châtie : « Notre opinion,

¹ Rapport de M. Rousselot à Mgr de Bruillard, 1847.

ajoutait-il, c'est que ces petits vers ne sont que l'agent secret, le ministre aveugle d'une volonté supérieure, et que la maladie qui dessèche nos blés est de la famille de celle qui altère les pommes de terre, de l'oïdium, du choléra, c'est-à-dire une de ces maladies mystérieuses que Dieu tient dans ses mains souveraines et qu'il lâche quelquefois sur la terre, soit qu'il veuille guérir, soit qu'il veuille punir¹. »

Il faut fermer de propos délibéré les yeux de son esprit et se défendre de réfléchir pour ne pas voir et ne pas conclure que les fléaux qui se succèdent régulièrement depuis l'apparition de la Salette pour accabler toutes les productions de la terre, sont envoyés l'un après l'autre par une cause suprême et intelligente, afin de nous avertir, de nous frapper et de rabaisser notre orgueil. L'homme a dit : « La science est toute-puissante ! » Dieu lui répond par des leçons de choses terribles, par de petits cryptogames qui se rient d'elle et qu'elle se déclare en fait impuissante même à combattre.

« Il va venir une grande famine. » — Or, cette famine est venue et elle a été constatée par les tableaux officiels. Dans l'officieux *Constitutionnel* on lisait au commencement de mars 1856 : « Bien que le relevé du mouvement de l'état civil pour 1855 ne soit pas encore entièrement dépouillé, nous avons quelque lieu de croire que cette année présentera une mortalité exceptionnelle d'au moins 80.000 décès dus à la continuation de la cherté². »

Si les vivres étaient chers, c'est qu'ils manquaient, donc qu'il y avait famine. Le même journal reconnaît que les victimes de la disette furent en 1854 environ 60.000 ; elle continua en 1856. On peut donc évaluer à plus de 200.000 le nombre des personnes qui moururent par suite de la « continuation de la cherté, » c'est-à-dire de la famine.

« Avant que vienne la famine, les petits enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront. » — En effet, en 1847, les petits enfants moururent en très grand nombre à Corps et aux environs. Puis ce fut le choléra de 1854, précédé de la *suetie*, maladie qui accablait surtout les enfants. On les voyait pris de froid et trembler, puis mourir au bout de deux heures entre les bras de leurs parents désolés.

Mais comme le canton de Corps s'était montré docile aux avertissements de la Salette, il fut épargné par le choléra. Ce fait est d'autant plus remarquable que tout le département de l'Isère fut envahi par la terrible épidémie. Dans les cantons voisins la mortalité fut ef-

frayante. Les protestants eux-mêmes, terrifiés par ce spectacle constant et menaçant de la mort, recoururent à Notre-Dame de la Salette et ils fixèrent sur leurs portes l'image de Marie avec cette inscription au-dessous : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » On dit même qu'un ministre protestant des environs de Corps permit à ses fidèles de faire le pèlerinage de la Salette¹.

« Les raisins pourriront et les noix deviendront mauvaises. » — Les noix « devinrent mauvaises » en 1851, ainsi qu'en fait foi le rapport adressé en 1852 au ministre de l'Intérieur. Le rapporteur, parlant de l'oïdium, déclarait que le Lyonnais et le Beaujolais lui paraissaient moins frappés, et il ajoutait : « Les peupliers et les saules de cette belle région sont tous atteints d'une maladie qui leur est particulière : le feuillage est triste, languissant, brun sale ou couleur de tabac. Beaucoup de noyers se trouvent dans une situation également malade, comme dans l'Isère, où l'importante récolte de noix a été perdue. »

Toutes les prédictions se réalisèrent donc avec une rigoureuse fidélité.

Le rapporteur de 1852 parlait de l'oïdium. On en avait remarqué les premières atteintes dès 1847. Le fléau ne fait que s'aggraver les années suivantes, et pas n'est besoin de rappeler que depuis il s'est maintenu, transformé, multiplié. Cela fait songer au démon qui, chassé d'une âme, s'en va chercher sept autres esprits plus méchants que lui. Ils arrivent, l'envahissent, s'y établissent comme chez eux, et son dernier état devient pire que le premier. N'est-ce pas la triste histoire de la vigne ? La science a cru trouver un remède contre l'oïdium ; alors il est venu sept autres fléaux pires qui ont eu pour couronnement le phylloxéra. Les savants ont préconisé divers remèdes ; on a même proposé un prix considérable à qui trouverait un moyen pratique de le détruire. Personne n'a rien découvert, et l'on se demande avec terreur si nous n'allons pas assister à la disparition de la vigne en France. Que deviendront alors les millions d'ouvriers qui vivent de ses produits ?

N'est-ce pas l'accomplissement terrible des prédictions de la Salette ?

II

Mais nous avons dû subir des fléaux plus épouvantables encore.

En 1870, la guerre éclate, et l'on se souvient qu'alors il y eut dans tout le pays un cri de repentir et d'effroi. On se disait : « Nous l'avons bien mérité ! » Mais on ignorait le terme et l'acuité des rigueurs de la justice divine.

¹ *Univers*, 15 juillet 1856 ; *Illustration*, 19 juillet 1856. Cités par Bertrand, p. 236.

² *Ibid.*, p. 238.

¹ *La Salette*, par I. Bertrand, p. 241.

Un grand nombre de nos soldats du Sud-Est montèrent au sanctuaire de la Salette avant de partir pour la défense du pays. Le 28 juillet, 32 arrivent, sac au dos, sur la Sainte Montagne, ils étaient presque tous de la Manche. Le missionnaire qui leur raconta l'histoire de l'Apparition ajouta ces paroles émuës :

Ne quittons pas le sanctuaire de Notre-Dame de la Salette sans nous réconcilier avec son divin Fils. La grâce de Dieu est surtout nécessaire au soldat qui marche à l'ennemi et qui peut un jour ou l'autre tomber sur le champ de bataille. Vous venez de chanter Marie et de l'appeler votre Mère. Quelle ne serait pas sa douleur si vous, ses enfants, vous étiez surpris par la mort en état de péché mortel ! Epargnez-lui cette cruelle affliction. Epargnez-la aussi à cette mère que vous avez laissée dans votre belle et religieuse Normandie, à cette mère qui vous a élevés dans la crainte et l'amour de Dieu. Elle pleure, elle aussi. Et si vous deviez ne pas revenir ! Combien son cœur souffrirait à la nouvelle de votre mort ! Une seule pensée pourrait adoucir sa douleur, la pensée que vous étiez dans la grâce de Dieu à votre dernière heure !...

Presque tous se confessèrent en pleurant, les autres s'étaient confessés quelques jours auparavant. On leur remit des médailles, des chapelets, des scapulaires. Ils étaient heureux et disaient : « Maintenant nous pouvons marcher contre les Prussiens, nous ferons bravement notre devoir ! »

Pie IX, après avoir pris connaissance du secret de Mélanie, avait dit : « Ce sont des fléaux qui menacent la France ; mais elle n'est pas seule coupable : l'Italie l'est bien aussi, l'Allemagne et l'Europe entière le sont également ! » Mais la France était la grande coupable ; c'est pourquoi elle fut la plus châtiée. Si elle n'avait pas retiré ses troupes de Rome, Victor-Emmanuel n'eût pas osé les en chasser pour s'emparer de la ville des Papes ; c'eût été une ingratitude trop criante envers la France. Cet attentat toutefois mérite et recevra aussi son châtement.

Le nôtre s'est poursuivi implacablement. Après vingt défaites, l'invasion de la moitié de notre territoire, l'annexion de deux provinces, la perte de cent mille jeunes gens, la capitulation honteuse de la plus belle armée que nous ayons eue, la déportation en Allemagne de toute cette vaillante jeunesse, la rançon de cinq milliards, la désolation des familles et le pillage du pays, voici la Commune impie et forcenée, qui sous les yeux railleurs et méprisants des Prussiens incendie Paris, profane les églises, fusille l'archevêque et les héroïques otages enfermés avec lui.

On dit que Mgr Darboy aurait répondu aux personnes qui faisaient des tentatives auprès de M. Thiers pour le sauver : « C'est inutile, Maximin m'a dit que je serais fusillé¹. » M.

Dausse a rapporté aussi que le 29 juillet 1851, quand il raconta au berger l'accueil que les secrets avaient reçus à Rome, il lui dit : « Quand Paris brûlera, il y aura quatre rois autour¹. » Il y avait en effet autour de Paris les rois de Prusse, de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe. Quoi qu'il en soit de ces paroles, les événements furent effroyables, et il nous est permis de nous demander si nous sommes à la fin du châtement.

Sans doute il y eut à la suite de la guerre des années réparatrices. L'Assemblée nationale vota l'érection de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. On crut un instant à l'affermissement de la paix sociale et religieuse : la nation demeurait sous l'impression d'effroi de la guerre et surtout de la Commune. Peu à peu cette impression s'émoussa ; la franc-maçonnerie reprit toute son audace, elle en vint à réhabiliter même le massacre des otages ; une neutralité menteuse fut déclarée dans les écoles, les Congrégations furent expulsées, on décrocha le crucifix des classes, on le bannit du prétoire, on abolit le serment religieux ; puis vint la Séparation qui dépouilla l'Eglise de ses biens, au mépris de la signature donnée, au mépris de la volonté des morts, et qui ne lui laissa plus dans les temples bâtis par elle qu'une situation précaire d'occupante, sans aucune garantie pour le lendemain.

Les enseignements de la Salette sont plus méprisés que jamais. La loi a consacré le repos hebdomadaire plutôt que le repos dominical ; il est donc loisible de travailler le dimanche, à la condition de chômer le lundi, et l'on ne s'en fait pas faute. L'Etat le premier donne l'exemple du scandale. Le Parlement a renié Dieu qu'il n'invoque plus au début de ses sessions annuelles ; en fait il est irréligieux, athée, impie.

Le blasphème pratique est entré dans les mœurs, il a monté dans nos chaires publiques. Dans les écoles primaires le nom de Dieu n'est plus prononcé qu'avec outrage : il est effacé des livres que lisent et apprennent nos enfants. On leur enseigne que l'homme a une origine purement animale ; cette théorie descend même des chaires les plus élevées et prétend s'appuyer sur les conclusions de la science, qui elle-même se fait blasphématrice. Quand les parents veulent défendre l'âme de leurs enfants, la loi se met en travers et les menace de ses rigueurs.

L'heure n'approche-t-elle point où s'accompliront les effrayantes prédictions de la Salette ? C'est ce que chacun se demande et qui nous fait trembler.

¹ Rapporté par la *Revue catholique* de Coutances et par le *Pèlerin*.

¹ Souvenirs de M. Dausse. — Vie de M. Gerin, appendice IV.

XXV

ANNÉE RÉPARATRICE

I

Nous avons dit qu'il y eut des années réparatrices. L'année 1872 en fut la première, la principale peut-être, et la plus enthousiaste.

Mgr Ginoulhiac est devenu archevêque de Lyon dans les premiers mois de 1870, en remplacement du cardinal de Bonald. Mgr Paulinier, ancien curé de Saint-Roch à Montpellier, lui a succédé ; une âme non moins dévouée à la Salette, et plus ardente.

Quand la France fut délivrée du cauchemar de la Commune, on se prit à réfléchir. Quelle était la cause de tant de désastres ? Plusieurs pensèrent, comme M. de Mun, qu'on n'avait pas assez fait pour le peuple ; que les patrons n'avaient pas tendu avec assez de bonté la main aux ouvriers, que l'instruction religieuse manquait, et que les classes supérieures avaient dédaigné les inférieures, en dépit de la fraternité prêchée par l'Evangile. Quand le christianisme s'affirma, au 1^{er} siècle, ce qui parut le plus dur aux maîtres, ce fut de considérer les esclaves comme leurs égaux devant Dieu, comme leurs frères dans le Christ. Et il paraît bien qu'aujourd'hui, malgré l'atavisme chrétien, c'est encore cet orgueilleux préjugé qui empêche la fusion des classes, qui demeure le plus grand obstacle à la fraternité sociale, ordonnée par Jésus-Christ.

D'autres proposaient une restauration religieuse par la monarchie, mais tous étaient d'accord que si la France voulait échapper à de nouveaux châtiments, il fallait de grandes expiations, car elle était plus écrasée que repentie. Afin de restaurer le Christ dans les âmes et de hâter la rénovation du pays, plusieurs chrétiens éminents, aidés de prêtres de grande foi, eurent l'idée, au printemps de 1872, d'organiser un pèlerinage national à la Salette, au sanctuaire où l'on respire le mieux la pénitence et la prière.

Mgr Dupanloup arriva l'un des premiers au rendez-vous, dans la soirée du 14 août. Il y était venu vingt-quatre ans auparavant, alors qu'il était supérieur du Petit Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, et l'on se souvient du jugement qu'il porta alors sur les enfants, sur l'Apparition, sur l'œuvre.

« A une heure de la Sainte Montagne, écrit-il, on aperçoit l'église et les lumières, » puis on entend les cloches qui annoncent son arrivée. Les pèlerins nombreux se portent à sa rencontre et le conduisent dans l'église tout illuminée et toute remplie. Il reste longtemps prosterné, puis très ému, très fatigué aussi,

il se dérobe à l'empressement des fidèles qui attendaient de lui une parole, au moins une bénédiction.

Le lendemain, fête de l'Assomption, la journée s'annonce toute belle comme celle dont elle doit rappeler le triomphe. L'évêque d'Orléans célèbre la messe à 7 h., son visage demeure pâle et tiré, mais au moment de la communion un sentiment de joie l'éclaire à la vue de tant de fidèles qui viennent communier.

A 10 h., revêtu de la chape, il préside la procession ; 900 pèlerins, dont 300 hommes, se rangent sur deux lignes et dessinent dans leur marche pieuse les contours de la route sinueuse, sur le flanc de la montagne, pendant que 300 autres pèlerins jouissent de cet édifiant spectacle.

« Mgr Dupanloup s'avance lentement et semble ravi de ce merveilleux ensemble. La procession déroule ses replis sur les lieux mêmes de l'Apparition¹, répandant autour de Marie, avec l'hommage de ses accents, le parfum de ses prières... » Tous rentrent ensuite à l'église, dans l'espoir d'entendre un mot du grand évêque. Mais il achevait sa retraite et demeurait dominé par la lassitude. Dans son *Journal intime* il signale la promenade autour du mont Planeau : « De là, belle vue sur ces beaux abîmes, écrit-il. Chapelet seul, là, avec un beau coucher du soleil dans cet empyrée. » Parmi cette radieuse solitude, tout en récitant son chapelet, il faisait sûrement un retour sur le temps de sa première visite, et, pour lui, l'accroissement de la dévotion à Notre-Dame de la Salette était plus particulièrement saisissant.

Le lendemain, vendredi, il célèbre la messe au sanctuaire, de grand matin. Les *Annales* terminent sur cette note désenchantée : « Sa Grandeur est à genoux près de la fontaine miraculeuse. Les cloches saluent tristement son départ, et nous l'accompagnons tous de notre regard et de nos regrets. »

Le dimanche 18 août arrivent les pèlerins du Midi, par Grenoble et par Gap. Les Marseillais chantent : « Dieu de clémence ! » ce cantique alors nouveau, remarquable par ses larges mélodies : « Quelle différence entre ces mâles et religieux accents des fils de l'immortel Belzunce et les vociférations de la *Marseil-*

¹ *Annales de N.-D. de la Salette*, septembre 1872. — Mgr Dupanloup a confié ce jour-là à son *Journal intime* les réflexions suivantes :

« J'ai relu ce que j'ai écrit — en 1848 : cela persuade beaucoup. Et aujourd'hui j'ajoute :

« 1^o *Cui bono* ? Ce n'est pas le père du mensonge qui a inventé cela. Qu'y aurait-il gagné ? La foi, la ferveur, la communion, l'honneur de la Sainte Vierge, la gloire de Dieu à un degré extraordinaire.

« 2^o Difficile de croire que Dieu ait permis *in falsum* ce mouvement des âmes du monde entier.

« 3^o Difficile de croire que de pareils sacrifices de tout genre (édifice de deux millions) n'aient pas été inspirés par des grâces reçues, des miracles réels... »

laisse! » Beaucoup de ces vaillants avaient passé la nuit en adoration devant le Saint-Sacrement, après les fatigues de l'ascension. Leur foi est joyeuse, exubérante, et ils offrent vraiment avec leur charité, leur patience, leur esprit de sacrifice, l'image aimable de la douce fraternité chrétienne.

Les pèlerins de Vaucluse montent juste à temps pour leur serrer la main quand ils partent. Leur voyage par la route de Gap n'a été qu'une pieuse retraite. Le matin, ils entendaient la messe et communiaient, puis ils se mettaient en marche en récitant le rosaire avec l'office de la Vierge, et en chantant des cantiques.

Puis c'est le pèlerinage national de Paris.

II

Les pèlerins quittent la capitale le dimanche soir 18. Avant leur départ ils se réunissent dans l'église des Saints-Gervais et Protais, tout près des ruines non encore relevées de l'Hôtel de Ville. Là ils ont vu l'image de ce que serait une société matérialisée, démoralisée, irrégulière, abandonnée à ses pires instincts : une société de bêtes féroces, intelligentes uniquement pour satisfaire leurs appétits de mal. M. l'abbé Tilloy, premier aumônier du lycée Louis-le-Grand, fait ressortir ces graves leçons et ils s'en vont l'âme pleine de pensées graves, de desirs de réparation et de foi ardente.

Il y a là des pèlerins de Paris, Rouen, Reims, Amiens, Arras, Versailles, Epinal, Tourcoing et Roubaix. Quand ils ont passé devant la Salpêtrière, les pauvres femmes que l'on y soigne et qui se sont cotisées pour envoyer deux ouvriers de l'Asile à la Salette, leur adressent de joyeux saluts, avec mille souhaits de bonheur pour leur voyage.

A Dijon les attendaient les Bourguignons et les Francs-Comtois. Durant le parcours on recueille de nouveaux pèlerins, à Beaune, à Chagny, à Villefranche, où ils s'arrêtent pour aller prier au tombeau du curé d'Ars. Quoi qu'on ait dit, celui-ci fut toujours un dévot de la Salette, et jusqu'à sa mort il envoya prier sur les lieux bénis de l'Apparition. La pieuse caravane le sait, c'est pourquoi avant d'aller à la Salette elle s'est rendue à Ars, afin de recevoir du saint curé comme de nouvelles et fortifiantes inspirations.

En chemin on reçoit bien quelques injures, des poings se brandissent, des bouches érucitent des blasphèmes et jurent ; on recueille aussi ça et là des gerbes de fleurs, et, dans la campagne, les paysans, en entendant les cantiques que le train disperse aux quatre vents, se lèvent de leur travail, s'arrêtent et saluent en agitant leurs mouchoirs.

La France sainte, la France qui prie, la France chrétienne qui veut un avenir chrétien, passe, calme, confiante, les yeux au ciel, où elle fait monter ses prières et demandant à Dieu pour le pays qui tombe le relèvement, la prospérité et la joie.

Mais ce renouveau catholique, ces démonstrations religieuses, cette vigoureuse et pure jeunesse de l'Eglise qui s'affirmait avec tranquillité, excitaient la rage de la franc-maçonnerie, la synagogue de Satan. On avait perçu en route les grondements menaçants de cette rage ; à Grenoble elle éclata.

Le lundi soir 19 août, à 9 heures, les pèlerins sont groupés sur la place Grenette, ils montent dans les voitures qui doivent les conduire à Corps. Les véhicules s'ébranlent, alors une bande de jeunes voyous vocifèrent des insultes, des cris sauvages, des chants honteux, des ignominies, des impiétés, et lancent des pierres sur les femmes dans les voitures.

La police a brillé par son absence voulue.

Mais la ville de Grenoble s'est indignée. Elle est fière de son bon renom d'hospitalité, elle qui accueillit jadis avec tant de foi, d'empressement et de respect les pontifes Pie VI et Pie VII, prisonniers pour le Christ. Aussi les catholiques de cette ville font-ils tenir aux pèlerins outragés cette noble protestation :

Pieux pèlerins, votre arrivée dans notre ville a été signalée par le fait le plus odieux. Des groupes d'hommes sans aveu, que Grenoble ne peut avouer pour ses enfants, agents du banditisme cosmopolite qui conspire contre tout ordre et tout honneur patriotique, vous ont reçus avec des outrages.

Nous en avons rougi pour eux, et la population tout entière en a ressenti avec nous la plus profonde indignation.

Nous ne voulons pas vous laisser quitter notre pays sans protester contre ces insultes qui sont un véritable attentat aux devoirs de l'hospitalité, méconnue ici pour la première fois.

Pardonnez, pieux pèlerins, à ces hommes pervers pour lesquels vous êtes allés prier.

Quatre arrestations furent opérées cependant ; puis les prévenus furent élargis en attendant qu'on formulât une plainte. Le procureur général et le procureur de la République se rendirent même à l'Evêché pour demander qu'un des membres du comité déposât cette plainte au Parquet afin qu'on poursuivît les coupables, dont la conduite inconvenante avait révolté tous les cœurs honnêtes. M. Chambon, vicaire général, transmit ce désir à Mgr Paulmier qui était déjà en route pour la Salette. L'évêque le pria d'exprimer sa reconnaissance aux magistrats en attendant qu'il le fit lui-même, mais supplia en son nom, comme au nom du comité catholique, qu'on n'exercât aucune poursuite.

Les vrais chrétiens, ajoutait-il, ont appris sur le Calvaire la manière de répondre à l'insulte et à la violence. Ce n'est ni la répression, ni même le dédain, c'est le pardon et la prière. Quand les

pèlerins outragés par quelques individus cosmopolites qui n'appartiennent pas, j'aime à le croire, à notre ville si hospitalière de Grenoble, sont arrivés au sanctuaire, ils m'ont raconté, en souriant, l'indigne traitement dont ils avaient été l'objet, et l'un d'eux, élevant la voix, a demandé des prières pour les coupables...

Du reste, mon bien cher vicaire général, la soirée du 19, que déplorent toutes les âmes honnêtes de Grenoble, a porté bonheur au pèlerinage national. La foi des pèlerins s'est retrempee, pour ainsi dire, dans cette épreuve. Ils ont supporté non seulement avec résignation, mais avec bonheur, les plus indicibles fatigues. Couchés pour la plupart, pendant plusieurs nuits, sur le sol, ils n'ont pas laissé échapper un regret ; et, depuis mardi, j'ai sous les yeux le spectacle le plus consolant¹.

En effet ils s'étaient mis en route le lundi soir. l'âme sereine et pleine de la félicité promise par le Sauveur : « Vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront et qu'ils diront contre vous, en mentant, toute sorte de mal à cause de moi. » Pendant que les méchants les insultaient, le ciel leur était particulièrement clément ; le temps qui avait été déplorable dans les premiers jours d'août était devenu splendide. Quand arriva le mardi soir à la Salette le premier groupe, la joie était peinte sur tous les visages, la joie de contempler enfin les lieux bien-aimés de l'Apparition, celle aussi d'avoir souffert, comme les apôtres, « l'injure pour le nom de Jésus. »

Quelques Marseillais étaient encore au sanctuaire, ils organisèrent des chants pour recevoir l'évêque, et quand les cloches l'annoncèrent, ils se portèrent au devant de lui et l'accompagnèrent à l'église. Leurs cantiques émurent Mgr Paulinier qui ne sut point se défendre de les remercier avec sa belle éloquence puisée dans le meilleur de son cœur :

Voici donc que Notre-Dame de la Garde vient donner à Notre-Dame de la Salette un baiser fraternel qui est un signe d'espérance dans ces jours de si profondes angoisses. Voici donc que cette ville qui a été le théâtre de tant de désordres compte encore dans ses murs de nombreux enfants, dignes fils des Marseillais des temps de Belzunce. Je vous remercie, Messieurs, des consolations que vous m'apportez et je vous donne ma bénédiction d'évêque et d'ami.

Et les chants reprirent, plus pieux encore et plus enthousiastes.

XXVI

LE P. PICARD ET MGR PAULINIER

I

La journée du mercredi 21 août 1872 fut une journée de suave et triomphante piété.

Elle était particulièrement douce aux Dijonnais, car c'était la fête de leur chère sainte,

¹ Cinq des insulteurs n'en furent pas moins condamnés à cinq jours de prison et à 15 francs d'amende.

Jeanne de Chantal. La veille ils célébraient celle du plus illustre de leurs compatriotes, saint Bernard ; ils se sentaient donc sous la protection de ces deux âmes héroïques et sacrifiées. Aussi la bonne humeur demeura-t-elle leur heureuse compagne.

A sept heures du matin, on apprend leur arrivée ainsi que celle du gros du pèlerinage national. Une procession se porte aussitôt à leur rencontre, et quand elles les a rejoints, tous reviennent ensemble, serpentant le versant du Gargas pour gagner le lieu béni de l'Apparition. La joie déborde des cœurs, cette joie qui se traduit par la prière, les chants et les larmes de bonheur.

La vaste église se remplit ensuite, car ils sont 1400 pèlerins, et les voûtes retentissent des mélodies sacrées.

Le P. Picard leur parle à son ordinaire de la doctrine du renoncement :

Nous venons de reconquérir deux grandes choses qui firent jadis la grandeur de la France, et dont l'absence aujourd'hui cause son abaissement. Ces deux biens inappréciables sont le sacrifice et l'enthousiasme.

Le sacrifice nous pousse à souffrir pour la cause de la justice ; l'enthousiasme nous fait endurer avec joie, avec transport, les souffrances, quand elles sont un moyen d'accomplir un devoir et de sauver l'honneur et la foi.

Qui donc aujourd'hui connaît la loi du sacrifice ? La vie, le travail, les efforts universels n'ont qu'un but, la jouissance des sens. Le peuple s'amuse, les hautes classes s'amuse, l'Etat subventionne les théâtres pour l'amusement du public.

Mais vous, bien-aimés pèlerins, combien est différent le spectacle que vous présentez en ce jour ! Vous avez entrepris un lointain voyage, enduré mille fatigues, subi mille épreuves, et le terme de ces fatigues et de ces épreuves, c'était une montagne escarpée d'où toute jouissance matérielle est bannie. Après plusieurs nuits sans sommeil, l'hospitalité la plus cordiale et la plus sympathique ne pourrait ici, en vous donnant tout ce dont elle dispose, vous fournir que des moyens bien insuffisants pour soulager vos membres épuisés. Et pourtant pas une plainte ne s'est échappée du fond de vos poitrines de catholiques, pas un regret ne s'est fait entendre. Votre sacrifice vous est doux, car vos pieds ont touché « la montagne de la myrrhe, » ils ont touché ce sol où notre Mère apparut, les yeux en pleurs, le crucifix sur la poitrine, afin de provoquer vos larmes. Vous êtes venus pour pleurer avec Elle, pour puiser dans ses exemples et dans son cœur l'amour du sacrifice et du renoncement.

Marie récompense ces sacrifices, elle nous remplit l'âme de joie.

C'est cette joie toute spirituelle, toute au-dessus des sens, qui fait naître au sein des nobles cœurs l'enthousiasme. L'enthousiasme, ce feu divin, qui fit concevoir et réaliser par nos pères les plus grandes entreprises, soutenir les saintes causes au prix des plus généreux sacrifices. Ah ! ils ne se demandaient pas en présence d'un devoir sacré de remplir, comme on ferait aujourd'hui : « A quoi

bon ? » Ils ne s'inquiétaient pas si une entreprise leur procurerait d'excellents dividendes et des avantages personnels !

Et c'est en oubliant ces glorieuses traditions que la France en est venue à trahir les plus saintes causes. Chevalier du faible et de l'opprimé, défenseur du Christ dans son Vicaire, notre pays a tout sacrifié, même son honneur ; et la cause de ces honteuses défections, c'est l'absence de foi dans les âmes. La foi avait pétri la grande nation française, elle avait forgé son épée dans les mains de Clovis, de Charlemagne et des croisés, et elle l'avait rendue invincible contre l'iniquité. Mais du jour où cette épée s'est refusée à sortir du fourreau pour réparer l'injustice, elle n'a plus sa raison d'être, et voilà pourquoi elle s'est brisée entre nos bras. Que faut-il donc à la France pour lui rendre son prestige et son antique valeur ? Il lui faut reconquérir la foi, et par la foi l'enthousiasme. C'est ce que nous venons chercher ici...

Ces fortes vérités fortement exprimées vont au cœur de tous les pèlerins, dont elles résument les sentiments, la foi profonde, les espérances pour l'avenir, les joyeuses fatigues.

Après la messe, les pèlerins se dispersent, mais leur piété personnelle les ramène presque tous à l'endroit de l'Apparition, auprès de la fontaine. Ils prient, ils se communiquent leurs impressions, et dans leurs entretiens ils demeurent recueillis, parlant à mi-voix, comme dans un sanctuaire. Toute la montagne en effet paraît transformée en un vaste sanctuaire.

Après le repas Mgr Paulinier porte un toast à Pie IX, puis il lui adresse un télégramme afin de lui exprimer le dévouement de tous les pèlerins de la Salette pour le Vicaire infailible du Christ.

A 2 h., voici vingt-quatre enfants et jeunes gens du patronage de Dijon qui arrivent sac au dos, comme de vrais soldats, conduits par M. l'abbé Cordier. A Vizille, ils ont rencontré aussi des insulteurs qui leur ont lancé à la face des outrages et des pierres : « Nous prions pour vous à la Salette ! » leur a crié de sa douce voix d'enfant l'un des plus jeunes. Ils portaient comme enseigne une grande croix, avec son Christ, et une blanche oriflamme. C'était donc bien le Christ qu'on insultait dans leur personne.

II

La procession s'organise vers 3 h. 1/2. Après les femmes et les hommes, voici les jeunes Dijonnais avec leur Christ. Après avoir été à la peine, ils sont à l'honneur, et rien n'est plus juste. Ensuite c'est la bannière du Comité, accompagnée par le P. Picard, supérieur de l'Assomption, le vicomte de Damas, président du Comité, M. Bournisien et vingt autres. Enfin 212 prêtres faisant cortège à la statue de la Sainte Vierge et précédant Mgr Paulinier. On s'échelonne en ordre sur les flancs du Gargas et Mgr l'évêque de Grenoble, placé sur le mamelon d'où la Sainte Vierge s'est élevée au ciel, parle. Il bénit d'abord le pèlerinage national, puis il fait en traits exacts et émouvants

le récit de l'Apparition, rappelle le discours de la Belle Dame et démontre que les deux bergers, ignorants comme ils l'étaient, n'auraient jamais pu concevoir la pensée d'inventer ce fait :

Ils n'ont parlé jusque-là que le patois de leur village, et cependant ils répètent et ils répèteront toujours, sans hésiter, dans la langue française dont ils n'ont aucune intelligence, une partie des paroles qu'ils ont entendues.

Comment leur imagination aurait-elle été assez riche pour composer le costume étrange de la Vierge de l'Apparition ? S'ils avaient eu l'intelligence suffisante pour vouloir tromper par leur récit, n'auraient-ils pas donné à cette femme les formes de la Madone de leur village qu'ils étaient accoutumés à prier ? Enfin leur persévérance dans la même affirmation, au milieu d'enquêtes incessantes, n'est-elle pas, si leur récit est inventé, un véritable prodige ; et peut-on expliquer humainement que l'un des deux témoins, égaré quelquefois, comme le prodigue, par un de ces mystères d'abus de la grâce dont Dieu se réserve le secret, et visité par l'épreuve la plus terrible de toutes, celle de la pauvreté et de la faim, ait persisté toujours dans ses récits, alors qu'un démenti aurait suffi pour obtenir de l'or dont les ennemis du surnaturel ne se seraient pas montrés avares ?

Dieu nous a donné trois preuves de la vérité de l'Apparition.

Le miracle d'abord. Que de malades guéris, que de malheureux consolés et que de pécheurs convertis par Notre-Dame de la Salette ! « Que de larmes Marie a essuyées ! »

Puis la transformation de cette montagne accomplie en un quart de siècle, « malgré des obstacles surhumains, » et la diffusion dans tout l'univers de la dévotion à Notre-Dame de la Salette.

La vérité de l'Apparition est affirmée par cette basilique, construite en plein désert, elle est acclamée par les foules qui affluent de partout dans ce sanctuaire.

Vous l'avez jetée hier à tous les échos de la montagne, lorsqu'au milieu d'une nuit brillante comme le plus beau des jours, entourant l'image de Marie sur le front de laquelle les rayons de la lune et des milliers de flambeaux répandaient les plus doux reflets, vous lui demandiez de sauver la France au nom du Sacré Cœur de son Fils, et lui adressiez une prière touchante en faveur de quelques frères égarés qui avaient répondu par l'insulte à la manifestation libre de votre foi !

Les événements nous ont apporté la troisième démonstration.

Quand Pie IX lut les secrets des bergers, on dit qu'un nuage de tristesse se répandit sur son front et qu'il murmura : « Ce sont des fléaux. Pauvre Italie ! Pauvre France ! »

Qui ne se souvient des crimes de l'Italie, depuis Pie IX expulsé de Rome jusqu'à Castelfidardo, jusqu'à la captivité définitive du Pape au Vatican d'où « il entend des cris de mort sous les murs mêmes de son palais qui l'abrite encore ? »

Mais l'heure du châtimeut a sonné plus tôt encore pour la France.

Elle aussi a été bien coupable ! Appelée par une vocation quatorze fois séculaire à être au milieu du monde moderne le missionnaire de la vérité, elle est devenue le missionnaire de l'erreur, et depuis plusieurs années elle a accompli, par tous les échos de la presse, du roman et du théâtre, ce fatal apostolat. Nous l'avons vue, fière de ses progrès matériels, voulant se passer de Dieu, le chasser de l'école et de la famille, comme elle le bannissait de ses lois, soulevant toutes les convoitises et les appétits sensuels. C'était la femme de l'Apocalypse portant au front le diadème d'une science tout humaine, sur les épaules le manteau d'or de l'industrie, et offrant à toutes les nations qu'elle invitait à ses fêtes luxueuses la coupe empoisonnée de ses erreurs et de ses vices.

Et pendant qu'elle s'enivrait dans « les orgies, » une main écrivit sur la muraille du festin de ces nouveaux Balthasars trois mots mystérieux, et, comme aux jours de la chute de Babylone, d'autres Barbares arrivèrent du Nord avec la rapidité du vautour ; et nos chefs les plus hardis « *pâlirent comme des bergers surpris par la tempête...* » Puis c'est Paris assiégé, la guerre civile, « et tandis qu'on répétait autour de nous qu'une civilisation sans Dieu adoucît les mœurs des peuples, on a vu à la lueur du pétrole qui dévorait nos palais, de nouveaux cannibales dont la férocité n'a été dépassée que par l'héroïsme de nos martyrs... »

En terminant, l'évêque fait des vœux de longue vie pour Pie IX. Ses paroles sont saluées de vigoureux applaudissements, avec un cri formidable de *Vive Pie IX !* qui ébranle les échos des montagnes.

Le lendemain, c'est une manifestation plus grande encore. Langres et Romorantin sont arrivés, et la procession du soir, quand le soleil a disparu derrière les sommets, est merveilleuse. Dans les roses et chaudes clartés du jour qui tombe, on croit apercevoir dans le lointain horizon la Vierge, lumineuse et bonne, qui regarde avec un sourire céleste les pèlerins et les bénit.

A l'église le P. Picard remercie l'assistance, Mgr Paulinier consacre les pèlerins à Notre-Dame de la Salette et prononce des paroles d'adieu touchantes. Ce sont aussi des paroles d'au-revoir.

Tel fut le premier pèlerinage national. Il commença à la Salette, dans un esprit de pénitence. Le conseil des Pèlerinages s'y forma le 11 août 1872, et, depuis, chaque année a revu ces manifestations grandioses, à la Salette, à Lourdes, au Laus, et dans tous les sanctuaires de Marie.

Les pèlerins de Paris retournent à Grenoble, mais cette fois ils sont aimablement accueillis. Le chef de gare met gracieusement à leur disposition toutes les salles d'attente. L'ordre et la paix bienveillante règnent partout. Une députation de vrais Grenoblois les attend pour leur remettre l'adresse dont nous avons donné

le texte, afin que les pèlerins emportent surtout dans leurs foyers un souvenir de charité chrétienne et de pieuse fraternité. D'ailleurs ils n'avaient gardé aucune amertume, mais plutôt une douce joie spirituelle des pénibles incidents du soir du 19 août. Le P. Picard leur répond par des mots empreints de cordialité et de belle humeur, comme il savait faire. Dans la gare retentissent les cris de « Vive Grenoble ! Vive la France ! Vive Pie IX ! » et pour couronner ces doux épanchements par la plus sublime des prières, les pèlerins chantent le *Magnificat*.

On estima qu'il était venu des pèlerinages de cinquante et un diocèses de France. Se firent aussi représenter l'Amérique, la Belgique, le Hainaut, le Piémont et la Suisse. On ne disposait pas alors des facilités actuelles, aussi ce mouvement considérable marqua-t-il d'un caractère presque héroïque ce premier essai qui fut suivi de tant d'autres belles et consolantes fêtes. Cette fois c'était la France qui venait spontanément, sans entente autre que celle de la foi, prier Notre-Dame de la Salette de détourner d'elle pour l'avenir les fléaux qui venaient de l'accabler.

Toutes les provinces étaient là, depuis la Savoie jusqu'à la Gascogne, depuis la Provence jusqu'à la Bretagne. Un médecin breton écrivit à la Salette pour témoigner de son enthousiasme et de sa reconnaissance. Il avait longuement interrogé Maximin : « Quand on a causé avec lui comme j'ai fait, racontait-il, on voit qu'il n'a pu être trompé par une personne vivante, car la forme parfaitement définie qu'il décrit avec soin n'est pas un corps terrestre : « Un vitrail, me disait-il, en rend mieux compte qu'une statue. On voyait au travers. » C'est un *fameux témoin*. J'ai eu de ses nouvelles pendant qu'il était à Paris dans le service d'un de mes amis, à Saint-Antoine, j'en ai eu aussi à Rome : jamais il n'a varié touchant le fait de la Salette¹. »

Aussi bien faudrait-il être de mauvaise foi pour en contester la vérité.

SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE²

Monseigneur³,

Si je prends la parole aujourd'hui, dans cette pieuse et touchante cérémonie, c'est que vous avez bien voulu agréer la demande qui vous en a été faite. Je vous en remercie, Monseigneur, car j'y vois une preuve de l'estime et

¹ *Annales de N.-D. de la Salette*, septembre 1872.

² Prêché à la Visitation de Troyes le 18 avril 1911.

³ Monseigneur Monnier, évêque de Troyes.

de l'affection que vous avez pour l'Eglise de Langres, qui vous est chère à plus d'un titre ; et je ne souhaite rien tant que ma voix réponde à ce que vous en attendez, en rappelant comme il convient les grandes leçons de la profession religieuse que vous présidez.

**

Ma Sœur, le 10 décembre 1881, quelques jours après votre naissance, vous fûtes apportée sur les fonts du baptême, et en versant sur votre front l'eau sainte qui régénère, j'eus la joie de faire de vous une enfant de Dieu et de l'Eglise. Vos noms furent Marie-Edmée, et si alors quelqu'un m'eût interrogé et m'eût demandé : « Que pensez-vous que sera cette enfant ? » je n'aurais su que répondre.

Et cependant, vous étiez marquée pour de belles et saintes destinées. Les anges du ciel dont vous étiez devenue la sœur, par l'innocence et la pureté, lisaient déjà dans votre âme un mot, un titre que je dirai tout à l'heure, et qui fait toute votre gloire.

Le bon Dieu, par une grâce de choix, avait placé votre berceau dans une famille profondément chrétienne, entre un père et une mère qui, parmi les caresses et les baisers dont ils vous couvraient, ne cessaient de remercier le ciel de vous avoir donnée à leur tendresse et à leur amour. Et ils ne se trompaient pas ; car vous grandîtes, sous leurs yeux vigilants, comme une fleur exquise, embaumant de vos vertus le foyer domestique.

Je ne voudrais pas blesser votre humilité : cette humilité qui est à la base et comme le fondement de la vie religieuse. Mais il faut bien que je rende justice à ce bon père, à cette bonne mère qui sont ici, qui vous ont si bien élevée, et qui, après vous avoir reçue de Dieu, vous donnent à lui, aujourd'hui, avec tant de générosité. Oui, il faut bien que je leur rende justice ; et puisque, suivant le beau mot de saint Ambroise, vous êtes en ce moment comme une hostie, une hostie vivante qu'ils offrent, qu'ils immolent à Dieu, *Virgo hostia matris est*, il faut bien que je les loue de leur foi, de leur piété, de leur esprit de sacrifice, et que je leur promette, de la part de Dieu, les récompenses et les joies qu'il réserve aux parents fidèles.

Et puis, en rappelant un si bel exemple, en ces jours où l'Eglise passe par tant et de si cruelles épreuves, en ces jours où ses ennemis ont juré, sinon de renverser, de détruire tout à fait nos monastères, du moins d'y faire le vide et de les réduire à l'état de tombeaux, il faut bien que je dise aux pères et aux mères qui assistent à cette émouvante cérémonie et qui m'entendent, que Dieu compte sur eux pour soutenir l'honneur de son nom et la grandeur de sa majesté infinie, en peuplant

de leurs enfants les maisons de prière et de sacrifice que la foi a bâties, et d'où doit monter sans cesse, vers lui, la louange parfaite.

**

Qu'y a-t-il eu, ma Sœur, entre Dieu et votre âme, le jour béni de votre Première Communion ? Je le devine assez. Le divin Jésus, à cette heure radieuse où il entra dans votre cœur, y a mis son amour ; et cet amour, en vous brûlant de ses ardeurs, vous faisait tendre vers lui de toutes vos forces, et le rechercher comme le seul bien de votre vie : *Quæsitivi quem diligit anima mea*. (Cant., III, 1).

De là votre belle vocation ; de là ce détachement progressif des choses du monde. Par votre naissance, par votre famille, par toutes les qualités qui vous distinguent, vous auriez pu prétendre à quelque brillante alliance. Mais rien n'y a fait ; loin de vous laisser prendre aux vanités d'ici-bas, il n'y avait, pour vous, de fête que quand, toute seule, perdue dans l'ombre et le silence d'une chapelle, aux pieds du bien-aimé Jésus, vous pouviez vous entretenir avec lui et lui confier vos plus secrètes espérances.

Et si cette chapelle était, comme celle-ci, une chapelle de la Visitation, ah ! votre âme se fondait en une joie délicieuse, tant il vous semblait que vous étiez plus près de votre Dieu, et plus à l'aise avec lui.

Aussi, vos parents qui connaissaient vos goûts, vos attraites, vos aspirations, ne furent point surpris, quand un jour, avec le tendre accent de la piété filiale, vous leur dites : « Mon père, ma mère, Dieu m'appelle ; agréez que je sois Visitandine. »

Visitandine !... Et voilà, ma Sœur, que votre désir le plus cher, le rêve de vos jeunes années se réalise aujourd'hui.

Tout à l'heure, prosternée dans la poussière étendue à terre, vous serez recouverte d'un drap mortuaire. Que va-t-il donc se passer ? et qu'est-ce que signifie cet appareil funèbre ?

Ah ! je me rappelle une grande parole de l'apôtre saint Paul. Il écrivait aux fidèles de Colosses, et il leur disait : « Vous êtes morts, *mortui estis*..., et votre vie est cachée en Dieu, avec le Christ, *vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*. » (Coloss., III, 3).

Eh bien ! vous aussi, ma Sœur, vous allez mourir au monde, à son orgueil, à son luxe, à ses richesses, à ses fêtes, à ses plaisirs. Ce n'est pas assez : vous allez mourir à vous-même, à votre nature déchue, aux désirs et aux passions de votre cœur ; et en signe de cette mort volontaire, pour vous sacrifier tout entière et jusque dans le vif de l'âme, vous ferez un triple vœu : le vœu de pauvreté, le vœu d'obéissance, le vœu de chasteté.

Mais alors, en pénétrant des yeux de la foi ce grand mystère qui s'accomplira en vous, d'une vie surnaturelle et divine, je ne puis retenir sur mes lèvres le cri de l'apôtre : « O mort, où est ta victoire ? *Ubi est, mors, victoria tua* ? Car vous vivrez, vous vivrez avec le Christ, en Dieu. » (I Cor., xv, 55).

Déjà vous étiez, par votre vêtue, par votre prise de voile, la fiancée du Christ. Mais aujourd'hui c'est un autre nom, c'est un autre titre plus noble, plus auguste encore, que vous allez porter et que l'Eglise vous donne : *Sponsa Christi*, vous serez l'épouse du Christ.

**

L'épouse du Christ... Ce n'est pas sans émotion que je vous appelle ainsi. Car vous m'apparez dans un état nouveau, une condition tellement haute, tellement glorieuse que les filles de la terre, si riches et si honorées qu'elles soient, vous les surpassez toutes, *tu supergressa es universas*.

Et en effet, c'est la vie même de Jésus-Christ que vous allez partager, c'est de sa vie que vous allez vivre.

Et qu'est-ce que c'est que la vie de Jésus-Christ ?

Mais c'est une vie silencieuse et cachée, pendant trente années. — Vous aussi, ma Sœur, vous serez cachée à tous les regards, et c'est à l'ombre du sanctuaire, dans ce coin béni, dans ce cloître tant désiré que vos jours s'écouleront, calmes et paisibles, tout embaumés des grâces et des dilections divines.

La vie de Jésus-Christ, c'est une vie de pauvreté et de travail, à Nazareth. L'Evangile ne nous dit-il pas qu'il aidait saint Joseph dans son métier de charpentier ? — Vous aussi, ma Sœur, vous travaillerez de vos mains ; et sous le regard du divin Epoux, dans l'emploi qui vous sera confié, vous lui offrirez vos fatigues, et vous lui direz mille et mille fois : « Avec vous, et pour vous, ô mon bien-aimé ! »

La vie de Jésus-Christ, c'est une vie d'oraison. La nuit, seul, sur le sommet des collines qui bordent le lac de Génésareth, il tombait à genoux devant son Père, et l'adorait : *et erat pernoctans in oratione Dei*. (Luc, vi, 12). — Vous aussi, ma Sœur, vous ferez oraison ; vous répandrez devant Dieu des prières qui, comme la fumée odorante qui s'échappe de nos encensoirs d'or, monteront jusqu'à lui pour le louer et le bénir.

La vie de Jésus-Christ, c'est une vie d'abandon à son Père. « Je suis venu, disait-il, non pas pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père. » Et il ajoutait : « Je fais toujours tout ce qui plaît à mon Père. *Quæ placita sunt ei, facio semper*. » (Joan., viii, 24). — Vous aussi, ma Sœur, vous serez entre les mains de Dieu, — et les mains de

Dieu sont pour vous celles de vos vénérées Supérieures, — vous y serez pour obéir toujours à la Règle, à vos saintes Constitutions.

La vie de Jésus-Christ, c'est une vie d'humilité et d'anéantissement. Des hauteurs du ciel, il est descendu parmi nous, il a revêtu notre chair mortelle, et il s'est couvert, en apparence, des livrées du péché : *pro nobis peccatum fecit*. (II Cor., v, 25). — Vous aussi, ma Sœur, vous serez bien humble. Dieu vous a appelée dans sa maison, et vous y aurez la parure et les ornements précieux de la grâce. Mais comme la violette qui se cache pour donner son parfum, cachez-vous et descendez au dernier rang, parmi vos Sœurs, trop heureuse de penser, ainsi que nous lisons dans l'*Imitation*, que vous êtes ignorée et tenue pour rien.

La vie de Jésus-Christ est une vie de souffrance et d'immolation. Voyez-le sur la croix, voyez-le à l'autel : c'est une Victime, et il expie nos péchés, dans son sang répandu. — Ma Sœur, ce n'est pas trop vous demander que d'être, vous aussi, une victime, et de prendre sur vous, pour vous en envelopper, si je puis ainsi dire, et les expier, tant de péchés qui aujourd'hui irritent Dieu et lassent sa justice ; et pour cela, bien souvent, au pied de l'autel, dites à Jésus : « O mon Jésus ! laissez-moi m'approcher de vous, non pas seulement pour voir vos plaies, les blessures dont vous êtes couvert, non pas seulement pour les toucher, y répandre mes larmes et y coller mes lèvres, mais pour les sentir, pour en être meurtrie, pour en être comme pénétrée de douleur, et ajouter ainsi, par mes propres souffrances unies aux vôtres, ce qui manque à votre Passion. »

Enfin la vie de Jésus-Christ est une vie de bienfaits, de générosité et d'amour. « Le Christ ayant aimé les siens, s'écrie saint Jean, les a aimés jusqu'à l'excès, *in finem dilexit eos*. » — Vous aussi, ma Sœur, montrez-vous généreuse pour ce monde même que vous avez quitté, pour ce monde, hélas ! si rempli d'offenses envers la Majesté divine. Qu'est-ce que fait donc Jésus-Christ, ici, tous les jours ? Il s'immole, oui, il verse son sang dans la coupe du sacrifice eucharistique, oui. Mais, ô prodige d'amour, il fait bien autre chose encore : il se donne, il se donne tout entier, il se donne à tous ceux qui le veulent, et sans se lasser jamais... Donnez-vous donc, ma Sœur, en union avec Jésus-Christ et pour Dieu. C'est vrai, vous n'avez ni or, ni argent ; mais vous avez bien mieux : vous avez vos adorations, vous avez votre humilité, ce qu'un saint appelait si bien la virginité de l'âme ; vous avez vos jeûnes, vos veilles, vos mortifications et vos croix ; vous avez vos communions, vous avez votre cœur surtout, votre cœur que vous avez gardé pur, votre cœur qui palpite d'amour pour Dieu,

vosre cœur qui, comme le veulent vos saints Fondateurs, *n'aspire et ne respire que pour Jésus-Christ*. Ah ! donnez tout cela, largement, sans compter et jusqu'à votre dernier soupir.

Et ainsi vous serez vraiment l'épouse du Christ, *sponsa Christi*. Et n'est-ce pas, d'ailleurs, ce que vous avez vu ici, dans cette sainte maison, depuis que vous y êtes entrée ? Et comment appeler autrement cette Mère de votre âme qui vous a accueillie à bras ouverts et qui vous traite comme sa fille ? Comment appeler autrement toutes ces Sœurs dont les vertus vous ont si édifiée, et qui fêtent, avec tant d'allégresse, vos noces avec Jésus-Christ ?...

**

Mes Sœurs, je ne vous ai rien dit encore, et cependant c'est à vous que je pensais, en m'adressant à l'heureuse professe d'aujourd'hui. Voilà des années que vous appartenez à Jésus-Christ ; ah ! gardez-le bien. Rappelez-vous ce qu'il dit à ses apôtres, la veille de sa mort : « Depuis que je vous ai choisis, depuis que je vous ai envoyés, dénués de tout, est-ce qu'il vous a manqué quelque chose ? *Numquid aliquid defuit vobis ?* » Et les apôtres répondirent : « Non, Seigneur, non, il ne nous a rien manqué. » (Luc, xxii, 35).

Est-ce que vous ne pourriez pas dire la même chose ? Depuis que vous avez épousé Jésus-Christ, si pauvres que vous soyez, il ne vous a rien manqué, parce que, comme le chantait un matin, aux premiers rayons du soleil, après une nuit d'adoration et d'extase, l'admirable saint François d'Assise, Jésus-Christ c'est votre tout, *Deus meus est omnia*. Gardez-le donc, tenez-le dans les chastes étreintes de votre amour. Si la persécution qui s'est abattue avec tant de violence sur l'Eglise de France peut vous atteindre, si elle peut vous dépouiller encore davantage, si elle peut vous chasser en exil, vous jeter sur la terre étrangère, ne craignez rien ; il n'est au pouvoir de personne de vous le prendre et de vous en séparer. *Tenui eum, nec dimittam*.

Et puis, servez-vous de Jésus-Christ. Oui, mes Sœurs, servez-vous de votre Jésus, non pas seulement pour votre propre félicité, pour goûter les délices qu'on trouve près de lui, à ses pieds, mais aussi pour le salut des pauvres âmes, pour le salut de notre malheureux pays. Servez-vous de votre Jésus, il vous le permet, il vous y invite ; car il suffit à tout ; c'est, comme le disait si souvent une des vôtres, la mère Marie de Sales qui a laissé ici la mémoire et les vertus d'une sainte, c'est le *divin suffisant*, et il vous offre, pour que vous les répandiez, les grâces et les miséricordes de son Cœur ; et rien, vous l'entendez bien, rien ne lui sera plus agréable, rien ne le touchera

davantage que la familiarité avec laquelle vous irez à lui et lui parlerez.

**

Je ne veux pas prolonger davantage cet entretien. Et que pourrai-je bien apprendre à des âmes si élevées, si consommées dans la perfection religieuse ?

Ma Sœur, j'ai lu que c'est une pieuse croyance, dans la Visitation, que la religieuse qui fait profession obtient de Dieu ce qu'elle lui demande alors qu'elle est étendue sous le drap des morts.

Ai-je besoin, ma Sœur, d'en appeler à votre cœur, et de vous dire ce que tous ici nous attendons de votre ferveur ?

Ah ! tout à l'heure, vous prierez pour votre père et votre mère si attendris et qui méritent tant d'être bénis de Dieu. Vous prierez pour vos frères, pour votre sœur, pour tant de parents et d'amis qui comptent sur vous. Vous prierez pour le Souverain Pontife, l'auguste Pie X, si abreuvé d'amertume depuis quelque temps. Vous prierez pour le pieux prélat qui va recevoir vos vœux, et pour les prêtres de ce diocèse. Vous prierez pour la grande famille de la Visitation, devenue votre famille et le doux asile de votre âme ; et si vous le voulez bien, vous direz un mot au Cœur de Jésus pour moi et pour la paroisse qui vous a vue naître.

Ma Sœur, à votre nom de baptême vous ajoutez aujourd'hui celui de Stéphanie. Vous savez ce que veut dire ce nom qui fut porté par le diacre Etienne, il veut dire « *couronne* ». J'y vois un heureux présage : vous serez en religion, par vos vertus, comme une couronne de fleurs odorantes pour le divin Epoux, et celui-ci plus tard, en vous appelant à lui, posera sur votre front tout auréolé des clartés du ciel la couronne des vierges qui suivent l'Agneau et qui chantent le cantique des noces éternelles.

**

Entre les joies de ma vie, il y en a deux, mes Sœurs, qui me seront toujours chères et que je n'oublierai jamais : celle que j'éprouvai, il y a quelques années, à célébrer la sainte messe à la Visitation d'Annecy, sur le tombeau de saint François de Sales, et celle d'aujourd'hui, où malgré mon indignité il m'a été donné de parler à ses filles.

Monseigneur, daignez nous bénir !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 maii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 18 mai 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Ascension. — I. L'existence du ciel, 385. — II. Notre ascension vers le ciel, 387. — III. Supporter les peines de la vie, 389.

Avis paroissiaux. — La neuvaine précédant la Pentecôte, 391. — Avant la moisson, 392.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXVI. Le travail, 393.

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — XXVII. Couronnement de N.-D. de la Salette, 396. — XXVIII. Sœur Marie-François de Sales et M^{lle} Lioger, 398.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

I

L'EXISTENCE DU CIEL

Mes frères,

Lorsque N.-S. Jésus-Christ, au jour de l'Ascension, eut disparu dans la nuée qui semblait venir au devant de lui, les disciples continuèrent à regarder du côté du ciel, dans l'espoir de l'apercevoir encore. Alors deux hommes vêtus de blanc, deux anges, parurent à leurs côtés et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? »

Ce reproche, il ne serait guère de mise aujourd'hui. L'humanité ne ressemble plus aux disciples désolés qui s'obstinaient à tenir leurs yeux levés vers le firmament. Elle est bien plutôt semblable à cette femme dont parle l'Evangile, si courbée qu'elle ne pouvait regarder en haut : *inclinata erat et non poterat sursum respicere*. (Luc, XIII, 10).

A quoi pense aujourd'hui la majorité des hommes ? A la terre, et rien qu'à la terre. Y acquérir quelques honneurs, y devenir plus riche, y couler une vie agréable : c'est là tout l'idéal.

Le ciel, on n'y pense pas. Bien plus, on se moque de ceux qui y croient et qui travaillent pour l'obtenir. Ce sont, dit-on, des naïfs qui sacrifient le certain pour l'incertain, la réalité pour la chimère ; « la joie, le bonheur, c'est d'égorger le veau gras, c'est d'immoler des bœufs, manger de la viande et boire du vin. Mangeons, buvons ; car demain nous mourrons ! » (Is., XXII, 13).

Ces paroles que le prophète rapporte avec indignation, peut-être les avez-vous entendues. Certainement, vous en avez entendu de semblables.

Eh bien ! puisque tout, en cette fête de l'Ascension, nous parle du ciel, faisons comme les Apôtres. Interrogeons le firmament ; rendons-nous compte de la réalité ; voyons sur quoi reposent et notre foi et nos espérances.

Pour cela, nous n'aurons qu'à mettre en regard l'une de l'autre les deux opinions opposées : celle qui nie l'existence du ciel et celle qui, affirmant avec l'Eglise catholique la certitude d'un bonheur éternel, en chante par avance les ineffables douceurs.

I

Y a-t-il, après cette vie, une récompense promise à ceux qui auront bien vécu ?

Jusqu'ici on l'a toujours cru, et cette espérance, à bien prendre, est la seule qui puisse empêcher, à de certaines heures, le découragement et le désespoir de s'emparer de nos âmes.

Ce n'est guère que depuis deux siècles — et que sont 200 ans dans l'histoire de l'humanité ? — que quelques-uns ont osé dire : « Folie que cela ! Illusion ! Conte bon tout au plus à bercer les enfants ! Il n'y a pas de ciel ! Le ciel n'existe pas ! Après la mort tout est mort ! »

Ils crient bien fort, ces nouveaux venus ! On dirait qu'ils ont hâte de démolir nos croyances. Avec quel dédain ils en parlent ! Pourquoi mettent-ils tant d'acharnement pour éteindre cette lueur divine de l'espérance, qui brille dans le lointain et qui soutient par son éclat magique notre marche douloureuse dans la nuit ? Pourquoi ne sont-ils pas arrêtés dans leur œuvre de destruction par la pensée du mal qu'ils vont causer et des larmes qu'ils vont faire couler ? Leurs allures sont bien celles de gens qui accomplissent un mauvais coup !

Mais précisément parce que l'espérance est notre bien le plus précieux, c'est à nous de ne pas nous le laisser arracher par eux sans résistance.

Et d'abord, sans nous laisser intimider par leurs clameurs, commençons par les regarder en face. Ces négateurs de la vie future et du ciel, quels sont-ils ? Sont-ce de ces hommes vertueux dont la haute autorité, la belle tenue morale et la vie exempte de faiblesses font accepter d'emblée les opinions ?

Loin de moi la pensée de charger de tous les crimes les adversaires de notre foi ! Il en est parmi eux qui mènent une vie honorable. Je constate cependant que ceux-là sont en bien mauvaise compagnie, car s'ils ne sont pas coupables de tous les forfaits, ceux qui en sont coupables sont d'accord avec eux, et tous, tant qu'ils sont, pour une raison ou pour une autre, ont intérêt à ce qu'il n'y ait pas de ciel, et surtout pas d'enfer.

Un incrédule disait un jour devant Alexandre Dumas : « Je ne crois pas que nous ayons une âme. — J'ai ici, répondit le romancier, un chien, un chat et un perroquet qui sont absolument de votre avis. »

Si quelqu'un vous dit jamais : « Moi, je ne crois pas au ciel ! » vous pourrez lui répondre : « Prenez garde ! les voleurs, les assassins et les malfaiteurs de toute sorte ne pensent pas autre chose ! »

Cependant, même de bouches suspectes, une bonne raison peut sortir. Examinons de près celles que peuvent mettre en avant, sur le point qui nous occupe, les adversaires de nos croyances.

Mais voici qu'en fait de raisons, ils n'en ont qu'une seule, celle-ci : « Le ciel, personne n'en est revenu, donc il n'y en a point ! » C'est tout ? Oui, c'est tout ce qu'ils savent alléguer.

Nous pourrions contester leur affirmation. Maintes fois, par la permission de Dieu, il y a eu des apparitions de bienheureux qui sont venus sur la terre encourager et instruire ceux qui y combattaient le rude combat du salut. Ces faits sont prouvés. Mais passons sur ce point, et abordant en face l'objection, demandons-nous ce qu'elle prouve.

Tout simplement que ceux qui parlent ainsi ne savent pas s'il y a un ciel. Cela les autorise-t-il à dire et à décider qu'il n'y en a point, et à railler ceux qui y croient ? Non, assurément.

Et ici encore nous avons une preuve de la faiblesse des raisons qu'on oppose à notre sainte religion, et de la loyauté douteuse des procédés avec lesquels on lui fait la guerre.

Ici comme partout, l'incrédulité n'est pas désintéressée dans la question, et si elle s'efforce de ruiner la foi en l'autre vie, c'est parce que l'autre vie la gêne.

Ici comme partout, l'incrédulité est l'ennemie de notre bonheur, puisqu'elle s'attaque à ce qui fait notre consolation et notre douce espérance.

Ici comme partout, l'incrédulité n'a que des semblants de raisons à nous opposer, et elle n'est pas fondée à crier ni si fort ni si haut.

II

Et maintenant retournons-nous vers l'Eglise.

Est-il vrai, ô Mère, que notre foi ne repose sur rien et que nos espérances sont chimériques ? Est-il vrai que nous nous trompons quand, fatigués des luttes, nous regardons à l'horizon pour y apercevoir la patrie où l'on ne pleurera plus, la patrie où il n'y aura plus de haine, la patrie où l'on vivra toujours dans la paix, dans la lumière et dans l'amour ?

Et l'Eglise nous répond : — Ne craignez rien, mes enfants. Car si vous croyez au ciel, toute l'humanité y a cru avant vous et comme vous. Parcourez les livres de tous les peuples, aussi

bien ceux de l'Arabe qui erre dans le désert que ceux de l'orgueilleux Romain qui subjuguait l'univers, aussi bien ceux des Grecs épris de beauté que ceux de l'Hindou qui se prosternent sur les rives sacrées du Gange : partout vous voyez la même foi. Cela prouve bien qu'elle fait partie de notre nature, et que si vous lisez dans votre âme cette espérance du ciel, c'est qu'elle y a été écrite par Dieu lui-même.

Et l'Eglise répond encore : — Ne craignez rien, mes enfants. Car si vous croyez au ciel, c'est que votre âme le réclame par toutes ses aspirations et y tend par toutes ses énergies. D'où vient cette horreur instinctive et, la plupart du temps, insurmontable que vous éprouvez pour la mort ? D'où vient que, hôtes d'un jour sur la terre, vous ne cessiez de former des vœux éternels, d'élaborer des projets éternels, d'échanger des serments éternels ? Le rêve du père est de se survivre dans ses enfants ; celui de l'artiste ou du poète, de se survivre dans ses œuvres. Pourquoi cette soif d'immortalité, alors que la terre n'est qu'un vaste cimetière où les plantes, les animaux, les hommes ne naissent que pour mourir ? C'est parce que Dieu, qui nous a créés pour le ciel éternel, en a mis en nous le besoin et le pressentiment, besoin et pressentiment qui, s'ils n'étaient pas destinés à être réalisés, seraient la plus cruelle des déceptions. Mais Dieu est trop sage et trop bon pour se jouer ainsi de nous. C'est donc qu'il y a un ciel qui nous attend.

Ce n'est pas tout ; car l'Eglise nous dit encore : — Ne craignez rien, mes enfants ; vous croyez au ciel et vous ne vous trompez pas, car le ciel est la seule consolation qui puisse atténuer certaines douleurs. Oui, il y a de ces tristesses si profondes que la pensée du ciel s'impose presque invinciblement. Voyez cette mère qui pleure près du berceau où vient de mourir son enfant nouveau-né. Son chagrin est tel que toute parole lui serait importune et odieuse. Retirez-vous donc bien loin, vous qui ne croyez pas à l'autre vie dans laquelle on se retrouvera pour ne plus jamais se séparer. Approchez-vous au contraire, vous qui avez la foi, et, de votre doigt levé, montrez le ciel. Elle comprendra, la pauvre mère, l'éloquence de votre geste, et si ses larmes continuent encore à couler, du moins elles seront moins amères. Oui, dans nos épreuves, il n'y a que le ciel qui puisse nous consoler un peu, et c'est pour cela que tant d'âmes qui s'écartent de Dieu lorsqu'elles sont heureuses, reviennent à Lui quand le malheur les a touchées.

Et l'Eglise poursuit : — Vous croyez au ciel, mes enfants, et vous avez raison, car votre foi est d'accord avec les revendications de la justice. Combien d'innocents que les tribunaux humains, aveuglés par la passion ou trompés par de vaines apparences, ont con-

damnés au dernier supplice ! N'y en eût-il eu qu'un seul dans toute la suite des temps, cela suffirait à montrer que le ciel existe, car il faut bien que l'innocence injustement frappée soit reconnue un jour ; autrement, où serait la justice de Dieu ? Quand Jeanne d'Arc torturée par des juges infâmes s'écriait : « J'en appelle à Dieu, le souverain juge ! » elle ne faisait qu'exprimer cette conviction qui est au fond de toutes les âmes : que tous les jugements de la terre seront revisés là-haut, et que les victimes de l'injustice humaine seront d'autant plus glorifiées qu'elles ont été plus indignement traitées. Qui donc oserait dire que Jeanne d'Arc, alors qu'elle jetait à ses bourreaux ce défi superbe, n'était pas dans le vrai ?...

Ainsi donc l'existence du ciel nous est affirmée par l'assentiment unanime des peuples, par les aspirations de notre âme, par le besoin de consolation dans nos deuils, par la revendication de la justice. L'Eglise cependant a encore une preuve plus forte à nous donner, car elle termine ainsi : — Vous croyez au ciel, mes enfants, et vous avez raison ; car le Souverain Maître l'a dit. Oui, ouvrez l'Evangile, et vous y verrez comment Jésus nous enseigne à plusieurs reprises cette vérité. « Lazare, dit-il, fut transporté dans le sein d'Abraham... Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures... En vérité, en vérité, je vous le dis, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce que je le boive de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. »

Il nous fait connaître la sentence qui ouvrira le ciel aux élus : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

Et quand, sur la croix, il entend le bon Larron lui faire cette humble prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ! » il lui répond sans tarder : « Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le Paradis ! »

Ces paroles sont nettes, elles émanent de la Vérité même. Aucun doute n'est plus permis : le ciel existe ; il nous attend, et si aujourd'hui Jésus monte aux cieux, soyons assurés qu'il y va nous y préparer une place.

Puisque le ciel nous attend, mes frères, ne regardons plus la terre désormais que comme un lieu d'exil et pensons plus souvent à la patrie éternelle qui nous est réservée.

Quand saint Ignace de Loyola apercevait la voûte étoilée qui s'étend au-dessus de nos têtes, il aimait à y voir l'image du bienheureux séjour où les saints possèdent Dieu et, délivrés des épreuves terrestres, jouissent d'un bonheur sans fin. Alors il s'écriait : « Que la terre me déplaît quand je regarde le ciel ! »

Est-ce ainsi que nous parlons ?... Les Israélites captifs à Babylone suspendaient leurs lyres aux saules du rivage, et quand leurs vainqueurs leur demandaient de redire les cantiques de Sion, ils répondaient : « Comment pourrions-nous chanter sur la terre étrangère ? »

Telle doit être notre réponse quand on nous dit qu'il faut passer dans le plaisir et dans les fêtes les courts instants que durera notre vie. Nous ne sommes pas ici-bas pour nous réjouir, mais pour travailler à notre salut, et la récompense qui nous est promise est assez belle pour que nous ne la perdions jamais de vue ! Ainsi soit-il.

II

NOTRE ASCENSION VERS LE CIEL

Mes frères,

Vous venez d'entendre le récit évangélique de l'Ascension de Jésus-Christ. Il est très court. Les écrivains sacrés, qui ont décrit dans les moindres détails les souffrances, les humiliations et la mort du Fils de Dieu, racontent en quelques mots seulement son entrée dans la gloire éternelle, et ces quelques mots les voici : « Le Seigneur Jésus, après avoir béni ses disciples, s'éloigna d'eux. Sous leurs yeux, il s'éleva vers le ciel. Une nuée le déroba à leurs regards, et maintenant il est assis à la droite de Dieu son Père. »

Méditons ces paroles. Dans leur brièveté, elles nous enseigneront une vérité importante, à savoir, que l'Ascension doit être le modèle de toute vie vraiment chrétienne.

Les Israélites ne pouvaient se consoler quand ils étaient éloignés de Jérusalem ; ils n'avaient, dit le psalmiste, qu'un désir : celui de monter vers la Ville Sainte. Comme eux le chrétien ne doit soupirer qu'après le ciel : *ascension in corde sup dispoñit*. Mais pour y être admis un jour, il faut qu'il commence sur la terre à s'élever vers lui : telle est la leçon que nous retirerons du mystère d'aujourd'hui.

Trois mots la résumeront : il faut penser au ciel, — il faut travailler pour le ciel, — il faut souffrir pour le ciel.

I. — Penser au ciel

Quand Notre-Seigneur eut disparu dans la nuée de l'Ascension, les disciples continuèrent à tenir leurs regards attachés à l'endroit où il venait de s'évanouir à leurs yeux, et il fallut que deux anges vinssent les tirer de leur contemplation persistante : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? »

Ce reproche, mes frères, nous ne le méritons pas assez. Nous disons que la terre est un lieu d'exil, que le ciel est notre patrie ; mais il faut convenir que nous sommes des exilés

bien singuliers et que nous prenons bien facilement notre parti de séjourner loin de notre patrie.

Pensons-nous souvent au ciel ? Assurément non. Et d'où cela vient-il ?

D'abord, de ce que nous n'y croyons pas assez. Il ne faut pas nous contenter d'une vague espérance : c'est de la certitude qu'il faut que nous ayons.

Certitude inébranlable, basée d'abord sur les infaillibles paroles de Jésus. Voyez combien souvent il nous parle du ciel : « Dans le palais de mon Père, dit-il, il y a beaucoup de demeures... Je vais vous préparer une place... Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. »

Certitude inébranlable, basée ensuite sur les aspirations de notre âme qui rêve de lumière sans ombres, de paix sans trouble, de bonheur sans réserve et d'immortalité sans fin.

Certitude inébranlable enfin, basée sur la justice de Dieu qui ne pourrait permettre que ses enfants fidèles soient écrasés sur la terre, livrés à toutes les persécutions, s'il ne leur réservait dans une autre vie une récompense digne d'eux et surtout digne de lui.

Nous ne pensons pas au ciel parce que nous nous attachons trop aux plaisirs de la terre. « Chantez-nous les cantiques de Sion ! » disaient aux Israélites captifs ceux qui les avaient emmenés à Babylone ; et les Israélites répondaient : « Nous avons suspendu nos harpes aux saules du rivage, car comment pourrions-nous chanter les cantiques de Sion sur la terre étrangère ? »

Pourquoi ne répondons-nous pas comme eux ? Parce que nous nous laissons trop captiver par les charmes dangereux de notre exil. Pensons plus souvent au ciel, et nous repousserons les appels décevants qui nous ont trop souvent attirés.

Nous ne pensons pas au ciel parce que nous ne le désirons pas assez. Lorsque saint Bernard et plusieurs de ses frères quittèrent la maison paternelle pour se vouer au service de Dieu, ils dirent au plus jeune de la famille : « A présent, vous allez être le seul héritier, vous serez riche ! — C'est cela ! répondit l'enfant, vous prenez le ciel et vous me laissez la terre, l'échange n'est pas équitable. » Et il les suivit.

Pensons au ciel pour le désirer ardemment, et les biens de la terre auront moins d'empire sur notre cœur.

II. — Travailler pour le ciel

Il faut travailler pour le ciel. Nous savons que le ciel est une récompense, et nous voudrions l'obtenir sans peine. Nous savons que c'est un triomphe, et nous voudrions y arriver sans luttés.

Eh quoi ! sur la terre, pour avoir une mois-

son abondante, nous n'épargnons ni fatigues ni travail ; nous ne cessons de remuer la terre, nous nous levons avant le jour et nous supportons les ardeurs du soleil le plus inclement. Et nous ne ferions que peu de chose pour le ciel !

Nous sommes d'autant plus impardonnables que rien n'est plus facile que de travailler pour l'éternité. Que faut-il pour cela ? Faut-il accomplir des œuvres extraordinaires ? Nullement. Il suffit que nous offrions à Dieu, dans cette vue, ce que nous faisons chaque jour.

Disons-lui : « O mon Maître souverain, si je travaille, je ne veux pas que ce soit pour gagner de l'argent, ni pour avoir des éloges, ni pour y trouver mon contentement ; je travaille parce que vous le voulez, parce que je vous aime, et je vous offre tout ce que je fais. »

Heureux le chrétien qui pense et parle de la sorte ! Les anges comptent chacun de ses pas, chacun de ses efforts, chacune de ses sueurs, et ils les portent par avance dans le sein de Dieu, pour y devenir le trésor assuré dont parlait Jésus-Christ et que ni les vers, ni les voleurs, ni la rouille ne sauraient atteindre.

Que faut-il encore ? Travailler à faire en nous la volonté de Dieu. Est-ce que cela n'est pas facile, si nous pensons que nous lui appartenons et que sa grâce nous aidera ? Car le chrétien n'est jamais seul pour accomplir l'œuvre de son salut. Dieu y travaille avec lui.

Pensons enfin à l'immense et heureuse disproportion qu'il y a entre le ciel et nos efforts. Saint Augustin disait : « Si labor terret, merces invitet ! Si la peine nous effraye, que la récompense nous attire ! » Qui pourrait hésiter devant de telles espérances ? Travaillons pour le ciel !

III. — Souffrir pour le ciel

Enfin, souffrons pour le ciel.

Lorsque Jésus rencontra les disciples d'Emmaüs, il leur dit : « Est-ce qu'il ne fallait pas que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire ? » Les apôtres, saint Paul en particulier, ne cessèrent de prêcher cette vérité au monde païen, et l'univers, qui jusqu'alors n'avait jamais songé qu'à chercher le bonheur dans le plaisir, apprit avec stupeur que sans la souffrance il est impossible de devenir jamais heureux.

Oui, il faut souffrir pour le ciel. Mais est-ce que la douleur ne viendra pas d'elle-même sans que nous la cherchions ? Au moment où nous nous y attendrons le moins, elle fondra sur nous, comme sur le passereau fond l'oiseau de proie. En dépit de tous nos efforts, la terre restera toujours « une vallée de larmes. »

Et alors, quel réconfort pour nous de penser que tout ce que nous souffrons, il ne tient qu'à nous d'en faire la monnaie de notre

salut ! Semblables aux laboureurs du Psalmiste, si nous semons dans les larmes, c'est pour moissonner dans la joie.

Notre foi nous attirera des persécutions ; mais il vaut mieux souffrir pour la garder que souffrir de l'avoir perdue et reniée. Ainsi que l'a dit un penseur : « Le plus lourd des sacrifices pèse moins que le plus léger des remords. » N'avons-nous pas pour nous soutenir la promesse du Fils de Dieu ? » Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. »

Et puis, que sont ces peines auprès de l'éternelle récompense ? Saint Paul disait : « Notre tribulation ne dure qu'un moment, cela n'est que peu de chose, et cela nous vaut un trésor éternel de gloire dans les cieux. » Est-ce bien souffrir que de souffrir dans de telles conditions ?

Sachons donc penser au ciel, travailler pour le ciel, souffrir pour le ciel. Notre vie en sera illuminée, fortifiée, consolée. Tout nous paraîtra facile, tout nous paraîtra aimable, et la mort même ne sera pas sans douceur, puisqu'elle nous réunira à Celui que nous aurons uniquement aimés ! Ainsi soit-il.

III

SUPPORTER LES PEINES DE LA VIE

Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam. (Luc, xxiv, 26).

Mes frères,

Notre-Seigneur était ressuscité depuis 40 jours, lorsque, voulant quitter la terre pour entrer dans sa gloire, il conduisit ses disciples, au nombre de plus de 500, sur la montagne des Oliviers, cette même montagne qui avait été témoin de son agonie. Là, après leur avoir fait ses dernières recommandations et ses derniers adieux, il s'éleva dans le ciel par sa propre puissance. Il était disparu depuis longtemps que leurs regards avides le cherchaient encore. Quelle cruelle séparation ! Heureusement qu'il venait de leur faire une promesse bien consolante. « Je vais vous préparer une place, » leur avait-il dit, et cette promesse s'adresse aussi à nous. « Je vais vous préparer une place dans le ciel, où se trouve le bonheur parfait. » Oh ! la bonne parole ! la douce parole ! Gardons-la précieusement dans notre cœur.

1. Le bonheur parfait ne se trouve pas sur la terre. Vous le savez par votre propre expérience et par l'expérience des autres ; vous le savez si bien que vous rappelez cette vérité, à chaque instant, dans vos conversations les plus ordinaires. « Ici-bas point de

plaisir sans peine, dites-vous ; point de roses sans épines ! » En effet, le bonheur de la terre n'est jamais sans mélange. S'il y a des joies, des succès, des triomphes, des jouissances, des richesses, il y a aussi des chagrins, des revers, des soucis, des inquiétudes, des souffrances pour tout le monde. Il y a des larmes dans les yeux du riche comme dans les yeux du pauvre : la maladie et la mort n'épargnent personne. La mort ! l'entendez-vous qui frappe chaque jour à notre porte et qui nous dit : « Allons ! demain c'est à votre tour ! » Comme tout cela gâte le bonheur de ce monde !...

Le bonheur parfait n'est que dans le ciel. Là, plus rien de ce qui nous afflige, de ce qui nous fait souffrir ici-bas. C'est Dieu même qui est notre récompense, et le bonheur qu'il nous procure dépasse toutes nos pensées et tous nos désirs. « Je suis une récompense trop grande pour l'homme, » disait-il un jour à un de ses serviteurs : trop grande parce que nous ne pourrions jamais l'épuiser ni même la comprendre : « *Ego ero merces tua magna nimis.* »

Eh bien ! c'est là cette bonne place que Jésus-Christ est allé aujourd'hui nous préparer dans le ciel. A nous maintenant de la gagner, à nous de la mériter !

2. Comment donc faire ? Quels sont les moyens à prendre, le chemin à suivre ? Quelle conduite tenir ? Ah ! de grâce, dites-nous cela, si vous le savez...

Ce n'est pas moi qui vous le dirai, mes frères : c'est Jésus-Christ lui-même. Demandons-lui comment il a fait pour arriver à la gloire, pour arriver au ciel. Ecoutez sa réponse qui se trouve dans l'Evangile : « *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam.* Il a fallu que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire ! » Quoi ! il a fallu que Jésus-Christ souffrit, parce qu'il était homme, pour arriver au ciel : et cependant il en était le propriétaire, il en était le Maître !... Il a fallu qu'il souffrit, parce qu'il était homme : et cependant il était l'innocence et la sainteté même. Or, s'il a fallu des peines, des sacrifices, des souffrances à Jésus-Christ, n'en faut-il pas pour nous, à plus forte raison ? pour nous à qui le ciel n'est pas dû, pour nous qui sommes pécheurs et coupables ?...

Voilà une vérité qui confond toutes nos idées ; voilà une vérité que nous ne voulons pas comprendre, parce qu'elle nous déplaît, parce qu'elle nous gêne. Voyons un peu où nous en sommes avec elle.

Nous autres, nous rêvons d'arriver au bonheur, d'arriver au ciel, par un chemin large où l'on peut marcher tout à son aise, par un chemin où l'on peut se laisser aller à tous ses caprices et faire tout ce que l'on veut : et Notre-Seigneur nous dit que le chemin du ciel est étroit, borné de tous côtés par les commandements de Dieu, qui sont une limite

qu'il est défendu de franchir. Nous voulons suivre un chemin semé de roses, de plaisirs et de jouissances : et Notre-Seigneur nous dit que le chemin du ciel est semé d'épines et d'obstacles. Nous voudrions tous être riches : et Notre-Seigneur nous dit : « Heureux les pauvres ! » Nous voudrions ne pas verser une larme : et Notre-Seigneur nous dit : « Heureux ceux qui pleurent ! » Nous voudrions éviter la moindre souffrance : et Notre-Seigneur nous dit : « Heureux ceux qui souffrent pour l'amour de moi. »

Voilà comme nos idées sont contraires à celles de Jésus-Christ ! Aussi les hommes qui n'ont pas la foi, qui ne croient à rien, ni au ciel ni à l'enfer, ne peuvent comprendre les peines de la vie. Ils aiment mieux dire qu'il n'y a pas de Dieu que d'admettre les souffrances avec un Dieu infiniment bon. Et ce n'est pas étonnant quand on entend même des chrétiens tenir sur ce point le langage le plus étrange. « J'ai donc fait bien du mal au Bon Dieu pour qu'il me fasse ainsi souffrir ? Il aime donc à voir souffrir l'homme ? Puisqu'il peut me sortir de la peine, pourquoi m'y laisser ? » Voilà ce que vous entendez à chaque instant. Ces paroles et d'autres semblables, seraient des blasphèmes, si elles étaient dites de sang-froid et avec mauvaise intention. Oh ! comme je serais heureux, si je pouvais aujourd'hui vous faire comprendre à quoi servent les peines de la vie ! parce que si vous le compreniez et si surtout vous mettiez votre croyance en pratique, vous seriez sûrs d'arriver au bonheur du ciel avec Jésus-Christ. *« Nonne oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam ? »*

Les peines de la vie sont une dette que nous payons à la justice de Dieu. — Si un de vos semblables vous avait méprisé, insulté, outragé, qu'exigeriez-vous de lui ? Une réparation d'honneur, n'est-ce pas ? c'est-à-dire une pénitence, une peine qui lui fasse sentir et expier le mal qu'il a fait. Ce que nous exigeons de nos semblables, Dieu l'exige de nous. Tout homme qui a péché s'est révolté contre Dieu, l'a méprisé, l'a insulté : n'est-il pas juste que nous en fassions pénitence ? Or, Dieu nous envoie pour cela les peines de la vie : c'est à nous d'en profiter. Si Dieu ne nous envoyait pas ces peines, nous n'aurions jamais le courage de nous punir nous-mêmes, et nous ne paierions jamais nos dettes envers sa justice.

Les peines de la vie nous ramènent à Dieu en nous montrant la vanité et le néant de toutes les choses de ce bas monde. — Si un homme avait tout à souhait, richesses, plaisirs, honneurs, santé, où irait-il ? Il deviendrait peut-être un fléau pour ses semblables ; il vivrait peut-être sans jamais songer qu'il a une âme, sans s'occuper s'il y a une autre vie ; il vivrait sans Dieu. Ce serait assurément pour lui le plus grand des malheurs... Mais

quand un homme est atteint par les peines ou par la souffrance, alors il réfléchit ; il voit que tous les biens de ce monde lui échappent et qu'il lui faudra peut-être les quitter bientôt ; il s'humilie sous la main de Dieu et se tourne vers lui comme vers un père qu'il aurait méconnu et qu'il veut aimer désormais. Depuis que je suis parmi vous, mes frères, combien n'ai-je pas vu d'hommes qui s'étaient éloignés de Dieu, qui avaient vécu de longues années dans l'oubli et la négligence de leurs devoirs, se reconnaître, se convertir dans le cours d'une longue maladie et faire une mort édifiante ! Sans la souffrance, ils auraient peut-être été perdus, ils seraient peut-être tombés dans l'enfer ; la souffrance leur a ouvert le ciel.

Les peines de la vie sont encore le meilleur moyen de montrer à Dieu qu'on l'aime véritablement. — Toujours et partout le sacrifice a été regardé comme le témoignage de l'amour. Qu'une personne vienne vous dire qu'elle vous aime, qu'elle tient à vous, que vous pouvez compter sur son dévouement : ce sont des paroles, et les paroles ne coûtent rien, et les paroles, le vent les emporte : aussi vous savez parfaitement à quoi vous en tenir. Mais que cette personne vous aide dans un moment où vous avez besoin de secours, qu'elle partage vos peines, qu'elle vous tende la main pour vous sortir d'un mauvais pas, qu'elle fasse pour vous des sacrifices, c'est de l'amour véritable : vous ne vous y trompez pas. Pourquoi Jésus-Christ est-il tant aimé ? Parce qu'il a souffert pour les hommes et qu'il est mort pour eux...

De même, si vous aimez véritablement Dieu, vous devez tenir à faire sa volonté en toutes choses, vous devez tenir à observer ses commandements à tout prix. Si vous ne voulez pas vous gêner un peu pour lui, faire le moindre sacrifice pour lui plaire, alors vous ne l'aimez pas : c'est certain. « Celui qui m'aime, dit-il dans l'Evangile, celui qui m'aime garde mes commandements. » Si vous aimez véritablement Dieu, vous devez l'aimer quand il vous arrive des peines, des afflictions, des chagrins, des pertes, aussi bien que quand il vous arrive des joies, des consolations, des succès... C'est dans le creuset qu'on éprouve l'or ; c'est dans l'adversité que vous connaissez vos vrais amis ; c'est dans les peines de la vie que Dieu connaît aussi les siens... Exemple de Job...

Vous savez maintenant à quoi servent les peines de la vie : elles mènent tout droit au ciel et au bonheur parfait quand on sait les mettre à profit, puisqu'on ne peut pas y prétendre sans faire pénitence et sans aimer Dieu par dessus tout. *« Nonne oportuit... »*

Vous tous, braves ouvriers qui êtes ici et qui m'entendez, vous tous qui travaillez pénit-

blement pour gagner votre vie et celle de vos enfants, courage ! Vous êtes dans le chemin du ciel ; et le Bon Dieu vous tend la main pour vous aider à y marcher, quand il vous commande d'être fidèles à vos devoirs religieux. Soyez donc des ouvriers chrétiens ; prenez donc la main du Bon Dieu dans la vôtre.

Vous, mères de famille, que le soin de vos enfants occupe du matin au soir, courage ! Vous êtes dans le chemin du ciel, et le Bon Dieu vous tend la main à vous aussi, quand il vous commande d'être dévouées à la religion. Soyez donc des mères vraiment chrétiennes ; prenez donc la main du Bon Dieu dans la vôtre.

Vous qui êtes pauvres et qui avez peine à vivre, courage ! Vous êtes dans le chemin du ciel et le Bon Dieu vous tend la main pour vous aider à y marcher, quand il vous commande de lui demander votre pain de chaque jour. Priez-le donc avec confiance, prenez donc sa main dans la vôtre.

Vous tous qui souffrez, qui êtes dans l'affliction, courage ! Dieu a promis d'essuyer lui-même vos larmes. Oh ! qui ne voudrait avoir pleuré sur la terre pour sentir un jour une pareille main essuyer ses larmes ?... Oh ! dans les peines de la vie, ne vous plaignez jamais du Bon Dieu, n'accusez jamais sa bonté, puisqu'il vous prépare une magnifique récompense, une place dans le séjour du bonheur parfait.

Levez plutôt vos regards vers le ciel et contemplez tous ceux qui vous ont précédés dans le chemin royal de la croix.

C'est d'abord Notre-Seigneur lui-même, qui vous montre ses plaies, sa couronne d'épines... Pour vous il a travaillé comme un mercenaire pendant 30 ans, il a été persécuté, maltraité et mis à mort comme un criminel. Voyez comme il vous encourage du geste, de la voix et du regard. Ne voulez-vous pas le suivre ?

C'est ensuite la Vierge Marie, qui a partagé toutes les peines, toutes les souffrances de son divin Fils, qui a été pour ainsi dire inondée de son sang au pied de la croix. Ne voulez-vous pas la suivre ?

Ce sont les saints de tous les siècles qui vous crient : « Courage ! courage ! La peine est courte et la récompense sans mesure ! » Ne voulez-vous pas les suivre ?

O mon Dieu ! puisque les peines de la vie sont si précieuses, puisqu'elles mènent au bonheur et à la gloire, puisqu'elles valent le ciel, faites-nous la grâce de porter au moins avec résignation, sinon avec amour, toutes celles qu'il vous plaira de nous envoyer. Et cette grâce, nous vous la demandons par les souffrances de Notre-Seigneur, qui est monté aujourd'hui au ciel, pour y être notre avocat auprès de vous et nous y préparer des places ! Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA NEUVAINNE PRÉCÉDANT LA PENTECÔTE

Mes frères,

Je viens de vous annoncer la neuvaine en l'honneur du Saint-Esprit qui est destinée à nous préparer à la solennité de la Pentecôte. Une âme chrétienne ne peut se refuser à prendre part à ces pieux exercices.

Lorsque saint Paul, arrivant à Ephèse, demanda aux disciples qu'il y rencontra, si, avec la foi, ils avaient reçu le Saint-Esprit, surpris par cette question, ils répondirent ingénument qu'ils ne savaient pas même s'il y a un Saint-Esprit. Vous n'en êtes pas là, je suppose : vous savez et vous croyez qu'il y a dans la Sainte Trinité une troisième Personne qui est un même Dieu avec le Père et le Fils et qui s'appelle l'Esprit-Saint ; vous savez qu'elle a droit à la même adoration, aux mêmes hommages que les deux autres Personnes. Cependant, au temps où nous sommes, l'Eglise tient à rendre à l'Esprit-Saint un culte spécial, et voilà pourquoi elle célèbre si solennellement la fête de la Pentecôte, qui n'a d'égaux en splendeur que celles de Pâques et de Noël, et la neuvaine que nous allons commencer a pour but d'exciter notre piété envers la troisième Personne divine.

Mes frères, les dévotions sont nombreuses dans l'Eglise ; mais si on les classe par ordre de dignité, la dévotion au Saint-Esprit a sa place au premier rang, parce qu'elle s'adresse à une Personne divine.

Nos ancêtres professaient un culte particulier pour le Saint-Esprit. Il y avait des ordres de chevalerie, des sociétés placées sous ses auspices, des décorations qui portaient son nom et qui étaient fort enviées ; les fêtes en son honneur étaient célébrées avec un éclat inusité. La rentrée des tribunaux était toujours précédée de la messe du Saint-Esprit, dite « messe rouge, » à laquelle assistaient les magistrats dans leur costume judiciaire ; les parlements appelaient sur leurs travaux et leurs délibérations l'assistance et les lumières de l'Esprit divin ; les universités, les écoles publiques ne rouvraient leurs cours qu'après l'avoir invoqué.

Dans les familles chrétiennes, quand il s'agissait de prendre une grave décision, de faire choix d'un état de vie, de s'engager dans une affaire importante, on priait avec ferveur le Saint-Esprit ; on attendait de lui une lumière, une inspiration pour fixer sa conduite. Les mères chrétiennes et les jeunes filles portaient son image comme parure avec la croix du Christ.

Ces religieuses traditions tendent à disparaître ; la dévotion au Saint-Esprit n'a pas gardé son prestige d'autrefois parmi les générations contemporaines, elle a été abandonnée pour

d'autres plus récentes. Il est vrai, on invoque encore le Saint-Esprit dans les maisons religieuses, dans les établissements catholiques, dans les écoles chrétiennes, dans les catéchismes ; mais les pouvoirs publics, les assemblées parlementaires ont cessé de l'implorer, et dans les familles son culte, autrefois populaire, a été délaissé.

Ce délaissement, mes frères, est une injure pour la troisième Personne de la Sainte Trinité, et le Souverain Pontife Léon XIII a voulu certainement la réparer en provoquant parmi les fidèles un mouvement de piété et de prières en l'honneur du Saint-Esprit et en prescrivant chaque année une neuvaine à l'occasion des fêtes de la Pentecôte.

La dévotion au Saint-Esprit a baissé parmi nous ; le fait est réel ; mais cependant, il n'est pas universel. Il y a encore des âmes qui réclament avec une pieuse confiance les secours de l'Esprit divin. J'en demanderai un exemple aux annales de la France militaire et catholique au siècle dernier.

Le nom de Lamoricière ne vous est pas inconnu. Cet illustre général, chargeant d'une mission importante un de ses officiers, lui disait, en le quittant, après lui avoir donné ses ordres : « Maintenant, adieu ; vous avez mes instructions ; mais si vous êtes embarrassé, priez le Saint-Esprit. Je crois qu'on ne le prie pas assez, qu'on l'oublie trop facilement ; c'est ma ressource à moi : invoquez-le, il vous viendra en aide. »

En effet, peu de temps après, l'officier se voit acculé dans une situation des plus dangereuses. Comment en sortir ? Il ne le voyait pas et son angoisse était extrême. Alors, il se souvint du conseil que lui avait donné Lamoricière ; il implora pendant une heure les lumières de l'Esprit-Saint, et ce ne fut pas en vain, car il reçut un secours tout à point pour le tirer d'embarras.

Ce trait édifiant ne peut que vous engager à prier avec confiance le Saint-Esprit et à vous associer à la neuvaine. Nous avons d'ailleurs grand besoin de réclamer son assistance et sa protection, pour l'œuvre de notre sanctification, car c'est lui qui est la source des grâces, le foyer des saintes ardeurs et des célestes inspirations. De même que l'âme est la vie du corps, le Saint-Esprit est la vie de l'âme. Pourquoi sommes-nous si languissants ? Pourquoi manquons-nous de souffle et de vie, quand il s'agit d'accomplir nos devoirs chrétiens ? Pourquoi restons-nous toujours tièdes et défaillants ? Ne serait-ce point parce que nous négligeons de demander à l'Esprit-Saint des grâces de lumière et de force ? Ne serait-ce point parce que nous le contristons, en résistant à ses impulsions, en refusant ses dons ? L'occasion se présente de réparer nos coupables négligences, en répondant à l'invitation qui nous est faite. Pendant cette neuvaine,

songeons à dire avec plus de foi et d'attention l'invocation à l'Esprit-Saint qui se trouve dans la formule de prière du matin et du soir ; adressons-lui chaque jour quelques oraisons jaculatoires, et redisons avec piété l'hymne et les chants de la Pentecôte, le *Veni Creator*, le *Veni sancte Spiritus*. Oui, qu'il vienne en nous, l'Esprit divin, avec l'abondance de ses dons ; qu'il éclaire notre intelligence, qu'il gouverne et fortifie notre volonté ; qu'il guérisse nos blessures, *sana quod est saucium* ; qu'il répande sa rosée sur notre aridité, *riga quod est aridum* ; qu'il réchauffe notre froidure, *fove quod est frigidum* ; qu'il soit un doux repos au milieu de nos labeurs, *in labore requies* ; qu'il soit notre consolation dans nos épreuves et nos douleurs, *in fletu solatium*. Ainsi soit-il !

AVANT LA MOISSON

Mes frères,

Avant que vous commenciez les travaux de la moisson, je crois qu'il ne sera pas inutile de vous soumettre quelques réflexions.

C'est bien le moment de vous rappeler la parole de Notre-Seigneur aux disciples qui l'entouraient : « Levez les yeux et regardez : la campagne est blanche pour la moisson. *Albae sunt jam ad messem*. » Mais quelles sont vos pensées, quels sont les sentiments de vos cœurs, en présence d'une si belle récolte ? Comment considérez-vous cette moisson et quelle impression éveille dans vos âmes la vue de vos sillons si plantureux ?

Peut-être seriez-vous tentés de croire que cette riche moisson est uniquement votre œuvre à vous, le résultat de votre travail, de vos soins industriels. Oh ! alors, laissez-moi vous dire qu'elle est l'œuvre de Dieu plus encore que la vôtre, qu'il lui revient une large part dans la préparation de cette récolte, et que par conséquent vous lui devez l'hommage de votre reconnaissance.

Cette moisson est un don, un bienfait de la Providence. Lorsque le vieux patriarche Isaac bénit, avant de mourir, son fils Jacob, il lui dit : « Que Dieu te donne la rosée des cieux et la graisse de la terre, qu'il te donne abondance de froment et de vin ! » Ainsi le saint vieillard faisait entendre que les biens et les produits de la terre sont le fruit de la bénédiction divine.

Mais c'est moi, dites-vous, c'est moi qui ai travaillé la terre, qui l'ai ensemencée, qui ai déraciné les mauvaises herbes ! — Oui, c'est vrai, vous avez labouré, vous avez semé ; mais est-ce vous qui avez communiqué à la terre sa fécondité ? Est-ce vous qui lui avez donné le pouvoir de faire germer les graines que vous lui confiez ? Est-ce vous qui êtes les maîtres du soleil et des nuages ? Vous auriez beau remuer le sol, y jeter la semence à pleines

main, recourir à tous les moyens, exploiter toutes les ressources que la science moderne préconise : si Dieu n'avait, à l'origine, donné à la terre un principe de fécondité, s'il ne faisait pas lever son soleil et tomber la pluie en temps opportun sur vos campagnes, improductif serait votre travail et vains tous vos efforts.

L'homme à lui seul est impuissant à produire une belle moisson ; toute la science, tout le génie, toutes les forces de l'humanité ne peuvent faire un grain de blé. Il y faut l'intervention de Dieu, que l'Evangile nomme le souverain agriculteur : *Pater meus agricola est*. L'homme, le laboureur n'est que son auxiliaire, son coopérateur.

Cette moisson que vous allez recueillir, ne l'oubliez pas, est un bienfait de Dieu et un témoignage de sa paternelle bonté. En voyant ces épis lourds et pressés qui se balancent au souffle du vent, le cri qui doit s'échapper de votre cœur et de vos lèvres est le cri du prophète : « Oh ! Seigneur, que vous êtes bon pour tous ceux qui vous craignent ! Vous donnez la pâture aux petits des oiseaux, et vous n'oubliez pas l'homme, votre créature privilégiée, car vous lui préparez des biens en abondance. On voit bien que vous êtes père et que vous enveloppez vos enfants, parfois si ingrats, d'une sollicitude qui s'étend à tous, sans exception. »

Vous souvenez-vous de cette page de l'Evangile qui nous montre le Sauveur multipliant quelques pains dans le désert, pour rassasier des milliers de personnes ? Eh bien ! la bonté de Dieu renouvelle pour nous chaque année ce prodige. Dans le désert autrefois, dans les campagnes aujourd'hui, c'est la même multiplication, opérée par le même Dieu. Vous avez semé un grain, vous en récoltez trente ou cinquante. Qui a pu faire cette merveilleuse multiplication ? Ce n'est pas vous, ce n'est pas votre puissance d'homme, mais bien la puissance et la bonté de Dieu.

Il y a longtemps que saint Augustin en a fait la remarque. Il disait aux chrétiens de son temps : « Vous demandez des miracles, pour affermir votre foi ? Des miracles, vous en avez tous les jours sous vos yeux, mais vous êtes si habitués de les voir qu'ils ne font plus sur vous aucune impression : *assiduitate viluerunt*. Des miracles ? Regardez un champ de blé, au temps de la moisson ; vous en compterez autant que d'épis. Les pains multipliés au désert par le Sauveur vous étonnent ; mais le grain multiplié dans vos sillons devrait vous étonner davantage. Le pain a été multiplié en un seul lieu, dans une seule occasion : le grain est multiplié d'une année à l'autre et par toute la terre. Où est le plus grand miracle ? concluait le grand Docteur. Pas au désert, mais bien à la moisson qui recommence chaque été. »

Et ce miracle annuel, nous le devons à la puissance et à la bonté de Dieu, toujours attentif aux besoins de ses créatures.

Si je vous ai fait envisager vos moissons comme un don du ciel, comme une largesse de la Providence, c'est pour vous inspirer des sentiments de reconnaissance. Je vous entends dire que la moisson se présente dans les meilleures conditions ; j'en conclus que votre gratitude envers Dieu ne sera jamais plus légitime et plus obligatoire. Vos champs ressemblent à une mer ondoyante ; les blés, penchant leur tête, attendent le fer qui les abattra. Vous qui avez arrosé les sillons de vos sueurs, ne laissez pas tomber l'épi sans élever votre cœur vers Celui qui a béni et fait fructifier vos travaux. Il est bien juste que l'action de grâces de l'homme réponde aux libéralités du ciel. Ce serait manquer à ce grand devoir, vous l'avouerez, que d'abandonner la prière, que de blasphémer, que de profaner le dimanche. Nous sommes d'autant plus intéressés à nous concilier la protection divine, que nous ne sommes pas sûrs du lendemain. Aujourd'hui, la récolte est superbe ; demain, un nuage de grêle peut passer et il n'en restera rien. N'oublions donc pas que nous sommes sous la dépendance de Dieu, et évitons de provoquer sa justice. Par suite de vos préoccupations, de vos fatigues, de votre accablement, vous serez tentés d'omettre la prière de chaque jour, de transgresser la loi du dimanche. Je vous demande de réagir vigoureusement contre cette tentation, et de ne pas offenser Dieu au moment où vous recueillez ses dons.

Pour moi, je prierai à l'intention de mes chers paroissiens, pour que Dieu leur donne santé et courage, au milieu des pénibles travaux qu'ils vont entreprendre. Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXVI

LE TRAVAIL

Mes enfants,

Quel est le bilan de vos journées ?... Quelques heures au sommeil ; quelques heures aux repas, aux récréations ; et tout le reste du jour est consacré au travail. Sur seize ou dix-huit heures que vous êtes en éveil, vous en donnez dix ou douze à votre labeur quotidien. Le travail tenant une si grande place dans votre vie, il est juste que nous en parlions quelques instants.

I

1. *Le travail, mes enfants, est la loi providentielle.* — Pour s'en assurer, il suffit de regarder autour de soi. La nature entière n'est-

elle pas dans un travail perpétuel ? La plante qui grandit, l'insecte qui bourdonne, l'animal qui lutte pour défendre sa vie, l'homme qui domine les éléments et maîtrise les animaux, tous travaillent. Que l'homme soit courbé vers la terre pour creuser son sillon, qu'il règle et dirige les puissantes machines de nos industries, qu'il blanchisse sur les livres ou qu'il se déballe dans le tourbillon des affaires, partout il est livré au travail. Cette uniformité d'action dans tous les pays et dans tous les temps est bien la manifestation d'une loi de Dieu, et l'Ecriture nous dit qu'à l'heure de la Création, Dieu plaça l'homme dans le paradis terrestre pour le garder et le cultiver.

Mais, dit-on, c'est une loi cruelle que Dieu a imposée à l'homme, car le labeur de chaque jour est fatigant, et certains ne peuvent l'accomplir qu'au péril de leur vie ! — Cette objection, mes enfants, n'a de valeur que pour les ignorants. Tous vous savez que Dieu a imposé à l'homme l'obligation de travailler avant le péché. L'homme est créé pour garder et cultiver la terre ; les plantes produisent des fruits pour sa nourriture et les animaux lui sont soumis. Le travail alors est facile, agréable, productif. Mais l'homme pèche ; après la chute, la loi du travail ne change pas ; ce qui change, ce sont les conditions dans lesquelles la loi s'exécute : l'homme ne gagnera son pain qu'à la sueur de son front, la terre produira des ronces et des épines ; au lieu de la joie, ce sera la fatigue et la douleur.

Maintenant, Dieu a-t-il voulu un travail exténuant, comme nous le constatons dans certains ateliers, ou dans certaines entreprises ? Certes non ! et ce serait blasphémer que d'attribuer à Dieu ce qui est dû à l'ambition et à l'injustice des hommes.

2. *Le travail est la loi de Dieu et il est en même temps la grandeur de l'homme.* — Il n'y a pas de doute : quel qu'il soit, le travail nous demande un effort, il nous impose une fatigue, et instinctivement notre nature recule devant la lutte. Elle recule tellement que certains préfèrent abandonner la lutte plutôt que de travailler : c'est toute cette classe de paresseux, d'êtres inutiles, pour lesquels les hommes n'ont que du mépris. Jeune homme, le paresseux ne veut pas réagir contre sa passion naissante ; il compte sur le pain de ses parents ; son avenir n'apparaît pas bien brillant, car il ne demeure pas longtemps au service des mêmes maîtres. Homme, la paresse ne diminue pas ; il compte sur le travail de sa femme, « cherchant sans cesse de l'ouvrage et priant le Bon Dieu de n'en pas trouver. »

L'oisiveté étant la mère de tous les vices, inutile de dire que le paresseux est souvent un ivrogne, un débauché ; la vie dans sa famille est un enfer, et ses enfants ont de tels exemples sous les yeux qu'il leur faudra une énergie peu commune pour réagir contre l'in-

fluence paternelle. Le paresseux descend si bas que saint Paul n'a pas craint de dire : « Celui qui ne travaille pas n'est pas digne de manger. » (II Thess., III, 10).

Si la paresse conduit à la déchéance, le labeur doit conduire à la noblesse. En effet, par le travail l'homme se met au-dessus des éléments dont il se sert ; il domine sa propre nature qui répugne à se contraindre, à faire effort ; il maîtrise ses caprices par l'assiduité de son labeur ; surtout il se développe, il progresse. Le travail augmente son savoir, son activité. Il multiplie en quelque sorte ses facultés en étendant l'influence de son action. C'est à son travail qu'on juge de la valeur d'un homme, et si le paresseux est méprisé, vous savez de quelle estime est entouré l'homme laborieux. N'est-ce pas une gloire que de vaincre les difficultés, et de jouir de l'estime de ses semblables ?

Le travail ennoblit l'homme, parce qu'en s'y soumettant l'homme obéit à Dieu. Par le travail, Dieu nous associe à son œuvre de création ; nous devenons réellement ses coopérateurs. « Mon Père travaille toujours, » disait Notre-Seigneur ; en effet, Dieu crée sans cesse. Et pour que l'œuvre de la création atteigne son but, à savoir, la gloire de Dieu et le bien de l'homme, le Tout-Puissant se sert de nous comme ouvriers. Peu importe la tâche qu'on accomplit, cachée ou glorieuse, tous nous remplissons un rôle. Le savant, par ses découvertes, est l'ouvrier dont Dieu se sert pour nous révéler quelque chose de sa science infinie ; le cultivateur qui laboure son champ est l'ouvrier dont Dieu se sert pour nous donner notre pain de chaque jour. N'est-ce pas une gloire que d'être au service d'un tel maître ?

Le travail ennoblit l'homme parce qu'il nous rend semblables à N.-S. Jésus-Christ. Que fit le Christ sur la terre ? Il travailla. Quand il se présenta au monde pour l'évangéliser, il y apparut avec les mains durcies par le métier de charpentier : c'est dans ce dur labeur qu'il avait employé vingt années de sa vie. Les trois dernières furent non moins laborieuses. Après avoir passé ses jours à prêcher l'Evangile, à visiter les pauvres, à guérir les misères, Jésus passait ses nuits à prier son Père pour un monde qui ne le priait point. N'est-ce pas une gloire que d'imiter la vie de Jésus-Christ, et de l'avoir comme compagnon de notre labeur quotidien ?

Le travail est donc une loi et en même temps un honneur.

II

Vous n'avez pas la prétention, mes enfants, de vous soustraire au travail ; vous voudriez le faire, la nécessité vous rappellerait à l'ordre.

Dites-vous donc :

1^o Je travaillerai *pour obéir à Dieu*, puisque Dieu me le demande et que Notre-Seigneur m'en a donné l'exemple.

2^o Je travaillerai *pour mon propre bonheur*.

— Le travail est la *santé du corps* : nous ne sommes pas faits pour rester inactifs ; c'est par l'action que nos forces se développent.

— Le travail est la *santé de l'âme*. Celui qui travaille est trop occupé pour écouter les propositions malignes et séduisantes du démon ; l'oisif, au contraire, ne tarde pas à devenir un débauché, car ne faisant rien, le démon lui donne de l'ouvrage. — Le travail est la *joie*, car travail et ennui ne peuvent se rencontrer ensemble, étant opposés l'un à l'autre. — Le travail c'est la *paix*, et si ce n'est pas la richesse, c'est au moins les ressources nécessaires pour vivre honnêtement.

3^o Je travaillerai *pour le bonheur de mon pays*. — Nous ne sommes pas des isolés, nous sommes solidaires les uns des autres ; nous devons donc contribuer à la prospérité de notre nation et au bonheur de nos frères. Imaginez un peuple où personne ne voudrait travailler : ce serait l'anarchie dans la plus grande misère. Pour être forte, pour être respectée, pour être florissante, notre Patrie a besoin d'hommes de valeur, et la valeur s'acquiert par le travail.

III

Mais comment travaillerez-vous ?

1. Vous travaillerez *consciencieusement*. — Je signalais à l'instant les paresseux qui ne veulent rien faire. Il en est d'autres auxquels le travail pèse lourd aux épaules, qui ne s'y soumettent qu'avec répugnance, qui jaloussent tout le monde : le riche, pensant qu'il ne fait rien ; le patron, qu'ils considèrent comme un exploitateur ; les camarades d'atelier mêmes, dans lesquels ils voient des concurrents. Avec un tel état d'esprit, l'ouvrier ne peut accomplir son devoir comme il convient ; le dégoût, la haine s'emparent de lui, il sabote son ouvrage, il perd son temps dans la flânerie, il entreprend tout et n'aboutit à rien ; il utilise à son usage des matériaux qui ne lui appartiennent pas.

Vous serez consciencieux avec vos maîtres, mes enfants, en leur donnant tout le temps que vous leur devez ; en remplissant votre tâche telle qu'elle vous est commandée ; en défendant les intérêts de vos patrons comme s'ils étaient les vôtres. Les ouvriers ou les serviteurs qui agissent ainsi, de nos jours, sont rares, mais il en est, et vous devez être de ceux-là : votre conscience vous en fait un devoir.

Vous travaillerez consciencieusement en cherchant à devenir de parfaits ouvriers. C'est une sainte ambition que celle-là, et que tous les catholiques devraient avoir, afin de démon-

trer pratiquement aux incroyants que leur foi ne diminue ni leur science ni leur talent, et surtout afin de ressembler davantage au parfait ouvrier qu'a été N.-S. Jésus-Christ.

2. Et pour travailler avec cette conscience droite et bien éclairée, vous travaillerez *chrétiennement*.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler le respect de la loi du dimanche. Le travail de ce jour ne peut être ni chrétien, ni consciencieux, à part de rares exceptions.

Vous travaillerez donc *pour Dieu*. Votre travail de chaque jour constitue votre devoir d'état ; c'est dire qu'il est la manifestation évidente de la volonté divine. Quoi de plus facile alors que d'offrir votre travail à Dieu chaque matin : « Mon Dieu, je vous offre ma journée. Tout ce que je ferai, je le ferai pour vous obéir. » Cette simple prière oriente vos travaux, elle les fait rentrer dans le plan divin et surnaturalise tout ce que vous entreprendrez durant le jour.

Vous travaillerez *avec Dieu*. Vous commencez un travail : vous n'êtes pas certain du succès, vous rencontrerez des difficultés. Demandez donc à Notre-Seigneur de vous assister, de travailler avec vous, de prendre sa part de votre tâche. La difficulté se présente : demandez-lui de vous bénir ; elle persiste : demandez-lui de la solutionner. Le travail est pénible : offrez-le en expiation de vos fautes, et priez le divin Maître de vous venir en aide. Vous écouterait-il ? Ce serait pécher, mes enfants, que d'en douter un seul instant. Nous vous l'avons dit souvent : Notre-Seigneur est l'Ami tout-puissant. Il suffit de lui demander avec confiance, il donne. Un matin, je me rendais à I... ; c'était à la saison des fourrages ; neuf heures venaient de sonner, le soleil était déjà brûlant. Je rencontrai votre camarade André H... qui fauchait. J'allai jusqu'à lui ; il essuya son front tout ruisselant de sueur, et comme je le plaignais de sa peine, il me dit : « Oh ! oui, Monsieur l'abbé, c'est fatigant, mais quand on travaille à deux, c'est moins dur ! » Le compagnon de labeur de votre ami, c'était Dieu, qui l'encourageait, le soutenait, le consolait.

Travaillez avec Dieu, mes enfants, et il n'y aura pas pour vous de besogne vulgaire ; tout ce qui est fait avec lui est grand, puisque tout est divinisé. Vous surtout qui travaillez aux champs, comment oublieriez-vous Dieu, alors que dans la nature tout vous parle de lui ? On a écrit : « Les hommes ont fait la ville, mais c'est Dieu qui a fait la campagne, » et vous avez en effet sous les yeux un livre qui chante magnifiquement son auteur. Le ciel avec son immensité, la terre avec ses merveilleuses productions, le grain de blé et tous les mystères de son développement, les fleurs qui deviennent des fruits, les bois et leurs futaies, les ruisseaux qui murmurent, les

oiseaux qui chantent, tout cela, si vous savez écouter, vous parle de Dieu.

Il l'avait bien compris, le brave homme des champs qui me disait : « Quelquefois, quand je suis à la charrue, il me prend l'envie de chanter ; je pense au Bon Dieu, je suis content ; c'est comme vous lorsque vous dites votre bréviaire. » N'est-ce pas, mes enfants, l'explication de la parole bien connue : « Qui travaille prie » ? Que vous guidiez la charrue, que vous teniez le marteau, que vos journées se passent au bureau, à l'atelier, au magasin, peu importe : travaillez pour Dieu, travaillez avec Dieu : votre travail sera une prière qui vous fera supporter bien des fatigues, qui adoucira bien des peines, et qui sans aucun doute vous apportera du bonheur.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

XXVII

COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

I

Mgr Fava succéda en 1875 à Mgr Paulinier, transféré à l'archevêché de Besançon.

L'élan était donné depuis 1872 ; les pèlerinages demeuraient nombreux et fervents. Mgr Fava qui, dans son diocèse de la Martinique, avait encouragé la dévotion à Notre-Dame de la Salette, voulut lui donner plus d'éclat encore ; c'est pourquoi il demanda au Pape Léon XIII pour le sanctuaire deux faveurs : le titre de Basilique mineure pour l'église, et le couronnement de Notre-Dame de la Salette. Le Souverain Pontife daigna les accorder en 1879.

Alors ce fut un nouveau déchaînement d'impétuosité poussée jusqu'à la rage. La secte hait la Salette plus encore que Lourdes, parce que la Sainte Vierge y a proclamé les lois de Dieu et menacé ceux qui les violeraient. Notre société orgueilleuse qui rejette Dieu ne supporte pas qu'on affirme les droits de Dieu. Elle s'indigne, elle proteste, elle dédaigne, elle nie, sans comprendre qu'on ne nie que ce qui existe, et que si Dieu n'existait pas, elle ne prendrait pas la peine de le mépriser. Quand on dit : Non ! on répond à quelqu'un qui affirme.

La presse fit donc campagne contre la Salette. Le *Messenger de Toulouse* publia le 25 janvier 1879 un article où se lisaient ces lignes : « Sa Sainteté a déclaré, par décret contresigné par le cardinal Bartolini, que le culte de la Salette n'avait ni base sérieuse, ni raison d'être. » Il ajoutait que Mélanie avait menti et qu'elle l'avait avoué.

Toutes les feuilles impies reproduisirent l'article. Le *Figaro*, journal de la bourgeoisie sceptique et jouisseuse, le fit connaître à sa

clientèle, avec des commentaires dangereux pour leur persiflage facile et discret. Quelques catholiques se prirent à craindre d'avoir été dupes d'une histoire inventée de toutes pièces, habilement soutenue pendant longtemps, et enfin démasquée.

Les *Annales de Notre-Dame de la Salette* signalèrent le péril et la manœuvre. C'est la franc-maçonnerie, disaient-elles nettement, qui a lancé ce mensonge, dans le but « de détruire dans les âmes la foi au surnaturel, c'est-à-dire à la religion et à l'Eglise du Christ¹. » Mais déjà Mgr Fava avait adressé aussi à ses diocésains une lettre où il réfutait les calomnies propagées par la presse :

Le *Messenger de Toulouse*, disait-il, prétend que Mélanie a menti et qu'elle le reconnaît : c'est une calomnie. Mélanie que je suis allé interroger à Castellamare, il y a deux mois, signerait de son sang le récit qu'elle a fait et toujours maintenu. Il y avait un second témoin : Maximin ; lui aussi aurait préféré mourir plutôt que de nier le fait de l'Apparition. Ces deux pâtres ont pu avoir leurs défauts et leurs torts, et nous ne prenons la défense ni de l'un ni de l'autre, dans ce qu'ils ont pu dire ou faire en dehors du récit de l'Apparition ; mais ils ont été sincères dans ce récit, et nous disons que Mélanie est de la part du *Messenger de Toulouse* l'objet d'une calomnie. La pauvre bergère est notre diocésaine ; il nous appartient de la défendre ; nous le faisons volontiers en ce moment, lui laissant le soin de se faire rendre justice².

— Si Rome croyait à l'Apparition, insistèrent les adversaires, le Souverain Pontife n'aurait pas refusé de faire couronner la Sainte Vierge dans le costume décrit par Mélanie et par Maximin.

On leur répondit que l'Eglise a adopté pour les images de la Sainte Vierge proposées à la vénération des fidèles un costume déterminé par les prescriptions d'Urbain VIII, et dont elle ne s'écarte jamais. Autrement elle aurait sans cesse à lutter contre les fantaisies des artistes.

Ils prétendirent que les faits que l'on qualifiait de miraculeux étaient controuvés et que le décret le reconnaissait. Le *Monde* répondit :

Par rapport aux guérisons et aux autres grâces obtenues à la Salette, le décret déclare qu'elles prouvent que la Salette est un lieu, divinement choisi pour une distribution spéciale et plus abondante de grâces. Aussi le décret élève l'église de la Salette au rang de Basilique mineure, et il autorise le couronnement solennel de l'image de Notre-Dame de la Salette, désignant pour accomplir cette cérémonie Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris³.

Dans son mandement de Carême, Mgr Fava traita de la dévotion à Notre-Dame de la Salette. On y remarqua ce rapprochement : « Pendant que la Vierge pleurait, Pie IX pleurait aussi en composant son Encyclique *Qui pluribus jam*, » qui parut le 9 novembre 1846. Voici ce qu'il disait dans cette Encyclique :

¹ *Annales*, mars 1879.

² Lettre circulaire du 2 février 1879.

³ *Monde*, 5 février 1879.

Nul d'entre vous n'ignore, Vénérables Frères, que dans ce siècle déplorable, une guerre furieuse et acharnée est faite au catholicisme par des hommes qui, liés entre eux par une société criminelle, repoussant les saines doctrines, et fermant l'oreille à la voix de la vérité, produisent au grand jour les opinions les plus funestes et font tous leurs efforts pour les répandre dans le public et les faire triompher.

Elles étaient plus actuelles que jamais, ces paroles tombées de la bouche autorisée du Chef des fidèles. La même secte qui se ruait sur le catholicisme devait aussi attaquer la Mère de Dieu.

II

La consécration de l'église eut lieu le 20 août 1879 et le couronnement de la Vierge le lendemain.

Dès le 18 Mgr Bernard, vicaire apostolique de la Norvège et du Pôle nord, est arrivé et il parle aux nombreux pèlerins qui sont comme l'avant-garde de l'armée attendue :

— La Salette, dit-il, est le Sinaï de Marie. Sur ce nouveau Sinaï elle a proclamé de nouveau surtout deux préceptes du Décalogue. Elle veut que ses paroles soient entendues : « Faites-le passer à tout mon peuple, » dit-elle aux enfants. L'un de ceux-ci est mort, l'autre vit encore, mais comment une bergère pourrait-elle exercer un ministère public ? Or Marie a voulu que cette montagne fût un foyer d'apostolat. Les apôtres, ce sont spécialement les missionnaires fondés sous les auspices de Marie, mais c'est vous tous, pèlerins de la Salette. Tous vous devez l'exercer chez vous !

Le 19, voici l'armée, ayant à sa tête le cardinal Guibert, archevêque de Paris, Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry, Mgr Paulinier de Besançon, et Mgr Fava de Grenoble. A leur suite viennent : NN. SS. Mermillod de Genève ; Cotton de Valence ; Terris de Fréjus ; Robert de Marseille ; Bonnet de Viviers ; Dellanoy d'Aix, et dom Antoine, abbé mitré de Chambarand. Le soleil vient de disparaître dans les splendeurs du couchant, derrière les montagnes, la nuit tombe doucement, quand soudain les cloches annoncent l'arrivée des évêques. Le Plateau s'illumine aussitôt, la foule accourt au devant d'eux avec des lumières et organise une magnifique procession aux flambeaux.

Un arc de triomphe se dresse à l'entrée, les prélats descendent et Mgr Fava leur souhaite la bienvenue, regrettant que la maladie retienne chez lui Mgr Desprez à Toulouse. La foule écoute, joyeuse d'une joie intime et contenue. On se dirige ensuite vers le lieu de l'Apparition, les évêques ont peine à se frayer un passage tant les rangs sont denses. Ils reviennent au sanctuaire, après avoir fait une courte et fervente prière. Mgr Cotton monte en chaire et commente deux psaumes : « *Quis ascendet in montem Domini ?* Qui gravira la montagne du Seigneur ? Qui entrera dans son

sanctuaire ? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur. »

L'innocence et la pureté, voilà les vertus qui fleurissent sur cette montagne et que viennent y cueillir les pèlerins.

Ce temple vénérable, ajoute-t-il, est l'œuvre du catholicisme tout entier : des offrandes sont venues de tous les points du monde, afin de fournir les pierres de cet édifice qui proclame si éloquemment les grandeurs et les bontés de Marie. Chacun de vous peut chanter : *Lætatus sum*. Je me suis réjoui quand on m'a dit : Nous irons à la maison du Seigneur. Pourquoi vous êtes-vous réjouis ? C'est que sur les sentiers après de la Montagne se sont échelonnées toutes les tribus du Seigneur, guidées par leurs chefs vénérables ; pèlerinages de Paris, de Marseille, de Poitiers ; pèlerinages de Bretagne, de Lille et d'Arras ; pèlerinage de notre cher Dauphiné : *illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini*. Nous ne pouvons sans émotion voir ces chemins difficiles remplis de pèlerins pieux, couverts de sueur et de poussière, et qui ne calculent pas avec la fatigue pour monter vers ce sanctuaire béni.

Le 20 août c'est la consécration de l'église. Mgr Terris, évêque de Fréjus, sera l'orateur de la journée. Il réfute avec autant de logique que d'originalité les attaques de la libre pensée contre le surnaturel.

Notre siècle, s'écrit-il, ne raisonne plus quand il s'agit de l'Eglise et en particulier des miracles. Il les repousse sans examen.

Voulez-vous me permettre un mot qui de nos jours semble avoir acquis le droit de passer en usage ? Aujourd'hui on invalide le miracle, on l'invalide sans pudeur et sans façon.

C'en est fait, le progrès a marché et le public est préparé à l'invalidation sans phrases. Des miracles ? il n'y en a plus ! L'intervention providentielle de Dieu ? Que venez-vous nous dire ? Nous sommes des hommes qui marchent sur leurs sentiers. Quels nouveaux sentiers voulez-vous nous tracer ?... Nous ne sommes plus au moyen âge, et les lumières de l'esprit moderne ont mis pour toujours en fuite ces fantômes, cette fiction du surnaturel !...

Puis il parle du fait de la Salette, si certain et si attaqué ; il s'excuse de citer cette particularité de l'Apparition :

Tandis que Maximin et Mélanie étaient là, sous le rayonnement de la Sainte Vierge Marie, ne comprenant pas, s'interrogeant eux-mêmes, ayant au moins le respect de l'étonnement, il y avait auprès d'eux un animal silencieux, le chien de Maximin. Il était méchant, et il se tut. — Depuis lors le miracle a eu ses aboyeurs...

C'eût été dommage qu'il négligeât ce trait...

Le 21, c'est le jour du couronnement. Dès 8 h. du matin défile une splendide procession avec une forêt mouvante de bannières, qui flottent au vent et étincellent au soleil. Tous les yeux regardent la couronne brillante que le cardinal Guibert, délégué du Saint-Siège, va déposer sur le front de Marie. On entre à la basilique, le cardinal se place au sanctuaire à côté de la statue voilée. Après la grand-messe, Mgr Fava parle, en sa qualité d'évêque de la Salette.

« Marie, dit-il, n'a jamais cherché que la gloire de son Fils. C'est ici surtout à la Salette qu'elle veille à l'honneur de Jésus. Elle s'est humiliée pour le faire honorer. Aujourd'hui pour elle c'est le triomphe qui succède à ses humiliations. L'Eglise qui représente Jésus-Christ veut qu'à son tour elle soit à l'honneur. »

Des applaudissements saluent ces paroles. Puis le cardinal procède au couronnement. On fait tomber le voile qui recouvre l'image, les acclamations retentissent. Elles cessent pour laisser entendre le chant doux comme une voix du ciel, de l'*O gloriosa Domina. Le Regina cœli*, l'hymne du triomphe de Marie éclate, enlevé par des milliers de voix puissantes ; Mgr Guibert qui était pieusement à genoux se lève et dépose la couronne d'étoiles sur le front de la Vierge. Alors les cloches de la basilique sonnent à pleines volées, le canon tonne sur le Gargas, les montagnes à leur tour tressaillent d'allégresse, pendant que les pèlerins poussent ces vivats vibrants et émus : « Vive Notre-Dame de la Salette ! Vive l'Immaculée ! Vivent nos évêques ! »

Le soir, Mgr Mermillod prononce un de ces discours qui n'appartiennent qu'à lui, brillants et saisissants, où la doctrine apparaissait comme nimbée d'une auréole de paillettes d'or. Il célèbre les montagnes que Dieu aime, l'Ararat, le Sinaï, le Thabor, les Oliviers, le Calvaire, les montagnes qui sont « comme les frontières entre Dieu et l'homme. »

« Dieu descend et l'homme monte, Dieu descend pour s'approcher de l'homme et l'homme monte pour s'approcher de Dieu. Quand deux peuples sont en guerre, ils se réunissent sur une montagne pour faire un traité de paix. La Salette est la montagne choisie de Dieu pour faire un traité de paix avec les hommes. »

Puis il évoque les figures aimées de sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, Germaine Cousin, montre la Salette qui rapproche la France et l'Italie ; Lourdes qui rapproche la France, la fille aînée de l'Eglise, et l'Espagne, la nation de la théologie et de l'ascétisme, la patrie de sainte Thérèse. « Par la Salette la France renaîtra pour relever les races latines et travailler à la reconstruction de l'unité dans le monde. »

Léon XIII avait envoyé sa bénédiction aux pèlerins. Le 9 septembre suivant il félicitait l'évêque de Grenoble des splendeurs de cette fête et il terminait sa lettre par ces graves paroles : « L'amour et le culte de Marie qui progressent de toutes parts nous donnent l'espoir certain de son secours efficace et de sa puissante protection, en faveur non seulement des fidèles du diocèse de Grenoble, mais encore de toute la nation française pour échapper au suprême péril qui nous menace¹. »

Ah ! puisse Notre-Dame de la Salette nous protéger, car le péril est plus imminent que jamais !

XXVIII

SŒUR MARIE-FRANÇOIS DE SALES ET M^{lle} LIOGER

Les miracles furent nombreux qui vinrent témoigner en faveur de la vérité du fait de la Salette. Nous avons raconté déjà les guérisons de Mme Aglot et de Marie Laurent, née Gaillard, de Corps, ainsi que celle de sœur Saint-Charles d'Avignon. Nous pourrions nous borner là, mais il nous paraît utile d'en raconter quelques-unes encore que nous glanerons dans ce magnifique champ des merveilles de la Sainte Vierge ; ainsi que d'autres moins éclatantes, mais plus touchantes, parce que plus intimes : des guérisons d'âmes, des conversions.

I

Sœur Marie-François de Sales, religieuse de la Visitation à Rennes « était affectée, dépose son médecin, M. Bruté, depuis plusieurs années d'une hypertrophie du cœur, avec lésion des valvules. Une voussure énorme s'étendait depuis la clavicule jusqu'à la dernière côte. »

C'était en mars 1849, et elle était âgée de 36 ans 1/2.

Les crises de suffocation ne lui permettaient plus de garder la position horizontale. « La déformation des côtes devint énorme, le cœur semblait prêt à s'ouvrir un passage, et tout l'arbre artériel gauche commença à s'hypertrophier. »

« M. Bretonneau, si habile praticien, ajoute M. Bruté, reconnut l'existence du mal que nous signalons. Son diagnostic fut celui que nous venons de tracer. Les jambes enflèrent, elles devinrent rouges et s'excorièrent. Le gonflement remontait au-dessus des genoux. Cent dix nuits et cent dix jours furent passés par la malade dans la position assise dans un fauteuil. »

L'excellent docteur prévint la famille que l'état était désespéré.

La sœur aînée de la religieuse fit demander à M. le curé de la Salette une neuvaine de messes et envoya à sœur Marie-François de Sales de l'eau miraculeuse, la priant d'en boire et de s'unir à la neuvaine. Celle-ci désirait mourir, elle n'y consentit que par obéissance.

La neuvaine fut commencée le 21 mars.

Depuis le 11, les crises étaient devenues plus fréquentes, et jusqu'au 26 elles se produisirent toutes les demi-heures.

S'il arrivait à la malade de s'assoupir, elle se réveillait au moindre mouvement avec de violentes douleurs. Le cœur en battant lui déchirait tout le côté, lui semblait-il, comme si elle eût eu à l'intérieur des plaies vives, et

¹ La Salette, par I. Bertrand, p. 476-496.

lorsqu'il cessait de battre, c'étaient d'affreux étouffements. Alors elle ne pouvait même pas avaler sa salive. Le docteur qui venait la voir tous les jours se hâtait de quitter l'infirmerie, craignant qu'elle ne vînt à mourir sous ses yeux. La difformité de son côté gauche était telle qu'une des sœurs disait : « Cela fait mal à voir ! »

Le 26 mars au soir, à 6 h. $\frac{1}{2}$, elle eut une crise terrible. On crut que c'était la dernière. On était au sixième jour de la neuvaine. Elle délirait, ses yeux regardaient fixement, c'étaient les symptômes de l'agonie et de la mort prochaine.

On avertit l'aumônier qui accourt et se hâte de lui donner l'Extrême-Onction avec l'indulgence de la bonne mort. Elle avait communie en viatique trois jours auparavant.

Après la cérémonie les sœurs se retirent, mais à regret, car elles se croient assurées de ne plus revoir en ce monde leur bonne sœur. Aussi bien tout est préparé pour l'ensevelir.

La supérieure et trois autres religieuses restent pour la veiller, avec l'infirmière sœur Marie-Pauline. La malade est bientôt violemment agitée : on dirait les spasmes de la fin. Puis elle retombe inerte, son visage devient glacé et se couvre de la sueur de la mort. La supérieure met la lumière devant les yeux de la mourante qui ne la distingue pas. Le regard devient vitreux, et fixe d'une fixité effrayante. Alors elles allument le cierge béni et font la recommandation de l'âme.

Sœur Marie-François tombe en syncope ; ses compagnes croient que sa dernière heure est venue. Cependant la respiration revient, puis elle s'assoupit, mais le pouls jusque-là très intermittent s'arrête et reste plusieurs minutes sans battre ; un accès de fièvre le remonte.

Le matin le médecin vient, mais elle ne le reconnaît pas, ses yeux demeurent vitreux et le délire persiste.

— Elle n'a plus que quelques minutes à vivre, dit-il. Sûrement elle ne passera pas la journée.

Pendant ces vingt-deux heures d'agonie, il fut impossible de lui faire avaler une seule goutte d'eau ; on se contentait d'humecter ses lèvres avec de l'eau de la Salette.

Chose étrange ! quand la supérieure lui parlait de Dieu, lui rappelait Jésus-Christ qu'elle avait pris pour l'Époux de son âme, elle retrouvait sa connaissance. Elle témoigna qu'elle serait heureuse de communier encore en viatique. On essaya de lui faire avaler quelque chose et l'on réussit ; alors on se décida à lui procurer cette consolation.

L'aumônier, M. l'abbé Corvaisier, arriva à quatre heures du soir, avec la sainte Eucharistie. Le visage était décoloré, l'affaiblissement complet ; mais elle gardait des lueurs :

— Lorsqu'on m'apporta Notre-Seigneur, a-t-elle raconté, je ne vis ni le prêtre, ni nos

sœurs, ni les lumières. Je savais seulement que j'allais communier. Dès que j'eus reçu le saint viatique, je connus mon mal et sentis mon état. Mon corps était brûlé par la souffrance. Je compris que je venais d'être bien proche de la mort, et je le dis à notre mère supérieure. Notre-Seigneur, après m'avoir montré l'état d'où il me tirait, me dit intérieurement : « C'est moi qui peux et qui veux te guérir. » Je lui dis : « Fiat ! » et n'aurais pu lui répondre autre chose, n'ayant d'autre sentiment que de le laisser faire.

Alors, ajoute-t-elle, « il se fit un grand travail dans tout mon côté gauche, mon cœur sembla comme se retourner et reprendre sa place, mais avec un mouvement si violent que j'eus même peur. »

Elle était guérie, mais ne pouvait y croire et n'osait le dire. Après une bonne demi-heure d'action de grâces toutefois, elle s'en ouvrit à sa supérieure. D'ailleurs les traits de son visage étaient reposés et respiraient la vie. Elle souriait de bonheur. Elle demanda à boire. Elle but, elle mangea avec plaisir et sans difficulté. Ses jambes très enflées, surtout vers le pied gauche, revinrent à leur état naturel, et le soir elle marchait.

Son côté gauche surtout, difforme à faire peur, avec sa voussure énorme, reprit ses proportions ordinaires ; le cautère qu'elle avait sur le cœur guérit et la nuit elle dormit d'un bon et tranquille sommeil.

Quand le médecin revint le lendemain matin, il ne trouva plus aucune trace de maladie. « Les jambes, dit-il, avaient repris leur volume et leur coloration normale, la déformation des côtes avait disparu, les bruits du cœur ne présentaient pas la plus légère nuance anormale. »

— Madame, fit-il, vous êtes pour moi une personne revenue de l'autre monde !

Elle montait deux rampes d'escalier sans qu'on pût percevoir la moindre exagération dans l'impulsion du cœur. L'appétit était bon, la digestion facile.

— Enfin, conclut-elle, je suis dans un état de santé parfaite qui me permet de suivre en tout la communauté. Gloire à Dieu ! Gloire à Marie !

Trois mois après, le 3 juillet, aucun accident n'étant survenu, et sa santé continuant d'être excellente, le docteur qui l'avait suivie rédigea un procès-verbal très détaillé et très précis où il constatait la vérité de cette guérison merveilleuse :

« Madame Marie-François de Sales, écrivait-il en terminant, est peut-être la plus forte parmi les personnes qui composent la communauté et nous n'avons plus de cette horrible maladie, que le souvenir. »

Une enquête canonique fut faite, signée le 2 août suivant par Mgr l'évêque de Rennes. Après minutieux examen du fait, comparaison

des témoins et certificat du docteur Bruté, les juges formulèrent cette décision :

Nous avons jugé que la guérison de Sœur Marie-François de Sales avait été opérée d'une manière tout à fait extraordinaire et en dehors des lois physiologiques et pathologiques, et nous avons permis en conséquence à la Mère Supérieure de donner connaissance des faits ci-dessus relatés, et même de délivrer copie du présent procès-verbal aux personnes intéressées à le connaître¹.

II

Le fait qui suit est particulièrement remarquable parce que la personne qui a été guérie, Mlle Caroline Lioger, est devenue fondatrice de religieuses adoratrices du Saint-Sacrement, et que sa cause est en instance de béatification.

Nous avons sous les yeux le certificat de son médecin, M. Antoine Condamine, « domicilié à Meyzieux, chef-lieu de canton, arrondissement de Vienne, » dans l'Isère.

Mlle Caroline Lioger était âgée de 33 ans en mai 1857. Elle habitait Genas depuis le mois de février de l'année précédente et était « atteinte d'une inflammation de la substance propre de la moelle épinière, de marche lente, en un mot d'une myélite chronique. »

Elle était atteinte depuis l'âge de 14 ans. Au commencement de sa maladie elle éprouva « des fourmillements dans les membres inférieurs, de l'hésitation, de l'incertitude dans les mouvements. » Depuis sept ans elle ne pouvait marcher et restait dans son lit. M. Condamine la voyait fréquemment, « en consolateur plutôt qu'en médecin, » dit-il, car il savait que ce mal est incurable. « Toutes les célébrités médicales de Lyon avaient épuisé sur elle toutes les ressources de l'art, » et elle était si faible qu'on ne pouvait se permettre « de la soumettre à de nouvelles épreuves. »

Cependant le docteur de Meyzieux apprend qu'on doit commencer « une neuvaine à la Très Sainte Vierge, invoquée sous le nom de Notre-Dame de la Salette, » le 25 mars 1857. Il « l'observe alors avec toute l'attention possible. » En explorant la colonne vertébrale, il lui « fait éprouver par la pression et la percussion, de la douleur à la région dorsale. Cette douleur est plus vive à la sixième vertèbre, elle s'étend de la cinquième à la septième. Les jambes sont œdématisées, il y a perversion de la sensibilité, la malade ressent constamment une forte chaleur par tout le corps, mais plus particulièrement aux mains et aux pieds, qui sont glacés. » Sa respiration est courte, elle est aphone et subit souvent « des secousses convulsives du tronc auxquelles participent les membres thoraciques et abdominaux, » des spasmes tétaniques ; il faut plusieurs personnes pour la maintenir. « Cet état durait de dix à vingt

minutes, puis, l'intelligence revenue, la malade se souvenait parfaitement, elle éprouvait alors une dyspnée extrême et accusait de violentes douleurs au cœur où l'on constatait des battements tumultueux et irréguliers. »

La déglutition est extrêmement difficile, elle ne vit que d'un peu d'eau. Un jour le docteur lui donne une cuiller à café de potion calmante ; cela suffit à « provoquer une crise terrible. » Elle ne peut supporter une couverture sur la région du cœur ni sur les jambes et ne se tient au lit que « sur son séant, le dos soutenu par des coussins. »

« Tous les auteurs s'accordent à dire que cette maladie se termine par la mort et que ceux qui survivent à la destruction de la moelle demeurent infirmes, mutilés, paraplégiques. »

Telles sont ses observations le 25 mars, le 30 mars et le 1^{er} avril. Or voici ce qu'il constate le 4 avril :

Jé dois, pour rendre hommage à la vérité, attester que le quatre du mois d'avril, m'étant rendu à Genas afin de connaître le résultat de la neuvaine, j'ai trouvé la malade non seulement hors de son lit, mais assise auprès d'une table et occupée à écrire. A mon arrivée, elle a quitté son ouvrage et elle est venue me recevoir. Etonné d'une guérison si prompt, je lui ai demandé comment il se faisait qu'elle qui, deux jours avant, ne pouvait ni marcher, ni même supporter le poids des couvertures sur la région du cœur, eût la force non seulement de se tenir levée, de marcher, de s'asseoir, mais encore de pouvoir appuyer la poitrine contre le bord de la table en écrivant, sans en éprouver de souffrances.

Elle m'a répondu qu'elle se trouvait transformée, qu'elle ne se reconnaissait plus, qu'il lui semblait n'être plus la même, qu'elle ne ressentait plus aucune douleur et qu'elle n'éprouvait qu'une grande émotion d'un si heureux changement, émotion bien naturelle. J'ai voulu voir si la douleur existait toujours à la région dorsale, j'ai pressé bien plus fortement que les jours précédents : la douleur avait disparu, la chaleur qu'elle ressentait aux mains et aux pieds n'existait plus, elle sentait ces parties froides, telles qu'elles étaient. Elle ne pouvait supporter la moindre chaleur, maintenant elle sent les effets du froid, et la chaleur lui est bienfaisante. La déglutition est facile, non seulement elle mange avec plaisir, mais les digestions sont faciles, en un mot elle est entièrement guérie et jusqu'à ce jour — 15 mai 1857 — la guérison s'est maintenue, et maintenant peut être considérée comme définitive.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, en tout conforme à la vérité, pour servir et valoir ce que de raison.

L'honnête homme qu'est le docteur Condamine ne conclut pas au miracle, ce n'est point son rôle, mais quelle conviction sous ces lignes impartiales !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 17 maii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Les Merveilles de la Salette, par l'abbé Berthier, M. S., p. 77.

Ami du Clergé du 25 mai 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — I. La dévotion au Saint-Esprit, 401. — II. Nos devoirs envers le Saint-Esprit, 406.

Avis paroissiaux. — Au lendemain d'une mort subite, 408.

Pour le Premier Vendredi. — XXVIII. Comment agir dans le Sacré-Cœur, 409.

Varia. — Le foin, image biblique, 411.

Lectures sur Notre-Dame de La Salette. — XXIX. M^{lle} Thérèse Nicolas et Apollonie Hermite, 412. — XXX. Miracles de conversions, 414.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

I

LA DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT

Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.

Vous enverrez votre Esprit et ils seront créés, et vous renouvellez la face de la terre. (Ps., ciii, 30).

La fête de la Pentecôte est une des plus grandes solennités de l'année liturgique ; et même, sous certains rapports, au dire d'un illustre auteur des premiers temps du christianisme, c'est la plus grande, à cause de ses résultats incalculables.

Elle nous remet en mémoire les plus grands événements qui intéressent la sanctification des âmes. Elle célèbre la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples réunis dans le Cénacle, le cinquantième jour après la Résurrection de N.-S. Jésus-Christ. C'est en ce jour, unique dans les annales de l'humanité, que la Loi mosaïque prit fin ; que le Saint-Esprit prépara les apôtres à leur auguste mission en les éclairant de la lumière divine, en les enflammant d'une ardente charité, en les revêtant d'une force indomptable ; c'est en ce jour qu'il fonda l'Eglise et vint visiblement en elle pour ne plus la quitter, selon cette parole du Sauveur : « Je prierai mon Père et il vous donnera un autre Consolateur, qui demeurera avec vous à jamais. » Ame de l'Eglise, il la vivifie, il l'illumine, il la protège, il la dirige, il la féconde !

Voilà pourquoi l'Eglise reconnaissante déploie en cette fête toutes les pompes de son culte : ornements les plus beaux, cérémonies majestueuses, chants sublimes tout remplis d'enthousiasme, de gratitude, d'allégresse et de supplication : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ !*

La Pentecôte, c'est LA FÊTE DU SAINT-ESPRIT ! Que pourrions-nous donc faire de mieux aujourd'hui que de parler du Saint-Esprit et de nous renouveler dans la dévotion à son égard ? En traitant cet auguste sujet, sur lequel, il est vrai, nous ne pouvons que bégayer, mais où nous trouvons une source si abondante d'édification, nous entrerons certainement dans l'esprit de cette solennité et dans les vues de notre sainte mère l'Eglise.

O divin Esprit, daignez nous assister, afin que dans ce discours consacré à votre gloire, et aussi au salut de nos âmes, nous comprenions un peu vos GRANDEURS et nos DEVOIRS à votre égard ! Venez, Esprit-Saint, et répandez sur nos esprits et sur nos cœurs un rayon de votre lumière et de votre amour ! *Veni, sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium !*

I

I. Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? C'est UNE DES TROIS PERSONNES DE L'AUGUSTE TRINITÉ. Il n'est pas quelque chose, il est *quelqu'un*. Il peut dire : *Moi* ; il subsiste en lui-même. Il est nommé au moins 150 fois dans l'Ancien Testament ; il est question de lui plus de 200 fois dans le Nouveau Testament.

Le Père est le principe premier qui ne procède de personne ; le Fils procède du Père ; le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils. De même, dit saint Athanase, que le rayon naît du soleil, et que la chaleur procède et du soleil et du rayon, ainsi le Fils naît du Père et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. « Adorons, dit Bossuet, cet ordre des trois personnes divines et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité comme leur distinction et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole. Il aime cette Parole qu'il a produite de son sein et qu'il y conserve. Et cette parole qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle, éternellement subsistante, et dès là son Fils unique, il l'aime comme un Fils parfait, et le Fils l'aime comme un Père parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, le « Dieu d'amour, » le « don commun et réciproque » du Père et du Fils, leur « lien », leur « nœud », leur « mutuelle union », en qui se termine la fécondité, comme les opérations de la Trinité¹. »

Le Saint-Esprit est l'Amour personnel : quelle parole ! En Dieu la lumière est le Verbe ; en Dieu l'amour est le Saint-Esprit : voilà peut-être le point de vue le plus sublime des plus sublimes mystères. Les perfections créées ne sont jamais qu'accidentelles, c'est-à-dire quelque chose, elles ne sont pas quelqu'un. Il en

¹ Médit. sur l'Evang., 25^e jour.

est tout autrement en Dieu. La Paternité est si parfaite qu'elle constitue la première Personne. Et la Filiation est également si parfaite qu'elle constitue la deuxième Personne. Et l'amour du Père et du Fils est si parfait qu'il a pour terme la troisième Personne. Et rien n'est plus vivant et plus personnel et plus individuel que chacune de ces trois personnes. « Il n'y a que les chrétiens, dit encore Bossuet, qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. Dieu est amour ! O divine théologie ! Le Père et le Saint-Esprit enflammés l'un pour l'autre par le même amour, produisent un torrent de flammes, un amour personnel et subsistant, le Saint-Esprit ! Le Saint-Esprit est le baiser de la bouche de Dieu, fleuve de joie, fleuve de feu céleste, lien vital et vivant ! »

Le Saint-Esprit est l'Amour personnel. Il est la grâce en personne, la joie et la jubilation en personne, la paix en personne ! Les anges ont le plus ardent désir de le contempler, *Spiritu sancto in quem desiderant angeli prospicere*. (II Petr., I, 12). Le Saint-Esprit, Amour personnel, nous prêche les munificences de la volonté, les générosités de la vie, les délicatesses et les ardeurs du cœur, l'élan, l'activité, la joie et la paix de l'âme ! Que cela est beau, sublime et touchant ! *O altitudo* ! (Rom., XI, 33).

II. Le Saint-Esprit est une personne divine ; LE SAINT-ESPRIT EST DIEU comme le Père et le Fils ; il possède en commun avec eux la nature divine. Comme eux et avec eux il a toutes les perfections sans aucune limite ; comme eux et avec eux il est digne des adorations, de l'amour, des louanges, des supplications du ciel et de la terre, des anges et des hommes. C'est la croyance ininterrompue de l'Eglise depuis dix-neuf siècles ; c'est l'enseignement répété des saintes Ecritures. Ecoutons quelques-uns des témoignages sacrés.

« Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux » (Gen., I, 1-3) : voilà l'éternité du Saint-Esprit ! — « L'Esprit du Seigneur remplit l'univers. Où fuirai-je loin de votre face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans les enfers, vous y êtes encore ; si je prends les ailes de l'aurore et que je me transporte par delà les océans, c'est votre main qui me conduit, c'est votre droite qui me dirige » (Ps., CXXXVIII, 7-10) : immensité du Saint-Esprit ! — « L'œil n'a pas vu, dit saint Paul, l'oreille n'a pas entendu, et le cœur de l'homme n'a pas compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; mais pour nous, Dieu nous l'a révélé par son Esprit, car cet Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. Qui d'entre les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. »

(I Cor., II, 9-11). Et saint Jean : « Le Consolateur, le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, vous rappellera tout ce que je vous ai dit et vous enseignera ce qui doit arriver » (Joan., XIV, 26, et XV, 13) : c'est la science infinie du Saint-Esprit. — « Vous enverrez votre Esprit et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. » (Ps., CIII, 30). « Si quelqu'un ne naît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux. » (Joan., XIII, 5). « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit » (Math., XXVIII, 19) : c'est la puissance créatrice et régénératrice du Saint-Esprit ! — Et la parole fondamentale qui comprend tout : « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont un » (I Joan., V, 8) : c'est la trinité dans l'unité, l'unité dans la trinité, la trinité des personnes, l'unité, la consubstantialité de nature !

« Oh ! oui, s'écrie Bossuet¹, oh ! oui, Esprit sanctificateur, vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que vous avez avec eux un même temple qui est notre âme, notre corps, tout ce que nous sommes. Rien d'égal ni d'étranger au Père et au Fils ne doit être nommé avec eux en égalité. Je ne veux pas être baptisé ni consacré au nom d'un conservateur, je ne veux pas être le temple d'une créature : ce serait une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison d'être et de se croire son temple ! »

Oui, comme l'affirme le Symbole de saint Athanase, la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit est égale ; leur majesté est coéternelle. Le Saint-Esprit est incréé, immense, éternel, tout-puissant comme le Père et le Fils. Il est Dieu comme le Père et le Fils. Et cependant le Père et le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul et même Dieu, parce qu'ils possèdent en commun une seule et même divinité. *O altitudo* !

III. Le Saint-Esprit est une personne divine, il est Dieu. Ajoutons un troisième trait à son ineffable portrait, IL EST LE DIVIN SANCTIFICATEUR.

Sans que pour cela il y ait en lui postériorité ou infériorité, il est envoyé par le Père et le Fils conjointement pour le salut du monde, selon cette parole de N.-S. à ses Apôtres avant sa Passion : « Je vous dis la vérité, il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Je prierai mon Père et il vous donnera un autre Paraclet, l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure

¹ Panégyrique de S. François de Paule.

¹ *Elév. sur les mystères*, 5^e Elév.

éternellement avec vous. Lorsque le Paraclet que je vous enverrai de la part de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, il rendra témoignage de moi. » Le Père n'est pas envoyé parce qu'il ne procède de personne ; le Fils a été envoyé par son Père, qui l'a engendré de toute éternité, et il s'est fait homme pour opérer le grand œuvre de la Rédemption ; le Saint-Esprit est envoyé par le Père et le Fils dont il procède pour consommer l'universelle sanctification. Les missions sont éternellement décidées et elles s'accomplissent dans le temps conformément à l'origine des divines personnes qui sont envoyées. De là les appropriations qui sont faites aux différentes personnes.

A la vérité, les œuvres extérieures de la Sainte Trinité sont communes aux trois adorables personnes. Cependant par appropriation de langage, les œuvres de puissance sont attribuées au Père, principe sans principe ; les œuvres de sagesse au Verbe, qui est la Parole substantielle du Père ; les œuvres de bonté et de sainteté au Saint-Esprit parce qu'il procède par amour du Père et du Fils, il est, comme nous l'avons dit, leur amour substantiel. On peut dire que le Père fait des hommes, le Fils des chrétiens, le Saint-Esprit des élus...

Cependant, d'après de graves auteurs¹, il y a quelque chose de plus touchant et de plus délicieux. Frappés par les textes si expressifs de l'Ecriture et de la Tradition, ces auteurs croient que la sanctification, la transformation surnaturelle des âmes appartiennent au Saint-Esprit, non seulement par une simple appropriation ou attribution, mais d'une manière spéciale. Ils pensent que c'est le Saint-Esprit qui nous donnerait la vie surnaturelle, la garderait, lui ferait produire les actes de vertu, *le Père et le Fils agissant avec lui mais par concomitance*, parce qu'ils n'ont ensemble qu'une même nature. A leur sens, de même que de toute éternité il était décidé que le Verbe se ferait chair et viendrait dans le monde pour le racheter ; de même de toute éternité il était décidé que le Saint-Esprit viendrait dans le monde pour le sanctifier.

Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit est le divin artisan des œuvres de grâce, L'INCOMPARABLE ET LE DIVIN SANCTIFICATEUR.

C'est lui qui forma l'auguste Marie, et dans son sein virginal le Rédempteur lui-même. C'est lui qui la dirige en tant qu'homme, qui lui donne de faire des miracles et le glorifie. C'est lui qui forme l'Eglise mère des chrétiens, et dans le sein virginal de l'Eglise les chrétiens frères du Verbe incarné. C'est lui qui la dirige, l'inspire, la protège, la défend, la féconde, *Spiritus vivificantem*. C'est lui qui donne au Pape l'infaillibilité, aux évêques la plénitude du sacerdoce et de sublimes pou-

voirs, aux prêtres le caractère de ministres du Sauveur Jésus, aux sacrements leur vertu, au culte sa pureté et son efficacité, à la hiérarchie sa beauté et sa fixité. Il fait les apôtres héros de la bonne nouvelle ; les martyrs héros de la force ; les vierges sublimes exemplaires de la pureté ; les docteurs qui éclairent le peuple du Christ ; les vrais chrétiens fidèles dans leur foi, obéissants aux divins préceptes, joyeux dans leurs tribulations, *Spiritus vivificantem*. Il s'est manifesté visiblement sous forme de colombe, de nuée, de langues de feu ; il agit invisiblement à chaque instant dans l'univers pour la sanctification des âmes, *Spiritus vivificantem*. A chaque instant nous recevons de lui des grâces précieuses. D'où vient la consolation efficace et la joie sainte ? Et les vues pénétrantes qui saisissent l'âme ? Et ces frémissements qui l'excitent, et ces regrets qui la touchent, et ces tendresses qui l'attachent si intimement à Dieu, et ces dégoûts qui la désenchantent de la terre, la tournent vers le ciel et la font soupirer vers les biens éternels, et ces élans vers le tabernacle, et ces ardeurs pour la vertu et le salut des âmes, qui donc nous les donne ? Le Saint-Esprit, *Spiritus vivificantem*.

Don de Dieu, le Saint-Esprit vient dans l'âme purifiée du péché mortel avec ce cortège divin que l'Eglise appelle dans sa liturgie le Septenaire sacré, et il enrichit notre intelligence et notre volonté de trésors incomparables. Il nous suggère au moment opportun les réponses victorieuses aux questions insidieuses de l'ennemi. Il est un feu ardent qui nous embrase des flammes de la charité. Il est la source d'eau vive qui arrose et féconde les célestes plantes de la vertu, surtout aux heures bénies de la prière. Il est l'onction, la joie, le bonheur, il nous fait trouver des délices ineffables dans les divines Ecritures, dans les rites et les paroles de la liturgie. Il est notre force qui nous fait triompher des tentations, des attaques du démon, des sollicitations d'un monde pervers. Il est le compagnon aimable, aussi puissant que dévoué de notre existence. Il est le moteur énergique qui met en mouvement nos facultés pour acquérir, conserver et développer le trésor de la sainteté. Il est la résurrection et la vie, il nous arrache à la mort du péché pour nous faire vivre de la vie de la grâce et nous conduire au ciel, *Spiritus vivificantem*¹.

Le B. Vianney, curé d'Ars, résumant cette belle doctrine avec l'onction des saints, disait : « Les sacrements que Notre-Seigneur a institués ne nous auraient pas sauvés sans le Saint-Esprit. La mort même de Notre-Seigneur nous aurait été inutile sans lui. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en

¹ Petau, Thomassin, Lessius, Corneille de Lapiere, Schrader.

¹ Voir Sauvé, *Dieu intime*, t. IV, p. 134-215.

allais pas, le Consolateur ne viendrait pas. » Il fallait que la descente du Saint-Esprit vint faire fructifier cette moisson de grâces, comme il faut le soleil pour faire lever et monter en épi le grain de blé jeté en terre. » Et il ajoutait délicieusement : « Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour. » *O altitudo !*

O personne divine, ô Dieu, ô Sanctificateur, ô Saint-Esprit, venez donc dans nos âmes pour les renouveler et en faire une création pure et sainte ! *Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ !*

Après avoir envisagé le côté doctrinal du mystère du Saint-Esprit, passons au côté moral ; je veux dire, exposons les devoirs que nous avons à remplir à l'égard de la troisième Personne de la Sainte Trinité, c'est-à-dire l'adoration, la confiance et l'amour.

II

I. ADORONS le Saint-Esprit. Il est dit dans les Actes des Apôtres (xix) que saint Paul étant venu à Ephèse et y ayant trouvé quelques disciples leur dit : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit depuis que vous avez embrassé la foi ? » Ils lui répondirent : « Nous n'avons pas entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit. » — Hélas ! pratiquement, beaucoup de chrétiens aujourd'hui, par leur conduite, semblent faire la même réponse. Pour eux, le Saint-Esprit est le Dieu inconnu.

Où, certes, on connaît Dieu le Père, on l'adore. Pourrait-il en être autrement ? Ses œuvres sont palpables ; elles sont toujours présentes aux yeux du corps. Les magnificences des cieux, les richesses de la terre, l'immensité de l'océan, les mugissements des vagues, les roulements du tonnerre, l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties de l'univers redisent avec éloquence la puissance de Dieu le Père, créateur et conservateur de l'univers.

On connaît Dieu le Fils, on l'adore. Non moins nombreux et non moins éloquents que ceux du Père sont les prédicateurs qui parlent de lui. L'histoire si touchante du Verbe incarné ; les détails de sa vie et de sa mort ; la croix, les temples, les images, les tableaux, le sacrifice de l'autel, les solennités saintes qui se déroulent pendant le cycle de l'année liturgique rendent populaires les mystères de ses humiliations, de son amour et de sa gloire. Enfin l'Eucharistie par laquelle il est personnellement présent dans les tabernacles, fait graviter vers lui toute la vie catholique, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Mais pour le Saint-Esprit, il est à peu près ignoré des chrétiens. Où sont les vœux qu'on

lui adresse, où est le culte qu'on lui rend, où sont les actes d'adoration par lesquels on reconnaît ses excellences infinies ? Son nom même, prononcé dans le signe de la croix, éveille-t-il les mêmes sentiments que celui du Père et du Fils ? Il est triste, mais il est vrai de le dire, la troisième Personne de la Trinité dans l'ordre nominal, le Saint-Esprit, est aussi la dernière dans les hommages de la plupart des fidèles. Cet oubli profond, tranchons le mot, cette ingratitude générale, est, si j'ose dire, le calvaire du Saint-Esprit¹.

En ce jour solennel réagissons contre cette étrange aberration.

Adorons-le comme l'infiniment parfait, comme notre Souverain Maître ; reconnaissons sa pleine autorité sur nous et notre absolue dépendance à son égard, *Credo in Spiritum Sanctum Dominum !*

Adorons-le comme l'égal du Père et du Fils, *qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur.*

Adorons-le et glorifions-le dans l'Eglise qu'il a formée, qu'il anime, qu'il garde, et à qui il inspire toutes ses œuvres de lumière et d'amour.

Adorons-le et glorifions-le dans nos frères et en nous-mêmes, car, selon la belle doctrine de saint Paul, nos corps et nos âmes sont les temples du Saint-Esprit. *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus sanctus habitat in vobis ?* (I Cor., iii, 16).

Adorons-le quand nous récitons la doxologie sacrée : *Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit.*

Pour lui rendre gloire et honneur, empruntons les paroles de l'office du Saint-Sacrement : « Au Père, au Fils, louange et jubilation, salut, honneur et bénédiction ; et à Celui qui procède du Père et du Fils offrons les mêmes hommages et la même adoration ! » *Procedenti ab utroque compar sit laudatio !*

II. J'ai lu dans les annales de la France militaire et catholique, au siècle dernier, un trait bien expressif. Dans son récit de la lutte héroïque de la petite armée pontificale pour la défense des droits du Saint-Siège, le comte de Quatrebarbes raconte que le général de Lamoricière, l'illustre vainqueur de l'Algérie, après lui avoir confié un commandement important à Ancône, termina par ces mots les instructions qu'il lui avait laissées en se séparant de lui : « Maintenant, adieu ! Si vous êtes embarrassé, priez le Saint-Esprit ; je crois qu'on ne le prie jamais assez, que trop souvent on l'oublie ; c'est ma ressource à moi : il vous viendra en aide ! » En effet, peu de temps après, le noble comte se trouva dans une situation très périlleuse, qui le plongeait dans une angoisse mortelle. « Alors, dit-il, le conseil que le général m'avait donné me revint

¹ Mgr Gaume, *Traité du Saint-Esprit*, 2 vol. in-8.

en mémoire. Je recourus au Saint-Esprit et pendant plus d'une heure j'implorai son assistance. » Ce ne fut pas en vain. M. de Quatrebarbes reçut un secours inespéré qui lui rendit la joie et le calme.

Au fait le second devoir, devoir bien doux et bien salubre, que nous avons à remplir à l'égard du Saint-Esprit, c'est la CONFIANCE, qui se manifeste par une invocation fervente et fréquente.

Ici, comme toujours, l'Eglise nous donne l'exemple le plus persuasif. Avec quelle vénération, quelle tendresse, quelle confiance elle recourt à sa bonté et à sa puissance ! Elle l'invoquait, et avec quelle ferveur ! au Cénacle, après l'Ascension du Sauveur Jésus. Elle l'invoque dans ses conciles, dans les ordinations, dans les professions religieuses, dans la consécration des églises. Elle l'invoque dans la célébration du saint Sacrifice et dans la récitation de la prière publique, le Bréviaire. C'est au nom du Saint-Esprit, comme au nom du Père et du Fils, que s'accomplissent tous ses rites. Elle le prie dans ses oraisons ; il n'y a pas un instant où, sur la surface du globe, elle ne le prie officiellement pour tous les chrétiens.

Imitons l'Eglise notre mère, imitons nos pères dans la foi qui avaient tant de dévotion au Saint-Esprit. Demandons-lui toutes les grâces qui nous ont été méritées par notre divin Rédempteur. Souvenons-nous qu'il est le « divin Artisan de la sanctification et de la glorification. » Grâces de lumière, grâces d'amour, grâces d'union, grâces de force, grâces de consolation, grâces de joie intérieure, grâces d'allégresse : il est le charitable et généreux distributeur de tous ces bienfaits. Aimons à redire de temps en temps l'hymne si belle des grandes solennités et des circonstances décisives de notre existence, le *Veni Creator*. Réfléchissons, en récitant la sublime prose *Veni Sancte Spiritus*, que nous interpellons « l'Amour infini en personne » ; supplions-le de venir dans notre cœur et dans l'Eglise, de renouveler la face de la terre, de donner la vie à tant d'âmes mortes par le péché, l'ardeur aux âmes tièdes, un accroissement de sainteté aux âmes ferventes. Disons-nous, en faisant le signe de la croix, avant la prière, le travail, les repas, toute action, que nous allons agir sous l'influence de l'Amour infini, et songeons à quel retour de charité cela nous oblige. *Emitte Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.*

« Sans le Esprit-Saint, disait le B. Vianney, qui aimait tant à parler de cet incomparable sujet dans ses catéchismes et ses entretiens, sans le Saint-Esprit tout est froid. Aussi lorsqu'on sent que la ferveur se perd, il faut vite faire une neuvaine au Saint-Esprit pour demander la foi et l'amour. Voyez lorsqu'on a fait une retraite ou un jubilé, on est plein

de bons désirs : ces bons désirs sont le souffle du Saint-Esprit qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé, comme ce vent chaud qui fond la glace et qui ramène le printemps. Vous qui n'êtes cependant pas de grands saints, vous avez bien des moments où vous goûtez les douceurs de la prière et de la présence de Dieu : ce sont les visites du Saint-Esprit. Quand on a le Saint-Esprit, le cœur se dilate, se baigne dans l'amour divin. Le poisson ne se plaint jamais d'avoir trop d'eau : de même le bon chrétien ne se plaint jamais d'être trop longtemps avec le bon Dieu. Il faudrait dire chaque matin : « Mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit qui me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes ! »

III. Oui, adorons le Saint-Esprit, invoquons le Saint-Esprit fréquemment, mais surtout TÉMOIGNONS-LUI NOTRE AMOUR : c'est là le troisième devoir que nous avons à remplir à son égard.

Aimons-le d'un amour de *complaisance*. « L'Esprit-Saint est le nœud du Père et du Fils, il est leur centre d'amour, il est comme leur cœur où leur amour vient se terminer et se consommer dans des ardeurs immenses¹. » Il est l'amour mutuel, éternellement subsistant, du Père et du Fils : comment pourrions-nous ne pas l'aimer ? L'idéal de tous les attraites et de tous les charmes se trouve en Dieu, c'est le Saint-Esprit, attrait infini, attrait substantiel : comment pourrions-nous penser à lui sans tomber dans le ravissement ? Il est la douceur, il est la joie, il est l'onction ineffable, il est la flamme pleine de suavité, il est la perfection vivante et vivifiante : comment pourrions-nous ne pas lui donner la plus belle place dans nos cœurs ?

Aimons-le d'un amour de *condolérance*. Il est toute bonté ; il répand avec une incroyable profusion ses bienfaits sur le monde, et le monde ne le connaît pas. Comment ne gémissions-nous pas d'une telle ingratitude ? Comment ne lui rendrions-nous pas, je ne dis pas amour pour amour, mais un supplément d'ardente charité, de tendre réparation pour ceux qui ne l'aiment pas ?

Aimons le Saint-Esprit d'un amour de *reconnaissance*. Tous les biens nous viennent par lui. Si nous sommes pardonnés, si nous sommes sanctifiés, si nous sommes éclairés, fortifiés, consolés, c'est un bienfait du Saint-Esprit. Sa mission est de procurer notre salut ; et toutes les œuvres de salut lui sont attribuées. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* (Rom., v, 5).

Aimons-le d'un amour de *fidélité*. A chaque instant il frappe à la porte de notre cœur : écoutons-le ! « Écoutons, dit le grand Bossuet, la parole qui nous parle dans un profond et admirable silence ! »

¹ P. de Régnon, t. iv, p. 125.

Aimons-le d'un amour *d'imitation*, c'est là le point essentiel de la dévotion au Saint-Esprit ! Il est la charité : aimons Dieu la bonté même, et les chrétiens qui sont nos frères en Jésus, et doivent avec nous recevoir la récompense du ciel. Il est la pureté : soyons purs de corps et d'esprit, de pensées, de paroles et d'action. Il est le Moteur divin qui met en mouvement le corps et l'âme de l'Eglise : ne soyons point lâches, inertes, paresseux ; mais pleins de dévouement pour le bien. Il est le feu : soyons remplis d'ardeur pour la cause de Dieu et le salut des âmes. Il est la prudence, la science, la sagesse : soyons vigilants, soigneux de la science divine, n'ayons de goût que pour les choses d'en-haut. Il est la vérité, la douceur, la patience, l'union, la paix, le zèle, la générosité : arrière le mensonge, la colère, l'esprit de discorde et d'égoïsme !

**

Je termine ce long discours, où cependant tout me reste à dire sur l'ineffable personne du Saint-Esprit, par une histoire touchante racontée par un grand évêque, Mgr Dupanloup, dans un sermon à Orléans sur le Saint-Esprit. Un vieux paysan, dit-il, qui n'avait point été confirmé, était malade. En vain un digne ecclésiastique l'avait engagé à profiter de mon passage pour recevoir la confirmation, il avait refusé avec obstination. Enfin, un matin, il fait appeler son curé et lui dit : « J'ai bien réfléchi depuis hier. Peut-être vais-je mourir. Il y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Eh bien ! cette nuit, j'ai entendu une voix dans ma conscience. Je me suis dit : Il faut que je sois confirmé, car l'Esprit-Saint me disait : Tu n'as pas voulu de moi sur terre, je ne veux pas de toi dans l'éternité. » Le bon vieillard reçut le sacrement et avec tant de ferveur que M. le curé disait en sortant : « Certes, quand le patriarche Jacob bénissait ses enfants, ce ne devait pas être une scène plus touchante et plus solennelle. » Nous aussi nous avons reçu le Saint-Esprit : il est venu en nous à la confirmation ; il vient en nous par la grâce sanctifiante, par ses grâces de vives lumières et d'ardent amour : gardons-le, servons-le bien, adorons-le, prions-le souvent, aimons-le toujours. Et il nous reconnaîtra pour siens et il nous sanctifiera, il nous renouvellera, il fera en nous une surnaturelle création, en attendant l'éternelle transformation du Paradis : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terre...*

II

NOS DEVOIRS ENVERS LE SAINT-ESPRIT

Mes frères,

Pourquoi sommes-nous rassemblés ici au pied de l'autel ? Et pourquoi le jour où nous som-

mes est-il une des plus grandes fêtes de l'année chrétienne ?

C'est parce que, vous le savez, il y a dix-neuf cents ans, l'Esprit de Dieu, en forme de langues de feu, descendit sur les Apôtres rassemblés au Cénacle. La foule des Juifs, accourue au bruit du prodige, commença par en douter. Il y eut parmi elle, comme toutes les fois qu'il se produit un événement divin, des mensonges, des railleries et des murmures. Mais mensonges, railleries et murmures ne tardèrent pas à se taire quand on vit les Apôtres, animés d'une ardeur irrésistible, s'élancer à la conquête du monde.

Aujourd'hui encore, il ne manque pas, hélas ! d'esprits prévenus qui refusent de croire au miracle de la Pentecôte. C'est sans doute parce qu'ils ne réfléchissent pas aux conséquences qu'il eut. Comme ils cesseraient vite de hausser les épaules, s'ils se donnaient la peine de se demander comment douze hommes du peuple, sans ressources, sans influence et sans instruction, ont pu à ce point changer la face de l'univers !

Pour nous qui avons la foi et qui célébrons en ce jour le souvenir d'un des événements les plus considérables qui se soient passés sur la terre, nous nous demanderons quels sentiments doit nous inspirer cette grande fête de la Pentecôte. Ils peuvent se ramener à trois :

- 1^o Adorer le Saint-Esprit ;
- 2^o Le remercier de toutes les merveilles qu'il ne cesse d'accomplir dans l'Eglise ;
- 3^o Lui demander pour nous-mêmes la grâce d'être toujours dociles à ses inspirations.

I

L'apôtre saint Jean nous a transmis les paroles que le Seigneur Jésus adressa à ses apôtres, aussitôt après la Cène, avant de se livrer à ceux qui le cherchaient pour le faire mourir. Elles sont toutes remplies de la pensée du Saint-Esprit, ce Paraclet que le Père allait envoyer pour leur apprendre toutes choses et leur expliquer tout ce que Jésus leur avait enseigné, ce Paraclet qui devait rendre témoignage de Jésus, glorifier le Fils de Dieu et annoncer la vérité.

En entendant ces paroles, les Apôtres furent sans doute saisis de stupeur. Quel était-il donc cet Esprit dont la venue prochaine, après les émotions inoubliables qu'ils venaient d'éprouver au Cénacle, leur était ainsi solennellement annoncée ; cet Esprit qui était un autre Paraclet et que le monde ne pouvait recevoir, mais qu'ils connaîtraient parce qu'il serait en eux et demeurerait en eux ?

Quand Jésus, quelques instants auparavant, avait parlé de son Père, Philippe lui avait dit : « Seigneur, faites-nous voir le Père ! » Jésus avait répondu : « Philippe, qui me voit, voit mon Père ; ne savez-vous pas qu'il est en moi et moi en lui ? »

Philippe et les autres disciples se souviennent de ces paroles quand Jésus leur parle de l'Esprit-Saint. Ils pressentent que ce Paraclet est égal au Fils et au Père ; en un mot, qu'il est Dieu. Et ils n'osent pas interroger, car, comme tout esprit humain, leur esprit tremble d'effroi à la seule pensée d'approcher de l'inaccessible tabernacle où habite la Divinité.

Comme les Apôtres, gardons-nous bien de téméraires recherches, et acceptons avec une soumission profonde ce que Jésus a bien voulu nous révéler au sujet de l'Esprit-Saint.

Nous croyons donc fermement en l'existence de cet Esprit d'amour que nous invoquons dans tous nos signes de croix. Nous croyons qu'il est Dieu comme le Père et le Fils dont il procède éternellement, en sorte que le Père et le Fils n'ont jamais existé sans lui. Nous croyons que si nous le nommons après les deux autres personnes de la Sainte Trinité, cela n'implique pour lui aucune idée d'infériorité ou de dépendance. Nous croyons qu'avec le Père et le Fils, il est un seul Seigneur, un seul Créateur, un seul Dieu. Nous croyons, parce que la tradition chrétienne nous l'affirme, qu'il est l'amour dont Dieu s'aime. Nous croyons qu'il est distinct du Père et du Fils, bien qu'il ne soit qu'un avec eux. Voilà ce que nous croyons, et nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage pour adorer.

Cela, nous le faisons souvent, puisque toutes nos prières commencent et finissent par l'invocation de la Sainte Trinité. Tous les psaumes que nous chantons ont la même conclusion admirable : « Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. » Si nous chantons trois fois le *Sanctus*, c'est encore en son honneur. Il serait trop long de continuer cette énumération et de montrer toutes les circonstances dans lesquelles nous adorons le Saint-Esprit.

Mais, en cette fête de la Pentecôte, il est juste que nous rendions au Saint-Esprit un hommage solennel et que nous proclamions notre foi en sa divinité. Nous le reconnaissons comme le Souverain Seigneur de toutes choses et, regrettant de ne pouvoir l'honorer d'une manière digne de lui, nous nous unissons aux louanges des anges et des saints au ciel ; nous nous unissons surtout aux louanges seules parfaites que lui rendent le Père et le Fils au sein de l'adorable Trinité.

II

Après avoir adoré l'Esprit-Saint, adressons-lui nos actions de grâces pour les merveilles qu'il ne cesse d'accomplir dans l'Eglise.

1. C'est lui qui l'a fondée en remplissant de ses effusions l'âme des Apôtres.

Qu'étaient-ils avant sa venue en eux ?

Des hommes ignorants que Jésus n'avait jamais cessé d'instruire, mais qui avaient bien mal compris ses enseignements. Nous les avons vus, malgré les prophéties les plus claires de

leur Maître, malgré les témoignages les plus affirmatifs de ceux qui avaient visité son tombeau vide, douter jusqu'au dernier moment de sa résurrection. Alors même qu'ils gravissent le Mont des Oliviers d'où Jésus va remonter au ciel, ils demandent si le Sauveur ne va pas bientôt rétablir le royaume d'Israël, c'est-à-dire chasser les Romains et rendre à la Judée son indépendance et sa gloire antiques. Comment pourront-ils, comme Jésus le veut, enseigner toutes les nations ? Mais l'Esprit-Saint descend sur eux et les remplit de ses clartés. Désormais ils seront préservés de toute erreur et, sans faiblir, ils tiendront tête aux docteurs les plus fameux et les plus instruits du monde. Le don des langues, que l'Esprit leur accorde, est le symbole de cette universelle science qui sera maintenant la leur, et qui leur permettra d'enseigner la vérité jusqu'aux extrémités de la terre.

Ils étaient *des hommes timides* qui avaient abandonné leur Maître à la première approche du danger. Leur chef, oublieux des protestations de vaillance et de fidélité qu'il avait prodiguées quelques heures auparavant, avait tremblé devant une servante et affirmé avec serment qu'il ne connaissait pas cet homme. Comment pourront-ils supporter les tourments que Jésus leur a prédits, et affronter la haine furieuse de l'univers ? Mais l'Esprit-Saint descend en eux et les change. Désormais ce ne sont plus les mêmes hommes. Quand on leur défendra de parler du Christ, ils répondront fièrement : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Nous ne pouvons pas ne pas parler. » Quand on les accablait de mauvais traitements, ils se réjouiront d'avoir été outragés pour Jésus-Christ, et ils s'écrieront avec saint Paul : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni le ciel, ni l'enfer, ne pourront nous séparer de la charité de Jésus-Christ. »

Ils étaient *des hommes pécheurs* qui, plus d'une fois, arrachèrent à leur Maître des gémissements d'indignation. Ils sont orgueilleux et prompts à la colère. Le premier d'entre eux a été apostat. Comment donneront-ils, eux, les ouvriers futurs de la régénération universelle, les prédicateurs de la morale évangélique, l'exemple de toutes les vertus ?... Mais l'Esprit-Saint descend en eux, et s'ils convertissent le monde, c'est non seulement par leurs paroles et leurs miracles, mais aussi par leur sainteté, non seulement par leur prédication, mais aussi par leurs exemples.

2. Ces merveilles, mes frères, l'Esprit-Saint n'a pas cessé de les accomplir dans l'Eglise.

C'est lui qui empêche l'erreur de se glisser dans la catholicité répandue dans le monde entier. C'est lui qui assiste les Conciles et le Souverain Pontife quand ils ont à définir une vérité de foi. C'est lui qui éclaire l'intelligence des docteurs afin d'expliquer sainement les Ecritures. C'est lui qui donne aux prédicateurs

la grâce de faire pénétrer la vérité dans les esprits, aux fidèles les dispositions requises pour bien écouter la parole de Dieu, et aux petits enfants du catéchisme eux-mêmes la docilité qui leur est nécessaire pour acquérir les éléments de la religion.

C'est lui qui soutient les enfants de l'Eglise militante dans leurs luttes contre les passions, le monde et l'enfer. C'est lui qui donne aux chrétiens la force de braver le respect humain et de pratiquer leurs devoirs malgré toutes les railleries. C'est lui qui soutient, à toutes les époques, le courage des martyrs.

C'est lui enfin qui provoque dans l'Eglise ces dévotions salutaires pour la sanctification des âmes, le zèle pour réformer les abus, ces vertus qui sont l'honneur de la vie religieuse et de la vie du chrétien dans le monde. C'est lui qui, en tout temps et sous tous les climats, suscite ces âmes héroïques, admirables exemplaires de sainteté, qui suivent de plus près les pas de Notre-Seigneur et ravissent d'admiration les incrédules eux-mêmes.

De toutes ces merveilles, l'Esprit-Saint est l'auteur, et c'est pour cela que nous devons aujourd'hui lui rendre les plus ferventes actions de grâces.

III

Mais n'oublions pas de lui demander la grâce d'être toujours dociles à ses inspirations. Nous venons d'esquisser rapidement le tableau des merveilles que cet Esprit d'amour opère dans l'Eglise. Celles qu'il veut accomplir dans nos âmes ne sont pas moins admirables.

Lorsque l'archange fut descendu à Nazareth pour annoncer à la Vierge Immaculée qu'elle serait la mère du Sauveur, il lui dit : « L'Esprit-Saint viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » C'est aussi l'Esprit-Saint qui vient sur le petit enfant qu'on a présenté aux fonts baptismaux ; c'est aussi la vertu du Très-Haut qui le couvre de son ombre ; et c'est aussi la vie d'un Dieu qui naît en son âme.

Cette vie divine, vous le savez, c'est la grâce, c'est-à-dire Jésus, par l'opération du Saint-Esprit, vivant invisiblement, mais véritablement et ineffablement en nous ; réalisation littérale de la parole du Sauveur à ses Apôtres : « En ce jour, vous connaîtrez que je suis dans le Père, et vous en moi, et moi en vous ! » (Jean, xiv, 20).

Et maintenant, voyez à quelle incomparable dignité nous sommes élevés par l'Esprit-Saint, nous qui sommes chrétiens ! Les martyrs, quand ils comparaissaient devant les juges qui les interrogeaient sur leur nom, répondaient fièrement : « Je suis Christophore ! Je suis Théodore ! » c'est-à-dire : « Je suis porte-Christ ! je suis porte-Dieu ! » Notre âme devient un tabernacle vivant dans lequel la Divinité veut sans cesse habiter.

Et ce n'est pas pour y rester inerte que Jésus, par l'Esprit-Saint, veut ainsi vivre en nous : c'est pour être uni à toutes nos actions, les éclairer, les purifier, leur donner un prix inestimable pour le ciel, et une fécondité merveilleuse : « Celui, a dit encore le Sauveur, qui demeure en moi, et moi en lui, rapporte beaucoup de fruit. » (Jean, xv, 5).

Cette action du Saint-Esprit est si nécessaire que, au témoignage de saint Paul, personne ne peut prononcer le nom adorable de Jésus d'une manière utile au salut, sinon en lui. (I Cor., xii, 3).

Gardons-nous donc de négliger les inspirations dont il ne cesse de remplir notre vie spirituelle. Si nous avons la pensée de faire quelque chose de bien, c'est l'Esprit-Saint qui nous y excite. Si nous éprouvons un élan d'amour pour le bon Dieu, c'est l'Esprit-Saint qui nous le donne. Si nous sommes dans la joie d'avoir fait quelque chose de bien, c'est l'Esprit-Saint qui nous approuve. Si nous ressentons de la tristesse après une infidélité, c'est l'Esprit-Saint qui nous fait entendre ses reproches. Etouffer tous ces mouvements qui sont des grâces précieuses, c'est, comme dit encore saint Paul, « contrister le Saint-Esprit de Dieu dont nous avons été marqués comme d'un sceau en vue du jour de la résurrection. » (Eph., iv, 30).

**

Donc nous demanderons, mes frères, avant toute chose, d'être toujours dociles aux inspirations du Saint-Esprit. En ce jour où nous fêtons sa descente sur les Apôtres, aucune prière ne saurait lui être plus agréable.

Souvenons-nous-en toujours : la grâce ne nous manque jamais, c'est nous qui manquons à la grâce. Ah ! si nous étions fidèles à nous laisser instruire, guider et soutenir par elle, combien notre vie deviendrait plus douce, plus belle et plus féconde ! Quels progrès nous ferions ! La sainteté, au fond, n'est pas autre chose que la docilité à l'Esprit-Saint.

Puissions-nous prendre aujourd'hui cette résolution ! Et puissions-nous, avec la grâce de Dieu, la tenir ! Nous ne saurions rien faire de plus utile pour notre salut ! Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

AU LENDEMAIN D'UNE MORT SUBITE

Mes frères,

Le pays est encore sous le coup de l'émotion produite par la mort soudaine d'un de mes bons paroissiens. Surpris, saisis par la triste nouvelle qui s'est répandue rapidement, tous vous avez dit sans doute : « Quel malheur de mourir ainsi, sans pouvoir dire une parole,

sans recouvrer quelques minutes de connaissance ! »... Oh ! oui, c'est un malheur ! Mais, avez-vous ajouté que c'est un malheur aussi et un malheur encore plus lamentable, de mourir sans s'être confessé, sans avoir reçu les derniers sacrements ? Les gens en qui la foi s'est éteinte, ne s'alarment point d'un pareil trépas ; mais ceux qui songent aux réalités de l'autre vie, ceux qui, déchirant le voile que la mort étend sur un cadavre, aperçoivent le Juge suprême devant lequel toute âme doit comparaître, sont inquiets.

Cependant une pensée me rassure à l'égard de celui qui vient d'être enlevé si subitement à sa famille désolée. C'était un homme de foi, un chrétien fidèle à ses devoirs, qui fréquentait l'église et faisait ses Pâques. J'aime à croire que, sous l'étreinte de la mort, il a eu le temps de se recommander à Dieu, d'implorer le pardon de ses fautes en faisant un acte de contrition.

Prions pour lui ; mais, en même temps, profitons des leçons que sa mort nous donne. L'émotion causée dans la paroisse par ce douloureux événement ne doit pas être stérile ; il faut qu'elle laisse un durable souvenir, qu'elle provoque de sérieuses réflexions et nous inspire de salutaires résolutions.

Quelles leçons la mort nous donne sur notre fragilité, sur notre néant ! O Dieu ! s'écriait Bossuet, qu'est-ce que de nous ? Qu'est-ce que ma substance ? J'entre dans la vie, pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres, après quoi il me faudra disparaître. Si je jette la vue devant moi, quel espace infini, où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle série de siècles, où il n'est pas question de moi ! Et que j'occupe peu de place dans cet immense abîme du temps ! Ce soir, me voilà vivant, en bonne santé, et demain matin, il est possible qu'on dise de moi : « Il est mort ! »

Voilà ce qu'est la vie : elle ne tient à nous que par un léger fil que la moindre secousse peut rompre. Une simple goutte de sang qui pénètre dans le cerveau, une lésion dans le cœur, une rupture d'anévrisme, peut déterminer la mort instantanément. On dit que Buffon, écrivant sur la délicatesse infinie des tissus et des fibres dont se compose le corps de l'homme, et songeant à quels dangers continuels la vie de cette créature si fragile est exposée, n'osait pas se pencher pour ramasser sa plume.

Si la vie d'ici-bas est si peu consistante, mes frères, il ne faut pas nous y attacher outre mesure ; et si nous ne devons en emporter que le bien que nous aurons fait, c'est notre intérêt de multiplier nos bonnes œuvres, de pratiquer ce qui est bien, et d'éviter avec grand soin tout ce qui est mal, tout ce qui déplaît à Dieu ; c'est notre intérêt de vivre chrétiennement, d'observer les commandements

divins, afin, que, l'heure venue, nous puissions avoir l'espérance d'être bien accueillis dans l'autre vie.

Cette mort soudaine nous rappelle la parole du livre sacré : « Je viendrai à l'improviste, comme un voleur, au moment où vous vous y attendez le moins ; » et elle nous avertit de nous tenir toujours prêts : *Semper estote parati*.

Nous sommes tous soumis à la même nécessité, disait un ancien ; nos noms s'agitent dans l'urne de la mort ; ils en sortiront tous, un peu plus tôt, un peu plus tard, et il faudra dire adieu à ce monde. Le nom sorti hier de l'urne fatale, c'était le nom de notre regretté compatriote ; demain, ce sera peut-être le vôtre, peut-être le mien. Sommes-nous prêts à partir pour la région de l'éternité ? Ne sortons pas d'ici sans avoir pris de bonnes résolutions : la résolution d'être plus fidèles à nos devoirs, de ne pas rester dans l'état de péché, de faire au moins chaque jour un acte de contrition, afin que nous ayons moins à redouter les surprises de la mort et les sévérités du jugement. Ainsi soit-il !

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXVIII

COMMENT AGIR DANS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Il faut agir dans le Sacré-Cœur. Nous l'avons vu dans notre dernière allocution. Les motifs qui nous y portent sont trop pressants pour que nous songions à nous y dérober.

Mais comment nous y prendre pour réaliser en nous cette sublime perfection de vie ?

Pour le savoir, adressons-nous encore à l'admirable religieuse que le Sacré-Cœur daigna choisir pour révéler au monde les excès et les désirs de son amour.

Au cours d'une retraite qu'elle faisait pour se préparer à sa profession religieuse, elle fut, après la sainte communion, tellement attirée par Jésus, qu'elle écrivit, avec son sang, cette admirable consécration :

« Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé, son esclave, sa servante et sa créature, puisqu'il est tout à moi, et suis son indigne épouse, Sœur Marguerite-Marie, morte au monde. Tout de Dieu et rien de moi ; tout à Dieu et rien à moi ; tout pour Dieu et rien pour moi ! »

Ces dernières paroles renforcent le programme que doit suivre fidèlement toute âme aimante qui veut agir dans le Sacré-Cœur. Méditons-les.

I

« Tout de Dieu et rien de moi. » Que sommes-nous, en effet ? La B. Marguerite-Marie vient de nous le rappeler : des esclaves, des

serviteurs et des créatures. Ces trois mots expriment la même idée, à savoir, que nous sommes sous la dépendance absolue de Dieu, et que, en conséquence, nous devons, dans tout ce que nous faisons, accepter son autorité et nous y soumettre.

Tous, nous avons des devoirs d'état à remplir ; mais de qui les tenons-nous, sinon de Dieu ? Si nous sommes ouvriers, cultivateurs ou serviteurs, c'est parce qu'il l'a voulu. Ce n'est pas nous qui avons choisi notre place dans la vie ; c'est lui qui nous l'a assignée, et par conséquent il faut que nous la remplissions comme un mandat qui nous a été confié par lui.

Il résulte de là, d'abord, que nous ne devons jamais murmurer contre notre position, ni en tirer vanité. Tous, tant que nous sommes, nous aurons des comptes à rendre, puisque nous sommes tous des serviteurs. Ceux qui sont placés au sommet de l'échelle auraient bien tort de mépriser ceux qui sont en bas. Ceux qui sont placés au bas de la même échelle auraient bien tort de jalouser ceux qui sont au sommet. Toutes les situations se valent devant Dieu, et la seule différence est que, plus on est humble, moins on aura de responsabilités.

Il résulte de là, ensuite, que nous aurions tort de dire qu'il nous est impossible de nous sanctifier dans l'état de vie auquel Dieu nous a appelés. Il peut se faire qu'il soit, en apparence, moins facile que tel autre. Par exemple, une mère de famille, un commerçant, sollicités à tout instant par les soucis matériels, auront plus de peine qu'un religieux ou une religieuse que tous les actes de leur journée portent à Dieu. Qu'ils ne s'en prévalent pas pour dire que faire leur salut est impossible. Ce qui est impossible, c'est que Dieu nous mette dans une situation où nous ne puissions pas l'aimer. Seulement, c'est à nous de comprendre que notre sanctification doit se faire par l'accomplissement de sa volonté. Si nous nous livrons au travail parce qu'il le veut, et rien que parce qu'il le veut ; si nous cherchons à le servir de notre mieux, même dans les plus petites choses, parce qu'il est notre souverain Maître ; si nous préférons notre genre de vie à tous les autres, parce que c'est lui qui l'a choisi pour nous, nous ferons tout dans le Sacré-Cœur.

Il résulte enfin que notre besogne nous étant donnée par le Bon Dieu, a été taillée par l'amour, et qu'elle doit être acceptée et accomplie avec l'amour. Oui, aimons bien ce que nous avons à faire ; mettons-y tout notre cœur. Quand on fait quelque chose par amour, les moindres détails prennent une valeur inappréciable. C'est ainsi que Notre-Seigneur ne nous paraît pas moins grand quand il se livrait, dans l'atelier de Nazareth, aux obscurs labeurs du charpentier. C'est ainsi que la Sainte Vierge, alors qu'elle vaquait aux soins

du ménage, près de Jésus et de saint Joseph, rendait à Dieu une louange qui faisait l'admiration du ciel.

II

« *Tout à Dieu et rien à moi.* » — Tel est le second terme du programme. Que faut-il entendre par là ?

Dans notre dernier entretien, nous avons vu que Dieu est le meilleur des maîtres, puisqu'il est toujours prêt à nous aider de sa grâce, en d'autres termes, à agir avec nous.

Cette collaboration du Sacré-Cœur surpasse tout ce que nous pouvons désirer en fait d'intimité et de puissance. La seule comparaison qui soit capable de vous en donner une idée, est celle d'un maître qui, pour apprendre à écrire à un petit enfant, tiendrait sa main enfermée dans la sienne. L'enfant est encore inhabile ; abandonné à lui-même, les caractères qu'il tracerait n'auraient ni grâce, ni régularité. S'il confie ses doigts à celui qui ne les tient que pour l'aider, il écrira correctement, et ce sera bien lui qui l'aura fait, puisque la plume n'aura pas été tenue par un autre que par lui.

Telle doit être l'intervention du Sacré-Cœur dans nos actions les plus ordinaires. Rien ne rebute son amour. Pour les choses les plus simples, il est prêt à nous aider ainsi. Pour peu que nous nous livrions à lui et que nous l'appelions à notre aide, il nous donnera la lumière dont nous avons besoin pour connaître sa volonté, la force qu'il nous faut pour l'accomplir, la sainteté qu'il désire que nous y mettions.

« *Tout à Dieu et rien à moi* » : cela veut donc dire qu'il faut tout lui abandonner. Ne rien faire sans lui. Nous unir à lui pour tout.

Souvent il nous arrive de nous plaindre de notre incapacité. Certaines tâches nous effraient par leur difficulté, et nous les désertons. Nous parlerions autrement si nous nous souvenions qu'il est toujours tout prêt à nous donner ce qui nous manque, et qu'il suffit que nous l'appelions à notre aide pour qu'il nous communique l'appui de sa toute-puissance. Songeons à la beauté d'une action tout ordinaire ainsi accomplie en collaboration avec le Sacré-Cœur, et confions tout à Dieu. Sainte Thérèse n'agissait pas autrement, la B. Marguerite-Marie non plus ; et c'est ainsi que malgré leur faiblesse absolue, elles ont pu réaliser leurs œuvres merveilleuses.

III

Mais si nous voulons que le concours du Sacré-Cœur ne nous manque jamais, il ne faut pas perdre de vue le troisième terme dont s'est servi la Bienheureuse : « *Tout pour Dieu et rien pour moi.* »

Ce qui fait que, trop souvent, Dieu ne travaille pas avec nous, c'est que nous ne lui

réserverions pas toute la gloire de l'action accomplie en commun avec lui. Nous voudrions faire servir sa sagesse, sa bonté et sa puissance à la satisfaction de nos vœux humaines, et cela, Dieu ne peut pas le permettre, car il a dit : « *Gloriam meam alteri non dabo*. Je ne laisserai personne usurper ma gloire. »

Sur ce point, il n'y a pas d'illusion possible. Quiconque ayant commencé la tâche que Dieu lui a confiée, essaye de la tourner à son profit personnel, est abandonné par lui. Ce fut le sort de Saül quand il voulut mettre la main à l'encensoir. Ce fut celui de tant de puissants génies qui avaient donné d'abord à l'Eglise les plus grandes espérances, et qui la désolèrent finalement par leur chute lamentable.

On raconte dans la vie de saint Vincent Ferrer que cet incomparable entraîneur des foules, ayant été invité à se faire entendre à la Cour de Bretagne, crut devoir soigner d'avantage son discours. Mais il ne produisit aucun de ces merveilleux effets de grâce dont il était coutumier. Surpris et affligé de cet échec, il reconnut qu'il avait cédé au désir personnel de faire de l'impression. Il n'alla pas chercher ailleurs la raison de son insuccès et s'en humilia devant Dieu.

Prenons donc bien garde que rien soit pour nous dans ce que nous faisons, si nous voulons agir dans le Sacré-Cœur. Pas de ces complaisances que nous avons trop souvent quand nous cherchons notre agrément dans les actions que nous accomplissons. Pas de ces retours d'amour-propre qui nous envahissent quand nous avons heureusement terminé ce que nous avons entrepris. Rappelons-nous le soin avec lequel les saints repoussaient toute louange. Le succès leur faisait peur, et ils s'abaissaient d'autant plus qu'on voulait les élever. Tout ce que nous prendrions pour nous serait enlevé à la gloire de Dieu. Nous n'avons rien eu dans le choix de notre situation, rien dans la manière dont nous avons accompli notre travail ; ne nous attribuons rien dans le mérite de l'avoir mené à bonne fin.

En agissant ainsi, notre vie, même dans ses circonstances les plus infimes, aura une splendeur incomparable, parce que tout y sera élevé à un niveau divin. Ne déclinons pas cette magnificence qui nous est offerte, et quoi que nous ayons à faire, agissons toujours dans le Sacré-Cœur. Ainsi soit-il.

VARIA

LE FOIN, IMAGE BIBLIQUE

Beaucoup de comparaisons, dans la Bible, sont tirées de la vie à la campagne. Pour faire comprendre les vérités religieuses et morales qu'ils exprimaient, les auteurs des Livres Saints prenaient occasion de ce qui était sous

leurs yeux dans l'existence commune. — Souvent l'herbe des champs, le foin coupé et séché leur sert à cette fin : ils y voient l'image de l'homme et l'image des peuples.

1. — *Image de l'homme* dont la vie passe si rapidement comme l'herbe, la fleur des champs (*tanquam flos agri* : Ps., cii, 15). La vie humaine germe, pousse, grandit l'espace d'une saison, puis elle se fane (*Omnis caro sicut fœnum*... Eccli., xiv, 18).

Image de l'homme repentant : *Percussus sum ut fœnum* (Ps., ci, 5, 12)... *Sicut fœnum aruit*...

De quoi alors s'enorgueillir ? *Omnis gloria ejus quasi flos agri* (Is., xl, 7) ; la gloire passe comme la fleur un instant éclatante, mais bien vite fanée.

2. — *Image en particulier* :

a) Des *méchants* et des *impies*, qui poussent vite comme l'herbe (*exorti peccatores sicut fœnum* : Ps., xci, 8), mais bientôt (*velociter, cito decident* : Ps., xxxvi, 2), sous le souffle de la vengeance divine, se dessèchent et meurent avant de réussir dans leurs desseins, comme l'herbe des toits se fane sous le soleil brûlant avant même qu'on ne l'arrache (*...quod priusquam evellatur exaruit* : Ps., cxxviii, 6) ; ils sont réduits à rien, inutiles et dédaignés autant que cette herbe sèche, *de quo non implevit manum suam qui metit*...

b) Des *riches* (Jac., i, 10, 11). Nous envions les riches : que sont-ils ? Le riche passera comme la fleur de l'herbe : la fleur brille sous la goutte de rosée ; vienne un rayon brûlant, la fleur tombe et sa beauté s'évanouit. Ainsi le riche séchera, tandis que le pauvre sera élevé par son humilité même.

c) Des *bons* qui fleuriront au milieu de leurs concitoyens comme les fleurs s'élèvent de terre, et seront exaltés pour leurs vertus par dessus les cèdres du Liban (*florebunt de civitate sicut fœnum terræ* : Ps., lxxi, 16).

3. — *Image des peuples et des nations*. — Dieu n'est pas seulement le Maître des individus, il est le maître des peuples, et devant Dieu, qu'est-ce qu'un peuple ? (*Fœnum est populus* : Isaïe, xl, 6 seq.)... C'est comme le foin, entre les mains de l'homme. L'homme coupe, secoue, ramasse... Dieu fauche les peuples... ; son souffle les secoue rudement (*Spiritus Domini sufflavit in eo*) par des guerres, par des révolutions, par des fléaux, et il se joue des nations comme l'enfant joue avec le foin qu'il secoue. — Il ramasse les peuples pour les soumettre à son peuple à lui, à qui il veut, comme on ramasse sur l'aire l'herbe sèche qu'il faut triturer (*congregavit eos quasi fœnum aræ* : Mich., iv, 12-13). — Pourquoi ? *Ego Dominus*...

Conclusion : ne pas s'attacher à ce qui passe... ; respecter la puissance et la grandeur de Dieu.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

XXIX

M^{lles} THÉRÈSE NICOLAS ET APOLLONIE HERMITE

I

C'était aux temps des pèlerinages héroïques en 1873. Une jeune fille de vingt-sept ans, Mlle Thérèse Nicolas, de Châteaurenard, dans les Bouches-du-Rhône, arrivait à mulet à la Salette le 6 septembre, attachée sur une selle anglaise, incapable de se mouvoir et excitant la compassion de tous ceux qui la voyaient. Elle fut portée par ses deux sœurs au sanctuaire.

Sa santé avait toujours été fort délicate, l'estomac ne supportant point la nourriture. Mais en 1864, en se rendant à la messe, elle dut marcher pendant dix minutes au milieu d'une neige épaisse ; trois mois après, elle ne pouvait même plus se tenir debout sur ses pieds devenus insensibles et sans force. Quand on lui enfonçait une épingle dans les chairs, elle ne la sentait même pas.

Le docteur Bontoux, de Châteaurenard, lui prescrivit la brosse électrique ; le docteur Bechet, d'Avignon, la traita par l'homéopathie ; le docteur Carre, également d'Avignon, employa l'électricité, les bains sulfureux, et, n'aboutissant à rien, il la laissa : « Elle n'en mourra pas, dit-il, cela peut durer vingt ou trente ans, mais elle restera toujours dans le même état. »

Désormais les médecins ne s'occupèrent plus que d'améliorer un peu l'estomac, qui lui causait des migraines et des palpitations de cœur ; finalement ils l'abandonnèrent.

L'infirmité augmentait chaque année ; elle ne pouvait absolument remuer sa jambe gauche, elle parvenait seulement, à l'aide du genou droit et des mains, à se traîner dans son appartement. Cela dura neuf ans.

En 1872 on la conduisit, tout entourée de coussins, à Notre-Dame des Remèdes, chez les Prémontrés. Elle n'en ressentit pas une fatigue extraordinaire. Alors son confesseur l'engagea à faire le pèlerinage de la Salette en 1873.

Quel voyage ! Ses deux sœurs la portent jusqu'à la route, on la hisse comme on peut sur l'omnibus de Châteaurenard à Barbentane, puis, enveloppée de couvertures, dans un compartiment de troisième classe pour Valence, ensuite pour Grenoble.

Les passants s'arrêtent pour regarder cette pauvre créature, pâle, inerte et comme morte, portée par deux jeunes filles tristes mais incroyablement dévouées. Jusqu'à Corps, ce fut pour elle un nouveau Calvaire qu'elle gravit, aidée par les consolations et les douces paroles

qui jaillissaient du cœur de ses deux anges gardiens. Là on l'attache, à l'aide d'une couverture de laine doublée, sur un mulet qui la conduit, inerte comme un ballot, à la Salette, où elle arrive le samedi soir, 6 septembre.

Le lendemain elle communie et assiste à tous les offices. Elle a confiance qu'elle sera guérie le jour de la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Ses sœurs demeurent toujours auprès d'elle, attentives à lui donner tous les soins que réclame son état, et tour à tour déposant puis emportant leur cher fardeau.

Le 8 septembre, elle communie à la messe avec sa ferveur ordinaire, mais son action de grâces terminée, elle ne se défend point d'une grande tristesse, car elle n'est pas guérie.

Il y avait là des pèlerins de Châteaurenard venus avec elle, avec la pieuse certitude de la ramener marchant avec vigueur sur ses deux jambes ; et M. le Curé de Châteaurenard avait écrit le matin même à l'un d'eux : « Si notre paralysée guérit, ce sera une vraie mission pour ma paroisse ! » Mais rien n'était changé dans son triste état.

Tous les pèlerins s'intéressaient à la pauvre infirme, si attachante, et toujours, malgré tout, pleine d'espérance. Quelqu'un suggéra l'idée de la mener auprès de la fontaine miraculeuse et de prier avec tant d'énergie qu'on forcerait la main à la Sainte Vierge.

Les pèlerines de Châteaurenard accompagnent donc M^{lle} Thérèse Nicolas, portée doucement par ses deux sœurs, dont le visage trahit la résignation plus que la confiance. Habituees à faire leur devoir avec courage, avec tendresse, elles le feront jusqu'au bout. Ah ! si la Sainte Vierge voulait aussi agir ! pensent-elles. Mais les voici sur le lieu même de l'Apparition.

Elles déposent M^{lle} Thérèse auprès de la source, lui ôtent sa chaussure, l'assoient délicatement sur une couverture de laine et trempent ses pieds dans l'eau miraculeuse.

Les pèlerins regardent, un frisson d'espoir et de prière passe dans leurs âmes. Que de désirs et de sainte ferveur dans leurs yeux pleins de larmes, dans leurs cœurs qui supplient la Reine du ciel de faire un miracle !

Les missionnaires de la Salette arrivent et joignent leur prière à cette prière populaire, ardente et spontanée. Le supérieur récite à haute voix les Litanies de Notre-Dame de la Salette. L'infirme sent agir la fraîcheur de l'eau, puis elle éprouve une sorte de chaleur, bien que ses sœurs, qui lui frictionnent les jambes, les trouvent glacées. Après la première récitation des Litanies, il lui semble que son pied gauche s'affermît un peu.

On les répète une seconde, une troisième fois, elle a des vomissements. On lui offre une potion pour les arrêter : « Non, dit-elle, je ne veux que de l'eau de la source ! » On la retire de l'eau, on lui remet ses chaussures.

— Essayez de me lever, dit-elle à ses sœurs.

Elles la relèvent et la soutiennent jusqu'à la grille, entre la statue de la Vierge en pleurs et celle de la Conversation. Là elle s'accroche aux barreaux et se met à genoux. O bonheur ! ses membres continuent à se raffermir ! Les Pères récitent une quatrième fois les Litanies. Les assistants prient avec cette foi qui transporte les montagnes, encouragés par cette amélioration qui se traduit par des mouvements que la malade n'aurait pu faire le matin. A cette invocation : « Vous qu'on n'a jamais invoquée en vain ! » elle sent un calme profond dans son âme, avec une grande confiance, et comme une vigueur nouvelle qui circule dans ses membres. Alors elle s'écrie : « Je suis guérie ! »

Et elle se lève seule, s'avance vers ses sœurs, les embrasse affectueusement et s'approche de la statue de la *Conversation*. Un pèlerin entonne le *Magnificat* et pendant qu'on le chante elle reste debout devant la statue, les yeux fixés sur Marie qui parle avec bonté aux enfants.

Le cantique terminé, elle va seule, lentement d'abord, comme si elle refaisait son apprentissage de la marche, monte avec effort, mais sans faiblir, les escaliers qui conduisent à la Vierge de l'Assomption, à l'endroit d'où l'Apparition s'est élancée au ciel. Les pèlerines l'arrêtent et l'embrassent, des larmes coulent de tous les yeux et son calme recueilli contraste avec l'enthousiasme de tous, qui ne se contentent plus.

Elle traverse la place et se dirige vers le sanctuaire, les mains jointes et les yeux au ciel, pleine d'actions de grâces. On chante les Vêpres, avec quelle piété joyeuse, on le devine ; et pendant tout l'office elle reste sans soutien, tantôt à genoux, tantôt debout, au milieu de la grande nef, devant la table de communion, à la place d'honneur, pendant que tous les regards heureux se portent sur elle.

Après les Vêpres et le récit de l'Apparition, elle fait le chemin de la Croix à la place même où la Sainte Vierge a parlé aux enfants, puis gravi le mamelon d'où elle est montée vers le ciel. Presque tous les pèlerins l'accompagnent. Le lendemain elle se lève seule, ce qu'elle n'avait pas fait depuis neuf ans, passe encore une journée en action de grâces et en courses autour du sanctuaire. Le 11 septembre, elle descend la montagne à pied, jusqu'à Corps.

Son arrivée à Châteaurenard fut un triomphe et, comme l'avait dit son curé, sa guérison fut une bonne mission pour la paroisse.

Les médecins reconnurent loyalement que la science ne pouvait « donner, suivant le mot du docteur Bontoux, une explication satisfaisante d'un fait aussi inouï. »

« Depuis trois semaines et même un mois, ajoute le docteur dans son certificat, daté du 7 octobre 1873, cette jeune personne ne peut

tenir en place : elle ne fait que marcher. On dirait qu'elle veut réparer le temps perdu par ses jambes. Elle ne se plaint que de la plante des pieds. Elle se porte à merveille, et elle vient de descendre, aussi lestement que la personne qui l'accompagnait, l'escalier qui mène à mon cabinet où elle est venue me faire constater son état. »

II

L'année suivante les habitants de Châteaurenard organisèrent un pèlerinage d'action de grâces. Ils trouvèrent au sanctuaire de la Salette M^{lle} Apollonie Hermite, originaire de Toulon, mais habitant alors Aix-en-Provence, qui était privée de l'usage de ses jambes depuis trois ans.

Elle avait 31 ans et sa santé avait toujours été débile. Opérée d'un cancer à 25 ans, elle traîna depuis une misérable existence jusqu'à ce qu'elle devint percluse. Trois médecins la soignèrent sans résultat. Comme elle n'avait plus de mère, une excellente personne d'Aix, M^{lle} Euphémie Durand, lui en tint lieu et l'amena à la Salette. Pour lui faire gravir la montagne il fallut l'attacher sur sa monture avec des cordes.

Dès son arrivée à la Salette, le 24 août 1874, elle but de l'eau de la source, écouta le récit de l'Apparition, et pendant deux jours demanda de toute son âme sa guérison. Le 26 au matin, on la transporte au sanctuaire dans son fauteuil, près de la table de communion ; elle communie, et comme elle faisait son action de grâces, elle entend soudain retentir des chants provençaux et aperçoit une jeune fille qui portait, heureuse, la bannière de Châteaurenard. C'était M^{lle} Thérèse Nicolas dont elle connaissait l'histoire, et qui venait se placer à côté d'elle. Elle conçoit une espérance plus puissante à regarder cette bannière, et elle s'unit pieusement aux sentiments de reconnaissance de la miraculée de 1873.

Avant midi on la transporte de nouveau vers la source, elle y prie avec une grande foi, mêlée d'une entière résignation. La personne qui l'accompagnait, M^{lle} Euphémie Durand, l'y fait ramener à midi et demi, et ensemble elles se remettent à conjurer la bonté de Marie de les exaucer. Les pèlerins s'unissent à elles. Les Pères missionnaires arrivent à leur tour. La vue de cette pauvre percluse avec le souvenir du miracle de l'année précédente émeut de compassion tous les assistants.

Le supérieur commence les Litanies de Notre-Dame de la Salette, pendant qu'Apollonie plonge ses pieds dans les eaux de la fontaine, et alors s'élèvent des supplications, pénétrantes comme des plaintes : « Priez pour elle, guérissez-la ! »

Aucun changement. A force de tenir ses pieds dans l'eau froide, la malade se sent défaillir. On lui prodigue des soins, et l'assistance,

éplorée, la voyant pâle comme une morte, interrompt les prières. Le silence succède, triste, angoissant. Mais M^{lle} Euphémie Durand, semblable à la Chananéenne, ne se décourage point, elle veut que l'on continue les Litanies, et, mue par une inspiration soudaine de sa foi, elle ordonne à la percluse de se mettre à genoux devant la statue de Notre-Dame de la Salette.

M^{lle} Apollonie obéit, mais ses jambes fléchissant, elle se cramponne avec ses mains à la grille qui protège les statues, et elle essaie de se tenir tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre.

Pendant ce temps une voix récite le *Souvenez-vous* : « Animée de la même confiance, je me hâte de recourir à vous !... »

L'infirme tout à coup se dresse sur une de ses jambes, puis sur l'autre et se tient immobile, debout sur ses deux jambes raffermies.

Les pèlerins font retentir des cris de joie, on entoure M^{lle} Apollonie, on veut lui parler, l'embrasser, mais d'un geste elle indique qu'elle veut aller au sanctuaire, on lui fait place, elle marche, elle gravit l'escalier d'un pas alerte et arrive à la statue de l'Assomption. De là elle se rend au sanctuaire où elle se prosterne devant l'autel du Saint-Sacrement que couronne la statue de Notre-Dame de la Salette.

Trois cents pèlerins chantent le *Magnificat* et se rangent autour d'elle devant l'autel, aussi heureux qu'elle-même.

— O Marie ! s'écrie-t-elle ensuite plusieurs fois, jamais je n'oublierai la grâce que vous m'avez faite !

Puis elle se lève, elle marche avec une aisance parfaite pendant qu'éclatent de nouveaux cantiques.

Après Vêpres la procession des pèlerins se rend aux lieux de l'Apparition. Thérèse Nicolas porte sa bannière, et, à ses côtés, tenant un des cordons, s'avance, humble et rougis-sante de bonheur, Apollonie Hermite, la percluse du matin. La procession se dispose en cercle tout autour de l'enceinte, et les deux jeunes filles, également reconnaissantes, se placent devant la Vierge qui pleure.

Ce double miracle saisit toutes les âmes et réveille en plusieurs la vieille foi qui y dormait ou du moins qui avait cessé d'être agissante. Toute la soirée les confessionnaires furent entourés et beaucoup d'hommes revinrent sincèrement à Dieu. Aussi fut-elle bien touchante la messe de communion du lendemain. Bien des consciences s'étaient déchargées d'anciens et pesants fardeaux, tous les fronts rayonnaient et la Vierge de la Salette était contente. Son œuvre réconciliatrice s'accomplissait. Elle est venue pour cela, car les miracles visibles ne sont, à ses yeux, qu'un moyen d'opérer ces miracles invisibles qui sont les miracles de conversions.

XXX

MIRACLES DE CONVERSIONS

La conversion d'une âme est un miracle de la grâce non moins étonnant que la plus signalée des guérisons. Il faut en effet changer cette âme, son esprit, ses idées, ses préjugés, l'incliner peu à peu à renoncer à ses théories dont elle était entichée et fière, à ses passions ensorcelantes, et ramener la vie dans ces régions spirituelles dévastées par la mort. Il faut la même puissance souveraine pour ressusciter une âme que pour réparer les ruines d'une poitrine ravagée par la tuberculose.

C'est la grande œuvre à laquelle la Sainte Vierge s'est vouée à la Salette. « Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, a-t-elle dit, je suis chargée de le prier sans cesse ! » Comme on retrouve bien ici le cœur de la Mère !

I

Aussi bien les enfants ont compris, ils ont répondu aux sollicitations de Marie qui les a pris dans les filets de sa bonté, et les a ramenés à Dieu, pour des motifs divers comme les ressources de la grâce.

C'est une dame qui vient à la Salette afin d'obtenir la solution d'affaires embrouillées et en même temps la conversion de son mari. Celui-ci était un honnête homme selon le monde, respectueux de la religion et très admirateur de Pie IX, dont il défendait hautement la cause dans sa petite ville. Mais il demeurait éloigné des sacrements et elle priait beaucoup pour lui la Vierge de la Salette.

Il fut frappé soudain par une de ces attaques qui ne vous laissent guère le temps de penser à Dieu. La visite de son curé lui fit plaisir, mais il ne pensait pas pouvoir, dans son triste état, faire une sérieuse confession. Il s'en rapporta docilement à l'avis du prêtre. Son grand remède était l'eau de la Salette. Il se remit à prier comme il priait enfant : son caractère, jusque-là réservé et froid, se fit expansif et doux. Qui n'eût reconnu là les attentions de la Bonne Mère qui n'abandonnait pas celui qui si souvent autrefois lui avait dit : « Priez pour moi maintenant et à l'heure de ma mort ! »

Sa vie tout entière lui revint à la mémoire ; il comprit le mal que fait l'impiété aux âmes, et à tout le corps social, et plein de repentir il se confessa et reçut la sainte Communion.

Sur son lit de mort il devint apôtre et il disait à ses médecins de proposer son exemple à leurs malades :

« Je reviens au bercail, leur confiait-il, parce que le mal déborde en ce monde. Il faut prendre parti pour la religion alors que tous l'attaquent et l'abandonnent ! »

L'excès du mal le ramenait au bien. Dieu d'autre part voulait aussi le récompenser de

son dévouement pour le vicaire de Jésus-Christ.

La pensée de convertir les autres sincèrement comme il s'était converti lui-même, aux clartés de la tombe qui lui faisait mieux apprécier les raisons de la vie, lui revenait sans cesse ; elle le poursuivait jusque dans son agonie. Il disait à sa femme à la fois attristée et heureuse : « Avant de mourir je veux leur dire la vérité. Ils ont tout détruit et veulent en finir avec Dieu et la religion, les misérables ! »

Il s'endormait doucement en prononçant les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, laissant à ses quatre petits enfants des souvenirs de piété agissante et solide qui furent le baume et la direction de leur vie¹.

Une autre fois, c'est un enfant qui convertit son père. — Il avait neuf ans, et c'était un fils unique. Atteint d'une fluxion de poitrine qui avait dégénéré en phthisie pulmonaire, il portait déjà sur ses traits tous les symptômes de la mort. Il était 11 h. du soir. Son père et sa mère, à son chevet, le regardaient mourir, dévorant leurs larmes et n'osant éclater en sanglots de peur de l'impressionner.

Et ce père et cette mère, aujourd'hui réunis dans cette suprême douleur, n'étaient pas mariés devant l'Eglise ; aussi bien ils vivaient séparés, à la suite de divisions qui étaient survenues. Pourtant la femme avait prié Notre-Dame réconciliatrice de la Salette.

Puisque l'enfant devait mourir, elle avait aussi demandé au prêtre de lui voir faire sa première communion sur son lit d'agonie, et le pauvre petit malade avait reçu son Dieu avec une piété fervente, comme un petit ange.

Le médecin habituel est venu : « Il n'y a plus d'espoir ! » On en mande un second qui dit : « Madame, il n'est plus temps ; c'est auprès d'un cadavre que je me vois en ce moment. Résignez-vous. Dieu vous demande le sacrifice de cet enfant. A peine s'il reste des leurs de vie. »

Soudain ils sont frappés comme d'un trait de lumière, ils se parlent à travers leurs larmes. En face de cet enfant qui se meurt, ils prennent la résolution, si Dieu le rend à la vie, de faire bénir leur union et désormais de vivre en chrétiens. Et aussitôt ils commencent une neuvaine à Notre-Dame de la Salette. Chaque jour le père ira prier dans l'église voisine au pied de la Sainte Vierge, et la mère s'unira à ses prières au chevet de leur enfant.

A peine ces promesses faites, l'enfant s'endort d'un sommeil calme et réparateur ; la nuit est presque bonne ; le lendemain une amélioration se produit qui stupéfait les médecins et qui se continue jusqu'au neuvième jour, c'est-à-dire jusqu'à la guérison complète.

Le dimanche suivant, tous trois s'agenouillaient à la Sainte Table ; peu après ils de-

mandaient à l'Eglise de consacrer leur union. Notre-Dame de la Salette avait opéré deux conversions nouvelles¹.

II

« D'autres fois, écrit le P. Berthier, c'est un écrivain irréligieux qui renonce aux pieds de Marie à ce honteux commerce de vendre sa plume et son talent à l'impiété et au vice. »

Et il rapporte le récit suivant, fait le 19 septembre 1855 par le rédacteur converti d'un journal impie à un prêtre dont il venait de servir la messe au pèlerinage.

— Vous voyez devant vous un vieux pécheur, un converti de la Salette, et je fais pénitence en servant la messe.

Il avait inséré dans son journal des articles contre la Salette, croyant sincèrement que le fait de l'Apparition était controvérsé. Un jour, en 1853, pendant les vacances, il eut l'idée de pousser jusqu'à la Sainte Montagne. « Je ne supposais pas qu'il y eût vérité, dit-il. Arrivé ici, je n'y rencontraï ni superstition, ni cupidité, ni ruse, pas même cette habileté qu'on met aujourd'hui partout, et au lieu d'y trouver des armes contre mes adversaires, je me sentis désarmé moi-même. Je partis fort pensif... »

Toute l'année il ne put se défaire de la pensée de la Salette, si bien qu'il y revint secrètement, pour voir, pour étudier sans prévention. Il y demeura plusieurs jours ; alors la prière monta d'elle-même à ses lèvres.

Cependant il n'était pas converti. Il lui eût fallu renoncer à trop de choses, à ses idées personnelles, à ses habitudes, à ses amis peut-être, et tout cela exige beaucoup de courage, de caractère et de simplicité. Reconnaître qu'on s'est trompé, et puis changer de vie ! Que diront les camarades, les parents, les compagnons joyeux avec lesquels on s'est gaussé de cette dévotion ?

Tout ce que j'avais lu de S. Augustin me revint en mémoire ; et je voyais avec effroi qu'il en était ainsi de moi, que je croyais plus que je ne voulais croire, et surtout plus que je ne voulais faire.

Fatigué de cette lutte, dans un de ces moments que Dieu ménage à notre faiblesse, je pris de nouveau la résolution de venir une troisième fois sur cette terre, et d'en sortir vainqueur ou vaincu, chrétien pratiquant ou, comme autrefois, franchement opposé. Pas de demi-mesures, pas de ligne oblique : droit au but !

Dès lors, je fus tranquille ; mais cette résolution prise, je sentis déjà que je penchais d'un côté beaucoup plus que de l'autre ; et comme j'avais du temps devant moi, je me disais : « S'il le faut, je le ferai ! » Je suis revenu, j'y ai fait une retraite ; mon confesseur m'a jugé digne d'être admis à la communion ; toutes mes perplexités se sont évaporées. Je sens mes fautes et ma faiblesse, et comme j'ai donné l'exemple à ma famille et à mes amis de l'indifférence et de la lâcheté en religion, je suis résolu à me poser franchement tout en arrivant.

¹ La pratique de la dévotion à N.-D. de la Salette, par le P. Giraud, p. 326, 6 mai 1867.

¹ Ibid., p. 329, Mars 1866.

D'ailleurs, cela devient une nécessité. Depuis deux ans on sent autour de moi que je ne suis plus le même, et je ne veux pas rester dans un demi-jour. J'apprends à servir la messe parce qu'au besoin je veux faire comme des hommes que je respecte et que j'estime : montrer à tous qu'étant chrétien je n'en rougis pas : c'est tout à la fois une pénitence et une justice¹.

Marie avait récompensé la droiture de cet homme qui cherchait sincèrement la vérité. Quand il la connut, il l'embrassa avec joie et sut triompher de ces difficultés de respect humain et de relations qui avaient si longtemps arrêté S. Augustin.

Un autre, libre penseur, trouva sa conversion à la Salette, grâce aux prières de sa femme. Il n'eut d'autre mérite que de consentir à l'accompagner : ce qu'il dut considérer comme un grand acte de condescendance et de tolérance.

C'était en 1862. « Nous arrivâmes sur la montagne sans accident, raconte-t-il, et avec des idées bien différentes : ma femme voulait prier et faire ses devoirs ; moi, j'étais bien décidé à rester ferme. » Ce mot trahit déjà un travail secret, avec des appréhensions de ne point savoir résister aux sollicitations de la grâce.

Tout d'abord il fait le tour du sanctuaire afin « d'admirer ou de critiquer le génie de l'homme. » Pendant qu'il paraissait absorbé par l'architecture de l'édifice, d'autres pensées déjà l'obsédaient malgré lui. Il entre à l'église ; dans son orgueil d'esprit fort, il se garde d'y fléchir les genoux et même de prendre de l'eau bénite. Aux voix intimes qui lui parlent, il répond délibérément : « Non ! » Sans qu'il s'en doutât, il était déjà ébranlé.

« Je me dirigeai ensuite vers la fontaine avec dédain, probablement parce qu'on la disait miraculeuse ; je bus un verre de cette eau, afin de m'assurer si elle n'était pas minérale : je reconnus sans peine qu'elle était naturelle. Cette eau ne produisit aucun effet sur moi, du moins je ne remarquai rien d'extraordinaire. »

Le lendemain il y retourne, à la suite des autres pèlerins, il boit encore un verre de cette eau dédaignée : « Je me sentis oppressé. J'en fus surpris, car jusqu'alors je n'avais pas éprouvé cela. Enfin, d'un moment à l'autre, j'étais plus fatigué. Il était certain pour moi que ce ne pouvait être que l'eau que je venais de boire qui m'avait fait mal ; et, pour m'en assurer, je résolus d'en boire un deuxième verre. Après cela j'allai à l'église voir si j'y trouverais ma femme. Chose étonnante : au lieu de m'occuper d'elle, je tombai à genoux... »

Le travail intérieur était achevé. Vainement il avait résisté ; la prière de sa pieuse épouse avait été plus forte. Dieu avait redoublé ses grâces, elles avaient triomphé de cette âme

qui n'était pas impie, mais retenue par ce respect humain poseur, indigne d'un homme qui veut être libre.

« Au même instant, ajoute-t-il, il s'opéra en moi une révolution de bien-être que je ne saurais décrire, et pour la première fois je pleurai sur mes péchés. Une demi-heure plus tard j'étais au tribunal de la pénitence, aux pieds du très digne supérieur des missionnaires de la Salette. Ce vénérable Père eut la bonté de mettre un baume sur chacune des blessures que j'avais sur le cœur. Dès ce moment je me sentis soulagé, et, je puis dire, débarrassé d'un poids énorme qui m'écrasait...¹ »

Que d'autres drames intimes, semblables à celui-ci, se sont déroulés sur la montagne et au sanctuaire de la Salette ! Les confessionnaires raconteraient de bien touchants miracles de la grâce, s'ils pouvaient parler. Du moins, les ex-voto en marbre blanc qui tapissent les murailles avec des images, des broderies, des cadres, de pieux souvenirs, en racontent quelque chose. Les inscriptions sont tour à tour plaintives, suppliantes et triomphales. On y voit gravées les pages les plus vraies de l'histoire mystérieuse du cœur humain, toujours triste, souffrant et affamé de bonheur, se sentant exilé et soupirant après la patrie. Plusieurs vous émeuvent jusqu'aux larmes, car ces prières vous les avez faites, ces pensées ont été les vôtres, vous avez éprouvé et vécu tous ces sentiments, toutes ces angoisses.

J'y cueille en passant, comme une fleur délicate, ces vers d'une jeune fille hésitante peut-être sur le seuil de la vie et qui confie son avenir à la Mère du ciel :

Je te laisse mon cœur, garde-le sous ton aile.
Mère, je t'en supplie, il est si jeune encor !
Triste jouet du vent, sa timide nacelle
Sans ton puissant secours errerait loin du port.

Quelques mois après elle était exaucée. Marie lui assurait son avenir éternel, ne voulant point sans doute que son âme confiante et pure restât plus longtemps exposée au naufrage, ainsi qu'aux suggestions flétriissantes du monde.

C'est dans la basilique surtout que vous méditez avec jouissance sur la bonté de Marie, sur son zèle à nous sauver, à retenir le bras de son Fils, et que, touchant du doigt ses bienfaits, vous la remerciez d'avoir voulu être à la Salette Notre-Dame réconciliatrice des pécheurs.

¹ *Les Merveilles de la Salette*, p. 249.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 maii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ *Les Merveilles de la Salette*, par M. l'abbé Berthier, t. 246. (*Sanctuaire de Marie*, par M. l'abbé Boissnard).

'Ami du Clergè du 1^{er} juin 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Fête-Dieu. — I. Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie, 417.

Varia. — Allocution pour la première visite d'un Evêque, 422.

Panégyrique de saint Antoine de Padoue. — Le maître et l'apôtre, 423.

Pour la fête de saint Jean-Baptiste. — Danse et martyre, 427.

Lectures sur Notre-Dame de La Salette (fin). — XXXI. Conversions de protestants, 430.

POUR LA FÊTE-DIEU

I

JÉSUS-CHRIST VIVANT DANS L'EUCCHARISTIE

Non relinquam vos orphanos.

Je ne vous laisserai pas orphelins. (Jo., xiv, 18).

Mes frères,

C'est là une des plus belles paroles, et des meilleures pour nous, que N.-S. Jésus-Christ ait prononcées au cours de sa vie mortelle.

Il allait bientôt achever sa mission rédemptrice, et retourner occuper à la droite de son Père la place glorieuse qui lui appartient de toute éternité. Lui-même avait annoncé à ses apôtres son départ prochain. Mais il avait remarqué sur leur visage l'expression du chagrin profond que leur causait la pensée de son éloignement. Et alors, dans un élan de sa divine charité, il les avait consolés par ces paroles : Ne vous affligez donc pas ; car je vous le dis en vérité, « je ne vous laisserai pas orphelins. »

Ah ! c'est qu'en effet la condition de l'orphelin est bien triste ! Il n'a plus de père, qui le soutienne dans les rudes combats de la vie ; il n'a plus de mère, dont l'amour le console dans ses douleurs. L'orphelin est toujours seul, alors qu'il aurait tant besoin d'appui, de force et de tendresse, pour guider ses pas et réchauffer son cœur glacé dans la solitude.

Voilà, mes frères, ce qu'avait compris l'infinie charité de Jésus-Christ, et ce qu'il voulait épargner à ses apôtres, quand il leur dit : « Je ne vous laisserai pas orphelins. »

Mais, Seigneur Jésus, comment donc pourrez-vous tenir votre parole ? Vous allez quitter la terre et remonter au ciel. Vos fidèles disciples resteront donc bien seuls, privés de

vos présence, de vos conseils, de votre assistance quotidienne, d'autant plus véritablement orphelins qu'ils auront perdu le meilleur et le plus dévoué des pères.

Ah ! c'est là, mes frères, la merveille des merveilles, l'incomparable invention de l'amour de Jésus-Christ, qui a su retourner près de Dieu sans cesser d'habiter avec les hommes, qui a pu remonter au ciel et demeurer sur la terre pour que nous ne soyons pas orphelins.

C'est en instituant l'Eucharistie qu'il accomplit ce prodige et trouve le moyen d'habiter le royaume des cieux tout en restant parmi son peuple, vivant avec lui, et le comblant toujours de ses grâces précieuses.

Aujourd'hui, l'Eglise catholique célèbre, avec tout l'éclat de sa piété reconnaissante, la solennité de l'institution de la sainte Eucharistie. Je ne pourrai donc pas mieux faire, pour entrer dans les sentiments de cette fête, et répondre au désir de votre cœur, que de vous montrer, dans ce discours, *Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie* et agissant pour vous, comme il vivait et agissait, il y a bientôt deux mille ans, parmi les habitants de la Galilée.

Quel beau sujet, mes frères ! Quel admirable spectacle nous allons contempler, bien capable d'aviver votre foi et d'exciter en vous un amour plus ardent envers ce Dieu rempli d'une si grande bonté !

Or, la vie terrestre de N.-S. Jésus-Christ nous présente trois périodes distinctes : *sa vie cachée*, à Bethléem et à Nazareth ; *sa vie publique*, parmi le peuple juif ; et *sa vie souffrante*, sur le Calvaire.

Ces trois vies, nous les retrouvons dans l'Eucharistie, avec leurs saints enseignements et leurs divins bienfaits.

I. — Vie cachée

1. Quand les temps marqués dans les desseins éternels de Dieu furent accomplis, une parole retentit au plus haut des cieux : « Le Verbe s'est fait chair, *Verbum caro factum est*. » Le Verbe divin, seconde personne de l'adorable Trinité, ayant pris un corps et une âme semblable au nôtre, au sein de la B. Vierge Marie, naissait à Bethléem, homme comme nous, pour aimer les hommes devenus ses frères, les instruire et les sauver.

Ce fut le plus grand événement qui se soit jamais passé sur la terre, et le plus grand bienfait accordé par Dieu au genre humain, puisque ce fut son salut.

Or, trente-trois ans plus tard, dans le Cénacle, où étaient réunis les apôtres avec le Christ Sauveur, fut prononcée une seconde parole, non moins puissante que la première, et éternellement féconde.

Jésus-Christ, tenant dans ses mains un des pains placés sur la table, le bénit, et le leur donna en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; » puis il prit de même le calice où il y avait du vin, et il dit encore : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. »

O parole toute-puissante, qui produit tout ce qu'elle prononce ! Elle opère en cet instant la naissance eucharistique de Jésus-Christ, aussi réelle, aussi certaine que sa naissance corporelle à la crèche de Bethléem. Par la force surnaturelle de cette parole, tombée des lèvres d'un Dieu, le pain devient sa chair, le vin devient son sang.

Comme Jésus-Christ était vivant au moment où il disait ces paroles, son âme était unie à son corps. Voilà donc son humanité contenue sous les apparences de l'Eucharistie ; et comme son humanité est inséparable de sa divinité, le voilà tout entier, Dieu et homme, dans son adorable sacrement.

Il est donc là ; il y vit d'une vie réelle, sensible, agissante et toujours dévouée pour nous.

Quand je m'agenouille devant l'autel, devenu comme une nouvelle crèche de Bethléem, à la lumière de la foi je vois mon Dieu qui a ses yeux fixés sur moi, qui m'écoute de ses oreilles, et qui étend ses mains sur mon âme pour la combler de ses bénédictions. O Dieu caché, mais Dieu véritable, je crois et vous adore, naissant sur l'autel, du plus profond de mon cœur !

2. Naître une fois dans son divin sacrement ne suffit pas à la charité de Jésus-Christ. Il veut étendre le prodige de sa naissance eucharistique, et en perpétuer les bienfaits jusqu'à la fin des siècles. C'est pourquoi, après avoir prononcé ses premières paroles, il dit encore à ses apôtres : « Faites cela en mémoire de moi. » En parlant ainsi, il les consacre prêtres de sa nouvelle religion ; il leur communique son pouvoir, et les rend capables de consacrer, comme il vient de le faire lui-même, le pain en son corps et le vin en son sang.

Ce pouvoir surhumain, les apôtres, avec leurs successeurs, les évêques et les prêtres, l'exercent chaque jour au divin sacrifice de la messe ; et ainsi Jésus-Christ renaît sans cesse sur nos autels. Il ne quitte pas la terre ; il perpétue son existence parini les hommes, en tous temps et en tous lieux.

Allez dans les régions glacées du nord ; Jésus y est. Descendez dans celles qu'éclaire le soleil brûlant du midi ; Jésus y demeure. Passez les mers ; Jésus les a franchies avant vous. Il est dans les îles lointaines ; il est dans les forêts, près du sauvage converti qui l'adore. Il habite les splendides cathédrales de nos villes et les modestes églises de nos

campagnes. Il est ici, mes frères, dans ce tabernacle, qui accueille vos prières et récompense votre ferveur.

Ah ! il a bien pu mourir sur sa croix, puisque sa mort était nécessaire au salut du monde, et remonter au ciel. Sa mort ne nous a pas rendus orphelins, comme il l'avait amoureusement promis. Ses apôtres et ses prêtres, avec leur parole aussi puissante que la sienne, commanderont toujours au pain et au vin. Sur des autels dressés de leurs mains, ils lui donneront chaque jour une nouvelle naissance, et jusqu'à la consommation des siècles prolongeront l'existence eucharistique du Sauveur Jésus.

3. Comment se passe, mes frères, cette vie mystérieuse de Jésus-Christ dans nos tabernacles ?

Elle s'écoule, comme jadis à Nazareth, dans l'humilité, et dans le renoncement le plus absolu. Les trente années de la vie cachée du Messie, furent les années d'une vie humble, pauvre et laborieuse. Il s'est dépouillé de la splendeur des cieux, il vit ignoré du monde et travaille avec Joseph son père nourricier, pour être le parfait modèle du chrétien qui doit se sanctifier dans l'humilité et la pratique du labeur quotidien.

Ainsi Jésus-Christ fait-il encore dans l'Eucharistie. Il a dépouillé l'éclat de sa divinité pour devenir homme comme nous ; et, afin de demeurer dans son sacrement, il a dépouillé son humanité même, et se cache au tabernacle sous les apparences de la blanche hostie. Il est là, humble, silencieux, dénué de tout, véritablement prisonnier par amour pour nous. Vos pères ont joui de sa présence, et vos enfants aussi le posséderont, s'ils ne le chassent pas. Dix-neuf siècles ont passé, et pas un seul jour, pas une seule heure ne l'ont vu abandonner son domicile terrestre.

D'autres siècles passeront encore, et il y restera jusqu'à la fin des temps.

En ce moment, vous êtes devant lui, et toujours vous le retrouverez, tant que vous voudrez jouir de sa présence. Il est là, vivant, toujours agissant pour accueillir les prières que vous lui adresserez, s'intéresser à votre sort, et récompenser votre fidélité par l'effusion de ses précieux bienfaits. Il est là ; il y sera toujours, tant qu'il restera sur la terre un prêtre pour l'y faire revivre en prononçant sur le pain et sur le vin les paroles toutes-puissantes de la consécration.

II. — Vie publique

Après les trente années de sa vie cachée, le Fils de Dieu commença l'œuvre de sa vie publique, qui dura trois ans. Cette vie consacrée à l'instruction des hommes plongés dans l'ignorance, et au soulagement de leurs misères,

est résumée par l'apôtre saint Pierre dans ces deux mots : « *Pertransiit benefaciendo*, il a passé en faisant le bien. »

Jésus-Christ en effet ne cessa pas, durant ce temps, de multiplier les bienfaits que prodiguait à ses semblables son inépuisable bonté servie par un pouvoir sans bornes.

Voyez, mes frères, combien admirable se montre sa générosité. Pour les corps, il guérit leurs innombrables maladies ; il les nourrit d'un pain miraculeux ; il va même jusqu'à ressusciter plusieurs que la mort avait ravis hors de ce monde. Pour les âmes, il les instruit des vérités de sa sublime doctrine ; il pardonne leurs fautes ; il les sanctifie enfin en les faisant avancer dans les voies de l'amour de Dieu et du prochain.

Eh bien ! mes frères, ce que le Sauveur Jésus a fait durant les années de sa mission rédemptrice, il le renouvelle sans cesse encore dans sa vie eucharistique au sein de l'humanité, quand il se donne à elle réellement dans les embrassements de la communion sacramentelle.

1. Quand un chrétien affaibli par la maladie est sur le point de quitter ce monde, Jésus-Christ vient à son aide, et se donne à lui sous la forme du saint viatique. Une consolante transformation s'opère alors dans sa personne. Parfois, quand Dieu le veut, la maladie s'apaise, les forces renaissent, et la santé est rendue au moribond par la vertu de l'auguste sacrement. S'il doit néanmoins mourir, l'Eucharistie dépose dans cet être, condamné pour un temps à la dissolution du tombeau, un germe de résurrection. Car un corps qui a été vivifié par son contact avec la chair de son Dieu, ne peut pas être anéanti pour toujours dans la corruption de la tombe. Il a pu être dans la communion une semence d'immortalité, selon la promesse même du Sauveur : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

2. Ce sont les âmes surtout que Jésus-Christ rend participantes de sa vie divine dans les joies de la communion. Grâce à elle, il vit dans ces âmes, il agit avec elles, comme il vivait et agissait autrefois avec les hommes de la Galilée, ses semblables, ses contemporains, ses amis tant aimés : « *Deliciae meae esse cum filiis hominum*. » Ces âmes, il les comble de ses grâces, il les éclaire, il les sanctifie, il les nourrit d'un pain miraculeux qui leur donne la plénitude de la vie surnaturelle.

a) Un jour, Jésus-Christ rencontra sur le chemin de Jéricho un aveugle qui lui demanda la guérison de sa triste infirmité. D'une parole tombée de ses lèvres, il exauça sa prière, et cet homme, jusque-là plongé dans les ténèbres, eut la joie de pouvoir contempler la douce clarté du soleil.

Sans cesse encore, mes frères, le Fils de Dieu renouvelle ce prodige au sacrement de l'autel. Combien de gens aveugles, non de corps, mais d'esprit, ne voyons-nous pas autour de nous ! Braves gens sans doute, mais d'une ignorance profonde des choses religieuses, n'ayant pas la foi, et ne comprenant rien à nos divins mystères. Il arrive que, guidés par un attrait mystérieux, ils sont entrés dans une église ; ils se sont recueillis ; ils ont prié. Alors le Dieu du tabernacle a ouvert les yeux de leur âme ; ils ont reconnu la beauté de la doctrine de Jésus-Christ. Peu après, ils ont communiqué, et les voilà devenus de fervents chrétiens. D'éclatantes conversions, qui ont édifié notre temps, n'ont pas eu d'autre cause. L'Eucharistie, malgré ses mystères impénétrables, n'a plus d'obscurité pour eux, tant ils en aiment les radieuses splendeurs. C'est vraiment Jésus-Christ rendant aux aveugles spirituels la lumière de la foi, seule capable de les conduire désormais vers leur véritable fin, vers Dieu, qui les a créés pour lui seul.

b) Rendre la vue aux aveugles n'était qu'une manifestation particulière des innombrables bienfaits répandus par la charité de Jésus-Christ sur les misères humaines. Il les soulageait toutes avec une inlassable générosité. A sa parole, les paralytiques recouvraient le mouvement, les sourds-muets l'ouïe et la parole ; les boiteux marchaient droit ; les démons étaient chassés du corps des possédés ; les morts eux-mêmes sortaient du tombeau, animés d'une vitalité nouvelle.

Ainsi agissait le Sauveur dans sa vie publique, pour le plus grand bien de tous ceux qu'atteignait sa bonté inépuisable.

Telle est encore, mes frères, la vie de notre Dieu dans le sacrement de l'Eucharistie, avec une action moins apparente, mais plus étendue et tout autant bienfaisante.

N'est-ce pas là, en effet, que Jésus-Christ comble de ses grâces les âmes qui viennent le recevoir dans la sainte communion ? Il détruit en elles le germe des passions ; il les rend attentives aux inspirations divines ; il les fait marcher fermement dans les voies de la piété ; il repousse loin d'elles l'esprit tentateur ; il y dépose la semence de toutes les vertus chrétiennes. Où les martyrs ont-ils trouvé le principe de leur courage invincible au milieu des tourments ? Les vierges, celui de leur inviolable pureté ? Les pénitents, celui de leurs austères mortifications ? A qui vous-mêmes, mes frères, à qui vous adressez-vous quand vous voulez obtenir la force de vaincre une tentation violente, de pardonner une grave injure, ou de supporter les douleurs d'une cruelle maladie ? A Jésus-Christ ; toujours à Jésus-Christ vivant dans son sacrement, et communiquant à l'âme qui le reçoit des éner-

gies surnaturelles et des grâces sanctifiantes, comme il le faisait au cours de sa vie mortelle.

Que vous dirai-je de plus, mes frères, pour vous faire encore mieux comprendre l'identité de la vie eucharistique de Jésus-Christ dans son sacrement, avec l'existence terrestre qu'il eut autrefois ?

Ecoutez.

Une immense multitude de peuple l'avait suivi au désert. Si grand était l'empressement de ces hommes à l'entendre, qu'ils en avaient négligé d'emporter les aliments impossibles à trouver dans cette solitude. Mais Jésus ne voulut pas les laisser souffrir de la faim. Pour les rassasier, il multiplia un pain miraculeux. Tous, riches et pauvres, jeunes et vieux, le prirent; ils le mangèrent avec de telles délices que dans leur reconnaissance ils voulurent mettre Jésus sur un trône et le faire leur roi.

Les âmes aussi, mes frères, ont faim et besoin d'un aliment vivifiant qui dissipe leur faiblesse et leur donne la force d'avancer vaillamment dans les rudes sentiers de la religion, de la vertu et de l'inflexible devoir.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le pain des âmes. Chaque jour il multiplie cette divine nourriture sur tous les autels du monde chrétien. Que ceux donc qui en ont besoin et le désirent, viennent à lui. Si nombreux soient-ils, si affamés se sentent-ils, il se multipliera toujours assez pour les rassasier tous.

C'est, mes frères, un pain descendu du ciel, vraiment nourricier, qui donne aux êtres faibles une vigueur surhumaine, et les rend assez forts pour s'élever, dans la pratique de la vertu, jusqu'aux sommets de la plus sublime sainteté.

C'est un pain universel, que tous peuvent manger avec profit, puisque le Sauveur l'offre à tous : « Prenez, dit-il, et mangez-en tous, » car il est nécessaire à tous. Prenez-le, enfants et vieillards, vierges et épouses, pauvres et riches, prêtres et fidèles, justes et pécheurs.

L'Eucharistie en effet, c'est-à-dire Jésus-Christ vivant sous les apparences sacramentelles, est le pain qui purifiera la jeunesse de l'enfant et celui qui sanctifiera les derniers jours du vieillard.

Elle est le pain des vierges, dont elle augmente l'innocence; et celui des épouses, qu'elle fortifie dans l'accomplissement de leur devoir familial.

Elle est le pain du pauvre, le seul qu'il mange sans amertume; et celui du riche, qui ne trouvera jamais aliment plus délicat.

Elle est le pain quotidien des prêtres, ministres du divin sacrement; et celui des fidèles, vie et soutien de leur âme.

Elle est enfin le pain des justes, dont elle accroît les mérites, et celui des pécheurs ré-

conciliés, qu'elle fait persévérer dans les voies du salut.

O Eucharistie, véritable pain des âmes ! O Eucharistie, qui es vraiment le Fils de Dieu vivant avec nous, et agissant pour nous; que de merveilles tu renfermes, que de grâces tu nous procures ! Mais aussi quelle foi nous devons avoir, et de quel amour reconnaissant nous devons toujours brûler pour le Dieu si grand et si beau que tu renfermes sous tes humbles apparences ! Oui, nous aurons cette foi, et nous exciterons en nous les flammes de ce pur amour, afin de mériter de posséder un jour, dans la communion sans fin de son paradis, Celui que nous aurons reçu dévotement ici-bas !

III. — Vie souffrante

1. Quand Jésus-Christ eut donné au monde tous les trésors qu'il lui avait apportés du ciel, sa doctrine, ses exemples et ses miracles, il ne lui restait plus que sa vie. Il va la donner dans son immolation sur le Calvaire, pour achever l'œuvre de la Rédemption du genre humain.

Il prend donc sa lourde croix, et monte sur la montagne de l'expiation, où il va mourir pour nous. Prêtre et victime tout à la fois, il verse son sang sur cette croix qui fut son autel, et il expire en poussant le cri suprême qui sauva les hommes : « Mon Père, pardonnez-leur ! »

Quel amour ! Quelle générosité ! Quel incomparable dévouement de la part de notre Rédempteur !

Cependant, mes frères, ce n'est pas tout ; Jésus-Christ a fait plus et mieux encore. Pour perpétuer son immolation dans tous les temps comme dans tous les lieux, et permettre à tous les hommes de participer à ses mérites, Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, a également institué le sacrifice de la messe, qui est le même que celui de la croix, sous des apparences différentes.

En vertu du pouvoir que le prêtre a reçu de son Dieu, il change sur l'autel le pain en la chair autrefois crucifiée, le vin au sang autrefois répandu. La parole de la consécration est le glaive mystérieux qui sépare la chair du sang et les met dans un état de mort apparente. Il les offre tous deux à Dieu, qui veut bien les accepter pour la rançon de nos péchés.

Voilà donc, mes frères, l'autel de nos églises devenu un nouveau Calvaire, où se renouvelle sans cesse le sacrifice du Vendredi-Saint. Voilà donc le nouveau Calvaire où, dans tous les temps, dans tous les pays de la terre, le Sauveur Jésus offre la prière de son précieux sang pour le pardon des pécheurs. Voilà donc le nouveau Calvaire où chaque jour, à chaque heure du jour, l'auguste Victime se présente à

Dieu pour nous, dans une immolation mystique qui continue et étend les mérites de son expiation sur la croix.

O cénacle, ô calvaire, ô saint autel, ô merveilleuse Eucharistie, qui nous donne le moyen d'opérer de si grands prodiges ! O monuments éternels et si touchants de l'amour de mon Dieu !

2. Comment vous exprimer maintenant, mes frères, les bienfaits qui découlent pour nous d'une telle offrande ?

Une pensée me saisit, qui vous en fera comprendre facilement l'inépuisable grandeur.

Au moment où le prêtre élève au-dessus de vos têtes l'hostie consacrée, si Dieu écartait de vos yeux de chair le voile qui les recouvre, s'il faisait apparaître devant vous le monde invisible, dans l'ordre surnaturel, vous verriez les anges du ciel, descendus autour de l'autel, tressaillir de joie à la vue de l'hostie sainte. Prosternés dans les sentiments de la plus ardente adoration, chérubins et séraphins, anges et archanges vénèrent le Dieu tout-puissant qui, sans quitter les cieux, descend sur la terre, et voile les splendeurs de sa divinité, toujours visible pour eux, afin de se rapprocher de nous, Dieu toujours, toujours digne des hommages des esprits bienheureux et de ceux de tous les habitants de ce monde. Des saints nombreux ont été les témoins de cet admirable spectacle ; notre indignité seule nous empêche de le contempler.

Si Dieu faisait apparaître devant vous le monde invisible, dans l'ordre surnaturel, vous verriez les âmes douloureuses du purgatoire attacher leurs regards pleins d'attente sur le pain de l'autel et sur le calice rempli du sang divin. Elles savent qu'il n'y a pas pour elles de meilleur moyen de délivrance que la prière de la messe, où Jésus-Christ lui-même laisse tomber sur leurs souffrances son précieux sang, comme une fraîche rosée qui les adoucit et en abrège la durée. Vous le savez bien aussi, mes frères ; et c'est pourquoi vous venez constamment dans nos églises demander aux prêtres de célébrer le divin sacrifice pour le soulagement de vos chers défunts.

Si Dieu faisait apparaître devant vous le monde invisible, dans l'ordre surnaturel, vous verriez enfin des grâces innombrables tomber de l'hostie consacrée sur toutes les misères humaines pour les secourir. La messe fortifie les faibles, console les affligés, convertit les pécheurs, assure la persévérance des justes. Elle est pour tous nos besoins une supplication d'un mérite infini, puisque là Jésus-Christ prend nos pauvres adorations et nos faibles prières, puis il les fait passer par son cœur, et leur donne ainsi une valeur immense, que Dieu ne peut pas manquer d'accueillir favorablement. Vous le comprenez si bien, mes frères, que, quand vous avez quelque grâce im-

portante à solliciter, soit pour le bien de votre corps, soit pour celui de votre âme, vous ne manquez jamais de faire dire la sainte messe à cette intention, tant vous êtes persuadés de l'efficacité d'une si puissante prière.

Souvent, mes frères, quand vous lisez les pages du saint Evangile, n'est-il pas vrai qu'une vive pensée s'est présentée à votre esprit ? — Oh ! combien j'aurais désiré vivre au temps où Jésus-Christ était présent sur la terre, et assister aux merveilleux événements de sa carrière évangélique !... Je l'aurais adoré à Bethléem avec les bergers et les Mages ; j'aurais écouté avec ravissement ses discours à la foule attentive, sur la montagne ; avec quelles délices j'aurais mangé le pain miraculeux multiplié au désert ! avec Marie-Madeleine j'aurais pleuré mes péchés au pied de sa croix ; et quand il remonta au ciel en son Ascension, j'aurais applaudi à son triomphe. O joies ineffables, ô bonheur supérieur à tout autre bonheur ! Vivre avec mon Dieu fait homme, et l'avoir pour divin compagnon de mon existence ! Maintenant, plus rien : l'abandon, et seulement de lointains souvenirs !

Détrompez-vous, mes frères, et consolez-vous aussi. Vous n'êtes point abandonnés. Jésus-Christ est toujours présent en ce monde, et vous l'aurez toujours, si vous le voulez, pour compagnon de votre vie.

C'est par l'Eucharistie qu'il réalise cette merveille. Dans nos pays chrétiens, chaque ville, bourg ou village possède son église, et chaque église son tabernacle, où Jésus-Christ demeure perpétuellement, vit réellement, vous voit, vous entend et exauce votre prière. Sa vie se continue à l'autel et s'y renouvelle sans cesse. Il y naît chaque jour comme à Bethléem ; il y reste caché comme à Nazareth ; il y prodigue ses bienfaits comme dans les campagnes de Galilée ; il s'y immole comme sur le Calvaire ; et ainsi vous avez là tous les gestes de sa vie cachée, de sa vie publique et de sa vie souffrante.

O vous qui désirez si vivement jouir de sa présence, sachez donc le voir dans son sacrement avec les yeux d'une foi sincère !

Puisque Jésus-Christ est toujours là, au tabernacle, parmi vous et pour vous, venez de temps en temps le visiter et lui adresser vos prières. Vous le consolerez de ses longs délaissements, et vous ne sortirez jamais de son temple sans remporter d'abondantes et précieuses bénédictions.

Puisque toujours il est là, à la sainte table, s'offrant à vous comme un pain vivifiant, pour nourrir votre âme, venez le recevoir dans de ferventes communions, où lui-même, se donnant sans partage, fera naître en vous et gran-

dir toutes les vertus méritoires des célestes récompenses.

Puisque toujours Jésus-Christ est là, sur l'autel, où sans cesse il s'immole pour expier les péchés du monde, au sacrifice de la messe, venez y assister tant que vous le pourrez, surtout aux jours où l'Eglise demande à votre titre de chrétiens de n'y pas manquer.

Ainsi, mes frères, vous vivrez véritablement de la vie de Jésus-Christ. Lui aussi vivra en vous, avec vous et pour vous dans son existence eucharistique. Vous aurez part à toutes ses grâces ; vous le posséderez dans le temps, et vous mériterez de le posséder sans voiles, dans tout l'éclat de sa gloire, pendant les joies de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

VARIA

ALLOCUTION POUR LA PREMIÈRE VISITE D'UN ÉVÊQUE¹

Monseigneur,

Lorsque Jésus-Christ, notre divin Maître, entra triomphalement à Jérusalem, la foule qui l'escortait se mit à chanter : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » C'est la même parole, c'est le même chant d'allégresse qui éclate sur nos lèvres, aujourd'hui, alors que pour la première fois vous visitez cette église.

Oui, soyez béni, Monseigneur ; car c'est Dieu, dans la personne du successeur de Pierre, de l'auguste et bien-aimé Pie X, qui vous a choisi et qui vous envoie pour être notre pontife et notre père.

Le jour de votre sacre, ici même, nous avons prié pour vous, et pendant que se déroulait, au Mans, l'incomparable cérémonie du 3 mai, les anges du sanctuaire ont dû porter à Dieu nos vœux et lui dire à quel point déjà vous nous étiez cher.

Il y a huit jours, toute la ville était debout pour vous acclamer ; elle vous faisait un magnifique cortège, elle vous suivait au pied des autels, et dès vos premiers pas parmi nous, vous avez pu voir tout ce que vous êtes en droit d'attendre, je ne dis pas seulement d'estime et de vénération, mais d'affection et de dévouement, d'un peuple demeuré, malgré les tristes temps où nous sommes, profondément attaché à la foi catholique.

Et en ce moment, Monseigneur, ai-je besoin de vous assurer que tous les cœurs battent à l'unisson, en se tournant vers vous, et qu'il n'y a pas une de mes paroles que chacun dans cette belle assemblée ne fasse sienne et ne voudrait vous adresser ?

Qu'est-ce que c'est que cette paroisse de Saint-Martin ? Je l'aime trop, sans doute, pour ne pas vous en dire beaucoup de bien, et cependant je ne pense pas que j'exagérerai devant vous ses mérites.

Voilà 37 ans que je vis de sa vie, et que le pasteur et les fidèles partagent les mêmes joies et les mêmes tristesses, les mêmes espérances et les mêmes deuils.

Nos joies, c'est cette église que la Révolution avait mutilée, déshonorée, et qui est maintenant restaurée, embellie et digne du Dieu qui l'habite ; ce sont nos écoles prospères ; ce sont nos patronages, nos œuvres de charité ; c'est cette image de Jeanne d'Arc élevée aux portes du temple et qui veille sur nos remparts ; c'est la communion de nos petits enfants, pareils, vraiment, par la pureté et l'amour de Dieu, aux anges du ciel ; ce sont les prêtres, les religieux, les religieuses que cette paroisse a donnés à l'Eglise, et cette année encore, et les années suivantes, de nouveaux prêtres s'ajouteront aux anciens... Nos joies, s'il m'est permis de le dire, c'est de nous sentir unis, et d'être, dans la cité, comme une grande famille où tous les cœurs et toutes les âmes vibrent ensemble, au souffle généreux des nobles et saintes inspirations qui viennent de Dieu...

Nos tristesses, vous les connaissez, Monseigneur ; ce sont celles qui ont arraché tant de larmes, et des larmes si cruelles, aux catholiques de France... Je ne les rappellerai pas aujourd'hui, je veux plutôt louer mes chers paroissiens d'avoir tenu bon contre l'orage, et de s'être mis, tout de suite, à l'œuvre pour réparer les ruines qu'a faites parmi nous une loi dévastatrice.

Et ils y ont réussi, à force de sacrifices ; et le Conseil paroissial, dont le dévouement toujours fidèle m'est si précieux, vous dira tout ce qu'il y a ici, jusque parmi les plus humbles, de générosité et d'ardeur quand il s'agit de l'honneur de Dieu et du service de l'Eglise...

Sans doute, hélas ! toutes les âmes ne sont pas également croyantes et pratiquantes. Il en est même qui sont éloignées de Dieu au point que je tremble pour leur salut. Pauvres âmes égarées ! Vous m'aidez, Mgr, à les ramener au bercail, à Celui qui voudrait tant qu'il n'y eût qu'un troupeau et qu'un pasteur, et qui pour cela a donné sa vie, toutes les gouttes de son sang répandu.

Votre épiscopat qui commence sous d'heureux auspices, avec la bénédiction si paternelle et si tendre de Pie X, avec aussi les suffrages et les prières de tant des vôtres, entrés dans la gloire du ciel, est pour nous plein des plus douces promesses.

Successeur des apôtres, vous nous enseignerez, avec les vérités de la foi, les graves devoirs que commande l'heure présente. L'Eglise

¹ Prononcée en l'église Saint-Martin de Langres le 25 mai 1911 pour la réception de S. G. Mgr de Dufort (sacré au Mans le 3 mai, entré solennellement à Langres le 17 mai).

a mis entre vos mains la crosse, et sur votre front la mitre, pour que vous marchiez à notre tête, et que par vos paroles, vos exemples, vos vertus, vous nous entraîniez à ces bons combats que S. Paul se réjouissait tant d'avoir combattus...

Et nous vous suivrons, Mgr. — En vous imposant la redoutable charge de l'épiscopat, le Souverain Pontife vous invitait à porter avec lui la croix de Jésus-Christ. — Nous ne voudrions pas que vous la portiez seul; nous serons à vos côtés, et s'il y a des coups, des blessures à recevoir, nous en prendrons notre part, et nous vous montrerons que pour Dieu, pour le salut de nos âmes, pour le salut de notre pays, il n'y a aucun effort, aucun travail, aucun sacrifice dont nous ne soyons capables.

Mes bien chers frères, vous m'avez bien entendu, et je voudrais que pour chacun de vous, ce fût comme un engagement d'honneur de faire ce que je viens de dire.

Je ne puis pas vous demander, comme S. Augustin le demanda, en un pareil jour, à son peuple d'Hippone, de manifester à haute voix les sentiments qui vous animent; mais du moins, parce que je vous connais bien, et que je lis dans vos âmes, je ne doute pas d'être votre porte-parole auprès de Mgr, et en l'assurant de votre bon esprit, de votre docilité, de votre zèle, c'est en votre nom et au mien que je lui adresse le souhait qui fut celui de son sacre : *Ad multos annos !* Monseigneur, vivez parmi nous, dans ce diocèse qui vous a si désiré, qui a tant besoin de vous, et qui est si fier de vous posséder, vivez de longues et heureuses années [...]

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE DE PADoue

(13 juin)

LE MAÎTRE ET L'APÔTRE

Ille erat lucerna ardens, et lucens.

C'était une lampe ardente et brillante. (Jean, v, 35).

Regardez la statue de saint Antoine de Padoue. L'art chrétien s'est plu surtout à le représenter avec un livre à la main, et sur ce livre l'enfant Jésus qui lui sourit et lui ouvre les bras comme pour l'embrasser. Ce livre c'est la Bible. Cela nous rappelle le bel éloge que le pape Grégoire IX fit de la science profonde de notre saint touchant les Écritures. Quant à l'Enfant Jésus, il évoque un autre trait de son histoire. Un jour qu'il priait dans la demeure d'un riche habitant de Châteauneuf-la-Forêt, on vit tout à coup l'Enfant Jésus

lui apparaître et lui tendre les mains. Les artistes religieux ont réuni ces deux souvenirs dans leurs belles œuvres qui font le charme de nos églises, et suivi les indications religieuses qui leur furent données, tout d'abord, par la piété et le génie de Murillo dont le pinceau est demeuré inimitable.

Cette statue aussi bien me paraît résumer la vie, le caractère, la sainteté de saint Antoine de Padoue. Le livre nous redit les aptitudes admirables du Maître pour enseigner, pour parler; pour persuader les hérétiques. L'Enfant Jésus lui a apparu pour l'embrasser de charité et cette charité a fait de lui un apôtre qui s'est porté surtout vers les petits, les faibles, vers le peuple qu'il a aimé et défendu contre les tyrans qui l'opprimaient.

Il fut la lampe *luisante* par son enseignement, la lampe *ardente* par sa charité.

I

Son père, Martin de Bouillon, comptait parmi ses aïeux le vaillant Godefroy de Bouillon; sa mère, Thérèse de Tavera, était de la race antique des rois des Asturies qui résistèrent pendant des siècles aux Musulmans vainqueurs. Nourri dans les fortes traditions chrétiennes, comme il avait l'âme naturellement pieuse, son éducation première se fit surtout à l'église, où il recueillit avec jouissance l'enseignement catholique que sa sainte mère lui expliquait à la maison.

Avide de toute science humaine, il entra d'abord à Lisbonne, sa patrie, chez les Chanoines réguliers de Saint-Augustin qui avaient une grande réputation de science et de piété. Là d'abord, puis à Coïmbre, il se fit remarquer par son esprit méditatif, son intelligence pénétrante, son ardeur au travail et sa sainteté. Il semblait qu'il eût reçu le don des langues, tant il les parlait avec facilité, et ses connaissances étendues ravissaient d'admiration ses maîtres. Aussi lui rendirent-ils ce témoignage que c'était un homme remarquable, docte et pieux, dont l'esprit était orné d'une grande littérature, et la vie de glorieux mérites.

La science humaine était pour lui bien séduisante, mais ne le satisfaisait pas. Ce qu'il ambitionnait, c'était la gloire de verser son sang pour le Christ. C'est pourquoi il passa, dans la fleur de ses vingt-cinq ans (juillet 1220), chez les Franciscains dont le fondateur avait envoyé cinq Frères cueillir au Maroc la palme du martyre.

Il part en effet pour le Maroc; mais la maladie, pour lui plus cruelle que la mort, l'empêche d'y séjourner et il est contraint de revenir en Europe. Dieu avait sur lui d'autres

¹ Note trouvée dans les archives des chanoines de Saint-Augustin de Coïmbre.

desseins, il voulait par son enseignement brillant éclairer beaucoup d'âmes et par sa charité ramener au bien beaucoup de pécheurs.

Pendant quelque temps il travaille en silence, il jouit d'être ignoré. Personne, semble-t-il, ne connaît le trésor que renferme l'Ordre, quand un jour son supérieur lui commande, au nom de l'obéissance, d'adresser la parole à deux jeunes clercs qui viennent d'être ordonnés prêtres. Là il se révèle, il ouvre son âme qui était pleine de l'Evangile, pleine de Jésus-Christ, et il parle avec tant d'éloquence de « Jésus obéissant jusqu'à la mort », que tous demeurent stupéfaits de la science parfaite, du talent admirable de cet humble Frère qui, la veille encore, avait pour charge de s'occuper de la vaisselle du couvent.

Alors on le consacre aux missions. Il prêche non pas à l'aide « de la persuasivité des paroles de la sagesse humaine, » mais avec son cœur, avec sa foi, avec sa science des Ecritures desquelles il tire les plus hauts enseignements, avec son onction qui attire et touche ; il prêche Jésus-Christ. Ses auditeurs sont surpris de ces clartés surnaturelles qui les saisissent et qu'ils ne connaissaient pas ; car jamais personne ne leur avait parlé comme cet homme.

S. François d'Assise entendant raconter ses succès lui enjoint aussitôt d'enseigner « la sainte théologie » aux Frères et il lui indique la méthode qu'il devra suivre : « Vous aurez soin en même temps, lui mande-t-il, de développer en eux comme en vous l'esprit de la sainte oraison. C'est mon très vif désir¹. » Il savait que la science de la théologie, ou du catéchisme — car le catéchisme n'est que l'abrégé de la théologie, — est avant tout une science pratique, qu'on s'instruit dans la science de Dieu afin de vivre conformément à sa doctrine, afin d'être meilleurs, et que sans la prière on ne saurait devenir pleinement bon. La bonté, c'est l'innocence, la pureté de cœur, c'est surtout la charité qui est l'union de l'âme avec Dieu, de l'âme vivant des inspirations divines, et dévouée profondément aux hommes parce qu'elle aime ardemment Dieu.

Son enseignement porte d'admirables fruits. Il se sanctifie lui-même afin de mieux sanctifier les autres, et l'abbé de Saint-André qui enseigne et prêche avec lui, qui se livre comme lui à l'œuvre de la conversion des villes et des provinces, lui rend ce beau témoignage : « Par la pureté de son âme et le feu de son amour, il a surpassé les plus grands théologiens, et l'on peut dire de lui comme de Jean-Baptiste : Il fut comme une lampe qui brille tout en se consumant. Le

feu de la charité divine le brûlait et par l'exemple de sa sainte vie Antoine rayonnait sur le monde. *Erat lucerna lucens et ardens.* »

J'ai dit qu'il avait reçu le don des langues. Il prêche non seulement en latin ou dans sa langue natale, mais il parle avec une facilité extraordinaire l'italien et le français. Aussi bien se plaît-il à évangéliser ces deux peuples. Quand il arrive dans une cité, c'est un événement, on accourt de dix, de vingt lieues à la ronde, les travaux cessent, comme dans les jours de fêtes, les églises se remplissent, et souvent c'est sur les places publiques qu'il doit parler à des auditeurs qui se comptent par milliers. Et parmi cette multitude de vingt ou de trente mille personnes s'établit, aussitôt qu'il paraît, un silence religieux, les pécheurs se frappent la poitrine, les ennemis se pardonnent publiquement, les hérétiques abjurent.

Deux bandits assistaient un jour, par hasard, à l'une de ses prédications, bien décidés à n'en tenir nul compte, car leur conscience était chargée de crimes et ils n'entendaient pas changer de vie. Mais après quelques minutes, ils sont frappés de la vérité de cet enseignement du maître, la grâce agit sur eux et les travaille, le remords les accable et les tenaille : « Chaque mot du divin prédicateur, raconte l'un d'eux, venait comme un trait nous frapper en pleine poitrine ; pour ma part, j'aurais mieux aimé recevoir cent blessures. » Ils vont ensuite à lui, déchargeant à ses pieds le fardeau de leurs forfaits ; il les accueille avec une douceur paternelle, leur prodigue les conseils les plus éclairés avec une bonté sans mesure ; il leur dit combien leur âme est chère à Dieu et combien il l'aime lui-même ; il leur parle du paradis qui les attend s'ils se convertissent ; de l'enfer, avec ses peines éternelles, qui leur est réservé s'ils laissent passer cette grande grâce que Jésus, leur doux Rédempteur, leur accorde en ce jour ; ils se repentent, ils sont changés, puis pardonnés, et accomplissent avec joie la dure pénitence qu'il leur inflige, laquelle consiste à faire douze fois le pèlerinage aux Saints Apôtres.

Mais qu'est-ce qu'une pénitence terrestre qui efface les peines dues à nos fautes, comparée au bonheur éternel qu'elle doit procurer !

C'est en France, chez les Albigeois, qu'il remporte ses plus magnifiques victoires. Cette hérésie était une lèpre envahissante, la lèpre du matérialisme, de l'impiété, appliquée aux mœurs avec une science infernale, et autorisant les plus monstrueuses pratiques. Les efforts des légats du Saint-Siège, les armées même des princes chrétiens avaient échoué. François d'Assise s'en émut et il envoya Antoine dans l'espoir que ses paroles seraient plus persuasives que celles des légats du Pape

¹ Placet mihi quod sanctæ theologiæ litteras fratribus interpreteris, ita tamen ut neque in te, neque in cæteris (quod vehementer cupio) extinguatur sanctæ orationis spiritus, juxta regulam quam profiteamur. (Wadding, *Ann. Min.*).

et qu'à lui seul il vaudrait mieux que toutes les armées.

Il part pour la Provence et le Languedoc, les deux provinces les plus contaminées et les plus hostiles ; mais il n'emploiera que les armes spirituelles de l'exemple et de la persuasion. Il parle, il instruit, il provoque ses adversaires à des conférences courtoises où il discute avec eux. Il apporte dans la discussion une patience inlassable, une charité persévérante, une douceur de manières et de langage qui les touchent. On l'écoute, mais personne n'ose se mesurer avec lui, car il réduit en poudre les fragiles arguments des plus habiles sectaires. Les fondements de leurs doctrines étaient nécessairement ruineux puisqu'ils ne reposaient que sur les passions, sur la liberté du désordre, et qu'on ne saurait, sans que toute conscience humaine proteste, ni écouter ses passions, ni ériger en principe la liberté du mal. Une foule d'hommes et de femmes que l'erreur avait séduits, comprennent enfin leur misérable état, et à la fin de chaque sermon ils accourent, les larmes aux yeux, sentant le vide de leur vie, honteux de leurs égarements, voyant maintenant à la claire lumière l'énormité de leurs fautes et sollicitant le pardon divin. *Erat lucerna lucens.*

L'esprit d'oraison qui était si puissant dans le prédicateur avait attiré avec ses paroles ardentes les grâces du ciel, et les conversions tenaient vraiment du miracle.

Ceux qui ne se laissaient point toucher s'éloignaient éperdus, tremblants, troublés jusqu'au fond de l'âme, mais volontairement ancrés dans le vice et n'osant conférer avec celui que son éloquence, son invincible logique, sa clarté d'exposition, ses arguments irréfragables avaient fait surnommer « le marteau des hérétiques. »

II

Comme il achevait son ministère de prédication chez les Albigeois, il apprit tout à coup, dans les premiers jours d'octobre 1226, que son bienheureux père, saint François d'Assise, venait de mourir : « Nous sommes orphelins ! » lui écrivait-on. Il quitte aussitôt, bien à regret, cette France qu'il a évangélisée et qu'il a trouvée si docile, si aimante et si fidèle. Mais d'autres travaux l'appellent, une autre carrière s'ouvre devant lui : les travaux, la carrière de l'apôtre. Il part de Limoges à Rome en traversant Marseille, et arrive juste à temps pour recueillir le dernier soupir du pape Honorius III, l'organisateur de la croisade contre les Albigeois.

L'Eglise aussi était orpheline, mais le lendemain même la Providence divine lui rendait un père très énergique et très doux dans la personne de Grégoire IX, qui apprécia mieux encore que S. François d'Assise lui-même les

mérites de saint Antoine, car à peine l'eut-il entendu qu'il l'appela « l'arche du Testament. »

1. Ce qui fait l'Apôtre c'est non seulement l'éloquence, mais la pureté, la sainteté de l'âme. Le type de l'Apôtre fut François d'Assise.

Il aimait, il comprenait la nature : non pas à la manière des poètes qui en admirent les harmonies et les couleurs, qui décrivent savamment et brillamment ses vertes vallées, ses montagnes imposantes vêtues de lumière et d'ombre, ses paysages grandioses. Ils ne demeurent que des spectateurs de ces merveilles, ils restent en dehors, ils n'en voient pas la cause divine, ou s'ils la devinent, elle les laisse indifférents. François vivait avec la création, faisait corps avec elle, l'aimait parce qu'il voyait en elle Dieu resplendissant dans son œuvre, il en animait toutes les parties, il parlait aux plantes, il souriait aux fleurs, il se faisait entendre des animaux, dont il était, semblait-il, le magique et universel charmeur.

Tous les êtres de la création s'approprioient, les oiseaux, les agneaux et les loups accouraient auprès de lui comme ils venaient autour d'Adam, innocent et pur, dans les premiers jours du paradis terrestre.

Qui ne se rappelle François d'Assise retournant, à la fin de sa vie, sur le mont Alverne ? « Il vint de divers points une multitude d'oiseaux qui témoignaient leur joie par leurs chants et leurs battements d'ailes : ils voltigeaient tous autour de lui, les uns se posaient sur sa tête, les autres sur ses épaules, et d'autres sur ses bras, sur sa poitrine et sur ses pieds. » Il les bénit, il s'entretint avec eux, il les exhorta à chanter leur Créateur, et lui-même se prit à entonner le célèbre cantique de l'amour : « L'amour m'a mis dans la fournaise, il m'a mis dans la fournaise d'amour¹. »

Aucun des disciples du patriarche d'Assise n'hérita de son esprit autant que S. Antoine de Padoue, qui fut l'Elisée de cet autre Elie. Il continue en Italie ses prédications pour la conversion des hérétiques, comme il a fait en France, mais il trouve ceux-ci plus rétifs et plus rebelles. Vainement il veut les attirer, ils lui échappent, ils fuient ou ils refusent de l'écouter. C'est ce qui le consterne à Rimini. Il s'efforce de les convertir, parce qu'il les aime ; il leur expose la vérité, il les adjure au nom de la charité de Jésus-Christ de l'entendre et de réfléchir ; ils s'obstinent dans leur endurcissement.

Désolé de trouver des âmes volontairement fermées, un jour il se dirige vers la plage où le fleuve se jette dans la mer. Là il s'établit entre la plage et la mer et il harangue les poissons :

— Poissons de la mer et du fleuve, écoutez la parole de Dieu, puisque les hérétiques ne veulent pas l'entendre !

¹ Fioretti.

Et les poissons arrivent par rangs pressés, les petits se placent en avant, les plus gros en arrière, et il leur parle, il leur raconte tout ce que Dieu a fait pour eux en leur donnant ces eaux claires et transparentes, tantôt douces, tantôt salées, suivant leurs besoins, des refuges sûrs, des abris contre la tempête. Il leur rappelle leurs gloires, comment ils ont gardé Jonas et fourni au Sauveur le cens exigé par le collecteur d'impôts. Et ces humbles créatures ouvrent la bouche, puis inclinent la tête avec intelligence, avec respect.

— Béni soit le Dieu éternel, s'écrie-t-il, parce que les poissons de l'eau l'honorent mieux que ne font les hérétiques, et les animaux sans raison écoutent mieux sa parole que les infidèles !

On pourra sourire de cette étrange prédication, de ce miracle incroyable... Je demande pourquoi ? Est-ce que Dieu n'est pas le maître de son œuvre ? Est-ce que sa volonté ferme et résolue n'est pas de sauver les âmes par tous les moyens ? Le peuple de la cité ne sourit pas, lui, de cette manifestation de la puissance et de la bonté de Dieu, il se précipita vers la plage, se jeta aux pieds du saint qui se mit à leur prêcher la foi catholique. Cette fois, ils écoutèrent et se convertirent. Son discours terminé, saint Antoine congédia les poissons avec la bénédiction de Dieu, et ils partirent en donnant des marques extraordinaires de joie, et le peuple de même. Et il demeura plusieurs jours à Rimini, prêchant et recueillant beaucoup de fruits spirituels dans les âmes¹.

Ce miracle me touche parce qu'il me fait mieux comprendre combien Dieu nous aime et avec quelle simplicité il faut aller à lui ; il me touche encore parce qu'il me montre que l'Eglise se plaît à évangéliser les humbles, les pauvres, qui sont placés au meilleur endroit de son cœur. Il me semble que les disciples de saint François en particulier se sentirent surtout portés vers le peuple, parce qu'il souffre et qu'il est écrasé sans qu'il puisse se défendre.

2. L'Italie était alors ravagée par les factions et les guerres intestines ; les familles se divisaient, le père embrassait un parti, son fils le parti opposé ; les piébétiens s'insurgeaient contre les nobles, les misérables contre les riches. Ceux-ci étaient assiégés dans leurs opulentes demeures où ils se barricadaient, mais les assaillants en démolissaient les pierres. Par contre, en rase campagne, étant mieux équipés et mieux armés, ils reprenaient leurs avantages grâce à leur cavalerie qui enveloppait les rebelles. La patrie était désolée, les villes, théâtre de constantes guerres civiles, étaient angoissées par les proscriptions, les incendies, le

sang répandu ; Guelfes et Gibelins s'étaient voué une haine mortelle.

S. Antoine évangélisait les cités guelfes comme les cités gibelines, il parlait à tous les partis, il convoquait les habitants sur les places publiques, car les églises étaient trop étroites pour contenir toute la foule, il commençait toujours ses discours par ces paroles : « *Pax vobis ! Paix à vous tous !* » Et quand ils l'avaient entendu, à Padoue, à Bologne, à Brescia, tout à coup les citoyens, acharnés jusque là, oubliaient leurs querelles et se jetaient dans les bras les uns des autres, pleinement réconciliés. En cela encore il était le fidèle disciple et imitateur de S. François d'Assise, qui avait le don de ramener la concorde parmi les citoyens. « C'est ainsi qu'il apparut comme l'Orphée du moyen âge, domptant la férocity des bêtes et la dureté des hommes ; et je ne m'étonne pas que sa voix ait touché les loups de l'Apennin, si elle désarmait les vengeances italiennes qui ne désarmèrent jamais². »

Telle est l'œuvre de l'Apôtre, l'œuvre de la paix.

Deux Ordres alors se signalaient par leur intrépide charité auxquels il convient de rendre justice, aujourd'hui surtout que leurs services sont méconnus, l'ordre de S. Dominique et celui de S. François. Ils parcoururent l'Italie déchirée par des querelles fraternelles atroces et souillée par les hérésies, ils s'attaquent à l'erreur qui est le principe de la division, ils prêchent l'Evangile de l'amour. « On les voit parcourir toute la péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, leurs fautes et leurs ressentiments. Et les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime². »

Le peuple écoutait encore la parole de Dieu, la parole de paix, la parole d'amour ; mais c'étaient les tyrans des cités et des provinces qui se montraient intraitables, parce qu'ils avaient la force en main et que l'Eglise voulait les contraindre, elle, ne s'appuyant que sur sa seule puissance morale, à l'obéissance et à la justice. L'empereur Frédéric II faisait alors peser un joug de fer sur l'Italie et il y avait établi des lieutenants dignes de lui.

Parmi eux se distinguait par sa férocity Ezze-lin de Trévise, un autre Néron par ses cruautés, et qui les accomplissait avec d'autant plus de tranquillité qu'il se croyait sûr de l'impunité. A sa méchanceté s'ajoutaient un esprit de ruse et une hardiesse remarquables. Par son courage, par ses meurtres, par l'audace de son caractère exempt de scrupules il s'empare de Vérone, de Brescia, de Padoue. Il répand le sang à flots à Vérone, et les Padouans

¹ Fioretti, XI.

² Ozanam, *Les poètes françoisains*, p. 51.

³ *Histoire de sainte Elisabeth*, Introduction, p. 63.

tremblent, s'attendant aux mêmes exécutions. Ils supplient alors saint Antoine d'aller trouver le tyran, de lui parler, de l'attendrir, de peur qu'il ne fasse périr les meilleurs d'entre eux et ne mette leur cité à sac.

C'était une mission de mort, mais aucune considération humaine ne pouvait arrêter l'ardent Apôtre. Il se présente sans peur au palais d'Ezzelin ; il y vient, non pas en suppliant, mais en envoyé de Dieu, en prophète, en juge. Et il lui adresse ces terribles paroles : « Ennemi de Dieu, tyran cruel, bête enragée, jusqu'à quand continueras-tu à répandre le sang innocent des chrétiens ? Sache-le ! le glaive du Seigneur est suspendu sur ta tête et sa sentence sera sans pitié ! »

Ceux qui entouraient le tyran tremblaient pour les jours d'Antoine, mais ce fut Ezzelin qui devint pâle d'effroi. Il balbutie, il se sent étreint par la peur et par les remords ; lui qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, tout à coup il se prosterne humblement aux genoux de l'Apôtre, avoue publiquement ses fautes, promet de s'en corriger et de les réparer.

Après le départ du saint, ses satellites, ses compagnons de crimes et d'orgie ne dissimulent point leur surprise et leur dépit. « Ah ! leur dit-il, si vous aviez vu comme moi la lumière divine qui jaillissait de son visage pendant qu'il me parlait !... J'ai été tellement épouvanté par cette vision terrible que j'ai cru être soudain précipité en plein enfer ! »

Peu après, remis de son émoi, il envoie des présents à Antoine pour le tenter, de magnifiques présents qui eussent conquis des âmes moins élevées que la sienne ; « Allez ! avait dit Ezzelin à ses serviteurs, parlez-lui avec beaucoup de respect et de dévotion apparente. S'il les accepte, mettez-le à mort. S'il les repousse avec mépris, retirez-vous sans lui répondre et sans lui faire aucun mal ! » Or écoutez ce qu'Antoine leur dit dans son indignation :

— Je ne veux pas, moi, partager avec votre maître les dépouilles du pauvre peuple. Emportez vos trésors qui périront avec vous ! Je ne veux pas que vous souilliez plus longtemps de votre présence ce lieu qui est saint !

Ezzelin à qui l'on redit cette fière attitude et cette noble colère, se contenta de répondre : « C'est un homme de Dieu ! Laissez-le dire et faire ce qu'il voudra. »

Cet homme de Dieu était donc aussi l'homme du peuple, le défenseur des faibles, le protecteur des opprimés, le soutien de la veuve et de l'orphelin. Le peuple le sait et il s'est transmis, siècle à siècle, la mémoire de ses bienfaits. Aujourd'hui plus que jamais, peut-être parce que les besoins sont plus pressants, plus aigus, parce que la charité est moins vive à cause de la foi qui baisse dans les âmes et dans la société, saint Antoine manifeste sa

bonté à tous ceux qui l'implorent, mais particulièrement au peuple.

Presque dans toutes nos églises, au pied de sa statue on vient déposer des offrandes, chacun suivant ses moyens, et à quoi sont-elles destinées ? A donner du pain au pauvre qui en manque.

Dieu permet que les offrandes ne manquent jamais et ne diminuent point. Tous les jours les membres souffrants du peuple disant à Dieu : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! » Le Père céleste est attendri par cette prière, par cette plainte, et comme il fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants, aux uns et aux autres il fait passer le pain quotidien par les mains de saint Antoine de Padoue.

Nous l'aimons donc, ce saint si bon, parce que non seulement il a été une lumière dans l'Eglise, mais parce qu'il a été un apôtre. L'apôtre a converti les âmes à force de miracles, et maintenant encore il veille sur ceux qui sont en proie à toutes les misères, il leur fournit le pain du corps, et ce pain par la grâce de Dieu devient aussi le pain des âmes, car il les fortifie, leur rend le courage avec l'espérance.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE

(24 juin)

DANSE ET MARTYRE

Chères enfants,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Jean-Baptiste, que Jésus a proclamé le plus grand parmi les enfants des hommes, de saint Jean le Précurseur, de saint Jean le Martyr, dont la vie et la mort nous instruisent avec une éloquence que les siècles n'ont point affaiblie.

C'est du martyr que je vous parlerai aujourd'hui, et dans la fin cruelle de Jean-Baptiste, je vais vous montrer la confirmation éclatante de la vérité qui vous a été prêchée cette semaine avec zèle et que vous avez entendue avec recueillement et bonne volonté : *le danger du plaisir et la nécessité de la vigilance.*

Transportez-vous par la pensée à l'époque lointaine où Jean accomplit sa mission, c'est-à-dire à l'aurore même de l'Evangile. Voyez le Prophète amaigri par le jeûne, brûlé par le soleil d'Orient, vêtu comme le dernier des pauvres. Entendez sa parole ardente, tombant comme une hache sur toutes les iniquités. Il dit la vérité à tous. Tous sont ébranlés. Hérode lui-même s'émeut : il veut entendre le prédicateur étrange, il l'appelle à son palais, il

l'entoure d'égards, il l'écoute volontiers, fait beaucoup de choses pour lui plaire. Car Hérode n'était pas un monstre, c'était un homme faible, sensuel, livré à ses passions, mais susceptible de mouvements meilleurs. Or, à la cour d'Hérode, le Prophète est témoin d'un honteux désordre. Le roi vit publiquement avec sa belle-sœur Hérodiade, femme de son frère. Ce frère, Philippe, avait été disgracié et envoyé à Rome. Sa femme, ambitieuse et dépravée, ne voulant point partager son infortune, avait fui avec sa fille Salomé pour s'attacher à Hérode, et elle étalait sur le trône tout le scandale de son inconduite. Que fait Jean-Baptiste ? Il dit au roi avec une simplicité courageuse et sublime : « Il ne t'est pas permis de vivre avec la femme de ton frère. » Et voilà qu'Hérodiade conçoit contre le Prophète une de ces haines de femme orgueilleuse et corrompue, qui ne pardonnent jamais. Elle jure la perte de Jean-Baptiste, elle guette sa proie, elle choisit son moment, et avec un art infernal elle exécute froidement une vengeance dont elle savourait depuis longtemps la joie cruelle.

Vous allez voir ici tout le mal qui peut sortir d'une réunion mondaine et tous les crimes de pensée et d'action qu'elle peut enfanter.

I

Hérode donnait une grande fête à tous ses officiers et aux principaux de la Galilée pour célébrer son jour de naissance. Les mœurs de l'antiquité écartaient les femmes de ces sortes de réunion ; mais, sur la fin du festin, Hérodiade, que l'Evangéliste nous montre dirigeant la fête, tout absente qu'elle est, envoie sa fille danser en présence d'Hérode et de sa cour.

Qui est Salomé et d'où vient-elle ? C'est le crime d'Hérodiade qui a introduit la fille de Philippe dans ce palais plein d'ignominie. Que vient-elle faire là dans un tel moment, loin des yeux de sa mère, à une place qui appartenait à des danseuses de profession ? Pourquoi oublier à ce point toutes les convenances de son âge et de son sexe ? — Pourquoi ? — Demandez-le à sa mère, qui lui a prescrit cet oubli calculé pour entraîner Hérode à s'oublier à son tour et à faire le premier pas sur la route du meurtre.

Ce premier pas, c'est *l'enivrement*. « Salomé plut à Hérode et aux convives, et le roi dit à la jeune fille : — Demande-moi ce que tu voudras et je te le donnerai. »

Malheureux Hérode ! il est enchanté, il est ravi, il ne sait plus contenir son enthousiasme, et cessant d'être maître de son cœur, ivre de vin, ivre surtout d'admiration, de plaisir et de convoitise, il n'est plus à lui-même, il promet tout, en laissant à la créature qui l'a

charmé le soin de fixer le sens et l'étendue de ses promesses !

Mes chères enfants, retenez bien que la dissipation des fêtes mondaines nous enivre comme Hérode, alors même qu'elle ne nous entraîne pas à de si criminelles extrémités. Elle étourdit l'esprit, échauffe les sens, enflamme l'imagination, en enlevant toutes les barrières qui nous préserveraient du mal, en rejetant dans l'ombre toutes les choses invisibles, en concentrant sous nos regards toute la séduction des choses visibles et en nous plongeant ainsi désarmés en plein péril. Si on remontait à la cause première de tous les scandales, on la trouverait dans une de ces réunions mondaines où préside l'esprit du mal, dictant plus d'une parole, inspirant plus d'un désir, conduisant plus d'un regard et taillant plus d'un habit.

Défiez-vous donc, puisque l'Ecriture vous recommande de garder votre cœur pur de la souillure de ce monde avec un soin plus jaloux que pour les trésors les plus précieux.

II

Voici un second pas dans la route du meurtre. Hérode s'excite et s'entraîne en parlant, comme il arrive aux gens enivrés ; il réitère son indiscrete promesse, il y ajoute, il la confirme par un horrible serment : « Demande-moi ce que tu voudras, même la moitié de mon royaume, je te le donnerai. » Et il le lui jura !... Il perd tellement Dieu de vue qu'il prend son nom en vain et le mêle au délire de son admiration sans seulement y songer.

L'oubli de Dieu, nouvel effet de la dissipation mondaine. Comment se souviendrait-il de Dieu au moment où il repaît ses regards de la grâce de cette Salomé étalant devant toute une cour sa honteuse gloire ? Qui est-ce qui prie dans ce palais livré à l'orgie, retentissant de musique, embaumé de parfums, éclairé de mille feux, où cette jeune idole inaugure son règne ? Personne. Je me trompe pourtant ! Quelqu'un, tout près de là, priait dans une prison placée sous les pieds mêmes du roi et de la danseuse : c'était l'austère Jean-Baptiste. On prie dans un cachot, on ne prie point dans une salle de bal ! La soif du plaisir est toujours accompagnée de l'oubli de Dieu.

Voyez une jeune fille partant pour une de ces fêtes à laquelle elle se prépare depuis longtemps et que plus d'une d'entre vous peut-être appelle de ses vœux. Priera-t-elle avant, tandis qu'elle est tout entière aux soins de son ajustement et de sa figure ? Elle craindrait de gâter un pli de sa robe ou de déranger sa coiffure en se mettant à genoux ! — Et que demanderait-elle ? « Que mon nom soit cité parmi les plus belles, que mon règne arrive, que ma volonté soit faite par tout le monde ! »

Voilà les secrets désirs qui la préoccupent et qu'elle exprimerait si elle était sincère. Peut-elle en demander la réalisation à Dieu ?

Priera-t-elle pendant la fête, au milieu de la foule, du bruit, des hommages qu'elle recevra ou recherchera ? Non : le Seigneur ne la suivra pas dans le tourbillon, et en passant la porte elle lui dira : « Restez ici ! N'entrez pas ! vous seriez de trop où je vais ! »

Priera-t-elle après, quand elle aura fait de la nuit le jour, quand elle rentrera épuisée de fatigue et que les souvenirs troublants de sa veille la suivront jusque dans son sommeil ? Non, évidemment !

Il est donc certain que rien n'éloigne plus notre cœur de Dieu que les amusements vides, et frivoles, rien n'étouffe davantage la prière, et la prière est la respiration de l'âme, qui meurt par asphyxie quand ses désirs cessent de monter vers Dieu et de redescendre en lui ramenant l'air vif du ciel.

III

« Je te donnerai tout ce que tu me demanderas, je te le jure ! » Salomé, maîtresse du cœur d'Hérode par ce serment, court chercher une volonté auprès de sa mère. « Que lui demanderai-je ? » dit cette fille prévenante ; et sa mère, qui était là depuis le commencement de la fête, complotant contre Jean-Baptiste, sa mère qui ne voit dans la passion d'Hérode, dans les grâces de Salomé, dans ses propres charmes, que des instruments pour sa vengeance, sa mère qui nous donne dans le crime l'exemple d'une persévérance qui accuse notre mollesse dans le bien, sa mère a un conseil tout prêt et lui répond avec une présence d'esprit infernale : « La tête de Jean-Baptiste. »

Quel moment ! Quel cri d'horreur ne s'échapperait du cœur des convives, si les habitudes de l'adulation orientale ne leur fermaient la bouche ! La tête d'un prisonnier, d'un juste, d'un saint, d'un prophète !... Quel moment surtout pour Hérode ! Lisez sur son visage tous les sentiments qui l'agitent à la fois ! La surprise, l'horreur, la convoitise, la honte, la conscience s'y livrent un court mais épouvantable combat, et l'Evangile nous dit que le roi fut « très attristé. » Il cède pourtant, et après s'être un moment débattu contre l'horrible fatalité qui semble l'entraîner, il rentre comme un timide agneau dans l'esclavage de Salomé et ne veut pas la contrister, « à cause de son serment et des convives. » Vous entendez ? à cause des convives ! La crainte de l'opinion, troisième pas d'Hérode vers le crime.

Les convives sont là qui l'observent et qui attendent avec anxiété : « Osera-t-il ? N'osera-t-il pas ? » Il sent leurs regards sur lui, un affreux point d'honneur le pousse ! Il aura du courage et montrera qu'un homme tel que lui

ose tout et ne recule jamais ! « Va, lecteur, va chercher le dernier plat du festin. » Hérode a promis : il ne se dédira pas !

Et les lâches convives sont là qui ne disent rien ! Lui, il commande le crime en gémissant, parce qu'il les craint ; eux le laissent commettre à regret, parce qu'ils le craignent. Ces deux lâchetés s'augmentent l'une par l'autre, et c'est ainsi que, pour se complaire mutuellement, ils font ce qui leur déplaît à tous. O folie ! que de péchés se commettent dans les mêmes circonstances !

IV

L'endurcissement du cœur, quatrième et dernier pas d'Hérode vers le meurtre. Il ne lui échappe pas un mouvement instinctif, pas un cri du cœur qui l'arrête en dépit de lui ; il passe sans transition du plaisir à la cruauté, et la même bouche qui exprimait tout à l'heure tant d'admiration pour Salomé prononce la sentence qui va faire tomber une tête innocente.

Sachez-le bien, chères enfants, il n'y a rien de méchant, il n'y a rien de féroce comme les gens de plaisir. Dans un cœur égoïste, les instincts de convoitise touchent aux instincts cruels, et l'on a vu souvent la volupté chercher l'assaisonnement du sang et des supplices. Tibère, Caligula, Néron, noms déshonorés par la débauche, noms rendus exécrables par la cruauté ! Hérode, Hérodiade, Salomé, trois personnifications des passions mondaines, trois bourreaux de Jean-Baptiste qui est tombé victime de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux, de l'orgueil de la vie.

J'en ai assez dit sur Hérode, qui représente la concupiscence de la chair. Apprenez de Salomé jusqu'où peuvent conduire la concupiscence des yeux et la vanité. Voyez-la marchant dans la vie comme une jeune déesse, avec une légèreté éblouissante qui n'est qu'une grâce de plus. Elle s'agit dans un tourbillon de plaisir, et tandis que ses pieds rasent à peine la terre, ses mains sèment autour d'elle les plus agréables fleurs... Type accompli de la jeune fille mondaine, tu séduis tous les regards, tu gagnes tous les cœurs, ta louange remplit toutes les bouches : qui ne t'aimerait ? Mais que portes-tu, fille charmante, dans ce plat que tu reçois des mains d'un soldat farouche, pour en faire hommage à ta mère ?

« O spectacle d'horreur, s'écrie un saint Père, ô danse ! ô martyre ! ô pieds légers pour battre la terre en cadence, devenus légers pour répandre le sang ! » Salomé a été plus coupable que le lecteur qui a exécuté Jean-Baptiste.

Représentez-vous le Précurseur dans son cahot, sous ce palais où tout est en fête. Il

prie pour le monde coupable que le Messie a visité et qu'il va sauver prochainement. Voici, au milieu de la nuit, le pas lourd d'un soldat qui descend... La porte roule sur ses gonds. La lueur d'un glaive brille à la clarté d'une lampe. Le glaive s'abat avec un bruit sourd, et tout est fini ! Ainsi périt le plus grand des prophètes, sous la rançune d'une femme, à la demande d'une jeune fille !

Tout cela vous paraît bien affreux et vous n'entrevoiez pour vous aucun péril d'imiter Salomé. Oserais-je vous détromper ?

Dans les profondeurs du palais de votre âme, loin des regards des hommes, loin du tumulte et de l'agitation de votre vie extérieure, réside un prisonnier plus grand que Jean-Baptiste, un prisonnier volontaire, Jésus, auquel vous avez demandé souvent d'accepter votre hospitalité, lui promettant de le bien traiter et de l'aimer toujours. Tiendrez-vous votre promesse ? La tiendrez-vous pendant les vacances, la tiendrez-vous un jour dans le monde, quand Hérodiade, Hérode et Salomé, c'est-à-dire l'orgueil, le plaisir et la vanité vous demanderont sa mort ? Oh ! résistez à toutes ces sommations des passions mauvaises. Ne laissez pas le cruel licteur, le démon, forcer les portes de la prison d'amour et égorger sur l'autel de votre cœur le divin Prisonnier qui se confie à votre générosité. Veillez sur lui, au contraire, défendez-le, défendez-vous, vous souvenant que ce Prisonnier incomparable porte avec lui des trésors de grâce pour le temps et de bonheur infini pour l'éternité. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR N.-D. DE LA SALETTE

XXXI

CONVERSIONS DE PROTESTANTS

Dans le livre qu'il a publié à la suite de son pèlerinage à la Salette en 1854, Mgr Ullathorne, évêque de Birmingham, concluait que « le plus grand miracle dû à Notre-Dame de la Salette est un miracle dans l'ordre de la grâce. »

La Sainte Vierge avait fait cette plainte aux bergers : « Il ne va que quelques femmes âgées à la messe... Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils. » Or, quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis l'Apparition que l'esprit religieux de toute la contrée était changé entièrement. Les églises étaient remplies, les sacrements fréquentés, et les blasphèmes avaient cessé. Si un habitant de ce pays entendait quelqu'un jurer, il le reprenait rudement en lui disant : « Malheureux ! La Sainte Vierge ne l'a-t-elle pas défendu ? Veux-tu nous amener la

famine ? » Et celui qui avait blasphémé répondait : « Je vous demande pardon, j'avais oublié¹. »

Les centaines de milliers de pèlerins qui ont visité la Salette, s'en sont retournés tous avec une piété plus vive, des sentiments plus religieux.

Nous avons dit que beaucoup de pécheurs endurcis y ont trouvé la grâce de la conversion. Les protestants eux-mêmes n'ont pas échappé à ce mouvement puissant de retour à Dieu. Il semble même que la Sainte Vierge ait des attentions particulières pour ces infortunés qui ne la connaissent pas, qui ne l'honorent pas, pauvres enfants qui ne pensent pas à leur Mère.

I

Ceux qui souffrent le plus dans l'erreur, ce sont ceux qui d'abord soupçonnent qu'ils ne sont pas dans la vraie voie, et qui ensuite se convainquent qu'ils se sont trompés. Beaucoup sans doute demeurent dans la bonne foi, puisque Newman a déclaré que jusqu'à quarante ans pas un seul doute n'avait même effleuré son esprit. Le doute lui vint à l'étude des origines chrétiennes. Il se demanda où était la véritable Eglise et crut longtemps que l'Eglise anglicane faisait partie de l'Eglise catholique. Mais un jour pourtant il comprit qu'un abîme la séparait de l'Eglise romaine et que celle-ci est la seule vraie Eglise catholique. Alors quel effroi fut le sien, mais comme aussi sa décision fut courageuse !

Les protestants qui se convertissent reviennent de plus loin que les anglicans, qui ont conservé le respect des traditions primitives. Aussi leur conversion exige-t-elle une grâce plus puissante, et il semble, parce qu'ils ont à rompre avec plus de liens, que le miracle soit plus grand.

Un ministre anglican vient un jour à la Salette, non pas en pèlerin, mais en touriste. Il est bien convaincu que sa religion est fautive et il voudrait connaître la vérité, mais il ne la cherche point chez les catholiques, à qui il ne pardonne pas le culte qu'ils rendent à la Sainte Vierge.

Deux choses en effet tourmentent surtout les dissidents qui réfléchissent : le culte de la Sainte Vierge et la confession.

Ils croient au Sauveur, tout en gardant des convictions très vagues sur sa divinité, mais ils le respectent, ils l'aiment, ils étudient sa parole, ils lisent son Evangile. Comment peuvent-ils respecter le Fils et dédaigner sa Mère ? C'est un problème où l'on trouverait, si on le creusait, des dessous diaboliques. Le démon, l'ennemi orgueilleux et irréconciliable de Marie, la hait de haine et s'applique sans relâche à

¹ La sainte montagne de la Salette, par un Pèlerin de 1854 (Mgr l'évêque de Birmingham), p. 110.

la combattre, à la calomnier, à la faire haïr. Il amasse autour de la douce et pure Vierge des montagnes d'accusations, de préjugés et de mépris injustifiés, qui laissent dans les âmes des traces indélébiles.

Comment peuvent-ils aussi lire dans l'Evangile : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, » et conclure que personne n'a la puissance de les remettre ?

Mais les préjugés et l'erreur ne sauraient à jamais s'établir dans une âme. On réfléchit, on médite, on cherche la vérité et Dieu dont la grâce ne nous laisse aucun répit, nous tourmente et nous éclaire. Souvent nous ne voulons admettre que des lueurs, parce que la pleine lumière nous éblouit, mais les lueurs elles-mêmes dissipent une partie des ténèbres. Alors l'âme comprend la bonté et la puissance de Marie ; elle finit par se convaincre aussi que les catholiques ne l'adorent pas, mais l'honorent et l'aiment comme la plus aimable des mères. Ensuite se sentant couverte de fautes et torturée de doutes, elle regarde avec inquiétude, puis avec envie du côté du confessionnal, elle jalouse le bonheur de ceux qui peuvent y entrer et qui entendent une parole à la fois amie et souveraine qui les console, les relève, les éclaire et les absout.

Ce ministre protestant était donc venu à la Salette avec toutes ses préventions, prenant en pitié ceux qui « adorent la Sainte Vierge. » Dieu sans doute lui envoya une grâce d'intelligence, il sut que notre culte pour Marie n'est pas une idolâtrie, mais le culte de l'enfant pour la meilleure des mères, qui est en même temps à nos yeux la Mère de Dieu.

Sur les lieux de l'Apparition il rencontra de bonnes femmes qui priaient avec une foi simple et ardente, offrant tous les caractères de la sincérité. Elles priaient, les mains jointes, dans une confiance naïve et sans bornes ; on eût dit qu'elles voyaient.

Lui-même, sans qu'il ait su comment, tombe à genoux, vaincu par une force supérieure, et se sent comme transporté aux pieds de la statue de Marie. Là il éprouve un trouble, un saisissement, une ferveur, une joie indicibles. Cependant il n'est pas converti encore : cette œuvre demande aussi la coopération du temps.

Mais il emporte au cœur des lumières, des désirs et des malaises. Dans les vieilles églises anglaises, bâties par les aïeux catholiques, il retrouve des débris de statues de la Sainte Vierge, des autels qui ont été consacrés à Marie, il se dit : « Pourquoi ne croyons-nous plus ce que croyaient nos ancêtres ? Pourquoi nous a-t-on arraché leur foi, leurs traditions qui ont été pieusement conservées en France et en Italie ? » Ces pensées l'obsèdent, ainsi que ses souvenirs de la Salette. Aussi bientôt y revient-il pour y demander la grâce de connaître la vérité.

Il y éprouve les mêmes émotions, il y reçoit de nouvelles lumières et il s'en va abjurer à Genève. Il a renoncé à une brillante situation, mais Dieu le récompense au centuple en lui multipliant les consolations avec la joie de se dire : « Je suis catholique, j'ai la pleine possession de la vérité ! »

II

La Salette convertit les âmes du plus humble peuple comme celles des classes les plus élevées.

Une pauvre femme de Lille ayant grandi jusqu'à douze ans dans la religion catholique, avait embrassé le protestantisme pour échapper aux mauvais traitements que lui faisait subir son père, protestant ardent. Elle avait fini par s'attacher à ce culte nouveau qui n'était point celui de sa mère. Quand elle fut âgée, son fils, qui était catholique, la prit chez lui et il pria avec ferveur pour qu'elle se convertît. Elle se montrait absolument réfractaire à cette idée.

Etant tombée malade elle demanda à entrer dans un hospice, afin de recevoir plus facilement le ministre protestant. Mais Dieu permit qu'elle fît une chute grave, et force lui fut de rester chez son fils, où elle demeura clouée sur son lit. Cette chute aggrava sa maladie qui bientôt ne laissa plus d'espoir. Beaucoup de personnes s'intéressaient à elle et entreprirent de la ramener à la religion de son enfance. Elle repoussait avec apreté toutes ces avances et demeurait inflexible.

Une Sœur de charité qui la soignait avec le dévouement coutumier aux filles de S. Vincent de Paul, lui suspendit au cou une médaille de la Sainte Vierge ; la malade l'arracha avec colère et la jeta dans la rue.

Cependant son fils priait persévéramment pour elle. Une pieuse dame qui la visitait eut la pensée de mêler à sa boisson de l'eau de la Salette. Quand la malade en eut goûté, on remarqua un changement dans ses idées, dans son attitude, comme si cette eau bénie l'eût délivrée d'une sorte de possession. Elle demanda le prêtre qu'elle avait si souvent repoussé. Il vint, l'instruisit, lui parla de la Sainte Vierge : elle buvait ses enseignements. C'est donc avec beaucoup de foi qu'elle se prépara à l'abjuration et qu'elle reçut ensuite les Sacrements de l'Eglise.

Jamais on ne vit plus joyeux contentement, lorsqu'elle fut rentrée dans le sein de l'Eglise. Elle vécut encore un mois, endurant de grandes souffrances, mais elle ne se plaignait pas, elle était en quelque sorte transfigurée par son bonheur intime et par la grâce de Dieu.

Elle répétait souvent : « Je veux vivre et mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine ! » Son grand désir était celui qui

réjouissait sainte Thérèse de mourir. « fille de l'Eglise ! »

Elle mourut en effet dans la religion de ses aïeux, en des sentiments de grande foi, le 9 avril 1863, à l'âge de soixante dix-sept ans¹.

III

L'histoire suivante a réjoui une très noble famille.

Le 8 septembre 1868, raconte l'abbé Berthier, un nombreux clergé était réuni dans l'abside du sanctuaire de Notre-Dame de la Salette. Les pèlerins remplissaient chaque côté du chœur. Mgr Ginoulhiac, arrivé de la veille, se rendit, revêtu du surplis et de l'étole, devant l'autel de l'Immaculée Conception. Alors une dame jeune encore, vêtue de blanc, traversa les rangs pour se rendre auprès de l'évêque. Ses traits respiraient la joie et rayonnaient. C'était une dame protestante alliée à une grande famille du midi, la famille de Foresta.

Elle était venue depuis quelques jours sur la montagne de la Salette, accompagnée d'une parente, et elle avait été éclairée, saisie, subjuguée. Comment lui était venue cette grâce de foi, elle l'ignorait. Dieu la lui avait accordée dans sa bonté, sans doute parce que son âme était droite et sincère. Elle avait dit, dans l'allégresse de son cœur, comme Pauline : « Je vois, je sais, je crois ! »

Elle voyait que jusque là elle avait vécu dans l'erreur ; elle savait que Dieu par sa miséricorde l'en avait tirée ; elle croyait que la religion catholique est la seule vraie religion. Et elle demandait à l'évêque de la réconcilier avec l'Eglise. Comme elle craignait que le baptême protestant reçu par elle ne fût invalide, elle le pria de lui conférer le baptême catholique qui purifie l'âme.

L'eau sainte coula sur son front, et Mgr Ginoulhiac lui administra ensuite la Confirmation qui fortifie dans la foi et nous donne les armes nécessaires pour affronter les combats de la vie².

Que d'âmes hérétiques ont été ainsi ramenées à Jésus-Christ et qui se sont dit comme ce jeune protestant des Cévennes : « Comment se fait-il que dans la religion de mes pères on ne m'ait enseigné que le mépris et le blasphème pour une Vierge si puissante et si bonne ? Ah ! que je voudrais être catholique afin de pouvoir l'aimer et l'invoquer plus filialement !³ »

¹ La pratique de la dévotion à N.-D. de la Salette, par le P. Giraud, p. 321.

² Les merveilles de la Salette, par M. l'abbé Berthier, p. 252.

³ Les deux frères Lémann étaient Juifs. Au lycée de Lyon où ils achevaient leurs humanités, ils entendirent parler de l'Apparition de la Salette, lurent l'ouvrage qui en traitait et se procurèrent de l'eau de la fontaine miraculeuse. Ils invoquèrent Marie Réconciliatrice et se convertirent. Ils abjurèrent et furent baptisés le 29 avril 1854 dans la chapelle des Maristes de Lyon, en

C'est qu'en effet ces infortunés ne connaissent pas la Sainte Vierge. Elle a apparu à la Salette pour se faire mieux connaître, afin de nous amener plus sûrement à son Fils. Là elle nous a dit ce qu'elle veut, elle nous a rappelé certains préceptes plus oubliés que les autres, elle nous a suppliés d'éviter le blasphème qui contriste son cœur, de sanctifier le dimanche afin que ce jour-là nos âmes respirent l'air pur de la réflexion, de la prière et de l'action de grâces ; elle s'est interposée entre son Fils irrité et nous qui sommes coupables. Jamais elle n'a mieux montré qu'elle est la grande médiatrice entre le ciel et la terre : et son rôle ne s'est point borné là : elle a prouvé qu'elle est aussi la grande réconciliatrice. Quand nous faisons un pas vers elle, elle en fait cent vers nous. Nulle part non plus autant qu'à la Salette on ne sent sa présence. On croit la voir encore dans ces lieux qu'elle a consacrés, elle parle mieux à l'âme, parce que la solitude est plus propice aux colloques intimes, la paix intérieure n'est pas troublée, ou si l'on y apporte une conscience bouleversée, celle-ci retrouve bien vite le calme. Les émotions, les impressions, les souvenirs du monde avec le cortège des péchés de la vie s'y clarifient en quelque sorte, comme les impuretés qui chargent une eau trouble se déposent peu à peu au fond, et laissent l'eau supérieure resplendir comme le cristal.

Le désir d'un pèlerinage à la Salette est une des grâces les plus signalées que Dieu puisse nous accorder. N'y résistons point, car sur la sainte Montagne nous sommes assurés de recevoir ces grandes faveurs du ciel qui convertissent ou qui achèvent de convertir.

La Sainte Vierge y appelle toutes les âmes de bonne volonté, toutes les âmes filiales. Qui donc voudrait fermer l'oreille à la voix de Marie, notre très aimée Mère du ciel ?⁴

FIN

présence des PP. Eymard et Colin. Ils ont raconté dans une lettre touchante qu'ils ont été convertis par Notre-Dame de la Salette. (Voir leur lettre du 22 août 1855 au Supérieur des missionnaires : *l'Echo de la Montagne*, II, p. 120).

⁴ Qu'il nous soit permis de remercier Messieurs les chapelains de la Salette, particulièrement M. le chanoine Giray et M. J. Faure, de l'extrême obligeance avec laquelle ils ont bien voulu nous fournir des documents authentiques pour notre travail. C'est par eux qu'il vaut, s'il vaut quelque chose. Nous leur exprimons ici toute notre reconnaissance. Ils ont apporté à nous les communiquer cette bienveillance et cette amabilité qu'ils mettent à accueillir les pèlerins à la Salette, et qui laissent au cœur de ceux-ci le désir de retourner sur la pieuse montagne.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 31 maii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COUBTOT

Ami du Clergé du 8 juin 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLVII. La catholicité de l'Eglise, 433.

Pour la Fête-Dieu. — II. Le triomphe de l'Eucharistie, 438.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXVII. La piété, 440.

Explication de l'Oraison dominicale. — V. *Fiat voluntas tua*, 442.

Sermon pour une profession religieuse. — Le *Fiat* de Marie et celui de la religieuse, 444.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLVII

LA CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE

Le nom, a-t-on dit, est une image de la chose ; c'est son caractère manifeste, sa splendeur devenue visible. Or l'Eglise, inspirée de Dieu, écartant les autres titres qui lui appartiennent, tels que l'unité, la sainteté, l'apostolicité, a choisi le nom de *catholique* comme le nom qui la définit le mieux, qui forme sa caractéristique la plus saillante. Grande pensée que celle-là ! En proclamant qu'elle est la religion de tous les hommes, notre religion proclame qu'elle est la vraie religion ; car il n'y a que la vérité qui s'adapte harmonieusement à tous les esprits.

La catholicité de l'Eglise va faire l'objet de nos entretiens. Nous montrerons successivement 1° que la véritable Eglise doit être catholique, 2° que ce privilège appartient à l'Eglise romaine, 3° qu'il n'appartient à aucune des autres communions chrétiennes.

Bornons-nous aujourd'hui à bien établir les deux premières propositions.

I. — *La véritable Eglise de Jésus-Christ doit être catholique*

La véritable religion a d'abord été confiée à la famille, elle a été patriarcale. Elle a ensuite été confiée à un peuple, le peuple juif, elle a été nationale. Enfin elle a été confiée à l'humanité tout entière, elle est devenue universelle. Tous, Grecs et barbares, libres et esclaves (Coloss., III, 11), sans distinction d'âge, de sexe, de pays, de condition, tous sont appelés à former un seul corps, uni par les liens de la même foi et de la charité.

Cette catholicité de l'Eglise se prouve : 1° par l'Ecriture, 2° par la tradition, 3° par la raison.

I. Par l'Ecriture. — L'Ecriture nous montre que la véritable Eglise doit être catholique.

1. Dieu avait promis aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob que toutes les nations de la terre seraient bénies dans celui qui sortirait d'eux ; que leur postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel, que les sables du rivage ; qu'elle s'étendrait à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi (Gen., xxviii, 14) ; promesse justifiée dans la personne de Jésus-Christ, qui devait réunir tous les peuples de la terre sous l'étendard de sa religion. « Les promesses, dit saint Paul, ont été faites à Abraham et à sa race. L'Ecriture ne dit pas : à ceux de sa race, comme si elle eût voulu en marquer plusieurs, mais : à sa race, c'est-à-dire à l'un de sa race, qui est Jésus-Christ. »

Les prophéties ne sont ni moins claires, ni moins précises sur la prérogative assurée à l'Eglise d'être catholique ou universelle. Dieu, selon Daniel, donna la puissance, l'honneur, le royaume au Fils de l'homme ; tous les peuples, toutes les tribus devaient le servir. (Dan., vii, 13, 14). Le même prophète compare l'Eglise à une haute montagne qui doit remplir toute la terre (II, 35). « Fille de Sion, s'écrie Zacharie, tressaillez d'allégresse, et vous, fille de Jérusalem, poussez des cris de joie : voici votre roi qui vient à vous ; il annoncera la paix aux nations ; sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre et depuis le fleuve jusqu'aux confins du monde. » (ix, 9, 10). « Mon affection n'est point en vous, dit le Seigneur des armées, dans Malachie ; car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations ; et l'on m'offre en tout lieu une oblation sans tache. » (i, 10, 11). David voyait également la gloire de ce Christ qui devait sortir de sa postérité, et la consignait dans ses admirables cantiques : « Demandez-moi, fait-il dire par Dieu le Père à celui qu'il appelle son Fils, demandez-moi, et je vous donnerai les peuples en héritage ; j'étendrai votre empire jusqu'aux extrémités de la terre. » (Ps., II, 8). Et ailleurs : « C'est dans ses jours que naîtra la justice ; il règnera depuis une mer jusqu'à une autre mer ; tous les rois l'adoreront ; toutes les nations lui seront assujetties. » (Ps., LXXI, 7, 8). La multitude des différents peuples qui devaient se convertir à Jésus-Christ et entrer dans la sainte Eglise, marquée sous l'image de la ville de Jérusalem, n'est-elle pas désignée dans ces paroles du Psalmiste : « Je me souviendrai de l'Egypte et de Babylone, qui me connaîtront. Voilà que les étrangers, les peuples de Tyr et de Sidon vont venir dans tes murs, et l'on dira de Sion : Un grand nombre d'hommes sont nés dans elle, et le Très-Haut l'a fondée. Le Seigneur pourra, lui seul,

dans la description des peuples et des princes, compter le nombre de ses enfants. » (Ps., LXXXVI, 3 et suiv.).

2. Ce n'est pas seulement l'Ancien Testament, c'est le Nouveau qui promet la catholicité à l'Eglise. « La pénitence et la rémission des péchés, » dit Jésus-Christ, doivent être prêchées « à toutes les nations en commençant par Jérusalem. » (Luc, xxiv, 47). « Quand j'aurai été élevé de terre, déclare-t-il, j'attirerai tout à moi. » (Jo., xii, 32). « Allez dans le monde entier, dit-il à ses apôtres ; prêchez l'Evangile à toute créature. » (Marc, xvi, 15). « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. » (Act., i, 8). Ce sont les conquêtes et l'étendue de ce royaume spirituel que célébraient les vieillards qui entouraient le trône de l'Agneau, par ce cantique dont le disciple bien-aimé recueillit les paroles dans l'Apocalypse : « Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux ; car vous avez été mis à mort et par votre sang vous nous avez rachetés de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. » (Apoc., v, 9, 10).

Afin d'accomplir la mission qui leur a été confiée, les apôtres se partagent le monde pour y porter la bonne nouvelle de la Rédemption. Eux qui n'avaient jamais quitté la Palestine, parcourent toutes les contrées de l'univers connu, annonçant la doctrine céleste à tous les hommes, sans distinction de peuples ni de races. « Ils ont prêché partout, » dit S. Marc (xvi, 20). Saint Paul écrivait aux Romains qu'il avait reçu de Jésus-Christ la grâce et l'apostolat pour amener en son nom à l'obéissance de la foi tous les païens (Rom., i, 5) ; ajoutant « que leur foi est répandue dans tout l'univers (i, 8), et que l'Evangile a été prêché à toute créature qui est sous le ciel. » (Coloss., i, 6). Ces courses des apôtres, les dangers auxquels ils s'exposent sur terre et sur mer, les travaux qu'ils entreprennent pour faire rayonner la divine lumière montrent bien qu'ils avaient reçu le mandat de répandre la religion de Jésus-Christ dans la terre entière.

II. Par la Tradition. — L'enseignement de la Tradition se joint à celui de l'Ecriture pour affirmer que la vraie Eglise est catholique. Quelques écrivains protestants ont prétendu que cette dénomination de *catholique* a été donnée pour la première fois à l'Eglise par l'empereur Théodose le Grand. Mais il est incontestable que dès les temps les plus voisins des apôtres, l'Eglise se qualifiait déjà ainsi pour se distinguer des sociétés hérétiques qui s'étaient séparées d'elle. En effet, saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr en 107, dit dans une de ses lettres : « Où est Jésus-Christ, là se trouve l'Eglise *catholique*. » La lettre de l'Eglise de Smyrne au sujet du martyr de saint Polycarpe, son évêque, est adressée à *tous les diocèses de l'Eglise catholique dans*

tout l'univers. Enfin saint Cyrille et saint Augustin observent que les hérétiques et les schismatiques eux-mêmes donnaient ce nom à la véritable Eglise dont ils s'étaient séparés, et que les orthodoxes la désignaient sous le nom de *Catholique* tout seul. C'était un titre de famille qui leur était cher. Saint Pacien, évêque de Barcinoë, écrivait : « Chrétien est mon nom, catholique mon surnom¹. » Ce titre ils s'en glorifiaient devant les tribunaux. « De quelle secte êtes-vous ? demandait un proconsul romain à un martyr. — Je suis de l'Eglise catholique, » répondit le confesseur de la foi. Saint Cyrille adresse cette recommandation aux fidèles : « Si vous arrivez dans une ville que vous ne connaissez pas, ne demandez pas seulement où est l'Eglise, mais où est l'Eglise catholique. On la nomme catholique parce que seule elle a le privilège d'être connue dans tout l'univers et d'avoir des sujets dans toutes les parties du monde². » Saint Cyprien compare l'Eglise au soleil qui éclaire le monde entier, à un arbre dont les rameaux couvrent toute la terre, à un fleuve qui répand partout ses eaux vives et salutaires.

La catholicité est un caractère tellement essentiel à la véritable Eglise que, d'après les saints docteurs, c'est par là surtout qu'elle se distingue des sectes qui usurpent faussement ce titre. L'un des arguments principaux de saint Augustin contre les Donatistes était celui-ci : « L'Eglise de Jésus-Christ est répandue dans la terre entière. L'Ecriture l'atteste. Quiconque enseigne le contraire est anathème. Or celui-là enseigne le contraire qui affirme que l'Eglise a disparu du reste de la terre pour ne subsister qu'en Afrique, dans le seul parti de Donat³. » Grâce à son universelle diffusion, dit saint Ambroise, l'Eglise brille parmi les sectes hérétiques, comme le lis entre les épines. *Sicut lilium inter spinas, ita super omnes conventus Ecclesia Dei refulget*⁴.

Toutes ces affirmations de l'Ecriture et de la Tradition se résument dans ce mot du Symbole : « *Credo Ecclesiam catholicam*. Je crois l'Eglise catholique. »

III. Par la raison. — Enfin, si nous consultons la raison, nous verrons qu'elle réclame impérieusement la diffusion de l'Eglise dans tout l'univers.

La bonté de Dieu demande en effet que la lumière, la vérité, la grâce ne manquent pas à l'humanité. Or ces biens précieux ne peuvent lui être dispensés que par l'Eglise. L'Eglise doit donc se trouver partout où il y a des âmes. « Dieu, a dit Mgr Besson s'inspirant de Lacordaire, Dieu doit à tous sa religion aussi bien que son soleil. Il a créé les moins

¹ « Christianus mihi nomen, catholicus vero cognomen; illud me nuncupat, istud ostendit; hoc probor, inde significor. » (*Epistola ad Sympronian.*)

² Catech. xvii.

³ *Contra litt. Petil.*, I. II, c. cxi, n° 399.

⁴ Super Psalm. cxviii.

dres atomes avec le même soin que les étoiles, le brin d'herbe reçoit comme le cèdre la rosée qui tombe de ses mains, et les oiseaux obscurs qui cachent leur nid à l'ombre des blés boivent sa lumière comme l'aigle qui plane au sommet des montagnes. Si l'universalité est le caractère de ses œuvres dans l'ordre naturel, à plus forte raison ce caractère doit-il éclater dans l'ordre surnaturel et divin¹. »

A ce motif s'en joint un autre que le même orateur va également nous exposer : « De tous les signes de vérité que Jésus-Christ pouvait attacher à son Eglise, le plus éclatant, le plus conforme à la nature de l'homme, le plus nécessaire à sa faiblesse, c'est l'universalité. Comment ne pas voir du premier coup d'œil où il est et où il n'est pas ? Ce signe frappe et sollicite les yeux les plus inattentifs et les esprits les moins curieux ; il rassure les plus difficiles en leur montrant qu'ils appartiennent à une Eglise où l'on croit ce qui est cru partout, ce qui est cru par tous, ce qui a été cru toujours. Que l'homme prenne donc une map-monde et qu'il se demande où l'on trouve l'Eglise universelle, la géographie lui répondra. » (*Ibid*). Et en nous montrant où est l'Eglise universelle, la géographie nous apprendra en même temps où est la véritable Eglise.

* * *

De tout ce que nous venons de dire, nous pouvons tirer la conclusion suivante : La catholicité de l'Eglise est sa diffusion permanente et simultanée dans toutes les parties de l'univers, diffusion telle qu'elle assure à cette société divine un plus grand nombre de membres qu'à chacune des autres communautés chrétiennes prise isolément.

Cette diffusion doit être permanente et simultanée ; car l'Eglise ne doit jamais perdre une splendeur qui fait partie de ses propriétés essentielles et qui constitue l'un de ses signes distinctifs, et il faut que dans tous les temps et dans tous les lieux elle puisse offrir aux âmes l'abri spirituel où elles trouveront le salut.

Elle comptera toujours un plus grand nombre de fidèles que chacune des communions hérétiques ou schismatiques ; car autrement l'erreur aurait un éclat qui éclipserait celui de la vérité.

Disons toutefois que cette universalité de l'Eglise est une universalité morale. L'Eglise sera par toute la terre ; mais elle ne remplira pas toute la terre d'une façon physique absolue. Cela n'est pas nécessaire, et cela n'est pas demandé par les textes que nous avons cités plus haut. L'Ecriture, en particulier, lorsqu'elle parle de la diffusion de l'Eglise, emploie à peu près les mêmes termes que pour dépeindre l'universelle domination de Nabuchodonosor

et d'Alexandre. Or aucun de ces *maîtres du monde* n'a possédé l'univers au sens strict du mot.

Enfin, quand les auteurs sacrés disent que l'Eglise est répandue par toute la terre, « il ne faut pas les chicaner », dit Bossuet, en leur alléguant la Chine, les terres australes, l'Amérique, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre, » la mission essentiellement spirituelle de l'Eglise consistant à éclairer les pays découverts, non pas à découvrir les pays inconnus.

La catholicité est l'une des prérogatives de la véritable Eglise. Nous allons voir qu'elle est possédée par l'Eglise romaine.

II. — *L'Eglise romaine est catholique*

I. — On peut dire que l'Eglise a commencé à être catholique dès son origine, c'est-à-dire dès le jour de la Pentecôte. La première chose que firent les apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit, ce fut de parler toutes les langues : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et coeperunt loqui variis linguis, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui illis*. (Act., II, 4). Et ils eurent aussitôt l'occasion de se servir de ce don merveilleux ; car ajoutent les *Actes*, il y avait alors à Jérusalem, attirés par la fête qui solennisait un de leurs plus grands souvenirs, « des Juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel. » Or étonnés d'entendre les apôtres chacun dans sa propre langue, émus des grands et touchants mystères que leur révélait saint Pierre, trois mille d'entre eux se convertirent.

Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis l'Ascension de Jésus-Christ, et déjà saint Paul « rendait grâces à Dieu de ce que la foi était annoncée dans le monde entier. » Au II^e siècle, saint Justin martyr nous affirme que l'Evangile avait pénétré chez les peuples les plus éloignés. Au milieu du III^e siècle, l'illustre docteur Tertullien écrivait : « Nous ne sommes que d'hier et déjà nous remplissons tout l'Empire, les villes, les îles, les châteaux, les campagnes, les camps. Nous ne laissons vides que vos temples. Si les adorateurs de Jésus-Christ disparaissaient de l'Empire, vous seriez effrayés de votre solitude. » Ecoutez le magistral résumé qu'a tracé le grand Bossuet¹ :

Les Parthes invincibles aux Romains, dit Bossuet, les Thraces antinomés, comme les appelaient les anciens, c'est-à-dire gens impatientés de toute sorte de loi, ont subi volontairement le joug de Jésus, les Mèdes, les Arméniens et les Perses, et les Indiens les plus reculés ; les Maures et les Arabes, et ces vastes provinces de l'Orient ; l'Egypte et l'Ethiopie, et l'Afrique la plus sauvage ; les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfide Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux

¹ *L'Eglise*, 7^e confér.

¹ Sermon sur la Circoncision de N.-S., prêché à Metz.

Romains, la foi du Sauveur y est abordée : *Bri-tannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita*. (Tertul., *Adv. Jud.*, n. 7). Que dirai-je des peuples des Espagnes, et de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et des fiers Allemands, qui se vantaient de ne craindre autre chose sinon que le ciel tombât sur leurs têtes ? Ils sont venus à Jésus, doux et simples comme des agneaux, demander pardon humblement, poussés d'une crainte respectueuse. Rome même, cette ville superbe, qui s'était si longtemps enivrée du sang des martyrs de Jésus, Rome la maîtresse a baissé la tête, et a porté plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pécheur qu'au temple de son Romulus : *Ostendatur mihi Romæ tanto in honore templum Romuli, in quanto ibi ostendo memoriam Petri*. (S. August., in Ps. XLIV, n. 23).

Après avoir converti le Monde Ancien, l'Eglise a converti le Monde Nouveau. Elle a suivi, la croix à la main, tous les aventuriers du x^e et du xvi^e siècle. A côté des noms de Christophe Colomb et de Vasco de Gama brillent ceux de Las Case et de saint Louis Bertrand. Elle interroge ces navigateurs : « Avez-vous découvert un nouveau rivage, une terre inconnue ? Prêtez-moi vos vaisseaux que j'y envoie des prêtres. » Ils vont, ils traversent les mers, ils approchent des sauvages, ils leur parlent au bord des lacs, à l'ombre des forêts, après une chasse, avant une pêche. Ils leur racontent comment l'homme s'est révolté contre Dieu, comment Dieu a sauvé l'homme. Les sauvages croient, ils adorent, ils prient, ils aiment, ils sont baptisés. Ils forment des paroisses, des diocèses. L'Eglise s'étend. Où n'est-elle pas de nos jours ? Elle compte des enfants sur toutes les plages, sous toutes les latitudes, chez tous les peuples, dans la Chine, au Japon, en Australie, dans les îles de l'Océanie, dans l'Afrique centrale, dans les régions glacées du pôle.

II. — Cette universelle diffusion à travers le monde, cette merveilleuse puissance d'adaptation à tous les éléments de la race humaine, c'est par là surtout que l'Eglise est catholique, c'est ce qui, plus que tout le reste, constitue l'essence de cette marque de vérité. On a vu certaines religions, comme le Bouddhisme indien, prendre une extension considérable. Mais ces progrès se limitaient à une région, à un peuple, à une race, tandis que le catholicisme convient à l'humanité tout entière. C'est de lui qu'on peut dire avec le poète latin que « rien de ce qui touche l'homme ne lui est étranger. » Aucune autre société religieuse ne peut revendiquer ce privilège.

Ce qu'il faut encore remarquer, c'est que la religion catholique est la même pour tous, pour les enfants et pour ceux qui ont atteint la plénitude de l'âge, pour les savants et les ignorants, pour les sauvages et les hommes parvenus au plus haut degré de la civilisation. Le protestantisme est tout autre pour l'homme instruit qui use du libre examen et se fait sa religion personnelle et pour l'homme du peuple

qui est obligé de se soumettre à l'enseignement du pasteur et en reçoit sa religion toute faite. L'Eglise romaine seule crée entre la religion et les âmes, quelles qu'elles soient, des rapports absolument identiques. Et c'est encore là un caractère d'universalité qui lui est propre.

Cette universelle diffusion de l'Eglise apparaît à Saint-Pierre de Rome, qui est comme le centre matériel de la catholicité. Parcourez la suite des confessionnaux et lisez l'inscription placée au-dessus de chacun d'eux. Il y en a pour toutes les langues : *Pro lingua græca*, — *Pro lingua illyrica*, — *Pro lingua polonica*, — *Pro lingua anglica*, — *Pro lingua lusitana*, — *Pro lingua gallica*, etc. Elle apparaît aussi au Collège de la Propagande où se parlent à peu près tous les idiomes de l'Univers.

Elle se révéla glorieusement dans le dernier concile œcuménique, celui du Vatican. Toutes les parties du monde habitée étaient représentées dans cette auguste assemblée. On y voyait réunis les évêques de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, de l'Allemagne, de la Suisse et de presque toutes les nations et principautés de l'Europe. Ils s'y rencontraient du Canada, des Etats-Unis, du Mexique, de l'Amérique du Sud, des îles de l'Atlantique et du Pacifique. Ils y étaient rassemblés de l'Afrique et de l'Océanie, des rives du Tigre et de l'Euphrate, berceau du genre humain, et des rives du Jourdain, berceau du christianisme. Ils se dirigeaient sur Rome de Mossoul, bâtie tout près de Ninive, et de Bagdad, bâtie sur les ruines de Babylone. Ils venaient de Damas, du mont Liban, de la Terre Sainte, sanctifiée par les pas du Sauveur.

Ces évêques appartenaient à des nations gouvernées par les systèmes politiques les plus différents : ce qui prouve que l'Eglise peut fleurir sous toutes les constitutions et sous tous les régimes, depuis la république jusqu'à la monarchie la plus absolue. Leurs visages accusaient toutes les couleurs et toutes les nuances qui distinguent la famille humaine. Ils parlaient toutes les langues en usage sous le soleil. En tombant en même temps à genoux dans la même grande salle du concile, ces prélats auraient pu faire retentir le cantique que les vieillards de l'Apocalypse adressent à l'Agneau immolé : « Vous nous avez rachetés pour Dieu de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. » (Apoc., v, 9).

III. — Dieu a toujours pris soin de maintenir au front de son Eglise ce signe de vérité si frappant, si visible, qui s'appelle la catholicité. On a vu à certaines époques le schisme et l'hérésie détacher de son unité des groupes importants de fidèles. Mais toujours ces vides ont été comblés. Les désertions de l'Arianisme ont été compensées par la conversion de l'Ethiopie, de l'Espagne et des Sarrasins. Quand les Grecs schismatiques sortaient de ce giron sacré, les Danois, les Norvégiens, les Suédois, les

Hongrois y entraient. Lorsque Luther et Calvin levaient contre le catholicisme l'étendard de l'insurrection, le Brésil, le Mexique, une grande partie des Indes et du Nouveau Monde venaient se ranger sous ses lois. Toujours, à l'heure des défections, « l'époux, suivant l'expression de Fénelon, donna de nouveaux enfants à l'épouse, pour la justifier et pour montrer qu'elle ne cesse point d'être son unique et sa bien-aimée¹. » L'Eglise compte aujourd'hui trente-cinq millions de catholiques de plus que le protestantisme ne lui en a fait perdre.

D'ailleurs la foi catholique se réveille dans nombre d'âmes et de peuples qui l'avaient abandonnée. C'est ainsi que de nos jours elle renaît en Angleterre. D'après les évaluations les plus sérieuses, vers 1814 on ne comptait guère dans ce pays, en dehors de l'Irlande et de l'Ecosse, que 160.000 catholiques. Pas d'évêques, mais, comme en pays de mission, de simples vicaires apostoliques, alors au nombre de quatre. A peine 400 prêtres, vivant presque cachés, par souvenir des persécutions, et n'osant porter aucun costume qui révélât leur caractère. Leurs églises, ou pour parler plus juste, leurs chapelles étaient rares, sans signe extérieur, dissimulées dans les coins les plus obscurs de la ville. A l'intérieur, le culte était comme empêché de s'épanouir ; rarement un office solennel, une grand'messe, une bénédiction du Saint-Sacrement ; on eût dit que la prière n'était permise qu'à voix basse. Aujourd'hui, on compte dans l'Angleterre proprement dite plus de 1.500.000 catholiques, avec 17 évêques, dont un archevêque, et 3.000 prêtres dans une hiérarchie normalement constituée, et des Ordres religieux de toutes sortes. Les conversions sont d'environ 600 par mois. Les églises, les chapelles, les couvents, partout multipliés, loin de se dissimuler, se dressent au milieu des cités, proclamant hautement par leur ornementation la foi des fidèles. Toutes les splendeurs liturgiques dont il avait fallu se priver pendant plusieurs siècles s'épanouissent à l'intérieur de ces églises. Bien plus, le culte déborde au dehors, et, dans les rues des villes ou à travers la campagne, des processions avec bannières, crucifix, prêtres et acolytes en costumes, se développent librement, comme elles pourraient le faire en beaucoup de pays catholiques : témoin les triomphales cérémonies du Congrès eucharistique de Londres.

Parmi les conquêtes faites depuis dix ans en Angleterre, on peut signaler les suivantes : 446 pasteurs, 417 membres du Parlement, 205 officiers des armées de terre, 36 officiers de marine, 66 membres de la noblesse. Parmi ces convertis, 209 sont devenus prêtres et 158 religieux².

Le catholicisme fait également de grands progrès en Allemagne, ainsi que le prouve l'ouvrage de M. Georges Goyau¹. Il en est de même aux Etats-Unis. Là où il n'y avait qu'un seul évêché au commencement du XIX^e siècle, il y a aujourd'hui 94 évêchés et archevêchés. On y compte actuellement 12 millions de catholiques. Ils sont à eux seuls plus nombreux que les fidèles de chacune des autres dénominations. New-York est devenue après Paris et Vienne la plus grande cité catholique du monde.

On nous fera observer que, vu l'importance de l'émigration irlandaise, italienne et française, les catholiques d'Amérique devraient être le double, c'est-à-dire 24 millions. Voici notre réponse : Sur 80 millions d'Américains, il y en a plus de 40 millions qui ne sont inscrits sous aucune dénomination confessionnelle. Ne peut-on pas supposer que dans ce nombre sont compris les 12 millions de catholiques qui ne se trouvent pas officiellement parmi les fidèles de leur Eglise ? Combien, en Italie, en France, en Espagne, en Autriche, de catholiques de naissance, d'éducation et de nom qui ne le sont pas de fait ! Dans tous les cas, les chrétiens dont il s'agit ne sont pas passés au protestantisme ; car, s'il en était ainsi, le nombre des protestants devrait être beaucoup plus considérable qu'il ne l'est, l'immigration anglicane ou presbytérienne depuis cent ans n'ayant pas été moindre que l'immigration catholique².

Ce n'est pas seulement au sein de l'hérésie, c'est au sein du schisme que se produisent ces mouvements de retour vers le catholicisme. C'est ainsi qu'en Russie, depuis la publication de l'ukase de tolérance du 30 avril 1905, plus d'un million de Ruthènes-unis sont rentrés dans le sein de l'Eglise romaine. On signale des villages entiers qui, malgré les efforts des papes secondés par l'autorité civile, ont rompu avec l'Eglise orthodoxe³.

IV. — Numériquement l'Eglise catholique l'emporte non seulement sur chacune des autres églises chrétiennes, mais sur toutes ces églises prises collectivement. Elle compte en effet 236 millions de fidèles, tandis que le protestantisme n'en compte que 65 millions et le schisme 66 millions⁴. Mais si l'on pouvait compter toutes les âmes sur lesquelles le catholicisme exerce son action d'une manière plus ou moins cachée, qui sont catholiques, sinon par la profession extérieure, du moins par les tendances, par la vie, par les dispositions de l'es-

¹ *L'Allemagne religieuse* : Le catholicisme.

² Cf. sur ce sujet l'ouvrage classique de Robert Baird : *La Question religieuse aux Etats-Unis*.

³ Les Ruthènes-unis (uniates) avaient été enrégimentés de force dans l'Eglise grecque schismatique par les ukases impériaux de Nicolas I^{er} (1839), et d'Alexandre III (1875).

⁴ Chiffres donnés par le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore. Sans doute, ces catholiques ne sont pas tous bien fervents, mais ils n'en appartiennent pas moins à l'Eglise. La preuve, c'est que la plupart ne voudraient pas quitter leur religion pour tout l'or du monde.

¹ Discours pour la fête de l'Epiphanie.

² *Petites Annales des Oblats de Marie*, 1910.

prit et du cœur, si l'on pouvait évaluer l'influence que le catholicisme exerce sur les cultes dissidents pour maintenir en eux un certain niveau de vie chrétienne, on verrait que les chiffres que nous avons donnés sont bien loin de représenter le rayonnement du catholicisme, la place qu'il tient dans le monde, et l'on se convaincrerait de la vérité de cette parole de Lacordaire : « L'Eglise catholique n'est autre chose que *l'humanité nouvelle*, l'humanité réparée, vivifiée par la foi, conduite par la charité, éclairée par l'Esprit de Dieu¹. »

Quelle sera dans l'avenir la diffusion du catholicisme ? Il est permis d'espérer qu'il va prendre des accroissements inconnus jusqu'ici. Les races anglo-saxonnes revenant à l'Eglise contribueront dans un degré admirable à propager la vraie foi. Pendant que la France, l'Espagne, l'Italie restent chez elles, les anglo-saxons envahissent le monde. Les voilà maîtres partout, en Amérique, en Australie, en Océanie, sur tous les rivages de l'Extrême-Orient. C'est trois cents mille hommes que l'Allemagne jette chaque année sur les plages lointaines. Cette expansion religieuse n'est-elle pas destinée, comme autrefois celle de l'Empire romain, à étendre le règne de Jésus-Christ et de son vicaire ?

De même, toutes ces inventions modernes qui permettent à la pensée, à la parole de franchir en un instant les immensités, qui suppriment en quelque sorte l'espace en sorte que l'homme parcourt la terre comme les dieux d'Homère parcouraient le ciel, en trois pas, qui nous ouvrent dans les airs des chemins exempts des obstacles, des difficultés que nous offrent les routes terrestres, toutes ces découvertes, dis-je, semblent annoncer que les temps sont venus où l'Eglise va atteindre son développement entier et où, suivant la parole de Jésus-Christ, il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Allez donc, princes de la science, majestés de l'industrie et de la finance, rois de la civilisation matérielle, faites votre œuvre ; notre ambition sera satisfaite et nous appellerons sur vous les bénédictions du ciel, parce que vous aurez été, sans le savoir, les pionniers de Jésus-Christ et les serviteurs de son Eglise.

**

Arrêtons-nous ici, mes frères. Vous pouvez vous rendre compte que, suivant la parole du protestant converti Musgrave, « le catholicisme rend comme aucun autre culte Dieu accessible aux hommes. » Réjouissons-nous de voir que, grâce à cette universelle diffusion, toutes les nations sont appelées à bénir le Seigneur !

POUR LA FÊTE-DIEU

II

LE TRIOMPHE DE L'EUCCHARISTIE

Mes frères,

La Fête-Dieu est un jour de triomphe, le triomphe de la Sainte Eucharistie.

Partout, dans la sainte Eglise de Dieu, les âmes fidèles rivalisent d'empressement et de piété pour exalter leur Sauveur, leur Chef et leur Pasteur, comme nous le chantions, il n'y a qu'un instant, dans la belle prose de S. Thomas d'Aquin.

Qu'elles sont heureuses les paroisses où la religion a encore la liberté de la rue ! Là, on peut voir le consolant spectacle de toute une population s'ingéniant pour orner et fleurir le passage du Saint-Sacrement. Toutes les maisons se parent à l'envi. Les rues sont jonchées de verdure et de roses effeuillées. Le cortège saint se déroule avec des prières, des cantiques et de l'encens. Dans les grandes villes, la fête est somptueuse. Dans les villages, elle est gracieuse à ravir. C'est une journée attendue avec impatience, préparée avec amour, saluée avec transport.

Les paroisses qui n'ont plus, hélas ! le même bonheur, ne renoncent pas pour cela au triomphe de Jésus-Christ. Les unes s'efforcent de le célébrer magnifiquement dans l'intérieur de leurs temples. Les autres vont chercher, dans des propriétés privées et chrétiennes, la liberté de chanter leur foi sous le grand ciel de Dieu.

Ce sera, mes frères, répondre aux désirs de votre piété que de passer en revue les titres de notre divin Maître à ce triomphe solennel. Il le mérite par sa *grandeur*, par ses *victoires* et par ses *bienfaits*.

I

Les incrédules raillent les hommages que nous rendons à la Sainte Eucharistie. Ils ne comprennent pas que nous nous prosternions devant nos tabernacles, et nous accusent de faiblesse d'esprit. Mais, loin d'être ébranlés par ces sarcasmes, notre foi n'en devient que plus grande, car elle se souvient que Celui qui est là, alors qu'il vivait parmi les hommes, était déjà et a toujours été un sujet de contradiction. « C'est un prophète, disaient les uns. — Non, répondaient les autres, c'est un séducteur. »

La contradiction, il n'est pas surprenant qu'elle existe encore aujourd'hui.

Mais notre foi, cette foi qui est appuyée sur les preuves les plus irréfutables, elle nous dit que sous les apparences de cette humble et fragile hostie, il y a Dieu lui-même, il y a Jésus-Christ.

Dieu, c'est-à-dire le Créateur du ciel et de la terre, celui dont les constellations chantent

¹ Conférences de N.-D. de Paris, 1^{re} conf.

la gloire et dont le moindre brin d'herbe dit la puissance infinie.

Dieu, c'est-à-dire le Maître de toutes choses ; Jésus, au seul nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ; Dieu, dont le poète a pu dire :

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit, comme un néant, tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Dieu, c'est-à-dire le Roi des anges, qui ne cessent de chanter devant lui le cantique éternel : *Sanctus, sanctus, sanctus !*... Jésus, dont les esprits innombrables ne cessent d'entourer les autels, et devant lequel ils s'épuisent en adorations et en louanges enflammées !

Voilà ce qu'est le Saint-Sacrement, en dépit des faibles apparences sous lesquelles Jésus se cache, et qui n'enlèvent rien à sa grandeur, pas plus que les liens dont il se laissa charger pendant sa Passion n'enlevaient rien à sa puissance.

Rappelez-vous le dialogue qui eut lieu à ce moment-là, entre Pilate et Jésus, et qui est rapporté par les quatre Evangélistes :

Pilate : Alors, tu es roi ?

Jésus : Oui, je suis roi. Ce pour quoi je suis né, et ce pour quoi je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est du parti de la vérité écoute ma voix.

Un roi dans les chaînes ! Un roi accablé d'outrages ! Un roi jouet de la populace !... Pilate refuse d'y croire, et pourtant c'était vrai, et parce que c'est encore vrai, que ce sera toujours vrai que Jésus est roi, c'est pour cela que nous le portons en triomphe, et que nous jetons devant ses pas des fleurs et des cris d'amour.

II

Jésus n'est pas seulement un souverain, et le souverain de tous les souverains ; c'est aussi un victorieux.

Quelles ovations un peuple ne réserve-t-il pas au chef de guerre qui, par son courage et par son génie, a fait triompher ses étendards ?

Mais quel vainqueur peut être comparé à Jésus-Christ qui, dans le Saint-Sacrement, triomphe de ces trois puissances, invincibles pour tout autre que lui, l'enfer, la mort et la nature ?

Quand il était sur la terre, on lui amenait des possédés, que l'esprit impur tourmentait depuis quelquefois longtemps. Il n'avait qu'à dire un seul mot, et le démon, forcé de lâcher sa proie, s'enfuyait en hurlant. Il n'a rien perdu de sa puissance, et du sein de son tabernacle où, en apparence, il est inactif, c'est lui qui mène la guerre contre l'enfer et nous assure la victoire.

Et la mort, est-il une tyrannie plus incontestée que la sienne ? Tout ce qui vit subit

ses lois. Il n'y a qu'un être qui l'ait vaincue, c'est Jésus. Il était pourtant, bien mort, puisqu'il n'y avait plus dans ses veines une seule goutte de sang, puisque ses ennemis les plus irréconciliables, quand ils descendirent du Calvaire, se réjouissaient de l'avoir pour jamais abattu et réduit à l'impuissance. Et voilà qu'après vingt siècles il est encore vivant, toujours vivant dans nos tabernacles, sans que ni le temps ni les adversités puissent rien contre lui.

Après la mort, il est victorieux de la nature, dont il brise à son gré les lois les plus certaines. C'est une loi qu'une substance ne se détruit pas ; il détruit celles du pain et du vin. C'est une loi que les apparences sont l'indice de la réalité ; ici, elles ne reposent sur rien. C'est une loi qu'un être ne saurait occuper plusieurs lieux ; Jésus se trouve à la fois en cent, en mille, en des millions d'endroits. C'est une loi qu'un être ne peut être possédé tout entier par plusieurs à la fois ; Jésus se donne en même temps à des foules entières, et chacun le reçoit comme les autres, autant que les autres, tout entier. Dans le Saint-Sacrement, Jésus est donc bien victorieux de la nature, comme il l'est de la mort, comme il l'est de l'enfer.

III

Ce triomphe, nous le donnerons à Jésus non pas seulement avec notre admiration, comme à un vainqueur suprême, mais aussi avec notre amour, comme à un bienfaiteur divin.

Pourquoi se cache-t-il sous ces apparences débiles ? Pourquoi s'expose-t-il à toutes les indifférences, à toutes les insultes, à toutes les profanations même ? C'est parce qu'il nous aime et qu'il veut rester avec nous.

Il nous donne donc, d'abord, le bienfait de sa présence adorée. Mais ce n'est pas assez pour lui, il faut qu'il se donne à nous. Comment peut-il réaliser ce prodige inconcevable de nous livrer tout ce qu'il est et tout ce qu'il fut : tout son sang, tout son corps, toute son âme, toute sa divinité ? Ce serait incompréhensible, si l'apôtre S. Jean n'avait dit : « Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les a aimés jusqu'à l'excès ; *in finem dilexit eos !* »

Il sera, par suite, toujours et partout à notre disposition, tant qu'il y aura sur la terre un autel, un peu de pain, un peu de vin et un prêtre.

Et il ne se contentera point de se donner à ceux qui viendront le chercher. S'il lui faut quitter son tabernacle, il le fera avec joie, et il ira, aussi loin qu'il faudra, trouver le malade qui agonise sur son grabat, et se donner à lui.

Cette nourriture merveilleuse qui est Jésus lui-même nous aide à dominer nos passions ; elle nous fait vaincre le démon ; elle fait

vivre Dieu en nous ; enfin, elle nous donne le gage de l'éternité bienheureuse, de ce ciel qui, selon une très heureuse définition, ne sera pas autre chose qu'une communion qui durera toujours.

**

Ainsi donc, mes frères, c'est notre roi, notre libérateur et notre ami que nous accompagnerons ce soir. Faisons-lui un chemin de fleurs et de prières, de prières surtout, puisque nous ne le prions pas seulement pour nous, mais aussi pour ceux qui ne croient pas en lui.

Oh ! qu'ils sont à plaindre, ceux qui n'aiment pas le bon Dieu, et qui passent à côté de telles joies !

Dans la cathédrale d'Orléans, il est une station du Chemin de la Croix qui provoque et retient l'attention. C'est celle où le Sauveur, montant au Calvaire, rencontre et console les filles d'Israël. Derrière le Sauveur, un enfant, un tout petit, a saisi un pli de sa robe et le porte silencieusement à ses lèvres. Voyez-vous combien cet acte si simple d'un innocent dut consoler le cœur du Christ ! Il signifiait : O doux prophète de Galilée, vous êtes la proie de vos ennemis qui vous accablent de mauvais traitements, mais moi je vous aime, et, autant qu'il est en moi, je vous console en vous témoignant mon affection !

Telle sera notre attitude ce soir, au cours du cortège triomphal que nous ferons à Jésus. Nos cantiques, nos prières, nos adorations, notre tenue remplie de foi lui diront : « Il y en a beaucoup, hélas ! qui ne croient pas en vous et qui vous poursuivent de leur haine ; mais nous vous aimons, nous vous aimons quand même, nous vous aimerons toujours ! » Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXVII

LA PIÉTÉ

Mes enfants,

Nos causeries de chaque dimanche nous ont appris ce qu'est le Patronage, le but qu'il poursuit, les devoirs qu'il impose, les dangers qu'il fait éviter. — Parlons maintenant des moyens surnaturels qu'il vous offre pour réaliser l'idéal de vie que vous vous êtes promis d'atteindre.

Et d'abord, parlons un peu de la piété en général.

I

La piété ! Voilà une parole qui fait sourire le sceptique, car elle est pour lui l'expression de l'exaltation religieuse ; une parole qui inspire à l'indifférent du mépris, car son esprit

utilitaire n'y trouve aucun avantage ; une parole incomprise par beaucoup de chrétiens qui limitent leur amour de Dieu à quelques pratiques extérieures, et qui seraient stupéfaits de nous entendre parler d'un tel sujet. On admet qu'une jeune fille soit pieuse, mais un jeune homme !... Pourquoi donc ces deux poids et deux mesures dans l'appréciation du monde ? Pourquoi conviendrait-il qu'une jeune fille soit pieuse et qu'un jeune homme ne le soit pas ? En raisonnant ainsi, mes enfants, les hommes font preuve d'un jugement faux et d'une ignorance complète de la vraie piété. Ils font consister celle-ci dans les exercices religieux qui l'alimentent, mais en sont tout aussi différents que les aliments sont différents de la vie.

La piété, ce n'est pas cette apparence de christianisme qui englobe tous les *oremus* et rejette pratiquement les commandements de Dieu ; ce n'est pas ce fantôme religieux qui court toutes les prédications, ne manque pas un salut, fait pompeusement l'aumône, et qui d'autre part ignore la vertu de religion et de charité.

La piété, c'est la vie telle que l'a voulue et pratiquée N.-S. Jésus-Christ ; c'est cet élan généreux qui nous fait accepter par amour la volonté de Dieu dans le bonheur, dans le malheur, dans les moindres détails de la vie. La piété, en un mot, c'est la vie *vraiment* chrétienne.

Le catéchisme dit que Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer, le servir. C'est Dieu même, par conséquent, qui nous fait une obligation de lui donner notre intelligence, notre cœur, notre volonté. Connaître la volonté de Dieu, et l'accomplir par amour pour Lui, tous les jours de sa vie, voilà ce que faisait Jésus-Christ sur la terre, voilà la véritable vie chrétienne, voilà l'essence même de la piété.

Cette loi, naturellement, s'applique à tout le monde. Si une jeune fille a le droit et le devoir d'être pieuse, comment un jeune homme pourrait-il en être dispensé ?

II

Etre chrétien, c'est vivre comme Jésus-Christ, c'est vivre avec Jésus-Christ. — « Mais ce n'est pas chose facile, » direz-vous. — Mes enfants, c'est peut-être plus facile que vous ne le pensez ; mais il faut le vouloir. Dieu nous a enseigné la prière, il nous a donné les sacrements, précisément pour nous aider à vivre dans son amour ; et je vous parlerai plus longuement de ces moyens dans nos prochaines causeries.

Ce soir, je me contenterai de vous dire : Voulez-vous être vraiment chrétien ? Aimez Jésus-Christ passionnément ; aimez-le follement. Pas de cet amour sensible qui émeut, qui est très doux, mais qui trompe souvent, et qui passe sans rien laisser après lui ; aimez

Jésus-Christ fortement, avec votre volonté qui s'attachera à lui pour toujours.

Aimez-le, par le sacrifice de tout ce qui peut lui déplaire en vous ; par l'acceptation de tout ce qui est pénible à la nature ; par le don complet de toutes vos facultés. Les occasions, dans une journée, sont multiples : le travail est pénible, la nourriture vous déplaît, vos maîtres sont mécontents, les compagnons de travail peu aimables, vous êtes de mauvaise humeur, la température vous contrarie... Que sais-je ?... Les mille riens qui heurtent notre faiblesse, peuvent être pour vous l'occasion d'un acte d'amour de Dieu. Et l'acceptation de ces petits sacrifices, beaucoup plus difficile que cela ne paraît, en diminuant votre vie de caprices, développera votre vie divine et vous maintiendra dans l'union à Dieu.

III

Il n'est pas besoin de grandes explications pour vous dire combien votre piété, votre vie surnaturelle rencontre d'obstacles, combien elle est combattue. Vous savez par expérience, mes enfants, que les passions intérieures, que la malice des hommes sont liguées contre vous. Qu'un jeune homme veuille vivre chrétiennement : immédiatement il sent sa nature inclinée à faire le contraire de ce qu'il veut ; il ne fait pas un pas qu'il rencontre des amis qui le méprisent, qui le tournent en ridicule, qui s'acharnent à combattre ses opinions. Et voilà ce qui explique le petit nombre des chrétiens persévérants.

Voulez-vous vivre intégralement, en homme véritable, selon votre conscience et la loi de l'Evangile ?... *Que votre piété soit éclairée.* Affermissez par l'étude, par la discussion, par la lecture de l'Evangile, les convictions de votre enfance. Ne vous contentez pas de la « foi du charbonnier, » mais éclairez-vous. On critique, on combat votre manière de vivre ; il faut que vous puissiez en rendre compte. Ayant Dieu avec vous, vous avez la vérité ; par conséquent rien ne devra vous ébranler.

Que votre piété soit féconde. L'erreur du monde est de faire consister toute la piété dans les exercices de piété. N'ayez pas la même illusion. La prière, les exercices religieux, les élans d'amour de Dieu doivent alimenter votre vie surnaturelle ; mais si vous vous arrêtez là, votre piété est vaine et superficielle. Pour être vraie, elle devra diviniser votre vie, la transformer. Ne soyez pas chrétiens aux heures de la prière, au temps que vous passez à l'église ou au patronage, pour reprendre une vie païenne dans le travail, au milieu du monde. N'ayez pas deux consciences, n'en ayez qu'une, n'ayez qu'une vie, que votre foi inspirera dans ses moindres détails.

Que votre piété alors soit généreuse. Si par la prière vous attirez Jésus-Christ dans votre

âme, c'est bien pour lui donner le gouvernement de votre vie ; — c'est pour qu'il réprime les sentiments d'orgueil et de vanité et qu'il mette en vous sa simplicité et son humilité ; c'est pour qu'il apaise la colère, la haine, et qu'il vous donne sa douceur, sa bonté ; c'est pour secouer votre paresse et vous aider à remplir fidèlement votre devoir d'état ; c'est pour apaiser la violence des passions sensuelles et pour ennoblir votre âme de sa pureté. Tout cela, Jésus-Christ ne le fera pas seul, il le fera avec vous ; il vous en coûtera certes quelques sacrifices, mais dont la récompense sera proportionnée à votre générosité.

Que votre piété soit franche. Apparaissez au monde tels que vous êtes. Oh ! que le respect humain est méprisable et méprisé ! Vos ennemis eux-mêmes n'admettent pas que vous cachiez votre drapeau, et vous êtes vaincus à l'avance, si vous voulez déguiser vos convictions. Tous les exemples de loyale cranerie ont été des victoires, tandis que la poltronnerie et la couardise n'ont jamais amené que des défaites. « Quand on a Dieu dans son cœur, disait le général de Sonis, on ne capitule jamais ! »

Que votre piété soit aimable. N'ayez ni l'air renfrogné et grincheux de certaines bonnes personnes qui croiraient offenser le Bon Dieu en étant aimable avec le prochain ; ni l'air mélancolique et austère des juifs hypocrites ; ni l'air vainqueur et hautain des vaniteux. Jésus-Christ a violemment flagellé toutes ces âmes dans son Evangile : lisez le 6^e chapitre de S. Mathieu. Soyez vous-même, avec votre franchise, avec votre gaieté, avec votre bonté naturelle. Inspiré par le Christ qui sera en vous, guidé par sa main divine, vous le porterez à ceux qui ne le connaissent pas. Et votre amabilité attirera les âmes à lui : à travers vos traits, elles découvriront peut-être les siens ; dans votre charité, elles sentiront l'action de sa bonté ; votre vertu sera l'affirmation de sa toute-puissance ; et votre vie entière sera une prédication plus éloquente que les plus sublimes discours.

**

Votre piété, mes enfants, sera votre force dans le présent et votre force dans l'avenir. C'est M. Hervé Bazin qui a dit : « Vous tenez votre vie entre vos mains. Telle est votre jeunesse, tel sera votre âge mûr. Le jeune homme qui s'est gardé pur et bon de dix-huit à vingt-cinq ans sera plus tard un digne et vaillant homme. C'est Dieu qui le veut ainsi, et c'est Dieu qui donne en même temps au jeune chrétien toutes les grâces nécessaires pour parcourir jusqu'au bout sa noble et difficile carrière ¹. »

¹ Le jeune homme chrétien, ch. 1^{er}.

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

V

« FIAT VOLUNTAS TUA »

Nous lisons dans l'Evangile, et c'est notre divin Sauveur lui-même qui nous l'enseigne, que tous ceux qui disent : « Seigneur ! Seigneur ! » n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais que celui-là seulement y entrera, qui aura fait ici-bas la volonté du Père céleste. D'où il faut conclure que tous ceux qui désirent parvenir à ce royaume éternel, doivent demander à Dieu l'accomplissement de sa volonté. Et que pouvons-nous demander de plus avantageux ? Cette volonté est sainte, juste et parfaite. D'ailleurs, qui ignore que c'est pour ne l'avoir pas accomplie que nos premiers parents se sont précipités dans cet abîme de maux qui ont passé jusqu'à nous, et dont nous nous mettrons d'autant plus à couvert que nous accomplirons mieux cette divine volonté, au point que, dans le ciel, le bonheur sera complet, parce que la volonté de Dieu y règnera exclusivement, pleinement, éternellement ?

Ce que je me propose dans cet entretien, auquel je vous prie de prêter une oreille attentive, c'est donc de vous expliquer ce que signifient ces paroles que nous avons si souvent dans la bouche : *Fiat voluntas tua sicut in caelo et in terra.*

I

Rappelons-nous tous, mes frères, que par ces paroles nous demandons à Dieu que tous les hommes sans distinction exécutent sa volonté, c'est-à-dire observent ses lois, accomplissent ses ordres, avec autant d'ardeur et de fidélité que les anges et les saints qui habitent le séjour de la gloire. Les bienheureux habitants du ciel, voilà donc les modèles que Jésus-Christ nous propose, et que nous devons nous proposer nous-mêmes, si nous voulons que notre obéissance soit digne de Dieu, et récompensée dans l'éternité. Oui, comme eux, nous ne devons rien faire que par le commandement et selon le bon plaisir du Seigneur ; comme eux, nous ne devons manquer à rien de ce qu'il nous prescrit et de ce que nous savons lui plaire ; comme eux, nous ne devons chercher que lui en toutes choses, rapportant tout à sa gloire ; comme eux, nous ne devons jamais reculer devant les obstacles qui peuvent se rencontrer dans son service ; enfin, comme eux, nous devons faire toutes nos actions avec un amour prompt, vif et fervent. Servir autrement le Seigneur, ce ne serait plus le servir en Dieu. Mais où sont ceux qui entrent dans ces sentiments ?...

Cependant, que le séjour de la terre serait

agréable, si tous ces millions de volontés humaines se conformaient à la volonté divine ! Dieu serait connu, aimé et glorifié par tous les hommes ; le blasphème serait banni de toutes les bouches ; les jours de dimanches et de fêtes seraient sanctifiés ; personne ne travaillerait, durant ces saints jours, sans nécessité et sans permission ; les cabarets seraient déserts ; les divins offices seraient fréquentés ; les pères et les mères s'y rendraient toujours accompagnés de leurs enfants ; les maîtres et les maîtresses n'y viendraient jamais sans leurs domestiques. Chaque famille serait comme une image du paradis. La haine, les disputes, les querelles, les animosités, les divisions, les procès, la jalousie, le libertinage, et toutes les autres passions qui règnent dans le monde, en seraient exclues. On ne causerait aucun tort au prochain, ni dans son âme, ni dans son corps, ni dans sa réputation, ni dans son honneur, ni dans sa fortune. En un mot, on verrait fleurir toutes les vertus.

Etre des êtres, Créateur de l'univers, c'est par votre volonté que tout a été fait et que tout se conserve, c'est conformément à votre volonté que tout doit agir. Contrevenir à cette adorable volonté de quelque manière que ce soit, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime et contre les droits les plus sacrés et les plus inviolables. Or, voilà le désordre dont je dois néanmoins m'accuser devant vous et me confondre. Vous m'avez donné votre loi, et tant de fois je l'ai violée ! Vous m'avez assujéti aux lois de votre sainte Eglise, et tant de fois je les ai transgressées ! Vous m'avez pressé intérieurement par les inspirations de votre grâce, et tant de fois j'y ai résisté ! Vous m'avez exhorté extérieurement par la voix de vos ministres, et tant de fois je m'y suis montré sourd ! Si, pour fléchir mon cœur rebelle et me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités, loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups ; et si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences et mes murmures !... Toute ma vie, ô mon Dieu, s'est écoulée dans une indocilité et une rébellion continuelles. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, et je vous en témoigne mes regrets ; mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière et sans réserve répare toutes mes résistances et toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter ; ordonnez, me voici prêt, par votre grâce, à tout entreprendre et à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser, qu'il soit fait comme vous le voulez ; de quelque manière que vous me traitiez, je me sou mets à vous, que je regarde comme mon Maître. J'accepte avec résignation les pertes, les

revers, les maladies, les persécutions, en un mot tous les maux que vous jugerez à propos de m'envoyer. Je les accepte comme une juste punition de mes péchés, le cœur rempli de la douleur la plus amère pour tant de fautes que j'ai commises. Je les accepte avec le dessein de me corriger de tous les défauts qui me les ont attirés. Je les accepte avec reconnaissance, les regardant comme les effets de votre miséricorde, qui échange les peines éternelles que j'ai méritées en ces peines passagères, lesquelles m'épargneront des châtements infiniment plus rigoureux. Je les accepte avec amour, comme des moyens de perfection et de salut, qui exerceront ma patience, et me rendront plus digne de vous, en mettant ma vertu à l'épreuve; j'y reconnaitrai les marques de votre amitié, et ces traits de prédestination qui distinguent vos élus. *Fiat voluntas tua!* Oui, qu'elle s'accomplisse cette volonté sainte, adorable et bienfaisante jusque dans sa rigueur! Les maux, comme les biens de cette vie, nous viennent de la main de Dieu: rien n'arrive que par son ordre ou sa permission: que toujours et partout son saint nom soit béni!

II

Voilà, mes frères, ce que signifient ces paroles de l'Oraison dominicale: *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Voulons-nous les réciter comme il faut? Renonçons, autant qu'il est en nous, à notre volonté propre, à cette volonté aveugle et conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens et les passions; à cette volonté libertine et indocile, qui ne peut s'accommoder au joug, ni souffrir la gêne et la dépendance; à cette volonté capricieuse et sujette à mille changements, selon le goût et les humeurs qui la gouvernent; à cette volonté criminelle et dépravée, que le péché a corrompue et qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Outre que rien n'est plus selon la raison et la justice, rien encore n'est plus dans notre intérêt.

L'homme, comme nous vous l'observions en commençant, l'homme ne s'est perdu que pour avoir préféré sa volonté propre à la volonté de Dieu, et il ne se sauvera qu'en faisant la volonté de Dieu préférablement à sa volonté propre. « Otez la volonté propre, dit saint Bernard, et il n'y aura plus d'enfer. » Notre-Seigneur nous a prêché, et par ses paroles et par sa conduite, cette parfaite conformité à la volonté divine. « *Je suis venu sur la terre, nous dit-il, pour faire non pas ma volonté, mais celle de mon Père.* » Et ailleurs: « *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.* » Et si nous considérons sa vie, nous verrons qu'elle n'a été que l'accomplissement exact des ordres de son Père. Et en effet, qui ne sait que s'il naît dans une étable, s'il passe presque toute sa vie dans l'obscurité, et

ses dernières années dans les fonctions d'un ministère pénible et ingrat, c'est parce qu'il règle toutes ses démarches sur les ordres qu'il a reçus de celui qui l'a envoyé? Qui ne sait également que, s'il meurt sur une croix, après avoir souffert d'affreux tourments, c'est qu'il faut que la volonté du Père céleste s'accomplisse, et non la sienne?

Ayons donc, m. t. e. f., ayons souvent sur les lèvres, et toujours dans le cœur, ces paroles du Fils de Dieu au jardin des Olives: « *Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi; cependant qu'il soit fait comme vous le voulez, et non comme je le veux!* » ou celles du saint homme Job: « *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté: rien n'est arrivé que ce qui lui a paru bon: que son saint nom soit béni!* » ou celles du Roi-Propète: « *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. Je bénirai le Seigneur en tout temps. Ma bouche ne cessera de le louer et de le glorifier;* » ou enfin celle de saint Paul, sur le chemin de Damas: « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* »

Que vous dirai-je encore, mes frères, pour vous déterminer à faire, en tout, toujours et partout la volonté du ciel? Ecoutez. Un religieux était parvenu à un tel degré de sainteté que Dieu se servait de lui pour opérer de grands miracles, jusqu'à guérir les malades par le seul attouchement de ses habits. On en était d'autant plus étonné qu'il ne jeûnait, ne veillait et ne priait pas plus que les autres religieux. Son supérieur, l'ayant un jour pris en particulier, lui demanda pourquoi Dieu se servait de lui préférablement pour faire ces prodiges. — « J'en suis aussi surpris que vous pouvez l'être, répliqua le religieux, attendu que les œuvres que je pratique, mes frères les pratiquent comme moi: seulement il est une chose à laquelle je m'applique d'une manière toute spéciale: c'est de ne vouloir que ce que Dieu veut. Que cela aille bien, que cela aille mal, je ne m'en mets nullement en peine; rien ne m'inquiète, rien ne me trouble; je suis toujours content, parce que je me dis que rien n'arrive que ce qu'il plaît au Seigneur. — Mais, répartit le supérieur, dernièrement lorsque le feu réduisit en cendres notre métairie et tout ce qu'elle renfermait, ce qui nous causa un dommage considérable, n'en fûtes-vous pas bien consterné? — Non, mon Père; au contraire, j'en remerciai le Seigneur, parce que cela n'ayant eu lieu que par sa permission, je pensai que cela tournerait à notre plus grand bien. — Continuez, mon Frère, ajouta le supérieur, vous avez choisi le bon chemin; je me recommande à vos prières. »

La perfection, comme vous le voyez, mes chers auditeurs, consiste non pas à faire des œuvres extraordinaires, mais à conformer en tout temps et en tous lieux sa volonté à la

volonté de Dieu. Que de mérites nous acquerions tous les jours, si, comme ce bon religieux, nous ne voulions que ce que Dieu veut ! Quelle paix nous goûterions ! Que nous serions tranquilles, que nous serions heureux, au milieu même des agitations et des traverses de cette misérable vie ! Puissent toutes ces considérations nous engager à réciter souvent, et de la manière que les saints les ont récitées, les paroles que je viens de vous développer, et qui forment la troisième demande de l'Oraison dominicale ! C'est la grâce que je souhaite à tous...

SERMON POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

LE « FIAT » DE MARIE ET CELUI DE LA RELIGIEUSE

*Ecce ancilla Domini, fiat
mihi secundum verbum
tuum.*

Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait suivant votre parole !

(Luc, I, 38).

Ma Sœur,

Il vous est cher entre tous, le mystère dont ces paroles évoquent le souvenir. En rendre grâce à Dieu, en assurer les fruits ici-bas, en vous, autour de vous ; par l'accomplissement de ce double devoir, imiter Marie et tout ensemble l'honorer dans son rôle de Vierge-Mère : tel est, si je ne me trompe, l'objectif propre du genre de vie religieuse que vous allez embrasser. Des engagements irrévocables vont vous fixer dans cette existence. Il semble

¹ Prononcé dans la chapelle de l'Annonciade de Langres, le 25 juin 1907. — Ce monastère appartient à l'Ordre fondé à Gênes, en 1604, par la B. Marie-Victoire Fornari-Strata pour remercier Dieu du bienfait de l'Incarnation rédemptrice et honorer d'un culte spécial Jésus-Enfant avec la Vierge-Mère. — Les membres de l'Institut mènent la vie contemplative et partagent leur temps entre la récitation de l'Office divin, la méditation et le travail manuel ; elles s'occupent spécialement, comme labeur, de la confection et de la réparation des linges et ornements sacrés. La règle fait une place à la pénitence, mais sans comporter de grandes austérités. La clôture, en retour, est particulièrement stricte et forme l'objet d'un quatrième vœu. — Les religieuses portent une robe blanche, une ceinture, un scapulaire et un manteau bleus. Leur vêtement leur a fait donner en Italie le nom de *Turchine*, les « Azurées » ; peut-être n'est-il pas complètement étranger à l'appellation de *Célestes*, reçue en France, bien que ce titre leur ait été décerné d'abord à Tournai, par allusion à la perfection de leur vie et à leur extrême séparation du monde. L'un et l'autre surnom sert, suivant les régions, à distinguer les enfants de Marie-Victoire des filles spirituelles de sainte Jeanne de Valois. — L'Ordre eut une prompte diffusion. Il compta bientôt de nombreux monastères semés surtout en Italie, dans l'Est et le Nord de la France, en Suisse et en Belgique. Actuellement, deux maisons seulement subsistent en France, toutes deux dans le diocèse de Langres. L'une est établie dans la ville épiscopale ; l'autre à Joinville, charmante localité de près de 4.000 âmes, gracieusement assise dans la partie la plus pittoresque de la vallée de la Marne. Les deux couvents sont restés très fidèles à l'esprit primitif de leur Ordre.

donc naturel, à cette heure émouvante, de demander pour vous une leçon pratique à la conduite de Marie dans l'Incarnation.

Quelles doivent être, en ce moment, les dispositions de votre âme ? Quel devra demeurer le principe directeur de votre vie ? La réponse à cette double question se trouve dans les paroles de la T. S. Vierge : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait suivant votre parole ! » L'acquiescement de Marie était le « Oui » de l'humanité aux épousailles du Verbe : l'état d'âme que sa réponse trahit vous révèle les sentiments qui vous doivent animer à l'heure de vos noces avec l'Agneau. Le *Fiat* de l'Incarnation est resté pour la T. S. V. le mot de toute sa vie ; l'adhésion parfaite, continue, de sa volonté au bon plaisir de l'Eternel est demeuré la loi de son existence : elle doit être à jamais, cette adhésion intégrale et persévérante, la règle de votre conduite : « Oui, mon Dieu, » voilà pour toujours votre devise.

Arrêtons-nous, ma sœur, à ces deux pensées. Puisse leur méditation vous préparer à l'acte que vous allez accomplir. Puisse-t-elle, épouses et prêtres du Christ, raviver en nous les sentiments d'humble amour et d'abandon généreux qui remplissaient nos âmes à l'heure de notre profession religieuse ou de notre consécration sacerdotale !

A cette fin, appelons sur nos réflexions les bénédictions de Jésus par l'intercession de Marie.

I

La scène de l'Annonciation vous est familière, ma sœur. Je n'ai pas à vous la retracer, en détail. Un simple regard de l'âme suffit à la faire revivre à votre pensée. Vous revoyez en esprit chaque trait de l'épisode : la salutation de Gabriel, l'émotion raisonnée de Marie..., le message de l'envoyé céleste, la question de la Vierge, prudente et pure : « *Quomodo fiet istud ?* » la réponse de l'ange rassurant pleinement l'élue de Dieu sur le caractère pleinement surnaturel de la conception annoncée. Marie a compris la proposition qui lui est faite (familiarisée avec les Ecritures, pouvait-elle se méprendre sur le portrait tracé ?) : on lui demande de devenir la Mère du Messie. Par ailleurs la volonté de Dieu est nette et manifeste. Or en face du divin vouloir perçu, l'humble vierge de Nazareth n'a jamais connu qu'une règle de conduite, qu'un principe d'action : la pleine et absolue conformité de sa volonté au bon plaisir de l'Eternel. Partout, toujours, elle a gardé profond et pratique le sentiment de sa dépendance originelle à l'égard du Créateur. Elle est par nature, elle veut être, sans cesse, par libre élection, « la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* » Appliquant cette disposition habituelle de son âme à la proposition qui lui est faite de la part de

Dieu, elle ajoute : « Qu'il me soit fait suivant votre parole, *Fiat mihi secundum verbum tuum !* »

L'honneur est grand, incomparable ! Marie ne le refuse point par une humilité fausse. Oh ! sans doute elle a pleine conscience de son néant originel. Elle sait que rien en elle ne lui a naturellement mérité cette faveur. Mais s'il a plu au Dieu puissant et saint, au Dieu miséricordieux, de jeter un regard sur la bassesse de sa servante, celle-ci pourrait-elle s'opposer à ses desseins ? L'argile appelé à devenir un vase d'honneur saurait-il en querreller le divin potier ? Le Oui de la soumission filiale monte du cœur de Marie et sort de ses lèvres avec l'émotion d'une gratitude confondue.

Ne vous y méprenez pas du reste, ma Sœur. Le *Fiat* de l'Annonciation n'est pas un acquiescement facile, fruit spontané des aspirations naturelles de l'âme. Non, c'est un acte héroïque de vertu. Et certes, en face du mystère profond, ineffable, présenté à l'humble vierge comme devant, sur l'heure, s'accomplir en elle, il fallait de la fermeté, de l'héroïsme à sa foi ; il fallait de la générosité à son amour en présence d'une mission dont elle comprenait les responsabilités comme les grandeurs et dont la connaissance des prophéties lui permettait d'entrevoir, en même temps que les joies, les douloureuses amertumes. Dans un lointain, un peu vague sans doute, et sous des traits plutôt imprécis, ... visible cependant et déjà suffisamment distinct, le Calvaire apparaissait à l'horizon de Nazareth ; et le sacrifice mêlait son âcre arôme à l'allégresse dont les senteurs embaumaient l'âme de la Vierge appelée à donner son « Oui » à l'Incarnation.

A peine a-t-il retenti, ce *Fiat* attendu, que se réalise l'annonce céleste. En un seul et même moment, la Trinité sainte forme un corps humain de la plus pure substance de la Vierge sans tache, l'âme d'une âme raisonnable, et le Verbe reçoit cette nature humaine dans l'unité de sa personne. Marie est devenue la mère de Dieu qu'elle a rendu notre frère !. Ce Jésus qu'elle nous donne, à Nazareth, ... trente ans plus tard, au Calvaire, — librement soumise aux volontés du Père, — elle l'offrira comme victime pour notre salut. En retour de cette coopération primordiale à l'œuvre de notre Rédemption, pour prix de son double *Fiat*, une libre disposition de la Providence la constituera distributrice des grâces du Rédempteur. Avec son divin Fils et après lui, la T. S. Vierge est établie médiatrice d'intercession entre la terre et le ciel. En cette qualité, de règle commune, elle est appelée à intervenir d'une façon directe et prochaine dans le salut de chacun des rachetés. Mère de Jésus, suivant la chair, elle le devient des fidèles, selon l'esprit, épuisant ainsi la plénitude de sens dont est susceptible le glorieux titre de mère du Christ. Mère du Christ-Dieu, Marie en est aussi

l'épouse, en un sens vrai, bien qu'allégorique. Je ne saurais vous en expliquer ici, longuement, toutes les raisons profondes. Epouse du Verbe, la T. S. Vierge l'est, en un sens, par suite du rapport mystérieux, ineffable, établi entre sa personne créée, et la personne incréée, préexistante, qu'est ce même Verbe, par l'Incarnation et l'Union hypostatique. Epouse du Christ, elle l'est à cause du rôle qu'elle joue dans l'économie de la Rédemption, autre Eve près du nouvel Adam, suivant une pensée que les Pères se sont plu à développer. Epouse du Verbe, elle l'est enfin et surtout en raison de l'union morale, d'une incomparable intimité, nouée par la grâce et la charité entre son âme et chacune des personnes de la Trinité adorable. Toutefois ce titre d'« épouse » en Marie disparaît et s'absorbe, pour ainsi dire, à nos yeux, dans sa dignité, unique, de « mère » de Dieu.

Vous aussi, ma Sœur, vous êtes appelée à remplir, en quelque façon, auprès du Christ, le rôle de mère ; mais surtout vous allez être son épouse. Votre profession religieuse va précisément vous faire entrer, de droit, en participation de ces privilèges glorieux.

C'est la charité qui rend l'âme épouse de Dieu. Or qu'allez-vous faire, ma Sœur ? Vous allez, par d'irrévocables engagements, vous fixer dans un état de perfection, c'est-à-dire, dans un état dont l'objectif propre est d'assurer en vous le plein épanouissement de cette charité divine. C'est pour écarter les principaux obstacles de nature à entraver le développement de l'amour céleste que vous allez, par vœu, renoncer à la libre jouissance des biens terrestres, captiver votre cœur et vos sens sous le joug de la chasteté parfaite, enchaîner votre volonté dans les liens d'une continue obéissance ; c'est dans le même but que vous allez mettre entre le monde et vous le mur de séparation d'une clôture austère. Il y a plus. Pour faire de votre existence comme un acte continu d'amour, vous entendez consacrer toutes les énergies de votre être au service exclusif du Seigneur dans une vie de prière. Votre profession va donc bien faire de vous, à un titre tout spécial, une épouse de Dieu. Mais ce sont les attrait du Verbe fait chair qui ont ravi votre cœur et l'ont gagné à l'amour de l'invisible beauté divine, comme nous le fait chanter l'Eglise en la préface de Noël ; c'est à la contemplation de ses mystères que sera vouée, d'une façon particulière, votre vie d'oraison. C'est donc à bon droit que nous saluons en vous l'élue du Christ, l'épouse de Jésus.

Votre union, ma Sœur, ne sera pas inféconde. Epouse du Christ immortel et glorieux, vous aurez à remplir le rôle de mère à l'égard de son corps mystique. Vous le savez, en effet, le Très-Haut a prédestiné tous les élus à porter en eux-mêmes la ressemblance de son Fils. Dans tout chrétien doit vivre un

autre Christ. Il naît, ce Jésus de nos âmes, au baptême, par la grâce régénératrice ; il croît et grandit par le développement en nous des principes sanctifiants, sous la double action concourante des dons divins et de notre libre coopération. La grâce est l'agent principal de cette naissance et de cette croissance mystérieuses. Eh bien ! ma Sœur, cette grâce, il vous appartient de la faire descendre sur le monde. — En remontant au ciel, le Sauveur a laissé ici-bas des héritiers de son autorité comme de sa mission. Le prêtre est, par vocation, le héraut de sa parole, le dispensateur de ses sacrements. Mais de même que Jésus a daigné associer Marie à son œuvre rédemptrice, il a voulu placer près du prêtre, comme auxiliaire, la vierge chrétienne. L'intercession est son rôle ; la prière son essentielle mission. Au prêtre il appartient particulièrement de servir de canal à la grâce ; à la vierge, à la religieuse contemplative surtout, d'en faire ouvrir abondante la source, par ses supplications. Qui dira quelle intervention est des deux la plus féconde ? Nul d'entre nous, prêtres du Christ, conscient de l'économie des choses divines, ne l'ignore : bien souvent, le plus souvent peut-être, l'efficacité de notre parole, la fécondité de notre action sont dues aux prières ignorées de quelque Thérèse, de quelque Marie-Victoire, cachée dans l'ombre d'un cloître solitaire, âmes d'élite dont la sainteté ravit le cœur de Dieu et fait descendre les bénédictions célestes sur le ministère sacerdotal.

Il l'a compris, ma Sœur, le prêtre qui a dirigé votre âme vers ce pieux asile. En face des signes de la vocation divine, il n'a pas hésité à sacrifier l'édification sensible que votre présence pouvait donner à ses ouailles, bien certain de répondre aux volontés du Maître et assuré d'enrichir sa paroisse en paraissant l'appauvrir.

Epouse de Jésus régnant dans la gloire, mère du Christ vivant dans les âmes : voilà, ma Sœur, l'avenir que la Providence vous a destiné et que l'Eglise, au nom de Dieu, vous demande d'accepter à cette heure. Ah ! je sais les dispositions de votre âme. La réflexion, la prière, le conseil, un noviciat prolongé vous ont fixé sur le bon plaisir de l'Eternel. Aussi le *Fiat* aspire à jaillir de vos lèvres comme il monte de votre cœur. Qu'il en sorte dans un sentiment de gratitude émue. Prenez, en cette heure bénie, intime conscience de votre néant de nature, de votre déchéance originelle, de tout ce que vos fautes personnelles y ont ajouté comme sujet d'humiliation. Oui, c'est une miséricorde ineffable que ce regard de condescendance jeté par le Très-Haut sur la bassesse de sa pauvre petite servante ! Ma Sœur, que les prévenances de Dieu, que l'honneur, immérité, de son choix trouvent votre âme humble, confuse ; mais qu'ils la laissent

paisible, confiante, joyeuse. — Votre vie de religieuse n'ira pas sans labeurs, sans souffrances. Déjà même, elle s'ouvre par un sacrifice, par l'adieu dit au monde : j'entends parler surtout des êtres qui dans le monde vous sont chers. Ces renoncements du présent, ces fatigues, ces douleurs de l'avenir ; toutes les immolations de votre vie, celles qu'il vous est donné de connaître ou de pressentir, comme celles que vous ne pouvez prévoir, embrassez-les ensemble, à cette heure, d'une acceptation humble et généreuse, en même temps que l'honneur et les joies de vos célestes épousailles. Dites à Jésus : « Mon bien-aimé, vous daignez me demander ma vie, vous, mon Dieu, à moi, la dernière de vos servantes : la voici. Je me donne à vous sans réserve ni partage, sans arrière-pensée, pour toujours. En retour, daignez faire miséricorde à l'âme de mon père et veiller sur la vieillesse de ma mère ! ... *Ecce ancilla Domini ! fiat mihi secundum verbum tuum !* »

Et vous aussi, ô mère, joignez votre *Fiat* à celui de votre enfant ! Dites-le, malgré le cri de la nature, en générosité ; dites-le dans l'allégresse. Celui auquel vous offrez cette Rose, tant aimée, éclore en votre parterre, est le Dieu de toute tendresse et de toute consolation. Moins que tout autre époux, il vous enlève votre fille. Il saura, par sa grâce, apporter le réconfort et la joie à votre cœur ; tout en faisant, par son amour, le bonheur de votre enfant.

II

Marie, au moment où elle donnait son consentement à l'Incarnation n'était aux yeux du monde, que l'humble épousée du pauvre charpentier Joseph. Le même voile d'obscurité extérieure enveloppera toute son existence, à peine déchiré çà et là par quelques rayons de gloire laissant entrevoir sa dignité derrière la grandeur de son fils. Et cette vie, cachée, est faite presque entièrement de devoirs modestes, d'occupations usuelles. Pourtant, c'est cette même vie, d'apparence commune, j'allais dire vulgaire, qui a porté la T. S. Vierge aux plus hautes cimes de la grandeur morale et l'a placée, au ciel, par delà toutes les hiérarchies des anges et des élus. Car, remarquez-le, si la maternité divine constitue, comme source de privilèges et de grâces, la raison fondamentale de l'élévation morale et de la félicité de Marie, elle n'en est pas cependant la raison unique ; j'oserais dire qu'elle n'en est pas le principe immédiat et direct. Il le faut chercher, ce principe, dans le mérite de son existence. Quel est donc le trésor secret qui s'y cache sous les dehors simples et obscurs, et en fait l'inestimable prix ? Ecoutez :

C'était au cours du ministère public du Sauveur. Jésus venait, en présence des foules, de confondre les Scribes et les Pharisiens. Du

milieu de l'assemblée une voix s'élève, la voix d'une femme : « Heureuses, s'écrie-t-elle, les entrailles qui vous ont porté ; heureux le sein qui vous a allaité ! » Et le Sauveur de reprendre : « Bien plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent. » En écartant de l'esprit de son auditrice les pensées d'une admiration stérile et peut-être d'une envie respectueuse, pour la ramener au sentiment de ce qui pouvait lui assurer, à elle-même, le vrai bonheur, N.-S. nous a livré, du coup, le secret direct et prochain de la félicité et de la gloire de sa mère. Ce secret, il est dans la fidèle adhésion de l'âme de Marie à la parole céleste, interprète des pensées et des vœux de Dieu, *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud !*

Votre vie, ma Sœur, doit s'écouler, elle aussi, dans l'effacement, enfermée entre les murs de ce cloître solitaire, partagée entre la prière et d'humbles travaux manuels. Pour le monde vous serez une ignorée ; pour ceux-là même qui vous ont connue, — à quelques exceptions près, — bientôt une oubliée. Eh bien ! c'est cette existence obscure et modeste qui peut, qui doit, dans le plan divin, élever votre âme à une rare hauteur morale, et vous ménager, avec l'auréole des vierges, une place de choix dans les rangs de la milice céleste. Ne vous y méprenez point. Ne rêvez donc pas d'actes éclatants de vertu, de sacrifices héroïques à accomplir dans un avenir plus ou moins problématique. Mais que votre résolution, à cette heure de grâce, soit de vous placer sans cesse en face des obscures réalités du devoir présent, pour redire devant chacune d'elles : « Je suis la servante du Seigneur... *Fiat.* » Ce mot doit être votre devise ; la charité humble et généreuse, active et soumise, doit demeurer la loi de votre vie et vous faire adhérer, en simplicité filiale, à chacune des manifestations du bon plaisir de Dieu.

La volonté de Dieu, elle est manifestée à ceux qui vivent dans le monde, par le Décalogue, par l'Evangile, par les grandes lois de leur devoir d'état. Mais que de place laissée à l'incertitude ! et cela non seulement dans le détail des occupations, mais encore dans des actes importants de la vie, propres même à lui imprimer une orientation nouvelle. Ces hésitations et perplexités sont, en général, inconnues du cloître. Dussiez-vous, ma Sœur, vous voir appelée un jour à quelque charge par la confiance de vos compagnes, elles vous seraient en large mesure épargnées. Les prescriptions des constitutions et des règles, les ordres et conseils des supérieurs, embrassent de leurs déterminations toute la vie de la religieuse, le détail de chacune de ses journées et lui mettent sous les yeux, à chaque instant, le bon plaisir de Dieu. Aussi, pour elle, le premier effet de la charité, la forme normale de l'adhésion à la volonté divine n'est autre que

la fidélité à l'obéissance. Et par là, notez-le, je veux indiquer non pas seulement la soumission aux strictes exigences du vœu, mais la docilité à toute direction autorisée. Remarquez-le de plus : il ne s'agit pas d'une sorte de plasticité purement passive, mais d'une soumission active, habituellement voulue et réfléchie, éclairée par la foi et vivifiée par la charité, d'une adhésion qui, derrière la lettre de la règle et la parole de la Supérieure, sait chercher et découvrir la volonté de Dieu pour s'incliner devant elle et l'embrasser. Que tels soient, ma Sœur, le caractère et le principe de votre obéissance : sa pureté et sa facilité sont à ce prix.

Mais il ne suffit pas d'accomplir l'œuvre que Dieu demande, il faut savoir aussi accepter la souffrance qu'il présente : le « Oui » de l'action se doit doubler du *Fiat* de la patience.

L'épreuve, ma Sœur, vous la rencontrerez d'abord, inévitable, dans les simples exigences de la vie commune. Sans doute c'est chose bonne et douce que le conviège fraternel, et l'Esprit-Saint en a chanté la fécondité comme les charmes. Mais il reste que, dans les conditions présentes de la nature déchue, la vie en commun est l'occasion de mille souffrances, le plus souvent menues, mais auxquelles la constance peut quelquefois donner une véritable acuité. Ces souffrances, ma Sœur, vous trouveront paisible et douce, et même, autant que possible, aimable et joyeuse. Vous saurez pour cela les considérer dans l'économie providentielle où elles ont leur place marquée par la sagesse et la bonté de Dieu. Vous songerez, si jamais ce léger fardeau vous semble pesant, que, malgré ces défauts naturels qui vous gênent et vous blessent, en dépit de ces imperfections morales et même de ces défaillances légères qui vous étonnent, vous choquent, vous scandalisent, vos sœurs sont et demeurent les épouses bien-aimées de Jésus, et que si la grâce, laisse subsister en certaines âmes telle ou telle misère dont l'évidence vous frappe et les humilie, c'est pour dérober par un voile salutaire, au regard de ces élus du Christ, les trésors de vertu qu'elles recèlent et qui ravissent le cœur de Dieu. Oh ! qu'il est bon, ma Sœur, de s'habituer ainsi à contempler ceux qui nous entourent dans le rayonnement de l'amour que Jésus leur porte ! Le « Oui » du support patient monte sans effort du cœur pour se traduire au dehors en charitable prévenance.

C'est à la même lumière des complaisances divines qu'il convient, ma Sœur, de vous regarder. Car, ne vous y méprenez pas, vous serez à vous-même votre premier fardeau. Toucher du doigt, chaque jour, presque à chaque heure, la limite si bornée de ses forces physiques et morales, constater chaque semaine le retour des mêmes surprises, des mêmes lâchetés, dont la persistance semble défier les meilleurs pro-

pos, sentir en soi, toujours vivace, un foyer d'aspirations coupables, un fond indestructible d'égoïsme pervers, ici paresseux ou sensuel, là plus raffiné et doublé de superbe : quelle souffrance pour une âme que la grâce a touchée ! Cette souffrance, ma Sœur, vous l'accueillerez sans surprise, sans irritation ni trouble, comme une épreuve inévitable, objet de la permission ou du bon plaisir de Dieu. Au spectacle de vos misères, concevez horreur et regret pour ce qui, en elles, est offense du Très-Haut ; n'ayez qu'un humble et paisible *Fiat* pour le reste, pour tout ce qui constitue simplement un élément de peine ou d'humiliation. Demeurez douce et compatissante pour la pauvre petite épouse du Christ, humblement émerveillée que, malgré tant de défauts vivaces, Jésus daigne lui continuer son amour.

A ces épreuves, nées de la vie commune et de votre fond de misère, la Providence en joindra-t-elle d'autres ? Dieu vous enverra-t-il quelque maladie douloureuse, une infirmité persistante ? Permettra-t-il que la tourmente déchaînée contre les institutions religieuses, continuant de faire rage, vienne s'abattre sur ce monastère ignoré, le ravage et vous jette, épave flottante, loin du port auquel vous aviez confié vos jours ? Le Père céleste le sait ; je l'ignore, et rien de spécial ne le fait craindre à cette heure. Si de semblables perspectives devaient prendre consistance, se réaliser, vous sauriez les accueillir, ma Sœur, d'une âme généreuse, l'œil fixé sur le bon plaisir de Dieu. Ce serait le *Fiat* du Calvaire après celui de Nazareth ; vous le diriez d'un cœur pareillement soumis, sinon également joyeux. Dès cette heure, vous en mêlez l'acquiescement implicite et éventuel au « Oui » de votre Annonciation.

Se pourrait-il enfin, ma Sœur, que le Dieu de justice et de miséricorde vous fit passer par les affres de la désolation ? — Ses desseins sont insondables. — A cette heure douloureuse entre toutes, au milieu des obscurités et des sécheresses, des hésitations, des perplexités, des doutes angoissants, quand tout paraît s'effondrer en vous et autour de vous, que le ciel même semblera se fermer, justement irrité, sur votre tête, laissant à son abandon sensible votre âme en détresse et comme éperdue, jetez, ma Sœur, les regards sur Gethsémani. Dans l'agonie de votre cœur, criez, d'un cri d'intense détresse, ou du moins murmurez entre deux sanglots, l'appel du divin Délaisse : « Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne !... » — Oui, demandez que la coupe soit écartée, j'y consens, l'amertume en est si grande ; mais, ajoutez aussi avec Jésus : « Cependant non ma volonté, mais la vôtre ! *Non mea voluntas, sed tua fiat !* »

Fiat !... Je vous l'ai dit, ma Sœur, ce doit être le mot de votre vie tout entière : « Oui »

à l'action, « oui » à la souffrance. Ma Sœur, quand on l'a eu sans cesse sur les lèvres au cours de l'existence, il est doux et facile de le redire en face du trépas. La mort n'apparaît pas comme un spectre hideux, mais comme une compagne qui vient nous prendre par la main pour nous conduire à Jésus. Jésus ! l'âme, à cette heure, n'aperçoit plus que lui. Elle le voit par delà la tombe, lui ouvrant les bras pour l'accueillir dans les félicités de sa gloire, et, se dégageant sans regret des liens du corps, elle répond à l'appel divin dans un élan d'amour : « Oui, mon Jésus, oui, et bien-tôt ! »

L'adhésion méritoire, intégrale et persévérante, à toutes les volontés du ciel, ne saurait être le fruit spontané des énergies de la nature. La charité, qui, seule, l'inspire, est par essence un don gratuit dont nous ne pouvons que mériter, et encore sous son action, l'accroissement. Le Cœur sacré de Jésus en est la source ; on l'y puise par la prière et les sacrements. Vous irez donc la chercher, ma Sœur, cette charité divine, dans les humbles supplications, dans les colloques prolongés d'une oraison fervente. Vous la demanderez à la réception, ardemment désirée, attentivement préparée, de la Pénitence et de l'Eucharistie. Alimenter l'amour de Dieu et du prochain, en provoquer le développement, n'est-ce pas l'effet propre du Sacrement adorable ?

Et quand, au matin, vous posséderez en vous-même votre Jésus sacramenté, repassez, par la pensée, ma Sœur, tous les gages de son amour : Bethléem, le Cénacle, le Calvaire ; votre baptême, votre communion première, votre profession religieuse ; — songez à la marque nouvelle de tendresse qu'il vous donne par sa présence, image et prolongement de son Incarnation rédemptrice ; — redites-vous bien qu'il est en vous ce même Jésus qui a pris chair dans le sein de Marie, ce Christ vivant et glorieux qui vous convie, vous attend, au ciel où il vous prépare une éternité de bonheur. Jetez-vous à ses pieds, en union avec la T. S. Vierge, et du fond de votre âme dites-lui : « Mon Bien-aimé, votre pauvre petite épouse veut, avec votre grâce, se montrer votre fidèle servante ; que votre volonté s'accomplisse en moi et par moi dans chacun des instants de cette journée ; qu'il me soit fait suivant votre divin bon plaisir, aujourd'hui, demain, toujours... *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum !* » Amen !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 junii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 15 juin 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête des saints Pierre et Paul. — Les combats et les victoires de l'Eglise, 449.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLVIII. La catholicité de l'Eglise (*suite*), 453.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXVIII. La prière, 455.

Avis paroissiaux. — Une courte prière au moins chaque jour, 458. — A propos des orages, 459.

Explication de l'Oraison dominicale. — VI. *Panem nostrum quotidianum...*, 460.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — X. Deuxième mission ; à Philippe ; sainte Lydie, 462.

POUR LA FÊTE DES SAINTS PIERRE ET PAUL

(29 juin)

LES COMBATS ET LES VICTOIRES DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Il y a bien des années déjà, un voyageur entraînait dans Rome, la Ville éternelle, capitale de la chrétienté. Laisant de côté les monuments profanes érigés par l'orgueil des païens, il dirigea tout d'abord ses pas vers le temple le plus grand, le plus beau que l'homme ait jamais édifié au culte de la divinité. A peine y était-il entré que son attention fut attirée vers une inscription gravée en caractères gigantesques sur le pourtour de l'immense coupole qui couronne ce temple ; et il lut, avec une émotion profonde, ces paroles immortelles : « Tu es Pierre ; sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

C'est la promesse que Jésus-Christ, son fondateur, a faite à son Eglise, de l'assister toujours, et de lui donner la victoire sur ses ennemis jusqu'à la fin des siècles.

Dans cette fête des saints apôtres Pierre et Paul, qui furent les deux colonnes sur lesquelles le Fils de Dieu bâtit cet admirable édifice, je veux vous exposer la parfaite réalisation de cette divine promesse.

Nous vivons dans des temps malheureux où les ennemis de Dieu multiplient, avec plus de violence que jamais, leurs attaques contre son œuvre, et où ils s'en vont répétant sans cesse que l'Eglise se meurt, que l'Eglise est morte. En présence d'une telle hostilité, la confiance des fidèles s'affaiblit. Les uns ne croient plus à l'immortalité de l'Eglise ; les autres se mettent à douter et à désespérer de son salut.

Il sera donc vraiment utile de vous montrer que l'Eglise ne saurait périr. Toujours attaquée, dans les siècles écoulés, avec autant d'acharnement que maintenant et même parfois davantage, toujours elle a survécu ; elle a vu, l'un après l'autre, ses ennemis disparaître dans la honte de leur défaite, tandis qu'elle-même continue à vivre dans un éclat et une vigueur sans cesse renouvelés.

Les succès du passé vous seront donc une garantie certaine des triomphes de l'avenir.

C'est pourquoi je veux consacrer ce discours à vous présenter le tableau *des combats et des victoires* de l'Eglise. C'est là, mes frères, une étude bien digne de votre meilleure attention et tout à fait capable de mettre dans vos cœurs une confiance inébranlable, absolument nécessaire dans les circonstances difficiles où nous vivons.

L'Eglise a vaincu ses *persécuteurs* en convertissant le monde païen ; elle a vaincu les *hérétiques* en affirmant sa doctrine ; elle a vaincu les *barbares* en fondant la civilisation chrétienne ; elle a vaincu enfin ses *adversaires modernes* en étendant de plus en plus son action bienfaisante.

Tels seront la suite et le partage de ce discours.

I

L'Eglise a vaincu ses persécuteurs, en convertissant le monde païen à la foi chrétienne.

Il y a environ 1900 ans que l'Eglise catholique prit naissance en Judée. N.-S. Jésus-Christ, son divin fondateur, réunit autour de lui quelques disciples qu'il instruisit par la persuasion de son admirable doctrine et s'attacha par la beauté surnaturelle de ses exemples.

L'Eglise commença ainsi, et se développa peu à peu par l'irrésistible attrait de ses vertus et de ses bienfaits. Bientôt on vit la multitude des croyants s'accroître de jour en jour. Elle déborda la Judée, et entreprend la conversion de l'empire romain qu'elle couvre de chrétientés florissantes. Rome elle-même, Rome alors le centre du monde et le foyer du paganisme, est entamée par le christianisme. Un pêcheur de Galilée, Pierre, y prêche le divin Crucifié, jusque dans le palais des Césars, et déjà une foule de gens, grands et petits, hommes libres et esclaves, riches et pauvres, accourent présenter leur front à l'eau régénératrice du baptême.

Ce fut, mes frères, un progrès merveilleux ; mais ce fut aussi le commencement de grandes épreuves et de terribles persécutions. Car vous comprenez bien que les adorateurs des idoles se sentant menacés dans leurs vices séculaires, les patriciens dans leur orgueil effroyable, les riches dans leur avarice, tous dans leur amour effréné du plaisir et des jouissances criminelles,

les, se défendirent avec un cruel acharnement. « Il faut que périsse la nouvelle religion, s'écrient les païens ; et pour cela nous allons la noyer dans le sang. »

Aussitôt tous ensemble, empereurs et proconsuls, prêtres et magistrats, peuple des villes et gens de la campagne, tous s'excitent à un horrible carnage. Les disciples du Christ sont poursuivis sans pitié, livrés aux lions dans les amphithéâtres, torturés sur les chevalets, déchirés avec des ongles de fer, consumés sur les bûchers, noyés dans la mer et dans les rivières. On n'épargne ni l'âge, ni le sexe, ni la vertu, ni le mérite. Le sang des chrétiens coule à flots, d'un bout du monde jusqu'à l'autre. Cette période atroce, partagée en dix grandes persécutions, dura trois cents ans ; et, au témoignage des historiens dignes de confiance, dix millions de martyrs y furent immolés.

Eh bien ! qu'est devenue l'Eglise au milieu d'une lutte si longue et si terrible ? N'a-t-elle pas succombé ? Reste-t-il encore des chrétiens, ou plutôt n'ont-ils pas tous disparu dans cette effroyable tempête ?

Non, mes frères, l'Eglise de Jésus-Christ n'a pas péri. Le sang des martyrs a été une semence d'innombrables chrétiens nouveaux. A peine le bras des bourreaux, fatigué de massacrer, a-t-il cessé de frapper, que la croix triomphante brille au sommet du Capitole ; et, au pied de cette croix, accourent les plus illustres nations de l'ancien monde : l'Italie, l'Espagne, avec les peuples de l'Afrique, les Gaules et les vastes régions de la Germanie. L'Orient a déjà précédé l'Occident, et les fidèles du Christ se sont multipliés de toute part. Non seulement les chrétiens n'ont pas disparu, bien que poursuivis par le fer et par le feu ; mais au contraire leur nombre s'est augmenté et a rempli la terre entière.

Comment donc ont-ils pu remporter une telle victoire ? C'est grâce à leurs prières et à leurs souffrances supportées vaillamment, afin de garder intact le trésor de leur foi, et offertes à Dieu pour la conversion de leurs persécuteurs.

Ce fut là, mes frères, la première victoire de l'Eglise, soutenue par la main toute-puissante de Jésus-Christ qui lui avait dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre toi. » Appuyée sur le secours divin, elle a vaincu de tous côtés ; elle a renversé les idoles, fermé leurs temples, amené leurs adorateurs à la vraie foi. Elle est sortie des catacombes ; elle a couvert le monde de ses sanctuaires ; et la voilà qui travaille en paix, avec une ardeur inlassable, à conquérir de nouvelles âmes pour les donner à Jésus-Christ.

II

L'Eglise a vaincu les hérétiques, en affirmant sa doctrine.

Maintenant que les grandes persécutions ont cessé, l'enfer vaincu va-t-il renoncer à la lutte ? Non, mes frères. Il n'y a pas de paix durable pour l'Eglise sur la terre. Parce qu'elle combat perpétuellement les passions humaines, sa destinée est de se voir elle-même sans cesse en butte à leur fureur. Elle ne sortait d'un péril que pour en courir un autre, plus dangereux encore.

Quand le paganisme, réduit à l'impuissance, laissa l'Eglise respirer, celle-ci vit ses propres enfants déchirer ses entrailles. Je veux parler des hérésies qui l'agitèrent pendant plus de quatre cents ans, et faillirent lui être plus funestes que les persécutions elles-mêmes ; car la violence n'opprime que les personnes, tandis que l'hérésie veut corrompre la doctrine.

L'hérétique est un homme amoureux de nouveautés, orgueilleux, habile à parler, qui refusant d'admettre les vérités catholiques telles que l'Eglise les enseigne, les défigure, essaye d'en changer le sens, et s'efforce avec opiniâtreté de répandre son erreur parmi les multitudes.

C'est ainsi qu'on entendit Pélage nier la grâce, et Macédonius la divinité du Saint-Esprit. Nestorius tenta de briser l'unité de personne en Jésus-Christ ; Eutychès confondit ses deux natures ; et le trop célèbre Arius osa refuser de reconnaître sa divinité, soutenant qu'il n'était qu'un homme comme les autres, et que par conséquent Marie sa mère n'était pas Mère de Dieu.

Nos dogmes les plus sacrés furent ainsi tous attaqués les uns après les autres, en sorte que, dans ces temps malheureux, il sembla que la doctrine catholique entière allait sombrer dans un complet anéantissement. Gagnés par les flatteries des chefs de l'erreur, les princes les soutiennent. Les empereurs de Constantinople les couvrent de leur faveur, jettent en prison ou envoient en exil ceux qui défendent la vraie foi. Ils font tant enfin par leurs mensonges, leurs ruses et leurs violences, qu'une foule de gens les suivent dans leurs fausses doctrines et qu'un jour, dit un historien, l'univers s'étonna de se trouver arien.

Comment l'Eglise pourra-t-elle résister à des ennemis si ardents ? Comment pourra-t-elle conserver l'intégrité de sa foi, au milieu de ce conflit de sophismes, de perfides interprétations des textes sacrés et de faussetés soutenues avec une assurance opiniâtre ? Ne va-t-elle pas voir son Symbole déchiré et disparaître le dépôt des vérités révélées ?

Non, mes frères, l'Eglise ne périra point. Jésus-Christ est là. Il ne l'abandonnera pas dans ses combats contre l'erreur, pas plus qu'il ne l'a délaissée dans sa résistance aux persécutions.

Au moment où tout semble perdu, il lui envoie un secours irrésistible ; ce sont ces

illustres docteurs, S. Athanase, S. Cyrille, S. Hilaire, S. Jean Chrysostome, S. Augustin et tant d'autres savants théologiens, éclairés d'une lumière surnaturelle, qui, par leur parole éloquente et leurs écrits remplis d'une science indéfectible, sauvent la foi menacée. Ils la protègent de l'autorité de leur éminente sainteté et confirment les antiques traditions. Chaque hérétique est réfuté par un saint docteur, évidemment suscité du ciel, qui détruit son prestige et le réduit à l'impuissance. En outre, on voit alors briller d'un éclat incomparable ces célèbres conciles généraux des premiers siècles, tenus à Nicée, à Constantinople, à Ephèse, à Chalcédoine, où les évêques du monde entier, réunis sous l'autorité du Souverain Pontife de Rome, condamnent solennellement les nouvelles erreurs, et affirment la vérité du dogme catholique par leurs définitions infaillibles.

Grâce à ce concours d'assistance divine, l'hérésie vaincue cache son front dans la poussière ; à peine les noms et les systèmes de ses fauteurs les plus vantés sont-ils parvenus jusqu'à nous, tandis que l'Eglise continue à prêcher sa foi avec son immuable assurance, et remplit tous les temps et tous les lieux de sa présence toujours visible et plus agissante que jamais.

III

L'Eglise a vaincu les Barbares, en fondant la civilisation chrétienne.

Tandis que l'empire romain achevait de périr dans les erreurs de son paganisme et la corruption de ses mœurs, aux IV^e et V^e siècles, il y avait sur ses frontières, aux limites de l'Europe et de l'Asie, d'innombrables populations encore barbares, livrées au culte des idoles, mais jeunes, intrépides, avides de pillages et de conquêtes. Attirés par la faiblesse des maîtres du monde, ils entrent peu à peu dans leurs provinces. Les invasions succèdent aux invasions ; bientôt les hordes intarissables des Huns, des Goths, des Vandales, des Burgondes, des Francs, se répandent de toute part. Ils brûlent les villes, dévastent les campagnes, massacrent une moitié des habitants, réduisent le reste en esclavage, et fixent leur séjour dans les contrées qu'ils ont couvertes de ruines. Pendant près de trois cents ans, ces hommes à demi sauvages, païens, cruels, insatiables d'or et de butin, ravagent les plus belles régions de l'Europe, et semblent vouloir plonger à nouveau l'humanité dans un état de désolation et d'incurable barbarie.

Oh ! qui donc mettra fin à tant de maux, aura pitié de ces malheureux, pillés, égorgés, réduits à la condition d'esclaves ? Qui donc sauvera ces hommes et leur donnera des jours de travail paisible, de sécurité et de progrès civilisateur ?

Regardez, mes frères. Le pape S. Léon arrête Attila et ses Huns aux portes de Rome ; sainte

Geneviève sauve Paris ; S. Aignan sauve Orléans ; S. Remi convertit le farouche Clovis avec ses soldats francs, et en fait le premier roi chrétien de notre pays. C'est l'Eglise, dans la personne de ses évêques, de ses prêtres et de ses moines, qui va au devant des barbares, les gagne à Jésus-Christ, et de tant d'éléments divers forme les chrétientés les plus anciennes et les plus florissantes.

L'Eglise convertit d'abord les Lombards en Italie, les Wisigoths en Espagne, puis les Francs et les Burgondes dans les Gaules devenues notre France bien-aimée. En même temps, elle envoie ses intrépides missionnaires successivement en Angleterre, en Allemagne, en Russie, dans la Suède, la Bohême, la Pologne, la Hongrie, dans toutes les parties de l'Europe, et dans de nombreuses régions de l'Asie. Ses conquêtes spirituelles s'étendent sur le monde connu, et n'en font plus qu'une immense bergerie sous la conduite d'un même pasteur.

Sans doute, aux siècles suivants, beaucoup de ses enfants se séparèrent de l'unité catholique, entraînés dans les erreurs de Luther et de Calvin. Le protestantisme porta à l'Eglise un coup funeste en ébranlant le principe de l'autorité, et en jetant les premières semences de cet esprit de révolte qui engendra tant de maux.

Mais l'Eglise, soutenue par le bras de Dieu, sut bientôt réparer ses pertes. Elle ne se retira de quelques pays que pour porter ailleurs les trésors de sa fécondité. Elle entra dans les Indes, pénétra dans les îles inconnues de l'Océanie, et jusqu'au Japon, pour recueillir la moisson d'élus qu'elle devait donner au ciel. Comme si l'ancien monde ne lui suffisait pas, voici que de nouvelles terres s'offrent à ses conquêtes. L'Amérique est découverte, et aussitôt la croix fleurit parmi ses nombreuses tribus ; la religion triomphe sous la hutte du sauvage qu'elle civilise et convertit.

Ici, mes frères, rendons hommage à ces ouvriers évangéliques, à ces vaillants missionnaires qui, dans ces temps éloignés, comme encore aujourd'hui, quittent leur patrie et vont porter à des hommes inconnus les lumières de la foi, des mœurs plus douces, des relations plus polies, le bonheur de la vie présente, avec les espérances de la vie future. Saluons-les comme des héros chrétiens ; aimons-les comme les meilleurs bienfaiteurs de l'humanité ; aidons-les de nos prières et de nos aumônes ; car, plus que personne, ils contribuent à étendre et à affermir le royaume de Jésus-Christ. C'est par eux que nous voyons se renouveler les miracles de conversion des anciens jours, et l'Eglise conserver sa force et la fécondité d'une jeunesse immortelle.

IV

L'Eglise triomphe des attaques modernes, en étendant son action bienfaisante.

Vous dirai-je maintenant, mes frères, quelles attaques les athées, les incrédules, les impies et les libres penseurs, tous les ennemis de Dieu, ont livrées, durant les temps modernes, à ce vieil édifice, déjà tant menacé, qu'est l'Eglise catholique ?

Pendant tout le XVIII^e siècle, mais surtout vers sa fin, l'impiété la plus hostile s'acharna contre cette divine Institution, contre ses dogmes révélés et ses pratiques pieuses, contre ses ministres, et jusque contre ses temples. Cette guerre implacable fut soutenue contre elle chez presque toutes les nations de nom chrétien ; mais nulle part on ne la vit plus violente et plus dangereuse que dans notre malheureux pays de France. Tout ce que la science a de plus subtil, la moquerie de plus perfide, et la haine de plus opiniâtre, fut tour à tour mis en œuvre pour ruiner son influence et la détruire elle-même de fond en comble. Ce fut une vaste conspiration, ourdie avec une ruse infernale et poursuivie longtemps avec une obstination sans exemple. Les savants dans leurs écrits dénaturèrent nos vérités religieuses, et en firent l'objet de leurs railleries perpétuelles ; les souverains par leurs ordonnances entravèrent son culte, et proscrivirent ses Ordres monastiques ; tous multiplièrent les scandales sans relâche pour en rejeter la responsabilité sur l'Eglise et la déconsidérer aux yeux de ses fidèles.

Ce qui devait résulter d'un plan combiné avec cette habileté satanique ne tarda pas à se produire : à la persécution de la calomnie et de l'insulte succéda bientôt la persécution du fer qui verse le sang.

Plus d'un d'entre vous, mes frères, a maintes fois entendu parler à son vénérable grand-père de cette guerre impitoyable que la Révolution, née de l'impiété des philosophes du XVIII^e siècle, a faite à l'Eglise, avec acharnement, pendant plus de vingt-cinq ans. Loix de destruction de toutes les institutions religieuses, églises démolies ou fermées, prêtres immolés sur les échafauds ou envoyés mourir de misère dans les déserts de la Guyane, le culte divin supprimé, les messes dites au péril de la vie dans les greniers, dans les caves, ou au fond des bois ; qui n'a connu ces choses mille fois racontées ? L'enfer faisait alors un effort suprême, se levant en masse pour écraser l'Eglise. La terre, dans un silence plein d'effroi, attendait quelle serait l'issue du combat, tandis que Dieu, du haut des cieux, contemplait cette lutte acharnée. Déjà l'ennemi disait : « Celui qui se prétend Vicaire de Jésus-Christ est renversé de son trône ; la Croix ne règnera plus sur le monde ! »

Mais malgré cette effroyable secousse qui ébranla l'Eglise dans le monde entier, elle demeura invincible. Le pape est replacé sur la chaire de saint Pierre, plus respecté, mieux obéi que jamais. La Croix, un moment voilée,

brille de nouveau avec une radieuse splendeur. Les temples restés debout furent rouverts ; ceux que la fureur antireligieuse avait démolis furent reconstruits, et partout on y vit accourir les multitudes désireuses d'assister à ses fêtes et de prier au divin sacrifice de ses autels. Ses malheurs mêmes lui donnèrent plus d'autorité qu'elle n'en avait jamais eue, et prouvèrent de la manière la plus éclatante son indestructible vitalité.

Il en sera de même, mes frères, de la tempête actuelle. Les ennemis de l'Eglise ont beau la combattre avec une prudence astucieuse et une opiniâtre ténacité ; ils ne détruiront jamais ce que Jésus-Christ soutient. Ils ont beau entraver les exercices de son culte, la spolier de ses biens, affamer ses ministres, et vouloir priver les petits enfants de la connaissance de Dieu ; ils ont beau, dans leurs journaux et dans leurs conférences, verser le mensonge et l'outrage sur ses prêtres, ses cérémonies et ses pratiques pieuses, la parole de son divin Fondateur demeurera éternellement vraie : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » L'Eglise, malgré leurs efforts désespérés, continuera toujours sa marche victorieuse à travers l'humanité, pour la bénir, la consoler dans ses douleurs, et la mener, par le chemin de la vertu, aux portes de la céleste patrie.

Oh ! comme elle est toujours belle, jeune et vigoureuse, notre mère, la sainte Eglise ! Comme elle est vaillante, toujours assurée de la victoire ! Née il y a vingt siècles, elle semble d'hier. Elle vient du Calvaire et de la Croix ; c'est pourquoi elle sort toute rajeunie des batailles et des souffrances d'aujourd'hui. Ses espérances sont toujours aussi vivantes. Elle ne craint point, quoi qu'en ait dit un de ses adversaires affolé d'orgueil, qu'on éteigne les étoiles au ciel, vers lequel elle nous invite à monter. Avec son infatigable vitalité, avec sa doctrine infaillible, avec l'assistance divine qui ne lui fait jamais défaut, elle chante et chantera jusqu'à la fin des siècles son *Credo* magnifique.

Au milieu du IV^e siècle de l'ère chrétienne, un persécuteur tristement célèbre s'efforçait de détruire l'Eglise par des procédés que lui empruntent nos adversaires modernes.

C'était Julien l'Apostat.

Après l'avoir longtemps combattue par des lois injustes ; après lui avoir interdit d'enseigner les fidèles, grands et petits ; après avoir de nouveau ouvert les temples des idoles, il se croyait assuré du succès, quand un jour, sur un champ de bataille, il tomba mortellement blessé d'une flèche ennemie. Dans sa rage impuissante, il recueillit en sa main du sang qui coulait à flots de sa blessure, et le lançant vers le ciel, il s'écria : « Jésus de

Galilée, tu es donc vainqueur, toi et ton Eglise ! »

Oui, Seigneur Jésus, vous avez toujours été vainqueur de vos ennemis et de ceux de votre Eglise. Grâce à votre assistance, et ainsi que vous le lui avez promis, elle a remporté la victoire sur ses persécuteurs des premiers siècles qu'elle a désarmés, sur les hérétiques qu'elle a confondus, sur les barbares qu'elle a convertis, et sur les impies des temps modernes qu'elle comble de ses bienfaits pour les attendre et les gagner. La victoire n'a jamais abandonné son étendard, qui est votre Croix ; et nous savons bien que si dans le passé les portes de l'enfer n'ont pas pu prévaloir contre elle, elles ne prévaudront pas davantage dans l'avenir.

Pour vous, mes frères, mettez dans vos cœurs cette confiance inébranlable. Elle est fondée sur la parole infaillible de Dieu, et sur l'expérience des siècles écoulés. Confiance donc à jamais, quelle que soit la grandeur des difficultés dont vous puissiez être les témoins !

Mettez-y aussi une ferme volonté de toujours obéir fidèlement à cette Eglise, fille du ciel et directrice de vos consciences. Elle ne s'occupe que de vos intérêts spirituels, et ne vous commande que pour vous sauver.

Mettez enfin dans vos cœurs un amour filial pour cette mère de vos âmes. Elle a prise chacune d'elles à votre berceau ; elle l'a guidée à travers les années de votre vie, et ne la quittera même pas lorsqu'elle la verra abandonner ce monde, puisqu'elle adressera alors à Dieu, pour lui ouvrir le ciel, une dernière prière avec une suprême bénédiction.

O sainte Eglise catholique, je crois en ta divine mission, avec une confiance que rien ne pourra jamais ébranler ! Toujours j'obéirai docilement à tes lois ; et tant que mon cœur battra dans ma poitrine, je t'aimerai de l'amour du plus dévoué des fils, fier et heureux d'être ici-bas un soldat de l'Eglise militante, pour mériter de devenir au ciel un vainqueur dans les légions de l'Eglise triomphante. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLVIII

LA CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE (suite)

III. — Les sectes séparées de nous ne possèdent pas le caractère de la catholicité

Que l'Eglise catholique romaine seule mérite le nom de *catholique*, c'est un fait évident qu'il serait ridicule de nier. C'est notre Eglise seule qui adopte ce nom comme son titre

officiel. Nous avons pour nous la possession. Seuls, à l'exclusion de tous, nous avons porté ce titre glorieux en des temps où le prendre exposait à l'insulte, à la persécution, à la mort. Essayer de nous le ravir à cette heure serait aussi inutile que les efforts tentés au moment de la Révolution française pour faire disparaître toutes les traces de la vieille civilisation, en assignant de nouveaux noms aux jours, aux saisons de l'année.

La passion, le préjugé, une mauvaise mode peuvent nous infliger les épithètes de *Romains*, *Papistes* et *Ultramontains* ; mais un esprit impartial, quelle que soit sa foi, ne nous connaît que sous le seul nom de *catholiques*.

Le charme attaché au nom de catholique est si grand que certains anglicans usurpent quelquefois le titre de catholiques, quoique dans leurs livres officiels ils s'appellent *Episcopaux protestants*. Mais ce titre ils n'osent se le donner ouvertement, l'inscrire dans leurs livres de prière. Craignant d'aller si loin, ils dédommagent leur vanité en se donnant en secret le titre de *catholiques*. Mais l'erreur est si transparente qu'elle provoque le sourire même parmi eux.

Si un étranger demande à l'un d'entre eux de lui montrer l'Eglise catholique, il ne lui montrera pas le local où ses coreligionnaires s'assemblent et prient, mais celui où se réunissent les membres de l'Eglise catholique romaine.

Déjà, du temps de saint Augustin, les novateurs essayaient de se parer du titre de catholiques. Mais le saint docteur observe que malgré leur désir d'usurper cette prérogative, ils cédaient à la force des choses : « Toutes les fois, dit-il, qu'ils s'entretennent avec des personnes d'une croyance autre que la leur, ils ne nomment pas l'Eglise catholique autrement que l'Eglise catholique, car ils ne seraient plus compris s'ils ne donnaient pas à l'Eglise le nom que tout le monde lui donne ¹. »

I. Les protestants ne possèdent pas la catholicité. — Pour qu'une religion possède l'universalité de l'espace et celle du nombre, il faut qu'elle forme une société. Or les protestants ne forment pas une société ; car ils sont tous indépendants les uns des autres, ne reconnaissant aucune autorité commune et ayant chacun leur vie religieuse propre et individuelle. Comme on l'a dit, il y a des protestants, mais il n'y a pas de protestantisme.

Non seulement aucun nœud social ne relie les protestants les uns aux autres ; mais il n'existe entre eux aucune communauté de croyance. « On peut écrire sur l'ongle du doigt les doctrines de la Réforme protestante généralement reconnues, » dit le protestant Harms. Cet émiettement doctrinal existait déjà du temps de Luther : « Le diable est parmi nous,

¹ *De Vera Religione*, cap. 7.

disait-il, il y a presque autant de croyances que de têtes. Il n'est pas de butor qui, s'il rêve, ne se croie visité de Dieu, ou prophète... Quand le papisme vivait, il n'y avait pas de ces divisions ou de ces dissidences : le fort régnait en paix sur les cœurs. »

Si par la nécessité des choses et en dépit de toute logique, les enfants de la Réforme se groupent en des communautés religieuses, elles sont en hostilité les unes contre les autres. Aucun lien ne les unit que la haine contre la papauté.

C'est ainsi que les 168 sectes qui partagent l'Angleterre ne sont pas animées de sentiments bien tendres les unes envers les autres. La Haute Eglise y combat contre la Basse Eglise, sa fille. Dernièrement cette question s'étant élevée : « Peut-on autoriser les presbytériens à célébrer leurs offices dans les églises épiscopaliennes ? — Non, » fut-il répondu.

Le protestantisme comme religion est mourant en Allemagne. Les ministres ont perdu la foi. Ils se moquent en chaire de la Cène, de la Rédemption, de la Résurrection. Les groupements qui subsistent encore au sein de cette dissolution sont dans un état de complète désharmonie. Ils proclament bien haut « qu'il n'existe pas en Allemagne d'Eglise générale ; qu'il n'en a jamais existé. » Déjà, en 1713, le protestant Tröseim écrivait : « L'Eglise luthérienne, eu égard à ses diverses fractions, ressemble à un ver coupé en mille morceaux, dont chacun remue tant qu'il lui reste un peu de vie, mais qui finit par mourir. »

Le protestantisme en France n'est pas moins malade qu'ailleurs. Voici la profession de foi de M. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris : « Les progrès de la science ont justement dépouillé Jésus de son caractère divin. » Sabatier par ses fonctions est, au point de vue doctrinal, à la tête du protestantisme français ; or il ne croit pas en Jésus-Christ et son église ne l'en reconnaît pas moins protestant bon teint et de bon aloi. La plupart des ministres marchent sur ces traces et inoculent aux fidèles leur esprit antichrétien.

La foi tarie, les bourses se ferment. Aussi malgré les subsides anglais qui viennent chaque année en aide à leur détresse¹, les églises réformées de France sont menacées de la ruine. Bientôt, elles n'auront plus de ministres.

En France comme ailleurs la discorde protestante est grande. Qu'on en juge par l'énumération des sectes qui prirent part à la réunion générale des protestants français à Nîmes, le 23 octobre 1909 : « Union nationale des Eglises réformées, Union nationale des églises réformées évangéliques de France, Union des

églises unies, Union évangélique luthérienne de France, Union des églises évangéliques libres de France, Eglise évangéliste méthodiste, Eglises réformées indépendantes, Eglises baptistes. » Nous sommes loin, on le voit, de l'unum ovile et unus pastor de l'Evangile.

En Suisse, en Hollande, en Hongrie, le protestantisme manifeste aussi les signes d'une décadence fatale, irrémédiable. Le dépérissement de la foi, l'affaïssement des idées chrétiennes y sont sensibles : « Nous ne pouvons plus admettre de Calvin sa conception de la Bible ni sa méthode théologique, » s'écrie le pasteur Weiss à l'occasion du monument que Genève vient d'ériger pour fêter le quatrième centenaire de ce réformateur. Et le *Signal*, organe calviniste de Genève, parlant de ce monument élevé à la Réforme, dit que c'est peut-être le tombeau de la Réforme elle-même. Dans le canton des Grisons, vingt presbytères attendent un pasteur ; les cinq paroisses de la vallée de Munster n'ont plus de ministres. Ce sont des fonctions devenues sans honneur, sans profit et que personne ne veut plus exercer. Là encore le protestantisme se scinde en sectes nombreuses qui s'anathématisent les unes les autres.

La situation du protestantisme en Amérique est également des plus précaires. Des séminaristes presbytériens ayant dans un examen déclaré ne plus croire à la divinité de Jésus-Christ, malgré cette négation du dogme fondamental de la religion chrétienne, ils ont été reçus ministres et chargés de travailler comme missionnaires à la conversion des âmes. L'enseignement vient, sous la poussée juive, d'exclure le nom de Jésus des livres scolaires. La foi s'en va visiblement. Les paroisses tombent en ruine. Les cotisations sont insuffisantes pour entretenir les ministres. Dans le Iowa, 217 pupitres ou paroisses sont sans titulaires, faute d'argent. Les pasteurs de Southern-Illinois, d'Effingham et de Alton ont dû abandonner leurs postes pour entrer dans le commerce. Les désertions se multiplient causées par la faim. Des divisions profondes hâtent cette décomposition générale : on compte 288 sectes aux Etats-Unis.

Cet état de pulvérisation, dans lequel se trouve le protestantisme, l'empêche évidemment d'être catholique. On ne peut considérer comme une seule église tous ces groupes disparates qui s'excommunient les uns les autres. Or chacun d'eux n'a territorialement et numériquement qu'une extension très limitée. Mais, envisagé même d'une manière globale, le protestantisme ne peut revendiquer pour lui le caractère de la catholicité ; car son extension est beaucoup moindre que celle du catholicisme.

On ne le trouve en effet pour ainsi dire pas dans l'Afrique, l'Amérique du Sud, la Chine, la Tartarie, le Japon, la Corée, la Cachemire.

¹ Le Synode de 1901 fut présidé par un pasteur anglais, Mac Donald, qui apportait aux méthodistes les subsides annuels qui devaient servir à développer en France et en Algérie l'influence anglaise.

et le Thibet. En Europe, le protestantisme est très peu répandu en Russie, en Espagne. Quant au chiffre de ses adhérents, il est plus de trois fois moindre que celui des catholiques.

II. Pas plus que l'hérésie, le schisme ne possède pas la catholicité. — Photius, en brisant le lien de l'unité catholique, espérait garder la suprématie sur toutes les églises de l'Orient. Il y aurait eu alors dans le monde chrétien deux parties : l'Occident soumis à l'ancienne Rome, l'Orient soumis à la Rome nouvelle, ainsi que l'on appelait Constantinople. Mais ce rêve fut déçu, car les évêques d'Orient n'entendirent pas, après s'être révoltés contre le pape, se soumettre à l'un de leurs collègues. De plus, chaque souverain étendit sa domination sur ce clergé dégénéré qui n'avait plus le courage qu'il faut pour résister aux empiétements du pouvoir politique et garder en face de César une sainte indépendance. Il devint le chef de l'Eglise, qui eut dès lors les mêmes frontières que celles de l'Etat.

Par là même que ces églises sont *nationales*, elles ne peuvent prétendre au titre de catholiques.

Elles n'ont qu'une chance de grandir : c'est que le pays où elles végètent reçoive un accroissement territorial. C'est ainsi que, quand la Pologne fut annexée à la Russie, celle-ci essaya, on sait par quels moyens, de conquérir ses nouveaux sujets à l'orthodoxie. De même l'anglicanisme ne cherche à s'étendre que dans les pays où l'Angleterre établit sa domination.

Aucune des églises schismatiques prise isolément ne possède donc la catholicité. Ces églises ne la possèdent pas davantage si on les considère collectivement. Elles n'ont pas en effet la catholicité de l'espace ; car on ne les trouve ni dans les parties orientales de l'Asie, ni dans les régions occidentales de l'Europe, ni dans l'Afrique si l'on excepte l'Egypte et l'Abyssinie, ni enfin dans l'Amérique du Sud. Elles n'ont pas la catholicité du nombre ; car leurs adhérents sont 170 millions de fois moins nombreux que ceux de l'Eglise catholique.

**

En terminant, mes frères, saluons le glorieux privilège en vertu duquel la véritable Eglise est répandue par toute la terre. Le soleil ne se couchait jamais sur l'empire de Charles-Quint. On peut dire la même chose de l'empire de l'Eglise. « Quel spectacle ! s'écrie Bossuet avec un saint enthousiasme, quelle assemblée ! quelle beauté de l'Eglise ! »

Prions pour que cette société auguste des âmes étende de plus en plus ses frontières et, pour cela, disons chaque jour, avec piété, cette parole du *Pater* : *Adveniat regnum tuum*. Aimons aussi à ouvrir notre bourse en faveur de l'Œuvre de la Propagation de la foi.

Enfin réjouissons-nous de ce que nous, catholiques, nous ne sommes nulle part étrangers. C'est une grande douceur pour ceux qui errent loin de leur pays de se sentir chez eux sous n'importe quel soleil. Cette joie, le catholique la ressent, quel que soit le lieu où le jettent les hasards de la vie. Le trait suivant le prouve. Il servira de conclusion à cet entretien.

« Tout récemment, écrivait Mgr Gibbons en 1876, bon nombre d'émigrants sont arrivés à Richemond. Ils ne connaissaient ni notre pays, ni nos coutumes, ni notre langue. Tous les objets qui frappaient leurs regards leur rappelaient tristement qu'ils étaient loin de leur riante Italie. Mais quand ils virent la croix surmontant notre cathédrale, ils se hâtèrent vers elle d'un pas joyeux. J'ai vu et entendu un de leurs groupes donner des marques très vives de leur profonde émotion. En entrant dans le temple sacré, ils sentaient qu'ils avaient trouvé une oasis dans le désert. Désormais ils étaient chez eux. Ils trouvaient une place commune dans la terre étrangère. Ils étaient dans l'église de leurs pères, dans la maison de leur enfance ; tandis qu'une larme coulait sur leurs joues brûlées par le soleil, ils semblaient dire au fond de leur cœur : « Qu'ils sont aimables vos tabernacles, Seigneur, Dieu des armées ! Mon âme désirait ardemment être dans la maison du Seigneur et elle tombait presque en défaillance. Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant. » (Ps., LXXXIII). Ils voyaient autour du sanctuaire les images des saints qu'ils avaient coutume de vénérer dans leur jeune âge. Ils apercevaient les fonts baptismaux et les confessionnaux. Ils contemplaient l'autel et la table sainte où ils recevaient leur Créateur. Ils observaient le prêtre à l'autel, revêtu des ornements sacrés. Ils apercevaient autour d'eux une multitude d'adorateurs fléchissant les genoux, et dans le fond de leur cœur, ils se réjouissaient de se voir une fois de plus parmi des frères et des sœurs avec lesquels ils avaient « un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Père, un seul Dieu. »

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXVIII

LA PRIÈRE

Mes enfants,

Nous disions dimanche dernier que la piété n'est pas autre chose que la vie véritablement chrétienne ; c'est cet élan généreux qui par amour pour Dieu nous fait accepter sa volonté en toutes choses. Pour se développer, la vie de notre âme a besoin de nourriture ; pour se maintenir, cet élan a besoin de stimulant.

La prière, les sacrements, les exercices pieux, voilà les soutiens de la piété.

I

Si je posais à chacun de vous cette question : « Priez-vous ? » les uns me regarderaient étonnés et me répondraient : « Mais, certainement, je prie ! » les autres diraient : « Oh oui ! souvent ; » certains confessaient qu'ils prient « quelquefois ; » d'autres enfin seraient peut-être obligés de dire : « Non. »

Que nous soyons obligés de prier, mes enfants, il est inutile, je crois, de vous le démontrer longuement. Nous venons de Dieu, il est donc naturel de nous retourner vers lui pour le glorifier. Il tient en ses mains notre vie, notre santé, nos biens matériels et spirituels ; il est donc nécessaire de lui demander de nous les conserver. Notre faiblesse nous fait l'offenser, et notre conscience nous pousse à plier nos genoux pour le pardon. Notre fin est de le posséder dans son Paradis, et nous n'y parviendrons qu'avec son secours qu'il accordera à nos prières. D'ailleurs, un homme qui ne prierait pas du tout descendrait bien bas dans l'échelle sociale. Que dis-je ? Abd-el-Kader, le fameux arabe qui lutta quinze ans contre la France, plaçait l'impie en dehors même de la société. « Le chrétien, disait-il, est très inférieur à un musulman ; le juif est pire qu'un chrétien ; l'idolâtre est pire qu'un juif ; le porc est pire que l'idolâtre ; mais l'homme qui ne prie pas est pire que le porc ! »

Heureusement pour l'humanité que les hommes qui ne prient jamais sont rares ; je crois au contraire, mes enfants, que tout homme prie. Sans doute la grande majorité de ceux que vous rencontrez, au milieu desquels vous vivez, ne fréquentent pas nos églises ; vous n'entendez pas précisément sur leurs lèvres des cantiques ; dans votre famille même, vous ne voyez peut-être pas vos parents agenouillés chaque soir au pied de leur lit ; cependant tout homme prie.

Mgr Bougaud, évêque de Laval, a écrit : « Il n'est pas de jeune homme qui, au jour où un noble amour vient le relever et purifier quelquefois, ne lève les yeux vers le ciel pour le remercier. Il n'est pas de vieillard qui, à cet âge où la tête se penche comme pour s'habituer à regarder la tombe, n'ait éprouvé le besoin d'adorer et d'espérer. Et vous qui vous croyez exempt de cette faiblesse, savez-vous si Dieu ne vous enverra pas, à un moment imprévu, une de ces calamités qui blanchissent l'homme avant l'âge ? Sous l'empire de la douleur, vous vous écrierez involontairement : « Mon Dieu ! ô mon Dieu ! » Cela suffit : vous aurez prié. »

Vous penserez peut-être qu'une telle prière est peu de chose ! Aussi bien Mgr Bougaud n'a pas dit qu'elle suffisait ; il a simplement

constaté que les hommes, même ceux qui se vantent de ne pas prier, prient, au moins à certains jours.

II

Ceux d'entre vous qui confessent qu'ils ne prient pas, veulent dire qu'ils ne font pas matin et soir leurs prières. Ils ont tort. — Pourquoi ? — Parce que cette négligence coupable révèle des âmes peu élevées, chez lesquelles la préoccupation du service de Dieu est totalement absente. Vous ne faites jamais votre prière, ni matin, ni soir ? Mais alors votre foi est absolument morte ; de là à l'indifférence religieuse, au péché grave, il n'y a qu'un pas. Si vous le faites, — et vous le ferez, parce que sans prière vous ne résisterez pas à la tentation, — vous entrerez dans un état moral d'où vous ne sortirez pas facilement, pour votre malheur.

Certains disent : « Je prie quelquefois. » Sans doute les jours qui suivent une bonne confession, ou à la suite d'une retraite, ou s'il survient une difficulté dans votre vie, les jours où vous êtes en bonne veine, où rien ne vous irrite ; à moins cependant que votre paresse ne brise le peu d'énergie que vous avez, ou que la douce chaleur de votre lit ne vous endorme trop vite, car si vous ne priez que *quelquefois*, il y a bien des chances pour que votre prière se fasse ailleurs qu'au pied de votre lit.

Quelques-uns diront : « Je prie souvent. » A ceux-là je dirai : C'est bien ; mais pourquoi pas tous les jours ? Y a-t-il des jours où vous pouvez vous passer de Dieu, où il mérite moins vos hommages, vos adorations ? Etes-vous libre de lui obéir et de le remercier seulement lorsque cela vous est agréable ?... Pouvez-vous me donner une bonne raison qui vous dispense de la prière ? On peut être dispensé d'assister à la messe, de jeûner, de faire abstinence ; mais rien ne peut dispenser de la prière. Si vous ne priez pas tous les jours, il y a certainement de votre part une négligence coupable.

Devant cette question : « Priez-vous ? » je voudrais vous voir à tous le petit air scandalisé d'un de vos amis. C'était un matin de concours de gymnastique ; nous prenions le train à 4 h. 1/2. Dès que tout le monde fut installé dans les compartiments, je proposai de faire la prière du matin, pensant, ajoutai-je, que peut-être vous n'aviez pas pris le temps de la faire chez vous. — « Ah ! Monsieur, pour qui nous prenez-vous ? » me fut-il dit. Je félicitai votre ami, et cependant je fis la prière à haute voix ; ce n'était pas inutile, je crois.

Mes enfants, priez chaque jour, matin et soir, et faites-vous un cas de conscience de manquer votre prière. Il ne s'agit pas de savoir si vous offenseriez le Bon Dieu gravement ou

légèrement en ne la faisant pas, il s'agit de prendre le moyen de devenir des jeunes gens sérieux et chrétiens.

III

Maintenant, comment faites-vous votre prière ? Au pied de votre lit ?... Ici encore quelques-uns trouveront ma question étrange. « Evidemment ! diront-ils ; où voulez-vous que je la fasse ? » D'autres au contraire savent bien que la question doit se poser. En effet, l'on voit à ce sujet des choses extraordinaires. J'ai connu un jeune homme, élevé avec une certaine piété, mais qui avait abandonné ses pratiques religieuses pendant plusieurs années. Vers 18 ans, il revint au bon Dieu ; je ne pus jamais obtenir de lui qu'il fit sa prière au pied de son lit, et cependant il avait sa chambre particulière. Était-ce paresse ? je fus obligé de le croire, car ayant souvent discuté avec lui son état, je n'ai jamais pu me l'expliquer autrement.

Il faut dire que le respect humain est la grande raison qui vous empêche de plier les genoux. Pensez donc, votre père, votre mère, vos frères et sœurs, tout ce monde qui va avoir les yeux sur vous ! On va rire, plaisanter, vous traiter de niais, de retardataire, de calotin, que sais-je encore ? — Mes enfants, si vous croyez tout cela, vous êtes dans l'erreur. L'expérience prouve le contraire.

Un enfant de 12 ans se préparait à sa Première Communion. Le premier jour de la retraite était passé. Je lui demandai s'il avait eu enfin le courage de s'agenouiller au pied de son lit. — Non, Monsieur. — Je lui fis entrevoir toute sa faiblesse, son peu d'énergie, son absence d'amour vrai pour le Bon Dieu qu'il allait recevoir, sa lâcheté ; ensemble on demanda à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge de lui venir en aide, et l'enfant partit. Un mois après, la mère du petit garçon me rencontrait ; elle me dit sa joie de voir son petit Charles persévérer, car « tous les soirs, me dit-elle, je le vois faire sa prière avant de se coucher. »

Une autre fois, c'est un jeune homme de 17 ans que j'arrivai à convaincre. C'était plus difficile. Il couchait dans une grande chambre où se trouvaient trois lits pour six personnes. Les regards curieux ne manquaient pas. La première fois, il hésita ; enfin, un soir, il me quitta bien décidé à vaincre sa peur stupide. Je l'avais prévenu : « Le démon est un malin, il te retiendra ; tu hésiteras certainement ; le tremblement d'un homme qui a fait un mauvais coup te prendra ; n'attends pas un instant ou tu es perdu ; plie les genoux, et tu te relèveras bien content. » — Tout ce qui était prévu arriva ; on le regarda : personne ne dit mot, et depuis, ce grand enfant donne « au moins dans sa famille l'exemple de la prière.

Mes enfants, de quoi avez-vous peur ? que voulez-vous que votre famille vous dise ? Non seulement elle ne vous dira rien, mais elle sera heureuse ; oui, et je sais plus d'un père qui se réjouit de voir prier son enfant, et qui vous imite, au moins en son âme, s'il n'a pas le courage de vous imiter en pliant les genoux avec vous.

Ici, quelques-uns me diront qu'ils n'ont pas le temps de faire leur prière à genoux. — Pas le temps ? Mais le soir, vous avez toujours le temps. Quant au matin, il faut le prendre. Que de temps à autre vous soyez surpris par l'heure, il faut partir à l'ouvrage, soit ; mais ce ne doit être qu'une exception et cela ne devra pas vous empêcher de faire votre prière du matin en chemin ou en commençant votre travail.

IV

La tenue extérieure n'est que la moitié de la tenue nécessaire pour bien prier. Rappelez-vous votre catéchisme : la prière est une élévation de l'âme vers Dieu. Devant Dieu, votre corps se tient à genoux ; mais combien l'attitude de votre âme est plus nécessaire encore ! C'est elle qui s'adresse à Dieu, c'est elle qui invoque, qui remercie, qui supplie. Les paroles ne sont rien, des formules dont vous pourriez vous passer. La première et principale condition pour bien prier, c'est donc le recueillement. Que vous fassiez votre prière du matin ou du soir, que vous la fassiez dans votre demeure ou au patronage, commencez par vous recueillir. Ici, c'est facile, notre petite chapelle invite elle-même à la prière. Dans vos familles, vous avez peut-être plus de difficultés : vous n'avez pas tous votre chambre ; à l'heure où vous allez prendre votre repos, il peut y avoir du bruit, des allées et venues dans la maison. Faites alors un effort plus grand. Votre attitude imposera peut-être le silence, et vous serez en tout cas un bel exemple.

Oubliez jeux, travail, fatigue, préoccupations de toutes sortes ; mettez-vous en présence de Dieu. Représentez-vous N.-S. Jésus-Christ enfant, jeune homme comme vous, apôtre ; voyez-le dans sa crèche, à l'atelier, ou avec ses disciples réunis pour la prière, peu importe ; mais placez-vous devant lui. Et que vos prières, alors, ne soient plus des mots appris par cœur, se dévidant avec une rapidité vertigineuse, mais qu'elles soient une réelle conversation. Récitez ainsi le *Notre Père*, et vous sentirez immédiatement que ces formules tombées pour la première fois des lèvres de Jésus-Christ sont véritablement « esprit et vie ; » vous sentirez qu'elles atteignent directement le cœur de Dieu et que Dieu ne peut pas rester sourd à vos paroles.

Mis ainsi en présence de Jésus-Christ, tout naturellement vous prierez avec lui. C'est vous qui parlerez, mais c'est lui qui présentera votre

prière à son Père ; c'est vous qui vous tournerez vers Dieu, mais c'est lui qui vous donnera la grâce de le faire ; vous sentirez l'amour de Dieu grandir en vous, mais c'est lui qui développera cette affection profonde, qui est bien la plus grande grâce de Dieu, puisque c'est par elle qu'on va de vertu en vertu jusqu'à la perfection.

**

En résumé, mes enfants, il faut prier ; il faut prier chaque jour, matin et soir ; il faut prier à genoux et dans le recueillement. J'aurais pu ajouter que pour être exaucée votre prière doit être humble, confiante, persévérante, comme l'enseigne le catéchisme ; mais j'ai voulu surtout mettre en relief le côté pratique de la prière de chaque jour, afin de ranimer la foi de quelques endormis.

Je profite de cette causerie, mes enfants, pour me réjouir avec vous de notre innovation. Depuis deux mois, à chacune de nos réunions du soir, vous avez fait à tour de rôle la prière. Tous bientôt auront eu cet honneur, puisque actuellement ce sont nos plus jeunes amis qui la récitent. Nous continuerons d'agir ainsi, et pour mettre en pratique ce que nous disions à l'instant, je demanderai à plusieurs d'entre vous de faire la prière plus lentement ; elle sera alors plus recueillie, plus profonde et probablement plus sincère.

AVIS PAROISSIAUX

UNE COURTE PRIÈRE AU MOINS CHAQUE JOUR

Mes frères,

Au temps où nous sommes, beaucoup d'entre vous sont absorbés par les préoccupations matérielles. Du matin au soir ils sont occupés à de pénibles travaux ; pas une minute de repos ; le soleil n'est pas encore levé que déjà ils sont aux champs, et la nuit est venue qu'ils n'ont pas encore cessé leur labeur. Je soupçonne qu'ils succombent à la tentation d'omettre leur prière de chaque jour.

Je sais ce qu'on allègue habituellement pour justifier sa négligence en cette matière. On dit : « Travailler, c'est prier, et comme je travaille tout le jour, je prie incessamment. »

Fort bien ! le travail est une prière, je l'admets ; mais à une condition, cependant : c'est que le travail sera accepté comme une loi de Dieu et en esprit de pénitence ; c'est qu'on en écartera les blasphèmes, les imprécations, les murmures ; c'est qu'on y mêlera la pensée de Dieu, pour l'ennoblir, le sanctifier ; c'est qu'on l'interrompra le dimanche pour assister à la messe. Ah ! travaillez dans les conditions et les sentiments que je viens d'indiquer, et votre travail sera une prière.

Est-ce à dire maintenant que vous serez

dispensés de faire au moins une courte prière chaque jour ? Non, mes frères ; vous n'êtes pas dispensés, quelles que soient vos occupations, d'élever votre cœur vers Dieu, le matin pour l'intéresser à votre travail, le soir pour lui recommander vos fatigues.

Et ne me dites pas que le temps vous manque ; car je vous répondrais que sans préjudice pour vos travaux, vous pouvez bien disposer de quelques minutes — et il ne faut que cela — pour accomplir le devoir quotidien de la prière ; je vous répondrais qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour dire à Dieu : « Mon Dieu, bénissez la journée qui commence... Soutenez-moi, au milieu de mes fatigues... Que vos regards s'abaissent sur moi pendant que je travaillerai ; » je vous répondrais qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour réciter un *Pater*, un *Ave*, un acte de foi, d'espérance, de charité, de contrition. Et pendant que vous recueillez les dons de la Providence, vous faudrait-il beaucoup de temps pour dire : « Merci, ô mon Dieu ! Vous nous rendez au centuple ce que nous faisons pour vous. Si vous nous traitiez comme nous le méritons, la terre serait stérile, le vallon sans verdure, et les champs sans moisson... Soyez béni, ô mon Dieu ! »

Voilà des prières qui ne vous prendront pas beaucoup de temps, convenez-en ; elles vous viendront naturellement à l'esprit et sur les lèvres ; elles auront pour effet d'imprimer à votre travail une intention surnaturelle qui le rendra méritoire devant Dieu.

Ne laissez donc point passer une seule journée sans faire au moins une petite prière qui montera vers Dieu pour lui porter vos adorations, vos désirs, vos regrets, vos espérances. Si le corps est constamment courbé vers la terre, que l'âme prenne de temps en temps son essor vers le ciel.

D'ailleurs, il y va de votre intérêt de vous assurer, par la prière, la protection du ciel. Avant d'être placées sous votre toit, les récoltes courent encore bien des dangers. Si vous êtes bien avisés, vous devez agir de manière à mériter les bienfaits de la Providence. De temps à autre, on nous apprend qu'un orage a éclaté ici et là, dévastant la campagne, ravageant de magnifiques récoltes et causant d'irréparables dommages. Quand ces sinistres nouvelles nous arrivent, nous disons avec effroi : « Ah ! pourvu que la grêle épargne nos champs ! » Et lorsque le nuage livide, poussé par un vent violent, monte dans le ciel, nous frissonnons de peur. Notre crainte serait moins vive et notre confiance plus assurée, si nous n'avions pas de reproches à nous faire. Qu'il soit donc convenu que nous ne ferons rien pour provoquer la colère d'en-haut et que nous serons fidèles au devoir de la prière. Ainsi soit-il !

A PROPOS DES ORAGES

Mes frères,

Vous n'êtes jamais sans inquiétude, pendant la chaude saison. A peine avez-vous échappé aux gelées printanières que vous avez à redouter des pluies persistantes, une sécheresse prolongée, des orages destructeurs. Vous ne savez pas aujourd'hui ce que demain vous réserve. Des menaces pour vos récoltes sont suspendues sans cesse sur vos têtes. Tout à l'heure, le soleil resplendissait dans un ciel d'azur ; mais, à l'horizon, voici un nuage qui monte sous la poussée du vent, qui monte toujours et s'élargit. Qu'en sortira-t-il ? Est-ce une pluie bienfaisante ? Est-ce une trombe d'eau ? Est-ce une avalanche de grêle ? Vous êtes dans une angoisse extrême ; vous craignez une catastrophe.

1. Un ciel en courroux, un orage au-dessus de nos têtes, rien n'est supérieur à cela pour nous faire penser à Dieu, nous révéler sa puissance souveraine, nous convaincre de notre néant et nous amener à sentir la nécessité de la prière pour écarter les dangers menaçants.

Quand l'éclair déchire la nue et trace dans le ciel obscurci un sillon de feu, quand le vent mugit et que le tonnerre gronde, on ne peut se défendre d'un saisissement profond ; on a immédiatement l'idée, la sensation d'une puissance suprême, qui règne en souveraine dans les régions aériennes, qui défie l'orgueil de l'homme et l'oblige à reconnaître son impuissance.

Le nombre est grand, hélas ! de ceux qui vivent habituellement en dehors de Dieu, qui l'oublient. Eh bien ! un coup de tonnerre suffit pour réveiller en eux le souvenir, la pensée de Dieu. « Entends-tu le tonnerre qui gronde ? disait une mère à son enfant : c'est la voix du bon Dieu. » Cette mère parlait à la manière du prophète, qui considérait la foudre comme la voix de Dieu. « Ecoutez, disait-il, écoutez la voix du Seigneur. Le Dieu de gloire et de majesté a tonné : sa voix est pleine de force et de magnificence : elle brise les cèdres, elle fait bondir les montagnes, elle frappe, elle ébranle le désert ; elle lance des traits de flamme, elle dépouille les forêts. Gloire au Seigneur Dieu, porté sur les grandes eaux, sur les tempêtes, assis sur un trône éternel ! »

2. En même temps que l'orage nous révèle la grandeur de Dieu, il nous met au défi de lui résister. Oh ! comme on se sent petit, impuissant, devant un ciel secoué par la tempête ! La science ne voit dans le tonnerre qu'une explosion résultant du choc de deux nuages chargés d'électricité. Mais les nuages ne sont point à nos ordres, et nous ne pouvons changer leur direction. L'homme se flatte de paralyser l'effet de la foudre ; mais, quand

il aurait multiplié les paratonnerres sur la face du monde, est-il capable de réprimer l'impétuosité des vents, de faire rebrousser les nuages, de fondre en une pluie bienfaisante la grêle qu'ils recèlent dans leurs flancs ténébreux ?

Cette impuissance totale dont nous sommes frappés en présence d'un orage dont les effets peuvent être désastreux, ne devrait-elle pas nous inspirer la pensée de recourir à Dieu par la prière ? Si Dieu est le Maître absolu, si c'est lui qui commande aux vents et à la tempête, qui trace leur itinéraire aux nuées chargées de pluies ou de grêle, n'est-il point naturel de l'invoquer, de lui demander de protéger nos personnes et nos biens, d'imiter l'exemple des apôtres quand ils se virent sur le point de faire naufrage ?

Vous connaissez cette aventure qui faillit devenir tragique. Le Seigneur Jésus accompagné de ses apôtres était monté sur une barque, pour traverser le lac de Génézareth. Déjà la frêle embarcation atteignait le milieu de ce lac, quand soudain le ciel s'obscurcit, les éclairs brillèrent, le tonnerre gronda. C'était le commencement d'une horrible tourmente. Les apôtres voyaient monter les vagues écumanées autour de leur barque violemment secouée ; l'imminence du péril les épouvante ; ils jettent un cri suppliant à Jésus qui dormait : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons ! *Salva nos, perimus !* »

La prière est un moyen surnaturel pour conjurer le danger des orages. En pays chrétien, quand l'éclair sillonne la nue, on voit aussitôt des mains qui tracent le signe de la croix. Et ce ne sont pas seulement les pieux fidèles qui, dans cette occurrence, se recommandent à Dieu ; les indifférents, voire même les impies, retrouvent sur leurs lèvres, au moins pour un instant, l'accent de la prière. On cite, entre autres, l'exemple de Volney. Ce philosophe, célèbre par son incrédulité, voyageait sur mer, lorsque sévit tout à coup une horrible tempête. Les vagues furieuses allaient lancer le vaisseau contre les écueils, ou l'engloutir dans les abîmes. A la vue d'une catastrophe qu'il croyait inévitable, que faisait l'impie Volney ? Tout tremblant dans un coin du navire, il tenait un chapelet à la main, il priait... Ah ! lorsque tout va à souhait et que l'on n'a rien à craindre, on fait le brave, on se moque de la prière ; mais quand on est en face d'un danger imminent, on est moins fier, moins dédaigneux, on fait comme irrésistiblement acte de religion.

Vous craignez pour vos moissons les pluies orageuses, les grêles meurtrières. Vous n'avez d'autre puissance que la prière pour en être préservés. Ne négligez pas ce moyen. Dans certaines paroisses, quand l'orage prend des proportions inquiétantes, le pasteur monte à l'autel et lit la Passion du Sauveur pour sol-

liciter sa miséricordieuse bonté. C'est Jésus qui à la prière des apôtres parla aux vents, fit signe aux flots, commanda à la tempête qui soulevait le lac de Génézareth. Et l'Evangile nous dit qu'aussitôt les éléments en tumulte rentrèrent dans l'ordre, le ciel reprit sa sérénité et l'agitation fit place à une tranquillité parfaite. Prions-le avec la même confiance que les apôtres, afin qu'il daigne éloigner de nous les calamités que nous craignons, et pour nous rendre moins indignes de ses faveurs, soyons plus fidèles à accomplir nos devoirs chrétiens. Ainsi soit-il !

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

VI

« PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM... »

Vous savez maintenant, mes frères, ce qu'il importe de savoir sur la préface et les trois premières demandes de l'Oraison dominicale. Il n'est personne d'entre vous qui, si on lui demandait ce que signifient ces paroles : « *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel,* » ne pût le dire. Si nous sommes de vrais enfants de Dieu, si nous aimons sincèrement notre Père céleste, si nous avons réellement à cœur ses intérêts, nous répéterons souvent ces belles paroles, adressant chacune de ces trois demandes à chacune des trois personnes divines, savoir : la première au Père, comme étant la source de toute sainteté ; la seconde au Fils, comme ayant établi le règne de Dieu sur la terre ; la troisième au Saint-Esprit, comme étant la volonté et l'amour du Père et du Fils. Et non seulement nous pouvons reconnaître, dans ces trois premières demandes, le mystère profond de la Très Sainte Trinité, mais nous pouvons encore y rapporter les trois principales vertus chrétiennes, savoir, la foi à la première, l'espérance à la seconde, et la charité à la troisième.

Passons sur-le-champ à l'explication des paroles qui suivent immédiatement : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, paroles par lesquelles nous demandons à Dieu qu'il daigne nous accorder, chaque jour, ce qui nous est nécessaire pour la vie de l'âme et pour celle du corps.

I

Je vous observerai d'abord, m. t. c. f., que par ces paroles, que tous indistinctement nous adressons à Dieu, nous reconnaissons que tous, sans exception, nous sommes devant le Père céleste, des pauvres, des indigents, des mendians, des hommes qui n'ont rien que ce

que Dieu veut bien leur donner. Et en effet, à quoi se réduiraient tous nos travaux, si la divine Providence ne répandait sur eux ses bénédictions ? En vain labourerions-nous, en vain sèmerions-nous et planterions-nous, la terre, malgré toutes nos cultures, si Dieu ne lui donnait la fertilité, ne produirait encore que des ronces et des épines.

Mais pourquoi ne disons-nous pas : *Donnez-moi, mais : donnez-nous ?* Pourquoi ne disons-nous pas : *mon pain, mais : notre pain ?* Ah ! c'est que nous devons nous occuper non seulement de nous-mêmes, mais encore de notre prochain ; c'est que nous devons non pas jouir tout seul, mais faire part à ceux de nos frères qui sont dans le besoin, des biens que nous avons reçus du Seigneur, nous rappelant que si le mauvais riche brûle dans l'enfer, c'est pour avoir laissé périr à sa porte, de misère et de faim, le pauvre Lazare. Tout pour soi, rien pour les autres : telle est, par le temps qui court, la morale de beaucoup de personnes, qui oublient que, pour être sauvé, il ne suffit pas de ne point faire le mal, mais qu'il faut aussi faire le bien. Gardons-nous de régler notre conduite d'après de pareilles maximes, attendu que rien n'est plus contraire à l'esprit de l'Evangile que cet esprit d'égoïsme qui a envahi le monde.

Bannissons également de notre cœur l'inquiétude, attendant chaque jour avec confiance de la bonté de Dieu ce qui nous est nécessaire chaque jour pour alimenter notre corps. Jésus-Christ veut que nous ne demandions que ce dont nous avons besoin pour le jour présent : et c'est ce que nous enseigne ce mot *aujourd'hui*, qu'il nous met ici dans la bouche. D'ailleurs, pourquoi nous tourmenter pour le lendemain ? Faisons un bon usage des dons du Seigneur ; prions, travaillons, économisons, et ne craignons pas d'être privés du strict nécessaire. Et Dieu dût-il, pour nous éprouver, permettre même que nous manquions quelquefois de ce strict nécessaire, soyons sûrs qu'il ne nous refusera jamais les grâces dont nous aurons besoin pour supporter cette épreuve avec patience, et même avec joie.

II

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; oui, le pain du corps et celui de l'âme. Mais peut-on, avec du pain seul, entretenir le corps ? Et pourquoi donc demandons-nous à Dieu seulement du pain, vu que notre corps réclame bien d'autres choses ? Saint Augustin répond à cela que demander à Dieu de nous donner du pain, c'est lui demander de nous donner tout ce qui est indispensable à la vie, comme les habits pour nous couvrir, le logement pour nous mettre à l'abri des injures de l'air, en un mot, ce que nous appelons l'honnête nécessaire. On peut ajouter que Notre-Seigneur, en nous enseignant à deman-

der seulement du pain, a voulu nous apprendre à ne demander ni les grandeurs, ni les richesses, mais uniquement ce qu'il nous faut pour vivre d'une manière décente, chacun dans notre état.

Mais nous bornons-nous à cet honnête nécessaire ? avons-nous jamais assez pour assouvir notre insatiable convoitise ? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours amasser, toujours acquérir, toujours accumuler. Il nous faut bien autre chose que la nourriture et le vêtement. Il nous faut de riches habits, de superbes maisons, des meubles magnifiques. Il nous faut de quoi satisfaire notre vanité, notre orgueil. Il nous faut des divertissements, des jeux, des parties de plaisir. Il nous faut de quoi contenter tous nos sens, en leur procurant toutes sortes de commodités. Enfin, il nous faut de quoi vivre dans la mollesse et les délices... Et où n'entraînent pas souvent ces désirs désordonnés ? De combien d'injustices ne sont-ils pas la source ? On a recours tantôt à la violence, tantôt à l'adresse ou à l'industrie, pour enlever aux autres le bien qu'ils possèdent et se l'approprier. On n'épargne ni le pauvre, ni la veuve, ni l'orphelin : on se rend coupable des crimes les plus odieux.

III

En demandant à Dieu le pain de chaque jour, nous lui demandons, avons-nous dit, non seulement ce qui est nécessaire à la vie du corps, mais encore ce qui est nécessaire à la vie de l'âme.

Notre âme n'a pas moins besoin de nourriture que notre corps, attendu qu'il lui faut des forces pour réprimer ses passions, pour combattre les tentations, pour se faire violence. Or, les principaux aliments de l'âme sont la grâce, la parole de Dieu, et l'adorable Eucharistie.

1. La grâce est par rapport à l'âme ce qu'est le pain par rapport au corps. Nous ne pouvons rien sans elle : il nous est impossible, sans son secours, de faire le bien et d'éviter le mal d'une manière utile pour le salut : nous en avons besoin à chaque instant ; voilà pourquoi nous devons la réclamer tous les jours ; c'est un pain quotidien digne de nos plus vives et de nos plus ardentes sollicitations.

Mais à quoi nous servirait-il de la demander, si nous résistions à ses inspirations ? Quel avantage un aveugle peut-il retirer de la lumière ? Suivons donc toujours les bonnes pensées et les bons désirs que Dieu met en nous : autrement il y aurait contradiction entre nos paroles et nos actions.

2. Le second aliment de notre âme, c'est la parole de Dieu. Dieu nous parle, ou par l'organe de nos supérieurs, principalement du pasteur de l'Eglise, ou par l'intermédiaire des livres de piété. Tels sont les moyens dont il

se sert ordinairement pour affermir les justes et les faire avancer dans les voies du salut, pour toucher les pécheurs et les rappeler à la vie de la grâce. « *L'homme*, a dit Jésus-Christ, *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* » Et c'est ce pain de la divine parole que nous demandons encore ici.

Mais comment le demandent tous ces chrétiens, qui non seulement n'ouvrent jamais aucun livre de piété, mais qui refusent même de prêter l'oreille aux lectures spirituelles que l'on veut leur faire ? Comment le demandent tous ces chrétiens, qui n'assistent pas du tout, ou qui n'assistent qu'avec dégoût aux instructions qu'on leur adresse du haut de la chaire de vérité ? Que peut leur répondre le Seigneur ? sinon : « Vous demandez du pain, et vous n'en voulez pas ; vous repoussez celui que je vous offre ; vous méprisez et mes conseils et mes reproches ; vous n'avez que de la répugnance pour les exhortations que je vous fais par la voix de mes ministres ; vous trouvez insipide la manne que je fais tomber pour vous du ciel. Que me demandez-vous donc ? Ne méritez-vous pas que je rejette votre prière, comme vous rejetez mes dons ? »

3. Ce que je dis du pain de la divine parole, que beaucoup le demandent sans vouloir ni le recevoir, ni s'en nourrir, ne puis-je pas encore le dire, avec plus de raison, de la sainte Eucharistie, autre nourriture de notre âme ?

« *En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement.* » Telles sont les paroles de notre divin Maître. La divine Eucharistie, voilà, mes frères, le pain par excellence, voilà le pain des anges, voilà le pain au-dessus de toute substance. Mais quels sont ceux qui soupirent après cet aliment céleste ? Hélas ! combien qui en paraissent dégoûtés ! Combien qui n'en veulent plus, ou qui ne s'en nourrissent que par force, par respect humain ! Combien qui le profanent et le foulent aux pieds, comme a fait Judas, le premier qui, en communiant indignement, a mangé et bu son jugement et sa condamnation ! Nous devrions, à l'exemple des premiers chrétiens, nous nourrir chaque jour de ce pain sacré, qui n'est autre que Dieu lui-même. C'est ce que désirent et Jésus-Christ et son Eglise, qui veulent que l'on offre tous les jours le saint sacrifice de la messe, afin que ceux qui sont assez purs pour communier tous les jours, puissent le faire, et que ceux qui ne le sont pas, tâchent de le devenir. Et si tous les fidèles qui composent aujourd'hui l'Eglise de la terre, ne sont pas assez fervents pour en faire leur pain quotidien, tous ne devraient-ils pas du moins s'efforcer de vivre assez chrétiennement pour le

recevoir à chaque solennité ? Qui sait si ce n'est pas cet éloignement des sacrements, qui a été cause que la France, à l'époque de la grande Révolution, a été privée de cette céleste nourriture ? Qui sait si ce n'est pas également l'indifférence ou le mépris de la parole sainte, qui a été cause qu'à la même époque nos chaires évangéliques sont demeurées muettes ? Tremblons qu'une semblable punition ne nous soit de nouveau infligée.

Demandons à Dieu qu'il nous preserve de revoir jamais ces jours désastreux, où, pour châtier notre patrie, il a permis qu'elle restât sans pasteurs, sans instructions, sans sacrements ; ces jours malheureux, où les grands et les petits demandaient le pain de la divine parole, sans qu'il y eût, pour ainsi dire, personne qui pût le leur rompre, la persécution ayant dispersé ceux à qui l'Eternel a confié cette sublime fonction. Que si le Seigneur, pour nous châtier, veut que nous soyons affligés de la famine, demandons-lui que ce ne soit pas de cette famine dont il nous menace par son prophète, je veux dire de la famine de la parole de Dieu. Pour cela, profitons des secours qu'il nous donne aujourd'hui dans sa miséricorde. Approchons-nous de temps en temps des sacrements ; écoutons avec empressement ceux qui sont chargés de nous instruire de nos devoirs ; observons avec fidélité la loi qu'ils ne cessent de nous expliquer. C'est la grâce que je vous souhaite à tous...

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

X

DEUXIÈME MISSION. — A PHILIPPES ; SAINTE LYDIE

I

« Nous demeurâmes à Philippes quelques jours, parcourant la ville. Et le jour du sabbat, nous sortîmes hors de la porte de la ville, auprès du fleuve, où nous pensions qu'était le lieu de prière. Nous nous assîmes pour converser avec les femmes qui survinrent. »

L'oratoire juif s'élève donc hors de la ville, près du Gangitès. Les apôtres attendent. Les femmes arrivent les premières, leur âme est plus éprise de vérité et de prière. Ce sont des Juives d'abord qui connaissent la loi de Moïse, « cette loi pure qui retourne les cœurs, » puis des Macédoniennes, sérieuses et influentes, car elles répandent leur action au dehors, avec plus d'énergie et de liberté que les femmes des autres nations ; elles sont plus agissantes et plus écoutées. Les inscriptions macédoniennes nous montrent qu'elles sont plus honorées que la matrone romaine, qu'elles sont de vraies

maîtresses de maison respectées, et sachant imposer leur avis, Femmes extraordinaires qui, à force de vertu, exercent un ascendant supérieur et ont conquis leur liberté.

Celle qui jouit de la plus grande autorité, c'est une étrangère, née à Thyathires, en Lydie ; c'est pourquoi on l'appelle Lydia, la Lydienne. Elle fait le commerce des teintures de pourpre, et elle a apporté de son pays des secrets qui sont les sources de sa fortune. Païenne de naissance, elle aime, elle adore Dieu. Elle entend Paul qui annonce l'Evangile du Christ, et le Seigneur « ouvre son cœur » afin qu'elle « entende mieux » cette prédication nouvelle.

Elle écoute, la grâce parle à son âme, elle comprend, elle est convertie à la doctrine que Paul enseigne avec tant d'ardeur, de clarté et de conviction ; elle se fait baptiser avec toute sa famille, puis elle dit aux Apôtres :

— Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y comme dans la vôtre.

Ses instances sont tellement pressantes que Paul se laisse gagner. Lui qui n'accepta jamais de vivre autrement que de son travail, consent à recevoir l'hospitalité chez sainte Lydie ; c'est l'honneur éternel de cette pieuse marchande de pourpre d'avoir été l'hôtesse du grand Apôtre. Celui-ci toutefois n'abandonne pas la proséque juive, où il parle, enseigne le jour du sabbat, et réunit peu à peu les éléments d'une jeune et fervente chrétienté.

Il y exerce son apostolat pendant plusieurs mois, et la maison de sainte Lydie devient le rendez-vous des plus pieux néophytes. C'est là que Paul noue quelques-unes des plus solides affections de sa vie. A côté de Luc et de Timothée qui s'associent avec zèle à ses travaux, nous voyons deux femmes d'une haute vertu, Evodie et Sintyché, peut-être plus ardent qu'il ne convient, car plus tard l'Apôtre leur recommandera de rester unies dans la sagesse du Christ. (Phil., iv, 23). Puis Epaphrodite, que Paul appelle « son frère, son coopérateur et son compagnon d'armes, » et qui sera « l'Apôtre » de la jeune communauté chrétienne (ii, 25), Clément et d'autres encore « qui l'aident dans son ministère. » (iv, 3). Il ne les désigne pas, mais « leurs noms, dit-il, sont écrits dans le livre de vie. »

Il goûte là des jours heureux, parmi cette chrétienté docile et fervente, où les Macédoniens coudoient les Romains ; les esclaves, les affranchis et les hommes libres. Il les façonne à l'esprit de l'Evangile qui est un esprit d'égalité et de fraternité dans le Christ. Quelques-uns peut-être se prévalaient de leur titre de libre citoyen romain, c'est pourquoi S. Paul les reprend sévèrement et de leur orgueil et de leurs autres désordres : « Beaucoup d'entre vous sont les ennemis de la croix du Christ, leur fin c'est la mort, leur Dieu c'est leur

ventre, ils mettent leur gloire dans ce qui devrait être leur confusion, ils n'ont de goût que pour les choses terrestres. Pour nous, notre *vrai droit de cité* est dans les cieux, d'où nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ¹. » Les Juifs vinrent en petit nombre, c'est pourquoi la paix se maintint longtemps.

Elle fut troublée à l'occasion d'une jeune fille possédée de l'esprit de Python, c'est-à-dire de l'esprit malin.

II

Sur le chemin qui conduisait à l'oratoire chrétien, les Apôtres rencontraient souvent cette jeune esclave qui devinait l'avenir, grâce à son commerce habituel avec les démons, et qui était de ce chef pour ses maîtres une source de revenus. Les hommes ont toujours été tourmentés du désir de connaître l'avenir, aussi avait-elle de nombreux clients.

« Elle se mit à nous suivre, Paul et nous, raconte S. Luc, et elle criait au peuple : « Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut ! » Et elle fit cela pendant longtemps. »

Paul perdit patience, car il craignait qu'elle n'amenât le peuple et ne compromît son labeur. Il se retourna vers elle, et dit avec autorité à l'esprit qui l'agitait : « Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir d'elle. » Et il sortit à l'heure même. Mais désormais elle perdit son pouvoir de devineresse, et ses maîtres, frustrés dans leur espoir de gain, se saisirent de Paul et de Silas, puis les conduisirent au forum devant les magistrats de la ville.

Ces magistrats s'appelaient *duumvirs*, et ils prenaient le titre de *prêteurs*.

N'osant avouer la raison véritable de leur colère, les accusateurs invoquèrent un grief plus grave, plus perfide surtout, parce qu'il était punissable par les lois. Ils dirent aux *duumvirs* :

— Ces deux hommes troublent toute notre cité. Ce sont des Juifs qui prêchent une manière de vivre, une religion qu'il ne nous est point permis de recevoir ni de suivre, à nous qui sommes Romains.

« Ce sont des Juifs ! » Ces paroles rappelaient que ceux de cette race venaient d'être expulsés de Rome par un édit de Claude². « Nous sommes Romains ! » Ils excitaient de leur droit italique, qui les faisait jouir de la même législation, des mêmes privilèges que la métropole.

Leurs protestations, leurs clameurs amènent le peuple qui accourt par multitudes, et par multitudes hostiles, qui, sans savoir, prennent parti contre les accusés, plus calmes, qui d'ail-

leurs ne peuvent se faire entendre. Les magistrats perdent la tête, et sans prendre le temps d'instruire la cause, de les interroger, impressionnés d'ailleurs par l'attitude menaçante de la foule, ordonnent sommairement qu'on les dépouille de leurs vêtements afin qu'ils soient flagellés¹.

Les licteurs obéissent, attachent les Apôtres au poteau d'exécution et leur déchirent les chairs à coups de lanières. Leurs blessures, le sang qui coule, leur intrépide simplicité sous le fouet n'attendrissent pas la populace qui crie de plus belle. Alors les magistrats ordonnent de jeter les deux Apôtres en prison et de les mettre sous bonne et sévère garde.

Le geôlier ayant reçu des ordres les exécute avec rigueur, il enferme Paul et Silas au fond du cachot, et serre leurs pieds dans des ceeps, sorte de cangue percée de plusieurs trous et qui permettait d'écarter les pieds du patient afin de lui infliger une méthodique et cruelle torture.

Au milieu de la nuit, les deux compagnons de martyre se mirent en prières et chantèrent des psaumes pour louer le Seigneur. Si leur corps avait été déchiré, leur âme débordait de joie. Les autres prisonniers les écoutaient, ne comprenant rien à cette allégresse qui suivait leur supplice.

Mais soudain la terre tremble, la prison est ébranlée jusque dans ses fondements, les portes roulent en même temps sur leurs gonds, et toutes les chaînes des captifs sont rompues. Le geôlier s'éveille en sursaut, il voit les portes de la prison ouvertes, et comprenant son immense responsabilité, il saisit une épée pour se tuer, car il est persuadé que tous les captifs se sont évadés.

Paul lui crie alors à haute voix : « Ne te fais pas de mal, nous sommes tous ici ! »

Cet homme se lève, demande de la lumière et pénètre auprès de ses prisonniers. Il les aperçoit tous, et, frappé de tant de prodiges, il se jette tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas pour qui il s'est montré la veille si dur et si cruel. Il a entendu sans doute, alors qu'on poussait les deux Apôtres vers la prison, la Pythonisse, ou ses maîtres, ou le peuple reprendre les accusations portées contre eux : « Ils enseignent de nouvelles coutumes, ils prêchent la religion qui conduit à la voie du salut ! » Il les amène hors du cachot, à l'entrée de la prison. Sa famille l'accompagne, inquiète, frappée de stupeur, comme lui, et il leur dit humblement, d'une voix qui supplie :

— Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ?

Paul et Silas lui répondent : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison. »

¹ Phil., III, 18-20 : ἡμῶν γὰρ τὸ πολίτευμα ἐν οὐρανοῖς ἐστί.

² L'édit de Claude est de l'an 52.

¹ Οἱ στρατηγοί... ἐκέλευον βασδεῖν. (Act., XVI, 22).

Et ils lui annoncent la parole de Dieu, lui parlent de Jésus, le bon Maître, à lui et à tous ceux de sa famille. Le geôlier admire comment les apôtres, brisés par la flagellation, oublient leurs blessures pour l'instruire ainsi que les siens. Il ne les laisse point continuer qu'il n'ait lavé et pansé leurs plaies. Ensuite ils achèvent de l'instruire et il est aussitôt baptisé, cette nuit-là même, lui et toute sa famille.

Dans sa joie il les introduit dans sa demeure, où il leur sert à manger, et ils se réjouissent avec tous ceux de la maison, du bonheur de croire en Dieu. Paul célèbre alors une de ces agapes fraternelles qui ravissaient les premiers chrétiens, parce qu'elles se terminaient par le doux mystère de l'Eucharistie. Qui peindra la félicité de cet heureux geôlier admis à recevoir le corps de Jésus-Christ dont il venait d'apprendre l'admirable histoire, et de se savoir « dans la voie du salut ! »

Cette nuit si belle pour les nouveaux convertis, les duumvirs l'avaient passée dans l'angoisse. Lydie et les partisans de Paul avaient protesté contre ce jugement inique et sommaire, où les magistrats apeurés n'avaient pas pris le temps d'entendre la cause de ces hommes qui étaient peut-être innocents, qui avaient un parti puissant pour eux, et qui pouvaient en appeler. Aussi, dès l'aube, ils envoient leurs licteurs dire au geôlier : « Relâchez vos prisonniers. »

Le geôlier annonce aussitôt, le visage heureux, cette bonne nouvelle à Paul : « Les magistrats m'ordonnent de vous mettre en liberté, lui dit-il. Hâtez-vous donc de sortir et allez en paix. » Les licteurs étaient là. Paul leur déclare fièrement :

— Quoi ! vos magistrats nous ont publiquement battus de verges sans avoir examiné notre cause, nous citoyens romains ! Ils nous ont jetés en prison, et maintenant ils veulent nous faire sortir à la sourdine ! Il n'en sera pas ainsi. Qu'ils viennent eux-mêmes nous mettre en liberté !

Les licteurs rapportent cet ultimatum indigné aux duumvirs qui se prennent à trembler, à la pensée de la rigueur des lois *Valeria* et *Porcia* qui défendent sévèrement de frapper de verges un citoyen romain. Ils ignoraient que ces étrangers fussent revêtus de cette dignité, et ils craignent que leurs victimes ne se plaignent au gouverneur de la Macédoine. Alors ils viennent humblement leur faire des excuses publiques : « Nous ne savions pas, disent-ils, que vous fussiez citoyens romains ! »

Et ils les mettent en liberté avec honneur, regrettant hautement leur méprise. Puis, afin que le souvenir de cette malheureuse affaire disparaisse au plus vite, ils supplient les Apôtres de s'éloigner de la ville où leur présence pourrait causer des troubles nouveaux et des représailles de la part des chrétiens.

La situation était trop belle pour que Paul n'en tirât point le meilleur parti. Les excuses étaient faites, les duumvirs avaient reconnu publiquement leur erreur, le nom chrétien était donc honoré ; l'Eglise de Philippes prospérerait désormais avec la bienveillance assurée des magistrats. Il estime que le moment est bien choisi pour partir. Mais sa dignité s'oppose à ce que le départ ait lieu aussitôt, qui paraîtrait une fuite : lui et Silas, au sortir de prison, se rendent chez Lydie où les attendent les frères. Il les voit, les console, les encourage, achève d'organiser la jeune chrétienté en lui donnant des chefs, ensuite les deux Apôtres s'en vont, — après avoir montré que si le chrétien sait souffrir, sa dignité et sa noblesse de caractère lui défendent de prendre sans protester hautement son parti d'une injustice. (Act., xvi, 13-40).

Il leur laisse d'ailleurs, au moins pour quelque temps, Luc et Timothée (Act., xx, 4, 6), ses deux compagnons les plus aimés. Les constitua-t-il sous une hiérarchie déterminée, on pourrait le croire si l'on s'en rapportait à la lettre qu'il leur écrira dix ans plus tard, où il saluera « les évêques et les diacres. » (Phil., i, 1). Il semble pourtant qu'alors il n'en eut pas le temps, et qu'il se borna à placer à leur tête les anciens, et en particulier Epaphrodite, une âme ardente, une âme d'apôtre, qui s'attache tellement aux Philippiens qu'il devra le leur renvoyer un jour, tant pour que celui-ci jouît de les revoir, que pour la consolation de ses compatriotes alarmés de le savoir malade. Car Epaphrodite s'était consacré avec tant d'impétuosité au labeur apostolique, qu'il faillit mourir « pour l'œuvre du Christ ». Paul fait de lui le plus admirable portrait. (II, 25-30).

A aucune Eglise il ne demeura aussi attaché ; aucune non plus ne lui témoigna une plus tendre et solide affection. Elle lui enverra deux fois, par Epaphrodite, à Thessalonique, des ressources, alors qu'il se trouvera totalement dépourvu, et lui qui, par fierté, ne veut pas vivre aux dépens des fidèles, il les en remerciera vivement. (IV, 15-16). Nulle épître non plus n'est pleine de cœur, ne déborde de plus d'amour que celle qu'il leur adresse, à eux qui sont « sa joie et sa couronne » (IV, 1), et jusqu'à la fin il se bercera du bonheur de les revoir, partagé entre le désir « d'être avec le Christ » et de « demeurer dans sa chair, à cause d'eux. » (I, 23-24).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 junii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 22 juin 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une bénédiction de cloche. — Les deux cantiques de la cloche, 465.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XXXIX. La pensée de Dieu, 468.

Explication de l'Oraison dominicale. — VII. *Dimitte nobis debita nostra...*, 471. — VIII. *Et ne nos inducas in tentationem*, 473.

Aux élèves d'un Pensionnat. — La fourmi, 476.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres*. — SAINT PAUL EN ORIENT. — XI. Deuxième mission ; à Thessalonique ; Jason, 478.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHE

LES DEUX CANTIQUES DE LA CLOCHE

Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Gloire dans les hauteurs à Dieu, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! (Luc, II, 14).

Mes frères,

Quand le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, vint au monde, tout à coup, au milieu du profond silence de la nuit, des bergers qui gardaient leurs troupeaux aux environs de Bethléem entendirent au-dessus de leurs têtes un bruit harmonieux, une musique céleste. C'étaient des anges, frères aînés de l'homme, qui joyeusement chantaient : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre paix aux âmes de bonne volonté ! »

Bientôt après, les anges reprirent leur vol vers le paradis ; le silence enveloppa de nouveau la vallée, et quand le soleil se leva sur la bourgade inhospitalière, on n'entendit plus que les bruits confus des hommes qui s'en allaient à leurs affaires sans se douter qu'à quelques pas de leurs foyers un Dieu, un Dieu Sauveur, était couché dans une crèche.

Jamais plus la vallée de Bethléem n'entendit la céleste harmonie.

Vous, chrétiens, mes frères, vous êtes plus heureux que les bergers de l'Evangile. Vous entendrez chaque jour la voix d'en-haut. Chaque jour la cloche, de sa voix puissante et douce, majestueuse, vous redira ce que dans la nuit de Noël disaient les anges : « Gloire à Dieu ! Paix aux hommes ! »

Ah ! sans doute il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. Il faut par dessus tout l'aimer du fond du cœur. Mais pour que notre cœur soit fidèle à l'amour divin, nous avons besoin, faibles que nous sommes, de rencontrer au dehors secours et encouragement. Que fera l'Eglise,

notre divine mère ? Cent merveilles attendrissantes.

Pour mieux toucher nos cœurs, elle parlera d'abord à nos sens. Elle placera sous nos yeux le crucifix. Elle nous embaumera des mystérieux parfums de l'encens. Elle remplira le sanctuaire de saintes mélodies, et, parce que la voix de l'homme est impuissante à remplir les espaces, au sommet de nos temples, entre le ciel et la terre, elle suspendra la cloche... Toute la nature, transfigurée par l'art sublime de l'Eglise, nous dira les grandeurs de Dieu et ses bontés ; la pierre, le marbre, le bois s'élèveront en temples, en autels, en statues. Le blé de nos champs et le raisin de nos vignes fourniront la matière première du sacrifice qui nous rend Jésus-Christ, et le métal lui-même, arraché aux entrailles de la terre, rivalisant en quelque sorte avec les purs esprits, chantera dans les hauteurs : « Gloire à Dieu ! Paix aux hommes ! »

I

1. « Gloire à Dieu ! » C'est le premier cantique de la cloche. Chrétiens, ses tintements sont la proclamation éclatante de la victoire du Dieu Sauveur sur le monde et l'enfer conjurés.

Vous le savez, les commencements du christianisme furent laborieux. Le monde, ivre d'orgueil et de volupté, voulut noyer dans le sang des martyrs la religion qui venait rétablir ici-bas le règne du devoir et de la vertu. Alors, pour sauver son âme, en obéissant à Jésus-Christ, il en coûtait plus qu'à nos jours, et il fallait, en recevant le baptême, se tenir prêt au supplice. En ces temps d'orage, vous eussiez vu, durant la nuit, les premiers chrétiens se glisser comme des fantômes, en étouffant le bruit de leurs pas, puis disparaître dans les entrailles de la terre. Là, dans les souterrains des catacombes, quelque prêtre proscrit célébrait le divin sacrifice et chacun, avant le lever du soleil, regagnait hâtivement sa demeure, après avoir, pour communier, risqué sa vie.

Enfin, après trois siècles de combats miraculeux, la hache des bourreaux s'émousse, et le soleil de la liberté rayonne sur l'Eglise catholique. Aussitôt s'élèvent des temples magnifiques où le culte divin déploie ses cérémonies solennelles et somptueuses. Mais ce n'est point assez que le temple soit témoin des adorations du peuple chrétien ; il faut qu'au loin et partout soit proclamée la victoire de l'Agneau de Dieu qui triomphe par sa mort sur la croix.

Ecoutez la voix triomphale ; écoutez le cantique du Christ vainqueur. Entendez-vous dans les airs ces vibrations puissantes ? C'est la cloche qui chante la gloire de Dieu. L'Eglise

a été plus forte que le monde. La patience des martyrs a fatigué la fureur des tyrans. La terre est à Celui qui l'a rougie de son sang divin et qui l'a purifiée. Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ a l'empire. Venez, peuples, venez et adorez le Seigneur qui vous a faits, lui, dis-je, et non pas vous-mêmes. Venez et prosternez-vous devant le Dieu puissant, et avec allégresse, une pieuse allégresse, célébrez sa grandeur.

En marche, chrétien ! De ton village dirige-toi vers la grande cité. Ne t'arrête pas. Sur ces chars que la vapeur emporte au loin comme la tempête, parcours l'Europe du nord au midi, du levant à l'occident. Traverse les mers. Visite cent rivages. Tu rencontreras des hommes dont le langage sera souvent inintelligible à ton oreille ; mais bientôt un son connu fera tressaillir ton âme. C'est la cloche catholique ; elle s'ébranle ; elle sonne. Plus de doute : ce peuple est un peuple ami. Ces hommes sont des frères, et ce pays est une des conquêtes de la croix ; ce pays est une province de l'immense empire de Jésus-Christ. Gloire à Dieu d'un pôle à l'autre ! Gloire à Dieu ! Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ a l'empire !

Où, si vous l'aimez mieux, mes frères, représentez-vous dans une grande cité comme Paris, Marseille, Lyon ou Bordeaux, des voyageurs arrivés des points les plus divers. Celui-ci a pour patrie la Suède neigeuse ; celui-là arrive de l'Inde, cet autre de l'Amérique, tous sont parmi nous des nouveaux-venus. La cloche tinte. Tous ont compris ; à tous, par un même son, elle a dit : « En haut les cœurs, et gloire à Dieu ! Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ a l'empire ! ».

2. Que dit-elle encore, la cloche catholique ? Tous les jours elle chante à Dieu le poème de l'Angelus.

Chante, cloche du matin, chante le message de l'ange, l'obéissance de la Vierge fidèle, et le Verbe fait chair qui habite parmi nous... Le monde était perdu, mes frères, dans la sombre nuit du péché, quand, tout à coup, belle comme l'aurore, la Vierge sans tache y est apparue, et bientôt après, du sein de cette lumière pure, le Soleil de justice, Jésus, se lève, il s'élance comme un géant, il accomplit sa course bénie qui doit sauver le monde. La Vierge Sainte a réparé par son obéissance la rébellion de la première femme. Cloche du matin, chante l'obéissance de Marie ; chante son Fils béni, Jésus, notre frère et notre Dieu... Et vous, chrétiens, point de retard ! Louez Dieu et courez au travail, car le travail et la prière sont les deux fondements du salut et du bonheur. Allez, allez, prenez pour modèles la Vierge fidèle et Jésus son Fils, votre Dieu.

Le soleil est monté au plus haut point du firmament. La sueur ruisselle sur le front du

travailleur fatigué. Telle est la vie, un rude combat. Ne vous en plaignez pas, baptisés mes frères : si vos champs produisaient d'eux-mêmes l'épi et la grappe, l'huile et le miel, l'oisiveté vous prendrait dans ses filets, vous jetterait en pâture à tous les vices, et bientôt vous péririez. Cloche du midi, pour ranimer le travailleur fatigué, chante encore... Chante le Dieu que l'on vit à l'heure de midi s'asseoir, lassé, sur la margelle du puits de Jacob, non pour en boire les fraîches eaux, mais pour abreuver la Samaritaine des eaux célestes de la vie éternelle. Cloche du midi, chante ! Chante les durs labeurs de l'ouvrier de Nazareth, chante le Sauveur qui, à midi, fut cloué à la croix. Il a travaillé, il a souffert ; mais le travail s'achève, la souffrance finit et la récompense est là, récompense qui, elle, ne doit pas finir. Le charpentier, le crucifié a vaincu, il règne, il a l'empire

Voici le soir. L'air fraîchit, les ombres s'étendent, la tâche du jour est remplie. Mais il faudra recommencer demain, si nous voyons se lever l'aurore. Quel fruits recueillerons-nous de tant de labeurs ? Quelque orage ne viendra-t-il pas détruire en un moment le travail de toute une année ? Cloche du soir, chante encore, chante avec douceur, chante au chrétien qui va s'endormir les espérances de l'éternel réveil. Sur le soir, après avoir tant travaillé et tant souffert, Jésus pencha la tête et, remettant son âme à son Père, il s'endormit du sommeil de la mort. Mais il s'est bientôt réveillé, et il nous réveillera à notre tour. Et si sa Mère, qui le vit mourir, se réjouit maintenant parce qu'il est ressuscité comme il l'avait dit : chrétiens, endormons-nous après avoir remis notre âme entre les mains du céleste Père, et nous aurons notre divin réveil.

Où, vraiment, ô cloche, il est beau ton poème, ton Angelus céleste !

3. Cependant, mes frères, après les jours du travail, un autre jour se lève, sacré en quelque sorte, et réservé, le jour du repos, le jour du Seigneur, le dimanche.

Cloche fidèle, ébranle-toi dans les airs et chante ton plus beau cantique !

La cloche du dimanche, mes chers auditeurs, c'est comme le prélude de la trompette du jugement. Les justes l'entendent, ils lèvent la tête, et les cœurs sont inondés d'une pure allégresse. Les méchants l'entendent, et, malgré eux, frémissent de rage et de crainte.

Les justes l'entendent, et ils s'empressent d'accomplir le commandement du Seigneur. Ils ont quitté leurs vêtements couverts de la poussière du travail quotidien, ils ont fait une modeste parure : — Allons, se disent-ils, reposons-nous un peu. Nous ne sommes pas, nous les fils du Dieu très haut, enchaînés à la terre comme la plante ou l'animal. Allons, rendons-nous à la maison paternelle ; rendons-nous à

l'église. Pour nous y combler de ses faveurs, un grand prince, le Roi des rois, le Maître éternel du ciel et de la terre, Dieu en personne nous attend. Allons à l'église ; là nous entendrons la parole de vérité ; là nous prierons ensemble ; là, Jésus-Christ lui-même, pour porter au ciel notre prière, Jésus-Christ, au moment solennel de la consécration, descendra sur l'autel. Allons à l'église. Les plus touchantes merveilles s'opéreront au milieu de nous, pour nous. Et quand nous aurons adoré Jésus-Christ, quand Jésus-Christ nous aura bénis, nous emporterons dans nos cœurs des trésors magnifiques, la paix de la conscience, la pureté du cœur, la patience qui console, l'espérance qui ranime, la charité qui rend heureux.

Le peuple chrétien est rassemblé. La cloche se tait. C'est au peuple à présent de chanter ; et il chante : « Gloire à Dieu ! Gloire à Jésus son Fils et notre frère ! » Puis les chants cessent. Un profond silence enveloppe l'assemblée. Alors la cloche fait entendre un tintement grave et recueilli. O mystère ! dans les mains du prêtre est la sainte hostie. O bonheur ! Jésus bénit ses enfants prosternés. Allez maintenant, chrétiens fidèles, aux épreuves de la vie. Votre courage ne faiblira pas, et si le combat semble rude, la cloche, pour vous soutenir, redira : Le vainqueur du monde et du démon, Jésus, ne vous a-t-il pas bénis ?

Mon Dieu, qu'elles sont belles en leur simplicité et admirables, ces populations catholiques qui, chaque dimanche, entendent avec amour l'appel de la cloche sainte ! Là vous voyez les cheveux blanchis des vieillards entourés de vénération, la jeunesse respectueuse et docile, les ménages unis ; là se pratique, non pas en paroles seulement, mais en réalité, la fraternité de l'Evangile. Les malades sont assistés, les pauvres secourus, les enfants instruits, les affligés consolés. Le peuple qui entend avec amour la cloche du dimanche est un peuple vertueux, un peuple heureux, le vrai peuple de Dieu...

Mais tous n'ont pas entendu l'appel de la cloche sainte. Où sont-ils, les autres ?

Vous dites, malheureux, que vous êtes indépendants ? Insensés ! Dieu seul est indépendant ! Et Dieu est votre Maître. Vous fuyez son temple ; vous ne réussirez pas à fuir son tribunal. Ah ! si vous habitiez les profondeurs d'un désert, vous seriez moins coupables ; mais vous êtes les témoins de la victoire de Jésus-Christ ; mais vous habitez une terre couverte des monuments de ses bienfaits ; mais vous jouissez de toutes les splendeurs d'une civilisation fondée sur son Evangile. Et vous ne voulez pas sanctifier le dimanche ! Dès lors voici que vous tombez sous la puissance de l'ennemi de Jésus-Christ. Voici que vous devenez les esclaves des passions ; votre dimanche n'est plus, trop souvent, qu'une journée perdue, une journée honteuse, et la cloche

de la paroisse, en séparant les fidèles des infidèles, les serviteurs de Jésus-Christ des blasphémateurs, montre à tous que la sagesse et la vertu sont dans l'assemblée des chrétiens dociles et reconnaissants : « Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !... Et paix aux hommes ! »

II

Oui, mes frères, la cloche, servante de Dieu, est encore l'amie de l'homme.

1. Il est bien vrai : dans l'existence il se rencontre des heures où les tintements de la cloche arrachent des larmes à nos yeux. Mais qui pourrait l'accuser ? Elle prend part à notre deuil ; et que fait-elle autre chose que ce que font nos amis, en accompagnant au cimetière la dépouille mortelle de ceux que nous avons aimés ? La cloche parle aux vivants des défunts. Elle est l'amie de ces pauvres défunts, trop facilement et trop tôt oubliés. O mes frères, si l'on savait bien quelles souffrances les défunts endurent au purgatoire, quand leur vie ne fut pas assez fervente, vous ne vous plaindriez pas que trop souvent la cloche vous implore en leur faveur... Vous aussi vous mourrez un jour, la cloche vous le redit sans cesse ; car, oublier la mort qui arrive, c'est pour un mortel le plus effroyable des malheurs ; vous mourrez un jour, et ce que la cloche fait aujourd'hui pour vos trépassés, elle le fera pour vous-mêmes : quêteuse infatigable, elle demandera pour vous la seule chose que vous souhaiterez alors : les prières de l'Eglise, les bonnes œuvres des vivants.

2. Il est bien vrai : quelquefois encore la voix de la cloche importune et irrite. Le pécheur endurci voudrait pécher sans remords. Il n'oublie rien pour bâillonner, si je l'ose dire, sa conscience, pour en étouffer les cris, les cris vengeurs. Comme ces vieillards de Babylone dont nous a parlé la Bible, il tient ses yeux fixés sur la terre pour ne pas voir le ciel et pour ne pas se souvenir des justes jugements de Dieu. Il défend qu'on lui parle de religion ; il n'applique sa pensée qu'aux affaires ou aux plaisirs. Entre la religion de son enfance et son âme flétrie il a dressé une épaisse barrière. A force de passer et de repasser devant le temple de Dieu son père comme devant la maison d'un étranger, il a fini par ne plus la voir.

Mais la cloche retentit ; ses tintements sonores portent loin, — jusque là-bas, et le pécheur endurci sent tout à coup la morsure du remords et, levant vers le ciel un regard furieux, il s'écrie : « Quand serai-je donc délivré de cette cloche ? »

Ah ! malheureux, bien plus tôt que tu ne le penses peut-être, car tes vices appellent à grands cris la mort, et la mort accourt d'un pas précipité... Mais cette cloche sonne pour toi ; elle est ton amie, et, pour te sauver, elle

essaie un dernier effort. Ecoute-la et hâte-toi ; car demain c'est en vain qu'elle gémirait sur ton cercueil : la cloche ne peut rien pour les âmes que l'enfer a dévorées.

Et qui donc ici-bas, mes frères, mieux que la cloche, encourage l'homme rebelle à faire sa paix avec Dieu, pendant qu'il en est temps encore ? Ah ! vous le savez, vous qui l'avez tant de fois entendue : — N'écoute pas, vous disait-elle, ces voix trompeuses qui montent de la terre ; écoute les sons qui descendent du ciel. Vois-tu, j'étais jadis enfouie dans les ténèbres, emprisonnée dans la pierre ; la main de l'homme m'a délivrée de cette obscurité et de cette captivité ; il m'a jetée dans le creuset dont je suis sortie brillante et sonore ; il m'a rapprochée du firmament, et maintenant, dans ma tour comme une reine dans son palais, je me balancerai chaque jour comme se balance devant l'autel l'encensoir. Ma glorieuse destinée n'est rien auprès de celle que t'offre la miséricorde de Dieu. O homme, la main du Créateur est plus puissante que la main de la créature ! O homme, pécheur enseveli dans la nuit de l'ignorance, emprisonné dans la fange des passions, laisse-toi jeter par la main de Dieu dans le creuset de la pénitence, tu en sortiras renouvelé, et tu monteras plus haut que les plus hardis clochers, tu monteras jusqu'au ciel pour y glorifier Dieu dans l'extase d'une félicité infinie et éternelle !

3. A votre tour, âmes fidèles, cœurs pieux et dévoués, redites-nous, si vous le pouvez, les saintes émotions qu'excitent en vous les tintements sacrés de la cloche de paroisse. N'est-il pas vrai que, si, comme aux jours funèbres d'une révolution impie, la cloche ne résonnait plus dans son palais aérien, il vous semblerait que le soleil a perdu sa lumière et que la terre natale est un lieu d'exil ? La campagne est remplie de rumeurs diverses : chants des oiseaux et des ruisseaux, caresses du vent dans les feuillages, mugissements des grands bœufs les matins et les soirs, parfois les grondements du tonnerre ; et tous ces bruits, doux ou majestueux, jettent du charme sur la vie ; mais nul n'est comparable aux sons aimés de la cloche de paroisse. Car la cloche est bénie, la cloche est comme transfigurée, la cloche apporte dans ses tintements les grâces divines et les souvenirs de la patrie céleste. La cloche sonne, et vous vous rappelez que Dieu vous voit et vous sourit ; la cloche sonne, et vous vous souvenez que la cloche est voisine du tabernacle où Jésus repose ; la cloche sonne, et devant les yeux de l'âme passent les merveilleuses visions de tous les bienfaits divins, du baptême à la première communion, de toutes les fêtes depuis la nuit lumineuse de Noël jusqu'au jour ensoleillé de Pâques.

La cloche sonne et, au dedans, votre cœur entend des paroles mystérieuses : « Venez à moi, vous qui portez des fardeaux, et je vous

soulagerai... Venez à votre Sauveur, venez à votre Ami, venez à votre Soutien, venez à Jésus-Christ. »

Oui, vraiment, la cloche est le chantre de Dieu et l'amie du chrétien. Oui, vraiment, la cloche est l'écho séculaire du cantique des anges : « Gloire à Dieu ! Paix à l'homme ! »

Donc, ô cloche, chante, chante longtemps, chante toujours !

Nos pères ont vu l'impiété, dans sa rage satanique, porter sur les cloches de nos temples, sur les cloches bénies, des mains sacrilèges, et les transformer en instruments de carnage et de mort. Ah ! puissions-nous voir un jour un spectacle contraire !... De toutes parts, le bronze et l'acier se moulent dans la fournaise en monstrueux canons. Les hommes sont devenus merveilleusement habiles à s'entre-détruire ; on sait tuer aujourd'hui à de prodigieuses distances. Triste science que celle-là ! et fasse le ciel qu'elle ne soit pas souvent mise en pratique ! Mais, sachons-le, chrétiens, ou la cloche ou le canon. Les hommes divisés par les intérêts ne se rapprochent que par les vertus que la religion inspire. Ou les pacifiques assemblées de la maison de Dieu, ou les sanglantes luttes des champs de bataille. Quand la cloche n'est plus écoutée, le canon des discordes civiles gronde.

O Dieu de bonté, Dieu de paix, ô Jésus, père de la grande famille humaine, faites que la cloche soit écoutée ! Faites que les oreilles des hommes s'ouvrent à l'appel des cieux ; faites que le peuple que voici, docile aux avertissements de la cloche harmonieuse et toute imprégnée des bénédictions divines, trouve sa joie et sa force dans la fréquentation de l'église de sa paroisse et dans la fidélité à sa religion ! Faites, ô mon Dieu, que, sur le cercueil de tous, le chant de cette cloche soit un chant de triomphe, saluant le départ de chrétiens victorieux, de chrétiens qui s'en vont au paradis chercher la couronne immortelle ! Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XXXIX

LA PENSÉE DE DIEU

Mes enfants,

En avril 1207, S. François d'Assise, ce fou de l'amour divin, se présentait aux brigands du mont Subasio, en Italie, en s'appelant « le héraut du Grand Roi. » Tout chrétien, mes enfants, doit se donner ce titre. Mais on ne peut être le héraut du Christ, le représenter et l'annoncer vraiment que si on le possède en son âme par la grâce ; et le moyen d'avoir la grâce de Dieu, c'est la prière. Vous priez

matin et soir, est-ce suffisant ? Non. Vous devez toujours prier, selon la parole de Notre-Seigneur, et ce soir je vais vous dire comment.

I

Il ne s'agit pas, mes enfants, de passer vos journées entières à réciter des formules ; c'est impossible et serait peu fructueux pour votre âme. Et cependant vous devez et vous pouvez toujours prier. Comment ? Par la fréquente pensée de Dieu.

Quoi de plus facile que d'offrir à Notre-Seigneur vos principales actions ? Vous vous éveillez le matin : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur et je vous offre ma journée. » — Vous commencez votre travail : « Mon Dieu, je vous offre mon travail par obéissance, pour expier mes fautes. » — Une difficulté survient, une contrariété vous irrite, un camarade vous choque : « Mon Dieu, aidez-moi, donnez-moi du courage pour dominer ma mauvaise impression ; je veux supporter cet ennui pour vous prouver que je vous aime. » — Vous prenez vos repas : comme le B. Henri Suzo, invitez donc Notre-Seigneur à se mettre à table avec vous : « O très doux Jésus-Christ, je vous invite à venir vous mettre à table avec moi, et mon âme désire ardemment que vous répondiez à mon invitation ; faites que je jouisse aujourd'hui de votre douce présence¹. » — Vous prenez vos récréations : rien ne vous empêche de les offrir à Dieu. — Vous prenez votre repos : endormez-vous dans ses bras et votre nuit elle-même lui sera agréable.

Voilà, mes enfants, le moyen de toujours prier ; car, en offrant ainsi à Notre-Seigneur tout ce que vous faites, votre volonté demeure unie à la sienne, votre âme reste unie à son âme, et cette union entre Dieu et vous, c'est la prière, puisque la prière est l'élévation de notre âme vers Dieu.

II

— Mais pourquoi voulez-vous que nous pensions ainsi à Dieu dans chacune de nos actions ?

— Pourquoi ? Mes enfants, les raisons en sont très simples.

1^o Parce que Dieu nous est toujours présent. Où que nous soyons, quoi que nous fassions, nous sommes perpétuellement, à toutes les minutes du jour et de la nuit, en la présence divine. L'apôtre S. Paul dit que nous sommes en Dieu, que c'est en lui que nous agissons, que nous vivons ; et la raison affirme que c'est bien lui qui soutient et conserve tous les êtres créés. Sa bonté et sa Providence dépassent les douceurs et les prévenances du cœur maternel. Une mère ne peut oublier son

enfant ; mais alors même que notre mère nous oublierait, Dieu ne nous oublierait pas. (Is., XLIX, 15). Je vous retourne alors votre question et à mon tour je vous demande : Pourquoi ne pas penser à Dieu qui ne cesse pas un instant de penser à nous ?

2^o Pourquoi penser à Dieu ? Parce que c'est notre intérêt. Répondez sincèrement : Est-ce toujours facile de conserver l'état de grâce ? La tentation ne vient-elle pas vous surprendre à l'heure où vous y pensez le moins ? La vertu est-elle toujours facile à pratiquer ? Le devoir de chaque jour ne se présente-t-il qu'avec des charmes ? Non. Qui donc vous aidera à demeurer l'ami de Jésus-Christ, à vaincre vos passions, à aimer la vertu, à accepter votre devoir tel qu'il est ? Dieu. — Pour que la plante donne des fleurs et porte des fruits, il faut que le soleil la réchauffe, la féconde, la vivifie. Enfermez votre plante dans une cave, ne laissez pénétrer la lumière et la chaleur qu'à de rares intervalles : l'arbrisseau s'étiolera et ira vers la mort. Pour s'épanouir et porter les fruits de la vie chrétienne, l'âme a sans cesse besoin d'être éclairée, échauffée, vivifiée par la grâce de Dieu ; si ce rayon divin ne vient l'éclairer que de temps à autre, sa sève sera insuffisante ; l'âme ne périra peut-être pas, mais pourra-t-on dire qu'elle vit, puisqu'elle sera incapable de donner les fleurs des grandes vertus, et de porter les fruits de l'apostolat ? La fréquente pensée de Dieu, voilà le bienfaisant rayon de la grâce divine.

3^o Pourquoi penser à Dieu ? Parce que la reconnaissance nous en fait un devoir. Dieu est le premier et on pourrait dire le seul de nos bienfaiteurs. Les hommes qui nous viennent en aide, physiquement et moralement, ne sont en réalité que ses intermédiaires ; c'est de lui que vient tout bien. De plus, l'amour a fait rester Jésus-Christ sur la terre ; il a sa maison près de notre maison ; sa porte demeure ouverte pour que nous puissions lui faire visite dans nos loisirs, et pour lui demander son secours dans nos besoins. Cette quasi cohabitation doit toucher notre cœur. Si votre foi est un peu vive, vous sentez bien qu'il est impossible de croire à l'amour divin sans être invinciblement attiré vers Jésus-Christ ; il est impossible de sentir l'amitié de Jésus-Christ pour nous, sans reporter tout naturellement notre pensée vers lui au cours de la journée.

III

Essayez, mes enfants, et vous trouverez dans cette pratique de piété de très grands avantages.

1^o Vous entendrez la parole de Dieu. — Vous priez, vous demandez, dans les heures indécises vous interrogez le ciel, dans les moments difficiles vous réclamez une réponse ; et peut-être vous êtes-vous dit : « Dieu est sourd à ma voix ; je lui parle, mais jamais il ne répond ! »

¹ B. Henri Suzo, *Œuvres mystiques*, Premier Traité, ch. 9.

La vérité, c'est que peut-être vous n'avez jamais laissé à Dieu le temps de vous répondre ; peut-être n'avez-vous jamais cherché à l'entendre. — Pour entendre la voix de Dieu, il faut le recueillement, l'attention.

Le petit Samuel s'entendait appeler la nuit. Plusieurs fois il vint trouver le grand-prêtre Héli : « Me voici, Père, vous m'avez appelé ? » — Et le grand-prêtre lui dit : « Va, mon fils, dors, et si tu entends de nouveau la voix, tu diras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. » Si fréquemment votre pensée se tourne vers Dieu, mes enfants, comme Samuel vous entendrez la parole divine. « Dieu parle. Il parle toujours. Et quand on prie sincèrement et ardemment, il faut être athée ou absurde pour penser qu'il ne répond pas. Il ne vous dit pas des mots, mais il effectue en vous ce qu'il veut¹. » La parole de Dieu, ce seront les pensées, les affections, les aspirations nouvelles et généreuses que lui-même mettra dans votre âme.

2° *La pensée de Dieu vous apportera une grande paix et une grande force.* — Qu'au milieu de votre travail survienne une difficulté, qu'à tort ou à raison l'on vous dise des choses désagréables, qu'un malheur inopinément vous frappe : si vous avez l'habitude de penser à Dieu, vous vous tournerez tout naturellement vers lui. Et alors que votre sang bouillira dans vos veines, que votre premier mouvement sera une excitation à la révolte, à la colère, la pensée de Dieu, comme un baume bienfaisant, adoucira vos plaies, comme un cordial généreux, décuplera vos forces. — Je fais appel à l'expérience de vos amis les soldats.

C'est André qui m'écrivait, le 7 janvier 1907 : « Tous les jours je dis ma prière et mon chapelet ; comme on est heureux d'avoir en soi à qui confier ses peines ! » et le 18 février : « Il y a quatre semaines que je ne me suis pas confessé ; eh bien ! c'est long ; priez pour moi, pour que dimanche prochain je puisse sortir aussitôt le réveil. Je vais faire de mon mieux cette semaine pour y arriver ; s'il faut peiner un peu, on l'offrira à Celui qui nous soutient et nous rend heureux ; sans lui on ne peut rien supporter, on fait tout avec dégoût, surtout dans le milieu où je suis. »

C'est Aristide qui, après avoir attendu trois semaines une permission, se la voit supprimer à la dernière heure : « Hier soir, quand j'ai vu tous mes copains se débiter en perm..., il a été un moment où j'avais le cœur gros ; mais j'ai offert cette peine au Bon Dieu et j'ai été vite consolé... » Dernièrement le même sacrifice lui est imposé afin de prendre la garde d'écurie en remplacement d'un camarade malade, et il écrit que « jamais peut-être il n'a tant prié que pendant cette nuit-là, car le sacrifice était dur. »

¹ P. Gratry, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 68.

3° Dans la fréquente pensée de Dieu, mes enfants, je vois un autre avantage très précieux : *c'est qu'elle développera votre cœur.* — Vos prières du matin et du soir sont comme des prières officielles : tout chrétien digne de ce nom, plie tout naturellement les genoux au commencement et au déclin du jour. La pensée de Dieu dans la journée est la manifestation d'une affection plus tendre et plus profonde ; c'est une prière tout intime, que rien ne commande, l'acte spontané d'un cœur généreux ; c'est la prière que personne ne voit et qui pour cela mérite une récompense plus grande. « Quand tu pries, entre dans ta chambre, et après avoir fermé ta porte, prie ton Père dans le secret, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. » (Matth., vi, 6).

Donnez à Dieu, mes enfants, cette marque d'affection ; il en est tant qui ne pensent pas à lui, ou qui ne pensent à lui que pour le blasphémer ! Notre-Seigneur vous trouvant plus fidèle, se fera plus doucement sentir à votre âme, et vous vous découvrirez des puissances et des générosités qui peut-être vous étonneront, et qui très certainement seront pour vous la source de joies inconnues.

IV

Et si vous me demandez maintenant comment arriver à la fréquente pensée de Dieu, je vous répondrai :

1° Il faut d'abord et surtout le *vouloir*. — L'habitude est le résultat de la répétition des mêmes actes. Si vous voulez énergiquement, si vous faites un effort réel, si vous êtes résolu à offrir à Dieu chacune de vos actions, la pensée de Dieu viendra d'elle-même à votre esprit. Renouvelez votre résolution, faites un nouvel effort, et Dieu lui-même reviendra solliciter votre cœur et votre bonne volonté.

2° *Il faut vous appliquer à la prière.* — Si vos prières habituelles sont mal faites, sans attention et sans amour, comment voulez-vous qu'au milieu des préoccupations journalières la pensée de Dieu trouve sa place ? Elle n'a pas même pu la trouver dans les minutes que vous étiez censés lui consacrer.

3° Enfin, mes enfants, il faudrait que chaque jour vous prissiez le temps de faire une *lecture sérieuse*, ne serait-ce que de quelques minutes. On lit beaucoup : les journaux, les feuilletons, les brochures à bon marché ; on lit partout : chez soi, en descendant au travail. Pourquoi ne pas prendre un instant pour meubler son esprit de bonnes pensées ? Lisez un chapitre, quelques numéros d'un chapitre de l'*Imitation de J.-C.*, lisez une page de l'*Évangile*, et dans la journée votre esprit se reportera comme naturellement à ce que vous aurez lu, et par là même vous orientera vers Dieu.

Que la pensée de Dieu vous soit fréquente,

mes enfants, et vous ne pécherez pas ! Que la pensée de Dieu vous soit fréquente, et vous donnerez partout l'exemple du bien ! Que la pensée de Dieu vous soit fréquente, et vous deviendrez des hommes et des chrétiens parfaits !

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

VII

« DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA... »

Si celui qui cause du dommage et fait un tort quelconque à son prochain, contracte une dette, se constitue débiteur, se rend redevable, qui oserait nier que celui qui porte atteinte aux droits du Seigneur, en lui refusant l'honneur qui lui est dû, en transgressant ses commandements, contracte une dette envers sa justice souveraine, se rend son redevable, devient son débiteur ? Chaque péché que nous commettons est donc comme une dette, de sorte que dire à Dieu : *Remettez-nous nos dettes*, ou lui dire : *Pardonnez-nous nos offenses*, c'est absolument la même chose. Ainsi, quoiqu'au premier coup d'œil ces paroles nous paraissent signifier des choses différentes, elles ont tout à fait le même sens ; ce qui fait que l'on peut se servir indistinctement des unes ou des autres. Les premières sont la traduction littérale des expressions de notre divin Sauveur : *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* ; les secondes sont celles que l'usage semble avoir consacrées.

Mais que demandons-nous à Dieu, lorsque nous lui disons : « *Pardonnez-nous nos offenses, Dimette nobis debita nostra* » ? — Nous demandons à Dieu pardon des péchés que nous avons eu le malheur de commettre.

I

« *Il n'y a point d'homme qui ne pèche*, nous dit à tous l'apôtre saint Jean ; *et si nous disons que nous ne commettons aucun péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.* » Dieu étant notre Créateur, notre Père, notre Maître, notre Conservateur, ne devrait trouver en nous que des créatures soumises, que des enfants dociles, que des serviteurs fidèles, que des êtres reconnaissants. Mais nous sommes loin d'être tout cela. Combien qui tous les jours l'offensent ! Combien s'élèvent contre lui, lui font la guerre, et abandonnent son service, ne craignant pas de violer sa loi dans ce qu'elle a de plus essentiel ! Les justes eux-mêmes tombent souvent dans des fautes qui contristent l'Esprit-Saint. Ils ne commettent point, il est vrai, de ces crimes qui enlèvent à l'âme la vie de la grâce ; mais beaucoup, en commettant bien des péchés

vénériels, affaiblissent en eux cette vie surnaturelle et divine : c'est pourquoi Jésus-Christ veut que nous demandions à Dieu, tous les jours, qu'il nous pardonne nos offenses.

Mais, si nous persévérons dans nos habitudes vicieuses, ou si nous conservons de l'affection au péché, en un mot, si notre cœur n'est point contrit, humilié et converti, comment espérer ce pardon ? C'est un principe, admis par tous les catholiques, que sans la contrition l'on ne saurait obtenir la rémission d'aucun péché, soit mortel, soit véniel. Or, si Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut nous pardonner nos fautes, quelles qu'elles soient, qu'autant que nous en concevons un véritable regret et que nous sommes sincèrement résolus à ne plus y retomber, il s'ensuit que, pour que notre prière lui soit agréable, il faut qu'il y ait déjà en nous un fonds de bonne volonté, un commencement de contrition. Par conséquent, ou faisons pénitence, ou cessons de compter sur notre pardon.

Mais si, d'un côté, il n'y a point de pardon à attendre pour les pécheurs qui demandent la rémission de leurs péchés sans l'intention de les éviter et sans douleur de les avoir commis ; d'un autre côté, tous ceux qui disent à Dieu : « *Pardonnez-nous nos offenses*, » pourvu qu'ils se repentent de leurs égarements, qu'ils détestent leurs désordres et fassent leurs efforts pour en sortir, sont sûrs d'être exaucés. Ainsi, quel que soit le nombre, quelle que soit l'énormité de nos fautes, si c'est tout de bon que nous revenons au Seigneur, notre âme, quand nos lèvres prononcent ces paroles de l'Oraison dominicale, notre âme peut se livrer à la douce et ferme espérance de se voir enfin délivrée du poids accablant de ses iniquités, et de rentrer dans les bonnes grâces du Tout-Puissant. Et non seulement elle recevra la rémission de tous ses péchés mortels sitôt qu'elle aura recours au sacrement de pénitence, supposé que sa contrition ne soit qu'imparfaite ; mais tous ses péchés véniels lui seront pardonnés à l'instant même. Et comment élever le moindre doute à ce sujet, lorsque c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous l'assure ?

II

Mais ce qui n'est pas moins digne de toute notre attention, ce sont ces autres paroles : « *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, » paroles par lesquelles Jésus-Christ veut évidemment nous faire comprendre la nécessité de pardonner nous-mêmes les offenses que l'on nous a faites. Et ce que je dis ici est si vrai, qu'au verset suivant du même chapitre il nous dit formellement : « *Si vous pardonnez aux hommes les offenses qu'ils vous font, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres ; tandis que, si vous ne pardonnez point, Dieu non plus ne vous pardonnera pas.* » D'où nous devons conclure que

nous serons traités par Dieu comme nous aurons traité notre prochain. Et qu'y a-t-il en cela qui ne soit selon la justice et la raison ? Et pour vous en convaincre parfaitement, serait-il juste que Dieu oubliât nos offenses, si nous ne voulions pas nous-mêmes oublier celles que nous avons reçues de nos semblables ? Serait-il raisonnable que Dieu usât d'indulgence à notre égard, si nous ne voulions pas nous montrer indulgents à l'égard de nos frères ? Ainsi notre pardon est entre nos mains ; et toutes les fois que, nous adressant au Seigneur, nous lui disons : « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* » nous prononçons nous-mêmes notre arrêt ; arrêt de miséricorde, si nous pardonnons ; arrêt de condamnation, si nous ne pardonnons pas.

O vous qui refusez de vous réconcilier avec votre prochain, vous qui conservez de l'aigreur, du ressentiment, de la rancune contre qui que ce soit, vous qui ne voulez point pardonner, songez donc au sens de ces paroles que votre bouche profère ! « Agissez envers moi, dites-vous alors à Dieu, comme j'agis envers mon frère. » Or, vous haïssez votre frère, vous ne voulez pas entendre parler de réconciliation. Par conséquent, c'est dire à Dieu : « Seigneur, haïssez-moi, puisque je hais mon frère ; vengez-vous de moi, puisque je me venge de mon frère ; jurez-moi une haine implacable, puisque j'ai juré une haine implacable à mon frère. » Ah ! quelle affreuse prière ! Telle est cependant celle que vous faites tous les jours, et plusieurs fois le jour, vous qui nourrissez des inimitiés contre votre prochain. Oh ! que de malédictions vous avez accumulées sur votre tête depuis six mois, un an, dix ans, vingt ans peut-être, que vous vivez dans ce déplorable état, vous qui avez voué une haine éternelle à votre ennemi ; vous qui avez dit avec fureur : « Jamais, non, jamais je ne lui pardonnerai, pas même à la mort ! » S'il vous reste encore quelque sentiment de foi, comment pouvez-vous ne pas trembler, en pensant que le Seigneur a tenu à votre sujet le même langage et a dit : « Jamais, non, jamais je ne te pardonnerai, pas même à la mort ! »

A ce moment fatal, un ministre sacré, un ange de paix s'approchera de votre lit pour vous exciter à la confiance en Dieu, en vous remettant en mémoire son infinie miséricorde ; il vous fera réciter pour la dernière fois l'Oraison dominicale, s'efforçant de ranimer dans votre cœur l'espoir du pardon, par ces douces paroles : « Mon Dieu, pardonnez-moi, comme moi-même je pardonne. » Et pour la dernière fois vous prononcerez votre condamnation, parce que vous n'aurez point pardonné ! Oui, vos dernières paroles seront des paroles de réprobation, attendu que votre dernier soupir sera un soupir de vengeance, que votre âme sortira de votre corps remplie d'indignation

contre votre frère. Et parce que vous n'aurez point exercé la miséricorde, elle subira un jugement sans miséricorde.

Y pensez-vous, vindicatifs ? Y pensez-vous, ennemis irréconciliables ? Ah ! si ces considérations ne réussissent pas à éteindre en vous tout désir de vengeance, tout sentiment de haine, c'en est fait, votre perte est assurée ; vous tomberez infailliblement dans l'abîme, puisque vous voulez décidément y tomber. Voici, écoutez bien, voici ce que vous dira le divin Sauveur, quand vous comparâtes à son redoutable tribunal : « Moi, votre Maître et votre Dieu, je vous ai remis à vous, ma créature et mon esclave, des offenses atroces et sans nombre ; et vous, vous n'avez pas voulu remettre à votre frère une légère offense, une offense qui, quelque grave que vous la supposiez, n'était rien de lui à vous, en comparaison de celles qui étaient de vous à moi. Moi, votre Maître et votre Dieu, j'ai écouté vos prières avec bonté, je vous ai rendu mon amour et mes bonnes grâces ; et vous, vous avez rejeté avec dureté les avances et les prières de votre frère, vous avez nourri contre lui une haine mortelle, vous avez conservé une inimitié implacable. Moi, votre Maître et votre Dieu, j'ai eu compassion de vous, j'ai supporté vos défauts, vos imperfections à mon service, j'ai excusé votre faiblesse, votre légèreté, vos inconstances, vos inattentions ; et vous, dans un autre qui était à mon service comme vous, vous n'avez rien voulu excuser, vous n'avez rien voulu souffrir, vous vous êtes offensé de tout, vous avez entretenu dans votre cœur des aversions et des antipathies qui ont souvent éclaté dans vos actions et dans vos paroles. » Parallèle accablant ! reproches terribles, auxquels nous n'aurons rien à répondre pour notre justification ! Le mal que le prochain nous a fait, n'est rien auprès de celui que nous avons fait à Dieu. La dette qu'il a contractée en nous offensant est une dette de quelques deniers tout au plus ; tandis que la dette que nous avons contractée en offensant le Seigneur, est une dette de dix mille talents. Néanmoins, si nous remettons cette petite somme de bon cœur et sans aucune réserve, Dieu nous remettra volontiers et entièrement cette énorme somme, qu'il a droit d'exiger de nous. Car, pour citer encore les paroles de Notre-Seigneur : « *Remettez ce qui vous est dû,* » a dit Jésus-Christ, *et ce que vous devez vous sera remis.* » Paroles authentiques, paroles solennelles, paroles infaillibles !

C'est de grand cœur, ô mon Dieu, que j'accepte la condition à laquelle vous voulez bien m'accorder la rémission de tous mes péchés : elle est trop avantageuse pour que je la refuse. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit, et quoi que ce soit, je le pardonne entièrement ; je le pardonne sincèrement, affectueusement, cordialement ; je le

pardonne par rapport à vous, et par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est la disposition de mon âme, et c'est avec ces sentiments, aidé de votre grâce, que je veux réciter tous les jours ces paroles de l'Oraison dominicale : « *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* » afin de pouvoir vous dire, à l'heure de ma mort : O Père des miséricordes, j'ai pardonné à mon prochain ; j'ai accompli la condition sous laquelle vous m'avez promis mon pardon ; je réclame maintenant l'accomplissement de votre promesse. Oui, Seigneur, vous me pardonnerez comme j'ai moi-même pardonné, et comme je pardonne encore à tous ceux qui m'ont offensé. Je vais à vous comme à un père plein de bonté, de douceur et de miséricorde, qui voudra bien, quelque indigne que j'en sois, m'accorder une place dans son royaume éternel. Ainsi soit-il.

VIII

« ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM »

Tout le monde doit s'attendre à éprouver des tentations : aucun âge, aucun état n'en est exempt ; il n'est pas jusqu'aux âmes les plus saintes qui n'y soient exposées. Tentations contre la foi, tentations contre l'espérance, tentations contre la charité, tentations plus dangereuses encore contre la pureté. Voilà une vérité incontestable, voilà une vérité que nous rappellent tous les jours ces paroles : « *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation,* » paroles par lesquelles nous demandons à Dieu qu'il nous préserve des tentations, ou s'il permet que nous y soyons sujets, qu'il nous donne la grâce de les surmonter ; paroles que bien peu de personnes comprennent comme il faut, et sur lesquelles néanmoins il importe très fort que nous ayons tous des idées claires et exactes ; paroles qui vont me fournir l'occasion de vous expliquer des choses d'une pratique journalière, des choses auxquelles vous ne sauriez prêter une oreille trop attentive.

Afin de donner à ce sujet qui nous intéresse tous un développement complet, je pose ici trois questions : 1^o Qu'est-ce que la tentation ? 2^o La tentation est-elle un péché ? 3^o Quelle est la conduite à tenir avant, pendant et après la tentation ?

I

Qu'est-ce que la tentation ? La tentation est une sollicitation au péché, un entraînement au mal. Or, nos tentations peuvent venir de trois sources, savoir, de nous-mêmes, du démon et du monde. Si la tentation vient de nous-mêmes, c'est-à-dire de nos passions déréglées, de nos penchants pervers, de la corruption de notre cœur, elle se nomme *intérieure*. Si la tentation vient du dehors, c'est-à-dire des objets séduisants qui nous environnent et se présen-

tent sans cesse à nous, ou des ruses de l'esprit infernal qui, comme un lion rugissant, tourne continuellement autour de nous, elle s'appelle *extérieure*.

II

La tentation est-elle un péché ? La tentation en elle-même n'est point un péché, et la preuve en est que Jésus-Christ, la sainteté même, que Jésus-Christ, incapable d'être souillé par le péché, a été tenté. Au reste, c'est un principe admis par tout le monde que, là où il n'y a pas de volonté, il n'y a pas non plus de péché ; ou, pour rendre la même pensée en d'autres termes, c'est un principe admis par tout le monde, que tout ce qui est involontaire, que tout ce qui est en nous sans nous et malgré nous n'est point coupable, de sorte que la tentation, quelle que soit sa durée et sa violence, ne saurait nous être imputée à péché, toutes les fois que nous n'y avons point donné lieu, pourvu d'ailleurs que nous y résistions.

Il y a, m. f., dans la tentation, trois choses à distinguer : le sentiment, la délectation ou la complaisance, et le consentement. — Le sentiment ne dépend pas toujours de nous : nous ne sommes pas toujours maîtres d'éprouver ou de ne pas éprouver telle ou telle impression. C'est pourquoi l'on peut éprouver de mauvais sentiments sans pour cela commettre aucun péché. Ce qui fait le péché, c'est le plaisir que l'on prend, c'est le consentement que l'on donne à ces sentiments mauvais, de sorte que, quelque violente et quelque longue que soit la tentation, on n'est point coupable tant que l'on en ressent de la peine et que l'on ne s'y arrête pas, pourvu que, d'ailleurs, on n'ait rien fait qui ait pu y donner occasion ; tandis que l'on a péché, quelque faible et quelque courte qu'ait été la tentation, si l'on s'y est complu, si l'on y a consenti, ou même si, sans s'y complaire, sans y consentir, on y a seulement donné lieu.

D'après cela, il est facile de connaître quand la tentation est péché et quand elle n'est pas péché. La tentation est péché quand elle est volontaire ; la tentation n'est pas péché quand elle est involontaire.

Or, on doit regarder la tentation comme volontaire et par conséquent comme coupable, lorsqu'on s'y est exposé librement et de propos délibéré ; ou lorsque, sans y avoir donné lieu, on y prend plaisir, on y donne son consentement. Au contraire, la tentation doit être réputée involontaire, quand, sans avoir rien fait pour l'exciter, on en est affligé et on y résiste. Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Sienne que le démon, jaloux de la vertu extraordinaire de cette illustre vierge, mit tout en œuvre pour la faire tomber dans ses pièges. Imaginations impures, pensées deshonnêtes, désirs honteux, ténèbres épaisses, voilà ce qu'elle éprouva durant un temps assez

considérable. Enfin le tentateur s'étant retiré et Notre-Seigneur ayant apparu à Catherine : « Où étiez-vous, ô mon Divin Epoux ! s'écria cette âme vertueuse, où étiez-vous, pendant que je me trouvais dans cette affreuse situation ? — J'étais, lui répondit Jésus, j'étais avec vous ; j'étais dans votre cœur. — Quoi ! reprit la sainte, vous étiez au milieu des abominations qui remplissaient mon âme ? — Oui, répliqua le Sauveur ; car, répondez : qu'éprouviez-vous alors ? Était-ce du plaisir ou de la tristesse, de la délectation ou de l'amertume ? — De la tristesse et de l'amertume. — Eh bien ! qui vous inspirait cette amertume et cette tristesse, sinon ma présence, à laquelle vous êtes redevable de la victoire, victoire que vous n'auriez point remportée si je n'eusse été avec vous, puisque sans moi, sans mon secours, loin de vous être affligée de tout cela, vous vous y seriez complu, vous y auriez donné votre consentement, ce qui aurait pu causer la mort à votre âme ? Loin donc de vous avoir été préjudiciable, le rude combat que vous avez eu à soutenir a été pour vous une source de mérites. »

Ainsi, pour juger si l'âme a ou n'a pas reçu quelque atteinte de la tentation, qui parfois semble épuiser toutes ses forces, il faut considérer dans quelles dispositions était alors notre volonté. De même que c'est par l'inspection du cœur que l'on connaît si quelqu'un, qui est tombé en défaillance, est mort ou non, de même c'est par l'inspection de la volonté que l'on peut savoir si une âme, qui a été assaillie par la tentation, a perdu ou non la vie surnaturelle.

Cependant, quoique la tentation en elle-même ne soit point un péché, quoique la tentation, lorsqu'elle est involontaire, loin d'être un péché, nous soit même souvent avantageuse, attendu qu'elle nous humilie, nous purifie, exerce notre patience, réveille notre vigilance, met à l'épreuve notre vertu, et par conséquent nous sanctifie, nous perfectionne, tout en nous affermissant dans le bien, nous ne devons pas laisser néanmoins de demander à Dieu qu'il nous en préserve, puisque nous savons, par notre propre expérience, combien elle nous a été funeste en mille circonstances.

Mais comme il peut arriver que le Seigneur, par des vues pleines de sagesse, permette que nous soyons éprouvés par la tentation, examinons maintenant quelle conduite nous devons tenir avant, pendant et après ces combats que livrent à notre âme les ennemis du salut.

III

1. D'abord prévenons, autant qu'il est en nous, la tentation, soit en nous armant contre elle, soit surtout en ne nous y exposant jamais volontairement. Pour cela évitons l'oisiveté et tout ce qui peut être pour nous une occasion de péché. Soyons toujours occupés ; que ni

notre âme ni notre corps ne soient jamais dans l'inaction, attendu qu'il n'y a rien comme le désœuvrement pour ouvrir la porte et de l'esprit et du cœur aux pensées coupables, aux désirs criminels, et par conséquent pour exciter en nous mille sortes de tentations. Voyez, en effet, ce que font tous ces fainéants, tous ces paresseux, tous ces gens oisifs et désœuvrés. Ils courent après les sociétés, ils conversent avec tout venant, ils raillent, ils médisent, ils calomnient, ils tiennent des discours lascifs ou dangereux, ils fréquentent les maisons de jeux, d'intempérance et de débauche ; et alors, que de sujets de tentations ! que d'occasions de péchés ! D'où vient qu'un grand serviteur de Dieu disait : « Quiconque aime le travail n'a qu'un démon à combattre, tandis que celui qui passe sa vie à ne rien faire en a mille à repousser. » Fuyons donc l'oisiveté, mes tr. ch. frères.

Fuyons également toutes les autres choses capables de nous porter au péché, tels sont les cabarets, les danses, les courses nocturnes, les mauvaises compagnies, les lectures dangereuses, les entretiens trop familiers entre personnes de différent sexe. Pourquoi les saints, ces hommes si célèbres par leurs vertus et que l'on ne cesse de nous proposer pour modèles, pourquoi les saints, ces hommes consommés dans la science du salut, se sont-ils éloignés du monde et retirés dans la solitude ? Pourquoi S. Jérôme en particulier a-t-il témoigné tant d'horreur des pompes du siècle ? Pourquoi se troublait-il, comme il le dit lui-même, au seul souvenir de ce qu'il avait vu à Rome ? Il n'avait qu'à quitter sa solitude et à retourner dans les mêmes assemblées, il n'avait qu'à rentrer sans crainte dans les mêmes sociétés, si l'on y est également sûr de Dieu et de sa protection. Pourquoi le même S. Jérôme, ce grand maître de la vie spirituelle, ce docteur si sage et si éclairé, obligeait-il la vierge Eustochium à s'interdire pour jamais certaines libertés dont on ne se fait point communément de scrupule, les rendez-vous dérobés, les visites fréquentes, les mots couverts et à double sens, les lettres enjouées et mystérieuses, les démonstrations de tendresse et les privautés d'une amitié naissante ? Pourquoi, dis-je, lui faisait-il des crimes de tout cela ? Pourquoi lui en faisait-il tant appréhender les suites, s'il avait cru que Dieu nous a tous pourvus d'un préservatif infailible et d'un remède toujours présent ?

Enfin, pourquoi les Pères de l'Eglise s'élevaient-ils avec tant de zèle contre les abus et les scandales du théâtre ? Pourquoi défendaient-ils aux fidèles les spectacles ? Pourquoi les sommaient-ils, en conséquence de leur baptême, d'y renoncer ? Si tout cela n'offrait pour le salut aucun danger, il faudrait regarder ces invectives comme des figures, et ces discours si pathétiques comme des exagérations.

Mais pensez-en, mes frères, tout ce qu'il vous plaira : il est difficile que tous les saints se soient trompés ; et quand il s'agit de la conscience, j'en croirai toujours les saints plutôt que le monde et tous les partisans du monde ; car les saints parlaient, les saints agissaient par l'esprit de Dieu, et l'esprit de Dieu ne fut jamais et ne peut jamais être sujet à l'erreur.

Eloignons-nous donc des occasions, si nous voulons nous mettre à l'abri des tentations. De toutes les précautions à prendre pour les prévenir, voilà peut-être la plus efficace, la meilleure.

2. Maintenant, que doivent faire ceux qui, nonobstant la fuite des occasions, sont assaillis par la tentation ? — Dès que vous vous apercevrez que vous êtes tentés, nous dit S. François de Sales, imitez les petits enfants, qui, dès qu'ils aperçoivent un loup ou un ours, se jettent entre les bras de leur père et mère, ou du moins les appellent à leur secours. Recourez alors à Dieu et à la T. S. Vierge. Priez-les, invoquez-les l'un et l'autre, les conjurant avec instance de vous défendre contre l'ennemi qui vous attaque. Et si, loin de cesser ou de diminuer, la tentation continue ou augmente, embrassez la croix ; prosternez-vous en esprit à ses pieds, protestant à Notre-Seigneur et à son auguste Mère que vous êtes bien résolus à ne jamais consentir au mal ; et ne cessez pas de prier que le combat ne soit entièrement terminé, détournant vos regards de la tentation, principalement quand elle est forte, de peur qu'elle n'ébranle votre cœur, pour les tenir fixés sur le crucifix.

Il est des tentations auxquelles il serait dangereux de résister en face, et dont on ne triomphe qu'en les méprisant. Je ne sache pas d'arme plus excellente que celle-là pour nous soustraire aux coups que pourrait chercher à nous porter le démon de l'impureté. Trop faibles pour combattre de front un ennemi aussi formidable, nous devons, si nous voulons n'en être pas dévorés, nous devons bien nous garder de le repousser ouvertement. Pour sortir sains et saufs des assauts qu'il pourra nous livrer, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous occuper de quelques pieuses pensées, c'est de nous appliquer à quelque chose de sérieux, c'est de chanter quelques cantiques spirituels, c'est de prendre de l'exercice, c'est de faire de temps à autre le signe de la croix, c'est, retenez-le bien, c'est surtout de nous confesser souvent et sincèrement. Le grand remède contre toutes les tentations en général, et contre les tentations d'impureté en particulier, c'est la confession fréquente. Allons souvent trouver notre confesseur ; faisons-lui bien connaître nos penchants, nos inclinations, en un mot, les diverses impressions que peut éprouver notre âme, et nous pouvons compter sur une victoire complète. De même que, quand un libertin veut corrompre une personne, la

première chose qu'il exige d'elle, c'est un secret inviolable sur les rapports criminels qui existent entre lui et elle ; de même, quand le démon veut nous perdre, ce à quoi il s'applique particulièrement, c'est à nous éloigner du tribunal de la pénitence ; ou, si nous continuons à le fréquenter, c'est à nous lier la langue, c'est à nous fermer la bouche, c'est à nous empêcher de découvrir l'état de notre conscience à celui qui doit nous diriger dans les voies du salut. Pourquoi tant de personnes ont-elles fait des chutes si profondes ? Ah ! c'est qu'elles ont craint de dévoiler les plis et les replis de leur cœur au ministre sacré qui leur servait de guide. Si, comme elles le devaient, elles lui eussent exposé franchement leurs sentiments intérieurs, elles l'auraient mis à même de leur donner des avis salutaires, des avis à l'aide desquels elles auraient conservé leur innocence.

3. Enfin, mes frères, et c'est par là que je termine, que doit-on faire après la tentation ? — Ou nous avons surmonté la tentation, ou nous y avons succombé. Ceux qui ont eu le bonheur de la surmonter, doivent se tenir en garde contre la vanité, l'amour-propre et la fausse sécurité, se rappelant que l'honneur de la victoire doit être renvoyé à Dieu tout seul. Quant à ceux qui ont eu le malheur de succomber, ils doivent s'en humilier devant le Seigneur, le suppliant de leur pardonner ; et si la faute qu'ils ont commise est mortelle, ils doivent recourir sur-le-champ au sacrement de pénitence, qui seul peut fermer la plaie que le péché a faite à leur âme.

Divin Jésus, qui pour nous apprendre que ce n'est point la tentation, mais le consentement qu'on y donne qui est un péché, divin Jésus, qui, pour nous pénétrer de l'obligation où nous sommes de résister à la tentation et nous enseigner les moyens de la vaincre, avez voulu être tenté, plusieurs fois, durant les quarante jours que vous avez passés dans le désert, au sortir des eaux du Jourdain, daignez, eu égard à notre misère et à notre faiblesse, daignez éloigner de nous la tentation, ou du moins nous aider de votre grâce afin que, sortant victorieux de tous les combats que pourront livrer à notre âme, pendant les jours de notre pèlerinage dans cette vallée de misère et de larmes, les ennemis du salut, nous recevions à l'heure de notre mort la récompense promise à ceux qui, ayant parcouru avec honneur la carrière de la vie, pourront s'écrier avec S. Paul, au départ de ce monde : « J'ai combattu comme un vaillant soldat ; j'ai terminé heureusement ma course ; j'ai conservé la foi ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que le Seigneur, comme un juste juge, me décernera au dernier jour, au jour des révélations, en ce jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres. » Ainsi soit-il.

AUX ÉLÈVES D'UN PENSIONNAT

LA FOURMI

Pour flétrir l'oisiveté, mes enfants, j'emprunterai aujourd'hui à l'Écriture une parole que les plus petites mêmes d'entre vous comprendront parfaitement, et s'il y avait ici une seule enfant tentée de ce vilain péché, je lui dirais avec l'auteur du livre des Proverbes : « Paresseuse, va voir la fourmi, considère ces voies et deviens sage : *Vade ad formicam.* »

I

« Paresseuse, va vers la fourmi. » Vous la connaissez toutes, n'est-il pas vrai, cette jolie petite bête noire ou d'un brun rouge, à six pattes, toujours en mouvement, toujours affairée et besogneuse. Vous vous êtes amusées bien des fois, j'en suis sûr, à la regarder, à la suivre le long des sentiers qu'elle trace dans les champs. Et j'aime à croire que plusieurs d'entre vous se sont quelquefois détournées de leur chemin pour ne pas écraser quelque petite fourmi égarée, et qu'aucune de vous n'a eu la cruauté de détruire une fourmilière d'un coup de talon, sans motif et uniquement pour s'amuser. Le fait certain, c'est que ces petites bêtes ont fourni la matière de plusieurs gros volumes, qu'elles sont très intéressantes à étudier, qu'elles forment des peuples nombreux, qu'elles ont des chefs, des ingénieurs, des ouvriers, qu'elles se font la guerre en se tuant tout comme les nations les plus civilisées, et que leur république est organisée avec une perfection que d'autres républiques pourraient envier. Il faut bien que les fourmis aient de grands mérites, puisque l'Esprit-Saint nous envoie à leur école. Vous me direz que l'Esprit-Saint ne s'adresse qu'aux paresseux. Eh bien ! que celle d'entre vous qui n'a jamais, jamais été paresseuse, fasse la fière à l'égard de la fourmi ! Nous autres, qui avons cédé plus ou moins au démon oisif, nous la laisserons se complaire dans sa perfection et nous irons tout simplement demander à la fourmi de nous enseigner le travail et les autres vertus sœurs du travail, qu'elle pratique assidûment. Parle donc, parle, petite fourmi. Nous t'écoutons. Que fais-tu ?

II

Regardez-moi, répond-elle : je travaille ! — Et en effet, comme tout ce petit monde s'agit ! Quel labeur et quelle fiévreuse activité ! Voyez : il n'en est aucune d'oisive, aucune qui ne soit occupée à quelque besogne ou qui ne soit en course pour quelque commission, commission importante à en juger par ses allures empresées. Pas une ne se repose, ne s'amuse ou ne se promène : toutes travaillent avec ardeur. Les unes portent des fardeaux fort pesants, les autres vont à la recherche des provisions ; celles-ci construisent la fourmilière au moyen

de petits fétus de paille ou de bois, celles-là servent les architectes en apportant ou en préparant les matériaux nécessaires.

Voilà le premier exemple que nous devons suivre. Comme les fourmis, aimez le travail et livrez-vous-y avec ardeur. C'est le devoir, c'est la loi universelle, c'est la condition de tout succès, de toute grandeur, de toute beauté, de toute existence. Dieu lui-même travaille. Car, dit saint Thomas, Dieu est un acte pur, c'est l'activité même. Ne vous le représentez donc pas comme un monarque assis sur un grand trône d'or, au fond de quelque palais céleste, vivant dans l'oisiveté et recevant les hommages des chérubins et des séraphins. Non : c'est Notre-Seigneur qui a dit : « Mon Père agit sans cesse. » Il s'occupe sans cesse des êtres qu'il a créés. Peut-être crée-t-il de nouveaux mondes, et de nouveaux êtres pour les peupler. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se repose jamais, c'est que Jésus-Christ, son Fils, a travaillé de ses mains divines, durement et constamment, pendant la plus grande partie de sa vie. Ce qui est certain, c'est que la sentence portée au paradis terrestre : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » ne souffre aucune dispense, aucune exception ; c'est que la paresseuse se voue elle-même à l'ennui, à l'ignorance, aux tentations de toutes sortes qui pullulent autour des oisifs, et que, suivant une autre parole de l'Écriture, son chemin ressemble à une haie d'épines !

Connaissez-vous une image plus frappante que celle-là ? Connaissez-vous quelque chose de plus désagréable et de plus rébarbatif qu'une haie d'épines ? On ne s'en approche pas sans se déchirer les mains et les habits, elle ne produit aucun fruit, elle abrite dans ses cachettes des vipères et d'autres animaux rampants et venimeux. Comment faire pour marcher dessus ? Quel chemin détestable et dangereux ! Tel est pourtant le chemin, c'est-à-dire telle est la vie de la paresseuse. On n'en peut rien faire, elle est maussade, hargneuse et piquante, elle blesse, elle déchire et elle cache dans les replis invisibles de son cœur tant de mauvais sentiments et de mauvaises choses qu'elle devient une sorte de repaire où tous les vices se donnent rendez-vous. Car, suivant le proverbe éternellement vrai, l'oisiveté les engendre tous ! Fuyez-la donc avec horreur, mes chères enfants, et soyez toutes de bonnes petites fourmis diligentes et vaillantes à l'ouvrage !

III

Fourmi, que vas-tu nous apprendre encore ? — Le courage.

Les fourmis sont courageuses et elles se battent avec une vaillance extraordinaire. Gardez-vous bien de les imiter en ce point. Mais elles ont un courage plus rare peut-être que celui du champ de bataille, le courage civil,

celui qui se déploie au milieu des difficultés de chaque jour. Regardez-les : elles viennent de tuer un insecte. Cela, c'est le courage militaire. Mais il s'agit de transporter le cadavre dans le magasin aux provisions : voici où commence le courage civil. La victime est grosse trois ou quatre fois comme une fourmi, un vrai géant à côté d'elle. Il est bien lourd ! La distance à parcourir jusqu'à la fourmilière est grande et le chemin est semé de terribles aspérités. N'importe ! En voici une qui n'hésite pas ! Elle entreprend le transport du monstre. Voyez avec quel entrain elle s'y met ! Tantôt elle le pousse, tantôt elle le traîne, elle avance bien lentement, mais elle avance toujours. Quelle force dans ce petit corps ! ou plutôt quel courage, quelle persévérance dans cette petite âme ! Mais voici un malencontreux pli de terrain qui barre le sentier, une vraie colline à gravir pour la pauvre fourmi ! Va-t-elle s'arrêter et perdre cœur ? Pas du tout. Elle escaladera la colline, elle redoublera d'efforts, et parviendra jusqu'au sommet après l'ascension la plus méritoire. Mais, ô désastre ! voilà que son fardeau l'entraîne et qu'elle roule avec lui jusqu'en bas ! Elle touchait au but : tout est à recommencer. Elle recommence une fois, deux fois, quatre fois. Que dis-je ? On en a observé une qui a recommencé *quatorze fois* (on les a comptées) et qui a fini par réussir. Elle avait mis cela dans sa petite tête noire, et cela s'est fait !

Admirable leçon que celle-là, mes enfants. Leçon d'énergie et de persévérance, bonne à recueillir. Vous avez toutes, je crois, la bonne volonté qui commence ; mais combien d'entre vous ont la bonne volonté qui finit, c'est-à-dire le courage patient et persévérant ? Combien savent dire sérieusement : « Je veux ! Je veux apprendre cette leçon, déchiffrer ce problème, venir à bout de cet ouvrage manuel ! Je veux vaincre définitivement ce vilain défaut qu'on me reproche depuis si longtemps ! » Est-ce qu'on ne vous entend pas au contraire vous écrier souvent : « Je ne peux pas, c'est trop difficile, je n'arriverai jamais ! » « Je ne peux pas ! » le mot de toutes les faiblesses, l'excuse de toutes les lâchetés, le refrain de toutes celles qui n'essaient rien sérieusement, qui ne prolongent aucun effort, qui ne gravissent aucun sommet, et qui restent assises au bord du fleuve en attendant que l'eau ait coulé, au lieu de chercher une barque et de ramer vigoureusement ! Ah ! pauvre fourmi, comme tu condamnes ce découragement apathique ! Tu es seule, toi, contre l'obstacle redoutable ! Et leur faiblesse, à elles, est aidée, si elles le veulent, par la force toute-puissante de Dieu qui ne demande qu'à venir à leur secours et n'attend que leur appel humble et confiant pour descendre !

Loin de vous, mes enfants, toute cette pusil-

lanimité ! Cultivez en vous le courage persévérant et patient, joignez-y la prière, et vous emporterez d'assaut les places les plus inexpugnables en apparence et les mieux défendues par le démon, dont votre timidité nerveuse et impatiente fait toute la force.

IV

Revenons à la courageuse petite fourmi dont je vous parlais tout à l'heure. Elle a réussi, nous l'avons vu, à gravir la colline. Elle a redescendu l'autre pente. Voyez comme elle est déjà loin et quel chemin elle a déjà parcouru ! Ah ! c'est qu'elle n'est plus seule maintenant. D'autres fourmis, passant par là, l'ont aperçue peinant sous son fardeau et sont accourues à son aide.

Autre vertu des fourmis : elles sont secourables. Elles n'en ont pas la réputation pourtant, et vous savez toutes, par cœur, une certaine fable où une fourmi, diligente et économe, envoie promener, que dis-je ? envoie danser une cigale qui vient crier famine chez elle et qui n'a rien pour subsister. Que voulez-vous ? La cigale méritait cette leçon, la mendicité qui est le fruit du vice ne doit pas être encouragée, et vous remarquerez que les gens rangés ou économes, qui se sont donné beaucoup de peine pour amasser un petit pécule, n'aiment pas les fainéants et leur disent volontiers leur fait. Et encore, sait-on bien la fin de l'histoire ? Il y a des bourrus bienfaisants, il y a des gens qui, après avoir soulagé leur mauvaise humeur légitime en grondant bien fort, se laissent toucher tout de même et ouvrent la main pour donner, quand on croit qu'ils la lèvent pour frapper. Je croirais assez que la fourmi a lâché sa petite aumône, quoique la fable n'en dise rien pour ne pas encourager les cigales.

Mais, quoi qu'il en soit, si la fourmi n'est pas complaisante pour les cigales, elle l'est pour ses sœurs les autres fourmis. Jamais elle ne les laisse dans l'embarras où le danger. Elle ne perd pas une occasion de leur donner un coup de main, ou pour mieux dire, un coup de mandibule, pour leur venir en aide.

Ressemblez-vous aux fourmis sous ce rapport, mes chères enfants ? Vous n'avez pas l'excuse de traiter vos compagnes de cigales, puisqu'elles sont fourmis comme vous, de la même fourmilière, employées aux mêmes travaux que vous, et par conséquent vos sœurs par nature et par vocation surnaturelle. Êtes-vous obligeantes ? aimez-vous à prêter ? savez-vous écouter, compatir, consoler, assister ? Êtes-vous charitables pour les petites fourmis que vous rencontrez pleurant et succombant sous des fardeaux trop lourds ? Rien n'est meilleur et plus aimable qu'une jeune fille complaisante qui, au lieu de murmurer quand on la dérange pour lui demander un petit service, n'attend pas qu'on le lui demande et

court au-devant des désirs qu'elle devine. Cette disposition à obliger, quand elle est sanctifiée par des vues surnaturelles, quand elle est pure de tout caprice, quand elle s'étend à tous sans exception, même à ceux que nous aimons le moins, et qu'elle va jusqu'au sacrifice, c'est la vertu par excellence; celle qui fait de nous les images vivantes du Dieu qui est amour et de Jésus-Christ notre bon Sauveur, qui « étant infiniment riche s'est dépouillé pour nous, afin de nous enrichir par le mérite de sa pauvreté, » de Jésus qui a dit de lui-même : « Le Fils de l'homme est venu non pas pour être servi, mais pour servir. » Cultivez en vous cette disposition qui est naturelle à des enfants délicates et bien élevées comme vous, mais qui a néanmoins besoin de culture pour être dégagée de tout alliage inférieur et devenir tout à fait méritoire. Combattez de bonne heure l'égoïsme, la préoccupation exclusive de vos aises, la tendance à vous faire centre et à tout accaparer. Sachez sortir de vous-mêmes et prendre l'habitude du sacrifice ! C'est la grande vocation de la femme et c'est aussi pour elle le secret du bonheur sans déception. Oui, c'est en s'oubliant elle-même qu'elle se retrouve; c'est en donnant qu'elle s'enrichit; c'est en immolant son plaisir à celui des autres, dans les petites comme dans les grandes occasions, qu'elle arrive à la plus noble et à la plus délicate des joies suivant la grande parole de Jésus : « Celui qui perd son âme la trouvera, mais celui qui veut la conserver la perdra ! »

Vous voyez, chères enfants, que de bonnes choses nous ont enseignées les fourmis. J'espère que vous vous les rappellerez, toutes les fois que vous en rencontrerez. J'espère surtout que Dieu vous fera la grâce de les mettre en pratique. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XI

DEUXIÈME MISSION. — A THESSALONIQUE. — JASON
(AN 52)

I

A l'heure qu'ils ont choisie, Paul et Silas font leurs adieux aux frères de Philippiques, et ils prennent la voie Egnatienne qui traverse la Macédoine et les conduit, à 33 milles de là, à Amphipolis, une belle ville bâtie dans une presqu'île formée par le Strymon avant de se jeter dans la mer. Pas de Juifs dans cette cité. Ils passent, et trente milles plus loin ils trouvent Apollonie. La population ne se compose que de Grecs; ils poursuivent donc leur chemin.

Depuis Amphipolis, ils suivent à peu près

une ligne droite qui coupe la base de la péninsule Chalcidique. Cette région, située au pied de montagnes élevées qui dessinent les contours du continent, est parsemée de ravins, de forêts et de lacs. Au-delà d'Apollonie ils aperçoivent, au sud, les sommets de l'Olympe, le siège et l'habitation des dieux, la montagne sacrée de la mythologie. A ces divinités jouisseuses et viles, voluptueuses et séduisantes, ils viennent opposer l'esprit de sacrifice, le renoncement prêché par l'Evangile, l'austérité de la croix; ils vont déclarer la guerre à ces vieux cultes, à ces vieilles erreurs qui ont déshonoré l'humanité. A première vue, il semble que le combat ne soit pas égal, mais ils s'appuient sur la force divine, sur la grâce du Christ: ils ne doutent pas du triomphe.

Voici Thessalonique, cachée au fond de son golfe, dans une situation admirable, avec un port sûr auquel seul peut se comparer celui de Corinthe. Elle surpassait de beaucoup toutes les autres cités de la côte par ses richesses et son importance, au dire de Tite-Live¹. Construite en amphithéâtre, elle est traversée de l'est à l'ouest par cette voie Egnatienne, pavée dans tout son parcours, que les deux voyageurs n'ont pas quittée depuis Philippiques. Fortifiée par les Romains, cette magnifique voie était ornée d'édifices artistiques aux environs des villes: elle donnait à Thessalonique un aspect superbe, quelque chose de solennel qui s'harmonisait avec la splendeur de ses monuments.

Appelée d'abord Halia, à cause du voisinage de la mer, la cité reçut ensuite le nom de Therma, parce qu'on rencontre dans ses environs des eaux thermales. Elle vit la flotte de Xerxès stationner le long de ses rivages. Philippe, roi de Macédoine, « l'agrandit, lui donna le nom de Thessalonique, en souvenir d'une victoire remportée sur les Thessaliens. Cassandre y transporta les habitants des bourgs voisins, — comme Therma, — et lui conserva son nom en l'honneur de Thessalonie, fille de Philippe et sœur d'Alexandre, qu'il avait épousée². » Quand les Romains eurent conquis la Grèce et la Macédoine, elle devint la capitale de cette région. « Le questeur romain y résidait et y percevait les tributs de la province. Cicéron exilé y résida. Dans la première guerre civile, Pompée et la plupart des sénateurs s'y retirèrent, et les environs se couvrirent de maisons de campagne, appartenant à de riches Romains. Dévouée aux triumvirs, elle eût été livrée au pillage si Brutus avait triomphé: la défaite des républicains à Philippiques assura son salut. Quand S. Paul y arriva, Thessalonique était la ville la plus illustre et la plus peuplée de la province. »

¹ Tite Live, XLV, 30.

² Desdèvises-du-Desert, *Géographie ancienne de la Macédoine*. — Voir Vigouroux, *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques*, p. 217.

C'était une ville libre, comme Tarse et Athènes ; elle se gouvernait par elle-même, elle nommait ses magistrats, ses « politarques », et le gouverneur de la province n'avait pas à intervenir dans ses affaires intérieures. On n'y voyait nulle garnison romaine, nul emblème romain, puisqu'elle était cité libre ; mais le souvenir des bienfaits d'Auguste y demeurait vivant. Elle était très attachée aux empereurs, parce qu'ils lui maintenaient ses privilèges, et il y aurait eu du danger à parler mal de César ou de ses décrets.

Philippes et Thessalonique, ces deux villes si rapprochées, étaient donc très différentes d'esprit et de gouvernement. A Thessalonique, il n'est fait aucune mention des droits et des privilèges du citoyen romain, mais la populace y affiche l'amitié, le culte fanatique des Césars. Il n'y a plus de duumvirs ni de licteurs comme dans une ville de colonie, mais une assemblée du peuple et des magistrats comme dans une ville libre. Ces magistrats, saint Luc les appelle des « politarques ». La critique moderne ne manqua pas de dire que ce genre de fonctionnaires ne pouvait pas exister dans cette cité, mais des inscriptions découvertes déjà par Muratori, d'autres par Mgr Duchesne et par d'autres savants, ont donné les noms de plusieurs politarques de Thessalonique.

Saint Luc resta à Philippes avec Timothée et ne vint pas à Thessalonique, c'est pourquoi son récit touchant le ministère de saint Paul dans cette dernière ville est sobre et peu détaillé ; il eût pu commettre par conséquent une erreur de termes, mais il ne l'a pas commise, ce qui est une nouvelle preuve de la conscience qu'il apporta à la rédaction de son travail. D'ailleurs il cesse de parler à la première personne à partir de Philippes, et il raconte à la troisième personne, en historique qui n'en a pas été témoin, quoiqu'il n'en soit pas moins véridique, les événements de Thessalonique, d'Athènes, de Corinthe et d'Éphèse¹.

A cette ville aboutissaient, non seulement la magnifique voie Egnatienne, mais les routes de la Haute Macédoine et d'Épire. Les Juifs devaient habiter ce centre important de commerce ; ils y étaient en effet nombreux, car ils y avaient une Synagogue. (Act., xvii, 1).

II

« Paul s'y rendit suivant sa coutume, et durant trois jours de sabbat il les entretint des Écritures, leur découvrant et leur mettant sous les yeux comment il fallut que le Christ souffrît et ressuscitât des morts. Ce Christ, dit-il, c'est Jésus-Christ, que je vous annonce. »

Ces paroles de l'auteur des *Actes* nous révèlent la manière du grand Apôtre à Thessalonique. Il avait en face de lui un auditoire

de Juifs et de Grecs : ceux-ci plus accessibles, parce que c'étaient des âmes neuves, imbues de paganisme sans doute, mais frappées des vérités chrétiennes si différentes et si élevées, faisant appel à toutes les puissances nobles de l'âme ; ceux-là absolument réfractaires à l'enseignement de Paul touchant le Christ, parce que, dans leur esprit, le Messie devait apparaître en conquérant, affirmant et imposant sa royauté temporelle, et donnant enfin aux adorateurs du vrai Dieu la jouissance triomphante de l'empire du monde.

Comment dissiper ces orgueilleux préjugés, enlever aux Juifs leurs séduisantes espérances ? Il leur « découvre » peu à peu la vérité, *adaperiens*, il leur explique les Écritures, il leur met sous les yeux la réalité du Christ souffrant, attestée par David et par Isaïe en des termes si nets qu'il est impossible de ne pas se laisser convaincre si l'on est de bonne foi. Ces textes victorieux, les Juifs les avaient lus sans doute, mais seuls ceux qui célèbrent le triomphe du Messie avaient retenu leur attention. Ils s'arrêtaient uniquement aux pages qui flattaient leur ambition, leur rêve de domination universelle. Aussi l'idée d'un Christ pauvre, humilié, homme de douleurs et à peine distingué des scélérats, dans sa fin tragique, ils la repoussaient de toutes leurs forces. C'est pourquoi « quelques Israélites seulement crurent et s'adjoignirent à Paul et à Silas. »

Par contre, « une grande multitude de Prosélytes servant Dieu et de Gentils les suivirent, et de nombreuses dames de haute condition. » Nous retrouvons toujours les femmes au premier rang, parce qu'elles sont plus éprises de vérité, de dévouement, et peut-être aussi parce que la religion païenne les avilissait au lieu de les relever. Elles entendaient une doctrine nouvelle, toute de pureté et de charité, qui satisfaisait leur cœur, leur besoin d'aimer Dieu, et qui en même temps leur montrait leur dignité, leur précisait où réside l'honneur de l'âme et l'honneur de la vie ; elles se sentaient grandies, parce que respectées, et elles s'attachaient à ceux qui prêchaient une si douce et reconfortante doctrine.

L'apostolat de Paul s'adresse donc surtout aux prosélytes et aux païens de Thessalonique. Il se plaît avec ces âmes plus simples dont personne ne s'est jamais occupé et qui lui savent gré de les instruire. Pour les voir constamment et de plus près, il n'attend pas qu'ils viennent à la synagogue, il s'en va chez eux, il travaille avec eux. Il a pris logement chez un Juif accueillant, nommé Jason, et comme la population s'adonne au tissage, il lisse avec Jason, avec les artisans de la cité. Ne voulant être à charge à personne, il travaille jour et nuit afin de pourvoir à sa subsistance ; les ouvriers sont touchés de son désintéressement et de sa bonté pour eux. Car il travaille comme eux, non seulement pour

¹ Vigouroux, *ibid.*, p. 220.

gagner sa vie, mais pour être en état de faire des œuvres de charité, des œuvres sociales, comme on dirait aujourd'hui, de secourir les misères du peuple qui sont grandes, et de lui apporter quelque douceur du superflu de son propre labeur.

Sa première Epître aux Thessaloniens nous révèle sa manière (ch. II). On y voit sa grande « sollicitude » pour eux. Il ne les flatte pas, mais il ne les éloigne point. Il les attire plutôt avec une tendresse qu'on ne lui soupçonnait pas, à lui qui semble préférer la force à la douceur. Il se fait « petit enfant au milieu d'eux », il est comme « la nourrice qui réchauffe et caresse ses fils ». C'est qu'il est prêt non seulement à leur « livrer l'Evangile », mais à leur « livrer son âme », tant ils lui sont devenus chers. « Il travaille jour et nuit », et ne recule devant aucune fatigue, pour ne point les charger ; il leur prêche l'Evangile avec bonté, avec justice, sans dispute, ils s'en souviennent, eux qui furent témoins de son apostolat ; il était parmi eux comme un père parmi ses fils ; il instruisait « chacun d'eux », il les consolait, il leur apprenait à marcher dignement devant Dieu. Il donnait, et ne voulait rien recevoir.

A ces travailleurs il apprenait aussi par son enseignement et par son exemple la dignité et la nécessité du travail : « Celui qui ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas¹. »

Aussi sa parole était-elle revêtue d'une autorité sans égale. Elle retentissait avec une telle vertu que la plénitude du Saint-Esprit apparaissait aux fidèles² et que ceux-ci croyaient entendre, non pas la voix d'un homme, mais la voix de Dieu³.

Il disait aux Juifs : — N'attendez pas un conquérant terrestre, le Messie ne sera pas un monarque qui apparaîtra à la tête de ses armées. Lisez les Ecritures, vous verrez qu'elles annoncent qu'il souffrira, qu'il mourra, et qu'il ressuscitera, c'est ainsi que son sépulcre sera glorieux. Jésus est l'homme de douleurs, le Roi immortel des siècles. C'est lui que je vous prêche. Il réunit tous les caractères du Messie, il a réalisé toutes les prophéties, c'est donc lui qui est le Christ attendu⁴.

Il disait à tous : — Il faut obéir aux commandements du Christ Jésus. Que veut-il ? C'est que vous deveniez des saints. Dieu ne vous a pas appelés à l'impureté, mais à la sainteté. Celui qui méprise ces avis ne méprise pas un homme, mais Dieu. Surtout aimez-vous les uns les autres...⁵

Ces paroles, il les appuyait par ses œuvres de charité, et comme son travail pouvait suffire à ses besoins, — mais non à ceux de ses frères, et qu'il avait le cœur, comme la

main, large, — Lydie, apprenant sa détresse, lui envoya, à deux reprises, les ressources qui lui étaient nécessaires. Les frères de Philippes l'aidèrent d'ailleurs libéralement à les lui servir.

Les Juifs cependant ne lui pardonnent pas ses succès auprès des Gentils, ni sa propagande auprès des dames les plus honorées de la ville. Celles-ci en effet désertent la Synagogue et embrassent avec ardeur la religion du Christ. Comment faire taire cet homme dont l'autorité grandit chaque jour ?

Dans leur zèle avisé et méchant, ils cherchent le moyen de le perdre, comme ils ont fait à Antioche, Iconium, Lystres, Philippes. Ils soulèvent la lie de la populace, et quand ils se sont rendus maîtres d'une tourbe à qui ils peuvent tout ordonner, ils organisent le désordre et le trouble dans la cité, assiégeant la maison de Jason, afin de s'emparer de Paul et de Silas pour les livrer au peuple.

Ils ne réussissent pas à mettre la main sur eux, alors ils saisissent Jason avec quelques frères et les traînent devant les magistrats de la cité.

Il leur fallait formuler des accusations. Chose étrange ! ils n'en trouvent qu'une seule, toujours la même, celle que les Juifs portèrent devant Pilate en lui présentant Jésus. Ils dirent : « Ces hommes sont venus ici pour troubler la cité. Jason les a reçus, et ils s'en vont partout, se déclarant rebelles aux ordonnances de César, et ils disent hautement qu'ils ont un autre roi, qui est Jésus ! »

L'iniquité n'est pas féconde en ressources, mais elle continue à employer cette calomnie facile qui réussit toujours. On sait qu'à Thessalonique les Césars étaient l'objet d'un pieux et profond respect. Avec cette accusation, ils soulevèrent la multitude dont les clameurs furieuses émurent et inquiétèrent les politarques. Comme Pilate, ils virent passer soudain devant leur imagination effrayée l'ombre vengeresse de César qui leur reprochait de favoriser un autre roi, Jésus, et qui les menaçait. Sans doute Thessalonique était une ville libre, mais Rome pouvait profiter d'une sédition pour lui retirer ses privilèges. Aussi les magistrats veulent-ils en finir avec toute rébellion. Ils mandent Jason et ses amis, exigent d'eux une caution et les renvoient. Les chrétiens prennent peur, ils craignent pour la vie des deux Apôtres. Dès la nuit suivante, ils les conduisent hors de la ville et les mettent sur le chemin de Bérée. (Act., XVII, 3-10).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 junii 1911.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ II Thess., III, 8 et 10.

² I Thess., I, 5.

³ I Thess., II, 13.

⁴ Act., XVII, 3.

⁵ I Thess., IV, 2-10.

Année du Clergé du 29 juin 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocution pour une première messe, 481.

Panégyrique de sainte Marie-Madeleine. —
Comment Dieu récompense le repentir, 483.

Aux élèves d'un Pensionnat. — Avant les vacances, 486.

Allocution pour distribution de prix, 489.

Pour le Premier Vendredi. — XXIX. Il faut souffrir dans le Sacré-Cœur, 490.

Aux jeunes gens d'un Collège. — Jésus-Christ et la jeunesse, 492.

ALLOCUTION POUR UNE PREMIÈRE MESSE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui une fête bien touchante, la fête d'un sacerdoce qui commence, et en vous voyant si nombreux, si recueillis, tout saisis, tout pénétrés d'une sainte et douce émotion, je devine assez à quel point vous vous y intéressez tous.

C'est une première messe solennelle. Il faut remonter déjà à dix années pour retrouver ici-même et dans cette enceinte sacrée une fête pareille.

I

Une première messe, mes frères, qu'est-ce à dire ? et qu'y a-t-il donc là de si émouvant, de si digne de retenir l'attention ?

Mais vous le sentez bien : une première messe, c'est une fin, un couronnement, et puis c'est un commencement.

Quelle est en effet l'aspiration du jeune clerc, le désir ardent de son âme et de son cœur, pendant les longues années d'étude et de prières que l'Eglise exige et où elle le soumet à une discipline austère, sous la conduite de maîtres pleins de science et de sagesse ?

Mais son aspiration, son désir, son rêve de tous les jours, c'est d'être prêtre. C'est après avoir passé par tous les rangs inférieurs, par les ordres mineurs, par le sous-diaconat, par le diaconat, d'arriver enfin à ce haut degré qui est un sommet dans l'Eglise : le sacerdoce.

Ce jeune homme, il y a quelques jours, devait comme les autres fidèles, pour avoir sa part du festin eucharistique, s'agenouiller au pied de l'autel ; et s'il pouvait toucher les vases sacrés, il ne pouvait pas prendre entre ses mains l'hostie sainte et s'en communier

lui-même ; il ne pouvait pas boire, au calice du salut, le sang divin qui a racheté le monde.

Mais voici que dans une radieuse et imposante cérémonie l'Evêque, avec un cortège de prêtres vieillis au service des autels, lui a imposé les mains ; il a consacré avec l'huile sainte les doigts qui doivent toucher le corps du Christ ; il lui a communiqué d'admirables pouvoirs : le pouvoir de prêcher la parole de Dieu, le pouvoir d'administrer les sacrements, de remettre les péchés, le pouvoir de célébrer la messe.

C'était fait ! Et l'Eglise qui jusque-là avait veillé sur ses jeunes années, l'Eglise qui avait développé et fait s'épanouir, loin du monde, dans ce cher asile que la langue catholique a si bien appelé et d'un si beau nom *un Séminaire*, le germe béni de sa vocation, l'Eglise pouvait chanter sur lui la parole de nos saints Livres : « Va maintenant, tu es prêtre pour l'éternité. *Tu es sacerdos in æternum.* »

Et aujourd'hui, le jeune prêtre d'hier, à la fleur de l'âge, à ce printemps de la vie où le cœur s'attache à Dieu avec toute l'ardeur, toute la passion des saintes amours, monte à l'autel.

Il y monte, pendant qu'autour de lui le peuple demeure prosterné ; il y monte, et tout à l'heure — ô merveilleuse dignité du prêtre ! ô sublime grandeur du sacerdoce ! — vous allez le voir, après que le souffle de ses lèvres aura prononcé les paroles mêmes du Christ, tenir entre ses mains, consacrées et élever au-dessus de vos fronts courbés la *Sainte Victime* qui a sauvé les hommes et qui les nourrit de sa chair toujours vivante, devenue sur la terre le pain du ciel et de l'éternité.

Quel spectacle, mes frères ! Tout à la fois, la fragilité et l'inexpérience de la jeunesse, les misères et le néant de cette vie ; et puis, sur un front mortel, une lumière divine, un rayon tombé du ciel ; et puis, dans une bouche humaine, les vérités de l'Evangile et les pardons de Dieu ; et puis, entre des mains tremblantes, l'adorable personne du Christ, tous les trésors de la grâce divine.

En vérité, quel spectacle ! Et il n'y a pas de fidèle, il n'y a pas de catholique qui, à cette heure où l'impiété livre à notre foi de si furieux assauts, ne doive s'en réjouir. Car, une première messe, c'est un prêtre de plus ; c'est la famille sacerdotale qui se perpétue en se renouvelant ; c'est la sainte lignée créée par le Christ au soir de la Cène, qui traverse les siècles, pleine de vie et d'immortalité et qui réalise ainsi, d'une façon éclatante, et comme un fait prodigieux qui suffit à lui seul à certifier la divinité du christianisme, les promesses solennelles qui furent faites à saint Pierre il y a dix-neuf cents ans : « *Sur toi,*

je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » On a vu s'écrouler sous le poids du temps et périr d'illustres familles qui portaient la fortune et les destinées de vastes empires ; on a vu disparaître la grande famille de nos anciens rois, fauchée par les révolutions sanglantes. On ne verra pas, n'en déplaise à ceux qui, dans leur fol orgueil, s'imaginent à cette heure creuser la fosse profonde où ils pensent bientôt ensevelir à jamais l'Eglise de France, on ne verra pas tomber et disparaître la race sacerdotale. Des prêtres ! Voilà le signe que Jésus-Christ a posé dans le monde pour convaincre les âmes, et il y restera, quoi qu'en fasse, malgré les amendes, malgré les prisons, malgré les glaives, malgré les échafauds ; il y restera jusqu'à la fin des temps.

Et s'il faut nous réjouir de cette première messe, mes frères, il faut aussi nous en honorer. Notre-Seigneur a dit dans son Evangile qu'un arbre se reconnaît à ses fruits. D'après ce principe, une paroisse se reconnaît aux prêtres qu'elle produit ; car les prêtres en sont les fleurs et les fruits privilégiés, et s'ils n'y cessent jamais, s'ils sortent de son sein toujours fécond, c'est qu'elle a gardé la foi et qu'elle est demeurée chrétienne.

Cette paroisse, grâce à Dieu, a produit déjà bien des prêtres. Mais ne semble-t-il pas qu'il y ait aujourd'hui, pour elle, comme un renouveau de jeunesse et de fécondité ? Car cette première messe sera suivie d'autres messes, qui viendront en leur temps, et le nombre des vocations qui s'affirment en ce moment et qui fait présager pour bientôt de nouveaux prêtres, me permet de dire que nous sommes au premier rang dans le diocèse.

Et certes, c'est là un honneur que vous appréciez tous.

Vous connaissez le mot d'une illustre Romaine. Elle avait deux fils, également nobles et distingués, à qui rien ne manquait des dons de l'esprit ; et comme un jour on lui demandait quels étaient ses joyaux, elle répondit en montrant ses fils avec cette fierté qui sied bien à une mère : *« Mes joyaux, les voilà ! »*

Eh bien ! nos joyaux à nous, plus précieux que l'or et que les diamants de la terre, c'est ce jeune prêtre, ce sont ces jeunes clercs qui ont pris Jésus-Christ pour partage, et qui ont lié déjà, avec lui, une union plus forte que la mort.

Pour moi, je remercie Dieu de m'avoir ménagé une pareille grâce, une pareille bénédiction. Nos saintes Ecritures nous disent que le père de famille qui voit ses enfants se multiplier autour de sa table, est béni du ciel. Ne suis-je pas en droit de penser la même chose, en voyant les fils de mon âme se multiplier au service des autels ? Et quand

je ne serai plus là, ils me survivront, si bien que, pour répéter la belle parole d'un poète ancien, je ne mourrai pas tout entier, *non omnis moriar*, puisqu'ils continueront mon sacerdoce, avec les œuvres qui en sont la gloire.

II

Mon cher ami, je ne vous ai rien dit encore, et cependant ma pensée ne vous a pas quitté un instant. C'est vous, — en cette fête de votre première messe si solennelle, qui a réuni dans cette église tant de prêtres qui vous estiment et vous aiment, toute cette foule qui vous marque une si grande sympathie, — oui, c'est vous que j'avais en vue, et volontiers je m'écrierais comme les Juifs d'autrefois à Béthulie : *« Vous êtes la joie et l'honneur de cette paroisse ! Tu lætitia, tu honorificentia populi nostri. »*

Je félicite votre famille qui vous a donné à l'Eglise. C'est une grande grâce de naître dans une famille chrétienne, et d'y grandir à l'abri de tous les dangers qui menacent les jeunes âmes. Vous avez eu cette grâce. Ah ! vos parents bien-aimés qui se sont usés dans le travail, qui n'ont reculé devant aucune charge, qui ont élevé une si belle et si nombreuse famille et qui, à cause de cela, jouissent dans notre ville et bien au-delà, de l'estime et du respect publics, ont bien mérité de Dieu ; et je suis bien aise que cette fête de votre première messe, où ils vous voient tenir la place du Christ lui-même, les paie au centuple des sacrifices et des dévouements de toute leur vie.

Je félicite vos maîtres qui, à Paris comme à Langres, vous ont initié aux sciences sacrées et formé aux vertus du sacerdoce. On loue l'artiste de génie qui taille le marbre et qui en tire un chef-d'œuvre. Que dire de ceux qui taillent et façonnent le marbre vivant d'une âme et qui en tirent un prêtre, un bon prêtre, un prêtre selon le cœur de Dieu ? En vous voyant en ce moment accompagné à l'autel par votre ancien Supérieur, resté toujours le cher confident de vos pensées les plus intimes, je ne puis m'empêcher de remonter le cours des temps et de lui rappeler, en l'en remerciant encore, qu'il y a 33 ans, un tiers de siècle, il m'a rendu le même service et m'a assisté dans ma première messe.

Je vous félicite vous-même, mon cher ami. Il ne suffit pas de recevoir la grâce : il faut y demeurer fidèle. Il ne suffit pas d'avoir des maîtres habiles : il faut s'abandonner à leur dessein. Il ne suffit pas d'entendre la voix de Dieu qui appelle : il faut lui répondre, non pas une fois, dix fois, mais cent fois, mais toujours : *« Adsum, me voici ! »*

Tout petit enfant, je me souviens que vous suiviez d'un oeil curieux et charmé nos cérémonies saintes, et vous y trouviez un tel

attirait, vous aviez un tel désir de les remplir un jour, que de bonne heure, tout autour de vous, jusque parmi les amis de votre famille, on saluait en vous le futur prêtre ; si bien qu'entré au séminaire, votre choix était fait, vous étiez marqué pour le sacerdoce.

Vos vœux sont réalisés. Vous êtes prêtre ; et, — pourquoi ne le dirais-je pas ? car telle est sûrement votre pensée, — vous êtes prêtre au bon moment. Les temps sont passés où le prêtre, honoré des pouvoirs publics, trouvait dans la carrière sacerdotale des avantages appréciables. Les temps sont passés où le prêtre recueillait dans les démonstrations affectueuses des fidèles le prix de ses sacrifices et de son dévouement. Voici d'autres temps pleins d'orages et de persécutions ; et les prêtres dépouillés, presque sans asile et sans pain, sont maintenant exposés à tous les mépris et à toutes les violences des impies qui triomphent.

Mais qu'importe ? Il y a trois choses qu'on ne nous prendra pas : l'Évangile, la Croix et la Messe ; et tant que nous aurons ces choses, nous ne nous plaindrons point.

C'est donc pour vous un beau et bon moment que celui-ci. C'est le moment de travailler plus que jamais pour Dieu et pour les âmes, et de soutenir, dans notre pays, la cause, qui semble perdue, de Jésus-Christ.

Vous offrez aujourd'hui, dans l'église de votre baptême, le sacrifice de nos autels ; j'emprunterai la langue inspirée du saint roi David pour souhaiter qu'il soit fécond, que votre holocauste porte des fruits abondants de vie et de salut : *Holocaustum tuum pingue fiat*.

Que Dieu vous accorde tout ce que votre cœur va lui demander pour tous les vôtres, pour ces chers parents, ces frères, ces sœurs, qui vous font une si belle couronne, pour vos défunts, pour ce prêtre vénérable qui vous a baptisé et qui vous a laissé comme un suprême témoignage de son affection le calice qu'il portait à l'autel. *Tribuat tibi secundum cor tuum*.

Que Dieu exauce toutes vos prières : vos prières pour la Sainte Eglise, vos prières pour le Souverain Pontife, vos prières pour la France, vos prières pour cette paroisse qui vous fête avec tant de joie, vos prières enfin pour vos amis, pour moi qui vous aime comme un fils. *Impieat Dominus omnes petitiones tuas*.

Et nous-mêmes, nous ne manquerons pas de prier pour vous. Il n'y a, je vous l'assure, dans toute cette foule assemblée, qu'un cœur et qu'une âme pour supplier Dieu de vous donner non seulement les longues années que vous êtes en droit d'espérer, mais encore, ce qui vaut mieux, toutes les bénédictions qui sont ici-bas la meilleure joie et la plus douce récompense du prêtre fidèle. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE Ste MARIE-MADELEINE

(22 juillet)

COMMENT DIEU RÉCOMPENSE LE REPENTIR

Stans retro secus pedes ejus, lacrymis cepit rigare pedes ejus.

Madeleine se tenant en arrière prosternée aux pieds de Jésus les arrosait de ses larmes.
(Luc, VII, 38).

Ce n'est pas du premier coup qu'une âme se lance dans les excès. Elevée dans la foi, elle y a pris de saintes pensées et de saintes habitudes, avec la crainte des jugements de Dieu ; et quand elle estime, suivant le mot de Bossuet, qu'elle peut donner quelque chose à son humeur et se laisse emporter aux premiers péchés, elle se croit sûre de pouvoir s'en retirer quand elle voudra. Elle cède alors à ses inclinations, puis elle s'y abandonne, elle descend la pente de la tiédeur, puis de l'indifférence, des légers écarts, de la curiosité, des habitudes coupables, enfin du vice ; et quand elle veut se relever, elle retombe impuissante dans la fange du péché où elle git exténuée. Enfin elle se dit qu'il lui est impossible de se convertir, de revenir à Dieu, elle se complait même dans son état, en attendant l'endurcissement et le désespoir.

Qu'elle apprenne alors, par l'exemple de Madeleine, que la grâce est toute-puissante et que son salut demeure dans ses mains. Qu'elle prie, qu'elle verse des larmes au pied de la croix, et Dieu opérera en elle ce changement qu'elle croyait impossible. Ses larmes amères deviendront douces, et après avoir surmonté comme Madeleine les obstacles à la conversion, elle goûtera la récompense et les joies du retour à Dieu.

I

Jésus était dans la seconde année de sa vie publique. Il avait choisi ses apôtres, il faisait lentement leur éducation et il venait de prononcer son discours sur la Montagne, qui demeure le guide élevé, le flambeau le plus lumineux des âmes et des peuples. Il parlait, mais tous ne l'écoutaient pas ; il faisait des miracles, mais tous n'étaient point touchés. Son cœur si bon en souffrait ; il souffrait parce que Dieu était offensé et que son amour était méconnu. Il souffrait en particulier parce que dans une maison très amie où il était bienvenu, où il se plaisait à s'arrêter, suivant certains Pères, depuis qu'enfant Marie et Joseph l'y avaient amené en se rendant à Jérusalem aux fêtes de Pâques, une âme se dérobaît qui était même devenue infidèle à l'excès, puisqu'elle passait pour une pécheresse publique.

C'était Marie-Madeleine.

L'Évangile nous laisse ignorer les luttes in-

térieures de cette âme, bien qu'il nous parle des scandales qu'elle provoquait ; mais il est facile de se les figurer, étant données sa famille, ses relations, son ardente nature. Si elle était privée de son père, de sa mère, elle avait un frère honoré, d'une piété grave et sincère, Lazare ; une sœur dévouée à toutes les saintes œuvres et qui était l'irréprochabilité même ; et plus d'une fois sans doute elle avait rencontré Jésus dont le regard attristé la remuait jusqu'au fond du cœur.

En elle les passions étaient fortes, mais l'âme demeurée généreuse et bonne était devenue en proie à un indicible malaise, tourmentée par les souvenirs heureux du passé et par les remords. Au fond, comme il arrive presque toujours, les grands obstacles venaient d'elle-même. Il lui eût fallu se priver de telle compagnie, de tel plaisir, de telle vanité, qui rendent la vie si douce aux désœuvrés qui se laissent et se font vivre ; abandonner son beau château de Magdala, qui était le rendez-vous des personnalités juives ou romaines les plus considérables, rompre avec son désir ambitieux de paraître, avec toutes ces chères bagatelles qui constituent l'existence d'une femme frivole, recherchée et adulée et qui se fait rechercher et aduler.

Or pendant qu'on l'encensait, qu'on lui portait envie, qu'on lui prêtait tous les bonheurs, elle était effroyablement malheureuse et triste.

Ce fut là peut-être la première cause de son repentir. Elle eût voulu ressembler à son frère, à sa sœur, qui puisaient dans la vertu le secret d'une félicité qu'altérerait seule la conduite affligeante de la mondaine de Magdala. Elle se sentait de plus méprisée ; sur son passage on ne se faisait point. La voix populaire se charge de donner les plus justes leçons, aussi le peuple disait-il en la montrant : « Voilà la pécheresse ! » *In civitate peccatrix.*

Peut-être eût-elle pris son parti de ces amertumes et de ces injures ; mais ce qui la peinait, ce qui la bouleversait, c'était toujours le regard de Jésus qui s'arrêtait sur elle chargé de reproches muets et pénétrants. Dans ce regard elle lisait non pas du mépris, mais une compassion, une affliction, une douleur infinie, la douleur de l'amour méconnu, offensé, outragé, et sa conscience lui criait qu'elle était une misérable, que mille vies ne suffiraient point à réparer ses fautes, ses hontes.

Un jour elle apprend que le Sauveur est convié à un festin, à Naïm, chez un pharisien de marque, Simon, qui devait réunir à cette occasion chez lui les hommes les plus influents de la contrée. Simon n'est pas un ami de Jésus, mais il veut se faire valoir par la présence du Maître à sa table, tout en affichant à son endroit un air de supériorité dégagée qui ressemblait bien à de l'irrespect. Ce milieu à coup sûr était le moins favorable

à Madeleine. Elle savait qu'elle y serait accueillie avec un profond dédain que seules les manières hautaines de Simon empêcheraient d'écarter.

Elle se dirige vers la demeure du Pharisien, dans la conscience de son abjection, mais avec la résolution bien arrêtée de s'humilier, de se repentir publiquement, et de se rendre enfin.

Elle prend un vase d'albâtre, qui avait servi sans doute à garder les parfums de sa captivante vanité. Il renferme toujours des parfums, mais ceux-ci sont destinés à un autre usage. Elle entre sans dire une parole, passe derrière les invités, se prosterne aux pieds du Sauveur, car elle n'ose lui parler ni même le regarder, elle redoute d'attirer son attention sur elle, tant elle se sent indigne d'un sourire, d'un geste, même d'un mot de reproche qui serait encore le signe d'une affection qu'elle sent imméritée.

Que fait-elle alors ? Courbée sur les pieds de Jésus elle les arrose de ses larmes abondantes, et pour les essuyer elle se sert de son opulente chevelure. Ne trouvez-vous pas que cette démarche, dans ce milieu, que ces larmes lui ont déjà attiré la compassion divine ? Elle-même paraît en avoir le sentiment ; c'est pourquoi elle s'enhardit, elle s'approche de ces pieds bénis qui si souvent se sont fatigués à sa recherche, elle les baise avec un indicible amour. Et les larmes continuent de couler, mêlées au parfum qu'elle répand sans mesure. Ce qui l'a frappée, c'est que Jésus n'a témoigné aucune répulsion. C'est donc qu'il l'agrée, c'est donc qu'il ne la maudit pas, c'est donc qu'il n'est pas éloigné de lui pardonner !

Cependant il se tait ; tous étonnés de cet acte gardent un silence sévère et pour Jésus et pour Madeleine. Simon le Pharisien pense ce que tous pensent : « S'il était prophète, il saurait sûrement qui est cette femme et qu'elle est une pécheresse ! »

Jésus a lu dans son esprit ; il répond à cette affirmation intime et méchante, par la parabole que vous connaissez :

« Un usurier avait deux débiteurs, l'un qui lui devait cinq cents deniers, l'autre qui lui en devait cinquante. Comme ni l'un ni l'autre ne pouvaient le payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel donc des deux l'aime le plus ? »

« Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a le plus remis. » Et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »

Puis, après avoir donné à l'altier pharisien une leçon de savoir-vivre, tout en prenant nettement le parti de « cette femme, » il prononce ces paroles qui la font tressaillir jusqu'au fond de l'âme : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a aimé beaucoup. »

Oui, elle a aimé beaucoup, puisqu'elle a rompu net avec son passé, avec ses amis d'hier, ses habitudes, ses pensées, sa vie luxueuse et licencieuse. Elle a aimé beaucoup pour s'être venue humilier devant ces hommes méchants, corrompus dans leurs cœurs, mais qui ne pardonnent pas la corruption extérieure, celle qui a eu l'imprudence de se laisser voir. Devant eux elle a pris l'attitude humiliée qui lui convenait, l'attitude de pécheresse repentante ; mais, la première honte vaincue, elle ne les a plus vus, elle n'a pensé qu'au Maître si bon dont elle baisait les pieds, et pendant ce temps le pardon descendait sur son âme.

Afin qu'elle en eût l'entière certitude, Jésus ajouta : « Tes péchés te sont remis. Ta foi l'a sauvée, va en paix ! »

Qui pourrait redire la joie qui remplit son âme ? Pardonnée, elle est pardonnée ! Sa félicité intime est sans égale, elle va désormais suivre Jésus, s'attacher pour jamais à ses pas ! « Ne doutez jamais, après cela, dit Bossuet, que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde, non seulement celles qu'il donne, mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne¹. »

Mais si elle est venue se rendre à Jésus au festin de Simon le Pharisien, c'est que depuis longtemps Jésus la cherchait. Car Dieu nous cherche, nous sollicite toujours. Il vous cherche par ses grâces actuelles, par une prédication, par une visite à l'église, par une bonne pensée qu'il vous suggère ; c'est toujours lui qui commence. Et comme Madeleine vous êtes réfractaires, vous fermez les oreilles de votre conscience et de votre cœur, et vous souffrez ! Oh ! laissez-vous toucher, et comme elle, vous vous repentirez franchement, vous reviendrez à Dieu et désormais vous suivrez Jésus.

II

Car la première récompense de Madeleine fut d'être admise aussitôt par la Sainte Vierge au nombre des pieuses femmes qui accompagnaient le Sauveur pendant ses prédications de Galilée, et se consacraient à son service, *sequebantur eum et ministrabant ei*. (Mc., xv, 40-41). Quel bonheur pour elle de jouir de sa présence, d'entendre ses instructions, d'en prendre sa bonne part, de se sentir enfin en paix avec elle-même et reconquise sur le monde !

Elle est bien reconquise, car elle ne lui appartient plus ni par ses pensées ni par ses habitudes nouvelles. Cette âme généreuse s'est donnée tout entière à Dieu, elle ne songe plus qu'à plaire au Maître, et il semble bien qu'elle

ait, après la Sainte Vierge, occupé désormais la première place dans son cœur.

J'en apporterai deux preuves qui me paraissent irréfutables.

1. Pendant sa troisième année de prédication, Jésus, après la fête des Tabernacles où il avait relevé la femme adultère et guéri l'aveugle-né, s'en retournait en Galilée, afin d'oublier un instant les souvenirs méchants des procédés pharisaïques à son endroit. Il retrouve à Capharnaüm la même ingratitude et il maudit cette ville qu'il avait comblée de ses bienfaits : « Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras plongée jusqu'aux enfers ! » (Luc, x, 13-15). Puis il reprend, triste, le chemin de la Pérée et gagne Jéricho. Ce qui l'effrayait toujours c'était l'absence de charité parmi les Juifs, parmi les hommes. Il les instruit en passant par la parabole du bon Samaritain, puis il va se reposer une heure au foyer de Béthanie. C'est un foyer où l'on aime, celui-là, et il se réjouit d'y rencontrer des âmes dévouées comme Marthe et Marie. Il n'est pas attendu, mais la joie de Madeleine n'en est que plus profonde, la joie de la surprise, la joie de se dire : « Il pense à nous et il nous aime ! » Elle avait sans doute beaucoup de choses à lui confier. Nouvelle convertie, dans toute l'ardeur de sa jeune ferveur et de son amour, elle se demande ce qui peut être le plus agréable au Maître, elle l'interroge, dans la crainte de n'avoir pas accompli tout son devoir, témoigné toute sa reconnaissance. Pendant ce temps, Marthe s'adonne aux préparatifs afin de recevoir dignement Jésus.

Mais telle n'est pas la préoccupation de sa sœur. Celle-ci ne songe nullement aux détails d'une réception somptueuse, au festin, à l'arrangement de la salle ou à la symétrie des objets. « Elle s'assied tout près des pieds de Jésus et elle écoute sa parole. » (Luc, x, 39). Elle regarde ces pieds qu'elle a arrosés de ses larmes, mais elle regarde surtout ce visage qui lui sourit et qu'elle se sent moins indigne de contempler. Cependant de temps en temps elle baisse les yeux, pour mieux s'assimiler et goûter les doux enseignements qui tombent de la bouche du Sauveur sur son âme, comme une pluie d'été tombe calme et abondante sur une terre bien préparée et qui a soif, *audiebat verbum illius*.

Oh ! qu'elle est récompensée de sa courageuse conversion ! Si elle s'est séparée du monde qui l'admirait, et dont trop longtemps elle a connu les ensorcellements, quelle joie pour elle d'entendre Jésus lui parler avec sa divine bienveillance, de sentir ce soleil de vérité et de charité rayonner sur son âme embrasée ! Aussi elle n'entend pas les objurgations de sa sœur qui se plaint de n'être pas aidée, ou elle laisse au Maître le soin

¹ Bossuet, Premier Sermon pour les trois derniers jours de la semaine de la Passion. Edition Vivès, ix, p. 463.

de répondre. La réponse de Jésus est un peu sévère pour Marthe, mais combien heureuse pour elle : car elle apprend de la bouche du Sauveur qu'elle a choisi la meilleur part, et que cette part ne lui sera pas ôtée. Certes, Jésus aimait Marthe, *diligebat Jesus Martham*, mais il est clair que Madeleine convertie, transfigurée par ses larmes et par son amour, était plus près de son cœur. « En déclarant l'affection de Marie préférable, dit Lacordaire, Jésus la disait nécessairement préférée. »

2. Quelque temps après, le Maître se trouvait encore en Pérée quand on vint lui annoncer que Lazare son ami était aux portes du tombeau. Les deux sœurs lui mandent cette simple parole : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Vous savez comment il attend deux jours avant de se rendre à leur prière. Dieu nous éprouve aussi parfois par ces attentes qui nous font aussi saigner le cœur et que nous ne comprenons pas. Puis Jésus se dirige vers Béthanie, où il arrive alors que Lazare était depuis quatre jours au tombeau. Marthe prévenue qu'il est aux portes de la cité vient à sa rencontre et elle lui adresse une plainte touchante qu'il apaise par une parole de foi, mais il demeure calme, il n'apparaît pas bouleversé par cette grande douleur.

Marthe revient à la maison et dit à sa sœur : « Le Maître est là et il te demande ! » Ah ! le Maître est là ! Elle court et dès qu'elle le voit elle tombe à ses pieds, *cecidit ad pedes ejus*, et elle s'écrie : « Mon frère ! Si vous aviez été ici, il ne serait pas mort ! » C'est le même cri, ou à peu près, qu'avait poussé Marthe, mais il y avait une différence d'accent. Aussi le Maître est vivement ému. Elle pleure, les Juifs qui sont auprès d'elle pleurent aussi. Alors il frémit dans son esprit et il permet à sa nature humaine de se troubler. Auprès du tombeau de Lazare où il se fait conduire, il s'abandonne librement à son émotion sous les yeux des Pharisiens.

« Et Jésus pleura. Et les Juifs se dirent entre eux : « Voyez comme il l'aimait. »

« Jésus ne devait pas pleurer dans sa passion ; il ne pleura point lorsqu'un apôtre lui donna le baiser de la trahison ni quand saint Pierre le renia par peur d'une servante, ni quand il vit au pied de la croix sa mère et ses plus chers amis. C'était l'heure surnaturelle de notre rédemption, et la divinité du Juste qui nous rachetait par la douleur ne devait s'y rendre visible que par la force et la majesté. » Mais ici il apparaît comme l'un de nous, il consent aux attendrissements du cœur humain, puis, pour bien montrer que sa tendresse n'est pas vaine et sans effet comme la nôtre, il ordonne à Lazare de sortir du tombeau.

¹ Lacordaire, *Sainte Madeleine*, ch. II.

Ce miracle est bien dû à la prière de Madeleine qui manifestement est devenue plus chère au Sauveur que Marthe elle-même, la pureté, le devoir, l'intégrité, l'innocence. C'est que Dieu réserve une prédilection toute particulière aux âmes qui se sont égarées, entraînées par les séductions du mal, et qui sont ensuite revenues sincèrement à lui. Elles se souviennent de l'abîme où elles ont failli tomber, des dangers courus, de leur ingratitude et de leur culpabilité. Elles comprennent mieux alors que celles qui n'ont pas failli, combien Dieu est bon de s'être penché vers elles qui ne l'aimaient plus, ne le priaient plus, qui l'outrageaient par leur révolte et leur impiété. Pourquoi a-t-il eu pitié d'elles ? Pourquoi au lieu de les relever ne les a-t-il pas précipitées dans cet enfer qu'elles méritaient ?

Elles se disent cela et elles éprouvent pour lui un amour sans bornes, une reconnaissance qu'augmentent sans cesse les tristes souvenirs d'une vie coupable. Et Dieu les récompense de leur amour et de leur bonne volonté par des marques touchantes, par des preuves très douces de sa bonté.

C'est ainsi qu'il récompense sainte Madeleine ; il lui accorde plus même qu'à sainte Marthe, et pendant ses dernières années la vie de la pécheresse réhabilitée ne sera qu'une longue extase où elle ne cessera de grandir en sainteté et en amour, au point que la Sainte-Baume paraît avoir été sur terre un paradis habité par les anges.

Que concluons-nous, sinon que Jésus aime avec passion les pécheurs, la brebis perdue, et qu'il la cherche sans relâche ? Ah ! qu'elle souffre parmi les erreurs, parmi les épines ! Mais plus elle s'éloigne, plus elle s'enfonce dans le fourré du bois ou dans le désert où elle serait la proie des bêtes sauvages, plus le Sauveur marche, s'empresse, la poursuit. Et quand il l'a trouvée il s'approche d'elle avec tendresse, il la met avec précaution sur ses épaules, non sans l'avoir serrée sur son cœur, et il lui répète les paroles qu'il a dites à Madeleine : « Va en paix, tes péchés te sont remis ! » Et désormais elle est aussi la plus aimée. Puisque le repentir est si doux et si amplement récompensé, qu'attendez-vous maintenant pour revenir sincèrement, comme Madeleine, au Pasteur de vos âmes ?

AUX ÉLÈVES D'UN PENSIONNAT

AVANT LES VACANCES

Mes chers enfants,

Voilà l'année scolaire qui va se terminer et c'est aujourd'hui la dernière fois que je vous adresse la parole sainte. Vous allez dire adieu

à cette maison où pendant dix mois s'est poursuivie l'œuvre de votre éducation ; à ces salles d'étude et de classe où votre esprit s'est initié aux éléments de la science, aux arts d'agrément et aux travaux utiles ; à ces ombrages qui ont abrité vos jeux et entendu les éclats de vos joies innocentes ; à cet horizon devenu si familier à vos yeux ; à cette chapelle où vous avez prié ; à ces maîtresses et à ces compagnes qui vous composaient une seconde famille où vous retrouvez la tendresse et tous les soins vigilants de la première ; à toute cette vie du pensionnat, si calme, si douce malgré ses prétendues rigueurs, si variée dans son apparente uniformité. Encore quelques jours, moins d'une semaine, et l'heure tant désirée aura sonné !

Cette perspective suffit, je le vois, à mettre un rayon de bonheur sur vos visages ! Il y a déjà longtemps que la fée des vacances vous murmure à l'oreille ses riantes promesses, et que votre imagination, déployant ses ailes, s'envole vers le pays natal, vers la terre promise où ne retentit point la cloche, où le règlement n'exerce pas son empire, et où poussent toutes sortes de belles fleurs et de fruits savoureux que vous vous réjouissez de cueillir. Il y a déjà longtemps que votre arithmétique ingénieuse compte les jours, les heures, les minutes, et en inscrit la somme pour le plaisir de la voir diminuer et d'en effacer une partie. Il y a déjà longtemps que vos cœurs prennent possession à l'avance du bonheur dont la date officielle ne sonnera qu'à la fin de la semaine.

Je ne veux point blâmer ces joies et ces préoccupations qui sont de votre âge et qu'ont partagées toutes celles qui ont mené la même vie que vous. Je me permettrai cependant de vous soumettre à ce sujet quelques réflexions et quelques conseils dont, je l'espère, vous voudrez bien reconnaître la justesse pour en faire votre profit.

I

D'abord, mes enfants, je prends la liberté de ramener un instant en arrière vos pensées tout absorbées par l'avenir, toutes tendues vers le bonheur que vous espérez, et de vous dire : — Arrêtez-vous un moment. Vous êtes en haut d'une montagne d'où vous allez descendre dans une belle vallée toute riante ; mais il y a dix mois que vous montez, et il faut bien vous retourner pour jeter un coup d'œil sur le chemin que vous avez parcouru et sur la façon dont vous avez marché. Car enfin cette année scolaire dont vous célébrez si joyeusement les funérailles, croyez-vous qu'elle soit morte ? Croyez-vous qu'il n'en reste rien ? Non, non, elle n'est pas morte, et vous la verrez se dresser un jour devant vous pour vous condamner ou pour vous absoudre. Elle s'est écoulée tout entière sous les yeux d'un témoin attentif, vigilant, scrutateur, qui a tenu note

de chacune de vos pensées, de chacun de vos soupirs, de vos désirs les plus secrets, qui a entendu toutes vos paroles, vu vos gestes, et ne vous a pas quittées ni le jour ni la nuit. Vous avez encouru pendant ces dix mois toutes sortes de responsabilités auxquelles vous n'échapperez pas, et c'est maintenant qu'il faut les reconnaître si vous voulez qu'elles ne deviennent pas accablantes pour vous au jour du jugement, où le grand livre sera déployé et où seront lues les pages glorieuses et honteuses que vous y avez écrites.

C'est maintenant qu'il faut ouvrir vous-mêmes le volume et tourner les feuilles pour effacer les lignes qui vous condamneraient. C'est maintenant qu'il faut examiner votre comptabilité, tandis que vous pouvez plaider votre cause auprès de votre créancier. Il ne vous est pas permis de sortir de cette maison sans vous mettre en règle avec le Maître suprême auquel elle appartient.

N'est-ce pas ainsi, du reste, que les choses se passent dans le monde ? Est-ce que tous les départs n'imposent pas des obligations ? Croyez-vous qu'une société n'ait rien à réclamer à celui qui la quitte ? Qu'un jeune homme essaie de sortir de France sans avoir satisfait à la loi militaire, il trouvera à la frontière le gendarme qui le ramènera, et un Conseil de guerre le condamnera à aller servir malgré lui. Qu'un locataire quitte sa maison sans payer son loyer ou ses fournisseurs, qu'un fermier abandonne son exploitation sans avoir acquitté son bail, immédiatement les créanciers se mettront en campagne, enverront les sommations, les huissiers surveilleront les issues, et le mobilier de la maison ou de la ferme sera impitoyablement saisi et ne pourra être dégagé que contre le remboursement total de la dette.

Eh bien ! chères enfants, voilà l'image exacte de votre situation. Vous venez de passer un an en location dans la maison du bon Dieu ; votre âme a été nourrie à ses frais, de vérité, de son corps, de son sang, de son amour ; vous avez été servies par ses anges, admises dans son palais, traitées en enfants chéries, comblées des soins les plus maternels de sa Providence. Vous vous êtes engagées à payer votre loyer en nature, en sagesse, en piété, en obéissance, en travail ; vous vous êtes engagées à cultiver le jardin, c'est-à-dire à extirper de votre âme les mauvaises plantes, les orties, les épines, les parasites, et à produire des fleurs et des fruits. Le Maître ne vous laissera pas partir sans avoir compté avec vous, et si vous essayez de fuir sans lui parler, comme les locataires qui se sauvent la nuit pour ne pas payer, il saura bien vous atteindre tôt ou tard, car il a ses anges pour rechercher les coupables, et des prisons éternelles pour exécuter les sentences de sa justice. Votre devoir s'accorde donc avec votre intérêt pour

vous conseiller de vous entendre avec le souverain Propriétaire, d'examiner où vous en êtes avec lui, et d'écouter l'exhortation qu'il vous adresse dans son Evangile : « *Redde rationem villicationis tuæ* ! Rendez-moi compte de votre gestion. » Voyons votre actif et votre passif, les obligations que vous avez souscrites et les paiements que vous avez effectués. Ouvrons le livre de comptes :

Article 1^{er}. Devoirs envers Dieu : Je m'engage à le bien servir, à le bien prier, à m'approcher fréquemment et pieusement des sacrements ; je lui dois tout et je lui rendrai tout. — Comment avez-vous accompli cet article 1^{er} ? Que vois-je inscrit là, au lieu du recueillement et de la piété stipulés dans le bail ? Prières omises, balbutiées à la hâte, causeries à l'église, distractions à la sainte messe, à l'élévation, dissipation continuelle... — Est-ce ainsi que vous vous êtes acquittées ? Vous vous êtes sauvées des sacrements ; le Seigneur vous a invitées de sa voix la plus tendre et vous avez fui, il a fallu vous porter au confessionnal et à la table sainte par les contraintes de la règle. Le paiement n'est pas effectué... Vous êtes en retard, ma chère enfant : *Redde rationem villicationis*.

Article 2. Devoirs envers le prochain : Je serai obéissante à l'égard de mes parents, complaisante et douce à l'égard de mes compagnes... — Voilà l'idéal et voici le témoignage que plus d'une peut se rendre : J'ai désobéi, j'ai traité mes maîtresses, mes parents, mes compagnes du haut de ma grandeur ; j'ai donné le spectacle de la colère, et la tempête de mon cœur s'est peinte sur mon visage, sur mes yeux, dans mes paroles, dans mes gestes ; j'ai lancé des traits piquants à droite et à gauche, j'ai blessé, j'ai fait de la peine, j'ai manié l'ironie, le sarcasme, le sobriquet...

Article 3. Devoirs envers nous-mêmes : modestie, décence, tempérance, travail. — Voilà la dette contractée, voilà l'engagement. Et au lieu de l'or pur qu'il fallait payer, vous avez versé la fausse monnaie des vertus simulées, de la modestie affectée, des actes louables dus à des motifs purement humains, à l'amour-propre, à la crainte de la réprimande, au désir passionné de la louange. Peut-être même avez-vous à vous reprocher des légèretés inexcusables de pensées ou de paroles, de la gourmandise qui est allée jusqu'aux petits larcins, une paresse qui est restée sourde à tous les appels et insensible à tous les stimulants.

Vous voyez donc bien, chères enfants, que chacune doit faire son *mea culpa*, s'avouer au-dessous de ses obligations et se reconnaître insolvable. Non, personne de vous ne peut dire : « J'ai payé toute ma dette, je puis sortir la tête haute de la maison, je ne dois rien à personne. »

Malheur à celles qui tiendraient ce langage

de pharisien ! Le Seigneur les confondrait au jour du jugement.

II

Nous voilà donc débiteurs insolvable... Triste condition, surtout autrefois... Maintenant encore, c'est la faillite déshonorante. Sommes-nous condamnés sans rémission ? Il reste une ressource à ceux qui ne peuvent payer... Si un négociant est au-dessous de ses affaires, les créanciers s'assemblent, il leur abandonne son actif et obtient un *concordat* : on se contente de ce qu'il peut donner, il continue ses affaires, évite la prison et parvient souvent à se réhabiliter. Le bon Dieu est encore meilleur que les hommes, et il est prêt à vous accorder un concordat à deux conditions : 1^o que vous reconnaîtrez votre dette, humblement, avec l'accent du repentir ; 2^o que vous abandonnez votre actif, c'est-à-dire que vous lui abandonnez de bon cœur les moments qui vous restent, et surtout les vacances qui vont commencer.

Et si vous voulez, je vous indiquerai un petit trésor caché au moyen duquel vous pourrez vous acquitter en grande partie : ce sont les jours et les heures qui vous restent à passer. Restez sages, silencieuses, obéissantes jusqu'à la dernière minute, malgré les tentations, l'agitation intérieure, et l'espèce de fièvre que donne aux plus sages l'approche des vacances. N'imitiez pas ces malheureux oiseaux qui s'élancent avec fureur contre les barreaux de la cage et se meurtrissent dans leur fol amour de la liberté. La cage ne s'ouvre pas plus tôt et ils se blessent inutilement.

Que chacune sache donc se contenir et se dire : « Dieu veut que j'obéisse jusque-là, que je me taise ; je le ferai. » Que la dernière soirée se passe dans le silence et que la discipline soit observée jusqu'au bout. C'est par là, par le respect scrupuleux de la règle, qu'une maison et ses élèves donnent la mesure de leur valeur morale.

Second moyen : offrez à Dieu vos résolutions de vacances et tenez-les. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails. Je me bornerai à vous dire : Sachez vouloir, pour rester chrétiennes, pour dire non à une tentation vulgaire, à une occasion dangereuse. Sachez vouloir, et vous mettre en branle pour aller vous confesser au moins à l'Assomption, à la Nativité. Sachez vouloir, et soyez par votre piété l'apologie vivante de ces maîtresses qui vous ont prodigué leurs soins et que vous entendrez peut-être attaquer lâchement et bêtement.

Je termine, chères enfants. Ce n'est pas sans émotion que j'en vois plusieurs qui sans doute ne reviendront plus sur ces bancs et

qui célèbrent aujourd'hui leur dernier dimanche de pension. Comment, vos maîtresses et moi, nous défendríons-nous d'une inquiétude affectueuse en les voyant nous quitter et affronter cet inconnu qui plane sur toutes les destinées humaines ? Oh ! qu'elles rassemblent toutes les forces de l'âme dans une dernière prière pour remercier Dieu du passé et appeler sa protection sur l'avenir ! Que Marie, l'Etoile de la mer, guide leur petite barque, à travers les tempêtes et les écueils ! Qu'elles soient heureuses, et surtout qu'elles soient pieuses ! Qu'elles se souviennent toujours du Dieu qui a réjoui leur jeunesse et de celles qui leur ont enseigné à aimer Dieu. Soyez sûres, chères enfants, qu'aucune de vous, ni de celles qui reviendront, ni de celles qui s'en iront, ne sera oubliée dans cette chapelle, et que bien des fois, pendant votre absence, nos prières demanderont pour vous la persévérance dans le bien et les vacances éternelles du paradis ! *Amen.*

ALLOCUTION POUR DISTRIBUTION DE PRIX

Mes chères enfants,

Je vous remercie des paroles aimables qui nous ont été adressées, à ces Messieurs et à moi. Je sais que, venant des plus petites, elles expriment cependant la pensée et les sentiments de toute l'école...

Vous avez raison, mes chères enfants, de témoigner ainsi, et d'une façon si gracieuse, votre reconnaissance.

Car vous êtes, ici, entourées d'affection et de dévouement.

Je me plais à le redire chaque année, parce que la vérité m'y oblige et que je dois un souvenir ému à tant de bienfaiteurs dont les noms nous seront toujours chers.

C'est la foi, c'est la charité chrétienne, avec tout ce qu'elle a d'infiniment délicat, qui a élevé cette maison si précieuse pour la paroisse, et où les jeunes générations viennent tour à tour, non seulement étudier, mais encore, ce qui vaut mieux, se former à toutes les vertus morales et religieuses.

Et le zèle des premiers temps, grâce à Dieu, ne s'est pas refroidi.

Est-ce que, ces jours derniers, je n'en ai pas eu une preuve éclatante, quand j'ai vu nos dames patronesses s'ingénier, avec une bonne volonté admirable, à rendre notre fête annuelle et plus belle et plus fructueuse ?

Et comment ne pas féliciter les anciennes élèves demeurées si fidèles, si attachées au berceau de leur enfance, et qui font ici tant de bien, non seulement en donnant leur temps,

leur travail et des aumônes aussi, d'autant plus larges que leur bourse est encore légère, mais en apprenant aux plus jeunes comment on acquiert ce charme indéfinissable qui est le privilège des nobles âmes et des cœurs purs ?

Et les maîtresses, par ces temps difficiles, ingrats, que nous traversons et dont il est impossible de prévoir la fin, ne méritent-elles pas que je loue leur dévouement inlassable, et que je vous les présente comme des mères qui n'ont amassé des trésors de tendresse que pour les répandre sur vous, et ainsi vous mieux instruire en vous aimant davantage ?

En ces dernières années, l'admiration enthousiaste d'autrefois à l'endroit des instituteurs et des institutrices officiels a baissé... Ne vient-on pas de constater, malgré tant d'écoles bâties et entretenues à si grands frais, que le nombre des illettrés augmente en France ? Et non seulement le nombre des illettrés, mais ce qui est plus inquiétant, le nombre des criminels ; si bien que les résultats de l'instruction gratuite, laïque et obligatoire, sont loin d'être en proportion avec les énormes prélèvements faits sur le trésor public... Du moins faut-il rendre aux écoles libres cette justice que ne coûtant rien au pays, n'ayant d'autres ressources que les sacrifices que s'imposent les familles chrétiennes et les amis de l'Eglise, elles maintiennent, autant qu'elles peuvent, parmi le flot montant des mœurs impies et dissolues d'aujourd'hui, les vieilles traditions de foi, de vertu et de science, sans lesquelles la France ne tarderait pas à périr.

Je ne veux pas, Mesdames et Messieurs, insister plus longtemps sur ce point ; je me contenterai de vous dire un mot de la fête qui nous assemble.

Vous n'ignorez pas que parmi toutes les questions du jour, il y en a une que l'on agite un peu partout, et jusque dans les assemblées délibérantes : c'est la question des *distributions de prix*...

La Fontaine, en parlant des animaux malades de la peste, a dit qu'« ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. »

Eh bien ! il y a, si je puis employer cette image, une maladie sur les distributions de prix. On les diminue ici, on les supprime là, partout on les malmène. On fait leur procès, et il ne manque pas d'avocats pour prouver, comme le loup de la fable, qu'il faut en finir avec elles et leur donner le coup de la mort.

Pour moi, je ne suis pas de cet avis, et je déclare franchement qu'ici, tous, nous tenons aux distributions de prix avec leur solennité accoutumée.

Nous y tenons, parce que c'est comme une revue de l'année scolaire, où sont mis en évidence le travail, les efforts et les succès de chaque élève.

Nous y tenons, parce qu'il y a là un moyen certain d'émulation. Et pourquoi ne ferait-on pas pour des enfants ce qui a lieu tous les jours pour des hommes, qui jouent leur vie afin d'arriver premiers et d'être proclamés vainqueurs, en des courses ou en d'autres jeux pleins de périls ?

Nous y tenons, parce que les distributions de prix ont leur éloquence. Sans doute, on n'y récite point de leçons, on n'y étale point de cahiers ; mais tout de même, à voir ce qui s'y passe, comment les élèves s'y comportent, les parents se font tout de suite une idée de ce qu'est la maison à laquelle ils ont confié leurs enfants...

Nous y tenons, parce que c'est une fête de famille, une fête charmante qui avec son gracieux décor, ses chants joyeux, ses saynètes amusantes, et même avec son discours, — réduit si l'on veut à une allocution, comme celle-ci, toute simple et toute familière, — laisse après elle les plus douces émotions.

Nous y tenons, enfin, parce que les couronnes et les prix qu'on y décerne sont, à eux seuls, un enseignement heureux.

Les couronnes apprennent aux enfants que pour les gagner, pour en être dignes, il faut se vaincre soi-même, et ajouter à toutes les grâces de l'âge tendre une autre grâce plus belle encore et qui s'appelle la vertu.

Les prix, ces livres si coquets dans leur reliure brillante, forment peu à peu une bibliothèque dans la famille. — Mieux choisis qu'autrefois, plus instructifs, plus en rapport avec les goûts, les aspirations, les besoins de notre temps, ils contiennent toute sorte de leçons utiles... Et qui sait si plus tard un de ces livres, ouvert ou simplement regardé par hasard, ne sera pas capable de jeter de bonnes et saintes pensées dans une âme, égarée peut-être, mais qui se reprendra, ne fût-ce qu'un instant, en songeant aux jours heureux d'une jeunesse tranquille et laborieuse ?...

Voilà pourquoi il faut garder les distributions de prix. Nous les garderons donc dans nos écoles, et en cela nous resterons fidèles aux vieilles traditions françaises.

Nous sommes en des temps de démolition ; mais à tant démolir, on risque de semer partout des ruines, et c'est ce qui arrive aujourd'hui.

Pour nous, nous entendons conserver le passé, parce que le progrès véritable ce n'est pas de détruire, c'est d'améliorer ce qui existe...

J'ai lu, il y a quelques années¹, que M. Fallières, visitant en Danemark un musée, s'arrêta devant un magnifique marbre portant cette fière inscription : *Quand même !...*

¹ En 1908.

Et le créateur du musée, en le montrant avec orgueil, ne craignit pas de dire qu'il aurait voulu graver sur le socle la devise si chrétienne qu'on lit encore sur nos anciennes monnaies : *Dieu protège la France !...* Du moins il l'avait fait mettre, en lettres dorées, sur une couronne de laurier, ornée d'un ruban tricolore, et il s'écria avec un accent de foi admirable : « Dieu protège la France !... »

C'est par ce mot que je veux terminer... Nous avons la prétention, nous catholiques, nous prêtres, d'aimer notre pays, autrement que par des paroles plus ou moins emphatiques. Nous l'aimons en travaillant, par nos œuvres, par nos écoles, par tout notre enseignement chrétien, à sa prospérité et à sa gloire. Nous l'aimons en appelant sur lui les bénédictions du ciel...

Et si vous le voulez bien, sans nous laisser décourager ni abattre jamais, prêts à lutter jusqu'au bout et *quand même*, pour garder nos libertés, — toutes nos libertés, aussi bien religieuses que politiques, — nous redirons ensemble, comme une prière et comme un vœu de nos cœurs : « Dieu protège la France ! »

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXIX

IL FAUT SOUFFRIR DANS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Il ne suffirait pas d'*aimer* et d'*agir* dans le Sacré-Cœur, si l'on ne savait aussi *souffrir* en lui. C'est le dernier but que se proposait la B. Marguerite-Marie. Il doit être aussi le nôtre.

Il est vrai qu'au seul mot, à la seule pensée de souffrance, notre nature est remplie d'effroi. Notre divin Maître lui-même a voulu connaître ces angoisses, quand au jardin des Oliviers la vue des péchés innombrables dont il se couvrait comme d'un manteau d'ignominie, et des supplices qu'il allait subir pour les expier, le jeta dans une agonie pire que la mort.

Mais il n'y a pas d'amour possible, si l'on ne veut pas souffrir : « Qui dit pur amour dit pure souffrance, » a dit encore la Bienheureuse.

Méditons aujourd'hui cette nécessité. Elle s'impose aux âmes qui veulent répondre aux désirs du Sacré-Cœur.

Nous n'aurons pour cela qu'à nous transporter par la pensée au pied de la croix où notre Sauveur va mourir. Le spectacle des douleurs inénarrables qui remplirent alors le cœur de sa Mère nous fera comprendre ces deux vérités : 1^o Plus on souffre et plus on est aimé ; 2^o Plus on souffre et plus on aime.

I

Plus on souffre et plus on est aimé. — Cette parole paraît bien dure. Comment la concilier avec les aspirations au bonheur dont notre âme est remplie ? Comment la concilier surtout avec ce besoin si noble que nous éprouvons, de faire le bonheur de ceux que nous aimons ?

Et pourtant rien n'est plus vrai que de voir dans la souffrance une preuve de l'amour de Dieu. Si nous en doutions, nous n'aurions qu'à jeter les yeux sur le groupe fidèle qui, autour de Marie, se tient au pied de la croix. Nous y reconnâtrions toutes les âmes que Jésus aimait le plus sur la terre : Marie-Madeleine, celle à laquelle il avait été tant pardonné, cette pauvre déchuée vers laquelle le Christ s'était incliné avec tant de miséricorde, malgré les murmures que suscitait sa bonté ; Jean, le disciple bien-aimé ; et enfin, la Vierge, objet de toute éternité des complaisances du Verbe.

Pourquoi cela ?

C'est parce que, si nous convions beaucoup de monde et même les indifférents à partager nos joies, nous réservons à nos seuls intimes la confiance de nos douleurs.

Les indifférents, ils étaient nombreux, quelques jours auparavant, au triomphe des Rameaux. Ils chantaient même, avec la foule enthousiaste, l'*Hosannah* des grandes réjouissances. Mais quand l'épreuve fut venue, ils passèrent dans le camp des ennemis du Christ avec la même facilité, et ils crièrent avec la même ardeur le *Tolle ! Crucifige !* que leur suggéraient les Pharisiens.

C'est alors que Jésus se tourne vers ses amis et qu'il leur demande de venir partager ses douleurs. Sur qui s'appuierait-il, en ce moment où tout l'abandonne, même ceux qui ont juré de ne jamais l'abandonner, sinon sur ceux qu'il aime, sinon sur sa Mère !

Ne vous étonnez donc pas de voir Marie au pied de la croix. Ne vous étonnez pas qu'elle soit appelée à entendre toutes les injures dont d'implacables ennemis accablent son Fils mourant, à voir toutes les crispations qu'une agonie épouvantable inflige à son enfant bien-aimé, à subir dans son âme le contre-coup de toutes ses douleurs et de toutes ses désolations.

Quand un enfant souffre, il appelle sa mère. Jésus buvait jusqu'à la lie le calice de toutes les humiliations, de toutes les souffrances, de tous les délaissements ; il était naturel que, dans cet instant horrible, il appelât sa mère. Plus on souffre et plus on est aimé, et c'est pour cela que Marie, la plus aimée de toutes les créatures, a plus souffert que n'importe quelle femme.

Et maintenant, rappelons-nous pour nous-

mêmes que la croix, quand elle nous est présentée, n'est pas un signe de l'abandon de Dieu, encore moins de sa haine, mais au contraire la preuve la plus indiscutable de son amour.

« Dieu éprouve ceux qu'il aime, » dit un proverbe que nous oublions trop souvent.

« Quand Jésus aime une âme, disait une sainte religieuse, il lui donne, comme à Marie et au disciple bien-aimé, une place au pied de la croix. »

Est-ce que nous ne regardons pas comme un manque de confiance, et par conséquent comme une faute contre l'amitié, que nos amis nous laissent ignorer leurs ennuis et ne nous invitent pas à les partager ?

Jésus, quand il nous éprouve, ne fait pas autre chose que de nous associer à sa Passion, toujours persistante dans le monde. N'allons pas douter de son amour, n'allons pas murmurer contre lui ; réjouissons-nous, au contraire : plus on souffre, et plus on est aimé.

II

Plus on souffre et plus on aime. — Cela n'est ni moins certain ni moins consolant. Que nous font les malheurs d'un indifférent ? Peu de chose. A peine éveillent-ils cette vague sympathie qui provoque dans notre âme une émotion vite oubliée.

Mais quand il s'agit de quelqu'un qui nous est cher, notre cœur se brise et les larmes montent vite à nos paupières, d'autant plus amères, d'autant plus profondes, d'autant plus intarissables que nous l'aimons davantage et que son épreuve est plus lourde.

Les apôtres, en dépit de toutes leurs protestations, n'aimaient pas assez Notre-Seigneur, puisqu'ils ne surent pas lui faire un cortège de fidélité et de sympathie qui le consolât de tant de désertions et d'ingratitude.

Parmi eux, il en était trois que Jésus préférerait, puisqu'il les avait voulu rendre témoins de sa Transfiguration au Thabor ; mais leur attachement n'était pas à la même hauteur, puisqu'au lieu de veiller et de prier avec lui, ils s'endormirent, et ajoutèrent aux douleurs de son agonie celle de leur indifférence.

Jésus n'a pas demandé à sa Mère d'assister à ses derniers moments ; peut-être les âmes dévouées qui entouraient cette Mère admirable ont-elles essayé de la dissuader d'aller jusqu'au Calvaire. Mais qui peut arrêter une mère quand son enfant va souffrir, surtout quand cette mère est Marie et que cet enfant est Jésus ?

Elle part donc, traverse au milieu des injures la foule insensée qui ricane en voyant le supplice de Celui qui la sauve ; elle arrive au pied de la croix, et là commence pour elle une agonie qui est le fidèle écho de celle de Jésus.

De toutes les âmes qui sont au pied de la croix, c'est la sienne qui souffre le plus, parce que c'est elle qui aime le plus.

*Oh! quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta
Mater unigeniti!*

Jésus, elle n'avait jamais vécu que pour lui ! Même quand il la quittait pour se livrer à ses travaux apostoliques, sa pensée ne le quittait pas. Jésus, c'était tout pour elle ; elle eût voulu lui épargner, même à ses dépens, toute contradiction et toute peine, et il fallait qu'elle le vît mourir dans les plus atroces tortures !

A la crèche, elle avait souffert déjà de ne pouvoir lui donner le berceau que toutes les mères préparent avec amour pour leur nouveau-né ; durant la fuite en Egypte, elle avait souffert de le voir exilé de sa patrie et obligé d'aller bien loin pour éviter la cruauté d'un tyran sanguinaire ; mais du moins, dans toutes ces épreuves, elle avait la consolation de pouvoir alléger un peu les souffrances de son enfant bien-aimé ; tandis que là, sur le Calvaire, elle ne pouvait rien faire, que le regarder et souffrir avec lui.

Ne lui demandez pas, pourtant, de s'éloigner ; sa place est là jusqu'au bout ; elle ne quittera la montagne ensanglantée que lorsque tout sera fini, — nous montrant ainsi que plus on aime et plus l'on souffre.

Leçon nécessaire qu'elle nous donne et que nous ne devons pas perdre de vue. Trop souvent nous nous désolons quand nous n'éprouvons pas de consolation dans la prière et dans la communion. C'est une erreur, puisque l'amour n'est pas dans la joie, mais dans la souffrance.

Quand une peine vient de nous atteindre, voilà ce qu'il faut nous dire : Jésus m'attend pour voir si je l'aime ; ne lui infligeons pas la tristesse d'une déception.

La souffrance ne va jamais sans l'amour, ni l'amour sans la souffrance ; telle est la conclusion qui se dégage de tout ce que nous venons de dire. Non seulement elle nous aidera à supporter nos épreuves, mais encore elle nous les fera aimer.

Si Jésus a tant souffert, c'est parce qu'il nous a aimés, et aimés jusqu'à la fin. Aimons-le donc aussi jusqu'au bout, et, pour cela, acceptons, désirons, réjouissons-nous de souffrir pour lui ! Ainsi soit-il.

AUX JEUNES GENS D'UN COLLÈGE

JÉSUS-CHRIST ET LA JEUNESSE

La jeunesse est le seul âge qui n'ait pas ses détracteurs.

Elle a en elle-même un charme si puissant que devant elle le regard le plus sévère s'adoucit, que les natures les plus rebelles s'apaisent et que tous, oubliant notre égoïsme, nous lui voulons du bien.

C'est qu'en elle la vie se montre avec ses espérances enchanteresses, avec ses énergies puissantes, « avec cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux », comme dit excellemment Bossuet¹.

Dans la jeunesse, l'âme palpète pour toutes les nobles causes, le cœur s'émeut devant l'infortune, la main s'impatiente pour la moindre injure à venger.

Aussi partout, dans les livres inspirés comme dans ceux qui sont du travail de l'homme, est-ce une admiration qu'aucune louange ne satisfait, un enthousiasme qui ne se refroidit jamais. Dès qu'on parle de la jeunesse, le style s'élève, la pensée s'échauffe, la langue se colore d'une douce poésie.

L'âge, au contact duquel tout s'attédie, ne fait qu'accroître cet intérêt pour la jeunesse. Il semble même y avoir de mystérieuses attractions entre le passé et l'avenir. Ce qui vieillit s'attache instinctivement à ce qui commence de vivre. L'âge qui penche et la jeunesse qui se lève, ont entre eux de touchants et de fraternels rendez-vous. Tandis que l'une, dans la fleur de son âme, appelle de tous ses vœux demain qui la rendra féconde, qui la fera forte ; l'autre, dans la désillusion de son cœur, au moins dans l'expérience de sa maturité, regrette hier qui la faisait si confiante et si joyeuse.

Pourtant cet attrait, si puissant qu'il soit, n'expliquerait pas à lui seul l'intérêt que nous portons à la jeunesse et la faveur qu'elle recueille auprès de tous.

Est-ce que la vie, « ce grand et infini voyage où nous devons marcher sans repos et avancer sans relâche, » nous laisse le temps de ces admirations paisibles et de ces amours charmants ? La beauté n'est toujours pour nous qu'une fleur, nous la respirons en courant ; elle n'est qu'un rayon de soleil entre deux orages de la vie. « Aussitôt que nous commençons de nous arrêter, une voix d'en haut nous ordonne de marcher plus loin². »

¹ Panégyrique de saint Bernard.

² Bossuet, Panégyrique de saint Benoît.

La jeunesse a donc un titre préférable à tous ses charmes ; elle possède une force plus appréciable dans les luttes de la vie. Cette force, qui n'est qu'à elle, c'est : l'*Avenir*.

L'avenir ! c'est-à-dire le succès des travaux pour lesquels notre corps s'est épuisé ; la victoire des idées auxquelles nous avons donné le meilleur de nous-mêmes ; la survivance de la doctrine sous l'autorité de laquelle nous avons retenu notre entendement captif ; la revanche, il faut bien le dire, des humiliations qui nous ont atteints dans nos œuvres les plus chères.

Oui, c'est là surtout le secret qui nous attache à la jeunesse, la raison qui nous rend chères ses destinées.

Sans elle, nous ne confierions à la terre qu'une semence qui n'arriverait pas à maturité ; nous ne cultiverions que des arbres précoces, dont la gelée brûlerait chaque année les fleurs.

Jésus ne pouvait négliger cet appoint puissant dans la fondation de son œuvre. Le prophète en avait fait par avance l'annonce : « Les enfants, avait dit Malachie, convertiront les pères. » Et Jésus, renchérissant sur ces paroles, avait ajouté « que les fils seraient un jour les juges de leurs pères, *ideo ipsi iudices vestri erunt.* »

Etudions, en nous appuyant sur l'Evangile, cet attrait du Sauveur. Vous y trouverez, jeunes gens, le meilleur titre de votre noblesse et la leçon la plus autorisée sur ce que la religion est en droit d'attendre de vous.

I

Jésus avait à sa disposition mille moyens de constituer l'œuvre à lui confiée par son Père. Quel embarras pouvait bien éprouver Celui qui a assez de force pour susciter de pierres abruptes des enfants d'Abraham ?

Mais, de même que dans un dessein de miséricorde à notre égard il avait pris notre nature humaine, afin qu'ayant un Rédempteur en tout notre semblable nous puissions l'approcher sans crainte ; ainsi, libre dans la façon d'établir son Eglise, il a continué à subir les exigences et les lois de notre être, et par là même d'employer des hommes auxquels il communiquerait son esprit et sa puissance.

De là, l'appel de ses douze apôtres, auxquels il commande de porter jusqu'aux derniers confins du monde le bienfait de la Rédemption, la prédication de son Evangile.

Or, honneur pour vous, jeunes gens ! les premières recrues de cet apostolat furent deux hommes d'un âge encore tendre. L'un était un jeune pêcheur de la Galilée, du nom d'André ; l'autre, le fils d'un nommé Zébédée, qui répondait au nom de Jean.

Quelle amère dérision pour l'orgueil humain qu'un tel choix !

Quel renversement profond de tout ce que la sagesse juive avait rêvé, que le choix de ces deux jeunes apôtres ! Ils n'ont même pas l'âge requis par la religion pour monter dans une chaire et y prendre la parole ! C'est vraiment la force abattue par la faiblesse, la vie détruite par ce qui n'existe même pas... C'est toute la sagesse humaine mise en défaut.

Tous les fondateurs se mettent au travail pour attirer à leur parti les savants, les puissants, les hommes au moins d'une expérience consommée. Jésus, au contraire, a des préférences pour deux jeunes gens inconnus. « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que, voilant la vérité aux sages et aux prudents de ce monde, vous l'avez révélée aux simples. »

Et, circonstance que nous ne saurions omettre, c'est qu'aucun apôtre ne vient vers Jésus sans que le Maître ne l'appelle. « Laissez là vos filets, dit-il à Pierre, et je vous ferai pêcheur d'hommes. » Il appelle Jacques, alors qu'il s'apprête à lancer ses filets dans la mer de Tibériade ; il fait signe à Lévi, assis dans un modeste bureau de péage ; il ordonne à Philippe de le suivre. Mais pour Jean et André, personne ne les appelle ; ils n'entendent aucun ordre ; ils viennent d'eux-mêmes, suivant en cela leur propre inspiration.

Sans doute, Jésus leur donnera plus tard leur mission. En un ministère aussi divin, le zèle, si ardent qu'il soit, n'est pas un titre suffisant ; il faut à tous l'investiture de Dieu même.

Et quelle page que celle où l'écrivain sacré nous raconte cette démarche de Jean et d'André vers Jésus ! D'un côté, c'est l'attrait irrésistible de la beauté, l'entraînement puissant de la vertu ; et de l'autre, l'enthousiasme d'une jeunesse ardente qui, brisant les liens les plus chers et les plus sacrés, va, désintéressée, à ce qui est pour elle l'incarnation de la vérité.

Jean et André n'ont pas encore vu sur les lèvres de Jésus une de ces paroles qui jetteront plus tard la foule dans l'étonnement ; ils ne connaissent rien de sa puissance, de sa vertu ; ils n'ont fait que l'apercevoir passant sur les bords du Jourdain ; ils n'ont que surpris sur le visage et dans la voix de Jean-Baptiste, je ne sais quelle émotion attendrie !... C'est assez ! Désormais ils s'attacheront à ce nouveau Maître, et ils le suivront jusque dans sa demeure.

Quel fut le sujet de leur entretien avec lui ? Par quelles paroles Jésus, qui parlait comme ayant puissance, ouvrit-il pour la première fois son âme à ces deux jeunes gens ? L'Evangile trop discret ne nous le dit pas. Ce que nous savons, c'est que Jésus même paraît se complaire en cet entretien. Lui qui se refuse

à toutes les manifestations, lui qui s'arrache à toutes les délicatesses de l'affection la plus dévouée, lui qui n'a que deux jours à donner aux habitants de la Samarie, il consacre une journée entière aux jeunes disciples de Jean-Baptiste : *et apud eum manserunt die illo.*

D'ailleurs, qu'importe le langage qu'il leur tint ? Est-ce que la présence souvent n'en dit pas plus que toutes les paroles les plus brûlantes ? Un être tendrement aimé n'a pas besoin de parler pour exercer son prestige et captiver ceux qui l'approchent. Au prétoire, un regard de Jésus sur Pierre suffit pour jeter le remords dans l'âme de l'apôtre, et chez le pharisien Simon, l'extase de Madeleine n'est pas moins profonde, bien que le Sauveur ne lui dise rien. Toujours est-il que l'impression fut saisissante en cette rencontre ; car, dès le soir de ce jour, Jean et André se mettent en peine de lui amener de nouveaux apôtres.

Venus à la première heure, ces deux disciples ne cessèrent jamais d'être les premiers et les plus aimés des apôtres. Si l'un est le disciple que Jésus aimait, l'autre est ce parfum d'une suavité exquise que le Sauveur se plaît à respirer : *dilexit Andream in odorem suavitatis.*

Jean sera du cercle intime dont Jésus s'entourera aux heures les plus glorieuses et les plus tristes de sa vie, au Thabor et au jardin des Oliviers. Et André, « le premier-né des apôtres, la colonne premièrement établie, fondement du fondement lui-même, qui a appelé avant qu'on appelât, qui amène des disciples à Jésus avant d'y avoir été amené lui-même¹, » trouvera l'apôtre sur lequel, comme sur une assise solide, Jésus va appuyer son Eglise.

Ce choix du Sauveur, dans une question qui intéressait si vivement l'établissement de l'Eglise, n'est-il pas pour la jeunesse un titre précieux de gloire ?

C'est avec elle que Jésus veut partager les premières heures de sa vie publique, comme la veille d'une grande action l'on se fortifie dans la compagnie de ceux qui nous sont chers. C'est à elle qu'il fait entendre sa première parole ; c'est à elle qu'il donne pour la première fois l'hospitalité. « Heureuse journée, pourra dire Bossuet, heureuse nuit que l'on passe avec Jésus dans sa maison ! Seigneur, où habitez-vous ? Dites-moi où vous habitez, afin que j'y aille aussi fixer ma demeure. Je ne veux m'attacher qu'à vous ! — O venez, ô voyez, demeurez ! Que ces paroles sont douces ! et qu'il est bon de savoir où Jésus habite !² »

II

Cet attrait de Jésus pour la jeunesse, une autre page de l'Evangile nous le montre, non

moins pressant et non moins beau, dans ses miracles, qui presque tous ont pour sujets des êtres peu avancés en âge.

Quel pouvoir n'est pas celui de Jésus ? Rien ne lui résiste, jamais sa force n'est en défaut. Comme il le dit lui-même, il a reçu d'en haut toute puissance au ciel et sur la terre. Il apaise les flots courroucés de la mer au moment de la plus grande tourmente ; il nourrit dans le désert une foule nombreuse avec quelques petits pains, et l'Evangile nous le montre guérissant le peuple de Galilée de toute langueur et de toute infirmité.

Cependant, respectueux de notre liberté, Jésus s'impose une extrême réserve dans l'usage de sa puissance. Il n'est pas le Dieu du Sinaï qui terrifie par des prodiges, il est l'ami qui ne force rien, qui se contente de se tenir à la porte et de frapper pour entrer. Et ce ménagement de sa puissance est tel « qu'aucune provocation, aucun péril, aucune trahison, aucun mépris ne pouvaient le décider à en user en sa faveur. Il y a cependant une circonstance où elle lui échappait : c'est quand il s'agissait de faire du bien aux autres. Rencontrait-il un pauvre, un malade ? alors ce pouvoir divin jaillissait de son cœur, comme jaillissent les actes d'amour, plus rapide que l'éclair. Quelquefois on eût dit qu'il n'en était plus le maître¹. »

Mais si la douleur, partout où il la rencontre, attendrissait aussi profondément son âme ; si quelquefois même, tant son émotion était grande, il ne pouvait retenir ses larmes ; qu'était-ce, lorsque celui qui souffrait sous les atteintes profondes du mal, qui gémissait sous les morsures douloureuses de la souffrance, était une de ces jeunes existences dont le sort barbare se hâtait de faire une victime, avant de s'être mis en peine de lui donner tout le développement de son être ?

Jésus alors ne se contenait plus. Il fallait que le mal cédât sans délai, que la santé refluerait sans retard en celui qui agonisait. A peine sait-il le triste état du jeune serviteur du centenier de Capharnaüm, qu'il veut partir : « Allez, dit-il au soldat, qu'il soit fait suivant votre désir. » — « Descendez chez moi, lui dit un officier de la maison d'Hérode, mon fils se meurt. — Retournez chez vous avec confiance, lui répond Jésus, votre fils est plein de santé. » — Quelle délicatesse ne montre pas Jésus dans la guérison du jeune possédé ! Il s'inquiète depuis quand souffre ainsi ce jeune homme, il chasse le démon, il relève lui-même le malade étendu par terre, dans toute la rigidité d'un cadavre, et il le rend plein de vie à son père. — Dans un dessein providentiel, Jésus borne sa mission à l'évangélisation des brebis d'Israël qui se perdent ; il commande à

¹ Bossuet. *Panegyrique de saint André.*

² *Élévations sur les Mystères*, XXIV^e Sem., 1^{re} Élev.

¹ Mgr Bougaud, t. III, p. 605.

ses apôtres de délaisser les routes qui conduisent au pays des Gentils et aux villes des Samaritains, de se tenir seulement en Israël. Mais qu'une femme de Phénicie l'intéresse à sa fille tourmentée par un esprit mauvais, Jésus oubliera ses préférences et il guérira la fille de la Chananéenne.

Si telle est l'émotion de Jésus devant la souffrance, qu'il ne peut en être témoin sans que tout son être frémit et sans que sa puissance divine n'en arrête les ravages ; que sera-ce lorsque ces jeunes êtres, fauchés brutalement par la mort, tomberont tristement à terre comme la fleur arrachée à sa tige sans avoir donné son parfum et étalé la riche variété de ses couleurs ?

L'Evangile ne nous rapporte que trois résurrections accomplies par le Sauveur.

Au tombeau de Lazare, la foule voit Jésus tremblant dans tout son être, accablé par une indicible émotion, et pleurant amèrement. Il y a dans sa douleur tout à la fois et l'émotion que produit la mort en nous montrant notre néant, et le désappointement du Dieu qui ayant fait l'homme immortel, le voit réduit à cette triste décomposition. Mais Lazare a passé l'heure de la verdoyante jeunesse, et pour parler le langage de notre immortel Bossuet, il avait eu le temps « de faire son personnage, de se montrer comme les autres, de faire nombre¹. » Au tombeau de Béthanie, l'amitié seule pleure et appelle à son aide la puissance divine.

Mais pour le fils de la veuve de Naïm, comme pour la fille de Jaïre, aucun lien ne les attache à Jésus ; il ne les connaît même pas. Et cependant, à peine a-t-il vu la douleur éplorée du chef de la synagogue, à peine a-t-il rencontré sur le chemin de Naïm le convoi funèbre, qu'il faut qu'il se rende dans la maison où la jeune fille est sans vie, que le fils de la veuve sorte de son tombeau... Il a attendu quatre jours pour Lazare ; mais pour ces fleurs courbées par la mort, il faut qu'aussitôt un soleil généreux leur rende leur sève et leur parure. Le parfum n'est pas fait pour être enfoui, et la beauté pour être voilée.

III

Il est dans l'Evangile une troisième page où se laisse voir, en tout son éclat, l'attrait irrésistible qui porte Jésus vers vous. Et s'il m'était permis de la caractériser, je l'appellerais la page désenchantée et douloureuse.

Après s'être arrêté quelque temps, durant son voyage de Galilée en Judée, dans une maison hospitalière, où il avait reçu et béni de petits enfants, Jésus s'était remis en marche, lorsque soudain un jeune homme tomba à ses

genoux en disant : « Bon Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? »

Une telle question révélait en ce jeune homme une nature d'élite et une âme sincère. Jésus lui dit : « Tu connais les commandements de Dieu ? — Lesquels ? — Tu ne tueras pas. Tu ne mettras pas d'adultère. Tu ne déroberas pas. Tu ne porteras pas de faux témoignage. Honore ton père et ta mère. Aime ton prochain comme toi-même. »

En écoutant ces choses, le jeune homme ne se troubla point, sa conscience ne lui reprochait aucune infraction. — « J'ai observé, dit-il, tous ces commandements depuis mon enfance. Que dois-je faire encore ? »

Accoutumé à vivre dans la société des anges, Jésus pencha néanmoins sa tête divine pour regarder ce jeune homme au visage, et pour le mieux aimer, par suite de ce regard.

— « Une seule chose te manque, lui dit l'adorable Sauveur. Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et tu trouveras un trésor dans le ciel. Après cela, viens et suis-moi. »

Mais le jeune homme, en entendant ces paroles, poussa un soupir. Le sacrifice était trop grand, la parole du Christ trop exigeante. « Et il s'en alla, ajoute l'Evangile, le cœur plein de tristesse. » La possession de ses richesses le tenait mieux que l'appel entendu.

Et Jésus, voyant partir ce jeune homme, regarda autour de lui, comme pour envelopper de plus près ses apôtres, puis il leur dit : « Avec quelle difficulté les riches entreront dans le royaume des cieux ! » — Et, comme si son esprit était obsédé par cette pensée, il reprit : « Il est plus facile à un chameau d'entrer par la porte étroite de l'Aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

N'avais-je pas raison d'appeler cette page la page désenchantée, douloureuse ?

Ce jeune homme, — dont le nom même n'est pas venu jusqu'à nous, — eût été peut-être, après Jean, le disciple bien-aimé du Maître, un conquérant habile des âmes. Il ne fut qu'un honnête homme, il administra ses biens, et il mourut sans laisser ici-bas le moindre sillon.

Cette page de l'Evangile sera-t-elle la vôtre ? Comme le jeune homme du livre sacré, vous n'avez rien à vous reprocher, le Maître peut sans crainte sonder votre âme, il n'y trouvera rien qui l'éloigne de vous. La loi de Dieu est pour vous cette sage direction qui règle votre conduite, cette lumière divine qui dirige vos pas, cette leçon salutaire dont vous ne méconnaîtrez jamais les préceptes. (Prov., vi, 29).

Ce n'est pas à vous qu'on pourra jamais reprocher de pallier vos croyances. Votre foi s'affirmera ; au besoin elle saura se défendre.

Mais justement en raison de ces heureuses

¹ Sermon sur la Breveté de la Vie.

dispositions, Jésus voudrait vous voir monter à une perfection plus haute, vous confier un ministère plus autorisé. Il découvre à vos yeux les hauteurs sacrées du sacerdoce, il fait respirer à votre âme les parfums enivrants de la vie religieuse. Si vous le voulez, toutes ces richesses seront vôtres. « Mais, pour que mon œuvre reste manifestement une œuvre divine, ne devant rien ni à la puissance, ni à la force humaines, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le produit aux pauvres, et alors suivez-moi. »

Comme le jeune homme de l'Evangile, n'allez-vous pas trouver ce langage austère, et ces cimes élevées mais glaciales ne vont-elles pas épouvanter votre zèle ? La richesse vous tient, et la richesse c'est pour vous la vie honorée, la marche assurée vers les honneurs, l'existence gaiement passée.

Qui dira cependant le tort que vous feriez à votre âme et le dommage que vous causeriez à l'Eglise, surtout à une époque où la parole de Dieu a plus que jamais besoin, pour s'imposer victorieusement, de la force de l'exemple ? Et n'est-ce pas ici le lieu de dire avec Bossuet « qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Eglise empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion ; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis¹. »

Si Dieu n'a pas mis votre place en son sanctuaire, si, laissant à Moïse le soin de prier sur la montagne, nouveaux Josués, votre tâche est de combattre dans la vallée et de supporter les luttes de la terre : ne l'oubliez pas, cependant : vous ne resterez chrétiens qu'en acceptant le dépouillement que Jésus proposait au jeune homme de l'Evangile. Il n'y a que ce qui meurt qui produit la vie. C'est la loi générale.

Il faudra quand même vous renoncer vous-mêmes, prendre votre croix, si vous voulez demeurer dignes de Jésus. Et pour parler toujours le langage évangélique : il faudra même savoir oublier votre âme pour la sauver plus sûrement.

La fortune, Dieu ne vous l'a pas donnée pour une égoïste jouissance ; elle est pour vous un devoir sacré, un moyen facile de vous

assurer pour l'éternité un trésor que les vôtres ne sauraient vous ravir. Donner, c'est se rapprocher de Celui qui donne à tous avec profusion, c'est participer à sa nature, qui est avant tout libérale, c'est devenir une sorte de Dieu. Comme autrefois le Seigneur avait constitué Moïse le Dieu de Pharaon, il constitue le riche bienfaisant le Dieu de ses frères, avec cette différence que l'un avait la mission de menacer et de punir, et que l'autre a reçu celle plus agréable de consoler et de faire du bien.

Avancez donc, ne craignez pas ! Point de ces délicatesses que n'ont pas connues où qu'ont vaincues les saint Louis, les Elisabeth de Hongrie. A genoux devant les pauvres, comme devant Jésus-Christ : telle est votre place. La richesse, Dieu l'a faite pour servir et consoler la pauvreté. Ce sera, à l'heure que nous traversons, le meilleur apaisement de ces haines farouches qui menacent d'ensevelir la société sous des ruines fumantes.

La piété, dont vous respirez tranquillement le doux parfum au foyer paternel, ne sera pas non plus assez forte pour protéger votre foi contre les sollicitations de la passion. Ici-bas, il n'y a pas de Thabor où l'on s'enferme dans une muette contemplation. Qui ne travaille pas à sauver l'âme de ses frères, expose par là même la sienne. Qui ne répond pas comme l'apôtre à l'appel du Macédonien qui le convie, n'a pas au fond du cœur l'amour de Dieu.

La Providence vous a départi tout ce qui donne l'autorité, tout ce qui impose le respect. Ne tenez pas toutes ces richesses inutiles comme des étoffes précieuses pliées au fond d'un rayon.

Vous n'avez pas oublié ce fait du combat des Trente. Comme un des chevaliers, épuisé, paraissait sur le point de faiblir, son compagnon lui cria : « Cela te sera reproché, à toi et à tes descendants ! » A cette parole, le chevalier revint au combat.

Vous n'aurez pas, jeunes gens, de ces lassitudes, vous resterez fermes au combat et pleins de confiance en votre foi chrétienne. Nous, vos aînés, nous vous disons avec le poète :

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles ;
Etendez vos rameaux arrosés de nos pleurs.
D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,
Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs¹.

¹ V. de Laprade.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 28 junii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry.

Ami du Clergé du 6 juillet 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Le scapulaire du Mont-Carmel, 497.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — XLIX. L'apostolicité de l'Eglise, 500.

Avis paroissiaux. — Le scapulaire du Mont-Carmel, 504. — Avant les grands travaux de la campagne, 505.

Panégyrique de sainte Marthe. — Sainte Marthe dans l'Evangile, 506.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XII. Deuxième mission ; à Bérée et à Athènes, 510.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DU MONT-CARMEL

(16 juillet)

LE SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL

Nous célébrons aujourd'hui la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Cette fête honore non seulement l'une des appellations données par la tradition chrétienne à la Mère de Dieu, mais encore l'une des pratiques de dévotion les plus anciennes et les plus répandues : je veux dire le *scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel*.

Scapulaire signifie *vêtement porté sur les épaules*. Chez les religieux, en effet, le scapulaire est un vêtement. Il couvre, par devant et par derrière, le corps entier. Chez les fidèles, ce n'est plus qu'un vestige.

La piété chrétienne connaît aujourd'hui plusieurs scapulaires : celui de la Passion de Notre-Seigneur, celui du Sacré-Cœur, celui de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, et plusieurs autres de noms différents. Le premier de tous, dans l'ordre des temps, est celui de N.-D. du Mont-Carmel. C'est aussi le plus universellement porté. Beaucoup, parmi vous, en ont chargé, ou plutôt orné leurs épaules. Ceux qui ne l'ont pas encore adopté feraient, en le prenant sans plus tarder, œuvre agréable à Dieu et utile à leurs âmes. Ils gagneront donc, les uns et les autres, à en entendre parler quelque peu. C'est pourquoi je lui consacrerai l'entretien qui commence.

Je dirai : 1° quelle est l'origine du scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel ; 2° quels sont ses avantages ; et 3° quelles sont ses exigences.

I

Le prophète Elie, persécuté, s'était retiré sur les sommets du Carmel, entre la mer Méditerranée et le mont Gelboé. Là, il réunit autour

de lui quelques pieux personnages, leur assigna pour demeures les cavernes du voisinage et leur apprit à mener une vie pleine d'austérités, de labeurs et de prières. Cette institution ne disparut point avec lui. Elle survécut même aux révolutions politiques, et, à travers huit ou neuf siècles de troubles incessants, gagna l'époque où vécut Jésus-Christ.

Elie avait connu par avance la T. S. Vierge Marie. Dieu lui avait fait savoir quels seraient ses privilèges et ses vertus, et quel rôle bien-faisant elle devait accomplir dans le monde. Puis, pour lui rendre ces mystères plus sensibles, il avait fait paraître sous ses yeux une figure de Notre-Dame, dans cette nuée symbolique dont parle la Bible, d'abord petite comme le pas d'un homme, puis assez grande pour couvrir la contrée tout entière et assez féconde pour l'arroser, la fertiliser et mettre fin à la famine causée par une longue sécheresse. Elie avait fait part à ses disciples de ces révélations divines. Ceux-ci en avaient conservé le souvenir. Même, sous l'impression de ce souvenir, ils avaient, d'âge en âge, honoré la future Mère de Dieu d'un culte tout pénétré de profond respect et de filiale tendresse. Cette dévotion anticipée méritait bien une récompense. Quand Marie fut venue sur la terre, elle la porta aux pieux habitants du Carmel, en leur faisant, dit-on, plusieurs fois visite¹.

Dès la prédication de l'Evangile, leur communauté se fit chrétienne. Le premier temple qu'après leur conversion ils élevèrent sur leur glorieux sommet fut consacré à la Vierge Mère. Ils avaient pris soin de le bâtir à l'endroit d'où le prophète Elie avait vu la nuée figurative dont nous avons parlé tout à l'heure.

L'Ordre de Sainte-Marie du Mont-Carmel — la Sainte Vierge elle-même lui a donné ce nom² — n'a jamais cessé d'exister. Les causes de ruine, cependant, ne lui ont point manqué. Si retirée que fût la retraite du Carmel, elle n'a pu échapper entièrement aux convulsions que soulevèrent l'hostilité des Juifs contre les premiers chrétiens, le siège et la ruine de Jérusalem, les persécutions des trois premiers siècles, les grandes hérésies d'Arius et de Nestorius, les incursions des armées persanes, et enfin l'invasion des Musulmans et même les Croisades.

Jamais pourtant sa situation n'avait été aussi critique qu'au commencement du XIII^e siècle. A cette époque, le grand nombre de ses membres, joint au retour offensif des Musulmans, l'avait contraint de se répandre en Occident. Mais l'Europe l'avait accueilli avec une hostilité violente et presque universelle. De toute part, des voix puissantes et pressantes s'éle-

¹ Voir *Le Trésor des Carmes*, par le P. Cyprien de Sainte-Marie, ch. 8.

² Sixte IV, Bulle *Dum attenda meditatione*, 1477.

vaient contre lui, demandant au Saint-Siège sa suppression.

L'an 1215, le Supérieur général des Carmes avait pris pour coadjuteur saint Simon de Stock. C'était déjà un homme de très grande réputation. Né en Angleterre, il avait édifié ses compatriotes par une pratique assidue des plus belles vertus. Il avait même joué un rôle public important : on lui devait, en grande partie, la soumission du roi Jean-sans-Terre à l'autorité pontificale et la levée de l'interdit que le Pape Innocent III avait jeté, pour punir les fautes de leur roi, sur les pays britanniques.

Pour sauver son Institut, Simon de Stock eut recours à la Sainte Vierge, que les enfants d'Elie avaient toujours honorée. Ils commencèrent, par son ordre, une croisade de prières et implorèrent avec instances la protection de Marie. Cette protection ne se fit pas attendre. Bientôt, Notre-Dame apparaissait au Pape Honorius III, lui prescrivant d'approuver les règles du Carmel et de prendre sa défense. Honorius publiait aussitôt une bulle en faveur des Carmes. Devant cet acte d'autorité, la tempête s'apaisa, mais pour se ranimer quelques années plus tard. — Dans l'intervalle, Simon de Stock avait été élu Supérieur général. Il reprit et fit reprendre, dans tout l'Ordre du Carmel, la prière à la Mère de Dieu. Marie l'exauça de nouveau. Le 16 juillet de l'an 1251, elle apparaissait à saint Simon lui-même. Cette fois, elle tenait entre les mains un scapulaire et, le présentant à Simon, elle disait : « Reçois ce scapulaire. C'est la marque du privilège que j'ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel. Celui qui mourra vêtu de cet habit ne souffrira point les flammes éternelles. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, et le gage d'une paix et d'une protection spéciales¹. » Simon notifiait bien vite aux monastères de son Ordre les promesses de Notre-Dame.

La nouvelle de cette révélation ne tarda point à se répandre au dehors et dans tout le monde chrétien. L'opinion publique se déclara pour ce Carmel que la Sainte Vierge protégeait si maternellement et comblait de ses bontés. Même, pour s'assurer le bénéfice des promesses qu'elle avait faites au scapulaire, la masse des fidèles voulut le recevoir et le porter. Quiconque faisait profession de dévotion demanda à revêtir le saint habit. Et l'Ordre du Carmel devint si populaire qu'à la fin du XIII^e siècle il compta 7.500 maisons et 180.000 religieux et religieuses.

Certes ! l'ennemi des âmes n'a point ménagé ses attaques à la dévotion nouvelle. Que de fois, dans la suite des âges, n'a-t-il pas excité contre elle la verve impitoyable des incrédules

et des libertins ! Mais l'Eglise n'a cessé de l'approuver, d'en prendre la défense, de lui accorder ses faveurs. Les Papes l'ont recommandée avec instances à la piété chrétienne. Les saints les plus illustres l'ont adoptée. Les grands de ce monde, comme saint Louis, le roi Edouard d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne Ferdinand, puis Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, et de nos jours le colonel de Beauregard et le général de Sonis, ont porté l'humble livrée du scapulaire. Enfin, Dieu lui-même rendait un éclatant témoignage au pieux habit, dans les grâces extraordinaires par lesquelles il récompensait ceux qui s'en étaient revêtus.

Voilà l'origine du saint scapulaire. Et voici ses avantages.

II

Dès le XIII^e siècle, l'Eglise a érigé en Confrérie le groupe nombreux formé par les fidèles qui portent le scapulaire du Mont-Carmel. Or, cette Confrérie est peut-être la plus riche de toutes en biens spirituels.

D'abord, elle agrège ses membres à l'Ordre des Carmes et leur donne part à ses mérites. Cet Ordre, le plus ancien de tous et souvent le plus répandu, a produit, avec des légions d'élus, un nombre important de saints, et de grands saints. Il a donné à Dieu, non seulement les prophètes Elie et Elisée, mais saint Cyrille, saint Anastase, saint Albert, saint André Corsini, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, et beaucoup d'autres. Aujourd'hui même, ses religieux et ses religieuses remplissent le monde du renom de leurs vertus. Ils passent les jours et les nuits en oraison ; ils se mortifient par le jeûne, la discipline et le cilice ; ils pratiquent jusqu'à l'héroïsme la perfection chrétienne. Or, c'est une bonne fortune, en même temps qu'une gloire, pour les confrères du scapulaire, d'être associés aux mérites de cette innombrable et sainte famille. Nous trouverons là, nous qui savons si peu faire pénitence, des expiations pour nos péchés ; nous qui prions si peu et si mal, d'abondantes et ferventes prières ; nous qui sommes si pauvres d'âme, des trésors qui nous apporteront une véritable opulence.

Le second avantage des associés du saint scapulaire, ce sont les indulgences que les Souverains Pontifes leur ont accordées. Elles sont considérables. Sans parler des indulgences partielles, signalons l'indulgence plénière du jour de la fête de N.-D. du Mont-Carmel, l'indulgence plénière des principales solennités de la Sainte Vierge, celle qui peut se gagner chacun des mercredis de l'année ; toutes aux conditions ordinaires de la confession, de la communion et des prières à l'intention du Souverain Pontife ; enfin celle qui se gagne à l'article de la mort.

Le troisième avantage de cette pieuse observance consiste dans les promesses que la Mère de Dieu lui a faites.

¹ Circulaire de S. Simon de Stock à ses religieux, écrite sous sa dictée par Pierre Svanington, son secrétaire.

Ces promesses, je les ai citées tout à l'heure. Elles se résument dans une assurance de protection pendant la vie et d'assistance spéciale à l'heure de la mort. Marie les a fidèlement tenues. Que de fois n'a-t-on pas vu le scapulaire du Mont-Carmel servir d'instrument aux grâces les plus merveilleuses ! Conversions de pécheurs désespérés, réussites d'entreprises qui semblaient vouées à un échec inévitable, guérisons de maladies invétérées, projectiles arrêtés dans leur cours et venant s'aplatir sur le corps sans le blesser : ces prodiges, et d'autres non moins admirables, remplissent les annales de notre Confrérie. — J'ai ajouté que Marie assistait, au moment de la mort, les associés du saint scapulaire. Ceux qui portent avec piété cet habit jusqu'à la fin seront infailliblement amenés par la Mère de Dieu à faire leur salut. « Ils ne souffriront point, disait-elle à Simon de Stock, les flammes éternelles. » — Sans doute ces promesses, faites dans une révélation privée, ne sont point un article de foi. Pourtant, l'Eglise les tient pour véritables. Le Pape Benoît XIV, dans un de ses ouvrages, déclare qu'il y croit personnellement et qu'il ne voit aucune raison d'en douter.

Voici encore une autre promesse, très précieuse aussi.

Le 3 mars 1322, le Pape Jean XXII a publié une Bulle dans laquelle il assure qu'au cours d'une oraison particulièrement fervente, la Sainte Vierge lui est apparue, vêtue en carmélite, lui a recommandé l'Ordre du Carmel et lui a promis de délivrer du Purgatoire, le samedi après leur mort, les fidèles qui auront assidûment porté le scapulaire pendant leur vie, si d'autre part ils ont observé la chasteté propre à leur état et récité chaque jour le Petit Office de la Sainte Vierge. Puis, le Pontife déclare confirmer, autant qu'il en est besoin, et corroborer cette indulgence. — Là encore, rien n'est objet de foi. Cependant, les Papes Alexandre V¹, Clément VII², Grégoire XIII³, et d'autres encore, ont reconnu la vérité de cette promesse et l'ont confirmée, à titre d'indulgence, par leur autorité.

Enfin, N. S. P. le Pape Pie X, considérant les difficultés qui peuvent empêcher certaines personnes de porter le scapulaire, a bien voulu permettre de le remplacer par une médaille. Cette médaille sera bénite par un prêtre spécialement autorisé à cet effet et représentera, d'un côté, Notre-Seigneur montrant son divin Cœur, et de l'autre la Sainte Vierge Marie. Chacun doit la porter sur soi. Et le port de cette médaille donne droit, comme le port même du scapulaire, à tous les avantages que nous avons énumérés⁴.

Il me faut dire maintenant à quelles conditions les confrères du saint scapulaire doivent satisfaire pour avoir droit à ces insignes faveurs.

III

On entre dans la Confrérie du scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel en recevant ce saint habit des mains d'un Père Carme, ou d'un prêtre autorisé à le bénir et à l'imposer. — Les scapulaires qui, dans la suite, remplacent le premier n'ont pas besoin d'être bénits.

Pour avoir part aux indulgences de la Confrérie, il est nécessaire et il suffit de porter habituellement le scapulaire. — Ajoutons que, quand on a été régulièrement admis dans la Confrérie, si l'on a cessé de porter le scapulaire, il suffit de le reprendre, sans se faire recevoir de nouveau.

Quant aux promesses de la Sainte Vierge, nous avons dit, en les énonçant, à quelles conditions elle les a mises.

Mais le saint scapulaire me paraît avoir d'autres exigences, et c'est à celles-ci que je consacre mes dernières paroles.

On se trompe quelquefois grossièrement sur la vertu du scapulaire. On se trompe, quand on le prend pour un talisman qui porte bonheur par lui-même. On se trompe, quand on croit que c'est assez d'en être vêtu, quoi qu'on fasse d'ailleurs, pour plaire à Marie. On se trompe surtout, quand on y voit une sorte de bouclier, derrière lequel on peut pécher librement, parce que, pense-t-on, il suffira de l'avoir sur soi au moment de la mort pour assurer son salut.

Il en va du scapulaire comme de toute pratique purement extérieure de religion : c'est un corps qui a besoin d'une âme. Qu'est-ce qu'un morceau d'étoffe jeté sur les épaules ? Le fait de le porter, s'il ne s'y ajoute rien autre chose, est un fait tout matériel, dépourvu de valeur morale, incapable, par conséquent, d'exercer une influence quelconque sur l'état des consciences et les destinées des âmes. Le scapulaire doit donc avoir son esprit ; et cet esprit doit animer ceux qui le portent, s'ils veulent avoir pleinement droit à ses avantages.

Quel est l'esprit du scapulaire ?

L'Eglise, dans l'Office d'aujourd'hui, appelle le scapulaire un « insigne : *insigne sacri scapularis*. » (Leçon 5). J'irai plus loin ; et, parce que cet insigne symbolise et signifie une consécration au service de la Reine du Ciel, je l'appellerai une *livrée*. Les princes de ce monde font porter à leurs serviteurs une livrée ou marque distinctive ; le scapulaire est la livrée qui marque et distingue les serviteurs de Notre-Dame. Quiconque le porte, atteste par là même qu'il s'est consacré au service de Marie.

Il m'est facile, après cela, de définir son esprit : c'est, à l'égard de la Mère de Dieu,

¹ Bulle *Tenorem cujusdam privilegii*, 7 sept. 1409.

² Bulle *Dilectus filius*, 12 mai 1528.

³ Bulle *Ut laudes gloriosae*.

⁴ Decr. S. Off. (Sect. de Indulg.), 16 dec. 1910.

l'esprit dont un serviteur doit être animé à l'égard de son maître. Et, si vous voulez savoir en quoi il consiste, l'apôtre saint Paul l'a dit dans une de ses lettres. Je n'aurai qu'à extraire de ses paroles et à commenter brièvement les trois mots suivants :

« *Les serviteurs, dit-il, doivent être soumis.* » (Tite, II, 9-10). — Leur esprit est un esprit d'obéissance. Celui qui n'obéit point se révolte ; et un révolté, même s'il garde la livrée du maître, n'est plus un serviteur.

Mais, direz-vous, Marie a-t-elle porté des commandements auxquels il nous faille obéir ? Et quel livre les contient ? — Les commandements de Marie sont écrits dans l'Evangile. Le livre sacré nous rapporte en effet plusieurs de ses paroles. Les unes s'adressent à Dieu et d'autres à l'archange Gabriel. Une seule s'adresse à des êtres pareils à nous et, par conséquent, a été dite pour nous. Or, cette unique parole de la Sainte Vierge aux chrétiens leur dit, en parlant de Jésus : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le ! Quodcumque dixerit vobis, facite* » (Jean, II, 5). Par ce mot, Marie les avertit qu'elle fait siens les préceptes de l'Evangile, qu'il faut les observer pour lui obéir à elle-même, et que quiconque les enfreint enfreint ses propres préceptes. Les vrais serviteurs de la Mère de Dieu accomplissent fidèlement tous les devoirs du chrétien.

Saint Paul continue : « *Les serviteurs plairont en toute chose à leur maître.* » — Non contents de ne point l'offenser, ils chercheront à lui être agréables. Leur esprit ne se borne pas à accomplir ses ordres ; il va encore au devant de ses desirs.

Et quels sont les desirs de Notre-Dame ? — Ses exemples nous le disent. En nous montrant combien elle a aimé et pratiqué toutes les vertus chrétiennes, ils nous font comprendre qu'elle souhaite nous les voir aimer comme elle et pratiquer à notre tour. Allons donc, dans ce sens, au-delà du précepte. Rapprochons-nous d'elle, par la fidélité aux inspirations venues de la grâce de Dieu et de notre foi personnelle ; par un surcroît de pureté, d'humilité, de charité, de piété, de ferveur dans la prière, de pénitence, de patience dans les souffrances et les épreuves. Voilà le sûr moyen de lui plaire. Et voilà aussi à quoi nous invite le pieux insigne que nous portons.

Enfin, l'apôtre ajoute : « *Les serviteurs seront fidèles aux intérêts de leur maître.* » — Leur esprit est un esprit de dévouement.

Ne devinez-vous point à quoi cet esprit, transporté dans la piété envers Marie, vous oblige ? — Il vous oblige à prendre souci de sa gloire ; à la procurer vous-mêmes par la fidélité aux exercices de piété établis dans l'Eglise en son honneur ; à lui gagner des cœurs ; — mères, le cœur de vos enfants, —

jeunes filles, le cœur de vos amies, — enfants, le cœur de vos parents ; à vous réjouir des hommages qui lui sont rendus ; à ressentir et à réparer les outrages qu'elle reçoit.

Voilà l'esprit du scapulaire. La docilité aux ordres de Notre-Dame, l'empressement à lui plaire, le zèle de ses intérêts sont les éléments dont il se compose. Si cet esprit est le vôtre, vous êtes dignes du scapulaire que vous portez. Dans le cas contraire, ces saintes livrées ne seraient, sur vos épaules, qu'un mensonge ; et ni Dieu ni sa glorieuse Mère ne se laisseraient tromper par des mensonges.

Il est écrit dans les Livres saints : « *Si tu as un serviteur fidèle, qu'il te soit précieux comme ton âme et traite-le comme un frère.* » (Eccli., xxxiii, 31). Cette parole est une parole divine. En conséquence, Marie se fait une loi de l'observer. Heureux donc ceux qui, portant le scapulaire, en ont aussi l'esprit ! Ils sont précieux à la Reine du Ciel, et précieux comme son âme. Je comprends qu'elle les protège pendant la vie et fasse pour eux des miracles, qu'elle les sauve à la mort, qu'elle les préserve des flammes de l'enfer, qu'elle les arrache promptement aux souffrances du purgatoire. Ils sont pour elle comme des frères ; à ce titre, ils ont droit à toutes ses faveurs, c'est-à-dire à toutes les grâces du temps et à toutes les gloires de l'éternité. Ainsi soit-il !

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

XLIX

L'APOSTOLICITÉ DE L'EGLISE

Le psalmiste nous dépeint l'Eglise sous les traits majestueux d'une reine vêtue magnifiquement et parée d'ornements d'or : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate*. (Ps., XLIV, 10). La parure de l'Eglise, ce sont ces caractères qui lui servent de traits distinctifs et qui la marquent si puissamment de l'empreinte surnaturelle et divine : l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité. C'est ce dernier qui va faire l'objet des trois instructions qui vont suivre.

Nous montrerons successivement : 1^o que la véritable Eglise de Jésus-Christ est apostolique ; 2^o que ce caractère brille au front de l'Eglise catholique ; 3^o qu'il ne se trouve pas dans les sectes séparées de nous.

I. — La véritable Eglise de Jésus-Christ est apostolique

Jésus-Christ a voulu que son Eglise fût apostolique pour couper court aux subterfuges des hérétiques, des mauvais chrétiens disant pour se livrer à tous les caprices de leur esprit et de leur volonté : « Je suis avec Jésus-Christ. » — « Non, répond Jésus-Christ, moi, je ne

parais plus. Mais je veux que vous soyez soumis à une autorité visible, celle des apôtres et de leurs successeurs. » De fait, ce n'est pas sur lui que Notre-Seigneur établit son Eglise, mais, chose digne de remarque, c'est sur Pierre : « Super hanc Petram ædificabo Ecclesiam meam. » « L'Eglise, dit saint Paul, est bâtie sur le fondement des apôtres. » (Eph., II, 20). Et saint Jean, dans son Apocalypse, dit en faisant allusion à l'Eglise : « Le mur de la cité sainte avait douze fondements, sur lesquels étaient gravés les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. » (xxi, 14). L'Eglise ayant un fondement apostolique, tout l'édifice se ressent de la base sur laquelle il repose.

En effet, c'est premièrement aux apôtres que Jésus-Christ a confié le dépôt des vérités et des pratiques chrétiennes ; c'est secondement par les mains des apôtres, sous leur autorité, en union avec eux, qu'il veut que nous recevions ce précieux dépôt.

De là deux apostolicités qui conviennent à la véritable Eglise : l'apostolicité matérielle et l'apostolicité formelle.

I. L'apostolicité matérielle est nécessaire à la véritable Eglise. — C'est aux apôtres qu'a été confié le dépôt des vérités et des pratiques chrétiennes.

I. Le dépôt des vérités chrétiennes dogmatiques et morales. — Les croyances du christianisme, ainsi que nous l'avons dit, ne sont pas le produit de la culture intellectuelle, mais elles dérivent de l'enseignement d'un être supérieur qui est Dieu. Or, le dépôt de ces vérités a été confié par Dieu aux apôtres. Le catholicisme est donc rigoureusement conséquent en présentant l'apostolicité comme le caractère nécessaire de la vraie foi.

C'est d'abord l'Ecriture qui nous montre qu'il en est ainsi. « Quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, dit Jésus à ces premiers messagers de la bonne nouvelle, il vous conduira dans toute la vérité. » (Jo., xvi, 12). « Il vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » (Jo., xiv, 26).

Ce trésor des vérités divines confié aux apôtres doit être maintenu intact, respecté, défendu contre toute altération au prix de tous les sacrifices. « Souvenez-vous, dit saint Paul aux Hébreux, de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et imitez leur foi. Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui et éternellement. Ne vous laissez pas entraîner par des doctrines diverses et étrangères. » (Hébr., xiii, 7, 8, 9). — « O Timothée, garde le dépôt, en évitant les discours vains et profanes et les disputes de la fausse science dont font profession quelques-uns, qui se sont ainsi détournés de la foi. » (I Tim., vi, 20, 21). « Les hommes méchants et imposteurs avanceront toujours plus dans le mal, égarant les autres et égarés eux-mêmes. Toi, demeure dans

les choses que tu as apprises et dont tu as la certitude, sachant de qui tu les as apprises. » (II Tim., iii, 13, 14). Enfin, s'adressant aux Galates : « Il y a des gens, dit-il, qui vous troublent et qui veulent renverser l'Evangile du Christ. Mais, quand nous-même, quand un ange du ciel annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème. Nous l'avons dit précédemment et je vous le répète à cette heure : Si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème. » (Gal., i, 8, 9)¹.

C'est ensuite la Tradition qui proclame que la doctrine apostolique doit être conservée dans une incorruptible pureté. La principale chose, en effet, que les saints Pères reprochent aux doctrines hérétiques, c'est que ce sont des doctrines nouvelles et par conséquent inconnues des apôtres. « *Id verius*, dit Tertullien, *quod prius, et prius quod ab initio ; id ab initio quod ab apostolis* »².

« Qui que vous soyez, dit saint Jérôme, qui forgez et inventez des dogmes nouveaux, je vous prie d'épargner la foi qui a été publiée par les apôtres. Pourquoi venez-vous, après quatre cents ans, nous enseigner ce que nous ignorions ? Pourquoi mettez-vous au jour ce que saint Pierre et saint Paul n'ont pas voulu prêcher ? Le monde n'a-t-il pas été chrétien jusqu'aujourd'hui sans cette doctrine ? »³

« La vraie foi, c'est la foi de Pierre et des Apôtres, la foi des Pères et des saints. *Fides vera, fides Petri et Apostolorum, fides Patrum orthodoxorum*. » C'étaient les acclamations de l'Eglise au concile de Trente.

Enfin, on ne peut nier que les Apôtres aient professé la doctrine de Jésus-Christ. Donc la doctrine de l'Eglise doit être celle des Apôtres. — Bossuet⁴ explique admirablement comment cette lumière céleste qui s'appelle la doctrine apostolique s'est transmise à toutes les régions du monde et à tous les âges chrétiens, tout en restant immuable :

On a fondé, dit-il, des Eglises par toutes les parties de la terre, selon le modèle de celles que les saints apôtres avaient établies. Fidèles, ne croyez pas que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait, pour ainsi dire, arraché quelques rayons aux Eglises apostoliques, pour les porter aux autres Eglises. Certes, cela ne s'est pas fait de la sorte : cette lumière a été étendue ; mais elle n'a pas été divisée. En faisant de nouvelles Eglises, on n'a pas fait de sociétés séparées : « On a été prendre des premières Eglises la continuation de la foi, et la sémence de la doctrine. *Traducem fidei et Semina doctrinae cæteræ exinde Ecclesiæ mutuata sunt*, » dit Tertullien. Toutes les Eglises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des Eglises apostoliques. Un si grand nombre d'Eglises, dit Tertul-

¹ Cf. également II Thess., ii, 14, et iii, 6.

² *De Præscript.*, n. 37.

³ Lettre à Pammachius.

⁴ Sermon prêché à la vêtue d'une Nouvelle Catholique, 1^{re} partie (Lebarq, I, p. 484).

lien, ne sont que cette Eglise unique et première que les apôtres avaient fondée. Elles sont toutes premières et toutes apostoliques; parce qu'elles se sont toutes rangées à la même paix, qu'elles se sont associées à la même unité, qu'elles ont toutes le même principe. « L'Eglise éclairée par le Sauveur Jésus, qui est son véritable soleil, dit l'admirable saint Cyprien, bien qu'elle répande ses rayons par toute la terre, n'a qu'une lumière qui se communique partout. *Ecclesia Domini luca perfusa per totum orbem radios suos porrigit; unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, nec unitas corporum separatur.* »

II. Ce n'est pas seulement le dépôt des vérités qui a été confié aux apôtres; c'est encore le dépôt des PRATIQUES chrétiennes qui a été mis entre leurs mains. C'est à eux en effet qu'il appartient d'offrir le sacrifice, d'administrer les sacrements, d'initier les fidèles aux différentes dévotions.

C'est eux que Jésus-Christ charge de donner le baptême qui est la porte de tous les sacrements : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il leur donne également le pouvoir de remettre les péchés : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Nous savons par les *Actes*, par la Tradition sacrée que le pouvoir d'ouvrir les sources du salut par la confirmation et l'extrême-onction était aussi réservé aux apôtres ou à ceux à qui ils avaient communiqué la grâce sacerdotale.

De même, c'est aux premiers ministres de l'Evangile qu'il appartient d'offrir à Dieu, sur l'autel de la messe, l'adorable sacrifice. Après avoir consacré l'Eucharistie, le Sauveur dit aux douze : « Faites cela en mémoire de moi. »

Enfin les chefs et les guides de l'Eglise naissante furent les initiateurs de la dévotion au Verbe incarné et à la Sainte Vierge; c'est à eux que nous devons l'institution du dimanche, des principales fêtes et du jeûne quadragésimal.

Ils recommandent, par leurs paroles et leurs exemples, la prière assidue et fervente. Ils font participer souvent les fidèles au repas céleste de l'Eucharistie. En un mot, tous les exercices pieux, toutes les saintes pratiques, toutes les formes du culte dans ce qu'elles ont d'essentiel, tout ce qui contribue à faire vivre les âmes de la vie surnaturelle, était déjà en usage du temps des apôtres et a été enseigné par eux au peuple chrétien.

II. L'apostolicité formelle est nécessaire à la véritable Eglise de Jésus-Christ. — Il ne suffit pas, pour qu'une église soit la véritable Eglise de Jésus-Christ, qu'elle possède le dépôt des vérités et des pratiques chrétiennes tel que nous l'ont transmis les apôtres. Il faut encore que les fidèles qui la composent forment une société soumise à des pasteurs qui tiennent leur autorité des apôtres.

La nécessité pour les pasteurs de se rattacher aux premiers coopérateurs de Jésus-Christ

et d'y rattacher par là-même leur troupeau est proclamée par l'Ecriture, par la Tradition et par la raison elle-même.

I. PAR L'ECRITURE. — Ouvrez les écrits inspirés. Il n'est permis à personne d'enseigner et de régir le peuple chrétien, s'il n'en a reçu d'en haut le pouvoir. « Nul ne peut s'attribuer cette dignité, dit l'apôtre S. Paul; il faut y être appelé par Dieu comme Aaron. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple; il n'a point pris de lui-même la glorieuse qualité de pontife; il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » (Hébr., v, 4-6). Si le Sauveur envoie ses apôtres prêcher l'Evangile, c'est qu'il en a reçu la puissance : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations. » (Mt., xviii, 20) La mission qu'il leur confie a son principe dans la mission qu'il a lui-même reçue de son Père : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » (Jo., xx, 21).

De même qu'ils ont reçu de Jésus-Christ le droit de diriger la société chrétienne, les apôtres ne permettent à personne d'y exercer l'autorité sans en avoir reçu le mandat. Ils ne conçoivent même pas qu'il puisse en être autrement : « Quiconque, dit S. Paul, invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler? Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a personne qui prêche? Et comment y aura-t-il des prédicateurs s'ils ne sont pas envoyés? » (Rom., x, 13-15).

Saint Paul lui-même, bien que miraculeusement appelé par Dieu, reçoit sa mission des apôtres, qui lui imposent les mains. (Act., xiii, 3).

Il a soin de désigner, ceux qui doivent gouverner les églises qu'il a fondées. (Act., xiv, 23).

Ce ne sont pas seulement les apôtres qui agissent ainsi, mais ceux qui leur succèdent. Timothée et Tite n'étaient ni apôtres ni évangélistes; cependant écoutez S. Paul qui dit à l'un d'eux : « Je t'ai laissé en Crète afin que tu mettes en ordre ce qui reste à régler et que, selon mes instructions, tu établisses des anciens (c'est-à-dire des pasteurs) en chaque ville. » (Tite, i, 5-7). Il dit à l'autre : « Ce que tu as entendu de moi en présence de nombreux témoins, confie-le à des hommes fidèles qui soient capables de l'enseigner aussi à d'autres. » (II Tim., ii, 2).

II. PAR LA TRADITION. — A l'autorité de l'Ecriture se joint celle de la Tradition. Tous les Pères, tous les docteurs enseignent unanimement cette doctrine. Tertullien, dans son excellent livre *Des Prescriptions*, la soutient avec cette force de raisonnement et de logique qu'il employait si victorieusement contre l'hé-

résie, avant qu'il eût le malheur d'y tomber lui-même d'une chute si retentissante. En voici un passage bien remarquable, qui devrait ouvrir les yeux à ceux qui sauraient le lire sans prévention :

Si quelques hérésies osent se vanter d'être aussi anciennes que les apôtres, nous pouvons leur répondre : Montrez-nous le commencement de vos Eglises, produisez l'ordre et la succession de vos Evêques, faites voir qu'en remontant jusqu'à votre origine, votre premier Evêque a eu pour prédécesseur quelqu'un des apôtres, ou quelqu'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion des apôtres. Car c'est ainsi que les Eglises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont. L'Eglise de Smyrne, par exemple, montre Polycarpe que Jean lui a donné pour évêque ; l'Eglise de Rome, Clément, ordonné par Pierre. Il en est de même des autres Eglises : elles nomment ceux que les apôtres ont établis leurs successeurs dans l'épiscopat. Que les hérétiques nous montrent, s'ils le peuvent, quelque chose de semblable. Mais nous les en défions ; ils ne sauraient prouver ce qui n'est pas !.

Saint Irénée avait remarqué avant Tertullien que c'est par cette succession avérée des évêques que les catholiques confondent ceux qui s'élèvent contre l'Eglise de Jésus-Christ et qui s'en séparent ; et S. Optat priait les Donatistes de vouloir bien produire l'origine de leurs chaires épiscopales, avant de se dire membres de la Sainte Eglise.

Cet argument de la prescription dont les Pères et les docteurs des premiers siècles se servaient avec tant d'avantage contre les hérétiques de leur temps, tire une force irrésistible des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis l'établissement du christianisme. Il n'est pas un seul siège épiscopal, dans l'Eglise catholique, qui, en remontant à son premier évêque, ne trouve en lui, sinon un successeur immédiat des apôtres, au moins un homme ou envoyé par eux ou qui tenait ses pouvoirs et sa consécration d'un de leurs successeurs, et le plus souvent du pontife assis sur la chaire de Pierre ; car c'est lui plus que les autres qui, par sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, est chargé de pourvoir aux besoins des peuples convertis à la foi, et de leur donner de légitimes pasteurs qui les conduisent sûrement dans les voies du salut. C'est pour fixer d'une manière précise dans l'esprit des fidèles cette partie si essentielle du dogme, et leur faire connaître les loups cachés sous la peau des brebis, que les Pères de Constantinople ont désigné dans le Symbole la véritable Eglise sous le titre d'*apostolique*. Le Saint-Esprit, qui y réside, ne l'a jamais gouvernée et ne la gouvernera jamais que par des ministres héritiers des pouvoirs apostoliques qui leur ont été transmis par une succession légitime et ininterrompue.

III. Enfin LA RAISON elle-même éclairée par la foi nous dit que les pasteurs de l'Eglise doi-

vent remonter par une succession ininterrompue jusqu'aux apôtres.

1^o Le Christ n'est apparu qu'une fois sur la terre. Il n'a envoyé le Saint-Esprit qu'une fois. Ce sont les apôtres et leurs contemporains qui sont entrés immédiatement en communication avec le Christ, qui ont reçu le Saint-Esprit ; seuls ils ont eu comme représentants du genre humain une part directe à la vie et aux actions du Christ sur la terre. Cette participation n'est plus possible pour les âges suivants ; et il est néanmoins nécessaire pour arriver à vivre avec le Christ dans le ciel, que nous participions à la communion de Dieu qu'il nous offre ici sur la terre et sans laquelle il n'y a point de grâce ; que nous participions à la vie qu'il a menée comme homme ici-bas ; que nous mourions avec lui pour entrer ensuite au ciel avec lui. Comme la vie du Christ sur la terre est depuis longtemps passée, cette participation ne saurait être que médiate. Si nous ne pouvons pas être nous-mêmes personnellement en commerce et en communion avec le Christ sur la terre, recevoir ses instructions et ses grâces, nous pouvons du moins participer à la communion, au commerce, à l'effusion de grâces que d'autres membres de notre espèce ont eus avec lui. La condition de cette participation est de nous mettre en communion avec les contemporains du Christ ; une fois entrés dans cette communion avec les apôtres et les disciples, nous prenons part à leur propre participation à la vie du Christ, nous entrons *par leur intermédiaire* en communion avec le Christ de l'Evangile, et nous recevons de lui les grâces attachées à cette communion, grâces que ses apôtres et ses disciples tiraient de sa présence immédiate. Notre communion avec des hommes qui furent apôtres ou disciples du Christ, est le canal de notre communion avec le Christ en personne dans sa présence concrète et réelle sur la terre. Les apôtres, les disciples et leurs successeurs légitimes sont les anneaux indispensables de cette union.

2^o Voici une seconde raison pour laquelle on ne peut, sans en avoir reçu le pouvoir, exercer dans l'Eglise les fonctions du ministère. L'exercice de ces fonctions est difficile, redoutable, entraînant les conséquences les plus graves pour le temps et pour l'éternité. On conçoit dès lors qu'il exige des garanties, et que Dieu impose à ceux qui doivent s'en acquitter l'obligation d'être accrédités auprès des fidèles par une autorité compétente. C'est ainsi que, dans l'ordre temporel, pour exercer certaines professions, comme celles de médecin, de pharmacien, d'avocat, d'instituteur, il faut en avoir reçu le mandat par l'autorité publique. De plus, l'accomplissement de certaines fonctions sacrées exige des pouvoirs tels qu'ils ne sont qu'une émanation de la puissance divine. Ils ne peuvent donc être

transmis que par ceux qui sont les dépositaires de cette puissance.

**

L'évêque, avant son sacre, entend le prélat consécrateur lui adresser cette demande : « Avez-vous des lettres apostoliques ? » Je suis contraint par l'Écriture, par la Tradition, par la raison, d'adresser une question à peu près semblable aux différentes communautés chrétiennes qui revendiquent le droit sacré de conduire les âmes à Dieu. Avant d'accepter votre autorité, de m'asseoir au pied de votre chaire, de recevoir de vous les choses saintes, je vous demande si vous tenez votre mission des apôtres. Si vous n'avez pas reçu vos pouvoirs de leurs mains, le troupeau que vous conduisez n'est pas le troupeau de Jésus-Christ, votre prédication est vaine et sans autorité. C'est là ce qui sépare les fausses églises de la véritable. « Le caractère infaillible et ineffaçable de toutes les sectes, sans en excepter une seule, c'est, dit Bossuet, qu'on leur marquera toujours leur commencement, et le point d'interruption par une date si précise qu'elles ne pourront elles-mêmes le désavouer. C'est un remède éternel préparé par Jésus-Christ à son Église contre tous les schismes et contre toutes les sectes. Le Fils de Dieu ne laisse à ceux qui seraient tentés de sortir de cette suite sacrée, aucun endroit où ils puissent trouver un légitime commencement de leur secte, ni placer aucune interruption, quand elle ne serait que d'un jour et d'un moment. Il n'y a donc qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur origine. On trouvera toujours, et sans aucun doute, le temps précis de l'interruption, le point de rupture demeure toujours sanglant ; et ce caractère de nouveauté, que toutes les sectes porteront éternellement sur leur front sans que ce caractère se puisse effacer, les rendra toujours reconnaissables. »

Nous venons de montrer que la véritable Église de Jésus-Christ doit posséder l'apostolicité ; nous montrerons dimanche prochain que ce caractère brille au front de l'Église catholique.

AVIS PAROISSIAUX

LE SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL

Mes frères,

Nous célébrons dimanche prochain la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, et à l'issue des vêpres aura lieu l'imposition du scapulaire aux personnes qui désirent le recevoir.

Je ne dis point de mal des dévotions qui ont été, en ces derniers temps, introduites dans l'Église, et auxquelles on s'est rallié, séduit par l'attrait de la nouveauté ; mais je suis d'avis qu'il ne faut point abandonner celles qui sont consacrées par la succession des siècles et par

l'expérience des saints. Dans ce nombre figure la dévotion du saint scapulaire. Cette dévotion remonte au ^{xiii}^e siècle ; elle a été approuvée et enrichie d'indulgences par les Papes ; elle a été préconisée par les saints, pratiquée par les plus éminents personnages, par des Pontifes, par des rois, par des savants, par l'immense multitude des fidèles. C'est une raison pour nous de l'estimer et d'y tenir.

Que signifie le scapulaire et quels sont les avantages spirituels qu'il nous procure ? Voilà ce qu'il me paraît utile de vous rappeler aujourd'hui.

I

Qu'est-ce que le scapulaire ? — C'est un signe : le signe, la marque extérieure, la démonstration visible de nos sentiments de foi, de vénération, de confiance envers la Sainte Vierge.

La piété, quand elle est sincère, quand elle est vive, ne peut rester cachée dans le fond du cœur ; elle ne peut se résigner à être invisible et muette ; elle éprouve l'impérieux besoin de se montrer, de parler. Eh bien ! en portant le scapulaire, nous témoignons visiblement notre piété envers la Sainte Vierge, nous donnons la preuve palpable que nous la vénérons, que nous l'aimons, que nous avons confiance en elle.

Est-ce que vous trouverez jamais le scapulaire sur le cœur d'un impie, d'un indifférent, d'une fille légère, d'une femme irréligieuse ? L'impie, l'indifférent, la femme mondaine ont généralement d'autres pensées, d'autres souvenirs que la pensée, que le souvenir de la Sainte Vierge ; ils ne manifesteront pas une piété à laquelle ils sont totalement étrangers.

Le scapulaire est la propriété spéciale des chrétiens sérieux, des âmes sincèrement pieuses. Je ne veux pas dire qu'il faut être un saint, une sainte, pour porter un scapulaire : les plus grands pécheurs peuvent le revêtir et en espérer des grâces de conversion. Mais habituellement on ne le rencontre que chez les personnes attachées aux pratiques chrétiennes, et chez elles, il est le signe extérieur, le témoignage visible de leurs sentiments à l'égard de la Mère de Dieu. Ainsi, porter un scapulaire, c'est faire une profession de foi, c'est dire : « La Sainte Vierge est ma souveraine et ma mère ; j'honore ses privilèges, j'admire ses vertus, j'invoque sa puissance, je me place sous sa protection ; j'ai un respect et un attachement profond pour tout ce qui regarde son culte. »

Songez-y, vous qui avez reçu ou qui désirez recevoir le saint scapulaire, et considérez votre admission dans la confrérie comme une raison de plus d'aimer la Sainte Vierge et d'être fidèles aux exercices de piété établis en son honneur.

II

Le port du scapulaire n'est pas seulement une déclaration de nos sentiments de respect

et d'amour envers la Sainte Vierge; c'est encore un engagement d'honneur, une promesse publique de travailler à l'imiter, de marcher sur ses traces, de pratiquer les vertus dont elle nous a laissé l'exemple.

Si vous ne faites rien dans ce sens, si vous vous traînez dans la mollesse et la négligence, votre scapulaire vous accusera. Une chrétienne honorée de cette pieuse livrée est tenue, de ce chef, à avoir une conduite irréprochable, à fréquenter l'église avec assiduité, à recevoir souvent les sacrements. Le monde jugera qu'il est bien inutile de vous affilier à une confrérie, si vous ne voulez pas être meilleurs que lui. Le proverbe bien connu trouve ici sa place : *Noblessé oblige*. Vous appartenez à une confrérie pieuse, vous devez donner l'exemple. Je désire que cette parole soit bien comprise de toutes les personnes auxquelles elle s'adresse. C'est d'elles surtout que doit venir l'exemple, l'exemple d'une assistance empressée, je ne dis pas seulement à la messe du dimanche, mais au chapelet, aux vêpres, à la prière. Malheureusement, cet exemple, j'ai le regret de dire qu'elles ne le donnent pas toujours, et voilà pourquoi j'y insiste toutes les fois que l'occasion se présente.

III

Le scapulaire est la marque de notre piété envers la Sainte Vierge, je viens de le dire ; mais il est aussi un indice de sa protection et un moyen de sanctification qui n'est pas dépourvu d'efficacité.

Si la Mère de Dieu ne refuse pas son assistance à quiconque l'implore, on comprend qu'elle ait des attentions privilégiées, des faveurs spéciales pour ceux qui font profession de l'honorer davantage et qui ne rougissent pas de porter les insignes de son culte. A ce titre, les associés du Scapulaire ont le droit de compter, plus que d'autres, sur les bontés de la Sainte Vierge. Maintes fois, du reste, elle a prouvé qu'elle savait accourir au cri de leur détresse.

Elle a obtenu de Dieu que ce saint vêtement pieusement porté soit pour nous un élément de sanctification, une armure, un bouclier contre le mal, un moyen d'échapper à l'enfer et d'abrégier les souffrances expiatrices du purgatoire. Telles sont, vous le savez, les promesses faites par la Sainte Vierge au Supérieur des Carmes, lorsqu'elle lui donna le premier scapulaire.

Pour demeurer chrétien, que de luttes à soutenir ! que de périls à conjurer ! que de passions à vaincre ! Chacun de vous le sait par expérience. Ah ! il est vrai, la religion, pour nous prémunir contre les atteintes du mal, nous présente de précieuses ressources. Je ne parle pas seulement du sacrement de pénitence, auquel nous devons recourir pour recouvrer la grâce perdue par le péché ; du sacrement d'Eucharistie, qui conserve et for-

tifie en nous la vie surnaturelle ; mais, en dehors des sacrements, que de saintes pratiques nous sont recommandées par la religion ! que de dévotions nous sont conseillées ! Et cependant, je me hâte d'ajouter qu'il n'en est pas de plus douce ni de plus efficace que la dévotion à Marie. Le scapulaire étant une manifestation, une pratique de cette dévotion, il doit nous obtenir des grâces d'énergie pour résister au mal, des grâces de préservation pour échapper aux dangers qui nous menacent.

D'ailleurs, des promesses ont été faites par la Sainte Vierge aux associés du Scapulaire. Elle leur affirme que s'ils portent constamment ce précieux vêtement, ils ne mourront pas en état de péché mortel ; elle leur donne l'assurance que s'ils sont condamnés aux flammes du Purgatoire, elle-même les délivrera.

Ces avantages si appréciables ne vous engageront-ils pas à porter votre scapulaire avec une sainte fierté ?

Le scapulaire dans sa forme actuelle, — deux morceaux de drap de couleur brune sur lesquels est attachée une pieuse image, — n'est pas, je le concède, un objet de luxe, une élégante parure ; la vanité n'a rien à y voir. c'est vrai ; mais nous ne devons pas estimer les choses par le dehors et par l'éclat qu'elles répandent, nous devons les estimer dans l'idée qu'elles représentent. Je ne trouve pas mauvais que le serviteur se sente flatté de porter les livrées de son maître, qu'un homme méritant se glorifie de voir briller sur sa poitrine la croix d'honneur. Pour des raisons analogues, je trouve tout naturel qu'une personne pieuse se félicite d'avoir un scapulaire, qui est comme la livrée des serviteurs de Marie.

Le monde est aveugle : il est pénétré d'admiration devant un bout de ruban, devant un filet d'or ou d'argent appliqué sur un vêtement ou sur une coiffure, devant un insigne quelconque ; et il tourne en dérision le scapulaire, qu'il considère comme un vain hochet. Laissez-le à son aveuglement et croyez bien que c'est un honneur de revêtir les livrées de la Sainte Vierge. Songez qu'avant d'arriver à vous, ces livrées ont été portées par des pontifes comme le pape Clément VIII, par des saints comme Charles Borromée, par des rois comme Louis IX, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV. On ne peut que se glorifier de les porter en si noble compagnie. Ainsi soit-il !

AVANT LES GRANDS TRAVAUX DE LA CAMPAGNE

Mes frères,

Ce n'est pas sans appréhension — je vous fais cette confidence — que je vois s'ouvrir la saison dans laquelle nous entrons. Jusqu'ici, l'assistance à la messe, il m'est agréable de vous rendre ce témoignage, a été satisfaisante ;

mais j'ai peur d'avoir à constater bientôt de regrettables absences. Car voici venir le temps où, par suite de la besogne matérielle, vous serez violemment tentés de relâchement dans l'accomplissement de vos devoirs, et je crains que les habitués de l'église eux-mêmes, entraînés par le courant et subjugués par le mauvais exemple, ne négligent aussi la sanctification du dimanche.

A cette époque de l'année et pendant plusieurs mois, vous subirez la pression, la tyrannie du travail. Le travail vous absorbe ; c'est comme un engrenage qui vous attire, qui vous saisit et qui ne vous lâche plus, quand il vous tient. Il faut travailler aujourd'hui, demain, après-demain, toujours : point de trêve, point de repos.

Et pourtant, mes frères, il faut de la mesure, de la modération en toute chose ; car votre corps n'est pas une machine infatigable, et l'intérêt de votre santé exige que vous preniez du repos. Dieu y a pourvu, et après six jours de travail, il vous prescrit un jour de répit qui doit être consacré à la prière.

C'est une loi, et je viens vous prier de vous en souvenir : *Memento ut diem sabbati sanctifices*. Le besoin, l'urgence du travail, voilà habituellement le prétexte dont vous couvrez vos négligences. Eh bien ! permettez que je vous le dise : cette excuse n'est pas valable.

Le précepte dominical comprend deux obligations : l'obligation de cesser le travail et l'obligation d'assister à la messe. Or, voici la doctrine et la pratique de l'Eglise à l'égard de cette double obligation. Avec une condescendance de mère, elle permet le travail quand il est nécessaire, quand les récoltes sont menacées par des pluies compromettantes. Mais, en autorisant le travail, elle n'autorise pas l'abstention de la messe. Et c'est ici que la confusion s'introduit dans certains esprits. On croit volontiers que quand on a des motifs sérieux de travailler le dimanche, on est par là même dispensé d'assister à la messe. C'est une erreur, que je dois vous signaler. Et retenez bien ceci : quand même l'urgence du travail vous permettrait de méconnaître la loi du repos, elle ne justifierait pas votre absence à la messe. La journée d'ailleurs restera assez longue, et l'heure que vous aurez donnée à Dieu ne vous attardera guère.

Ne me dites pas que vous n'avez pas le temps. — Ce n'est pas le temps qui manque, c'est la bonne volonté. Chose étrange ! nous voulons que Dieu soit obligant pour nous, à ce point que nous le boudons quand il permet que nos projets soient contrariés, mais nous ne voulons pas être obligeants pour lui. C'est lui qui doit faire notre volonté, mais nous prétendons être dispensés de faire la sienne. Les rôles sont intervertis. Commençons par respecter les lois divines, non pas isolément, non pas individuellement, mais tous

ensemble, tous sans exception, et alors nous aurons quelque raison de compter sur les bienfaits de la Providence. N'oublions pas, mes frères, que nous sommes de frères créatures, vivant sous le regard et dans la main de Dieu ; n'oublions pas qu'il y a là-haut, dans les régions aériennes, des nuages, des éclairs, des tonnerres, de la grêle, et que dans moins d'un quart d'heure, si Dieu le permet, toutes nos espérances peuvent être ravagées. Souvenons-nous que dans de telles conditions il serait imprudent de jeter un défi à Dieu et de provoquer sa colère par une continuelle et publique violation de sa loi.

Dans les saintes Ecritures, la profanation du jour sacré est indiquée comme la cause des châtiments qui sont tombés sur le peuple juif, et voilà pourquoi, mes frères, quand je vois la loi du dimanche généralement violée, l'église déserte, ou fréquentée seulement par quelques rares fidèles, quand sur mon chemin j'aperçois des hommes qui travaillent le dimanche sans nécessité, malgré l'opinion publique qui les condamne, je me sens comme menacé et mon esprit s'emplit de sombres pressentiments.

Mes frères, l'office du pasteur est de veiller, de prévoir le mal et de le signaler à ses fidèles. L'apôtre S. Paul veut qu'il élève la voix contre les abus qui se produisent ; il lui enjoint de parler à temps, à contre-temps, de menacer, s'il le faut, pour ramener les réfractaires à l'observation de la loi.

J'accomplis donc un devoir sacré, en vous suppliant de sanctifier le dimanche ; c'est ma conscience qui m'a dicté les recommandations que je viens de vous faire. J'ai dû vous prémunir contre la négligence à laquelle vous serez tentés de succomber. Maintenant, ma responsabilité est dégagée. Plaise à Dieu que mes paroles ne soient pas vaines ! Plaise à Dieu qu'en vous rappelant l'une de vos plus impérieuses obligations, elles vous décident à y être fidèles ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MARTHE

(29 juillet)

SAINTE MARTHE DANS L'ÉVANGILE

Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum.

Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare. (Jean, xi, 5).

Lorsqu'on ouvre l'Evangile pour évoquer la divine figure du Sauveur, on la voit environnée d'autres figures choisies et de divers groupes prédestinés qui lui font cortège.

Après le groupe familial de Nazareth, c'est le groupe apostolique ; puis viennent les disciples et les saintes femmes.

Parmi ces femmes, les unes passent ina-

perçues, ne nous laissant même pas un nom. Ce que nous savons d'elles, c'est qu'elles suivaient le Sauveur et qu'elles l'aidaient de leurs biens. (Luc, viii, 9).

D'autres plus heureuses sont nommées par l'écrivain sacré ; un trait rapide, mais précis, nous les fait revivre. La Chananéenne reste le type d'une foi que rien ne rebute ; la Samaritaine demeure le modèle de l'apostolat généreux ; le cœur de nos mères se retrouve dans l'affection jalouse de Salomé pour ses enfants.

Mais parmi ces femmes, il en est deux pour lesquelles Jésus ressentit une affection plus intime ; elles étaient sœurs, et se nommaient Marthe et Marie.

Leur maison était l'asile béni où le Sauveur se reposait de ses fatigues apostoliques ; le lieu où il donna l'éclat le plus merveilleux à sa puissance, en rappelant Lazare du tombeau ; la retraite sacrée où, dans les jours qui précèdent sa Passion, il aguerrit son âme ; la dernière terre qu'il toucha en remontant au ciel.

C'est à faire revivre l'une de ces deux femmes, Marthe, qu'il faut que je m'applique pour répondre à l'attente de votre piété.

Je vous la peindrai telle qu'elle nous apparaît dans l'Evangile : *charitable* comme Abraham, lorsqu'il reçut les voyageurs ; *ardente de foi* comme Pierre, lorsqu'il confessa la divinité de son Maître.

I

1. Partout où le livre sacré nous parle de Marthe, il nous la représente accomplissant à l'égard du Sauveur un office de charité. Elle est vraiment l'hôtesse du Christ, comme se plaît à l'appeler la tradition.

Jésus vient de parcourir une dernière fois la Galilée ; il se rend à Jérusalem où, dans huit mois, vont s'accomplir les sombres mystères de la Passion. Mais avant de faire son entrée dans la ville sainte pour la fête des Tabernacles, Jésus s'arrête à Béthanie où Marthe lui rend les devoirs de l'hospitalité la plus entière. (Luc, x, 38).

Plus tard, après la résurrection de Lazare, dont l'éclat avait ravivé la haine de ses ennemis, Jésus vint de nouveau à Béthanie s'y reposer, dans le calme de la solitude et les confidences d'une amitié dévouée, des luttes ardentes entamées à Jérusalem. Ce fut à cette époque qu'il accepta une invitation chez Simon le lépreux.

Bien que d'une riche position, Marthe ne voulut laisser à personne le soin de le servir, même à une table étrangère, et en le cédant pour un repas, elle le suivit afin de l'entourer de ses soins dévoués. (Jo., xii, 2).

Elle n'ignore rien du drame de la Passion. Jésus, qui vient d'en révéler à ses apôtres les circonstances les plus particulières, les rail-

leries, les insultes, les tourments barbares (Luc, xviii, 31), n'a dû en rien cacher à ses amis de Béthanie.

Marthe sait à n'en pas douter que les choses écrites par les prophètes, touchant le Fils de l'homme, vont s'accomplir. Elle aperçoit déjà les crachats sur ce visage dont la beauté n'a pas encore été égalée ; l'âme pleine d'émotion, elle suit la marche toujours grandissante d'une colère que rien ne pourra satisfaire, ni les insultes odieuses, ni les lanières frappant sans pitié, ni les injures grossières ne respectant pas même la mort, et jusqu'à cette table de Simon, où l'on fête la résurrection de Lazare, elle entend les murmures intéressés de Judas dont elle connaît les desseins perfides.

Dans cette détresse extrême où se trouve volontairement le Maître, comment Marthe ne se laisserait-elle pas aller à l'ardeur de sa nature active ?

Désormais, la terre ne verra plus ces agapes fraternelles du Christ avec ses disciples, il ne boira plus avec eux du fruit de la vigne que dans le royaume de Dieu son Père ; le repas de Béthanie à toute la solennité et les tristesses d'un adieu. Tout s'unit à la fois pour signifier que l'heure des ténèbres est arrivée ; et la résolution des Pharisiens de faire mourir Lazare, et l'excommunication lancée contre Jésus, et le parfum répandu par Madeleine sur les pieds du Sauveur, et la parole même du Christ annonçant sans ambages que ce que vient de faire cette femme est en vue de sa sépulture.

Aussi, pénétrée de ce mystère, et sans se plaindre cette fois que sa sœur la laisse servir toute seule, Marthe ne pense qu'à prévenir le moindre désir du Sauveur, qu'à se tenir entièrement à son service : *ministrabat*.

Celui qui est la toute-puissance accepte le secours de qui n'est rien ; Celui qui n'a qu'à vouloir pour que les pierres des chemins deviennent des pains, Celui qui n'a qu'à appeler pour que les anges se hâtent de le servir, reçoit la nourriture d'une femme !

O Marthe, si le parfum répandu par Madeleine assure à son nom l'admiration de tous les siècles, l'humble service que vous acceptez à l'égard du Sauveur, dans la maison de Simon, sera toujours l'objet du vœu le plus cher des âmes chrétiennes ! Comme vous, nous aurions voulu, par nos soins, adoucir l'angoisse de notre Dieu, et jeter dans la nuit épaisse où il s'enveloppe, quelques rayons de l'affection la plus dévouée.

2. Mais n'ayons ni ces regrets ni cette jalousie pieuse : l'office de Marthe est à notre disposition, car vivant dans la personne du pauvre, de celui qui pleure, Jésus demeure toujours au milieu de nous, regardant comme fait à lui-même ce que nous ferons au moindre de nos frères.

Quelle n'est donc pas, mes Sœurs, la sublimité de votre vocation ! Nouvelles Marthes, Jésus, dans la personne du pauvre, est l'objet de vos soins, l'occupation constante de votre vie.

Il a faim, il a soif, il est sans vêtements, il est dans la solitude austère de la maladie ; et c'est de vous qu'il reçoit la nourriture ranimant ses forces, le vêtement réchauffant ses membres, la société trompant pour lui l'amertume de la réclusion.

Mais jusque dans cette fonction, comme il est facile, — tant la légèreté de notre esprit est grande ! — de se laisser absorber par les soins matériels, conduire par des motifs tout humains, et de perdre ainsi une partie de nos mérites !

Marthe n'échappe pas à cette ardeur inquiète, et l'Evangile nous la montre empressée outre mesure, pleine des soins du service, impatiente de l'inactivité de Madeleine, allant jusqu'à prier le Sauveur de ne pas la laisser seule en son occupation.

Dispersée en mille soucis, son âme n'a plus le recueillement nécessaire pour profiter et pour jouir de la présence de son Dieu ; voulant honorer sans mesure son hôte divin, elle s'égare dans la vulgarité des moindres détails. « Etrange aveuglement de l'esprit humain, pourra dire Bossuet, qui ne croit pas s'occuper s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit pas d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement¹. »

Pour la retirer de ce tourment dangereux où un zèle aveugle la retient captive, il faut qu'aux accents de l'amitié la plus dévouée Jésus unisse l'austérité d'un commandement sévère. « Marthe, Marthe, lui dit-il, pourquoi cette agitation, cette inquiétude ? Une seule chose est nécessaire, et Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée. » Comme s'il lui disait : Que vous arrêtez-vous obstinément aux soins que réclame mon humanité ? Que ne vous élevez-vous au-dessus des préoccupations terrestres, ayant la vaine inconstance des choses du temps ? Que ne dominez-vous ces soins vulgaires pour jouir, comme Madeleine, de la part qui ne vous sera pas enlevée ? Car dans le ciel vous n'aurez plus à exercer ce devoir de l'hospitalité où vous vous dépensez d'une manière si active : un bien meilleur, où tout est repos, vous est réservé².

Quelle sagesse en ces paroles du Sauveur ! et quelle lumière ne sont-elles pas pour les âmes comme les vôtres, que Dieu veut conduire à la plus haute sainteté !

Oui, appliquez-vous aux œuvres extérieures qui sont de votre devoir ; soignez les pauvres comme les membres vivants du Christ ; ne laissez jamais soupçonner l'ardeur de votre

zèle ; portez soigneusement, comme votre plus beau titre d'honneur, votre nom de Sœurs Hospitalières ; — mais ne laissez pas ces œuvres, si glorieuses soient-elles, dominer votre esprit. Elles ne sont jamais pour nous que ce qu'est la rame pour le batelier, l'instrument de labeur pour l'ouvrier : un moyen de travail pour arriver jusqu'à Dieu, et non pas un but dans lequel nous puissions nous complaire et nous reposer.

II

1. Les témoignages touchant la divinité de Jésus-Christ ne manquent pas ; ils viennent des apôtres, des malades guéris, des ennemis les plus acharnés du Sauveur. Mais aucun de ces témoignages n'a l'élan spontané, le désintéressement absolu de celui de Marthe.

Pierre, pourtant, atteste son dévouement dans une crise solennelle. La foule ingrate refusant de croire à la vérité de sa parole, vient de laisser seul dans le désert Celui qui l'a nourrie si miraculeusement. C'est en ce moment que Pierre, protestant de son appartenance entière au Christ, atteste que celui-ci est le Fils de Dieu, et que ses lèvres ont les paroles de l'éternelle vie.

Mais comment Pierre aurait-il pu contenir en lui-même sa foi ? Il vient de voir le miracle de la multiplication des pains ; il entend encore la voix qui l'appelle sur le lac de Génésareth, il sent la main qui le sauva des flots ; il assiste à la scène émouvante où les passagers de la barque saluent leur Sauveur comme Fils de Dieu.

La parole du centurion sur le Calvaire est pleine de solennité ; c'est le réveil d'une âme coupable sentant toute la profondeur de sa faute ; c'est peut-être aussi un cri de crainte de voir les éléments se liguier pour la défense de la victime. Mais de toute façon, comment ne pas saluer celui qui agonise, alors que le voile du Temple se déchire, que la terre tremble sur ses bases, que les tombeaux s'entr'ouvrent pour laisser un libre passage à ceux qu'ils renferment ?

Mais Marthe n'a été frappée par aucun de ces prodiges, gagnée par aucune de ces avances, préparée à sa confession par aucune de ces attentions. Au contraire, dans une douleur cruelle, elle vient de souffrir de l'indifférence apparente de Jésus.

Lazare, frère de Marthe et de Madeleine, était tombé gravement malade : ses jours étaient en péril et les ombres de la mort assombrissaient la maison de Béthanie. A qui recourir en une aussi extrême détresse, à qui se confier sinon à l'Ami, qui ne pouvait voir une douleur dans le peuple sans y apporter quelque soulagement ?

Confiantes, les deux sœurs dépêchent vers Jésus un messenger avec mission de lui dire : « Celui que vous aimez est malade. »

¹ Discours de Vêture.

² S. Augustin, *De Verbis Domini*, Serm. 36.

Elles le voient déjà au chevet de leur frère ; elles se rappellent son empressement à répondre à l'invitation du centurion de Capharnaüm pour guérir son serviteur ; elles le voient quittant la salle du festin pour suivre Jaïre en sa demeure et ressusciter sa fille. Comment résisterait-il à leur appel ? Elles n'y pensent même pas.

Les heures pourtant s'écoulent, n'apportant avec elles qu'une anxiété croissante. L'impatience devenait vive à Béthanie, et du plateau où est situé le village, plus d'une fois le regard des deux sœurs, errant des montagnes de la Pérée aux sentiers qui montent vers Béthanie, parcourait la route que devait suivre le Sauveur... Vaine attente, Lazare mourut.

Qui pourrait dire ce qui se passa, en ces heures troublées, dans le cœur de ces deux femmes, tombant de la confiance la plus entière à la cruelle réalité d'une mort inattendue ? La compassion des Juifs, venus nombreux de Jérusalem pour les consoler, ne faisait que leur rendre plus visible l'absence du Sauveur. Comment n'en eussent-elles pas souffert, lorsque la foule elle-même, connaissant l'attachement profond de Jésus pour Béthanie, disait : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, n'aurait-il pas pu empêcher Lazare de mourir ? »

Enfin le quatrième jour, — quand la mort a déjà commencé son œuvre, quand, suivant la parole de Bossuet, « Lazare est mort, enseveli, enterré, quand on craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus¹, » — le Christ paraît, ne recevant de Marthe que la vive expression de sa douleur : « Seigneur, lui dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! »

Elle se rappelait sans doute en ce moment son attendrissement à la vue de la moindre douleur, ses larmes devant le deuil de la veuve de Naïm, sa commisération pour la Chananéenne lui demandant la guérison de son fils, et elle se le représentait ainsi plein d'émotion s'il avait assisté à la triste agonie de Lazare, s'il avait entendu ses gémissements et ceux de Madeleine...

Puis, incapable de croire à la perte de Lazare, Marthe veut se persuader que si Jésus est venu à Béthanie malgré la volonté de ses apôtres, à une heure où ses ennemis ont le projet de le faire mourir, c'est qu'il veut non seulement apporter quelques condoléances banales, mais accomplir un nouveau prodige.

« Maintenant même, lui dit-elle, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. »

Attentif à sa prière, Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. — Je le sais, répond cette fois Marthe, l'âme pleine d'émotion, lors de la résurrection générale, au dernier jour ! »

Dans son impérieux désir de voir la pierre du tombeau céder immédiatement à la parole du Sauveur, elle n'a rien compris à sa promesse : elle la prend pour une de ces consolations dont ses oreilles étaient fatiguées depuis trois jours.

C'en est donc fait ! la mort n'a rien à craindre pour sa victime ; comme les autres, Lazare restera en son étroite dépendance. Béthanie ne verra pas les merveilles de Capharnaüm et de Naïm, il n'enveloppera que le deuil inconsolable des deux sœurs ! Ce que la commisération avait produit en Jésus, l'amour a été impuissant à le renouveler !

Oui, Lazare, laisse la tombe accomplir son œuvre ; laisse ton corps tomber en cette dissolution où Dieu trouvera le germe d'une résurrection future. N'est-ce pas assez pour toi des pleurs qu'un Dieu répandit sur ta dépouille ? n'est-ce pas assez du frémissement qu'il éprouva devant ta tombe ? Qui jamais eût à ses funérailles un pareil deuil et des larmes si amères ?

Quant à Marthe, toute à ses regrets, elle n'entend rien de ce que dit Jésus ; elle ne saisit rien des promesses que le Sauveur précise pourtant chaque fois davantage ; elle ne prévoit nullement le miracle qui va s'accomplir. « Cette femme, dit saint Augustin, me semble n'avoir rien compris de ce qui se disait. Elle eut simplement l'impression qu'il s'agissait de quelque chose de grand, et interrogée sur une chose, elle en répond une autre. *Propterea aliud interrogata, aliud respondit*¹. »

Car Jésus ne lui demande en rien une profession de foi ; il connaît les pensées de Marthe, son dévouement sans mesure, mais celle-ci n'en proclame pas moins « qu'elle a toujours cru qu'il était le Christ, le Fils de Dieu vivant venu en ce monde. »

Est-ce que cette profession à la divinité du Sauveur, tout à la fois spontanée et désintéressée, n'est pas la plus touchante et la plus généreuse de celles que contient l'Evangile ? Marthe la fait quand personne ne l'interroge, quand les Juifs sont le plus acharnés contre le Sauveur, au moment même où, par son absence, Jésus vient d'accroître l'acuité de son deuil, à l'heure où elle croit pleurer pour toujours Lazare.

2. N'avons-nous pas une pareille profession à faire, tout aussi généreuse et humainement tout aussi désintéressée ?

Nos œuvres ici-bas, suivant en cela la loi de toute germination, ne trouvent de fécondité que dans la mort : elles ont le sort de la semence s'évidant en terre avant de la couvrir de riches moissons ; elles connaissent les angoisses de la mère avant de mettre son enfant au monde.

La critique les discute, la calomnie les ruine,

¹ Méditations sur l'Evangile.

¹ Op. cit.

l'ingratitude les méconnaît ; et jusqu'au dedans de nous-mêmes, la répétition des mêmes devoirs en enlève le charme.

Aurons-nous assez d'oubli de nous-mêmes pour leur garder notre ardeur entière ; pour comprendre qu'elles sont une manifestation de Dieu, d'autant plus puissante que celui qui les accomplit est plus faible et plus délaissé ; pour conserver en nous cette légitime fierté qui nous pousse à toutes les audaces plutôt que de nous laisser surpasser par quelqu'un quand il s'agit de quelque bien à faire ? *In quo quis audeat, audeo et ego.*

Quant à vous, Marthe, multipliez et bénissez les œuvres de la sainte hospitalité. Que le vaste champ de la miséricorde et de la charité voie ses moissons s'accroître toujours. Puisse ne rien se perdre de l'activité si louable où se dépense le zèle de tant d'âmes généreuses, et dans ce but, ô Marthe, apprenez à tous, comme vous-même l'avez appris du Sauveur, à mettre au-dessus de tout *l'unique nécessaire*, à estimer à son prix *la meilleure part qui ne nous sera pas enlevée* ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XII

DEUXIÈME MISSION. — A BÉRÉE ET A ATHÈNES

I

Ce n'est pas sans une peine profonde que Paul s'éloigne de ses chers Thessaloniens. Il aime cette Eglise qu'il a fondée dans les larmes, où il a trouvé des ennemis acharnés, mais des amis souverainement dévoués, comme Second, et surtout Aristarque, qui sera à Rome son compagnon de captivité¹. Il déclarera avec une juste fierté que cette ville est, comme celle de Philippes, « son espérance, sa joie et sa couronne de gloire. » (I Thess., II, 19). Aussi demeurera-t-elle fervente et fidèle à ses enseignements apostoliques. Ses adversaires toutefois ne désarmeront jamais.

Bérée était une ville calme, détournée du centre des affaires. Les Juifs y jouissaient d'une assez grande opulence pour y posséder une synagogue, et ils étaient nombreux. Ils avaient aussi des sentiments plus nobles, plus élevés que leurs frères de Thessalonique. Paul pénètre dans leur synagogue et reprend son thème habituel, les souffrances nécessaires du Christ et sa résurrection d'entre les morts. Toujours il s'appliquait à leur enlever l'idée séduisante d'un Messie conquérant, et pour

cela il s'appuyait sur les Prophètes. Les Béréens l'écoutaient avec une joyeuse avidité, et après chaque discours « ils contrôlaient avec soin les Ecritures pour voir si les choses étaient bien telles. »

C'étaient des esprits sincères, des âmes de bonne volonté ; aussi beaucoup des auditeurs juifs de Paul crurent-ils à sa parole, et avec eux un grand nombre d'honnêtes femmes d'entre les Gentils, ainsi que plusieurs hommes. — Continuons à remarquer que partout les femmes sont les premières à embrasser l'Evangile, et les plus fidèles. — Cette conversion des Grecs païens nous fait penser que l'Apôtre ne se bornait point à prêcher dans la synagogue ; il exerçait aussi le ministère de la parole parmi les païens, leur parlant dans les lieux publics et les visitant dans leurs maisons.

Cependant son cœur était resté à Thessalonique, il désirait vivement revoir les frères qu'il avait laissés dans la tristesse ; mais la prudence le retint et il ne tarda point à s'en applaudir.

La haine des Juifs thessaloniens en effet veillait. A peine connurent-ils les succès de Paul à Bérée qu'ils accoururent et indisposèrent contre lui la multitude, mobile partout et facile à entraîner. Les frères, apeurés soudain, le pressèrent de s'éloigner. Il gagna la mer et laissa à Bérée Silas avec Timothée. Quelques fidèles Béréens s'embarquèrent avec lui, sans doute à Dium, et l'accompagnèrent jusqu'à Athènes.

Ce voyage dut être pour l'Apôtre plein d'amertume et de tristesse. Chassé d'une ville dans une autre, sa vie errante lui pèse, surtout parce qu'il ne peut accomplir comme il le voudrait sa mission de porter à travers le monde le nom de Jésus-Christ. Il souffre aussi dans son cœur, parce qu'il est méconnu et haï, lui qui vient les mains pleines de vérité, l'âme débordant d'amour. Il passe sur le front de l'Olympe, de l'Ossa, du Pélion, le siège et la demeure mythologique des divinités qu'adore la Grèce ; il aperçoit les champs de Marathon, il navigue dans les eaux de Salamine ; tous ces souvenirs brillants lui reviennent de l'antique Grèce si glorieuse, aujourd'hui appauvrie et ruinée par la domination romaine. Il pense à ceux qu'il a évangélisés, aux amis, aux disciples qu'il laisse derrière lui, à sa solitude. C'est en cet état d'esprit qu'il débarque au Pirée.

Athènes est toujours la reine des arts et des lettres ; si elle a perdu le sceptre de la conquête, elle a gardé celui de la science et de l'éloquence. Ses écoles sont supérieures à celles de Rome même, et tous les grands hommes d'Italie, Cicéron, Ovide, Virgile, Horace, y sont venus étudier. C'est la cité du bon goût, et quoiqu'elle soit déchue de sa splendeur, elle est encore la merveille de l'Orient.

¹ Act., xx, 4 ; Coloss., iv, 10 ; Act., xxvii, 2 ; Philémon, 24.

Paul suit « les longs murs » en ruines qui joignaient le Pirée à la ville, où il pénètre par la porte Piraïque. Devant lui l'Acropole découpe sur le ciel d'un bleu pur et profond ses sommets couverts d'édifices splendides, au milieu desquels règne le Parthénon, consacré à Minerve.

Il entre ; une magnifique statue de Neptune, puis un temple de Cérès, qui renferme les marbres sculptés par Praxitèle, frappent ses regards. Mais il est ébloui surtout et consterné par la quantité de statues qui se dressent partout en l'honneur d'Athéné, de Jupiter, d'Apollon, des Muses ; à la vue des sanctuaires élevés à Bacchus et aux vieilles divinités de l'Olympe, de la profusion des autels qui leur sont élevés, ornés de leurs images insolentes ou impudiques. Voici une longue rue avec une colonnade monumentale, il la suit et trouve à droite l'Agora où s'agitent les discoureurs, les politiciens, les philosophes, avec tout le peuple d'oisifs qui les écoutent pour être au courant des idées et des événements du jour. Et toujours dominant, écrasant la cité, l'Acropole, au pied de laquelle apparaît, à l'ouest, le Pnyx, et au nord, le rocher de l'Aréopage, la tribune d'où les orateurs parlent à la foule immense étagée à leurs pieds.

Rien n'égale la richesse de l'Agora, peuplée des statues des grands hommes d'Athènes qui semblent rêver sous les platanes, entourée de monuments superbes, de portiques de marbre aux toits ornés de statues des dieux. Au centre, les douze dieux attendent et sollicitent des adorateurs. Tout autour de l'Agora, toute une floraison de sanctuaires et d'autels dédiés à toutes les divinités, même aux divinités inconnues. Mais la gloire de la cité c'est encore l'Acropole, « la ville haute », qui n'est qu'un vaste temple. On y trouve les temples de la Victoire sans ailes, qui rappelle l'époque victorieuse de Marathon et de Salamine, de Dionysos ou Bacchus, d'Esculape, de Vénus Aphrodite, de la Terre ; mais surtout le Parthénon, consacré à Minerve, la déesse de la Sagesse, qui règne sur les passions viles divinisées par Vénus et par Bacchus, et dont la statue est le chef-d'œuvre de Phidias. Le Jupiter d'Olympie, œuvre de son ciseau génial, porte aussi l'empreinte de son inspiration souveraine, mais il lui manque un temple idéal comme le Parthénon. Enfin, comme couronnement de l'Acropole, une statue colossale de Pallas-Athéné, si élevée, si gigantesque, au dire de Pausanias, qu'après avoir doublé le cap de Sunium, les marins apercevaient de la mer la pointe de sa lance et le cimier de son casque.

Tout un peuple d'idoles de marbre se pressaient dans la cité et particulièrement sur la colline sacrée, qui ne pouvait plus contenir cette profusion de statues et d'autels.

On comprend la tristesse de l'Apôtre.

II

Il renvoie les compagnons qui l'ont conduit à Athènes, avec mandat de dire à Silas et à Timothée de venir le rejoindre très promptement. En les attendant, il étudie la ville, et il se demande comment il pourra fixer ces esprits frivoles, attirer à la pure doctrine de son Maître ces cœurs corrompus et dégradés. Il pense aussi aux fidèles de Thessalonique. Qu'il voudrait les revoir ! Deux fois il songera à les aller retrouver, mais sur sa route il rencontrera des obstacles insurmontables. « Satan nous en a empêchés, » leur écrira-t-il. Enfin Timothée arrive, lui apportant sans doute des nouvelles qui ne le satisfont point, car il le leur renvoie pour les affermir et achever de les instruire dans la foi. Ce qu'il veut, c'est que personne d'entre eux ne soit ébranlé par cette tribulation. Silas regagne Bérée ; pour lui, comme toujours, il se sacrifiera, et demeurera à Athènes, seul. (I Thess., II, 17-18 ; III, 1-3).

Mais il ne prend point son parti de voir une cité intelligente comme celle-ci vouée aux absurdités et aux hontes de l'idolâtrie. Il en est vivement ému et indigné dans son esprit qui travaille. Les Juifs sont considérés à Athènes, ils ne cachent point leur religion, car sur la porte d'un de leurs monuments ils ont gravé ces paroles en grec : « Ceci est la porte du Seigneur : les justes entreront par elle. » Ils ont une synagogue, Paul s'y rend et leur parle ainsi qu'aux prosélytes ; les discussions sont chaudes, comme d'ordinaire, car il apporte toujours une ardeur extrême à exposer la vérité. De là il passe à l'Agora où il rencontre des étudiants, des philosophes, des désœuvrés. Il s'adresse à tous, et tous les jours ; il les arrête, il leur prêche la doctrine du Maître, pressant, éloquent, infatigable.

Un jour il trouve l'occasion de discuter avec des Stoïciens et des Epicuriens, en public. C'étaient les deux sectes qui étaient alors le plus en vogue, les deux écoles qui ralliaient le plus grand nombre de disciples. Les premiers croyaient à une cause première ; les seconds s'affichaient athées. Leur grande querelle roulait donc sur la création des choses, la providence des dieux. Cicéron avait traité cette question dans la *Nature des Dieux* et la *Divination*, où il fait une grande part aux augures et penche vers l'athéisme. Le peuple d'Athènes, citoyens ou étrangers, se passionnait pour toutes les nouveautés. D'après un fragment de Ménandre, si l'on adressait la parole à un esclave athénien travaillant à la campagne, aussitôt il posait sa bêche et vous rapportait mot pour mot les conclusions du dernier traité, du dernier discours¹. Les conversa-

¹ Cité par Vigouroux, *Le Nouveau Testament et les découvertes archéologiques*, p. 245.

tions habituelles à l'Agora touchaient donc des questions philosophiques ; et non seulement à l'Agora ou Forum, au pied de l'Acropole, où se tenaient les débats politiques, auprès des statues des grands citoyens qui avaient illustré la Grèce, Harmodius et Aristogiton, Lycurgue, Démosthène ou Pindare, mais dans l'Agora des marchands, dans le marché public peuplé des vastes bazars qui avaient dû s'étendre dans la plaine.

Cette multitude grouillante était cultivée, au courant de l'idée la plus récente émise par le philosophe le plus en vue. Elle passait son temps à dire, à écouter ou à rechercher ce qu'il y avait de neuf. Au temps de Plutarque c'était encore l'occupation des foules : il nous rapporte le thème habituel de leurs propos dans les marchés ou dans les ports. C'était d'abord la question ordinaire : « Qu'y a-t-il de nouveau ? » — avec cette réponse : « Comment donc ? N'étiez-vous pas à l'Agora ce matin ? Pensez-vous donc qu'on ait fait une constitution nouvelle dans ces trois dernières heures ? »

L'arrivée de saint Paul avait fait sensation dans la ville ; c'était l'homme du jour. On le voyait passer de la synagogue à l'Agora, causer avec les philosophes, aborder les étudiants, avec sa parole grave ou enjouée, se faisant tout à tous, parlant à chacun son langage, aux Epicuriens un langage sévère, au peuple un langage tout empreint de suave compassion. L'on se montrait cet homme de petite taille, remuant, nerveux, seul, sans disciples encore, que ne soutenait point ce cortège de clients et d'admirateurs volant à l'entour des professeurs célèbres, mais qui cependant était le point de mire de l'attention publique, parce qu'on sentait en lui une idée, une parole, un caractère.

Tout de suite il indisposa les philosophes en faveur, qui disaient en le voyant s'entretenir avec tous les groupes dans tous les coins de l'Agora : « Que veut dire ici ce semeur de paroles ? » Et dans leur intention c'était un mot de mépris. D'autres tout aussi haineux, mais non moins ignorants, ajoutaient : « Il semble annoncer des divinités étrangères. » Car il prêchait Jésus, et pour ne pas s'aliéner tout d'abord les esprits, il les entretenait plutôt de sa Résurrection que de sa Passion. Résurrection se dit en grec *Anastasis* ; ils s'imaginèrent qu'il venait leur proposer d'adorer, en même temps que Jésus, une déesse à laquelle ils donnaient le nom d'*Anastasis*.

Personne donc ne connaissait au juste son enseignement. Alors ses auditeurs le prirent et l'amènèrent à l'Aréopage en lui disant :

— Pourrions-nous connaître cette nouvelle doctrine que tu exposes ? Tu nous racontes des nouveautés ; nous voulons savoir ce qu'il en est. (Act., XVII, 10-22).

Ils montent les seize degrés taillés dans le

marbre qui mènent au rocher fameux de l'Aréopage. Trois juges s'assoient sur les sièges de pierre également creusés dans le roc. Derrière lui, le rocher à pic au-dessus duquel s'élève l'Acropole, à ses pieds une foule immense assise ou debout sur la pente douce de la colline, l'Agora, d'où s'élève un bruit confus de voix, les magnifiques monuments de la magnifique cité. C'est du haut de ce roc que Démosthène prononçait ses discours qui soulevaient l'enthousiasme plus qu'ils ne produisaient l'action. C'était le même peuple accueillant et railleur, policé et frivole, tout entier à l'amusement ou à la mode du jour. Démosthène défendait la cause de la patrie, Paul va défendre la cause du vrai Dieu. Sous ses yeux il considère le peuple païen, idolâtre et jouisseur, artiste et corrompu, capable de comprendre les nobles idées, les accueillant même, mais incapable de sacrifice, de générosité active et de consistance. A cette vue son esprit s'exalte et frémit, son cœur s'émeut, sa pensée s'affine, car il veut convertir ce peuple, au moins lui enfoncer dans l'âme quelques vérités qui y restent et qui s'y développent ensuite, comme le grain de sénévé : car Jésus-Christ n'a pas défendu à ses apôtres d'être habiles. Surtout il est remué par une immense compassion.

« Il faut avoir été soi-même, écrit M. Vigouroux, sur ce rocher nu, à l'endroit où parla le grand Apôtre, pour comprendre pleinement le récit des Actes et le discours que Paul adressa du haut d'une telle chaire à ces Athéniens légers, mais intelligents, à ces philosophes si célèbres dans l'antiquité. Quand on suit les traces du grand Apôtre dans les lieux qu'il a évangélisés, on les retrouve à grand'peine : le temps ailleurs a tout détruit, mais ici il a respecté le roc ; l'on est sûr d'être à l'endroit même d'où S. Paul a harangué le peuple et l'on peut aisément s'imaginer les sentiments qui durent remplir son âme d'apôtre... Aucune autre ville n'offre un spectacle comparable à celui d'Athènes avec son Acropole. Rome seule avec son Palatin, son Forum et son Capitole, groupés à côté les uns des autres, présente quelque chose d'analogue, mais à un degré inférieur. Qu'est-ce d'ailleurs, dans l'histoire des idées avant le christianisme, qu'est-ce que Rome à côté d'Athènes, le génie latin à côté du génie grec ?¹ »

Voilà la scène, écoutons maintenant l'orateur.

¹ Vigouroux, *ibid.*, p. 166-168.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 julii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 13 juillet 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panegyrique du B. Jean-Marie Vianney. — L'homme de prière et l'homme d'action, 513.

Aux élèves d'un Pensionnat. — Avant les vacances, 518.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XL. La dévotion à la Sainte Vierge, 521.

Pour le Premier Vendredi. — XXX. Comment souffrir dans le Sacré-Cœur, 523.

Sermon d'Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie, nourriture des âmes, 524.

PANÉGYRIQUE DU B. JEAN-MARIE

VIANNEY

(4 août)

L'HOMME DE PRIÈRE ET L'HOMME D'ACTION

Cum clamore valido et lacrymis offerens exauditus est.

Il trouva dans sa prière les accents et les larmes qui touchent le cœur de Dieu. (Hébr., v, 7).

Mes frères,

L'Eglise de France venait de subir la plus effroyable tempête. Elle avait vu ses ministres errer sur les chemins de l'exil ou monter à l'échafaud ; elle avait vu les âmes d'élite chassées du sanctuaire et jetées sans ressources et sans protection au milieu d'un monde corrompu et corrupteur. Les temples avaient été profanés, les autels renversés, et la notion même du vrai Dieu avait sombré au milieu des utopies les plus dangereuses. Il semblait vraiment que le temps était venu pour l'apostasie de confectionner le cercueil de l'Eglise et d'y enfermer enfin pour jamais le Galiléen vaincu. Déjà les potentats du jour, ivres d'impiété et de sang, chantaient victoire et célébraient sur les ruines qu'ils avaient amoncelées l'aurore des temps nouveaux.

Mais Dieu ne meurt pas. Sa justice satisfaite, l'heure de la miséricorde sonna, et d'après ses desseins éternels la divine Providence suscita le sauveur de notre pays. Pour mieux faire éclater son intervention, Dieu choisit ce qu'il trouva de plus faible et de plus humble. L'enfant qu'il prédestinait à de si grandes choses, il le façonna de sa main en le soumettant aux plus rudes épreuves et en le préparant à sa mission à l'école d'un confesseur de la foi ; puis, marquant son âme du caractère sacerdotal, il lui donna la maturité des sages et l'ardeur des séraphins, et quand son œuvre fut accomplie, c'est à vous, heureux habitants d'Ars, qu'il l'envoya.

C'était le 9 février 1818. L'abbé Vianney, guidé par un enfant, s'arrêta sur la colline voisine, en face des premières maisons de votre paisible village. Remerciant son jeune conducteur, il lui dit : « Tu m'as montré le chemin d'Ars, je te montrerai celui du ciel. » Puis s'agenouillant, il pria les anges de travailler avec lui à sauver le peuple que Dieu lui confiait : « Seigneur, accordez-moi leur conversion, et je consens à souffrir tout ce que vous voudrez. » Et il trouva dans cette prière les accents et les larmes qui touchent le cœur de Dieu. *Cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est.*

Voilà donc, mes frères, l'homme de Dieu sur son théâtre d'action. Les apparences en sont modestes et l'horizon bien borné ; mais lui, insouciant déjà des avantages terrestres et soupçonnant en quelque sorte les merveilles que le Tout-Puissant opérera par ses mains débiles, n'a dans le cœur qu'une seule ambition, celle d'être un vrai Pasteur. C'est pourquoi, dans la modeste enceinte de sa paroisse, il voit le champ du Père de famille qu'il faut défricher et cultiver ; dans les âmes qui lui sont confiées, il reconnaît le troupeau du Seigneur. Ah ! sans doute, il regrettera plus d'une fois la pelle et la pioche qu'il maniait avec vigueur aux jours de son adolescence, lorsque à la suite de ses frères il dut cultiver les champs paternels ; il pleurera même au souvenir de son bonheur lorsque, dans son enfance, il n'avait qu'à conduire un petit troupeau dans le gracieux vallon de Chantemerle. Mais, ô pasteur des âmes, faites taire vos regrets et séchez vos larmes ! Si le nouveau champ du Père de famille qui est dans les cieux est semé de ronces et d'épines, si le troupeau confié à votre sollicitude ne montre pas toujours la docilité des brebis que vous paissiez dans votre enfance, courage et confiance quand même ! Vous trouverez dans votre prière les accents et les larmes qui toucheront le cœur de Dieu. *Cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est.*

Le B. Vianney sera donc un vrai Pasteur selon le cœur de Dieu, parce qu'il sera un homme de prière et un homme d'action.

I. — Homme de prière

La Révolution française fut une entreprise profondément antireligieuse. Supprimer l'idée de Dieu, et par conséquent tout rapport entre le ciel et la terre, ou lui substituer la notion plus ou moins vague d'une croyance à l'Être suprême, tel fut son idéal. En proclamant les droits de l'homme, la Constituante passait dédaigneusement sous silence ses devoirs envers Dieu. Or nos devoirs envers Dieu subsistent malgré tout, malgré l'intervention d'une assemblée nationale. Et si Dieu laissa notre pays

expérimenter durement pendant quelques années un gouvernement qui voulait se passer de lui, ce ne fut que pour le châtier. Bientôt sa colère se laissera fléchir, car il trouvera dans le B. Vianney celui qui sera vraiment le médiateur entre le ciel et la terre, parce qu'il sera l'homme de la prière.

1. Homme de prière, le B. Vianney, prévenu par une grâce toute spéciale de Dieu, le sera dès sa plus tendre enfance.

Voyez cet enfant de seize mois. Au dire de sa sœur Marguerite, il refusa un jour de prendre de la nourriture, parce que sa mère a oublié de tracer sur son front le signe de la croix, en conduisant sa petite main.

« J'aimais la Sainte Vierge sans la connaître, dira-t-il un jour ; c'est ma plus vieille affection. » Aussi, quand une de ses parentes, pour favoriser la piété du petit Jean-Marie, lui donna une statuette de la Vierge Marie, il ne voulut plus s'en séparer. Ignorant encore le langage de la prière qui passe par les lèvres, il la prie à sa façon enfantine, la pressant sur son cœur, la couvrant de baisers, et la gardant près de lui nuit et jour.

A l'âge de 4 ans, il causa à sa mère le plus affreux tourment. Il arriva qu'un jour en effet Jean-Marie ne rentra pas à l'heure convenue. Qu'était-il donc devenu ? Serait-il par accident tombé dans la citerne de la maison ? Serait-il égaré sur la route et devenu la proie des malfaiteurs, qui au milieu du bouleversement national infestaient les chemins et les environs des grandes villes ? Toutes ces réflexions ne faisaient qu'augmenter de minute en minute l'angoisse qui étreignait le cœur de cette mère éplorée, lorsque pénétrant dans l'écurie, elle aperçut son enfant agenouillé près de la crèche, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel. Jean-Marie redisait, sans s'apercevoir que les heures fuyaient, toutes les prières qu'il avait apprises sur les genoux de sa mère.

Petit berger, dès l'âge de 7 ans il mit son innocence sous la garde d'une prière continue. Lorsque conduisant l'humble troupeau de la famille, il était parvenu dans les champs, en présence de la nature que Dieu a faite si gracieuse dans le vallon de Chantemerle, « il exhalait vers le Créateur sa prière, comme le parfum de son cœur » si pur. — A 13 ans, il dut prendre la pelle et la pioche et suivre ses frères dans les sillons des champs. « Ah ! c'était le beau temps, disait-il plus tard. Quand j'étais seul, je priais tout haut ; mais en compagnie je priais à voix basse... On se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage. Je m'étendais par terre, comme les autres ; je faisais semblant de dormir, mais je priais Dieu de tout mon cœur. »

O bel enfant de Dieu, pur comme les anges les frères, ne cesse pas de faire monter jusqu'au ciel l'encens parfumé de tes bégaiements

pieux ! Semblable à l'oiseau caché sous le feuillage, si tu trompas un jour les regards maternels, ce fut pour laisser ton cœur parler plus librement à celle que tu aimais sans la connaître. Prie donc toujours, prie sur les genoux de ta mère, prie devant la statuette de Marie que tu as déposée sur le vieux saule de Chantemerle comme sur un autel de la nature, prie le long des sillons que tu tournes et retournes avec tant de vigueur, prie le jour, prie la nuit : les supplications des âmes pures touchent plus facilement le cœur de Dieu. *Cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est.*

Déjà, tu l'ignores peut-être, la tempête révolutionnaire a reculé devant les prières de ton enfance et de ton adolescence, et là-bas, dans la capitale qui a vu couler des ruisseaux de sang innocent, tes camarades de quinze ans, qui ont pleuré sur la France piétinée par des impies, ont pu entendre les cloches de Notre-Dame chanter dans une joyeuse envolée l'Alléluia de la résurrection.

Grande et belle leçon pour vous, mères chrétiennes, qui bercez à votre tour sur vos genoux les anges que le bon Dieu a confiés à votre sollicitude. A l'exemple de la mère de notre Bienheureux, apprenez de bonne heure à vos enfants à balbutier les doux noms de Jésus et de Marie, et lorsque vous présenterez dans leur intelligence l'éveil de la raison, mettez tous vos soins à répandre dans le vase pur de ces jeunes cœurs l'arôme tout céleste de la prière. — Puissant enseignement pour vous aussi, jeunes gens qui m'écoutez. Vos passions peut-être endormies jusqu'ici, comme la semence dans le sillon, s'éveilleront aux jours de votre adolescence. Car tout homme qui vient au monde emporte dans les plis et les replis de son être des instincts mauvais, de tristes penchants qui accusent la déchéance de notre nature. Voulez-vous donc traverser sans péril les jours orageux de la jeunesse ? Imitez Jean-Marie Vianney, priez sans cesse ; priez dans les tentations, priez à l'ombre même du danger, et la prière vous gardera des naufrages qui font tant rougir. Mais si vous fléchissez dans la lutte, si vous perdez le goût de la prière, je ne voudrais pas être en ce jour de fête un prophète de malheur, cependant je vous prédis que vous tomberez dans des écarts dignes d'être pleurés.

2. La rage des persécuteurs s'était assouvie, mais la France tremblait encore au souvenir de l'assaut infernal qu'elle venait de subir ; et si l'aurore de la paix religieuse déchirait déjà le voile de cette longue nuit sanglante, le calme des grands jours sereins ne régnait pas encore. Mais, de son côté, l'élu de Dieu, notre homme de prière, redoublait de ferveur. Et sa ferveur croissait en proportion de la multiplicité et de la grandeur de ses épreuves. Si les études présentent pour lui des difficultés

insurmontables, il n'hésite pas à entreprendre à pied un pèlerinage au tombeau de S. François Régis. Est-il appelé sous les drapeaux, à son grand désappointement ? Il s'attarde bien involontairement aux pieds des autels au moment du départ, et c'est à cette circonstance qu'il doit d'échapper. Est-il obligé de vivre loin des siens, en exil aux Noës ? Il se console dans sa solitude en passant des nuits en prière. La prière, c'est vraiment sa vie, c'est la nourriture de son âme, c'est la respiration de sa poitrine, c'est le battement de son cœur. La prière est devenue pour lui un besoin ; elle lui est plus nécessaire que le pain qu'il mange, que l'air qu'il respire.

Et plus il avance dans sa vie, plus ce besoin de prier se fait sentir. Que de fois il dut se rendre dans la chapelle du séminaire, trouvant plus de charmes aux pieds du Tabernacle que dans ses livres théologiques qu'il étudiait si laborieusement ! Aussi, lorsqu'arriva le jour des appels aux ordres sacrés, ses maîtres touchés de sa piété angélique fermèrent les yeux sur l'insuffisance de son savoir et l'admirent en disant : « Dieu fera le reste. » Oui, le Dieu des sciences comblera toutes les lacunes de cet esprit inculte aux yeux du monde, et plus tard, cet ignorant devenu l'oracle de l'univers pourra répondre à ceux qui lui demanderont le secret de ses lumières, en montrant son prie-Dieu.

Le voilà donc prêtre, le petit berger de Chantemerle, celui que Dieu destine à une si grande mission. Et s'il est prêtre, il le doit à sa pratique de la prière.

Certes, il ne l'oubliera jamais ; et maintenant qu'au milieu de ses ouailles il est constitué l'homme officiel de la grande supplication universelle, il nous sera doux de le voir prosterné aux pieds des autels de l'humble sanctuaire de sa paroisse. Un marbre célèbre nous a conservé l'image du Curé d'Ars en prière. En vérité, on ne se le représente pas autrement. Qu'on nous le montre visitant les malades, bénissant les foules, catéchisant les petits, nous n'aurons jamais la physionomie complète de notre Bienheureux. Nous ne le reconnaitrions vraiment que quand nous le verrons dans l'extase de la prière, le corps soulevé par l'enthousiasme de l'adoration, les yeux fixés sur les profondeurs de l'infini, et les mains pressant religieusement le Crucifix objet de son amour.

Voilà son portrait. C'est l'attitude qu'il gardait pendant les neuf heures d'oraison qu'il passait chaque jour devant la sainte Eucharistie, au début de son ministère ; c'est la pose qu'il prenait comme naturellement, lorsqu'il « baignait son âme dans les eaux vivifiantes de la grâce, » alors qu'il descendait du saint autel. C'est dans cet élan de la prière qu'il a été vu par des milliers de pèlerins, lorsque, quittant le martyre de son confessionnal, il

venait implorer du Dieu des miséricordes le pardon pour les pécheurs.

Suivez-le encore devant les divers sanctuaires qu'il a élevés dans sa modeste église, en souvenir de la Passion de Notre-Seigneur, en l'honneur de Marie Immaculée, de S. Jean-Baptiste son patron, de sainte Philomène, « son consul auprès de Dieu, » ou des saints Anges gardiens : partout et toujours, vous ne le reconnaitrez que lorsque vous le verrez dans l'attitude de la prière, tel qu'il nous apparaîtrait encore aujourd'hui dans ce marbre fameux. Essayez même avec Catherine Lassagne de le surprendre, dans la pauvre cellule de son presbytère : vous constaterez qu'elle est transformée en oratoire et que le Bienheureux s'y entretient avec la Reine du ciel et son consul auprès de Dieu, parce que, dit-il, « la Sainte Vierge, sainte Philomène et moi, nous nous connaissons bien. » Oui, ces trois saints personnages se connaissaient bien, car ils étaient en rapports perpétuels, l'un pour faire monter ses continuelles supplications, les deux autres pour déverser sur son âme les trésors de la grâce de Dieu.

Ah ! priez donc, Bienheureux curé d'Ars !

Priez pour votre patrie que vous avez vue déchirée par les barbares ; le Dieu qui gouverne les nations a entendu les soupirs de votre cœur, il a vu couler les larmes de vos yeux, et en considération de votre persévérance dans la pratique de la prière, il a rendu à son peuple le calme et la paix. *Cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est.*

Priez pour la foule des pèlerins qui se présentent autour de vous, venus des quatre coins du monde entendre de vos lèvres sacerdotales la parole qui instruit et pardonne, et recevoir de vos mains bénissantes une part aux faveurs célestes.

Priez pour votre paroisse. Déjà le spectacle que vous lui avez donné, lorsque vous montiez au saint autel, lorsque vous passiez de longues heures auprès de la Sainte Eucharistie, a transformé les cœurs et tourné vers le ciel des regards longtemps habitués à ne se fixer que sur ce bas monde ; mais ne l'oubliez pas, ceux que vous avez connus autrefois ont des descendants aujourd'hui. Maintenant donc que vous réglez dans la gloire, redoublez vos supplications afin de maintenir toujours dans la voie du salut ce peuple qui ne cesse d'être le vôtre.

Et vous, mes frères, heureux bénéficiaires de cette prière ininterrompue, pourriez-vous oublier l'enseignement de votre saint Curé ? Pourriez-vous perdre cette pieuse coutume de la prière en famille qu'il recommandait avec tant d'insistance ? Pourriez-vous oublier le chemin de cette église dans laquelle a tant prié le B. Vianney ? Non, non, vous êtes trop sensibles à l'honneur que Dieu vous a fait en plaçant au milieu de vous celui qui fait l'admiration de tous les peuples ; vous conservez trop fidèle-

lement le souvenir de ses enseignements. Votre passé est le garant de votre avenir. Jamais vous n'omettez la prière de chaque jour et l'assistance aux saints offices du dimanche, jamais vous ne déserterez la Table eucharistique, jamais vous n'oublierez de placer votre confiance en Marie Immaculée, en vos Anges gardiens, en S. Jean-Baptiste et en sainte Philomène. Ainsi, mes frères, se poursuivra en vous et par vous le ministère fécond de ce prêtre qui fut vraiment un homme de prière.

II. — Homme d'action

Le vrai pasteur d'âmes doit être avant tout un homme de prière. Cette première condition, le B. Curé d'Ars la réalisa parfaitement. Son âme, « après avoir prié longtemps sans le savoir, » car « l'âme des enfants, dans leurs années pures, prie et contemple sans réfléchir, avec la force et la grandeur de la simplicité, » son âme, dans les années actives de son sacerdoce, s'éleva jusqu'à la sublimité de l'extase, au point que désormais les générations ne reconnaîtront vraiment le B. Vianney que lorsqu'elles le verront représenté dans l'attitude de l'adoration. La prière, après avoir été la forme de son âme, était devenue la forme de son corps.

Mais le vrai pasteur d'âmes doit être aussi un homme d'action. La foi qui n'agit point n'est-elle pas morte ? *Fides sine operibus mortua est*. Homme d'action, notre Bienheureux le sera dans toute la force du terme, car dans les desseins de Dieu, il est, quoique sur un modeste théâtre, le sauveur d'un peuple dévoyé par la Révolution.

A cette heure si triste de notre histoire, toute vie paroissiale avait disparu. Ars n'avait pas échappé au désordre général : la foi était morte, l'église demeurait vide, et les générations grandissaient dans l'atmosphère empestée du sensualisme. Jouir, jouir vite, jouir le plus possible, était devenu l'unique but de la vie.

Or, la première action de ce pasteur émérite fut de combattre ce sensualisme. Il le voyait en effet dans cette intempérance et ces débauches vulgaires où donnaient tant de jeunes gens ; il le voyait dans ces fêtes mondaines, dans ces danses, dont une mère n'osait plus garder ses filles et ses fils ; il le voyait dans cet amour immodéré des biens de la terre, avec lesquels on se procurait toutes les jouissances du corps. Aussi, c'est une guerre acharnée qu'il lui livre dans ses prédications, c'est avec une ténacité de fer qu'il le poursuit jusque dans ses repaires les plus cachés. Mais sachant bien que toute parole et toute démarche n'obtiennent leur efficacité que si elles sont appuyées sur l'exemple, le B. Vianney se livra à une austérité de vie qui aurait effrayé les moines de la Thébaïde.

Il fut en effet un véritable pauvre évangélique. La chambre qu'il habita pendant quarante ans est plus nue et plus enfumée que le réduit d'un indigent, et l'on ne peut considérer aujourd'hui sans être ému de pitié le grabat et la vieille armoire, la petite table et la vaisselle de terre qu'elle renferme et qui composaient tout le mobilier du serviteur de Dieu. Au milieu de cette indigence, le Bienheureux se livrait aux plus rudes austérités. Sa vie est un jeûne continuel qu'il pousse quelquefois jusqu'à ne faire que trois repas par semaine ; sa nourriture, ce sont des pommes de terre cuites à l'eau, ce sont des herbes crues et parfois du pain noir acheté aux mendiants et plus propre à inspirer le dégoût qu'à rassasier la faim ; son lit, c'est un peu de paille, et lorsqu'il veut obtenir une grâce, le plancher ou la terre nue ; son repos, un sommeil de deux heures. Mais peut-on appeler repos un sommeil entrecoupé par la toux, la fièvre et les vexations du démon ? Or, l'homme qui se mortifiait ainsi était sans cesse obsédé par une foule importune ; il passait jusqu'à dix-huit heures par jour au confessionnal ; et il en sortait les pieds glacés, les chairs écorchées, le corps moulu. Et le soir, saisissant des chaînes de fer, il s'en frappait à coups redoublés, à tel point que le sang éclaboussait les parois de sa cellule et que les chaînes de fer se brisaient.

Voilà, mes frères, comment Dieu suscite des hommes pour rappeler l'idéal chrétien de la mortification à un peuple dont les mœurs s'étaient trop modelées sur le sensualisme païen.

Or, cette action du B. Vianney ne resta pas stérile. Peu à peu elle déracina des cœurs l'amour effréné de la jouissance et lui substitua une règle de vie conforme à l'esprit de l'Evangile. On pouvait alors entendre les malades bénir leurs infirmités et les regarder comme le moyen le plus sûr d'aller au ciel. Témoin ce jeune homme qui, visité sur son lit de souffrance par son bon curé, lui répondit : « Je ne demande pas ma guérison, car si j'avais l'usage de mes jambes, je craindrais d'offenser Dieu. »

En même temps qu'il se livrait à ces mortifications surhumaines, le Bienheureux s'adonnait à un autre genre d'action. Les missions qu'il entreprit dès lors devinrent la passion de toute sa vie. Il y consacra sa personne et les offrandes qu'il recevait des pèlerins.

Il y consacra sa personne. Après avoir en effet transformé sa paroisse, il se fait apôtre, car le vrai zèle, comme le feu, ne dit jamais : C'est assez ! Il faut que l'incendie se propage ! Voici que l'homme de Dieu va porter la flamme du divin amour dans les localités voisines. Tous ses confrères font tour à tour appel à son dévouement. Pendant cinq semaines entières il se multiplie entre Ars et Trévoux. Son surplis sur le bras, son rosaire à

adieu à cette maison qui vous a été si hospitalière et si douce, à ces classes où votre esprit a défriché un petit coin du champ de la science, à ces ombrages qui ont abrité vos jeux et vos causeries amicales, à cette chapelle où vous avez tant de fois prié et goûté la joie du Seigneur. Et comme la colombe à laquelle Noé donna la liberté, vous allez déployer vos ailes et prendre votre essor loin de cette arche bénie qui vous a portées et préservées sur une mer orageuse et si féconde en naufrages. Reviendrez-vous comme elle avec le rameau vert et fleuri, symbole de la vertu jeune et pleine d'espérance ? Saurez-vous planer comme elle au-dessus des souillures dont vous serez témoins, et traverser le monde sans ternir la blancheur de vos âmes ? Je le désire, je l'espère, c'est la grâce que je demande pour vous à Dieu avec vos maîtresses, avec tous ceux et toutes celles qui, en sympathisant à vos joies, souhaitent pour votre bien qu'elles restent toujours innocentes.

Comment toutefois se défendre d'un peu d'inquiétude en vous voyant partir pour un monde si plein de périls, si livré à toutes les influences mauvaises, si possédé par l'orgueil, par la sensualité, par l'irrégulation, par toutes les passions qui depuis dix-huit siècles livrent une guerre acharnée à l'Eglise et à son Chef Jésus-Christ ? Comment ne pas vous faire quelques recommandations et ne pas vous rappeler vos devoirs, au moment où vous serez si tentées de les oublier ?

Permettez-moi de vous dire en peu de mots ce que vous devez être pendant les vacances par rapport à Dieu.

I

Le grand préjugé que le démon cherchera à vous inspirer, la grande tentation que vous aurez à combattre, c'est de vous considérer comme dégagées envers Dieu parce que vous n'êtes plus au pensionnat. Sous prétexte que le règlement n'oblige plus en vacances et que les exercices de piété font partie du règlement, beaucoup de jeunes filles s'en dispensent et prennent à cet égard les libertés les plus coupables. Est-ce juste, mes enfants ? Est-ce que le règlement ne vous oblige pas à la prière du matin et du soir, à l'assistance à la messe et aux vêpres, au salut, et ne vous conseille pas le chapelet et les bonnes lectures, précisément pour vous en donner l'habitude et vous former à une piété durable ? Est-ce que vous pouvez donner congé au bon Dieu et le chasser pour deux mois de votre cœur, lui à qui toute votre vie appartient et sans lequel vous n'existeriez pas une minute, lui dont les droits sacrés sont écrits sur toute votre personne, sur votre corps qu'il a façonné de ses mains et animé de son souffle, comme sur votre âme qu'il a faite à sa ressemblance, rachetée de son sang, ornée de sa beauté et

destinée à son ciel ? « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Voilà la loi suprême qui, promulguée sur le Sinaï, retentit à travers les siècles et oblige toutes les créatures intelligentes, sans aucune rémission et sans aucune dispense. Vous ne pouvez donc pas dire : « J'aimerai et je servirai Dieu au couvent, et je l'oublierai pendant les vacances. » Qu'est-ce que c'est que cette affection intermittente, capricieuse et sujette à des éclipses périodiques, sur laquelle on ne peut compter avec assurance ? Une amie vous a juré une affection parfaite et éternelle. Lui permettrez-vous de vous accabler de mauvais procédés pendant deux mois ? Si non contente de l'aimer dans le silence du cœur, vous lui prodiguez les marques d'affection, les petits soins, les cadeaux, si vous l'emmenez chez vous, si votre tendresse se révèle par toutes sortes de procédés ingénieux et charmants, trouverez-vous bon que votre amie ne vous en dise rien, qu'elle fasse semblant de ne rien remarquer, et qu'elle ne vous remercie jamais ni de ces fleurs que vous avez déposées dans sa chambre, ni de ces parties de plaisir que vous lui avez ménagées, ni de cette parure que vous avez achetée pour elle ? Voilà pourtant ce que vous faites quand vous négligez le bon Dieu pendant les vacances. C'est dans sa maison que vous êtes, beaucoup plus que dans celle de vos parents. Ces parents eux-mêmes, c'est à lui que vous les devez, c'est lui qui vous a ménagé leur tendresse ; c'est sa générosité qui s'est répandue sur eux et sur vous en biens temporels et spirituels de toute sorte, tels que la santé, l'aisance et les dons de l'esprit. C'est son pain que vous mangez, son air que vous respirez, son soleil qui vous éclaire ; et quand dans un voyage vous admirerez quelque grande scène de la nature, c'est lui qui l'a déployée sous vos yeux, c'est un rayon de ses perfections qu'il vous laisse entrevoir, c'est sa beauté qui vous sourit dans celle du matin, c'est sa majesté qui vous subjugue sur les hautes montagnes ou en face de la mer. Il n'y a pas un jour de vos vacances où il ne vous comble de ses bienfaits : et voilà le temps que beaucoup d'ingrates choisissent pour lui tourner le dos !

Le matin arrive : toute la nature s'éveille et le salue, les petits oiseaux lui gazouillent leurs prières ; l'ingrate se dispense de la sienne ou la marmotte en toute hâte avec force abréviations. Pourquoi ? Elle se lève trop tard, elle prolonge savamment son repos, il faut qu'elle descende pour le déjeuner, il faut auparavant qu'elle fasse sa toilette : une minute de prière, une grande demi-heure de toilette, voilà le début de sa journée.

La cloche de l'église voisine sonne : de pauvres vieilles femmes, d'humbles servantes, des gens qui ne connaissent de la vie que ses fardeaux, se rendent à la messe avec empres-

maines ils joignirent toujours l'enseignement de la religion. On savait que le pouvoir moralisateur ne réside pas dans la lecture, le calcul et l'orthographe, mais bien dans l'enseignement religieux ; on savait que l'école séparée de Dieu ne peut par elle-même ni imposer à la pensée la nécessité du bien, ni en communiquer la force à la volonté.

Allez donc maintenant répéter avec les impies que l'Eglise est l'ennemie de la science, qu'elle ne cherche qu'à enrayer le progrès afin de dominer plus facilement les esprits et d'opprimer les volontés ! L'Eglise ennemie de la science ! Jamais on ne proféra un mensonge plus caractérisé. Il serait facile de le démontrer, l'histoire en main ; mais qu'il suffise aujourd'hui de nommer le Curé d'Ars et de rappeler son titre de fondateur d'écoles chrétiennes.

L'action du B. Vianney se manifeste donc sous des formes aussi variées que parfaitement appropriées aux besoins des âmes. Faut-il rappeler encore les œuvres de zèle et de piété qu'il multiplia dans sa paroisse ? Confrérie du St-Sacrement pour les hommes ; confrérie du Rosaire pour les femmes et les jeunes filles ; association du Saint Cœur de Marie, en union avec Notre-Dame des Victoires, pour la conversion des pécheurs ; consécration de sa paroisse à Marie Immaculée ; pèlerinages à N.-D. de Fourvière ; institution de la prière en public chaque soir à la tombée de la nuit. Il n'y a plus à en douter : le B. Curé d'Ars fut véritablement un homme d'action. Son cœur, noble et généreux, comme celui de tous les saints, savait trouver un remède pour toutes les misères de notre pauvre humanité.

**

Eh bien ! mes frères, en face de cette prodigieuse activité de votre saint Curé, resterez-vous dans l'oisiveté ? « Le zèle, direz-vous, n'est pas notre affaire, c'est l'affaire des prêtres. A eux de multiplier et de diriger les œuvres paroissiales, de répandre la bonne presse, de fonder des écoles chrétiennes. » Il est vrai que l'apostolat s'impose aux prêtres plus qu'aux laïques. Et malheur à nous si nous n'évangélisons pas ! Mais le devoir du clergé ne supprime pas le devoir des fidèles. Tout le monde doit se livrer aux œuvres de zèle et d'apostolat ; les prêtres y sont obligés au nom de la justice et les laïques au nom de la charité ; et la charité n'est pas une vertu moins obligatoire que la justice.

La sainteté ne consiste pas, à vrai dire, à monter sur des échafauds pour le nom de Jésus-Christ, à exténuer sa chair de jeunes et de veilles ; elle consiste à remplir tous nos devoirs de chrétiens, chacun dans le temps où nous sommes appelés à vivre, et chacun dans le milieu où la Providence nous a pla-

cés. Soyez donc, mes frères, des apôtres, soyez les dignes enfants de votre saint Curé. Les œuvres qu'il a fondées sont encore vivantes sous vos yeux ; défendez-les, soutenez-les de votre parole, de votre personne et de votre argent.

Soyez les apôtres des écoles catholiques. Aujourd'hui, nos ennemis leur ont déclaré une guerre à mort ; défendez-les jusqu'à la mort.

Soyez les apôtres du denier du clergé. Autrefois le B. Vianney tendait la main à vos pères pour envoyer des missionnaires aux âmes, et vos pères donnaient sans compter. A votre tour, soyez généreux pour vos prêtres qui implorent votre charité.

Soyez les apôtres de toutes les œuvres paroissiales. Elles s'imposent, dans les circonstances actuelles. Autrefois les œuvres étaient beaucoup moins nécessaires. La religion avait à peine besoin d'être défendue et propagée ; elle se propageait et se défendait toute seule par tradition, par habitude, par vitesse acquise. Aujourd'hui ce n'est plus cela ; à des temps nouveaux il faut des œuvres nouvelles.

Enfin soyez les apôtres de la prière. Le Bienheureux fut un homme d'action ; mais il fut aussi l'homme de la prière. Priez donc en commun dans vos familles ; sanctifiez le grand jour de la prière qui est le dimanche ; visitez Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie et fréquentez les sacrements. Au temps de M. Vianney, le matin en allant au travail et le soir au retour, les ouvriers des champs, des hommes, laissaient à la porte de l'église leurs outils et entraient dans le temple adorer Dieu dans la simplicité et l'ardeur de leur foi. A midi, quand la cloche annonçait le milieu du jour, on voyait sur les sillons les laboureurs arrêter leur attelage et réciter l'Angelus. Gardez pieusement ces traditions que vous ont léguées vos ancêtres, et vous serez toujours de dignes paroissiens du Bienheureux qui dans sa gloire, où l'ont placé ses œuvres et sa piété, ne cesse de prier pour vous, de veiller sur vous, jusqu'à ce que vous soyez introduits dans la demeure de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il !

AUX ÉLÈVES D'UN PENSIONNAT

AVANT LES VACANCES

Mes chères enfants,

Nous touchons à la fin de l'année scolaire et au but que vos vœux appellent depuis si longtemps. Encore une semaine, et les espérances que vos imaginations caressent deviendront une réalité ; vous changerez brusquement et complètement de vie ; vous rentrerez, les unes pour toujours, les autres pour quelque temps, au sein de vos familles ; vous direz

adieu à cette maison qui vous a été si hospitalière et si douce, à ces classes où votre esprit a défriché un petit coin du champ de la science, à ces ombrages qui ont abrité vos jeux et vos causeries amicales, à cette chapelle où vous avez tant de fois prié et goûté la joie du Seigneur. Et comme la colombe à laquelle Noé donna la liberté, vous allez déployer vos ailes et prendre votre essor loin de cette arche bénie qui vous a portées et préservées sur une mer orageuse et si féconde en naufrages. Reviendrez-vous comme elle avec le rameau vert et fleuri, symbole de la vertu jeune et pleine d'espérance ? Saurez-vous planer comme elle au-dessus des souillures dont vous serez témoins, et traverser le monde sans ternir la blancheur de vos âmes ? Je le désire, je l'espère, c'est la grâce que je demande pour vous à Dieu avec vos maîtresses, avec tous ceux et toutes celles qui, en sympathisant à vos joies, souhaitent pour votre bien qu'elles restent toujours innocentes.

Comment toutefois se défendre d'un peu d'inquiétude en vous voyant partir pour un monde si plein de périls, si livré à toutes les influences mauvaises, si possédé par l'orgueil, par la sensualité, par l'irrégion, par toutes les passions qui depuis dix-huit siècles livrent une guerre acharnée à l'Eglise et à son Chef Jésus-Christ ? Comment ne pas vous faire quelques recommandations et ne pas vous rappeler vos devoirs, au moment où vous serez si tentées de les oublier ?

Permettez-moi de vous dire en peu de mots ce que vous devez être pendant les vacances par rapport à Dieu.

I

Le grand préjugé que le démon cherchera à vous inspirer, la grande tentation que vous aurez à combattre, c'est de vous considérer comme dégagées envers Dieu parce que vous n'êtes plus au pensionnat. Sous prétexte que le règlement n'oblige plus en vacances et que les exercices de piété font partie du règlement, beaucoup de jeunes filles s'en dispensent et prennent à cet égard les libertés les plus coupables. Est-ce juste, mes enfants ? Est-ce que le règlement ne vous oblige pas à la prière du matin et du soir, à l'assistance à la messe et aux vêpres, au salut, et ne vous conseille pas le chapelet et les bonnes lectures, précisément pour vous en donner l'habitude et vous former à une piété durable ? Est-ce que vous pouvez donner congé au bon Dieu et le chasser pour deux mois de votre cœur, lui à qui toute votre vie appartient et sans lequel vous n'existeriez pas une minute, lui dont les droits sacrés sont écrits sur toute votre personne, sur votre corps qu'il a façonné de ses mains et animé de son souffle, comme sur votre âme qu'il a faite à sa ressemblance, rachetée de son sang, ornée de sa beauté et

destinée à son ciel ? « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. » Voilà la loi suprême qui, promulguée sur le Sinai, retentit à travers les siècles et oblige toutes les créatures intelligentes, sans aucune rémission et sans aucune dispense. Vous ne pouvez donc pas dire : « J'aimerai et je servirai Dieu au couvent, et je l'oublierai pendant les vacances. » Qu'est-ce que c'est que cette affection intermittente, capricieuse et sujette à des éclipses périodiques, sur laquelle on ne peut compter avec assurance ? Une amie vous a juré une affection parfaite et éternelle. Lui permettez-vous de vous accabler de mauvais procédés pendant deux mois ? Si non contente de l'aimer dans le silence du cœur, vous lui prodiguez les marques d'affection, les petits soins, les cadeaux, si vous l'emmenez chez vous, si votre tendresse se révèle par toutes sortes de procédés ingénieux et charmants, trouverez-vous bon que votre amie ne vous en dise rien, qu'elle fasse semblant de ne rien remarquer, et qu'elle ne vous remercie jamais ni de ces fleurs que vous avez déposées dans sa chambre, ni de ces parties de plaisir que vous lui avez ménagées, ni de cette parure que vous avez achetée pour elle ? Voilà pourtant ce que vous faites quand vous négligez le bon Dieu pendant les vacances. C'est dans sa maison que vous êtes, beaucoup plus que dans celle de vos parents. Ces parents eux-mêmes, c'est à lui que vous les devez, c'est lui qui vous a ménagé leur tendresse ; c'est sa générosité qui s'est répandue sur eux et sur vous en biens temporels et spirituels de toute sorte, tels que la santé, l'aisance et les dons de l'esprit. C'est son pain que vous mangez, son air que vous respirez, son soleil qui vous éclaire ; et quand dans un voyage vous admirez quelque grande scène de la nature, c'est lui qui l'a déployée sous vos yeux, c'est un rayon de ses perfections qu'il vous laisse entrevoir, c'est sa beauté qui vous sourit dans celle du matin, c'est sa majesté qui vous subjugué sur les hautes montagnes ou en face de la mer. Il n'y a pas un jour de vos vacances où il ne vous comble de ses bienfaits ; et voilà le temps que beaucoup d'ingrates choisissent pour lui tourner le dos !

Le matin arrive : toute la nature s'éveille et le salue, les petits oiseaux lui gazouillent leurs prières ; l'ingrate se dispense de la sienne ou la marmotte en toute hâte avec force abréviations. Pourquoi ? Elle se lève trop tard, elle prolonge savamment son repos, il faut qu'elle descende pour le déjeuner, il faut auparavant qu'elle fasse sa toilette : une minute de prière, une grande demi-heure de toilette, voilà le début de sa journée.

La cloche de l'église voisine sonne : de pauvres vieilles femmes, d'humbles servantes, des gens qui ne connaissent de la vie que ses fardeaux, se rendent à la messe avec empres-

sement ; l'ingrate, elle, qui ne connaît de la vie que ses joies, ne se donne pas la même peine. Il ne tiendrait qu'à elle pourtant ; sa grand'mère, sa mère, la servante y vont peut-être et seraient heureuses de l'y conduire si elle en témoignait le moindre désir. Elle s'en garde bien, il faudrait se déranger et s'éveiller un peu plus tôt : c'est bien assez d'y aller le dimanche ! Elle laisse donc Notre-Seigneur s'offrir pour elle sans jamais le remercier de son sacrifice, elle laisse couler le sang du Christ sans songer à recueillir une goutte de cette rosée divine.

Voici l'heure du repas. Au couvent on dit le *Benedicite* et les grâces. Quoi de plus légitime ? C'est une coutume aussi ancienne que l'Eglise et qui s'est conservée dans plusieurs pays protestants. La petite ingrate rompt dès le premier jour avec cette excellente coutume. Elle craint le sourire, la plaisanterie d'un cousin, sujet fort médiocre peut-être, qui vient d'être refusé au baccalauréat et qui fait le beau parleur. Elle mange, elle boit, en louant le talent de la cuisinière, elle admire la belle ordonnance de la table en remerciant la maîtresse de maison qui l'a invitée, sans une pensée de reconnaissance pour

Celui qui donne aux fleurs leur aimable peinture,
Qui fait naître et mûrir les fruits
Et leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Voici le dimanche, jour où une obligation sérieuse s'impose aux chrétiens, où il faut absolument faire quelque chose pour Dieu : elle fait le moins possible. Elle choisit une messe basse, y arrive la dernière et se sauve vite, et passe tout le reste de la journée à courir, à s'amuser. Et on appelle cela sanctifier le dimanche !...

Arrivent les bonnes fêtes, l'Assomption, la Nativité ; quelque chose se remue au fond de son cœur et une voix du ciel lui dit : « Que ferais-tu au couvent à pareil jour ? Il y a quelqu'un qui t'attend au saint tribunal pour te pardonner ; il y a quelqu'un qui t'attend au tabernacle pour te prouver son amour. » Un combat s'engage... Mais il faudrait se donner un peu de mal... Son parti est pris, elle laissera la voix gémir. « Non, je n'irai pas. » Le moindre prétexte suffit.

Comptez ce qui est donné au bon Dieu, chaque jour, chaque semaine : une demi-heure le dimanche, cinq minutes par jour, pas même la centième partie du temps. Et c'est ainsi que l'ingrate traite Jésus-Christ, comme on traite un pauvre, envers lequel on se croit quitte quand on lui a donné une toute petite pièce de monnaie prise entre deux pièces de vingt francs. Les pièces de vingt francs, les trésors de l'âme, la fleur de l'intelligence, du cœur, de la volonté, c'est au monde qu'on les prodigue ; les sous, les prières mal dites, les messes basses expédiées en toute hâte, c'est

assez pour Notre-Seigneur. Voilà comment le traitent les oublieuses, les indifférentes et les ingrates.

II

Que dire des coupables qui le trahissent formellement et dès les premiers jours ? Si vous couriez un péril et que, poursuivie par des brigands, vous alliez demander asile à votre meilleure amie, à celle que vous avez obligée et qui vous a juré une affection éternelle, seriez-vous contente si, pouvant vous secourir sans difficulté, elle vous fermait sa porte ? Seriez-vous contente si vous la voyiez par la fenêtre se moquer de vous, rire de votre embarras, faire des signes d'intelligence à vos ennemis, encourager leur attaque, applaudir à leurs coups et sortir de chez elle pour vous frapper avec eux ? Ah ! quelle indignation vous ressentiriez ! « C'est toi, malheureuse ! Ah ! que tu me fais de mal, ah ! quelle vipère j'ai réchauffée dans mon sein ! »

Ce cas est chimérique, me direz-vous. Eh bien ! non. C'est exactement ce qui va se passer entre Dieu et celles d'entre vous qui auraient le malheur de commettre un péché mortel et de faire cause commune avec ses ennemis. N'est-il pas vrai qu'à l'heure actuelle une grande guerre est déclarée contre Dieu et son Christ, contre son Eglise, ses dogmes, sa morale, ses sacrements, ses prêtres, ses religieux, ses religieuses ? Il sollicite les intelligences et veut les éclairer par sa foi : on les lui prend par des enseignements impies, et on répond à ses affirmations par des ricanements et des négations audacieuses. Il a faim et soif d'aimer et d'être aimé, il sollicite les cœurs et frappe doucement à la porte : on lui répond par des cris de haine, on l'insulte, on le chasse des écoles, des lois, des funérailles et on annonce la mort prochaine de son Eglise... Il lui reste pourtant une petite armée fidèle dont vous faites partie. Sur qui voulez-vous qu'il compte si ce n'est sur vous, ses enfants privilégiées, qui êtes instruites de sa loi et qui ne pouvez pécher par ignorance, sur vous qui le connaissez, qui l'aimez, sur vous qui vingt fois dans le cours de cette année lui avez promis votre fidélité et avez éprouvé les effets d'une tendresse poussée jusqu'à la folie du sacrifice ? Il espère donc que vous combattrez courageusement le bon combat et que vous lui rendrez témoignage par votre fidélité à accomplir sa loi et à le confesser devant les hommes. Vous le ferez toutes ; aucune de vous ne le crucifiera dans son cœur par le péché mortel, aucune de vous ne le reniera, n'est-ce pas ? Et pourtant cela se voit. Il y a des jeunes filles qui, à peine échappées du couvent, changent brusquement de langage, de conduite, brûlent ce qu'elles adoraient, et passent presque sans transition du bien au mal, de la douce captivité de Jésus-

Christ à l'esclavage de Satan, et se joignent presque aussitôt aux ennemis du bon Maître dont elles ont secoué le joug léger. Elles semblent s'attacher à faire oublier qu'elles ont reçu une éducation chrétienne et à surpasser les plus mondaines dans leurs toilettes, leurs discours, leurs démarches, leurs lectures. Des propos dont elles auraient rougi ne les effrayent pas, elles prêtent une oreille complaisante aux discours tenus, elles y prennent part peut-être, et il y a de ces malheureuses qui ne craignent pas d'accuser et de calomnier leurs maîtresses, de déverser le ridicule et l'odieux sur la maison où elles ont été élevées, de rire et de plaisanter sur les choses saintes. Oh ! quel malheur ! Quelle peine pour Notre-Seigneur ! Ecoutez-le dans l'Ecriture Sainte disant : *Si inimicus meus maledixisset mihi...* Oh ! voilà ce qui perce son Cœur !

Non, Seigneur, aucune de celles qui m'écourent ne se rendra coupable d'un pareil crime, aucune ne vous reniera ! Elles penseront à vous, elles vous serviront fidèlement ; celles qui demeureront dans le monde resteront sous votre garde, et les autres reviendront fortifiées par l'épreuve et disposées à vous aimer toujours. *Amen.*

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XL

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE

Mes enfants,

Parlons ce soir de votre dévotion envers la Sainte Vierge.

Dans le monde, on regarde avec surprise un jeune homme qui est dévot à Marie. Je me souviendrai toujours d'un jeune ouvrier de 18 ans qui me raconta que dans son atelier on avait trouvé son chapelet. — « Qu'est-ce que tu fais de cela ? lui dit le patron. — Ça, c'est mon chapelet, je le récite tous les jours ; si vous voulez, j'en demanderai un à l'abbé pour vous. » Et ce jeune homme ajoutait : « Mais où le patron a encore été plus stupéfait, c'est quand il a su que je portais dans mon cou une médaille de la Sainte Vierge. — Je n'ai jamais vu de garçon comme toi ! m'a-t-il dit. »

Fort heureusement, mes enfants, des jeunes gens qui ressemblent à cet ouvrier, il y en a encore beaucoup, et la surprise, l'étonnement du monde, viennent de son peu de foi et de son absence de pratiques religieuses.

I

Vous devez aimer la Sainte Vierge comme votre Mère, car elle l'est véritablement. Je ne ferai que vous rappeler la scène inoubliable du Calvaire. C'est après la nuit terrible de la Passion, après les heures d'angoisse d'une matinée dans laquelle la Vierge n'eut d'autres nou-

velles de son Fils que les cris de la populace qui demandait sa mort, après la montée pénible du Golgotha. Jésus est en croix ; la foule s'éloigne ; les quelques amis fidèles peuvent s'approcher du supplicié. La mort a déjà mis son empreinte sur les traits du Sauveur ; ses forcés l'abandonnent ; il laisse échapper de temps à autre quelques paroles qui ne sont plus qu'un murmure. La Vierge Marie est là, debout ; ses yeux meurtris par les larmes ne sont pas assez grands pour contempler ce Fils qui lui échappe, qui va disparaître de sa vie, qu'on fait mourir ignominieusement. Il lui semble qu'elle préférerait supporter mille morts elle-même plutôt que de le voir dans ce misérable état.

L'apôtre S. Jean est là, silencieux. Que dire ? Il est des douleurs qu'on ne peut pas consoler. C'est alors que Jésus, faisant un suprême effort, soulève un peu sa tête ; son regard se dirige vers la Vierge, qu'il aime plus qu'aucun fils n'aimera jamais sa mère : « Femme, dit-il, voilà votre fils ! » et il regarde saint Jean ; « Fils, voilà votre Mère ! » et il regarde Marie.

O merveille ! mes enfants. Les paroles de Jésus-Christ sont toutes-puissantes : elles opèrent ce qu'elles annoncent. A l'instant même, Marie est éclairée par la lumière divine ; son cœur se dilate, s'agrandit. Non, pas de découragement, pas de désespérance ! Elle fait le sacrifice de son enfant, puisqu'il le veut, puisqu'il le demande ; mais elle, elle vivra. Elle vivra pour Jean, et pour tous les chrétiens qui deviennent ses fils ; et la sollicitude qu'elle avait pour Jésus, elle l'aura pour tous ceux que la foi et le baptême feront les frères de Jésus-Christ. Et c'est ce qui vous explique comment Marie est devenue notre Mère.

Mes enfants, nous aimons notre mère de la terre. Nous devons aimer notre Mère du ciel avec plus de tendresse encore s'il se peut, car Marie a pour la vie de nos âmes plus de sollicitude et de prévenances que nos mères ne nous en témoignent pour la santé de nos corps.

II

Toute affection se manifeste par des actes. Votre affection envers la Vierge se manifestera par une confiance absolue. Vous agirez avec elle comme l'enfant agit avec sa mère. Dans vos joies, dans vos peines, devant la moindre crainte, au plus petit danger, vous ferez appel à son cœur, et vous êtes certains qu'elle viendra à votre secours.

Vous aimez la Sainte Vierge. Portez le scapulaire, qui est la livrée de Marie, le vêtement qu'elle-même a donné à ses fidèles serviteurs. Ayez une médaille à son effigie, afin d'avoir sa protection contre les dangers, et ne la quittez jamais. Le maréchal Bugeaud portait toujours sur lui une médaille de la Sainte Vierge que lui avait donnée sa fille. Un jour,

partant en campagne contre les Kabyles, il s'aperçoit qu'il a laissé sa médaille dans sa tente; il fait faire une halte d'une heure à sa colonne. Un cavalier partit à toute bride à la tente du maréchal, et quand il fut de retour et lui présenta la médaille de Marie, le vieux guerrier la baisa, la replaça sur sa poitrine et dit: « Maintenant, je puis marcher; avec elle, je n'ai jamais été blessé. »

Vous aimez la Sainte Vierge, mes enfants. Priez-la beaucoup, priez-la partout, priez-la toujours. Il est si facile de réciter un « Je vous salue Marie, » et cette simple prière est si puissante sur le cœur de la Sainte Vierge!

Mais la prière que je vous recommande surtout, celle qui sera la marque évidente en même temps que la mesure de votre affection pour la Mère de Dieu, c'est le chapelet. Vous avez un chapelet; que votre chapelet ne soit pas un objet de luxe que vous laisserez dans un tiroir; qu'il soit un instrument de travail qui ne vous quittera pas, ni jour, ni nuit. Récitez votre chapelet. — En entier? — Oui, si vous le pouvez. Si vous n'en avez pas le loisir, récitez-en du moins une partie: cela vous est si facile! Vous allez travailler, vous venez prendre vos repas, vous sortez dans la journée, vous rentrez le soir; pourquoi ne pas réciter en ces différentes circonstances une dizaine de votre chapelet? Cependant, si cela vous a été impossible durant le jour, du moins vous pourrez le faire le soir à l'heure de votre repos. Quand la nuit est venue, endormez-vous en récitant votre dizaine de chapelet. — Mais j'ai à peine la tête sur l'oreiller que je m'endors. — Tant mieux! ne vous en plaignez pas; mais cela ne vous empêche pas de commencer votre prière. Vous ne la terminerez pas? Sans doute, mais votre Ange gardien offrira à la Reine du ciel votre bonne volonté; vous vous serez endormi entre ses bras maternels, et si la mort venait vous frapper, n'est-il pas vrai que vous seriez en bonne compagnie pour vous présenter devant Dieu?

Le chapelet, c'est la grande dévotion à Marie. L'illustre docteur Récamier récitait son chapelet pour ses malades. — « Quand je ne puis plus rien pour mes malades, je m'adresse à Celui qui peut tout; et pour arriver jusqu'à lui, je m'adresse à Marie. Chaque Ave est un coup de sonnette, et je sonne jusqu'à ce que la Sainte Vierge m'entende. »

M. Pelletan, ministre de la marine, voulut un jour plaisanter le contre-amiral Forestier sur ses pratiques; mais la plaisanterie ne dura pas longtemps. — « Si je vais à la messe, Monsieur le Ministre? » répondit-il... Mais c'est bien pis: je vais à Lourdes, je dis aussi mon chapelet, et je ne vois à cela rien de contraire à mon devoir. »

Un de nos amis le récitait chaque matin à bicyclette en se rendant à son travail. —

Un de nos soldats m'écrivait qu'il avait pris la garde de mercredi à jeudi: « Pendant mon heure de faction, en pleine nuit, j'ai dit mon chapelet pour que la Sainte Vierge me protège: on en a beaucoup besoin dans le milieu où je suis. » — Un instituteur d'école laïque racontait qu'ayant vu un groupe d'enfants réunis à l'écart dans la cour de récréation, il s'approcha et ne fut pas peu surpris de les entendre réciter leur chapelet. — Je pourrais enfin vous nommer un de nos petits camarades qui a décidé les enfants, petits garçons et petites filles, qui reviennent de l'école avec lui, à réciter en chemin tous les soirs une dizaine de chapelet pour obtenir la protection de la Sainte Vierge.

Mes enfants, dites votre chapelet, peu importe le lieu, le temps, mais dites-le; ce sera votre acte d'amour envers la Mère de Jésus-Christ, et vous savez bien qu'il ne restera pas sans récompense.

III

La dévotion envers la Sainte Vierge, mes enfants, *vous donnera la pureté*. — Cette vertu, c'est votre honneur, c'est votre supériorité, c'est votre force. Mais vous savez par expérience combien vous êtes fragiles; vous savez que les séductions sont nombreuses: on dirait que tout dans le monde, fêtes, spectacles, certaine littérature, est coalisé pour vous ravir votre dignité d'homme. Qui vous aidera à garder la pureté de votre cœur? qui vous protégera contre les tentations? qui vous sauvera dans la lutte? La Vierge Marie. Je dirai même que celui qui n'aurait aucune dévotion pour la Vierge, ne pourra résister aux entraînements du mal. Vous êtes tentés? Priez la Sainte Vierge, priez-la avec confiance, et vous aurez la victoire.

La dévotion envers la Sainte Vierge *fécondera votre apostolat*. — Vous avez tous le désir de bien faire; je vous vois avec plaisir encourager vos amis dans le bien. Voulez-vous réussir dans votre entreprise? voulez-vous amener un ami à une vie plus digne, plus sérieuse, plus chrétienne? Confiez votre projet à la Sainte Vierge, priez-la beaucoup et laissez-la faire. Vous verrez votre œuvre s'accomplir comme par enchantement. Il est raconté dans la vie de l'abbé Bellanger, aumônier militaire, que pendant qu'il parcourait les églises pour recueillir des brebis qui allaient s'égarer, deux soldats récitaient leur chapelet devant l'image de Notre-Dame du Bon-Conseil.

La dévotion envers la Sainte Vierge *vous gardera fidèles à Dieu*. — Si par malheur, mes enfants, vous vous écartiez du droit chemin, c'est la Sainte Vierge qui vous remettrait sur la bonne route. Les exemples de conversion par Marie sont innombrables. L'abbé Bellanger raconte qu'après avoir confessé un mourant qui donnait des signes non équivoques de grande inquiétude, il lui conseilla de réciter un Ave Maria. — « Je revins cinq

minutes après avec le T. S. Sacrement, dit-il. J'allais déposer la Sainte Hostie sur ses lèvres, lorsque d'un geste il m'arrêta. — Mon Père, murmura-t-il, n'approchez pas, je ne suis qu'un malheureux. Je viens de faire une confession sacrilège, je n'ai fait que cela dans ma vie, y compris celle de ma première communion. J'ai dit l'*Ave Maria*, et depuis lors je sens que je vais mourir, que je vais tomber en enfer. Mon Père, aidez-moi à tout réparer. »

La dévotion envers la Sainte Vierge, mes enfants, *vous ouvrira la porte du paradis*. L'exemple que je viens de citer vous le prouve, et notre raison, notre cœur, ne disent-ils pas bien haut qu'après avoir dit si souvent à la Vierge de prier pour nous « à l'heure de notre mort, » nous avons une sorte de droit à sa bonté maternelle ? Les saints l'ont pensé, puisque S. Bernard a dit : « Souvenez-vous qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ait été abandonné. » S. Anselme affirme que celui pour qui la Sainte Vierge aura prié une fois, les portes de l'enfer lui seront fermées ; et S. Augustin enseigne que celui qui aura prié la Sainte Vierge toute sa vie, elle lui ouvrira les portes du ciel et le présentera à son divin Fils.

Mes enfants, ayons tous une grande dévotion pour la Sainte Vierge. Aimons à la prier. C'est notre intérêt sans doute, mais ce doit être surtout notre bonheur, car aimer et prier Marie, c'est aimer et prier une Mère, et on aime sa mère pour le pur plaisir de l'aimer.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXX

COMMENT SOUFFRIR DANS LE SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Nous avons vu dans notre dernier entretien qu'il faut, selon le vœu de la B. Marguerite-Marie, souffrir dans le Sacré-Cœur.

Aujourd'hui, nous nous demanderons comment nous devons nous y prendre pour arriver à cette perfection d'amour.

Nous n'aurons pour cela qu'à nous rappeler les trois grandes vertus de la vie chrétienne : la foi, l'espérance et la charité. Elles trouveront ici leur grande et nécessaire application.

I

Pour souffrir dans le Sacré-Cœur, il faut d'abord souffrir avec *foi*.

Qu'est-ce que cela veut dire ? — Cela signifie qu'au lieu de nous laisser aller au doute, quand nous sommes dans la peine, il faut, plus que jamais, faire appel à notre croyance. Elle seule pourra nous préserver d'erreur sur l'origine de nos souffrances et sur la manière de les accepter.

Trop souvent, en effet, nous nous arrêtons aux personnes par lesquelles nous vient l'épreuve. Nous les jugeons, nous les accusons de méchanceté, nous les condamnons. Nous nous exposons ainsi à concevoir contre elles des pensées de rancune et des désirs de vengeance. Nous nous rendons ainsi presque impossible la loi sainte du pardon ; nous nous conduisons, par suite, comme des païens, et non comme des disciples du Christ, de Celui qui a dit : « Aimez ceux qui vous haïssent. Faites du bien à ceux qui vous persécutent. »

Que faut-il pour éviter ce malheur ? — Tout simplement, faire appel aux pensées que nous fournit la foi, et nous rappeler que si nous sommes éprouvés, c'est parce que Dieu le permet, et que s'il le permet, c'est parce qu'il nous aime.

Si nous sommes éprouvés, c'est parce que Dieu le permet. En effet, rien n'arrive dans le monde sans l'ordre ou sans la permission de Dieu. S'il ne les laissait pas faire, ceux qui nous affligent seraient impuissants. S'il leur donne la permission de nous éprouver, c'est parce que, souvent à leur insu, ils servent ses desseins. Pourquoi donc nous en prendrions-nous seulement à eux qui, après tout, ne sont que des instruments ? Qui ne voit combien cette conduite est blessante pour Dieu dont elle méconnaît la souveraineté, et préjudiciable pour nous qu'elle jette dans l'erreur ?

Si Dieu permet que nous soyons éprouvés, c'est parce qu'il nous aime. En effet, étant l'amour infini, il ne peut rien vouloir et laisser faire que pour notre bien. Si l'épreuve n'était pas utile, et même nécessaire, pour notre sanctification, il ne l'autoriserait pas. Donc, nous avons le plus grand tort quand la souffrance nous jette dans le doute et dans le murmure. Nous devrions plutôt penser que Dieu agit à la façon des mères qui, pour le bien de leurs enfants et quoique elles en souffrent cruellement elles-mêmes, sont parfois obligées de les faire pleurer.

Telles sont les pensées de foi dont nous ne devrions jamais nous écarter. Si nous sommes fidèles à y recourir à la moindre alerte, nous trouverons facilement le bien que Dieu veut nous faire acquérir en permettant que nous soyons éprouvés. Nous trouverons alors la souffrance plus légère, parce qu'elle ne nous paraîtra plus une énigme cruelle ni une fatalité du destin aveugle. Nous en tirerons le profit surnaturel qui y est caché ; et ce profit nous paraîtra bien supérieur à l'épreuve par laquelle nous aurons dû passer.

C'est alors que nous comprendrons ces belles paroles de la B. Marguerite-Marie : « Si nous ne profitons pas mieux des occasions de peines, humiliations et contradictions, nous perdons les bonnes grâces du Sacré-Cœur de N.-S. J.-C. qui veut que nous tenions pour nos meilleurs amis et bienfaiteurs tous ceux

qui nous font souffrir ou nous en fournissent l'occasion. »

« Ah ! que la croix est bonne, en tout temps et en tout lieu ! Embrassons-la donc amoureusement, sans nous soucier de quel bois elle est faite ni de quel instrument elle est fabriquée. »

II

Pour souffrir dans le Sacré-Cœur, il faut encore faire appel à l'espérance, et cette vertu si douce trouve à s'exercer de trois manières.

D'abord, elle nous dit, confiante dans les promesses de Dieu, que nous ne serons pas tentés au-dessus de nos forces. Le Père qui est dans les cieux sait mieux que nous-mêmes le peu dont nous sommes capables. Il est trop bon pour accabler les faibles êtres que nous sommes. L'espérance nous préservera des découragements et des plaintes qui s'échappent trop facilement de nos lèvres quand nous disons : « Je suis trop éprouvé ! Je ne peux pas supporter mes souffrances ! »

Mais, nous dit encore l'espérance, ce sera à condition que nous mettrons notre confiance, non dans notre pauvre vertu, mais dans le secours de Dieu. Par nous-mêmes, nous ne pouvons rien ; cela est vrai. Mais nous pouvons tout en Celui qui est notre force. Que faut-il pour l'obtenir, cette aide nécessaire ? Que nous nous souvenions que la toute-puissante bonté de notre Père n'attend qu'un mot pour nous donner son appui, cet appui qui ne nous sera jamais refusé. Après avoir accepté les bons offices du Cyrénéen pour porter sa croix, Jésus veut se faire le bon Cyrénéen de chacun de nous. Qui oserait dire, après de telles promesses, qu'il ne peut pas supporter ses peines ?

Enfin, l'espérance nous dit encore que toutes nos épreuves, bien supportées, se changeront pour nous en récompense. Ce qui est ici-bas humiliation sera là-haut gloire éclatante ; ce qui est ici-bas lutte acharnée sera là-haut paix surpassant tout sentiment ; ce qui est ici-bas douleur profonde sera là-haut bonheur sans nuage.

III

Mais c'est surtout la charité qui doit dire son mot dans l'hymne sanglant de la souffrance chrétienne.

Nous l'avons déjà montré quand nous avons dit que plus on souffre et plus on aime, que plus on aime et plus on souffre.

La charité ne subit pas seulement l'épreuve ; elle ne fait pas non plus que s'y résigner ; elle l'accueille avec empressement, parce qu'elle y trouve le moyen de ressembler à Jésus, et de lui rendre un peu de ce qu'il a fait pour nous.

C'est la B. Marguerite-Marie qui écrivait : « Si nous avions le choix, une âme fidèle ne réfléchirait pas, mais embrasserait bien vite cette bien-aimée Croix, quand bien même elle

ne nous donnerait d'autre avantage que celui de nous rendre semblables à Notre-Seigneur crucifié. » En effet, « l'amitié pure, dit-elle encore, ne peut rien souffrir de dissemblable aux amis. »

Or, comment pourrions-nous ressembler au Christ Rédempteur, si ce n'est en souffrant comme il a souffert ? Nous n'avons qu'à voir les plus ardents amis de Jésus ; ils ont eu la folie de la croix, et c'est à ce signe que saint Paul reconnaît les vrais chrétiens, quand il dit : « Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair, avec ses vices et ses convoitises. » (Gal., v, 24).

N'est-ce pas, d'autre part, un besoin de l'amitié que de rendre à l'ami ce qu'il a fait pour nous ? Jésus nous a montré son amour en souffrant pour nous ; nous lui montrerons le nôtre en souffrant pour lui.

Jamais, sans doute, nous n'arriverons à lui rendre tout ce qu'il nous a donné. C'est une raison de plus pour ne négliger aucune occasion de souffrir pour lui. Ainsi, nous ne nous contenterons plus de subir l'épreuve, ni même de nous y résigner. Nous l'accueillerons avec empressement ; la souffrance nous deviendra moins dure, et en certains cas elle ne sera pas pour nous sans douceur.

**

Toutes ces pensées sont d'une application fréquente, puisque l'épreuve se présente à nous à chaque instant, sous une forme ou sous une autre. Rappelons-nous alors tout ce que nous venons d'apprendre, et efforçons-nous de réveiller en notre âme les sentiments de foi, d'espérance et de charité qui nous aideront à souffrir dans le Sacré-Cœur. En le faisant, nous travaillerons à la gloire de notre Sauveur et au salut de notre âme. Ainsi soit-il.

SERMON D'ADORATION PERPÉTUELLE

L'EUCCHARISTIE, NOURRITURE DES AMES

Toute cette multitude qui suivait Jésus-Christ et qui n'avait pas de quoi manger¹, aurait été fort surprise et même se serait montrée incrédule, si on lui avait dit : Soyez sans crainte, Jésus de Nazareth saura bien vous donner à manger. Il est le Dieu qui pendant quarante ans a nourri vos pères dans le désert en faisant pleuvoir de la manne pour leur servir de nourriture. (Ps., LXXVII, 24). Il est le Dieu qui a nourri le prophète Elie dans le désert pour qu'il pût continuer sa route. (III Reg., XIX, 7). Il est le Dieu qui, par le ministère d'Elisée, augmenta l'huile d'une pauvre femme. (IV Reg., IV, 7). Il est le Dieu

¹ Ce sermon a été prêché le 6^e dimanche ap. la Pentecôte.

qui nourrit tous les êtres qu'il a créés : « Seigneur, lui dit le prophète, tous attendent de vous que vous leur donniez la nourriture en temps opportun ; vous leur donnant, ils recueillent ; vous ouvrant votre main, tous seront remplis de vos biens. » (Ps., ciii, 2). Ainsi, ne craignez point : Jésus de Nazareth va multiplier sept pains et quelques poissons pour vous nourrir, au point que vous mangerez autant que vous voudrez. (Marc., viii, 1-15).

Or, si Jésus-Christ s'est montré si compatissant et si miséricordieux envers cette multitude avide de voir ses miracles et de recueillir ses enseignements, que fait-il pour les âmes qu'il est venu racheter, pour les âmes qui marchent à sa suite dans la voie qui conduit à la vie éternelle ? L'Eglise nous répond : « Instruits par son exemple divin, les prêtres catholiques consacrent le pain et le vin qui deviennent l'hostie du salut. » C'est pourquoi reconnaissons que LA SAINTE EUCHARISTIE, QUI EST LE SACREMENT DU CORPS ET DU SANG DE JÉSUS-CHRIST, A ÉTÉ INSTITUÉE POUR ÊTRE LA NOURRITURE DES AMES.

I

La Sainte Eucharistie est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. C'est la foi de l'Eglise catholique. Nous l'avons reçue des apôtres qui, les premiers, crurent à la parole du Sauveur, lorsqu'il promit aux Juifs de leur donner sa chair en nourriture et son sang en breuvage. (Jo., vi, 60). Ce sont encore les apôtres qui communierent les premiers, de la main même du Sauveur, lorsqu'il célébra avec eux cette cène dans le Cénacle, la veille de sa mort.

Combien ce sacrement est admirable ! Il nous vaut la présence de Jésus-Christ au milieu de nous ; en sorte que, comme homme, il est en même temps au ciel, assis à la droite de son Père, et sur la terre, caché dans le Très Saint Sacrement de l'autel. C'est donc en toute vérité qu'il a dit à son Eglise dans la personne des Apôtres : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. » (Mt., xxviii, 20). Voilà le comble de la grâce, la gloire incomparable du peuple chrétien.

1. Jésus-Christ, sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père et ne voulant point se séparer des siens, institua cette œuvre admirable qu'est la Sainte Eucharistie. « Etant à table avec ses disciples, il prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur donna, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Et prenant le calice, il rendit grâces, et le leur donna, disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. » (Mt., xxvi, 26-28). C'est ainsi qu'après avoir accompli la

Pâque figurative et mangé la chair de l'agneau avec ses apôtres, Jésus-Christ prend le pain qui fortifie le cœur de l'homme, et passe au vrai sacrement de la Pâque, pour représenter, mais cette fois dans la vérité de son corps et de son sang, le sacrifice figuratif du pain et du vin que Melchisédech, prêtre du Très-Haut, avait offert autrefois.

D'autre part, Jésus-Christ, voulant donner à ses apôtres le pouvoir de célébrer cette cène, leur dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » (Luc, xxii, 19). Et pour marquer que cette cène était destinée à être renouvelée, il la célébra de nouveau, après sa résurrection, lorsqu'il se joignit aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, car « il arriva, pendant qu'il était à table avec eux, qu'il prit le pain, le bénit, le rompit, et il le leur présentait. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, et il disparut de devant leurs yeux. » (Luc, xxiv, 30). Nous apprenons encore par le Livre des Actes que ceux qui furent baptisés après les premières prédications de saint Pierre, « persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la fraction du pain et dans la prière. » (Act., ii, 1-2). Enfin saint Paul, en rappelant dans les mêmes termes l'institution de ce sacrement, mentionne, comme avait fait S. Luc, que Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi ; » et de plus, S. Paul encore, s'il n'avait pas cru Jésus-Christ présent sous les espèces du pain et du vin, n'aurait pas ajouté : « Quiconque mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » (I Cor., xi, 23-26).

Reconnaissons donc que la Sainte Eucharistie est bien réellement le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est le dogme enseigné aux chrétiens que le pain devient chair et le vin devient sang du Christ. Ce que vous ne comprenez pas, ce que vous ne voyez pas, une foi vive vous l'atteste, sans égard à l'ordre de la nature. (*Lauda, Sion*). De là l'adoration que nous devons à Jésus-Christ présent dans le Saint-Sacrement.

2. Il faut donc, à notre tour, nous en rapporter à la parole du Sauveur pour croire d'abord qu'après la consécration le vrai corps de Notre-Seigneur et son sang, conjointement avec son âme et sa divinité, sont réellement présents sous les espèces du pain et du vin, par la vertu même des paroles que le prêtre prononce à la sainte messe ; car le Seigneur a voulu que les prêtres seuls en fussent les ministres.

Il faut encore croire que le corps de Jésus-Christ est sous l'espèce du vin et son sang sous l'espèce du pain, en vertu de cette liaison naturelle et de cette concomitance par laquelle les parties en Notre-Seigneur, qui est ressuscité des morts et ne doit plus mourir, sont unies entr'elles. Il en est de même de la

divinité, à cause de son admirable union hypostatique avec le corps et l'âme de Notre-Seigneur. « Ainsi sa chair est un aliment, et son sang un breuvage ; et cependant, Jésus-Christ est tout entier sous chaque espèce ; on le reçoit sans le diviser, sans le rompre, sans le briser ; on le reçoit tout entier. » (*Lauda, Sion*). C'est ce qui nous amène à constater que Jésus-Christ est très réellement présent dans l'une et l'autre espèce prise séparément, qu'il est tout entier sous l'espèce du pain, et sous la moindre partie de cette espèce, comme il est tout entier sous l'espèce du vin, et sous toutes les parties de cette autre espèce. C'est la foi de l'Eglise qui nous dit : « Jésus-Christ est aussi entier sous une parcelle de l'hostie que dans toute l'hostie. La substance n'est nullement divisée ; le signe seul est rompu, sans que rien de ce qui est représenté soit divisé dans son état ou dans sa grandeur. » (*Ibid.*).

Il résulte de là que quand vous adorez Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement ou que vous le recevez dans la sainte communion, vous ne vous trouvez pas en présence d'une vaine image ou d'un symbole semblable à ceux de l'Ancien Testament. Non, ce n'est pas du pain et du vin que l'Eglise vous présente ; non, les espèces ou apparences ne sont pas destinées à figurer Jésus-Christ absent. C'est réellement le sacrement de l'Eucharistie qui contient le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Ce n'est donc pas en vain qu'il avait dit à ses disciples : « Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai à vous. » (Jo., xiv, 18). Il a réalisé sa promesse : il est au milieu de nous ; mais c'est le Dieu caché que le prophète nous avait annoncé, lorsqu'il lui disait : « Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu d'Israël, un Sauveur. » (Is., xlv, 15). Il était vraiment caché dans le mystère de l'Incarnation ; il était vraiment caché, alors qu'il était cloué sur la croix ; et maintenant le voilà caché sous les voiles du sacrement. Mais les apôtres et ceux qui ont reçu la foi des apôtres savent qu'il est présent au milieu de son Eglise ; et tous les cœurs fidèles viennent se prosterner aux pieds de son autel, disant : Adorons à jamais le T. S. Sacrement.

3. La Sainte Eucharistie, c'est donc Jésus-Christ présent au milieu de nous, plein de vie et ne cessant de remplir auprès de nous sa mission de Sauveur. Il vous offre le salut éternel. Si vous croyez à sa parole, vous ne serez pas confondus et vous ne rougirez pas dans les siècles des siècles. (Is., *ibid.*). Car ce don de l'Eucharistie est fait à tous et à chacun de nous en particulier.

Il est vrai, ce sacrement heurte notre raison et va à l'encontre de nos sens. Mais ici la science rationnelle est inutile ; c'est la foi qui est nécessaire, cette foi qui est établie par

l'autorité. Ne cherchez donc point comment ce sacrement s'opère ; qu'il vous suffise de ne pas mettre en doute qu'il se réalise à la parole du prêtre. La parole de Jésus-Christ pour y croire doit vous suffire. Or Jésus-Christ a fait la promesse de se donner à nous en nourriture et en breuvage ; et puis il vous a montré qu'il a réalisé sa promesse : c'est bien suffisant pour vous rendre dociles. Il ne peut nous tromper, le Sauveur Jésus qui a réalisé tant de promesses qu'il nous avait faites. Les sens, au contraire, nous trompent souvent et sont sujets à mille défaillances. Ecoutez l'Eglise et croyez à sa parole, lorsqu'elle vous dit : « Le Verbe fait chair change par sa parole un pain véritable en sa propre chair, et le vin en son sang, et si les sens ne peuvent s'élever jusqu'à ce principe admirable, la foi suffit pour affermir un cœur docile. Adorons donc avec un profond respect un sacrement si digne de nos hommages. » (*Pange, lingua*). Que la foi croie ce dogme, que l'intelligence ne le scrute pas, dans la crainte que si elle ne le découvre pas, elle ne le regarde comme inadmissible, ou que si elle le démontre, elle ne le tienne pas pour merveilleux. C'est là le torrent qu'Elisée ne put franchir.

Arrêtez-vous aussi, croyez et adorez Jésus-Christ votre Dieu, votre Sauveur. S'il a changé le pain en sa chair et le vin en son sang, il n'a pas changé de sentiments à votre égard. C'est toujours l'ami qui accomplit fidèlement les promesses qu'il vous a faites ; c'est toujours son cœur plein d'amour ; c'est toujours le bienfaiteur magnifique dans ses dons. L'Ecriture nous dit : « Le Verbe est proche, il est dans votre bouche, et dans votre cœur. » (Deut., xxx, 14). Quoi de plus intime ? Quoi de plus rapproché ? C'est le Verbe qui dans le principe était en Dieu et qui vient résider en vous. Chantez-lui donc un cantique d'action de grâces, disant avec toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. » (Apoc., v, 12-13). Mais gardez-vous d'oublier ses bontés envers vous. Jésus au T. S. Sacrement, c'est toujours le Dieu qui a pitié de nos infirmités, qui guérit toutes nos souffrances, qui arrache notre existence à la mort, qui nous couronne dans sa miséricorde et ses tendresses, qui nous remplit de tous ses biens, lorsqu'il se donne à nous dans la sainte communion, et qui s'offre à nous sans autre mesure que nos désirs. (Ps., cii, 3). Croyez et soyez reconnaissants.

II

Jésus-Christ a institué la Sainte Eucharistie pour être la nourriture de nos âmes durant

les jours de notre pèlerinage sur la terre. C'est la promesse que le divin Maître avait faite aux Juifs en leur disant : « Voici le pain (qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Or, comme les Juifs se montraient incrédules, Jésus-Christ insista de manière à leur dire clairement comment il se donnerait à eux, en leur disant : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage ; qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » (Jo., vi). Il résulte de cette promesse que Jésus-Christ se donnerait un jour en nourriture et en breuvage, de manière à s'unir à nous pour nous faire vivre de sa vie. C'est ce qu'il déclara formellement en disant : « Comme mon Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi. » De là cette invitation que l'Eglise adresse à tous ses enfants, en leur disant : « Voici le pain des anges devenu le pain des voyageurs, c'est le vrai pain des enfants. » (*Lauda Sion*).

1. Voici le pain et le vin sur la table mystique. Le divin mystère vient de s'accomplir : vous n'avez plus devant vous que des espèces ou des apparences, vous êtes en présence de Jésus-Christ ; mais l'odeur, l'apparence, le poids même des éléments sont restés après l'accomplissement liturgique du mystère, pour vaincre toute répugnance et fournir une occasion de produire le mérite.

En effet, pour que la faiblesse humaine n'éprouvât point de l'horreur en mangeant de la chair et en buvant du sang, Jésus-Christ a voulu que ces deux principes fussent voilés sous les apparences du pain et du vin. Ce sont ces éléments qui tiennent en quelque manière la première place parmi toutes les substances servant à la nourriture de l'homme. Car, à la lettre, plus que les autres aliments, le pain confirme et le vin réjouit le cœur de l'homme. Quelle admirable sagesse du Sauveur ! En donnant ainsi son corps et son sang à prendre, d'un côté le sens a été favorisé, et de l'autre la foi a été établie. Le sens, en effet, est favorisé d'une façon, lorsqu'il perçoit des choses qu'il a coutume de voir ; la foi est établie d'une autre, lorsque l'œil du corps, apercevant une chose au dehors, l'œil du cœur, en sent et vénère une autre à l'intérieur. Un côté se montre, un autre se cache. De même que l'apparence est visible en ce mystère où la réalité, c'est-à-dire la substance,

n'est pas admise par l'esprit ; ainsi la réalité est crue véritablement et substantiellement présente, bien qu'on n'en voie point l'extérieur. Ce qu'on aperçoit, c'est l'apparence du pain et du vin ; et on n'y admet pas la présence de la substance du pain et du vin. On y croit réellement présente la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, et pourtant on n'en aperçoit nullement l'apparence. On nous présente donc l'apparence du pain et du vin pour nous enseigner qu'en la réception du corps et du sang du Seigneur se trouve la pleine réfection de l'âme, la pleine satiété de l'âme par le boire et le manger, car le pain et le vin sont les principales substances que l'homme mange et qu'il boit.

De même donc que nous avons recours au pain et au vin pour nous conserver la vie du corps et l'augmenter en nous ; de même la Sainte Eucharistie nous est présentée pour entretenir la vie spirituelle de nos âmes. Répondez donc volontiers à cette invitation qui vous est faite : « Venez, mangez de mon pain, et buvez du vin que je vous ai préparé. » (Prov., ix, 5). Alors Jésus-Christ, entrant dans votre âme, s'unira à vous pour vous faire vivre de sa vie divine. Approchez de la table sainte, et Jésus-Christ se livrera à vous de la manière la plus simple, en présence et à la vue de tous ceux qui ont la foi.

2. Mais il y a d'autres témoins de cette grande miséricorde du Seigneur, qui chantent des cantiques de louanges, alors que le peuple chrétien vient participer à cette table mystique : ce sont les anges du ciel qui entourent l'autel, et ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent : O enfants des hommes, voilà le Roi de gloire devenu votre nourriture, votre breuvage ! Elevez vos portes, âmes chrétiennes, et il entrera, notre Dieu et votre Dieu ; il habitera en vous durant les jours de votre pèlerinage, et il fera de votre âme un ciel pour vous combler de ses délices. Accourez en foule et participez dans l'amour à notre festin de la gloire !

Sachons donc, nous tous, pauvres pécheurs, comprendre le don du Seigneur qui nous livre à nous ses rachetés le prix de notre rédemption. Combien nous sommes riches ! Il nous voit sur les chemins de notre exil, souffrant de la faim et de la soif, et il vient descendre en nos âmes pour y devenir une fontaine d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Il est le témoin de nos combats contre les ennemis de notre salut ; et pour nous fortifier, il vient en nous pour nous donner la manne cachée, avant même que nous ayons remporté notre victoire définitive.

C'est ainsi que Jésus-Christ par la Sainte Eucharistie nous témoigne ses bontés, soit en nous faisant part de l'héritage qui nous a été promis, soit en nous faisant goûter des joies qui sont un avant-goût des délices du

ciel. Ce sont bien toutes ces grâces dont nous jouissons que l'Eglise chante en s'écriant : « O festin sacré, où l'on reçoit Jésus Christ, où la mémoire de la Passion est renouvelée, où l'âme est remplie de grâces, et où nous recevons le gage de la gloire future ! » Comment ne seriez-vous pas remplis de toutes les grâces, alors que le Dieu dont les anges ne peuvent soutenir la rayonnante splendeur entre dans votre âme pour que vous soyez avec lui un seul et même corps, un seul et même esprit, selon cette parole de saint Paul : « Le calice de bénédictions que nous bénissons, n'est-il pas la communication du sang du Christ, et le pain que nous rompons n'est-il pas la participation au corps du Seigneur ? Car, quoique en grand nombre, nous sommes un seul pain, un seul corps, nous tous qui participons à ce seul pain. » (I Cor., x, 16-17).

Retenez en vous cette parole de foi, et sachez voir dans les apparences du vin que contient le calice, le même sang de Jésus-Christ qui a coulé de son côté percé par la lance ; sachez voir dans les apparences du pain, le même corps de Jésus-Christ qu'il a livré pour vous sur la croix. Nourrissez-vous ensuite de ce pain et buvez de ce vin, vous serez alors unis à Jésus-Christ par votre âme, comme la nourriture et le breuvage matériels que vous prenez sont unis à votre corps. Et quand une âme médite sur cette merveille ineffable, elle s'écrie dans sa reconnaissance : « Seigneur, que ma bouche soit remplie de louange, afin que je chante votre gloire ; et que tout le jour je célèbre votre magnificence ! » (Ps., LXX, 8). Car c'est là l'œuvre non d'un homme, mais de Dieu.

3. En effet, cette réalité divine qu'est la Sainte Eucharistie reproduite au sein du peuple chrétien ne cesse point d'être l'œuvre du Seigneur. Quand il a voulu naître de notre race pour être notre frère, il a demandé à la Vierge Marie d'être sa mère ; quand il a voulu mourir pour être le prix de notre rédemption, il a permis aux Juifs de mettre à exécution leurs mauvais desseins ; et voici que pour devenir notre nourriture et notre breuvage, il se sert de ces éléments matériels qui viennent de la terre, et des organes ou des membres de ses ministres. C'est donc Jésus-Christ qui opère ici comme au Cénacle : il agit par nous et parle par notre bouche. Nous, ses ministres, nous ne faisons que lui prêter nos organes pour accomplir ses desseins d'amour envers tous les hommes. « Qui racontera les puissances du Seigneur ? » (Ps., cv, 2). Ah ! les puissances du Seigneur sont là devant vous ! Voyez cette table mystique dressée dans nos temples, ces ministres qui sont à l'autel, ce pain et ce vin distribués aux fidèles ; ce sont bien là les puissances ou les œuvres du Seigneur, c'est toujours lui qui, comme au

Cénacle, agit, parle, préside, sert les invités, passant de l'un à l'autre, se donnant en nourriture et en breuvage ; il sanctifie, il transforme, il entre dans les âmes et même il ira vers ceux qui, ne pouvant venir, demanderont à le recevoir pour être leur viatique dans le grand voyage du temps à l'éternité.

Combien est vraie cette parole du prophète : « La magnificence et la gloire sont dans l'œuvre du Seigneur : il a constitué un mémorial de ses merveilles : c'est lui qui donne une nourriture à ceux qui le craignent. » (Ps., cx, 3-5). Regardez la Sainte Eucharistie : n'est-elle pas le mémorial de toutes les merveilles, de tous les mystères divins du Seigneur ? N'a-t-elle pas toujours été la nourriture des âmes ? Interrogez l'histoire de l'Eglise, et elle vous dira qu'à toutes les époques la Sainte Eucharistie a été la nourriture qui excitait le zèle des apôtres, donnait la patience aux martyrs, faisait persévérer les confesseurs, entretenait la ferveur dans les vierges et raffermissait dans les bonnes résolutions les enfants prodiges revenus au bon Dieu.

Mais pourquoi le prophète a-t-il dit que cette nourriture n'est donnée qu'à ceux qui le craignent, si ce n'est qu'il n'y a que ceux qui vivent dans l'observation de sa loi qu'il regarde comme ses enfants ? Or, celui qui ne craint pas le Seigneur ne saurait être son enfant, puisqu'il ne possède pas même le commencement de la sagesse.

Voilà donc ce qu'est la Sainte Eucharistie. Eh bien ! si le Seigneur donne à des hommes pécheurs sa chair en nourriture et son sang en breuvage durant les jours de leur exil, les hommes pécheurs, quels biens ne recevront-ils pas dans la vie future pour leur glorification ? Le Dieu qui se donne lui-même comme un gage nous montre clairement qu'il n'a pas encore donné tout ce qu'il a promis. De même donc que Dieu se souviendra éternellement de son alliance avec vous, vous aussi, âmes chrétiennes, souvenez-vous du mémorial qu'il vous a laissé, pour y participer dignement dans la mesure de votre vocation et de vos bonnes dispositions. Venez recevoir Jésus-Christ dans la sainte communion, et quand il aura pris possession de votre âme, il vous dira comme il a dit à S. Augustin : « Je suis la nourriture des forts, croissez et vous pourrez vous nourrir de moi. Vous ne me changerez point en vous, comme les aliments de votre corps, mais c'est vous qui vous changerez en moi¹. » Ainsi soit-il.

¹ S. Aug., *Confess.*, lib. VIII, cap. x, n. 14.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 julii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 20 juillet 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Allocation pour un Pèlerinage local à un sanctuaire de la T. S. Vierge. — Les pèlerinages, 529.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — L. L'apostolicité de l'Eglise (*suite*), 532.

Explication de l'Oraison dominicale. — IX. *Sed libera nos a malo*, 537.

Plans d'instructions sur le travail. — I. Travailler est un devoir en tant qu'homme, 539. — II. En tant que pécheur, 539.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLI. La messe, 540.

Entretiens sur le Rosaire. — XXI. La naissance de Jésus : le récit, 542.

ALLOCUTION POUR UN PÈLERINAGE LOCAL A UN SANCTUAIRE DE LA T. S. VIERGE

LES PÈLERINAGES

Transite ad me, omnes qui concupiscitis me.

Venez jusqu'à moi, vous tous qui désirez me voir, me parler et m'entendre.

(Eccl., xxiv, 26).

Il existe, mes frères, un peu partout, d'étranges préjugés contre les pèlerinages. Que ces pieuses manifestations de foi déplaisent aux incrédules ou aux indifférents, je ne m'en étonne, ni ne m'en scandalise. Mais ce qui est plus attristant, c'est que la même impression se retrouve parfois jusque chez des fidèles, d'ailleurs fort bons chrétiens. Et les prétextes ne leur manquent pas. « Pourquoi, disent-ils, se rassembler en un lieu plutôt qu'en un autre, à tel jour plutôt qu'à tel autre ? La Sainte Vierge n'est-elle pas tous les jours notre Mère, et n'entend-elle pas partout les prières que nous lui adressons ? » Et l'on ajoute, avec une ironie qui ne va pas sans quelque secret orgueil : « A quoi bon ces démonstrations populaires, ces cantiques vulgaires, ces enthousiasmes passagers et stériles ? »

Ces pensées ne sont pas les vôtres, mes frères, qui êtes venus si nombreux à cette chapelle. Vous, en effet, vous avez entendu l'invitation que l'Eglise emprunte à la Sainte Ecriture pour la placer sur les lèvres de Marie : *Transite ad me omnes qui concupiscitis me*, et vous êtes accourus, heureux de répondre à son appel. — Pour édifier et réjouir votre piété, pour vous permettre aussi de mieux mépriser les sarcasmes de l'impiété ou les critiques d'une foi languissante et sans âme, je me propose

de vous dire, sous le regard de Marie et avec son aide, combien il est juste de venir honorer cette divine Vierge en ses sanctuaires privilégiés, particulièrement en celui-ci ; — et dans quels sentiments vous devez entreprendre ces pieux pèlerinages.

I

Et d'abord, ceux qui dédaignent ainsi nos pèlerinages devraient bien remarquer un fait qui mérite réflexion : c'est que l'Eglise catholique voit avec grande faveur ces pieuses réunions, les bénit et y attache les plus précieuses indulgences.

Quels encouragements les évêques de tous pays, et les Souverains Pontifes eux-mêmes, n'ont-ils pas donnés aux pèlerinages de Lourdes, par exemple ? Faut-il rappeler la faveur dont jouit depuis longtemps le pèlerinage de Lorette, ou le pèlerinage aux tombeaux des saints Apôtres à Rome ? L'Eglise n'a-t-elle pas suscité, en des âges plus reculés, l'immense mouvement de pèlerins que le Moyen Age envoyait à Jérusalem, et d'où sortirent les Croisades ? Vous faut-il encore des exemples plus augustes ? Les Apôtres, et Notre-Seigneur lui-même, se soumièrent à la coutume juive qui rassemblait à Jérusalem, aux grandes fêtes de chaque année, des foules immenses de pèlerins venus de toutes les parties du monde alors connu ; c'est même à l'occasion d'un pèlerinage de ce genre, celui de la fête de Pâques, que Jésus revint à Jérusalem pour nous sauver tous en mourant sur la croix. Et dès lors, ne trouvez-vous pas étrange, mes frères, que des chrétiens désapprouvent ce que l'Eglise pratique et encourage, blâment ce qu'elle recommande, et dénigrent ce qu'elle loue ? Quelle intolérable présomption !

Mais ce n'est pas seulement l'Eglise qu'ils jugent ainsi de haut, c'est Dieu lui-même.

Car Dieu se plaît à encourager les pieux pèlerins, non seulement par d'innombrables grâces intérieures qui ne restent pas toutes secrètes, mais même par des miracles nombreux et éclatants, qui démontrent clairement combien les supplications qu'on lui adresse en ces lieux privilégiés lui sont agréables. Nous n'avons pas à remonter dans le passé, ni à chercher bien loin, pour trouver de ces approbations divines : chaque année les pèlerinages de Lourdes sont marqués par des faits de ce genre, et peut-être plusieurs d'entre vous, mes frères, en ont été les heureux témoins. Comment tolérer après cela que des hommes, que des chrétiens se donnent le ridicule de dédaigner ces pèlerinages, quand, du haut du ciel, Dieu leur accorde de telles faveurs ?

Soit, me direz-vous, nous ne mettons pas en question la légitimité de certains grands pèlerinages : ils sont manifestement bénis par Dieu, et nul doute que Marie n'ait réellement déclaré

qu'elle voulait y recevoir des hommages. Mais que dire de cette multitude de sanctuaires plus modestes et ignorés, tels que celui de M..., qui émaillent partout la chrétienté ? Comment croire que chacun d'eux a été le théâtre d'une manifestation de Marie ? Où sont les merveilles par lesquelles Dieu les a authentiqués ?

Mettez-vous sur vos gardes, mes frères, quand vous entendrez de ces insinuations. Elles cachent une erreur pernicieuse, fille d'une critique qui manque de discernement tout autant que de délicatesse ; cette erreur dessèche la piété, fait méconnaître les faveurs divines, tarit la reconnaissance envers Dieu, et vous met dans un état d'esprit qui peut avoir, sur votre foi elle-même, des conséquences désastreuses, que vous ne soupçonnez même pas.

Quelle est donc cette erreur ? C'est celle qui consiste à ne vouloir reconnaître l'action divine que dans le miracle proprement dit, éclatant, aveuglant. Notre-Seigneur eut jadis à combattre ce préjugé funeste, car il est aussi ancien chez l'homme que l'orgueil ; c'était de lui que Jésus disait (Matt., xii, 39) : « Cette génération perverse et incrédule demande des miracles : et elle n'en aura pas d'autres que celui du prophète Jonas ; » c'est-à-dire, mes frères, elle n'aura que ceux qu'il plaira à Dieu de lui envoyer, et non pas ceux qu'elle exige. « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, disait-il encore sur un ton de reproche, vous ne croyez pas. » (Jo., iv, 48). Dieu parle par le miracle, c'est vrai ; mais il peut aussi parler autrement : et dès lors que vous savez qu'il a parlé, fût-ce sans les miracles que vous souhaiteriez, vous devez vous incliner, dociles, recevoir sa parole avec amour, et lui obéir.

Ainsi, pour que vous sachiez que Marie désire être honorée dans ce lieu, il n'est pas nécessaire qu'elle vous le dise à grand renfort de miracles : elle peut fort bien vous le dire autrement, et si vous l'entendez, vous devez répondre à son désir.

Or, Marie vous le dit, mes frères, par les circonstances merveilleuses qui ont marqué l'origine de ce pèlerinage, et qui sont dans toutes vos mémoires.

Elle vous le dit par les grâces temporelles et spirituelles qu'elle y accorde, et qui sont consignées dans les annales de ce sanctuaire.

Mais elle le dit mieux encore à qui sait comprendre le langage du cœur. J'en appelle ici, mes frères, à votre propre expérience. Quand, pour vous donner une marque d'estime ou de persévérante amitié, on choisit un anniversaire heureux, ou qu'on profite de votre présence en un lieu qui vous rappelle un passé plein de douces joies, n'est-il pas vrai qu'il y a dans cette circonstance spéciale une délicatesse à laquelle vous êtes très sensibles, et qui double le prix qu'aurait eu pour vous ce même témoignage donné en des circonstances plus banales ? Oh ! de grâce, mes frères, ne supposez

pas que Marie ait un cœur moins délicat que le vôtre, et qu'elle ne soit pas sensible à l'attention filiale qui vous fait choisir, pour l'honorer, un lieu où tant de saintes âmes lui ont apporté l'expression de leur amour, et un jour où nos ancêtres l'ont habituée à recevoir des hommages particuliers.

Oui, c'est ici que, depuis longtemps, Marie a été honorée ; ce lieu est pour elle rempli de doux souvenirs ; il résonne encore des louanges qui lui furent adressées ; il demeure embaumé du parfum des bonnes résolutions qui y furent prises pour plaire à son cœur ; il est consacré par le souvenir de ses bontés. C'est aujourd'hui que, depuis longtemps, elle a vu venir à elle chaque année les habitants de nos contrées, qui se rassemblaient pour la remercier solennellement de toutes les faveurs qu'elle ne cesse de leur accorder. C'est donc ici, c'est aujourd'hui, que Marie vous attendait, et rien n'est mieux justifié que votre pieux empressement, puisqu'il doit réjouir le cœur de votre Mère.

Ah ! mes frères, se scandalise qui voudra de voir Marie multiplier ses grâces en une foule d'humbles sanctuaires ! Pour moi, j'y vois une telle condescendance de son amour maternel que mon cœur en est pénétré de joie et de reconnaissance.

O divine Mère, ce n'était pas assez pour votre amour de vous donner à la chrétienté tout entière en la dotant de pèlerinages, tel celui de Lourdes, où l'on accourt des cinq parties du monde. Il ne vous a pas suffi de bénir les nations, ou les provinces, en vous faisant appeler Notre-Dame de Fourvière, ou Notre-Dame de Chartres, par exemple. Votre bonté maternelle s'est abaissée jusqu'à nous ; vous avez songé à nos villages et à nos âmes, et vous avez choisi ce lieu pour nous entendre et nous protéger. Mes frères, Notre-Dame de M... est ignorée ailleurs : que d'autres s'en étonnent, s'ils le veulent ! Pour moi je m'écrie : Tant mieux ! Que Marie se manifeste ici rien que pour nous, voilà ce qui me touche et me remplit d'allégresse. Ailleurs nous irons lui rendre des honneurs plus grandioses peut-être, mais ici ils seront plus intimes ; il y aura moins de splendeurs, mais on y sera en famille ; Marie y paraîtra moins en Reine qu'en Mère, et nous moins en admirateurs un peu lointains qu'en enfants dévoués.

Vierge de M..., vous êtes vraiment *Notre Dame*, et par le lieu que vous avez choisi, et par le souvenir de nos ancêtres, et par vos faveurs qui se répandent exclusivement sur nous. Nous sommes heureux d'être venus aujourd'hui exprimer à vos pieds notre amour et notre filiale reconnaissance. Nous ne vous oublierons pas après avoir quitté votre sanctuaire ; nous nous ferons autour de nous les apôtres de ce pèlerinage, et nous y reviendrons nous-mêmes, fiers de votre prédilection, jaloux de vous prouver que nous avons

compris les délicatesses de votre amour ; et nous aurons soin de vous apporter les sentiments et les dispositions que nous vous savons agréables.

II

Car il ne suffit pas, mes frères, pour être un vrai pèlerin, de se rendre à un sanctuaire de Marie : il faut le faire en y mettant certaines dispositions.

Il en est qui n'y viennent que par manière de passe-temps honnête. N'ayant rien à faire, ils promènent leur ennui dans un pèlerinage, comme d'autres le promènent sur la plage ou à la montagne. Peut-être ne sont-ils pas coupables. En tout cas, ce sont des désœuvrés, ce ne sont pas des pèlerins.

D'autres entreprennent les pèlerinages par simple curiosité, ou encore comme divertissement de vacances. Certes, un pareil délassement est permis, mais on pourrait le prendre en bien d'autres voyages. Ce sont des touristes, ce ne sont pas des pèlerins.

Quels sont donc les vrais pèlerins ? Ce sont ceux qui viennent aux sanctuaires de Marie pour l'honorer, pour la prier, et pour y devenir meilleurs.

Ils ne se contentent pas d'assister aux exercices du pèlerinage en simples spectateurs ; ils se mêlent à la foule qui prie, ils suivent les processions, ils unissent leurs voix à celles qui chantent les grandeurs de Marie, ils sont heureux de contribuer, par leur présence, à la splendeur des manifestations qui sont organisées en l'honneur de la Sainte Vierge. Mais ils évitent avec soin, dans ces hommages publics rendus à Marie, toutes les singularités mesquines, toutes les pratiques de dévotion étranges ou puériles, qui frisent la superstition et qui donnent prétexte aux spectateurs de rire de notre foi, et d'attaquer le culte de la Sainte Vierge. Car ils n'oublient jamais que, dans le culte public rendu à Dieu ou aux saints, les prières et les pratiques autorisées par l'Eglise valent mieux que tout ce que peut inventer la piété personnelle, fût-elle d'ailleurs ardente et sincère.

Honorer Marie ne suffit pas au vrai pèlerin : il sait aussi la prier.

N'hésitons pas, mes frères, à lui faire part de tous nos besoins ; demandons-lui de protéger nos vies, et d'éloigner de nous les fléaux et les catastrophes par lesquels Dieu menace de punir nos péchés. Disons-lui nos souffrances, et demandons-lui la patience ; confions-lui nos désirs les plus chers, et prions-la de les réaliser. Surtout, implorons d'elle la grâce d'une vie surnaturelle toujours plus intense, la protection dans nos tentations, une foi sans défaillance qui ne disparaisse que dans la clarté de l'éternelle aurore.

Prions avec une pleine confiance. « Je vous le dis en vérité, » a déclaré Jésus, « si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour de-

mander quoi que ce soit, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Matt., xviii, 19-20).

Ah ! mes frères, je pourrais encore, s'il était nécessaire, justifier, par ces seules paroles, notre pieux pèlerinage. C'est lui, en effet, qui nous donne l'occasion de nous réunir ici pour y prier ; c'est donc à lui que nous devons d'avoir Jésus au milieu de nous, mêlant sa prière à la nôtre. Or Jésus est le Fils de Marie aussi réellement qu'il est le Fils de Dieu ; et si son Père entend sa voix parmi les nôtres et ne peut y résister, comment sa Mère pourrait-elle ne pas reconnaître cette voix si chère, ou demeurer insensible à son appel ? Prions donc avec confiance, mes frères : Jésus prie avec nous, et Marie ne peut rien lui refuser.

Enfin et surtout, si nous voulons être de vrais pèlerins, ne quittons pas ce sanctuaire sans prendre la résolution de devenir meilleurs.

Ne nous berçons pas d'illusions, mes frères. Facilement, dans les foules réunies en pèlerinage, on se laisse aller à des impressions violentes, mais passagères, à des enthousiasmes ardents, mais factices. On voudrait voir devant soi tous les ennemis de notre foi et de nos droits. L'imagination aidant, on se figure leur parler, on leur dit leur fait avec véhémence, on les couvre d'imprécations vengeresses, on leur lance des défis intrépides... Et quand l'exaltation est tombée, on constate qu'il y a eu beaucoup de fumée, et pas de feu, beaucoup de bruit, mais peu de travail utile. Rentrés chez eux, ces pèlerins si ardents s'y retrouvent tels qu'ils en étaient partis ; ils y ont rapporté les mêmes fautes qui scandalisent leur prochain, les mêmes défauts qui les rendent peut-être insupportables à leur entourage, et qui entretiennent du moins contre les pèlerinages ces regrettables préjugés dont nous avons parlé.

Ne tombons pas dans cette aberration, mes frères. Voulons-nous vraiment des ennemis à combattre, des conversions à opérer, du bien à faire ? N'allons pas si loin ; ne les cherchons pas dans les rangs des incrédules ou des indifférents ; regardons en nous-mêmes : c'est là que se trouve l'ennemi à vaincre, *Regnum Dei infra vos est*.

C'est par la réforme de chacun que s'opère la réforme de tous. Vouliez-vous supprimer efficacement le règne du péché ? Détruisez-le en vous. La société est faite d'individus, et la société sera bien près de redevenir chrétienne, le jour où chaque individu sera redevenu chrétien.

Vouliez-vous travailler efficacement à la conversion de ceux qui vous entourent ? Convertissez-vous vous-mêmes, sanctifiez-vous de plus en plus. La vie chrétienne se propage moins par la parole que par le contact : elle est

comme le feu, qui passe de branche en branche, desséchant l'arbre avant de l'embraser. Voulez-vous être des apôtres ? Soyez chacun un intense foyer de vie chrétienne ; que toujours, vive et pure, brille en vous la flamme de la charité. Sans doute, cette petite étincelle vous paraîtra comme perdue au milieu du monde ; mais qui sait où s'arrêtera l'incendie qu'elle finira peut-être par allumer ? *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit* : une petite étincelle suffit à embraser une immense forêt. (Jac., III, 5).

Prenez donc aux pieds de Marie et emportez avec vous la forte résolution de vivre en chrétiens et en saints. Vous serez de la sorte de vrais pèlerins de la Sainte Vierge, et après avoir ressenti sa protection pendant tout le cours de ce pèlerinage qu'est la vie terrestre, vous reconnaîtrez avec joie, à votre dernière heure, la voix de votre Mère qui vous adressera encore une fois la tendre invitation à laquelle vous aurez répondu fidèlement sur cette terre : « *Transite ad me, omnes qui concupiscitis me* : Passez jusqu'à moi à travers la mort, vous qui m'avez vraiment aimée. » C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

L

L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE (suite)

II. — *L'Eglise catholique est apostolique*

Elle possède en effet l'*apostolicité matérielle* et l'*apostolicité formelle*.

I. *L'apostolicité matérielle*, c'est-à-dire l'*apostolicité des doctrines et des pratiques*.

1^o Ses ennemis eux-mêmes reconnaissent que pendant les trois premiers siècles, l'Eglise a conservé dans toute sa pureté les doctrines et les pratiques qui lui ont été transmises par les apôtres, soit de vive voix, soit par écrit.

Pendant les époques postérieures, elle n'a pas plus dévié qu'auparavant de la voie qu'elle avait suivie, et elle s'est constamment opposée à toute espèce de changement. C'est par cette règle qu'elle a toujours combattu les hérétiques. Ainsi que le déclara le pape S. Etienne quand il eut à combattre l'erreur des rebaptisants, *nihil innovetur nisi quod traditum est*.

Rien n'ébranle l'Eglise dans cette inflexible persistance ; rien ne peut l'amener à sacrifier le moindre de ses dogmes, la moindre de ses règles divines aux prétendus intérêts de la paix, de la condescendance et de la charité.

Plus d'une fois cependant, au cours des siècles, il eût pu sembler qu'il était d'une bonne politique de céder aux exigences du moment et de relâcher un peu de la doctrine

pour satisfaire aux passions puissantes des hommes.

Au IV^e siècle, par exemple, quand éclate la grande tempête de l'arianisme, un parti intermédiaire, habile, politique, se forme entre les Ariens décidés et les amis irréductibles de la précision doctrinale. Les Eusébiens, les familiers du palais impérial, les évêques courtisans soutiennent ce parti, qui semble au premier regard celui de la modération et de la paix. Il ne s'agit guère plus que d'abandonner un mot, *ομοούσιος*, et de lui substituer un mot presque synonyme, *ομοιούσιος*, et dont le sens ne s'éloigne pas beaucoup en apparence du mot consacré. Mais le premier mot exprime la doctrine des apôtres, il sert de rempart à leurs enseignements en ce qui concerne la divinité du Verbe. Athanase résiste. Voilà tout le monde contre lui, surtout à Constantinople : — C'est un ennemi de la paix, s'écrie-t-on, un orgueilleux, un aveugle obstiné ; il prépare à l'orthodoxie d'irréparables malheurs, il sera cause que le monde entier va quitter la foi de Nicée et passer du côté d'Arius. — Athanase persiste. Quatre fois exilé de son siège d'Alexandrie, quatre fois il y rentre en vainqueur. Cependant l'orage passe. L'Eglise tout entière se reconnaît dans le grand évêque, et le bénit d'avoir fait de son cœur intrépide comme un tabernacle à la foi de ses fondateurs.

Il en est de même au XV^e siècle. Une immense agitation religieuse s'est emparée de l'Europe. Bientôt le mouvement se dessine, et des contrées entières sont arrachées à l'unité. Quelle perte que celle de la plus grande partie de l'Allemagne, que celle de l'Angleterre ! et quelles menaces du côté de la France ! On peut encore conjurer les derniers malheurs ou les réparer en transigeant. Que l'Eglise abolisse le célibat religieux et la confession : l'Allemagne pourra revenir à la paix ; qu'elle laisse dans l'équivoque ou parmi les opinions la doctrine calviniste sur la présence réelle : la France ne passera point aux huguenots ; il en faut moins encore pour l'Angleterre : que l'Eglise autorise seulement le divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Aragon, qu'elle permette à ce fidèle défenseur de la foi, à cet apologiste royal, à cet évêque du dehors, qu'elle lui permette d'épouser Anne Boleyn, puis ensuite, ou mieux encore tout à la fois Jeanne Seymour, Anne de Clèves, Catherine Howard, Catherine Parr : le sultan anglais ne se séparera point de l'Eglise, et continuera d'écrire des traités théologiques contre Luther et la Réforme d'Allemagne. Qu'en pense l'Eglise ? C'est le Concile de Trente qui va répondre. L'Eglise n'a pas été instituée pour ménager la faveur de Luther, consoler les rêveries de Mélanchthon, satisfaire les rudesses de Calvin, complaire à Henri VIII qui veut divorcer sans motif, ni au landgrave de Hesse qui se plaint

de n'avoir qu'une seule femme. Ce n'est pas pour s'accommoder au ^{xvi}^e siècle qu'elle est en ce monde, ni pour se plier aux caprices français, anglais ou allemands. Du haut de ses destinées éternelles, elle écoute tristement, mais sans crainte, se heurter à ses pieds les flots confus de tant de passions contraires. Elle se borne à maintenir au-dessus d'eux l'intégrité de la doctrine. Le génie de Leibniz n'y pourra rien lui-même ; Bossuet lui répond qu'il n'y a rien à espérer de ce côté-là, et le monde apprend une fois de plus que l'Eglise aime mieux perdre un royaume qu'un principe.

« Jamais, dit Herder, Rome ne s'est courbée devant les hérésies, quelque puissantes ou menaçantes qu'elles aient été. Les empereurs d'Orient, les Ostrogoths, les Visigoths, les Bourguignons et les Lombards étaient ariens ; ils avaient beau menacer et quelquefois dominer Rome, Rome demeurait catholique. Elle a fini par retrancher de sa communion l'Eglise grecque, sans être retenue par la considération que ce schisme lui enlevait la moitié du monde¹. »

Grâce à cette sainte intransigeance l'Eglise a maintenu sa doctrine, sa morale, ses institutions en conformité parfaite avec celles des apôtres.

Le roi d'Angleterre Jacques I^{er}, dans une discussion doctrinale avec le cardinal du Perron, le requit de se représenter « combien grande différence il y a entre les temps de S. Augustin et les nôtres ; combien la face de toute la forme extérieure de l'Eglise (afin que nous ne disions rien maintenant de l'intérieur) est changée. » L'illustre cardinal lui fit cette réponse que nous donnons en abrégé :

Et c'est de quoi je supplie moi-même très humblement Sa Majesté, à savoir, de se remettre devant les yeux quel était l'état de l'Eglise catholique au temps de S. Augustin et des quatre premiers conciles : — Une Eglise qui croyait la vraie et réelle présence et manducation orale du corps du Christ au sacrement sous les espèces et dans les espèces sacramentelles. Une Eglise qui croyait que l'Eucharistie était un vrai, plein et entier sacrifice, succédant seul à tous les sacrifices de la loi. Une Eglise en laquelle les fidèles priaient les saints martyrs de prier Dieu pour eux, célébraient leurs fêtes, vénéraient leurs reliques, s'en servaient pour exorciser les malins esprits, les baisaient, y faisaient toucher des fleurs, les portaient dans des linges de soie et des vases d'or. Une Eglise qui tenait les traditions apostoliques non écrites, mais consignées de vive voix. Une Eglise qui faisait des prières et privées et publiques pour les morts, afin de leur acquérir rafraîchissement et repos, et tenait cette coutume pour doctrine de tradition apostolique et mettait ceux qui ne l'observaient point au catalogue des hérétiques. Une Eglise qui tenait le jeûne des quarante jours du Carême pour coutume non libre et volontaire, mais nécessaire et de tradition apostolique. Une Eglise qui tenait l'interdiction faite aux évêques, prêtres et diacres, de se marier depuis leur promotion, pour chose nécessaire et de tradition apostolique. Une Eglise qui tenait le

mariage après le vœu de virginité pour péché, et cela de tradition apostolique. Une Eglise qui tenait les exorcismes, exsufflations et abréviations qui se faisaient au baptême, pour cérémonies sacrées et de tradition apostolique. Une Eglise qui, outre le baptême et l'Eucharistie, qui étaient les deux sacrements initiatifs de la religion chrétienne, tenait la confirmation faite avec le chrême et le signe de la Croix pour vrai et propre sacrement, et déférait aux seuls évêques le pouvoir de le conférer, le mariage pour vrai et propre sacrement, la Pénitence pour vrai et propre sacrement ; et la confession vocale aux pasteurs de l'Eglise, pour une des conditions nécessaires à ce sacrement ; l'Ordre, pour vrai et propre sacrement ; et l'Extrême-Onction pour vrai et propre sacrement : qui sont, avec le Baptême et l'Eucharistie, les sept sacrements que l'Eglise romaine reconnaît et que la communion grecque fait aussi profession d'embrasser avec nous. Une Eglise qui usait d'eau bénite et consacrée par certaines paroles et cérémonies, et s'en servait et pour le baptême, et pour dissiper les enchantements, et pour faire les exorcismes et conjurations des malins esprits. Une Eglise qui, en l'économie du ministère ecclésiastique, tenait divers degrés, l'évêque, le prêtre, le diacre, l'acolyte, l'exorciste, le lecteur et l'huisier, et les consacrait et bénissait par diverses formules et cérémonies ; et en l'ordre épiscopal reconnaissait divers sièges de juridiction de droit positif, à savoir, les archevêques, les primats et les patriarches, et un superéminent de droit divin qui était le pape, sans lequel rien ne se pouvait décider des choses qui appartenaient à l'Eglise universelle, et le défaut de la présence duquel, ou par soi, ou par ses légats, ou par sa confirmation, rendait tous les Conciles prétendus universels, illicites. Une Eglise qui tenait la succession non interrompue de l'épiscopat depuis la mission originale des apôtres pour condition essentielle de l'Eglise, et réputait ceux qui ne l'avaient point, ou qui communiquaient avec ceux qui ne l'avaient point, pour schismatiques et coupables de la même malédiction de Coré, Dathan et Abiron. Une Eglise qui tenait le libéral arbitre pour doctrine de foi et révélée dans la Sainte Ecriture ; qui tenait que la foi seule, sans les œuvres évangéliques, ne suffisait pas à salut, que les méchants persévérant jusqu'à la fin étaient réprouvés, mais non prédestinés à mal. Et bref une Eglise qui usait de toutes les mêmes cérémonies dont use aujourd'hui universellement l'Eglise catholique ; observait la distinction des fêtes et jours ordinaires, usait du signe de la croix, l'imprimait sur le front des catéchumènes, l'employait pour chasser les malins esprits. Et finalement une Eglise qui tenait que l'Eglise catholique avait la promesse infaillible de devoir être perpétuellement visible et éminente en sa communion, perpétuellement pure et incorrupte en sa doctrine et en ses sacrements, et perpétuellement liée et continuée en la succession de son ministère, et qu'à elle seule appartenait la garde des traditions apostoliques, l'autorité de l'interprétation de l'Ecriture et la décision des controverses de la foi ; et que, hors de la succession de sa communion, de sa doctrine et de son ministère, il n'y avait ni Eglise, ni salut. — Voilà ce que le Sérénissime Roi, quand il lui plaira d'y penser avec loisir suffisant, trouvera qu'était l'Eglise catholique au temps de saint Augustin et des quatre premiers Conciles. Que Sa Majesté voie si, à ces traits de visage, elle reconnaîtra celle de Calvin ou la nôtre¹.

2^o Contre la thèse que nous venons d'établir on élève l'objection suivante : « La doc-

¹ Idées pour la philosophie de l'humanité, t. iv, p. 19.

¹ Réplique à la réponse du Sérénissime Roy de la Grand-Bretagne, liv. I, ch. xviii.

trine catholique n'est pas exemple d'évolutions et d'accroissements. Dans le cours des âges, l'Eglise propose à notre croyance des dogmes nouveaux : tels sont ceux de l'Immaculée-Conception, de l'infailibilité du Pape. Elle cède donc à un esprit de nouveauté. Elle ne garde pas intact le dépôt du christianisme primitif. Elle altère la doctrine des apôtres. » C'est le grand reproche du protestantisme.

Ce reproche n'est pas fondé. Il vient de ce que l'on confond deux idées qui sont complètement différentes : l'idée de progrès et l'idée de changement. Il y a progrès quand une chose se développe dans l'identité de sa nature. Il y a changement quand une chose cesse d'être elle-même et devient autre.

Lorsque vous passez de la jeunesse à l'adolescence ou de l'adolescence à l'âge viril, vous obéissez à la loi du progrès, vous êtes toujours cependant la même personne, le même individu. La lumière matinale ne cesse pas d'être lumière en progressant, mais elle cesse d'être simplement l'aurore. Si profondément qu'il enfonce ses racines dans le sol, si haut qu'il élève sa tête vers les cieux, si amplement qu'il étende ses rameaux, le chêne est le même arbre que lorsqu'il sortait, humble tige, du sol où il avait été planté. Si largement qu'une circonférence augmente sa courbe, bien qu'elle enveloppe dans son circuit des objets de plus en plus divers, nouveaux et inattendus, elle ne cesse pas d'être un cercle, si elle a tous ses points également distants du centre.

Ainsi tous les dogmes nécessaires au salut sont déjà révélés et le nombre n'en peut croître. Mais *premièrement* tous les dogmes révélés, c'est-à-dire contenus dans l'Ecriture et dans la Tradition, peuvent n'être pas encore tous définis. Vous en avez un exemple mémorable dans les deux dogmes que nous citions tout à l'heure et qui n'ont été proposés à la croyance des fidèles qu'après dix-huit siècles de christianisme. La révélation chrétienne, c'est un trésor d'où l'Eglise tire, selon l'opportunité, les richesses doctrinales dont le monde a besoin. C'est le firmament constellé d'étoiles, mais où la lunette des astronomes devenue de plus en plus puissante ne découvre que successivement les astres qui en peuplent l'immensité. C'est un foyer ardent et lumineux, mais qui ne projette pas en même temps toutes ses flammes et tous ses rayons.

Secondement, des dogmes qui ont déjà été définis, l'Eglise tire des conséquences nouvelles, des applications que nos pères n'avaient point connues. Chacun d'eux ressemble à un germe plein d'une vie infinie qui sous l'action de l'Esprit-Saint se développe peu à peu jusqu'à son plein épanouissement. Marie est proclamée Mère de Dieu au iv^e siècle. De cet article de croyance, l'Eglise au xix^e siècle tirera le dogme de l'Immaculée Conception.

3^o Quelles sont les causes qui provoquent le

développement de la doctrine catholique ? Cet accroissement, cette expansion a pour *première* cause les attaques dont la vérité chrétienne est l'objet de la part de l'hérésie. C'est ainsi que les grands conflits dogmatiques du iv^e siècle, du xv^e siècle, les contradictions de l'Arianisme, du Nestorianisme, du Protestantisme ont grandement contribué à développer la véritable doctrine. Il y a là une application visible de cette loi magnifique de l'ordre matériel et spirituel, en vertu de laquelle Dieu se plaît à tirer le bien du mal.

L'évolution de la doctrine de l'Eglise a une *seconde* cause. Le travail de la science théologique affermit, approfondit, développe les croyances. Il cultive le champ de la Révélation, il le rend florissant et, par ses soins, tout ce que Dieu y a semé mûrit, progresse et se développe. « O Timothée, ô prêtre, ô théologien, ô docteur, s'écrie saint Vincent de Lérins, si la grâce de Dieu t'a rendu capable d'être, par la science, par le génie, par l'étude, le gardien du tabernacle spirituel, va donc, travaille avec amour les pierres précieuses de la science divine, enchâsse-les, enrichis-les, ajoute-leur tout l'éclat, toute la grâce, toute la beauté qu'il te sera possible. Qu'en écoutant tes doctes raisonnements, ce qu'on croyait jusque là dans l'obscurité, on le comprenne maintenant dans la lumière ; que, grâce à toi, la postérité possède, dans la clarté de la raison, ce que l'antiquité vénérât sans le comprendre. »

Voilà ce qu'a toujours fait l'Eglise par les décrets de ses conciles, ajoute l'illustre Docteur. « Ce qu'elle avait reçu des anciens par tradition, elle l'a transmis à la postérité fixé dans des définitions écrites ; elle a résumé une science immense dans de brèves formules, elle a souvent, pour l'intelligence de la doctrine, créé un mot nouveau pour déterminer et fixer le sens antique de la foi¹. »

Le progrès doctrinal que certains reprochent au catholicisme est donc très légitime. D'ailleurs, nul ne peut nier que ce développement ne se soit produit à l'origine de l'Eglise, au temps des apôtres, et l'on ne voit pas pourquoi il se serait arrêté à la mort du dernier de ces apôtres ; il s'est continué depuis, selon les circonstances, selon les besoins, et il continuera dans l'avenir. Il faudrait être ennemi de Dieu et des hommes pour le vouloir empêcher.

Loin d'y voir une altération de la primitive intégrité de la foi, un égarement dans l'erreur, il y faut voir le caractère essentiel de la vie. Au lieu de détruire la religion, ce développement la conserve, la fortifie, de même que le développement complet de l'homme conserve et fortifie l'enfant. Ainsi plus l'Eglise met en lumière la vérité en ce qui concerne Marie, plus le culte de la Sainte Vierge se développe,

¹ *Commonitor.*, xxii, xxiii.

plus les âmes apprennent à connaître et à aimer Jésus-Christ. Au contraire, l'absence de progrès en religion est une cause de corruption, témoin le schisme grec.

II. Non seulement l'Eglise possède l'apostolicité matérielle ; mais elle possède l'**apostolicité formelle**, c'est-à-dire que les pasteurs qui la gouvernent et lui transmettent les doctrines et les pratiques apostoliques tiennent leur autorité des apôtres et remontent jusqu'à eux par une succession non interrompue.

Les pasteurs de l'Eglise sont le pape et les évêques.

I. Il est facile de montrer que LE PAPE remonte jusqu'à saint Pierre par une succession non interrompue de pontifes qui lui ont transmis l'autorité du prince des apôtres.

1^o A la fin du second siècle, Tertullien parle de Lin, Clet et Clément comme ayant succédé à S. Pierre¹. S. Irénée, continuant la liste de Tertullien, énumère les douze premiers pontifes qui ont occupé le Siège de Rome². S. Optat, évêque de Milève, fait entendre ces paroles : « Vous ne pouvez nier que S. Pierre n'ait placé à Rome sa chaire épiscopale. A saint Pierre ont succédé sur cette chaire, la première en dignité, Lin, Clet, Clément, Anacle³. » Au IV^e siècle, S. Epiphane écrit : « Voici la suite des évêques de Rome : Pierre, Lin, Clet, Clément, etc. » Il ajoute : « Pierre avait ordonné à Rome Lin et Clet pour être ses coadjuteurs, et, avant son martyre, il désigna Clément pour être son successeur ; mais Clément ne voulut monter sur la chaire de S. Pierre qu'après ceux qui avaient partagé son épiscopat pendant sa vie⁴. » Que peut-on souhaiter de plus décisif que ces témoignages ? L'Eglise d'Afrique par la bouche de Tertullien et de S. Optat, l'Eglise de Lyon par celle de S. Irénée, l'Eglise grecque par la voix de S. Epiphane s'unissent pour proclamer que le premier pape, est bien le successeur de saint Pierre et pour nous faire connaître les noms de ceux qui l'ont immédiatement suivi.

La dynastie des papes ainsi commencée s'est perpétuée à travers les âges sans subir aucune interruption. Leur patrimoine a été envahi par des usurpateurs. Ils se sont vus chassés de leur capitale par des sujets turbulents. On les a jetés dans les fers, souffletés, mis à mort. Mais selon la remarque du cardinal Wiseman, « une vigueur inconnue semble animer cette race de princes sacrés. Les autres sièges disparaissent de la surface du globe ; l'Orient et l'Afrique ont perdu les plus illustres, seul le siège de Pierre subsiste toujours. Toujours le pontife succède au pontife en dépit de tous les obstacles. Le conclave est quelquefois tenu en des provinces éloignées de l'Italie, tantôt en

France, tantôt en Allemagne ; toujours un successeur est légitimement élu et reconnu, et tous les efforts que l'on a faits pour briser cette chaîne continue sont demeurés vains et sans effets¹. »

2^o Les ennemis du catholicisme, pour montrer que les pontifes de Rome n'ont jamais possédé l'héritage de saint Pierre ou qu'ils l'ont laissé échapper de leurs mains, invoquent un double fait, celui de la papesse Jeanne et celui du schisme d'Occident.

Nous allons montrer le vide de cette double difficulté.

a) La papesse Jeanne est une femme qui, selon la légende, aurait occupé pendant deux ans la chaire de saint Pierre. Elle serait montée sur le trône apostolique après le pape Léon IV (855). Elle était native de Mayence. Ayant réussi à cacher son sexe, elle alla à Athènes étudier la philosophie, elle prit ses grades théologiques à l'Université de Paris. Puis elle vint à Rome où elle entra dans les Ordres sous le nom de Jean d'Angleterre. Elle parvint aux dignités ecclésiastiques et fut élue pape sous le nom de Jean VIII ; mais étant devenue enceinte, un jour qu'elle se rendait en procession de Saint-Pierre à Saint-Jean-de-La-tran, elle fut prise des douleurs de l'enfantement entre l'église Saint-Clément et le Colysée, mourut et fut enterrée à l'endroit même. — Cette fable impie prit naissance vers l'an 1559. Elle est due à un éditeur protestant de Bâle, Jean Hérold. Il l'intercala dans la *Chronique universelle* du bénédictin Marianus Scotus, écrivain du XI^e siècle, puis dans celle de Martinus Polonus (Martin de Pologne), évêque de Gneson. Cette addition constitue un faux en histoire ; car elle ne se trouve ni dans le manuscrit autographe de Marianus retrouvé de nos jours, ni dans aucun des autres manuscrits connus des deux chroniqueurs mis en cause. D'ailleurs il est incontestable que trois jours après la mort de Léon IV, Benoît III lui fut donné pour successeur. L'intervalle où l'on voudrait placer le règne de la femme pontife n'existe donc pas. Si ce scandale avait eu lieu, Photius qui vivait à cette époque n'aurait pas manqué de l'exploiter dans les lettres révolutionnaires qu'il adressait à ses suffragants contre le Saint-Siège. Mais il n'y fait aucune allusion, et dans son livre *De Spiritu Sancto* il reconnaît que Benoît III a succédé à Léon IV. « Notre génération, dit-il, a connu le noble pontife Léon IV, dont les miracles opérés de son vivant attestent la sainteté. Il eut pour successeur cet ange de mansuétude et de charité qui s'appelait Benoît. » Les Actes du VIII^e concile œcuménique tenu à Constantinople en 869 donnent absolument la même liste. En outre, tout dans cette ignoble his-

¹ *Contra Marcionem*.

² *Contra hæres.*, lib. III, c. 3, n. 2.

³ *Contra Parmenionem*, lib. II.

⁴ *Hæres.*, t. I, p. 719.

¹ *Conférences sur les doctrines les plus importantes de l'Eglise catholique*, II, 29.

toire de la papesse Jeanne porte le caractère de la fausseté. Elle était, dit-on, d'origine anglaise et elle était née à Mayence. Elle aurait étudié la philosophie à Athènes. Or à cette époque la Grèce était occupée par les Bulgares. Athènes était déserte et ne possédait plus une seule école. Elle aurait pris ses grades à l'université de Paris. Or, au ix^e siècle on ne conférait encore à Paris aucune espèce de grade. Même incohérence pour la procession, que l'on fixait à la fête du Saint-Sacrement, laquelle ne fut instituée que par Urbain IV en 1263 et n'existait pas encore au ix^e siècle. Tous les critiques modernes s'accordent à conspuer cette imposture qui prouve à quelle bassesse peut descendre l'esprit de parti.

La fable de la papesse Jeanne n'en fut pas moins durant tout le xvi^e siècle le grand argument historique du protestantisme contre la papauté, et elle acquit un tel degré de créance que les esprits les plus éclairés et les plus dévoués à la Cour de Rome n'osaient même pas en douter¹.

Supposé même qu'une femme eût réussi par fraude à coiffer la tiare, on ne pourrait rien en conclure contre les prérogatives du Saint-Siège. Cette usurpation sacrilège ne ferait qu'interrompre pour un temps la transmission du pouvoir pontifical ; mais elle n'empêcherait pas ce pouvoir divin d'exister et de se conserver dans l'Eglise.

b) On ne peut pas non plus invoquer contre la légitimité du pouvoir des papes le grand schisme d'Occident. Cette scission tristement mémorable a commencé à la mort de Grégoire XI (1378) et se termina à l'élection de Martin V (1417). Le monde chrétien se vit alors successivement partagé en deux, en trois et enfin en deux obédiences ayant à leur tête des pontifes qui s'anathématisaient réciproquement.

Certes, l'Eglise était alors dans un triste état. Lorsqu'elle est ainsi déchirée au-dedans, et que l'étendard de la discussion est élevé jusque dans le sanctuaire de la paix et de l'unité, les abus se multiplient, le sentiment religieux s'affaiblit. « Les dignités, dit Massillon, sont ou le prix ou le lien de la rébellion ; les grâces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse ; les foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instruments de la passion, et de part et d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors mêmes du sanctuaire². »

Toutefois ces regrettables divisions ne peuvent fournir aucun argument sérieux aux ennemis du pouvoir pontifical.

S'il y eut doute sur la personne du pape, il n'y eut, en effet, jamais doute sur l'obligation qui s'impose à tous les fidèles de demeurer attachés au Siège apostolique.

De fait, le schisme d'Occident nuisit peut-être moins aux consciences que d'autres scandales. C'est la réflexion de S. Antonin, archevêque de Florence, qui écrivait vers le milieu du siècle suivant : « On pouvait être de bonne foi et en sûreté de conscience dans l'un ou l'autre parti : car, bien qu'il soit nécessaire de croire qu'il n'y a qu'un seul chef visible de l'Eglise, s'il arrive pourtant que deux souverains pontifes soient créés en même temps, il n'est pas nécessaire de croire que celui-ci ou celui-là est le pape légitime ; il faut croire seulement que le vrai pape est celui qui a été canoniquement élu ; le peuple n'est point obligé de discerner qui est ce pape : il peut suivre en cela le sentiment et la conduite de ses pasteurs particuliers. » Le grand dessein de Dieu qui est la sanctification des élus, ne s'accomplit pas moins au milieu des incertitudes, des agitations, des conflits qui troublent ces époques. En effet, il y eut au temps du schisme d'Occident des saints canonisés dans toutes les nations catholiques et sous toutes les obédiences.

II. Ce n'est pas seulement le pouvoir du pape, c'est aussi celui des évêques qui a une origine apostolique. Il n'est pas en effet un seul évêque catholique qui ne remonte ou à un apôtre ou à un successeur de Pierre et par là à saint Pierre lui-même.

L'Eglise de France a l'honneur de se rattacher aux apôtres par les liens les plus étroits. Rendons-en grâce à Dieu avec Bossuet : « C'est vous, Seigneur, s'écrie-t-il, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos églises. C'était le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le Saint-Siège, afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Reims (Hincmar) : « La sainte Eglise romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les églises, doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs, principalement par ceux qui, comme nous, ont été engendrés en Jésus-Christ par son ministère, et nourris par elle du lait de la doctrine catholique¹. »

¹ Sur cette histoire se greffe celle de la chaise stercoraire sur laquelle on faisait, dit-on, asseoir le nouveau pape pour qu'un diacre pût en reconnaître le sexe. Cette chaise a, semble-t-il, existé. On la tenait à la disposition du Pontife pendant la cérémonie du *Possesso* et cela n'a rien d'étonnant quand on sait le temps énorme que durait cette cérémonie. Mais le détail du diacre certificateur est une pure légende.

² *Sermon pour le jour de saint Bernard*, 3^e partie.

¹ *Sermon sur l'unité de l'Eglise*, II^e partie (édit. Lebarq., t. VI, p. 112).

EXPLICATION DE L'ORAISON DOMINICALE

IX

« SED LIBERA NOS A MALO »

Ce ne sont point des paroles étrangères pour vous, mes frères, que celles qui viennent de retentir à vos oreilles, puisqu'elles sont souvent dans votre bouche, puisqu'elles font partie d'une prière que vous aimez à réciter plusieurs fois tous les jours. Vous dire qu'elles forment la septième et dernière demande de l'Oraison dominicale, c'est ne rien vous apprendre, mais seulement vous rappeler ce que tous vous savez depuis longtemps.

Quel est donc mon but en vous remettant aujourd'hui ces divines paroles sous les yeux ? Mon but est de vous en développer le sens, et de terminer ainsi l'explication que j'ai entreprise du *Notre Père*.

Que demandons-nous à Dieu par ces dernières paroles : *Mais délivrez-nous du mal* ? Nous demandons à Dieu qu'il nous délivre des maux qui pourraient nuire à notre salut, et surtout du péché et de la damnation.

Il y a, comme vous le savez, il y a des maux de bien des espèces ; mais le plus grand, celui que nous devons craindre le plus, c'est le péché. On ne doit même regarder comme mal que le péché, toutes les autres choses que les hommes appellent *mal* ne méritent pas ce nom.

I

De tous les maux, le plus grand c'est le péché. Et, en effet, qu'est-ce que le péché, soit qu'on le considère en lui-même, soit qu'on le considère dans ses suites ?

1^o Le péché, *considéré en lui-même*, qu'il soit mortel ou véniel, peu importe, est une opposition au seul et véritable bien ; c'est une révolte contre le seul et suprême Maître ; c'est une désobéissance au seul et légitime Souverain ; c'est un outrage au plus tendre des pères ; c'est une ingratitude à l'égard du plus aimable des bienfaiteurs. Dieu commande, et tout s'empresse de lui rendre hommage, tout lui est soumis. Un seul être lève contre lui l'étendard de la rébellion ; et cet être audacieux, c'est l'homme ! L'homme, vil amas de boue et de pourriture ; l'homme, être débile, pauvre, et misérable, qui ne vit qu'un jour, et encore n'est-ce que d'emprunt, voilà celui qui ose se mesurer avec le Tout-Puissant ; voilà celui qui ose dire à l'Eternel : « Vous imposez des lois à toute la nature, et toute la nature vous obéit. Vous ordonnez au soleil de se lever tous les jours, et tous les jours le soleil se lève. Vous commandez aux astres d'accomplir leur révolution dans l'espace, sans s'écarter jamais de la route que vous leur avez tracée, et les astres décrivent avec une régularité parfaite la ligne qui forme leur

orbite. Vous appelez les vents et les tempêtes, et ils accourent des extrémités de la terre, et ils bouleversent la mer, dont les eaux s'élèvent en mugissant, comme de hautes montagnes, qui semblent vouloir engloutir la terre. Vous dites aux vents et aux tempêtes de s'apaiser, et ils s'apaisent aussitôt. Vous dites à la mer en fureur de rentrer dans son lit, et sur-le-champ elle se retire. En un mot, tout dans la nature vous obéit ; mais moi je ne vous obéirai pas, je me moque de vos lois, je me moque de vos promesses et de vos menaces. Je penserai, je parlerai, j'agirai comme bon me semblera. »

Tel est le langage du pécheur, chaque fois qu'il commet surtout un péché mortel. Or n'est-ce pas là non seulement une révolte ouverte contre le Seigneur, mais encore une ingratitude monstrueuse ? Car quel est cet être qui ose refuser à Dieu l'obéissance ? C'est un être courbé sous le poids des bienfaits du Tout-Puissant ; c'est un être tout couvert du sang adorable qui l'a racheté ; c'est celui enfin pour qui Dieu a créé le monde et sacrifié son Fils bien-aimé. Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que cet être se sert, pour outrager Dieu, de ses propres bienfaits. Car qu'a-t-il qu'il n'ait reçu de Dieu ? Rien, absolument rien. Ingrat, voilà donc le nom que mérite le pécheur. Ingratitude, voilà comment doit être qualifié son crime, crime qui excite dans tous les cœurs l'horreur et l'indignation.

Mais avançons, et examinons 2^o le péché *dans ses suites*. Le péché, s'il est mortel, nous enlève, avec l'amitié de Dieu, tous nos mérites passés, nous ferme le ciel, nous précipite dans l'enfer. Qui pourrait dire tout ce qui se passe dans une âme au moment où elle tombe dans le péché mortel ? Belle comme un ange, brillante comme l'aurore, elle devient sombre comme la nuit, horrible comme Satan. Sa couronne lui tombe de la tête ; sa robe d'innocence lui est ravie : elle voit l'auguste Trinité s'éloigner d'elle, et une troupe hideuse de démons prendre sa place ; son nom est effacé du livre de vie. Toutes les bonnes œuvres qu'elle a faites sont perdues pour le ciel. Aurait-elle pratiqué les plus grandes austérités, aurait-elle donné aux pauvres tout ce qu'elle possédait, rien de tout cela, si elle se trouve dans l'état de péché mortel quand elle se séparera du corps, ne sera récompensé dans l'éternité. On plaint le laboureur dont le champ a été ravagé par la grêle, on plaint le marchand dont le vaisseau a fait naufrage ; mais combien plus à plaindre est l'âme infortunée qui non seulement a perdu tous ses droits à l'héritage céleste, mais qui ne saurait rien faire qui fût digne du ciel, les œuvres les plus saintes, faites en état de péché mortel, étant de nulle valeur aux yeux de Dieu ! Oh ! que de mal le péché cause à l'âme !

Mais que nous dit encore la foi sur les suites du péché ? Elle nous dit que c'est le

péché qui a précipité du ciel dans le fond de l'abîme Lucifer et ses compagnons, devenus en un instant autant de démons. Elle nous dit que c'est le péché qui a perdu Adam et Eve, et avec eux le genre humain tout entier. Elle nous dit que c'est le péché qui a attaché à la croix, où il est mort comme un malfaiteur, après avoir souffert toutes sortes de mauvais traitements, le Fils de Dieu fait homme. Elle nous dit que c'est le péché qui a creusé l'enfer, où pour une faute passagère l'âme et le corps auront à subir des peines éternelles.

D'où je conclus, et d'où vous devez tous conclure avec moi, que le péché est un bien grand mal. C'est un si grand mal que, s'il fallait ou le commettre, ou perdre tous nos biens, même la vie, nous devrions, sans balancer, tout sacrifier, répandant jusqu'à la dernière goutte de notre sang plutôt que de le commettre jamais. C'est un si grand mal que si pour guérir cette multitude de malades qui languissent sur un lit de douleur, dans les hôpitaux et les maisons particulières ; pour ressusciter tous les morts dont les corps reposent dans nos cimetières en attendant le grand jour de la résurrection générale ; pour convertir tous les infidèles, tous les Juifs, tous les hérétiques, tous les schismatiques, tous les mauvais catholiques disséminés sur la surface du globe ; pour tirer du Purgatoire toutes les âmes qui sont renfermées dans cette prison ténébreuse ; pour arracher de l'enfer tous les réprouvés qui brûlent dans ces feux éternels, il fallait commettre je ne dirai pas un péché mortel, mais un seul péché véniel, on ne devrait pas le commettre, vu que le plus petit péché est un plus grand mal que tous les maux du monde.

II

Que dis-je, mes frères ? Tout ce qui dans le monde est considéré comme mal, par exemple la guerre, la famine, la peste, ne mérite pas ce nom ; car, comme je le disais il n'y a qu'un instant, pour le chrétien, pour l'homme qui vit de la foi, il n'y a qu'un seul mal, et ce mal c'est le péché. Écoutez ce qu'écrivait à une personne de Constantinople, persécutée pour la justice et la vérité, l'archevêque de cette grande ville, S. Jean Chrysostome, son directeur spirituel, aux prières de qui cette personne, aussi distinguée par sa vertu que par sa naissance, s'était recommandée, afin d'obtenir de Dieu la patience nécessaire pour supporter avec fruit les disgrâces dont elle lui faisait l'énumération dans la lettre qu'elle lui adressait :

« Vous avez tort, Madame, d'appeler ce que vous souffrez des disgrâces ; vous n'en avez pas, vous n'en pouvez même pas avoir, si vous le voulez ; car quelle disgrâce peut-il vous arriver ? On confisquera vos biens, c'est-

à-dire que l'on vous déchargera d'un pesant fardeau, du soin de les conserver et de l'obligation de les distribuer convenablement ; mais on ne saurait vous ravir le plus précieux de tous, la grâce sanctifiante. On vous exilera, c'est-à-dire que l'on vous fera voir plusieurs provinces, et par conséquent jouir, pour la cause de Dieu, d'un avantage que ne se procurent qu'à grands frais ceux qui aiment à voyager ; mais, quel que soit le lieu où l'on pourra vous reléguer, l'on ne vous séparera jamais de Dieu. On vous fera mourir, c'est-à-dire que l'on vous obligera de payer un peu plus tôt une dette à laquelle il faut nécessairement satisfaire un jour ; mais, en donnant la mort à votre corps, l'on introduira votre âme dans la véritable vie, dans la vie éternelle et bienheureuse. Souvenez-vous, s'il vous plaît, d'une parole que je vous ai répétée mainte et mainte fois : rien n'est à craindre que le péché. »

Et n'était-ce pas là, mes frères, l'unique chose que redoutait S. Jean Chrysostome ? L'empereur de Constantinople, dont ce grand serviteur de Dieu n'approuvait point les erreurs, s'étant un jour écrié, dans un transport de colère, en présence de quelques personnes de sa cour : « Je voudrais bien me venger de cet évêque ! » voici ce que lui conseillèrent cinq de ses courtisans : — « Reléguez-le, dit l'un, dans un pays si éloigné que vous ne le voyiez jamais plus. — Confisquez tous ses biens, dit un autre. — Faites-le jeter dans une prison obscure, et chargé de fers, dit un troisième. — N'êtes-vous pas le maître ? dit le quatrième ; vous pouvez vous en débarrasser très facilement, en l'envoyant à la mort. — Vous vous trompez tous, s'écria le cinquième ; ce n'est pas ainsi qu'on le punira, et que l'on s'en vengera. Vous parlez de l'envoyer en exil ; mais la terre tout entière est sa patrie. Vous proposez de le dépouiller de ses biens ; mais c'est aux pauvres, et non à lui, que vous les ravirez. Vous pensez qu'il faut l'emprisonner ; mais il baisera ses chaînes, et s'estimera heureux de les porter. Vous voulez qu'on lui ôte la vie ; mais ne voyez-vous pas que c'est lui ouvrir le ciel ?... Prince, voulez-vous vous venger de manière à lui causer beaucoup de peine ? Forcez-le à commettre un péché. Je connais cet homme ; il ne craint ni le bannissement, ni le dépouillement des biens, ni la prison, ni la mort ; il ne craint qu'une seule chose, le péché. »

Le péché, voilà donc l'unique mal qu'ont appréhendé tous les saints, et cela d'après l'enseignement de Jésus-Christ lui-même. En effet, croyez-vous que c'est sans raison que ce divin Maître nous fait dire à tous, dans l'Oraison dominicale : *Délivrez-nous du mal*, et non point : *Délivrez-nous des maux* ? Son intention, en se servant du nombre singulier plutôt que du nombre pluriel, n'a-t-elle pas été de

nous inculquer qu'à ses yeux il n'y a pas d'autre mal que le péché? Et si vous me demandez pourquoi le péché seul doit être regardé comme mal, je vous répondrai : c'est qu'on ne doit considérer comme mal que ce qui conduit au souverain mal en éloignant du souverain bien; ou bien : c'est qu'on ne doit considérer comme mal que ce qui est contraire à l'ordre et au bon plaisir de Dieu. Or, une seule chose, le péché détourne du souverain bien et conduit au souverain mal; une seule chose, le péché est contraire à l'ordre et au bon plaisir de Dieu; tout, excepté le péché, tout n'arrivant que par l'ordre ou la permission du Seigneur; tout, par conséquent, excepté le péché, tout n'étant propre qu'à nous procurer dans l'éternité un poids immense de gloire, si nous savons en faire un bon et saint usage.

Seigneur, *délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire, préservez-nous du péché, l'unique chose qu'un chrétien doit redouter dans ce monde. Si nous avons le malheur de le commettre, punissez-nous ici-bas, vengez-vous sur la terre. Brûlez, coupez, frappez, accablez-nous en cette vie, si vous le voulez, de tous les fléaux de votre juste colère, pourvu que vous nous fassiez miséricorde en l'autre. La grâce que nous vous demandons comme la plus grande de toutes, c'est que si vous prévoyez que nous devions être assez malheureux pour vous offenser encore, vous nous enleviez de ce monde avant que nous ne retombions dans le péché. Nous aimons mieux ne pas vivre que de vivre dans votre disgrâce. Nous aimons mieux souffrir mille morts que de vous déplaire un instant par la mort que le péché causerait à notre âme. C'est à pleurer nos égarements, c'est à satisfaire à votre justice, c'est à implorer votre infinie miséricorde, que nous voulons employer le temps que nous passerons ici-bas, loin de la céleste patrie. Veuillez nous accorder à tous cette grâce ! au nom du Père, etc.

FIN

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE TRAVAIL

I

TRAVAILLER, DEVOIR EN TANT QU'HOMME

La question du travail est une question passionnante actuellement... Autour d'elle, conflits nombreux. — Il y a sur ce point des préjugés multiples et invétérés, d'où naissent des jalousies et des haines d'un côté, des dédains et d'orgueilleux mépris de l'autre.

Le travail est pour l'homme un devoir en sa qualité d'homme et de pécheur. Et d'abord en sa qualité d'HOMME.

I. *D'homme vivant et intelligent.* — 1^o Loi de Dieu : Dieu mit Adam dans le paradis terrestre *ut operaretur* (Gen., II, 15) et donc loi essentielle de l'humanité, loi indépendante de

toute circonstance, loi imposée par le Créateur à sa créature.

2^o L'homme est *vie* : la condition de la vie est l'activité; l'oisiveté, c'est l'immobilité, la mort... Ses forces corporelles et ses facultés spirituelles vont d'elles-mêmes au mouvement et à l'action, ... et ce serait une oppression que de contraindre un homme à un repos absolu. — L'activité d'une *vie créée* ne consiste pas à se replier sur elle-même, à jouir; mais à se perfectionner, à s'agrandir, donc à travailler pour s'élever vers l'Être incréé de qui elle vient.

3^o *Activité intelligente et libre* qui se sert des créatures mises à sa disposition pour ses besoins et pour son agrément. Les bêtes privées de raisonnement travaillent parce qu'on les y force. — C'est par le travail que l'homme exerce son empire sur le monde.

II. *D'homme en société.* — Toute condition sociale est sujette à certains devoirs, dont l'accomplissement demande du travail et de la peine. Il y a, en droit et en fait, solidarité entre les hommes, et chacun profite du travail de tous; en profiter sans y contribuer dans sa sphère serait un honteux égoïsme et une injustice. — Ex. : ce que devient une famille non laborieuse; ce qu'est une machine, où chaque rouage a sa place et son travail à fournir.

Même dans les conditions élevées, le travail est un devoir. Et encore, plus une condition est élevée, plus les obligations qu'elle doit remplir importent au bien général de la société.

II

TRAVAILLER, DEVOIR EN TANT QUE PÉCHEUR

C'est là le principal fondement de la loi du travail : la condamnation d'Adam et de l'humanité. — Que Dieu ou le démon vous trouve toujours occupé, écrivait saint Jérôme à l'un de ses disciples : car alors Dieu ne vous punira pas (le travail, réparation du péché), et le démon ne vous tentera pas (le travail, préservation du péché).

I. *Le travail est une satisfaction pour le péché passé.* — 1^o *In sudore vultus tui vesceris pane*, dit Dieu à l'humanité après la faute d'Adam. C'est la première loi établie dans le monde actuel. Ordre rigoureux qui intéresse tous les fils d'Adam, quelle que soit leur position sociale ou leur fortune. (*Homo natus ad laborem, non ad honorem*, dit S. Bernard). Sans doute, il y a d'autres satisfactions pour le péché; mais la première que Dieu exige, c'est le travail, qui n'est plus seulement une activité de la vie, mais qui revêt pour toujours le caractère de peine.

L'ordre est d'autant plus rigoureux qu'au péché d'Adam il faut ajouter les nôtres, soumis eux aussi à l'expiation.

2° Le travail est une satisfaction : par la douleur et la souffrance qu'il cause (*labor* signifie en même temps *douleur* et *travail*) ; — par l'humiliation qu'il inflige : aussi la fuite du travail, selon S. Ambroise, est une seconde révolte contre Dieu, parce que, après avoir désobéi, on ne veut pas même subir la peine imposée pour la désobéissance.

II. *Le travail est une préservation du péché futur.* — 1° « Si vous avez un serviteur rebelle, faites-le travailler ; ne souffrez pas qu'il reste oisif, car l'oisiveté est la maîtresse de beaucoup de vices. » (Eccli., xxxiii, 28-29). Ce serviteur indompté n'est autre que notre corps, disent les Pères. — Les impies ne veulent pas travailler comme les autres hommes (Ps., lxxii, 5 et seq.) : de là viennent en eux l'orgueil (*ideo superbia*) et le mépris des autres, la gourmandise et l'impureté (*quasi ex adipe iniquitas*), les paroles pleines de malice (*locuti sunt nequitiam*), l'endurcissement du cœur (*transierunt in affectum cordis*).

2° L'expérience de tous les siècles le démontre : l'oisiveté est la mère de tous les vices. — Ex. : les Juifs au Sinaï (Exod., xxxii), Sodome (Ezéch., xvi, 49), et autres exemples que nous avons chaque jour sous les yeux.

3° Le corps dompté par la fatigue, les passions réprimées par le travail, l'esprit et l'imagination occupés par une application soutenue, sont moins enclins à la révolte. L'eau qui dort se corrompt ; l'eau vive se purifie.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLI

LA MESSE

Mes enfants,

Les débuts d'un Patronage réservent toujours des surprises, les unes pénibles, les autres agréables. Il y avait à peu près un an que je dirigeais des jeunes gens, quand un soir je reçus la visite d'un des aînés de l'œuvre. C'était un jeune homme à l'âme ardente, généreuse, capable de très bien faire, mais qui avait pris une mauvaise voie. Depuis deux mois, poussé par un ami moins bon que lui, il faisait du mauvais esprit, critiquant tout, essayant d'entraîner ses camarades, prenant immédiatement le contre-pied de tout ce qu'on ordonnait. Il se maintenait dans la plus stricte politesse, me saluait à son arrivée et à son départ, mais en dehors de cela ne m'adressait jamais un mot, à moins qu'il n'y fût absolument forcé ; si bien que j'allais me voir obligé de sévir contre lui à cause du mauvais exemple donné, quand... il m'arriva. A ma grande stupéfaction, il venait indirectement se plaindre de lui-même, disant que le patronage marchait mal, que les jeunes gens ne s'amusaient pas, qu'ils ne s'occupaient pas assez des petits, qu'ils étaient trop négligents pour les offices

religieux, etc., etc. ; bref, tout était à refaire.

Quand il eut terminé ses lamentations, un peu exagérées, fort heureusement, je lui demandai s'il connaissait un remède : « Oui, dit-il ; il faudrait un règlement, et quiconque ne l'observera pas sera mis à la porte. De plus, les grands devraient s'occuper des plus jeunes, car si on ne les fait pas persévérer, qu'est-ce que deviendra le patronage quand nous partirons ? »

Je lui fis constater que ses désirs étaient les miens et que s'il voulait réformer un peu sa conduite, il pourrait faire beaucoup de bien autour de lui. C'est ce qui arriva, puisqu'il devint le président de son patronage.

Or, mes enfants, dans le règlement que ce jeune homme avait rêvé, il y avait cet article : « Les jeunes gens devront assister à la grand'messe du dimanche au moins une fois par mois, sous peine de renvoi. » — « Non, lui dis-je, jamais je ne ferai de règlement sur la messe du dimanche, car ce n'est pas seulement le patronage qui demande la messe, c'est l'Eglise ; et non seulement l'Eglise demande l'assistance à la messe une fois par mois, elle la demande chaque dimanche. Le jeune homme qui, le pouvant, refuse ou néglige d'assister à la messe, se met dans une situation grave pour sa conscience ; s'il ne le comprend pas, c'est qu'il est bien peu chrétien, et par conséquent bien peu capable de faire partie de nos Œuvres. »

I

Mes enfants, *il faut venir à la messe* tous les dimanches.

Il n'y a pas de reproche grave à vous adresser pour votre régularité. Pourtant, faites un petit examen de conscience. Est-ce que trop souvent vous ne profitez pas du moindre prétexte pour vous abstenir d'assister à la messe ? Un dérangement, un service qu'on vient vous demander, un voyage que vous allez faire en famille, un rien, et vous vous dispensez de votre devoir... C'est mal ! L'obligation d'entendre la messe chaque dimanche est une obligation grave.

Si vous ne pouvez assister à la grand'messe, venez à une messe basse, mais assistez à la messe !

Quelquefois, des jeunes gens m'ont averti qu'ils étaient obligés de travailler le dimanche matin. « Soit ! A quelle heure serez-vous libre ? — A 10 h. $\frac{1}{2}$ ou 11 heures. — Venez à la messe à 11 heures. — Oh non ! Monsieur ; je vais à la messe au commencement, ou pas du tout ! » Sans doute, mes enfants, il est mieux d'arriver dès le commencement de l'office ; mais si vous avez une raison grave d'y arriver plus tard, — et ce n'est que le cas exceptionnel, — venez plus tard. Ne pas vouloir assister à la messe parce qu'on ne peut y venir que quand l'office est commencé, c'est encore un faux prétexte, puisque, vous le savez

bien, le Sacrifice proprement dit de la messe ne commence qu'avec l'Offertoire.

En réalité, mes enfants, en dehors du cas de nécessité, il n'y a que deux raisons qui vous arrêtent dans votre devoir, la *paresse* et le *respect humain* : deux misères qu'il faut combattre, sous peine de les voir vous couvrir de honte.

Le général de Lamoricière était en exil à Bruxelles. Thiers arrive de Paris et prie le général de venir le trouver le lendemain dimanche, à 7 heures : « Je vais à Waterloo, écrit-il, j'ai besoin de vous pour mieux étudier le champ de bataille dont je dois écrire l'histoire. — Oui, répond Lamoricière, je serai chez vous demain, non à 7 heures, mais à 8 heures, car je vais à la messe. » — Ce courage chrétien n'est pas le privilège des grands hommes, il est le privilège des grandes âmes, et vous devez être de celles-là.

Un de vos amis, appartenant au patronage de M..., se présente chez un marchand de nouveautés qui demandait un employé de commerce. Les conditions étaient acceptables de part et d'autre ; mais avant de s'engager définitivement, le jeune homme demanda : « Et le dimanche ? — Le dimanche, la maison est ouverte jusqu'à midi. — Ah !... Me donnerez-vous le temps d'aller à la messe tous les dimanches ? » Le patron s'attendait si peu à cette question, qu'il regarda son futur commis, et lui avoua que c'était la première fois qu'un employé lui faisait cette demande. — « Il me faut environ trois quarts d'heure ; si vous me les donnez, j'accepte ; sinon je me retire. » — Le patron accepta, et comme votre camarade était non seulement bon chrétien, mais bon commerçant, le nouveau maître déclara plus tard qu'il n'avait jamais rencontré d'employé comme celui-là.

Vous devez toujours vous arranger de manière à sauvegarder votre messe du dimanche. La négligence et le respect humain sont en cela impardonnables et indignes de vous ; et c'est bien le lieu de vous redire que plus vous serez énergiques, plus vous manifesterez de noble fierté dans ce devoir, plus vous serez respectés.

II

En second lieu, mes enfants, il *faut aimer la messe du dimanche* . — Ce n'est pas vous flatter de dire que vous êtes un bel exemple pour la paroisse. Quand nos cloches sonnent et qu'on vous voit vous rendre à l'église, quand vous traversez les nefs pour occuper vos places dans le chœur, la vie paroissiale se sent rajeunie et pleine d'espérance, car vous êtes l'avenir. Une paroisse qui peut s'appuyer sur une légion de jeunes gens chrétiens, a tout lieu d'attendre des journées de triomphe pour la cause de Jésus-Christ.

Mes enfants, je connais une paroisse qui, le jour où elle a possédé un patronage de jeunes

gens, a vu sa vie religieuse se développer d'une façon très consolante auprès des hommes. L'œuvre ne s'est pas faite en un jour, puisqu'il y a 25 ans que le patronage existe. Pendant les premières années, il n'y avait que quelques hommes à occuper les stalles du chœur avec les jeunes gens. Puis les jeunes gens ont vieilli, ils ont fondé des familles chrétiennes ; leur exemple a entraîné des timides, des hésitants, et aujourd'hui l'assistance aux offices est convenable et le respect humain est en partie vaincu.

Il faut aimer la messe du dimanche, surtout parce que vous y trouvez Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Si l'on vous disait que Jésus-Christ est dans la maison d'un ami et qu'il vous appelle, vous quitteriez tout pour l'aller voir. A l'église, Jésus-Christ est là, jour et nuit, pour vous. Il vous appelle et il vous attend pour vous bénir. Au cours de la semaine, il vous est difficile d'aller lui rendre visite ; mais le dimanche, vous avez toute liberté pour le faire. — De plus, vous savez que la messe est le renouvellement du sacrifice de la Croix. A la messe, Jésus-Christ offre à Dieu toutes les souffrances et tous les mérites de sa Passion, afin que Dieu suspende sa justice et soit plein de miséricorde pour les pécheurs. Savoir ces choses et négliger d'en profiter, c'est faire acte d'impiété ou de négligence coupable pour son âme.

Aimez donc votre messe paroissiale, puisqu'elle vous permet de venir voir l'Ami le plus sincère, le plus désintéressé et le meilleur que vous ayez sur terre et dans les cieux.

III

Maintenant, mes enfants, s'il n'y a pas de reproche à vous faire sur votre régularité, il y en a peut-être quelques-uns à vous adresser sur votre tenue. Je vais vous dire comment un vrai chrétien doit assister à la messe.

1^o *Le respect* . — Certains jeunes gens entrent dans l'église comme ils entreraient dans une salle de spectacle, regardant de tous côtés, examinant tout le monde, et cherchant sans doute à se faire admirer tandis qu'ils gagnent leur place avec une lenteur désespérante. Inutile de dire qu'ils demeurent debout pendant qu'ils font un semblant de prière, attitude qu'ils garderont naturellement aux instants les plus solennels de l'office. — D'autres, au contraire, se précipitent à leur place comme des fous, dérangent tout le monde, font des signes de croix qui ressemblent à des grimaces, et s'en voudraient de laisser leurs voisins prier, tellement ils ont besoin de parler ; puis, fatigués de leur énervement, vous ne les verrez pas à genoux au cours de la messe, mais bien plutôt accroupis ou presque allongés dans leur stalle. — Mes enfants, soyez dignes ; ne soyez ni des fats, ni des écervelés. Vous entrez dans la maison de Dieu, entrez-y respectueusement ;

gardez le silence; demeurez assis, debout, à genoux, aux moments qu'il convient, sans ostentation et par amour respectueux pour l'Hôte divin, qui vous reçoit.

2^e *La prière.* — Les chants de la messe sont des prières; il faut, mes enfants, chanter. Vous n'êtes pas des artistes et le Bon Dieu ne vous demande pas de l'être; mais il vous demande d'apporter à la splendeur de son culte tout ce que vous pouvez. On pourrait désirer vous voir tous connaître le plain-chant et capables de tenir une place au lutrin; c'est ainsi que dans la paroisse de Saint-A... les jeunes gens ont remplacé les chantres pour les offices depuis la Séparation. Mais si vos talents ne vont pas jusque-là, vous pouvez au moins apporter votre part aux chants ordinaires; faites donc effort pour cela.

De plus et surtout, mes enfants, n'assistez pas à la messe d'une façon toute passive. Il est des jeunes gens qui parfois nous navrent; leur attitude ennuyée ou dissipée fait voir que leur cœur ne vibre à aucun sentiment religieux: ils sont présents de corps, mais leur esprit est ailleurs. Vous venez à la messe, c'est pour prier, pour donner à Dieu le témoignage de votre amour et obtenir ses grâces. Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'autel prie pour vous; unissez donc votre prière à la sienne.

Quoi de plus simple à l'Offertoire, au *Sanc-tus*, que de suivre les prières de vos livres? Si vous ne lisez pas ces prières, que faites-vous? Vous rêvez, et quels rêves vous occupent alors que vous ne devriez penser qu'à la venue de Jésus-Christ sur l'autel et à son sacrifice?

Pendant l'élévation, mettez-vous à genoux, prosternez-vous aux pieds de Jésus-Christ pour l'adorer. Puis lisez les si belles prières de la communion; le moment vient, excitez en vos âmes les sentiments de foi, de contrition, d'amour, de désir, qui vous animent quand vous vous approchez de la sainte Table, et Notre-Seigneur viendra en vous par sa grâce.

Quelques-uns se sont plaint parfois de la longueur de la grand'messe, ce qui signifie tout simplement qu'ils s'y sont ennuyés. Quoi de surprenant! Être assis pendant 1 h. 1/2 dans l'inaction ne peut pas procurer une grande joie. Chantez, priez, mes enfants, priez avec votre cœur, avec la conscience que vous rendez gloire à Dieu, que vous le dédommages des outrages des impies et de l'abandon des indifférents; priez avec le désir d'obtenir les secours divins; et non seulement l'heure de la messe passera vite, mais elle vous apportera le réconfort et la joie d'une entrevue divine, et vous quitterez l'église l'âme remplie de paix, de bons desirs, et d'une plus grande bonne volonté pour le bien.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXI

LA NAISSANCE DE JÉSUS : LE RÉCIT

Près de neuf mois se sont écoulés depuis la Visitation. Dans ses longs entretiens muets avec son Fils, — les bouches étaient muettes, mais non les âmes, — Marie acquiert une sainteté sans cesse grandissante et qui fait pâlir jusqu'à la gloire des Séraphins. Ceux-ci en effet contemplant Dieu, Marie le porte en elle-même, ne fait qu'un avec lui, et quand Jésus naîtra, son premier regard lui dira avec un indicible amour: « Ma mère! Vous êtes ma mère! » C'est là le privilège incomparable de Marie, qui l'élève au-dessus de toutes les créatures existantes et possibles.

I

L'univers attend la venue du Sauveur, elle est prédite par les prophètes, Michée a même désigné le lieu de sa naissance.

Mais comment naîtrait-il à Bethléem, puisque Marie demeure à Nazareth, que c'est là qu'elle a reçu la visite de l'Ange et qu'elle est revenue après son séjour auprès d'Elisabeth, *et reversa est in domum suam?* (Luc, I, 56).

Dieu est le maître des événements; ce qu'ont annoncé les prophètes s'accomplira en dépit de toutes les prévisions humaines. C'est bien à Bethléem que viendra au monde le Verbe incarné. Non loin de cette cité, Rachel mit au monde son dernier-né. Se sentant mourir elle dit: « On l'appellera Ben-Oni, c'est-à-dire le fils de la douleur. » — « Non, reprit Jacob, il s'appellera Benjamin, c'est-à-dire le fils de ma droite. » Celui qui va naître sera le fils de la droite du Très-Haut. Il viendra dans le pays de ses pères, près du champ de Booz, le grand et bienveillant ancêtre, près de la demeure de David, le roi-prophète, dans la patrie de saint Joseph.

Pour amener Marie à Bethléem Dieu va remuer le monde. César-Auguste a publié un édit de recensement pour tout l'univers, et il ne se doute pas qu'en promulguant cette mesure où il entrait surtout de l'orgueil, il n'est que l'humble serviteur de Celui qui tient en ses mains les destinées des empires et qui a tout créé pour son Fils. Bien que la Judée eût un roi, elle n'était cependant pas indépendante. Auguste appelait Hérode « son sujet » et il le traitait comme tel. Son décret atteignait donc les Juifs.

Qu'ordonnait l'édit? Que chacun se rendît dans son pays d'origine pour se faire inscrire sur les registres de recensement. Joseph était né à Bethléem, il y vient donc avec Marie, son épouse, qui attend son fils. Ni l'un ni l'autre n'entendent résister aux puissances, car celles-ci tiennent leur autorité de Dieu, et Marie qui n'ignorait point la prophétie

de Michée leur obéit avec d'autant plus de joie que dans ce décret elle admire la marche que suit la Providence pour la conduire à Bethléem. Quand plus tard des hérétiques contesteront la vérité de la naissance du Sauveur, Tertullien les priera simplement de consulter les registres d'Auguste.

Étudions l'état d'âme de Joseph et de Marie. On se rappelle les anxiétés, les angoisses de Joseph en face de ce mystère que son humilité ne comprenait pas. Il se figurait même être un obstacle à l'accomplissement des desseins de Dieu, et il songeait à se retirer, quand l'Ange lui révéla le secret du Roi. Depuis, il est plus humble encore, plus grave et plus saint. Témoin des merveilles divines, il est constamment en actions de grâces, mais constamment surtout il veille. Il accompagne son épouse à Bethléem, heureux aussi de revoir son pays natal, le berceau de sa famille. Mais l'édit y a conduit quantité de Bethléémites comme lui ; la grande hôtellerie commune, construite à la porte de la ville, est remplie. Il n'y a pas de place pour eux, *non erat eis locus in diversorio*. (Luc, II, 7). Allèrent-ils de porte en porte demander un asile pour eux ? L'Évangile ne le dit point, et il paraît plus conforme à leur dignité, comme aux vues de la Providence, de penser qu'ils se renfermèrent dans une joyeuse résignation et qu'ils adorèrent, pleins de confiance, les desseins de Dieu, attendant son inspiration.

Marie était fatiguée de ses quatre ou cinq jours de voyage à travers les montagnes, mais elle aspirait surtout à la solitude avec Dieu, loin des hommes, avec saint Joseph, son époux, son confident intime, seul digne d'être le témoin autorisé de l'acte merveilleux qui se prépare. Il connaît Bethléem et les environs, il sait que tout près, en dehors de la cité, il existe une grotte naturelle qui sert quelquefois de refuge aux animaux pendant la nuit. Il y conduit son épouse.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on adore profondément cette conduite de la Providence. Un Dieu devait naître d'une vierge, nous a dit saint Ambroise ; ajoutons qu'un Dieu devait naître aussi, non pas dans une habitation humaine, mais dans une demeure façonnée par lui depuis des temps antiques, dans une grotte prédestinée, seule digne de recevoir le Fils de Dieu. Non, l'hôtellerie commune, pas plus que les maisons privées, n'étaient faites pour être le théâtre de ce mystère, le plus grand qui fut jamais. L'endroit de la naissance est sacré, les hommes le marquent d'un signe commémoratif qui apprend à la postérité que les plus grands d'entre eux ont vu le jour dans telle maison. Mais quand il s'agit de Dieu, on comprend que Dieu procède autrement : « Laissons les lieux habités par les hommes, fait dire Bossuet à l'Enfant Jésus, laissons les hôtelleries où règnent le tumulte et l'intérêt ;

cherchez pour moi parmi les animaux une retraite plus simple et plus innocente. — On a trouvé enfin un lieu digne du *Délaissé* !¹ »

Dans cette grotte en effet, œuvre des mains de Dieu, nous voyons deux animaux, un âne et un bœuf. C'est du moins une pieuse et constante tradition, dit Benoît XIV, et les siècles chrétiens y ont vu l'accomplissement de cette parole d'Isaïe (I, 3) : « Le bœuf a connu son possesseur et l'âne l'étable de son maître, mais Israël ne m'a pas connu. » A Bethléem en effet la porte de l'hôtellerie s'est fermée, personne n'a eu pitié de cette jeune femme dont le front cependant portait un reflet divin, elle a dû se réfugier sous ces rochers, dans cette hospitalière excavation, et ces deux animaux l'accueillent, ils se pencheront sur le petit enfant pour le réchauffer. On dirait qu'ils ont reconnu leur Dieu.

II

Il est minuit, la Vierge est toute à son divin Maître qui l'inspire, qui lui parle, qui la prépare à l'aide de grâces extraordinaires à sa maternité ineffable. Qui dira son union profonde avec son Dieu, la ferveur de sa prière, les lumières de son âme dans la méditation du mystère souverain qui va s'opérer ? Si Dieu envoya à Adam un sommeil qui fut une extase quand il lui prit une de ses côtes pour former Eve, de quel ravissement ne remplît-il pas le corps de Marie, la nouvelle Eve, qui allait donner le jour au nouvel Adam ! « Elle enfanta alors son premier-né Jésus. »

« Jésus sortit du sein de sa mère comme le rayon sort du foyer, comme le parfum sort de la fleur, comme la parole sort de nos lèvres. La parole ne déchire pas nos lèvres en y passant ; le parfum en s'exhalant n'altère en rien l'intégrité de la fleur ; le rayon, en s'élançant, n'enlève rien à son foyer². » Marie regarde son enfant, avec quel amour ! C'est son fils et c'est son Dieu ! Mais elle ne s'arrête point à le contempler, le petit enfant la regarde aussi et lui sourit, car il l'aime d'un amour unique, inexprimable ; il répand sur elle ses bénédictions célestes qui la font, plus encore que le jour de la Visitation, bénie entre toutes les femmes ; mais il souffre aussi, comme tous nos petits enfants ses frères, il a froid, il pleure. S'il a voulu naître en Dieu, il veut souffrir en homme. Rien ne lui est épargné des rigueurs de la saison et des douleurs qui font crier les nouveaux-nés. Alors elle l'enveloppe des langes qu'elle avait préparés. Ses mains s'attardent à ce délicieux travail, et pour arrêter le cours des larmes de Jésus, elle lui sourit : *et pannis eum involvit*.

Quand la douleur du petit enfant est apaisée, elle le dépose tendrement dans une pauvre

¹ *Élévations sur les mystères*, 16^e Semaine, 6^e élévation.

² Mgr Gay, *Entretiens sur les mystères du saint Rosaire*, t. I, p. 204.

crèche destinée à recevoir la nourriture des animaux. Elle souffre de ce dénuement, la bonne Mère ; les pleurs de son fils ont aussi fait couler ses pleurs ; elle voudrait pour lui, comme toutes les mères, un lit plus doux, des couvertures plus chaudes. Elle est réduite à le coucher sur un peu de paille, *et reclinavit eum in præsepio*. Mais l'enfant maintenant paraît heureux, elle est heureuse. Elle s'agenouille auprès de la crèche, elle prie, elle médite, elle adore, elle jouit, elle oublie tout pour ne penser qu'à lui, pour rassasier de lui ses regards.

La grotte bénie est toujours là, elle a traversé les siècles, sans altérations sensibles. La tradition a marqué l'endroit sacré où le Sauveur est venu au monde. On s'agenouille à la place où Marie s'est agenouillée, on prie où elle a prié ; on la voit par la pensée prenant son enfant, l'enveloppant de langes avec ses mains maternelles, tremblantes de bonheur, puis le déposant à un mètre de là dans sa crèche sur le sol, à un endroit précis dont les siècles ont gardé le souvenir. Deux autels marquent ces deux places, et comment peindre les impressions, les émotions qu'y éprouve toute âme croyante ? On se complait à y demeurer dans l'attitude humble et effacée de saint Joseph, qui ne peut comprendre pourquoi Dieu l'a choisi, et lui seul, lui si chétif, pour être le témoin de ces grandes choses. Son âme est pleine de reconnaissance, pleine de cantiques. Après avoir vu l'enfant qui lui sourit aussi d'un sourire qui le ravit, il se sent animé d'un courage que les persécutions, la pauvreté, l'exil n'abattront jamais.

Or pendant que Marie demeure à la fois pénétrée de son néant et abîmée dans son bonheur, dans son adoration, à deux milles de là, les bergers qui gardaient leurs troupeaux pendant la nuit, se relevant l'un l'autre à chaque veille, comme des sentinelles qui gardent une place forte, aperçurent une clarté extraordinaire qui les enveloppa, et ils furent saisis d'une grande crainte.

Ils avaient vu un Ange au milieu de cette gloire.

L'ange les rassura : « Ne craignez pas. Je vous annonce une grande nouvelle qui sera la joie de tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David.

« Et voici le signe qui vous le fera reconnaître. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et déposé dans une crèche. »

« Et soudain, » comme pour souligner ces paroles, « on entendit les voix d'une multitude d'anges, formant la milice céleste, qui louaient Dieu et disaient : « Gloire à Dieu dans les plus grandes hauteurs des cieux, et sur terre paix aux hommes de bonne volonté ! »

Comme cette apparition de l'Ange aux bergers réjouit le cœur du peuple chrétien !

Dieu a voulu que les humbles, les pauvres, soient de la fête. Il appelle ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front, les travailleurs, les hommes du peuple, parce que ceux-là sont plus vertueux, plus rapprochés de lui. Le travail de ces petits est comme entouré d'une auréole de sainteté. Mais il néglige les riches, les oisifs, les princes et les rois, trop orgueilleux pour se soumettre à Dieu : ils sont à eux-mêmes leur propre Dieu qui exclut le vrai Dieu. Mais il se révèle aux âmes de bonne volonté.

Aussi tout de suite les bergers montrent leur bonne volonté, le zèle, le désir de connaître le Christ Seigneur. Les anges sont remontés au ciel ; alors ils considèrent les dernières lueurs laissées par l'immense clarté qui les a saisis, puis, le prodige disparu, ils s'entre-disent : « Passons jusqu'à Bethléem et voyons la vérité de cette parole qui nous a été dite, le signe que le Seigneur nous a montré. »

« Et ils vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant placé dans une crèche. Ils virent et ils connurent la vérité de cette parole qui leur avait été dite touchant l'enfant. » (Luc, II, 8-19).

Est-ce que vous ne voulez pas être semblables à ces heureux bergers ? Alors ayez leur foi, leur zèle, leur empressement, *festinantes*. Ils courent, et quel spectacle admirable que celui qu'ils ont sous les yeux : Marie, Joseph, et l'enfant dans sa crèche ! La scène est si belle qu'elle a tenté le pinceau des peintres les plus célèbres. Qu'elle arrête un instant votre cœur devant la Vierge à genoux qui adore, devant Joseph qui prie et remercie Dieu, devant l'enfant qui les bénit et qui bénit aussi ces bons bergers qui les premiers sont venus le voir.

Ils l'ont vu, *videntes*, ils ont connu la vérité qui leur avait été annoncée par les anges, ils donnent à l'enfant toute l'affection, ils lui témoignent toute la reconnaissance de leur cœur. Et ils sont dans l'admiration. Mais ils ne gardent point pour eux seuls les grâces de Dieu, faites pour être répandues ; ils racontent ce qu'ils ont vu, ils parlent, ils font aimer le petit enfant et la Sainte Famille ; ces humbles, ces simples de cœur deviennent des apôtres. Méditez un instant sur ces effets puissants de la bonne volonté.

Mais méditez surtout sur les dispositions, l'attitude, les joies de la Sainte Vierge : « Marie conservait toutes ces paroles et elle les repassait dans son cœur. » Elle écoutait, elle priait, elle gardait, elle concentrait sa joie, trop intense, trop grande pour qu'elle pût l'exprimer.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 julii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 27 juillet 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégynque de saint Louis, roi de France. — Le saint, 545.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LI. L'apostolicité de l'Eglise (*fin*), 550.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLII. La confession, 553.

Avis paroissiaux. — A ceux qui arrivent en retard, 555.

Plans d'instructions sur le travail. — III. Travailler est un honneur, 556. — IV. C'est une prière, 557. — V. Quel travail est un devoir ? 557.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XIII. Saint Paul devant l'Aréopage, 558.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE

(25 août)

LE SAINT

*Erat vir ille simplex et rectus ac
timens Deum et recedens a malo.*

C'était un homme juste, droit,
craignant Dieu et s'abstenant de tout
mal. (Job, I, 1).

La France, pendant les longs siècles de sa puissante monarchie, compte des rois d'un souvenir bien différent.

Elle a eu de vaillants capitaines, des âmes ardentes, des caractères généreux, des cœurs aimables, des génies même. Une seule fois, en Louis IX, elle a connu un saint. « Le jeune prince, dit un de nos historiens contemporains, suçait le lait avec une piété ardente, qui semble avoir été étrangère à la plupart de ses prédécesseurs, et que ses successeurs n'ont guère connue d'avantage¹. »

En lisant nos Annales nationales, il nous est loisible de prendre à notre gré, pour en faire le prince de nos rêves, le Roi dont les qualités sourient le plus à notre tempérament. François I^{er}, avec sa nature chevaleresque, sait nous séduire par ses réparties toutes françaises ; — Henri IV est susceptible de captiver nos hommages par sa bonté paternelle pour les petits de son royaume ; — Charlemagne, par ses proportions gigantesques, hors de l'atteinte de tout mortel, peut devenir pour certains hommes noblement ambitieux le génie sacré d'où, suivant la parole d'un poète, ils attendent

Quelque chose de grand, de sublime et de beau².

Vivant dans un siècle où les excès d'une liberté sans frein inquiètent les meilleurs esprits, nos pensées peuvent se porter à ces temps où le vouloir impérieux de Louis XIV tenait lieu à tous de volonté. — Louis XVI, auquel s'appliquent fidèlement les paroles qu'un grand orateur disait de Charles I^{er} d'Angleterre : « Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non seulement vénérable et sainte, mais encore admirable et chère à son peuple¹, » est capable de nous émouvoir par l'excès de ses souffrances imméritées.

Mais, quelles que soient nos sympathies personnelles, il est dans notre histoire une figure qui s'impose forcément à notre vénération : c'est celle de Louis IX.

Pendant un demi-siècle, il a fait asseoir sur le trône l'innocence et la vertu. Supérieur à tous les revers et à toutes les prospérités, il est demeuré l'idéal incomparable de l'homme et du monarque. Sa vie a été telle, que les ennemis les plus implacables de la religion, après l'avoir étudiée avec un soin souvent haineux, ont été forcés de souscrire à cette parole de Voltaire : « Il n'est guère donné à l'homme de pousser plus loin la vertu. »

Mille manières s'offrent pour rendre cette figure. Je pourrais vous retracer la vaillance de Louis IX, vous le montrer plein de fougue au siège de Bellême, renouvelant à Taillebourg la bravoure de Philippe-Auguste son aïeul, forçant les portes de Damiette, faisant sur un rivage ennemi la plus hardie des descentes qui fut jamais. Vous le peindre de cette sorte serait sans doute la meilleure réponse à ceux qui prétendent que la piété ne saurait s'allier à un grand courage.

Peut-être siérait-il, à une époque où le succès justifie trop souvent l'indélicatesse des moyens, de vous retracer l'honnêteté sans bornes de ce Prince, rendant à Henri III d'Angleterre des provinces sur lesquelles il croyait n'avoir qu'un droit suspect.

Ou plutôt, pour trouver plus sûrement le secret de vos cœurs et les sympathies de notre époque démocratique, je n'aurais qu'à dire la charité qui se trouvait au cœur de Louis IX, qu'à énumérer les fondations hospitalières établies par ce Roi, qu'à vous le montrer soignant de ses mains les lépreux, nourrissant à sa table les pauvres.

Me tenant dans une sphère moins élevée, mais plus pratique, je veux simplement vous montrer en ce Roi le Saint, s'inspirant en toutes les actions de sa vie des préceptes des lois divines, les prenant comme le flambeau dont il éclaire chacun de ses pas. « Et ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout

¹ Michelet.

² Victor Hugo, *Hernani*.

¹ Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette de France*.

l'univers, comme du lieu le plus éminent, cette importante vérité : qu'il n'y a rien de solide et de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché, et que la seule préparation contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie¹. »

Pour ne passer sous silence aucune des beautés de la vie de saint Louis, nous examinerons cette piété en lui comme *jeune homme*, comme *époux* et comme *père*.

I. — *Le jeune homme*

S'il est un âge peu fait pour les devoirs austères de la vertu, c'est assurément celui de la jeunesse.

Tout la sollicite extérieurement ; tout conspire à la faire sortir d'elle-même ; tout s'unit pour flatter son ardeur indisciplinée. Remplie d'une sève puissante, que Bossuet compare justement « à un vin fumeux, qui ne lui permet rien de rassis et de modéré², » la jeunesse vit tout entière par les sens.

De là, en elle, cette ardeur immodérée pour le plaisir, cette répugnance extrême pour les privations, cette insouciance complète pour tout ce qui est sérieux et devoir. Des désirs, qu'aucune raison ne gouverne, s'élèvent en ces jeunes âmes, aussi nombreux que les folles herbes qui abondent en un terrain impuissant à nourrir une plus riche moisson.

Avec cela, une impatience malade pour tout frein. Le lien le plus doux devient une chaîne intolérable, la main la plus légère une tyrannie excessive.

A cet âge, on pense communément que la grandeur est dans la hardiesse ; qu'on se distingue en ne suivant pas la ligne commune ; qu'on est un puissant génie, parce qu'on ne pense pas comme les autres.

Or, si cela est vrai de tout jeune homme, que sera-ce de l'enfant élevé dans les distractions d'une cour royale, d'un prince entouré d'illusions et de périls, qui, roi à douze ans, se voit jeté à un âge aussi tendre dans le tumulte et la dissipation des camps ?

L'intégrité et la paix de son royaume menacées par une féodalité factieuse, qui avait converti les provinces en autant d'États différents, eussent suffi pour absorber ses soins, et lui rendre étrangères les pratiques de la religion.

Profitant de la minorité du Roi, les grands seigneurs, abaissés sous Philippe-Auguste, avaient, sous Louis IX, tenté de relever la tête. La révolte soufflait dans toutes les provinces ; conduite par un prince du sang, le comte de Boulogne, appuyée par le Roi d'Angleterre, heureux de se venger des provinces enlevées à Henri II son père, elle enserrait

tout le domaine royal dans un cercle d'ennemis.

Louis suffit à tout ; il poursuit les rebelles, il reprend les villes, il ramène les provinces au devoir.

La féodalité est désarmée ; Mauclerc pose les armes ; Raymond VII, comte de Toulouse, se constitue prisonnier pour six semaines dans le palais du Louvre. Le peuple de Paris, dont Louis est l'idole, le sauve d'une embuscade dressée par ses ennemis à Montlhéry.

Saint Louis n'a que dix-sept ans, lorsque sa main moissonne ces amples lauriers !

Une gloire si précoce à cet âge, où le vain désir de paraître exerce son empire sans résistance, eût pu exalter à jamais notre jeune héros. Les adulations ne durent pas lui manquer. Après les résistances d'un long siège, il lui fallait passer par les réjouissances de la victoire ; après des poursuites hardies contre l'ennemi, c'étaient des triomphes pompeux où le courage de Louis était chaudement fêté. Mais, comme le dira plus tard Bossuet, en célébrant les victoires de Condé : « Voici dans un jeune prince victorieux, quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire : il repoussait les louanges comme des offenses, et, indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence ; telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime que dans les grandes actions il faut songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu¹. »

La vaine gloire, ce chétif mobile des âmes étroites, n'avait aucune prise sur notre Saint. Et cette complète possession de lui-même n'est-elle pas déjà un signe heureux à une époque où chacun ne pense qu'à briller ; où « vous y voyez paraître le pauvre qui veut devenir riche, le riche qui veut devenir puissant, les âmes médiocres qui ne connaissent pas même leurs désirs² ? »

Il refuse la couronne impériale que lui offre le Pape ; il rend de nombreuses provinces à Henri III d'Angleterre ; il n'a, tout son règne, qu'un désir : celui d'ensevelir à jamais son existence dans l'obscurité d'un cloître. « Je suis, disait-il familièrement, comme le roi de la fève, qui le soir fête sa royauté et le lendemain matin n'est plus roi. »

Loin de devenir un danger pour la pureté de sa foi, ses victoires étaient pour lui une occasion de servir Dieu avec plus de fidélité, et comme le roi prophète, il disait : « C'est vous, Seigneur, qui avez instruit mes mains à combattre et mes doigts à tirer l'épée. »

Un autre danger plus subtil que la gloire, et plus pernicieux pour son âme, pouvait paralyser en S. Louis sa vive ardeur pour la piété.

La religion, à cette époque, se trouvait dans

¹ Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*.

² *Panegyrique de saint Bernard*.

¹ *Oraison funèbre du prince de Condé*.

² Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, ch. 1.

une passe difficile ; les croyances étaient vivement ébranlées, jamais les âmes n'avaient été en proie à de pareils troubles, depuis les discussions de l'Arianisme. Sous prétexte de combattre des maux trop réels, l'erreur secondée « par ces hommes curieux et par là vains et remuants, ne pouvant se contenter de cette sagesse sobre et tempérée que l'apôtre avait tant recommandée aux chrétiens¹, » avait pris, sous prétexte de réforme, les dehors d'une rigidité outrée.

Que va faire notre Saint en de si épineuses disputes ? Trompé par les doctrines austères des novateurs, va-t-il se rendre à de telles extrémités ? Sa piété, même avide d'austérités, jointe à un âge qui ne connaît pas la mesure, n'est-elle pas pour lui un danger véritable ? Qui le protégera contre une aussi fâcheuse méprise ? Qui, suivant la parole du Sage, l'empêchera de s'égarer à droite ou à gauche ?

Deux traits de sa vie nous expliqueront ce mystère.

Un jour, durant la guerre qu'il soutenait contre les Albigeois, on vint lui annoncer que le corps de Notre-Seigneur était devenu visible, en sang et en chair, entre les mains du prêtre. Loin de se sentir pressé par une curiosité pourtant permise à aller contempler ce prodige, S. Louis de dire : « Allez le voir, vous qui ne le croyez pas, car moi je crois fermement tout comme la sainte Eglise nous révèle le Sacrement de l'autel. »

Une autre fois, voulant affermir la foi en son fidèle ami, le prince de Joinville, il lui demanda comment il nommait son père, qu'il avait perdu dans sa première jeunesse. — « Et je lui dis, raconte le Sénéchal, qu'il avait nom Simon. — Et il me demanda comment je le savais. — Et je lui dis que j'en pensais être certain, et le croyais fermement, parce que ma mère m'en était témoin. — Donc, vous devez croire également tous les articles de la foi, dont les apôtres témoignent, ainsi que vous l'entendez chanter le dimanche au *Credo*. »

D'une docilité parfaite, l'esprit de S. Louis ne se laissait donc conduire en rien ni par les sens, si souvent trompeurs, ni par les curiosités malades de la raison humaine ; sa foi, appuyée sur la seule parole de l'Eglise, le tenait fortement attaché à Jésus-Christ. *Omnis, qui audit a Patre, et didicit, venit ad me.*

Un dernier danger eût pu compromettre en S. Louis l'épanouissement des vertus admirables qui donnaient à sa pieuse jeunesse un charme si doux.

Ce péril, Bossuet nous le dépeint, lorsque, montrant les commencements heureux de la princesse Anne de Gonzague, sa vive piété aimant tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et ses humiliations, il ajoute : « Mal-

trèsse de ses idées, elle vit le monde, elle en fut vue, bientôt elle sentit qu'elle plaisait ; et vous savez le poison subtil qui entre dans une jeunesse avec ces idées. Ses beaux desseins furent oubliés¹. »

Louis connaîtra-t-il cette transformation malheureuse de la Princesse Palatine, et, se laissant prendre au mirage trompeur du monde, y oubliera-t-il dans d'égoïstes jouissances ses beaux desseins ?

Aucune retenue ne s'impose à lui ; la flatterie excusera ses moins pardonnables écarts. Est-ce que, dans le monde, les ébauches naissantes des grands vices, on ne les appelle pas de grandes espérances ? Il n'a qu'un désir à exprimer, et de jeunes courtisans, encourageant son émancipation précoce, le serviront à souhait. N'a-t-il pas du reste, dans sa maison royale, « où, par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sévère ni ensemble de plus enjoué, » assez de ces plaisirs corrupteurs où s'amollissent les âmes, et de ces lacets cachés où se laissent prendre si facilement les cœurs ?

Si jeune que fût S. Louis, il sut se garder fidèlement de toute surprise ; il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls ; il arma sa main pour châtier son corps ; il fuit avec un soin scrupuleux les propos licencieux ; il se livra à la méditation des choses divines ; il trouva son meilleur repos dans la prière.

Ainsi grandit ce Roi, qui durant un règne de quarante-quatre ans apporta à la France un lustre incomparable.

Lis sans tache, il désirait que Dieu ne fût offensé nulle part en son royaume ; âme équitable, il voulait la justice égale pour tous : à son tribunal, Charles d'Anjou son frère, et le fameux Enguerrand de Coucy, devaient oublier leurs prétendus droits ; cœur miséricordieux, il servait les pauvres à sa table, et son repos était de soigner à Royaumont un pauvre lépreux.

Blanche de Castille, cette reine illustre « qui prend courage d'homme en cœur de femme, » pouvait se délecter en son œuvre ; elle n'avait rien à redouter, ni des menaces de la tempête, ni des ruines du temps. Elle avait fait œuvre durable, et l'âme de Louis, semblable à ces arbres que nourrissent des eaux pures, donnera son fruit au temps opportun, sans que le froid de l'hiver puisse lui enlever le charme de ses feuilles, ou la malice des hommes ruiner ses desseins. *Et folium ejus non defluet ; et omnia quaecumque faciet prosperabuntur.*

II. — L'époux

Blanche de Castille, désireuse d'assurer son ouvrage, donna à son fils une femme digne de lui.

Marguerite de Provence n'a pas sans doute

¹ Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, ch. xxxv.

¹ *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

cette piété profonde, austère surtout, qui fait de Louis IX un François d'Assise sur le trône ; mais parfaitement élevée par son père, « belle de visage, plus belle de foi, » disent les chroniqueurs, toute jeune encore quand ses destinées s'unissent à celles du Roi de France, la fille du comte Raymond IV Béranger subit plus facilement la douce influence de son royal époux.

Joinville, en des *Mémoires* remplis du plus naïf intérêt, nous raconte quelques-uns des entretiens où le Roi son ami s'ingéniait à mettre en son âme quelques-unes des convictions religieuses dont la sienne était animée.

Que n'avons-nous semblable récit des sages leçons de Louis à Marguerite ! Ces pages seraient, sans conteste, l'épopée la plus belle de l'amour humain, le code parfait du mariage chrétien, le témoignage le plus assuré que notre cœur n'a rien à redouter dans ses élans légitimes des sévérités de la foi.

L'amour constant qu'éprouvaient l'un pour l'autre Louis et Marguerite, n'est-il pas le doux rayon projetant, sur la vie si tourmentée du Roi, une splendeur charmante ? C'était entre eux la fusion intime de deux âmes pour qui tout était commun : les pensées, les souffrances, les affections, les joies. Peut-être serait-il plus juste de dire que ces deux existences se consumaient en une seule vie, et je ne sais si jamais un saint a ennobli et sanctifié l'amour humain, en le plaçant si haut, dans un cœur tout inondé de l'amour de Dieu, comme l'a fait Louis IX.

Au milieu des traverses sans nombre de sa vie, le Roi conserva toujours pour sa femme l'ingénieuse et passionnée tendresse de ses premières années ; il n'eut pas besoin, pour trouver un aliment à son cœur, de chercher ce que nos livres saints appellent si justement des dépouilles. Ce que son intérieur lui donnait si largement, quel besoin d'aller le conquérir ailleurs ? *Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit.*

A la première croisade, il confie à Marguerite la garde du trésor royal, il la consulte sur le prix de sa rançon, et après ses défaites, si cruelles pour son âme chrétienne, il vient à Damiette se reposer auprès de la reine, de ses fatigues et de ses revers. Il portait constamment à son doigt un anneau, sur lequel il avait gravé ces trois mots : *Dieu, France, Marguerite*, et il disait volontiers en le montrant : *Hors cet anel n'ai point d'amour.*

Du côté de la Reine, la flamme n'était pas moins vive et le foyer moins ardent. Elle ne veut pas, même au milieu d'un grave péril, s'engager par la moindre promesse, sans l'assentiment du Roi. Le jour même où elle mettait au monde sur une plage étrangère son fils Tristan, apprenant que les mariniers de Pise et de Gênes se disposent à partir, laissant par là Louis IX et son armée à la merci des ennemis,

oubliant alors son état, elle retrouve son énergie pour les faire revenir de leur projet.

Et pour me servir d'expressions que Bossuet emploiera plus tard pour une autre Reine : « Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux, et comme disait un ancien auteur, ils n'en peuvent même plus supporter la vue¹. » Mais pour Marguerite il n'en fut pas ainsi ; à peine sortie d'une tourmente épouvantable, où elle a senti les inquiétudes les plus pénibles, couru les périls les plus certains, éprouvé la honte d'une défaite lamentable, vu la défection des plus grands Seigneurs, pressée de secourir le Roi, elle ose encore se commettre à la fureur des flots et supporter durant quatre années l'exil et les privations d'une terre étrangère. Son attachement pour S. Louis est tel, que lorsqu'il ne sera plus, n'ayant plus rien à désirer en ce monde, elle se retirera en l'abbaye de Sainte-Claire² pour y achever les vingt-cinq dernières années de sa vie.

Ces faits se passent de commentaires, ils sont en eux-mêmes la meilleure expression de l'affection sincère qu'avaient l'un pour l'autre Louis et Marguerite.

Joinville, trop discret sur ce sujet, consigne pourtant en ses écrits deux paroles de la Reine, que nous ne saurions omettre sans enlever à ce tableau d'un si pur amour conjugal l'un de ses traits les plus beaux, l'une de ses teintes les plus ravissantes.

Si notre intelligence se révèle par un mot expirant sur nos lèvres, est-ce que, souvent aussi, nous ne mettons pas dans une parole toutes les tendresses dont notre cœur déborde ?

Plus d'une fois, la Reine avait eu à souffrir de l'humeur quelque peu jalouse de Blanche de Castille, lui pardonnant difficilement la place qu'elle avait prise à son détriment dans le cœur du Roi.

Un jour que Louis IX se trouvait à Pontoise, auprès de sa femme dangereusement malade, et même en danger de mort, Blanche, prenant son fils par la main, lui dit : « Venez-vous-en, vous ne faites rien ici. » Ce que voyant la Reine de dire : « Hélas ! Madame, vous ne me laisserez voir mon Seigneur, ni morte, ni vive ! »

Une autre fois, c'était dans le désastre le plus profond de la Croisade ; l'armée démoralisée par la défaite, affaiblie par des privations de tout genre, était de plus décimée par la peste ; Louis, prisonnier lui-même, chargé de fers, se voyait à la merci de la première conjuration ennemie.

Effrayée des dangers que courait le Roi, Marguerite en fut à ce point atterrée, que sitôt qu'elle s'endormait, il lui semblait voir sa chambre se remplir de Sarrasins. Près d'elle se tenait constamment un vieux chevalier, non moins intrépide que loyal, malgré ses quatre-

¹ Oraison funèbre d'Henriette de France.

² A Saint-Marcel-les-Paris.

vingts ans. Il avait beau faire, il ne parvenait pas toujours à la rassurer. Se trouvant un jour seule avec lui : « Sire chevalier, lui dit-elle, promettez-moi, sur l'honneur, de m'octroyer la grâce que je vais vous demander. » — Le noble vieillard ayant engagé sa parole : « Je vous requiers donc, poursuit la Reine, par la foi que vous m'avez baillée, de me couper la tête, dans le cas où les Sarrasins entreraient dans la ville, pour que je ne tombe pas vivante entre leurs mains. » — « Ainsi l'avais-je juré moi-même, répondit le chevalier ; soyez sans crainte, votre fidèle écuyer saura remplir son devoir. »

L'amour véritable seul a de ces accents de fidélité, de ces dévouements qui rappellent par plus d'un endroit le courage austère de ces chrétiennes héroïques, se dépouillant pour Dieu de tout ce qui, étant le charme de leur sexe, pouvait devenir pour les païens un objet de séduction.

Le mariage, où trop souvent les fleurs si belles des premières heures tombent stériles, où les espérances ne sont bientôt plus que d'amers regrets, où les joies deviennent des larmes inconsolables, demeura pour S. Louis et pour Marguerite son épouse, ce jardin embaumé où les fleurs ont toujours le même éclat, et les fruits la même saveur.

Leur foi, ils s'étaient bien gardé de l'appuyer sur ce qui se passe, sur ce qui fatalement s'en va avec les années : les intérêts et les charmes. Pour eux le mariage était sans doute la communauté des mêmes intérêts, des affections semblables, des pensées communes ; mais avant tout, l'association de deux âmes, unissant leurs efforts dans le but de se purifier, de se rendre meilleures et plus dignes de Dieu.

A ce sommet sacré de l'amour surnaturalisé, une sorte de jalousie divine s'empare des âmes. L'être qu'on aime, on voudrait le voir plus beau encore. Et tandis que dans les régions humaines, on ne peut ajouter ni une grâce au visage, ni un don à l'esprit, ni un jour à la vie, et que, comme l'a dit tristement Pascal, la grande infirmité du cœur est de pouvoir si peu pour ceux qu'on aime ; ici, dans ces hauteurs célestes où le Christ a posé le mariage, l'histoire de S. Louis nous montre ce que peuvent deux âmes éprises l'une de l'autre, pour se rendre plus belles. C'est une ascension de toutes les heures, c'est un trait à ajouter chaque jour pour rendre plus présent en nous le divin Modèle.

L'époux, dit l'apôtre, sanctifie l'épouse par ses sages conseils, par ses pieux exemples ; à son tour, l'épouse dévouée soutient son époux dans tous les combats de la vie, l'animant au devoir, à l'honneur, au dévouement à Dieu et aux hommes.

III. — *Le père*

Marguerite donna à S. Louis onze enfants : six garçons et cinq filles. Cette postérité pleine

d'avenir, comme les pousses nouvelles de l'olivier, était une bénédiction de Dieu pour ce foyer privilégié.

Trois de ces enfants moururent prématurément : Blanche, à peine âgée de trois ans ; Louis, l'héritier présomptif de la couronne, à seize ans ; et Tristan, dont la vie devait s'écouler tout entière d'une Croisade à l'autre, entre la captivité et la mort de son père. Ces deuils renouvelés furent pour S. Louis une angoisse cruelle, dont la foi seule le consola, en lui montrant dans ses enfants moissonnés trop tôt des aides puissants dans le ciel.

Son activité n'en devint que plus pressante auprès de ceux que la mort lui laissa. Pour s'attendre à des branches robustes qu'une ample fertilité couvrira au printemps, il faut veiller au bon état des racines. Louis IX pouvait l'oublier moins qu'un autre, sachant ce qu'il devait à la forte et pieuse éducation de Blanche de Castille.

Non content de veiller avec un soin scrupuleux au choix des maîtres qu'il donna à ses enfants, Louis voulut avoir la principale part de ce grand ouvrage. Il leur proposait dans l'histoire des rois leurs ancêtres des exemples de vie et de vertu, et leur faisait remarquer les destinées différentes des bons et des méchants princes, le bonheur ou le malheur de leur règne, le blâme et la louange que la postérité, — toujours équitable, — décernera jusqu'à la fin de leur mémoire, les animant par ces grands mots à imiter les qualités louables et bienfaisantes des uns, et à éviter les vices et les fautes des autres.

Il leur enseignait la prière, leur rendait familière la lecture des livres saints, les habituaux aux offices de l'Eglise, les associait à ses bonnes œuvres. Il visitait avec eux l'hospice de Vernon. Aidé de Thibaut, roi de Navarre, l'époux de sa chère Isabelle, il mettait en un lit le premier malade de l'Hôtel-Dieu de Compiègne ; Louis et Philippe, ses deux fils, apporteront le second, étendu sur un drap de soie. Il envoyait à Isabelle une ceinture de haire, une discipline « pour qu'elle se disciplinât souvent, pour ses propres péchés et pour les péchés de son chétif père. »

Ces pratiques minutieuses, d'ailleurs si utiles pour qui les entend bien, laisseront peut-être soupçonner en S. Louis quelque peu du mysticisme exagéré d'un de ses prédécesseurs auquel la postérité a donné, comme en le railant, le nom de Louis le Débonnaire. Il n'en fut rien pourtant. Chez Louis IX, la piété était non pas une étroite complaisance, — et souvent un égoïsme subtil en notre vie, — mais cette sève féconde qui, loin d'être un obstacle, devint un soutien en toutes les grandes entreprises de son règne.

En cet esprit, où la piété tient une si large place, tout dans les conseils donnés à ses enfants est sain, noble et pondéré. Il veut sans

doute, avant tout, en faire des chrétiens, mais des chrétiens à la hauteur de leur mission, n'oubliant rien de leurs droits, en remplissant les obligations avec sagesse et une inébranlable fidélité.

« Beau fils, disait-il à Louis son aîné, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume ; car véritablement, je préférerais qu'un Ecossais vint d'Ecosse, ou quelque autre lointain étranger, qui gouvernât le peuple bien et loyalement, que si tu le gouvernais mal et en reproches. »

Et à sa fille Isabelle, à qui, conseillant les macérations les plus dures, il disait : « Chère fille, la mesure par laquelle nous devons Dieu aimer est de l'aimer sans mesure, » il recommandait d'obéir humblement à son mari, à son père, à sa mère, dans les choses qui sont selon Dieu. « Vous devez à chacun ce qui lui appartient, pour l'amour que vous devez avoir à eux, et encore vous leur devez mieux faire pour l'amour de Notre-Seigneur, qui l'a ainsi ordonné. »

Mais c'est surtout dans les adieux qu'il adresse à son fils Philippe, de sa couche funèbre à Tunis, que se dévoile entièrement la beauté de l'âme de S. Louis.

Il y a dans ces dernières paroles, qui resteront l'admiration de tous les siècles, la sublimité des sentiments les plus élevés, la noblesse de la religion la plus pure.

De même que les forêts, au moment où l'hiver les menace en leur feuillage, prennent des teintes ravissantes, qu'elles ne connaissent pas en leur plus bel épanouissement ; ainsi l'âme de Louis, toujours si élevée, revêt-elle à cette heure une grandeur qu'elle n'eut jamais en aucune autre circonstance. C'est moins le Saint qui parle, encore moins le Roi, que le Voyant qui, ayant pesé tous nos devoirs à la balance de l'Eternelle Justice, en redit à Philippe la suprême nécessité et les ineffables ravissements.

Couché sur la cendre, dépouillé de ses vêtements royaux, les bras largement étendus en croix, les yeux fixés vers le ciel, S. Louis, comme le passager dont la traversée est finie, attendait en paix l'heure d'aborder au rivage céleste.

Ses lèvres, comme pour exprimer le dernier vœu de son cœur, appelaient Jérusalem : « Nous irons à Jérusalem ! » Puis, secouant le voile qui lui dérobait Dieu, il rendit son âme, en présence de trois de ses enfants : Philippe, Pierre et Isabelle. « Seigneur, disait-il, en quittant cette terre, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerais dans votre Saint Tabernacle. »

C'était bien la fin qui convenait à une telle vie. Au soir d'une belle journée d'été tout irradiée des rayons féconds du soleil, on voit cet astre bienfaisant disparaître à l'horizon dans toute sa gloire. Ainsi passa Louis, le 25 août 1270, sans rien perdre de l'amour

et du respect de son peuple, qui déjà de son vivant l'estimait à l'égal d'un Saint.

Et maintenant que votre tâche est achevée, et que vos mains sont pleines de ces biens célestes que personne ne saurait vous ravir, veillez, ô grand Saint, sur notre France, que vos armes et vos institutions fissent si grande !

Mettez en nos cœurs les nobles amours qui remplirent le vôtre. Que Dieu soit partout aimé, que nos foyers soient respectés ; et que ce pays, qui fut le vôtre, puisse compter autant d'enfants unis pour le défendre et l'honorer. Ainsi, ayant comme vous accompli notre tâche, nous pourrions, au bout du sillon tracé, dire avec confiance : « Jérusalem ! Nous irons à Jérusalem ! » Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LI

L'APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE (fin)

III. — *Les Eglises séparées de l'Eglise catholique n'ont pas l'apostolicité*

Les églises séparées de l'Eglise catholique sont les églises protestantes et les églises schismatiques. Montrons que ni les unes, ni les autres ne possèdent l'apostolicité.

I. Les églises protestantes ne possèdent pas l'apostolicité.

I. Elles ne possèdent pas l'APOSTOLICITÉ MATÉRIELLE. — Leurs doctrines, leurs pratiques diffèrent de celles des apôtres. Les apôtres réclamaient l'infaillibilité pour leur enseignement : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous, » (Act., xv, 28). « Quand un ange, dit saint Paul, vous annoncerait un évangile contraire à celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème. » (Galat., i, 8). Or les églises protestantes rejettent unanimement l'infaillibilité. Les ministres n'émettent pas de doctrines obligatoires ; ils avancent de simples opinions fondées sur l'interprétation privée de l'Ecriture. Leurs auditeurs ne sont jamais tenus de les croire, mais ils doivent eux-mêmes tirer de la Bible les articles de leur croyance.

Les apôtres reconnaissaient saint Pierre comme leur chef, ils voyaient en lui le fondement de l'Eglise, celui à qui le Sauveur avait confié le soin de paître non seulement les agneaux, mais encore les brebis et qui avait reçu la mission de confirmer ses frères dans la foi. Les protestants nient la suprématie de saint Pierre sur les autres apôtres.

Les apôtres enseignent que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie : « Le calice de bénédiction que nous consacrons, n'est-ce pas la communion au sang de Jésus-

Christ, et le pain que nous rompons n'est-ce pas la participation au corps du Seigneur ? » (I Cor., x, 16). Les protestants, si on en excepte quelques ritualistes, condamnent la doctrine de la présence réelle comme idolâtrique. Selon eux, la communion n'est qu'un mémorial du Christ.

Les apôtres déclarent que l'Eglise a un remède contre le péché, qu'elle a le pouvoir de régénérer les âmes par le sacrement de pénitence : « Dieu, dit saint Paul, nous a donné le ministère de réconciliation. » (II Cor., v, 18). Les protestants affirment au contraire que Dieu n'a délégué à aucun homme le pouvoir de remettre les péchés.

« Quelqu'un parmi vous est-il malade, dit saint Jacques, qu'il appelle les anciens de l'Eglise (c'est-à-dire les prêtres) et que les anciens prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera ; et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné. » (Jac., v, 14, 15). Or, malgré la recommandation de l'Apôtre, aucune secte protestante ne pratique l'onction des malades.

L'Evangile ne parle de la Sainte Vierge qu'avec la plus grande révérence. Il nous montre l'ange de l'Incarnation la saluant respectueusement : « Je vous salue, Marie ! » Elisabeth, remplie du Saint-Esprit, s'écrie à son approche : « D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Dieu daigne venir à moi ? Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » et Marie proclame, dans un saint transport, que « toutes les générations la diront bienheureuse parce que le Seigneur a fait en elles de grandes choses. » Notre-Seigneur, avant d'expirer, lui prouve une dernière fois sa tendresse. Il prend d'elle un soin filial. Il la confie au disciple qu'il aimait et « dès ce moment, dit l'Evangile, le disciple la prit chez lui. » (Jo., xix, 27). Or, non seulement les protestants refusent d'honorer la Mère de Dieu ; mais ils lui prodiguent toutes sortes de mépris et certains semblent animés contre elle d'une haine vraiment diabolique.

Une prétention assez commune chez les protestants est d'avoir ressuscité le christianisme primitif. On peut voir par ce court exposé combien cette prétention est vaine. Le christianisme primitif est celui des apôtres. Or il y a opposition et sur des points essentiels entre le christianisme des protestants et celui des apôtres¹.

Quand je vois, dans nos antiques cathédrales de Bâle, de Lausanne et de Westminster, usurpées par le protestantisme, les grandes statues de nos premiers évêques couchées sur leurs tombeaux, je crois entendre ces illustres morts dire à l'hérésie : Qu'avez-vous fait de l'Evan-

gile que nous vous avons légué ? Il y a ici des autels où nous offrions la Victime pour le peuple, vous les avez détruits ; il y avait des baptistères où nous lavions les âmes de leurs péchés, ils n'existent plus ; il y avait des croix, des statues de Marie devant lesquelles la douleur aimait à prier, à pleurer, vous les avez renversées. En ce temps-là nous ne formions qu'un troupeau et qu'un pasteur, aujourd'hui vous êtes divisés ; alors nous étions un comme Jésus et le Père sont un, aujourd'hui vous ne vous unissez que dans la haine de l'Eglise romaine. Aussi ne vous appelez plus nos enfants, car vous n'êtes pas notre postérité ; n'appelez pas réformes vos innovations sacrilèges ; ne troublez pas notre sommeil par les bruits importuns de votre culte ; car vos hymnes, nous ne les avons pas chantées ; votre prédication, nous ne la comprenons pas.

II. Ce n'est pas seulement l'apostolicité matérielle, c'est l'apostolicité formelle qui manque aux églises protestantes. On n'en trouve aucune qui soit gouvernée par des pasteurs tenant leurs pouvoirs des apôtres.

Ce défaut de mission divine constitue pour une église chrétienne un grief tellement grave que certains protestants ont fait tout au monde pour s'en disculper.

A les entendre ils auraient reçu d'en haut une mission spéciale pour « dresser de nouveau l'Eglise tombée en ruine et interrompue par l'erreur. »

Mais dans quel évangile, dans quelle prophétie les réformateurs ont-ils vu que l'Eglise dût tomber en ruine et cesser d'exister ? Est-ce là cette société fondée sur la pierre, contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent jamais prévaloir ? Comment est-ce que l'Eglise de Dieu peut tomber en ruine et s'égarer dans l'erreur, elle que l'Apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité ? Le Sauveur Jésus, parlant à ses disciples, et en leur personne à ceux qui devaient leur être unis ou leur succéder : « Je serai, dit-il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Mt., xxviii, 20). Où étiez-vous donc, ô Sauveur, quand nos réformateurs sans aveu sont venus dresser de nouveau votre Eglise ?

Pressés par cette argumentation, les luthériens de la Confession d'Augsbourg conviennent qu'il y a toujours eu une Eglise, mais qu'elle était cachée, qu'elle ne paraissait pas dans le monde. Or, de l'aveu de nos adversaires eux-mêmes, il y a obligation pour tous les hommes d'entrer dans l'Eglise. Comment veut-on que les hommes entrent dans une église invisible ? Est-ce là cette cité élevée sur la montagne, exposée à la vue des peuples ? Qui ignore que l'Eglise chrétienne, dès son berceau, était connue par toute la terre, ainsi que l'apôtre dit aux Romains : « Votre foi est annoncée par tout le monde ? » Et bien qu'elle fût persécutée de toute part, elle se

¹ Jamais le protestantisme ne pourra se laver de ce reproche. Une réforme qui obscurcit l'idée essentielle d'un être n'est pas une réforme ; c'est une destruction.

rendait illustre par ses propres persécutions et par son invincible constance. « Nous savons de cette secte, disaient les Juifs à l'apôtre saint Paul, que l'on lui contredit partout. » (Act., xxviii, 22). L'Eglise fut donc connue aussitôt après la mort du Sauveur.

De plus, le chrétien doit confesser sa foi. On ne peut sans cela, dit saint Paul, parvenir au salut. *Ore autem fit confessio ad salutem.* (Rom., x, 10). Et le Sauveur lui-même : « Qui me confessera, dit-il, devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père céleste. » (Mt., x, 32). Mais cette église cachée dont vous parlez, comment pouvait-elle avoir une confession publique ? Qu'est-ce autre chose qu'un amas de personnes timides qui n'osaient confesser ce qu'ils croyaient, qui démentaient leur conscience, en s'unissant de corps à une église dont ils se séparaient en esprit ? Enfin, ces justes, ces gens de bien, cette Eglise prédestinée allaient adorer Dieu dans nos temples qui étaient des temples d'idoles, et communiquaient à nos prières qui renversaient la dignité du Médiateur, et assistaient à nos sacrifices qui réduisaient à néant celui de la croix ? Ayant pour pasteurs ceux de l'Eglise romaine ils n'entendaient qu'une fausse doctrine, ils recevaient des sacrements mutilés, et ils ne pouvaient se sauver dans cette communion ; car c'est une chose assurée que l'on ne peut se sauver que dans la communion de la vraie Eglise. On voit dans quel abîme d'inconséquences se jettent nos frères séparés.

Les églises protestantes sont donc des sociétés purement humaines sans autorité, sans mission apostolique. Elles sont nées d'elles-mêmes¹. « J'étais d'abord seul, » dit Luther. « En commençant, nous avons rompu avec le monde entier, » dit Calvin. Le *Livre des homélies*, dans un langage d'une flatterie révoltante, décerne à Henri VIII l'honneur d'avoir établi un *nouvel ordre de choses*. « Il y a une étroite relation, dit d'Aubigné, entre ces deux divorces, » faisant allusion au divorce d'Henri VIII avec sa femme et à celui de l'Angleterre avec l'ancienne Eglise. C'est là la plaie irrémédiable de toutes les communions protestantes. Elles ont rompu avec la hiérarchie, elles ont brisé la chaîne qui les unissait aux premiers envoyés de Jésus.

Non seulement elles ont perdu la succession apostolique, mais elles ont perdu le sacerdoce. Pour ce qui est des Luthériens, des Méthodistes, des Presbytériens, des Anabaptistes, la chose ne fait aucune difficulté, car ces sectes ne prétendent pas l'avoir conservé, elles en nient même l'existence. Mais la chose ne fait pas un doute pour les Anglicans eux-mêmes, malgré leurs protestations².

En effet, les premiers évêques anglicans ont tous été sacrés par Parker. Mais il est certain que la forme employée par Parker est invalide. Il est même douteux que Parker ait été évêque, soit parce qu'il n'a pas été ordonné, soit parce que le prélat consécrateur, Barlow, n'était pas lui-même évêque.

Aussi l'Eglise qui n'ordonne pas de nouveau un prêtre, un évêque schismatique lorsqu'il se convertit, ordonne toujours de nouveau un pasteur anglican lorsque, revenu à la vraie foi, il désire continuer à se dévouer au service de Dieu et des âmes dans les fonctions du ministère.

La conséquence de ce que nous venons de dire, c'est que l'Angleterre protestante n'a pas de prêtres ni d'évêques depuis 1559.

II. La marque de l'apostolicité qui n'appartient pas aux églises protestantes, n'appartient pas non plus aux églises schismatiques.

Elles n'ont pas l'apostolicité MATÉRIELLE ; car elles refusent d'admettre que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, et elles ne reconnaissent pas la primauté du pape et sa juridiction sur l'Eglise universelle. Disons toutefois que, sauf ces deux points, la doctrine des orthodoxes ne diffère pas de celle de l'Eglise catholique.

L'APOSTOLICITÉ FORMELLE fait également défaut aux églises schismatiques. Elles se sont en effet séparées de l'Eglise romaine. Cette scission commencée au ix^e siècle par Photius a été consommée dans le x^e par Michel Cérulaire, patriarches de Constantinople. Quoique l'on ait tenté de réunir ces deux grandes parties de l'Eglise universelle dans le deuxième concile de Lyon, et dans celui de Florence, les Grecs se sont obstinés à maintenir la rupture qui les sépare des latins et ont persisté à rester dans l'indépendance entière à l'égard des papes.

L'apostolicité fait donc défaut aux églises schismatiques.

**

L'apôtre saint Jean vit dans une lumière d'une merveilleuse splendeur la ville sainte, la nouvelle Jérusalem descendre du ciel, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux, et il entendit du trône de Dieu une voix forte qui disait : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. » (Apoc., xxi, 23). Ces paroles désignent l'Eglise catholique. Elle est le seul véritable temple de Dieu, *Catholicum Dei templum*, ainsi que Tertullien l'appelle. C'est en effet en elle et en elle seule que l'on trouve Dieu ; car elle seule possède les quatre caractères auxquels on reconnaît la société fondée par Jésus-Christ.

Les sectes chrétiennes lui disputent l'âme humaine. Mais elle est la vraie mère ; c'est à

¹ La génération spontanée condamnée par la science est aussi condamnée par la religion.

² Les anglicans revendiquent avec la dernière énergie les pouvoirs d'ordre pour leurs évêques, pour leurs

ministres. C'est pour eux, disent-ils, une question de vie ou de mort. — On sait la réponse de Léon XIII dans la bulle *Apostolicæ curæ* du 13 sept. 1896.

elle que l'enfant appartient. « *Date huic infantem ; hæc est enim mater ejus.* » (III Reg., III, 27).

Il y a donc obligation pour être sauvé d'appartenir à l'Eglise.

Un jeune homme, fils d'un ministre protestant, avait ouvert les yeux à la vérité et était revenu à la vraie foi. Frappé d'une maladie mortelle, se sentant défaillir, il fait un dernier effort pour se redresser sur sa couche ; puis, le regard enflammé et le cœur brûlant, il jette sur son père un regard plein de tendresse, et lui dit : « Mon père, ah ! je sais que vous m'aimez ! Moi aussi je vous aime ! Eh bien ! ne soyons pas séparés dans l'autre monde. Il n'y a qu'un seul chemin qui conduit au ciel. Pour y aller il faut être catholique ! Je le suis et je vais mourir !... » A ces mots, le père se jette au cou de son cher enfant, le serre dans ses bras, et le baignant de ses larmes : « Oui, s'écrie-t-il, je te le promets, je te le jure, nous nous ferons tous catholiques. » Quelques instants après, le jeune homme rendait son âme à Dieu. Le ministre protestant, fidèle à sa promesse, fit une retraite de huit jours ; après quoi il renonça à son emploi lucratif pour embrasser notre sainte religion avec toute sa famille¹.

Dieu récompense par un sentiment profond de paix et d'allégresse les sacrifices que l'on doit faire pour rentrer dans le véritable bercail de Jésus-Christ.

L'une des âmes qui, en des temps voisins du nôtre, montra le plus de générosité pour obéir à l'appel du divin Pasteur fut Mme Elisabeth Seton. Cette protestante illustre dont la conversion a produit, en Amérique, un si grand bien, éprouva tout le bonheur que l'on goûte à posséder pleinement la vérité. Lorsqu'elle fut sur son lit de mort, l'un de ses directeurs lui ayant demandé quelle était la plus grande grâce qu'elle croyait avoir reçue du Très-Haut, c'est, répondit-elle, d'avoir été amenée à l'Eglise catholique.

Nous qui appartenons dès notre naissance à cette société sainte, remercions Dieu d'une telle faveur. Si je t'oublie, ô sainte Eglise romaine, que je m'oublie moi-même ! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas jusqu'au dernier soupir de ma vie le principal objet de tous mes cantiques de réjouissance !

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLII

LA CONFESSION

Mes enfants,

Pour que votre âme vive de la vraie vie chrétienne, deux sacrements lui sont absolu-

ment indispensables : la Pénitence qui répare les forces perdues, et l'Eucharistie qui décuple les forces nouvelles. Parlons ce soir de la confession.

I

Et d'abord, qu'en pensez-vous ? — Oh ! mes enfants, c'est bien simple : lorsque vous devez venir vous confesser, vous pensez que c'est très ennuyeux. Remuer dans sa conscience et revoir un tas de choses qu'on désirerait tant oublier ! Constaté ainsi à froid des défauts qui vous font rougir, puis exposer toutes ces misères plus ou moins humiliantes à son confesseur, c'est une véritable corvée que vous voudriez bien éviter.

Et que devez-vous en penser ? — Tout le contraire ! Votre âme est malade : il faut la soigner et la guérir, et le remède nécessaire est la confession. C'est le remède appliqué par Notre-Seigneur qui pardonne à Marie-Madeleine, à saint Pierre, au paralytique descendu par le toit de la maison ; c'est le remède voulu par lui, puisqu'il confère ce pouvoir aux Apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

La Pénitence, mes enfants, est le plus beau des sacrements que Notre-Seigneur nous ait donné. Regardez votre âme avant la confession : souillée par vos faiblesses, par vos chutes, elle est privée de la vie divine. Elle est tellement en dehors de la voie que pour elle c'est le trouble, l'inquiétude, le remords, la honte. Regardez votre âme après la confession : c'est le calme, c'est la paix, souvent c'est la joie. Elle renaît à la vie. Si la confession a un côté parfois pénible, que je ne nie pas, elle a aussi un côté très consolant, celui de donner la certitude que Dieu nous a pardonné. Mes enfants, après une faute grave, il vous est arrivé sans doute de demander pardon à Notre-Seigneur de votre méfait ; vous en avez eu le regret sincère et votre foi vous a dit que la contrition parfaite avec le désir de l'absolution remettait votre faute. Pourtant, aviez-vous le calme complet, la certitude absolue de votre pardon ? Non. Vous connaissez sans doute les vers du poète ; poussé par le remords et ne sachant comment trouver la paix, il creuse un trou dans la terre, tout bas il confesse sa faute à Dieu, mais hélas ! n'est guère consolé puisqu'il écrit :

Heureux le meurtrier qu'absout la main du prêtre,
Il ne voit plus le sang épongé reparaitre,
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.
J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine :
Où je l'ai dit, la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné¹.

Vous, mes enfants, vous savez que lorsque le prêtre lève la main sur vous, il dit : « Je te pardonne. » Dieu, dans le ciel, dit : « Moi, j'oublie. » N'avais-je pas raison d'affirmer que

¹ Annales dioc. d'Orléans, t. VI, p. 140.

¹ Sully Prudhomme, *Les épreuves*, La confession.

la Pénitence est le plus beau des sacrements, puisque vous venez à lui l'âme triste, inquiète, assombrie par le remords, et qu'une fois relevés, vous partez le front haut, le regard limpide, la conscience soulagée d'un poids immense, l'âme en paix ?

N'est-ce pas une démarche très noble et très grande, après avoir reconnu sa faute, de venir en demander pardon à qui de droit ? N'est-ce pas une impression très douce de sentir qu'une bonté infinie tempère une justice inexorable et que le Dieu de toute sainteté comprenant notre faiblesse, veut bien nous pardonner ?

Ayez donc, mes enfants, pour la confession une très haute estime, et aimez-la puisqu'elle est le remède certain à vos défaillances.

II

Je demandais un jour à un jeune homme : « Quand vous confessez-vous ? — Mais, quand tout le monde se confesse, » me répondit-il. Cette manière de faire, mes enfants, n'est pas raisonnable ; car il ne faut pas se confesser parce que tout le monde se confesse, ni seulement lorsque tout le monde se confesse. Vous devez vous approcher du sacrement de Pénitence lorsque vous en avez besoin, sans vous occuper de ce que font ou disent vos camarades. Vous n'allez pas, je pense, consulter le médecin toutes les fois que vos amis vont lui demander ses services ; et si votre santé est plus fragile que la leur, vous n'attendez pas que ceux-ci soient malades pour aller voir votre docteur. Eh bien ! votre attitude pour les soins de votre âme doit être la même que votre attitude pour les soins de votre corps. Votre âme souffre, elle a subi une défaillance, recourez vite au divin Médecin pour qu'il panse votre blessure et la guérisse.

Confessez-vous aussitôt après le péché. Une faute vous a fait perdre la grâce de Dieu ; si vous attendez, le démon qui vous a trompé une fois, reviendra de nouveau. Il dira qu'il n'est pas plus pénible d'accuser deux fautes qu'une, trois que deux, etc., et il vous fera rapidement descendre la pente du mal.

Confessez-vous avant même d'avoir péché. — « Mais pourquoi ? direz-vous, c'est inutile. » Pardon, c'est au contraire un moyen puissant de résistance. Vous confessant avant la faute, vous ferez connaître à votre confesseur les tentations que vous venez de subir. D'une part, vous démasquerez les batteries de l'ennemi qui vous attaque ; d'autre part, vous recevrez les conseils de tactique et de savoir-faire si la lutte devait s'engager de nouveau.

Mes enfants, vous le voyez, il est impossible de fixer une date pour les confessions. C'est l'affaire de chacun d'entre vous en particulier. Tel pourra ne se confesser que tous les mois, tel devra se confesser tous les huit

jours ou même plus souvent. Il est dit que S. Philippe de Néri, vingt-cinq jours consécutifs, donna l'absolution à un jeune homme qui journellement retombait dans le même péché mortel. Il finit par le guérir et en fit un saint. Et Mgr de Ségur dit : « Tous les mois, c'est pour le moins ; tous les quinze jours, c'est bien ; tous les huit jours, c'est l'idéal. » Mes enfants, je fais appel à votre expérience ; dites-moi, est-il possible à un jeune homme de demeurer chaste et de vivre dans la pureté du cœur s'il ne s'approche souvent des sacrements ?

Il est inutile, mes enfants, de vous rappeler avec quelle facilité vous pouvez trouver votre confesseur ; l'église, la chapelle vous sont toujours ouvertes. Vous le rencontrez presque chaque jour. Vous savez que ses heures, même celles de la nuit, sont à vous. Sans crainte, frappez donc à la porte de son cœur ; il vous l'ouvrira très grande pour vous rendre la paix de Dieu.

III

J'ai entendu un prêtre du ministère raconter le trait suivant. Il visitait depuis un certain temps un malade et essaya d'aborder la question de la confession : — « Oh ! Monsieur, lui fut-il dit, venez me voir tant que vous voudrez, mais je ne veux pas que vous me parliez de cela. — Bien, dit le prêtre, entendu ; je ne vous en reparlerai jamais plus ; mais c'est vous qui m'en reparlez. » — Deux mois s'écoulèrent, la maladie faisait des progrès ; un jour le prêtre demanda aux petits enfants de son école libre de prier le bon Dieu pour un malade. Et voici qu'au cours de la conversation, ce dernier dit à son curé : « Dites donc, votre genre de confession, comment donc que c'est ? » Et pour lui expliquer comment était son genre de confession, le prêtre posa au malade des questions auxquelles il ne fit aucune difficulté pour répondre.

Eh bien ! mes enfants, votre genre de confession, quel est-il ? — Que de confessions qui ne ressemblent à rien ; sans préparation, faites avec un esprit distrait qui ne cherche ni ses fautes, ni leurs causes, ni leurs remèdes ; et, pour cela, que de confessions inutiles et sans fruit ! Voilà une explication de cette parole : « Ceux qui se confessent, ne sont pas meilleurs pour cela. » Pour vous bien confesser, mes enfants, il vous faut d'abord *un examen de conscience sérieux*. Examen dans lequel vous chercherez à connaître le mal que vous avez fait et ses causes, qui sont vos défauts ou les circonstances dans lesquelles vous vous êtes trouvés ; le bien que vous n'avez pas fait ou que vous avez mal fait. Et pour cela, prenez votre temps ; commencez par vous recueillir, par prier, afin de vous examiner réellement devant Dieu ; ne craignez pas de voir trop clair. N'inventez pas des fautes à

plaisir, comme font quelquefois les enfants ; mais non plus, ne vous excusez pas trop facilement. Jugez-vous vous-même avec impartialité, comme Dieu le fera à son heure.

Pour vous bien confesser, il faut une *accusation sincère*. C'est facile, mais combien ici se laissent prendre au piège tendu par le démon ! Le tentateur vous a dit que le péché était peu important, et maintenant il en exagère la gravité : « Quoi ! tu diras à ton confesseur que tu as commis tel acte misérable, dans telle circonstance aggravante ! Tu vas révéler ta passion ! Mais tu vas passer pour un malhonnête homme ! On te croit bon ; ne dis rien, tu garderas ta réputation. » Et cette lutte indescriptible se passe dans votre âme, pendant votre examen de conscience, et au moment même où vous accusez vos péchés.

Mes enfants, soyez sincères dans vos accusations, pour la plus grande paix de votre conscience. Vous n'étonnerez votre confesseur en rien ; il serait plus étonné de l'absence de vos fautes que de leur grand nombre. D'ailleurs, quels secrets pouvez-vous cacher à Dieu ? Mentir à votre confesseur, c'est charger votre conscience d'un sacrilège ; il vaudrait mieux ne pas vous confesser. Les fautes dont le démon vous fait rougir, mais votre confesseur les connaît. Elles sont de deux sortes : le vol et l'impureté. Comment pouvez-vous étonner ce médecin de votre âme qui, tant de fois, a soigné ces maladies, ce père qui, si souvent, a relevé ses enfants tombés ! — Il vous jugera mal, pensez-vous. — Ah ! mes enfants, devant une âme pécheresse qui s'accuse, le prêtre éprouve un sentiment d'admiration pour la sincérité du coupable qui désire sa conversion ; un sentiment de reconnaissance pour la bonté divine qui ne se lasse pas de recueillir les brebis égarées ; un sentiment de joie profonde à la pensée qu'il est l'indigne instrument dont Dieu se sert pour rendre la paix aux malheureux. Et vous hésitez ?

Mes enfants, confessez-vous toujours comme si votre confession était la dernière de votre vie. Accusez vos fautes telles qu'elles sont, avec les circonstances qui les aggravent ou qui les diminuent, avec leur nombre, si grand soit-il. Et croyez bien que le plus grand bonheur du prêtre qui vous entend, c'est de vous arracher des griffes de Satan, de vous serrer dans ses bras pour vous porter dans les bras de son Maître Jésus-Christ.

Et pour terminer, un mot de la contrition. Pour vous bien confesser, ayez une *vraie contrition*, un profond regret d'avoir offensé Dieu. Dieu ne vous a fait que du bien, et cependant vous lui désobéissez. Jésus-Christ est mort pour expier vos fautes, et vous les commettez sans penser que vous êtes la cause de ses douleurs. Du moins au moment où vous voulez obtenir le pardon de vos faiblesses, met-

tez-vous donc devant un crucifix. Voyez donc ce corps déchiré par les fouets de la flagellation, voyez les pieds et les mains adorables du Christ transpercés de clous, sa tête couronnée d'épines, son visage souillé par le sang, et dans tout cela, reconnaissez l'amour de Jésus-Christ pour vous. Alors vous sentirez le tort que vous avez eu d'offenser un Dieu si bon, et, tout naturellement, votre cœur généreux vous fera lui promettre des efforts vrais pour ne plus l'offenser à l'avenir.

Je me souviendrai toujours d'un jeune homme de vingt ans qui un soir, très ému, vint me demander comment s'y prendre pour faire sa Première Communion ; je me souviendrai surtout du soir où il se confessa pour la première fois. Il avait un grand désir de rentrer dans la grâce de Dieu ; je le préparai de mon mieux ; il se confessa avec toutes les délicatesses d'une âme neuve qui se laisse guider par la grâce. Après avoir reçu l'absolution, il resta longtemps en prières, agenouillé devant mon crucifix ; puis il leva son doux regard vers moi, reporta ses yeux sur l'image du Christ et sa première parole fut celle-ci : « Comme il a dû souffrir !... » Oui, mes enfants, Jésus-Christ a souffert plus que nous ne saurions le croire. Il a souffert pour l'expiation de nos fautes et pour que son Père pût nous les pardonner. Quand vous aurez péché, allez donc avec confiance vers lui. Allez le trouver dès que vous le pourrez, afin de ne pas demeurer plus longtemps dans votre mal. Dites-lui tout votre regret d'avoir ainsi méprisé son amour, et puisque le bonheur de Jésus-Christ sera de vous rendre son amitié, vous lui donnerez votre volonté pour qu'il la préserve de toute faiblesse, et votre cœur pour qu'il le garde dans la fidélité.

AVIS PAROISSIAUX

A CEUX QUI ARRIVENT EN RETARD

Mes frères,

Je reviens souvent sur la sanctification du dimanche. Si j'y reviens si souvent, au risque de vous importuner, c'est parce que l'assistance à la messe est un devoir essentiel pour tout chrétien et que je ne puis me résigner à le voir si méconnu.

Je regarde devant moi, et j'aperçois des places vides, des bancs presque déserts, et quand je viens à songer que la présence à la messe est une obligation de laquelle on ne peut se dispenser que pour des raisons très sérieuses, je me demande quel respect mes paroissiens ont pour la loi de Dieu et de l'Eglise, et je me dis que les étrangers qui assistent par hasard à nos offices, doivent être bien mal édifiés et emportent de vous un souvenir peu flatteur. Je voudrais bien avoir sous les yeux

les absents, pour leur dire en toute charité qu'ils méconnaissent un de leurs plus graves devoirs ; mais je suis condamné à exprimer des reproches devant ceux qui n'en méritent point.

Cependant, mes frères, à ceux-là mêmes qui ont la coutume d'assister à la messe du dimanche, on pourrait faire quelques intéressantes remarques. On pourrait leur dire, par exemple, qu'ils ne se pressent pas de venir à l'église quand la cloche les appelle, qu'ils mettent à s'y rendre une lenteur, des retards qui les exposent à ne pas entendre la messe ; on pourrait leur dire, sans vouloir les blesser, qu'ils ont le tort d'arriver aux *Kyrie*, au *Gloria in excelsis*, à l'Evangile, même au *Credo*.

Vous savez que la messe se divise en quatre parties : la préparation, qui va jusqu'à l'évangile, l'offerte, la consécration et la communion. De là résulte un magnifique ensemble et tout chrétien, désireux d'accomplir intégralement le précepte de l'Eglise, doit disposer ses affaires, prendre ses mesures, régler l'heure de son départ, de manière à arriver au commencement de l'office.

Sans doute, toutes les parties du divin sacrifice ne sont pas également essentielles, relativement à l'accomplissement rigoureux de la loi. Mais je sais que d'après la doctrine des théologiens, qui ne passent ni pour trop sévères, ni pour trop relâchés, il est probable que celui qui n'est pas arrivé à l'Evangile n'entend plus la messe.

La messe débute par la bénédiction de l'eau. Ce n'est pas pour les bancs, j'imagine, ce n'est pas pour les murs que le prêtre bénit l'eau ; c'est à votre intention, et par conséquent vous devez être là quand il fait l'aspersion.

Et voyez à quoi vous vous exposez, en entrant tardivement à l'église, quand l'office est déjà commencé.

Si vous arrivez en retard, vous encourez le reproche de négligence, d'insouciance, de paresse : ce qui n'est pas pour vous plaire.

Si vous arrivez en retard, vous donnez un mauvais exemple, et vous suggérez à d'autres la pensée de vous imiter.

Si vous arrivez en retard, vous troublez le recueillement des personnes qui sont à l'église, vous êtes pour elles une cause de distractions.

Si vous arrivez en retard, on vous observe, on vous suit des yeux, et il me semble que vous devez être confus, mal à votre aise.

Si vous arrivez en retard, vous risquez de provoquer des jugements, des remarques désagréables. Et qui sait s'il ne se trouvera pas dans l'assemblée des personnes qui penseront méchamment que si vous entrez tardivement, c'est pour exciter la curiosité, attirer les regards sur vos ajustements ?

Je ne vous retiens pas longtemps, vous me rendrez cette justice, je ne vous fatigue point par de longs discours ; la messe dure peu :

une heure, à peu près. Voulez-vous marchander à Dieu cette heure qu'il vous demande sur la journée du dimanche ? Il semblerait que vous subissiez une messe comme un condamné subit une peine. Si courte que soit sa peine, le condamné la trouve toujours trop longue. Quand il s'agit de la messe, n'y aurait-il pas des chrétiens assez peu consciencieux qui cherchent, par des retards prémédités, à l'écourter le plus possible ?

Oh ! comme nous sommes peu généreux dans le service de Dieu ! Sur le temps qu'il nous accorde largement, Dieu prélève une heure, et nous la lui disputons ! Il a un droit souverain à nos hommages, et nous les lui donnons d'une lèvre avare, nous lui mesurons parcimonieusement nos adorations. Nous calculons les démarches que nous faisons pour lui ; le moindre sacrifice nous répugne, et quand le devoir s'impose, nous y allons sans affection, sans empressement, avec une humeur chagrine.

Montrez, je vous prie, mes frères, plus de générosité, plus de dévouement, plus d'activité, et, en ce qui concerne la messe du dimanche, non seulement n'y manquez pas, mais venez-y en toute hâte ; quittez vos demeures assez tôt pour arriver au commencement de l'office. Pas de négligence, pas de station dans les rues, sur le cimetière, à la porte de l'église. Comme les bergers qui partirent incontinent à la voix de l'ange et se rendirent avec empressement à la grotte où l'Enfant-Dieu venait de naître, vous aussi partez sans tarder à la voix de la cloche et dites comme eux : Allons à l'église où se renouvelle le prodige de Bethléem ; allons à l'église où Jésus renaît pour nous sur l'autel, et où il attend nos adorations, nos prières, les témoignages de notre amour et de notre reconnaissance. Ainsi soit-il !

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE TRAVAIL

III

TRAVAILLER EST UN HONNEUR

Avant Jésus-Christ, le travail était dédaigné et l'ouvrier méprisé et à peu près assimilé à l'esclave. En Grèce et à Rome, l'homme libre ne travaille pas, il jouit. Les philosophes eux-mêmes enseignent ces doctrines. Les castes élevées de l'Inde abandonnent le travail aux pauvres, et les sauvages le laissent à leurs femmes...

Même au milieu de nous, le travail n'est souvent honoré qu'en paroles : on s'incline devant le riche et on se sert de l'ouvrier comme de marchepied... Les parvenus !...

I. *Jésus-Christ honore le travail.* — 1^o Par son exemple... *Faber et fabri filius*... Trente ans de travail manuel et pénible, lui qui est

Dieu... — De plus, il choisit ses apôtres, non parmi les riches et les oisifs, mais parmi les travailleurs ; et ce sont surtout ceux-là qui le suivent.

2^o Par ses enseignements : il flétrit le paresseux,... parabole du figuier stérile : ne pas produire de fruits est une honte et mérite châtement ; le paresseux est un parasite qui occupe inutilement la terre. Les Pères l'entendent aussi bien du travail temporel que du travail surnaturel. — Il puise aussi une grande partie de ses paraboles dans le monde du travail, et le labeur de la terre lui sert de point de départ pour s'élever au royaume des cieux.

II. *L'Eglise honore le travail.* — 1^o Par les enseignements soit des apôtres : S. Paul (I Thess., iv, 11 ; — II Thess., iii, 10 ; — Eph., iv, 28), soit des Pères, surtout à propos des esclaves.

2^o Par les exemples des Apôtres qui continuent leur métier après la résurrection (Jo., xxi, 3-9), S. Pierre (Act., ix, 43 ; x, 6, 32), S. Paul (cf. Ad Cor. et Thess.) ; — des évêques et du clergé, particulièrement en Orient ; — des moines (cf. *Ami paroissial* 1899, p. 842) ; — des saints si nombreux dont la vie a été consacrée au labeur et qui sont devenus les patrons des différentes classes d'ouvriers.

III. *La raison* dit que le travail est un honneur. — Etre vivant, avec de riches facultés, l'homme les développe par l'exercice et les amoindrit par l'inaction et la stérilité : une machine qui ne sert pas se rouille, et la rouille en déprécie la valeur. Les forces vives de l'oisif devenant inutiles et inaptées au progrès, la dignité de sa nature décroît : c'est un « propre à rien, » dit avec dédain le langage populaire. La valeur et la dignité d'un homme se mesurent à son activité, c'est-à-dire à sa « mise en valeur ».

IV

TRAVAILLER EST UNE PRIÈRE

Travailler, c'est prier, dit-on parfois pour s'excuser de sa négligence dans ses devoirs religieux. Oui ; mais à condition que le travail soit chrétien et chrétiennement ordonné. Alors le travail légitime devient une prière, parce que, comme la prière, il est :

I. *Une adoration et un hommage* rendu à notre Créateur. — L'acceptation de sa volonté souveraine et l'emploi de nos facultés d'après la condition où il nous a placés, disent au Maître suprême notre soumission : c'est la reconnaissance pratique et réelle de notre dépendance essentielle à son égard. Et cet hommage de nos actes n'est pas sujet à l'illusion, comme l'est parfois l'hommage de nos sentiments et de nos paroles (*opere et veritate*).

II. *Une expiation.* — Nous avons vu que c'est même la principale expiation du péché imposée par Dieu lui-même (*QUIA comedisti... in laboribus comedes*). La mort est un des châtements du péché, mais le travail est le premier dont parle le souverain Juge.

III. *Une action de grâces.* — Ne pas se servir des dons reçus, n'est-ce pas les mépriser comme de peu de valeur ? Un bienfaiteur est péniblement impressionné en voyant qu'on laisse de côté ses bienfaits. — Au contraire, s'en servir, n'est-ce pas montrer qu'on les apprécie ? Et quand nous utilisons, dans l'ordre, les forces et les puissances mises en nous par Dieu, c'est que nous les estimons : estime et usage qui sont une reconnaissance en action. Si notre travail est chrétien, la reconnaissance sera aussi dans les sentiments du cœur ; et ce travail deviendra une excellente prière.

IV. *Une supplication et une demande.* — 1^o Si c'est Dieu qui donne les talents et les forces, c'est lui aussi qui donne le succès et la réussite. En se servant comme il le veut des forces qu'il a mises en nous, nous acquérons un certain droit de recevoir également le produit de ces forces : le travail accompli sur son ordre réclame *ex se* (*quasi de congruo*) le fruit qui en découle naturellement ; c'est comme une demande par action, la prière étant une demande par parole.

2^o De même, si la prière est l'aveu de notre impuissance, de notre misère, de nos besoins, le travail n'est-il pas la reconnaissance pratique de notre indigence, de notre insuffisance à nous-mêmes, de la nécessité pour nous des créatures que Dieu mettra, nous l'espérons (notre travail est encore l'attestation de cet espoir), à notre service ?

V

QUEL TRAVAIL EST UN DEVOIR ?

Ce n'est pas le même travail pour tous : les aptitudes sont différentes, les besoins individuels et sociaux sont nombreux et plus ou moins exigeants. D'où grande variété de travaux. A quel travail chacun doit-il se livrer ?

I. *Préjugés : ce que l'on croit.* — 1^o On ne voit ordinairement que son propre travail, ou tout au plus les travaux analogues... Aveuglé par son égoïsme inconscient, on n'apprécie que le travail dont on profite directement : alors on juge que les autres ne font rien ou peu de chose.

2^o On ne voit, de son propre travail, que les inconvénients, et, des professions différentes, que les avantages. On est même porté à exagérer les uns et les autres... Personne n'est content de son sort : envie, jalousie, mépris ; puis dissensions, discordes, haines, guerre de classes... ; en un mot, le socialisme et ses annexes.

II. *La vérité : ce qui est.* — 1^o Tous les travaux honnêtes sont légitimes et nécessaires, en vertu des différents besoins individuels et sociaux mentionnés plus haut.

2^o Tous les travaux ont leurs côtés pénibles (*labor = dolor*), et aussi leurs avantages, plus ou moins apparents ; et les plus pénibles ne sont pas toujours ceux qu'on pense. Tous exigent des efforts et des luttes contre notre paresse native et contre les difficultés du dehors : efforts physiques, ... efforts intellectuels.

3^o Toutes les conditions ont leurs travaux et doivent travailler. Les uns y sont obligés seulement par nécessité morale, c'est-à-dire par la volonté de Dieu ; les autres ont en plus la nécessité physique de gagner leur vie. Les premiers ont reçu leur salaire terrestre avant le travail ; les seconds ne le reçoivent qu'après ; tous ont à recevoir plus tard le salaire céleste, s'ils ont été de bons ouvriers.

4^o Le travail de chacun est le travail de sa condition... Si la condition change, le travail à faire sera modifié, mais restera obligatoire. — Les devoirs d'état sont sacrés : a) parce que Dieu les impose ; b) parce qu'ils sont indispensables au bien général (chacun à sa place) et à notre bien particulier.

5^o A qui rendra-t-on compte si on ne travaille pas ? — A Dieu (*Domino suo stat aut cadit*), non au prochain : nous sommes tous serviteurs d'un même maître (*conservi*) avec une tâche fixe à remplir à tel endroit (*Tu quis es qui judicas alienum servum ?*) ; — réserve faite des droits de l'autorité sociale, qui du reste tient ses pouvoirs de Dieu.

Donc pas de jalousie, ni d'envie : cela est inutile, cela rend malheureux, cela rend coupable...

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XIII

SAINT PAUL DEVANT L'ARÉOPAGE

I

L'Aréopage était une sorte de Sénat devant lequel se discutaient les lois, les affaires politiques, l'organisation religieuse, la question des temples et du culte, comme celle des mœurs et de l'éducation. Les Romains avaient plutôt fortifié son autorité, sur laquelle ils appuyaient leur prestige.

Devant cette assemblée la plus imposante de l'univers, devant cet auditoire le plus intelligent et le plus cultivé de l'époque, Paul va prononcer un discours dont nous n'avons que les grandes lignes, mais qui est un chef-d'œuvre d'habileté et de doctrine.

« Hommes d'Athènes, dit-il, je vois que vous êtes soucieux à l'excès du culte de la divinité. Traversant en effet votre cité, et regardant vos objets sacrés, j'ai trouvé aussi un autel sur lequel est gravée cette inscription : AU DIEU INCONNU. Ce que vous adorez sans le connaître, moi je viens vous l'annoncer. » (Act., xvii, 22-23).

Cet exorde suppose une connaissance profonde du caractère athénien ; il était fait pour piquer l'attention d'un auditoire aussi fin, mais aussi frivole. Le mot qu'emploie S. Paul pour donner sa note à l'esprit religieux de ses auditeurs est très caractéristique ; il demeure dans un vague voulu, si bien qu'on pouvait le prendre en bonne ou en mauvaise part, suivant l'impression. On l'a traduit par « superstitieux ; » il signifie plutôt : « celui qui craint les démons ou les génies. » Les Athéniens mêlaient en effet la superstition à leur piété envers les dieux, si l'on en croit Théophraste, le chef du Lycée après Aristote : « Pour conjurer le malheur, dit-il, le superstitieux a toujours une feuille de laurier dans la bouche¹. » Mais la multitude qui l'écoute paraît prévenue en sa faveur, car il leur insinue plutôt qu'ils sont les plus pieux des hommes ; la preuve, c'est qu'il a vu un autel dédié « au Dieu inconnu. » Ils redoutent tellement de négliger d'offrir leurs hommages à quelque divinité oubliée qu'ils lui érigent un autel sans la connaître.

S. Jérôme prétend que l'inscription vraie était la suivante : « Aux Dieux d'Asie et d'Europe, aux Dieux inconnus et étrangers. » Pour les besoins de sa cause, Paul ne parle que d'un seul Dieu inconnu². Ce culte existait en effet. Philostrate et Pausanias en font mention, et l'on en comprend la raison. Quand un événement extraordinaire se produisait, on en recherchait la cause ; il y avait des collèges sacerdotaux chargés de découvrir la divinité à laquelle on l'attribuait. Si on ne la découvrait point, on érigait un autel à cette divinité propice ou terrible, à cette douce ou redoutable inconnue. Epiménide fit immoler ainsi des brebis blanches et noires qui avaient été lâchées des collines de l'Aréopage aux lieux où elles s'arrêtèrent, et un autel y fut consacré aux dieux inconnus. « Six siècles plus tard, écrit M. Duruy, S. Paul devait éloquentement rappeler ce souvenir et montrer aux Athéniens son Dieu, dans le Dieu inconnu d'Epiménide³. »

II

Après cet exorde habile, l'orateur va aborder les sujets les plus élevés. Il définira ce Dieu inconnu, il le leur fera connaître ; puis il le leur montrera Créateur, et gouvernant tout par son admirable Providence. Enfin il entrera

¹ Traduction de La Bruyère.

² *In Tit.* i, 12.

³ Voir Vigouroux, *op. cit.* — Duruy, *Histoire de la Grèce*, t. 1, p. 383.

dans le vif des questions discutées alors avec passion par les écoles.

1. Dieu d'abord : « Le Dieu qui a fait le monde avec tout ce qu'il renferme, attendu qu'il est le Maître Souverain du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'homme. Il n'est pas honoré par des ouvrages de la main des hommes ; car il ne manque de rien, lui qui donne à tous la vie, le souffle et toutes choses. » (24-25).

Tel est le Dieu qu'il annonce. Ce Dieu est le Seigneur du ciel et de la terre, aussi ne réside-t-il pas dans des temples de marbre ou de pierre ; il n'est pas renfermé dans leur enceinte étroite comme se le figurent les païens. Sans doute nous l'adorons, nous lui rendons les hommages du culte extérieur, mais il n'en a pas besoin, il ne les réclame point pour combler ce qui lui manque. Il donne à tous abondamment, et ne reçoit rien de personne. Tout ce que nous avons, notre vie, notre être, notre souffle, tous les avantages de l'existence, nous les tenons de lui, et lui il ne tient rien de nous. Il est le seul Maître du monde, indépendant, tout-puissant, éternel : il est tout.

2. Ensuite Dieu créateur : « Il a tiré d'une souche unique tout le genre humain et il a ordonné aux nations d'habiter sur la surface de la terre, déterminant leur durée et les limites de leur empire. » (26).

L'homme a donc une origine unique, nous sommes tous du même sang. C'est Dieu qui nous a créés, nous a donné pour demeurer toute cette terre qui est l'œuvre de ses mains, déterminant les saisons, délimitant les contrées habitables et mesurant aux peuples leurs années, comme il leur prescrit leurs frontières.

3. Mais tous ces actes, toutes ces merveilles de la Providence ne sont que des moyens pour amener l'homme à connaître Dieu ; et d'abord à le chercher.

Dieu a comblé les hommes de bienfaits « afin qu'ils le cherchent, qu'ils tâchent de le toucher comme avec la main et de le trouver. Chose facile, car il n'est pas loin de chacun de nous. C'est en lui en effet que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. Ainsi que l'ont dit quelques-uns de vos poètes, *nous sommes de sa race*. » (27-28).

Ces paroles sont aussi fortes que pénétrantes. Elles montrent que pour arriver à Dieu il suffit de jeter un regard sur nous-mêmes. Il est la cause permanente, nous sommes l'effet produit. De lui nous tenons constamment la vie, l'action, l'être. Il nous compénètre, nous enveloppe de sa puissance, si bien que s'il cessait de nous continuer son secours, nous retomberions dans le néant. Mais il nous aime, il nous maintiendra l'être, car nous sommes quelque chose de lui-même ; par la grâce nous participons à sa nature divine, et cette vérité qui nous élève jusqu'à lui, les poètes grecs eux-mêmes en ont eu l'intuition, puisque l'un

d'eux, Aratus, compatriote de Paul, et Cléanthe ont osé dire que nous sommes les fils de sa race, les enfants de Dieu.

On se figure l'effet que produisit sur les auditeurs cette citation de deux de leurs poètes, qui venaient corroborer la doctrine de l'Apôtre. Ils l'écoutèrent mieux encore, parce qu'il exprimait une pensée grecque à laquelle jusque-là ils n'avaient pas pris attention, mais dont ils saisissaient maintenant la portée.

4. Dans son discours, qui dut être long, l'Apôtre a donc exposé la nature de Dieu, son rôle comme créateur, sa Providence qui gouverne les hommes et les peuples. En déclarant que nous sommes les enfants de Dieu, il montre Dieu rédempteur et en même temps l'absurdité de l'idolâtrie.

« Puis donc que nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité ressemble à l'or, à l'argent, à la pierre, sculptés par l'art et le génie de l'homme. » (29).

5. Cependant cette erreur a prévalu partout, parce que le Créateur a laissé l'homme libre même d'être absurde ; les nations depuis longtemps adorent des idoles inanimées, faites d'or, d'argent ou de pierre. Mais « Dieu veut oublier ces temps d'ignorance » et il envoie partout ses apôtres pour éclairer le monde.

« Il annonce partout aux hommes que tous fassent pénitence ;

« Parce qu'il a arrêté un jour où il jugera l'univers dans la justice, et le juge sera l'homme qu'il a établi pour cela, et dont il a accredité la mission devant tous les hommes en le ressuscitant d'entre les morts. » (30-31).

Les peuples ont péché en rendant à de vaines idoles le culte dû à la seule divinité. Il faut qu'ils expient leur faute par le repentir ; il faut qu'ils se convertissent et fassent pénitence. Sinon ils seront jugés en toute justice. Le juge est constitué. Il a vécu sur la terre, il a parlé aux humains, il leur a prêché sa doctrine qui condamne l'idolâtrie, et Dieu lui a conféré une autorité irrécusable, qui exige la foi de tous, puisqu'il l'a ressuscité d'entre les morts.

Jusque-là on avait écouté Paul avec intérêt, presque avec faveur. Il parlait d'un Dieu qui rappelait celui de Platon. La théorie de l'unité de la race humaine et de la Providence qui assigne aux peuples leurs limites ne les avait point blessés. Sans comprendre le côté surnaturel que l'orateur leur montrait, ils avaient été flattés de lui voir citer un de leurs poètes. Il était donc un lettré et son éloquence un peu rude ne leur déplaisait pas.

Mais quand il leur parla d'un jugement dont le jour est déterminé, d'un juge qui est désigné déjà et de la résurrection des morts, ils n'y tiennent plus ; la raillerie qu'ils contenaient depuis quelque temps leur monte aux lèvres et éclate.

« Les uns se moquaient de lui ; » les autres, plus polis, l'écartent avec une formule doucement ironique de gens bien élevés : « Nous l'entendrons sur ce sujet une autre fois. »

Paul, empêché de poursuivre son discours, s'éloigna tranquillement, mais le cœur plein de tristesse.

Quelques âmes plus nobles cependant s'attachèrent à lui et embrassèrent la foi, entre autres un membre de l'Aréopage nommé Denys, et une femme, Damaris.

III

L'échec de l'Apôtre était donc à peu près complet. Nulle part sa parole n'avait eu plus d'éclat dans la forme et nulle part non plus elle n'avait été plus stérile. Il en fut écéuré, d'autant qu'il était seul, sans un ami qui lui rendît un peu d'espoir et de courage. S'il avait gardé quelques illusions sur les ressources de l'éloquence humaine, il les perdit à coup sûr ce jour-là. Et pourtant devant un auditoire aussi cultivé, force lui était d'user de quelques artifices de la parole.

A quoi tenait cet insuccès ?

A l'esprit léger des Athéniens d'abord.

Le temps n'était plus où ils écoutaient tous les philosophes qui venaient du dehors et qui après avoir parcouru l'Egypte, l'Orient tout entier, leur apportaient les conclusions de leurs recherches et de leurs entretiens avec les savants de chaque pays. Socrate leur apprenait à écouter et à tirer parti de tout discours. Lui-même les retenait par sa méthode interrogative qui piquait l'attention et éveillait l'idée. Platon avait continué avec l'ampleur extraordinaire de sa doctrine spiritualiste. Mais il n'avait plus de disciples. Les Athéniens devenus jouisseurs et utilitaires faisaient fi de l'idée pure, ils s'étaient partagés, nous l'avons dit, entre les Epicuriens et les Stoiciens.

Les premiers n'admettaient guère que le hasard comme cause première de la création.

Pour eux l'âme n'était pas immatérielle et elle mourait avec le corps. Alors quel était le but de la vie ? Le plaisir, et le plaisir seul, mais modéré et équilibré afin qu'il durât plus longtemps. Il convenait donc d'éviter tout ce qui peut causer la souffrance et troubler l'âme. Or c'était à ces hommes que l'Apôtre venait parler de pénitence ! C'est ce mot qui les indisposa vivement tout d'abord, ils éclatèrent quand le mot de résurrection fut prononcé, mais cet éclat n'avait trouvé là qu'un prétexte, c'est le mot pénitence qui les avait irrités.

Les seconds adoptaient un système en apparence moins matérialiste. Ils reconnaissaient une sorte de Dieu dans la force qui anime, conduit, gouverne toute chose, force mystérieuse et inconnue. Ils ne la niaient pas, mais ne l'adoraient point. L'âme est cette force qui régit le corps, force d'ailleurs qui s'éteint avec lui, et donc qui est matérielle. Mais ils

étaient pénétrés d'une certaine conscience de leur dignité et ils exaltaient le devoir. Ils trouvaient le devoir beau, décent, convenable. Ce n'est pas Dieu qui l'ordonnait, mais l'homme, maître de lui-même, étant son propre Dieu, et se dirigeant à son gré vers ce but jugé meilleur, parce qu'il satisfaisait davantage son orgueil. De là ce mépris « stoïque » de la souffrance qui fera dire à l'un de leurs plus célèbres maîtres : « Douleur, tu n'es qu'un mot ! » N'ayant d'autre frein que leur propre volonté, ils n'évitaient point les excès dégradants, mais les dissimulaient, et par orgueil ils faisaient montre de vertu.

L'éloquence de Paul devait se briser sur cet orgueil, car au lieu d'exalter l'homme, il le montrait faible, pécheur, coupable devant Dieu et obligé d'expier par la pénitence les fautes énormes commises dans l'état d'idolâtrie. Les stoiciens ne se voyaient pas coupables. On comprend qu'ils se soient cabrés sous cette parole qui les flagellait et dont ils ne pouvaient méconnaître la justesse, car ils avaient gardé quelque sens humain que leur hautaine fierté n'avait pas oblitéré. Toutefois, comme ils affectaient aussi de demeurer impassiblement courtois, ce sont eux qui disent à Paul : « Nous l'entendrons sur ce sujet une autre fois. »

D'ailleurs le génie, le caractère de l'Apôtre n'avaient rien de commun avec le génie et le caractère grec. Les Grecs à l'esprit délié, discoureurs légers, passionnés pour l'art, pour la forme, pour la beauté plastique, fiers de leurs marbres et de leur civilisation, manquaient de sincérité et de générosité. Ils discutaient pour la jouissance de la discussion, pour se complaire dans les éblouissements de l'esprit, mais ils n'étaient point sûrs, ni fidèles, ni honnêtes, et ils manquaient de cœur. Ce n'est que chez les saints que l'esprit et le cœur s'allient, et se produisent ensemble dans un équilibre admirable autant que rare.

L'Apôtre au contraire était l'homme sincère et sérieux, l'homme fort qui ne se sert de la discussion que pour convaincre, pour amener à la vérité, à l'action ceux qu'il instruit. Il croyait, c'est pourquoi il parlait. Il méprisait les arguties grecques, parce qu'elles n'étaient pas claires, ni droites. Surtout il était l'homme de cœur qui se dévoue quand même, qui ne prend point son parti de voir les âmes lui échapper, qui pour elles est prêt à tous les sacrifices. Lui et les Athéniens ne parlaient pas la même langue, ceux-ci ne pouvaient donc pas le comprendre.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 julii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATTHIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATTHIER ET COURTOT

'Ami du Clergé du 3 août 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instruction pour l'Assomption. — Comment on arrive au ciel, 561.

Avis paroissiaux. — Silence et recueillement à l'église, 563.

Plan de sermon. — La moisson dans la Sainte Ecriture, 564.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLIII. La communion (*la préparation*), 564.

Varia. — L'inconnaissable, 567.

Entretiens sur le Rosaire. — XXII. Les joies de Marie à Noël, 567.

Pour une fête de la B. Jeanne d'Arc. — Les trois gains de son martyre, 570.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XIV. Deuxième mission : à Corinthe, 574.

INSTRUCTION POUR L'ASSOMPTION

COMMENT ON ARRIVE AU CIEL

Mes frères,

Notre-Seigneur venait de guérir un muet possédé du démon. Il expliquait à la foule comment l'esprit de ténèbres, lorsqu'il est sorti d'une âme, cherche à y entrer de nouveau. Et l'exposé de sa doctrine, et la clarté de son explication, et cet ascendant merveilleux qu'on subissait toutes les fois que parlait le divin Prophète, avaient encore une fois enthousiasmé l'auditoire.

Et comme les qualités d'un fils sont souvent, dans l'ordre naturel des choses, le résultat de l'éducation donnée par sa mère, une femme, une inconnue, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Bienheureux le sein qui vous a porté ; bienheureuse la mère qui vous a élevé ! » faisant ainsi remonter jusqu'à Marie les vertus divines qui se manifestaient en Jésus.

Nous unissant à cette humble femme, aujourd'hui proclamons, nous aussi, la Vierge Marie bienheureuse ; réjouissons-nous de la gloire dont elle jouit dans le ciel ; demandons-lui de nous protéger, afin qu'un jour nous puissions partager son triomphe et son bonheur.

Et pour que cette fête porte des fruits dans nos âmes, voyons comment Marie a mérité son bonheur, et comment nous pouvons mériter de le partager.

I

La croyance qui est transmise dans l'Eglise catholique depuis les Apôtres, c'est que la

Vierge Marie, après sa mort, ne connut point la corruption du tombeau ; que son corps ressuscita glorieux, et que Jésus-Christ couronna dans le ciel cette femme qui fut sa Mère.

Nous avons coutume, mes frères, de contempler la Sainte Vierge jouissant ainsi du bonheur du ciel. Même lorsque nous la regardons sur la terre, la voyant dans la compagnie de Jésus, considérant son admirable sainteté, nous sommes tentés de croire qu'elle a goûté sans cesse un bonheur sans mélange, que pour elle la vertu fut toujours chose simple et facile.

Sans doute, Marie a goûté des joies profondes. Combien grand dut être son bonheur, quand, dans la nuit de Noël, elle contempla son petit enfant qui était l'Enfant de Dieu ; quand, dans la maison de Nazareth, elle le vit travailler près d'elle, s'endormir dans ses bras, grandir en âge et en vertu ; quand, devenu homme, elle assista à ses prédications, à ses miracles, aux enthousiasmes de la foule ; quand elle vit les apôtres, les saintes femmes, le suivre partout où il allait ; quand, après les jours pénibles de la mort, elle le revit ressuscité, glorieux !

Où, Marie a goûté dans sa vie des heures de paix et de joie profonde.

Mais comme elle a également supporté des douleurs pénibles !

Lorsque Dieu fait à des époux l'honneur de les associer à sa paternité sainte, et qu'il remet à leurs soins la formation d'une petite âme qui devra le connaître et l'aimer, c'est une joie pour la mère de préparer avec soin le berceau où reposera son enfant, et les vêtements qui le couvriront. Eh bien ! ce bonheur-là fut refusé à la Vierge Marie. — C'est loin de sa demeure, dans une étable ouverte à tous les vents, que Jésus vint au monde, et Marie ne put lui donner pour couchette qu'une mangeoire remplie de paille, et pour vêtements que de pauvres langes.

Cette première déception, cette première souffrance, n'est rien à côté des heures angossantes de la fuite en Egypte : son enfant qu'elle aime, qu'elle adore, on le cherche pour le faire mourir.

Plus tard, Jésus mit sa puissance divine à la disposition des malades pour les soulager, pour les guérir ; il donna les lumières de son intelligence à ses concitoyens pour les mettre sur le bon chemin ; et alors que quelques-uns le glorifient, Marie apprend que d'autres méprisent son Fils, mettent en doute ses intentions, et attisent contre lui le feu de la haine et de la discorde.

Que dire des souffrances de la Vierge pendant la Passion ! Vous seules, ô mères qui avez vu un enfant agoniser sous vos yeux,

pouvez comprendre la douleur de Marie, présente au portement de croix et au crucifiement.

Et quand, après la Résurrection, Marie eut passé quarante jours dans la présence de son Enfant bien-aimé, il lui fallut de nouveau se séparer de lui !

Vous le voyez, mes frères, si la Vierge eut des jours de joie et de fête, elle eut aussi ses journées de tristesse et de deuil, et sa vie alors ressembla passablement à la vôtre.

La souffrance, c'est pour vous le pénible travail de chaque jour, c'est la préoccupation du lendemain, c'est l'éducation, l'avenir de vos enfants ; et c'était cela la vie de Marie à Nazareth.

La souffrance, c'est la maladie qui atteint votre famille, c'est la mort qui vous sépare des êtres que vous chérissez ; et c'était cela la vie de Marie au Calvaire.

Et si Marie, la Vierge des vierges, la femme bénie entre toutes les femmes, la Sainte devant laquelle la gloire des anges pâlit, si Marie a souffert, c'est qu'il est donc vrai que tous nous avons à souffrir, c'est qu'il est donc vrai que l'épreuve nous atteindra un jour ou l'autre, c'est qu'il est donc vrai que la souffrance n'est pas toujours une punition de Dieu.

Dieu n'a pas voulu punir la Vierge Marie, il a voulu éprouver son amour, il a voulu lui faire mériter la gloire dont elle jouit maintenant ; et c'est parce que la Sainte Vierge comprenait que la souffrance est inséparable de notre vie ici-bas, qu'elle acceptait généreusement l'épreuve comme le moyen infaillible d'accomplir la volonté de Dieu. Quand le malheur frappe à notre porte, ne disons donc plus : « Qu'ai-je fait à Dieu pour être pareillement affligé ? Dieu ne s'occupe pas de moi ! Je suis abandonné du ciel ! » Mais regardons la Vierge sainte et demandons-lui comment sa douleur s'est changée en joie et son épreuve en triomphe, afin que, suivant son exemple, nos douleurs soient aussi pour nous la source de nos consolations.

II

L'épreuve, mes frères, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est méritoire que si nous la supportons par amour pour Dieu, et nous pouvons dire en toute vérité que la cause principale de la gloire de Marie fut l'amour très parfait qu'elle eut pour son Créateur.

Dès son enfance, elle se consacra à lui, résolu de rester vierge afin de ne servir que lui ; et quand elle connut les desseins admirables de la Providence, qui la choisissait pour être la Mère du Christ, son amour se dilata pour ne plus connaître de mesure.

« Pour former l'amour de Marie, a dit un saint Evêque, deux amours se sont jointes en un, car la Vierge rendait à son fils l'amour qu'elle devait à un Dieu ; et elle rendait à

son Dieu l'amour qu'elle devait à un fils. »

L'amour d'une mère pour son fils, quoi de plus tendre, quoi de plus profond, quoi de plus généreux ? Quels actes d'énergie, de dévouement, cet amour maternel n'a-t-il pas fait naître !... Et l'amour d'une créature pour son Dieu, quoi de plus fort, quoi de plus pressant ? Quel détachement sublime et quel héroïsme insondable cet amour divin n'a-t-il pas suscitée !

Eh bien ! ces deux amours se sont unies dans le cœur de Marie, et n'en forment plus qu'un pour Jésus.

L'amour de son Fils dominant la vie de Marie tout entière, lui donna le courage, la force de supporter les épreuves qu'elle avait à subir. Depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, depuis la Résurrection jusqu'au jour de sa mort, la Sainte Vierge n'a vécu, n'a prié, n'a souffert que pour l'amour de son enfant. « S'il fallait que le Christ souffrit et qu'il entrât ainsi dans sa gloire, » comme l'avait dit Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs, pourquoi Marie, qui avait tant souffert pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, ne triompherait-elle pas avec lui ? Aussi, brisant les chaînes de la mort, Jésus donne à sa Mère la bienheureuse glorification qu'elle avait méritée. Elle entre triomphante dans le ciel, et Jésus couronne sa Mère, la proclame Reine du ciel et de la terre, la fait asseoir sur un trône de puissance et de gloire, d'où elle protégera à jamais l'Eglise.

Mes frères, puisque l'épreuve nous atteint tous, quelle attitude aurons-nous devant elle ? Nous en prendrons-nous à la société dans laquelle nous vivons, et nous bercerons-nous dans des rêves socialistes pour un âge d'or futur ?... Non ; nous ferons ce qu'a fait la Vierge Marie. L'épreuve, la douleur, la souffrance, nous l'accepterons comme venant de la main de Dieu. Nous en trouverons la cause parfois dans les péchés de notre vie ; nous la considérerons toujours comme un moyen de sanctification, et nous saurons surtout puiser dans notre amour de Dieu un peu de force et de générosité. Les ennemis de Dieu ne craignent pas d'affronter les fatigues d'un labeur incessant, des nuits d'insomnie, des démarches perpétuelles, pour faire pénétrer dans les masses les idées qu'ils défendent, ou pour dérober à la gloire quelques-uns de ses chétifs lauriers ; et nous, chrétiens, qui avons les promesses d'une vie sans fin, qui travaillons pour l'avènement du règne de Dieu, nous redoutons et nous reculons devant le moindre effort, devant la plus faible difficulté !... Après cela, pouvons-nous dire à Dieu : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ! »

Reprenons courage, mes frères ! Mettons notre confiance en Marie, et nous ne serons point trompés. Réveillons ce souvenir d'enfance : chaque soir, quand nous étions couchés pour prendre le repos, notre mère venait

près de nous une dernière fois, pour déposer son baiser maternel sur notre front ; après quoi nous nous endormions dans la paix, assurés que le baiser de notre mère était la sauvegarde de notre vie. Dans nos difficultés, dans nos peines, mes frères, prions Marie. La Vierge sainte viendra déposer son baiser sur notre front ; sa puissante protection s'étendra jusqu'à nous, et forts de son secours, nous marcherons quand même dans la paix, jusqu'au jour où elle nous fera partager son triomphe, et où nous la saluerons comme notre Reine dans l'éternité. *Salve, Regina. Amen.*

AVIS PAROISSIAUX

SILENCE ET RECUEILLEMENT A L'ÉGLISE

Mes frères,

Vous venez à la messe ; vous êtes fidèles à remplir le devoir qui s'impose à tout chrétien le dimanche ; je vous en félicite. Mais, puisque vous assistez à la messe, il faut y assister comme il convient : quand on fait une chose, il faut la bien faire.

Entrez à l'église dès que l'office commence ; mais n'entrez pas pourtant comme des effarés. Que tout tumulte s'apaise, que toute conversation cesse, lorsque vous mettez le pied sur le seuil de l'édifice sacré. Suivant le conseil des saints, laissez à la porte les préoccupations matérielles, les distractions mondaines, les pensées frivoles, et dites-leur : « Restez là, choses de la terre, *manete hic* : je vous reprendrai en sortant. »

Faites dignement le signe de croix avec l'eau bénite, puis venez gravement à votre place. Si d'aventure elle était occupée par un autre, cédez-la de bonne grâce : vous ferez ainsi un acte de courtoisie. Arrivés à votre banc, sans tarder, mettez-vous à genoux — vous avez bien entendu ? — à *genoux*, pour adorer immédiatement le bon Dieu, chez qui vous êtes, car l'église est sa maison, et disposez-vous à entendre la messe, dans le silence et le recueillement.

Dans le silence d'abord. Et pourquoi ? C'est parce que l'église n'est ni une place publique, ni un salon, ni un lieu de récréation. Je ne vous ferai pas un crime assurément d'un mot que la nécessité ou une circonstance particulière vous obligera à prononcer ; mais je n'admets pas qu'on vienne ici, sans façon, continuer une conversation commencée dans la rue, échanger entre voisins et voisines ses appréciations sur les nouvelles du jour, sur l'attitude de celui-ci, sur la toilette de celle-là.

Que les lèvres s'ouvrent à l'église pour réciter des prières et chanter les louanges de Dieu, à la bonne heure ! Mais elles ne doivent pas s'ouvrir pour bavarder avec son voisinage.

De l'autel, je ne puis pas me rendre compte

de ce qui se passe dans les bancs éloignés ; mais il me revient de différents côtés et j'apprends, non sans déplaisir, que le silence n'est point observé et que des conversations s'engagent, particulièrement entre jeunes gens.

Laissez-moi vous dire, mes frères, que tenir une conversation pendant les offices, c'est manquer de respect à la présence de Dieu, et c'est incommoder, peut-être scandaliser les personnes qui prient à côté de vous : double raison pour demeurer silencieux.

Que je sois obligé de rappeler à l'ordre des enfants légers, irréfléchis, cela se comprend ; mais il me serait bien pénible d'avoir à admonester des jeunes filles, des jeunes gens, je n'ose pas dire des hommes et des femmes, et à leur rappeler que le silence est de règle à l'église, et qu'en le violant, on manque aux convenances les plus élémentaires.

Avec le silence, le *recueillement*. Je ne veux parler en ce moment que du recueillement extérieur, qui consiste dans la modestie des regards et dans la dignité de la tenue.

Serait-il vrai, mes frères, que plusieurs ne viennent à l'église que pour voir et être vus ? Ce n'est pas la foi, ce n'est pas le sentiment du devoir qui les y amène, c'est le désir de paraître, c'est une satisfaction vaniteuse. Ceci n'est pas digne d'un chrétien, d'une chrétienne.

Qu'est-il besoin de promener vos regards à droite, à gauche, de les tourner du côté de la porte, pour dévisager les personnes qui entrent ? Fixez-les plutôt sur votre livre ou sur l'autel du sacrifice, et retenez-les dans une sévère modestie. Il serait de la dernière inconvenance de regarder derrière soi : c'est comme si on tournait le dos à quelqu'un de respectable qui nous parle.

La *bonne tenue* maintenant. La simple politesse vous la commande. Si nous étions admis à l'honneur de visiter quelque personnage éminent, nous voudrions avoir devant lui une tenue correcte, une attitude profondément respectueuse. Nous le devons à Dieu plus qu'aux hommes les plus illustres. N'oubliez pas que vous êtes dans sa demeure et que vous y venez en solliciteurs. Or, un solliciteur se garde bien de prendre un air hautain, une pose insolente ; il se fait humble et petit, il est réservé et pénétré de respect.

Prenons garde, mes frères ; par l'habitude, on se familiarise avec les choses les plus saintes ; on se tient devant Dieu parfois avec un laisser-aller, avec un sans-façon qu'on n'oserait pas se permettre devant les gens du monde.

Une attitude digne et respectueuse, voilà notre devoir, lorsque nous assistons à la messe. Les païens eux-mêmes pourraient, sous ce rapport, nous servir de modèles. Un jeune officier, qui accompagnait Alexandre le Grand dans un temple, aimait mieux se laisser brûler la main par le flambeau qu'il portait, que de

troubler par un geste ou par un cri de douleur le recueillement de l'assistance. Or, si un païen a pu pousser à ce point le respect pour le temple d'une fausse divinité, les chrétiens comprendront-ils qu'ils ont une obligation plus impérieuse de respecter la présence du vrai Dieu dans leur église ?

J'aime à penser, mes frères, que vous garderez le souvenir de cet entretien, et que vous aurez à cœur d'observer le silence et de vous interdire tout ce qui serait un manque de dignité et de respect, quand vous assistez au saint sacrifice de la messe. Ainsi soit-il.

PLAN DE SERMON

LA MOISSON DANS LA SAINTE ÉCRITURE

Nombreux sont les textes de l'Écriture qui parlent de la moisson : les plantureuses récoltes de la Judée y sont souvent promises ou célébrées. Mais de ces moissons matérielles, l'inspirateur divin s'est servi pour susciter dans les âmes le désir des récoltes spirituelles. — On y voit la moisson du chrétien, la moisson du prêtre, et aussi la moisson de Dieu.

I. — La moisson du chrétien

1. Elle se résume dans ces mots : *quæ semnaverit homo, hæc et metet*. Moisson de la vie future répondant à la qualité de la semence qui a germé dans notre vie d'ici-bas. Car celui qui, dans sa vie corporelle, ne travaille que pour la terre, ne récoltera que la misère et la mort ; au contraire, semer dans sa vie le bien, c'est recueillir en son temps la vie éternelle. (Gal., vi, 8, 9). A plus forte raison, une moisson d'iniquité répondra aux semences d'impiété et de mensonge. (Osée, x, 12, 13).

2. Une moisson bien riche de mérites est promise en particulier à l'aumône. — Semer dans le sein du pauvre avec abondance et de bon cœur, c'est acquérir le droit à d'abondantes bénédictions. Dieu aime celui qui donne avec joie ; il répandra ses grâces dans son âme et multipliera ses biens. Mais il fermera son cœur et sa main à celui qui aura un cœur dur pour ses frères indigents. *Qui parce seminat, parce et metet*. (II Cor., ix, 5-14).

II. — La moisson du prêtre

1. Ce sont les âmes, innombrables comme les épis du champ de blé, *messis multa*... — Dans le champ du père de famille qui est au ciel, sont envoyés les ouvriers qu'il a choisis : ils doivent y travailler, les uns pour semer, les autres pour cultiver, les autres pour moissonner. (Jo., iv, 37-38). — Il semble parfois qu'on ne récoltera rien ; pourtant le mérite est le même, *simul gaudeat*... Bientôt la moisson blanchit, *albæ sunt ad messem* ; sous le soleil de la grâce, elle mûrit... Il faudrait

beaucoup de moissonneurs, et leur nombre est trop petit ! *Orate... ut mittat operarios*... Prière pour les prêtres, pour que Dieu en suscite... pour qu'ils soient saints. (Luc, x, 2 ; — Matt., ix, 27, 28).

2. Une autre moisson que le prêtre doit récolter, c'est le pain, la nourriture, les objets nécessaires à sa subsistance (*Denier du Culte*). Saint Paul l'enseigne expressément. (I Cor., ix, 9 et suiv.). Si nous avons semé dans vos âmes les biens spirituels, dit-il, est-ce une grande chose que nous recueillions de vos biens temporels, *carnalia vestra metamus*, ce qui nous est nécessaire pour vivre ? C'est la volonté de Dieu que ceux qui annoncent l'Évangile, vivent de l'Évangile, *de Evangelio vivere*.

III. — La moisson de Dieu

Messis vero consummatio seculi est. (Matt., xiii, 39). A la fin des siècles, quand la moisson sera mûre (Joel, iii, 13), le Juge suprême enverra ses anges... et l'ange à la couronne d'or et à la faux aiguisée qui siègera sur les nuées du ciel, sur l'ordre de Dieu, donnera un coup de sa faux terrible sur la terre, et la terre sera moissonnée (Apoc., xiv, 14-16) par la puissance divine. Elle sera secouée, criblée comme le froment sur l'aie (Luc, xxi, 31) dans le jugement général : séparation définitive de l'ivraie et du bon grain ; l'ivraie jetée au feu ; le bon grain, les justes, recueillis dans les greniers éternels du Père de famille. (Matt., xiii, 36-43).

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLIII

LA COMMUNION

(La Préparation)

Mes enfants,

La paroisse célébrera dimanche prochain sa fête patronale. Vous apporterez à cette fête votre concours pour les chants, la procession, les différents services qu'on vous demandera ; c'est une affaire entendue. Ce soir, je voudrais surtout vous rappeler que la meilleure manière de solenniser cette fête serait d'y faire la sainte communion.

I

Je rappelle, mes enfants, que vous n'êtes pas obligés de communier dimanche prochain. Vous le savez bien, vous conservez sur ce point la plus grande liberté, parce que la communion étant l'action la plus sainte de votre vie, vous ne devez vous en approcher qu'avec des dispositions sérieuses. Pourtant, et c'est mon devoir de le faire, je vous exhorte et je vous engage à vous préparer à recevoir Notre-Seigneur. Pourquoi ? 1^o Parce que vous en avez

besoin ; 2^o parce que c'est le plus grand désir de N.-S. Jésus-Christ.

1^o *Vous en avez besoin.* — Que d'orages dans la vie d'un jeune homme ! Vous êtes tous, mes enfants, à l'âge difficile ; vous sortez de l'enfance ; vous sentez que le fleuve de vie coule en vous plus abondamment ; votre esprit est ouvert à toutes les questions qui agitent le monde, toutes les nouveautés vous captivent, toutes les entreprises vous sourient.

Mais vous n'êtes pas encore des hommes ; l'ardeur de vos passions n'est pas domptée ; l'expérience et la pondération vous manquent, et si vous n'étiez soutenus et guidés, sans aucun doute vous vous engageriez dans de regrettables faux pas. Or, mes enfants, voulez-vous que votre jeunesse sache dominer les passions honteuses de la chair ? Si vous êtes tombés, voulez-vous retrouver la pureté qui fait votre âme belle comme les anges de Dieu ? Voulez-vous conserver votre ardeur et votre enthousiasme, et utiliser ces grandes qualités pour tout ce qui est « le bien » ? Faites la sainte communion. Ne vous étonnez pas d'avoir des luttes à soutenir. Que la pensée de vos tentations, de vos difficultés, de vos fautes mêmes ne vous éloigne pas du sacrement de l'Eucharistie. Est-ce que Notre-Seigneur ne vous connaît pas ? Est-ce qu'il ignore la faiblesse de votre nature ? Ne sait-il pas les circonstances qui vous poussent au mal, et s'il a pleuré, s'il a souffert à cause de vos chutes, est-ce qu'il ne s'est pas réjoui de vos efforts et de vos succès ? Saint Paul, le grand saint Paul nous dit qu'il sent en lui deux hommes qui luttent : le vieux homme, l'homme des sens, l'homme du péché, et l'homme nouveau, l'homme justifié, l'homme de la grâce. « Le bien, je le vois, je le veux, et je ne le fais pas. Le mal, je le hais, je le repousse, et pourtant je le fais. Malheureux homme que je suis ! Qui donc me délivrera de ce corps de mort ? » Qui, mes enfants, vous délivrera de vos passions, qui vous fortifiera pour la lutte, qui vous donnera la victoire sur vous-même ? Jésus-Christ, dans son divin sacrement.

Quand vous le recevez, c'est son corps qui est uni à votre corps, c'est son sang très pur qui coule dans votre sang vicié, c'est son âme qui ne fait plus qu'un avec votre âme, c'est sa divinité tout entière qui vous envahit pour vous diviniser. Notre-Seigneur l'a dit à S. Augustin : « Mange-moi ; mais ce n'est pas moi qui serai changé en toi, c'est toi qui seras changé en moi. »

2^o *Vous devez communier, parce que c'est le plus grand désir de Notre-Seigneur.* — N'est-ce pas votre joie de vous voir entouré de tous ceux que vous aimez ? Or, mes enfants, dans son cœur Jésus-Christ vous porte un amour qui dépasse infiniment tout ce que vous pouvez supposer. L'amour de votre mère n'est qu'une faible image de l'amour de Jésus-

Christ pour vous : le seul fait de sa présence au tabernacle le prouve. Il est là, il vous attend, il veut se donner, il désire d'un grand désir manger la Pâque avec vous ; il est en quelque sorte impatient de trouver des cœurs dans lesquels il pourra déverser tout l'amour de son cœur.

Vous devez donc, mes enfants, vous approcher de la Table Sainte, non seulement parce que vous avez besoin de Jésus-Christ et qu'en le recevant il vous fait du bien ; mais vous devez le recevoir également pour lui faire plaisir, pour qu'il puisse trouver en votre âme un ami auquel il pourra se livrer entièrement, pour qu'il puisse en quelque sorte répandre l'amour dont il déborde et satisfaire sa puissance d'aimer.

Si vous avez quelque peine, votre consolation n'est-elle pas de recevoir les marques d'affection de ceux auxquels vous avez fait du bien ? Or, mes enfants, Jésus a fait du bien à tous, puisqu'à tous il a ouvert le ciel, puisqu'à tous il donne son secours pour être honnêtes, puisqu'il demeure dans l'Eucharistie afin de nous recevoir tous, les justes comme les pécheurs. Combien refusent de comprendre ces choses !... Où sont tous vos camarades qui avec vous ont appris à connaître Jésus-Christ, et à douze ans l'ont reçu dans leur âme ? Autour de vous, qui pense à Jésus-Christ, l'aime, le reçoit ? Parmi vous, combien restent sourds à ses appels, ne voulant pas faire l'effort qu'il demande ! Chacun de vous, un jour ou l'autre, n'a-t-il pas abandonné Jésus-Christ pour le plaisir ?... Vous devez communier, mes enfants, pour dédommager Notre-Seigneur de la malice, de l'ingratitude des hommes, et pour lui faire oublier vos lâchetés, vos indécidités, vos abandons.

David était un jeune homme, lorsqu'il se présenta pour lutter contre le géant Goliath, et il est dit dans l'Ecriture qu'en arrivant à la tente de son roi Saül, portant entre ses mains la tête de Goliath, Jonathas, le fils du roi, se sentit invinciblement attiré vers lui. « L'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et Jonathas aima David comme son âme. » (I Rois, xviii, 1). « Singulier effet d'un regard ! dit le P. Lacordaire. Tout à l'heure, David gardait les troupeaux de son père, Jonathas était sur le seuil du trône, et en un instant la distance s'efface : le pâtre et le prince ne font plus, selon l'expression même de l'Ecriture, qu'une seule âme¹. »

Mes enfants, venez recevoir Jésus-Christ pour lui témoigner votre amour ; et non seulement par son regard divin, mais par son être tout entier, Jésus se communiquera à vous. La distance entre le pécheur et le Dieu infiniment saint sera franchie, et Jésus-Christ et vous ne ferez plus qu'une seule âme.

¹ *Sainte Marie-Madeleine*, p. 41.

II

Voilà, mes enfants, la transformation déifiante qui doit s'opérer en vous. La communion doit faire de vous d'autres Christs. Toutefois n'oubliez pas que ce changement ne se fera pas sans vous ; il faut que vous apportiez votre collaboration à l'action de Jésus-Christ, sous peine de voir votre communion sans fruit. Ecoutez bien cette page : « Le Christ est passé dans ma conscience comme un étranger ; il ne s'est point reconnu dans cette demeure banale et bruyante ; surtout il n'a point reçu l'accueil humble et discret d'un amour bienveillant. Le moment de la communion fut une halte très courte dans le brouhaha ordinaire de mes pensées frivoles. J'ai adoré Jésus-Christ pendant quelques minutes ; mais il est arrivé à l'improviste dans mon âme, parce que, quoique prévenu de sa proche visite, je n'ai point voulu prendre la peine de l'attendre¹. » N'est-ce point parfois votre histoire ?...

Vous voulez, mes enfants, faire une communion sérieuse, qui sera tout à votre honneur et tout à la gloire de Dieu ? Que Notre-Seigneur ne vienne pas en vous à l'improviste : préparez sa venue. Qu'il ne passe point comme un étranger, mais que, pénétrant votre âme, il se reconnaisse en elle et qu'il y demeure. Pour cela :

1^o Que votre semaine soit entièrement remplie de la pensée de votre communion. — Ravivez votre foi en la présence réelle. L'Eucharistie, mes enfants, n'est pas une chose, même la plus sainte, la plus sacrée qui soit ; l'Eucharistie, c'est une personne, vivante comme vous, ayant un corps comme vous, une intelligence, une volonté, un cœur comme les vôtres ; c'est la personne du Fils de Dieu, c'est le Jésus qui a vécu sur terre il y a vingt siècles. Chaque matin, à votre réveil, pensez que dimanche prochain Notre-Seigneur viendra habiter votre âme, et offrez-lui dès cet instant tout ce que vous ferez dans la journée, pour préparer votre communion. Il n'est pas de jour où vous n'ayez à souffrir quelque chose dans votre travail ou dans vos relations ; ne perdez aucune occasion d'accepter ces petits sacrifices pour purifier votre âme. Que vos prières soient mieux faites ; que votre dizaine de chapelet du soir soit offerte à la Sainte Vierge pour qu'elle-même vous apporte son secours. Et au fur et à mesure que vous approcherez du terme, vous sentirez le calme et le recueillement pénétrer votre âme ; ils sont les précurseurs de Jésus-Christ.

2^o Que votre semaine soit consacrée à l'imitation de Jésus-Christ. — Pour recevoir un ami, un personnage de marque, on recherche une demeure digne de lui, que l'on décore selon ses goûts et ses désirs, afin de lui être

agréable. La demeure que vous offrez à Notre-Seigneur, c'est votre âme ; que peut-il désirer y voir, sinon les vertus qui sont les siennes : la pureté, l'humilité, la bonté ? Par amour pour Jésus-Christ, vous éloignerez donc de vous tout ce qui pourrait ternir la pureté de votre âme, vous accepterez avec calme les paroles blessantes qui pourraient vous humilier, et vous essaieriez d'être bon avec tous, avec ceux-là même qui vous plaisent le moins. Vous ne réussirez sans doute pas du premier coup, mais pensez à votre communion de dimanche ; plus vous aurez fait d'efforts, plus vous ressemblerez à Jésus ; et plus vous lui ressemblerez, plus il se communiquera à vous.

3^o Enfin, que votre semaine s'écoule dans le désir chaque jour plus ardent de recevoir Jésus-Christ. Il est raconté que Fr. Jean de l'Alverne, un disciple de S. François d'Assise, privé de toute consolation spirituelle, se plaignait à Notre-Seigneur dans ses prières, mais sans être exaucé. Après un certain temps d'épreuve, un jour où, tourmenté, fatigué, le Frère se reposait près d'un hêtre, Jésus lui apparut. Il se jeta à ses pieds, le pria de calmer ses angoisses, et Notre-Seigneur se retira sans lui rien dire. Frère Jean se lève, court après Jésus, se jette de nouveau à ses pieds, et le supplie de l'exaucer et de revenir en son cœur, et Notre-Seigneur s'éloigna de nouveau sans répondre. Alors le Frère suivit le Christ avec un désir encore plus grand, et quand il fut tout près, le Christ béni se retourna, et prenant le pauvre petit Frère dans ses bras, il l'embrassa avec une très grande douceur².

Mes enfants, ces désirs ardents qui poussent les âmes vers Jésus-Christ, vous pouvez les avoir. Ils sont l'effet d'une grâce que Dieu ne refuse pas aux âmes de bonne volonté. Voici la dernière lettre que votre ami André H. m'écrivait quinze jours avant sa mort. Il avait communiqué vers la fin de janvier, et sa lettre est datée du 3 mars : « Quand viendra ce dimanche que je pourrai sortir le matin ? Vous pensez bien qu'il est à mon attente ! Je Lui offre tous les jours mes ennuis et mes souffrances. Que je serais heureux de recevoir ce Jésus que j'attends depuis un moment ! Je le prie tous les matins et soirs, sans oublier de dire mon chapelet. Que je serai heureux quand viendra ce dimanche matin, entrant dans la cathédrale pour recevoir Celui qui vous rend heureux, à qui on peut offrir ses peines et ses ennuis ! »

Mes enfants, les désirs de votre ami doivent être les vôtres. Désirez ardemment recevoir N.-S. J.-C., car lorsque vous l'aurez en vous, vous pourrez, comme Frère Jean de l'Alverne, baiser ses pieds et ses mains adorables ; vous pourrez, comme le disciple bien-aimé, poser votre tête près de sa poitrine ;

¹ Abbé Beaupin, *Pour être Apôtre*, p. 174.

² Fioretti, par le baron Chauvin, ch. 49.

vous pourrez vous mettre dans ses bras pour lui faire vos confidences, et Notre-Seigneur, voyant votre confiance et votre amour, vous embrassera avec une très grande douceur.

Passez donc, mes enfants, une bonne semaine ; pensez à votre communion ; priez Notre-Seigneur avec plus d'amour ; hâtez sa venue par vos désirs, et dimanche Jésus-Christ se réjouira de descendre en vous, et votre communion sera pour le Patronage une nouvelle bénédiction du bon Dieu.

VARIA

L'INCONNAISSABLE

— *Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ?*

— C'est un mot qui n'est pas dans le dictionnaire de l'Académie. Donc, à peine français.

— *Alors, ce sont des ignorants qui l'emploient ?*

— Pas du tout ; ce sont des gens très instruits.

— *Et que veulent-ils dire par là ?*

— Que ce n'est pas la peine de chercher à connaître les choses religieuses : existence de Dieu, existence de l'âme, vie future, etc. « Du moment, disent-ils, que nous ne pouvons vérifier par nos yeux la réalité de ce que nous enseigne la Religion, c'est inutile de nous en préoccuper. » C'est ce que l'on exprime ordinairement par cette phrase courante : *Je ne crois que ce que je vois*. Seulement, c'est mis en termes savants.

— *Et que pensez-vous de cette théorie ?*

— Je pense qu'elle est aussi antiscientifique que possible, et que si l'homme ne croyait que ce qu'il peut vérifier avec ses sens, il ne croirait pas grand'chose.

— *Par exemple ?*

— Voyez l'astronomie. Nous pouvons bien sans doute apercevoir les astres, mais c'est tout ; et pourtant les savants nous disent au juste à quelle distance ils sont les uns des autres, quelle est la vitesse de leur course, le chemin qu'ils suivent, quel est leur volume, etc. Allez donc dire aux astronomes de l'Observatoire que leur science est vaine parce qu'on ne peut pas aller mesurer et peser les astres sur place. Vous verrez ce qu'ils vous répondront.

— *Ils ont leurs calculs.*

— Et la Religion aussi. C'est le propre des ignorants de s'imaginer que nous croyons sans raison déterminante. Ils ne se doutent pas que la Religion est une science rigoureusement déduite de vérités certaines par des raisonnements non moins certains. La philosophie qu'on enseigne dans tous les lycées et dans tous les collèges n'est pas bâtie autrement. Il n'y a pas une seule de nos croyances que nous

n'ayons ainsi vérifiée et dont nous ne soyons prêts à apporter les preuves.

— *Ce sont les gens instruits qui le peuvent, mais ceux qui n'ont pas le temps d'étudier ?*

— Ceux-là ont d'autres moyens de répondre. Quand on vient leur citer le nom d'un savant, comme Berthelot, qui n'avait pas la foi, ils n'ont qu'à dire : « Si Berthelot a vraiment découvert que nos croyances ne reposent sur rien, comment se fait-il qu'il n'a pas convaincu les autres savants de son époque, comme Pasteur, Lapparent et Brunetière, sans parler des autres moins connus ? » Du moment que ces grands savants dont je viens de citer les noms ont gardé leur foi en présence des affirmations de Berthelot, c'est qu'ils ne les ont pas trouvées décisives.

— *Alors vous ne croyez pas que Dieu soit l'inconnaissable ?*

— Les gens instruits dont je parlais en commençant me donnent des preuves contre eux. C'est l'un d'eux qui a dit : « Parmi les millions de découvertes de la science, jamais on n'a trouvé une violation de la loi de causalité¹. » Je suis bien de son avis. L'univers n'existe donc pas sans cause, et cette cause, quelle peut-elle être, sinon Dieu ?

— *Mais Dieu on ne le voit pas.*

— Pas plus que vous ne voyez le vent qui passe, et dont pourtant vous voyez les effets. C'est en voyant les effets de la puissance et de la sagesse de Dieu dans le monde que nous reconnaissons son existence.

— *Alors, l'inconnaissable n'est donc qu'un mot ?*

— Oui, pour dire qu'on ne veut pas étudier. On aurait peur, si on étudiait, de voir la vérité. La plupart des gens qui attaquent la Religion, ne lisent jamais les livres qui l'expliquent et qui la prouvent. Ce n'est pas de la science et encore moins de la bonne foi.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXII

LES JOIES DE MARIE A NOEL

Dans le deuxième mystère joyeux, la Sainte Vierge éprouva des joies célestes sur lesquelles l'Eglise nous invite à méditer. Méditation très douce, puisqu'il s'agit du moment le plus heureux de la vie de Marie.

Elle éprouva des joies profondes *pour elle-même*, et *pour les autres*, pour les hommes que Jésus venait attirer, instruire et sauver.

I

1. Sa première joie fut de voir que la gloire de Dieu était enfin procurée d'une manière infinie. Que sommes-nous à l'égard de

¹ *Morale*, de Payot, p. 199.

Dieu, que des serviteurs qui travaillent pour un maître bien-aimé, qui ne pensent qu'à lui, qui rapportent à lui tous leurs efforts, tout leur labeur, et qui ne sont heureux que lorsqu'ils le voient heureux lui-même, honoré et estimé ?

Dieu nous a créés pour lui, et toutes ses œuvres chantent sa gloire. Les méchants eux-mêmes procurent la gloire de Dieu, mais la gloire de sa justice. Marie jouissait ici parce que la miséricorde divine était exaltée et glorifiée. L'Enfant divin venait d'apporter sur la terre un amour sans limites, infiniment généreux, désintéressé, efficace.

Le bien le plus précieux ici-bas c'est l'amour. La mère le demande à son enfant, l'épouse à son époux, l'ami à son ami, et toujours il nous est mesuré avec une parcimonie qui nous serre le cœur. Comme à toute chose humaine, il lui faut des aliments sans lesquels il défaille, telle une belle plante cultivée qu'on laisse mourir de soif. Quand les preuves d'affection manquent, le cœur s'étiole, puis s'agrit, comme ces vins généreux qui au contact de certains ferments acides se changent en vinaigre.

Que Dieu préserve notre vie de ces acidités fatales, destructives de tout amour ! Mais elles ne sont que trop humaines et nous ne savons pas les prévenir, parce que nous ne savons pas aimer d'un amour désintéressé. Il faut qu'on nous aime, pour que nous aimions, et le jour où nous estimons que manque la réciprocité absolue, notre affection commence à mourir.

Dieu nous aime, lui, quoique pécheurs, quoique rebelles et insurgés contre lui, *cum peccatores essemus*. Il nous aimait quand nous n'étions pas et qu'il avait la prescience de nos impiétés et de nos ingratitude. Voilà le véritable amour qui n'est point soumis aux fluctuations capricieuses du cœur, ni à la variabilité des événements, l'amour pleinement désintéressé. Dieu n'a pas besoin de notre humble amour, et pourtant il le demande, il l'exige avec insistance de la part de ses créatures intelligentes et faites à son image. Marie se réjouit parce que l'homme ne saurait être insensible à ces avances divines.

De plus l'amour de Dieu est efficace. Après sa chute, l'homme avait besoin, dit S. Thomas, de rentrer dans la participation à la vie divine, et de dépouiller le vieux vêtement de sa nature blessée à mort, *participatione divinitatis et depositione vetustatis*¹. Jésus-Christ vient lui rendre son innocence, sa royauté, ses vêtements de gloire, mais à quel prix ? En se faisant petit comme nous, dans sa crèche, en devenant homme, afin de nous élever jusqu'à lui, en participant à notre pauvre nature, afin que nous participions à la sienne, infiniment riche, divine. Quel échange miséricordieux entre le ciel

et la terre, entre nos haillons humains et la divinité !

Nous sommes heureux quand nous nous sentons aimés, nous jouissons de ces fragiles instants qui ne dureront pas jusqu'à demain. Qu'est-ce que cet amour où nous sommes si souvent dupes, que cet amour illusoire où nous donnons tout parfois et l'autre rien, à côté de celui dont le Sauveur nous poursuit quand le Fils de Dieu descend du ciel dans une crèche, amour constant qui ne nous abandonne pas, même lorsque nous l'avons abandonné, amour généreux où c'est lui qui donne tout et nous rien !

C'est cet amour qui chante la gloire de Dieu et qui réjouit l'âme de Marie.

2. Une autre joie intime consiste pour elle, nous l'avons dit, à contempler son Fils. L'humanité était possédée du désir de voir Dieu, or Dieu irrité contre elle après la faute d'Adam s'était caché. L'homme se souvenait sans doute des doux entretiens du Paradis terrestre, où il voyait Dieu, où il écoutait sa voix, et il le cherchait partout. C'est parce qu'il ne le rencontrait nulle part qu'il se fabriqua des idoles qui lui rappelaient quelque chose de la Divinité qui se dérobaient. Et il ne cessait de lui dire : « Seigneur, montrez-nous votre visage ! *Ostende nobis faciem tuam !* » Ce visage divin, Marie l'avait sous les yeux, elle le regardait et dans son regard que de joie, que de reconnaissance, que d'amour ! Dans ces yeux d'enfant elle voyait l'âme de Jésus, la plus belle des créatures, elle voyait Dieu lui-même ; car c'était une adorable vérité, cet enfant était Dieu et en même temps c'était son enfant ! Son Dieu et son Fils ! Quel mystère d'infinie bonté !

Elle méditait sur cette merveille insondable, et elle se faisait, impuissante à exprimer ses sentiments ; elle les conservait dans son cœur, *conservabat*. Elle conjurait Jésus de l'accepter pour sa petite servante, bien qu'elle fût sa mère ; et se promettait bien cependant de ne pas abdiquer le titre incomparable de sa divine maternité, afin d'obtenir pour les hommes des grâces de miséricorde.

II

Car elle se réjouit aussi pour les autres.

Il est en effet le Sauveur du monde. Il l'a sauvée, elle, tout d'abord ; c'est en vertu de ses mérites qu'elle est immaculée, elle lui doit tout. Pourquoi a-t-il songé à elle plutôt qu'à une autre créature ? Parce qu'il a eu pitié d'elle, qu'il s'est penché vers son néant pour l'élever à la dignité unique de Mère de Dieu.

Ensuite il vient pour sauver l'humanité déchue. N'a-t-elle pas souvent réfléchi à l'état moral des hommes, n'a-t-elle pas pleuré en songeant à leurs crimes, à leur abaissement, à leur dégradation, à leur ignorance ? Or voici Jésus qui vient pour les relever, les attirer, les

¹ Cité par Cornelius a Lapide, t. XIX, p. 338, 1 (édition Vivès).

instruire, les consoler, pour réparer toute chose.

1. Il s'est fait petit enfant pour nous attirer à lui. Qu'y a-t-il d'aimable et d'attachant comme l'enfant ? Que pourrait-on bien lui refuser ? On lui accorde tout quand il veut être bon, l'on court au devant de ses désirs, de ses baisers. Oh ! comme Dieu a bien su comment il fallait prendre les hommes ! Je vous demande qui ne serait pas attendri devant cette crèche, devant l'Enfant-Dieu qui daigne y reposer. Quel cœur assez dur pour ne pas se fondre quand le Maître du ciel, le Fils du Père céleste, le Verbe de Dieu descend ainsi dans le plus humble des berceaux, au milieu des hommes qu'il fait ses frères, dans ce dénuement absolu de toutes choses !

Nous ne savions plus où est la vérité. Il nous dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Est-ce qu'un enfant peut nous tromper ? C'est pourquoi nous allons de nous-mêmes à lui.

Nous ne savions plus où est le vrai Dieu : nous croyions, tant l'esprit du siècle nous a abusés, que le vrai bien consiste dans les aises, les jouissances, le bien-être. Et voilà que dans son berceau où il pleure, où il gémit, où il souffre, l'Enfant-Jésus, fils de Dieu et Fils de l'homme nous dit : Le vrai bien consiste dans l'accomplissement des commandements de Dieu, dans le renoncement, dans l'amour du prochain quand même !

Cela tout d'abord nous fait froid, car nous pensons : Comment aimer un prochain qui ne nous aime pas, qui n'est pas aimable, qui se montre ingrat devant le bienfait ? Mais de sa crèche l'enfant nous répond : Je l'ai aimé, moi, pourquoi ne l'aimeriez-vous pas ? A-t-il été aimable pour moi, ce prochain qui s'appelait la population de Bethléem, laquelle m'a repoussé, ou Hérode, qui m'a persécuté ? Cependant je suis venu pour les sauver tous, parce qu'ils sont les fils de Dieu et mes frères, — des frères ennemis peut-être, mais des frères pourtant !

2. Il est venu parmi nous pour nous instruire et nous vivons encore de ses enseignements, de ses paroles consolatrices.

En dehors de lui, je vous le demande, que savons-nous ? Que l'homme le plus savant du siècle essaie, s'il n'est pas chrétien, de nous donner la solution du problème de la vie ! Qu'il réponde à nos questions angoissées, sur l'âme, sur la vie future, sur l'éternité !

Il nous dira : J'ignore si vous avez une âme : je ne l'ai pas vue. Je ne sais pas s'il y a une éternité : je n'y suis pas allé !

La vérité, c'est que le plus savant des hommes, s'il s'en tient à sa science positive et se place en dehors du Verbe, est beaucoup moins instruit que le dernier de nos enfants du catéchisme. Ils savent, ceux-ci, que Dieu nous a créés, qu'il nous a donné une âme immortelle qu'il nous redemandera un jour et qui sera pour jamais heureuse ou malheureuse. Ils le

savent parce que Jésus-Christ l'a affirmé, qu'il est le Fils de Dieu et qu'il a prouvé sa divinité par des miracles avérés, incontestables.

Les savants nous redisent les admirables découvertes qui sauvent la vie à nos enfants : ils nous donnent le spectacle superbe de la science qui lutte pied à pied contre la mort et qui gagne du terrain sur elle. Ils disent à la rage ou à la diptérie : « Vous n'êtes plus redoutables. Nous savons comment l'on vous terrasse ! » Peut-être ajouteront-ils quelque jour : « Il n'y a plus de tuberculose et nous ne redoutons plus le choléra ! » Nous le souhaitons vivement et nous saluons en ces hommes modestes et laborieux de grands bienfaiteurs de l'humanité. Voilà ceux qui méritent qu'on leur érige des statues. Ils devraient entrer dans l'histoire précédés et suivis de l'admiration des siècles reconnaissants.

Cependant s'ils font reculer la mort, ils ne la mettent pas en fuite ; ils ne l'abattent pas à leurs pieds ! La sentence fatale demeure et demeurera : il faut que toute créature humaine succombe sous ses coups ! Les frontières de la vie sont élargies, je le veux, mais la mort chevauche toujours sur ces frontières et nous interdit de les franchir.

Or, au-delà de ces frontières, qu'y a-t-il ? Quelles sont ces régions inconnues ? Existe-t-il un autre univers dont celui-ci n'est que l'ombre pâle, une terre nouvelle, des cieux nouveaux ? La parole du poète est-elle vraie :

Je sais que ce qu'on prend ici-bas pour le terme
Est le commencement ?

La science humaine ne nous le dira pas, et pourtant c'est la seule chose nécessaire. Mais le Sauveur est là qui nous l'assure, il est venu nous en apporter la certitude. Il nous éclaire sur cette question qui tourmente l'humanité, car supposé que la science prolonge nos jours de quelques années, l'heure fatale sonnera toujours ! Il nous rassure, il nous console, il nous rend le courage.

Puisque tout ne meurt pas avec nous, il nous apprend que nous devons travailler non seulement pour cette vie, mais pour la vie à venir, la seule importante, la seule décisive, celle où seront réparées toutes les injustices et toutes les iniques inégalités. Il est venu pour nous instruire, pour nous nourrir du pain de sa pensée, de la vérité, de l'espérance chrétienne.

Et maintenant comparez l'état moral des âmes aujourd'hui avec celui des âmes juives et païennes au moment de la naissance du Sauveur, quand Marie s'alarmait de tant d'orgueil, d'ignorance ou de crimes de tout genre. Jésus rayonne sur les siècles chrétiens comme le soleil brille sur la nature, il a gardé une puissance incontestable sur les esprits, même sur ceux qui prétendent se dérober à sa lumière, et son influence persiste. Il n'y a même que la sienne.

Il y a quelque soixante ans, quand il y avait encore un bagne à Toulon, vingt prêtres catholiques entreprirent de moraliser les trois mille forçats qu'il renfermait. « Ils descendirent dans ce bagne, dans cet enfer, et en quelques semaines, ils rendirent une conscience à ces hommes qui n'en avaient plus, ils leur firent connaître la puissance du remords et du repentir, ils ressuscitèrent ces hommes, ils firent d'eux des chrétiens fervents. Voilà l'œuvre de la parole de Dieu ! Après quelques semaines près de trois mille forçats devinrent des larrons pénitents, ils donnèrent le spectacle le plus attendrissant, le plus capable d'étonner le ciel et la terre. Et quand ces prêtres de Jésus-Christ se retirèrent, ces hommes qu'ils avaient enfantés à la grâce de Jésus-Christ leur dirent comme le bon larron sur le Golgotha : « Père, souvenez-vous de nous quand vous serez au ciel ! »¹

Telle est l'action, la puissance de Jésus-Christ. Je vous le demande, quel philosophe, quelle savante Académie est capable de faire d'un forçat un saint, un ami de Dieu ?

Près de la crèche, en regardant Jésus, Marie eut de ces intuitions sur les siècles qui lui furent accordées afin de multiplier ses joies. Elle sut que son Fils sauverait et relèverait l'humanité, qu'il créerait un peuple nouveau, le peuple chrétien dont la dignité serait telle qu'il entrerait, suivant le mot de saint Léon, en partage de la nature divine.

Elle regarda son Fils, nous disent les auteurs contemplatifs, elle l'adora et avant même de lui donner le premier baiser, elle le prit et l'éleva comme pour l'offrir à Dieu². Nul doute non plus qu'elle ne l'ait ensuite présenté à saint Joseph afin que le saint patriarche prit sa part aussi de ses joies virginales et maternelles.

POUR UNE FÊTE DE LA B. JEANNE D'ARC

LES TROIS GAINS DE SON MARTYRE

Mori lucrum.

Sa mort fut un gain.
(Phil., I, 21).

Nous honorons aujourd'hui, dans cette église, la mémoire de la B. Jeanne d'Arc, et j'ai reçu l'honorable et douce mission de la glorifier devant vous.

Si vous me le permettez, au lieu de considérer dans son ensemble, afin de vous en faire admirer les phases successives, la vie de Jeanne, j'en dégagerai, pour concentrer sur lui vos regards, l'événement principal, celui qui, à mon sens, fut le plus important et le plus glorieux.

Quel est-il, ce grand événement de la vie de Jeanne ? Faut-il le chercher dans ces apparitions célestes dont s'illumina sa première jeunesse et qui l'appelèrent au rôle si étrange, pour une jeune fille, de chef d'armée, de conquérante, de libératrice de la patrie ? Ne se trouverait-il pas plutôt dans sa campagne militaire, si pleine d'entrain, si savante de tactique, et qui remporta comme par enchantement tant de victoires ? Ne serait-ce point, de préférence, ce sacre royal, où étaient à la gloire, après avoir été à la peine, non seulement l'étendard de l'héroïne, mais aussi et plus encore sa propre personne ? — Non ! — Si merveilleux que soient tous ces événements, aucun d'eux ne marque ce que j'appellerais volontiers le point culminant de la vie de Jeanne. Ce point culminant, quel est-il donc ?

Le comte de Montalembert a dit : « S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où, couronné d'épines et tombant de fatigue, il marchait vers le Calvaire. » Aux yeux du grand écrivain catholique, le martyre de l'Homme-Dieu fut le principal événement de sa vie terrestre. — Je partage sa pensée. C'est pourquoi je verrai dans le martyre de Jeanne le plus grand acte de son existence. Le plus bel épisode de sa vie, c'est sa mort.

Ma parole et mon choix vous étonnent. — Prenez patience. Quand je me serai expliqué devant vous, quand je me serai posé cette question : « Pourquoi le martyre de Jeanne d'Arc ? » et que j'y aurai fait réponse, vous serez de mon avis.

Si l'un de ces hommes qui ne recherchent point les raisons providentielles des choses avait à dire pourquoi la pieuse jeune fille est morte sur un bûcher, il l'expliquerait simplement par la haine des Anglais auxquels elle avait arraché leurs conquêtes, et par le désir où ils étaient de venger leurs défaites. — Cette réponse est vraie ; mais elle n'exprime qu'une partie de la vérité. Je crois, pour ma part, à des motifs d'ordre plus élevé. Au-dessus des Anglais, comme au-dessus de toutes les forces créées, il y a la Providence divine. Dieu domine, à sa manière, le jeu des libertés humaines. Elles ne font rien qu'il ne le veuille, ou, s'il ne le veut pas positivement, qu'il ne le permette. Mais, soit qu'il veuille, soit qu'il permette, il se détermine toujours par des considérations d'ordre supérieur, souvent insondables pour nous, mais dont nous pouvons aussi quelquefois, surtout à la lumière des événements postérieurs, pénétrer le mystère.

Pourquoi donc la bonne Providence a-t-elle laissé s'accomplir le crime dont notre Jeanne a été la victime ? — J'en puis donner trois raisons, dans les trois avantages ou les trois gains — c'est le mot des Ecritures : *mori*

¹ Combalot, *Chefs-d'œuvre oratoires*, p. 127.

² Mgr Gay, t. I, p. 217.

lucrum, — dont la mort de la Bienheureuse a été la cause.

I

Jeanne d'Arc avait été envoyée d'en haut pour arracher la France aux Anglais et, par suite, la préserver de l'apostasie dans laquelle l'Angleterre devait tomber un siècle plus tard. Sa mission avait été étudiée à plusieurs reprises, notamment à Chinon et à Poitiers. Là, les évêques, les docteurs et les magistrats en avaient fait l'objet d'un examen minutieux et sévère. Cet examen avait duré trois semaines, à Poitiers seulement ; et il avait abouti à cette conclusion que l'humble pastourelle de Domremy venait de Dieu.

Il semble, n'est-ce pas ? qu'après cette décision, bientôt confirmée par une succession d'événements quasi miraculeux, plus personne ne devait douter du caractère de Jeanne et que chacun devait obéir à ses ordres. Si ses voix sont des voix célestes, ne faut-il pas croire à la victoire quand elle l'annonce, avancer quand elle y invite, livrer bataille quand elle le commande ? Lui désobéir serait désobéir à Dieu.

Or, cette désobéissance, la France officielle du x^v^e siècle l'a commise.

Rien n'est pénible à lire comme le récit des expéditions de Jeanne. La Cour, en grande partie, et la majorité des chefs militaires avaient accueilli la jeune fille avec défiance. Dès les premiers jours, ils la contredisent. Ses premiers succès, en lui conciliant la sympathie des multitudes, excitent parmi eux des jalousies féroces. Bien que les événements lui donnent raison, l'opposition soulevée contre elle grandit de jour en jour. Après Reims, il n'y a plus guère à lui obéir que les simples soldats et quelques officiers. Quand elle veut avancer, on recule ; quand elle ordonne l'assaut, on le contremande ; quand elle livre combat, on l'abandonne devant l'ennemi, ou on la ramène de force. On occupe son inlassable énergie à des excursions sans importance, au lieu de la laisser porter ses coups sur les points essentiels. Et le roi, sans volonté et peut-être sans foi, s'abandonne à ses mauvais conseillers et les laisse faire.

Jeanne n'avait jamais eu d'illusion sur l'hostilité, d'abord latente, puis manifeste, dont elle était entourée. Dès les veilles du sacre, elle disait aux gens de Domremy accourus sur son passage, dans les plaines de Châlons : « Je ne crains qu'une chose, la trahison ! » A Compiègne, elle ajoutait : « Sachez qu'on m'a vendue et trahie ! » Le lendemain, c'en était fait. Au retour d'une sortie, on fermait devant elle les portes de la ville et on la laissait tomber au pouvoir des Anglais. — La trahison, la hideuse trahison s'était ajoutée à la désobéissance.

Puis, voyez, pendant sa longue captivité, comme son roi et son pays l'abandonnent ! — On pouvait, paraît-il, la racheter. Cela aurait coûté dix mille francs. On ne le fait pas. — Charles VII aurait dû donner à ses armées l'ordre de tenter une expédition pour sa délivrance. Pas un mot de ce genre ne tombe de ses lèvres. — Il lui restait, en tout cas, les ressources de la diplomatie, les négociations, les échanges, les pourparlers enfin. Il n'en use pas. Il ne fait rien pour elle, rien, absolument rien. — Tous les grands corps de l'Etat imitent le monarque. Et si l'Université de Paris daigne s'occuper de la noble prisonnière, c'est pour demander qu'elle lui soit livrée, promettant de la juger et de la condamner elle-même : comme si ses docteurs avaient aussi soif que les ennemis de son sang innocent !..

Il y avait là, qui ne le comprend ? un crime et un grand crime. Ce crime offensait au plus haut degré non seulement Jeanne, mais encore et surtout Celui qui l'avait suscitée. Si ce crime restait sans expiation, il pouvait décourager le ciel de nous envoyer des sauveurs, soulever de dégoût le cœur de Dieu et lui faire abandonner les desseins de salut qu'il avait formés pour la France. Pourquoi délivrer un pays qui ne veut point de sa délivrance ?

Mais, cette expiation, qui pourrait la fournir ? Qui aurait le sang assez pur et jouirait d'assez de crédit pour pouvoir obtenir le pardon d'une faute aussi grave ? — Personne autre que Jeanne. — Jeanne s'offrira donc en sacrifice. Que de fois elle a dit : « Je donnerai ma vie pour la France ! » Oui, elle la donnera. On ne lui a pas permis de sauver son pays au moyen des armes : elle le sauvera par son immolation. Les victoires qu'on l'a empêchée de remporter pendant sa vie, elle obtiendra par sa mort. Qu'on les remporte après elle. Elle l'obtiendra si bien que, dans vingt ans, il ne restera plus sur le sol français un seul soldat anglais. — Et voilà la première raison de son martyre. Voilà aussi le premier *gain* dont il est la cause : *mori lucrum*. Ce gain est au profit de la France : elle y gagne son pardon et l'achèvement de sa délivrance.

Il est beau, allez ! et bien beau, ce rôle mystérieux de la courageuse jeune fille. Le patriotisme et la religion s'y rencontrent, portés l'un et l'autre à leur plus haut degré. Il y a là aussi un magnifique trait de ressemblance avec Jésus-Christ. Jésus et Jeanne ont été tous les deux trahis : ils sont morts tous les deux pour expier la trahison dont ils étaient victimes.

II

Si notre Libératrice reçut des hommes un accueil si profondément différent de celui que

méritait sa mission, il faut en chercher la cause principale dans les doutes dont cette mission était l'objet. L'apôtre saint Paul a cru pouvoir dire des Juifs : « S'ils avaient bien su qui était Jésus-Christ, jamais ils ne l'auraient crucifié. » (I Cor., II, 8). Nous pouvons dire pareillement : « Si la France officielle avait bien su qui était Jeanne d'Arc, jamais elle ne l'aurait maltraitée, ni trahie. » Malgré tous les examens, malgré tous les suffrages, malgré le témoignage des événements eux-mêmes, nos aïeux se sont fait illusion sur son caractère. Ils paraissent n'avoir pas eu l'absolue certitude qu'elle vint de Dieu.

Ces doutes se firent plus sérieux et furent partagés par un plus grand nombre d'esprits, quand arriva le temps des épreuves et des adversités. La conscience humaine ne s'expliquera jamais qu'un instrument divin puisse être tenu en échec ou subir quelque défaite. Jeanne est blessée à Orléans ; chacun de se dire : « Si Dieu l'avait envoyée, ne serait-elle pas invulnérable ? » — Jeanne ne réussit point à prendre Paris. C'était la faute des hommes : ils avaient reculé quand elle ordonnait d'avancer. Cependant, tous se font cette réflexion : « Si Dieu était avec Jeanne, aurait-elle échoué devant Paris ? » — Quand elle tomba entre les mains de l'ennemi ; quand on la sut enfermée dans un cachot, condamnée au feu, exécutée, sans qu'aucun miracle soit venu la délivrer, oh ! alors, le doute gagna les multitudes. Combien cessèrent de croire en Jésus-Christ, quand il fut livré aux Juifs et mourut sur la croix !...

Il fallait, pour rétablir la foi aux révélations de Jeanne et le crédit de Celui qui l'avait envoyée, un témoignage éclatant, un témoignage hors de pair, un témoignage environné de ces conditions à la fois terribles et solennelles où il est universellement admis que les hommes ne mentent pas.

Le témoignage d'un homme acquiert une grande autorité quand il est rendu devant un tribunal, sous la foi du serment, pour répondre aux graves et imposantes interrogations des magistrats. Sa valeur s'accroît, quand il va contre les exigences de juges hostiles, qui ont à leur service la force publique et menacent d'employer les instruments de torture. Il devient absolument décisif, quand il persiste jusqu'en face du dernier supplice, quand il se confirme par le sacrifice de la vie et l'effusion du sang. Il y a longtemps qu'on en a fait la remarque : il faut croire des témoins qui se l'ont égorger.

Mais, ce témoignage héroïque, qui le rendra en faveur de la mission de Jeanne ? Elle seule a été témoin de ses apparitions : donc personne autre qu'elle n'en peut déposer. — Eh bien ! elle en déposera. Ne pouvant plus démontrer au moyen de victoires ininterrompues

qu'elle vient de Dieu, elle le démontrera par cette affirmation décisive qui brave et qui subit la mort. Elle l'a dit du haut de son bûcher et jeté à tous les échos de la place du Marché de Rouen : « Mes voix étaient de Dieu ! Mes révélations venaient de Dieu ! Ce que j'ai fait, je l'ai fait par l'ordre de Dieu ! » Ces paroles, qu'elle avait tant de fois répétées pendant son procès et maintenues contre toutes les menaces et malgré toutes les embûches, suppléent à la trahison des hommes et à celle des événements. Les contemporains les ont entendues : ils en ont été émus, et se sont repris à croire que Jeanne venait d'en haut. La postérité les a entendues ; elle en a été attendrie à son tour et convaincue. Mais Dieu avait besoin de ce témoignage ; il avait besoin qu'il fût rendu en justice, rendu au prix de la liberté, rendu au prix de la vie, rendu parmi les flammes d'un bûcher. Sans quoi, son intervention restait méconnue, et sa gloire en souffrait.

Voilà la seconde raison de la fin tragique et douloureuse qui fut celle de Jeanne. *Martyr* veut dire *témoin*. Jeanne est morte martyre ; car sa mort a rendu témoignage à des révélations divines. Et, sous ce rapport, aussi, sa mort a été un *gain* : *mori lucrum* ; gain dont le Très-Haut lui-même a profité. Il y a gagné que les hommes croient à des paroles qui étaient les siennes. Je dirais volontiers qu'il y a sauvé son honneur.

III

La troisième raison qui, ce me semble, a motivé le martyre de Jeanne tient à sa sanctification personnelle.

La sainteté, dans les hommes, résulte des vertus qu'ils pratiquent. S'ils avaient conservé l'innocence originelle, la vertu leur serait toujours agréable et n'aurait pour eux jamais rien de douloureux. L'état de déchéance dans lequel ils sont tombés la leur a rendue pénible. Elle leur impose toujours quelque souffrance. — Il ne faut point le regretter ; car cette souffrance donne du mérite à la vertu. Elle emporte, en effet, une abnégation, un don de soi, un sacrifice enfin, qui constituent le meilleur élément de la valeur morale. — Que valent, dites-le moi, des vertus qui ne coûtent rien ? Fort peu de chose. Au contraire, plus elles coûtent, plus elles valent. Bossuet ne s'est point trompé, quand il a parlé de « ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs, » c'est-à-dire les souffrances, « ajoutent aux grandes vertus¹. »

Ainsi, les grandes vertus sont toujours de grands sacrifices ; la sainteté, qui constitue le degré suprême de la vertu, est toujours une

¹ *Oraison funèbre de Louis de Bourbon.*

immolation ; et les grands saints ne peuvent être autre chose que de grandes victimes.

Allons plus loin.

Parmi tous les sacrifices, il en est un qui dépasse tous les autres. C'est le sacrifice de la vie ; c'est la mort volontairement acceptée. La mort est la plus complète, la plus décisive, la plus douloureuse des immolations. Là, l'homme prend, pour donner, non à côté de lui, mais en lui-même ; il sacrifie tout ce qu'il peut sacrifier, non de ce qui lui appartient, mais de son être. Là, il triomphe, non pas d'une passion criminelle, ou superficielle, ou éphémère ; mais de l'instinct le plus légitime, le plus profond, le plus solide : l'amour de l'existence. Là se donne, non plus la paix et la tranquillité de la vie, mais la vie elle-même. C'est pourquoi l'acceptation volontaire de la mort, si douce que celle-ci doive être, est toujours un acte de sublime grandeur et de mérite incomparable.

Allons encore plus loin.

Toutes les morts ne se valent pas. Leur valeur, à elles aussi, s'apprécie d'après le nombre des années de vie qu'elles sacrifient et l'acuité des souffrances qu'elles entraînent. C'est beau d'accepter de mourir, quand on est à l'extrême vieillesse et que l'âme ne tient plus au corps que par des liens affaiblis et détendus, quand on est couché sur un lit bien doux, autour duquel parents et amis s'efforcent d'adoucir les dernières douleurs. Mais c'est bien plus beau encore de l'accepter, quand on est entouré d'ennemis acharnés, cloué sur une croix ou lié au poteau d'un bûcher, quand on a vingt ou trente-trois ans, c'est-à-dire quand l'âme se rattache au corps par toutes les fibres. Aussi le martyre, — vous le reconnaissez à ce que je viens de dire, — a-t-il toujours paru atteindre le plus haut degré de la valeur morale. Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a si bien cru qu'il a voulu mourir martyr, et du plus douloureux des martyres. Il lui a paru impossible d'être tenu pour le plus saint des hommes, s'il n'ajoutait pas cet acte de suprême héroïsme à toutes ses autres vertus. — Voilà aussi pourquoi il associe de si près à sa croix ses meilleurs amis, ceux qu'il veut élever au faite de la sainteté. Jeanne d'Arc était de ce nombre. D'où cette destinée qui l'appelait au martyre.

Je prêche là, je le sens, une vérité pour laquelle plusieurs d'entre vous éprouveront assez peu de sympathie. Ils aspirent si ardemment au bien-être, ils éprouvent un tel amour pour le plaisir et une telle horreur de la souffrance, qu'ils ne peuvent comprendre cette glorification de la douleur, de la mort, de la mort violente. Ils ne s'expliquent guère Jeanne d'Arc martyre. — Mais alors, quelle fin auraient-ils choisie pour elle ?

L'histoire sainte raconte de Judith que, quand

elle eut délivré sa patrie, elle vécut encore longtemps dans sa ville natale. Ses concitoyens, se souvenant du service éminent qu'elle leur avait rendu, l'environnaient de reconnaissance et de respect. Elle tenait parmi eux une place considérable. Les jours de fête étaient pour elle des jours de triomphe. Quand elle mourut, âgée de cent cinq ans, tout le peuple la pleura pendant sept jours. (Judith, xvi, 25-29). Cette haute considération, cette vieillesse honorée, ces fêtes splendides, ce deuil national : tout cela répond à merveille aux aspirations humaines. Et voilà, n'est-ce pas ? ce que vous auriez rêvé pour Jeanne d'Arc ! — Eh bien ! laissez-le moi dire : tout cela, c'était bon pour une juive... Il y a, dans le christianisme, un idéal plus parfait, une destinée plus belle, un degré de sainteté plus élevé. Jeanne vieillissant comme Judith, Jeanne comblée d'honneurs, Jeanne mourant entourée de soins assidus et de sympathies empressées, mais dans une agonie plus ou moins vulgaire, ne serait point la Bienheureuse que nous glorifions aujourd'hui. Je ne doute pas qu'elle n'ait trouvé place parmi les élus ; mais jamais, probablement, elle n'aurait eu l'occasion de pratiquer les grandes vertus qui, chez d'autres saints, remplacent le martyre. Aussi, jamais l'Eglise ne lui aurait décerné un culte. Ce que l'Eglise honore, ce que nous honorons avec elle, c'est Jeanne d'Arc victime, c'est Jeanne d'Arc s'offrant en sacrifice, Jeanne d'Arc sur le bûcher, Jeanne d'Arc expirant dans les flammes, Jeanne d'Arc ressemblant au Christ, non seulement dans la vie, mais aussi dans la mort. — A ce nouveau point de vue encore, le trépas de Jeanne d'Arc a été un gain : *mori lucrum*. Et ce gain a été pour elle-même. Elle y a gagné d'atteindre les plus hauts sommets de la sainteté et de monter sur les autels.

**

Ne pleurez donc point sur son martyre ; mais glorifiez-le, bénissez-le, acclamez-le, admirez-le. Et tombez d'accord avec moi que le plus grand et le plus bel événement de sa vie, comme je le disais en commençant, c'est sa mort.

Mais je voudrais que l'étude de cet événement, dans lequel la France, Dieu lui-même, et aussi Jeanne d'Arc, ont gagné tant de choses, fût encore pour nous un gain. — Que pouvons-nous donc y gagner ?

Nous y gagnerons, d'abord, une meilleure intelligence des destinées de la Bienheureuse. Certes, ce gain n'est pas à dédaigner. Car le supplice de Jeanne scandalise bien des âmes ou, tout au moins, reste pour elles une énigme dont elles ne savent où trouver l'explication. En la donnant, cette explication, j'ai dû mettre fin à bien des doutes et rendre la paix à bien des consciences.

Nous y gagnerons encore, pour la pratique, d'importantes et viriles leçons. Elle nous apprendra que le vrai patriotisme prend souci, non pas seulement des intérêts matériels du pays, mais aussi de ses intérêts religieux et s'applique à réparer les fautes par lesquelles il excite les colères divines. — Elle nous apprendra que le vrai chrétien se préoccupe de donner la foi à ses concitoyens, travaille à leur faire apprécier ce que Dieu fait en vue de leur salut, et ne néglige rien pour en venir à bout. — Enfin, elle nous apprendra que la valeur des vies humaines se mesure non point à leurs jouissances, mais à leurs sacrifices; que les plus grandes vertus sont celles où l'immolation entre pour une plus large part; qu'aimer la croix, porter la croix, s'attacher à la croix, mourir sur la croix, reste et restera toujours le plus sûr moyen de pratiquer la piété, d'atteindre à la sainteté, de ressembler à Jésus-Christ, de s'assurer une belle et grande place dans les gloires éternelles; — auxquelles nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XIV

DEUXIÈME MISSION. — A CORINTHE (52)

I

L'Apôtre quitta le terrain ingrat d'Athènes avec plus d'écœurement que de regret. Peut-être songea-t-il à regagner Thessalonique, où son disciple Timothée affermissait la jeune Eglise; mais il y avait soulevé trop de haine, il fallait laisser au temps le soin de rendre les querelles moins aiguës. Il se dirigea vers Corinthe.

Cette ville, une des plus belles de la Grèce, assise au sud-ouest de l'isthme et adossée à un rocher immense, l'Acrocorinthe, qui supportait la citadelle, avait été brûlée par Mummius en 146, quand la Grèce réduite en province romaine prit le nom d'Achaïe. Elle ne se serait point relevée de ses ruines si César n'y eût envoyé une colonie, afin d'unir par l'isthme, tant au point de vue militaire qu'au point de vue commercial, toutes ces provinces de l'est, soumises au sceptre de Rome. Depuis, elle avait reconquis sinon sa puissance, au moins une partie de sa splendeur. Par ses deux ports de Cenchrées et de Léchée, elle régnait sur la mer Egée et sur la mer Ionienne. On y voyait des marins, des commerçants, des aventuriers de tous les pays, des Syriens, des Grecs et beaucoup de Juifs, attirés par les charmes et les bénéfices du

négoce. Les étrangers y avaient introduit des mœurs païennes des plus honteuses. Sur l'Acrocorinthe, Vénus Pandémios avait un temple immense, desservi par mille courtisanes. Rome y avait transporté ses cirques sanglants. La dégradation s'augmentait de la cruauté.

Claude par un édit venait de chasser les Juifs de Rome. Plusieurs se réfugièrent à Corinthe, parmi lesquels Aquila et Priscilla, son épouse, originaires du Pont, qui fabriquaient des tentes. Ils étaient à Corinthe aujourd'hui, prêts à se transporter à Ephèse ou ailleurs suivant les nécessités ou les avantages de leur industrie. Ils étaient pieux et actifs, généreux et entreprenants, et sans doute déjà chrétiens. Paul descendit dans leur maison, parce qu'il exerçait comme eux le métier de fabricant de tentes; il trouvait ainsi l'occasion de gagner sa vie et à la fois de pénétrer auprès des ouvriers. Il vécut chez eux dans le dénuement, parce que sa fierté apostolique lui interdisait d'être à charge à personne. Assurément ce ne fut point la faute des deux époux, car il célébrera leur dévouement dans son Epître aux Romains. Ils étaient alors retournés à Rome et il mande aux frères de la Grande Cité: « Saluez de ma part Prisca et Aquila, qui m'ont aidé dans le service du Christ Jésus. Ils ont exposé leur tête pour me sauver, et je ne suis pas le seul à leur rendre grâces; ils ont obligé toutes les Eglises des Gentils. » (Rom., xvi, 3-4). On a remarqué qu'il nomme Prisca ou Priscilla avant son mari, sans doute à cause de son extraordinaire dévouement.

Pendant la semaine, il travaille à l'atelier d'Aquila. Quand le sabbat est venu, il paraît dans la Synagogue et il parle aux Juifs. Comme il est Maître en Israël, ce titre lui donne du relief et l'on se presse pour l'entendre. Son échec d'Athènes l'a rendu prudent; il demeure sur une certaine réserve, évitant de prononcer de ces mots qui déchainent les tempêtes et divisent les esprits. On le connaît après quelques semaines, il s'est mêlé aux travailleurs, aux gens du peuple, il a vécu de leur vie, il peine comme eux, et sa détresse est plus grande que la leur. Il laissera voir dans ses Epîtres aux Corinthiens combien il a souffert chez eux. Il a eu faim et soif, il a manqué de vêtements, il a subi des injures et des soufflets, il était sans lendemain assuré. Il travaillait de ses mains, et quand on le maudissait, il bénissait. (I Cor., iv, 11-13).

Et à qui s'adressait-il? Quels étaient ceux qui consentaient à l'écouter? Parmi ceux-ci, il n'y avait pas beaucoup de sages selon la chair, de puissants ou de nobles (*ibid.*, i, 26), mais des infirmes, des malades (*ibid.*, xii, 30), des esclaves (*ibid.*, 13; vii, 21). Voilà son auditoire habituel, ses compagnons assidus. Que peuvent-ils pour lui? Ils ne sont même point

capables de lui rendre un peu de courage, de lui donner un peu d'espérance. Les commencements furent donc extrêmement durs.

Son extérieur ne prévient pas en sa faveur et n'attire point tout d'abord, sa parole non plus. A Corinthe il ne fait point parade de philosophie ni d'éloquence. « Je suis venu à vous avec ma faiblesse, avec crainte, et tremblant beaucoup. Mes discours et mes prédications n'avaient rien des paroles séduisantes de la sagesse humaine. » (I Cor., II, 1-4). Il semble qu'il reste toujours sous l'impression de son discours d'Athènes.

Malgré tout, il poursuit son apostolat chaque sabbat à la Synagogue, il enseigne, il explique, peu à peu il mêle à ses exhortations le nom du Sauveur Jésus (Act., XVIII, 4), il se fait insinuant, persuasif avec les Juifs et avec les Grecs. Ceux-ci étaient en nombre ; lettrés et sensibles à une belle parole, ils attendaient que l'Apôtre leur donnât la jouissance des artifices oratoires, il n'y consentit point ; mais Dieu lui accorda le don des miracles¹, et les conversions se firent avec éclat. Il apparut alors qu'elles étaient dues à la seule grâce de Dieu, et Paul, enhardi par ces succès spirituels, se montra nettement avec sa nature faite de foi et d'énergie, méprisant les moyens naturels et les ressources de la sagesse humaine ; alors il put dire non sans fierté : « Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (I Cor., II, 2).

Sa situation matérielle toutefois demeurait précaire : il lui était impossible de gagner son pain quotidien et de prêcher à la fois. C'est alors que Silas et Timothée arrivèrent de la Macédoine, lui apportant des secours que lui envoyaient largement les frères de Thessalonique et de Philippes. Ces aumônes lui furent agréables, venues de ces fidèles pour lesquels il s'était tant dépensé et avait tant souffert, elles lui permirent de ne pas être à charge aux Corinthiens en qui il n'avait pas une confiance absolue. Ce caractère fier redoutait par dessus tout, semble-t-il, qu'on lui reprochât le bienfait, et quand il leur écrivait pour la seconde fois il maintiendra envers eux sa première ligne de conduite : « Je n'ai été et je ne serai en rien un fardeau pour vous. » (II Cor., XI, 9).

II

Débarrassé, au moins pour un temps, des soucis matériels, il entreprend des prédications plus suivies. L'arrivée de ses deux compagnons a redoublé son courage : il ne se sent plus seul, et il sait qu'il peut travailler avec eux ; ce sont des aides sûrs, dévoués et pleins d'expérience. Jusque-là il s'était borné

à commenter les Ecritures et à prononcer avec réserve encore le nom de Jésus. Maintenant il n'hésite plus, il se fait pressant, il montre avec insistance aux Juifs comment les Ecritures ont annoncé la venue du Christ et il ajoute nettement : « Le Christ, c'est Jésus ! » (Act., XVIII, 5).

Une fois de plus il éprouva que ce nom divin est un signal de contradiction. L'opposition se fit haineuse, irréductible. Sa parole, jadis tant aimée, soulevait maintenant, dès les premiers mots, des clameurs avec des dénégations et des blasphèmes. Un jour, sachant que ses ennemis ne se rendraient jamais, il parut dans la synagogue et, secouant sur eux la poussière de ses vêtements, il leur cria :

— Que votre sang retombe sur votre tête ! Pour moi j'en suis innocent, et je m'en vais d'ici chez les Gentils.

Et il sortit de la synagogue. La maison d'un prosélyte, Titus Justus, étant contiguë, il y entra et en fit le siège de son apostolat. En fait, les opposants ne formaient qu'une minorité aussi bruyante qu'acharnée ; la masse des Juifs le suivit, et parmi eux Crispus, le chef de la Synagogue, « qui crut au Seigneur ainsi que toute sa maison. » (*Ibid.*, 8). Paul voulut lui-même le baptiser. (I Cor., I, 14).

« Beaucoup de Corinthiens furent fidèles à écouter sa parole, et ils crurent, et ils furent baptisés. » Ces succès attisèrent la rage des dissidents. Paul pressentait un nouvel orage et il se demandait s'il ne devrait pas plutôt s'éloigner, comme il avait fait à Thessalonique et à Bérée, mais le Seigneur lui apparut dans une vision et lui dit :

« Ne crains pas ! Parle hardiment et ne te tais point. Je suis avec toi. Personne ne mettra la main sur toi pour te nuire, car j'ai un grand peuple dans cette cité. »

« Et il demeura à Corinthe un an et demi, leur enseignant la parole de Dieu. » (Act., XVIII, 9-12).

Il s'attacha dans cette ville de nombreux convertis dont les noms sont à retenir, car plusieurs reparaitront dans la suite de cette histoire.

Avec Crispus il baptisa Caïus dont il devint l'hôte plus tard durant son second passage à Corinthe. Lui qui ne baptisait point par lui-même fut heureux de donner à ces deux néophytes cette marque d'affection.

« J'ai baptisé aussi la maison de Stéphanas, leur écrivait-il d'Ephèse, et je ne sais si j'en ai baptisé d'autres, car le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour évangéliser. » (I Cor., I, 16-17). Il aimait cette maison de Stéphanas, et celles de Fortunat et d'Achaïque, car c'étaient « les prémices de l'Achaïe et ils s'étaient voués avec ardeur au service des saints. » (*Ibid.*, 15). Il les recommanda plus tard au respect des Corinthiens :

¹ I Cor., II, 14 ; II Cor., XII, 11-12.

« Vous les connaissez... Ayez de la déférence pour des hommes d'un pareil mérite et pour quiconque coopère et travaille avec nous. Je suis heureux de la présence de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïque, ils ont suppléé à ce qui vous manquait ; car ils ont réconforté mon esprit et le vôtre. Sachez apprécier de tels hommes. » (*Ibid.*, 15-19).

S. Paul cite encore parmi ses plus fervents disciples Eraste, trésorier de la ville, Tertius, qui écrit sous sa dictée son Epître aux Romains, et Quartus, trois membres sans doute de la colonie romaine. (Rom., xvi, 22-23).

La plus grande partie des néophytes appartient au peuple, aux esclaves qui se comptaient à Corinthe, dit-on, par plusieurs centaines de milliers. Paul descendit même jusque dans les bas-fonds de la populace. Son amour des âmes, son zèle ardent pour les élever jusqu'à la doctrine de l'Evangile, son incroyable ténacité, parvinrent à tirer de cette fange des perles de foi et de vertu, mais un grand nombre y retombèrent après son départ, et il reprendra énergiquement, durement même, ces fornicateurs, ces idolâtres, ces adultères, ces malheureux adonnés aux vices contre nature, ces voleurs, ces avarés, ces ivrognes, ces provocateurs, ces ravisseurs du bien d'autrui : « Vous étiez cela, leur dira-t-il, mais vous avez été purifiés et sanctifiés. » (I Cor., vi, 9-11). C'est une parole insinuante et douce pour faire mieux passer les reproches qui suivront, car il devra agir contre les incestes et les désordres étranges qui s'introduisaient dans la jeune Eglise. On ne change pas du coup des natures aussi profondément perverses, ne fût-ce que par un atavisme dégradé de plusieurs siècles.

Sur ce terrain ingrat on voit briller cependant d'admirables fleurs de pureté et de dévouement, et ce sont encore les femmes qui nous apportent ce spectacle réconfortant. Elles passent dans un demi-jour où l'on ne peut que les entrevoir, mais elles laissent de leur courte apparition un parfum de piété et de charité qui vous attache. Ce sont les premières servantes du Christ, les premières diaconesses, qui non seulement pourvoient aux besoins de Paul et de ses collaborateurs, mais les aident dans leur apostolat auprès des femmes.

Voici d'abord Chloé : « Il m'a été annoncé à votre sujet, mes frères, par ceux qui sont de la maison de Chloé, qu'il y a des querelles parmi vous. » (I Cor., i, 11). Celle-ci était donc à la tête d'une maison assez considérable, elle avait des serviteurs qui se rendaient de Corinthe à Ephèse pour les nécessités du commerce, et informaient Paul des événements religieux de leur cité.

C'est encore Phébé, dont il est ainsi parlé dans l'Epître aux Romains : « Je vous recommande Phébé, notre sœur, qui s'est consa-

crée au service de l'Eglise qui est à Cenchrées. Recevez-la au nom du Seigneur, comme on reçoit les saints, assistez-la dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous : car elle a prêté secours à beaucoup de frères, et en particulier à moi-même. » (Rom., xvi, 1-3). Elle s'était établie à l'un des ports de Corinthe, et l'Apôtre qui savait son dévouement éprouvé, son intrépide générosité, lui avait confié la lettre qu'il adressait aux Romains. Quelle grande chrétienne elle dut être pour que S. Paul pensât la charger d'un si important message, et pour qu'il fit d'elle, à la face des siècles, ce superbe éloge !

On voudrait connaître aussi « Marie, qui a beaucoup travaillé parmi vous, » mande-t-il encore aux frères de Rome, Tryphena et Tryphose, également dévouées, et cette « bien-aimée Persis, » qui de son côté « a travaillé beaucoup dans le Seigneur. » (*Ibid.*, 6, 12). Il les a connues sans doute à Corinthe, il a été témoin de leur pieux et inlassable labeur, et il les salue tendrement.

Dans ces paroles de gratitude touchante à leur égard, il révèle combien son cœur a été consolé par leurs doux offices, et quelle confiance il leur témoignait. Les jouissances du cœur lui étaient mesurées, parce que son caractère tranché et tout d'une pièce éloignait d'abord les caractères vulgaires qui sont toujours les plus nombreux ; mais quand il rencontrait ces âmes pures et ardentes, qui « travaillaient dans le Seigneur », il avait pour elles les plus aimables délicatesses et son cœur se dilatait dans une suave dilection. Toutefois son affection pour elles ne l'aveuglait jamais. Il les surveillait, les jugeait et les reprenait. Elles cédaient volontiers aux entraînements de l'apostolat et se croyaient facilement autorisées à enseigner en public dans les assemblées des fidèles. Plusieurs d'entre elles, maîtresses de maison habituées à commander, à gouverner, parlaient avec hardiesse, pénétraient tête nue et sans voile dans les lieux de prière. L'Apôtre n'hésite pas à les rappeler au devoir et aux convenances. « Toute femme qui prie ou qui prophétise la tête découverte, déshonore sa tête : autant qu'elle soit rasée. » (I Cor., xi, 5). Ensuite : « Que les femmes se taisent dans les assemblées, il ne sied pas à une femme d'y parler. » (I Cor., xiv, 34-35). Ainsi tout est réglé suivant le droit et la décence, il délimite nettement leur champ d'action dans le dévouement et la propagande ; ce champ est assez vaste pour leurs efforts zélés.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 augusti 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 10 août 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

- Retraite à des femmes chrétiennes.** — *Instruction d'ouverture* : Pourquoi la retraite et comment la faire ? 577. — *Seconde instruction* : La conscience, 580.
- Aux élèves d'un Pensionnat.** — Faire fructifier ses talents, 583.
- Plans d'instructions sur le travail.** — VI. Comment travailler ? 585. — VII. Fruits du travail, 585.
- Aux jeunes gens d'un Patronage.** — XLIV. La communion (ses conséquences), 586.
- Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole.** — LII. La perpétuité de l'Eglise, 588.

RETRAITE A DES FEMMES CHRÉTIENNES

Instruction d'ouverture

POURQUOI LA RETRAITE ET COMMENT LA FAIRE ?

Magister adest et vocat te.
Le Maître est là et il vous appelle. (Jo., xi, 28).

Mesdames,

Vous connaissez ce passage de l'Evangile où S. Jean nous raconte la résurrection de Lazare. Lazare habitait avec ses deux sœurs, Marthe et Marie-Madeleine, une petite localité, Béthanie, distante de 3 kilomètres de Jérusalem. Lazare était un ami du Sauveur : c'est chez lui que Notre-Seigneur allait recevoir l'hospitalité, chaque fois qu'il venait à Jérusalem. Or en l'absence de Jésus, Lazare vient à mourir. Ses sœurs sont dans la désolation. « Ah ! Seigneur, si vous aviez été là, notre frère Lazare ne serait pas mort ! » s'écrie Marthe aussitôt qu'elle peut revoir le Maître. Et Notre-Seigneur la console en lui annonçant qu'il est la Résurrection et la Vie. Il l'envoie chercher sa sœur Marie pour qu'elle assiste à la résurrection solennelle de Lazare. Marthe s'empresse d'annoncer l'arrivée du Maître et de transmettre à sa sœur le divin message : « Le Maître est là, dit-elle, et il t'appelle. »

Cette parole si miséricordieuse, si touchante, je viens vous la redire au nom du même Maître, au nom du même Jésus de Béthanie qui réside dans ce tabernacle aussi vraiment, aussi réellement, aussi vivant que lorsqu'il parlait à Marthe. Oui, Mesdames, aujourd'hui comme autrefois, ici comme à Béthanie, le Maître est là et il vous attend et il vous appelle. Il vous appelle dans sa maison, au pied de son autel, et pourquoi ? Pour renouveler le miracle de Lazare. Pourquoi ? Parce

qu'il veut ressusciter vos âmes pendant les jours bénis de cette Retraite.

Magister adest. Le Maître est là. Pénétrons-nous bien de cette vérité que peut-être nous avons trop oubliée. A quelques pas de nous, sur cet autel, dans ce tabernacle, c'est le Dieu de votre baptême, le Dieu de votre Première Communion, le Dieu qui éveillait dans votre cœur innocent de jeune fille de si pures et si ardentes aspirations, le Dieu qui a béni vos noces, sanctifié vos joies et vos deuils, le Dieu qui doit être votre Ami et que vous avez reçu sinon dans votre maison, du moins dans le temple de votre corps et de votre cœur. Le Maître est là.

Et il veut avoir avec vous un colloque intime : pendant trois jours, il veut vous parler cœur à cœur, vous faire ses confidences et recevoir les vôtres, recueillir vos prières et vos larmes, prendre acte de vos promesses et en retour verser dans vos âmes ses trésors de lumière, de force, de grâces, de générosité et de sacrifice, pour les rendre à la vie, pour les ressusciter.

Voilà la Retraite, Mesdames : une entrevue avec Dieu, un colloque intime dans lequel il y aura entre lui et vous ces salutaires échanges d'où sortira, comme le soleil de la brume, l'aube resplendissante de votre résurrection spirituelle.

Mais peut-être quelques-unes d'entre vous sont-elles tentées de dire en elles-mêmes et autour d'elles : « A quoi bon la Retraite ? N'est-ce pas du temps perdu ? Avons-nous besoin de Retraite, nous autres ? » — Je vais essayer de répondre à cette objection en vous démontrant l'urgente nécessité et la souveraine importance de la Retraite pour *toutes*, pas une seule exceptée.

I

Avez-vous besoin de la Retraite, Mesdames ? Oui, car vous avez besoin de *réflexion*, vous avez besoin d'*énergie*, vous avez besoin de *pardon*, vous avez besoin de *repos* et de *paix*.

1. Vous avez besoin de *réflexion*. — N'est-il pas vrai que votre vie ordinaire est une agitation perpétuelle, un véritable tourbillon qui vous emporte, qui vous aveugle et vous empêche de songer à Dieu ? Votre vie, c'est le soin du ménage, c'est le travail, soit à l'atelier, soit à la vigne, soit aux champs ; ce sont les soucis domestiques, c'est la surveillance des enfants, c'est le marché, c'est la lessive, c'est le jardin, c'est la couture, que sais-je ? Pour tout résumer en un mot, c'est le *matériel*.

Et pendant ce temps (et ce temps sans cesse renouvelé dure toute notre vie), pendant ce temps, que devient le spirituel ? Il est oublié,

n'est-ce pas ? Hélas ! oui. Le matériel vous absorbe à chaque instant ; il semble que vous ne vous appartenez pas ; vous n'avez pas le temps de penser à votre âme, à ses devoirs, à son éternité, ou du moins vous ne pouvez y penser qu'à la hâte et comme à la dérobée ; et pourtant votre âme et son éternité, n'est-ce pas l'unique nécessaire ? Qu'est-ce que tout le reste auprès de cela ?

Comprenez-vous déjà un peu, Mesdames, la nécessité de la retraite ? Comprenez-vous qu'il vous faut profiter de ces jours bénis pour sortir du matériel, rentrer en vous-mêmes, regarder attentivement votre âme, la voir sous l'œil de Dieu telle qu'elle est, la mettre en face de son salut à faire et des grands devoirs qui peuvent seuls l'assurer ?

Vous êtes épouses, mères chrétiennes. Avez-vous conscience de votre vocation ? Votre intelligence est-elle suffisamment éclairée par l'esprit de foi ? Ce devoir chrétien, dont l'accomplissement faisait autrefois votre bonheur de jeunes filles et dont l'auréole reluisait jusque sur votre front, ne serait-il pas aujourd'hui un peu voilé par les passions, les préjugés, les illusions ?

Etes-vous bien, jeunes filles et mères chrétiennes qui m'écoutez, êtes-vous bien sur le chemin du ciel ? Voilà une question qu'il faut résoudre franchement, résolument, sans scrupule, mais aussi sans fausse honte, de façon à pouvoir dire non pas seulement dans un mois, ni dans quinze jours, ni même demain, mais tout de suite : « Seigneur, je m'étais égarée, mais me voici, je reviens au bercail, et cette fois pour toujours ! »

2. Vous avez besoin d'énergie, plus encore que de lumière. Ce ne sont pas seulement les convictions chrétiennes qui se sont affaiblies en vous, c'est la force morale, c'est la volonté qui a fléchi. Les meilleures armes s'émeussent à la longue, n'est-ce pas ? N'en serait-il pas ainsi de cette arme qui s'appelle votre volonté ? Ne s'est-elle pas ébréchée au contact du monde ? En examinant bien, ne vous trouvez-vous pas souvent faibles en présence de certaines tentations surtout, et en général en face du devoir, en face du sacrifice ? Peut-être avez-vous capitulé misérablement, n'est-ce pas ?

Au fur et à mesure que vous avez fait à la nature, à l'esprit du monde, au serpent séducteur, des concessions réprouvées par l'Evangile, votre vie chrétienne a rétrogradé ; le gouvernail de votre âme, qui est votre volonté, a été ébranlé jusque dans ses fondements, et il est devenu semblable à la feuille morte qui gît par terre à l'automne et qui est à la merci de tous les vents. Pour employer la comparaison si frappante de Notre-Seigneur dans la parabole des dix vierges, il n'y a peut-être plus d'huile dans vos lampes.

La Retraite vient à point pour réparer les forces perdues et rendre à vos âmes toutes leurs énergies victorieuses et toutes leurs délicatesses. A certaines heures, n'est-il pas vrai ? vous avez lutté, vous avez triomphé, ... et puis vous êtes retombées dans la mollesse, dans la langueur. La Retraite vient à vous pour ranimer votre vaillance chrétienne. La terre de votre âme s'est comme desséchée ; elle est devenue aride ; la rosée de la grâce lui rendra sa fécondité.

Autre comparaison, si vous le voulez : l'horloge, même la plus précise, ne marche régulièrement qu'à la condition d'être remontée. De même l'horloge de notre volonté ne restera régulièrement courbée sous le joug du devoir qu'à la condition d'être remontée, c'est-à-dire spirituellement retrempee.

3. Vous avez besoin, en outre, de ce que j'appellerai la lessive spirituelle. De même que cette opération est nécessaire pour le linge du corps, elle l'est et plus encore, pour les coins et recoins de notre âme. Le temps, hélas ! dans sa fuite vertigineuse, n'emporte pas seulement la force, la beauté du corps ; il emporte souvent aussi la candeur de notre âme, ses mérites, ses vertus. Qui est-ce qui, d'une année à l'autre, n'a rien à regretter ? Comme la brebis qui laisse toujours un peu de sa laine aux buissons du chemin, n'avons-nous pas laissé le long de notre route des lambeaux de notre innocence ? Et même quant à celles d'entre vous qui auraient évité le péché grave, des fautes vénielles bien délibérées, bien consenties, bien venimeuses parfois, ne se sont-elles pas accumulées comme autant de poignantes inquiétudes dans un coin de leur conscience ? Si la mort venait, ce soir, inopinée, foudroyante, seriez-vous suffisamment prêtes ? Vos comptes sont-ils intégralement réglés avec la justice du Bon Dieu ? Non, n'est-ce pas ? vous avez encore besoin de sa miséricorde. Le Maître vous appelle pour y puiser à pleins bords : c'est l'œuvre de la Retraite.

4. La Retraite vous est nécessaire. Parmi vous il peut y avoir des âmes découragées par des idées noires qui hantent leur esprit, découragées par les difficultés pratiques de la vie ; ou bien encore accablées par l'épreuve, abattues par la souffrance, par les mille variétés de l'infortune, qui pénétrant quelquefois dans un cœur comme la cognée du bûcheron sur le chêne, le fend jusqu'aux racines ; ou bien enfin désolées parce que leurs prières longues, ferventes, persévérantes, n'ont pas encore été exaucées. A toutes ces âmes découragées, s'il y en avait parmi vous, je viens dire : Dieu vous aime encore, Dieu vous aime toujours. Vous avez votre Calvaire, mais patience ! vous aurez un jour votre Thabor ! Oui, patience ! Dieu a l'œil sur vous. Il veut éprouver votre fidélité. Il vous attend dans ses bras

pendant cette Retraite pour vous consoler, vous rendre le courage et l'espérance !

5. Parmi vous, il peut y avoir des âmes vulgaires, des âmes sans ressort, qui, semblables à des soldats qui ne veulent plus avancer, ne veulent plus prier dans leurs familles sous prétexte qu'elles ne peuvent pas, ou bien que c'est trop difficile, ou bien qu'elles n'ont pas le temps, qui ne veulent plus dire *Oui* à Notre-Seigneur, sous prétexte qu'il faut bien jouir un peu de la vie, que l'Evangile est trop sévère, etc.

A ces âmes vulgaires, égoïstes, s'il s'en trouvait parmi vous, je viens dire de la part de Notre-Seigneur : Essayez de prier. Essayez d'aimer un peu Notre-Seigneur pour tout de bon. Essayez de ressaisir résolument les rênes de la vie chrétienne. Essayez d'offrir à Notre-Seigneur votre bonne volonté : sa grâce fera le reste.

6. Parmi vous, il peut y avoir, même dans la catégorie des âmes généreuses, des âmes dont les œuvres sont stériles, dont l'activité spirituelle rétrograde, parce qu'elles se sont laissées envahir par le démon de la routine et de la tiédeur. A ces âmes enroutinées et languissantes, qui traitent peut-être Dieu avec trop de sans-gêne, voici les paroles fulgurantes qu'adresse Notre-Seigneur par la bouche de S. Jean dans l'Apocalypse : « Je sais, dit-il, vos bonnes œuvres et votre dévouement, vos labeurs et vos souffrances à cause de moi. Et pourtant, j'ai des griefs dont personne ne se doute, que tu ne sembles point toi-même connaître ni pressentir. Ta charité première a fléchi. Souviens-toi de quels sommets tu es descendue. Compare hier et aujourd'hui, le passé et le présent ! Quel abîme ! »

Certes, elle reçoit d'une part des félicitations chaleureuses et bien méritées, cette âme dont Dieu discute les œuvres et la sainteté. La part des éloges est grande : il s'agit d'une âme qui est fidèle à son devoir et à sa vocation. Et cependant le reproche suit de très près l'éloge. Dans cette vie édifiante et féconde à certains égards, il y a des lacunes ; des ombres passent sur cette lumière et sur cet éclat. Écoutons, sachons entendre et comprendre :

« *Caritatem tuam primam reliquisti.* Ta charité première s'est refroidie, » c'est-à-dire, ton esprit de foi, ton humilité, ton esprit de prière et d'apostolat, tout a baissé. Cette délicatesse de vertu que tu avais autrefois, cette régularité dans la réception des Sacrements, dans l'assistance aux offices, cette obéissance, cette aveugle docilité au Directeur de ta conscience, cette estime du prêtre qui s'est changée tout à coup et sans raison plausible en esprit chagrin et critique !... Qu'est-ce que tout cela, sinon l'œuvre du semeur de zizanie ? sinon l'envahissement de l'âme par la tiédeur et bientôt l'indifférence ? De là ce sévère reproche :

« Ta charité s'est refroidie. Tu n'es plus ce que tu étais. Tu as rétrogradé ! » La Retraite vient à point pour aider ces âmes à remonter le courant.

7. Parmi vous, il peut y avoir des âmes *superstitieuses* qui se frappent d'un cauchemar, qui croient le ciel trop haut et pas fait pour elles, des âmes qui gémissent sur leurs fautes passées et désespèrent de leur pardon ; — des âmes *scrupuleuses*, troublées, qui ne voient plus clair dans l'intérieur de leurs consciences ; — enfin des âmes *blessées* par les flèches du démon, des âmes *malades*, anémiées par l'habitude du péché, presque gisantes d' inanition et que le moindre souffle pourrait emporter ; des âmes *défigurées* que la grâce ne connaît plus, séparées de Dieu depuis longtemps... A toutes ces âmes sans exception Dieu ouvre les bras miséricordieux de la Retraite : c'est l'heure de sa grâce.

Croyez-en mon expérience. J'ai déjà dirigé un certain nombre de Retraites comme celle-ci. Eh bien ! je puis vous affirmer que je n'en ai jamais vu s'écouler une seule sans sentir passer dans les âmes, et notamment dans les confessions, les effluves tout-puissants de la grâce ; Dieu venait de parler à ces âmes ; les consciences étaient remuées, consolées, pacifiées, réconciliées.

Cette heure de la grâce, elle vient de sonner pour vous, Mesdames ! Ah ! saisissons-la avec empressement... Qui sait ? Peut-être pour quelques-unes d'entre vous ne sera-ce pas la dernière ?...

Voilà la Retraite, Mesdames, et les secours qu'elle vous offre. Avais-je raison de vous dire qu'elle vous est nécessaire, indispensable ?

II

Maintenant, quelles dispositions devez-vous y apporter ? Je l'ai appelée un colloque intime de votre âme avec Dieu. Eh bien ! cela étant, il faut 1^o venir à cette entrevue, 2^o écouter Dieu avec attention, 3^o lui parler avec confiance, 4^o lui répondre avec générosité.

1. Il faut venir, d'abord. Quand on aime quelqu'un, rien ne coûte pour lui faire plaisir. Ici, c'est Dieu qui vous appelle ; quelle est celle d'entre vous qui oserait refuser de lui faire l'honneur de venir l'entendre ? Quand il s'agit d'une fête, d'un spectacle, d'une attraction quelconque, ici même ou dans les environs, vous trouvez moyen de vous gêner. Sera-t-il dit que vous ne voulez pas vous gêner pour le Bon Dieu ? Si vous le voulez, vous viendrez. Or, je vous estime trop pour croire qu'il y aura une seule absente. Vous saurez vous gêner et vous trouverez moyen de venir. Ce n'est pas moi, je le répète, c'est Dieu qui vous appelle ; je pense qu'il vaut la peine d'être entendu.

Ce n'est pas assez de venir ; il faut venir avec empressement, avec joie, avec amour, comme Madeleine à la parole de Marthe. Elle ne va pas, elle court. Faites de même, Mesdames. Oh ! je vous en conjure, que cette retraite ne soit pas pour vous une corvée onéreuse et gênante que vous subissez par contrainte et dont vous prendrez le moins possible. C'est un honneur qui vous est offert ; sachez le comprendre et y répondre dignement, noblement, affectueusement. Venez avec joie, de suite, et sans interruption.

2. Arrivée aux pieds de Jésus, Madeleine, les yeux fixés sur lui, buvait sa parole. Il faudra, Mesdames, écouter Dieu. Car il vous parlera, il vous parlera par mes lèvres... Il y mettra, je l'espère, quelques accents émus qui trouveront la route de votre cœur pour le rendre à Dieu tout entier et sans réserve... Mais il vous parlera surtout lui-même avec cette voix autrement puissante à laquelle les âmes ne résistent pas... Vos âmes, Dieu les connaît dans le détail ; il sait vos misères ; pas un de vos besoins qui lui échappe ! Il en connaît le point faible. Vos vies sont présentes à son regard divin ; il vous dira à chacune le mot précis qui vous convient. Mais pour l'entendre, il faudra vous *recueillir*, oublier pour quelques instants tout le reste, faire silence et désert dans votre âme. A cette condition seulement, vous entendrez Dieu : quelque ton que prenne sa voix, qu'elle soit sévère ou douce, qu'elle ait l'accent du reproche ou celui de l'encouragement, elle sera entendue.

3. Ce n'est pas tout. Pendant la Retraite, votre âme doit être plus active que jamais. Après avoir écouté la parole de Dieu, il vous faudra y répondre, parler à votre tour à Dieu, lui ouvrir votre âme. Ah ! que de choses vous devez avoir à lui dire ! Regrets du passé, appels pressants à sa miséricorde, grâces à lui demander pour vous, pour votre mari, vos enfants ; pour le présent, pour l'avenir ! Prière, non pas sur les lèvres, non pas froide, languissante, mais ardente, profonde ; cri du cœur, d'un cœur filial qui parle à son Père, à un Père tout-puissant et bon !

4. Enfin *générosité*. C'est le caractère des grandes âmes. Dieu ne vous aime pas à demi. Il ne s'est pas donné à vous en retenant. Rédemption, Eucharistie ! Que pouvait-il faire de plus ?... En retour, Dieu vous demande votre cœur tout entier, dans un élan de générosité parfaite. Ne marchandez pas ! Pas de médiocrité, de vulgarité ! *Tout ou rien*.

Je vous laisse sur ce mot, vous le voulez bien, n'est-ce pas ? Non pas rien, mais *tout à Dieu*, c'est l'heure de sa grâce. Amen !

Seconde Instruction

LA CONSCIENCE

Mesdames,

La Retraite, avons-nous dit, c'est un colloque intime de nos âmes avec Dieu, colloque qui doit aboutir à leur réconciliation, puis à leur union définitive avec Celui qui est leur Maître, leur Père, leur mystérieux et divin Epoux.

Quel sera le théâtre de cette Retraite ? Sans doute cette église où Jésus-Christ réside, ces bancs sur lesquels vous viendrez vous agenouiller pour prier, vous asseoir pour écouter la parole de Dieu. Mais, ne l'oubliez pas, le vrai théâtre de votre Retraite, c'est le sanctuaire intime de votre conscience : c'est là que le Sauveur vous donne rendez-vous, c'est là qu'il veut vous parler et vous entendre ; c'est là qu'il viendra pour vous éclairer, vous purifier, vous rectifier, vous corriger.

Nous parlions ce matin de la sainte maison de Béthanie où Jésus revenait si souvent converser familièrement avec ses hôtes, leur laissant chaque fois le témoignage de sa charité intense et de son inaltérable amitié.

Votre Béthanie, ce sera, pendant cette Retraite, votre propre conscience. Dès maintenant, préparez-vous à y recevoir dignement ce Jésus qui n'a pas cessé de vous aimer ; et alors même que le deuil serait entré dans votre âme avec le péché mortel, ne craignez pas : l'hôte infiniment aimant que vous avez à recevoir porte dans ses mains la résurrection et la vie.

Parlons donc ce soir de cette conscience que Jésus vient visiter, de son origine, de son rôle dans la vie chrétienne, de ses écarts et de sa droiture.

I

La première fois et ensuite chaque fois que vous vous êtes vues en présence du péché et de ses sollicitations, vous avez entendu immédiatement en vous comme une voix d'avertissement et de protestation qui vous criait : « C'est mal ! » Tel était son premier cri, suivi tout de suite du second : « Prends garde, ne succombe pas ! » C'était le cri de la conscience. Bénies soient celles qui l'ont toujours écouté et suivi ! — Que s'il vous est arrivé, hélas ! d'étouffer cette voix et de passer outre, n'est-il pas vrai que la même voix s'est élevée à nouveau irritée et vengeresse, pour vous fulminer ce reproche : « Malheureuse, tu as mal fait ! » C'était la voix du remords, qui suit toujours le péché ; c'était la protestation de votre conscience.

Qu'est-ce donc que cette conscience ? La conscience, c'est un coin de notre âme où Dieu a dressé, dès l'origine, le tribunal de son immuable et éternelle justice ; c'est de là qu'il nous parle pour nous avertir du bien et du mal ; c'est là qu'il siège en attendant les assi-

ses sans appel de son jugement dernier. La conscience, c'est comme un téléphone qui nous apporte du ciel à l'oreille de notre âme un jugement sur la moralité bonne ou mauvaise de nos actes. La conscience nous juge comme Dieu lui-même ; c'est comme un écoulement de sa propre équité qui étend sur tous nos actes un œil vigilant et incorruptible. Par elle, nous sommes les coopérateurs de Dieu, nous amassons notre futur dossier, et pour nous juger, Dieu ne fera qu'ouvrir à notre regard stupéfait le livre authentique de notre conscience. Tout ce que nous faisons d'après ses ordres et ses conseils, c'est le *bien* qui doit nous mener à la gloire ; tout ce qui dans nos actes la méprise, la froisse, la délaisse, la blesse, devient le *mal* qui nous conduit à la perte. Voilà pourquoi la pire flétrissure que l'on puisse formuler à l'égard de quelqu'un, c'est de dire de lui : « C'est un homme sans conscience ! » Pour vous, ce misérable ne compte plus. Par politesse, vous le saluerez encore ; mais jamais vous n'accepterez sa parole, jamais il n'aura la vôtre.

Telle est la conscience, reflet divin, chef-d'œuvre du Créateur, et qui participe de son éclat, de sa puissance, de son immutabilité, d'où notre honneur tire son lustre, notre vie sa sécurité, notre volonté sa plus robuste vigueur, nos actes leur plus féconde vitalité.

C'est Dieu qui l'a formée en nous, qui la conserve, qui la guide ; néanmoins il ne veut pas rester seul chargé de son éducation : nous devons nous-mêmes nous associer à lui dans cette œuvre, et il exige notre concours. Il importe donc essentiellement de cultiver notre conscience, d'en combattre les adversaires, d'en développer les trois auxiliaires fondamentaux, à savoir, la foi, l'espérance et la charité chrétienne. C'est en effet notre conscience qui écrit jour par jour notre éternité. Est-elle mal instruite, demi-aveugle, endormie, paresseuse, pusillanime, maladroite ? Son travail s'en ressent ; elle nous égare, elle nous désoriente pour nous torturer ensuite par le remords, l'inquiétude, la tristesse, le désespoir. Au contraire, est-elle bien formée, éclairant de sa douce et pure lumière tout le détail de notre vie, et avec cela vigilante et courageuse ? Quel réconfort pour l'âme chrétienne, quel encouragement elle lui procure à chaque pas qu'elle fait dans l'ordre moral ! En un mot, la conscience est-elle en paix, d'une paix sans nuage ? Quelle douce joie, quel vrai bonheur, et en même temps, quel magnifique soutien dans la vie chrétienne !

De ces notions générales, passons maintenant, Mesdames, au détail des différents états que peut traverser une conscience.

II

1. Une des plus terribles maladies de la conscience, c'est le *scrupule* : maladie étrange,

diverse, à plusieurs aspects contradictoires, mais par dessus tout d'une ténacité, d'un entêtement dont rien ne triomphe, d'une cure si malaisée que les plus habiles Directeurs y échouent trop souvent, ou n'y réussissent que dans la plus médiocre mesure. Le scrupule est un état de conscience *désemparée* qui exagère tout, qui grossit tout et qui n'a d'autre règle que de n'en avoir pas : état souverainement dangereux, qui nous fait voir le mal où il n'est pas et nous empêche de voir et de faire le bien là où il faut.

Dieu permet le scrupule pour nous aider à expier nos péchés, diminuer notre Purgatoire, et souvent aussi pour nous amener à une juste délicatesse de conscience.

Les caractères opiniâtres et entêtés sont très sujets au scrupule. — Un autre trait permet encore souvent de distinguer le scrupuleux : c'est son orgueil incorrigible. Il veut à tout prix faire prévaloir ses idées. Amour-propre et entêtement, voilà ses deux traits caractéristiques !

Quel est le remède à la conscience scrupuleuse ? C'est l'obéissance aveugle à son Directeur. Je n'insiste point, parce que les âmes scrupuleuses sont l'exception : on ne les rencontre que rarement.

2. Mais, à l'encontre de la conscience scrupuleuse, on peut rencontrer, Mesdames, et l'on ne rencontre hélas ! que trop souvent de nos jours, la conscience trop peu scrupuleuse, la conscience *large*.

Savez-vous comment elle opère, la conscience large ? Voici : elle sacrifie toujours et partout Dieu à elle, et jamais elle à Dieu. A l'entendre, elle a le bonheur d'avoir l'esprit large ; elle comprend sa religion comme il faut la comprendre, sans rigorisme, sans exagération. Sa conduite n'est qu'un perpétuel laisser-aller ; si peu qu'on la pousse, on lui fait dire que Notre-Seigneur est bien exagéré !... Elle est la vivante contradiction des recommandations les plus expresses de l'Evangile. Elle joue avec les tentations les plus graves, ne recule pas devant les occasions les plus dangereuses, se permet sans remords les lectures qui lui causent les plus coupables sensations ; l'imagination et le cœur sont entraînés dans les orages les plus terribles.

Si la sagesse et le tact de son confesseur essaient de remettre cette âme au point, que répond-elle ? Elle répond qu'elle ne fait rien de mal ; qu'elle ne subit aucune impression mauvaise, que sa conscience est en paix...

En face du péché, même attitude dangereuse et imprudente ; elle côtoie l'abîme avec une imperturbable sérénité ; les fautes légères, elle est si habituée à n'en tenir aucun compte qu'elle ne songe pas plus à s'en repentir qu'à s'en corriger.

Dans ses devoirs d'état, que de négligences ! Quelle trahison des plus saints devoirs ! Voyez

cette jeune fille qui court habituellement à tel ou tel rendez-vous, malgré les avis cent fois répétés de ceux qui lui portent un véritable intérêt ! Voyez cette mère de famille qui laisse le mauvais journal, le mauvais livre empoisonner l'âme de son mari et de ses enfants, qui laisse dire ou faire en leur présence des choses qu'ils doivent ignorer, qui abandonne lâchement le sceptre de l'éducation familiale. Certes, ces manquements sont graves. Hélas ! la conscience large y jette à peine un regard confus. Chez elle, pas de contrition vraie et profonde, pas de ferme propos efficace.

La confession est traitée avec la même désinvolture. L'examen de conscience est fait à la légère, superficiellement, et surtout sans loyauté ; il reste des brouillards qu'on ne veut pas pénétrer, des mystères d'iniquité qu'on veut laisser dans l'ombre.

Si la prudence et le tact du confesseur viennent au secours de cette âme et lui tendent la perche, elle prend des détours, elle devient tortueuse, elle dissimule et reste fermée ; ou bien, pour échapper au zèle éclairé du prêtre qui voudrait son bien malgré elle, elle va chercher auprès d'un inconnu une absolution toute sèche, exempte de tout avis salutaire et de tout conseil dont elle aurait cependant tant besoin !

Voilà comment elle traite la grave question de son éternité, alors que tant d'autres tremblent à cette pensée, et n'ont pas de meilleure joie que d'ouvrir leur âme en toute sincérité et franchise à leur directeur !

Ignore, Mesdames, à combien d'entre vous s'appliquent les traits essentiels, caractéristiques de la conscience large. Il est probable que plus d'une éprouvera le besoin de rentrer en elle-même. Faisons-le humblement et généreusement ; c'est pour cela que nous sommes en retraite et non pas pour recevoir des compliments que Dieu désavouerait à notre place.

Rien de périlleux, Mesdames, comme ces consciences indécates qui, suivant l'énergique expression de S. Paul, « se moquent de Dieu. » Il y en a un exemple frappant dans l'Evangile : c'est celui du Pharisien orgueilleux pour lequel le péché, ce semble, n'existe pas, qui ne parle que de ses bonnes œuvres accomplies, et qui se retire méprisé de Dieu et chargé de sa colère.

3. On peut descendre plus bas encore. Après avoir été longtemps indécate, la conscience peut devenir *endurcie* ; c'est le dernier degré de la terrible maladie que nous analysons. Et j'avoue que les âmes qui atteignent ce degré du mal sont dans un état presque désespéré.

La conscience endurcie ne tient plus compte de rien ; elle se fait à elle-même sa religion, prenant ceci, laissant cela, et ayant la prétention de servir à la fois Dieu et le monde, Dieu et la dissipation, Dieu et le plaisir, Dieu

et Satan. Oui, Mesdames, on peut en arriver là, et c'est bien à ces pauvres âmes qui sont si loin de Dieu, alors qu'elles ont l'orgueilleuse prétention de le servir, que s'applique le terrible mot de l'Apocalypse : *Namen habes quod vivas, et mortuus es.* — Vous avez les apparences de la vie, vous paraîsez chrétienne, vous paraîsez à votre devoir ; en réalité, vous n'êtes qu'un cadavre, vous avez cessé d'être chrétienne. Vous avez critiqué, méprisé la parole divine ; vous ne savez plus ce que c'est que le péché ; vous avez perdu la grâce et peut-être la foi. *Nomen habes quod vivas et mortuus es.*

4. Mais, c'est assez de ce triste spectacle. Tournons nos regards vers des régions moins désolantes et plus sereines. S'il y a des consciences larges, il y a aussi des consciences droites. Toutes les vertus se donnent rendez-vous dans cette conscience modèle. Elle est éminemment un « vase d'honneur, » un pur et limpide cristal où se reflète la sainteté de Dieu. Ici, pas de compromissions, pas de faux-fuyants, pas de pusillanimité, pas de tortuosités, pas de ces détours, de ces déguisements qui cachent mal des caprices continués, des désirs mal éteints : c'est la conscience qui reste partout et toujours la dépositaire du simple devoir, quoi qu'il en coûte. La conscience droite, c'est Job dont l'Ecriture fait l'éloge en deux mots : il était « simple et droit. » La conscience droite, c'est Joseph, l'époux de Marie, l'homme « juste, » l'homme de devoir. La conscience droite, c'est celle de l'admirable Monique, celle de Jeanne d'Arc, celle des Saints ; c'est la conscience de tous ceux et de toutes celles qui, sans aller jusqu'à l'héroïsme, n'ont cessé de marcher d'un pas alerte et joyeux dans le chemin lumineux du devoir, sans compromission ni lâcheté.

Mesdames, que telles soient aussi les nôtres ; qu'elles ne soient pas molles comme la cire, c'est-à-dire concevant de bons désirs qui ne durent qu'un instant, mais dures comme le bronze, irréductibles comme l'airain.

5. Il y a une fleur du plus délicieux parfum qui pousse sur la conscience droite et qui est la rose sans épines : c'est la conscience *délicate*. Elle est rare, mais elle se rencontre et n'en a que plus de mérites. Elle est la fille chérie de Dieu ; elle est tout embaumée d'amour filial. L'ombre d'une faute la fait tressaillir ; loin de marchander avec Dieu, elle va au-devant de ses désirs ; elle aime le sacrifice. Elle est heureuse de s'oublier et de se donner. Toujours aimable pour les autres, et sévère pour elle-même, elle jouit des prédilections de Dieu. Cette conscience est celle des nobles âmes : puissiez-vous en accroître le nombre. Ainsi soit-il.

AUX ÉLÈVES D'UN PENSIONNAT

FAIRE FRUCTIFIER SES TALENTS

(Evangile d'un Conf. non Pontife : Luc, XIX, 12-26)

L'Evangile de saint Sigisbert nous raconte la célèbre parabole des mines confiées par un maître à ses serviteurs avec charge de les faire valoir. A chacun d'eux il remit une mine (la mine valait environ 97 fr. de notre monnaie), puis il partit. Cet argent, les deux premiers le font fructifier, le troisième l'enferme dans son mouchoir où il reste improductif. Le maître revient, interroge les serviteurs, récompense les deux premiers qui ont bien travaillé, et punit sévèrement le troisième qui n'a rien fait. Expliquons.

I

Le maître, c'est Dieu ; les serviteurs, c'est nous ; les mines, ou talents, ce sont les dons et les grâces de toute espèce que Dieu nous confie pour que nous les fassions valoir. Le jour où le maître revient de voyage et appelle ses serviteurs, c'est le jour du jugement, où il récompensera les serviteurs actifs qui auront multiplié leurs capitaux et punira les paresseux qui n'en auront rien tiré.

Une première vérité qui se dégage de ce récit, c'est que chacun de nous est gérant d'une banque dont Dieu fournit les fonds et veut toucher les dividendes. — Vous en savez déjà assez sur les affaires financières pour comprendre. Plusieurs personnes se réunissent et rassemblent des capitaux en vue de gagner de l'argent. Elles fondent une maison de banque, déposent leur mise dans la caisse, et choisissent un administrateur qui fera les opérations en leur nom et tâchera de réaliser des bénéfices. — Nous sommes tous administrateurs du bon Dieu, préparés par lui à la garde et à l'exploitation des sommes qu'il nous a remises, et obligés de lui en rendre compte tôt ou tard. Nous ne nous appartenons donc point, nous ne sommes pas des propriétaires, mais des usufruitiers. Nous ne sommes pas des maîtres, mais des serviteurs, suivant la grande parole de saint Paul : « Nul ne vit et ne meurt pour soi-même, mais soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. » « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? » dit encore l'Apôtre, qu'avez-vous qui ne vous rappelle votre dépendance ? Qu'avez-vous qui vous appartienne en propre et dont vous puissiez dire véritablement : Ceci est à moi ? Est-ce la vie ? Mais vous en jouissez par un miracle aussi grand que la création du monde et c'est un miracle continu qui vous la conserve. Sont-ce les dons naturels comme l'esprit, le talent, les grâces de la personne, et autres choses semblables dont vous êtes si fières ?

Mais puisque vous les appelez vous-mêmes des dons, c'est que vous reconnaissez que vous n'êtes pour rien dans leur existence, qu'ils ne tiennent pas à votre propre fonds, que tout mérite en est exclu comme toute gloire, qu'ils auraient pu, au même droit, appartenir à d'autres, qu'ils pourraient vous être retirés sans injustice et qu'ils impliquent, par cela même, de votre part, une reconnaissance plus grande et une dépendance plus directe ?

Revendiquerez-vous ce qu'on appelle les dons acquis, la science, les lumières, les vertus, qui sont le résultat de votre travail ? Mais vous avez travaillé avec des matériaux, avec des instruments, dans des circonstances qui étaient une pure faveur de Dieu. La force même de travailler vous vient de lui, et s'il s'agit de vertus, les seules qu'il regarde sont les vertus surnaturelles, et sans lui, sans sa grâce, vous n'êtes capables ni de concevoir une bonne pensée, ni de pousser un soupir vers le ciel, ni de remporter la moindre petite victoire sur un défaut. Reconnaissons donc que dans votre trésor tout est à lui, depuis les pièces d'or jusqu'aux sous en cuivre, et faites valoir toute la somme sans en distraire pour vous-mêmes un centime.

II

« *Negotiamini dum venio* : faites le commerce en attendant que j'arrive. » Comment gagne-t-on de l'argent dans la banque ? En s'y appliquant du matin au soir, en prêtant à des gens solvables qui rembourseront avec intérêt, en surveillant bien les employés, en évitant comme on dit familièrement, le *coulage*, en ne négligeant pas les petits profits, en vivant avec économie, en tenant sa comptabilité en bon ordre. Voilà, indiqués sous une forme symbolique, les principaux devoirs de la vie chrétienne.

S'appliquer du matin au soir, c'est-à-dire sanctifier toutes ses actions par la pensée de Dieu, s'éveiller le matin en lui donnant son cœur, le prier attentivement au commencement de chaque exercice et s'endormir en murmurant son nom.

Prêter à intérêt et à des gens solvables. Qu'est-ce qui vous rapportera et vous enrichira ? Les sacrifices, les actes d'humilité, les douleurs bien supportées, la charité faite aux pauvres. Voilà les sources des profits spirituels et la vraie manière de faire la banque.

Surveiller les employés et éviter le coulage. Cela veut dire : garder ses sens, ne point leur donner les satisfactions qu'ils réclament, ne pas perdre par légèreté, étourderie ou dissipation, le fruit de ses bonnes œuvres.

Ne pas négliger les petits profits, vivre avec économie, bien tenir sa comptabilité, c'est accomplir de son mieux les actions même petites en apparence, parce que les plus médiocres se changent en poussière d'or quand la pureté

d'intention et l'élévation des sentiments les transfigurent ; c'est bien examiner sa conscience, se bien confesser, bien communier, rechercher avec soin et poursuivre avec énergie son défaut dominant. Tels sont les principaux moyens de réussir dans le négoce et la banque divine que le Seigneur nous prescrit dans son Eyangile.

III

Prenez garde à la faillite, chères enfants ; c'est la mort civile et le déshonneur pour les banquiers ! C'est un fléau qui sévit dans le monde spirituel comme dans celui des affaires. Si jeunes que vous soyez, je suis bien sûr que vous avez déjà entendu bien des gens se lamenter d'avoir perdu leurs fonds mal placés. Ils avaient confiance et on les a trompés ! On leur promettait de gros dividendes, ils les ont touchés quelque temps, puis brusquement les ont vu cesser. Ils espéraient que le capital serait sauvé, puis le capital a suivi les intérêts, et ils se trouvent sans le sou, irréparablement ruinés, victimes de leur imprudente crédulité... D'où viendrait donc la faillite pour vous ?

La faillite pour vous, ce serait d'écouter le démon. « Donne-moi ton intelligence, vous dira-t-il, je t'apprendrai le bien et le mal. Donne-moi ton cœur, je l'initierai à des joies mystérieuses que te dérobe la sagesse morose de tes maîtresses. Donne-moi ton imagination, je lui montrerai des tableaux ravissants, des paysages enchanteurs et toutes sortes de spectacles intéressants. » Eve l'a cru. Sur ces promesses de Satan, elle a aventuré des trésors immenses, les talents d'or et la magnifique parure d'innocence qu'elle avait reçue du Créateur. Talents, parure, promesses, tout s'est évanoui en un instant ; et sous l'arbre dont elle vient de détacher le fruit, vous l'apercevez dépouillée, honteuse, frissonnant sous les intempéries, l'esprit envahi par les ténèbres et troublé par le remords, ruinée de fond en comble parce qu'elle a cru au tentateur. Vous entendrez tôt ou tard, chères enfants, les mêmes promesses fallacieuses : prenez garde, vous êtes perdues si vous les écoutez !

La faillite pour vous, ce serait de vous confier au monde et de diriger votre destinée suivant ses maximes. En vous invitant à ses fêtes, il vous amènera tout doucement, si vous n'y prenez garde, à considérer la vie comme une partie de plaisir, à ne plus rêver que distractions et amusements, à prendre en dégoût les occupations sérieuses, le travail et les joies simples, à écouter des flatteries que vous serez seule à croire, et à réduire les aspirations de votre âme immortelle aux satisfactions puériles, vulgaires et dangereuses de l'amour-propre !

Quels tristes lendemains ! laisse le bal folâtre !

dit le poète. Le lendemain, c'est l'ennui, le désenchantement, la mauvaise humeur. Ce sont des souvenirs qui ressemblent à des remords ! C'est Dieu mécontent, c'est l'âme atteinte de langueur et de stérilité morale !

La faillite pour vous, ce serait de vous confier à une amie dangereuse et de lui prêter une oreille complaisante. Elle vous voit mal disposée, toute prête à un acte d'orgueil ; et au lieu de vous ramener dans le bon chemin, elle vous aigrit encore par ses propos. Elle vous souffle l'esprit de révolte au lieu de vous calmer, elle vous pousse du côté où vous penchez, vous rend capricieuse, exigeante, insolente, paralyse absolument les efforts de vos maîtresses et arrête les sollicitations de la grâce. Fermez vos oreilles à ses conseils : c'est une ennemie et une sorte d'homicide.

La faillite pour vous, ce serait de vous confier à vous-mêmes, à vos caprices de cœur et d'humeurs sans les contrôler, à vos inclinations sans les contrarier, à votre nature sans la soumettre à la grâce. Par exemple, vous êtes bien douée, vous êtes vivement attirée vers certains domaines de la littérature et des arts qui conviennent mieux à vos facultés, mais vous en négligez absolument certains autres qu'il faudrait aussi cultiver malgré vos répugnances. Ou bien, vous avez une sensibilité qui s'exalte facilement, vous prenez feu pour telle ou telle et vous ne pouvez souffrir telle ou telle autre. Vous abritez dans votre petit temple intérieur des idoles auxquelles vous prodiguez l'encens et les invocations, tandis qu'en dehors, à la porte, il y a des monstres que vous ne cessez de maudire. Vous travaillez bien, vous remportez des succès, vous menez extérieurement la vie d'une pensionnaire modèle, mais il y a un ver qui pique la fleur et qui la tuera : c'est l'orgueil secret, ce sont les retours complaisants sur vous-même, et les regards dédaigneux sur les moins favorisées. Tout cela, orgueil, sympathie et antipathie, préférence et mépris, c'est la nature suivie au détriment de la grâce, c'est une existence sans mérite, parce qu'elle est sans vertu, c'est Dieu oublié pour vous-même, ce sont les talents qui ne fructifient que pour la terre et qui sont perdus pour le ciel. Et on pourra vous appliquer la terrible sentence que saint Augustin a prononcée sur les païens illustres qui ont conquis le monde : *Receperunt mercedem suam, vani vanam* : ils étaient vains et ils ont reçu la vanité pour récompense.

*
**

Mais que répondrez-vous au Maître quand il vous demandera compte, quand il vous fera ouvrir votre coffre-fort et n'y trouvera rien ? Lorsque les contrôleurs des finances trouvent la caisse en déficit, combien a-t-on vu de percepteurs qui se suicident ! Prenons garde que notre sort ne soit encore plus terrible. Le

déficit pour nous, ce sont les ténèbres extérieures, les pleurs et les grincements de dents. Travaillez à rassembler votre trésor pour que chacune de vous entende ces rassurantes paroles : « C'est bien, brave et fidèle servante, tu as été fidèle dans les petites choses, je vais te récompenser en te comblant : entre dans la joie éternelle de ton Maître. » Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE TRAVAIL

VI

COMMENT TRAVAILLER ?

On perd son temps en ne faisant rien ; — en ne faisant pas ce qu'on doit faire ; — en faisant mal ce qu'on a à faire. Comment donc doit-on travailler ?

Un bon serviteur suit les ordres de son maître. Notre travail à nous, créatures et serviteurs de Dieu, sera bon si nous le faisons :

I. *Parce que Dieu le veut*, c'est-à-dire avec *intention* habituelle (ou virtuelle) de faire ce que le Souverain Maître demande de nous... Offrir le matin son travail et sa journée à Dieu, et renouveler à l'occasion cette offrande pendant le jour : ainsi font les bons chrétiens, v. g. le signe de croix du laboureur avant de semer, la prière de l'écolier avant la classe, etc.

Un maître ne paie que ce qui est fait pour lui : donnera-t-il un salaire à l'ouvrier qui travaille pour son compte personnel ? Ainsi pour nous, si nous travaillons uniquement ou principalement à notre profit, sans songer d'abord aux intérêts de notre Maître.

II. *Quand Dieu le veut (temps)*. — 1^o *Sex diebus operaberis* (Exod., xx, 9), dit Dieu, et il ajoute : *Septimo die sabbatum Domini Dei tui est*. Il est le maître du temps : il nous a donné six jours et s'est réservé le septième. Le travail du dimanche est un vol et une injustice...

2^o Le travail du dimanche n'enrichit pas : parce que la fatigue d'un labeur sans repos suffisant se fait sentir dans le travail de la semaine ; — parce que Dieu saura reprendre ce qu'on lui a dérobé, et, au total, on n'aura ordinairement rien de plus.

3^o Le travail du dimanche rend coupable de désobéissance (sévérité de la loi du sabbat chez les Juifs), et très souvent aussi de scandale à l'égard du prochain.

III. *Comme Dieu le veut (manière)*. — Donc :

1^o Avec *application* (*age quod agis*) : donner à chaque occupation le soin et le temps qu'elle réclame pour être bien faite. La négligence dans l'accomplissement de ses devoirs d'état passe inaperçue quand on travaille pour soi, mais elle devient plus grave quand on doit fournir à d'autres un travail payé (loyauté et honnêteté), — ou quand il s'agit de fonc-

tions ou de services publics (responsabilité).

Cependant il faut éviter trop d'inquiétude et d'exagération dans « l'acharnement au travail » (*Nolite solliciti esse... Quid manducabimus ?... Scit enim Pater noster... Mat., vi, 25*).

2^o *En état de grâce* (*Qui non colligit mecum, dispergit* : Luc, xi, 23). — L'état de grâce attire les bénédictions de Dieu sur les fruits naturels que doit produire le travail ; — et il est indispensable pour en recueillir le fruit surnaturel. Le travail en état de péché mortel est presque perdu pour le ciel ; cependant Dieu peut en tenir compte *de congruo*.

A plus forte raison faut-il éviter de pécher pendant qu'on travaille : p. ex. blasphèmes, imprécations, plaintes exagérées, murmures contre la Providence, etc.

VII

FRUITS DU TRAVAIL

Le travail porte naturellement ses fruits. Ils sont de deux sortes : naturels et surnaturels.

I. *Fruits naturels*. — Soit sous forme de salaire, soit sous forme de produits, le travail doit, de par l'institution divine, nous donner les choses *nécessaires* à la vie, dans les conditions normales de l'humanité : cela est vrai en droit... et en fait... — Il nous donnera aussi ce qui rend la vie plus *agréable* (individuellement et socialement), mais cette félicité terrestre n'ira jamais jusqu'à nous enlever la souffrance.

Ces fruits naturels du travail sont, malgré tout, *incertains* et *incomplets* : beaucoup de travail souvent pour arriver à peu de chose ; le résultat ne répond pas à l'effort (obstacles nombreux à la réussite dans toutes les professions) ; — ils sont *transitoires* : la satisfaction de nos besoins, comme la jouissance même légitime, ne durent qu'un temps ; chaque jour il faut recommencer la tâche de la veille.

II. *Fruits surnaturels*. — En plus de ce que gagne notre travail pour la vie terrestre, il nous procure des fruits pour l'autre vie, s'il est fait chrétiennement : fruits de *mérites* chaque jour augmentés..., fruits de *récompense* céleste, salaire dû par Dieu : *Euge serve bone et fidelis* !

Ces fruits surnaturels sont *certain* : « *Fidelis Deus qui repromisit... Quod justum fuerit, dabo vobis* ; » — *adéquats* à la valeur de notre travail ; ils lui sont même supérieurs autant que le surnaturel dépasse la nature ; — *éternels*...

CONCLUSION. — *Quarite primum regnum Dei... et hæc omnia adjicientur vobis* ! Travailler pour Dieu et Dieu travaillera avec nous, en nous et pour nous.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLIV

LA COMMUNION (ses conséquences)

Mes enfants,

Ce matin, vous avez donné un spectacle incomparablement beau. Tout pénétrés de la grandeur de votre démarche, recueillis comme il convient pour les actions saintes, vous êtes venus chercher N.-S. Jésus-Christ dans son sacrement. Je vous regardais faire votre action de grâces, et votre recueillement qu'aucun bruit ne pouvait distraire, me faisait sentir que votre cœur-à-cœur avec le Christ était complet. Ah ! dans notre église, ce matin, j'aurais voulu voir vos familles tout entières, j'aurais voulu voir les hommes qui n'osent pas communier, ceux qui doutent, ceux qui ne croient pas, ceux qui insultent Dieu, et votre vue leur aurait fait sentir qu'ils sont dans l'erreur, qu'ils se trompent quand ils se moquent, et que c'est vous qui êtes dans la Vérité.

Ce soir, mes enfants, je voudrais vous faire bien comprendre le but de votre communion.

I

Dieu s'est donné à vous. — Notre-Seigneur vous a donné son corps, son âme; sa personne divine. Il vous a livré toutes ses facultés, son intelligence, sa volonté, son cœur. Toutes les qualités de son être sont en votre possession : sa puissance infinie aussi bien que sa bonté sans limites. Le Fils de Dieu est votre propriété, il est à vous.

C'est un devoir tout naturel, mes enfants, de vous donner à lui, et c'est ce que vous avez certainement fait ce matin. Donnez-vous à Notre-Seigneur tout entiers ; donnez-lui votre corps, il le protégera ; votre intelligence, il l'éclairera ; votre volonté, il la fortifiera ; votre cœur, il le gardera. Ah ! c'est bien le moment de redire avec le poète :

Lorsque vous vous donnez vous-même, ô pain des Anges !
Je moissonne un froment qu'aucun être ne mange.

C'est le souffle cueilli sur un chaume imparfait,
Je n'ai rien d'autre à vous offrir, Seigneur, Qui sait ?...

Peut-être accueillez-vous avec une âme égale
Le chant des séraphins et celui des cigales.

N'ayant rien d'autre à moi, vers vous j'élèverai
Cette motte de terre enlevée au guéret.

C'est mon cœur, Il n'est bon à rien ni à personne.
C'est pourquoi, le mouillant de pleurs, je vous le donne.

Mes enfants, en effet, nous ne sommes rien. Mais unis à Dieu, nous franchissons toute l'échelle des êtres créés, nous devenons des êtres quasi divins, dont les anges envient le bonheur et que les démons redoutent. La communion est le don que Dieu nous fait de lui-

même, et que nous faisons de nous-mêmes à Dieu. Puisque Dieu se donne sans réserve, plus notre abandon est complet, plus notre communion est intime et profonde.

II

Dans quel but Dieu se donne-t-il à vous ?

— *Afin de vous faire vivre de sa vie.* —

« Celui qui me mange, dit Notre-Seigneur, vivra par moi. » Votre communion, mes enfants, elle ne s'est donc pas terminée ce matin à l'église. Je vous recommande souvent de bien faire votre action de grâces, de prier beaucoup et longuement dans cette minute divine de la journée ; mais ce n'est que le premier instant de la communion. Votre action de grâces doit se continuer d'une façon pratique au moment où vous sortez de l'église, et où vous rentrez dans votre vie ordinaire. C'est alors que vous allez constater si votre communion a été bonne. Il y a un instant, vous avez peut-être ressenti beaucoup de joie en recevant Notre-Seigneur ; ou, au contraire, vous n'avez éprouvé aucune émotion, malgré vos efforts vous avez été distraits. N'attachez pas trop d'importance à ces sentiments qui dépendent souvent des circonstances où vous vous trouvez ; mais maintenant que vous rentrez dans la vie commune, examinez-vous.

Vivez-vous comme hier, comme avant-hier ? Alors votre communion est quelconque, ne porte pas de fruits. Faites-vous des efforts pour être plus chrétien dans vos démarches, dans vos pensées, dans vos décisions ? C'est que vous vivez davantage avec Jésus-Christ. Voilà, mes enfants, la bonne communion ; c'est celle qui vous fait vivre avec Dieu, qui vous fait vivre comme Dieu. Vous recevez Notre-Seigneur, puis vous retournez à vos affaires, à vos travaux, à vos jeux, mais quel changement ! Vous travaillez comme Jésus-Christ travaillait ; vous jouez comme Jésus-Christ jouait ; vous traitez les hommes comme Jésus-Christ les traitait. Jésus-Christ vit en vous, et vous vivez de lui. Vous emportez le Christ dans vos poitrines, mais il ne faut pas le ligoter pour l'empêcher d'agir, ni le faire taire lorsqu'il veut vous parler. Vous portez dans votre cœur le Grand Vivant, et sa vie doit tellement absorber la vôtre que vous devez tous apparaître dans le monde comme d'autres Christs. C'est pour cela d'ailleurs que venant en vous, Jésus-Christ vous donne sa force afin de *bien accomplir votre travail* de chaque jour.

Huysmans, parlant des messes matinales des églises de Paris, disait :

Il n'y avait là ni bigotes, ni curieux, mais de pauvres femmes qui venaient chercher dans la communion la force de vivre leurs heures de besognes onéreuses, d'exigences serviles. Elles savaient, en quittant l'église,

qu'elles étaient la custode vivante d'un Dieu, que Celui qui fut sur cette terre l'invariable Indigent, ne se plaignait que dans les âmes mansardées ; elles se savaient ses élus... Et que pouvaient leur faire alors les soucis d'une journée écoulée dans la bonne honte des bas emplois ?¹

Peu importe, en effet, mes enfants, le genre de vos travaux : que vous teniez la plume, le marteau, ou la pioche ; ce qui importe, c'est de travailler pour Dieu, comme Dieu, avec Dieu.

Jésus-Christ vous donne sa force *afin d'affronter les tentations et de lui demeurer fidèles*. — J'ai dû vous citer déjà l'exemple de ces jeunes gens de Limoges qui, travaillant dans un milieu corrompé, avaient décidé que chaque jour l'un d'entre eux, à tour de rôle, ferait la sainte communion. « Ainsi, disaient-ils, dans cet atelier où Dieu est si souvent insulté, blasphémé, il y aura au moins une âme qui le possèdera et qui sera pour nous comme un tabernacle vivant. » Quand le courage faiblissait, quand la lutte à soutenir était trop rude, quand un vent de colère soufflait sur cette jeunesse insultée, on voyait ces jeunes gens converser quelque temps avec l'ami qui possédait Jésus, afin que le rayonnement divin leur rendît le courage et le calme nécessaires pour demeurer dans la vertu.

III

Dieu se donne également à vous, mes enfants, *afin que vous le fassiez vivre autour de vous*. — Quand vous quittez l'église, vous emportez Jésus-Christ dans votre cœur. Vous le faites pénétrer dans vos maisons. Là, est-ce que tout le monde l'aime ? Votre père, votre mère, vos frères et sœurs viennent-ils, eux aussi, s'asseoir à la Table de Jésus-Christ ? Si non, vous qui portez Jésus-Christ dans vos demeures, demandez-lui d'éclairer et d'attirer à lui ces âmes que vous aimez. Surtout, par votre conduite, par votre bonté, montrez-leur ce que c'est qu'une âme qui est habitée par Dieu.

Quand vous avez communiqué, vous emportez Jésus-Christ dans vos ateliers, dans des milieux indifférents, souvent hostiles ; vous pénétrez là où le prêtre pourrait à peine se montrer ; vous abordez des hommes auxquels le prêtre ne parle jamais. Rappelez-vous, mes enfants, que Notre-Seigneur est venu sur la terre précisément pour ces âmes malheureuses, qui le méprisent sans le connaître. Il l'a dit : « Je suis venu appeler non les justes, mais les pécheurs ; » et aux hypocrites qui se scandalisaient de le voir assis à la table des pharisiens, il faisait remarquer que le médecin ne descend pas chez les personnes en bonne santé, mais bien chez les malades.

Pendant la Terreur, un prêtre qui devint plus tard évêque de Mayence, se déguisa afin de continuer son ministère à Strasbourg. Craignant d'être surpris et de voir la Sainte Eucharistie profanée sur sa personne, il se faisait suivre dans son ministère par une jeune fille, M^{lle} Humann. Jour et nuit, cette personne gardait sur son cœur, dans une custode d'argent, les hosties consacrées, et elle-même allait distribuer la sainte communion aux malades¹.

Mes enfants, ces grands malades de l'impiété que vous voyez chaque jour et que le prêtre ne peut pas approcher, essayez de les guérir. Ils ne voudraient pas entrer dans une église ni s'approcher du tabernacle ; vous êtes, vous, des tabernacles vivants ; demandez au Jésus qui s'approche d'eux, par votre intermédiaire, de les bénir. André, parlant de ses camarades de caserne, disait : « C'est malheureux pour des jeunes hommes de 21 ans, d'en arriver à un point pareil ; enfin, il faut prier pour eux, Dieu leur pardonnera peut-être. » Priez pour ces pauvres âmes, et par votre charité, et par l'intégrité de votre vie, manifestez-leur la puissance et la bonté du Dieu dont vous êtes les temples. Vous ne les verrez sans doute pas se convertir immédiatement ; du moins vos efforts ne seront pas sans fruits ; ils vous jugeront, ils vous estimeront, et qui sait ?.. un jour, peut-être, ils vous imiteront.

IV

Mes enfants, vous avez certainement passé aujourd'hui une journée heureuse. Votre semaine, j'en ai la confiance, sera très bonne. Pourquoi ne reviendriez-vous pas *bientôt* rechercher Notre-Seigneur dans la communion ? Je crois que parmi vous, plusieurs n'ont pas encore fait l'effort nécessaire, et que le bien de leur âme le réclame. Ah ! que votre Patronage serait fort si tous comprenaient les avantages de la communion fréquente ! Je sais bien qu'il vous en coûte ; il faut réformer sa vie, il faut braver tout respect humain, il faut vouloir franchement être bon. Mais aussi comme Dieu récompense largement tous ces sacrifices ! Ecoutez cette lettre :

Quant au côté spirituel, je vous dirai, Monsieur l'abbé, que j'ai fait du progrès. J'ai accompli la promesse que je vous avais faite de communier tous les quinze jours. J'ai tout de même donné, non sans peine, ce fameux coup de collier dont je vous ai tant parlé. Maintenant il n'y a plus qu'une chose ; c'est de conserver cette bonne et pieuse habitude, car là est le bonheur, le seul qui existe pour moi, la paix de l'âme au milieu des tentations et des privations de toutes sortes. Eh bien ! c'est cette paix que je veux m'efforcer de garder afin de rester dans les voies de la vertu. Aussi, dans cette belle journée de la fête du Sacré-Cœur, j'ai demandé, pendant la messe, la grâce de tenir ces bonnes résolutions, pour que je puisse combattre mes passions

¹ Huysmans, *En route*, p. 116.

¹ Cité par le P. Gratry, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 187 et 262.

et vaincre la tentation du péché. Donc, à dimanche en huit, puisque c'est dimanche dernier que j'ai reçu la sainte communion.

Je vous prie, Monsieur l'abbé, d'avoir une petite intention pour moi à la messe. De mon côté, je prierai bien pour vous et aussi pour les gâs. Je penserai, en faisant cette communion, qu'il y a beaucoup de mes camarades qui sont privés de ce bonheur, et que je dois par conséquent être plus assidu dans la fréquentation des sacrements afin que le Bon Dieu leur donne la grâce de s'approcher de lui plus souvent.

Voilà un jeune homme qui a compris tout ce que la communion réservait de grâce et de force à ceux qui savent en user ; et il l'a si bien compris, qu'il demande pour vous la même grâce au Bon Dieu. Si vous le voulez, mes enfants, vous pouvez l'imiter. Que chacun de vous consulte donc sa conscience. Donnez, vous aussi, le coup de collier nécessaire pour faire un pas de plus dans la voie de la perfection ; la communion deviendra la véritable nourriture de votre âme ; elle vous fera vivre la seule véritable vie, et en conséquence vous donnera le seul véritable bonheur.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LII

LA PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE

Nous connaissons maintenant les quatre prérogatives qui manifestent la vérité de l'Eglise catholique et sa supériorité sur toutes les autres sociétés religieuses ; mais l'Eglise en possède encore une que ses fils ne peuvent ignorer. Elle est indéfectible, c'est-à-dire qu'elle durera toujours.

L'antiquité, quand elle se trouvait en face d'une belle chose, lui souhaitait d'être immortelle : *Esto perpetua*. Ce souhait, il est inutile de l'adresser à l'Eglise. Son divin Fondateur l'a animée d'une vie impérissable. Le temps n'aura pas pour elle de limite. C'est la cité permanente, c'est la maison fondée sur la pierre ferme et que rien ne pourra ébranler.

Une triple preuve établit la perpétuité de l'Eglise. La première est tirée des *idées*, la seconde des *faits*, la troisième des *témoignages*.

Nous ne traiterons, aujourd'hui, que les deux premières parties.

I. — Preuve tirée des idées

La raison éclairée par la foi nous fournit une première preuve en faveur de la perpétuité de l'Eglise. Soit en effet que l'on envisage Dieu, soit que l'on envisage les âmes,

on se convainc qu'elle est assurée de ne point périr.

I. Si l'on regarde Dieu. — Il faut que jusqu'à la fin du monde, Dieu ait sur la terre de fidèles serviteurs qui affirment son existence, qui l'aiment, qui le bénissent, qui le glorifient. Or c'est dans l'Eglise, et dans l'Eglise seulement que Dieu trouve des âmes qui lui rendent de religieux hommages. L'Eglise en effet, et l'Eglise seule, confesse Dieu d'un bout du monde à l'autre : *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia*. Elle le confesse tel qu'il est, dans la grandeur de sa nature, les splendeurs de sa vie, la perfection de ses œuvres : Père d'immense majesté : *Patrem immensæ majestatis* ; Fils véritable, unique, vénérable comme le Père : *Venerandum tuum verum et unicum Filium* ; Esprit-Saint consolateur des âmes : *Sanctum quoque Paraclitum Spiritum*.

Seule l'Eglise peut résister au débordement d'impiété qui menace de tout envahir. De fait, à l'heure où tant de voix sacrilèges font retentir le monde du blasphème que le palmiste reprochait aux impies corrompus et abominables : « *Non est Deus*. Il n'y a pas de Dieu ! » l'Eglise fait entendre à l'univers entier, dans la puissante harmonie de sa parole et de ses œuvres, ce cri vengeur : « Dieu ! Voici Dieu ! *Deus ! Ecce Deus !* »

II. Ce n'est pas seulement quand on regarde Dieu, c'est aussi **quand on regarde les âmes** que l'Eglise paraît devoir subsister d'âge en âge. Tous les hommes en effet sont appelés au salut : *Omnes homines (Deus) vult salvos fieri*. (I Tim., II, 4). Or il n'y a pas de salut hors de l'Eglise ; car elle seule peut nous enseigner la vérité et nous offrir les secours qui nous permettront d'atteindre notre fin suprême et éternelle. Donc, aussi longtemps que les races humaines perpétueront leur présence sur la terre, aussi longtemps l'Eglise prolongera ici-bas son séjour. Elle ne quittera le champ du Père de famille que quand sera achevée la moisson des élus.

II. — Preuve tirée des faits

Les faits nous fournissent une seconde preuve en faveur de la perpétuité de l'Eglise. Cette preuve peut se formuler ainsi : — Aucune force humaine n'a pu dans le passé triompher de l'Eglise. Nous sommes donc en droit de penser qu'aucune force humaine ne pourra en triompher dans l'avenir.

Aucune force humaine n'a pu, dans le passé, triompher de l'Eglise, qu'il s'agisse de forces matérielles ou de forces spirituelles.

I. Et d'abord les forces matérielles ont été impuissantes contre l'Eglise. Elle a résisté à toutes les attaques de la violence.

La Synagogue frémit de rage en voyant la

religion du Crucifié s'implanter en Israël. Les apôtres sont arrêtés, jetés en prison, battus de verges. S. Etienne et S. Jacques le Mineur sont mis à mort. Mais rien ne peut arrêter les progrès de l'Evangile. La nation déicide reçoit le châtiment de ses crimes : Jérusalem est détruite, le temple est réduit en cendres, onze cent mille juifs sont passés au fil de l'épée, ceux qui subsistent sont dispersés par toute la terre.

Le paganisme ne peut souffrir une religion qui déclare la guerre aux idoles et oppose son dogme austère à un culte déshonoré par tous les excès. La puissance des Césars s'arme contre l'Eglise. Pendant trois siècles, sur toute la surface de l'Empire romain, les chrétiens sont abandonnés aux plus affreux supplices. Ils sont déchirés par le fer, consumés par le feu, donnés en pâture aux bêtes féroces. La persécution n'épargne ni le sexe ni l'âge. De faibles femmes, des vierges timides, des vieillards, des enfants sont livrés au bourreau. Le nombre des martyrs s'élève, suivant plusieurs auteurs, à dix-huit millions¹. Enfin, après une dernière persécution plus cruelle encore que les autres, on crut en avoir fini avec la religion issue de l'Evangile. On érigea un monument pour perpétuer le souvenir de la victoire remportée sur le culte abhorré et sur ce monument on grava cette inscription : « A Dioclétien le nouveau Jupiter et à Maximien le nouvel Hercule, pour avoir aboli le nom chrétien, et détruit dans le monde entier la superstition du Christ ! »

Epitaphe mensongère ! Ce n'est pas à l'Eglise qu'il faut préparer une sépulture, c'est à l'Empire romain. Bientôt il va s'écrouler de toutes parts. En attendant, la religion du Christ sort des Catacombes et monte sur le trône des Césars avec Constantin. Julien l'Apostat fera d'infructueux efforts pour rétablir les autels des faux dieux. Il expirera en faisant l'aveu de son impuissance. Le paganisme, définitivement abattu au pied de la Croix, rendra par sa bouche ce suprême hommage au Christ triomphant : « Tu as vaincu, Galilée ! »

Vers la fin du IV^e siècle, des nuées de barbares envahissent l'Empire romain. L'instinct de la destruction les anime. Genséric monte sur un vaisseau : « Maître, quels peuples vas-

tu combattre ? — Ceux contre lesquels Dieu est irrité. » — Alaric est arrêté par un ermite : « Laisse-moi, lui dit-il. Je ne sais quelle force me presse d'aller piller Rome. » On lui représente qu'il trouvera devant lui une foule pressée de combattants : « L'herbe serrée se fauche mieux, » répond-il. — Attila se vante de ne rien craindre, sinon que le ciel ne tombe sur sa tête. Il est, comme il le dit lui-même, le *fléau de Dieu*. Ces envahisseurs écrasent tout sur leur passage, ils incendient les villes, dévastent les campagnes, tuent les hommes comme des insectes. Le désert semble entraîné par ces sauvages conquérants et s'étend sur la face des provinces jadis les plus fertiles ; dans les contrées qu'avaient animées des peuples innombrables, il ne reste que la terre et le ciel. Les trônes sont balayés. Toute autorité civile est dissoute.

L'Eglise seule subsiste au milieu de ces bouleversements inouïs. Armée de la seule force morale, elle oppose son front auguste à la fureur des Alains, des Goths, des Huns, des Visigoths, et, les subjuguant d'un regard, les contraint à dépouiller à ses pieds leur férocité native. Attila, Genséric parlent avec respect à saint Léon et accordent au pontife ce qu'il leur demande.

Bientôt ces peuples se convertiront au christianisme. Le baptême de Clovis et de ses Francs inaugurera cette ère nouvelle. Ecoutez Chateaubriand vous dépeindre ce merveilleux changement dans une page fameuse :

Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'écroulement de tant de monuments fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Evangile à la main, assis sur des ruines, ressuscitaient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus-Christ rendit la vie aux enfants de ceux qui avaient cru en lui.

A ces luttes en succèdent d'autres. Au VI^e siècle, Mahomet invente une religion nouvelle qui rejette l'Incarnation et les autres mystères du christianisme. Il la répand les armes à la main. Son rêve est de subjuguer le monde entier. L'Islamisme fait des progrès rapides ; l'Arabie, l'Asie Mineure, l'Espagne, la France méridionale deviennent sa proie. Il envahit la Sardaigne, la Corse, la Sicile, la Calabre. Il plante ses trophées en Hongrie, en Bohême, en Autriche. La chrétienté court le plus grand péril. Mais l'Eglise fait appel à l'épée de ses héros. Les Sarrasins sont battus à Poitiers par Charles Martel, sous les murs de Vienne par Sobieski ; Ferdinand le Catholique les chasse d'Espagne ; Don Juan d'Autriche anéantit leur flotte à Lépante ; huit croisades les refoulent en Orient. La barbarie turque est vaincue et

¹ « C'est une chose incompréhensible ce qu'a souffert l'Eglise de Dieu, durant près de quatre cents ans, sous les empereurs infidèles. Il serait infini de le raconter. Concevez seulement ceci, qu'elle était tellement chargée et de la haine publique et des imprécations de toute la terre, qu'on l'accusait hautement de tous les désordres du monde. Si la pluie manquait aux biens de la terre, si les Barbares faisaient quelques courses et ravageaient, si le Tibre se débordait, les chrétiens en étaient la cause ; et tout le monde disait qu'il n'y avait point de meilleure victime, pour apaiser la colère des dieux, que de leur immoler les chrétiens « par tout ce que la rage et le désespoir pouvait inventer, de plus cruel. *Per atrociora ingenia pœnarum.* » (Bossuet, Sermon pour le samedi après les Cendres, sur l'Eglise, 1^{er} Point. Edit. Lebarq. t. III, p. 201).

réduite à l'état de faiblesse où nous la voyons aujourd'hui.

Je vois encore la Réforme, la Révolution française, les sociétés secrètes, l'anti-christianisme contemporain persécuter à outrance l'Eglise de Dieu. L'exil, l'emprisonnement, la mort ou tout au moins des mesures vexatoires, tracassières, oppressives de la liberté de conscience, rien n'est oublié de ce qui peut amoindrir la religion catholique, l'opprimer et la détruire. Mais l'Eglise oppose une résistance victorieuse à tous ses ennemis.

II. Ce ne sont pas seulement les forces matérielles, ce sont les **forces spirituelles** qui s'insurgent contre l'Eglise.

L'esprit d'incrédulité, l'esprit de licence, l'esprit d'insubordination et de révolte lui font la guerre; mais elle triomphe de toutes les attaques.

1^o L'ESPRIT D'INCRÉDULITÉ déclare la guerre à l'Eglise au nom de la révélation, au nom de la raison.

a) Au nom de la révélation. — Contre les enseignements de l'Eglise, l'hérésie demande des armes à la Parole inspirée. Elle tronque les textes, elle en altère le sens afin d'étayer ses faux systèmes. — Elle attaque d'abord le dogme de la création. A entendre les Gnostiques, tous les êtres, esprits et corps, dont se compose l'univers procèdent de Dieu par émanation. Ils sont un écoulement, une extension de la substance divine. Ils ne sont point distincts de l'être suprême et ne font qu'un avec lui. — Au IV^e siècle, Arius attaque le dogme de l'Incarnation. Il soutient que le Fils de Dieu ou le Verbe divin n'est qu'une créature que le Père a produite avant tous les siècles et dont il s'est servi pour créer le monde. — Au XV^e siècle, Luther attaque la validité des indulgences, puis il nie l'autorité du pape, des conciles et de l'Eglise; il enseigne que l'Ecriture est la seule règle de foi, et que tout fidèle peut l'interpréter à son gré. En conséquence il supprime les dogmes qui ne lui conviennent point, en établit d'autres à la place, abolit la messe et les cérémonies du culte qui lui déplaisent, repousse le célibat des prêtres, les vœux monastiques, les prières pour les morts, etc., etc.

Nous n'avons pas la prétention de faire ici une exposition détaillée de toutes les hérésies qui ont déchiré l'Eglise depuis son origine jusqu'à nos jours. Quel trouble, quel désordre profond n'ont-elles pas jeté au sein de la société fondée par Jésus-Christ ! Partout on voit s'élever autel contre autel, chaire contre chaire, pasteur contre pasteur. Il semble que la vraie foi soit sur le point de s'éteindre. Mais après un temps plus ou moins long, les ombres se dissipent et la vérité reprend tout son éclat. Cependant, dans cette confusion de sectes qui se vantaient d'être chrétiennes, Dieu

ne manqua pas à son Eglise. Il sut lui conserver un caractère d'autorité que les hérésies ne pouvaient prendre. Les païens eux-mêmes regardaient l'Eglise catholique comme celle qui était la tige, le tout d'où les parcelles s'étaient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laissaient en son entier. Celse, qui reprochait aux chrétiens leurs divisions, parmi tant de sectes qu'il voyait s'élever, remarquait une église distinguée de toutes les autres, et toujours plus forte, qu'il appelait aussi, pour cette raison, la vraie Eglise. Cette Eglise était la seule que persécutaient les païens. Elle seule est demeurée debout au milieu de mille et mille sociétés religieuses sorties de son sein et qui se sont dressées contre elle. Elle les a vues s'élever, selon les prédictions de Jésus-Christ, elle les a vues tomber toutes, selon ses promesses. Il n'est plus question aujourd'hui de l'Arianisme, cette hérésie si puissante et qui a pendant tant d'années agité le monde. On peut affirmer, sans présomption, qu'il en sera de même du protestantisme, dont le déclin est si visible.

Non seulement l'Eglise résiste aux assauts de l'erreur; mais rien n'altère sa constitution robuste. Qu'importe qu'on arrache quelques branches à cet arbre vigoureux ? Sa bonne sève ne se perd pas pour cela : elle pousse par d'autres endroits, et le retranchement du bois superflu ne fait que rendre ses fruits meilleurs. En effet, si l'on considère l'histoire de l'Eglise, on verra que toutes les fois qu'une hérésie l'a diminuée, elle a réparé ses pertes, et en s'étendant au dehors, et en augmentant au dedans la lumière et la piété, pendant qu'on a vu sécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'enfer qui les soutenait; l'œuvre de Dieu a subsisté. L'Eglise a triomphé de toutes les erreurs.

b) Ce n'est pas seulement au nom de la révélation, c'est au nom de la raison que l'esprit d'incrédulité combat l'Eglise.

Il invoque contre elle la science.

Joseph de Maistre a dit : « Aucune religion, excepté une, ne peut supporter l'épreuve de la science. La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux *excepté l'or*. » Cette religion qui seule résiste à l'épreuve de la science, c'est le christianisme. Que ne disait-on pas vers 1830 ? Les chronologies égyptiennes, assyriennes, les zodiaques, les inscriptions des obélisques, des hypogées, ne permettaient plus d'accepter la chronologie de la Bible. La géologie, l'astronomie étaient en opposition flagrante avec le dogme. Qu'est-il resté de toutes ces objections ? Rien. Elles se sont complètement évanouies. Une étude plus approfondie des documents, des faits allégués contre la révélation divine, a montré que les difficultés que l'on prétendait en tirer contre elle

n'étaient qu'apparentes et que même, ces faits, ces documents fournissaient des preuves nouvelles en faveur de la religion.

Il en est de même des recherches qui ouvrent de si vastes horizons à la pensée moderne. Les résultats définitivement acquis non seulement ne contredisent pas les enseignements de la foi ; mais ils servent à les confirmer, à les éclaircir, à les établir. Soit que l'esprit humain s'élève jusqu'aux étoiles pour en mesurer les orbites ; soit qu'il descende dans les entrailles de la terre pour en étudier la formation et en compter les couches superposées ; soit qu'il analyse les derniers éléments de la nature pour approfondir l'essence du monde des corps ; soit qu'il suive le développement de la pensée humaine jusqu'à son origine, pour scruter la nature et déterminer ses lois ; soit qu'il s'élance jusqu'à ces extrémités de la terre où règne un silence de mort, où toute vie s'arrête glacée ; soit enfin qu'après avoir étudié avec soin certains caractères gravés depuis des siècles sur un rocher ou sur un bloc de marbre à demi-rongé par le temps, il ressuscite comme par miracle, de la poussière où il était depuis longtemps enseveli, tout un monde qu'il remet sous les yeux éblouis de ses contemporains ; pourvu qu'il travaille au service de la vérité, il travaille aussi au service de la religion chrétienne.

Nous voyons dans l'Evangile que Marthe implorait le secours de Marie : « Commandez-lui de m'aider, disait-elle à Notre-Seigneur. *Dic illi ut me adjuvet.* » Ce n'est jamais en vain que la foi demande à la raison de venir à son aide. Celle-ci a toujours prêté son appui à sa sœur du ciel et témoigné en sa faveur.

Le passé garantit l'avenir.

L'on peut donc prédire sans crainte de se tromper que jamais la science ne fournira aux sectaires des armes contre la religion. Tout savant, s'il est sincère, pourra répéter ce que Leibnitz écrivait à Arnauld : « J'ai recherché avec le plus grand soin et lu avec la plus grande attention tout ce qui s'est écrit de plus considérable pour l'attaque ou pour la défense de notre foi. Toutes les objections, je les ai discutées. Les plus grands des libres penseurs, je les ai écoutés avec curiosité. Or, bien loin de m'ébranler, tout cela m'a vigoureusement confirmé dans ma foi¹. »

2^o Ce n'est pas seulement l'esprit d'incrédulité, c'est L'ESPRIT DE LICENCE qui attaque l'Eglise ; et certes le péril qu'il lui fait courir est grand. Il essaye, en effet, de la dépouiller de l'une de ses prérogatives essentielles : la sainteté. Si l'Eglise venait à perdre ce caractère, elle ne serait plus l'Eglise, car elle ne serait plus telle que Jésus-Christ l'a instituée.

L'esprit de licence règne-t-il au milieu des

chrétiens ? On ne peut le nier. Salvien, prêtre de Marseille, le constate dans le premier livre qu'il a adressé à l'Eglise catholique :

Je ne sais, ô Eglise ! de quelle sorte il est arrivé que ta propre félicité combattant contre toi-même, tu as presque autant amassé de vices que tu as conquis de nouveaux peuples. La prospérité est venue, et la discipline s'est relâchée. Pendant que le nombre des fidèles s'est augmenté, l'ardeur de la foi s'est ralentie, et l'on t'a vue, ô Eglise, affaiblie par ta fécondité, diminuée par ton accroissement, et presque abattue par tes propres forces¹.

Voilà une plainte bien éloquente, mais, hélas ! bien fondée.

Qu'on lise les bulles de convocation des conciles du moyen âge et celles qui ont convoqué le concile de Trente : quels gémissements, quels cris d'alarme faisaient pousser aux papes les relâchements, les désordres, les dérèglements, les scandales qui s'étaient sous leurs yeux !

Où ! l'ivraie croît avec le bon grain dans le champ du Père de famille, et ce qui met le comble à notre tristesse, c'est que l'iniquité lève parfois la tête au milieu même du temple de Dieu. On a vu d'abominables désordres déshonorer le sanctuaire : compétitions sanglantes, trafics honteux, outrages publics à la délicate vertu qui doit être l'auréole du prêtre de Jésus-Christ.

— Bien que le mal sévisse dans l'Eglise, répondrons-nous, on ne peut en tirer aucun argument contre sa perpétuité ; car elle ne cesse pas d'être sainte, de cette sainteté essentielle qui est la seule que lui attribue l'Evangile.

a) Et d'abord, l'Eglise enseignante ne cesse pas d'être sainte ; car bien que le bon exemple des pasteurs soit un excellent véhicule pour insinuer l'Evangile, la sainteté de leur doctrine n'est pas attachée à la sainteté de leurs mœurs. Notre-Seigneur dit qu'il est avec eux *enseignants*, et par conséquent il est avec eux quelle que soit leur vie. *Ils sont assis sur la chaire*, ils ont la succession manifeste et légitime, cela suffit. Quand même ils ressembleraient par leurs vices à ces princes des prêtres que le divin Sauveur a si souvent flétris, d'eux comme de ces pontifes de l'Ancienne Alliance il nous dit : « Faites ce qu'ils disent, et ne faites pas ce qu'ils font. » L'Eglise enseignante sera donc toujours sainte, parce qu'elle aura toujours dans la bouche la parole qui fait les saints. Telle est la vérité clairement proclamée par le Sauveur.

b) Que si nous envisageons maintenant l'Eglise *dans son ensemble*, quelle que puisse être la corruption des mœurs dans l'assemblée des serviteurs de Dieu, le mal n'y prévaudra jamais, puisque la règle du bien subsistera toujours dans sa parfaite intégrité et que l'on ne peut prescrire contre la loi en la violant.

¹ Leibnitz, *Lettre à Arnauld*, p. 148.

¹ *Salvian's Avarit.*, lib. I, n. 1.

Mais l'Eglise sera-t-elle réduite à la sainteté théorique? N'y trouvera-t-on pas la sainteté pratique? — Si, et dans une large mesure. L'homme ennemi qui sème l'ivraie dans le champ du Père de famille n'empêche pas de croître le bon grain; il mêle la graine maudite au froment, mais il n'arrache pas les épis et ne les empêche pas de mûrir. Il y en a qui profanent les sacrements, mais il y en a toujours qui y puisent la vie. Il y a des terres sèches et pierreuses où la parole tombe en vain, mais il y a des champs fertiles où elle fructifie au centuple. Le sang de Jésus-Christ n'est pas inutile pour tous; il y a des chrétiens fidèles, il y a des saints. Jetez les yeux sur le clergé: combien de prêtres pieux et dévoués au salut de leurs frères! Dans les cloîtres, combien de saints pénitents! Dans le monde, combien d'âmes qui ne se conforment pas au siècle présent et qui pratiquent les plus pures, les plus hautes et les plus généreuses vertus dans ce milieu pervers!

Toujours, même dans les temps les plus notoirement mauvais, on a vu fleurir dans l'Eglise la foi, la piété. Il n'est pas jusqu'à l'âge de fer qui n'ait eu des saints et des saints illustres. A l'heure où abondait l'iniquité, la Providence a suscité des hommes que dévorait le zèle de la maison de Dieu et qui ont rendu à cette demeure spirituelle sa première splendeur. Ainsi le caractère de la sainteté et de la sainteté transcendante n'a jamais manqué à l'Eglise. Elle a traversé sans le perdre des crises mille fois plus périlleuses que celles par lesquelles elle passe présentement. On est donc en droit de penser que ce signe divin brillera toujours à son front.

3^e Le troisième ennemi qui menace la perpétuité de l'Eglise, c'est L'ESPRIT DE SCHISME ET DE DIVISION. En vertu de sa constitution, tous les membres qui la composent sont rapprochés les uns des autres dans l'unité la plus étroite qui se puisse concevoir: « Qu'ils soient un comme nous sommes un, » telle est la prière que le Sauveur avait adressée à son Père avant de quitter ses disciples pour aller au Calvaire. (Jo., xvii, 22).

Tout ce qui est de nature à déchirer l'Eglise, à la diviser, tend donc à détruire cette société divine. C'est de l'Eglise surtout qu'il faut dire que « tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne peut subsister. » (Mat., xii, 25).

Or, plusieurs fois au cours de son existence, l'Eglise a vu la discorde désunir ses enfants et les séparer en des schismes cruels. « Qu'on ne s'étonne pas, dit Bossuet, de voir sortir de son sein des esprits contentieux qui sauraient lui faire des procès sur rien; ou des hypocrites qui avec l'extérieur de la piété séduiront les simples, et sous la peau de bre-

bis couvriront des cœurs de loups ravissants; ou des murmureurs chagrins et plaintifs ou querelleux, *murmuratores querulosi*, comme les appelle saint Jude, qui en criant sans mesure contre les abus, pour s'ériger en réformateurs du genre humain, se rendront, dit saint Augustin, plus insupportables que ceux qu'ils ne voudront pas supporter. »

Les schismes principaux dont parle l'histoire sont ceux des Novatiens, des Donatistes, des Lucifériens qui ont cessé aujourd'hui, et ceux des Grecs et des protestants qui durent toujours. Toutes ces tempêtes ont violemment agité la barque de Pierre. Ces scissions ont fait à l'Eglise des plaies cruelles. Mais peu à peu les flots se sont calmés et l'embarcation divine, allégée d'un poids qui menaçait de la submerger, a continué sa route vers l'éternel rivage.

Ces blessures infligées au corps de l'Eglise, lui ont été salutaires; par elles sont sorties, comme le dit Bossuet, les humeurs qui le surchargeaient et un nouvel afflux de vie a promptement fermé ces cicatrices. Parlant de ces séparations d'avec le centre du catholicisme, le grand évêque a dit cette parole mémorable: « Il a plu à Dieu que tout concourût à l'œuvre de l'unité sainte de l'Eglise, et même le schisme, la rupture et la révolte. »

Un schisme d'une nature particulière fut le Grand Schisme d'Occident, division qui se produisit au xiv^e siècle. On ne vit pas alors les fidèles sortir de l'Eglise pour former une société à part; mais le monde chrétien se partagea en plusieurs obédiences ayant chacune à sa tête un pape qui se croyait légitime. Ce schisme causa sans doute des scandales, fit naître des abus. Mais le mal ne fut ni aussi excessif, ni aussi étendu que le soutiennent les incrédules. Le principe de l'autorité était intact dans l'Eglise; il n'y avait doute que sur les personnes. Quand le concile de Constance eut fait connaître le véritable dépositaire des pouvoirs de saint Pierre, chacun lui rendit hommage et lui fit sa soumission.

Au milieu des épreuves du schisme comme au milieu de toutes les autres épreuves, l'Eglise est demeurée immobile comme le roc. On est donc fondé à croire qu'elle triomphera de toutes les forces qui la combattront dans l'avenir et que, malgré les prédictions de ses ennemis, elle peut se promettre une éternelle durée.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 augusti 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant: J. MATRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTON

Ami du Clergé du 17 août 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des femmes chrétiennes. — *Troisième instruction* : Ce qui manque à nos vies pour qu'elles soient chrétiennes, 593. — *Quatrième instruction* : Nos véritables ennemis, 596.

Avis paroissiaux. — Le livre de messe, 600.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LIII. La perpétuité de l'Eglise (*suite*), 601.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLV. La retraite annuelle, 604.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XV. Première Epître aux Thessaloniens : *Partie historique*, 606.

RETRAITE A DES FEMMES CHRÉTIENNES

Troisième Instruction

CE QUI MANQUE A NOS VIES POUR QU'ELLES
SOIENT CHRÉTIENNES

Et nihil invenit in ea (ficulnea) nisi folia tantum et ait illi : « Numquam ex te fructus nascatur in sempiternum ! » Et arefacta est continuo ficulnea.

Et le Sauveur n'ayant trouvé que des feuilles sur le figuier de la route, il lui dit : Qu'à jamais il ne naisse de toi aucun fruit ! Et à l'instant le figuier se dessécha. (Math., xxi, 19).

Mesdames,

Un jour, Notre-Seigneur sortait de Béthanie pour venir à Jérusalem. Comme il avait faim, voyant un figuier sur le bord du chemin, il s'avança pour y cueillir quelques fruits. Hélas ! il n'y trouva que des feuilles. Il le maudit, et aussitôt, à la parole du Maître, le figuier se dessécha.

Cet arbre, couvert d'un magnifique feuillage, mais qui ne porte aucun fruit, n'est-il pas l'image frappante de ces âmes qui oublient ou qui négligent de travailler pour l'éternité, qui dépensent toute la sève de leur activité en œuvres folles ou inutiles et qui restent tristement stériles quant aux fruits de salut?... Et pourtant, Notre-Seigneur a faim et soif de ces âmes infécondes ! Souvent, il les presse de son regard, les appelle de sa voix ! Qui sait si fatigué de les voir mépriser sans cesse ses dons et ses bienfaits, il ne s'apprête pas à les maudire tout à fait comme le figuier ?

Y a-t-il vraiment, dans le monde, des âmes qui rentrent dans cette catégorie ? Oui, Mesdames, et plus nombreuses qu'on ne pense.

Y en aurait-il parmi vous ? Je ne veux pas le savoir ; mais, pour vous aider à ne pas mériter un jour la terrible malédiction figurée par celle du figuier, examinons ensemble ce qui

manque à nos vies pour qu'elles soient spirituellement fécondes et vraiment chrétiennes.

I

La première chose qui vous manque, Mesdames, c'est la foi, qui est la base de la vie surnaturelle.

Connaître Dieu, l'aimer, le servir surnaturellement, parce que Dieu c'est notre Créateur, parce que Dieu c'est notre bien-aimé Rédempteur, parce que Dieu c'est notre Tout, parce que Dieu ce sera notre Juge, parce que Dieu ce sera notre récompense éternelle ; en d'autres termes, croire en Dieu, observer sa loi, garder son amitié avec sa grâce, tout sacrifier plutôt que de la perdre, voilà, n'est-il pas vrai, la lumineuse doctrine que nous enseigne le catéchisme.

Eh bien ! Mesdames, cette doctrine qui devrait être le cadre de toute notre vie, cette doctrine est-elle imprimée dans nos consciences en traits de feu, pour être toujours l'âme de nos pensées, de nos paroles et de nos actes ? Hélas ! il faut bien avouer que non. Cette doctrine, il nous arrive souvent de l'oublier ; ou bien nous la laissons négligemment s'obscurcir, se voiler, de telle sorte que, dans bien des cas, nous agissons comme si nous n'avions pas la foi.

Voyez l'avare qui va enfouir son trésor dans quelque lieu secret. A quoi lui sert ce trésor ? En jouit-il ? En fait-il bénéficier ses semblables ? Aucunement. Ce trésor, il est stérile et pour le maître et pour tous.

Mesdames, nous avons reçu le trésor de la foi avec la grâce du baptême. Ce trésor gît au fond de nos âmes, et je ne veux pas vous faire l'injure de croire que quelques-uns l'auraient déjà dissipé. Mais, ce trésor qui nous a été donné à condition de le faire fructifier, est-il vraiment l'âme de notre âme, l'inspirateur invisible de toutes nos démarches, de toutes nos conversations, le régulateur de toute notre vie ?

Cette foi reçue au baptême, développée depuis sur les bancs du catéchisme, au tribunal de la Pénitence, à la Table Sainte, au pied de la chaire de vérité, n'aurait-elle pas notablement diminué ? Le contact du monde, le douloureux spectacle de ses misères, de ses scandales ; l'écho de ses maximes mensongères et perverses, qui ne manque pas d'arriver tous les jours jusqu'à nous ; les ruines religieuses accumulées autour de nous par l'impiété et la persécution ; enfin, ce courant d'incrédulité, parti du fond des loges maçonniques, propagé par la presse, par les réunions, hautement patronné par des législations aussi néfastes que perfides, qui tend aujourd'hui à envahir toutes les classes de la société : voilà, je pense, plus qu'il n'en faut pour ébranler, pour ébrécher

l'édifice de nos convictions religieuses, pour condamner notre foi à un état de timidité, de somnolence, d'inertie qui rend nos vies stériles, ou du moins déflorées, découronnées, — à peu près, n'est-ce pas, comme le figuier de l'Evangile.

Voulez-vous me permettre de préciser davantage?

L'Evangile d'aujourd'hui est bien le même que celui de sainte Monique, de sainte Jeanne de Chantal, de sainte Thérèse, de sainte Gertrude, de sainte Elisabeth de Hongrie, de Blanche de Castille, de sainte Geneviève, de sainte Clotilde. Et pourtant, sans aller jusqu'à la grande sainteté, et en nous en tenant strictement à la simple vie chrétienne, au simple devoir, donnons-nous, Mesdames, donnons-nous au Bon Dieu dans nos vies la part privilégiée et la meilleure de notre temps, de ce temps qui est si précieux, et dont il ne faut pas perdre une minute, puisqu'il est le vestibule de l'éternité? Le matin, le soir, le dimanche, où en sommes-nous avec Dieu? Est-ce que, jeunes filles chrétiennes, est-ce que, mères chrétiennes, vous avez prêché par l'exemple dans vos familles? L'exemple est si éloquent! Aimons-nous à nous retremper, non pas superficiellement, mais réellement, mais courageusement, mais profondément, dans les sacrements, de façon à renouveler toutes les énergies vivifiantes de nos âmes plus ou moins attiédies et relâchées? — S'il en est ainsi, notre foi n'est pas stérile, mais agissante, et l'arbre de notre âme sera chargé de fruits aussi magnifiques que variés. Attention pourtant! A condition que nos prières soient faites, les sacrements reçus non pas à la va-vite, non pas à la vapeur, non pas machinalement, non pas pour s'en débarrasser comme d'une corvée, mais avec foi, mais avec toutes les ardeurs de nos âmes transfigurées et agrandies par les inépuisables ressources de la grâce!

Continuons. Il y a du travail dans vos vies, quelquefois un travail pénible et accablant. Souvent vos fronts perlent de sueur et vos membres sont brisés par l'excès de la fatigue. Que lui manque-t-il donc à votre travail? Il lui manque peut-être d'être sanctifié par l'esprit de foi. Travailler, c'est bien; il le faut, c'est un devoir; mais à l'atelier comme aux champs, comme dans le ménage, votre travail, n'oubliez pas de l'offrir à Dieu, de l'envoyer à Dieu, autrement il vous serait inutile et ne figurerait pas dans la colonne de vos mérites. Offrez-le lui le matin, et renouvelez-lui cette offrande par un mot ou un regard vers le ciel dans le cours de la journée, et ce faisant, votre travail, ce sera de l'or pour l'éternité. Les astres et les plantes travaillent docilement sous le regard et la main de Dieu qui les dirige, et ainsi ils chantent sa gloire; qu'il en soit ainsi des créatures raisonnables.

Il y a de la souffrance dans vos vies; souffran-

ces de toute nature, physiques et morales, maladies, tribulations, revers, peines de cœur. La souffrance, c'est une loi miséricordieuse qui nous permet d'accomplir le grand devoir de l'expiation. La souffrance, elle nous invite au recueillement, nous fait penser aux fins dernières, nous fait ressembler au Divin Crucifié et à la Vierge des douleurs. Or, notre âme est-elle résignée en face de la souffrance? Comment l'acceptons-nous? Est-ce avec des murmures contre Dieu, le désespoir au cœur et la haine sur les lèvres? Si oui, tout cela est perdu... N'oublions pas le grand dogme de la Providence: Rien n'arrive — vous m'entendez, rien — sans l'ordre de Dieu ou sans sa permission. Vous ne comprenez pas toujours le pourquoi de Dieu; cela n'est pas nécessaire, non! Inclinez-vous et dites: *Fiat*. — « Mais cette maladie! Mais ce deuil! Mais ce revers! C'est déchirant! » — Dieu l'a voulu, Dieu l'a permis: ce sera toujours, si vous le voulez, pour votre plus grand bien. Ah! si vous saviez combien la Providence est sage et bonne, et tendre, et compatissante! Mesdames, je vous recommande instamment, très instamment la foi à la Providence qui gouverne le monde, les nations et les individus, et par conséquent les moindres détails de nos existences.

Epouses chrétiennes, vous avez vos maris dont vous partagez la vie commune, les joies, les labeurs et les peines. Pensez-vous quelquefois à l'âme de vos maris? Y pensez-vous délicatement, mais fermement, et faites-vous tout, même l'impossible, pour ressaisir la vie chrétienne de vos maris, si elle est sur le point de sombrer? Avez-vous oublié que vous pouvez beaucoup sur le cœur de vos maris? Sachez vous servir de cette puissance, et ne perdez jamais de vue ces âmes chrétiennes dont vous devez être les anges conducteurs, et non moins consolateurs. La femme de foi, elle sait être et elle est efficacement l'apôtre de son mari et l'auxiliaire de Dieu et du prêtre auprès de son âme; je pourrais vous citer de nombreux exemples.

Mères de famille, vous avez des enfants. La foi est-elle assez vive dans vos âmes pour vous faire comprendre les grands et de plus en plus difficiles devoirs de l'éducation chrétienne? pour vous faire voir dans vos enfants non pas seulement des corps à nourrir, des bras à former, mais encore et surtout des âmes à élever, des âmes à édifier, des âmes à sanctifier, souvent à guérir et à ressusciter? Quelle lourde responsabilité!

Unum tibi deest. Ce qui vous manque, c'est l'esprit de foi, c'est le surnaturel! Il ne faut pas, Mesdames, non, il ne faut pas que votre vie de tous les jours s'écoule banale, matérielle, sans ressort et sans but, comme la barque abandonnée aux caprices des flots. Il ne faut pas que Notre-Seigneur puisse vous adresser

ce reproche : « *Modicæ fidei !* O femmes de peu de foi ! » A tout prix, il faut remettre dans vos âmes la pensée de Dieu ; il faut renouveler votre foi pour que le même Jésus puisse vous dire un jour comme à la femme de l'Évangile : « Femme, votre foi vous a sauvée. *Mulier, fides tua te salvam fecit.* »

J'ai connu jadis une italienne qui avait quitté sa patrie, sa famille, ses compagnes, pour venir se fixer à X... où son frère venait d'émigrer et où il trouvait de l'ouvrage comme manœuvre, mais hélas ! où en même temps sa foi et sa moralité couraient les plus grands dangers. « J'irai auprès de mon frère, dit sa sœur, et je l'empêcherai de se perdre. » Et elle tint parole, la généreuse enfant ! Tous les jours, elle communiait pour son frère ! Dieu l'a bénie. Ce frère, elle l'a sauvé du mal ; il est resté foncièrement chrétien. Voilà de quoi la foi est capable.

II

Unum tibi deest. Continuons de méditer cette parole, et en l'appliquant à chacune de nos âmes, voyons encore ce qui nous manque. Ce qui nous manque, c'est l'éducation du cœur. Des trois facultés de l'âme, le cœur est celle qui au point de vue moral et pratique a le plus d'influence. Si l'intelligence éclaire la volonté, c'est le cœur qui l'entraîne et cela est vrai, ajoutent les moralistes, plus spécialement encore pour la femme. L'éducation du cœur est donc d'une suprême importance, mais rien n'est aussi difficile. Le cœur a mille replis cachés, mille subtilités, mille défauts.

Le plus grave défaut du cœur, c'est de n'en avoir pas, c'est l'égoïsme. Il y a des natures froides, fermées, impassibles, qui ne s'émeuvent de rien, qui ne songent qu'à elles et qui méprisent tout le reste : âmes étroites, mesquines, vulgaires, qui ne s'élèveront jamais au-dessus de la médiocrité. Ces âmes-là ne feront jamais rien de grand ni d'utile, ni de bon pour la gloire de Dieu ; elles seront justement délaissées à leur tour dans les moments d'épreuve ; et suivant le mot d'un moraliste, « elles boiront jusqu'à la lie le calice d'égoïsme et d'amertume qu'elles ont rempli de leur orgueil et de leur suffisance. »

Dans notre cœur, hélas ! il y a une source intarissable d'orgueil qui jaillit sans cesse en susceptibilité toujours inquiète, en amour-propre froissé pour de misérables futilités, en jalousie qui aigrit notre caractère, engendre un monde de misères et conduit aux pires excès. Oh ! Mesdames, la jalousie, quel poison infernal ! Quels ravages il exerce dans la société ! Vous n'avez pas oublié que c'est la jalousie qui a inspiré le premier fratricide ; c'est encore la jalousie qui a dicté aux frères de Joseph leur odieuse conduite ; c'est la jalousie qui a perdu les Pharisiens ! Or, entendez bien, j'ai lu quelque part, et l'expérience le

confirme, que la femme est plus exposée que l'homme à la jalousie, parce qu'elle vit davantage par le cœur. Attention au démon de la jalousie !... Notez bien que les meilleures natures, les plus saintes âmes peuvent être sujettes à des accès de jalousie : vous n'en êtes pas plus maîtresses que d'un accès de fièvre. Sachez que le péché n'est point là ; il commence au consentement, à la malice voulue et consentie.

Unum tibi deest. Dans notre cœur, il y a un fond de légèreté et de dissipation qui nous fait perdre de vue l'unique nécessaire, qui met un bandeau devant nos yeux, nous empêche de voir la réalité des choses et nous plonge avec délices dans les vanités, dans les bagatelles que nous regretterons amèrement plus tard !

Unum tibi deest. Dans notre cœur, il y a un fond insatiable de curiosité féminine. Nous voulons tout savoir, surtout ce qu'il ne faudrait pas savoir, surtout ce qui sort absolument de notre compétence ; oui ! nous éprouvons le besoin de fureter partout, bien moins chez nous où il y aurait tant à voir et à régler, que chez les autres !

Unum tibi deest. Et la curiosité ne tarde pas à nous conduire au bavardage et à l'indiscrétion. Et voilà que nous éprouvons une secrète démangeaison qui nous fait parler de tous et de tout, souvent sans discernement, sans profit et le plus souvent à côté de la vérité ! Que de temps perdu, Mesdames, en bavardages inutiles ! Puis c'est la discrétion qu'on enterre souvent ! Que de choses qui nous sont confiées et que nous allons raconter à tout venant, sans raison, avec un malin plaisir que nous savourons volontiers !

Unum tibi deest. Et c'est ainsi que les misères de notre cœur se répercutent dans nos conversations, dans nos paroles de tous les jours, de tous les instants, au grand détriment de la vie surnaturelle !

Unum tibi deest. Ce qui nous manque, c'est la franchise. Notre cœur n'est pas droit ; il est tortueux ; il est double, il est à plusieurs faces. Que de fois dans un jour, peut-être au cours de la même conversation, nous disons le contraire de notre pensée ! Et pourquoi ? Simplement par amour-propre, pour éviter une petite humiliation ; pour paraître meilleures que nous ne sommes ; pour rabaisser notre prochain et nous élever à sa place ; presque toujours par lâcheté, par hypocrisie, pour cacher ce que nous sommes ! Oh ! qu'elles sont rares, très rares les âmes loyales et franches qui ne savent jamais mentir !

Unum tibi deest. Ce qui nous manque, c'est la charité dans notre cœur et dans nos paroles ! Pauvre prochain ! comme nous le traitons en son absence ! Si vous croyez avoir des griefs contre lui, dites-le-lui en face ; ayez ensemble une loyale explication, et tout sera fini ! Mais

quelle lâcheté de critiquer, de déchirer, de condamner un absent qui ne peut pas se défendre ! Et puis, êtes-vous bien sûres de ce que vous avancez ? N'en est-il pas de ces *on-dit* comme des sources du Nil dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vues ? Jugements téméraires, médisances, calomnies, rancunes, tout cela peut se trouver, tout cela se trouve dans nos conversations. Prenons-y garde !

Saint Philippe de Néri, entendant en confession une personne qui donnait toute liberté à sa langue, lui parla ainsi : « Je vais vous imposer une pénitence qui vous fera comprendre la gravité de vos médisances et la grande difficulté de réparer le mal qu'elles causent. Vous irez au marché, vous achèterez une poule et vous aurez soin de la faire tuer. Puis, en vous en retournant, vous la plumerez le long de votre chemin, sans vous arrêter ; et quand vous aurez accompli cette pénitence, vous reviendrez me trouver. »

Quelque étrange que parût l'œuvre imposée, la femme l'exécuta ; puis elle revint trouver saint Philippe.

— C'est bien, lui dit-il ; mais vous n'avez accompli que la première partie de la pénitence. Maintenant, vous allez ramasser toutes les plumes que vous avez jetées au vent, sans en omettre une seule.

— Mais, mon Père, c'est impossible !

— Eh bien ! comment ferez-vous, ma pauvre enfant, pour ramasser toutes ces paroles médisantes que vous avez semées sur le chemin de votre vie ?

Voilà l'image frappante des ravages que peut faire la médisance et de la difficulté de les réparer. Je n'ai pas le temps d'insister sur la calomnie, qui est encore plus grave et pour laquelle il est si difficile d'obtenir réparation.

Mesdames, voulez-vous que votre cœur et vos paroles qui en sont le déversoir échappent à toutes ces misères ? Voulez-vous connaître la loi qui devra présider à l'éducation de votre cœur, afin qu'il ne soit plus ni étroit, ni mesquin, ni volage, ni hypocrite, ni médisant, — mais grand, mais noble, mais généreux, chrétien en un mot ? La voici tracée par le Sauveur lui-même : « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et le prochain comme toi-même. »

Ainsi donc, mettez Dieu dans votre cœur par la charité, comme vous l'aurez mis dans votre intelligence par la foi. Comme le feu brûle la paille et fait fondre la glace, la flamme de la charité fera disparaître de votre cœur toutes les fausses dépendances de l'orgueil, de l'égoïsme ou de la jalousie, les péchés du cœur comme ceux de la langue.

Oui, Mesdames, et c'est tout le résumé de cette instruction, croyez fermement en Dieu ; croyez-y pratiquement tous les jours, et que

cette foi rende votre vie vraiment surnaturelle et féconde. Puis, donnez-lui votre cœur ; aimez-le sans réserve, et cela étant, vous n'aurez plus de peine à aimer le prochain comme vous-même. Ainsi soit-il.

Quatrième Instruction

NOS VÉRITABLES ENNEMIS

Militia est vita hominis super terram.

La vie de l'homme sur la terre est un combat. (Job, vii, 1).

Mesdames,

Notre corps est environné d'ennemis plus ou moins invisibles, plus ou moins puissants, plus ou moins habiles, qui tendent à chaque instant des pièges à notre santé ; c'est le chaud, le froid, l'humidité, les microbes malfaisants répandus dans l'air, et jusqu'aux aliments qui nous soutiennent, mais qui, pris avec excès, peuvent nous devenir très nuisibles. C'est la tâche du médecin de nous signaler ces ennemis, de nous aider à découvrir leur génie malfaisant, en tenant compte de notre tempérament, de la faiblesse de nos organes, de nos habitudes acquises, de la variété de nos occupations ; c'est sa tâche enfin de nous aider à les combattre par le régime préventif et, s'il y a lieu, curatif. La santé du corps est à ce prix. Refuser sa confiance au médecin, ce serait s'exposer à la maladie, peut-être à la mort.

De même, notre âme est environnée d'ennemis plus nombreux encore peut-être, plus puissants, qui la pourchassent sans relâche, qui lui dressent des embûches autrement dangereuses, et contre lesquels par conséquent il faut nous armer de courage et de bonne volonté. Ici encore, c'est la tâche du médecin spirituel de nos âmes, du prêtre, de nous signaler ces ennemis, de nous faire connaître leurs positions, leur plan d'attaque, le point particulièrement vulnérable de notre âme qu'ils visent à prendre d'assaut, les précautions dont il faut nous munir pour déjouer leurs mouvements et démasquer leur tactique, les armes qu'il faut leur opposer quand ils reviennent à la charge, pour finalement les mettre en déroute. La santé de notre âme, et partant notre salut éternel, est à ce prix. Ici encore plus que jamais, refuser sa confiance au médecin, ce serait courir au-devant des plus redoutables désastres, s'exposer à des blessures incurables et mortelles.

Quels sont donc les véritables ennemis qui nous guettent, qui nous ont déjà infligé de sanglantes défaites et qu'il est plus que temps de combattre avec la dernière énergie ? Je les ramène à cinq principaux : le démon, — le monde, — notre caractère, — notre langue, — enfin la mauvaise presse.

I

Le démon, voilà notre premier et notre plus mortel ennemi. Vous savez bien que Dieu, dans sa bonté, nous a donné à chacun un Ange gardien qui nous protège, qui combat avec nous, qui nous inspire le bien, qui nous obtient sans cesse des grâces préservatrices et sanctifiantes. Mais qui nous dira combien de démons sont là nuit et jour, faisant le guet à la porte de notre conscience, et avec une malice infernale, dressent à notre âme les redoutables pièges de la tentation? Que de fois, n'est-ce pas, vous avez senti dans votre imagination, dans votre cœur, comme un frisson séduisant qui faisait miroiter à vos sens éperdus la beauté fascinante du fruit défendu! C'était le moment où le serpent infernal se glissait autour de votre conscience pour l'enlacer dans ses plis tortueux et vous disait comme à Eve : « Pourquoi ne mangez-vous pas de ce fruit? de ce péché si facile qui vous procurerait tant de plaisir? » N'est-il pas vrai, Mesdames, que vous avez senti le passage de l'esprit mauvais qui laissait comme des traces gluantes après lui?

Et qu'avez-vous répondu au démon de l'orgueil, au démon de la sensualité, au démon de la jalousie, au démon de la volupté, au démon de la médisance, au démon de la calomnie?

Peut-être, au lendemain d'une fervente communion, à l'issue d'une bonne prière, après une messe pieusement entendue, une forte résolution prise, peut-être alors, dis-je, avez-vous fièrement répondu : « Non, je ne toucherai pas à ce fruit, je ne commettrai pas ce péché! » C'est bien.

Mais que d'autres fois peut-être aussi, présomptueuses ou sans défiance, vous êtes tombées dans le piège qu'on tendait à votre âme! Vous avez hésité d'abord, puis discuté, puis... cédé. Repassons dans notre mémoire les circonstances les plus mémorables de notre vie : il y en a d'anciennes, de récentes, où nous avons dit *oui* au démon, c'est-à-dire lâchement capitulé.

Ce n'est pas un mythe que le démon ; c'est une douloureuse et redoutable réalité. Et ce qui ajoute à sa puissance, c'est qu'il est extrêmement intelligent, très rusé, connaissant tous les records de la dissimulation et de l'hypocrisie, étonnamment jaloux de notre situation privilégiée par rapport à la sienne, et d'une habileté surprenante à exploiter les écueils que nous rencontrons. Sa puissance est décuplée quand nous nous abandonnons à l'oisiveté. Elle est centuplée quand il a déjà une griffe dans notre âme, c'est-à-dire quand nous lui avons fait une première concession par un premier péché consenti. Enfin, pour achever de nous confondre, c'est un ennemi qui ne désarme pas. Vaincu, il ne désespère jamais ; c'est le lion

rugissant toujours en quête d'une proie à dévorer, *tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret.*

Sans ménager personne, il réserve ses plus terrifiantes attaques pour les âmes ferventes, et notamment pour les saints : il n'est personne d'entre nous qui ait eu à soutenir des tentations aussi violentes que les Saints. Leur vie en est remplie. C'est ainsi que le démon exerçait à leur égard sa rageuse jalousie : témoins Job, saint Benoît, sainte Thérèse, saint François de Sales, le B. Curé d'Ars. Parfois même, la lutte est si terrible que le démon combat corps à corps avec les Saints.

A plus forte raison, faut-il nous attendre nous aussi, Mesdames, à la lutte ; il faut l'accepter, et à tout prix vaincre ou mourir. Le démon, voilà notre premier et principal ennemi ! Pour le terrasser, vous avez des armes : le travail, la prière, le jeûne, les Sacrements, votre chaquet. Sachez vous en servir.

II

Un autre ennemi de notre âme, c'est le monde, ce monde qui est condamné par l'Evangile et qui a été maudit par Notre-Seigneur ; le monde, étrange mixture d'ignorance, d'erreurs, de mensonges, de dissimulation, d'orgueil, de jalousie, de plaisirs, c'est-à-dire le monde fait à l'image ou plutôt à la remorque de celui qui en est le prince et le père : Satan, père du mensonge et inspirateur de tout mal ! Quel triste voisinage et en même temps quel perfide séducteur pour notre âme que ce monde pervers, dont les maximes et la conduite sont la contradiction formelle du Décalogue et du *Credo*, qui nous hypnotise et nous aveugle par ses illusions et ses idoles, nous déconcerte par son indifférence ou ses railleries, et finit peut-être par nous décourager par son oubli déplorable de Dieu, son impiété et ses scandales !

Terrible ennemi que le monde, Mesdames ! Car l'armée qu'il recrute se compose non seulement des mauvais qui ne croient plus et que le torrent du mal emporte dans ses flots dévastateurs, des mauvais qui outragent, insultent et persécutent la religion (et pourtant le nombre de ces méchants grossit furieusement tous les jours), — mais encore des indifférents qui se croisent les bras, qui font bon marché des devoirs les plus sacrés, oublieux de la prière, oublieux du dimanche, oublieux de la tempérance, oublieux de la justice et de la charité et n'ayant guère d'autre amour au cœur ni d'autre culte que celui de l'argent et du plaisir. — Et à ces deux catégories, il faut ajouter les tièdes, qui se font à eux-mêmes leur religion, la mesurant au gré de leurs caprices, la subordonnant aux intérêts matériels et ne lui concédant tout au plus qu'une place ridicule, tant elle est restreinte, dans la distribution de leur temps !

Cette masse imposante des *mauvais*, des *indifférents* et des *tièdes*, hélas ! il faut bien le reconnaître, a pour elle le nombre et la force ; aussi devient-elle de plus en plus maîtresse de l'opinion, l'inspiratrice des idées et des choses sociales. La religion baisse, la foi baisse, la moralité s'en va, parce que dans l'atmosphère que nous respirons, il y a des microbes anti-religieux, il y a des idées, des exemples, des misères qui empoisonnent les âmes.

Ah ! prenons garde, Mesdames ! Ne nous laissons pas entamer par la contagion du mal ! Plus il augmente, plus il importe de fortifier nos positions pour ne pas être entraîné dans son ornière et dans sa boue.

III

Arrivons à un troisième ennemi que nous soupçonnons à peine, que nous portons avec nous tous les jours, qui nous désarçonne à chaque instant et contre lequel il faut nous résoudre à lutter sans trêve ni merci, si nous voulons vivre de la vie franchement chrétienne. Cet ennemi, c'est notre *caractère*.

Le caractère, c'est comme la physionomie de l'âme ; c'est la résultante de ses aspirations, de ses joies, de ses souffrances, de ses prières, de son travail intime, de son allure plus ou moins pressée dans la vie. C'est comme le miroir où le prochain peut lire au fur et à mesure qu'elles viennent s'y refléter les pensées, les impressions, les faits et gestes de notre âme.

Ce n'est pas à dire que notre corps avec ses maladies, ses fluctuations si diverses qui dépendent de tant de causes extérieures, n'entre pas pour une certaine part dans les manifestations du caractère ; mais au fond et essentiellement, c'est l'âme qui en est le pivot, le centre et le rouage principal.

Cela étant, comprenez-vous que les richesses, les vertus et les qualités, comme aussi les défauts, les aspérités, les maladies de toute nature de l'âme viennent se photographier dans les manifestations du caractère, à tel point que presque toujours nous pouvons mesurer notre degré de vertu à la physionomie plus ou moins noble, plus ou moins grande de notre caractère ?

Cela est si vrai que tous les Saints sans exception ont, à force de victoires et d'efforts, fait disparaître toutes les rugosités de leur nature : impossible d'en trouver un dont on puisse dire qu'il avait mauvais caractère.

Par contre, où fourmillent les mauvais caractères ? Là trop souvent où la vertu est absente, où l'âme est paresseuse et s'oublie elle-même en oubliant avec Dieu ses obligations les plus impérieuses.

Parlons donc du caractère. Chacun a le sien, n'est-ce pas ? qu'il importe 1^o de connaître, et 2^o plus encore de réformer. Quel sujet éminemment pratique, Mesdames ! S'il n'est

rien, dans le commerce ordinaire de la vie, de plus agréable que le contact avec une nature heureusement douée, par contre, rien n'est plus triste que de vivre avec une personne à l'humeur fâcheuse, au caractère original, violent, raboteux. Autant le bon caractère attire et triomphe de tous les obstacles, sans les heurter de front, autant le mauvais caractère paralyse et compromet les œuvres les meilleures.

Le mauvais caractère, outre qu'il se rend insupportable à lui-même, rend la vie impossible autour de lui, froisse tout le monde, empoisonne les meilleures joies et cause le plus grand détriment à la religion. Le mauvais caractère est incompatible avec la vraie dévotion. On ne peut être un ange à l'église et un démon à la maison.

Vous me direz : « Mais, à un certain âge, il est impossible de redresser ses défauts de caractère. » — Non, Mesdames, il n'est jamais trop tard et jamais complètement impossible de commencer à bien faire, et l'on peut toujours arriver avec du *courage* et de la *persévérance* à corriger les saillies les plus désastreuses de notre humeur ; il suffit de le vouloir : voilà tout le secret.

Maintenant, j'ajoute que ce travail est plus facile à quinze ans qu'à quarante, et c'est pourquoi, m'adressant plus spécialement aux plus jeunes, je les invite à commencer sans retard ce travail de formation et d'assouplissement spirituel qu'elles béniront Dieu plus tard d'avoir entrepris aujourd'hui.

Sans entrer dans le détail, disons simplement que le caractère se nuance presque à l'infini. A chacune d'entre vous de faire son petit examen de conscience et de se dire : « Je serais bien parfaite, s'il n'y avait pas dans mon caractère quelques défauts. Peut-être ne les vois-je pas encore très bien, mais avec de la bonne volonté, l'aide de Dieu et de mon Directeur, je finirai par les découvrir et je travaillerai à m'en corriger. »

Appliquons aux replis de notre cœur la lunette que nous tenons toujours braquée sur les défauts du prochain et qui nous les fait trop souvent exagérer et grossir. Travaillons tous les jours à gagner quelques onces d'humilité, de douceur et de patience, sans nous rebuter par de nouvelles défaillances qu'il faut prévoir, nous relevant chaque fois avec une nouvelle ardeur : ce faisant, nous parviendrons tôt ou tard à la parfaite égalité d'humeur, à la bonne, sainte et si édifiante amabilité.

IV

Parmi les différents organes dont le Créateur a si sagement doté notre corps, un des plus petits est sans contredit la langue. Mais si la langue est un des plus petits rouages de la machine humaine, malgré sa petitesse, ce rouage est tout-puissant, tout-puissant pour le

bien ou tout-puissant pour le mal, suivant l'usage que nous en faisons.

Je n'insiste pas sur la multitude de bonnes œuvres dont la langue bien utilisée, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, a été et est encore l'instrument béni, le glorieux en même temps que merveilleux intermédiaire. Il y aurait pourtant matière à d'intéressants développements ; mais ils n'entrent pas dans le cadre de cette instruction. Je passe donc au revers de la médaille, et j'en viens au côté pratique que réclament les exercices de la Retraite.

N'est-il pas vrai que la langue est notre grande ennemie, et j'ajoute, une ennemie particulièrement redoutable pour votre sexe ? N'est-il pas vrai que trop souvent, c'est notre langue qui nous trahit et répand au dehors les humeurs malsaines de notre cœur ? L'œil se fatigue à force de regarder le même objet ; le corps s'épuise ; l'esprit s'engourdit ; la langue *jamais* : c'est une fontaine intarissable, et quand les autres membres n'en peuvent plus de lassitude, ils passent procuration à la langue. Relisons à loisir, pour bien nous pénétrer de cet important sujet, les admirables conférences de Mgr Landriot sur les péchés de la langue.

Pour l'instant, voici les principales règles qu'il nous faudra précieusement observer : 1^o Ne recherchons pas avec avidité les racontars malveillants. 2^o Montrons-nous toujours défiantes pour les accueillir. 3^o Prenons à tâche de les arrêter, dans la mesure du possible, quand ils se produisent devant nous. 4^o Ne les divulguons jamais.

V

Il y a un cinquième ennemi sur lequel il est nécessaire d'attirer tout spécialement votre attention, c'est la mauvaise presse. Si le bon livre est un trésor et une véritable école de vertu, un apôtre en quelque sorte, le mauvais livre est une peste, un poison, une école d'immoralité et, comme un auteur l'a justement dit, « un séducteur et un assassin. »

Aujourd'hui, Mesdames, un des plus efficaces moyens de perversion et de démoralisation, c'est le mauvais livre. Nos adversaires le savent encore mieux que nous. Aussi bien ils s'imposent des sacrifices pour inonder la France de ces productions malsaines qu'on propage avec fureur dans tous les milieux. Les statistiques nous procurent à cet égard des chiffres effrayants... Disons simplement que pour un bon livre vendu, il y en a quatre ou cinq cents mauvais.

Et ces publications détestables, on les recherche avec ardeur, on les dévore avec avidité, on se les fait passer, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on trouve toujours de l'argent pour se les procurer.

Je vais peut-être vous étonner, Mesdames,

mais il faut bien le dire, n'est-ce pas ? Une chose qui attriste l'âme et qui navre le cœur, quand on parle de mauvais livres, c'est de penser qu'ils sont lus surtout par des femmes. Est-ce là pourtant du temps bien employé ? Le mauvais roman, le feuilleton grivois est-il une école de sérieux, de dévouement, de sacrifice, de vertu ? Croyez-vous que la lecture de ces romans vous rendra plus charitable, plus humble, plus pure, plus généreuse dans l'accomplissement du devoir ? Non, Mesdames, c'est le contraire qui arrivera.

Vous me direz : « Mais, mon Père, je n'y prends aucun mal ; c'est pour moi un passe-temps. » — Vous n'y prenez aucun mal ! Est-ce bien sûr ? Pourquoi les dévorez-vous avec tant d'ardeur passionnée ? Et ces impressions voluptueuses, recherchées, voulues, consenties, savourées des centaines de fois au cours de cette lecture, ne sont-elles pas défendues sous peine de fautes graves par le 6^e commandement ? Et ces tableaux séduisants d'intrigues, de folles passions, remplis de doutes contre la foi, d'excuses pour le vice, de mépris pour la vertu, ne sont-ils pas de nature à souiller votre imagination et votre cœur ? Que de jeunes filles et de mères chrétiennes, plus sages que vous ne pouvez l'être, se sont perdues par les mauvaises lectures !

Quoi ! vous n'avez pas assez d'occupations dans votre intérieur ?... Alors puisez dans la Bibliothèque paroissiale : celle-ci est à votre disposition. Lisez vos livres de piété, lisez la vie des Saints, la doctrine chrétienne, lisez *l'Imitation*, lisez les livres fortement compénétrés de vie chrétienne. Tout cela, c'est une école de vertu !

Ah ! si vous connaissiez la vie privée des romanciers les plus à la mode, vous vous empresseriez de jeter au feu leurs ouvrages. Hommes sans foi, sans pudeur, sans moralité, ils spéculent effrontément sur les passions mauvaises pour alimenter leurs débauches !

Savez-vous ce qu'un écrivain tristement célèbre a mis en tête d'un de ses romans (*La Nouvelle Héloïse*) ? « Jamais fille chaste n'a lu de romans. » Retenez bien cet aveu ; il est significatif !

Un autre ayant trouvé sa fille occupée à lire un de ses propres ouvrages, il le lui arracha des mains en s'écriant avec indignation : « Si j'ai une défense à vous faire, c'est de ne jamais toucher ce livre ! »

Mesdames, lisez, mais de bons livres, ou plutôt n'en lisez que d'excellents !¹ Mais guerre au feuilleton, au roman malsain, au livre irréligieux ou licencieux ! Le mauvais livre, voilà l'ennemi !

¹ Consulter le précieux ouvrage de l'abbé Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire*, in-12 de 400 p., broché 3 f. 50, rel. 4 f. 50 ; aux bureaux de *Romans-Revue*, à Sin-le-Noble (Nord).

AVIS PAROISSIAUX

LE LIVRE DE MESSE

Mes frères,

Une regrettable habitude s'est glissée parmi nous, même chez les hommes qui fréquentent d'ordinaire les offices, à plus forte raison chez ceux qui n'y assistent que de temps en temps : c'est de ne pas apporter un livre de prières à l'église. Autrefois, on se faisait une gloire d'avoir un livre et de s'en servir ; aujourd'hui, — est-ce négligence ? est-ce respect humain ? — plusieurs viennent à la messe et se contentent de croiser les bras, estimant que par cette attitude Dieu doit se trouver suffisamment honoré.

1. La messe étant l'acte le plus sublime de la religion, l'œuvre la plus sainte, il y faut assister avec une pieuse attention, et suivre par l'esprit et par le cœur le renouvellement sur l'autel du sacrifice du Calvaire.

Un livre vous sera grandement utile pour fixer votre attention, arrêter la mobilité de votre esprit, alimenter votre piété et écarter l'ennui.

Si vous n'avez pas de livre, qu'arrivera-t-il habituellement ? Vos yeux, qui ne seront point retenus sur la page d'un livre, se promèneront dans l'église. Après cela, qui sait les pensées qui peuvent traverser l'imagination ? Et cela, en face des saints autels, au milieu de l'auguste sacrifice ; de sorte que la messe qui devrait être une source de bénédiction peut devenir une occasion de péché.

Si vous n'avez pas de livre, votre esprit se laissera aller à toutes sortes de divagations ; il sera envahi par les préoccupations matérielles, par des pensées complètement étrangères à la religion, par les mille futilités de la vie mondaine. Si les personnes pieuses se plaignent des distractions qui les assaillent, malgré des efforts d'attention, comment pourront-ils les éviter, ceux qui n'emploient aucun moyen pour les prévenir ? Le livre serait un bon moyen ; mais ils l'ont laissé à la maison.

Si vous n'avez pas de livre, la messe, quelque courte qu'elle soit, vous paraîtra toujours trop longue ; vous n'y trouverez aucun charme, aucune consolation ; vous vous ennuierez. Or, quand on s'ennuie à l'église, on est tenté de n'y plus revenir, de sorte que l'absence du livre pourrait amener l'abandon des devoirs religieux.

Si vous n'avez pas de livre, je le crains bien, vous ne prierez pas ; et alors, qu'est-ce que qu'une messe où l'on ne dit pas un mot de prière ? Elle ne mérite aucune grâce.

2. Il vous faut un livre ; mais *quel livre* ? Un livre de piété, un formulaire de prières, un Paroissien. Je vous conseille de choisir de préférence le Paroissien, et voici mes raisons : 1^o le Paroissien contient les prières liturgiques, celles que l'Eglise a toujours em-

ployées dans l'oblation du Saint Sacrifice, celles que redisent tous ses ministres quand ils ont l'honneur de monter à l'autel ; 2^o les prières du Paroissien expriment parfaitement les sentiments que vous pouvez et devez offrir à Dieu pendant la messe.

Que devez-vous faire pendant la messe ? Vous devez reconnaître, par le culte d'adoration, le souverain domaine de Dieu ; vous devez le remercier de ses bienfaits sans nombre ; vous devez en implorer le pardon de vos fautes ; vous devez lui demander les secours tant spirituels que temporels dont vous avez besoin. Or, vous trouverez dans votre Paroissien, dans les prières de la messe, des paroles choisies, des formules consacrées par un long usage, pour exprimer à Dieu vos adorations, vos remerciements, vos regrets, vos supplications.

Donc, mes frères, quand vous venez à l'église, ayez soin de vous munir d'un livre, élégant ou non, à tranche dorée ou à tranche blanche, peu importe ; mais apportez un livre. Car quelles que soient vos aptitudes pour le recueillement, pour la méditation, un livre est toujours une bonne compagnie, quand on assiste à la messe. Entre tous les livres, choisissez un Paroissien, pour les raisons que je vous ai dites.

3. Mais ce n'est pas assez d'avoir un livre de messe, il faut l'ouvrir et l'ouvrir au bon endroit. Ce n'est pas assez de l'ouvrir, il faut le lire avec foi, avec attention, s'assimiler les prières qu'il renferme, en pénétrer le sens, en goûter la suavité. Ne connaissez-vous point parmi vous des personnes qui ouvrent leur livre à une page quelconque, au commencement de la messe, et qui, à la fin, se retrouvent à la même page ? Je leur pardonne de se retrouver à la même page, si elles ont été subitement ravies en extase ; mais si, au lieu d'abaisser leurs yeux sur cette page, elles leur ont donné la liberté de tout voir, excepté leur livre, qu'elles ne s'étonnent point si je dis qu'elles n'ont pas entendu la messe.

Et puisqu'il est si avantageux d'avoir un livre à l'église, ayez soin de vous en munir, et, si vous n'en possédez point, procurez-vous-en un. J'engage les femmes et les jeunes filles à faire cet utile cadeau à leur mari, à leur père, à leur frère, et si ceux-ci avaient quelque répugnance à l'emporter, je leur dirais volontiers d'imiter l'exemple de cette jeune fille qui, avant la messe, allait discrètement le déposer sur le banc de son frère.

C'est se tromper, mes frères, que de croire qu'un livre est déplacé dans la main d'un homme. On cite des personnages illustres, des membres de l'Académie, des députés, des avocats, des hommes éminents, des savants distingués, qui vont tous les dimanches à la messe avec un gros livre. Preuve que c'est de bon ton ; vous ne devez donc pas avoir de honte à les imiter. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LIII

LA PERPÉTUITÉ DE L'ÉGLISE (suite)

Nous avons commencé dimanche dernier à vous parler de la perpétuité de l'Eglise. Nous achèverons aujourd'hui de traiter cet important sujet.

III. — Preuve tirée des témoignages

Ce ne sont pas seulement les idées et les faits qui nous fournissent des preuves en faveur de la perpétuité de l'Eglise, ce sont les témoignages. Ces témoignages sont de deux sortes : je recueille les uns sur les lèvres de Dieu, les autres sur les lèvres de l'homme.

I. Témoignages émanés de la bouche de Dieu.

— On voit, dans les écrits inspirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, Dieu promettre et accorder la perpétuité à son Eglise.

1^o Dieu PROMET la perpétuité à l'Eglise dans l'ANCIEN TESTAMENT, et cela d'une manière *positive* et d'une manière *négative*.

a) *D'une manière positive.* — Voici en effet comment il s'exprime en parlant de David et de sa postérité, image de Jésus-Christ et de l'Eglise : « J'ai fait alliance avec mon élu ; voici ce que j'ai juré à David, mon serviteur : J'affirmerai ta postérité pour toujours, et j'établirai ton trône à perpétuité. » (Ps., LXXXVIII, 4). On lit encore dans les psaumes les paroles suivantes : « Ce que nous avons entendu dire, nous l'avons vu dans la ville de notre Dieu : Dieu la fera subsister à toujours. » (Ps., XLVII, 9). Au livre de l'Ecclésiastique se trouve cet oracle : « La vie d'un homme se mesure par un certain nombre de jours ; mais les jours d'Israël sont sans nombre. » (xxxvii, 28). Écoutez de nouveau David : « L'Eternel, dit-il, a choisi Sion, il l'a désirée pour sa demeure. C'est mon lieu de repos à toujours. » (Ps., CXXXI, 13). « Elle est fondée sur les montagnes saintes. L'Eternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob. Des choses glorieuses ont été dites sur toi, ville de Dieu. C'est le Très-Haut qui l'affermirait. » (Ps., LXXXVI, 2, 3, 5). « Jérusalem, célèbre l'Eternel ! Sion, loue ton Dieu ! car il affermit les barres de tes portes. »

Tout, dans l'Ancienne Alliance, étant figuratif, cette stabilité, ces destinées immortelles sont l'image de la perpétuité de l'Eglise.

b) *D'une manière négative.* — Voici maintenant que les affirmations du Seigneur revêtent une forme négative. Il annonce en effet que les ennemis de l'Eglise, représentée sous les figures habituelles, ne pourront jamais rien contre cette cité de Dieu. « Des hommes dont l'âme est sans raison, lisons-nous au livre de la Sagesse, sont entrés dans des chemins d'éga-

rement. Ils se persuadent que les ennemis de la nation sainte pourront l'assujettir à leur domination. Eux-mêmes sont tombés, cherchant en vain à échapper à l'action perpétuelle de la Providence. » (Sap., xvii, 1). « Voilà, s'écrie Pharaon, les enfants d'Israël qui forment un peuple plus nombreux et plus puissant que nous. Allons ! montrons-nous habiles à son égard. Empêchons qu'il ne s'accroisse. » Et on accable le peuple juif de travaux pénibles. « Mais plus on l'accablait, plus il se multipliait et s'accroissait. » (Exod., i, 8-12).

Écoutez maintenant le cantique du Juste : « Ils m'ont assez opprimé dès ma jeunesse. — Qu'Israël le dise ! — Ils m'ont assez opprimé dès ma jeunesse. Mais ils ne m'ont pas vaincu. Des laboureurs ont labouré mon dos, ils y ont tracé de longs sillons. L'Eternel est juste : Il a coupé les cordes des méchants. Qu'ils soient confondus et qu'ils reculent, tous ceux qui haïssent Sion ! Qu'ils soient comme l'herbe des toits, qui se sèche avant qu'on l'arrache ! Le moissonneur n'en remplit point sa main ; celui qui lie les gerbes n'en charge point son bras, et les passants ne disent point : Que la bénédiction de l'Eternel soit sur vous ! Nous vous bénissons au nom de l'Eternel ! » (Ps., cxxviii). C'est dans un style plus énergique encore que Jérusalem, captive de Babylone, appelle la malédiction sur la cité coupable : « Eternel, souviens-toi des enfants d'Edom, qui dans la journée de Jérusalem disaient : Rasez, rasez jusqu'à ses fondements. Fille de Babylone la dévastée, heureux qui te rend la pareille, le mal que tu nous a fait ! Heureux qui saisit tes enfants et les écrase sur le roc ! » (Ps., cxxxvi, 7, 8, 9).

Dieu promet la perpétuité à l'Eglise cachée sous ces symboles expressifs.

Voici maintenant qu'il tient sa promesse.

2^o Dans le NOUVEAU TESTAMENT Dieu ACCORDE la perpétuité à son Eglise. — Si nous ouvrons, en effet, l'Evangile, qu'y voyons-nous ? L'Eglise subsistera à travers les âges sans avoir rien à craindre des vicissitudes humaines. L'ange Gabriel annonce à Marie que celui qui doit naître d'elle « règnera sur la maison de Jacob à jamais et que son règne n'aura pas de fin. » Notre-Seigneur dit à saint Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » (Mt., xvi, 18). Parlant de cette pierre sur laquelle repose l'Eglise, le Sauveur dira plus loin : « N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale de l'angle ; c'est du Seigneur que cela est venu, et c'est un prodige à nos yeux. Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera et celui sur qui elle tombera sera écrasé. » (Mt., xxi, 42-44). Enfin, avant de quitter ses apôtres, Notre-Seigneur leur fait entendre ces paroles : « Allez, enseignez les nations. Je suis

avec vous jusqu'à la consommation des siècles.» (Mt., xvii, 20).

Expliquons en quelques mots ce dernier texte :

Je suis avec vous : cette parole est consacrée en cent endroits de l'Ecriture pour marquer une protection assurée et invincible de Dieu. Elle tient lieu de tout, et il n'y a secours ni puissance qu'elle ne contienne. « Quand je marcherais, disait David, au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi. » (Ps., xxii, 4).

Mais peut-être que cette promesse souffrira des interruptions? Non ; Jésus-Christ n'oublie rien. *Je suis avec vous tous les jours*. Quelle discontinuation y a-t-il à craindre avec des paroles si claires?

Enfin, de peur qu'on ne croie qu'un secours si présent, si efficace ne soit promis que pour un temps : *Je suis, dit-il, avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles*. Ce n'est pas seulement avec ceux à qui je parlais alors que je dois être, c'est-à-dire avec mes apôtres. Le cours de leur vie est borné ; aussi ma promesse va plus loin, et je les vois dans leurs successeurs. C'est dans leurs successeurs que je leur ai dit : *Je suis avec vous* ; des enfants naîtront au lieu des pères : *pro patribus nati sunt filii*. (Ps., xlv, 17). Ils laisseront après eux des héritiers : ils ne cesseront de se substituer des successeurs les uns aux autres, et cette race ne finira jamais.

Dieu se porte donc garant de la perpétuité de l'Eglise.

La voix de l'humanité fait écho à sa voix.

II. Témoignages recueillis sur les lèvres des hommes. — Écoutez successivement 1^o les docteurs de l'Eglise, 2^o les évêques et les chrétiens illustres, 3^o les écrivains indifférents ou hostiles à la religion.

1^o Écoutez d'abord LES DOCTEURS DE L'EGLISE¹. — « C'est le propre de l'Eglise, écrivait saint Hilaire de Poitiers, de vaincre quand elle est blessée, d'être mieux comprise quand elle est accusée, de tout gagner quand elle est abandonnée. »

Saint Jean Chrysostome célèbre ainsi la victoire de l'Eglise sur ses ennemis dans tous les lieux et à travers tous les siècles :

O homme, si tu declares la guerre à l'homme, tu peux vaincre ou succomber ; mais quand tu attaques l'Eglise, l'espoir de vaincre t'est interdit ; car Dieu est plus fort que tout. Dieu a fondé, il a affermi ; qui essaiera d'ébranler ? Tu ne connais donc pas sa force ? Il regarde la terre, et il la fait trembler, il commande, et ce qui était ébranlé devient solide. L'Eglise est plus solide que le ciel même. Le ciel et la terre passeront, dit le Seigneur, mais mes paroles ne passeront point. Et quelles paroles ? Tu es Pierre, et sur cette pierre, qui est à moi, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Si tu ne crois pas à cette parole, crois aux faits.

Combien de tyrans ont essayé d'écraser l'Eglise ! Que de bûchers, que de bêtes féroces, que de glaives ! Et tout cela pour ne rien produire. Où sont maintenant ces redoutables ennemis ? Le silence et l'oubli en ont fait justice. Et l'Eglise, où est-elle ? Sous nos yeux, plus resplendissante que le soleil. Mais si lorsque les chrétiens étaient en petit nombre, ils n'ont pas été vaincus, aujourd'hui que l'univers entier est plein de cette religion sainte, comment les pourrais-tu vaincre ?

2^o Écoutez ensuite LES ÉVÊQUES, LES CHRÉTIENS ILLUSTRÉS. — Bossuet, dans l'un de ses discours, établit une sorte de dialogue entre le fidèle et l'Eglise :

« Il y a longtemps, ô Eglise, que l'on frappe sur vos pasteurs, et les troupeaux sont dispersés. Dieu vous a-t-il oubliée ? Les vents grondent, les flots se soulèvent ; vous flottez de cà et de là, battue des ondes et de la tempête ; ne craignez-vous pas d'être abîmée ? — Mes enfants, je ne m'étonne pas de tant de traverses ; j'y suis accoutumée dès mon enfance : *Sæpe expugnauerunt me a juventute mea*. Ces mêmes ennemis qui m'attaquent m'ont déjà persécutée dès ma jeunesse. Par conséquent, mon fils, ne t'étonne pas de ces violences. Regarde mon antiquité ; considère mes cheveux gris. Ces cruelles persécutions dont on a tourmenté mon enfance, m'ont-elles empêchée de parvenir à cette vénérable vieillesse ? Quoique je semble toujours flottante, ne t'étonne pas ; la main toute-puissante qui me sert d'appui saura bien m'empêcher d'être submergée¹. »

On voit les ennemis de l'Eglise eux-mêmes la soutenir, la protéger, la sauver, servant involontairement aux desseins de Dieu qui veut que cette société sainte soit animée d'une vie impérissable. « Ainsi, dit Massillon, la fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime ; elle sauve Moïse des eaux ; elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël qui doit un jour délivrer ses frères ; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfants. »

« Rome, dit Mgr Bertaud, évêque de Tulle, Rome doit à Pierre d'être la ville qui ne vieillit pas. Elle participe à ce privilège de l'invincible Eglise, *Ecclesia insenscibilis*. »

Dans le discours qu'il prononça au congrès de Malines, Mgr Dupanloup, parlant des épreuves de l'Eglise, s'exprime ainsi :

Quand on voit de près tant de maux et qu'on les sent, on pourrait être inquiet. Ce serait à tort. Dernièrement, en revenant de Rome, je traversais Pise et je trouvai là une admirable image de l'Eglise dans cette tour penchée dont vous avez entendu parler. Ceux qui ne savent pas le secret de l'habile architecte auquel on doit ce merveilleux monument, ne le contemplent qu'avec un certain effroi. Mais la caducité n'est qu'apparente. Il en est de même de l'Eglise.

Mgr Lagrange, n'étant encore que vicaire général d'Orléans, dans une allocution adressée

¹ Nous ne les envisageons pas ici comme échos de la Tradition, mais comme personnages privés.

¹ Sermon sur l'Eglise (Lebarq, t. iii, p. 202).

aux hommes, fait entendre ces éloquentes paroles :

D'où viennent les objections des incrédules contre l'Eglise ? C'est que cette chose immortelle, ô merveille divine ! c'est la faiblesse même, la faiblesse exposée à tous les coups. L'Eglise posée pour jamais dans le monde, ne l'est pas à la façon de ces grandes pyramides que le voyageur qui passe auprès d'elles n'a pas même la pensée d'insulter en passant, parce qu'il voit que le désert lui-même, dans ses plus grandes coïères, n'a pu que jeter un peu de sable à ses pieds. Non, l'Eglise est posée dans le monde à la façon d'une petite barque sur une mer, à la merci de tous les vents et de tous les flots ; et, toujours l'orage, toujours les résistances et les luttes, nécessaires et par conséquent éternelles ; luttes de la raison impatiente des dogmes ; luttes du cœur humain et des passions frémissantes ; luttes des pouvoirs publics jaloux et irrités de la grande vie de l'Eglise dans le monde ; toujours l'Eglise militante ici-bas, mais jamais vaincue ; toujours en péril et ne périssant jamais ; toujours sur quelque calvaire et sur quelque croix, mais toujours aussi assurée de ressusciter le troisième jour. Toujours la petite barque qui enfonce et qui va sombrer, et toujours le divin pilote qui s'éveille et, d'un mot, calme la tempête. Voilà le miracle permanent depuis dix-huit siècles et notre siècle qui ne veut pas croire aux miracles, est bien forcé de voir celui-là.

Joseph de Maistre admire que l'Eglise ait vécu, alors que tant de forces adverses se liguèrent pour la détruire :

Le christianisme, dit-il, a été prêché par des ignorants et cru par des savants, et c'est pourquoi il ne ressemble à rien de connu.

De plus il s'est tiré de toutes les épreuves. On dit que la persécution est un vent qui nourrit et propage la flamme du fanatisme, soit : Dioclétien alors favorisa le christianisme ; mais dans cette supposition, Constantin devait l'étouffer, et c'est ce qui n'est pas arrivé. Il a résisté à tout, à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux humiliations, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à la pauvreté, à la nuit du moyen âge et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV. Un empereur tout-puissant et maître de la plus grande partie du monde connu épuisa jadis contre lui toutes les ressources de son génie ; il n'oublia rien pour relever les dogmes anciens ; il livra le culte chrétien au ridicule, il appauvrit son sacerdoce. Diffamation, cabales, injustice, oppression, force et adresse, tout fut inutile : le *Galiléen* l'emporta sur Julien le philosophe.

Aujourd'hui l'expérience se répète avec des circonstances encore plus favorables. Rien n'y manque de ce qui doit la rendre décisive. Si elle réussit, le philosophisme peut battre des mains et s'asseoir sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve plus vigoureux, si Hercule chrétien soulève le fils de la terre et l'étouffe dans ses bras, patuit Deus... Or, j'en ai la ferme espoir, dans cent ans, la France sera chrétienne, l'Angleterre catholique, et les peuples de l'Europe iront chanter un *Te Deum* dans la basilique de Sainte-Sophie à Constantinople.

3^e Ecoutons enfin les ÉCRIVAINS INDIFFÉRENTS OU HOSTILES à la religion.

Le protestantisme rend par la bouche du premier historien de l'Angleterre, Macaulay, l'hommage suivant à l'Eglise :

Il n'existe point, il n'a jamais existé sur cette terre une œuvre de politique humaine aussi digne d'examen et d'étude, que l'Eglise catholique ro-

maine. L'histoire de cette Eglise relie ensemble les deux grandes époques de la civilisation. Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon, pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Flavian. Les plus fières maisons royales ne datent que d'hier, comparées à cette succession des souverains pontifes, qui, par une série non interrompue, remonte du pape qui a sacré Napoléon dans le dix-neuvième siècle, au pape qui sacra Pépin dans le huitième, et bien au-delà. La république de Venise qui venait après la papauté en fait d'origine antique, était moderne comparativement : la république de Venise n'est plus, et la papauté subsiste. La papauté subsiste non à l'état de décadence, non comme une ruine, mais pleine de vie et d'une jeunesse vigoureuse. L'Eglise catholique envoie encore aux extrémités du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent dans le comté de Kent avec Augustin, des missionnaires osant encore parler aux rois ennemis avec la même assurance qui inspira le pape Léon en face d'Attila. Le nombre de ses enfants est plus considérable que dans aucun des siècles antérieurs ; ses acquisitions dans le nouveau monde ont plus que compensé ce qu'elle a perdu dans l'ancien. Les membres de sa communion peuvent certainement s'évaluer à cent cinquante millions, tandis que toutes les autres sectes réunies ne s'élèvent qu'à cent vingt millions. Aucun signe n'indique que le terme de cette longue souveraineté soit proche ; elle a vu le commencement de tous les gouvernements qui existent aujourd'hui et nous n'oserions pas dire qu'elle n'est pas destinée à en voir la fin. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied sur le sol de la Grande-Bretagne, avant que les Francs eussent passé le Rhin, quand l'éloquence grecque était florissante encore à Antioche, quand les idoles étaient adorées encore dans le temple de la Mecque. Elle peut donc être grande et respectée encore, alors que quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre une arche brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul.

Théodore de Bèze qui fut, après Calvin, le chef du protestantisme à Genève, écrivait en parlant de l'Eglise : « C'est une enclume qui a brisé tous les marteaux. »

Voltaire, ce moqueur impie, cet ennemi acharné du christianisme, salue la vitalité puissante, invincible de l'Eglise :

Le judaïsme, dit-il, le sabéisme, la religion de Zoroastre rampent dans la poussière ; le culte de Tyr et de Carthage est tombé avec ces puissantes villes. La religion des Miltiades et des Périclès, celle de Paul Emile et de Caton, ne sont plus ; celle d'Odin est anéantie ; la langue même d'Osiris, devenue celle des Ptolémées, est ignorée de leurs descendants ; le théisme pur n'a jamais existé. Le christianisme seul est resté debout parmi tant de vicissitudes, et dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en est l'auteur.

La vérité reste pour l'éternité, et les fantômes d'opinions passent comme des rêves de malades. La religion subsiste depuis six mille ans de l'aveu de tous, et les sectes sont d'hier. Je suis forcé de croire et d'admirer.

C'est encore Voltaire qui écrivait : « La religion est un colosse que cent coups de bélier n'ont pu ébranler pendant l'espace de dix-huit siècles : croyez-vous qu'un caillou le jettera par terre ? »

**

Montesquieu nous parle d'un personnage qui avait passé sa vie à Rome et sur la tombe duquel on grava ces mots : « VIXIT IN CIVITATE ÆTERNA. Il a vécu dans la Ville éternelle. » Cette épitaphe pourrait convenir à tous les chrétiens. Eux aussi passent leur vie dans la cité éternelle puisqu'ils vivent dans l'Eglise que Dieu a affermie pour toujours. Que cette pensée vous pénètre du sentiment d'une invincible confiance. César embarqué sur un frêle esquif disait au pilote effrayé par la tempête : « *Quid times ? Cæsarem vehis ?* Que crains-tu ? Tu portes César. » Et Napoléon s'étant aventuré au plus fort de la mêlée, disait à ses généraux qui tremblaient pour sa vie : « N'ayez pas peur, le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. » L'Eglise, quels que soient les dangers qui la menacent, ne périra jamais. Elle subsistera jusqu'à la fin des temps. Elle durera autant qu'il y aura des hommes à instruire, à consoler, à sauver.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLV

LA RETRAITE ANNUELLE

Mes enfants,

Plusieurs fois déjà, dans nos réunions précédentes, je vous ai annoncé la retraite qui commencera mercredi soir pour se clôturer dimanche prochain. Je vous ai fait connaître l'heure des exercices du matin et du soir, je vous ai dit toute l'importance de cette retraite pour notre Patronage, et tous les avantages que vous pouvez en retirer. Cependant, ce soir je veux revenir sur ces choses, pour que tous profitent le mieux possible de ces jours de recueillement.

I

J'exprimerai tout d'abord un regret : c'est de ne pouvoir pas vous faire faire à tous une retraite fermée. Quelques-uns de vos camarades ont eu ce grand avantage de se retirer de leurs occupations et pendant trois jours de s'occuper uniquement de leur âme. C'est impossible pour le plus grand nombre d'entre vous ; du moins nos exercices du matin et du soir peuvent être très fructueux, si vous voulez bien y apporter toute votre bonne volonté.

Vous êtes convaincus, mes enfants, que la retraite est l'action la plus importante de l'année pour votre Patronage. Le Patronage vous donne des jeux, des fêtes, des distractions, mais son but est de faire de vous des chrétiens ; le Patronage vous donne du plaisir, mais il veut surtout votre éducation. Au cours d'une année, il y a des hauts et des bas dans la marche de l'œuvre ; on fait bien quelques entorses au règlement et aux traditions qui lui donnent son caractère. C'est par la re-

traite que le Patronage exercera sa grande influence chrétienne sur vous et vous rappellera vos devoirs envers lui.

La retraite est importante pour vous, à cause des avantages que vous en tirerez ; nous en parlerons tout à l'heure.

La retraite est importante pour la paroisse. Parlant de vous et de moi, on a dit : « Il veut donc en faire des moines ? » Si vous le désirez, mes enfants, je n'y mettrai pas d'opposition ; mais j'avoue que ce n'est pas mon but. En faisant de vous de bons chrétiens, nous voulons donner une vie sérieuse et profonde à notre paroisse et lui préparer une génération forte pour l'avenir.

J'ajouterai que la retraite est importante pour Dieu. Dieu aime la jeunesse à cause de ses énergies, de son enthousiasme, de ses vertus ; et la gloire de Dieu dans le monde dépend bien un peu de votre retraite, puisque, si elle vous rend meilleurs, Dieu en sera plus glorifié.

Nous revenons trop souvent sur ces choses pour que j'insiste, et certes, ce n'est pas la conviction qui vous manque pour bien faire votre retraite.

II

1. « Pour faire un civet, il faut un lièvre. » Pour faire une retraite, il faut des jeunes gens ! Vous assisterez donc, mes enfants, aux réunions. Nous avons fixé l'exercice du soir à 8 h. 1/2, afin que vous ayez le temps de prendre votre dîner après le travail, et la méditation du matin à 6 h. Evidemment, il y aura un petit effort à donner afin de suivre régulièrement ces deux réunions de chaque jour.

Il vous faudra venir malgré le temps, qui peut être mauvais. Pour quelques-uns, il faudra sortir du lit plus tôt que de coutume et affronter l'air un peu vif du matin. Je prêchais une retraite dans un Patronage, en janvier, par un froid très figoureux. Malgré la température, la très grande majorité des jeunes gens assistaient à la méditation et quelques-uns habitaient à 2 ou 3 kilomètres du Patronage.

Il vous faudra venir malgré la fatigue. Ici, ceux qui se plaindraient de la fatigue de la retraite auraient mauvaise grâce. Vous venez pendant plus de trois jours consécutifs lorsqu'il s'agit de préparer une soirée récréative ou un concours de gymnastique. Vous ne reculez pas devant le sacrifice de votre sommeil lorsqu'il s'agit d'une fête. Vous ne reculerez pas davantage, mes enfants, pour essayer de voir clair en votre âme et pour faire un pas de plus dans le bien.

Peut-être il vous faudra venir malgré vos parents. Non pas que vos familles s'opposent directement à ces réunions ; mais, il se pourrait qu'on vous dise que matin et soir, c'est beaucoup de dérangement ; que vous pourriez vous dispenser des réunions du matin ou au

moins d'une ou deux réunions au cours de la retraite ; que sais-je !... Vos parents font quelquefois ces remarques avec raison lorsque nous avons une longue préparation de fête. Dans la circonstance, mes enfants, il n'y a que 3 jours de retraite, au total 7 réunions ; vous ne devez en manquer aucune. D'ailleurs, si quelques difficultés de ce genre vous étaient suscitées dans vos familles, je vous prierais de m'en faire part et j'arrangerais facilement, je crois, les choses.

2. Il est absolument nécessaire, mes enfants, que *vous assistiez à TOUTES les réunions* de la retraite.

Pour vous d'abord. Ne suivre la retraite qu'à moitié manquerait d'intérêt. De plus, vous vous exposeriez à négliger une instruction où peut-être le Bon Dieu vous attend. La grâce de Dieu est attachée à une parole, à un exemple. Manquer une instruction, c'est manquer un rendez-vous dans lequel Dieu avait peut-être des communications importantes à vous faire. Il est fréquent de rencontrer des âmes dont la conversion a eu pour point de départ une parole du prédicateur au cours de la retraite.

Pour vos camarades ensuite. Si vous manquez une réunion, il n'y a pas de raison pour que vos amis ne la manquent pas également. Alors, que devient la retraite?...

De plus, l'absence même d'un petit nombre est toujours remarquée et enlève de la vie, de l'élan à nos réunions. C'est donc votre avantage personnel et l'avantage du patronage tout entier que les réunions soient suivies très régulièrement.

Vous devez d'ailleurs, mes enfants, profiter de la retraite pour faire un peu d'apostolat autour de vous. Allez chercher vos amis, décidez les plus jeunes, entraînez les hésitants, afin que le souffle divin les atteigne tous, pour que tous en soient purifiés et réconfortés.

3. Au sujet de l'assistance à la retraite, deux avis pratiques. — 1^o *Arrivez très exactement à l'heure*. Il faut le dire, mes enfants, l'exactitude n'est pas précisément votre vertu. Qu'elle le soit pendant la retraite ; s'il vous en coûte un peu, ce sera l'occasion de faire un sacrifice méritoire dont le Bon Dieu tiendra certainement compte. La réunion du matin est à 6 h. : pensez qu'elle est à 6 h. moins un quart. Celle du soir est à 8 h. $\frac{1}{2}$: pensez qu'elle est à 8 h. $\frac{1}{4}$. Il est important que les exercices commencent exactement, afin que le soir vous puissiez prendre assez de repos pour vous éveiller à l'heure le lendemain, et afin que le matin ceux qui travaillent dans des ateliers ou des bureaux puissent arriver sans retard à leurs postes. — 2^o Comme les années précédentes, nous aurons le Saint-Sacrement dans la chapelle du Patronage pendant la retraite. Mes enfants, N.-S. est ici le premier Maître : ce sera pour nous un honneur

de le posséder ! Comme les années précédentes, vous vous ferez un devoir de venir le saluer dès votre arrivée en faisant une courte prière dans cette chapelle. Vous en profiterez d'ailleurs, mes enfants, pour vous recommander à lui ainsi que vos camarades. Quelquefois, j'ai eu la joie, lorsque les plus jeunes d'entre vous oubliaient cette petite visite, de voir les aînés la leur rappeler et les envoyer à la chapelle. C'est très bien ! C'est un bel exemple de foi dont le Bon Dieu lui-même doit se réjouir. Continuez !

III

Vous viendrez à la retraite. Vous n'y viendrez pas en amateurs, parce qu'on vous le demande, et avec la volonté arrêtée de n'y attacher aucun intérêt et de n'en retirer aucun fruit ! *Vous y viendrez en hommes consciencieux*.

1^o Conscients du *grand bienfait* qu'est la retraite. Pendant 3 jours, Dieu va parler à votre âme par le prédicateur. Il va jeter sa lumière sur le chemin parcouru et sur la route à suivre. Il va vous détourner du mal par le remords de la conscience et vous exciter au bien par les bonnes pensées et les bons désirs. N'est-ce pas là un grand bienfait de Dieu ? Parmi les chrétiens, combien désireraient suivre la retraite que vous allez faire, mais n'en ont ni le temps ni le courage ! Profitez donc du bienfait de Dieu pendant qu'il vous est donné ; vous regretteriez plus tard de l'avoir méprisé.

2^o Conscients de *votre responsabilité*. Vous connaissez la parabole des talents. Le Maître demande des comptes à ses serviteurs. A qui il a confié 10 talents, il en demande 20 ; à qui il en a confié 5, il en réclame 10. A vous Dieu donne la retraite, c'est-à-dire une grâce de conversion dont vous pouvez facilement profiter. Mais, de cette grâce vous êtes responsables ! Dieu au dernier jour vous en demandera compte ; et si, comme le serviteur qui a enfoui son talent dans la terre, vous n'avez pas su faire fructifier le don de Dieu, si vous sortez de la retraite tels que vous y êtes entrés, sans changement, sans perfectionnement, craignez que Dieu ne vous punisse de votre langueur et de votre apathie.

3^o Conscients des *avantages de la retraite*. S. François de Sales a dit : « Il ne suffit pas de remonter notre horloge chaque jour, il faut chaque année en examiner toutes les pièces. » La retraite est en effet l'inventaire de la vie, dans lequel on constate les gains et les pertes, pendant lequel on s'organise pour de plus grands succès.

La retraite *affermit la foi*. Au cours d'une année, que d'attaques, que de mépris dont vous êtes l'objet ! L'étude des grandes vérités exposées pendant la retraite vous montre l'inanité des objections, la faiblesse et souvent la mau-

vaïse foi des adversaires, en même temps qu'elle jette plus de lumière en votre esprit.

La retraite *brise le respect humain*. Quand ensemble on a prié pour devenir meilleurs, on ne craint plus de se montrer bons. C'est après une retraite, habituellement, que les jeunes gens se décident à briser avec la vie calme du passé pour se jeter dans les luttes de l'apostolat.

La retraite surtout, mes enfants, donne à chacun de vous *la force de se vaincre soi-même*, de dominer tous les instincts bas et égoïstes de la nature et de rentrer résolument dans la vie chrétienne. J'ai vu un jeune homme de 17 ans qui chaque soir de sa retraite allait prier devant une image de N.-D. du Perpétuel Secours. Il venait de subir une crise, puisque tous ses camarades avaient été chassés du Patronage les semaines précédentes. Que se passa-t-il dans cette âme, je ne sais. Ce que je sais, c'est ce que tous ont vu ; après la retraite, il devint l'édification de ses amis, très régulier et très pieux aux offices, s'approchant plus souvent des sacrements, très bon et un vrai « boute-en-train » au Patronage, en définitive vraiment chrétien, et selon toutes les apparences vraiment heureux.

Ici encore, mes enfants, deux avis pratiques : Pour profiter réellement de la retraite : 1^o Vous écouterez Monsieur le prédicateur avec la volonté de vous instruire, mais surtout *vous prierez*. Vous prierez beaucoup : avant et pendant les exercices ; dans la journée, en pensant que vous êtes en retraite ; en réfléchissant à ce qui vous a été dit, en faisant quelques sacrifices pour vous et vos camarades. 2^o *Vous prendrez une résolution. Une seule !* c'est suffisamment difficile à tenir. Et naturellement vous irez au plus pressé. Vous constaterez la faute dans laquelle vous tombez le plus souvent, vous chercherez quelle en est la cause, vous trouverez ou vous demanderez à votre confesseur le moyen de faire disparaître la cause et son effet ; ce sera votre résolution.

Mes enfants, je n'ai fait que vous rappeler les choses élémentaires, mais essentielles pour une retraite. Maintenant, je vous demande, par amour pour Dieu, et par amour pour votre Patronage, de vous mettre à l'œuvre tout entiers et de tout votre cœur. Ah ! si vous vouliez ouvrir vos âmes à la rosée divine qui va descendre pendant ces jours ; si vous vouliez prêter l'oreille aux appels intérieurs que fera entendre la voix de Jésus-Christ ; si vous vouliez suivre l'Ami qui en se donnant à vous, vous tendra la main pour vous aider à le suivre sur sa route ; comme vous seriez forts ! comme vous seriez grands ! comme vous seriez beaux ! Car, mystère admirable ! en vous sacrifiant vous-mêmes, vous ne perdez rien et vous gagnez tout ; vous offrez votre sacrifice à

Jésus-Christ qui l'accepte et vous rend immédiatement et au centuple votre offrande en se donnant tout entier à vous. Oui, pendant la retraite, donnez-vous tout entiers à Jésus-Christ afin de recevoir Jésus-Christ, et puisque, « à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, » après la retraite vous apparaîtrez dans le monde transformés, divinisés, revêtus de la force, de la grandeur, de la beauté divine, vivant d'une vie ressuscitée, pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de votre Patronage, pour votre plus grand bonheur et le bonheur de tous ceux qui vous approcheront.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XV

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS :
PARTIE HISTORIQUE

Quand Silas et Timothée revinrent de Macédoine, ils exposèrent à l'Apôtre la situation de la jeune Eglise de Thessalonique.

Une nouvelle persécution s'était élevée et les fidèles avaient eu beaucoup à souffrir de la part de leurs concitoyens. (I Thess., III, 3 ; II, 14). Ils pouvaient être ébranlés dans leur foi, et retourner au paganisme ou à la Synagogue. Ils avaient résisté et leur Eglise était proposée comme modèle à toutes celles d'Achaïe (I, 8). On gardait d'ailleurs de lui un souvenir de vénération (III, 16). Mais ses ennemis poursuivaient sournoisement leurs agissements, il le calomniaient, le traitant d'impos- teur, de séducteur des femmes, d'homme cupide et ambitieux, astucieux et flatteur (II, 3-6). Quelques-uns, travaillés par l'esprit d'indépendance, s'affranchissaient de l'autorité des anciens (V, 12). Les désordres commençaient à s'introduire dans la communauté chrétienne (IV, 3). Enfin quelques frères étaient morts avant l'avènement du Christ que tous se figuraient prochain. Quel sort leur serait réservé, et pourquoi d'autre part travailler, remplir assidument ses devoirs, et rien entreprendre, puisqu'on attendait la Parousie, l'arrivée du Christ sur les nuées, puisqu'on avait si peu de temps à vivre ? (IV, 12 et suiv.).

Ces nouvelles le réjouissaient et le préoccupaient. Il aurait voulu se rendre lui-même à Thessalonique, mais il avait dû y renoncer, à cause des haines furieuses des Juifs. Déjà d'Athènes il avait envoyé Timothée à sa place, peut-être avec une courte lettre de sa main, et la présence de son disciple le plus aimé avait rendu le courage aux frères. En face des événements nouveaux, son cœur s'était ému, et ne pouvant aller voir ses chers Thessaloni- ciens, il leur écrivit.

Ce sont les prémices de sa plume. Il se montre ce qu'il est, tendre et inquiet, il multiplie les éloges afin de faire passer ses avis qui demeurent emprunts d'une suave charité. Cette lettre est instructive au point de vue de la critique littéraire, parce qu'elle nous permet de suivre le développement de ses idées, de sa manière, ce qu'on appellerait aujourd'hui l'évolution de sa plume. Il n'y traite presque point des questions dogmatiques, il n'y fait pas de polémique, parce que les vérités qu'il a prêchées ne sont point attaquées. A Thessalonique, on ne rencontrait alors pas de judaïsants. Ce qui était urgent, c'était d'encourager, d'éclairer et de réprimer les abus. Sa première Epître répond aux besoins et aux anxiétés de la jeune Eglise. Elle confirme et explique le récit des Actes.

Reuss, Renan, Weiss, Sabatier et Harnack la considèrent comme authentique, et puisqu'elle fut écrite de Corinthe, ce fut sans doute au commencement de l'an 53, sept ou huit mois après que Paul eut quitté Thessalonique; car depuis son départ il y a eu un certain nombre de morts (iv, 12), et la renommée de leur chrétienté s'est répandue dans toute l'Achaïe (i, 7). Tout cela suppose un certain temps. D'autre part Silas, dont le nom est en tête de la lettre, ne sera plus réuni désormais avec Paul, attendu qu'il va s'attacher à la personne de Pierre.

Par délicatesse saint Paul nomme au commencement de son Epître ses compagnons d'apostolat; il ne prend même pas le titre d'Apôtre, comme si son humilité lui prescrivait de se placer au même rang que ses deux collaborateurs.

I

Voici le début de la Première aux Thessaloniens, c'est surtout une action de grâces :

¹ Paul et Silas et Timothée à l'Eglise des Thessaloniens qui est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus-Christ. Grâce et paix soient en vous !

C'est la formule grecque à laquelle l'Apôtre donne une forme chrétienne définitive. Le mot *ἐκκλησία* qui désignait chez les Grecs la libre assemblée délibérante des citoyens, devient l'assemblée chrétienne, l'Eglise. Saint Paul déclare que cette « Eglise » est « en Dieu le Père », pour affirmer la foi en l'unité de Dieu, contre les païens ; et « dans le Seigneur Jésus-Christ », pour distinguer l'assemblée chrétienne de la Synagogue juive.

Nous retrouverons partout désormais, sauf dans l'Epître aux Hébreux, la même formule, avec quelques variantes qui ne changent pas le fond de la pensée apostolique, ainsi que *Gratia vobis et pax*. Grâce et paix dans les âmes, et paix par la grâce. Expressions nouvelles nécessaires pour les temps nouveaux.

² Nous rendons constamment grâces à Dieu pour vous tous, nous faisons sans cesse mémoire de vous dans nos prières, ³ nous rappelant devant

Dieu et notre Père l'œuvre de votre foi, votre labeur, votre charité et la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

⁴ Nous savons, frères chéris de Dieu, que vous avez été élus, ⁵ car l'Evangile que nous vous avons prêché n'a pas consisté seulement en paroles : il a été accompagné d'une vertu pénétrante du Saint-Esprit et d'une grande plénitude de ses dons.

Vous savez ce que nous avons été parmi vous, pour votre salut, ⁶ et vous-mêmes vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, car vous avez reçu la parole au milieu de nombreuses tribulations, avec la joie du Saint-Esprit. ⁷ Aussi vous êtes devenus un modèle pour tous les croyants de Macédoine et d'Achaïe. ⁸ Par vous, en effet, la parole de Dieu s'est répandue avec éclat non seulement en Macédoine et en Achaïe, mais votre foi en Dieu est devenue si célèbre en tout lieu que nous n'avons pas besoin d'en rien dire. ⁹ Car les fidèles eux-mêmes racontent de nous le succès de notre arrivée parmi vous, et comment vous avez renoncé à vos idoles pour vous convertir à Dieu, pour servir le Dieu vivant et véritable, ¹⁰ et attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir.

Cet exorde n'est pas seulement une action de grâces, mais une suite d'éloges mérités. Ils ont montré leur vertu dans les afflictions, et ils sont en bon renom partout. Avec quel empressement ils ont accueilli la parole de Dieu et abandonné les idoles ! Maintenant, comme Paul leur a prêché le jugement de Dieu qui arrive et la colère à venir, ils attendent la Parousie, la venue glorieuse du Christ. Il est permis de reconstituer ainsi le thème des prédications de l'Apôtre à Thessalonique.

L'Epître peut se diviser en deux parties, la partie historique et la partie morale ; mais il n'y a point d'ordre déterminé. C'est une lettre où S. Paul s'épanche, se justifie, évoque ses souvenirs, instruit avec autant de charme que de simplicité.

II

La partie historique d'abord (II-IV) :

¹ Vous savez bien vous-mêmes, frères, que notre arrivée chez vous n'a pas été sans fruits. ² Auparavant nous avions, vous ne l'ignorez pas, subi de mauvais traitements à Philippiques. Cependant plein de confiance en notre Dieu, nous n'avons pas hésité à vous annoncer l'Evangile de Dieu parmi de grandes luttes.

³ C'est que notre prédication écarte également l'erreur, les motifs impurs et la fraude. ⁴ Dieu nous a choisis pour nous confier son Evangile, et nous parlons ainsi ; non pas pour plaire aux hommes mais à Dieu qui connaît le fond de nos cœurs.

⁵ Non, jamais nous n'avons usé de flatterie dans nos discours, vous le savez ; nous n'avons jamais été conduits non plus par l'avarice, Dieu en est témoin ! ⁶ La gloire, nous ne la recherchons pas auprès des hommes, ni chez vous, ni chez d'autres.

⁷ En notre qualité d'apôtres du Christ, nous pouvions vous imposer la charge de nos personnes, mais nous avons voulu nous faire petits au milieu de vous. Semblables à une mère qui réchauffe et nourrit ses petits enfants, ⁸ ainsi nous qui vous aimons tendrement, nous voulions vous donner non seulement l'Evangile de Dieu, mais même notre vie, tant vous nous êtes devenus chers.

⁹ Souvenez-vous en effet, frères, de notre labeur et de nos fatigues. Nous travaillions jour et nuit, afin de ne pas vous être une charge, et nous vous prêchions en même temps l'Evangile de Dieu.

¹⁰ Vous êtes témoins, et Dieu aussi, que nous avons agi envers vous qui avez embrassé la foi, avec sainteté, justice et douceur. ¹¹ Vous savez qu'à l'égard de chacun de vous nous avons été comme un père à l'égard de ses enfants ; ¹² vous exhortant, vous consolant et vous conjurant de vivre d'une manière digne de Dieu qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire.

¹³ C'est pourquoi nous aussi nous rendons sans cesse grâce à Dieu parce que, la parole de Dieu que vous avez reçue de nous, vous l'avez reçue, non comme une parole humaine, mais — ce qui est la vérité — comme la parole de Dieu, lequel opère en vous qui avez cru. ¹⁴ Car vous êtes devenus, frères, les imitateurs des Eglises de Dieu qui, en Judée, vont au Christ Jésus. Vous avez en effet souffert, vous aussi, de la part de vos concitoyens, des mêmes persécutions qu'ils ont subies eux-mêmes de la part des Juifs. ¹⁵ Ceux-ci ont fait mourir le Seigneur Jésus et les prophètes, ensuite ils nous ont persécuté à notre tour. Ils déplaient à Dieu et se constituent les ennemis de tous les hommes, ¹⁶ puisqu'ils nous empêchent de prêcher aux Gentils l'Evangile qui les sauverait. Aussi ils comblent la mesure de leurs péchés, et la colère de Dieu est suspendue sur leur tête pour jamais.

Ainsi il justifie sa conduite personnelle. Il en expose les mobiles : il dit ce qu'il a fait, ce qu'il a été pour eux, ses fatigues et son labeur pour ne pas leur être à charge, ses instances pour qu'ils soient dignes de Dieu. Ils l'ont écouté, et leur Eglise est devenue aussi fidèle et sainte que celle de Judée : ils ont d'ailleurs rencontré les mêmes adversaires qui ont tué le Christ, et s'opposent aux desseins de la Providence sur les Gentils. Ennemis de Dieu et du genre humain, ils sont sous le coup de la colère céleste.

Cependant leurs menées et leurs menaces l'ont obligé à quitter Thessalonique. Qu'il a souffert de s'arracher à ses néophytes !

¹⁷ Pour nous, frères, séparés un moment de vous, de corps, non de cœur, nous avions hâte et nous désirions vivement revoir vos visages. ¹⁸ Aussi nous voulions aller chez vous. Moi, Paul, j'en ai eu deux fois le dessein, mais Satan nous en a empêché. ¹⁹ Quelle est en effet notre espérance, notre joie, notre couronne de gloire ? N'est-ce pas vous aussi, devant Notre-Seigneur Jésus, au jour de son avènement ? ²⁰ Car vous êtes notre gloire et notre joie !

¹ C'est pourquoi n'y tenant plus, j'ai préféré rester seul à Athènes, ² et vous envoyer Timothée notre frère, ministre de Dieu pour l'Evangile du Christ, afin qu'il vous affermis et vous encourage dans votre foi, ³ et que personne ne soit ébranlé dans vos tribulations. Vous savez que nous sommes destinés à ces afflictions. ⁴ Au temps même où nous étions près de vous, nous vous avons prédit que nous aurions à souffrir des tribulations. Cela est arrivé et vous le savez.

⁵ Aussi, n'y tenant plus, j'envoyai Timothée reconnaître l'état de votre foi, de peur que le tentateur ne vous eût tentés et que notre labeur ne fût sans fruit.

Quelles angoisses furent les siennes, et quand il fut privé de leur présence, comme un père qui se trouve tout à coup privé de ses enfants ! et quand il vit la persécution fondre sur eux ! Aussi est-ce lui-même qui envoie Timothée

voir où en était leur foi : *missi ad cognoscendam fidem vestram*. Et quelle joie à son retour !

⁶ Mais Timothée vient d'arriver de chez vous auprès de nous ; il nous a parlé de votre foi et de votre charité ; il nous a dit que vous avez toujours de nous un bon souvenir, que vous désirez nous voir comme nous désirons vivement aussi vous voir. ⁷ Par là, frères, dans toutes nos afflictions et nos tribulations nous avons été consolés par vous, par votre foi. ⁸ Oui, nous vivons maintenant, puisque vous demeurez fermes dans votre foi.

⁹ Comment rendre à Dieu assez d'actions de grâces pour la joie dont nous sommes comblés à cause de vous devant notre Dieu ? ¹⁰ Nuit et jour nous le prions instamment qu'il nous accorde de revoir votre visage et de compléter ce qui manque à votre foi.

¹¹ Que Dieu et notre Père, que Notre-Seigneur Jésus-Christ dirige nos pas vers vous ! ¹² Et vous, que le Seigneur multiplie et qu'il fasse surabonder en vous votre charité les uns envers les autres et envers tous, comme elle surabonde en nous pour vous !

¹³ Qu'il affermis vos cœurs, qu'il les rende d'une sainteté irréprochable devant Dieu et notre Père, au jour de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec tous ses saints. *Amen.*

Ce qui ressort de ces paroles pleines de suavité, c'est le grand cœur de l'Apôtre. Jusqu'à l'arrivée de Timothée, il ne vivait pas. Mais il apprend que ses chers Thessaloniens ont gardé leur ferveur et leur foi, aussitôt il se sent revivre. Il en oublie ses angoisses et ses tribulations de Corinthe (III, 7). Il n'est heureux que lorsque ses enfants demeurent fidèles, son bonheur personnel dépend de leur vertu. Comme on sent qu'il a déjà « la sollicitude de toutes les Eglises ! »

Maintenant qu'il est assuré que ses fils de Thessalonique sont dans la bonne voie, il éclate en action de grâces, mais à sa reconnaissance il ajoute une prière ardente, celle de les revoir afin de suppléer encore à ce qui manque à leur foi, afin de les rendre parfaits en obéissance et en sainteté. Il s'adresse à Dieu notre Père, mais aussi à Jésus-Christ, à qui il reconnaît la même puissance qu'au Père.

Mais pourquoi les veut-il d'une sainteté irréprochable ? C'est que l'avènement du Sauveur, la Parousie est proche. Il doit les présenter devant lui, devant son tribunal, « devant Dieu et notre Père », au jour où apparaîtra Jésus-Christ avec tous ses saints. Il revient sans cesse sur cette pensée, qui, nous le savons et nous le verrons mieux encore, préoccupe aussi les Thessaloniens, et qui est pour plusieurs un danger, car elle paralyse leurs efforts, et les maintient dans une dangereuse oisiveté.

Maintenant il va passer aux exhortations morales.

IMPRI-MATUR

Lingonis, die 16 augusti 1911.

AL. RAVRY, *vlc. gen.*

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Ἀποφραγισθέντες, mal traduit par *désolati*.

Ami du Clergé du 24 août 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des femmes chrétiennes. — Cinquième instruction : Les exemples des martyrs, 609.

Pour le Premier Vendredi. — XXXI. « Venez à moi ! » 613.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — Avant-propos, 614. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie : 1° L'Ave Maria, 615.

RETRAITE A DES FEMMES CHRÉTIENNES

Cinquième Instruction

LES EXEMPLES DES MARTYRS

*Inspice et fac secundum
exemplar quod tibi in
monte monstratum est.*

Regardez et faites suivant
le modèle qui vous a été
montré sur la montagne.
(Exode, xxv, 40).

Mesdames,

Nous avons tâché de regarder bien en face les principales sources de nos défaillances, les nombreux ennemis qui font le siège de nos âmes, quelques-unes des maladies spirituelles auxquelles nous avons peut-être jusqu'ici payé un douloureux tribut et qui pourraient, faute de vigilance de notre part, nous consumer tout à fait. La conclusion de ce premier travail, c'est la constatation crucifiante de notre extrême fragilité et l'impérieux besoin que nous avons de réparer nos forces perdues en faisant provision d'abondantes énergies nouvelles pour l'avenir.

Le passé, nous en géissons, nous l'arrosions de nos larmes ! Oui, c'est bien ! Mais puisse-t-il nous donner l'expérience et éclairer nos résolutions réparatrices pour demain ! Nous connaissons nos ennemis et nous voulons les vaincre ; nous connaissons nos maladies, nous voulons les traiter et avec la grâce de Dieu les guérir tout à fait. Ce n'est pas assez de guérir, nous voulons que nos vies remises à flot surabondent de généreuse et féconde activité. C'est pour vous aider à le vouloir efficacement que je voudrais ce matin fortifier vos âmes et les encourager à la lutte en vous parlant des martyrs. *Exempla trahunt*, dit un ancien. Oui, l'exemple est une force qui nous entraîne et nous subjugué. Notre pauvre société décadente n'est que trop entraînée à l'abîme par la force si séduisante et si subversive des mauvais exemples. Tâchons de ré-

sister à tant d'influences perverses, et au lieu de regarder en bas la foule qui se livre à l'impiété triomphante, regardons en haut. *Sursum corda* ! Jetons les yeux sur la montagne : nous y verrons Jésus, le premier Crucifié, notre adorable modèle. Jetons les yeux sur cette autre montagne des martyrs : nous y verrons des millions d'exemples particulièrement forts pour exciter notre courage et secouer notre somnolence. Parlons donc des martyrs. Qui sont-ils ? Qu'ont-ils souffert et comment ?

I

1. Mesdames, il me semble que lorsqu'on parle de martyrs devant le monde, il y a un préjugé qu'il importe de faire disparaître. Généralement, on se représente les martyrs comme des êtres surhumains, comme des héros inimitables, comme des personnages d'un autre âge, d'une autre complexion, qui ne sentaient pas la souffrance et que rien ne devait faire trembler.

Erreur ! Mesdames, erreur profonde ! Qui étaient les martyrs ? Des hommes comme vos maris et vos frères !... Des femmes, des jeunes filles comme vous qui m'écoutez !... Des frères de la même famille humaine à laquelle vous appartenez ! Faibles et fragiles, mais ils l'étaient comme vous et moi ; ils avaient des passions à vaincre comme les vôtres, des tentations à terrasser comme les vôtres, souvent plus redoutables que les vôtres. Comme vous, ils aimaient la vie ; la mort les terrifiait. Néanmoins, ils l'ont acceptée joyeusement par amour pour Dieu.

Comment donc en sont-ils arrivés là ? C'est qu'ils ont été fidèles à la grâce, et cette grâce, ils l'ont appelée de tous leurs vœux et ardemment sollicitée par leurs ferventes prières.

2. Combien sont-ils ? Ils sont légion par le nombre : près de vingt millions connus, sans parler des autres ! Le Martyrologe commence avec S. Etienne et n'est plus interrompu. Pendant trois siècles, ce sont des fleuves de sang chrétien que font couler aux quatre coins de l'univers les dix grandes persécutions. Après ces mémorables hécatombes, l'Eglise obtient droit de cité auprès des pouvoirs publics. L'empereur Constantin lui rend sa liberté ; mais l'ère des martyrs continue d'évoluer, en dépit des droits de l'Eglise officiellement reconnus ; les successeurs du premier empereur chrétien ne seront pas tous respectueux des droits de l'Eglise, et au fur et à mesure qu'elle continuera sa mission à travers les temps et les lieux, elle rencontrera fréquemment encore ici des souverains, là des magistrats, ici des hérésiarques, là des mandarins, qui se donneront la tâche de ne pas laisser rouiller la hache des bourreaux et viendront augmenter

à chaque siècle la glorieuse phalange des martyrs.

3. D'où viennent-ils ces admirables modèles qui ont donné au Christ le témoignage de leur sang? Il y en a de toute nation, *ex omni tribu et lingua et populo*; il y en a de tous les continents, de toutes les latitudes, de toutes les civilisations, et si en Europe la Gaule et puis la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et la Pologne ont fourni un contingent exceptionnel à cette armée d'élite, en Asie, la Terre Sainte, la Syrie, l'Arménie, la Chine, le Thibet, le Japon et les Indes n'ont pas cessé et continuent encore d'inscrire des pages magnifiques dans le Martyrologe.

L'Afrique, l'Amérique et l'Océanie comptent, elles aussi, de nobles et admirables victimes des persécutions, témoin, pour ne citer qu'un trait en passant, les massacres relativement récents de l'Ouganda, dans l'Afrique centrale.

Et ces héros du Christ se recrutent à tous les degrés de l'échelle sociale. Sans doute, parmi eux l'on trouve à foison des évêques, des missionnaires, des prêtres, des religieux, des religieuses! Mais on y voit resplendir aussi d'illustres matrones romaines, de jeunes et riches patriciennes telles que sainte Cécile, des esclaves comme sainte Blandine, de pauvres veuves, des paysannes, des laboureurs, des soldats, des magistrats, des fonctionnaires de tout rang, des géoliers, des comédiens comme saint Genès, et même des courtisanes, comme sainte Afra.

Enfin tous les âges de la vie y sont représentés, depuis l'âge le plus tendre, avec les Saints Innocents, jusqu'à 90 ans, comme saint Polycarpe et saint Ignace d'Antioche.

4. Cueillons quelques fleurs dans ce champ empourpré du sang le plus pur et le plus généreux, versé au service de la plus sainte des causes, celle de la religion et de son Christ. Regardons le superbe défilé des martyrs; nous y verrons avec les Saints Innocents, sacrifiés à la jalousie et à la cruauté d'Hérode, une multitude de petits néophytes arrachés à leurs mères par la férocité des mandarins: les *Missions catholiques*, dont je vous recommande en passant la lecture assidue, et à leur défaut les *Annales de la Propagation de la foi* sont remplies de ces exécutions de petits enfants nouvellement baptisés.

Nous y voyons des enfants remplis de la force d'en haut et qui ne craignent pas ceux qui tuent le corps seulement: S. Richard, crucifié à Pontoise à l'âge de douze ans; — S. Victor Flocel à Coutances, qui meurt pour la foi à onze ans; — S. Justin, petit martyr de neuf ans qui donne joyeusement sa vie pour son Dieu; — S. Hilarion, à Carthage. Le juge a pitié de sa jeunesse et voudrait le sauver: « Je suis chrétien, dit-il, de mon plein gré; c'est volontairement que je suis allé à

l'assemblée chrétienne avec mes parents. » Et comme on le conduit au supplice: « Grâces à Dieu! » dit-il d'un ton ferme, et tout radieux d'espérance. — S. Cyr, au III^e siècle à Tarse, est plus jeune encore quand il veut accompagner sa mère sainte Juliette sous la hache du bourreau; celui-ci cherche à le séduire, il le caresse, il l'embrasse. Mais l'héroïque enfant le repousse avec dédain, et il meurt la tête fracassée. — Votre mémoire n'a pas oublié l'histoire de S. Tharcisius, l'admirable enfant qui mourut martyr de l'Eucharistie.

Et maintenant, Mesdames, prétexterons-nous encore notre jeunesse pour excuser notre indolence, notre frivolité ou notre amour du plaisir? « Je suis trop jeune, direz-vous peut-être, pour songer au sérieux de la vie, pour pratiquer l'austère pénitence. Il faut bien que jeunesse se passe. » Voilà des exemples qui nous condamnent.

Continuons à nous édifier en relisant ces pages sanglantes: nous y verrons des jeunes filles de notre âge ou plus jeunes encore. — C'est sainte Eulalie en Espagne; elle est âgée de treize ans lorsque la persécution éclate à Mérida; elle se présente courageusement devant les juges, foule aux pieds l'encens des idoles, et comme on la déchire avec des ongles de fer, elle compte ses blessures et chante comme les trois jeunes Hébreux dans la fournaise.

Vous savez par cœur sans doute le martyre de sainte Agnès, cette jeune vierge romaine qui, à peine âgée de treize ans, courbe joyeusement sa tête sous le glaive, plutôt que de renoncer à la robe virginale de son innocence. Vous savez par quel merveilleux prodige Dieu récompense son héroïque vertu en envoyant un ange pour la défendre contre les mains criminelles qui voulaient la souiller.

On raconte de Fra Angelico, le célèbre peintre, qu'il ne peignait qu'à genoux les têtes du Christ et de la Vierge, tellement il sentait sa faiblesse et son impuissance en face du chef-d'œuvre à reproduire: n'est-ce pas aussi à genoux qu'il nous faudrait lire ces Actes de nos Martyrs, qui nous prêchent plus éloquemment que personne?

Voici maintenant une jeune esclave Blandine qui paraît dans l'amphithéâtre. Son corps est faible et délicat, racontent les témoins oculaires de son martyre. « Mais son âme est si virilement forte que du matin jusqu'au soir elle lassa plusieurs escouades de bourreaux, qui s'avouaient vaincus et s'étonnaient qu'elle vécût encore, toute déchirée après tant de supplices dont un seul eût suffi à la tuer. Elle, cependant, reprenait des forces, oubliait ses souffrances et confessait sa foi en répétant: « Je suis chrétienne! »

Faut-il nommer les Cécile, les Agathe, les Catherine d'Alexandrie, les Perpétue, les Félicité, qui avaient connu de bonne heure tous

les raffinements du bien-être païen, et qui une fois chrétiennes ne voulaient plus que le renoncement, le sacrifice, la pureté, la charité, et qui devant la mort, devant le bûcher ou la dent des bêtes fauves, souriaient d'allégresse, heureuses de pouvoir offrir leur sang au divin Crucifié?

Voici maintenant des jeunes gens : S. Pélage a dix-sept ans, quand il est jeté en prison au ^x^e siècle en Espagne, à l'époque des rois Maures. Il reste deux ans au fond d'un cachot. Un jour Abdérame, l'un des rois Maures, veut le séduire par de brillantes promesses. Pélage se contient d'abord dans le silence, puis n'y tenant plus, le soufflette courageusement, après quoi il se livre avec joie aux bourreaux pour être écartelé, puis coupé en morceaux.

S. Venant compte dix-huit ans à peine quand aux délices de la vie il préfère la dent des lions.

S. Germanicus a seize ans ; il est distingué, intelligent, plein d'avenir ; il entend crier de toutes parts : « Les chrétiens aux lions ! » C'était à Smyrne, en l'an 155. « Je suis chrétien, » dit-il ; on le déchire avec des ongles de fer ; sa chair tombe en lambeaux ; ses os apparaissent. « Pourquoi n'as-tu pas pitié de ta jeunesse ? » lui dit le juge. Il répond : « Juge, c'est de toi que j'ai pitié ! » On l'abandonne aux fauves, qui n'osent d'abord l'approcher. Il va droit à eux, les excite et finit par être dévoré.

Des vieillards à cheveux blancs retrouvent toute l'énergie de leur jeunesse pour sourire aux plus cruels supplices, braver les bourreaux et mourir les regards fixés au ciel ; tels S. Polycarpe, brûlé vif, S. Pothin de Lyon, S. Ignace d'Antioche, S. Irénée et la plupart des Papes des trois premiers siècles.

Oh ! Mesdames, quels exemples, n'est-il pas vrai ? Recueillons-les dans notre cœur ; méditons-les souvent, et avec S. Augustin concluons : « *Quod isti et istæ, cur non ego ?* Ce qu'ils ont fait ces nobles héros, ces admirables héroïnes, pourquoi ne pourrais-je pas le faire ? Moi, qui ai reçu tant de grâces du divin Maître, est-ce que demain, car qui sait si demain nous n'en aurons pas l'occasion, est-ce que demain je serai disposée à tout souffrir plutôt que de renier le Christ Jésus ? »

II

Seconde pensée, Mesdames : *Qu'ont souffert les martyrs ?* Ce qu'ils ont souffert, Dieu seul le sait, nous n'en pouvons que bégayer. Toutefois, les documents historiques sont là pour attester à tous les siècles et l'inouïe férocité, et l'incroyable multiplicité, et l'incroyable raffinement des supplices que les martyrs ont endurés avant de subir la mort ! A cet égard, laissez-moi vous recommander la lecture de l'histoire des persécutions par Paul Allard et

la correspondance de nos missionnaires à l'étranger : vous trouverez là de précieux enseignements.

N'est-ce pas une rage diabolique que l'on sent présider à l'invention puis à l'exécution de tant d'horreurs, que savouraient avec un plaisir bestial les Romains dégénérés ? On ne peut regarder sans frissonner le long et douloureux calvaire de nos martyrs.

Après les cachots infects, c'est le bûcher à petit feu, le chevalet, le gril ardent, l'huile bouillante, ce sont les tenailles rougies au feu, c'est la mutilation progressive ; que sais-je ?

On leur brisait les dents ; on leur coupait la langue ; on leur arrachait les yeux ; on y enfonçait des pointes brûlantes ; on cousait leur corps dans des sacs et on les jetait à la mer ; on les murait vivants ; on les arrosait de chaux vive ; on les enduisait de miel et on les livrait ensuite aux piqûres des mouches et aux ardeurs du soleil. On essayait même de les déshonorer, de façon à les broyer moralement plus encore que physiquement.

Lisez maintenant dans les récits authentiques des *Missions catholiques*, lisez l'histoire de la captivité, puis des supplices et de la mort de nos missionnaires et souvent avec eux de leurs catéchistes, de leurs chrétiens et de leurs chrétiennes, et vous verrez qu'en pays infidèle on connaît encore de nos jours tous les raffinements de la barbarie. Lisez en particulier la fin héroïque des soixante-dix-sept martyrs français, annamites et chinois béatifiés par Léon XIII en 1900, parmi lesquels il convient de citer les Bienheureux Chapdelaine, Cornay, Gagein, Jaccard, Dumoulin-Borie, Marchand, Minh, Nghi, Nghan, Thinh, Tho, Con, et vous serez non moins édifiés sur les genres de supplices en usage en Extrême-Orient : la cage, le rotin, la cangue annamite, la cangue chinoise, le ceps, le supplice des soufflets, le supplice des cent plaies, etc.

Oui, c'est bien semblablement qu'a souffert dans son corps N.-S. Jésus-Christ, le Roi des martyrs ! Avec quelle tendresse il a dû accueillir dans le ciel ceux qui ont eu le bonheur ici-bas de participer si étroitement à sa sanglante Passion !

Quelle éloquente prédication, Mesdames, que celle de nos martyrs ! Il est peu de pensées plus réconfortantes, plus capables de nous faire supporter avec patience, sinon avec joie, les peines inévitables de cette vie.

III

Si nous voulons apprendre *comment* il faut souffrir, nous ne trouverons pas de meilleure école que celle des martyrs.

1. Ils ne murmurent pas, ils ne se révoltent pas, ils sont doux, calmes et résignés ; souvent même ils sourient à la souffrance : non pas que leur chair ne soit pas aussi

sensible que la nôtre, mais leur volonté domine la douleur et le Christ les aide.

Au 1^{er} siècle de l'Eglise, cette patience seigneur des victimes au milieu des plus affreux tourments faisait déjà l'admiration de Sénèque et des Stoïciens : « Il y a quelque chose, dit-il, de plus étonnant que ces horribles spectacles : c'est que, parmi ces douleurs, la victime n'a pas gémi ; c'est peu, elle n'a pas supplié ; c'est peu, elle n'a pas répondu ; c'est encore peu, elle a souri et souri de bon cœur. »

De nos jours aussi, il est plus d'un païen dont les larmes ont coulé devant la constance de nos héros du Christ ; après que les victimes ont expiré, tous se précipitent et imbibent du sang des martyrs leurs mouchoirs ou leurs turbans, persuadés qu'avoir quelques gouttes du sang de ces héros leur portera bonheur. D'autres font mieux encore et se convertissent. La parole de Tertullien se vérifie toujours : *Sanguis martyrum, semen christianorum*.

Le B. Marc Criado, de l'Ordre des Trinitaires, fut martyrisé par les Sarrasins le 24 septembre 1569. Or pendant qu'on l'injurait, qu'on le soufflette, qu'on le frappe à coups de bâtons et de pierres, voici les paroles qui s'échappent de ses lèvres : « Que votre nom soit béni, ô mon Dieu ! »

On l'attache à un chêne, les pieds ne pouvant toucher terre, puis on le crible de pierres : pendant ce temps il récite le cantique des trois enfants dans la fournaise.

Voici en quels termes le B. Gagelin, martyrisé le 17 octobre 1833, fait part de ses impressions au R. P. Jaccard qui venait de lui annoncer par lettre sa condamnation à mort :

La nouvelle que vous m'annoncez que je suis irrévocablement condamné à mort me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de le dire, jamais nouvelle ne me fit tant plaisir ; les mandarins n'en éprouveront jamais de pareil. *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus*. La grâce dont je suis bien indigne a été, dès ma plus tendre enfance, l'objet de mes vœux les plus ardents ; je l'ai spécialement demandée toutes les fois que j'élevais le Précieux Sang au saint sacrifice de la messe. Dans peu, je vais donc paraître devant mon Juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire et même de celui que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur de sa justice, d'un autre côté ses miséricordes me rassurent ; l'espérance de la résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité me console de toutes les peines et de toutes les humiliations que j'ai souffertes. Je pardonne de bon cœur à tous ceux qui m'ont offensé...

2. Ainsi donc, c'est la joie qui domine dans ces âmes héroïques, et avec la joie, vous venez de l'entendre, c'est la confiance, et puis c'est le pardon pour leurs bourreaux.

Pendant qu'on lapide S. Etienne, celui-ci se met à genoux et crie à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché ! » — « On nous maudit et nous bénissons, s'écrie S. Paul,

on nous persécute et nous le souffrons, on nous dit des injures et nous répondons par des prières. »

Voilà bien le programme officiel des martyrs. A l'exemple du Christ, ils pardonnent ; à l'exemple du Maître, ils ont confiance au Père des miséricordes. Ils voient déjà le divin Epoux de leurs âmes avançant les mains pour les couronner après la victoire, et cette vision les soutient, les console, les transfigure.

3. Puis c'est la charité et la fidélité débordantes pour le Christ qui s'échappent de leurs lèvres : « C'est notre plus grand désir, s'écrie S. Justin, de souffrir pour Notre-Seigneur. » — « O Christ, dit un autre, je t'en supplie, à toi nos louanges ! O Christ ! je t'invoque, reçois mes louanges ! Je te rends grâce d'avoir fait de moi un citoyen de la patrie céleste, garde-moi, puisque c'est pour toi que je souffre. » — « Seigneur que vous êtes bon ! — O Jésus, que je vous aime ! — Bon Maître, faites que je vous ressemble ! — Tout pour vous, ô mon Dieu ! — Jésus ! Marie ! — O Jésus ! » Tels sont les accents enflammés que nous recueillons sur leurs lèvres mourantes et qui vont se perdre dans le sein de Dieu.

**

N'avais-je pas raison de dire qu'il est pour nous spécialement fortifiant ce triomphe de nos frères et de nos sœurs dans la foi ? C'est l'armée des vaillants, et cette armée se chiffre par millions qui nous contemplent du haut du ciel et semblent nous dire : « Allons ! Courage dans la prière ! courage en face du devoir ! courage en face de la souffrance ! courage en face de la persécution ! »

Oui, plus que jamais, courage, Mesdames, pour le saint achèvement de cette retraite ! Courage pour faire taire nos folles excuses devant les devoirs difficiles ! Courage pour mépriser le respect humain, pour résister à tous les ennemis de notre salut ! Courage pour nos aveux, courage pour ce soir, pour demain, pour l'avenir !

« Nous sommes les fils des martyrs, et nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien, » disait naguère une voix éloquente. Non, n'est-ce pas, vous ne tremblez pas, vous souvenant que les persécuteurs passent et que Jésus-Christ demeure, vous souvenant que les martyrs ont noblement triomphé.

Ah ! Seigneur, que si, malgré notre indignité, vous daigniez dans un avenir dont vous avez le secret nous choisir pour vous rendre témoignage devant les hommes, oh ! soyez-en mille fois béni et remercié ! Mais de grâce, dès maintenant aidez-nous à nous y préparer par toutes les énergies et toutes les délicatesses du sacrifice quotidien généreusement accepté ! Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXI

« VENEZ A MOI ! »

Mes frères,

Dans la basilique de Paray-le-Monial, sur la première arcade, on lit ces mots qui sont le souhait de bienvenue adressé par le Sacré-Cœur à tous ses pèlerins, et, avec eux, à tous les hommes : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la souffrance et dans l'accablement, et je vous soulagerai. » (Math., xi, 28).

Parmi tous les appels qui peuvent être faits à l'humanité, il n'en est pas de plus doux, de plus consolant et de plus miséricordieux que celui-là.

Mettons-nous par la pensée aux pieds du divin Maître, et méditons ces paroles qu'il nous adresse.

Méditez-les surtout, âmes timides, que le sentiment de votre indignité ou le souvenir de vos fautes retient d'aller à Dieu. Vous y trouverez la réponse à toutes vos craintes, et, si vous êtes fidèles, le remède à toutes vos hésitations.

I

Les grands de la terre n'en se laissent pas approcher aisément. Leurs palais sont gardés comme des forteresses, et quand ils en sortent, l'escorte armée qui les accompagne met entre eux et leur peuple une barrière plus infranchissable que les hautes murailles derrière lesquelles, pour l'ordinaire, ils se dérobent.

Pour arriver jusqu'à eux, il faut beaucoup de démarches, beaucoup d'attente, beaucoup de protections ; il faut des lettres d'audience qui sont soupçonneusement examinées ; et tout cela pour n'avoir que quelques minutes d'entretien, rapidement écoulées, pendant lesquelles vous devrez ne pas vous étendre à votre gré sur le sujet de votre requête, de peur de voir échouer toutes vos espérances.

Il est un roi qui n'exige pas tant de formalités pour qu'on arrive jusqu'à lui. C'est le plus grand de tous, puisque les autres, en sa présence, sont comme s'ils n'étaient pas. Ce roi, c'est Jésus.

Voyez : n'importe quelle créature humaine, fût-ce la plus humble, la plus coupable, la plus misérable, peut s'adresser à son Cœur sacré. Pour le faire, il n'y a nul besoin de prendre son tour, nul besoin de se faire annoncer, nul besoin d'attendre. Il n'est même pas nécessaire de changer de lieu ni d'attitude. Pas besoin même d'aller à l'église où il réside pour nous. Pas besoin même de se mettre à genoux. Il suffit de la chose la plus facile qui soit au monde ; il suffit d'un mouvement de l'âme ; il suffit d'une pensée, et Jésus écoute.

Non seulement il permet qu'on aille à lui, mais il nous y invite : *Venez !* Il nous le commande : *Venez !* C'est lui qui nous appelle : *Venez !*

On a vu des gens au comble du bonheur parce que leur souverain les avait regardés avec complaisance, leur avait souri, leur avait dit une parole bienveillante. Quelle doit être notre joie à la pensée que nous pouvons aller à notre Dieu toutes les fois que nous le voudrons, toutes les fois que nous en aurons besoin, et jamais autant qu'il le voudra !

Qu'est-ce donc qui pourrait encore nous retenir ? Vous me dites, âmes timides : « Le sentiment de notre indignité et le souvenir de nos fautes. »

Ecoutez et méditez la suite de l'appel divin.

II

« Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés. » Tous les hommes sont appelés par le divin Sauveur ; mais s'il a des préférences, c'est pour ceux qui sont dans la peine, pour ceux qu'écrasent de lourds fardeaux. C'est ceux-là qu'il presse d'abord d'aller à lui.

Ah ! ce n'est pas ainsi qu'agit le monde ! La vue de la misère l'importune. Il écarte les visages attristés. Tant que nous sommes dans la prospérité, il nous fait bonne figure ; mais dès que l'adversité foudroie sur nous, il nous abandonne.

Avec Jésus, il n'en est pas ainsi. Ce sont les malheureux qu'il a préférés pendant sa vie ; ce sont encore les malheureux qu'il veut près de lui. Plus on souffre, plus on est accablé, et plus on a de droits à son accueil.

Vous voyez donc bien qu'il vous attend, vous que de dures épreuves accablent.

Vous voyez donc bien qu'il vous attend, vous que le doute torture, que des passions tyranniques harcèlent, vous que des tentations incessantes affligent.

Vous voyez donc bien qu'il vous attend, vous qui êtes en proie à de perpétuels remords, à des inquiétudes cruelles, à des sécheresses crucifiantes qui vous laissent sans lumière et sans amour aux pieds de Dieu.

Vous voyez donc bien qu'il vous attend, vous à qui il donne des aspirations qui vous semblent inaccessibles et des tâches qui vous paraissent impossibles à remplir.

Il vous appelle à lui ; car il ne ressemble pas aux rois d'ici-bas qui se déchargent sur leurs ministres des affaires qui pourraient les importuner. C'est à lui-même qu'il veut que vous vous adressiez : « *Venite ad me ; venez à moi.* »

Qui est celui qui vous parle ainsi ? Vous le connaissez bien. Vous n'avez qu'à ouvrir l'Evangile pour voir jusqu'où il porte la douceur et la bonté. Son aspect était si attirant que les plus repoussés, comme les lépreux, comme les

publicains, comme les pêcheurs publics, accouraient à lui. Jusque sur la croix où il agonise, il n'a pas une parole de haine pour ceux qui le font mourir, et il prie pour eux en plaçant leur cause près de son Père ; jusque sur la croix il pardonne.

Et c'est à lui que vous pourriez encore, après tout cela, hésiter d'aller ? Craignez-vous donc encore que s'il vous appelle, ce ne soit pour vous condamner ?

III

Mais il ne veut pas que vous ayez cette inquiétude, car il vous dit pourquoi il vous attend : c'est pour vous soulager : *et ego reficiam vos !*

S'il s'agissait d'une créature humaine qui vous fit cette promesse, vous seriez fondés, mes frères, à vous tenir sur la réserve. Ce serait de la prudence, car nous savons bien quelle est l'impuissance des hommes.

Mais Jésus peut tout, puisqu'il est Dieu.

S'agit-il d'une épreuve ? Lui qui est la force, il peut nous aider à la supporter.

S'agit-il de nos fautes ? Lui qui est venu pour les racheter, il peut les effacer.

S'agit-il de nos tentations ? Lui qui a vaincu le démon, il peut nous en faire triompher.

S'agit-il de nos doutes ? Lui qui est la lumière du monde, il peut bien les dissiper.

Quand il était sur la terre, il n'y a pas de maladie qui ait échappé à son pouvoir souverain. Les plus invétérées, les plus désespérées étaient guéries par un mot de lui. La mort elle-même était contrainte par lui à rendre sa proie. Les maux de l'âme et du cœur ne peuvent pas lui résister davantage. Que faut-il donc pour que nous en soyons délivrés ? Simplement que nous allions à lui, comme lui-même nous le demande.

S'il y avait quelque part un médecin qui invitât les malades à aller le trouver, en leur promettant de les guérir, nous regarderions comme des insensés ceux qui refuseraient de répondre à son appel.

C'est pourtant ce que nous faisons à l'égard de Jésus. D'où vient que nous sommes parfois écrasés par nos épreuves ? C'est parce que nous nous replions sur nous-mêmes et que nous nous désespérons, au lieu de courir au Sacré-Cœur.

Cessons de tenir une conduite aussi étrange et aussi injustifiable. Allons nous jeter aux pieds de Jésus, avec une confiance entière ; il nous délivrera, il nous pardonnera, il nous guérira ! Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

Avant-propos

Un prêtre revoyait, après de longues années, un ami d'enfance, prêtre comme lui.

Tous deux avaient les cheveux blancs ; et tous deux, souriants, s'avançaient vers le ciel. Ils avaient bien travaillé, bien prié, bien souffert, et ils avaient hâte de se reposer... mais là-haut.

Ils se rappelaient leur jeunesse, cette jeunesse du séminaire où le cœur se préparant à la lutte, s'ouvre, si joyeux, à tous les enthousiasmes, à tous les dévouements, à tous les sacrifices.

Et l'un d'eux disait avec un sentiment de profonde tristesse :

— O mon ami, on n'aime plus la Sainte Vierge comme nous l'aimions autrefois !

On n'ose plus parler de son amour, de sa tendresse, de sa miséricorde, de ses miracles, comme on nous en parlait, comme nous en parlions entre nous.

On n'ose plus se laisser aller pour Marie à ces tendresses de cœur qui nous faisaient tant de bien et qui nous conservaient si sages !

Vous souvient-il de ces prières si pieuses, si soumises, si confiantes, que nous étions heureux de trouver dans les livres, ou de composer nous-mêmes pour les réciter à Marie ?

Oh ! quelle joie quand nous pouvions rencontrer un livre nous parlant de la bonté de Marie, de sa puissance pour conserver l'innocence des âmes et pour ramener à Jésus-Christ les pauvres pécheurs qui avaient tout abandonné... tout, excepté un *Je vous salue, Marie*, souvenir de leur mère !

Comme sans le moindre doute nous croyions à tous les miracles qu'on nous racontait !

Vous souvient-il de notre bonheur le jour où nous découvrîmes dans la vie de M. Olier ces pratiques de piété si filiales qui nous révélaient un côté inconnu pour nous du cœur de ce grand serviteur de Marie ? Et comme, à son exemple, nous voulûmes *vivre sous la dépendance absolue de Marie*, — *n'user de rien sans lui avoir demandé son consentement*, — *ne jamais passer devant une de ses statues sans la saluer*, — *promettre de parler d'elle, plus tard, dans toutes nos instructions*, — *adopter pour notre devise : TOUT A MARIE POUR JÉSUS ; TOUT A JÉSUS PAR MARIE !*

Nos maîtres souriaient bien quelquefois de ce qu'il y avait de manque de mesure dans notre enthousiasme ; mais comme, après tout, ils nous voyaient *soumis, travailleurs, dévoués*, ils ne nous blâmaient pas trop.

Et pendant les vacances, oh ! comme nous

parlions avec bonheur de tout ce que nous sentions si vivement !

Aujourd'hui, même dans les familles chrétiennes, nous ne pouvons plus parler de Marie comme autrefois ; sous prétexte d'exagération, de pieux excès, de dévotion trop peu sérieuse, on ne veut plus les pages si émues de S. Bernard, de S. Ephrem, de S. Liguori racontant des merveilles, auxquelles nous croyions, nous, avec tant de candeur, et qui n'ont pas, dit-on, toutes les preuves exigées par la raison.

Et cependant n'était-elle pas sérieuse, forte, utile, notre dévotion *affectueuse* qui nous portait à *éviter le péché pour plaire à Marie*, — à *communier souvent pour être plus aimé de Marie*, — à *faire beaucoup de bonnes œuvres pour mieux ressembler à Marie* ?

O mon ami, ajouta-t-il après un peu de silence, maintenant que nous sommes sur le point d'aller au ciel, revenons à notre amour d'enfant pour Marie et, quoi qu'on dise de nous, faisons-la aimer comme l'aimaient les saints et comme on nous la faisait aimer autrefois avec simplicité, avec tendresse, avec bonheur.

SOMMAIRE I

PRIÈRES ET PRATIQUES DE PIÉTÉ EN L'HONNEUR DE MARIE

I. — L' « Ave Maria »

Paroles du B. Grignon de Montfort. — Les vrais serviteurs de Marie, dit le B. Gr. de Montfort, auront une grande dévotion à l'*Ave Maria*, dont peu de chrétiens connaissent le prix, le mérite, l'excellence et la nécessité.

La Sainte Vierge apparut plusieurs fois à de grands saints pour leur en montrer le mérite, comme à saint Dominique, à saint Jean de Capistran. Ils ont composé des livres entiers des merveilles et de l'efficacité de cette prière ; ils ont publié hautement que le salut ayant commencé par l'*Ave Maria*, le salut de chacun en particulier est attaché à cette prière ; que c'est cette prière, bien dite, qui doit faire germer dans nos âmes la parole de Dieu et porter le fruit de vie, Jésus-Christ ; que l'*Ave Maria* est une rosée céleste, et qu'une âme qui n'est pas arrosée par cette prière ne porte point de fruits.

« Sache, mon fils, dit la Sainte Vierge au B. Alain, et fais-le connaître à tous, qu'un signe probable et prochain de la damnation éternelle est d'avoir de l'aversion, de la tiédeur, de la négligence, à dire la Salutation Angélique, qui a réparé tout le monde. »

Voilà des paroles bien consolantes et bien terribles. En effet, on a toujours remarqué que ceux qui portent la marque de la réprobation, comme tous les hérétiques, les impies, les orgueilleux, haïssent ou méprisent l'*Ave Maria* et le chapelet ; ils n'ont que du mépris

ou de l'indifférence pour l'*Ave Maria*, et regardent le chapelet comme une dévotion qui n'est bonne que pour les ignorants et ceux qui ne savent pas lire.

Au contraire, on a vu, par expérience, que ceux et celles qui ont d'ailleurs de grandes marques de prédestination, aiment, goûtent et récitent avec plaisir l'*Ave Maria* ; et que plus ils sont à Dieu, plus ils aiment cette prière.

Je n'ai pas de meilleur secret pour connaître si une personne est à Dieu, que d'examiner si elle aime à dire l'*Ave Maria* et le chapelet. Je dis : *si elle aime* ; car il peut arriver qu'une personne soit dans l'impuissance naturelle ou même surnaturelle de le dire ; mais elle l'aime toujours et l'inspire aux autres.

Ames prédestinées, apprenez que l'*Ave Maria* est la plus belle de toutes les prières après le *Pater* : c'est le plus parfait compliment que vous puissiez faire à Marie, parce que c'est le compliment que le Très-Haut lui envoya faire par un Archange pour gagner son cœur ; et il fut si puissant sur elle par les charmes secrets dont il est plein, que Marie donna son consentement à l'Incarnation du Verbe, malgré sa profonde humilité. C'est par ce compliment aussi que vous gagnerez infailliblement son cœur, si vous le dites comme il faut.

L'*Ave Maria* bien dit, c'est-à-dire avec attention, dévotion et modestie, est, selon les saints, l'ennemi du diable qu'il met en fuite et le marteau qui l'écrase ; c'est la sanctification de l'âme, la joie des anges, la mélodie des prédestinés, le plaisir de Marie et la gloire de la Très Sainte Trinité. L'*Ave Maria* est une rosée céleste qui rend l'âme féconde, c'est un baiser filial et tendre qu'on donne à Marie, c'est une rose vermeille qu'on lui présente, c'est une perle précieuse qu'on lui offre.

Toutes ces comparaisons sont des saints.

Je vous prie donc instamment de réciter le chapelet, et même, si vous en avez le temps, le Rosaire tous les jours, et vous bénirez, au moment de votre mort, le jour et l'heure où vous m'aurez cru ; et après avoir semé dans les bénédictions de Jésus et de Marie, vous recueillerez des bénédictions éternelles dans le ciel.

L'Ave Maria. — Avant que le crépuscule étendit son voile sur le plus beau jour de sa vie, Blanche se rapprocha doucement d'une pauvre jeune fille qui, avec elle, avait reçu son Dieu pour la première fois.

La figure sympathique de cette jeune enfant avait parlé à son cœur, ou plutôt son Dieu lui-même lui inspirait cet attrait.

« Suzanne, lui dit-elle, en lui offrant pour souvenir une statue de la Vierge Marie, voilà longtemps qu'au catéchisme nous nous voyons sans cesse ; il faudra bien nous voir aussi au ciel.

« Voulez-vous, pour obtenir ce bonheur, que chaque samedi nous disions, l'une pour l'autre,

un *Ave Maria*, devant l'image de Celle qui vient de recevoir tous nos plus beaux serments? »

Et les deux jeunes filles se promirent ce mutuel secours.

**

Chaque samedi, Blanche, songeant à sa promesse, disait aux pieds de Marie : « Je vous salue pour Suzanne, ô Marie pleine de grâce, » etc.

Et, en saluant la Reine des Anges pour sa chère protégée, elle se demandait parfois, dans une candide confiance : « Quelle idée ai-je de prier ainsi? »

Dieu a ses secrets d'amour; qui peut connaître les mystères de son cœur, cachés souvent par de trompeuses apparences?

Hélas ! Suzanne bientôt ne fut plus la jeune fille sage et modeste que chacun admirait; elle avait à lutter contre de mauvais penchants, de tristes connaissances, et elle ne lutta plus !

« Comment, disait Blanche, plus je vous salue, ô Marie ! plus je vous prie pour ma jeune compagne, moins vous paraissez m'entendre ! Mais je vous saluerai toujours et pour elle et pour moi... »

Deux ans s'écoulèrent pourtant, sans apporter de nouvelles de Suzanne ! Dans deux ans, que de bien, que de mal on peut faire ! Deux ans, ce n'est rien dans l'éternité, mais c'est une partie de la vie ici-bas.

Blanche avait toujours une tendre affection pour Suzanne, elle la plaignait dans son cœur, mais elle n'osait plus en parler.

**

« Ah ! mademoiselle, vint-on tout à coup dire à Blanche, c'est Suzanne qui revient : si vous voyiez comme elle est belle !... »

Ce nom rappelait un si beau jour, que Blanche, pleine de joie, s'élança au-devant de l'heureuse rencontre.

Mais s'arrêtant : « Puis-je la revoir? » se dit-elle.

Il n'était plus temps de réfléchir, car la porte s'ouvrant laissa entrer... une modeste religieuse, toute jeune, toute souriante, et dont la charmante physionomie rappelait celle de Suzanne...

« Mais c'est elle, c'est elle-même qui sourit comme un ange ! »

Et Blanche courut l'embrasser sur les deux joues.

— Suzanne, que signifient ce voile, cette croix, ce costume ?

— Que mademoiselle Blanche a dit pour moi bien des *Ave Maria*.

— Et vous, Suzanne, avez-vous toujours dit le vôtre ?

— C'est pour ne pas y manquer que j'ai quitté le monde, me réfugiant dans une maison du bon Dieu afin d'être toute à lui.

— O Suzanne ! et nous qui vous soupçonnions de...

— Et vous aviez raison...

— Qui vous a donc convertie, préservée? Que vous est-il arrivé?

**

Suzanne ne répondait plus.

Levant les yeux au ciel, elle semblait écouter d'autres voix que celles de la terre.

Puis, présentant à Blanche la petite statue vénérée qu'elle avait reçue d'elle :

— Veuillez lui dire désormais : « Je vous remercie pour Suzanne, ô Marie pleine de grâce... »

— Mais de quoi faut-il la remercier, Suzanne?

— De ce qu'elle a fait pour moi.

— Et qu'a-t-elle fait pour vous?

— Ce que vous voyez, Mademoiselle.

Suzanne ne put jamais en dire plus long.

Elle ajouta seulement, les yeux mouillés de larmes :

— Un miracle !...

**

Ah ! si nous avions foi en l'*Ave Maria*, que de grâces nous obtiendrions !

Sainte Gertrude nous apprend qu'elle offrit un jour à Marie cent cinquante *Ave Maria*, la priant de se souvenir d'elle à l'heure dernière.

Elle aperçut chacun de ses *Ave Maria* sous la forme d'une pièce d'or.

La Sainte Vierge les recueillait avec soin et donnait à Gertrude l'assurance qu'elle recevrait à sa mort autant de secours et de consolations qu'elle aurait récité de fois cette prière.

Ames soucieuses de votre salut, récitez donc chaque jour le chapelet.

Ne vous couchez jamais sans avoir payé à Marie ce tribut de louanges.

Les *Ave Maria* retomberont sur vous en pluie de bénédictions.

Le chant de l'*Ave Maria*. — Un pieux ermite aimait par dessus toutes choses la Sainte Vierge et commençait tous ses discours par la douce mélodie de l'*Ave Maria*.

Il avait un petit oiseau des bois d'un riche plumage.

Cet oiseau pépiait et gazouillait gracieusement, et comme son maître, il chantait du matin au soir : *Ave Maria*.

L'oiseau, de sa cage étroite, voyant un jour reverdir la forêt, prit son vol, et libre sous la feuillée, il se mit à chanter joyeusement : *Ave Maria*.

L'ermite le suivit, plein de tristesse, cherchant à le reprendre; mais l'oiseau voleta de buisson en buisson, puis s'éleva et du haut des airs il chantait : *Ave Maria*.

Alors, avec la rapidité de l'éclair, un vautour féroce s'élança sur le petit oiseau, le saisit et l'étouffait dans ses serres cruelles, lorsque l'oiseau, dans sa douleur, se mit à chanter d'une voix plaintive : *Ave Maria*.

Au charme de ce chant si doux, le voutour s'épouvanta ; il ouvrit ses serres, et le pauvre oiseau, sauvé miraculeusement, fit éclater plus haut encore : *Ave Maria*.

L'ermite, dans une grande mélancolie, se tenait à la porte de son verger, quand l'oiseau vint se percher sur sa main, en chantant : *Ave Maria*.

Ils rentrèrent joyeux dans la cellule, et, plus mélodieusement que jamais, ils chantèrent tous deux : *Ave Maria*.

O Marie, vous n'avez pas permis au voutour de tuer l'oiseau qui, dans sa détresse, chantait : *Ave Maria*.

De même, ô Vierge sainte, vous n'abandonnerez pas le pécheur qui, dans son repentir, dira d'un cœur sincère : *Ave Maria*.

Un protestant converti par l'Ave Maria. — Je tiens le récit suivant de la bouche même d'un Religieux Dominicain, le Père B..., actuellement provincial.

Une de ses pénitentes lui dit un jour :

« Mon Père, je demeure chez ma sœur, qui est mariée à un protestant. Nous avons toutes deux beaucoup à souffrir dans notre foi ; car mon beau-frère ne manque aucune occasion de déblatérer contre la religion catholique. Il va dans les églises de Paris entendre les prédicateurs les plus renommés, rien que pour se procurer le plaisir de démolir leurs sermons ; de retour à la maison il s'évertue à réfuter devant nous, par des arguments de sa façon, la doctrine qu'il a entendue. Que faire en pareille circonstance ? »

— Le mieux est de garder le silence, répondit le Père ; laissez-le dire, et priez beaucoup pour lui.

— Mais si je pouvais le déterminer à venir vous voir ? Un entretien avec vous lui ferait sans doute du bien.

— Je l'accueillerais volontiers s'il venait avec l'intention de m'exposer ses difficultés, et de s'éclairer sur la doctrine de l'Eglise ; mais s'il se présentait simplement pour discuter, ça serait peine perdue. »

Or, deux ou trois ans plus tard, un inconnu se présente un jour au couvent du faubourg Saint-Honoré, — les Dominicains n'étaient pas encore dispersés ; — il demande à parler au Père B... Celui-ci se rend au parloir. « Je suis protestant, dit l'inconnu ; mais je suis décidé à me faire catholique, et je viens vous prier de m'aider à cette fin de vos lumières et de vos conseils. Ma femme est catholique, et sa sœur, qui demeure avec nous, s'adresse à vous pour la direction de sa conscience. Elle m'a souvent parlé de vous. »

Le Père B... devine aussitôt qui est son visiteur. Il l'accueille avec bonté, le félicite de sa détermination, et lui demande comment il y a été amené.

— « D'une façon bien étrange, lui répond celui-ci. Il y a quelques mois, je me promenais dans Paris avec ma femme. Nous vîmes à passer devant l'église de Sainte-Marie des Batignolles : c'est dans cette église qu'avait été célébré notre mariage : je proposai à ma femme d'y entrer un instant. Or, au-dessus du maître-autel sont gravées ces paroles : *Ave, Maria, gratia plena*. Elles me parurent écrites en lettres de feu, et s'imprimèrent dans mon esprit avec une telle force que je ne pus m'empêcher de les dire et de les redire. Je me suis mis à genoux sur un prie-Dieu, à côté de ma femme, et durant les quelques moments que nous avons passés dans l'église, je n'ai cessé de répéter : « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce.* » »

« Rentré chez moi, j'avais sans cesse ces paroles présentes à la mémoire. Je les redisais souvent, et dès lors, je me sentis fortement attiré vers le catholicisme.

« Actuellement j'arrive d'Angleterre. Des affaires d'intérêt m'ont appelé à Londres. Une raison de santé a pressé mon départ : j'avais hâte de consulter de nouveau un chirurgien anglais, qui m'avait opéré une première fois d'un mal dont je me sentais repris. J'envoyai ma femme à la campagne, et je partis aussitôt.

« Arrivé à Londres, je me rendis chez mon chirurgien. Il jugea urgente une nouvelle opération. Je lui demandai si je pouvais la retarder au moins de quelques jours : « Je vous accorde seulement trois jours, » me répondit-il.

« Or, ma décision était prise : je voulais embrasser le catholicisme avant de subir une opération dont l'issue pouvait être fatale. J'allai, sans tarder, au couvent des Maristes. Un jeune Père me reçut. Je lui exposai mon cas : il en parut fort embarrassé, et crut devoir appeler son supérieur. Celui-ci me comprit tout de suite : il est lui-même un protestant converti. Il me demanda à quelle communion j'appartenais. D'après ma réponse, il dit qu'il n'y avait pas à douter de la validité de mon baptême, et que cela simplifierait beaucoup les choses. « En raison de l'urgence, ajouta-t-il, je vais recevoir votre abjuration et entendre votre confession. Mais si, comme je le souhaite, votre opération a une heureuse issue, aussitôt de retour à Paris, vous devrez vous présenter à un prêtre, et suivre la ligne de conduite qu'il vous tracera. »

« J'ai donc, séance tenante, abjuré le protestantisme entre les mains du Supérieur des Maristes. Deux jours après j'étais chez mon chirurgien. Le résultat de l'opération a été satisfaisant. Je suis de retour à Paris depuis hier, j'ai tenu à venir vous trouver tout de suite. Ma femme ignore ma démarche : elle ne sait rien de la transformation qui s'est accomplie en moi : je l'en informerai seulement lorsque tout sera fait. »

Il fut facile au Père B... d'achever l'œuvre

si bien commencée par la Sainte Vierge. Après quelques semaines de préparation, le converti de Marie faisait son abjuration solennelle, puis sa première communion dans la chapelle des Dominicains. Peu de jours après il recevait la confirmation.

L'année suivante, le mal dont il était atteint, un cancer, je crois, se manifesta avec une nouvelle intensité. Il eut à endurer de cruelles souffrances. Le Père B... le visitait souvent et admirait l'œuvre de la grâce dans les efforts de ce pauvre patient pour dominer, malgré ses douleurs, l'irascibilité naturelle de son caractère. Il fit une mort très édifiante.

La Sainte Vierge sans doute reçut entre ses mains maternelles une âme qu'elle-même avait arrachée à l'hérésie. Elle dut l'admettre parmi celles qui forment spécialement sa cour, et redisent sans cesse à sa gloire la salutation de l'Angé : « *Je vous salue, Marie, pleine de grâce.* »

Chan. BLANC.

« Tous les jours j'ai récité l'Ave Maria. » — Un soir d'hiver, M. l'abbé Baron, alors vicaire à Douai, était occupé à réciter son bréviaire, lorsqu'il fut mandé près d'une personne gravement malade qui réclamait avec instance son ministère. Il s'informa du nom et de l'adresse de la moribonde, dit au messenger de prendre les devants et d'annoncer son arrivée presque immédiate.

Son bréviaire terminé, l'abbé prit son manteau, car la pluie et le vent faisaient rage, et partit en hâtant le pas. Parvenu à l'adresse indiquée, il s'engage dans un couloir sombre sans trouver de concierge, monte l'escalier qui terminait le couloir, et va d'étage en étage et de porte en porte demander la personne malade qui l'a fait appeler. Plusieurs portes ne s'ouvrent pas ; ailleurs on le reçoit comme un fâcheux ou comme un voleur ; on lui répond avec des airs soupçonneux et maussades qu'on ne connaît pas ce nom-là, qu'il aille voir plus loin, et on lui referme la porte au nez.

De guerre lasse il allait se retirer, quand une petite fille, le croisant dans l'escalier, lui dit qu'au deuxième étage, à un numéro qu'elle lui indique, il y a une pauvre femme très malade, demeurant seule avec son mari. Il monte, frappe ; un homme à l'air rébarbatif vient lui ouvrir, recule d'un pas en voyant une soutane, et d'un air furieux lui demande ce qu'il vient faire. D'un coup d'œil, l'abbé Baron a entrevu, par la porte entrebâillée, une femme pâle comme ses draps, couchée au fond de la chambre. Il veut entrer, l'homme lui barre le chemin, lui dit qu'il n'entrera pas, que s'il résiste il va le jeter au bas de l'escalier. Mais la malade élève la voix et s'écrie : « Pour l'amour de Dieu, Monsieur l'abbé, ne vous en allez pas et venez m'assister, je ne veux pas mourir sans confession ! » A cette voix gémissante, l'abbé

Baron pose la main sur l'épaule du mari furieux, et avec un accent si ferme et si résolu que l'autre s'arrêta aussitôt : « Vous voyez, Monsieur, que votre femme réclame mon ministère ; je n'ai pas plus le droit de le lui refuser que vous n'avez celui de m'empêcher de le remplir. Au nom de Dieu, mon Maître et le vôtre, retirez-vous et laissez-moi seul avec Madame. » L'homme, subjugué, laisse le passage libre, se retire en grommelant dans la pièce voisine, et le prêtre s'approche du lit de l'agonisante, qui lui tend les bras comme à un sauveur : « C'est la bonne Vierge qui vous a envoyé, lui dit-elle d'une voix presque éteinte ; mon mari résistait à toutes mes supplications et se refusait à faire venir un prêtre. Voilà dix ans qu'il m'empêche de mettre le pied à l'église, mais tous les jours j'ai récité l'Ave Maria, et j'avais confiance en Marie, qui m'a exaucée. Confessez-moi tout de suite, car je n'ai plus longtemps à vivre. »

Le prêtre la confessa.

En sortant il voulut serrer la main du mari, qui la retira, et qui rentra fort mécontent auprès de son heureuse femme.

L'abbé regarda dans son calepin l'adresse de la malade pour laquelle on était venu le chercher, et il vit qu'au lieu du n° 18 où il se trouvait, c'était le n° 28 qui lui avait été indiqué. Tout en bénissant le bon Dieu de son erreur bienheureuse, il se hâta d'aller à ce n° 28, où il trouva en effet la malade qui l'attendait. Il la confessa à son tour, puis sans perdre de temps, il alla réveiller le sacristain de la paroisse, et prenant le Saint-Sacrement avec les saintes huiles, il revint auprès des deux malades ; mais quand il entra à son cher n° 18, sa pénitente venait d'expirer... Elle avait eu dans l'absolution sacramentelle le pardon de ses péchés, et la ferveur de sa bonne volonté avait sans doute suppléé aux yeux du Dieu de miséricorde aux autres secours que le prêtre lui apportait.

Rempli de foi et de reconnaissance envers la Sainte Vierge, refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, le ministre de Dieu termina auprès de l'autre malade ce qu'il avait à faire ; et c'est lui-même qui m'a raconté cette touchante aventure. Elle montre une fois de plus quels trésors de bénédictions sont renfermés dans la piété envers Marie, et combien Jésus est miséricordieux envers ceux qui aiment sa Mère !

Puissance de l'Ave Maria. — Mgr Dupanloup raconte en ces termes comment l'extrême puissance de l'Ave Maria lui fut un jour manifestée :

C'était, dit-il, auprès d'un lit de mort, et en recueillant, en bénissant le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère, une toute jeune femme à qui naguère j'avais fait faire sa première Communion. J'avais coutume de ne jamais faire la première Communion sans

recommander à mes enfants la fidélité à cette simple et puissante prière, l'*Ave Maria* ; et cette jeune femme (elle avait à peine vingt ans, et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage), cette jeune femme, depuis sa première Communion, avait été très fidèle à mes conseils ; et même (c'était une autre de mes recommandations), elle récitait tous les jours quelques dizaines du chapelet, et, depuis quatre ans, elle le récitait tout entier.

Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari ; riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils ; eh bien ! au milieu de tout ce bonheur présent et de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir ! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on ne s'échappe pas, il faut mourir ! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle !

J'entrai.

Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son père anéanti. J'entrais donc à travers toutes ces douleurs, et je ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait, quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. La mort s'avançait, elle le savait, elle le sentait, et elle souriait avec une certaine tristesse douce où la joie surnageait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « O mon enfant, quel coup ! » Et elle, avec un inexprimable accent : « Est-ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel ? — Mon enfant, lui répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. — Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ? — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois. — Et quel est ce conseil ? — Quand j'ai fait ma première Communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria* et de le bien dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. Je ne puis pas croire, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis pas croire que j'aie dit tous les jours, depuis quatre ans, cinquante fois par jour, à la très Sainte Vierge : *Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort*, et qu'en ce moment où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre ; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. » Voilà ce que me dit cette jeune femme.

Et je vis alors un spectacle que rien ne pourrait retracer. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à cette fleur de son âge, à tout ce qui est le bonheur ici-bas, à tout ce qui fait aimer la vie : quittant là, sur la terre, un père, une mère, un mari, un enfant tendre-

ment aimés : quittant tout cela, non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse ; consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son pauvre mari, et, au milieu de tous ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient en vain de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la grâce et à la gloire éternelle.

L'Ave Maria du condamné. — On enterrait il y a quelques années, à Montesquiou (Gers), un conseiller à la Cour d'appel de Paris, M. J.-G. Lacave-Laplagne. M. l'abbé de Carsalade, qui a prononcé l'oraison funèbre du magistrat chrétien, a raconté comment il fut un jour auprès d'un condamné l'instrument des miséricordes de Marie.

Un prisonnier avait été condamné à mort. L'exécution devait avoir lieu sur la place publique de Chartres, le lendemain. — Sinistre, farouche, désespéré, le malheureux s'obstinait dans son crime et refusait le pardon suprême que Dieu lui offrait au seuil de l'éternité. L'aumônier avait épuisé en vain les ressources de sa charité. Emu à la pensée du sort terrible qui attendait cette âme, M. Laplagne, alors procureur du roi, tenta une dernière démarche. Il pénétra dans la cellule où ce misérable attendait, dans la révolte et l'impénitence, l'heure de mourir. Il lui parle avec douceur et tendresse. Sa voix a des accents émus qui pénètrent dans cette âme obstinément fermée jusque-là, et y réveillent des sentiments qu'une vie de crimes y avait presque étouffés. Surpris d'entendre un tel langage dans la bouche d'un magistrat, le prisonnier se trouble, hésite ; sa colère s'évanouit, l'émotion le gagne, des larmes s'échappent et coulent de ses yeux ; il tombe à genoux. L'aumônier qui attendait à la porte, n'eut qu'à prononcer, sur cette âme pécheresse, les paroles du pardon pour achever le triomphe de la miséricorde de Dieu.

Mais ce n'était point assez pour le magistrat chrétien, il lui fallait un grand exemple, une grande leçon donnée au peuple. Alors il se passa une scène d'une majesté terrible, telle que le moyen âge seul en a vu.

Une foule immense couvrait la place publique de Chartres où se dressait l'échafaud. Le prisonnier paraît, il gravit les degrés fatals, soutenu par le prêtre. Il va expier son crime, il va mourir. Mais, au moment où l'exécuteur s'avançait pour le saisir, l'aumônier, qui se sentait soutenu par le Parquet, arrête le bras du bourreau ; le condamné se tourne vers le peuple, se met à genoux, demande pardon et commence à haute voix sa dernière prière : *Ave, Maria*. A cette vue, un frisson court la foule, l'émotion gagne les cœurs, tout le monde tombe à genoux, les hommes tête nue, et dix mille poitrines répondent à la prière de celui qui allait mourir : *Sainte Marie, mère de*

Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

A genoux, lui aussi, et perdu dans la foule, le procureur du roi versait des larmes de reconnaissance et priait pour cette âme pénitente que la justice des hommes avait flétrie, mais que Dieu avait pardonnée et que le ciel allait recevoir.

Fidélité à l'Ave Maria. — La justice divine avait fait endurer à Laly presque toutes les douleurs qu'il avait infligées aux victimes de son fanatisme révolutionnaire. Après l'avoir longtemps châtié, elle l'avait conduit dans un de ces asiles où il devait rencontrer la charité chrétienne lui ouvrant seule les bras. Bien des fois l'aumônier de l'hospice de Saint-Martin de Ré avait cherché à faire pénétrer un germe de repentir dans ce cœur endurci, mais il n'avait recueilli que de grossières injures. Un jour, cependant, le prêtre entend quelqu'un qui l'appelle : c'est l'obstiné pécheur, c'est Laly lui-même qui, cette fois, prend les devants et lui adresse les paroles suivantes : « Demain matin, à huit heures, veuillez vous trouver à la chapelle : j'y serai aussi, Monsieur l'Abbé. » Avant l'heure, l'aumônier est à son poste ; il prie et demande à Dieu de transformer cette âme : il demande pour lui-même la charité et le zèle dont il a besoin. Huit heures sonnent... Laly entre en même temps. Il tombe à genoux et il prie ; il prie Celle que sa mère chrétienne lui avait fait promettre de ne jamais oublier ; Laly prie Marie, le Refuge des pécheurs, et, après cette prière, au milieu de tous les mystères d'une vie de désordres et de crimes, il avoue à son confesseur qu'il n'avait jamais manqué, même pendant ses plus grandes fureurs révolutionnaires, de réciter chaque jour l'*Ave Maria*.

L'Ave Maria de Salaün. — Un enfant, nommé Salaün, allant à l'école, était si pauvre d'esprit qu'il ne put jamais apprendre que ces deux mots : *Ave, Maria*, lesquels il récitait continuellement.

Ses parents étant morts, il dut vivre d'aumônes. Il faisait sa demeure dans un bois, près d'une fontaine, n'ayant pour lit que la terre nue.

Pendant la nuit, il chantait mille fois : *Ave Maria* !

Il fut trouvé mort non loin de ce ruisseau, près du tronc d'arbre qui lui avait servi de retraite, et fut enterré sur les lieux avec peu de bruit.

Quelque temps après l'on vit un beau lis frais et odoriférant miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrit en belles lettres d'or ces mots : *Ave Maria* !

La fosse fut ouverte et le corps découvert ; on reconnut que cette royale fleur qui sortait par la bouche avait sa racine au creux de l'estomac.

La foule émue résolut aussitôt de faire bâtir à cet endroit une église en l'honneur de la Vierge Marie pour mémoire de ce miracle. On l'appela l'église de Notre-Dame du Folgoët, c'est-à-dire bois ou ermitage du fou.

Je pardonne ; confessez-moi ! — Le P. Bouchage cite le fait suivant arrivé au cours des missions où il a été employé :

C'était en 1880. Une femme naguère dévote s'était si malheureusement laissée envenimer par la rancune contre son propre frère, qu'elle avait juré de ne lui pardonner ni en ce monde, ni en l'autre. Elle avait abandonné pour cela les sacrements et même la prière.

Or, une maladie mortelle survint qui la minait sans pitié. Le curé de la paroisse essaya de lui arracher un mot de pardon. Il y épuisa vainement tout son zèle. Quand la mission eut été commencée, il me pria d'essayer à mon tour. Cette pauvre femme me dit des choses terribles.

— Voyez, ajouta-t-elle, je veux que sur ma tombe on grave ces paroles : *Ci-gît une femme qui s'est vengée !*

— Et l'enfer ! lui répliquai-je avec compassion.

— L'enfer ? la pensée de m'être vengée me consolera de tous ses tourments.

Epuisé à mon tour, je conseillai à cette malheureuse de prier pour obtenir la force de pardonner.

— Je sais, répondit-elle, que j'obtiendrais cette grâce, mais je ne la veux pas obtenir.

— Et pour moi, repris-je, consentiriez-vous à prier ?

— Oh ! tant que vous voudrez !

Je me mis à genoux, et, tirant de mon bréviaire une image de Notre-Dame du Perpétuel Secours (Vierge miraculeuse confiée par le pape Pie IX aux Pères Rédemptoristes), je la lui mis entre les mains en récitant l'*Ave Maria*.

Au second *Ave*, cette pauvre pécheresse m'arrêta :

— Père, dit-elle, n'allez pas plus loin. Je pardonne ! Confessez-moi !

On ne saurait peindre le rayonnement qui éclaira ensuite son visage ; mais j'aime à attester à la gloire de la Très Sainte Vierge, que ce jour-là je vis de mes yeux que la prière, présentée surtout par la Sainte Vierge, est une flèche qui transperce les cieux.

Récompense d'un Ave Maria. — On employait un grand nombre de voitures pour se rendre à un pèlerinage célèbre de Hollande, et c'était la coutume de sanctifier le voyage par la récitation de l'*Ave Maria*. Parmi les conducteurs qui, chaque année, accompagnaient les voitures, se trouvait un protestant. Entraîné par l'exemple, il récitait de bon cœur l'*Ave Maria*. Au retour d'une de ces pieuses excursions, le brave homme devint malade, et se

sentant près de sa fin, demanda à sa femme de lui faire venir un prêtre catholique qu'il désigna. Celle-ci, étonnée, lui dit : « Mais faites plutôt venir notre ministre protestant ! Qu'avez-vous besoin de ce Monsieur-là ? » Il insiste, disant qu'il avait à parler à ce prêtre. On le pria donc de venir. Le malade dit au ministre de Dieu que, depuis qu'il était au lit, il répétait souvent les paroles qui l'avaient tant touché dans ses courses : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, » et c'est, dit-il, la Sainte Vierge qui m'a poussé à vous faire appeler. J'aime tant cette prière de l'*Ave Maria* !

Le prêtre l'interrogea et, l'ayant trouvé dans d'excellentes dispositions, lui conféra les sacrements. Sa famille, édifiée et touchée de ce spectacle, se convertit tout entière au catholicisme.

Ce petit trait fait voir une fois de plus combien Marie aime les hommes, et avec quelle libéralité elle récompense le moindre acte de dévotion fait en son honneur.

« *Ave, Maria ! — Ave, Bernarde !* » — Rien n'est plus doux aux oreilles de Marie que la voix de ses enfants lui adressant la Salutation angélique : cette salutation fait tressaillir son cœur comme au jour de l'Annonciation. Elle daigna un jour le témoigner par un célèbre miracle à l'un de ses plus illustres serviteurs, au grand saint Bernard, abbé de Clairvaux.

Au milieu du ^{xii}e siècle, on voyait dans les forêts qui séparaient la Flandre du Brabant une abbaye de religieux bénédictins devenue célèbre sous le nom d'abbaye d'Afflighem. Bernard qui parcourait la France et l'Allemagne pour prêcher la seconde croisade, était venu se reposer quelques jours dans la pieuse abbaye. Au fond du cloître se trouvait une statue en bois de la Mère de Dieu, placée sur sa base. Marie, tenant son divin Enfant dans ses bras, semblait regarder avec amour et bénir sans cesse les religieux qui passaient et repassaient toute la journée devant elle. Bernard ne passait jamais sans lui adresser la Salutation angélique : *Ave, Maria* ! disait-il, en jetant sur elle un regard de tendresse. Une fois, s'étant agenouillé au pied de la sainte image, il répétait avec effusion sa salutation favorite, et au moment où il achevait de dire *Ave, Maria* ! il entendit l'image, devenue vivante, lui répondre : « *Ave, Bernarde !* Je te salue, Bernard ! »

Qu'on juge de l'impression produite sur l'âme de Bernard par cette ineffable parole. Son âme dut tressaillir comme celle de sainte Elisabeth, au jour de la Visitation, lorsque Marie la salua et que la voix de la Mère de Dieu frappa son oreille : « Et d'où me vient ce bonheur, s'écria Elisabeth, que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ? » (Luc, I, 43). Sans doute, l'âme de Bernard, en entendant la voix de sa Mère bien-aimée, se fondit d'amour

comme celle de l'Épouse des cantiques : « Mon âme, dit-elle, s'est fondue au son de sa voix. »

On comprend que le saint abbé de Clairvaux ne quitta qu'à regret la pieuse abbaye d'Afflighem ; il y laissa le pavillon de sa crosse, en témoignage de reconnaissance. La statue miraculeuse de la Sainte Vierge se conserva religieusement et demeura sur son piédestal dans le cloître, jusqu'en 1580, où elle fut brisée par les protestants iconoclastes. Les débris furent retrouvés, et l'on fit deux nouvelles statues sur le type de l'ancienne, en proportions réduites : l'une de ces deux images provenant du bois de la statue miraculeuse d'Afflighem se révere encore aujourd'hui dans l'église des bénédictins de Termonde.

« **Sauvez-moi !** » — Un saint missionnaire raconte le fait suivant :

Un vieux pécheur, dont la vie avait été fort scandaleuse, me fit prier d'aller le visiter.

« Voici, Monsieur, me dit-il, un pécheur abominable, sauvez-moi ! » Je le rassure, puis je lui demande, au nom de la gloire de Dieu, de me faire connaître ce qui a décidé sa conversion.

— Je l'ignore absolument, mon Père.

— Avez-vous suivi nos instructions ?

— Jamais.

— Vos amis vous auraient-ils encouragé ?

— Je n'en ai point, ils m'eussent plutôt dissuadé de revenir à Dieu.

— Vous alliez peut-être aux offices ?

— Jamais.

En ce moment mes yeux s'arrêtèrent sur un tableau de la Sainte Vierge.

— Quoi ! lui dis-je, un pareil tableau chez vous ?

— Oui, Monsieur, reprend le vieillard, et chaque jour je récite un *Ave Maria* devant ce tableau, pour obéir à la dernière volonté de ma mère.

— Ah ! réjouissez-vous ! m'écriai-je tout ému ; c'est à Marie que vous devez votre conversion, c'est à elle que vous devrez la grâce d'aller au ciel, quand vous aurez fait pénitence !

L'Ave Maria de saint Vincent de Paul. — Un mourant refusait de se confesser par désespoir. Saint Vincent de Paul étant accouru lui adressa ces paroles :

— Mon ami, vous savez que Jésus-Christ est mort pour vous, et vous doutez de sa miséricorde ?

Le malheureux répondit :

— Je veux mourir en réprouvé pour déplaire à Jésus-Christ.

— Et moi, reprit le saint, je veux vous arracher à la damnation, pour lui causer de la joie.

Là-dessus, il invita les assistants à dire l'*Ave Maria*, pour obtenir par Marie la conversion de ce pécheur obstiné.

Le cœur de cet infortuné fut touché ; il fit au saint une confession sincère et mourut en vrai pénitent.

Sauvée par la T. S. Vierge. — Il y a quelques années, une terrible explosion fit à Berlin une vingtaine de victimes. Un soir, après l'exercice du mois de Marie, une jeune fille, une pauvre servante, s'avança jusqu'au près de l'autel de la Sainte Vierge et offrit à la Mère de Dieu un magnifique bouquet des plus belles fleurs, en répandant des larmes abondantes. A ceux qui lui demandèrent la cause de tout cela, elle répondit : « Hier matin, ma maîtresse m'envoya dans cette savonnerie qui, maintenant, n'est qu'un monceau de ruines. Comme je passais devant l'église, la pensée me vint d'y entrer. Je me dis en moi-même : « Le soir, tu n'as pas le temps d'aller au mois de Marie, entre et dis un *Ave Maria*. » J'entre donc et dis mon *Ave Maria*, puis je me dirige vers la savonnerie. Comme j'étais sur le point d'y entrer, on entendit l'effroyable détonation. Si je n'avais pas récité mon *Ave Maria*, je me serais trouvée déjà entrée au moment de l'explosion, et maintenant je serais dans le cimetière. »

Qui n'admirerait ici la touchante protection de la Sainte Vierge ?

Converti par un Ave Maria. — Il est mort en 1877, dans une ville du centre de la France, un homme de bien qui avait autrefois donné des leçons de peinture dans la maison des Dames du Sacré-Cœur.

Il y a huit ans, raconte-t-il lui-même, que j'étais à B..., six que j'allais au Sacré-Cœur, et jamais la moindre allusion à un changement ne m'avait été adressée.

Étais-je heureux ? Personne n'eût osé dire le contraire, si ce n'est moi.

En 1856, au commencement de juin, au moment où j'allais sortir du Sacré-Cœur, une des dames m'arrêta au passage et m'offrit de la part de Madame la Supérieure, qui me priait de la porter, une petite médaille de la Sainte Vierge. Ce n'était ni volumineux ni lourd. Refuser cette attention bienveillante eût été un procédé tout à fait disgracieux ; j'acceptai donc, et le soir même, la médaille suspendue à mon cou tombait juste à la hauteur du cœur.

Trois semaines après, la même religieuse me demanda avec une certaine inquiétude si je portais la médaille. Sur ma réponse affirmative, un éclair de joie passa sur son visage, et je ne pus m'empêcher d'en être touché, bien qu'il me donnât envie de rire.

« — Merci, me dit-elle, et pardon d'avoir douté. Madame la Supérieure me charge aujourd'hui de vous prier de lui rendre un autre service. — Volontiers. — Vous le promettez ? — Mais encore faudrait-il savoir à quoi je

m'engage. — Promettez d'abord. — Je promets. — Il ne s'agit que de dire, matin et soir, un *Ave Maria*... » Je m'inclinai et promis, mais en me disant bien, intérieurement, que je n'en ferais rien. Et, pour la première fois, je sortis mécontent, et avec un malaise pénible, de cette maison envers laquelle je ne pouvais avoir que de la reconnaissance.

Quinze jours se passèrent sans le moindre souci de l'engagement que j'avais pris. Mais un soir, je me rappelai avoir fait une promesse et ne l'avoir point tenue. J'eus honte...

Le lendemain, à la même heure, le même souvenir se représenta, et bientôt ce ne fut pas de la honte, mais du remords, que la nuit ne dissipait pas.

Trois ou quatre soirées se passèrent ainsi à parlementer. Enfin, n'y tenant plus, et espérant bien reconquérir ma liberté d'esprit si compromise, un soir, debout devant mon lit, je fis le signe de la Croix et dis mon *Ave Maria*, dont chaque mot, à ma grande surprise, vint de lui-même se placer sur mes lèvres... Vous dire à quel point je me trouvai sot, absurde, est impossible. Je jurai que j'en avais fini avec cette ridicule pratique. Mais quand l'heure de la dire fut revenue, je me gendarmai en vain... Il fallut courber la tête, incliner son cœur et prier. Ainsi en fut-il plusieurs jours de suite, jusqu'à ce qu'enfin un soir, au moment où je prononçais : *Ora pro nobis peccatoribus*, je me trouvai, je ne sais comment, à genoux, pleurant à chaudes larmes, baisant ma médaille et ne me lassant pas de recommencer cette prière de salut. Je me relevai un autre homme.

Huit jours après, je m'approchais de la sainte Table et scellais à tout jamais la foi dans mon cœur.

Comment une actrice fut sauvée. — En Franche-Comté vivait un sellier qu'on appelait Cantagrel.

Il était resté veuf avec deux enfants, un fils et une fille. S'étant remarié et ayant eu plusieurs enfants de sa nouvelle épouse, celle-ci traita les premiers avec une dureté excessive. Le père résolut, quoique à regret, de les vendre à des comédiens qui passaient par Dôle, sans connaître les dangers auxquels il exposait leur âme.

Heureusement, ces deux enfants, la petite fille surtout, avaient une grande dévotion à la Sainte Vierge. Elle lui avait promis de ne jamais se marier et de faire toute sa vie profession d'être dévouée à son culte.

Lorsqu'elle fut avec les comédiens, quoique au milieu de la dissipation et des séductions les plus grandes de la vanité, elle n'oublia pas Celle à qui elle s'était consacrée ; elle l'invoquait souvent, la priait de la secourir, et avait même la simplicité de réclamer sa protection avant de monter sur le théâtre,

afin qu'elle lui accordât la grâce de bien déclamer son rôle. Mais la Sainte Vierge lui préparait une grâce bien autrement précieuse, celle de l'arracher au péril qui environnait son innocence.

Déjà éclairée, Marie Cantagrel était décidée à faire tous ses efforts pour sortir de l'état dans lequel on l'avait engagée.

Etant arrivée à Riom, elle s'ouvrit de son projet à une honnête aubergiste remplie de la crainte du Seigneur, et la supplia, au nom de la Sainte Vierge, de la tirer du péril où elle se trouvait. Celle-ci, touchée du danger de cette jeune enfant, lui promit de la servir de son mieux.

Il fut convenu que le premier jour où Marie monterait sur le théâtre, elle se retirerait dans les coulisses après avoir déclamé son rôle, et qu'elle suivrait des guides apostés qui la conduiraient dans un lieu sûr où elle ne pourrait être découverte.

La jeune actrice, affermie de plus en plus dans sa résolution, jette ses rôles au feu en disant : « Ils ne feront plus damner personne ; » puis elle se revêt de ses habits de théâtre. Mais une demi-heure avant que la pièce commence, frappée plus vivement du danger de sa profession et pressée d'en sortir, elle prend un prétexte pour se retirer un moment, afin d'invoquer la Sainte Vierge. N'y pouvant plus tenir, elle récite un *Ave Maria*, fait le signe de la croix en disant : « Mon Dieu, pour sauver mon âme, j'abandonne mon corps en votre sainte garde ! » puis se jette d'une fenêtre de quatorze pieds de haut sans se faire aucun mal.

D'abord elle est tout étourdie de sa chute ; mais bientôt elle se relève, sans savoir de quel côté elle doit aller. Après avoir marché quelque temps avec tout son attirail de théâtre, elle rencontra les personnes apostées pour la sauver, et fut conduite chez un meunier, à un quart de lieue de la ville. Là, elle quitta ses habits, mit ceux de la meunière, et ses guides reprirent avec elle le chemin de la maison qui lui avait été préparée. La nuit était obscure, le chemin était plein de boue et glissant ; de plus, Marie était en sabots, chaussure à laquelle elle n'était point accoutumée ; elle avait tant de peine à les traîner qu'elle fut enfin obligée de les quitter.

Les pieds presque nus, elle glisse, se soutient à peine ; elle tombe même quelquefois, et ses guides sont forcés de la porter. Elle arrive à Riom ; les comédiens, furieux d'avoir perdu leur meilleure actrice, la cherchaient par toute la ville ; ils portèrent leurs pas dans la rue même où elle venait d'entrer, et ils marchaient à une si petite distance que Marie entendait leurs voix.

La pauvre enfant se crut perdue : « Sainte Vierge Marie, s'écria-t-elle, sauvez-moi ! » La Sainte Vierge ne fut point sourde à sa prière ;

près de là se trouvait un monastère de Carmélites. Celui qui guidait Marie la prend entre ses bras et, précipitant le pas, frappe à coups redoublés à la porte du couvent et dépose dans le tour la précieuse proie qu'il vient de ravir à l'enfer.

En vain les comédiens réclamèrent celle qu'ils avaient perdue ; l'enfant fut inflexible, et les magistrats eux-mêmes, frappés de la singularité du fait et de la protection si évidente de la Sainte Vierge, rejetèrent leurs réclamations ; de plus, le jeune frère de Marie, qui ne se déplaçait pas moins qu'elle dans sa profession, recouvra quelques jours après sa liberté.

Marie prit bientôt le voile blanc à une fête de la Sainte Vierge, fit profession de la vie religieuse avec la ferveur d'un ange et ne cessa de bénir toute sa vie l'auguste Reine du ciel, qui l'avait arrachée d'une manière si miraculeuse à des dangers où elle aurait probablement perdu son âme.

L'Ave Maria quotidien. — Un jeune libertin, qui se livrait sans remords à toutes sortes d'excès et de scandales, fut arrêté au milieu de ses débauches par une maladie très grave. Tout libertin qu'il était, il avait pris la coutume de dire tous les jours un *Ave Maria* en l'honneur de la Sainte Vierge, et il n'y manquait jamais.

Dès qu'on sut que sa maladie était sérieuse, le curé de sa paroisse alla le visiter, et l'exhorta à se confesser ; mais il riposta que, s'il devait mourir de cette maladie, il voulait mourir comme il avait vécu ; et que, s'il venait à en réchapper, il ne voulait pas vivre autrement qu'il n'avait vécu. Ce fut là toute la réponse qu'il fit à ceux qui lui parlaient de confession.

Tout le monde était dans une consternation qu'on ne peut exprimer.

Un de ses camarades, de même âge, mais plus sage que lui, alla le voir un matin, et, après lui avoir parlé d'autres choses, il lui dit :

— Tu devrais pourtant songer à te convertir.

— Mon ami, je suis un trop grand pécheur pour cela.

— Eh bien ! si tu es un grand pécheur, adresse-toi à la Sainte Vierge qui est la mère des pécheurs.

— Ah ! je lui dis tous les jours un *Ave Maria*. Crois-tu que cela puisse me servir de quelque chose ?

— Comment ! si cela te servira ? Cela te servira de tout. Ne lui as-tu pas demandé, dans cette prière, qu'elle priât pour toi à l'heure de la mort ?

— C'est vrai ; et puisque cela est ainsi, va donc chercher M. le Curé afin que je me confesse.

En disant ces mots, il se mit à pleurer.

Cependant le curé, qui devait faire une der-

nière tentative auprès du malade, entrain en ce moment ; il fut étonné de le voir en larmes. Ayant demandé ce que c'était :

— C'est moi, dit le malade, qui pleure mes péchés. Hélas ! je commence bien tard.

— Eh ! qui est-ce donc qui a opéré ce miracle ?

— C'est la Sainte Vierge, répondit le malade, c'est ma bonne Mère qui m'a ouvert les yeux et touché le cœur, et qui ne veut pas que je périsse.

— Vous voulez donc bien vous confesser ?

— Oui, Monsieur.

L'heureux converti fit une confession qu'il interrompit souvent par ses pleurs et ses sanglots.

La confession finie, le pasteur lui apporta le saint Viatique, qui fut accompagné par une grande foule de personnes attirées par le bruit de cette conversion.

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, le protégé de Marie ne parla plus que des bontés du Seigneur.

Les trois Ave Maria du Docteur Récamier. — M. Récamier soignait un jeune infirme atteint d'une maladie incurable.

Un matin, effrayé par la figure et le pouls de son client, le praticien écoute le cœur et la poitrine, il en percute toutes les parois, puis il écoute encore. Il sortit avec l'intime conviction qu'il n'aurait plus à revenir. Il se contenta de dire aux femmes qui pleuraient : « Du courage ! priez le bon Dieu, ou plutôt prions tous. »

Le soir même, n'ayant reçu aucune mauvaise nouvelle, il revint auprès de son malade. Il vivait toujours.

« Ah ça ! se dit l'illustre praticien, tous les poumons sont pris ; l'hypertrophie, qui va en augmentant, rétrécit démesurément la poitrine ; physiologiquement, mécaniquement même, la respiration me paraît impossible, et la vie de ce garçon-là me semble un miracle quotidien. J'ai aperçu à son cou une médaille et un scapulaire, est-ce que par hasard la Sainte Vierge voudrait nous le sauver ? »

Il revint le lendemain. Une scène inattendue se passait dans la chambre du malade :

« Je t'en prie, mon ami, disait la jeune femme en versant des larmes, confesse-toi ! »

Et elle embrassait son mari en signe de supplication ; la mère, à genoux auprès du lit, tenait dans ses mains tremblantes d'émotion la main glacée du moribond.

« Eh bien ! eh bien ! que se passe-t-il ? dit le docteur en arrivant.

— Tiens ! s'écria la mère en se relevant, M. le Docteur va te le dire, car il doit l'avoir souvent constaté, lui. N'est-il pas vrai, docteur, que les derniers sacrements ont bien souvent sauvé des malades en danger ?

— Certes, oui ! » répartit avec enthousiasme

Récamier, pour qui cette demande était toute une révélation.

Malheureusement, le malade, taquiné déjà par les instances de sa famille, s'irrite tout à fait de voir un étranger admis à ces intimes détails, et se débattant sur sa couche avec la rage d'un homme exaspéré :

« — Laissez-moi, laissez-moi tous ! murmurait-il d'une voix sourde, vous me tourmentez inutilement, vous me torturez d'une façon cruelle, vous m'assassinez, vous me tuez ! »

Récamier fit signe à la mère et à la femme de garder le silence.

« Allons, allons, monsieur Frédéric, dit-il en s'approchant du malade, donnez-moi votre main et ne nous brouillons pas. Là, ne dites plus un mot... ; restez bien tranquillement couché pour que tout ce trouble s'apaise... ; je reviendrai vous voir bientôt, donnez-moi encore une poignée de main. » Ce disant, il sortit.

« Mesdames, dit-il aux deux femmes qui le reconduisaient à la porte, de la prudence, de la confiance ! Ne dites plus un mot au malade ; mais priez le ciel de faire fructifier les bonnes paroles que vous avez déjà dépensées. J'ai vu un scapulaire au cou de M. Frédéric ; la Sainte Vierge, j'en ai la conviction maintenant, l'a manifestement protégé depuis quelques jours, priez-la d'achever son œuvre, et tâchez d'obtenir ce que nous désirons tant... avec de simples *Ave Maria*. »

Chez Récamier, la prière du soir se disait en commun. Ce soir-là, avant de clore la prière, le vénérable chef de famille annonça qu'il allait dire trois *Ave Maria* pour le retour à Dieu d'un malade déjà au bord du tombeau.

Le lendemain matin, dès 6 heures, Récamier court savoir des nouvelles de son cher malade. Tout le monde est joyeux dans la maison ; la mère du malade remercie Récamier avec effusion ; la jeune femme lui serre la main avec reconnaissance. Le moribond s'est fait asseoir dans un fauteuil, et du plus loin qu'il aperçoit son médecin :

« Arrivez, docteur, lui crie-t-il, arrivez ! Je suis heureux maintenant, je me suis réconcilié avec Celui que vous aimez tant... ; embrassez-moi ! »

Cinq minutes après, le nouveau converti s'arrête au milieu d'un sourire pour exhaler un profond soupir, et puis, plus rien. Ce soupir était le dernier. Frédéric était mort !...

La Sainte Vierge l'avait fait vivre presque miraculeusement pour qu'il eût le temps de se préparer à la mort.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 augusti 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTON

Ami du Clergé du 31 août 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite à des femmes chrétiennes. — *Sixième et dernière instruction* : Les moyens de persévérance, 625.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XVI. Première Epître aux Thessaloniens : *Partie morale* : La Parousie, 628.

Panégyrique de la B. Imelda. — La communion des petits enfants, 631.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — 1. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie : 2° Le Chapelet et le Rosaire, 634.

RETRAITE A DES FEMMES CHRÉTIENNES

Sixième et dernière instruction

LES MOYENS DE PERSÉVÉRANCE

Ambula coram me et esto perfectus.

Marchez en ma présence et soyez parfaits. (Gen., xvii, 1).

Mesdames,

Les moments bénis de cette Retraite touchent à leur fin. Encore quelques heures et nous nous retrouverons au milieu du monde, en face des tentations, des écueils de toute nature que nous sommes irrévocablement résolues à combattre et à vaincre, avec la grâce de Dieu.

Notre âme est désormais retrempee ; nous avons fait provision d'énergies sanctifiantes. Notre foi est plus éclairée sur toutes choses. Nous savons le but à atteindre, nous connaissons les moyens et une douloureuse expérience nous a fait connaître les obstacles.

Dieu est notre Créateur et notre Fin, par conséquent notre *Tout* : voilà pourquoi nous voulons travailler efficacement, plus que jamais, à le connaître, à l'aimer, à le servir ; à le faire connaître, à le faire aimer, à le faire servir autour de nous, dans toute la mesure de notre influence. Voilà pourquoi nous voulons être à Dieu promptement, totalement et sans retour. Nos résolutions précises sont à cet égard bien fixées ; reste la chose la plus difficile, la *persévérance*, la fidélité.

Parmi les nombreux moyens de persévérance dont la piété chrétienne a le secret, je voudrais vous en indiquer trois qui me paraissent fondamentaux et éminemment pratiques : 1° la pratique de la présence de Dieu ; 2° la dévotion à la Sainte Vierge ; 3° la dévotion au Crucifix.

2° *Partie* (PRÉDICATION)

I

Rien de plus juste, rien de plus salutaire, rien de plus facile que de vivre en la sainte présence de Dieu.

1. En quoi consiste l'exercice de la présence de Dieu ? — Dans un souvenir habituel, simple, doux et pratique que Dieu est présent partout, qu'il nous voit, qu'il nous entend, et s'occupe sans cesse de nous.

L'immensité de Dieu exige qu'il soit en tout temps et en tout lieu, sans aucune limite. Par conséquent, Dieu est tout près de nous : *Non longe est ab unoquoque nostrum*. Bien plus, c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus*. (Act., xvii, 28). Nous n'avons l'être que par Dieu, nous ne pouvons pas faire un mouvement sans l'aide de Dieu ; nous ne pouvons pas vivre un seul instant, sans un acte de la volonté et de la puissance de Dieu.

L'être divin est comme une atmosphère qui nous enveloppe de toutes parts, que nous respirons, qui pénètre intimement notre substance, ainsi que l'air baigne les oiseaux de ses ondes transparentes, les soutient dans leur vol et entretient leur existence.

L'être infini de Dieu, c'est comme un océan dans lequel nous nageons, tout comme le poisson dans les flots, avec cette différence toutefois que les poissons peuvent atteindre les bords, les profondeurs ou la surface de la mer, tandis que Dieu, c'est l'océan sans rivage, sans fond et sans surface, sans limite, sans fin, sans terme. Dieu, c'est la plénitude de l'être. Nous en sommes inondés, submergés, imprégnés au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, ou concevoir.

Plongez une éponge dans l'eau : celle-ci pénètre par tous les pores jusqu'à complète saturation. On dirait que l'éponge et l'eau ne font plus qu'une seule et même substance.

Plongez un morceau de fer dans une fournaise : en peu de temps le fer est tellement envahi, pénétré par le feu qu'il paraît être plutôt du feu que du fer.

Et pourtant cette compénétration des corps ne peut nous donner une idée exacte de la manière dont Dieu est en nous et dont nous sommes en Dieu. Il est clair que notre être reste essentiellement, absolument, parfaitement distinct de l'Être divin ; et cependant on peut dire avec S. Bernard que Dieu est en nous plus que nous-mêmes, et avec S. Paul que Dieu prend part à chaque mouvement, à chaque opération de toutes les puissances de notre corps et de notre âme, et que tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, nous ne pouvons absolument rien sans l'aide de Dieu.

« Dieu est en tout et partout, dit S. François de Sales, et il n'y a ni lieu, ni chose où ce monde où il ne soit d'une très véritable présence, de sorte que, comme les oiseaux, où qu'ils volent, rencontrent toujours l'air, ainsi, où que nous allions, où que nous soyons, nous trouvons Dieu présent¹. »

Or la théologie nous enseigne que Dieu est partout de trois manières : par essence, par présence et par puissance. — Par essence, ce qui veut dire que l'essence et la substance divines sont en toutes choses comme l'âme est dans le corps. — Par présence, ce qui veut dire qu'il voit tout, qu'il sait tout, qu'il connaît tout ce qui se passe en tout lieu. — Par puissance, ce qui veut dire qu'il opère tout en toutes choses, non seulement parce qu'il est l'auteur des lois qui régissent la nature, mais parce que son action s'exerce à chaque instant sur toutes et chacune des créatures.

La conclusion de cette doctrine si consolante, c'est que rien n'est plus juste pour nous que de vivre en la sainte présence de Dieu.

Puisque Dieu est si près de nous, a les yeux constamment fixés sur nous, s'occupe sans cesse de nous, pourvoit à chacun de nos besoins, n'est-ce pas un impérieux devoir pour nous de penser à lui le plus souvent possible, d'entretenir en nous le souvenir de sa présence et de lui témoigner fréquemment notre reconnaissance, notre amour, par la pratique si recommandée des oraisons jaculatoires ?

C'est ainsi que faisaient et font encore les saints, nos modèles. Ils voyaient Dieu en tout et partout. La vue de ses infinies perfections, de sa constante Providence réjouissait leur âme et la faisait s'épanouir.

Et nous, Mesdames ? Nous pensons bien au monde à satiété : une fête, un spectacle, un plaisir, une rencontre fortuite suffiront parfois à retenir notre attention captive. Et nous oublions le Bon Dieu, et nous n'avons pour lui qu'indifférence. A peine lui cédon-nous à certains intervalles, et le plus éloignés possible, un souvenir froid, décoloré, semblable à ces tristes soleils d'hiver, qui ne se montrent un instant que pour disparaître, sans avoir rien vivifié.

Oh ! que nos existences sont vides de Dieu ! Comme nos pensées et nos affections s'en vont follement aux bagatelles d'ici-bas, à tous ces riens qui nous fascinent et nous retardent sur le chemin du ciel !

2. Et pourtant, quoi de plus salutaire que de penser à Dieu ? Le souvenir actuel de Dieu fait le jour dans nos âmes ; c'est un soleil dont la seule présence effraie les démons, calme les passions, fait discerner les écueils, inspire la prudence et préserve de tomber dans le péché.

¹ Vie dévote, 2^e P., ch. II.

Et en effet, comment jamais oserions-nous pécher, si nous étions bien pénétrés de cette pensée : « Dieu me voit, impossible d'échapper à ses regards, et si j'ai le malheur de succomber à cette tentation, Dieu peut me frapper de mort, ou m'abandonner à mon sens réprouvé ! »

Nous n'oserions pas pécher en présence de nos proches ou de nos amis ; nous ne voudrions pas avoir pour témoin d'une action honteuse un égal ni même un inférieur. Comment donc oserions-nous pécher en face de ce Dieu trois fois saint, si puissant, si aimable, si bon, si miséricordieux à notre égard ? Qu'il s'agisse de pensées malsaines, de désirs déréglés ou d'actes répréhensibles, penser que Dieu nous scrute, c'est le meilleur et le plus efficace moyen de repousser la tentation.

De plus, la pensée habituelle de Dieu remplira notre âme de joie, de bonheur véritable, parce que, comme le dit S. Bonaventure, « cette pensée est une possession anticipée du bonheur des cieux. Elle est la source de nos mérites, et le contempler face à face en sera la récompense. Nous ne pouvons maintenant voir Dieu de nos yeux ; souvenons-nous au moins de lui pendant que nous en sommes éloignés. Plus ce souvenir aura été fréquent et plein de piété durant notre exil, plus dans la patrie notre joie sera parfaite et enivrante. »

3. Extrêmement salutaire par ses immenses avantages, la pratique de la sainte présence de Dieu est exceptionnellement facile.

Quoi de plus simple et de plus facile que de fixer habituellement notre esprit dans la pensée de Dieu ; de lui offrir souvent les affections de notre âme, les battements de notre cœur ; de réclamer son secours, ses consolations et ses grâces dans les moments pénibles, en un mot d'élancer notre cœur vers lui en lui disant par exemple : « Mon Dieu, vous êtes Tout, je ne suis rien ! Mon Dieu, soyez ma force ! Mon Dieu, éclairez-moi ! Mon Dieu, aidez-moi à vous aimer ! Mon Dieu, agréez cette peine, cette déception, ce sacrifice, cette humiliation ! »

Il n'est pas nécessaire d'être profond théologien pour parler ainsi à son Dieu. L'illettré lui-même peut le faire et pratiquer *parfaitement* l'exercice de la présence de Dieu.

Est-il besoin de vous faire remarquer, Mesdames, que cet exercice de la présence de Dieu convient également à tous les états de vie ?

Au milieu du monde, au milieu même de la dissipation des affaires les plus absorbantes, nous pouvons nous faire dans l'intérieur de l'âme un sanctuaire secret, inaccessible aux pensées mondaines. Pour cela, Mesdames, ne nous livrons pas, mais prêtons-nous seulement au tumulte des affaires, suivant notre situation, et gardons à Dieu par nos intentions, par nos affections, notre filiale piété.

De cette manière nous vivrons toujours unis à Dieu et à sa volonté sainte et dans la prière et dans le travail quotidien, parce que Dieu sera devenu notre seule joie, notre seul bonheur, notre seule consolation, notre Tout.

Oui, Mesdames, croyez-le, je vous le répète, un des plus puissants moyens de persévérance et d'avancement spirituel, c'est l'exercice de la présence de Dieu. Essayez cette pratique simplement et généreusement, et vous éprouverez les consolants effets de cette divine parole : « *Ambula coram me et esto perfectus*. Marchez en ma présence et vous serez parfait. » Rien de plus juste, rien de plus salutaire, rien de plus facile.

II

Second moyen de persévérance : la dévotion à Marie. La dévotion à la Sainte Vierge ne saurait être confondue avec un certain nombre de dévotions secondaires parmi lesquelles la piété peut choisir. La dévotion à Marie fait partie intégrante du christianisme ; c'est donc une chose indispensable.

J'ajoute même que c'est un critérium de premier ordre de la vie chrétienne. Et en effet, la mère chrétienne qui égrène souvent son chapelet, qui n'oublie pas les nombreuses fêtes échelonnées au cours de l'année liturgique en l'honneur de Marie, qui sait en profiter pour s'approcher des sacrements, qui ne rougit pas de réciter l'Angélus au son de la cloche, qui met tout son zèle à cultiver dans le cœur de ses enfants l'amour de cette tendre Mère, les voit avec bonheur chanter les louanges de la Sainte Vierge ou s'ingénier à lui offrir les plus belles fleurs pendant le mois qui lui est consacré ; cette mère chrétienne, je serais bien étonné qu'elle ne fût pas l'une des meilleures, l'une des plus exemplaires de la paroisse : la dévotion à Marie étant, de l'avis unanime des auteurs, un signe de prédestination, et une source surabondante de vie et de vertus chrétiennes.

« La piété, dit Mgr Gay, c'est l'amour filial que nous avons pour ce Dieu bon qui est notre Père ; c'est cet ensemble d'actions et d'habitudes qui sortent naturellement de cet amour filial et le traduisent en l'entretenant. » S. Augustin avait déjà lui-même défini la piété « le sentiment tendre, le doux amour, le service dévoué de ce Dieu suprême dont nous sommes issus. » Or, après Dieu et Jésus, avant les anges et tous les saints, la piété a Marie pour objet.

Marie en effet occupe dans les cieux à la droite de son Fils un trône que nulle créature humaine ne saurait lui disputer ; sa gloire, ses mérites, sa beauté, sa puissance la font resplendir au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Aussi bien, l'Eglise la proclame-t-elle

Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, de tous les Saints sans exception : *Regina Sanctorum omnium*.

Reine, Marie l'a été par ses prérogatives exceptionnelles, par son Immaculée Conception, par sa sainteté consommée dans la pratique héroïque de toutes les vertus chrétiennes, par sa qualité de Mère de Dieu. Reine, Marie l'a été jusqu'à sa mort, qu'elle n'a pas subie par contrainte, mais qu'à l'exemple de son Fils elle a volontairement acceptée. Reine, elle l'a été jusque dans le tombeau où sa chair immaculée n'a pas connu la corruption qui prend sa source dans la déchéance originelle. Reine, elle l'a été dans sa résurrection glorieuse et anticipée, conséquence logique de ses privilèges et juste récompense de ses vertus incomparables. Reine, elle l'a été dans son Assomption et son couronnement glorieux.

Par conséquent, tous les chrétiens qui sont ses sujets ont le devoir impérieux de l'honorer, de l'invoquer, de la servir, de l'aimer ; et cela d'autant mieux que Marie est non seulement notre Reine, mais notre Mère, mère incomparablement bonne, entourant tous ses enfants de la plus tendre sollicitude et se faisant une douce joie d'ouvrir en leur faveur tous les trésors de miséricordes dont son Fils l'a constituée officiellement l'Econome et la Dispensatrice. *Mater misericordiæ*.

L'histoire de l'Eglise est remplie de ses bienfaits et S. Bernard, écho de la Tradition, nous assure que ce n'est jamais en vain que nous recourons à elle.

Donc, Mesdames, glorifions, aimons, invoquons Marie, notre Reine et notre Mère, notre Patronne et notre Avocate, et j'ajoute : notre Modèle. Précisons nos résolutions sur ce point essentiel, et que notre piété à son égard consiste par-dessus tout à l'imiter.

La piété s'impose comme un devoir essentiel vis-à-vis de Dieu qui est notre Père ; elle s'impose comme un devoir fondamental vis-à-vis de Marie qui est notre Mère.

Comme application pratique, je me permets de vous recommander deux choses en finissant ce sujet si important : 1^o n'oubliez jamais votre chapelet ; 2^o portez fidèlement et dévotement votre scapulaire.

III

Mesdames, je voudrais vous indiquer encore un troisième moyen de persévérance, c'est votre *Crucifix*.

Sans doute vous viendrez, et souvent, retremper vos forces dans la Sainte Communion ; vous y trouverez Jésus tout entier, celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie. Il vous nourrira comme autrefois il nourrissait au désert les Hébreux, et réparera vos âmes fatiguées.

Vous viendrez avec confiance, avec amour et avec générosité puiser dans cette source de vie.

Mais une fois rentrées chez vous, il vous faut une image du divin Crucifié. Ayez un Crucifix bien en évidence dans vos foyers. Regardez-le souvent, ce sera pour vous une autre source de vie. Ayez-en un à la muraille ; ayez-en un autre sur votre poitrine : le matin, baisez-le avec amour ; aux pieds, afin d'être bien humbles ; aux mains, pour être courageuses ; sur la plaie de son Cœur, pour être charitables.

Le soir, allez lui rendre compte de votre journée : de votre orgueil devant ses abaissements, de votre vanité devant ses humiliations, de votre lâcheté, de votre paresse, de vos impertinences, de vos susceptibilités ombrageuses, et Notre-Seigneur vous éclairera, vous purifiera et vous fortifiera.

Dans la journée, lorsque vous sentez la tristesse vous envahir, lorsqu'une déception vous arrive, lorsque vous vous surprenez à maudire votre tiédeur et votre légèreté, jetez un regard vers celui qui est votre Dieu, votre Père, votre Frère et votre Sauveur ; et vous comprendrez que vous n'êtes pas seules dans le chemin de la vie, et la pensée du Calvaire vous enflammera d'ardeur pour le bien.

Servez-vous de votre Crucifix plus encore dans les devoirs difficiles, quand vous sentirez votre courage défaillir, la tentation déborder.

Je ne l'ignore pas, Mesdames, le devoir revêt pour vous en particulier des formes particulièrement délicates et parfois décourageantes.

Ah ! je vous en conjure, en face de ces responsabilités conjugales qui vous pèsent tant sur les épaules, de cette vigilance à exercer par rapport à votre entourage, de cette restitution qu'il faut opérer sans retard, en face de cette vocation que Dieu vous demande, de ce pardon qu'il faut accorder et qui vous arrache des larmes abondantes, hésitez-vous ? ... Non, Mesdames, vous n'hésitez pas et vous resterez inébranlables si vous prenez l'avis de votre Crucifix...

Ah ! je le comprends, aimer le prochain est facile, quand le prochain est bon, doux, débonnaire ; mais quand il est ingrat, mais quand il vous a douloureusement crucifiées, mais quand il vous paraît indigne de votre affection, quand ce prochain c'est votre mari qui vous désole et vous désespère, quand c'est votre enfant qui vous repousse et déshonore peut-être la famille ; ... oh ! alors, surtout alors, retirez-vous quelques instants aux pieds du Divin Crucifié ; joignez vos souffrances aux siennes ; mêlez vos larmes aux soupirs et aux angoisses de sa Passion, et de ses mains, de ses pieds et de son Cœur descendront sur vous des grâces, de courage et d'espérance.

Puis, lorsque de plus grandes épreuves viendraient encore vous visiter, — il y a parfois

dans la vie des épreuves atroces, — faites encore de même. Prenez votre Crucifix, *adorez, priez, méditez, acceptez, espérez*. A ce divin contact, les souffrances s'adouciront, et peu à peu finiront par être transfigurées : ce sera votre triomphe.

« Je suis demeuré longtemps dans l'union avec toi, s'écrie l'abbé Perreyve, baisant tes plaies, serrant dans mes mains ta tête chargée d'épines, m'enivrant de ta croix. J'ai longtemps baigné de pleurs cette croix que tu baignais de ton sang... Alors la paix est venue, je me suis endormi sur ton cœur, et peu à peu l'amour a vaincu la souffrance. »

Enfin, que le Crucifix soit votre dernier amour, votre dernière consolation avant la mort. A ce moment redoutable de l'agonie, oubliez tout le reste, collez-y vos lèvres mourantes, en disant le *Fiat* suprême. Et dans ce baiser tout rempli d'affectueuse tendresse pour l'Epoux, ce sauveur de vos âmes meurtries et blessées, qu'il y ait, n'est-ce pas ? l'acceptation de l'agonie avec tous ses déchirements, la réparation suprême pour toutes les offenses, la confiance dans l'infinie miséricorde, le détachement complet pour les créatures, enfin le filial amour qui ne change plus.

Je vous laisse, Mesdames, sur ce dernier mot, qui résume toute cette Retraite : aimer Dieu de tout son cœur, afin de l'aimer au moment suprême de la mort, afin de l'aimer éternellement. Que Jésus et Marie daignent vous bénir ! Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XVI

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS :

PARTIE MORALE : LA PAROUSIE

I

Timothée avait appelé l'attention de l'Apôtre sur certains désordres qui s'étaient glissés dans la jeune Eglise de Thessalonique. Saint Paul va les reprendre discrètement, puis il passera à la Parousie.

1. Les avertissements d'abord, touchant la pureté des mœurs, la charité et la probité :

¹ Au reste, frères, vous avez appris de nous comment vous devez marcher et plaire à Dieu, nous vous prions donc et nous vous conjurons par le Seigneur Jésus, de marcher fidèlement afin que vous progressiez de plus en plus.

² Vous savez en effet quels préceptes je vous ai donnés de la part du Seigneur Jésus. ³ La volonté de Dieu c'est votre sanctification, c'est que vous

vous absteniez de l'impudicité. ⁴ Que chacun de vous sache se conduire avec son épouse en toute sainteté et tout honneur. ⁵ Ne vous abandonnez pas aux désirs désordonnés, comme les Gentils qui ne connaissent pas Dieu.

⁶ Que personne n'exécède son droit et ne trompe son frère dans le négoce, car le Seigneur tire vengeance de tout cela, comme nous vous l'avons déjà dit et attesté ¹.

⁷ Dieu en effet ne nous a pas appelés à l'impureté mais à la sanctification.

⁸ Celui donc qui méprise ces préceptes ne méprise pas un homme, mais Dieu, qui vous a aussi donné son Esprit-Saint ².

⁹ Quant à la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive, car vous avez appris de Dieu à vous aimer les uns les autres. ¹⁰ Et vous le faites envers tous les frères dans toute la Macédoine. Nous vous demandons, frères, d'y être plus fidèles encore. ¹¹ Appliquez-vous à conserver la paix, occupez-vous de vos propres affaires, travaillez de vos mains, comme nous vous l'avons recommandé. Marchez dans l'honnêteté sous les yeux de ceux qui ne sont pas des nôtres, et tâchez de n'avoir besoin de personne.

Pour qu'ils se préparent à l'avènement du Christ, l'Apôtre leur prescrit la pureté des mœurs alors si exposées dans la société païenne où l'on se livrait sans scrupule à toute débauche ; la sainteté du mariage et la justice commutative. Quant à la charité, il ne peut que les féliciter de leurs pratiques fraternelles à l'égard de tous. Mais cette attente du Sauveur a ses périls. Il est des néophytes qui en oublient de préparer l'avenir matériel, et qui s'exposent à la misère : qu'ils se remettent donc au travail des mains, afin que ceux du dehors les honorent, afin aussi qu'ils n'aient besoin de personne et ne manquent de rien.

2. Cette idée lui sert de transition pour arriver aux erreurs des fidèles touchant l'avènement du Christ. Ils se préoccupaient beaucoup, comme les Juifs d'alors, de savoir si les morts verraient le royaume de Dieu ³, et s'imaginaient que ceux qui étaient morts seraient moins favorisés que les témoins vivants de la Parousie. Il les rassure touchant l'avenir réservé à ceux « qui se sont endormis », — expression charmante qui peint les âmes en sommeil, mais vivantes et attendant le réveil ; puis il leur rappelle que l'avènement du Christ sera soudain, et donc qu'ils doivent être prêts.

¹² Nous ne voulons pas, frères, que vous demeuriez dans l'ignorance touchant ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres, — les païens, — qui n'ont point d'espérance. ¹³ Si nous croyons que Jésus est mort

¹ D'autres donnent ce sens : « Que nul, excédant les droits que lui confère une légitime union, ne vienne par convoitise impure à léser en cette matière ceux de son frère. » (Chrysost., Théodoret, S. Jérôme, Essius, Cornely, Picquigny, etc.). Ils s'autorisent du contexte et du parallélisme.

² *In nobis*. Autre sens : « Violent ces préceptes, c'est faire injure non pas à l'homme chétif qui les promulgue, mais à Dieu, qui, par les dons de l'Esprit-Saint, accredit ma mission. » (Estius).

³ Voir le IV^e livre d'Esdras, v, composé sans doute à la fin du 1^{er} siècle.

et qu'il est ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu réunira à Jésus ceux qui se sont endormis dans la foi en Lui.

¹⁴ Ce que je vous dis, c'est la parole du Seigneur : nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à l'avènement du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. ¹⁵ Car, sur un ordre donné, le Seigneur, à la voix de l'Archange, au son de la trompette de Dieu, descendra du ciel, et ceux qui sont morts dans la foi du Christ ressusciteront d'abord.

¹⁶ Ensuite nous, les vivants, les laissés, nous serons enlevés avec eux sur les nuées, au devant du Christ, dans les airs, et ainsi nous serons pour toujours avec le Seigneur.

¹⁷ Consolez-vous donc ensemble par ces paroles.

Les Thessaloniciens craignaient que leurs frères défunts ne fussent exclus du royaume du Christ, et l'on voit que pour eux c'eût été une grande déception de ne pas assister à l'avènement du Christ qu'ils croyaient prochain. L'Apôtre les console, non point par l'espérance de l'immortalité, mais par celle de la résurrection. Ils ressusciteront les premiers, ensuite nous, les vivants, les laissés, nous serons réunis au Sauveur et tous ensemble nous jouirons de l'éternelle félicité.

Il décrit en quelques mots ce drame terrible. Le Seigneur apparaîtra, au son redoutable de la trompette de Dieu. Alors ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront tout d'abord. Enfin, nous, les vivants, les laissés, nous serons enlevés avec eux dans les nuées, avec nos corps ressuscités et glorieux, car nous aurons aussi subi l'épreuve de la mort, pour jouir aussitôt de la gloire de la résurrection.

Saint Paul croyait-il à l'imminence de l'avènement de Jésus-Christ? On peut poser la même question au sujet de tous les Apôtres.

On a remarqué que la prédication apostolique a débuté par l'affirmation de cette vérité terrible : « Le soleil se changera en ténébres et la lune en sang, avant que vienne le jour du Seigneur, grand et éclatant. » (Act., II, 20). Dans cette première épître aux Thessaloniciens, l'Apôtre, nous l'avons vu, parle à plusieurs reprises de la Parousie, de l'attente du Fils de Dieu Jésus qui viendra du ciel et qui nous a arraché à la colère à venir ¹. Qui ne se rappelle aussi que les apôtres, après que Jésus eut prédit, sur le mont des Oliviers, la destruction complète du temple, lui demandèrent en secret : « Dites-nous quand ces choses arriveront! Quel sera le signe de votre Parousie et de la fin du monde? » (Mt., xxiv, 3). Qui ne se souvient encore qu'alors le Sauveur enveloppa sa réponse d'un vague voulu, en mêlant ces deux événements effrayants : la prise de Jérusalem et la fin du monde? Il est certain que les Apôtres en furent très impressionnés, — c'est pourquoi ils en parlèrent dans leurs discours aux fidèles, — et qu'ils ignoraient l'époque de la Parousie. Ils

¹ I Thessal., I, 10; II, 19; III, 13.

se la figuraient prochaine, peut-être; encore saint Paul, dans sa seconde lettre aux Thessaloniciens impatients, leur déclare-t-il que les signes précurseurs n'apparaissent point et qu'ils ont eu tort de conclure de sa première lettre que le jour du Seigneur est proche. (II Thess., II, 2).

Quand même il aurait cru que la Parousie était prochaine, cela prouverait simplement que le Sauveur ne lui avait point révélé l'époque du dernier jour, et qu'il s'était fait à ce sujet une opinion personnelle, rien de plus. Mais il est impossible même de le conclure. En réalité il ne dit que ceci : « Ceux d'entre nous, chrétiens, qui vivront alors, nous seront enlevés sur des nuées au-devant du Seigneur » ; ce nous est, en fait, de tous les temps et peut s'appliquer aux chrétiens de la fin des siècles, comme à ceux de Thessalonique à qui s'adressait l'Apôtre¹.

Voici en effet ce qu'il ajoute du moment de la Parousie :

¹ Quant au temps et aux circonstances, vous n'avez pas besoin, frères, que nous vous en écrivions ; ² car vous savez bien que le jour du Seigneur viendra, comme un voleur pendant la nuit. ³ Lorsqu'ils diront : « Paix et sécurité ! », la destruction tombera soudain sur les hommes, comme les douleurs sur la femme qui va enfanter, et ils n'y échapperont point.

⁴ Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour-là vous surprenne comme un voleur : ⁵ car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres. ⁶ Ne dormons donc pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres. ⁷ Ceux qui dorment, dorment la nuit ; et ceux qui s'enivrent s'enivrent la nuit. ⁸ Mais nous, qui sommes du jour, vivons sobrement, ayant revêtu la cuirasse de la foi et de la charité et ayant pour casque l'espérance du salut. ⁹ Car Dieu ne nous a pas destinés à devenir des objets de colère, mais à nous faire acquérir le salut par Notre-Seigneur Jésus-Christ, ¹⁰ qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui. ¹¹ Consolerez-vous donc entre vous et édifiez-vous les uns les autres, ainsi que vous le faites.

Le moment de la Parousie n'est donc pas connu. Il viendra quand les hommes ne parleront que de paix et de sécurité. Il viendra comme un voleur, — ainsi que le Christ l'avait annoncé (Matth., xxiv, 43), — il viendra pen-

dant la nuit, et supposé qu'il soit proche, c'est une raison de plus pour veiller. Donc soyez prêts toujours. Il surprendra l'impie qui est un fils de la nuit, mais non les chrétiens qui sont des enfants de lumière, qui se sont affranchis des ténèbres de l'ignorance et du péché.

« Saint Jérôme pense que l'institution des vigiles et des offices de nuit, dans l'Eglise primitive, était d'origine apostolique et venait de la crainte d'être surpris par le retour du Christ¹. »

La nuit est pour l'orgie, les fils du jour doivent être sobres.

Le chrétien ressemble enfin au soldat en armes qui veille ; il porte le casque de l'espérance avec la cuirasse de la foi et de la charité, les traits du monde se brisent sur son armure.

Espérance et consolation ! Nous n'avons pas à redouter la colère de Dieu puisque Jésus-Christ nous a apporté le salut. Il est mort pour nous afin que nous vivions par lui, pour lui et avec lui.

3. Il leur donne ces derniers avis :

¹² Nous vous prions, frères, d'avoir des égards pour ceux qui travaillent parmi vous, qui vous dirigent dans le Seigneur et vous avertissent. ¹³ Ayez un grand amour pour eux à cause de l'œuvre qu'ils font, vivez en paix avec eux.

¹⁴ Nous vous en supplions, frères, reprenez ceux qui vont au désordre, consolez les pusillanimes, soutenez les infirmes, soyez patients envers tous. ¹⁵ Veillez à ce que personne ne rende le mal pour le mal, mais poursuivez toujours ce qui est bien entre vous et à l'égard de tous. ¹⁶ Soyez toujours dans la joie. ¹⁷ Priez sans cesse. ¹⁸ Rendez grâces pour toutes choses ; car c'est là ce que Dieu veut de vous tous dans le Christ Jésus. ¹⁹ N'éteignez pas l'Esprit. ²⁰ Ne méprisez pas les prophéties. ²¹ Éprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon. ²² Abstenez-vous de toute espèce de mal. ²³ Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers, et que tout en vous, votre esprit, votre âme et votre corps, soit conservé pur pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

²⁴ Il est fidèle, celui qui vous a appelés, et il tiendra ses promesses.

D'abord le respect, mieux que cela encore, l'affection pour les prêtres et les anciens qui qui gouvernent l'Eglise. Ils font une grande œuvre.

Les désordres qu'il prévoit viennent sans doute du désœuvrement causé par l'attente de la Parousie. Qu'ils s'aident et se consolent ensemble, et soient bons pour tous, même pour les païens qui méritent leur compassion, puisqu'ils restent dans la nuit. Jole, prière, action de grâce. On trouve ici des expressions, des pensées, des épanchements qui rappellent le Sermon sur la Montagne.

Plusieurs peut-être n'avaient pas en estime suffisante les charismes, le don de prophétie surtout. Peut-être aussi quelques-uns avaient-

¹ « Les âmes s'étaient tellement attachées à la terre que ce n'était pas trop de cette crainte formidable de la fin du monde pour secouer leur torpeur et les contraindre à se souvenir de leurs redoutables destinées. Il serait d'ailleurs exagéré de prétendre que l'Apôtre promet aux Thessaloniciens qu'ils verront tous la fin des temps et le second avènement de Jésus ; on peut établir textes en mains (Cf. II Cor., iv, 14 ; v, 1-10 ; Philip., i, 19-23 ; II Tim., iv, 16) que saint Paul ne s'est jamais vanté de connaître la date précise de la Parousie, et même que plusieurs fois il a désespéré d'être encore en vie lors de l'apparition glorieuse du Christ. Son esprit ne s'attachait pas à l'idée de la Parousie prochaine comme à une certitude avérée, mais uniquement comme à une probabilité redoutable. » (R. P. Magnien, *Revue Biblique*, juillet 1907, p. 367.)

¹ *Épîtres de Saint Paul*, par C. Toussaint, I, p. 128.

ils fait dévier en rêveries l'esprit de prophétie qu'ils avaient reçu. L'Apôtre recommande de développer les grâces de l'Esprit-Saint, au lieu d'éteindre l'esprit... et d'écouter les les prédications des prophètes. S'il se présente des abus, que les fidèles sachent discerner et retenir ce qui est bon ; mais ces dons sont de précieuses grâces de Dieu.

Il prie enfin « le Dieu de paix » de sanctifier tout en eux, l'âme, l'esprit, le corps, afin qu'ils soient prêts pour le jour de la Parousie. On le voit, cette pensée, il la poursuit jusqu'à la fin de sa lettre, tant il en est préoccupé lui-même. Rien n'est touchant comme ces avis tout paternels, tendrement affectueux.

II

La conclusion, écrite peut-être de sa propre main, est courte mais pleine de cœur, et renferme un ordre particulier pour les anciens :

²⁵ Frères, priez pour nous. ²⁶ Saluez tous les frères dans un saint baiser.

²⁷ Je vous conjure par le Seigneur de faire que cette lettre soit lue par tous les frères. ²⁸ Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous !

Cette Epître, la première que saint Paul ait composée, la première au moins que nous connaissions, a une saveur spéciale ; elle est simple, claire, émue, tendre. On n'y trouve pas la grande éloquence qui frappe, qui éblouit, qui subjugue, mais l'éloquence du cœur, plus suave et singulièrement pénétrante¹.

¹ Il convient de mentionner l'explication que donne le P. Haghebaert (*Revue biblique*, janvier 1894) touchant les *Dormientes*. Ceux qui « dorment, » dit-il, ce sont « les Pères, » les patriarches, les justes venus avant Jésus-Christ. Ceux qui « vivent, » qui sont « laissés » jusqu'à la venue du Christ, ce sont les chrétiens, les saints du Nouveau Testament. Les fidèles de Thessalonique, ajoute-t-il, posaient à S. Paul cette question : Nous qui vivons dans l'époque messianique, nous savons le sort auquel nous sommes destinés, mais quel sera le sort de nos « Pères, » de ceux qui se sont endormis avant la première apparition du Messie sur la terre ? — A quoi l'Apôtre répond : Nous ne voulons pas que vous vous désoliez comme ceux qui n'ont pas l'espoir de la résurrection. Tous ceux qui avant la venue du Christ sont morts dans la foi au Christ ressusciteront et seront avec lui. Car nous vous l'affirmons sur la parole du Seigneur, nous, les fidèles du Nouveau Testament, nous n'aurons sous ce rapport aucun avantage sur ceux qui se sont endormis avant la venue du Sauveur. Ils ressusciteront d'abord, puis, après la résurrection des morts, tous les justes de l'ancienne loi et nous, les fidèles de la nouvelle, nous ensemble avec les autres, pas avant, nous serons enlevés sur les nuées au devant du Christ, et nous serons réunis avec lui pour toujours.

Cette explication est séduisante, mais sans fondement dans la tradition.

Les « vivants » mourront-ils pour ressusciter ensuite ? Saint Thomas et Suarez le pensent et le Catéchisme du Concile de Trente indique ses préférences pour cette opinion. La plupart des Pères grecs, à la suite de S. Jean Chrysostome, voient au contraire affirmée dans cette expression, *nos qui vivimus*, l'exclusion du trépas avant l'entrée dans la gloire, pour les fidèles des derniers temps. Cette opinion peut être soutenue sans erreur dans la foi.

PANÉGYRIQUE DE LA B. IMELDA

(16 septembre)

LA COMMUNION DES PETITS ENFANTS

Sinite parvulos venire ad me.
Laissez venir à moi les petits enfants.
(Marc, x, 14).

« Combien Jésus-Christ sur la terre a entouré les petits enfants d'un amour de prédilection, les pages de l'Evangile l'attestent clairement. Ses délices étaient de vivre au milieu d'eux : il avait l'habitude de leur imposer les mains, de les embrasser, de les bénir. Il s'indigna de les voir repoussés par ses disciples qu'il réprimanda par ces paroles sévères : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas : c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume des cieux¹. »

C'est par ces paroles qui ressemblent à un chant, que débute le Décret touchant la première Communion des enfants. La doctrine de l'Eglise n'en est que le développement, et l'histoire de la B. Imelda Lambertini vient merveilleusement la confirmer.

I

Vous savez que l'Eglise dans les premiers siècles n'hésitait pas à donner aux petits enfants des fragments de la Sainte Eucharistie, ce qui restait de la Communion des fidèles. Elle ne croyait point profaner les Saintes Espèces, parce qu'elles étaient reçues dans des cœurs purs, dans des âmes innocentes. En Orient les enfants communiaient surtout sous l'espèce du vin.

Il y eut sans doute des abus, des accidents, qui amenèrent la cessation de cet usage dans l'Eglise Latine. On pensa qu'il n'était point nécessaire de donner la Sainte Eucharistie aux petits enfants, attendu qu'ils étaient dans l'heureuse impuissance de pécher, et par conséquent « de perdre la grâce d'enfants de Dieu qu'ils avaient reçue². »

Mais l'idée ne vint pas de les priver de ce précieux sacrement. Faite pour conserver la grâce, l'Eucharistie devait être reçue par eux lorsqu'ils se trouvaient en danger de la perdre, c'est-à-dire lorsqu'ils pouvaient tomber en état de péché mortel.

Voyez-vous en effet des enfants qui ont commis des péchés mortels, et demeurant privés de la grâce souveraine qui seule peut les leur faire victorieusement éviter ?

L'Eglise n'eut garde de commettre une pareille faute. Aussi le quatrième Concile de Latran déclara-t-il que tout fidèle, parvenu à l'âge de discrétion, doit se confesser au moins une fois l'an à son propre prêtre, et communier à Pâques.

¹ Décret *Quam singulari amore*.

² Conc. Trid., Sess. xxi, c. 4.

Ce décret est aussi clair que formel. Par quelle aberration en vint-on à distinguer deux âges : celui de la confession et celui de la communion ? Cela ne peut s'expliquer que par les suggestions du malin esprit, qui n'ignore point qu'il n'a aucune prise sur ceux qui sont défendus et prémunis par la Sainte Eucharistie, par la présence substantielle et armée de la personne même du Fils de Dieu. Il ne manqua pas de redire même aux meilleurs esprits que faire communier des enfants légers et peu instruits, qui ne comprennent pas la grandeur de l'acte qu'ils accomplissent c'est manquer gravement de respect au sacrement le plus auguste de tous. Et l'on doit avouer qu'à voir la dissipation d'un grand nombre d'enfants cette raison avait bien son côté spécieux.

On s'est dit en effet : — Ils pourront se confesser de leurs fautes, et s'ils veulent sincèrement se corriger, ils trouveront dans le sacrement de Pénitence la grâce nécessaire. Au surplus, le confesseur, qui est juge des consciences, saura s'il doit donner ou ajourner l'absolution. Il la refusera aux indignes ; tandis que le prêtre distribue la Sainte Eucharistie à tous ceux qui s'approchent de la sainte Table indistinctement.

Alors Jésus-Christ avait institué un sacrement inutile !

Ce raisonnement déplorable eut même pour effet de priver les petits enfants, dans beaucoup de régions, même du sacrement de pénitence attendu qu'on les jugeait mal préparés à le recevoir, ou insuffisamment éclairés ; de les priver aussi du saint viatique et même de l'Extrême-Onction, s'ils étaient en danger de mort ; enfin, s'ils mouraient, de leur refuser les suffrages de l'Eglise, puisqu'on leur accordait seulement l'honneur des cérémonies prescrites pour les tout petits enfants, morts dans leur innocence baptismale. Et combien d'entre eux l'avaient perdue !

Les conséquences d'une erreur sont toujours incalculables. Ici elles furent terribles.

Qu'arrivait-il en effet ? C'est que l'innocence de l'enfant arrachée aux caresses de Jésus-Christ ne se nourrissait d'aucune sève intérieure ; et, triste résultat, la jeunesse dépourvue de secours efficace et entourée de pièges perdait sa candeur et tombait dans le vice avant même d'avoir goûté les saints Mystères¹.

Après son baptême, l'âme de l'enfant ressemblait à un arbre planté sur les bords d'une rivière abondante, *secus decursus aquarum* ; mais avec le temps on l'avait éloignée des eaux et maintenant elle se desséchait, elle périssait sur place. Jésus-Christ disait : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » et on les empêchait d'approcher. Il ne pouvait les

bénir, les encourager, leur parler cœur à cœur, dans leur âme d'où il était banni, les faire grandir dans la bonté, la pureté, la générosité, l'amour de Dieu. Ils restaient faibles, sans vie intérieure, sans force, entourés d'ennemis, exposés à toutes les séductions et il ne pouvait les sauver.

Par contre leur âme, qui lui était fermée, était ouverte à l'ennemi qui y entraît sans difficulté aucune puisque la place n'était pas gardée. Satan occupait cette âme qui appartenait à Jésus-Christ, qui avait été baignée dans le sang divin, il la souillait de son odieux contact, il lui enlevait son innocence, il la familiarisait avec le vice, et quand venait enfin le moment de la première Communion, le cœur dès longtemps avait cessé d'être pur et vierge, et le Sauveur entraît dans une âme réparée, je le veux bien, et qui avait retrouvé sa première splendeur, mais qui gardait les stigmates honteux, les marques vils de l'hôte méchant qui l'avait contaminée.

Ainsi donc en fait, c'est pour Satan qu'on avait travaillé. Tandis que si le Sauveur eût pris possession de ce jeune cœur, alors que celui-ci avait gardé toute sa candeur, il l'eût préservé, orné de toutes les vertus, embaumé de bons désirs, armé pour la lutte, et quand le démon se fût présenté pour entrer, il se fût heurté à une citadelle inexpugnable.

Vous touchez du doigt maintenant les résultats monstrueux de cette funeste pratique et vous ne vous demandez même plus à quel âge il faut communier, tant il est clair qu'on doit communier quand on distingue le bien du mal, quand on peut être entraîné dans le péché, quand l'enfant commence à raisonner, qu'il est capable de comprendre et de faire le mal. Il sait alors que pour rester bon, pur, chrétien, il doit s'approcher de Celui qui lui donnera la force d'être pieux, innocent, obéissant, et de garder la virginité de son âme.

Cet âge lui-même est différent suivant les personnes, les climats, les tempéraments ; mais il a sonné le jour où apparaissent des lumières certaines de raison, car ce jour-là l'enfant saisit ce qui est bien et ce qui est mal, et le mal a des attrait tels qu'il serait entraîné s'il n'était soutenu et poussé par la force supérieure de la grâce souveraine de l'Eucharistie.

Vous me direz peut-être qu'il est nécessaire aussi qu'il soit instruit dans la doctrine chrétienne, qu'il sache quelle est la sublimité du sacrement qu'il va recevoir. C'est évident ; mais on ne saurait lui demander que la science de son âge. A huit ans, il ne peut savoir son catéchisme comme s'il avait douze ans. D'ailleurs la science requise est tout élémentaire. Il doit connaître les principaux mystères de la foi, savoir qu'il y a un Dieu juste et rémunérateur ; qu'il y a trois personnes en Dieu ; que

¹ Décret *Quam singulari*.

la seconde a pris un corps et une âme comme nous, pour nous racheter ; que Jésus, Fils de l'homme et Fils de Dieu est mort pour nous sur la Croix et qu'il demeure parmi nous caché sous le voile de l'Eucharistie. Il faut en un mot « qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, afin de s'approcher de la sainte Table avec la dévotion que comporte son âge¹. »

Mais vous comprenez bien aussi qu'il ne peut pas se préparer seul et que ses parents, qui lui donnent la nourriture matérielle, doivent aussi travailler avec soin à leur procurer cette nourriture céleste, les instruire et les acheminer vers ce grand acte de la communion privée qui leur communiquera une sève nouvelle, le remède efficace contre leurs passions naissantes, la ferveur qui résultera de leur doux et fréquent contact avec Jésus-Christ.

II

L'histoire de la B. Imelda est instructive et de saison, parce qu'elle vient à l'appui de cette doctrine, et que Dieu s'est plu à donner à ses éducateurs et à ses éducatrices une haute et décisive leçon. — Née à Bologne, de la noble famille des Lambertini, elle reçut au baptême le nom de Madeleine. Dès le berceau elle était comme un ange de la terre. Quand elle pleurait, pour sécher ses larmes il suffisait de prononcer devant elle les doux noms de Jésus et de Marie, aussitôt elle s'apaisait et souriait. Confiée tout enfant aux soins des Sœurs Prêcheresses du couvent de Sainte-Marie-Madeleine, situé sous les murs de la cité, hors la Porte-Majeure, les religieuses comprirent combien était précieux le trésor qui leur était remis. Comme sainte Thérèse, comme sainte Rose de Lima, elle s'était fait construire dans la maison paternelle un petit oratoire où elle aimait à s'unir à Dieu par la prière, mais cela ne suffisait point à sa piété : elle voulait jouir des exemples et des pieuses paroles des servantes de Dieu ; c'est pourquoi elle insista pour qu'elles consentissent à l'accepter.

Quand elle fut reçue dans la maison des Dominicaines, elle supplia qu'on la revêtît de l'habit blanc de l'Ordre, en attendant qu'un jour elle pût prononcer les vœux de religion. Elle apparut aux religieuses si pure, si parfaite, si douce qu'elles l'appelèrent Imelda, parce qu'elle leur semblait suave et bonne comme le miel. *Quasi mel data*, suivant le mot d'un Carme, son admirateur.

Elle était elle-même le modèle des Sœurs, assidue à l'oraison, à tous les exercices spirituels et n'ayant au cœur qu'un seul amour : Jésus-Christ. Chaque jour elle assistait à la messe avec une ferveur qui était pour les

religieuses l'objet d'une sainte jalousie. Mais quand l'une d'elles s'approchait de la sainte Table pour recevoir son Sauveur, elle sentait en elle-même un désir ardent de reposer aussi sur le cœur de Jésus, de posséder dans son âme l'Hôte céleste qui la réjouirait de sa divine présence et l'inonderait de ses grâces.

N'avait-il pas dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas d'approcher ! » Or on ne lui permettait point de venir à lui, parce qu'elle n'était qu'une enfant, à peine âgée de dix ans ! On lui disait qu'il lui fallait attendre, et, dans sa candeur, elle ne comprenait rien à cette contradiction entre la parole de Dieu et la discipline imposée par ses ministres.

Elle en souffrait, elle ne s'y résignait point, elle n'en prenait point son parti ; et tous les jours elle priait le Sauveur de l'unir à lui, de lui promettre de s'approcher de lui, puisqu'il l'avait dit, et que tel était aussi son divin désir.

Elle lui faisait souvent cette prière : « Seigneur ! puisqu'il m'est interdit d'aller à vous, c'est à vous de venir à moi ! Car vous, Seigneur, vous pouvez tout ! »

Le jour de l'Ascension, 12 mai 1333, toutes les religieuses, toutes ses compagnes se lèvent au moment de la Communion et se dirigent vers la Sainte Table. Elle seule demeure dans sa stalle. Elle les regarde partir avec tristesse, elle les suit des yeux, elle les contemple sans espoir, quand chacune d'elles reçoit sur ses lèvres le corps sacré du Sauveur.

Cependant elle prie, elle adore, elle soupire. De son âme s'échappent comme des traits de feu qui s'élancent jusqu'au cœur du Sauveur. Elle lui témoigne avec des sentiments embrasés combien elle serait heureuse de le posséder, elle se plaint du sort qui lui est fait à elle seule, parce qu'elle n'est qu'une enfant, — comme si l'Evangile ne déclarait pas que le ciel appartient à ceux qui ressemblent aux enfants innocents et purs !

Combien fut ardente sa prière. Seuls les Anges pourraient le dire, eux qui furent les témoins de ses pleurs et qui entendirent les soupirs de son cœur. Jésus n'y tient plus, il ne peut refuser de satisfaire le désir de sa petite servante.

Tout à coup une hostie s'échappe du ciboire que le prêtre tient dans ses mains, elle traverse la grille du chœur, vole dans l'air et s'arrête au-dessus d'Imelda. Les religieuses contemplent avec une pieuse émotion ce spectacle ; l'église apparaît tout illuminée, une suave odeur se répand dans le sanctuaire, pendant qu'une main invisible tient la blanche hostie suspendue au-dessus de l'enfant. Le prêtre inquiet regarde, il aperçoit le prodige et comme les sœurs sont en proie à l'extase, à la reconnaissance, il s'approche, prend la sainte Hos-

¹ *Ibid.*

tie et la dépose sur les lèvres de l'angélique enfant.

Elle croise les bras, comme pour étreindre le Bien-aimé, elle ferme les yeux, elle jouit du paradis qui remplit son cœur, — car ce qui fait la félicité du paradis, c'est Jésus.

Longtemps elle apparaît ainsi, comme un Ange adorateur absorbé par la vue de Dieu, par les merveilles eucharistiques; il semble qu'elle jouisse d'un délicieux et profond sommeil. Les religieuses admirent, elles remercient Dieu de cette faveur unique, puis, voyant que les traits de l'enfant demeurent immuables, tout auréolés d'une douce lumière de gloire, elles s'inquiètent, elles l'appellent, elles la prient de revenir à elle. La supérieure lui commande de se relever, mais Imelda qui jamais n'a désobéi, qui sur un mot se hâtait d'accourir, d'aller où on l'envoyait, reste immobile. Elle est morte, — si toutefois on peut appeler mort ce passage infiniment doux à l'éternité bienheureuse. Son corps n'a pu supporter ce poids immense de honneur, et pour en jouir pleinement l'âme a dû briser les liens qui l'y rattachaient.

Le Sauveur avait appelé à lui la plus pure et la meilleure de ses enfants, mais auparavant il avait daigné aller à elle pour lui faire goûter combien il est doux, pour donner aussi au prêtre du couvent de Sainte-Madeleine et à tous ceux qui suivent ses errements une leçon de théologie que l'Eglise a recueillie et que le Décret *Quam singulari amore* a fait pénétrer définitivement dans toutes les âmes catholiques.

Plus heureux qu'Imelda, nos enfants peuvent désormais s'approcher du Sauveur, s'agenouiller à la Sainte Table, prendre leur part au banquet divin. Ce qui ne fut qu'une admirable exception pour la bienheureuse enfant de Bologne devient la règle pour tous les nôtres, s'ils veulent recevoir le Sauveur. Quand leurs frères aînés feront leur première communion solennelle, ils ne se diront plus comme autrefois : « Quand aurai-je moi-même ce bonheur ? » Ils pourront en jouir aussitôt que leur raison et leur foi leur diront : « Jésus est là dans la petite hostie consacrée par le prêtre ! » aussitôt que leur cœur s'élancera au-devant du Christ, le médecin et le charmeur des âmes, en s'écriant : « O Jésus, je vous aime ! »

Ce sera pour eux la plus heureuse des grâces, le plus suave moment de leur jeune vie, puisque Jésus descendra dans leur âme toute neuve et toute pure; ce sera aussi le remède le plus efficace pour qu'ils se guérissent du péché qui les tourmente, des passions, ce poison de l'âme. Oh! qu'ils sont beaux, qu'ils sont forts, ces enfants revêtus de la beauté et de la force du Très-Haut!

Quelle joie aussi pour leur famille, pour leur père, pour leur mère surtout! Joie sans mélange, joie efficace, joie qui les rendra tous meilleurs. Une mère de famille qui avait accompagné ainsi deux de ses jeunes enfants à la table sainte pour leur première communion privée, disait : « Ah! maintenant, je devrai veiller davantage sur moi, leur donner l'exemple. Si je veux qu'ils persévèrent il faudra que je continue à faire avec eux la sainte Communion chaque mois! » Cette mère comprenait son devoir, mais il avait fallu la communion privée de ses enfants pour le lui montrer. Dieu seul sait combien cette pieuse pratique, ce décret depuis si longtemps attendu, a fait entrer dans les âmes et dans les familles de bonheur, d'intelligence des choses de Dieu, de sentiment de la responsabilité, de joie et de vie chrétienne.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II. — Le Chapelet et le Rosaire

Efficacité de l'Ave Maria. — Le B. Jean-Gabriel Perboyre aimait à redire : « Un *Ave Maria* bien récité vaut mieux que toute la science du monde. »

On lui demandait un jour : « Comment faut-il s'y prendre pour bien dire le chapelet ? »

Il répondit :

« Je crois que la meilleure manière de le réciter serait de s'occuper des paroles mêmes de l'*Ave Maria*, parce que ces paroles, bien méditées et bien comprises, sont propres à faire naître en nous des sentiments que ne sauraient nous inspirer toutes les paroles humaines réunies.

« Je ne pense pas qu'on puisse avoir des intentions meilleures que celles de l'Ange, ni faire à Marie de prière plus belle, plus honorable et qui lui soit plus agréable. »

Dévotion mal entendue. — Une pauvre femme, dévote à la Sainte Vierge, mais d'une dévotion peu éclairée, avait fait vœu de réciter en son honneur un nombre considérable de chapelets.

Cela l'empêchait bien souvent de vaquer, comme elle l'aurait dû, au soin de son ménage et de ses enfants.

Mais cela ne l'empêchait pas du tout de médire du prochain, de s'emporter à la moindre contrariété, ni de passer souvent une grande partie de la journée à ne rien faire.

On aurait dit au contraire que ses vices croissaient avec sa dévotion.

Elle ne ressemblait pas mal à ces chrétiens dont parle saint François de Sales, qui, à force de vouloir être de bons anges, oublient d'être des hommes bons.

Ce n'est pas tout : Dieu sait comment tous ces chapelets étaient récités !

Les lèvres faisaient leur rôle en conscience et fort habilement. Mais qui pourrait dire où voyageait l'esprit et où s'en allait le cœur, à supposer que le cœur fût jamais de la partie ?

Il n'était pas question de réciter le chapelet dévotement, mais d'en réciter beaucoup.

Pour compter le nombre de ces chapelets ainsi récités à la hâte, notre dévote avait coutume de mettre, à chaque chapelet, un haricot dans un tiroir dont elle seule avait la clef.

Une ouverture, semblable à celles qu'on pratique aux troncs d'églises, servait à introduire le haricot compteur.

C'était là comme un coffre-fort où elle serrait ses trésors spirituels.

Après un certain temps, elle voulut, par curiosité et un peu peut-être par vanité, calculer ses mérites...

O déception !

De plusieurs centaines de haricots qu'elle avait déposés dans le tiroir il n'en restait qu'un seul, maigre, desséché, perdu dans un coin.

Que penser ? Que devenir ?

La pauvrette alla consulter un bon religieux. Celui-ci, après s'être bien fait expliquer le cas de conscience, demanda à la pauvre femme :

— N'avez-vous pas souvent laissé, pour dire deux ou trois chapelets de suite, des travaux bien utiles, peut-être même nécessaires ?

— Oui, c'est possible, mon Père.

— A quoi pensiez-vous durant vos prières ?

— Mon Père, à toute sorte d'idées qui me passaient par l'esprit.

— Eh bien ! ma fille, si les rats n'ont pas mangé vos haricots, c'est votre ange gardien qui les aura pris.

Il aura voulu vous apprendre, sans doute, qu'une *dévotion mal entendue*, une dévotion des lèvres et non du cœur, ne sert jamais à rien devant Dieu.

Allez, et que la leçon vous profite !

Que de personnes qui croient que tout est dit, quand elles ont récité de longues prières !

Au commencement d'une nouvelle année, certaines âmes pieuses demandaient l'avis du saint évêque de Genève sur un règlement de vie :

— L'année dernière, disaient-elles, nous avons jeûné trois fois la semaine, combien de fois allons-nous jeûner cette année ? Car enfin il faut tâcher de progresser toujours.

— Mes enfants, répondit le saint docteur,

vous dites fort bien ; il faut tâcher de progresser toujours. Mais comment se fait notre avancement ?

L'année dernière, vous avez jeûné trois fois la semaine ; si vous voulez doubler vos jeûnes cette année, la semaine entière devra y être consacrée. Mais comment ferez-vous l'année suivante ? à moins que vous ne fassiez une semaine de neuf jours ?

Vous voyez donc bien que notre avancement se fait moins par la multiplication des actes que par la ferveur avec laquelle nous nous en acquittions.

Un chapelet qui porte bonheur. — Il y a soixante-dix ans, une voiture, dans laquelle se trouvait un jeune garçon avec son précepteur, suivait la route d'Anagni à Carpineto. Arrivés au pied d'une colline, nos voyageurs aperçurent dans une bergerie un enfant pauvre, souillé de poussière, tout en larmes et en proie à une grande souffrance : il avait un pied très gonflé d'où le sang coulait en abondance. Il gémissait et priait, le chapelet à la main, suppliant la Vierge du Rosaire de venir à son secours. La voiture s'arrêta ; le jeune homme en descendit, s'approcha du petit pâtre et s'enquit de ce qui lui était arrivé. L'enfant répondit qu'il avait été atteint et renversé par la voiture du laitier, qui s'était, après l'accident, précipitamment enfui sans s'inquiéter de lui : « Et, ajouta-t-il, je ne puis aller plus loin, mon pied me fait trop souffrir. »

Le jeune homme fut ému de pitié. Se frayant un chemin entre la route et un petit ruisseau, il alla puiser de l'eau dans sa coiffure et retourna auprès du petit pâtre pour le désaltérer ; il bassina la plaie de son pied, sur laquelle, à l'aide d'un fin mouchoir, il appliqua un bandage.

— Où demeurez-vous ? demanda-t-il. Et le petit pâtre indiqua un petit village situé au-delà d'une colline.

— Mais vous ne pourrez jamais arriver jusque-là sans assistance, reprit le petit Samaritain. Je vais vous emmener avec moi à Carpineto, où l'on bandera votre pied comme il convient.

Le pauvre mutilé répondit par un sourire plein d'affection et de reconnaissance, et on le hissa dans la voiture.

— Joachim, dit le précepteur à son élève, que comptez-vous donc faire ?

— Mais ce que tout chrétien ferait ! Pouvons-nous abandonner sur la voie publique un malheureux qui souffre ?

— Et que diront vos parents ?

— Que pourraient-ils dire autre chose, si ce n'est que j'ai bien agi ? Est-ce donc chose si extraordinaire que de venir en aide à ceux qui sont malheureux ?

Le précepteur sourit, doucement satisfait, mit affectueusement la main sur l'épaule de son élève, et la voiture se mit en marche.

La mère de Joachim ne fut pas peu surprise en voyant son fils lui ramener un enfant pâle, défait et couvert de son sang. Mais quand on l'eut mise au courant de tout et qu'elle vit le regard reconnaissant et ému du patient, elle fit venir le médecin de la famille pour le soigner.

Les yeux de Joachim brillaient d'une félicité indéfinissable.

— Mère, n'ai-je pas bien agi? demanda-t-il.

— Mon enfant, vous n'eussiez pu mieux agir. Et elle le pressa sur son cœur, tandis que son visage s'inondait de douces larmes.

Quelques heures plus tard la voiture du château s'arrêtait devant l'humble demeure du petit patient. Le jeune noble ramenait le blessé, rassurait la mère, et lui remettait une large aumône.

— Monsieur, lui dit-elle, je n'ai que mon chapelet pour prouver ma reconnaissance et je le réciterai souvent pour vous. Ce chapelet de la veuve vous portera bonheur.

Ce jeune homme était le comte Joachim Pecci, qui devint pape sous le nom de Léon XIII.

Les Vendéens de la « Grand'Guerre » et le chapelet. — Le P. de Montfort avait popularisé la double dévotion du chapelet du Sacré-Cœur sur une partie du territoire de la future Vendée militaire. Les disciples du Bienheureux, établis à Saint-Laurent-sur-Sèvre, et chargés de la plupart des missions qui se donnaient aux alentours, s'appliquèrent à répandre cette double dévotion chère à leur fondateur; grâce à leur zèle, elle s'était propagée du Bocage bas-poitevin jusqu'au fond des Mauges; si bien qu'en 1793, lorsque la cause religieuse transforma en insurgés les paisibles habitants de ces contrées, tous, Angevins et Poitevins, s'empressèrent d'arborer le chapelet et le scapulaire du Sacré-Cœur comme insignes de ralliement.

C'était en récitant le chapelet que les gâs de la Grande Armée marchaient à l'ennemi.

« Armés de fourches, de faux et de bâtons, cheminant sans ordre, par petits pelotons, on les entendait au loin réciter le chapelet à haute voix ou chanter des litanies et des cantiques pour implorer les secours du Dieu des batailles et se préparer à mourir en ferments chrétiens. »

L'abbé Deniau qui fournit cette citation ajoute en note : « Mes parents m'ont raconté qu'ils les entendaient d'une lieue de distance et même plus, murmurer ainsi dévotement le *chapelet*, et que cette récitation bruyante, qui dominait le bruissement de leur marche en

sabots, avait quelque chose de saisissant pour l'âme. »

C'était en récitant le chapelet et en guise d'action de grâce que ces héros en sabots s'en retournaient chez eux après la victoire :

« Après la victoire de Boisgrolleau (20 avril 1793), rapporte le même historien si véridique et si bien informé, toute l'armée catholique rentra dans Cholet et y donna le spectacle d'une foi profonde et d'une ardente piété. Tous les paysans, Cathelineau et d'Elbée en tête, récitèrent le chapelet depuis les hauteurs de Boisgrolleau jusqu'à l'entrée de l'église de Saint-Pierre. »

Le soir, avant de se coucher, et cela même après les rudes journées, jamais ces pieux soldats du Christ ne manquaient de renouveler la récitation de leur prière favorite.

« Le soir de la prise de Fontenay (25 mai 1793), raconte M. de Brem, d'après un témoin auriculaire, les Vendéens harassés cherchaient partout un asile pour la nuit et bienheureux étaient ceux qui avaient des connaissances dans la ville, parce qu'ils avaient espoir de ne pas coucher à la belle étoile. Les gens de la Gaudre, des Landes-Génusson et lieux environnants qui connaissaient la famille de Chataigner, arrivèrent en foule à sa maison de Fontenay demandant en grâce un abri pour la nuit. Non seulement on fit droit à leur demande, mais la famille résolut de ne pas se coucher, et tous les matelas de la maison furent portés dans le salon de compagnie qui fut bientôt envahi.

« La nuit venue, les maîtres du logis qui s'étaient réfugiés au premier étage, entendirent tout à coup un sourd bourdonnement dont ils ne pouvaient deviner la cause. Craignant un retour agressif de la part des Bleus, ou quelque autre danger, Mme de Chataigner descend, ouvre la porte du salon, et que voit-elle? tous ses hôtes à genoux et récitant à demi-voix le chapelet avant de se coucher! Tout fut expliqué alors, et l'on ne put s'empêcher d'admirer la foi et la ferveur de ces pauvres gens, à qui la fatigue du combat n'avait pu faire oublier leur prière du soir. »

Cette pratique du Chapelet, toujours populaire dans notre Bocage, prête à rire aux Patauds du vingtième siècle : les Patauds de 1793 n'en riaient pas, eux qui, en entendant au loin marquer le Rosaire, s'empressaient de prendre la décampe au cri de : « Voilà les Brigands! »

Le chapelet du duc de Rohan. — Sans se faire une spécialité de la dévotion, Napoléon I^{er} en avait conservé des idées assez nettes, par suite de l'instruction religieuse qu'il avait reçue dans son enfance et sa jeunesse. Or, au temps de sa plus grande prospérité, alors qu'il faisait jouer Talma devant un par-

terre de rois, il était un jour au théâtre, à Paris, assisté d'un page qu'il affectionnait et voulait attacher à sa fortune, parce qu'il s'appelaït Rohan-Chabot, prince de Léon.

L'empereur suivait le spectacle d'un œil distrait et examinait l'assistance.

Ses yeux s'arrêtèrent à plusieurs reprises sur le jeune duc, qui avait l'air de réfléchir et de s'occuper assez peu de ce qui se passait sur la scène. Il tenait obstinément les mains cachées sous une fourrure pliée sur ses genoux. Tout à coup, l'empereur se penche, plonge rapidement la main droite sous la fourrure, et saisit dans la main de son page un...chapelet.

A cette époque, vous le savez, l'instrument n'était pas fort en honneur ; le page s'attendait à une verte semonce : « Ah ! Auguste, je vous y prends, dit Napoléon au jeune duc, tout confus. Eh bien ! cela me fait plaisir ; vous êtes au-dessus de ces fadaïses de la scène, vous avez du cœur ; un jour vous serez un homme. » Et il lui rendit son chapelet en lui disant : « Continuez, je ne vous dérangerai plus. »

Les témoins de l'aventure n'osèrent pas rire en entendant parler ainsi le maître. Le page qui priait ainsi est effectivement devenu un homme : il est mort cardinal, archevêque de Besançon, et a laissé dans son diocèse d'ineffaçables souvenirs de piété et de bienfaisance.

Les grands hommes disant leur chapelet. —

On dit quelquefois que le chapelet est une dévotion de bonnes femmes. Il est facile de prouver qu'il n'en est pas ainsi.

L'illustre Bossuet, l'un des plus grands génies du siècle de Louis XIV, non seulement récitait assidûment le chapelet, mais encore il se fit inscrire sur les registres de la confrérie du Saint-Rosaire, chez les dominicains de la rue Saint-Jacques, à Paris, sous la date du 10 août 1680. A la suite, il faut ranger les instituteurs ou réformateurs des congrégations modernes : saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le B. Jean-Baptiste de la Salle, le savant cardinal de Bérulle, le pieux Olier, fondateur et premier Supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, ainsi qu'une foule d'autres.

Mais il y a plus : les rois et les grands du monde ont souvent imité ces hommes célèbres. De ce nombre sont notamment : Edouard III, roi d'Angleterre ; les empereurs Charles-Quint et Ferdinand II ; Sigismond et Casimir, rois de Pologne. Parmi nos rois, saint Louis et François I^{er} faisaient profession publique de cette dévotion. Louis XIV et Louis XVI se faisaient gloire de réciter le chapelet tous les jours.

Henri IV, que sa mère, l'hérétique Jeanne d'Albret, avait mis au monde en chantant une antique chanson béarnaise en l'honneur d'une Madone populaire, Henri IV récitait le Rosaire

tous les samedis, et le chapelet tous les dimanches.

Le célèbre connétable Anne de Montmorency récitait toujours son chapelet à cheval à la tête de ses soldats. Quelquefois il s'arrêtait au milieu d'un *Ave Maria* pour commander un mouvement militaire, ou pour donner le signal du combat ; et, détachant ensuite son rosaire de la selle de son cheval, il reprenait sa prière.

On montre aux étrangers qui visitent Florence, dans la maison de Michel-Ange, de longs rosaires appendus aux murs de la chambre. C'est dans le recueillement de la prière que s'inspirait le grand artiste ; et il n'entreprenait jamais un voyage, disent ses biographes, sans réciter d'abord le Rosaire.

N'a-t-on pas vu naguère le grand agitateur de l'Irlande, Daniel O'Connell, se promener, le chapelet à la main, entre deux de ses discours qui faisaient trembler l'Angleterre ? Il comptait plus sur un *Ave Maria* pour la délivrance de sa malheureuse patrie que sur la force de son éloquence. Plus près de nous, le célèbre docteur Récamier, professeur au Collège de France, Récamier, le médecin des grands, des rois eux-mêmes, lui dont la réputation était européenne, disait son chapelet avec la piété d'un premier communiant ou d'un séminariste. Frédéric Ozanam a raconté l'impression profonde et salutaire qu'il éprouva en voyant l'illustre Ampère réciter pieusement son chapelet dans une église de Paris.

A cette série de noms illustres, qu'il serait facile d'allonger, ajoutons celui de M. Chevreul, l'un des représentants les plus en vue de la science contemporaine. Il y a quelques années, au cours d'une excursion, Chevreul se trouvait de passage à Dourdan (Seine-et-Oise). Dans l'après-midi de ce jour, le curé de la paroisse, entrant à l'église, aperçoit, disant son chapelet devant l'autel de la sainte Vierge, un vieillard agenouillé. Il s'approche et le salue, sans vouloir le troubler dans ses dévotions. Le vieillard termina son chapelet, et s'approchant du prêtre, lui dit fort aimablement : « Monsieur le Curé, vous êtes peut-être étonné de voir à cette heure un étranger dans votre église. Je suis Chevreul ; j'ai manqué l'heure du train, et, en attendant le suivant, j'ai cru ne pouvoir mieux employer mon temps qu'à venir prier un moment aux pieds de la Sainte Vierge. » Et, sur une observation du digne curé, exprimant le souhait que tous les savants ressemblassent à M. Chevreul, celui-ci reprit finement : « Oui, ce sont d'excellentes gens, des gens pleins d'esprit, des savants remarquables en leur spécialité que mes confrères de l'Institut ; mais, sur tout ce qui se rapporte à Dieu, quelle ignorance ! Vous pourriez difficilement l'imaginer. »

Qu'il était grand ce spectacle du savant agenouillé, le chapelet à la main, devant l'au-

tel de Marie, proclamant ainsi que la science n'est rien, si elle n'accompagne la foi, mais qu'avec la foi elle est capable de tout !

Le Rosaire !... Il est le livre de l'aveugle, le manuel de l'ignorant et du pauvre d'esprit, le livre de la jeune épouse qui passe son temps avec Dieu, pendant qu'elle berce son petit enfant, le livre du voyageur, la prière du vieillard qui lentement ferme les yeux aux choses de ce monde ; il est le soutien du malade qui, en égrenant son chapelet, effeuille des roses aux pieds de l'immaculée Vierge Marie.

Le chapelet du polytechnicien. — C'était à Paris, à l'Ecole polytechnique, la première école de l'Europe. On était arrivé à la fin de l'année et l'on se préparait au concours. Un des élèves, en se promenant dans l'une des salles de l'établissement, trouva un chapelet. Un chapelet ! un chapelet dans l'Ecole polytechnique ! Jugez de sa surprise. C'était un de ces jeunes esprits forts qui se croient du génie parce qu'ils ont abandonné les sages avis d'une mère et les enseignements de l'Eglise. Il ne pouvait en croire ses yeux. Un chapelet à l'Ecole polytechnique ! Mais est-ce que par hasard un des élèves dirait son chapelet ? Selon lui, c'était un affront pour l'établissement et il résolut de venger cet affront. Or l'occasion ne pouvait être plus favorable, car le concours était ouvert, et celui qui disait le chapelet ne pouvait plus être reçu. Il mit dans sa confiance tous les camarades qu'il sait partager son opinion, et il ne doute pas d'un succès complet.

Après les examens présidés par un vieux maréchal de France, noble reste d'une époque glorieuse, les élèves sont passés en revue par le vieux maréchal, qui donne ensuite le signal accoutumé : *Rompez vos rangs !* Personne ne bouge, le mot d'ordre était donné et les trois quarts des élèves étaient dans le secret. Tout à coup, le prétendu esprit fort s'avance, tenant en main le chapelet ; il le suspend à un des arbres qui ornent la cour ; puis, mettant une main sur le pommeau de son épée et de l'autre montrant le chapelet, il dit avec un sourire plissé, semblable à celui de Satan : « A qui le chapelet ? » Il défiait ainsi le téméraire qui oserait avancer. Mais, à peine avait-il prononcé ce défi, qu'un jeune élève rompt les rangs et répond : « Le chapelet est à moi ; je le reçus de ma mère au moment de mon départ pour Paris, et j'étais désolé de l'avoir perdu. » Or celui qui parlait ainsi venait de remporter un éclatant triomphe : il était sorti au concours avec le numéro 1. Aussitôt qu'il eut pris possession de son chapelet, il se retourna vers les maîtres et professeurs de l'Ecole, et, d'un ton ferme qui attira l'attention du vieux maréchal et de son nombreux entou-

rage, il leur dit : « Messieurs, je viens de recevoir vos félicitations à l'examen ; si vous trouvez que dire son chapelet c'est les démentir, retirez-les, car je préfère y renoncer plutôt que de commettre un acte de lâcheté en rougissant d'un acte de piété que je tiens de ma mère et de l'Eglise. — Bravo ! bravo ! cria-t-on de toutes parts. » Et une salve d'applaudissements retentit unanime et enthousiaste. Le vieux maréchal s'approche du jeune homme et lui prenant la main : « Jeune homme, lui dit-il avec émotion, conservez toujours ce cœur magnanime et généreux ; soyez aussi courageux pour défendre votre patrie, que vous l'êtes pour défendre votre religion : je vous félicite ! » Et de nouveaux applaudissements retentirent.

Le chapelet du Frère Anselme. — Un des plus grands artistes du siècle dernier, le célèbre compositeur Gluck, avait appris les premiers éléments de son art sous les voûtes d'une cathédrale. Il fut enfant de chœur dans ses jeunes années. C'était, dit l'historien de sa vie, un enfant chétif, pâle, délicat, que ses parents pauvres vinrent présenter un jour au prévôt de la cathédrale de Vienne, afin qu'il fût admis dans les rangs des enfants qui chantent les louanges du Seigneur. Sa voix était si belle, elle avait une expression si pure que, lorsqu'il chantait, la cathédrale se remplissait d'une foule immense qui l'écoutait dans le ravissement. Il grandissait dans l'art autant que dans la piété, et les mélodies de l'orgue lui causaient une émotion qui allait parfois jusqu'aux larmes.

Le soir, quand le soleil semait sur les dalles les émeraudes des vitraux, l'enfant, prosterné devant le tabernacle, priait et méditait. Un jour qu'il avait chanté mieux qu'à l'ordinaire une antienne de Marie, un religieux l'aborda tout ému, et le pressa sur son cœur : « O mon fils, lui dit-il, vous m'avez fait répandre aujourd'hui les plus délicieuses larmes de ma vie. Je n'ai rien pour vous laisser un gage de mon ravissement ; mais prenez ce chapelet, gardez-le en mémoire du Frère Anselme. Récitez-le tous les jours, au moins en partie, et si vous êtes fidèle à cette pratique, vous serez aussi cher à Dieu qu'un jour évidemment vous serez grand parmi les hommes. »

Gluck fut fidèle à son chapelet. Sa famille, trop pauvre, ne pouvait lui laisser continuer ses études. Or, un soir, on frappa à la porte de sa pauvre demeure : c'était un célèbre maître de chapelle qui, chargé d'aller recueillir en Italie les œuvres de Palestrina, le prit avec lui, promettant d'achever son instruction. Gluck marcha dès lors à grand pas dans la carrière de l'art ; mais il resta toujours fidèle aux pratiques de la piété.

A la cour de Vienne, au milieu des amuse-

ments, le soir, on voyait l'illustre maestro s'éloigner et, comme l'aurait fait un prêtre pour son bréviaire, chercher la solitude afin de dire son chapelet. Et lorsqu'après une glorieuse vie la mort vint pour ainsi dire le foudroyer, elle le trouva prêt. Il tenait encore dans sa main le pauvre et précieux chapelet du Frère Anselme.

Le chapelet du Trappiste. — On voyait, il y a bon nombre d'années, à la Trappe de Sept-Fons, un bon Frère convers très âgé, infirme, cassé, qui ne quittait jamais son chapelet. C'était Frère Théodore. Il avait cependant porté autrefois d'autres armes.

C'était en 1812. Frère Théodore faisait partie de la grande armée qui, hélas ! s'en revenait vaincue par le froid. Après avoir marché de longues heures dans la neige, la colonne du Frère Théodore, exténuée de fatigue et de faim, se trouva tout à coup en face d'une batterie ennemie qui l'attaquait de front et lui fermait le passage.

Un découragement mortel s'empara de tous : officiers et soldats jetaient de rage leurs armes à terre. On sait à quel degré de prostration morale tombèrent, dans cette lugubre campagne, des corps entiers, partis si brillants et si fiers ; quelques mois après, ils ne présentaient plus qu'une réunion confuse d'hommes démolisés, de squelettes ambulants.

Dans cet état de choses, quel parti prendre ? Reculer, impossible !... Avancer, comment ? Rester derrière le rocher, à l'abri des boulets ?... C'était se condamner à périr de froid et d'inanition.

Soudain, un officier s'avance, l'épée au poing, et montrant la batterie, s'écrie : « A moi, les braves ! » Chose rare dans les fastes de nos guerres, aucune voix ne répondit à l'appel de l'honneur... Aucune : je me trompe ; un homme, un seul homme, Frère Théodore, sortit des rangs et s'offrit en ces termes : « J'irai moi seul, si vous voulez ! » Ce disant, il jette son sac et dépose son fusil, se met à genoux au milieu de la neige, fait un signe de croix devant tous ses compagnons d'armes qui ne songèrent pas à sourire, et récite quelques dizaines de chapelet, avec plus de ferveur que jamais. Il reprend son fusil, se lance au pas de course, et s'avance tête baissée avec autant d'assurance que s'il avait dix mille hommes derrière lui.

Il allait atteindre la batterie. L'ennemi étonné, croyant à un stratagème et s'imaginant que les Français avaient le dessein de le tourner tandis qu'il s'occupait d'un seul homme, abandonne ses pièces, ses bagages et prend la fuite.

Maître du champ de bataille, notre héros dit avec une candeur admirable et un imper-

turbable sang-froid : « Voilà ! *Il n'y a qu'à réciter le chapelet, quand on veut se tirer d'affaire !* »

L'officier, dans un mouvement d'enthousiasme qu'on partage volontiers, court à sa rencontre, arrache sa propre croix d'honneur et l'attache sur la poitrine du jeune homme, s'écriant les larmes aux yeux : « Mon brave, tu la mérites mieux que moi ! » Le Frère Théodore répond : « Commandant, je n'ai fait que mon devoir ! »

Cinquante ans après, sous la bure du Trappiste, quand il passait des demi-journées à genoux par le froid le plus rigoureux et récitant toujours son chapelet, *il ne faisait aussi que son devoir !*

Malheur où entraîne l'abandon des pratiques de piété envers Marie. — Dans beaucoup de familles chrétiennes existe le pieux usage de dire le chapelet en commun, pendant tout l'hiver, depuis la Toussaint jusqu'à Pâques. Dans une famille de l'Allemagne méridionale, on conservait cette belle tradition du chapelet en commun : le père le récitait et les autres répondaient. Malheureusement, dans ce village, il se forma une mauvaise petite société qui avait ses réunions chaque soir dans une auberge. André, le père de famille dont nous parlons, se laissa entraîner et commença à fréquenter ces réunions. Bientôt, non seulement il laissa de côté le chapelet, mais il en vint à négliger tous ses devoirs. Il subissait, dans ces réunions, la funeste influence de plusieurs membres, qui étaient des protestants prussiens. Ces hommes surent si bien le gagner et lui communiquer leur pernicieux esprit, qu'il devint lui-même ennemi de toute vie catholique. Sa femme, ses enfants et ses amis lui firent des observations charitables, le supplièrent de quitter cette société ; mais leurs instances ne firent que l'irriter. Pour étouffer les cris de sa conscience, il prend un jour tout l'argent qu'il peut se procurer, et part pour la Prusse. On comprend la désolation de sa famille et le scandale de la paroisse. Les siens ne pouvaient que prier pour lui ; ils continuèrent à dire le chapelet en redoublant de ferveur. Bien des années se passèrent ainsi. Enfin, un soir, on vit André revenir à la maison. On s'empresse autour de lui, avec toutes les démonstrations de la joie ; mais cette joie ne dura guère. Le malheureux se hâta de déclarer qu'il était protestant ; qu'on ne lui parlât pas de religion ; qu'étant le maître de la maison, personne n'avait rien à lui dire. La grâce seule pouvait opérer cette conversion. On le recommanda à l'Apostolat de la prière et l'on continua la récitation du chapelet ; mais comme André avait déclaré qu'il n'y prendrait aucune part, pour ne pas l'irriter, on se retirait dans une

autre chambre. Cependant un soir (c'était vers la fête de l'Immaculée-Conception) il vint assister au chapelet, se tenant *debout* dans un coin, sans rien dire. Il persévéra les jours suivants, et l'on commença à voir en lui un changement de disposition : il perdait de sa morgue et devenait plus affectueux ; la grâce opérait visiblement. Enfin, il se mit aussi à réciter avec les autres le chapelet à haute voix.

Marie immaculée avait achevé la conversion. André va trouver son curé, qui prépare tout pour l'abjuration. Elle eut lieu publiquement, en réparation du scandale donné.

En abandonnant le chapelet, André était devenu infidèle jusqu'à l'apostasie ; en le reprenant, il a retrouvé le salut et le bonheur.

Le chapelet du Bava-rois. — C'était pendant la guerre de 1870, sous les murs de Paris.

L'ennemi choisissait ses plus habiles tireurs qui se glissaient dans les moindres plis de terrain, s'abritaient derrière les haies, tiraient et disparaissaient ensuite.

Un commandant français fit appel à ses tireurs les plus expérimentés, pour opposer à la tactique ennemie ce qu'il appelait une contre-mine.

Ces « enfants perdus » devaient se glisser en rampant, s'approcher de l'ennemi et ne tirer qu'à coup sûr.

Depuis quelques heures, un fantassin était en observation, lorsqu'il crut voir à quatre cents mètres, dans un chemin creux, derrière un arbre, une main qui paraissait et disparaissait.

Bientôt il reconnut, à n'en pas douter, que c'était un ennemi.

Assis par terre, la tête appuyée sur le bras gauche, les jambes étendues, l'Allemand semblait oublier son rôle de guerrier. Jeune encore, sans barbe, les cheveux blonds, ce Bava-rois possédait une physionomie honnête. Sous son uniforme on découvrait sans peine le jeune paysan qui rêvait sans doute à sa chaumière, à sa mère, à sa sœur, à son village.

Laissons parler maintenant le soldat à qui cette aventure est arrivée :

— Je regrettais vraiment d'avoir à le tuer, comme un lièvre au gîte ; je m'y préparai cependant. Lorsque j'eus le fusil dans les mains, le genou droit en terre, la crosse près de l'épaule, j'attendis que mon jeune homme fût à découvert ; je voulais le frapper en pleine poitrine. J'étais là dans une immobilité complète, l'œil fixe.

Le Bava-rois avança la tête et promena un long regard autour de lui. N'ayant rien découvert, il prit sur ses genoux un petit sac de cuir et l'ouvrit. De la main droite, il en retira

un objet que je ne pus distinguer. Je posai mon fusil et j'eus recours à ma lorgnette.

Le Bava-rois tenait un chapelet dans ses doigts.

Il se souleva pour se mettre à deux genoux, fit le signe de la croix, et par ses mouvements se mit entièrement à découvert pour moi.

L'instinct de la guerre me fit reprendre mon fusil et je visai l'homme. Je le vis, au bout de mon canon, immobile, la tête un peu inclinée et les yeux levés vers le ciel. De ses lèvres sortait la prière, tandis que les grains du chapelet glissaient sous ses doigts.

Que se passa-t-il en moi ? Je ne sais. Tout mon sang de chrétien bouillonna dans mes veines. Je crus voir des rayons lumineux descendre du ciel sur le front de cet homme en prière. Il me sembla même qu'il s'éleva dans les airs enveloppé de nuages d'or. Une sainte vision envahit tout mon être, et le fusil s'échappa de mes mains...

Quand de nouveau je voulus le tuer, il avait disparu. Il est sans doute rentré dans son pays sans se douter que le chapelet lui avait sauvé la vie.

Au moment où je me retirais moi-même, après son départ, deux balles sifflèrent à mon oreille. Je me retournai vivement, et ne vis pas d'où elles venaient.

La prière de l'homme me protégeait sans doute.

Cependant, en veillant la nuit suivante, je me demandais si j'avais bien eu le droit d'épargner ainsi un ennemi de mon pays. Pour calmer ma conscience, je me fis large part au combat de Choisy-le-Roi, et payai ma dette à ma patrie. Le soir on me rapporta sanglant à l'ambulance ; je reçus la médaille militaire.

Que ce trait augmente encore votre fidélité à la sainte pratique de réciter chaque jour le chapelet. Et, si vous êtes jamais tentés de le négliger, rappelez-vous l'histoire du Bava-rois sauvé par son chapelet.

Ce soldat ne saura qu'au ciel comment son chapelet lui a sauvé la vie. Au ciel seulement vous saurez aussi les dangers corporels et spirituels auxquels vous aurez échappé par les *Ave Maria* du chapelet.

Que de grâces le chapelet fait descendre du ciel sur nous !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 augusti 1911.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 7 septembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. — La souffrance et son utilité, 641.

Entretiens sur le Rosaire. — XXIII. Les joies de la Purification, 643.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie : 2° Le Chapelet et le Rosaire (*suite*), 645.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XVII. Seconde Epître aux Thessaloniens, 653.

POUR LA FÊTE DE N.-D. DES SEPT-DOULEURS

LA SOUFFRANCE ET SON UTILITÉ

Mes frères,

L'Eglise rappelle aujourd'hui à notre pieux souvenir les souffrances de celle qu'elle se plaît à invoquer sous le titre de Reine des Martyrs et de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

« Debout au pied de la Croix, lisons-nous dans la belle prose *Stabat*, la Mère de douleurs pleurait... Oh ! combien elle fut triste ! oh ! qu'elle fut affligée, la Mère bénie du Fils unique de Dieu !... Qui pourrait retenir ses larmes en voyant la Mère du Christ en proie à une telle douleur ? »

Elle n'avait qu'un Fils : le plus beau des enfants des hommes et le meilleur des fils ; il était l'innocence et la sainteté même ; il faisait toute la joie de sa mère. Et le voilà mis au nombre des scélérats, cloué sur un gibet infâme, expirant dans les plus affreux tourments ! Quel coup pour une âme aussi délicate et aussi tendre que celle de Marie ! Du haut du Calvaire, elle peut bien dire à tous les chrétiens : « Vous tous qui passez, arrêtez sur moi vos regards et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. »

Evidemment, mes frères, les angoisses qui déchirèrent le cœur de la Sainte Vierge ne peuvent être comparées à nos épreuves à nous. Et cependant, tandis que la Mère de Dieu supporte généreusement ces cruels tourments, ne nous arrive-t-il pas souvent de nous trouver accablés, écrasés, anéantis sous les coups de la douleur ?

Aussi bien, je resterai, ce me semble, dans l'esprit de la fête d'aujourd'hui en faisant avec vous quelques réflexions sur un sujet vieux comme le monde, mais toujours bien actuel, je

veux dire les souffrances que nous avons tous à supporter ici-bas.

I

Je ne vous apprendrai rien, mes frères, en vous disant que la vie de l'homme sur la terre est pleine de douleurs et de misères. Souffrances et maladies du corps, inquiétudes et tristesses de l'âme, tel est l'accablant fardeau qu'il nous faut porter depuis le berceau jusqu'à la tombe. Personne n'échappe à la loi commune et nul en ce monde n'est exempt de tribulations. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup vécu ni beaucoup étudié pour s'en rendre compte : il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder autour de soi.

Ce sont d'abord les souffrances physiques ; les privations dont souffrent tant de pauvres gens, les maladies et les infirmités qui n'épargnent pas plus les riches que les pauvres et s'acharnent souvent contre nous jusqu'à la mort.

Ce sont ensuite et surtout les souffrances morales, plus terribles encore que les maux qui n'affligent que le corps. Que de soucis, que d'inquiétudes assiègent l'âme du père de famille toujours préoccupé d'assurer le bonheur des siens ! Quelles angoisses pour la mère, lorsqu'elle dispute son enfant à la maladie et à la mort ! Quel déchirement pour son cœur, lorsqu'elle se voit réduite à couvrir de ses baisers un corps inanimé et à venir répandre ses larmes et ses prières sur une froide tombe ! Faut-il parler encore de ces souffrances secrètes, mais qui, pour peu qu'on ait l'âme délicate, suffisent à empoisonner l'existence : douleur de se sentir incompris, méconnu, contredit et parfois calomnié de ceux que l'on aime ?...

La religion même, la religion qui nous offre tant de consolations, nous apporte aussi bien des sujets de tristesse. Elle nous oblige à lutter sans trêve contre les ennemis de notre âme, ceux du dehors et ceux du dedans, et ces combats ne vont pas sans douleur. De plus le chrétien ne songe pas seulement à soi : il sait qu'il a charge d'âmes, il s'inquiète du salut de ses frères et, comme sainte Monique pleurait sur son fils Augustin, il s'afflige en voyant ceux qu'il aime demeurer éloignés de Dieu. Il ne reste pas insensible aux épreuves de l'Eglise et particulièrement de l'Eglise de France. L'Eglise est une mère : les mépris, les outrages et les injustices dont elle est victime ne sauraient manquer d'avoir une douloureuse répercussion dans le cœur de ceux qui ont pour elle un amour vraiment filial...

Ainsi donc, mes frères, il est bien vrai que la souffrance est le fond de la vie humaine. C'est en vain que certains hommes essaient

de se raidir contre la douleur : elle les terrasse au moment même où ils affectent de l'ignorer. C'est en vain que d'autres s'efforcent d'oublier leurs misères en se plongeant dans les divertissements et les dissipations : ils trouvent la tristesse et le dégoût jusqu'au sein des plaisirs.

Il faut donc en prendre notre parti : nous aurons des épreuves à supporter durant toute notre vie.

II

Cette perspective, si effrayante pour les âmes qui n'ont pas la foi et qui en prennent prétexte pour accuser Dieu et blasphémer contre sa justice et sa bonté, cette perspective ne doit pas troubler l'âme chrétienne qui a lu dans l'Evangile ces paroles si consolantes : « Bienheureux ceux qui souffrent... Bienheureux ceux qui pleurent... » Les vrais chrétiens souffrent sans abattement et sans désespoir parce qu'ils savent bien que la souffrance peut être pour eux aussi profitable qu'elle est inévitable.

La souffrance, c'est la grande lumière qui éclaire notre âme et l'attire à Dieu ; c'est le remède violent et amer qui l'arrache à son mortel engourdissement.

Voyez plutôt ce qui se passe dans le monde. Voici un homme à qui tout a réussi ; il est au comble de ses vœux ; tout le monde envie son bonheur ; bref, c'est ce que l'on appelle un homme heureux. Au milieu de sa prospérité, il n'a guère le temps de songer à la mort ni à la destinée qui l'attend au-delà du tombeau. Le bon Dieu ne tient pas grande place dans sa vie ; il n'en sent d'ailleurs pas le besoin et croit pouvoir s'en passer facilement jusqu'à la fin.

Mais soudain voici que sa fortune est compromise ou anéantie. Ou bien c'est la mort impitoyable qui lui ravit ce qu'il a de plus cher au monde ; ou encore la maladie qui s'acharne contre lui et le cloue sur un lit de douleur...

Eh bien ! mes frères, c'est la miséricorde de Dieu qui s'abaisse sur cet homme et qui vient lui ouvrir les yeux. Comme il sent alors la fragilité et le néant de tous les biens périssables auxquels son cœur s'était attaché et comme son âme s'ouvre toute grande à la lumière de la grâce !

C'est l'histoire de beaucoup d'hommes, depuis le prophète qui s'écrie : « Seigneur, votre main s'est appesantie sur moi et j'ai été éclairé, » jusqu'à ces grands convertis du siècle dernier qui disent avec Chateaubriand : « J'ai pleuré et j'ai cru, » ou chantent un hymne de reconnaissance à ce qu'ils appellent « la bonne souffrance. »

Mais les épreuves de cette vie ne sont pas seulement destinées à nous éclairer ; elles doivent servir encore et surtout à expier nos fautes.

C'est le péché de nos premiers parents, vous le savez, qui nous a fermé l'entrée du ciel ; ce sont nos fautes personnelles qui creusent chaque jour l'abîme qui nous en sépare. Pour nous rendre nos droits à l'héritage céleste, il a fallu que le Fils éternel de Dieu descendît sur la terre, souffrît et mourût pour nous sur la croix. Mais il a voulu nous laisser quelque chose à faire : pour mériter le ciel, il nous faut joindre nos souffrances aux siennes, achever et compléter en quelque sorte sa Passion.

Et voilà ce qui fait le prix de nos épreuves. Non seulement elles nous servent à expier nos fautes personnelles et à nous faire avancer dans la vertu ; mais encore elles peuvent satisfaire à la justice de Dieu pour les autres. Le Christ était l'innocence même, il n'avait rien à expier ; et pourtant il a voulu endurer pour nous des tourments infinis. A sa Mère, la plus pure des Vierges et la plus sainte des créatures, il a donné ce qu'il avait de meilleur : la joie de souffrir pour ceux qu'elle adoptait comme ses enfants. Et cette valeur inestimable de la souffrance, tous les saints l'ont comprise : plus ils étaient éprouvés, plus ils étaient fiers de ressembler à Jésus et à Marie.

Evidemment, mes frères, c'est là un héroïsme qui n'est pas exigé de tout le monde. Mais s'il est vrai que nous ne sommes pas obligés de souffrir avec joie, est-il certain que nous souffrons toujours avec profit ?

Il me semble que nous sommes trop souvent victimes d'une illusion funeste : nous nous imaginons que pour gagner le ciel il faut faire toutes sortes de choses extraordinaires. Et tandis que nous rêvons d'actes héroïques, nous laissons échapper quantité de moyens de sanctification qui sont à notre portée. Nous avons grand tort, car nous devrions être, en ce qui regarde nos intérêts spirituels, aussi pratiques que dans nos affaires temporelles. Voyez celui qui veut se ménager quelques ressources pour ses vieux jours : il ne se dit pas : « J'amasserai plus tard, quand je serai plus à l'aise » ; mais il s'empresse d'épargner chaque semaine ou chaque mois les petites sommes qui deviendront finalement un trésor. De même le chrétien qui veut gagner le ciel doit savoir mettre à profit les soucis et les épreuves de chaque jour : c'est la monnaie avec laquelle on achète le bonheur éternel.

Oh ! cette conscience inquiète, ce cœur méconnu et endolori, cette pauvre âme dont la vie est brisée, vous tous enfin qui souffrez, si vous saviez tirer parti des épreuves que le Bon Dieu vous envoie, quel trésor de mérites n'amasseriez-vous pas ?

Et maintenant, mes frères, si nous voulons savoir le moyen de sanctifier nos souffrances

et de les rendre méritoires pour le ciel, transportons-nous sur le Calvaire, au pied de la croix où Jésus expire, et contemplons l'admirable modèle que l'Eglise propose aujourd'hui à notre imitation.

Marie souffre avec une entière résignation. Son cœur redit dans l'angoisse les paroles que ses lèvres avaient prononcées dans la joie : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa volonté. »

Marie souffre avec un courage qui ne se dément pas. Son visage est inondé de larmes ; son cœur est transpercé comme d'un glaive ; sa douleur est immense comme la mer. Néanmoins le mot de l'Evangile est formel : elle reste *debout* au pied de la croix, vaillante et ferme jusqu'à la fin.

Mais le secret de son courage et de sa résignation, c'est qu'elle souffre en union avec le divin Crucifié dont ni ses yeux ni son cœur ne peuvent se détacher, et qui lui donne en retour le puissant réconfort de sa grâce.

Voilà notre modèle. Quand la tribulation viendra nous visiter, ne nous laissons pas aller au murmure ni au découragement. Soyons résignés et forts dans l'épreuve ; demeurons étroitement unis à Jésus et à Marie dans cette vallée de larmes afin de mériter de goûter un jour avec eux les joies éternelles du ciel. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXIII

LES JOIES DE LA PURIFICATION

Les joies de Noël furent bien douces. Elles durèrent quarante jours comme une longue extase. Car il est certain que Marie et Joseph ne quittèrent point Bethléem pendant ce temps, et, si l'on en croit les exégètes modernes, les Mages ne vinrent que l'année suivante. Aucun souci extérieur ne vint donc interrompre l'allégresse intime de Marie.

Les quarante jours écoulés, elle se rendit au Temple. L'allégresse continua, mais pour faire place bientôt à la plus vive douleur. Car dans ce mystère joyeux la douleur va tenir une grande place. Les vrais mystères joyeux avec leur allégresse sans mélange ont disparu et ne se retrouveront plus.

Mais parlons déjà des joies de la Purification : joies de l'*humilité*, joie dans le voyage, joie de voir le *vieillard Siméon*.

I

Rien n'obligeait Marie à se soumettre à cette loi qui ne l'atteignait pas, ni elle ni son fils.

La loi de Moïse ordonnait d'abord de consacrer à Dieu tous les premiers-nés, même

parmi les animaux, afin d'affirmer les droits de Dieu sur toutes ses créatures. (Lev., XII ; Ex., XIII). Les aînés étaient donc offerts au Seigneur, ils lui appartenaient ; puis on les rachetait au prix de cinq sicles d'argent afin de les rendre à leurs familles. Ce tribut rappelait aussi que pendant la nuit de la délivrance d'Egypte, tous les aînés des familles égyptiennes, sans excepter le fils aîné de Pharaon, avaient été frappés par l'Ange exterminateur. La femme qui avait enfanté suivant l'ordre accoutumé demeurait impure aux yeux de la loi pendant quarante jours si c'était un fils, pendant quatre-vingts jours si c'était une fille.

Or Marie n'avait pas mis au monde, comme les autres femmes, son fils, « conçu du Saint-Esprit ». Non seulement cette loi ne la concernait pas, mais plus tard ne pourrait-on pas lui reprocher de l'avoir observée ? Les hérétiques en effet ne lui diraient-ils pas : « En vous soumettant aux prescriptions qui regardaient les autres mères, vous avez montré que votre maternité n'était qu'une maternité humaine et que votre fils n'était pas le fils de Dieu, mais le fils d'un homme ! »

Elle qui était pure, devait-elle se laisser traiter comme impure ? Avait-elle aussi le droit d'humilier son fils au risque de fournir un argument à ceux qui nieraient la divinité du Christ et qui diraient : « Ses parents eux-mêmes n'ont pas cru qu'il était le Fils de Dieu, puisqu'ils l'ont assujéti aux lois les plus humiliantes, comme s'il eût été un enfant ordinaire ! »

Mais ces motifs ne la retiennent pas. Jésus est le serviteur du Père : elle va donc l'offrir au Père. Sans doute, la loi n'est pas faite pour lui, elle ne l'oblige pas ; mais il s'y soumettra quand même, et pour montrer qu'il faut toujours s'incliner devant l'autorité de Dieu, et pour témoigner son profond respect de la loi. Quelle est en effet l'excellence de la loi de Moïse pour que Marie, la plus sainte des créatures, pour que Jésus, le fils de Dieu, aient daigné s'incliner devant ses prescriptions !

Elle offre à Dieu son fils parce qu'elle a autorité pour le faire. A l'Incarnation, dit M. Olier, elle est l'autel où descend la divine Victime ; à la Présentation, elle est le prêtre qui l'offre à Dieu ; au pied de la Croix, elle est le prêtre qui l'immole. Elle commence donc ici à remplir sa charge de prêtre en offrant son fils à Dieu.

Et cette offrande elle la fait sans réserve aucune. Son enfant lui appartient, elle garde sur lui l'autorité qu'on ne peut lui retrancher, mais elle abandonne en quelque sorte la propriété de son fils, afin de la céder tout entière au Père qui en disposera suivant le bon plaisir de son infinie miséricorde pour nous. Dans ce sacrifice sublime, le plus grand qu'on puisse

imaginer, elle trouve cependant une grande joie, la joie d'agir suivant la volonté, suivant la rigueur aimable des décrets de Dieu. Elle donne Jésus, jamais elle ne le reprendra : elle soumet devant Dieu tous les désirs, toutes les aspirations de son cœur de mère.

Ainsi elle consentira non seulement à passer pour pécheresse, mais à laisser croire que Jésus est un fils de péché comme les autres enfants, par humilité. Elle entend donner l'exemple de l'obéissance et affirmer qu'elle regarde comme bonne, comme sainte cette loi que le Sauveur est venu accomplir d'abord, avant qu'il la remplace par la loi de grâce et de charité.

II

Elle se dirige donc le 2 février vers Jérusalem, l'âme pleine des allégresses de l'humilité et du sacrifice. Quand elle traverse les rues de Bethléem, les jeunes mères lui sourient ; Joseph, reconnu par ses compatriotes, est entouré déjà de leur bienveillance ; il conduit l'ânesse sur laquelle son épouse est assise tenant dans ses bras son petit enfant qu'elle enveloppe avec soin de son voile, car il fait froid.

Quand elle passe auprès du tombeau de Rachel, qui est morte là en donnant le jour à son Bénoni, pense-t-elle que Jésus sera aussi pour elle quelque jour « le fils de la douleur ? » Non, elle est toute à la joie ; c'est le soir seulement, quand elle reviendra par le même chemin, qu'elle méditera amèrement les paroles attristées et sévères de Siméon. Maintenant, elle ne songe qu'à son bonheur ; Jérusalem lui apparaît comme la cité de Dieu, et le temple avec ses faîtes dorés lui rappelle le ciel dont il est l'image. Son cœur tressaille de pieuse félicité, quand elle pense que Dieu est là au Saint des Saints, entre les chérubins d'or. D'ailleurs elle connaît tous ces parvis, toutes ces pierres, puisqu'elle a passé là les plus douces années de sa vie, à l'ombre du sanctuaire.

Aussi va-t-elle directement au Parvis des Gentils où se trouve le « Passage des nouveaux ». Comme une femme vulgaire, portant la souillure commune, elle se place devant la porte de Nicanor, la *porta Speciosa*, jusqu'à ce que le prêtre ait achevé l'offrande de l'encens, et puisse la recevoir.

Parmi ces Pharisiens savants qui se pressent sous les portiques, personne ne se doute que le Temple est à son plus beau jour de gloire, et que s'accomplissent ces prophéties d'Aggée et de Malachie : « Voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore quelque temps et j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer et le désert. Je remuerai tous les peuples, et le Désiré des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire ! » (Agg., II, 7, 8). Le Désiré des

nations vient de faire son entrée dans ce temple, plus honoré que celui de Salomon.

Et encore : « Voici que j'envoie mon ange et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez, l'Ange du Testament que vous désirez. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées ! » (Mal., III, 1).

Mais ce qu'ignorent les savants hautains, à qui Dieu n'a pas voulu révéler le secret ineffable de sa miséricorde et de sa puissance, Marie le sait, et elle bénit Dieu de toute son âme, en silence. Quelles paroles humaines pourraient en effet exprimer sa reconnaissance ?

Ils ont acheté hors du temple deux petits de colombes, à la façon des indigents, et leurs cinq sicles sont prêts — environ six francs de notre monnaie. Non pas qu'ils n'eussent pu payer le prix plus élevé d'un agneau, ainsi que faisaient les gens plus riches, mais Marie a choisi, avec l'humilité, la pauvreté qu'elle aime et qui est aussi une forme de l'humilité, car elle est l'ennemie de toute vanité.

Quel spectacle que celui du Roi du ciel qui revêt les livrées du pauvre et qui attend là, à la porte de son sanctuaire, qu'on daigne l'introduire ! Le prêtre paraît enfin, il reçoit l'offrande d'argent, et va sacrifier les deux colombes. Marie monte les quinze marches de la porte de Nicanor, s'agenouille et récite deux prières, l'une pour remercier Dieu de la naissance du divin enfant, l'autre en action de grâces pour le rachat de son fils. Le prêtre prend l'enfant pour l'offrir au Seigneur, puis le remet à sa mère, sans penser à coup sûr qu'il vient de tenir dans ses bras le Rédempteur d'Israël, ni qu'en ce moment Dieu exauce les ardentes prières des Patriarches : « Cieux, épanchez votre rosée ! Terre, enfante ton Sauveur ! »

Le Sauveur est là, et quelqu'un le sait, qui a été conduit par l'Esprit au temple pour le voir. Quand Marie a pris part au chant de l'*Alleluia*, qui termine l'office du matin, elle aperçoit devant elle un vieillard qui la salue en s'inclinant avec respect. C'est Siméon. L'Esprit-Saint lui avait promis : « Tu ne mourras pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur » ; et une voix intérieure lui avait dit : « Cet enfant, c'est le Christ ; et cette jeune femme est sa mère ! »

III

Qui était cet homme ? Peut-être le fils du grand Hillel, et le père de Gamaliel, l'illustre docteur qui fut le maître de saint Paul et de saint Etienne. Les Juifs ont soigneusement laissé son nom dans l'ombre, bien que le peuple, admirant son autorité et son caractère, le désignât sous le titre de « Grand Maître » et qu'il soit devenu président du Sanhédrin vers

l'an 13 de Notre-Seigneur. Pourquoi cet oubli voulu, sinon parce que Siméon fut un des témoins irrécusables du Christ ?

Ce qui est certain, c'est que ce vieillard, avancé en âge déjà, mais non parvenu à la décrépitude, était un de ces « justes, craignant Dieu », très attaché à la loi, qui avait lu et compris les Ecritures, et qui y avait puisé de ces intuitions qui ne trompent point, *justus et timoratus*. C'était un homme vertueux que les Juifs regardaient comme une des gloires du peuple ; un « homme de désirs », qui savait que le Sauveur viendrait bientôt et qui « attendait la consolation d'Israël ». Que de fois il avait demandé à Dieu de voir le Sauveur ! Et « l'Esprit-Saint qui était en lui », qui se plaisait dans cette âme sainte et de bonne volonté, lui avait fait l'heureuse réponse qui le soutenait dans son attente résignée, mais certaine !

Ce jour-là il s'est rendu au temple, plein d'espoir, car c'est l'Esprit-Saint qui l'y a conduit. Il voit les parents de l'enfant qui l'accompagnent et qui remplissent les prescriptions accoutumées de la loi pour lui, *pro eo*. Alors, dans un saint transport, éclairé d'une lumière divine, il prend le petit enfant dans ses bras, il l'élève vers le ciel pour le mieux contempler, et il bénit Dieu en disant ces paroles qui sont plutôt un cantique :

Maintenant Seigneur, vous pouvez laisser partir en paix votre serviteur.

Puisque, selon votre parole, mes yeux ont vu le Sauveur d'Israël,

Celui que vous avez préparé pour être, devant toutes les nations.

La lumière qui sera révélée aux Gentils, et la gloire d'Israël, votre peuple.

Il n'est pas difficile de démêler la cause de sa joie.

Qu'avait-il désiré ? Comme les patriarches, comme les prophètes, de voir le Seigneur. Combien longtemps il avait gémé parce que le terme de la venue du Christ lui paraissait retardé ! Comme la vie humaine est courte, nous n'avons pas le temps d'attendre. Il redisait avec Habacuc : « Jusqu'à quand, Seigneur, crierai-je sans être entendu ? » (Hab., 1, 2) et avec Zacharie : « Jusqu'à quand paraîtrez-vous ne pas vouloir vous souvenir de Jérusalem ? Quand donc direz-vous : Je reviendrai vers Jérusalem avec l'abondance de mes miséricordes, et je la consolerais en la choisissant de nouveau pour le lieu de mon séjour ! » (Zach., 1, 12, 16, 17).

Ce temps était arrivé et Dieu avait tenu sa promesse. Siméon avait sous les yeux le Christ, le Salut d'Israël, le Christ annoncé depuis quatre mille ans, celui qui serait la lumière du monde.

Son esprit s'élargit, et dans sa vision prophétique il voit cet enfant que Dieu a préparé,

non seulement pour sauver Israël, mais pour illuminer tous les peuples, pour éclairer jusqu'aux Gentils. Comme il est visible qu'il n'a point l'âme pharisaïque, étroite, égoïste qui voudrait circonscrire la volonté de Dieu dans les limites d'Israël !

Mais son cœur patriotique s'épanouit aussi à l'aise par la contemplation des merveilles de Dieu parmi les nations. Ce petit enfant qui est la lumière du monde est et demeurera la gloire du peuple de Dieu, la gloire d'Israël, puisqu'il est fils d'Israël. C'est l'Israël de Dieu qui aura la joie et l'honneur de faire connaître à tout l'univers la vérité révélée. Israël n'est donc pas un peuple fini, condamné à demeurer à jamais tributaire des Romains. Non, sa gloire commence. Lui, le pauvre vieillard qui attendait, qui a vu, qui tient en ses bras le Christ de Dieu, quelle joie maintenant pour lui de mourir !

Les Juifs du temple s'arrêtent, regardent, écoutent. Mais quelle allégresse surtout dans l'âme de Marie et de Joseph en entendant ces douces et profondes paroles !

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II. — Le Chapelet et le Rosaire (suite)

Une bonne confession grâce au chapelet. — Il y a quelques années, raconte un missionnaire, une jeune femme néophyte vint me trouver la veille de la fête du Rosaire. Elle me paraissait triste et embarrassée. Je la reçois avec bonté et l'encourage à parler sans crainte : « Il y a sept ans, me dit-elle, que je récite tous les jours mon chapelet pour obtenir de la Sainte Vierge la grâce du pouvoir confesser des péchés qui me pèsent sur la conscience. Dans ma jeunesse, après mon baptême, je me suis laissée aller à commettre bien des fautes, à faire des choses superstitieuses, en un mot, à vivre presque en païenne. J'ai toujours été à confesse, mais je n'ai jamais osé tout déclarer. Ma conscience me disait que ce n'était pas bien, et que le bon Dieu ne me pardonnerait pas si je continuais ainsi. D'un autre côté, ne pouvant me résoudre à tout avouer, dans ma perplexité j'ai eu recours à la Sainte Vierge, en récitant tous les jours depuis sept ans mon chapelet à cette intention. Aujourd'hui, veille du Saint Rosaire, je vais tout vous dire. » Et j'entendis sa confession. Je lui demandai ensuite si elle était contente. — Oh ! oui, Père. C'est bien maintenant ; mais comme j'ai souffert depuis sept ans !

Portez toujours votre chapelet. — Nous quittons Saint-Gildas de Rhuys, pour nous ren-

dre à Arzon et Port-Navalo, en suivant la route si pittoresque qui longe la côte. Les nombreux touristes qui ont parcouru ce chemin ont été comme nous émerveillés du spectacle qui se présente aux regards. La mer bleue, calme, avec ses reflets d'argent, sillonnée en tous les sens par les petits bateaux des pêcheurs de Saint-Jacques, de Cornau et d'Arzon. A gauche, les îles de Houat et Hoëdic, qui parfois semblent si près qu'en étendant le bras on pourrait toucher la terre. A droite, la presqu'île de Quiberon, et dans la baie les vaisseaux de l'escadre qui manœuvrent là-bas, bien loin. Le temps est si clair, par ce beau soleil qu'on les distingue sans peine et qu'on peut les compter.

Nous arrivons au village de Ker-Suzon. Quel mouvement, Seigneur, et quel bruit !

— Ah ! Monsieur, dit une brave femme, nous sommes ben occupés, allez : depuis hier on bat à la *mécanique*.

— Mais il me semble, lui dis-je, que tout le village est là.

— Ah ! je crois ben, et encore d'Arzon et puis de Saint-Gildas ; car, voyez-vous, il faut profiter du beau temps : il fait sec et le blé s'égrène mieux. On travaille dur, Monsieur, regardez.

Nous voyons en effet tout ce monde en mouvement dans la grande aire du village ; cela ressemble à une fourmilière. La machine est là, au bout, avec son tac tac sec, monotone, qui engloutit les gerbes de blé. Les femmes, sur deux rangs, se passent la paille en la secouant avec leurs fourches ; les hommes, plus forts, en font des faix qu'ils portent au pailler. Tous s'agitent, se remuent au milieu de la poussière, des fétus de paille qui volent. Pas un ne chôme, car la machine va vite et taille la besogne pour tout le monde.

Nous avisons, assis sur le seuil d'une porte, un jeune homme qui semble contempler ce spectacle avec un œil d'envie. Il tient ses coudes appuyés sur ses genoux et sa tête dans les mains. Il a l'air malade, le teint jaune et fiévreux.

— Mon pauvre garçon, lui dis-je, vous ne pouvez leur aider ?

— Non, Monsieur, je n'ai plus de forces, j'ai été usé par les fièvres des colonies.

— Vous êtes allé bien loin ?

— Oui, j'ai fait une partie de la campagne du Dahomey avec le général Doods et c'est là que j'ai contracté mes fièvres.

— Vous avez beaucoup souffert ?

— Ah ! j'ai bien failli y laisser ma peau, pas par les fièvres, mais par une balle.

— Racontez-moi cela.

— Eh bien, Monsieur, voilà ! Nous étions en colonne, dans ce sale pays, depuis un mois, vivant mal, dormant mal, cherchant des moricauds qui, le plus souvent, se sauvaient devant

nous. Pas de chemins, pas de routes : il faut marcher à travers la brousse ou se tailler un sentier dans les forêts en coupant les branches. Ajoutez à cela un coquin de soleil qui tape si dur que même les tentes ne nous préservaient pas ; quand on arrivait à l'étape, il fallait construire des abris de feuillage. Nous avançons toujours : pas plus de Behanzin que dans l'aire de notre village. Seulement, la nuit, de grands singes venaient nous regarder dans les palmiers et on leur envoyait des coups de fusil. Le colonel mit à l'ordre que le premier qui tirerait sans motif coucherait aux avant-postes sans armes.

Le 19 septembre, nous étions à Dogba, campés sur un plateau, et protégés par une lagune d'un côté, et de l'autre par une forêt.

Vers cinq heures du matin (il faisait noir comme dans un four), les Dahoméens arrivent sans bruit, en rampant comme des serpents, jusqu'au poste de police.

Le petit poste avancé en sentinelle signale l'ennemi et fait feu. Ma compagnie d'infanterie de marine est au premier rang et tire sur les noirs. Le capitaine Roulland, qui nous commandait, fumait tranquillement son cigare pendant que les balles sifflaient autour de lui. La Légion arrive à notre secours et fait des feux de salve avec ses fusils Lebel. Les premiers Dahoméens tombent comme des mouches ; les autres ont peur et reculent sous les palmiers.

Tout à coup je sens comme un coup violent qui me frappe à la hanche. Je porte vivement la main et je la retire pleine de sang. L'officier m'ordonne d'aller vite à l'ambulance. Là, on me déshabille et j'entends le médecin qui disait : « Il a une crâne chance, celui-là ! Plus de cent autres y seraient restés. » *La balle avait frappé sur mon chapelet* et mon briquet, ce qui avait amorti le coup et fait dévier la balle ; puis elle était venue me fracasser la cuisse. Le médecin avait raison : sans mon chapelet j'y serais resté. On m'a ramené à Porto-Novo, avec les autres blessés, et c'est là que j'ai attrapé les mauvaises fièvres du pays.

En disant cela, le brave enfant, cherchant dans sa poche, en tira un modeste *chapelet* qu'il embrassa en disant : « C'est ma mère qui me l'avait donné ! »

Conversion d'un officier. — Le 2 décembre 1839, le curé de Luxeuil venait d'être appelé pour un malade en grand danger. Il suivait son jeune conducteur, en se frayant péniblement un passage à travers un pied de neige tombée pendant la nuit. Comme l'horloge de la ville sonnait cinq heures du matin, il passait devant le clocher gothique du monastère où le fameux Ebroïn, maire du palais, médita longtemps sur l'instabilité des grandeurs hu-

maines, et où, plus tard, vivait un simple religieux qui devint ensuite cardinal. Arrivé devant une vieille maison l'enfant s'arrêta ; une femme âgée, tenant un chapelet à la main, attendait impatiemment à la porte. « Venez vite, Monsieur le Curé, dit-elle, dès qu'elle l'eut aperçu, montez par ici. »

Le prêtre pénétra dans une chambre tapissée de trophées d'armes, et aperçut, dans un grand lit, une figure pâle dont les traits majestueux portaient l'empreinte de la souffrance. Un vieillard mourant était là. Depuis longtemps Marguerite, sa fidèle gouvernante, priait Dieu de faire luire un rayon de sa lumière divine sur cette âme qui s'acheminait à grands pas vers son éternité ; elle ne se lassait pas de répéter : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, » et elle avait confiance que tant d'ardentes prières ne s'échapperaient pas en vain de son cœur et de ses lèvres. Toutefois, malgré les touchantes paroles du ministre de Dieu, qui alla jusqu'à se jeter à ses genoux en le suppliant d'avoir pitié de son âme, le moribond chassa le prêtre, qui sortit désolé de l'insuccès de son entreprise.

Après le départ du curé, le vieux colonel Saint-Eustache eut une crise affreuse. Ne voyant pas sa vieille gouvernante qui pleurait et continuait à invoquer près de son lit le Refuge des pécheurs, il l'appela. Le malheureux délirait. Lorsqu'il eut repris ses esprits, il lui dit : « Au passage de la Bérésina, tu m'as sauvé la vie, ma vieille camarade ! Plus tard, tu as gardé et soigné ma vieillesse ; je veux à mon tour protéger et abriter la tienne. Tout ce que je possède sera à toi... Mais pourquoi pleures-tu ainsi ? Tu me fais mal, Marguerite... Du courage, tonnerre d'escadron ! Voyons, chante-moi une chanson de bivouac : cela vaudra mieux que le *De profundis* et les patenôtres du curé ! »

La pauvre Marguerite avait le cœur trop gros pour chanter. D'ailleurs depuis longtemps, elle ne chantait plus que les hymnes et les cantiques sacrés. Enrôlée dans la confrérie du Rosaire, elle était devenue un modèle de douce et charitable piété. Aussi, dans ce moment suprême, priait-elle avec toute la ferveur de son âme pour le salut de son maître ; entre ses doigts glissaient les grains de son chapelet usés par un long et fréquent usage.

Le malade se trouvait plus calme, lorsqu'un vieil officier entra dans la chambre en faisant le salut militaire. A cette vue, le moribond parut se ranimer, comme une lampe qui se ravive pour jeter ses dernières lueurs. Une conversation s'engagea entre les deux soldats, et le malade reconnut dans le nouveau venu le brave capitaine Remy, comme lui ancien officier des chasseurs de la garde impériale, ayant fait toutes les campagnes de l'Empire.

— Croirais-tu, frère, dit le mourant, qu'un curé a osé venir, il y a deux heures, et qu'il voulait me faire mourir en Capucin !

— Mais, mon vieux, répondit le capitaine, il est tout simple qu'au moment du départ on se recommande au grand chef de file.

— Comment, toi, grognard de la vieille garde, tu te mettrais à genoux comme une nonne, pour raconter tes fautes à l'oreille d'un curé ?

— Pourquoi pas ? Je l'ai fait et le ferai encore.

— Alors, arrière !... tu n'étais pas à Auterlitz.

— L'empereur y était, et cependant, à son heure dernière, il a fait appeler un prêtre pour se réconcilier avec Dieu et soutenir son courage aux prises avec l'agonie.

— Napoléon se serait confessé !

— Oui, mon brave, et il est mort en chrétien, le nom de Jésus-Christ sur les lèvres.

Il était visible qu'un grand combat se livrait dans le cœur du vieux colonel de la garde. Aussi Marguerite, agenouillée dans un coin de la chambre, répétait-elle avec une plus vive ferveur : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

La douce Vierge entendit cette prière, et s'adressant à son divin Fils : « O mon Jésus, voyez cette pauvre âme qui, sans être revêtue de la robe nuptiale, va pourtant paraître bientôt devant vous, pour entendre sa sentence éternelle. Souvenez-vous combien de fois, en son nom, j'ai été invoquée pour cette heure suprême ! Ah ! pendant qu'il en est temps encore, daignez donner à cette âme que j'aime, une vive contrition de ses fautes, pardonnez-lui les égarements de la vie des camps, faites luire sur elle votre lumière et rendez-la digne d'entrer dans la céleste patrie !... »

Tout à coup le mourant s'écria :

— Remy ! Remy ! tu l'emportes ! Je crois en Dieu ! Un prêtre ! je veux un prêtre !

— Présent, camarade !

— Où donc est-il ?

— Devant toi.

— Remy, tu serais...

— Ton vieux compagnon d'armes, Saint-Eustache, et le prêtre que tu as repoussé ce matin. Maintenant commencez, mon fils.

Le pénitent commença dans les larmes une confession qu'il acheva avec un profond repentir...

Lorsque le malade, calme, heureux, réconcilié avec Dieu, reprit la parole qu'un instant il avait perdue, il dit à son frère d'armes à genoux près de lui : « C'est bien, Remy, sois tranquille : à mon tour je prierai pour toi, non sur la terre, mais au ciel où je compte me trouver bientôt par la grâce de Dieu. »

Marguerite était revenue s'agenouiller près

du lit de son maître qui la devinait, car ses yeux vitreux ne voyaient plus rien de la terre. Elle priait avec ardeur, de toutes les forces de son âme. Plus le moment fatal approchait, plus ses prières étaient ferventes, plus vite les grains de son rosaire couraient entre ses doigts. « Marguerite, lui dit l'agonisant, dans les premiers jours du printemps tu partiras pour la Suisse. — Oui, mon bon maître. — Tu iras à Notre-Dame des Ermites, et tu prieras pendant neuf jours pour le repos de l'âme du vieux pêcheur... Ma mère avait une grande confiance en cette bonne Notre-Dame ! » Le colonel touchait à ses derniers moments. « Frère, dit-il, en s'adressant au curé, son ancien compagnon d'armes, prenez cette croix de mon empereur qui me sauva la vie à Austerlitz, je vous la donne : en échange, donnez-moi la vôtre, celle de mon Dieu ; elle sauvera mon âme aujourd'hui. » Ce furent ses dernières paroles. Marguerite jeta un grand cri de douleur... Le colonel Saint-Eustache venait de rendre son âme à Dieu.

Le 15 avril suivant, une femme vêtue de noir, tenant son rosaire à la main, descendait la pente rapide du Hacken. C'était Marguerite se rendant à Einsiedeln (Notre-Dame des Ermites). Elle accomplissait la promesse faite à son maître d'aller prier pour le repos de son âme dans ce sanctuaire privilégié de la Très Sainte Vierge.

Mon chapelet. — ...Bernard, mon marin (nous sommes à Arcachon), agite son bérêt et de sa grosse voix :

— Un tour de canot, Monsieur, avant déjeuner ?

J'ai répondu par signes (maman et Henriette dorment encore à côté) et j'ai bondi dans un pantalon quelconque.

— Il fait rudement bon, ce matin, Monsieur.

Dans le ciel clair, Notre-Dame effile sa flèche, le Casino bombe ses coupoles mauresques. Ce coquet panorama accuse, au soleil vif, les couleurs trop crues d'une peinture sur émail.

— Regardez donc, Bernard, comme c'est joli.

— On s'éveille, au chalet ; la fenêtre de Madame est ouverte. Vous ne distinguez pas ?...

Ah ! vous n'avez pas encore des yeux de marin... Tenez, voici madame et mademoiselle qui nous cherchent avec la lorgnette. Vous pouvez leur faire bonjour : sûr, on nous voit.

J'ai lâché les rames pour me fouiller, et, debout, j'agite mon mouchoir, en souriant à ces deux figures aimées que je devine sur le balcon imperceptible de la villa...

— Prenez garde, vous perdez quelque chose.

— Mon chapelet !

Brusquement je le rengouffrai dans la poche d'où ce coquin de mouchoir l'avait entraîné.

Un chapelet, quand on a seize ans, la lèvre déjà duvetée, dix mois de rhétorique et un demi-bachot, n'est-ce pas un peu... chose, enfin, un peu trop fillette ?

— Il est petiot, votre chapelet.

Ah ! ça, est-ce que mon marin voudrait plaisanter ? J'avais un peu rougi ; pourtant, cette fois, je le regardai bien en face. Il avait un sourire naïf, point méchant du tout.

— Oui, il est petiot... de la verroterie. Pas si solide que le mien, vous allez voir.

Il cherchait sous sa flanelle déboutonnée, et il tirait... mon Dieu ! oui, un chapelet ! et quel chapelet ! et quel chapelet ! Drôle, avec ses grains de bois ternis, sa chaîne rouillée, reprise ici d'un fil goudronné... Il y pendait quatre ou cinq médaillettes jaunies, et une petite croix de nickel — gracieuse, elle, et tout étonnée d'être attachée là.

— Ah ! dame, vous savez, l'eau de mer... Et puis, à force de le frotter : on n'a pas vos mains blanches et douces. N'importe, je ne le changerai pas pour un autre, en argent, en or, ça m'est égal : ça ne serait plus le mien, vous comprenez. Celui-là, c'est *mon* chapelet ; je le connais, grain à grain, sur le bout du pouce, depuis trente-quatre ans : à la première Communion ! Un cadeau de la mère ! La pauvre, quand elle était malade, elle me le redemandait pour le dire ; ça lui faisait plaisir de réciter mon chapelet. Elle est morte en l'égrenant. Alors maintenant c'est un souvenir.

— Il y en a bien d'autres, des souvenirs. Tenez, cette croix — mignonne, pas vrai ? c'est ma femme qui me l'acheta, au temps où elle était seulement ma promise. Cette médaille, c'est quand je fus confirmé, un cadeau du Frère Justinien, celui qui m'a donné autant de bons conseils que de taloches. Celle-là, c'est ma marraine : une brave femme, allez, qui m'attend en paradis. Tout ça des reliques, quoi ! Et cette cassure, ici : j'ai noué un fil goudronné. C'est mon petit, le second, qui avait cassé la chaîne un soir de la scarlatine, en tirant, sans savoir : ma femme lui avait passé mon chapelet au cou. Il était perdu, notre mioche. Eh bien ! Monsieur, Notre-Dame d'Arcachon l'a sauvé. Aussi, quand je récite quelque dizaine et que je trouve sous les doigts ce nœud, je vous assure que j'y dis un fier *Je vous salue*.

Je devais avoir une mine très ahurie, car Bernard se tut un instant pour me dévisager...

— Ça vous paraît drôle, tout ça ? Mais ça m'est égal, vous êtes un brave : dimanche, j'ai bien reconnu, à votre casquette, que vous étiez des Jésuites de Bordeaux. Alors, on peut causer. C'est pas qu'on soit bigot : Je ne fais mes Pâques qu'une fois par an ! Ça vous fait rire ? Que voulez-vous ? Mais, la Sainte Vierge, on

la connaît, elle est de la famille. Pas de jour où il ne faille lui dire quelque chose : je prends mon chapelet et nous nous entendons.

— Comment ? S'il a des indulgences ? Plus que de grains et de mailles ! Pensez donc : à chaque mission, je le fais bénir ; l'an dernier, il est passé un Capucin qui avait des... des pouvoirs extraordinaires, presque autant que le Pape ! Et puis il a touché la Vierge, mon chapelet : la statue miraculeuse, à la vieille église. Vous ne le croirez pas : il est allé à Lourdes avec moi, il y a cinq ans ; il a touché la grotte, il a trempé dans l'eau... Des bons souvenirs, allez !...

— Après ça, vous pensez si on y tient. Mon chapelet, c'est comme mon scapulaire : il ne me quitte jamais. Si, un matin, je ne sais comment, je ne sais où, je l'avais perdu ! J'étais en rage. Ma femme est allée se plaindre à saint Antoine. Eh ! bien, monsieur, à midi, mon Pierrot, en rentrant de l'école, l'a retrouvé sur un trottoir. Depuis, je vous assure que je le garde à l'œil. Tenez, quand je serai mort, on me le mettra autour du cou.

— Tout ça, des idées à moi. Attention, Monsieur, vous jasquez terriblement. Faudrait rentrer, on va vous attendre pour déjeuner. Passez-moi les rames...

Le lendemain, à Tivoli, le P. R... déchiffrait la lettre suivante :

« Père, ouvrez vite votre grand tiroir ; à gauche, le tiroir des cadeaux, et choisissez-moi un chapelet : mais un vrai, sérieux, solide, pas trop gros pourtant, que vous m'enverrez par la poste, afin que je le fasse toucher à Notre-Dame d'Arcachon. Désormais, ce sera mon chapelet, pour la vie, et je veux qu'il vienne de vous. Je vous expliquerai. C'est Bernard qui m'a fait un sermon presque aussi beau que les vôtres. Bernard, mon marin. Enfin, je vous raconterai tout à ma première visite. J'attends mon chapelet. Il me tarde de le dire pour vous. — Votre Congréganiste... »

« P.-S. — Mettez-y beaucoup d'indulgences !... »

Et il est là, sur ma table, le chapelet d'Arcachon, mon chapelet ! Un peu défraîchi, un peu usé : il a roulé dans tant de poches, habité tant de costumes, uniformes de Tivoli, gilets d'étudiant, tuniques de Polytechnicien, dolmans d'officier, jaquettes de pékin. Je l'ai égrené dans ma chapelle de collège, et sur les boulevards déserts des banlieues, à Montmartre et à Lourdes, près du cercueil de ma mère et devant le berceau de ma fillette. Il a entendu, il a traduit à la Vierge mes cris d'angoisse et de confiance, mes confidences de tristesses et mes actions de grâces. A chacun de ses grains s'attache un souvenir, chacune de ses médailles est une relique...

Bernard, vous aviez raison ! Il y a longtemps que vos idées sont devenues « des idées à moi. »

Le Rosaire et les ministres... de jadis. — C'était dans la diligence de Mâcon-Lyon, en 1826 ; un Monsieur à barbe fleurie, au ton goguenard, tombait sur les calotins et chantait avec enthousiasme quelques couplets de Béranger.

« Moi, disait-il à son entourage, je suis employé de l'Etat, mais indépendant, parbleu ! C'est mon droit. » Et il ajoutait, en désignant un prêtre assis dans le coin et deux Messieurs graves qui se faisaient vis-à-vis à l'autre bout : « Un ratichon et deux jésuites en robe courte. Gageons cent sous que je les fais débarquer au premier relais : ils n'en pourront plus. » Là-dessus, il reprit de plus belle ses exercices *anticléricaux*. Le prêtre, très ennuyé, avait fermé son bréviaire.

L'*Angelus* du soir sonna aux alentours. Les deux Messieurs firent un signe de croix et se mirent à prier. Explosion de rires. Sur l'ordre de l'homme facétieux, on applaudit ironiquement les « deux cafards ». L'un d'eux, tirant tranquillement un chapelet de sa poche, interpella son vis-à-vis : « Mon cher comte, c'est l'heure de mon chapelet, voulez-vous m'accompagner?... »

— Parfaitement vicomté, disons-le ensemble.

— A nous trois, s'il vous plaît, » interjeta le prêtre, de son coin, en saluant avec un sourire.

On ne riait plus au milieu ; on était gêné ; seul le boute-en-train lançait encore quelques lazzis qui n'empêchaient nullement les trois chrétiens de se répondre à demi-voix les *Ave* de la couronne virginale.

Le chapelet fini, on arrivait au relais. Le prêtre descendait là (à Trévoux) ; il salua ces deux inconnus en demandant :

« Puis-je savoir vos noms, Messieurs, avant de nous quitter ? »

— Parfaitement, Monsieur l'abbé, repartit le plus âgé : le vicomte Mathieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères. »

Le prêtre ouvrit de grands yeux pendant que l'autre voyageur se nommait à son tour : « Le comte de Villèle, président du Conseil, ministre des Finances. »

Toutes les bouches restaient béantes, M. de Villèle faisant signe au gendarme d'approcher, lui tendit sa carte et lui désigna le loustic qui ne soufflait plus mot.

« Gendarme, voici un Monsieur qui demande à changer de compartiment, parce qu'il y a ici deux personnes qui veulent déposer une plainte contre lui, s'il y reste. »

L'homme ne se le fit pas dire deux fois et s'élança hors de la voiture. M. de Villèle le rappela : « S'il vous plaît, Monsieur... La gageure ? Vous nous devez 5 francs ; tous les voyageurs en sont témoins. Nous ne débarquons pas. Au contraire. »

L'homme, de plus en plus penaud, s'exécuta au milieu des rires et fila comme un trait. M.

de Villèle remit la pièce de 5 francs au prêtre en lui disant : « Pour les défunts de votre paroisse, Monsieur l'abbé... »

La dévotion du Rosaire en Chine. — La dévotion du saint Rosaire est très grande parmi beaucoup de fidèles en Chine.

Un évêque missionnaire rapporte, au sujet de ses néophytes, les détails suivants.

Plusieurs mères me présentaient leurs enfants de sept à huit ans et disaient :

« — Père, il est capable celui-ci ; il sait diriger la récitation du Rosaire. »

Je félicitais l'enfant et je le comblais de joie en lui donnant un Rosaire. C'est merveille de voir ces petits enfants présider de leurs voix argentines la récitation du Rosaire en commun ! Aussi bien les Chinois sont d'une telle précocité d'intelligence et de jugement, qu'à un âge où, en d'autres pays, on ne songe encore qu'aux jeux et aux divertissements, ils sont déjà capables des plus sérieuses occupations.

Le plus grand nombre des femmes et beaucoup d'hommes récitent le Rosaire tout entier : il est rare qu'on ne récite que cinq mystères. Le soir, quand mon ministère m'amenait parmi les populations chrétiennes, j'avais le plus grand plaisir à entendre de loin cette douce harmonie dans les familles où l'on récitait le Rosaire, et dans la nuit, il m'était facile de reconnaître une famille chrétienne parmi cent familles païennes ; car, lorsque les Chinois récitent le Rosaire en commun, ils ne le font pas à voix basse, mais comme en psalmodiant, à haute voix et posément.

La vénération des Chinois, ajoute le prélat, est grande non seulement pour la prière du Rosaire, mais encore pour le Rosaire lui-même ; souvent ils s'accusent en confession d'avoir touché le Rosaire sans s'être lavé les mains, ou de l'avoir laissé tomber à terre.

C'est l'usage dans la confession de donner un certain nombre de Rosaïres à réciter. Or, il m'est arrivé souvent de mécontenter mes pénitents.

— Comment, mon Père, vous me donnez seulement trois Rosaïres, et il y a un an que je n'ai pu me confesser !

Que répondre alors, quand souvent j'avais à peine trouvé matière à l'absolution ? Je leur disais que, s'ils en avaient le temps, ils en ajouteraient à leur gré !

— J'en ajouterai huit, cela suffira-t-il, Père ?

Sans engager leur conscience, je leur disais :

— Faites comme il vous plaira.

D'autres s'écriaient :

— Comment, pour tant de péchés, seulement quinze Rosaïres ! C'est trop peu, je puis en dire quinze de plus.

Je répliquais :

— Je vous en ai donné quinze, vous pouvez y satisfaire avec les Rosaïres récités en com-

mun, à l'église et en famille ; vous en ajouterez tant qu'il vous plaira.

Mais on ne pouvait les persuader d'accomplir leur pénitence par des prières en commun, et régulièrement ils les accomplissaient à part. De plus, tous les Rosaïres récités par dévotion, ou qu'ils ont coutume de réciter en particulier, ne comptent pas. Aussi des pénitents que je savais avoir l'habitude de dire tous les jours les quinze mystères, s'accusaient ainsi :

— Père, je m'accuse d'avoir omis ma pénitence.

Je demandais si c'était avec advertance. On me répondait :

— Non, Père, j'ai toujours récité ceux de dévotion, et aujourd'hui, en faisant l'examen de conscience, il m'a semblé que des trois que tu m'as donné à réciter, il reste encore un chapelet à dire ; mais je le dirai après la confession.

Naturellement, je lui répondais que tout se trouverait compris dans la nouvelle pénitence que j'allais lui imposer.

Voilà la ferveur et la délicatesse de nos Chinois dans la récitation du saint Rosaire ! Quant à la fête du saint Rosaire, c'est une des plus solennelles de l'année ; ils la célèbrent avec pompe depuis la vigile jusqu'à la fin de l'octave. Ils l'appellent Fête de la Rose mystique ; ou encore Fête des quinze mystères.

Chapelet perdu et retrouvé. — Une belle matinée du mois d'août. Le ciel est sans nuages, une brise légère se joue à travers les arbres et doucement incline leurs branches. Les oiseaux gazouillent et semblent pleinement jouir de la splendide saison d'été. Quelle invitation à quitter la ville pour une promenade, là-bas, au fond du bois, où il y a moelleux tapis de mousse et clair ruisseau, où tout chante l'agrément et la fraîcheur !

C'est pour répondre à cette charmante invitation que deux jeunes gens s'enfoncent gaiement dans la forêt, tout en y fredonnant un refrain populaire. Soudain, l'un d'eux s'arrête et ramasse quelque chose à demi-caché dans l'herbe.

— Un chapelet ! s'écrie-t-il avec mépris, et pas un des plus élégants.

Il était sur le point de le lancer dans les broussailles, lorsque son compagnon le lui arracha des mains.

— Non, Arthur, ne fais pas cela. Donne-le moi.

Des années et des années ont passé depuis cette promenade dans une allée du bois. Nous rencontrons Charles, non plus en pleine excursion de vacances, mais dans un hôpital, exerçant son ministère au milieu des malades et des mourants, des malheureux et des fatigués de toutes sortes. Voyez-le dans la vaste salle,

aller de lit en lit, s'arrêter quelques instants près de la couche des malades, donnant une parole de bonté et de consolation à ceux qui le reçoivent. Il s'assied bientôt au chevet du lit d'un malade. L'homme se retourne et voyant le prêtre près de lui :

— Vous encore ? dit-il avec impatience.

— Oui, encore moi, répond Charles avec une grande affabilité. Comment êtes-vous aujourd'hui ?

— Pas mieux, et sans espoir de guérison ; vous le savez bien. Ne pouvez-vous pas me laisser mourir en paix, sans toutes vos prières et vos sermons ?

— Sûrement mes prières, répond le prêtre, ne peuvent vous nuire. Vous ne m'entendez pas les dire. Quant aux sermons, vous ne me donnez pas la chance d'en faire un, même si je le désirais.

Il y eut un moment de silence ; puis Charles continua avec la même paisible expression :

— Allons-nous dire ensemble une dizaine de chapelet ? cela ne vous fatiguera pas.

— Ne me parlez pas de chapelet, reprend vivement le malade. Sans le chapelet, je ne serais pas ici aujourd'hui ; je lui dois tous mes malheurs.

— Tous vos malheurs... à un chapelet ? Que voulez-vous dire ?

— Ecoutez, continue l'autre. Il y a bien des années, j'avais une grande dévotion au chapelet. Chaque soir, je le récitais avec mon père et ma mère. Mon père vint à mourir ; et, comme bien d'autres, je me mis à fréquenter de mauvais camarades ; je ne tardai pas à abandonner toutes mes pratiques de religion. Ma pauvre mère désolée essaya l'impossible pour me ramener à de meilleurs sentiments ; tout fut inutile. J'allai de mal en pis, et je quittai mon village pour aller errer dans le monde.

Au moment du départ, ma mère me donna sa bénédiction et mit un chapelet entre mes mains, me suppliant d'en dire au moins une dizaine par jour. Pour me débarrasser de ses importunités, je le lui promis, mais aussitôt que je la perdis de vue, je sortis le chapelet de ma poche, le jetai par terre et allai mon chemin ! De ce jour, je ne connus plus de paix ; rien ne me réussit, et me voici, jeune encore, au seuil de l'éternité, et la malédiction me poursuit toujours, sans trêve ni merci. Les anneaux de ce chapelet ont formé une chaîne qui m'entraîne aux derniers abîmes de l'enfer ! Non, jamais je n'oublierai ce jour-là, s'écria-t-il, frissonnant de terreur. Oh ! le maudit jour que celui du 23 août 1867 ! C'était dans le bois des Abelles, non loin de la ville de R...

Ce fut pour le prêtre toute une révélation. Il avait, en effet, trouvé son petit chapelet à cette même date et à ce même endroit, son petit chapelet qu'il gardait précieusement

comme une relique et auquel il croyait devoir sa sainte vocation.

— Moi aussi, dit-il vivement, j'ai des raisons de me rappeler cette date et pour un chapelet ! Oh ! quel bonheur ! Voyez plutôt, ajouta-t-il en montrant le chapelet ; c'est le vôtre, n'est-ce pas ; c'est celui que vous donna votre pieuse mère au jour de votre départ ?

Le pauvre malade, l'œil hagard, les mains tremblantes, examina le chapelet :

— Oui, c'est bien le chapelet de ma mère, c'est bien celui que j'ai rejeté loin de moi dans la forêt des Abelles !

Et de grosses larmes, brûlantes de regret, de repentir, tombèrent abondantes des yeux de cet homme.

— Consolerez-vous, mon ami, continua le prêtre. Dieu a mis votre chapelet sur ma route. Je lui dois ma vocation sacerdotale. Vous le voyez, la Sainte Vierge n'a voulu ni perdre son bien, ni l'enfant prodigue qui méprisait sa maternelle protection. Elle a choisi quelqu'un qui sût garder ce chapelet que la bénédiction et les larmes d'une mère avaient rendu d'un prix inestimable. Aujourd'hui, pour la première fois, je sais à qui je suis redevable de la faveur qui a apporté un si grand changement dans mon existence.

Puis plaçant le chapelet entre les mains du malade, Charles ajouta en souriant :

— Vous savez que la restitution est pour tout homme un devoir sacré. Je vous rends donc votre bien, et il ne vous sera plus permis de dire que les anneaux du chapelet ont formé une chaîne qui vous a entraîné dans toute sorte de malheurs sur cette terre, et à votre perdition éternelle. Non, non, cher ami, car c'est la Sainte Vierge qui vous tend la main pour vous élever vers le ciel !

Le prêtre se tut quelques minutes devant la trop forte émotion du malade, puis il reprit :

— Chaque jour, j'ai prié pour vous, propriétaire inconnu de ce chapelet, de notre chapelet, devrais-je plutôt dire. Dieu, dans sa bonté, m'a accordé de trouver, contre toute espérance, son bien-aimé prodigue. Maintenant, mon ami, mon frère, couronnons la bonne œuvre que nous avons commencée ensemble, et, par la vertu du pouvoir que me donne mon ministère sacerdotal, laissez-moi vous débarrasser du fardeau qui alourdit votre âme et vous tient éloigné de votre Père céleste.

Le malade prit affectueusement la main du prêtre, puis le cœur contrit, il commença l'humble confession de sa vie passée. L'absolution lui rendit la paix de l'âme et lui donna le gage de sa réconciliation avec Dieu qui l'avait tant aimé.

Le lendemain matin, le malade reçut son Sauveur dans la sainte communion. Des larmes de paix et de bonheur coulaient le long de ses joues décolorées. Il serrait entre ses

main le chapelet si providentiellement retrouvé.

— Il me semble, dit-il au prêtre, que ce sont les mains de la Sainte Vierge que je presse entre les miennes ; je sens qu'elle m'attire vers ce beau ciel que j'ai failli perdre pour toujours ! Je n'ose regarder en arrière où tout m'en paraît si sombre ! Mais avec le secours de Marie, ma si miséricordieuse Mère céleste, je ne crains rien, car elle ne me laissera pas sombrer !

Le soir même ce malade mourut sur son lit d'hôpital, sans douleur, doucement, l'air calme et heureux, tenant dévotement entre ses doigts le petit chapelet si miraculeusement retrouvé.

Charles, le prêtre qui l'avait assisté à ses derniers moments, le messager providentiel qui avait ramené la foi, l'espérance du ciel dans son âme purifiée et repentante, s'agenouilla devant la couche funèbre, et pria l'Ange gardien de cet enfant prodigue de l'introduire dans le paradis, auprès de Marie, sa divine et si bonne Mère.

Oh ! que Charles, devenu prêtre de Jésus-Christ, était heureux d'avoir ramassé le petit chapelet trouvé dans l'herbe du bois des Abelles !

Soyons fidèles au Rosaire ! — Il y a quelques années, un Carême fut donné dans une ville du centre par un Dominicain.

Selon les traditions de son Ordre, le Père s'appliqua à faire connaître sous toutes ses formes le saint Rosaire. Son zèle et son dévouement le portèrent à donner trois instructions matinales et supplémentaires par semaine.

Ces jours-là, son auditoire, composé d'ouvrières, vit venir une jeune fille aux cheveux d'or, à l'œil intelligent et d'une nature impressionnable.

Son esprit vif, captivé par la méditation des mystères, et sa bonne volonté soulevée par la parole apostolique, lui firent réunir vingt-quatre associées pour l'heure de Garde du Rosaire perpétuel. Son premier mouvement fut de choisir pour elle-même l'heure méritoire de minuit, parce que, disait-elle, un chef de section doit être le premier à son poste.

Pendant plusieurs années, Marie fut fidèle à cette dévotion pratique, à laquelle nous attribuons la protection visible de la Reine du Rosaire à ses derniers moments.

A cette époque, elle faisait partie du chœur de chant de sa paroisse et aucun de ceux qui l'ont entendue, n'oubliera cette voix pure et sympathique, si bien appelée par sa souplesse et son timbre argentin à redire les joies, les tristesses et les gloires de la divine Vierge !

Hélas ! ce don de Dieu fut pour cette enfant l'écueil de sa vertu !..

Répasseuse, elle ouvrait parfois sa fenêtre

en promenant le fer sur son linge, et les vocalises accompagnant le mouvement de la main, révélaient aux passants qu'un rossignol s'abritait dans une mansarde.

Un artiste de la ville, frappé par cette voix aux notes mélodieuses, gravit un jour l'escalier de bois, et, en présence de l'ouvrière, ne sut pas assez modérer son admiration.

O jeunes filles, ne prêtez pas l'oreille à ce langage ! N'écoutez pas ces paroles menteuses qui vous feraient abandonner vos chastes habitudes, vous promettant un Eden, qui n'est pas de ce monde.

La pauvre Marie crut en cet homme, qui lui persuada qu'un semblable talent ne serait apprécié que sur un théâtre où un public choisi viendrait par ses bravos lui prouver que la musique était son art et qu'elle devait y consacrer son temps et ses forces !

Ses forces... oui, c'était bien le mot, puisqu'elle paya de sa vie ses terribles efforts !

De vraies amies de la jeune fille combattirent ces perfides conseils. Mais déjà Paris était l'objet de ses illusions, la scène et la rampe éclairaient ses rêves, et, nouveau papillon, elle fut se jeter dans ce gouffre parisien, qui ne se contente pas de dévorer bien des espérances, mais qui laisse l'empreinte de sa boue sur tant d'âmes !..

Que dire de ce séjour, sinon qu'il fut triste pour nos cœurs ?

Un engagement de 15.000 francs venait d'être signé avec un directeur de théâtre, quand l'implacable phthisie vint sonner le glas, en paralysant ces cordes vocales sur lesquelles reposait l'avenir de l'artiste.

La Vierge Marie faisait son œuvre, en ramenant par la souffrance cette enfant à son humble foyer. Nous la revîmes, amaigrie, languissante, donnant les signes d'une mort à courte échéance. Ce cœur aigri repoussa brutalement nos pieux conseils et l'offre d'une réconciliation avec Dieu !

Le Rosaire, accroché à un tableau de la chambre, témoignait que la malade n'en faisait plus usage.

Pourtant c'est vers lui que se tournèrent nos regards, comme devant être l'instrument du salut de cette âme. Une neuvaine fut commencée, et un prêtre déjà vieilli dans le ministère put aborder la jeune fille. Son tact et son dévouement triomphèrent facilement des résolutions de cette artiste expirante, et les sacrements furent reçus en pleine connaissance.

Ce même jour, Marie demanda elle-même son Rosaire. Quelle joie profonde pour nous, en voyant ce bracelet aux grains de buis remplacer les fausses perles qui, quelques jours avant, s'enroulaient à son bras !

Le 2 février, la bienheureuse Vierge appela dans l'éternité celle qui l'avait saluée souvent,

avec l'ange. Et la coïncidence de cette mort avec la fête de la Purification, nous laissa dans l'âme de grandes espérances.

Que notre Rosaire soit le bouclier sur lequel viendront s'amortir les coups de Satan ! Quelle assurance de secours à l'heure de la mort que la dévotion au Rosaire ! *Soyons fidèles au Rosaire*, et il nous ouvrira, à nous aussi, les portes du ciel.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XVII

SECONDE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS (an 54)

Les messagers chargés de transmettre la lettre de saint Paul étaient vivement attendus à Thessalonique. Les fidèles de cette cité écoutèrent avec respect la lecture de cette lettre, et pour eux elle apparut pleine de clartés. Ils résistèrent courageusement à la persécution qui ne désarmait pas et cessèrent d'être inquiets sur le sort de leurs défunts. Ceux-ci verraient le Christ comme eux, ressusciteraient comme eux : il n'y avait donc plus de sujet de tristesse, et tous étaient pleins d'espérance.

Cependant cette idée restait à plusieurs que le Christ était proche. Ils prétendaient : ceux-ci, que Paul l'avait dit, — ils avaient même fabriqué une lettre signée de lui qui accentuait certains termes de sa première épître et la dénaturaient ; ceux-là, que certaines révélations particulières le prouvaient surabondamment, et qu'il fallait en croire les frères qui avaient reçu le don de prophétie. Bref, pour eux la Parousie était imminente.

Il en résulta chez les uns une grande tristesse avec un trouble profond ; chez d'autres, l'apathie et la paresse. A quoi bon travailler, puisque le monde doit finir demain ? De là un double péril dont la gravité n'échappait point à l'Apôtre. Que deviendraient-ils sous le coup du découragement, ou pris au piège de l'oisiveté ? Paul leur écrivit donc une seconde lettre ; et puisqu'il circulait une épître apocryphe, il ajouta à sa nouvelle lettre, comme signe d'authenticité, quelques mots écrits de sa main, et c'est ainsi qu'il se propose de faire désormais pour toutes ses épîtres, afin que la bonne foi ne soit plus surprise. (II Thess., III, 17).

Cette seconde lettre comprend un *exorde*, une *partie dogmatique* et une *partie morale*.

I

Le début est le même, sauf un mot, que celui de la première :

¹ Paul et Silas à l'Eglise des Thessaloniens, qui est en Dieu *notre* Père, et en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

² Que la grâce et la paix soient avec vous, de la part de Dieu notre Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ensuite il rend à Dieu de ferventes *actions de grâces* parce que leur charité a grandi et il leur promet la protection de la *justice de Dieu*.

³ Nous devons sans cesse rendre grâces à Dieu à cause de vous, frères ; c'est de toute justice, puisque votre foi s'est grandement accrue et que votre charité mutuelle surabonde. ⁴ Si bien que nous nous glorifions nous-mêmes de vous dans les Eglises de Dieu. Nous leur rappelons votre patience et votre foi, parmi toutes les persécutions et tribulations que vous supportez. ⁵ Vous serez une preuve du juste jugement de Dieu, car vous vous êtes rendus dignes du royaume de Dieu pour lequel vous souffrez. ⁶ Il appartient en effet à la justice de Dieu de punir ceux qui vous affligent.

Il est fier d'eux, de leur fidélité, de leur foi, qu'il exalte en des termes à lui, il parle de leur patience, de leurs tribulations généreusement supportées, à toutes les Eglises d'Asie qu'il évangélise depuis Corinthe. Courage ! à l'avènement du Christ, ils entreront, par droit de justice, dans le royaume de Dieu, et leurs persécuteurs recevront affliction pour affliction.

Voici le portrait du juste juge :

⁷ A vous qui souffrez, Dieu vous réserve le repos avec nous quand le Seigneur Jésus apparaîtra descendant du ciel avec les anges, ministres de sa puissance.

⁸ Il viendra au milieu des flammes de feu, il condamnera ceux qui ne connaissent pas Dieu, et qui n'obéissent pas à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

⁹ Ceux-ci auront pour châtiment la mort éternelle, loin de la face du Seigneur, loin de la gloire de sa puissance. ¹⁰ En ce jour aussi Dieu sera glorifié dans ses saints, et il sera admiré en tous ceux qui ont cru en lui, en vous tous qui avez cru au témoignage que nous lui avons rendu quand nous vous avons annoncé son Evangile.

¹¹ C'est aussi pour cela que nous prions sans cesse pour vous, afin que notre Dieu vous rende dignes de votre vocation, afin qu'il accomplisse dans sa puissance tous ses desseins de bonté sur vous et qu'il achève l'œuvre de votre foi.

¹² Ainsi le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera glorifié en vous, et vous serez glorifiés en lui, selon la grâce de notre Dieu et du Seigneur Jésus-Christ.

Cet appareil de l'avènement du Christ est imposant. Il descendra dans un nuage de feu, entouré de ses anges. Devant lui comparaitront les méchants, les incrédules, qu'il condamnera à être séparés de lui pour jamais parce qu'ils n'ont pas voulu croire en lui ; et les justes, les fidèles, les croyants, parmi lesquels les chrétiens de Thessalonique, seront revêtus de gloire et jouiront d'une félicité éternelle. L'Apôtre le demande à Dieu, il lui demande aussi de les rendre dignes de leur vocation, afin que le nom de Jésus-Christ soit glorifié en eux, et eux en lui, le jour de la Parousie.

II

Voici la partie dogmatique où saint Paul les met en garde contre ceux qui disent : « Le Christ va venir, son avènement est proche. » Non, la Parousie n'est pas imminente, comme ils le prétendent, car les signes précurseurs n'ont pas encore paru :

¹ Nous vous le demandons, frères, pour ce qui concerne l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui : ² ne vous tourmentez pas trop vite dans vos pensées, et ne vous laissez pas effrayer par des manifestations de l'Esprit, ni par de vaines paroles, ni par de prétendues lettres de nous, vous annonçant que le jour du Seigneur est proche.

³ Que personne ne vous trompe d'aucune manière : ce jour ne se lèvera pas avant qu'arrive la grande apostasie, et que paraisse l'homme de péché, le fils de la perdition ; ⁴ l'ennemi qui s'élèvera lui-même au-dessus de tout ce qui s'appelle Dieu et qui est adoré, au point qu'il s'assoiera dans le temple de Dieu ; et se présentera comme étant Dieu.

⁵ Ne vous rappelez-vous pas que je vous disais cela, lorsque j'étais parmi vous ? ⁶ Et maintenant vous savez bien ce qui l'empêche de se produire.

⁷ Déjà en effet le mystère d'iniquité se prépare. Pour qu'il éclate, il faut seulement que disparaisse celui qui y fait obstacle. ⁸ Et alors se révélera l'homme inique. Le Seigneur Jésus le tuera du souffle de sa bouche et l'anéantira par l'éclat de sa Parousie.

⁹ Quant à l'avènement de l'homme inique, par la puissance de Satan il sera accompagné de toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges menteurs, ¹⁰ et de toutes les séductions du mal pour ceux qui périront parce qu'il n'ont pas accueilli l'amour de la vérité qui les aurait sauvés.

A ceux-ci Dieu envoie un agent d'erreur puissant qui les fera croire au mensonge. ¹¹ Et tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité et qui auront acquiescé à l'iniquité tomberont sous le jugement de Dieu.

Cette page est pleine d'obscurités, et les éléments nous manquent pour y faire la pleine lumière. Il est certain que les Thessaloniciens savaient des choses que nous ignorons, et qui rendaient pour eux le texte très intelligible.

L'Apôtre leur avait parlé de la Parousie « quand il était parmi eux » : il se contente de leur rappeler ce qu'il leur a dit, et les allusions qu'il fait à ses entretiens leur suffisent pour le comprendre ; mais nous ne les saisissons pas. Déjà saint Augustin déclarait qu'il ignorait absolument ce que saint Paul avait voulu dire dans cette phrase : « Vous savez bien ce qui empêche l'homme de péché de se produire, » et surtout dans cette autre : « Déjà le mystère d'iniquité se prépare. Pour qu'il éclate, il faut seulement que disparaisse celui qui y fait obstacle ¹. »

¹ Quod autem ait : *Et nunc quid detineat scitis*, id est quid sit in mora, quæ causa sit dilationis ejus, ut reveletur in tempore suo, scitis ; quoniam scire illos dixit, aperte hoc dicere voluit. Et ideo nos qui nescimus quod illi sciebant, pervenire ad id quod sensit Apostolus cupimus, nec valemus : præsertim quia et illa quæ addidit hunc sensum faciunt obscuriorem. Nam quid est : *Jam enim mysterium iniquitatis operatur. Tantum qui modo tenet teneat, donec de medio fiat ; et tunc revelabitur iniquus ?* Ego prorsus quid dixerit me fateor ignorare. (*De Civit. Dei*, lib. xx, cap. 19).

L'interprétation la plus commune veut qu'il soit question ici non pas de la ruine de Jérusalem, mais du dernier avènement.

L'Apôtre en a entretenu les fidèles qui en sont demeurés fortement impressionnés. Ils croient que le Christ va bientôt paraître. Saint Paul les détrompe en leur rappelant les deux signes précurseurs de la Parousie : la grande apostasie et l'irruption sur terre de « l'homme de péché », l'Antechrist.

Il y aura donc une grande apostasie, telle que les croyants ne formeront plus que le petit nombre et que la masse des hommes reniera Dieu. Quand la coupe du mal sera pleine et prête à déborder, quand les crimes de l'humanité crieront vers le ciel, alors seulement sonnera l'heure du terrible avènement du Fils de Dieu, et la fin du monde éclatera comme un châtimement.

Mais cette apostasie sera préparée par un homme qui sera ici-bas comme l'incarnation du mal, un homme, — non pas un démon, — tellement perverti que l'Apôtre l'appelle « l'homme de péché, le fils de la perdition, l'homme inique, » l'homme sans loi, qui prêchera et fera le mal pour le mal. Il se déclarera au-dessus de Dieu, et il viendra audacieusement « dans le temple de Dieu, » il s'assoiera sur l'autel, il se proclamera Dieu et se fera adorer comme s'il était Dieu. A sa suite il entraînera dans la ruine éternelle des peuples d'âmes séduites par leur faute. Alors le Seigneur Jésus l'atteindra en plein triomphe et l'anéantira. Le jour de la Parousie n'est donc pas venu encore, puisque ces deux signes précurseurs, l'apostasie et l'Antechrist, n'apparaissent d'aucune manière.

Reste « la cause de l'obstacle. » Quelle est-elle ? Pourquoi l'Antechrist ne paraît-il pas encore ? Qui s'y oppose ? Ici les opinions sont très partagées.

D'après saint Jérôme, ce serait l'Empire romain, dont la constitution est tellement forte qu'elle empêche tout désordre, toute révolution, toute entreprise de l'Antechrist. C'est l'Eglise, dit saint Thomas, parce qu'elle a pris possession des âmes, et arrête toute apostasie en soumettant les esprits et les cœurs à Jésus-Christ. Ou bien, suivant Théodoret, c'est un décret du Tout-Puissant, qui a fixé l'arrivée de l'Antechrist à l'époque où l'Evangile aura été prêché dans tout l'univers ¹.

Ne passons pas sous silence l'interprétation purement historique que donne l'école rationaliste. Le jour du Seigneur qui est proche, c'est la ruine de Jérusalem. La révolte, la *dissessio* : l'insurrection des Juifs contre l'Empire romain. « L'homme de péché, » suivant les uns, ce serait Caligula qui, douze ans auparavant, a ordonné de dresser sa statue dans le temple de Jérusalem ; ou plutôt Néron,

¹ Matth., xxiv, 14.

qui n'est pas encore empereur, mais qui le deviendra, grâce aux menées ambitieuses d'Agrippine. L'obstacle à l'apparition de ce fils de la perdition qui prépare déjà dans l'ombre le mystère d'iniquité, c'est l'empereur Claude. Celui-ci mourra bientôt de mort violente, et Néron pourra librement donner carrière à tous les crimes, à toutes les impiétés. L'un de ses derniers actes consistera à intimor à Vespasien l'ordre de commencer la guerre juive, qui se terminera par l'incendie du temple, où il ne restera pas pierre sur pierre, et par la ruine de Jérusalem.

Enfin certains exégètes catholiques, comme dom Calmet, s'arrêtent aux conclusions suivantes :

Les paroles de saint Paul, disent-ils, ont un double sens, le sens littéral ou historique, — que nous venons d'exposer, — et le sens spirituel, qui a trait aux derniers temps. La destruction de Jérusalem figure la fin du monde, et Néron est le type de l'Antechrist. C'est parce que l'Apôtre vise nettement l'empereur romain, ajoutent-ils, qu'il s'enveloppe dans un langage tellement réservé qu'il est obscur pour nous ; mais il ne l'était pas pour les Thessaloniciens. Toutefois c'est surtout l'Antechrist qu'il décrit. Suppôt de Satan, il fera des choses prodigieuses qui auront l'apparence trompeuse des miracles et séduiront beaucoup d'âmes. Celles-ci ne périront que si elles ont librement abdiqué l'amour de la vérité et renié le Christ, qui est la Vérité et la Charité substantielles, pour s'attacher étroitement au mensonge et au démon. L'Antechrist sera l'agent d'erreur qui obtiendra par ses artifices leur libre et pleine adhésion à l'iniquité. Ces artifices, Dieu les permettra afin de punir leur aveuglement volontaire et leur indifférence pour la vérité, pour l'Evangile.

Les Thessaloniciens toutefois n'ont pas à redouter ce triste sort :

¹³ Quant à nous, frères chéris de Dieu, nous devons sans cesse rendre grâces à Dieu pour vous, parce qu'il vous a choisis dès le commencement pour le salut dans la sanctification de l'Esprit et dans la foi de la vérité. ¹⁴ C'est pour cela aussi qu'il vous a appelés par notre Evangile afin de vous rendre participants à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

¹⁵ Demeurez donc fermes, frères, et gardez fidèlement les enseignements que vous avez reçus, soit par nos paroles, soit par notre lettre.

¹⁶ Que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même et Dieu notre Père, qui nous a aimés et qui nous a donnés, dans sa grâce, une consolation éternelle avec une sainte espérance ¹⁷ accorde la paix à vos cœurs et les affermis dans toute œuvre et toute parole bonne.

Ainsi l'Apôtre bénit Dieu du double bienfait de leur élection et de leur vocation : « Il vous a choisis pour être sauvés » et « il vous a appelés à jouir de la gloire de Jésus-Christ. » Qu'ils soient donc fidèles à de si précieuses

grâces et qu'ils gardent intacte la doctrine qu'il leur a communiquée soit de vive voix, soit par lettre. Daigne Jésus et notre Père céleste, qui ne sont qu'un seul Dieu, *consoler* leur cœur et affermir leur bon vouloir.

Il est remarquable que dans cette Epître saint Paul appelle résolument Jésus-Christ *le Seigneur*, et qu'il insiste sur ce point de doctrine que le Père et le Sauveur ne font qu'un seul Dieu.

III

La partie dogmatique de la seconde Epître aux Thessaloniciens est en quelque sorte une petite Apocalypse. L'Apôtre y montre ces temps où le mal ayant atteint son apogée nécessitera l'intervention terrible de la justice de Dieu, où l'avènement de l'Antechrist amènera l'avènement du Fils de Dieu. Puis, après ces combats effrayants du mal contre le bien, ce sera le triomphe des élus et leur union avec le Christ, leur participation à sa gloire. Les deux extrémités : d'une part, « l'homme de péché, » plein de jactance, séduira les multitudes par ses prodiges menteurs ; de l'autre, le Seigneur Jésus, dans le calme de sa puissance, soufflera sur lui et le fera disparaître. Ainsi se termineront les jours de l'impie.

S. Paul distingue, ainsi que l'a fait S. Luc, les deux événements de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde, mais il ne parle que de celle-ci. L'Evangéliste nous a raconté d'abord la destruction de la cité sainte en termes saisissants : « Ils tomberont sous le tranchant du glaive et ils seront emmenés captifs dans tous les pays, et Jérusalem sera foulée par les Gentils, jusqu'à ce que soient accomplis les temps des nations. » Ce temps des nations durera jusqu'au jugement dernier, c'est-à-dire pendant des siècles dont le nombre est indéterminé, « et alors il y aura des signes dans le soleil et les étoiles, » la terre sera dans l'angoisse et « l'on verra le fils de l'homme venir sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. » (Luc, xxi, 24-27). L'Apôtre, lui, s'est appliqué à décrire et à définir ces derniers temps ; il l'a fait en des termes sobres et précis, d'une manière très forte.

Maintenant il va donner des avis aux Thessaloniciens, afin d'arrêter les désordres naissants causés par la fausse persuasion que la Parousie est imminente.

D'abord il sollicite leurs prières et leur bonne volonté.

¹ Au reste, frères, priez pour nous afin que la parole de Dieu coure et éclate partout, comme chez vous ; ² afin aussi que nous soyons délivrés des hommes brouillons et méchants, car tous n'ont pas la foi.

³ Le Seigneur est fidèle : il vous affermira et vous gardera du mal. ⁴ Nous avons confiance dans le Seigneur, à votre sujet, que ce que nous commandons, et

vous le faites et vous le ferez. ⁵ Que le Seigneur dirige vos cœurs vers l'amour de Dieu et la patience du Christ.

« Au reste » annonce qu'il passe nettement d'un sujet à un autre. Dans « les hommes brouillons et méchants » il est difficile de ne pas voir une allusion personnelle aux difficultés considérables qui s'opposent à la diffusion de l'Evangile. Peut-être Paul a-t-il été déjà traduit devant le tribunal de Gallion quand il écrit cette lettre. Mais il a confiance en Dieu et dans l'obéissance de ses chers convertis.

Il formule ensuite ses recommandations avec autorité. C'est désormais le Supérieur qui parle.

⁶ Nous vous avertissons, frères, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous détourner de tout frère qui ne marche pas dans l'ordre et qui s'écarte des règles que vous avez reçues de nous. ⁷ Vous savez vous-mêmes comment il faut nous imiter, car nous n'avons pas vécu parmi vous dans l'oisiveté. ⁸ Nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons vécu dans le labeur et la fatigue, travaillant jour et nuit pour n'être une charge à aucun d'entre vous. ⁹ Ce n'est pas que nous n'ayons eu le droit d'agir autrement; mais nous voulions vous donner en nous-mêmes un modèle à imiter.

¹⁰ Quand nous étions parmi vous, nous vous déclarions ceci : que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. ¹¹ Or nous avons appris que plusieurs d'entre vous marchent dans le désordre, ils ne travaillent pas, ils s'occupent de futilités curieuses. ¹² A ceux-là nous prescrivons, et nous les adjurons au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de travailler dans le calme et de manger le pain qu'ils auront gagné.

¹³ Pour vous, frères, ne vous laissez pas de faire le bien.

¹⁴ Si quelqu'un n'obéit pas aux prescriptions de cette lettre, notez-le, et n'ayez aucune relation avec lui, afin qu'il en éprouve de la confusion. ¹⁵ Cependant ne le traitez pas en ennemi, mais reprenez-le comme un frère. (II Thess., III, 1-15).

Le ton de cette Epître est très énergique. Pour la première fois il fulmine une sorte d'excommunication contre les contrevenants : « Qu'on se détourne d'eux, qu'on n'ait avec eux aucun commerce ! » Toutefois, comme il craint qu'on n'excède dans cette mesure de rigueur, il prie qu'on ne les traite pas en ennemis. Ce sont toujours des frères qu'il faut reprendre avec affection pour les ramener. Quant aux fidèles, qu'ils ne cessent pas d'être bons, de distribuer comme par le passé leurs libéralités, malgré les abus qu'en peut faire une pauvreté coupable. Ce serait un prétexte pour ne plus donner; prétexte spécieux, mais condamnable, parce qu'il est contraire à la charité.

Il termine son Epître par le salut de la paix et par la signature autographe qui lui donne sa pleine authenticité :

¹⁶ Que le Maître de la paix vous donne la paix toujours et en tout lieu. ¹⁷ La salutation est de ma main, de moi Paul, ce qui est mon signe dans toutes mes

lettres. C'est ainsi que j'écris. ¹⁸ Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous.

Il espère ainsi empêcher désormais toute lettre apocryphe de se produire et il indique ce qu'il entend faire à l'avenir afin d'arrêter l'audace des faussaires : il ajoutera la salutation de sa main. Cependant il ne l'a fait que deux fois : dans sa première aux Corinthiens et dans son Epître aux Colossiens ; sans doute parce que les autres furent confiées à des mains absolument sûres.

Les deux lettres aux Thessaloniciens sont bien de la même plume, l'idée toutefois est différente. Dans la première, les fidèles se demandent : « Quel sera le sort de ceux qui nous ont quittés ? » Dans la seconde : « La Parousie est-elle imminente ? » Mais elles sont connexes, et la première est bien à sa place. Même style, mêmes avis, sauf que dans la seconde ils sont intimés avec plus d'autorité. Même fond d'idées, même manière de les présenter ; seulement dans la seconde l'auteur renforce l'éloge, afin sans doute de renforcer aussi son droit de blâme et de commandement.

L'objection la plus spécieuse que formulent les rationalistes, c'est que le tableau de l'Antechrist n'a pu être retracé que d'après l'Apocalypse de S. Jean, ou bien, — c'est la conjecture du professeur W. Bousset de Göttingen, — d'après une courte apocalypse juive de l'Antechrist antérieure à S. Paul.

Il est certain que la seconde Epître aux Thessaloniciens est antérieure à l'an 70, puisque le temple est encore debout. Mais l'on ne voit pas pourquoi S. Paul aurait eu besoin d'une apocalypse juive pour se guider. Par lui-même, — puisqu'ils rejettent l'inspiration, — n'était-il pas assez original et pénétrant pour faire un travail de première main ? Et s'il lui fallait des documents, ne les trouvait-il pas dans les Prophètes, notamment dans Daniel ¹, dans mille souvenirs bibliques « combinés avec les discours du Seigneur ? » D'ailleurs « les sombres pressentiments qui remplissaient l'imagination populaire vers l'an 54, sur la fin du règne de Claude, offraient à l'Apôtre des traits expressifs pour peindre les scènes tragiques des derniers jours et composer les traits de son mystérieux personnage ². »

¹ Dan., XI, 36 ; VII, 25 ; IX, 27 ; XI, 36. — Is., II, 10, 19, 21 ; XI, 4 ; XLIX, 3 ; LXVI, 5, 14. — Jér., X, 25. — Ezéch., XXVIII, 2.

² *Epîtres de saint Paul*, par C. Toussaint, p. 145.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 septembris 1911.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 14 septembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLVI. Le service militaire, 657.

Entretiens sur le Rosaire. — XXIV. Les douleurs de la Purification, 660.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie. 2° Le Chapelet et le Rosaire (*fin*), 662. 3° Le *Souvenez-vous*, 666.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XVIII. Saint Paul devant Gallion. Le début de l'épître aux Galates, 669.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLVI

LE SERVICE MILITAIRE

Mes enfants,

Il y aura bientôt un an, à la petite gare de X... se déroulait la scène suivante : deux hommes, une femme et plusieurs enfants très pauvrement vêtus attendaient le train. Pas de doute, c'était une famille qui accompagnait le fils aîné en partance pour la caserne. Le train arrive ; la mère, tout en larmes, embrasse une dernière fois son enfant ; les mains rugueuses des deux hommes se serrent plus fort que de coutume, et, tandis qu'un éclair passe dans ses yeux, le père dit au fils d'une voix vibrante : « Pleure pas ! Avant ta mère, il y en a une autre que tu vas servir. Fais ton devoir et reviens aussi honnête que tu pars. »

Mes enfants, à ceux qui vont nous quitter pour aller servir la Patrie, je dis : « Faites votre devoir, tout votre devoir et vous reviendrez aussi bons, meilleurs peut-être que vous ne partez. » — C'est donc à nos conscrits que je parle le plus spécialement ce soir et à eux que je vais donner quelques conseils.

I

Et tout d'abord, mes enfants, vous devez partir *gaiement*, sans aucune arrière-pensée. Sans doute il vous faut quitter vos familles, votre patronage pour vous lancer dans une ville et dans un milieu inconnus ; abandonner une vie agréable pour commencer une vie que vous entrevoyez remplie de difficultés. Mais ne vous laissez pas assombrir par ces premières impressions ; croyez ce que vous disent les anciens : à côté des ennuis la vie militaire a des charmes.

Vous devez partir *fièrement*. La France de-

mande des soldats. Vous n'êtes pas de ceux qui traînent le drapeau dans les ordures de la route. Vous ne voulez pas que l'ennemi extérieur envahisse votre territoire. Vous ne voulez pas laisser l'ennemi intérieur répandre ses idées antimilitaristes et démoraliser la France. Vous avez conscience qu'en vous rangeant sous nos drapeaux vous remplissez votre devoir de bon Français.

Vous devez partir *chrétiennement*. Le patronage vous a donné un idéal de vie que vous emportez avec vous. Vous êtes des convaincus, vous vivrez donc à la caserne comme des chrétiens, résolus à demeurer, coûte que coûte, les amis de Dieu et, ce qui est mieux, vous y deviendrez des apôtres en faisant le bien autour de vous. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce dernier point.

II

A la caserne, mes enfants, vous devez être de bons camarades, de bons soldats et de bons chrétiens. C'est l'honneur même de votre patronage qui vous le demande, car, ne vous faites pas illusion : dès les premiers jours, les soldats vous reconnaîtront et vous diront peut-être malicieusement, comme ils l'ont dit à André, faisant un paquet de ses vêtements : « Tu as été au couvent pour emballer si bien que ça. »

Vous serez de *bons camarades*, aimant à rendre service. C'est si facile ! Vous trouverez mille occasions d'être agréable à un camarade de chambrée, en l'aidant dans son astiquage, en lui faisant quelque commission un soir où vous sortez. Vous aiderez un maladroit à plier sa veste ; vous vous ferez le secrétaire d'un illettré ; vous soulagerez un malade ; vous serez toujours prêts à donner « un coup de main » à quiconque vous demandera secours. Vous serez des camarades *joyeux*. Evitez à tout prix la mauvaise humeur. Le soldat qui ne sait pas plaisanter (j'entends la plaisanterie honnête) ne sait pas se faire aimer. Au contraire, celui qui a le mot pour rire a bientôt conquis l'estime de tous et son influence ne tardera pas à se faire sentir. Ah ! si le bon Dieu vous a donné le talent de plusieurs de nos artistes, n'hésitez pas à le mettre en valeur. Ne le laissez pas enfoui dans votre âme. Vous pourrez remplacer les ignobles chansons de quelques-uns par les scènes amusantes et morales de notre théâtre et vous aurez du succès, je vous l'assure. Mais, en étant bons camarades pour tous, *vous choisirez vos camarades*. Au début, ne faites pas bande à part. Mêlez-vous à la vie commune mais sans trop vous livrer toutefois. Etudiez votre terrain. Et de même que les soldats, par votre langage et votre attitude, vous devineront, de même leur langage et leur attitude vous les feront connaître. Et cette

petite étude faite, vous pourrez sans crainte choisir vos amis.

Vous serez de *bons soldats*. Je veux dire ici que vous ferez consciencieusement tout votre devoir de militaire. Non seulement vous serez respectueux envers vos chefs quel que soit leur grade ; non seulement vous serez dociles durant les exercices même pénibles, mais vous serez de bons soldats dans le côté ennuyeux de la vie de caserne. D'ailleurs les « tire au flanc » sont toujours mal vus de leurs chefs et de leurs camarades. Sans doute vous n'aurez pas la simplicité de vous laisser mettre sur le dos toutes les corvées. D'ailleurs je ne le crains pas ; mais vous ne devrez pas davantage faire retomber sur d'autres les besognes qui vous incomberont. Qu'il s'agisse « d'aller au jus » le matin, de prendre le balai pour faire la chambre, ou, en guise de digestion, d'éplucher « les patates, » peu importe. Les corvées, comme les exercices, font partie du devoir militaire et si celles-là sont moins agréables que ceux-ci, ce n'est pas une raison pour en maugréer. Il est plus intelligent, plus utile, plus agréable à Dieu de prendre les choses par leur côté amusant pour les mieux accomplir. Vous serez de bons soldats en travaillant de votre mieux et, si vous le pouvez, en gagnant les galons qui vous donneront une influence plus grande sur vos camarades.

Vous serez de *bons chrétiens*. Ici, mes enfants, je vais vous signaler deux dangers. La vie de caserne peut vous faire perdre *vostra* foi et vos *mœurs*. Comme toutes les vertus, la foi pour vivre dans vos âmes a besoin de s'exercer par des pratiques religieuses. Or, vous le savez, la plupart des jeunes gens de nos jours ne pratiquent plus. Conclusion : arrivés à la caserne, le premier écueil que vous rencontrerez sera le respect humain. Que dira-t-on si on vous voit au pied de votre lit faire votre prière ? Que dira-t-on si on vous surprend à aller à la messe le dimanche ? Et que sera-ce si jamais, un jour, on sait que vous allez vous confesser et communier ? Naturellement vous serez l'objet de quolibets, de malicieuses moqueries et de discussions interminables. Eh bien ! mes enfants, ne vous effrayez pas. Vous vous faites une montagne de rien, car vos ennemis ne sont pas si hardis que cela et si vous savez marcher carrément, ils se tairont devant vous. Les exemples foisonnent ; tous vos camarades revenus de la caserne pourraient vous en citer¹. Voici ce que m'écrivait Paul

G..., votre camarade, au mois de janvier : « Le dimanche je vais toujours à la messe. Mes camarades s'en sont aperçus ; quand et comment, je ne le sais pas ; mais toujours est-il que ce n'est plus un mystère... Il paraît qu'il y a plus d'un mois que d'aucuns le savent, moi je ne l'ai su que dimanche dernier. Quand je suis parti à huit heures, ils étaient presque tous au lit ; plusieurs m'ont dit en passant : « Te voilà parti à la messe ? » Surpris, je n'ai pas répondu mais j'ai réfléchi... Je leur répondrai, mais sans les mortifier ; et voyant que mon parti sera pris, ils me laisseront tranquille. » Et dans la lettre suivante Paul m'annonce le petit coup d'Etat : « Pour mon histoire de messe, j'en suis sorti vainqueur et aujourd'hui je suis tranquille. Je sors quand bon me semble... Mais il ne faut pas être une figure à deux faces, il faut se montrer crâne et ferme et n'avoir jamais peur quand on fait bien. » Et Paul a suivi son principe et il a conquis sa liberté. Si vous bravez le respect humain, si vous priez, votre foi n'aura pas à en souffrir, mais au contraire s'affermira avec la lutte. Vous entendrez répéter des objections stupides contre la religion, mais vous n'aurez pas de mal à y répondre ; vous vous rappellerez nos réunions, nos séances d'études et vous trouverez facilement la réponse, d'autant qu'au témoignage de Paul, vous n'aurez à faire qu'aux « plus ignorants, qui croient se donner de l'esprit en déblatérant des niaiseries contre la religion. »

Le second danger de la caserne, c'est votre vie morale qui le court. Il est pénible de penser que la caserne est une source d'immoralité. Mais il faut bien le constater et vous prémunir contre le fléau. La pureté de votre âme et la délicatesse de votre cœur, mes enfants, sont des biens précieux que vous devez sauvegarder à tout prix. Vous ne pourrez pas fermer vos oreilles ni vos yeux ; cependant, ne craignez pas de montrer votre répugnance pour les conversations et les actions mauvaises dont vous pourriez être les témoins. Ne laissez jamais échapper un sourire qu'on pourrait interpréter comme un encouragement au vice. Encore moins une parole qu'on ne tarderait pas à vous reprocher. N'allez pas essayer une opposition directe par un discours imprudent, vous ne feriez qu'envenimer le mal. Votre froideur et votre dédain feront assez

¹ Le dimanche des Rameaux le jeune soldat Ch., en garnison à B., dit à un camarade : « Tu viens chercher un rameau aujourd'hui ? — Un rameau ? — Oui, chez toi tu allais à l'église chercher un rameau ? — Oui, c'est vrai. — Eh bien ! cette année c'est la même chose, viens donc. — Entendu. » Et le jeune soldat recueillit en peu de temps plusieurs adhésions. C'était presque une partie de plaisir. Au retour de la messe les soldats voulaient cacher leur buis pour rentrer à la caserne. Ch... se moqua un peu, les traitant de poltrons, et nos soldats rentrèrent avec leur rameau de buis en main. A la

chambrée, notre soldat fit de ces rameaux une croix de buis et, après avoir pris l'avis de tous, alla la placer au milieu de la muraille. Le lendemain et les jours suivants, grande stupéfaction des capotaux, sergents, adjudants. L'un après l'autre, ces sous-officiers arrivèrent. « — Qui a mis cela ? — C'est Ch... — Faites-le venir. — Qu'est-ce que cela signifie ? — Eh bien ! caporal, sergent, mon adjudant, c'est une croix de buis. Chez nous, au jour des Rameaux on met une croix de buis à la grange, c'est la même chose. » Devant tant de crânerie personne ne dit rien. Et c'est le jeune soldat qui lui-même, un mois plus tard, descendit la croix de buis et en brûla les rameaux bénits.

comprendre votre protestation, et, si un audacieux vous demandait compte de votre silence ou vous sollicitait, regardez-le en face, et, sans arrogance mais avec fermeté, dites-lui que chacun prend son plaisir où il le trouve ; que vous n'en êtes pas encore réduit là et que vous êtes libre de ne pas approuver tout ce que font les autres.

III

Et maintenant, mes enfants, quels soutiens aurez-vous pour persévérer et demeurer de bons camarades, de bons soldats, de bons chrétiens ? Ces soutiens sont nombreux.

Vous aurez d'abord le soutien de votre patronage. Vous vous éloignez, vous nous quittez de corps, mais votre âme reviendra souvent vers nous, elle restera avec nous, et bien des fois, au milieu d'un exercice ou assis sur le pied de votre lit, vous vous surprendrez à vagabonder vers le pays, vous vous retrouverez au milieu de vos camarades et c'est peut-être la menace de quatre jours de consigne qui vous ramènera à la réalité. Je ne vous promets pas de longues lettres ni de nombreuses cartes postales : vous savez que les nouvelles ne vous manqueront pas. De cela je me réjouis, car les nouvelles du pays sont toujours un réconfort.

Vous aurez les bons amis que vous découvrirez à la caserne. Vous trouverez sans aucun doute des jeunes gens d'un patronage comme le nôtre ; vous serez heureux alors de vous rencontrer, de vous soutenir, de vous encourager dans le bien. Écoutez une rencontre de petit Paul : « C'était le dimanche 31 octobre, j'avais assisté à la messe à l'église Saint-Jean et, comme je sortais, je vois un soldat de la 7^e qui rentrait. Ne le connaissant que de vue, je lui dis bonjour en passant et nous filons notre chemin. Le lendemain je le rencontre et lui demande s'il va tous les dimanches à la messe. — Oui, me dit-il. Comme vous pensez, j'étais heureux de trouver un camarade comme ça. Il a un ami, un ancien, et tous les dimanches nous allons à la messe ensemble. A Noël, nous avions rendez-vous à l'église Saint-Maurice pour faire la sainte communion. Vous voyez, c'est un très chic type. »

Vous aurez votre confesseur. Si un cercle militaire ou une salle de réunion vous sont ouverts, naturellement vous serez fidèles à vous y rendre, car vous retrouverez là votre patronage. Mais en tous cas, partout vous trouverez un prêtre qui se chargera des intérêts de votre âme, qui vous aidera et vous soutiendra. Ayez grande confiance en lui, demandez-lui ses avis, ses conseils ; il se fera un plaisir de vous guider, de vous soulager et vous traitera comme ses enfants.

Vous aurez Dieu. Les véritables forces ne viennent que de lui et tous les autres moyens ne sont que des intermédiaires entre Dieu et

vous. Aussi, mes enfants, je ne vous recommanderai jamais trop de prier, de beaucoup prier à la caserne. Priez non seulement matin et soir, mais dans la journée quand l'exercice est trop dur et la discipline trop sévère ; quand les ordres sont rigoureux et qu'alors vous êtes tout prêts à vous révolter contre votre sort, tournez-vous vers Jésus-Christ. Demandez-lui de vous venir en aide. Offrez-lui votre fatigue, votre ennui ; ne laissez pas perdre cette occasion de lui manifester un peu d'amour et vous verrez que Notre-Seigneur vous récompensera de votre foi et de votre générosité. Ne vous couchez pas, chaque soir, sans vous recommander à la Vierge Marie ; continuez de dire votre dizaine de chapelet en vous endormant pour que la Vierge vous garde dans la pureté de cœur. Vous avez encore plus grand besoin de sa protection que par le passé. Sanctifiez vos dimanches par la messe ; ce sera le moyen de retrouver la vie du patronage : « On ne fait pas toujours comme on veut, écrit un soldat à un ami ; mais quand on sait s'arranger, il y a toujours moyen. C'est là qu'on est heureux, quand on est au loin, d'assister à une messe : ça rappelle les gâs, le patronage, et la journée paraît passer plus vite. » Mais surtout, ce que je vous recommande, c'est la sainte communion. Ah ! mes enfants, vivez de telle sorte que vous puissiez communier souvent. La communion est le salut de nos soldats. Il vous sera peut-être difficile parfois d'avoir une messe matinale, mais faites des efforts, au besoin communiez à une heure avancée de la matinée. La visite de Notre-Seigneur et les secours qu'elle apporte méritent bien les sacrifices qu'il faudra faire. Il est raconté dans la vie de l'abbé Bellanger, aumônier militaire d'Arras, qu'un jour de Saint-Joseph, un soldat venait demander la sainte communion à 7 heures et demie du soir, après avoir passé sa journée à balayer la neige dans la cour du quartier. Il fallut lui refuser la même faveur le dimanche suivant à la même heure pour l'empêcher d'exposer dorénavant sa santé par de telles fatigues¹. » André H., votre ami, faisait six kilomètres à jeun pour arriver à la cathédrale de Toul et communiait à 10 heures et demie. Un dimanche où il n'avait pu partir à cause des corvées, il m'écrivait : « Je m'attendais à partir de bonne heure pour me confesser et communier, même que le matin j'avais donné mon café à un camarade. Je n'ai pu m'esquiver. Ça m'a fait beaucoup de peine... Pourtant c'est commode, il y a une messe à 11 heures et quart... J'y arriverai dimanche ; je tâcherai de ne pas le laisser passer sans recevoir Celui qui vous rend heureux. » Voilà des exemples qui vous disent tout le prix d'une communion et par là même tout le bien que vous pouvez en tirer.

¹ Georges Bellanger, par l'abbé Anizan, p. 127.

Je terminerai, mes enfants, en vous disant que si vous suivez ces conseils, vous serez à la caserne des apôtres du bien. Il est des mécréants qui se font les apôtres du mal. N'est-il pas juste que vous soyez les apôtres du Bien, de la Vérité, de l'Amour, les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

Votre apostolat à la caserne est facile. Rarement vous pourrez l'exercer par la parole, mais toujours vous pourrez l'exercer par des actes. Toujours vous pourrez montrer qu'un catholique remplit bien son devoir de Français et qu'il le remplit d'autant mieux qu'il est plus fidèle à son Dieu ; et vous savez que les exemples sont de plus puissants entraîneurs que les discours. Vous rencontrerez certainement des jeunes gens timides qui s'autoriseront de votre exemple pour vous suivre. Paul emmena ainsi un jeune homme de sa chambrée à la messe et André H. en conduisit un dans une réunion de bons soldats. Souvent, mes enfants, vous deviendrez les confidents de vos camarades. C'est à vous qu'ils viendront confier leurs peines parce qu'ils auront confiance en vous. Ce jour-là, vous aurez trouvé le chemin de leur cœur ; vous pourrez leur faire comprendre leurs négligences, leurs torts et, certainement, les rapprocher un peu de la voie du bien et du bon Dieu.

Courage donc, mes chers enfants. Soyez de bons soldats, vous serez de bons Français et, par là même, vous serez les vrais soldats du Christ qui aime toujours les Francs.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXIV

LES DOULEURS DE LA PURIFICATION

I

Marie et Joseph jouissaient. Ils regardaient Siméon qui tenait l'enfant dans ses bras et demandait à Dieu de terminer sa vie par ce beau jour. Ils écoutaient ses paroles suaves comme un chant, profondes comme une prophétie ; ils entendaient, ravis, les réflexions de la foule, les éloges, les actions de grâces, le concert de louanges dont ils étaient l'objet, et s'ils en étaient heureux, c'est uniquement parce qu'on parlait de lui, *mirantès super his quæ dicebantur de illo*.

Et le vieillard les bénit, leur souhaitant toutes sortes de bonheur. Mais les grandes joies sont ordinairement toutes proches des grandes douleurs.

Tout à coup sa voix change de ton, ses yeux regardent Marie, et il lui adresse ces paroles attristées qui contrastent violemment avec les autres :

« Cet enfant est établi pour la ruine et

pour la résurrection d'un grand nombre en Israël et pour être lui-même un signe de contradiction.

« Ainsi un glaive transpercera ton âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient révélées. » (Luc, II, 34, 35).

C'est-à-dire, suivant l'interprétation de Bossuet : « Vous aurez part aux contradictions, vous verrez tout le monde se soulever contre ce cher fils ; vous aurez le cœur percé, et il n'y a point d'épée si tranchante que celle de votre douleur. Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre fils ; vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée quand vous verrez la sainte doctrine contredite et persécutée ! Vous verrez naître les persécutions et les hérésies ; le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant que vous serez encore sur la terre ; et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Eglise, la gloire des femmes, l'exemple de le modèle de toute la terre¹. »

Sans doute elle ne voit pas alors toutes ces conséquences avec leurs douloureux détails ; mais, dans la connaissance qu'elle possédait de la Sainte Ecriture, elle en aperçoit nettement l'ensemble.

Ce qui la frappe, ce qui lui perce l'âme, ce n'est point ce qu'elle devra souffrir. Comme toutes les mères, et plus mère que toutes, elle est prête à tout pour défendre son fils, et les douleurs, les peines, les travaux, les épreuves les plus dures ne comptent pour rien.

Mais elle ne peut se faire à la pensée que son fils soit haï et contredit. Quoi ! Son fils, la bonté infinie, le fils de Dieu, qui apporte au monde toute sa tendresse et qui vient l'instruire, le racheter, le conquérir à force d'amour, serait détesté et méprisé !

Qu'il soit la cause de la résurrection et du salut de tous, elle le comprend, elle s'en réjouit ; il est venu pour ouvrir à tous les hommes la porte de la vérité et du ciel. Le vieillard Siméon l'a déclaré, il est la lumière du monde, même des Gentils ; et elle sent que Dieu lui a donné à elle-même un cœur assez grand, assez tendre, pour aimer également les riches et les pauvres, les fils d'Abraham et les païens, tous ceux à qui Dieu a donné une âme raisonnable, tous ceux que son fils vient sauver.

Mais comment pourra-t-il devenir « la ruine d'un grand nombre de fils d'Israël ? » Ah ! c'est la question effrayante de la liberté humaine qui se dresse devant elle. Ne se rappelle-t-elle pas que le Prophète a parlé de ceux qui verront de leurs yeux, qui entendront

¹ *Élévation sur les Mystères*, 18^e semaine, 19^e *Élévation*.

de leurs oreilles et qui ne comprendront pas, parce qu'ils ne voudront pas comprendre ?

Plus tard elle saura.

Elle verra les Pharisiens haineux qui repousseront son fils, de propos délibéré, sans consentir à écouter, à réfléchir, à examiner ; qui mépriseront sa doctrine, ses admirables paroles ; qui lui refuseront toute éloquence, toute qualité, toute vertu ; qui le traqueront comme un séditeur, comme un ennemi de Dieu ; qui diront de lui tout le mal, — qui le regarderont comme le mal.

C'est pour ceux-là qu'il sera une cause de « ruine » ; mais s'ils tombent dans l'abîme, c'est qu'ils auront le goût de l'abîme, c'est qu'ils auront voulu leur ruine.

Alors elle comprendra ce que l'histoire de tous les siècles chrétiens proclame, que Jésus-Christ est dans le monde le signe de contradiction autour duquel tous accourent, tous se rangent : les uns pour le conspuer, le blasphémer, le maudire, le chasser ; les autres pour le bénir, l'adorer, se prosterner pleins d'amour devant lui, le recueillir quand on l'expulse, et, si l'on parvenait à l'exiler de la terre, lui ouvrir largement leurs cœurs pour l'abriter.

Car ici-bas on ne prononce qu'un seul nom, celui de Jésus-Christ, il ne se pose qu'une seule question : « Jésus-Christ règnera-t-il ou sera-t-il vaincu ? »

La bataille se livre autour de ce nom, autour de cette question. C'est pourquoi on affirme à tout propos la « suprématie laïque, » les doctrines « laïques, » on chasse Dieu des lois, des écoles, de l'âme de nos enfants, même des chefs-d'œuvre de notre langue. C'est absurde et cruel, mais c'est ainsi. On ne veut pas que Jésus pénètre dans le cœur de l'enfant, qu'il reste dans notre législation, dans nos traditions, dans nos familles, dans nos idées. Quand on parle de « défense laïque » cela signifie défense de laisser même la plus petite place à Jésus-Christ. On a fermé nos maisons de prière et nos séminaires, expulsé les congrégations, supprimé les maîtres religieux qui enseignaient, parce que leur enseignement, les murailles où régnait le crucifix, le costume des religieux, tout cela parlait de Jésus-Christ. On a fait la Séparation pour diminuer Jésus-Christ ; on a enlevé les églises aux prêtres qui n'y sont plus que de simples occupants, demain on fermera les portes de ces sanctuaires qui ne nous appartiennent plus, on apposera les scellés sur ces immeubles sacrés dont le ciment a été fait de la sueur de nos pères, — parce que l'Eglise y expose la doctrine de l'Evangile, y adore la personne divine de Jésus-Christ.

Afin de réussir sûrement, ils ont élevé autel contre autel, l'autel laïque contre l'autel du Christ, l'Eglise maçonnique contre l'Eglise de Jésus-Christ, afin que les louanges qui s'adressaient à Dieu désormais s'adressent au démon.

Partout où Jésus-Christ apparaît, se dressent devant lui les légions de l'enfer. Dites-moi s'il n'est pas vraiment le signe de contradiction et le seul. Quelle intuition prophétique extraordinaire eut ce grand vieillard dont le coup d'œil perceait l'avenir et qui d'un mot résuma toute l'histoire de l'Eglise qui continue Jésus-Christ !

Une intuition plus extraordinaire encore se rencontre dans ces autres paroles : « Ces épreuves révéleront les pensées des cœurs. » Autour de ce signe de contradiction se réuniront tous les hommes. Quand la cause du Christ paraîtra compromise, on verra aussitôt la désertion ceux qui ne l'avaient embrassée que par habitude, par intérêt, sans aucun dévouement. Ils iront où va la majorité, où ils espèrent trouver la faveur, des places, des rubans, un avenir doré et de tout repos, et ils renieront le Christ. On saura alors l'infirmité de leur caractère, le peu de sûreté de leur affection, leurs vues uniquement intéressées et jouisseuses, leur absence complète de convictions, ce qu'ils valaient, c'est-à-dire rien ! Leur lâcheté sera révélée à tous.

Mais l'âme de la bonne mère en sera traversée comme d'un glaive, car ils sont aussi ses enfants.

II

Comme le vieillard Siméon parlait, « à cette heure même survint » une femme, Anne la prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Elle était veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Après sept ans de vie conjugale son mari était mort ; et, comme Judith, fidèle à la mémoire de son époux, elle n'avait point voulu se remarier. La plupart des veuves convolaient à de nouvelles noces, surtout celles qui n'avaient pas d'enfants, dans l'espoir de donner naissance au Messie attendu. Mais le peuple avait en grande vénération celles qui vivaient dans une virginité religieuse et honorée. C'est ainsi que vécut Judith, fille de Merari, après la mort de son époux Manassés. Elle se fit à l'étage supérieur de sa maison une retraite où elle demeurait avec ses servantes, les reins ceints d'un cilice et se livrant à un jeûne assidu : « Elle était cependant d'une grande beauté, dit l'écrivain sacré, et son mari lui avait laissé de grands biens. C'est pourquoi elle jouissait auprès de tous d'une grande réputation de crainte de Dieu, et il n'était personne qui pût songer à dire du mal d'elle. » (Judith, viii, 4-8).

Anne aussi peut-être avait été belle et riche comme Judith ; le respect universel l'entourait comme elle. Car, ainsi que l'héroïne de Béthulie, elle priait, elle jeûnait jour et nuit. Elle ne quittait pas le temple, *non discedebat de templo*. Et pourquoi ? C'était sans doute parce qu'elle y était attirée par les souvenirs de la gloire d'Israël, surtout par la présence divine, mais n'avait-elle pas entendu, comme Siméon, la voix de l'Esprit-Saint qui lui disait qu'elle verrait aussi le Christ du Seigneur ? Jésus qui

s'était manifesté à un homme, sûrement le plus recommandable de Jérusalem, ne devait-il pas aussi se manifester à une femme honorée entre toutes? Que faisait-elle en effet au temple? Elle publiait les louanges de Dieu, *confitebatur Domino*. Mais dès qu'elle a vu Jésus et sa Mère, elle ne cesse « de parler de lui à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël, » et *loquebatur de illo omnibus*. Siméon renferme son allégresse, il ne communique au peuple ni ses espérances, ni ses joies, il se contente d'en jouir et de révéler à Marie une partie du voile qui lui cachait le douloureux avenir.

Anne est une âme plus simple et plus communicative. Elle se rapproche de la candeur expansive des bergers qui, après avoir adoré le Sauveur, reviennent louant Dieu et racontant à tous les bienfaits dont ils ont été témoins. Elle ne peut se défendre de parler, et *loquebatur*, et de qui parle-t-elle sinon de Jésus, *de illo*? Ainsi elle est le premier Apôtre du Sauveur. Femme admirable dont on entrevoit à peine la vieille et pieuse figure, mais qui plaisait à Dieu pour sa droiture, pour sa charité, pour son zèle à annoncer Jésus, à dire à tous ceux qui attendaient le Sauveur : « Il est venu ! Le voici ! C'est lui qui rachètera le peuple d'Israël ! » Si les hommes se glorifient de Siméon, les femmes à bon droit louent Anne de les avoir représentées, la première après la Sainte Vierge, auprès du divin Enfant.

C'est ainsi que la présence de la Sainte Famille au Temple ne passa point inaperçue et peut-être excita les inquiétudes des émissaires d'Hérode. Celui-ci s'en souviendra sans doute au moment de la visite des Mages, et qui sait si l'accueil retentissant de Siméon à l'Enfant ne contribua point aux rigueurs qui frappèrent les Saints Innocents?

Cependant Marie et Joseph s'empressent de se dérober aux démonstrations des croyants et des curieux. Ils sortent du Temple et où se dirigent-ils, sinon dans la maison de sainte Anne, tout près, qui appartient sûrement encore à la Sainte Vierge? Comment pourrait-elle passer devant la maison natale sans y entrer? C'est là qu'elle a vu le jour, qu'elle a vécu jusqu'à trois ans, jusqu'à l'âge où d'elle-même elle demanda à se retirer au temple. Quand elle y revint, son éducation et son temps de fructueuse retraite terminés, ils n'étaient plus là, elle était orpheline, c'est pourquoi elle se retira à Nazareth, mais elle dut garder sa maison qui lui rappelait de si chers souvenirs. Ce sont là des problèmes historiques intéressants et qu'on voudrait pouvoir les résoudre!

Puis ils retournent à Bethléem qu'ils abandonnent un instant pour y revenir après avoir mis ordre à leurs affaires de Nazareth. Désormais Bethléem, la patrie de Joseph, est devenue, pensent-ils, leur patrie définitive, puisque Jésus y est né. Ils s'y procurent une mai-

son et ils espéraient bien s'y fixer, quand la voix divine se fit entendre une nuit à Joseph : « Lève-toi ! prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte : ses ennemis en veulent à la vie de l'enfant ! »

Tel est le mystère de la Purification. Présentons-nous à Dieu, comme Marie lui a présenté son Enfant. Nous sommes la propriété, la chose, la possession de Dieu. Nous ne nous appartenons pas. *Non estis vestri*, dit S. Paul. Allons à lui, donnons-nous à lui, et pour que notre offrande soit agréée, prions la Sainte Vierge de nous présenter à lui, comme elle a fait de son Fils. Mais rappelons-nous que si nous nous sommes donnés à Dieu, à qui d'ailleurs nous appartenons, nous ne devons pas nous reprendre. Comme Siméon, gardons avec joie le don de Dieu que nous avons reçu ; et comme Anne, soyons les apôtres de Jésus.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II. — Le Chapelet et le Rosaire (*fin*)

Le chapelet ensanglanté. — Dans une humble chaumière adossée au flanc de la montagne habitait une pauvre veuve et son fils. Soixantedix hivers avaient blanchi les cheveux et courbé la taille de la mère. La joie et la paix avaient fait le bonheur des habitants du chalet ; mais, hélas ! le souci avait pris place au pauvre foyer et en rendait la solitude plus profonde. Depuis des années déjà, l'unique soutien de la veuve ne faisait plus que de rares et courtes apparitions sous le toit de chaume, témoin de tant de bonheur quand Gal, — c'était le nom du fils, — soignait avec amour la vache et les trois chèvres qui faisaient la fortune du ménage.

La vie libre, vagabonde, avait remplacé l'amour filial ; le braconnage, sans trêve ni repos, remplissait tous les instants de son existence. Sous les feux du soleil comme à l'ombre des nuits, en dépit des lois divines et humaines, Gal rôdait de roche en roche, d'un sommet à l'autre, du fond du précipice aux cimes les plus élevées ; en un mot, il ne vivait que pour sa passion.

Les prières, les supplications, les larmes de sa mère restèrent sans succès. Depuis longtemps déjà, le braconnier ne pria plus ; il passait comme en fuyant devant la modeste chapelle du village, sans se signer, comme autrefois, par respect pour la demeure du Seigneur. On ne s'étonnera pas si le chapelet ne quittait plus les mains décharnées de la pauvre veuve, et si les cordons qui en retenaient les grains ne séchaient plus. Le cœur maternel criait sans cesse miséricorde pour le fils.

Un jour, jour terrible, arriva un chasseur,

à la figure sinistre, aux allures brutales, qui dit à la malheureuse mère que son fils, son Gal tant pleuré, était couché là-haut, bien haut, à la cime des monts, au-dessus d'un horrible précipice, la poitrine percée par une balle et les pieds brisés ! « Celui-là ne redescendra plus ! » dit-il en s'en allant. La pauvre mère le supplia de ne pas s'en retourner sans lui aider à appeler du secours au village. « Sur-tout, insista-t-elle, prévenez Monsieur le curé.

— Le prêtre... à quoi bon ? il ne veut pas entendre parler de confession, dit le chasseur. « Ne laisse pas approcher le prêtre ! » m'a-t-il dit, en éclatant en abominables blasphèmes. »

C'en était trop... la malheureuse veuve s'affaissa... tout en insistant à nouveau pour qu'on allât prévenir le ministre de Dieu. Après le départ du messager, la veuve réfléchit et se dit en elle-même : « Que faire ? » Soudain, elle se lève, sa foi l'emporte sur sa douleur ; elle s'écrie : « Pénitence..., je ferai pénitence autant qu'il me sera possible à ce moment terrible de sa mort. Bien que les chemins soient bien longs pour mes pauvres vieilles jambes, j'irai à lui, oui, j'irai à lui. » Elle partit, montant toujours, d'abord les pâturages, les forêts, puis les roches et les brroussailles. Ses pieds sont déchirés par les pierres du chemin, ses mains ensanglantées par les épines ; elle montait cependant toujours, pouvant à peine respirer. Une demi-heure de marche lui reste à faire, mais elle n'en peut plus... et son fils est près de là... il est perdu... il se meurt ! L'amour maternel est plus fort que la mort. Elle se redresse, baise son chapelet, sans s'apercevoir qu'il était rougi par son sang. « Tout en expiation pour lui ! Quand il verra mon chapelet consacré par le sang d'une mère, il m'écouterà. » Telles étaient ses pensées, tel était son espoir.

A cet instant même, elle vit le prêtre s'avançant péniblement ; lui non plus n'était pas jeune, il avait vu naître et baptisé Gal. Il grimpe à travers les rochers, s'aidant des épines pour se soutenir au-dessus de l'abîme. Il y a une âme à sauver, que lui importe le reste ? A cette vue, la mère réunit ses forces : s'aidant des mains et des genoux, elle monte, sans égards pour ses cuisantes douleurs.

Gal est couché là-haut, il endure d'atroces souffrances ; il vomit les plus épouvantables blasphèmes contre le ciel et contre le prêtre venu près de sa couche funèbre pour lui parler de Dieu, de son enfance et de sa dernière heure. Triste, désolé, le prêtre est assis à l'écart, sur une saillie du roc, priant pour le moribond sans le quitter des yeux.

Tout à coup le braconnier se soulève ; il dirige son regard vers le chemin de l'abîme...

Une créature humaine se traînait misérablement sur la pente de la montagne... Le fils avait un pressentiment. Maintenant, il enten-

dait parfaitement la voix qui disait : « O mon Dieu, tout pour mon Gal ! Chaque goutte de mon sang, chaque douleur, par pénitence pour lui ! O mon Dieu, pitié pour lui ! Reine du saint Rosaire, priez pour lui ! »

Pendant que la pauvre mère se traînait ainsi, en laissant des traces de son sang sur les pierres, il semblait au fils que la terre sur laquelle il était couché était brûlante, et que cette chaleur pénétrait son cœur. Il lui paraissait que les gémissements maternels montaient au ciel et en retombaient, comme des quartiers de roche, pour briser tout son être.

La mère est près de lui, elle lui jette des regards pleins d'amour et de douleur, tout en approchant de ses lèvres desséchées un peu d'eau fraîche. « O mon Gal ! ô mon fils ! »

Un soupir sortit du fond de cette poitrine déchirée, des larmes jaillirent de ses yeux... « O ma mère ! s'écria-t-il. » Il laissa tomber sa tête endolorie sur les genoux de la veuve et pleura amèrement. La mère priait toujours : « Mon Dieu, grâce pour Gal ! »

Lorsqu'il fut un peu remis, sa mère lui demanda où il souffrait. Puis, doucement, elle lui parla des larmes qu'elle verserait sur sa tombe ; mais, ajouta-t-elle résolument : « Tout ce que Dieu veut, pourvu que tu puisses mourir en sa sainte grâce ! » Elle attira sa pauvre tête sur son cœur, lui parla de son baptême, de sa Première Communion, des jours déjà loin où ils récitaient ensemble le Rosaire. Puis, continuant, elle lui rappela qu'il fut un temps où son Gal ne priait plus. Ce temps est fini... Dieu l'a abrégé. Maintenant Gal prie de nouveau avec sa vieille mère et demande pardon au Père céleste.

Pendant que la mère parlait ainsi, le moribond avait joint les mains, sa mère lui donna son chapelet teint de son sang. « Le bon Dieu, dit l'héroïque chrétienne, en approchant des lèvres du mourant la petite croix du chapelet, le bon Dieu accepte le repentir de mon enfant, puisque les souffrances de sa mère l'accompagnent et que mon Gal offre sa mort pour l'expiation de ses fautes ; il mérite ainsi le ciel où sa vieille mère ira bientôt le rejoindre pour l'heureuse éternité. » Un sourire angélique errait sur les lèvres maternelles ; le fils lui aussi souriait ; il se sentait rassuré, il avait comme du baume dans le cœur.

Le vieux pasteur s'approcha à son tour ; Gal se confessa avec une grande contrition et un vif repentir. Il reçut l'onction des mourants et fut fortifié par la réception fervente du saint Viatique, pour le terrible et dernier voyage. Pendant que le prêtre lui donnait une dernière absolution générale, la mère, toute baignée de ses larmes, offrait à Dieu, pour son fils, les cuisantes douleurs de ses pieds et de ses mains.

En ce moment arrivaient les hommes et les jeunes gens du village ; ils étaient porteurs de

deux brancards faits de branches et couverts de feuillage.

Gal, se tournant de leur côté, dit : « Je remercie Dieu pour cette mort : elle est plus douce que la vie sans Dieu. » Il serra une dernière fois la main de sa mère et lui dit : « Mère, ton chapelet est mon bonheur, ta pénitence est mon salut : que Dieu te le rende ! »

Le râle de la mort survint après ces quelques mots ; une écume sanglante sortit de sa bouche, il se laissa aller en arrière ; son dernier souffle était accompagné du doux nom de « Mère » ! La veuve versa encore des larmes, moins amères, il est vrai : Gal avait fait une bonne mort.

Le corps de Gal fut placé sur un brancard et le cortège funèbre reprit le chemin du hameau, précédé par le prêtre récitant les prières des trépassés.

La mère, brisée par tant d'émotions, épuisée par tant de fatigues, mourut bientôt.

A l'ombre de l'église reposent les restes mortels de la mère et du fils, une seule pierre les recouvre. On y a gravé deux noms, entourés d'un rosaire.

Le chapelet de Pie VI. — Moins sanguinaire que la Convention, mais aussi méchant et aussi impie, le Directoire avait fait arrêter à Rome et amener captif en France le successeur de saint Pierre, Pie VI, accablé de vieillesse et d'infirmités.

Pendant un arrêt, à Gênes, de l'escorte qui accompagnait l'auguste prisonnier, un soldat, s'approchant respectueusement, pria le Saint-Père de lui laisser un petit souvenir.

« Mon fils, dit le vieillard (dont les doigts amaigris égrenaient en ce moment le chapelet), ils m'ont dépouillé de tout et ne m'ont guère laissé que mon bréviaire et mon chapelet. Mais ce chapelet, je suis heureux de vous le donner. Gardez-le fidèlement, récitez-le de même, il sera pour vous un gage de la protection de la Sainte Vierge.

On sait qu'arrivé à Valence, l'infortuné Pontife succomba sous le poids du chagrin, des fatigues et des infirmités, pardonnant à ses ennemis et priant pour la France.

Possesseur du chapelet du Pape, le soldat conserva avec un soin jaloux ce précieux trésor qu'il portait dans un sachet suspendu à son cou. Ce devait être pour lui un gage de protection de la Vierge. Il le fut en effet, en le faisant sortir indemne des guerres et des batailles de cette terrible époque.

Néanmoins les protégés du ciel ne sont pas toujours les heureux de ce monde. André Raymond était parti pauvre, pauvre il revint dans les montagnes du Vivarais, à Burzet, son pays natal. Au bout même de quelques années, force lui fut de demander à la charité le pain que ses bras affaiblis ne pouvaient plus lui procurer.

Mais sa figure honnête, sa probité bien connue, en firent un pauvre à part, accueilli en tout lieu, surtout dans les familles patriarcales et chrétiennes, nombreuses encore dans ces contrées.

Une d'entre elles, plus particulièrement, eut ses prédilections, à cause de la généreuse hospitalité qu'elle donnait aux pauvres. André Raymond y était reçu comme un vieil ami : les enfants lui faisaient fête, le chef de la famille l'admettait à la table commune, et avait, chaque année, la délicate attention de remplacer ses habits usés, par un vêtement neuf. Aussi avait-il là son meilleur recours et un refuge assuré dans les temps de froid, de maladie et de plus grande misère.

Le chapelet du vieux soldat, sa dévotion à le réciter n'avait point échappé à l'attention de cette chrétienne famille, et de bonne heure on avait appris quel précieux souvenir était attaché à ce vénérable objet. Les enfants, les jeunes filles surtout, étaient dans la joie quand Raymond retirant du sachet le chapelet du Pape, leur permettait de le toucher, de le baiser, de faire glisser les grains sous leurs doigts. Un jour même, ils s'enhardirent à lui demander de s'en dessaisir. « Oh ! non, non, mes enfants, dit-il. Ce chapelet a toujours été une protection pour moi, je ne le quitterai qu'avec la vie. Mais en reconnaissance de votre charité pour le pauvre du bon Dieu, je promets de vous le laisser à ma mort. »

Ce bon vieillard vécut encore plusieurs années, soutenu, encouragé, protégé par son cher chapelet, qu'il récitait dévotement chaque jour, et qu'en mourant il légua, selon sa promesse, à l'hospitalière famille qui l'avait toujours si bien accueilli.

Sainteté acquise par la dévotion au Rosaire.—

En Espagne une petite fille fut attirée à la dévotion du Rosaire par les promesses et les présents d'un enfant inconnu, qui peut-être était un ange caché sous une forme humaine.

Quoi qu'il en soit, elle se forma dès lors à l'habitude de réciter chaque jour le Rosaire entier.

Elle en disait la première partie le matin encore à jeun, l'autre vers l'heure de vêpres, et la troisième le soir avant d'aller se coucher. Et elle faisait tous ces exercices à genoux et les mains jointes.

Ses parents lui donnèrent un Rosaire qu'elle attacha à sa ceinture et qui lui servit de bouclier dans tous les dangers.

Plus tard on la maria, mais elle n'abandonna par son pieux usage. Bien plus, selon l'opportunité des circonstances, elle y ajoutait encore trois fois cinquante coups de discipline.

Dieu bénit son union et lui donna plusieurs enfants, qu'elle éleva dans la crainte du Seigneur et instruisit avec soin de tout ce qui concerne la dévotion du Rosaire.

Un jour un prédicateur renommé vint prêcher dans le pays.

Elle profita de l'occasion pour réclamer auprès de lui quelque consolation spirituelle et lui demander des conseils propres à accroître dans son cœur l'amour de Dieu.

— D'abord, lui dit-il, vous continuerez à vivre avec votre mari dans la plus parfaite union, et vous donnerez à vos enfants une éducation sévère et chrétienne. Vous vous appliquerez soigneusement aux œuvres de miséricorde. Vous ferez de plus une guerre incessante à l'oisiveté et au commérage, fléaux des personnes de votre condition. Enfin, après vos devoirs exactement accomplis, honorez l'église de Dieu, en y venant faire vos prières et vos exercices de piété.

— Mon Père, répondit avec simplicité cette femme, tout ce que vous me dites je le fais et je l'ai toujours fait, je vais même au-delà. Il est surtout une de mes pratiques à laquelle je désirerais apporter plus de perfection.

— Et quelle est cette pratique? demanda le prédicateur. S'il y a quelque chose à y ajouter, je vous le dirai.

— La voici, mon Père : je récite les trois parties du Rosaire journalièrement :

La première en l'honneur de la Très Sainte Vierge, dont le cœur fut si plein de l'amour de Dieu; dont les yeux ont considéré Jésus avec tant de douceur; dont les oreilles ont entendu le salut de l'ange et les paroles adorables du Fils; dont les lèvres se sont enivrées de baisers divins, etc. En priant de la sorte, je sens merveilleusement couler en mes membres quelque chose de la vie de Marie.

J'adresse la seconde partie du Rosaire à la douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus crucifié, qui est alors l'objet de ma contemplation. J'honore sa couronne d'épines; et continuant de la sorte, en parcourant ses plaies douloureuses, je baise ses pieds et ses mains percés de clous. En ce moment, je sens une douleur plus grande encore qu'au premier exercice sortir du Cœur de Jésus-Christ et passer dans le mien. Je me change en lui tout entière, il me le semble, et je suis inondée d'amour et de compassion.

Je consacre la troisième partie à l'honneur des Saints, et je la récite devant une de leurs images, soit à l'église, soit à la maison. Je demande à Dieu de rendre ma vie conforme à la leur. Ici je suis absorbée par l'Esprit divin au point d'en perdre souvent l'usage des sens, et me sens transportée hors de moi-même.

Le prédicateur fut saisi d'admiration à la vue d'une si haute piété.

— Ma chère fille, dit-il, je suis docteur en l'un et l'autre droit, et de plus docteur en théologie depuis vingt ans. J'ai vu et entendu de grandes choses, je vous l'assure. Mais votre manière de vivre dépasse tout ce que j'ai connu

et pratiqué. Dès maintenant, je veux être votre disciple, et je prétends faire comme vous.

Aussitôt il plaça un Rosaire à sa ceinture, et le lendemain il commença à prêcher cette dévotion, ce qu'il continua toute sa vie. Le peuple, entraîné par une autorité si grande, s'adonna avec ferveur au culte du Rosaire, et la piété s'en accrut considérablement.

Quant à ce prédicateur, devenu évêque, ses vertus prirent une proportion héroïque. Il mérita d'être averti de l'heure de sa mort par la Sainte Vierge. Et lorsque ce moment fut arrivé, son âme entourée d'une multitude d'anges, fut conduite au trône de la gloire.

Le chapelet de la Vendéenne. — Un chapelet qui a bien son charme, c'est *le chapelet de la Vendéenne*. En voici l'histoire, qui date des plus mauvais jours de la Révolution :

Jacquine Mourat était bonne d'enfants. Elle avait appris à aimer et à servir Dieu pendant qu'on fermait ses temples et qu'on blasphémait son saint Nom.

Jacquine communiquait sa science aux enfants confiés à ses soins. Il ne se passait pas de jours qu'elle ne leur parlât de Jésus et de Marie, obtenant l'obéissance par l'exemple du Fils, apprenant à demander la grâce par l'intercession de la Mère. Jacquine avait des histoires dont le récit captivait l'attention des enfants.

— Ah ! la Sainte Vierge, disait la jeune paysanne, elle est si puissante !

Quand j'étais petite, des hommes impies vinrent en Vendée, mon pays, pour tuer tous ceux qui servaient le bon Dieu. Les prêtres se cachaient pour dire la messe. Mes parents qui étaient de vrais chrétiens, ne manquèrent jamais de l'entendre avec leurs enfants. Le secret fut gardé même par moi.

Mon père était sabotier; l'ouvrage manquait dans ces jours malheureux. Ma mère se désespérait, mon père au contraire, plein d'énergie, se bornait à dire :

— Prions la Sainte Vierge.

Nous tombions tous à genoux. A peine la prière était-elle achevée que quelqu'un frappait à la porte, demandant une paire de sabots.

— Voici, disait mon père, un pain que la bonne Vierge nous envoie.

Ma mère versait des larmes de reconnaissance; sa foi en Marie devint si grande qu'elle la confessa au péril de sa vie.

Un jour, des hommes furieux entrèrent chez nous le sabre à la main, l'un d'eux dit à ma mère en jurant :

— Donne-moi ton chapelet, bigote.

— Tiens, répondit ma mère en montrant ses dix doigts, le voici, mon chapelet; je m'en sers tous les jours, prends-le si tu le veux.

La foi si courageuse de ma mère atterra ces impies : ils se retirèrent stupéfaits.

III. — Le « Souvenez-vous »

Admirable puissance du « Souvenez-vous ». — Un prêtre reçut un jour la visite d'un jeune homme à l'extérieur le plus agréable, qui lui dit : « Monsieur l'abbé, pourriez-vous vous transporter tout de suite à telle rue, tel numéro, tel étage? On attend là le secours de votre ministère. »

Le prêtre se rend aussitôt à l'adresse indiquée, entre et trouve une pauvre femme expirante, seule et abandonnée : « Je viens, dit-il, sur la demande que vous en avez faite. — Moi? je ne vous ai point fait appeler. — Comment! n'avez-vous pas un fils, un parent, quelqu'un de votre connaissance que vous m'avez envoyé? — Nullement; je suis seule ici, et n'ai pu, en tout cas, faire appeler un prêtre catholique, puisque je suis luthérienne. » Etonné de cette réponse et cherchant quel a pu être le messager qui l'a envoyé vers cette femme, il a la pensée de lui demander si elle a partagé l'éloignement de ses coreligionnaires pour la Sainte Vierge, si quelquefois elle l'a honorée, priée : « Oui, monsieur, tous les jours je l'ai invoquée, jamais je n'ai oublié de réciter le *Souvenez-vous*; aussi n'ai-je eu que Marie pour consolatrice pendant ma maladie. — Sans doute, dit l'homme de Dieu, c'est elle qui, touchée par votre prière, m'a envoyé vers vous; elle ne veut pas vous laisser mourir dans l'erreur. Ne voulez-vous point rentrer dans le sein de la vraie foi? » Le cœur de cette pauvre femme s'ouvre aussitôt à la grâce. Elle abjure l'hérésie, reçoit les sacrements et meurt dans le sein de l'Eglise catholique.

Le prêtre se retire comblé de consolation et persuadé que Marie lui avait envoyé l'Ange de cette prédestinée pour la faire rentrer en grâce avec son divin Fils.

Une âme arrachée aux francs-maçons. — Je me trouvais à Nant, petite ville de l'Aveyron. J'eus l'occasion de voir une ouvrière déjà âgée, dont j'avais remarqué la tristesse; j'appris qu'elle avait perdu son fils unique, et, voulant lui témoigner ma sympathie, je lui parlai de son chagrin. Voici à peu près mot pour mot ce qu'elle me raconta :

« J'avais un fils unique; je l'aimais et il m'aimait bien aussi, lui. Il était intelligent, je le tins à l'école longtemps. Il remportait tous les prix. J'en étais fière, trop peut-être. A seize ans, il concourut pour un emploi dans les droits réunis (*contributions indirectes*). Il fut classé en première ligne. L'on me prédit pour lui un bel avenir; je consentis à le laisser partir : on me disait que c'était pour son bien. Au moment de la séparation, je lui dis, en l'embrassant : — Tu aimes la Sainte Vierge, mon enfant, n'oublie pas qu'elle n'a jamais abandonné qui a eu recours à elle.

Tu me le promets, mon Charles? — Oui, mère, me dit-il, en me serrant dans ses bras...

Il alla à Marseille. Il m'écrivit souvent au début; ses lettres étaient affectueuses et pleines d'abandon. Elles devinrent rares dans la suite; puis... je pleurai, je priai, j'attendis : rien ne venait ! Un jour, oh ! bien longtemps après, je reçus un télégramme ; il disait : *Venez vite, votre fils vous réclame.*

Je partis en grande hâte ; vingt-quatre heures après, j'étais à Marseille. Je cours à la maison de Charles ; le concierge veut m'empêcher de monter : « Je suis sa mère », lui dis-je, et je gravis l'escalier comme une folle. J'entrai chez mon fils, malgré deux messieurs qui voulaient m'en empêcher.

Pauvre Charles, cher enfant ! il était bien mal. Il me serrait dans ses bras et me disait : « Je l'ai implorée, mère, et c'est elle qui t'envoie. Un prêtre ! un prêtre !... » Je le calmai. Il me raconta ce qui lui était arrivé. Il avait fréquenté de mauvaises compagnies, des hommes sans foi ni loi ; il était devenu franc-maçon et avait juré de vivre sans Dieu, le pauvre cœur ! La maladie était venue, et, se voyant aller à grands pas vers la mort, il s'était souvenu qu'il était chrétien. Il avait demandé un prêtre, et on le lui avait refusé. Deux de ses amis s'étaient institués les sentinelles du démon pour empêcher le prêtre d'arriver ; sa garde même se refusait à aller le chercher ! et mon Charles se mourait ! Alors il se rappela ma recommandation dernière, et le *Souvenez-vous* monta à ses lèvres. Il le répétait sans cesse et tout haut. Une jeune demoiselle, un ange plutôt, l'entendit. Elle entra, pendant l'absence de la garde-malade ; touchée de pitié, elle m'envoya la dépêche qui me fit venir sauver mon enfant, en chassant ses amis par ma présence. « Figure-toi, mère, me disait-il, qu'ils voulaient mon corps pour l'enterrer à leur guise ; ils me pressaient de signer un écrit qui le leur eût livré... Oh ! pour cela, non, jamais ! tu en serais morte... » Un prêtre que j'avais prié de me suivre arriva bientôt. Il reçut la confession de mon fils et lui donna de la force et du courage. Je restai encore deux jours à ses côtés ; à la fin du deuxième jour, il m'attira à lui et soupira à mon oreille : « Mère, c'est elle qui t'a envoyée ! » Un moment après, mon pauvre et cher enfant était mort... »

Et la malheureuse mère baissa la tête, et les pleurs inondèrent sa figure amaigrie. Puis, élevant et fixant sur moi un regard touchant : « Vous qui écrivez, dit-elle, vous devriez faire connaître à vos lecteurs que la Sainte Vierge est la grande protectrice des délaissés. » Je promis et je tiens ma promesse.

Conversion d'un prisonnier. — Un prêtre sortait d'une grande prison de Paris quand un gardien lui dit :

— Nous avons ici un homme condamné à mort. Plusieurs de vos confrères ont essayé de lui parler et il les a repoussés... Il est furieux, il veut se briser la tête contre les murailles, il a fallu le mettre au cachot. Voulez-vous le voir ?

— Oui certes, répondit le prêtre, je veux le voir.

On le conduisit par un corridor sombre et souterrain ; la porte du cachot s'ouvrit devant lui. A la vue d'une soutane, les yeux du prisonnier s'enflammèrent, et il s'écria :

— Que venez-vous faire ici, malheureux prêtre ? N'ai-je pas dit que je ne voulais pas me confesser ? Sortez, sortez !

— Mais, mon ami, je ne veux pas vous confesser malgré vous, répondit le ministre de Dieu ; vous êtes seul, vous devez vous ennuyer beaucoup, et je viens vous consoler un peu.

— A la bonne heure ! lui fut-il répondu, vous m'avez l'air d'un brave homme, vous ; asseyez-vous là.

Et il lui montra une grosse pierre qui était dans le coin du cachot. Le prêtre ne se le fit pas dire deux fois, il accepta le siège. Le prisonnier lui raconta son histoire : c'était un jeune homme de vingt-neuf ans, issu d'une honnête famille, mais dont l'éducation religieuse avait été complètement négligée. Depuis l'âge de douze ans, il courait le monde, et il avait commis tant de crimes qu'il s'était fait condamner à mort.

Quand il eut achevé son histoire, le prêtre essaya de la lui faire raconter de nouveau en forme de confession. Il s'en aperçut, et voilà une explosion de blasphèmes qui s'échappent de sa poitrine. Il ne fut possible d'obtenir de lui que la promesse qu'il réciterait chaque jour la prière : *Souvenez-vous*.

Bien des fois le prêtre revint, et ses visites étaient toujours stériles. Le malheureux était persuadé que ses crimes étaient trop grands, qu'il n'y avait plus de miséricorde possible pour lui.

Un jour, pourtant, le prêtre, qui était devenu son ami, l'interrogea comme on interroge quelqu'un qui se confesse ; il s'en aperçut et il se laissa faire.

Quand il eut tout déclaré, le prêtre lui dit : — Votre confession est faite maintenant, il ne vous reste plus qu'à vous repentir. »

Le prenant alors, il le met à genoux sur son lit, il appelle les bénédictions de Dieu sur sa tête, il le conjure de détester ses fautes, quand il entend échapper de sa poitrine un profond soupir qui est bientôt suivi de ces paroles :

Oh ! oui, je me repens !... Que vous êtes bon !... Que vous m'avez fait de bien !... Vous m'avez tiré un poids de plus de quatre cents livres de dessus le cœur !...

Puis, essayant avec sa main une larme qui tombait de ses yeux :

— Que c'est drôle, dit-il, je pleure ; moi qui n'ai jamais pleuré !... Tous les matins, quand je voyais le soleil paraître à ma lucarne, je me disais : C'est peut-être pour la dernière fois, et je ne pleurais pas, mon père ; et maintenant je pleure !... Oh ! que Dieu est bon et que la religion est belle ! Que j'ai de douleur de ne pas les avoir connus plus tôt ! Je n'en serais pas là... »

Et tombant de son lit à genoux, il prend le prêtre par la soutane et lui dit :

— Mettez-vous là, à côté de moi, et prions ensemble ; car, si je prie seul, Dieu n'écouterait pas un homme comme moi.

Le prêtre se jeta à genoux ; tous deux pleuraient.

Quelques jours après, ce malheureux jeune homme, résigné et repentant, portait sa tête sur l'échafaud.

Le R. P. d'Audiffret et le sergent condamné à mort. — Les restes malheureux de l'armée française marchaient vers la Savoie hospitalière. On était aux Faucilles (Jura) ; une motte de neige servait de table ; les dernières provisions s'épuisaient et l'on abattait des chevaux pour y suppléer. Un aumônier militaire prenait sa part du *festin*, lorsqu'un aide de camp du général commandant la retraite vint à lui et lui dit :

— Vite, vite, mon aumônier, de la part du général, venez préparer un de nos soldats que l'on va fusiller.

— ...Que l'on va fusiller, grand Dieu !... Qu'a-t-il donc fait ? — Je n'ai pas le temps de vous le dire.

L'aumônier se rend sur le terrain de l'exécution, fait abaisser les dix canons des fusils braqués sur le condamné et, s'approchant de celui-ci, le presse tendrement sur son cœur.

— Mon cher enfant, lui dit-il, puisque la miséricorde des hommes vous abandonne, je vous apporte celle du bon Dieu. Offrez à la justice des hommes et à celle de Dieu le sang que vous allez répandre : montez au ciel, la patrie des repentants et des braves !

Comme le prêtre traçait les signes du pardon, les bombes prussiennes éclatent à ses pieds et de toutes parts retentit le cri : « Sauve qui peut, les Prussiens sont là ! » L'aumônier reste avec le sergent qui avait encore les yeux bandés, il lui rend la liberté des mouvements et de la vue et lui dit :

— Mon ami, c'est un trait de la divine miséricorde ; de cette façon vous aurez plus de temps pour vous préparer à paraître devant Dieu.

Le soldat est gardé à vue pendant que l'armée continue sa marche sur Gex (Ain). Chaque détachement se présente à la mairie pour toucher ses vivres. L'aumônier arrive au bas du perron et se trouve en face du général qui tire sa montre et lui dit en lui montrant

la salle où l'on venait de transférer le prisonnier :

— Vous avez un quart d'heure, aumônier, pour préparer ce garçon-là; j'envoie deux hommes au cimetière creuser sa fosse. Il sera fusillé sur le bord du trou.

L'aumônier se rend auprès du sergent :

— Monsieur l'aumônier, lui dit celui-ci, est-il donc vrai que l'on va me fusiller?

— Vous le savez, mon pauvre enfant, il n'y a pas à vous faire illusion.

Le soldat se confesse avec un admirable sang-froid, puis se levant soudain :

— Mon aumônier, il faut donc mourir, s'écrie-t-il, je ne verrai plus ma mère... elle aurait été fière si j'étais mort au champ d'honneur, mais mourir fusillé... fusillé par mes camarades... Non, mon aumônier, c'est trop dur. Ah! par pitié pour ma mère, sauvez-moi!...

En même temps, le sergent se précipite vers la fenêtre pour s'évader; il avait oublié qu'ils étaient au deuxième étage et il retomba entre les bras de son soutien, répétant : « Sauvez-moi!... sauvez-moi!... »

— Mon ami, vous m'arrachez l'âme : si je le pouvais, je mettrais ma tête à la place de la vôtre; mais ce que je ne peux faire, la Sainte Vierge le peut. Dites-moi, sergent, aimez-vous la Sainte Vierge?

— Ah! monsieur l'aumônier, si je l'aime!... je suis de son pays.

— Vous n'êtes pas de Nazareth, je pense!

— Non, mon aumônier, je suis des Pyrénées, de la contrée de Lourdes.

— Et la priez-vous, la Sainte Vierge?...

— Je vous jure, mon aumônier, que je n'ai pas passé un seul jour de cette triste campagne sans réciter le *Souvenez-vous*.

— Comment, mon ami, vous êtes compatriote de la Sainte Vierge et vous la priez tous les jours? Je suis sûr qu'elle peut, et j'espère qu'elle voudra vous sauver... A genoux, avec moi, récitons ensemble le *Souvenez-vous*, le secours ne se fera peut-être pas attendre!

A peine avaient-ils achevé le dernier mot de cette prière infaillible, des coups précipités retentissent à la porte. Le soldat a compris, le quart d'heure est expiré, et; s'affaissant sur lui-même, il dit en sanglotant :

— Je vais mourir. Ma pauvre mère, je ne vous reverrai plus!

L'aumônier ouvre : un inconnu aux traits bouleversés se présente :

— Monsieur l'Aumônier, n'entendez-vous pas le bruit qui se fait sur la place de la mairie?

— Monsieur, j'entends très bien, mais permettez-moi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler, car vous, monsieur, à mes insignes, voyez bien que je suis...

— Je suis le chef du Parquet de Gex; l'ordre et la paix sont troublés, mon devoir est de rétablir l'ordre. La population entière demande

la délivrance du sergent. Ces braves gens ne veulent point que le premier sang versé ici soit du sang français. Si cette exécution a lieu, vous aurez de nouvelles misères sur les bras et vous n'en avez pas besoin, monsieur l'aumônier.

— Aidez-moi donc à sauver la tête du sergent.

— Monsieur, c'est tout mon désir, malheureusement, les serments d'honneur et de conscience m'interdisent toute intervention dans cette affaire.

— Il faut donc le laisser fusiller.

— Non, monsieur, si nous pouvons faire mieux. Mais, une idée souveraine! Demandez au commandant chargé de l'exécution de vous montrer l'ordre écrit, je sais qu'il n'y en a pas et de violents murmures se sont élevés parmi la troupe. C'est dans un moment de colère que le général a dit au commandant : « Fusillez-moi ce garçon-là. »

Aussitôt le magistrat va trouver le commandant :

— Avez-vous un ordre écrit?

— Non, répond le commandant.

— Comment, Monsieur, vous oseriez fusiller un homme sur un ordre verbal? Ordre écrit ou je m'oppose à l'exécution.

Le commandant, qui ne demandait pas mieux que d'échapper à l'accomplissement de son triste mandat, aborde le général. Celui-ci, accoudé sur l'appui de l'une des fenêtres de la mairie, voyait monter avec anxiété le flot de la manifestation populaire et il répond à la demande d'un ordre écrit :

— Nous aviserons.

Le Conseil de guerre dont il avait les éléments sous la main, est aussitôt convoqué et le sergent acquitté. En effet, le motif de sa condamnation ne méritait pas un quart d'heure de prison.

Sous l'empire de cette humiliation et de ce mécompte, le général tordant ses moustaches rousses, fait appeler l'aumônier.

— Monsieur, lui dit-il, malgré mon déplaisir de voir mes arrêts infirmés, je suis charmé de vous être agréable; je vous laisse la joie d'annoncer au sergent qu'il est acquitté.

L'aumônier revient vers son prisonnier qu'il trouve plutôt couché qu'agenouillé et il l'interpelle ainsi :

— Sergent, que vous a dit la Sainte Vierge pendant mon absence?

— Vous devriez le savoir mieux que moi, répond le sergent d'une voix demi éteinte.

— Eh! bien, mon ami, la Sainte Vierge me charge de vous annoncer une très bonne nouvelle : vous avez beaucoup de temps encore pour vous préparer à mourir.

L'aumônier ne voulait pas lui annoncer brusquement sa grâce, se disant, la commotion le tuerait aussi sûrement que dix balles.

— En attendant vous allez me suivre.

— A la mort ?

— Non, mon ami, je vous jure que non, parole d'honneur et parole d'aumônier. Encore une fois, suivez-moi.

Tremblant et appuyé sur le bras de l'aumônier, il arrive sur la place où la population massée attendait frémissante l'apparition du condamné.

— C'est lui, c'est le sergent ! que l'on va fusiller ! entend-on répéter de tous côtés.

— Pas encore ! pas encore, dit l'aumônier, accompagnant sa parole d'un geste qui commande la confiance et le respect.

Tous deux se dirigent vers la chapelle de la Visitation, située en face. La foule, ignorant la décision du conseil de guerre, ne comprenait rien à cette scène imprévue. Quant au sergent, peu confiant encore dans le sort qui l'attendait, il ne cessait de répéter :

— Où me menez-vous, monsieur l'aumônier ?

Ils entrent dans la chapelle et se dirigent vers l'autel de la Vierge pendant que la foule curieuse envahissait l'enceinte trop étroite.

— Sergent, à genoux, et récitons ensemble devant la statue de Notre-Dame, le *Souvenez-vous...*

L'aumônier le relevant, lui dit :

— Mon ami, vous ne serez pas fusillé, vous verrez vos Pyrénées et vous direz à votre mère de ce monde que votre mère du ciel vous a sauvé par la vertu du *Souvenez-vous*.

Le condamné de tout à l'heure et son consolateur sortent du lieu saint au milieu des acclamations de la foule que la bonne nouvelle a transportée d'allégresse.

— Vive le sergent ! crie le peuple.

— Vive la Sainte Vierge qui a sauvé le sergent ! répond l'aumônier.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XVIII

SAINT PAUL DEVANT GALLION. — LE DÉBUT DE L'ÉPÎTRE AUX GALATES

I

Cependant Paul continuait à se dépenser pour créer une Eglise à Corinthe et, par cette Eglise, un centre chrétien auquel se rattacheraient toutes les Eglises d'Achaïe. C'est un long travail que celui d'élever et de former des âmes, surtout quand elles se sont ravalées dans toutes les fanges de la dégradation païenne. Lorsqu'il les a pris, ils étaient avarés, voués à l'inconduite, rapaces, ivrognes, adonnés aux vices les plus honteux. « Vous avez été tout cela, leur dira-t-il, mais vous êtes

lavés, mais vous êtes sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'esprit de notre Dieu. » (I Cor., vi, 10-11).

Comment les a-t-il ainsi purifiés ? Quel labeur apostolique, parfois répugnant, lorsque l'on touche le fond insondable de la méchanceté et de la corruption humaines ! Il leur a prêché Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Plus de visées à l'éloquence humaine, c'est la sagesse de Dieu qui accomplit seule ce miracle. Il y apporte, lui, une grande patience que Dieu couronne par des prodiges extérieurs et par des prodiges de grâce. (II Cor., xii, 12 ; I Cor., ii, 4-5). Lui qui est libre, et qui aime sa liberté, il se fait le serviteur de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. Il se fait infirme avec les infirmes afin de gagner les infirmes ; il se fait tout à tous afin de les sauver tous. (I Cor., ix, 18-22). Cependant il jouit de tous les droits de l'Apôtre, mais il n'a souci que de ne pas abuser de son autorité, que de n'être à charge à personne. A d'autres il a pu demander quelque secours, aux Corinthiens aucun. Chez eux il a vécu des fruits de son travail, des aumônes qui lui venaient de Macédoine, mais d'eux il n'a rien exigé. C'est même cela qui les distingue des autres Eglises, il ne les a grevés en rien : *ego ipse non gravavi vos*. (II Cor., xii, 13).

Voilà ce qu'a fait cet homme avec son rude langage, avec ses humbles apparences¹, son visage ravagé par les traces du mal qui le tourmente sans cesse, ses forces toujours défaillantes, son âme si souvent découragée. Mais Dieu est avec lui, qui fait éclater sa puissance dans la faiblesse de l'homme et qui le fortifie par des visions de paradis².

On devine la fureur des Juifs ses adversaires, témoins des progrès admirables de la foi et de la ferveur de la jeune Eglise.

Gallion était alors proconsul d'Achaïe. De son vrai nom il s'appelait Marcus Annæus Novatus et il était le frère aîné de Sénèque. Comme il avait été adopté par le rhéteur Julius Gallion, il avait pris le nom de son bienfaiteur. C'était un esprit droit, prudent et avisé.

« D'un commun accord les Juifs s'insurgèrent contre Paul et l'amènèrent à son tribunal en criant : « Il veut persuader aux hommes d'adorer Dieu d'une manière contraire à la loi ! » (Act., xviii, 12-13).

C'était le chef de la Synagogue, Sosthènes, qui conduisait la bande. Il parlait très fort. Gallion l'écouta, et il démêla avec finesse la perfidie de sa thèse. Paul allait prendre la parole pour se défendre à son tour, mais le proconsul avait entendu qu'il était question

¹ II Cor., x, 10.

² II Cor., xii, 4.

de religion et d'usages judaïques, sa conviction était faite. S'adressant aux Juifs :

« S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque grand crime, ô hommes de Judée, dit-il, je vous écouterai comme il convient. Mais s'il s'agit de vos disputes touchant votre loi et de vos querelles de mots, réglez vos différends entre vous, pour moi je ne veux pas en être juge. »

Et il congédia les deux parties.

Les Gentils voyant que les licteurs repoussaient les Juifs, se ruèrent à l'envi sur Sosthènes, le chef de la Synagogue, et le rouèrent de coups devant le tribunal, sous les yeux mêmes du proconsul. Gallion laissa faire, comme un homme qui ne voit pas parce qu'il ne veut pas voir. Et il fit jeter tout le monde dehors du prétoire. (Act., xviii, 14-18).

Quand le Juif est battu, il se fait humble et rampant. Les ennemis de Paul n'osèrent plus rien entreprendre contre lui et ils s'éloignèrent honteux : ils sentaient qu'il était protégé par le proconsul. Ils ne déposèrent point leur haine, mais ils le laissèrent et cessèrent de s'acharner sur sa personne. Pour lui, il profita de cette accalmie pour reprendre longtemps encore la lourde tâche de son ministère apostolique. L'Eglise de Corinthe était florissante, elle avait, sinon les faveurs, au moins la bienveillance de Gallion, qui, voyant dans les chrétiens des hommes d'ordre, était plutôt disposé à s'appuyer sur eux et à les défendre. Elle était honorée publiquement. Paul n'eut garde de ne point profiter de ces avantages inespérés qui lui conféraient un prestige, une autorité plus considérables. On peut penser qu'il parcourut encore les Eglises d'Achaïe, resserra les liens qui les unissaient, confirma leurs chefs, leurs évêques, leurs prêtres, toute la hiérarchie, afin que, lorsqu'il les abandonnerait, elles pussent se passer de lui et se gouverner elles-mêmes.

Telle était d'ailleurs sa mission. Il devait « porter le nom du Christ » à travers le monde, il ne pouvait donc s'attarder longtemps dans la même cité. D'ailleurs il prêchait depuis deux années à Corinthe, jamais il n'avait demeuré aussi longtemps dans une Eglise. Il est vrai que pendant ces deux années il a rayonné dans toute l'Achaïe, si bien que ses journées ont eu le plus sage et le plus laborieux emploi. Maintenant il va dispenser ailleurs son zèle, ses efforts, la parole du Christ.

Sa seconde mission est terminée. Elle a été très traversée, mais très fructueuse aussi. Séparé de Barnabé, qui tenait pour Jean Marc, il a pris avec lui Silas, et ils ont gagné ensemble la Cilicie, puis Lystres, la Phrygie et la Galatie. En Mysie, la vision du Macédonien lui a fait porter ses pas à Philippes, où il est jeté en prison ; à Thessalonique et à Berée, d'où ses irréconciliables ennemis les Juifs viennent le faire expulser ; à Athènes, où il n'a

pu avoir raison de la frivolité d'un peuple sceptique, gâté par une culture sans principes et toute de surface ; enfin à Corinthe, où Dieu a béni ses travaux par de magnifiques conversions, par la création d'une Eglise vivante et pleine d'avenir. Il va reprendre ses courses apostoliques et pousser plus loin dans l'Asie.

II

Il nous paraît plutôt que c'est de Corinthe que S. Paul adressa aux Galates son Epître merveilleuse, chef-d'œuvre de polémique et de doctrine. Il leur reproche en effet de s'être « si tôt » retournés. Laissez passer quelques années encore et cette expression ne serait plus exacte.

La plus grande incertitude d'ailleurs règne sur la date de cette Epître et les auteurs affichent sur ce point un rare désaccord. S. Jérôme la recule à l'époque de la première captivité romaine ; S. Chrysostome au cours de sa troisième mission. L'apôtre l'aurait écrite alors à Corinthe suivant les uns, plus probablement à Ephèse suivant les autres. Dans ces conditions, en l'absence de toute preuve solide, il est permis à chacun d'abonder en son sens.

Nous nous placerons donc dans l'hypothèse qu'elle fut écrite à Corinthe, à la fin de la deuxième mission de S. Paul en l'an 54, au moment où les Juifs le traduisirent devant le tribunal de Gallion, par conséquent au milieu de très graves préoccupations.

Tout à coup, des messagers lui apportent des nouvelles alarmantes de la Galatie, c'est-à-dire plutôt des Gréco-Phrygiens du Sud qu'il a deux fois évangélisés, d'Iconium, Lystres, Derbé, de la Pamphylie, de la Pisidie, de toutes ces contrées qu'il désigne sous le nom de Galatie, parce qu'elles n'ont pas de métropole importante qui les réunisse.

Acharnés contre lui, les Judaisants l'ont suivi partout, venant après lui pour le discréditer et pour détruire son œuvre. Partisans de la Loi plus que de l'Evangile, Juifs endurcis quoique baptisés, ils ne peuvent se faire à la pensée qu'ils ne sont plus un peuple privilégié ; comme si Dieu n'avait pas conclu avec Abraham une alliance éternelle ; comme si les fils d'Abraham n'étaient pas les héritiers naturels des promesses faites à leur père ; comme s'ils cessaient d'être la race élue et bénie du ciel !

Avant le Concile de Jérusalem ils disaient : « Sans la Loi, pas de salut ! » Les apôtres avaient décrété qu'il ne fallait point inquiéter les Gentils qui se convertissaient ni les astreindre aux rites mosaïques ; on pouvait donc se sauver sans la Loi. Cette décision les contraria vivement, mais ils étaient chrétiens, ils se soumirent. Toutefois ils ne renoncèrent point à leurs prétentions et ils imaginèrent une nouvelle doctrine : « Sans la circoncision, dirent-ils, sans la loi de Moïse, on ne saurait pratiquer un

christianisme parfait. Les seuls Juifs sont les chrétiens parfaits. Pour eux la loi mosaïque était donc une sorte de noviciat nécessaire pour atteindre la sainteté ; les Gentils qui ne l'avaient point fait et qui se refusaient à le faire n'atteindraient jamais à la sainteté complète du christianisme.

C'était ramener indirectement les convertis sous le joug de la Loi ; c'était surtout créer deux castes, alors que l'Evangile prêchait l'égalité de tous devant Dieu, le Père de tous, qui est aux cieux.

Leur tactique était habile. Ainsi ils maintenaient les Juifs de race sous la domination de la Loi, et en proclamant qu'elle était très utile aux Gentils, ils invitaient ceux-ci à s'y soumettre.

Puis ils invoquaient l'autorité des Grands Apôtres, « des colonnes de l'Eglise, » Pierre, Jacques et Jean. Ceux-ci étaient les vrais Apôtres ; ils avaient conversé avec Jésus, recueilli ses enseignements de bouche à bouche, vécu avec lui ; ils possédaient la pleine vérité. Or ils observaient la Loi et la faisaient observer dans les Eglises de Palestine, notamment à Jérusalem.

Sans doute Paul enseignait une autre doctrine, mais quelle était son autorité comparée à celle des colonnes de l'Eglise ? Il n'avait pas connu Jésus-Christ, il avait même été l'ennemi acharné des premiers chrétiens, leur persécuteur terrible qui voulait les emprisonner tous, et que chacun fuyait. Soudain il s'était converti, et voilà que dans son ardeur de néophyte, avec son exagération naturelle, lui, Apôtre de seconde main qui se disait l'Apôtre du Christ dont il voulait autrefois détruire l'Evangile, maintenant il s'érigeait contre la loi de Moïse comme il s'était dressé contre les enseignements des vrais Apôtres, il enseignait que la circoncision n'était d'aucune utilité, il entendait faire la loi « aux colonnes de l'Eglise ! » Mais lui-même, à Lystres, n'avait-il pas circoncis son disciple Timothée avant de l'associer à ses travaux ? Il considérait donc la circoncision alors ! Pourquoi ce revirement ? Comment l'expliquer autrement que par les caprices d'un caractère absolu et dominateur ? Ceux qui l'écouteraient s'engageraient ainsi à demeurer des fidèles de second rang, privés par conséquent des avantages précieux de la perfection du christianisme.

Ces propos firent impression sur les jeunes Galates, d'autant mieux que les meneurs étaient ardents, doués d'une éloquence fascinatrice et insistants. (Gal., I, 7, 8 ; III, 1). L'un d'eux était particulièrement acharné, il avait semé le trouble dans les Eglises et révolutionné les esprits. (v, 10). Ce qui retenait les convertis, c'était leur affection profonde pour l'Apôtre, mais le péril était grand. Une lettre était nécessaire. Il fallait que Paul affirmât son autorité apostolique, puis établît avec force la vraie

doctrine, celle qu'il avait prêchée et que des brouillons haineux contestaient maintenant.

Tels sont en effet les deux points qu'il traite dans son Epître, avec quelle énergie, quelles protestations, quel raisonnement magistral, il suffit de la lire pour s'en convaincre. Il dut se servir d'un secrétaire comme d'ordinaire, sans doute à cause de ses yeux, mais il voulut écrire de sa propre main, en caractères plus grands que les autres, les dernières conclusions, l'épilogue tout entier.

Un *exorde* très vif qui entre tout de suite dans le cœur du sujet ; puis son *apologie* personnelle, l'exposition du *dogme*, enfin des *conclusions morales*.

III

Voici l'*exorde*. C'est tout de suite le ton de la polémique.

¹ Paul apôtre, non par la grâce des hommes ni par institution humaine, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts, ² et tous les frères qui sont avec moi, aux Eglises de Galatie. ³ Grâce et paix à vous de la part de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ⁴ qui s'est livré lui-même pour nos péchés, afin de nous arracher à la perversité du siècle présent, selon la volonté de notre Dieu et Père, ⁵ à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

En quelques mots il a tout dit. On lui reproche de n'être pas Apôtre comme Pierre, Jacques et Jean : il s'affirme Apôtre au même titre qu'eux. Il n'est pas un disciple d'apôtre, il n'a pas été instruit ni envoyé par des hommes, mais par Jésus-Christ. Il n'est pas du nombre des douze, mais il a été choisi comme eux, sans intermédiaire, par le Maître. Son autorité est donc égale à la leur. Comme eux il est entouré d'un groupe de disciples qui adressent leur salut aux Galates et corroborent ainsi son autorité.

Une parole qui vise indirectement la Loi : « C'est Jésus-Christ qui nous a arrachés à la perversité du siècle présent » et non la Loi, Jésus-Christ, « qui s'est livré lui-même pour racheter nos péchés. »

Bientôt il montrera comment il a reçu sa mission et comment son enseignement est conforme à celui des Douze qui l'ont approuvé. Auparavant il exprime avec vivacité sa surprise, son indignation :

⁶ Je m'étonne que si vite vous vous êtes détournés de celui qui vous a appelés en la grâce du Christ, pour embrasser un autre Evangile. ⁷ Il n'y a, certes, qu'un Evangile, mais il est des hommes qui vous troublent et qui veulent changer l'Evangile du Christ. ⁸ Or si jamais quelqu'un, fût-ce moi-même ou un ange du ciel, vous enseigne un autre Evangile que celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème !

⁹ Oui, je vous le répète : si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème !

¹⁰ Est-ce la faveur des hommes ou celle de Dieu que je recherche ? Est-ce donc que je cherche à plaire aux hommes ? Mais si je plaisais encore aux hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ ! (Gal., I, 1-10).

On sent l'homme blessé d'une ingratitude qui atteint surtout le Maître. Aussi rien de suave ni d'insinuant, pas d'éloges, mais des reproches véhéments. Quoi ! il vient à peine de les quitter et ils passent dans le camp des ennemis du Christ ! Ils se laissent séduire par des brouillons qui attaquent sa doctrine, qui lui prêtent des vues intéressées ? Est-ce qu'il y a deux doctrines ? Anathème à celui dont l'enseignement contredit le sien, fût-ce un ange descendu des cieux. Il aurait des vues intéressées, il rechercherait sa propre gloire, à lui ? Quand donc a-t-il voulu plaire aux hommes ? Autrefois peut-être avant sa conversion ; mais maintenant il ne recherche que la faveur divine et il sait bien que s'il plaisait au monde il ne serait plus le serviteur du Christ qui a condamné le monde.

Après cet exorde violent, nécessaire pour faire sentir aux Galates toute l'étendue de leur faute, il prend un ton plus calme, mais à travers lequel on sent toujours gronder le mécontentement, le ressentiment de l'amour trahi.

IV

D'abord il énonce sa thèse :

¹¹ Or je vous déclare, frères, que l'Evangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme. ¹² Je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais par une révélation de Jésus-Christ.

Qui donc en effet aurait pu l'instruire touchant l'Evangile du Christ ? Il n'a conféré avec personne.

¹³ Vous savez comment j'ai vécu dans le judaïsme autrefois, et comment j'ai persécuté à outrance l'Eglise de Dieu ; je la ravageais, ¹⁴ et surpassais ceux de mon âge et de ma race par l'apreté de mon zèle à garder les traditions de nos pères.

¹⁵ Mais quand il plut à Celui qui m'a distingué dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, ¹⁶ de me révéler son Fils afin que je devinsse son Evangéliste chez les Gentils, aussitôt, sans prendre conseil de la chair et du sang, ¹⁷ ce n'est pas à Jérusalem que je me rendis, auprès de ceux qui étaient apôtres avant moi, mais je me rendis en Arabie, puis je retournai à Damas. ¹⁸ Ensuite, après trois ans je vins à Jérusalem voir Céphas et je demeurai quinze jours auprès de lui ; ¹⁹ mais je ne vis aucun des apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur.

²⁰ En ce que j'écris, je le jure devant Dieu, je ne mens pas.

²¹ J'allai alors dans les pays de Syrie et de Cilicie.

²² Or j'étais inconnu de visage aux Eglises de Judée qui appartenaient au Christ ; ²³ seulement elles avaient entendu dire ceci : Celui qui nous persécutait autrefois prêche maintenant la foi que jadis il voulait détruire.

²⁴ Et elles glorifiaient Dieu à mon sujet. (Gal., I, 11-24).

Telles sont ses origines, telle est son histoire. Tout le monde la connaît. Y a-t-il en effet un seul des chrétiens qui n'ait entendu le récit de ses persécutions outrancières contre l'Eglise et Dieu ? Ce que l'on ignore cependant, il va l'apprendre, afin que l'on connaisse dans tous ses détails l'emploi de sa vie.

Quand donc aurait-il été instruit par les

hommes de cet Evangile qu'il annonce partout ?

Serait-ce avant sa conversion ? Toutes ses journées étaient occupées, non pas à étudier les doctrines de l'Eglise, mais à tramer des complots, à nourrir des projets de mort contre elle. Qui ne se rappelle en effet qu'il surpassait en zèle pour propager le judaïsme, en violence pour enfermer les chrétiens, tous ceux de son temps et de sa race ?

Serait-ce après sa conversion ? Mais aussitôt qu'il connut et comprit sa vocation, sa mission, sur le champ, sans songer à son avenir terrestre, ni à sa famille que son départ désolerait, ni à ses compagnons dévoués de la veille et acharnés comme lui qui seraient consternés, sans s'arrêter à aucune considération de la chair et du sang, où va-t-il se faire instruire ? Près des Apôtres de Jérusalem qui seuls étaient dépositaires de la doctrine du Christ ? Non. Il se retire en Arabie. C'est là qu'il reçoit la science de l'Evangile, « par la révélation de Jésus-Christ. »

D'Arabie il retourne, non pas à Jérusalem, mais à Damas, où il demeure trois années. Ce n'est donc pas des Apôtres qu'il a reçu l'Evangile, pas plus que sa mission. Celui qui l'a choisi dès le sein de sa mère le dirige, le gouverne, et il lui obéit.

C'est seulement après ces trois années qu'il vient voir Pierre, le chef de l'Eglise, non point pour lui demander de l'instruire, puisqu'il ne reste avec lui que quinze jours, mais pour conférer avec lui touchant la prédication de l'Evangile.

A-t-il été du moins instruit par quelqu'un des Apôtres ? Aucunement. Il n'a vu qu'un seul Apôtre à Jérusalem, c'est Jacques, le frère du Seigneur. Telle est la vérité, il le jure devant Dieu. De là il se rend en Syrie et en Cilicie ; mais personne ne le connaît en Judée parce que personne n'a conféré avec lui touchant la doctrine qu'il prêche, par l'ordre divin. On ne s'y entredit qu'une chose, c'est que de violent persécuteur il est devenu un prédicateur de cette foi qu'il combattait. Et chacun glorifiait Dieu. Il eût pu invoquer ses visions, ses longs entretiens avec le Sauveur, mais ses adversaires eussent été dans leur rôle de les contester : il préfère raconter la chose simplement, décrire les étapes de sa vie, s'appuyer sur des témoignages sûrs, exposer les faits que chacun peut contrôler. Personne ne saurait les contester. Cet argument est sans réplique.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 septembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 21 septembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instruction pour le Rosaire. — Histoire et objet de la fête, 673.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LIV. La communion des saints, 677.

Avis paroissiaux. — Après la retraite pastorale, 682.
— Le mois du Rosaire, 683. — La visite des malades, 684.

Sermon pour une vêture au Carmel, 685.

INSTRUCTION POUR LE ROSAIRE

HISTOIRE ET OBJET DE LA FÊTE

Mes frères,

La solennité du saint Rosaire, que nous célébrons aujourd'hui, est devenue l'une des principales parmi les fêtes si nombreuses en l'honneur de la Sainte Vierge, une des grandes fêtes de l'année liturgique. Le siège qui lui est assigné au premier dimanche d'octobre, le rite double de 2^e classe auquel elle est élevée, son prolongement, en quelque sorte, pendant la durée d'un mois entier par les pieux exercices qui la continuent, marquent assez l'importance qu'elle revêt au regard de l'Eglise qui l'a instituée, celle aussi que doivent lui accorder les fidèles convoqués à sa solennelle célébration.

Or, vous ne l'ignorez pas, mes frères, la meilleure disposition pour célébrer dignement nos fêtes religieuses, c'est d'entrer dans l'esprit de l'Eglise, je veux dire de nous associer aux sentiments qui ont inspiré les pasteurs de l'Eglise, d'adopter les résolutions pratiques qu'ils se sont proposé de suggérer aux chrétiens en instituant ces fêtes.

Il m'a semblé que je ferais œuvre utile à votre instruction et que je favoriserais votre pieuse dévotion au saint Rosaire en exposant devant vous *l'histoire*, et en précisant les *motifs* de cette dévotion qui vous est si chère.

I

La fête du Rosaire est une éclatante affirmation de la puissante protection de Marie, un solennel tribut de reconnaissance payé à celle que l'Eglise salue justement comme la « destructrice des hérésies » et le « secours des chrétiens ».

Apprenez, mes frères, les circonstances mémorables qui donnèrent naissance à cette fête. Vers la fin du XII^e et au début du XIII^e

siècle, l'hérésie des Albigeois désolait le midi de la France, ruinant la foi et les mœurs, suscitant de graves désordres et de sanglantes émeutes. En vain, pour arrêter ses ravages, les Pontifes avaient envoyé leurs plus zélés légats, les princes avaient armé leurs plus vaillants capitaines ; controverses, prédications, croisade même, tous les moyens tentés pour convertir, pour dompter ces fanatiques avaient échoué. C'était le moment pour la Providence d'intervenir et de donner une efficacité victorieuse aux moyens les plus faibles en apparence.

Un saint missionnaire, qui devait bientôt donner son nom à un Ordre religieux célèbre, Dominique de Gusman, se désolait de l'inutilité de ses efforts. Un jour qu'il répandait son cœur affligé devant la Mère de Dieu, Marie, dit-on, lui apparut et lui fit comprendre que l'*Ave Maria*, qui avait été le principe du salut du monde, serait aussi le principe de la conversion de ces hérétiques. Dominique se releva consolé et fortifié. Renonçant dès lors à la controverse, il se mit à prêcher la récitation de l'*Ave Maria* et la méditation des mystères du Rosaire. O merveille ! les yeux aveuglés par l'erreur s'ouvrirent à la lumière de la vérité, les cœurs se laissèrent pénétrer par la grâce divine, et en quelques années plus de cent mille hérétiques se convertissent à la voix de l'illustre prédicateur. Une fois de plus Marie a vaincu l'erreur et a donné au peuple chrétien un témoignage manifeste de sa protection maternelle.

Cette puissance du Rosaire devait s'affirmer trois siècles plus tard par une autre victoire non moins éclatante remportée sur les ennemis de la chrétienté.

Qui n'a entendu parler de la glorieuse journée de Lépante ? Maîtres de Constantinople arrachée aux empereurs chrétiens, les successeurs de Mahomet méditaient d'envahir l'Occident et d'asservir l'Europe à leur joug exécrable. Déjà ils avaient occupé l'île de Chypre et ils menaçaient Venise. Le moment était critique. Le croissant de Mahomet allait-il remplacer la croix du Christ, la civilisation chrétienne allait-elle succomber sous la loi barbare du Coran ? En présence du péril imminent, le saint Pontife Pie V qui préside aux destinées de l'Eglise fait appel aux chefs des nations catholiques : seules l'Italie et l'Espagne répondent à sa voix et s'apprentent à marcher contre l'envahisseur. L'armée chrétienne est pleine de vaillance ; elle a à sa tête un habile et valeureux capitaine, don Juan d'Autriche. Mais que pourra-t-elle en face des troupes innombrables qu'elle doit combattre ? Aussi le Souverain Pontife compte plus encore sur le secours divin que sur le bras des soldats. Il ordonne des jeûnes et des supplications publi-

ques : toute l'Europe est en prières ; les fidèles courent en foule à Notre-Dame de Lorette pour implorer l'assistance de la Mère de Dieu ; partout le Rosaire est récité pour le succès des armes chrétiennes. Enfin le moment décisif est arrivé. Le dimanche 7 octobre 1571, le combat s'engage dans le golfe de Lépante. Les Turcs chargent avec fureur et semblent d'abord remporter quelques avantages. Mais bientôt, entraînés par la vaillance de leur chef qui a arboré la croix sur son étendard, soutenus par le secours d'en-haut, les guerriers chrétiens font des prodiges. L'armée turque est écrasée ; trente mille infidèles restent sur le champ de bataille ; un butin immense est conquis et quinze mille captifs sont rendus à la liberté.

Au même instant le pape S. Pie V a la révélation de ce magnifique triomphe. Il interrompt une audience, s'approche de la fenêtre, et, après avoir regardé le ciel un instant, il s'écrie : « Allons rendre grâces à Dieu qui vient de donner la victoire à l'armée chrétienne. »

Cette victoire, c'est encore l'intervention de Marie, la Vierge du Rosaire, qui l'avait procurée. Le saint pape le comprit si bien qu'il institua, pour commémorer ce glorieux événement, la fête de Notre-Dame de la Victoire et fit insérer dans les litanies de la Sainte Vierge l'invocation *Auxilium christianorum, ora pro nobis* : Secours des chrétiens, priez pour nous. Son successeur Grégoire XIII changea ce nom en celui de Notre-Dame du Saint Rosaire et en fixa la solennité au premier dimanche d'octobre, au jour même de la bataille de Lépante. — Cette fête, d'abord concédée aux seules églises qui possédaient un autel du Rosaire, fut plus tard étendue à l'Eglise universelle, quand de nouvelles victoires obtenues sur les Turcs par l'intercession de Marie, eurent fait éclater davantage encore sa miraculeuse intervention.

Ainsi, mes frères, rappeler à toutes les générations futures les éminents services rendus à la cause chrétienne par la protection de la Reine du ciel ; à l'hommage du souvenir joindre celui d'une solennelle et perpétuelle reconnaissance : tels sont les motifs qui ont déterminé l'institution de la fête du Saint Rosaire. Chantons donc en ce jour avec tout le peuple chrétien les louanges de notre Libératrice ; remercions-la avec tout l'élan de notre cœur, d'avoir garanti notre foi des périls de l'erreur, de nous avoir maintenus, par une admirable intervention, dans le sein de notre Mère l'Eglise de Jésus-Christ.

Mais n'est-il pas vrai, mes frères, que la reconnaissance appelle la confiance ? Marie qui, dans les circonstances les plus critiques, a sauvé la foi et la société chrétiennes, ne continuera-t-elle pas à être la gardienne vigi-

lante, la protectrice tutélaire de ces enfants délivrés par son bras puissant ? Nul n'oserait en douter. Vienne donc de nouveau l'heure des périls, que la tempête s'abatte encore sur l'Eglise du Christ, que les vagues de l'impiété menacent de faire sombrer le vaisseau de la foi, que les armées de Satan fondent à l'assaut de la religion ! Toujours, ô Marie, vous serez là pour protéger la barque de Pierre. Toujours, ô Secours des chrétiens, vous étendrez sur nous votre bras tutélaire. Toujours, ô Reine du saint Rosaire, vous écouterez les prières de vos enfants et vous leur assurerez la victoire sur l'audace et la fureur de leurs ennemis.

C'est animé de cette invincible confiance en Marie, que le grand pape Léon XIII a voulu donner un nouvel essor à la dévotion du saint Rosaire, un éclat plus grand à la solennité de ce jour. Vous vous souvenez de ces lettres pressantes et répétées dans lesquelles il prescrivait que, dans tous les sanctuaires de l'univers catholique, chaque jour du mois d'octobre, le chapelet fût récité publiquement pour obtenir, par l'intercession de Marie, le triomphe de l'Eglise sur ses ennemis et la fin de ses terribles épreuves. Et, afin de mieux encourager les fidèles à ces pieux exercices, il accordait de précieuses indulgences à ceux qui s'y associaient et il élevait au rite double de seconde classe la solennité du Saint Rosaire, créait pour cette fête un office nouveau et ajoutait aux litanies de la Sainte Vierge l'invocation de *Reine du très saint Rosaire*.

Déjà, mes frères, ce simple exposé, en faisant passer devant vos yeux quelques-unes des faveurs signalées dont nous sommes redevables à Notre-Dame du Rosaire, a, je l'espère, ouvert vos cœurs à la reconnaissance et à la confiance envers cette admirable bienfaitrice. Ce sont là de bonnes dispositions pour célébrer dignement notre solennité. Essayons pourtant de préciser davantage les sentiments et les résolutions qu'elle doit exciter dans les âmes fidèles et généreuses.

II

Dans le récit que je viens de vous faire, je me suis inspiré des leçons historiques insérées par l'Eglise dans l'office du Rosaire. Or, voici l'exhortation qui termine ces leçons :

« Honorons perpétuellement la très sainte Mère de Dieu par un culte qui lui est très agréable, afin que Celle qui, implorée par la récitation du saint Rosaire, a tant de fois accordé aux fidèles de Jésus-Christ de terrasser et d'exterminer leurs ennemis terrestres, nous donne aussi la victoire sur les ennemis de notre salut¹. »

Cette conclusion résume évidemment les vœux

¹ Office de Matines, II^e Noct., fin de la 6^e Leçon.

de l'Eglise. Je ne saurais donc mieux faire que de la commenter devant vous pour en tirer les applications pratiques qui conviennent à cette fête.

L'Eglise nous y demande d'honorer perpétuellement la Sainte Vierge par la pratique de la dévotion au saint Rosaire. Le culte de Marie revêt assurément bien des formes : il est mille manières de lui rendre nos hommages, de lui témoigner notre affection et notre reconnaissance, d'appeler sur nous sa protection. Toutefois, selon le désir de l'Eglise, la pieuse récitation du Rosaire est la forme du culte vers laquelle se doivent porter nos préférences, celle à laquelle nous devons recourir non pas dans une circonstance particulière, non pas même fréquemment, mais toujours, mais dans tous nos besoins, mais toutes les fois que nous voudrions honorer, remercier, invoquer Marie, mais tous les jours de notre existence terrestre, *perpétuellement*. Est-il possible de manifester une estime plus grande, une confiance plus parfaite envers un exercice de la piété chrétienne, que ne le fait l'Eglise à l'égard du Rosaire ? Dites-moi : cette exhortation maternelle ne trouve-t-elle pas un écho dans vos cœurs ? Ne sentez-vous pas croître, vous aussi, votre confiance et votre estime envers une dévotion si hautement recommandée ? Voici d'ailleurs quel est l'enfant sincèrement dévoué à sa mère, l'enfant cordialement affectueux, qui ne s'empresserait à tout ce qui peut charmer sa mère chérie, qui ne donnerait sa préférence aux fleurs qui lui plaisent, qui n'emploierait les formules de langage qui la touchent davantage ? — Et que faisons-nous autre chose quand nous égrenons pieusement notre chapelet, quand nous méditons les mystères de notre Rosaire ? Ne répandons-nous pas aux pieds de notre Mère le parfum des roses qui lui sont plus agréables, ne redisons-nous pas les paroles qui touchent le plus son cœur ?

Songez donc, mes frères, que c'est elle-même,

Marie, qui a manifesté sa préférence, en indiquant à S. Dominique la prière à laquelle elle attachait le succès de sa mission, en lui commandant de prêcher le Rosaire. Songez qu'elle a confirmé et sanctionné cette préférence par les défaites de l'hérésie, par les désastres infligés, grâce à son intervention et contre les prévisions humaines, aux ennemis les plus redoutables de la foi et de la civilisation chrétiennes.

La prière du Rosaire est très agréable à Marie. Qui pourrait en douter, à considérer uniquement la matière même de cette prière ? La salutation angélique, cette parole qu'un messager céleste prononça le premier devant elle, que depuis, de génération en génération, toute langue chrétienne ne cesse de répéter, n'est-elle pas à elle seule le mémorial de toutes ses grandeurs et de toutes ses gloires ? Quel langage pourrait l'emporter, dans l'esprit de la bienheureuse Vierge, sur le langage même du ciel ? Comment se laisserait-elle de s'entendre redire la louange dont Dieu le premier l'a honorée ? Comment ne serait-elle pas touchée par cette supplication pleine de confiance que lui adressent ses enfants de la terre ? — Et quand, à ces pieux accents de l'hommage et de la prière, s'ajoute le souvenir médité des grands événements qui ont rempli l'âme de Marie durant sa carrière terrestre, l'évocation de ses joies, de ses douleurs et de ses gloires, il faut bien reconnaître qu'en lui-même le Rosaire renferme ce qui est le plus capable d'agréer à la Reine du ciel et d'attirer sur nous ses attentions maternelles.

Dès lors, mes frères, qui de nous n'aimerait son Rosaire ? Qui de nous n'enverrait avec joie vers le ciel cette salutation toujours si gracieusement accueillie, ne se plairait à déposer sur le front de sa Mère cette couronne dont elle désire être parée de la main de ses enfants ? O mon chapelet, ô mon rosaire, comme désormais vous me serez chers ! Avec quel bonheur je sentirai glisser sous mes doigts vos grains bénits, pendant que mes lèvres rediront sans se lasser le cantique invariable de mon amour filial et que, du haut du ciel, ma Mère me sourira !

2. Réjouir le cœur de sa mère est déjà une douce récompense pour l'enfant aimant. Mais quelle mère à son tour ne voudrait faire le bonheur d'un fils si empressé à lui plaire ? Hélas ! les mères selon la nature sont bien souvent impuissantes à réaliser les vœux de bonheur qu'elles forment pour leurs enfants. Il n'en est point ainsi de Marie vis-à-vis de ses enfants adoptifs. Immense est la tendresse de son cœur maternel ; non moins immense est la puissance de son bras. Marie peut tout ce qu'elle veut, son Fils ne refuse rien à ses prières. Comment ne voudrait-elle pas et n'obtiendrait-elle pas le bonheur à ceux qui l'ai-

ment et l'invoquent ? Voilà pourquoi le Rosaire est un *gage de salut*.

On n'en saurait douter, d'ailleurs, à considérer les éléments qui le composent. Il n'entre pas dans mon plan de vous expliquer aujourd'hui par le détail la dévotion du saint Rosaire : je veux seulement attirer votre attention sur sa vertu sanctifiante et rédemptrice.

Le Rosaire est d'abord une *prière*, et la prière est tout à la fois la condition et l'assurance du salut. Mais encore quelle prière ? La succession et l'assemblage des prières les plus belles et les plus efficaces que puissent formuler les lèvres du chrétien. Il débute par une profession de foi aux vérités révélées, par une adhésion explicite aux enseignements de l'Eglise qui ouvrent le ciel à ceux qui le croient. A des intervalles égaux il ramène la forme d'oraison que le Sauveur lui-même nous a proposée comme la meilleure et la plus sûre d'être exaucée. Autant de fois aussi il nous fait exprimer la louange liturgique en l'honneur de l'adorable Trinité. Mais la prière qui le constitue presque en entier, c'est l'*Ave* de l'ange, cent fois répété, cet *Ave* qui annonça au monde la Rédemption et qui en fut le commencement. Lorsque tant de fois nous saluons Marie, mère du Rédempteur et nous la glorifions d'avoir été la condition et la source de notre rédemption, est-il possible que, par son intercession, les effets de cette Rédemption, les mérites de son Fils Rédempteur ne descendent pas sur nos âmes pour les racheter et les sauver ?

Voilà les fruits que nous assure la prière dans la récitation du Rosaire. La *méditation* les complète. Ce n'est pas en vain, mes frères, que l'on porte son attention pieuse sur les grands événements qui sont comme les phases diverses de notre rédemption. L'enfance du Sauveur, ses souffrances et sa mort, ses triomphes et sa gloire ne repassent pas devant notre esprit sans exciter en nous des sentiments salutaires et de généreuses résolutions. Si la méditation des mystères joyeux nous associe aux allégresses de Marie dans ses rapports avec Jésus commençant sa vie mortelle, elle nous invite aussi à imiter les vertus qu'elle pratiqua dans ces diverses circonstances. Quand nous compatissons à ses douleurs dans la Passion et la mort de son Fils, notre cœur s'échauffe d'amour pour la divine Victime et se brise de regrets pour nos péchés qu'elle a si cruellement expiés. La vue enfin du Sauveur triomphant et de Marie glorifiée nous encourage à la vaillance dans la lutte spirituelle en nous montrant la couronne de la victoire.

Et ainsi, pendant que la prière nous attire les grâces célestes, la contemplation des mystères nourrit notre foi, excite notre confiance et allume en nous la flamme de la charité.

Comprenez-vous maintenant pourquoi le Rosaire est un *gage de salut* ?

Etonnez-vous après cela des magnifiques et pacifiques victoires remportées, grâce à cette arme, par le saint prédicateur que j'ai nommé en commençant ! Devant les flots de grâces que faisait couler du ciel l'invocation de Marie, devant les généreuses résolutions qu'inspiraient les mystères médités, Satan devait nécessairement fuir et s'avouer vaincu, les ténèbres de l'erreur devaient être dissipées par les clairs rayons de la vérité. Voilà tout le secret des succès de S. Dominique.

Que de chrétiens sont redevables à la fidèle pratique du chapelet ou du rosaire de leur persévérance dans la foi, alors que s'épaississaient autour d'eux les ombres du scepticisme et de l'incrédulité ; combien ont pu, grâce à elle, triompher des assauts les plus impétueux des passions et s'arracher aux pièges du démon ! Ah ! si parmi vous, mes frères, il est des âmes torturées par le doute, plus ou moins enchaînées dans les liens du péché, qu'elles recourent à la prière du Rosaire et à ses faciles méditations : bien vite la conviction s'établira, en elles, elles se sentiront capables des généreux sacrifices qui délivrent et purifient. Et puisque tous, mes frères, justes et pécheurs, nous avons besoin d'être constamment armés pour lutter contre les attaques incessantes des ennemis de notre salut ou pour nous arracher à leur joug, revêtons-nous tous de l'arme dont nous connaissons la valeur. Le rosaire à la main, ses prières sur nos lèvres, ses méditations dans notre esprit, combattons sans peur : nous possédons le gage de la victoire.

Résumons, mes frères, en deux résolutions pratiques les enseignements de cette instruction.

Le Rosaire, nous l'avons vu, est l'arme de la victoire. Il a sauvé autrefois la religion de graves périls, il doit la sauver encore des dangers qui ne cessent de la menacer. Hélas ! nous ne savons que trop combien sont nombreux et acharnés les ennemis de la sainte Eglise, de quelle audace, de quelle habileté perfide ils se montrent capables. Pour les combattre, le Pape nous invite à recourir à l'arme du Rosaire. Il veut que pendant un mois nous nous groupions journellement pour prier la Vierge du Rosaire, afin qu'un nouveau jour de Lépante se lève sur la société chrétienne et disperse ses ennemis.

Soyons dociles, mes frères, à cet appel de notre chef. Oui efforçons-nous, durant le mois du Rosaire, d'aller chaque jour avec nos frères nous agenouiller aux pieds de l'autel de Marie, solliciter sa maternelle intervention par la prière qu'elle aime et qu'elle agrée. Craignons que par notre indifférence ou notre

négligence, nous ne retardons la victoire de l'Eglise.

Je vais plus loin, mes frères. Nous avons tous des ennemis personnels à combattre, des victoires à assurer et cela chaque jour de notre existence. Ne devons-nous pas aussi chaque jour prendre en mains l'arme de la victoire et nous en servir pour triompher de nos adversaires ? Puisque la prière du Rosaire est si efficace, formons la ferme résolution, prenons la pieuse habitude de la réciter chaque jour, au moins en partie. Par là, nous honorerons perpétuellement la glorieuse Reine du ciel, nous obtiendrons sa protection dans tous les dangers de notre vie et nous remporterons sous son égide la victoire définitive qui nous mettra en possession du royaume de son Fils. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LIV

LA COMMUNION DES SAINTS

Autrefois lorsque les enfants d'Israël montaient vers Jérusalem, aux grands jours de leurs solennités, du plus loin qu'ils apercevaient la ville sainte, la montagne de Sion, le temple de Jéhovah, oubliant leurs foyers, leurs champs, leurs familles, à l'aspect de tant de grandeur et de majesté, ils s'écriaient dans un transport de joie et d'admiration : « Oh ! que je me suis réjoui quand il m'a été dit : Nous allons à la maison du Seigneur. Il me semblait dès lors que mes pas s'étaient fixés dans tes parvis, ô Jérusalem, tellement j'avais le désir de te voir ! Car Jérusalem est bâtie comme une ville, dont tous les citoyens forment un seul peuple et participent aux mêmes biens : *Jerusalem ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.* »

Je suppose, mes frères, qu'au lieu de l'ancienne Sion, de son temple, de ses splendeurs, de ses cérémonies, il vous soit donné de découvrir dans toute son étendue la nouvelle Jérusalem, renfermant dans son enceinte tous les peuples de la terre, qu'elle fortifie pendant leur vie, qu'elle purifie au-delà du tombeau, qu'elle couronne au ciel, glorifiant ainsi le Seigneur par leurs combats, par leurs souffrances, par leurs triomphes. A la vue de cette immense cité de Dieu, de cette vaste communion de prières et de larmes, de peines et de travaux, de misères et de gloires ; à la vue de cet échange incessant, de ce commerce perpétuel de ceux qui prient et de ceux qui pleurent, de ceux qui travaillent et de ceux qui se reposent, de ceux qui gémissent

encore et de ceux qui jouissent déjà de l'éternelle félicité ; ravis d'une si belle harmonie entre les besoins de ceux-ci et les bienfaits de ceux-là, entre le malheur des uns et le bonheur des autres, vous vous écrieriez du fond de votre cœur : « Oui, la nouvelle Jérusalem, l'Eglise catholique, est bâtie comme une ville dont tous les citoyens ne forment qu'un seul et même peuple et participent aux mêmes biens ; *Jerusalem ædificatur ut civitas cujus participatio ejus in idipsum.* »

C'est sur cette admirable *communio* des saints que je veux appeler aujourd'hui votre pieuse attention.

Existence de la communion des saints, *extension* de la communion des saints : telles sont les deux pensées qui serviront de partage à cette instruction.

I. — *Existence de la communion des saints*

La fraternité qui rapproche les âmes dans la communion des saints repose sur la participation aux mêmes biens spirituels.

Ces biens comprennent les grâces et les bonnes œuvres.

La communion des saints nous procure les grâces par voie d'intercession. En vertu de la solidarité qui les unit les fidèles doivent, en effet, prier les uns pour les autres. Combien cette prière commune ne donne-t-elle pas de puissance aux supplications que nous adressons à Dieu. Notre voix mêlée à celle de nos frères s'élève plus facilement jusqu'au ciel.

Les *bonnes œuvres* profitent surtout à ceux qui les font. Elles les enrichissent en effet de mérites qui leur donnent droit à l'éternelle récompense, et ces mérites sont strictement personnels. Mais les bonnes œuvres profitent aussi à tous les fidèles ; car en mettant sous nos yeux le spectacle du bien, elles nous excitent à le pratiquer. La vie des saints est un flambeau qui nous éclaire et leurs exemples nous enseignent plus efficacement que toutes les paroles l'humilité, la patience, l'abnégation.

Les bonnes œuvres ont, de plus, une vertu propitiatoire. Elles expient les péchés de celui qui les accomplit. Lorsqu'il a entièrement acquitté sa dette envers la justice de Dieu, le surplus de ses mérites peut servir à la rançon de ses frères. Ces mérites sont, en effet, comme le disent les théologiens *réversibles* sur autrui. Celui qui les possède en surabondance peut les déverser sur les fidèles moins favorisés que lui. Accumulés dans le trésor de l'Eglise, ils sont dérivés sur les âmes par les canaux des diverses indulgences.

Le dogme de la communion des saints se prouve par l'Ecriture et par la Tradition.

I. Par l'Ecriture. — L'Eglise, dit l'Apôtre S. Paul, est le corps de Jésus-Christ ; or, les membres d'un corps sont unis entre eux par

une réciprocité de services et de fonctions. L'un soutient l'autre, ceux-ci donnent de leur abondance à ceux-là, tous enfin participent aux mêmes biens, qui sont la force, la santé, la vie. Un membre, qui cesserait de concourir au bien-être général ou de puiser à ce fond commun, serait par là même frappé d'impuissance et de langueur : il aurait cessé de vivre. C'est pourquoi nul ne peut dire à l'autre : « Je n'ai pas besoin de ton service, » *opera tua non indigeo* (I Cor., xii, 21) ; car tous, la tête comme les mains, les mains aussi bien que les pieds, contribuent à l'harmonie de l'ensemble ; chacun d'eux communique aux autres sa force ou sa faiblesse, ses défauts ou ses qualités, sa laideur ou sa beauté ; tous sont solidaires : la maladie de l'un a son contre-coup sur l'autre ; celui-ci demande à celui-là de sa vigueur, tous sont riches de la plénitude d'un seul.

L'Eglise est une famille ; or, tous les membres d'une famille sont unis entre eux par de semblables liens. Le plus faible implore le plus fort et le plus fort protège le plus faible. Le nom, la fortune, la santé de l'un se reversent sur tous et forment comme une réserve où chacun puise selon ses propres moyens. La puissance du père descend sur la mère et sur les enfants, l'amour de la mère se partage entre les enfants et le père, et l'innocence des enfants rejaillit sur les parents. Là aussi, quand l'un mérite ou démérite, c'est pour les autres presque autant que pour lui-même. Sa richesse devient leur richesse, sa pauvreté leur pauvreté, son infamie leur infamie, sa gloire leur gloire. Lorsqu'un membre est en souffrance, tous les autres gémissent avec lui, travaillent à sa guérison, se réjouissent de son rétablissement. Voici qu'un enfant est malheureux : voyez comme ses frères s'empressent de venir à son secours, de lui offrir leurs services, leur crédit, leur protection. Que l'aîné, au contraire arrive aux honneurs : les cadets recourent à son influence, s'appuient de son nom et profitent de son rang ; de sorte que la famille humaine est, comme le corps humain, un échange mutuel de services et de fonctions.

L'Eglise est une cité ; elle est « la cité bâtie sur une montagne. » Or, là encore, les richesses des uns tournent au profit des autres, et l'abondance de ceux-ci supplée au dénuement de ceux-là. Tel citoyen, par son zèle et son talent, mérite pour tous la paix, la prospérité, la gloire. Tel sollicite, tel appuie ; tel souffre, tel compatit ; tel autre s'immole et se sacrifie, tel enfin répand ses largesses et distribue ses dons. Chacun sans doute a sa fortune propre, sa valeur personnelle et ses titres privés ; mais à côté de fonds particulier, il existe une renommée commune, un trésor public, un bien-être général, auxquels tous participent selon leur droit et leur capacité. Admirable harmonie, par laquelle tout se lie, tout s'enchaîne,

tout se coordonne dans une vaste communion de besoins et de bienfaits.

Si donc, comme je viens de l'établir, l'Eglise est un corps, une famille, une cité, il faut qu'elle ait, comme le corps humain, un trésor commun de force, de santé et de vie ; il faut qu'elle possède, comme la famille, un fonds collectif de richesses, de vertus et de mérites ; il faut qu'elle soit, comme la cité une société de secours et de services mutuels. Sinon, l'Eglise ne serait plus qu'un assemblage de membres isolés les uns des autres, se renfermant chacun dans un égoïsme solitaire, sans lien, ni rapport ; elle cesserait d'être le corps de Jésus-Christ, la famille des saints, la cité de Dieu, la Jérusalem sainte bâtie comme une ville dont les citoyens ne forment qu'un même peuple et participent aux mêmes biens : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum*.

II. Par la Tradition. — Ce n'est pas seulement sur l'Ecriture que s'appuie la doctrine de la communion des saints ; c'est encore sur la Tradition.

Elle s'affirme dans les écrits des Pères et dans les pratiques de l'Eglise.

1^o Dans les écrits des Pères. — Elle a pour elle d'abord le témoignage des Pères apostoliques.

La *Didaché* recommande le jeûne et la prière pour les persécuteurs et contient une prière pour le salut et la perfection de la communauté. (L. III, édit. Funk, p. 4).

L'Epître de S. Clément de Rome aux Corinthiens est une pressante invitation à l'union des esprits et des cœurs telle qu'elle doit exister dans l'Eglise du Christ : union mystérieuse, que la mort ne brise point, qui fait des élus, de ceux de l'Ancien comme du Nouveau Testament, des modèles à imiter et de tous les fidèles autant de membres d'un même corps devant prier solidairement les uns pour les autres, surtout pour les pécheurs. Et quel plus magnifique modèle de la prière publique que celui de cette Epître où sont énumérés tous les besoins de l'Eglise ! (I Cor., v, 4, 5).

Dans Hermas, la céleste Jérusalem est symbolisée par une tour à la construction de laquelle collaborent diversement les anges, les justes, les patriarches, les prophètes, les apôtres et d'autres encore de dignité moindre. (Vis., III, 4, 2).

S. Ignace d'Antioche, conduit à Rome pour y subir le martyre, associe ses frères à ses propres souffrances, leur demande des prières pour lui, pour les églises, pour les hérétiques et pour tous les hommes en général. Il se confie pour les besoins de son âme à la prière des fidèles et leur recommande la cause de son martyre. (*Ad Polyc.*, II, 3. — *Smyrn.*, IV, 1 ; XI, 1, 3).

Au témoignage, des Pères apostoliques, se

joint celui des Pères apologistes. S. Justin rappelle l'usage où sont les fidèles de prier et de jeûner pour les catéchumènes et avec eux, au moment de leur baptême, de travailler par les bonnes œuvres, par la prière individuelle et par la prière en commun, à l'œuvre du salut. (*Apol.*, I, 61).

Ce ne sont là que quelques indications, fort brèves assurément, mais combien précieuses pour une époque dont on possède si peu de documents, et des documents dont le sujet est si peu en rapport avec la communion des saints. Mais dès la fin du ^{II}e siècle et au ^{III}e elles se multiplient.

On en trouve parmi les Latins et parmi les Grecs.

Parmi les Latins, Tertullien et S. Cyprien. Prier pour les fidèles et la conversion des pécheurs est un devoir de charité chrétienne, nous apprend Tertullien. Ce docteur de Carthage nous montre les pénitents suppliant à genoux leurs frères d'intervenir auprès de Dieu en leur faveur; il parle de la solidarité qui rend tout commun entre chrétiens, le mal comme le bien, et qui fait que chacun doit traiter le prochain comme un autre lui-même, comme Jésus en personne, car tous sont animés du même Esprit, l'Esprit du Père de tous, l'Esprit du Seigneur de tous. (*De Oratione*, III).

S. Cyprien insiste à son tour sur la prière réciproque, en particulier sur l'efficacité de celle que féconde la souffrance. « C'est le Seigneur, dit-il, qu'il faut prier et apaiser par nos satisfactions... Nous croyons qu'auprès du Juge, les mérites des martyrs et les œuvres des justes ont une grande valeur. » De son temps à Carthage comme à Rome, les billets de paix délivrés par les martyrs aux pécheurs étaient considérés par l'Eglise comme un droit à la réconciliation, comme une satisfaction faite en vertu d'une substitution, mais d'une valeur certaine. (*Epist.*, LXXVI, 7).

A Alexandrie, Clément insiste sur les bienfaits de la prière faite pour le prochain; il souligne le caractère satisfactoire du martyre, l'application des mérites de Notre-Seigneur et des Apôtres à tous les fidèles; il montre les liens qui rattachent les chrétiens de la terre aux élus du ciel et aux âmes de l'Eglise souffrante. Le parfait gnostique, en effet, doit compatir envers les morts et prendre pour modèles les saints; il n'est jamais seul, même quand il prie en secret, car les anges l'entourent et l'assistent. (*Strom.*, VII, 12).

Avec plus de précision, Origène parle de l'unité de vie et d'action dans la société des justes, du caractère et de la portée de leurs relations, il décrit dans ses traits essentiels la solidarité chrétienne, en montrant la relation qui existe, dans l'œuvre du salut, entre l'effort de l'individu et le secours qui lui vient de la

communauté, la participation de tous aux fruits de la prière, du jeûne, l'assistance mutuelle, la particulière fécondité du martyre et sa vertu impétratoire, parce qu'il sert de complément à la Passion du Sauveur. Jésus, en effet, dans son œuvre rédemptrice, a voulu s'associer des collaborateurs qui, même au ciel, interviennent efficacement en intercédant pour les pécheurs. Les bienheureux ne se montrent pas seulement bienveillants; mais ils travaillent, prient et combattent pour ceux qui veulent servir Dieu. Toute l'Eglise du ciel est ainsi au service de celle de la terre. Sur ce point, Origène a soin de faire observer qu'il n'est qu'un écho de l'enseignement de ses vieux maîtres. A la suite de S. Paul il place le principe de l'union dans la charité, qui est bien plus vivante au ciel que sur la terre. Il n'y a qu'une Eglise qui renferme tous les saints depuis l'origine du monde, ceux de la terre et ceux du ciel. Anges, prophètes, apôtres, saints quels qu'ils soient, ne forment qu'un seul corps, animé d'une même vie. Origène dans ses ouvrages a traité le dogme de la communion des saints dans tous ses éléments essentiels. « Si nous sommes, disait-il, en société avec le Père et le Fils, pourquoi pas avec les saints, ceux de la terre et ceux du ciel? Le Christ après avoir purifié par son sang les choses célestes et les choses terrestres, a uni celles-ci à celles-là. » (*Exhort. ad martyr.* xxxvi. — *In Levit. hom.* IV).

De toutes ces données sort la théologie de la communion des saints. Tous les élus sont les membres du même corps mystique et par là même sont en relation étroite les uns avec les autres. Tous participent aux mêmes trésors de vie surnaturelle et divine. Les bienheureux contribuent à notre salut par les exemples qu'ils nous donnent, par la protection qu'ils nous accordent. Les défunts profitent des prières et des bonnes œuvres que nous offrons à Dieu pour leur soulagement et leur délivrance. Les fidèles qui font partie de l'Eglise militante mettent en commun leurs efforts pour conquérir le ciel.

2° Dans les pratiques de l'Eglise. — Dans l'Eglise primitive c'était l'usage parmi les fidèles de se traiter de « frères » et d'« amis, » à quelque communauté chrétienne que l'on appartenait. La célèbre inscription d'Abercius, l'évêque voyageur, et celle de Pectorius d'Autun en font foi. Dès qu'on était entré dans la grande famille chrétienne on appartenait à la « race divine du Poisson céleste, » on devenait citoyen de la cité de Dieu; on devait s'entraider par des prières mutuelles et par un échange de continuels secours.

Les élus s'intéressent au sort de leurs frères de la terre. Ils les protègent pendant leur vie, ils les assistent au moment de leur mort, ils plaident leur cause devant le céleste juge et

les introduisent dans le divin séjour. Ainsi les fidèles recourent à l'assistance des saints, honorent leurs reliques, prennent leurs noms, portent leurs images, se rendent en pèlerinage à leurs tombeaux, leur élèvent des sanctuaires et expriment le désir de reposer après leur mort auprès de leurs dépouilles.

C'est un usage général dans la primitive Eglise d'intercéder pour les fidèles trépassés qui ne sont pas encore admis à la possession du bonheur céleste. Les parents qui font orner leur tombe et y font graver une inscription ont soin d'engager le visiteur à prier pour eux afin qu'ils parviennent au plus tôt à la claire vision de Dieu. Les défunts eux-mêmes prennent une voix sur leurs pierres sépulcrales pour réclamer les suffrages des vivants. Placez l'un de ces monuments funéraires dans nos cimetières modernes, il n'y fera aucun contraste, il y sera à son aise et dans une parfaite harmonie avec les épitaphes environnantes. Transportez-le dans un cimetière protestant, on n'y supportera qu'avec peine ce fragment d'une sépulture des premiers siècles.

L'Eglise entoure d'une solennité religieuse les funérailles de ses enfants; elle célèbre leur anniversaire; elle offre pour eux le saint sacrifice; elle prescrit d'abondantes aumônes afin d'obtenir de Dieu le pardon de leurs fautes. Bref, l'antiquité chrétienne a la conviction que l'on peut efficacement travailler à la délivrance des fidèles trépassés et procurer leur bonheur.

A saint Augustin revient l'honneur d'avoir fait la synthèse de tous les éléments constitutifs du dogme de la communion des saints. Il a peint d'un mot les relations intimes qui unissent les uns aux autres les membres des corps mystiques dont Jésus-Christ est le chef : *Officia diversa sunt, dit-il, vita communis.* (Serm., CCLXVII, 4).

Au ^{ve} siècle l'Eglise recueillant toutes ces données a introduit dans le Symbole des Apôtres le dogme de la communion des saints.

II. — Extension de la communion des saints

Nous venons d'établir la réalité des relations mystiques qui constituent la communion des saints. Disons maintenant quels sont les membres de cette fraternité.

Elle comprend Notre-Seigneur et les fidèles.

I. Elle comprend Notre-Seigneur. — Il en est le Chef. De lui, en effet, viennent en premier lieu les richesses que la communion des saints met en circulation dans l'Eglise. Si les membres du corps, de la famille, de la cité contribuent chacun pour sa part à constituer le fonds commun, le trésor public où tous viennent puiser à leur tour, il est néanmoins vrai de dire que c'est principalement la tête qui enrichit le corps de ses dons. C'est de la tête, en effet, que descendent sur le corps humain

le mouvement, la lumière et la beauté; c'est le père qui transmet à sa famille son nom, ses biens, ses titres; c'est le souverain qui conserve à la cité l'ordre, la paix, la force et la prospérité. Conséquemment, si la Jérusalem sainte est bâtie comme une ville à laquelle participent tous ceux qui l'habitent, si l'Eglise catholique a un trésor de grâces et de mérites, s'il existe une communion des saints, c'est à la tête de l'Eglise qu'il faut remonter, comme à la source principale de toutes ces faveurs. Or, « la tête de l'Eglise, dit l'apôtre S. Paul, c'est Jésus-Christ, » *Christus est caput Ecclesiæ.* (Eph., v, 23). C'est donc à Jésus-Christ que l'Eglise doit la plénitude de ses biens. Oh ! je ne m'étonne plus que cette réserve de vie soit inépuisable, que ce fonds de secours soit infini. Le sang de Jésus-Christ, ce sang adorable, dont une goutte eût suffi pour racheter le monde entier; ses larmes précieuses qui ont lavé nos fautes, ses prières toutes-puissantes auxquelles rien ne résiste, sa vie entière, ses paroles et ses œuvres, ses peines et ses travaux, ses sueurs et ses souffrances, voilà ce qui nourrit et alimente le trésor de l'Eglise : c'est une chaîne de mérites qui s'étend d'une extrémité de la terre à l'autre, et dont les divers anneaux enlacent tous les cœurs; c'est un fleuve de grâce qui découle sans cesse sur toute l'humanité, et dont les mille canaux portent à travers l'Eglise la fécondité. Que tu es riche, ô assemblée des saints ! Tu n'as pas, il est vrai, les biens de la terre; à d'autres les grands domaines; pour toi, ton trésor, ton capital, ton revenu, c'est le sang d'un Dieu ! Voilà ton opulente fortune : quiconque n'a point de part à tes trésors spirituels, fût-il possesseur de tout l'or de ce monde, n'est qu'un pauvre et un indigent, comme aussi quiconque participe à l'abondance de tes grâces, fût-il le plus dénué de ressources matérielles, peut s'estimer content puisqu'il est riche en Dieu, riche comme Dieu, riche de Dieu.

II. Elle comprend les fidèles. — Notre-Seigneur est le chef de la grande société des âmes. Mais les fidèles y occupent une noble place; c'est ce qu'il nous faut maintenant montrer. Si, en effet, c'est surtout la tête qui produit la communion des membres, si c'est de la tête que descendent tout d'abord sur le reste du corps la force et l'activité, ce n'est pas à dire pourtant que les membres eux-mêmes ne puissent concourir à former ce fonds de vie commune où tous ensemble viennent puiser leur énergie et leur vigueur. Car, dit l'apôtre S. Paul, « Dieu a mis un tel ordre dans tout le corps, que les membres sont pleins de sollicitude les uns pour les autres, *Deus temperavit corpus... ut pro invicem sollicita sint membra* (I Cor., xii, 24), afin que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres, *ut*

illorum abundantia vestrae inopiae sit supplementum. » (II Cor., VIII, 14). Eh bien ! si telle est la condition naturelle du corps, du corps de l'homme, du corps de la famille, du corps de la cité, le même phénomène doit se produire dans l'Eglise catholique, qui est le corps de Jésus-Christ, la famille des saints, la cité de Dieu.

Il n'y a qu'un instant, je vous faisais voir dans le trésor de l'Eglise, le sang du Verbe incarné, ses larmes et ses supplications, ses paroles et ses actes, ses peines et ses travaux, ses souffrances et ses douleurs, et j'en concluais que ce fonds est d'une incommensurable richesse. Regardez maintenant cette innombrable lignée de saints qui viennent y porter tour à tour leurs mérites et leurs bonnes œuvres. Ah ! que de prières, que de sacrifices, que de vertus ! Je vois dans ce trésor le sang des martyrs qui appela sur l'Eglise la force et la fécondité ; j'y vois les austérités des anachorètes, qui valurent à des milliers d'âmes la grâce de la conversion et le courage de la pénitence ; j'y vois la foi des confesseurs, cette foi intrépide si propre à raffermir les esprits chancelants, à ramener les intelligences égarrées ; j'y vois les palmes des vierges, ces palmes de la virginité qui ont défendu tant de cœurs contre les séductions du monde et les penchants de la chair ; j'y vois la prière d'Etienne qui terrasse Saul sur le chemin de Damas ; j'y vois la prière de Monique qui arrache Augustin à ses faiblesses et le retire de ses égarements ; j'y vois la prière de Clotilde qui brise les idoles des Francs et fait monter le christianisme sur le trône de Clovis ; j'y vois les prières de Geneviève qui arrêtent Attila aux portes de Paris et qui, suspendues pendant quinze siècles sur cette ville, conjurent les rigueurs du ciel et détournent les fléaux de la terre. J'y vois cette humble prière que vous déposez dans les trésors de l'Eglise : en vertu de la communion des saints, elle sort de cette assemblée, elle vole sur l'aile des anges, elle va droit au cœur de nos frères absents, de nos frères impénitents, de nos frères séparés ; elle leur porte le baume de la consolation, la grâce du remords, le don de la persévérance ; ou bien elle traverse les mers, elle s'en va dans les contrées idolâtres, elle fait descendre le rayon de la foi sur des fronts infidèles, elle réveille une étincelle de vie dans des cœurs glacés par la mort. Qu'est-ce qui lui poserait des limites ? La communion des saints s'étend partout ; pour elle, il n'y a pas de bornes, il n'y a pas de distance, il n'y a pas d'espace ; elle expire là où expire le temps, où cesse la vie.

Je me trompe : la communion des saints n'expire ni avec le temps, ni avec la vie. Elle dépasse la durée des siècles, elle franchit la tombe. Et pourquoi s'arrêterait-elle

aux portes de l'éternité ? Pourquoi ceux qui triomphent dans le ciel ne seraient-ils pas unis à ceux qui combattent sur la terre, par un échange mutuel de prières et de grâces, par une communion réciproque de besoins et de bienfaits ? Eux, les vainqueurs de l'éternité, et nous, les soldats du temps, ne sommes-nous pas tous du même corps de Jésus-Christ, de la même famille des saints, de la même cité de Dieu ? Serait-ce que leur état de bonheur les rendit indifférents à nos peines et à nos épreuves, à nos joies et à nos tribulations ? Mais la gloire n'éteint pas l'amour, puisque c'est la plénitude de l'amour ; la gloire n'engendre pas l'égoïsme, puisque c'est l'épanouissement de la charité. Et comment croire que cette Vierge-Mère, qui nous adopta pour ses enfants au pied de la croix de son Fils, pût nous oublier maintenant qu'elle est debout devant le trône du Christ glorifié ? Pensez-vous donc que S. Louis, qui sur la terre affectionna la France jusqu'à donner son sang pour elle, a cessé de l'aimer depuis que sa couronne de saint surmonte son diadème royal ? Ou bien que Geneviève, qui jadis fit à Lutèce un rempart de ses prières et de ses larmes, se désintéresse de Paris, maintenant que la gloire a dilaté son cœur de vierge dans l'extase de l'amour ? Oh ! non, le bonheur des saints ne les rend pas indifférents à nos besoins.

Mais, à défaut de l'oubli, serait-ce peut-être que l'impuissance rompît la communion entre le ciel et la terre, entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante ? Nos prières n'arrivent-elles pas jusqu'au séjour des bienheureux ; ou bien les faveurs des saints ne descendent-elles pas jusqu'à nous ? Mais, mes frères, le triomphe n'est-il pas l'apogée de la puissance ? N'est-ce pas pour régner que les saints sont associés à la gloire du Seigneur, et serait-ce vraiment régner que de n'avoir ni le droit de rien dire, ni le pouvoir de rien faire ? Qui donc s'imaginerait que la Mère de Dieu, dont un mot suffisait jadis pour faire jaillir un miracle du cœur de son Fils, n'a plus gardé au ciel que des paroles impuissantes et une protection stérile ? Pourquoi donc le sang des martyrs aurait-il perdu son éloquence et sa vertu ? Pourquoi leurs cicatrices toujours ouvertes cesseraient-elles de plaider en notre faveur auprès de Dieu ? Et ne s'échapperaient-elles plus de la poitrine des saints ces prières victorieuses qui appelaient ici-bas sur leurs frères, sur leurs amis, sur leur famille, sur leur patrie, les grâces et les bénédictions du Seigneur ? Non, non, la gloire ne détruit pas la communion des saints ; elle ne fait que la resserrer davantage, en armant les bienheureux d'une plus haute puissance et en pénétrant leurs cœurs d'un plus ardent amour.

Mais quoi, mes très chers frères ! entendez-vous ces cris lamentables qui arrivent jusqu'à nous des profondeurs de l'abîme ? « *Miseremini mei, saltem vos amici mei*. Ayez pitié de moi, vous du moins qui avez été mes amis. » Ah ! ce ne sont plus les *Alleluia* triomphants des célestes parvis, ce ne sont plus les cantiques sacrés où la voix des anges se mêle à celle des bienheureux : ce sont des accents plaintifs et douloureux ; c'est la voix d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur, qui monte vers nous du lieu de l'épreuve pour implorer nos suffrages ; car, pas plus que la gloire, la souffrance ne détruit la communion des saints. Et pourquoi la communion des saints serait-elle rompue par les expiations des justes ? Ne sont-ils pas comme nous du corps de Jésus-Christ, ne sont-ce pas des membres vivants de la famille des élus et de la cité de Dieu ? Pourquoi donc n'auraient-ils point de part au trésor commun de l'Eglise, à nos satisfactions, à nos sacrifices, à nos secours ? Ah ! mes frères, qu'elle est admirable cette doctrine de la communion des saints ! Le ciel prie, la terre prie, le purgatoire prie ; et ainsi le purgatoire, la terre, le ciel, l'Eglise souffrante, l'Eglise militante, l'Eglise triomphante sont unies entre elles par un échange mutuel de supplications et de mérites. De l'abîme la prière monte vers la terre ; de la terre, elle s'élève vers le ciel ; et là, passant par la bouche des saints, elle obtient le rafraîchissement, la lumière et la paix. Le purgatoire prie vers nous, le ciel prie pour nous ; et nous, les voyageurs de l'exil, nous les pèlerins de la Jérusalem céleste, nous prions pour le purgatoire, nous prions vers le ciel, nous sommes les médiateurs entre le purgatoire et le ciel, entre la souffrance et la gloire. C'est par nous que les cris des détenus arrivent jusqu'au trône de Dieu ; des demeures éternelles, la coupe des miséricordes divines s'épanche sur la terre ; et, de la terre, cette rosée céleste retombe goutte à goutte jusqu'au fond de l'abîme où elle se dépose sur les lèvres embrasées du feu vengeur. Et si cette pluie de grâces n'a pas suffi pour éteindre les flammes, la plainte des captifs remonte vers la terre ; là, elle se mêle de nouveau, à nos supplications ; et ensemble, le cri de la souffrance et les accents de la prière reprennent le chemin du ciel pour se perdre dans la voix du pardon.

**

O Eglise catholique, que tu es belle ! Soit que tu souffres, soit que tu combattes, soit que tu triomphes dans tes enfants, tu es toujours le même corps de Jésus-Christ, la même famille des saints, la même cité de Dieu : tu es cette Jérusalem immortelle bâtie comme une ville, dont tous les enfants ne forment qu'un seul peuple et participent aux mêmes biens :

Jerusalem ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.

Ainsi, mes frères, il existe entre tous les membres de l'Eglise catholique un échange mutuel de prières et de mérites ; et cette communion des saints, puisse le discours que vous venez d'entendre la graver dans votre cœur. Efforçons-nous de resserrer de plus en plus les liens qui nous unissent à tous les justes, soit en priant pour ceux qui luttent comme nous, soit en demandant grâce pour ceux qui expient, soit en implorant le secours de ceux qui jouissent éternellement de Dieu.

AVIS PAROISSIAUX

APRÈS LA RETRAITE PASTORALE

Mes frères,

J'ai pris part cette semaine aux exercices de la retraite pastorale, et je repars au milieu de vous après cinq jours d'absence. Beaucoup d'entre mes paroissiens ne se seront pas aperçus de cette absence, mais plusieurs personnes l'auront remarquée et prié pour les prêtres en retraite. Qu'elles soient remerciées de leur pieux souvenir !

S. Jean Chrysostome avait été contraint, après une maladie sérieuse, d'aller respirer l'air de la campagne. Ses pieux fidèles, attristés de son éloignement, lui écrivaient lettres sur lettres et le pressaient de revenir. Aussitôt rentré dans sa chère église de Constantinople, il montait en chaire et disait à son nombreux auditoire ces aimables paroles : « Vous vous êtes donc souvenus de moi, pendant mon absence ; de mon côté, il m'a été impossible de vous oublier : dans le temps même que le sommeil fermait les yeux de mon corps, l'affection que vous me portez ouvrait les yeux de mon âme, de sorte que, en dormant, je m'imaginai souvent vous parler. »

Mes frères, je n'ai point la prétention de me comparer à S. Jean Chrysostome, mais j'ai éprouvé quelque chose des sentiments qu'il exprime dans les paroles que vous venez d'entendre. Eloigné de vous, et convié à la retraite pour ne songer qu'à moi, je n'ai pu cependant vous oublier, et j'ai souvent prié pour vous.

J'étais donc en retraite avec un grand nombre de mes confrères ; mais que sommes-nous allés faire en retraite ? Nous sommes allés nous recueillir pendant quelques jours, prier, réfléchir, entendre la parole divine ; nous sommes allés nous ressouvenir de nos devoirs et nous exciter à les accomplir avec fidélité. Parmi nos devoirs, il en est qui se rapportent à Dieu, d'autres qui se rapportent à nos paroissiens, d'autres enfin qui se rapportent à nous personnellement. Une voix d'apôtre nous a rappelés les uns et les autres.

Nous savions déjà bien que le prêtre, par une consécration spéciale, est devenu parmi ses frères, l'homme de Dieu, *homo Dei*, son chargé d'affaires, son représentant, son mandataire, et qu'à ce titre il avait mission de défendre sa cause, d'affermir et d'étendre son règne ; nous le savions, on nous l'a répété. Nous savions aussi que le prêtre est dans une paroisse le délégué de Notre-Seigneur, qu'il doit penser, parler, agir comme lui ; on nous l'a redit. On n'a pas négligé non plus de nous rappeler nos devoirs envers les âmes confiées à nos soins. Il nous a été recommandé de les instruire, de les affectionner à la vertu, de combattre le mal, sous quelque forme qu'il se présente. Le prédicateur a stimulé notre zèle, nous demandant de l'étendre à tous, de n'exclure personne des sollicitudes de notre dévouement. Il nous a permis pourtant d'avoir des préférences, des prédilections ; voulez-vous savoir pour qui ?

Pour les hommes d'abord ; pour vous, mes frères, et quand je l'entendais dire qu'il fallait de toute nécessité et par tous les moyens vous conquérir à la religion, vous attirer à l'Eglise, vous rapprocher de Dieu, je me disais : Oui, je le voudrais bien, mais qui me donnera le secret de les ramener au chemin du devoir ?

Pour les hommes, ensuite pour les enfants. Le malheur des temps veut que les enfants reçoivent de nous exclusivement l'instruction religieuse, à moins que les parents ne se décident à devenir nos auxiliaires, dans l'intimité de la demeure familiale ; c'est une obligation pour eux du reste ; mais nous, de notre côté, nous sommes invités à envelopper ces enfants de la plus tendre sollicitude et à leur donner la meilleure part de notre dévouement.

Que sommes-nous allés faire en retraite ? Nous sommes allés faire provision de courage et de patience. Pas n'était besoin de nous faire le sombre tableau des tribulations, des peines, des vexations, des hostilités manifestes ou latentes dont le prêtre est victime ; nous les connaissons, et nous sommes allés nous reconforter dans la retraite, pour ne pas défaillir au milieu de tant d'épreuves.

Et puis, d'autre part, il faut bien en convenir, le ministère pastoral n'a guère de succès ; les habitudes religieuses entrent toujours plus avant dans la voie de la décadence ; notre parole n'a plus d'écho ; l'Eglise se dépeuple et la conséquence, c'est que le pasteur, constatant la stérilité de son ministère est tenté de découragement. Il a donc grand besoin de courage et c'est dans les pieux exercices de la retraite qu'il le relève et le fortifie.

En nous congédiant, le prédicateur nous disait : Allez, maintenant ; reprenez et continuez votre œuvre ; soutenus par la grâce de Dieu, allez étendre le règne de Dieu, renou-

veler et affermir les habitudes religieuses dans vos paroisses.

Puisse cette parole se vérifier et fasse le ciel que mon ministère soit fructueux au milieu de vous ! Ainsi soit-il.

LE MOIS DU ROSAIRE

Mes frères,

Le mois d'octobre nous revient avec la belle et puissante dévotion que le Pape Léon XIII y a attachée. Pendant toute la durée de ce mois, la grande famille catholique est conviée à venir, un chapelet à la main, implorer le secours du ciel, à jeter un cri de détresse vers la Vierge dépositaire de toute grâce et souveraine dispensatrice de la paix. Il est juste que notre paroisse s'associe à ce mouvement de piété envers la Mère de Dieu et mêle sa voix à ce concert de supplications qui lui seront adressées de partout.

Cette dévotion du Rosaire est merveilleusement appropriée aux besoins de notre époque douloureusement travaillée par des maux analogues à ceux qui ont motivé son institution. Effectivement le siècle où nous sommes a des traits de ressemblance avec le siècle où le Rosaire prit naissance. L'histoire nous révèle qu'au XIII^e siècle, le désordre des idées et des mœurs avait pris des proportions effrayantes. Les Albigeois pour la conversion desquels S. Dominique a prêché cette croisade de prières, les hérétiques des temps passés sont morts, mais d'autres se sont levés de nos jours avec les mêmes doctrines, avec les mêmes projets, les mêmes menaces contre l'Eglise et la société.

Que voyons-nous aujourd'hui ? Qu'entendons-nous ? Les temps furent-ils jamais plus mauvais pour les âmes, plus calamiteux pour la chrétienté ? Ce qui caractérise notre époque, c'est la haine de Dieu, la guerre à l'Eglise, à ses institutions, à ses œuvres ; c'est la violation des droits les plus sacrés ; la négation audacieuse des vérités les plus élémentaires, le débordement des passions. Puisque nous sommes témoins des mêmes désordres, des mêmes persécutions qui déshonoraient le temps où vécut S. Dominique, nous devons recourir aux mêmes moyens, pour obtenir le salut, nous devons prendre notre chapelet et le réciter avec ferveur.

C'est en 1883 que le Souverain Pontife a prescrit pour toute l'Eglise les exercices du Rosaire. De longues années se sont écoulées, et nos prières, hélas ! n'ont pas eu le succès que nous attendions. Cependant, elles n'ont pas été stériles. Quand les exercices du Rosaire n'auraient eu pour résultat que de nous dérober quelques instants à nos préoccupations d'ordre matériel pour élever nos cœurs en

haut et d'alimenter notre dévotion envers la Sainte Vierge, ce serait déjà quelque chose de bien appréciable.

Pourquoi n'avons-nous pas encore été exaucés? C'est que l'heure marquée dans les conseils de la Providence n'est pas encore venue; c'est que nous n'avons pas encore assez prié. Redoublons nos supplications et nos instances. C'est la prière qui demande, mais c'est la persévérance qui obtient.

Je vous suggère la résolution de venir chaque jour prendre part aux exercices de ce mois béni. Beaucoup parmi vous n'ont aucune raison valable pour se refuser à cette pieuse démarche. D'autres me diront peut-être: Je n'ai pas le temps. Hélas! on perd souvent bien des heures dans un jour, et on ne peut pas trouver quelques minutes pour prier. Vous êtes empêchés de venir à l'église; dites votre chapelet à la maison. Vous ne pouvez dire un chapelet tout entier; récitez-en quelques dizaines; et si cela vous paraît encore onéreux, dites au moins une courte prière à la Sainte Vierge. Quel est le chrétien qui, après le travail d'une journée bien remplie, en revenant à son foyer, ne peut réciter quelques *Ave Maria*. C'est une prière efficace que la salutation de l'ange. Un *Ave Maria* sur les lèvres d'un enfant ou d'une pauvre femme peut hâter l'heure de Dieu, déjouer les pires complots, arrêter la fureur des méchants. La Sainte Vierge a promis une bonne mort à sainte Brigitte si elle redisait chaque jour trois *Ave Maria*, et les plus grandes faveurs à la bienheureuse Jeanne de France si elle était fidèle à réciter quotidiennement dix *Ave Maria*.

Il est donc convenu que pendant ce mois nous invoquerons souvent l'auguste Mère de Dieu, afin qu'elle daigne intervenir près de son divin Fils et conjurer les périls qui menacent l'Eglise et la société. Impossible de se faire illusion sur la gravité de la situation. Les temps sont mauvais, l'avenir est inquiétant. Il est donc plus urgent que jamais de recourir à la prière, la seule arme qui soit entre nos mains pour éloigner les calamités que nous redoutons.

Laissons crier les méchants, disait, en son temps, S. François de Sales, et récitons notre Rosaire le plus de fois que nous pourrons. Un *Ave Maria* a donné au monde un Sauveur, un *Ave Maria* peut encore lui procurer le salut. Ainsi soit-il!

LA VISITE DES MALADES

Vous savez, mes frères, la compatissante bonté de Notre-Seigneur pour toutes les infirmités humaines: son Evangile est rempli des témoignages de sa charité pour les malades. Pour qui, en effet, les plus consolantes paroles

que nous lisons dans les pages sacrées? C'est pour les malades. Pour qui les miracles les plus nombreux et les plus éclatants? Pour les malades. Pour qui les attentions les plus empressées, les plus affectueuses? Pour les malades, les aveugles, les sourds-muets, les boiteux, les paralytiques, les fiévreux, les lépreux, les mourants; en un mot, pour tous les infirmes que le Sauveur rencontre sur son chemin ou qu'on lui présente.

Son exemple a créé dans le monde un service inconnu dans l'antiquité, le service des malades. Ce service, classé parmi les œuvres de miséricorde, se recommande à tous les chrétiens et il constitue une des fonctions les plus importantes du ministère pastoral. Le prêtre ne serait plus sur la terre le mandataire et le représentant de Jésus-Christ, s'il n'avait pas pour les malades cette affection, cette bonté, cette compatissance qu'il a tant recommandée à ses apôtres, à ses disciples.

Mon dévouement appartient à tous mes paroissiens; mais je m'intéresse particulièrement à ceux qui sont dans la peine, à ceux qui souffrent, à ceux qui sont malades, à ceux qui ont besoin de consolations, d'encouragements. Aussi je vous prie avec instance de m'avertir et de me signaler les malades, pour que j'aille leur faire visite. Si la famille, pour une raison quelconque, omet de me prévenir, j'en charge les voisins, les personnes de bonne volonté. Le curé est le pasteur de toutes ses ouailles; il faut bien qu'il sache quand elles souffrent, afin qu'il les visite et les console.

Je n'ai pas à craindre d'être mal accueilli par mes paroissiens, car ils ont le sentiment des convenances, et quand même je devrais être mal reçu, je n'hésiterai pas à faire une démarche.

Et d'abord, cela n'est pas douteux, les bons chrétiens seront flattés de voir leur pasteur; ils aimeront à lui parler, à lui dire leur peine, à lui confier leurs inquiétudes, et ils écouteront avec plaisir ses conseils, ses paroles encourageantes. Que de fois, en entrant dans leur maison, n'ai-je pas entendu de pauvres malades me dire: « Oh! combien je suis heureux de vous voir! Votre présence, votre parole me fait du bien; il me semble que je souffre moins; c'est comme la joie du cœur qui est entrée avec vous; je vous attendais avec grande impatience... » Et quand, après lui avoir dit ce que mon cœur m'inspirait pour lui donner confiance et courage, je me levais pour partir: « Vous vous en allez déjà?... Oh! revenez bientôt! »

Oui, les bons chrétiens, lorsqu'ils sont malades, reçoivent avec bonheur et reconnaissance la visite du prêtre.

Mais les autres, ceux qui ne fréquentent pas l'église, ceux qui passent pour être hostiles à la religion, ne refusez pas d'introduire le pas-

teur auprès d'eux, sous le prétexte qu'il court risque d'être mal reçu. On se trompe souvent, on a des craintes exagérées. Savez-vous authentiquement la pensée intime de ces pauvres malades? Qui vous assure que les mauvaises dispositions d'autrefois n'ont pas fait place à de meilleurs sentiments? La souffrance change souvent et transforme les hommes. Tel qui faisait parade d'impiété, quand il était en bonne santé, revient à la foi de ses jeunes années, quand la maladie le cloue sur un lit de douleurs : il est tout disposé à recevoir la visite du prêtre.

Je vous citerai, en manière d'exemple, un fait raconté par un prêtre qui en a été à la fois l'acteur et le témoin.

On l'appelle un jour près d'un homme qui, pendant toute une longue vie, avait négligé ses devoirs chrétiens, qui avait même manifesté un souverain mépris pour tout ce qui se rapporte à la religion. On supposait, avec une apparence de raison, qu'il conservait un reste de son incrédulité et de son aversion. C'était la conviction de ses amis, et sa femme elle-même en était persuadée. Aussi quand elle vit paraître le prêtre, qui s'était hâté d'accourir, elle ne put s'empêcher de lui dire son appréhension : « Oh! Monsieur, je vous sais bon gré de votre visite, mais j'ai bien peur que mon mari ne refuse de vous recevoir! — Essayons toutefois, répliqua le prêtre; les hommes ne sont pas toujours aussi méchants qu'ils le paraissent et qu'ils le disent; ils ont des préventions, des préjugés contre la religion; mais les années, la maladie modifient souvent leurs sentiments. » On demande donc au malade s'il veut qu'on introduise son curé, qui désire le voir. « Qu'il entre, » répond-il. En l'abordant, le prêtre se figure, et c'était naturel, qu'il a besoin de préambules, de précautions, pour faire agréer sa démarche. Mais, ô surprise! le malade lui dit spontanément : « Monsieur le Curé, pas de détours! droit au but! Je sais l'intention qui vous amène; elle m'est infiniment agréable, et je m'empresserai d'y répondre. Je souhaitais ardemment de vous parler, et j'étais bien décidé, au cas où votre zèle vous amènerait près de moi, à vous recevoir. Vous êtes là; je vais me confesser, et si cette maladie doit mal finir, au moins j'aurai le bonheur de mourir réconcilié avec Dieu et la paix dans le cœur. »

Vous voyez, par cet exemple, qu'il ne faut pas tomber dans une défiance excessive; la grâce de Dieu, sollicitée par la prière d'une mère, d'une épouse, d'un enfant, opère des conversions inespérées.

C'est pourquoi je vous renouvelle ma supplication : avertissez-moi promptement lorsqu'il y a chez vous un malade, et si par incurie ou par une fausse délicatesse les familles s'abs tiennent de m'en informer, que les personnes

pieuses se chargent de cette mission de charité. Qu'on ne s'inquiète pas outre mesure de l'accueil que me réserve le malade. Et quand je serais mal reçu, un refus, voire même une parole blessante, une injure, quand il s'agit de sauver une âme, c'est peu de chose. Mais je n'aurai point à subir cette humiliation, car je serai toujours le bienvenu près de mes paroissiens malades, lorsque j'irai leur faire une visite d'ami. Ainsi soit-il!

SERMON POUR UNE VÊTURE AU CARMEL

*Quæ est ista, quæ ascendit
de deserto, deliciis affluens?*

Quelle est celle-ci qui monte
du désert, inondée de délices?
(Cant. viii, 5).

C'est par ce verset du Cantique, Mademoiselle, que les anges du cloître ont dû saluer, il n'y a qu'un instant, votre apparition en ces lieux au pied des autels. Heureux d'une âme de plus conquise à Jésus-Christ sur les séductions du monde, d'une nouvelle perle retirée de la poussière des sentiers battus du siècle, ils n'ont su que se redire joyeusement l'un à l'autre : *Quæ est ista*, quelle est celle-ci qui monte du désert, inondée de délices? Quelle est-elle, pour que nous l'acclamions : *Quæ est hæc, et laudabimus eam?*

Mais, en réponse aux vœux de fraternelle bienvenue des anges, le monde que vous avez quitté, Mademoiselle, et qui vous en tient rigueur, vous poursuit de ses clameurs accusatrices. Par la porte restée ouverte jusqu'ici entre vous et lui, il vous crie lui aussi à sa manière : *Quæ est ista?* Quelle est celle-là? Quelle est cette insensée qui ensevelit sa jeunesse, son avenir sous les voûtes funèbres d'un cloître? qui condamne son printemps en fleurs à une désolante stérilité? qui abdique toute liberté, à l'âge où il fait si bon vivre de grand air libre et de gai soleil, et se dérobe à la société, à l'heure où elle en est à la fois le plus bel ornement et la plus chère espérance?

Vous l'entendez, Mademoiselle, voilà de quoi vous accuse le monde. Laissez-moi vous venger ici de ces injustes reproches. Laissez-moi vous rappeler à vous, et surtout rappeler à la foule amie, venue pour assister à vos mystiques fiançailles avec l'Époux Jésus, qu'en renonçant au monde, vous ne renoncez ni à être libre, ni à être utile aux hommes vos frères, que vous êtes au contraire celle qui monte des régions de la fausse indépendance au séjour de la vraie liberté : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto aride et stérile du monde à la surnaturelle fécondité d'une vie profitable entre toutes à la société : Quæ est ista quæ ascendit de deserto?*

I

« Encore qu'il n'y ait rien dans le monde, écrit Bossuet, que les hommes prônent, tant que la liberté, il n'y a rien pourtant qu'ils conçoivent moins¹. » Ils n'ont pas l'air de se douter, eux qui estiment la liberté un bien précieux, qu'il y a lieu de distinguer ici, comme en fait de perles précieuses, entre le vrai et le faux. Ils ignorent cette parole du Maître dans l'Evangile : « Si vous êtes affranchis par le Fils, vous aurez la véritable liberté : *Si vos Filius liberavit, VERE liberi eritis.* (Jo., VIII, 36). S'ils faisaient attention à cette parole du Christ, ils se diraient que la liberté véritable promise par l'Homme-Dieu, en suppose nécessairement une autre qui ne l'est pas, véritable, une liberté menteuse et indigne de ce nom.

Mais, pour ne savoir ou ne vouloir pas faire cette distinction, les mondains en arrivent à confondre la liberté avec la licence. Ils rêvent d'être affranchis de tout lien, de toute autorité, de toute discipline, de ne relever que de leur caprice : et ils décorent cela du nom de liberté. Ils se voudraient semblables à l'âne sauvage ou au cheval indompté du désert ne connaissant ni frein ni maître. Ou bien encore, dit Bossuet, ils sont « pareils, en leurs pensées, à des enfants qui s'estiment libres, parce que, fuyant la maison de leur père, ils ont maintenant devant eux les grands espaces où s'égarent leurs pas précipités². » Ils sont pareils encore à des sujets en révolte contre un roi tout-puissant : ils ont de celui-ci, en un jour de colère, secoué le joug, chassé les lieutenants, foulé aux pieds les images ; et fièrement ils se proclament libres.

— Non, aveugles mortels, ne parlez pas ici de liberté ; ne profanez pas ce nom sacré ! Car de la liberté vous n'avez qu'un vain fantôme ; et combien de temps faudra-t-il pour qu'il s'évanouisse ? Le libre coursier des déserts tombera dans les lacets du chasseur. Les enfants insoumis et déserteurs seront, avant qu'il soit le soir, ramenés à leurs parents et soumis aux verges vengeresses. Le monarque méconnu et outragé enverra ses armées qui réduiront les rebelles à une dure servitude. Dieu députera la mort, ou parfois même simplement le malheur, qui jettera, terrassés et tremblants aux pieds du juste Juge, ces mondains arrogants et superbes qui voulaient ne connaître ni loi ni maître. Non ! cette liberté d'un jour qui aboutit au châtement, à l'humiliation et à la servitude à perpétuité, ne saurait être la véritable liberté ! Et telle est cependant la liberté, selon le monde, la folle liberté du siècle !

Autre est l'idée que la Religion se fait et donne de la liberté. Pour elle il ne s'agit pas, pour être vraiment libre, de n'avoir pas de maître. Elle sait que Dieu seul jouit de cette incommunicable indépendance de tout maître, que seul il est au-dessus de tous et que nul n'est au-dessus de lui. Quant à l'homme, sa condition est tout autre ; et pour lui, être contingent et, par sa qualité même de créature, être fini, borné, essentiellement dépendant du Créateur, la liberté ne consiste pas à n'avoir point de maître, je l'ai dit, mais à avoir au-dessus de lui le moins de maîtres possible : tel est l'idéal de la liberté.

Partant de ce principe auquel consentent avec une égale facilité la foi et la raison, la Religion n'a pas de peine à prouver à tout homme sérieux et sincère, que la liberté dans le cloître est manifestement plus grande que dans le monde. Car, en somme, dans le siècle aussi bien qu'au couvent, force est à tous, j'y insiste, de reconnaître Dieu pour Maître. Pour n'être point Trappiste ou Carmélite, on n'en demeure pas moins une créature de Dieu étroitement dépendante de lui. Qu'on soit vêtu de pourpre sur un trône, de soie dans un salon à la mode, ou de bure au fond d'une cellule monastique, du moment qu'on porte un nom d'homme, on doit à Dieu, chacun à ce même titre, adoration, soumission, reconnaissance, amour ; on est, partout et toujours, le sujet et le serviteur né du grand Roi de la terre et des cieux.

Mais, tandis que le religieux, la religieuse acceptent avec amour cette dépendance à l'égard du souverain Maître et professent n'en vouloir point d'autre que celle-là, l'homme du siècle au contraire doit de plus subir le joug d'un second et dur maître, le monde. A-t-on dit et redit assez de fois déjà quel tyran c'est que le monde, et quelle servitude de tous les instants il fait peser sur ses fidèles ? A-t-on redit assez de fois ses rigueurs, ses exigences qui n'en finissent pas ? S. Augustin qui fut son esclave pendant de longues années et qui doit le connaître, l'appelle une idole dévorante, semblable au Baal phénicien, dont les entrailles de bronze étaient remplies sans cesse de nouvelles victimes, choisies parmi ses adorateurs.

Le monde ! Ah ! le monde, malheur à qui s'abandonne à le servir ! Le monde, si vous n'y prenez garde, vous dévorera, c'est le mot. Tout y passera : votre réputation déchirée à belles dents et mise en lambeaux, vos joies, vos affections les plus légitimes, votre repos, votre santé parfois, et parfois aussi, ce qui est plus lamentable, votre conscience et votre honneur ; le monde vous demandera le sacrifice de tout cela ; et ce sacrifice, si vous ne le faites de votre plein gré, il vous l'arrachera de force. Les plus belles heures de votre existence, le monde vous obligera à les lui con-

¹ Bossuet, *Sermon pour la vêtue d'une postulante Bernardine.*

² *Ibid.*

sacrer. « Comment, demande Tertullien, comment, dans cette suite continuelle de visites reçues et rendues, de divertissements, d'affaires engendrées perpétuellement les uns des autres, comment, dans cette multitude d'usages et de lois que la mode établit, que la complaisance autorise, aurions-nous une heure où nous ne soyons pas en proie à quelque tyrannie du dehors, une heure où nous nous appartenions véritablement, une heure de vraie liberté ?¹ »

Quel esclavage, n'est-il pas vrai ? Et comme l'on comprend bien le mot du même Tertullien appelant le monde une prison profonde, ténébreuse, *carcerem altum, tenebricosum*². Si donc la liberté existe quelque part, c'est en dehors du siècle qu'il la faut chercher, c'est derrière les grilles du cloître qu'elle se réfugie, puisque, aussi bien, il n'existe ici-bas en dehors du siècle que le cloître. Quitter le monde pour le cloître, c'est, par conséquent, « quitter le pays des asservis, des courbés, des entravés, pour la région des libres fronts et des âmes libres ; c'est prendre séjour sur la montagne, loin de la boue, loin des chaînes, loin du bruit, plus près du ciel et du soleil³ ; » c'est s'élever, c'est monter.

Et vous, Mademoiselle, c'est cette ascension des prisons basses et obscures du monde à la splendide liberté des enfants privilégiées, j'allais dire des anges de Dieu, qu'une voix secrète vous presse d'entreprendre. Je ne saurais assez m'en réjouir avec vous et vous en féliciter, et répéter avec les anges du sanctuaire : Salut, courage et honneur à celle qui monte, qui s'affranchit, dont l'âme emprunte les ailes de la colombe pour s'élancer plus près de Dieu ! Laissez, Mademoiselle, les esclaves d'en-bas insulter maintenant à votre liberté, et contentez-vous de prier pour leur âme dans l'allégresse de la vôtre, car, à n'en pas douter, le meilleur lot vous est échu : *Funes ceciderunt tibi in præclaris*.

II

Mais est-ce en égoïste, ma Sœur, que vous abdiquez la fausse liberté du siècle pour celle plus désirable du cloître ? En renonçant à servir le monde, renoncez-vous à servir la société ?

Je ne dois pas vous cacher que vous avez, envers la société, de grandes et multiples obligations. A votre entrée dans le monde, elle a dilaté son sein pour vous recevoir ; elle vous a accueillie avec amour ; elle vous a été comme une mère ; elle vous a assuré, à chacun de vos pas dans la vie, aide et protection ; constamment vous avez bénéficié d'elle, et vous ne pourriez aujourd'hui, sans ingratitude, sans

injustice même, lui devenir volontairement et à jamais inutile.

Mais qui parle pour vous, fiancée de Jésus-Christ, d'être inutile à la société ! Je reconnais bien là le langage du monde, de ce monde aveugle et gangrené de matérialisme, de ce monde Iscariote qui n'a point cessé de redire, à propos des dévouements sublimes des Marie-Madeleine de tous les temps, la froide parole de Judas le traître : *Ut quid perditio, hæc ?* A quoi bon cette perte ? A quoi bon ce vase brisé, ces parfums répandus ? A quoi bon cette vie dépensée à rien dans la stérile immobilité du cloître ? — Hélas ! il semble n'exister pour le monde d'autres biens que ceux qui se palpent de la main et relèvent de la chair, d'autres profits et pertes que les pertes et profits capables de se représenter en espèces sonnantes. Mais les biens incomparablement supérieurs de l'ordre moral ; mais les exemples de vertus à perpétuer au sein des sociétés ; mais la salutaire contagion du bien à opposer à celle sans cesse croissante du mal ; mais les mœurs publiques à maintenir, par mille influences secrètes, au niveau nécessaire pour prévenir le retour aux turpitudes du paganisme ; mais le Dieu Créateur à honorer, comme il se doit, par un sacrifice incessant de louanges et de prières : tout cela n'est rien pour cette multitude infinie d'hommes charnels qui composent le monde.

C'est là pourtant votre œuvre à vous, ô milice pacifique des cloîtres. Par le rayonnement d'une vie toute de foi et de lumière, d'abnégation et d'angélique vertu, vous luttez contre l'envahissement des ténèbres, des fanges et des cupidités d'en bas. A cette soif de l'or qui dévore le monde, à cette fièvre de plaisirs qui le consume, à cette rage d'orgueil et d'ambition qui rend les hommes comme insensés, vous opposez le spectacle de votre pauvreté volontaire et saintement passionnée, de vos austérités, de vos humiliations librement consenties, avidement embrassées. Et, de ce choc incessant du bien et du mal entrant en lutte sur l'arène du monde, de ce « mélange de désintéressement et d'avidité, de grandeur et de bassesse, de jouissance et d'expiation, il se dégage je ne sais quoi de sain et de vivifiant dans l'atmosphère morale que chaque siècle respire, l'élément surnaturel y neutralisant l'action homicide de l'élément humain¹. » A ces générations qui se succèdent impatientes du frein et de l'autorité, avides de révolutions, vous êtes là, ô nos religieux et religieuses vénérés, vous êtes là sans cesse pour redire les joies de l'obéissance, du sacrifice, du dévouement à vos frères, et la légèreté du joug porté avec résignation et amour. Il n'est pas, mes frères, jusqu'à l'habit religieux lui-même qui ne soit une éloquente protestation, en face

¹ Tert., *Ad Mart.*, n. 2.

² *Ibid.*

³ Mgr Gay, *De l'Etat religieux*.

¹ Chanoine Didiot, *L'Etat religieux*, chap. XII, n. 11.

de ce luxe effréné, l'une des plaies de notre société.

C'est ainsi que la vie religieuse est et demeure, au milieu du monde, la gardienne des bonnes mœurs et des saines idées. Par sa muette prédication, elle exhorte, encourage et élève les âmes. En prenant sur elle le surcroît des conseils, elle montre combien est facile la pratique des préceptes. Elle va criant aux innombrables Augustins qui peuplent le monde : « Quoi ! ce que peuvent ceux-ci et celles-là, tu ne le pourras pas, toi ! » Elle inspire aux cœurs lâches une salutaire honte et force au bien les âmes indécises. Elle fait même sentir aux ennemis de la foi sa bienfaisante influence ; car elle concourt pour sa large part « à donner à l'Eglise cette note de sainteté qui la sépare si glorieusement de toute société infidèle ou hérétique¹, » et l'impose au respect et à l'attention même des incroyants.

Si le monde tire déjà un tel profit de la seule présence du cloître dans son voisinage, qui dira de plus les avantages inappréciables, pour la société, de la prière et des immolations au sein de la vie monastique ? La prière unie au sacrifice est une nécessité sociale. N'est-ce pas un païen, Platon, qui déclarait tout aussi impossible une société subsistant sans religion qu'une ville bâtie dans les airs ? Et les deux éléments de toute religion ne sont-ils pas la prière et le sacrifice ?

Il faut donc à une société la prière d'abord. Mais qui, dans le monde s'acquitte suffisamment de ce devoir ? Dans cette fièvre continue de divertissements et d'affaires, a-t-on le temps et le goût de prier ? Hélas ! l'immense foule des enfants du siècle a trop à faire de courir au temple de ses idoles visibles, l'argent et la volupté ; où trouverait-elle un instant pour songer à une autre divinité que celle-là ? Du reste, pour être de ces adorateurs en esprit et en vérité que demande le Père, il faut le recueillement de l'âme et le repos du cœur ; mais où sont dans le monde les âmes méditatives et les cœurs pacifiés ? Qui donc alors, je le demande encore une fois, paiera au Créateur, au nom et profit de la société, le tribut de la louange parfaite et de la prière ardente et pure, seule capable de l'honorer dignement ? Qui, mes frères, sinon ces religieux, ces religieuses, ces Trappistes et ces Carmélites tant accusés, tant calomniés ? Dans ce bruit confus de murmures coupables et de clameurs criminelles qui s'élève de la terre, entendez-vous ce concert de supplications et d'amoureuses louanges qui couvrent les cris de l'impiété, et vont jusqu'au ciel s'unir à l'hosanna des anges ! C'est la voix du cloître. Grâce lui soient rendues ! Par elle Dieu vengé des blasphèmes du monde, consent à nous

épargner encore et à garder pour nous des entrailles de miséricorde.

Mais non seulement, dans le cloître, on prie pour le monde : on s'immole encore pour lui. Sans le sacrifice, sans l'expiation, la prière ne suffirait point seule à désarmer la colère divine. Il est des heures où la malédiction d'en-haut pèse sur les sociétés d'un poids effroyable et menace de les écraser. Malheur à la terre en ces jours d'angoisse, s'il ne se trouve pas des âmes en grand nombre pour s'offrir, pour se dévouer à porter seules la plus lourde part du châtiment qui se prépare ! Mais, — je le dis à qui le sait mieux que moi, — de pareils dévouements sont rares dans la vie commune. Le monde va-t-il donc périr faute d'expiation ? Non, car ici encore le cloître deviendra le salut du monde, par les milliers d'hosties vivantes s'y immolant chaque jour sur l'autel de l'obéissance, du renoncement, de la souffrance avidement recherchée, héroïquement supportée.

Et voilà à quoi servent, dans la société, les âmes contemplatives, — je n'avais à parler que de celles-là, — qui se réfugient dans les cloîtres : voilà comment vous-même, ma sœur, vous aspirez à être utile au monde. Qui maintenant oserait bien encore redire à votre sujet le mot de l'Isariote : *Ut quid perditio hæc* ? C'est bien au monde en vérité à demander pourquoi dépenser à rien son existence derrière les grilles du Carmel ! Car si quelqu'un est passé maître dans l'art de gaspiller à des riens prétentieux de précieuses vies, c'est bien, je pense, ce monde qui ne se repaît que de vanités. Le monde est la terre inféconde par excellence, et, selon la parole du Cantique, le monde est un désert.

Quittez donc ce désert, ma Sœur ; quittez-le sans regret. Jésus vous attend pour vous inonder de délices par son amour. Allez donc, — l'heureux moment en est venu, — allez recevoir du Bien-Aimé la robe des fiançailles. Et quand vous ne serez pour ainsi dire plus qu'un avec l'Epoux Jésus, que vous marcherez revêtue de ses livrées et appuyée à son bras, sur son cœur, souvenez-vous toujours, dans votre prière, de nous tous condamnés à subir jusqu'à la fin le joug du monde, et obtenez-nous de partager du moins un jour avec vous, dans le blanc vêtement des élus, le festin des noces éternelles. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 septembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

¹ Mgr Gay, *De l'Etat religieux*.

Ami du Clergé du 28 septembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le soir de la Toussaint. — Le souvenir des Trépassés, 689.

Varia. — La neutralité scolaire, 693.

Panégyrique de sainte Thérèse. — Sa charité parfaite, 694.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie (suite). 4° Le Scapulaire, 697.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

LE SOUVENIR DES TRÉPASSÉS

Memoria memor ero.

Je me souviendrai.

(Thren., III, 20).

Notre sainte mère l'Eglise a vraiment les intuitions les plus sublimes. Elle n'est point comme l'Eglise protestante qui est une marâtre et dont le principe est : *Chacun pour soi*. Elle a un cœur de mère. Elle pense efficacement à tous ses enfants ; elle travaille à les réunir dans les sentiments de la plus intime dilection : et ceux qui sont sur la terre, et ceux qui règnent dans les cieux, et ceux qui après avoir quitté le monde achèvent leur purification avant d'entrer dans les joies ineffables du paradis. Ce matin, dans l'incomparable fête de tous les saints, elle nous disait : « Levez vos regards en haut ; louez, félicitez, priez vos frères qui ont conquis les palmes éternelles. » Elle nous voulait tout à la joie ; elle enflammait notre espérance ; et, pour stimuler nos saints désirs, elle déployait toutes les pompes de sa liturgie : les cloches sonnaient avec un accent spécial de triomphe ; les chants les plus beaux et les plus touchants retentissaient ; les suaves parfums de l'encens montaient vers le ciel et embaumaient nos âmes ; l'autel était magnifiquement décoré, et le prêtre, ministre du Dieu qui soutient, console et récompense, était revêtu d'ornements majestueux. Ce soir, l'Eglise nous invite à abaisser nos regards vers les régions désolées du purgatoire. Les cloches sonnent, mais c'est un glas funèbre ; la couleur noire, la couleur du deuil et de la douleur, apparaît à nos regards. Au lieu de cantiques de triomphe, ce sont des supplications, où se mêlent la peine et l'espoir. L'Eglise, comme une mère tendre et miséricordieuse, nous dit : « Rappelez-vous la parole du Psalmiste, souvenez-vous des morts, *memoria memor ero*. » Aussi bien, le souvenir religieux des défunts, voilà le sujet touchant dont je voudrais vous entretenir ce soir. Souvenez-

vous des trépassés, c'est UN BESOIN DU CŒUR ; souvenez-vous des trépassés, c'est leur CONSOLATION la plus délicieuse et la plus désirée ; souvenez-vous des trépassés, c'est pour vous la SANCTIFICATION et le BONHEUR. *Memoria memor ero...*

I

« Quand Dieu créa le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. » Or, le souvenir des trépassés est avant tout un acte de bonté, de bonté affectueuse, de bonté reconnaissante, de bonté bienfaisante.

C'est une loi inéluctable de notre nature ; nous avons besoin de nous souvenir, particulièrement de nos chers défunts. C'est une inclination irrésistible de notre cœur. Aussi, remarque un célèbre apologiste de la religion au siècle dernier, il n'y a rien que l'homme ne fasse pour se souvenir. Il dresse des statues, il bâtit des pyramides, il roule des blocs immenses, il construit des monuments. Il leur dit : « Je m'en vais ; encore une heure et j'aurai disparu ; restez à ma place et empêchez l'oubli de dévorer ma mémoire. » Quand Josué eut traversé le Jourdain, il fit prendre douze pierres énormes dans le lit desséché du fleuve, il les éleva sur le rivage en forme de monument, et il dit aux Juifs : « Placez-les ici en souvenir de ce que vous avez vu. Et quand vos enfants et vos petits-enfants vous diront : « Père, que signifient ces roches amoncelées ? » vous leur répondrez : « C'est ici que les eaux du Jourdain ont rétrogradé devant l'Arche. » — Le souvenir est tellement le besoin du cœur que toute la liturgie de l'Ancien et du Nouveau Testament, toutes les fêtes de la Synagogue et de l'Eglise ne sont qu'un mémorial vivant et saisissant des miséricordes de la Providence et des bontés du cœur de Jésus.

Mais, chose étrange ! nous avons un besoin impérieux de nous souvenir, parce que c'est juste, c'est digne, c'est la reconnaissance, c'est le signe certain de la gratitude, c'est l'honneur de l'âme qui nous pousse à admirer ce qui est beau et grand et à reconnaître les bontés dont nous avons été l'objet. Et *cependant le souvenir est rare* ; nous oublions les bienfaits avec une facilité déconcertante ; nous perdons de vue ceux dont nous sommes les obligés. Qui expliquera ce mystère ? Est-ce un des effets les plus lamentables de la chute originelle ? Est-ce la préoccupation des choses extérieures qui nous absorbe ? Est-ce le détestable égoïsme qui nous fait sentir sa tyrannie ? Je ne sais. Mais le fait est là quotidien, palpable, universel. Nous oublions ; nous oublions particulièrement les morts : ce père et cette mère à qui nous devons tout ; cet époux

ou cette épouse auxquels nous étions liés par les liens les plus étroits ; ces bienfaiteurs qui nous avaient comblés de leurs dons ; cet ami auquel au dernier moment nous avions juré une fidélité inviolable. Hélas ! hélas ! nous n'entendons plus leur voix qui, du fond de l'abîme, nous crie : « Mon exil s'est prolongé d'une façon lamentable. Loin de Dieu je souffre d'horribles tourments, et je n'ai personne pour me secourir : *Hominem non habeo* ! Ayez pitié de moi, je vous en conjure, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis ! » En réalité, comme dit l'auteur de *l'Imitation*, à peine les trépassés ont-ils disparu aux regards, qu'ils disparaissent de la mémoire de ceux avec qui ils ont vécu. Certainement, je parle d'une manière générale, car ici il y a de nobles exceptions. Mais d'ordinaire, à peine les derniers échos des cloches des funérailles se sont-ils tus que les morts sont oubliés. Ah ! s'ils revenaient sur la terre, s'ils pouvaient entendre les conversations qui se tiennent au foyer domestique, combien rarement ils entendraient prononcer leur nom ! Et cet oubli, cette abstention, quel redoublement de peine ne leur feraient-ils pas ressentir ! Souffrir en effet, c'est bien douloureux, mais souffrir sans rencontrer des cœurs compatissants, c'est une souffrance plus que centuplée.

Heureusement que l'Eglise est là pour nous rappeler au devoir, aux convenances, à la dignité de notre nature, et surtout à la charité. Tous les jours elle prie pour ceux de ses enfants qui ont quitté la terre, mais chaque année elle consacre un jour tout entier au souvenir des défunts, *in die Commemorationis defunctorum*. Elle est mère, et les mères n'oublient pas leurs enfants. Elle fait appel à toutes les ressources de son cœur ; elle emploie tous les moyens qui sont à sa disposition pour exciter en nous une salutaire émotion ; par toutes ses voix mystérieuses elle fait appel à notre bonne volonté ; elle nous dit : « Souvenez-vous de vos frères qui expient, *Mementote victorum* ! » Elle nous invite de la manière la plus pressante à ouvrir nos âmes aux sentiments de la piété, de la reconnaissance, de l'affection vraiment chrétienne. Elle nous rappelle que le souvenir des morts est non seulement un besoin de notre nature, mais qu'il est éminemment profitable pour les saintes prisonnières de la justice de Dieu, parce qu'il est souverainement efficace. Et son vœu le plus cher est que nous disions aujourd'hui sincèrement et du fond du cœur : « Oh ! oui, je veux me souvenir, *Memoria memor ero* ! »

II

Un pieux auteur¹ qui par ses considérations liturgiques, pleines de piété, a contribué beau-

coup à faire aimer la religion, raconte le fait suivant dans son livre des *Fêtes chrétiennes*.

J'ai connu, dit-il, un luthérien que notre croyance du purgatoire a rendu catholique. Il avait perdu un frère chéri, au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse, dans l'amertume de son cœur, de ce passage si brusque d'une orgie au cercueil. Son âme avait besoin d'être rassurée. Il savait toute la pureté qu'il faut pour le ciel, et, dans son culte, il ne trouvait point de lieu intermédiaire entre les parvis célestes et les profondeurs de l'abîme. Avec sa religion, il lui fallait croire qu'aussitôt le dernier soupir exhalé, le jugement de Dieu était accompli, jugement subit, instantané, irrévocable. Oh ! alors, ses frayeurs devenaient de déchirantes angoisses. Il n'avait plus de repos ; ses jours étaient sans distractions, ses nuits sans sommeil, ses pensées sans espérance. Il dépérissait à vue d'œil ; et lui aussi penchait vers la tombe, vers la tombe de son frère qu'il devait partager comme un lit de famille.

On lui ordonna de voyager. Mais lui se disait : « Je n'aurai pas le temps d'aller loin. Je mourrai dans une hôtellerie, soigné par des mercenaires étrangers ; et quand j'aurai fermé les yeux, on sera obligé de chercher dans mes papiers le nom du voyageur qui vient de s'arrêter pour toujours et qui n'a besoin que d'un gîte au cimetière. »

Ses amis se joignaient aux médecins, et le jeune Ecossais vint sur le continent. Je me trouvai sur le même vaisseau que lui. Bientôt nous entrâmes en conversation, et bien des liens de contact nous unirent.

Quand nous fûmes débarqués, nous logeâmes dans le même hôtel. Au bout de quelques jours il me révéla ce qui avait jeté tant de tristesse sur ses jeunes années : la mort de son frère et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être tant aimé. « Ah ! me dit-il, *c'était un jour des Morts*, par amour pour mon frère je vais adopter votre rite. Oh ! quand je pourrai prier pour mon frère, je respirerai, je vivrai pour demander du bonheur dans le ciel pour celui que j'ai tant chéri sur la terre. Votre culte fait qu'on peut encore s'entr'aider après la mort ; vos prières ôtent au sépulcre son terrible silence. Vous, vous conversez encore avec ceux qui sont partis de ce monde. Vous, vous connaissez la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le crime, mais qui n'est pas la pureté. Et entre les limites du ciel et de l'enfer, Dieu vous a révélé un lieu d'expiation. Mon frère y est peut-être. Je me fais catholique pour l'en délivrer, pour me consoler ici-bas, me soulager de ce poids qui m'opprime. Ce poids, je ne l'aurai plus quand je pourrai prier. » Et le luthérien tint parole, il abjura l'hérésie et embrassa notre sainte religion.

¹ Vicomte de Walsh.

Eclairé de la lumière de la grâce, ce protestant avait compris que la dévotion au purgatoire est très utile aux âmes qui ont quitté la terre dans la charité, mais sans être assez pures pour entrer immédiatement dans les tabernacles éternels.

Oh ! oui, le souvenir des trépassés est d'une grande efficacité pour les secourir. Mais pour cela, il faut qu'il ait toutes les qualités nécessaires pour toucher le cœur de Dieu et l'incliner à la miséricorde.

Qu'il parte d'un cœur *pur*, car Dieu entend la prière du juste, il fait la volonté de ceux qui le craignent, il ne refuse rien à ceux qui sont ses amis fidèles, à ceux qui sont ses enfants véritables.

Qu'il soit *continu*. Ne nous bornons pas à nous souvenir en passant, en ce jour de la Commémoration des fidèles défunts, de nos chers trépassés. Qu'ils aient une part très grande dans nos occupations, dans nos préoccupations, dans nos supplications, dans nos expiations.

Qu'il soit *agissant*. L'amour qui n'agit pas n'est pas une amitié sincère. C'est une vague impression qui demeure sans résultat ; c'est une religiosité sans efficacité. Qu'il se manifeste généreusement par des œuvres satisfaites, par des suffrages généreux !

Qu'il soit plein d'une *affection surnaturelle*. Rappelons-nous que les trépassés sont les enfants de Dieu, les rachetés du Christ Sauveur, nos frères en Jésus-Christ. La charité est la vertu durable, inextinguible : la mort n'est point capable d'éteindre sa flamme bénie. Ceux que nous avons aimés sur la terre nous aiment dans l'autre monde, et nous, nous devons continuer à les aimer, *caritas non excidit*. Nous devons les aimer tous, mais surtout ceux qui nous sont unis par l'amitié, la reconnaissance et la parenté. Aimons-les donc en Dieu et pour Dieu !

De plus, que notre souvenir pour les défunts soit pénétré de la plus *tendre compassion*. Ah ! si nous pouvions pénétrer dans le vestibule du ciel, s'il nous était donné d'entrer dans le sanctuaire de la purification, quelle douloureuse émotion nous éprouverions ! Quel spectacle navrant s'offrirait à nos regards ! Quels appels suppliants retentiraient à nos oreilles ! De quelles souffrances indicibles nous serions les témoins ! Ces âmes justes, qui ont encore quelques dettes à payer à la justice de Dieu, les expient avec une rigueur que j'oserai qualifier d'impitoyable, parce qu'elles ne sont plus dans le temps de la miséricorde. Ces âmes sont séparées de Dieu qu'elles aiment avec une ardeur incroyable ; elles gémissent amèrement dans la prison la plus pénible et dans le plus douloureux exil. Sans compter les peines physiques à la fois miraculeuses et très intenses, dont nous ne pouvons nous faire une

idée. Aussi s'écrient-elles avec l'accent le plus lamentable : « Seigneur, ayez pitié de moi selon la grandeur de votre miséricorde ! Du fond de l'abîme je crie vers vous ; de grâce, Seigneur, entendez ma voix ! O frères, ô amis, ô père, ô mère, ô parents, ne soyez point sourds à mes supplications ; ayez compassion de ma misère que vous pouvez si puissamment soulager ! »

Enfin, comme je l'ai insinué, si nous voulons venir efficacement au secours des âmes du purgatoire, que notre souvenir des trépassés soit un souvenir de *propitiation* et d'*expiation*. C'est un dogme bien doux et bien précieux qui nous est rappelé en ce jour de la *Commémoration de tous les fidèles défunts*, nous vivons non seulement en communion avec les élus, non seulement en union avec les fidèles qui sont sur la terre, mais aussi avec ceux qui ont quitté ce monde et ont été rappelés à Dieu. Nous sommes en relations certaines avec les morts ; nous pouvons leur appliquer les fruits de la Rédemption de N.-S. Jésus-Christ : *Cujus participatio ejus in idipsum*. Nous sommes toujours, même après la séparation momentanée du trépas, un seul corps mystique dont le Sauveur est le chef : *Vos autem corpus Christi et membra de membro*. Nous avons puissance pour soulager les défunts et les délivrer. Nous le pouvons par la prière privée, par l'adorable sacrifice de la messe, par la prière publique, le bréviaire, dont une seule oraison, au jugement de saint Alphonse de Liguori, « vaut mieux que cent oraisons de la prière particulière. »

Oh ! que toute cette doctrine est bonne, belle, consolante et réconfortante ! Combien il est doux de connaître notre pouvoir pour assister les âmes du purgatoire ! Comme dans cette fête de la *Commémoration de tous les fidèles défunts* nous devons être heureux de nous affermir dans ce souvenir saint, persévérant, actif, affectueux, plein de compassion et de miséricordieuse propitiation pour ceux qui nous ont quittés ! Comme nous devons nous renouveler dans la résolution du Psalmiste et de tous les bons chrétiens : « Oui, j'aurai la mémoire du cœur, *Memoria memor ero* ! » Oui, je me souviendrai des trépassés. C'est une des gloires les plus nobles de la nature humaine ; c'est la consolation très efficace de nos défunts. — J'ajoute que ce béni souvenir est pour nous un précieux élément de sainteté et une source de joie délicieuse.

III

I. UN ÉLÉMENT PUISSANT DE SANCTIFICATION, d'abord. L'expérience a démontré, dit un philosophe chrétien¹, que lorsqu'avec un cœur

¹ Gergerès.

aimant et sensible on s'éloigne des lieux et des objets qui rendent plus présent le souvenir des morts, le vide de l'âme affligée n'en est que plus grand. Que si, au contraire, on surmonte un premier mouvement d'effroi, de répugnance et de désespoir, pour se résoudre à ne point quitter la place qui a entendu les derniers adieux, après avoir été la confidente des plaisirs partagés et des épanchements mutuels, on s'y attache avec une affection et un respect tels qu'on regarde, bientôt après, tout ce qui s'y continue, en mémoire des défunts, comme des actes plus religieux du culte qu'on leur a voué. Il y a peut-être, enfin, quelque garantie de plus d'une bonne mort dans la résolution de ne point s'éloigner des lieux déjà sanctifiés par le trépas d'un père, d'une mère, ou d'un autre parent. Car il en est pour ainsi dire des victimes de la mort comme des victimes de la guerre. Lorsqu'un soldat blessé sait qu'il doit périr sur le champ de bataille, il préfère à tout autre endroit celui qui a été arrosé du sang de ses frères d'armes, et qui fut le théâtre d'un glorieux combat. Et pourquoi? C'est que la charité survit à la mort, et que, en ne se voyant pas séparé en tombant de ceux qu'on aimait, on croit être plus sûr de les retrouver lorsque sonnera l'heure de se relever dans un autre monde, pour ne plus se quitter.

Oui, dans le bienheureux souvenir des trépassés, tout nous excite au bien, tout nous prêche les grands principes qui doivent sanctifier notre vie. En pensant à ceux qui ne sont plus, nous nous persuadons plus efficacement de la réalité des fins dernières, pensée qui nous fait éviter le péché : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* (Eccli., vii, 40). Nous sentons plus vivement le néant des biens terrestres, de la gloire, des richesses, des plaisirs, qu'il nous faudra quitter nécessairement, peut-être bientôt. Nous sommes plus vivement convaincus de l'importance des bonnes œuvres, qui seules nous suivront au tribunal du Souverain Juge, et nous feront obtenir miséricorde : *Opera eorum sequuntur illos.* Nous comprenons mieux cette incomparable instruction de saint Paul qu'on lit à l'office des défunts, où tout nous parle de crainte salutaire, d'invincible espérance, de zèle pour le bien, de joie pour le triomphe final. Je vous la redis avec bonheur, car c'est une des pages inspirées les plus réconfortantes. Puisse-t-on l'avoir toujours dans la pensée et dans le cœur : ce serait une lumière puissante qui nous guiderait dans le chemin de la vie, et une consolation éminemment persuasive dans toutes les misères qui font le tissu de notre existence :

« Mes frères, dit le grand Apôtre, voici un mystère que je viens vous dévoiler. Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés dans la gloire. En un moment, en

un clin d'œil, au son suprême de la trompette (car la trompette retentira), les morts ressusciteront dans un état incorruptible, et tous alors nous serons transformés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit honoré de l'immortalité. Et quand ce prodige se sera réalisé, alors sera accomplie cette parole de l'Écriture : « La mort a été ensevelie dans sa victoire. O mort, où donc est ta victoire. O mort, où est ton aiguillon ? » Or le péché est l'aiguillon de la mort, et la loi est la force qui triomphe du péché. Grâce soient donc rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Oui, le souvenir de nos trépassés nous affranchit du péché, il nous porte à la vertu ; il remplit nos cœurs d'énergie pour pratiquer le bien, afin de retrouver nos chers disparus dans les joies de la bienheureuse résurrection. Oui, ce souvenir nous sanctifie. J'ajoute qu'il nous fait goûter un bonheur que le monde ne comprend pas, mais qui est la force de notre existence et notre très chère consolation. *Itaque consolamini invicem in verbis istis.* (I Thess., iv, 17).

II. Il n'y a pas à en douter : le souvenir des morts NOUS SOUTIENT, NOUS INSTRUIT ET NOUS CONSOLE. Il nous rappelle non seulement la physionomie physique de nos défunts, mais leur être moral, leurs exemples, leurs vertus, et leurs exhortations. Priant pour eux, nous recevons d'eux un très grand secours. C'est ce qu'on a appelé très justement *le bonheur dans le malheur*. Tous les esprits foncièrement chrétiens, toutes les âmes tendres ont senti vivement cette vérité. Qu'il me soit permis de citer l'exemple d'un de nos plus grands chrétiens, qui a pratiqué au plus haut degré la charité envers les vivants et envers les morts¹. Il avait perdu sa mère, douleur incomparable, et voici ce qu'il écrivait à l'un de ses amis : « Après le coup de la mort, où, dans l'excès de ma douleur, toute pensée de consolation me semblait impossible, injurieuse même à la mémoire de ma chère défunte, d'autres jours sont venus et j'ai senti que je n'étais pas seul. Et quelque chose d'une douceur infinie s'est passé dans l'intime de mon être. C'était comme une assurance qu'elle ne m'avait pas quitté. C'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible. C'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. Et de même qu'autrefois je reconnaissais les pas, la voix, le souffle de ma mère, ainsi quand un souffle réchauffant ranimait mes forces, quand une idée vertueuse brillait dans mon esprit, je ne pouvais m'empêcher de croire que c'était toujours Elle. Aujourd'hui encore j'éprouve la même impres-

¹ Frédéric Ozanam.

sion. Il y a des instants de tressaillement subit, comme si elle était toujours à mes côtés. Il y a surtout, quand j'en ai le plus besoin, des heures de maternel et filial entretien. Et alors je pleure peut-être plus que dans les premiers mois, mais il se mêle à cette mélancolie une ineffable paix. Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres qu'elle a tant aimés, quand je suis en repos avec Dieu qu'elle a tant servi, je vois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois si je prie, je crois entendre sa prière qui accompagne la mienne, car nous faisons ensemble le soir nos prières au pied du crucifix. Lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable cœur, comme tant de fois elle le suivit, porté en viatique dans d'indigentes maisons. Et alors, je ne sais si je me trompe, mais j'ai la ferme croyance de la présence de ma mère auprès de moi. Elle prie pour moi, elle demande à Dieu pour moi avec une puissance et un amour irrésistibles de partager son bonheur dans le ciel.»

Que tout cela est beau ! Que tout cela est touchant et consolant ! Chrétiens, en ce jour de la *Commémoration des fidèles défunts*, renouvelons-nous dans le souvenir si noble, si charitable et si fortifiant des trépassés. Ils pensent à nous : pensons à eux. Ils ne nous oublient pas : ne les oublions pas. Là est la vraie lumière qui éclaire la vie ; là est la plus réelle consolation qui soutient notre existence. *Memoria memor ero ! O Christ sauveur pour qui tout est vivant, donnez à nos chers défunts le repos éternel, introduisez-les au plus tôt dans les joies du paradis, afin qu'ils vous glorifient plus parfaitement et qu'ils soient pour nous de plus puissants intercesseurs ! Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* Donnez-leur le repos éternel et que la lumière éternelle luise pour eux. Ainsi soit-il.

VARIA

LA NEUTRALITÉ SCOLAIRE

— Voulez-vous que nous parlions de cette question qui a beaucoup passionné l'opinion ? A présent que l'agitation semble un peu calmée, la conversation familière que nous allons avoir aura des chances d'être accueillie sans parti pris. Nous raisonnerons posément et nous aurons peut-être le bonheur de nous entendre.

— *Nous vous écoutons.*

— Vous vous rappelez que le 14 septembre 1909, l'épiscopat français a publié une lettre collective dans laquelle il a rappelé que dans

certaines écoles l'enseignement s'est montré contraire à la foi catholique. Ce n'était pas un fait nouveau puisque la même constatation avait été maintes fois portée à la tribune de la Chambre et du Sénat. Les tribunaux eux-mêmes, et, en particulier, la Cour d'appel d'Orléans, avaient eu à juger des affaires où les mêmes allégations avaient été publiquement faites.

— *Les Evêques n'ont pas le droit de s'occuper des écoles publiques.*

— Non. Mais ils ont le droit et le devoir de s'occuper de la foi des catholiques, dont l'école ne veut pas s'occuper. Que l'école ne s'occupe pas de la foi catholique et les Evêques ne s'occuperont pas de l'école.

— *Ils ont condamné des manuels scolaires.*

— C'est encore un devoir de leur charge. De même qu'un berger ne laisserait pas son troupeau s'engager dans un terrain où se trouvent des herbes vénéneuses, les Evêques signalent à leurs fidèles les dangers que peuvent rencontrer leurs âmes et les âmes de leurs enfants. Ils ne seraient pas Evêques s'ils agissaient autrement.

— *Mais l'école a bien le droit, de son côté, d'enseigner ce qu'elle veut.*

— C'est une erreur. Elle est soumise à deux autorités qui ne lui laissent pas cette indépendance.

— *Lesquelles ?*

— La première est celle de la vérité. Or, il a été prouvé que ni la science, ni l'histoire, ni la philosophie n'admettent comme incontestés les passages que les Evêques ont signalés. De nombreuses discussions ont été faites sur ce point, et il en résulte qu'il n'y a rien de certain dans ce que les livres condamnés enseignent.

— *Et la deuxième ?*

— C'est l'autorité de la loi elle-même. En effet, la loi du 28 mars 1882 stipule expressément que l'école est neutre, c'est-à-dire qu'elle ne devra ni professer ni combattre les enseignements de la religion. Les déclarations de l'auteur de la loi, M. Jules Ferry, sont catégoriques à cet égard :

« Quant à la morale qui sera enseignée dans les écoles, dit-il au Sénat, le 10 juin 1881, elle n'ébranlera aucun principe métaphysique ou religieux ; ce sera une morale toute pratique ; sans prétentions et sans dangers, la bonne, l'antique morale humaine, la vieille morale de nos pères... Il sera question des vieux préceptes que nous avons tous appris de nos mères et de nos pères quand nous étions enfants... etc... »

Il va plus loin, et le 16 mars 1882, toujours au Sénat, il déclare :

« Si un instituteur public s'oubliait assez pour instituer dans son école un enseignement hostile, outrageant contre les croyances religieuses

de n'importe qui, il serait sévèrement et aussi rapidement réprimé que s'il avait commis cet autre méfait de battre ses élèves ou de se livrer contre leur personne à des sévices coupables. »

— *En effet, la loi est formelle.*

— C'est donc seulement l'observation de la loi que les Evêques ont réclamée, et, à cet égard, les pouvoirs publics, loin de leur en savoir gré, devraient déclarer qu'ils ont fait acte de bons citoyens.

— *D'aucuns disent que la neutralité est impossible.*

— Je ne les crois pas. Des maîtres respectueux de cette faiblesse qu'est l'enfant et ne voulant pas troubler sa conscience, savent éviter tout ce qui peut froisser ses convictions. Il y en a encore beaucoup comme cela. Mais si la neutralité est vraiment impossible, il ne fallait pas la promettre solennellement au point d'en faire une loi intangible. Tant que cette loi ne sera pas modifiée, tout le monde a le droit d'exiger qu'on l'observe.

— *Avez-vous d'autres arguments à développer ?*

— Il n'en manque pas. Celui-ci, par exemple. Depuis que l'école est devenue une institution nationale, entretenue par l'argent de tous, on n'a pas le droit d'en faire une machine de guerre contre les catholiques qui contribuent en si grand nombre à son existence. Si l'école était soutenue par les seuls protestants, elle pourrait être protestante ; si elle était soutenue par les libres penseurs, elle pourrait être libre penseuse ; si elle était soutenue par les seuls juifs, elle pourrait être juive. Du moment qu'elle est soutenue par tout le monde, elle ne doit combattre personne et respecter les convictions de tout le monde. C'est l'évidence même, et c'est pour cela que ces simples réflexions, qui ne visent aucune personnalité, mais qui se tiennent sur le terrain seul des principes, seront, je l'espère, comprises.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

(15 octobre)

SA CHARITÉ PARFAITE

Caritas Christi urget nos.

La charité du Christ nous presse. (II Cor., v, 14).

Dans une de ses pages les plus enflammées, saint Paul parle à ses chers Corinthiens de son ardent désir de voir Dieu : « Ah ! s'écrie-t-il, combien nous voudrions sortir de ce corps, pour aller jouir de la présence du Seigneur ! Aussi soit absent, soit présent, nous faisons tous nos efforts pour lui plaire. Car la charité du Christ nous presse. Il est mort pour

tous, afin que ceux qui vivent ne vivent pas pour eux, mais pour lui. » Toute la vie de sainte Thérèse paraît s'être inspirée de ces sentiments. Elle aussi soupire après la vision de Dieu, elle aussi ne s'applique qu'à aimer Jésus-Christ, et elle est pressée par la charité du Christ de ne vivre plus que pour lui, de n'aimer uniquement que lui. Elle éprouve même à l'aimer une sainte émulation qui lui fait dire avec cette admirable naïveté qui lui appartient aux saints : « Seigneur, que d'autres vous servent mieux que moi et que vous leur réserviez au ciel plus de bonheur, oh ! je le veux bien ! mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrai souffrir ! »

Sa charité d'ailleurs est complète. Elle consiste sans doute dans le pur amour de Dieu, mais elle ne néglige point les œuvres de charité extérieure. Son âme apostolique considère la bonté de Dieu et l'immense aveuglement des pécheurs ; elle supplie Dieu « d'aimer ceux qui ne l'aiment pas, » de leur ouvrir les yeux, de les convertir dans sa miséricorde, et à l'égard de tous elle est éminemment consolatrice.

I

Son amour de Dieu repose sur sa droiture sur son esprit de foi et son humilité.

1. Elle allait droit à Dieu, sans être arrêté jamais par aucune créature. Du monde elle avait entrevu les séductions dans sa jeunesse et sans cesse elle se reprochait d'y avoir un instant cédé, quoique les vanités de son âge irréfléchi n'aient point pris racine dans son âme : « J'aime mieux, disait-elle, vivre et mourir en travaillant pour la vie éternelle, que de posséder toutes les créatures, tous les biens de ce monde. » Quand elle parle des créatures elle ne songe point aux entraînements et aux passions du monde qui pour elle n'eurent aucun attrait. Par une grâce particulière, elle ne connut jamais les tentations de la chair, et quand on la consultait sur ce sujet qui tourmentait tant d'âmes, elle répondait qu'elle ne pouvait pas donner de conseil en la matière¹. Pour elle, les créatures c'étaient plutôt les dons de l'esprit et du cœur, car elle avait l'esprit très juste et très pénétrant, elle s'exprimait et écrivait avec le charme et la simplicité du génie, et c'est de ce côté qu'elle eût pu être tentée. Elle se réfugiait alors dans sa profonde humilité.

Lorsqu'elle déclare qu'elle veut vivre et mourir en travaillant pour la vie éternelle, ce n'est cependant pas la récompense qu'elle envisage, mais le seul et pur et parfait amour de Dieu. De là cette belle prière qu'on a longtemps attribuée à S. François-Xavier, mais qui lui appartient en propre :

¹ Actes de sa canonisation, *Articulus 12, Castitas.*

Si je vous aime, vous le savez, Seigneur. ce n'est point pour la ciel que vous m'avez promis ; si je crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont je serais menacée ; ce qui m'attire vers vous. Seigneur, c'est vous, c'est vous seul ; c'est de vous voir, ô mon Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri, dans les angoisses de la mort. Et votre amour s'est tellement emparé de mon cœur que lors même qu'il n'y aurait point de ciel, je vous aimerais ; lors même qu'il n'y aurait pas d'enfer, je vous craindrais. Vous n'avez rien à me donner pour provoquer mon amour, car, n'espérant pas ce que j'espère, je vous aimerais comme je vous aime.

Ce sont là des accents d'amour qui n'ont rien de la terre et qu'on ne pourrait rencontrer que dans la bouche de la Sainte Vierge ou de Jean le bien-aimé. Comme eux, Thérèse recherchait Dieu pour lui-même ; Dieu était le mobile droit et unique de ses actions ; elle ne demandait point les douceurs, les consolations, mais la croix seule où elle pouvait souffrir avec et pour Jésus. Telle était sa doctrine, qu'elle aimait, qu'elle pratiquait avec joie, qu'elle recommandait à ses filles : « Il ne convient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour, disait-elle ; servez gratuitement comme les grands seigneurs servent le Roi. » Et elle ne déguisait pas qu'aux âmes généreuses non seulement Jésus-Christ n'envoie pas les consolations sensibles, mais au contraire les peines intimes qui les meurtrissent. Avec quelle grâce elle racontait l'histoire d'une âme sainte qui avait donné pour l'amour de Dieu tout ce qu'elle possédait ! Il ne lui restait plus qu'une couverture, elle l'abandonna à un pauvre, et quand elle se fut bien dénouillée de tout, Jésus-Christ lui envoya aussitôt en échange des peines intérieures et des sécheresses. Et elle s'en plaignait ainsi, avec un doux reproche au Sauveur : « Seigneur, vous avez vraiment une charmante manière d'agir. Après m'avoir tout pris, vous voilà parti !¹ »

Comme on se trouve bien dans la compagnie de ces âmes sacrifiées, d'une piété si simple, d'un cœur si grand, limpides comme le cristal ! et qui d'entre nous ne désire leur ressembler, servir Dieu pour son unique amour, sachant que lui seul mérite toutes nos adorations, le sacrifice de toute notre vie, et que nous ne sommes que des serviteurs inutiles !

2. Ce qui nous empêche d'aimer Dieu comme nous le devons, c'est notre esprit de curiosité et d'orgueil. Nous voulons savoir même ce qui surpasse notre intelligence. Nous raisonnons, nous discutons les choses de la foi, les vérités de la religion, la conduite des chefs de l'Eglise, comme si nous avions autorité et lumière pour décider, pour définir et pour juger.

Tout autres étaient les dispositions de sainte Thérèse. Elle était convaincue que les vérités de la foi sont infinies, et donc que notre esprit

fini ne saurait ni les contenir ni les comprendre, et elle se réjouissait plutôt de son ignorance qui faisait mieux ressortir la grandeur de Dieu. « C'est un vrai bonheur pour moi, s'écriait-elle, de ne pouvoir comprendre les choses qui nous sont cachées, parce que l'âme est mieux élevée vers Dieu et saisie d'un sentiment d'adoration plus profond par les mystères qui la surpassent que par les choses accessibles à son bas et faible entendement. » Elle considérait que plus les merveilles divines qu'elle entendait raconter étaient grandes, plus Dieu en pouvait accomplir de plus grandes encore pour l'exaucer dans ce qu'elle demandait.

Elle ajoutait : « Moins je comprends, plus je crois. Plus je vais, plus je me trouve de force en ce qui regarde la foi. Il me semble que seule à discuter contre tous les Luthériens, je les convainrais de leurs erreurs. » C'est que la vérité possède une puissance sans rivale, la puissance de la lumière sur les ténèbres, et quand elle paraît, l'erreur s'évanouit, comme la nuit s'enfuit devant les premiers feux de l'aurore.

Mais elle n'entendait point que ses filles fussent des théologiennes, puisqu'elles n'en possédaient pas la science. « Dieu est si grand, leur disait-elle, qu'une de ses paroles renferme mille mystères. » Et elle se contentait d'adorer les mystères. Avec quelle foi ! Cela se trahissait dans son attitude, dans sa voix surtout, lorsqu'elle chantait le *Credo*, et dans le *Credo* l'éternité du règne du Christ : *cujus regni non erit finis*. Alors son visage s'enflammait, elle était heureuse de se dire la fille de ce royaume, elle se déclarait fière d'être l'enfant de l'Eglise.

Elle aimait l'Eglise. Rien ne la touchait que ce qui venait de l'Eglise. Les dévotions que celle-ci ne recommandait pas, Thérèse les réprouvait ou du moins ne les admettait pas... Leçon utile pour tant d'âmes qui se prétendent pieuses et qui recherchent des prières, s'adonnent à des pratiques qui ne sont pas revêtues de l'approbation de l'Evêque, qui représente l'Eglise.

Par contre, elle observait, elle célébrait les fêtes suivant le cycle que leur assignait la liturgie, particulièrement les fêtes de la Sainte Vierge, avec une piété filiale qu'elle communiquait à ses religieuses. Toutes ces fêtes de l'Eglise étaient pour elle comme des fêtes de famille. Alors elle y ajoutait ses exhortations persuasives, des chants plus solennels, parfois des poésies qu'elle composait, et qui se redisaient dans les joyeuses récréations du Carmel. Ainsi leur existence était toute compénétrée de foi, elles vivaient de la vie intime de l'Eglise ; les saisons elles-mêmes étaient annoncées et sanctifiées par ces solennités qui ne dédaignaient point d'unir les harmonies surnaturelles aux harmonies naturelles.

¹ Cette parole est attribuée à Marie Diaz.

3. Et comme sans l'humilité toute vertu demeure instable et de nul prix, Thérèse aimait à se placer au dernier rang, elle redoutait l'admiration des foules, et quand on lui témoignait des égards, elle ne pouvait se défendre de dire : « Je vous en supplie, épargnez-moi pareil tourment ! » Car de ce côté elle fut souvent tentée : « Quand j'étais jeune, déclarait-elle, on m'a dit que j'étais belle et je l'ai cru ; plus tard on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai cru encore trop facilement. Aussi me suis-je confessée de ces vanités-là. » Ce qu'elle craignait, c'est que ces pensées avantageuses d'elle-même ne lui fissent oublier la pensée de Dieu et ne diminuassent en elle son amour. Alors elle s'en humiliait profondément, et ces tentations elles-mêmes devenaient pour elle une occasion de s'élever davantage vers Dieu et de se convaincre plus que jamais de son néant. « L'humilité, pensait-elle, c'est la vérité, et la vérité c'est que si Dieu nous fait de grandes grâces, nous sommes toujours par nous-mêmes moins que rien. »

II

Aussi rien ne saurait la détourner de Dieu. Son amour est admirablement pur et parfait ; elle en connaît toutes les douceurs, elle en connaît mieux encore toutes les épreuves. Et cependant quand ses frères souffrent, quand sa charité l'appelle vers eux, elle quitte aussitôt l'oraison, ses exercices de piété, ses pratiques les plus chères, pour les aider et les consoler : « O mon Jésus ! s'écriait-elle un jour, qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes, puisque le meilleur service que l'on puisse vous rendre, c'est de vous abandonner pour leur faire du bien ! » C'est ainsi qu'elle avait l'intelligence de la charité.

Apprend-elle qu'une de ses filles souffre ? Elle se lève en cachette pendant la nuit, elle se traîne à l'infirmerie pour la relever par ses paroles maternelles, par ces mots qui lui jaillissent du cœur et qui font tant de bien aux âmes endolories : « Prenez courage, disait-elle, cette épreuve ne sera rien ! » ou bien : « Pauvre enfant ! ne soyez pas aussi affligée, votre peine se changera en joie. Je communierai demain pour vous et j'espère que Notre-Seigneur vous viendra bientôt en aide ! » Elle emportait avec elle une partie de cette douleur qu'elle savait si bien soulager.

Souvent les personnes qui souffraient étaient loin d'elle ; alors elle les visitait par ses lettres qui étaient toutes douceur, toute lumière, toute affection. C'est un apostolat trop oublié que celui des lettres. Vous savez que telle amie est éprouvée par la maladie, un deuil, un chagrin, un revers de fortune. Elle est seule, toute démontée, brisée dans sa solitude et gémissant du peu de fond qu'il faut faire sur l'amitié

humaine. Tout à coup elle reçoit de vous une lettre qui lui dit que vous pensez à elle, qu'elle n'est pas seule au monde et qui lui montre le côté de l'espoir humain avec celui des horizons surnaturels. Voilà une âme qui se remet à espérer, à aimer, à prendre confiance en elle-même, dans les événements, et surtout en Dieu. Je dis alors que vous avez fait une grande et sainte action. Sainte Thérèse disait en parlant d'un de ses neveux : « Un petit mot qui n'est rien pour moi est beaucoup pour lui et il peut en avoir besoin. » Ces petits mots elle les multipliait, afin d'aller jusqu'au fond de l'Espagne combattre cet ennemi de l'âme, le chagrin qui souvent conduit au désespoir. Rappelez-vous qu'un « petit mot » de vous souvent serait bienvenu, et qui sait ? en montrant à une âme que vous l'aimez, que vous vous intéressez à ses peines, vous la ramèneriez à Dieu.

Car c'est toujours à Dieu que revenait Thérèse. Si elle aimait, c'était pour faire connaître Dieu à ceux qui l'ignoraient ou qui seraient tentés de s'éloigner. Dieu était toujours au moins de moitié dans toutes ses affections, et comme celles-ci étaient ardentes ! Aussi bien, ce qu'elle aimait, c'était l'âme, l'âme qu'elle voulait pure, élevée, simple ; et qu'elle aimait d'autant plus qu'elle espérait la rendre plus grande et plus proche de Dieu. C'est pourquoi elle s'emparait d'elle, la réchauffait de sa douce affection, et pour la posséder davantage, pour se faire mieux aimer d'elle, lui prodiguait les paroles les plus aimables, les plus délicates attentions. Et si elle se faisait aimer, c'était non pas dans un but personnel et égoïste, non pas pour jouir de cette affection humaine, mais pour se servir de ces élans d'affection comme d'échelons surnaturels pour faire monter les âmes jusqu'à Dieu.

Et n'allez pas croire que son amitié manquât de sincérité ou de profondeur. Elle était en toutes choses la sincérité même. Si elle s'informait de la santé, des affaires, de l'état d'âme d'une personne amie, c'est que sa santé, ses affaires et son état d'âme l'avaient occupée. Et comme ses puissantes affections humaines, nées de son cœur extraordinairement aimant, s'appuyaient sur Dieu, elles demeuraient inébranlables, durables comme Dieu même.

Il existe un ordre dans la charité. En premier lieu nous devons aimer ceux de notre famille. Pour sainte Thérèse, ses frères, ses sœurs, ses parents étaient l'objet d'une iniquité prédilection. Dieu lui a révélé, par exemple, que sa sœur Marie mourra subitement ; alors, sans la prévenir toutefois, elle la prépare à mourir, elle lui représente qu'il faut toujours être prêt, et lui fait promettre de communier souvent. Celle-ci vécut en effet ses dernières années dans une grande pureté de conscience, et elle mourut sans témoin et sans confession.

Mais elle s'était confessée peu de jours auparavant.

Sa famille était comme elle, ardente dans sa foi, mais portée aux excès par la vigueur du tempérament. Son frère Augustin remporte dix-sept victoires au Pérou, et, comme les autres conquérants espagnols, il exerce son despotisme sur les vaincus. « Renoncez à votre place, lui mande-t-elle, si vous ne voulez perdre la vie du corps et celle de l'âme ! » Il l'écoute et revient aussitôt. A peine a-t-il quitté son poste que les Indiens saccagent la ville et massacrent le gouverneur qui le remplace. — Laurent, un autre de ses frères, se place sous sa direction et lui obéit humblement comme il eût fait à son confesseur. Mais quelle sollicitude pour lui ! Elle éclaire sa conscience, elle le dirige dans les rudes voies spirituelles où elle lui permet le cilice de temps en temps ; elle lui écrit souvent, au risque de prendre le temps de l'oraison. Il s'agit de l'âme de son frère ! Elle sait que c'est « rendre service à Dieu » que de « l'abandonner pour faire du bien » aux chrétiens, mais avant tout à son frère. Un jour elle tombe malade et se voit réduite à se servir d'une main étrangère pour ses lettres ; mais aussitôt que sa main est libre elle reprend la plume et écrit avec la grâce qui lui est propre : « Ce que j'ai souffert ne m'ôtera pas aujourd'hui la consolation de vous écrire de ma propre main, car je n'ai pas envie, *pour vous mortifier, de me mortifier la première.* »

Comment n'aurait-elle pas attiré tout le monde, avec cette manière délicieusement religieuse de comprendre et d'accomplir son devoir ? Elle avait une nièce, Béatrix, très hautaine par nature, et avec l'âge devenue fort vaniteuse. A quinze ans elle était fière de sa beauté, du charme de sa voix, de sa merveilleuse chevelure, de tous les talents qui brillaient en elle et qui exposaient son salut. Car elle se complaisait aux fêtes du monde et s'échappait parfois de la maison paternelle pour assister aux réjouissances du palais ducal où elle était gâtée. Thérèse la reprenait doucement, de peur que son caractère fier ne vînt à se cabrer, elle la rappelait aux choses sérieuses, et considérant les trésors dont Dieu avait orné son âme, elle lui disait : « Béatrix, vous aurez beau faire, vous vous ferez Carmélite ! » Et la jeune fille réfléchissait ; peu à peu la foi triomphait en elle de la vanité. Elle eût certainement succombé dans le monde ; mais Thérèse mit tant de délicatesse, tant de condescendance, tant de solide doctrine dans ses remontrances, que sa nièce un beau jour, en pleine jeunesse, entra au Carmel d'Albe.

Ces succès spirituels, ces conversions d'âmes, la sainte les achetait au prix des plus grands sacrifices. Mais elle était heureuse de souffrir et elle suppliait Dieu de lui envoyer toujours

plus de souffrances, pourvu que les âmes fussent sauvées : « Je vous supplie, Seigneur, s'écriait-elle, d'ouvrir à ceux qui ne frappent pas à la porte de votre cœur, de guérir ceux qui non seulement se plaisent à être malades, mais travaillent à augmenter leurs maladies. Vous dites, Seigneur, que vous êtes venu chercher les pécheurs ; les voici, les vrais pécheurs ! N'écoutez que votre propre bonté. Ayez pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes ! »

Comment Dieu n'aurait-il pas été attendri par cette prière, accompagnée d'une telle soif du sacrifice ! Aussi bien en ce monde elle ne redoutait aucune peine, aucune douleur, aucune puissance humaine. Son caractère même avait reçu la trempe divine : « Hormis le péché, disait-elle, je n'ai peur de rien ! »

Sachons imiter au moins de loin ces admirables exemples. Ils nous apprennent ce qu'est la vraie et parfaite charité ; et ces avis, ces sentiments, ces sacrifices sont si beaux qu'il est impossible qu'ils ne pénétrent pas nos âmes.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

IV. — Le Scapulaire

Le scapulaire gage de salut. — 1^o En 1640, sur les frontières de Lorraine, à trois lieues de Pont-à-Mousson, une escouade de Croates ayant été surprise par la compagnie de cheval-légers de M. de Maupas, ce capitaine ordonna qu'on ne fit pas de quartier. Un de ces malheureux Croates ayant été percé de plusieurs coups qui ne lui donnèrent point la mort, les soldats français, pour l'achever, lui assénèrent sur le corps et sur la tête des coups de crosse de mousquet, lorsqu'il leur dit avec un sang-froid qui les étonna :

— Vous faites de vains efforts pour m'ôter la vie ; je ne mourrai pas sans confession, car je suis enfant de Marie et je porte son scapulaire.

— Que ne le disais-tu plus tôt ? dit un cavalier, nous t'eussions donné la vie. Crois-moi, fais un acte de contrition, car il n'y a pas de prêtre ici.

— J'espère, dit le Croate, que Dieu me fera la grâce d'en voir un.

En effet, il survécut à tant de blessures mortelles, et, quoique ainsi mutilé, il se traîna, comme par inspiration, sur le chemin de Metz. Un prêtre, conduit par la Providence, vint à passer. Le soldat lui fit sa confession et reçut l'absolution, que son âme semblait attendre de la protection de Marie comme un dernier bienfait ; et il mourut aux pieds du prêtre, plein de foi et dans la paix du Seigneur.

2^o Un de nos anciens élèves, écrit M. Blot, missionnaire apostolique, s'était tiré deux balles dans le crâne. Néanmoins il ne mourut pas sur

le coup, et recouvra suffisamment la connaissance et la parole pour pouvoir se confesser ; il se repentit et reçut l'Extrême-Onction. Puis, ses mains crispées entr'ouvrant le vêtement qui recouvrait sa poitrine, il montra son scapulaire qu'il n'avait pas quitté, et dit d'une voix mourante : « J'avais tant prié Marie autrefois qu'elle a pitié de moi aujourd'hui. »

3^e Un homme qui avait failli à l'honneur et qui redoutait les poursuites de la justice, voulait absolument, pour se soustraire à ses terreurs, en finir avec la vie, quoi que pût faire et dire le P. Millériot, de la Compagnie de Jésus.

— « Au moins, lui dit le zélé missionnaire, au moins, mon ami, accordez-moi une grâce : je vais vous donner le scapulaire ; promettez-moi de ne le quitter jamais. »

— « Mon Père, je vous le promets... Vous avez été si bon pour moi ! » Et il s'en va... Le Père se disait tout bas dans ce langage aussi apostolique qu'original qui lui était familier : « Mon ami, je te tiens... *Tu peux te tuer si tu veux... tu n'en mourras pas.* » Le même jour, le malheureux que poursuivait la tentation du désespoir, pour accomplir sa funeste résolution, se jette dans la Seine ; mais il ne put jamais se noyer, quoiqu'il s'y reprit à deux fois et ne sachant pas nager. Il avait gardé son scapulaire. Il fut très malade et se convertit.

4^e Durant les exercices spirituels donnés dans une prison, le même P. Millériot, après avoir confessé une prisonnière, la reçoit du Scapulaire et lui fait promettre de ne jamais le quitter. Quelques jours après, il la retrouve dans la cour de la prison.

— Eh bien ! Mère, lui dit-il, comment allons-nous ?

— Ah ! mon Père, depuis que je ne vous ai vu, ça a été bien mal ! Je me suis pendue !

— Pendue, ma pauvre fille !

— Oui, pendue ! Mes compagnes de détention m'ayant accusée d'une infamie, je me pendis à un gros clou. Déjà j'étouffais, j'étais étranglée, lorsque je pense à mon scapulaire, j'élève mon cœur vers la Sainte Vierge... Soudain, la corde casse et je tombe sur mes pieds.

Elle n'eut pas envie de recommencer.

Ne quittons jamais notre scapulaire. — L'aumônier d'un collège faisait la visite des dortoirs pour s'assurer si tous les élèves étaient couchés. Il aperçut un jeune enfant agenouillé près de son lit.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas encore couché, mon ami ? lui dit l'aumônier.

— J'ai donné au portier mon scapulaire pour qu'il y mette un cordon ; il ne me l'a pas encore rendu. Je n'ose pas me coucher ; j'ai peur de mourir cette nuit sans mon scapulaire.

— Recommandez-vous à la Sainte Vierge et ne craignez rien ; demain votre scapulaire vous

sera rendu ; en attendant, dormez bien, mon enfant.

— Oh ! non, je ne puis me coucher ; je mourrai peut-être cette nuit.

Et, en disant ces mots, le pauvre enfant pleurait à chaudes larmes. L'aumônier, touché des dispositions de cet enfant et admirant sa confiance en Marie, descendit chez le portier et rapporta à ce pieux élève son scapulaire. Celui-ci le baisa dévotement, et, l'ayant mis à son cou, il s'endormit plein de joie en invoquant Marie qu'il appelait sa tendre mère.

Le lendemain matin, l'aumônier faisait sa visite pour voir si tout le monde avait été exact à se lever au signal donné. Arrivé devant le lit du pieux enfant qui l'avait tant édifié la veille, il s'aperçut qu'il était encore couché. Il crut qu'il réparait le temps perdu la veille, et l'ayant appelé plusieurs fois sans en recevoir de réponse, il s'approcha pour l'éveiller. Mais, ô surprise ! l'enfant était mort, mort pendant la nuit !... Un angélique sourire était peint sur sa figure ; il tenait encore dans ses mains son scapulaire qu'il avait sans doute baisé une dernière fois avant de s'endormir dans le Seigneur. Marie voulut récompenser l'admirable confiance de son jeune serviteur en ne permettant pas qu'il mourût sans être revêtu de ses saintes livrées.

Le scapulaire d'une jeune ouvrière. — Une jeune ouvrière en robes avait quitté sa petite ville natale pour aller se fixer à Paris. Sa mère, dont elle était l'unique enfant et qui était veuve depuis plusieurs années, l'avait accompagnée. Possédant quelques ressources et comptant sur l'avenir, ces deux femmes s'installèrent assez commodément. La jeune ouvrière, déjà fort habile, dut s'adjoindre bientôt quelques apprenties, car la clientèle avait augmenté. Tout allait bien et le bonheur régnait dans ce petit intérieur. Plusieurs années se passèrent ainsi ; mais un jour la mère, encore dans la force de l'âge, fut atteinte d'une maladie incurable. La jeune fille, qui aimait sa mère avec une extrême tendresse, laissa son travail pour les soins de sa malade. Elle les lui prodigua et la nuit et le jour. De longs mois se passèrent ; mais le mal ne fit qu'empirer. Au bout de deux ans, cette prédestinée de la souffrance rendit son âme à Dieu, après avoir supporté ses vives douleurs avec la résignation d'une sainte.

La pauvre fille, restée seule sur la terre, ne pouvait se consoler de la mort de sa mère. Épuisée de fatigues et de veilles, le cœur brisé, elle tomba dans une maladie de langueur qui la minait sourdement et devait lui être fatale. Pour comble de malheur, toutes ses ressources s'étaient taries, et le travail, auquel elle ne pouvait guère se livrer d'ailleurs, lui manquait totalement. Alors des jours très cruels se levèrent pour cette infortunée. La misère la plus

complète l'avait envahie ; mais d'une fierté de caractère peu commune, elle ne pouvait se résoudre à tendre la main. Que faire dans cette extrémité ? Une nuit, l'infortunée n'y tint plus. Résolue d'en finir avec la vie, elle garnit une chaufferette, ferme sa chambre en dedans, allume le charbon et se jette sur son lit.

Vers cinq heures du matin (c'était au mois de juillet), une de ses anciennes amies qui, providentiellement, était arrivée la veille à Paris, alla en toute hâte la visiter. D'un pas alerte, elle monte à la chambre de la jeune ouvrière, frappe à la porte, mais pas de réponse. Elle frappe plus fort ; même silence ! Impatiente autant qu'étonnée, car on lui a dit que son amie était dans sa chambre, elle regarde par le trou de la serrure et constate avec stupeur que la porte est fermée en dedans. Une pensée horrible lui traverse l'esprit ; elle appelle au secours. On enfonce la porte, et que voit-on ? Un cadavre sur le lit !

En ce moment-là même, le fameux docteur Récamier entrait dans cette maison pour visiter un malade. On le prie de venir jusqu'à cette chambre funèbre. Il arrive en toute hâte, prend le bras de la jeune fille : il était froid et déjà presque raidi ! Il penche son oreille sur le cœur. Pas un battement ! « Hélas ! elle est bien morte, » s'écrie-t-il. Mais, en examinant toute chose avec plus d'attention, il aperçoit sur la poitrine de cette pauvre désespérée un scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. « Elle ne doit pas être morte, reprend vivement le docteur d'un ton plein de foi : elle porte le scapulaire de la Sainte Vierge ! » Et le grand docteur, qui était un chrétien plus grand encore, presse ce scapulaire entre ses mains. Il se penche de nouveau sur le corps inanimé de la malheureuse ; il prête une oreille plus attentive. Mais toujours, hélas ! le silence et l'immobilité de la mort ! La foi du docteur Récamier était soumise à une rude épreuve. Il demeurait là, muet d'étonnement et de douleur.

Après avoir réfléchi quelques instants : « Prenez donc deux martinet, dit-il aux personnes présentes, et frappez sans relâche sur tous les membres de ce corps et surtout sur la poitrine. Il n'est pas possible que Notre-Dame du Scapulaire ait laissé périr cette âme dans le désespoir. » Et l'on se met à frapper à coups redoublés ; et à chaque minute le docteur examine, avec une attention impatiente, si aucun signe de vie n'apparaît. Après une heure d'efforts et de sollicitudes, le mâle visage du docteur s'illumine tout à coup ; il s'écrie les larmes aux yeux : « La vie revient ! Je vous le disais bien : Notre-Dame ne pouvait la laisser mourir ainsi ! Moi, je soigne les malades, mais Dieu les guérit ! »

On prodigua à la jeune fille tous les soins que réclamait son malheureux état. Elle revint à la santé. Longtemps elle pleura son crime

avec des larmes amères et en demanda humblement pardon à Dieu et aux hommes. Un jour enfin, l'heureuse protégée de Marie ne crut pouvoir mieux expier sa faute qu'en entrant dans l'état religieux. Elle sollicita avec une persévérance à toute épreuve une place au noviciat des Petites Sœurs des Pauvres. La pieuse ouvrière y fut admise et y vécut de longues années, donnant à tout le monde l'exemple des plus hautes vertus. Elle est morte, il y a peu de temps, supérieure de l'une des maisons des Petites Sœurs des Pauvres, chargée de mérites et de jours, et redevable de son salut au saint scapulaire du Mont-Carmel.

Le scapulaire et le feu. — En 1858, le feu se déclarait à Saint-Remy-aux-Bois, dans le diocèse de Nancy. La commune n'avait pas de pompe à incendie ; déjà deux grandes maisons pleines de fourrages étaient embrasées, lorsqu'une personne pieuse engage le propriétaire d'une troisième ferme envahie par le toit, à jeter un scapulaire au milieu des flammes pour arrêter les ravages du feu. Aussitôt le vent tourne et porte les étincelles en dehors du village et dans la campagne. Bien plus, dans la cave d'une des maisons détruites, une bonne femme pour préserver un petit baril de vin, son unique richesse, imagina de le couvrir d'un scapulaire ; le vin fut retrouvé intact sous les cendres ainsi que le scapulaire, et le gendarme s'écriait en montrant le baril et le scapulaire : « Je n'aurais jamais cru un tel prodige si je ne l'avais vu, ni une telle bonté de la Sainte Vierge, qui a voulu garder même le vin mis sous sa protection. »

La ville de Sainte-Aulaye, au diocèse de Périgueux, faillit être détruite par un horrible incendie ; c'était pendant une grande mission. L'un des religieux prédicateurs appelle un jeune homme plein de foi qui l'accompagnait et lui cria devant la foule : « Jalage, allez au foyer de l'incendie et jetez votre scapulaire dans le feu. » L'enfant obéit, et traversant à pas précipités la population en délire, il disait : « Priez la Sainte Vierge, car je vais éteindre le feu. » Au même instant il lance son scapulaire, et une colonne de flammes, après s'être élevée à plus de quinze mètres, retombe dans le brasier et bientôt s'éteint entièrement.

« Grâces à Marie ! » s'écriaient les fidèles.

« Ce garçon est sorcier ! » vociféraient les impies. Ils aimaient mieux croire au sortilège qu'à la protection évidente du saint scapulaire ! Cependant, retrouvé intact le lendemain dans les cendres encore chaudes, il attestait une fois de plus la miséricorde toute-puissante de Marie.

« Moi seul portais le scapulaire. » — Le 8 mai 1842, le train de Versailles qui ramenait une foule nombreuse des *grandes eaux*, éprouva un affreux accident dont on a depuis

gardé la mémoire. Plus de cent morts et beaucoup de blessés étaient entassés sur la voie, au milieu des wagons brisés et en feu. Ceux qui n'étaient pas atteints furent brûlés sur place. Ce spectacle déchirant n'a pas été oublié. Le lendemain, on entendit un jeune homme légèrement blessé, témoigner hautement qu'il survivait *seul* aux voyageurs du wagon qu'il occupait, après avoir été jeté hors de ce triste groupe et à distance de la voie sans savoir comment : « Moi *seul*, ajoutait-il, portais le scapulaire ! »

Une bonne cuirasse. — C'était un héros et un chrétien que le clairon Rolland, du 18^e bataillon de chasseurs à pied. En Afrique, de 1844 à 1846, il fit glorieusement parler de lui ; il fut fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Au ministère de la Guerre, et à Aubrac (Aveyron), ses états de service sont là pour le témoigner.

Fils d'un paysan des Cévennes, il était de la race des preux du moyen âge : comme eux, il savait combattre avec vaillance et prier avec foi.

Sa manière était fort simple : à certains moments de l'action, ébaucher un signe de croix, faire une invocation à la Sainte Vierge, et ensuite y aller de toute la fougue de son cœur de Français, à la grâce de Dieu ! Cela lui avait toujours réussi.

A Isly, le 14 août 1844, il fit à la baïonnette une trouée sanglante dans la masse ennemie, et revint sans une égratignure. Après le combat, un check blessé, qu'il voulut secourir, lui tira traîtreusement un coup de pistolet presque à bout portant, sans l'atteindre.

En 1845, au désastre de Sidi-Brahim, il brûla jusqu'à sa dernière cartouche. Quand les projectiles lui manquent, il utilise sa baguette ; quand il n'a plus rien à mettre dans son fusil, il s'élance à l'arme blanche ; mais, entouré, écrasé par le nombre, il est garrotté et conduit, au milieu de l'action, à Abd-el-Kader, qui, à l'ombre d'un figuier, suivait toutes les péripéties du drame sanglant.

— « Sonne, lui dit-il, *pour que les Français cessent le feu.* »

Rolland prend son clairon et envoie au contraire à ses vaillants camarades, qui se défendaient comme des lions tombés dans une embuscade, *les notes éclatantes de la charge*. L'héroïque phalange, croyant à l'arrivée d'un secours, s'élance soudain dans la direction du son, et, comme un flot soulevé, elle rompt la digue de fer qui l'enserme.

Ce fut le dernier effort. Tous ceux qui n'étaient pas morts tombaient au pouvoir de l'ennemi.

Rolland accepte la captivité en chrétien, sans murmurer.

Quand les Arabes se décident à se débarrasser de leurs prisonniers par un massacre en masse, il devine leur sinistre projet et en avortit ses malheureux compagnons.

— C'est pour cette nuit, leur dit-il ; veillez !

Seul, il ne désespère pas. Selon son habitude en pareille occurrence, il récite le *Souvenez-vous*, et, la main armée d'un couteau qu'il a trouvé, il attend.

A minuit, une grande clameur se fait entendre. Il se signe et s'élance. Un Arabe se trouve sur le passage : il lui plonge son arme dans la poitrine, enjambe le cadavre et sort du gourbi. On le poursuit ; il fuit à toute vitesse. La haie de clôture l'arrête ; un coup de baïonnette qui devait le clouer là lui passe entre les jambes ; il fait un bond et roule de l'autre côté. Deux réguliers le saisissent par la ceinture de son pantalon ; il se débat et son pantalon en lambeaux leur reste entre les mains ; il se sauve en chemise. Il reçoit une terrible décharge ; les balles ne font que l'effleurer. Il continue sa course folle, atteint une colline, et, haletant, s'arrête enfin.

De ce point culminant, il assiste, à la lueur de l'incendie, à l'égorgement de ses amis ; il entend leurs cris d'angoisse.

Puis tout s'éteint, tout se tait : le sacrifice est consommé ; il est seul !

Il se remet en marche, traverse la Moulaiâ et s'enfonce dans les forêts. Pendant trois jours, il erre à l'aventure, n'ayant pour boussole que les étoiles. Harassé, meurtri, engourdi par le froid des nuits, brûlé par le soleil pendant le jour, tremblant les fièvres, presque nu, assailli par des orages terribles, traqué par les hommes, menacé par les bêtes féroces, il va toujours, ne prenant pour nourriture que quelques figues qu'il cueille au passage, n'ayant pour arme que sa prière.

Enfin, au soir du troisième jour, à l'entrée d'un village, il se trouve en face de deux Kabyles. L'un d'eux lève le bras pour le poignarder ; on le lie, puis, dans l'espoir d'une récompense, les deux Arabes le conduisent, à travers mille obstacles, au camp français. Là, il est entouré, fêté, et reçoit la décoration de la Légion d'honneur.

A quelques jours de là, une colonne part en expédition. Il veut en être. Pour ménager sa faiblesse, le général lui permet de suivre en volontaire.

Un jour qu'après une affaire, il furetait pour dénicher l'ennemi au bord de la mer, il aperçoit dans une caverne, à travers une fissure de rochers, des Kabyles coiffés de képis français, les képis des martyrs de Sidi-Brahim !...

Le sang afflue à son noble cœur : il s'élance au fond du trou et tombe au milieu des Arabes ; c'était une vraie fourmilière ; il est accueilli par une décharge générale.

— Sainte Vierge ! dit Rolland.

Il s'accule contre le roc, et de la baïonnette il frappe à droite, à gauche, par devant, par derrière, dans la poitrine, dans le ventre, dans le tas, comme ça vient, avec rage, avec frénésie.

Combien de temps cela dura-t-il ? Quelques minutes à peine.

Quand on put le secourir, on le trouva devant un monceau de cadavres, les vêtements couverts de sang et troués de balles, mais sans une seule blessure!...

Le commandant de Lourmel vint, à sa sortie, presser les mains du vaillant soldat.

Le général Cavaignac lui décerna les honneurs du triomphe et, le plaçant sur un caisson d'artillerie, le fit passer devant les troupes formées en bataille.

Le soir, il dînait à la table de l'état-major, et comme on s'extasiait sur sa chance :

— Mon général, dit-il, c'est que je porte une bonne cuirasse !

Et découvrant sa poitrine, il montra son scapulaire !

Récit d'un missionnaire. — J'étais allé, dit un missionnaire lazariste, Mgr Bruguière, vicaire apostolique du Tcheng-Ting-Fou, donner la confirmation dans un village de mon vicariat. Les chrétiens m'avaient rendu tous les honneurs qu'ils avaient pu, et, chose inouïe pour l'endroit, j'étais entré ce jour-là précédé de dix cavaliers. Cette pompe avait frappé les païens : « C'est le grand chef des chrétiens qui passe, c'est leur mandarin, » se disaient-ils entre eux.

Vers midi, au moment de se mettre à table, on m'annonce qu'une femme païenne a entendu parler de ma venue et désire me parler. « Faites-la venir, » répondis-je, un peu intrigué. Elle ne se fit pas attendre ; elle se présente en s'inclinant jusqu'à terre et me saluant des titres de *grand homme, grand mandarin*. J'avais assez vécu avec les Chinois pour me défier de ces politesses outrées et extravagantes, et, d'un ton presque sévère : « Que me veux-tu ? lui demandai-je. — Grand chef, je vous prie de me donner un billet d'admission au catéchuménat des chrétiens. — Comment sais-tu que les chrétiens ont un catéchuménat ? — Grand chef, ce serait trop long à te raconter. — Non, non, parle, lui dis-je, j'ai bien le temps de t'écouter. »

Du dîner, nous n'avions encore qu'une vague promesse.

Cette femme, d'une nature malade, avait un mari brutal et sans cœur, et ce mari, fatigué de la soigner, lui avait déclaré que, quoi qu'il lui arrivât, il la laisserait mourir. Ce n'était pas une vaine menace ; sa femme étant retombée malade, il la quitta et ne revint que de temps à autre constater froidement les progrès du mal. La malheureuse eut bientôt épuisé

ses vivres et ses remèdes ; à la faiblesse se joignit le tourment de la faim, et l'isolement, si dur à la souffrance. L'approche d'une mort certaine la jetait dans le désespoir : elle maudit son sort, son mari, ses parents ; si ses forces le lui permettaient, elle s'arracherait le peu de vie qui lui reste.

Une chrétienne de sa connaissance vient, sur ces entrefaites, lui apporter pour soulagement quelques friandises et une parole affectueuse. « Pauvre amie, s'écrie-t-elle au récit de ses souffrances, si du moins tu étais chrétienne ! Vois, la douleur ne peut nous désespérer, car nous savons que Dieu nous voit souffrir et nous récompensera. Et puis nous pouvons avoir recours à la Sainte Vierge. Et pourquoi ne la prierais-tu pas ? *Sainte Vierge, priez pour moi !* est-ce long à dire ? — *Sainte Vierge, priez pour moi !* Sainte Vierge, priez pour moi ! répétait la malade. Oui, je m'en souviendrai et je prierai. » Puis, la chrétienne se disposant à partir : « Reste, reste, dit-elle, ne m'abandonne pas à la mort. » La charitable voisine ne savait comment la calmer. Par une inspiration soudaine, elle ôte son scapulaire, le passe au cou de son amie : « Tiens, lui dit-elle, garde-le bien ; c'est le vêtement de la Sainte Vierge, et il attirera sur toi ses regards et sa protection. »

L'impression de cette entrevue dura peu. Bientôt la malade reprit conscience de son état et se retrouva seule devant l'horreur de sa situation. Elle jette par hasard les yeux sur le scapulaire, et, presque sans espoir, elle murmure : « Sainte Vierge, priez pour moi, secourez-moi ! » Soudain entre dans sa chambre une belle dame, vêtue de blanc et de bleu et couronnée de roses : elle sourit à la malade, de ses mains arrange sa couchette, remet tout en ordre dans le pauvre réduit, puis se met à la servir. Le lendemain et les jours suivants, la belle dame vint fidèlement remplir son office de garde-malade. Ses soins, sa bonté, son suave sourire faisaient doucement revivre l'âme et le corps de la pauvre femme, et, lorsqu'elle se trouva en bonne voie de guérison, elle lui dit : « Je vais te quitter ; une affaire pressante me rappelle à la ville, mais je te laisse cette potion ; prends-la par petites gorgées et tu guériras ; et, quand tu seras rétablie, viens me voir à la ville. » Cela dit, la belle dame s'en alla. La malade prit la potion et guérit. C'était le 5 janvier, jour de mon arrivée au village.

Cette bonne païenne me parlait avec un tel accent de sincérité, que je ne crus pas devoir repousser sa demande. Je lui remis donc un billet qui lui ouvrait la porte du catéchuménat de la ville. Elle s'y rendit avec l'idée arrêtée du rendez-vous que lui avait donné la belle dame. Son regard interrogeait tous les visages ; elle furetait partout et fouillait tous les coins de la maison. Ses allures inquiétèrent ses compagnes, qui la dénoncèrent à la Supérieure,

une Fille de la Charité. Celle-ci, informée de ce qui s'était passé, les rassura.

Les choses en restèrent là jusqu'à la semaine de Pâques. Le samedi saint, les catéchumènes avaient été introduites dans l'église et j'officiais au trône. Je venais d'entonner le *Gloria in excelsis*; les cloches s'agitaient joyeuses et les voiles tombaient des statues. Tout à coup, un cri s'élève du sein de l'assistance: « La voilà! la voilà! oui, c'est elle! »

Un mouvement se produit et une femme, triomphant de toute résistance, s'avance ou plutôt s'élance vers le chœur, les bras et les yeux dirigés vers la statue de la Vierge qui domine l'autel. Elle va pénétrer dans le sanctuaire; je m'avance, mitre en tête, crosse en main: « Où vas-tu? — Voyez, voyez la belle dame qui m'a guérie. Je vais lui parler. — Arrête, lui dis-je, tu ne peux pas entrer maintenant. » Et notre catéchumène s'agenouille sur la marche d'entrée du chœur, joint les mains, fixe les regards sur la statue et se met à prier avec ferveur. Elle est aujourd'hui chrétienne.

Le scapulaire blanc. — En 1894, durant une des chaudes soirées de septembre, et dans une ville importante des Etats-Unis, Vestry venait de cirer sa dernière paire de bottes. Avant de tourner le coin d'une rue, il se trouva devant une grande église surmontée d'une croix au clocher. Les portes étaient ouvertes; un flot de lumière jaillissait des autels étincelants, et des voix nombreuses chantaient une douce hymne en latin.

C'était un enfant à l'expression fière et sérieuse, au teint brun, au regard réfléchi, que ce petit décrotteur. Vestry était le diminutif populaire de son nom harmonieux: Vito Vestrizzio, et ses camarades trouvaient que cela lui allait à merveille. Il aimait à servir la sainte messe à l'église italienne, située au bas de la ville. Bien loin, dans la belle cité de Gênes, vivait sa bonne vieille grand'mère, qui l'avait élevé, lui avait appris ses prières et son catéchisme et l'avait instruit parfaitement de sa religion. Souvent elle lui avait dit: « Ne passez jamais devant une église, *Figlio mio*, sans y entrer pour réciter un *Ave Maria*, afin de mourir dans la grâce de Dieu. »

Il s'en souvient à ce moment et entre. L'église était pleine de monde. Se glissant dans un banc, Vestry dépose sa hotte à terre. Proche d'un autel où un tableau d'une douce Vierge Mère était entouré de lys et de lumières, un prêtre prêchait. Vestry ne pouvait pas comprendre tout ce que disait le prédicateur, mais il entendit assez pour savoir qu'il engageait son auditoire à aimer Marie, à lui demander conseil, à imiter ses vertus. Quand le sermon fut terminé, hommes, femmes, enfants se portèrent en flots à la balustrade de l'autel, et le prêtre commença à donner à chacun un petit scapu-

laire blanc. Vestry désirait s'avancer comme les autres; mais, tout craintif, il n'osait se hasarder.

Alors il se passa une chose vraiment merveilleuse. Il vint près de lui une jeune dame très belle qui lui remit à la main un scapulaire, et, en souriant, le pressa de s'approcher de l'autel. Elle était revêtue d'une robe blanche, et sa douce figure rosée était ombragée par un chapeau de paille d'Italie, garni de plumes immaculées comme la neige. Pensant que c'était un ange, Vestry lui obéit en silence. Il s'agenouilla devant l'autel bien-aimé où le prêtre lui passa au cou le scapulaire blanc. Le pauvre petit décrotteur se sentit comme inondé de paix et de bonheur, et versa des larmes de joie en songeant avec tendresse à sa chère vieille grand'mère, là-bas, au loin, dans son beau pays. Il lui écrirait; elle serait contente de savoir que son petit enfant, son *ragazzino* s'était préservé de tous les vices des enfants des rues, et qu'il portait le scapulaire de Notre-Dame.

Était-ce une heure après ou seulement dix minutes que Vestry traversait la rue en descendant la ville? — Mais la foule se rassemble. Une voix crie: « Le feu! » — et un chariot de pompiers, lancé avec une rapidité prodigieuse, se heurte au tournant de la rue. Les assistants entendent un cri d'agonie et, l'effroi sur le visage, se précipitent pour relever sur le pavé une pauvre petite créature qui venait d'être broyée et était tout ensanglantée. Cet enfant portait sur les épaules sa hotte de décrotteur et *quelque chose de blanc* flottait sur sa poitrine.

Dans une des salles de l'hôpital de l'Etat se trouvait un prêtre. Il venait de donner les derniers sacrements à un agent de police; comme il traversait les rangées de lit pour se diriger vers la porte, il vit sur l'un d'eux une chétive créature qui se mourait, mais si ensanglantée et si couverte de bandages qu'elle ressemblait à un petit soldat blessé. Le prêtre s'arrêta et lut sur la carte placée au chevet du lit: « Vestry, petit décrotteur, âgé de douze ans: fracture composée de...; contusion de...; supposé être mulâtre. Résidence inconnue. »

De l'oreiller, une drôle de petite figure étrangère le fixa avec un petit air vieillot et un peu brunâtre, — mais il y avait tant de douce révérence dans ses yeux veloutés! Cet enfant serait-il catholique? Et comme en réponse à cette question que s'adressait intérieurement le prêtre, le pauvre petit porta la seule main qui n'était pas blessée à sa poitrine et en retira un blanc scapulaire de Notre-Dame du Bon Conseil, *Madonna mia!* murmura-t-il faiblement. Le prêtre tomba à genoux près de lui. Il avait fait ses études à Rome et parlait très correctement l'italien.

Ce fut un spectacle ravissant de voir le rayonnement de cette petite figure, quand Ves-

try entendit le son harmonieux de sa langue maternelle. Il fit sa confession. L'absolution fut prononcée, le saint viatique administré, et, pendant tout ce temps, le jeune Génois tenait son scapulaire fortement serré. « C'est un morceau du manteau de ma Bienheureuse Mère, » répondit-il avec assurance, quand le prêtre lui demanda pourquoi il l'aimait. Et alors : « Est-ce que *Madonna Maria* est très belle ? La verrai-je bientôt, *Padre mio* ? » — « Ah ! oui, soupira-t-il dans une espèce de délire, je suis ton enfant, bonne Mère ! Je ne quitterai jamais ton scapulaire blanc ; » et, faisant un effort pour le porter à ses lèvres : « Prends-moi ! » Sa respiration s'arrêta, sa tête se pencha, et la pâleur de la mort se répandit sur ses traits.

— « Mort d'une émotion, » dit un chirurgien qui passait. Mais une larme mouilla la joue du prêtre quand il ferma les yeux de cet enfant, dans lesquels se peignait un regard d'admiration et de respect, comme à la vue soudaine de quelque chose d'étonnamment nouveau et ravissant. « Ses yeux ont vu la Reine dans sa beauté ! » murmura-t-il. Et il lui remit avec respect le petit scapulaire blanc sur la poitrine.

Converti grâce au scapulaire. — Un homme vivait depuis plus de cinquante ans dans une haine mortelle contre Dieu et sa religion. Etant tombé dangereusement malade et se doutant bien qu'on lui parlerait du salut de son âme, il mit sous le chevet de son lit un poignard dans l'intention de frapper celui qui oserait lui en dire un mot. Personne n'osait donc aborder la question. Mais, comme le mal empirait et qu'on craignait une mort prochaine, une de ses parentes, pleine de confiance en Marie refuge des pécheurs, se détermina à passer un scapulaire au cou du malade pendant qu'il dormait.

Le lendemain matin, le pauvre pécheur se réveille ; mais ce n'était plus le même homme. Il se met à pousser des sanglots, il implore hautement la miséricorde de Dieu, jette au loin son poignard et dit qu'il s'est passé en lui quelque chose d'extraordinaire dont il ne peut se rendre compte. Il demande un prêtre, confesse tous ses péchés avec une grande abondance de larmes, et il meurt en invoquant le nom de Marie et en proclamant les infinies miséricordes du Seigneur.

« Voilà tout ce que j'ai conservé. » — Un religieux étant occupé, dans le siècle dernier, à entendre les confessions, vit entrer dans l'église un jeune homme dont l'extérieur inquiet n'annonçait que trop les peines auxquelles sa pauvre âme était en proie. Le missionnaire crut en avoir deviné le principe, et, quittant aussitôt le saint tribunal, il s'approcha de l'inconnu : « Mon enfant, vous voulez vous confesser ? » — « Oui, mon Père ; mais ma confession

devant être longue, je vous prie de vouloir bien m'entendre en un lieu à l'écart. »

Quand ils sont seuls, le pécheur lui fait ce triste récit : « Mon Père, je suis étranger et gentilhomme. Je ne puis me persuader que je devienne jamais l'objet des miséricordes d'un Dieu que j'ai tant offensé. Sans vous parler des meurtres et des infamies dont je suis coupable, je vous avouerai que, désespérant tout à fait de mon salut, je me livrais au crime, moins pour contenter mes passions que pour outrager mon Créateur et assouvir la haine que je lui portais. J'avais sur moi un crucifix, je l'ai rejeté. Et même, je le dis avec effroi, je suis allé à la sainte Table pour commettre un sacrilège. J'avais l'intention de fouler aux pieds le corps sacré de mon Sauveur. J'allais exécuter cet horrible dessein ; la présence seule de quelques personnes m'a retenu. »

Et, au même instant, il remit au saint missionnaire l'hostie qu'il avait conservée dans un papier.

« En passant par cette église, continua-t-il, je me sentis pressé d'entrer, et il m'a été impossible de résister. Aussitôt de violents remords se sont élevés dans mon âme fatiguée, avec la pensée, bien vague encore, de me confesser. J'approchais cependant du confessionnal ; mais la confusion que j'éprouvais et ma défiance de la miséricorde de Dieu me tourmentaient tant, que je me voyais sur le point de sortir. Il ne fallait rien de moins qu'une force divine pour me soutenir. J'étais dans ce combat lorsque vous vous êtes avancé vers moi ; je suis à vos genoux et la grâce a triomphé. »

Le prêtre, surpris de voir dans un si grand coupable tant de douleur et de sincérité, lui demanda ce qu'il avait fait pour obtenir cette faveur spéciale.

— Vous avez sans doute offert quelque sacrifice à la Sainte Vierge ou imploré son assistance ? De telles conversions sont souvent des effets de la puissante bonté de Marie.

— Moi, des sacrifices et des pratiques de piété ? lui répliqua vivement le gentilhomme, ô mon Père ! combien peu vous me connaissez ! Je vivais en réprouvé, comme font la plupart des jeunes gens de mon âge ; et, si la foi n'était pas encore entièrement éteinte en mon cœur, ce n'était que pour aggraver mes tourments : je me croyais perdu à jamais !

Cependant il fait un retour sur lui-même, et, après un long soupir :

— Hélas ! s'écria-t-il, portant la main sur sa poitrine ; tenez, voilà tout ce que j'ai conservé.

Et il lui montra un scapulaire.

— Mon enfant, mon cher enfant, reprit le religieux, ne le voyez-vous pas ? c'est la bonne Vierge qui vous a obtenu cette grâce. O Vierge sainte ! que vous êtes miséricordieuse ! Votre

bonté est sans égale, jamais l'homme ne pourra assez célébrer vos louanges ni connaître vos bienfaits!... Sachez que cette église, dans laquelle vous êtes entré sans pouvoir vous en rendre raison, est consacrée à cette divine Mère.

A ces mots, le pénitent fond en larmes et laisse échapper quelques sanglots : c'est le dernier trait de la grâce. Il entre dans le détail de sa vie toute pleine d'horreurs, et sa douleur allant toujours croissant, il tombe sans connaissance aux pieds du prêtre qui mêle ses pleurs aux siens. Enfin, rendu à lui-même, il achève son accusation, reçoit le pardon de ses péchés, et en réparation de ses scandales il permet au missionnaire de publier partout la grande bonté de Marie à son égard.

« **Ote ton scapulaire !** » — Un jeune homme de Pérouse promit au démon de lui donner son âme, à condition qu'il l'aiderait dans une mauvaise action qu'il voulait commettre ; il écrivit même cet engagement et le signa de son sang. Après qu'il eut commis ce péché, le démon, voulant qu'il satisfît à sa promesse, le porta près d'un puits et le menaça, s'il ne s'y jetait pas lui-même, de l'entraîner corps et âme en enfer. Le malheureux jeune homme, croyant ne pouvoir lui échapper, monte sur le puits ; mais retenu par l'horreur de la mort, il dit à son ennemi qu'il n'avait pas le courage de s'y précipiter et que s'il exigeait qu'il mourût, il devait le pousser pour le faire tomber. Le jeune homme portait un scapulaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs. « Ote ton scapulaire, » lui dit le démon, « et je te pousserai. » A ces mots, le pauvre pécheur, comprenant qu'il devait à son scapulaire d'être encore sous la protection de la Mère de Dieu, refusa de l'ôter ; et après de longs débats, le démon s'étant retiré confus, il alla témoigner sa reconnaissance à sa bienfaitrice, fit pénitence de ses fautes et voulut consacrer le souvenir de sa délivrance dans un tableau qu'il fit placer à l'autel de la Sainte Vierge dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, à Pérouse.

La mort des réprouvés. — Une jeune personne, ayant eu le malheur d'oublier les bons principes en lisant de mauvais livres et en fréquentant des compagnies dangereuses, se laissa aller à commettre une faute qui compromit son honneur.

Dévorée par le remords, au lieu de se jeter aux pieds de Jésus et de Marie pour implorer pardon et miséricorde, elle se laissa aller au désespoir, *le seul crime impardonnable* parce qu'il est sans remède.

Agitée par les plus sombres pensées, elle se précipite dans la rivière ; mais quel n'est pas son étonnement, en voyant que, quoiqu'elle ne sache pas nager, elle ne peut néanmoins

parvenir à se noyer, et malgré ses efforts reste sur l'eau !

Cependant un pécheur qui l'avait aperçue lorsqu'elle accomplissait son crime, court à son secours ; mais voici qu'au moment où il allait l'atteindre, le démon, sans doute, dit à cette infortunée que ce qui l'empêchait de se noyer, c'était le scapulaire qu'elle portait à son cou.

Aussitôt elle l'arrache et le rejette loin d'elle, et en même temps elle s'enfonce, non pas seulement dans les flots, mais dans les abîmes sans fond et sans rivages de l'éternité.

Triste fin d'un pécheur obstiné. — Quelque bonne et compatissante que soit la Sainte Vierge, elle finit par abandonner à leur malheureux sort les insensés qui, malgré tout, s'obstinent dans le mal, et la déshonorent par leur criminelle conduite. En voici une preuve.

Un homme livré au vice honteux de l'ivrognerie et à tous les désordres qui en sont ordinairement la suite, donnait de grands scandales dans le pays. Il n'entrait jamais à l'église et ne pouvait voir un prêtre sans blasphémer. Il ne cessait pourtant pas de porter le scapulaire qu'il avait reçu sans doute, dans sa jeunesse, après sa première communion. La maladie dont il devait mourir vint le surprendre au milieu de ses désordres ; elle fit de si rapides progrès qu'il se trouva bientôt réduit à la dernière extrémité. L'approche de la mort ne changea rien à ses sentiments. Il refusa avec obstination de recevoir le prêtre.

Or, quelques jours avant de rendre l'âme, il tomba dans une espèce de léthargie qu'on considéra comme un signe certain de sa fin prochaine. On s'attendait à chaque instant à recueillir son dernier soupir ; mais voilà que tout à coup, les personnes qui entouraient son lit le voient s'agiter, se débattre avec une extrême violence, comme un homme qui cherche à se débarrasser d'un grand poids sous lequel il se sent pris. On s'empresse autour de lui et on lui demande ce qu'il éprouve. « J'étouffe ! s'écrie alors le moribond, avec une sorte de désespoir ; j'étouffe ! » Et, en disant ces paroles, il se met à écarter des deux mains, avec une fiévreuse impatience, les vêtements qui couvraient sa poitrine. Ayant enfin rencontré son scapulaire : « Voilà, dit-il, ce qui me fait tant souffrir ! » Et l'arrachant aussitôt, il le jette loin de lui. Un moment après, le malheureux expirait avec toutes les apparences de la réprobation.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 septembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 5 octobre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Toussaint. — I. Comment l'on devient saint, 705. — II. Les récompenses du monde et les récompenses de Dieu, 707.

Sermons pour l'Octave des Morts. — I. La dévotion pour les âmes du Purgatoire est un touchant résumé de la religion chrétienne, 710. — II. Elle est très agréable au Cœur de Jésus, 713.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLVII. La vocation, 716.

Catechisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XIX. L'Épître aux Galates ; S. Paul fait son apologie, 718.

POUR LA TOUSSAINT

I

COMMENT L'ON DEVIENT SAINT

*Hæc est enim voluntas
Dei sanctificatio vestra.*

La volonté de Dieu, c'est
notre sanctification.

(1 Thess., iv, 3).

Mes frères,

Dieu est la souveraine Sagesse. Il fait tout avec nombre, poids et mesure, et sa sagesse atteint d'une extrémité du monde à l'autre¹. Comme elle procède d'une Intelligence infinie et de la Bonté la plus féconde, comme elle a à son service une Science et une Puissance sans limites, elle est parfaite dans ses œuvres. Or, ce que veut la souveraine Sagesse, c'est notre sanctification.

Faire des créatures raisonnables, douées de dons corporels et spirituels qui placent l'homme à la tête du monde visible, tel fut le but du Créateur. De ces créatures, qui ont en partage l'intelligence et la raison, la libre volonté et l'amour conscient, faire des enfants de Dieu, vivant de la vie surnaturelle de la grâce et pouvant participer un jour à son ineffable Béatitude, tel fut le dessein du Rédempteur. Le plan de Dieu s'est ainsi complété au cours des siècles, car la grâce ne détruit pas la nature, mais elle l'élève et la perfectionne. Elle saisit l'homme par le baptême, au fur et à mesure que les générations se succèdent sur la terre, et elle le régénère.

C'est de l'homme devenu chrétien que nous nous occupons en cette fête de la Toussaint, de l'homme qui devint un juste et un saint, et qui réalise en sa personne le plan provi-

dentiel. Mais quelle est la voie à suivre et que devons-nous faire pour y parvenir ?

I

Pour réaliser un dessein si plein d'espérance et d'amour, une personne divine est venue habiter parmi nous, elle a revêtu notre chair et a pris notre forme. Le mystère de l'Incarnation, c'est le mystère du Fils de Dieu fait homme, qui a été conçu du Saint-Esprit et qui est né de la Vierge Marie. Il s'est réduit en quelque sorte à nos proportions et mis à notre portée ; il a mené pendant trente-trois ans la vie humaine comme l'un de nous, se livrant à nos occupations et partageant notre condition. Pouvait-il nous donner un plus grand témoignage de son amour et une plus grande preuve de son dévouement ? En vérité l'Homme-Dieu pouvait dire à ses disciples : « Je vous ai donné l'exemple, afin qu'en voyant ce que j'ai fait vous le fassiez aussi. » (Jo., xiii, 15). Ouvrez les Évangiles, mes frères : c'est là que vous le verrez agir dans toutes les circonstances de sa vie privée et de sa vie publique ; vous y lirez ses enseignements et ses conseils, vous y verrez ses œuvres et sa charité ; vous acquerrez l'amour et la connaissance de N.-S. Jésus-Christ, nécessaires à l'accomplissement de la vie chrétienne.

En outre, nous avons dans l'Eglise l'œuvre qu'il a fondée sur la terre et qui est en réalité son corps mystique, dont il est la tête et dont nous sommes les membres. Par le baptême nous avons été incorporés à cette société sainte et à Jésus-Christ, qui en est le chef. Telle est notre heureuse condition. Sa vie spirituelle est devenue la vie du corps tout entier ; nous en vivons comme les branches vivent de la vigne, selon sa propre comparaison : « Je suis la vigne et vous êtes les branches. » (Jo., xv, 5). Le rameau uni au tronc et alimenté par la sève porte des feuilles et des fruits, tandis que le rameau séparé et qui n'est plus vivifié par la sève se dessèche et meurt. Il s'ensuit donc que l'homme régénéré, pour avoir en lui la vie surnaturelle de la grâce et en faire les œuvres, doit être uni à Jésus-Christ et à son Eglise.

C'est pourquoi les Apôtres et leurs successeurs n'ont jamais cessé de prêcher Jésus-Christ aux fidèles, de leur enseigner sa doctrine, de leur administrer ses sacrements, de leur communiquer son esprit et de les former à son image. Depuis vingt siècles, l'Homme-Dieu pose devant toutes les générations comme l'exemplaire, à la fois divin et humain, qu'il nous faut reproduire. Dans la mesure où les peuples et les individus s'en rapprochent, ils s'épurent et s'élèvent ; dans la mesure où ils s'en éloignent, ils tombent sous le joug de

¹ Sap., xi, 21, et viii, 1.

leurs appétits et se paganisent. Aussi notre première pensée va-t-elle au divin Maître lui-même.

Notre seconde va à la voie qu'il a ouverte : « Si vous voulez arriver à la vie éternelle, observez les commandements. » (Mt., xix, 17). C'est en ces termes que le Sauveur du monde a indiqué la voie du salut que tous nous devons suivre, et la règle des bonnes mœurs dont il a donné le sens parfait. Les mœurs chrétiennes firent leur lumineuse apparition au temps des Césars, alors que l'idolâtrie, l'esclavage et la corruption morale régnaient sur la terre, en dehors du peuple de Dieu. Elles ont créé la civilisation chrétienne, qui plaça les peuples d'Occident au premier rang des nations, en faisant crouler les faux dieux, en réhabilitant l'honneur de la femme, en donnant aux maîtres et aux serviteurs le sentiment de la dignité humaine, en faisant germer partout la piété et la fraternité chrétienne. Ces mœurs, l'Eglise ne cesse de les implanter dans l'âme de ses enfants, dans les familles qu'elle unit indissolublement dans le Christ par un sacrement, dans les associations qu'elle pénètre de son esprit et de sa charité. Vous les avez reçues, mes frères, comme un saint héritage et vous devez les transmettre à vos descendants.

Le terme de *vie éternelle* dont s'est servi Notre-Seigneur, exprime la fin de l'homme régénéré et le bel avenir qui lui est préparé. C'est donc les yeux levés vers le ciel que le chrétien avance dans sa voie, et l'espérance guide ses pas en même temps qu'elle encourage ses efforts. C'est là, en ce jour de la Toussaint, que l'Eglise élève nos pensées ; car si la fête se célèbre sur la terre, c'est au ciel que sont ceux et celles que nous fêtons et qui nous attendent dans la gloire. Réjouissons-nous donc dans le Seigneur et livrons nos cœurs à la joie en pensant à leur bonheur, à la gloire qu'ils ont procurée à Dieu en se sanctifiant, au triomphe sur la chair, le monde et le démon que Jésus-Christ a remporté dans leurs personnes, et à la puissance d'intercession qu'ils ont auprès de Dieu en notre faveur.

II

Cet avenir nous attire ; mais pouvons-nous vraiment ressembler à Jésus et reproduire, dans notre faiblesse, le divin modèle ? Il suffit de repasser, comme le prophète, « dans l'amertume de notre âme nos années écoulées » (Is., xxxviii, 15), pour que la crainte envahisse notre esprit et menace de renverser nos espérances ; car nous avons conscience de notre inconstance et de nos dangers.

Consolez-vous, âmes chrétiennes ! La religion donne des forces et vous présente en cette fête le plus encourageant des spectacles.

Jésus-Christ en effet s'avance dans l'histoire escorté de ses disciples, qui sont ses fidèles

copies et qui reproduisent dans toutes les situations sociales le divin modèle, comme pour mettre encore plus à notre portée et nous exciter par leur exemple à le suivre. Ouvrez la Vie des Saints qui est, on peut le dire, un Evangile en exemples et en actions ; vous retrouverez les vertus du Sauveur, son humilité et sa douceur, son amour de la justice et sa pureté, sa force et sa bonté... autant du moins qu'il est possible à la créature humaine, aidée de la grâce, de les accomplir. Suivez les phalanges glorieuses de la Sainte Vierge et des apôtres, des martyrs et des confesseurs, des vierges et des saintes femmes, qui marchent à travers les siècles à la suite de Jésus-Christ : c'est vraiment le peuple de Dieu et la nation sainte toujours en voie d'acquisition. (I Petr., ii, 9).

Ce qui nous trouble lorsque nous lisons la vie des saints que l'Eglise a mis sur ses autels, c'est moins la force de leurs vertus que la forme parfois extraordinaire de leur sainteté. Nous les voyons à travers l'auréole des miracles et des révélations, faisant des prodiges et des œuvres admirables. Loin de nous la pensée de mettre des bornes aux manifestations de la grâce et aux pouvoirs étonnants des élus de Dieu ; mais ce n'est pas en cela que consiste l'essence de la sainteté, et ce n'est pas ce qu'on propose à notre imitation. La vie foncièrement chrétienne suffit pour faire des justes et peupler le ciel de bienheureux. C'est la voie ordinaire de la sanctification, celle qu'ont suivie la plupart de ceux que l'Eglise célèbre en ce jour. Ecoutez l'apôtre saint Jean : « Je vis une grande foule que personne ne pouvait compter, de toute tribu, de toute nation, de tout peuple et de toute langue. » (Apoc., vii, 9).

Qui ne pourrait se joindre à cette multitude et suivre le chemin qui l'a conduite au ciel ? Regardez maintenant les justes dans la variété des conditions humaines : non pas seulement dans les solitudes du désert et du cloître, mais aussi dans la pleine animation de la vie aux champs et à la ville ; non seulement dans les salles d'hôpitaux et au chevet des malades, mais encore dans le tracas des affaires et la sollicitude du gouvernement ; sur terre et sur mer, en voyage ou au repos, dans la jeunesse comme dans l'âge mûr, en santé comme en maladie, dans l'abondance ou la privation. Ici c'est la mère chrétienne qui ressemble à « la femme forte » de nos livres saints et pratique les vertus domestiques, là le père qui remplit une charge publique et pratique les vertus sociales ; ici c'est la jeune fille qui se garde pure et le jeune homme qui vit dans la tempérance ; ailleurs c'est le pauvre qui peine sur son chantier ou le vieillard qui porte avec patience ses infirmités. Tous, quelque différent que soit leur état, se font un

même devoir de marcher sur les traces de Jésus-Christ, en observant les commandements et en obéissant à l'Eglise.

Vous les avez vus au milieu de vous : ils sont de votre race et de votre sang, ces vrais chrétiens et ces vraies chrétiennes qui mettent leur religion et leur salut au-dessus de tout. Que dis-je ! vous-mêmes vous en avez fait l'essai et vous connaissez par expérience le chemin du salut. Combien dans cet auditoire pourraient répondre, comme jadis le jeune homme de l'Evangile : « Les commandements, Maître, je les observe depuis mon enfance ! » (Mt., xix, 20).

Il ne faut pas nous lasser de le redire : celui ou celle qui observe les commandements de Dieu a une vie bonne et remplie de bonnes œuvres. N'est-ce rien, pendant vingt-cinq ou quarante ans, que d'avoir de la religion et de respecter le nom du Seigneur, d'aimer ses parents et de se soumettre à l'autorité légitime, de ne pas maltraiter le prochain et de ne pas garder de haine dans son cœur, d'être chaste et de ne pas tendre des pièges à la vertu, de pratiquer la justice dans les transactions, d'être loyal et vrai et non pas un homme de ruse, et de mensonge ? Voilà, cependant ce que produit l'observation de la loi divine, les bonnes mœurs qu'elle met en nous, les vertus qui caractérisent les parfaits chrétiens. Tels sont les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, les justes dont parle l'Ecriture, la multitude que l'apôtre vit au ciel.

Ecrivons-nous avec saint Augustin : « Comment ! ne pourrais-je pas faire ce que tant d'autres ont fait ? » Oui, nous pouvons marcher à la lumière de la foi et sous la conduite de l'Eglise qui a toujours formé des saints, alimenter notre vie aux sources des sacrements, faire selon nos moyens des œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde. Si nos vertus ne sont pas héroïques, du moins qu'elles soient chrétiennes ; si nos âmes ne sont pas radieuses de gloire et de beauté, qu'elles soient animées de la vie de la grâce et pénétrées de la charité ; si nos actions ne sont pas merveilleuses comme celles des héros du christianisme, qu'elles soient conformes à nos devoirs d'état et animées de la bonne intention, qui faisait dire à un officier catholique et français : « Je mets toujours le cap sur le ciel¹. »

Voilà le plan que dans sa sagesse souveraine et sa paternelle bonté Dieu a formé pour nous, qu'il a réalisé en envoyant en ce monde son Fils Jésus pour être notre Sauveur et notre Modèle. Rien de plus sage que de nous y conformer et d'y collaborer en menant une vie foncièrement chrétienne ; rien de plus avantageux pour notre avenir éternel ; rien de plus

favorable à la gloire de Dieu, qui veut notre sanctification : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.*

Mes frères, notre vie de la terre passera vite. Combien déjà qui vivaient à côté de nous, nous ont quittés, mais pour aller prendre place dans le monde des saints ! Qu'il en soit ainsi de nous : mettons le cap sur le ciel.

II

LES RÉCOMPENSES DU MONDE ET LES RÉCOMPENSES DE DIEU

Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis.

Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car un jour viendra où votre récompense sera grande au ciel. (Mat., v, 12).

Mes frères,

Que les hommes aient faim et soif de bonheur, c'est là une de ces vérités banales dont tout le monde a toujours été parfaitement convaincu, dans tous les temps et dans tous les pays. Mais où faut-il chercher le véritable bonheur ? C'est ici l'éternel, l'inquiétant problème que les hommes continuent à se poser et auquel malheureusement beaucoup ne savent pas toujours exactement répondre. Et pourtant, remarquez-le bien, ce ne sont pas les solutions qui font défaut. D'un côté en effet je vois le monde nous appeler, nous sourire et nous offrir avec empressement ses richesses, ses honneurs, sa gloire, ses plaisirs. De l'autre, j'aperçois N.-S. Jésus-Christ sur l'arbre de la croix et je l'entends soupirer doucement, avec amour : « O vous tous qui passez, venez à moi ! O vous tous qui souffrez, ô vous tous qui pleurez, écoutez-moi ! Soyez fidèles, soyez dociles à mes inspirations. Observez avec soin tous mes commandements ; et en vérité, en vérité je vous le dis, un jour viendra où votre récompense sera grande au ciel. » *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis.*

Mes frères, je ne crois pas me tromper. Malgré la parole et malgré l'exemple des saints et des bienheureux dont nous faisons aujourd'hui la fête, il y en a certainement parmi vous qui hésitent encore entre ces deux appels. Eh bien ! puisque nous sommes dans un siècle positif avant tout, nous allons étudier cette affaire, si vous le voulez bien, en ne tenant compte uniquement que de nos propres intérêts. Nous allons donc mettre en parallèle et les récompenses du monde et les récompenses de Dieu, nous allons peser avec soin leurs caractères et leur valeur respective ; et quand nous aurons vu que les premières sont *incertaines, incomplètes, passagères*, tandis que les secondes sont *sûres, complètes, éternelles*, j'es-

¹ Le général de Sonis.

père que nous n'hésiterons plus à nous déterminer et à embrasser le parti le plus avantageux. *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

I

1. La première chose qui me frappe dans les récompenses du monde, c'est que personne n'est sûr de les gagner, tant elles sont fuyantes, tant elles sont incertaines.

Regardez en effet. Je vois bien les hommes s'agiter et employer tous les moyens possibles pour les obtenir ; je vois bien les rois et les empereurs courir après la gloire que donnent les armes, les commerçants travailler pour amasser des richesses, les ambitieux sacrifier tout pour une place, les savants user leurs forces et leur santé pour se faire un nom dans l'histoire, les gens modestes demander avec le poète de jouir tranquillement du repos le soir de leur vie, au sein d'une médiocrité dorée ; mais hélas ! j'ai beau chercher, j'en vois bien peu parvenir jusqu'au succès. Malgré leurs efforts, les uns demeurent inconnus ; malgré leur talent, les autres sont méconnus ; ceux-ci n'atteignent jamais leur but, ceux-là le perdent en route ; les autres enfin n'obtiennent précisément que le contraire de ce qu'ils avaient essayé d'obtenir. Ah ! je comprends qu'en face d'un tel spectacle, les anciens se soient plu à comparer le monde à une loterie dont les biens et les maux surgissent à tout hasard ; je comprends qu'ils se soient moqués avec plaisir de leur déesse Fortune ; je comprends qu'ils nous l'aient montrée ironiquement fuyant sur une roue rapide et portant un épais bandeau sur les yeux pendant qu'elle distribue ses faveurs. Il me semble en effet que c'est là le symbole le plus parfait et le plus expressif pour bien nous faire toucher du doigt l'incertitude des récompenses du monde.

2. Mais soyons larges ! Supposons que tous nous puissions parvenir à réaliser notre rêve sur la terre. Croyez-vous qu'avec cela nous aurions le véritable bonheur ?... Non, mes frères, car je remarque encore que les récompenses du monde sont incapables de contenter celui qui les possède, tant elles sont pauvres, tant elles sont incomplètes ! Je n'en veux d'ailleurs pour preuve que l'expérience même de ceux qui en jouissent.

Ecoutez en effet celui qui vit au milieu de l'abondance, il vous dira comme le fameux empereur romain Septime Sévère : « J'ai été le maître du monde, j'ai tout tenu, tout essayé, tout possédé ; mais hélas ! j'ai vu bientôt que cela ne suffit point. »

Ecoutez celui qui s'adonne tout entier aux jouissances matérielles, il vous dira comme l'un des plus illustres poètes du dernier siècle :

Si mon cœur fatigué du rêve qui l'obsède
À la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Ecoutez celui qui a pu cueillir les palmiers de la gloire, il vous dira avec amertume comme le grand Napoléon : « La gloire ? Ah ! vous me demandez ce que c'est que la gloire ? Eh bien ! écoutez : c'est un nom aujourd'hui respecté parce qu'il est encore dans tout l'éclat de sa force et de sa splendeur, mais attendez. Demain, dans un thème ou dans un discours, vous verrez que le dernier des pédagogues comme le dernier des élèves aura le droit de le maltraiter à son aise et de le bafouer impunément. »

Mes frères, quelles paroles ! quels aveux ! Et que S. Bernard avait raison de dire : « Oui, je conviens que les récompenses de ce monde sont capables d'occuper, d'amuser un instant notre âme ; mais j'affirme qu'elles sont et qu'elles seront à jamais impuissantes à la remplir et à la rassasier. »

3. Pourtant allons encore plus loin. Admettons que les récompenses du monde soient capables de nous charmer et de nous satisfaire aussi complètement que possible. Croyez-vous que ce serait assez pour qu'elles soient dignes de nos désirs ? Hélas ! mes frères, je constate qu'elles sont si courtes, si peu durables, que cela suffit à nous les rendre méprisables. Regardez autour de vous : partout vous verrez les débris s'accumuler sur les débris, vous verrez les trônes les plus solides s'écrouler un beau matin dans la fange et dans la boue, vous verrez les gloires les plus pures s'obscurcir tout à coup dans la mémoire des hommes, vous verrez les honneurs les plus mérités disparaître soudain dans le mépris le plus profond, vous verrez même les plaisirs s'enfuir bien loin sur les ailes du temps et se venger cruellement de ceux-là mêmes qui les prenaient pour amis. Et puis prêtez l'oreille : sous une forme ou sous une autre, les échos de l'histoire et les bruits du monde ne vous rediront qu'une seule plainte, la plainte à jamais célèbre du grand roi Salomon, la plainte qui jaillira spontanément de vos lèvres quand vous serez ce soir au cimetière et que vous vous agenouillerez pieusement sur vos tombeaux : « Vanité des vanités ! Tout passe, tout s'en va, tout sur terre n'est que vanité ! *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* »

Mes frères, parlez maintenant, vous êtes juges. Est-ce que les récompenses dont je viens de vous entretenir sont celles que vous avez rêvées dans votre soif d'idéal, de bonheur et d'infini ? Est-il possible que vous vouliez vous reposer dans l'incertitude ? Est-il possible que vous vouliez jouir dans la privation ? Est-il possible que vous vouliez vous contenter d'un soi-disant bien qui nous échappe

et qui nous fuit comme une ombre?... Non, n'est-ce pas? vous voulez mieux, vous voulez davantage; et certes je vous en félicite, car vous avez mille et mille fois raison. Eh bien! laissons donc le monde avec ses tristes faveurs, fermons l'oreille à ses multiples appels, détournons les yeux avec mépris et avec dégoût de ses appas trompeurs. Et puisque N.-S. Jésus-Christ ne cesse de nous tendre les bras avec amour, allons à lui avec la plus douce confiance, écoutons-le; et pesons soigneusement les récompenses qu'il veut bien nous promettre : *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

II

1. La première chose qui me frappe dans les récompenses de Dieu, c'est que, à l'encontre des récompenses du monde, elles sont absolument sûres et certaines pour quiconque a fait loyalement et courageusement son devoir sur cette terre. *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare.*

Oui, soyez sans crainte, vous qui avez faim et soif de la justice, car ce n'est pas Dieu qui fait acception de personnes et qui distribue ses faveurs au hasard. Il est le seul qui donne à chacun selon ses œuvres; et même, nous affirme l'Évangile, un verre d'eau offert à un pauvre en son nom est une bonne action qui ne restera pas sans récompense.

Soyez sans crainte, vous qui avez tout sacrifié pour amasser des trésors de grâces et de mérites, car ce n'est pas Dieu qui cherche à vous frustrer et à s'enrichir à vos dépens. Au contraire, il garde précieusement vos titres à l'abri des larrons et des voleurs, et il est heureux de les faire fructifier lui-même, jusqu'au jour où vous en aurez besoin, au seuil de l'éternité.

Soyez sans crainte, vous qui avez peiné, vous qui avez souffert dans cette sombre vallée de larmes, car ce n'est pas Dieu qui fait travailler et souffrir pour un vain salaire. Un jour viendra en effet où vous aurez le droit de regarder le ciel avec confiance et de vous écrier comme l'apôtre S. Paul : « O mon Dieu, c'est assez !... Ma course est achevée. J'ai combattu le bon combat, je vous suis resté fidèle jusqu'au bout. Ouvrez-moi ! Donnez-moi la couronne de gloire que vous m'avez réservée ! *Reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus.* »

2. Mais ce n'est pas tout. En même temps qu'elles sont sûres et certaines, les récompenses de Dieu sont si abondantes que tous les besoins, tous les désirs, toutes les facultés de l'homme y trouvent leur satisfaction la plus complète, *satiabor cum apparuerit gloria tua.* L'intelligence sans nuage se réjouit dans la claire contemplation de la vérité; la volonté

sans obstacle s'en va d'elle-même à la poursuite du Souverain Bien; l'esprit sans inquiétude ne connaît plus que le contentement et le repos dans la science; le cœur sans orages ne goûte plus que le ravissement et la paix dans l'amour; le corps lui-même est affranchi de toutes ses servitudes, de toutes ses tribulations et de toutes ses douleurs, *satiabor cum apparuerit gloria tua.*

Mes frères, n'attendez pas de moi une peinture détaillée de ces ineffables délices; n'attendez pas de moi une description quelconque de ces jouissances indescriptibles, puisque l'apôtre S. Paul, élevé en ravissement jusqu'au troisième ciel, nous déclare que l'œil n'a jamais vu, que l'oreille n'a jamais entendu et que l'esprit ne peut comprendre ce que Dieu réserve à ses élus ! Laissez-moi seulement emprunter les paroles du Roi-Propète pour m'écrier dans ma faiblesse et mon impuissance : « Heureux, Seigneur, heureux ceux qui habitent dans votre maison ! Heureux ceux qui ont déjà reçu leur récompense ! Heureux ceux qui vous contemplent face à face ! Car un jour passé là-haut avec vous, vaut mieux que mille ans passés ici-bas dans les palais les plus magnifiques. *Beati qui habitant in domo tua, Domine !* »

3. Mais que dis-je ? Ce n'est pas seulement pour un jour que l'on goûte au ciel ces ineffables délices, c'est pour les siècles des siècles, nous affirme N.-S. J.-C.; car tandis que les récompenses du monde s'effacent et disparaissent à jamais comme une ombre vaine, les récompenses de Dieu sont éternelles : *Iusti autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum.* Ne l'oubliez pas, ô vous tous qui songez avec le poète aux printemps qui demeurent ! Ne l'oubliez pas, ô vous tous qui rêvez d'amours et d'affections durables ! Il n'y a point de limites dans ces sphères de l'infini, il n'y a point de vicissitudes dans cet océan de bonheur, point de fatigue dans ces contemplations d'une beauté toujours pure et toujours nouvelle, point de dégoût dans ces félicités qui restent incompréhensibles à force d'être incommensurables !... Là, tout est fini, ou plutôt tout commence pour ne plus jamais finir : c'est le repos rêvé, c'est la paix qui dure, c'est l'*Alleluia*, sans fin, le *Te Deum* éternel répété sans cesse par des millions et des millions de voix devant le trône de celui qui a toujours été, qui est maintenant et qui sera toujours dans les siècles des siècles !

**

Mes frères, parlez maintenant. Vous avez vu ce que valent les récompenses du monde, vous avez vu ce que valent les récompenses de Dieu. Eh bien ! n'est-il pas juste de préférer le ciel à la terre ? N'est-il pas avantageux de nous rendre à l'appel de N.-S. Jésus-Christ ?

Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.

On raconte que pendant la première croisade, nos aïeux ayant pénétré en Asie trouvèrent bientôt les chemins difficiles et le soleil brûlant. Aussi « lorsqu'à la fin du jour on voyait fumer, du haut des collines, les toits d'une paisible vallée, les femmes et les enfants, se tournant vers les guerriers, leur disaient : « Est-ce là Jérusalem ? » Et les guerriers attristés répondaient : « Non, ce n'est pas encore là Jérusalem. » Le lendemain, quand le soleil avait été pesant et le désert sans eau, et que par dessus les plaines désolées, on voyait poindre des arbres et des tours, les femmes et les enfants demandaient encore : « Est-ce là Jérusalem ? » Et les guerriers répondaient : « Non, ce n'est point là Jérusalem. » Mais un jour l'aspect des sites était plus solennel, et les échos des montagnes se faisaient, quand des remparts majestueux apparurent au fond de l'horizon ; et guerriers, femmes, enfants, tombèrent à genoux en criant : « Jérusalem ! Jérusalem !¹ »

Mes frères, dans les tristes jours de votre pèlerinage sur cette terre, vous êtes peut-être de ceux qui s'arrêtent en face des faux biens de ce monde et qui, pressés de jouir, se demandent souvent : « Est-ce là Jérusalem ? Est-ce là le repos ? Est-ce là le véritable bonheur ? » Ah ! s'il en est ainsi, laissez-moi vous dire aujourd'hui comme les chefs de la croisade : — Non, ce n'est point là Jérusalem. Non, ce n'est point là le repos. Non, ce n'est point là le véritable bonheur... Elevez plus haut vos regards, portez plus loin votre espérance, purifiez davantage vos desirs ; et selon la promesse de N.-S. J.-C., un jour viendra où vous aurez la joie d'entrer dans la Jérusalem céleste et d'y régner pendant toute l'éternité bienheureuse. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'OCTAVE DES MORTS

I

LA DÉVOTION POUR LES ÂMES DU PURGATOIRE
EST UN TOUCHANT RÉSUMÉ DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts.

(II Macch., XII, 46).

Je me propose pendant cette Octave, pour la gloire de Dieu, le soulagement des trépassés et notre propre édification, de mettre en relief les caractères et les excellences de la dévotion

aux âmes souffrantes. Successivement, je vous parlerai de cette dévotion comme résumé du christianisme ; je m'efforcerai de vous faire comprendre qu'elle est très agréable au cœur de Jésus ; qu'elle est essentiellement catholique ; qu'elle est très recommandée par les saints ; qu'elle est très chère aux défunts ; qu'elle est très sanctifiante pour les vivants en excitant leur foi, en développant leur espérance, en enflammant leur charité.

Ce ne sont pas des discours que je me propose de vous adresser, mais de simples *entretiens courts et pratiques*. Dieu daigne bénir mes paroles ! Que la très Sainte Vierge, la Reine du ciel et du purgatoire, veuille bien intercéder en notre faveur, afin que tous nous ayons plus de zèle pour venir en aide à nos frères défunts. Je me persuade que cette salutaire dévotion mieux comprise sera pour nous un signe de prédestination.

Ce soir, je vous parlerai d'une manière générale de cette chère dévotion ; je vous dirai qu'elle est une œuvre bien méritoire, et un abrégé de la pratique de la religion. Nos cœurs sont naturellement ouverts à ces saintes exhortations ; le *souvenir* que l'Eglise a excité dans nos cœurs, a réveillé ou au moins augmenté le désir d'être utile à nos défunts. Que la grâce du Dieu très bon et très miséricordieux nous excite puissamment à la bonté et à la miséricorde à l'égard de ceux qui souffrent !

I

Comment dirai-je l'excellence de la dévotion aux âmes du purgatoire ? J'en appelle aux témoignages des esprits supérieurs.

Saint Augustin, l'un des plus grands génies de l'humanité, celui qui a le mieux pénétré les mystères de la philosophie naturelle et surnaturelle, dit cette parole absolument remarquable : « Il est peu d'exercices d'un ordre plus élevé, peu d'œuvres plus conformes à la piété chrétienne que d'offrir à Dieu des sacrifices et des prières, et aux indigents des aumônes, en faveur de nos frères souffrants dans le purgatoire¹. »

Saint Epiphane, témoin autorisé de l'Eglise d'Orient, met le culte des morts en tête des pratiques de piété. Il regarde cette dévotion comme la plus solide, la plus avantageuse, la plus digne de notre admiration².

Écoutez un célèbre apologiste des temps modernes. « Qui ne voit, dit-il, la portée morale d'un tel dogme, la confiance qu'il inspire, les motifs qu'il présente à la vertu ? Par ce moyen, Dieu nous permet, il nous commande

¹ Unum ex sanctoribus exercitiis et una ex magis piis curis in quibus homo exercere se potest in hac vita, est offerre sacrificia, elemosynas et orationes pro defunctis qui sunt in purgatorio et quorum fratres sumus. (Homilia xx).

² Quid est utilius, quid opportunius aut vero admirabilius ? (Adversus hæreses).

¹ P. Caussette.

même d'entrer en société de mérites avec tous ceux qui nous ont précédés devant lui, il nous invite à joindre nos prières à leurs prières, nos mains à leurs mains en quelque sorte, pour nous rassembler tous ensemble sur son sein paternel¹. »

Les poètes eux-mêmes en ont été charmés. « Admirable commerce, sublime relation ! s'écrie l'un des plus célèbres. Que de choses attendrissantes dans cette doctrine du purgatoire ! Ma vertu, à moi pauvre mortel, devient un bien commun à toute la famille chrétienne ! Ma justice est passée en compte aux autres, à mes semblables, à mes frères. C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme à la vertu, et de penser que le plus humble chrétien, qui donne le pain quotidien aux pauvres, donne peut-être à une âme délivrée une place au banquet du Seigneur ! »

Oh ! les belles affirmations ! Si peu qu'on y réfléchisse, on en sent la consolante vérité !

Dans la dévotion aux âmes du purgatoire, il n'y a rien d'humain, si je puis dire². Tout est généreux, surnaturel, sans retour d'égoïsme. Nous agissons purement sous l'impulsion de l'enseignement révélé. En effet, à moins d'un miracle, ces âmes souffrantes n'ont jamais la faculté de nous faire connaître leurs besoins. La foi seule nous mène à elles ; notre compassion devient d'autant plus sainte et méritoire que son origine et ses effets ne sont point d'ordre naturel. D'autre part, il n'en est pas de même de la compassion qu'excite en nous la vue d'un infortuné, dont les plaies sont saignantes, ou la prière douloureuse d'un malheureux dont nous entendons les gémissements touchants. A la vérité, dans ces circonstances, notre cœur est soudainement et inévitablement ému ; mais parce que ce sentiment a sa source dans notre nature, il est moins élevé, moins agréable à Dieu, et en réalité moins méritoire. N'est-il pas vrai aussi que les motifs humains diminuent la valeur des œuvres que nous faisons au grand jour ? Tantôt l'on s'y prête pour n'être point taxé d'avarice et d'inhumanité ; tantôt l'on savoure avec plus de raison qu'il convient les éloges décernés aux bonnes œuvres qu'on a faites. La spontanéité fait défaut ; l'intention pure manque ou est notablement diminuée. Ce sont là les voleurs, dont parle saint Grégoire, qui dévalisent le trésor de nos bonnes actions. Au contraire, dans la dévotion aux âmes du purgatoire, tout se passe entre nous et ces âmes souffrantes. Les regards humains ignorent nos pensées, nos sentiments et nos œuvres. Nous agissons purement pour Dieu, dans le secret de notre conscience ; et Dieu qui voit dans le secret de nos

âmes saura bien nous récompenser. Oui, c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, *sancta et salubris est cogitatio*.

Mais ceci n'est qu'un coup d'œil général ; rendons-nous compte comment la dévotion aux saintes âmes est un abrégé touchant de la pratique du christianisme.

II

Ce n'est pas trop dire, au jugement du célèbre P. Faber dans son fameux traité *Tout pour Jésus*, que d'appeler la dévotion aux saintes âmes un centre surnaturel vers lequel toutes les dévotions du monde viennent converger. Qu'il nous suffise, pour nous convaincre de cette touchante proposition, de jeter un regard sur les principales dévotions catholiques.

I. Prenons par exemple la dévotion A LA GLOIRE DE DIEU, but et fin de toute notre existence. C'était là, s'il nous est permis de parler ainsi, la dévotion favorite de N.-S. Jésus-Christ. « Je ne cherche pas ma gloire, disait-il, mais la gloire de mon Père qui m'a envoyé. *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me Patris*. (Jo., v, 30). Ce qu'il lui plaît, je le fais toujours. *Quæ placita sunt ei, facio semper*. » (Jo., viii, 29). Or le purgatoire est semblable à un champ où la gloire de Dieu se dresse comme une moisson déjà mûre. Il ne se dit pas une prière pour les saintes âmes sans que Dieu ne soit glorifié par les sentiments religieux qui ont dicté cette prière. Aucune de ces âmes ne reçoit le moindre allègement à ses souffrances, sans que Dieu n'y trouve immédiatement un accroissement de gloire, dans l'honneur rendu au précieux sang de son Fils, et dans le progrès que l'âme a fait vers le bonheur éternel. Il n'est pas d'âme qui sorte triomphante de son épreuve, sans que Dieu n'en reçoive un rayon de glorification. Il couronne ses propres dons dans cette créature qui lui est si chère. La croix de Jésus a triomphé. Le décret de prédestination est victorieusement accompli. Le ciel compte un adorateur de plus. Bien plus, la gloire de Dieu, sa plus douce gloire, la gloire de son amour, est assurée dans le purgatoire, car il n'y a là ni péché, ni possibilité de le commettre. Pour la bienheureuse délivrance que doivent réaliser les suffrages des fidèles, ce n'est plus qu'une question de temps. Tout ce qui est gagné est réellement gagné. Tout ce qu'on recueille est du pur froment, et l'ivraie n'y est pas mêlée. La dévotion aux âmes du purgatoire est une des manières les plus efficaces de chanter le divin Trisagion : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ! *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto !* »

II. D'autre part, est-il une dévotion plus authentique et plus chère au cœur du vrai chrétien que celle A LA SAINTE HUMANITÉ DU

¹ Aug. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le purgatoire*.

² *Les saintes âmes*, par un religieux de la Trappe.

SAUVEUR JÉSUS? C'est plutôt une série de dévotions aussi belles que variées qu'une simple dévotion. Je les retrouve toutes, unies par le lien de l'amour, dans la dévotion aux âmes du purgatoire. Plus tôt ces âmes sortent du lieu de souffrance où elles attendent, plus tôt N.-S. Jésus-Christ reçoit une abondante moisson des fruits de son adorable Passion. Et puis, la sainte humanité du divin Rédempteur peut-elle recevoir un hommage plus agréable que celui qui lui est offert dans le sacrement d'Eucharistie, à la messe et à la communion? Et c'est précisément là que nous trouvons notre plus puissant moyen d'agir sur le purgatoire. Oui, l'usage de ce sacrement en faveur des trépassés est un hommage très agréable à Jésus. Et l'on peut en dire autant, proportion gardée, de la confiance que nous avons dans les indulgences, dans les autres prières, dans les bonnes œuvres, dans les aumônes et les pénitences. Car toute la puissance de l'Eglise vient de la sainte humanité de Jésus. Par elle, nous entonnons pour ainsi dire un perpétuel cantique d'adoration, de reconnaissance, de supplication et d'expiation en faveur des défunts.

III. La dévotion A LA TRÈS SAINTE VIERGE est également comprise dans cette dévotion aux âmes du purgatoire, soit que nous regardions Marie comme la Mère de Jésus, et, comme telle, participant aux honneurs de sa sainte humanité; soit que nous voyions en elle la Mère de miséricorde, dont le culte repose sur les œuvres de compassion; soit que nous honorions en elle la Reine du purgatoire, qui a tant d'intérêt à voir les âmes souffrantes sortir de leur captivité pour entrer dans la joie éternelle.

IV. Ensuite vient la dévotion AUX SAINTS ANGES, qui elle aussi trouve abondamment son aliment et son exercice dans la dévotion aux âmes du purgatoire. En effet, celle-ci donne des occupants aux trônes laissés vacants par la défection de Lucifer et de ses orgueilleux adhérents. De plus, les anges considèrent les habitants du lieu de l'expiation comme des frères, ornés de la grâce sanctifiante et destinés à porter la couronne de gloire, parce qu'ils ont quitté la terre revêtus des splendeurs de la persévérance finale. Ils sont des millions et des millions qui ont été commis à la garde de ces âmes, et ils continuent de les aimer de l'amour le plus ardent. Saint Raphaël, après avoir été si fidèle à Tobie, sera-t-il moins dévoué pour ses protégés qui gémissent dans les flammes? Des chœurs entiers s'intéressent à d'autres âmes, soit parce qu'elles doivent être finalement admises dans leur compagnie, soit parce qu'elles avaient pour eux autrefois une dévotion particulière. D'ailleurs, saint Michel, comme prince de ce royaume dont Marie lui a délégué la régence, désireux d'accomplir la

douce mission que l'Eglise lui attribue dans la messe des morts, reçoit comme un hommage rendu à lui-même tout acte de charité accompli en faveur des âmes confiées à ses soins. Et il faut le dire bien haut : les anges aimant tendrement les âmes du purgatoire, c'est les honorer que de travailler à la délivrance de ces chères prisonnières.

V. Les SAINTS du ciel s'intéressent aussi, et vivement, aux saintes âmes. Les bienheureux aiment d'un amour tout particulier leurs frères défunts qui achèvent leur purification à la porte du ciel. Ils tressaillent de bonheur quand nous travaillons à leur délivrance; et dans la douce certitude de voir augmenter le nombre des élus et grossir les cohortes splendides de ceux qui louent et bénissent à jamais le Rédempteur, ils goûtent dans le ciel un supplément ineffable de joie et de gloire. Et ils nous sont reconnaissants des efforts que nous faisons pour que ce but si noble soit réalisé. Ajoutons qu'eux-mêmes prient et prient beaucoup; ils intercèdent particulièrement en faveur de ceux dont ils sont les patrons.

**

Et c'est ainsi que nous trouvons réunies et condensées dans la dévotion aux âmes du purgatoire, et cela de la manière la plus pratique, toutes les merveilles, toutes les grandeurs, toutes les beautés de notre sainte religion. Jésus notre Sauveur, Marie notre mère miséricordieuse, S. Joseph, patron des défunts, les anges et les saints nous y sont rendus présents de la manière la plus lumineuse et la plus touchante, dans la splendeur de la charité ! La prière, la messe, les indulgences, les aumônes, le chapelet, le chemin de croix nous y sont rappelés avec la plus persuasive éloquence. Dans cette précieuse dévotion l'Eglise, triomphante, l'Eglise militante, l'Eglise souffrante sont unies dans les liens de la plus étroite et de la plus affectueuse solidarité. C'est un des prodiges les plus touchants de la grâce divine et de la divine charité.

Prenons donc la résolution, à cause de son excellence, de pratiquer avec un grand dévouement et un zèle ardent ce culte des morts. Car je le répète, c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, *sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare*. Laissons-nous toucher par cette forme si précieuse et si délicieuse de la piété. Comme nous le dirons plus explicitement, cette dévotion très excellente est très chère au Cœur de Jésus, essentiellement catholique, très recommandée par les saints, très utile aux prisonnières du purgatoire, très sanctifiante pour ceux qui la comprennent et la mettent en pratique, *sancta et salubris cogitatio*. Car, ainsi qu'on l'a dit avec beaucoup de vérité, elle ouvre le ciel à celui qui y est fidèle, et à celui à qui elle

s'intéresse. Elle est le béni passe-port du bon chrétien pour l'autre monde ; elle nous fait entrer dans les joies du ciel ; elle nous assure les délices du paradis, *Sancta et salubris cogitatio*.

Frères bien-aimés, je demande à Dieu de vous faire, en cette sainte Octave, bien comprendre la grandeur de cet acte de charité. Soyons tous, avec la grâce de Notre-Seigneur, les apôtres et les zélateurs de cette excellente dévotion. Dieu en sera glorifié, nos défunts seront efficacement soulagés, et nous-mêmes nous recueillerons des fruits excellents de salut.

II

LA DÉVOTION AUX ÂMES DU PURGATOIRE EST
TRÈS AGRÉABLE AU CŒUR DE JÉSUS

Qui manet in caritate, in Deo manet.

Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu.

(I Joan., iv, 16).

« Dieu est charité, » selon la parole sublime de saint Jean. Quand on parle du Cœur de Jésus, on parle sans doute de son amour humain pour ses frères, mais surtout de son amour divin, immense, ineffable, profond comme les abîmes, sublime comme les cieux, plus vaste que l'univers. Le Cœur de Jésus s'ingénie avec des délicatesses incroyables à nous faire du bien. Si nous voulons être de bons chrétiens, de vrais enfants du Christ, de fidèles serviteurs du Sacré-Cœur, il faut que, nous aussi, nous nous appliquions de toutes manières et généreusement à faire du bien. Or la dévotion aux âmes du purgatoire est un moyen magnifique de ressembler au Cœur de notre Sauveur, moyen très efficace, moyen qui lui est très agréable. Et c'est là un des caractères, une des excellences de cette dévotion précieuse que je voudrais brièvement mettre en relief, afin que nous soyons des disciples, des imitateurs, des apôtres du Sacré-Cœur. *Qui manet in caritate, in Deo manet.*

I

Le pieux P. Faber, qui fut un des hommes qui ont le mieux compris l'économie de notre sainte religion, nous cite avec complaisance le trait suivant¹. C'est une discussion très pieuse et très intéressante entre deux Frères-Prêcheurs au sujet du mérite respectif de la dévotion qui a pour objet la conversion des pécheurs et la dévotion aux saintes âmes du purgatoire.

Frère Bertrand était le défenseur d'office

des pauvres pécheurs. Il disait constamment la messe pour eux, et il offrait toutes ses prières et toutes ses pénitences pour obtenir leur conversion. « Les pécheurs, disait-il, sont dans un état de perdition. L'esprit malin ne cesse de leur tendre des embûches, afin de les priver du ciel et de les emporter dans le séjour des douleurs éternelles. Notre-Seigneur est descendu du ciel et a souffert pour eux la mort la plus cruelle. Est-il rien de plus sublime que de suivre son divin exemple et de contribuer, avec le Sauveur, au salut des âmes ? Hélas ! quand une âme se perd, le prix de la Rédemption est perdu pour elle. Mais les défunts qui sont en purgatoire, ils sont assurés d'une manière certaine de leur salut éternel. Il est vrai que, momentanément, ces saintes âmes sont plongées dans une mer de douleurs ; mais elles sont sûres d'en sortir. Elles sont les amies de Dieu, tandis que les pécheurs sont ses ennemis ; et vivre dans l'inimitié de Dieu est le plus grand des malheurs qui se puisse imaginer. »

Frère Benoît ne mettait pas moins de chaleur à défendre la cause des âmes souffrantes. Il offrait à leur intention toutes les messes et tous les suffrages dont il pouvait disposer. « Les pécheurs, disait-il, sont retenus dans les chaînes qu'ils se forgent eux-mêmes. Ils peuvent sortir de la voie de l'iniquité aussitôt qu'il leur plaît. Le joug qu'ils portent est l'œuvre de leur choix. Tandis que les morts, pieds et mains liés sont retenus, contre leur gré, au milieu des tortures les plus cruelles. Tenez, mon Frère, faisons une comparaison. Supposons que nous ayons devant nous deux mendiants. L'un, fort et bien portant, pourrait faire usage de ses mains et travailler, s'il le voulait, mais il préfère supporter les rigueurs de la pauvreté plutôt que de renoncer aux délices de la paresse. L'autre, au contraire, malade, perclus, incapable de rien faire pour lui-même, ne peut, dans la triste condition où il est réduit, qu'implorer la compassion des passants par ses cris et par ses larmes. Lequel des deux est plus digne de pitié ? C'est précisément l'histoire des pécheurs et des âmes du purgatoire. Celles-ci endurent le martyre le plus cruel, et sont hors d'état de faire quoi que ce soit pour elles-mêmes. Il est vrai qu'elles ont mérité ces supplices, parce qu'elles ont des dettes à payer à la justice divine pour des fautes mortelles pardonnées, mais non complètement expiées, et pour des fautes vénielles. Mais en réalité elles sont dans la grâce de Dieu ; elles sont aimées de Dieu au-delà de toute expression, et une charité bien ordonnée leur ordonne de se conformer aux dispositions de la volonté divine, et de chérir au plus haut point ce que Dieu aime par dessus tout, c'est-à-dire la sainteté parfaite. »

¹ Emprunté aux *Annales de l'Ordre de Saint-Dominique*, et consigné par Rossignoli dans son ouvrage intitulé : *Merveilles de Dieu dans les âmes du Purgatoire*.

Cependant Frère Bertrand tenait ferme pour ses chers pécheurs, quoiqu'il sentit loyalement la force des raisons de son adversaire. Le ciel vint au secours de l'argumentation de Frère Benoît et dirimer la controverse. La nuit suivante, le Frère eut une vision qui changea ses idées et qui parut l'avoir entièrement convaincu. En effet, dès ce moment, il eut une autre manière d'agir ; et il offrait toutes ses messes, toutes ses prières, toutes ses pénitences pour les saintes âmes. En quoi il se conformait à l'avis de l'angélique S. Thomas d'Aquin qui dit : « La prière pour les morts est plus agréable à Dieu que la prière pour les vivants. Car les défunts ont un plus grand besoin de secours, puisqu'ils ne peuvent s'aider eux-mêmes, comme le font les vivants¹. »

Le témoignage de la séraphique sainte Thérèse s'ajoute au témoignage de saint Thomas pour nous faire bien comprendre le plaisir que le Cœur de Jésus prend à la dévotion pour les âmes du purgatoire. Dans le livre de ses *Fondations* elle nous dit que Bernardin de Mendoza lui donna une maison, un jardin et une vigne pour établir un couvent à Valladolid. Deux mois après cette fondation, cet homme tomba tout à coup malade et perdit l'usage de la parole. « Il ne tarda pas à mourir, dit la sainte, loin de l'endroit où j'étais à cette époque. Mais Notre-Seigneur me fit connaître qu'il était sauvé ; la miséricorde de Dieu avait eu pitié de lui, à cause des dons qu'il avait faits au couvent de la Très Sainte Vierge. Toutefois son âme ne devait pas sortir du Purgatoire avant la première messe célébrée dans la nouvelle maison. » Sainte Thérèse hâta son retour, et n'eut point de repos qu'un autel ne fût dressé dans le nouveau monastère ; ce qui eut lieu un mois après la mort du généreux trépassé. Et sainte Thérèse affirme qu'après la communion reçue en cette première messe, l'âme de son bienfaiteur lui apparut toute rayonnante de gloire, et elle la vit ensuite monter, rapide et heureuse, dans le ciel.

Tant la dévotion aux âmes du Purgatoire est chère au Cœur de Jésus !

Mais signalons quelques raisons de cette divine prédilection. Nous serons encore plus excités à devenir les auxiliaires dévoués des saintes prisonnières de la justice divine.

II

Je suis persuadé que vous avez trouvé un grand intérêt à la touchante discussion des deux Frères-Prêcheurs. Mais quelle que soit l'opinion qu'on embrasse, il est certain que la dévotion aux âmes du purgatoire est très chère au Cœur de Jésus, et pour les raisons les plus saisissantes.

I. Et d'abord parce qu'elle nous fait prendre les sentiments de ce divin Cœur qui est toute bonté et toute miséricorde. Par elle nous mettons en pratique l'exhortation de l'apôtre saint Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (Phil., II, 5). Le Cœur de Jésus, c'est le dévouement aux petits, aux pauvres, aux pécheurs, aux misérables. Etant Dieu, il a revêtu l'infirmité de notre humanité, il s'est fait homme pour souffrir pour nous et pour nous sauver. *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis.* Pourquoi a-t-il voulu passer par les tortures de la Passion et mourir sur la croix ? Pour nous sauver, *propter nostram salutem* ! Pourquoi demeure-t-il dans la sainte Eucharistie, où il est le compagnon de notre pèlerinage, notre aliment supersubstantiel, notre victime de propitiation ? Pourquoi a-t-il fondé son Eglise, institué ses sacrements ? Pour nous sanctifier, pour nous sauver, *propter nostram salutem*. Par ces inventions salutaires, il veut nous assurer la possession du paradis. *O salutaris Hostia quæ cœli pandis ostium* ! O bonté incroyable de Jésus, ô prodigalité de l'amour compatissant du Rédempteur, ô charité du Sauveur ! Comme les amabilités du Sacré-Cœur m'apparaissent, d'une manière aussi touchante que saisissante, dans les courses apostoliques du Fils de Dieu fait homme, dans ses enseignements si bons et si compatissants, dans ses miracles si nombreux et si aimants, dans son indulgence si admirable pour ramener les prévaricateurs dans les sentiers de la vertu, les arracher au démon et les rendre dignes du paradis ! Quelle miséricorde dans ses belles et expressives paraboles de la brebis égarée, de la drachme retrouvée, et surtout de l'enfant prodigue ! Quelle indulgence sublime pour la femme adultère qui se repent, pour Marie-Madeleine qui revient si héroïquement au devoir, pour Pierre qui l'avait renié après les plus belles protestations de fidélité, pour le bon larron qui, au dernier moment, implore humblement son pardon ! Le Cœur de Jésus se donne, pardonne, s'épuise pour ainsi dire pour faire du bien. Le dévouement, c'est là, si j'ose le dire, son trait caractéristique. Et nous ne saurions mieux faire, pour lui plaire, que de l'imiter.

Or, combien dans la dévotion aux âmes du Purgatoire nous en avons la facilité et le moyen ! Combien nous pouvons efficacement devenir ses imitateurs ! Ces âmes souffrantes endurent des douleurs indicibles ; combien elles gémissent amèrement surtout d'être séparées pour un temps de Celui qui est toute beauté, toute bonté, toute amabilité ! Pauvres prisonnières, elles souhaitent avec une ardeur dont nous ne pouvons nous faire une idée, de voir les portes de leur prison s'ouvrir pour jouir de la liberté des enfants de Dieu ! Malheu-

¹ *Somme Théol.*, Suppl., q. LXXI.

reuses exilées, elles soupirent avec la plus vive ardeur d'entrer dans la céleste patrie ! En leur venant en aide, en travaillant à leur délivrance, nous avons l'insigne honneur de devenir les collaborateurs du miséricordieux Sauveur. Nous prenons, et c'est là notre gloire et notre bonheur, les sentiments de Jésus ; nous devenons des sauveurs secondaires, si j'ose dire ; nous ouvrons à nos frères les portes du ciel. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

II. En second lieu, la dévotion aux âmes du Purgatoire est très chère au Cœur de Jésus parce qu'elle nous fait pratiquer excellemment son commandement de prédilection, la charité pour le prochain. Oui, l'amour de nos frères est, comme Notre-Seigneur nous le dit, son commandement cher entre tous, son commandement à lui, le commandement nouveau dont l'accomplissement fait ses vrais disciples. Cette bienheureuse dévotion nous fait voir, dans les fidèles qui ont quitté la terre, de vrais frères en Jésus-Christ, des frères sanctifiés par la grâce divine, mais des frères qui n'ont pas atteint à la perfection complète, qui sont encore redevables en quelque chose à la justice divine pour des fautes non expiées, et qui doivent, n'étant plus dans le temps de la miséricorde mais dans celui de la justice stricte, payer jusqu'à la dernière obole les dettes dont elles sont redevables au Souverain Juge. Oh ! oui, les âmes du purgatoire souffrent, et elles souffrent beaucoup. Aussi bien nous ne pouvons pas nous désintéresser de leur sort : la charité s'y oppose. Mais si nous sommes fidèles « au commandement nouveau, » « au commandement préféré du Sauveur, » « au commandement qui doit nous marquer du vrai signe de disciples de Jésus, » quelle belle et bonne œuvre nous accomplissons ! En expiant pour ces saintes âmes, en priant pour elles, en faisant pénitence pour elles, en leur appliquant les mérites du Rédempteur, nous sommes plus que des consolateurs, nous faisons l'aumône la plus précieuse et la plus méritoire, nous remplissons véritablement l'office de corédempteurs, nous aimons efficacement notre Dieu, à la gloire duquel nous travaillons en délivrant ceux qui doivent si bien le louer dans les siècles des siècles. Et par le fait nous pratiquons cette vertu que saint Paul met au-dessus de tout : *manent, autem fides, spes, caritas, major autem horum caritas.* (I Cor., XIII, 13). Nous réjouissons délicieusement le Cœur de Jésus ; nous méritons qu'il nous appelle du doux nom d'amis : *Vos autem amici mei estis si feceritis quæ præcipio vobis.* (Jo., XV, 14).

III. Quand, sur le Calvaire, Notre-Seigneur était attaché à la croix, et qu'il allait consommer l'œuvre de notre rédemption, il prononça une parole qui exprime admirablement le but de sa venue sur la terre et ses suprêmes ambitions : « *Sitio ! J'ai soif !* » disait-il. Et par là

il exprimait tout particulièrement son grand amour pour le salut des âmes, pour la conversion des pécheurs, pour la délivrance des trépassés, et leur prompt introduction dans le ciel. De la sorte, en venant en aide aux défunts, non seulement nous nous conformons aux sentiments du Cœur de Jésus, non seulement nous accomplissons son précepte préféré, mais nous donnons satisfaction à ses ardents désirs. *Sitio !* Quel bonheur et quelle gloire pour nous ! Ah ! sans doute, j'admire Simon de Cyrène aidant Notre-Seigneur à porter sa croix dans la voie douloureuse, sainte Véronique essuyant avec respect son visage divin couvert de sueur, de sang et de poussière, saint Jean et sainte Madeleine et l'auguste Marie assistant au Calvaire au suprême sacrifice ; mais j'admire aussi les bons chrétiens qui continuent, à travers les siècles, à étancher la soif mystérieuse du Sauveur, en contribuant à délivrer des flammes purificatrices les âmes du purgatoire, et en répandant sur elles la rosée rafraîchissante et expiatrice. *Sitio !* Jésus souffre mystiquement dans ses membres en cette prison brûlante, et par tous nos suffrages nous le soulageons, nous faisons à son Cœur le plaisir le plus exquis, nous lui procurons la joie la plus délicieuse. *Sitio !* Et il me semble l'entendre dire à toutes les âmes dévouées aux saintes prisonnières de la justice de Dieu : « J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. *Sitio !* »

**

Que notre résolution soit donc d'estimer et de pratiquer cette chère dévotion. C'est la dévotion de la charité ; c'est par conséquent une des formes les plus belles de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Outre le plaisir ineffable que nous y trouvons d'être très agréables au divin Maître, ayons souci de nos plus chers intérêts. Souvenons-nous des promesses du divin Cœur à ceux qui rendent à Jésus amour pour amour : « Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état. Je mettrai la paix dans leur famille. Je les consolerais dans leurs peines. Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises. Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde. Les âmes tièdes deviendront ferventes. Les âmes ferventes s'élèveront à une plus grande perfection. Je bénirai même les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et honorée. Je donnerai aux prêtres (et à ceux qui ont le zèle de l'apostolat) le talent de toucher les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans mon Cœur et il n'en sera jamais effacé ! »

O chrétiens, embrassez donc la dévotion aux âmes du Purgatoire ; c'est en action la dévo-

tion au Sacré-Cœur ! Par amour pour le Cœur si bon, si aimant, si miséricordieux de Jésus, ayons un tendre et efficace amour pour les fidèles défunts, les amis du Sacré-Cœur. Aimons-les, prions pour eux, délivrons-les, et nous mériterons d'avoir part aux miséricordes infinies du Sauveur. Nous obtiendrons beaucoup de grâces pour le temps, nous nous préparerons d'incomparables récompenses pour l'éternité, parce que nous serons les privilégiés du bon Dieu. *Qui manet in caritate, in Deo manet !*

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLVII

LA VOCATION

Mes enfants,

Nous sommes à la fin des vacances. Parmi vos camarades, un certain nombre ont abandonné l'école et vont choisir un métier. Ils vont quitter la culotte courte pour prendre le grand pantalon ; nous les verrons revenir du travail les mains noires, le visage en sueur, ou, comme des petits notaires, nous les rencontrerons dans la rue la serviette sous le bras. Ils vont faire leur entrée dans le monde des travailleurs, ils en sont fiers et nous en sommes fiers avec eux.

Je profite de cette circonstance pour vous parler ce soir de la vocation, et spécialement de la vocation sacerdotale.

I

1^o Tous les hommes ont sur terre un rôle à remplir, et un rôle voulu par Dieu. Dieu n'est pas seulement le Créateur du monde, il en est également la Providence. Il doit donc avoir organisé les situations et avoir donné aux hommes des aptitudes différentes pour les bien remplir. C'est, d'ailleurs, facile à constater. Parmi vous, celui qui est employé de bureau ferait un singulier cultivateur, et je ne vois guère le maréchal-ferrant condamné à faire l'article dans un magasin de nouveautés. Pourquoi ? C'est que Dieu, mes enfants, a mis en chacun de vous des dispositions naturelles et des qualités morales qui vous attirent vers un état de préférence à un autre, et qui vous aident à vous y tenir en bonne place. C'est ce qu'on appelle la vocation.

2^o Tout homme a le devoir de chercher sa vocation et de la suivre. « Qu'est-ce que Dieu veut que je fasse de la vie qu'il m'a donnée ? Quel est pour moi le moyen de la bien remplir ? » Et une fois la réponse trouvée, le jeune homme n'a plus qu'à suivre la route qui s'ouvre devant lui. Sans doute, même en accomplissant la volonté de Dieu, nous ren-

controns bien des difficultés, mais cependant nous sommes certains du succès. Car, ces difficultés, la Providence les a prévues ; elle a donc préparé les grâces nécessaires pour les surmonter ; si nous sommes fidèles, si nous faisons l'effort naturel et surnaturel, nous sortirons vainqueurs de la lutte et nous demeurerons toujours dans le devoir.

Vous le voyez, suivre sa vocation, c'est marcher d'un pas assuré dans la vie, puisque c'est marcher avec Dieu, et par là même c'est marcher vers le ciel. Au contraire, se lancer au hasard dans l'existence, et à plus forte raison, refuser de suivre l'appel divin, c'est s'exposer à une vie de misères, tourmentée par mille difficultés insurmontables, et c'est quelquefois compromettre le salut de son âme.

II

Mais, mes enfants, je voudrais spécialement vous parler de la vocation sacerdotale.

S'il est vrai que Dieu donne à chacun des aptitudes spéciales pour un état déterminé et qu'il appelle tout homme au genre de vie qui lui convient le mieux, Dieu doit surtout donner ces aptitudes et doit surtout faire connaître son appel à ceux qu'il choisit pour ses représentants ici-bas.

1^o C'est un grand honneur d'être appelé à l'état ecclésiastique. Vous savez, mes enfants, comment Notre-Seigneur a choisi ses Apôtres. Il n'a pas cherché des hommes savants, puissants ; il a pris des âmes simples, droites, généreuses, remplies de bonne volonté. Il a fait leur éducation, leur a donné ses pouvoirs ; et les Apôtres transformés, divinisés, sont partis à la conquête du monde.

Aujourd'hui, Notre-Seigneur agit de même. Il cherche des âmes généreuses. Il les prend partout où il les trouve ; chez le riche, chez le pauvre. Il appelle le petit garçon, le jeune homme de 20 ans ou même quelquefois l'homme entré déjà dans une carrière. Il n'est pas rare à notre époque de voir des jeunes gens quitter leur situation pour se faire prêtres. Si vous visitiez le Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, vous y rencontreriez des officiers, des avocats, des ingénieurs, des élèves sortis de toutes les grandes écoles, prêts à occuper les postes les plus brillants dans le monde. Ces hommes ont tout sacrifié à l'insigne honneur du sacerdoce.

Car, en effet, mes enfants, qu'y a-t-il de plus grand qu'un prêtre ? — *Le prêtre représente Jésus-Christ.* A lui comme aux Apôtres Notre-Seigneur a dit : « Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. » La vue du prêtre inspire immédiatement la pensée de Dieu, soit pour le bénir, soit pour le blasphémer. — *Le prêtre possède les pouvoirs de Jésus-Christ.* C'est à lui que le Maître a dit : « Allez, baptisez au nom du Père, du Fils

et du Saint-Esprit... Les péchés seront remis à qui vous les remettrez... Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » — Le prêtre *est le médiateur entre les hommes et Jésus-Christ*. Quand nous voulons la grâce de Dieu, nous prions ; mais pour que notre prière soit plus efficace, nous allons vers le prêtre pour lui demander les biens surnaturels dont il est le dépositaire : la grâce du baptême, le pardon des péchés, le bienfait de la communion. — Le prêtre *aura dans le ciel une place de choix*, car son caractère sacré lui donnera part à la gloire des Apôtres chargés de juger les douze tribus d'Israël.

Où, mes enfants, le plus grand honneur que Dieu pouvait faire à l'homme, c'était bien de l'appeler à représenter son Fils sur la terre, et c'est l'heure de relire cette page que vous connaissez bien :

Un prêtre ! dans ses mains Dieu descend ici-bas.
Le prêtre a le savoir, mais il a ses combats ;
Il combat les erreurs ; il poursuit l'ignorance ;
Il rend aux uns la paix, aux autres l'espérance ;
Les soldats, les captifs, les blessés, les mourants,
Les pauvres sans foyer, les enfants sans parents,
Trouvent en lui la vie et du corps et de l'âme.
Son cœur brûle pour Dieu ; sa parole est de flamme ;
Sa voix de feu pénètre et force le tombeau.
Il réchauffe ; il ranime ; il guérit... Que c'est beau !
Quoi de plus grand qu'un prêtre ? Ombre de Dieu sur
[terre ! ¹

2^e *C'est un devoir de répondre à l'appel divin*. — Sans doute, mes enfants, un homme peut toujours se refuser. On a vu des saints, comme saint François d'Assise, qui ont refusé l'honneur du sacerdoce, se trouvant indignes d'être prêtres. Cependant, lorsqu'un enfant, lorsqu'un jeune homme se sent attiré vers l'état sacerdotal, lorsque son confesseur reconnaît en lui les marques d'une vocation véritable, cet enfant, ce jeune homme aurait tort de résister à l'appel de Dieu. Il oublie que Dieu a préparé pour lui ses grâces, que c'est pour lui le plus sûr moyen de faire son salut, et que le bien d'un certain nombre d'âmes est attaché à sa vocation.

Or, mes enfants, Dieu a certainement semé les vocations sacerdotales à profusion dans le monde ; et cependant il n'y en a qu'un petit nombre qui naissent, qui se développent et qui viennent à maturité. Pourquoi ?

Pourquoi ? a) Parce qu'il y a *beaucoup d'indifférents*, qui ne se demandent même pas ce que Dieu veut qu'ils fassent de leur vie ! Et ceux-là s'exposent inconsciemment à bien des déceptions, car ils se lancent sans savoir pourquoi dans la première carrière venue.

b) Parce qu'il y a *des peureux*. Ceux-là ont réfléchi ; ils ont désiré, dans leur enfance, à l'époque de leur première communion, d'être prêtres ; puis l'heure venue de

prendre une décision, ils n'ont vu que des difficultés surgir devant eux : *difficulté des études*, passer plusieurs années au collège pour recommencer au grand séminaire ; *difficultés du devoir* : la vie souvent isolée du prêtre, le sacrifice des plaisirs mondains, la chasteté, le dévouement aux pauvres et aux malades ; *difficultés matérielles* pour vivre à notre époque, où les ressources du prêtre sont moins abondantes qu'à l'époque du Concordat.

c) Parce qu'il y a *des lâches*. Enfants, ils savent que leurs camarades d'école vont rire, se moquer d'eux et les traiter déjà de « curés, » de « calotins, » de « sacs à charbon, » et c'est le respect humain qui les domine. Hommes, ils savent qu'ils n'auront qu'une situation amoindrie, manquant d'éclat et d'autorité : le curé d'un village est toujours méprisé par une catégorie de ses paroissiens. Ils peuvent remplir une carrière brillante dans l'armée, dans la magistrature, faire fortune dans le commerce ; alors ils font taire les attraites du cœur ; c'est l'orgueil et l'ambition qui les entraînent.

d) Parce qu'il y a *des familles* qui s'opposent à la vocation. L'enfant craint que son père, sa mère, ne refusent d'accéder à ses désirs, et il enfouit son secret dans son cœur ; ou il parle, et alors il se voit rejeté, repoussé, quelquefois même menacé, et n'ayant pas la force de résistance, il se tait. La famille peut avoir raison : « Si ton père ou ta mère ont une vraie nécessité de ton assistance pour vivre, écrit S. François de Sales, il n'est pas temps alors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastère¹. » Mais souvent aussi la famille a tort ; elle refuse sans savoir pourquoi ; elle refuse parce qu'elle n'est pas assez chrétienne ; elle refuse parce qu'elle a peur de perdre son enfant. Hélas ! on raconte qu'une mère ayant ainsi refusé son fils, le plaça dans une usine de Paris où l'enfant ne tarda pas à perdre toute sa candeur et tout son amour de Dieu. Six ans plus tard, le jeune homme comparait devant la cour d'assises pour s'entendre condamner aux travaux forcés, tandis que la pauvre mère, brisée d'émotion, levant vers le grand Christ des yeux qui ne pouvaient plus pleurer, disait tout bas : « Mon Dieu ! cela devait arriver ! Je n'avais pas le droit de vous refuser mon enfant². »

3^e Mes enfants, *que doit faire le jeune homme qui sent dans son âme les attraites surnaturels du sacerdoce ?* — C'est à l'époque de sa Première Communion, c'est pendant la retraite du Patronage, c'est à la suite de circonstances indifférentes en elles-mêmes que dans son âme a surgi le désir sacerdotal. Comme dans un rêve, il s'est vu à l'autel, il s'est surpris donnant la communion à ses amis, il s'est trouvé tout joyeux et plein d'entrain

¹ *Traité de l'Amour de Dieu*, VIII, 6.

² J. Millot, *Je serai prêtre*, p. 116.

¹ P. Delaporte. *Les trente sous de Vincent de Paul*.

à la tête d'un Patronage comme le sien... Puis, son rêve devient une hantise qui le poursuit partout. Il veut s'en défaire, sans succès ; il le rejette, et insensiblement il y retombe et y demeure avec joie. Son amour pour Jésus-Christ grandit, devient plus délicat. Pas de doute : son vrai but est de faire aimer le Maître qui lui a fait tant de bien. Que doit faire ce jeune homme ? Confier son secret à son confesseur, et si celui-ci confirme ses désirs, s'il découvre un attrait véritable et des aptitudes sérieuses, le jeune homme devra embrasser résolument la mission que Dieu lui confie. Qu'il ne s'inquiète pas trop des épreuves du commencement, qu'il ne voie pas toutes les difficultés en bloc. Qu'il marche avec assurance, c'est un élu ! Dieu lui offre la vie la plus belle, la plus digne et la plus heureuse qui soit. Sans doute, mes enfants, la vie sacerdotale a ses soucis et ses peines : « Votre fardeau n'est pas plus léger, dit l'auteur de *l'Imitation*, vous êtes lié, au contraire, par des obligations plus étroites et obligé à une plus grande sainteté¹. » Mais Dieu apporte ses compensations par les joies du ministère et par les consolations qu'il donne lui-même à ses vrais disciples.

**

Un de mes amis, fils aîné d'une famille très nombreuse, depuis l'âge de 15 ans désirait devenir prêtre. Il était employé de bureau et son gain était nécessaire à la maison pour élever ses frères plus jeunes. Croyant ses désirs irréalisables, il gardait son secret dans son âme. Quand, parvenu à son service militaire, il pensa pouvoir être plus libre à l'égard des siens, il confia son projet, fit ses études, et un jour du mois de juin, le Patronage eut la grande joie et l'insigne honneur de voir son ancien président monter à l'autel et faire descendre sur lui la plus féconde bénédiction de Dieu.

On a dit : les œuvres bénies de Dieu sont celles que visite la mort et qui donnent des prêtres à l'Eglise. Mes enfants, la mort est venue nous visiter, trop souvent à mon avis. Mais des prêtres ! le Patronage ne pourrait-il pas en donner à l'Eglise ? Ne serait-ce pas notre honneur de voir des enfants, des jeunes gens se lever pour se consacrer à Dieu ? S'il en est parmi vous que Notre-Seigneur appelle à sa suite, qu'ils s'éclairent, qu'ils demandent conseil, et si la volonté divine est manifeste, qu'ils marchent ! Le Patronage entier les soutiendra par ses prières ; et le jour où Dieu les honorera du sacerdoce, le Patronage pourra se réjouir, fonder de grandes espérances, car chaque matin, à l'autel, ceux-là prieront pour l'œuvre à laquelle, en grande partie, ils devront leur vocation et leur bonheur.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XIX

L'ÉPÎTRE AUX GALATES. — S. PAUL FAIT SON APOLOGIE

Il entre ensuite résolument dans la voie de son apologie personnelle et montrée que son enseignement, bien qu'il ne l'ait reçu d'aucun homme, est en tout point conforme à celui des Apôtres. Témoin ce qui s'est passé à la conférence de Jérusalem et lors de la scène d'Antioche.

I

D'abord le Concile de Jérusalem (ch. II) :

¹ Quatorze ans après, je montai de nouveau à Jérusalem avec Barnabé ; et je pris Tite avec moi. ² J'y montai sur une révélation et je leur communiquai l'Evangile que je prêche parmi les Gentils. Je l'exposai en particulier à ceux qui paraissaient les personnages les plus considérables, de peur que mes courses ne fussent ou n'eussent été peine perdue.

³ Or on n'exigea pas même de Tite, qui était avec moi et qui était Grec, qu'il se fit circoncire ; ⁴ malgré les faux frères qui s'étaient glissés parmi nous furtivement, pour espionner la liberté que nous avons dans le Christ Jésus et nous réduire en esclavage. ⁵ Nous ne leur avons rien cédé, pas même un instant, afin que la vérité de l'Evangile demeurât intacte parmi vous.

⁶ Quant à ceux qui paraissaient des personnages, — ce qu'ils furent autrefois, peu m'importe, Dieu ne regarde pas la qualité des personnes, — ceux, dis-je, qui paraissaient être quelque chose, ne m'apprirent rien. ⁷ Au contraire, ils virent que l'Evangile de l'incircconcision m'avait été confié, comme à Pierre l'Evangile de la circoncision, ⁸ — car celui qui a donné à Pierre la force pour l'apostolat de la circoncision, m'a aussi donné la force pour l'apostolat des Gentils. — ⁹ Et lorsqu'ils eurent connu la grâce qui m'a été accordée, Jacques et Céphas et Jean qui paraissaient être les colonnes de l'Eglise me donnèrent la main, ainsi qu'à Barnabé, en signe d'union. Ils demeurèrent d'accord que nous prêcherions, nous les Gentils, eux les fidèles de la circoncision. ¹⁰ Ils nous prièrent seulement de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai eu grand soin de faire. (Gal., II, 1-10).

La preuve qu'il est en communion avec les Apôtres qui sont les colonnes de l'Eglise, c'est qu'il leur a exposé sa doctrine et qu'ils n'ont formulé aucune critique.

Il la leur a exposée non point pour appeler leur contrôle, mais pour leur montrer qu'elle était conforme à la leur, car elle provenait de la même origine. Elle a obtenu leur approbation, et en plein concile, et dans des séances privées où il a conféré « avec ceux qui paraissaient être quelque chose. »

Le Concile en effet a décidé que les Gentils, peuvent se sauver sans la loi mosaïque : c'est précisément ce que Paul prêchait.

Dans les conférences privées, il fut reconnu que Pierre était l'Apôtre de la circoncision, et Paul l'Apôtre de l'incircconcision, l'Apôtre des Gentils. Il y eut sûrement des débats animés

¹ Livre IV, chap. 5.

au sujet de Tite ; mais comme conclusion on n'exigea même pas que « lui, qui était Grec, se fit circonciire, » en dépit des agissements des intrus qui entendaient entreprendre sur sa liberté et l'astreindre aux rites mosaïques.

Rien ne manque donc à ses lettres de créance. Ceux qui étaient revêtus de l'autorité l'ont accueilli, et Paul entend bien être avec eux sur le pied d'égalité respectueuse. C'est ce qu'il souligne par ces mots : « Quant à ceux qui paraissaient être des personnages, — ce qu'ils étaient autrefois, peu importe. Dieu ne regarde que la qualité des personnes. » Ce qui signifie clairement : « Ce n'est pas un privilège essentiel à la qualité d'apôtre que d'avoir vécu avec le Christ. C'est une faveur de l'avoir connu dans sa vie mortelle, mais qu'importe à la dignité d'Apôtre ? Qu'importe même que Paul ait persécuté l'Eglise de Dieu ? Ce passé ne rejaillit point sur l'avenir, parce que Dieu ne fait acception de personne. Il appelle qui il veut, il a appelé Paul sur le chemin de Damas, comme il a fait de Pierre et de Jean sur les rivages de Génésareth ; les uns et les autres ont été prédestinés à leur mission et choisis dès le sein de leur mère. » Toutefois, par ces expressions, l'Apôtre n'entend point les rabaisser, elles ne renferment point une arrière-pensée de dédain ; la suite du contexte en effet révèle le respect qu'il professe pour « les colonnes de l'Eglise. »

Il énumère trois personnages et nomme Jacques le Mineur au premier rang parce qu'il est l'évêque de Jérusalem où s'est tenu le concile. Pierre en effet n'y résidait plus et il y avait établi Jacques à sa place. On sait d'ailleurs que celui-ci y jouissait d'une grande autorité et qu'il fut l'âme du Concile.

Si Pierre est reconnu l'Apôtre de la circoncision, et Paul l'Apôtre de l'incirconcision, cela n'indique pas qu'il y ait deux Evangiles, celui de Pierre et celui de Paul, mais seulement deux apostolats différents, suivant les milieux. Le Concile ne fait aucune difficulté pour reconnaître la mission divine de Paul, il lui recommande seulement de ne pas oublier les pauvres de Jérusalem, afin d'affirmer ainsi l'union qui règnera entre les Eglises des Gentils avec Paul et Barnabé pour chefs, et les Eglises juives dirigées par Pierre. Cette requête fut douce au cœur de l'Apôtre qui déjà, lors de la famine prédite par Agabus, était venu avec Barnabé apporter l'aumône des chrétiens d'Antioche aux pauvres de Jérusalem¹. Aussi par-tout il organisera des collectes pour les fidèles de Palestine dans le besoin².

Certains auteurs pensent que les incidents que nous venons de rapporter ont eu lieu dans ce voyage de Paul et de Barnabé à Jérusalem,

mais il nous paraît que le récit concorde mieux avec l'époque du Concile.

A partir de quel moment faut-il compter les quatorze ans ? Il semble que ce soit plutôt à partir de sa conversion ; autrement on se heurterait à des difficultés de chronologie inextricables.

II

Mais la scène d'Antioche est aussi une preuve puissante que Pierre reconnaissait son titre d'Apôtre. Paul n'est même plus l'égal des Apôtres, mais leur conducteur, puisqu'il les amène à se ranger de son avis.

¹¹ Ensuite Céphas étant venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. ¹² En effet avant que vinssent les envoyés de Jacques, il mangeait avec les Gentils ; mais lorsqu'ils furent arrivés il se mit à l'écart et s'isola, par crainte de ceux de la circoncision. ¹³ Et les autres Juifs usèrent de la même dissimulation, si bien que Barnabé lui-même s'y laissa entraîner.

¹⁴ Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit dans la vérité de l'Evangile, je dis à Céphas devant tous : « Si toi qui es Juif, tu vis comme les païens et non comme les Juifs, comment peux-tu forcer les Gentils à judaïser ? ¹⁵ Nous autres nous sommes Juifs par nature et non du nombre des Gentils qui sont pécheurs, ¹⁶ Et cependant nous savons, nous, que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, c'est pourquoi nous avons cru au Christ Jésus afin d'être justifiés par la foi au Christ, puisque nous ne pouvons l'être par les œuvres de la loi, car nul homme ne sera justifié par les œuvres de la loi. » (Gal., II, 11-16).

On connaît cet épisode. Pierre vient à Antioche et se mêle joyeusement aux convertis païens, sans tenir compte des prescriptions mosaïques. Arrivent des envoyés de Jacques, avec l'intention sans doute d'épier la conduite des chrétiens d'Antioche. La doctrine de Jacques était très nette. Evêque des Juifs convertis de Jérusalem, il leur disait : « Vous êtes Juifs, vous devez garder la loi de Moïse en même temps que vous observez l'Evangile de Jésus-Christ. » Mais il n'ignorait pas que le Concile de Jérusalem avait affranchi les païens de la servitude mosaïque, puisqu'il avait dicté lui-même cette décision. Ses envoyés donc viennent, avec leurs préjugés de stricte observance. Pierre qui connaît leur intransigeance veut éviter une scène et s'isole. Les Gentils en sont blessés. Il ne mange plus avec eux, c'est donc qu'il les excommunie ! Ils sont donc des chrétiens de second rang, d'une caste inférieure ! Or Barnabé lui-même imite la réserve de Pierre, humiliante pour eux. Paul s'émeut. Que devient donc l'égalité chrétienne, et l'unité de l'Eglise, et la décision du Concile de Jérusalem ? Que signifie cette feinte, cette « hypocrisie » ? Et hautement devant toute l'Eglise il dit à Pierre : « Tu es Juif, et tu ne vis pas en Juif ! Et tu voudrais obliger les Gentils à vivre en Juifs ! »

La loi est déchue. Les disciples du Christ sont tous morts à la loi, ils ne la connaissent plus ; ils ne savent qu'une chose c'est qu'elle

¹ Act., XI, 28-30.

² I Cor., XVI, 2 ; II Cor., VIII ; Rom., XV, 27 ; Act., XXIV, 17.

est impuissante à les rendre justes. C'est d'ailleurs pour cela que les Juifs se convertissent au Christ. Ils ont conscience que leur loi est vaine, inutile au salut. Nous Juifs, qui cependant n'avons pas commis les crimes, qui ne sommes pas exposés aux débordements des païens, nous avons reconnu que l'obéissance à la loi ne nous justifie pas ; il nous faut la foi au Christ. Et nous sommes venus au Christ, « car nul homme ne sera justifié par les œuvres de la loi. »

Si en effet pour nous sauver il nous fallait encore les œuvres de la loi, à quoi nous aurait servi le Christ ? Il nous aurait donc, en nous faisant abandonner la loi, fait commettre un nouveau péché ajouté à ceux d'autrefois qui nous chargent la conscience ? C'est donc en vain qu'il nous en aurait fait espérer le pardon par la foi en lui ?

¹⁷ Si nous qui cherchons à être justifiés dans le Christ, nous sommes cependant toujours trouvés pécheurs, le Christ aurait donc été un ministre de péché ? A Dieu ne plaise !

¹⁸ Si ce que j'ai détruit, je le rebâtis de nouveau, je me constitue prévaricateur

¹⁹ Pour moi, c'est par la loi elle-même que je suis mort à la loi, afin de ne vivre que pour Dieu. Je suis crucifié avec le Christ. ²⁰ Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que j'ai de vie maintenant dans ma chair, je le vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, qui s'est livré lui-même pour moi. ²¹ Je ne veux pas rendre inutile la grâce de Dieu. Or si c'est par la loi que s'acquiert la justice, le Christ est mort pour rien. (Gal., II, 17-21).

Le Christ nous a dégagés de l'obligation de la loi, et il nous l'imposerait de nouveau ! Il rebâtirait ce qu'il a détruit ! Ce serait de la prévarication. Quoi ! ma conversion ne pourrait s'opérer que par la loi de Moïse ! Mais ce serait renier mon baptême, renier le Christ !

Telles étaient cependant les conséquences de la conduite de Pierre, et le chef des Apôtres le comprit. Il était d'ailleurs acquis à cette doctrine qui était celle du Maître et donc la sienne, doctrine de large charité qui attire tout le monde et n'exclut personne. Ce n'est plus la loi étroite qui sauve, mais la foi au Christ, la foi accompagnée des œuvres faites pour l'amour du Christ. Pierre eût voulu concilier tout le monde, et comme il savait que les Juifs de Jérusalem étaient particulièrement obstinés dans leurs idées, âpres de caractère, il les ménageait, tandis qu'il avait confiance que les païens convertis lui pardonneraient de les avoir négligés. Au fond c'était un muet témoignage d'estime et de confiance à leur endroit.

C'est la première fois que Paul affirme ainsi sa doctrine : « Je suis mort à la loi qui est purement extérieure et inutile, pour vivre d'une vie intime avec Dieu. » Aussi désormais ce n'est plus lui qui vit, mais Jésus qui vit en lui.

Jamais pareille parole n'a été dite d'un homme. On s'inspire d'un docteur, d'un phi-

losophe, d'un homme d'œuvres ; on prend quelque chose de son esprit, de ses théories, de sa manière d'agir, mais on demeure soi, on n'aliène pas sa propre personnalité. Il nous arrive d'admirer sans réserve un grand écrivain, ses idées peuvent exercer une certaine influence sur notre conduite ; elles charment notre esprit et notre cœur, nous en vivons comme d'une nourriture spirituelle ; mais à qui la pensée est-elle jamais venue de dire : « Je vis, mais c'est saint Augustin, ou Bossuet, ou sainte Thérèse qui vit en moi ? »

La personne de Jésus avec qui Paul avait eu des communications si prolongées et si fécondes l'a embrasé, l'a absorbé, parce que Jésus est le Fils de Dieu et que seul il peut prendre à ce point possession d'une âme. Tous les saints d'ailleurs, tous ceux qui ont en eux-mêmes la grâce sanctifiante redisent ces paroles et en sentent la réalité. Jésus leur a apparu, il leur a redit les enseignements du Père et de l'Esprit-Saint, « et il est venu en eux, et il a établi en eux sa demeure. » C'est l'état de grâce.

Il est permis de se demander si les disciples de Jacques le Mineur profitèrent de ce discours lumineux et irréfragablement logique de Paul au prince des Apôtres. Il semble bien qu'ils s'en retournèrent au contraire à Jérusalem plus irrités encore qu'ils n'étaient venus. Ames orgueilleuses, fanatiques, et au fond méchantes, ils emportèrent en eux-mêmes un ressentiment profond, car ces idées larges et élevées allaient à l'encontre de leur doctrine étriquée et particulariste. Fils d'Abraham, ils ne voulaient de salut que pour la caste d'Abraham. En outre Pierre les avait visiblement désavoués, ce qui les froissa. Aussi Paul les trouvera-t-il toujours et partout sur son chemin, eux ou leurs émissaires. Ils durent se rendre dans la Galatie d'abord et dans toutes les missions qu'il avait fondées, afin de les bouleverser et de les détruire. Il s'en plaindra bientôt avec amertume, dans sa deuxième épître aux Corinthiens. (XI, 25-27).

Pour lui il continua avec Pierre ses bons rapports et jamais leur amitié ne se démentit. Ils demeurèrent unis dans la doctrine, dans la vie et dans la mort. C'est donc gratuitement que l'école de Tubingue a prétendu qu'il y eut rupture entre les deux Apôtres. Il n'y eut non plus ni Pétrinisme ni Paulinisme, mais seulement deux apostolats différents, et, si l'on peut dire, deux méthodes : l'une qui s'adaptait mieux au caractère des Juifs, l'autre à l'esprit et à l'âme des Gentils.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 octobris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 12 octobre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Octave des Morts. — III. La dévotion pour les âmes du Purgatoire est essentiellement catholique, 721. — IV. Elle est très recommandée par les saints, 724. — V. Elle est très chère aux défunts, 727. — VI. Elle est très sanctifiante pour les vivants, en les affermissant dans la foi, 730.

Aux jeunes gens d'un Patronage. — XLVIII. Le mariage, 733.

Pour le Premier Vendredi. — XXXII. Le Sacré-Cœur et le ciel, 735.

SERMONS POUR L'OCTAVE DES MORTS

III

LA DÉVOTION AUX ÂMES DU PURGATOIRE EST
ESSENTIELLEMENT CATHOLIQUE

Ne dimittas legem matris tue.
N'oubliez pas les prescriptions de
votre mère. (Prov., vi, 20).

L'Eglise, dit un saint religieux, est l'œuvre du Cœur de Jésus¹, l'arche que son amour infini nous a construite pour nous arracher au déluge de ce monde et nous conduire au port du salut. L'Eglise est l'épouse unique et bien-aimée du Christ. Il l'a acquise au prix de son sang et la vivifie par son Esprit. Il nous y fait naître par la grâce, y nourrit nos âmes du lait de sa parole, nous fortifie par le pain de vie, nous réchauffe par les étreintes de sa miséricorde. Il aide cette fidèle épouse dans les combats du temps, jusqu'à ce que sa main la couronne dans le triomphe de l'éternité.

Mais qui donc fait partie de cette sainte Eglise, de cette Eglise vraie, de cette Eglise divine ? Beaucoup d'églises prétendent être l'œuvre du Sauveur Jésus. Quels signes faciles, distinctifs, sont à notre disposition pour nous faire discerner le vrai du faux, la vérité de l'erreur, le bon grain de l'ivraie ? Nous en avons plusieurs absolument sûrs. Il y a la soumission au pape, au vicaire de Jésus-Christ ; il y a les sacrements et surtout l'Eucharistie ; il y a l'amour de la Mère de Dieu la Très Sainte Vierge ; il y a, pour rester dans notre sujet, la croyance au Purgatoire. Quiconque nie l'autorité du Pape n'est pas véritablement chrétien ; quiconque nie les sacrements et particulièrement l'Eucharistie n'est pas catholique ; quiconque répudie le culte de Marie ne

peut être l'enfant du Christ ; quiconque rejette le purgatoire est hérétique, il est janséniste, il est protestant, il est en dehors de la société du Sauveur.

Oui, c'est là une des gloires, une des excellences, un des caractères divins de la dévotion aux âmes du purgatoire : elle est éminemment catholique.

Pour notre édification et le soulagement des trépassés, redisons brièvement ce que l'Eglise pense du purgatoire et ce qu'elle fait pour les fidèles qui y achèvent leur complète purification.

I

L'Eglise, mystérieuse et vivante incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous a conservé dans sa parfaite intégrité la doctrine du Maître, et ne cesse de nous la rappeler, particulièrement au sujet du purgatoire.

Il y a, nous dit-elle, un purgatoire, que saint François de Sales appelle, dans son langage saisissant, L'INFIRMERIE DU BON DIEU. C'est là que les trépassés sont reçus, au sortir de ce monde, afin d'acquiescer une complète guérison, afin de réaliser la parfaite purification nécessaire pour paraître devant le Dieu trois fois saint, et jouir des ineffables délices du ciel. Hélas ! combien nous commettons de péchés ! *In multis offendimus omnes.* (Jac., iii, 2). Souvent notre vie presque entière se passe sans que nous songions sérieusement à notre éternité. Mais si Dieu est infiniment juste, il est aussi infiniment miséricordieux. Grâce à l'intercession de l'Eglise, grâce aux supplications de la Vierge très bonne, grâce aux prières des parents et des amis, grâce au zèle des bons chrétiens qui ont souci du salut de leurs frères, Dieu, qui ne demande qu'à pardonner, envoie, à l'heure suprême, au pécheur qui l'a trop longtemps oublié des secours extraordinaires. Il le détermine à recevoir les sacrements, ou il lui fait produire un acte de contrition parfaite qui l'arrache au démon et assure son bonheur éternel. Mais ces miséricordes de la dernière heure, joie des mourants, consolation des vivants, ne dispensent pas de satisfaire pour la dette temporelle qui reste à payer, *usque ad novissimum quadrantem*. Il faut que les mourants, qui quittent le monde à l'âge de raison, fassent un stage dans le vestibule douloureux du paradis, qui s'appelle le purgatoire.

Plus ou moins longtemps, selon les dettes à payer, selon les expiations à fournir, les trépassés attendent leur entrée au ciel, dans des peines très grandes que nous ne saurions apprécier de la séparation d'avec le Dieu très bon et très parfait. De plus, outre cette peine du dam ou de la séparation, il y a la peine du

¹ *Considérations sur le Purgatoire*, par le P. Deidier.

sens, la peine du feu. Feu sans doute infiniment moins terrible que celui de l'enfer, mais cependant très pénible; feu miraculeux qui peut tourmenter des âmes séparées du corps; feu redoutable par son acuité; feu intelligent et raisonnable en quelque sorte qui proportionne la vivacité de son action à la purification qu'il s'agit d'opérer; feu qui ne peut se supporter que par l'indicible soumission des saintes âmes aux volontés de Dieu et par la certitude qu'il doit prendre fin un jour.

Mais qui donc descend ainsi dans les prisons redoutables du purgatoire? A part les petits enfants qui meurent dans l'innocence de leur baptême; à part le petit nombre d'âmes héroïques qui meurent dans le baiser du Seigneur, toutes sanctifiées par la pratique des plus sublimes vertus, resplendissantes de la plus ardente piété; on peut dire que tous ceux qui quittent la terre à l'âge de discrétion, passent par le purgatoire, et y demeurent plus ou moins longtemps.

Mais espoir et confiance! Les trépassés ne sont pas abandonnés à leur triste sort. Ils peuvent être secourus dans leur misérable situation. Par les suffrages des vivants le temps de leur exil peut être abrégé. Répétons-le, la prière, l'aumône, les indulgences gagnées à leur intention, la pénitence, la sainte Communion, et surtout l'offrande du saint sacrifice leur viennent puissamment en aide. Evidemment nous ne savons pas avec précision quand nos suffrages charitables obtiendront leur effet; c'est le secret de Dieu et aussi le précieux résultat de notre ferveur. L'Eglise dans sa doctrine ne nous dit rien de positif sur ce point. Ce qu'elle nous affirme, et avec autorité, c'est que nous avons puissance pour soulager les défunts, et que notre action a une influence plus admirable que nous ne saurions le supposer sur l'infinie bonté du Sauveur.

Voilà, en quelques paroles, ce que l'Eglise nous enseigne sur le purgatoire. Voyons maintenant son dévouement inlassable, sa sollicitude de tous les instants, sa puissante intercession en faveur des saintes âmes. Dans l'admiration et la reconnaissance de notre cœur, écoutons sur ce point les leçons en paroles et les leçons plus persuasives en actions de notre mère, *ne dimittas legem matris tuæ*.

II

Ah! cela est bien vrai et surtout bien consolant: l'Eglise est une mère. Or une mère aime, se dévoue, se consacre au bien de ses enfants. C'est ce que fait l'Eglise pour les défunts, elle n'oublie pas ses chers fils qui ont quitté la terre et qui, avant de prendre place parmi les élus, expient et se purifient dans le purgatoire.

I. Dès l'origine elle s'est souvenue de la parole du livre des Macchabées: « C'est une

sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient affranchis de leurs péchés, ou des restes du péché, *sancta et salubris cogitatio pro defunctis exorare* (II Mac., xii, 46); elle se rappelle aussi cette autre parole de l'Ecclesiaste: « Etendez jusque sur les morts votre générosité, *mortuo ne prohibeas gratiam*. » (Eccl., vii, 37). Dès le commencement de son existence elle a eu sollicitude des trépassés. « Aux premiers siècles du christianisme, et sur le trône de ses premiers et plus illustres pontifes, on parlait sans équivoque et sans hésitation de la prière pour les morts, non comme d'un acte de piété libre et arbitraire, mais comme d'une obligation sacrée¹. » « Chaque jour, dit Tertullien, nous faisons des offrandes pour les défunts, nous prions publiquement pour eux, et nous faisons des aumônes aux pauvres pour nos morts. Dieu l'a voulu ainsi pour nous obliger à nous aider mutuellement². Ces institutions pieuses ont pour auteur le Saint-Esprit, *fiunt ex mandato Spiritus Sancti*. Pour quoi les saints Apôtres ont-ils réglé que nous ferions mémoire de nos chers défunts dans nos adorables mystères? Ah! C'est qu'ils savaient le profit que nos âmes en retirent, *multum lucri in hoc nobis accedere*. C'est pour cela que le Saint-Esprit l'a voulu³. »

II. Mais qu'elles sont nombreuses, touchantes et efficaces les industries de la charité de l'Eglise en faveur des trépassés!

Elle institue une fête pour faire chaque année la Commémoration de tous les fidèles défunts, solennité qui est très chère au peuple chrétien, et qui fait sortir du purgatoire une légion d'âmes purifiées.

Elle concède, en vertu des pouvoirs que lui a donnés son divin Maître, des indulgences aussi riches, aussi nombreuses, que faciles à gagner.

Elle institue des Confréries, dont le but formel est de travailler au soulagement des trépassés. Elle autorise des Instituts, comme celui des *Auxiliatrices des âmes du purgatoire*, qui se consacre à cette grande œuvre de charité.

Elle approuve des fondations pieuses pour le soulagement des défunts, et elle ne craint pas, devant les empiétements et les confiscations de la franc-maçonnerie, de déclarer que le vol de ces fondations est l'iniquité la plus ignominieuse qui se puisse imaginer. Voler les vivants est très mal; voler les morts est absolument odieux.

Elle a composé un office des défunts qui est le joyau de sa liturgie, et une merveille d'édification; — où l'Ancien et le Nouveau Testament s'unissent pour faire une théologie

¹ Cardinal Gousset.

² Homil. xxi in Act. Apost.

³ Homil. xli in I ad Corinthios.

incomparable de l'au-delà ; — où l'âme chrétienne trouve exprimés en un langage qui n'est pas de la terre les plus beaux sentiments de foi, de confiance et d'amour ; — où l'on peut contempler avec une émotion saisissante le drame ineffable des justices et des miséricordes de Dieu ; — où l'on entend toutes les plaintes, toutes les espérances, toutes les sublimes résignations des trépassés ; — l'office des morts où sont réunis les cantiques les plus touchants du Psalmiste, les prières les plus pieuses de l'Eglise, les passages les plus saisissants du livre de Job, les fragments les plus suggestifs des Epîtres de saint Paul, les enseignements les plus sublimes du Sauveur, sans parler des répons si expressifs, du cantique si pieux et si beau d'Ezéchias, de la prière si émouvante du *Dies iræ*. Et cet office, l'Eglise veut qu'il soit récité à certains jours dans les Communautés religieuses, et au moins en partie dans les services funèbres qui sont demandés par les fidèles. Oh ! qu'il est beau, instructif, doctrinal, cet office des morts !

Mais il y a plus. Tous les jours, et plusieurs fois le jour, l'Eglise veut que dans la prière publique, il soit fait mention sur tous les points du globe, par tous les prêtres de la terre, des âmes du purgatoire. Après avoir adoré le Dieu trois fois saint, après avoir honoré les anges et les saints, après avoir sollicité les miséricordes du Seigneur pour ceux qui combattent sur la terre, elle demande un souvenir de pitié pour ceux qui expient en purgatoire. « Que les âmes des fidèles, dit-elle, reposent en paix par la miséricorde divine ! *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace !* » C'est le refrain qui termine d'une manière si touchante les offices de Laudes, de Prime, de Tierce, de Sexte, de None et de Vêpres du saint Bréviaire.

Et que dirai-je du saint sacrifice de la messe ? C'est là que se révèle dans toute sa tendresse le cœur maternel de l'Eglise pour ses enfants qui ont quitté la terre. Dès l'origine elle a voulu que pendant les saints mystères leurs noms fussent lus sur les tablettes sacrées, pour exciter la piété et la dévotion des assistants. Aujourd'hui, avant le moment sublime de la Consécration, elle fait dire au célébrant : « Seigneur, souvenez-vous de tous ceux qui sont ici présents dont la foi vous est connue et dont la dévotion est présente à vos yeux, pour lesquels nous vous offrons ce sacrifice, ou qui vous l'offrent pour eux et pour tous les leurs, *pro se suisque omnibus !* » Et après la consécration, au *Memento* des morts elle redouble de dévotion, elle est encore plus suppliante et plus explicite : « Souvenez-vous encore, Seigneur, de tels de vos serviteurs et de telles de vos servantes qui nous ont précédés

dans l'autre monde, marqués du signe de la foi, et dorment du sommeil de la paix. A eux, Seigneur, et à tous ceux qui dorment dans le Christ, daignez accorder, nous vous en supplions, par le Christ notre Maître, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. » *Locum refrigerii, lucis et pacis !* Et dans les messes pour les morts, tout avant le moment solennel de la communion, le prêtre dit, les yeux fixés sur la sainte Hostie, par trois fois, cette belle parole, pour marquer son ardent désir : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-leur le repos, le repos éternel, *Dona eis requiem, requiem sempiternam !* » Et en achevant l'adorable sacrifice, de son cœur s'échappe ce cri ineffable : « Qu'ils reposent en paix, *Requiescant in pace !* » Et toute l'assemblée entrant dans les mêmes sentiments, répond, par l'intermédiaire du serviteur : « Qu'il en soit ainsi, *Amen !* »

Entrons, mes frères, dans l'esprit de l'Eglise ; comprenons ses enseignements, imitons ses exemples, *Ne dimittas legem matris tuæ !* Ayons une tendre dévotion pour les âmes du purgatoire. Plus nous aimerons ces saintes âmes, plus nous prierons pour elles, plus nous travaillerons avec zèle à leur délivrance, plus aussi nous aurons l'esprit chrétien ; car cette dévotion est essentiellement catholique !

**

Je termine cet entretien par un trait historique qui en est le résumé et qui est emprunté aux annales de la primitive Eglise. Saint Ambroise, évêque de Milan, célébrait les obsèques de l'empereur Théodose le Grand, en présence d'Honorius, son successeur et son fils. Au milieu du saint sacrifice, l'illustre prélat fit l'oraison funèbre de son impérial ami, et entre autres choses il dit ces paroles : « Seigneur, donnez le repos à votre serviteur Théodose. Je l'aimais, ce prince pieux et magnanime ; et parce que je l'aimais, je le conduirai dans la région des vivants, dans la terre des bienheureux. Je ne l'abandonnerai pas avant de l'avoir introduit par mes larmes et par mes prières dans le repos qu'il a mérité, sur la montagne du Seigneur, où la vie n'a plus de fin, où la douleur et la tristesse sont à jamais éloignées. » Le service que saint Ambroise célébrait alors était celui du 40^e jour. Déjà avaient eu lieu, comme il en avertit son auditoire, les services du 3^e, du 7^e et du 30^e jour. Certes, on ne peut demander un témoignage plus authentique, ni venant de plus haut, en faveur du culte des morts. Marchons donc sur les traces de nos pères dans la foi qui furent formés par la tradition apostolique. Mettons au nombre de nos dévotions les plus chères et les plus solides, la dévotion à l'égard des trépassés. *Ne dimittas legem matris tuæ !*

IV

LA DÉVOTION AUX ÂMES DU PURGATOIRE EST
TRÈS RECOMMANDÉE PAR LES SAINTS

Filii sanctorum sumus.

Nous sommes les enfants des
saints. (Tob., II, 19).

Combien j'aime cette parole de Tobie ! Frappé de la pire affliction, moqué et raillé par ses parents et ses amis, il demeurait ferme dans sa fidélité à Dieu et sa soumission aux décrets de la Providence. Les yeux fixés sur les récompenses éternelles, appuyé sur l'exemple des saints qui l'avaient précédé, il demeurait inébranlable dans l'affliction de la douloureuse cécité, sans murmure, sans plainte, avec une âme toujours égale et toujours active pour le bien. Pussions-nous imiter ce bel exemple ! Pussions-nous prendre pour règle de notre conduite, pour le mal à éviter, pour le bien à réaliser, la conduite des saints ! *Filii sanctorum sumus.*

Oui, certes, soyons-en intimement persuadés : les saints sont nos modèles ; ils sont des *évangiles vivants*. A coup sûr, les imiter c'est faire la volonté de Dieu qui nous dit : « Regardez et faites selon les exemples qui vous ont été donnés par mes plus chers amis. »

Or les saints, dès l'origine du christianisme, furent les apôtres du dévouement aux trépassés. Par leurs enseignements et surtout par leurs exemples ils ont pratiqué la dévotion aux âmes du Purgatoire. Pour eux, ce fut une des formes les plus touchantes de la charité fraternelle. Allons donc à l'école des saints pendant cette Octave. Écoutons leurs paroles si instructives, contemplons leurs actions si persuasives, et soyons dignes de nos aînés : *Filii sanctorum sumus !*

I

Nous sommes loin de vouloir citer tout ce qu'ont dit et fait les écrivains sacrés et les saints pour les âmes du purgatoire. Il faudrait de nombreux volumes pour consigner leurs paroles sur ce sujet. Qu'il nous suffise, pour exciter notre zèle, d'en rapporter quelques-unes et de mettre en lumière quelques exemples plus saisissants.

I. Clément d'Alexandrie, vers l'an 160, faisait cette belle déclaration qui est un monument suggestif de la tradition : « Un chrétien a pitié de ceux qui, après leur mort, expient leurs fautes par divers supplices. »

Eusèbe, en 260, engage les fidèles « à se souvenir toujours dans leurs prières de leur père, de leur mère, de leurs frères, de leurs sœurs qui sont défunts, avec la confiance de leur procurer sûrement une grande consolation et le repos éternel qu'ils attendent. »

Arnoûbe, vers l'an 285, disait : « Nous nous réunissons pour adorer Dieu, lui demandant

la paix et la miséricorde pour les vivants et pour les morts. »

Saint Jean de Jérusalem, en 315, reproduisait cette pensée dans son enseignement ; « Nous prions pour nos prêtres et pour nos évêques, et en général pour tous ceux des fidèles qui sont sortis de la vie, avec l'espoir fondé qu'ils reçoivent un très grand soulagement de nos vœux dans le saint et redoutable sacrifice. »

Écoutons avec quelle piété douloureuse, avec quelle confiance saint Augustin pleure sa mère défunte ! « Dieu de mon cœur, disait-il, ma gloire et ma vie ! Je ne songe pas actuellement aux vertus de ma mère pour lesquelles je vous rends grâces avec joie ; c'est pour ses fautes que je vous prie. Pardonnez-lui, Seigneur, pardonnez-lui ! N'entrez pas en jugement avec elle ! Souvenez-vous qu'étant près de sa fin, elle ne songea pas à son corps et qu'elle ne demanda point les honneurs funèbres. Tout ce qu'elle souhaita fut qu'on fit mémoire d'elle à votre autel, où elle savait qu'on offre la Victime sainte, qui efface la cédule de notre condamnation. Inspirez, ô mon Dieu, à tous mes frères, vos serviteurs, qui liront ces lignes, de se souvenir à la messe de Monique, votre servante, et qu'elle trouve non seulement dans mes prières mais dans celles de tous les chrétiens l'accomplissement de ses dernières volontés ! »

Et saint Jérôme, à la même époque, presse les fidèles de prier pour les défunts. Et il ose assurer qu'à chaque messe qui se célèbre, plusieurs âmes du purgatoire s'élèvent purifiées et radieuses de la prison ténébreuse vers les tabernacles éternels.

II. Passons au moyen âge. Saint Bernard était ému jusqu'au fond du cœur des souffrances des trépassés. Il saisissait toutes les occasions pour exciter dans les âmes la pitié en leur faveur. Dieu voulut le récompenser d'une manière touchante de cette dévotion. Un jour qu'il célébrait la messe à leur intention, à Rome, à Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines, il aperçut, comme Jacob à Béthel, une échelle lumineuse, et des anges descendaient et montaient. Ils descendaient pour prendre au purgatoire de saintes prisonnières ; ils remontaient pour conduire au ciel ces âmes délivrées.

Saint Thomas et saint Bonaventure, pour exciter notre pitié, nous font un tableau vraiment impressionnant des âmes souffrantes. Et ils n'hésitent pas à déclarer que la plus petite peine du purgatoire l'emporte sur la plus grande peine de ce monde, et que le feu le plus ardent de la terre, comparé aux flammes du purgatoire, n'est qu'un feu *en peinture*.

III. Saint François de Sales, le Docteur de la piété, dont le cœur brûlait de charité pour Dieu et pour ses frères, était particulièrement dévoué aux âmes du purgatoire. « Hélas ! di-

sait-il en gémissant, NOUS NE NOUS SOUVENONS PAS ASSEZ DE NOS CHERS TRÉPASSÉS ! Leur mémoire semble s'évanouir avec le son des cloches ; et nous oublions que l'amitié qui peut finir, même par la mort, ne fut jamais véritable. L'Ecriture nous enseigne elle-même que l'amour vrai est plus fort que la mort. Soulager les défunts, oh ! la belle œuvre ! Car, en la pratiquant, c'est visiter les malades ; c'est donner à boire à ceux qui ont soif de la vision de Dieu ; c'est nourrir les affamés de la vision intuitive ; c'est racheter les prisonnières de l'autre monde ; c'est vêtir ceux qui sont nus du manteau de la gloire ; c'est procurer à ceux qui n'ont point d'asile l'hospitalité dans la Jérusalem céleste ; c'est consoler les affligés de la pire affliction ; c'est éclairer les ignorants des splendeurs éternelles ; c'est, en un mot, faire toutes les œuvres de miséricorde en une seule¹. »

IV. Les saints de notre époque font écho aux saints des autres siècles. Il n'en est pas un qui n'aie dans le cœur le zèle des âmes saintes. — S. Alphonse de Liguori disait : « On peut être assuré de son salut et être rempli d'une grande confiance, quand on s'applique à soulager les âmes du purgatoire, si affligées et si chéries de Dieu. Plus nous serons dévoués à ces âmes, plus nous mettrons en sécurité l'affaire qui doit nous tenir le plus au cœur, la grande affaire d'une bonne mort. Au moyen de nos prières et par nos supplications personnelles, il nous sera facile de croître tous les jours dans la grâce, si nous le voulons. » — Le B. Curé d'Ars raconte qu'il y avait un bon prêtre, très affligé de la mort de son ami. Il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de plus salutaire que d'offrir le saint sacrifice pour son âme. Quand il fut au moment de la consécration, il prit l'Hostie dans ses mains et dit : « Père saint et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon ami, qui est en purgatoire, et moi je tiens le corps de votre Fils avec les mérites de sa passion et de sa mort. Je vous offre votre Fils, donnez-moi l'âme de mon ami. » Alors il vit l'âme de cet ami qui lui était très chère, monter vers le ciel toute rayonnante de gloire. C'est le même Curé d'Ars qui aimait à répéter cette parole admirable de simplicité et de vérité : LE PURGATOIRE EST L'INFIRMERIE DU BON DIEU ! Combien cette parole bien comprise est capable de toucher nos cœurs et de nous déterminer à subvenir, par tous les moyens possibles, aux souffrances et aux infirmités de nos frères en Jésus-Christ !

V. Résumant les paroles des saints, ses enfants de prédilection, l'Eglise a consacré par son autorité divine la pensée du Christ expri-

mée par les docteurs : « L'Eglise de Jésus-Christ, dit le saint Concile de Trente (Sess. xxv), instruite par le Saint-Esprit, ayant toujours enseigné, suivant les saintes Ecritures et les traditions des Pères, dans les conciles, qu'il y a un purgatoire, et que les âmes souffrantes reçoivent quelque soulagement des âmes des fidèles, le saint Concile (de Trente) ordonne aux évêques que la sainte doctrine soit enseignée et prêchée partout. » Et le concile de Florence qui, sur la matière présente, a une importance majeure, s'exprime ainsi : « Si les vrais pénitents meurent dans la charité de Dieu, avant d'avoir satisfait pour leurs fautes par de dignes fruits de pénitence, leurs âmes purifiées après la mort par les peines du purgatoire peuvent être délivrées par les suffrages des vivants, savoir : par le saint sacrifice de la messe, la prière, l'aumône, et autres œuvres pieuses, suivant les institutions de l'Eglise. »

Vous voyez, mes frères, par les quelques citations que je viens de faire, comme les saints ont bien parlé sur les âmes du purgatoire. J'ajoute que leurs œuvres ont été conformes à leurs paroles. Ils ont exhorté vivement à la dévotion aux saintes âmes, et ils l'ont excellemment pratiquée. Bornons-nous à signaler, pour notre édification, quelques-uns de leurs exemples.

II

Dès l'origine du christianisme, nous l'avons dit, pendant les saints mystères, on lisait sur les Diptyques les noms de ceux qui étaient décédés et qui avaient été recommandés aux chefs des églises. Ah ! c'est que l'on était persuadé que la messe est le moyen par excellence pour soulager les trépassés dans les souffrances qui les purifient et les préparent au bonheur du ciel.

A la suite d'une révélation particulière, saint Odon de Cluny ordonna que dans tous les monastères de son Institut on fit la Commémoration de tous les fidèles défunts. Nous avons le décret qui en fut dressé à Cluny. On y prescrit que comme on célèbre dans l'Eglise la fête de tous les saints, on célébrera à Cluny la mémoire de tous les trépassés ; que ce jour-là, après le chapitre, le doyen et le cellérier donneront du pain et du vin à tous les pauvres qui se présenteront ; qu'après les secondes Vêpres de la Toussaint on sonnera toutes les cloches et on dira les Vêpres des morts ; et que, le lendemain, on sonnera encore toutes les cloches, on dira les matines, et les prêtres célébreront la messe pour les morts¹. Cette institution était trop belle pour demeurer dans les limites d'un cloître. Elle se répandit dans les diocèses voisins, passa les monts et fut

¹ *Vie de S. François de Sales*, par M. Hamon, t. II, p. 423.

¹ Rohrbacher, *Histoire de l'Eglise*, t. VII, p. 50, édition Palmé.

sanctionnée par l'autorité de l'Eglise de Rome, mère et maîtresse de toutes les Eglises.

En voici une autre bien touchante qui se fait remarquer parmi les œuvres en faveur des trépassés : En Espagne, le Jour des Morts, chaque prêtre a la faculté, comme au jour de Noël, de dire trois messes, pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire.

De notre temps on a vu se produire une efflorescence de saintes pratiques pour le bien des défunts. Il y a des Associations où les adhérents s'engagent à dire une messe pour les membres défunts ; ce sont les associations de la messe *post obitum*. Il y a des confréries où, sous la direction de l'autorité ecclésiastique, on s'applique à soulager les âmes du purgatoire, par exemple la Confrérie de Saint-Joseph, patron des trépassés, à Maranville (Haute-Marne) ; l'association de Notre-Dame de Montligeon (Orne), par l'intermédiaire de laquelle un nombre incalculable de messes sont dites aux intentions des fidèles défunts. Il y a la pieuse association des Croisés du Purgatoire, établie à Jérusalem dans la chapelle de Notre-Dame de France, et enrichie de nombreuses indulgences. Voici le résumé des conditions de cette association : « Réciter chaque jour le *De profundis*, un *Ave Maria*, et les invocations : Cœur de Jésus, ayez pitié de nous ! Notre-Dame de France, priez pour nous ! Saint Michel, priez pour nous ! une communion par an ; union de sacrifices et de prières avec les religieuses de Notre-Dame de France et avec les pèlerinages à Jérusalem. » Toutes les semaines, les religieux de Notre-Dame de France vont aux intentions des Croisés au Calvaire et au Saint-Sépulcre, et tous les mois à un sanctuaire célèbre de Palestine.

Mais voici l'œuvre des œuvres contemporaines pour les trépassés : les *Auxiliatrices des âmes du purgatoire*. J'aime à la signaler parce qu'elle a été instituée sous l'inspiration de notre incomparable Curé d'Ars, le B. Vianney.

Le 2 novembre 1853, Eugénie Smet, qui dès son enfance fut animée d'une tendre compassion pour les trépassés, fut subitement frappée de cette pensée : « Il y a des communautés pour tous les besoins de l'Eglise militante ; il n'y en a aucune entièrement consacrée à l'Eglise souffrante par la pratique des œuvres de zèle et de charité. » Aussitôt il lui parut qu'elle était appelée à combler ce vide.

Son projet ne rencontra pas d'abord beaucoup d'encouragement, tant de la part de son curé que de la part de Mgr Chalandon, évêque de Belley.

En juillet 1855, elle eut tout à coup l'inspiration d'avoir recours au Curé d'Ars, M. Vianney, dont elle avait entendu parler quelques semaines auparavant. Elle sollicita de lui une réponse précise à cette question : Devait-elle, malgré les obstacles qui semblaient s'y oppo-

ser, entreprendre la fondation d'une communauté consacrée aux âmes du purgatoire ? La réponse arriva bientôt. Elle était brève, mais nettement favorable. M. Vianney avait dit : « Elle établira un Ordre pour les âmes du purgatoire quand elle voudra. »

A la fin d'octobre, Mlle Smet supplia M. Vianney, par l'intermédiaire de M. Toccannier son vicaire de méditer son projet le jour des Morts. Le 11 novembre, le vicaire d'Ars répondait : « J'ai exposé votre demande à mon saint curé, Vous pouvez être sûre de deux choses : c'est qu'il a approuvé votre vocation à la vie religieuse et la fondation de ce nouvel Ordre qui, selon lui, prendra dans l'Eglise une rapide extension. »

Mlle Smet n'eut plus de doutes. Malgré les appréhensions de l'inconnu, malgré l'idée douloureuse de quitter sa mère, elle marcha à son but, *per calcitam matrem*. Avec l'approbation du saint Curé d'Ars, elle prononça la parole de Marie : « Voici la servante du Seigneur ! » Sa mère, contre toute attente, donna son consentement parfait. Et le Curé d'Ars, aussitôt informé, de s'écrier : « Dieu agit fortement et suavement ; il fait bon compter sur lui ! »

La communauté se fonda sous l'approbation de Mgr Sibour. Les épreuves ne manquèrent pas. Sur quoi M. Vianney disait : « Vos croix sont des fleurs qui donneront bientôt des fruits. » Les auxiliatrices du Purgatoire, sous la direction de leur fondatrice, Mère Marie de la Providence, se firent en même temps gardemalades des pauvres, ce qui leur permit de préparer à un purgatoire abrégé, à un ciel anticipé, les malheureux qu'elles soignaient ; elles prospérèrent et se répandirent dans tout l'univers où elles opèrent des merveilles de salut.

Sur quoi un célèbre apologiste de nos jours s'écrie dans son livre exquis, *La vie montante*¹ : « Avez-vous remarqué combien la dévotion aux âmes du Purgatoire s'est développée de nos jours ? Elle a créé des merveilles. Vous vous souvenez de cet Ordre antique de la Merci que des saints avaient fondé, au x^ve et au xvi^e siècle, pour le rachat des captifs chrétiens sur les côtes Barbaresques. Voici que, dans ces derniers temps, nous avons vu naître en France une *Merci* d'une autre sorte : la *Merci* des âmes du Purgatoire. Un Ordre religieux est né, bien autrement nombreux et florissant que l'autre, né de la compassion et de la religion des pieuses *Auxiliatrices* de ces âmes souffrantes. Arbre de bénédiction qui plonge ses racines dans le fond des abîmes de la mort, mais qui porte ses fruits de salut jusqu'au ciel. Il s'étend aujourd'hui ses branches jusque dans l'Extrême-Orient. »

¹ Mgr Bannard.

Voilà l'esprit des saints ; voilà leurs paroles, voilà leurs œuvres. Imitons-les. *Aspice et fac secundum exemplar.* (Exod., xxv, 40).

**

Un célèbre missionnaire du siècle dernier, le P. Millériot, résume d'une manière admirable, quoique paradoxale, cet entretien. Un jour qu'il s'entretenait familièrement avec ses confrères des œuvres d'apostolat, il leur demanda brusquement : « Eh bien ! vous, vous travaillez pour le ciel ? — Certainement oui, lui fut-il répondu avec unanimité. — Eh bien ! moi, non ! — Comment cela ? repartirent ses interlocuteurs étonnés. — Moi, répondit le P. Millériot, je travaille pour le Purgatoire, et par ce moyen je suis sûr d'arriver au ciel. Mes prières, mes indulgences, mes épreuves, mes souffrances sont pour les âmes saintes. »

Imitons ce saint religieux. Imitons cette forme de charité qui ouvre les portes du paradis, et qui en nous dévouant aux trépassés nous fait pratiquer toute sorte de vertus. Et, à n'en pas douter, Dieu nous bénira, il nous aimera, parce que nous aurons aimé ses enfants de prédilection. Et les âmes que nous aurons délivrées seront nos avocates très éloquents auprès du Souverain Juge.

V

LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE EST TRÈS CHÈRE AUX DÉFUNTS

*Miseremini mei, miseremini mei,
saltem vos amici mei.*

Ayez pitié de moi, de grâce ayez
pitié de moi, vous du moins qui êtes
mes amis ! (Job, xix, 21).

Nous sommes chrétiens, et, à ce titre, la première vertu que nous devons pratiquer c'est le dévouement mutuel, c'est l'amour fraternel, surnaturalisé par la grâce. Cet amour surnaturel, feu divin que N.-S. J.-C. est venu apporter sur la terre, nous devons l'exercer à l'égard des heureux habitants du ciel ; nous devons le pratiquer envers nos frères de la terre, les justes et les pécheurs, nos parents et nos amis, ceux qui nous sont familiers et ceux qui nous sont étrangers, ceux qui sont bons pour nous et ceux qui nous font du mal, selon la recommandation du divin Maître disant : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous calomnient, afin que vous soyez les vrais enfants du Père céleste qui fait lever son soleil sur les justes et sur les pécheurs. » Ce n'est pas assez ; le champ de l'amour fraternel est plus vaste : il est élevé comme les cieux, immense comme l'univers, profond comme les abîmes. Sauf les damnés pour qui nous ne pouvons rien, et qui par leur faute sont irrémédiable-

ment perdus, nous devons faire sentir notre affection à tous ceux qui ont quitté la terre. Nous devons répandre sur toutes les âmes du Purgatoire les salutaires efforts de notre bonne volonté. Elles lèvent vers nous des yeux suppliants ; elles nous adressent cette touchante prière : « *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei !* Ayez pitié de moi, de grâce ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis ! » Aussi bien, notre amour leur est-il très précieux, et la dévotion pour les saintes prisonnières du Purgatoire leur est-elle très chère. Nouvelle excellence ; et nouveau motif de la pratiquer.

I

Cette dévotion aux âmes saintes leur est d'abord très chère parce qu'ELLE LES CONSOLE. Ah ! je ne veux point ici exposer avec détails les grandes peines du Purgatoire : ce n'est pas l'objet de cet entretien familial. Mais enfin cette séparation d'avec les parents et les amis, cette séparation d'avec Dieu surtout, ces souffrances physiques qu'aucune langue ne pourrait exprimer, ce veuvage douloureux, cet exil si plein d'amertume, cette prison dont parle l'Eglise, *in domo carceris*¹ : tout cela est bien amer et bien pénible ! Et cette peine, je l'ai dit, est centuplée quand elle n'est point partagée. Oui ! on souffre beaucoup plus quand on souffre seul. Notre-Seigneur a ressenti cette douleur ; et, lui qui se plaignait si rarement, s'est plaint vivement du délaissement où il était dans ses épreuves. Il n'a pas craint de crier sa douleur à tous les échos. « O vous qui passez, disait-il, voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur ! Hélas ! j'ai attendu des cœurs compatissants et je n'en ai pas trouvé ; j'ai attendu des consolateurs et aucun ne s'est présenté². » L'abandon a été sa croix la plus lourde : l'abandon de tous, l'abandon de ses amis, l'abandon de ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, l'abandon de ses chers apôtres, l'abandon de son Père lui-même ! Voilà pourquoi il s'écriait sur la croix avec une entière résignation sans doute, mais avec une très amère tristesse : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Hélas ! hélas ! les âmes du Purgatoire souffrent le plus dur martyre. Elles aussi ressentent les plus amers supplices, et aussi trop souvent le plus complet abandon. A peine les funérailles sont-elles achevées qu'on les perd de vue et qu'on les oublie ; c'est à des rares intervalles que leur souvenir revient fugitivement à la mémoire de ceux qui leur avaient juré la plus inviolable fidélité. Et c'est là pour le cœur des défunts l'épine la plus acérée.

Mais si nous avons une vraie dévotion pour ces saintes âmes, quel baume nous verserons

¹ Prose *Languentibus*.

² Thren., I, 12 ; — Ps., Lxviii, 21.

sur leur cœur ulcéré ! En compatissant à leur douleur, nous leur donnerons la plus suave consolation. Dans la lumière de Dieu, par l'intermédiaire des saints anges, elles sauront qu'il y a sur la terre des chrétiens qui pensent à elles. Et elles diront : « Ah ! Dieu soit béni ! Bénis soient ces bons fidèles ! Je souffre, mais je ne suis pas seule, je ne suis pas oubliée, je ne suis pas abandonnée ! J'ai trouvé un ami, Dieu m'a donné un consolateur ! Dieu soit remercié d'avoir eu pitié de moi ; qu'ils soient remerciés ces charitables chrétiens qui s'appliquent à soulager mon infortune ! O religion consolatrice, je vous loue et je vous aime ! »

II. Non seulement la dévotion aux saintes âmes les console en leur faisant sentir qu'elles ne sont pas délaissées, mais ELLE ADOUCIT BEAUCOUP LES PEINES de ces infortunées. Elle paie, du moins en partie, leurs dettes à l'égard de la justice de Dieu : tel le riche généreux qui voyant un misérable entre les mains de la justice humaine, pour cause d'insolvabilité, ouvre généreusement sa bourse et dédommage le créancier. Par leurs suffrages, les fidèles qui pratiquent la dévotion aux âmes du Purgatoire donnent une satisfaction aux divines exigences du Seigneur. Par leurs mérites, ils diminuent les souffrances des défunts auxquels ils s'intéressent ; ils leur font parvenir un délicieux rafraîchissement, un rayon béni de la divine lumière, une paisible soumission au divin vouloir. Aussi ces saintes âmes, pleines de gratitude, remercient avec une incroyable reconnaissance les généreux bienfaiteurs qui allègent leurs souffrances. Elles ne sont pas comme les indigents qui sur la terre reçoivent et oublient : elles apprécient avec une vive reconnaissance les adoucissements apportés à leur douleur. Et c'est en toute sincérité qu'elles s'écrient : « Béni soit celui qui dans sa générosité vient à nous au nom du Seigneur, et qui nous apporte aide et réconfort ! *Benedictus qui venit in nomine Domini !* »

III. Que dis-je ? non seulement la dévotion aux âmes du Purgatoire les console et les soulage dans leurs douleurs, mais ELLE LES DÉLIVRE et leur ouvre la porte du ciel.

Tout a été promis à la prière. Notre-Seigneur a dit sans restriction : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » Si donc par l'intensité de nos supplications, par la vivacité de nos désirs, nous savons toucher le cœur si bon, si affectueux et si compatissant de notre divin Sauveur, qui doutera que, non pas à cause de nos mérites, mais à cause des promesses divines, lesquelles ne peuvent manquer d'avoir leur effet quand les conditions requises sont réalisées, notre demande soit exaucée ?

D'autre part, la charité est très efficace. Elle obtient de Dieu tout ce qu'elle veut. Quand

donc, avec un cœur brûlant de l'amour surnaturel, nous apportons notre supplique au bon Jésus, pourrions-nous croire qu'il soit insensible à nos désirs, lui qui fait avec tant d'empressement la volonté de ceux qui le servent ?

Et puis, que de merveilles de délivrance il nous est possible, pourvu que nous ayions la foi, de réaliser par la sainte institution des indulgences ! Ici nous satisfaisons à la justice de Dieu, non pas de nous-mêmes, mais avec les mérites surabondants du Rédempteur. Nous payons en monnaie divine, avec le précieux sang du Verbe incarné, les dettes de nos frères défunts. Et combien d'indulgences, non seulement partielles, mais plénières sont à notre disposition : celles du saint Scapulaire, par exemple, et celles du saint Rosaire, et celles, innombrables, du Chemin de la Croix ! Quelles raisons d'espérer ! Quels admirables moyens d'action, quelles ressources de charité sont entre nos mains !

Ajoutons à cela qu'en certains jours de l'année, les jours très spéciaux de délivrance, nous avons sur le Cœur de Dieu, en faveur des trépassés, un pouvoir presque illimité. Qui dira le nombre des captifs dont nous pouvons briser les chaînes ? Qui expliquera la multitude des prisonnières de la justice divine que nous pouvons faire monter au ciel aux solennités de Pâques, où Jésus vainqueur de la mort est sorti du tombeau ; au jour de l'Ascension, où il est monté au ciel emmenant avec lui la multitude des saints de l'Ancienne Loi, et une troupe immense d'âmes du Purgatoire ; au jour de l'Assomption, où, selon la pensée de saint Alphonse de Liguori, l'aimable Mère de Dieu et des hommes ouvre les portes du séjour de l'expiation pour introduire dans le ciel les saintes détenues qui y gémissent ?

Qu'il me soit permis de redire une parole bien consolante de saint Jérôme affirmant d'une part que, quand on célèbre le saint sacrifice pour un défunt, les tourments de ce défunt sont suspendus pendant cet instant béni, et que d'autre part, il ne se célèbre pas une seule messe sans que plusieurs trépassés ne voient avec bonheur leurs chaînes rompues, et ne prennent leur essor pour les tabernacles éternels. Que tout cela est beau, consolant et fortifiant ! Je comprends que la dévotion au Purgatoire est très chère aux âmes, à cause de son efficacité merveilleuse à les soulager, et même à les délivrer. Expliquons maintenant, et cela brièvement, les raisons de cette efficacité.

II

I. La première, c'est la volonté de Dieu. Dans les dispositions de sa Providence, Dieu a voulu que nous puissions porter les fardeaux les uns des autres. Quand il enseigne à ses apôtres la « sublime Oraison dominicale, » il veut que nous priions les uns pour les autres,

que nous réparions les uns pour les autres, que nous sanctifions son saint nom, que nous appelions la venue du bonheur et de la félicité. Proscrivant l'égoïsme, il exige que nous ayons sollicitude les uns pour les autres, et que, demandant pour nous la sainteté, le pardon, la glorification, nous demandions toutes ces grâces pour tous ceux de nos frères qui sont en ce monde ou qui déjà l'ont quitté. *Dimittite nobis... Adveniat regnum tuum!*

II. La seconde raison de l'efficacité de la dévotion pour les âmes du Purgatoire se prend des richesses incomparables de la Rédemption du Sauveur : *Copiosa apud eum Redemptio*. Les expiations de Jésus sont incalculables, elles sont infinies. C'est un océan immense où il nous est donné de venir puiser à notre gré, sans craindre de le diminuer et de le tarir. Notre-Seigneur nous dit à tous : « Venez, prenez et donnez. » Son désir le plus ardent est de voir utiliser les trésors incomparables de ses prières, de ses humiliations, de ses souffrances et de sa mort : *Copiosa apud eum redemptio*. « Vous avez, nous dit-il, des parents qui souffrent dans le Purgatoire, vous avez des amis qui gémissent dans la douleur expiatoire avant d'être admis au bonheur des élus ; vous avez des frères en Dieu qui peut-être sont très oubliés dans la région des ombres, venez donc à moi ! Venez puiser à mes trésors pour acquitter leurs dettes et hâter l'heure de leur bonheur éternel. » Employons donc tous les moyens que le zèle de la gloire de Dieu et la charité pour les défunts nous suggéreront. Prions, faisons pénitence, sanctifions-nous en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ : *Copiosa apud eum redemptio*. Ayons surtout recours à l'adorable sacrifice de la messe qui est le trésor suprême, le canal le plus abondant par lequel l'onde purificatrice du Calvaire est répandue sur le monde. Jamais nous ne concevrons une idée assez grande de la puissance expiatoire de la messe pour les vivants et pour les morts. Ne craignons pas d'aller trop loin dans notre confiance, ne redoutons pas d'abuser des bontés de Dieu. Une seule goutte du sang de Jésus-Christ aurait suffi pour sauver le monde. Et à la messe, ce n'est pas seulement une goutte, c'est un fleuve immense qui fait sentir sa divine influence, au ciel, à la terre et au Purgatoire : *Caelum, terra, astra, mundus quo lavantur flumine!*

III. Voici une autre raison qui doit nous donner confiance dans la pratique de la dévotion qui nous occupe : c'est le dogme de la « communion des saints. »

« Par la communion des saints, l'Eglise est une immense société d'assistance mutuelle. Je me représente les trois régions du ciel, de la terre et du purgatoire, comme trois provinces fédérées du royaume de Jésus-Christ qui les a constituées solidaires entre elles. L'œuvre com-

mune sera la rédemption du genre humain, à laquelle lui-même a apporté tout le prix de son sang. Tel est le fond premier de cette mutualité. Mais, dans des vues admirables d'union et de charité entre tous les fidèles, il les invite à joindre à son divin apport leur versement propre, tout ce que nous avons de meilleur ici-bas, la prière, l'aumône, les mérites de nos œuvres, nos pénitences et nos sacrifices, en vue de constituer le capital commun qui, après avoir payé la rançon de nos capitifs, les mettra en possession du lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix¹. »

Oui, par le dogme de la communion des saints nous croyons que nous sommes en rapport avec les saints du ciel et que nous recevons le bienfait de leur intercession. Nous croyons qu'il y a entre les fidèles vivants des relations de charité qui leur permettent, avec la grâce de Dieu, de travailler utilement à la conversion des pécheurs et de bénéficier d'une manière très réelle de ceux qui sont dans l'amitié de Dieu. Nous croyons que les plus intimes rapports nous unissent à ceux qui ont quitté la terre ; et que nous pouvons, que nous devons leur venir en aide par nos suffrages : *Mandavit unicuique de proximo suo*. (Eccli., xvii, 12). Nous croyons que nous constituons avec eux et les élus du ciel une famille très aimante et très efficacement agissante, et que nous formons un seul corps mystique dont Jésus-Christ est la tête. Ce qu'il y a de bon en nous n'est pas notre bien exclusif, c'est le bien de tous. Par l'intention surnaturelle nous montons dans le paradis pour glorifier Dieu des récompenses des saints, et nous descendons dans le purgatoire avec pleins pouvoirs, de par Jésus notre chef, pour soulager et délivrer les saintes prisonnières. *Alter alterius membra*. (Rom., xii, 5). Bien dure, hélas ! est la doctrine de nos frères séparés dans le protestantisme : « Chacun pour soi, le Christ pour tous. » Ils refusent à un père, à une mère, à un frère, à une sœur, à un ami, le pouvoir d'être utiles à ceux qui sont décédés et qu'ils ont tant aimés. Bien consolante au contraire est la doctrine des catholiques. Nous demeurons de cœur et d'action les frères de ceux qui ne sont plus. Nous avons le bonheur de penser à eux et la joie de croire que nous leur sommes utiles. Nous avons le plaisir d'accueillir dans son intégrité parfaite l'exhortation de l'apôtre saint Jacques : « Priez les uns pour les autres afin que tous vous alliez au ciel et vous soyez sauvés. *Orate pro invicem ut salvemini*. » (Jac., v, 16).

Que tout cela me satisfait, s'écrie le pieux auteur que je citais tout à l'heure, que tout cela émeut mon cœur ! C'est bien la grande religion de l'universelle charité dans le Christ !

¹ *La vie montante*, par Mgr Baunard.

La voilà cette réunion plénière de la famille chrétienne, avec ses trois fraternités communiquant entre elles d'un monde à l'autre : les mains jointes pour supplier, les mains tendues pour donner, les mains ouvertes pour recevoir. C'est la catholicité faite des trois Eglises dans une seule. Oh ! qu'il me plaît d'en être, tout perdu que je sois dans cette immensité !...

Comme conclusion pratique, puisque la dévotion aux saintes âmes leur est si chère, faisons-nous un surnaturel devoir de leur être agréables et utiles. Oh ! oui, pour la gloire de Dieu, pour le bonheur de nos frères, soyons-leur tout dévoués. Consolons-les par nos suffrages, soulageons-les dans leurs douleurs, délivrons-les de leur pénible prison, introduisons-les, comme le dit l'Eglise, dans le « séjour du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. » C'est si bon de pratiquer la miséricorde et de faire du bien au cher prochain ! Outre la récompense que nous recevrons un jour, nous goûterons dès ici-bas les plus suaves délices.

VI

LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE
EST TRÈS SANCTIFIANTE POUR LES VIVANTS EN
LES Affermissant dans les plus belles
VERTUS, la foi d'ABORD

Sine fide impossibile est placere Deo.

Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. (Héb., xi, 6).

La dévotion aux âmes du Purgatoire a les plus salutaires effets dans la vie spirituelle. Très chère à Dieu, à l'Eglise, aux défunts, elle procure aux vivants les plus grands avantages. Elle nous forme à l'humilité, parce qu'elle est une œuvre cachée. Elle entretient nos âmes dans les sentiments d'une compassion aussi salutaire qu'elle est efficace et nous aide ainsi à nous affranchir du mal de l'égoïsme, ou du moins à l'atténuer grandement. Elle nous fait sentir plus vivement la malice du péché et l'exquise beauté de la vertu. Elle nous entretient dans l'habitude de la vie de la grâce, car pour être puissamment utiles aux saintes âmes, il faut, à part le saint sacrifice de la messe qui opère principalement en vertu de la puissance et de la prière de Jésus, vivre dans la grâce sanctifiante. Oui, en travaillant à la délivrance des saintes prisonnières de la justice de Dieu, nous travaillons à notre propre sanctification. Par cette bénie dévotion nous développons surtout, et cela dans des proportions considérables, les trois vertus théologiques, qui sont l'essence de la vie chrétienne et la préparation au bonheur éternel.

Voyons d'abord comment elle nourrit la foi qui est le commencement, le fondement et la racine de la justification, et sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, *sine fide impossibile est placere Deo.*

I

La foi est la substance des choses sublimes que nous avons à espérer. C'est un argument invisible, mais irrésistible, des choses qui n'apparaissent pas à nos sens, résultat divin de l'illumination et de l'impulsion de la grâce de Dieu ainsi que de l'adhésion volontaire de notre esprit aux vérités révélées. Sa nécessité est aussi absolue que ses enseignements sont splendides. *Sine fide impossibile est placere Deo.* Elle est le principe de toutes nos œuvres surnaturelles, principe surnaturel lui-même, fruit du Précieux Sang du Sauveur. Elle nous pousse à l'action, elle nous soutient dans l'épreuve, elle nous console dans l'affliction. Oh ! qu'ils sont favorisés ceux qui savent apprécier ce don exquis du Cœur de Jésus ! Tandis que les malheureux qui en sont privés sont plongés dans les ténèbres, livrés à toutes les incertitudes, la proie de toutes les désespérances ; ceux qui la possèdent voient nettement leur chemin, connaissent le pourquoi des misères humaines, et sont encouragés par les récompenses qui doivent les couronner. Quand l'âme, animée par la foi, supporte généreusement les tribulations, elle s'élève pour ainsi dire au-dessus d'elle-même ; un vaste champ d'effort et de gloire s'ouvre à son activité. Au lieu d'être emprisonnée dans le moi froid, ennuyeux et paralysant, elle est en rapport avec les réalités du monde visible et du monde invisible, que les esprits privés de la lumière divine ne soupçonnent pas.

Or la dévotion aux âmes du Purgatoire affermit la foi, elle la développe, elle la fait agir, elle lui tresse une couronne merveilleuse.

Oui, s'écrie un protestant converti, la dévotion aux saintes âmes exerce la foi, parce qu'elle pousse les hommes à se transporter dans un monde invisible ; elle les fait travailler pour ce monde que les regards corporels ne perçoivent pas, avec autant d'énergie et de conviction que s'il était devant leurs yeux. Les personnes irréfléchies s'étonnent parfois de l'assurance avec laquelle nous parlons des choses de l'au-delà, des splendeurs du ciel, des régions à la fois douloureuses et résignées du purgatoire, comme nous parlerions des bords du Rhin, des bois d'oliviers de la Provence, des majestueuses splendeurs des Alpes, de la campagne de Rome, de l'incomparable cité de Naples. Mais tout cela vient de la foi, de la prière, de la lecture spirituelle, de la connaissance de la vie des saints et de l'étude de la théologie. Il serait à la fois bien étrange et bien triste qu'il n'en fût pas

ainsi. Car de quelle importance est le monde que nous voyons, en comparaison du monde que nous ne voyons pas ?

De plus, cette dévotion enflamme notre foi en nous faisant sentir plus vivement les effets de la messe et des sacrements, effets qui sont des choses dont nous n'avons pas, à la vérité, la perception matérielle, mais dont nous parlons tous les jours avec pleine assurance, affirmant leur magnifique valeur à l'égard de nos chers disparus.

Ce n'est pas tout. Cette précieuse dévotion élève nos âmes en utilisant les indulgences, qu'elle considère comme si elles étaient les plus ordinaires des transactions de la vie présente. Elle connaît le trésor d'où sont tirés ces suffrages satisfactifs, les mérites infinis du Sauveur et les mérites surabondants de la Sainte Vierge et des saints. Elle sait aussi les clefs également invisibles qui ouvrent ce trésor : l'autorité du Pape, vicaire de Jésus-Christ, et l'autorité des Evêques, successeurs des apôtres. Elle a connaissance de cette générosité divine qui met à la disposition de l'Eglise ces richesses très précieuses qu'elle distribue à son gré par une efficace réversibilité. Elle sait que Dieu les agrée, sans qu'il en ait fait une révélation formelle. Elle est convaincue de l'œuvre réelle, quoique invisible, qu'elle accomplit, comme nous sommes convaincus de l'existence des choses matérielles qui tombent sous nos sens.

La doctrine si extraordinaire de la satisfaction mutuelle n'offre aucune difficulté à la foi dans la dévotion au Purgatoire. Au contraire, elle s'y trouve à l'aise, elle fait les dispositions qui lui conviennent, elle transporte çà et là ses satisfactions, dirige l'une d'un côté, l'autre d'un autre côté, comptant que Dieu les agréera toutes. Une maîtresse de maison n'ordonne pas les détails de son intérieur avec plus de précision que notre dévotion n'en met dans ces choses secrètes, qui soulèvent à chaque instant les questions les plus difficiles.

N'est-il pas vrai que la dévotion aux âmes du Purgatoire nous fait vivre de la foi, et par conséquent nous sanctifie, selon cette parole : « *Justus autem meus ex fide vivit*, Mon juste vit de la foi » ? (Héb., x, 38). Mais après cette considération générale, entrons dans quelques détails qui, à l'heure présente, ont une importance toute particulière.

II

Je ne crains pas de l'affirmer : la dévotion aux âmes du Purgatoire est une voix divine qui nous prêche les vérités les plus fondamentales et les plus pratiques.

Par elle nous faisons profession de croire à L'EXISTENCE DE L'ÂME. La mort a touché le corps, elle le fait tomber en poussière ; mais dans

le frère de Jésus-Christ qui est passé par le trépas, il y a quelque chose qui reste, quelque chose de vivant et d'animé : c'est l'âme, que Dieu a faite indestructible, *creavit hominem inextinguibilem*. (Sap., ii, 21). Quand nous prions pour elle, quand nous lui appliquons nos suffrages, quand nous travaillons à payer pour elle les dettes qu'elle a contractées à l'égard de la divinité, nous affirmons qu'elle existe ; nous proclamons, par l'action, que quand on est mort, tout n'est pas mort, que la meilleure partie de notre humanité subsiste, et qu'elle reprendra un jour le corps humilié par le trépas, puis glorifié par la résurrection. *Exultabunt ossa humiliata*. (Ps., L, 30).

En priant pour les âmes du Purgatoire, nous faisons aussi un acte de foi proclamant LA MALICE DU PÉCHÉ. Nous croyons que le péché, même le plus léger, est un mal. Nous témoignons hautement qu'il est un désordre, et qu'il est douloureux d'offenser la majesté divine : *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum*. (Jér., ii, 11). Dans le cours de l'existence, emportés par les tracasseries et les distractions de la vie, nous ne sentons pas combien il est inconvenant de déplaire au Seigneur de l'univers, au Bienfaiteur bon et miséricordieux qui ne cesse de nous combler de ses bontés. Le péché passe pour ainsi dire inaperçu. Mais quand, touchés de la grâce de la charité fraternelle, nous pensons aux trépassés, nous les voyons avec peine souffrir, languir, gémir pour les fautes vénielles et pour les graves offenses pardonnées mais non expiées ; quand ils nous apparaissent torturés par la séparation de Dieu et par la morsure d'un feu terrible et mystérieux, nous comprenons mieux la malice et la grièveté du péché. Cette leçon de choses nous pénètre d'une crainte salutaire ; et la pensée du Purgatoire nous redit de la façon la plus éloquente et la plus persuasive : « Sachez et voyez combien c'est mal et amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu ! *Scito et vide quia malum et amarum est dereliquisse te Dominum Deum tuum !* »

Autre leçon de foi de cette bénie dévotion : elle nous prêche d'une façon saisissante LA TERRIBLE JUSTICE du Dieu trois fois saint. Eh quoi ! Dieu nous a tant aimés qu'il a pensé à nous de toute éternité. Il nous a créés par une grâce gratuite, de préférence à beaucoup d'autres qui l'eussent mieux servi que nous. Il a poussé la dilection jusqu'à nous donner son divin Fils, qui s'est abaissé aux infirmités de notre nature, qui a souffert pour nous, qui nous a donné ses leçons sublimes, ses exemples admirables, son Eglise, ses sacrements, la messe, sa Mère, qui a versé pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. Et cependant sa justice, malgré tant de bienfaits, est

si délicate, et, osons le dire, si susceptible, qu'elle ne peut supporter la moindre souillure. Il faut que l'âme qui a été touchée par le péché soit purifiée, au prix des plus durs supplices, avant d'être admise en son auguste présence. Qui donc, en pensant à ces sérieuses vérités, ne s'écrierait avec le prophète : « Vous êtes juste, Seigneur... Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité !... O Seigneur, transpercez mes chairs de votre crainte ! *Justus es, Domine ! Amplius lava me ab iniquitate mea... Confite timore tuo carnes meas.* » Et il semble que, de la prison du Purgatoire, une voix se fait entendre dans un doux gémissement, une voix qui nous dit : « Abstenez-vous de toute apparence de mal ! *Ab omni specie mala abstinete vos.* » (I Thess., v, 21).

Mais si Dieu est juste d'une terrible justice, il est aussi INFINIMENT MISÉRICORDIEUX. C'est sous cet aspect surtout qu'il a voulu se manifester à nous. Quelles paroles de bonté il nous a fait entendre aux jours de sa vie mortelle ! L'enseignement qu'il veut particulièrement graver dans notre esprit, c'est celui de sa miséricorde : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Quelles suaves assurances il nous donne de sa bonté à notre égard, notamment dans les paraboles de la brebis perdue, de la drachme égarée, de l'enfant prodigue ! Comme il se plaisait avec les enfants et les petits ! Comme il les bénissait tendrement ! Comme il accueillait les pécheurs et les publicains, ne faisant point de difficulté de s'asseoir à leur table, pour les gagner plus sûrement à son Père ! Vous souvenez-vous de ses indulgences étonnantes pour la Samaritaine, pour la femme adultère, pour Marie-Madeleine ? Et sur la Croix, il exerçait ses miséricordes jusqu'au milieu des affres de la mort : « O Père, s'écriait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Et au bon larron, qui lui avait demandé de se souvenir de lui dans son royaume : « Aujourd'hui, lui répondit-il, vous serez avec moi dans le Paradis. » Sur quoi Bossuet, éperdu d'étonnement et d'admiration, s'écrit : « *Aujourd'hui* : quelle promptitude ! *Vous serez avec moi* : quelle compagnie ! *Dans le Paradis* : quel séjour ! » Eh bien ! en pratiquant la dévotion aux âmes du Purgatoire, nous touchons pour ainsi dire du doigt les miséricordes du Cœur de Jésus, nous en contemplons une application merveilleuse. Nous voyons le sang du Sauveur appliqué par les différents suffrages, surtout la communion, la messe et les indulgences. Nous admirons l'effet de la grâce à l'égard des trépassés, qui les arrache aux flammes purificatrices, qui les transfigure, qui les introduit dans le séjour du bonheur. Nous croyons vivement aux ineffables bontés de Jésus ; et notre âme est consolée, encouragée, ravie, extasiée. Il est une erreur qui, à notre époque, se

développe comme une peste mortelle, pour le plus grand dommage des individus, de la famille et de la société : c'est le matérialisme. Une multitude de faux docteurs et d'indifférents se persuadent qu'avec la vie présente tout est fini. Pour eux, à la mort tout est terminé. La vie présente est la seule vie réelle ; l'immortalité de l'âme, l'éternité sont des mots vides de sens. Cette funeste doctrine est inspirée par la recherche des faux biens, par les plaisirs mondains, en un mot par les passions. Les dévots du Purgatoire protestent énergiquement contre CETTE LAMENTABLE HÉRÉSIE.

En priant pour les saintes âmes retenues dans le vestibule du ciel, ils déclarent hautement :

Que la mort, en touchant le corps, est impuissante contre l'âme qui vivra éternellement ;

Que la vie présente est le commencement de la vie future, et qu'après la purification du Purgatoire notre existence s'épanouira dans les joies sans fin de l'éternité bienheureuse, comme le chante l'Eglise : *Vita mutatur, non tollitur, et dissoluta terrestres hujus habitationis domo, æterna in cælis habitatio comparatur*¹ ;

Que nous reverrons un jour ceux que nous aimons et qui nous ont quittés ; mais que nous les reverrons transformés, déifiés, pour vivre ensemble dans l'union du Père, du Fils et du Saint-Esprit ;

Que le matérialisme est la honte et le désespoir de l'humanité, et la religion sa gloire et sa consolation.

Et non seulement, dans la dévotion au Purgatoire, nous professons notre foi en la vie éternelle pour les âmes qui ont quitté la terre, nous affirmons aussi notre croyance EN LA RÉSURRECTION DES CORPS. Car notre être ne peut être ni départagé, ni scindé. C'est pour cela que nous honorons les dépouilles mortelles de nos frères, et les cimetières où elles reposent, sous la garde des anges. Nous redisons avec joie et légitime fierté la parole de l'Apôtre : « Tous nous ressusciterons ; notre corps sera revêtu d'incorruptibilité et d'immortalité. » Et à l'avance nous nous écrions : « O mort, où est ton aiguillon ? O mort, où est ta victoire ? Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire intégrale par N.-S. Jésus-Christ ! »

Et c'est ainsi que la dévotion aux âmes du Purgatoire est un évangile en action. C'est ainsi que par elle nous faisons profession des dogmes essentiels et sauveurs. C'est ainsi qu'en la pratiquant nous sommes agréables à Dieu, *sine fide impossibile est placere Deo*. Les dévots au Purgatoire sont les amis de Dieu ; puissons-nous avoir ce bonheur et cette gloire !

¹ Præfatio Missæ defunctorum.

AUX JEUNES GENS D'UN PATRONAGE

XLVIII

LE MARIAGE

Mes enfants,

Quelques-uns d'entre vous ont assisté ce matin, dans cette chapelle, à la cérémonie des fiançailles d'un de vos amis. Il est absent ce soir, cependant je le félicite d'avoir demandé la bénédiction de Dieu à l'heure où il décidait d'orienter sa vie vers le mariage, et je saisis cette occasion pour parler avec vous de ce grave sujet.

I

Mes enfants, et je m'adresse naturellement aux aînés, avez-vous jamais réfléchi à ce mot *mariage* ? Avez-vous cherché à comprendre tout ce qu'il contient d'enseignement, de responsabilité ? Avez-vous entrevu tout ce qu'il évoque : ce long avenir rempli de bonheur calme ou d'irréparable douleur ? Lorsqu'on a parlé mariage devant vous, vous avez peut-être souri, pensant que l'heure n'étant pas venue, vous avez bien le temps de vous préoccuper de ces choses. Je ne vous blâme pas ; pourtant il est bon parfois de demander à l'avenir des leçons pour le présent.

1^o Le mariage, mes enfants, ce sera la fin de votre jeunesse, l'abandon de cette vie calme, joyeuse, insouciant des grands devoirs, dépourvue des lourdes responsabilités. Actuellement, vous vivez au jour le jour ; vous remplissez vos devoirs d'enfants envers vos familles, vos devoirs d'ouvriers envers vos maîtres. Mais il faut avouer que tout cela est facile ; que s'il y a des nuages dans votre vie, ils sont bien légers, et que s'il y a des préoccupations graves, ce sont vos parents qui en ont la charge.

2^o Le mariage, ce sera la vie engagée pour toujours, car vous ne vous liez pas pour un temps. Les philosophes modernes et les moralistes (si toutefois on peut les appeler ainsi) qui prêchent le divorce et l'union libre, sont évidemment des impies qui ont déchiré l'Evangile. Les pharisiens, pour embarrasser Notre-Seigneur, lui demandent un jour : « Est-il permis à un homme de répudier sa femme pour quelque cause que ce soit ? » Et Notre-Seigneur répondit : « N'avez-vous pas lu que Celui qui créa l'homme dès le commencement, créa un homme et une femme et qu'il dit : « A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à son épouse... Ainsi il ne seront plus deux, mais une seule chair. » Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. » (Mt., xix, 3).

3^o Le mariage, ce sera la vie à deux. Vous choisirez la compagne de votre existence et désormais vos goûts devront être les siens,

ses désirs devront être les vôtres. Mais les caractères sont si différents, et les caprices si enracinés, que le bon accord d'un ménage suppose de grands sacrifices mutuels.

4^o Le mariage, ce sera le grand devoir de la paternité. Dieu vous rendra participants de son autorité, de sa puissance ; mais en même temps il vous chargera du soin des corps et du soin des âmes. Vous devrez rendre à vos enfants tout le bien que vous avez reçu de vos parents. Vous avez bénéficié ici, dans votre Patronage, d'une formation plus chrétienne que celle de vos familles : c'est un bien auquel vos enfants auront droit ; et vous entrevoyez l'œuvre de dévouement affectueux et d'éducation profonde qui sera votre devoir quotidien.

Pour ces raisons, que je ne fais qu'énoncer, le mariage est une chose grave, dont vous ne devez jamais parler qu'avec grand respect et à laquelle vous devez vous préparer.

II

Il faut agir avec d'autant plus de sérieux que nos actions entraînent des conséquences plus graves. Or, mes enfants, un contrat qui engage la vie, qui vous lie indissolublement à une personne devenant le témoin journalier de vos actes, qui place sur vos épaules les grands devoirs et les lourdes responsabilités du père de famille, ce contrat doit être préparé de longue main.

Pour récolter l'été ou l'automne, le cultivateur sème l'hiver, et il récolte ce qu'il a semé. C'est maintenant que vous devez préparer les heureux jours de votre vie.

1^o N'écoutez pas ces fous qui disent : « Je m'amuse pendant que je suis jeune, il sera bien temps d'être sérieux quand je serai dans mon ménage. » Car, enfin, qui nous prouve qu'ils seront plus sérieux dans l'avenir qu'ils ne le sont dans le présent ? De plus, vous connaissez les amusements de cette jeunesse frivole : c'est la débauche plus ou moins éhontée ! Sans respect, sans pudeur, ils jouent avec la vie, et demain ces fripons iront demander en mariage une jeune fille honnête et voudront tout à coup s'improviser chefs de famille. Allons donc !...

2^o Mes enfants, lorsque nous vous demandons de rester vertueux et de donner à tous l'exemple d'une vie chaste, nous semblons vous prêcher une morale bien sévère. Mais outre que nous ne faisons que notre devoir, nous cherchons encore votre plus grand bien ; en même temps que nous faisons de vous une jeunesse forte, nous préparons des hommes généreux et grands. Où prendrez-vous votre épouse ? Parmi les jeunes filles dont la réputation n'est que trop justement endommagée ? ou bien plutôt parmi celles qui se seront gardées, pour ne connaître d'autre amour que le vôtre ? Alors, en toute *loyauté*, vous devez garder votre cœur dans sa

pureté, dans la fraîcheur de ses sentiments; pour que le don soit égal de chaque côté.

3^o Tous, avec des degrés voulus par la Providence, nous avons hérité des qualités et des défauts de nos parents. Que seront vos enfants plus tard?... Ce que vous êtes maintenant.

Je dus, un jour, réprimander fortement un jeune homme qui s'engageait dans la mauvaise voie. Mes arguments ne semblaient pas le convaincre beaucoup, quand je lui dis : « Mettez-vous à la place de votre père; vous auriez un fils, voudriez-vous le voir se conduire comme vous vous conduisez? » Mon grand garçon leva son regard étonné vers moi, réfléchit un instant, puis baissa les yeux... Il était vaincu. Vous voudrez vos enfants affectueux pour leurs parents, loyaux et charitables envers le prochain, purs dans leur vie intime. Que votre âme soit donc façonnée par ces vertus; car, elle les donnera dans la mesure même où elle les possédera. Vous ne voulez pas rougir plus tard de vos fils; ne vous permettez rien qui ferait maintenant rougir votre mère.

III

Vous me demanderez, peut-être mes enfants, quelles qualités doit avoir la femme de votre choix? Pour ne me point tromper, laissez-moi vous lire une page que j'emprunte à un bulletin paroissial qui énumère fort judicieusement les qualités de la jeune fille et les qualités du jeune homme. Ecoutez bien :

1^o Jeunes gens, voulez-vous faire un bon mariage? Choisissez une femme qui soit :

a) *Vertueuse*. Le plus sûr moyen de s'en assurer, c'est de voir ce qu'elle pense de la religion et comment elle en use; si elle s'approche des sacrements; si elle est affiliée aux œuvres; si elle aime la compagnie de sa mère; si elle ne sort jamais autrement qu'en famille. « Il faut que l'homme fier prenne l'épouse pure. »

b) *Laborieuse*. Une femme fainéante et molle est un fléau dans un ménage.

c) *Econome*. Qualité assez difficile à deviner. Examinez surtout si elle aime la toilette et si les parents sont économes. Sous le rapport de l'économie, les enfants ressemblent généralement à leurs parents.

Voilà pour les qualités de l'âme. Si la personne sur laquelle vous avez jeté les yeux et le cœur a ces trois qualités, prenez-la en toute sécurité. Si, ensuite, vous constatez qu'elle est un peu méchante, ou bavarde, ou emportée, ou boudeuse, prenez-la quand même. Vous n'en trouverez jamais qui soient parfaites sous tous les rapports, et il faut vous attendre à avoir quelques défauts à supporter. Mais, s'il lui manque une seule de ces qualités (vertueuse, laborieuse, économe), de grâce, ne la prenez pas, quand même vous l'aimeriez de tout votre cœur.

Pour les qualités du corps, il faut qu'elle ait la santé et la propreté. Ne prenez jamais une femme malade, surtout si vous n'êtes pas vous-même bien robuste; vous seriez malheureux toute votre vie par elle et par vos enfants.

Quant à la beauté, elle ne vient tout à fait qu'en dernier lieu. Et franchement, elle est plus souvent un défaut qu'une qualité. Car il arrive souvent qu'une femme jolie n'est ni vertueuse, ni laborieuse, ni économe, précisément parce qu'elle est jolie. Jeunes gens, ne vous laissez pas aveugler par votre affection!

2^o Et le même bulletin paroissial s'adressant aux jeunes filles leur dit :

N'acceptez jamais un jeune homme :

a) *Impie*. Est-il seulement indifférent et négligent? prenez-le faute de mieux, vous le ramèneriez... peut-être??? Mais s'il a la haine de la religion, s'il n'a pas la foi, s'il est franc-maçon, laissez-le, laissez-le!

b) *Ivrogne*. Qui a bu boira. Autant vaudrait épouser la misère.

c) *Fainéant*. A moins qu'il ne soit très riche... et encore?

Quant à la richesse, n'y faites pas plus d'attention qu'à la beauté. Richesse et beauté ne sont que l'accessoire. Si l'accessoire y est, tant mieux. S'il n'y est pas, n'en versez pas une larme.

3^o Dans cette leçon, mes enfants, tout est à retenir; cependant, j'attirerai votre attention sur ces deux pensées :

a) Recherchez les véritables vertus, sans souci de l'accessoire. « La vie est une mer qu'agite la tempête, » et pour résister à tous les assauts, à tous les orages, il faut des âmes fortement trempées.

b) Ne vous laissez pas aveugler par votre affection.

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

Souvent aussi la réciprocité est vraie; et combien ont regretté, mais trop tard, d'avoir engagé leur avenir dans un moment d'irréflexion, ou d'autres fois de s'être créé des liaisons qui les plaçaient dans une impasse dont ils eurent beaucoup de mal à sortir!

Faire le choix de son épouse est certainement pour le jeune homme un des actes les plus graves et les plus difficiles de sa vie. Et pourtant c'est trop souvent l'action pour laquelle il demande le moins de conseils. Mes enfants, pour vous éclairer, pour vous aider dans ces démarches, Dieu a mis près de vous des âmes qui vous sont entièrement dévouées : vos parents et votre confesseur. A l'heure où vous croirez avoir rencontré celle que la Providence vous destine, sans aucune espèce de crainte ou de fausse honte, allez donc frapper à la porte de ces anges gardiens de votre

jeunesse. Si des raisons personnelles vous empêchaient de vous ouvrir à votre famille, votre confesseur est là, témoin entièrement désintéressé qui connaît votre âme, qui comprendra votre situation et vous éclairera. Vous viendrez à lui l'âme troublée, inquiète, et vous le quitterez en marchant dans la lumière de Dieu. « Maintenant que vous m'avez éclairé sur ce sujet, m'écrivit un jeune homme, je ne m'en inquiète plus... Ah ! comme je remercie Notre-Seigneur qui vous a placé sur ma route pour que je ne m'égare pas ! »

Mes enfants, *soyez prudents* : ne vous exposez pas à livrer votre cœur à des affections légères ; outre que le Patronage ne les tolérerait pas, vous n'auriez qu'à en souffrir. *Soyez loyaux*, voulant donner à votre fiancée les mêmes vertus que vous attendez d'elle. *Soyez confiants* pour demander des conseils et les suivre, puisqu'on ne cherche que votre bien.

A ces conditions, Dieu vous bénira et nous aurons la joie de voir sortir du Patronage des familles véritablement unies, véritablement fortes, véritablement heureuses, parce qu'elles seront véritablement chrétiennes.

FIN

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXII

LE SACRÉ-CŒUR ET LE CIEL

Mes frères,

Quand la B. Marguerite-Marie fut sur le point de mourir, elle répéta de sa voix affaiblie : « Ah ! Seigneur, quand me retirerez-vous de ce lieu d'exil ? » Puis elle redit les premières paroles du psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi...* « Oui, Seigneur, ajouta-t-elle, j'espère par la miséricorde du Sacré-Cœur que nous irons en la maison du Seigneur. »

C'est ainsi que la fidèle servante de Dieu attendit la mort. Elle savait que, une fois délivrée de son corps, son âme serait introduite dans le séjour de la paix et du bonheur. Jésus, qu'elle avait uniquement aimé et qui l'avait choisie pour sa confidente et pour son apôtre, l'attendait pour la couronner. Elle n'aspirait qu'au moment béni où se ferait la réunion.

Voulons-nous, à nos derniers moments, jouir de la même confiance et du même bonheur ? Imitons la B. Marguerite-Marie dans son amour pour le Sacré-Cœur, car c'est le Sacré-Cœur qui 1^o nous offre le Paradis, 2^o nous ouvre le Paradis, et 3^o se donnera à nous dans le Paradis.

I

Avons-nous jamais réfléchi à l'amour que Jésus nous a témoigné en nous révélant l'exis-

tence d'un ciel éternel où nos moindres mérites seront récompensés par une béatitude ineffable ?

Dieu est le Maître souverain du monde. Il doit être obéi pour cette seule raison qu'il a tous les droits sur nous et que nous n'avons pas été créés pour autre chose que pour accomplir toutes ses volontés. Il n'a pas à faire valoir d'autre motif pour que nous nous donnions à lui ; et nous, nous n'avons pas de prix à réclamer en retour de notre fidélité.

Et pourquoi nous aurait-il promis une récompense ? Nous doit-il quelque chose ? Est-ce que notre fidélité accroît, en quelque manière que ce soit, son inaltérable félicité ? Nullement. Que les hommes, imitant la folie des anges, se révoltent contre lui, ils ne font qu'attirer sur leur tête le châtimement dû à leur orgueil. Mais Dieu demeure toujours dans sa béatitude inaccessible. Il n'avait pas besoin de créer les hommes pour être heureux ; il n'a pas besoin davantage de leur soumission pour le rester.

D'où vient donc que Jésus nous a parlé du ciel, sinon parce qu'il nous aimait ? Son Cœur adorable a tressailli à la pensée d'être séparé des nôtres. Il ne lui a pas suffi de vouloir notre bonheur temporel en nous apprenant à vivre pour lui ; il a voulu aussi assurer notre bonheur éternel en nous donnant une récompense qu'il ne nous devait pas.

Cette récompense, il nous l'a promise afin d'animer nos bonnes volontés défaillantes. Nous connaissant comme il nous connaît, il savait que nos âmes ne seraient pas suffisamment retenues par la seule pensée du devoir, et il y a joint l'attrait puissant de l'intérêt.

« Mes petits enfants, semble-t-il nous dire, vous êtes mon œuvre et, comme tels, vous m'appartenez tout entiers. Si vous me restez fidèles comme vous le devez, je n'en retirerai ni plus de gloire, ni plus de bonheur. Et cependant, pour vous encourager à m'aimer, moi pour qui vos cœurs ont été faits et sans qui ils ne sauraient être heureux, je vous promets une félicité telle que vos rêves les plus ambitieux n'auront jamais pu en concevoir une semblable. »

Dites-moi, mes frères, celui qui parle ainsi, est-ce qu'il ne montre pas l'amour le plus pur et le plus ardent qui puisse être, et n'est-il pas vrai de dire que si le ciel nous est offert, nous le devons au Sacré-Cœur ?

II

C'est aussi lui qui nous l'ouvre.

Vous savez comment le premier homme a répondu aux bontés de son Créateur, et vous savez aussi comment le genre humain tout entier, entraîné dans sa chute, est devenu l'ennemi de Dieu et s'est vu fermer le ciel. Comment obtenir notre pardon ? C'était folie que de nous y essayer, et les siècles auraient pu succéder aux siècles, les générations aux géné-

rations, semant de larmes le chemin de l'humanité, sans pouvoir offrir à Dieu offensé la réparation à laquelle il avait droit, et sans laquelle sa justice lui interdisait de nous pardonner.

Mais le second Adam est venu. Son Cœur sacré a battu d'un double amour pour Dieu son Père, et pour nous qui sommes ses frères. Pendant trente-trois ans il a brûlé du désir de se sacrifier pour nous, et a souffert par avance toutes les angoisses de la Passion. Il a soupiré après le moment où il pourrait consommer en même temps son immolation et notre salut. Quand l'instant marqué est venu, il s'est livré à des tristesses et à des souffrances que nous ne connaissons jamais complètement, et offrant enfin à Dieu la réparation nécessaire, il nous a à tous rouvert le ciel.

Mais il ne lui a pas suffi d'assurer ainsi le salut de l'humanité, il a encore voulu pourvoir au salut de chacun de nous en particulier.

Mgr Dupanloup intitulait ainsi ses notes intimes : *Histoire de ce que Dieu m'a fait de bien et de ce que j'ai fait de mal.*

C'est que, en effet, si nous avons quelque chose de bon en nous, nous le devons uniquement aux grâces dont Dieu nous a comblés. J'imagine que si, par la miséricorde divine, nous entrons un jour, comme nous l'espérons, dans la béatitude éternelle, un de nos émerveillements sera de voir la longue suite des bontés de Dieu. Nous aurons alors la révélation de tous ces bienfaits que nous ne soupçonnons même point la plupart du temps, et qui auront marqué chacun de nos pas sur la terre. Nous verrons de quels abîmes Dieu nous a tirés toutes les fois qu'il nous a pardonné, quelle immense largesse représente chacune de nos communions, de quels périls il nous a préservés. Nous verrons que si nous sommes sauvés, nous ne l'aurons été que par la bienveillance de notre Maître ; et en même temps nous verrons que tous ces bienfaits, nous les devons au Sacré-Cœur, qui n'a jamais cessé d'aimer chacun de nous et d'intercéder pour nous ; en sorte qu'il faut bien confesser cette vérité : c'est le Cœur de Jésus qui nous ouvre le ciel.

III

C'est enfin le Sacré-Cœur qui se donne au ciel.

Bien des fois, assurément, nous avons médité les apparitions de ce Cœur adorable à la B. Marguerite-Marie, et bien des fois nous nous sommes représenté les transports d'amour dans lesquels devaient la jeter ces miraculeuses manifestations. Son bonheur est celui qui attend les élus au ciel.

Au paradis, le Sacré-Cœur se fera voir à nous. Nous le contemplerons à découvert, avec un indicible ravissement. Notre regard émer-

veillé verra les flammes qui le consomment pour tous les hommes et pour chacun de nous. Ce ne sera pas un spectacle dont nous pourrions nous rassasier parce qu'il serait toujours le même : l'éternité se déroulera, nous apportant sans cesse de nouvelles splendeurs à découvrir et de nouvelles merveilles à admirer ; et sans cesse l'extase se recommencera, nous jetant dans une adoration profonde et nous arrachant des cantiques d'amour.

Nous lisons dans la vie de la Bienheureuse qu'un jour, alors que le Sacré-Cœur se montrait à elle, une flamme en jaillit, qui atteignit son cœur à elle, et l'embrasa avec une telle ardeur qu'elle fût morte sur-le-champ si son Maître bien-aimé ne l'eût soutenue. Tel sera encore notre sort pendant l'éternité. Ici-bas, c'est souvent notre peine et notre plainte de ne pas aimer Jésus comme nous voudrions. Mais au ciel nous n'aurons pas ce sujet d'affliction, puisqu'il n'y en a aucun en ce bienheureux séjour ; les flammes du Sacré-Cœur ne cesseront jamais de jaillir pour embraser nos cœurs, et nous aimerons Dieu avec l'amour toujours plus ardent que Dieu nous donnera pour l'aimer.

Enfin nous voyons que souvent, et notamment tous les premiers vendredis du mois, Jésus prenait le cœur de la Bienheureuse et le mettait dans le sien pour qu'elle en prit possession. Se donner est le besoin irrésistible de l'amour, et c'est pour cela que le Sacré-Cœur, au paradis, ne cessera jamais de se donner à nous. Comment se fera cette donation divine ? C'est le secret de l'éternité ; mais si nous éprouvons tant de joie quand nous sommes réunis, sur la terre, à un ami très cher dont nous avons été depuis longtemps séparés, quel sera notre bonheur d'être ainsi en possession du Sacré-Cœur et de ne plus jamais craindre de le perdre !

Saint Paul, ayant à parler du ciel, nous dit : « L'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a pas entendu, et son cœur n'a pas saisi tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » (I Cor., II, 9). Ce que nous venons de dire ou plutôt de balbutier en est la preuve. Méditons ces merveilles autant que cela nous est possible ici-bas. Elles nous encourageront à lutter contre les ennemis de notre salut et contre nous-mêmes, et surtout elles ranimeront notre amour pour ce Cœur infiniment tendre qui nous offre le ciel, qui nous ouvre le ciel, et qui se donnera à nous au ciel. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 octobris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 19 octobre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Messe de « Requiem » des fondations supprimées. — L'Eglise et les fondations supprimées, 737.

Sermons pour l'Octave des Morts. — VII. La dévotion aux âmes du Purgatoire sanctifie les vivants en les affermissant dans l'espérance, 739. — VIII. En enflammant leur charité, 742.

Avis paroissiaux. — La réception des derniers sacrements, 745. — Pour le dimanche avant la Toussaint, 746.

Entretiens sur le Rosaire. — XXV. Jésus perdu et retrouvé : les joies, 748. — XXVI. Les douleurs, 750.

POUR LA MESSE DE « REQUIEM » DES FONDATIONS SUPPRIMÉES

L'ÉGLISE ET LES FONDATIONS SUPPRIMÉES

Mes frères,

La persécution, sous quelque forme qu'elle se produise, qu'elle soit sèche et froide comme un article du Code, ou sanglante comme le couperet d'une guillotine, ne fait que grandir l'Eglise, parce qu'elle lui permet d'affirmer sa vitalité divine et son attachement invincible à sa mission surnaturelle.

Voyez la Séparation, cette loi néfaste dont les conséquences sont loin d'être terminées et qui pèsera longtemps encore sur les destinées de notre pays : plutôt que de sacrifier un seul de ses principes, l'Eglise de France a préféré se laisser dépouiller de tous ses biens, et a ainsi provoqué dans tout l'univers une admiration unanime.

Par un artifice légal que le droit naturel réprouve avec indignation, les fondations de messes pour les défunts ont été détournées de leur destination, et, selon un euphémisme cynique, dévolues aux bureaux de bienfaisance. Aussitôt le Souverain Pontife, non content des deux mille messes qu'il fait dire tous les ans pour les âmes spoliées de prières, prescrit que, dans toutes les églises de France, dans le cours du mois de novembre, un service solennel soit chanté, le dimanche, à la même intention.

Il faut, pour cela, déroger aux lois liturgiques. N'importe ! Le Pape le fera. Chaque année, à perpétuité, il y aura une messe paroissiale où le *Gloria in excelsis* fera place au *Dies iræ*, et ainsi l'Eglise catholique, continuation fidèle de Jésus-Christ, poursuivra sa tâche d'évangélisation et donnera au monde une haute et nécessaire leçon de *souvenir*, de *fidélité* et de *pitié*.

I

Une leçon de *souvenir*, d'abord.

Les hommes sont oublieux. Ecoutez leurs serments : jamais un visage aimé, jamais un nom chéri ou vénéré ne s'effacera de leur mémoire. Ils sont sincères, croyez-le bien. Mais ne vous fiez pas à leurs promesses. Bientôt d'autres images viennent se présenter à leur esprit. Le temps, qui ronge sur le roc les lettres qui y furent le plus profondément gravées, a tôt fait d'effacer le souvenir sur la surface mobile de nos cœurs. Laissez passer quelques années, et nous ne penserons plus au défunt qui avait tenu tant de place dans notre vie. Sa maison, devenue la propriété d'un autre, aura changé d'aspect. Tout ce qui lui appartenait aura été dispersé. L'herbe aura poussé sur sa tombe. De lui, il ne restera plus rien, pas même un nom.

Regardez la pierre qu'un enfant jette dans l'eau. On dirait qu'elle souffre de s'engloutir pour toujours. Le bruit qu'elle fait, au moment où elle va disparaître, ressemble à un gémissement. Le choc qu'elle imprime à l'élément mobile qui l'a déjà recouverte, détermine sur la surface liquide des cercles concentriques qui vont toujours s'élargissant et qui marquent, pendant un instant, la place où la pierre est tombée. Mais bientôt tout s'apaise ; les rides s'aplanissent ; voici qu'il n'y a plus rien. Cherchez maintenant...

Les pauvres défunts, qu'attendait un sort tout semblable, avaient cru pouvoir y échapper en établissant ces fondations aujourd'hui supprimées. « Ainsi, pensaient-ils, notre nom sera perpétuellement prononcé dans l'assemblée des fidèles. En nous appuyant sur la durée immortelle de l'Eglise, nous ne sombrerons pas dans l'oubli. Notre tombe aura depuis longtemps disparu qu'on parlera encore de nous et qu'on priera pour nous. »

Et voici que les hommes, au lieu de respecter ce soin que les défunts ont pris, s'acharnent à le rendre impuissant. Puisque les morts ne sont plus là pour se défendre, pourquoi tant de ménagements ? D'un trait de plume, nous annihilerons leurs volontés et nous bifferons leur mémoire. On prononce quelques paroles du haut d'une tribune ; on fait un signe ; une majorité vote. C'est fait ! Désormais on ne se souviendra plus de vous, morts importuns, qui, non contents d'un monument dans nos cimetières, aviez cru pouvoir vous assurer une petite place dans nos âmes !

Tranquillisez-vous, cependant, vous qu'on veut oublier ; car, si les hommes ne veulent plus se souvenir, l'Eglise, votre mère, sait se rappeler. Elle l'a toujours montré. Elle le montre plus encore aujourd'hui.

Voyez, l'Eglise ne célèbre pas un seul office,

sans évoquer le souvenir des défunts. On dirait que leur pensée la hante. Il y a quelques jours, elle célébrait la gloire de ceux de ses enfants qui ont triomphé au ciel. Avez-vous remarqué ce qu'elle a fait le soir ? Tout d'un coup, après le cantique enthousiaste du *Magnificat*, vous l'avez vue déployer sur ses tentures de fête une croix de deuil ; au milieu des fleurs, des lumières et des fumées de l'encens, un catafalque lugubre s'est dressé. Aux chants d'allégresse, elle a fait succéder les gémissements de l'office des Morts. Même au moment de ses plus grandes joies, elle se souvient de ceux qui ne sont plus et dont les âmes souffrantes sont encore retenues loin de Dieu.

A plus forte raison le fera-t-elle, quand l'impénétrable voudra toucher à leur mémoire vénérée. Vous voulez oublier ? Soit ! Mais l'Eglise n'oubliera pas ceux qui ont été ses enfants, et chaque année, comme elle l'a fait tout à l'heure, elle proclamera leurs noms, donnant ainsi au monde une grande et haute leçon de souvenir.

Recueillons-la, cette leçon. A quelque âge que nous soyons, nous avons déjà vu bien des vides se creuser autour de nous. Est-ce que ces vides ne se sont pas faits également dans notre cœur ? N'avons-nous pas, peut-être, repoussé comme une chose importune le souvenir de ceux qui ne sont plus ?... Il ne faut pas qu'il en soit ainsi à l'avenir. Aimons à raviver dans notre âme l'image de ceux qui nous ont aimés, et évitons à nos défunts cette seconde mort qui est plus cruelle que l'autre et qui s'appelle l'oubli.

II

La *fidélité* envers les vivants n'est pas la plus difficile, parce qu'ils sont là pour nous rappeler nos engagements, quand par aventure nous sommes tentés d'y manquer. La fidélité envers les morts n'a pas les mêmes garanties, et c'est pour cela que l'humanité l'a toujours entourée d'un respect presque religieux. La volonté des défunts est sacrée, dit-on souvent, et l'on a raison.

En nous transmettant leurs intentions, ceux qui allaient mourir ont fait appel à tout ce qu'il y a de plus élevé dans notre conscience. Ils ont eu foi en nous. Les trahir, c'est outrager ce je ne sais quoi de divin qui fait qu'une tombe est sainte comme un autel.

L'Etat français semblait bien avoir compris ce sentiment à la fois puissant et grave de l'âme humaine, quand il s'était constitué le dépositaire et le garant des fondations. Quand une personne chrétienne voulait exprimer sa volonté d'avoir des prières après sa mort, l'Etat lui disait : « Faites-moi part de votre intention ; non seulement je la respecterai, mais encore je la sanctionnerai de mon autorité souveraine. Je rendrai un décret qui donnera à vos dispositions force de loi, et je veillerai

à ce qu'elles soient scrupuleusement suivies. » Et, en effet, paraissait un acte solennel, rendu « au nom du peuple français, » qui engageait l'honneur national, et semblait bien ainsi assurer à tout jamais l'exécution des volontés suprêmes dont l'Etat avait reçu le dépôt.

Que pouvait-on désirer de plus ? Quelle garantie plus certaine que celle ainsi donnée par un grand peuple ? Et quel honneur ce peuple ne se faisait-il pas à lui-même en se constituant le gardien des intentions exprimées par les mourants !

Et pourtant, qui l'eût pensé ? par la main de ses représentants, le peuple français a déchiré sa signature ! Sous prétexte que l'Etat, séparé de l'Eglise, ne la connaissait plus, il a refusé de lui remettre l'argent qu'il avait reçu en dépôt pour assurer le service des fondations. Il a été plus loin : pour empêcher les héritiers des fondateurs de revendiquer leurs largesses, il a fait des lois spéciales, directement contraires à tous les principes du droit. Jamais attentat contre la justice n'a été plus violent ; jamais il n'a été plus effronté. Jamais, par conséquent, l'infidélité aux engagements les plus solennels et aux plus sacrés, puisqu'ils avaient été pris envers les morts, n'est allée plus loin.

Que va faire l'Eglise ? Va-t-elle aussi répudier sa parole ? Elle le pourrait, puisqu'on lui enlève les moyens de la tenir. Mais non ! Elle ne se croit pas dispensée d'assurer les charges des fondations, et, dans la mesure où elle le pourra, elle le fera.

Ah ! je voudrais qu'un de ceux qui ont mis leur nom au bas de cette loi sacrilège entrât aujourd'hui dans une de nos églises. En la voyant tendue de deuil, il demanderait peut-être pour quel défunt opulent on déploie toute cette pompe ; et on lui répondrait : « C'est pour ceux qui, après leur mort, ont été dépouillés par vous. » En entendant ces mots, il comprendrait peut-être que si les hommes ont besoin de prendre des leçons de fidélité aux engagements contractés, ils n'ont qu'à venir en demander à l'Eglise.

Pour nous, mes frères, nous chercherons s'il n'y a pas quelque promesse que nous ayons faite à nos défunts et que nous n'ayons pas tenue. Si, avec une confusion que nous ne voudrions pas étouffer, nous découvrons que nous n'avons pas exécuté tout ce que nous leur avons promis, nous nous hâterons de nous mettre en règle avec l'honneur, la justice et l'affection.

III

La troisième leçon, ai-je dit, que l'Eglise nous donne aujourd'hui est une leçon de *pitié*.

Ah ! si nos défunts ne nous laissaient, en disparaissant de notre vie, aucune inquiétude sur leur sort, notre oubli et notre infidélité, sans devenir pour cela plus excusables, auraient

du moins des conséquences moins graves. Mais nous savons bien que, à la mort, rien n'est fini. Nous savons bien, au contraire, que c'est là que tout commence.

Quelle chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! de ce Dieu qui trouve des taches jusque dans ses anges ! de ce Dieu qui ne peut ouvrir à la plus légère souillure les portes de l'éternelle béatitude ! Nos défunts sont-ils entrés dans la paix du pardon divin, ou sont-ils encore retenus loin de Dieu, dans les souffrances inénarrables de l'expiation ? Terrible problème qui, si nous les aimons, ne peut pas nous laisser indifférents, et qui doit nous porter à répandre sans cesse pour eux nos larmes, nos prières et nos aumônes.

Ils l'avaient bien compris, tous ceux qui, ayant à disposer de leurs biens, avaient voulu, avant tout, s'assurer des prières. C'étaient des prévoyants et des charitables. Des prévoyants, parce qu'ils s'étaient réservé des appuis pour le temps où eux-mêmes ne pourraient plus rien faire. Des charitables, parce qu'ils savaient bien que les prières demandées par eux, une fois devenues inutiles pour leur salut, profiteraient aux âmes de leurs frères.

Et ce sont ces malheureux, — mille fois plus à plaindre que les plus misérables d'ici-bas, puisqu'ils ne peuvent même plus élever la voix pour nous clamer leur détresse, — ce sont ces malheureux, qui attendaient leurs messes et leurs prières avec plus d'impatience qu'un prisonnier n'attend sa délivrance, ce sont ces malheureux qu'on a spoliés ! Où donc est la pitié ?

La pitié, elle n'est pas dans les cœurs humains, puisque des hommes leur ont volé la goutte d'eau après laquelle soupiraient leurs lèvres brûlantes ; la pitié, c'est dans l'Eglise qu'il la faut chercher.

« Il convient, dit le Pape, que le Pontife romain, à qui Dieu a confié le gouvernement de l'Eglise militante, s'occupe de même, avec une paternelle affection, de l'Eglise souffrante ! » Abandonnées par les hommes, en qui vous aviez mis votre confiance, chères et infortunées âmes du Purgatoire, vous ne serez pas abandonnées par l'Eglise, et fût-elle encore plus persécutée, encore plus dépouillée, elle ne cessera jamais, jusqu'à la fin du monde, de faire pleuvoir sur vous la douce et bienfaisante rosée du sang de Jésus-Christ.

Mes frères, comprenons encore cette leçon. Prions pour les défunts, pour ceux surtout qui nous ont aimés. Offrons pour eux nos fatigues, nos efforts et nos sacrifices. Donnons-leur des messes ; cela vaudra mieux que de surcharger leurs tombes de couronnes, hommage stérile qui peut bien flatter la vanité des vivants, mais qui ne peut rien, en dépit des inscriptions louangeuses, pour le repos éternel de ceux qui ne sont plus.

**

Un dernier mot. Toute messe à laquelle vous avez le bonheur d'assister mérite d'être entendue avec tout ce qu'il y a en vous de piété, de foi et d'adoration. Laissez-moi vous dire pourtant que celle-ci s'impose à vos âmes avec une gravité qui doit vous émouvoir profondément.

Songez aux âmes abandonnées qui attendent de vous aujourd'hui leur délivrance.

Songez à votre pays. Une injustice nationale a été commise dont nous sommes tous responsables, et que nous devons réparer de toutes nos forces, si nous ne voulons pas en porter les terribles conséquences.

Songez à Dieu, qui va ouvrir aux âmes sauvées par vos prières les portes de son ciel, et qui, si vous lui donnez des élus, vous accordera de venir les rejoindre un jour. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR L'OCTAVE DES MORTS

VII

LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE
SANCTIFIE LES VIVANTS EN LES AFFERMISSANT
DANS L'espérance

Spe gaudentes.

Réjouissons-nous dans l'espérance. (Rom., xii, 12).

Un des éléments les plus solides de notre sanctification, c'est l'espérance. La foi est la vertu fondamentale, parce qu'elle supporte tout l'édifice de notre sainteté ; la charité est la vertu la plus parfaite, parce qu'elle nous ouvre les portes du ciel ; l'espérance est la vertu la plus délicieuse et la plus consolante, parce qu'elle nous soutient dans l'épreuve et fait briller à nos yeux les splendeurs de la récompense. *Spe gaudentes.*

Oh ! comme tous les saints se sont délectés dans les joies de l'espérance ! Pour ne citer que lui, saint François de Sales ne regardait la terre que comme un lieu d'exil, et il aspirait de toute son âme vers les biens futurs. Nous devons, disait-il gracieusement, imiter les alcyons, qui, au dire de quelques-uns, font leur nid au milieu des mers, en agencent si bien l'équilibre que le mouvement des vagues ne les peut submerger, en unissent si bien les parties inférieures que l'eau ne les peut pénétrer, et ne laissent qu'une ouverture vers le ciel pour aspirer et respirer. Que je voudrais que nos cœurs fussent de la sorte bien fermés au monde, afin que les choses de la terre ne les puissent submerger ! Que je désire qu'il ne se trouve en notre âme qu'une seule ouverture pour aspirer et respirer Notre-Seigneur ! — Un gentilhomme que la crainte de la mort

et des jugements de Dieu avait jeté dans une profonde tristesse, le consultait un jour : « Hélas ! lui répondit-il, que c'est un étrange tourment que celui-là ! Mon âme qui l'a enduré six semaines durant est bien capable de compatir à ceux qui en sont affligés ! Mais il faut que je vous parle cœur à cœur, et que je vous dise que quiconque a un vrai désir de servir Notre-Seigneur et de fuir le péché, ne doit nullement se tourmenter de la pensée de la mort et du jugement. S'il faut craindre l'un et l'autre, ce ne doit pas être de cette crainte qui abat et déprime la vigueur de l'âme, mais d'une crainte mêlée de confiance, et par là même remplie de douceur. Dieu nous aidera, pourvu que nous l'en priions. Puisque vous désirez être tout à Dieu, espérez en lui : qui espère en lui ne sera pas confondu. »

Or la dévotion aux âmes du Purgatoire excite et fortifie dans nos cœurs la sainte vertu d'espérance ; elle affermit dans nos âmes les délicieux éléments qui la constituent ; en la pratiquant nous trouvons la paix et la joie, *spe gaudentes* ; et c'est pour cela qu'elle doit nous être si chère, car elle nous sanctifie d'une manière aussi suave que puissante. Etudions avec religion cette merveille, et nous en serons touchés, consolés et fortifiés.

I

La dévotion bien comprise aux âmes du Purgatoire excite notre espérance et nous prépare admirablement à la gloire éternelle, que N.-S. J.-C. nous a méritée et qu'il nous a promise. Elle excite vivement dans nos cœurs la pensée du ciel. Car, de quoi s'agit-il dans cette sainte dévotion ? Il s'agit du zèle des bonnes œuvres, il s'agit de venir en aide aux trépassés, de les délivrer et de les introduire dans le séjour du bonheur. En travaillant pour les saintes âmes, nous avons presque constamment en vue, au moins comme terme de nos efforts, le bonheur du ciel, les joies du paradis. Cette douce lumière du séjour des élus, cette heureuse contemplation de la félicité éternelle, s'offre sans cesse, encourageante et fortifiante, aux regards de notre âme. Nous pensons au ciel pour les autres, nous ne pouvons pas ne pas y penser pour nous-mêmes. Et cette pensée est un espoir ferme et assuré, car Dieu veut sauver ses créatures, toutes ses créatures. Il l'a promis ; il ne peut manquer à sa promesse.

Oh ! qui dira les salutaires effets de la pensée du ciel ? Elle est une voix délicieuse qui nous provoque aux plus magnifiques merveilles de sanctification.

Elle nous ENCOURAGE. Ah ! sur le chemin de la vie, bien des obstacles se mettent en travers de notre bonne volonté. Bien des épreuves viennent affliger notre cœur. Epreuves du dedans : tentations du démon, résistances de la mauvaise nature, lassitudes inexplicables dans

la voie du bien. Epreuves du dehors : l'infortune sous toutes ses formes ; la mauvaise nature, triste fruit du péché originel ; l'ingratitude de ceux que nous obligeons ; la jalousie de ceux qui veulent nous supplanter. Epreuves du côté de l'enfer : le démon qui multiplie toutes ses inventions perverses, qui fait usage de ses ruses perfides pour nous séduire et nous faire tomber dans ses pièges... Combien nous avons besoin de lever la tête vers le céleste séjour ! Combien nous sommes dans la nécessité d'entendre résonner à nos oreilles le réconfortant *Sursum corda* ! Or, si nous avons un zèle ardent et dévoué pour les âmes du Purgatoire, si nous nous appliquons généreusement à leur venir en aide, pour les introduire au plus tôt dans « le paradis de délices », nous nous affranchirons nous-mêmes du terre-à-terre qui fait tant de victimes ; nous nous détacherons des vanités du monde ; nous nous aguerirons contre les difficultés. Nous garderons une âme vaillante ; nous demeurerons dans la force et la générosité de l'espérance ; nous resterons fermes et courageux dans le devoir, les yeux fixés sur le ciel où Dieu, dans sa bonté, nous a préparé une place. *Spe gaudentes* !

La dévotion aux âmes du Purgatoire rend un second service : elle nous dispose au bonheur du ciel en donnant à notre âme une PURIFICATION PLUS COMPLÈTE. Un chevalier du Purgatoire s'engage d'office, pour ainsi dire, à une sainteté plus parfaite ; car ses prières, ses bonnes œuvres, ses mortifications auront d'autant plus de valeur et d'efficacité qu'elles viendront d'un cœur plus pur. Si nous étions les ennemis de Dieu par le péché grave, notre influence libératrice en faveur des saintes âmes serait bien diminuée, peut-être annihilée. Au contraire, si nos suffrages sont produits par une conscience droite et pure, ils seront paternellement accueillis de Dieu en faveur de nos frères. Donc notre désir d'être utiles à nos frères défunts stimulera notre ardeur pour notre sanctification personnelle, par la pratique des commandements et même des conseils du Seigneur. Comme notre Maître, nous dirons : « C'est pour eux que je me sanctifie, *pro eis ego sanctifico meipsum*. » (Joan., xvii, 19). Nous travaillerons à devenir plus doux, plus humbles, plus chastes, plus patients, plus charitables. Et ainsi, tout en venant en aide aux trépassés, nous croîtrons en confiance, nous nous disposerons à voir plus sûrement Dieu dans les joies du paradis, *spe gaudentes* !

Saint Augustin dit cette parole fondamentale : « Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. » Il faut que nous correspondions à la grâce de Dieu ; il faut que nous fassions des efforts pour aller au ciel. La voie qui y conduit est étroite et difficile ; a dit Notre-Seigneur. Ce qui veut dire que pour être sauvés, il faut généreusement

faire des sacrifices. Or la dévotion aux âmes du Purgatoire nous donne l'occasion et le moyen de nous MORTIFIER. Nous souffrons pour ceux qui souffrent; nous multiplions en leur faveur les actes de vertu; et tout acte de vertu coûte à notre mauvaise nature. Pour redire les exhortations du concile de Trente, nous prions, nous expions, nous faisons l'aumône, nous nous efforçons de gagner les indulgences, nous assistons avec piété au sacrifice du Sauveur, nous nous tenons dans le recueillement et la ferveur pour communier avec plus de fruits, nous supportons nos peines dans le but d'être des victimes expiatoires plus agréées du Seigneur. La pensée de délivrer nos frères souffrants de l'autre vie nous fait mieux comprendre, goûter et pratiquer la parole de l'Apôtre : « Frères bien-aimés, estimez comme une rencontre extrêmement heureuse d'être en butte aux différentes épreuves, sachant que l'épreuve produit la patience, la patience l'espérance, et une espérance qui ne sera pas confondue, qui atteindra son objet dans le bonheur le plus ineffable. » (Jac., I, 2). *Spe gaudentes !*

La dévotion aux morts nous rend donc familière la vertu d'espérance en nous faisant souvent penser au ciel, et elle nous dispose admirablement nous-mêmes aux célestes récompenses. Je vais plus loin, et je dis qu'elle nous donne l'ASSURANCE DU SALUT. Grâce à elle, nous avons une raison particulière de nous écrier : « Mon Dieu, j'espère qu'en vue des mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, vous m'accorderez votre grâce en ce monde et votre gloire en l'autre, parce que vous l'avez promis, et que vous êtes souverainement fidèle à vos promesses ! »

II

I. Qui de nous ne se pose de temps en temps cette question angoissante : « Suis-je du nombre des prédestinés ? Irai-je au ciel ? » Notre Dieu si bon et si miséricordieux a voulu nous rassurer en nous marquant certains signes auxquels on peut reconnaître les élus. Ce n'est pas de moi-même que je prétends indiquer ces signes; c'est d'après les enseignements de l'Eglise et les affirmations des saints Docteurs.

Dieu reconnaîtra pour siens au dernier moment de leur existence :

Ceux qui *font l'aumône*. L'aumône justifie le pécheur, non directement par elle-même, mais en attirant des grâces puissantes de conversion et de persévérance.

Ceux qui sont fidèles à la *prière pieuse, humble et fervente*. Le riche se laisse émouvoir par les supplications du pauvre et il répand sur lui ses bienfaits. Or « Dieu est si bon que meilleur ne peut être; » il ne peut fermer l'oreille à la voix de sa créature, à son enfant qui implore son assistance.

Ceux qui assistent *au saint sacrifice de la messe* avec dévotion. Les saints nous l'affir-

ment de la manière la plus catégorique. Du reste, il faut bien que l'instante demande de l'Eglise s'accomplisse : « *Hanc igitur oblationem etc.* Nous vous en supplions, Seigneur, recevez cet hommage de notre dépendance et celui de toute votre famille spirituelle. Faites que nous passions nos jours dans la paix, que nous soyons arrachés à la damnation éternelle, et que nous soyons inscrits au nombre de vos élus ! »

Ceux qui ont le zèle de la *conversion des pécheurs* : il est impossible que Dieu les délaisse; ils seront sauvés infailliblement.

Ceux qui récitent chaque jour *leur chapelet*, ou une dizaine de chapelet, ou quelques *Ave Maria*. Comment la Sainte Vierge oublierait-elle ceux qui chaque jour pensent à elle, ceux qui chaque jour lui auront dit : « Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ? »

Ceux qui portent constamment et pieusement jusqu'à la mort le *scapulaire du Mont-Carmel*. Ici nous avons la promesse formelle de la Mère de Dieu; elle s'est engagée d'honneur; et le ciel et la terre seraient plutôt anéantis que Marie ne soit pas fidèle à sa parole.

Ceux enfin qui ont une *vraie dévotion aux âmes du Purgatoire*. Insistons particulièrement sur ce point.

II. Notre-Seigneur nous a déclaré avec l'autorité divine qui s'attache à ses paroles, qu'on userait à notre égard de la même mesure que nous aurions employée à l'égard des autres. Ses promesses, sur ce point, sont absolument catégoriques : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. » Dans le célèbre chapitre xxv^e de saint Mathieu, où le Sauveur nous fait assister à la séance solennelle du dernier jugement, il semble ne baser sa sentence de grâce ou de condamnation que sur l'exercice de la miséricorde : « J'ai eu faim, dit-il, j'ai eu soif, j'étais dépourvu de vêtements, j'étais prisonnier, et vous, mes enfants, vous qui êtes à ma droite, vous avez eu pitié de moi dans la personne de mes fidèles. Venez donc, vous les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Et à ceux qui seront à gauche, aux égoïstes, aux cœurs durs, il dira : « Allez, maudits, au feu éternel. »

Or la dévotion aux âmes du Purgatoire est par excellence, d'après saint François de Sales, comme nous l'avons précédemment indiqué, la dévotion de la bonté, de la générosité et de la miséricorde. « Soulager les âmes du Purgatoire, dit ce grand Docteur, c'est visiter les malades, c'est donner à boire à ceux qui ont soif de la vision de Dieu, c'est nourrir les affamés, c'est racheter les prisonniers, vêtir ceux qui sont nus des splendeurs des élus du ciel, c'est donner l'hospitalité dans la céleste Jérusalem à ceux qui désirent y entrer avec tant d'ardeur, c'est consoler les affligés, c'est éclai-

rer ceux pour qui ne brillent pas encore les délicieuses clartés du Paradis¹. » Faisant écho à l'enseignement si délicieux du grand Docteur de la piété, le plus célèbre auteur mystique du xix^e siècle s'écrit² : « La principale dévotion de l'Eglise consiste dans les œuvres de miséricorde. Or voyez comme elles se trouvent réunies dans la dévotion envers les morts. Elle apaise la faim de ces âmes en leur offrant Jésus le pain des anges. Pour étancher la soif inextinguible qui les dévore, elle leur présente son précieux sang. Elle revêt ceux qui étaient nus d'un manteau de gloire. Elle visite les malades, leur apporte de puissants remèdes ou du moins les console. Elle délivre les captifs des chaînes qui leur sont plus pénibles que la mort et les met en possession d'une éternelle liberté. Elle ensevelit ceux qui sont morts au monde dans le sein de Jésus pour leur donner une vie divine et un repos éternel. » Oh ! quand viendra le jour des solennelles assises de l'humanité, heureux celui qui entendra prendre sa défense dans les termes les plus doux et les plus éloquents par une foule d'âmes bienheureuses, sous le regard approbatif de Notre-Seigneur ! Heureux celui qui en ce moment suprême entendra louer sa charité et sa miséricorde ! *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequuntur*. Heureux, trois fois heureux sera ce vrai chrétien : ce sera peut-être le plus pauvre mendiant de la terre, peut-être sera-ce un infortuné dépourvu des biens d'ici-bas, qui n'aura jamais donné l'aumône matérielle. Mais il sera accueilli avec bienveillance, il sera traité avec faveur, son cœur sera rempli de la plus douce félicité, il aura espéré dans la bonté de Celui qui ne trompe pas, le ciel sera son partage. *Spe gaudentes !*

III. Voici en effet un nouveau et puissant motif d'espérance : les saintes âmes du Purgatoire sont pendant notre vie, à notre mort, au tribunal du Souverain Juge, nos avocates toutes dévouées et toutes puissantes. L'histoire sacrée rapporte que Jonathas, après avoir sauvé l'armée d'Israël, fut condamné à mort pour avoir involontairement transgressé le commandement de son père. Alors une multitude de voix se fit entendre pour implorer sa grâce. De toutes parts on s'éciait avec une ferveur pleine de dévouement et de larmes : « Est-ce que Jonathas subira le dernier supplice, pour avoir sauvé le peuple de Dieu par une victoire si splendide ? » Saül ne put résister à cette unanime reconnaissance, exprimée avec tant d'ardeur et de spontanéité. Il pardonna à son fils. (I Reg., xiv). Incomparablement mieux, les âmes que nous avons sauvées du Purgatoire imploreront en notre faveur la clémence de Dieu. Elles lui diront avec un

accent incomparable de persuasion : « Seigneur, souvenez-vous que vous avez dit : Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. Non ! Non ! ne condamnez pas celui qui nous a consolées dans nos inexprimables douleurs ; celui qui a abrégé le temps de notre expiation ; celui qui nous a ouvert les portes du ciel. Pardonnez à celui qui a été si charitable pour nous. » Oui, les âmes du Purgatoire que nous aurons soulagées et délivrées nous visiteront dans le lieu de l'expiation ; elles nous consoleront, elles prieront et feront prier pour nous ; elles avanceront l'heure de notre délivrance ; ces amis que nous nous serons ménagés dans le ciel, travailleront à nous introduire au plus tôt dans les tabernacles éternels.

Quels beaux horizons d'espérance la foi découvre à notre piété ! En faisant du bien, nous assurons notre salut éternel. En réjouissant par nos suffrages les défunts, nous entrons dans les joies de l'espérance, *spe gaudentes !* Oh ! comprenons bien cette excellence de la dévotion aux âmes du Purgatoire : en les secourant, nous assurons notre bonheur éternel !

VIII

LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE
SANCTIFIE LES VIVANTS EN ENFLAMMANT LEUR
charité

*Spiritu ferventes, Domino
servientes.*

Servons le Seigneur avec un
cœur plein de charité.
(Rom., xii, 11).

Le B. Curé d'Ars était tout dévoué aux âmes du Purgatoire. C'était, nous dit sa *Vie*, le lundi qu'il avait plus particulièrement consacré aux saintes âmes. Ce jour, il priait avec beaucoup de ferveur pour elles, et il offrait à leur intention tous ses mérites. La nuit, qui est pour tous le temps du repos, était pour le Bienheureux le moment de ses grandes luttes contre les peines de l'esprit et les défaillances de la chair. Il a souvent avoué qu'il ne dormait pas une heure d'un sommeil tranquille et réparateur. Il avait demandé à souffrir : le jour pour la conversion des pécheurs, et la nuit pour la délivrance des âmes du Purgatoire ; et Dieu l'avait largement exaucé. La fièvre le brûlait sur son pauvre grabat ; la toux qui lui déchirait la poitrine était sans intermittence. Il se levait de quart d'heure en quart d'heure pour essayer de trouver, hors de son lit, quelque soulagement à son martyre. Et quand la douleur commençait à se calmer, quand il allait pouvoir enfin s'assoupir, c'était l'heure où ce pauvre vieillard, par un héroïque effort qu'il renouvelait chaque nuit, s'arrachait au repos avant de l'avoir goûté et reprenait gaiement sa longue et rude journée de travail. Il imitait saint Dominique

¹ *Esprit de saint François de Sales*, par l'évêque de Belley.

² Le P. Faber.

qui faisait trois parts de ses travaux, de ses souffrances et de ses larmes : la première pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts. Et c'est ainsi qu'il s'est sanctifié en grande partie par la pratique de la charité envers les âmes du Purgatoire.

Oui, cette dévotion aux prisonnières de la justice divine est, nous l'avons dit, très noble en elle-même ; elle est très chère au Cœur de Jésus ; elle est essentiellement catholique ; elle est très précieuse pour les défunts ; elle est très sanctifiante pour les vivants, en excitant vivement leur foi, en affermissant solidement leur espérance ; j'ajoute : en embrasant leur charité, à l'exemple du B. Curé d'Ars. C'est là un de ses caractères distinctifs, et une de ses gloires éminentes. Dans cet entretien pratique, c'est le point spécial que je veux envisager. Si, avec la grâce de Dieu, vous me comprenez bien, votre cœur rempli d'amour fraternel plaira beaucoup à Notre-Seigneur, et se sanctifiera efficacement. *Spiritu ferventes, Domino servientes.*

I

Qui dira le rôle incomparable de la charité dans l'économie de la vie surnaturelle ? La charité est le suprême triomphe de la grâce de Dieu sur la terre. C'est le fruit le plus précieux de la divine Rédemption. C'est entre toutes les vertus la plus excellente. C'est la perle la plus précieuse, qui mérite d'être recherchée au prix de tous les efforts et acquise au prix de toutes les richesses. La charité nous donne la plénitude de la vie divine. Par elle nous recevons dans nos cœurs les trois augustes personnes, selon cette parole du Maître : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure » (Jo., xiv, 23), et celle-ci de saint Paul : « La charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Rom., v, 5). Avec la charité nous possédons la foi qui éclaire, l'espérance qui console et encourage, toutes les vertus surnaturelles, le Septénaire sacré, les dons du Paraclet qui nous remplissent d'une vive lumière pour apprécier justement les choses du ciel et de la terre, d'une force prodigieuse contre toutes les difficultés, et d'un dévouement insaisissable et inébranlable à la cause de Dieu.

La charité nous rend dignes du ciel. C'est elle qui nous en ouvre les portes. Quiconque, sur la terre, possède la charité, a dans son âme un ciel commencé ; il peut se prévaloir, par la grâce de Dieu, d'un droit incontestable et incontesté à la jouissance du paradis. Il est en réalité le frère des anges et des saints.

De plus, c'est la vertu qui doit demeurer éternellement. Quand nous serons introduits dans les tabernacles éternels, la foi disparaîtra, comme la modeste lumière des étoiles devant

les clartés éblouissantes du soleil. Il n'y aura plus lieu de croire, puisque nous verrons : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Ps., xxxv, 10). L'espérance elle-même cessera : nous posséderons le bien suprême, toutes les jouissances inénarrables que nous pouvons souhaiter ; il n'y aura donc plus lieu de les désirer, il n'y aura plus rien à attendre. Dieu lui-même sera notre gloire, notre joie, notre trésor, notre récompense ineffable. *Ego ero merces tua magna nimis.* (Gen., xv, 1).

Mais écoutons saint Paul relever magnifiquement les excellences de la charité, particulièrement à l'égard de nos frères, dans sa 1^{re} lettre aux Corinthiens. En lisant ce béni chapitre xiii, l'âme est toute embaumée, toute enflammée, toute disposée aux plus généreux efforts. « Quand je parlerais, dit-il, le langage le plus distingué des hommes, le langage le plus sublime des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnante, comme une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et toutes les sciences, quand j'aurais la plénitude de la foi, au point de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et quand je livrerais mon corps aux flammes du bûcher, si je n'ai pas la charité, tout cela m'est inutile. La charité est bonne, patiente et désintéressée. La charité ne finira jamais. Il y a trois choses admirables qui dominent tout : la foi, l'espérance et la charité. Mais la plus grande de ces choses, c'est la charité. »

II

Or, la dévotion aux âmes du Purgatoire nous fait admirablement pratiquer la charité. Elle nous prépare donc la plus belle des couronnes.

I. Oui, la dévotion aux saintes âmes nous fait pratiquer admirablement cette vertu incomparable.

Charité envers Dieu. Par cette dévotion, nous contribuons efficacement à la glorification de la Sainte Trinité. C'est une des plus efficaces manières de réaliser les effets de la prière que nous a enseignée le Sauveur : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ! » Par elle nous ajoutons aux voix si pures et si saintes qui louent le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de nouvelles voix qui célèbrent pour l'éternité les grandeurs, les bontés et les miséricordes de Dieu. Par elle nous faisons briller dans le firmament du ciel de nouveaux astres, qui racontent la gloire et la puissance du Très-Haut.

Charité envers nos frères défunts qui achèvent, dans le lieu de l'expiation, au prix de tourments que nous ne saurions expliquer, de satisfaire aux exigences de la justice de Dieu. Nous l'avons dit : quelle charité c'est de venir en aide aux indigents, aux prisonniers, aux

exilés ! quelle charité de voler au secours de ceux qui sont victimes de l'incendie naturel qui dévore leurs biens, détruit leurs habitations, et met en péril leur existence ! quelle charité de consoler ceux qui pleurent, gémissent et se désolent dans leur infortune connue ou ignorée ! Par la dévotion aux âmes du Purgatoire, nous soulageons des pauvres plus misérables que ceux que nous rencontrons sur terre ; nous visitons des prisonniers plus malheureux que ceux qui gémissent dans les geôles de ce monde ; nous rapatrions des expulsés plus attristés que ceux qui se désolent relégués sur un sol étranger ; nous éteignons des flammes beaucoup plus ardentes que celles que nous pouvons imaginer ; nous procurons aux exilés de l'ordre surnaturel la possession de la vraie patrie, de la terre des vivants.

Charité *envers nous-mêmes*, car ainsi nous prenons souci de nos plus chers intérêts. En aimant les âmes du Purgatoire, en les soulageant, en travaillant à leur délivrance, nous nous aimons nous-mêmes, et nous nous préparons un jugement favorable qui nous fera entrer dans la société des élus. Si pour ces saintes âmes nous sommes bons, dévoués, bien-faisants ; si nous nous oublions nous-mêmes pour obtenir leur libération ; si, fortement confiants à la parole de Dieu et à ses promesses, nous multiplions nos efforts de fraternel dévouement ; nous amassons en notre faveur des trésors d'indulgence, nous sommes inscrits en caractères de faveur dans le cœur de Dieu, qui plus tard suscitera pour nous des expiateurs et des rédempteurs, et nous introduira promptement dans le séjour de l'indicible bonheur.

II. Au reste, cet exercice de la plus noble des vertus, cette pratique de la charité envers les morts, revêt des caractères qui la rendent plus belle, plus touchante, plus excellente et plus méritoire.

Elle est *humble et discrète*. Ici tout se passe dans le silence, sans la moindre ostentation, uniquement entre nous et la bonté de Celui que nous implorons pour les âmes si chères à son cœur. On peut le dire, ici il n'y a pas place pour la rouille de l'amour-propre, pour la teigne de la vanité, pour la folle recherche des applaudissements humains, ces larrons perfides qui nous ravissent nos mérites. (Matth., vi, 19). Nous pratiquons à la lettre l'exhortation de Notre-Seigneur : « Que votre main gauche ignore les bienfaits de votre main droite. » (*Ibid.*, 3). Quelle différence entre la bienfaisance pour les saintes âmes et la bienfaisance des Pharisiens ! Ils faisaient l'aumône, mais ils avaient soin de sonner de la trompette, ils multipliaient les efforts pour faire orgueilleusement connaître leur munificence ; ils priaient, mais affichaient publiquement leur fausse dévotion, pour s'attirer la réputation d'hommes pieux et dévoués au culte de Dieu ;

ils jeûnaient, mais ils prenaient toutes les précautions pour qu'on le sût et pour qu'on louât leur mortification. Aussi Notre-Seigneur, flétrissant leur conduite, dit catégoriquement qu'ils avaient déjà reçu leur récompense : *repperunt mercedem suam !* Et saint Augustin, commentant la parole du Maître, déclare qu'ayant agi par vanité, ils ont recueilli la récompense de la vanité : *vani vanam !* Quant à la charité envers les trépassés, c'est une charité tout intime et qui sanctifie puissamment l'homme intérieur, comme s'exprime saint Paul, *interiorem hominem*. (Eph., iii, 16). C'est à peine si l'ennemi, qui rôde sans cesse autour de nous, a quelque prise sur elle, pour lui dérober quelque éclat de son lustre divin.

C'est une charité *nettement surnaturelle*, et par conséquent plus vive et plus intense. Quand nous pratiquons la miséricorde à l'égard des corps affligés des misères multiples de l'existence présente ; quand nous venons en aide à nos frères souffrants dans leur corps et dans leur âme, nous voyons, nous entendons, nous sommes témoins des infirmités physiques et morales auxquelles nous nous intéressons selon Dieu. Nous sommes excités par une commisération tangible en quelque sorte à faire le bien. Mais, pour les âmes du Purgatoire, c'est la foi seule qui nous sollicite ; il n'y a rien d'humain qui provoque notre aide et assistance ; c'est le pur amour de Dieu et de ses créatures souffrantes qui nous stimule. Le naturel disparaît presque en totalité. Cette compassion, cette bienfaisance est pure de tout alliage humain ; c'est un or très pur, c'est une perle très limpide, *pretiosa margarita !* (Matth., xiii, 46). Elle participe en quelque sorte à l'activité, à la perfection surnaturelle de l'âme séparée du corps.

J'ajoute que c'est une charité *très agréable à Dieu*. Dieu est charité, nous dit saint Jean ; et il se plaît à répandre les effets de sa bonté sur les misérables. « Je ne suis pas venu appeler les justes, dit le Sauveur, mais les pécheurs. » (Matth., ix, 13). Et ailleurs : « Allez, et redites ma parole : Je préfère la miséricorde au sacrifice. » (Matth., xii, 17). J'aime mieux secourir les malheureux que de recevoir honneur et glorification. » Cette charité envers les âmes du purgatoire est précisément une correspondance aux intentions du Cœur si miséricordieux du Sauveur, du Dieu très bon et très aimant. En la pratiquant, nous lui plaisons d'une manière très particulière.

De plus, cette bénie charité est une *des merveilles de l'ordre surnaturel*. Elle fait rayonner, avec un éclat saisissant, l'unité, la bonté et la beauté de l'œuvre du Verbe incarné, du Sauveur Jésus, du Christ Rédempteur. Elle nous fait comprendre dans son ensemble les splendeurs de l'Eglise par l'union admirable qui règne entre le ciel, la terre et le purgatoire. Les saints du ciel prient pour nous et

entendent nos supplications ; nous prions pour les trépassés et ils prient pour nous ; ils remercient les anges et les saints qui intercèdent en leur faveur, et c'est ainsi que toutes les parties de l'Eglise se réunissent dans le Christ Sauveur, dans Jésus Rédempteur, *omnia in ipso constant*. (Col., I, 17). Donc, pratiquons avec un zèle ardent cette charité envers les défunts, qui en nous sanctifiant leur est grandement utile. Prions pour eux d'un cœur pur, avec ardeur et persévérance. Voyons toujours le Christ dans l'exercice de cet acte de religion. *Mihi fecistis !* (Matth., xxv, 40).

*
**

Qu'il me soit permis de terminer cet entretien par les paroles d'un saint auteur, qui résumait tout ce que nous venons de dire. Pratiquer cette dévotion, dit-il, c'est pratiquer l'amour de Dieu, car c'est aimer ceux qu'il aime ; c'est les chérir parce qu'il les chérit, dans l'intention d'augmenter sa gloire et de prendre part au concert de ses louanges. C'est faire un acte d'amour envers la sainte humanité de Jésus, parce qu'elle utilise l'abondance de sa rédemption. Cette dévotion honore ses mérites, ses satisfactions, ses prescriptions, ses mystères. Elle peuple le ciel et glorifie son Précieux Sang. Oui, elle est toute animée de la pensée de Jésus, de son esprit, de ses œuvres, de sa puissance, de ses triomphes. Elle réjouit les saints anges, elle console les trépassés, elle les soulage dans leurs tourments, et même les délivre du séjour de leurs souffrances qui est bien appelé par l'Eglise « la Prison de la justice de Dieu, *de domo carceris*. » Elle ennoblit nos âmes, elle orne nos cœurs, elle les remplit des dons du Saint-Esprit, elle nous rend les enfants de prédilection du Dieu très bon, elle augmente nos mérites, tout en comblant notre être surnaturel d'une joie ineffable.

Ayons donc une vraie, tendre et constante dévotion pour les âmes du Purgatoire. Pensons à elles souvent avec compassion ; travaillons pour elles ; assistons au saint sacrifice pour elles ; communions pour elles ; gagnons pour elles toutes les indulgences que nous pourrions ; souffrons même pour elles ! Que notre oraison jaculatoire soit celle que l'Eglise répète si souvent : « *Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace*, que les âmes des fidèles défunts reposent en paix par la miséricorde de Dieu ! » Et Dieu, qui récompense un verre d'eau donné en son nom, nous récompensera. Parce que nous avons été miséricordieux, il sera miséricordieux.

Frères bien-aimés, comme fruit pratique de cette Octave, Dieu vous fasse comprendre et mettre en pratique ces bonnes, ces belles, ces saintes vérités. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LA RÉCEPTION DES DERNIERS SACREMENTS

Mes frères,

La visite des malades, et, si leur état s'aggrave, le soin de les disposer à recevoir les derniers sacrements, voilà un des devoirs de mon ministère, dont je veux m'acquitter, aussi bien que des autres, avec un dévouement empressé.

Personne d'entre vous, j'en ai la conviction, ne voudrait sortir de ce monde sans les secours suprêmes de la religion. Les plus indifférents conviennent que si l'impiété ne vaut pas grand' chose pour vivre, elle ne vaut absolument rien pour mourir, et ils se réservent secrètement de se réconcilier avec Dieu sur leur lit d'agonie.

Quand la maladie est entrée dans une famille et met en danger la vie d'un de ses membres, à qui revient le devoir d'avertir le prêtre ? Je réponds : c'est au malade qu'il appartient d'abord de l'appeler. « Si quelqu'un est malade parmi vous, dit saint Jacques, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, afin qu'ils prient pour lui et l'imprègnent de l'huile sainte, au nom du Seigneur. » Vous l'entendez, mes frères, c'est le malade qui est tenu le premier, quand il le peut, de solliciter la présence du prêtre et l'onction du sacrement.

Mais, il faut l'avouer, ils sont rares, ceux qui demandent eux-mêmes la visite du pasteur. Les autres, et c'est la généralité, soit qu'ils se fassent illusion sur leur état, soit qu'ils éprouvent de la répugnance à recevoir les derniers sacrements, ne songent pas à régler les affaires de leur conscience. S'ils y songent dans le secret de leur cœur, ils s'abstiennent d'en parler. Il serait bien désirable qu'ils fissent les premières ouvertures ; mais enfin, s'ils se taisent, qui doit parler à leur place ? Qui doit, avec ménagement sans doute, leur laisser entrevoir le danger de leur position ? Qui doit mander le prêtre et lui préparer une facile entrée près du malade ? La réponse est bien simple : ce sont les parents, les membres de la famille. C'est pour eux un devoir de la plus pressante charité. S'ils aiment le pauvre malade, s'ils l'aiment chrétiennement, ils doivent pourvoir avant tout au salut de son âme, le décider doucement à se confesser, à recevoir le saint viatique et l'extrême-onction. Après tout, il y va d'une éternité de bonheur, et des parents qui hésiteraient à dire une parole pour la procurer à un membre mourant de leur famille, assumeraient une lourde responsabilité.

Je sais, pour les avoir entendues dans l'exercice de mon ministère, toutes les objections que l'on fait, pour refuser ou ajourner l'administration des derniers sacrements.

On craint que la présence du prêtre et la proposition des secours religieux ne fassent sur le malade une impression désastreuse. — L'expérience de tous les jours démontre que cette crainte n'est pas fondée. En vérité, il y a des gens qui s'imaginent que les prêtres abordent les malades par le salut des Chartroux : « Frère, il faut mourir ! » Qu'on veuille donc un peu croire à leur tact, à leur prudence, à leur charité, à leur connaissance du cœur humain !

On objecte la difficulté pour le malade, étant donnée son extrême faiblesse, de se préparer à la réception des sacrements. — Cette préparation, c'est le prêtre qui la fait autant que le malade ; elle n'est ni longue ni pénible : l'état de maladie dispense des efforts qui pourraient la rendre fatigante.

On craint — que ne craint-on pas ? — on craint l'émotion causée par l'appareil de la cérémonie. « Ce surplus, dit-on, ce cierge, cette eau bénite... » — Eh bien ! sommes-nous donc en pays infidèle, pour que le malade n'ait jamais vu ces choses ? Et leur aspect est-il inséparable de l'idée de la mort ? Comment ! vous faites venir de loin et à grands frais un spécialiste renommé ; vous convoquez deux ou trois médecins pour donner une consultation ; vous faites venir à la hâte et d'un pays éloigné un fils, un frère ; vous mandez un notaire pour rédiger le testament. Est-ce que tous ces appels ne sont pas aussi significatifs que les rites du sacrement ? Et les omettez-vous parce qu'ils peuvent impressionner le malade ?

Mais il est encore en pleine connaissance ! — Tant mieux ! Au moins il recevra les sacrements avec discernement, il y apportera les dispositions nécessaires pour en assurer l'efficacité. La pleine connaissance n'est pas toujours un signe certain que la mort n'est pas imminente. N'y a-t-il pas des maladies qui, en quelques heures, précipitent le fatal dénouement ? Ne voit-on pas souvent des malades expirer, alors que leur entourage leur donnait encore plusieurs jours de vie ? Vous voulez que le malade ait perdu connaissance : mais quel effet salutaire peut-on espérer d'un sacrement donné à un commencement de cadavre ?

Attendons à demain : il sera temps encore ! — Mais peut-être n'y aura-t-il pas de demain pour lui ! Ne vaut-il pas mieux prendre ses précautions ?

On verra comment il aura passé la nuit. — Il l'aura passée peut-être dans la suprême défaillance, et, avant que le jour se lève, il aura paru devant son Juge. Et quel pénible souvenir, quel regret, quel remords pour ceux qui, par leur faute, l'ont laissé mourir sans sacrements ! Ah ! si j'étais à leur place, je me reprocherais amèrement cette négligence, je m'en voudrais d'avoir ajourné les secours

de la religion, et si de ce fait le pauvre malade était exclu du ciel, je me croirais responsable de sa damnation.

En ceci, on se laisse trop guider par des raisons humaines, par une sensibilité naturelle. On oublie que les derniers sacrements ont été institués pour la guérison de l'âme et le soulagement du corps ; on oublie qu'ils donnent à l'homme des forces contre la mort, soit pour la repousser, soit pour la traverser en paix ; on oublie les consolants effets de l'onction sainte, accompagnée des prières de l'Eglise ; on oublie que le sacrement des infirmes, qui guérit toujours l'âme, quand il est reçu avec de bonnes dispositions, guérit aussi parfois le corps. On en pourrait citer bien des exemples. Et tout récemment un évêque, dont on appréhendait le trépas, revenu en quelque sorte des portes du tombeau, écrivait à ses diocésains pour leur dire qu'il avait éprouvé un bien-être sensible après avoir reçu l'extrême-onction, et qu'à partir de ce moment-là, il était entré dans la période de convalescence. Aussi, il les engageait vivement, au cas où la maladie mettrait leur vie en danger, à recourir au sacrement des infirmes.

Que cet exemple, mes frères, ranime notre foi, excite notre confiance et nous inspire deux résolutions : la résolution, pour notre compte, d'accueillir avec reconnaissance, quand l'heure sonnera pour nous, un peu plus tôt, un peu plus tard, la proposition de recevoir les derniers sacrements ; et la résolution de faire tout ce qui dépendra de nous pour en procurer le bienfait à ceux que nous aimons et au salut desquels nous devons nous intéresser. Ainsi soit-il !

POUR LE DIMANCHE AVANT LA TOUSSAINT

Mes frères,

Lorsque je fais appel à vos sentiments chrétiens et que je vous adresse une exhortation, je ne suis pas toujours bien sûr qu'il en sera tenu compte, car vous me causez parfois de désagréables déceptions. Mais, en vous conviant aujourd'hui à célébrer dignement la prochaine solennité, j'ai la certitude d'être obéi. C'est que, parmi les fêtes religieuses, la Toussaint est l'une des plus aimées, des plus populaires, à ce point que, malgré la déchéance actuelle du sentiment chrétien, il n'est pas de paroisse, si appauvrie qu'elle soit, qui ne s'y associe. Deux souvenirs la rendent particulièrement attachante : le souvenir des saints et le souvenir des morts ; et ce sont ces deux souvenirs qui nous émeuvent et nous amènent irrésistiblement à l'Eglise. J'ai la confiance que vous ne dérogerez pas à vos habitudes et que vous viendrez en grand nombre aux offices de cette solennité.

1. Comme préparation à la Toussaint, je vous demanderai d'abord de faire une visite au cimetière, pour donner aux tombes de vos défunts les soins qu'elles peuvent réclamer. J'ai constaté avec peine que plusieurs étaient négligées et envahies par les mauvaises herbes. Songez-y un instant et vous comprendrez que par respect, par affection et par reconnaissance, vous devez tenir la tombe de vos chers disparus dans une propreté convenable. C'est le seul témoignage que vous puissiez donner à leur corps. Vous priez pour leurs âmes ; faites quelque chose pour leurs corps, et entourez d'un religieux respect l'endroit où ils reposent. Vous ne pouvez pas tous ériger un monument à leur mémoire : les ressources vous font défaut ; mais au moins vous pouvez soigner le coin de terre où ils dorment.

Vous viendrez donc arracher ces herbes viles qui profanent la tombe de vos parents ; vous remuerez la terre, vous la parerez, de quelques fleurs si vous pouvez, afin qu'on puisse dire, en pénétrant dans votre cimetière : « Voilà une population qui aime ses morts et respecte le lieu où ils reposent. » Je me persuade que vos chers défunts seront sensibles à tout ce que vous ferez pour eux. Vous prierez à leur intention, et leurs âmes éprouveront le bien-faisant effet de vos supplications ; purifiez aussi leur tombe de ce qui la déshonore, et je crois les entendre vous dire : « Merci ! merci de votre bon souvenir ; merci de vos soins pieux ; merci de vos délicates attentions ! »

2. J'attends une nombreuse assistance à la messe de la Toussaint. Dans cette fête, qui entr'ouvre le ciel au-dessus de nos têtes, qui nous montre les élus en la possession d'un bonheur qui ne finira point, vous viendrez vous rappeler devant l'autel que vous êtes les frères et les concitoyens des saints, *cives sanctorum*, et que vous serez admis à partager leur félicité, si vous suivez leurs exemples : si vous servez Dieu comme ils l'ont servi, si vous accomplissez vos devoirs comme ils ont accompli les leurs ; et parce que, au milieu des travaux, des épreuves, des obstacles, des dangers de la vie présente, vous sentez le besoin d'être soutenus, encouragés, fortifiés, vous réclamez, dans une cordiale prière, leur puissante protection : vous viendrez chercher dans la pensée du ciel et la perspective des récompenses éternelles un énergique stimulant et une précieuse consolation.

3. J'ai autre chose à vous demander : c'est de marquer cette fête par la réception des sacrements. Voulez-vous mettre les saints de votre côté, les gagner à votre cause, les intéresser à vos destinées ? Le meilleur moyen est de recourir aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Purifiés par l'absolution, sanctifiés par la présence réelle de Dieu en vos âmes, vous serez plus près d'eux, vous trou-

verez des prières plus ferventes pour les invoquer, et eux, voyant vos efforts pour leur ressembler, se montreront plus secourables.

Voulez-vous être utiles à vos défunts ? Vous n'avez pas de secret plus sûr qu'une bonne confession, qu'une bonne communion, pour soulager les âmes du Purgatoire.

L'Eglise nous révèle trois manières de contribuer à leur soulagement : la prière, la communion, les bonnes œuvres.

Dieu ne repousse jamais nos prières, mais on comprend qu'il fasse un accueil plus bienveillant à celles qui partent d'un cœur pur, de lèvres sanctifiées ; et voilà pourquoi, si nous voulons que nos prières soient plus efficaces, et par suite plus profitables à nos défunts, nous devons, par la pénitence, expulser le péché de nos âmes.

Quoi de plus puissant qu'une fervente communion pour secourir les âmes souffrantes ? Avec Dieu sur ses lèvres, avec Dieu dans son cœur, ne voyez-vous pas qu'on est fort pour désarmer la justice divine et obtenir grâce pour les suppliciés du purgatoire ?

D'autre part, nos bonnes œuvres ont une vertu d'expiation d'autant plus grande qu'elles sont faites en état de grâce. Nouveau motif de nous mettre, par les sacrements, dans ce bienheureux état, pour être plus utiles à nos chers trépassés.

Que ces pensées, mes frères, vous décident à faire la démarche que je vous conseille. Beaucoup, sans doute, répondront avec empressement à mon invitation ; mais il en est d'autres qui devront lutter contre leur indifférence et vaincre une longue négligence. Chose étrange ! nous sentons vivement le besoin de nous rapprocher de Dieu, d'appeler le pardon sur nos fautes, de rétablir la paix dans nos consciences troublées ; je ne sais quelle voix douce et mystérieuse nous excite au regret de nos péchés ; mais quand l'heure est venue de répondre à cette voix, quand il s'agit de faire acte de bon vouloir, nous restons cloués sur place et nous trouvons d'abondantes raisons pour justifier notre apathie, notre inaction. Soyons plus résolus, et faisons, sans hésiter, la démarche qui nous est recommandée. Nous ne pouvons pas refuser à nos frères les saints ce témoignage de notre piété ; nous ne pouvons refuser à nos frères les défunts ce témoignage de notre affection. J'en appelle donc à votre pitié compatissante pour vaincre vos résistances ; j'en appelle à votre cœur, et je vous conjure de faire bon accueil à mon invitation.

Mes frères, l'homme est citoyen de deux patries : la patrie de la terre et la patrie du ciel. Les épreuves, les contradictions, les travaux, les désenchantements de la patrie de la terre nous en rendent parfois le séjour bien

pénible ; élevons nos regards et nos désirs vers la patrie d'en-haut, vers cette région bienheureuse promise à nos vertueux efforts, et au jour de la Toussaint retrempons nos âmes dans la prière et dans l'espérance des biens éternels. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE

XXV

JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ. — LES JOIES

I

Qu'ils furent heureux les jours de Nazareth, après le retour d'Egypte ! Sans doute Marie avait reçu au cœur une blessure mortelle des paroles de Siméon ; elle ne les oubliait point, mais il lui paraissait que l'accomplissement devait en être encore lointain ; et puis Dieu lui accordait sûrement ces grâces de résignation et d'abandon sans lesquelles sa vie n'eût été qu'un martyre perpétuel.

Avec quel bonheur elle regardait « cet enfant qui croissait et qui se fortifiait, plein de sagesse et plein de la grâce de Dieu qui était en lui ! »

« Je vous adore, cher enfant, dans tous les progrès de votre âge, s'écrie Bossuet... Tout était en vous plein de grâce, et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous et je veux la ramasser de toutes vos actions. »

Mais il grandit, et Dieu veut qu'en lui comme dans les autres enfants apparaisse le progrès de l'âge. Même dans la vie du Sauveur le miracle n'est qu'une exception et il ne s'accomplit que pour le bien des âmes. A peine ses yeux ont-ils vu le jour qu'il est toute sagesse, puisqu'il est le Fils de Dieu ; mais les hommes ne le voient point, il veut paraître se développer comme les autres enfants et c'est ce qui frappe ceux qui vivent auprès de lui. Saint Luc qui nous expose les progrès de ses jeunes années « veut dire qu'à mesure que l'Enfant croissait et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu : tant tout était simple, mesuré, réglé, dans ses actions comme dans ses paroles¹. »

Il veut recevoir des leçons de ses parents, *parentes ejus*, et Marie et Joseph sont vraiment ses éducateurs. Joseph en sa qualité de chef de la famille lui commence son instruction, au temps ordinaire, et Marie le seconde dans cette œuvre heureuse où elle goûte tant de charmes. Elle le fait lire dans l'Ecriture Sainte. On dit que, pour aider la mémoire de

l'élève, les maîtres lui apprenaient d'abord les versets qui commençaient et finissaient par les lettres mêmes de son nom¹. Ces versets ne manquaient point dans les prophéties ni dans les psaumes, et l'on voudrait les connaître afin de les redire, de les méditer, de les savourer.

Peut-être fréquentait-il aussi les écoles où l'on enseignait simultanément à l'enfant, dit Joseph, « les préceptes de la loi et les belles actions des ancêtres, pour qu'il fût excité à imiter les unes et bût les autres avec le lait, de manière à ne pas être entraîné plus tard à violer les commandements et à rejeter ses fautes sur son ignorance². »

Tel était le programme des études juives, et l'Enfant ne s'y déroba point. Le maître écrivait le texte qu'il fallait retenir, il le faisait lire à haute voix et l'élève était ensuite interrogé, il donnait ou sollicitait des explications. » On lui apprenait la création du monde dans la Genèse, l'histoire du peuple de Dieu, les cérémonies du temple, puis on l'initiait à l'étude des prophètes. L'Enfant Jésus donnait l'exemple de l'assiduité, de l'intelligence, de la docilité, et plus d'une fois il lui arriva de faire de ces observations lumineuses qui rendaient ses maîtres songeurs. Mais il n'eut pas d'autres maîtres que ceux de Nazareth, — on dirait aujourd'hui qu'il ne fit que des études primaires ; c'est pourquoi plus tard le peuple sera émerveillé de sa science attendu « qu'il n'a pas appris les lettres. »

On peut se figurer le ravissement de Marie et de Joseph et la stupéfaction de ceux qui l'instruisaient, car il saisissait tout, et à mesure qu'il grandissait, « il se fortifiait plein de sagesse, *confortabatur plenus sapientia*. »

Mais jusqu'à douze ans l'enfant juif n'était point obligé par la loi : c'est à cet âge seulement qu'il devenait « fils du précepte, » qu'il comptait dans la famille, et qu'il était astreint aux observances légales. Il devait donc accompagner ses parents à Jérusalem pour y célébrer les fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles. Mais la fête la plus imposante, la plus chère au cœur de tout vrai Israélite, c'était Pâques.

II

« Les parents de Jésus, dit saint Luc, allaient tous les ans à Jérusalem au jour solennel de Pâques. Quant l'enfant fut âgé de douze ans, ils montèrent à Jérusalem, suivant la coutume, afin d'y célébrer la fête. »

Jésus n'était donc pas encore venu à Jérusalem. Les parents s'y rendaient chaque année, suivant la prescription de la loi, et l'enfant demeurait à Nazareth parmi d'autres parents ou d'autres amis. C'est du moins ce qui paraît ressortir de ces paroles.

¹ *Elévations*, 20^e Semaine, 1^{re} Elévation.

¹ *De Bethléem à Nazareth*, par le P. Ollivier, p. 356.
² *Contra Appionem*, II, 25.

Tant qu'Archélaüs vécut, on pouvait craindre que le fils d'Hérode ne se souvint du massacre des Saints Innocents et qu'il n'achevât les desseins que son père n'avait pu accomplir. Maintenant la Judée était gouvernée par un procurateur romain, Marcus Ambivius, l'esprit de révolte avait à peu près cessé de souffler, la tranquillité régnait; l'enfant pouvait donc venir sans crainte à Jérusalem. Le sceptre romain imposait le calme et la justice.

Quel bonheur pour la Sainte Vierge d'amener pour la première fois dans la ville sainte Jésus, Fils de David et Fils de Dieu; de le présenter à la parenté, de le conduire dans la maison natale, de prier avec lui au temple, de s'exciter à la ferveur par le spectacle de la sienne, de recevoir de sa bouche des enseignements qui se graveraient dans sa mémoire et illumineraient son esprit! Les femmes n'étaient pas astreintes à ce pèlerinage, mais la Sainte Vierge n'avait garde de s'en priver, et il convient d'ajouter que de nombreuses femmes juives mettaient leur ambition et leur honneur à l'accomplir.

On partait par groupes. C'est au commencement du printemps, les collines sont couvertes de fleurs; dans les plaines les blés verdoient, promettant une riche récolte; ce voyage qui demande quatre ou cinq jours est un enchantement pour les yeux et pour les cœurs.

Après la première journée ils ont atteint le Cison où fut défait Sisara, ils se reposent aux pieds du Carmel, puis ils continuent leur course à travers la Samarie, auprès du puits de Jacob, entre l'Hébal et le Garizim. On suivait ensuite la voie romaine de Naplouse à Jérusalem. Comme dans nos pèlerinages modernes, tout se passait avec ordre, avec piété. On priait en marche, on chantait des psaumes, particulièrement ceux qui célèbrent Jérusalem, et quand du mont Scopus on apercevait la cité sainte, la merveille du monde, son temple aux toits d'or embrasés par le soleil, la tour Antonia qui commandait la vaste esplanade et toute la ville, les palais d'Hérode et des grands-prêtres, les trois tours, Mariamne, Hippicus et Phasaël qui dominaient les remparts et les rendaient inexpugnables, c'étaient des cris de joie et d'action de grâces, des chants enthousiastes, des prières bruyantes de reconnaissance et d'adoration, des clameurs patriotiques où les pèlerins exhalaient toute leur foi, toute leur fierté nationale.

Les Galiléens se rendaient tout d'abord à leur campement sur le mont des Oliviers. Comme on comptait parfois plusieurs millions de Juifs de Palestine, de Juifs étrangers et de prosélytes, pour que l'ordre régnât partout, on avait assigné sa place à chaque nation, à chaque tribu, à chaque groupe.

Mêlés aux Galiléens, Marie et Joseph ainsi que l'enfant gravissent donc la montagne des Oliviers, d'où ils aperçoivent, un peu au-des-

sous d'eux, le Temple dans toute sa splendeur, les parvis où se pressent les multitudes, les portiques superbes, et ils redisent du fond de leur cœur le beau psaume : « *Quam dilecta tabernacula tua.* O Dieu des vertus! qu'ils sont aimés, vos tabernacles! Mon cœur et ma chair défaillent de bonheur et d'amour à la vue de votre temple! »

Ce qu'ils admirent, ce ne sont pas les remparts merveilleux de la cité, l'œuvre et l'orgueil d'Hérode, ni la Porte Dorée, ni les monuments qui ravissent les yeux et font de Jérusalem une cité incomparablement belle. — C'est le Temple de Dieu, Dieu qui y réside, la Loi qui s'y accomplit strictement par l'offrande des victimes symboliques. — Nul doute que Marie, plus éclairée, ne songe que ces sacrifices sont purement figuratifs et qu'ils appellent la réalité. L'Enfant Jésus, lui, sait quelle sera la victime.

III

Mais la pensée qui les occupe tous, c'est celle de la délivrance miraculeuse du peuple juif dans la nuit mémorable où l'Ange de Dieu extermina les premiers-nés d'Egypte; c'est un souvenir de reconnaissance, d'affranchissement et de liberté. Ceux mêmes qui n'étaient pas à Jérusalem le célébraient chez eux par des fêtes patriotiques et religieuses. Tout le peuple était ainsi dans l'allégresse.

Le 14 du mois de Nisan s'appelait la Préparation. Ce jour-là on achetait les pains sans levain, l'agneau, les herbes qu'on devait manger avec sa chair rôtie, on préparait le festin, on décorait la salle.

Dans la soirée le capitaine du temple allait demander, à l'Antonia, au procurateur la remise des ornements pontificaux gardés dans une chambre scellée du sceau du grand-prêtre et du trésorier du sanctuaire. A minuit les portes du temple s'ouvraient et la foule en remplissait les parvis pour assister au sacrifice du matin, présidé par le grand-prêtre revêtu de la tunique de lin, d'une robe violette garnie en bas de clochettes d'or et de l'Ephod où étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël. Sur le Pectoral en soie, brillaient douze pierres précieuses portant les noms des douze fils de Jacob, et sur la bordure d'or se lisaient ces deux mots *Urim*, doctrine, et *Thummim*, vérité. Sa tête était ornée d'une tiare de gaze blanche, avec, sur le front, une lame d'or portant cette inscription : « Consacré au Seigneur ». Les Macchabées y avaient ajouté deux couronnes, « sans doute en témoignage de leur double autorité, et l'usage en était resté, bien que nulle royauté ne couronnât plus la tête de leurs remplaçants¹. »

Jésus est là quand paraît le grand-prêtre, le rational sur la poitrine, éblouissant dans

¹ De Bethléem à Nazareth, par le P. Ollivier, 375-379.

ses magnifiques ornements. Le grand-prêtre, c'est Anne, celui qui, vingt ans plus tard, l'interrogera avec une si cauteleuse habileté. Déjà il était l'intrigant adroit, l'homme vénal, uniquement soucieux de sa fortune, le sceptique qui ne croyait pas à son propre ministère ; mais tous s'inclinaient devant lui, non pour son autorité morale, mais parce qu'il était le successeur d'Aaron.

A la neuvième heure on offre l'encens, on ranime les lampes, puis commence dans le parvis d'Israël l'immolation des agneaux. Les Galiléens, sans doute parce qu'ils sont les plus éloignés, ont le privilège de passer les premiers, dès le 14 Nisan dans la soirée. Ils sont venus par séries de trente personnes environ, « autant qu'il en faut pour manger l'agneau tout entier. » Puis ils se retirent avec les agneaux immolés « dont la poitrine est maintenant ouverte par des baguettes placées en croix. Il ne reste plus qu'à les porter au four, d'où ils reviendront à la nuit close, rôtis sur un feu de branches de grenadiers, pour le repas traditionnel¹. »

L'agneau pascal n'était qu'un symbole : l'agneau réel était là, Jésus.

Marie et Joseph ont dû s'adjoindre leurs parents de Galilée, les deux familles d'Alphée et de Zébédée. Marie les a reçus sans doute dans la maison de sainte Anne, auprès du temple. La réunion est à la fois très intime et très religieuse. C'est Joseph qui préside, en sa qualité d'héritier direct de David, il bénit la coupe de vin qu'il fait passer aux convives, puis il rompt les azymes qu'il distribue avec les herbes amères.

En ce moment le plus jeune des assistants demandait au chef de la réunion d'expliquer cette cérémonie et de faire le récit des événements qu'elle commémorait. Le plus jeune était sûrement Jésus. Joseph lui répondit en rappelant l'histoire de cette nuit tragique et mystérieuse où les Hébreux mangèrent l'agneau rôti, suivant l'ordre de Moïse, avec des pains sans levain et des laitues amères, debout, les reins ceints, un bâton à la main, prêts à partir pour jouir de la liberté : « Nous avons été esclaves en Egypte, dit-il, et Jéhovah notre Dieu nous a délivrés par la force de son bras. » (Exod., xiii, 14).

Ce fut pour Marie un bonheur sans mélange d'entendre son fils redire les paroles traditionnelles, de le voir grandi maintenant et occupant sa place sociale, surtout de recueillir les éloges flatteurs qu'on lui faisait de cet enfant si bon et si beau. En elle la mère, la patriote, la croyante étaient dans une pleine allégresse. Qu'elle jouisse de ce bonheur, car il ne sera pas de longue durée, et c'est le dernier.

XXVI

JÉSUS PERDU ET RETROUVÉ. — LES DOULEURS

I

Les fêtes pascales duraient huit jours, mais après le 15^e jour de Nisan, après la grande solennité, la piété des pèlerins se relâchait, ils s'occupaient de visites, ils faisaient des excursions et beaucoup d'entre eux quittaient Jérusalem dès le troisième jour. L'Evangile insinue que Joseph et Marie repartirent dès lors pour Nazareth, car lorsqu'ils retrouvent Jésus au milieu des docteurs, les fêtes pascales n'étaient pas terminées.

On sait que les femmes partaient ensemble, comme les hommes, par longues processions chantantes qui se déroulaient avec ordre, semant en route des prières et des cantiques d'actions de grâces. Les femmes avaient leur cour dans le temple, distincte de celle des hommes ; quant aux enfants, ils s'attachaient indifféremment à leur père ou à leur mère.

Lorsque Marie partit, après une dernière prière, elle était convaincue que son fils était avec Joseph ; et celui-ci demeurait sans inquiétude sur le chemin de Nazareth, croyant que Jésus était avec sa mère. D'ailleurs l'un et l'autre avaient confiance dans la sagesse connue de l'enfant.

A la première étape, à El-Bireh, l'ancienne Maspha, ils furent stupéfaits de ne pas le voir parmi « les parents et les connaissances. »

C'était le soir. Qu'était-il devenu ? Comment s'était-il éloigné sans rien dire ? Jamais il ne les avait quittés ainsi ; jamais ils n'avaient passé une soirée sans sa douce présence. Il savait qu'il leur causerait une peine immense en se séparant d'eux : cette séparation n'était donc pas de son gré. C'est donc qu'il avait été victime de quelque accident, de quelque conspiration, de quelque attentat peut-être.

Qui sait s'il n'avait pas été reconnu par les émissaires du Sanhédrin ou d'Hérode, jeté en prison et mis à mort ? Ou bien n'avait-il pas été enlevé par des bandits qui le vendraient comme esclave sur les marchés syriens, blessé ou tué dans une émeute obscure ? Car les partisans ne manquaient pas qui voulaient secouer le joug de Rome. L'enfant avait été enveloppé peut-être dans une de ces séditions que les Romains réprimaient vigoureusement, sans regarder aux victimes.

Toutes ces pensées, toutes ces conjectures se présentent à l'esprit et à l'imagination de Marie qu'elles bouleversent. Puis elle réfléchit, elle se dit que s'il est égaré, s'il vit encore, il faut qu'elle le retrouve.

Elle se met donc à sa recherche. Quelle nuit d'angoisse ils passent sur la route de Jérusalem, interrogeant chaque buisson, cha-

¹ *Ibid.*

que obstacle, sous le regard calme de la lune qui brille majestueusement au ciel ! Marie se souvient sans doute de la parole de Siméon, le glaive entre dans son âme et la transperce. Joseph aussi est en proie à la plus vive douleur, il se reproche, dit Bossuet, « le peu de soin avec lequel il a gardé son dépôt ; » peut-être craint-il aussi que Jésus ne soit remonté au ciel, parce que lui, Joseph, n'était pas digne de remplir cette incomparable mission. Du moins les deux époux essaient de se consoler l'un l'autre, et il est bien clair que les douleurs de Marie retentissaient dans l'âme de son époux et qu'elles y éveillaient un affligé et sensible écho.

Ils arrivent à Jérusalem dès l'aurore. Nul doute qu'ils ne se rendent tout droit au temple pour y faire leur prière, pour y répandre aussi devant Dieu leur âme brisée. Ils ne pleurent point ; leur douleur garde sa dignité sublime, mais comme ils souffrent !

Ensuite ils le cherchent, *requirunt eum*. Ils vont à la maison natale de Marie, sur la montagne des Oliviers, au lieu où campent les Galiléens, dans tous les endroits qu'ils ont visités ensemble, et où ils espèrent le rencontrer. Rien !... La première journée se passe dans une inquiétude indicible. Cependant ils n'osent accuser l'enfant, ils n'accusent qu'eux-mêmes. Lui qui est infiniment bon, infiniment sage, n'a pu agir que pour des raisons divines de bonté et de sagesse. Ils ne le soupçonnent point, ils ne le blâment point ; mais à mesure que les heures s'écoulent, s'augmente leur peine, parce que diminuent les chances de le retrouver enfin.

Marie souffrit au moins autant à Jérusalem pendant ces trois terribles journées qu'au Calvaire, au pied de la Croix. Car sur le Calvaire, il était là, elle le voyait. Sans doute elle le voyait accablé de souffrances intolérables, mais elle le regardait et il la regardait. Leurs yeux se rencontraient et se parlaient, se consolait, ils échangeaient ces muets et divins colloques d'amour qui rendaient au Fils le courage, à la Mère la force. Ici c'était le silence, l'absence, la froideur et l'indifférence universelles, toutes choses qui sont plus terribles dans leur passivité que la douleur active la plus aiguë.

Jésus était le soleil de leur vie ; il ne brillait plus et leur cœur se sentait comme glacé. Ils se rappelaient ses douces qualités, son amour, ses prévenances, son exquise bonté. Et tout cela n'était plus ! Peut-être ne le reverraient-ils jamais cet enfant qui était leur joie, leur légitime fierté, leur bonheur. Ne pas savoir, n'espérer presque plus : quelle torture !

Comme ces trois jours leur parurent longs ! Que faire, puisqu'ils ne le rencontraient nulle part, puisque le ciel demeurerait sourd aux cris de leur âme ? Ils se rendront au temple pour y offrir leur terrible sacrifice, et puis ils partiront, ils regagneront Nazareth, sans lui !

II

Marie retourne à la cour des femmes. Au fond se trouvait la Grande Ecole de la Synagogue où, pendant les huit jours des fêtes pascales, les docteurs les plus renommés donnaient leurs leçons, leurs consultations aux nombreux auditeurs qui se pressaient à les entendre. Le docteur Sepp prétend que l'assemblée des docteurs était présidée par le grand Hillel, la gloire de la Synagogue. On y voyait aussi Gamaliel, Joseph d'Arimatee, Nicodème. La Providence dut permettre cette circonstance mémorable, afin que vingt ans plus tard, quand Jésus-Christ prêcherait sa doctrine, ces hommes fameux se souvinssent qu'ils l'avaient entendu enfant, et qu'il les avait ravis par ses admirables discours. Alors Hillel ne sera plus, mais les trois autres se convertiront.

Les Maîtres en Israël étaient assis sur des chaires élevées, tandis que leurs auditeurs restaient debout ou à leurs pieds, accroupis sur leurs talons. Très fiers de leur science, ils commandaient le respect et s'enveloppaient dans leurs magnifiques vêtements ornés de phylactères, exigeant qu'on les appelât rabbis, Maîtres !

Comme Marie venait d'offrir à Dieu le suprême sacrifice qui fit d'elle la reine des Martyrs, elle entra avec Joseph dans la vaste enceinte remplie d'assistants silencieux. Son premier coup d'œil aperçut Jésus dont elle avait peut-être déjà entendu la voix. En quel endroit est-il placé, cet enfant qu'elle recherche depuis trois jours ? Elle le voit siégeant parmi ces vénérables docteurs, qui représentent la science et la gloire d'Israël, *sedentem in medio doctorum*.

Que fait-il là, dans cette salle splendide, attendant au temple, et à cette place réservée aux seuls maîtres en Israël ? « Il les écoute, puis les interroge. »

D'abord perdu dans la foule, il s'était arrêté à entendre leur doctrine, puis il avait demandé quelques explications. De quoi parlaient-ils sinon de la question alors brûlante, on peut dire de l'unique question qui passionnait les esprits, de la venue prochaine du Messie ? Les prophètes l'avaient annoncé, les temps étaient accomplis, il était né sans doute. Qui était-il ? Où pourrait-on le rencontrer ? Comment le reconnaître ?

Et l'enfant après avoir écouté avec patience, prit la parole, il précisa la question, il l'éclaircit à l'aide des textes sacrés, il demanda leur avis à ces vieux docteurs, d'abord dédaigneux, maintenant conquis par sa doctrine lumineuse, son esprit clair que rien n'embarrassait, la bonté ingénue, la douceur, l'amabilité qui resplendissaient sur son front d'adolescent. Puis ils lui avaient offert un siège au milieu d'eux, pour le voir de plus près, pour parler plus à l'aise avec lui et le prier de résoudre les

points difficiles de l'Ecriture où les docteurs les plus éminents des deux écoles opposées ne s'accordaient point.

« Le silence le plus profond régnait dans l'assemblée, « et tous ceux qui l'entendaient étaient dans la stupeur, tant ses réponses étaient prudentes et empreintes de sagesse. Et tous étaient dans l'admiration. » (Luc, II, 46, 47). Les cœurs étaient enflammés, les auditeurs hale-tants, toutes les âmes allaient à ce divin enfant, et peut-être quelques-uns se disaient-ils comme la Samaritaine : « Nous savons que le Messie doit venir. Ne serait-ce point lui? »

Une voix tout à coup retentit qui attira l'attention générale. C'était celle de sa mère qui disait avec tendresse, mais avec autorité :

— Mon fils, que nous avez-vous fait ainsi? Voici que votre père et moi nous vous cherchions l'âme pleine de chagrin !

Elle ne se plaignait pas, sachant que l'enfant avait agi pour des motifs de haute sagesse ; elle exposait simplement la peine de Joseph d'abord, puis la sienne, qui avait été immense. Peut-être aussi parlait-elle ainsi pour fournir à son Fils l'occasion de consoler son cœur qui avait saigné. Or il lui répond simplement :

— Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux œuvres de mon Père?

Paroles merveilleusement délicates et profondes, tant de la Mère que du Fils ! Quand Marie a exhalé sa peine en ces mots où l'on croit percevoir un doux reproche, elle s'est souvenue aussi de celle de son tendre époux.

« Elle l'appelle le père de Jésus, dit Bossuet, car il l'était à sa manière ; père non seulement par l'adoption du saint Enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur ; ce qui fait dire à Marie : « Votre père et moi affligés, » pareils dans l'affliction, puisque, sans avoir pris part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : « Votre père et moi ; » et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus ! Que tout est réglé dans votre famille !¹ »

Jésus demande : « Pourquoi me cherchiez-vous? » — « Eh quoi ! ajoute Bossuet, ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent? Et pourquoi vous retirez-vous sinon pour vous faire chercher? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchaient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain? Ne jugeons pas, mais concevons que Jésus parle pour notre instruction². »

C'est la première parole que les Evangélistes aient recueillie, tombée de la bouche de Jésus. Les docteurs présents ne le comprirent pas. Il

parlait des œuvres de son Père, et cet homme qui était là était désigné comme son père ! Alors, si l'on en croit l'Evangile apocryphe de Thomas l'Israélite, les Scribes et les Pharisiens dirent à Marie : « Es-tu la mère de cet enfant? » — Elle répondit : « Je la suis. » — Et ils lui dirent : « Tu es heureuse entre toutes les femmes, car Dieu a béni le fruit de ton sein. Nous n'avons jamais vu ni entendu tant de gloire, de sagesse et de vertu. » — Et Jésus se levant suivit sa Mère ; et il était soumis à ses parents... A lui gloire dans tous les siècles !¹ »

Les paroles de Jésus, le P. Ollivier les explique ainsi : « Mère chérie, comment se fait-il que vous ayez hésité sur le lieu où vous me retrouveriez et n'y êtes-vous pas venue tout droit, vous qui savez pourtant si bien où mon cœur et ma vocation m'attirent? »

« Mais ils ne comprirent point le mot qu'il leur dit. Et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa Mère conservait toutes ces paroles dans son cœur.

« Et Jésus avançait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

En chemin sans doute l'enfant leur expliqua comment il avait commencé ce jour-là sa mission, et s'était consacré aux œuvres de son Père. Ils durent s'émerveiller qu'il ait inauguré si jeune une mission publique que l'on n'entreprenait guère qu'à trente ans, et ils comprirent. Il entendait établir d'abord par sa première parole que l'homme est toujours aux ordres de Dieu, que Dieu seul a le droit de commander, et que toutes les prescriptions humaines passent après les prescriptions divines. C'est en vain que l'Etat proclame sa suprématie, il n'y a d'autre suprématie que celle de Dieu. Vainement aussi la famille réclame ses droits. Certes ses droits sont respectables, mais ils doivent céder devant les droits et l'appel de Dieu. Elle est assez honorée que Dieu ait daigné choisir dans son sein un jeune homme ou une jeune fille dont la vocation sera de se consacrer « aux œuvres du Père. » Dieu seul est le Maître infiniment exigeant et doux.

La famille ! Jésus l'a ennoblie, il l'a élevée et comblée de faveurs. Ne va-t-il pas en effet se retirer à Nazareth où il passera dix-huit ans encore auprès de « son père, » dont il sera le soutien dans ses dernières années, auprès de sa mère qui, n'était la prophétie de Siméon, serait la plus heureuse des femmes, comme elle est la plus aimée des mères?

¹ Le P. Ollivier, p. 398.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 octobris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT

¹ *Elévations*, 5^e Elév., 20^e semaine.

² *Ibid.*, 6^e Elév.

Ami du Clergé du 26 octobre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Toussaint. — III. La pensée des Saints, 753.

Pour le soir de la Toussaint. — Allocution au cimetière, 755.

Pour la fête des Saintes Reliques — Le culte des saintes reliques, 756.

Sermon pour la Dédicace. — La défense de l'Eglise, 759.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie (*suite*). 5° La médaille, 764.

POUR LA TOUSSAINT

III

LA PENSÉE DES SAINTS

Estis cives sanctorum.

Vous êtes de la même cité que les saints. (Eph., II, 19).

Mes frères,

Il vous est arrivé parfois, par un clair soir d'été, de regarder le ciel. Pour peu que vous vous soyez attardés à ce spectacle, vous n'avez pas tardé à être saisis d'émotion. C'est si beau toutes ces étoiles qui brillent là-haut silencieusement et qui diamantent de leur incomparable éclat le manteau sombre de la nuit ! Leur lumière, c'est la science qui nous le dit, a dû traverser des espaces presque incommensurables pour venir doucement caresser nos yeux. Et, chose étrange ! vous ne pouviez pas les contempler sans avoir l'impression d'une voix qui vous parlait tout bas et qui vous élevait l'âme, voix que le roi David avait, lui aussi, entendue et qu'il interprétait ainsi : « *Cœli enarrant gloriam Dei*. Vraiment oui, les cieux chantent la gloire de Dieu ! »

Ils vous disaient encore autre chose, car ils vous faisaient penser à ces autres cieux mille fois plus beaux dont ils ne sont eux-mêmes, malgré toute leur splendeur, que l'image affaiblie, cieux éternels dont Dieu est le soleil toujours radieux, ne connaissant ni nuages ni déclin ; dont les saints sont les étoiles, astres lumineux auprès desquels pâlisent les constellations les plus brillantes de la voûte azurée. « Beau ciel, s'écriait Luther, un soir qu'il avait contemplé les immensités sidérales, beau ciel, dire que je ne te verrai jamais !... » Loin de nous, mes frères, un si sombre désespoir ! Ce ciel des âmes, nous espérons bien, si Dieu nous en fait la grâce, y prendre place un jour, et nous bénissons l'Eglise de nous mon-

trer, en cette fête de la Toussaint, la multitude bienheureuse de tous ceux qui nous y ont précédés.

Entrons dans les vues de cette Mère indiciblement tendre, et réveillons en nos cœurs les sentiments qu'y doit produire la pensée des saints ; ils sont au nombre de trois : la *fierté*, la *confiance* et l'*ardeur*.

I

C'est un sentiment bien profondément ancré dans l'âme humaine que le respect des grands hommes et le culte qu'on a pour leur mémoire. On dirait qu'ils ont, en s'élevant eux-mêmes, élevé avec eux toute l'humanité, et l'humanité est fière d'eux. Elle cite leurs noms avec orgueil, elle charge ses historiens de raconter leurs mérites et d'en transmettre le souvenir aux générations à venir, elle leur dresse des statues qui perpétueront leurs traits, elle distingue les cités qui les ont vus naître ou qui furent le théâtre de leurs exploits, et s'ils ont laissé après eux une descendance, elle confère à cette descendance une noblesse qui, en la discernant du reste des hommes, sera un hommage de son admiration pour le glorieux aïeul.

Heureux donc ceux qui sont de la race d'un grand homme ! Leur nom seul provoquera sur leur passage un murmure flatteur et leur servira de passe-port pour être accueillis et fêtés partout.

Mais est-ce qu'un chrétien a rien à envier à ces privilèges ? Est-ce qu'il n'est pas de la descendance des Saints ? Et que sont les plus grands parmi les grands hommes, à côté des héros que nous fêtons aujourd'hui et qui sont l'honneur de notre famille chrétienne ?

Vos grands hommes, qu'ont-ils fait, après tout, de si rare ? Vous me dites : « Ils ont vaincu les ennemis de la patrie. Ils ont ouvert à l'humanité des routes vers des mondes nouveaux. Ils ont, par leur génie, produit des œuvres admirables. »

Mais est-ce que les Saints n'ont pas fait cela et mieux encore ?

Des victorieux, les Saints l'ont été et à plus juste titre que les vôtres. Vos conquérants ont repoussé les envahisseurs, ou ils ont étendu le territoire national. C'est bien. Mais à quel prix l'ont-ils fait ? Oubliez-vous les ruisseaux de sang qu'ils ont versés, et les torrents de larmes qu'ils ont fait répandre ? Les nôtres n'ont jamais fait pleurer les fiancées ni les mères ; les nôtres n'ont jamais fait payer aux autres l'enivrement de leurs victoires ; car c'est eux-mêmes qu'ils ont vaincus, et avec eux-mêmes Satan et les cohortes infernales de ses démons, ennemis bien plus redoutables que tous les bataillons du monde.

Des explorateurs, les Saints l'ont été et à

plus juste titre que les vôtres. Vos navigateurs ont découvert des continents inconnus. C'est bien. Mais combien de peuples qui vivaient heureux avant leur arrivée leur doivent leur disparition ! Les nôtres, les Saints, ont ouvert la route vers des plages bien plus fortunées, puisqu'ils nous ont montré comment on arrive à la sainteté, et au ciel ensuite.

Des génies, les Saints l'ont été, et à plus juste titre que les vôtres. Vos écrivains, qu'ont-ils fait ? Ils ont, dites-vous, composé des ouvrages sublimes. C'est bien. Mais n'y trouve-t-on aucun mensonge ? Les Saints, eux, ont vécu leurs chefs-d'œuvre, puisqu'ils ont fait de leur vie un poème d'adoration pour Dieu, et un chant d'amour pour leurs frères.

Tels sont nos héros. Ils sont bien de notre famille, puisque nous sommes comme eux les enfants du bon Dieu. Nous portons leurs noms qui nous ont été donnés au baptême. Et nous ne serions pas fiers d'eux qui ont été les plus purs, les plus bienfaisants et les meilleurs de tous les humains ? Il n'en sera pas ainsi, car leur gloire est la nôtre, et cette gloire-là fait pâlir toutes celles de la terre.

II

Un autre sentiment naturel à notre âme est le besoin de se chercher des protections. Voyez ce qui se passe autour de nous : quand quelqu'un veut arriver à une dignité, ou obtenir quelque avantage, son premier souci est de trouver un personnage plus puissant dont il s'efforcera de gagner les bonnes grâces et qui lui prêtera son nécessaire appui.

Mais que de difficultés pour l'obtenir, cette protection ! que de démarches humiliantes il faut faire ! que de compromissions avec sa conscience ! que de refus à essayer ! Oh ! que l'on paye cher parfois la signature ou le témoignage dont on a besoin ! Et quand nous avons réussi à nous concilier la faveur de celui que nous regardions comme un rouage indispensable dans nos combinaisons, que de craintes de le voir oublier ses promesses ou bien perdre son influence ! Sans compter que le service qu'il nous aura rendu sera une chaîne bien lourde, et bien insupportable quelquefois, qui nous attachera à son char !

Cette confiance qu'il est si difficile de posséder sur la terre, nous pouvons l'avoir sans peine quand il s'agit de notre salut, car les Saints sont là, toujours prêts à nous aider de leur puissance auprès de Dieu.

Certes, l'entreprise est grave, et difficile et nécessaire. C'est une question, non d'amour-propre, non d'intérêt, mais de vie ou de mort éternelle. Et nos ennemis sont si puissants ! Et nous sommes si faibles ! Comment ne serions-nous pas tentés de nous décourager ?

Mais voyez donc cette multitude d'amis, de frères, de parents qui sont là-haut ! Sûrs de

leur salut, ils sont préoccupés du nôtre. Qu'attendent-ils pour intervenir ? Un cri de notre part, et c'est tout.

Un jour, un peuple tout entier gémissait dans l'attente de la mort. Un ennemi irréconciliable en avait obtenu l'arrêt et se réjouissait déjà d'en voir l'exécution, quand le monarque qui l'avait signé vit s'avancer vers lui la reine. A cette vue, sa colère tomba, il ne put que s'écrier :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu, doux et puissants attraits !
Tout respire en Esther l'innocence et la paix !

Ainsi en est-il au ciel quand nous avons besoin de pardon ou de secours. Quelqu'un qui est là-haut, qui est de notre sang, qui a connu nos misères pour les avoir éprouvées avant nous, sur un signe de détresse que nous lui faisons, s'avance vers le Très-Haut. Il est sûr d'être écouté, car c'est un ami du Roi des rois, et fussions-nous les derniers des criminels, à cause de lui qui fut pur et fidèle, Dieu nous fera grâce.

En ce moment, la France croyante s'incline avec amour devant les images de Jeanne d'Arc, la nouvelle Bienheureuse que l'Eglise vient de placer sur ses autels. Elle délivra jadis notre France du joug de ses ennemis. Mais croyez-vous qu'elle aime moins son pays, et croyez-vous qu'elle soit moins puissante à présent qu'elle a reçu au ciel le prix de ses vertus ? Qui oserait le soutenir ? Eh quoi ! ce qu'elle a fait quand elle n'était qu'une humble bergerette ne sachant ni *a* ni *b*, elle ne serait plus capable de le faire à présent qu'elle est reine ? Ayons donc confiance en son intercession. ayons confiance dans l'intercession de tous les Saints, et puisqu'ils sont si puissants, et puisqu'ils nous aiment tant, quoi qu'il advienne, ne nous décourageons jamais.

III

Le troisième sentiment que cette fête doit nous inspirer, c'est l'*ardeur* au service de Dieu.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici suffirait bien à le prouver.

Noblesse oblige ! dit un proverbe plein de justesse. Si celui-là est particulièrement méprisable qui traîne un grand nom dans la fange, que dire d'un chrétien qui oublie ce qu'il doit aux Saints dont il est le fils ?

De même, celui-là n'a pas le droit d'être lâche, que couvre une protection toute-puissante. Et n'est-ce pas notre cas à nous, qui sommes gardés par la vigilance attentive et fraternelle des Saints ?

Mais, en plus de ces raisons, est-ce que l'exemple des Saints ne doit pas nous remplir d'ardeur ?

C'est une force bien puissante que celle de l'exemple. Quand on demandait à Jeanne d'Arc

le secret de ses victoires et qu'on s'efforçait d'y trouver quelque sortilège, elle répondait : « Je disais à mes gens : Entrez hardiment parmi les Anglais ! et j'y entrais moi-même ! »

Telle est, en effet, notre nature qu'une chose faite sous nos yeux excite notre émulation. Si elle a lieu, c'est qu'elle est possible, et si elle est possible, pourquoi ne la ferions-nous pas nous-mêmes ?

Or, à cet égard, l'exemple des Saints est le plus convaincant qui se puisse être. N'ont-ils pas vécu dans les mêmes conditions que nous ? Ne sont-ils pas nés avec la même nature viciée et les mêmes penchants au mal ? N'ont-ils pas eu les mêmes obstacles, les mêmes ennemis et les mêmes tentations ? N'ont-ils pas eu le même milieu, les mêmes devoirs, les mêmes difficultés ?

Nous sommes mal entourés ? Ils l'ont été aussi. Nous sommes faibles ? Ils l'ont été aussi. Nous sommes coupables ? Plusieurs d'entre eux l'ont été plus que nous. Et pourtant ils se sont sauvés.

Et alors revient la parole par laquelle saint Augustin, lisant la vie des Saints, stimulait son indolence : « Eh quoi ! disait-il, je ne pourrais pas faire ce que ceux-ci, ce que celles-ci ont fait ?... »

L'histoire rapporte que quand saint Hyacinthe marcha, pour sauver la Sainte Eucharistie, sur les eaux du Dniéper, la trace de ses pas resta imprimée sur les flots mouvants. De même les vestiges des Saints, malgré le temps qui emporte tout, demeurent visibles à nos yeux. A nous de nous élancer sur leurs pas ! Ils nous y invitent, ils nous encouragent, ils nous tendent les bras, tout prêts à nous soutenir si nous venions à chanceler. Ne tardons plus !

Un jour, dans une ville d'Espagne, un soldat était blessé. Pour tromper les ennuis de sa convalescence, il avait demandé des romans qu'il eut vite dévorés. Il lui tomba alors sous les yeux un exemplaire de la Vie des Saints qu'il se mit à lire faute de mieux. Bientôt il fut captivé par l'intérêt de cette lecture. Il jugea avec raison que les exploits des héros du Christ Jésus étaient plus passionnants que les aventures imaginaires dont il s'était jusqu'alors nourri. A ce spectacle, sa foi se réveilla, son zèle s'enflamma, ce fut pour lui un trait de lumière qui le convertit. Il vit le néant de sa vie antérieure. Il vit qu'en dehors de Dieu rien ne méritait son attention ; il vit que là seulement était la vérité, et la justice, et le bonheur ; et comme il n'était pas homme à s'arrêter à moitié chemin, il devint un grand saint dont Dieu se servit pour exercer dans l'Eglise une action immense : saint Ignace de Loyola.

Voilà ce que la pensée des Saints a pu faire dans une âme généreuse et sincère. Pourquoi n'aurait-elle pas sur nous la même heureuse influence ? Demandons-le de tout notre cœur au Bon Dieu, par l'intercession de ceux qui, dans la gloire, sont restés nos frères, nos protecteurs et nos modèles ! Ainsi soit-il.

POUR LE SOIR DE LA TOUSSAINT

ALLOCUTION AU CIMETIÈRE

Mes frères,

Ce matin à la messe et ce soir dans la première partie des Vêpres nous avons chanté les louanges de nos frères du ciel. Maintenant l'Eglise, dans sa tendresse maternelle, veut que nous ayons un souvenir pour nos frères qui sont en purgatoire.

A voir vos visages qu'un voile de tristesse assombrit, je devine quels sentiments provoque en vous ce pieux pèlerinage au cimetière. Vos cœurs sont serrés ; l'émotion les étreint ; et des larmes montent à vos yeux à la vue de ces tombes qui vous rappellent des êtres chers qui ne sont plus.

Anciens pasteurs de la paroisse, pères, mères, époux, épouses, frères, sœurs, enfants, ils sont là, en effet, couchés sous la terre.

A des âges différents, ils ont été ravis à votre affection et nous ont précédés dans l'éternel sommeil.

Je comprends, mes frères, de quelle poignante douleur la pensée de la mort, la vue d'un cercueil et d'un cimetière doit remplir le cœur d'un incrédule. Mais nous, chrétiens, nous ne devons pas nous « attrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance » ; car nous savons, et avec certitude, que malgré les apparences ils vivent encore, ces êtres aimés.

La mort n'est pas l'anéantissement de la vie humaine ; elle n'en est que la transformation : « *Vita mutatur, non tollitur.* »

Sans doute les corps des défunts qui reposent autour de nous sont inertes, et dans un tel état que sa seule pensée nous remplit d'épouvante ; mais leurs âmes subsistent toujours. Elles sont pleines de vie, et à l'heure où je vous parle, elles nous voient et nous ne les voyons pas ; mais nous les retrouverons un jour.

O mystère consolant de notre sainte religion ! Quelle joie sereine et réconfortante vous nous procurez ! Merci, ô mon Dieu, de nous avoir révélé ces vérités si douces à nos cœurs !

Toutefois, mes frères, une question se pose à nos esprits : Ces parents que nous avons perdus sont-ils arrivés dans la patrie des bienheureux ? Comment le savoir ? Qui nous le dira ? — « Où êtes-vous, êtres chéris ? Etes-vous tous au ciel ? En est-il qui souffrent

encore dans les flammes du purgatoire? Je ne veux même pas supposer, tellement ce serait horrible, qu'il puisse y en avoir un seul en enfer. Encore une fois, où êtes-vous? »

Ils n'ont pas de voix pour nous répondre, ou plutôt leur langage ne peut être entendu de nos oreilles. A défaut de réponse, il nous est permis de croire que tous ne sont pas encore arrivés en possession du céleste héritage. Car, pour entrer au ciel, il faut avoir le cœur si pur ! On n'y parvient qu'après avoir entièrement satisfait à la Justice divine. Et, vous le savez, ni pleurs, ni gémissements, ni prières même s'échappant de la bouche et des yeux de ces pauvres âmes ne peuvent hâter le moment de leur délivrance.

Mais nous pouvons nous-mêmes les secourir et c'est sur nous qu'elles comptent ; c'est en nous qu'elles espèrent, les âmes de nos chers défunts.

A l'approche de ces fêtes de la Toussaint, une brise d'espérance a passé à travers les flammes du purgatoire. Chacune des malheureuses âmes s'est dit : « Je souffre beaucoup ; mais peut-être les prières des miens vont-elles enfin me délivrer. Ils m'aimaient tant jadis ! Pourraient-ils ne plus s'intéresser à moi maintenant? »

Eh bien ! oui, nous les aimons, nos défunts, et nous sommes prêts à leur rendre nos derniers devoirs. Sincèrement nous désirons leur délivrance et nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour qu'elle leur soit accordée le plus tôt possible.

Si leurs voix pouvaient être entendues, elles nous diraient : « Qu'importe les fleurs et les couronnes que vous pourriez déposer sur nos tombes ? Vanité que tout cela ! Si nombreuses que soient ces couronnes et ces fleurs, elles ne diminueront pas d'un instant les souffrances qui nous torturent. Ce qu'il nous faut, ce sont des prières, c'est l'offrande du saint sacrifice de la messe ; ce qu'il importe encore, c'est que vous fassiez à notre place ce que nous aurions dû faire nous-mêmes. »

Ayons un souvenir, mes frères, pour les âmes délaissées, pour celles à qui personne ne pense, et charitablement devenons leurs bien-faisants consolateurs.

Enfin laissez-moi vous dire avec émotion : Puisque c'est au cimetière que nous devons, tôt ou tard, aller tous reposer, détachons notre cœur des choses qui passent, des vanités du monde, qui sont pour nous des occasions de chute. Faisons le bien tant qu'il en est temps, pour qu'à l'heure de notre mort, si nous le méritons, Dieu envoie au-devant de nous nos chers défunts pour nous recevoir dans leurs bras et nous conduire au ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES SAINTES RELIQUES

LE CULTE DES SAINTES RELIQUES

Corpora sanctorum in pace sepulta sunt, et vivunt nomina eorum in eternum.

Les corps des saints ont été ensevelis dans la paix, et leurs noms vivront éternellement.

(Office des Vêpres, 2^e ant.).

Mes frères,

La fête que nous célébrons aujourd'hui est le complément naturel de la solennité qui nous réunissait il y a quelques jours. Alors, nous chantions la gloire des heureux habitants du ciel ; maintenant, nous honorons leur dépouille terrestre. Avec l'Eglise, nous croyons qu'il ne faut pas séparer dans notre culte l'âme immortelle qui déjà triomphe dans la céleste Jérusalem, et le corps qui, soumis encore aux conséquences humiliantes de la mortalité, attend le jour certain de la glorification. Voilà pourquoi à la solennité de la Toussaint succède de près la fête des Saintes Reliques, celle-ci plus modeste, celle-là plus grandiose, comme il convient à la condition respective de leur objet. Ce n'est pas ici-bas que la fête des corps saints doit revêtir tout son éclat, mais dans le lieu définitif de leur séjour, quand, transformés par la résurrection, ils brilleront comme des soleils dans le royaume des élus.

Et voilà précisément, mes frères, le double but de la fête présente. Elle courbe nos fronts devant les restes vénérés de nos illustres devanciers, et en même temps elle élève nos pensées et nos désirs vers cette patrie céleste où les corps et les âmes, un instant séparés, doivent s'unir de nouveau, pour participer ensemble à la gloire et à la félicité éternelles. Soyons fiers de rendre à la dépouille de nos saints un culte que la raison réclame, que Dieu lui-même autorise et qui nous est grandement profitable. Et vous, ô bienheureux habitants du ciel, daignez agréer le juste tribut d'hommages que nous déposons devant vos précieux ossements, et nous apprendre à mériter comme vous les privilèges de la glorieuse résurrection !

I. — Il est réclamé par la raison

Le culte des reliques est, mes frères, aussi ancien, je ne dis pas que la religion chrétienne, mais que l'humanité elle-même. Est-ce que de tout temps les corps des défunts, le lieu de leur sépulture, n'ont pas été l'objet du respect et de la vénération des vivants ? Est-ce que partout, à toutes les époques, on n'a pas conservé, à l'égal des choses les plus précieuses, ce qu'on appelle les « souvenirs » d'un père ou d'une mère, d'un bienfaiteur ou d'un ami ?

Voyez donc, en particulier, comment le monde traite les restes de ses grands hommes.

Pour enfermer leur dépouille, il élève de superbes mausolées, il construit à grands frais des monuments funéraires où sont prodigués le bronze, le marbre, et tous les trésors de l'art ; on s'arrache à prix d'or leurs manuscrits, leurs œuvres, les objets qui leur ont appartenu.

Eh bien ! mes frères, l'Eglise n'a pas voulu faire moins pour ses « célébrités » que le monde pour les siennes. Elle a estimé qu'elle devait honorer les plus nobles et les plus glorieux de ses enfants, les saints, dans leur corps, associé ici-bas aux vertus de l'âme et participant de sa sainteté.

Comme elles sont dignes en effet de notre vénération, les Reliques de nos saints ! Et, par ce mot, j'entends non seulement les corps entiers conservés intégralement ou dans leur majeure partie ; mais encore les membres ou parties de membres, les parcelles de la chair ou des ossements, les cendres, les instruments qui ont servi au supplice des martyrs, les vêtements et les linges imprégnés de leur sang. Oui, elles méritent que nous les vénérions, parce que les corps auxquels elles ont appartenu ont été divinisés en quelque sorte par la grâce sanctifiante qui y séjournait d'une manière habituelle et éminente ; parce que ces corps ont été les temples du Saint-Esprit, auteur et source de la sainteté, qui les a habités et les a pénétrés de son action vivifiante ; parce que, sous l'influence de l'impulsion et des grâces divines, ces mêmes corps ont coopéré avec leurs âmes, leurs compagnes de mortalité, aux bonnes œuvres les plus nombreuses et les plus méritoires ; parce qu'enfin c'est au prix des souffrances et des privations, des sacrifices les plus pénibles, de la vie temporelle même de ces corps, que les âmes qui les habitaient sont parvenues à l'héroïsme de la vertu et de la sainteté.

Ossements sacrés de nos martyrs, séparés par le glaive du bourreau, broyés par la dent des bêtes, calcinés par les feux du bûcher ! O chair virgine des épouses du Christ, si jalousement soustraite à tout contact impur ! O membres des anachorètes, des prisonniers volontaires du cloître ou du désert, amaigris par les jeûnes et les macérations, ensanglantés par la haire et le cilice ! O parcelles de tous ces corps saints, que consuma la charité divine, le zèle pour le salut du prochain ! N'êtes-vous pas le plus précieux des trésors pour qui vous possédez ? Heureux les yeux qui peuvent vous contempler, les mains pieuses qui peuvent vous envelopper de riches tissus, les lèvres qui peuvent frémir doucement à votre contact ! Vous méritez vraiment tous nos hommages, vous qui fûtes pénétrées et embaumées du parfum de la sainteté.

Ne nous étonnons donc pas, mes frères, de l'extraordinaire vénération dont l'Eglise n'a

cessé d'entourer les Reliques de ses glorieux enfants. C'est sur ces restes sacrés que, dans les catacombes, se célébraient le divin sacrifice, et aujourd'hui encore, la pierre de nos autels, sur laquelle s'immole la divine Victime, ferme un tombeau où reposent des ossements de martyrs. Avec quel empressement, dès l'origine, les fidèles recueillaient les restes inanimés de leurs frères massacrés pour la foi, conservaient les linges trempés dans leur sang, renfermaient leurs ossements dans des châsses enrichies d'or, d'argent et de pierreries, les transportaient avec pompe d'un lieu à un autre, érigeaient sur leurs tombeaux des autels, des oratoires et des basiliques !

Hier encore¹ nous avons vu, spectacle consolant dans notre siècle d'irrégion, des multitudes immenses former un cortège triomphal au glorieux apôtre du Chablais et à la sainte fondatrice de la Visitation, dont les reliques étaient solennellement transférées dans un nouveau sanctuaire. Quoi de plus légitime que ces touchants hommages ?

II. — *Il est autorisé par Dieu*

D'ailleurs, mes frères, les hommes pourraient-ils se refuser à honorer des corps que Dieu lui-même honore si visiblement ? Depuis le jour où les ossements d'Elisée rendaient la vie au cadavre qu'on avait déposé sur eux, que de merveilles ont été opérées par les reliques des saints ! Dieu a voulu que leur sépulcre fût glorieux et qu'à travers la pierre de leur tombeau continue à se manifester la vertu qui, durant leur vie, produisait des miracles. Que de malades guéris, que de pécheurs convertis, que de possédés délivrés par les saintes Reliques ! Combien de cités, de provinces, de royaumes leur doivent d'avoir été préservés de la guerre, de la peste ou d'autres fléaux ! L'histoire est remplie des prodiges dont on leur doit reconnaissance.

Ne cherchez pas ailleurs la cause de ces pèlerinages si nombreux et si célèbres qui, de temps immémorial, se renouvellent aux tombeaux des saints. Les inscriptions commémoratives, les ex-voto suspendus aux murailles ne redisent qu'une minime partie des faveurs obtenues par ces ossements vénérés.

Mais voici un témoignage plus manifeste encore de l'honneur terrestre que Dieu décerne à la dépouille mortelle de ses saints. C'est une loi générale, portée contre l'humanité coupable en Adam, que le corps formé de terre doit redevenir terre, après avoir subi une décomposition répugnante. Et voici qu'en faveur de plusieurs éminents serviteurs de Dieu, une

¹ Le 2 août 1911, à Annecy, eut lieu la translation des reliques de S. François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal au nouveau monastère de la Visitation. On estime à plus de 100.000 le nombre des pèlerins accourus pour cette solennité.

exception prodigieuse est faite à la règle commune. Des corps entiers, comme ceux de S. Jean de la Croix, de Ste Thérèse, de Ste Madeleine de Pazzi, de Ste Catherine de Gênes, sont préservés de la dissolution et se conservent depuis des siècles à l'abri de toute corruption. Pour d'autres saints, la conservation, non moins merveilleuse, ne s'applique qu'à une partie du corps, comme sont la main droite de S. Etienne de Hongrie, la langue de S. Jean Népomucène, le martyr de la confession, le cœur et la langue de S. Joseph Calasanz. Qui ne connaît le prodige séculaire du sang de S. Janvier à Naples, qui, au jour de sa fête, mis en contact avec la tête du saint martyr, se liquéfie et bouillonne comme s'il venait d'être recueilli récemment ? Combien d'autres merveilles pourraient être citées, qui se produisent de nos jours encore sur les restes des saints !

N'en doutez pas, mes frères, c'est déjà sur cette terre la glorification que Dieu accorde aux membres de ses élus, prélude et gage de celle qu'il leur réserve au grand jour de la Résurrection.

Que l'impiété ou l'erreur vienne donc maintenant taxer d'idolâtrie et de superstition le culte que nous rendons aux saintes Reliques ! Nous repoussons leurs accusations et nous dédaignons leurs injures. Idolâtrie, nos hommages aux saintes Reliques ? Dieu s'en ferait donc lui-même le complice ! Il autoriserait donc nos superstitions ! — Non, nous ne rendons pas aux restes sacrés de nos saints le culte réservé à Dieu seul. Nous n'adorons que Dieu, et ce que nous vénérions dans les corps saints, ce sont les merveilles que sa grâce y a opérées et dont nous lui attribuons tout le mérite et toute l'efficacité. Quand sur ces restes bénis nous déposons un pieux baiser, quand devant eux nous nous inclinons ou nous prosternons, l'enfant même, instruit des premières notions du catéchisme, saura distinguer cet hommage relatif et inférieur du culte suprême et absolu que nous adressons au Souverain Maître de l'univers ; il saura dire que ces Reliques gardées et portées avec respect, ne sont point pour nous des amulettes en lesquelles nous plaçons une confiance ridicule, mais un gage de la protection des saints que nous honorons en elles. C'est l'enseignement de S. Ambroise : « J'honore, dit-il, dans la chair des martyrs, les cicatrices des plaies reçues pour le nom de Jésus-Christ ; j'honore en leurs cendres la consécration qu'elles ont reçue en confessant le Seigneur et en elles je vénère les semences de l'immortalité ; j'honore ce corps qui m'apprend à aimer Dieu jusqu'à sacrifier le mien pour lui plaire ; j'honore les membres qui ont honoré le Christ sous le glaive du bourreau et qui règneront avec le Christ dans le ciel¹. »

¹ S. Ambr., *In fest. SS. Nazarii et Celsi.*

Réclamé par la raison, justifié par Dieu lui-même, le culte des saintes Reliques ne saurait manquer de nous être profitable. C'est de ce dernier point qu'il me reste à vous entretenir.

III. — *Il nous est avantageux*

Saint Paul dit d'Abel, égorgé par son frère Caïn, qu'il parle encore après sa mort, *defunctus adhuc loquitur*. (Héb., xi, 4). Nulle réflexion ne convient mieux à notre fête des saintes Reliques. Oui, ils nous parlent aujourd'hui ces saints, ces martyrs, que nous honorons dans leur restes sacrés. Et quelles précieuses leçons ils nous donnent !

1. Ils nous prêchent d'abord, et avec une persuasive éloquence, le *respect de notre corps*.

Certes, mes frères, c'est bien peu de chose que le corps de l'homme, formé d'un peu de limon, sujet à tant de maladies et d'infirmités, condamné à devenir après quelques années la proie de la corruption. Et pourtant ce corps a été façonné de la main divine, disposé, selon la remarque d'un poète païen, pour contempler les cieux, et surtout destiné à être habité et vivifié par une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu, capable de connaître et d'aimer son Créateur. Ce n'est rien encore. Ce corps a été sanctifié par le baptême ; sur lui a rayonné à travers l'âme la vertu de l'Esprit divin, générateur de la grâce ; ce corps a été nourri de la manne eucharistique, le Roi des rois en a fait son tabernacle, et il est appelé à la transfiguration glorieuse des corps ressuscités. A quelle grandeur, à quelle dignité est élevé le corps du chrétien !

Et qui donc, mes frères, nous donne ces enseignements ? Nous les avons reçus dans notre jeune âge, nous les avons entendus maintes fois tomber de la chaire de vérité. Mais les voici proclamés devant nous, avec une énergie autrement pénétrante, par la voix silencieuse de nos saintes Reliques. Qu'il est grand, qu'il est noble au regard de l'Eglise, ce corps humain dont les moindres parcelles peuvent recevoir de tels honneurs, être l'objet d'une telle vénération ! Qu'il est grand, qu'il est noble aux yeux de Dieu, ce corps dont Dieu se sert pour accomplir tant et de tels prodiges, qu'il honore de si éclatantes prérogatives !

Mais écoutez encore la conclusion de cet enseignement donné par les saintes Reliques. Respectez donc en vous la noblesse et la grandeur de votre corps. N'avilissez pas le chef-d'œuvre de la main divine, ne profanez pas en vous le temple du Saint-Esprit et le tabernacle du Très-Haut. Ne faites pas de vos yeux, de vos oreilles, de vos lèvres, de vos membres, des instruments de corruption et d'impudicité. Gardez-vous de réduire au niveau de la brute le noble associé de votre âme, et de livrer à la honte des jouissances grossières une chair appelée à revêtir la parure lumineuse de l'immortalité.

N'est-ce pas, en effet, pour avoir traité leur corps avec un grand et continu respect, pour l'avoir préservé avec soin de toute souillure et de toute profanation, pour en avoir fait un instrument de sanctification et non un vase d'impureté, qu'les saints voient aujourd'hui leurs restes mortels vénérés par les hommes et glorifiés par Dieu? — Et telle est la condition que nous devons remplir si nous voulons assurer à notre corps, je ne dis pas la gloire terrestre des saints à laquelle nous ne saurions prétendre, mais la glorification future dont jouiront les seuls élus.

2. Toutefois, mes frères, le respect des saints pour leur corps n'allait pas jusqu'à leur faire méconnaître son infériorité vis-à-vis de l'âme. En même temps que sa grandeur, ils connaissaient aussi ses faiblesses et sa déchéance et, précisément pour sauvegarder sa dignité, ils s'opposaient à ses tendances perverses. Loin donc de lui prodiguer les flatteries et les complaisances, ils refrénaient au contraire ses caprices; pour que l'esprit fût plus libre dans ses aspirations célestes, plus dégagé des soucis terrestres, ils affaiblissaient la matière, réduisant le corps au rôle d'un sujet docile et soumis à l'autorité de l'âme souveraine.

Voilà pourquoi la seconde leçon que nous donnent les saintes Reliques, c'est une leçon de *mortification corporelle*.

De qui sont-ils en effet ces restes sacrés que nous vénérons? Apôtres ou martyrs, pénitents ou confesseurs de la foi, évêques, prêtres ou laïques, jeunes gens ou vierges chrétiennes, saintes femmes,... ceux qui les ont sanctifiés ne sont-ils pas tous des héros de la pénitence et de la mortification, de la charité et du dévouement, du renoncement et du sacrifice à tous les degrés, jusqu'au sacrifice de la vie?

Ah ! venez donc auprès de ces glorieux restes, vous qui avez un culte exagéré de votre corps, vous qui vous complaisez dans le luxe et la parure, vous qui ne cherchez que la satisfaction de vos aises; vous qui ne savez rien refuser à votre sensualité ni dans la nourriture, ni dans le vêtement, vous tous avides de jouissances et de plaisirs. Ecoutez le langage de ces ossements et de ces cendres. Avec quelle force ne vous prêchent-ils pas la nécessité de refréner votre orgueil et votre intempérance, de modérer vos désirs, de vous retrancher les satisfactions coupables et les divertissements dangereux, de détacher votre cœur des biens périssables en versant dans le sein des pauvres de larges aumônes, d'édifier le prochain par la simplicité et la modestie au lieu de l'éblouir et de le scandaliser par un luxe immodéré, de vous dévouer au soulagement des misères et des infortunes, de vous imposer enfin des privations et des pratiques de pénitence pour l'expiation de vos péchés !

Oui, mes frères, si vous voulez que votre chair participe un jour à la gloire des corps

saints, si vous voulez que votre âme et votre corps soient associés au bonheur des bienheureux, il faut que maintenant vous domptiez, comme les saints, votre chair et ses convoitises; il faut que, comme eux, vous soumettiez vos sens au joug de la raison et de la loi divine; il faut que, comme eux, vous fassiez sentir à votre corps l'aiguillon de la mortification et de la pénitence.

Si cette obligation vous semble rude, si votre volonté hésite devant la difficulté, rassurez-vous. Dieu ne demande pas à chacun de vous de reproduire l'héroïsme dont nos saintes Reliques apportent le témoignage. Il veut que vous marchiez sur la trace des saints, que vous les suiviez dans la voie du renoncement et de la perfection. C'est la condition indispensable pour que vous soyez associés à leur gloire. Plus vous les serrerez de près, plus aussi votre récompense se rapprochera de la leur. Mais si vous ne pouvez prétendre à la couronne des héros, il dépend de vous de gagner celle des braves.

Et ici encore nos saintes Reliques sont d'un puissant secours. Non seulement en effet elles nous apprennent comment on parvient à la sainteté, mais elles nous en facilitent l'accès. Ce n'est pas en vain que je vous ai rappelé les faveurs obtenues sur le tombeau des martyrs et par les cendres des saints. La vertu qui s'échappe des Reliques pour guérir les maladies du corps ou de l'âme témoigne de l'efficacité de leur culte. A ceux qui l'honorent dans sa dépouille mortelle, le Bienheureux accorde sa puissante protection, obtient les grâces qu'ils ont sollicitées.

Allons donc avec confiance nous prosterner devant les Reliques des saints; baisons-les avec respect; aimons, s'il est possible, à en porter sur nous. Elles nous seront une sauvegarde contre les dangers spirituels et corporels, un secours contre les tentations, une force dans les luttes incessantes de la vie. Par elles nous serons assurés au ciel des intercesseurs qui nous guideront, nous encourageront et nous soutiendront sur le dur chemin de l'immortalité glorieuse. Ainsi soit-il !

SERMON POUR LA DÉDICACE

LA DÉFENSE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Il y a sur la terre une société grande et belle, divine dans son origine, admirable dans ses œuvres, immortelle dans sa durée. C'est l'Eglise catholique, fondée par N.-S. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, pour assurer le bonheur et le salut de l'humanité.

Il semblerait qu'une telle mission, remplie par l'Eglise avec un dévouement inlassable de-

puis bientôt deux mille ans, devrait lui gagner l'amour des hommes, lui attirer tous leurs respects, avec une soumission reconnaissante d'esprit et de cœur.

Cependant, il n'en est rien.

Les méchants, dans leur haine impie, la combattent avec une fureur acharnée, mettant tout en œuvre pour l'empêcher de remplir son ministère et la détruire entièrement. Non contents d'attaquer sa sublime doctrine, sa morale si sainte et son clergé si dévoué, ils s'en prennent aussi aux temples chrétiens qu'elle a élevés en tous lieux. Ils s'en emparent contre toute justice ; ils les démolissent quand ils peuvent, comme ont fait les protestants au xvi^e siècle et les révolutionnaires de 1793. Quand ils ne le peuvent pas, ils empêchent qu'on les entretienne ou qu'on les répare, espérant bien que le temps ne tardera pas à amener leur ruine, ou du moins à en rendre l'accès impossible. Ils savent que l'Eglise de Jésus-Christ, privée de ses temples où elle réunit ses fidèles, les instruit et les sanctifie dans la participation à ses divins mystères, perdrait la plus grande partie de son action, et ne pourrait plus remplir qu'imparfaitement sa céleste mission.

Il faut donc défendre l'Eglise, et nous défendrons en même temps nos églises menacées.

Je vous dirai d'abord qu'il y a, aujourd'hui plus que jamais, *obligation* pour vous tous de défendre l'Eglise contre les attaques auxquelles elle est en butte de la part de ses adversaires ; puis je vous exposerai les *moyens* à l'aide desquels vous pourrez remplir utilement ce grand devoir.

I

Défendre l'Eglise, sans cesse attaquée avec une ardeur si furieuse, c'est pour tout chrétien une indispensable OBLIGATION.

1. Vous le devez, mes frères, dans votre *intérêt personnel*.

C'est l'Eglise qui vous enseigne la religion et vous facilite l'observation de ses préceptes. Or, la religion n'est-elle pas le bien essentiel de vos âmes ? En elle, vous trouvez les principes de votre foi, les règles de votre conduite, vos biens les plus précieux dans le présent, et la source de vos espérances immortelles pour l'avenir. La religion seule peut sauver vos âmes ; elle fait même plus : elle contribue pour une large part à votre bonheur ici-bas, en vous aidant à mener une vie pure, exempte de remords, et en consolant les douleurs inséparables de l'existence humaine. Elle met dans votre être comme une goutte de rosée divine qui le rafraîchit, le sanctifie, et lui fait porter des fruits dignes de l'éternelle béatitude.

Vous voyez donc bien qu'il va de votre meilleur intérêt de soutenir l'Eglise, qui est l'organe vivant de la religion et la dispensatrice de ses

biens. Sans elle, la religion serait comme morte et inefficace. Si vous laissez les méchants la rendre impuissante et comme paralysée, vous serez les premiers à souffrir de la privation des divins secours qu'elle apporte sans cesse à votre âme.

Travaillez au contraire énergiquement à la délivrer des entraves que ses ennemis s'efforcent de mettre à son action ; vous la rendrez plus libre ; vous seconderez son effort ; vous agrandirez le champ de ses œuvres ; et vous-mêmes vous serez les premiers à recevoir de sa part de plus salutaires et plus nombreux bienfaits.

2. Vous devez défendre l'Eglise dans l'*intérêt de votre famille et de vos enfants*. Car la religion qu'elle leur apporte est indispensable à leur prospérité. N'est-ce pas elle qui recommande à l'époux d'exercer une affectueuse autorité, à l'épouse une douce vigilance sur tous et sur tout ? Elle enseigne à vos fils et à vos filles une respectueuse obéissance et un amour persévérant. Elle maintient la paix, la vertu, l'honneur au foyer familial. Vous voulez que ces êtres chéris qui portent votre nom, et recueilleront un jour l'héritage de vos travaux, soient dignes d'estime et continuent vos honorables traditions. Ne permettez donc pas qu'on les dépouille des croyances et des pratiques religieuses, patrimoine sacré que vous avez reçu de vos ancêtres, et que vous devez transmettre à vos enfants, en veillant à ce qu'ils ne l'amoindrissent pas.

Pour cela, vous ne devez pas permettre qu'on vilipende à leurs yeux l'autorité de l'Eglise, gardienne de ces choses. Efforcez-vous de la leur faire toujours aimer. Défendez-la contre toute attaque qui diminuerait en eux le respect dû à cette mère de leur âme.

3. Dans l'*intérêt des autres hommes*, vos frères, défendez l'Eglise ; car pour eux aussi elle est le bien essentiel. Vous ne pouvez pas vous désintéresser du bonheur de vos semblables ; ce serait un coupable égoïsme. Mais regardez donc autour de vous ces hommes, vos parents, amis, voisins, simples connaissances, qui vivent hors de l'Eglise, sans Dieu, sans foi ni loi religieuse, et qui s'en vont à la tombe sans joies pures comme sans espérances immortelles. Ils ne connaissent pas l'Eglise, parce qu'ils ne se sont jamais approchés d'elle, ou bien parce qu'ils s'en sont écartés sous la funeste influence de leurs passions mauvaises. Quand ils en parlent, ce n'est que pour l'insulter, ou se moquer de ses dogmes, de son culte et de ses prêtres. En sont-ils plus heureux ? Hélas, non ! Ils vivent dans l'incroyance, véritable société païenne et vicieuse, qui n'a plus aucune direction pour améliorer sa vie, et l'élever au-dessus de la recherche des intérêts purement matériels.

Mais défendez l'Eglise devant ces hommes ;

apprenez-leur combien elle mérite leur respect et leur confiance. Peu à peu, vous détruirez leurs préjugés ; vous les rapprocherez d'elle ; et, quand elle aura pu les gagner, ils seront véritablement meilleurs. Jamais homme revenu sincèrement à l'estime et à l'amour de l'Eglise n'a pu se plaindre des douces joies et des suaves consolations qu'il a trouvées dans son sein.

4. J'ajoute, mes frères, que vous devez défendre l'Eglise dans l'intérêt de votre patrie, notre France bien-aimée ; car plus la première y a été florissante, plus la seconde a joui d'une heureuse prospérité.

C'est le témoignage de notre histoire tout entière ; non de l'histoire telle qu'on la lit dans les manuels officiels des impies et des libres penseurs, dénaturée, falsifiée, pleine d'omissions, de mensonges et d'odieuses calomnies ; mais de l'histoire impartiale, telle que l'ont écrite les historiens honnêtes et amis de la vérité.

Pouvez-vous vous figurer ce que serait une France sans religion, sans églises, sans enseignement ni culte chrétien ? Ce serait une chose monstrueuse. Nos pères l'ont vu il y a cent ans. Témoin du désordre, de la profonde corruption et de la barbarie renaissante où le gouvernement du Directoire avait plongé notre pays, en voulant y supprimer l'Eglise, Bonaparte, alors Premier Consul, jetait à la face de ces hommes néfastes cette parole vengeresse, dans sa juste colère : « Malheureux, qu'avez-vous fait de la France ! »

Chrétiens et Français que vous êtes, dites-le nous : qu'est-ce que l'impiété, l'incrédulité et la franc-maçonnerie feraient de notre patrie, si elles parvenaient à accomplir leurs détestables projets ? Le penser seulement me glace d'effroi ! Les erreurs les plus grossières en fait de doctrine, l'immoralité la plus dégradante dans les mœurs, la haine des classes dans la société, les divisions d'intérêt, aucune aspiration vers un idéal supérieur, mais un abaissement continu vers les jouissances matérielles, voilà, mes frères, le spectacle qui ne tarderait pas à affliger nos regards, et dont nous rencontrons déjà la triste réalité partout où l'on est parvenu à empêcher l'action bienfaisante de l'Eglise ; voilà l'état lamentable qu'ils préparent à mon pays, si personne ne leur oppose une résistance victorieuse. C'est donc bien à vous, chrétiens et Français que vous êtes, c'est à vous que s'impose l'obligation de lutter contre ces fléaux désastreux, si vous avez un véritable amour pour votre patrie. Défendez la religion de toutes vos forces ; c'est votre meilleur intérêt.

5. C'est aussi votre devoir le plus pressant.

L'Eglise est votre mère spirituelle, la mère de vos âmes. Elle leur a donné la vie surna-

turelle aux fonts baptismaux ; elle vous a instruits des sublimes vérités qui vous ont appris votre origine, vos obligations présentes, et votre future destinée ; elle vous a nourris du pain eucharistique, Jésus-Christ, présent dans la communion ; elle vous a toujours dirigés dans la piété et dans la vertu avec une maternelle sollicitude ; et quand la mort aura mis fin à votre carrière ici-bas, elle encore, toujours elle, versera sur votre tombe une dernière prière, avec la suprême bénédiction qui vous ouvrira les portes de la béatitude éternelle.

Oui, l'Eglise est vraiment votre mère. Et cette mère, on l'attaque sans cesse ; on l'outrage ; on la réduit à l'impuissance ; on voudrait l'étrangler même, si on le pouvait, et effacer jusqu'à son nom de la face de la terre. Et vous, chrétiens, ses fils véritables, comblés chaque jour de ses bienfaits, vous resteriez immobiles, figés dans une lâche indifférence, en présence de pareils attentats ?

Ah ! si je voyais un misérable insulter ma mère qui m'a porté dans son sein, nourri de son lait, et fait de moi l'homme que je suis, à force de soins et de dévouement ; si je voyais cet homme lever la main sur ma mère, mon cœur bondirait dans ma poitrine, et rien ne pourrait m'empêcher de me précipiter au-devant de ce malheureux pour le repousser, défendre et venger celle à qui je dois tant !

Vous, mes frères, enfants de la sainte Eglise catholique, voudriez-vous la laisser entre les mains de ses ennemis, combattue, opprimée, sans rien tenter pour sa défense ? Non ; je ne puis pas le croire. J'ai trop bonne estime de votre vaillance et de votre filiale loyauté. Vous voudrez tous, maintenant et toujours, venir à son secours. Il me reste à vous dire comment vous devrez vous y prendre pour le faire avec efficacité.

II

1. On attaque l'Eglise dans sa doctrine. Il faut donc défendre cette doctrine.

Pour empêcher l'Eglise de sauver les âmes, l'enfer s'efforce de flétrir les divins enseignements qu'elle leur donne. Il dénature ses dogmes, il raille ses mystères ; il tourne en dérision les admirables vérités que, depuis bientôt deux mille ans, elle prêche au monde. Dans les mauvais journaux que multiplient ses ennemis, dans leurs romans, dans les conférences que des sectaires payés par d'autres sectaires colportent de villes en villes et jusque dans nos villages, leur thèse ordinaire est l'attaque à jet continu contre la doctrine religieuse. Et, comme le mensonge est l'arme empoisonnée dont le venin fait le plus de mal, ils en usent sans relâche.

Ils mentent, quand ils représentent l'Eglise comme une école d'ignorance, incapable de donner à ses enfants l'instruction nécessaire

de nos jours, sans que les succès éclatants remportés par la jeunesse élevée dans le sein de cette Eglise, puissent les faire revenir sur cette fausse imputation. Ils mentent, quand ils répètent qu'elle est un foyer de superstition, dont les dogmes ne peuvent que déprimer et rabaisser les plus nobles facultés de l'homme. Ils mentent, quand ils l'accusent d'être hostile à toutes les libertés légitimes, comme à tous les progrès modernes. Que dirai-je encore ? Ils mentent toujours, quand ils lui reprochent de vouloir dominer la société civile.

Eh bien ! en présence de tant d'accusations fausses, injustes, déloyales et malveillantes, tout chrétien a le devoir de défendre l'Eglise.

Vous connaissez votre religion mieux que ces colporteurs d'impiété, qui ne savent qu'une chose : toujours mentir et mentir encore. Parlez, vous aussi, dans les milieux où vous vivez ; parlez, toutes les fois que vous le pourrez. Rappelez les leçons du catéchisme qu'ils n'ont jamais su ; niez hardiment les mensonges historiques qu'ils débitent partout ; vous serez ainsi certainement dans la vérité.

Mais surtout n'ayez pas peur. C'est leur audace qui fait leur force pour le mal. Ayez-en pareillement pour le bien ; et vous les réduirez au silence.

Puisqu'il le faut, vous principalement qui êtes jeunes, ayez un livre de doctrine un peu développé, un recueil de questions historiques, un résumé de courtes réfutations des objections populaires contre la religion. Etudiez ces pages intéressantes ; vous en trouverez facilement le temps, si vous le voulez sérieusement. Vous pourrez alors répondre aux sottises débitées par ces prétendus savants. Vous démontrerez, sans qu'ils puissent rien objecter, que depuis vingt siècles l'Eglise est la source de l'infaillible vérité ; qu'elle s'est mise à la tête de toutes les vraies civilisations ; qu'elle a été la plus parfaite bienfaitrice de l'humanité ; et que, loin de vouloir opprimer les consciences et asservir les peuples, elle a toujours, la première, proclamé et défendu la plus précieuse des libertés, je veux dire : la liberté des âmes.

Quand on répètera devant vous ces mots qu'on nous a tant de fois jetés au visage pour en faire une sorte de honteux reproche : l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, la dime, le moyen âge, etc., vous saurez et vous pourrez répondre en prouvant à ces beaux parleurs que leurs affirmations, puisées dans des livres hostiles à la religion, ne sont que mensonges et calomnies, pleines de mauvaise foi, qui dénaturent volontairement la vérité pour rendre odieuse la pure et bienfaisante Institution qu'est l'Eglise de Dieu.

Ainsi vous réduirez facilement au silence ces gens de courte science. Si vous ne pouvez les faire taire, du moins vous ôterez tout crédit à leurs ridicules imputations, et vous remplirez

avec un grand mérite le beau rôle de défenseur de l'Eglise.

2. On attaque l'Eglise dans la morale qu'elle impose. Il faut donc défendre cette morale, qui est l'essence même et la raison d'être du christianisme, puisque c'est par la pratique de cette morale, préservatrice et expiatrice, que le genre humain, déchû dès son origine, peut remonter à sa glorieuse destinée, le ciel.

C'est là le thème préféré des impies. Que de sottises haineuses ne débitent-ils pas contre les commandements de Dieu et de son Eglise, contre nos sacrements, la confession, la sainte communion ! Ils s'efforcent de tourner en dérision les choses les plus sacrées ; et, non contents de violer chaque jour les préceptes divins, ils mettent tout en œuvre pour détourner les fidèles de l'obéissance qu'ils leur doivent.

Pourquoi donc, je vous le demande, cet acharnement et ces attaques sans cesse renouvelées contre les préceptes de l'Eglise ?

La raison en est claire : c'est parce que la pure morale de l'Eglise condamne impitoyablement leur fausse morale, qu'ils l'appellent libre-morale, morale indépendante, ou autrement ; c'est parce que l'inébranlable fermeté de ses lois condamne leur orgueil, leur libertinage, leurs vols sacrilèges ; c'est parce que l'Eglise, intrépide mandataire de Dieu, voue à un éternel anathème les libres penseurs et les libres viveurs, les destructeurs de l'indissoluble sainteté du mariage, et tous les partisans de ces abominations vomies sur notre pays par l'enfer et ses suppôts.

Mais vous, mes frères, enfants dévoués à l'Eglise, amis de la justice, de la piété, des bonnes mœurs, de toutes les vertus qu'elle prêche, vous prendrez sa défense, comme de bons fils doivent le faire pour la meilleure des mères. Vous n'agirez pas comme nous voyons faire trop de gens faibles et sans courage. Ils lisent leur journal le matin ; ils y voient que l'Eglise souffre, que les méchants prévalent, que le mal fait des progrès, que le sacerdoce est opprimé, que l'âme des enfants est confisquée, que le nœud des familles est brisé, et le reste. Ce que voyant, ils branlent la tête et ils disent : « C'est bien malheureux ! » Puis ils n'y pensent plus !

Non, non, ce n'est pas ainsi que vous ferez. Votre conduite, brave et énergique, se montrera telle que nous devons l'attendre de vous.

Mais comment ?

Vous obéirez avec une inébranlable fermeté à la loi morale de la sainte Eglise. Vous observerez ses commandements qui sont ceux de Dieu même. Non contents d'offrir à votre Créateur vos prières particulières, vous prendrez part aux prières publiques dans les temples consacrés à son culte. En un mot, vous vivrez votre religion. Quand ses ennemis verront qu'elle est une chose sérieuse chez vous, et que

votre ardente vitalité se confond avec la sienne, ils réfléchiront, ils seront moins hardis à l'attaquer, leurs préjugés s'affaibliront. On en viendra à vous respecter ; et, avec vous, on finira par respecter cette divine religion qui met tant de force et de mérite dans votre vie.

Pour défendre l'Eglise, abstenez-vous aussi des fêtes mondaines et des divertissements profanes auxquels souvent ses oppresseurs convoquent la multitude pour l'étourdir sur les crimes dont ils se rendent coupables. Quand la mère est dans le deuil, comme l'est actuellement l'Eglise, il ne convient pas que les fils se livrent à des joies exagérées, et coupables le plus souvent.

Défendez enfin l'Eglise tant attaquée dans sa morale, en la faisant observer avec une douce, mais inébranlable énergie. Imposez à tous ceux qui dépendent de vous le respect et l'obéissance aux lois religieuses. Vous en avez le droit ; c'est aussi votre devoir. Ne souffrez donc chez vous ni blasphèmes, ni libertinage, ni violation des lois du dimanche et du vendredi. Soyez assurés qu'après quelques résistances peut-être, la sage fermeté de votre vertu gagnera les volontés rebelles. Faites encore tout ce que vous pourrez sur le terrain de la protestation publique. Répandez, dans le milieu où vous vivez, de bons livres, de bons journaux ; multipliez vos efforts pour améliorer la gestion des affaires communes dans leurs rapports avec la religion.

C'est par ces généreux moyens que vous affirmez votre attachement à l'Eglise, et que vous finirez par en imposer à ses adversaires. Jamais la guerre religieuse ne fut plus violente. C'est donc aussi le moment de proportionner la défense à l'attaque, et de pousser la vaillance de votre cœur jusqu'à ses dernières limites, jusqu'à l'héroïsme même, s'il le faut.

3. Enfin, mes frères, on attaque l'Eglise *dans son culte et dans son clergé* ; là encore, il faut la défendre.

Ce m'est une peine profonde de vous rappler les imputations non justifiées, et souvent ignobles, que les ennemis de l'Eglise multiplient contre son culte et ses ministres. Ils dénaturent tout avec une mauvaise foi satanique, grossissent les faits les plus insignifiants, en inventent quand ils n'ont pas pu en découvrir. Jusqu'à nos murs ils étalent leurs diffamations et leurs odieuses caricatures. Ah, oui ! la guerre à l'Eglise est cruelle et sans pitié. Ils ont tourné contre elle le sentiment national, pourtant si foncièrement chrétien jadis ; et plus d'une fois, des larmes me sont venues aux yeux, en entendant de petits enfants, à la sortie de leurs écoles sans Dieu, jeter au prêtre qui passait une insulte dont ils ne comprenaient pas le sens.

C'est à vous, mes frères, qu'il appartient

de défendre votre clergé contre cet excès de méchanceté. Vous avez de nombreuses occasions, que n'a pas le prêtre, de vous mêler à la vie intime et journalière du peuple, de l'aborder sur les places publiques, de le rencontrer dans ses ateliers, ses cafés, ses lieux de réunion. Vous franchissez des portes qui nous sont fermées, et vous êtes en contact continu avec des centaines de personnes que nous ne pouvons pas atteindre. Il faut donc, si vous êtes de vrais chrétiens, que vous profitiez de ces facilités pour défendre l'Eglise et ses ministres.

Vous le pouvez sans trop de peine.

Honorez, plus que jamais, le caractère sacré des chefs de l'Eglise, de son premier pasteur, Notre Saint-Père le Pape, de ses évêques, de ses prêtres et de ses religieux, surtout de ceux qui souffrent persécution pour la cause de Dieu. N'en dites jamais de mal ; votre loyauté vous le défend absolument. Ne permettez pas davantage qu'on en dise en votre présence. Imposez silence avec énergie à ces menteurs effrontés, dont le venin se plaît à salir tout ce qu'il y a de plus respectable. Démentez sans peur ces histoires immondes qu'inventent des cerveaux sans pudeur, pour jeter le mépris sur les représentants de Jésus-Christ : presque toujours vous serez dans le vrai ; et si, par malheur, il s'est rencontré quelque faiblesse, dites qu'il y a assez de vertus, assez de dévouements dans le clergé catholique, pour qu'on puisse l'honorer sans exagération. Ce ne sera pas de la flatterie ; mais, puisque les prêtres ne peuvent sanctifier les âmes que s'ils possèdent toute leur estime, il faut bien que vous travailliez à la leur conserver.

Puis, mes frères, soyez heureux de vous employer dans la société où vous vivez, comme les auxiliaires de l'Eglise. Aidez-la en prenant part à ses œuvres, en lui amenant des adhérents gagnés par vos bons procédés, et en augmentant le nombre de ses serviteurs dévoués. Aidez-la de vos prières, de vos aumônes, des bons exemples de foi active et de pratiques religieuses que vous donnerez. Aidez-la de vos démarches, de vos fatigues, de toutes les industries de votre zèle. Aidez-la sans vous laisser jamais rebuter ni décourager. Si un jour, parmi les indifférents et les tièdes, parmi les impies et les pécheurs, parmi les persécuteurs mêmes, si vous parvenez à éclairer et à ramener ne serait-ce qu'une seule âme convertie, oh ! quelle belle œuvre vous aurez faite, et de quelle magnifique récompense vous serez rendus dignes, devant le Dieu qui est mort pour sauver cette âme !

Mes frères, nous sommes au milieu de la tempête, dans les jours présents. Je n'ai pas besoin de vous le redire ; vous le savez, vous le voyez.

Mais quand, au sein de l'océan, le vaisseau se débat entre la vie et la mort, sous les coups des vents en furie ; quand ses flancs craquent, quand ses bords désordonnés le précipitent du sommet des vagues au fond des abîmes, et préparent à tous une catastrophe imminente, comment se conduit l'équipage ?

Chacun est à son poste ; les matelots luttent avec intrépidité contre les éléments déchainés, pour le salut commun. Le capitaine les commande et dirige leurs efforts. Mais quand il les voit trop faibles pour pouvoir seuls sauver le navire, il fait appel aux passagers, et leur demande de devenir matelots aussi, et d'aider à la manœuvre. Personne n'hésite ; personne ne discute ; chacun travaille vaillamment, jusqu'à ce que le péril ait été conjuré par le dévouement de tous.

Nous sommes au milieu de la tempête. Vous devez donc vous comporter comme ces passagers dans la tourmente qui assaille l'Eglise. Certes elle ne périra pas ; elle a des promesses d'immortalité : il ne faut jamais l'oublier. Mais elle est violemment éprouvée par le cyclone d'impiété qui s'abat sur elle ; et beaucoup de ses enfants peuvent y trouver la mort. A vous donc, mes frères, d'unir vos efforts à ceux de ses ministres pour défendre le navire de Pierre, dont vous êtes les passagers ; à vous de lutter généreusement pour assurer son salut, et le vôtre en même temps.

En qualité d'hommes, de chefs de famille, de citoyens de notre belle France, votre devoir et aussi votre meilleur intérêt vous demandent de le faire ; et j'ai la douce confiance que vous n'y manquerez pas. Vous en trouverez les moyens dans votre attachement à la divine doctrine de cette sainte Eglise, dans votre fidélité à sauvegarder sa morale, et aussi dans votre affectueux respect pour son culte et pour ses ministres tant dévoués au bien de vos âmes.

Jadis, quand l'ennemi envahissait le territoire romain, les consuls jetaient un cri d'alarme : « Accourez tous, peuple romain, à la défense de vos autels et de vos foyers, *pro aris et focis* ! » Le peuple se levait comme un seul homme, luttait intrépidement, et bientôt l'ennemi vaincu repassait la frontière.

Peuple chrétien, en attaquant l'Eglise, on menace vos autels et les temples séculaires qui les abritent ; on menace aussi vos foyers domestiques, puisque, sans religion, il ne peut plus y avoir ni union, ni paix durable, ni bonne éducation ni vrai bonheur au sein de la famille incrédule. Levez-vous donc ; soyez forts ; soyez persévérants dans ce combat soutenu pour la meilleure des causes. Défendez votre Eglise. C'est votre destinée que vous défendrez, et dont vous assurerez la perpétuelle félicité.

O sainte Eglise catholique, la mère de nos

âmes, fille du ciel venue sur la terre pour nous conduire à la patrie bienheureuse, oui, j'emploierai toutes mes forces à te défendre contre ceux qui veulent t'opprimer, et nous faire ainsi un mal irréparable ! Par mes prières, par mes paroles, par mes exemples et mes œuvres, je serai ton défenseur infatigable, jusqu'au jour où, après avoir bien rempli ma tâche parmi les fils de l'Eglise militante, je serai admis dans les joies éternelles de l'Eglise triomphante. Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

V. — La Médaille

Une médaille de plomb. — Il y a quelque temps mourait à Nice, dans la maison de retraite destinée aux Pères des Missions africaines, celui qui l'avait fondée et qui en était le supérieur.

Tout trahissait en lui une haute intelligence, une âme d'une trempe énergique, un cœur excellemment bon. Mais on soupçonnait, à le voir, que sa vie avait eu d'autres commencements, et que sa vocation religieuse était la résultante providentielle de quelque fait extraordinaire.

En 1837, au siège de Constantine, un jeune officier français fut renversé par une balle qui l'atteignit en pleine poitrine.

Surpris de se sentir encore vivant après un pareil choc, il porte la main à la partie frappée et constate, avec une joie facile à comprendre, qu'il n'a rien de brisé. Pouvant à peine croire à tant de bonheur, il se palpe en tout sens et trouve sous ses habits la balle qui l'avait terrassé. Il serre précieusement cette balle, comme une relique, et en se félicitant de la solidité de sa poitrine, il retourne au combat plein d'une nouvelle ardeur.

Mais bientôt il fut arrêté par une seconde blessure à la jambe. Cette fois la blessure fut plus grave ; il fallut l'emporter du champ de bataille. La guérison fut si lente qu'il obtint un congé de convalescence et put retourner en France.

Chose étrange ! En examinant un jour la balle qui l'avait épargné, il y vit l'empreinte d'une médaille que sa mère avait suspendue à son cou pour le préserver du danger. On voit qu'elle avait bien rempli son rôle.

Mais comment avait-elle pu graver son image sur la balle à travers les vêtements, c'est ce que l'officier ne pouvait comprendre.

Vers la fin de son congé, il alla à Paris. Un soir, surpris par une averse près de Notre-Dame-des-Victoires, il entra dans l'église pour y chercher un refuge contre la pluie. Le curé était en chaire, et racontait quelques-unes des

guérisons obtenues par l'intercession de la Sainte Vierge.

L'officier qui l'écoutait d'abord d'un air distrait, devint bientôt plus attentif : ces histoires lui rappelaient la sienne ; et il se disait tout bas : « Ah ! Monsieur le curé, si vous saviez ce qui m'est arrivé, que diriez-vous donc ? »

A la fin, poussé par une force mystérieuse, quand le prêtre se rend à la sacristie, il va le rejoindre et lui dit : — Est-ce que vous croyez à tout ce que vous venez de raconter ?

— Mais certainement, Monsieur, toutes ces histoires sont parfaitement authentiques ; j'ai été personnellement témoin d'un grand nombre d'entre elles, et je tiens les noms de personnes dignes de toute confiance.

— Et vous appelez cela des miracles ?

— Ce sont du moins des faits très extraordinaires, et dans lesquels nous aimons à voir l'intervention de la puissance divine, due à l'intercession de la Sainte Vierge.

— Mais alors ce qui m'est arrivé est donc un miracle ?

Et il lui raconte l'histoire de sa balle, et lui montre la balle et la médaille qu'il portait toujours sur lui comme un talisman.

Que se passa-t-il ensuite entre ces deux hommes ? C'est le secret de Dieu.

Mais ce qui ne fut un secret pour personne, c'est que bientôt après l'officier donna sa démission et se rendit à Rome. Il entra au Séminaire Français et quelques années plus tard il fut ordonné prêtre.

Il voulut alors retourner sur cette terre d'Afrique, déjà abreuvée de son sang. Mais ce ne fut plus le sabre au poing, pour y imposer par la force la domination française. Armé du crucifix, il courut vaillamment porter aux pauvres nègres, des paroles de paix et de rédemption.

Il n'avait point cessé pour cela de combattre pour la France. Car dans les cœurs comme le sien, l'amour de Dieu est inséparable de l'amour de la patrie ; et pour ces peuples gagnés au christianisme par les missionnaires français, la France devient comme une seconde patrie.

Une balle prussienne arrêtée par la médaille de Marie. — Roger de Puibusque fut sauvé miraculeusement de la mort à la bataille de Loigny.

Voici comment le fait est raconté par un de ses amis :

C'était le premier vendredi du mois, 2 décembre.

A deux heures du matin, le P. Doussot, dominicain et aumônier militaire, dit la sainte messe à laquelle communia le général de Sonis avec plusieurs zouaves. Roger de Puibusque fut de ceux-là. Après la messe, il suspendit le chapelet à son cou : il voulait sentir sur son cœur l'image bénie de sa Mère du Ciel.

On sait combien fut terrible cette journée, et quel fut l'héroïsme des zouaves pontificaux qui combattaient sous les plis de la bannière du Sacré-Cœur.

Or, Roger de Puibusque était parmi cette phalange héroïque qui sauva l'honneur de la France. Au moment où il marchait contre les Prussiens, il sentit soudain un coup violent en pleine poitrine, comme s'il avait reçu un formidable coup de poing. Il resta quelques instants sans pouvoir respirer. Il porta la main à son cœur et il sentit sous son doigt la présence d'un corps dur. Mais, emporté par l'élan de ses voisins, il suivit ce torrent humain et ce ne fut que le soir qu'il put se rendre un compte exact de la nature de l'objet. C'était une balle prussienne qui avait été arrêtée par la médaille de Marie. Il recueillit cette balle qui aurait dû lui donner la mort, il baisa avec amour ce précieux chapelet, qui ne le quitta plus, et, à genoux dans la neige, le soir du 2 décembre 1870, les mains rougies du sang ennemi, mais le cœur plein d'amour, il consacra sa vie à Celle qui était doublement sa mère.

L'empreinte d'une médaille. — Monsieur le curé, disait un jour à un aumônier de l'armée de Crimée un officier blessé : vous savez que je ne suis pas dévot, moi !

— Je sais, mon ami, que vous êtes chrétien, du moins.

— Eh bien ! voyez là-haut, sur ma planche, cette balle aplatie ; elle porte l'empreinte de ma médaille !

— Cela ne vous a pas empêché, dit l'aumônier en souriant, d'en recevoir une à la jambe.

— Ah ! à la jambe... Je n'avais pas de médaille à la jambe !

La médaille de Canrobert. — Canrobert avait reçu le commandement en chef de la guerre de Crimée. Sur le point de partir, il alla offrir ses hommages à l'impératrice Eugénie. Sa Majesté, en lui donnant congé, lui remit une petite médaille de la Sainte Vierge, en lui disant : « Général, portez cette médaille avec foi, elle vous protégera. »

Ces paroles, empreintes d'un grand esprit de piété, reçurent leur accomplissement.

Un jour, le général fut frappé en pleine poitrine d'un éclat d'obus, qui devait, sinon le tuer, du moins lui faire une blessure grave. Mais il portait sur sa vaillante poitrine l'image de la Vierge Marie ; et le morceau d'airain qui portait la mort avec lui s'arrêta sur la plaque de la médaille bénite.

Ces détails sont contenus dans une lettre écrite de la propre main du général à l'impératrice pour la remercier.

Sauvé par la médaille. — Une dame catholique de Smyrne, ayant quelques tristes pres-

sentiments au sujet de son fils, le pria, un dimanche matin, de porter à son cou, pour lui faire plaisir, une médaille miraculeuse. Il l'accepta par égard pour sa mère.

Le soir, vers dix heures et demie, il est arrêté, dans une rue écartée, par un voleur qui lui demande de l'argent. Sur son refus, le malfaiteur lui donne un coup de couteau. Le blessé jette des cris, le voleur prend la fuite, un gardien de la rue arrive, étanche le sang qui sort de la blessure : c'est dans cet état que notre jeune homme arrive à sa maison.

Il s'examine alors et s'aperçoit que la médaille qui, au moment du coup, se trouvait à la place du cœur, a été percée d'outre en outre par le couteau : en effet, on y remarque une fente qui est comme une boutonnière.

Le médecin appelé a constaté que le coup eût été mortel, et la mort instantanée, si la médaille n'eût arrêté la pointe du couteau.

La Sainte Vierge l'a sauvée !... — C'était le 21 juin, dans un hameau flamand situé sur une colline le long de laquelle serpente un ruisseau nommé le Ruisseau d'Argent. Une petite fille de vingt mois, commençant à peine à bégayer, mais sachant très bien marcher, sortit de chez elle sans que sa mère en prit souci, habituée qu'elle était à voir l'enfant faire de fréquentes visites à une bonne voisine.

Mais cette fois la fillette veut goûter les charmes d'une longue promenade : elle s'en va trotinant, par un sentier qui la conduit jusqu'auprès du ruisseau, précisément en face d'une passerelle formée simplement de deux planches, sans garde-fou. Le danger dont elle ne peut avoir conscience ne l'arrêtant pas, elle s'engage sur le petit pont, fait un pas et tombe dans l'eau en jetant un cri. Le courant, toujours fort rapide en cet endroit et accru par de récentes pluies torrentielles, a bientôt emporté l'innocente créature.

Cependant le cri de l'enfant est arrivé jusqu'à un homme qui travaillait tout près de là. Pressentant un accident, il accourt ; mais il a beau regarder, il ne voit rien. Il cherche autour de lui dans les hautes herbes, et rien encore. Il avance en suivant le cours du ruisseau, et enfin il aperçoit la pauvrette qu'une épaisse touffe de cresson avait arrêtée providentiellement. Il se précipite dans l'eau, non sans danger pour lui-même, car le fond est très marécageux ; il enfonce jusqu'aux épaules, et finit par retirer la petite fille.

Mais, hélas ! elle ne donnait plus signe de vie. Sa figure était méconnaissable et son corps excessivement gonflé. Alors, sans se déconcerter, notre brave paysan veut essayer de lui donner quelques secours, et, dans sa bonhomie de campagnard, il use de moyens qui, bien loin de conjurer l'asphyxie, suffiraient pour la provoquer : il pend l'enfant par les pieds, la

tête en bas, et il se met à la frapper rudement. Voyant que sa science médicale n'aboutit à rien, il appelle sa femme et lui donne l'enfant pour qu'elle la rapporte à ses parents. « Mais surtout, ajoute-t-il, aie bien soin de la tenir toujours dans la même position. »

Les voisins accourent aussitôt et s'opposent à ce qu'on laisse voir ce petit cadavre à la pauvre mère qu'une impression funeste pourrait tuer. On porte donc l'enfant chez une voisine. Emploi de couvertures de laine, frictions, etc., tout est encore inutile...

Alors les bonnes femmes se mettent à genoux et prient avec grande ferveur plusieurs saints renommés dans le pays afin d'obtenir un miracle, car il y va de la vie de la mère, si l'enfant est perdue. Tout à coup, l'une d'entre elles, ancienne Enfant de Marie, s'écrie : « Mais, j'ai chez moi la médaille de la Sainte Vierge ; je vais la chercher, je la lui mettrai. J'ai entendu souvent raconter par les Sœurs des miracles opérés par l'Immaculée-Conception. »

Elle part comme un trait et revient portant la chère médaille, qui est aussitôt posée sur le petit corps inanimé ; l'entourage se remet en prières, mais son anxieuse attente n'est pas longue. A peine la merveilleuse effigie de notre bonne Mère a-t-elle touché l'enfant qu'on entend un léger soupir ; la poitrine de la petite fille se soulève, sa bouche s'entr'ouvre, et on voit l'eau s'en échapper à flots. Ce n'est dans la chambre qu'un cri, qu'une explosion de joie : « La Sainte Vierge l'a sauvée ! »

Un quart d'heure après, la petite noyée jouait, courait dans la maison comme s'il ne se fût rien passé, mieux même qu'auparavant, car, malade depuis quelque temps, elle semblait sortir de ce terrible accident avec une vie nouvelle. La mère, à qui l'on avait tout raconté, se réjouit d'avoir tenu à mettre son enfant sous la protection de la Sainte Vierge en lui donnant le nom de Marie, et elle ne cesse de répéter : « Oui, oui, c'est la Sainte Vierge qui me l'a gardée ! c'est la Sainte Vierge qui me l'a sauvée ! »

La dynamite vaincue par une médaille. — Le 2 mai, une bombe de dynamite éclatait dans les sous-sols de l'hôtel de Trévise, à Paris, sans produire les effets désastreux que souhaitait sans doute le scélérat qui l'avait jetée. Une descente de police eut lieu bientôt après pour faire une enquête. Voici ce que note à ce sujet Mme la marquise de Trévise.

« Pendant que M. Lozé examinait de près les murs de notre hôtel, il aperçut, placé entre deux pierres, un chiffon blanc que chacun soupçonna aussitôt de renfermer une autre cartouche de dynamite.

« Sans réfléchir au danger qu'il pouvait courir, et que nous aurions d'ailleurs partagé avec lui, M. Bacot, officier de paix, s'empara du

chiffon, l'ouvrit et en retira une médaille en or de Notre-Dame des Victoires. D'où venait cette médaille? Qui l'avait placée là? Depuis quand y était-elle? Autant de questions auxquelles chez moi personne ne put répondre. Et pourtant elle était là, et peut-être et sans doute est-ce à elle que nous devons d'avoir échappé à la mort. Cette chère petite médaille, les agents de l'autorité l'ont emportée, comme c'était leur devoir, mais le Préfet de police m'a promis de me la rendre et je la garderai précieusement comme un doux et touchant souvenir de cette terrible journée. »

Une guérison merveilleuse. — C'était à Punitz, en Pologne. Un homme, âgé de cinquante-neuf ans, nommé Adalbert Wralik, fut amené à l'hôpital, le 9 juillet 1895, à la suite d'une rupture intérieure. On lui fit une opération, mais sans aucun résultat. Des vomissements continuels l'affaiblissaient de plus en plus.

La Supérieure des Sœurs de l'hôpital lui donna une médaille miraculeuse, en lui recommandant de dire : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Elle lui promit même de venir prier tous les jours avec lui, tant elle était touchée de l'état désespéré du pauvre homme et des larmes de sa femme qui ne le quittait pas.

Peu après, les vomissements cessèrent, l'amélioration fut presque subite.

Le lendemain matin, le docteur après avoir vu le malade dit : « Tenez, ma Sœur, ce malade a dû être guéri d'une manière miraculeuse... Nous avons voulu l'opérer, mais il n'y a pas eu moyen... et il va bien. »

Ce monsieur ne savait pas que c'était la médaille qui avait tout fait. Quelques jours après, le 19 juillet, Adalbert Wralik quittait l'hôpital, tout plein de reconnaissance envers la Vierge Immaculée.

La Très Sainte Vierge et les musulmans. — Dans les relations des *Missions d'Orient*, nous trouvons une touchante histoire. Il s'agit d'une rencontre que fait en diligence un Père missionnaire, qui, d'abord mal accueilli par trois musulmanes, finit par leur donner une petite leçon de catéchisme. Voici l'épisode :

« Cependant l'une d'elles portait sur ses bras un enfant en bas âge, qui dormait jusque-là tranquillement ; mais, à son réveil, la vue des figures inconnues l'effraya, et il se mit à pleurer. Pour le calmer, je tirai de ma poche un petit anneau d'acier, et le lui donnai pour s'amuser. En le tirant, je laissai, par mégarde, tomber une médaille de la Sainte Vierge, qui fut aperçue. Aussitôt, toutes les trois se jetèrent sur elle : *Sitti Mariam ! (Madame Marie)* dirent-elles ; oh ! donnez-nous des images de *Sitti Mariam !* »

— Et que voulez-vous en faire?

— Ne craignez pas, donnez-nous-en, nous ne leur manquerons pas de respect ; nous les porterons sur nous, et *Sitti Mariam* nous protégera.

« Et là-dessus, l'une d'elles se mit à raconter comment la Sainte Vierge lui avait déjà guéri son enfant, après qu'elle eut prié dans une église chrétienne. Voyant leur sincérité, je donnai à chacune une belle médaille, qu'elles portèrent à la bouche et au front, en signe de respect. De mon côté, je leur racontai les merveilles opérées par Marie, en particulier à Constantinople, où la Vierge de Lourdes venait de signaler sa puissance par des prodiges éclatants. Ces récits, tout en les intéressant vivement, ne parurent pas les étonner. En effet, le Coran lui-même rend hommage aux privilèges de Marie, et proclame son Immaculée Conception. Ne sera-ce pas un jour par Marie que nous pourrons entreprendre la conversion de ce pauvre peuple musulman? Les miracles qui s'opèrent dans le boulevard même de l'islamisme semblent confirmer nos espérances. »

Marie triomphe des pécheurs les plus obstinés. — Pendant que la libre pensée essaie de tout matérialiser et refuse de croire au surnaturel, des prodiges de miséricorde et de grâce nous enveloppent de toutes parts. Le fait suivant redira, une fois de plus, la puissance de la Vierge immaculée. C'était dans une ville de province, à la fin de l'année 1879. Un des principaux adeptes de la loge maçonnique tombe malade. Eloigné de la religion depuis son enfance, on peut dire qu'il n'avait pas connu le Seigneur ; mais le Dieu de bonté, qui veut non la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, daigna, pour lui ouvrir les yeux, lui envoyer la souffrance.

Les jours passaient, les mois aussi, et le malade était encore bien loin de Dieu. Comment la lumière se fera-t-elle dans cette intelligence? Comment la grâce touchera-t-elle ce cœur endurci? Comment cet homme, qui a passé une vie entière à entraîner des âmes dans l'abîme des sociétés secrètes, reviendra-t-il à Celui contre lequel il s'est révolté pendant de si longues années?

La prière peut tout, la prière remporte la victoire et fait violence au cœur de Dieu. Une âme, inspirée par la Vierge bénie, parvint à faire accepter la médaille miraculeuse. Voilà le trait de grâce, voilà le chemin de Damas. Dès ce moment, une vive lumière inonde le malade, il croit et il croit d'une foi entière, il a tout compris : c'est la vérité catholique dans toute sa grandeur et sa beauté. La médaille a opéré ce prodige, tous les obstacles sont renversés ; il se confesse, et, sur ce lit de mort, avec toute la plénitude de son intelligence, il reçoit sa première absolution, qui

doit être en même temps sa dernière réconciliation avec Dieu. Complètement changé, le vieillard disait : « C'est le premier instant de paix que j'aie goûté depuis l'âge de quinze ans. »

Il ne peut plus aller s'agenouiller au banquet eucharistique, mais Jésus viendra à lui ; il a répondu à la grâce, et le cœur purifié et renouvelé, il reçoit avec humilité et amour Jésus-Hostie ! Quel moment solennel pour une première communion, car cette première communion est aussi la dernière !

Le premier pasteur du diocèse vint lui administrer le sacrement de Confirmation : c'était une nouvelle force et une nouvelle grâce, avant d'arriver au port. Il passa encore quelques jours sur la terre. Après cette résurrection spirituelle, il répétait à ses amis : « Suivez-moi, imitez l'exemple que je viens de vous donner ; vous trouverez dans la pratique de la religion catholique la paix, la joie et le bonheur. »

Ce pécheur converti termina son existence mortelle, la médaille miraculeuse reposant sur son cœur, le crucifix à la main. Le dernier soupir du pécheur transfiguré fut un acte d'amour.

Conversion d'un soldat. — En 1866, à l'hôpital militaire de Palerme, un soldat amputé offrait le triste spectacle de la révolte contre Dieu : et cependant, il allait mourir.

Que faire en cette extrémité ? La Sœur était pleine d'angoisse quand, au moment du pansement, elle fut inspirée de glisser une médaille de l'Immaculée-Conception entre les bandes qui entouraient le moignon du pauvre amputé.

Le lendemain, de grand matin, elle fut plus heureuse qu'étonnée de trouver le blessé tout changé, car elle avait compté fortement sur la Sainte Vierge. Il demandait un prêtre qui lui fut amené aussitôt. Il se confessa, répara publiquement les scandales de sa vie passée et reçut avec piété le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Les quelques jours qu'il vécut encore furent employés à bénir Dieu qui s'était montré si miséricordieux à son égard. L'heureux converti répétait sans cesse à ses camarades : « Voyez comme Dieu est bon ; j'ai commis tant de péchés et il m'a tout pardonné ! »

« **Arrangeons nos petites affaires.** » — Après des malades, il faut se garder de tout ce qui pourrait contrister ou alarmer une âme ; mais il en faut trouver le chemin par des mots du cœur ou par des industries pieuses qui parlent pour nous et mieux que nous. Une médaille qu'on offre ou qu'on a l'air d'avoir oubliée sur le lit du malade, en dit souvent plus qu'un long discours.

L'abbé d'Audiffret le savait bien.

— Qu'est-ce qu'il a laissé là, l'abbé ? de-

mandait un jour à sa femme un ouvrier grincheux, près de passer de vie à trépas.

— Une médaille de la Sainte Vierge ; il dit qu'elle porte bonheur.

— Donne. Si ça ne fait pas de bien, ça ne fera pas de mal.

Le malade touchait souvent sa médaille et la regardait.

Quand l'abbé revint, il lui dit : « Monsieur l'Abbé, je vois où vont vos petites ruses. Vous n'avez pas osé dire au vieux pécheur qu'il fallait se laisser cirer les bottes ; mais elle devait parler pour vous, la petite bonne Mère. Ça, voyez-vous, la Sainte Vierge, ça vaut un bon Dieu pour les pauvres gens. Mettez-vous là et *arrangeons nos petites affaires* ; ça ne fait pas mourir, n'est-ce pas ? »

L'abbé d'Audiffret entendit la confession du malade, et quelques jours après celui-ci mourait entouré de tous les secours de la religion.

Conversion d'un Juif. — Au mois de décembre 1849, les Pères Jésuites donnèrent une retraite au bagne de Toulon.

A leur arrivée ils visitèrent tous les galériens et leur distribuèrent des médailles. L'un d'eux leur dit qu'il voudrait bien en accepter une, mais qu'il était de la religion juive.

— N'importe, lui dit le missionnaire ; promettez-moi seulement de ne point la profaner.

— Je le promets ! répond le malade.

Il l'accepte et la place sous son chevet.

Quelques jours après on prêche pour les malades. Le juif écoute, et une voix intérieure lui dit : « Cette religion-là est la bonne, sans doute ; comment des gens honorables et d'un mérite distingué s'abaisseraient-ils jusqu'à des galériens, si Dieu ne leur inspirait pas un si grand dévouement ? »

Il pense à se faire catholique, mais une crainte l'arrête : « Que vont dire mes camarades, et mes parents surtout, quand, mon temps de peine accompli, je retournerai chez eux ? »

Ses irrésolutions durèrent jusqu'au jour où les missionnaires firent la cérémonie de la Consécration à la Sainte Vierge.

Alors, le pauvre juif cède à la grâce ; il sollicite la faveur d'être instruit et baptisé. Ses désirs sont exaucés, et depuis lors il n'a cessé de parler de Marie, il a porté sa médaille avec joie et respect et il s'est montré admirable par sa résignation et la vivacité de sa foi.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 octobris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 2 novembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégryque de saint Martin. — Après la peine, l'honneur, 769.

Plan de sermon pour la Dédicace. — La maison de famille, 772.

Allocutions de mariage, 773 et 775.

Pour le Premier Vendredi. — XXXIII. Les miséricordes infinies du Sacré-Cœur, 777.

Pour la fête de sainte Catherine. — Le double exemple que donne la Sainte, 778.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie (suite). 5° La médaille (suite), 781.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN

APRÈS LA PEINE, L'HONNEUR

Martinus. hic pauper et modicus, coelum dives ingreditur, hymnis celestibus honoratur.

S. Martin, humble et pauvre ici-bas, est entré dans le ciel et y est comblé de biens et d'honneur.

(Office de S. Martin).

Mes frères,

Lorsque Jeanne d'Arc parut devant ses juges, et que ceux-ci, l'interrogeant, lui demandaient pourquoi le jour du sacre, à Reims, elle avait porté sa bannière devant celle des autres chefs, elle répondit fièrement : « Elle avait été à la peine, il était juste qu'elle fût à l'honneur. »

Cette parole, mes frères, si belle, que nous trouvons sublime, n'était que la traduction d'une autre parole, celle-ci tombée des lèvres du Christ lui-même, sur le chemin d'Emmaüs : « Il a fallu que le Christ souffrit et qu'ainsi il entrât dans sa gloire. *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* » (Luc, xxiv, 26).

Mes frères, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que S. Martin et Jeanne d'Arc avaient le même cœur pour Dieu, le même dévouement à la France ; et vous me permettrez bien d'appliquer à notre grand S. Martin, en cette fête qui commémore, par toute l'Eglise de France, son nom, sa mémoire, ses vertus, ses miracles, sa sainteté, vous me permettrez bien de lui appliquer le mot de Jeanne d'Arc : « Il a été à la peine, il fallait qu'il fût à l'honneur. »

I

Mes frères, S. Martin a été à la peine, et aucune vie, que je sache, n'est plus remplie, plus laborieuse que la sienne. Sans doute, à

l'exemple de Jésus-Christ, il n'a rien écrit, et s'il a parlé, c'est en des entretiens familiers où son âme trouvait des accents qui touchaient les foules, les remuaient, et les gagnaient à la foi, à l'Evangile. Mais il a beaucoup agi, il a beaucoup travaillé ; partout et toujours il a payé de sa personne, allant au-devant de tous les périls, et se jetant, avec une ardeur généreuse, une intrépidité héroïque, dans toutes les luttes, dans tous les combats où l'honneur divin était en cause.

S. Martin, qui était le fils d'un vétéran des armées romaines, fut, comme son père, soldat lui-même, dans sa jeunesse. Mais après quelques années de service où il s'était distingué, malgré tant d'exemples contraires, par sa foi, par la pureté de ses mœurs, et aussi, comme vous le savez, par sa charité, — une charité qui alla jusqu'à le dépouiller, un jour d'hiver, aux portes d'Amiens, d'une moitié de son manteau, abandonnée à un pauvre transi de froid, — il résolut de se faire le soldat de Dieu.

Et, mes frères, il faut bien le dire, voilà le beau titre qui lui convient ; voilà sa gloire ; et dès lors, il est à la peine, parce qu'il ne s'appartient plus et qu'il doit sans cesse batailler pour les intérêts supérieurs de Dieu et des âmes.

Je ne veux pas vous retracer tout au long la vie de S. Martin, je n'en finirais point ; je me contenterai de réunir, de grouper quelques faits qui vous montreront bien à quel degré il poussa toujours le sacrifice, et l'immolation pleine, entière de tout lui-même.

Lorsqu'il sollicita son congé de l'empereur Constant, celui-ci sembla mettre en doute son courage, en insinuant que s'il demandait à partir, c'était par lâcheté, par peur de la bataille. Mais écoutez S. Martin : il repousse fièrement l'injure qu'on lui fait. « Prince, lui dit-il, si vous ne croyez pas à la sincérité de ma religion, eh bien ! demain, seul et sans armes, protégé seulement du signe de la croix, je marcherai sans crainte contre les ennemis. » Et ce qu'il disait, il l'eût fait, si les ennemis, dans la nuit, ne s'étaient dérobés et n'avaient disparu.

Quelques années plus tard, s'étant déjà donné à Dieu, sous la conduite de S. Hilaire, il reçut du ciel, dans un songe, l'ordre d'aller évangéliser son vieux père, sa vieille mère demeurés païens. C'était un rude voyage que celui qu'il entreprenait. En traversant les Alpes, sans doute par le col du Petit-Saint-Bernard, il tomba entre les mains de brigands, qui, pour un peu, l'auraient massacré. Mais lui, tranquillement, leur parla de Dieu qu'ils offensaient, et les menaça de sa justice. L'accent de sa foi et de sa charité fut si puissant sur les mal-faiteurs que l'un d'eux se convertit et se fit chrétien.

Mais, mes frères, prenez-y garde : si méchants, si cruels que soient parfois les hommes, il y a un autre ennemi infiniment plus redoutable, et que S. Martin dut combattre.

Il avait dépassé Milan, quand tout à coup, devant lui, se dressa un personnage à figure sinistre qui, lui barrant le passage, lui cria : « Où vas-tu ? — Où le Seigneur m'appelle. — Eh bien ! sache que partout où tu iras, je serai sur tes pas ; et c'est à moi, à moi, entends-tu bien, que tu auras à faire. »

C'était le démon ; et de fait, Satan, l'irréductible ennemi du Christ, ne cessa jamais de l'inquiéter, de le poursuivre et d'entraver de mille manières son apostolat.

C'est lui, c'est le démon qui fit échouer sa généreuse tentative vis-à-vis de son père, et S. Martin qui devait convertir les Gaules, eut la douleur de le voir rester païen et mourir en idolâtre.

C'est le démon qui excita et mit en fureur les habitants de la ville de Sabarie, et S. Martin, dans son propre pays, parce qu'il prêchait la foi chrétienne, fut maltraité et publiquement battu de verges.

C'est le démon qui, à Milan, ameuta les Ariens ; et ceux-ci accablèrent d'outrages S. Martin, et le jetèrent honteusement hors de la ville.

Sans doute, S. Martin revenu à Poitiers, et ayant retrouvé là le cher asile où son âme aimait à exhaler envers Dieu des prières et des louanges continuelles, goûta pour un temps le calme et la tranquillité de la vie monastique. Mais, je vous l'ai dit, S. Martin était le soldat de Dieu ; et aux soldats, il faut le mouvement, le travail, des expéditions sans cesse renouvelées, la guerre enfin avec ses coups, ses batailles et aussi ses victoires.

Et S. Martin que les suffrages et les acclamations du peuple avaient porté au siège épiscopal de Tours, plus que jamais combattit, comme S. Paul, le bon combat pour la conquête chrétienne des Gaules.

Ah ! c'est alors qu'il fut à la peine. Toujours en marche, parce que toujours il entendait retentir à son oreille la voix qu'avait entendue autrefois le grand Apôtre et qui lui disait : « Venez à nous, et secourez-nous ! *Transiens adjuva nos*, » il allait, sans un jour, sans une heure de repos, par toutes les routes que les Romains avaient tracées, d'un bout à l'autre des Gaules.

Et n'allez pas croire qu'un pareil apostolat fût sans péril. C'était un labeur formidable, un labeur qui nous paraît, à seize siècles de distance, dépasser les forces humaines.

Je ne parle pas de ses jeûnes prolongés, de ses nuits sans sommeil, de ses pénitences, de ses austérités, de ses cilices qui faisaient de son corps un esclave châtié avec une rigueur impi-

toyable. Ne fallait-il pas acheter et payer, non seulement au prix de ses sueurs, mais au prix de son sang, les âmes qu'il arrachait au démon et qu'il apportait chaque jour, comme une riche moisson, comme de glorieux trophées, au Christ son Maître ?

Certes, mes frères, il n'y manqua point, et il fut à lui-même son propre bourreau. Mais avec cela, traqué comme il l'était par le démon, qui attisait dans le cœur des populations païennes, attachées à leurs faux dieux, à leurs superstitions grossières, les flammes de la colère et de la haine, que de fois ne fut-il pas rudoyé, maltraité et menacé de coups qui auraient pu être mortels ! C'est pourquoi l'Eglise chante dans son office, à sa louange, qu'il a mérité la palme du martyre : *Palmam martyrii non amisit*.

Et en effet, mes frères, l'histoire nous le montre, dans ses courses apostoliques, accompagné seulement de quelques disciples tremblants pour sa vie, aux prises avec des pay-sans fanatiques, et qui brandissent déjà sur sa tête des haches meurtrières. Que va-t-il faire ? Va-t-il céder à la foule, se retirer devant ses cris de mort, et laisser debout, comme un défi à la religion qu'il annonce, les temples, les monuments, les autels païens qui déshonorent le sol gaulois ? Va-t-il épargner les arbres, les fontaines, les idoles près desquels s'entretient le culte abominable des faux dieux ? Mais non. C'eût été indigne de lui, indigne de son caractère, de sa mission sacrée.

Tout son sang de vieux soldat bouillonnait dans ses veines, lui cependant si humble et si doux, et il se jetait dans la mêlée, non pas pour porter des coups, mais pour en recevoir. Il affrontait hardiment le péril, n'ayant pour armes que le signe de la croix ; et alors, d'un geste, il faisait crouler, il jetait par terre les monuments élevés au démon ; d'un miracle il apaisait la foule tout à l'heure furieuse, et l'amenait à demander le baptême ; d'une prière jaillie de ses lèvres, et que Dieu entendait, il obligeait les empereurs à respecter en lui la dignité épiscopale dont il était revêtu, et à observer les lois de la justice et de l'humanité.

O l'homme ineffable que ni le travail, ni l'épuisement de ses forces, ni l'approche de la mort n'arrêtaient ! Que lui importait de peiner, de souffrir et de mourir, du moment qu'il faisait l'œuvre de Dieu, et qu'il préparait à Jésus-Christ, dans les Gaules converties, le royaume noble entre tous qui, un peu plus tard, devait s'appeler la France !...

II

Aussi, mes frères, regardez S. Martin à sa dernière heure, à ce solennel moment où sa sainte âme, chargée de mérites, brisant ses

liens et déployant ses ailes, va s'envoler au ciel. Est-ce que ce n'est pas déjà, dans une radieuse et divine lumière de gloire, son apothéose qui commence?

Ses disciples, qu'il était allé visiter à Candes, l'entourent; ils veulent le retenir sur la terre, et lui, toujours tendre, toujours dévoué, toujours prêt à l'action, ne refuse pas de travailler encore : *Non recuso laborem*. Mais l'heure de la récompense était venue; Dieu se penchait déjà vers son serviteur pour l'attirer à lui, pour le faire entrer, parmi les hymnes et les cantiques des anges, dans les joies de l'éternité.

Mes frères, S. Martin avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur; et pour lui, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, l'honneur commença.

Je ne parle pas des gloires du ciel; là-haut S. Martin réunit sur son front la triple auréole des apôtres, des martyrs et des vierges, et j'imagine qu'il est du nombre des saints que Dieu appelle plus particulièrement ses amis, et qu'il comble d'honneurs : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus*.

Mais je parle des gloires de la terre, et vous allez voir comment la France sut honorer S. Martin.

Parmi toutes les gloires d'ici-bas qu'un homme peut convoiter et dont il a le droit d'être fier, il en est une qui est rare et précieuse entre toutes : c'est la popularité; la popularité qui consacre la vertu et les services rendus, la popularité qui dure et s'éternise en quelque sorte sur un tombeau, la popularité qui prend un nom, une mémoire, pour les rappeler sans cesse, par les lettres et par les arts, aux générations qui passent.

Eh bien ! S. Martin est de tous les saints le plus populaire dans notre pays.

Dès que sa dépouille mortelle eut été ramenée à Tours, au milieu d'un concours extraordinaire de peuple, et parmi des chants qui convenaient plus à un triomphe qu'à des funérailles, un oratoire d'abord, puis une basilique furent bâtis sur sa tombe.

Et c'est là que depuis quinze siècles la France se rend en pèlerinage. Sainte Geneviève, la patronne de Paris, une des premières y est allée. Clovis, avant de courber le front sous la main de S. Remi, l'avait courbé devant les reliques de S. Martin, et c'est dans cette pieuse visite qu'il prit l'engagement de se faire baptiser sans retard. Clotilde abritait là son veuvage. Sainte Radegonde y a pris le voile. Les farouches Mérovingiens faisaient là des serments qu'ils n'osaient pas trahir; et le nom de S. Martin suffisait souvent à les amollir et à désarmer leur colère. Ainsi, le roi Gontran avait ordonné la mort de deux de ses leudes coupables de félonie. Grégoire de Tours va le trouver, et l'implore pour eux. — « Non, dit

Gontran, jamais ! — Prince, insista Grégoire, je suis député par mon maître pour obtenir leur grâce. — Et qui est ton maître ? — Saint Martin, » répondit l'évêque. Gontran était vaincu, la grâce fut accordée.

Avec les siècles, la race de nos rois change; mais c'est toujours la même piété, le même culte de S. Martin; et parmi les plus illustres pèlerins, il faut citer Pépin le Bref, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Hugues Capet, Philippe Auguste, S. Louis, Louis XI, François I^{er}.

Les papes eux-mêmes entreprennent le voyage de Tours, et en s'agenouillant devant le chef sacré de S. Martin, l'implorent pour l'Eglise dont ils ont le gouvernement et la charge.

Mais plus encore que les rois, les princes et les papes, c'est le peuple qui vient là, le peuple qui pâtit et qui souffre, et qui a besoin de se consoler et de se réchauffer auprès du cœur compatissant du grand évêque de Tours. Car, il se souvient toujours de sa bonté si accueillante, de ses manières si douces, de sa vie si pauvre et si humble, de sa charité si tendre, de ses miracles si éclatants, et il accourt près de lui. C'est vrai, il n'y a plus là, dans ce tombeau, où tant de larmes ont coulé, que tant de genoux ont pressé, que tant de lèvres ont baisé, il n'y a plus là qu'une poussière et des ossements sacrés. Mais S. Martin y parle encore, il y fait sentir sa vertu, il y manifeste sa puissance par des prodiges qui achèvent de justifier la confiance qu'on a en lui.

Et quand le peuple s'en retourne, il y a dans ses yeux une lueur d'espoir; il est plus résigné, plus patient, et s'il ne doit jamais goûter les joies de la richesse et du pouvoir, du moins il goûte déjà, dans son cœur attendri et consolé, l'espérance d'être associé, un jour, au triomphe du saint qu'il a invoqué et qui, aussi pauvre que lui, a mérité près de Dieu la couronne éternelle.

Et ce n'est pas tout, mes frères; la popularité de S. Martin s'est encore affirmée d'une autre façon. Je vous l'ai dit, le saint évêque a sillonné les Gaules; il n'y a pas une de nos provinces qu'il n'ait traversée et qui n'ait gardé quelque trace, quelques vestiges de son passage. Eh bien ! par toute la France, il y a des milliers de paroisses, d'églises, de villages, de hameaux qui portent son nom ou qui se réclament de son patronage. Par toute la France, il y a des fêtes, des solennités, un culte, une liturgie, des coutumes qui se rattachent à sa mémoire. Par toute la France, on parle de lui, on rappelle ses légendes, on cite ses actions, et il n'y a pas jusqu'à ces jours où nous sommes, avant les brumes et les frissons de l'hiver, qui n'ajoutent d'habitude, sous le gracieux vocable d'*été de la Saint-Martin*, comme un rayon de soleil à l'auréole qui resplendit à son front.

Et pour achever, pour couronner tout cela,

en signe de la foi qu'avait en S. Martin l'ancienne monarchie, c'est sa chape, c'est cette moitié de manteau donnée au pauvre d'Amiens, devenue l'étendard sacré de la patrie, qui accompagnait nos armées dans les combats, et c'est sur elle qu'on prêtait serment, devant la justice royale... Et pour perpétuer tant de souvenirs glorieux, pour rendre impérissable une vie mêlée de si près aux origines mêmes de notre vie nationale, les lettres et les arts se sont unis en des poèmes, des discours, des chants, des hymnes, des monuments, des images, des tableaux qui sont tout à la fois à l'honneur du génie français et à l'honneur de S. Martin.

**

J'ai fini, mes frères ; tout à l'heure, vous viendrez vénérer les reliques de S. Martin, vous en approcherez vos lèvres pour les baiser. Ah ! faites-le avec toute la foi, toute la piété qu'avaient nos pères.

S. Martin est un des nôtres ; la France est son pays d'adoption ; il a vécu parmi nous ; il y porta le manteau et l'épée du soldat, la robe de bure du moine, les ornements et la mitre de l'évêque, et à tous ces titres, son cœur nous appartient, et ce cœur, comme autrefois, bat encore d'affection et d'amour pour nous.

Priez-le donc ; dites-lui avec la voix et les accents de la sainte Eglise : O bienheureux pontife, entré maintenant dans la cité des élus, demeurez avec nous toujours, *mane nobiscum in æternum* ! Demeurez-y pour confondre et ruiner bientôt les sectes impies qui nous oppriment aujourd'hui, pour nous garder le Christ et en faire le roi obéi et aimé de toute la nation !

Et ainsi, mes frères, par vos prières, par vos hommages rendus à S. Martin et qui continuent la longue chaîne d'un culte quinze fois séculaire, vous ajouterez à son honneur, et tout ce qui augmente, tout ce qui grandit cet honneur, soyez-en sûrs, fait rayonner mieux encore l'honneur de la France qui l'a possédé, et dont c'est la gloire unique d'avoir été pétrie, façonnée par lui, et d'être devenue, sous ses auspices, la fille aimée de l'Eglise et le plus beau pays du monde.

PLAN DE SERMON POUR LA DEDICACE

LA MAISON DE FAMILLE

Votre église vous paraît peut-être bien humble et bien modeste, à côté des splendides cathédrales ? Et cependant, elle a pour vous sur les autres un immense avantage : elle est la vôtre. Elle est donc pour vous *la maison de famille* ; aussi j'espère que vous comprendrez facilement vos devoirs envers elle.

I. — L'église est la maison de famille

Entrez dans votre église, car la porte vous est toujours ouverte : vous verrez que j'ai raison de l'appeler la maison de famille.

1^o N'est-ce point ici, près de la porte, le berceau où vous êtes nés à la vie spirituelle ? On vous a amenés à ces fonts baptismaux peu de jours après votre naissance ; et dès que l'eau sainte eut coulé sur votre front, vous êtes devenus les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, les temples de l'Esprit Saint et les héritiers du royaume des cieux.

2^o Les bancs de l'église ne représentent-ils point l'école où vous avez appris à bégayer les premières notions du catéchisme et de l'histoire sainte ? Et le dimanche, groupés respectueusement au pied de la chaire, n'écoutez-vous point les sublimes recommandations que vous fait le prêtre au nom du « Père qui est aux cieux ? »

3^o Un peu plus haut que la chaire, ne voyez-vous pas la table où vous invite avec tant d'amour le Dieu de l'Eucharistie ? C'est là qu'il se plaît à nourrir ses enfants de son mets de prédilection, qui est sa propre substance ; il entretient les forts, il guérit les faibles, il ne refuse rien à ceux qui se présentent.

4^o Enfin l'église n'est-elle pas le refuge où les enfants malheureux viennent se reposer dans leurs peines ? Oui, vous qui souffrez, vous qui géissez, vous qui êtes fatigués du fardeau de la vie, venez ici ! Vous pourrez pleurer à votre aise ; et loin de vous chasser ou de vous décourager, la douce voix de Jésus vous consolera et vous soulagera.

Quel cœur serait assez insensible pour ne pas se laisser toucher par de tels souvenirs ?

II. — Nos devoirs envers elle

Un bon fils tient à la maison de famille ; il fait tout son possible pour la conserver, l'entretenir et l'embellir. Ainsi tout bon catholique doit-il agir à l'égard de son église.

1^o Il doit *la conserver*. Des impies se sont vantés de devenir un jour maîtres de nos églises. Aux catholiques de veiller pour ne point se laisser déposséder ! Il ne faut pas que la maison de famille devienne un jour une caverne de voleurs.

2^o Il doit *l'entretenir*, afin de ne point mériter les paroles de Dieu aux Juifs de l'Ancienne Loi : « Vous avez soin de vos maisons, et vous abandonnez mon temple, vous le laissez sans réparation : c'est pour cela que j'ai envoyé la stérilité, la sécheresse, la désolation dans vos campagnes, que j'ai fait périr vos troupeaux et le travail de vos mains. » (Agg., I, 9-11).

3^o Il doit *l'embellir*. Peut-il y avoir quelque chose de trop beau pour Dieu ? Si certains

vous disent, comme Judas, qu'on dépense trop dans les églises et qu'on ferait mieux de secourir les pauvres, soyez bien sûrs que ceux-là ne parlent que par envie et par avarice : ils ne donnent jamais rien aux pauvres. En revanche, les bienfaiteurs des églises sont de toutes les bonnes œuvres.

Conclusion

Comment les chrétiens dévoués à leur église ne seraient-ils pas bénis de Dieu, qui ne laisse rien sans récompense ? Ici-bas ils trouveront la résignation dans leurs peines, la joie dans leurs travaux, l'honneur dans leurs foyers ; là-haut, une éternité de bonheur.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

Mon cher ami, Mademoiselle,

Il y a quelques années, ici-même, dans cette église en fête, se célébrait un mariage où l'amitié m'avait convié, et où j'étais tout heureux d'apporter mes prières, mes bénédictions et mes vœux.

Vous aussi, vous avez tenu à ce que la même invitation me fût adressée, et c'est de tout cœur que j'y ai répondu, d'autant plus que M. le Curé de P... a bien voulu joindre ses instances aux vôtres ; et en ce moment où il me cède sa place, avec tant de bonne grâce, ce que je souhaite c'est qu'il retrouve, dans ma parole, les grandes et belles leçons qu'il vous eût si bien fait entendre lui-même.

Mon cher ami, Mademoiselle, il y a peu de temps encore, vous ne vous connaissiez pas, et il n'y avait guère de chance que vous dussiez jamais vous connaître.

Mais comme le mariage est une vocation, Dieu qui vous destinait l'un à l'autre, vous a fait vous rencontrer ; et maintenant que vous sentez en vos âmes une affection réciproque, c'est à Jésus-Christ que vous demandez de prendre vos mains pour les joindre et les enlacer, de prendre vos deux vies pour n'en faire plus qu'une seule vie.

Depuis dix-neuf cents ans Jésus-Christ assiste au mariage des chrétiens et c'est toujours lui qui unit, par des liens indissolubles et sacrés, les jeunes cœurs qui s'aiment et qui aspirent à fonder ensemble une famille.

Les Anciens, avec leur grand bon sens, avaient défini le mariage : le don mutuel que se font les époux de tout ce qu'il y a d'humain et de divin en eux : *Juris humani et divini communicatio*. — Pour ce qui est des affaires du temps, les hommes suffisent à tout régler ; mais pour ce qui est du cœur, avec ses délicatesses exquis, avec ses affections infinies, avec ses aspirations saintes, avec ses rêves

d'idéale beauté et d'éternel amour, il n'y a que Jésus-Christ qui puisse y prendre, en y mêlant sa grâce, tout ce qu'il faut pour produire la société conjugale.

Vous l'avez si bien compris que c'est au pied des saints autels, et devant Dieu, que vous entendez vous marier.

Et quand je vous regarde, à cette heure solennelle de votre vie, tout pénétrés d'une foi si vive, inclinés avec une piété si vraie devant la souveraine majesté du Christ ; quand je regarde vos parents si émus, et qui demandent au ciel de vous donner de longs jours de bonheur ; quand je regarde tout ce brillant cortège d'amis, toute cette assemblée si sympathique et qui prie pour vous, et qu'après cela je pense à cet autel où bientôt, parmi les mélodies sacrées, coulera le sang divin qui fait les vierges, mais qui fait aussi les époux, ah ! mon âme s'exalte et je ne puis m'empêcher de redire la parole de l'apôtre saint Paul, avec le même accent de fierté que lui : « Le mariage est grand dans le Christ et dans l'Eglise. *Sacramentum hoc magnum est.* »

Le mariage est grand, mon cher ami ; c'est l'idée que vous vous en faites, et en y entrant vous vous proposez d'en remplir tous les devoirs.

Vous avez, de bonne heure, perdu votre mère ; ses sourires et ses caresses ont manqué à votre enfance et à votre jeunesse. C'est votre père, soldat comme vous, revenu glorieusement de campagnes lointaines où il avait versé son sang pour la France, qui a dirigé votre éducation. C'est lui qui a inculqué en vous ces beaux sentiments de droiture, de loyauté et d'honneur qui vous distinguent. Il avait un idéal qu'il vous montrait sans cesse ; et lui, le vieux soldat, avec son âme ardente, il songeait pour vous plutôt aux revanches de la guerre qu'aux joies de la famille.

Vous lui avez été, jusqu'à la fin, un fils soumis ; vous lui avez pieusement fermé les yeux, et j'imagine qu'à cette heure, du haut du ciel, avec votre mère qu'il a rejointe, tous deux se plaisent à vous bénir, ainsi que la chère compagne de votre vie.

Sans doute, mon cher ami, vous restez, dans l'armée, au service du pays, et ce n'est pas la famille qui devient la vôtre, toute meurtrie encore du coup qui a arraché l'Alsace à la France, qui vous détournera du noble métier des armes. Non, j'en suis sûr. Vous avez une épée, vous la tirerez quand il le faudra, quand l'honneur du drapeau l'exigera ; et qui sait si vous ne serez pas du nombre des vaillants qui, un jour ou l'autre, ramèneront sous nos étendards, voilés encore de deuil, la fortune et la victoire?...

C'est un vœu que j'exprime, et Dieu qui m'entend, le Dieu à qui nous devons Tolbiac et cent autres victoires, Dieu m'y autorise... Et parmi vos chefs, parmi vos frères d'armes

qui assistent à vos noces, et en qui je suis bien aise de saluer le régiment et le drapeau qu'ils représentent, dans toute cette assemblée qui m'écoute, il n'y a personne qui ne tressaille à la pensée de quelque glorieuse journée au soir de laquelle la France triomphante, redevenue la France d'autrefois, pourrait chanter à Dieu dans nos temples un *Te Deum* d'actions de grâces.

Verrons-nous se réaliser d'aussi chères espérances, ces espérances qui, en ces derniers temps, faisaient palpiter nos cœurs, les cœurs de tous les vrais Français? L'avenir le dira. Mais en attendant, vous serez, dans la paix comme dans la guerre, l'homme du devoir, un soldat tenant haut et ferme le drapeau, et en même temps un bon mari et un bon père.

La famille où vous entrez est honorable à tous égards; et vous trouverez dans vos beaux-parents des exemples de travail, de probité et de religion que vous n'aurez qu'à imiter chez vous. Vous y trouverez aussi un père et une mère pleins de tendresse, qui remplaceront pour vous ceux que vous avez perdus.

Aussi, vous n'épargnerez rien pour leur témoigner toute l'affection et toute la piété d'un fils, et pour cela, ce qu'ils vous demandent, c'est de rendre heureuse leur enfant bien-aimée. Ils vous la confient; elle était la dernière qui leur restait au foyer. Demain, après son départ, la maison leur paraîtra bien vide, et ils souffriront sans doute, dans leurs vieux jours, de la solitude où ils devront vivre désormais.

Mais ce qui les consolera et les réjouira, ce sera d'apprendre que vous tenez toutes vos promesses, et que chez vous, dans votre maison tranquille et respectée, à l'ombre de la croix qui la sanctifie, sous le regard des images saintes, et des images aussi des parents et des aïeux disparus, il n'y a que du bonheur, celui que deux époux tendrement unis goûtent ensemble jusque dans les larmes et les épreuves d'ici-bas.

Et puis, vous reviendrez souvent près d'eux, à leur foyer si accueillant, si hospitalier, et en vous revoyant, en revoyant avec vous leurs enfant et petits-enfants, ils se sentiront rajeunir, et dans la langue même du Roi-Pharaon, ils remercieront Dieu de les avoir ainsi bénis, *Ecce sic benedictur homo*.

Dans ce tableau que je viens de tracer, vous avez, Mademoiselle, votre place, et tout ce que je sais de vos belles qualités me fait penser que vous la tiendrez bien.

Si l'homme, comme le dit saint Paul, est la tête, le chef de la femme, *vir caput mulieris*, la femme à son tour est le cœur de l'homme. C'est par le cœur qu'elle commande et qu'elle règne; c'est par le cœur qu'elle sème, autour d'elle, le bonheur à pleines mains.

Vous avez grandi, Mademoiselle, entre un père et une mère qui vous conduisent aujourd'hui à l'autel, et il n'y a pas une vertu que

vous n'ayez pu apprendre à leur école.

Aussi votre mari, dont le nom va devenir le vôtre et à qui vous allez engager votre foi, trouvera en vous la compagne qu'il a rêvée.

Une compagne soumise. Vous vous appliquerez à lui plaire et vous porterez avec lui le poids de la vie. A deux, la croix est moins lourde, et les larmes qu'on verse sont encore du bonheur parce que c'est l'amour qui les répand.

Une compagne dévouée. Vous embellirez sa maison non pas seulement des grâces de votre âge, mais encore du travail de vos mains, afin que tout lui dise, tout lui rappelle chez vous qu'en possédant votre cœur, il possède le plus riche des trésors.

Une compagne croyante et pieuse. S'il y a de nos jours tant de maisons qui fléchissent, qui se désagrègent et qui tombent, c'est que la religion en est absente, et que le foyer ne s'appuie plus à l'autel. Vous chercherez près de Dieu, dans la prière et les sacrements, toutes les grâces qui feront de vous la plus fidèle des épouses et la meilleure des mères.

Voilà, Mademoiselle, ce que vous serez sûrement chez vous; et je vous en félicite par avance. La France et l'Eglise ont plus besoin que jamais de familles où se gardent les nobles traditions de foi, de religion et d'honneur qui ont élevé si haut, jadis, la famille française.

Eh bien ! chers époux, donnez-nous un si bel exemple. Unis aujourd'hui par des liens aussi doux que sacrés, que ce soit entre vous, suivant la magnifique devise des grandes âmes : *A la vie, à la mort !*

C'est notre vœu à tous, parents et amis; c'est la prière ardente de ces prêtres, mes vénérés confrères, que je vois à vos noces et qui sont venus y apporter, en votre faveur, les mérites de leur vie de dévouement et de sacrifice.

Dans une des catacombes de Rome, on a découvert une tombe où reposaient, côte à côte, deux époux endormis ensemble, le même jour; et sur cette tombe était tracée, avec leurs noms, cette courte inscription : « *Semper concordés*. Toujours d'accord. » Deux mots qui disaient bien l'union parfaite et constante de leurs cœurs.

J'aime à penser qu'il en sera ainsi de vous. Si longtemps que vous viviez, vous serez toujours d'accord, *semper concordés*, et dans cette harmonie de vos cœurs et de vos âmes, marchant tous deux la main dans la main, sans vous quitter jamais, à travers tous les sentiers, toutes les routes, tantôt faciles et riantes, tantôt épineuses et malaisées, vous réaliserez le bel idéal que j'ai essayé de vous montrer, et qui est celui d'une famille chrétienne, où le père, la mère, les enfants serrés les uns contre les autres goûtent les mêmes joies, pleurent les mêmes larmes, partagent les mêmes

fatigues, répandent les mêmes prières, et n'aspirent qu'à se retrouver tous, après cette vie et pour jamais, entre les bras et sur le cœur même de Dieu. Ainsi soit-il.

II

Monsieur, Ma chère enfant,

Au moment de célébrer votre mariage, je ne saurais me défendre d'une douce et sainte émotion, et ce n'est pas seulement en moi le cœur du prêtre, c'est aussi le cœur de l'ami qui s'émeut de vous voir, au pied de l'autel, dans cette belle cérémonie de vos noces, où vous apportez tant de foi, de piété et d'honneur, et où vous trouvez autour de vous tant de marques de joyeuse sympathie.

Depuis le jour où l'on a su que vous étiez fiancés, ce n'a été, à votre endroit, qu'un concert de félicitations, et il n'y a eu, dans cette cité, qu'un murmure flatteur pour dire et répéter que c'était bien.

Et en vérité, tout est bien dans votre alliance, et aujourd'hui que vous venez demander à l'Eglise de la consacrer tout à fait, je suis sûr de résumer tous les vœux et toutes les prières dont vous avez été l'objet et qui sont encore sur les lèvres et dans le cœur de toute cette brillante assemblée, en vous disant : Soyez bénis ! Soyez heureux !...

Soyez bénis, car vous êtes des époux chrétiens. S'il arrive trop souvent, de nos jours, qu'on ne voie guère, dans le mariage, qu'un contrat où il suffit que les seules convenances de nom, d'éducation et de fortune soient observées, pour vous, vous avez regardé autre chose.

C'est Dieu, qui, à travers les chances nombreuses que vous aviez de rester étrangers l'un à l'autre, a tout disposé, tout conduit pour que vous vous rencontriez ; et n'est-ce pas un signe manifeste de sa volonté, Monsieur, qu'en venant à L..., la première maison où vous vous soyez présenté soit celle où vous entrez aujourd'hui comme un fils ? Vous y cherchiez un conseil, vous y avez trouvé la compagne de votre vie.

Aussi, à l'heure si grave, si solennelle où vous dîtes, tous deux, arrêter votre choix, c'est à Dieu que vous vous êtes adressés de préférence, et je puis bien le dire, à votre honneur, ma chère enfant, vous l'avez prié avec tant de foi, un tel abandon de vous-même, que votre mariage est l'œuvre du ciel, non moins que de votre propre cœur.

Et après avoir ainsi mis Dieu dans vos confidences et vous être assurés qu'il approuvait vos desseins, voici que vous l'invitez à vos noces, mieux encore qu'autrefois les époux de Cana ne convièrent aux leurs Jésus-Christ ; et il est ici, il emplit cette enceinte sacrée de toute la grandeur de son être infini.

Et qui donc, sinon lui, pourrait vous unir ?

Et comme il fait d'un peu de pain, d'un peu de vin, sa chair et son sang, qui donc pourrait vous changer l'un dans l'autre jusqu'à n'être tous deux qu'une seule et même chair, *erunt duo in carne una* ? Des hommes, alors même qu'ils seraient couverts de la majesté des lois ? c'est impossible. Que les hommes mesurent, qu'ils pèsent les intérêts matériels, qu'ils écrivent dans leurs registres une date, des noms et des chiffres, qu'ils ajoutent une famille de plus à l'Etat qui grandit, c'est tout ce qu'ils peuvent faire.

Mais atteindre le cœur, mais prendre là, à cet endroit profond qui est le meilleur de nous-mêmes, ce qu'il y a de plus délicat, de plus pur, de plus saint dans l'affection humaine, et puis, produire avec cela une société si sacrée qu'il n'y a, pour l'exprimer et la rendre, que l'union de Jésus-Christ et de son Eglise, ah ! Dieu seul en est capable.

Et c'est pourquoi vous lui apportez, en ce moment, vos mains pour qu'il les enlace lui-même dans une douce étreinte, vos cœurs pour qu'il les fonde en un seul, vos serments pour qu'il en fasse le beau cantique de votre amour conjugal. Et c'est en présence de vos parents, de vos amis pénétrés du charme d'un si grand sacrement, c'est en présence des dignitaires de l'Eglise de L..., et de tant de prêtres venus pour ajouter leurs prières aux miennes, c'est parmi les chants sacrés et les marches triomphales des orgues, devant l'autel où le sang de Jésus-Christ va couler pour vous, c'est dans ce magnifique décor où le ciel et la terre semblent mêler leurs caresses, leurs parfums, leurs harmonies, que vous allez vous donner l'un à l'autre, en redisant ensemble cette parole, une des plus émouvantes qu'on puisse entendre sur des lèvres mortelles : « Je suis à toi, tu es à moi, et c'est pour toujours. »

Ah ! chers époux, soyez donc bénis ! Vous avez tourné vos regards et vos espérances vers Dieu, vous avez voulu que sa grâce fût le premier lien de vos âmes, et hier, en communiant ensemble, vous avez fait du corps du Christ comme le divin Viatique de votre nouvelle vie qui commence. Eh bien ! Dieu qui préside à vos noces et les rend si touchantes, ne vous manquera jamais.

Il sera avec vous pour garder votre foyer, et à l'ombre de sa croix y faire fleurir toutes les vertus domestiques. Il sera avec vous pour vous donner des enfants qui empliront votre maison de leurs joyeux ébats et qui, en grandissant autour de votre table, comme les jeunes plants de l'olivier, seront l'honneur de votre nom et la consolation de vos vieux jours.

C'est en songeant à ce délicieux tableau de la vie de famille que l'âme de David s'exaltait, et il chantait, sur sa lyre inspirée, avec toute la poésie du ciel : « Ainsi l'homme sera béni de Dieu. *Ecce sic benedicetur homo.* »

Et comme il n'y a pas de meilleur présage, ici-bas, que la bénédiction de Dieu, je puis bien ajouter maintenant : Soyez heureux.

Soyez heureux, car vous le méritez tous deux.

Vous, Monsieur, vous avez été un fils accompli ; vous avez eu pour votre bonne et sainte mère l'affection la plus tendre, et c'est d'une main pieuse que vous avez essuyé, dans ses yeux, les larmes inévitables et parfois si cruelles de la vie. Pourquoi faut-il qu'elle manque à cette fête de vos noces et qu'un pareil sacrifice s'ajoute à tant d'autres ?... J'imagine cependant qu'elle y trouve encore quelque joie, puisqu'elle l'offre à Dieu pour votre bonheur, et qu'en vous attendant bientôt, elle s'apprête à serrer sur son cœur votre épouse, cette autre enfant que vous lui amènerez et qui doublera l'amour que vous lui portez.

Il y a trois ans, vous veniez à L..., vous succédiez à un homme de bien et à un grand chrétien ; j'ose dire pourtant que vous l'avez remplacé. Vous avez son estime et l'estime de toute la ville, qui apprécie votre intelligence déliée, votre application au travail, une discrétion, une honnêteté enfin qui donne en vous, du notariat, l'impression d'une belle et honorable carrière.

Dès lors, vous serez sûrement un bon mari et un bon père, et tout à l'heure, au sortir de cette cérémonie, quand vous offrirez votre bras et votre cœur à cette enfant devenue votre épouse, elle sera heureuse et fière de s'y appuyer : c'est un bras digne d'elle et fait pour la protéger, c'est un cœur qui bat à l'unisson du sien et qui l'aimera toujours.

N'ai-je pas bien dit, ma chère enfant, et n'ai-je pas exprimé vos sentiments intimes ? Toute jeune encore, en ces jours d'inoubliable souvenir où vous fétiez le Dieu de votre première communion, vous m'avez ouvert votre âme, comme un livre où j'ai pu lire vos beaux serments de fidélité et d'amour ; et depuis lors, il n'y a pas une de vos pensées que vous ne m'ayez confiée. Je vous ai vue grandir dans nos chères écoles où, parmi vos dignes maîtresses, vous ne comptiez que des mères, et parmi vos compagnes, que des amies. Je vous ai vue, dans votre famille, prendre peu à peu le ton, l'allure et les manières d'une jeune fille parfaitement élevée. Ah ! j'en félicite vos parents qui ont si bien su, par leurs exemples plus encore que par leurs leçons, orner votre âme de tant de vertus. De votre père, vous avez la distinction ; de votre mère, l'amabilité ; de tous deux, la foi et les pratiques religieuses. Vous êtes leur unique tendresse ; ils n'ont que vous, et Dieu a permis que vous leur restiez, afin qu'avec votre mari qu'ils aiment déjà comme un fils, vous soyez toujours près d'eux la joie, le rayon de soleil de leur foyer où des deuils encore récents ont jeté des ombres et répandu tant de larmes.

Et maintenant, en choisissant vous-même votre époux, vous avez marqué assez et ce que vous attendiez de lui et ce qu'il pouvait attendre de vous.

Le mariage, institué par Dieu pour compléter l'homme par la femme et fonder la famille, ne saurait être une affaire seulement de raison ou de sentiment ; c'est un idéal, un idéal de sacrifice et de dévouement dans l'amour, et c'est ainsi que vous l'avez compris ; et du moment que vous mettez votre main dans la main de votre mari, c'est une donation complète de tout vous-même que vous lui faites. Votre nom, votre jeunesse, les charmes de votre âge, votre cœur surtout, votre cœur loyal et bon, généreux et pur, il aura tout, et il en jouira comme d'un bien si exquis et d'un trésor si riche que, pour répéter un mot de nos Saintes Ecritures, dût-il aller jusqu'aux extrémités de la terre, il n'y rencontrerait rien de pareil... *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul, et de ultimis finibus pretium ejus.*

Après cela, chers époux, il me semble que j'ai assez justifié le souhait que je vous adressais tout à l'heure et que je vous répète encore de toute mon âme : Soyez bénis ! Soyez heureux !

Et ce souhait, je veux qu'il devienne, en ce moment, sur mes lèvres, une ardente prière. Car je n'oublie pas que Dieu est le Maître souverain de nos destinées. C'est lui qui tient dans ses mains votre bonheur. Et c'est pourquoi, avec vos parents émus jusqu'aux larmes, avec vos amis, avec tous ceux qui vous chérissent et vous aiment, ma voix se fait, pour vous, suppliante ; elle prend les accents du Christ qui va s'immoler sur l'autel, et elle monte, elle s'élève jusqu'au ciel. — O mon Dieu, si, en ces tristes jours, tant de familles parmi nous succombent et périssent, c'est parce que vous n'y êtes plus ; entrez donc et demeurez à jamais dans ce nouveau foyer dont nous posons aujourd'hui la première pierre ! Faites-en un sanctuaire où vous soyez toujours adoré et aimé. Qu'on ne puisse en franchir le seuil sans y respirer la paix, la pureté, l'honneur, le doux contentement des âmes. Mettez-y assez de félicité pour qu'on y voie les bénédictions de votre Providence ; et parce que c'est notre lot à tous de souffrir et de pleurer, mettez-y assez de grâces et de consolations pour que leur amour grandisse avec les épreuves, et qu'en s'aimant toujours davantage, au soir d'une longue vie pleine de mérites, ils se rappellent et goûtent encore, au milieu des leurs, et dans leur cœur attendri, toutes les joies de ce beau jour !... Ainsi soit-il¹.

¹ Nous avons publié seize allocutions de mariage dans la *Prédication* de 1906 ; deux en 1904 ; huit en 1901 ; six en 1900 ; etc.

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXIII

LES MISÉRICORDES INFINIES DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Il n'est pas possible d'épuiser les perfections adorables du Sacré-Cœur. Chaque progrès accompli par nous dans la connaissance de son amour a pour premier effet d'ouvrir devant nos yeux des perspectives nouvelles. C'est l'image affaiblie de ce qui se passera au ciel, alors que nous aurons l'éternité pour approfondir toujours davantage les merveilles de l'Infini.

Aujourd'hui, à l'aide de l'Evangile, efforçons-nous d'étudier les prodigieuses miséricordes du Sacré-Cœur envers les pécheurs. Nous essaierons de les résumer en trois mots : il *épargne*, il *sollicite*, il *attend*.

I

Quand on médite la malice incroyable du péché, on ne peut pas comprendre que Dieu ne le punisse pas sur-le-champ.

N'est-ce pas, en effet, une chose à la fois insensée et odieuse que le péché? Cet être de rien, cette misérable parcelle de vie, perdue dans l'océan des espaces et des âges, qui ose braver la souveraine majesté de son Créateur et de son Maître ! Cet être de rien, Dieu l'a comblé de biens innombrables, et il n'y répond que par la plus perfide des ingratitude ! Cet être de rien, au lieu de confesser son absolue dépendance, le voici qui outrage l'infinie sainteté de son Dieu, en lui préférant le mal !

Ah ! sans doute, à peine aura-t-il consommé son attentat, que la foudre indignée s'échappera d'elle-même des mains du Tout-Puissant, pour châtier le malheureux qui a tout oublié, de ses misères et de ses devoirs !

Mais non ! Dieu ne frappe pas ! Et, pour ne pas frapper, il acceptera que les impies, enorgueillis par leur impunité, mettent en doute jusqu'à son existence !

Pourtant, avec les mauvais anges, il n'a pas agi de même. A peine avaient-ils consommé leur révolte de pensée qu'ils ont été foudroyés, et que ces esprits de lumière ont été précipités dans l'horreur des ténèbres et des désespérances éternelles.

D'où vient qu'il se comporte tout différemment avec les hommes ? Le Sacré-Cœur va nous le dire.

Un jour, lisons-nous dans l'Evangile, Jésus, à travers la Samarie, monte à Jérusalem. Sur son chemin, il rencontre une cité, celle des Geraséniens, qui lui ferme ses portes. En présence d'un tel outrage, Jacques et Jean s'enflamment et demandent un châtiment exemplaire :

— Maître, voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre ?

Mais Jésus s'indigne contre eux :

— Vous ne comprenez pas, leur répond-il, à quel esprit vous cédez, en me parlant ainsi. Sachez donc que le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.

Il sait bien, le bon Maître, que l'enfer est déjà rempli d'anges tombés, et lui seul, parmi les hommes, peut connaître l'épouvante de ce lieu.

Il sait bien aussi quelle est notre faiblesse, faiblesse de notre intelligence, faiblesse de notre cœur, faiblesse de notre volonté.

Il sait bien que nous sommes poussés au mal par un ennemi dont la méchanceté est égalée par la ruse, ennemi qui ne nous laisse jamais en repos, et qui met tout en œuvre pour nous entraîner dans sa chute.

Voilà tout ce que le Sacré-Cœur se rappelle ; et encore, qu'il est mort pour nous ; et en plus, qu'il nous aime ; et c'est ainsi que son amour retient la foudre dans les mains de la justice divine.

II

Il ne fait pas seulement que de nous épargner ; il ne cesse pas de nous solliciter, pour que nous revenions à lui, et par lui au salut.

D'abord, il nous envoie le remords, cette voix mystérieuse qui s'éveille dans les profondeurs de notre conscience pour nous reprocher notre faute, et qui désormais ne nous laissera pas de repos.

Puis, c'est le spectacle des maux que le péché nous attire et qui en sont le premier châtiment. D'où vient que nous sommes devenus tristes et inquiets, soumis à la dure tyrannie des passions, tombés à l'état d'esclaves infortunés du démon ? Autant de pensées qu'il permet, et qui sont autant de stimulants pour refaire en sens inverse, par le repentir, la route que nous avons parcourue dans la révolte.

Cela ne lui suffit pas. Lisez, dans l'Evangile, ces deux paraboles touchantes de la brebis et de la drachme perdues. N'est-ce pas l'image de tout ce que fait Dieu pour regagner les âmes qui l'ont quitté ? Ce berger qui laisse toutes ses brebis fidèles, pour courir après l'unique fugitive dont il vient de constater l'absence ; cette femme qui bouleverse sa maison pour retrouver la pièce d'argent qu'elle a égarée ; c'est bien l'image du Sacré-Cœur, quand il s'éprend de miséricorde pour les pécheurs. On dirait que leur salut devient sa préoccupation exclusive. Voyez ce qu'il a fait dans l'Evangile. Il mange avec les publicains et les pécheurs ; les Pharisiens murmurent ; il leur répond : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades, qui ont besoin du médecin. » Quand Madeleine,

bravant toute honte, est venue, en plein repas, se jeter à ses pieds, il la défend contre les indignations hypocrites des convives, et il la met au-dessus d'eux, à cause des témoignages de respect qu'elle lui a rendus. Enfin, ce qui surpasse tout, ce que nous avons peine à comprendre, il baise les pieds de Judas et il l'appelle : « Mon ami ! » Est-il possible, au Cœur Sacré qui aime les pécheurs, de les solliciter davantage ?

Et qui de nous, en remontant le cours de sa vie, ne rencontrerait pas de semblables circonstances, où Jésus est venu le trouver pour le tirer de ses égarements ?

III

En troisième lieu, le Sacré-Cœur attend, avec quelle patience ! le moment de nous pardonner. On dirait qu'il en guette l'occasion ; toutes les occasions lui sont bonnes pour cela, pourvu qu'il puisse le faire.

Voyez-le qui s'assied, fatigué, sur la margelle du puits de Jacob : c'est bien la parole du *Dies iræ* : « *Querens me, sedisti lassus !* »

Il est seul, pour que personne ne puisse être témoin de ce pardon qui demande à être dit cœur à cœur. Qu'attend-il ?

Ne voyez-vous pas cette femme qui vient de Sichar pour puiser de l'eau ? C'est une pécheresse, et Jésus le sait, lui qui sait tout. Il la confesse, il la pardonne ; elle s'en va heureuse. Quand les apôtres reviennent avec des aliments, leur Maître n'a plus faim. Il s'est assouvi de miséricorde.

Plus tard, c'est la femme adultère qu'on lui amène pour qu'il la condamne. Mais c'est le moment, non de la réprobation, mais du pardon. Il commence par faire honte aux accusateurs de leurs propres infamies, et quand ils se sont éloignés :

— Eh bien ! femme, dit Jésus, qui t'a condamnée ?

— Personne, Seigneur.

— Ni moi non plus, je ne te condamnerai pas ; va en paix, mais ne pêche plus.

La preuve émouvante que tous les instants lui sont bons pour pardonner, c'est qu'il pardonne au milieu même des affres de la mort. Un des larrons, un des criminels qui, de par la haine des Pharisiens, lui font un cortège de honte, est touché de sa sublime résignation. Il rentre en lui-même, et timidement, rendant hommage à cette royauté de douleurs :

— Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi, quand vous serez entré dans votre beau royaume.

Tout de suite, mot sur mot :

— Aujourd'hui, je te le dis, tu seras avec moi en Paradis.

Quelle miséricorde ! Quelle bonté ! C'est une âme pardonnée avec cette précipitation qui dénote une longue attente. Le Christ peut mourir, il a sauvé une âme !

**

Comment pourrions-nous douter de la miséricorde de notre Dieu ? Notre vie, si nous la parcourons du regard, ne recèle-t-elle pas de semblables attentes du Sacré-Cœur, et de semblables pardons ? Et nous ne serions pas conquis à tout jamais par tant d'amour ?

Ne faisons plus à ce Christ l'injure de douter de son Cœur. N'hésitons plus à nous jeter à ses pieds. Donnons-nous à lui, et que ce soit pour toujours ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

(25 novembre)

LE DOUBLE EXEMPLE QUE DONNE LA SAINTE

Veni, sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum.

Épouse du Christ, venez recevoir la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité.

Mesdemoiselles,

Aux pieds du bourreau tout fier de sa besogne inique, la jeune vierge d'Alexandrie râlait son dernier souffle. Mais le fer meurtrier qui lui portait la mort, en brisant la frêle enveloppe de chair qui retenait son âme captive, du même coup la mettait en possession de la vraie vie. Libre, de ce monde vers les cieux l'âme de Catherine prenait son essor, et franchissant les portes éternelles recevait dans la patrie des élus cette double couronne qu'elle avait conquise, de la virginité et du martyre. « Venez, épouse du Christ, chantaient les anges, venez recevoir la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité. »

Triomphante aujourd'hui dans les cieux, à la suivre dans sa gloire sainte Catherine vous invite, Mesdemoiselles, et à venir prendre rang à ses côtés dans la phalange immaculée des vierges ou dans l'armée des martyrs, dans la foule des serviteurs de Dieu.

Et toutes, en effet, envieuses de cette félicité, peut-être aujourd'hui en votre cœur avez-vous résolu, à l'exemple de la glorieuse martyre, de vous signaler au milieu de vos compagnes, d'emporter le ciel d'assaut.

De ce noble désir, Mesdemoiselles, soyez louées ; il n'en est pas de plus grand ni de plus noble ; et fussiez-vous jeunes encore, dans cet âge timide de l'adolescence, comme l'a dit notre poète :

Chez les âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Douce illusion cependant, Mesdemoiselles, dont vous berceriez longtemps votre rêveuse imagination, que cet héroïsme éclatant, né sur l'heure, en un moment subit d'enthousiasme qui passe comme un souffle généreux sur votre

âme aujourd'hui bien disposée ! L'éclair qui jaillit dans le ciel a eu dans les nuages sombres sa lente et longue préparation : ainsi, Mesdemoiselles, les actes généreux. Aussi est-ce en vain que vous tenteriez de reproduire le geste héroïque de sainte Catherine si auparavant vous n'aviez pris soin de le préparer de longue main dans l'obscurité de la vie quotidienne. Car avant de confesser publiquement Jésus-Christ devant ses juges, la sainte d'Alexandrie l'avait confessé au fond de son cœur, à la face du Père qui voit dans le secret, par une *foi vive*, et dans sa vie de chaque jour par une *conduite chrétienne*.

I

Une foi vive, Mesdemoiselles, voilà pour sainte Catherine la source cachée et féconde d'où jaillit, l'heure venue, le grand courage qu'elle fit paraître dans sa mort héroïque.

Elle vit dans un siècle où croire est déjà un acte de courage. Dans son pays une violente persécution sévit contre les chrétiens, et chaque jour la jeune vierge peut entendre raconter le supplice de quelque vaillant soldat de Jésus-Christ. Autour d'elle, un monde d'opinions diverses : d'aucuns, et de l'élite de la société, des penseurs dogmatisent le néant de l'au-delà, parce qu'ils redoutent une justice vengeresse de leurs désordres ; d'autres, pleins de suffisance, affectent l'indifférence à l'égard des graves questions et ne voient guère dans la vie qu'une occasion de s'amuser ; et la grande masse, pourvu qu'elle ait de quoi manger à sa faim et boire à sa soif, est satisfaite et n'a pas d'autre ambition. Cœurs gâtés, comment leur âme serait-elle éprise des nobles destinées ? « Captifs du plaisir, » ils sont « ennemis de la vérité. » La lumière les gêne. Aussi ont-ils en horreur cette nouvelle religion de Jésus-Christ, crucifiante, imposant aux passions une contrainte sévère : ils ont résolu de la faire disparaître de la terre en mettant à mort tous ceux qui la professent.

Au milieu de ce monde, Catherine est chrétienne. Au baptême, elle a reçu l'heureux don de la foi. Elle croit. Mais elle demande à Dieu par de ferventes prières de lui conserver sa foi, de l'augmenter, de l'affermir. Intelligente, curieuse de la vérité, afin de confondre les sages du monde, elle-même va éclairer sa foi aux sources de la Révélation et lui donner un fondement solide. Les manuscrits des Évangiles qui circulent en cachette dans les communautés chrétiennes sont entre ses mains. Elle les lit, les médite, les relit encore, s'en pénètre, s'en imprègne, et à chaque page, à mesure qu'elle avance, elle sent son âme frémir au contact de la vérité et se dépandre des choses de la terre. Car Celui qui est venu éclairer tout homme en ce monde, l'inonde des flots de sa lumière divine et lui donne l'intelligence des choses du ciel. Comme l'apô-

tre S. Jean, celui que Jésus aimait à cause de son cœur pur, là où les autres n'ont vu qu'une ombre, elle entrevoit la lumière, son cœur devine la vérité, et elle s'écrie avec un accent de joie véritable : « *Dominus est ! C'est le Seigneur !* » Ah ! bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! La jeune vierge le distingue clairement à travers les obscurités de la terre. Parce qu'elle a le cœur pur, elle pénètre bien avant dans les choses divines : son œil limpide comme son âme plonge dans la profondeur des mystères ; pour elle, le voile qui dérober à nos yeux la pleine vision face à face se fait de plus en plus transparent, et tandis que son intelligence découvre Dieu dans une plus vive clarté, son cœur s'attache à lui avec une plus grande fermeté. Il devient son amour, sa vie. Sur ses lèvres le *Credo* prend un accent de conviction profonde : ce n'est plus une formule morte, mais l'expression vivante de sa foi, le chant de son espérance et de son amour. Certaine d'être en possession de la vérité, elle méprise les doctrines des sages du paganisme, elle croit fermement, et dans son cœur elle dit à Dieu : « Vienne, mon Dieu, la persécution, si c'est votre sainte volonté ! Je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime par dessus toutes choses, et c'est pour vous seul que je veux vivre et mourir. »

Mesdemoiselles, chaque jour vous redites cette prière, et au baptême vous avez reçu la même foi que sainte Catherine. Par ailleurs, vous vivez en un temps qui ne diffère pas sensiblement de celui où vivait la jeune chrétienne d'Alexandrie : Satan est toujours prince en ce monde. Autour de vous, dans votre ville, peut-être jusqu'au cœur de vos familles, vous rencontrez ce groupe des indifférents qui affectent l'incrédulité, ou bien de ces railleurs au sourire narquois haussant les épaules sur votre dévotion qu'ils tournent en ridicule ; chaque jour vous entendez les calomnies contre la religion, vous êtes témoins des tracasseries infligées aux pratiquants, vous lisez les proclamations de guerre à l'Eglise, et la grande foule, sans nul souci de Dieu, avide de jouissance et de plaisir, se range au parti du plus offrant.

Pour passer sans souillure, sans défaillance à travers ce monde, pour ne point céder, ne fût-ce qu'un instant, au courant d'indifférence et d'irréligion qui passe sur nous, il faut, comme au temps de sainte Catherine, beaucoup de vertu, presque de l'héroïsme.

Eh bien ! Mesdemoiselles, en ces conjonctures, interrogez votre foi et voyez ce qu'elle est, pour savoir ce qu'elle vaut. Est-elle, comme chez sainte Catherine, une conviction énergique et surnaturelle qui a poussé dans votre âme des racines profondes, ou bien simplement une habitude dont l'origine se perd dans le vague et lointain souvenir des leçons du caté-

chisme, une lueur vacillante, un pieux legs des ancêtres, ou encore un rêve poétique imprégné de la douceur tendre d'un âge où vous fûtes meilleures ? Oh alors, Mesdemoiselles, si votre foi n'était plus que cela, ne songez pas à l'héroïsme de sainte Catherine ; il ne serait pas fait pour vous !

Que ferez-vous donc alors, Mesdemoiselles, pour obtenir cette foi vive, profonde, qui inspire les résolutions généreuses, suscite les actes de courage, fait surgir l'héroïsme ?

Mesdemoiselles, la foi est une lumière ; une grâce, un don que Dieu ne refuse jamais à ceux qui demandent avec humilité. Demandez donc et vous recevrez. Demandez une foi vive : « Seigneur, augmentez ma foi ! Seigneur, faites que je voie ! » et Dieu aidant, vous serez capables des plus grandes actions. « Si vous aviez la foi, dit le Sauveur, vous transporteriez les montagnes. »

Cependant, ne l'oubliez pas : cette lumière est le privilège des cœurs purs, et les yeux ne la voient point qui sont voilés par les nuages des passions, celles en particulier que S. Paul appelle « d'ignominie. »

Enfin, cette lumière qui vacille encore, il faut la ranimer au foyer de lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde. Car si votre foi est en souffrance, c'est parce qu'elle n'est pas éclairée, parce que vous ne connaissez pas bien celui qui est la lumière du monde. Quelques passages appris par cœur jadis, quelques fragments lus dans l'office du dimanche, quelques bribes de ses paroles recueillies au pied de la chaire ne vous ont pas livré la pleine lumière. Venez donc à l'école du divin Maître ; venez recevoir et approfondir son enseignement au catéchisme, au pied de la chaire, dans les œuvres de persévérance instituées dans la paroisse, conférences et patronages ; venez surtout mettre votre âme en contact avec lui dans la lecture de l'Evangile. A vos heures de méditation quotidienne, prenez ce petit livre de l'Evangile et lisez-le : c'est là que vous trouverez Jésus vivant, agissant, là que vous vivrez avec lui, et sa douce parole charmera votre âme, captivera votre cœur. Vous le connaîtrez et vous l'aimerez, comme la vierge d'Alexandrie, d'un amour plus fort que la mort, et vous redirez avec elle dans un élan de foi sincère : « Mon Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, pour vous je veux vivre et je suis prête à mourir ! »

II

Prête à mourir ! Sainte Catherine en faisait à Dieu la promesse au fond de son cœur. Mais vainement eût été sa foi si elle n'eût donné des preuves de la sincérité de ses paroles. « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? » Or voici que sur l'heure, sainte Catherine met sa vie en harmonie avec sa foi : ce qu'elle croit dans son cœur, elle le pratique

dans ses œuvres. Une fois la volonté de Dieu connue à son égard, elle s'y conforme, et on la voit au milieu du monde païen, sans se soucier du qu'en dira-t-on, sans crainte d'attirer sur elle les railleries ou les quolibets, ou d'éveiller l'attention des persécuteurs aux aguets, se livrer à la pratique des vertus chrétiennes dans les devoirs de son état, refuser les hommages divins aux idoles, s'humilier dans la prière, parler et raisonner toujours selon l'esprit chrétien, bref, se conduire dans toute sa vie comme une disciple de Jésus-Christ.

Mais un jour, elle est remarquée, dénoncée, arrêtée, traînée devant des juges et mise en demeure de renier sa foi ou de déposer la vie dans la torture. Simplement, elle confesse qu'elle est chrétienne. On lui applique les instruments de supplice : la roue aux dents de fer déchire ses membres délicats. Mais aguerrie par la pratique du devoir quotidien, formée à l'obéissance par cette longue série d'actes obscurs qu'entraîne la foi au Sauveur, elle accepte sans peine ce dernier acte de soumission à la volonté divine. A la suite de Jésus, elle a porté sa croix chaque jour ; comme lui, arrivée au sommet de son Calvaire, par un dernier effort, elle consomme son sacrifice. Son martyre est le digne couronnement de sa vie chrétienne, sur la terre son dernier acte de foi et d'amour.

Mesdemoiselles, pour chacune de vous viendra aussi un jour, éloigné ou prochain, — c'est le secret de Dieu, — où le Maître du monde vous demandera de lui faire, comme sainte Catherine, le sacrifice que maintes fois vous lui avez promis, de votre vie. Il l'exigera non pas peut-être dans des circonstances aussi tragiques, mais qui n'en seront pas moins pénibles pour en être plus obscures. De cruels supplices, suivant toute apparence, ne déchireront pas vos membres dans la torture, mais une longue, pénible, douloureuse agonie, pourra bien abîmer votre corps dans la souffrance. Pièce par pièce, la maladie, avant de faire de vous un cadavre, brisera vos membres, et tandis que la nature suppliera par ses cris le calice de s'éloigner, votre volonté sera-t-elle assez forte pour s'imposer de le boire jusqu'à la lie ? Ah ! Mesdemoiselles, l'heure du grand sacrifice viendra, mais comme sainte Catherine, vous n'aurez le courage de l'accomplir que si, par une longue suite d'efforts, votre âme a été rompue à l'obéissance, à la soumission, que si vous avez fait longuement, à la suite du divin Maître, l'apprentissage du sacrifice.

Or, Mesdemoiselles, la volonté de Dieu se trouve spécifiée pour chacune de vous par les exigences diverses de votre condition, par les obligations différentes de votre devoir d'état. Pour toutes, sans doute, le vouloir divin, les commandements sont identiques ; mais pour chacune la manière de s'y conformer est diffé-

renciée et spécifiée par le devoir d'état. Et c'est là, à la place que Dieu vous a marquée, que vous devez exercer votre foi, faire l'apprentissage du grand sacrifice. Car la foi n'est pas qu'une lumière, elle est encore une vertu, c'est-à-dire une force pour agir, un principe d'action qui nous est donné non seulement pour les heures tragiques, mais pour tout moment. C'est donc en vain que vous vous flattez d'accepter sans murmure la sainte volonté de Dieu quand il vous demandera le sacrifice éminemment coûteux de votre vie, si vous lui marchandez ceux de moindre difficulté qu'il vous demande chaque jour. Au devoir d'état, chaque jour, aguerrissez donc votre âme, la formant à l'obéissance : vous, écolières, à l'étude ; vous, maîtresses, à l'enseignement ou à la surveillance ; vous, ouvrières, au travail de l'atelier ; vous, ménagères, au soin de la maison ; vous, domestiques, au service de vos maîtres ; toutes, à votre besogne. Alors, quand l'heure pour vous sera venue, sans peine, sans murmure, sans hésitation non plus, mais avec la facilité que donne l'habitude et la promptitude que suscite l'amour, à Dieu, comme le dernier acte de votre foi qui consommera l'œuvre de votre sainteté pour entrer dans les cieux, à Dieu vous offrirez le sacrifice de votre vie.

**

Mesdemoiselles, vous voyez qu'on n'atteint pas subitement les sommets de l'héroïsme : *nemo repente fit summus*. La sainteté n'est pas le travail de la dernière minute, mais une œuvre de longue haleine, l'ouvrage de toute la vie. Priez donc aujourd'hui sainte Catherine de vous aider à obtenir de Dieu cette foi vive avec laquelle vous rendrez certaine ici-bas votre vocation, par une vie chrétienne d'efforts persévérants, de sacrifices volontaires, d'héroïsme final. Alors les anges, à l'heure suprême, accueillant votre âme comme l'épouse du Christ, vous présenteront la couronne que le Seigneur vous tient en réserve pour l'éternité. Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

V. — La Médaille (suite)

« Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis ! » — Le 14 avril 1833, arriva à l'hospice d'Alençon un militaire malade, qui venait de l'hôpital de Vitré. Il ne tarda pas à montrer ce qu'il était : irrégulier, impie et d'une grossièreté brutale.

L'aumônier s'empressa de l'aller voir et de compatir à son état de souffrance ; l'ouverture du jubilé fut même pour lui une occasion toute naturelle de lui dire quelques mots de cette grâce extraordinaire, et de l'exhorter tout

doucement à imiter l'exemple des autres militaires qui commençaient à s'y préparer. Mais ce malheureux ne lui répondit que par des grossièretés. L'aumônier n'insista pas et se contenta pendant quelques jours de lui parler de sa santé avec beaucoup d'intérêt : le malade lui répondait à peine et paraissait fort ennuyé de ses visites et de ses paroles.

Les Sœurs de charité, auxquelles cet hospice avait été confié, n'étaient pas mieux accueillies, malgré tous les soins qu'elles lui prodiguaient.

La maladie devenait plus grave, et, voyant que les consolations de la religion lui devenaient plus nécessaires, l'aumônier l'engagea de nouveau à recourir au bon Dieu ; mais il ne lui répondit que par des blasphèmes : « Ah ! oui, votre bon Dieu, il se moque bien de moi ! »

Et, à quelques observations pleines de charité que l'abbé lui fit sur un tel propos, il ajouta : « Il n'aime pas les Français, votre bon Dieu ; vous dites qu'il est bon et qu'il m'aime ; s'il m'aimait, est-ce qu'il me ferait souffrir comme ça ? est-ce que j'ai mérité ça, moi ? »

Ces impiétés excitaient de plus en plus le zèle charitable du ministre d'un Dieu mort pour racheter les pécheurs, et il lui parla avec force de la justice et de la miséricorde du Seigneur.

Le malade l'interrompit bientôt par de nouveaux outrages : « Vous m'ennuyez, laissez-moi tranquille, je n'ai pas besoin de vous ni de vos sermons. » Et il se tourna pour ne plus le voir. Il en agissait de la même manière envers les Sœurs, et il ne savait que proférer les blasphèmes les plus horribles contre la religion et contre les personnes qui lui en rappelaient le souvenir.

On passa quelques jours sans lui parler de religion, mais en redoublant d'attentions et de soins pour tout ce qui pouvait lui faire plaisir ; on n'osait presque plus espérer de le voir revenir à Dieu, car sa maladie empirait beaucoup, et ses sentiments semblaient aussi empirer ; on se bornait donc à prier et à faire prier pour lui.

La Sœur de la salle, qui avait une grande confiance dans la médaille de la très Sainte Vierge, se sentit inspirée d'en attacher une au pied de son lit, et elle le fit. Cependant le malade persévérât dans ses mauvaises dispositions, et s'indignait même de voir que quelques militaires se disposassent par la confession à gagner le jubilé.

Il y avait déjà six jours que la médaille était attachée au pied de son lit, et l'on redoublait de prières pour la conversion de ce malheureux, dont on commençait à désespérer.

Un jour, tous les convalescents étant au salut du Très Saint Sacrement, la Sœur s'approche du lit du malade, détache la médaille et la lui présente, en disant : « Regardez donc cette médaille, mon ami, elle est miraculeuse ! »

je l'ai suspendue à votre lit depuis quelques jours, et je vous ai mis sous la protection de la Sainte Vierge. » Il ne leva pas les yeux, mais déjà la grâce opérait au dedans de lui, car il ne s'irrita point, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'on lui parlait de religion.

La Sœur profita de ce calme pour lui parler des miséricordes du Seigneur, et l'exhorta encore à regarder la médaille qu'elle venait d'attacher au pied du lit, en dedans. Après plusieurs instances, il ouvrit les yeux et y regarda. « Je ne la vois pas, votre médaille, répondit-il à la Sœur, c'est une chandelle que vous venez d'allumer, oui, c'est bien une lumière.

— Vous vous trompez, mon ami, dit la Sœur, regardez bien.

— Mais, j'y vois bien, et certainement c'est une chandelle. »

Etonnée et surprise, mais craignant que la vue du malade ne fût affaiblie, la bonne Sœur lui montra d'autres objets bien plus éloignés, qu'il distingua parfaitement, tout en continuant de voir cette lumière pendant plus d'un quart d'heure. Alors la Sœur lui parla du bon Dieu.

Tout à coup, il se sentit pénétré de crainte et d'amour : « Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis ! s'écria-t-il ; avertissez tout de suite M. l'abbé de venir me confesser. »

En ce moment, un des autres malades ayant prononcé tout haut un blasphème : « Oh ! faites donc taire ce malheureux qui jure, dit-il à la Sœur ; oh ! je vous en prie, faites-le taire. »

Depuis lors, on ne vit plus en lui le même homme. Autant jusque-là il avait été difficile, brutal et scandaleux, autant il devint facile, patient, doux, édifiant dans ses paroles et dans toute sa conduite. Il désira et demanda avec instance les derniers sacrements ; on l'y disposa, et il les reçut avec une foi bien vive. Il souffrait horriblement, et pourtant on ne le vit plus un seul moment manifester de l'impatience ou de la mauvaise humeur.

Ainsi continua-t-il constamment de donner les preuves les moins équivoques d'une vraie conversion ; le calme et le bonheur étaient peints sur son front. La médaille miraculeuse, qu'on lui avait suspendue au cou, venait d'opérer un prodige de plus.

On n'espère jamais en vain en Marie. — Le trait suivant nous a été raconté par une fidèle enfant de Marie.

Il y avait dans notre paroisse, dit-elle, un vieillard de soixante-dix-sept ans, qui faisait marcher de pair les métiers de tailleur et de cabaretier. C'était l'un des plus riches de la paroisse et des plus érudits, ce qui ne veut pas dire grand-chose, mais enfin, il savait assez lire pour repaître son esprit de tout ce qu'il y avait de pis dans les égouts des journaux les plus impies. Sa vie était un scandale, sa maison une école de libertinage ; il professait l'athéisme

et l'immoralité. C'était là que toute notre jeunesse allait faire naufrage. Il parlait beaucoup de religion, mais c'était pour la tourner en ridicule et l'outrager de toute manière. Enfin, depuis quarante ans, cet homme était la peste du pays et le désespoir de tous ceux qui voulaient le bien.

Un de ces jours, c'était dans les derniers jours d'août, le bruit court qu'il est fort malade. Notre curé n'attend pas qu'on l'appelle, il se présente sans façon. Le malade le voit sans peine, mais il l'accueille avec force quolibets et force sarcasmes sur notre sainte religion et ses divins mystères. Le pauvre curé se retira le cœur fort triste. Il vint me conter cela, et m'engagea à aller le voir ; il écrivit à l'Archiconfrérie de la Plafée pour le recommander aux prières des bonnes âmes ; il dit la messe à cette intention, et des *Memorare* furent récités avec grande confiance.

Je montai aussitôt en voiture pour aller lui faire une visite. Pensez si durant la route je récitai des *Souvenez-vous*, et si je chargeai ma médaille de toutes mes recommandations !... Arrivé sur la porte, la bru vint me recevoir. « Ah ! mademoiselle, me dit-elle, n'approchez pas ! il sent si mauvais ! » Je ne sais si l'on redoutait ma visite, mais cet argument ne m'arrêta pas.

Le malade eut l'air très satisfait de me voir ; il me dit combien il était fâché de la peine que je prenais, et me parla de ses souffrances, avec détail. Alors je ne perdis pas mon temps, et, lui montrant ma médaille, je lui dis combien son état me touchait, et que j'avais pensé à lui apporter un talisman merveilleux pour guérir les malades ou calmer leurs douleurs ; qu'il ne s'agissait que de baiser cette médaille de temps en temps, en priant la Sainte Vierge de venir à notre secours. Un peu étonné de mon langage, il prit la médaille, la regarda, la tourna dans tous les sens. Quand je voulus la suspendre à son cou, il se laissa faire sans résistance. Je le priai de la baiser, il le fit aussitôt.

Je croyais avoir déjà remporté la victoire, et je me retirai en disant à Marie : « Je viens de faire tout ce qui était en mon pouvoir, à vous maintenant l'impossible. » Mais je ne fus pas plus tôt partie que ce malheureux se mit à rire de mon cadeau et à dire que tous ceux qui croyaient à toutes ces bêtises-là n'étaient que des imbéciles.

Sur ces entrefaites, le curé se présente de nouveau. « Ah ! monsieur, lui dit cet homme d'un ton railleur, je viens d'avoir une visite. Mademoiselle est venue me voir, elle est bien bonne, mademoiselle. Elle m'a donné quelque chose, une espèce de médaille, qu'elle dit venue de Rome et bénite par le Pape. Ce doit être bien précieux ! Tenez, la voilà : est-elle d'or ou de cuivre ? Elle dit que la Sainte Vierge peut me guérir. Mais moi, je n'y crois pas,

à sa médaille. Elle a voulu l'attacher à mon cou, je l'ai laissé faire ; mais si cela m'embarasse, je m'en serai bientôt défait !... »

M. le curé voulut lui faire entendre raison, il lui parla de se confesser. « Me confesser ! qu'est-ce que cela veut dire ? Moi je n'ai rien fait de mal dans ma vie, si ce n'est de garder quelques morceaux de drap, quand je faisais des culottes, pour les donner à ceux qui en manquaient. D'ailleurs, je n'y crois pas, à la confession.

— Mais, malheureux, lui dit M. le curé, si vous alliez perdre le ciel !

— Je ne veux pas y aller, au ciel : il n'y a que des femmes, des enfants et des imbéciles. Tous les gens d'esprit sont en enfer ; et puis, qu'est-ce que l'enfer ? Vous n'y croyez pas, je pense !... Eh bien ! si vous y croyez, vous êtes un sot. »

Vous pensez quelle dut être la désolation du pauvre curé quand il sortit de là. Il commençait à jeter le manche après la cognée, lorsque enfin, le jour de saint Augustin, 28 août, comme j'allais à la messe, je trouvai mon curé tout radieux : « Mademoiselle, me dit-il d'un air triomphant, je tiens enfin ce pauvre homme ! La Sainte Vierge l'a touché. Il a demandé lui-même à se confesser ; il l'a fait avec beaucoup de larmes ; je lui ai porté le bon Dieu qu'il désirait avec ardeur. Avant de le recevoir, il a fait publiquement sa profession de foi, et a demandé pardon à tout le monde ; je lui ai donné l'extrême-onction. Le voilà maintenant enchanté de son sort, disposé à souffrir ou à mourir comme il plaira à Dieu. »

Je courus aussitôt vers ce brave homme, il me reçut avec bonheur :

— Eh bien ! lui dis-je, en entrant, vous avez reçu une belle visite ! On m'a dit que le bon Dieu lui-même était venu vous voir ?

— Oh ! oui ! me répondit-il, et je suis content. A présent il me tarde de mourir ; et, quand je serai au ciel, soyez tranquille, mademoiselle, je ne vous oublierai pas.

Puis il m'a montré la petite médaille qu'il a serrée sur son cœur, et je suis sortie de là les yeux pleins de larmes, l'âme inondée de joie, toute pénétrée de reconnaissance envers Marie, qui m'apprend tous les jours, par de nouveaux prodiges, à espérer contre toute espérance.

Une conversion. — Une Fille de la Charité écrit d'Alger :

Malgré l'indifférence religieuse qui règne ici, nous avons de bien douces consolations. Cette année, une conversion éclatante obtenue par la médaille miraculeuse est venue réjouir tous nos cœurs.

Un homme d'une trentaine d'années, franc-maçon et impie hors ligne, se mourait de la

poitrine. Il comprit le but de mes visites et fit promettre à sa femme de ne pas laisser approcher un prêtre à ses derniers moments, et répéta plusieurs fois qu'il le lui défendait expressément.

Nous étions désolées de voir cette pauvre âme s'en aller si rapidement vers l'enfer, lorsque l'idée me vint, ne pouvant lui faire accepter une médaille, d'en faire mettre une dans la doublure de l'habit qu'il portait constamment (il ne pouvait rester au lit).

Sa femme le fit. Huit jours après, le prêtre fut reçu comme ami ; quinze jours plus tard, il lui offrit de se confesser, ce que le malade accepta, le priant de lui apprendre ses prières, et enfin il demanda la sainte Communion.

Quelques jours après, il fit de nouveau appeler le prêtre et, sans respect humain, congédia tous ses amis, disant qu'il voulait se confesser encore. Il supplia l'abbé de lui dire si vraiment il pouvait, sans crainte, se présenter devant Dieu. L'abbé lui répondit : « Soyez parfaitement tranquille ; Celle qui vous a arraché aux griffes du démon ne vous abandonnera pas à ce moment. » Puis, lui montrant sa médaille, il lui fit comprendre que c'était à Marie Immaculée qu'il était redevable de son salut. Le pauvre malade se mit à pleurer en baisant sa médaille et fit promettre de la lui laisser dans le cercueil.

Après le départ de l'abbé, il appela sa femme et la supplia de ne plus laisser entrer personne : « Je suis trop heureux, dit-il ; je veux être tout seul avec le bon Dieu et ma médaille pour jouir de mon bonheur. »

Ces pieux sentiments ne diminuèrent pas pendant les huit jours qu'il vécut encore. Il demanda de nouveau la sainte Communion, puis, au moment de sa mort, ayant sa pleine connaissance, il promit à sa femme de la protéger du haut du ciel, de veiller sur ses deux bébés, et il ajouta : « Que je suis content d'aller voir le bon Dieu ! que je suis heureux ! »

Ensuite, levant les yeux au ciel, il sembla voir quelque chose, et s'écria : « Oh ! qu'elle est belle ! » En disant ces paroles, il expira.

Un vieux loup de mer. — Depuis bientôt une année, raconte un vénérable ecclésiastique, je visitais, dans une salle d'hospice, un contre-maître de vaisseau ; il était paralysé des deux jambes.

C'était un causeur intarissable ; sa conversation était goûtée de tous, grâce au récit de ses lointains voyages et à ses connaissances variées. Mais il ne pratiquait pas. Exhortations charitables, attentions délicates, prévenances : tout semblait inutile.

Cependant, Pâques approchait.

La religieuse, directrice de la salle, propose au paralytique une magnifique médaille de

l'Immaculée-Conception, qui est acceptée avec mille remerciements. Marie était dans la place, la victoire de la grâce était facile.

Le lendemain, confiant en l'appui de cette divine Mère, je m'approche et commence une pressante et chaleureuse exhortation. Aussitôt, ce pauvre impotent se redresse, me regarde avec un malin sourire, et me dit avec son franc-parler habituel :

« — Ah ! vraiment, Monsieur l'Abbé, comme vous prenez cela de loin ! Bah ! un vieux loup de mer comme moi, ça se prend tout de suite ; quel jour viendrez-vous me confesser ? »

De ce moment-là jusqu'à sa mort, ce converti de Marie hâta la conversion des autres malades.

Conversion d'un jeune homme. — Un jeune docteur ès-lettres, M. Emile Bandi, de Turin, raconte comment il a été ramené à Dieu par la Vierge de la médaille miraculeuse. Sa relation est datée de Chieri, 16 juillet 1895. En voici quelques traits.

« Un soir, c'était au mois d'avril 1892, je fus initié à la Loge maçonnique *Pietro Micca*, à l'Orient de Turin. J'avais vingt et un ans et j'étudiais les belles-lettres à l'Université royale. Mon passé n'était pas mauvais... Mais, depuis ce triste soir, tout ce qu'il y avait en moi de bon, de pur, d'honnête, fut anéanti. J'arrivais ainsi au mois de décembre 1894.

Depuis quelque temps déjà, cette vie sans frein et sans foi me fatiguait et abreuvait mon âme d'amertume... Mon cœur ne voyait autour de lui qu'un océan de fange... Je cherchais un remède à mes maux, je n'en voyais que dans le suicide...

Sur ces entrefaites, une troupe d'acteurs se proposa de représenter dans un des théâtres les plus fréquentés de la ville un drame sacrilège.

Le drame fut joué au milieu des ricanements des méchants. Pendant ce temps-là les bons catholiques de Turin gémissaient et répandaient leurs prières réparatrices dans l'église de Sainte-Thérèse.

A la fin de la représentation, plusieurs étudiants — et j'étais à leur tête — coururent devant l'église poussant des clameurs, proférant des imprécations et des blasphèmes.

Mais, au même instant, une voix intérieure me dit : « Misérable ! là, dans cette église, il y a tout ce que Turin possède de plus noble, de plus élevé ; et toi, tu hurles ? tu blasphèmes ?... » Et, le cœur percé d'un trait, je courus à la maison. L'écho de ces paroles me poursuivait toujours.

Deux semaines après, le 24 décembre, une Fille de la Charité insistait pour me faire accepter une médaille, dite miraculeuse. Moi, accepter une médaille ! et des mains d'une religieuse... jamais ! jamais !... Je refusai. La bonne Fille de Saint-Vincent ne se découragea

point. Elle avait appris d'un noble personnage, à qui j'avais demandé conseil et secours, mon malheureux état ; elle m'avait cherché, elle voulait faire briller de nouveau en ma pauvre âme les doux rayons de la foi et de la vérité. Fatigues, prières, elle n'avait rien épargné... J'ai su plus tard que sept communautés mandaient ardemment à Marie ma conversion. J'étais toujours obstiné.

Un rude et terrible combat se livrait au dedans de moi ; je n'étais plus seul. Il y avait en moi deux hommes avec des sentiments tout opposés : l'homme dégoûté qui aspire à s'élever, et l'homme de boue qui tend à descendre...

La foi l'emporta... Après une heure de lutte, je pris entre mes mains cette petite et chère médaille, je l'examinai attentivement et, après l'avoir mise dans une de mes poches, je me retirai tout saisi, tout confus.

Et ce que je ne voulais point faire, la Vierge bénie le fit par sa médaille miraculeuse. C'est Elle qui a courbé ma tête si dure ; c'est Elle qui, aux instantes prières de tant de familles religieuses, a fait fondre en larmes mon cœur si corrompu. Elle ramena devant mon esprit égaré les belles années de mon enfance, heureuses des joies de la foi, ces années où je priais, où je croyais, où je goûtais le bonheur.

Que de luttes ! que de larmes ! quelles angoisses ! quelles douloureuses alternatives !...

Et la Vierge Immaculée, celle que j'avais vue représentée sur la petite médaille qui m'avait été donnée par la Fille de la Charité, frappait à chaque instant à la porte de mon cœur : elle voulait le purifier et en prendre possession...

Cinq jours se passèrent ; mes douleurs étaient horribles... je ne me sentais pas le courage de prendre une ferme résolution... La nuit qui suivit la fête de Noël, le démon remporta une nouvelle victoire... je la passai tout entière à lire un roman immoral pour me distraire.

Mais Marie devait enfin triompher.

Peu de jours après, je déposai le lourd fardeau de mes péchés aux pieds du confesseur, avec la simplicité d'un enfant et le ferme propos d'un homme mûr. Les liens de l'excommunication furent brisés, une nouvelle vie commençait.

La Vierge Immaculée, toute belle, toute pure, dont les traits éblouissants répandent une influence virgine, m'a sauvé. Elle a voulu être ma mère ; Elle est mon guide et ma douce espérance... »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1^o novembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 9 novembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le temps de l'Avent. — I. Avoir l'esprit catholique, 785. — II. La religion, 787. — III. La loi morale, 790.

Avis paroissiaux. — Après les travaux de la campagne, 792. — L'assistance aux Vêpres, 793. — La prière du dimanche, 794.

Pour une messe de Sainte Cécile. — La musique et la religion, 795.

Panégryrique de sainte Elisabeth de Hongrie. — L'épouse, 797.

LECTURES POUR LE TEMPS DE L'AVENT

I

AVOIR L'ESPRIT CATHOLIQUE

Adveniat regnum tuum.

Que votre règne arrive.

(Luc, xi, 2).

Mes frères,

Le but de la venue de N.-S. Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'Incarnation et de la Rédemption, c'est le salut du genre humain. Son œuvre lui est chère par dessus tout et il n'épargne rien pour la faire aboutir. Elle fut élaborée dans les conseils divins, réalisée au prix des abaissements de la crèche et des sacrifices de la croix ; elle est continuée par la présence réelle de l'Eucharistie, et elle est propagée sur la terre par le ministère de l'Eglise. C'est l'œuvre, à la fois divine et humaine, du Sauveur.

L'Eglise catholique, héritière et continuatrice de cette grande œuvre du salut du monde, nous montre pendant l'Avent son ardent désir qu'elle s'accomplisse en tous lieux : elle l'exprime dans ses chants, ses prières et ses cérémonies. Avec la même ardeur que les patriarches et les justes de l'Ancienne Loi souhaitaient que la venue du Messie et sa rédemption profitassent à la terre entière, elle appelle de tous ses vœux la réalisation complète de ce grand avènement.

C'est ce souverain désir du salut du genre humain, tel qu'il était dans le cœur miséricordieux de Jésus, qui fait le fond de la liturgie de l'Avent. Il faut prier avec l'Eglise, que dirige l'Esprit divin, et entrer de notre mieux dans ses intentions bienveillantes. De même que le peuple de Dieu sous l'Ancien Testament soupirait après la venue du Messie rédempteur, de même le peuple chrétien sous le Nouveau Testament doit désirer que la venue salutaire du Sauveur s'étende à toute la terre. Le salut du genre humain est un si grand bien !

Les fidèles doivent donc avoir l'esprit catholique et, selon la situation que la Providence leur a faite, prendre part à la sainte entreprise comme des disciples aimants et dévoués du Sauveur, comme des amis de son œuvre, comme de véritables membres de l'Eglise.

I

C'est cet esprit catholique que le divin Maître nous a inculqué dans les trois premières demandes du *Pater* : « Que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! ». La Paternité de Dieu et la Fraternité du Christ y sont si fortement marquées, qu'il est impossible à un vrai chrétien de s'isoler dans la prière et de s'y absorber dans un pieux égoïsme. Il est membre d'une vaste corporation, et l'intérêt du corps entier le préoccupe en même temps que son salut individuel. Aussi la fraternité chrétienne est-elle un des plus beaux spectacles que présente au monde le christianisme bien entendu et bien pratiqué. L'amour du prochain va de pair, dans l'Evangile, avec l'amour de Dieu, ou plutôt celui-ci engendre celui-là et le fait rayonner dans l'esprit et les œuvres des sociétés chrétiennes, sous toutes les formes et dans tous les cœurs. Il répond ainsi aux meilleures aspirations de l'âme contemporaine.

Pendant l'Avent, l'Eglise et ses membres fidèles, qu'elle anime de son esprit, s'unissent pour demander la venue complète du règne de Dieu. Elle voit ces multitudes encore païennes, ces nations qui ont de fausses ou incomplètes religions, qui connaissent peu ou point N.-S. Jésus-Christ, qui n'ont que de rares ou insuffisants moyens de salut, qui sont troublées par le schisme et l'hérésie, qui dorment, selon la forte parole de l'Ecriture, à l'ombre de la mort (Math., iv, 16), et au sein même des nations catholiques ces groupes de pécheurs qui mènent une vie plus ou moins païenne. Elle a le souci de ces âmes, elle soupire, elle prie, elle les appelle. Comme son divin Maître, elle a pitié de la foule : *Misereor super turbam* (Mc., viii, 2) ; car elle a à cœur l'œuvre de Jésus-Christ.

Quand un missionnaire fait dans nos chaires chrétiennes le récit de ses expéditions apostoliques et nous montre, tantôt sous les glaces du pôle, tantôt sous les feux des tropiques, dans les vastes continents ou les îles perdues de l'Océan, ces peuplades à demi sauvages, si longtemps privées de communication avec le monde civilisé, si ignorantes de la vraie religion et de ses inestimables bienfaits, nous nous prenons de pitié pour leur malheureux sort et nous bénissons le ciel qui leur envoie le salut ; mais ne peut-on également gémir sur le triste sort de tant de chrétiens vivant dans

nos pays favorisés de quinze ou vingt siècles de civilisation et de prédication, qui restent indifférents à leurs véritables biens, qui oublient leurs âmes et qui ne se préoccupent que de leurs intérêts matériels? L'Eglise, qui est mère, n'oublie ni les uns ni les autres.

Le voyageur que ses affaires mènent à travers l'Europe ou l'Amérique retrouve sur les édifices religieux le signe aimé de la croix, que nous vénérions depuis notre enfance, et il ressent une parenté de croyance avec les habitants. Mais ailleurs, trop souvent il trouve un autre signe, dans les mosquées et les pagodes : en Orient c'est le croissant des Mahométans, en Extrême-Orient c'est le dragon des Chinois et des Japonais. Là il ne se sent plus en communauté de croyances avec la nation, et il est obligé de se réfugier dans les chapelles ou églises de la mission pour retrouver sa foi. Jésus-Christ ne règne pas sur ces peuples; l'Evangile ne pénètre pas leur législation, la lumière de la révélation n'a pas accès au foyer de la famille, et, sous des dehors parfois brillants, règne une sorte de barbarie morale. Quand donc viendra ce jour, après lequel Jésus soupirait, où il n'y aura plus « qu'un pasteur et un troupeau! » (Jo., x, 16).

Mais sans aller au loin, l'humanité chrétienne n'a-t-elle pas vu surgir dans son sein des associations qui la divisent et qui la persécutent? Nous les connaissons, ces sociétés plus ou moins sectaires, qui ont abusé de l'Ecriture et de la Tradition pour en détourner le sens au gré des passions soulevées et séparer les peuples de l'Eglise; ou qui ont voulu, dans des intérêts nationaux mal entendus, se soustraire à l'autorité religieuse établie par le Sauveur et se régir à part, comme si la question religieuse était une simple question politique analogue aux autres et n'engageant pas nos destinées éternelles! Tous, nous savons qu'il y a un grand nombre de gens qui subissent l'entraînement de l'opinion et du milieu dans lequel ils vivent, sans être assez éclairés pour s'y reconnaître, sans être assez forts pour réagir. « Il y a encore d'autres brebis qui ne sont pas du troupeau; il faut les y amener » (Jo., x, 16), disait Notre-Seigneur. Comment l'Eglise catholique s'en désintéresserait-elle et n'élèverait-elle pas sa voix suppliante pour les ramener aux vrais pâturages? Et comment nous, fils de l'Eglise, l'oublierions-nous?

II

Cependant, mes frères, nous ne devons pas nous borner à des sentiments généraux, si beaux et si généreux soient-ils; nous devons en faire l'application à notre personne. L'œuvre de Notre-Seigneur, si elle nous est chère, doit s'effectuer en nous; ici c'est notre domaine et nous sommes les maîtres du résultat. Nous nous plaignons volontiers de ne pouvoir agir

sur les autres à notre gré et de ne pouvoir les amener à de meilleurs sentiments; nous nous lamentons des obstacles que nos adversaires nous opposent et de l'influence néfaste qu'ils exercent. C'est vrai; mais qui peut disposer de notre pensée, de notre volonté, de notre conscience et de notre amour dans un sens que nous n'acceptons pas? et qui peut nous empêcher de faire de ce domaine réservé le domaine de Dieu? Si chaque personne de cette paroisse le faisait ainsi, le règne de Dieu serait par le fait même établi dans toute la paroisse: preuve que c'est avant tout une affaire individuelle et que chacun peut s'y employer pour son propre compte. Voyez-vous cette multitude de petits domaines qui deviennent, en s'unissant, le royaume de Dieu, et le beau spectacle que la terre chrétienne offre aux regards du Seigneur! Là il vit, il règne, il est aimé et glorifié.

Dans ce but, il faut être ce qu'on appelle des *chrétiens pratiquants*. On est quelquefois étonné, au cours des conversations, de rencontrer en certaines gens des sentiments chrétiens et une retenue de mœurs qui émotionnent agréablement, tout en constatant une inconséquence qui ne s'explique pas, dans la pratique religieuse: ils pensent bien et ils agissent mal, ou plutôt ils n'agissent pas. Nous en trouvons d'autres qui sont des chrétiens intermittents, tantôt marchant d'un pas régulier et tantôt s'arrêtant: ce n'est pas que leur idée ait changé, ni que leur foi se soit refroidie; mais ce sont des gens négligents, que l'occasion tente, qu'un prétexte retient, jusqu'à ce qu'ils se remettent en marche. Voilà deux classes de personnes qui sont en défaut et qui abaissent, par leur abstention, le niveau chrétien de la paroisse.

Ce n'est pas assez pour le but que nous poursuivons d'être des chrétiens pratiquants, il faut de plus affirmer notre personnalité chrétienne. On se plaint de la faiblesse des caractères, du peu de fond qu'on peut faire sur certaines gens, de leurs hésitations et timidités en face des rieurs et des adversaires. Quand il s'agit, non pas des âges encore tendres de l'enfance et de l'adolescence, mais de l'âge mûr, on est en droit d'exiger un peu de virilité chrétienne, et la jeunesse catholique nous offre souvent ce spectacle. Soyons chrétiens comme on est honnête homme, simplement, sans bravade et sans ostentation; mais ne soyons pas des chrétiens honteux, des chrétiens effacés qui ne sont ni amis ni ennemis.

Il faut s'exercer à être ainsi chrétien, non seulement dans le secret de sa demeure et sous les yeux de sa famille, mais encore dans l'ensemble de ses actes et de sa conduite, de même qu'on ne craint pas de paraître juste et honnête dans les transactions commerciales et les affaires publiques. La paroisse est une bonne école à cet égard avec ses œuvres de

religion, d'assistance et d'enseignement, et si elle ne vous suffit pas, le diocèse vous offre ses associations et la France chrétienne ses fédérations catholiques. Quel que soit le mode que vous employiez, développez et affirmez votre personnalité chrétienne. Soyez sûr que vous finirez par imposer le respect, car le caractère chrétien est un beau et bon caractère.

Comment oublier ici le rôle de la femme chrétienne? Un bon nombre mettent, simplement, mais courageusement, leur foi au dessus de tout, ne se laissent arrêter par aucune considération, pratiquent, prient, prennent part aux œuvres de la paroisse et aux œuvres plus générales du diocèse et de l'Eglise. Il est à désirer que cette disposition se généralise et que l'esprit catholique pénètre la masse. N'est-ce pas d'ailleurs le génie de notre race? La part que prend la France aux œuvres de la Propagation de la foi, de la Sainte-Enfance, des Ecoles d'Orient, etc., le rappelle hautement et l'histoire enregistre depuis des siècles *gesta Dei per Francos*, les gestes de Dieu accomplis par les Francs.

Malheureusement, depuis la Révolution l'apostolat de notre pays est double : il s'exerce pour le bien et pour le mal, et nous sommes à la fois l'objet de l'éloge et du blâme des peuples étrangers. L'Eglise s'efforce de maintenir sa « Fille aînée » dans sa voie providentielle, et ne nous ménage ni ses avertissements ni ses encouragements. Prêtez donc votre concours, mes frères, à la sainte cause de Dieu, sans qu'il soit nécessaire de sortir de votre condition, de vos devoirs d'état. De même qu'on s'intéresse à sa patrie pour en partager les peines et les joies, les succès et les revers, de même il faut s'intéresser à l'Eglise, la grande patrie des âmes. L'intérêt même que nous y portons relève notre existence, en étendant nos idées et nos vues, en exaltant notre cœur et nos meilleurs sentiments, en nous faisant vivre d'une vie plus haute et plus générale. N'avons-nous pas de la sympathie en réserve, qui ne demande qu'à être employée?

En tout cas, pour être pratiqué, commençons notre action sociale par la famille, le groupement le plus proche et le plus dépendant de nous. Qu'on soit le fils ou qu'on soit le père, qu'on soit la fille ou qu'on soit la mère, nous sommes tous membres d'une famille et alliés de plusieurs autres. Que les mœurs chrétiennes s'y implantent, on a un foyer chrétien, un domaine plus étendu déjà que celui de notre simple personne, et qui devient une partie plus considérable du royaume de Dieu. Et avec les mœurs chrétiennes, c'est le bon ordre, la paix, l'honorabilité et beaucoup d'autres biens d'ordre moral et religieux. La religion qui fait notre bonheur dans l'éternité le fait aussi en ce monde ; elle a les secrets de la vie présente et de la vie éternelle.

C'est ainsi que nos ancêtres faisaient aux belles époques de notre histoire. Nous n'avons qu'à rentrer dans nos traditions et à les transmettre à nos descendants. Le temps de l'Avent est un temps favorable pour nous en souvenir et écouter d'une oreille plus attentive et d'un cœur plus résolu la parole du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre : *Instaurare omnia in Christo*. Prenons tous, chacun à notre place et dans la mesure de nos moyens ordinaires, prenons part à l'œuvre de la restauration du règne de Jésus-Christ sur la terre. Nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Dieu, de plus avantageux pour notre patrie, de meilleur pour nos paroisses et nos familles. D'un bout du monde à l'autre, les vrais membres de l'Eglise catholique s'en préoccupent, comme jadis les patriarches et les justes de l'Ancien Testament se préoccupaient de la venue du Messie. Ainsi soit-il.

II

LA RELIGION

Credo in Deum, Patrem omnipotentem, Creatorem cœli et terræ.

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.

Mes frères,

Nous ne pouvons passer 20 ans, 40 ans, 60 ans sur la terre, sans avoir des relations avec Dieu. Il est l'Auteur de notre vie, dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel. Il est l'Etre suprême et le souverain Bien : en lui réside la plénitude de la vie, il est le principe de tout ce qui existe, et nous avons reçu de sa Bonté des dons corporels et des dons spirituels. Nous ne pouvons vivre sans religion.

La religion est l'ensemble des relations qui s'imposent entre l'homme et Dieu. De même qu'il y a des rapports établis entre les enfants et les parents, entre les citoyens et la patrie, entre les hommes et l'humanité considérée comme une société dont nous faisons partie ; de même il y a des rapports nécessaires entre la créature et son Créateur. Ces rapports ne sont pas des choses arbitraires, mais ils ressortent de notre nature intelligente et raisonnable et influent sur toute notre conduite morale. Ils ont donc pris une forme déterminée et l'on ne dit rien de trop en parlant des droits de Dieu et des devoirs de l'homme.

I

Mes frères, si l'on considère l'idée religieuse en elle-même, on peut dire qu'elle a toujours existé depuis qu'il y a des créatures intelligentes ; aussi la trouvons-nous en exercice dès l'origine de l'humanité, ainsi que l'attestent la Bible et les plus anciens livres. Mais si l'on considère la religion au point de vue de

son histoire en ce monde, on doit dire qu'elle n'est pas apparue dans sa complète manifestation dès le commencement et qu'elle a pris, au cours des siècles, des accroissements successifs, comme le soleil qui n'apparaît tout d'abord qu'à son aurore, puis monte dans le ciel jusqu'à ce qu'il atteigne son midi pour répandre tous ses feux.

La religion a donc son histoire. Indépendamment de la religion naturelle, c'est-à-dire de la vérité religieuse telle que la raison de l'homme peut la découvrir et la pratiquer, la révélation primitive se manifeste avec Adam et les Patriarches. Déjà on attend le Sauveur du monde, car nos premiers parents Adam et Eve ayant dérangé par leur désobéissance le plan divin et portant dans leurs flancs les destinées de la race humaine, le Dieu des miséricordes s'est proposé de relever l'homme de sa chute, et il a restauré son œuvre sous une forme appropriée à notre nouvel état. Le sacrifice, qui honore et expie, apparaît avec Abel, Noé et Abraham, pour ne citer que des exemples connus. La lignée des vrais « fils de Dieu » (Gen., vi, 2), qui est celle des Patriarches, se détache visiblement sur la masse de l'humanité devenue nombreuse ; et la grande espérance traverse les siècles à mesure qu'ils se déroulent et que les générations se succèdent.

C'est le temps où l'on honore le Créateur du ciel et de la terre, où l'on célèbre les merveilles qu'il a répandues dans la création, où l'on pratique la loi morale inscrite dans le cœur de l'homme, où l'on demande la bénédiction du ciel sur les troupeaux et les moissons, où l'on offre au Seigneur les prémices des champs et de l'industrie en lui rendant le culte de l'adoration et de l'action de grâces, où le sacrifice sanglant des animaux se mêle à la prière et aux expiations. L'idée religieuse que représente cette phase de la civilisation n'a point cessé, mais elle s'est transformée.

Avec Abraham, l'alliance du Seigneur avec l'homme prend une forme plus déterminée, et à pour signe la circoncision. Le peuple de Dieu, issu d'Abraham, Isaac et Jacob, grandit au milieu des nations et possède la Terre Promise. C'est la portion saine de l'humanité, que l'idolâtrie n'a pas atteinte et qui garde dans le monde le culte du vrai Dieu, en même temps que la tradition de la révélation primitive et l'espérance de la venue du Sauveur. Reportez-vous par la pensée au temps où l'homme, « ayant corrompu ses voies » (Gen., vi, 12), et divinisé ses passions, la terre était couverte d'idoles et offrait son encens aux faux dieux. Une nation seule fait exception et, à ce titre, elle occupe une place à part dans l'histoire de la vraie religion.

Au sein de ce peuple Dieu fait la seconde révélation sur le mont Sinaï et la confie à Moïse, son chef et son libérateur ; car les Hé-

breux sont sortis de la servitude d'Egypte et s'avancent à la conquête de la Terre Promise. Le peuple de Dieu succède aux Patriarches et continue leur rôle providentiel dans le monde, en vue de l'avenir qui nous est réservé. La majesté divine, le bienfait de la création, la pratique du Décalogue, le culte du vrai Dieu et l'exercice de la vraie religion, l'espérance du Messie, tout reluit dans la législation de Moïse et pénètre les institutions du peuple auquel est confié le dépôt de la révélation. Les Prophètes redisent ces enseignements et cette promesse, l'éclairent, donnent par avance le signalement du Messie, précisent les circonstances et l'époque de sa venue, et entretiennent l'espérance d'Israël. David dans ses psaumes donne une voix à ces enthousiasmes ; il chante sur sa harpe les bienfaits dont le Très-Haut a favorisé sa nation et célèbre les merveilles dont il l'a honorée depuis la sortie d'Egypte. La promesse prend corps, et c'est au sein du peuple de Dieu, dans la tribu de Juda, puis dans la famille de David qu'elle se fixe.

Alors redoublent les aspirations de la nation sainte et les soupirs des justes d'Israël : *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum !* (Is., xlv, 8). La grande supplication pour la venue du Sauveur s'exhale de l'âme de ce peuple, sous l'inspiration de l'Esprit divin qui l'anime et la répand ; et la terre s'unit au ciel dans la sainte entreprise du salut du monde. O cieux, laissez tomber la céleste rosée de votre grâce et envoyez le Juste d'Israël ! Venez, venez, divin Messie !

Cependant les aspirations des patriarches, des prophètes, des fidèles de l'Ancien Testament se concentrent dans la Vierge prédite, dans la femme prédestinée, par l'entremise de laquelle va s'accomplir la venue du Messie. Avant même qu'il soit au monde, elle s'écrit : « Mon âme glorifie le Seigneur, car il a fait en moi de grandes choses, comme il l'avait dit à nos pères, à Abraham et à sa postérité. » L'aspiration de l'Ancien Testament atteint sa plus haute intensité en Marie et sa réalisation dans le mystère de l'Incarnation.

Il fut un temps où les chrétiens étaient familiarisés avec l'histoire sainte et où il eût été superflu de vous faire entendre ces récits ; il n'en est plus de même de nos jours, et nous manquerions à notre mission en les passant sous silence. Puissent-ils vous aider à entrer dans la pensée de l'Eglise !

II

Mes frères, après ces souvenirs historiques, revenons à l'idée religieuse. Cette étude n'est pas moins importante que l'autre et ne nous sera pas moins utile.

Quatre relations essentielles nous rattachent à Dieu, notre principe et notre fin ; de là quatre devoirs nécessaires auxquels nous ne pou-

vous nous soustraire sans injustice, et qui forment le fond de toute religion, digne de ce nom.

La grandeur de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa bonté et ses autres attributs nous imposent le devoir de l'adoration. A la Divinité appartiennent les honneurs divins et notre culte suprême. Toute créature raisonnable doit reconnaître sa suprématie, son souverain domaine sur tout ce qui existe : sur les êtres inanimés, qui ont en partage l'existence et les propriétés qui les distinguent ; sur les êtres animés, qui participent aux bienfaits des êtres inférieurs et qui ont reçu le don de la vie, tels que les végétaux et les animaux avec leurs espèces variées ; enfin sur les êtres intelligents, qui sont doués, en outre, de la raison et de la libre volonté et qu'on appelle les anges et les hommes. Ne pas reconnaître que le Créateur est le maître du ciel et de la terre, c'est nier les droits de l'ouvrier sur son ouvrage, de l'auteur sur son œuvre, de l'artiste sur ce qu'il a produit ; par conséquent c'est manquer à l'un de nos devoirs essentiels et nous mettre dans une fausse relation avec le Seigneur. Il est évident que le Tout-Puissant, en nous faisant participer dans une large mesure à ses dons, n'a pas perdu son droit radical de propriété et que nous ne les possédons pas en pleine indépendance.

Les dons auxquels le Seigneur nous a fait une si belle part, puisque l'homme participe dans sa nature corporelle aux qualités des créatures inférieures telles que les minéraux, les végétaux et les animaux, et qu'il participe dans sa nature spirituelle aux qualités des créatures supérieures telles que l'homme lui-même et les anges ; les dons de Dieu, dis-je, nous imposent le devoir de la *reconnaissance*. Ne pas rendre à Dieu le tribut de la louange, de l'action de grâces, de la gratitude, c'est manquer à l'un de nos devoirs essentiels et vivre dans une fausse relation avec le Seigneur tout-puissant et tout plein de bonté.

Dieu est non seulement l'auteur, mais également le conservateur de la vie et de tout ce qui existe. Sa Providence se traduit par les lois qu'elle a données au monde et qui maintiennent toutes les créatures dans l'existence, chacune selon son espèce et les dons qu'elle lui a départis. Son souverain domaine et sa paternelle vigilance s'exercent sur les minéraux qui composent le sol qui nous porte, sur les plantes qui le revêtent, sur les moissons et les fruits qu'il produit avec une inépuisable fécondité, sur l'air que nous respirons, sur l'eau qui nous rafraîchit, sur le soleil qui nous éclaire, sur le feu qui nous réchauffe, sur les saisons qui se succèdent, sur le jour et la nuit qui partagent notre existence. Ils ne s'exercent pas moins sur le cours de notre vie, sur notre enfance et notre jeunesse, sur notre âge mûr et sur notre vieillesse, sur notre santé et nos maladies, sur

nos aliments et nos remèdes. Son influence peut être niée, elle n'en existe pas moins et suit l'humanité dans ses développements, au cours de son histoire et de ses générations successives. Notre vie intellectuelle n'en est pas moins affectée ; la vérité et l'erreur, le vice et la vertu, le bien et le mal, le bonheur et l'infortune, la récompense et le châtement sont en rapports constants avec l'Auteur et le Conservateur de tout bien. La conscience et l'expérience des peuples ont toujours admis qu'à cet égard l'homme n'est pas un être indépendant, mais un être dépendant en même temps qu'un être libre et responsable. Puisque nous dépendons de Dieu dans une large mesure pour l'exercice de notre vie, il est donc juste d'élever nos cœurs et notre voix vers lui, de solliciter son concours providentiel, de lui *demand*er le pain quotidien, c'est-à-dire l'entretien de notre vie de l'âme et du corps. Aussi voyons-nous sur la terre entière les peuples lui adresser des prières, en même temps qu'ils l'honorent et qu'ils le louent. Tel est en effet le troisième devoir essentiel de toute vraie religion.

Mais l'homme est coupable. Ce n'est pas l'homme innocent et sans reproche. L'homme, tel qu'il est et tel que l'a fait son passé, a plusieurs fois offensé Dieu et transgressé ses ordres ; il s'est adonné à l'erreur, à l'idolâtrie, aux passions, à beaucoup de convoitises. Il a donc le devoir d'apaiser la divinité, d'expier, de demander pardon et d'offrir des *réparations*. Ne pas remplir ce devoir, c'est se mettre encore dans une fausse relation avec Celui qui est la Justice, la Vérité, la Sainteté. C'est à ce prix que nous pouvons espérer d'obtenir son amitié et sa favorable intervention. Aussi trouvons-nous chez tous les peuples de l'antiquité l'usage des sacrifices, qui ne peut s'expliquer autrement, et dans le christianisme le sacrifice non sanglant de l'autel qui continue et renouvelle le sacrifice de la Croix.

On l'a constaté : par sa constitution comme par son histoire, l'homme est un être religieux. Il va donc non moins contre sa nature que contre ses meilleurs intérêts, en se soustrayant à ce quadruple devoir ; et il sort visiblement de sa voie et de sa véritable constitution. Nous savons que dans les temps modernes, abusant de la liberté et de la raison, une certaine catégorie de gens a voulu proclamer son indépendance et s'émanciper. Nous ne la suivrons pas dans la voie de l'erreur où elle s'est engagée et nous garderons, avec nos espérances et notre dignité chrétienne qu'elle s'efforce de détruire, la tradition et les usages reçus de nos ancêtres.

La religion chrétienne, qui est l'aboutissement des desseins du ciel sur la terre, nous fait remplir ces devoirs avec facilité et avec amour. Elle les rend accessibles aux plus humbles comme aux plus savants, et elle est ainsi la

source des plus grands biens pour l'humanité régénérée. Il convenait en effet que la religion eût un caractère social en même temps qu'un caractère individuel ; aussi s'étend-elle à toutes les nations, à tous les temps et à tous les lieux, autant du moins que les hommes l'accueillent et s'ouvrent à son influence. Voilà le culte qui honore le Créateur et le Rédempteur du genre humain, le culte non seulement matériel, mais « en esprit et en vérité » (Jo., iv, 23), qui est l'hommage de la raison et de l'intelligence, de la volonté et de la liberté, du cœur et des sentiments, de la parole et de la voix, de tout notre être corporel et spirituel. Bénissons Dieu de nous y avoir appelés et soyons fidèles à la religion. Ainsi soit-il.

III

LA LOI MORALE

*Diliges Dominum Deum tuum
ex toto corde tuo.*

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.

(Mt., xxii, 37).

Mes frères,

La conscience et l'histoire en rendent témoignage : de même que l'homme est un être religieux, de même il est un être moral. Tous les peuples dignes de ce nom ont une législation, une police, un code des devoirs et des défenses. Nulle part on ne met sur le même pied le bien et le mal, le vice et la vertu. Sans doute il faut faire la part des préjugés, de l'erreur, des coutumes et des intérêts populaires, mais dans son fond l'humanité a le sentiment instinctif et naturel de la justice, ainsi que de l'injustice. Ici encore il fallait que la révélation vînt au secours de la nature, pour fixer dans le Décalogue la somme des droits de Dieu et des devoirs de l'homme. On peut avec l'Evangile les résumer dans le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain.

I

La société humaine a le concept de l'honnête homme. C'est une expression favorite dont on se sert pour affirmer qu'on n'est ni un homicide, ni un adultère, ni un voleur, ni un faux témoin ; pour déclarer qu'on a une conduite régulière, honorable, sans soupçon. Cette honnêteté naturelle distingue la créature raisonnable, convient à la vie privée comme à la vie publique. Soyons tout d'abord d'honnêtes gens. Cependant l'idéal de l'honnêteté privée ou publique est beaucoup plus moral et plus élevé dans le christianisme, et se complète par un ensemble de qualités personnelles qu'on appelle les *vertus chrétiennes*.

La société humaine a le sentiment de la responsabilité. Elle sait que l'homme raisonnable est libre et maître de sa conduite privée ou

publique, qu'il est capable et libre de faire le bien ou le mal, et qu'il est conscient de ses actes. Aussi ne peut-elle être neutre, sans abdiquer son rôle primordial. Elle sévit contre le crime, elle a ses tribunaux et ses gardiens, ses magistrats et ses juges, ses ordonnances et ses interdictions. L'existence même des prisons, des contraintes par corps, des amendes et autres peines, ses sanctions enfin démontrent avec évidence le sentiment qui l'anime, et qui est au plus haut degré le sentiment de l'ordre et de la conservation sociale. L'homme mauvais est nuisible ; en certains cas il faut le mettre hors d'état de nuire, ou du moins lui faire porter la peine de ses mauvaises actions.

Comme contre-partie, la société humaine n'a jamais cessé d'exalter le courage, l'honneur, le dévouement, le sacrifice de soi au bien public, tout cet ensemble d'actes généreux et bons qui sont l'honneur de notre race. Depuis ses triomphes et ses couronnes jusqu'à ses louanges civiques et ses prix de vertu, par des récompenses variées de forme, de dignité et d'importance, l'instinct même de son existence et le sentiment de sa vie la portent à placer au-dessus du niveau commun les citoyens que distinguent leurs qualités et leurs vertus sociales. Quels que soient les exceptions, le favoritisme, les méprises et autres faiblesses humaines, elle n'en témoigne pas moins, persévéramment et dans tous les siècles, en faveur de la distinction fondamentale du bien et du mal, de l'honneur et de la honte, du crime et de la vertu.

Le christianisme n'a point détruit cet ordre de choses ; il l'a plutôt épuré, réglé, élevé, pour en faire la base naturelle des mœurs chrétiennes. Il a même donné à l'humanité régénérée une nouvelle conscience de ses droits et de ses devoirs, de sa liberté et de ses responsabilités.

Quel est l'homme, s'il est vraiment homme et sociable, qui restera indifférent devant un acte de trahison, accompli lâchement ou hypocritement, et dans lequel la religion, la patrie, les coutumes des ancêtres, l'honneur des familles sont sacrifiés à la passion et à l'intérêt ? Quel est celui qui ne glorifierait pas l'acte de courage et d'honneur par lequel un de ses concitoyens sera le défenseur du foyer, de la cité et de la patrie ? Il suffit d'assister à la représentation d'un drame pour saisir au vif l'émotion qui s'empare des spectateurs quand ils voient l'honneur de toute une vie sacrifié par un misérable, ou au contraire le dévouement d'un père, d'une mère, d'un fils, d'une fille, d'un serviteur arracher au péril l'innocence, la faiblesse, la femme et l'enfant.

Quel rôle ne joue pas le remords dans le cœur et l'infortune des hommes ! Le poids du crime et de l'indignité pèse sur la conscience, pourvu qu'il reste encore quelque sentiment d'humanité. Caïn, après avoir tué par envie

son frère Abel, s'enfuit ; mais la distance ne l'empêchait point d'entendre la voix accusatrice lui redire, le jour et la nuit : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » Judas, après sa trahison et malgré l'argent qu'il avait en mains, ne put supporter l'existence.

Comme l'ombre suit le corps, le remords suit le crime, mais aussi le contentement du cœur suit la vertu. Le sentiment intime du devoir accompli, la joie intérieure de la conscience, la dilatation de l'âme dans le bien sont la première récompense de la vertu. L'honnêteté, l'honorabilité de la vie en sont l'heureux effet, et s'il est vrai que la vertu est souvent oubliée et trahie en ce monde, il n'est pas moins vrai aussi que c'est à elle que va l'estime de ceux qui la connaissent et qui sont les témoins de cette persévérance dans le bien. En cas de besoin, c'est aux gens honnêtes et vertueux qu'on se fie, c'est auprès d'eux qu'on cherche l'encouragement et la consolation dans le malheur ; et cette attitude générale en dit long sur la distinction essentielle que fait la conscience du bien et du mal, du vice et de la vertu.

La religion s'unit à la conscience et à la raison, pour blâmer les mauvais sentiments et les mauvaises actions, pour louer les bons sentiments et la bonne conduite. Elle montre, dans la vie future, la sanction efficace et définitive des uns et des autres, l'équitable rémunération qui en sera le châtiment ou la récompense. Aussi la vraie religion, en même temps qu'elle acquiescerait de nouveaux développements dans le peuple de Dieu et dans le peuple chrétien qui lui succédait, amenait-elle un développement parallèle de la morale. A cet égard la loi donnée par Dieu à son peuple sur le mont Sinaï, et la loi de perfection donnée par Jésus-Christ à ses disciples sur la montagne des Béatitudes, forment le point culminant de la législation du monde.

II

Mes frères, il y a donc une loi morale inscrite par le Créateur dans le cœur des hommes et qui a sa manifestation naturelle dans l'organisation de la société humaine. C'est la base de toute législation. L'histoire nous montre que la simple raison n'a pas su la conserver dans son intégrité et que souvent, en beaucoup de lieux, les passions en ont triomphé et l'ont avilie. Des mœurs barbares se sont établies et le droit du plus fort a foulé aux pieds les prescriptions de la loi naturelle, jusque chez les nations les plus civilisées de l'antiquité. Que faisait-on de l'honneur de la femme et de la sainteté du lien conjugal ? quel respect avait-on de la vie de l'enfant, de la dignité personnelle de l'esclave, de l'étranger, de l'ennemi, du vieillard et de l'infirme ? La pitié, ou ce qu'on a appelé d'un mot général « l'humanité », l'âme,

la religion souffraient étrangement de cet état de choses.

Mais le ciel est intervenu et, dans la lignée des Patriarches et au sein du peuple choisi, l'alliance se contracte et un saint « commerce » s'établit le long des siècles. Déjà Dieu avait dit à Caïn : « Tu tiendras ton appétit sous toi et tu lui commanderai » (Gen., iv, 7) ; et le châtiment du Déluge avait été la sanction terrible des crimes et de l'iniquité des hommes. Nous savons dans quelles circonstances solennelles et avec quelle majesté le Seigneur donna sa loi aux Israélites sur le mont Sinaï. La loi révélée s'ajouta à la loi naturelle, pour la ramener à son intégrité et en fixer les bases, en même temps que pour l'éclairer et la compléter.

L'homme en effet est appelé à une fin qui dépasse de beaucoup ses simples destinées naturelles : « Moi-même je serai ta récompense magnifique » (Gen., xv, 1), avait dit le Seigneur à Abraham, le père des croyants. La fin surnaturelle à laquelle nous sommes appelés demandait une loi nouvelle, en rapport avec nos magnifiques destinées, et cette loi le Seigneur la donna à son peuple dans le Décalogue. Vous connaissez, mes frères, ces dix paroles du Seigneur, ou, comme nous disons, les dix commandements de Dieu. Voilà bien des siècles que ces paroles ont été prononcées par l'autorité la plus auguste, et aucun mot n'en a été changé. Elle est aussi actuelle et aussi vivante qu'au premier jour, cette loi fondamentale ; elle est devenue la base inébranlable de toute civilisation et de tout progrès social, aussi bien en Occident qu'en Orient, et les peuples chrétiens se font gloire de la comprendre et de la pratiquer.

Les voyageurs nous parlent avec admiration des pyramides d'Egypte élevées par les Pharaons. La grande pyramide se dresse à l'entrée du désert ; en vain les vents et les tempêtes, les incursions des peuplades nomades et les vagues de sable se sont rués sur elle pendant des siècles : elle garde sa masse imposante. Dans l'ordre moral, le Décalogue est la pyramide que le Seigneur a posée au milieu du monde et que ni les révolutions des peuples, ni la violence des barbares, ni la succession des empires et des civilisations anciennes ou modernes n'ont pu ébranler. Elle a sa base sur la terre et sa tête dans le ciel.

L'idée religieuse de Dieu en est le principe, d'un Dieu unique, spirituel et saint, du vrai Dieu déjà connu et honoré par Adam et les Patriarches. La sanctification de son peuple en est le but. « Ecoute, Israël : le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique. Vous serez saints parce que je suis saint¹. » Le dogme de l'unité de Dieu a pour conséquence le commandement idéal : « Vous aimerez le Seigneur votre

¹ Deut., vi, 4 ; Lévit., xx, 7.

Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et vous garderez dans votre cœur les paroles que je vous fais entendre » (Deut., x, 12). L'amour du prochain en découle : son corps, sa vie, ses biens, son honneur sont placés sous la protection de la loi. L'homme « créé à l'image de Dieu » voit sa dignité reconnue, sa personne respectée, et déjà un peu d'amour fraternel pénètre les relations sociales. Cependant ce n'est point encore la Loi parfaite, qui sera donnée aux hommes dans l'Evangile ; ce sont plutôt les éléments de la loi morale qui deviendra complète et définitive avec Jésus-Christ.

La loi que les Hébreux reçurent sur le mont Sinaï comprenait trois parties : la loi morale, qui s'applique à tous les temps et à tous les hommes ; la loi politique, qui s'adressait à la nation et à l'état social du peuple juif ; et enfin la loi cérémonielle qui réglait leur culte et mettait en exercice leur religion. Il n'y a pas de doute que la loi morale pénétrait les deux autres de sa doctrine et de son influence, et qu'elle leur imprimait sa direction foncièrement salutaire ; elle seule cependant devra survivre dans son intégrité et entrer comme un fondement durable dans la législation du Christ. Ce sera, plus tard, le tort des Juifs de ne pas comprendre que la loi politique était caduque, et que la loi cérémonielle n'était qu'une figure et une préparation de l'avenir.

Cependant Moïse le leur avait annoncé en ces termes : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères. Le Seigneur m'a dit : « Je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il dira tout ce que je lui ordonnerai. » (Deut., xviii, 15-18). Les Prophètes parleront de même, entre autres Jérémie : « Les jours viendront où je ferai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, différente de celle que j'ai faite avec leurs pères. Je mettrai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs. » (xxx, 33).

La venue du Messie comprenait donc un développement de toute la religion d'Israël, une alliance plus complète, une loi plus parfaite. Isaïe le voyait par avance : « Peuples lointains, voici mon élu, je l'ai rempli de mon esprit. Toutes les nations viendront vers lui. Il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers. » (Is., xlii, 1). Les psaumes de David sont remplis de la même idée messianique. L'attente du Sauveur n'était donc pas une simple attente nationale ; c'était l'espérance des nations et le règne de la justice sur la terre. Les justes d'Israël en avaient conscience, et s'ils se glorifiaient en pensant que cette grande œuvre s'accomplirait par un Sauveur sorti de leur race, ils savaient aussi que le salut du monde et la glorification de Dieu en dépendaient. Cette vision les ravissait de joie et activait leurs demandes pour la

venue du Messie et la diffusion de la Loi sainte dans tous les cœurs.

A cet égard, nous sommes les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, des Patriarches et des justes de l'Ancien Testament. Leur esprit est le nôtre, si développé soit-il depuis l'avènement du Sauveur et de sa loi sainte ; et la même ardeur de prosélytisme doit animer le peuple chrétien pour la diffusion du christianisme sur la terre. Comme l'exprimait le vieillard Siméon dans le temple de Jérusalem en exhalant son *Nunc dimittis*, Jésus a été « la lumière destinée à éclairer les nations et la gloire de son peuple Israël. » Unissons-nous donc aux justes de tous les temps pour demander le règne de Dieu. Venez, venez, divin Messie !

AVIS PAROISSIAUX

APRÈS LES TRAVAUX DE LA CAMPAGNE

Mes frères,

Les travaux de la campagne touchent à leur fin ; la saison laborieuse s'achève. Je m'en réjouis doublement. Je m'en réjouis d'abord à cause de vous, parce qu'il vous sera donné de vous reposer des grandes fatigues que vous avez éprouvées ; je m'en réjouis ensuite à cause de Dieu, parce que j'espère que maintenant le dimanche, qui est son jour réservé, sera mieux sanctifié et que notre église sera plus assidûment fréquentée.

Il est temps, plus que temps, de vous rappeler aux pratiques chrétiennes négligées pendant la période des travaux, et de vous dire : Il y a une loi qui nous oblige à la sanctification du dimanche : loi de repos, loi de prière. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, cette loi a subi plus que des égratignures, elle a reçu de larges et profondes blessures : il faut maintenant vous appliquer à les guérir ; le service de Dieu a été suspendu pour beaucoup d'entre vous : il faut y revenir et ne plus tarder. C'est la prière que je viens vous adresser aujourd'hui.

Il faut avouer — et je le dis avec regret — que, pendant l'été, le repos obligatoire du dimanche n'a pas toujours été fidèlement observé. L'Eglise, condescendante comme une mère, ne vous fera jamais un crime de travailler en ce jour, s'il y a nécessité ; mais elle vous interdira toujours le travail, quand il ne sera pas justifié par une raison grave. Or, j'ai pu constater qu'on s'était livré, le dimanche, à des travaux qui n'avaient aucun caractère d'urgence, qu'on avait fait des corvées, des voyages, qui pouvaient sans dommage être renvoyés au lendemain.

Ah ! voilà bien la pression, la tyrannie du travail ! Quand on n'a pas le courage d'y résister, elle vous saisit, vous pousse, vous

entraîne, sans vous donner un instant de répit ; elle vous passionne, jusqu'à vous faire oublier vos fatigues ; elle absorbe toutes vos forces vives ; elle vous prend les jours, les nuits ; c'est un torrent qui vous emporte. La conscience a beau protester, ses protestations sont étouffées ; le souci des biens matériels, l'appât du gain domine tout, et l'idée chrétienne, la pensée du devoir, on ne s'en préoccupe aucunement. Et alors, on fait du dimanche un jour semblable aux autres. N'est-ce pas ce que nous voyons, depuis trois ou quatre mois ?

Il me faudrait avoir une grande provision d'indifférence, pour être insensible à ces transgressions répétées et injustifiables de la loi du repos dominical.

Le dimanche étant ainsi assimilé aux autres jours de la semaine, les devoirs ordinaires de la vie chrétienne sont ajournés à d'autres temps ; l'assistance à la messe est fatalement négligée.

Parmi mes paroissiens, il s'en est trouvé, — je me plais à le reconnaître, — qui ont été constamment fidèles, et que les travaux de la campagne n'ont pas empêchés de venir régulièrement à la messe. Mais combien d'autres, se laissant entraîner par le mauvais exemple, ou cédant à ce mauvais conseiller qu'on appelle la paresse, ont désappris le chemin de l'église ! Et j'ai vu sur ces bancs, à l'heure de l'office, bien des places inoccupées. Plusieurs même de ceux qui sont ordinairement exacts nous ont faussé compagnie.

Or, je vous le dis, mes frères, c'est une chose bien triste qu'une église dépeuplée, le dimanche. Il est peu agréable au pasteur, — vous pouvez m'en croire, — de voir des bancs déserts, de constater de nombreuses absences, non seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes ; il lui est peu agréable de voir ses paroissiens, à l'heure de la messe, prendre le chemin des champs, quand il faudrait prendre le chemin de l'église, et il se dit qu'on se met bien à son aise avec le précepte : « Les dimanches, messe entendras ! »

Il s'agit maintenant de réparer vos négligences. Si vous aviez un prétexte pour échapper aux exigences de la loi dominicale, ce prétexte n'existe plus, et les excuses que vous alléguiez sont désormais inadmissibles. Vos grands travaux sont terminés ; vous êtes plus libres de votre temps. Laissez-moi donc vous dire avec une insistance particulière : Puisque les obstacles ont disparu, reprenez vos bonnes habitudes, revenez au service de Dieu et à l'observation de ses commandements.

Vous avez supporté le poids du jour et de la chaleur ; vous vous êtes livrés à un travail opiniâtre et fatigant pour subvenir aux nécessités de la vie matérielle... Mais la vie matérielle n'est pas la seule qui doive vous préoccuper. Chaque chose à sa place ! Les intérêts de la vie présente ont leur valeur, mais ils

ne doivent pas supprimer les intérêts de la vie future. Les besoins du corps doivent être satisfaits ; c'est la condition de notre terrestre existence ; mais les besoins, est-ce tout ? les appétits, est-ce tout ? Et j'entends la voix de Dieu qui me presse de vous dire : Le corps, ce n'est pas l'homme, mais l'enveloppe de l'homme. L'homme, c'est surtout son âme, son âme par laquelle il est intelligent et libre, et comme le dimanche est le jour de l'âme, le jour béni où elle se recueille, où elle prie, où elle songe à son avenir éternel, où elle fait provision de grâces, de lumières et d'énergie, souvenez-vous de sanctifier ce jour !

Que le dimanche redevienne donc un jour sacré, un jour réservé aux graves pensées, un jour passé dans le repos le plus complet, un jour marqué par la prière et la présence à l'office divin.

Quelques-uns de mes fidèles paroissiens n'ont pas encore repris le chemin de l'église ; je voudrais que mon exhortation d'aujourd'hui, pareille au coup de clairon qui appelle au camp les soldats attardés et négligents, les décidât à revenir occuper leur place devant l'autel du sacrifice. Ainsi soit-il.

L'ASSISTANCE AUX VÊPRES

Mes frères,

Il faudra donc que je revienne toujours sur l'assistance aux vêpres du dimanche. Depuis plusieurs semaines, je renvoie d'un dimanche à l'autre les réflexions que je voulais vous présenter. J'hésitais à aborder ce sujet, parce qu'il n'y avait pas lieu de vous complimenter, parce que j'espérais que l'assistance serait plus satisfaisante. J'hésitais encore, parce que j'étais hanté par cette pensée que vous écouteriez mes observations avec votre bienveillance habituelle, mais que vous en resteriez là. J'ai tort peut-être, et je suis tout prêt à vous faire amende honorable, si vous me démontrez que je vous ai mal jugés, et dès ce soir, vous pouvez m'en donner la première preuve.

En tout cas, pendant la période qui vient de s'écouler, l'assistance à l'office des vêpres a été notoirement médiocre.

Je déplore la désertion des vêpres pour plusieurs raisons. Je la déplore d'abord, parce que c'est une infraction à la loi de Dieu et à la loi de l'Eglise.

Vous connaissez la teneur du troisième commandement du Décalogue :

Les dimanches tu garderas,
En servant Dieu dévotement.

Qu'est-ce à dire, sinon que le dimanche appartient à Dieu et à son culte du matin au soir ? Vous avez entendu la messe, le matin ; vous avez sanctifié la première partie de la journée, soit ; mais il reste la seconde partie qui veut être sanctifiée comme la première. Vous avez donné une heure à Dieu

dans la matinée ; c'est insuffisant : vous lui devez une part de votre temps dans la soirée. Si vous voulez accomplir dans toute son étendue l'obligation de la sanctification du dimanche, vous devez, sauf empêchement légitime, assister aux vêpres. Dieu s'est réservé un jour, un jour plein ; si vous ne lui donnez qu'une heure, avouez que vous n'avez pas acquitté votre dette envers lui. Je suppose qu'un ouvrier ayant travaillé deux heures pour votre compte vienne vous réclamer le salaire d'une journée entière, vous ne manquerez pas de lui répondre : « Je vous dois deux heures de travail et rien de plus. » Vous devez un jour complet au service de Dieu ; si vous ne lui accordez qu'une heure, le matin, vous restez ses débiteurs. C'est pour solder votre dette que vous êtes convoqués à l'office du soir.

J'admets que le devoir d'assister aux vêpres n'est pas imposé au même titre et sous la même peine que le devoir d'assister à la messe, et j'avouerais que, dans certains cas, l'assistance à la messe suffit à la rigueur pour être en règle avec le troisième commandement de Dieu et le deuxième commandement de l'Eglise ; mais je dis qu'ils ne sont pas sans reproche, ces nombreux chrétiens qui n'étant retenus par aucun empêchement et disposant de tout leur temps, se contentent d'assister à la messe, et ne paraissent pas aux vêpres. Ils n'accomplissent pas intégralement le précepte de la sanctification du dimanche.

Je déplore l'abandon des vêpres, parce que j'y vois l'indice non équivoque d'un fléchissement dans la pratique de la religion. C'est un premier pas que l'on fait dans la transgression de la loi ; avec le temps, on en fera un second, un troisième, un quatrième, et puis la messe sera encore entendue d'un mois à un autre mois, d'une fête à une autre fête, et finalement elle sera supprimée des habitudes, et le dimanche sera considéré comme un jour ordinaire. Voilà le terme où l'on aboutit, lorsqu'on néglige habituellement l'office des vêpres.

Je déplore les trop nombreuses abstentions aux vêpres, parce que j'y vois une preuve irrécusable de mollesse, de négligence, de paresse... le mot vient de m'échapper, je ne le retire pas... On ne veut pas se gêner, renoncer à ses aises, consentir à un léger sacrifice, et, pour employer une locution familière, on s'écoute. Ecouter laisse supposer que quelqu'un parle. Eh ! oui, il y a deux voix qui parlent à la conscience : il y a la voix de Dieu, la voix du devoir, et il y a la voix du tentateur perfide, la voix de la nature viciée. On ferme l'oreille à la première ; on n'écoute que la seconde ; et quand les cloches appellent aux vêpres, on reste à la maison. Et combien sont futiles les raisons qu'on allègue, pour se justifier ! C'est un déjeuner qui n'est pas achevé, parce qu'on l'a traîné en longueur ; c'est une compagnie dont on ne veut pas se séparer ;

c'est une promenade que l'on a projetée ; c'est une visite que l'on attend, ou qu'on a l'intention de faire... Ces excuses sont-elles bien sérieuses ? Je me permets d'en douter.

Je déplore l'abandon des vêpres, parce que j'y vois un danger plus ou moins prochain. Que ferez-vous pendant la soirée du dimanche, si vous n'assistez pas aux vêpres ? Comment emploieriez-vous votre temps ? Je prévois des tentations auxquelles vous succumberez, des entraînements que vous subirez irrésistiblement. Ma parole s'adresse ici surtout à la jeunesse. Venez régulièrement aux vêpres, et vous échapperez au danger de certaines compagnies, au danger de l'oisiveté, de la dissipation, des divertissements malsains.

Je déplore la négligence à assister aux vêpres, parce qu'elle révèle un manque de générosité envers Dieu. Vous voulez retrancher à Dieu tout ce que vous pouvez lui prendre sans commettre une faute grave : vous lui dites : « Je ferai ce qui est rigoureusement exigé, mais rien de plus ! » Eh bien ! vous n'êtes pas généreux et vous donnez de vous une triste idée, quand je vous vois discuter vos obligations envers Dieu et les limiter au strict nécessaire. Est-ce que Dieu, lui, ne vous a donné que le nécessaire ? N'a-t-il pas été largement libéral envers vous, et vous lui marchandez une demi-heure de votre soirée le dimanche ? Non, ce n'est point de la sorte qu'il convient à des chrétiens d'agir. Ne vous bornez pas à ce qui est requis sous peine de violation grave ; ne restez pas sur l'extrême limite du devoir ; soyez généreux envers Dieu. Vous avez assisté à la messe ; assistez aux vêpres, pour observer intégralement la loi du dimanche. Ainsi soit-il !

LA PRIÈRE DU DIMANCHE

Mes frères,

J'ai insisté dernièrement, et ce n'est pas sans motif, sur le devoir de l'assistance aux vêpres. Une moitié d'heure ou une heure donnée à Dieu, le matin, ne suffit pas pour sanctifier la journée tout entière ; il faut quelque chose de plus, et j'ai dit que les vêpres étaient l'acte religieux indiqué pour la soirée.

Il reste encore les pieux exercices auxquels l'Eglise vous convie en dehors de la messe et des vêpres et qui ont pour but de compléter la sanctification du dimanche.

Je veux vous dire un mot de la prière que nous récitons ensemble, le dimanche soir. Je reconnais tout d'abord que vous n'abandonnez pas cette pieuse pratique, et les réflexions que je vais vous soumettre ne pourront que vous y affectionner davantage.

Il y a la prière individuelle et la prière collective. La prière collective peut se faire au foyer domestique ou à l'église. Je tiens en haute estime la prière que font ensemble les

parents et les enfants dans la demeure paternelle : c'est la prière de la famille chrétienne, et je ne saurais trop vous la recommander. Mais elle est encore plus recommandable la prière que nous faisons ici à l'église, le soir du dimanche : c'est la prière de la famille paroissiale.

La prière du dimanche est un dernier hommage rendu à Dieu, le complément des offices de ce jour sacré. Je vous invite à cet exercice religieux, parce que vous y trouvez d'abord l'occasion d'accomplir un devoir quotidien. Qui sait ? Si vous ne venez point faire votre prière à l'église, peut-être serez-vous tentés de l'omettre à la maison. On est parfois si porté à la négligence et on trouve si facilement des prétextes pour s'excuser !

Une raison qui doit nous attirer à ce pieux exercice, c'est que la prière à l'église est plus agréable à Dieu et partant plus efficace, sans doute à cause des promesses que Notre-Seigneur a faites à la prière collective, ensuite parce qu'elle est faite dans des conditions meilleures de recueillement, d'attention, de ferveur.

Effectivement, Jésus-Christ a fait à la prière collective les plus encourageantes promesses. J'ouvre l'Evangile et j'y lis cette parole : « Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, ce qu'ils demanderont leur sera accordé par mon Père ; car, partout où deux ou trois personnes seront rassemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. » Au milieu d'elles, pourquoi ? sinon pour écouter leurs requêtes et faire droit à leurs demandes. C'est le Seigneur Jésus qui parle et qui nous donne cette assurance. Or, quand nous venons ici prier, le dimanche, nous ne sommes pas seulement deux ou trois, nous composons une assemblée, et par conséquent nous sommes fondés à croire que le Seigneur est au milieu de nous, qu'il accueille nos prières et qu'il est disposé à y faire droit, dans la mesure où cela est utile à sa gloire et à notre salut.

Si la prière à l'église est meilleure et plaît davantage à Dieu, c'est sans doute parce qu'elle est faite avec plus de recueillement et de dévotion. Oh ! je sais bien qu'on peut prier convenablement partout ; cependant, — il faut en convenir, car c'est un fait, — on prie mieux à l'église que partout ailleurs ; on y prie avec moins de distractions, avec un silence plus complet ; on y prie avec plus de recueillement et de ferveur, car on est là face à face avec Dieu résidant au tabernacle, et tout ce que l'on voit inspire des idées graves et porte à la piété. Aussi l'église est appelée la maison de la prière, *domus orationis*.

Que vous dirai-je encore ? A part ces avantages que je viens de vous signaler, je vois dans ce pieux exercice qui nous rassemble une dernière fois devant l'autel quelque chose qui doit nous y attirer. Le prophète chantait autrefois le bonheur d'habiter ensemble comme

des frères : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Eh bien ! c'est à la prière du dimanche soir que nous serons heureux de nous retrouver sous le regard de Dieu, en face du tabernacle, de nous édifier mutuellement, de mêler nos vœux, de n'avoir qu'une voix et qu'un cœur pour appeler sur nous et sur nos familles les bénédictions divines ; c'est alors que nous pourrons goûter ce qu'il y a de charme et de douceur à prier ensemble le Père qui est dans les cieux.

La prière du dimanche se recommande à tous les fidèles ; mais elle s'impose en quelque sorte. 1^o aux personnes qui n'ont point assisté aux vêpres, car si elles ont fait défaut à cet office, on pourra les accuser de n'avoir rien fait pour sanctifier la seconde moitié du jour dominical. Elle s'impose 2^o aux personnes qui n'ont assisté le dimanche qu'à une messe basse, parce que l'instruction religieuse qui est donnée à la prière supplée à celle qu'elles n'ont pas entendue à la grand-messe. Elle s'impose 3^o aux personnes qui sont libres et qu'aucun empêchement ne retient à la maison.

Je n'ajouterai plus rien, mes frères ; j'ai dit les raisons qui doivent vous attirer à la prière du dimanche. Vous n'écoutez pas les perfides conseils que la négligence vous suggérera peut-être pour vous retenir à la maison ; vous quitterez vos occupations, vous interromprez vos visites, vous renoncerez à une partie de plaisir ; vous écouterez la voix de la cloche faisant écho à la voix de votre conscience, et vous viendrez avec empressement à notre dernier exercice du dimanche. Ainsi soit-il !

POUR UNE MESSE DE SAINTE CÉCILE

LA MUSIQUE ET LA RELIGION

Mes chers amis,
Mes frères,

Il y a entre la musique et la religion des alliances étroites. Toujours la religion a aimé la musique, et celle-ci a cherché et trouvé en celle-là des inspirations sublimes.

Interrogez l'histoire de la religion, et jusqu'au sein des persécutions sanglantes, jusque dans les catacombes, dans les souterrains de Rome où elle était obligée de se réfugier, à l'époque même où vivait sainte Cécile, vous la verrez faire appel à la musique pour relever la pompe et la solennité de ses cérémonies, pour exciter l'élan de sa prière, pour rendre à Dieu des honneurs plus conformes à sa grandeur. — Interrogez l'histoire de la musique, et vous verrez que les représentants les plus illustres de cet art furent presque tous des hommes de religion, qui puisèrent dans leur foi et leurs pratiques religieuses leurs inspirations les plus belles, les plus sublimes.

C'est de cette alliance profonde qui existe

entre la musique et la religion que je viens vous parler, afin de vous faire profiter des leçons nombreuses et utiles à vos âmes qui en découlent.

Daigne sainte Cécile, la glorieuse patronne des musiciens, bénir mes paroles, leur faire produire des fruits de salut dans vos âmes ; et vous, chers amis, frères bien-aimés, veuillez pendant quelques instants me prêter une bienveillante attention.

I

La musique est grandement utile. Elle élève l'âme, elle console l'homme au milieu des épreuves et des douleurs de la vie, elle adoucit et polit les mœurs. De même et mieux qu'elle encore, la religion.

1. *La musique élève l'âme.* — « De tous les beaux-arts, dit M^{me} de Staël, la musique est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Elle double l'idée que nous avons des facultés de notre âme ; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. Expriment tour à tour les désirs de l'âme, son ivresse ou sa reconnaissance, la musique entretient le feu sacré de la sensibilité, entraîne au combat, anime au courage par des sons belliqueux. »

Voyez quel effet, par exemple, la musique produit sur nos soldats. N'est-ce pas elle qui les aide à supporter les fatigues des marches longues et pénibles ? Et sur le champ de bataille, n'est-ce pas encore aux accents d'une musique guerrière que le soldat s'anime au combat, vole avec ardeur à la défense ou à la prise d'une redoute ? Et s'il vient à être grièvement blessé, la mort, aux accents de la musique, lui paraît moins amère, que dis-je ? plus glorieuse et plus belle.

Comme la musique et bien plus qu'elle, la religion élève l'âme. — « La religion, disait Montesquieu, donne à la vertu les plus douces espérances, au vice impénitent de justes alarmes, et au vrai repentir l'assurance du pardon ; mais elle tâche surtout d'inspirer aux hommes de l'amour, de la douceur et de la pitié pour les hommes. » La religion établit des rapports intimes et nombreux entre l'homme et la divinité, elle élève l'homme jusqu'à Dieu, elle rend l'homme presque semblable à Dieu, elle le défie en quelque sorte.

2. *La musique console l'homme.* — Ecoutez ce que nous dit la Bible. Le roi Saül est en proie à une maladie noire. Sous l'empire de l'esprit mauvais, tour à tour la jalousie, la haine, le remords, le désespoir lui font subir d'affreux tourments. Mais tout cela s'évanouit aussitôt que le pastoureau David paraît devant lui en faisant retentir, de ses doigts agiles, les cordes de sa harpe sonore.

Compagne fidèle de l'homme, la musique embellit son existence et l'aide à supporter toutes les peines et les fatigues.

Comme la musique et bien plus qu'elle, la

religion console l'homme au milieu des tristesses, des angoisses, des remords et des épreuves de la vie, en lui montrant après cette vie périssable une autre vie meilleure. La religion a des remèdes pour tous les maux, des consolations pour toutes les tristesses. Ecoutez cette page sublime du Saint Evangile qui a bercé et consolé tant de douleurs : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront, vous accableront de maux à cause de moi. » Formée pour nos misères et nos besoins, la religion chrétienne vient nous offrir sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes¹.

De la religion on peut dire ce que l'apôtre S. Paul dit de la piété, qui est une expression de la religion : elle est utile à tout, ayant les paroles de la vie éternelle.

3. *La musique adoucit et polit les mœurs.* — C'est pour cela qu'on lui a donné une place si importante dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Son influence est tellement grande pour adoucir les mœurs, que les animaux féroces eux-mêmes ne sont pas toujours insensibles à cette influence.

Comme la musique et bien plus qu'elle, la religion adoucit et polit les mœurs. Du païen d'autrefois qui considérait la femme comme un être méprisable, l'enfant comme une chose dont il pouvait disposer à son gré, le serviteur comme un vil bétail, la religion a fait le chrétien d'aujourd'hui qui voit dans la femme une compagne et une égale, dans l'enfant un don du ciel, un dépôt sacré confié par Dieu, dans le serviteur un ami, un frère.

Voyez ce que la religion a fait de Clovis, le fier Sicambre, et de ses Francs sauvages : elle en a fait les pionniers de la civilisation.

Sous la douce influence de la religion, les caractères les plus indomptables se soumettent, les passions les plus rebelles sont vaincues.

II

1. La première condition pour être bon musicien, c'est de connaître les principes de la musique. La première condition pour être bon chrétien, c'est de connaître les règles, les principes de la religion.

De même qu'il est nécessaire, pour devenir bon musicien, d'apprendre et de connaître le solfège, de même il est nécessaire, pour devenir un bon chrétien, d'apprendre et de connaître les principes de la religion, de savoir le catéchisme. « Avec un chrétien instruit de

¹ Chateaubriand.

la religion il y a toujours de la ressource, disait le B. Curé d'Ars; s'il s'égare pendant quelque temps, il pourra revenir à de bons sentiments. Mais d'un chrétien qui ignore la religion, il n'y a plus rien à espérer. » « Le plus grand nombre de ceux qui se damnent, se damnent par l'ignorance des vérités de la religion, » disait le savant pape Benoît XIV.

Comme il y a des gens qui seraient devenus des musiciens de grand talent s'ils avaient appris la musique, et qui, faute de cela, sont restés dans l'obscurité, il y a des gens qui se seraient élevés à une haute vertu s'ils avaient appris les principes, les vérités de la religion, et qui, faute de cela, ont croupi dans le vice, dans le crime. « Si l'on m'avait appris à connaître Dieu, je ne serais pas ici, » disait Ravachol en montant sur l'échafaud.

La conclusion qui s'impose, c'est qu'il faut apprendre les principes, les vérités de la religion; c'est que vous surtout, pères et mères de famille, vous devez prendre soin d'instruire vos enfants des principes, des vérités de la religion, et veiller avec grand soin à ce qu'ils fréquentent les catéchismes de la paroisse aussitôt qu'ils sont en âge de le faire.

2. La deuxième condition pour être bon musicien, c'est de *pratiquer* la musique. Un musicien qui cesserait de cultiver la musique, d'entretenir ses connaissances dans cet art, ou qui ne jouerait que de loin en loin, cesserait vite d'être un bon musicien pour devenir un musicien simplement médiocre.

Un chrétien qui cesse de pratiquer les devoirs de la religion ou qui ne les accomplit que de loin en loin, cesse aussitôt d'être un bon chrétien. Il ne tarde pas à oublier la doctrine et les pratiques de la religion, il tombe peu à peu dans l'indifférence religieuse qui est un mal terrible, et compromet grandement le salut de son âme.

Mes chers amis, vous êtes de bons, d'excellents musiciens. Votre renommée a franchi depuis longtemps les limites de la paroisse. Dans différents concours, et tout dernièrement encore devant le jury de la ville d'A..., vous vous êtes couverts de gloire. Je vous en félicite. Mais en même temps et surtout, je vous en conjure, au nom de Dieu qui vous a créés, au nom de Jésus-Christ qui vous a rachetés au prix de son sang, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés, au nom de la paroisse tout entière, au nom de la jeune génération qui a tant besoin de vos exemples de foi et de religion, soyez aussi de bons, d'excellents chrétiens, fidèles à tous les devoirs, à toutes les pratiques de la religion, afin que, quand viendra le jour du grand concours, je veux dire du grand jugement dont parle l'Evangile de ce jour, vous ne soyez pas mis au rang des mauvais chrétiens, au rang des réprouvés, mais que, au contraire, vous soyez placés à la droite du Christ, parmi les chœurs harmonieux que

dirige sainte Cécile, votre glorieuse patronne, pour chanter avec elle, pendant l'éternité, les gloires et les miséricordes du Seigneur. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

(19 novembre)

L'ÉPOUSE

Confidit in ea cor viri sui.

Le cœur de son mari a confiance en elle. (Prov., xxxi, 11).

La vertu qui constitue dans un foyer le bonheur le plus solide et le plus durable, c'est la confiance. Aussi bien est-elle comme le résumé de toutes les autres vertus, et la résultante de toute une vie de dévouement, de labeur et de fidélité. La confiance est comme la neige qui est d'une blancheur immaculée et que ternit la moindre poussière. Pour la perdre, il suffit d'un léger écart, d'une parole imprudente, d'une conduite qui laisse planer le soupçon. Alors ce sont des intérieurs ravagés, ou tout au moins dans lesquels règne une tristesse silencieuse et perpétuelle.

Pour jouir de la confiance, il faut l'avoir méritée. Et même quand on l'a méritée, elle s'effarouche si vite qu'il faut toujours craindre de la perdre. On a vu de saintes femmes vertueuses et irréprochables qui n'ont pas échappé à la calomnie, et qui ont été malheureuses, parce que des personnes méchantes les avaient noircies injustement auprès de leurs maris. Dieu a presque toujours permis que leur innocence fût reconnue, mais ces accusations perfides n'en furent pas moins l'épreuve cruelle, l'épine aiguë de leur vie.

Dans le palais de Louis de Thuringe, que les contemporains appelaient Louis le Saint, et d'Elisabeth, fille d'André roi de Hongrie, on ne connut jamais ce genre d'épreuves. Louis avait mis toute sa confiance dans sa jeune épouse. Ils s'aimaient tendrement, *leur affection fut profonde* et sans nuages, et après la mort du jeune landgrave, Elisabeth, à peine âgée de vingt ans, lui demeura *fidèle*. Elle l'avait aimé vivant, elle l'aima mort du même puissant amour.

I

Ils vivaient au XIII^e siècle, le plus beau des siècles chrétiens, le siècle des magnifiques cathédrales, au temps de S. Louis, roi de France. Le duc Louis put étudier à son aise celle qui devait être son épouse, puisqu'elle fut amenée tout enfant à la cour de Thuringe. Il ne manqua pas de gens pour lui persuader qu'elle demeurerait trop adonnée à la piété, et qu'elle était bonne tout au plus pour le cloître. Sa mère même, la hautaine duchesse Sophie, et sa sœur, la très mondaine Agnès, ne cessaient de le détourner de la prendre jamais pour

femme. Elisabeth grandissait ainsi dans un milieu hostile, seule, privée de sa bonne mère Gertrude, morte en pleine jeunesse, loin de son père André qui ignorait les complots organisés contre elle. Quelqu'un cependant veillait sur elle, le chevalier de Varila, qui l'avait amenée de Hongrie en Thuringe, un admirable serviteur, la loyauté en personne, qui savait que c'est un devoir de dire la vérité aux maîtres puissants qui l'ignorent et veulent l'ignorer.

Il voyait souffrir cette humble enfant dont le royal père lui avait dit : « Je la confie à votre fidélité ! » Il la voyait entourée de malveillance, surtout depuis la mort du landgrave Hermann qui la protégeait et l'aimait ; il savait qu'on songeait ou à lui faire prendre le voile ou à la renvoyer. Alors il avertit le jeune duc et lui demanda quels étaient ses projets sur elle. Le prince lui répondit : « Vois-tu cette montagne qui est devant nous ? Eh bien ! si elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet et que tout cela dût m'appartenir, à condition de renvoyer mon Elisabeth, jamais je ne le ferais ! Qu'on pense et qu'on dise d'elle tout ce qu'on voudra, moi je dis ceci : Je l'aime et je n'aime rien plus ici-bas. Elle m'est plus chère par sa vertu et sa piété que toutes les terres et toutes les richesses du monde. » Et il le pria de lui remettre un petit miroir à double fond, monté en argent, où se trouvait, au-dessus de la glace, une image de Notre-Seigneur crucifié.

Tels étaient les bijoux qu'il lui faisait tenir, les seuls d'ailleurs qui lui fussent agréables et que lui-même consentit à lui offrir. Leurs âmes étaient trop hautes pour descendre à la vanité, et quand ils furent unis, ils présentèrent au monde étonné l'image parfaite du mariage chrétien idéal. Il était, lui, le prince accompli, admiré de tous pour sa force et sa beauté physique, mais plus admirable pour sa vertu et sa beauté morale. Maître à seize ans d'une riche principauté, circonvenu par de perfides conseillers qui espéraient le perdre et s'emparer de son esprit, grâce aux séductions du vice, il avait soupçonné, deviné, vu de ses yeux le mal, et il s'en était détourné pour s'ancrer dans la pureté et la droiture chrétiennes. On raconte qu'un jour un lion qui s'était échappé de sa cage se précipita sur lui en rugissant ; il lui montra le poing et le menaça, si bien que le féroce animal vint se coucher à ses pieds. C'est ainsi qu'il avait dompté ses fortes passions, et qu'on le signalait partout comme très bon pour ses serviteurs, très respectueux pour les femmes, très juste pour chacun de ses sujets. Sa parole valait mieux qu'un traité.

Elisabeth chérissait son époux avec la plus grande tendresse, mais elle le respectait comme son chef, elle lui obéissait avec empressement, elle s'appliquait à être aimable quand il pa-

raissait, elle le comblait de prévenances et d'affection. Et lui, il ne la chérissait pas moins, et sachant combien elle aimait ses pauvres, ses malades, tous ceux du peuple qui souffraient, il lui laissait pleine liberté pour les secourir, les soigner et les nourrir. Il lui permettait même de se livrer à des pénitences austères, à des mortifications qu'il approuvait, qu'il partageait parfois, et il ne s'alarmait point de son amour pour le Sauveur, bien convaincu que rien n'assure, ne rend suave et ne fortifie l'amour humain comme l'amour de Dieu.

Ensemble ils s'entretenaient de la perfection évangélique qu'ils devaient atteindre ; ils travaillaient à devenir meilleurs, en se signalant leurs défauts, et leur intérieur était si calme, si heureux, si pur qu'ils avaient gardé l'habitude de se donner les doux noms de frère et de sœur.

Quand son mari était absent, Elisabeth déposait aussitôt ses beaux vêtements pour prendre des robes d'une étoffe commune, puisque celui à qui seul elle devait plaire n'était plus là ; mais à peine le prince était-il de retour qu'elle remettait ses parures. Pour lui elle s'associait aux fêtes et aux réunions mondaines, « elle jouait et dansait parfois, dit saint François de Sales, se trouvant es assemblées de passe temps, sans intérêt de sa dévotion, laquelle était bien enracinée dans son âme. » A l'exemple de saint Paul elle se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie, elle pleurait avec ceux qui pleuraient. Ce n'est pas elle qui eût affecté un air triste parmi des fronts épanouis, comme pour protester contre les réjouissances extérieures. Elle était sincèrement joyeuse parmi les compagnies joyeuses, comme au sortir d'une de ces fêtes elle se plaisait à panser les lépreux dans leur infect réduit, parce que, disait-elle d'après la Sainte Ecriture, le Sauveur s'est fait lépreux pour nous.

Je ne vous raconterai pas comment un jour qu'elle descendait à Eisenach, ayant dans un pan de son manteau toutes sortes de provisions pour ses pauvres, elle rencontra soudain le duc Louis qui revenait de la chasse. Il voulut savoir ce qu'elle portait et ouvrit lui-même le manteau, malgré elle. Il n'y trouva que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie. Or on était en hiver. Il leva les yeux et aperçut, au-dessus de la tête de sa jeune épouse, une image lumineuse en forme de crucifix.

Toujours le crucifix ! Il ne devait point s'en étonner, lui qui avait adressé à Elisabeth un crucifix comme cadeau de fiançailles, comme il ne s'étonnait point quand ils avaient assisté à l'office ensemble de la voir prolonger longtemps son oraison, prosternée devant Dieu. Un matin qu'elle continuait à prier et qu'on l'attendait pour dîner, il vint la chercher à l'église, et comme elle était tout en larmes parce qu'elle avait aperçu dans l'hostie le Sau-

veur crucifié avec ses plaies saignantes, il se mit à prier et à pleurer avec elle en lui disant : « Ayons confiance en Dieu. Je t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure encore que tu n'es. »

Ne me demandez pas maintenant pourquoi le cœur de son mari se confiait en elle. Il lui révélait le fond de sa pensée, et de son côté elle n'avait rien de caché pour lui. Quel bonheur plus parfait peut-on rêver dans ce monde que celui de deux âmes qui s'aiment ainsi puissamment en Dieu, et qui sentent leur amour mutuel s'augmenter dans la mesure immense où s'augmente en elles l'amour de Dieu ? Aussi quand le duc partait en expédition pour faire triompher ses droits ou défendre ses sujets, gardait-il une pleine sécurité. Ses Etats étaient sous la sauvegarde de la chère sainte qui s'occupait de tous les détails de l'administration, et songeait surtout à ceux qui avaient faim : « Chère sœur, lui disait-il au retour, que sont devenus les pauvres gens pendant cette mauvaise année ? » Et elle lui répondait doucement : « J'ai donné à Dieu ce qui était à Dieu, et Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi. » Réponse sublime, qui n'est d'ailleurs que la mise en acte de la grande parole du Christ : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera surajouté. »

Comme ils s'aimaient si tendrement, Dieu voulut soumettre leur amour à une suprême épreuve. Il arrive en effet que dans le bonheur on croit aimer Dieu, et au fond, on ne l'aime que parce qu'il nous rend heureux. Viennent les tribulations, les revers, les séparations, les maladies : on découvre alors que cette religion extérieure était tout égoïste et sans fondement solide. Chez ces deux époux, l'amour de Dieu était-il aussi grand que leur mutuel amour ? Et s'ils avaient à choisir entre ces deux amours, que feraient-ils ? C'est ce qu'on vit bientôt.

L'empereur Frédéric II, sur l'injonction du Pape, prit la croix et il appela à lui ses meilleurs guerriers pour les conduire en Terre Sainte. Vous devinez ce que cette détermination apporta d'angoisses au château de la Wartbourg. Pour Louis et pour Elisabeth se posait cette alternative : le noble duc préférerait-il l'amour d'Elisabeth à l'amour de la croix ? Resterait-il dans son doux foyer pendant que le Christ l'appelait à la défense de son tombeau ? Elisabeth ne retiendrait-elle pas de toutes ses forces son époux tant aimé qui, s'il partait, la laisserait presque orpheline, avec ses trois enfants et le quatrième qu'elle attendait ? A vingt ans, dans une cour où elle comptait pour ennemis tous les ambitieux, demeurerait-elle seule, sans appui, exposée à toutes les disgrâces, à tous les rebuts ?

Ils n'hésitèrent même point. Louis prit la croix et partit ; mais la douce jeune femme

avait la foi mieux trempée que le cœur. Ne pouvant se résoudre à quitter son époux, elle l'accompagna à cheval pendant trois jours, et rien ne saurait se comparer à la scène déchirante de leurs adieux. Puis elle s'en revint seule, désolée mais vaillante, à la Wartbourg.

II

Je ne vous redirai pas la mort du jeune guerrier à Otrante, avant même l'embarquement, ni la douleur d'Elisabeth, quand sa belle-mère Sophie la lui annonça, alors qu'elle venait de donner le jour à sa fille Gertrude. Il est des émotions que la langue humaine est impuissante à rendre. Son premier mot c'est un cri vers Dieu : « Ah ! Seigneur mon Dieu ! Seigneur mon Dieu ! voilà que le monde entier est mort pour moi et tout ce qu'il renferme de doux ! » Elle ne se plaint pas des décrets divins, elle ne récrimine point, mais sa douleur extrême se traduit par des sanglots et par des paroles qui fendent l'âme : « Maintenant, ne cesse-t-elle de dire, j'ai tout perdu ! O mon bien-aimé frère, ô l'ami de mon cœur, ô mon bon et pieux mari, tu es donc mort et tu m'as laissée dans la misère ! Comment vivrai-je sans toi ? Ah ! pauvre veuve abandonnée ! Que Celui-là me console qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins ! O mon Dieu ! consolez-moi ! O Jésus ! fortifiez ma faiblesse ! »

Son époux l'avait en effet laissée dans la misère plus qu'elle ne savait. Peu de jours après, son beau-frère Henri la chassait de son château, et la malheureuse femme, l'épouse du pieux duc, la fille des rois, descendait la pente escarpée qui conduisait à Eisenach. Les habitants qu'elle avait tant secourus et comblés de bienfaits avaient ordre de lui fermer leurs portes, et elle était seule, avec deux servantes qui l'aidaient à porter ses quatre enfants, seule dans la rue, exposée à la pluie et au froid. Rebutée partout, elle se réfugia dans une méchante masure d'où l'hôtelier fit sortir ses pourceaux pour céder la place à la duchesse de Thuringe, à la princesse royale de Hongrie. Elle se contente de dire : « On m'a tout pris ; je n'ai plus qu'à prier Dieu ! » Et après avoir le mieux qu'elle put arrangé ses enfants sur un peu de paille, elle se met en prière. A minuit elle entend sonner dans l'église des Franciscains la cloche qui annonçait les matines, ses enfants dorment d'un sommeil calme, ignorant heureusement toute l'étendue de leur malheur ; elle se rend à l'église et demande aux religieux de chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu de l'épreuve terrible qu'il lui a envoyée.

Dieu la récompensera des humiliations et des angoisses incroyables qu'elle a subies, il comblera cette âme admirable de toutes ses bénédictions, de toutes ses faveurs spirituelles, mais à quel prix elle les a achetées ! Au prix de la mort du cher duc Louis, au prix

des persécutions les plus outrageuses et des abandons les plus inhumains ; et cependant elle n'accuse pas son mari défunt d'imprévoyance, elle n'accuse pas sa belle-mère d'indifférence à ses malheurs, elle n'accuse même pas le duc Henri de cruauté, et loin d'accuser Dieu, elle le bénit. Aussi la réjouit-il par de douces extases où il lui découvre les secrets de sa miséricorde, où il lui assure que désormais, si elle y consent, elle deviendra son épouse céleste. Sa chère servante Ysentrude l'entendra répondre au Sauveur dans l'allégresse d'un intime épanchement : « Oui, certes, Seigneur, si vous voulez être avec moi, je veux être avec vous et n'être jamais séparée de vous. »

Un jour, à dix-huit ans, jeune duchesse, elle avait fait entre les mains de son directeur sévère, Maître Conrad de Marbourg, le vœu de continence perpétuelle si jamais elle devenait veuve. C'était aussi pour témoigner à son mari qu'elle lui serait fidèle, même lui mort. Tel est d'ailleurs l'esprit de l'Eglise, qui ne condamne point, mais qui ne favorise point les secondes noces, et Elisabeth était une vraie enfant de l'Eglise, elle observait non seulement ses prescriptions, mais ses conseils.

Sa misère eut un terme. Une sœur de sa mère, Mathilde, abbesse de Kitzing, la recueille dans son monastère. Eybert, prince-évêque de Bamberg, son oncle maternel, la mande dans son palais où il la reçoit avec tous les honneurs dus à son rang. Elle a vingt ans, elle a conservé sa beauté et sa grâce, il veut la faire épouser à l'empereur Frédéric II lui-même qui vient de perdre sa seconde femme. Mais elle a donné son cœur au duc Louis, c'est pour jamais ; elle ne demande qu'une chose : c'est d'inhumer ses restes, ainsi qu'il l'a demandé, au monastère de Reinhartsbrunn. Au retour de la croisade, les compagnons du prince en effet ont exhumé son corps à Otrante, et ils l'amènent triomphalement à travers l'Allemagne. A Bamberg elle se fait ouvrir le cercueil qui renferme les ossements de celui qu'elle a aimé uniquement au monde, et là, en présence du prince-évêque et des seigneurs, elle exhale librement sa douleur, en baisant ces restes chéris. Elle remercie Dieu de lui avoir accordé cette grâce et cette consolation : « Il s'était offert lui-même, dit-elle en pleurant, et moi aussi je vous l'avais offert pour la défense de votre Terre Sainte, et je ne reviens pas sur ce sacrifice, bien que je l'aie aimé de toutes les forces de mon cœur. Vous savez, ô mon Dieu ! combien j'ai aimé cet époux qui vous aimait tant. Vous savez que j'aurais préféré à toutes les joies du monde sa présence qui m'était si délicieuse, si votre bonté me l'eût accordée ; vous savez que j'eusse voulu vivre toute ma vie avec lui dans ma misère, lui pauvre et moi pauvre, et mendier avec lui de porte en porte à travers le monde

entier, seulement pour avoir le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez permis, ô mon Dieu ! Maintenant je l'abandonne et je m'abandonne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre volonté, ô mon Dieu ! »

Quel amour a jamais été exprimé en termes plus brûlants ? Mais quel amour fut plus tendre et plus sincère ? Toutefois, il demeure subordonné à l'amour, à la volonté de Dieu. Elle aime son mari, et pourtant elle ne voudrait pas « racheter sa vie au prix d'un cheveu de sa tête, » si elle allait ainsi contre la volonté divine. Elle accepte les décrets divins dans toute leur rigueur, et ce qu'elle y découvre, au fond, c'est encore la miséricorde.

Pourquoi Dieu a-t-il permis que le duc Louis mourût, en pleine jeunesse, sans même qu'il eût pu commencer cette expédition contre les Musulmans, qui souriait à sa foi et à sa bravoure ? C'est qu'il voulait pour son Elisabeth un accroissement de sainteté qui fit d'elle une des créatures les plus parfaites que le ciel ait admirées. Nous qui ne voyons que la terre, nous ne comprenons rien à ces desseins supérieurs. Et cependant si nous prenions la peine de réfléchir, nous saurions que cette vie, malgré tout, n'est qu'un passage, puisque nous n'y demeurons pas ; que le passage dure plus ou moins longtemps, mais qu'il est court et que le terme est proche pour tout le monde. Que sommes-nous donc alors que des citoyens de la cité céleste et permanente, éternelle comme Dieu lui-même ?

La seule chose nécessaire, c'est d'y parvenir. Dieu a permis que le jeune duc y parvînt dans la fleur de sa vie terrestre. Sa mort fut d'un prédestiné. Avant d'expirer il vit une foule de colombes blanches qui voltigeaient autour de son lit : « Il faut, dit-il, que je m'envole avec toutes ces belles colombes ! » Son aumônier Berthold aperçut aussi ces colombes qui s'envolaient vers l'orient et il les suivit longtemps du regard. Elisabeth ne lui survécut que de quelques années, le temps de devenir l'une de ces blanches colombes qui habitent le ciel, et, grâce à ses traverses, à ses touchants malheurs, à sa résignation et à sa foi, elle atteignit les sommets de la sainteté. Elle savait l'immensité de la bonté de Dieu, c'est pourquoi elle ne se plaignait point. Et Dieu, qui voulait achever son œuvre, même ici-bas, fit justice de ses persécuteurs et rétablit dans leur brillante fortune ses enfants qui avaient partagé ses afflictions. Combien ces exemples sont doux à méditer et consolants pour ceux qui souffrent !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 novembrii 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

Ami du Clergé du 16 novembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le temps de l'Avent. — IV. Le Précurseur, 801. — V. Le royaume de Dieu, 803.

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole. — LV. La rémission des péchés, 806.

Courtes instructions pour la prière du soir. — IX. Jésus prédit ce qui va lui arriver à Jérusalem, 810.

Allocution en faveur des pauvres. — La charité chrétienne, 812.

Pour les noces d'or d'une religieuse. — Grandeur et fécondité de la vocation religieuse, 814.

LECTURES POUR LE TEMPS DE L'AVENT

IV

LE PRÉCURSEUR

Parate viam Domini.

Préparez la voie du Seigneur. (Matth., III, 3).

Mes frères,

En lisant les évangiles des 2^e, 3^e et 4^e dimanches de l'Avent, vous constaterez que l'Eglise met en scène saint Jean-Baptiste et nous fait entendre la voix du Précurseur, qui eut la mission de préparer les hommes à la venue du Sauveur. Elle nous a ainsi tracé le cadre de nos instructions, les vérités qu'il faut redire dans cette période de l'année liturgique, et les sentiments religieux qui doivent nous animer.

Jean-Baptiste est le dernier des prophètes et le premier des évangélistes. Il tient à la fois à l'ancienne loi et à la nouvelle, et l'on peut dire que l'Ancien Testament se termine sur sa prédication. Déjà l'esprit nouveau le pénètre, et son enseignement forme la première partie de nos Evangiles.

Nul n'était donc plus qualifié que lui pour se faire entendre ; aussi l'Eglise catholique lui a-t-elle réservé ce rôle pendant l'Avent. Nous aurons donc à parler successivement de sa personne, de sa prédication et de sa mission, et à les mettre en relief en les rattachant à l'histoire sainte. Pour des chrétiens, ces récits sont pleins d'intérêt.

I

Le désert s'étendait à l'est de Jérusalem, dans la direction du Jourdain et de la mer Morte, sur une vingtaine de lieues de longueur et une lieue et demie de largeur. Une terre crayeuse, une herbe rare et des rochers en faisaient un lieu de désolation. Le fils de Zacharie et d'Elisabeth y vivait dans la solitude et la pénitence, tout entier à sa contem-

plation. Il portait un vêtement rude, fait de poils de chameau (vous voyez que nous sommes en Orient), et une ceinture de cuir le retenait à ses reins. Il avait la chevelure longue et la barbe non rasée, à la manière des Nazaréens.

Des abeilles butinaient sur cette herbe à demi brûlée par le soleil, et déposaient leur miel sauvage dans le creux des rochers. Des sauterelles y trouvaient leur pâture. L'austère pénitent se nourrissait de ce miel, de quelques racines peut-être, et des sauterelles grillées sur la pierre. Il se désaltérait à l'eau des sources. Par toute sa manière il rappelait le prophète Elie.

« Or la quinzième année de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, sous les grands-prêtres Anne et Caïphe, la parole du Seigneur tomba sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert » (Luc, III, 1-2), et l'on sut bientôt qu'un nouveau prophète s'était levé en Israël. C'était un signe des temps.

Un grand fleuve, le Jourdain, coulait dans la vallée. Au désert, il n'y a pas de route, pas de pont. Un chemin, que foulait les caravanes en allant de Jérusalem à Jéricho, serpentait dans le désert comme une ligne blanche à travers les ondulations du terrain. Il aboutissait à un gué, c'est-à-dire à un endroit où le fleuve coulait à plat, et où il suffisait d'ôter sa chaussure et d'entrer dans l'eau jusqu'à mi-jambes pour passer ; où aussi, les bords étant peu élevés, on faisait traverser les chariots et les animaux.

Jean alla se poster à ce lieu de passage et, l'esprit qui le possédait depuis son enfance parlant par sa bouche, il se mit à proclamer la grande nouvelle : « Le royaume de Dieu est proche. » (Mt., III, 2). L'émotion publique fut si vive que la multitude accourut de Jérusalem, de la Judée, de la Galilée et des contrées d'au-delà du Jourdain. Cette parole avait un sens très précis dans l'esprit des Hébreux et elle réveillait toutes les espérances d'Israël. Ici il nous faut rentrer dans l'Ancien Testament.

Mais auparavant, remarquez, mes frères, combien la connaissance de l'histoire sainte a d'importance pour les personnes qui font profession de christianisme, et combien l'on a eu tort de la négliger. Autrefois la première éducation se faisait dans ce livre et la jeunesse des écoles se délectait à ces pieux récits. Qu'y a-t-il de plus gracieux que les histoires de Rachel et d'Esther, de Joseph et de Tobie ? Est-ce que les scènes de la conquête de la Terre Promise, du règne de David, de la dédicace du temple de Salomon, de la captivité de Babylone, de la lutte héroïque des Macha-

bées sont moins intéressantes que les guerres des Grecs et des Romains? En un sens très vrai, c'est notre histoire à nous, chrétiens; c'est l'histoire anticipée de l'Eglise, puisque le Nouveau Testament a succédé à l'Ancien en le continuant, et que nous le revendiquons comme notre héritage en Jésus-Christ.

Elevez donc vos filles et vos fils dans l'étude de l'histoire sainte, comme nos ancêtres avaient coutume de le faire, et ne laissons pas aux protestants seuls le soin de lire la Bible. Lisons-la avec zèle et avec prudence, non dans un esprit de libre examen comme ils le font, mais sous la direction de l'Eglise qui en est l'interprète autorisée et qui en donne le sens authentique. Lisons-la pour en nourrir notre âme, car c'est la parole de Dieu et, selon la remarque de Notre-Seigneur, « l'homme ne vit pas seulement de pain. » (Mt., iv, 4).

L'Avent est un temps favorable pour ouvrir nos annales sacrées et nous retremper aux sources de notre histoire religieuse, c'est-à-dire à des récits qui aident tant à la comprendre et qui parlent si aimablement à notre imagination et à notre sensibilité chrétiennes, à des enseignements qui ont précédé ceux de Notre-Seigneur et sur lesquels il s'appuie en cent endroits des Evangiles, à des souvenirs que les apôtres rappellent presque à chaque page des Epîtres et qui montrent si lumineusement la conduite de la Providence dans les événements dont les premiers chrétiens étaient les témoins.

II

Reportons-nous donc, mes frères, à l'époque où le vieux patriarche Jacob se mourait. Son fils Joseph était le premier ministre du roi Pharaon et ses autres enfants étaient établis dans la terre de Gessen. Cependant Jacob, les yeux fixés sur la terre d'où il était sorti, voulut reposer dans le tombeau de ses pères Abraham et Isaac. Quand Joseph lui eut promis d'accomplir ses dernières volontés, le patriarche convoqua ses douze fils : « Assemblez-vous tous, leur dit-il, afin que je vous annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers temps. » Après avoir blâmé ses trois aînés dont la conduite avait été répréhensible, Jacob prophétisa l'avenir glorieux de Juda, son quatrième fils, devenu l'héritier de la promesse et de la lignée des Patriarches.

Il dit : « Juda, tes frères te loueront et tu mettras sous le joug tes ennemis; les fils de ton père se prosterneront devant toi. » Il compara sa force à celle du lion, puis il reprit : « Le sceptre ne sortira pas de Juda ni le prince de sa postérité jusqu'à ce que vienne le Messie, le Désiré des nations. » (Gen., xlix, 10). — Le vieillard qui parle ainsi est le petit-fils d'Abraham avec qui le Seigneur a contracté alliance; comme son aïeul, il sait que leurs descendants

seront nombreux comme les étoiles du ciel; et il contemple la même vision d'avenir dont il révèle quelques nouveaux traits à ses douze fils. Jacob apparaît dans la majesté du Patriarche et du Prophète, à son lit de mort, lorsque, au lieu de regarder la terre d'Egypte où sa famille est en pleine prospérité et où son fils Joseph règne, il regarde uniquement la Terre promise où reposent ses pères, et dans le lointain des siècles la rayonnante figure du Messie qui naîtra de sa race, dans cette Terre promise.

Pour juger de l'importance que le peuple de Dieu attachait à cet oracle prophétique, il suffit de rappeler que la Terre promise prendra le nom de Judée et ses habitants celui de Juifs, tant la tribu de Juda était reconnue pour être la dépositaire de la promesse. On savait que le pouvoir ne serait point enlevé à sa postérité jusqu'à l'avènement du Messie, et de fait il atteignit tout son éclat avec les rois David et Salomon.

Or de graves événements venaient de s'accomplir en Judée à l'époque où parut Jean-Baptiste. L'empire romain, continuant ses conquêtes en Orient, avait envahi la Judée; les légions romaines avaient pénétré dans Jérusalem et pris le Temple d'assaut; même leur chef Pompée n'avait pas craint d'entrer dans le Saint des Saints et de violer la religion d'Israël. La nation fut soumise au tribut et perdit son indépendance; car Hérode que les Romains mirent sur le trône était un Iduméen, c'est-à-dire un descendant d'Esau, et non plus un juif descendant de Jacob, de Juda et de David. Bref, le sceptre était sorti de Juda, et la prophétie de Jacob n'était point douteuse.

Donc les temps étaient accomplis et le Messie allait paraître. On comprend maintenant l'émotion qui s'empara du peuple lorsque le nouveau prophète sortit du désert et cria dans toute la région du Jourdain : « Le royaume de Dieu est proche. » C'était un cri d'espérance, qui avait son écho dans toute l'histoire du peuple de Dieu, et que tout le monde attendait. C'était aussi un cri de délivrance, car les Juifs portaient impatiemment le joug des Romains et appelaient de tous leurs vœux le Rédempteur d'Israël. Ajoutons que le souverain pontificat avait été enlevé à la famille sacerdotale d'Aaron et livré aux créatures de Rome et d'Hérode, contrairement à l'institution divine. Pouvait-il y avoir une situation plus humiliante et plus lamentable pour le peuple de Dieu? C'est dans ces circonstances que parut le Précurseur.

III

Arrêtons-nous, mes frères, pour compatir à la douleur des fils d'Abraham, Isaac et Jacob, des descendants de Juda et de David. Le Temple était leur gloire et le cœur de la nation-

lité. L'un d'eux, l'historien Josèphe, l'a ainsi décrit : « Rien ne manquait à l'extérieur du Temple pour étonner l'âme et les yeux ; car il était de tous côtés recouvert d'épaisses lames d'or, et, dès que le soleil se levait, le Temple devenait éblouissant ; à l'étranger qui approchait de la ville, il apparaissait au loin comme une montagne couverte de neige, car il était d'une blancheur éclatante partout où il n'était pas doré¹. »

Nous aussi, mes frères, nous avons nos églises, où l'on fait les cérémonies religieuses, où nous élevons nos voix et nos chants dans la prière et les cantiques, où nous rendons au seul vrai Dieu le culte qui lui est dû. C'est la maison de Dieu et la maison de la prière, qui ne doit point être détournée de sa destination, et qui est le lieu saint que des usages profanes ne doivent point souiller. Le peuple qui s'y rassemble et assiste au saint sacrifice, c'est le vrai peuple de Dieu, héritier et continuateur de l'antique religion, en faveur duquel le Messie a accompli ses merveilles ; le peuple dont les hommages pénétrés de foi, de confiance et d'amour plaisent à l'Eternel et attirent les bénédictions du ciel sur la terre. La présence du Seigneur la remplit et le Dieu des chrétiens est un Dieu qui se plaît à habiter parmi les enfants des hommes.

Nous ne devons donc pas avoir moins de zèle que les justes de l'Ancien Testament, pour la conservation et la décence de nos temples. Nous devons les regarder comme le bien de Dieu et le domaine sacré de la religion ; nous unir et nous lier pour leur défense et leur entretien ; ne pas hésiter, s'il le faut, à nous imposer les sacrifices nécessaires pour les transmettre en bon état à nos descendants. Que n'ont pas fait à cet égard nos pères et nos mères, quand ils les élevaient ? Ils y ont mis de leur or et de leur argent, de leur temps et de leur travail, de leurs matériaux et de leurs charrois. L'amour du clocher et l'intérêt de la paroisse leur ont toujours été chers ; et c'est un saint patrimoine qu'ils nous ont légué. Laissons-nous en souffrance leur héritage ?

Voyez, mes frères, combien la société civile dont nous sommes aussi les membres s'impose de frais et de dépenses pour loger convenablement les services publics ; et quel est le service public qui l'emporte en dignité et en utilité sur la religion ? Voyez combien l'Etat, la ville et la commune se font un point d'honneur d'avoir de dignes locaux pour rendre la justice, tenir leurs délibérations, passer leurs marchés et instruire leurs enfants ; et quel est l'édifice qui puisse égaler, je ne dis pas surpasser, le lieu consacré à traiter les affaires de Dieu et les intérêts de l'âme immortels ?

C'est un beau spectacle qu'offre au voyageur chrétien la terre de la patrie couverte de nos

¹ De Bello jud.

églises, couronnée de nos tours, et s'élevant vers le ciel avec les flèches de nos clochers. Tout cela lui parle de notre âme et de nos croyances, lui redit notre attente et nos espérances, affirme notre foi et nos sentiments. Non, nous ne sommes point en terre infidèle et nous ne renions point notre passé de gloire et d'amour. Les révolutions qui ont passé sur notre pays n'ont pu déraciner le christianisme de nos cœurs et de nos mœurs ; et si, plusieurs fois, nous avons été atteints dans nos plus chers sentiments, si un parti hostile ou des sectes contraires ont tenté sous toutes les formes de modifier la mentalité française, nous restons encore, et malgré tout, attachés à Jésus-Christ et à son Eglise.

Soyons donc zélés pour la plus sainte des causes, et, quelles que soient nos divisions politiques, soyons unis pour promouvoir le plus grand des biens de l'humanité régénérée. Ce que vous ferez pour Dieu, Dieu vous le rendra. Ainsi soit-il.

V

LE ROYAUME DE DIEU

*Appropinquavit regnum
coelorum.*

Le royaume de Dieu est
proche. (Matth., III, 2).

Mes frères,

Le Précurseur Jean-Baptiste avait une mission à remplir, qui se rapporte au plan divin de la Rédemption. Elle est l'aboutissement, sous l'Ancienne Loi, des communications faites par Dieu aux patriarches, aux prophètes, à tout son peuple. Cet homme, âgé de trente ans, à la figure émaciée par les jeûnes et les austérités du désert, à la barbe et à la chevelure incultes, au dur vêtement fait de poils de chameau, mais à la parole ardente et inspirée, venu dans les circonstances que nous avons relatées, exerça un ascendant vraiment surnaturel sur son époque. Il remua tout le peuple et la foule accourut de toutes parts sur les bords du Jourdain. On put croire pour un temps que l'âme de la nation était là, suspendue aux lèvres du nouveau prophète qui prononçait enfin la parole suprême, si longtemps attendue : « Le royaume de Dieu est proche. »

Cette formule sacrée exprimait l'œuvre du Messie, à un tel point qu'elle n'est pas employée moins de cent dix fois dans les Evangiles, en propres termes ou équivalentement. Toute étude de la religion qui la passe sous silence et ne l'explique point, est incomplète. Il importe donc de remonter à son origine, c'est-à-dire à la célèbre prophétie de Daniel sur les quatre empires.

I

A une époque lointaine, le puissant roi Nabuchodonosor avait envahi la Judée avec une

armée immense, pris Jérusalem et emmené le peuple hébreu en captivité à Babylone. Or le conquérant eut un songe mystérieux qui l'impressionna au suprême degré. Il consulta en vain les mages de la Chaldée pour en avoir l'explication. Alors Daniel, l'un des captifs, se présenta et dit : « Menez-moi au roi et je lui donnerai l'éclaircissement qu'il cherche ; car ce secret m'a aussi été révélé. »

Le prophète parla : « O roi, devant vous se tenait une statue d'une taille et d'un éclat extraordinaires. La tête de cette statue était d'or pur, la poitrine et les bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses étaient d'airain ; les jambes étaient de fer ; une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile. Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre fut détachée de la montagne sans la main de l'homme et que, frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle la mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tous ensemble, et devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été ; et ils disparurent sans qu'on en trouvât plus rien en aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Voilà votre songe, ô roi ; en voici l'interprétation.

« Vous êtes le roi des rois, et le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire ; il vous a assujéti les enfants des hommes et les bêtes des champs, en quelque lieu qu'ils habitent : c'est donc vous qui êtes la tête d'or. Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent ; et ensuite, un troisième royaume qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera comme le fer : il brisera et réduira tout en poussière, comme le fer brise et dompte toutes choses. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique tirant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile. Dans ces temps, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et réduira en poussière tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement. Selon que vous avez vu que la pierre détachée de la montagne sans la main d'aucun homme a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, le grand Dieu vous a fait voir, ô roi, ce qui doit arriver dans l'avenir. » (Dan., II, 1-45).

Vous savez les noms, mes frères, et les destinées des quatre grands empires qui se sont succédé sur la terre : l'empire babylonien avec Nabuchodonosor, l'empire des Mèdes et des Perses avec Cyrus, l'empire grec avec le grand

conquérant Alexandre, et l'empire romain avec César Auguste, sous lequel naquit Jésus-Christ. L'histoire du monde connu a enregistré cette succession, et les ruines qu'ont laissées ces empires sont là pour en rendre témoignage.

Les voyants d'Israël, et le peuple avec eux, ont donc connu le sort temporel des nations qui les environnaient et ils ont été les témoins attentifs de l'élévation et de la ruine de ces puissances. Comment n'auraient-ils pas cru, d'une foi invincible, à l'accomplissement du royaume éternel du Messie ? La première partie de la prophétie leur était un garant de la seconde et affermissait leur espérance dans l'intervention à venir du Messie.

Ecoutez David chanter, sous une forme splendide, le règne glorieux du Messie : « Il régnera depuis la mer jusqu'à la mer, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis baisseront la terre. Les rois de Thrace et des îles lui offriront des présents, les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront leurs dons, tous les rois de la terre l'adoreront et toutes les nations lui seront assujetties. » (Ps., LXXI). L'Écriture fait ainsi écho en cent endroits à la prophétie de Daniel, et cette croyance était entrée au plus profond de la conscience du peuple de Dieu.

Il est vrai que ce royaume universel devait être entendu dans le sens spirituel, et non dans un sens temporel et national. Nous savons que la plupart des Juifs s'y méprirent et ne surent pas élever leur conception à la hauteur du plan providentiel. Dans leur orgueil de peuple privilégié, ils en vinrent à en faire un rêve humain de gloire et de puissance, un triomphe de leur Loi et de leur religion avec Jérusalem pour métropole et le Temple pour centre. Ce fut l'altération de l'idée messianique et l'obstacle aux desseins de Jésus-Christ. Après coup, et devant la réalisation dans le christianisme du royaume du Sauveur, nous jugeons mieux les choses et avons une idée plus nette de la conception des prophètes. Il n'en reste pas moins qu'une partie du peuple juif s'est ralliée, sous les apôtres, à la doctrine de Notre-Seigneur, et que son espérance, loin d'être vaine, est la plus haute vue de l'histoire de l'humanité.

II

Le royaume de Dieu, mes frères, c'est le règne de Dieu. Nous n'avons qu'à ouvrir l'Évangile de saint Luc et à entendre ce qu'il nous rapporte de la famille du précurseur saint Jean-Baptiste. Son père Zacharie et sa mère Elisabeth étaient de la race sacerdotale d'Aaron, et Zacharie offrait le sacrifice dans le Temple lorsque l'ange du Seigneur lui dit : « Ne crains point, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ton épouse Elisabeth te donnera un fils, que

tu nommeras Jean. Il sera ta joie et ton allégresse, et sa nativité sera pour beaucoup un sujet de réjouissance : car il sera grand devant Dieu. Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante. Rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère, il convertira un grand nombre d'enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu. Il le précédera dans l'esprit et la vertu d'Elie, afin de faire revivre dans les enfants les sentiments des aïeux, de ramener les incrédules à la sagesse des justes et de préparer ainsi au Seigneur un peuple parfait. » Nous voilà loin d'un empire belliqueux, du fracas des armes, du choc des armées, de l'écrasement des vaincus. La prière qui est exaucée, c'est celle qui est l'objet de tous les sacrifices de l'ancienne Synagogue, c'est-à-dire l'avènement du Messie, et le Seigneur ne pouvait en donner à Zacharie une preuve plus sensible qu'en le rendant père de son Précurseur.

Vous savez comment Zacharie resta dans le doute et comment, en punition, il devint muet pour un temps. Cependant, le temps étant accompli, Jean vint au monde et la langue de son père se délia, pour prophétiser : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et opéré sa rédemption. Il nous a suscité un Sauveur puissant, dans la maison de David, son serviteur, selon qu'il l'avait annoncé par la bouche des saints Prophètes, aux siècles écoulés. Il nous sauvera de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent, pour accomplir sa miséricorde envers nos ancêtres, pour montrer qu'il se souvient de son alliance sainte, du serment qu'il a juré à Abraham notre père, de nous accorder cette faveur ; afin que, délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte, marchant devant lui dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie. »

Cette première partie du *Benedictus* est un écho de la promesse messianique et de la doctrine du salut par le Sauveur. Le Messie nous délivre de la crainte et de nos ennemis, en établissant sur la terre le règne de la miséricorde, de la justice et de la sainteté. Nous avons ici une vue anticipée du christianisme. Comme il a été dit de Zacharie et d'Elisabeth, que « tous les deux étaient justes devant Dieu, et si fidèles à marcher dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur qu'il n'y avait rien à reprendre dans leur vie, » (Luc, II, 1-6), nous pénétrons avec eux dans l'intime de l'âme des justes du peuple de Dieu, nourris de l'enseignement des patriarches et des prophètes. Ce dont il s'agit en définitive, c'est de la justification et de la sanctification du peuple. Isaïe est formel : « Et il arrivera que quiconque aura été inscrit au rang des vivants dans Jérusalem sera nommé saint, *sanctus vocabitur*. » (Is., IV, 3). C'est la base sur laquelle unique-

ment s'élèvera le royaume glorieux du Messie : « Lui, qui est le juste, en justifiera un grand nombre. » (LIII, 11). Jérémie n'était pas moins formel lorsqu'il disait : « Je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda ; et voici quelle sera cette alliance : J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leur cœur, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. » (Jér., XXI, 31). Par le Messie Dieu s'approchera immédiatement de l'homme et il le délivrera de ses péchés.

Continuant son cantique, Zacharie prédit la mission de son fils Jean : « Et toi, enfant, tu seras appelé le Prophète du Très-Haut ; car tu iras devant la face du Seigneur, pour lui préparer les voies, pour apprendre à son peuple la science du salut, dans la rémission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu. C'est par elles que ce soleil levant nous a visités, afin d'illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et de diriger nos pas dans la voie de la paix. »

Cette comparaison de la lumière est très belle. Avec quelle facilité et quelle force le soleil, en se levant, éclaire ce qui était auparavant dans les ténèbres ! La nuit, c'est l'ombre, c'est l'apparence de la mort ; la lumière, c'est le réveil, c'est l'image de la vie. Les ténèbres, c'est l'état du péché et des pécheurs ; la lumière, c'est l'état des justes et de la justification. A la lumière du divin Soleil, nous marchons dans la voie de la paix, non dans la confusion de l'erreur.

L'évangéliste saint Jean, après avoir noté la mission du Précurseur, complètera ce tableau par ce trait final : « La loi nous a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité par Jésus-Christ. » (Jo., I, 17). Nous pouvons désormais avancer en connaissance de cause ; c'est du règne de la justice, de la vérité, de la grâce, se répandant dans le monde comme le soleil répand ses rayons de lumière, qu'il s'agit. Et voilà aussi ce que le précurseur saint Jean-Baptiste annonçait à ses contemporains quand il leur disait : « Faites pénitence, le royaume de Dieu est proche. »

Donc, mes frères, si nous voulons entrer dans l'esprit des Saintes Ecritures et nous soumettre à leur direction, il faut « chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice » (Mt., VI, 33) et comprendre que le royaume de Dieu est au dedans de nous. (Luc, XVII, 21). C'est là qu'il faut l'établir. Toutes ces belles promesses que les prophètes nous ont redites et qui réjouissaient l'âme des Israélites, seraient vaines et de nul prix pour nous, si nous ne nous mettions pas dans les conditions voulues pour en bénéficier. L'attente, les prières et les soupirs de tant de générations seraient de nul effet pour nous si, après avoir reçu l'illumi-

nation du Messie qui a éclairé nos voies, nous marchions dans les ténèbres du péché et le chemin de l'erreur ; ou plutôt, tout cela nous couvrirait de confusion au jour des jugements du Seigneur, car nous aurions abusé de la lumière et de la grâce.

Au contraire, si nous établissons en nous le règne de Dieu et de sa justice, nous aurons une part abondante aux bienfaits de la venue du Sauveur, à la vérité, à la grâce, à la justice, à la lumière. Nous serons les dignes et heureux bénéficiaires de la nouvelle alliance que le Seigneur tout-puissant, dans la personne du Messie, a contractée avec les hommes. Puisque l'Ancien Testament a été abrogé pour céder la place au Nouveau Testament, vivons, non plus sous la loi de crainte, mais sous la loi de grâce, dans la sainte liberté des enfants de Dieu. Ainsi soit-il.

PRONES D'UN QUART D'HEURE SUR LE SYMBOLE

LV

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS

Depuis la chute d'Adam, tous les hommes sans exception naissent esclaves du péché et sujets à la concupiscence : « Personne n'est sans souillure devant vous, ô mon Dieu, dit saint Augustin, pas même l'enfant dont la vie n'est que d'un jour¹. »

Or le péché est le plus grand de tous les maux. C'est une maladie infectieuse de l'âme qui l'énervé, la débilité, la désorganise, l'arrête dans ses fonctions, la souille, la déshonore, lui ôte sa beauté et sa vie.

Seule la rémission des péchés peut guérir ce mal affreux.

Peut-on l'obtenir ? De qui l'obtenir ? Comment l'obtenir ? Telles sont les trois questions auxquelles nous allons répondre dans cette instruction.

I. — Peut-on l'obtenir ?

Le grand évêque d'Hippone nous apprend que les Platoniciens avaient pendant longtemps cherché avec ardeur un moyen de purifier les âmes : *Quæsierunt viam purgandarum animarum*² ; jusqu'à ce que Porphyre, l'un des plus remarquables d'entre eux, leur fit perdre toute espérance d'arriver à ce but, en affirmant que les oracles avaient dit que les têtes en l'honneur du soleil et de la lune ne peuvent nous purifier. Quelle que soit la signification de ce mot *têtes*, qui doit, s'il est d'origine grecque, renfermer une idée de volonté ou de bon plaisir, toujours est-il vrai

que les pauvres païens, voyant qu'on refusait au soleil et à la lune le pouvoir de purifier les âmes, ne savaient plus à qui avoir recours pour obtenir un tel effet.

Si la raison laissée à elle-même ferme le cœur du pécheur à l'espérance, la révélation lui fait entendre de plus consolantes paroles.

L'Ancien et le Nouveau Testament nous affirment en effet qu'il est possible à l'homme de se relever après sa chute et de rentrer en grâce avec Dieu.

I. L'Ancien Testament. — La Sagesse nous apprend que bien que pécheurs, nous ne cessons pas d'appartenir à Dieu. *Etsi peccaverimus, tibi sumus*. (Sap., xv, 2). Isaïe s'adressant à ceux qui se repentent, leur dit : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine. » (Is., i, 18). Dieu, par la bouche du même prophète, nous fait entendre les paroles suivantes : « Israël, je ne t'oublierai pas. J'efface tes transgressions comme un nuage et tes péchés comme une nuée ; reviens à moi, car je t'ai racheté. » (Is., xlv, 32). « Que t'ai-je fait, ô mon peuple, pour que tu m'abandonnes ? Pourquoi veux-tu mourir, ô maison d'Israël ? Reviens à moi, et je te pardonnerai, et je précipiterai tous tes péchés au fond de la mer. » (Is., *passim*). Enfin, au livre de Tobie, il nous adresse cet appel : « Convertissez-vous, ô pécheurs ! » (Tob., xiii, 7).

L'homme, encouragé par ces invitations, par ces promesses pleines de bonté, adresse à Dieu de touchantes supplications quand il est tombé dans l'abîme du péché. Il s'écrie avec David : « Eternel, aie pitié de moi, guéris mon âme, car j'ai péché contre toi. » (Ps., xl, 5). « O Dieu ! aie pitié de moi dans ta bonté ; selon ta grande miséricorde, efface mes transgressions ; lave-moi complètement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché. Car je connais mes transgressions et mon péché est constamment devant moi... Efface toutes mes iniquités. O Dieu, crée en moi un cœur pur, renouvelle en moi un esprit bien disposé. Ne me rejette pas loin de ta face, ne me retire pas ton esprit saint. Rends-moi la joie de ton salut ! » (Ps., l).

De fait, nous voyons Dieu couvrir d'un large et généreux oubli les fautes commises. C'est ainsi que ceux qui avaient péché au temps de Jéroboam obtiennent leur pardon : *Ab omnibus peccatis liberavit eos*. (Eccli., xlvii, 31). C'est ainsi également que le Seigneur écoute la prière de son peuple que menacent les armées de Sennachérib et ne se souvient plus de ses iniquités passées. (Eccli., xlviii, 23).

Ce pardon est total, absolu, il délivre complètement l'âme de ses souillures. « Autant l'Orient est éloigné de l'Occident, dit le psal-

¹ *Confess.*, liv. I, chap. 7.

² *De Civit. Dei*, lib. x, c. 28.

miste, autant Dieu éloigne de nous nos transgressions. » (Ps., cii, 12). Aussi ceux qui ont été l'objet des miséricordes divines éprouvent-ils un sentiment ineffable de béatitude : « Heureux, chante encore le psalmiste, celui à qui la transgression est remise, à qui le péché est pardonné. Heureux l'homme à qui l'Eternel n'impute pas l'iniquité. » (Ps., xxxi, 1).

Il y avait même, sous l'ancienne loi, des rites expiatoires qui permettaient à l'homme de se réconcilier plus facilement avec Dieu. Chaque année le grand-prêtre recevait deux boucs « de l'assemblée des enfants d'Israël. » Il offrait l'un en sacrifice, il en portait le sang au-delà du voile, puis il en mettait aux cornes de l'autel et en faisait des aspersions « à cause des impuretés des enfants d'Israël. » Ensuite il posait ses deux mains sur la tête du bouc vivant et « il confessait sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et toutes les transgressions par lesquelles ils avaient péché ; il les mettait sur la tête du bouc, puis on le chassait dans le désert. Le bouc emportait sur lui toutes les iniquités du peuple. » (Lévit., xvi, 5-23). On l'appelait « le bouc émissaire. »

La pratique de ces rites expiatoires sous l'ancienne Loi est encore mise en lumière au 2^e livre des Machabées. On y voit même que ces rites avaient une vertu qui s'étendait au-delà de la tombe. Après un combat livré aux ennemis d'Israël, Judas Machabée prescrit des prières pour ses compagnons défunts, et ayant fait une collecte, il envoie 12.000 drachmes d'argent à Jérusalem afin que l'on offre un sacrifice pour les péchés des morts. (II Mach., xii, 43-46).

II. Le Nouveau Testament. — Mais, comme le dit saint Paul, la Loi ancienne « ne possédait que l'ombre des biens futurs. » (Hébr., x, 1). La plupart des purifications du peuple juif n'étaient que des purifications légales, et celles qui enlevaient à l'âme ses taches empruntaient leur valeur à l'efficacité de la rédemption future ; car « il est impossible, dit encore saint Paul, que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. » (Hébr., x, 4). Ces sacrifices n'ont rien en eux-mêmes qui puissent plaire à Dieu.

La rémission des péchés, une rémission plus parfaite, plus complète, offrant à Dieu une satisfaction strictement équivalente à la dette de l'homme pécheur, tel est le bienfait principal que Jésus-Christ nous a apporté en se faisant homme. Le grand apôtre nous l'atteste : « Jésus-Christ, dit-il, est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » (I Tim., i, 15). Et le Dieu descendu du ciel nous l'affirmé lui-même : il répond aux pharisiens qui lui reprochent de manger avec les publicains et les hommes de mauvaise vie : « Je ne suis pas venu pour appeler les justes mais les pécheurs ; » car « ce ne sont pas ceux qui se

portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades. » (Mt., ix, 11-12).

Pour nous racheter, il n'hésite pas à subir la mort à notre place : *Christus semel pro peccatis mortuus est.* (I Petr., iii, 18). Il lave nos iniquités dans son sang : *Dilexit nos et lavit nos a peccatis in sanguine suo.* (Apoc., i, 5). Il lui tarde d'offrir à Dieu ce sacrifice expiatoire : *Baptismo habeo baptizari et quomodo coarctor usquedum perficiatur.* (Luc, xii, 50). Il aspire après ce moment dès qu'il a revêtu notre nature. Ecoutez-le parler en saint Paul : « Le Christ entrant dans le monde dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande, mais tu m'as formé un corps ; tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Voici que je viens (dans le rouleau du livre il est question de moi), ô Dieu, pour faire ta volonté. » (Hébr., x, 5-8). « C'est, conclut l'apôtre, en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ. » (*Ibid.*, 10).

« Grâces immortelles, s'écrie à ce sujet saint Augustin, soient rendues au Seigneur qui a fait éclater pour le salut des hommes une toute-puissance égale à celle qui a tiré le monde du néant ! Oui, la même toute-puissance, mais plus de bonté et de miséricorde pour justifier l'impie que pour créer le monde ! » « Qu'il est donc grand, continue le saint docteur, appliquant à la bonté de Dieu pour les pécheurs les paroles de saint Paul, qu'il est grand ce mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair, qui a été justifié par l'esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire ! » (I Tim., iii, 16).

On peut donc obtenir la rémission des péchés. De qui l'obtenir ? C'est la seconde question que nous avons à examiner.

II. — De qui l'obtenir ?

On peut l'obtenir de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise.

I. De Dieu. — Le pouvoir de remettre les péchés appartient à Dieu et il n'appartient qu'à lui. En effet, le pouvoir de pardonner une offense et le droit d'en recevoir une satisfaction appartiennent toujours à l'offensé lui-même, fût-il le dernier des hommes. Jugez si cela ne doit pas être beaucoup plus vrai encore par rapport à Dieu. La chose est si évidente que les Juifs, en entendant dire que Jésus remettait les péchés, en conclurent aussitôt qu'il se donnait pour Dieu ; ils l'accusèrent de blasphème, et voulurent pour cela le lapider.

II. De Jésus-Christ. — Or le pouvoir de remettre les péchés, Jésus-Christ le possède, et il le possède à un triple titre.

Il le possède comme *Dieu*. Etant un avec son Père, tout ce que possède son Père est à lui. *Omnia... tua mea sunt.* (Jo., xvii, 10).

Il le possède en second lieu comme *Homme-Dieu*. Uni hypostatiquement au Verbe, « le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés. » Pour le prouver, il guérit le paralytique : « Lève-toi, lui dit-il, et marche. » (Marc, ii, 10-11).

Enfin, ce pouvoir, il le possède comme *Sauveur*. Il l'a acheté au prix de son sang. « Il a effacé, dit saint Paul, l'acte dont les ordonnances nous condamnaient et qui subsistait contre nous, et il l'a détruit en le clouant à la croix. » (Coloss., ii, 14). Il n'est appelé Sauveur que parce qu'il nous sauve du péché. C'est l'agneau qui efface les péchés du monde.

III. De l'Eglise. — Enfin le pouvoir de remettre les péchés appartient à l'Eglise. Ce pouvoir, l'Eglise le possède, elle le possède seule et elle le possède tout entier.

I. L'EGLISE POSSÈDE CE POUVOIR. — Avant l'incarnation du Fils de Dieu, ce pouvoir tout divin dont jouissent les évêques et les prêtres n'avait été accordé à aucun mortel, quels qu'eussent été d'ailleurs ses autres privilèges. Moïse avait pu faire jaillir l'eau d'un rocher, Josué arrêter le soleil, Elie fermer le ciel et en faire tomber la foudre par trois fois. Mais aucun des patriarches ni des prophètes, aucun des saints de l'ancienne loi ne fut investi par Dieu de cette auguste prérogative.

Il l'a conférée à l'Eglise. « Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, dit le Sauveur au prince des Apôtres ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans les cieux. » (Mt., xvi, 19). La même promesse fut faite plus tard aux autres apôtres, presque dans les mêmes termes, quand il leur apparut dans le Cénacle où la crainte des Juifs les tenait renfermés. Après leur avoir donné des marques non équivoques de sa résurrection, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » C'est comme s'il leur avait dit : « Allez porter aux hommes la bonne nouvelle de la rédemption. Dites aux pécheurs que je les ai rachetés sur la croix, et que vous leur apportez leur grâce et leur pardon. Je vous investis à cet effet de tous mes pouvoirs. Tout ce que vous délierez de consciences coupables sera délié, tout ce que vous absoudrez sera absous ; tout ce que vous remettrez de péchés sur la terre, je le remettrai et l'effacerai moi-même dans le ciel. » L'hérésie a mille fois torturé les paroles du divin Maître pour en altérer le sens. Mais ces paroles sont tellement claires que tous les efforts de l'impiété pour les dénaturer et en fausser la signification ont été vains.

Des apôtres le pouvoir de pardonner les péchés a passé aux évêques et aux prêtres qu'ils appellent à partager avec eux les travaux du ministère évangélique, et ce pouvoir ils l'exerceront jusqu'à la fin du monde ; car le bienfait de la rédemption doit s'étendre à toutes les âmes.

Sans doute les évêques et les prêtres ne sont, lorsqu'ils remettent les péchés, que les instruments de la miséricorde de Dieu. Toutefois ils ont un pouvoir véritable sur les consciences. Ils ne déclarent pas seulement que le péché est remis, mais ils le remettent en réalité. Ils ne disent pas, comme Nathan à David : « *Dieu t'a pardonné ton péché ;* » ils disent : « *Je t'absous de ton péché.* »

Prérogative admirable ! Autorité qui surpasse celle des plus grands rois ! Ceux qui portent le diadème n'ont de puissance que sur la terre ; le prêtre, lui, a le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel.

II. L'EGLISE LE POSSÈDE SEULE. — Non seulement l'Eglise a le pouvoir de remettre les péchés ; mais elle le possède seule. Ceux qui veulent obtenir leur pardon doivent recourir au ministère sacerdotal. Dieu l'a voulu ainsi. Il aurait pu sans doute guérir autrement l'infirmité de nos âmes, comme il aurait pu créer le monde autrement qu'il n'existe. Mais c'est la condition qu'il a mise à ses miséricordes. Nous sommes donc obligés, pour obtenir la rémission de nos offenses, de nous prosterner aux pieds du prêtre et d'attendre qu'il brise autour de nous les liens de l'iniquité. « Que personne, — c'est S. Augustin qui parle, — que personne ne se dise : Je fais pénitence dans le secret ; je la fais devant Dieu (sans aller trouver le prêtre). C'est donc en vain que Jésus-Christ a dit : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* C'est donc en vain que les clefs ont été données à l'Eglise. » — De même, dit saint Fulgence, que dans la ville de Jéricho nul ne fut sauvé que ceux qui se trouvaient dans la maison de Rahab et que tous les autres furent enveloppés dans l'anathème qui frappa cette ville maudite ; ainsi quiconque est hors de l'Eglise catholique ne peut obtenir le pardon de ses péchés... Hors de l'Eglise, ni le nom de chrétien que l'on porte, ni le baptême que l'on a reçu, ni les sacrifices que l'on accomplit ne peuvent procurer le salut. Pourquoi ? C'est que c'est à l'Eglise catholique et à nulle autre que Jésus-Christ a dit : « Tu es mon unique, ma bien-aimée, ma colombe¹. »

L'Eglise c'est la vraie Jérusalem, la cité divine où se trouve le temple, lieu de miséricorde, et la piscine probatique dont les eaux ont une vertu de guérison. L'Eglise, c'est la terre sacrée où coule le Jourdain dans les flots duquel Naaman se purifie de sa lèpre. C'est la mys-

¹ De Remiss. pecc., lib. I, ch. xxii.

téreuse hôtellerie où le bon Samaritain conduit le blessé qu'il a rencontré sur le chemin de Jéricho et qu'il veut guérir.

III. L'EGLISE LE POSSÈDE ENTIÈREMENT. — Nous avons dit que l'Eglise possède le pouvoir de remettre les péchés et qu'elle le possède seule. Ajoutons qu'elle le possède entièrement, en sorte qu'il n'est pas de faute qu'elle ne puisse effacer.

Montesquieu a écrit ces paroles :

La religion païenne qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtaient la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables : mais une Religion qui enveloppe toutes les actions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées, qui laisse derrière elle la justice humaine et commence une autre justice, qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour et de l'amour au repentir, qui met entre le juste et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge ; une telle religion ne doit pas avoir de crimes inexpiables¹.

L'Eglise, en effet, a des pardons pour toutes les offenses. Les pécheurs les plus endurcis, ceux mêmes qui n'ont pas craint de différer leur conversion, souvent bien incertaine lorsqu'elle est renvoyée au terme de la vie, peuvent néanmoins espérer de rentrer en grâce avec Dieu. Les Apôtres l'ont appris de la bouche même de Jésus-Christ, lorsque saint Pierre lui ayant demandé s'il fallait pardonner jusqu'à sept fois, en reçut cette réponse si digne de la tendre charité du Fils de Dieu : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, » c'est-à-dire jusqu'à l'infini. (Mt., XVIII, 22). Réunissez par l'imagination tous les péchés qui ont été commis depuis le péché d'Adam, et tous ceux qui se commettront jusqu'à la fin du monde ; mettez-les tous sur une seule tête ; supposez un homme coupable à lui seul de tous les péchés. Il est de foi que l'Eglise a reçu de Dieu le pouvoir d'absoudre un tel pécheur ; et que si elle trouvait en lui le repentir, levant sur sa tête maudite sa main toute-puissante pour pardonner, d'une parole elle effacerait tout, fussent ces crimes plus multipliés que les gouttes d'eau des mers, et plus énormes que le péché de Judas.

III. — Comment l'obtenir ?

La rémission des péchés s'opère dans l'Eglise par les sacrements.

I. D'abord par le baptême, où cette grâce acquiert une telle extension que non seulement elle efface le péché originel et tous ceux qu'on a pu commettre par sa propre volonté, dans les adultes qui reçoivent ce sacrement, mais qu'elle remet encore et abolit pleinement la peine due au péché. Cette grâce surabondante n'est accordée au chrétien qu'une fois

dans sa vie, quelque longue qu'elle puisse être. C'est le sens dans lequel il faut interpréter le passage de saint Paul dans sa lettre aux Hébreux : « Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et des merveilles du siècle à venir, et qui sont tombés, il est impossible, dis-je, qu'ils se renouvellent par la pénitence. » (Hébr., VI, 4 et suiv.). L'Apôtre ne parle point ici de la pénitence requise pour le sacrement qui en porte le nom, mais de l'efficacité et des effets du baptême ; c'est-à-dire qu'il est impossible de recevoir un second baptême qui fasse, comme le premier, un nouvel homme de l'homme devenu pécheur depuis sa régénération en Jésus-Christ, en lui remettant de nouveau le péché et la peine, et en le dispensant une seconde fois de satisfaire à la justice divine.

II. Par la pénitence. — Mais comme le baptême ne nous délivre pas de la concupiscence et comme l'esprit de l'homme et les pensées de son cœur sont portés au mal dès sa jeunesse (Gen., VIII, 21), Dieu a daigné, dans sa miséricorde, nous accorder un autre moyen non moins admirable ni moins puissant que le premier, pour nous aider à nous relever de nos chutes, et il l'a placé dans le sacrement de pénitence, que les Pères ont appelé pour cette raison *la seconde planche après le naufrage*. C'est là que l'Eglise se sert du pouvoir vraiment divin qu'elle a reçu de Jésus-Christ lui-même ; c'est là qu'elle fait usage des clefs du ciel déposées dans ses mains par le Sauveur pour la rémission des péchés.

Sans ce bienfait de Dieu, l'homme qui ignore s'il est digne d'amour ou de haine (Eccl., IX, 1), flotterait sans cesse entre le désespoir et la fausse confiance. Il sait qu'un seul péché mortel lui fait perdre tout le fruit des mérites de la croix et de la mort de Jésus-Christ, et peut lui fermer à jamais l'entrée du ciel. Cette seule pensée, jointe à la science de sa fragilité, dont il a fait tant de fois la triste épreuve, jette dans son âme la plus vive inquiétude. Mais lorsqu'il se représente le pouvoir des clefs confié à l'Eglise, et que par le secours puissant de la grâce il lui est possible d'obtenir son pardon et de recouvrer avec son innocence la paix du cœur et l'amitié de Dieu, une douce joie succède à la tristesse ; l'inquiétude et l'angoisse font place à l'espérance. Il bénit Dieu d'avoir eu pitié des pécheurs et de nous avoir envoyé du ciel ce tout-puissant et charitable médecin, qui nous offre dans son sang le seul remède qui puisse guérir les plaies et les meurtrissures faites à nos âmes par le péché. (Is., LIII, 5).

Les chrétiens doivent donc s'empresser de recourir à cette piscine salutaire. Une puissance invisible en agite les eaux, pour opérer

¹ *Esprit des Loix*, liv. XXIV, chap. 13.

la guérison des pécheurs. Les paralytiques qui languissent depuis trente-huit ans (Jo., v, 4, 5) peuvent y être portés par la grâce, et en sortir pleins de vie et de santé.

Mais ce précieux remède n'a de vertu que pour ceux qui le prennent avec la volonté de renoncer sérieusement à leurs passions, et de mener désormais une vie chrétienne. Au contraire, il se change en un poison mortel pour ceux qui le considèrent comme une sorte de rempart contre la justice divine, ou comme un moyen d'offenser Dieu plus librement, par l'espoir d'un pardon dont ils s'exagèrent la facilité. Il devient de même inutile à ceux qui diffèrent de jour en jour leur retour à Dieu et, s'efforçant de calmer leurs remords par de vagues projets de conversion, sont surpris soudain par une mort imprévue et perdent ainsi, par leurs coupables délais, cette rémission que leur avait tant de fois offerte la divine bonté.

Nous avons déjà parlé de ceux à qui Dieu a confié le soin d'*administrer le sacrement de pénitence*. Disons encore quelques mots sur cet important sujet.

Les œuvres de Jésus-Christ portent toutes l'empreinte de la sagesse divine. Dans les pouvoirs accordés à son Eglise brille le même ordre qui a présidé à tous les ouvrages du Créateur. « C'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis afin que vous alliez et que vous portiez des fruits, et que vos fruits demeurent. » (Jo., xv, 16). Ces paroles annonçaient que parmi les fidèles un petit nombre d'hommes *choisis* seraient seuls chargés de la sainte et auguste fonction de prononcer sur les coupables une sentence qui serait au même moment ratifiée dans le ciel. Ainsi le demandaient le bon ordre et la tranquillité des consciences. C'est pour cela que ce grand pouvoir ne se trouve que dans le sacerdoce. Les évêques et les prêtres légitimement ordonnés en sont les seuls dépositaires. Encore ne peuvent-ils l'exercer arbitrairement ; ils sont astreints à suivre les règles établies par Jésus-Christ, et les lois canoniques prescrites par l'Eglise. Pour l'administration valide de ce sacrement, il faut, outre le pouvoir d'ordre, la mission légitime et la juridiction, dont l'étendue se mesure sur la dignité hiérarchique des différents ministères, avec une puissance supérieure dans les uns et subordonnée dans les autres. Sans l'observation de ces règles, on ne peut trouver ni la rémission des péchés, ni la justification dans l'Eglise, laquelle nous est représentée dans l'Ecriture comme une armée rangée en bataille (Cant., vi, 9), qui ne devient terrible à l'ennemi que par la discipline et le bon ordre des troupes qui la composent, et par l'exactitude avec laquelle chacun de ses soldats se tient au poste et au rang qui lui sont marqués.

Quoique les ministres de l'Eglise soient dans le tribunal de la pénitence de véritables juges, et que leur sentence soit véritablement, non pas une simple formule par laquelle ils déclarent que les péchés sont remis, mais un jugement réel qui délie ou retient les péchés, la rémission, cependant, en est due tout entière à la bonté et à la miséricorde infinie de Celui qui a dit par l'un de ses prophètes : « C'est moi, oui, c'est moi seul qui efface les iniquités. » (Is., XLIII, 25). Les prêtres de la loi nouvelle ne sont que les ambassadeurs de Jésus-Christ, revêtus, il est vrai, d'un pouvoir admirable et illimité, mais qu'ils n'exercent pourtant que comme les délégués du Fils de Dieu. La dette du péché ne leur appartient pas, et il n'y a que Dieu, qui puisse la remettre, parce qu'il n'y a que lui à qui nous puissions dire comme à la personne offensée : « Pardonnez-nous nos offenses. » Qu'ils se glorifient donc, mais dans le Seigneur seul, d'une prérogative qui n'a point été accordée aux anges, et qu'ils s'écrient avec l'Apôtre : « Qu'est-ce donc qu'Apollon ? Qu'est-ce que Paul ? » (I Cor., III, 4). Qu'ils reconnaissent avec humilité que celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose (I Cor., v, 7) ; que c'est Dieu seul qui donne aux justes la vie et l'accroissement, et aux pécheurs le pardon et la paix.

**

L'instruction que vous venez d'entendre doit vous pénétrer, mes frères, d'un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu. La rémission des péchés, nous dit saint Augustin, est une œuvre surnaturelle qui réclame plus de puissance que la création du monde : *Majus opus est ut ex impio justus fiat quam creare cælum et terram*¹. Ce prodige, Dieu l'accomplit non pas une fois, mais autant de fois que le pécheur après l'avoir, offensé réclame son pardon.

Que les merveilles de votre miséricorde sont dignes, ô Seigneur, de nos actions de grâces ! Nous sentons le prix de vos bienfaits. L'éternité toute entière ne sera pas trop longue pour acquitter la dette de gratitude que nous avons contractée envers vous.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR :

IX

JÉSUS PRÉDIT CE QUI VA LUI ARRIVER
A JÉRUSALEM

La grande fête de Pâque approchait ; ce devait être la dernière célébrée sur terre par Jésus avec ses disciples. Le divin Maître ne

¹ Ap. S. Thom., *Sum. Theol.*, 1^{re} 2^{ae}, q. cxiii, art. 9.

² Voir la *Prédication* de 1909.

Ignorait pas ; il savait le complot tramé contre lui par ses haineux et puissants ennemis. Là, dans le désert d'Ephrem, il était en sûreté, mais il faut que la volonté de son Père s'accomplisse ; il veut, une dernière fois, donner à ses apôtres et à ses disciples futurs l'exemple de l'obéissance à la Loi de Dieu quoi qu'il en doive coûter de sacrifices.

Tout bon Israélite devait se rendre à Jérusalem au temps de la Pâque, se purifier, dans le temple, des souillures légales qu'il avait pu contracter, et manger ensuite l'agneau pascal. Jésus quitte donc, sans hésiter, la douce solitude d'Ephrem et prend le chemin de la ville sainte dont la distance n'était pas très considérable. Et, comme la capitale juive se trouve à une altitude d'environ 800 m. au-dessus du niveau de la mer, toutes les routes qui y conduisent vont en montant, d'où l'expression populaire si souvent employée : « Monter à Jérusalem. »

Ce départ de Jésus pour la cité sainte, afin d'y célébrer la Pâque, appelle quelques réflexions.

C'est pour obéir à la loi de Dieu son Père que Jésus quitte son lieu de repos. C'est aussi pour nous donner l'exemple de cette obéissance qu'il va s'exposer à la haine de ses ennemis. Lorsque le temps des Pâques arrive, tout bon chrétien, tout véritable disciple du Christ doit imiter son divin Maître. La loi du Seigneur et celle de son Eglise l'obligent à monter à Jérusalem, dans le temple, afin d'y célébrer la Pâque en mangeant l'agneau pascal dans une bonne communion.

Et d'abord, il faut s'arracher au désert, à la solitude dans laquelle on vivait peut-être, au milieu d'une fausse tranquillité, loin de Dieu. Il faut s'arracher à un genre de vie plus ou moins sensualiste, où l'on se laissait aller à toutes ses aises, sans vouloir résister à ses passions. Il faut monter aussi vers Jérusalem, c'est-à-dire remonter vers la pratique des vertus chrétiennes. Parfois la route est aride, pénible ; la montée exige le renoncement à un genre de vie commode, la rupture avec des habitudes, avec des fréquentations qui plaisent. Cette montée exige qu'on allège son âme et son cœur de bagages, d'objets encombrants et lourds : la haine, les désirs de vengeance, le respect humain, les injustices commises, les liaisons coupables, le scandale donné, le bien mal acquis, les mauvaises lectures, que sais-je ?

Voilà autant d'obstacles qui arrêtent ou attardent sur la voie de Jérusalem, je veux dire sur le chemin de l'accomplissement du devoir pascal.

Et puis, avant de manger l'agneau pascal, les Juifs devaient d'abord se purifier, dans le Temple, des souillures légales qu'ils avaient contractées. Le chrétien, lui aussi, avant de

manger l'agneau pascal, c'est-à-dire avant de communier, doit se rendre à l'église afin de se purifier de ses péchés, dans la piscine de la Pénitence. Ce faisant, à l'exemple de son Maître, il accomplit la loi du Seigneur, un des grands commandements de l'Eglise. Enfin, il donne le bon exemple à ceux qui l'entourent ou qui dépendent de lui. Est-ce bien ainsi que nous agissons ? Désormais, montrons-nous plus courageux, soyons généreux quand il s'agit d'obéir à Dieu et à son Eglise, de remplir un devoir, de donner l'exemple aux autres.

**

Le groupe des apôtres s'en allait donc cheminant vers Jérusalem. Jésus marchait en avant, seul, préoccupé des graves événements qui allaient s'accomplir. Les disciples gardaient le silence ou se communiquaient, à voix basse, les pressentiments douloureux que la tristesse de leur bon Maître faisait naître en leur âme.

Ce fut bien pis lorsque Jésus, s'arrêtant, à un moment donné, les tire un peu à l'écart de la route sillonnée par de nombreux groupes de pèlerins, montant eux aussi vers Jérusalem. Tout yeux et tout oreilles, ils attendent : quelle confiance va-t-il leur faire, ou quelle explication leur donner de la peine qui, visiblement, l'accable ?

« Voilà, commence-t-il, que nous montons à Jérusalem ; tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme sera accompli. Il sera livré aux princes des prêtres, aux Scribes et aux anciens. Ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils. Et on le bafouera, on crachera sur lui, on le battra de verges, on le fera mourir. Mais il ressuscitera le troisième jour. »

Les apôtres stupéfaits ne comprenaient rien à ces paroles étranges, et pourtant si claires, qui restèrent pour eux un langage mystérieux¹.

Cette prédiction que Jésus faisait de ce qui l'attendait à Jérusalem avait une portée plus longue que celle qu'on lui attribue tout d'abord, à première lecture. Elle s'étend à tous les siècles et concerne tous ceux qui, à la suite du Sauveur, voudront monter à Jérusalem, c'est-à-dire s'élever au-dessus des régions terre à terre dans lesquelles le monde s'agite et où règne un perpétuel conflit d'intérêts vulgaires, de passions ardentes qui fatiguent les cœurs et perdent les âmes.

Le disciple n'est pas plus que le Maître. Aussi, voyez ce qu'il advient lorsqu'une âme, sous le souffle de la grâce, a pris la résolution de renoncer au monde, à ses plaisirs afin de suivre Jésus-Christ de plus près. Quand elle s'efforce de pratiquer plus généreusement les préceptes et même les conseils de l'Evangile, qu'elle prend le chemin de Jérusalem,

¹ Matth., xx, 17-19 ; Marc, x, 32-34 ; Luc, xviii, 31-34

c'est-à-dire qu'elle tend à la perfection chrétienne, oh ! alors elle aussi peut s'attendre à la persécution, elle est condamnée à mort. Elle ne compte plus dans le monde, ses parents, ses amis font le vide autour d'elle, je dirais volontiers portent son deuil dès son vivant. A moins pourtant qu'ils n'aient à la ménager dans l'espérance d'un héritage futur, elle ne compte plus, elle n'existe plus.

Voyez donc encore comment l'impiété maçonnique a traité les Congrégations religieuses. Ces hommes, ces femmes, avaient renoncé au monde, ils se réunissaient pour monter à Jérusalem, afin d'arriver plus sûrement à la Jérusalem céleste ils voulaient s'entraider, prier ensemble, se dévouer ensemble. Les princes des prêtres et les scribes modernes, c'est-à-dire les législateurs et les chefs du peuple, les journaux les ont condamnés à mort. On les a chassés de leurs maisons dont on a enfoncé les portes, on a volé leurs biens, et on leur interdit de se réunir, on a tué leurs associations.

Comme le Christ à Jérusalem, n'ont-ils pas été livrés aux Gentils, jetés en pâture à une populace impie ? A-t-on assez tourné en ridicule leurs règles et leurs pratiques religieuses ? Une presse vénale les a-t-elle assez couverts de moqueries et d'outrages ? Ont-ils été assez flagellés par les pires calomnies ? On les a littéralement crucifiés sur la croix du dénuement, de l'exil, des plus criantes injustices. Ah ! qu'ils ont dû se rappeler souvent la prophétie du divin Maître !

Et ces négociants, ces employés chrétiens, ces serviteurs qui veulent rester fidèles à leur Dieu, à leur foi, ne se voient-ils point trop souvent condamnés par l'impiété qui complot leur mort, je veux dire la ruine de leur commerce, la perte de leur place ? Eux aussi connaissent les railleries mordantes, les calomnies qui déchirent la réputation, la persécution sourde et hypocrite.

Et de même que Jésus-Christ fut en butte à la persécution de la part des princes des prêtres et des scribes, ces hommes de qui il avait le droit d'attendre un tout autre traitement, ainsi voit-on des âmes parfois subir, à cause de leur piété, toutes sortes de tracasseries, d'avaries, d'affronts, d'injustices et d'outrages même, jusqu'à leur foyer, sous le toit paternel ou conjugal.

« Ceux qui veulent vivre pieusement souffriront la persécution, » écrivait saint Paul à son cher disciple Timothée. (II Tim., III, 12). Etrange et mystérieuse condition à laquelle le Christ a voulu soumettre ses disciples, la souffrance, la persécution, et une persécution inlassable, de chaque jour : « Que celui qui veut être mon disciple se renonce, prenne sa croix, chaque jour, et me suive... (Luc, IX, 24). Le jour viendra où l'on vous persécutera ; on

vous trainera dans les synagogues et dans les prisons, on vous traduira devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom... Vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez en haine à tous, à cause de mon nom. » (Luc, XXI). Enfin, le divin Maître a déclaré heureux ceux que les hommes haïront, repousseront de leur société, chargeront d'opprobres, dont ils rejeteront le nom comme infâme, à cause de lui. Et il ajoutait cette parole que les chrétiens persécutés doivent relire souvent : « Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans le ciel. » (Luc, VI, 22-23).

ALLOCUTION EN FAVEUR DES PAUVRES

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE

Mes frères,

Dieu est le type parfait que nous devons contempler, le modèle sublime que nous devons reproduire en nous-mêmes.

A la bien considérer, cette obligation n'est qu'un devoir purement familial. Les qualités des parents revivent en leurs enfants, et rien qu'à voir ces derniers, on devine la source d'où ils sortent. Or, nous sommes faits par Dieu ; il faut que la lumière d'une origine si divine brille en nous, et que les témoins de nos actions louent le Père qui est dans les Cieux.

Ce devoir est de plus, pour nous, une obligation religieuse à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Car le Christ a dit formellement : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Si donc nous sommes miséricordieux, c'est que notre Père est plein de miséricorde. Si, oubliant les torts du prochain, nous pardonnons pleinement, c'est que Celui qui est dans les cieux fait luire son soleil sur les bons et les mauvais, tomber sa pluie sur les justes et les pécheurs.

Dieu aussi est riche, il est la richesse même ; la magnificence est le cachet de ses œuvres. Les fleurs brillent sans nombre dans les prairies ; les moissons de toutes espèces couvrent les plaines ; les étoiles, armée innombrable, étincellent au firmament. Sa nature opulente jouit de toutes les perfections, et elle s'affirme elle-même en disant « qu'elle n'a besoin de rien. » Or, cette ressemblance avec lui, Dieu vous l'a donnée à la plupart, en cette riche paroisse. Comme lui, jusqu'à un certain point, votre propre suffisance est votre état.

La fortune, quelle riche faveur Dieu vous a départie là ! Nos livres saints ne tarissent

pas à nous en dire l'excellence. Elle est, nous disent-ils, une protection à l'égal de la sagesse, une force dans la vie de l'homme, une couronne ceignant la tête des sages¹.

Et quels avantages recherchés elle vous apporte ! Des jours à l'abri de toute inquiétude ; une liberté que rien n'entrave ; le respect, les honneurs, les flatteries.

Mais Dieu n'a rien fait pour la jouissance égoïste ; de toutes ses œuvres, il attend un service. Le soleil darde ses rayons sur la terre, le sol produit les moissons, les génies jettent leurs pensées comme une semence précieuse dans l'intelligence humaine. Riches de ce monde, c'est là une leçon que vous ne sauriez négliger. Vous êtes des fleuves dans lesquels tout homme qui a soif a le droit de puiser ; vous êtes des refuges où tous les naufragés ont le droit d'entrer pour se rétablir.

Si quelquefois vous étiez tentés d'oublier ce devoir, la richesse elle-même se chargerait de vous le rappeler. Les eaux se corrompent lorsqu'elles n'ont pas d'écoulement, les terres se couvrent de folles herbes quand la rude main de l'ouvrier ne les retourne pas ; ainsi, suivant le mot de Lucrèce, du fond même des plaisirs sort une amertume secrète. *Medio de fonte leporum surgit amari aliquid...*

Est-ce que, humainement parlant, l'intérêt pour les pauvres n'est pas déjà un grave et pressant devoir ?

Sans le pauvre, en effet, que deviendrait votre vie ? Où prendriez-vous la nourriture qui vous alimente ? le vêtement qui vous protège ? Comment réaliseriez-vous vos plaisirs, distraction au sein de votre abondance ?

C'est lui, ce rude travailleur, alors que paisiblement vous vous reposez de vos distractions de la veille, c'est lui qui, quittant sa demeure, s'en va, par tous les temps, remuer la terre, la solliciter pour d'abondantes moissons. C'est lui qui, devant l'aurore, combine ces façons, ces arrangements, objets de vos caprices et de vos modes. C'est lui qui, le visage au vent, l'œil attentif au moindre danger qui pourrait surgir, la poitrine dévorée par un feu intense, vous conduit aux plages lointaines, où, après le trouble fatigant des fêtes, vous goûtez le calme de l'existence. C'est elle, la jeune ouvrière, n'ayant de commun avec vos filles que l'âge et le sexe, qui use ses forces, sa santé à des travaux impuissants à la nourrir.

Ne trouvez-vous pas, en tous ces services, des raisons sérieuses pour vous apitoyer et pour donner généreusement ? « Quelle injustice, a pu dire Bossuet, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent, et s'ils murmurent contre la

Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice ; car, étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre la boue et la boue, pourquoi voyons-nous d'un côté la joie, la force, l'affluence, de l'autre, la tristesse, l'extrême nécessité, et ensuite, le mépris et la servitude ? »

Si, au contraire, j'interroge la religion, comme ce devoir devient plus rigoureux !

Dans le monde, le pauvre fait triste mine ; ses vêtements font tache au milieu du luxe sans frein de la richesse ; son visage souffreteux cadre mal au milieu de fronts épanouis ; sa prière est note discordante au milieu des chants de joie.

Si, au contraire, j'interroge notre foi chrétienne, le pauvre a toutes les grandeurs, tous les attraits : le pauvre, c'est Jésus-Christ. Il a dit, le Sauveur : « Le Fils de l'homme n'est pas venu comme un maître, mais comme un serviteur. »

Il a dit que nourrir celui qui a faim, abreuver celui qui a soif, vêtir celui qui est dépouillé, visiter celui qui est en prison, c'est le nourrir, l'abreuver, l'abriter, le visiter lui-même ; que ce que l'on fait à l'un des petits du monde, c'est le faire à lui-même.

Ah ! viens, pauvre, viens poser devant moi ! Mon Christ, je le cherche partout ; je veux, à tout prix, en connaître la beauté, en découvrir les charmes, en recevoir les leçons. Si clairs que soient les Evangiles, ils ne me disent pas tout ; si merveilleuses que soient les créations humaines, me parlant du Christ, on y sent l'impuissance devant un tel modèle. Mais toi, pauvre, tu es sa personnification réelle ; tu me dis tout de sa vie mortelle ; tu me fais entendre les leçons de désintéressement, de courage qu'il donnait dans les plaines de la Palestine. L'abri où tu caches tes jours, c'est Bethléem avec sa paille, ses misères et ses privations. Tes mains endolories par le travail me rappellent celles de l'ouvrier de Nazareth. Ta vie errante pour gagner humblement ton existence, c'est la vie de Celui qui parcourait les pays de Palestine, disant : « Les oiseaux du ciel ont leurs nids, les animaux du désert leurs tanières ; mais le Fils de l'homme n'a pas même une pierre pour y reposer sa tête. » Ton abandon, à l'heure des angoisses, c'est le délaissement de la Passion où le Christ reste seul avec ses douleurs.

C'est donc pour Jésus-Christ, mes frères bien-aimés, que je vous tends la main ; vous ne sauriez refuser à un tel infortuné ! Vous auriez voulu le rôle de Marthe le recevant à Béthanie, celui de la Samaritaine lui donnant à boire au puits de Sichem, celui de Zachée le recevant dans sa maison. Jésus accède à vos désirs dans la personne du pauvre ; ce que vous

¹ Eccl., vii, 12-13 ; Prov., xii, 1 ; xiv, 24.

ferez pour celui-ci, c'est à Lui-même que vous le ferez.

Vous donnerez sans compter ; et votre charité sera le plus habile apaisement des divisions qui partagent en deux notre société ; car alors s'accomplira cette égalité que nous recommande l'apôtre : « Celui qui possède, ne possèdera plus dans une jouissance injuste, et celui qui n'a rien ne sera pas jeté dans les nécessités d'une misère extrême. *Qui multum, non abundavit ; et qui modicum, non minora-vit.* » (II Cor., VIII, 15).

POUR LES NOCES D'OR D'UNE RELIGIEUSE

GRANDEUR ET FÉCONDITÉ DE LA VOCATION RELIGIEUSE

Surge, prospera, amica mea, et veni.

Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, et venez ! (Cant., II, 10).

Ma très chère Sœur,

Il faudrait une voix d'ange pour dire la sublimité des noces mystiques auxquelles vous convia l'appel de Dieu, il y a juste aujourd'hui cinquante ans ; il faudrait non moins plume d'historien céleste pour en décrire la fécondité pendant un long demi-siècle. Le ciel seul apprécie les sommets auxquels sont appelées les âmes privilégiées de Jésus, et lui seul peut voir les bienfaits que sème autour d'elle la vie religieuse, mais aussi qu'elle cache sous les voiles d'une inlassable modestie.

Cependant il semble qu'en des jours comme celui-ci, les sommets s'éclaircissent et les voiles s'écartent. Les principes qui ont inspiré un si long dévouement frappent les profanes eux-mêmes ; la reconnaissance jaillit plus ardente du cœur des malades que vous avez soignés ou des élèves que vous avez formées. J'en prends à témoin cette foule qui se presse dans la chapelle trop étroite de votre hospice, l'ancienne chapelle, hélas ! de votre cher pensionnat Saint-Charles, et je devrais me borner à me faire l'écho de tant de cœurs qui maintenant ne battent que pour vous, en redisant l'histoire de cinquante ans de dévouement. Mais je ne dois pas, je ne veux pas vous mettre au martyre en vous louant d'une manière trop personnelle, car je sais qu'à Dieu seul vous faites remonter toute votre gloire.

Que plutôt je réveille en vous les célestes émotions que vous avez ressenties quand vous entendîtes l'appel de Dieu : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, et venez ! » Pour l'honneur de l'habit que vous portez si dignement, pour l'édification de cette belle assistance, je veux essayer de dire la *grandeur* et la *fécondité* de la vocation religieuse à laquelle vous avez si dignement répondu !

I. — Grandeur de la vocation religieuse

La vocation, c'est l'appel de Dieu à le servir dans un genre de vie plus parfait : sa grandeur dépend autant des *prévenances divines* qui la fondent, que de la *générosité de la réponse* qu'elle provoque et de la *persévérante préparation* qu'elle exige pour être menée à son terme. Ce sont là comme les trois phases qui en constituent toute l'histoire.

Elle est de Dieu dans sa première origine et traduit des *prévenances éternelles* pour l'âme qui en est l'objet. Non pas que Dieu n'ait tracé à tout homme sa tâche en ce monde. Celui qui donne l'existence à tous, décide aussi de son emploi ; s'il a compté tous nos che-veux, s'il n'en laisse pas tomber un seul sans sa permission, il ne peut être indifférent à l'emploi de toute une vie. Il a son idée sur chacun de nous ; pour tous, il a dressé un plan de vie ; aussi, en ce sens, tous les états, toutes les professions sont-elles des vocations du ciel. Mais s'il oriente la plupart des hommes vers le monde et ses affaires au gré des aptitudes et des goûts qu'il leur donne, il se réserve pour son propre service quelques âmes privilégiées. Ainsi devant le grand nombre s'ouvre la voie commune et large des carrières temporelles, pendant qu'il offre plus spécialement à ses préférés une voie plus étroite, plus ardue, plus élevée, vers les sommets qui les rapprocheront de lui.

Un jour viendra où son appel, la vocation proprement dite, se fera entendre par la voix des supérieurs légitimes. À eux, de par l'ordre qu'il a établi dans son Eglise, il a remis le droit strict et officiel de manifester sa volonté, de parler en son nom. Mais déjà dès l'aube de cette vie qu'il se réserve, on voit percer le plan providentiel : il met en son élu des aptitudes, des dispositions, des attrait qui répondent au vouloir divin, et dans le décret initial qui décida l'appel définitif, comme dans ces grâces spéciales qui le préparent, il y a des préférences divines. Quelle grandeur pour l'homme ! Quelle joie aussi de se sentir l'objet de telles prévenances ! Quelle obligation d'y répondre sans restriction ! La *générosité de la réponse* apporte à la vocation un nouvel élément de grandeur.

Dieu honore l'homme en lui demandant son concours. Il eût pu disposer despotiquement de son existence, comme il le fait avec les êtres sans raison ; en le douant d'intelligence et de liberté, il l'invite en quelque sorte à son conseil, l'appela à coopérer à ses œuvres, et attendit son consentement à ses desseins. Ici plus que jamais, dans une œuvre d'amour telle qu'est la vocation, il ne veut rien imposer par contrainte ou par force ; il frappe ; qu'on ouvre ! « Ouvrez-moi, ma sœur, mon amie ! » (Cant., V, 2). Sa grâce a pris les devants ;

comme un guide fidèle, elle accompagnera le voyageur jusqu'au but, mais elle veut être suivie : « Viens et suis-moi ! » (Marc, II, 14). — « Me voici, Seigneur, puisque vous m'avez appelée ! » (I Rois, III, 5).

Toute joyeuse, dans la pleine conscience de sa liberté, l'âme fidèle court où l'appellent tant d'attraits : « Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé ! » (Cant., V, 5). Toutes ses facultés se tendent librement vers le but entrevu ; elle étudie avec ardeur les indications que le ciel lui fournit ; elle développe avec amour les dispositions qu'elle découvre en elle-même ; elle exerce avec zèle les aptitudes qu'elle se reconnaît ; bref, une seule idée domine tout, commande tout en elle : répondre à l'appel du Bien-Aimé. Souvent, ce travail a commencé dès le premier éveil de la raison ; dès l'enfance, l'élue de Dieu a compris son appel ; en tous cas, plus elle en a pris conscience, plus son désir de plaire au Seigneur s'accroît, et sa générosité suit le développement de son intelligence et de son cœur. Elle grandit, comme Jésus, en sagesse et en grâce, en même temps qu'en âge. Sa croissance même en développant ses aptitudes innées et ses qualités acquises, va permettre aux supérieurs de juger de l'opportunité d'un appel définitif et de se faire authentiquement l'écho de l'élection divine.

Il était de leur devoir d'étudier cette vocation du jour où quelque indice ou quelque confiance leur avait révélé des aptitudes et des attraits qui la faisaient prévoir. Il leur appartenait de concourir à la préparation du sujet qu'un jour, en vertu de leur charge, ils appelleront au service de Dieu. Que de sollicitudes ! que de persévérance il leur faudra ! Le soin que l'Eglise met à mûrir les vocations, la *longue préparation* qu'elle exige en démontrent de nouveau la grandeur. Aux lévites du sanctuaire elle imposera plusieurs années de séminaire ; pour les candidats à l'état religieux, elle a voulu de multiples noviciats ; souvent les portes ne s'en sont ouvertes qu'après de longues périodes de direction spirituelle, tant il y faudra de temps et de soins ! Le pasteur d'un humble village au début, plus tard, les théologiens, les ascètes, les prêtres les plus savants, les religieux les plus saints n'auront pas de plus noble tâche, pas de plus vif désir que de cultiver cette jeune plante dans un parterre choisi, de la préserver des orages, de la faire s'épanouir aux rayons du divin amour. Pour la rapprocher de l'idéal qu'ils ont entrevu dans leurs études ou leurs extases, ils la mettront à l'école des saints, la plieront aux exercices les plus élevés, la formeront aux sacrifices les plus héroïques, et quand la nature aura perdu ses droits, renoncé à ses exigences, consenti à toutes les immolations, l'âme épurée, transformée, illuminée, sera prête aux

irrévocables engagements : « Levez-vous, ma sœur, hâtez-vous et venez ! »

Quelle ivresse de se sentir l'amie d'un Dieu, et, dans le sentiment d'un amour partagé, de se vouer à lui pour jamais ! Vous l'avez goûtée, ma Sœur ; c'est le jubilé de cet heureux jour que nous célébrons en ce moment. Impuissant à le louer, je ne puis qu'en évoquer le souvenir ! N'a-t-il pas suffi à soutenir pendant un demi-siècle la *fécondité* de votre vocation ?

II. — *Fécondité de la vocation religieuse*

Rappeler la fécondité d'une vocation religieuse, n'est-ce pas faire injure à ceux qui vous entourent aujourd'hui de tant de reconnaissance ? Il le faut bien cependant, puisque nos maîtres l'oublièrent, quand ils vous expulsèrent, vous de votre école, et tant de vos sœurs, même de vos hospices. Qu'ils n'aient pas su l'admirer *en vous-mêmes*, passé ; que ne l'ont-ils vue *dans vos œuvres* ? N'ont-ils pas pu compter les élèves que vous avez instruites, les malades que vous avez soignés, les générosités que vous avez inspirées, les dévouements, frères du vôtre, que vous avez soutenus ?

Cependant, tout cela n'est pas assez dire. Tant de rayons ne peuvent sortir d'un foyer éteint. D'où vous viennent donc toutes les vertus nécessaires à de si nobles tâches, sinon déjà de l'influence de votre vocation sur vous-même, sur votre caractère, sur vos aptitudes naturelles développées, grandies, surnaturalisées par la grâce de Dieu et l'idée de la mission à laquelle il vous appela ? Qui vous donnera la patience inlassable que demandent trop souvent la turbulence ou la paresse de l'enfant ? Qui soutiendra votre courage auprès de malades souvent défaillants, ou aigris ? Qui vous prémunira contre la fatigue, l'énervement, le surmenage d'heures de classe indéfinies ? Qui vous fortifiera contre les répugnances de tant de misères physiques ou morales dont votre hôpital est l'asile ?

Tout cela n'est-il pas l'effet de l'appel de Dieu, qui vous traça là votre part de travail, et dut élever votre faiblesse à la hauteur de ses divines exigences ? Ne vous glorifiez pas en vous-même d'avoir eu tant de qualités nécessaires. Dites avec saint Paul : « La grâce divine a tout fait » (I Cor., XV, 10). Dites avec Marie : « Le Seigneur a vu la bassesse de sa servante ; aussi fit-il beaucoup en elle. » (Luc, I, 48, 49). Votre vocation vous menait loin du monde, près de Dieu. Loin du monde, vous fûtes à l'abri de ses dangers et de ses corruptions ; près de Dieu, vous avez été à la source de toute grâce, inondée de secours surnaturels, encouragée par l'exemple de vos sœurs, toute embaumée de l'atmosphère céleste où s'écoulait vos jours.

Hélas ! le monde profane ne sait pas apprécier cette admirable fécondité de la vie religieuse en chacune de vous. La retraite même où vous vivez cache tant d'avantages à ses yeux. Si tant de trésors ne se répandaient au dehors, les mondains qui ne comprennent rien aux surnaturelles influences de la prière et de la pénitence, ne penseraient qu'à vous accuser d'égoïsme et à taxer votre vie d'inutile. Ainsi le font-ils pour les ordres contemplatifs. Ils comprennent mieux, ou du moins ils peuvent mieux voir *les œuvres de charité* au service de l'enfance ou des misères humaines.

Les éducateurs de l'enfance peuvent se trouver dans le monde. Leur mission est assez belle en soi, les charmes du jeune âge assez grands pour attirer des talents et des dévouements, soucieux d'ailleurs de trouver leur gagne-pain dans la carrière de leur choix ; les adversaires de toute influence religieuse, leur font des avantages assez beaux, de nos jours surtout, pour les y décider ; la lutte engagée contre les croyances, contre l'Eglise, contre Dieu, prête au maître d'école une influence grandissante dont l'ambition fait son profit. Est-ce injuste de dire qu'il cherche dans sa profession son pain, sa place, son avenir, autant que le bien de ses élèves ?

A elle seule, la vocation supplée ces avantages. Sans espérer argent, honneurs ou avancement, elle va droit à l'âme de l'enfant ; elle en fait assez de cas pour oublier ses propres intérêts ; elle en accepte la lourde charge, si souvent ingrate, toujours austère, sans autre compensation que la joie de l'élever, au sens le plus noble du mot, de l'élever plus près de Dieu. Les joies de la famille ne consoleront point des amertumes professionnelles ; les espérances d'une douce retraite n'abrégeront pas les durs labeurs d'une longue carrière. Un seul ressort, toujours le même, suffira de longues années, près d'un demi-siècle, ma Sœur, et le demi-siècle ne l'eût pas usé, si l'ennemi jaloux ne fût venu brutalement le briser en vous jetant à la porte de vos trop chères écoles et de votre pensionnat Saint-Charles. Ce fut là, je le sais, la grande épreuve de votre vie. Dieu l'a permise malgré son amour pour tant de jeunes âmes en péril. Votre cœur en fut tout meurtri ; il en saigne toujours, vos confidences me l'ont dit. Heureusement vous avez gardé *vos malades* ; disons mieux, heureusement pour eux, vos malades vous ont gardée. Le dévouement que vous leur avez consacré marque encore la fécondité de votre vocation.

Nul ne refuse sa pitié aux misères humaines : chacun s'y sent trop exposé, et les païens disaient déjà : « Je suis homme, et rien d'humain ne me laisse indifférent. » Mais ce sentiment, si vif qu'il soit, ne va pas jusqu'à faire siennes les infirmités d'autrui ; la main est

moins prompte et moins bonne que le cœur ; nos propres besoins absorbent toutes nos forces, et dans la vie commune, tous se heurtent et se coudoient, mais chacun pense à soi. La religieuse pense aux autres ; tous lui disent : Ma Sœur ; elle les traite tous en frères, les malheureux surtout, parce que Jésus, son céleste époux, les a traités ainsi, et qu'elle le voit en eux : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » (Mat., xxv, 40). Là gît toute l'explication de l'héroïsme qu'il faut parfois aux Sœurs garde-malades pour accepter des infirmes toujours inconnus, pour aborder des maladies souvent répugnantes, affronter la contagion, donner, en toute hypothèse, leurs soins sans réserve, leur temps sans relâche, et leur vie, s'il le faut, sans regret. Le monde trouve à prix d'argent des servantes qui lui donnent leurs soins et leur temps ; il n'en trouve point qui lui donnent leur vie.

Aussi les gens les plus impies s'inclinent-ils devant la cornette blanche ou la robe grise ; les plus sectaires les appellent quand la douleur terrasse l'un des leurs, ou que la mort menace leur foyer. C'est le triomphe de notre religion sacrée. Et, de faire ainsi désirer votre religieux dévouement, et de gagner ainsi les âmes, de les rapprocher peu à peu de Dieu, de leur faciliter l'approche du prêtre à la veille des terribles jugements qui les attendent, c'est le but qui doit vous soutenir, mes Sœurs, et vous payer de toutes vos peines, comme c'est le fruit le plus élevé de votre sublime vocation, puisque c'est Dieu lui-même que vous rendez aux âmes.

**

Mes frères, ai-je pu vous faire voir la vocation religieuse dans toute sa grandeur et sa fécondité ? Cherchez manière plus grande et plus féconde de remplir une vie !... Elle fut vôtre, cette vie, ma Sœur, et nous avons raison de célébrer l'instant précieux entre tous qui en décida, il y a cinquante ans. Ah ! remerciez bien le bon Dieu de vous y avoir appelée et de l'avoir si longtemps prolongée en accumulant ses grâces et vos mérites. En lui offrant le sacrifice eucharistique, l'action de grâces par excellence, nous allons nous unir à vous, et lui demander d'augmenter encore un peu les unes et les autres avec vos années, avant de vous en donner l'éternelle récompense. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 15 novembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 23 novembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le temps de l'Avent. — VI. La pénitence, 817. — VII. L'Agneau de Dieu, 819. — VIII. La prédication de Jean-Baptiste, 822.

Pour la fête de sainte Barbe. — A des mineurs, 824.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — I. Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie (fin). 6° Prières diverses, 828.

LECTURES POUR LE TEMPS DE L'AVENT

VI

LA PÉNITENCE

Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum.

Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche. (Matth., III, 2).

Mes frères,

Le précurseur saint Jean-Baptiste n'avait pas seulement mission d'annoncer la venue du royaume de Dieu et de réveiller, dans ce terme consacré, toutes les espérances de la nation; il prêchait également la pénitence. Sur ses lèvres ce mot prenait un accent incomparable, car tout en lui exprimait ce qu'il prêchait. Son air austère qui en imposait à la multitude, sa vie passée au désert dans la contemplation des choses éternelles, son vêtement même agissaient avec force sur la foule qui se pressait pour l'entendre. On savait que les prophètes d'Israël étaient suscités de Dieu pour reprendre le peuple, chaque fois qu'il s'était éloigné du Seigneur et avait violé la Loi sainte, et que c'était par la voie de la pénitence qu'ils l'avaient ramené à ses destinées. Jean-Baptiste était dans la tradition; mais le rapport qu'il établissait entre la venue du royaume de Dieu et la pénitence qui en devait être la préparation dans le cœur des Hébreux, donnait à cette pratique une importance toute nouvelle. Les deux termes de sa prédication étaient corrélatifs, ils ne se séparaient ni dans son esprit ni dans ses discours.

Veillez continuer, mes frères, à me prêter votre bienveillante attention, car le sujet touche autant à notre état actuel qu'à l'histoire du peuple de Dieu.

I

La loi de Dieu ayant établi les mœurs publiques et les mœurs privées des Israélites avait pour but non seulement l'ordre et la paix de la nation et des familles, ainsi que les bons

rapports des Israélites entre eux, mais encore de former par ce moyen un peuple saint entre toutes les nations de la terre. Le fond de la vie des Juifs de l'ancienne loi était un fond religieux. Tout s'y rapportait: les institutions et les cérémonies, la lecture des livres saints et l'observation du sabbat, la commémoration des grands souvenirs historiques et les pèlerinages à Jérusalem, les ablutions et purifications traditionnelles. L'ensemble de ces pratiques produisait ce qu'on appelait la justice légale, et faisait des vrais Israélites des « justes. » Il est vrai que le fond de corruption qui est dans la nature humaine monta plusieurs fois à la surface, et, comme on peut le voir dans le livre des Juges, des Rois et des Macchabées, menaça de tout envahir: à des périodes de fidélité succédaient des périodes d'insoumission; à la pureté des mœurs, des impuretés et des pratiques d'idolâtrie; à des habitudes de fraternité nationale, des actes de violence et d'inimitié. Moïse et le diacre Etienne ont parlé de ce peuple « à la tête dure et au cœur incirconcis »; mais les châtiments et les victoires sur eux des nations païennes ne tardaient pas à les ramener à de meilleurs sentiments.

Jean le Précurseur prêchait donc la pénitence « dans toute la région du Jourdain. » C'est lui dont le prophète Isaïe avait écrit: « Voici que j'envoie mon ange devant votre face pour vous préparer le chemin. Sa voix crierà dans le désert: Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée et toute colline sera abaissée; les voies tortueuses deviendront droites et les raboteuses seront aplanies; alors tout homme verra le salut qui vient de Dieu. » — Le désert lui servait d'image grandiose pour traduire son idée et la faire comprendre. Il montrait la route qui serpentait entre les collines et les vallées, menant de Jérusalem au gué du Jourdain. Vous comprenez qu'une route de piétons et d'animaux, où passaient sans cesse les caravanes avec leurs chameaux, était peu entretenue, peu droite et peu unie. Cependant on la suivait des yeux, comme un ruban poudreux qui se déroulait sur le sol crayeux et les herbes sèches du vaste désert. « Le Seigneur va venir, rendez droits ses sentiers, » disait le Précurseur, et montrant toujours la route, il ajoutait: « Abaissez les hauteurs, comblez les vallées. » Vous savez comment on fait une route; il ne faut pas qu'il y ait des côtes trop fortes, des descentes trop profondes, et il y en avait dans ce chemin de Jéricho. Bref, il faut dresser et aplanir, pour que la voie soit propre à son usage et fournisse un passage convenable aux voyageurs. Tous comprenaient l'image et sa signification.

L'âme est un pays, un royaume si vous

voulez. Pour que le Seigneur y établisse son domaine, il faut une voie. Que de personnes nous disent à une époque ou l'autre de leur existence : « J'ai suivi la mauvaise voie, j'ai pris une mauvaise route ! » Il s'agit évidemment de leur conduite morale. Il faut la redresser une bonne fois, et quand c'est fait, on marche avec aisance dans la bonne direction ; si ce n'est pas fait, il faut le faire. Voilà ce que disait équivalement Jean le Précurseur, et ce que nous vous disons avec lui.

Les hauteurs, les vallées, ce sont les passions. C'est l'orgueil et l'ambition qui s'élèvent, c'est la colère et l'envie qui se gonflent, ce sont les convoitises qui se dressent, et qui déterminent des mouvements ou des états semblables dans les familles et les sociétés. Il y a les inclinations des sens, les pentes du caractère, les penchants du cœur, les endroits bas de la triple concupiscence. On rencontre les détours de la ruse, les sinuosités du mensonge, le mirage des intentions fausses. On peut dire qu'une partie assez notable de l'humanité est dans l'un ou l'autre de ces états, et que Jean-Baptiste ne pouvait prêcher aux hommes le règne de Dieu sans leur prêcher la pénitence, comme condition nécessaire pour y entrer.

Il faut en effet tout un travail de nivellement pour rendre la volonté droite. Dieu et la grâce ne peuvent s'établir dans une âme pénétrée d'orgueil, de colère, d'ambition, d'envie, de duplicité et autres dispositions moralement mauvaises. Comment voulez-vous que sa loi sainte et les mœurs chrétiennes règnent dans des esprits et dans des cœurs où sont implantées ces passions ? Tout au contraire, il faut que la grâce en devienne victorieuse et les chasse pour établir en nous, droitement et solidement, son empire. Ce que nous disons des mœurs individuelles s'entend des mœurs publiques, et le Précurseur s'adressait à tout le peuple, non moins qu'à chaque individu, quand il disait : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. »

Il formulait, avec l'autorité qui s'attachait à sa personne et à sa mission, la grande loi morale de la pénitence, au moment solennel où le Messie allait paraître et établir enfin sur la terre entière le royaume de Dieu. A une œuvre nouvelle il fallait une nouvelle vie et de nouveaux hommes.

II

Mes frères, en véritable rénovateur, saint Jean-Baptiste ne se bornait pas à des paroles et à des émotions populaires, il voulait des actes et un changement de conduite. Il « prêchait un baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » (Mc., I, 4). Vous voyez bien que Jean était un précurseur. Ce n'étaient pas encore nos sacrements de baptême et de pénitence, mais c'en était la préparation et la figure. C'était plus aussi que les ablutions

des Juifs et la pénitence légale des Israélites ; c'était un pas en avant dans la voie du Nouveau Testament.

Le mal doit sortir de l'âme ; pour cela il faut reconnaître celui qu'on a commis, l'avouer, le regretter. Aussi Jean le Précurseur faisait-il confesser leurs péchés à ceux qui venaient en foule vers lui. On voit, par la description des Evangiles, qu'il y avait là non seulement la multitude ordinaire, mais des pharisiens, des soldats, des collecteurs d'impôts, des hommes plus ou moins ralliés au nouveau régime qu'on appelait des Sadducéens. Aussi leur rappelait-il, selon leur condition et leurs devoirs d'état, la conduite à tenir : « Faites de dignes fruits de pénitence. » Ce n'était donc pas au règne terrestre et temporel que plusieurs se faisaient de leur Messie, mais au règne spirituel et intérieur qui consiste dans le bien et la vertu, qu'il les disposait. Cette manière de faire du Précurseur n'étonnait pas outre mesure les habitants de Jérusalem, de la Judée et de la Galilée, car la conscience juive était assez formée pour savoir, d'après ses livres saints, que la pénitence jointe à la confession des fautes attirait la bénédiction divine et le pardon du ciel. La parabole évangélique du publicain et du pharisien qui priaient dans le Temple, montre qu'ils y étaient habitués. Pour ceux qui s'intéressent à l'Ancien Testament, il suffit de rappeler le rôle du bouc émissaire, c'est-à-dire d'une des victimes qu'on offrait dans les sacrifices, et que le grand-prêtre, agissant au nom du peuple, chargeait de tous les péchés d'Israël et chassait au désert.

Le Précurseur y ajoutait un second rite, celui du baptême. Après leur avoir fait confesser leurs péchés, il descendait avec les pénitents dans le Jourdain et les plongeait dans l'eau du fleuve. Le propre de l'eau c'est de purifier, d'enlever les taches, de rendre le tissu qu'on y lave, blanc et pur. C'est aussi le symbole de la purification morale de l'âme. Personne ne se méprenait sur le sens spirituel de ce baptême de la pénitence et sur les effets que Jean-Baptiste lui attribuait. Il disposait ses convertis au baptême des cœurs et des âmes par le baptême des corps, et il les préparait par la pureté de la conscience à l'entrée dans le royaume de Dieu, qui était proche. C'est ce qui fit donner à Jean le nom de *Baptiste*, parce qu'il baptisait.

Cette seconde manière d'agir du Précurseur n'étonnait pas plus les hommes de son temps que la première, car les ablutions, fréquentes en Orient, étaient dans les habitudes des Juifs, et se pratiquaient notamment à Jérusalem avant d'offrir des sacrifices dans le Temple. Pour s'approcher du Seigneur très haut et très saint, il fallait se purifier ; aussi les purifications légales étaient-elles nombreuses dans la Loi. L'idée de « justice légale » s'y rattachait.

Jean-Baptiste, agissant donc sur le peuple

en tenant compte de ses traditions et des mœurs locales. L'Esprit divin qui le conduisait ouvrait en même temps la voie aux institutions du Sauveur, telles que nous les voyons réalisées dans la société chrétienne. Dans les œuvres divines, tout se fait avec harmonie, et le plan céleste se développe avec force et douceur. Nous sommes à une époque de transition et le Précurseur Jean-Baptiste est l'homme de la transition, suscité par la Providence et inspiré de son esprit.

Nous aussi, mes frères, nous attachons au baptême et à la pénitence l'idée de purification. Ce sont les deux sacrement qui effacent en nous le péché, tant le péché originel que le péché actuel. Ils sont pour nous le moyen divin de la rémission des péchés, de la réconciliation avec Dieu, de la vie régénérée, de la pureté de conscience. A ce titre, ils ont une place de première importance dans notre vie morale, et rien ne saurait les remplacer. Apprenons de la prédication de saint Jean-Baptiste à les comprendre et à les employer; apprécions-en les effets surnaturels et divins, et sachons qu'ils nous disposent, mieux que toutes les purifications et les cérémonies de l'Ancienne Loi, à nous approcher du Seigneur très haut et très saint, à étendre en nous son règne de justice et de grâce. La multitude, dit le récit, accourait au prophète, se pressait autour de lui pour l'entendre, accomplissait les rites qu'il prescrivait et menait en quelque sorte une nouvelle vie. Jésus allait pouvoir entrer en scène : tout était prêt pour le recevoir et les temps étaient accomplis.

En terminant, mes frères, laissez poser devant vous la figure de l'homme de Dieu et la grandiose image qu'il évoquait sur les bords du Jourdain; entendez la voix qui criait dans le désert, avec l'accent des prophètes : « Préparez les voies du Seigneur, faites de dignes fruits de pénitence, » et, si vous demandez quels sont ces dignes fruits de pénitence, écoutez-le vous répondre dans son langage imagé : — Abaissez les collines, c'est-à-dire les hauteurs sur lesquelles se plaît l'orgueil de l'homme; comblez les vallées, c'est-à-dire les bas fonds que creuse sous vos pieds la maligne concupiscence; redressez les chemins tortueux, c'est-à-dire les intentions dont la duplicité vous empêche de marcher droit; aplanissez les sentiers raboteux, c'est-à-dire les aspérités et les inégalités de votre caractère indompté. C'est alors que vos voies seront droites, et que rien n'empêchera le Sauveur de passer dans votre âme pour y établir son bienfaisant empire. Dans ce domaine sanctifié, la loi de Dieu honorée et observée répandra sa justice et tous les dons qui l'accompagnent. Vous-même, vous serez le royaume de Dieu.

Pendant l'Avent, la grâce divine agit dans

l'Eglise, et l'Esprit divin se répand dans les membres fidèles. La grâce propre au temps de l'Avent c'est une grâce de préparation. Laissez cette grâce agir en vous, laissez cet Esprit se répandre dans vos familles, et vous en verrez les effets heureux quand ce temps de l'année ecclésiastique touchera à son terme pour faire place à l'avènement mystique du Sauveur, qui se renouvelle chaque année dans la fête de Noël. Vous y bien préparer pendant ces quatre semaines, c'est le but que nous nous proposons. Ainsi soit-il.

VII

L'AGNEAU DE DIEU

Ecce agnus Dei.

Voici l'agneau de Dieu.
(Joan., I, 36).

Mes frères,

Au cours de sa vie publique, Notre-Seigneur rendit témoignage à saint Jean-Baptiste, devant la multitude qui l'entourait, et voici le portrait qu'il en a tracé : « Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous encore allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Ceux qui se couvrent de vêtements somptueux et vivent dans les délices, habitent les palais des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant votre face pour préparer le chemin devant vous. » (Mt., XI, 7-10).

Vous avez vu le vent passer sur les roseaux et les courber sous son souffle; c'est l'image de l'inconstance : Jésus rend ainsi hommage à la constance de Jean-Baptiste. Vous savez l'opposition entre le rude vêtement et la nourriture grossière de cet homme du désert et la mollesse de certains riches qui s'entourent de toutes les aises de la vie : Jésus rend ainsi hommage à l'austérité de Jean-Baptiste. Il déclare que Jean a été un prophète suscité par le Seigneur, et plus qu'un prophète, qu'il a été le précurseur annoncé par Malachie (III, 1) pour préparer la voie au Messie. Le précurseur, dans les usages de l'ancien temps, était la personne qui allait devant le prince, lorsque celui-ci se mettait en voyage, afin de tout disposer pour la réception le long du chemin à parcourir.

On peut dire que ce portrait est tracé de main de maître, et qu'il restera comme l'éloge définitif de saint Jean-Baptiste et de sa mission. Nous devons vous le montrer, au cours de ces instructions.

Jean le Précurseur n'avait pas tardé à grouper autour de lui des disciples, qui l'assistaient dans sa prédication et son baptême, ou qui du moins écoutaient sa parole avec assiduité et se pénétraient de plus près de sa doctrine

et de sa manière. Il suffit d'en nommer deux, André et Jean, qui deviendront bientôt des apôtres du Sauveur. C'est à ses disciples que Jean-Baptiste dit en montrant Jésus qui passait sur les bords du Jourdain : « Voici l'agneau de Dieu. » Nulle parole du prophète n'est entrée plus intimement dans la conscience chrétienne : à ce titre elle mérite toute notre considération.

I

C'était au temps où le Seigneur avait résolu de délivrer son peuple de la servitude des Pharaons et où il frappa la nation qui ne voulait pas les laisser aller, des dix plaies d'Égypte. Le Seigneur s'adressa à Moïse et à Aaron : « Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël et dites-leur : Que chacun prenne un agneau sans défaut par famille et par maison. Je frapperai tous les premiers-nés des Égyptiens. Le sang de l'agneau dont vous marquerez vos portes sera le signe qui me fera reconnaître les maisons où vous demeurerez ; et la plaie de mort ne vous touchera point. Ce jour sera pour vous un monument de ma protection, et vous le célébrerez de génération en génération par un culte perpétuel à la gloire du Seigneur. Lorsque vous serez entrés dans la terre que le Seigneur vous donnera selon sa promesse, vous observerez ces cérémonies. Et quand vos enfants vous diront : « Quel est ce culte religieux ? » vous leur répondrez : C'est la victime que nous immolons en mémoire du passage du Seigneur, lorsqu'il frappa de mort les Égyptiens et qu'il épargna les maisons des fils d'Israël. » (Ex., XII).

Bien des années passèrent, et le peuple de Dieu parcourut les diverses phases de son histoire, toujours fidèle au rite de l'agneau pascal, et célébrant dans cette fête religieuse les grands faits de Dieu opérés en sa faveur. Tous les ans, le peuple entier réuni par familles et formant dans son ensemble une vaste communauté, offrait ce véritable sacrifice pascal, cette victime pacifique et innocente de leur rédemption, et communiait avec le Seigneur en mangeant la chair immolée. Cet usage était donc une partie notable de la religion d'Israël.

Quoique nous ne vivions plus sous l'Ancienne Loi et que nous n'ayons pas à pratiquer ses rites cérémoniels, car la figure a cédé la place à la réalité, il y a cependant de telles relations entre le passé et le présent qu'il convient d'insister. L'agneau pascal, multiplié par chaque maison, représentait les aînés des familles, par conséquent le peuple dans son ensemble ; les aînés appartenaient au Seigneur et lui étaient religieusement offerts chez les Hébreux ; l'agneau sans défaut leur était substitué et il était immolé à leur place pour reconnaître le domaine souverain de Dieu sur eux ;

le sang de l'agneau qui coulait en sacrifice au Seigneur était le prix de leur rédemption ; enfin la chair de l'agneau pascal était consommée dans le repas de la famille, ou plutôt de toutes les familles, en signe d'une communion universelle. A ce moment solennel, le peuple de Dieu avait le sentiment des rapports spéciaux de dépendance qui le rattachaient au Seigneur.

La Pâque juive n'était pas seulement le symbole du passé, elle était également la figure de l'avenir, comme nous le savons et comme la Pâque des chrétiens le rappelle chaque année. Cet exemple montre parfaitement combien tout était mémorial et figuratif dans la religion de nos ancêtres, les Hébreux ; comment tout était commencé et rien n'était achevé sous l'Ancien Testament ; comment le christianisme plonge ses racines au plus lointain de l'histoire religieuse de l'humanité. Aussi Notre-Seigneur dira-t-il, d'un mot décisif : « Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir et la mener à sa perfection. » (Mt., v, 17).

La parole de Jean-Baptiste avait donc, dans sa pensée et dans celle de ses disciples, une signification déterminée. De même que l'expression *royaume de Dieu*, l'expression *agneau de Dieu* parlait à la conscience d'Israël et se rapportait à toute la suite de son histoire. En les appliquant l'une et l'autre au Messie, le Précurseur réunissait en sa personne les deux grands traits de la physionomie de ce personnage. Le Messie était à la fois roi et victime, et c'est en cette double qualité qu'il était le Désiré des nations et le Sauveur du monde.

Mes frères, nous sommes depuis notre enfance familiarisés avec le symbole de l'Agneau : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. » Les premiers chrétiens aimaient à le représenter dans les peintures des catacombes et sur les autels ; nous le représentons comme eux dans nos décorations et nos Fêtes-Dieu, sur la porte de nos tabernacles et sur les rétables de nos autels. La grande communion imparfaite et symbolique de l'Ancienne Loi a fait place à la communion réelle et parfaite de la Nouvelle Alliance : le symbole et le langage n'ont pas changé, mais ils ont pris un nouveau sens et une nouvelle efficacité. Le sang de l'Agneau immolé est devenu le signe du Christ rédempteur, et a été répandu sur le Calvaire, de même qu'il est toujours offert sur nos autels, pour le salut non pas seulement des Hébreux, mais du genre humain.

II

Nous avons vu, mes frères, quelle idée grandiose se faisaient les justes de l'Ancien Testament de la royauté du Messie ; mais se faisaient-ils une égale idée de sa condition de victime expiatoire ? En un mot, avaient-ils

la conception du Christ telle que nous l'avons eue depuis? Ouvrons la Sainte Ecriture, et bornons-nous à deux témoignages, celui de David et celui d'Isaïe.

David, qui a célébré le règne glorieux du Messie s'étendant d'une extrémité du monde à l'autre, soupire maintenant sur un mode plaintif le récit anticipé de ses douleurs : « Mon Dieu, mon Dieu, jetez vos regards sur moi ; pourquoi m'avez-vous abandonné? Nos pères ont espéré en vous et vous les avez délivrés ; ils ont crié vers vous et ils ont été sauvés. Moi, je suis comme un ver de terre et non plus un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Ceux qui m'ont vu en cet état se sont moqués de moi et ils ont branlé la tête en disant : Il a espéré dans le Seigneur, que le Seigneur le délivre maintenant, qu'il le sauve s'il l'aime ! »

Après ce début, écoutez, mes frères, les lamentations du Christ de David : « La tribulation approche, et il n'y a personne qui m'aide. Mon cœur est devenu semblable à la cire qui se fond, ma force s'est desséchée comme la terre, ma langue s'est attachée à mon palais ; car l'assemblée des méchants m'a assiégé comme ferait une troupe de chiens. » C'est le langage oriental, chargé d'images, mais non moins parlant que le nôtre. Ecoutez maintenant, en regardant la croix : « Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont compté tous mes os. Ils m'ont regardé et ils m'ont méprisé. Ils se sont partagé mes habits et ils ont tiré ma robe au sort. » (Ps., xxi, 1-19).

Ne croyons-nous pas entendre dans ce psaume de David une page de nos Evangiles, et que manque-t-il à la description des souffrances du Sauveur? Il nous est donc permis en toute vérité de constater que, dans la contemplation des Prophètes, la vision du Messie roi et du Messie victime se mêle avec une égale intensité, et qu'il n'est possible d'omettre ni l'un ni l'autre de ces aspects pour avoir sa divine figure.

La vision d'Isaïe est la même, et c'est le même ton plaintif : « Nous l'avons vu et il n'avait plus de figure : nous avons vu un homme méprisé et le dernier des hommes, l'homme de douleur, sachant l'infirmité... » Mais bientôt le prophète se relève par la considération de notre Rédemption : « Il a pris sur lui nos langueurs, il a porté lui-même nos douleurs. Il a été percé de plaies pour nos iniquités, il a été broyé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses blessures. Nous nous étions égarés comme des brebis, et chacun s'était enfoncé dans sa propre voie. »

Isaïe achève ce tableau douloureux avec des traits qui rappellent saint Jean-Baptiste : « Dieu l'a chargé des iniquités de tous. Il a été offert parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la

bouche pour se plaindre ; il a été mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, comme un agneau qui reste muet devant celui qui le tond. » (Is., liii, 1-8).

N'avons-nous pas là vive peinture de la Passion de Notre-Seigneur, telle que nous l'avons tant de fois méditée? Et pour qu'il ne manque aucun trait à la doctrine de la Rédemption, le prophète termine par cette déclaration : « C'est à cause des péchés de mon peuple que je l'ai frappé, » dit le Seigneur. Le précurseur Jean-Baptiste ne faisait donc que résumer l'idée messianique du Christ souffrant, lorsqu'il s'écriait : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » La concordance est complète entre les trois voyants d'Israël que nous avons nommés, David, Isaïe et Jean-Baptiste.

Malheureusement cette synthèse de l'idée messianique, du Sauveur à la fois glorieux et souffrant, Lion de Juda et Agneau de Dieu, les docteurs d'Israël et les ministres du Temple de Jérusalem ne surent pas la faire. Ils s'aveuglèrent eux-mêmes et s'obstinèrent dans leur image d'un Messie national et conquérant, d'un royaume plus temporel que spirituel devant succéder aux quatre grands empires. C'était toujours l'ancienne alliance, non la nouvelle ; et l'opposition de leur pensée avec celle du Messie ne pouvait être plus complète.

Au contraire, l'autre partie du peuple juif, en Judée, en Galilée et au-delà, comprenant mieux le sens spirituel de la Loi et de la Promesse, et entrant dans le mouvement inauguré par le Précurseur Jean-Baptiste et continué par l'Evangile, arrivera à l'intelligence de cette synthèse. Il fallut, pour cela, la voir se réaliser sous ce double aspect dans Notre-Seigneur et entendre sa doctrine de salut. Les apôtres et les disciples, tous ceux qui se rallièrent à eux, comprirent enfin cette nouvelle alliance de Dieu avec l'homme et furent les témoins, dès le premier siècle de notre ère, de la propagation du règne de Dieu par toute la terre. Ainsi, tandis qu'une partie du peuple juif s'est employée, sous la conduite des apôtres et de leurs successeurs, à cette grande œuvre, l'autre partie, après avoir renié sa mission et mené le Christ au supplice, a continué son rôle malfaisant.

Il fallut donc la venue du Messie, le témoignage de sa vie et de sa mort, le premier établissement de son œuvre en ce monde, pour enlever aux prophéties toute obscurité dans les esprits, pour fondre dans l'admirable figure du Christ telle que nous la voyons les deux aspects de gloire et de douleur, de triomphe et de sacrifice, que lui attribuent les Livres Saints. Les Juifs dissidents sont donc inexcusables de n'avoir su lire ni les livres de l'Ancien Testament, ni les livres du Nouveau Testament, qui s'éclairent mutuellement et sont comme les deux parties d'un même ouvrage.

Nous qui sommes venus plus tard, nous contemplons la grande œuvre des siècles réalisée. Il importe cependant que nous y réfléchissions et que nous ayons la véritable connaissance de celui à qui Jean-Baptiste attribuait l'établissement universel du règne de Dieu sur la terre. Il n'est pas d'étude, il n'est pas d'histoire qui aient pour nos âmes un intérêt aussi considérable. Puisque c'est en considérant Notre-Seigneur et en entendant les enseignements de l'Evangile que la partie fidèle du peuple de Dieu acquit cette connaissance fondamentale, c'est ainsi que nous-mêmes nous l'acquerrons et que nous la développerons dans nos esprits.

Assistez donc, mes frères, aux offices paroissiaux et soyez assidus aux instructions qu'on y fait. Plusieurs parmi vous se plaignent d'être absorbés toute la semaine par leur travail et leurs occupations ; raison de plus pour respirer un peu le dimanche et nourrir leurs âmes des vérités qui sauvent. Vous entretiendrez ainsi en vous les connaissances qu'on vous a inculquées dans vos jeunes années, vous serez des chrétiens instruits de leurs croyances et vous verrez plus clair dans la conduite de votre vie. Ainsi soit-il.

VIII

LA PRÉDICATION DE JEAN-BAPTISTE

Et interrogabant eum turbæ dicentes : Quid ergo faciemus ?

Et les foules l'interrogeaient en disant : Que ferons-nous donc ?
(Luc, III, 10).

Mes frères,

Le Créateur n'a pas fait l'homme pour vivre seul, mais pour vivre en société. Non seulement notre famille, mais aussi la société nous reçoit à notre entrée dans la vie, nous élève, nous fait participer à ses biens et à sa civilisation. Lorsque nous avons grandi, nous prenons un état de vie, plus ou moins en rapport avec nos goûts, nos capacités et les circonstances. Si l'homme est un être moral, comme nous l'avons démontré, il en résulte qu'il développe sa moralité dans le milieu dans lequel il vit et selon son état.

Saint Jean-Baptiste ne pouvait donc pas prêcher les multitudes qui se pressaient pour l'entendre, sans leur parler des devoirs d'état. Il était un moraliste trop éclairé pour y manquer. L'Evangile rapporte ce qu'il dit au peuple en général, aux publicains et aux soldats. Ses trois réponses vont nous fournir le sujet de cette instruction, et sa conclusion.

I

Il venait de dire : « Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Les foules qui l'entendaient, l'interrogèrent en disant : Que ferons-nous donc ?

Il leur répondit : Que celui qui a double vêtement en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a des nourritures fasse de même. » (Luc, III, 9-11). Il est clair que nous n'avons pas tout le développement, mais seulement le fond de sa pensée. Le Précurseur indique les œuvres de miséricorde, une des formes pratiques sous lesquelles s'exerce la charité envers le prochain et qui ont pour effet de pourvoir aux pressants besoins des indigents. Le vêtement et la nourriture ne sont-ils pas les objets de première nécessité, ceux qui sont nécessaires à l'entretien de la vie ? Et vit-on comme il faut quand, ayant déjà soi-même l'honnête nécessaire, on laisse mourir de besoin ceux qui sont notre prochain ?

On voit qu'il réagissait contre la dure doctrine qui tend dans les sociétés égoïstes à se désintéresser des pauvres et de ceux qui souffrent cruellement de la misère humaine. La pitié était si peu connue du monde païen ! Il y a ici un premier éveillé de la prédication évangélique, et sur ce point Jean-Baptiste prépare la voie à Notre-Seigneur. Notons bien que le Précurseur apparaît dans un temps de pharisaïsme, qui a resserré jusqu'à les faire disparaître les prescriptions déjà si humaines de la Loi de Moïse. Notons encore que les mœurs grecques et romaines, en s'implantant dans les villes nouvelles fondées par les Hérodes, les fonctionnaires et les commerçants venus du dehors, développaient le mépris du pauvre, de l'esclave et de l'infirme. L'homme béni de Dieu, dans les idées temporelles des Pharisiens et des Sadducéens, c'était celui qui avait en abondance la prospérité et les biens de la terre ; celui qui ne les avait pas, c'était un pécheur : pourquoi s'occuper de celui que leur Dieu ne bénissait pas ? Comme Notre-Seigneur réagira !

Voilà donc, mes frères, un de ces dignes fruits de pénitence dont parlait l'homme de Dieu, à savoir, la pratique des œuvres de miséricorde. Il est certain qu'il est enseigné dans la Bible toute entière que l'aumône rachète l'homme de ses péchés et qu'elle est un moyen d'obtenir, en échange des biens qu'on donne aux malheureux, la miséricorde divine.

Il est certain aussi qu'en ouvrant le cœur aux sentiments de la pitié et de la miséricorde, on dispose l'homme à tous les actes bons et à accomplir, même au-delà, les devoirs de la justice.

L'austère pénitent du désert se montrait donc, en parlant aux multitudes, le prédicateur de la bonté et, en le faisant, il découvrait un des plus beaux côtés du royaume de Dieu. Lui du moins, comme tant de docteurs en Israël, il ne foulait pas aux pieds les faibles et les humbles ; au contraire il relevait leur condition et leur faisait espérer dans le Messie un protecteur. Sur ce premier point, mes frères, la prédication de saint Jean-Baptiste s'adresse à nous et nous pouvons en faire notre profit.

II

L'Evangile continue : « Des publicains vinrent aussi à lui pour être baptisés et lui dirent : Maître, que faut-il que nous fassions ? » Vous savez que les publicains étaient ainsi appelés parce que c'étaient des hommes exerçant une fonction publique, celle de recueillir les impôts. Nous voyons, par les mentions qui en sont faites dans les récits évangéliques, qu'ils étaient en général assez durs pour le peuple qu'ils pressuraient, comme on faisait d'ailleurs partout avant Jésus-Christ, et qu'à cause de cela ils étaient odieux au peuple. Naturellement les Pharisiens les regardaient comme des pécheurs et s'abstenaient, tant qu'ils pouvaient, de relations avec ces gens.

Que leur répondit Jean-Baptiste ? Il ne les renvoya point et ne leur jeta pas l'indignation ; mais il leur dit : « N'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné. » (Luc, III, 12-13). Le droit de fixer des impôts est un droit de l'Etat, qui s'en sert, dans toute société bien ordonnée, pour le bien commun et le fonctionnement des services publics. Nous savons que là il peut y avoir des abus, et qu'il y en eut au cours des siècles. Pour prélever les contributions et autres taxes, il y a une organisation qui peut varier avec les temps et les nations, mais qui comprend un certain nombre de personnes commises à cet effet.

Que leur demande l'ardent prédicateur des bords du Jourdain ? La justice. Les ramenant à leurs devoirs d'état, il leur recommande de ne rien exiger au-delà de ce qui a été prescrit, c'est-à-dire de ne pas abuser de leurs fonctions et de la force publique mise en cas de besoin à leur service, pour commettre des exactions, dépouiller injustement les faibles et s'enrichir malhonnêtement à leurs dépens.

Tout à l'heure Jean le Précurseur était le prédicateur de la bonté, maintenant il est le prédicateur de la justice. Y a-t-il de la moralité sans cela, et est-il possible de produire de bons fruits de pénitence quand on est attaché à l'injustice ? Non, évidemment. Tout homme veut être traité avec justice, et rien ne le froisse et ne l'irrite comme les procédés injustes qui le dépouillent de ce qui lui appartient légitimement.

Ici encore saint Jean-Baptiste ramenait ses pénitents à l'observation de la loi de Dieu ; et ce qu'il dit aux publicains de la Judée s'applique aux fonctionnaires et aux hommes publics de tous les temps ; que dis-je ? à tout le monde. Remplir ses devoirs d'état, en tout ce qui touche au prochain, dans un esprit de justice, voilà le moyen assuré de porter de bons fruits, des fruits qui sont dignes d'entrer dans le royaume de Dieu.

Maintenant, si nous récapitulons les avis précédents, nous ne séparerons point, dans notre idée et notre conduite, la justice et la cha-

rité, pas plus que la Sainte Ecriture ne les sépare. La justice a le premier pas dans les rapports obligatoires avec le prochain ; mais quand celle-ci a rendu à chacun ce qui lui est dû, la charité accomplit ses bons offices et va bien au-delà de la simple justice. Dans les vrais disciples du royaume de Dieu, elles s'allient merveilleusement et font des œuvres bonnes.

Nous entendrons Notre-Seigneur dire : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu » (Mt., XXII, 21) ; nous le verrons entrer en relations avec les publicains, choisir l'un d'eux, Matthieu, pour apôtre, et loger chez Zachée l'un de leurs chefs. Il n'avait donc pas à leur égard la même appréciation que les Pharisiens, et c'est dans l'esprit de l'Evangile que déjà Jean-Baptiste les traite.

III

Le mouvement gagna non seulement les employés, mais également les soldats : ce qui montre que toute la masse de la population était remuée par l'éloquence du prophète. « Les soldats l'interrogèrent : Et nous, que ferons-nous ? Il leur répondit : N'usez de violence et de calomnie envers personne, et contentez-vous de votre paie. » (Luc, III, 14). Il est dit que Jean parut à l'époque où Ponce-Pilate était gouverneur de la Judée, un Hérode roi de Galilée, Philippe son frère roi de l'Iturée et de Traconite, Lysanias roi d'Abylène ; ce qui nous montre jusqu'à quel point le pays était partagé. Il est vrai que ces princes étaient vassaux et tributaires des Romains. Que ces soldats fussent au service de l'un ou l'autre de ces petits princes et qu'ils vinssent de l'un ou l'autre bord du Jourdain, ils se rencontrèrent dans le même désir de profiter de la mission de Jean-Baptiste, comme d'ailleurs tout le peuple. Jean ne les renvoya point, mais il leur prêcha leurs devoirs d'état, comme il faisait à toute catégorie de la nation.

Il les prémunit contre la violence. L'homme d'armes, dans les temps troublés, est porté à abuser de sa force ou à se laisser entraîner par son tempérament belliqueux. C'est un excès qu'il doit savoir réprimer, car il est nuisible à la province, à la cité et aux citoyens. C'est assez de s'attaquer aux ennemis.

Il les prémunit également contre la calomnie. Sous prétexte de se défendre des fautes et mauvais agissements des habitants au milieu desquels on séjourne, il ne faut pas les dénoncer et accuser fausement, soit pour les faire punir, soit pour s'emparer de leurs biens ou de leur argent.

Finalement il les exhorte à se contenter de leur paie, c'est-à-dire à régler en conséquence leurs dépenses. On entend souvent parler d'excès et de débauche ; et c'est cette conduite qui occasionnait, comme toujours, les mauvais pro-

cédés de la fraude et de la violence. Vous voyez combien le prédicateur était pratique.

Mes frères, nous venons de redire les aveux de Jean-Baptiste, et les moyens qu'il proposait pour que les soldats pussent faire de dignes fruits de pénitence et entrer, eux aussi, dans le royaume de Dieu. Il ne serait pas équitable d'oublier que le droit des gens a fait bien des progrès depuis cette époque et que les conditions des armées ont été bien modifiées ; et même, en ces temps, l'Evangile nous montre Notre-Seigneur traitant avec égards et même avec admiration plusieurs officiers de l'armée romaine d'occupation.

Ce que nous avons à retenir de ce troisième point, c'est que nous devons nous garder de la violence, des fausses accusations, et savoir nous contenter de notre gain ou de notre salaire légitime. Les conditions dans la vie changent, mais le mouvement des passions est le même et il produit les mêmes effets partout où on les laisse agir. Dans tout état de vie, nous avons à les réprimer et à les empêcher de passer aux actes.

Par ces trois catégories de personnes, nous savons maintenant quels étaient les péchés que saint Jean-Baptiste faisait confesser, et quelles dispositions morales il exigeait de ses pénitents pour les admettre au baptême de la pénitence. C'était une rénovation des cœurs et des âmes aussi parfaite qu'il était possible avant la loi de grâce, et une véritable introduction à la doctrine de l'Evangile. Le Précurseur en avait une complète conscience.

IV

En effet, « le peuple s'imaginant, et tous ayant dans l'esprit que Jean pourrait bien être le Christ, Jean dit devant tout le monde : Pour moi, je vous baptise dans l'eau ; mais il en viendra un autre, plus puissant que moi et dont je ne suis pas même digne de délier la courroie de ses chaussures ; c'est celui-là qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. » (Luc, III, 15-16). C'est en ces termes que le Précurseur faisait ressortir la personne du Messie qui allait paraître, et les effets autrement actifs du baptême qu'il administrait.

« Moi, faisait-il entendre, je ne suis qu'un homme, je vous baptise seulement dans l'eau, je ne plonge que vos corps dans le Jourdain ; mais lui, il est plus qu'un homme, il vous administlera le baptême de l'Esprit-Saint dont l'action est comparable à celle du feu. La vertu de ce nouveau baptême agira sur vos esprits mêmes et pas seulement sur vos corps, et elle les enflammera de son feu divin. Il opérera en vous la rémission des péchés et établira en vous la justice qui vient de Dieu. » Déjà il avait dit équivalement : « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers,

et toute chair verra le salut que vous apportez Dieu ; » il vous sanctifiera.

Après s'être ainsi abaissé devant le Messie dont le règne approche, le Précurseur le représentait sous l'image du laboureur « qui tient le van à la main, qui nettoiera l'aire où il bat son grain, qui amassera son grain dans le grenier, mais qui brûlera les pailles dans un feu qui ne s'éteindra pas. » (Mt., III, 12). Le bien et le mal, ou le bon grain et le mauvais, ne peuvent être traités également. Ce que le cultivateur fait au temps de la récolte, le Sauveur le fera. En d'autres termes, le Messie sera le souverain Juge, il discernera les bons et les mauvais et fera la rétribution équitable, recueillant précieusement les uns, rejetant les autres et les soumettant au traitement qu'ils auront mérité. Ici encore nous retrouvons les linéaments de l'Evangile et les conclusions morales du christianisme.

Jean « disait encore beaucoup d'autres choses au peuple, dans les exhortations qu'il lui faisait. » (Luc, III, 18). Écoutons, mes frères, pendant le temps de l'Avent, la prédication salutaire du saint Précurseur et persuadons-nous bien qu'elle est une préparation excellente aux fêtes de Noël. L'Esprit divin qui l'inspirait et le dirigeait, continue à faire son action bienfaisante en ceux qui l'écoutent d'un cœur docile et avec une bonne volonté. Mettons nos devoirs d'état d'accord avec la moralité ; car c'est là surtout, dans nos occupations de chaque jour et dans notre milieu social, que nous donnerons des preuves du bon esprit qui nous anime et que nous ferons des œuvres bonnes, agréables à Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE BARBE

(4 décembre)

A DES MINEURS

Post tenebras spero lucem.

Après les ténèbres j'attends la lumière. (Job, XVII, 12).

Cette parole est d'un homme qui connaît toutes les épreuves ; qui, en un même jour, apprit la perte de tous ses biens et la mort de tous ses enfants, qui fut lui-même réduit à n'être plus qu'un objet d'horreur et de répulsion. Deux choses soutinrent Job au milieu de tous ses maux : sa foi en Dieu et sa patience, celle-ci fille de celle-là, toutes deux portées à ce sublime degré de perfection qui constitue l'héroïsme. Vous savez du reste comment elles furent récompensées, comment Dieu dédommagea son serviteur des maux dont il l'avait affligé. La confiance de Job ne fut pas trompée : après les ténèbres de l'infortune, brilla pour lui la lumière de la prospérité. *Post tenebras... lucem.*

Foi et patience : ce sont les deux vertus qui me semblent résumer la vie de cette sainte que vous fêtez aujourd'hui, que vous avez choisie pour votre patronne et protectrice. *Foi*, qui dissipant en son âme les ténèbres de l'erreur païenne, l'illumina de sublimes clartés ; *patience*, qui lui fit surmonter les plus cruelles tortures, dans la certitude d'un jour radieux devant succéder à la nuit des cachots et de la mort corporelle. *Post tenebras... lucem*.

Foi et patience ; n'est-ce pas aussi la devise idéale des ouvriers chrétiens, de vous en particulier, dont l'existence s'écoule en grande partie loin des clairs et doux rayons du soleil, de vous qui, plus que bien d'autres, connaissez les pénibles rigueurs de la loi du travail ? Ah ! comme vous avez besoin que cette lumière, dont trop souvent est privé votre œil corporel, se révèle aux regards de votre âme ! Comme elle vous est nécessaire pour vous guider sûrement et sans défaillance, à travers les galeries obscures des souffrances et des peines d'ici-bas, jusqu'à cette issue définitive sur les espaces sans limites qu'illumine le glorieux et indéfectible soleil de l'éternité ! *Post tenebras... lucem*.

Daigne votre glorieuse Patronne inspirer mes paroles et vous obtenir les dispositions qui vous porteront à l'imiter dans sa *foi* et dans sa *patience* !

I. — *Foi*

C'est à une époque bien lointaine qu'il nous faut remonter pour étudier la vie de sainte Barbe. Elle naquit, il y a 1700 ans, vers 215, à Nicomédie. Son père, riche patricien de cette ville, très attaché aux superstitions du paganisme, prit toutes ses dispositions pour que sa fille partageât ses croyances et son culte. Mais Dieu avait sur elle d'autres vues, et les moyens mêmes qui devaient la maintenir hors de la vérité, servirent précisément à l'y conduire. Apprenez à connaître les voies mystérieuses de la Providence.

Le père de notre sainte n'avait pas tardé à remarquer les belles qualités de sa fille et les merveilleuses dispositions qui se développaient en sa jeune âme. Aussi s'empressa-t-il de la faire instruire avec tout le soin que réclamait son rang et que permettait sa richesse. Barbe reçut les leçons des plus grands maîtres de cette époque, elle étudia les écrits des auteurs les plus célèbres et des plus illustres philosophes de l'antiquité païenne. Elle devint bientôt une jeune fille accomplie selon le monde. Comme d'ailleurs la grâce était répandue sur son visage et sur toute sa personne, elle faisait l'orgueil de son père. Celui-ci ne se contentait plus de l'entourer de prévenances, de veiller sur elle avec une attention jalouse, comme sur un inestimable trésor ; il voulait encore la soustraire à toute influence étrangère, à tout contact extérieur, afin qu'elle fût

bien à lui seul, qu'elle ne cessât de refléter ses pensées, ses croyances et ses sentiments. Et apprenez à quel excès de précautions il eut recours pour assurer ce résultat.

Obligé, par le souci de ses intérêts, d'entreprendre un long voyage, il fit enfermer sa fille dans un palais isolé, construit en forme de tour, clos de hautes murailles, pourvu d'ailleurs de tous les agréments du luxe, environné de jardins et peuplé des statues des dieux. Le noble Nicomédien pouvait maintenant partir tranquille, la personne de sa fille était bien gardée, son esprit et son cœur étaient bien préservés de toute action étrangère. Comment dès lors ne resterait-elle pas fidèle au culte de ces dieux qu'il lui avait appris à vénérer et dont les images s'offraient constamment à ses regards ? Comment songer qu'elle pût échapper à l'emprise de ces doctrines des sages anciens dont sa jeune intelligence avait été nourrie et qu'elle retrouvait à chaque page de ses lectures ? Pauvre prudence humaine, que tes vues sont donc courtes et vaines tes dispositions !

Dieu veillait sur son élue ; sa main allait renverser tous les obstacles, faire jaillir une fois de plus la lumière des ténèbres et éclairer cette intelligence obscurcie¹. Voici, en effet, que la solitude imposée à la jeune fille devient pour elle une source de réflexions salutaires. Elle relit avec attention les poètes et les philosophes païens, elle compare, elle rapproche ou elle oppose leurs enseignements, elle constate leurs accords et leurs contradictions, et petit à petit, la grâce divine aidant, une persuasion nouvelle s'établit en son esprit qui va sans cesse grandissante et ne tarde pas à se fixer en une conviction inébranlable ; c'est qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'un seul vrai Dieu, Créateur et Maître du monde, que par conséquent les dieux qu'elle a vénérés depuis son enfance sont de fausses divinités, que le culte qu'on leur rend est une pure superstition.

Barbe n'est pas encore chrétienne ; mais déjà elle connaît le Dieu des chrétiens et croit fermement en lui. C'est un premier rayon qui a pénétré dans son intelligence, et qui ne saurait manquer d'y développer son action bienfaisante. Bientôt en effet la philosophie des sages ne satisfait plus cet esprit avide de vérité. Mainte fois, dans son jeune âge, Barbe a entendu parler de ces disciples du Christ qu'on faisait mourir comme des impies et des fanatiques, et de leur doctrine qui contredisait sa propre religion. Là serait donc la vérité ? Elle n'hésite pas à écrire en secret à l'un des plus illustres d'entre eux, Origène, qui enseignait alors à Césarée, sollicitant ses instructions et ses conseils. Elle n'est point déçue dans son attente. Malgré les hautes murailles qui

¹ *Deus, qui dixit, de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris.* (II Cor., IV, 6).

défendent son asile, la parole de vérité parvient jusqu'à elle et, quand elle a adhéré aux dogmes chrétiens, le baptême secrètement administré achève en elle l'œuvre de régénération. Cette fois toutes les obscurités sont évanouies, toutes les ombres sont dissipées, et dans cette âme acquise au Christ règne le grand jour de la foi. *Post tenebras lucem.*

Nous verrons tout à l'heure comment votre sainte Patronne sut marcher à cette lumière. Auparavant il nous faut tirer la leçon que comporte le récit de sa conversion.

Loin de moi la pensée de comparer votre situation à celle de sainte Barbe ! Humbles d'origine, étrangers au luxe et aux jouissances que procurent les richesses, vous connaissez mieux le dur labeur manuel que les spéculations du domaine intellectuel. Et pourtant il me semble, au milieu de tant de dissemblances, apercevoir quelques analogies. Laissez-moi vous les signaler brièvement.

La solitude à laquelle l'avait condamnée son père, fut pour Barbe l'occasion de réflexions salutaires qui la conduisirent à la foi. — Eh ! Messieurs, la solitude, l'isolement, mieux que votre Patronne vous en connaissez les rigueurs, vous dont la moitié de l'existence se passe en dehors de la société et des conversations des hommes, loin de la lumière du beau soleil, dans ces profondeurs souterraines où nul paysage gracieux ne charme l'œil, nul joyeux écho ne distrait l'oreille. Ah ! dites-moi, dans cette étroite et sombre prison où vous enferme la nécessité du gagne-pain, n'êtes-vous pas aussi portés à réfléchir ? votre esprit ne s'envole-t-il pas souvent, au-dessus de ces cavernes obscures, jusqu'à la voûte azurée où resplendit la lumière du ciel ?

La jeune recluse de Nicomédie apprit à connaître Dieu dans les livres des philosophes. Vous, à qui est inconnue la langue de la philosophie, mais à qui Dieu s'est déjà révélé, ne pouvez-vous apprendre à le mieux connaître dans ces pages du livre de la nature que vous lisez chaque jour sans y songer ? Les cieux proclament la gloire de Dieu, la terre et la mer, les plaines et les montagnes, les plantes et les animaux chantent sa puissance et sa grandeur, sa sagesse et sa bonté. Ces mêmes perfections divines se manifestent-elles avec moins d'évidence dans les entrailles de ce sol, objet de vos études quotidiennes ? Ces richesses enfouies depuis des siècles dans les profondeurs de la terre, si nombreuses et si variées, abritées contre l'action destructrice des éléments, qui donc les a ainsi disposées, groupées, protégées ? Ces blocs de houille qu'abat votre pic et que mille industries vont se disputer, qui donc a mis en eux le principe de la lumière et de la chaleur ? Ah ! si, pour guider votre travail matériel, vous n'avez que la faible lueur d'une lampe parcimonieuse, votre âme, elle, n'est point privée de brillantes

clartés, à la lumière desquelles elle doit avancer dans la connaissance et dans l'amour du sublime auteur de tant de merveilles.

La foi, la confiance en Dieu, laissez-moi vous le dire, Messieurs, ce doit être en quelque sorte votre lot spécial, la vertu de votre état. Ne faut-il pas que vous jetiez en lui tout votre espoir, lorsque chaque matin vous vous enfoncez dans ces gouffres béants où vous attendent tant de périls, où tant de catastrophes vous menacent ! Ah ! ne manquez pas de faire de fréquents actes de foi en sa puissance et en sa bonté, de vous abandonner comme des enfants entre les bras de sa Providence paternelle, attendant de sa protection la faveur de revoir la lumière du firmament au sortir des ténèbres matérielles, la lumière de la vie éternelle au sortir des ombres de la mort. *Post tenebras lucem.*

II. — La patience

Un de nos illustres poètes a dit, après l'écriture :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Le temps était venu où la foi, née et grandie en l'âme de la jeune vierge, allait être mise à l'épreuve de l'action.

Le noble païen rentrait enfin de son long voyage, heureux de retrouver son enfant et de travailler à son bonheur. Ce bonheur, il ne pouvait l'envisager qu'au point de vue purement humain, c'est-à-dire dans une union qui assurerait à sa fille une situation répondant à sa naissance, à sa fortune et à son éducation. De nombreux partis s'étaient d'ailleurs présentés et Barbe ne tarda pas à être mise en demeure par son père de faire son choix parmi les illustres prétendants. Mais quoi ! la voilà qui refuse les propositions de son père ! Non seulement elle ne veut point désigner le candidat auquel vont ses préférences, mais encore elle déclare qu'elle n'en agréera aucun. C'est que la vierge chrétienne a fait vœu de fermer son cœur à l'amour humain et de le réserver tout entier à l'Époux céleste auquel elle s'est consacrée dans l'ardeur de sa foi. Elle le confesse à son père qui, ne comprenant point une si étrange détermination, soupçonne quelque intrigue secrète, s'empporte et jure qu'il se fera obéir.

Une déception plus cruelle encore lui était réservée. Voilà qu'en visitant son palais, il s'aperçoit que les statues des dieux ont été enlevées de partout et que sur les murs a été gravé le signe odieux de la religion du Crucifié. Le malheureux père comprend alors toute l'étendue de ce qu'il appelle son infortune. Plus de doute : sa fille est chrétienne.

Dès lors sa fureur ne connaît plus de borne et le pousse aux excès de la plus révoltante barbarie. Armé d'un glaive, il poursuit sa fille pour l'en frapper, et celle-ci n'échappe à la mort qu'en se réfugiant dans une caverne igno-

rée. Sa retraite toutefois ne tarde pas à être découverte, et le père dénaturé, après s'être livré sur elle à d'atroces sévices, la conduit lui-même devant le préfet Marcien.

La constance de Barbe, que n'ont point ébranlée les menaces et les violences de son père, va donc être soumise à de nouvelles et non moins terribles épreuves. Mais la foi lui fera surmonter celles-ci comme les précédentes. Vainement en effet le juge fait appel aux sentiments de la noble vierge, lui représente sa jeunesse, sa beauté, ses richesses, toutes les joies de la vie qu'elle va sacrifier pour un entêtement irréfléchi, pour de fausses croyances qui l'ont séduite; vainement il lui rappelle la rigueur des lois qui frappent les contempteurs des dieux. La jeune chrétienne ne se laisse point émouvoir. Elle déclare qu'elle foule aux pieds tous les biens et tous les plaisirs du monde, qu'elle s'attache aux seuls biens que le Christ promet à ses fidèles, qu'elle est prête à sacrifier pour lui sa vie et qu'elle ne se prosternera point devant les images de la superstition.

Alors le juge fait apprêter les instruments de supplice. On la brûle avec des lames rougies au feu, on lui meurtrit la tête à coups de marteau, on lui déchire la poitrine avec des ongles de fer. Mais les plus horribles tortures ne font que lui arracher de nouveaux actes de foi. Le corps sanglant, la chair lacérée jusqu'aux os, les membres brisés, elle ne cesse de prier, comme si elle ne s'apercevait pas de ses souffrances. Enfin le glaive lui tranche la tête et met fin à ce long et cruel martyre. Ce fut le 4 décembre 235 que son âme pure s'envola vers les régions de la céleste lumière vers lesquelles aspirait sa foi.

Tel est l'admirable exemple de patience que sainte Barbe vous a légué, tel est le modèle qu'elle propose à votre imitation, car vous n'ignorez pas que la meilleure manière d'honorer les saints, c'est de marcher sur leurs traces.

Je sais bien, Messieurs, qu'il y a, — non pas dans vos rangs, car vous avez l'esprit chrétien, mais hors de cette enceinte, — des hommes à qui l'intrépidité de cette vierge ferait hausser les épaules et qui, dédaigneusement, prononceraient le mot de fanatisme. Eh bien, fanatisme soit ! Il est alors un fanatisme singulièrement grand et digne d'estime ! C'étaient des fanatiques sans doute, ces zouaves de Sonis et de Charette qui, guidés par l'étendard du Sacré-Cœur, à Loigny et à Patay, se ruaient, une poignée contre une multitude, et se faisaient massacrer pour protéger la retraite de l'armée vaincue ; des fanatiques encore, ces cuirassiers de Reischaffen qui, pour sauver l'honneur de la patrie, volaient à la mort avec une furie qui arrachait au chef ennemi cette exclamation : « Ah ! les braves gens ! » Ce fanatisme-là, il a un autre nom, il s'appelle l'héroïsme, et tous les hommes de cœur

s'inclinent profondément devant lui. Qu'on appelle donc, si l'on veut, fanatisme ce sacrifice de notre héroïne ! Je prétends qu'il n'est pas moins admirable et méritoire de se sacrifier pour sa foi et pour son Dieu, que pour l'honneur et la patrie.

Mais quel rapport, direz-vous, entre la passion de notre sainte et notre vie à nous ? Nous ne sommes pas appelés à être des martyrs : il n'y en a plus à notre époque de tolérance et de civilisation. — Eh ! Messieurs, qui sait ? Il y a 120 ans à peine, bien des gens portèrent leur tête sur l'échafaud, dont le seul crime était d'avoir été rangés parmi les « suspects », c'est-à-dire soupçonnés de garder quelque attachement à la religion ou à la royauté. Cela se passait à la fin du siècle de ces philosophes humanitaristes, de ces réformateurs sociaux fameux qui avaient nom Voltaire, Rousseau, Diderot et d'Alembert. Bien que l'histoire soit un perpétuel recommencement, j'aime à croire que cette sanglante épreuve ne se renouvellera plus dans notre pays, persuadé d'ailleurs qu'au besoin vous sauriez tous, comme vos pères et comme votre glorieuse patronne, professer votre foi chrétienne jusque dans les cachots et même sous le couperet fatal. Mais venons à une imitation plus pratique et plus commune de notre sainte.

La patience fut, après la foi, la vertu dominante de sainte Barbe. Or, il me semble bien que cette même vertu est une de celles qui conviennent le mieux à votre état, qui vous sont le plus nécessaires. Que d'occasions en effet vous avez de la pratiquer !

Et, d'abord, pour être et vous montrer chrétiens. Hélas ! c'est une constatation humiliante et douloureuse à faire que, dans un pays comme le nôtre, pétri de catholicisme, ceux qui veulent affirmer et pratiquer leur religion, sont exposés aux moqueries et aux insultes. Il n'est même pas nécessaire, vous le savez, d'aller à la messe, de faire ses devoirs religieux, pour s'entendre traiter de *clérical* et de *calotin* ; il suffit pour cela de ne pas s'afficher comme impie et libre penseur, comme ennemi des prêtres et de la religion. Si encore la persécution se bornait à l'insulte et ne se manifestait point par de criminelles évictions, par de criantes injustices ! A quoi bon insister ? Oui, n'est-ce pas ? il faut aujourd'hui une forte dose de constance, pour résister à la pression du respect humain, pour supporter généreusement les assauts de l'impiété déloyale. Priez votre sainte Patronne de vous en obtenir la pratique, comme elle vous en a donné l'exemple ; demandez, par son intercession, de ne jamais fléchir sous les insultes, sous les menaces, sous les coups mêmes de vos persécuteurs, mais de confesser votre foi devant les hommes, comme elle a confessé la sienne devant ses bourreaux.

La patience ! combien elle vous est néces-

saire dans l'exercice journalier de votre profession !

Patience dans vos rapports avec vos patrons et vos chefs de tout degré. Nul n'est parfait ici-bas. La loyauté la plus avertie n'est pas à l'abri de toute erreur, et un amour-propre tant soit peu susceptible voit si facilement de l'injustice dans une faveur accordée à autrui, de la brutalité dans un procédé moins délicat. Prenez garde surtout à ces semeurs de haine et d'insubordination, à ces prêcheurs de révolte et de sabotage qui, sous prétexte de défendre vos droits, vous incitent à violer tous vos devoirs. Ils sont d'ordinaire trop intéressés pour être sincères, plus soucieux de leur avantage personnel que de votre bonheur. La patience chrétienne n'interdit pas de faire valoir des droits légitimes, mais elle s'oppose à l'injuste violence et commande le respect de l'ordre régulièrement établi.

Patience dans votre travail. Je le reconnais : votre tâche est singulièrement rude. — Rude par les privations qu'elle vous impose, puisqu'elle vous retranche en quelque façon de la société humaine et vous exile du monde visible pour vous enfermer dans une étroite et sombre prison. — Rude par le pénible labeur auquel vous êtes soumis. Comme vous sentez la rigueur de la sentence prononcée au paradis terrestre : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ! » C'est bien à la sueur de votre front, ou plutôt de tout votre corps, que vous arrachez au sein de la terre ce noir minerai qui doit payer votre pain quotidien. — Rude par les périls de tout genre qui vous menacent. Est-ce que, chaque matin, au moment de prendre place dans la benne qui va vous emporter dans les profondeurs souterraines, vous ne vous demandez pas avec inquiétude si vous foulerez de nouveau le sol que vous quittez, si vous reverrez les êtres chers que vous laissez au-dessus de vos têtes, vous dont la vie est perpétuellement à la merci de la rupture d'un cordage, d'un éboulement, d'un coup de grisou, d'un incendie soudain, d'un de ces mille accidents si fréquents et si imprévus qui font des veuves et des orphelins ?

Vous voyez bien que votre vie ne manque pas de rapprochements avec celle de votre sainte Patronne, que, comme il lui a fallu une constance admirable pour surmonter les souffrances et les tortures, il vous faut à vous aussi une patience surhumaine pour affronter victorieusement les épreuves journalières que vous ménage votre carrière. J'ai dit : « une patience surhumaine, » et c'est avec intention. Car j'estime que sans un secours divin, sans les inspirations de la foi chrétienne, la nature trouve parfois trop lourd le fardeau qui pèse sur elle, et se laisse entraîner à des idées de révolte. Eh bien ! Messieurs, Celui qui a soutenu sainte Barbe au milieu des tortures, est prêt à vous assister vous-mêmes dans l'accom-

plissement de votre tâche si obscure et si méritoire. Demandez-le lui par l'intercession de son illustre martyre.

Je termine, par un dernier épisode emprunté à la légende de notre chère sainte. Quelques jours après sa mort héroïque, Dieu châtia d'une façon exemplaire les deux grands criminels responsables de son martyre : le juge inique et le père dénaturé périrent l'un et l'autre frappés de la foudre. Ces deux malheureux n'avaient pas su comprendre la beauté de la lumière divine qui avait pénétré l'âme de leur victime : ils avaient fermé les yeux aux clartés si évidentes de sa foi et de sa patience chrétiennes. Et voici qu'en punition de leur aveuglement volontaire, la lumière céleste brillait une dernière fois sur eux, non plus pour les éclairer, mais pour consommer leur aveuglement et les plonger dans d'éternelles ténèbres.

Pour vous, Messieurs, si vous vous êtes rangés sous la bannière de sainte Barbe, c'est parce que vous avez vu en elle la patronne de la lumière et que vous voulez marcher à la lueur des rayons dont elle vous éclaire. Efforcez-vous donc de l'imiter dans sa foi et dans sa patience, ces deux clartés qui resplendissent dans sa vie. Ainsi, avec sa protection, vous qui coopérez ici-bas par vocation à la transformation des ténèbres en lumière, vous aurez la joie, à la fin de votre carrière, de voir se dégager des obscurités de cette vie le rayonnant soleil qui illuminera vos âmes pendant la glorieuse éternité. *Post tenebras lucem.* Ainsi soit-il !

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

VI. — Prières diverses

Origine du « Salve Regina ». — Selon le récit du pieux auteur de la *Légende dorée*, il arriva que, par une silencieuse nuit de Noël, dans le monastère de Clairvaux, Bernard attendait depuis longtemps, avec une secrète impatience, la célébration de l'office de cette belle solennité. Comme il éprouvait dans son âme un vif désir de connaître l'heure juste à laquelle s'était accompli le mystère, il crut voir s'approcher de lui le Messie, sous les traits d'un enfant qui vient de naître. Il se sentit transporté par cette vision, et il écrivit, immédiatement après, les quatre Homélies qui commentent avec tant d'intérêt le passage de l'Evangile relatif à l'Annonciation. Tous les écrits du saint Docteur sont pleins de cette onction spirituelle qui est l'effet de l'amour divin dont son cœur était embrasé. Mais ce qu'on y remarque et ce qu'on y admire le plus, c'est sa piété filiale envers la Sainte Vierge.

Quelques auteurs lui attribuent la composition du *Salve Regina*. Il paraît du moins certain que ce fut lui qui porta le Souverain Pontife à faire chanter cette pieuse et belle antienne dans toutes les églises de la chrétienté. Voici à quelle occasion. Une nuit, Bernard fut réveillé par des chants qui semblaient venir de l'église de son abbaye. S'étant rendu en toute hâte dans le sanctuaire, il entendit des voix angéliques entonner le *Salve Regina*. Il fut si vivement frappé de ce fait extraordinaire, qu'il écrivit sur-le-champ au pape Eugène III, pour qu'à l'avenir la même antienne fût solennellement chantée dans toute l'Eglise; ce qui fut ordonné par le Souverain Pontife.

Saint Bernard est très certainement l'auteur des trois exclamations qui terminent cette antienne. La veille de Noël 1146, il arriva à Spire, ville impériale d'Allemagne, en qualité de légat apostolique. Son entrée fut d'une solennité inouïe. L'évêque, le clergé et les bourgeois vinrent au-devant de lui, bannières déployées. On le conduisit, au son des cloches et au chant des cantiques sacrés, à travers la ville, jusqu'à la cathédrale, où l'empereur et les princes le reçurent avec tous les honneurs possibles. Le concours de la multitude était immense; on était accouru des lieux les plus éloignés pour voir, pour entendre le Saint, pour contempler le Thaumaturge.

Le cortège s'avança depuis la grande porte de la cathédrale jusqu'au chœur, chantant avec joie et enthousiasme l'antienne de la Reine des cieux : *Salve Regina*. Bernard, conduit par l'empereur lui-même, marchait au milieu du cortège, entouré des flots du peuple, et profondément ému à l'aspect de la majestueuse basilique. Lorsque les derniers accents du *Salve Regina* eurent cessé de retentir sous les voûtes sacrées, et que le silence se fit après ces mots : *Nobis post hoc exilium ostende*, le Saint, transporté d'un élan d'amour pour Marie, s'écria, en faisant trois génuflexions : *O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !*

Ces paroles si suaves et si tendres, jaillissant spontanément du cœur de saint Bernard, demeurèrent depuis attachées à l'antienne *Salve Regina*, et en complètent la touchante poésie. A la cathédrale de Spire, en mémoire de ce fait extraordinaire, le *Salve Regina* se chante solennellement tous les jours de l'année. Des plaques d'airain, scellées dans le pavé de l'église, rappellent les traces de l'homme de Dieu, et les endroits où il implora d'une manière si pénétrante la clémence, la tendresse, la douceur de la Vierge Marie.

Après sa mort, saint Bernard fut enterré dans l'église de Clairvaux, devant l'autel de la Sainte Vierge, à laquelle cette église était dédiée.

Paraphrase du « Salve Regina ». — Mgr Besson, évêque de Nîmes, a donné une belle paraphrase du *Salve Regina*.

« Salut, ô notre Reine ! vous qui êtes la Mère de miséricorde ! *Salve, Regina, Mater misericordiæ !* Vous êtes la vie, ressuscitez et soutenez nos âmes ; votre nom est plein de suavité, mettez-en le parfum dans l'amertume de nos cœurs et faites-le monter jusque sur nos lèvres ; vous êtes surtout notre espérance, celle qui survit à toutes les disgrâces et qui fleurit sur toutes les ruines : *Vita, dulcedo et spes nostra, salve !* Les enfants d'Eve, exilés du jardin de délices, se tournent vers vous et vous demandent grâce pour leurs péchés : *Ad te clamamus, exules filii Evæ !* Les gémissements et les larmes remplissent plus que jamais cette vallée de misères, où l'Eglise militante combat contre le nombre, la force et la puissance. O Reine, écoutez nos cris et venez la délivrer : *Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle !* Vous êtes notre avocate, et la cause que vous prenez en main triomphe tôt ou tard du monde et de l'enfer : *Eia ergo, advocata nostra !* Tournez vers nous vos yeux pleins de miséricorde. Que ce regard nous protège et nous guide pendant tout notre exil, jusqu'au jour où la porte du ciel s'ouvrira et où vous nous ferez voir Jésus, le fruit béni de vos entrailles, qui sera notre récompense et notre gloire : *Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*. Vous êtes la clémence, la pitié, la douceur même : *O clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !* Que votre clémence nous pardonne ; que votre pitié nous inspire ; que votre douceur nous serve d'exemple ! »

Prière très agréable à la Sainte Vierge. — Sainte Gertrude priait, lorsque Marie lui fut montrée, en présence de la Trinité sainte, sous l'image d'un lis éclatant de blancheur. Ce lis avait trois feuilles : l'une représentait la puissance du Père ; l'autre, la sagesse du Fils ; la troisième, la bénignité du Saint-Esprit, lesquels se communiquent pleinement à la Vierge très pure, au point de reproduire en elle leur vive ressemblance. Alors la Très Sainte Vierge dit à Gertrude : « Si quelqu'un me salue avec dévotion et m'appelle blanc lis de la Trinité, rose éclatante du paradis, je ferai voir en lui ce que je puis par la toute-puissance du Père, quelles industries me fournit pour le salut des hommes la sagesse du Fils, et de quelle miséricorde débordante la bénignité du Saint-Esprit remplit mon cœur. » Notre-Dame ajouta : « A l'heure où l'âme qui m'aura ainsi saluée quittera son corps, je lui apparaîtrai dans la splendeur d'une telle beauté, qu'elle goûtera, à sa grande consolation, quelque chose des joies du paradis ! » En ce jour, sainte Gertrude prit la résolution d'adresser souvent à Notre-Dame, ou de réciter devant son image, la salutation suivante :

« Je vous salue, blanc lis de la glorieuse et toujours paisible Trinité ; je vous salue, rose

éclatante du paradis ; ô vous, de qui a voulu naître et du lait de laquelle a voulu se nourrir le Roi des cieux, abreuvez nos âmes des effusions de la divine grâce ! »

Le « Salve Regina » des Dominicains embarqués sur la « Bourgogne ». — On n'a pas oublié le naufrage de la *Bourgogne*. En donnant le nom des trois religieux Dominicains français qui ont péri dans le naufrage, on a fait remarquer avec quel héroïsme ceux-ci avaient accompli leur devoir de prêtres : c'étaient le T. R. P. Cyprien Florisone, prieur ; le R. P. Bernardin Merlin, professeur de théologie ; le R. P. Joseph Baumann, jeune prêtre. On lira avec émotion les détails suivants publiés par la *Couronne de Marie* :

Le navire filait rapidement par un brouillard épais, les passagers reposaient encore, lorsque tout à coup un choc épouvantable se produisit : un voilier anglais, pesamment chargé, venait de frapper la *Bourgogne* au flanc. Bientôt ce fut un spectacle navrant. On ne se représente qu'avec une poignante angoisse les émotions de cette demi-heure qui suivit l'abordage et précéda l'ensevelissement général. Près de six cents personnes, pleines de vie, voyaient clairement que l'Océan allait les engloutir.

Nos trois Pères, avec leur habit religieux, furent particulièrement entourés au milieu de cette foule agitée, angoissée, désespérée. Leur propre danger ne leur fit point oublier leur devoir ; en face de la mort, ils restèrent prêtres, et pendant que le commandant du navire, M. Deloncle, demeurait à son poste jusqu'au dernier moment pour sauver les corps, eux, remplissant une mission plus haute encore, sauvaient les âmes. Les passagers qui ont survécu racontent que, pendant qu'il se faisait autour des barques de sauvetage une lutte atroce de mains qui s'accrochent et de mains qui repoussent, ils restèrent d'eux-mêmes sur l'épave, cherchant à relever les courages.

Lorsque tout espoir de salut eut disparu, des groupes compacts de personnes éplorées et en proie à une désolation indicible, se formèrent autour d'eux. Vers eux les mains se tendent en se joignant, les voix supplient : « Pères, priez pour nous ! Pères, nous avons péché, l'absolution ! » — Et eux, au nom de Jésus-Christ dont ils sont les ministres, demandent à tous ces chrétiens de faire sans faiblesse, à Dieu qui l'exige, le sacrifice de leur vie, et ils prononcent les paroles de l'absolution.

Des renseignements communiqués par le sous-commissaire du bord, qui put gagner à la nage un canot, au moment même où le navire sombra, nous donnent sur les dernières minutes de la vie des trois Pères de bien touchants et consolants détails.

Après s'être confessés et absous mutuellement, ils se mirent à parcourir le pont du

navire dans toute sa longueur, absolvant et encourageant la foule éperdue. Puis ce ministère des âmes rempli, ces enfants de saint Dominique, qui avaient toute leur vie scrupuleusement observé leur règle, n'en voulurent point omettre une dernière prescription. On sait que, dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, à la mort de chaque religieux, toute la communauté se réunit autour du lit du mourant et chante à mi-voix le *Salve Regina*, pour implorer Celle qui s'est toujours montrée la protectrice de la famille dominicaine. Nos trois Pères se réunissent donc, et là, sur le point d'être engloutis par les flots, au milieu de cette multitude qui se lamente et qui pleure, ils entonnent et chantent de toute leur âme la suave antienne. Tout le monde était dans le ravissement, tous étaient réconfortés et l'âme plus disposée au sacrifice suprême.

Les survivants qui nous transmettent ces détails qualifient ce spectacle de « sublime et d'héroïque ». Il l'était en effet ; rarement la religion apparut plus grande et plus belle.

Efficacité du « Sub Tuum ». — Trois jeunes hommes avaient rempli leur carrière d'une manière laborieuse et honorable selon le monde. Versés dans les sciences, ils étaient l'objet de l'admiration et de l'estime de tous. Mais à quoi servent les travaux les plus utiles, lorsqu'ils n'ont aucun rapport au salut de l'âme ? Le fait suivant va nous l'apprendre.

Reçus docteurs de l'Université de Paris, nos trois jeunes hommes concertèrent entre eux un voyage pour se délasser de leurs travaux. Ils se rendirent donc en Suisse. Arrivés sur le mont Cenis, ils furent assaillis par une furieuse tempête. Les éclairs sillonnaient les nues et le tonnerre grondait.

Craignant un malheur, nos trois voyageurs se hâtent de descendre pour gagner un abri et se dérober au danger, lorsque tout à coup une voix terrible répète ces mots : « Frappe ! frappe ! » et, au même instant, l'un des trois est atteint de la foudre. Ses deux compagnons sont saisis de frayeur. Cependant les éclairs se succèdent sans intervalle, le tonnerre redouble, et la même voix sort des nues : « Frappe ! frappe ! » et la foudre en écrase un second.

Le troisième, rentrant en lui-même, se souvient de la prière *Sub tuum*... qu'il avait coutume de dire tous les jours à la Sainte Vierge ; et, les larmes aux yeux, le repentir dans le cœur, il la dit avec la plus grande ferveur. En même temps, les nues s'entrechoquent avec un horrible fracas ; les éclairs plus multipliés fendent la nue, le tonnerre ne cesse de gronder ; et la voix vengeresse réitère ses menaces : « Frappe ! frappe ! »

Le jeune homme répète avec plus de ferveur sa prière : « Sainte Mère de Dieu, je me mets sous votre protection... » Et, comme la nue retenait la foudre, la voix répond avec un

accent plus terrible : « Frappe ! frappe ! Pour-quoi tardes-tu ? »

« Je ne le puis », répond une autre voix ; « car il dit le *Sub tuum presidium*, et celle à qui il parle me lie les mains et arrête mes coups. »

En entendant ces paroles, notre pèlerin demi-mort reprit confiance et remercia Marie ; puis il entra dans l'Ordre de Saint-François où il vécut et mourut en saint.

Le « Magnificat » jusqu'à l'échafaud. — En 1793 des flots de sang avaient coulé dans la ville de Paris. Mais la tourbe infernale a soif encore ; quiconque prie et croit, l'expie sur l'échafaud. D'où vient donc ce *Magnificat* ? Sur le mont des Martyrs qui domine Paris, s'abrite humblement un pauvre monastère, la paix habite ces hauteurs, les vierges consacrées y veillent en prières chantant *Magnificat* ! Jour et nuit, elles bénissent le Très-Haut de pouvoir encore lever au ciel leurs mains innocentes pour la victime et le bourreau. Oh ! oui, *Magnificat* !

Quand la horde sanglante surprit ces voix d'anges et brisa le faible enclos, se ruant avinée dans l'humble sanctuaire, avec un rire féroce, on entonnait le *Magnificat* ! « Assez de mômeries ! La hache aux idoles ! Mignonnes, par ici ! chantez la *Marseillaise* ou bien à l'échafaud ! Trêve du *Magnificat* ! » Alors, la vénérable Mère : « Debout, mes enfants, bénissons le Seigneur. Les lampes en mains au-devant de l'Époux ! car voici l'heure des noces, l'heure du *Magnificat*. » L'escorte virginale s'élança, en double rang, comme au jour des fiançailles, et traverse la foule ayant sur les lèvres le sourire et le *Magnificat* ! Sur l'échafaud coule le sang vermeil, mais le chœur continue toujours, toujours plus faible ; trois..., deux voix encore. Avec la dernière, celle de la plus jeune novice, s'éteint le *Magnificat*.

L'« Ave Maris Stella » chanté sous la Terreur. — En 1794, il y avait à Vesvres-sous-Prangey, canton de Longeau, une demoiselle de vingt-deux ans qui s'appelait Augustine Jobard. Augustine Jobard, élève des Ursulines de Langres, était l'orgueil de ses frères et la douce joie de sa mère.

Elle fut dénoncée au tribunal révolutionnaire de Langres. Le dénonciateur l'accusait de fanatisme religieux et de rapports avec les émigrés.

L'accusation pouvait se soutenir : Augustine Jobard aimait Dieu de tout son cœur et correspondait avec un émigré ; cet émigré était son frère, le digne abbé Jobard, exilé en Suisse pour la cause de Jésus-Christ. Toutes les fois que Mlle Augustine Jobard trouvait moyen de faire parvenir une lettre à son frère, elle ne manquait pas l'heureuse occasion.

Or, dans ce temps-là, il était défendu d'avoir de la vertu et de communiquer avec un homme vertueux. Augustine le savait et se conduisait avec prudence.

Un jour, elle ne prit pas assez de précautions et fut trahie de quelque manière, et la voilà signalée au tribunal de Langres qui recherchait les suspects. Le tribunal délivre au brigadier de gendarmerie un mandat d'amener contre la citoyenne Augustine Jobard, de Vesvres-sous-Prangey.

Le brigadier était un brave homme qui faisait au profit de la République un métier d'enfer. A la vue du mandat d'amener, il pâlit... non seulement c'était un brave homme, mais de plus c'était un ami de la famille Jobard. Jugé de la situation pénible de ce pauvre brigadier ! Il faut qu'il s'en aille, demain, à Vesvres-sous-Prangey, saisir et emmener comme prisonnière Mlle Jobard dont il connaît l'innocence. Il faut qu'il aille jeter l'épouvante dans une maison où tant de fois, les jours de fêtes, il a partagé les joies de la famille. Le digne brigadier ne peut se faire à cette idée.

Et puis, avoir de la religion, est-ce un si grand crime ? être fidèle à son Dieu, est-ce un forfait à expier sous les verroux d'une prison ? une sœur qui correspond avec son frère a-t-elle commis un attentat contre la sûreté de l'Etat ? Le digne brigadier n'en est pas bien convaincu. Surtout il lui répugne de se présenter comme un agent de malheur au sein d'une famille qui lui fit toujours le plus cordial accueil.

Que va-t-il décider ?

Il réfléchit longtemps et s'arrête à une effroyable idée. Il écrit trois lignes et les confie à un messenger fidèle qui doit partir dans la nuit pour Vesvres, et faire ses quinze kilomètres sous le plus strict incognito.

Le billet disait ceci :

« A Mademoiselle Augustine Jobard.

« Mademoiselle, j'ai un mandat d'amener contre vous : prenez la fuite ou cachez-vous bien. Demain je serai à Vesvres pour vous saisir. »

Une fois la lettre en voyage, le bon gendarme eut la conscience comme déchargée d'un horrible poids.

Mais il avait joué sa tête. Si le messenger n'est pas fidèle, si la lettre est interceptée, le gendarme mourra ; il le sait, mais au moins il n'aura trahi ni l'amitié ni l'innocence. Là-dessus, il se coucha et dormit tranquille.

Le lendemain, à huit heures, il enfourchait son cheval et partait avec un camarade pour Vesvres-sous-Prangey. Cependant, le billet porté par le commissionnaire fidèle était parvenu à destination au cœur de la nuit. Après l'avoir lu, Mlle Jobard avait rassuré sa mère, et l'on avait décidé qu'il ne fallait ni fuir ni se cacher. A la garde du bon Dieu ! ! !

A dix heures, les gendarmes frappent à la

porte. Mlle Augustine Jobard va recevoir les visiteurs. A son aspect, le brigadier faillit se trouver mal. Qu'est devenue sa lettre?... on ne l'a pas reçue, puisque Mlle Jobard est là, calme et souriante... Mais alors le messager est un traître... mais alors le brigadier mourra... il mourra sans avoir sauvé la pauvre demoiselle innocente... Il s'approche en tremblant et dit à demi-voix :

— Malheureuse demoiselle, vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

La demoiselle répond plus bas encore :

— Brigadier, rassurez-vous, j'ai votre billet, et je vais le remettre entre vos mains : vous ne courez aucun danger.

— Mais alors, mademoiselle, c'est vous qui devez mourir.

— Gendarme, ne parlez pas de cela, et n'effrayez pas ma mère ; venez déjeuner et soyons de bonne humeur.

Le gendarme n'y comprenait plus rien.

L'on se met à table. Mlle Jobard embrasse sa mère et les autres membres de la famille, rassure tout le monde et se place entre les deux gendarmes pour partir. Dans la cour de la maison, et comme chant du départ, elle entonne d'une voix juste et forte l'*Ave Maris Stella*, et l'on se dirige du côté de Langres.

Quand les gens de Vesvres-sous-Prangey virent cette aimable jeune fille marcher entre les gendarmes et s'en aller à Langres pour mourir, ils fondirent en larmes ; les mères amenaient leurs petits enfants sur le chemin et les faisaient mettre à genoux ; les gens de Verzeilles et de Longeau descendaient des vignes et venaient dire adieu à cette héroïque chrétienne qui continuait de chanter les strophes de l'*Ave Maris Stella*.

On arrive à Longeau. Mlle Jobard avait un frère marié dans cette ville ; elle demanda et obtint la permission de le voir.

Quand on connut l'affaire, il y eut des pleurs dans la maison comme sur le chemin. La prisonnière dit qu'il n'y avait rien à craindre, que la chose n'était pas grave, qu'elle en serait quitte pour le voyage de Langres, que le tribunal se contenterait de quelques explications, et qu'elle reviendrait le soir à Longeau partager le souper de la famille.

Le moment de la séparation est arrivé : elle embrasse ses parents et la voilà repartie avec son *Ave Maris Stella*. Espérait-elle revenir ? Les âmes innocentes et naïves sont remplies de confiance et ne savent guère penser mal des autres. Les bons cœurs aiment à rassurer ceux qui s'effrayent, même quand il n'y a plus d'espoir.

Elle paraît devant le tribunal de Langres. Sa mort était décidée.

— Citoyenne, tu as un frère émigré ?

— Oui, messieurs.

— Ce frère est un ci-devant prêtre ?

— Mon frère est prêtre catholique et confesseur de la foi.

— Tu entretiens une correspondance avec lui ?

— Pas aussi souvent que je le voudrais, mais toutes les fois que j'en trouve l'occasion.

— C'est défendu par les lois.

— C'est commandé par mon cœur et par la religion. Y a-t-il contre moi d'autres griefs ?

Les juges se regardent et l'on décide de la mettre en prison.

Trois jours après, elle fut expédiée sur Paris, en compagnie de plusieurs personnes zélées pour la foi, entre autres du marquis et de la marquise de Saint-Pierre.

Elle resta trois mois à la prison de la Conciergerie ; elle y trouva de suite un emploi : ce fut de ranimer le courage de ses compagnons de captivité ; elle s'en acquitta à merveille et fit souvent retentir les voûtes du cachot de sa voix mélodieuse : elle chantait ses beaux cantiques et son *Ave Maris Stella*.

Le 25 juillet 1794, un bruit de serrure interrompit le chant des hymnes religieuses ; la porte s'ouvrit et un municipal galonné parut sur le seuil. Il déroula sa feuille et appela quelques prisonniers : c'étaient les victimes que la République envoyait ce jour-là à l'échafaud.

Dans la liste que le municipal venait de lire, se trouvait le nom de Mlle Augustine Jobard ; elle se présente avec une contenance assurée, fait sur la porte un beau signe de croix, entonne l'*Ave Maris Stella*, comme à la sortie de Vesvres-sous-Prangey, et continue de chanter jusqu'à l'échafaud.

Mlle Augustine Jobard fut presque la dernière victime de la Révolution. Deux jours après, arriva la chute de Robespierre : les prisons furent ouvertes, et c'est par ceux qui sortirent des cachots que l'on connut la mort héroïque de Mlle Jobard.

Plusieurs racontèrent dans le pays combien Mademoiselle Jobard les avait réconfortés dans la prison, et surtout combien elle avait été admirable dans sa mort.

La famille Jobard n'est pas éteinte ; on en trouve encore de nombreux descendants dans les villages de la Vingeanne, à Baissey, à Longeau. Au sein de ces familles, le soir, à la veillée, on raconte l'histoire de Mlle Augustine Jobard. Il en faudrait moins pour enflammer les cœurs et les fortifier dans la pratique de la vertu. Ces gens-là sont bien heureux : ils comptent une martyre dans leur parenté. C'est un beau titre de noblesse.

IMPRIMATUR

Langonis, die 22 novembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 30 novembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Immaculée-Conception. — I. La triple perfection de Marie, 833. — II. A des jeunes filles, 835.

Courtes instructions pour la prière du soir. — X. Jésus réprime l'ambition des fils de Zébédée, 838.

Pour la Saint Nicolas. — A des enfants : *L'obéissance*, 839.

Avis paroissiaux. — Les places d'église, 842.

Pour la fête d'un Syndicat agricole. — Allocution, 843.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — II Marie et les nécessités d'ordre spirituel : 1° Marie et les âmes tentées, 845.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

LA TRIPLE PERFECTION DE MARIE

En cette fête de l'Immaculée-Conception, je voudrais un instant tourner vos regards et vos espérances vers la Très Sainte Vierge.

Marie porte le plus magnifique diadème qui soit au monde : non pas un diadème d'or, d'argent, de pierres précieuses, comme en ont les reines d'ici-bas, mais un diadème divin que Dieu lui-même a posé sur son front.

Il y a en effet, par un privilège qui lui est propre, il y a en elle une triple perfection : une perfection de *beauté*, une perfection de *bonté*, une perfection de *puissance*.

I

1. Marie est toute belle, *tota pulchra es* ; c'est le cri, le chant et la louange de l'Eglise aujourd'hui.

Elle est toute belle, parce que le péché, aucun péché, si léger que vous le supposiez, ne l'a touchée, flétrie.

Elle est toute belle, parce que le démon jamais n'a pu mettre la main sur elle, et imprimer, dans son être très saint et très pur, les stigmates honteux de sa domination.

Elle est toute belle, parce qu'elle est l'image la plus parfaite de Dieu, qui est la beauté sans ombre, sans nuage, la beauté par essence, la beauté infinie.

Elle est toute belle ; belle dans son corps où tout est grâce et harmonie, et où se reflète un rayon tombé de la face divine ; belle dans son âme où toutes les vertus habitent, comme dans un sanctuaire vivant.

Elle est toute belle ; et je comprends que les

grands artistes, d'abord attirés, séduits par un idéal de beauté, mais ensuite accablés par l'idée d'une pareille merveille, n'aient jamais été, malgré leur génie, contents, satisfaits de leur œuvre ; je comprends qu'ils aient parfois déchiré leurs toiles et jeté leurs pinceaux.

2. Marie est toute belle ; mais il y a plus : la beauté en elle, c'est le rayonnement et la splendeur d'une autre perfection, plus divine encore, si je puis ainsi dire : c'est le rayonnement de la bonté.

Marie est toute bonne. Quand Dieu, a dit Bossuet, créa l'homme, il y mit premièrement la bonté.

Mais si Dieu agit ainsi pour nos premiers parents, à plus forte raison le fit-il pour Marie. Car, sans cela, sans cette qualité qui découle de lui, qui est en quelque sorte, à nos yeux, son essence, puisque nous l'appelons, dans notre langue toute filiale, « le Bon Dieu, » comment Marie aurait-elle pu être la mère du Verbe incarné, venu sur la terre, attiré par l'amour, pressé par la charité ardente qui brûlait son cœur ?

Et la bonté de Marie, cette bonté créée par Dieu dans son âme, n'a pu que grandir et se développer, comme la fleur qui s'épanouit sous les rayons du soleil ; elle a grandi au contact de Jésus, dans l'intimité si chaste qui unit une mère à son fils.

Voyez donc Marie pendant trente-trois ans avec son Jésus, s'imprégnant chaque jour davantage de la grâce qui découlait de lui.

On a pu dire des religieuses qui se dévouent au service des malheureux, que ce qui les rend si bonnes, si empressées, et parfois si souriantes dans la pénitence et les épreuves de toutes sortes, au lit des agonisants, près des pauvres qu'elles soignent, et jusque dans les persécutions qui leur déchirent le cœur, c'est qu'elles communient, c'est que dans l'Eucharistie elles mangent la charité.

Et c'est bien vrai. Mais Marie, portant dans son sein le Fils de Dieu, Marie le pressant dans ses bras, Marie lui disant dans les effusions de sa tendresse : « Mon fils ! » ah ! quelle communion !

Et de cette communion, de cette intimité la plus douce, la plus étroite qui se puisse concevoir, quelles flammes ! quelles ardeurs ! quel accroissement de charité, de bonté dans son âme déjà naturellement bonne, aimante et sainte !

3. Voici le troisième fleuron du diadème de Marie, ou, si vous voulez, la troisième perfection qui n'appartient qu'à elle.

Si elle avait seulement la beauté, la bonté, nous serions ravis de la contempler, et nous dirions avec l'Eglise : « Elle est belle, elle est splendide entre toutes les filles de la terre, *ista est speciosa*. » Mais que pourrions-nous

attendre d'elle, en dehors du charme pénétrant qui se dégage de sa personne ?

Eh bien ! elle est toute-puissante. C'est toute la tradition qui le proclame, tous les docteurs de l'Eglise. C'est, disent-ils, une toute-puissance suppliante, *omnipotentia supplex*. C'est la reconnaissance des peuples qui l'assure ; que de miracles, de prodiges obtenus par elle ! Entrez dans ses sanctuaires, agenouillez-vous au pied de ses autels, l'histoire y a écrit là, sur le marbre, sur le bronze, en caractères ineffaçables, les bienfaits de Marie. C'est l'Eglise tout entière qui l'enseigne, en nous invitant à prier, à invoquer Marie, parce qu'il n'y a rien que nous ne puissions obtenir par son intercession.

Elle est toute-puissante, et vous savez bien pourquoi. On a dit une grande et profonde parole : « Celui qui a le cœur, a tout. » Eh bien ! dites-moi, est-ce que Marie n'a pas, ne possède pas le cœur de Dieu qui l'a choisie entre toutes les créatures, qui l'a embellie, enrichie de tant de grâces ? Est-ce qu'elle n'a pas le cœur de son Fils qui lui doit son humanité sainte ? Est-ce qu'elle n'a pas le cœur du Saint-Esprit qui l'appelle son épouse ?

Et si Marie a le cœur de Dieu, que voulez-vous de plus ? Et pourquoi mettrait-on un terme, des limites à sa puissance ? Non, non, il n'y a rien que Marie ne puisse obtenir, parce qu'il n'y a rien que le cœur de Dieu puisse lui refuser. Et c'est ainsi, par cette haute raison de convenance, qu'elle est toute-puissante, non pas sans doute par nature, mais par privilège.

II

Et maintenant, mes frères, si Marie est couronnée d'un pareil diadème de beauté, de bonté et de puissance, vous comprenez pourquoi j'ai voulu tourner, ce soir, vos regards et vos espérances vers elle.

1. Si elle est toute belle, ah ! consolez-vous des tristesses présentes, de toutes les laideurs qui s'étaient en ce moment sous nos yeux, dans notre pays de moins en moins chrétien. Consolez-vous en la louant, en l'admirant, en la chantant. Car si elle est fille de Dieu par la grâce, elle est fille d'Adam par le sang, elle est de notre race, elle est notre sœur, et à ce titre, elle est notre gloire, notre honneur. Chantez-la, avec les anges qui l'ont saluée à Nazareth, qui l'ont servie, gardée sur la terre, et qui entourent son trône dans le ciel. Chantez-la avec les prophètes qui l'ont annoncée, prédite, comme l'aurore qui précède le soleil, comme la tige qui donne le lis embaumé. Chantez-la avec les apôtres, avec les martyrs, avec les docteurs, avec les vierges, avec toutes les voix d'ici-bas les plus augustes et les plus saintes. Chantez-la avec l'Eglise et dites-lui, comme elle : « Vous êtes toute belle, il n'y a pas de tache en vous. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* »

2. Si Marie est toute bonne, aimez-la. Aimez-la pour elle-même, pour les vertus qui brillent en elle et qui la mettent si haut au-dessus de l'humanité, même la plus généreuse et la plus dévouée.

Aimez-la pour tous les bienfaits qu'elle a répandus et qu'elle répand encore sur vous. Que de grâces vous lui devez ! Car, c'est une douce croyance dans l'Eglise, que Dieu ne nous donne, ne nous distribue rien que par les mains de Marie, *totum nos voluit Deus habere per Mariam*. Aimez-la pour le grand bienfait de l'Eucharistie. Car enfin, de qui tenez-vous le corps et le sang de Jésus-Christ, cette nourriture sacrée qui nous divinise en quelque sorte ? De qui ? Mais écoutez l'Eglise : *Ave verum corpus natum de Maria virgine* ! Ce Jésus que vous avez reçu ce matin, qui a nourri votre âme, c'est de Marie que vous l'avez. O merveille de bonté, de charité ! Aimez-la, et imitez-la. Tout à l'heure, on vous tendra la main, on sollicitera vos aumônes pour une œuvre qui fait le plus grand bien, eh bien ! c'est au nom de Marie, c'est en souvenir de sa bonté, de sa charité que je vous prie de vous montrer, à votre tour, charitables et généreux.

3. Enfin, mes frères, si Marie est toute-puissante, invoquez-la, avec confiance. Les temps présents sont pleins de périls, de dangers pour la foi des catholiques, pour la pureté de leurs mœurs, pour le salut de leur âme. Je me souviens qu'un saint, chassé d'une ville par la persécution, menacé dans sa vie, emporta avec lui deux choses pour sa sécurité. Il prit l'Eucharistie, et une image de Marie, et il put surmonter tous les obstacles qui se dressaient sur sa route. Voilà l'exemple qu'il faut suivre. Tant que vous resterez attachés à l'Eucharistie, tant que vous aurez le culte de Marie, vous n'aurez rien à craindre. Ce que Marie garde, est bien gardé ; ce qu'elle défend, est à l'abri de tous les coups ; et ce qu'elle sauve, c'est pour toujours.

Ah ! mes frères, ce soir, en clôturant cette belle solennité où je vous ai vus si recueillis, si émus, si fervents, je vous dirai comme Notre-Seigneur à ses apôtres : *Nolite timere, pusillus grex*, ne vous tourmentez pas, vous avez avec vous Jésus-Christ et Marie, et quand on a une pareille protection, quand on possède de pareils trésors, qu'importe les hommes avec leurs menaces et leurs persécutions ?

Nous allons nous consacrer à Marie ; c'est entre ses mains, dans son cœur, que je remets vos intérêts les plus chers, la tranquillité et l'honneur de vos familles, la paix et le salut de vos âmes.

O Marie, vous dont j'ai essayé de rappeler la beauté, la bonté, la puissance, et qu'aucune parole ne saurait louer assez, ah ! c'est le moment de montrer que vous êtes notre Mère, et que nous pouvons tout espérer de vous !

Nous sommes à vos pieds, et en même temps

que je vous implore, ce sont vos enfants qui vous parlent par ma bouche, et nous n'avons tous qu'une voix et qu'un cœur pour vous dire et vous répéter mille et mille fois : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ainsi soit-il.

II

A DES JEUNES FILLES

Tota pulchra es, et macula non est in te.

Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'est point de tache en vous.

Mes sœurs,

Lorsque les petits enfants de Castille rencontrent un étranger, ils l'abordent gentiment, et saluant tout à la fois dans la même formule le chrétien et sa Mère, la Reine du ciel, ils lui disent avec une révérence : « Ave, Maria purissima ! Je vous salue, Vierge très pure ! »

I

En ce jour où, dans la joie de notre cœur, nous fêtons l'Immaculée, adressons-lui le salut si touchant et si gracieux des petits Castillans : « Ave, Maria purissima ! » Oui, je vous salue, Vierge sans tache qui, seule entre tous vos frères en Adam, avez été préservée du péché d'origine. Je vous salue, Etoile du matin qui éclipez toutes les autres et qui, dans la clarté douteuse du crépuscule, brillez d'un éclat si pur. Je vous salue, candide Aurore qui annoncez la splendeur du Soleil divin. Je vous salue, Rose mystique, si caressante au regard, corolle virginale où nous respirons d'avance les parfums du ciel. Je vous salue, Tour d'ivoire, chef-d'œuvre du Tout-Puissant qui vous façonna de ses propres mains ; Maison d'or qu'il édifia pour son Fils, si rayonnante et si splendide qu'elle semble toute de lumière.

Je vous adresse, ô Vierge immaculée, toutes ces invocations enthousiastes de vos litanies, regrettant qu'elles soient encore insuffisantes pour traduire ce que je ressens pour vous. Si expressives qu'elles soient, elles ne donnent qu'une faible idée de vos perfections, car n'êtes-vous pas la Vierge idéale et toute pure ? O Marie, je vous vois aujourd'hui telle que vous m'êtes apparue dans mes rêves d'enfant, avec un sourire céleste sur les lèvres, non moins bonne que ma mère, mais infiniment plus belle. Tout pâlit à côté de cette chère image. Certes j'aime à vous voir, le jour de votre fête, portée sur un trône par des jeunes filles en voiles blancs. J'aime à me rappeler le tableau où un peintre vous a représentée montant au Paradis, les deux mains sur votre cœur pour en comprimer les battements, les yeux au ciel et impatiente de rejoindre votre Fils bien-aimé qui là-haut vous tend les bras. Mais, je le sens bien, toutes ces représentations de

l'art et du génie humain ne sont qu'un pâle reflet de votre beauté, car tout ce que je puis imaginer de plus pur, de plus noble, de plus admirable se résume dans votre nom auguste, ô Marie !

Mais vous n'êtes pas une beauté froide, impassible, pareille à ces statues antiques, parfaites de forme mais sans âme. Si vous êtes la toute belle, vous êtes aussi la toute bonne. Par une rencontre unique, se rassemblent en vous la grâce de la vierge et la tendresse de la mère ; et je ne sais en vérité ce que je dois admirer davantage : votre beauté ou votre bonté.

Vous êtes notre protectrice et notre bienfaitrice, source féconde, d'où à flots intarissables jaillissent jusqu'à nous les grâces célestes.

Vous êtes le salut des infirmes. Pauvres infirmes, pauvres malades gisant dans leur réduit solitaire ou dans les salles communes d'hôpital ! Le chapelet en main, ils vous implorent dans leurs longues nuits d'insomnie ; ils vous appellent ; ils réclament vos soins. Vous venez à eux comme une mère au chevet de son enfant malade. Vous faites briller dans leurs ténèbres un rayon d'espoir ; et tant que vous restez près d'eux, leur fièvre est moins brûlante et leur cœur moins lourd de tristesse.

Quand Jésus, votre divin Fils, passait dans les bourgades de la Judée ou de la Galilée, on lui amenait les languissants, les infirmes, les estropiés ; et après avoir promené sur eux son regard plein d'une fraternelle tendresse, il les guérissait d'un geste de sa main. Nous avons aujourd'hui sous les yeux un spectacle semblable. De tous les points de la France et même de l'Europe, les malades se font transporter à vos pieds, dans votre sanctuaire de Lourdes. On les traîne, on les porte sur des grabats devant votre basilique, devant la grotte où, toute blanche, vous êtes apparue à Bernadette. De tout leur cœur ces malheureux vous invoquent, et ce n'est pas en vain qu'ils font appel à votre toute-puissance suppliante, car, céleste thaumaturge, vous les renvoyez tous ou guéris ou consolés.

Vous êtes aussi, ô ma Mère, la consolatrice des affligés. Un peintre moderne vous a représentée, vêtue de deuil et assise sur un trône. Une femme, les cheveux en désordre, s'est jetée sur vous et, pauvre désespérée, elle cache son visage dans votre sein pour ne pas voir son enfant mort qui gît là sur le sol. Et vous, les mains et les yeux au ciel, vous faites descendre sur cette affreuse misère la douceur de vos consolations. Ainsi quand un chagrin nous tourmente, quand la tristesse nous ronge, quand un deuil nous accable, nous allons jeter tout cela à vos pieds. Nous épanchons dans votre cœur maternel nos inquiétudes, nos détresses et nos désespoirs. Nous crions

vers vous, tristes enfants d'Eve, exilés dans cette vallée de larmes. Nous soupirons vers vous jusqu'à ce que votre regard miséricordieux se soit abaissé sur notre misère, ô bonne, ô clément, ô douce Marie !

Vous êtes encore le refuge des pécheurs. Si les foules vont à Lourdes chercher la guérison, c'est surtout des grâces de conversion que l'on vous demande à Notre-Dame des Victoires. Ah ! que de pleurs ont coulé dans cette église, devant votre autel toujours illuminé ! Que de pécheurs repentants ou désireux de se repentir y sont venus crier leur misère ! Ils vous appelaient à leur secours et, toujours miséricordieuse, vous preniez la main qu'ils vous tendaient pour les aider à se relever.

Un pieux auteur a dit que l'Enfant prodigue ne serait jamais sorti de la maison paternelle s'il avait eu sa mère : toujours est-il qu'il y serait revenu plus vite et avec plus de confiance. Hélas ! il nous est arrivé peut-être d'imiter son triste exemple et de nous éloigner de Dieu par le péché. Peut-être alors avons-nous été tentés de découragement et de désespoir. Quel moyen de nous relever après tant de chutes ? Pouvions-nous jurer fidélité à Dieu après lui avoir tant de fois manqué de parole ? Comment oser lever les yeux vers lui ? Il est si grand, si saint, si terrible quand il exerce sa justice ! Mais, dans ces heures d'abattement, nous nous rappelions que nous avons au ciel une protectrice, une avocate ; et comme l'enfant coupable prie sa mère d'intercéder pour lui, sûr qu'elle du moins ne sera pas rebutée, nous conjurons notre Mère du ciel de fléchir le Très-Haut irrité contre nous.

Que vous dirais-je encore, ô Marie ? Comme la parole humaine se sent impuissante à vous honorer dignement ! Vous êtes au-dessus de toutes les louanges ; et après avoir balbutié quelques mots, il ne nous reste plus qu'à vous contempler en silence : c'est le seul hommage qui vous convienne.

II

Mais je me trompe ; il en est un autre qui vous est particulièrement agréable : c'est celui d'une volonté généreuse qui cherche à vous plaire en imitant vos vertus. Mes sœurs, voulez-vous être de vraies enfants de Marie ? Ayez toujours devant les yeux cet admirable modèle et tâchez de conformer votre âme à son image. Et d'abord soyez pures comme elle. La pureté de Marie est une pureté sans tache, toute filiale. Telle doit être aussi la vôtre. Il ne vous suffit pas d'éviter le péché et les occasions de péché : danses, lectures et fréquentations dangereuses. Cela est bon pour le commun des fidèles ; mais pour vous qui êtes une élite, il faut tendre à mieux. Il faut que votre pureté aille jusqu'à la pudeur. Qu'est-ce donc que la pudeur ?

C'est cette délicatesse de l'âme, cette sensi-

bilité exquise qui la fait se replier sur elle-même à l'approche de tout ce qui pourrait la ternir. Parure incomparable de la vierge chrétienne, la pudeur est la marque de l'innocence et sa plus assurée sauvegarde. Tant qu'une jeune fille sait rougir, tant qu'elle s'alarme à la moindre parole déplacée, on peut compter sur sa persévérance. Elle se tient sur ses gardes, comme un veilleur aux aguets, et à la première apparence du danger, elle se réfugie dans l'asile inviolable de la prière.

Il en est sans doute qui trouvent spirituel de plaisanter sur la pudeur. Tel écrivain, plein d'indulgence pour les débauchés et les libertins, parle avec un sourire de la jeune fille timide qui n'ose regarder personne en face. Ces mauvais plaisants sont les mêmes qui blasphèment Dieu, qui tournent en ridicule la vertu austère et répandent sur le prêtre d'abominables calomnies. Le sentiment qui les anime, leur arrière-pensée est facile à découvrir. N'ayant en tête que le plaisir, le plaisir coupable et infâme, ils s'en prennent à tout ce qui leur fait obstacle : la religion, l'honnêteté, la pudeur. Si jamais vous rencontrez un de ces hommes blasés ou cyniques, ne vous laissez pas déconcerter par ses railleries. Gardez cette pudeur qui donne tant de charme à votre jeunesse. La Vierge se troubla, nous dit l'Evangile, aux premières paroles de l'ange. Imitiez cette délicatesse virginale ; et qu'il ne vous arrive jamais, comme à certaines, d'avoir honte de votre timidité, car ce serait avoir honte de votre innocence.

Par une pente naturelle, la pureté vous conduira à la bonté. Non qu'il y ait entre ces vertus un rapport nécessaire. Il est des cœurs vivants et chaudes comme celle du lys ; il en est aussi de mortes et de froides comme la neige. Certaines personnes ont su garder intacte leur pureté, mais c'est une pureté sans éclat, sans rayonnement ; une pureté égoïste, si l'on peut dire, qui n'a d'autre effet que d'exalter leur amour-propre. Ces pharisiennes de l'innocence s'admirent elles-mêmes sans mesure et n'ont pour les autres, pour les publicains et les pécheresses, qu'un tranquille mépris.

Mais, grâce à Dieu, ce ne sont là que des exceptions. Généralement la pureté s'accompagne de bienveillance pour le prochain. « La plus sûre marque de l'innocence conservée ou recouvrée, nous dit Bossuet, c'est la douceur. » En effet quels trésors de bonté dans une âme virginale ! Qu'est-ce qui fait jaillir au cœur des missionnaires et des religieuses, servantes de Dieu et des pauvres, cette source de généreuse tendresse ? C'est la pureté. Leurs passions contenues se transforment en fleurs exquises de charité et de dévouement.

Inversement, à quel signe reconnaît-on qu'un enfant, qu'une jeune fille commencent à se perdre ? C'est quand ils deviennent mauvais,

durs pour leurs parents, indociles et volontiers insolents. Les passions sensuelles dessèchent le cœur et y développent un égoïsme effréné et parfois cruel. On veut le plaisir, le plaisir à tout prix et coûte que coûte, dût-on sacrifier la réputation, le bonheur et même la vie du prochain. Je n'exagère rien, mes sœurs. Vous savez que les Romains, ce peuple qu'on admire pour son génie administratif et militaire, mais dont on ne saurait trop exécrer la férocité et la luxure, les Romains, dis-je, se rassemblaient à l'amphithéâtre pour y voir des gladiateurs s'entr'égorger, ou encore des enfants et des femmes déchirés par les bêtes. Ces jeux barbares coûtaient la vie à des centaines de victimes : qu'importe ! ils s'étaient amusés. C'était là l'essentiel ; ils comptaient pour rien tout le reste. Croyez-le, mes sœurs, il y a encore, dans notre société contemporaine, des païens qui ne demandent qu'à rééditer de pareils spectacles, et n'hésiteraient pas à faire couler le sang pour rien, pour leur plaisir. Et sans chercher si loin, n'y a-t-il pas autour de vous des hommes, des jeunes gens qui compromettraient volontiers, si vous les laissiez faire, votre réputation, votre avenir et le repos de votre famille ? Ce sont des libertins sans scrupules que la passion sensuelle rend égoïstes et durs.

Pour vous, mes sœurs, qui imitez la pureté de la Vierge, vous imitez aussi sa bonté. Bienfaisantes et miséricordieuses comme elle, aucune souffrance ne vous laissera indifférentes.

Par ces longues nuits de décembre, ne vous est-il pas arrivé de vous réveiller au bruit du vent qui se lamentait à vos fenêtres ? Ce ciel noir, battu par les ailes formidables de la tempête, vous faisait songer aux marins en détresse qui à cette heure luttent pour leur vie contre la mer déchaînée et hurlante, et du fond du cœur vous conjuriez Marie de les sauver du naufrage. Hélas ! il est par le monde des naufragés plus à plaindre encore que ceux-là. Ce sont des chrétiens et des chrétiennes comme vous qui, exposés à des tentations violentes et trop faibles pour y résister, ont succombé à l'orage. Jouets de leurs passions, ils s'en vont à la dérive comme de tristes épaves. Pour ces déchus, pour ces victimes du vice, aurez-vous des sentiments de mépris ? Non, car ce serait vous mettre en contradiction avec l'esprit de l'Evangile, esprit de mansuétude et de commisération pour les pécheurs. Ce serait aussi vous écarter de l'exemple de votre Mère et de votre Reine. Ne soyez donc pas de ces pharisiennes dont je vous parlais tout à l'heure. Si jamais vous étiez tentées de vous enorgueillir de votre innocence, demandez-vous ce que vous seriez devenues si, privées du bienfait d'une éducation chrétienne, sans guide, sans appui, vous aviez été jetées de bonne heure dans la cor-

ruption d'une grande ville. Oh ! non, ne méprisez point ceux qui, moins favorisés que vous ou plus faibles, ont trahi les promesses de leur baptême. Ce sont des enfants de Dieu comme vous. Au milieu de leur déchéance, ils ont conservé des restes de leur dignité première. Dans leur âme souillée par le péché, l'image divine se voit encore, comme une effigie sous la rouille d'une médaille. Purifiés par la pénitence, ils peuvent recouvrer leur beauté et rentrer en grâce avec Dieu. Priez donc pour ces égarés, pour ces prodiges, afin que s'éveille en eux la nostalgie de la maison paternelle et une volonté ferme d'y revenir.

Refuge des pécheurs, vous serez aussi la consolation des affligés. Il ne manque pas, vous le savez bien, de misères à soulager autour de vous. Cette vie est comme un champ de bataille où sous les pieds des combattants gémissent des blessés innombrables : ce sont les malades, les vieillards, les indigents, les désespérés. Emportés par l'ardeur de la lutte, il arrive trop souvent que les hommes oublient ceux qui, meurtris par la vie, sont pour un temps ou pour jamais incapables de se défendre. Et puis, quand la foi décline, la charité pâlit en même temps dans les âmes envahies par le froid de l'égoïsme. Chacun songe à ses affaires, à ses plaisirs ; on ne sait plus se dévouer, ni même se gêner pour les malheureux, fussent-ils des amis ou des proches.

A vous, mes sœurs, de prouver par votre conduite que l'esprit évangélique n'a pas encore disparu de ce monde. Vous êtes les filles d'honneur de la Reine du ciel : représentez-la auprès de ceux qui se débattent sous l'étreinte de la souffrance. Qu'elle leur parle par votre bouche ; qu'elle les soigne par vos mains ; qu'il n'y ait autour de vous aucune détresse qu'elle ne soulage par votre entremise. Ainsi ferez-vous bénir son nom par tous les misérables que vous aurez assistés et réconfortés.

**

Quand la Vierge apparut à Lourdes, il y a cinquante-trois ans, ses premiers miracles furent charmants et gracieux comme elle. Un églantier qui croissait à l'entrée de la grotte de Massabielle, donna des fleurs en plein hiver ; et Bernadette, en creusant le sable, fit jaillir une source qui depuis ne s'est jamais tarie. Ces faits miraculeux sont en même temps instructifs. Ils nous enseignent la fécondité de la vertu. Partout où l'Immaculée apparaît, elle sème sous ses pas les grâces et les faveurs célestes ; et dans tous les cœurs où brille un reflet de sa pureté, la charité s'épanouit comme une rose merveilleuse et le dévouement épanche à larges ondes ses bienfaits. Soyez donc les vraies enfants de Celle que le peuple appelle en son naïf langage « la bonne Vierge ; » et ainsi vous ferez aimer en votre personne la douce Reine que vous avez l'honneur de représenter. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

X

JÉSUS RÉPRIME L'AMBITION DES FILS DE ZÉBÉDÉE¹

Jésus venait à peine d'achever la prédiction relative à ses souffrances, à sa mort et à sa résurrection, qu'il se passa une scène bien surprenante en pareil cas. Les apôtres n'avaient pas saisi le sens complet de la prophétie de leur Maître, ils supposaient que la résurrection dont il avait parlé ne pouvait être que l'avènement du royaume messianique. Jésus montant à Jérusalem, allait donc enfin, après de douloureuses tribulations sans doute, fonder le royaume tant rêvé des Juifs. Dans le fond du cœur de ces hommes qui n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit avec ses lumières, germa secrètement une vulgaire ambition, pleine de convoitise, tant la pauvre humaine nature est portée à l'orgueil et à l'amour des honneurs.

Voilà donc qu'une femme, se détachant du groupe de celles qui avaient coutume d'accompagner Jésus et ses disciples dans leurs voyages, s'approcha de lui avec deux apôtres. C'était Salomé, escortée de ses deux fils Jacques et Jean.

Arrivée tout près du Sauveur, elle fait d'abord la prostration accoutumée et déclare qu'elle a une requête à lui soumettre : « Que veux-tu ? » lui demande froidement Jésus, qui ne le savait que trop. — « Que ceux-ci, répondit-elle en montrant ses deux fils, siègent, dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » A cette étrange demande qui méritait un blâme, Jésus répond avec bonté, en s'adressant à ses deux apôtres : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai et être baptisés du baptême qui m'attend ? » Écoutant plus leur ambition que les conseils d'une prudente réserve, ils déclarent aussitôt : « Nous le pouvons. » — « Il est vrai, continue le divin Maître, vous boirez mon calice, et vous recevrez le même baptême que moi ; mais de siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient de le donner qu'à ceux qui ont été prédestinés par mon Père à cet honneur. »

Les apôtres n'avaient pas été sans remarquer la posture suppliante de Salomé. Ils s'étaient rapprochés, avaient compris la demande de cette femme, les paroles de ses fils et la réponse de Jésus. Aussi manifestèrent-ils leur indignation contre les deux frères, leurs collègues. Cette indignation n'était guère désintéressée, elle provenait également d'un sentiment d'ambition froissée.

Les douze avaient besoin d'une leçon ; avec sa bonté coutumière, Jésus va la leur donner. Il les groupe autour de lui et leur dit : « Vous savez que les chefs des nations leur commandent en maîtres, et que les grands exercent l'empire sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous. Celui qui veut être grand parmi vous, doit être votre serviteur ; et qui voudra être le premier parmi vous, devra se constituer l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour se faire servir, mais pour servir les autres et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. »

**

La leçon que le divin Sauveur donne à ses apôtres et qui s'adresse à tous les apôtres et à tous les disciples futurs comprend deux aspects : la grandeur mondaine et la grandeur chrétienne, la seule vraie.

La grandeur mondaine consiste en une domination impérative, violente, qui comporte un certain dédain pour ceux qui sont soumis à ses ordres, comme étant inférieurs. Elle est austère, sévère dans son commandement, elle fait sentir parfois durement son autorité. Dans l'antiquité païenne, l'autorité s'exerçait à l'égard des sujets comme s'ils eussent été des esclaves. Ceux qui détenaient la moindre parcelle de pouvoir faisaient durement sentir leur supériorité à leurs inférieurs.

Hélas ! malgré que nous soyons en pays chrétiens, n'en est-il pas encore un peu de même, aujourd'hui ? Ne voit-on pas des hommes que ni la vertu, ni le talent ne désignent pour un poste supérieur, mais parvenus par l'intrigue ou de basses flatteries à un poste un peu plus élevé, à la plus modeste magistrature, devenir de vrais tyranneaux à l'égard de leurs subordonnés ? A peine investis de la plus humble charge que leur ambition convoitait et où ils se sont hissés par tous les moyens, même les moins honorables, ils se montrent durs, injustes, autoritaires, vindicatifs. On les voit satisfaire leurs rancunes et commettre mille méfaits de partialité et de dénis de justice. Autant ils courbent l'échine, en plats valets, devant leurs supérieurs, autant vous les voyez dédaigneux et superbes à l'égard de leurs serviteurs ou de leurs administrés. Le moindre parvenu entend être servi et obéi, sans la plus petite défaillance, par ceux qu'il considère comme n'étant plus de son monde.

Que voilà une autorité mal comprise, digne de païens, au dire de Notre-Seigneur ! Qu'elle est éloignée de celle qu'il recommande à ses apôtres et à ses disciples ! Qu'elle diffère de la ligne de conduite qu'il trace à ceux qui seront revêtus d'autorité dans son Eglise ! Car il y aura toujours, dans l'Eglise du Christ, des rangs supérieurs et des rangs inférieurs, des hommes qui commanderont et d'autres qui devront obéir. Mais écoutez ce que dit le bon

¹ Matth., xx, 20-28 ; — Marc, x, 35-45.

Maître : « Celui qui voudra accepter d'être le premier de ses frères devra être le serviteur de tous. » C'est pour cette raison que le Souverain Pontife s'intitule : « Serviteur des serviteurs de Dieu. »

Et le chrétien plus riche ou dans une position plus élevée que ses frères, s'il a l'esprit du Christ, leur fera oublier leur infériorité en se mettant au service de leurs intérêts religieux, au service de leur âme. Il se constituera leur serviteur par ses conseils et par son exemple, en leur facilitant l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, et la pratique des vertus chrétiennes. C'est ainsi que, dans les familles chrétiennes, on considère les serviteurs comme faisant partie de la maison. C'est ainsi que, au début du christianisme, les matrones romaines, si hautaines et si dures avant d'être chrétiennes, une fois converties, traitaient leurs esclaves comme des sœurs.

Ne terminons pas cet épisode de l'Evangile sans dire un mot de l'ambition. La conduite des fils de Zébédée, Jacques et Jean, nous prouve que ce sentiment peut se faire jour jusque dans les cœurs les plus pieux et les sociétés les plus saintes. Depuis bientôt trois ans, les deux apôtres étaient à l'école de Jésus, ils entendaient ses leçons, et ils cèdent à un sentiment condamnable, inspiré par l'orgueil. Tant il est vrai que ni les lieux les plus vénérables, ni les plus pieuses compagnies ne nous mettent à l'abri des misères du cœur humain !

Il y a une ambition permise et une qui est coupable. Désirer acquérir de la fortune afin de pouvoir secourir les pauvres, favoriser les bonnes œuvres, contribuer à l'entretien des églises, à l'éducation de la jeunesse, est une ambition permise et même très louable. Rechercher, par des moyens honnêtes et loyaux, un avancement qui profitera aux enfants et à la famille ; aspirer à certaine position plus honorable et plus élevée qui procurera plus d'influence et permettra de faire plus de bien autour de soi, fournira les moyens de lutter plus avantageusement contre le mal, le libertinage, l'impiété, voilà qui est très bien. Si l'on peut appeler cela de l'ambition, elle est à encourager.

Mais l'ambition dont le mobile est de paraître, de s'élever au-dessus des autres, de les dominer, ou peut-être même d'arriver à une plus grande facilité pour satisfaire ses passions, se procurer du plaisir et de sensuelles jouissances, une telle ambition est grandement blâmable. Et, malheur à celui qui ne la combat point ! elle lui fera commettre une foule d'injustices, les pires bassesses. Outre qu'elle l'expose aux plus amères déceptions, dût-il réussir et acquérir ce qu'il croit de la considération et de l'estime, il ne jouira pas de la plus précieuse de toutes, de sa propre estime. Sa cons-

cience protestera et ce sera déjà un châtement. « L'ambition perd l'homme, » dit un sage proverbe, très vrai, en effet. Combien en font la triste expérience !

On raconte le fait suivant : Deux frères étaient en procès au sujet d'un héritage important. L'ambition d'arriver à la fortune poussa l'un d'eux à se parjurer par un faux serment qui lui fit gagner son procès. C'était la richesse pour lui, presque la pauvreté pour l'autre.

Ce dernier conçut le plan d'une vengeance singulière : il fit faire une statue représentant son frère debout, la main droite levée, dans l'attitude d'un homme qui prête serment. Et il plaça cette statue dans son jardin, à une place où le mauvais frère ne pouvait sortir de chez lui, ni y rentrer, sans voir l'image qui lui rappelait son faux serment. La vue de cette main levée poursuivait le parjure partout comme un insupportable cauchemar. Il en devint fou. Ainsi que tant d'autres, l'ambition l'avait perdu.

POUR LA SAINT NICOLAS

A DES ENFANTS : L'OBÉISSANCE

Voici la fête qui dans une grande partie de l'Europe, et spécialement en Lorraine, agite les jeunes cœurs, excite les espérances et produit les grandes joies : la Saint Nicolas ! Ce bon saint, dont la venue est promise pendant de longues semaines comme une récompense aux enfants sages, et qui descend du ciel par une route inconnue avec son coursier modeste, infatigable, plus chargé de trésors qu'un vaisseau revenant des Indes ; la manière mystérieuse dont il opère, les surprises qu'il ménage, les rigueurs salutaires dont il menace et dont il abandonne l'exécution à son compagnon redoutable et affreux, la verge qu'il envoie toute sèche aux plus méchantes et qu'il cache au milieu des cadeaux, comme un avertissement, pour celles qui ont fait des efforts insuffisants ; les exhortations qu'il mêle à ses présents, les beaux discours qu'il tient, son costume, et toute cette scène naïve que l'imagination du premier âge peint de ses vives couleurs, a le privilège de passionner l'enfance, et il n'y en a aucune d'entre vous qui n'ait cru de toute son âme à saint Nicolas, qui n'ait désiré sa venue, qui ne l'ait vu passer dans ses rêves et n'ait recueilli les preuves matérielles de sa munificence.

Je vous propose, chères enfants, de continuer toute votre vie à saint Nicolas le culte que lui a voué votre enfance. — Vous allez me répondre que c'est bien difficile et qu'il arrive un âge où l'on sait à quoi s'en tenir sur toute cette légende. On a surpris sa mère

en train de jouer le rôle qu'on attribuait au grand évêque, et il y a des esprits forts de 8 à 9 ans qui déjà éclairés par l'éducation nouvelle, hochent la tête d'un air capable et haussent les épaules en signe d'incrédulité.

Et pourtant, chères enfants, je vous dis : Continuez à croire à saint Nicolas, attendez ses présents, redoutez sa verge, pénétrez le sens de cette légende allégorique si pleine d'enseignements.

Que veut-on obtenir d'un enfant, en lui promettant six semaines à l'avance les présents de saint Nicolas? L'obéissance. Quel est le grand péché qu'on menace de sa verge? La désobéissance. « Si tu écoutes bien, tu verras comme tu seras récompensée; si tu n'obéis pas, si tu es méchante, tu verras, tu sentiras la verge. » De sorte qu'en définitive, toute cette scène n'est qu'une exhortation habile à la vertu dont le jeune âge a le plus besoin et dont je vais vous entretenir quelques instants comme de la condition indispensable d'une bonne éducation.

I

L'obéissance, mes enfants, n'est pas une vertu à la mode, et je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous vivons dans une société profondément troublée par des doctrines subversives qui pénètrent partout et exercent leur influence jusque dans les familles les plus chrétiennes, jusque dans les pensionnats les plus pieux et jusque sur l'âge le plus tendre. Le xix^e siècle est arrivé à la fin de sa course après avoir agité les peuples, renversé les trônes, bouleversé périodiquement la face du monde; les gouvernements, en moyenne, ont duré à peine dix-huit ans; les vieillards ont tous vu plusieurs révolutions. L'émeute a bien des fois promené ses fureurs dans notre capitale; mais avant de descendre dans la rue, elle couve et gronde en permanence dans les cœurs, et l'on voit des jeunes gens, de toutes petites filles même, atteintes prématurément de la contagion de révolte qu'on respire dans l'air, proclamer contre leurs parents et contre leurs maîtresses les maximes de l'insubordination et tenir, autant qu'elles le peuvent, une conduite d'insurgées. Songez donc : elles ont neuf ou dix ans, mettons-en douze, mettons-en quatorze ou quinze ! La tête leur tourne, et du haut de la sagesse et de l'expérience si naturelles à cet âge, elles jugent, elles décident, elles tranchent les questions les plus graves, elles citent à leur barre des maîtresses vieilles dans la pratique de l'enseignement. Les idées les plus bizarres, parfois les résolutions les plus folles, arrivent à prévaloir dans ces augustes sénats qui tiennent leurs assemblées en cachette et mériteraient d'être fouettées par la verge du lecteur ou celle de saint Nicolas.

Ce ne sont pas là des exagérations de fantaisie, c'est la plainte universelle : l'enfance

et la jeunesse ne savent plus obéir ! Vous comptez, j'en suis bien sûr, parmi les exceptions, et toutes, ou presque toutes, vous méritez d'être signalées parmi celles qui savent encore accepter le joug trois fois heureux de l'obéissance. Tant mieux ! et continuez si vous êtes dans la bonne voie. Rentrez-y tout de suite si vous en êtes sorties, car en obéissant vous ne ferez que suivre les prescriptions les plus impérieuses de la raison et de la foi.

La moindre réflexion suffit, en effet, pour vous montrer que ni dans l'ordre physique, ni dans l'ordre moral, les choses ne peuvent être abandonnées au hasard, et que partout la loi doit régner pour régler les mouvements, discipliner les forces, conduire les êtres à leur fin et produire, en établissant l'ordre, la paix, la beauté, l'harmonie... Qu'est-ce que le concert des mondes dont la science parle avec enthousiasme et que chante la poésie, sinon le triomphe de l'obéissance, l'obéissance de créatures insensibles à la toute-puissante volonté de Celui qui les forma et les lança dans l'espace pour raconter la gloire de son nom ? Est-ce que la musique aurait le droit de vous charmer et d'enlever votre âme sur ses ailes dans une région enchantée, si la voix et les instruments n'observaient point les accords et violaient les lois savantes de l'harmonie ?

Et si, brusquement, les créatures matérielles, saisies d'un vertige pareil à celui qui, à certaines époques, emporte les volontés, violaient leurs lois fondamentales et entraient en révolte contre nous qui comptons sur elles et devons à leur obéissance la sécurité et l'entretien de notre vie quotidienne; si le soleil refusait sa lumière, si la mer franchissait le grain de sable invincible contre lequel elle brise chaque jour la fureur impuissante de ses flots, si la terre refusait son concours à l'homme et que le grain de blé mourût dans le sillon sans reflleurir, si l'atmosphère changeait sa constitution et perdait l'oxygène qui régénère notre sang : comprenez-vous quelle horrible confusion, quel spectacle de mort, quels épouvantables désastres offrirait la scène du monde ? Nous serions à l'instant même broyés comme des vers de terre, dans le conflit des forces aveugles et déchaînées au hasard que la loi ne contiendrait plus.

C'est un spectacle pareil qu'offre le monde moral quand les passions, les convoitises, les appétits se donnent libre carrière et secouent le joug de l'obéissance. Car les âmes, comme les corps, ont leurs lois qu'elles ne peuvent violer impunément et qu'elles doivent observer de bon gré, en modérant leurs désirs, en disciplinant leurs volontés, et en se soumettant librement à l'empire du législateur suprême qui leur a tracé leur orbite aussi bien qu'aux étoiles et qui veut être obéi par toute l'armée de ses créatures.

C'est cette obéissance qui, formant comme

le ciment des sociétés humaines, permet aux souverains et aux magistrats de remplir leur mission, de maintenir l'ordre et d'assurer le respect des personnes et des propriétés. C'est elle qui, saisissant le soldat à son entrée dans la caserne et le pliant à des exigences multiples et dures, transforme son corps et son âme, et le rend capable, à un moment donné, des sacrifices les plus héroïques. Qu'est-ce qu'une victoire ? C'est un chef qui a été obéi ; c'est un général qui a persuadé à des milliers d'hommes d'exécuter son plan au péril de leur vie ; ce sont des soldats qui courent, sous le sifflement des balles et le vol des boulets, vers une mort qu'ils bravent par sentiment du devoir et esprit de discipline. La gloire militaire, c'est une plante arrosée du sang versé par l'obéissance.

II

Sortons de ces considérations profanes. Pour arriver à la grandeur morale, pour nous élever au-dessus des faiblesses de notre nature et nous affranchir du joug honteux des passions, ne faut-il pas, de toute nécessité, soumettre entièrement nos facultés à une loi qui règle nos pensées et purifie nos affections, c'est-à-dire à la volonté de Dieu ? Qu'est-ce que le mal ? C'est la désobéissance à cette loi. Qu'est-ce que le bien ? C'est l'obéissance. Voilà, en deux mots, tout le code du chrétien.

C'est celui qu'ont pratiqué, depuis bientôt deux mille ans, ces générations élues que le Saint-Esprit suscite incessamment au sein de son Eglise et dans lesquelles ont brillé des prodiges d'abnégation, de dévouement et de charité. C'est le code des vierges qui ont livré leur chair innocente à la dent des bêtes fauves, plutôt que de sacrifier aux idoles, et qui ont préféré sur leur robe blanche la tache du sang à celle du péché. C'est le code de celles qui se sont réfugiées dans les solitudes sacrées pour accomplir tous les ordres et jusqu'aux moindres désirs de leur Epoux céleste, de celles qui volontairement ont coupé leurs cheveux et flétri la beauté de leurs visages pour garder celle de leurs âmes. C'est le code de saint Jérôme domptant, à force de veilles, de cilices et de travaux, les révoltes de sa chair et de son imagination frémissante. C'est le code de saint Benoît se précipitant et se roulant dans un buisson d'épines pour vaincre une tentation. C'est le code de tous ceux et de toutes celles qui ont escaladé, à la sueur de leur front, les sommets de la sainteté et qui forment aujourd'hui l'élite du genre humain et comme la parure de l'histoire. Car, la sainteté n'est rien autre chose que la liberté humaine se pliant, humble et docile, à toutes les inspirations de la grâce et obéissant à Dieu coûte que coûte, malgré tout, jusqu'à l'immolation complète, jusqu'au martyre sanglant du corps, jusqu'au martyre non sanglant et plus méritoire peut-être de la volonté.

III

Je vous parle des saints. Mais, chères enfants, dans cette route de l'obéissance où ils ont marché, n'ont-ils pas été précédés tout d'abord par leur chef, par notre divin modèle, par Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne ? En entrant dans le monde, savez-vous quel a été son premier mot, sa première pensée, son premier sentiment ? Il a débuté par une protestation d'obéissance complète à l'égard de son Père céleste. Il s'est écrié : « Les victimes et les holocaustes ne vous ont pas plu. Me voici, Seigneur, prêt à faire votre volonté ! » Par là, il se dévouait à l'avance au Calvaire, il l'acceptait, il l'appelait de ses vœux, il le saluait comme le triomphe de la justice suprême ; et pendant les trois jours de la Semaine Sainte qui célèbrent tout particulièrement le souvenir de la Passion, l'Eglise tout émue de reconnaissance et d'admiration ne sait que répéter ces paroles de saint Paul : *Christus factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*.

Voyez comme il a été fidèle à cette vertu ! Il l'a pratiquée pendant trente ans sur trente-trois qu'il a passés sur la terre. Un seul mot résume son enfance : *Erat subditus illis*. Il observe toutes sortes de lois qui n'étaient pas faites pour lui, il se prête aux désirs des malades et fait de sa toute-puissance miraculeuse la servante docile de tous ceux qui souffrent. Il s'est laissé traîner au supplice comme un agneau ; maintenant encore qu'il est remonté dans la gloire, chaque matin, au moment où vous venez ici prendre vos bonnes résolutions de la journée qui commence pour vous le devoir de l'obéissance, il vous en donne l'exemple le plus sublime en accourant du ciel à la voix du prêtre, en se désarmant de toute majesté, de toute volonté apparente, en se laissant toucher, enfermer dans un ciboire, exposer sur un autel, en acceptant les journées sans adorateurs et les nuits solitaires, en subissant les profanations des méchants, en consentant à descendre dans tous les cœurs qui le désirent, quelquefois même dans le cœur de nouveaux Judas qui le trahissent comme le premier par les apparences de l'amour et le baiser du traître ! Oui, le voilà, résigné à tout, obéissant jusqu'à la solitude, jusqu'à l'abandon, jusqu'à la profanation, jusqu'au sacrilège, jusqu'au déicide !

Chères enfants, comme cet exemple de Notre-Seigneur condamne éloquentement nos révoltes, nos lenteurs, nos critiques et les répugnances toujours renaissantes avec lesquelles nous acceptons le joug salutaire de l'obéissance ! Un peu de courage donc pour le suivre ! Un peu d'humilité pour vous laisser diriger par celles qu'il a préposées à l'œuvre de votre éducation ! Souvenez-vous de la grande parole de l'Ecriture sainte : *Vir obediens loquetur vic-*

torias : l'âme obéissante entonnera le chant de la victoire dès ce monde et ira le continuer dans l'autre. Je vous souhaite à toutes de faire partie de ce chœur des élus. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

LES PLACES D'ÉGLISE

Mes frères,

La paroisse est une grande famille, composée de tous les chrétiens qui l'habitent. Et comme la famille a une demeure pour la recevoir, le foyer paternel, la paroisse a son asile, son rendez-vous, sa maison, l'église. La maison paternelle est de proportions modestes, parce qu'elle est destinée à n'abriter que quelques personnes ; l'église, elle, a des dimensions plus larges, elle est vaste, parce qu'elle doit offrir une place à tous les chrétiens qui vivent dans son voisinage.

Dans les paroisses bien chrétiennes, chaque fidèle tient à avoir sa place attitrée à l'église, et voici les saintes traditions auxquelles on demeure attaché. La place d'église est très souvent une place de famille : l'aïeul l'a occupée avant que le fils l'occupe, et les enfants l'occuperont à leur tour, quand le père aura disparu. La jeune fille tient à garder celle où sa pieuse mère a si souvent prié pour elle. Les enfants se tiennent à proximité de leurs parents, afin de rester sous leur surveillance. Il semble qu'on est mieux, qu'on se recueille plus aisément, qu'on adore mieux, là où les ancêtres se sont recueillis et ont adoré. En un mot, ce qui est le trait distinctif des chrétiens sérieux, c'est qu'ils s'honorent d'avoir leur place à l'église.

Au temps où nous sommes, tous les ans, j'insiste, mes frères, au risque de me répéter et d'être importun, sur les raisons qui, à mon sens, devraient décider les personnes qui n'ont point de place à en demander une, et à s'imposer pour cela un petit sacrifice.

J'y vois l'intérêt de l'église, le bien de vos âmes et le souci de votre réputation.

1. C'est d'abord dans l'intérêt de l'église que je renouvelle mes instances. L'église a des charges : le service de ses fonctionnaires n'est pas gratuit ; les fournisseurs n'oublient pas de présenter leurs notes, et les ouvriers qui travaillent aux réparations de cet édifice réclament leur salaire, comme c'est leur droit. Vous avez à cœur que votre église soit bien ornée et soigneusement entretenue ; mais encore faut-il que nous ayons pour cela les ressources nécessaires. Or, c'est le revenu des places qui est la plus grande ressource inscrite au budget paroissial, pour solder les dépenses.

2. C'est ensuite dans l'intérêt de vos âmes et pour votre bien spirituel, que je vous presse de garder votre place, si vous en avez une,

et si vous n'en avez pas, d'en choisir une à votre convenance. Si vous n'avez pas de place à votre nom dans l'église, vous témoignez par là que vous n'avez pas l'intention d'y venir régulièrement ; si vous n'y venez pas régulièrement, vous méconnaissiez un de vos devoirs les plus sacrés ; vous tomberez bientôt dans l'indifférence, et vous perdrez fatalement le peu de foi qui vous reste.

Au contraire, si vous êtes titulaires d'une place, vous y songerez, vous serez attirés à l'église, vous serez sollicités de l'occuper, et alors vous sanctifierez le dimanche comme il est requis ; vous conserverez vos sentiments religieux ; vous aurez votre part des bénédictions que Dieu répand sur ceux qui le servent, et vous assurerez ainsi votre salut. Et si, mes frères, une place à l'église peut vous procurer de si précieux avantages, est-ce que je ne sers pas les intérêts supérieurs de vos âmes, en vous engageant à vous en procurer une et à l'occuper régulièrement ?

3. En cela, j'ai encore souci de votre renommée. Si toutes les places d'église avaient des titulaires, ce serait la preuve indiscutable que dans la paroisse la religion est florissante. Mais quand il y a nombre de places sans locataire, on est fondé à dire que les habitudes chrétiennes y sont en souffrance. L'inscription des noms sur les bancs a sa raison d'être ; mais l'absence d'inscriptions est un symptôme révélateur, un indice inquiétant, l'indice d'une foi qui baisse et qui s'en va. Je voudrais voir plus de noms gravés sur ces bancs, afin que les étrangers qui visitent notre église ne formulent pas sur votre compte une appréciation qui porte atteinte à votre renommée, au point de vue religieux. Pour l'honneur de votre réputation, je vous prie et je vous adjure au besoin de garder votre place, vous qui en avez une, et d'en réclamer une, vous qui n'en avez pas.

Que d'hommes, que de jeunes gens, — je le dis avec amertume, — ne se soucient pas d'en avoir une attitrée ! Voilà un fait qui ne les honore pas. S'ils cédaient aux conseils de leur pasteur, ils mettraient en réserve, pour en obtenir une, un peu de cet argent qu'ils dépensent follement pour leurs plaisirs. Dirai-je aussi que les jeunes filles se montrent bien indifférentes à cet égard ? Rien ne coûte, quand il s'agit d'une toilette ; mais tout est trouvé trop dispendieux, quand il s'agit des choses religieuses. Oh ! assurément, il y a des exceptions à faire, et je les fais. Les exceptions sont toujours dans mon esprit, quand elles ne sont pas exprimées dans mes paroles, et je reconnais que la plupart avisent une place à l'église, dès le lendemain de leur Première Communion.

Mes frères, chaque année, j'y vais de mon petit plaidoyer à ce sujet, je rappelle les mo-

tifs pour lesquels il faut se réserver une place à l'église et consentir de bon cœur au sacrifice pécuniaire qu'elle exige. Et, comme les avocats qui ont plaidé leur cause le mieux qu'ils ont pu, je crois que j'ai gagné mon procès ; mais il m'arrive, comme aux avocats, d'avoir des déconvenues. Je vous saurais gré de m'en épargner une nouvelle.

Cependant, mes frères, ce n'est pas tout d'avoir une place ; l'essentiel est de ne pas la laisser vide. Vous avez une place ; ne laissez pas la poussière l'envahir, grâce à des absences répétées ; venez l'occuper, non seulement de temps à autre, de fête en fête ; occupez-la tous les dimanches, comme l'obligation vous en est intimée ; occupez-la pendant la messe, occupez-la pendant les vêpres... Ah ! voilà que je reviens encore sur l'assistance aux vêpres... Pourquoi me condamnez-vous à y revenir sans cesse ? Autrefois, j'y voyais encore quelques jeunes gens ; aujourd'hui, plus. On croirait que vous vous êtes concertés et que vous avez fait serment de ne plus y paraître. Je vous rappellerai qu'un serment fait pour une chose mauvaise n'oblige pas, et j'insisterai encore une fois pour que vous n'abandonniez pas le service de Dieu et que j'aie la satisfaction de vous voir tous les dimanches à votre place, dans notre église. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE D'UN SYNDICAT AGRICOLE

Pater Sancte... ut unum sint, sicut et nos.

O Père Très Saint, que l'union soit entre eux comme entre nous-mêmes, toute parfaite !

(Jean, xvii, 11).

Mes frères,

Cette prière que N.-S. J.-C. adressait à son Père possède aujourd'hui son heureuse efficacité, non seulement dans cette assistance que votre foi attire devant l'autel du Seigneur, mais aussi dans le groupement, qui s'est formé il y a déjà quelques années, des cultivateurs les plus avisés du pays, sous le nom de « Syndicat agricole », et qui a la très louable pensée de venir demander ici les bénédictions célestes comme un gage de prospérité.

Autrefois, sous l'influence de l'Eglise, des Confréries s'étaient formées, qui réunissaient par des règlements particuliers, des privilèges et des obligations strictes, les membres d'une même profession. Sous le nom de Corporations, et malgré les abus qui s'y étaient glissés, — n'est-ce pas le triste apanage de toute institution humaine d'avoir un déclin ? — elles restaient encore, à la veille de la Révolution française, une des forces vives de notre travail national. Après les avoir brutalement supprimées, la loi française, cédant enfin à l'évidence des faits économiques et aux besoins

des travailleurs, permit de nouveau à ceux-ci, il y a quelque vingt-cinq ans, de s'associer à leur gré, pour le mieux de leurs intérêts.

En formant un *Syndicat agricole*, vous rentrez donc dans les traditions de l'Eglise, et en renouant avec les siècles passés les plus imprégnés de la foi chrétienne, vous garantissez tous les progrès que fait présager l'avenir. Tous les jours on répète que la profession agricole est des plus belles, des plus nobles, des plus utiles. C'est vrai ! Et pourtant combien d'agriculteurs se plaignent avec amertume — justement parfois — de la situation qui leur est faite, et maudissent le travail des champs ! Eh bien ! l'on peut affirmer sans crainte que l'Association, sagement pratiquée, sous forme de syndicats ou de coopératives de diverses sortes, est capable chez nous, comme elle y a réussi déjà dans d'autres pays, de faire reflourir l'industrie agricole, de la faire aimer davantage, et de procurer aux travailleurs de la terre l'influence nécessaire pour la sauvegarde de leurs intérêts et de leurs droits.

Mais ce n'est pas surtout, mes frères, l'union des intérêts temporels que N.-S. J.-C. demandait pour ses disciples ; c'est avant tout *l'union des cœurs*. « On ne bâtit rien de solide sur la haine », a constaté depuis longtemps la sagesse des nations. Ce serait donc une simple prudence humaine que de ne point former d'association, dans l'espoir d'en retirer quelque profit durable, sans y mettre, à la base, la charité. Mais il y a une prudence plus haute, celle de l'Evangile. Vous avez lu ou entendu répéter souvent les paroles immortelles qui y sont consignées : « Le nouveau commandement que je vous fais, dit N.-S. J.-C., c'est de vous aimer les uns les autres..., de vous aimer comme je vous ai aimés moi-même le premier... Tout le monde saura que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement ! » Ainsi, mes frères, enfants du même Dieu, disciples du même J.-C., membres de la même Eglise catholique, nous devons, — à moins de vouloir déplaire à notre commun Père, de renier les leçons de notre Maître, d'encourir la sévérité de ses jugements, et de passer au rang des païens, — nous devons, dis-je, nous aimer les uns les autres, nous soutenir et nous aider en toute occasion. Les ennemis de Dieu triomphent malheureusement avec facilité, à cause du désaccord des braves gens, entre qui ils savent attiser les jalousies et les haines. Ils divisent pour régner, et ils règnent, hélas ! Contre eux l'arme du salut sera l'union dans la charité, dans la vraie charité, qui, au dire de saint Paul, n'est point ambitieuse du bien ou du succès des autres, ne cherche même pas à faire valoir rigoureusement tous ses droits, qui est patiente, bien-

veillante, qui ne suppose pas facilement le mal en autrui ou le pardonne facilement. La vraie force des catholiques, — aujourd'hui comme toujours, — celle qui leur donnerait la victoire, serait donc, si l'on pouvait parler de la sorte, le *Syndicat de la charité chrétienne*.

En vous rappelant, mes frères, le précepte de l'affection mutuelle, qui est l'essence même du christianisme, « la Loi et les Prophètes », comme dit la Sainte Ecriture, je ne doute pas que mes paroles fassent écho dans vos âmes. Car si, pour reprendre le mot de Tertullien, il est une âme naturellement religieuse et chrétienne, elle doit se trouver chez les hommes des champs. Tout les invite, en effet, à être *unis dans la même croyance*. Les soirs d'été, quand l'ombre, envahissant peu à peu nos campagnes, laisse pointer au firmament, les unes après les autres, les étoiles radieuses, quand les bruits du jour sont apaisés, et que toutes choses vont se reposer dans le calme immense de la nuit, alors on entend parfois dans le lointain, au-dessus du dur chaotement de la charrette tardive qui rentre à la ferme, une voix pure, lente, avec je ne sais quoi de religieux, qui lance dans la solitude ses notes émues. C'est la voix du travailleur dont les bras ont terminé la rude besogne, et dont l'âme, saisie par la puissante poésie du soir, a besoin de chanter ! Voilà comment la nature s'empare pour ainsi dire spontanément de l'homme qui vit près d'elle ; et, comme elle est belle, et grande et féconde, elle fait monter naturellement les pensées et les cœurs vers Celui qui est beau et grand et fécond par essence, vers l'Eternel !

Un grand poète nous a représenté Ruth la Moabite, couchée un soir de moisson près d'une meule de gerbes, et méditant sous le ciel où le croissant de la lune plaquait ses cornes d'argent au milieu des feux de la nuit. Elle se demandait, dit-il,

Quel Dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait en s'en allant négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles !

Comme le firmament où Ruth la Moabite reconnaissait le passage du moissonneur céleste, l'Univers tout entier porte les traces du Créateur. En s'y jouant, la sagesse et la puissance divines y ont prodigué partout, comme dans la plus humble fleur des champs, les exquises délicatesses d'un art inimitable, ou bien, comme dans le décor magnifique d'un lumineux coucher de soleil, le déploiement d'une gloire somptueuse. Saisi d'admiration au spectacle de la création, le poète s'écriait dans son enthousiasme :

Tout l'univers est plein de sa magnificence !
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on le loue à jamais !

Admirable et comme matériellement visible dans les merveilles de la nature, Dieu est aimable surtout dans les soins paternels de sa Providence. La Providence de Dieu, encore un

article nécessaire dans le *Credo* du paysan ! « Si le grain, a dit N.-S. J.-C., n'est pas mis en terre pour y pourrir, pour s'y dissoudre, il reste infécond, mais si on le sème et s'il est comme travaillé par la mort, alors il produit cent pour un ! » Comment, lorsqu'on assiste à ces mystérieuses opérations de la germination et de l'évolution des plantes, lorsque l'on coopère d'une certaine façon avec Dieu à l'œuvre de sa création et aux apprêts de l'alimentation du genre humain, ne pas admirer les profonds desseins de la Providence, qui veille au sein de la terre sur la semence en décomposition, qui donne à l'herbe des prés son parfum, au lys son vêtement de blancheur immaculée, au blé ses épis d'or, et à l'homme — pour sa vie et son agrément — la libre disposition des richesses que lui verse chaque saison ? Oui, par sa puissance et sa bonté, Dieu est tout près de l'homme qui vit aux champs, qui n'a qu'à laisser son âme ouverte et son cœur libre, pour qu'il s'en échappe vers le Créateur un tribut spontané d'adoration et de louange.

Unis dans le travail, dans la charité et dans la foi, soyez-le enfin, mes frères, *dans la prière* ! Le Psalmiste chantait : « Les cieux racontent la splendeur de Dieu et l'œuvre de sa puissance ! A la lumière du jour, les créatures se redisent le nom du Seigneur, et dans les ténèbres de la nuit elles se communiquent encore ce qu'elles savent de sa gloire ! »

L'Univers est le temple et la terre est l'autel !

a dit à son tour un de nos grands poètes. — Ce sublime langage est pour nous faire comprendre que les êtres de la nature forment comme un immense concert de prières qui montent vers Dieu. Au milieu de ces voix qui l'entourent, sera-t-il possible que le paysan reste muet tout seul ? Le matin, à peine reposé du travail de la veille, il se lève pour le labeur non moins rude de la nouvelle journée, auquel il songe déjà peut-être, dans le fond de son être meurtri, avec un frisson d'émoi : ne demandera-t-il pas de le bénir et de le réconforter à Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués ? » Ses enfants, eux, dorment encore près de lui ; il entend, non sans émotion, le souffle régulier et caressant de leurs jeunes poitrines, et il respecte leur sommeil en s'habillant à tâtons dans l'obscurité : ne demandera-t-il pas, pour eux, que Dieu rende son travail fécond, et pour lui, qu'il les conserve bons et vigoureux, capables de lui rendre léger plus tard le poids de la vieillesse ? — Puis au milieu du jour, quand, d'accord avec son pas cadencé, sa main répandra sur le sillon la semence, ne sentira-t-il pas que son geste si sublime et si auguste qu'il soit, restera pourtant stérile, si Dieu ne veille à l'éclosion et à la maturation de la moisson future ? — La prière du soir est trop

souvent, hélas ! celle du repentir. Dieu nous avait donné la journée pour faire le bien, et nous nous sommes servis de ses dons pour l'offenser. Le travailleur des champs a-t-il donc eu le temps suffisant, au milieu de ses constants efforts, pour violer la loi divine ? Ce n'est pas impossible malheureusement. Eh bien, qu'il demande son pardon ! Puis qu'il dise à Dieu sa reconnaissance. Pourquoi ? Parce que le travail est une faveur, et malheur à l'homme qui ne sait ou ne veut pas travailler ! Parce que le travail est une prière, et une prière infiniment agréable à Dieu, quand il est accompli par devoir ! Parce que le travail des champs est surtout sain pour le corps et pour l'âme ! Il n'est pas besoin de vous le dire, à vous, mes frères, qui avez plus d'une fois fréquenté les villes, à vous qui, dans votre vie de garnison, avez touché du doigt le sort déplorable de l'ouvrier miné par les poussières malsaines de son usine, brûlé peut-être par l'alcool ou dévoré par le vice, à vous qui aux distractions prétendues raffinées des villes avez préféré, dans votre sagesse, l'air pur et le beau ciel de vos champs, ainsi que les traditions vénérables de vos familles chrétiennes. Oui, mes frères, vous avez à remercier Dieu, parce qu'il vous a choisi la meilleure part !

**

Nous lisons dans l'Evangile cette parabole : Un homme riche prépara un jour un grand festin où il convia ses proches et ses amis. Il n'en eut aucun. « J'ai acheté une maison, répondit l'un. Il faut que j'aille la voir. — Moi, dit un autre, je viens de me marier ; je ne saurais sortir. » Un troisième alléguait : « J'ai acheté plusieurs paires de bœufs : j'ai hâte de les essayer. Excusez-moi donc ! » L'homme au festin dut se contenter de quelques malheureux que ses serviteurs rencontrèrent sur les routes du voisinage. — Vous aussi, mes frères, comme parents et amis, comme enfants de Dieu et frères de J.-C., vous êtes invités à un grand festin, aux noces de l'Agneau, comme parle l'Ecriture, c'est-à-dire à la vie surnaturelle de la grâce ici-bas et au bonheur de la gloire éternelle là-haut. Par ailleurs vos occupations sont nombreuses et pressantes. Comment donc suffire à la fois aux affaires du ciel et à celles de la terre ? Ce n'est point impossible. Faites que vos affaires de la terre soient aussi celles de votre salut : offrez à Dieu votre travail de chaque jour, et chacune de vos fatigues, chacun de vos soucis deviendront une prière, jusqu'au jour où Dieu vous fera entendre la parole libératrice : « *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui...* Allons, bon travailleur, venez maintenant goûter les jouissances de l'éternel repos. » Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II

MARIE ET LES NÉCESSITÉS D'ORDRE SPIRITUEL

I. — Marie et les âmes tentées

Marie notre refuge. — Le dernier jour du mois de Marie avait été fixé pour la première communion chez les Dames du Sacré-Cœur de la rue de Varenne, à Paris. Le P. de Ravignan présidait la cérémonie. Pendant qu'il était en chaire pour la consécration à la Sainte Vierge, le ciel se couvrit tout à coup ; une tempête violente ébranla la fragile coupole, la nuit se fit dans le sanctuaire, excepté autour des vingt-cinq jeunes communicantes, dont les cierges allumés formaient un foyer lumineux, au milieu duquel elles apparaissaient calmes et recueillies.

Soudain, un coup de tonnerre éclate. L'orateur se tait, écoute un moment, puis il abaisse ses regards pleins de douceur sur le groupe angélique et laisse tomber ces paroles de paix : « Vous entendez l'orage, mes enfants ? C'est l'image de la vie avec ses dangers, ses angoisses, ses ténèbres et ses erreurs aussi. Il faut un refuge, fuyez vers Marie, cachez-vous sous son manteau. Que craignez-vous en ce moment ? Rien, parce qu'elle vous porte, comme des enfants chéries, sur son sein maternel. J'en atteste mon expérience des âmes : quand un cœur a reçu du ciel le don précieux d'aimer Marie et de recourir à elle dans ses peines, dans ses luttes, dans ses épreuves, ce cœur est pacifié, béni, sauvé. La voie d'une âme confiante en Marie est toujours une voie plus libre, plus droite, plus sûre. Chères enfants, ne l'oubliez pas, et que le manteau de votre Mère soit votre égide au jour que je voudrais éloigner, mais qui, hélas ! arrivera tôt ou tard. Alors, comme aujourd'hui, vous aurez le cœur serein, même sous un ciel orageux. »

La prière du P. Zucchi. — Un jeune homme de noble famille vint à Rome, après de longs voyages. A l'issue d'un sermon du P. Zucchi, il se présenta au Père, lui exposa le triste état de son âme et lui déclara que, malgré le désir qu'il éprouvait de changer de vie, il ne se sentait pas le courage de briser ses liens. « Ce sera l'œuvre de la grâce, lui dit le Père. Pour le salut de votre âme, je veux vous donner la bienheureuse Vierge pour souveraine et pour mère. Si vous acceptez et que vous vous montriez son serviteur et son enfant, j'ai la confiance qu'elle vous donnera les secours nécessaires pour échapper au démon. Comme signe de votre acceptation, voici tout ce que je demande : le matin, dès votre lever, récitez un *Ave Maria* en l'honneur de sa virginité sans tache, puis ajoutez : *O ma Souveraine ! ô ma Mère ! je m'offre tout à vous ; et, pour vous*

prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Ainsi, ô ma bonne Mère, puisque je vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété. Vous répétez là même prière le soir et vous baiserez la terre. Si, pendant le jour ou pendant la nuit, le démon vous excite à quelque mauvaise action, dites aussitôt : *O ma Souveraine ! ô ma Mère ! souvenez-vous que je vous appartiens ; gardez-moi, défendez-moi comme votre bien, et votre propriété.* »

Quatre ans après, le jeune homme était de retour ; il alla se confesser de nouveau au P. Zucchi, qui crut entendre la confession d'un saint. Étonné d'un si merveilleux changement, le Père lui demanda comment s'était opéré ce prodige. « Mon Père, répondit le jeune homme, je dois ma conversion à la petite prière que vous m'avez enseignée. Je n'ai jamais manqué de la réciter matin et soir. Au moment de la tentation, j'ai appelé Marie à mon secours, selon votre conseil, et grâce à elle je n'ai jamais succombé. »

La tentation de S. François de Sales. —

S. François de Sales, à l'âge de dix-sept ans, se trouvant à Paris où il achevait ses études, fut affligé d'une terrible tentation de désespoir.

Le Seigneur, pour l'éprouver et le rendre de plus en plus digne de son amour et de ses faveurs, permit au démon de persuader au saint jeune homme que tout ce qu'il faisait pour Dieu était inutile, puisque sa réprobation était écrite dans les décrets éternels. Dans ce même temps, Dieu, se cachant à lui, le laissa dans un état d'obscurité et de sécheresse qui le rendait insensible aux pensées les plus consolantes sur la bonté divine, en sorte qu'au milieu de ses désolations intérieures et tourmenté par la crainte de l'enfer, il perdit l'appétit, le sommeil, la santé, et il n'était plus qu'un objet de compassion pour tous ceux qui le voyaient.

Durant cette horrible tempête, le saint n'avait d'autres pensées que des pensées de désespoir et ne pouvait proférer que des paroles de découragement. « Ainsi donc, disait-il, comme nous le lisons dans sa vie, je serai éternellement privé de la grâce de mon Dieu, qui par le passé s'était montré si aimable et si doux envers moi ! O mon amour, ô beauté à laquelle j'avais consacré toutes mes affections, je ne dois donc m'attendre qu'à vos rigueurs ! O Vierge, mère de Dieu, la plus belle des filles de la Jérusalem céleste, je ne vous verrai donc point en paradis ! Ah ! s'il ne m'est pas donné de contempler la beauté de votre visage, ne permettez pas du moins que je sois condamné à vous blasphémer et à vous maudire dans l'enfer. » Tels étaient alors les tendres sentiments de ce cœur affligé et

brûlant d'amour pour Dieu et pour sa sainte Mère. La tentation dura un mois ; mais enfin il plut au Seigneur de l'en délivrer, et ce fut par le moyen de Marie, à laquelle le saint avait déjà voué sa virginité.

Un soir, revenant chez lui, il entra dans une église et vit pendue à la muraille une tablette sur laquelle était écrite l'oraison de saint Bernard. Se prosternant devant l'autel de la Mère de Dieu, il récita avec ferveur cette oraison, renouvela son vœu de chasteté, et promit à la Sainte Vierge de réciter tous les jours le chapelet en son honneur ; il ajouta : « O ma Souveraine, soyez mon avocate auprès de votre Fils, auquel je n'ose recourir ; si je dois être assez malheureux dans l'autre monde pour ne pas aimer mon Seigneur, obtenez-moi du moins de l'aimer de tout mon pouvoir dans celui-ci. » Après quoi il se jeta dans les bras de la miséricorde divine, entièrement résigné à la volonté de Dieu.

Mais le fruit de sa prière ne se fit pas attendre longtemps : Marie le délivra de sa tentation ; la paix rentra dans son cœur, et avec elle la santé et la joie. Depuis lors il eut toujours la plus grande dévotion pour la Sainte Vierge, et ne cessa de la recommander dans ses sermons et dans ses écrits.

Victoire sur le respect humain. — Un jeune apprenti raconte ainsi sa victoire sur le respect humain :

Entré, pour faire mon apprentissage, dans une maison bien connue, les ouvriers essayèrent de me faire renoncer aux principes de mon éducation chrétienne, entreprise qu'ils ne croyaient pas bien difficile à mener à bonne fin avec un enfant de treize ans et demi. Mais, grâce aux leçons que j'avais reçues et aux exemples qui m'avaient été offerts, je ne me laissai ni effrayer par les sarcasmes ni ébranler par les sophismes.

Un incident, peu important en apparence, acheva de me concilier, sinon les sympathies de tous mes camarades, du moins le respect pour mes convictions.

Un jour, un compagnon m'ayant demandé l'heure, je lui dis de consulter ma montre, qui était dans la poche du gilet que j'avais quitté pour travailler. Or, dans cette poche se trouvait aussi mon chapelet. Jugez du coup de théâtre de ce chapelet apparaissant soudain, au milieu des groupes de travailleurs, entre les mains d'un homme hostile à la religion. Je ne me déconcertai pas. Allant droit au mauvais plaisant : — Ceci est un objet sacré que je ne permets à personne de profaner, lui dis-je ; rendez-le moi tout de suite. — Est-ce que tu te sers de cet ustensile de bonne femme ? s'écria une voix moqueuse. — Je me sers de ce qu'il me plaît, ou plutôt oui, je me sers d'un chapelet, et je me fais gloire de le réciter chaque jour. — Prends garde, me dit d'un

ton menaçant celui qui s'en était emparé et à qui je venais de l'arracher, revienne la Commune et ton chapelet pourra te faire fu-siller. — Je mourrai volontiers pour ma foi. — Il n'est pas question de mourir, répliqua un des compagnons, il est question de s'en-tendre une fois pour toutes. Moi, je ne dis pas mon chapelet, mais je trouve que ceux qui le disent font bien. Le camarade est un brave, puisqu'il a le courage de ses convictions. Celui qui dira le contraire aura affaire non seulement à moi, mais à tous les hon-nêtes gens. — Auguste a raison ! » s'écrièrent toutes les voix. Et chacun, revenant à moi, me donna une vigoureuse poignée de mains.

J'étais libre désormais de remplir mes devoirs de chrétien sans courir le risque de soulever autour de moi la cruelle et terrible tempête de la raillerie et du mauvais exemple, où, grâce au respect humain, tant de bonnes résolutions viennent sombrer.

Plutôt la mort que la souillure ! — L'an 870, les Danois exerçaient les plus terribles ravages en Angleterre. Au bruit de leur approche, les religieuses de Coldingham furent en proie aux plus mortelles alarmes ; mais Dieu et la Vierge Marie surent élever leur courage à la hauteur du danger qui les menaçait. Plus jalouse de conserver sa vertu et celle de ses compagnes que de défendre sa vie, l'abbesse, sainte Ebbé, convoqua toutes les sœurs dans une chapelle dédiée à la très sainte Vierge ; et là, s'adressant à cette Mère immaculée : « O Marie, lui dit-elle, ô la plus pure de toutes les vierges, prêtez une main secourable à votre humble servante, et inspirez-lui le moyen de conserver sa vertu et celle de ses sœurs. Oh ! étendez sur nous cette main puis-sante qui dissipe les orages et les tempêtes, et donnez-nous la force de mourir, s'il le faut, plutôt que de consentir à perdre la couronne de la virginité... »

A peine a-t-elle achevé cette prière qu'on entend les cris, ou plutôt les vociférations de ces tigres furieux, qui approchent en vomis-sant mille blasphèmes. Aussitôt la sainte abbesse se lève et parle en ces termes : « Que celles d'entre vous qui aiment Dieu et le trésor précieux de leur innocence imitent mon exemple, ne craignez rien... La mort même est douce à celui qui sait donner sa vie pour la vertu. » Et, s'armant d'un fer tranchant, elle se déchire le visage. Les autres sœurs, ani-mées par cet héroïque exemple, n'hésitent pas à le suivre, et toutes se présentent ainsi défi-gurées et sanglantes à leurs infâmes persé-cuteurs. A cette vue, les barbares reculent interdits et frappés de stupeur. Mais bientôt, rendus plus furieux par ce mécompte, comme un lion qui se voit arracher sa proie, ils met-tent le feu au monastère et se retirent ne lais-

sant derrière eux qu'un monceau de cadavres et de ruines.

Quant à ces nobles victimes de la belle vertu, Dieu leur rendra au centuple cette beauté passagère qu'elles ont si généreusement sacrifiée ; et leurs visages, selon cette belle expression de nos saints livres, « brilleront un jour comme autant de soleils dans les splendeurs éternelles. »

Une bonne parole. — Il y a quelques an-nées, un homme très honorable selon le monde, mais malheureusement étranger à toute croyance religieuse, se trouvait un jour dans une réunion d'ecclésiastiques. Au cours de la con-versation, cet homme eut occasion de dire : « Je voudrais bien avoir la foi, mais je ne crois pas, je ne puis pas croire. » Un des prêtres qui étaient présents se contenta de lui répondre ces simples mots : « Eh bien ! dites le chapelet. » Puis la conversation roula sur un autre sujet.

Trois ans plus tard, le prêtre dont on vient de parler reçut une lettre qui contenait ceci : « Vous souvenez-vous, Monsieur le curé, qu'il y a trois ans, au milieu d'une société d'ecclé-siastiques, dont vous faisiez partie, je disais que je ne croyais point, en même temps que j'exprimais le regret de ne pas avoir la foi ? Là-dessus vous me répondîtes : « Eh bien ! dites le chapelet. » Ces paroles : « Dites le chapelet, » qui me parurent d'abord si étran-ges, me restèrent constamment présentes à la mémoire. J'en étais comme obsédé. Peu à peu, je m'accoutumai à les entendre retentir au fond du cœur. Elles me parurent enfin dou-ces et bonnes : je dis le chapelet. Aujourd'hui je crois, je suis heureux, et je pratique avec bonheur les devoirs de la religion. C'est à cette dévotion envers Marie que je dois ma conversion. »

La prière d'un enfant. — Un enfant pieux était placé dans un très mauvais atelier de tourneur ; chaque jour il entendait, il voyait des choses désolantes. C'était un enfer. Le patronage ne peut l'en faire sortir ; le mai-tre a un contrat passé avec les parents et ne veut pas entendre parler de rupture de bail. Cependant les attaques vont toujours crois-sant, et le pauvre apprenti, soutenu jusque-là par les avis de son confesseur, sent faiblir son courage. Enfin, un dimanche, le pauvre enfant vient se jeter dans les bras de l'au-mônier, et fondant en larmes, lui fait part de ses tourments ; il se plaint surtout d'un ouvrier qui s'acharne après lui plus que les autres.

Quel remède à cette cruelle situation ? Un seul, la prière ! « Priez pour la conversion de ce malheureux ! Tout est possible à Dieu, » lui dit le confesseur. Resté seul dans un petit

sanctuaire, l'enfant se prosterne devant une statue de la Sainte Vierge, pleure à chaudes larmes et prie longtemps avec la plus grande ferveur.

Le samedi suivant, qui était le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, l'apprenti amenait aux pieds de l'aumônier du patronage le malheureux ouvrier sincèrement converti, autant par les prières que par la douceur et la résignation de l'enfant. Peu de temps après, tous les deux approchaient de la sainte table, comblés de grâces et de consolations. Le jeune homme persévère dans son heureux retour et prend énergiquement la défense du pauvre apprenti. Ce n'est pas tout : il y a quelque temps, le patron lui-même est venu trouver le directeur du patronage, lui avouant que l'exemple des vertus simples et modestes de son apprenti, joint à des malheurs de famille, avait profondément touché son cœur. « Je me suis déjà confessé à M. le curé et j'y retourne ce soir. Demain je fais mes Pâques. Désormais je ne veux pas d'autres apprentis ni d'autres ouvriers que ceux du patronage. Jamais je ne travaillerai le dimanche, jamais une mauvaise parole ne sera prononcée chez moi. Veuillez, Monsieur, me considérer comme un des vôtres, comme tout dévoué à la religion et à la moralisation de la classe ouvrière. »

Où, la prière et le bon exemple pourraient convertir les cœurs les plus endurcis.

Dans nos perplexités, consultons la Sainte Vierge. — Le B. Chanel avait atteint sa quinzième année et faisait ses études chez le curé de son village, lorsqu'il lui survint un si profond dégoût pour le travail, que, malgré de généreux efforts, il ne put le surmonter. Finalement, il ramassa un jour ses livres et partit sans rien dire à personne. Il était à peine sorti de la cour du presbytère, lorsqu'il rencontra une digne chrétienne qui, devant sa résolution, lui demanda : « Eh bien, Pierre, où vas-tu ? — Je m'en vais. — As-tu au moins consulté la Sainte Vierge ? » Chanel, les yeux baissés, ne répondait pas. « Crois-moi, Pierre, reprit la pieuse femme, va d'abord à l'église et prie la Sainte Vierge. » Le jeune homme obéit et bientôt il revint tout joyeux en disant : « Je reste ! »

Vingt ans plus tard, reportant sa pensée vers cette époque de sa vie, qu'il appelait l'époque de sa conversion : « Vraiment, disait-il, je ne sais ce que j'avais dans la tête ; je crois que le diable s'y était logé. Le perfide ! peu s'en est fallu qu'il ne m'ait joué un bien vilain tour. J'étais, sans pouvoir me l'expliquer, dans des angoisses et dans une espèce d'agonie qui touchaient presque au désespoir. Si j'ai recouvré le calme et le courage, je le dois à la Sainte Vierge. »

Marie ne laissa pas son œuvre incomplète.

Elle obtint à son protégé non seulement la persévérance et la grâce d'arriver aux saints Ordres, mais encore la vocation religieuse et la gloire insigne du martyr. Devenu membre de la Société de Marie, le B. Chanel fut envoyé dans les missions de la Polynésie, où, après quelques années d'un laborieux apostolat, il eut, le premier parmi les apôtres de ces terres lointaines, le bonheur de confirmer sa prédication par le témoignage de son sang.

S. Thomas de Villeneuve. — Il était souvent en butte aux tentations les plus violentes contre la belle vertu, et il en était profondément affligé. Le seul moyen qui dans ces occasions lui procurait des secours et des forces, c'était de prier la Sainte Vierge. « Lorsque le démon nous poursuit, disait-il, imitons les poussins, qui se réfugient sous les ailes de leur mère dès qu'ils aperçoivent l'oiseau de proie. Si une tentation survient, mettons-nous sans retard à l'abri sous le manteau protecteur de Marie. »

S. Raymond et le berger. — S. Raymond Nonnat, dès sa jeunesse, donnait des signes sérieux de vocation à l'état ecclésiastique. Pour le détourner de ses pensées, son père lui fit interrompre ses études et le chargea de la surveillance d'une de ses métairies. Raymond prit sa charge tellement à cœur qu'il voulut garder lui-même les troupeaux, mais sans rien diminuer de ses exercices de piété. Au contraire son amour pour la Sainte Vierge devint plus ardent que jamais, et son plus grand bonheur était d'aller prier devant son image dans une chapelle voisine.

Un jour qu'il épanchait son cœur devant cette image, il vit approcher un berger inconnu, d'un abord des plus aimables. « Je connais, dit-il à Raymond, votre noble origine et j'admire votre humilité ; car au lieu de mener ici une vie humble et obscure, vous pourriez briller dans le monde. » Raymond écoutait, quand, au milieu de ses sages conseils et de ses exhortations à la vertu, soudain l'étranger laissa échapper des paroles à double sens. Le saint jeune homme, en entendant ces propos déshonnêtes, jette aussitôt les yeux vers la Vierge et s'écrie : « O Marie, protégez-moi ! » A peine l'autre eut-il entendu le nom de Marie qu'il poussa un affreux rugissement, et disparut dans un nuage de fumée.

Raymond comprit que Satan était venu le tenter sous une forme visible. Plein de reconnaissance, il remercia Marie avec effusion et la supplia d'être toujours son refuge.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 novembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES, — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 7 décembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour le temps de l'Avent. — IX. Les dignes fruits de pénitence, 849. — X. Le témoignage de Jean-Baptiste, 851.

Sermons pour Noël. — I. L'adoration du Messie nouveau-né, 854. — II. La lumière de Noël, 858.

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge. — II. Marie et les nécessités d'ordre spirituel : 2^e Marie et les pécheurs, 861.

LECTURES POUR LE TEMPS DE L'AVENT

IX

LES DIGNES FRUITS DE PÉNITENCE

Facite ergo fructum dignum poenitentiae.

Faites donc de dignes fruits de pénitence. (Matth., III, 8).

Mes frères,

« Voyant que beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens se présentaient pour recevoir son baptême, Jean-Baptiste leur dit, » en empruntant sa comparaison aux bêtes du désert qu'il connaissait bien : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui vient ? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne vous rassurez pas en disant : Nous avons Abraham pour père. Je vous le déclare, de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants à Abraham. » Et, pour bien marquer son idée et signifier sa réprobation de ces sectes, le Précurseur leur montra sous une image menaçante le sort malheureux qui les attendait : « Déjà la hache est à la racine des arbres : tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. » (Mt., III, 7-10).

Nous retrouvons sur les lèvres de Jean-Baptiste les fortes paroles et les grandes images des prophètes, comme il convenait pour agir sur l'esprit du peuple et remuer les multitudes. Messager du Seigneur et précurseur de la bonne nouvelle, il proclame la vérité intégrale, sans l'adoucir par une fausse pitié et sans l'envelopper des voiles de la prudence humaine. Nous n'avons pas, mes frères, à modifier son langage, mais à l'exposer et à tâcher avec vous de le comprendre. Souvenons-nous toutefois qu'il s'adressait en cette occasion, non à la partie saine d'Israël, mais à des gens qui cachaient sous l'apparence de la régularité la corruption de leur cœur.

I

Qu'étaient les Pharisiens et les Sadducéens, et pourquoi le Précurseur leur parlait-il avec

indignation ? Il faut savoir que cinq siècles av. J.-C., les Juifs étaient revenus de la captivité de Babylone et avaient repeuplé leur pays qu'ils appelèrent désormais la Judée ; mais une partie des Hébreux resta à Babylone et vécut parmi les Mèdes et les Perses. D'autres fractions du peuple, à la suite de guerres malheureuses, furent dans la suite déportées en Asie Mineure, en Egypte, et jusqu'en Grèce et à Rome. Un nombre assez considérable d'Israélites se livra au commerce et établit des comptoirs sur tous les rivages de la Méditerranée. C'est ce qu'on appelait les « Juifs de la dispersion. »

L'éloignement de ces colonies israélites amena l'établissement des synagogues et, dans plusieurs de ces synagogues, la présence des rabbins qui expliquaient la Loi. C'était un lieu de réunion où les Israélites priaient, lisaient les livres saints de Moïse et des Prophètes, chantaient les psaumes et pratiquaient leur religion. Cependant on n'offrait de sacrifices qu'à Jérusalem, en sorte que le temple gardait toute son importance et était le centre de tout le culte. C'est dans ces synagogues que Notre-Seigneur se présenta, notamment à Nazareth et à Capharnaüm, pour exposer la doctrine du royaume de Dieu ; et à son exemple, c'est dans les synagogues des communautés juives que les apôtres et les premiers missionnaires pénétrèrent pour annoncer en Asie Mineure, en Grèce et à Rome, la doctrine de leur Maître. Cette circonstance a une grande importance dans notre histoire religieuse et devint une préparation providentielle pour la prédication de l'Evangile.

Avec les Juifs de la dispersion, l'antique religion d'Israël prit une apparence nouvelle. Ceux-ci frayaient avec les Gentils pour les besoins de leur commerce et dans beaucoup de cas de la vie ordinaire ; ils adoptaient la langue et plus ou moins les coutumes sociales des peuples au milieu desquels ils étaient établis ; ils ne formaient pas un peuple fermé et séparé comme en Judée, et ils avaient des prosélytes qui pratiquaient, en tout ou en partie, leur religion. Il arriva donc qu'ils se dégagèrent d'une partie des observances, de ce qui n'était que l'enveloppe ou l'écorce de la Loi, pour s'attacher simplement à sa partie morale convenant à tous les lieux et à tous les temps, et que leur culte prit l'apparence d'une religion toute spirituelle où l'on ne faisait pas de sacrifices sanglants.

On conçoit qu'en Judée on se préoccupât de cet état de choses. Viendra aussi le temps où, en Judée même, l'influence des Egyptiens, des Grecs et des Romains se fera sentir et où ces derniers s'y établiront. Les Israélites zélés se serrèrent alors autour de la Loi, comme autour de leur rempart.

Une secte se forma, qu'on appela les Pharisiens, qui fit profession d'observer les prescriptions légales sans en rien omettre, et qui y ajouta les traditions en les multipliant. Ainsi en Judée, en Galilée et dans les environs, les Pharisiens renforcèrent les observances légales et élevèrent encore le mur de séparation d'avec les Gentils. Il arriva ainsi que la partie politique et la partie cérémonielle de la Loi l'emportèrent sur la partie morale, et que leur religion devint de plus en plus une pratique extérieure. On sait par les récits de l'Evangile ce que Notre-Seigneur pensait d'eux.

En opposition avec les Pharisiens dont le régime paraissait intolérable, se forma la secte des Sadducéens qui rejetaient les traditions et s'en tenaient au texte de la Loi. Avec le temps, ils subirent les influences de la civilisation grecque et romaine, et se rallièrent plus ou moins au nouveau régime de la dynastie des Hérodes. Aussi ils obtinrent les principales dignités sacerdotales, même le souverain pontificat, enlevé par les vainqueurs à la famille d'Aaron. Cependant, eux aussi, ils avaient le cœur juif, ils étaient attachés à la loi de leur peuple, à ses cérémonies, à la religion d'Israël et au Temple; mais en même temps ils rejetaient la multiplicité des observances dont faisaient tant de cas les Pharisiens, ils bornaient la vie de l'homme à ce monde, ils ne se privaient pas des plaisirs sensuels et se montraient sceptiques à l'égard de l'immortalité de l'âme. Sous une autre forme, comme les Pharisiens, ils avaient vidé la Loi de sa morale intérieure qui doit atteindre l'intime de l'âme pour la sanctifier, et ils ne gardaient que la pratique extérieure, en quoi ils faisaient consister la justice légale.

Si l'on ajoute à ce qui précède ce que nous avons dit des justes d'Israël et de la masse de la nation, qui entraient peu dans ces querelles et ces distinctions, on peut se représenter le milieu dans lequel le Messie allait paraître pour accomplir sa grande œuvre de rédemption, et l'espèce de gens avec qui Jean-Baptiste avait à traiter. Ces détails peut-être vous semblent superflus; mais en réalité il est impossible de suivre comme il faut la marche de l'Evangile et de comprendre l'opposition que rencontra Notre-Seigneur, sans une certaine connaissance de ces données historiques.

II

Après cet exposé, il nous est facile, mes frères, de comprendre pourquoi le saint Précurseur adjurait de faire de dignes fruits de pénitence. Si en effet le salut et la sanctification consistaient uniquement dans la conduite extérieure, sans qu'on se mette en peine de réprimer les passions intérieures, le nombre des fidèles serait considérablement plus grand; mais Dieu ne peut se contenter de la régularité

extérieure, si rigoureuse soit-elle, quand elle couvre un cœur corrompu et des œuvres mauvaises. Or c'était le cas de ces gens, comme le leur reprochera Notre-Seigneur. Lui, il dira à ses disciples: « Gardez-vous du levain des Pharisiens, des Sadducéens et des Hérodiens. » (Mt., xvi, 6; Mc., viii, 15); Jean-Baptiste les appelle vertement « race de vipères »; et leur doctrine est à la fois un mauvais levain et un venin.

Ils répondaient à Notre-Seigneur: « Nous sommes de la race d'Abraham. » (Jo., viii, 32). Jean-Baptiste les avertit: « Ne dites pas en vous-mêmes: Nous avons Abraham pour père. » Il est vrai qu'ils étaient de la race choisie, qu'ils avaient pour eux l'alliance contractée entre leur peuple et le Seigneur, et les promesses sans cesse renouvelées aux Patriarches et aux Prophètes. Mais il ne suffisait pas, pour en profiter, d'être leurs descendants et de leur sang, il fallait encore et surtout avoir leur foi et leurs vertus. Ils se trompaient donc en prétendant qu'ils ne pouvaient périr. Pour mieux leur inculquer sa pensée, l'homme de Dieu leur disait que le Seigneur au fond n'avait pas besoin d'eux pour accomplir son alliance et ses promesses en faveur de la race du Patriarche; mais qu'il était capable de susciter des enfants d'Abraham des pierres mêmes qui étaient là.

Nous nous illusionnerions comme eux, si nous nous persuadions témérairement qu'il suffit d'être chrétiens pour arriver au ciel. Sans doute, c'est déjà un grand don. Les Juifs pouvaient à bon droit se réjouir d'être du peuple privilégié d'Abraham et d'être appelés, en lui, à d'heureuses destinées; et nous pouvons avec autant de raison nous féliciter de faire partie de la société chrétienne et d'avoir droit, en Jésus-Christ, à un bonheur éternel. Cependant le nom et le titre ne suffisent pas; ils demandent plutôt une vie en rapport avec cette condition, c'est-à-dire une conduite pleine de foi et de bonnes œuvres.

La bénédiction promise à la descendance d'Abraham n'a pas été perdue, elle est passée à d'autres, c'est-à-dire à cette partie de la nation élue qui a suivi le Sauveur et qui a formé les prémices du peuple chrétien, dans la personne des apôtres, des disciples et des convertis. Nous en sommes les héritiers et les bénéficiaires en Jésus-Christ, qui a réalisé en sa personne toutes les prophéties et qui a transmis au peuple chrétien l'héritage tout entier.

Le prophète du Jourdain ne laisse même pas aux Pharisiens et aux Sadducéens l'espérance d'une longue impunité. Il sait que les temps sont accomplis et que le Messie va paraître. Aussi il les avertit que la cognée est déjà posée à la racine des arbres, que tout arbre qui ne porte pas de bons fruits va être coupé et sera

jeté au feu. La cognée, c'est l'Empire romain, qui est déjà installé en force au milieu d'eux et qui menace les Juifs d'une prochaine destruction. La tige d'Abraham est menacée et la hache va se lever pour l'abattre, du moins pour couper la partie des rejetons qui ne produisent que des fruits mauvais, car celle qui produit de bons fruits sera l'objet du salut qui vient de Dieu.

Cette menace de saint Jean-Baptiste dépasse son temps et s'adresse à toutes les générations qui se succèdent sur la terre. Il est en effet tout naturel que l'agriculteur conserve les arbres qui lui rapportent de bons fruits, et qu'il abatte ceux qui ne donnent que de mauvais fruits. Qu'il épargne ceux-ci pour un temps ou qu'il les renverse plus tôt, leur sort final n'en est pas moins le même ; ils ne sont bons qu'à être jetés au feu. Le divin Maître reprendra la comparaison et dira : « C'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre. » (Mt., VII, 16, 20). C'est en effet aux œuvres que se révèle l'esprit qui les conçoit, l'intention qui les fait faire, la volonté qui les exécute. « Le bon arbre ne donne pas de mauvais fruits, le mauvais arbre ne donne pas de bons fruits. C'est donc à leurs œuvres que vous reconnaîtrez les faux docteurs, » et généralement tous ceux qui agissent mal. La doctrine du Précurseur et du divin Maître est bien d'accord.

Vous avez compris, mes frères, en quoi consistait la justice légale dont se prévalaient avec orgueil les Pharisiens, et dont les Sadducéens sceptiques se réclamaient également. Observer la Loi donnée à Moïse dans ses prescriptions nationales, politiques et cérémonielles, de manière à ce qu'il n'y eût rien d'important à reprendre dans la conduite extérieure, tout était là. Le formalisme suffisait pour faire des justes, au sens où les deux sectes juives l'entendaient. A part leur orgueil et la dureté de leur cœur, ce n'est pas de l'observance de la Loi qu'on les reprenait ; mais de ce qu'ils abolissaient le côté intérieur de la Loi qui justifie non plus seulement la conduite extérieure de l'homme, mais son âme même. Selon une expression souvent employée, ils gardaient la lettre de la Loi, non l'esprit qui la vivifie. Aussi le qualificatif d'hypocrites est-il resté attaché aux Pharisiens.

Nous voyons cependant que tous n'étaient pas inaccessibles à la pénitence, et qu'un grand nombre vinrent à saint Jean pour recevoir son baptême. Il les traita sans ménagement, comme il convient à ceux qui répandent un mauvais venin, et il fit retentir à leurs oreilles les menaces du jugement et d'un feu qui ne s'éteint pas. Il tenta d'ouvrir leurs âmes et d'y faire entrer la justice véritable : « Faites donc de dignes fruits de pénitence. » Nous savons que, s'il obtint quelques conversions, du moins il ne brisa pas l'orgueil et l'obstina-

tion de ces sectes ; car nous les retrouverons en toute occasion faisant obstacle à l'évangélisation du Sauveur, et finalement le condamnant à mort, et à la mort sur la croix.

Que leur conception du règne du Messie était différente de la réalité ! Le Messie de leur rêve était un conquérant national, qui réduirait l'univers entier sous sa domination, y ferait régner la loi d'Israël avec les multiples prescriptions dont ils l'avaient surchargée, amènerait les peuples en foule pour adorer à Jérusalem dans le Temple et y offrir des présents. C'était manifestement une altération de la grande promesse faite à leurs pères et une déviation de l'idée messianique. Pendant trois ans, Notre-Seigneur essaiera de les éclairer et de les ramener au plan divin de la Rédemption du genre humain. Ils abonderont dans leur sens et se retourneront contre lui, comme contre l'ennemi de leur loi, de leur temple et de leur religion. Le prophète, entrevoyant l'avenir et cherchant pour les qualifier une expression dans les objets qui lui étaient familiers, les nomma : « race de vipères. »

Prions, mes frères, pour les pauvres pécheurs, et tous ensemble revenons au Seigneur.

X

LE TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE

Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! (Luc, II, 14).

Mes frères,

Nous aimons la Religion, cette institution vénérable qui remonte aux origines de l'homme et plonge ses racines au plus profond de l'humanité, qui a eu son premier âge en Adam et les Patriarches, son second âge en Moïse et les Prophètes, son troisième âge en Jésus-Christ et dans l'Evangile. Un lien rattache ces trois âges, ou plutôt une figure se détache lumineuse sur le fond de l'histoire, celle du Messie, attente d'Israël, espérance du monde, désiré des nations, sauveur de son peuple et rédempteur du genre humain. Voilà le spectacle incomparable que nous avons commencé à contempler pendant notre station de l'Avent, et qui n'a pas manqué de nous émouvoir. Puisse ces instructions vous avoir communiqué un plus grand désir d'étudier et de méditer les Saintes Ecritures !

Saint Jean-Baptiste, le dernier des prophètes, aurait manqué à sa mission s'il n'avait ajouté quelques traits vigoureux à cette divine figure et achevé le tableau que nous présentent les prophéties. Pendant tout l'Avent, c'est sa grande voix qui a retenti et nous n'en avons été que l'écho affaibli ; c'est sa prédication qui nous a pénétrés, et nous a rapprochés du

Seigneur. Il est temps qu'il paraisse en présence des autorités de la nation et rende un solennel témoignage à son Maître. Voici en quels termes il se fait l'introduit du Messie.

I

Le Sanhédrin, qui était le Grand Conseil de la nation, s'émut de ce mouvement et de cette prédication. Il envoya une délégation composée de prêtres et de lévites à Jean, pour se rendre bien compte de ce qui se passait et de la qualité du personnage. C'était son droit et ceux qu'il déléguait étaient qualifiés pour juger de la doctrine et de la religion de Jean-Baptiste. Ne parlait-il pas pour tous et n'avait-il pas pour mission de disposer les chefs comme le peuple à la venue du Messie? Leur démarche était donc justifiée en même temps que souhaitable. Elle allait préciser l'état de choses.

On se souvient des paroles du prêtre Zacharie, le père de Jean : « Il ne boira ni vin, ni liqueur enivrante. Il précédera le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Elie. » Tout en effet dans Jean-Baptiste rappelait la manière du prophète Elie : sa vie au désert, ses austérités, ses paroles de feu. Aussi la première question fut-elle : « Etes-vous Elie? » Jean répondit : « Je ne le suis point. »

On se souvient que Moïse avait annoncé à son peuple que le Seigneur Dieu susciterait de leur race et d'entre leurs frères un prophète semblable à lui, qui leur dirait de la part de Dieu tout ce qu'ils devraient faire. La seconde question fut : « Etes-vous le Prophète? » Jean répondit : « Je ne le suis point. »

« Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? » Jean répondit : « Je suis la voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. »

Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient des Pharisiens. Ils lui firent encore cette demande : « Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète? » La question qui faisait le fond du débat avait été posée et elle dominait tout l'entretien. Jean avait confessé qu'il n'était pas le Christ. Il reprit : « Pour moi, je baptise dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi, et qui est supérieur à moi, et dont je ne suis pas même digne de délier la courroie de ses chaussures. »

Ceci se passa à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. Et celui qui a fait ce récit était l'un des disciples de Jean-Baptiste avant de l'être de Notre-Seigneur. C'est saint Jean l'évangéliste, par conséquent un témoin bien informé. (Jo., I, 19-28).

On ne manquera pas de remarquer que Jean le Précurseur, dans tout l'éclat de sa popularité, s'efface devant le Messie comme le plus humble des serviteurs devant son maître, et qu'il ne souffre pas même qu'on les compare. Il prélude ainsi aux admirables mouvements de révérence et d'humilité de tous les saints du Nouveau Testament. Quelle idée il devait donner de Celui qui allait paraître et qui, disait-il aux ambassadeurs du Sanhédrin, était déjà au milieu d'eux, quoique ils ne le connussent pas encore !

II

On sait que « Jésus était venu de Galilée au Jourdain trouver Jean, pour être baptisé par lui, » que « Jean s'en était défendu en disant : C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi? » que « Jésus avait répondu : Laissez-moi faire à cette heure ; car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice, » et que Jean « alors n'avait plus résisté. » (Mt., III, 13-17).

Reprenons le récit de Jean l'évangéliste après la visite du Sanhédrin ; « Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait vers lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. C'est lui dont j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a été fait avant moi, qui est supérieur à moi et que je ne connaissais pas. C'est pour le manifester en Israël que je suis venu baptiser dans l'eau. Jean rendit alors ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et se reposer sur lui. Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur lequel vous verrez l'Esprit descendre et se reposer, est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le Fils de Dieu. »

Jean-Baptiste le Précurseur présenta en ces termes décisifs le Messie, qui venait d'avoir trente ans, c'est-à-dire l'âge légal auquel chez le peuple juif les hommes pouvaient exercer les fonctions de la vie publique. Notre-Seigneur en se présentant, comme la multitude, au baptême préparatoire de Jean et en lui disant qu'il fallait accomplir toute justice, nous a fait connaître combien il était respectueux de la loi et des traditions sociales de son pays. Enfin le temps était venu d'entrer en scène et d'accomplir sa mission messianique. Lui-même la commence en nous donnant un bel exemple d'humilité et de soumission.

Une voix du ciel s'était fait entendre au moment de son baptême dans le Jourdain, et avait dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » On parlait dans l'Eglise primitive de « l'onction de Jésus de Nazareth par le Saint-Esprit. » (Act., X, 38). On y voyait le principe de sa vie publique et la consécration de son minis-

tère. L'abondance des dons divins, connus sous le nom des dons du Saint-Esprit, était en lui dans sa plénitude. Il nous les communiquera, et le baptême, qui en sera le premier moyen, sera pour nous, non pas un simple baptême d'eau, mais le baptême de l'Esprit, nous régénérant et infusant dans nos âmes la divine charité.

Ici finit le rôle du Précurseur. Il continuera encore quelque temps sa mission, pour rendre témoignage à Jésus et tourner vers lui ses disciples. Il dira, dans son grand cœur : « C'est à lui de grandir, et à moi de diminuer ; » donnant ainsi à tous ceux qui viendront après lui un admirable exemple d'obéissance et de désintéressement.

III

Il nous est doux de penser, mes frères, qu'avec Jésus une nouvelle effusion de l'Esprit divin est faite à la terre, et que si « la Loi nous a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité nous ont été données par Jésus-Christ. » (Jo., I, 17). Voilà l'aboutissement de toute la religion et le principe des mœurs chrétiennes, dont nous avons parlé.

L'Eglise se fait un devoir de nous le rappeler chaque année au temps de l'Avent et de nous disposer, en nous rappelant le passé, à mieux comprendre le mystère de Noël, à fêter plus joyeusement la venue du Messie, à lui présenter des cœurs mieux préparés. L'avènement du Sauveur est toujours présent, sinon son avènement sur la terre qui a eu lieu à une époque déterminée, du moins son avènement mystique qui se continue dans les enfants des hommes à mesure qu'ils apparaissent en ce monde.

Le salut est en effet une question individuelle, non moins qu'une question générale qui englobe tout le genre humain ; et c'est en chacun de nous, individuellement, que le Messie doit venir pour y accomplir son œuvre bienfaisante. Occupons-nous donc personnellement de cette grande affaire et réalisons en nous le plan divin de la Rédemption, avec les conséquences qu'il comporte. Nous n'en profiterons qu'à cette condition.

Mais si nous nous en occupons, notre famille qui nous est si chère et qui la plupart du temps nous préoccupe tant, en profitera aussi ; car l'influence des membres d'une famille se fait sentir de l'un à l'autre et contribue pour une large part à y faire régner les mœurs chrétiennes.

Et si les familles s'en préoccupent, la paroisse aussi y gagnera, car elle se compose des familles, et tant valent les familles, tant vaut la paroisse. La paroisse, mes frères, c'est le milieu dans lequel nous vivons et dont la bonne influence s'exerce en faveur de ceux qui lui sont fidèles ; la paroisse, c'est le lieu

où s'accomplissent les grands actes de notre vie chrétienne, où se contractent les alliances qui fondent les familles, où nous recevrons les dernières prières et dormirons notre dernier sommeil.

Nous ne sommes pas isolés en ce monde ; nos actes et notre conduite ont souvent plus de retentissement que nous ne le pensons ; ils ont quelque influence sociale. L'exemple, a-t-on dit souvent, entraîne ; il est plus éloquent que les paroles et les avis. Combien de personnes faibles, ou hésitantes, sont tout à coup décidées au bien ou au mal, entraînées, enfin, par ce qu'elles voient, plus encore que par ce qu'elles pensent et par ce qu'elles entendent ! L'exemple d'une vie chrétienne est toujours efficace, car il a tôt ou tard d'heureuses conséquences. Donnons le bon exemple et ne craignons pas de nous grouper pour le donner.

La fête de Noël est précisément une bonne occasion de nous affirmer comme chrétiens et chrétiens pratiquants, en recevant les sacrements. Ce que saint Jean-Baptiste faisait faire aux hommes de son temps, faisons-le : confessons nos péchés et faisons de dignes fruits de pénitence. C'est la véritable préparation de l'âme à la venue du Sauveur.

Pouvons-nous mieux marquer la venue du Sauveur qu'en lui ouvrant notre cœur et notre âme, et en le recevant en nous par la communion ? C'est donc un beau jour, après s'être confessé, pour faire une bonne communion et s'unir, par ce moyen, à Celui dont saint Jean-Baptiste parlait avec tant de respect et tant d'ardeur. Si nos prières, nos soupirs, nos demandes de l'Avent ont été sincères, c'est là qu'ils doivent aboutir ; et notre union au Christ en sera le digne accomplissement.

N'est-ce pas notre manière à nous de lui rendre témoignage, non pas sans doute avec la force et l'éclat qu'y mettait le saint Précurseur, mais selon notre condition ? La pratique constante de la vie chrétienne est pour le commun des fidèles le meilleur témoignage de leur foi qu'ils puissent rendre à Jésus-Christ, et c'est celui que l'Eglise demande à tous. Il est à notre portée, et il ne dépend que de nous de le produire. Mais combien plus de force et de grandeur il a, quand il est rendu par une famille unie dans la foi et dans la pratique, depuis les aïeux en cheveux blancs jusqu'aux jeunes enfants ; par une paroisse où toutes les âmes vibrent à l'unisson, depuis les grandes familles jusqu'aux plus humbles ménages, depuis les magistrats de la commune jusqu'aux plus modestes employés, depuis les maîtres des chantiers et des fermes jusqu'aux simples ouvriers et aux domestiques !

Enfin c'est dans notre milieu qu'il faut établir le royaume de Dieu et faire régner sa justice et sa charité. Alors les rapports entre les individus, disons mieux, les fidèles, seront

plus humains, plus cordiaux ; les relations d'affaires et d'entreprises seront plus tempérées de justice et de charité ; l'échange des services sera mieux accepté et plus demandé ; les pauvres seront assistés, comme il faut, les malades visités, les malheureux consolés : en un mot, il y aura davantage de fraternité chrétienne.

Qu'est-ce que tout cela, mes frères, sinon la doctrine de l'Evangile, ou, si vous voulez, l'Evangile en action ? Saint Jean-Baptiste avertissait ses contemporains d'être bienveillants, d'éviter la violence, de ne pas user de fraude, de se contenter de ce qui appartient légitimement à chacun, de tendre à observer la justice envers tous. Y a-t-il un meilleur programme de gouvernement et d'administration dans l'Etat, la cité et la famille ?

Souhaitons donc, mes frères, que ce bien se réalise pleinement au milieu de nous ; et, en proportion, il nous sera permis d'espérer « le salut qui vient de Dieu, » la paix que le Sauveur apporte « sur la terre aux hommes de bonne volonté, » et finalement la récompense durable de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

FIN

SERMONS POUR NOEL

I

L'ADORATION DU MESSIE NOUVEAU-NÉ

Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.

Aimons Dieu qui nous a aimés le premier. (1 Joan., iv, 19).

Mes frères,

Dans le douzième chapitre de l'admirable livre de Tobie, il y a une parole qui me touche profondément. L'archange Raphaël, le dévoué bienfaiteur du vénérable patriarche qui fut dans l'Ancien Testament un parfait modèle de toutes les vertus, lui adresse, avant de remonter au ciel, un sublime discours où il exalte les grandeurs de la prière, du jeûne, de la patience, de la miséricorde pour le prochain et de l'amour de Dieu. Puis, révélant le secret de sa nature, il dit : « Je suis l'ange Raphaël, l'un des sept qui nous tenons en la présence de Dieu pour lui rendre gloire. *Ego sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstantus ante Dominum.* » (Tob., xii, 15).

J'aime à redire cette parole, à l'occasion du mystère de Noël, et à l'appliquer aux merveilles du Sauveur nouveau-né. Et mon but est de signaler les sept séraphins terrestres qui eurent le bonheur et l'honneur d'adorer le Fils de Dieu fait homme, à son entrée dans le monde. Mais, comme le dit Bossuet, les considérations qui n'aboutissent pas à la pratique sont vaines et presque inutiles. Voilà pourquoi, après avoir parlé de l'adoration des sept pri-

vilégiés qui approchèrent de Jésus enfant, nous dirons que leur bonheur est notre bonheur, et que leurs sentiments doivent être nos sentiments. Et c'est dans un sens très vrai et très délicieux qu'au souvenir du mystère de Noël, je vous adresse l'invitation si touchante de l'Eglise : « O fidèles, venez pleins de joie et de sainte fierté, venez adorer le Seigneur, venez, je vous le répète, venez ! *Adeste, fideles, læti, triumphantes, venite, adoremus Dominum !* » Mon exhortation, je vous en avertis, ne sera pas une parole humaine, mais une parole de Dieu ; je veux, non point dissenter et vous offrir les déductions de la raison, je veux vous prêcher purement et simplement l'Evangile ; je veux m'efforcer, en éclairant vos esprits des lumières d'en-haut, toucher vos cœurs et vous déterminer à prendre des résolutions bien pratiques. Que le Saint-Esprit, par sa grâce, daigne illuminer vos intelligences et toucher vos âmes pour la plus grande gloire de l'Enfant de Bethléem ! *Adeste, fideles, læti, triumphantes, venite, adoremus Dominum !*

I

Le premier séraphin terrestre qui adora, et dans une perfection qu'on ne saurait égaler, le Messie nouveau-né, fut sans contredit la T. S. Vierge Marie. Saluée « pleine de grâce » au jour de l'Annonciation par le messager divin, elle reçoit une nouvelle plénitude de sanctification dans l'incomparable nuit de Noël. Qui pourrait dire son étonnement, son amour, sa tendresse et le bonheur avec lequel elle enveloppe de langes l'Enfant Jésus ? Son âme est dans une extase ineffable. Son cœur est pénétré de la joie la plus intense en pensant qu'elle peut réellement appeler *son fils* Celui qui est le fils de Dieu. C'est une reconnaissance incomparable pour l'honneur inouï qui lui est fait et pour les grâces sans nombre qui découlent de cette grâce initiale : la glorification de l'auguste Trinité, l'humiliation du démon, l'abolition de sa néfaste tyrannie, l'inauguration du règne de la justice et de la paix. Elle adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit avec une très ardente ferveur. Elle rend les hommages les plus parfaits aux trois augustes personnes, avec des accents ineffables que jamais le monde n'a connus. Elle répète avec un nouvel enthousiasme son sublime *Magnificat*. Elle remercie le Seigneur, avec une incroyable ardeur, des dons absolument uniques qu'il lui a octroyés : *Fecit mihi magna qui potens est*. Elle loue les miséricordes de Dieu pour tous les être qui ont été, qui sont, et qui seront, des grâces dont le mystère présent est pour eux la source, afin de les disposer aux joies du paradis, et *misericordia ejus a progenie in progenies*. Elle sait que tout vient de Dieu, elle ne s'attribue aucun honneur, elle s'abîme dans l'humilité, *respexit humilitatem ancillæ*

suæ. Oh ! qui dira ses sentiments ? Ils ne s'expriment pas sans doute par des paroles, qui ne sauraient les formuler ; mais son cœur se fond dans l'étonnement, dans l'admiration, dans la gratitude, dans l'amour, dans la méditation silencieuse, mais toute brûlante d'ineffable reconnaissance et d'incroyable charité, *conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo*. Les flammes de dilection pourtant si vives des séraphins du ciel ne sont pour ainsi dire rien, comparées aux ardeurs extatiques qui enflamment le cœur de la divine Mère. Plus que tous les anges, plus que tous les archanges, plus que tous les esprits célestes, elle loue Dieu, elle bénit Dieu, elle aime Dieu !

Voici auprès de la crèche un second séraphin, saint Joseph, dont l'Evangile ne dit presque rien, parce que, comme pour la T. S. Vierge, il est impossible d'exprimer dans un langage humain l'excellence merveilleuse de ses sentiments. Nous ne pouvons que soupçonner un peu, nous ne pouvons que bégayer la splendeur de son adoration auprès du Messie nouveau-né. Il adore, mais avec quelle profonde révérence ! il admire, mais avec un ravissement indicible ; il se donne totalement à Jésus qui s'est lui-même donné tout entier à ses créatures, et qui veut bien, par une suprême bonté, se confier à sa garde ; il accepte avec une plénitude de dévouement d'être son gardien fidèle, son protecteur assidu, le Père nourricier en un mot de Celui qui nourrit le monde au temporel et au spirituel. Purifié du péché originel dès sa naissance, sanctifié à un degré extraordinaire, fidèle à la grâce de Dieu dans toute son existence, en ce jour solennel il grandit encore en perfection, *filius accrescens Joseph, filius accrescens*. (Gen., XLIX, 22). A partir de ce jour mémorable par ses adorations sublimes, il ira de vertu en vertu ; il ne cessera de gravir de nouveaux degrés dans l'échelle de la perfection, *ascensionem in corde suo disposuit*. (Ps., LXXXIII, 6). Il multiplie avec tant d'amour ses services à l'égard de l'Emmanuel, que l'Esprit-Saint n'aura qu'un mot pour le qualifier, mais ce mot dit tout : C'EST LE JUSTE, *Joseph autem cum esset justus*. (Math., I, 19).

Après Marie et Joseph, j'admire de nouveaux adorateurs du Fils de Dieu fait homme, à son apparition sur terre ; ce sont les anges. Le Messie vient de naître. Un ange, que l'on pense à juste titre être le séraphin saint Gabriel, va trouver des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les environs de Bethléem. Et, tout resplendissant d'une céleste lumière, il leur dit : « Ne craignez point ; voilà que je vous annonce une grande nouvelle pour vous et pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur qui est le Christ et le Seigneur. Et voici à quel

signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et alors, à ce divin messager, à ce séraphique archange se joignit une multitude d'esprits célestes. Et ils louaient Dieu, et ils disaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » O ciel ! quelle dévotion les enflamme ! Comme ils bénissent les adorables desseins de la divine Providence ! Comme ils mettent en relief les splendides effets du mystère de l'Incarnation ! C'est la gloire de Dieu, c'est la paix pour le genre humain, c'est le salut, c'est la leçon si nécessaire de l'humilité donnée par Celui qui doit siéger sur le trône de David, son père selon la chair : *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Cet hymne angélique a paru si beau à l'Eglise qu'elle veut qu'il soit répété dans toutes les églises du monde, dans toutes les messes, sauf celles qui sont célébrées pour les défunts ou dans les jours de pénitence. Je l'avoue, je suis dans l'admiration en présence de ces magnifiques adorations et de ces louanges enflammées des esprits célestes. Ils accomplissent avec une perfection merveilleuse l'ordre de Dieu le Père, que nous rappelle l'apôtre saint Paul : « *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli ejus*. Quand il introduisit son Fils premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges l'adorent ! » (Hébr., I, 6).

Les pauvres et les simples, c'est-à-dire les bergers de Bethléem, occupent une belle place dans l'adoration séraphique de Jésus enfant. Ils sont, après Marie et Joseph et les esprits célestes, les premiers appelés pour offrir leurs hommages au Sauveur qui vient de naître. Ils gardaient leurs troupeaux dans les environs de Bethléem ; soudain l'ange du Seigneur se tint près d'eux et une lumière éblouissante les environna, ce qui les saisit d'une grande crainte. Et l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous annoncer une grande nouvelle. C'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur. Voici à quels signes vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et à l'instant une troupe d'anges se joignit au céleste messager et ils chantèrent les gloires du Messie. Et les bergers, immédiatement après que les anges eurent disparu, se dirent entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem contempler cette merveille qui nous a été annoncée. » Et, pleins de foi et de joie, ils viennent en toute hâte. Ils trouvent Marie, Joseph et l'Enfant-Dieu reposant dans une crèche ; ils adorent Celui qui était attendu depuis si longtemps ; leur cœur déborde de bonheur et d'enthousiasme ; et à ceux qu'ils rencontrent, ils racontent avec une tendre et persuasive émotion la scène

dont ils ont été les témoins privilégiés. Quelle promptitude, quelle allégresse, quelle reconnaissance, quelle récompense inespérée de leur simplicité et de leur pureté !

Voici d'autres adorateurs : ce sont des grands de la terre. Le Fils de Dieu est venu pour tous les hommes, il faut donc que les riches comme les pauvres viennent le saluer et lui rendre leurs devoirs. Avertis par l'étoile miraculeuse prédite par le prophète, trois princes d'Orient, trois Mages se mettent en marche sans hésiter, parcourent un long chemin, guidés par l'étoile messianique. Ils viennent à Jérusalem, ils se présentent au roi Hérode, soupçonneux, cruel et sanguinaire, et lui demandent hardiment : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. » Hérode, dissimulant son dépit et sa fureur, réunit les membres du sanhédrin et les questionne sur le lieu où doit naître le Messie. Ils répondent : « A Bethléem de Juda. » Et les Mages se remettent en marche. L'étoile qui les avait quittés à leur entrée dans la ville sainte, reparait et les conduit comme par la main à la maison où reposait l'Enfant-Dieu. Ils entrent dans cette pauvre demeure ; ils y trouvent Jésus et sa mère ; ils se prosternent dans l'émotion la plus aimante et offrent au Messie de riches présents symboliques : de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel. Et après avoir satisfait leur dévotion, sur l'avertissement de l'ange, ils retournent par un autre chemin dans leur pays, où ils publient la naissance du Roi des rois. Encore une fois, quelle admirable adoration ! Les Mages offrent au Messie leur esprit par leur foi vive, leur cœur par leur ardente dilection, leurs biens par leurs présents, leur corps en affrontant de pénibles fatigues, tout près à donner leur vie pour Celui qui est venu sur terre pour vivifier le monde !

Ce n'est pas sans le plus profond attendrissement que la foi considère un autre séraphin adorant le Dieu fait homme, je veux dire le saint vieillard Siméon. Je ne saurais mieux faire que de citer le texte même de l'Evangile, c'est une des pages les plus édifiantes que Dieu ait proposées à nos méditations. « Il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, juste, craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui. Il avait reçu de Dieu l'assurance qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Or, au jour de la Purification, inspiré par la lumière d'en-haut, il vint au temple, tandis que Joseph et Marie y portaient l'Enfant-Jésus pour accomplir les prescriptions de la Loi. Il prit le Sauveur dans ses bras, et dit, en bénissant Dieu : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix,

car mes yeux ont vu votre Salut que vous avez préparé pour le bien de toutes les nations. Il est la lumière qui éclairera tous les peuples, il est la gloire des nations ! » O belle adoration ! Adoration de pureté, adoration de sainteté, adoration d'ardents désirs, adoration de touchante piété, adoration de reconnaissance, adoration de magnifique glorification qui publie les excellences de l'Emmanuel et son action bienfaisante sur l'univers entier !

Dans le septenaire sacré des adorateurs du Messie, dans les séraphins de la terre, les saintes femmes seront-elles exclues ? Non, mes frères, Dieu ne l'a point voulu. Ecoutons encore le divin narrateur des scènes de Noël : « Il y avait, dit saint Luc, une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Azer. Elle était très avancée en âge. Elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité, et elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de 84 ans. Elle ne quittait pas le temple, et elle servait Dieu le jour et la nuit, jeûnant et priant avec ferveur. Elle vint au temple, au jour de la Purification, au moment où le vieillard Siméon recevait la bénédiction du Sauveur. Et elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » Quelle assiduité sainte ! quelle fidélité ! quel zèle ! Et quelle récompense !

Et maintenant, s'il fallait d'un mot résumer les sentiments des sept séraphins dont je viens de parler, s'il me fallait caractériser leur adoration par une parole, je prononcerais la parole de la charité, je dirais : Avant tout, ils ont *aimé* le Sauveur nouveau-né. Le Messie à son entrée dans le monde a été aimé par Marie, par Joseph, par les anges, par les bergers, par les mages, par le saint vieillard Siméon, par la prophétesse Anne ! Tous ont compris et pratiqué avec une perfection inimitable l'exhortation de saint Jean : « Aimons Dieu qui nous a aimés le premier. *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos !* »

II

Ne portons pas envie trop facilement aux admirables séraphins terrestres dont nous avons rappelé le souvenir avec édification. Leur bonheur est notre bonheur. La fête de Noël n'est pas seulement un splendide souvenir ; c'est une délicieuse réalité qui se renouvelle sans cesse et qui se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. Nous aussi, comme les heureux habitants de la Palestine il y a dix-neuf siècles, nous possédons l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Il est réellement, véritablement, substantiellement dans la sainte Eucharistie. Par amour pour nous, il veut être notre salut, notre trésor, notre bonheur.

Oui, on peut et on doit le dire, le mystère du Fils de Dieu fait homme est le mystère permanent. Il a été la joie des siècles écou-

lés, il est la joie de notre siècle, il sera la joie de tous les siècles jusqu'à la fin du monde.

Oui, le mystère de Noël se reproduit constamment. Dans l'adorable sacrifice de la messe, qui se célèbre à chaque instant dans l'univers, nous jouissons de l'incomparable événement de Bethléem. Toutes les circonstances qui touchent si profondément notre cœur à l'apparition du Messie sur la terre, se reproduisent dans toutes les messes qui sont dites sur la surface du globe. Le Verbe incarné s'y rend présent au milieu de nous : *Et Verbum caro factum est !* Combien d'églises ressemblent par leur dénuement, leur pauvreté, leur solitude, à la grotte de Bethléem, et cependant Jésus s'y rend présent : *Et Verbum caro factum est !* C'est parce que la T. S. Vierge a dit ces cinq mots : « *Fiat mihi secundum verbum tuum !* Qu'il me soit fait selon votre parole ! » que s'est opéré le mystère de l'Incarnation ; c'est par quelques paroles prononcées par le prêtre que le Verbe fait homme se rend présent sur l'autel : « *Hoc est enim corpus meum.* Ceci est mon corps ! » Et ainsi par la messe le Verbe fait chair habite au milieu de nous. Le corporal rappelle les langes dans lesquels la Vierge Marie l'enveloppa ; les lumières qui brillent nous redisent sa foi et son amour ; et, hélas ! la solitude qui règne trop souvent pendant l'accomplissement de ce grand mystère est une fidèle image du délaissement du Messie à son entrée dans le monde, *in propria venit et sui eum non receperunt !*

Néanmoins, avec les yeux de notre foi, nous croyons fermement que Jésus est là, *et habitavit in nobis.*

Il est là près de nous avec sa grâce et sa bénignité, animé du plus grand désir de notre salut, tout rempli de zèle et de dévouement pour notre sanctification.

Il est là avec son corps très pur et très saint, né de la Vierge Marie ; avec ce corps qui s'est fatigué pour nous, qui a supporté pour nous toutes les tortures, dont les pieds et les mains ont été percés par les clous, dont la tête a été déchirée par la couronne d'épines, dont la chair a été battue par les verges de la flagellation, et qui a été soumis aux plus ignominieuses humiliations, et enfin immolé sur la croix pour notre rédemption.

Il est là avec son esprit sublime, splendeur ineffable de la lumière éternelle, tout illuminé des clartés divines, et pour qui le passé, le présent et l'avenir n'ont point de secrets. Il nous connaît tous et chacun de nous ; il sait nos désirs et nos besoins ; il lit au plus profond de nos âmes et voit jusqu'au commencement de nos pensées.

Il est là avec son sang précieux qui a racheté le monde, qui a payé les dettes innombrables de tous les fils d'Adam, qui par ses effusions d'une incroyable prodigalité a puri-

fié nos âmes, vaincu le démon, fermé l'enfer, ouvert le ciel, et mérité toutes les grâces qui doivent préparer les élus.

Il est là avec son cœur sacré qui s'attendrit sur toutes les misères, qui sait y porter un remède efficace, qui nous aime tous d'un amour indicible : les justes, parce qu'ils sont ses images les plus parfaites, pour qu'ils persévèrent dans la vertu ; les pécheurs, pour les toucher et les convertir, les ramener au bien, leur donner l'énergie de rompre les liens de l'iniquité ; les affligés, pour les consoler ; les pauvres, pour leur inspirer la patience et subvenir paternellement à leurs nécessités ; les malades, pour les remplir de courage et de patience ; les agonisants, pour les disposer à entrer dans les éternelles joies du paradis.

Il est là avec son âme qui est la merveille incomparable de la sagesse, de la puissance et de la bonté de l'auguste Trinité ; avec son âme où sont entassés avec une profusion innarrable tous les trésors de la sagesse et de la sainteté.

Il est là surtout avec sa divinité, avec toutes ses perfections, avec son éternité infinie, avec son immensité infinie, avec sa justice infinie, avec sa bonté infinie ; avec sa science infinie à qui rien n'est inconnu et qui scrute jusqu'aux pensées les plus intimes, les choses présentes comme les choses les plus éloignées ; avec sa puissance infinie à laquelle rien ne peut résister, qui a fait jaillir les mondes du néant et qui se manifeste surtout par la conversion des pécheurs et la sanctification des âmes. *Et habitavit in nobis.*

C'est donc une vérité bien certaine que, nous aussi, nous possédons dans l'Eucharistie le Sauveur, l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Que cette pensée est délicieuse ! Comme elle réjouit nos cœurs, comme elle remplit nos âmes des sentiments les plus surnaturels ! En réalité nous n'avons rien à envier aux premiers adorateurs du Messie. Nous aussi nous devons être la garde d'honneur du céleste Nouveau-né. Dans l'Eucharistie, Jésus présent est notre Emmanuel. A nous comme aux premiers adorateurs du Messie s'adresse la belle invitation de l'Apôtre : « *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos.* Aimons Dieu qui a pris les devants et nous a aimés le premier ! » Oh ! oui, en ces temps bénis, abandonnons nos âmes aux ardeurs de l'amour le plus sincère et le plus dévoué ; et pour passer plus directement à la pratique, écoutons les caractères que doit revêtir cet amour pour Jésus-Hostie, pour l'Emmanuel, pour « le Dieu avec nous. »

III

Amour d'adoration profonde d'abord, à l'exemple de Joseph et de Marie. Quand nous sommes dans le temple sacré, que toute créature disparaisse en quelque sorte à notre sou-

venir. Autant que l'infirmité humaine nous le permet, n'ayons d'attention que pour N.-S. Jésus-Christ. Interdisons à nos yeux tout regard curieux ; ne nous permettons aucune parole inutile ; que notre attitude soit pleine de recueillement. Au pied du tabernacle, disons-nous que Jésus est là ; que notre âme prie et contemple ! Oh ! si nous avions une foi ardente, quels seraient nos sentiments ! Nous nous croirions véritablement au ciel. Et en réalité nous contemplons sous les espèces sacramentelles Celui qui se montre à découvert, dans la splendeur de sa gloire, aux heureux habitants du paradis. *Nos ergo diligamus Deum !*

Amour de détachement, de prière, de pureté, comme les bergers et les mages. Oh ! il ne faut pas en douter, N.-S. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, accueille avec une grande bonté tous ceux qui viennent à lui. Mais il a une particulière prédilection pour ceux qui ont le cœur pur, pour ceux qui s'appliquent avec ferveur à la piété, pour ceux qui sont détachés des créatures, pour ceux qui ont le bonheur de comprendre ses grandeurs et ses amabilités, pour ceux qui lui donnent la première place dans leurs pensées, dans leurs sentiments et leurs affections. Il les bénit, il les enrichit de grâces toutes particulières, il abaisse sur eux un regard d'inénarrable tendresse, et répand avec profusion dans leurs âmes les trésors de sa dilection. *Nos ergo diligamus Deum.*

Amour de louanges et de glorification. Quand nous sommes au pied des saints autels, devant Jésus-Hostie, devant le Verbe fait chair pour nous par un dévouement inexplicable, pourrions-nous ne pas nous livrer à tous les sentiments de la plus humble et de la plus affectueuse reconnaissance ? Le cantique des anges doit être notre cantique. De tout cœur disons : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Dans la ferveur de notre âme écrivons-nous avec l'Eglise : « Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions. Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire. Vous êtes, Jésus, le seul Saint, le seul Seigneur, Vous dominez toutes les grandeurs en union avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père. » Redisons, avec le saint vieillard Siméon, le cantique que l'Eglise répète tous les jours à l'office canonial ; « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix, car mes yeux, ô mon Dieu, ont vu votre Salut sous les espèces sacramentelles, le Sauveur, la lumière qui doit éclairer les nations et glorifier Israël ! » *Nos ergo diligamus Deum !*

Amour surtout de dévouement et de prosélytisme, comme tous les séraphins de la crèche, particulièrement comme les saints bergers qui proclament si ardemment ses beautés et ses bontés ; comme les Mages qui prêchaient sa

venue avec tant de zèle dans leur pays ; comme le saint vieillard Siméon qui chante ses grandeurs avec un tel accent que tous les siècles rediront ses paroles ; comme la prophétesse Anne qui ne savait dire autre chose à ceux qu'elle rencontrait que les gloires du Rédempteur d'Israël. Oui, oui, soyons les apôtres de N.-S. Jésus-Christ fait homme. Ne dégénérons pas, nous catholiques ! Chaque année les protestants d'Allemagne et surtout d'Angleterre célèbrent le souvenir du Messie nouveau-né. C'est pour eux comme une fête nationale : ne soyons pas moins zélés. Ils fêtent un souvenir ; nous, nous avons le bonheur de fêter une vivante réalité, puisque Jésus nous est toujours présent. Ayons une grande dévotion au mystère de l'Incarnation et au mystère de Noël, qui en est le couronnement. Soyons heureux de la manifester, particulièrement par la récitation de l'*Angelus*. Redisons avec la plus vive piété la prose si expressive de l'Eglise : *Adeste, fideles*. Adorons l'Emmanuel, remercions-le, glorifions-le, imitons-le. Lui le Roi des anges et des hommes, par amour pour notre salut, descend aux dernières humiliations, veut être pauvre, plein de douceur et d'amabilité. Imitons-le dans cette humilité sans exemple, dans sa bonté si douce et si aimable. Que ces beaux exemples embaument notre vie ! Qu'à la vue de ce divin modèle nous nous sanctifions, en travaillant à sanctifier les autres. *Nos ergo diligamus Deum !*

Oui, le Sauveur Jésus a été parfaitement adoré quand il est venu en ce monde par les sept séraphins terrestres que nous avons admirés. Souvenons-nous qu'il naît tous les jours à l'autel réellement, quoique mystiquement. Tous les jours l'incomparable mystère de Bethléem se renouvelle pendant le saint sacrifice de la messe. Tous les jours le Dieu fait homme se rend vraiment présent au milieu de nous. Soyons donc à l'Eglise, particulièrement en la solennité de Noël, soyons tous des séraphins d'amour. Et après avoir glorifié l'Emmanuel sur la terre, nous irons lui offrir nos hommages les plus fervents dans le paradis, *Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos*. C'est la grâce que je vous souhaite, en ce temps de grâces surabondantes. Ainsi soit-il.

II

LA LUMIÈRE DE NOËL.

Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam.

Le peuple qui marchait dans les ténèbres, vit une grande lumière.

(Is., ix, 2).

Mes frères,

En ce temps-là le monde était semblable à un cachot ténébreux et sans issue. Un prisonnier y gisait, les fers aux pieds. C'était un fils de roi, enfermé là pour expier ses crimes.

Mais sa captivité s'était prolongée si longtemps qu'il avait fini par oublier son origine. Il ne souffrait presque plus de sa déchéance. Comme il arrive, l'esclavage avait abaissé son âme jusqu'à s'en faire aimer ; et ce n'est que par intermittences, par lueurs, que lui venait, avec le regret de son premier état, le désir de sa libération.

I

Telle était bien l'image du monde avant la venue du Christ. Il vivait dans la servitude, ou plutôt sous la tyrannie du démon, le prince des ténèbres. Asservi à ses passions, l'orgueil, la sensualité, la cruauté, afin de s'y livrer sans remords, il les avait déifiées et leur rendait un culte sacrilège. Il n'avait même pas l'idée d'une vie pure et libre. S'affranchir, il n'y songeait pas : la tentative lui eût semblé chimérique, impossible, car il ne croyait pas à la liberté. Selon les croyances antiques, les événements du monde et de la vie humaine étaient déterminés, réglés d'avance par une puissance aveugle et fatale. Le front courbé sous un joug de plomb, les pieds chargés d'entraves, les hommes tournaient dans le cercle infranchissable tracé par le doigt d'airain des Destinées.

Avaient-ils du moins l'espoir d'un monde meilleur ? Non : aucune joie ne les attendait au-delà de la tombe. Le séjour des morts leur apparaissait comme une sorte d'hypogée funèbre où les ombres végétaient, regrettant la lumière du jour. La vie humaine était pour eux un cours d'eau qui frémit et brille un instant au soleil pour se perdre bientôt dans les profondeurs du sol.

Il est vrai que cette humanité déchue, Dieu ne l'avait pas laissée sans espérance ; et à travers les branches de l'arbre dont ils avaient goûté le fruit maudit, Adam et Eve purent entrevoir la grande figure du Rédempteur. Mais comme cette promesse messianique était oubliée ! A part le peuple juif, dépositaire de la vérité, confident des révélations divines, à part quelques grands esprits à la conscience de qui parvenaient les pressentiments obscurs de l'humanité, combien étaient-ils ceux qui, au siècle d'Auguste, avaient foi au Messie et attendaient un meilleur avenir ? Oublieuse de ses destinées, l'humanité vivait dans cette paix morne et honteuse qui est pire que le remords ; et comme un prisonnier hébété après une longue claustration, elle avait perdu jusqu'à cette suprême consolation des malheureux : l'espérance.

Tout à coup, voilà qu'au milieu de ces ténèbres et dans ces ombres de la mort, apparut une grande lumière. Des harmonies ravissantes se firent entendre dans le ciel étoilé. Quelque chose de grand et de mystérieux se passe. Le monde étonné regarde, et que voit-il ? Au fond d'une étable sordide, enveloppé de pauvres lan-

ges et couché dans une crèche, un petit enfant, un enfant semblable aux autres, qui, comme tous ses frères en Adam, vagit et pleure de naître. Sa jeune mère est là, toute pâle, mais rayonnante d'une joie immense. Quelques bergers l'adorent dans le silence et dans l'extase, car dans le fils de Marie, leur foi naissante découvre le Sauveur du monde.

Jésus est en effet notre Rédempteur et notre Libérateur ; il est la vraie Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; il est la Vérité qui nous a rendus libres.

Son premier soin a été de renverser l'empire du démon, le prince de ce monde. Il résiste lui-même, avec une fermeté hautaine, à ses sollicitations. Pendant tout son ministère public, il le chasse du corps des possédés. Jusque sur le gibet où l'ont cloué les puissances de l'enfer, il triomphe d'elles ; et sortant vainqueur du tombeau, il terrasse le démon sous ses pieds. Satan agit encore dans le monde : secondé par ses partisans, il lutte pour le reconquérir ; mais il n'en est plus, comme jadis, le maître incontesté ; et fortifiés par la grâce divine, nous pouvons nous aussi lui résister et le vaincre.

De même qu'il a libéré le monde de la tyrannie de Satan, Jésus a libéré les âmes de la servitude des sens. Par son enseignement et ses exemples, il nous a révélé un idéal de grandeur, de dignité, de noblesse. Il nous rappelle qu'il y a en nous des aspirations supérieures que nous devons satisfaire sous peine de mener une vie amoindrie et humiliée. Il nous apprend que le secret de la vie heureuse, c'est de mortifier sa chair avec ses convoitises, c'est de se renoncer soi-même ; et marchant le premier dans cette voie de l'immolation et du sacrifice, il nous entraîne vers cette cité idéale, patrie des justes, des purs et des pacifiques.

Dans l'ordre social, son œuvre est aussi une œuvre d'affranchissement. Avant lui le monde était soumis à la loi du plus fort. Tous les êtres faibles, l'enfant, la femme, le pauvre, l'esclave, étaient dominés, tyrannisés, exploités au profit d'une élite. Et cette servitude dégradante, il ne manquait pas de sophistes pour la légitimer, voire même la glorifier. Ils soutenaient cette doctrine abominable qu'une certaine école voudrait restaurer de nos jours, que le fort a tous les droits, et que par suite il lui est permis d'approprier ses inférieurs, de les domestiquer, en un mot de les traiter en bêtes. Mais le Christ est venu. Il nous a enseigné que tous les hommes sont enfants de Dieu et que, par droit de naissance, le plus chétif égale en dignité le plus grand. Il a mis au cœur des maîtres de ce monde, puissants par la richesse, l'intelligence ou l'autorité, des sentiments de fraternité et de bienveillance, si bien qu'ils ne peuvent plus être injustes et durs sans remords. « Tout ce que vous faites

à l'un de ces petits, nous dit-il, c'est à moi que vous le faites. » En se substituant à eux, il les couvre pour ainsi dire de sa dignité ; il demande qu'on ait pour eux les mêmes égards que pour lui-même. Ainsi a-t-il sauvé les droits des faibles ; et si les humbles, les disgraciés et les déshérités avaient compris le mystère de Bethléem, ils eussent tressailli de joie et relevé la tête, car dans la lumière céleste qui dorait les collines de Juda, ils auraient salué l'aurore de leur rédemption.

La venue du Christ a encore élargi à l'infini nos horizons terrestres. Pour le chrétien, la mort n'est plus un trou noir qui nous engloutit tout entiers, ou le passage à je ne sais quelle vie obscure et souterraine : c'est le portique ouvert sur des perspectives illimitées et lumineuses. En mourant pour nous sur la croix, en nous réconciliant avec son Père, Jésus nous a rendu nos droits à l'héritage céleste. Le jour de son Ascension, il est monté au ciel avec les justes qui, dans les Limbes, attendaient impatiemment sa venue ; et depuis c'est un défilé ininterrompu d'âmes qui, sortant des misères d'ici-bas ou des flammes expiatrices du Purgatoire, entrent d'une envolée joyeuse et avec des frémissements d'ailes dans les splendeurs du Paradis.

Noël est donc la fête de notre libération, et c'est ce qui lui donne tant de charme à nos yeux. Vous rappelez-vous, mes frères, vos extases d'enfant devant la crèche où Jésus avec un sourire vous tendait ses petits bras ? Comme ils résonnaient joyeusement dans vos cœurs, ces vieux cantiques populaires, tout vibrants des espoirs et des allégresses de nos ancêtres ! C'est que, même à cet âge, vous sentiez obscurément que la Nativité du Christ a été un bienfait pour nous. Elle nous a initiés à une vie meilleure, plus belle, plus libre, plus heureuse. Elle a mis en nous de grands espoirs et de vastes pensées. Sans doute, le monde reste triste : c'est un chemin couvert, semé d'obstacles, mais le ciel est au bout, et toute peine est douce qui nous rapproche du ciel.

Bénie soit cette nuit de Noël qui nous a apporté tant de biens dans ses plis d'ombre ! Je voudrais avoir les accents lyriques d'un saint Augustin et son exultation triomphante pour te célébrer dignement, nuit claire et seraine, toute palpitante d'étoiles ! Nuit solennelle où le Verbe de Dieu sortit du sein très pur de la Vierge Marie comme un rayon qui se réfracte dans une perle ! Nuit merveilleuse où pour un instant fut soulevé le voile qui nous cache le monde invisible, où sur la terre plus proche du ciel, les anges fraternisèrent avec les enfants des hommes ! Nuit unique, nuit incomparable, point de départ d'une ère plus belle, borne sacrée d'où l'humanité s'élance vers une nouvelle et triomphale carrière ! Nuit mystérieuse, je t'aime pour tes clartés, mais sur-

tout pour tes obscurités et ton silence, car dans tes profondeurs j'aperçois la main du Tout-Puissant qui restaure son œuvre et reforme dans le Christ l'Adam primitif ! Réjouissons-nous, mes frères, au souvenir de cette nuit où nous fûmes régénérés ; ravivons notre espérance et notre ferveur, et que retentisse en nous ce vieux cri de nos pères qui était pour eux l'expression suprême de la joie et de l'enthousiasme : « Noël ! Noël ! »

II

Par sa naissance, le Christ nous a délivrés de la servitude ; il nous a aussi rendu le sentiment de notre dignité. Parfois, mes frères, lorsque nous considérons notre vie si courte et si misérable, notre corps sujet à la maladie, à la souffrance et qui bientôt tombera en poussière, notre âme si fragile, désireuse du bien, mais par elle-même incapable de l'accomplir ; lorsque nous pensons à nos péchés, à nos défauts, aux mauvais instincts qui fermentent dans les bas-fonds de notre être, à toute cette corruption intérieure qu'aucune médecine morale n'a pu guérir, nous sommes tentés, n'est-il pas vrai ? de nous mépriser nous-mêmes. La science moderne nous fortifie dans ce sentiment en nous montrant la terre perdue comme une goutte d'eau dans un océan sans fond et sans rivage : si notre planète n'est rien qu'un atome imperceptible, qu'est-ce donc que l'homme qui s'agit à sa surface ? L'Écriture elle-même nous rappelle fréquemment la brièveté de notre vie et les tristesses de notre condition : « Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais, » s'écriait le patriarche antique. Un autre disait : « L'homme né de la femme, vivant peu de temps, est rempli de beaucoup de misères. » Et jusque dans le triomphal office de ce jour, ne lisons-nous pas cette plainte éloquente du prophète Isaïe ? « Toute chair est comme de l'herbe, et sa beauté est comme la fleur des champs. L'herbe se dessèche et la fleur tombe quand a passé le souffle du Seigneur. »

Oui, tout cela est vrai : l'homme n'est qu'un souffle, une ombre, un jonc qui tremble au vent. Pourtant nous n'avons pas le droit de le mépriser tout entier. Ce ver de terre, misérable par tant de côtés, est à d'autres égards digne de tous les respects, car un Dieu l'a aimé et est venu partager son sort. Si réellement notre terre n'était qu'un grain de poussière, le Très-Haut l'eût-il choisie pour demeure ? Si la nature humaine était toute dégradée et corrompue, le Verbe de Dieu se fût-il abaissé jusqu'à elle, se fût-il incarné dans un corps en tout semblable au nôtre ?

C'est ainsi que le Sauveur nous a réhabilités à nos propres yeux. Il a ennobli la condition de l'enfant et du pauvre, vous savez de quelle manière : en la partageant. Depuis qu'il a reposé dans la crèche de Bethléem, depuis qu'il

a parcouru les campagnes de Galilée sans avoir où reposer sa tête, nous n'avons plus le droit de dédaigner l'enfant à cause de sa faiblesse, ni le pauvre à cause de son indigence, car ce dédain rejaillirait sur Jésus, le divin Enfant, le divin Pauvre. De même nous n'avons pas le droit de nous mépriser, de nous regarder comme un néant, car ce mépris de la condition humaine atteindrait Celui qui, tout en étant le Fils de Dieu, a daigné se dire et se faire réellement le Fils de l'homme.

Ayons donc, mes frères, une plus haute idée de nous-mêmes. Enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, héritiers du ciel, à tous ces titres nous sommes très grands et très nobles. Gardons-nous d'oublier jamais notre illustre origine. « Noblesse oblige, » dit l'ancien adage. La noblesse en effet est un honneur, mais c'est surtout un devoir, une source d'obligations. Elle excite celui qui en porte le caractère à se montrer digne de ses ancêtres. Elle lui interdit de déroger, de se mésallier, de forligner. Il en est ainsi de la noblesse chrétienne : elle nous remet constamment sous les yeux l'idéal évangélique ; elle nous crie un perpétuel *Sursum Corda* ! Écoutons sa voix, et que le sentiment de notre éminente dignité nous préserve de toute vilenie et de toute forfaiture. Quand la cupidité cherche à nous séduire par l'appât d'un vil profit et nous presse de sacrifier notre honneur à nos intérêts, disons-lui fièrement : « *Major sum*. Je suis trop grand pour m'abaisser ; je ne veux pas d'un argent qu'il me faudrait ramasser dans la boue. » Quand le démon nous transporte comme le Sauveur sur la montagne de la tentation et que, nous montrant les jouissances et les voluptés terrestres, il nous dit : « Je te donnerai tout cela si tu veux m'adorer ; » sachons lui répondre : « *Major sum*. Je suis trop grand, Satan, pour me prosterner à tes pieds. Dieu seul mérite mon adoration et mon amour. » Quand, à l'exemple des Hébreux sortis d'Égypte, nous regrettons les tristes joies de la captivité, que la vie chrétienne nous apparaît comme un désert aride et que, las de monter toujours, nous aspirons à descendre, redisons-nous encore : « *Major sum*. Je suis trop grand pour rentrer dans l'esclavage et reprendre le joug du démon. » En avant donc, et marchons d'un effort constant et courageux vers cette Terre promise où Dieu nous appelle !

Mais qui nous guidera, qui nous soutiendra dans cette ascension laborieuse ? Mes frères, jetez les yeux sur la crèche : ce même enfant qui vous appelle à une vie supérieure, vous donnera, si vous voulez, la force d'y parvenir. *Filius datus est nobis*, nous dit le prophète. Un enfant nous a été donné aujourd'hui pour nous consoler, pour nous fortifier dans notre pèlerinage terrestre. Vous dirai-je, mes frères, les charmes de l'enfant ? Il est si beau avec son

front candide, son regard limpide et profond, son frais sourire qui appelle les baisers ! A sa vue notre cœur s'attendrit et s'éclaire : c'est comme un rayon de soleil qui passe dans notre vie. Or cet instinct paternel qu'il a mis en nous, Dieu a voulu le satisfaire lui-même, en prenant la forme d'un enfant. Il s'est donné au monde ; il se donne à chacun de nous. Cet enfant est vraiment nôtre ; et, comme la Vierge, nous pouvons le prendre entre nos bras, le serrer sur notre cœur.

Car, remarquez-le bien, mes frères, le Christ Jésus n'est pas un pur idéal, un personnage historique et lointain : c'est une réalité vivante et présente. Le tabernacle que vous avez devant les yeux est une nouvelle étable où il réside ; sous les langes de l'hostie, il repose dans le ciboire comme dans la crèche ; et quand vous le recevez par la communion, il est en vous aussi réellement que dans le sein de la Vierge Marie.

Mettez donc à profit cette présence perpétuelle de Jésus. S'il vous eût été donné de vivre il y a vingt siècles à Bethléem de Juda et d'entendre dans la nuit le *Gloria* des anges, vous fussiez accourus, joyeux et empressés, au berceau du Sauveur. Est-il besoin, mes frères, que les anges descendent du ciel pour vous rappeler que chaque matin Jésus renaît sur nos autels ? Il est toujours là, désireux de recevoir vos adorations et vos hommages. Répondez plus fidèlement à son appel. Visitez-le dans ses églises ; qu'il descende en vous dans l'Eucharistie. Et si vous allez à lui avec une intention droite, c'est-à-dire avec la volonté sincère de devenir meilleurs, il fera en vous des merveilles. Il est notre modèle, mais un modèle parlant et vivant, qui transforme ceux qui se prêtent à son action. Suivez ses inspirations, laissez-vous faire par lui, et il vous façonnera à son image. Cet Enfant-Dieu vous rendra ces vertus du premier âge qu'un chrétien devrait conserver toujours. Vous redeviendrez enfants par la simplicité et l'innocence ; et ainsi vous mériterez cette gloire céleste que le Christ a promise à ceux qui ont gardé ou retrouvé la divine enfance du cœur. Ainsi soit-il.

TRÉSOR D'HISTOIRES SUR LA S. VIERGE

II. — Marie et les pécheurs

Converti par l'« Ave Maria ». — Le bienheureux Jean Harold raconte ainsi qu'il suit, l'histoire d'un homme qui vivait dans l'habitude du péché mortel. Sa femme, personne d'une angélique piété, ne pouvant l'amener à changer de vie, obtint, à force d'instances, qu'il réciterait un *Ave Maria* toutes les fois qu'il passerait devant une image de la Sainte Vierge. Par com-

plaisance plutôt que par dévotion, ce malheureux promit et tint parole.

Or un soir qu'il se rendait à une orgie, il vit briller une lumière à quelque distance. Il approche, comme poussé par une main invisible, et se trouve en face d'une statue de Marie tenant Jésus dans ses bras. Selon sa coutume, il récite l'*Ave Maria* ; mais, en finissant, il s'aperçoit que l'Enfant Jésus est couvert de blessures, d'où le sang coule en abondance. « Hélas ! se dit-il, ce sont mes péchés qui ont fait ces plaies à mon divin Rédempteur. » Et cette réflexion lui arrache des larmes amères. Mais l'Enfant Jésus détourne de lui ses regards. Alors le pécheur, tout couvert de confusion, s'adresse à Marie : « Mère de miséricorde, lui dit-il, votre Fils me rebute, intercédez pour moi, car je n'ai plus que vous pour refuge. » Marie lui répondit : « Vous tous, pécheurs ingrats, vous m'appelez Mère de miséricorde, mais vous faites de moi la plus misérable des mères, en renouvelant la passion de mon Fils et les angoisses qu'elle m'a causées. »

Toutefois, comme Marie ne saurait renvoyer personne sans consolation, elle se mit à prier son Fils pour ce pécheur repentant, et le conjura de faire miséricorde. Jésus se montrait peu disposé à pardonner. Alors cette Vierge compatissante, déposant l'Enfant et s'agenouillant devant lui : « Mon Fils, lui dit-elle, je ne me relèverai point que vous ne m'ayez accordé sa grâce. — Ma Mère, répondit Jésus, je ne puis rien vous refuser... ; que ce pécheur approche et vienne baiser mes plaies. » Cet homme, fondant en larmes et transporté de reconnaissance, s'approcha du divin Enfant, dont les plaies se cicatrisaient à mesure qu'il y collait ses lèvres. Jésus daigna même l'embrasser en signe de réconciliation.

La conversion de ce pécheur fut sincère et durable. Il passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et se signala surtout par une tendre reconnaissance envers Celle qui lui avait rendu, d'une façon si inespérée, l'amitié de son Dieu. (S. Alphonse de Liguori, *Paraphrase du « Salve Regina »*).

Conversion d'un jeune soldat. — Il y avait dans une compagnie un petit jeune homme qui était entré au service l'année d'avant et qui m'intéressait, parce qu'il avait l'air malheureux. Il était bon enfant, doux comme un agneau, pas querelleur du tout ; mais, dame ! il était comme presque tous les jeunes conscrits qui arrivent du village : ce n'est pas méchant, mais c'est faible, si faible, qu'une puce les ferait reculer en leur montrant ses cornes. N'allez pas croire, au moins, que ces garçons-là n'ont pas de cœur, et qu'ils aient peur quand il s'agit de se battre ! Le soldat français endosse le courage avec l'uniforme, et jamais on ne l'a vu reculer sur un champ de

bataille. Mais c'est vrai qu'il est moins brave quand il s'agit de Dieu que quand il s'agit de son pays ; et, le plus souvent, celui qui avalerait sans sourciller un coup de baïonnette, n'ose pas braver un coup de langue. C'est que la langue mord tout autant, et c'est plus difficile à parer.

Je m'intéressais donc à ce jeune homme ; je voyais qu'il était chrétien dans le fond, et je tâchais de lui donner un peu de courage. Je lui faisais de beaux raisonnements pour lui montrer qu'il était aussi honteux de mentir à sa conscience, par respect humain, que d'abandonner son drapeau ; que ceux qui le détournaient de ses devoirs par leurs railleries se moquaient de lui derrière son dos, et qu'ils l'estimaient d'autant moins qu'il osait moins leur résister. J'avais beau dire : c'était comme si je chantais. Au fait, les raisonnements n'ont jamais converti personne, excepté quand le bon Dieu se met de la partie. Heureusement qu'il s'y mit pour mon pauvre camarade, comme vous allez le voir tout à l'heure.

En attendant, voyant que mes paroles ne profitaient guère, je ne lui disais plus rien. Je me contentais de lui témoigner de l'amitié et de le suivre de l'œil, et je le voyais qui dégringolait, qui dégringolait tous les jours : c'était vraiment pitié ! Qu'il y ait des gens qui prennent ainsi plaisir à corrompre et à perdre de pauvres enfants sans force et sans défense, c'est vraiment ignoble !... D'abord, à son arrivée au régiment, il avait voulu dire ses prières dans son lit ; mais un camarade l'avait aperçu, s'était moqué de lui, et il avait bien vite rengainé son signe de croix. Une autre fois, il avait été surpris à l'église, un dimanche, en flagrant délit de messe. A partir de ce moment-là, plus de dimanche, plus de messe, plus d'église ; il n'y avait point remis les pieds. C'est lui-même qui m'a raconté tout cela depuis. Une autre fois encore, on l'avait mené au cabaret, et quoiqu'il n'aimât pas boire, il s'était grisé uniquement pour faire comme les autres. Enfin, il était devenu un franc mauvais sujet, et la salle de police commençait à jouer un joli petit rôle dans ses états de service...

Et pourtant je me disais toujours à moi-même : « Il y a du bon dans ce garçon-là : le cœur n'est pas gâté, la foi y est encore, et le bon Dieu en a ramené de plus mauvais que lui. »

Un soir, c'était un jour de fête, j'allais à Notre-Dame-des-Victoires : c'est une église près du Palais-Royal, à Paris, où se tient cette fameuse archiconfrérie de la Sainte Vierge, qui prie pour la conversion des pécheurs et qui s'étend sur toute la terre ; une pauvre petite église, sans apparence, qui est cachée au milieu d'un pâté de maisons, mais que le bon Dieu connaît bien, je vous en réponds,

et que tous les bons chrétiens connaissent bien aussi. Je traversais les galeries du Palais-Royal, quand voilà que j'aperçois mon garçon qui flânait et qui regardait les boutiques. Je vais à lui, et je lui demande ce qu'il fait là.

— Ma foi, qu'il me répond, je m'ennuie. J'avais une permission de spectacle pour ce soir ; je devais y aller avec un camarade, mais il ne peut pas y venir ; et, comme ça m'embête d'aller riré tout seul, je ne sais que faire de ma soirée.

— Viens avec moi, que je lui dis en riant. Je vais aussi à un spectacle, et je te promets que tu y auras de l'agrément.

— Et où vas-tu ?

— A Notre-Dame-des-Victoires.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Notre-Dame-des-Victoires ?

— Viens-y et tu le sauras.

— C'est une église, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, c'est une église. Tu y allais bien tous les dimanches quand tu étais au village ; pourquoi, à Paris, n'y voudrais-tu pas aller une fois en passant ?

— Non, me dit-il ; vois-tu, il y a trop longtemps que je n'y suis allé ; je ne sais plus seulement mon *Pater*. Vas-y si ça te fait plaisir, je ne t'en empêche pas, et je trouve même que tu fais bien ; mais, pour moi, je n'irai pas ! non, je ne veux pas y aller.

Je tâchai de le faire changer d'idée, et je vis bien qu'il était ébranlé ; mais je ne pus achever de le décider ; et, lui ayant souhaité bien du plaisir, je continuai mon chemin. Seulement je marchais doucement, et je tournais souvent la tête, parce que je voyais qu'il me suivait de loin et qu'il semblait avoir envie de me rattraper. Enfin, je m'arrête devant une boutique pour l'attendre, et, quand il fut près de moi :

— Voyons, que je lui dis, ne fais pas la bête. Tu voudrais venir avec moi, et tu n'oses pas me le dire.

Et comme il ne répondait pas :

— Allons, ajoutai-je, en avant, marche ! et à Notre-Dame-des-Victoires ; ne vois-tu pas, rien qu'au nom, que c'est là l'église des soldats ?

Je le pris par-dessous le bras ; il se laissa faire, et nous arrivâmes, sans parler, à la porte de l'église. Nous entrons, et voilà d'abord mon garçon tout étonné de voir le chœur tout rempli d'hommes, jeunes gens à moustaches et vieillards à cheveux gris.

— Comment ! me dit-il à voix basse, à Paris même, il y a tant d'hommes que cela dans les églises ?

— Est-ce que tu crois, que je lui réponds, que le bon Dieu n'a pas fait les Parisiens tout comme les autres ?

L'église était remplie de fidèles ; l'office n'était pas encore commencé, et le silence de

la prière était partout. Des cierges, des lampes éclairaient l'assemblée, dont aucun bruit ne troublait le profond recueillement. Moi, je priais comme tout le monde.

— Quel est ce vieux prêtre qui a l'air si vénérable et qui monté dans la chaire ? me demanda mon camarade tout à coup en me poussant le coude.

Je levai les yeux :

— C'est un missionnaire, lui répondis-je tout bas ; il est actuellement le curé de l'archiconfrérie. Je te dirai son nom tout à l'heure ; pour le moment il va parler, écoutons-le.

Tandis qu'il prêchait, je lorgnais de côté mon camarade qui changeait à vue d'œil. Il était évidemment très ému ; il ne quittait pas des yeux le prédicateur, dont la voix solennelle et touchante, tremblante et forte en même temps, semblait entrer jusqu'au fond de son cœur.

Quand il eut cessé de parler :

— Tu vois bien, que je dis, ce prêtre que tu as si bien écouté ; eh bien ! c'est un ancien militaire.

— Lui, pas possible !

— Comme je te le dis !... Il a quitté l'uniforme pour la soutane ; et, après avoir servi son pays comme un brave officier, il s'est enrôlé dans l'armée du bon Dieu. Qu'on dise, après cela, que la religion n'est pas faite pour nous, et qu'elle est bonne seulement pour les femmes !

Mon camarade était de plus en plus agité. Toutes ses idées, tous ses sentiments d'autrefois lui revenaient sans doute dans le cœur, et je me disais en même temps : « Bon ! voilà Dieu qui frappe à la porte, et je crois bien qu'il ne va pas tarder à entrer. »

On commence les litanies de la Vierge, cette belle et simple prière où il y a place et consolation pour toutes les misères, pour toutes les douleurs. Il se mit à genoux, ce qu'il n'avait pas encore fait. Je vis au mouvement de ses lèvres qu'il priait, et quand on arriva à ces mots admirables : « *Refugium peccatorum, ora pro nobis ! Refuge des pécheurs, priez pour nous !* » quand il les entendit répéter trois fois sur un ton suppliant par l'assemblée tout entière, ma foi ! il n'y tint plus ; ses yeux se remplirent de larmes, et il cacha sa tête dans ses mains.

C'était fini, il était converti, et je me dis toujours à part moi :

— Voilà un gaillard qui, demain, vaudra cent fois mieux que moi, si la chose n'est déjà faite à l'heure qu'il est.

L'office fini, tout le monde se leva pour partir, et la foule des fidèles s'écoula lentement. Lui, restait toujours à prier. Enfin, voyant que nous étions tous les deux seuls et qu'on allait éteindre les lampes, je lui tou-

chai le bras et lui dis : « Il faut nous en aller, on va fermer les portes de l'église. »

Il releva la tête :

— Déjà ! me dit-il avec étonnement.

« Déjà ! » Excusez ! Comme il y allait, le gailard ! Il y avait près de deux heures que nous étions à l'église ! ...Mais c'est toujours ainsi. Ces enfants prodiges sont les chéris du bon Dieu.

Il faut avouer aussi, pour être juste, que le camarade avait un rude arriéré à solder. Enfin, pour une raison ou pour une autre, c'était comme cela.

Nous sortons de l'église, il n'y avait plus personne sur la place : voilà qu'il se jette à mon cou et qu'il m'embrasse comme une bête, en me remerciant, en m'appelant son sauveur, son seul ami, que sais-je ! un tas de choses qui me faisaient venir la larme à l'œil.

— Eh bien ! que je lui dis, t'avais-je trompé en te promettant que je te ferais passer une bonne soirée ?

— Certes, ami, elle est bonne, me répondit-il, je m'en souviendrai toute ma vie ! Tu ne saurais croire, vois-tu, quel effet m'ont produit la voix et les paroles du vieux prêtre ; j'en suis encore tout ému.

— Ce n'est pas étonnant, lui répondis-je, je t'ai déjà dit que c'était un ancien officier. Il est tout simple qu'un soldat obéisse à la voix d'un capitaine.

Le lendemain, je le menai à une de ces écoles de soldats qui font tant de bien à l'armée. Il y trouva ce qu'il voulait, un excellent prêtre, tout dévoué aux soldats ; des amis, de l'instruction, de bons conseils, de bons exemples ; et, depuis ce moment-là, il ne bronche plus. Pas un jour de salle de police, pas un jour de consigne, pas une visite au cabaret, rien ! Il est devenu le meilleur chrétien et le meilleur soldat du régiment. Après avoir fini son temps, il est retourné au pays ; il s'y est marié, et il y est encore le modèle de tous les braves gens.

La grâce du salut obtenue par Marie. — Un prince appartenant à une famille souveraine d'Allemagne avait été élevé dans l'incrédulité par un gouverneur impie et débauché.

Cette incrédulité ne fit que s'enraciner de plus en plus dans son cœur avec les années. A l'âge de soixante et onze ans, on ne pouvait prononcer le nom de Dieu devant lui sans s'exposer à l'entendre proférer des blasphèmes. Une dame qui le voyait depuis vingt ans, touchée de son malheureux état le recommanda aux prières de l'Association du Cœur Immaculé de Marie. Quelques jours après, cet homme qui, auparavant, n'avait aucune pensée religieuse, en fut comme obsédé. C'était la grâce qui commençait à agir. Le dimanche suivant, on le recommanda de nouveau aux prières des associés. Depuis ce moment, il n'eut plus de

repos ni la nuit ni le jour. Si accablé de fatigue et de sommeil il s'assoupissait un instant, aussitôt un songe sinistre le réveillait en sursaut : il lui semblait qu'on le saisissait et qu'on l'entraînait au tribunal de Dieu pour y rendre compte de sa conduite. Cette pensée le poursuivait même pendant le jour et le faisait horriblement souffrir. Ayant, sur ces entrefaites, entendu parler des effets extraordinaires que produisait la médaille de la Sainte Vierge sur ceux qui la portaient, il la demanda avec instance. On lui en envoya une qui avait été bénite et indulgenciée. Il la reçut avec empressement, la baisa avec respect, puis il la mit dans son sein en disant : « Elle ne me quittera plus. »

Cependant, à Notre-Dame-des-Victoires, on pria encore pour lui ; on fit même plusieurs communions à son intention. Dès lors, la paix et la joie rentrèrent dans son cœur ; son sommeil devint doux et tranquille. Mais la Sainte Vierge, qui voulait son salut, lui accorda bien d'autres faveurs. Dans la nuit du lundi au mardi, il se sentit éveiller doucement ; il ouvrit les yeux et vit sa chambre remplie d'une lumière éclatante. Frappé d'étonnement, il cherchait à s'expliquer ce phénomène, quand une dame du port le plus majestueux, ayant une figure pleine de douceur et de dignité, vêtue d'une robe blanche, s'avança vers lui et lui dit qu'il était temps qu'il mît un terme à ses péchés ; que s'il mourait dans cet état, il serait perdu pour l'éternité ; que si, au contraire, il se convertissait et recevait le sacrement de pénitence, Dieu lui accorderait un bonheur qui n'aurait point de fin. A ces mots, la dame disparut avec la lumière. Dans la nuit du mardi au mercredi, même réveil, même apparition, même avertissement de la part de la dame mystérieuse. Enfin elle lui apparut encore dans la nuit du mercredi au jeudi ; mais elle ajouta que c'était pour la dernière fois, qu'il fit bien attention aux avis qu'elle lui donnait, que son salut en dépendait ; puis elle s'évanouit à ses yeux et ne reparut plus.

Vaincu par tant de merveilles, il demanda un prêtre pour se faire instruire dans la religion catholique, reçut le sacrement de pénitence, fit sa première communion et fut dès lors entièrement changé, grâce aux soins miraculeux de Marie. Il voulut rentrer dans sa patrie pour y convertir les hérétiques, en leur racontant les faveurs qu'il avait reçues de la Sainte Vierge ; mais Dieu se contenta de ses bonnes dispositions, et il mourut avant d'arriver au terme de son voyage.

(A suivre).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 decembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

La gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 14 décembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — III. L'homme contre Dieu, 865.
Avis paroissiaux. — La fête de Noël, 868.]
Aux élèves d'un Pensionnat. — La préparation à Noël : *Sacrifier l'idole favorite*, 869.
Vœux de bonne année. — I. Faire son devoir, 871.
 — II. L'amour de la vérité, 875.
Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XX. L'Épître aux Galates : la partie dogmatique, 877.

SERMONS POUR NOEL

III

L'HOMME CONTRE DIEU

*Gloria in altissimis Deo, et in terra
 pax hominibus bonæ voluntatis.*

Gloire à Dieu dans les hauteurs des
 cieux, et sur la terre paix aux hommes
 de bonne volonté. (Luc, II, 14).

La parole humaine a étrangement dénaturé cette parole angélique. Quand le Sauveur naquit, il venait apporter à l'homme la lumière, la paix et la liberté, substituer à la tyrannie païenne la douce autorité de l'Évangile qui affranchit les âmes et les corps. C'est pourquoi les Anges chantaient : « Gloire à Dieu ! » Et voilà qu'aujourd'hui retentit partout cette autre parole, exclusive de la première : « Gloire à l'homme ! »

Les Anges, frappés de cet avenir merveilleux de l'humanité qui saurait enfin ce qu'elle vaut, car le Fils de Dieu descendait des cieux pour lui apprendre le prix immense des âmes, remplis d'admiration à la vue de cette fraternité nouvelle qui aurait pour base Dieu fait homme, qui donnerait à chacun ici-bas sa place au soleil, et dans l'éternité sa place au ciel, les Anges louaient Dieu et félicitaient l'homme en disant : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Et voilà qu'une autre voix s'élève aujourd'hui des quatre coins du monde et crie : « Guerre aux hommes de bonne volonté qui veulent servir Dieu ! »

Ce double fait résume la situation et les doctrines actuelles. L'homme s'est dressé contre Dieu, contre l'histoire et les enseignements de Noël. Au programme divin il a opposé son programme purement humain, impie, négateur et matérialiste. Nous allons étudier les résultats de ses efforts et voir comment il l'a accompli.

Un succès qui paraît écrasant a couronné son labeur de mal, mais il n'est qu'apparent. Aussi bien, après avoir parcouru les diverses étapes de ses entreprises et de ses victoires, terminerons-nous par des paroles de foi et d'espérance.

I

Gloire à l'homme ! Il semble en effet le maître. Il rapporte tout à lui, il est à lui-même sa propre loi et sa fin dernière. Il entend ne relever et ne dépendre que de sa propre volonté. On comprend qu'alors ses obligations lui soient légères, sa volonté qui fait loi l'en dispense.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, d'ailleurs, que l'impiété s'est livrée à ces tentatives d'affranchissement de la conscience. Les incrédules du temps de David disaient déjà : « Nos lèvres, nos paroles sont à nous et nous en sommes les maîtres. Qui donc est au-dessus de nous ? *Labia nostra a nobis sunt, quis noster Dominus est ?* » Ces attentats contre Dieu ne sont donc pas nouveaux, ils ne sont que les épisodes sans cesse renouvelés de la lutte éternelle du bien et du mal.

Cependant la pensée de Dieu restait dans l'âme comme un cauchemar, importune et gênante ; l'homme ne pouvait complètement s'en délivrer, car Dieu est là, il parle toujours à sa créature et celle-ci écoute, obéit en quelque chose, malgré elle. La voix pénétrante retentit dans la conscience, comme autrefois, quand Adam eut péché, elle ébranlait les échos du Paradis terrestre.

C'est pourquoi l'homme s'est dit : « Je ne veux plus entendre parler de Dieu ! Je le chasserai du monde et je le remplacerai par moi, par ma volonté, par ma raison. Alors on ne dira plus : « Gloire à Dieu ! » mais : « Gloire à la raison humaine ! C'est elle seule qui conduit et gouverne la terre. »

Et il s'est mis à l'œuvre. Vous savez comment il a travaillé à chasser Dieu de ses constitutions, de son enseignement, de ses écoles, de ses lois, de ses prétoires et de sa morale.

Les constitutions et les lois qui régissaient les peuples parlaient à ceux-ci au nom de Dieu. En effet, au nom de qui parler, commander, imposer des obligations souvent dures ? On disait alors au peuple : « L'autorité vient de Dieu, le Maître souverain, qui délègue son pouvoir à ceux que la nation a choisis. C'est ainsi qu'en obéissant au dernier des magistrats, c'est à Dieu même que vous obéissez. » Et cette obéissance devenait obligatoire quand la loi n'ordonnait rien qui fût contre la conscience.

Aussi bien cette théorie chrétienne, que répudie aujourd'hui la raison orgueilleuse de nos contemporains, a-t-elle seule le mérite d'être

logique, de faire appel à la raison, aux sentiments élevés de l'homme. Seule aussi elle rend l'autorité vénérable, l'obéissance noble et exempte de bassesse. Et quand aujourd'hui, en cette fête de Noël, nous voyons le fils de Dieu qui vient parmi nous pour servir, pour obéir, cette autorité nous la déclarons sublime et adorable.

Or nos constitutions ont commencé par exclure « le Christ qui aime les Francs, » et qui a protégé si visiblement la nation à travers de longs siècles de générosité et de gloire. Jésus-Christ c'est le surnaturel ; les législateurs modernes sont les ennemis du surnaturel ; ils se sont donc confinés dans un naturalisme qui tout d'abord admit encore l'Etre suprême, en attendant qu'on l'exclût à son tour. Et nous avons offert à l'univers le scandale du code d'une nation chrétienne qui ne renferme pas même le nom de Dieu.

Les constitutions païennes elles-mêmes gardaient vivace l'idée de la divinité ; les nôtres ne parlent pas de Dieu, parce que Dieu contraindrait la liberté de l'individu. Elles se sont appliquées surtout à énumérer les droits de l'homme qui doit remplacer Dieu, et elles ont laissé dans l'ombre ses devoirs, sans réfléchir que Dieu existe pourtant, que c'est de lui que « relèvent les empires » et qu'il reste le maître de nos destinées, le maître de l'avenir.

Cependant, si l'on a mis Dieu à la porte des lois, des prétoires et du serment que l'on y exige, il gardait dans ce monde deux sanctuaires où il est toujours adoré, aimé et compris : le cœur de la mère et le cœur de l'enfant. Cet enfant qui débute dans la vie en bénissant Dieu, en le priant ; cette femme gracieuse, au front parfois éclairé d'un rayon inspiré, sa mère, qui lui fait joindre ses petites mains et lui fait regarder le ciel, le paradis où sont ses aïeux avec les anges et les saints, c'est un spectacle qui consterne ceux qui maudissent Dieu et le ciel. Aussi demandent-ils que le nom de Dieu ne soit plus prononcé dans les écoles : cela pourrait gêner les athées. Adorer Dieu, c'est nuire à la liberté de ceux qui ne l'adorent point. Que ceux qui veulent prier Dieu le fassent dans le secret de leurs maisons, mais que désormais on n'enseigne plus à le craindre et à l'aimer, dans les établissements où la jeunesse se forme à la science.

Telles sont les entreprises tentées pour enlever à Dieu sa gloire afin de la reporter tout entière sur l'homme !

Mais y a-t-on bien pensé ? Rayer le nom de Dieu, c'est effacer l'univers ! Le monde n'est-il pas rempli de Dieu ? Est-ce que nos édifices publics, nos belles cathédrales ne célèbrent pas leurs architectes ! Quoi ! je verrais l'univers, ce chef-d'œuvre incomparable de Dieu, et je refuserais de reconnaître son auteur, de l'admirer, de l'aimer, de l'adorer ! Dieu serait un étranger chez lui !

Quand Ulysse revint dans son palais après quinze ans de labeurs, de fatigues et d'aventures, il le trouva occupé par une multitude de prétendants au trône. Ceux-ci ne le reconnurent point, et seul le chien fidèle vint baiser les pieds de son maître. Un mendiant couvert de haillons, méconnu et méprisé, assis à la porte d'une demeure qui est à lui, je vous le demande, Dieu peut-il être cela, peut-il accepter ce rôle déshonoré ? Ulysse se fit justice de ses propres mains, il massacra les misérables qui s'étaient emparés de ses biens et se disputaient à qui occuperait son trône, et il redevint le roi incontesté d'Ithaque. De même, aux desseins insensés de l'homme qui veut se substituer à lui, Dieu répondra par la voix terrible des événements qu'il conduit et qui lui donnent toujours raison. Mais alors il ne viendra plus à nous dans l'humilité et la douceur de ce petit enfant qui nous sourit dans sa crèche et qui nous appelle auprès de lui pour nous dire combien il nous aime. Il apparaîtra dans l'appareil formidable du justicier qui châtie ses ennemis et les réduit « à lui servir de marche-pied », suivant la forte expression de l'Ecriture. Et tous se courberont sous le vent de la justice divine et diront : « C'est juste, nous l'avons mérité ! » Mais qui donc voudrait s'exposer à ces malheurs et ne ferait pas tout au monde pour les prévenir ?

Aussi bien, pourquoi cette haine inexplicable contre Dieu ? C'est qu'il est tout-puissant et tout équitable. — L'homme en a la certitude au fond de lui-même — et qu'il gêne terriblement les passions. Ah ! quand on a voulu oublier Dieu, combien la morale est rendue facile ! Toutefois je ne réponds plus alors de la réputation ou de la bourse du prochain, ni des mœurs publiques. Le monde deviendrait un immense coupe-gorge où les plus forts vivraient aux dépens des plus faibles, où les habiles exerceraient leur industrie sur une immense majorité de dupes ; où l'homme ne chercherait plus que la jouissance, et surtout cette volupté, la plus raffinée et la plus cruelle de toutes, celle d'opprimer ceux qui ne se soumettraient pas à ses caprices.

Ce serait alors la vraie glorification de l'homme : la plus atroce des tyrannies. Car, il faut qu'on le sache, Dieu qui est le seul protecteur de la morale est aussi la seule sauvegarde de la liberté humaine.

Le jour où les peuples ont chassé Dieu, ce jour-là même se lève un dictateur impie pour les flageller.

II

L'homme a bien rempli la première partie de son programme. Il a dit : « Je me passerai de Dieu ! » Et il s'est attaché, avec toutes les ressources de son génie et de sa méchanceté, à le faire oublier et à peupler cette terre de quelques grossières jouissances. Semblable à

un voleur qui a usurpé le champ de son voisin et qui le cultive avec soin comme le sien, il se glorifie des récoltes, des résultats acquis. La terre produit toujours, sans se demander si elle travaille pour un honnête homme ou pour un fripon, car c'est le soleil de Dieu qui féconde le champ du bon comme celui du méchant ; mais le fripon serait mal venu à se glorifier de la beauté de ses fruits. Il a travaillé, il a arrosé, mais il n'a pas fait le soleil. L'homme a couvert de ses sueurs cette terre qu'il habite, mais c'est Dieu qui l'a rendue fertile, lui qui nous donne même « de vouloir et d'accomplir. »

Restait la seconde partie.

Dieu a laissé des ouvriers de bonne volonté qui continuent à travailler, malgré les clameurs de ceux qui le blasphèment. Ah ! le labeur est difficile ; on n'avance que pas à pas, l'épée d'une main, la pioche de l'autre. L'épée frappe de rudes coups et la pioche entame même le roc. Le Sauveur donne à la parole qui se met à son service je ne sais quoi de tranchant et de lumineux. C'est en vain qu'on a accumulé préjugés sur calomnies : quand parle la raison appuyée sur la foi, l'échafaudage des mensonges croule et la vérité paraît. Elle pénètre dans l'âme, grâce à la brèche faite par l'enseignement chrétien, à la fois glaive et pioche. Pendant que l'homme ennemi sème l'ivraie, l'ouvrier de Dieu veille, afin de l'arracher en temps opportun.

Alors guerre aux hommes de bonne volonté qui défendent Dieu ! Dépouillons-les de leurs armes, s'écrient-ils, elles sont si bien trempées qu'elles brisent les nôtres. On leur ôtera la liberté de parler, d'enseigner, et cela, au nom de la liberté. Nous dirons qu'ils pervertissent le peuple et qu'ils sont un danger pour la société !

La calomnie n'est point nouvelle, elle a servi déjà pour faire condamner le Christ et ses Apôtres, mais elle réussit toujours. On les croira et ainsi ils se serviront de la liberté pour brider la liberté, car il est bien entendu qu'ils réclament la liberté pour eux, non pour les autres.

Leur raisonnement est brutal, j'en conviens, mais je ne sache pas qu'ils en fassent un autre. La guerre aux hommes de bonne volonté à ses partisans jusque dans les derniers des villages. Je les ai vus détourner même les enfants du chemin laborieux où ils s'essayaient à marcher ; j'ai entendu les perfides conseils, les rires moqueurs, les mensonges outrageux ou spécieux faits pour frapper l'esprit et les jeunes imaginations ; j'ai vu partout le prosélytisme du mal s'exerçant audacieusement, à découvert ; et j'ai vu aussi, faut-il le dire ? de dociles auditeurs, écoutant ces théories d'impieété sans trop les comprendre, mais y croyant plus qu'à l'Evangile.

C'est donc la guerre universellement dé-

clarée. Ne leur parlez pas de tolérance, ils n'en ont point, de concessions, ils n'en font pas ; ils veulent des mesures radicales. « Quand nous aurons détrôné Dieu, puis supprimé l'Eglise et l'enseignement catholique, disent-ils, quand vous vous serez soumis à toutes les lois qu'il nous plaira d'édicter, alors on essaiera de s'entendre. »

Ils n'en ont pas moins constamment le mot de paix à la bouche. « Quand ils ont changé en affreuses solitudes les plus florissantes contrées, disait Tacite, cela, ils l'appellent la paix ! » Quand ils auront détruit les plus beaux sentiments de l'âme, ceux qui font l'honneur de l'homme, la pureté, la charité, l'amour du sacrifice, le dévouement, la bravoure même, supprimé la liberté du bien, réduit l'intelligence à l'instinct, affranchi la volonté de la conscience pour la précipiter dans le mal, alors ce sera le triomphe de la paix.

Mais je vous le demande, où est-elle, cette paix, lorsque partout retentissent des bruits de guerre, que les peuples sont armés jusqu'aux dents et se ruinent pour remplir leurs arsenaux ; lorsque les différentes classes de citoyens se jaloussent, se maudissent, se détestent ; lorsque cette haine a tellement pénétré, passionné les masses, que dans le choc des idées, dans la bataille sociale on oublie les intérêts les plus sacrés, les sentiments les plus chers ; lorsqu'un malaise profond tourmente les consciences qui savent bien pourtant, qui sentent bien qu'il faut résister au mal, et que grâce aux dissentiments des convictions ou des passions la désunion est entrée jusqu'au sein des familles, que l'on ne reconnaît plus ni frère, ni ami, ni patrie, mais seulement ceux qui se rallient autour du drapeau de la révolte contre toutes les institutions du passé, contre la religion et contre Dieu !

Qui donc oserait nier que la guerre ne soit partout déclarée aux hommes de bonne volonté, et que la société actuelle, telle qu'elle est faite, ne soit une sorte de Noël à l'envers ?

Pour nous, chrétiens, nous parlons autrement, et nous avons l'avantage de parler comme les Anges. Tandis que le siècle crie : « Gloire à l'homme, il a fait les chemins de fer ! » nous disons : « Gloire à Dieu ! Il a fait le monde et il nous a sauvés ! Noël ! Noël ! c'est-à-dire : Dieu est avec nous. Nous voulons le garder ! »

Oui, en cette fête de Noël, un petit enfant est né dans une humble et pauvre grotte, et il était le Fils de Dieu ! Comme si le monde eût eu l'intuition que cet enfant était l'ennemi du monde, c'est-à-dire du démon et du péché, aucune maison ne s'ouvrit pour le recevoir. Dieu y pourvut en lui offrant, afin qu'il ne dût rien à l'homme, un abri naturel qui n'était pas fait de main d'homme. Là Jésus ouvrit les yeux pour la première fois, et ses regards rencontrèrent ceux de Marie, sa très douce

mère, affligée sans doute de le voir dans un tel dénuement, mais l'adorant de toute son âme, le remerciant de la grâce immense qu'il lui avait faite de la choisir pour sa mère, et de sa bonté infinie pour les hommes qu'il aimait, qu'il venait consoler, et qui commentaient par le rejeter. Dans le cœur de Marie et dans celui de Joseph que de sentiments divers, de tristesse et de joie, de regrets et de bonheur ! Lui qui voit dans les âmes, il admire celles-ci qui sont tout à lui, et s'il a rencontré à Bethléem des contradictions et des rebuts, il y trouve aussi le dévouement, l'amour dans sa plus pure et plus sublime expression.

Les anges peuvent chanter : « Gloire à Dieu ! » Jamais Dieu n'a été et ne sera glorifié comme cette nuit-là, attendue par l'éternité, la nuit où le Fils de Dieu devenu homme sans cesser d'être Dieu fait son entrée sur cette terre qu'il aime incomparablement, puisqu'il vient y pleurer, y souffrir, y mourir.

Ils chantent aussi la paix. Quand les hommes qui nous haïssent nous parlent de paix, nous leur répondons : « *Non est pax impiis !* Il n'est pas de paix pour les impies ! » Ils sont donc affreusement malheureux. Mais la paix, nous la cherchons où elle est, dans l'amour du petit enfant de la crèche, dans la foi obtenue par la prière.

Cherchez donc cette paix divine dans la prière devant l'Enfant Jésus, vous y trouverez la tranquillité de la conscience, la puissance pour résister à vos passions, le bonheur, la charité ; car l'amour de l'homme naîtra dans votre âme au contact de Dieu. Mais allez-y avec simplicité, avec droiture, comme ces bons bergers qui les premiers eurent l'honneur d'être admis auprès du Dieu-Enfant ; c'est pourquoi ils entendirent ces paroles qui furent chantées pour eux : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Seuls ils s'aiment ceux qui viennent prier ensemble l'Enfant Jésus. Ah ! sans lui nous aurions tant de peine à nous aimer, à nous pardonner ! Il faut Lui, qui se fait notre frère, pour que nous croyions vraiment à la fraternité. Il nous aime tous, mais plus particulièrement « les âmes de bonne volonté » qui ne gardent aucune arrière-pensée, aucune rancune personnelle dans les détours cachés du cœur.

Mais ceux qui ne croient pas, qui ne prient pas, comment s'aimeraient-ils ? Seule, la haine les réunit ; or la haine, est-ce la paix, est-ce la félicité ? Non, c'est l'enfer dans ce monde et dans l'autre. Non, ils n'aiment pas l'humanité que seul le Fils de Dieu a vraiment aimée et à qui il a témoigné en ce jour splendidement son amour. Où sont leurs œuvres, leurs hôpitaux, leurs écoles de sourds-muets, leurs asiles pour les infirmes, ces débris d'homme qui n'ont en soi rien que de reposant ? Où sont leurs Sœurs des pauvres ? Ils

peuvent quelquefois en passant jeter une pièce d'argent à l'indigence, mais où est leur dévouement ? Les pauvres ne s'y trompent pas. C'est encore à l'Eglise, pauvre elle-même, qu'ils tendent la main, ils s'adressent d'eux-mêmes au prêtre, ils savent que sa main s'ouvre toujours. Voilà l'aumône qui glorifie Dieu, car, cette aumône, l'Eglise la donne en souvenir de la crèche où l'Enfant-Dieu voulut reposer dans une absolue et divine pauvreté.

Gloire à Dieu seul ! Car Lui seul a pu trouver ces merveilleuses inventions d'amour !

AVIS PAROISSIAUX

LA FÊTE DE NOËL

Mes frères,

La fin de l'année est marquée par une solennité qui évoque les plus attendrissants souvenirs, qui réveille dans les cœurs les plus douces émotions. La fête de Noël est la fête populaire par excellence, dont tous les chrétiens saluent avec joie le retour.

C'est une coutume, partout établie, de célébrer des anniversaires, et tous les jours les feuilles publiques nous décrivent en de longues colonnes des fêtes de ce genre. Mais y a-t-il, dans l'histoire, un anniversaire aussi mémorable, aussi illustre que celui de la naissance de Jésus-Christ, de ce divin Sauveur qui nous a apporté du ciel la lumière, la vérité, la vertu, la grâce, l'Evangile, qui nous a donné sa parole, ses souffrances, son sang, sa vie, pour nous délivrer du péché et nous procurer les moyens de parvenir à l'éternel bonheur ? C'est un anniversaire dont rien n'altère le charme et le prestige.

Dans certaines fêtes de la religion, — je nommerai la Toussaint, par exemple, — la tristesse se mêle à la joie : le matin est radieux comme le ciel, le soir est triste comme les tombes. La fête de Noël ne peut susciter en nous qu'un souvenir pur, parfaitement heureux, sans regret et sans ombre. Jamais ici-bas cantique plus beau n'a retenti aux oreilles humaines. Les hommes ont chanté : Gloire au vainqueur, dont la main était pourtant tachée de sang ; gloire au génie, qui n'a pas toujours été exempt de faiblesses ; gloire à la paix, qui a été achetée au prix des plus lourds sacrifices. Mais ici, en cette fête de Noël, pas de guerre, pas d'immolation, pas de sang versé ; c'est un doux et gracieux enfant dans la crèche, et au-dessus de sa tête des anges qui chantent : « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! »

Nous voudrions célébrer dignement ce touchant anniversaire. Donc, une fois de plus, les cloches interrompant le silence de la nuit par leurs joyeuses sonneries, annonceront le retour à jamais béni de ce jour, où notre

adoré Sauveur est né à Bethléem ; une fois de plus, l'église parée de ses plus riches ornements, s'illuminera au milieu des ténèbres, et les fidèles, répondant à son appel, viendront s'agenouiller devant le divin Enfant et rediront le cantique des anges : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix aux hommes sur la terre ! » Gloire à Dieu, qui nous a aimés jusqu'à nous envoyer son Fils pour nous relever de notre déchéance ! Paix à nous, qui avons été miséricordieusement appelés à recueillir les fruits de ce grand mystère ! *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

Préparons-nous d'abord à cette fête, et la préparation que je viens vous recommander, c'est la préparation de l'âme ; car le grand bienfait des solennités religieuses est une communication plus intime des chrétiens avec Dieu. En ces jours, il est départi à ceux qui s'en rendent dignes une plus abondante effusion de grâces, de bons mouvements, de saintes inspirations ; il faut donc s'y préparer par la purification des consciences et par de ferventes prières.

Vous viendrez avec empressement à la messe de la nuit ; vous assisterez pieusement à tous les offices du jour. Ne parlons pas du froid, des inconvénients de la saison ; je me reprocherais d'avoir trop mauvaise idée de vous, si je pensais seulement que vous puissiez considérer cela comme une difficulté sérieuse, comme un obstacle insurmontable.

Dans la famille comme dans la société, toute fête se complète par un banquet. Les fêtes de la religion ont aussi leur banquet, banquet sublime, banquet divin, où les chrétiens viennent prendre leur place, pour se nourrir du pain eucharistique. Je vous convie, mes frères, à la table sainte. J'ai la confiance que beaucoup d'entre vous répondront à cette invitation et auront à cœur de continuer des traditions qui sont l'honneur de cette paroisse. J'aime à penser que vous ne refuserez pas cette pieuse démarche, à Notre-Seigneur qui la désire, à votre âme qui en recueillera les bienfaits, à votre pasteur qui vous la demande avec instance. Ainsi soit-il !

AUX ÈLÈVES D'UN PENSIONNAT

LA PRÉPARATION A NOËL : *Sacrifier l'idole favorite*

La fête de Noël approche, la Sainte Famille va se mettre en marche et dans quelques jours elle atteindra Bethléem où doit s'accomplir dans la nuit de dimanche à lundi le mystère de joie et d'amour qui tenait le monde en suspens. Qu'allez-vous faire pour vous préparer à fêter dignement le petit Jésus ? Quand un enfant naît dans une famille, que d'émotions

il éveille dans le cœur des parents et des amis ! Que d'espérances planent sur son petit berceau, et comme les félicitations, comme les cadeaux affluent vers l'heureuse mère ! Lui aussi à sa façon est un Messie longtemps attendu, longtemps appelé par des prières ardentes, qui apporte la joie au foyer qu'il vient visiter et devient immédiatement le roi de la maison dans laquelle il descend. Qu'allez-vous donc faire pour le vrai Messie ? Lui offrirez-vous de l'or ou de l'argent ? Il n'en veut point. L'enveloppez-vous douillettement dans la soie, la pourpre et l'écarlate ? Il couche sur la paille. Chantez-vous en son honneur de beaux cantiques ? Oui, sans doute, mais vous aurez beau faire, vous n'égalez pas ceux des anges. Je vous entends me répondre : « Nous lui donnerons nos cœurs, nous l'aimerons beaucoup, nous le lui dirons, nous le priions d'entrer chez nous, nous l'installerons à la place d'honneur, bien mieux que dans son étable, bien chaudement, bien à l'abri du froid, du vent et de la pluie. »

Mes enfants, vous avez raison et vous avez trouvé la bonne manière. Mais qu'est-ce que cela veut dire, lui offrir nos cœurs ? Est-ce tout simplement être ému dans la nuit de Noël, pleurer un peu devant la crèche et murmurer quelques prières animées d'une dévotion toute sensible et affectueuse ? Non : rien n'est plus facile que cela, et il suffit de n'être pas de pierre pour s'attendrir en pénétrant dans l'étable de Bethléem. Ce que je vous propose, le voici : c'est de vous mettre en chasse pour Notre-Seigneur, de tuer pour lui une belle pièce de gibier et de la disposer devant son berceau. Cela vous étonne ? Et pourtant, est-ce que cela ne se fait pas tous les jours ? J'en appelle à celles d'entre vous qui ont un père chasseur. On attend du monde à la maison, c'est un parent, c'est un vieil ami, c'est un personnage influent qu'il est important de ménager. Que fait votre père ? Huit ou quinze jours avant la visite, il prend son fusil, il bat les buissons, il explore les forêts et cherche à tuer un lièvre, un chevreuil, un faisan pour le servir à l'hôte que l'on veut recevoir de son mieux. Eh bien ! mes enfants, il vous reste huit jours. Mettez-vous en chasse et tuez ! Cherchez et visez surtout une très vilaine bête qui ravage votre champ et détruit à l'avance tout espoir de moisson : plus elle sera grosse, plus elle sera horrible, mieux cela vaudra et plus l'Enfant Jésus sera content. Cette bête, c'est votre défaut dominant. Si vous aimez mieux une autre comparaison, je vous dirai : Votre âme est un temple bâti par le bon Dieu qui doit être tout consacré à sa gloire. Explorez-le bien pendant ces huit jours, vous y découvrirez certainement une idole. Renversez-la, brisez-la, détruisez son autel, et avec ses débris, construisez votre petite crèche à Jésus.

I

Une idole ! est-ce qu'il y a encore des idoles en pays chrétien, et n'est-ce pas offenser des enfants pieuses comme vous, que de les supposer capables d'un culte autre que celui du vrai Dieu ? Ne soyez pas trop susceptibles et ne me condamnez pas avant de m'avoir entendu. Je ne vous accuse pas d'attribuer formellement la divinité à d'autres êtres qu'à Dieu. C'est bien Dieu que vous reconnaissez pour votre Créateur et votre souverain Seigneur, c'est bien lui que vous adorez dans le temple de votre âme, c'est bien à lui qu'est consacrée la grande nef et c'est bien son tabernacle qui domine le grand autel. Mais les nefs collatérales, mais les petites chapelles, mais les petits coins obscurs, mais la sacristie, le vestibule, le clocher, regardez bien ! Est-ce vraiment Dieu et les Saints qui occupent tout cela ? Est-ce bien à Dieu qu'appartiennent toutes vos pensées, toutes vos affections, toutes vos heures, toute votre activité ? Est-ce bien pour lui que fume tout votre encens et que toutes vos fleurs exhalent leurs parfums ? Est-ce à Dieu que vous offrez vos hommages, quand je vous vois ainsi distraites et rêveuses ? N'y a-t-il pas un autre nom que vos lèvres murmurent tout bas, une autre image que vous évoquez, un autre visage que vos yeux cherchent sans cesse, une autre voix que vos oreilles voudraient toujours entendre, un autre être qui vous absorbe, qui vous passionne, dont vous parlez, dont vous rêvez, dont vous êtes préoccupée du matin au soir, bien plus que de Dieu et de son paradis ? L'idole, la voilà !

C'est une affection légitime au fond, peut-être, mais excessive dans son ardeur, que vous avez laissé se développer imprudemment, en la colorant de quelque prétexte avouable ou même pieux ! L'idole, c'est cette vanité du costume, de l'esprit, de la figure, de la fortune, du rang, qui vous inspire cette recherche continuelle de la louange, et cette souffrance aiguë quand la louange ne s'adresse pas à vous. L'idole, c'est cet orgueil qui ne souffre aucune réprimande ; c'est cette colère qui se soulève et bouillonne pour un rien, ou cette gourmandise qui n'est jamais satisfaite et qui ne recule devant aucune dépense ; c'est cette paresse chérie qui se plaît si bien sur l'oreiller et qui gémit du matin au soir sur la triste nécessité du travail ; c'est le mensonge qui coule de vos lèvres, comme l'eau coule d'une fontaine inépuisable ; c'est cette antipathie sans rime ni raison qui, faisant contrepoids à une sympathie excessive dépensée ailleurs, prodigue à sa victime les paroles piquantes et les mauvais procédés. Vous dites qu'il n'y a plus d'idoles ! mais allez donc à la Bourse et dans les maisons de jeux, au théâtre, en soirée, au bal, au restaurant, à la Chambre, et vous y verrez fleurir

tous les cultes impies et corrompus de l'antiquité, et vous compterez par milliers, par millions les adorateurs du veau d'or, de Baal, de Moloch et d'Astarté !

Oui, chacun de nous a son idole favorite, c'est-à-dire un penchant qui est la source habituelle de nos péchés, une habitude mauvaise combattue mollement, quelque chose de fort et de doux qui nous tient au cœur, que nous nous abstenons de regarder à la lumière de l'Evangile, que nous caressons secrètement et qu'à tout prix nous voudrions nous dispenser de sacrifier. Or c'est justement cela que l'Enfant Jésus vous demande. Voilà l'œil qu'il faut vous arracher, voilà le bras qu'il faut couper pour lui plaire.

II

Comprenez bien, en effet, que ce que Jésus-Christ vous demande, il vous le demande au nom de Dieu, comme Dieu et pour Dieu, et si vous le refusez, vous le refusez à Dieu de qui vous tenez tout, à qui vous devez tout et hors de qui vous n'êtes rien. Ne dites pas : « Mais c'est si peu de chose ! » Prétexte faux ! Qu'importe que vous refusiez à Dieu un monde ou l'un de vos cheveux ? Si vous dérobez, si vous retenez quelque chose à Dieu, c'est qu'il n'est pas Dieu pour vous. Or sachez que le plus petit devoir, si l'on considère celui qui l'impose, est revêtu d'un caractère aussi auguste que les obligations les plus sacrées. Sachez qu'il n'y a point de petit devoir à proprement parler et qu'en refusant d'en accomplir un, c'est votre cœur que vous refusez à Dieu, et c'est le cœur de Dieu que vous blessez directement.

En gardant votre idole, non seulement vous refusez votre cœur à Dieu, mais vous le donnez à un autre. Il y a donc un objet que vous préférez à Dieu, et l'objet que nous préférons à Dieu est évidemment Dieu pour nous, et l'adoration que nous refusons à l'Etre suprême nous la transportons à cet autre objet qui reçoit dès lors notre culte, un culte injuste, impie, insolent, dont s'irrite avec raison le Dieu jaloux qui ne souffre pas de partage. Et comme ce partage lui est injurieux et quel indice de froideur ! Ne me parlez pas de vos prières, de vos communions et des prétendues bonnes œuvres que vous accumulez pour vous donner le change. Non ! non ! vous vous êtes dit : « Voici à quoi j'attache le moins de prix, ce sera la part de Dieu ; ce qui me plaît, ce qui me charme et me captive, ce sera ma part. » Et ramassant tous les sacrifices qui vous coûtaient le moins, vous avez fait, de ces rebuts entassés, un holocauste au Seigneur. Le Seigneur n'en veut point de votre holocauste. Pourquoi ? Parce que vous avez serré dans votre sein la brebis chérie que vous aviez juré en vous-même d'épargner. Parce qu'il

fallait vous dire : « Le Dieu que j'aime veut mon cœur ; mon cœur est là dans ce goût, dans cette passion, dans cette habitude ; c'est la première chose que je lui offrirai ; » et vous ne l'avez pas fait. Il fallait porter le couteau sur la brebis, et vous la caressez toujours. Non, vous n'aimez pas le bon Dieu !

Et quelle ingratitude ne serait-ce pas de persister dans ce culte de l'idole favorite, à la veille du grand anniversaire que nous célébrerons lundi ! Nous sommes coupables, Dieu ne nous doit rien et il va nous donner quelque chose. Et quoi donc, mes enfants ? Va-t-il chercher, sur les limites du néant, un objet de nul prix ? Supposition indigne. Va-t-il pour éclairer notre horizon et réjouir nos regards prendre un de ces soleils dont il a semé avec profusion les lambris de son palais ? Va-t-il détacher un de ses Séraphins pour nous visiter, partager nos misères et nous apprendre les vérités éternelles ? Non, non ! il va nous donner ce qu'il a de meilleur, il va nous sacrifier son Fils bien-aimé, celui en qui habite la plénitude de la divinité, celui en qui il se complaît de toute l'éternité. Le voici qui vient pour nous instruire, le voici qui vient souffrir pour nous, le voici qui vient mourir sous nos coups. Oseriez-vous bien lui disputer cette poussière, ce néant, ce brin d'herbe qui vous séduit et vous affole ? Loin de vous cette injurieuse pensée. Le voici, préparez la route ! *Parate viam Domini*. Jonchez-la des débris de vos idoles et qu'il entre en triomphe dans vos cœurs purifiés pour y régner sans partage et sans fin. Ainsi soit-il.

VŒUX DE BONNE ANNÉE

I

FAIRE SON DEVOIR

*Sobrie et juste et pie vivamus
in hoc seculo, expectantes beatam
spem et adventum gloriæ magni
Dei et Salvatoris Jesu Christi.*

Vivons avec sobriété, justice et piété en ce siècle, en attendant la bienheureuse espérance et la venue glorieuse de notre grand Dieu, de Jésus-Christ notre Sauveur.

(Tit., II, 13).

Mes bien chers frères,

Au premier jour de l'an, c'est une louable coutume, qui au fond est une prière et un acte de charité, de se faire des vœux : les enfants à leurs parents, les amis à leurs amis, les obligés à leurs bienfaiteurs, les inférieurs à leurs supérieurs, les concitoyens à leurs concitoyens. Il semble qu'une nouvelle existence commence ; on oublie en quelque sorte le passé qui a eu ses peines, pour rêver d'un avenir plus heureux. Un souffle familial, à la fois affectueux et dévoué, passe sur la société chrétienne.

Or, une paroisse est une famille, dans le sens le plus élevé. Les parents et les enfants, tout en demandant au Maître de l'univers de les bénir, prient pour leur pasteur. Moi qui ai le bonheur d'être votre père en Dieu, soyez persuadés que je ne vous oublie pas. Je pense tous les jours à vous, mais je saisis avec empressement l'occasion qui m'est offerte de vous exprimer publiquement l'affection dont mon cœur est rempli pour vous. Au pied des saints autels, je vous souhaite bien sincèrement tout bonheur pour le temps et pour l'éternité : l'union, la joie, le succès, la santé, la sainteté, et les moyens les plus efficaces, avec l'aide de la T. S. Vierge, des anges, des saints patrons, particulièrement ceux de cette église, pour arriver aux éternelles félicités du ciel.

Laissez-moi vous préciser ma pensée, vous indiquer et demander à Dieu pour vous un moyen infaillible pour obtenir les joies du paradis. Quel est ce moyen précieux ? C'est que vous tous qui m'entendez, vous vous déterminiez à pratiquer énergiquement et intégralement votre devoir, à être véritablement des chrétiens fidèles au devoir.

Je ne sais si je pourrais vous parler d'un sujet plus évangélique, et faire pour vous un vœu qui vous soit plus utile. Aujourd'hui, pour des causes multiples, — par exemples, la mode qui domine en maîtresse, les lectures qui débilitent, la peur de compromettre ses intérêts, — on n'entend plus la voix de la conscience, on fait ce qui plaît, on prend le caprice pour règle de vie, on ne s'inspire dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions que des circonstances qui favorisent les passions.

Je vous souhaite donc de pratiquer votre devoir.

Et pour vous déterminer à prendre cette salutaire résolution, je me propose de vous faire sentir la noblesse et le bonheur du devoir accompli, et d'autre part de vous expliquer d'une manière claire et pratique la nature de la belle chose qui s'appelle le devoir. *Grandeur et nature* du devoir, condition du bonheur du temps et de l'éternité, c'est tout l'objet de cet entretien. Et c'est ainsi qu'au renouvellement de l'année vous vous renouvellez dans l'esprit du Christ Sauveur, selon l'exhortation de l'Apôtre : *Renovamini spiritu mentis vestre*. (Eph., IV, 23).

I

Rien n'est si beau pour les parents, pour les enfants, pour les magistrats, pour les sujets, pour tous en un mot, que de faire son devoir. On ne saurait prononcer de quelqu'un un éloge plus accompli que de dire : « Il a fait son devoir ! » Aujourd'hui l'activité humaine s'applique, malheureusement et inutilement, à conquérir la vaine considération, à gravir les degrés qui conduisent aux honneurs, et sur-

tout à acquérir beaucoup d'or pour se procurer beaucoup de plaisirs. L'argent, voilà le Dieu du monde ; la vertu est regardée comme chose inutile ou du moins comme chose secondaire : *Virtus post nummos!* C'est une étrange aberration. Le devoir parfaitement rempli, voilà la vraie grandeur, voilà le vrai bonheur.

I. Certes, pour faire son devoir et tout son devoir, il faut du caractère. Il faut savoir s'affranchir du caprice, qui tantôt veut une chose, tantôt se porte vers une autre ; qui ne se détermine que par l'impression présente et non par l'obligation du moment ; qui enlève à la vie son unité, sa beauté, sa constance. Il faut du caractère, c'est-à-dire qu'il faut résister aux passions qui nous sollicitent et nous entraînent en dehors de la bonne voie. Il faut du caractère, cette auguste qualité qui marque l'âme du signe de Dieu, qui l'arme contre toutes les difficultés, qui l'aurole, à l'occasion, des splendeurs du dévouement et de l'héroïsme. Quoi de plus beau, par exemple, qu'un père et qu'une mère qui, au prix de difficultés souvent inconnues, vivent pour leurs enfants, travaillent pour eux, les éloignent du mal, les forment au bien, sculptant dans leur âme, pour ainsi dire, comme s'exprime saint Jean Chrysostome, l'image vivante de la vertu ? Et ce généreux citoyen qui dans un malheur public ne calcule pas avec le danger pour porter secours à ceux qui sont en péril ; et ce capitaine qui sur son navire s'occupe vaillamment du salut de ceux dont il a la garde avant de songer à lui-même ; et ces soldats courageux qui affrontent le fer et le feu pour défendre l'honneur du drapeau et la sécurité du pays, ne sont-ils pas grands, admirables, héroïques ? Pourquoi ? parce qu'ils accomplissent courageusement leur devoir. Et ces médecins dévoués qui soignent les malades pendant les épidémies, restant fidèlement à leur poste ; et les éducateurs de l'enfance et de la jeunesse qui sacrifient généreusement les plus belles années de leur vie pour former au bien et à la science les enfants qui leur sont confiés, ne portent-ils pas sur leur front le signe de la plus admirable noblesse, parce que, eux aussi, remplissent leur devoir ? Ils ont du caractère, et, par le fait, ils sont dignes de tous les respects.

Voici un nouvel élément qui nous fait sentir la noblesse du devoir accompli, et c'est une raison pour mon cœur de vous exhorter à y être exactement fidèles. Vous le savez, car c'est un adage bien connu, plus une chose est rare, plus elle est précieuse. On estime beaucoup les perles et les diamants, parce qu'ils sont rares. Dieu ne les a pas prodigués ; voilà pourquoi ils ont tant de valeur. Il les a cachés dans les entrailles de la terre et dans les abîmes de la mer ; aussi, quand on peut les recueillir, on les tient pour un vrai trésor. L'or, qui exerce sur presque tous les humains une

incroyable fascination, emprunte une grande partie de son prix à sa rareté. De même, dans un autre ordre d'idées, le devoir noblement accompli mérite toute notre considération. Ils sont si peu nombreux en effet ceux qui sont fidèles à toutes les exigences de la conscience et aux préceptes du Seigneur, qu'on ne peut guère faire de plus grand éloge de quelqu'un que de dire : « C'est un homme de devoir ! » La plupart des humains se laissent guider dans leur conduite par leurs intérêts et leur convoitise. Ils prennent pour guide de leurs actions, non point la voix de Dieu, mais leur avantage personnel. Ils s'inquiètent peu de conformer leur vie aux exigences des obligations que leur impose leur état. Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps et de faire un long examen pour se convaincre que la masse du genre humain n'a d'autre règle que le vil axiome : « Chacun pour soi, chacun chez soi. » Au commencement d'une année, il faut réagir contre cette aberration. Il faut élever son esprit et son cœur dans les régions sereines de l'honneur et du devoir. Il faut prendre la résolution de faire, en tout et partout, son devoir, et tout son devoir : là est la vraie noblesse, la vraie grandeur, la gloire la plus pure !

D'autre part, en agissant ainsi, et c'est un nouveau titre de noblesse, nous jouons un rôle dans l'économie de l'univers. Nous sommes les agents de la Providence qui veille sur tout, qui régit tout, qui gouverne tout, qui maintient tout dans l'ordre. C'est le Psalmiste qui nous le fait remarquer dans l'un de ses plus beaux cantiques : *Omnia serviunt tibi!* Il est beau le soleil qui se lève au moment fixé par la volonté divine pour verser sur le monde la lumière et la fécondité. Il est beau l'astre des nuits qui répand à l'heure des ténèbres sa clarté douce et tranquille. Ils sont beaux les astres qui brillent au firmament et ornent d'une manière si admirable la voûte azurée, l'océan qui nourrit la multitude des poissons et exécute ses mouvements avec une souplesse admirable, les champs qui donnent leurs moissons, les prés qui se couvrent de fleurs et de verdure, les arbres qui produisent leurs fruits savoureux, les animaux qui aident l'homme dans son labeur avec une docilité admirable. On peut le dire, tous ces êtres, tous ceux de la création font leur devoir inconsciemment : l'homme, qui est fidèle à ses obligations, le fait avec conscience, et c'est là son honneur. *Omnia serviunt tibi.* (Ps., cxviii, 91).

II. Que c'est bon de faire son devoir ! J'ajoute : que c'est bon et délicieux ! Et voilà pourquoi surtout je vous souhaite de le faire fidèlement et de grand cœur.

Quand on a fait son devoir, on est heureux. On goûte dans l'intime de son âme le plus suave bonheur. On a la joie de plaire à Dieu : *Beatus vir qui timet Dominum.* (Ps., cxi, 1).

On a la joie d'une bonne conscience que le Saint-Esprit compare à un festin perpétuel, *quasi juge convivium*. (Prov., xv, 15). On a la joie du bonheur temporel, autant qu'on peut le goûter ici-bas. On a la joie de l'espérance ferme et solide du paradis : Dieu sait tout, Dieu n'oublie rien, Dieu ne meurt pas, Dieu récompense au centuple ceux qui prennent pour règle de leur conduite la justice et la charité.

Ah ! certainement, je vous souhaite très ardemment toutes les félicités temporelles. Je vous souhaite une santé prospère, une longue vie, car la vie est la première grâce qui permet de faire fructifier les autres grâces ; je vous souhaite d'être à l'abri des terribles fléaux de la peste, de la famine et de la guerre, *a peste, fame et bello libera nos, Domine* ; je vous souhaite d'échapper aux coups de la malice humaine, la médisance, la calomnie, la persécution plus ou moins déguisée ; je vous souhaite des saisons favorables, de riches et abondantes moissons ; je souhaite aux parents de trouver dans leurs enfants respect, affection et docilité ; je souhaite aux enfants une instruction saine et solide, une éducation éclairée, forte et religieuse qui les prépare aux luttes de la vie. Mais je vous souhaite par dessus tout les biens spirituels, qui donnent à l'intelligence la lumière de la sagesse, au jugement la droiture, à la volonté la rectitude, à l'âme la sainteté, au cœur les affections nobles et consolantes, le dévouement et la générosité, toutes choses qui se résument dans un mot magique : LE DEVOIR. Oh ! oui, au pied des autels, moi qui ai reçu de Dieu le gouvernement de vos âmes, et en même temps la grande responsabilité de votre salut, je demande au Seigneur, au début de cette nouvelle année, qu'il vous fasse connaître votre devoir, qu'il vous donne la vaillance et la constance pour l'accomplir toujours, qu'il vous renouvelle tous et totalement dans cet esprit, qui est l'esprit du Sauveur. *Renovamini spiritu mentis vestræ!*

Mais en quoi consiste le devoir ? Je vais m'efforcer, avec la grâce de Dieu, de vous l'expliquer simplement.

II

I. Il consiste d'abord à renoncer généreusement à tous les désordres incompatibles avec l'esprit chrétien. L'apôtre saint Paul, dans l'Épître que l'Eglise nous fait lire en ce premier jour de l'année, en signale deux : l'impiété et les désirs du siècle, *impietatem et sæcularia desideria*.

L'impiété, c'est-à-dire l'irréligion ! Oh ! que de ravages elle fait dans la société chrétienne ! Aujourd'hui Dieu est attaqué, blasphémé, on n'en veut plus. C'est une insurrection générale contre N.-S. Jésus-Christ, contre sa vérité, contre sa morale. Satan travaille avec un

acharnement et un succès inouïs jusqu'à l'heure présente, à la diffusion de l'impiété sous toutes ses formes. Il trouve partout des adeptes forcenés. Généralement, c'est vrai, on n'use pas de moyens sanglants ; ce n'est pas le *crois ou meurs* des mahométans d'autrefois, mais on sait joindre, avec un art infernal, l'hypocrisie et la duplicité à la violence. On chasse Dieu du berceau de l'enfant, du sanctuaire de l'école, de la chambre du mourant. On persécute la religion à la manière de Julien l'Apostat. Il suffit de se montrer chrétien pour se voir fermer les portes de la fortune et de la faveur publique. Au nom de la liberté, on foule aux pieds les droits les plus sacrés de la liberté de conscience. On interdit l'enseignement à ceux qui portent un costume confessionnel. On expulse du territoire de « la douce France, » avec autant de rigueur que les pires scélérats, ceux qui veulent se réunir pour servir Dieu et travailler au bien du peuple. Ce n'est plus qu'au prix de dures privations, de pénibles souffrances que le prêtre peut exercer son saint ministère, former les enfants à la vertu, enseigner à la jeunesse les vérités qui sont la base de la civilisation, administrer les sacrements, même à ceux qui se dévouent généreusement au service de la patrie dans les situations les plus périlleuses. Jésus-Christ, le grand bienfaiteur de l'humanité, continue de nos jours sa douloureuse passion. Ses ministres, les prêtres, participent à sa défaveur et à ses souffrances. Ses disciples, les vrais fidèles, sont vilipendés, calomniés, tenus à l'écart, mis en suspicion. Il n'est pas jusqu'aux défunts qui ne soient poursuivis par la haine farouche de la secte impie. C'est un débordement féroce de furieuse malveillance, c'est un ouragan formidable de ruines qui passe sur nous ! *Insurrexerunt in me !*

Frères bien-aimés, restez fermes dans vos convictions, demeurez fortement attachés aux traditions des ancêtres, gardez fidèlement le drapeau de la foi, résistez de toutes les puissances de votre âme aux sollicitations de l'impiété : c'est le vœu que mon cœur forme pour vous, *abnegantes impietatem !*

Faire notre devoir, c'est de plus, comme nous le dit l'Apôtre, nous éloigner des désirs du siècle. Jamais exhortation n'a été plus opportune. A l'heure actuelle nous sommes revenus au temps des Romains dégénérés qui vivaient dans l'oisiveté et ne soupiraient, d'après leurs historiens, qu'après les jeux et les plaisirs, *panem et circenses*. On peut bien le dire : aujourd'hui notre société est paganisée. Elle ne sait plus envisager les réalités surnaturelles ; elle est absorbée, et toute hypnotisée, par les choses temporelles. Au lieu de l'idéal qui élève et ennoblit, c'est le terre-à-terre qui déprime et abaisse. On perd le sens chrétien. On dit : « Bienheureux ceux qui sont riches, » on s'ef-

force d'acquérir des trésors ; et l'on oublie la parole du Sauveur : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté. » Aujourd'hui on poursuit avec un zèle acharné la gloire et les honneurs ; et l'on perd de vue la maxime de Notre-Seigneur : « Celui qui s'abaissera sera élevé, et celui qui s'élèvera sera abaissé. » Aujourd'hui on ne rêve que la distraction et les plaisirs, on cherche à s'affranchir de tout ce qui gêne, on n'hésite pas pour un moment de plaisir à sacrifier les intérêts surnaturels ; on a horreur de la peine, de la contradiction, de la tribulation sous quelque forme qu'elle se présente, tandis que Jésus-Christ a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, bienheureux ceux dont on parle mal à cause de moi, bienheureux ceux qui sont persécutés et calomniés, parce que leur récompense sera grande dans les cieux. » Eloignons-nous généreusement des désirs du siècle que le Sauveur a stigmatisés. Désirons les biens de l'âme et les récompenses éternelles. Au premier jour de l'année, c'est la plus belle résolution que nous puissions prendre ; c'est le conseil le plus nécessaire qu'il me soit possible de vous adresser, et le vœu le plus salutaire que je puisse faire ; c'est le désir de mon cœur que vous compreniez cette exhortation et que vous la pratiquiez, *abnegantes impietatem et sæcularia desideria* !

II. Ce que je viens d'exposer, c'est, s'il est permis de parler ainsi, le côté négatif du sujet pratique qui nous occupe. Pour être complet, il faut joindre à l'abstention l'action. D'après saint Paul, pour faire parfaitement son devoir, il faut vivre avec sobriété, avec justice et avec piété, *sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo*.

Avec sobriété d'abord. Ce mot ne signifie pas seulement la tempérance dans le boire et le manger. Il comprend tous les devoirs que nous avons à remplir à l'égard de nous-mêmes. Respectons-nous par une vie sainte, immaculée, qui ait horreur du péché d'impureté. Soyons chastes en pensées, en désirs, en paroles et en actions. Rappelons-nous que Notre-Seigneur a dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Souvenons-nous que celui qui sait garder son âme et son corps dans la sainteté, jouira de l'amitié de Dieu. N'oublions pas que nous sommes les temples du Saint-Esprit et les membres mystiques du Sauveur Jésus. Arrière la corruption de l'esprit, du cœur et des sens ! Elle déprime, elle déshonore, elle éloigne la compagnie des anges. Elle met en fuite les nobles sentiments, elle défigure la dignité humaine, elle dégrade l'intelligence, elle étouffe le dévouement, la générosité, l'amabilité. Elle ouvre la porte à tous les vices et à tous les désordres. Elle est incompatible avec le vrai bonheur, et elle recrute en nombre incalculable les malheureuses victimes de l'enfer. *Sobrie vivamus !*

Faire son devoir, c'est d'autre part remplir toutes ses obligations à l'égard de ses semblables. En premier lieu, c'est pratiquer la justice stricte qui exige qu'on rende à chacun ce qui lui est dû ; c'est ne faire tort volontairement à personne ; ne s'approprier en aucune manière le bien d'autrui ; et, si l'on a commis ce méfait, réparer intégralement le dommage causé. Mais ce mot de l'Apôtre a un sens plus large. Nous devons témoigner à notre prochain le support, la bienveillance et l'affection. Il faut exercer envers tous, selon les circonstances et les besoins, et dans un but surnaturel, les œuvres de miséricorde tant corporelles que spirituelles : visiter les malades, faire l'aumône, ne pas refuser un bon conseil, avoir le courage de faire la correction fraternelle, instruire les ignorants, consoler ceux qui sont dans la peine, mais surtout prier les uns pour les autres : pour nos parents, nos amis, nos supérieurs, les pécheurs, les malades, les âmes qui sont en purgatoire, la France et l'Eglise. Oh ! je demande à Dieu que, sur ce point, vous fassiez votre devoir. Quels mérites magnifiques vous acquérerez pour le temps et pour l'éternité ! *Juste vivamus !*

La dernière recommandation que nous fait l'apôtre saint Paul, dans son langage si bref et si suggestif, c'est de vivre pieusement, *pie vivamus !* Qu'est-ce à dire ? sinon de remplir toutes nos obligations envers Dieu. L'Esprit-Saint, dans l'Ancien Testament, nous donne le même conseil : « Craignons Dieu, nous dit-il, et observons ses commandements ; c'est là tout l'homme. » Ce qui revient à dire : Servons Dieu ! Servir Dieu, c'est faire sa volonté en tout et partout, dans la vie privée et dans la vie publique. Servir Dieu, c'est le prier toujours, c'est-à-dire tous les jours, plus ou moins longtemps, selon nos occupations, au commencement de la journée pour qu'il la bénisse, le soir pour qu'il veille sur nous pendant la nuit. Servir Dieu, c'est tenir notre âme, avec son aide, constamment dans la grâce sanctifiante, dans l'exemption du péché mortel, dans l'application à lui plaire par nos pensées, nos désirs, nos paroles et nos actions. Servir Dieu, c'est observer fidèlement le saint jour du dimanche, nous abstenir de toute œuvre servile, assister dévotement au saint sacrifice de la messe, à la prédication de la parole de Dieu, et même, si nous le pouvons, venir au sacrifice du soir, au chant des Vêpres. Servir Dieu, c'est être fidèle à la confession annuelle, à la communion pascale, et même, si nous voulons promouvoir efficacement nos intérêts spirituels, nous approcher le plus souvent possible du tribunal de la pénitence qui est le tribunal de grâce, et de la Table sainte où nous recevons toute grâce et toute bénédiction. C'est là le véritable christianisme. C'est là pour vous le vœu de mon cœur. *Pie vivamus !*

**

I

Frères bien-aimés, je vais déposer les souhaits de mon cœur pour vous sur l'autel, pour que Notre-Seigneur les réalise par le saint sacrifice, et fasse de cette année une année meilleure, à tous les points de vue, que les années précédentes. Qu'elle soit bonne pour les vivants et pour nos chers trépassés ! Qu'elle soit bonne spécialement pour vous ! Oh ! oui, qu'il vous renouvelle dans l'intime de votre âme ! Qu'il vous bénisse pour le temps et pour l'éternité ! Qu'il fasse de vous des chrétiens vaillants et attachés à leur devoir ! Qu'il vous inspire et vous donne la grâce de chercher d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera accordé par surcroît ! Qu'il répande avec abondance dans vos âmes les biens précieux de la force, du courage et de la constance, afin que, comme le disait le grand Apôtre, vous viviez dans la sainteté, dans la justice et dans la piété, *sobrie et juste et pie vivamus !* Ainsi vous pourrez attendre avec sécurité la promesse formelle de l'Esprit-Saint : la bienheureuse espérance, *beatam spem*, la venue pleine de bonté de notre grand Dieu, de notre Sauveur Jésus-Christ, *adventum gloriæ magni Dei et salvatoris Jesu Christi*. Ainsi vous serez heureux sur la terre par l'accomplissement de votre devoir, et vous vous préparerez les joies certaines et éternelles du Paradis. Ainsi soit-il !

II

L'AMOUR DE LA VÉRITÉ

Voici une année nouvelle qui nous retrouve avec nos mêmes besoins et nos mêmes faiblesses. Pouvons-nous dire que les jours de celle qui vient de finir ont été des jours pleins, *dies pleni*, comme ceux des élus ? Ils ont été pleins d'illusions, de découragements et de fautes, mais ont-ils été pleins de bonnes œuvres ? N'est-il pas des heures nombreuses que nous devons repasser dans l'amertume de notre âme, parce qu'elles semblent ne nous avoir été accordées que pour offenser Dieu ?

Faisons un examen consciencieux de toutes ces heures d'infidélité, demandons humblement pardon à Dieu d'avoir manqué à nos devoirs de chrétiens, et il oubliera nos fautes. Ainsi nous commencerons l'année avec une conscience rassurée et pardonnée.

Maintenant que le passé n'est plus, permettez-moi de former pour l'avenir un souhait, un seul : c'est que vous aimiez la vérité, que vous la recherchiez ou qu'au moins vous l'entendiez sans impatience. Car *il est pénible de la dire*, et cependant *c'est notre devoir* de vous instruire, de vous conseiller et de vous reprendre.

« C'est la vérité qui vous délivrera quand vous l'aurez connue » (Jean, VIII, 32), a dit le Sauveur, et cependant volontiers la vérité nous blesse, nous offense. La volonté se cabre quand on lui rappelle avec énergie ses obligations, l'esprit quand on le convainc de ses erreurs. On devient susceptible, on récrimine, on accuse les intentions, parfois on se venge.

De tout temps la vérité a été difficile à dire et pénible à entendre. Notre orgueil en est humilié, et nous sommes rarement assez grands pour reconnaître que ceux qui nous reprennent ont raison. Mais, je vous en prie, ne les accusez pas. De ce que la vérité est exposée avec force, il ne s'ensuit pas qu'elle soit inspirée par la haine ou par la prévention. Voici deux hommes : un ami sévère qui vous conseille sagement, qui n'hésite pas à vous faire de justes remontrances ; et un flatteur qui vit à vos dépens, qui n'ose vous avertir de peur de vous déplaire, sans se soucier que votre réputation soit atteinte ou que votre maison se ruine ; lequel préférez-vous ?

Quel est celui que vous aimez le mieux, ou celui qui vous signale vos défauts et vos torts, vous dit ce qu'on vous reproche, vous montre par où s'écoule votre fortune, ou celui qui, pour vous être agréable, vous multiplie basement des éloges qu'il ne pense pas ? N'est-ce pas le premier que vous choisirez ?

Une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver, voyez-vous, c'est d'être en désaccord profond avec une personne qu'on aime beaucoup. J'ai pour vous une affection que vous connaissez dès longtemps, et pourtant vous empêchez nos cœurs d'être parfaitement unis, vous mettez une barrière entre nous ! Je voudrais pouvoir vous approuver toujours, mais je ne le puis. Vous n'écoutez pas l'Eglise, vous manquez à la messe le dimanche sans motif, vous entreprenez aussi sur la loi de Dieu, vous pensez mal, vous jugez fausement et sans connaissance de cause, votre conduite n'est pas irréprochable, vous n'êtes pas juste et, avec cela, vous vous confinez dans un entêtement aussi obstiné que peu raisonnable. Je ne puis cependant pas vous admirer, ni même passer sous silence ces écarts ou ces fautes qui compromettent le salut de votre âme !

Ah ! combattre un ennemi, le convaincre de contradiction et d'absurdité, lui démontrer qu'il reste sciemment dans l'erreur et qu'il agit méchamment, je comprends ces luttes ; on peut même y trouver une sorte de jouissance ; bien qu'on ne doive jamais oublier que c'est la doctrine qu'il faut attaquer et non la personne à qui Dieu a donné une âme, parce que cette âme, Dieu l'aime, veut la sauver et la poursuit de ses grâces de miséricorde.

Mais se voir réduit à combattre un ami qu'on aime, qu'on estime, qui est doué de

précieuses qualités d'esprit et de cœur, quelle tristesse et parfois quelle angoisse! S'aimer et ne pouvoir s'approuver, avoir unité d'affection mais diversité d'idées, et non pas sur des opinions libres ou secondaires, mais sur les grandes questions de religion, d'ordre social, Dieu, la famille, la liberté, la morale; quelles intimes souffrances et quel malaise profond! Etre aujourd'hui étroitement liés, compter absolument sur un dévouement réciproque; et demain se trouver en lutte constante et acharnée, dans des camps ennemis, subir l'atroce guerre civile des esprits; aujourd'hui égaux et jouissant des mêmes droits, demain être, l'un opprimé, l'autre oppresseur, et trouver cela naturel; n'avoir qu'un but et le poursuivre avec obstination: le triomphe de son propre système, de ses propres idées, qui amènera nécessairement la défaite de nos meilleurs amis qui ne les partagent point!

Telle est pourtant la situation qui nous est faite, quand, fidèles à la mission que Dieu nous a confiée et que d'ailleurs les hommes nous reconnaissent, nous affirmons les droits de la vérité éternelle, nous vengeons la foi et nous reprenons les mœurs. Qu'il est pénible de réprimander, de blâmer ceux qu'on aime!

II

Et pourtant, il faut dire la vérité, — quand il serait si facile et beaucoup plus doux de se taire! Le plus simple bon sens ne nous apprend-il point qu'on ne se fait pas des ennemis à plaisir, et votre cœur ne vous dit-il pas que la franchise révèle toujours un grand fond d'affection? Et puis c'est notre devoir.

Notre grand devoir c'est d'affirmer les droits de Dieu sur l'homme. Quand on vous parle du « peuple souverain, » on vous trompe. Je ne méconnais point les droits ni la dignité du peuple, mais la vérité c'est que le seul souverain c'est Dieu et non le peuple.

C'est de Dieu que vous avez reçu, chefs de famille, l'autorité sur vos enfants et c'est lui qui leur ordonne de vous être soumis. Lors donc que l'on commande à l'enfant d'obéir à son père, sans lui enseigner avant tout la crainte et l'amour de Dieu, on fausse son éducation, car on lui apprend en somme à n'obéir qu'à la force.

Et lorsque des lois impies veulent enlever au père de famille la liberté d'élever chrétiennement ses enfants, notre devoir est de signaler cet abus légal, cette oppression, cette violence faite à vos droits. Pourquoi en effet demandez-vous pour vos enfants l'appui de la foi religieuse, si ce n'est parce que vous ne voulez pas qu'ils ressemblent à tant d'autres qui ont perdu, en appliquant d'autres doctrines, leur dignité, leur avenir, leur santé, leur intelligence même et surtout leur âme?

Telles sont les vérités fondamentales que

nous devons proclamer. A la base de la famille et de la société nous plaçons Dieu et la liberté religieuse, Jésus-Christ et l'Evangile. Seules sont solides ces sociétés et ces familles-là.

Nous vous recommandons encore de veiller sur vous-mêmes, de donner l'exemple, de ne pas admettre pour vos enfants les mauvaises compagnies et les mauvais livres. Et il arrive parfois qu'on nous sait mauvais gré de nos conseils. Ce sont pourtant vos intérêts que nous défendons, c'est votre cause que nous prenons en main, celle de l'avenir, de la joie et de l'honneur de vos familles.

Et nous le faisons par devoir.

Laissez-moi espérer que vous aimerez la vérité, que vous ne redouterez pas de l'entendre, que vous nous serez même reconnaissants de vous la dire, assurés que vous êtes que c'est aussi l'affection qui dicte notre conduite.

La vérité, c'est une grâce, recevez-la dans vos âmes. Je vous le demande, quel intérêt avons-nous à vous déplaire? Aujourd'hui que nous sommes tant menacés, que dans la situation que nous ont faite les événements, nous sommes, on peut dire, comme l'oiseau sur la branche, notre intérêt serait plutôt de vous flatter et de nous faire des amis par une adroite tolérance, en sachant fermer les yeux. Mais ce seraient de lâches complaisances, dont Dieu nous punirait et qui répugnent à notre caractère.

Notre conscience nous ordonne d'attaquer les erreurs courantes, de relever les préjugés, d'éclairer les esprits sincères, de flageller sans pitié les doctrines de mal et de procurer les bonnes mœurs par la raison, par la foi, par la prière. Tel est le programme dont nous ne nous départirons jamais. Nous n'avons pas d'autre politique que celle qui consiste à ramener les âmes à Dieu, et le plus grand service que nous puissions vous rendre, c'est de vous signaler sans cesse les doctrines qui empoisonnent les esprits et qui gâtent les cœurs.

Vous aimerez donc passionnément la vérité libératrice, c'est le plus cher de mes vœux, et c'est la première résolution que je voudrais aujourd'hui vous graver dans l'âme. Aimons-nous tous en Jésus-Christ, bannissons les haines et les divisions, fruit de l'égoïsme. Rappelons-nous cette parole testamentaire du Sauveur: « Ce que je vous recommande, c'est que vous vous aimiez entre vous. *Hæc mando vobis.* » (Jean, xv, 17). Le monde ne fait de cette terre qu'un vaste champ de bataille, mais nous ne sommes pas du monde, nous, disciples d'un Dieu qui s'est fait homme pour l'amour de nous.

A cette bonne pensée et à cette bonne parole, joignons tous aujourd'hui une bonne action. Ce jour de fête n'est pas également joyeux pour tous. Pensez à ceux qui souffrent et pour qui la vie n'a pas été clémente. Vous que Dieu a favorisés d'une plus grande aisance ou d'une meilleure fortune, faites-les participer à votre

joie, à votre abondance. Alors, vous vous mettez à table le cœur plus satisfait, car Dieu sera content de vous. La première prière du pauvre aujourd'hui est une bénédiction pour celui qui en est l'objet. Grâce à vous, il commencera l'année en remerciant la Providence au lieu de l'accuser. Loin de s'agrir, son cœur sera pénétré d'espérance et de gratitude : ce sera votre œuvre et Dieu s'en souviendra.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL.

XX

L'ÉPÎTRE AUX GALATES. — LA PARTIE
DOGMATIQUE

Ce n'est pas la loi qui justifie, mais la foi dans le Christ. Telle est la thèse de Paul. De deux choses l'une : ou bien c'est le Christ qui nous sauve, ou bien c'est la loi. Si c'est le Christ, la loi est nulle ; si c'est la loi, le Christ est donc mort pour rien. Les deux termes s'excluent. Il entreprend de montrer que c'est le Christ seul qui nous sauve. Il le prouvera par leur propre *expérience*, par la *doctrine expresse de l'Écriture* et par le *sens typique* d'un fait important de l'Ancien Testament.

I

La première preuve leur est personnelle :

¹O Galates insensés, qui donc vous a fascinés pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité¹, vous aux yeux de qui j'ai fait voir Jésus-Christ, vous à qui je l'ai dépeint crucifié ! ²Je ne vous poserai qu'une seule question : Est-ce par les œuvres de la loi ou par la prédication de la foi que vous avez reçu l'Esprit-Saint ?

³Etes-vous donc si insensés de commencer par l'esprit et de finir par la chair ? ⁴Quoi ! vous auriez souffert tant d'épreuves inutilement ! Non, je ne veux pas croire que ce soit inutilement.

⁵Dites-moi : celui qui vous a donné l'Esprit-Saint, celui qui a opéré des miracles parmi vous, les a-t-il faits par les œuvres de la loi ou par la foi ? (Gal., III).

Cet argument emprunte sa valeur aux circonstances qui accompagnaient le baptême et la descente souvent visible de l'Esprit-Saint sur les nouveaux chrétiens. Alors l'Esprit apparaissait par des effets merveilleux, chaque néophyte recevait son charisme particulier : l'un recevait le don de prophétie, un autre le don des langues, celui-ci opérait des miracles, des guérisons, celui-là interprétait les Écritures ou possédait le discernement des esprits. Ce spectacle provoquait l'enthousiasme avec une explosion d'admiration ou de reconnais-

sance. Ces prodiges étaient d'ailleurs nécessaires pour affermir les jeunes communautés chrétiennes. Les Galates en avaient été témoins chez eux, les miracles y avaient même été plus éclatants qu'ailleurs. Qui les avait produits, ces miracles ? Les œuvres de la loi ou la foi au Christ ?

Quelle folie est la leur ! Quelle séduction puissante et extra-humaine il a fallu pour les rendre rebelles à cette vérité qu'ils ont aimée, dont ils ont vu la preuve attestée par tant de prodiges ! Avoir commencé par l'Esprit et terminer par le péché ! Avoir été *spirituels* et devenir *charnels* ! Quelle aberration et quelle fin ! Eux qui ont souffert avec tant de courage les persécutions, les méchancetés, les épreuves de tout genre, ils auront perdu tous ces mérites !

II

L'Écriture d'ailleurs est formelle. Que prétendent-ils ? Ils disent : Les bénédictions messianiques ont été promises à Abraham seul et à sa postérité. Pour avoir part à ces bénédictions, il faut donc appartenir à sa race, il faut donc porter la circoncision, le signe de sa race, le signe de l'alliance conclue entre Dieu et Abraham. Le chrétien, pour jouir de ces bénédictions, doit par conséquent porter la marque de la race d'Abraham et observer la loi.

Voilà ce qu'ils disent.

1. Mais c'est la foi qui fait les enfants d'Abraham !

⁶Rappelez-vous qu'il a été écrit : « Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice. »

⁷Sachez donc que ceux qui ont la foi sont fils d'Abraham. ⁸Et l'Écriture, prévoyant que Dieu justifierait les Gentils par la foi, avait dit auparavant à Abraham : « Toutes les nations seront bénies en toi. »

⁹Ceux qui ont la foi seront donc bénis avec l'homme de foi que fut Abraham.

Il n'y a pas seulement la descendance charnelle, mais la descendance spirituelle d'Abraham. Le Sauveur parlant de Zachée, qui était païen, mais qui venait de se convertir généreusement, a dit : « Celui-ci aussi est un fils d'Abraham. » (Luc, xix, 9). Il l'était par la foi et par les œuvres de la foi. Abraham a été justifié par la foi, personne ne peut être justifié par une autre voie. L'Écriture annonçant d'avance que tous les Gentils seront bénis dans le Père des croyants, prouve à l'évidence qu'ils seront justifiés comme lui, par la foi, et non par les œuvres de la loi. Les croyants, qu'ils soient Juifs ou Gentils, sont donc la vraie postérité d'Abraham. La promesse faite au patriarche implique la foi ; ne seront justifiés que ceux qui auront cru comme lui.

2. Cependant une objection se présentait naturellement : Les promesses ont été faites à Abraham, promesses par lesquelles les Gentils seront bénis en lui, mais la Loi, qui leur est postérieure, ne les a-t-elle pas modifiées ? La

¹ « Pour vous rendre rebelles à la vérité » ne se trouve pas dans le *Sinaiticus* et autres.

Loi a pu restreindre les Promesses en leur imposant ses œuvres.

L'Apôtre va montrer que la Loi est en effet distincte de la Promesse. Elle ne l'a pas restreinte, puisqu'elle n'a eu pour but que l'accomplissement de la Promesse ; mais n'étant pas faite pour durer, ayant pour mission de préparer le Christ, elle est essentiellement transitoire et elle a dû s'envelopper de prescriptions qui sont impossibles à observer, car elle ne donne pas la force de les accomplir. Ces prescriptions toutefois étaient nécessaires pour garder au cœur du peuple juif les traditions messianiques ; elles ressemblaient à une longue route à travers des pays accidentés, bordée de haies épineuses afin qu'on ne puisse s'égarer. Il fallait ces précautions pour atteindre le terme.

¹⁰ Tous ceux qui s'appuient sur les œuvres de la Loi sont sous la malédiction. Car il est écrit : « Maudit celui qui n'est pas fidèle à tout ce qui est dans le livre de la Loi, et qui ne l'accomplit pas. » ¹¹ Il est manifeste en effet que personne n'est justifié devant Dieu par le moyen de la Loi puisqu'il est écrit : « Le juste vivra de la foi. »

¹² La Loi ne procède pas de la foi, mais de ce principe : « Celui qui observera ses prescriptions vivra en elle. »

¹³ Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi en se faisant lui-même malédiction pour nous, car il est écrit : « Maudit celui qui est suspendu au bois ! »

¹⁴ Dieu l'a voulu ainsi afin que la bénédiction d'Abraham passât aux Gentils dans le Christ Jésus, et que nous recevions, par la foi, la promesse de l'Esprit-Saint.

Seuls ceux qui ont la foi auront part à la bénédiction d'Abraham. Ceux qui cherchent leur justice dans les œuvres de la Loi tombent sous la malédiction appelée par le Deutéronome sur tous ceux qui sont infidèles aux prescriptions légales. Or ces prescriptions sont un fardeau intolérable, puisque la Loi ne donne point la force de le porter.

La Loi par elle-même n'a aucun rapport avec la foi. Elle prescrit des œuvres et promet les récompenses divines, elle ne donne pas la grâce. Aussi l'Écriture déclare-t-elle que le juste vit, non pas de la Loi, mais de la foi. Elle ne demande qu'à être observée, mais n'exige pas la foi. Par elle nous sommes tellement sous la malédiction que pour nous racheter il a fallu que le Christ se fit le grand Maudit, sur la croix. Là il a substitué à la Loi qui maudit, l'Évangile qui bénit et fait passer la bénédiction d'Abraham à tous, Juifs et Gentils. Alors par la foi nous pouvons obtenir l'Esprit-Saint et toutes les faveurs promises.

La Loi n'a pas pu annuler ou changer la Promesse :

« à ta postérité » parce qu'il n'y en a qu'une qui est le Christ.

¹⁷ Or voici ce que je dis ; Un testament fait par Dieu, ratifié par serment, ne peut être abrogé par une loi qui a été faite quatre cent trente ans plus tard.

¹⁸ Si en effet l'héritage venait de la loi, il ne viendrait pas de la Promesse. Or Dieu l'a donné à Abraham par la Promesse.

Le pacte a été conclu avec Abraham, la Loi ne pouvait le détruire ni le modifier. Si l'on professe tant de respect pour les contrats humains, quelle sera la valeur d'une promesse divine solennellement promulguée !

Dieu s'est engagé par un contrat non seulement à assurer à la descendance d'Abraham la jouissance et les douceurs de la Terre Promise, mais à la combler de richesses spirituelles dont le lait et le miel n'étaient que la figure. Cette descendance c'est le Christ, ainsi que l'Esprit-Saint l'a déclaré en se servant du singulier collectif, le Christ personne morale, corps mystique, dont Jésus est la tête et dont nous sommes les membres. Nous goûtons en lui les fruits de la promesse, car nous sommes unis à lui par la foi, nous participons à sa vie surnaturelle et divine.

Cette promesse, la Loi n'a pu l'annuler, car elle ne dépend en rien de la Loi. La justification ne saurait être en même temps due et gratuite. Elle est gratuite puisqu'elle est l'effet de la Promesse. Or si elle était, même en partie, le fruit de la Loi, elle serait due. Ce ne serait donc plus l'héritage promis gratuitement à Abraham et à sa descendance.

3. Alors à quoi bon la Loi ? se demanderont les Juifs. Pourquoi Dieu l'a-t-il établie avec des sanctions si terribles ? Il n'a pu agir à la légère. Elle doit donc avoir eu son utilité réelle. Elle était nécessaire, pourquoi ne l'est-elle plus ?

Elle n'est point une source de salut, répond l'Apôtre, mais elle a été d'une utilité considérable. Elle a été le pédagogue qui nous a menés comme des enfants au Christ afin que nous fussions justifiés par la foi.

¹⁹ Alors pourquoi la Loi ? Elle a été surajoutée à cause des transgressions, jusqu'à ce que vint pour l'homme la Postérité promise. Elle a été promulguée par les Anges, à l'aide d'un médiateur, Moïse. ²⁰ Mais le médiateur suppose deux personnalités, or ici Dieu s'engageait seul.

²¹ La Loi serait-elle donc en opposition avec les promesses de Dieu ? Nullement. Si la Loi donnée avait été capable de conférer la vie, la justice viendrait vraiment de la Loi. ²² Mais le résultat de la Loi écrite a été d'enfermer tout le genre humain dans la prison du péché, afin que par la foi en Jésus-Christ la Promesse fût réalisée dans les croyants. ²³ Avant que vint la foi nous étions enfermés sous la garde de la Loi, en vue de la foi qui devait être révélée.

²⁴ La Loi a été le pédagogue qui nous a conduits au Christ, afin que nous trouvions la justice par la foi. ²⁵ Mais du moment que la foi est venue, nous ne sommes plus sous la puissance du pédagogue. ²⁶ Tous en effet vous êtes les enfants de Dieu par la foi au Christ Jésus. ²⁷ Vous tous

¹⁵ Frères, — je fais ici un raisonnement humain. — quand un testament est bien fait, nul ne peut l'annuler ou y ajouter d'autres clauses. ¹⁶ Or des promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité. Remarquez que Dieu n'a pas dit : « à tes postérités, » comme s'il y en avait plusieurs, mais

qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ.

²⁸ Il n'y a donc plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni homme libre, ni homme ni femme. Vous êtes tous un dans le Christ Jésus. ²⁹ Si vous êtes du Christ, vous êtes donc de la race d'Abraham, vous êtes ses héritiers suivant la Promesse.

La Loi avait pour but d'éloigner le peuple de Dieu du mal, surtout de l'idolâtrie. Elle n'est venue que longtemps après la Promesse, et pour un temps, au moment nécessaire. La nature humaine avec ses mauvais penchants s'est révoltée contre elle, et le résultat de la Loi a consisté dans les multiples transgressions. Mais elle était bonne, elle édictait les conditions d'une alliance entre Dieu et son peuple. Le médiateur ne fit que la transmettre. Dans sa bonté Dieu se liait seul. Quoi qu'elle ait augmenté le nombre des prévarications, elle n'était pas opposée à la Promesse. Elle y eût été opposée si elle eût procuré la grâce, elle eût alors remplacé et abrogé la Promesse. Mais non, elle nous a montré tous les hommes courbés sous le joug du péché, et que l'humble foi au Rédempteur était nécessaire pour les délivrer et pour leur faire obtenir l'héritage promis. Dans leur prison elle les a fait soupirer après le libérateur.

Elle a été, de plus, non le précepteur qui instruit, mais le pédagogue qui reprend et qui nous a menés au Christ, le divin précepteur de justice et de charité.

Désormais le pédagogue n'a plus d'autorité sur nous. Galates, vous êtes libres ! Vous n'êtes plus des élèves qu'on mène à la férule, mais des enfants de Jésus-Christ. Baptisés dans le Christ, vous êtes tous de la race d'Abraham, tous membres du Christ, tous frères, tous héritiers.

4. Les païens convertis saisissaient bien cette doctrine, eux qui sortaient du péché ; mais comment la faire comprendre aux Juifs qui, dès avant leur baptême, se regardaient comme des enfants de Dieu ? L'Apôtre se sert de cette comparaison :

¹ Je vous le dis : Tant que l'héritier est enfant, il ne diffère en rien de l'esclave, bien qu'il soit le maître de l'héritage, ² mais il demeure sous des tuteurs et des administrateurs jusqu'au temps fixé par le père. ³ Nous de même, quand nous étions enfants, nous étions esclaves des éléments du monde, — des rites de la Loi.

⁴ Mais dès que vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, ⁵ pour racheter ceux qui étaient sous la loi et nous faire jouir des privilèges de fils d'adoption. ⁶ Or, — premier privilège, — puisque vous êtes des fils, Dieu a envoyé en vos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : « Abba, » c'est-à-dire « Père. »

⁷ Vous n'êtes donc plus esclaves, mais fils. Si vous êtes fils, vous êtes aussi héritiers par la grâce de Dieu. (Gal., IV).

Le peuple juif a ressemblé à ce fils de famille en bas âge. Par sa naissance celui-ci est, en droit, maître de tout, mais il ne peut dispo-

ser de rien. Il demeure sous la tutelle des gens de la maison, même des subalternes, jusqu'à l'époque déterminée par le bon plaisir de son père. Jusque-là il ne diffère en rien du serviteur. Ainsi le peuple d'Israël a eu sa longue minorité pendant laquelle il a subi la tutelle de la Loi. Sans doute Dieu l'aime, comme le père aime son fils ; mais en attendant qu'il l'adopte, il le soumet aux prescriptions et aux pratiques extérieures de la Loi. Le peuple obéissait par crainte du châtiment. Mais vint l'heure déterminée par le Très-Haut, où devait finir la tutelle. Le fils de Dieu descend du ciel, il naît du sein virginal d'une femme, Marie, sans autre père que Dieu, il naît sous la Loi et met l'héritier en possession de l'héritage paternel. C'est parce que vous êtes devenus les enfants de Dieu que l'Esprit-Saint envoyé par Dieu vous fait dire : « Mon Père ! » parce que vous êtes acceptés comme fils de Dieu.

III

Cette doctrine savante, difficile à suivre, les Galates la comprenaient sans doute mieux que nous, parce que c'était le résumé substantiel des vérités que leur avait enseignées saint Paul. Cependant l'Apôtre suspend un instant son aride raisonnement pour parler un langage plus accessible à tous, le langage du cœur.

Il leur fait honte de leur inconstance, il les supplie de l'aimer comme ils l'aimaient autrefois et de se défier des faux Apôtres.

⁸ Autrefois, quand vous ignoriez Dieu, vous étiez asservis à ceux qui par nature ne sont pas dieux ; ⁹ mais maintenant que vous connaissez Dieu, ou plutôt que Dieu vous connaît, comment retournerez-vous à ces infirmes et pauvres éléments, aux rites mosaïques, auxquels de nouveau vous tenez à vous asservir ?

¹⁰ Vous observez les jours, les mois, les saisons et les années¹. ¹¹ Je crains vraiment d'avoir travaillé pour vous en pure perte.

¹² Soyez comme moi, frères, je vous en supplie, car moi aussi j'ai été comme vous. Vous ne m'avez offensé en rien. ¹³ Vous vous rappelez quelle était l'infirmité de ma chair, quand je vous évangélisais pour la première fois, et quelle épreuve furent pour vous mes souffrances physiques. ¹⁴ Loin de me mépriser et de me rejeter avec dégoût, vous m'avez reçu comme un Ange de Dieu, comme le Christ Jésus lui-même. ¹⁵ Où est votre bonheur intime d'alors ? Je vous rends ce témoignage que s'il eût été possible, vous vous fussiez arraché les yeux pour me les donner.

¹⁶ Serais-je donc devenu votre ennemi parce que je vous ai dit la vérité ?

¹⁷ Des hommes jaloux de votre affection s'attachent à vous, mais ce n'est pas pour le bien. Ils veulent vous détacher de nous pour que vous vous attachiez à eux. ¹⁸ Mais ce qui est bon, c'est de

¹ Ils observent les *jours*, c'est-à-dire le sabbat de chaque semaine ; les *mois*, ou la célébration de chaque nouvelle lune ; les *saisons*, les grandes fêtes de Pâques, de la Pentecôte, des Tabernacles, des Expiations, de la Dédicace, des Purim, qui se solennisent suivant les saisons ; les *années*, ou l'année sabbatique tous les sept ans, l'année jubilaire tous les cinquante ans, toute la liturgie juive.

vous attacher toujours au bien, et non pas seulement quand je suis présent parmi vous.

¹⁹ O mes petits enfants que j'enfante de nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! Que je voudrais être au milieu de vous, pour vous parler le langage qui vous convient car je suis grandement inquiet à votre sujet !

Comment retournent-ils en leur ancien état ? Paul a été comme eux, mais il a rejeté le fardeau de la Loi mosaïque, infirme et stérile. Juif, il s'est fait Gentil. Qu'ils l'imitent. Ils l'avaient si bien reçu, malgré la mystérieuse maladie qui fut une cruelle épreuve et pour lui et pour eux ! Ils l'entouraient de soins si affectueux ! Quels beaux temps alors ! Maintenant ils lui en veulent parce qu'il leur a prêché la vérité et de faux docteurs soufflent la discorde afin de les séparer de lui et de les conquérir pour eux. Ah ! s'il était là ! Mais il faut qu'ils s'attachent au bien comme s'il était là ! Comme il souffre de ne pas les revoir ! Il souffre comme d'un enfantement nouveau ! Quels accents il trouverait dans son cœur pour les ramener à Jésus-Christ, s'il était près d'eux !

De là il passe brusquement à un nouvel argument tiré d'un fait typique de l'Écriture.

²¹ Dites-moi, vous qui voulez être sous la Loi, ne comprenez-vous pas la Loi ?

²² Il est écrit en effet qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre.

²³ Celui de la servante naquit selon la chair ; celui de la femme libre, en vertu de la promesse.

²⁴ Tout cela est une allégorie. Ces deux femmes sont les deux alliances.

L'une a été conclue sur le mont Sinaï et engendra des esclaves ; elle est symbolisée par Agar.

²⁵ Le mot Agar désigne en effet en Arabie le mont Sinaï. Agar représente la Jérusalem d'aujourd'hui. Or celle-ci est esclave ainsi que ses enfants ;

²⁶ tandis que la Jérusalem d'en-haut est libre ; celle-ci est notre mère.

²⁷ Il est écrit en effet : Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantais pas ; éclate en hymnes de louange, toi qui ignorais les douleurs de l'enfantement, car ils sont plus nombreux, les fils de l'abandonnée, que ceux de la femme qui a un époux.

²⁸ Pour vous, frères, comme Isaac vous êtes les fils de la promesse.

²⁹ Mais jadis celui qui était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit. C'est encore ce qui est aujourd'hui.

³⁰ Mais que dit l'Écriture ? « Chasse l'esclave et son fils, car le fils de l'esclave ne doit pas hériter avec le fils de la femme libre. »

³¹ Aussi, frères, nous ne sommes pas les fils de la servante, mais de la femme libre, et c'est le Christ qui nous a acquis cette liberté.

Les interprètes ont émis de multiples explications touchant cette allégorie. Cela tient à la différence des textes et aux diverses façons de ponctuer.

Ce qui est certain, c'est qu'Agar¹ représente l'ancienne alliance conclue sur le mont Sinaï,

¹ « L'Apôtre trouve une base à son allégorie dans une appellation arabe du mont Sinaï, qui n'a pu être contrôlée jusqu'ici par aucun voyageur, mais que Paul avait peut-être apprise dans son séjour en Arabie. » (*Les Épîtres de S. Paul*, par C. Toussaint, p. 214).

l'ancienne Jérusalem, et Sara la nouvelle alliance, « la Jérusalem d'en haut qui est notre mère. »

Cette certitude ne résulte point du fait lui-même raconté par la Genèse. Nous n'y versions que des convenances, si saint Paul, en sa qualité de héraut de Dieu, ne nous en affirmait la vérité absolue. Il faut redire aussi que ces allégories, ces types de l'ancienne Loi qui ne produisent pas sur nous une impression très profonde, parce que nous ne sommes guère occupés que de la nouvelle Loi, étaient au contraire fort goûtés des fidèles auxquels il s'adressait. Dans ses catéchèses, l'Apôtre était sans cesse amené à montrer les rapports intimes des deux Lois, des deux Testaments ; ces relations surtout les intéressaient, et ils saisissaient avec avidité les claires leçons qui résultaient de ces comparaisons habituelles. C'était l'atmosphère spirituelle et morale dans laquelle ils vivaient. Ils durent écouter avec bonheur ces considérations typiques.

Abraham eut deux fils : Ismaël, né d'Agar l'esclave, suivant les conditions ordinaires de la nature, et Isaac, né de Sara dès longtemps stérile, le fils de la promesse, le fils du miracle. Agar c'est l'ancienne alliance, c'est la Loi donnée sur le Sinaï, en Arabie, terre peuplée de ses descendants. Elle symbolise parfaitement la Jérusalem d'ici-bas, esclave, avec son peuple, des observances légales, et engendrant des esclaves. Sara symbolise la Jérusalem d'en haut, notre mère à tous, la mère des libres Juifs et des libres Gentils, affranchis par Jésus-Christ, celle dont le Prophète a célébré la fécondité. (Is., LIV, 1). Nous sommes de nouveaux Isaacs.

Or Ismaël, le fils de la nature, persécutait autrefois Isaac, le fils de la promesse, le fils de la grâce, il voulait lui arracher ses prérogatives et son innocence. Le même fait se reproduit aujourd'hui ; les Juifs, fils de la chair, persécutent les chrétiens, fils de la grâce ; ils prévalent, ils triomphent brutalement pour un temps. Mais la promesse, la menace divine se réalisera : Agar et son fils, la Loi ancienne et ses adeptes seront jetés hors de la maison, privés de l'héritage céleste de grâce et de justice réservé au fils de la Promesse, aux chrétiens enfants de la foi.

« Car nous ne sommes pas les fils de l'esclave, mais de la femme libre, et c'est le Christ qui nous a conquis la liberté. » Telle est la conclusion de toute l'allégorie.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 decembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATTRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATTRIER ET COURTOT

Ami du Clergé du 21 décembre 1911

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Épiphanie. — I. Les significations de l'étoile, 881. — II. La foi des Mages, 884. — III. Nos missionnaires, 886.

Plan de sermon pour le Nouvel An. — Sur le temps, 890.

Pour le Premier Vendredi. — XXXIV. Les oublis du Sacré-Cœur, 890.

Avis paroissiaux. — L'eau bénite, 892.

Pour la bénédiction d'une chapelle. — L'Eucharistie, trône de Dieu, 893.

Catéchisme de persévérance. — *L'Eglise des Apôtres.* — SAINT PAUL EN ORIENT. — XXI. L'Épître aux Galates : la partie morale, 895.

SERMONS POUR L'EPIPHANIE

I

LES SIGNIFICATIONS DE L'ÉTOILE

Vidimus et venimus.
Nous avons vu et nous
sommes venus.

Mes frères,

Jésus est la lumière du monde. Le prophète Isaïe l'a désigné sept siècles d'avance quand il a dit : « Une lumière s'est levée au milieu des peuples qui habitaient la région de la mort. » Jésus lui-même a dit de lui-même : « Je suis la Lumière, et suis venu en ce monde afin que tous ceux qui croient en moi ne demeurent pas dans les ténèbres. » Les collines de Bethléem, en même temps qu'elles retentirent à sa naissance du chant des anges, s'illuminèrent des clartés célestes et une étoile miraculeuse annonça aux nations sa venue parmi les hommes. C'est ce dernier souvenir que nous rappelle plus spécialement la fête de l'Épiphanie, c'est-à-dire de la Manifestation.

L'étoile qui appela et guida les Mages au divin berceau, en même temps qu'elle fut l'instrument de la manifestation de Jésus au monde, en fut le symbole. Jésus vint pour être la vérité des intelligences, le guide des volontés, la sainteté des âmes et, nous disent les commentateurs¹, l'étoile des Mages était le symbole de la foi au Christ, de sa loi sainte et des inspirations de sa grâce. Méditons brièvement ce triple rapprochement, pour en comprendre les leçons et mériter les grâces correspondantes. Les Mages seront nos modèles.

I

Jésus est la vérité par essence et par mission. Il pouvait sans présomption se proclamer,

¹ Voir *Ami du Clergé*, 1889, p. 16.

comme S. Jean nous l'apprend, « la Lumière du monde. » C'est qu'aux jours du Sauveur les intelligences étaient plongées dans les ténèbres les plus épaisses, dont celles qui couvrirent la terre à sa mort ne furent que l'effrayante image.

Au seuil de la création, Dieu avait communiqué à l'homme la vérité dans son intégrité virginale, et ce fut seulement lorsque l'homme, par sa faute expulsé du paradis terrestre, s'éloigna de plus en plus de la terre natale, que les clartés de la première Révélation allèrent s'obscurcissant. Maintes fois au cours des âges qui ont précédé la venue du Messie, Dieu suscita des prophètes inspirés pour préserver les peuples des grossièretés de l'idolâtrie, pour rappeler les lois de la famille ou les destinées de l'homme ; l'esprit humain, lui, s'égarait de plus en plus. A Athènes, à Rome, au temps même de leurs sages, de leurs savants, de leurs orateurs, les plus monstrueuses erreurs étaient admises, toutes les vérités religieuses finirent par sombrer dans un naufrage universel, à ce point que Bossuet a pu dire qu'au milieu du temps « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Sans doute l'idée de la Divinité, par exemple, se retrouve, mais combien imprécise, faussée, défigurée, avilie ! Les animaux, les plantes, les passions, les vices les plus éhontés ont des autels ; Rome a son Panthéon, son temple à tous les dieux, c'est-à-dire à toutes les absurdités comme à toutes les dégradations.

Et sur tous les autres points qui intéressent l'homme, ses origines, ses destinées, l'ignorance et l'erreur étaient aussi profondes. L'humanité gisait à terre, sans but, impuissante à retrouver sa voie d'elle-même et à ranimer le flambeau presque éteint des vérités divines.

Mais Dieu, prenant en pitié sa créature, après avoir parlé par ses prophètes, parla enfin par son propre Fils. Le Verbe éternel se fit parole dans le temps. Jésus vint, vraie lumière éclairant tout homme en ce monde ; il vint, annoncé par un astre brillant, pour être le véritable Soleil des âmes. Il vint pour rendre aux hommes la vérité remontée aux cieux. Pendant les trois dernières années de sa vie, on le vit partout où la foule l'accompagnait, prêchant l'Evangile de la bonne nouvelle, annonçant le royaume du ciel, enseignant le chemin du salut. Sur le flanc des coteaux comme sur le bord des lacs, du sein des moissons jaunissantes comme du milieu des prairies, il redit à tous la vérité dogmatique comme la vérité morale.

Avant de retourner à Dieu son père, il rassembla une douzaine de privilégiés, en fit ses confidents, leur promit son esprit, sa grâce, son appui. « Allez, leur dit-il, jusqu'aux extré-

mités du monde pour y être mes témoins ; la parole de lumière et de vie ne saurait être enchaînée : Des contradictions de toutes sortes vous attendent, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Allez, plus rapides que les vents, plus forts que les persécutions, allez donner cette foi qui doit sauver le monde et dont le règne est le tout de ma vie et de ma mort. »

Il fit l'Eglise, et l'Eglise, fidèle exécutrice du testament reçu, continue à sauvegarder et à répandre cette foi, cette lumière divine, objet de l'amour des uns, de l'indifférence ou de l'hostilité des autres. Et l'Eglise à travers tous les obstacles poursuit sa mission. Elle est le porte-voix de la doctrine du Christ. Dieu le veut ! De là son enseignement, ses évêques, ses missionnaires, ses prêtres, ses écoles, ses luttes. Comme le phare toujours allumé, elle se présente au sein des sociétés pour les guider dans les sentiers de la vérité. C'est l'astre des Mages qui, à travers le labyrinthe des croyances les plus diverses, le conflit de tant de systèmes philosophiques, oriente nos pas du côté du ciel. C'est l'Eglise qui aux doutes, aux oscillations de notre raison, apporte le secours et le soutien de la foi. Eh quoi ! plus loin même que les limites de notre raison, elle fait briller dans nos intelligences les clartés divines de cette foi dont son divin Fondateur lui a confié le dépôt. Je sais bien qu'aujourd'hui comme toujours, un grand nombre ferment les yeux à cette lumière et ne veulent, pour décider des plus graves questions qui intéressent le temps et l'éternité, d'autres guides que leur altière raison. Mais est-ce que l'expérience n'a pas démontré et ne démontre pas, chaque jour, que leur foi orgueil ne fait qu'accumuler les ruines dans les esprits ? C'est vrai, la raison comme la foi est fille de Dieu, mais par là même elle ne saurait être ni l'exclusion ni la contradiction de la foi, qui lui est supérieure. De même que plus haut que le soleil et les étoiles que vous apercevez au-dessus de vos têtes, il y a d'autres soleils et d'autres étoiles, ainsi, au dessus de la raison il y a la foi, et l'Eglise, qui en est de par la promesse divine la gardienne infailible, en fait luire à nos yeux l'indéfectible rayon.

Puissiez-vous l'accueillir toujours ! Les Mages ont vu l'étoile et ils ont cru. Elle brille toujours à vos yeux ; puissiez-vous comme eux croire d'une foi entière ! L'Eglise est comme Jésus la Lumière et la Vérité ; ouvrez donc toutes grandes vos intelligences à ses enseignements, aux vérités qu'elle vous annonce et vous prêche. Que votre foi soit sans lacune et sans restriction, et vous pourrez faire vôtres ces paroles d'un grand chrétien : « C'est dans l'immuable doctrine de l'Eglise que j'ai puisé la lumière où mon cœur se repose, où ma raison se dilate avec ravissement. » L'étoile vous aura montré le chemin de la vérité, — et celui du devoir.

II

Car cette étoile, en même temps qu'elle symbolise la croyance au Christ et à sa doctrine, signifie aussi sa loi sainte, et de même qu'elle fait appel à votre foi, elle fait appel à votre obéissance. Si, au point de vue de la vérité, lamentable était l'état de la société à l'époque du Sauveur, il ne l'était pas moins au point de vue moral. Si toute intelligence avait perdu sa voie, tout cœur avait corrompu la sienne.

Tout sort des croyances, a dit Lamennais quelque part ; or les croyances des peuples étant perverties à cette époque, les mœurs ne pouvaient que l'être aussi. Quelle dégradation dans la famille comme dans la société ! Dans la société, les trois quarts de l'humanité composent la foule des esclaves ; bétail humain qui ne possède rien sous le soleil du Bon Dieu, et dont tout le droit c'est d'être le passe-temps de l'autre quart en lui servant d'amusement dans les luttes de l'amphithéâtre ou dans les jeux du cirque. L'esclave est une chose dont le maître dispose à son gré. Celui-ci s'arroge le droit de vie et de mort et en use selon ses caprices ou ses impressions. Le père même, dans la classe des hommes libres, des puissants, dispose de la vie de ses enfants, et la femme, l'épouse, la compagne de l'homme, la mère de famille, auréolée dans nos sociétés chrétiennes du respect des siens, n'est guère mieux traitée que l'esclave, la loi humaine ne la connaît pas et l'arbitraire le plus absolu pèse sur sa condition. Quelle morale !... Les écrivains du paganisme en ont laissé, comme d'une chose toute naturelle, un tableau que mes lèvres ne sauraient redire ni vos oreilles entendre. L'ignorance et l'égarement de l'esprit avaient eu pour corollaire obligé les perversions du cœur et des actes.

Ah ! il fallait Jésus pour rendre au monde la vérité, mais aussi pour le remettre sur le chemin du devoir. En même temps qu'il redit la vérité sur Dieu, il redit les devoirs de la créature vis-à-vis du Créateur. Au sommet du Sinaï Dieu lui-même avait dit : « Je suis le Seigneur, et vous n'aurez pas d'autre Dieu que moi ; » et Jésus déclare que ce Dieu unique, Créateur et Père, il faut l'adorer en esprit et en vérité, l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces. Le paganisme a partagé l'humanité en deux camps, les oppresseurs et les opprimés ; et voilà que Jésus proclame l'égalité de tous les hommes et veut qu'ils s'entr'aident et s'entr'aident comme ils s'aiment eux-mêmes. Il n'est pas venu pour détruire la Loi, mais pour l'accomplir, et il déclare que celui qui l'observera sera grand dans le royaume des cieux. Lumière des intelligences, il est la vérité ; Soleil de justice, il est aussi la voie. C'est dans les sentiers de la pureté, du détachement, de la charité qu'il entraîne les cœurs. Il res-

taure la famille, le culte du vrai Dieu, prouve sa divinité, celle de sa mission, et en même temps que le précepte, il donne l'exemple de toutes les vertus.

A la vue de l'étoile, les Mages ont cru aussitôt en Jésus, à l'instant aussi ils sont venus à lui, résolus à le suivre, à l'imiter et à lui obéir toujours : *vidimus et venimus*. C'est qu'en même temps qu'il faut croire, il faut agir. La foi sans les œuvres est une foi morte, et celle-là seulement sera récompensée qui aura été accompagnée de la fidélité aux commandements.

Comme les Mages, l'étoile nous convie. Allons à Jésus par la foi ; allons à lui aussi et surtout par l'obéissance. Et de même qu'il a fait l'Eglise pour nous redire en son nom la vérité, il l'a faite encore pour nous rappeler sa loi, l'expliquer et en presser l'obligation. Si sa mission est d'enseigner la vérité méconnue, elle est aussi d'enseigner le devoir outragé. Gardienne du dogme, elle l'est aussi de la morale. Comme la doctrine de Jésus, ses commandements et la loi divine tout entière ressortissent à son enseignement.

Je vous ai dit de l'écouter quand elle parle à vos intelligences ; écoutez-la quand elle fait appel à vos volontés. Ecoutez-la comme les Mages ont suivi l'étoile, eux dont la foi a été si vivante et si agissante. Pour aller à Jésus, ils ont bravé toutes les difficultés et fait tous les sacrifices ; pour aller à lui et le suivre, ne connaissez point d'obstacles. Ils se sont montrés dans leur obéissance empressés, constants, complets, sans peur. Soyez de même dans la vôtre. Que votre fidélité soit *prompte*. Les préceptes de la religion, vous les connaissez et l'Eglise vous les remet en mémoire par la parole de ses représentants. C'est le chemin du devoir. Qu'attendez-vous à le prendre ? Qu'elle soit *constante*. C'est la voie royale du renoncement ; mais c'est elle aussi qui conduit à la récompense et le salut est promis à la constance : *qui perseveraverit, salvus erit*. Qu'elle soit *totale*. Ne retranchez pas un iota de la doctrine, mais pas davantage des commandements. Le divin Maître n'a pas permis de ces partages. Enfin qu'elle soit *sans peur*. Confessez hardiment et sans rougir le nom de Jésus, et que jamais ne prenne place en votre âme cette lâcheté idiote que l'on appelle le respect humain. Ayez donc avec la fidélité de l'esprit celle de la volonté. L'on dit parfois pour s'excuser d'obéir peu ou d'obéir mal : « J'ai mes convictions, cela suffit. » Eh bien ! non, cela ne suffit pas. La religion de Jésus n'est pas qu'une affaire de croyances et de sentiments ; elle réclame aussi des actes. Les convictions qui ne suivent pas les actes sont inconséquentes avec elles-mêmes et souvent aussi, hélas ! moribondes ; les brèches faites au Décalogue sont souvent le prologue ou l'épilogue de brèches faites au Credo.

Soyez donc des chrétiens comme Jésus les veut ; soyez à lui tout entiers par votre obéissance sans réserve et sans manquement.

III

En troisième lieu, l'étoile des Mages symbolise l'inspiration d'en-haut. « L'étoile, dit Bossuet, est l'inspiration dans les cœurs. » C'est un rayon de l'astre divin qui lui aussi nous montre la vraie voie que nous devons suivre, à peine de lâcheté ou de forfaiture. Que nous inspire l'étoile ? La fidélité à ce qui est de précepte, la fuite des occasions qui nous en détournent, et la pratique plus parfaite des vertus chrétiennes.

D'abord et avant tout, elle sollicite notre obéissance à tout ce qui est commandement de Dieu ou de l'Eglise. C'est sa voix qui chaque dimanche vous presse de vous rendre à la prière publique, d'assister à la messe, et non seulement de participer au sacrifice du matin, mais encore à la louange du soir. Que de fois vous êtes-vous sentis sollicités par je ne sais quel mouvement intérieur de vous confesser, de communier, de secouer la torpeur qui vous retenait loin du devoir et vous rendait esclaves de l'indifférence ou du respect humain ! « Sois chaste, sois tempérant, respectueux du nom de Dieu, du bien du prochain et de sa réputation, attentif aux intérêts de ton âme, » vous disait avec instance cette voix mystérieuse, et peut-être avez-vous répondu à la grâce par le mot des Aréopagites à S. Paul : « Demain, demain ! A une autre fois les affaires du salut. »

Ces affaires-là souffrent violence, et les violents seuls les mènent à bonne fin. Car elles coûtent surtout en nos temps de persécutions et de défaillances. Il faut, c'est vrai, pour être des chrétiens dignes de ce nom, un courage de tous les instants ; mais la grâce d'en-haut vient vous visiter encore pour vous soutenir et vous assurer le triomphe. « Qu'avez-vous à trembler, hommes de peu de foi et de peu d'énergie ? » vous dirait-elle. Celui qui vous presse d'aller à lui saura bien vous protéger dans le combat, vous aider dans l'épreuve et vous conduire à la victoire. »

Oh ! suivez l'étoile des bonnes pensées, des fortes résolutions, et gardez-vous de tout ce qui pourrait vous en voiler la lumière ou en entraver l'action. En d'autres termes, fuyez tout ce qui peut vous détourner du Sauveur, et c'est encore l'inspiration d'en-haut qui vous en donne le conseil. Gardez-vous des Hérodes hypocrites et menteurs qui par leurs conversations, leurs influences, le mauvais journal ou autrement, ne cherchent qu'à vous séduire, à vous tromper, parce qu'ils en veulent à votre foi et à votre vie de chrétien qui condamnent leur libertinage ou leur impiété.

Enfin, l'étoile divine, symbole des sollicita-

tions de la grâce, peut-être appellera quelques-uns d'entre vous à monter plus haut dans les voies de la perfection et les chemins de la sainteté pour suivre une vocation plus élevée. Ce serait là une faveur de choix à laquelle les appelés doivent répondre, mais qui ne saurait être le lot de tous. L'appel fait à tous, c'est celui d'être chaque jour plus attachés à Jésus, plus dévoués à sa loi et à sa doctrine, plus fervents et plus généreux à son service. Lorsque les Mages eurent fait leur pèlerinage à l'hôte divin de la Grotte de Bethléem, ils s'en retournèrent, dit l'Evangile, par un autre chemin et Jérusalem ne les revit pas. Vous aussi, vous avez vu Jésus et lui avez promis d'être, dans la croyance comme dans les œuvres, ses disciples sans reproche. Ne retournez pas à vos anciens égarements ; la grâce de Dieu vous le défend et s'y oppose. Comme les Mages, soyez *autres* en devenant meilleurs, plus humbles, plus mortifiés, plus purs, plus craignant Dieu, plus aimant vos frères, plus rigoureux observateurs de tous les préceptes divins.

**

Je finis. Que votre foi soit, comme l'étoile des Mages, le flambeau toujours allumé pour éclairer vos intelligences et guider vos pas. A sa clarté, courez dans les divins sentiers à la suite du Maître. Ne résistez pas aux bonnes résolutions que font naître en vous les sollicitations de la grâce, et chaque jour montez, montez plus haut dans l'ascension de toutes les vertus. Comme l'a dit S. Paul : *Quæ priora... quæ sursum...* En avant, en haut ! Vers Jésus toujours, sans trêve ni relâche ici-bas, pour ne vous arrêter qu'à l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

II

LA FOI DES MAGES

Mes frères,

Quelle histoire merveilleusement belle, remplie de charme et de poésie, que celle que l'Eglise vient de nous faire lire dans son Evangile ! Méditons quelques instants sur ce mystère de l'Epiphanie, afin d'en retirer tout le bien possible pour nos âmes.

I

La grande ville de Jérusalem est en émoi. Une caravane vient de pénétrer dans ses murs et attire l'attention de tous. En effet, ce n'est pas un de ces cortèges bien connus qui monte au temple pour prier l'Eternel ; ce n'est pas une famille opulente qui vient offrir au Tout-Puissant et racheter son premier-né, comme le demande la Loi. La caravane vient de pays éloignés, car ses conducteurs sont montés à

dos de chameaux ; leur physionomie est inconnue et toute différente du type juif ; leur langage n'est peut-être pas très compréhensible, et le peu qu'on en comprend jette tout le monde dans l'étonnement : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? »

Jérusalem ne connaît pas d'autre roi des Juifs qu'Hérode ; les Mages sont conduits à son palais, et là ils posent de nouveau la question : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus pour l'adorer. »

Quelle foi vive que celle de ces hommes d'Orient ! Le peuple Juif, par sa dispersion dans les nations voisines, avait répandu sa foi dans le Messie Rédempteur : on savait que chez lui un roi naîtrait qui ferait le bonheur de tout son peuple. On connaissait également la prophétie de Balaam, qui associait la venue du Sauveur à l'apparition d'une étoile ; du moins c'était ainsi que les Docteurs de la Loi expliquaient la prophétie. Et les Mages, ces savants orientaux qui étudiaient les astres, ayant vu apparaître dans le ciel une étoile inconnue, merveilleuse, dont la lumière non seulement éblouissait leurs yeux, mais surtout illuminait et enflammait leurs cœurs, les Mages crurent que le Messie était né : « Nous avons vu son étoile ! »

Mes frères, nous aussi nous avons vu l'étoile du Messie. Au-dessus de notre berceau, elle a brillé ; alors que nous étions inconscients de nous-mêmes, cette étoile a cependant illuminé notre âme quand, au jour de notre baptême, nous sommes devenus les frères de Jésus-Christ ; et c'est cette lumière intérieure qui nous a permis de mieux connaître Dieu, le jour où, pour la première fois, nous avons joint nos mains pour la prière.

L'étoile du Messie, c'est elle qui a brillé au matin de notre Première Communion ; c'est elle qui nous a guidés vers l'autel et qui nous a dit : « Dieu est là, il t'appelle, il va se donner à ton cœur. »

L'étoile du Messie, c'est elle qui a brillé dans les jours de notre jeunesse, qui nous montrait le chemin du devoir, de l'honnêteté, de la vertu ; c'est elle qui a allumé en nous le flambeau de la conscience ; c'est elle qui nous attire peut-être vers la perfection, vers l'amour du prochain, vers le devoir de l'apostolat.

L'étoile du Messie, c'est elle qui, aux jours de tristesse, de douleur et de deuil, brille encore dans la nuit de notre âme pour nous montrer que tout n'est pas perdu, qu'il nous reste Dieu pour nous consoler.

L'étoile du Messie, c'est elle qui brillera à notre dernière heure pour nous dire que Dieu est là derrière la mort pour nous récompenser.

Les Mages ont vu son étoile et ils ont cru. Mes frères, nous avons vu, nous voyons à chaque heure de notre vie l'étoile de Jésus-

Christ qui nous guide, qui nous montre le chemin qui conduit à Dieu. Croyons-nous?

II

« Nous avons vu son étoile et nous sommes venus. » Quelle foi persévérante que celle des Mages!

Ils connaissent la naissance du Messie : ils partent sans aucun retard, sans aucun regret. Que sera la route? Bonne ou mauvaise? Sera-t-elle longue? L'étoile les conduira-t-elle en un pays hospitalier ou chez un monde de mécréants?... Autant de questions dont les Mages laissent la réponse entre les mains de la Providence. Puisque Dieu les appelle, puisqu'il leur a donné le signe certain de l'apparition du Messie, cela leur suffit. Peu leur importe les difficultés : ils les affronteront toutes, ils feront la volonté de Dieu, ils aboutiront à leur but.

Et comme il le fait pour tout homme, Dieu voulut éprouver la foi et l'amour des Mages. La caravane est arrivée dans la terre de Juda ; elle a frappé aux portes de Jérusalem, mais l'étoile de Dieu a disparu. « Nous avons vu son étoile en Orient, disent les Mages, mais où est-elle? »

Les portes du palais leur sont ouvertes, mais comment Hérode va-t-il les recevoir? Lui, roi tout-puissant sur ses terres, il s'entend dire qu'un roi des Juifs vient de naître! Le roi des Juifs, c'est lui-même! Cet enfant que des étrangers puissants viennent saluer à sa naissance est évidemment un ennemi dangereux... — Peu importe aux trois voyageurs les sentiments d'Hérode, peu importe la réception qu'il leur fera ; il peut les renseigner, c'est vers lui qu'ils vont, et quand Hérode eut fait connaître la prophétie : « C'est de toi, Bethléem, terre de Juda, que sortira un chef qui conduira mon peuple d'Israël, » les Mages quittent Jérusalem, la puissante et riche capitale, pour aller vers le petit et pauvre village de Bethléem.

Mes frères, nous avons vu l'étoile de Jésus-Christ. Comme les Mages, sommes-nous partis?

Oui, la foi que Dieu nous a donnée dans notre enfance, que nous avons développée en nous par la prière, nous l'avons suivie ; nous nous sommes mis en route pour aller à Dieu. Mais comme celle des Mages, notre foi a-t-elle été, est-elle persévérante? Les difficultés de la vie, les peines inévitables, les passions à combattre, les obstacles du chemin ne nous ont-ils pas arrêtés?

Les Mages ont suivi l'étoile sans chercher par quel chemin elle les conduirait ; peu importe, après tout, puisqu'elle les conduit certainement à Dieu. Et nous, mes frères? Nous voulons bien aller à Dieu, mais par le chemin qui nous plaît ; et cette route, nous la choisissons toujours bonne, douce, facile, semée de roses, agrémentée de plaisir. Malheureusement,

en choisissant nous-mêmes notre chemin, nous sommes en grand danger de nous égarer.

Nous voulons bien aller à Dieu, mais à condition qu'il ne nous demande pas trop de sacrifices, qu'il n'exige pas de nous une perfection trop grande. Nous voulons bien l'aimer, mais pas au détriment de notre amour personnel. Je disais un jour à un jeune homme : « Réfléchissez donc un instant à ce que vous faites, à votre vie ; vous vous engagez dans un mauvais chemin ; vous ne faites pas ce que Dieu vous demande. — Ah ! me répondit-il, non, je ne veux pas réfléchir, cela me mènerait trop loin ! »

Nous voyons, mes frères, l'étoile qui nous montre Jésus-Christ, nous risquons bien quelques pas dans la voie qui nous conduit à lui, mais nous rebroussons chemin ou nous nous arrêtons le jour où l'étoile de Dieu nous demande un sacrifice trop pénible à la nature.

Nous voulons bien aller à Dieu, et même nous serons prêts à tous les sacrifices qu'il demande, mais à condition que Dieu nous garde la joie de sa présence ; et si, comme pour les Mages arrivés dans Jérusalem, son étoile, sa présence, ses consolations disparaissent, nous abandonnons nos meilleures résolutions.

Ah ! mes frères, que nous sommes faibles ! que notre persévérance dans le bien est fragile ! Nous avons résolu, dans nos moments de ferveur ou dans nos heures de tristesse, d'être désormais les vrais disciples de N.-S. Jésus-Christ, d'aller à lui, de vivre pour lui, et dans notre marche vers le bien, quoi donc nous arrête? Une misérable passion que nous ne voulons pas quitter ! une rancune vieillie qui nous meurtrit le cœur ! un orgueil audacieux qui ne veut pas plier même devant Dieu ! Moins que cela, nous sommes arrêtés par la crainte, par la peur, par un sourire ! Servir Jésus-Christ, c'était bon pour le temps des Mages ! Servir Jésus-Christ, c'était bien quand tout le monde le faisait ! Servir Jésus-Christ, c'est trop difficile aujourd'hui !

Mes frères, secouons notre lâcheté ! Sortons de la léthargie dans laquelle nous sommeillons ! Ne regardons pas ce que font les hommes qui nous entourent. Si les Mages les avaient regardés et consultés, ils seraient restés dans leur demeure. Mais comme ceux-ci, regardons l'étoile qui brille encore dans notre conscience, suivons-la quelles que soient les difficultés du chemin ; par où elle nous fera passer, elle nous conduit certainement à la Maison du Fils de Dieu.

III

Après avoir entendu Hérode, les Mages partirent. Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient marcher devant eux, arrivée au lieu où était l'enfant, s'arrêta. En la revoyant, les Mages furent remplis d'une grande joie ; étant

entrés dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère ; se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent l'or, l'encens et la myrrhe.

Quel spectacle ! Entrés dans le palais d'Hérode, les Mages ont simplement demandé où était né le Roi des Juifs ; ils n'ont point fléchi les genoux devant le puissant monarque ; il n'est pas dit qu'ils lui ont offert des présents. Et entrant dans la modeste demeure où sont réfugiés Jésus et Marie, ces rois de la terre se prosternent devant un tout petit enfant ; ils l'adorent, ils lui donnent les présents les plus riches de leur contrée : l'or, l'encens et la myrrhe.

Quelle foi confiante ! Les Mages pouvaient penser que le Messie, le Sauveur du genre humain, le Fils du Très-Haut, serait riche et puissant, qu'il habiterait une demeure somptueuse, qu'il naîtrait dans une famille d'un grand nom... Oui, mais l'étoile les conduit vers un petit enfant pauvre, humble, inconnu, délaissé ; ils ne discutent pas ; l'étoile ne peut pas les tromper, cet Enfant est le Fils de Dieu : ils tombent à ses genoux et l'adorent.

Mes frères, l'étoile, qu'elle soit l'Eglise, notre conscience, nos aspirations au bien, les bons conseils ou les bons exemples d'un ami, peu importe ; l'étoile qui nous guide nous conduit comme les Mages vers Jésus-Christ ; et elle nous montre à nous, comme elle leur montra à eux, un Jésus qui selon les apparences n'est peut-être pas le Christ que nous avons rêvé.

Après trente-trois années de vie, après ses miracles, après sa Résurrection, après les dix-neuf siècles d'action de son Eglise, nous voudrions que notre étoile nous conduisît à un Christ glorieux, adoré, servi par tous les hommes. Et Dieu ne veut pas ; il craindrait peut-être que notre foi en lui ne soit pas assez libre. Et notre étoile nous conduit comme les Mages à un Jésus *pauvre*, dépouillé de ses biens ; à un Jésus *humble*, qui n'a pas pour amis les puissants de l'heure présente, mais comme autrefois les pauvres et les petits ; à un Jésus *inconnu* : combien vivent sans lui ! on ne compte plus les enfants sans baptême, sans communion, les morts sans sacrements ; à un Jésus *méprisé*, bien plus, *persécuté* par la haine et la jalousie inexplicable des mécréants.

Dieu a voulu, mes frères, que le Jésus du *xx^e* siècle fût le même que le Jésus des Mages, précisément pour que nous le reconnaissons, et il nous demande d'aller à lui avec la foi *vive, persévérante, confiante*, des Rois de l'Orient.

O Jésus, Fils éternel de Dieu, nous n'avons ce matin entre les mains ni or, ni encens, ni myrrhe ; mais cependant nous nous prosternons à vos pieds pour vous adorer ! Nous

vous offrons les plus beaux présents de nos âmes : nos intelligences pour vous connaître, nos volontés pour vous servir, nos cœurs pour vous aimer.

Que votre étoile, qui brille en ce moment à nos yeux et qui nous a conduits vers vous, nous garde toujours sa lumière afin de nous guider, afin que jamais nous ne nous écartions de vous, et que toujours nous demeurions dans votre amour. Ainsi soit-il.

III

NOS MISSIONNAIRES

Quam speciosi pedes evangelisantium pacem, evangelisantium bona !

Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent la bonne nouvelle de l'Evangile ! (Rom., x, 15).

Cette fête de l'Epiphanie est plus particulièrement la fête des missions et des missionnaires. La France fournit plus d'apôtres que tout autre pays catholique ; ses missionnaires de tout Ordre s'en vont partout évangéliser les peuples qui demeurent assis dans les ténèbres, en Asie, en Afrique, en Océanie ; ses Sœurs elles-mêmes affrontent la barbarie et les accompagnent comme les femmes-sœurs du premier siècle accompagnaient les apôtres, et le Pape Pie X, ravi de tant de dévouements, n'a pu se défendre, en nommant tout récemment de nouveaux cardinaux, de célébrer la gloire de « tant de fils de la France qui prêchent la vérité de l'Evangile dans le monde entier¹. » C'est pourquoi cette fête nous est chère : c'est une fête française. Du sein de nos tristesses et de nos combats, nous jetons les yeux sur nos missionnaires qui convertissent les peuplades du Congo ou de la Mandchourie, comme les Hilaire et les Martin ont converti nos aïeux, et nous nous écrions avec admiration avec Isaïe, avec saint Paul : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui vont annoncer l'Evangile ! » *Quam speciosi pedes !...*

Il m'est impossible de raconter le labeur apostolique de nos frères Jésuites, Franciscains, Oblats, Pères Blancs et autres qui font connaître au loin Jésus-Christ et qui souffrent pour sa cause ; je vous entretiendrai aujourd'hui seulement des fils de la Société des Missions Etrangères. Je vous raconterai rapidement son *origine* et son *histoire* ; ensuite, quand vous aurez vu grandir cet arbre dont l'Eglise et la France sont justement fières, je vous présenterai *un des nombreux fruits* de cet arbre, un seul, — une étude complète serait, en effet, impossible à faire dans un discours, — et cela

¹ Allocution de Pie X aux nouveaux cardinaux français, le 29 novembre 1911.

suffira à vous faire juger de la vitalité de l'Eglise et de l'héroïsme de ses enfants.

I

Il y a aujourd'hui en France, dans cette France tant démoralisée, révolutionnée, jouisseuse, et qu'on travaille à convertir à l'impie, une véritable école de martyrs, comme il y a des écoles d'officiers ou d'ingénieurs.

Elle se trouve à Paris, à l'extrémité de la rue du Bac, au Séminaire des Missions Etrangères. Cette maison fut fondée en 1638 par un chanoine de Tours, Mgr Pallu, qui avait dans son âme quelque chose de la flamme de son patron, saint Martin, le thaumaturge des Gaules. Une dame, la duchesse d'Aiguillon, nièce du grand cardinal Richelieu, l'encouragea et le soutint dans la carrière apostolique où plus d'une fois il parut défaillir : « Je fus saisi de honte et de confusion, dit-il, en voyant qu'une femme avait plus de zèle que n'en avait un prêtre pour le bien de l'Eglise et la conversion des infidèles... »

Avec sept disciples il part pour l'Indo-Chine. Les voyages sur mer n'étaient pas alors faciles et confortables comme ils le sont de nos jours sur nos luxueux transatlantiques. On s'embarquait à Lorient : les missionnaires arrivaient au port plusieurs mois d'avance ; ils prenaient des leçons de langues étrangères et de science nautique, afin de savoir, s'il le fallait, conduire un vaisseau, lancer une barque, charger une voile, diriger une jonque à travers les arroyos de l'Indo-Chine. Pendant la traversée, sur les navires à voile exposés aux tempêtes et aux boulets anglais, ils étaient tour à tour catéchistes, aumôniers, capitaines et médecins.

On s'arrêtait à Madagascar, la grande île française, puis à Pondichéry où les accueillait des Français comme Duplex, heureux de voir de pareils hommes qui servaient merveilleusement à la fois la cause de la patrie et celle de l'Eglise, enfin à Macao où il leur fallait se déguiser et s'enquérir d'un batelier indigène qui voulût bien les conduire à leur mission. M. de Verthamon, dans une lettre à M. de la Bourdonnais, joyeuse et bien française, donne une idée des difficultés que tout missionnaire avait à vaincre en abordant sur une terre étrangère : « Il faut trouver un capitaine chinois assez hardi pour se charger de moi au péril de sa tête, et assez honnête pour ne pas s'aviser de me jeter à l'eau à dix lieues d'ici ; premier risque qui n'est que pour moi. Le second, pour moi et pour mon conducteur, c'est d'être pris et d'avoir la tête tranchée. Il est vrai que c'est la fortune d'un apôtre, et ce qu'on peut appeler dans le métier le bâton de maréchal de France. Mais je doute que les Chinois regardent les choses de cet œil-là. »

Mgr Pallu eut la douleur de perdre en route cinq de ses compagnons qui succombèrent à

la fatigue et aux maladies. Mais soutenu par sa foi, par la force d'en-haut, rien ne le décourage et il mande à ses amis de France, dans son rude langage : « Voilà le pont commencé, trop heureux si nos carcasses et nos os, aussi bien que ceux de nos chers frères, pouvaient servir de pilotis pour l'affermir et faire un chemin plein et ouvert à de braves missionnaires et moissonneurs, pour venir faire une ample récolte en ces champs si fertiles. »

Voilà les hommes de Dieu, les vaillants, les apôtres. Elle est belle leur démarche, ils sont beaux leurs enseignements, et comme ils sont partout salués avec bonheur, comme Dieu bénit et féconde leurs travaux ! *Quam speciosi pedes !*¹

La Révolution confisqua les biens de la Société des Missions et l'obligea à se dissoudre. Elle reparut après la tourmente, rajeunie, avec une accumulation de foi et d'énergie, — semblable à un fleuve dont les eaux ont été longtemps retenues et qui précipite plus victorieusement ses flots.

Depuis 1815 elle a eu trois évêques et 24 prêtres martyrs, condamnés en haine de la foi à la suite d'un jugement en forme, 4 morts en prison, 33 massacrés dans des émeutes, parmi lesquels un missionnaire égorgé à Paris en 1871 par les exaltés de Popincourt.

Au Séminaire des Missions Etrangères on garde avec vénération leurs reliques, leurs vêtements souillés de sang, les instruments de leur martyre. Rien n'est saisissant et édifiant comme la visite de cette salle des Martyrs tout embaumée, toute remplie des souvenirs précieux de ces héros morts à notre époque pour la foi du Christ².

Seule, la grâce de Dieu est capable d'expliquer ces inexplicables dévouements. Notre siècle a compté de nombreux et courageux explorateurs comme les de Brazza, les Crampel, les Flatters ou les Fourneau. Ceux-ci, je les admire pour leur endurance, leur vaillance, leur amour de la patrie à laquelle ils voulaient conquérir des territoires nouveaux. Quelle différence pourtant entre eux et nos missionnaires ! Eux ils s'en vont, formant des caravanes avec des chameaux, des vivres et des armes. S'ils sont attaqués, ils se défendent en combattant jusqu'à leur dernier souffle ; à la malveillance et à la cruauté ils répondent par des coups de fusil, et personne ne saurait les en blâmer, car ils sont en cas de légitime défense.

¹ Mgr Pallu mourut le 29 octobre 1684. — Napoléon I^{er} voulait fondre ensemble les congrégations des Lazaristes, des Pères du Saint-Esprit et des Missions Etrangères, avec le cardinal Fesch, son oncle, comme supérieur général. La fusion ne put s'opérer, alors par un décret daté de Schenbrunn, il déclara la Société dissoute en 1809. Une ordonnance du 2 mars 1815 rendit à la Société des Missions Etrangères son autonomie et sa personnalité civile.

² Lire dans la *Revue Française* du 10 déc. 1911 l'article de M. Ch. Ponsonailhe sur *Le Départ des Missionnaires*.

Mais le missionnaire, lui, n'a pour toute arme que la croix du Sauveur, pour toute force que la force morale. Il pénètre, ainsi équipé, dans le royaume du démon qui suscite aussitôt contre lui toutes les défiances, toutes les haines, toutes les colères. On s'empare de lui, on le jette en prison, puis on le torture, on le fait mourir. Et il ne fuit pas, il ne se défend point ; il ne redoute pas la mort qui est « son bâton de maréchal, » il la désire au contraire, il la recherche pour l'amour de Jésus-Christ, soupirant après le jour où il sera uni à lui, *cupio dissolvi et esse cum Christo*, et pensant que, comme au temps de Tertullien, son sang répandu fera germer des chrétiens.

Aussi Dieu les récompense-t-il souvent même en ce monde. Il leur accorde l'ineffable jouissance de voir éclore les fleurs de la foi, mûrir les fruits de leur apostolat : parfois pour eux se renouvellent les miracles de la Pentecôte, la grâce coule à flots sur ces terres vierges des âmes où elle fait régner une merveilleuse fécondité : « Vous ne sauriez croire, écrivait en 1855 Mgr Bonnard, avec quelle rapidité se développe la vie chrétienne, entourée de toute son auréole de saintes vertus, dans ces âmes jusqu'ici condamnées à une sorte de vie végétative ; avec quelle ardeur et quelle intelligence elles s'élèvent à la compréhension de leurs devoirs les plus délicats, quelle douce et sainte influence leur donne déjà, dans l'intérieur de la famille, la supériorité relative qu'elles ont acquise à l'école. »

Or ce bonheur intime, cette joie parfaite, cette bonté joyeuse, cette vie chrétienne, n'est-ce pas la vraie civilisation, celle qui produit des vertus, et non celle qui fait surtout éprouver les vices ?

Ce sont nos missionnaires qui ont donné à la France l'Indo-Chine et ils lui auraient donné bien davantage s'ils avaient été simplement encouragés au lieu d'être traités avec défiance, avec hostilité. Un homme des plus distingués parmi les fondateurs de la République avait déclaré pourtant que l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation, mais il n'a pas été entendu, ou plutôt elles demeurent trop violentes, les passions impies qu'il avait lui-même déchaînées.

Maintenant que nous connaissons l'arbre, nous serons heureux de savourer l'un de ses plus doux fruits. Nous choisirons les martyrs de Corée, parce que le Souverain Pontife désire qu'on instruisse leur procès de béatification et que bientôt peut-être nous aurons la joie de les invoquer.

II

Ils ont en effet pratiqué toutes les vertus, tous les héroïsmes de l'Épiphanie. Le premier prêtre qui pénétra en Corée fut M. Mauban en 1836. L'année suivante, le 18 décembre, à

minuit, Mgr Imbert y abordait, caché dans une pauvre barque, et le 30 décembre suivant il entra à Séoul, la capitale. Ils étaient trois, M. Mauban, M. Chastan et l'évêque. Au bout d'un an ils avaient converti 3.000 Coréens, ce qui élevait à 9.000 le nombre des chrétiens. Mais dans les premiers jours de l'année 1839 une persécution terrible s'alluma, on arrêta les néophytes, on les livra à la torture, on menaça de les exterminer tous s'ils ne livraient pas les missionnaires. Alors l'évêque, pour sauver son peuple, résolut de se livrer lui-même et il écrivit à ses deux prêtres, cachés comme lui, ce court billet en latin : « Dans les cas extrêmes, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. C'est pourquoi si vous n'êtes pas partis encore, venez ; mais qu'aucun chrétien ne vous suive ! »

Ils vinrent aussitôt et furent condamnés à mort. La veille de leur martyre ils écrivaient : « Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment du départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans et qui nous aiment, comme les Galates aimaient saint Paul. Mais nous allons à une trop grande fête pour qu'il soit permis de laisser entrer dans nos cœurs des sentiments de tristesse. »

Nous ne connaissons rien de plus beau dans les annales des martyrs. Le lendemain, 21 septembre, ils étaient décapités et, avec eux, deux cents chrétiens.

Quelques années après, la crise passée, de nouveaux missionnaires revinrent. Traqués de nouveau, voyant les uns condamnés à mort et exécutés, les autres torturés, bannis, avec des menaces de mort s'ils osaient jamais paraître, ils consultent leurs supérieurs du Séminaire de Paris. Devaient-ils s'obstiner à rester en Corée ou revenir en France ? On leur fit cette réponse sublime : « Sans doute la rentrée en Corée dans les circonstances présentes constitue un acte vraiment héroïque, et non pas seulement un devoir ordinaire. Mais dans certaines vocations et principalement dans les vocations apostoliques, les actes héroïques peuvent devenir et deviennent souvent un devoir. » Ils rentrèrent donc en 1845. Ces héros s'appelaient Mgr Ferréol et M. Daveluy, qui recevra un jour la consécration épiscopale, puis Mgr Berneux et M. Féron et dix autres. Quelle vie dure que la leur ! Mgr Berneux se lève à deux heures et demie du matin, et il travaille, il étudie, il marche jusqu'au soir. Pendant l'hiver ils visitent leurs chrétiens, accompagnés d'un serviteur qui porte l'humble mobilier nécessaire pour dire la messe, administrer les sacrements, changer de vêtements. Ils vont ainsi de village en village, et demeurent plus ou moins longtemps, suivant le nombre des chrétiens. Ils instruisent, ils confessent,

ils baptisent, ils disent la messe avant le jour afin de n'être pas dérangés par les païens. Une chambre devient une église, une planche sert d'autel.

Quand ils ont ainsi travaillé pendant les six mois de froid et que le soleil rappelle aux champs les néophytes, ils rentrent chez eux ; mais ce n'est pas pour se reposer. Ils reprennent l'étude de la théologie et du coréen, ils composent de petits ouvrages sur le dogme et sur la morale, ils impriment eux-mêmes ces livres qu'ils distribueront aux fidèles. Et ils ne négligent point le côté matériel ; avec eux ils emporteront des remèdes pharmaceutiques pour guérir les maladies afin d'arriver plus sûrement à guérir les âmes. Ces moyens sont bien dans les traditions de l'Evangile, car Jésus commençait par soulager les malades et même par leur rendre la santé avant de leur annoncer le royaume de Dieu.

Telle est leur vie, laborieuse, féconde, pleine de sollicitude apostolique. Dieu leur envoie parfois de bien douces consolations. « On lit nos livres, écrit Mgr Berneux, nous faisons des progrès, partout on se remue, on veut connaître notre religion, les conversions se multiplient, les hautes classes n'ont plus autant de mépris pour le christianisme. » Leurs chrétiens sont fervents. Le dimanche est bien observé, ils aiment tendrement la Sainte Vierge, ils ont un ardent désir des sacrements : « Il est extrêmement rare qu'ils manquent à la prière du matin et du soir, à la célébration des fêtes même à dévotion, raconte M. Féron. Dans toute la Mission, pour peu qu'il y ait de temps qu'ils ne se soient vus, ils se saluent par ces pieuses paroles : « Loué soit Jésus-Christ ! »

Ne se croirait-on pas transporté dans une des premières communautés chrétiennes, évangélisées par saint Paul, où resplendit la ferveur avec la prière, avec la charité ; doux cénacles où le Saint-Esprit répand et multiplie ses dons ? Et nos missionnaires ne sont-ils pas vraiment les fils des apôtres ?

Quelle joie pour eux de voir les chrétiens augmenter leur nombre — ils sont plus de 14.000 en 1865 — et l'Eglise gagner sans cesse de nouveaux adeptes, en dépit des efforts, du démon ! Mais aussi comme Dieu a su préparer ses missionnaires !

Un jour, un enfant de six ans jouait dans le parc de son père. Couché sur le sol, l'oreille collée sur l'herbe, il crut entendre une voix d'outre-terre qui lui disait : « Viens chez nous, en Chine, viens nous annoncer l'Evangile ! » C'est ainsi que saint Paul avait entendu en songe le Macédonien qui, d'un mot et d'un geste suppliants, l'invitait à passer en Macédoine. Cet enfant ne révéla à personne sa pensée intime jusqu'à vingt et un ans ; il la mûrit, il pria, il consulta, il fit une retraite sérieuse et entra au Séminaire des Missions Etrangères.

Il s'appelait Just de Bretenières. Il partit pour la Corée en disant à un ami intime, Mgr d'Hulst : « Priez pour que j'obtienne la grâce du martyre et que personne ne le sache ! » — « Le martyre, ajoutait-il, est encore quelque chose de pratique. » Et il aborda en Corée en mai 1865 avec trois autres missionnaires : Huin, Beaulieu et Dorée, héroïques comme lui et tous comme lui candidats au martyre.

Il semble qu'ils ne soient arrivés que pour mourir. Des vaisseaux russes menaçaient la Corée, le Régent mande Mgr Berneux et Mgr Daveluy, dans l'espoir qu'ils pourront, par leur crédit, les faire éloigner. Les vaisseaux s'éloignent d'eux-mêmes. Les ennemis des chrétiens, jaloux de la faveur dont jouissent les évêques à la cour et enhardis par le départ des navires russes, poussent le cri : « Mort aux Européens ! mort aux chrétiens ! » Les deux évêques sont arrêtés ainsi que la plupart des missionnaires et tous condamnés à mort, tous exécutés.

Just de Bretenières fut livré aux émissaires de l'empereur par un traître. Alors commença pour lui un horrible martyre qui dura dix jours. Sa chair fut mise en pièces par des coups de rotins, ses flancs labourés par des pieux aiguisés, ses cuisses sciées avec des cordes de crin, et en cet état il fut jeté dans les prisons coréennes, livré en pâture aux fourmis et à d'autres insectes affreux, avides de son sang. Il ne proféra aucune plainte pendant ses tortures, il demeurait souriant, bon pour ses bourreaux stupéfaits de tant de douceur envers les supplices, envers la mort. En chemin vers la plage qui allait être arrosée de son sang il demanda un peu d'eau, on lui refusa ce soulagement. Sur ses traits on ne vit passer aucune impression d'amertume. Enfin un coup de sabre lui trancha la tête et le réunit au Christ, qui avait été l'unique amour de sa vie. Voilà comment le martyre était « encore pour lui quelque chose de pratique. »

Il avait vingt-huit ans. Fils de famille, l'existence pour lui s'ouvrait heureuse, avec les dons de la fortune, du nom, de l'esprit et du cœur. Mais il voyait, il aimait plus haut, il était possédé de la folie de la croix, qui, aux yeux de Dieu, est la plus grande sagesse.

Un de ses compagnons, Martin-Luc Huin, du diocèse de Langres, eut aussi la tête tranchée quelques jours après. En pensant à sa jeunesse moissonnée dans sa fleur d'apostolat il dit : « Il ne me coûte ni de mourir si jeune, ni de mourir dans ce lieu abject : mais ce qui me coûte, c'est de mourir sans avoir encore rien fait pour sauver ces pauvres âmes ! » Rien fait ! Et pour elles il a versé tout son sang !

Oh ! les belles âmes d'apôtre ! Pour que rien ne manquât à leur ressemblance avec les apôtres, les païens, en les voyant partir pour le supplice, joyeux comme s'ils allaient à une

fête, s'entredisaient : « Qu'ont-ils donc ces hommes qui vont à la mort, pour rire et pour être aussi contents ? » *Ibant gaudentes.*

C'est ainsi que l'Épiphanie, c'est-à-dire la manifestation du règne de Dieu et de la connaissance de Jésus-Christ, se continue dans le monde. Les bons rois Mages, qui furent aussi martyrs, ont de dignes successeurs, et ce qui fait notre joie, notre juste fierté, c'est que ce sont surtout des fils de la France !

Un pays qui produit de pareils dévouements n'est pas un pays maudit, condamné, fini. Il reste chez nous trop de vitalité et de foi pour que nous mourions. La France catholique, tant éprouvée, s'épure et se fortifie. Ses convictions s'affermiront, et le spectacle, les exemples de nos missionnaires l'animeront à rester forte dans cette foi qui l'a faite si grande. Et vous, vous élèverez vos enfants dans l'amour de l'Eglise, dans l'amour des infidèles évangélisés par nos missionnaires. Leur petit sou contribuera à répandre partout la seule vraie civilisation, la civilisation chrétienne : c'est le seul capital ici-bas qui soit bien placé.

PLAN DE SERMON POUR LE NOUVEL AN

SUR LE TEMPS

Le temps vient encore d'emporter une année dans l'oubli. Qu'est-ce donc que le temps ?
1° Rien, si on le considère en lui-même ; 2° Tout, si l'on considère le terme où il nous conduit.

I. — *Le temps n'est rien*

Les jeunes gens sans expérience s'imaginent facilement que le temps qui leur est accordé sur la terre est très long et qu'il ne doit leur apporter que le bonheur. Hélas ! il en est tout autrement.

1° Le temps fuit rapidement. — Demandez aux vieillards ; ils se trouvent au bord de la tombe sans même s'en être aperçus. Et que d'autres sont partis au bout de quelques années, de quelques jours ! Nous-mêmes, nous retrouverons-nous tous ici pour célébrer comme aujourd'hui l'aube de l'année prochaine ?

2° Le temps n'apporte à la plupart des hommes que des désillusions. — Interrogez-les, ils vous diront qu'ils ont rêvé dans leur jeunesse richesse, santé, gloire, bonheur, et ils n'ont trouvé que misères, souffrances, deuils, épreuves, etc.

Non, le temps n'est rien ; et Lamartine avait raison de dire :

Qu'est-ce donc que les jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit !

II. — *Le temps est tout*

Il est tout quand on considère le terme où il nous conduit. Qu'est-ce que le temps en effet sous ce rapport ? C'est la monnaie avec laquelle on achète l'éternité ; aussi saint Paul nous dit : « *Dum tempus habemus, operemur bonum.* » (Gal., VI, 10). Soyons donc sages de notre temps.

1° Ne le perdons pas : car le temps perdu ne se retrouve plus. Virgile l'a dit :

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus.

2° Régions-le : car régler son temps, c'est le doubler.

3° Sanctifions-le : car c'est seulement à cette condition qu'il deviendra méritoire. Il ne sera pas seulement d'argent, selon le proverbe anglais, il sera d'or.

Conclusion

« Je peins lentement, disait le fameux peintre Zeuxis à ses détracteurs, parce que je peins pour l'éternité. » — Que le chrétien dise aussi aux impies : « J'emploie bien mon temps ici-bas, parce que je veux qu'il me conduise à l'éternité bienheureuse ! »

POUR LE PREMIER VENDREDI

XXXIV

LES OUBLIS DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Dans notre dernière instruction, nous avons parlé des infinies miséricordes du Sacré-Cœur envers les pécheurs, et nous avons vu comment, pour leur pardonner, il les épargne, il les sollicite et il les attend.

Nous n'avons pas tout dit sur ce sujet si consolant pour nos pauvres âmes. Dans l'oraison qui suit le *Te Deum*, l'Eglise s'écrit : « O Dieu, dont la miséricorde ne connaît pas de limites, et dont la bonté a des largesses inépuisables !... » Faisons donc encore un pas dans l'étude de ce mystère de l'amour, et parlons aujourd'hui des *divins oublis du Sacré-Cœur*.

1° Il oublie nos fautes pardonnées. 2° Il veut que le monde les oublie. 3° Il veut que nous les oublions nous-mêmes.

I

Dieu nous a pardonné. Quelque grands qu'aient été nos péchés, quelque obstinée qu'ait été notre résistance, Jésus ne s'est point lassé. Tous les moyens lui ont été bons pour nous rejoindre, pour nous regarder, pour nous toucher, pour provoquer en nous le regret qu'attendait sa miséricorde. Au lieu de créer un astre lumineux, il s'est appliqué à raviver la

lampe en laquelle il n'y avait plus qu'une étincelle ; au lieu de faire surgir un roseau vigoureux, il s'est penché vers celui qui était brisé, il en a réuni les fibres, et il a mis sa gloire à lui rendre la grâce et la vie.

Mais après qu'il a accompli ces prodiges de miséricorde, ne va-t-il pas se souvenir que nous l'avons offensé et que nous nous sommes éloignés de lui ?

Nous-mêmes, quand, à force d'énergie chrétienne, nous avons réussi à pardonner, nous savons que cela ne veut pas dire oublier. Nous consentons bien à ne plus avoir de ressentiment et même à prier pour ceux qui nous ont affligés. Mais ne plus nous souvenir de l'offense est plus difficile, et cette mémoire qui reste en nous demeure comme un obstacle toujours renaissant entre nous et ceux à qui nous avons pardonné.

N'en sera-t-il pas de même en Dieu, la sagesse éternelle, pour qui le passé est toujours le présent et qui voit nos fautes d'hier comme si elles avaient lieu aujourd'hui ? Est-ce que la pensée de nos péchés subsistant dans le cœur de Dieu, quoique pardonnés, ne sera pas toujours une barrière entre lui et nous ?

Non, mes frères, n'ayons pas cette crainte ; car, par un miracle de bonté, le cœur de Jésus oublie tout. « Vos iniquités, dit-il, je ne m'en souviens plus. » (Ezéch., xviii, 22). « Je les mets derrière moi. Il y a désormais autant de distance entre elles et moi qu'entre l'Orient et l'Occident. » (Ps., cii, 12).

Il y eut une pécheresse publique qu'il gagna et convertit à force de persévérance et de bonté et qu'il se plut ensuite à favoriser de ses plus douces communications. C'est sainte Marguerite de Cortone. Il lui disait, avec quel amour ! « Mon enfant, ma pauvre chère enfant, sache que depuis la plante de tes pieds jusqu'au sommet de ta tête, tu es couverte de l'or de mes faveurs... Tes péchés?... Je ne sais plus où ils sont !... »

Cela est si parfaitement vrai que quand le Sacré-Cœur est enfin parvenu à nous pardonner, on peut dire qu'il ne recommence pas à nous aimer, mais qu'il commence à le faire. Vous comprenez la nuance de bonté qui se trouve dans ce terme, et comment le divin Cœur nous épargne tout ce qui pourrait nous faire souvenir de nos ingratitude.

« Cet amour, dit le P. Faber, est aussi vif que s'il ne faisait que de naître, et il nous prouve son amitié par des présents dont l'exubérante variété ne se lasse jamais. »

C'est bien ce que l'Evangile nous fait comprendre quand il nous montre le divin Sauveur, non content d'avoir pardonné à Madeleine, la pécheresse repentante, la comblant ensuite des marques de sa confiance : il s'entretient avec elle volontiers dans la demeure de Béthanie, il la défend contre les murmures des

disciples, et enfin il lui donne une place glorieuse à côté de la Vierge sa Mère, au pied de la croix.

Plus tard il dira à Marguerite de Cortone, cette autre convertie, cette parole surprenante : « Après la Vierge Marie et Catherine la martyre, nul n'est au-dessus de Madeleine dans le chœur des Vierges... Et toi, ajoute-t-il, je te mettrai parmi les séraphins brûlant d'amour ! » Quelle promesse ! Au souvenir de ses égarements, Marguerite de Cortone se confond et voudrait disparaître. « Je te dis, lui assure le Sauveur, que tu es toute pure ! »

Peut-on imaginer un oubli plus profond et plus absolu de nos péchés ? Ainsi le Sacré-Cœur, tout entier à la joie divine d'avoir retrouvé une âme perdue, jette notre passé dans l'abîme insondable de sa miséricorde. C'est fini. Ce passé n'existe plus. Ce passé n'a jamais existé. Il n'y a qu'un Dieu qui soit maître de lui et de nous à ce point.

II

Avec son oubli, le Sacré-Cœur nous procure encore l'oubli de nos frères.

Il nous le procure dans le temps, puisqu'il défend au prochain, hors certains cas où la justice et la charité interviennent, de parler de nos égarements et même d'y penser. C'est lui qui a porté cette loi de salut : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes. » Nous ne voudrions pas qu'on s'entretint de nos fautes, nous ne voudrions même pas qu'on s'en souvint avec une maligne complaisance. Faisons de même pour nos frères, que nos frères fassent de même pour nous, et sachons bien que nul ne pourra faire revivre dans son propre souvenir et dans le souvenir des autres notre triste passé, sans encourir la vengeance même de Dieu.

Mais, au jour du jugement, quand le Fils de l'Homme tiendra ces assises formidables où toutes les consciences seront révélées, qu'advient-il de cet oubli que l'amour de Dieu veut jeter sur nos iniquités ? — Quel que soit le secret dans lequel se dérobe ce jour des grandes justices divines, nous pouvons être assurés qu'il ne s'y fera rien qui soit au déshonneur des amis de Dieu. Les péchés des justes y paraîtront-ils ? Nul ne le sait. En tout cas, ils seront tellement couverts du sang de Jésus-Christ qu'ils seront changés en pourpre royale.

III

Voici quelque chose de plus divinement miséricordieux encore : le Sacré-Cœur nous enlèvera à nous-mêmes le souvenir de nos erreurs.

Déjà même sur la terre, quand nous reportons notre pensée vers les tristes jours où nous

avons quitté Dieu, nous nous trouvons en même temps en face des moyens qu'il a employés pour nous ramener à lui, et ainsi nous sommes contraints de ne pas songer à nos égarements sans qu'aussitôt ce souvenir ne soit dominé par celui des miséricordes divines.

Au ciel, ce sera mieux encore. Il ne peut pas se faire que là-haut nous soyons poursuivis par l'idée de nos péchés, car, s'il en était ainsi, où serait notre béatitude, cette béatitude qui, pour être complète comme elle le sera, doit exclure tout chagrin et toute peine?

Quoi! nous serions en face de Dieu que nous connaîtrions alors si grand et si bon, et nous pourrions penser que nous l'avons offensé? Est-ce que cette douloureuse constatation ne serait pas capable d'altérer notre bonheur?

Il est donc certain que, par une secrète disposition de sa bonté, le souvenir de nos fautes ne sera pas pour nous, au Paradis, une cause de tristesse.

**

Dieu pourrait-il aller plus loin dans la miséricorde? Et puisque cette miséricorde découle, comme d'une intarissable source, du Cœur Sacré de notre Sauveur, ne convient-il pas que nous l'adorions dans la reconnaissance et dans l'amour?

Faisons-le donc en ce jour; et pour répondre à cette bonté qui ne connaît pas de limites, promettons-lui que le souvenir de nos fautes passées, ce souvenir que Dieu bannit loin de lui, ne nous jettera plus jamais dans le découragement. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

L'EAU BÉNITE

Mes frères,

La messe du dimanche est précédée d'une cérémonie liturgique, que plusieurs de mes paroissiens considèrent — j'ai quelque raison de le croire — comme une chose négligeable; car, s'ils y attachaient de l'importance, ils mettraient plus d'empressement à y assister. Je veux parler de la bénédiction de l'eau et de l'aspersion qui en est faite sur l'assemblée des fidèles.

Je voudrais bien vous persuader que cette pieuse pratique ne mérite pas l'indifférence qu'on lui témoigne, je n'ose pas dire le dédain avec lequel on la traite. J'aperçois trois raisons qui la recommandent à votre attention et à vos respects; c'est 1^o son antiquité; 2^o le but qu'elle se propose; 3^o les effets qu'elle produit.

1. Chose digne de remarque : partout et toujours, — est-ce le fait d'une révélation qui s'est maintenue à travers les siècles? — on a cru que l'eau consacrée par un rite ou par un souvenir religieux, avait une efficacité merveilleuse, une vertu sanctifiante.

Chez les Juifs, où une loi positive avait réglé le culte dans tous ses détails, l'eau bénite, les ablutions jouaient un grand rôle. Hommes et choses étaient aspergés, purifiés, souvent par le sang, toujours par l'eau. On retrouve le même usage parmi les peuples païens. Chez les Romains, en particulier, c'était la coutume de jeter une eau, qu'ils appelaient *eau lustrale*, sur les personnes qui devaient assister à un sacrifice, pour les purifier; sur les armées, avant de livrer bataille, pour leur obtenir la victoire; sur les champs, pour les rendre fertiles; sur tous les lieux, pour en éloigner les influences funestes; sur les personnes et les choses, pour les sanctifier.

Chez le peuple chrétien, la bénédiction et l'aspersion de l'eau remontent aux temps les plus reculés. On ne peut, il est vrai, fixer la date précise de cette institution, mais on la trouve établie dès les premiers siècles. S. Epiphane en fait mention; Tertullien parle de l'eau sanctifiée par l'invocation de Dieu; S. Basile met la bénédiction de l'eau au nombre des traditions apostoliques. Le pape saint Vigile, au VI^e siècle, veut qu'on asperge d'eau bénite les nouveaux temples, et Charlemagne, dans ses *Capitulaires*, ordonne que chaque dimanche le prêtre bénisse l'eau avant la messe.

2. La lointaine origine, la pratique universelle de ce rite religieux devraient déjà lui concilier votre respect; le but qu'il a en vue ne peut que vous en inspirer l'estime. Quel est ce but? C'est de servir d'introduction au sacrifice de la messe et de vous disposer à en recueillir plus copieusement les fruits salutaires. Pour y assister dignement, pour bénéficier plus largement des grâces dont il est la source, il faudrait y apporter un cœur purifié de toute souillure, exempt de corruption. L'Eglise vous le rappelle par cette cérémonie : elle prend de l'eau, dont la propriété naturelle est de purifier, de laver; elle y mêle du sel, dont la vertu est de préserver de la corruption; elle la bénit et, en la répandant sur l'assemblée des fidèles, elle leur donne une leçon, elle les avertit qu'il faut venir à la messe avec une conscience pure, et que si l'âme est entachée de péché, il est nécessaire d'en avoir du regret. Et voilà comment l'eau bénite, si vous en comprenez le symbolisme, vous suggère opportunément les sentiments dont vous devez être pénétrés, et vous prépare à bien entendre la messe et à en recueillir les bienfaits.

3. Si nous considérons maintenant les effets que produit l'eau bénite, il apparaîtra qu'on

a grandement tort de ne pas s'en soucier et de les négliger.

L'eau bénite par le prêtre, avant la messe, n'est plus une eau quelconque, une eau vulgaire, une eau profane ; elle a été exorcisée, c'est-à-dire soustraite à l'empire du démon ; elle a été marquée à plusieurs reprises du signe de la croix ; elle a été sanctifiée par l'invocation du nom de Dieu et par une application spéciale des mérites de Jésus-Christ, et par là elle a acquis une vertu, une puissance surnaturelle.

Lisez attentivement les prières que le prêtre récite pour cette cérémonie, et vous y verrez les bienfaits que l'on peut attendre de l'eau bénite. Après avoir exorcisé le sel, le prêtre demande à Dieu que tous ceux qui en useront, y trouvent le salut de leur âme et de leur corps ; et que tout ce qui en sera touché, soit préservé de corruption et pré-muni contre les agressions de l'esprit mauvais. Après l'exorcisme de l'eau, il supplie le Dieu tout-puissant de répandre sur cet élément une grâce spéciale qui éloigne de nous, et des lieux que nous habitons, et de ce qui sert à nos usages, tout danger, toute influence pernicieuse, tout souffle pestilentiel, tout air corrompu, et qui nous assure en toute occasion la présence et le secours du Saint-Esprit, pour le bien de notre âme et de notre corps.

Est-il permis, mes frères, est-il raisonnable de marquer une froide indifférence pour tant et de si précieux avantages ? Vous pensez peut-être que c'est là une cérémonie de médiocre importance, et voilà pourquoi, sans doute, plusieurs, — beaucoup trop, — s'abstiennent d'y prendre part. Mais veuillez donc vous souvenir que tout ce qui touche à la religion, que tout ce qui se rapporte à Dieu et à son culte, que les moindres cérémonies de l'Eglise sont dignes de nos respects et de notre estime, et que tout bon chrétien se croit obligé de les vénérer et de s'y associer. Au surplus, l'aspersion de l'eau bénite est une partie de l'office paroissial. Donc, les fidèles sont tenus de s'y trouver, et je ne les approuverai jamais d'attendre que cette cérémonie soit achevée pour entrer à l'Eglise. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE CHAPELLE

L'EUCCHARISTIE, TRONE DE DIEU

Qu'est-ce qu'une église, mes frères ?

C'est le palais de Dieu sur la terre.

Or, dans tout palais, il y a un trône, c'est-à-dire un siège plus élevé que les autres, un siège d'honneur, un siège de gloire. Le Pape, dans son palais du Vatican, les Evêques, dans leurs cathédrales, ont un trône.

Dieu dans le ciel a un trône. Le ciel, lui-même, au dire de Notre-Seigneur dans son Evangile, est le trône de Dieu. *Cœlum qui thronus Dei est.* (Mt., v, 34).

Sur la terre, le vrai trône de Dieu c'est l'Eucharistie.

Parlons de l'Eucharistie, trône de Dieu.

I

Vous avez lu dans votre histoire sainte que, dans l'Ancien Testament, Dieu se cachait parfois dans une nuée lumineuse... Et Dieu disait : « Mon trône est dans la colonne de feu. *Thronus meus in columna ignis.* » (Eccl., xxiv, 7). Il y a là une image de l'Eucharistie. L'Eucharistie, c'est comme un foyer toujours allumé, le foyer de l'amour de Dieu pour nous, et Notre-Seigneur y est caché.

Pourquoi Notre-Seigneur s'enveloppe-t-il des voiles eucharistiques ? Parce que nous ne pourrions pas supporter l'éclat de sa gloire. Nos yeux ne sont pas encore transfigurés pour cette lumière de gloire ; ils le seront un jour et, en ce jour éternel, nous serons capables de contempler Dieu face à face... En attendant, dites souvent à Notre-Seigneur cette belle prière de saint Thomas d'Aquin qui fait partie de son admirable office du T. S. Sacrement :

Jesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro fiat illud quod tam sitio,
Ut te revelata cernens facie
Visu sim beatus tue gloriæ.

Je traduis : « Jésus, que présentement je n'aperçois qu'à travers un voile, je vous en prie, étanchez la soif qui me dévore : faites qu'un jour je vous voie à face découverte et qu'ainsi je sois béatifié par la vision de votre gloire ! »

Il y a une autre raison de ce mystère : Notre-Seigneur se cache dans l'Hostie pour éprouver notre foi. Il nous a dit : « Je suis là, » et il veut être cru sur parole.

C'est un peu sa méthode, oserai-je dire, de se cacher et d'éprouver ainsi ses serviteurs. Il aime à se cacher dans les pauvres et dans les malades. Le pauvre et le malade sont comme des sacrements de Dieu. Un jour, le pape saint Grégoire lavait les pieds de douze pauvres. Or, Notre-Seigneur avait pris la figure de l'un d'eux. Un autre jour, comme pour éprouver non seulement la foi mais la charité de sainte Elisabeth de Hongrie, il lui apparut sous la forme d'un enfant lépreux.

Cette foi, mes frères, la nôtre, à la présence sacramentelle de N.-S. Jésus-Christ dans l'Hostie, c'est le grand triomphe de Dieu. L'humanité a cru au Dieu caché. Les haillons du Christ mendiant sont devenus sa pourpre royale, et la lèpre de l'enfant s'est transfigurée en gloire. En d'autres termes, les abaissements de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie sont comme les degrés de son trône.

J'ai dit que l'humanité a cru au Dieu caché.

Voyez, mes frères, à travers les siècles, les plus grands hommes se prosternant devant le trône eucharistique : les martyrs dans leurs manteaux rouges de sang ; les vierges dans leurs robes de neige ou de lis ; les jeunes gens tout radieux de belles flammes ; les petits enfants tout embaumés d'innocence, et les docteurs le front couronné de lumière. J'entends saint Thomas d'Aquin qui chante le *Pange lingua* et le *Lauda Sion*. Bossuet prend la plume et il écrit sur le Saint-Sacrement des pages immortelles qui sont tout à la fois des profondeurs et des splendeurs. La foi de nos pères, frappe en quelque sorte du pied le vieux sol de France, et les cathédrales en jaillissent pour abriter la frêle et toute-puissante Hostie.

II

Notre-Seigneur sera donc chez vous comme un roi sur son trône.

Comment le traiterez-vous ?

1. Un jour, à un roi qu'il avait fait prisonnier, le vainqueur posa cette question : « Comment voulez-vous que je vous traite ? » et le prisonnier répondit : « En roi ! »

Notre-Seigneur est plus qu'un roi, il est le Roi des rois, il est Dieu. Nous devons le traiter en Dieu.

Et c'est pourquoi la sainte Eglise se prosterne et nous prosterne avec elle : « *Venite, adoremus, et proclaudamus, quia ipse est Deus noster*. Venez, adorons et tombons à genoux, car c'est le Seigneur notre Dieu. » Et les anges qui sont là, adorent, eux aussi, dans un saint tremblement : *laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates...* Et toute la création s'en mêle. La terre donne ses marbres, ses pierreries, son or, les fleurs de ses jardins, son encens, et l'assemblée des prêtres et des fidèles chante :

Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui...

Quel enthousiasme ! Mais surtout quelle adoration ! quel respect ! Sur son trône eucharistique, Jésus veut être traité comme une Majesté, comme un Roi, comme un Dieu...

2. Comme un Sauveur aussi, comme un ami, comme un frère.

Est-ce que tous les matins, à la messe, Notre-Seigneur ne continue pas de nous aimer, de nous sauver ? La messe, vous le savez bien, c'est le sacrifice de la Croix rappelé, renouvelé, appliqué. Le Sauveur est là, prêtre tout ensemble et victime. Son sang coule dans l'hostie et dans le calice. Notre-Seigneur adore pour nous ; il remercie pour nous ; il répare pour nous ; il prie pour nous. Au ciel il augmente la gloire, il augmente la joie... Oui, il donne de la gloire à Dieu son Père, de la joie aux anges, aux saints, à tous les bienheureux. Les prisonniers du purgatoire sont délivrés ; les exilés rentrent dans la patrie ; et,

sur la terre, c'est comme une pluie de grâces : les justes sont fortifiés, les tristes sont consolés, les pécheurs sont pardonnés ; plus généreuse est la jeunesse et plus pure ; l'âme candide de l'enfance s'ouvre mieux à la divine rosée, comme, à l'aurore, dans nos jardins, les lys et les roses.

Ainsi, à la messe, le Roi eucharistique, notre cher Sauveur et Ami, répand ses largesses sur ses trois royaumes : la terre, le purgatoire, le paradis.

Est-ce là toute la bonté de Notre-Seigneur pour vous ? Non ; vous savez qu'il ne se fait hostie que pour arriver par la communion à vos cœurs. Jésus, votre Jésus, le Jésus des orphelins et des pauvres, orphelin lui-même au Golgotha puisque son Père semblait l'abandonner et qu'il avait donné lui-même sa mère à saint Jean, Jésus a en quelque sorte faim et soif de vous, et il n'a fait ce long voyage du ciel à la terre, de Bethléem à Nazareth, de Nazareth au Cénacle, du Cénacle au Calvaire que pour arriver à votre âme et, si je l'ose dire, se reposer chez vous...

Votre âme devient donc à son tour un palais et votre cœur le trône de Dieu...

Mais je ne veux plus parler de trône. Je veux oublier que Jésus est un Roi... Ne voyez en lui que votre ami, que votre frère. Appelez-le de ces noms si doux : frère, ami ! Dites-lui, dans votre langue à vous, qu'il comprend si bien, que vous l'aimez, que vous l'aimez tendrement, fortement, plus que toute créature, et qu'il est tout à la fois pour vous père et mère, et que vous avez pour lui un cœur filial tout à la fois et fraternel, et qu'entre vous et lui c'est à la vie, c'est à la mort.

J'ai fini, car je n'ai pas besoin, frères bien-aimés, de vous exhorter au respect et à l'amour de votre chapelle. De toute la chère maison qui vous abrite, c'est le point central, le point sacré, quelque chose comme au firmament le soleil. C'est là qu'il fait clair pour l'intelligence ; c'est là qu'il fait chaud pour le cœur. Là vous entendrez la parole du prêtre, parole de Dieu, la parole qui instruit et dirige, qui redresse aussi, celle qui tombera ; tous les dimanches, sur vos âmes, du haut de cette chaire, si bien nommée chaire de vérité ; puis cette autre parole, plus intime, à voix basse, chuchotée dans l'ombre sainte du confessionnal, la parole qui relève les tombés, purifie les souillés, cicatrise les blessés et bientôt les guérit.

C'est là surtout que vous prierez... Vous prierez pour... etc.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

II. — SAINT PAUL

XXI

L'ÉPÎTRE AUX GALATES. — LA PARTIE MORALE

L'Apôtre en vient enfin à la partie morale de son Épître :

1. Vous avez la liberté, gardez-vous d'en abuser.

C'est le Christ qui nous a donné la liberté. ¹ Tenez-vous donc fermes et ne vous placez point sous le joug d'une nouvelle servitude. ² C'est moi, Paul, qui vous le dis : si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous servira de rien. ³ Et de plus je déclare à tout homme qui se fait circoncire qu'il est tenu alors d'observer toute la loi. ⁴ Vous vous êtes complètement séparés du Christ, vous qui voulez être justifiés par la Loi ; vous êtes déchus de sa grâce. ⁵ Pour nous, c'est par la foi que nous espérons recevoir de l'Esprit l'espérance de la justice. ⁶ Car en Jésus-Christ circoncision ou incirconcision n'ont aucune valeur, mais la foi, que l'amour rend active.

⁷ Vous couriez si bien ! Qui donc vous a arrêtés et empêchés d'obéir à la vérité ? ⁸ Ce conseil-là à coup sûr ne vient pas de celui qui vous a appelés. ⁹ Un peu de levain suffit à faire lever toute la pâte.

¹⁰ J'ai bon espoir en vous dans le Seigneur. Non, vous ne penserez pas autrement que nous. Mais celui qui vous trouble, quel qu'il soit, portera la responsabilité de tout cela.

¹¹ Il en est qui prétendent que je prêche la circoncision. Alors pourquoi donc suis-je persécuté ? Car le scandale de la croix serait écarté ! ¹² Ah ! ceux qui vous troublent, puissent-ils être plus que circoncis ! (Gal., v).

S'ils se laissent entraîner aux pratiques juïques, « le Christ ne leur servira de rien. » Ils l'aimaient cependant, et comme ils couraient joyeusement dans le chemin de son Évangile ! Hélas ! quelqu'un les a arrêtés, un grand perturbateur dont il n'eût dit pas le nom, et qui portera la responsabilité du trouble jeté par lui dans les Églises de Galatie. Il semble que cet hérétique ait prétendu aussi que Paul prêchait la circoncision, s'appuyant sans doute sur la circoncision de Timothée. C'est pourquoi l'Apôtre s'écrie : « Si je prêche la circoncision, alors pourquoi suis-je persécuté par les Juifs ? » Ceux-ci l'auraient au contraire accueilli et célébré, car la justification par la croix, « ce scandale », eût perdu sa valeur et sa raison d'être. Les chrétiens ne seraient donc alors qu'une nouvelle secte juive ! Tout cela le transporte d'indignation, et il éclate en ces paroles : « Je voudrais que tous ceux qui vous troublent fussent plus que mutilés, » — comme les prêtres odieux de l'odieuse Cybèle !

Mais les Juifs s'inquiétaient aussi, eux, les esclaves emprisonnés dans les prescriptions minutieuses de la Loi, de cette liberté que Paul ne cessait de prêcher. Où les mènerait cette liberté, sinon à tous les excès ? Ils ignoraient le sens de la vraie liberté chrétienne.

Il va dire aux Galates que la liberté chrétienne n'est pas la licence.

¹³ Vous avez été appelés à la liberté, frères ; prenez garde seulement que cette liberté ne soit pas pour vous l'occasion de vivre selon la chair ; mais, par charité, servez-vous les uns les autres ; ¹⁴ car toute la Loi est contenue dans cette seule parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » ¹⁵ Mais si vous vous mordez et vous dévorez, craignez d'être perdus les uns par les autres.

¹⁶ Je le déclare donc : Marchez selon l'Esprit et vous n'accomplirez pas les désirs de la chair. ¹⁷ La chair en effet conspire contre l'esprit, et l'esprit contre la chair. Ils sont opposés l'un à l'autre, en sorte que vous ne faites pas ce que vous voulez. ¹⁸ Mais si vous êtes conduits par l'esprit, vous n'êtes plus sous la loi.

¹⁹ Les œuvres de la chair sont manifestes, les voici : ce sont l'impudicité, l'impureté, la lascivité, ²⁰ l'idolâtrie, la magie, les haines, les disputes, les jalousies, les colères, les rixes, les factions religieuses, les hérésies, ²¹ l'envie, l'homicide, l'ivresse, les orgies nocturnes et autres choses semblables.

Je vous le répète, comme je vous l'ai dit déjà, ceux qui font cela n'auront point part au royaume de Dieu.

²² Au contraire les fruits de l'Esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la magnanimité, l'honnêteté, la bonté, la longanimité, ²³ la douceur, la fidélité, la modestie, la continence, la chasteté. Contre cela il n'y a pas de loi.

²⁴ Ceux qui sont du Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises. ²⁵ Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit.

La liberté chrétienne n'est point la liberté de la chair, mais celle de l'Esprit. Pour l'acquiescer, ayez la charité. Comparez d'ailleurs les œuvres de la chair et celles de l'Esprit. Celles-ci conduisent au ciel, celles-là excluent du royaume de Dieu. Le chrétien s'est affranchi de sa chair comme de la Loi, comme du péché, et il a cloué ses convoitises à la croix du Sauveur. Sa loi, c'est l'amour ; et les œuvres de l'Esprit, il n'est sans doute, dit l'Apôtre avec une douce ironie, aucune loi humaine qui les interdise.

Il donne ensuite quelques avis de circonstance :

²⁶ Ne recherchons pas la vaine gloire, nous provoquant les uns les autres ou nous jalouant.

¹ Frères, si l'un de vous se laissait surprendre par un péché, vous qui êtes spirituels, reprenez-le dans un esprit de douceur, pensant d'ailleurs à vous-même, de peur que vous ne soyez aussi tenté.

² Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. ³ Celui qui se croit quelque chose alors qu'il n'est rien, se séduit lui-même. ⁴ Que chacun éprouve ses œuvres, alors seulement il pourra se glorifier en lui-même et non dans les autres. ⁵ Car chacun portera son propre fardeau. ⁶ Que celui qui reçoit l'enseignement fasse part de tous ses biens à celui qui l'instruit. ⁷ Ne vous y trompez pas, on ne se rit pas de Dieu.

⁸ Ce que l'homme aura semé, il le récoltera. Celui qui sème dans sa chair, de sa chair il recueillera de la corruption. Celui qui sème dans l'Esprit, de l'Esprit recueillera la vie éternelle.

⁹ Faisons le bien sans nous lasser, car si nous ne nous laissons pas, nous récolterons la moisson en son temps. ¹⁰ C'est pourquoi, pendant que nous

en avons le temps, faisons le bien à tous, surtout à nos frères dans la foi. (Gal., VI).

Donc, pas de désir de domination, pas de jalousie parmi eux. Celui qui fait tomber la faiblesse humaine, relevez-le avec douceur, en songeant que vous pouvez tomber aussi vous-mêmes, si la grâce ne vous soutenait. Supportez-vous les uns les autres en toute charité, vous accomplirez ainsi la loi du Christ qui est une loi d'amour. Si vous êtes tentés de vous glorifier, regardez vos propres défauts, vous verrez alors si vous avez sujet d'en être fiers. Quelle illusion de vous croire quelque chose alors que vous avez tout reçu de Dieu ! Votre fonds, c'est le mensonge et le péché.

Remarquez ce précepte qui rappelle le Dernier du culte : « Le néophyte qui est instruit doit donner une part de ses biens temporels à celui qui le catéchise. Et n'alléguez pas de vaines excuses, on ne trompe pas Dieu ! »

Semez si vous voulez récolter. Répandez la semence de l'Esprit, la semence de la charité sur tous, sur les fidèles surtout, sans vous lasser. Le temps passe et il est précieux. Mais malheur à celui qui sème les œuvres de la chair, il récoltera la mort.

Le reste de sa lettre, l'Apôtre l'a écrit de sa main :

« Voyez quels caractères j'ai tracés de ma propre main. » Peut-être aussi attire-t-il leur attention sur son écriture rendue informe par sa maladie d'yeux.

Puis il reprend la plume et ajoute une sorte de *post-scriptum* qui résume à grands traits son Epître :

¹² Ils sont animés par un désir terrestre de plaire, ceux qui vous forcent à la circoncision. Ils n'ont d'autre but que de ne pas subir la persécution pour la croix du Christ. ¹³ Les circoncis n'observent même pas la Loi, mais ils veulent que vous soyez circoncis pour se glorifier de leur victoire sur vous.

¹⁴ A Dieu ne plaise, pour moi, que je me glorifie, sinon en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. ¹⁵ Car dans le Christ Jésus la circoncision ou l'incirconcision n'est rien, mais l'être nouveau créé en nous.

¹⁶ Et tous ceux qui suivront cette règle, paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu. ¹⁷ Mais qu'à l'avenir personne ne se trouble plus à ce sujet, car je porte moi, en mon corps, les cicatrices du Seigneur Jésus.

¹⁸ Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec votre esprit, frères. Amen.

Comme il raille ceux qui contraignent les fidèles aux observances légales ! Ils ne le font que pour plaire aux Juifs, pour triompher des succès de leur apostolat sur les chrétiens qu'ils molestent, et comme pour eux-mêmes ils se désintéressent de leur Loi ! Ils savent d'ailleurs qu'il est impossible de la pratiquer. Quant à lui, il ne se glorifie que dans la croix du Sauveur par laquelle le monde est mort pour lui, et lui est mort au monde. Qu'importe d'ailleurs la circoncision ou l'incirconcision, ce n'est rien !

Ce qui importe, c'est l'être nouveau qui a été créé en chaque chrétien par la foi au Christ. Ceux qui observeront cette règle recevront la paix et la miséricorde, ils formeront l'Israël de Dieu.

Maintenant c'est fini, la cause est entendue ; qu'on ne le fatigue plus par de vaines questions ni par le bruit de leurs mesquines querelles. Lui du moins, il a souffert pour la cause du Christ ; son corps porte encore la trace des coups de fouet ou de bâton qu'il a reçus, comme le divin Maître, tandis que ses ennemis fuient avec soin la persécution.

Il traitera le même sujet, avec plus d'ampleur, dans l'Epître aux Romains, dont celle-ci n'est que le résumé. Mais dès maintenant l'Apôtre a pris une maîtrise étonnante sur ses idées, comme une autorité irrésistible sur les fidèles. Dans la seconde aux Thessaloniciens il a commencé à affirmer sa dignité et à parler en supérieur, ici il parle à la fois en supérieur et en polémiste. L'exorde est admirable de fermeté, on dirait presque de crânerie. Il se déclare apôtre, non de par l'homme mais de par Jésus-Christ. Puis il s'étonne de l'ingratitude et de l'inconstance des Galates et fait son apologie personnelle : il n'est pas inférieur aux autres apôtres. Alors il montre avec une logique écrasante le vide de la Loi et surtout il affirme la liberté chrétienne. Cette lettre est une charte d'affranchissement. Les idées se pressent sous sa plume, en phrases inachevées, incorrectes, semées d'ellipses, obscures, parce qu'elles sont pleines de vérités, dont les mots, trop imparfaits, trop pauvres, ne peuvent rendre la splendeur et la richesse. Il poursuit son raisonnement quand même, le surchargeant de pensées nouvelles, de parenthèses, de digressions ; mais il y a tant de vigueur, d'énergie et de vie que l'œuvre marche et que la vérité s'implante victorieuse dans les âmes.

S'il éblouit, réduit à néant, accable, subjugué par l'éclat et la force de sa démonstration, il persuade par sa bonté, par sa tendresse qui sait se faire caressante : « Vous ne m'avez pas blessé. Mes petits enfants que j'enfante de nouveau. Vous m'avez reçu autrefois comme un ange du ciel ; que vous étiez heureux alors ! Vous couriez si joyeusement !... » Il prend les tons les plus variés, tour à tour autoritaire, la parole chargée de reproches, ou rappelant avec douceur les plus suaves souvenirs. Il est père, il est maître, il est l'apôtre qui enseigne, il est la mère qui serre dans ses bras son enfant meurtri et repentant.

L'art littéraire y trouve sans doute à reprendre ; mais cette éloquence sublime, divine, désarme la critique même la plus prévenue.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 decembris 1911.

AL. RAVRY, vic. gen.

Le gérant : J. MATRIER.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-TROISIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ

(Année 1911)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des Saints

NOUVEL AN : Faire son devoir.	871
— L'amour de la vérité	875
— Sur le temps (plan).	890
EPIPHANIE : Les significations de l'étoile	881
— La foi des Mages.	884
— Nos missionnaires	886
QUARANTE-HEURES : La fête de l'amour de Dieu.	49
— La fête de la prière.	103
— La fête de l'expiation.	108
SAINT JOSEPH : L'homme du devoir.	151
JEUDI SAINT : Le lavement des pieds et l'Eucharistie.	244
VENDREDI SAINT : La passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	248
PAQUES : La résurrection de Jésus-Christ prédite et figurée.	262
PATRONAGE DE SAINT JOSEPH : Saint Joseph patron et modèle de la vie chrétienne	328
ASCENSION : L'existence du ciel.	385
— Notre ascension vers le ciel.	387
— Supporter les peines de la vie.	389
PENTECOTE : La dévotion au Saint-Esprit.	401
— Nos devoirs envers le Saint-Esprit	406
FÊTE-DIEU : Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie.	417
— Le triomphe de l'Eucharistie	438
SAINT JEAN-BAPTISTE : Danse et martyre	427
PIERRE ET PAUL (SAINTS) : Les combats et les victoires de l'Eglise	449
TOUSSAINT : Comment on devient saint	705
— Les récompenses du monde et les récompenses de Dieu.	707
— La pensée des saints	753
— Pour le soir : Le souvenir des Trépassés.	689
— Allocation au cimetière.	755
OCTAVE DES MORTS : I. La dévotion pour les âmes du Purgatoire est un touchant résumé de la religion chrétienne, 710. — II. Elle est très agréable au Cœur de Jésus, 713. — III. Essentiellement catholique, 721. — IV. Très recommandée par les saints, 724. — V. Très chère aux défunts, 727. — VI. Très sanctifiante pour les vivants en affermissant leur foi, 730. — VII. En avivant leur espérance, 739. — VIII. En enflammant leur charité, 742.	
SAINTES RELIQUES : Leur culte	756

DÉDICACE : La défense de l'Eglise.	759
— La maison de famille (plan)	772
NOËL : L'adoration du Messie nouveau-né.	854
— La lumière de Noël.	858
— L'homme contre Dieu.	865

II. — Fêtes de la Sainte Vierge

PURIFICATION : Aux mères chrétiennes : Le devoir, l'humilité	63
ANNONCIATION : La maternité de Marie	153
N.-D. DU MONT-CARMEL : Le scapulaire.	497
ASSOMPTION : Comment on arrive au ciel	561
SEPT-DOULEURS : La souffrance et son utilité	641
ROSAIRE : Histoire et objet de la fête	673
Entretiens sur le Rosaire : XX. Le Magnificat, 206. — XXI. La naissance de Jésus : le récit, 542. — XXII. Les joies de Marie à Noël, 567. — XXIII. La Purification : les joies, 643. — XXIV. La Purification : les douleurs, 660. — XXV. Jésus perdu et retrouvé : les joies, 748. — XXVI. Jésus perdu et retrouvé : les douleurs, 750.	
IMMACULÉE-CONCEPTION : La triple perfection de Marie.	833
— A des jeunes filles	835

Panégryriques

Saint Antoine de Padoue	423
Sainte Catherine	778
Sainte Elisabeth de Hongrie	797
Bienheureuse Imelda	631
Saint Louis, roi de France	545
Sainte Marie-Madeleine.	483
Sainte Marthe	506
Saint Martin.	769
Saint Paul (Fête de sa conversion).	22
Sainte Thérèse	694
Bienheureux Vianney.	513

Prônes d'un quart d'heure sur le Symbole (suite).

XLIII. — Le chef de l'Eglise (suite)	10
XLIV. — L'unité de l'Eglise	265
XLV et XLVI. — Sa sainteté	289 et 321
XLVII et XLVIII. — Sa catholicité.	433 et 455
XLIX, L et LI. — Son apostolicité.	500, 532 et 550
LII et LIII. — Sa perpétuité.	588 et 601
LIV. — La Communion des saints.	677
LV. — La rémission des péchés	806

Explication de l'Oraison dominicale

I. — Son excellence.	26
II. — Sa préface.	39
III. — <i>Sanctificetur nomen tuum</i>	61
IV. — <i>Adveniat regnum tuum</i>	68
V. — <i>Fiat voluntas tua</i>	442
VI. — <i>Panem nostrum quotidianum</i>	460
VII. — <i>Dimitte nobis debita nostra</i>	471
VIII. — <i>Et ne nos inducas</i>	473
IX. — <i>Sed libera nos a malo</i>	537

Instructions sur le Sacrement d'Eucharistie

I et II. — Son excellence.	7 et 19
III. — La sainte communion.	71
IV. — Quelles raisons nous pressent de communier.	145
V et VI. — Les conditions de la communion fréquente.	182, 202
VII. — La préparation et l'action de grâces prochaines.	270
VIII. — Préparation et action de grâces éloignées.	275

Sujets eucharistiques

Les consolations de la communion.	28
Pour une communion collective d'enfants.	45, 279
Actes avant et après cette communion.	306
Adoration perpétuelle. — L'Eucharistie nourriture des âmes.	524

Entretiens sur les vertus cardinales

Instruction préliminaire: La vertu en général.	1
--	---

I. — LA PRUDENCE

I. — Sa nature et ses règles.	4
II. — Sa nécessité et moyens de l'acquérir.	17
III. — Examen sur la prudence.	36

II. — LA JUSTICE

I. — Sa nature et son excellence.	53
II, III et IV. — Ses obligations.	55, 58, 74

III. — LA FORCE

I. — Sa nature et sa beauté.	78
II. — Sa nécessité.	139
III. — Des circonstances où il faut en faire acte.	149
IV. — Les causes qui l'affaiblissent et la ruinent.	189

IV. — LA TEMPÉRANCE

I. — Nature et utilité.	238
II et III. — Sa pratique.	284, 297

Lectures pour le temps de l'Avent

I. — Avoir l'esprit catholique.	785
II. — La religion.	787
III. — La loi morale.	790
IV. — Le Précurseur.	801
V. — Le royaume de Dieu.	803
VI. — La pénitence.	817
VII. — L'Agneau de Dieu.	819
VIII. — La prédication de Jean-Baptiste.	822
IX. — Les dignes fruits de pénitence.	849
X. — Le témoignage de Jean-Baptiste.	851

Conférences de Carême

1 ^{er} Dimanche. — Sur la parole de Dieu.	81
1 ^{er} Mardi. — Sur la parole de l'homme et la parole de Dieu.	86
1 ^{er} Jeudi. — Sur l'athéisme, l'impiété et le rationalisme.	93

2 ^e Dimanche. — Sur la nature de Dieu et la Providence.	98
2 ^e Mardi. — Sur la présence de Dieu en nous.	113
2 ^e Jeudi. — Sur la justice de Dieu.	118
3 ^e Dimanche. — Sur la révélation, fait principal de l'histoire.	123
3 ^e Mardi. — Sur la foi en Jésus-Christ.	133
3 ^e Jeudi. — Sur l'infidélité de la foule et la foi du chrétien.	161
4 ^e Dimanche. — Sur la foi comparée à l'incrédulité et à l'hérésie.	166
4 ^e Mardi. — Sur la maxime : « Hors de la foi point de salut. »	172
4 ^e Jeudi. — Sur l'esprit d'indépendance.	178
Dimanche de la Passion. — Sur la vie laïque.	193
Mardi. — Sur la pratique religieuse et sa nécessité.	197
Jeudi. — Sur la demi-pratique.	209
Dimanche des Rameaux. — Sur le devoir de préférer Dieu à tout.	212

Petit Carême aux hommes

I. — Soyez vigilants.	33
II. — Demeurez dans la foi.	65
III. — Agissez courageusement.	129
IV. — Devenez forts.	186
V. — Charité pour Dieu et pour le prochain.	232
VI. — Charité envers l'Eglise.	241

Retraite pascalle

Dimanche soir. — Sur le devoir de préférer Dieu à tout.	216
Lundi. — Sur la conversion.	218
Mardi. — Sur la pénitence.	223
Mercredi. — Sur l'apostolat.	227
Jeudi Saint. — Sur le lavement des pieds et l'Eucharistie.	244
Vendredi Saint. — La passion de N.-S. J.-C.	248
Pâques. — Allocution à la messe de communion.	260

Chemin de Croix

Pour le Vendredi Saint.	257
---------------------------------	-----

**Lectures sur Notre-Dame de la Salette
(Mois de Marie)**

I. — Les deux enfants.	292
II. — L'apparition.	296
III. — L'enquête.	307
IV. — Mgr de Bruillard.	310
V. — Les premiers fruits de l'apparition.	313
VI. — Le premier anniversaire.	315
VII. — L'abbé Dupanloup.	317
VIII. — L'incident d'Ars.	331
IX. — La conclusion de l'incident.	334
X. — Les secrets.	337
XI. — Les secrets à Rome.	339
XII. — Le jugement doctrinal.	342
XIII. — Les opposants.	344
XIV. — Mlle de la Merlière.	346
XV. — Le procès.	349
XVI. — Maximin.	351
XVII. — Vie errante.	354
XVIII. — Confesseur de la foi.	357
XIX. — Dernières épreuves.	359
XX. — Mélanie en Angleterre.	362
XXI. — — à Castellamare.	365
XXII. — Dernières visites à la Salette.	369
XXIII. — La manifestation du 19 septembre 1855.	371
XXIV. — Les fléaux.	374
XXV. — Année réparatrice.	377
XXVI. — Le P. Picard et Mgr Paulinier.	379
XXVII. — Couronnement de Notre-Dame de la Salette.	396
XXVIII. — Sœur Marie-François de Sales et Mlle Lioger.	398

XXIX. — Mlles Thérèse Nicolas et Apolline Her-	412
XXX. — Miracles de conversions.	414
XXXI. — Conversions de protestants.	430

Pour le Premier Vendredi (suite)

XXV. — Une récente manifestation du Sacré-	43
Cœur	
XXVI. — Aimer dans le Sacré-Cœur.	159
XXVII. — Il faut agir dans le Sacré-Cœur.	300
XXVIII. — Comment agir dans le Sacré-Cœur.	409
XXIX. — Il faut souffrir dans le Sacré-Cœur.	490
XXX. — Comment souffrir dans le Sacré-Cœur.	523
XXXI. — « Venez à moi. »	613
XXXII. — Le Sacré-Cœur et le ciel.	735
XXXIII. — Les miséricordes infinies du Sacré-	777
Cœur	
XXXIV. — Les oublis du Sacré-Cœur.	890

Aux jeunes gens d'un Patronage (fin)

XXXIII. — Les spectacles.	41
XXXIV. — Les mauvaises lectures.	157
XXXV. — Les promenades.	286
XXXVI. — Le travail.	303
XXXVII. — La piété.	440
XXXVIII. — La prière.	455
XXXIX. — La pensée de Dieu.	468
XL. — La dévotion à la Sainte Vierge.	521
XLI. — La messe.	540
XLII. — La confession.	553
XLIII. — La communion (la préparation).	564
XLIV. — — (Les conséquences).	588
XLV. — La retraite annuelle.	604
XLVI. — Le service militaire.	657
XLVII. — La vocation.	716
XLVIII. — Le mariage.	733

Retraite à des femmes chrétiennes

I. — Pourquoi la retraite et comment la faire ?	577
II. — La conscience.	580
III. — Ce qui manque à nos vies pour qu'elles	
soient chrétiennes.	593
IV. — Nos véritables ennemis.	596
V. — Les exemples des martyrs.	609
VI. — Les moyens de persévérance.	625

Courtes instructions pour la prière du soir

(suite)

IX. — Jésus prédit ce qui va lui arriver à Jérusalem.	810
X. — Jésus réprimande l'ambition des fils de	
Zébédée.	838

Sujets de circonstance

Allocution pour des fiançailles.	192
Allocutions de mariages.	773, 775
Pour une profession religieuse.	381
— Le Fiat de Marie et celui de la religieuse.	444
Pour une vêtue au Carmel.	685
Noces d'or d'une religieuse. — Grandeur et fécondité de la vocation religieuse.	814
Aux élèves d'un pensionnat. — La fourmi.	476
— Avant les vacances.	486, 518
— Faire fructifier ses talents.	583
— Préparation à Noël : Sacrifier l'idole favorite.	869
Bénédiction d'une cloche. — Les deux cantiques de la cloche.	465
Allocution pour une première messe.	481
— Pour la première visite d'un évêque.	422
Allocution pour une distribution de prix.	489
Aux jeunes gens d'un Collège. — Jésus-Christ et la jeunesse.	492

Allocution pour un pèlerinage à un sanctuaire de la Sainte Vierge. — Les pèlerinages.	539
Pour une fête de la B. Jeanne d'Arc. — Les trois gains de son martyre.	570
Pour la messe de Requiem des fondations supprimées.	757
Pour une messe de sainte Cécile. — La musique et la religion.	795
En faveur des pauvres. — La charité chrétienne.	812
Pour la fête de sainte Barbe. — A des mineurs.	824
Pour la saint Nicolas. — A des enfants : L'obéissance.	889
Pour la fête d'un Syndicat agricole.	843
Pour la bénédiction d'une chapelle. — L'Eucharistie, trône de Dieu.	893

Avis paroissiaux

Les observances du Carême.	132
Les prédications du Carême.	231
Faites vos Pâques.	254
Pour la clôture des Pâques.	255
Les Rogations.	305
La fête patronale.	367
La neuvaine précédant la Pentecôte.	391
Avant la moisson.	392
Au lendemain d'une mort subite.	408
Une courte prière au moins chaque jour.	458
A propos des orages.	459
Le scapulaire du Mont-Carmel.	504
Avant les grands travaux de la campagne.	505
Après — — — — —	792
A ceux qui arrivent en retard.	555
Silence et recueillement à l'église.	563
Le livre de messe.	600
Après la retraite pastorale.	682
Le mois du Rosaire.	683
La visite des malades.	684
La réception des derniers sacrements.	745
Pour le dimanche avant la Toussaint.	746
L'assistance aux Vêpres.	793
La prière du dimanche.	794
Les places d'église.	842
La fête de Noël.	868
L'eau bénite.	892

Varia

Le foin, image biblique.	411
L'inconnaissable.	567
La neutralité scolaire.	693

Plans de sermons

Pour le nouvel an. — Sur le temps.	890
Pour la Dédicace. — La maison de famille.	772
Sur le travail. — I. Travailler est un devoir en tant qu'hommes, 539. — II. En tant que pécheurs, 539. — III. C'est un honneur, 556. — IV. Une prière, 557. — V. Quel travail est un devoir ? 557. — VI. Comment travailler ? 585. — VII. Fruits du travail, 585.	
La moisson dans la Sainte Ecriture.	564

Trésor d'histoires sur la Sainte Vierge

Avant-propos.	614
I. — Prières et pratiques de piété en l'honneur de Marie :	
1 ^o L'Ave Maria.	615
2 ^o Le Chapelet et le Rosaire.	634, 645, 662
3 ^o Le Souvenez-vous.	666
4 ^o Le Scapulaire.	697
5 ^o La Médaille.	764, 781
6 ^o Prières diverses.	828
II. — Marie et les nécessités d'ordre spirituel :	
1 ^o Marie et les âmes tentées.	845
2 ^o Marie et les pécheurs.	861

Catéchisme de persévérance

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DES APOTRES

II. — *Saint Paul* (suite)Première partie : *Saint Paul en Orient* (suite)

V. — 1 ^{re} mission (suite) : Le Concile de Jérusalem.	14
VI. — Les décisions du Concile.	30
VII. — <i>In faciem ei restiti.</i>	46
VIII. — 2 ^e mission : Retour à Lystris et à Iconium.	142
IX. — A Philippe	302
X. — A Philippe : Sainte Lydie	462

XI. —	A Thessalonique : Jason	478
XII. —	A Bérée et à Athènes	510
XIII. —	Devant l'Aréopage	558
XIV. —	A Corinthe	574
XV. —	Première Epître aux Thessaloniens : partie historique	606
XVI. —	— partie morale	628
XVII. —	2 ^e Epître aux Thessaloniens	658
XVIII. —	S. Paul devant Gallion. Le début de l'Epître aux Galates	669
XIX. —	Epître aux Galates : l'apôtre fait son apologie	718
XX. —	— La partie dogmatique	877
XXI. —	— La partie morale	895

TABLE ANALYTIQUE

Adoration perpétuelle. — SERMON : L'Eucharistie nourriture des âmes, 524.

Ames du Purgatoire. — LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE EST UN TOUCHANT RÉSUMÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE. — L'excellence de cette dévotion est proclamée par les saints, par les auteurs chrétiens, 710; c'est qu'elle est inspirée uniquement par la foi, et non par la vue de ce que souffrent ces âmes, 711. Elle procure la gloire de Dieu qui couronne ses propres dons dans chaque âme qui entre au ciel; elle glorifie Jésus-Christ qui recueille les fruits de sa Passion, et agréé l'hommage qui lui est rendu par le sacrifice et les sacrements; elle honore Marie Mère de Jésus et Reine du purgatoire; elle honore les anges heureux de voir leurs frères augmenter le nombre des élus; de même pour les saints, 712.

ELLE EST TRÈS AGRÉABLE AU CŒUR DE JÉSUS. — La prière pour les pécheurs est très agréable à Dieu, mais s'ils veulent ils peuvent se convertir; celle pour les défunts est faite pour des âmes saintes et qui ne peuvent rien pour elles-mêmes, 713, la première messe dite dans une nouvelle maison du Carmel délivre l'âme du donateur, 714. C'est qu'en priant pour les défunts nous imitons le Cœur de Jésus: il est venu par bonté sur la terre, et nous sommes bons comme lui; pour nous sauver, et nous l'aïdons à sauver ces âmes, 714; nous pratiquons son commandement de prédilection, la charité; nous répondons à son désir, il a soif des âmes qu'il voudrait au ciel, 715.

ELLE EST ESSENTIELLEMENT CATHOLIQUE. — Parmi les signes auxquels on reconnaît la vraie Eglise il faut ranger la dévotion aux âmes du purgatoire. En effet, l'Eglise rappelle la miséricorde de Dieu qui accorde aux prières des justes la conversion des pécheurs, et sa justice qui exige l'expiation du péché même pardonné, 721; il n'est guère d'âmes d'adulte qui ne passent par le purgatoire effet de la justice, mais grâce à la miséricorde les vivants leur viennent en aide, 722. L'Eglise se dévoue pour ces âmes: invite à prier pour elles, multiplie les moyens de les soulager, fête des morts, indulgences, confréries, fondations pieuses, office des défunts, bréviaire qui termine chaque Heure par le souhait du repos éternel, surtout le sacrifice de la messe avec memento des morts. Prières de saint Ambroise pour Théodose, 723.

ELLE EST RECOMMANDÉE PAR LES SAINTS. — Nous sommes les fils des saints. Or les saints recommandent la dévotion aux morts; témoignages des Pères des premiers siècles, des docteurs du

moyen âge, de S. François de Sales, 724, de S. Alphonse, du Curé d'Ars, doctrine du Concile de Trente, 725. Exemples: l'établissement de la fête des morts par S. Odon de Cluny, associations en faveur des défunts, l'œuvre des *Auxiliaires du Purgatoire*, son histoire, 726.

ELLE EST TRÈS CHÈRE AUX DÉFUNTS. — Elle les console: aux peines du purgatoire il faut ajouter celle d'être souvent oubliés, 727; elle adoucit leurs souffrances: le riche paie pour des pauvres qui lui en sont reconnaissants; elle les délivre: la prière est toute-puissante, la charité souverainement efficace, car elle satisfait la justice de Dieu par les indulgences, surtout à certaines fêtes, 728. Les raisons de cette efficacité sont la volonté de Dieu qui nous invitait à prier les uns pour les autres ne peut que nous exaucer; les mérites infinis du Sauveur que nous appliquons aux défunts; les rapports qui nous unissent à eux en vertu de la communion des saints, 729.

ELLE EST SANCTIFIANTE POUR LES VIVANTS. — 1. *Elle affermit en eux la foi.* Elle est la source de beaucoup de vertus. Spécialement elle nourrit la foi en nous faisant vivre dans le monde des âmes, 730, en ravivant la croyance à l'efficacité de la messe et des sacrements, aux indulgences et à l'autorité de ceux qui les accordent, 731. Elle prêche l'existence de l'âme, la malice du péché expié par d'effrayants supplices, la terrible justice de Dieu si bon pendant la vie, 731, mais si sévère après la mort; son infinie miséricorde qui très grande sur la terre applique encore après la mort les mérites de Jésus-Christ; la réalité de la vie future, et la résurrection, l'âme n'étant que la moitié de l'homme, 732. — 2. *Elle affermit l'espérance.* L'espérance a été la joie des saints, 739. Or la dévotion aux morts l'affermir en entretenant en nous la pensée du ciel; elle encourage ici-bas l'épreuve, ensuite la récompense; elle nous invite à nous purifier davantage pour que nos prières soient plus efficaces, pour le même motif elle nous porte à la mortification, 740. Elle est rassurante: elle porte aux bonnes œuvres qui méritent le ciel, aumônes, prière, assistance à la messe, zèle pour la conversion des pécheurs, dévotion du chapelet; toutes les œuvres de miséricorde se trouvent dans cette dévotion, 741; enfin les âmes délivrées ne seront pas ingrates et obtiendront le salut à leurs bienfaiteurs, 742. — 3. *Elle enflamme la charité.* Le Curé d'Ars et les âmes du purgatoire, 742. La charité est la reine des vertus, celle qui mérite le ciel, qui y atteint sa perfection et sans laquelle tout le reste n'est rien, 743. Or la dévotion aux

âmes du purgatoire la fait pratiquer : envers Dieu dont nous procurons la gloire ; envers les défunts qu'elle soulage, 743 ; envers nous-mêmes sur qui nous attirons les faveurs divines : d'autant plus excellente qu'elle est humble et discrète, exempte de l'amour-propre dont l'aumône extérieure est parfois accompagnée, nettement surnaturelle et inspirée par les seuls motifs de foi ; très agréable à Dieu qui est lui-même charité ; enfin elle fait resplendir l'unité de l'œuvre de Jésus-Christ par le dogme de la communion des saints. 744.

Amour de Dieu. — La fête des Quarante-Heures est la fête de l'amour de Dieu. Nous devons aimer Dieu parce que si on aime ce qui est beau, il est la beauté infinie, 49 ; ce qui est bon, il l'est infiniment et il fait de cet amour son premier commandement ; parce qu'il nous a aimés le premier et a tout fait pour nous dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel, 50. Cet amour sait être généreux, dévouant à Dieu l'intelligence, la volonté ; zélé, nous portant à aimer le prochain pour Dieu, 51 ; réparateur pour les blasphèmes, les profanations du dimanche, les impuretés, les révoltes contre Dieu. *Ad quem ibimus*, 52.

Premier des commandements qu'on ne devrait même pas avoir à rappeler à des chrétiens, 212. Dieu nous ayant faits ce que nous sommes, il nous a créés pour procurer sa gloire, 213, ce qui est la condition du bonheur pour nous ; donc dépendant de lui plus que le serviteur ne dépend de son maître, nous devons vivre pour lui, 214. L'amour que Dieu exige de nous, 214, est un amour de préférence : Dieu avant tout ; amour qui ne recule pas devant les sacrifices nécessaires ; donc à ceux qui se contentent de respecter les droits des hommes il faut rappeler qu'ils devraient respecter d'abord les droits de Dieu. Dieu ne peut pas être indifférent au mépris de ses droits, 215. Toute âme en état de péché est séparée de Dieu, ne l'aime pas, elle est morte et mortes ses bonnes œuvres, 216 ; n'ayant plus les secours constants qu'elle avait amie de Dieu, elle va de chute en chute, et, remettant à plus tard sa conversion, s'expose aux surprises de la mort, 217. Donc vivre loin de Dieu, c'est la grande faute, 218.

An (Nouvel). — SERMONS : Faire son devoir, 871. L'amour de la vérité, 875. Sur le temps (plan), 890.

Annunciation. — SERMON : La maternité de Marie, 153.

Antoine de Padoue (Saint). — Sens de la statue qui le représente la Bible en mains et l'Enfant Jésus sur les bras. Il a été la lampe brillante par son enseignement : élevé chrétienement, il se fait vite remarquer par sa science et sa piété, 423, le succès d'une prédication à deux jeunes prêtres détermine ses supérieurs à le consacrer aux missions puis à l'enseignement de la théologie, où il réussit merveilleusement, il convertit deux bandits et ramène à la vérité un grand nombre d'Albigéois, 424. La lampe ardente par sa charité : elle est brûlante comme celle de S. François, sans succès auprès des hommes, il prêche aux poissons et finit par convertir les hommes, 425 ; il prêche la réconciliation entre les hommes et entre les partis, défend les peuples contre la tyrannie des princes, 426 ; c'est pourquoi le peuple a confiance en lui, 427.

Apostolat. — Fraternité laïque et fraternité chrétienne. Celle-ci se prouve par l'apostolat, 227. Son obligation vient de la volonté de Dieu qui nous a faits enfants d'une même famille, membres d'un même corps, d'où obligation d'aimer le prochain et de faire pour son âme ce qu'on ferait pour son corps, 228 ; du devoir d'imiter Jésus-Christ venu pour sauver les hommes ; du devoir de réparer le scandale qu'on a pu donner ; de la

force qu'on y trouve soi-même pour rester vertueux, 229. Ses moyens sont la prière, recommandée par saint Paul, 229 ; exemple des religieuses cloîtrées ; l'exemple qui entraîne ; donc qu'en face des mauvais exemples si fréquents les chrétiens vivent une vie franchement et hautement chrétienne ; les bonnes œuvres : elles sont nombreuses et chacun peut choisir, 230.

Ascension. — SERMONS : L'existence du ciel, 385. Notre ascension vers le ciel, 387. Supporter les peines de la vie, 389.

Assomption. — SERMON : Comment on arrive au ciel, 561.

Athéisme. — Admirable dans ses progrès et ses généreuses aspirations, notre siècle a été impuissant dans le progrès moral parce qu'il a rejeté Dieu. Les athées le nient, ce qui est une absurdité, 93 ; les causes de cette négation sont l'ignorance, surtout l'orgueil qui, rapportant tout à soi et ne pouvant comprendre Dieu, refuse d'y croire ; conséquence : vivre à sa guise, doctrine maçonnique, 94. D'autres prétendent que Dieu dans son gouvernement ne s'occupe que de l'ordre général et néglige chaque créature en particulier, comme s'il n'était pas partout pour tout voir et tout gouverner, donc punir les transgressions à ses lois, 95 ; ou comme s'il pouvait abandonner au hasard l'homme, œuvre de ses mains, 96. D'autres prétendent que toutes les religions sont bonnes, qu'il suffit d'être honnête homme, 96, comme s'il suffisait d'être bon frère pour être bon fils, et ici l'ignorance est inexcusable chez des chrétiens : comme si encore c'était à l'homme et non à Dieu à fixer nos devoirs envers lui, 97, et l'histoire prouve que Dieu l'a fait, 98.

« **Ave Maria.** » — TRAITS HISTORIQUES : Paroles du B. Grignon de Montfort. *L'Ave Maria*, 615. Le chant de *L'Ave Maria*, 616. Un protestant converti par *L'Ave Maria*, 617. « Tous les jours j'ai récité *L'Ave Maria*. » Puissance de *L'Ave Maria*, 618. *L'Ave Maria* du condamné, 619. Fidélité à *L'Ave Maria*. *L'Ave Maria* de Salaün. Je pardonne : confessez-moi ! Récompense d'un *Ave Maria*, 620. « *Ave Maria* ! — *Ave Bernarde* ! » « Sauvez-moi ! » *L'Ave Maria* de S. Vincent de Paul, 621. Sauvée par la T. S. Vierge. Converti par un *Ave Maria*. Comment une actrice fut sauvée, 622. *L'Ave Maria* quotidien, 623. Les trois *Ave Maria* du docteur Récamiér, 624.

Bancs d'église. — Voir *Places de bancs*.

Barbe (Sainte). — *Allocation à des mineurs.* — Deux vertus remarquables : la foi et la patience. La foi : de noble famille elle est très instruite des sciences humaines ; isolée dans un palais pendant une absence de son père, elle sent, à la lecture, le vide de la philosophie païenne, réussit à correspondre avec Origène, 825, et se fait chrétienne ; l'ouvrier mineur peut apprendre à connaître Dieu dans les entrailles de la terre aussi bien que dans les livres des philosophes ; son travail même lui révèle la puissance et la bonté divines, 826. La patience : à son retour son père la voyant chrétienne veut la tuer, puis la maltraite et lui-même la dénonce, 826 ; elle reste inébranlable devant les promesses et dans les tourments, jusqu'au martyre ; la patience est nécessaire aussi à l'ouvrier mineur bien que non appelé au martyre : patience envers les railleurs de sa foi, envers ses patrons et ses chefs, dans son pénible travail, 828.

Bonheur. — Dieu et le monde l'offrent ; où le trouver ? 707. Pas avec le monde : les récompenses qu'il promet sont incertaines, car peu de ceux qui peinent arrivent au succès ; incomplètes, elles ne rendent pas heureux, quelques témoignages ; passagères, puisqu'il faudra bien mourir, 708. Donc il est avec Dieu : ses récompenses sont

certaines, car il est juste, puissant, fidèle ; complètes, car on ne saurait imaginer ce qu'est le bonheur du ciel ; éternelles, c'est Dieu qui le dit. Le cri des Croisés : « Jérusalem ! Jérusalem ! » 709.

Carême. — Temps de pénitence. On la pratique par l'observation de la loi du jeûne et de l'abstinence, loi rendue facile aujourd'hui, 132 ; par l'assistance à la prière du soir et à la prédication, même au prix de quelques efforts, 133. — C'est un devoir de venir entendre les *prédications* : devoir envers Dieu qui en a fait le moyen d'instruire les fidèles ; devoir envers l'Eglise qui, obligeant ses ministres à prêcher, oblige par là même ses fidèles à venir écouter, 231 ; devoir envers le prochain, auquel on doit le bon exemple ; devoir envers soi-même, chacun ayant besoin de la parole de Dieu, 232.

Catherine (Sainte). — Pour la suivre au ciel, il faut l'imiter sur la terre, 778. *Sa foi vive* : à son époque la foi exigeait un grand courage ; elle la manifeste, la nourrit par la prière, l'étude de la religion, la pureté du cœur ; aujourd'hui aussi il faut de la vertu pour conserver sa foi, 779, et les moyens n'ont pas changé, prière, pureté, étude, 780. *Sa conduite chrétienne* : elle n'a pas peur de paraître chrétienne, dénoncée, torturée, elle professe publiquement sa foi, donne sa vie pour elle : à la mort Dieu demande à chacun le sacrifice de la vie, ceux-là seuls le font de bon cœur qui pendant la vie satisfont aux devoirs qu'exige leur position sur la terre, 780.

Chapelet et Rosaire. — TRAITS HISTORIQUES : Efficacité de l'*Ave Maria*. Dévotion mal entendue, 634. Un chapelet qui porte bonheur, 635. Les Vendéens de la « Grand-Guerre » et le chapelet. Le chapelet du duc de Rohan, 636. Les grands hommes disant leur chapelet, 637. Le chapelet du polytechnicien. Le chapelet du Frère Anselme, 638. Le chapelet du Trappiste. Malheur où entraîne l'abandon des pratiques de piété envers Marie, 639. Le chapelet du Bavaïrois, 640. Une bonne confession grâce au chapelet, 645. Conversion d'un officier, 646. Mon chapelet, 648. Le Rosaire et les ministres... de jadis, 649. La dévotion du Rosaire en Chine. Chapelet perdu et retrouvé, 650. Soyons fidèles au Rosaire, 652. Le chapelet, ensanglanté, 662. Le chapelet de Pie VI. Sainteté acquise par la dévotion au Rosaire, 664. Le chapelet de la Vendéenne, 665.

Charité. — Faire toute chose en esprit de charité. *Charité envers Dieu* : si l'amour que Dieu nous a témoigné est un motif de l'aimer, 232, ce motif devient plus pressant quand Dieu est méconnu et outragé ; alors l'esprit de charité consiste à lui donner de bon cœur tout ce qu'il demande : obéissance à sa loi, lutte contre les tentations, patience dans les épreuves, 233, accomplissement des devoirs d'état, 234. *Charité envers le prochain* : à l'égard des croyants, elle les regarde et les aime comme des frères, se manifeste par la prière, par la parole, par l'exemple, 234, par l'assistance, 234 ; à l'égard des ennemis de la religion, elle déteste les erreurs, mais prend en pitié les personnes et prie pour leur conversion, 235. « Sans la charité je ne suis rien, » 235. Voir *Amour de Dieu*. — Dieu veut que le chrétien prenne exemple sur lui, et Dieu est infiniment miséricordieux, 812 ; le riche doit l'être : au point de vue humain l'aumône s'impose, car le pauvre par son travail pénible rend de nombreux services au riche ; au point de vue de la foi le pauvre est grand, puisque lui donner c'est donner à Jésus-Christ, 813. — La dévotion envers les âmes du Purgatoire enflamme la charité, 742.

LA CHARITÉ ENVERS L'EGLISE. — Les motifs en sont que l'Eglise est mère, ayant donné la vie

spirituelle à de nombreux enfants, entretenant cette vie par son enseignement, et si elle lutte et si elle pleure, c'est pour qu'on ne lui ravisse pas ses enfants, 241. Parce qu'aujourd'hui elle est mère affligée par l'ingratitude, le mépris même de beaucoup de ses fils, par la lutte qui cherche à lui ravir les âmes, 242 ; donc être plus fidèle à l'Eglise, revendiquer ses droits, se faire apôtre, 243. Parce qu'elle est aujourd'hui mère dépouillée : Jésus-Christ dépouillé de ses vêtements figure l'Eglise dépouillée de ses biens, 243 ; c'est donc justice pour ses enfants de se montrer généreux envers elle et envers ses ministres, 244.

Chemin de croix. — Pour le Vendredi Saint, 257.

Ciel. — L'EXISTENCE DU CIEL. — L'oubli et même la négation du ciel. Ceux qui le nient ne méritent pas créance, car s'ils ne sont pas eux-mêmes criminels, ils ont avec eux tous les criminels, 385. « Personne n'en est revenu » : mais les apparitions dûment constatées ? et cette raison ne prouverait que l'ignorance et pas la non existence du ciel, 386. L'existence du ciel se prouve par la croyance universelle du genre humain, par toutes les aspirations de notre âme, par notre besoin de consolation dans les peines, par les exigences de la justice divine, 386, par les paroles de Notre-Seigneur, 387.

NOTRE ASCENSION VERS LE CIEL. — Il faut penser au ciel. On n'y pense pas assez, 387, parce qu'on n'y croit pas assez énergiquement, parce qu'on est trop attaché aux biens de la terre, parce qu'on ne le désire pas assez, 388. Il faut travailler pour le ciel. On ne le fait pas assez, pourtant ce travail est facile : accomplir ses devoirs de chaque jour, offrir à Dieu ses actions, 388. Il faut souffrir pour le ciel : c'est-à-dire supporter les épreuves en vue du ciel, 388, même parfois les persécutions, 389.

Cloche. — Elle répète le chant des anges à Bethléem. — *Gloire à Dieu !* Après les persécutions, la cloche est placée au-dessus de toutes les églises et son chant rappelle le triomphe de Jésus-Christ, 465 : à l'Angelus du matin elle rappelle le souvenir de l'Incarnation ; à celui de midi, alors que l'homme est fatigué, elle fait songer aux travaux et aux souffrances du Sauveur ; à celui du soir elle enseigne que le sommeil de la mort sera suivi de la résurrection. La cloche du dimanche invite à sanctifier ce jour, le chrétien se rend joyeusement à son appel, 466, faute de ceux qui ne l'écoutent pas, 467. — *Paix aux hommes !* Aux âmes des défunts pour lesquels elle invite à prier, aux pécheurs que parfois elle importune, 467, mais qu'elle encourage à se réconcilier avec Dieu, aux âmes fidèles qu'elle réjouit et à qui elle rappelle la pensée de Dieu et de l'Eucharistie. Ou la cloche ou le canon, 468.

Communión. — Il faut communier parce qu'on en a besoin, surtout le jeune homme ; à cause de ses tentations plus fortes, peut-être de ses chutes ; parce que c'est le désir de N.-S. qui trouve sa joie à se donner à ceux qu'il aime, qui demande consolation pour l'abandon d'un grand nombre ; une seule âme avec J.-C., 565. Mais il est nécessaire de se préparer ; pour cela, penser pendant la semaine à la communión du dimanche, s'efforcer d'imiter J.-C., par amour, exciter en soi le désir de la communión ; un disciple de St. François : Jean de l'Alverne, 566. — Dans la communión, J.-C. se donne à l'âme pour qu'elle se donne à lui, alors elle est forte ; pour la faire vivre de sa vie, donc après la communión se livrer à ses occupations, mais avec Dieu et pour Dieu, 566 ; pour lui communiquer sa force, exemple des jeunes gens de Limoges ; pour le faire vivre autour de soi, à la maison, à l'atelier, prière, bonne parole, bon

exemple ; exhortation à la communion fréquente, 587. — Elle console par l'intimité qu'elle établit entre le chrétien et N.-S. toujours prêt, mieux que tous les amis du monde, à compatir à nos misères, assez puissant pour pouvoir consoler toutes nos douleurs, 29.

C'est l'union de l'âme avec J.-C. Nourriture de l'âme, 71, la communion l'associe à la vie de J.-C., dont elle lui apporte la visite, visite d'un hôte infiniment généreux ; la met en contact avec J.-C., puisqu'il est réellement présent sous les espèces sacramentelles ; réalise l'avènement de J.-C. en nous, car nous sommes sa demeure ; nous associe à la vie de Dieu, puisque d'une part elle nourrit l'âme et que la vie de Dieu est supérieure à la nôtre, expressions des Docteurs, 72, de J.-C. qui dit que comme il vit par le Père, le communiant vivra par lui, 73. Elle associe l'âme au sacrifice de J.-C., car comme dans les anciens sacrifices on participait à la victime, dans la communion nous recevons J.-C. victime, 73, d'où union avec elle et adhésion intime à son sacrifice et participation à ses fruits, 74.

LES RAISONS DE COMMUNIER. — Le grand festin et la communion. Ces raisons sont a) le désir de N.-S. : la générosité qu'il montre dans tous ses dons prouve qu'il veut que nous en profitions, ainsi de l'Eucharistie, et tout ce qu'il a dit et fait à ce sujet montre ses intentions, 145 ; la pratique et l'enseignement de l'Eglise les font aussi connaître, 146. b) Le besoin que nous avons de participer au sacrement et au sacrifice. Comme sacrement elle conserve la vie ; augmente les forces, faisant vivre J.-C. en nous ; répare les pertes quotidiennes ; est un élément de bonheur par la joie qu'elle procure de se savoir uni à Dieu ; influe heureusement sur le corps, 147. Participation au sacrifice elle permet d'honorer Dieu dignement, 148. A ceux qui ne communient jamais, ou seulement à Pâques, ou à quelques fêtes, 148, ou qui communient fréquemment, 149.

LES CONDITIONS DE LA COMMUNION FRÉQUENTE. — Quoi qu'en disent certains livres pieux d'autrefois, elle n'est pas incompatible avec les diverses occupations de chacun, 183. Les conditions de sainteté requises sont ou obligatoires ou conseillées. — *Obligatoires*. D'abord l'état de grâce ; c'est l'évidence, 183 ; pour le recouvrer l'absolution est indispensable, décret de Trênte. Ensuite l'intention droite, car c'est l'intention qui donne leur valeur à nos œuvres, surtout à nos actes religieux, 184 ; or elle est droite quand elle n'est pas mauvaise, pieuse quand elle est bonne, d'où importance de veiller sur cette intention d'ailleurs facile à avoir, au reste elle est nécessaire aussi bien pour les communions rares que pour la fréquente, 185. — *Conditions conseillées*. a) Exemption de péchés véniels : péchés non délibérés et péchés délibérés, 202 ; les premiers sont inévitables, non les seconds ; ce qu'on demande c'est l'absence d'affection au péché. L'exemption qui précède ou accompagne la communion convient à la sainteté de Dieu, est très utile au communiant, et conseillée pour toute communion ; celle qui suit la communion en est le fruit, 204. b) La préparation : pour produire ses effets essentiels, il suffit que la communion soit valide, 204, mais l'abondance des fruits dépend du plus ou moins de ferveur avant et après, 205. Le confesseur a mission pour juger ce dont on est capable, 205.

PRÉPARATION ET ACTION DE GRÂCES PROCHAINES. — Toute-puissante par elle-même pour sanctifier, la communion est souvent stérile, 270, c'est que ses fruits sont en raison des dispositions du communiant. Deux sont importantes : la préparation immédiate qui achève de disposer l'âme, et l'action de grâce immédiate qui unit l'âme à

J.-C. Dans la *préparation immédiate*, l'âme éloigne tout ce qui peut offenser le regard de Dieu, tout péché et toute affection au péché, par la contrition, 271, s'efforce d'acquiescer les sentiments qui peuvent plaire à N.-S. Les actes de l'action de grâces prochaine sont l'adoration, l'union à J.-C., à ses souffrances, la prière, la reconnaissance ; usage à faire des livres de piété, 272. Communier avec une foi pleine, car on reçoit selon la mesure de sa foi ; avec un cœur vrai, pour aimer N.-S. ; divers moyens pour varier la préparation et l'action de grâces et éviter la monotonie, 273. Temps à y consacrer : ni trop, ni trop peu, 274.

PRÉPARATION ET ACTION DE GRÂCES ÉLOIGNÉES. — La *préparation éloignée* consiste à faire des efforts pour grandir en vertu un certain temps avant la communion. Sa haute convenance ressort des égards dus à Dieu ; instituée pour le bien de l'homme, l'Eucharistie contient Dieu infiniment grand, aussi l'Eglise recommande-t-elle une grande vénération, de même les Docteurs, 275 ; de l'enseignement évangélique : préparation minutieuse du Cénacle pour la Cène, préparation de Marie à la maternité divine, préparation des apôtres à la première communion ; de l'intérêt du communiant qui en recueillera les fruits en raison de sa sainteté, 276, dispositions de nos pères et fruits qu'ils tiraient de la communion, 277. *L'action de grâces* : la communion étant une nourriture, l'action de grâces éloignée s'efforce d'en tirer tout le profit possible longtemps après l'avoir reçue, force que reçut Elie de son pain miraculeux, 277 ; la communion étant un grand bienfait, l'action de grâces paie Dieu de retour et dispose aux sacrifices nécessaires pour Dieu ; J.-C. venant en nous pour y rester et y vivre, l'action de grâces entretient cette présence et cette vie, 278 ; c'est donc se tromper que de se contenter de l'action de grâces prochaine, 278. Exemple de S. Louis de Gonzague, 279.

Communions des petits enfants. — Une prophétie de Clément Roux, le « saint de Grasse, » 279, réalisée par le décret *Quam singulari*, 280. — *Les charmes* de la communion des petits : pour les parents : l'enfance a un charme naturel qui attire, mais combien plus grand devient-il quand leur enfant est devenu la demeure de J.-C., et ce charme vaut bien celui qu'on ressentait aux cérémonies de la première communion solennelle ; pour les enfants : il est plus grand encore, 280, l'enfant plus innocent goûte mieux les délices de la communion ; pour Notre-Seigneur : il aime les enfants, ne demande pour se donner à eux que des dispositions faciles à avoir, et trouve son bonheur à venir en eux, 281. — *Ses fruits* : pour la famille, les enfants entendant parler de Dieu plus tôt en deviendront plus vertueux, et les parents devenus maîtres de religion y gagneront aussi ; pour la société, la communion des enfants étant très agréable à Dieu sera efficace pour détourner les fléaux qui la menacent ; pour l'Eglise, elle préparera des chrétiens éclairés, forts et généreux, 282 ; pour les petits enfants : elle les vivifie, d'autant mieux qu'ils apportent moins d'obstacles ; les prémunit, les honore. Paroles de Pie X à de petits premiers communicants, 283.

POUR UNE COMMUNION COLLECTIVE D'ENFANTS. — On voudrait avoir vu N.-S. sur la terre ; mais il est réellement présent dans l'hostie ; donc aller à lui avec la foi de S. Pierre, la confiance du lépreux, 45, le repentir de Madeleine, 46.

ACTES pour une communion d'enfants, 306.

Communions pascals. — On doit communier à Pâques, parce que membre de l'Eglise on doit obéir à ses lois, qu'on s'honore toujours à faire son devoir et le devoir pascal est un devoir essentiel du chrétien, 254. — Ceux qui n'ont pas

rempli ce devoir en temps voulu restent soumis à l'obligation de la confession et de la communion annuelles, et ceux qui l'ont accompli doivent persévérer, 255; les moyens sont la vigilance pour ne pas se laisser surprendre par l'ennemi, la prière pour obtenir la force de le vaincre, 256.

ALLOCATION à la messe de communion le jour de Pâques, 260.

Communion des Saints. — Jérusalem, figure de l'Eglise. La communion des saints est la participation de tous les fidèles aux prières et aux bonnes œuvres de chacun. — Elle se prouve par l'Ecriture, qui appelle l'Eglise un corps dont tous les membres ont besoin les uns des autres, 677; une famille où chaque enfant travaille pour tous; une cité qui est comme une société de secours et de services réciproques; par la Tradition; témoignages; elle est affirmée, par les Pères apostoliques, 678, par les Pères apologistes, puis plus fréquemment par les Latins et par les Grecs; pratique de l'Eglise: sur la terre les chrétiens se donnent le nom de frères, au ciel les saints intercedent pour les fidèles qui les invoquent, 679, et l'Eglise honore les défunts et prie pour eux. « *Officia diversa sunt, vita communis* » dit saint Augustin, 680. — Elle comprend N.-S.: il est la tête du corps, de lui viennent donc tous les biens et ils sont infinis; les fidèles de la terre, 680, les bonnes œuvres et les prières des saints, surabondantes pour eux-mêmes, ne peuvent rester inutiles, et rentrent dans le trésor de l'Eglise; les saints du ciel qui membres du corps de J.-C. ne peuvent oublier leurs frères de la terre, ayant atteint la perfection de la charité, et dont la puissance d'intercession est plus grande que pendant leur vie, 681; les âmes du purgatoire: elles aussi sont membres du corps de J.-C., par suite elles doivent avoir leur part du trésor de l'Eglise et nous pouvons beaucoup pour elles, 682.

Confession. — Au lieu de penser que c'est une chose ennuyeuse, il faut se rappeler qu'elle est le vrai remède aux maladies de l'âme, remède plus rassurant que la contrition parfaite, 553. Il faut se confesser quand on en a besoin, donc aussitôt après le péché, et même avant pour mieux résister, impossible de donner une règle uniforme, 554. La seule bonne confession est celle qui est faite après un examen sérieux, 554, avec une entière sincérité, mauvaises excuses, avec une vraie contrition. « Comme il a dû souffrir! » 555.

Conscience. — C'est un jugement intérieur qui nous fait voir ce qui est bien, ce qui est mal, 580; voix de Dieu qui nous parle par elle, elle a besoin d'être cultivée, 581. On distingue la conscience scrupuleuse qui voit le mal partout, qui a pour caractères l'entêtement et l'orgueil, son remède est une obéissance aveugle; la conscience large qui, ne voyant de mal nulle part, joue avec le danger, 581, n'écoute pas les conseils d'un confesseur avisé, état très dangereux; la conscience endurcie qui prétend servir Dieu en restant esclave de Satan; la conscience droite qui voit le bien ou le mal là où il est, c'est celle des saints; la conscience délicate, qui fuit même l'apparence du mal, 582.

Conscrits. — Voir *Service militaire*.

Conversion. — La peur des Juifs en face de la Terre promise et la crainte du pécheur en face de la conversion, 218. La conversion est possible, bien qu'ayant ses ennemis. Au dedans: les passions qui se révoltent quand Dieu nous appelle, mais la conversion est l'œuvre de Dieu, et qui la demande l'obtient, 219, exemples; les mauvaises habitudes qui essaient de revivre, mais la grâce est là pour nous soutenir; elle sera là aussi pour nous aider à vaincre les nouvelles tentations, 220. Au dehors:

les occupations, 220, mais elles sont un motif de conversion, la grâce donnant les moyens de remplir ses devoirs dans quelque état qu'on se trouve; les scandales, ils sont fréquents, mais il faut se rappeler que le chemin du ciel est étroit, que la misère est souvent, même en ce monde, un châtement du péché, 221; les railleries, mais seul ce qui est ridicule mérite d'être raillé, tandis qu'il est grand de redevenir chrétien et de vivre en chrétien, autrement la raillerie a pour causes l'ignorance et même la perversité de ceux qui sont gênés par la vie chrétienne des autres, alors pourquoi en tenir compte? La guérison du lépreux Naaman figure de la conversion du pécheur, 222.

Courage. — Loué et encouragé dans la Sainte Ecriture, le courage pour le chrétien ne consiste pas, comme chez les païens, à faire certaines actions d'éclat pour ensuite rechercher ses aises, mais à supporter vaillamment les épreuves de chaque jour, 129, à faire constamment les sacrifices exigés par le devoir, donc aussi à repousser tout ce qui amollit l'âme, 130. Il est nécessaire aujourd'hui plus que jamais, 130, parce que les obstacles à la vertu sont plus nombreux: railleries et blasphèmes des incrédules; oppression du pouvoir contre les pratiquants, d'où la peur chez beaucoup; faveurs de la foule accordées aux malhonnêtes gens; donc nécessité du courage pour soi-même, 131, pour l'éducation chrétienne des enfants, pour la défense de la patrie, 132.

Crucifix. — Voir *Persévérance*.

Cultivateurs. — Voir *Syndicat agricole*.

Danse. — La danse de Salomé et le martyre de S. Jean-Baptiste, 427.

Dédicace. — SERMONS: La défense de l'Eglise, 759. La maison de famille (plan), 772.

Défunts. — Voir *Ames du Purgatoire, Fondations supprimées*.

Devoir. — L'accomplissement du devoir est le plus beau souhait du pasteur au renouvellement de l'année, 871. En effet le devoir a sa noblesse: il est beau, car pour l'accomplir il faut du caractère qui ne suive pas le caprice et résiste aux passions; si la valeur d'une chose est en raison de sa rareté, il faut reconnaître qu'il n'est pas commun l'homme qui fait son devoir en tout et partout; faire son devoir, c'est maintenir l'harmonie dans la création, puisque toutes les créatures font leur devoir, bien qu'inconsciemment; il est bon de faire son devoir, car on y trouve paix et joie, et on s'assure le ciel, 872, c'est pourquoi le pasteur le souhaite à ses fidèles, 873. Le devoir consiste à éviter ce qui est contraire à l'esprit chrétien, l'impiété qui fait aujourd'hui la guerre à Dieu, garder sa foi, les désirs du siècle, biens temporels et plaisirs recherchés avec ardeur, 873, vivre avec sobriété, c'est-à-dire pratiquer la pureté, remplir ses obligations envers le prochain, justice et charité, envers Dieu par l'observation de ses commandements et se maintenir en grâce avec lui, 874.

Dieu. — SA NATURE ET SA PROVIDENCE. — L'homme désire la vie et le bonheur et c'est Dieu qui en est la source; d'où l'importance de le connaître, 98. Ceux qui nient Dieu prouvent son existence en prononçant son nom, car on n'invente pas ce qui n'est pas, il est absurde de dire que la matière éternelle est cause de tout, même du génie, 99, ou de prétendre que l'univers s'est fait tout seul, et d'ailleurs notre âme sent Dieu partout, 100. Le panthéisme qui fait de chaque créature une partie de Dieu est aussi absurde, 100, car l'auteur d'un ouvrage est distinct de son œuvre; et le fatalisme qui nie la liberté de Dieu en affirmant que l'univers est régi par des lois immuables oublie que ces lois ont été portées par la libre volonté du Créateur et qu'il y déroge quelquefois, 101. Affirmer enfin que dans le gouvernement

du monde Dieu ne s'occupe pas des détails, c'est outrager sa sagesse, car il abandonnerait au hasard son ouvrage; sa bonté, car il serait indifférent pour nos misères; sa justice, car il verrait du même oeil le bien et le mal; non, le Dieu de l'Evangile n'abandonne aucune créature et le peuple, plus intelligent que certains savants, a raison de croire à la Providence, 102. De ce que nous ignorons le comment de l'action divine, ce n'est pas une raison pour nier cette action, on la nie pour pouvoir suivre ses passions, 103.

LA PRÉSENCE DE DIEU EN NOUS. — *Ignoto, Dao*, 113. Source de notre existence Dieu est la cause qui *produit* en nous la vie corporelle, la vie spirituelle, la vie éternelle. Il faut, pour nous *conserver* cette triple vie, qu'il exerce sur nous une action constante, cette conservation n'étant que la création continuée, 114, d'où notre dépendance incessante vis-à-vis de Dieu. 115. Principe de nos mouvements, il agit avec l'homme, mais en respectant la liberté qu'il lui a donnée, 115, l'homme peut donc se séparer de Dieu par le péché, comme le corps se sépare de l'âme par la mort; d'autre part aidés de Dieu, toutes nos bonnes actions sont grandes à ses yeux, 116. Spectateur et juge de notre vie, il voit tout et nous en avertit, et ce regard est un regard de juge, qui frappe quand l'heure est venue, regard qui devrait faire trembler le pécheur, mais qui inspire confiance au juste, 117.

LA JUSTICE DE DIEU. — En Dieu la bonté est inséparable de la justice. Dieu n'exerce pas toujours sa justice sur la terre, 118, n'y rendant pas à chacun ce qui lui est dû, vertu opprimée à côté du vice triomphant; n'y proportionnant pas la peine aux fautes, car la souffrance atteint indistinctement justes et pécheurs, et le remords même s'émousse; n'y ayant pas pour tous la même balance: certains coupables sont punis quand de plus grands criminels lèvent haut la tête; donc cette justice doit s'exercer à la mort, 119. La mesure du châtimement est en proportion de la gravité de l'offense qui est en quelque sorte infinie; il entraîne le désespoir, qui résulte de la perte de Dieu après la perte des créatures; les regrets inutiles, car le pécheur sait qu'il est puni par sa faute, 120, et ne peut pas accuser la justice de Dieu mort pour lui, châtimement de l'âme et châtimement du corps qui est comme brûlé par le remords et le désespoir, 121. La durée sera éternelle, 121, car Dieu manquerait à sa gloire en anéantissant le pécheur, et l'expérience comme la raison prouve qu'un châtimement temporaire serait inefficace pour détourner du péché; du reste le pardon est impossible sans la contrition, laquelle n'existe plus après la mort; invoquer contre l'éternité de la peine la bonté de Dieu, ce serait rendre Dieu favorable au péché, 122.

Eau bénite. — L'eau bénite le dimanche avant la messe mérite le respect par son antiquité: on a toujours cru à la vertu sanctifiante de l'eau consacrée; par son but: disposer les âmes à retirer de la messe tout le fruit possible; par ses effets, 892, indiqués dans les prières: éloigner le démon et toute influence pernicieuse; raisons suffisantes pour qu'on y prenne part, 893.

Eglise. — **SES COMBATS ET SES VICTOIRES.** Les victoires de l'Eglise sont le fruit de cette promesse: « Tu es Pierre... » La merveilleuse propagation de l'Eglise excite la haine des empereurs romains qui jurent de l'anéantir, 449; trois siècles de persécution et des millions de martyrs, après quoi l'Eglise restée debout est plus florissante qu'auparavant, 450. Après le paganisme, l'hérésie qui nie les dogmes fondamentaux du christianisme: l'Eglise condamne l'hérésie, affirme sa doctrine par la voix des docteurs et des conciles et l'hérésie

passé, 450. Quand viennent les barbares qui la menacent de destruction, elle les arrête et finit par les convertir; si des peuples se séparent d'elle, elle en conquiert d'autres, 451. Calomniée par l'impie du XVIII^e siècle, persécutée par la Révolution, elle se relève plus forte, et nous savons qu'il en sera de même après la crise actuelle, 452. Confiance, obéissance, amour à l'Eglise, 453.

SES MARQUES. — **L'UNITÉ.** — La vraie Eglise doit avoir l'unité, car tous les fidèles doivent avoir une même foi. S. Paul l'affirme, 265, après lui les Docteurs de l'Eglise; les fidèles doivent être unis dans l'obéissance aux pasteurs, l'Eglise étant un royaume, une bergerie, une vigne féconde, un seul corps, témoignages des docteurs, 266. — Seule l'Eglise catholique possède l'unité: unité de foi, un seul *Credo* pour tous les catholiques, et aujourd'hui mieux que jamais l'enseignement du Pape est écouté; l'Eglise y tient tant, qu'elle rejette de son sein le négateur opiniâtre d'un seul dogme; unité d'obéissance: la hiérarchie y est merveilleusement organisée, 267. — L'unité n'est pas dans l'hérésie: pas l'unité de corps, à preuve les nombreuses sectes indépendantes les unes des autres; pas l'unité de doctrine, témoignage d'un protestant, deux essais d'alliance infructueux, 268; — ni dans le schisme: aucun lien entre les différentes sociétés schismatiques, et pas d'union entre les sectes d'une même nation, pas même entre les membres d'une même société, à Constantinople, en Russie, en Angleterre, 269.

LA SAINTETÉ. — Elle doit se trouver dans la vraie Eglise: dans son origine, ayant pour fondateur Jésus-Christ et intimement unie à lui; dans son but qui est la sainteté de ses membres; dans ses moyens capables de sanctifier les hommes; dans ses résultats, membres et œuvres, 289. — L'Eglise catholique possède cette sainteté: dans son origine, elle est l'œuvre de J.-C., elle l'affirme et mérite créance, les Evangiles l'attestent également; dans son but, savoir, la sainteté de ses enfants, paroles de S. Paul; et dans ses moyens qui sont une doctrine sainte, une morale parfaite, 290, appuyée des exemples de J.-C., développée dans les livres des saints, la prière et les sacrements dont chacun répond à un besoin de la vie spirituelle; dans ses résultats: innombrables sont les saints qu'elle a formés, et elle est comme une terre qui produit toutes les bonnes œuvres, 291, enfin elle se livre avec ardeur à l'apostolat, 292.

— La sainteté ne se trouve pas au sein de l'hérésie; dans son origine: on connaît trop la vie de ses auteurs, Luther en Allemagne, Calvin en France, 321, Henri VIII en Angleterre; dans son action: son but est d'affaiblir la morale de l'Evangile, quelques témoignages, 322; ses moyens ne sont pas saints: sa doctrine en ce qu'elle rejette l'autorité établie par J.-C., aveux de Luther; sa morale, 323, en ce que, niant le libre arbitre, elle détruit la responsabilité, en ce qu'elle prêche l'inutilité des bonnes œuvres; en ce qu'elle rend le salut beaucoup plus difficile par la suppression des sacrements, du sacrifice, 324, de la prière publique avec le sacerdoce, pasteurs et missionnaires protestants; dans ses résultats: au témoignage de Luther, le monde est devenu plus méchant par le protestantisme, 325, autres témoignages sur la faiblesse des résultats obtenus par les missionnaires protestants, malgré les ressources dont ils disposent; enfin pas de saints chez eux, 326. — La sainteté n'est pas non plus au sein du schisme: l'Eglise schismatique l'a perdue en se séparant de l'Eglise catholique, 326; la raison en est dans la situation du clergé: c'est le souverain qui est chef de l'Eglise, à Constantinople le Turc; en Russie la situation des papes est lamentable et le clergé ne peut rien refuser au pouvoir, même s'il

exige la violation du secret sacramentel (témoignages); enfin la simonie s'y étale éhontée: on vend les sacrements, 327, un exemple, 328.

LA CATHOLICITÉ. — 1. L'Eglise de J.-C. doit être catholique. On le prouve par l'Écriture: promesses faites à Abraham, Isaac et Jacob, prophéties sur l'Eglise, 433, les paroles de J.-C. et la prédication des apôtres; par la Tradition: les docteurs l'affirment, attestent que c'est ce qui distingue la vraie Eglise des sectes dissidentes; par la raison: Dieu voulant sauver tous les hommes et l'Eglise étant chargée de l'œuvre du salut, il faut bien qu'elle soit partout, 434, et l'universalité est le signe le plus facile à distinguer; cette catholicité doit être permanente, 435. — 2. L'Eglise romaine est catholique: dès la Pentecôte des hommes de toute nation se convertissent, elle se propage rapidement dans l'ancien monde d'abord, 435, plus tard dans le nouveau; catholique elle s'adapte au caractère de tous les peuples, à tous les âges, à toutes les conditions, des évêques du monde entier étaient au concile du Vatican; si des peuples l'abandonnent pour l'hérésie, d'autres lui viennent, 436, et de ceux qui l'ont quittée beaucoup lui reviennent, exemples d'Angleterre, d'Allemagne, des Etats-Unis, de Russie; enfin le nombre des catholiques est supérieur au nombre des adeptes de toutes les autres Eglises réunies, 437, et il y a lieu d'espérer un plus grand accroissement encore, favorisé par les inventions modernes, 438. — 3. Les sectes séparées ne possèdent pas la catholicité. Le protestantisme, comptant de nombreuses sectes indépendantes ou même ennemies, il ne peut pas être catholique, 433, d'ailleurs il est en décadence en Allemagne, en France, en Suisse, 454. Le schisme: depuis la rupture avec l'Eglise, les églises schismatiques sont devenues nationales, donc pas catholiques. C'est une joie pour le catholique de n'être étranger nulle part, 455.

L'APOSTOLICITÉ. — 1. L'Eglise de J.-C. doit être apostolique. C'est sur les apôtres que Jésus-Christ l'a fondée, 500; à eux il a confié le dépôt de la foi (apostolicité matérielle), la preuve en est dans l'Evangile et dans les Epîtres, dans la Tradition qui en appelle toujours à la foi de Pierre et des apôtres, 501; le dépôt des pratiques chrétiennes, sacrements, sacrifice, prière, 502; c'est par eux que ce dépôt nous a été transmis (apostolicité formelle): l'Écriture dit qu'eux seuls ont été envoyés par J.-C., seuls ils exercent leur pouvoir et le transmettent à d'autres; l'argument de prescription qui recourt sans cesse à la succession apostolique est une preuve de la croyance de l'Eglise, 502, et aujourd'hui il a acquis la force que lui ont donnée dix-neuf siècles de succession apostolique; la raison le confirme: pour vivre avec J.-C. au ciel il faut profiter de ses mérites, or l'application en a été confiée aux seuls apôtres et à leurs successeurs; le sacerdoce est une mission divine, mais il n'a été confié qu'aux apôtres, 503. Toute société religieuse qui ne peut pas prouver sa succession apostolique n'est donc pas la vraie Eglise, 504. — 2. L'Eglise catholique est apostolique. Elle possède a) l'apostolicité matérielle: elle a toujours lutté pour maintenir l'intégrité de sa doctrine reçue des apôtres, au I^{er} siècle contre l'arianisme, au XVI^e contre le protestantisme, 532, elle n'a jamais rien abandonné, n'a pas changé, réponse du cardinal du Perron à Jacques I^{er}, 533. Mais les dogmes nouveaux?... ils prouvent non pas que l'Eglise change, mais progresse, comme l'homme, de l'enfance à la virilité; tous les dogmes sont révélés, mais l'Eglise tire d'un dogme des conséquences nouvelles inconnues auparavant; ce développement a pour causes les attaques des ennemis, auxquelles il

faut répondre, le travail théologique qui est une preuve de la vie de l'Eglise, 536. b) L'apostolicité formelle: le Pape remonte à S. Pierre, les Docteurs l'affirment et l'histoire le prouve. Mais la papesse Jeanne?... fable inventée par un éditeur protestant de Bâle en 1559. Mais le schisme d'Occident?... on pouvait se demander quel était le vrai pape, mais dans l'une et l'autre obédience on était convaincu d'obéir au successeur de Pierre; la succession des évêques remonte également aux apôtres, 534. — 3. Les Eglises séparées de l'Eglise catholique n'ont pas l'apostolicité. Les protestants n'ont pas l'apostolicité matérielle: ils nient ce que les apôtres ont enseigné, infailibilité de l'Eglise, primauté de S. Pierre, présence réelle dans l'Eucharistie, 550, rémission des péchés, Extrême-Onction, culte de Marie; il est donc faux qu'ils ressuscitent le christianisme primitif, 551. Ni l'apostolicité formelle: ils l'avouent en disant qu'ils ressuscitent l'Eglise primitive tombée en ruines, alors ils ne viennent pas des apôtres, de plus ils font mentir J.-C. promettant d'assister son Eglise; en affirmant que l'Eglise est invisible, alors impossible d'y entrer, d'avoir une profession de foi; avec la succession apostolique, ils ont perdu le sacerdoce. L'apostolicité matérielle ou formelle n'est pas davantage chez les schismatiques, 552.

SA PERPÉTUITÉ. — Elle se prouve: 1. *Par la raison*: Dieu n'est honoré dignement que dans l'Eglise, et seule l'Eglise est capable de résister à la ruine; hors de l'Eglise point de salut, or il y aura toujours des âmes à sauver. 2. *Par les faits*: dans le passé l'Eglise a triomphé de la force matérielle, persécution du Sanhédrin, 588, puis des Césars, invasions des Barbares que même elle convertit, danger de l'islamisme, 589; des forces spirituelles: de l'esprit d'incrédulité, au nom de la révélation il attaque l'Eglise, elle condamne l'hérésie et reste la même; au nom de la raison et de la science, mais les objections avancées sont réfutées par les savants et les découvertes de la science, 590; le passé répond de l'avenir; de l'esprit de licence: si, même dans l'Eglise, l'ivraie se mêle au bon grain, l'Eglise enseignante reste sainte, dans sa doctrine, dans sa morale, 591, dans ses moyens de sanctification, dans ses œuvres; de l'esprit de schisme et de division: il a fait du mal à l'Eglise, elle l'a vaincu, dans le schisme d'Occident chacun obéissait au pape qu'il croyait légitime, 592. 3. *Par les témoignages*: témoignage divin, l'Ancien Testament renferme des témoignages positifs qui annoncent formellement cette perpétuité, des témoignages négatifs qui prédisent l'impuissance de ses ennemis; dans le Nouveau Testament J.-C. lui promet la victoire sur l'enfer, son assistance pour toujours, 601; témoignages humains: ce sont ceux des Docteurs de l'Eglise, des évêques et des chrétiens illustres, 602, des écrivains indifférents ou même hostiles (citations), 603.

Bienfaitrice de l'humanité, l'Eglise a droit à la reconnaissance et on lui fait la guerre, 759, d'où obligation pour le chrétien fidèle de la défendre. La raison de cette défense est que l'Eglise enseigne la religion, le bien le plus nécessaire: intérêt personnel, intérêt de la famille et des enfants, intérêt du prochain qu'il importe de rapprocher de l'Eglise, 760, intérêt de la patrie, c'est un fait que la France est prospère en proportion de ce qu'elle est chrétienne, et on ne conçoit guère une France sans religion; c'est encore un devoir de reconnaissance, l'Eglise est notre Mère, 761. On l'attaque dans sa doctrine qu'on raille et calomnie, on l'accuse de favoriser l'ignorance, c'est sur ce terrain qu'il faut la défendre, donc étudier pour pouvoir répondre aux objections;

dans sa morale, parce qu'elle est gênante, donc ne pas s'arrêter à gémir, mais montrer une obéissance plus parfaite à ses lois, 762, s'abstenir des fêtes mondaines, faire respecter sa morale par ceux sur qui on a autorité ; dans son culte et son clergé, en retour réfuter les calomnies, honorer le sacerdoce, se faire l'auxiliaire de l'Eglise dans ses œuvres, 768. Pendant une tempête chacun doit être à son poste, 764.

Eglise matérielle. — L'église est la maison de famille, nos devoirs (plan), 772. — Il faut y entrer avec respect, y garder le silence, ce n'est pas une maison profane ; le recueillement, la foi l'exige ; la bonne tenue, c'est à tout le moins poli, 563.

Elisabeth de Hongrie (Sainte). — Amenée tout enfant à la cour de Thuringe elle est l'objet de la malveillance générale, 797, mais très aimée de son futur époux ; combien fut profonde leur affection mutuelle, c'est qu'appuyée sur la piété elle tendait à les rendre chaque jour plus parfaits, mais la piété d'Elisabeth n'était point triste, 798 ; aussi avaient-ils pleine confiance l'un dans l'autre ; la grande épreuve fut la croisade de Frédéric II, le duc Louis partit et mourut, 799. Dépouillée de tout, honteusement chassée du palais, Elisabeth demeure fidèle à son mari, 799, rejette une nouvelle alliance et une tante la recueille dans son monastère ; inhumation des restes de son époux et douleur d'Elisabeth ; par ces épreuves Dieu voulait pour elle une plus grande sainteté, 800.

Epiphanie. — SERMONS : Les significations de l'étoile, 881. La foi des Mages, 884. Nos missionnaires, 886.

Epreuves. — Le bonheur parfait n'est pas sur la terre, mais au ciel ; N.-S. nous enseigne par ses paroles et son exemple que les peines de la vie nous méritent le ciel, 889, aussi sont-elles incompressibles pour ceux qui ne croient pas au ciel ; elles sont un moyen de payer nos dettes à la justice de Dieu ; elles font voir la vanité des choses de la terre ; elles prouvent à Dieu que nous l'aimons, s'il a tant souffert pour nous il est juste que nous souffrions un peu pour lui. Donc les accepter avec résignation chacun dans son état, 890. — Voir *Souffrance*.

Espérance. — Elle est affermie par la dévotion aux âmes du Purgatoire, 789.

Esprit catholique. — En vertu de ses rapports avec Dieu, le chrétien doit s'intéresser à ce que son règne s'étende partout, c'est le but de la liturgie de l'Avent ; l'Eglise n'oublie ni les nations païennes et infidèles, ni celles qui sont plongées dans le schisme et l'hérésie, 785. Le chrétien ne fait pas que s'unir à l'Eglise, il se force d'établir le règne de Dieu en lui ; en se montrant chrétien pratiquant, sans peur de s'affirmer ; dans la paroisse en participant aux œuvres, 786, rôle de la femme chrétienne ; dans la patrie en soutenant efficacement la cause de l'Eglise ; que surtout la famille reprenne ses traditions chrétiennes, 787.

Etoile. — Les significations de l'étoile des Mages, 881. — Voir *Jésus-Christ*.

Eucharistie. — SON EXCELLENCE. — 1. La bien connaître est la première condition du culte eucharistique. Cette excellence se prouve par les noms donnés à ce sacrement, par sa nature, 7. Il contient J.-C. : les paroles de la consécration produisent ce qu'elles signifient, donc rendent l'humanité de J.-C. présente sous les espèces du pain et du vin, présence aussi réelle que sa présence en Judée, présence universelle ; présente aussi la divinité inséparable de l'humanité, 8, présence qui se différencie de l'omniprésence divine, de la présence de Dieu dans les âmes par

la grâce, et qui fait de l'Eucharistie le plus saint des sacrements, présence permanente, 9. — 2. Le but suprême de l'Eucharistie : la communion. De là l'excellence de ce sacrement. Car a) J.-C. s'y abaisse plus que partout ailleurs : pas d'anéantissement plus grand que celui subi par la nourriture que l'on prend, 19, et Jésus pour se faire notre nourriture (paroles de la promesse) se cache sous les espèces du pain et du vin, 20. b) Il y déploie sa puissance plus que partout ailleurs : en ce que présent au ciel il reproduit son être dans l'hostie ; en ce que les accidents, sans altération extérieure, ne sont plus soutenus par leur substance, 20 ; en ce que la présence réelle se multiplie presque à l'infini, 21. c) Il nous y témoigne plus d'amour que partout ailleurs, puisqu'il se fait notre nourriture, consent aux plus extrêmes abaissements, multiplie les plus grands miracles (quoique invisibles) pour rester dans l'Eucharistie, 21.

L'EUCCHARISTIE NOURRITURE DES AMES. — Comme dans la multiplication des pains, c'est par amour que Jésus a agi en instituant l'Eucharistie, 524. En l'instituant J.-C. s'est rendu réellement présent sous les espèces du pain et du vin, il a donné à ses ministres le pouvoir de perpétuer cette présence ; donc nous devons croire que J.-C. est là tout entier, et tout entier sous chaque espèce, 525, présence réelle qui ne laisse subsister ni pain ni vin, mais seulement les espèces ; que J.-C. est là vivant et continuant sa mission, mystère profond mais pour lequel suffit la parole du Sauveur, demeurant toujours l'ami à qui nous devons reconnaissance et amour, 526. Pour être la nourriture de nos âmes, ainsi qu'il l'a promis, il a la bonté de choisir pour matière du sacrement le pain et le vin qui entretiennent en nous la vie du corps ; et il vient en nous avec toutes ses grâces, 527 ; aussi l'Eucharistie est-elle le mémorial de toutes les merveilles et de tous les mystères du Sauveur, 528. — Voir *Communion*.

JÉSUS-CHRIST VIVANT DANS L'EUCCHARISTIE. — C'est surtout par l'Eucharistie que J.-C. réalise sa promesse de ne pas nous laisser orphelins. En effet il y continue sa vie cachée : né à Bethléem de la Vierge Marie, 417, il naît de nouveau au Cénacle quand il change le pain en son corps et le vin en son sang ; naissance qu'il renouvelle tous les jours et partout, ayant donné à ses ministres le pouvoir d'opérer le même changement ; et comme à Nazareth il vit cachant sa divinité et, plus qu'à Nazareth, son humanité, 418. Sa vie publique. Il a passé en faisant le bien et multipliant les miracles, 418 ; de même dans l'Eucharistie il se donne aux malades soit pour les guérir, soit pour déposer en eux une semence d'immortalité ; à l'égard des âmes il éclaire les aveugles, soulage toutes les misères morales, donne la force de la vertu, 419, et comme il a multiplié les pains au désert, il multiplie sa présence pour être le pain de tous, 420. Sa vie souffrante : chaque jour il renouvelle sur l'autel l'immolation du Calvaire, 420 ; et cette immolation réjouit les anges, soulage les défunts, attire sur les vivants des grâces innombrables. Nous sommes aussi près de lui que ceux qui l'ont accompagné sur la terre et ont assisté à son sacrifice. Recevons-le, 421.

LE TRIOMPHE DE L'EUCCHARISTIE. — La Fête-Dieu, jour de ce triomphe. N.-S. le mérite par sa grandeur ; l'Eucharistie, c'est Dieu, Créateur, 438, Souverain Maître, Roi des anges, 439 ; par ses victoires sur le démon, sur la mort, sur la nature, 439 ; par ses bienfaits : en se donnant lui-même il nous donne tous les biens, 439.

Notre-Seigneur se cache sous les voiles eucharistiques pour ne pas nous effrayer par l'éclat de sa gloire, pour exciter notre foi, mais l'humanité

a' cru à l'Eucharistie, 893. Il est Dieu et il demande à être traité en Dieu ; il est notre Sauveur et notre ami, tous les jours il s'immole et se donne, et il désire qu'en retour nous l'aimions, 894.

Evêque. — Allocution pour la première visite d'un évêque, 422.

Fête-Dieu. — SERMONS : Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie, 417. Le triomphe de l'Eucharistie, 438.

Fête patronale. — C'est une fête religieuse pour honorer le Patron de la paroisse, 367, mais qui a perdu beaucoup de son caractère religieux, pourtant c'est par les offices de l'Eglise qu'on l'honore, une fête de famille dont elle rapproche les membres et resserre l'affection entre eux. Eviter tout excès et tout désordre, 368.

Fiançailles. — Allocution, 192.

Foi. — LA FOI EN JÉSUS-CHRIST. — L'une des premières vérités pratiques qui s'impose à la connaissance et à la croyance de l'homme est que J.-C. est Dieu et vraie sa religion ; conséquences : croire tout ce qu'il a dit, sous peine de l'accuser de mensonge, faire tout ce qu'il commande ; seul J.-C. Dieu pouvant entraîner l'adhésion de l'esprit, 134, et l'adhésion de la volonté, notre devoir est de conformer à ses enseignements nos jugements et notre conduite, 135. Quand une vérité pratique est gênante, les ennemis la nient, 135, c'est pourquoi on a nié la divinité de J.-C. en cherchant à la prendre en défaut, les pharisiens et plus tard leurs imitateurs ; mais J.-C. a prouvé sa divinité par des prophéties qui toutes se sont réalisées : un fait, Julien l'Apostat voulant réédifier le temple de Jérusalem, 136 ; par des miracles qu'il met en avant comme preuves de sa divinité, 137 ; par la conversion du monde malgré la faiblesse des prédicateurs, ce qu'en pensait Napoléon ; aussi qui ne croit pas en J.-C. sera condamné, 136.

SUR L'INCRÉDULITÉ DE LA FOULE ET LA FOI DU CHRÉTIEN. — Dans ses luttes, c'est à la foi que l'Eglise doit d'être victorieuse et immortelle, 161. La foi n'est ni une simple connaissance des vérités religieuses, ni une croyance quelconque à ces vérités, mais une vertu, donc qui est dans le cœur, qui soumet l'intelligence à Dieu, qui ne diffère pas dans le savant et dans l'ignorant, 162, car sur Dieu il faut entendre Dieu, mais l'orgueil prétend ou n'avoir pas besoin d'entendre Dieu, ou n'être pas sûr qu'il a parlé, puis viennent les passions ; sans être incrédule on peut s'acquitter mal du devoir de la foi, quand elle est trop faible, quand on néglige ses devoirs par respect humain, 163. S'il y a des vertus qui veulent rester cachées, 163, ce n'est pas la foi ; elle oblige à donner une pleine adhésion à la vérité révélée, malgré l'opposition et le nombre des incrédules, à la proclamer par notre vie, devoir auquel beaucoup manquent pour ne pas déplaire au monde, 164, c'est le seul moyen de la faire respecter et estimer ; il faut aussi la faire aimer en montrant à ceux qui ont peur de la foi, au monde, malheureux en dépit du progrès matériel ou scientifique, une vie animée par la foi, 165.

LA FOI COMPARÉE A L'INCRÉDULITÉ ET A L'HÉRÉSIE. — L'incrédulité affirme que la foi s'en va, c'est faux : chez les païens ce n'était pas l'incrédulité qui régnait, mais l'erreur, et l'incrédulité moderne est récente, 166, même dans les trois derniers siècles, le peuple est resté croyant, et la foi n'est pas morte chez beaucoup d'hommes instruits. C'est le croyant qui a raison : sachant qu'il a besoin de la vérité, il a pour elle plus d'estime que l'incroyant qui la néglige ou ne la recherche pas avec droiture ; sentant le besoin de Dieu, 167, le croyant se soumet à lui et l'estime plus que l'in-

croyant qui met Dieu de côté ou nie son gouvernement ; en acceptant la tradition, le croyant respecte l'humanité plus que l'incroyant qui se croit supérieur à elle et la méprise ; sachant que les fruits de la foi sont bons, 168, le croyant conclut que là est la vérité, autrement c'est Dieu qui le tromperait, 169. — Absurde en ce qu'elle fait un choix dans la parole de Dieu, l'hérésie publique n'est plus guère à craindre, ayant dégénéré en incrédulité, 169 ; ce qui est à craindre, c'est l'hérésie intérieure, fruit de l'incrédulité ambiante qui fait impression, amène à discuter nos dogmes, peut-être à pécher gravement contre la foi, 170 ; la société laïque est révolutionnaire parce qu'il lui manque le principe d'unité : une même foi, 171. Au jugement le croyant n'aura rien à craindre, 171, l'incrédule sera condamné et l'hérétique sera sans excuse, 172.

« **HORS DE LA FOI POINT DE SALUT.** » — Croyants et incroyants ont à méditer sur notre destinée future, 172. L'Eglise enseigne que le salut étant l'union avec Dieu dans le ciel, on n'en jouira qu'autant que cette union aura commencé sur la terre par la grâce, don infiniment précieux, 173, mais tout gratuit, et cette union commence par la foi reçue au baptême, on ne perd la foi qu'en la rejetant ; d'où possibilité du salut pour les hérétiques et schismatiques de bonne foi, 174, et aux infidèles mêmes Dieu accorde les moyens de se sauver, sort des enfants morts sans baptême, 175. La philosophie est inexcusable de mettre toutes les religions sur un pied d'égalité pour prendre de chacune ce qui lui convient, 175, sans chercher celle qui est vraie, d'où l'ignorance volontaire, mais non la bonne foi, 176 ; de plus, ceux qui passent de la foi à l'incrédulité ne sont pas conduits par des raisons convaincantes, mais par l'intérêt où le vice ; enfin rester dans le doute jusqu'à la mort n'est ni sûr, ni permis, c'est outrager Dieu qui a droit d'être écouté tout de suite, 177. La conversion du maréchal de Saint-Arnaud, 178.

« **STATE IN FIDE.** » — La foi à ses difficultés qui lui viennent des vérités qu'elle enseigne et qui sont au-dessus de la raison ; de ses exigences, car il faut réduire en pratique ses enseignements, 65, et ces exigences sont toujours les mêmes, 66. Il faut la garder parce qu'elle est nécessaire pour bien vivre, les crimes, si nombreux aujourd'hui, sont le fait de ceux qui n'ont pas la foi ; elle éclaire sur le but de la vie, la rend bonne et sainte, faisant éviter le mal, 66, et pratiquer le bien ; nécessaire pour bien mourir, exemple des saints et des chrétiens croyants, 67. Les moyens de la garder sont d'écouter le pape, il enseigne au nom de J.-C., blasphème de ceux qui le traitent d'étranger ; d'obéir au pape, 67, ce qui n'est pas abdiquer sa liberté, ni se réduire à l'état de cadavre, deux reproches que nos accusateurs méritent plus que nous, 68. — La foi est affirmée par la dévotion aux âmes du Purgatoire, 730.

Foin. — Dans la Bible il est l'image de l'homme, de l'homme repentant, parfois des méchants et des impies, des riches, des bons, ou encore des peuples, 411.

Fondations supprimées. — En célébrant chaque année un service pour les défunts qui avaient établi des fondations, l'Eglise nous donne une leçon de *souvenir*. L'homme est oublieux, surtout des morts, et c'était pour que fût conservé leur souvenir dans les prières des fidèles que les défunts d'aujourd'hui avaient fait leurs fondations, l'Etat veut que ce souvenir soit effacé, mais l'Eglise n'oublie pas, 737, de là la fête des morts, de là aussi ce service annuel, 738. Une leçon de *fidélité* : l'Etat s'était porté garant des fondations et il trahit ses engagements, l'Eglise lui rappelle le devoir de la fidélité, 738. Une leçon de *pitié* :

c'était pour le soulagement de leurs âmes souffrantes que nos morts avaient établi ces fondations, 738, l'Etat ne veut pas qu'elles soient soulagées, c'est encore l'Eglise qui leur vient en aide, 739.

Force. — L'Eglise a reçu à la Pentecôte la force chrétienne, c'est elle qui a assuré le triomphe des apôtres, des martyrs, des pontifes sur les empereurs, exemples, 186, qui fait triompher le chrétien du démon, des passions, du monde, 187. En Dieu seul est la force, 187, donc pour l'avoir il faut la lui demander par la prière, son efficacité, par la communion, qui nous unit à Dieu, 188. Avec elle tout est possible, victoire sur les passions, sur les séductions du monde, sur le respect humain, sur les épreuves, 188, sur les attentats à nos droits de catholiques. Jésus « per medium illorum ibat, » 189.

1. NATURE. — Plus nécessaire aujourd'hui que jamais, elle fait presque universellement défaut. Force humaine et force chrétienne, volonté persévérante de surmonter les obstacles au salut, 78, celle-ci supporte courageusement les épreuves, attaque les passions, le monde et le démon, 79. Admirables le courage civique et le courage militaire, 79, plus admirable la force chrétienne qui, obligée de s'exercer à tout instant et toujours, devient simplement de l'héroïsme. Exemple de S. Basile, 80. — **2. NÉCESSITÉ.** — Fréquemment recommandée dans l'Ecriture, 137, la force est nécessaire parce que même au point de vue humain on n'a rien sans peine et sans effort, parce que pour le chrétien, malgré son attrait naturel, la vertu est difficile à pratiquer, et que pour éviter le mal il faut lutter encore, 138. Nécessaire à tous, la vie étant pour tous une épreuve, époux, parents, travailleurs, pauvres, riches, prêtre ; et pour toute la vie, 139. Pour se sauver il faut le vouloir, 140. — **3. CIRCONSTANCES OU IL FAUT FAIRE ACTE DE FORCE.** — Devant les souffrances physiques qui, suite du péché, sont inévitables : pour ne pas les maudire, ne pas se révolter, mais se résigner ; devant les souffrances morales, si variées et si universelles, 149, pour les bien supporter ; devant les ennemis de la religion, pour garder sa foi et pour la défendre ; devant les tentations, pour les vaincre par la pensée que Dieu voit nos luttes et nous récompensera ; devant la mort, pour vaincre la crainte naturelle qu'elle inspire, 150, par la pensée qu'elle est la fin du péché, des tentations, des peines de toute sorte, et qu'elle ouvre le ciel, 151. — **4. CAUSES QUI L'AFFAIBLISSENT ET LA RUINENT.** — Malgré sa nécessité la force est aujourd'hui en décadence, 189, chez les hommes, à cause du souci exagéré des biens temporels, à cause du respect humain ; chez les femmes par négligence et peur de l'effort, 190. Les causes sont la diminution des croyances religieuses, 190, comment agir fortement quand on croit faiblement ? le sensualisme qui ôte tout courage, l'éducation familiale devenue trop molle, une instruction dont on a éliminé Dieu, 191. —

5. MOYENS DE LA RAVIVER ET DE L'ALIMENTER. — Le premier est d'avoir une volonté ferme ; elle s'obtient par la considération du but à atteindre qui est la récompense céleste, 236. Aux faiblesses de la volonté on remédie par la prière qui, s'appuyant sur Dieu, nous rend invincibles, 236 ; par l'exemple des saints qui ont fait ce que nous avons à faire ; par la méditation, de la parole de Dieu plus efficace que la parole humaine pourtant si entraînante ; par la communion qui est le pain des forts, 237. Aujourd'hui la peine, demain la récompense, 238.

Fourmi. — Très intéressante à étudier, la fourmi, travailleuse, apprend à aimer le travail, loi universelle ; une paresseuse est une haie d'épines à cause de son mauvais caractère, 476. Cou-

rageuse, 476, la fourmi prêche l'effort patient et persévérant, 477. Secourable sinon aux autres bêtes, du moins à ses semblables, elle donne à la jeune fille chrétienne l'exemple de la charité et de la compassion, 477, comme Jésus-Christ l'a été, 477.

Honnêteté. — Bonne en elle-même, l'honnêteté naturelle n'est cependant pas toute la vertu, 2.

Imelda (B.). — Sa vie est la justification du décret sur la communion des enfants. L'ancienne pratique de l'Eglise à ce sujet et le décret du Concile de Latran, 631 ; puis en refusant la communion aux enfants, on les a privés d'un secours nécessaire, d'autant que les dispositions à exiger sont faciles à acquérir, 632. La B. Imelda reçut de très bonne heure chez les Dominicaines éprouvait surtout le grand désir de communier ; N.-S. répond miraculeusement à son désir et elle meurt dans l'extase de sa première communion, 633.

Immaculée-Conception. — SERMONS : La triple perfection de Marie, 833. A des jeunes filles, 835.

Incrédulité. — Voir *Foi*.

Indépendance (L'esprit d'). — L'indépendance ne rend pas heureux, 178. L'homme est nécessairement dépendant des événements et des hommes, de Dieu qui seul est indépendant et à qui on doit obéissance, 179, obéissance nécessaire, car si Dieu tolère les fautes pour un temps, il ne laissera pas de les punir ; obéissance complète, non celle qui ne donne à Dieu qu'une petite partie de la vie, et le reste aux créatures, 180. Deux causes à l'esprit d'indépendance : l'abus de l'autorité chez ceux qui la détiennent, l'égoïsme qui recherche ses aises et que l'autorité contraire ; cependant l'esprit d'indépendance ne rend pas heureux parce qu'il fait désirer ce qu'on n'a pas et ce qu'on ne peut avoir, qu'il ôte la paix, 181, qu'il est périlleux parce qu'il est excité par nos mauvais instincts, qu'il nourrit en nous l'orgueil, 182.

Inconnaissable (L'). — Variété, 567.

Infailibilité. — Voir *Pape*.

Jean-Baptiste (Saint). — SERMONS : Danse et martyre, 427. La renommée de sa prédication détermine Hérode à l'appeler près de lui, 427, où Jean-Baptiste garde sa liberté de parole, 428. L'enivrement porte Hérode à une promesse imprudente, ainsi l'enivrement des plaisirs fait aller parfois très loin ; l'oubli de Dieu, qui lui fait renouveler par serment sa promesse, est aussi l'effet de la dissipation mondaine, 428 ; s'il donne la tête de S. Jean-Baptiste c'est par crainte de l'opinion ; après vient l'endurcissement du cœur, 429.

Il se prépare à sa prédication par l'isolement au désert, le jeûne et la pénitence ; le temps arrivé il gagne le Jourdain et commence par annoncer que « le royaume de Dieu est proche » (à ce sujet un conseil aux parents de faire apprendre l'histoire sainte à leurs enfants), 801. Cette parole rappelait aux Juifs la prophétie du patriarche Jacob et leur annonçait que le Messie allait venir, 802. Pour se consoler de la domination étrangère les Juifs avaient leur temple qu'ils entretenaient magnifiquement, 802, c'est une leçon pour nous d'entretenir nos églises, elles sont la demeure de Dieu, exemple de nos pères, de l'Etat qui bâtit des palais pour ses fonctionnaires, 803.

L'Agneau de Dieu. Jésus fait l'éloge de Jean-Baptiste qui lui donne le titre d'Agneau de Dieu, 819. L'agneau pascal immolé tous les ans par les Juifs rappelait leur première Pâque en Egypte, figurait aussi la Pâque chrétienne où l'Agneau de Dieu s'immole pour notre salut, 820. Le Messie victime, « Agneau de Dieu », avait été prophétisé

par David et Isaïe, une partie seulement du peuple a compris ces prophéties, celle qui est devenue chrétienne, c'est J.-C. qui les fait comprendre, 821.

Dans sa prédication, J.-B. inculque la nécessité de faire pénitence : aux riches, de se montrer compatissants et charitables envers les malheureux, il condamne l'égoïsme de son époque, 822 ; aux publicains, de pratiquer la justice, 823 ; aux soldats, de s'abstenir de la violence et de la calomnie, 823 ; enfin il exalte la supériorité de Jésus et menace de sa justice les impénitents, 824.

Il est sévère pour les Pharisiens et les Sadducéens. Les Juifs de la dispersion n'avaient pu garder de la Loi que la partie morale, 849 ; c'est pour contrebalancer leur influence que les Pharisiens avaient multiplié à l'infini les observances ; et les Sadducéens sceptiques, mais attachés à leur loi, faisaient consister toute justice dans les pratiques extérieures, 850. S. Jean leur dit qu'il ne suffit pas d'être de la race d'Abraham, mais en avoir les vertus, pour participer à ses promesses, de même qu'il ne suffit pas du titre de chrétien pour être sauvé, 850 ; il leur annonce le futur et prochain châtement, parce qu'ils ne produisent pas de bons fruits, aussi de ceux qui se convertissent il exige de dignes fruits de pénitence, 851. — J.-C. est le lien qui unit les trois âges de la religion et J.-B. lui rend témoignage, 851. Aux envoyés du Sanhédrin il répond qu'il n'est ni Elie, ni le prophète, mais son précurseur, et il affirme que Jésus est plus grand que lui, 852 ; il le reconnaît même pour le Fils de Dieu et ce témoignage est ratifié au baptême de N.-S., 852. Or Jésus est venu nous apporter le salut, donc il faut nous en occuper pour nous, pour notre famille, notre paroisse, surtout par le bon exemple ; la fête de Noël est une occasion de se retremper dans l'esprit chrétien, 853.

Jeanne d'Arc (B). — L'événement principal de son existence, c'est son martyre, 570. Il a été un gain pour la France : bien qu'envoyée de Dieu on lui désobéit, la trahit, le roi l'abandonne, ce qui pouvait amener Dieu à délaisser un pays qui refuse d'être sauvé ; Jeanne le sauve, s'offrant en victime d'expiation, 571. Gain pour la vérité de sa mission : ses contemporains, malgré les victoires, n'étaient pas sans quelques doutes, lesquels prennent consistance au temps des revers : Jeanne établit la certitude par son témoignage devant ses juges et par sa mort en faveur de sa mission, 572. Gain pour elle-même : la vertu est d'autant plus grande qu'elle coûte davantage, 572, surtout si elle va jusqu'à accepter la mort, même le martyre ; mourant dans une tranquille vieillesse, Jeanne serait au ciel, non sur les autels, sa glorification par l'Eglise. Leçons que nous donne son martyre, 573.

Jésus-Christ. — Il vient nous délivrer de la servitude. Avant lui le monde vivait sous l'esclavage du démon et dans les ténèbres de l'ignorance, Jésus vient briser l'empire de Satan, délivrer les âmes de la servitude des sens, et dans la société où régnait la loi du plus fort, affranchir les faibles et les petits, 859, nous éclairer sur nos immortelles destinées, 860 ; nous rendre le sentiment de notre dignité : néant par lui-même, tombé si bas par le péché, l'homme est réhabilité par ce fait que le Fils de Dieu prend sa nature, 860, et devenu enfant de Dieu, il a le devoir de ne pas dégénérer : c'est encore Jésus qui le soutient en restant avec lui et en se donnant à lui dans l'Eucharistie, 861.

L'édit d'Auguste fait venir Marie et Joseph de Nazareth à Bethléem, 542 ; ne trouvant point de place dans l'hôtellerie commune, ils se retirent

dans une grotte aux environs, Jésus devait naître dans la solitude, 543. A minuit il naît sans dommage pour la virginité de Marie qui l'enveloppe de langes et le dépose dans une crèche, 543 ; à l'appel de l'ange les bergers viennent l'adorer ; ils nous donnent un exemple de foi, 544.

Ses sept premiers adorateurs, ce sont Marie qui l'appelle son Fils et redit son « Magnificat », 854 ; Joseph qui admire, ravi ; les anges qui chantent sa gloire, les bergers qui arrivent pleins de foi et de joie, 855, les Mages, Jésus est venu pour les grands comme pour les humbles, Siméon, qui chante son « Nunc dimittis », la prophétesse Anne qui est ainsi récompensée de sa vertu, 856. Comme eux tous nous possédons Jésus dans l'Eucharistie, 856, où se renouvelle chaque jour le mystère de l'Incarnation, nous le possédons tout entier homme et Dieu, 857. A lui donc amour d'adoration, 871, de détachement et de pureté, de louange et de glorification, de dévouement et d'apostolat, 858.

L'Etoile des Mages, figure de J.-C., lumière du monde. Il lui apporte la vérité, Dieu l'a donnée à l'homme en le créant, mais à la venue de Jésus c'est l'erreur qui règne, sur Dieu, sur les destinées de l'homme ; Jésus vient pour l'enseigner, dans la même but il envoie ses apôtres, 881, et établit l'Eglise, elle enseigne donc la vérité et notre devoir est de croire sa doctrine, 882. Une loi sainte : la morale dérivant de la croyance ou sait ce que pouvait être et était la morale païenne, Jésus vient remettre le monde sur le chemin du devoir par sa parole et ses exemples, 882, l'Eglise encore est chargée de prêcher cette morale, donc fidélité à l'Eglise, fidélité prompte, constante, totale, sans peur, 883. La sainteté, excitée par les inspirations de la grâce ; la grâce sollicite notre obéissance à tout commandement de Dieu et de l'Eglise, et soutient dans la lutte ; appelle à une vocation plus haute, 883, mais tous à l'attachement à J.-C. et à sa loi, 884.

Il fait à Nazareth la joie de ses parents, progressant en âge et en sagesse, recevant leurs leçons, fréquentant les écoles comme les autres enfants, mais faisant l'admiration de tous, 748. A 12 ans il vient pour la première fois aux fêtes de Pâques, 748, bonheur de Marie de l'emmener avec elle, récit du voyage, 749. Les cérémonies de la fête (leur description), 749, font le bonheur de Marie et de Joseph, 750. — Les fêtes terminées ils retournent à Nazareth, mais quelle angoisse le soir quand ils ne voient Jésus ni l'un ni l'autre ! ils retournent à Jérusalem, 750, le cherchent partout pendant trois longues journées, 751. C'est au temple, où les plus illustres docteurs l'entouraient, que Marie le retrouve, interrogeant et instruisant, 751, faisant l'admiration de tous : le colloque entre Marie et Jésus, explications de la réponse du Sauveur, retour à Nazareth, 752.

La dernière montée de Jésus à Jérusalem par obéissance nous prêche cette vertu, 810, nous dit que pour s'élever à Dieu il faut quitter la solitude qui nous en éloigne, enfin la pureté requise pour la manducation de l'agneau pascal est une figure de la sainteté du chrétien ; en annonçant sa Passion, puis sa résurrection, Jésus enseigne que pour être glorifié il faut d'abord souffrir, 811, prophétie qui se réalise bien aujourd'hui, religieux persécutés et calomniés, chrétiens fidèles objet de tracasseries, 812. — Après l'annonce de la Passion, la mère de Jacques et de Jean lui demande les deux premières places pour ses fils, Jésus répond en leur annonçant leur participation à son calice, puis donne une leçon d'humilité à ses apôtres ; grandeur mondaine qui méprise les inférieurs, surtout chez les parvenus, et grandeur chrétienne, 838, qui ne néglige pas les intérêts des inférieurs ; et à propos de l'ambition, il y en a une permise,

celle qui veut le bien, et une défendue, celle qui ne veut que paraître et s'enorgueillir, 839.

La Passion de J.-C. Le récit; de l'agonie au Calvaire, 248, le crucifiement, 249, les sept paroles; demande du pardon pour ses bourreaux, 250, le bon Larron, « Voilà votre fils... » 251; l'abandon du Père, 252: « J'ai soif »; « Tout est consommé, » 253; « Père, je remets mon âme entre vos mains, » 254.

La résurrection de J.-C. a été annoncée par Job, 262, les psaumes, les prophètes, 263; figurée par la vie des prophètes, histoire de Jonas, 263.

Jeu di Saint. — SERMON: Le lavement des pieds et l'Eucharistie, 244.

Jeunesse. — Elle a pour tous des charmes irrésistibles, qui ont attiré Jésus lui-même, 492. Les deux premiers apôtres qu'il appelle sont deux jeunes gens, André et Jean (il n'appellera les autres que plus tard); on ignore leur premier entretien, 493, mais l'Evangile dit qu'il les aimait l'un et l'autre d'un amour de prédilection, 494. C'est encore dans ses miracles en faveur de la jeunesse qu'il montrait le plus de délicatesse: le jeune possédé, la fille de la Chananéenne, 494, le jeune homme de Naïm et la fille de Jaïre, 494. Aussi éprouve-t-il une grande peine quand un jeune homme s'en va parce qu'il n'a pas le courage de l'abnégation; d'où pour la jeunesse le devoir de s'attacher à J.-C., si Jésus l'appelait au sacerdoce, et en tous cas et dans n'importe quelle condition, c'est un devoir de défendre la religion de J.-C. et d'être apôtre, 496.

Joseph (Saint). — Jésus-Christ est notre modèle, aussi les saints, 151. S. Joseph modèle de l'homme de devoir: dans le travail, quoique de race royale, il choisit le travail des mains, parce que telle est la volonté de Dieu, et montre quelle estime nous en devons faire; dans la famille: il apprend à se dévouer pour elle, 152; dans la religion: en obéissant toujours et promptement aux ordres de Dieu, il nous apprend à nous inspirer aussi de la volonté divine, et comme lui nous n'aurons pas à nous en repentir, 153. — Modèle de vie chrétienne, 328, il a vécu pour Jésus: c'est pour lui qu'il vient à Bethléem, qu'il va en exil, qu'il travaille à Nazareth; c'est aussi notre devoir de vivre pour Dieu, à qui nous appartenons par droit de création, et qui a droit à tout ce que nous faisons, 329. Il a vécu sous le regard de Jésus, 329, et c'est ce qui l'a soutenu dans ses épreuves; et c'est aussi la pensée que Dieu nous voit qui nous encouragera dans la vie, 330. Il a vécu avec l'aide de Jésus, car Jésus a travaillé avec S. Joseph, et nous savons que Jésus est prêt à nous aider en tout, donc rien ne peut être trop difficile, 330.

Justice. — NATURE ET EXCELLENCE. — Vertu spéciale et vertu générale, justice naturelle et justice surnaturelle: volonté habituelle de rendre à chacun son dû, à soi-même, à la famille, à la société, à la patrie, 53, au spirituel comme au temporel, 54. Son excellence ressort, comme vertu spéciale, des louanges que lui donnent les philosophes païens, les Docteurs chrétiens, proclamant qu'elle produit la paix; la Sainte Ecriture; comme vertu générale, de ce qu'elle embrasse toutes les obligations de l'homme et du chrétien, 54.

SES OBLIGATIONS. — 1^o Elle respecte les droits de Dieu. Créateur il a droit à l'adoration; bienfaiteur, à la reconnaissance; maître souverain, à la soumission, 55; père, à l'amour, 56. Les droits de Jésus-Christ: notre Sauveur qui nous a rachetés au prix de son sang, se substituant à nous pour l'expiation du péché, 56, il veut toute notre reconnaissance, et nous la lui avons promise, 57. Les droits de l'Eglise: continuation de J.-C. elle a les mêmes droits: donc respect aux pasteurs,

obéissance aux lois de l'Eglise, 57, c'est-à-dire foi en son enseignement et observation de ses commandements; amour à l'Eglise en retour de ses bienfaits, 58. — 2^o *Le prochain en général.* D'un mot, elle fait traiter les autres comme on voudrait l'être par eux, 58. Donc elle respecte les biens matériels du prochain; sa réputation, bien plus précieux encore, et dont on le prive par la calomnie et la médisance, 59, erreur de plusieurs à ce sujet, 60; ses biens surnaturels, savoir, sa foi, combien elle est précieuse; sa vertu qu'on détruit par les paroles licencieuses, 60, les livres mauvais, 61. — 3^o *Supérieurs, parents, enfants, serviteurs, pauvres.* Les supérieurs tenant de Dieu le pouvoir de commander ont droit au respect et à l'obéissance, 74, c'est un mauvais prétexte d'alléguer leurs défauts pour se dispenser d'obéir, 75. Les parents, représentants de Dieu, ont droit au respect, à l'obéissance, à la reconnaissance, à l'assistance, droits si méconnus; respect, obéissance, 75, amour, assistance, 76. Les enfants ont droit à l'entretien suivant leur condition, à l'instruction et surtout à l'éducation chrétienne, à la correction, au bon exemple des parents, 77. Les serviteurs ont droit à être traités comme des hommes et comme des chrétiens, à un travail proportionné à leurs forces; les pauvres, à la pitié de ceux qui peuvent les aider, 77.

JUSTICE DE DIEU. — Voir Dieu.

Lavement des pieds. — Jésus prouve, dans cette action, qu'il est Dieu, car un Dieu seul pouvait s'abaisser jusque là, 245; mais il n'entend pas réaliser une égalité impossible entre tous les hommes, ni diminuer le respect dû aux supérieurs, mais nous apprendre que nous devons nous faire les serviteurs les uns des autres, 246.

Lectures (Mauvaises). — Les éviter, car on ne peut pas tout lire, non seulement parce que le temps matériel ferait défaut, mais parce que les livres contre la foi ou contre les mœurs pervertissent l'esprit ou le cœur, 157. Il est faux que les mauvaises lectures ne fassent aucun effet, un exemple; qu'il faille tout savoir, car la science du mal est nuisible, 157; qu'il faille bien connaître tel auteur en renom, si c'est un mauvais auteur; qu'on ne recherche que la beauté littéraire, du reste ces livres sont les plus dangereux, 158. Les motifs de s'abstenir sont que les mauvaises lectures diminuent ou ruinent la vie morale, la foi et les mœurs, que la mauvaise lecture devient une passion et fait négliger ses devoirs, 158.

Livre de messe. — Il est trop négligé, quoique bien utile pour fixer l'attention, éloigner l'ennui, aider à la prière; le meilleur est le *Paroissien* qui contient les prières liturgiques, exprime mieux que tout autre livre les sentiments dont on doit être animé; à condition pourtant qu'on le suive, 600.

Loi morale. — La loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme lui fait discerner le bien du mal et lui donne le sentiment de sa responsabilité, la société le reconnaît en punissant les malfaiteurs et en récompensant la vertu. Le christianisme a purifié et ennobli ce sentiment: on admire la vertu et le courage, et le remords suit de près la faute, 790. La loi naturelle n'a pas été suffisante pour maintenir l'homme dans le bien et Dieu au Sinaï lui a donné une loi positive, et que rien ne pourra changer ni ébranler, 791, du moins dans sa partie morale, le Décalogue; car la partie politique et la partie cérémonielle devaient cesser à l'avènement du Messie, et d'ailleurs les prophètes l'avaient annoncé, 792.

Louis (Saint), roi de France. — Quelles que soient les qualités des autres rois de France, S. Louis s'impose à la vénération, car aux qualités d'un grand roi, il ajoute la sainteté, 545. — La

jeune homme. A 17 ans il a vaincu la révolte des seigneurs, mais ses victoires ne l'enorgueillissent pas, mais l'attachent davantage au service de Dieu, 546; sa foi n'est pas davantage ébranlée par la rigidité excessive de certains novateurs, toujours elle s'appuie sur la parole de l'Eglise; les flatte-ries non plus n'ébranlèrent jamais sa vertu, 547. — *L'épouse*. Ayant épousé Marguerite de Provence, 547, son amour ne s'est jamais démenti et il en a été de même de Marguerite, 548, c'est qu'il était sur-naturalisé par la religion, 549. — *Le père*. Aux enfants que la mort lui laisse il inculque surtout la vraie piété, 549, derniers conseils à son fils aîné, 550.

Mages. — Ils montrent une foi *vive*: ils voient l'étoile et ils croient; l'étoile brille pour chacun aux événements principaux de sa vie, du baptême à la mort, croire comme les Mages, 884. Une foi *persévérante*: ils ne reculent ni devant les obstacles du départ, ni devant les dispositions d'Hé-rodé; nous nous arrêtons parce que nous voudrions aller à Dieu, mais par un chemin facile, sans trop de sacrifices, ou avec les consolations intérieures, 885. Une foi *confiante*: c'est non devant Hérodé, mais devant un petit enfant pauvre qu'ils se prosternent; nous aussi l'étoile, Eglise, conscience, nous conduit à un Jésus pauvre, humble, inconnu, méprisé, persécuté, ayons la confiance des Mages, 886.

« **Magnificat.** » — C'est le chant de reconnaissance de Marie qui célèbre la grandeur de Dieu, sa puissance, sa miséricorde, sa justice qui frappe les superbes et exalte les humbles, 206, les faveurs accordées à la race d'Abraham, 207. Comme à la Visitation, Dieu nous visite par sa parole, par la sainte communion, par la souffrance, 207; nous devons lui rendre ses visites à l'église, dans la personne des malheureux et des malades, et que ce soient des visites d'apostolat, 208.

Malades. — Voir *Sacrements (Les derniers)*, *Visite des malades*.

Mariage. — Allocutions, 873, 875.

C'est la fin de la jeunesse joyeuse et insou- ciante; la vie engagée pour toujours, car il est indissoluble; la vie à deux, avec support mutuel; le grand devoir de la paternité, 733. Il faut donc s'y préparer par une vie chaste, la loyauté le demande, 733, d'autant que les enfants héritent des vices de leurs parents, 734. Les qualités que doit rechercher un jeune homme sont la vertu, le travail, l'économie, le reste est secondaire; de même une jeune fille ne voudra pas d'un impie, d'un ivrogne, d'un fainéant. Rechercher les vertus et ne pas se laisser aveugler par l'affection, 734.

Marie (T. S. Vierge). — Elle possède une triple perfection: elle est toute belle par son Immaculée Conception et sa pureté sans tache; toute bonne, étant la Mère du Fils de Dieu venu sur la terre par bonté; toute-puissante, 883, puisqu'elle possède le cœur de Dieu, 834. Toute belle, elle est cependant fille d'Adam et nous devons la glorifier; toute bonne, elle est notre bienfaitrice et nous devons l'aimer; toute-puissante, elle ob- tient ce qu'elle demande et nous devons la prier avec confiance, 834.

Marie est toute belle par sa pureté, de cette beauté découle la bonté et l'Eglise l'appelle sa- lut des infirmes, consolatrice des affligés, 835, refuge des pécheurs, 836. L'enfant de Marie imite sa pureté et évite tout ce qui pourrait froisser la pudeur; elle imite sa bonté (c'est ordinairement une marque de la pureté, car les plaisirs rendent égoïste), 836, qui ne méprise pas les pécheurs mais prie pour eux, qui porte secours et consolation aux malheureux et aux affligés, 837.

Ses joies à Noël. Joie pour elle de ce que la gloire de Dieu est procurée, 567, par l'amour de

Jésus pour nous, amour généreux que l'indifférence ne rebute pas, désintéressé s'adressant à des pé- cheurs, efficace pour nous rendre la grâce; cons- tant; le grand désir de l'humanité est de voir Dieu, et Marie le contemple en son Fils, 568. Joie pour les autres que Jésus vient sauver, 568: il nous attire à lui et nous porte à aimer Dieu qui le premier nous a aimés, à aimer le prochain éga- lement aimé de Dieu; il nous instruit, nous appren- nant ce que la science humaine ignore, existence de l'âme, vie future, 569. Une histoire de forçats, 570.

Marie à la *Visitation*: voir *Magnificat*.

Purification: Marie nous prêche le devoir en se soumettant à une loi qui ne l'obligeait pas, 63, et combien qui violent les lois auxquelles ils sont soumis, 64; l'humilité en cachant les dons de Dieu, vertu méconnue, on y arrive par une con- naissance plus intime de Jésus, 64. — Les joies. Marie fait un double sacrifice: celui de se sou- mettre à une loi dont elle était exempte et, en offrant à Dieu son Fils, de le soumettre à une loi qui n'était pas portée pour lui, 643, mais elle goûte la joie de faire la volonté de Dieu, 644. Durant le voyage elle tressaille de joie de revoir le temple où elle a passé ses jeunes années, offre Jésus à Dieu en le remerciant de la venue du Sauveur. Enfin elle est joyeuse de la prophétie de Siméon, reconnaissant en Jésus le Messie sauveur d'Israël, 644. — Les douleurs. Elles succèdent aux joies. La prophétie de Siméon: Marie souffre moins de ce qu'elle doit endurer, que de savoir son Fils objet de contradiction et de haine, et la ruine d'un grand nombre, 660. Plus tard les pharisiens le lui montreront, et dans le cours des siècles c'est autour du nom de Jésus que se livrera la bataille entre ses amis et ses ennemis, et ceux qui le sui- vaient par routine révéleront leurs pensées en pas- sant dans l'autre camp, 661. Anne la prophétesse vient au temple, reconnaît le Messie, 661, et se fait son premier apôtre. Enfin la Sainte Famille quitte le temple et retourne à Bethléem, 662.

Au ciel Marie est heureuse, parce que si sur la terre elle a goûté des joies profondes, elle a aussi éprouvé de grandes peines, à Noël, à la fuite en Egypte, pendant la vie publique de Jésus, durant la Passion, 561, à la séparation définitive, ce qui prouve que les épreuves ne sont pas toujours un châtimement; parce qu'elle a accepté avec courage et par amour de Dieu toutes ses épreuves, en quoi elle est encore notre modèle, 562.

Couronnement de la création, 153, l'Incarnation a pour but la gloire de Dieu et le salut des hom- mes, et mère du Verbe incarné, Marie est aussi la nôtre, 154. Pour l'âme comme pour le corps l'homme a besoin d'une mère, Dieu nous la donne en Marie en qui est l'amour sans la justice, 154, et qui, en aimant Jésus parce qu'il est son Fils, nous aime aussi parce que nous sommes les mem- bres de J.-C., 155. Toute-puissante auprès de Dieu, elle nous ouvre son cœur et remplit pour nous les fonctions de la mère, Dieu nous ayant donné J.-C. par elle, elle contribue à le former en nous, 155, elle nous nourrit de Jésus, nous pré- serve du mal, nous protège, nous console, réconci- lie les pécheurs, 156.

La dévotion à Marie a pour raisons que Marie est notre Mère, Jésus nous l'a donnée du haut de la croix, 521. Elle se manifeste par la confiance, le port du scapulaire, 521, par la prière fréquente, surtout la prière du chapelet, exemples, 522. Elle entretient la pureté, féconde l'apostolat, assure la fidélité à Dieu, 522, ouvre le ciel, 523.

TRAITS HISTORIQUES. — Voir *Ave Maria*, *Chape- let*, *Médaille*, *Scapulaire*, *Souvenez-vous*. — Prières diverses: origine du *Salve Regina*, 828. Para- phrase du *Salve Regina*. Prière très agréable à

la Sainte Vierge, 829. *Salve Regina* des Dominicains embarqués sur la *Bourgogne*. Efficacité du *Sub tuum*, 830. La *Magnificat*, jusqu'à l'échafaud. L'*Ave maris stella* chanté sous la Terreur, 831. — *Marie et les âmes tentées*. Marie notre refuge. La prière du P. Zucchi, 845. La tentation de S. François de Sales. Victoire sur le respect humain, 846. Plutôt la mort que la souillure. Une bonne parole. La prière d'un enfant, 847. Dans nos perplexités consultons la Sainte Vierge. S. Thomas de Villeneuve. S. Raymond et le berger, 848. — *Marie et les pécheurs*. Converti par l'*Ave Maria*, 861. Conversion d'un jeune soldat, 862. La grâce du salut obtenue par Marie, 864.

Marie-Madeleine (Sainte). — Appartenant à une famille amie de Jésus, 483, elle dut avoir fortement à lutter contre elle-même avant de se rendre à la grâce; vaincue enfin elle vient se jeter à ses pieds, murmures du Pharisien et réponse du Sauveur, 484, enfin elle est pardonnée, 485. Pour la récompenser de sa générosité Jésus l'admet dans son intimité, peut-être la première après sa mère; c'est ce que semblent indiquer la réponse du Sauveur à Marthe au repas de Béthanie: « *Optimam partem elegit...* » 485, et son attitude différente vis-à-vis des deux sœurs à Béthanie après la mort de Lazare, qu'il ressuscite à la prière de Marie plutôt qu'à la prière de Marthe, 486. Dieu montre la même tendresse à l'égard des pécheurs convertis, 486.

Marthe (Sainte). — Parmi les saintes femmes qui subvenaient aux besoins de Jésus, Marthe et Marie ont une place à part, 506. Marthe s'est montrée *charitable* envers Jésus: elle lui rend chez elle les devoirs de l'hospitalité, veut elle-même le servir chez Simon dans le repas qui a suivi la résurrection de Lazare, avec d'autant plus de dévouement qu'elle sait prochaine la mort de Jésus; le chrétien peut remplir la même fonction dans la personne des pauvres, 507, mais en évitant l'agitation, qui semble faire oublier à Marthe l'unique nécessaire, 508. *Ardeente dans sa foi*. C'est après plusieurs miracles que Pierre proclame sa foi, à la vue des merveilles qui accompagnent la mort de Jésus que le centurion le déclare Fils de Dieu; Marthe fait la même profession de foi après la mort de son frère, 508: elle espérait la résurrection au nom de l'amitié, mais ne comprenant pas la réponse de Jésus, ne comptant plus sur le miracle, elle le proclame cependant Fils de Dieu; notre foi sera ainsi désintéressée, si nous ne négligeons pas nos œuvres alors même qu'elles seraient méconnues ou calomniées, 509.

Martin (Saint). — C'est l'épreuve qui est source de gloire. S. Martin a été à la peine: aucune vie n'a été plus remplie, de soldat de l'empire il se fait soldat de Dieu, entreprend le voyage de Pannonie pour convertir ses parents, 769, le démon lui annonce qu'il le combattrait sans merci; de retour il s'adonne aux missions sans repos ni trêve, difficultés de l'entreprise, et il réussit, 770. Il est à l'honneur, 770, au ciel sans doute mais aussi sur la terre: aucun saint n'est plus populaire en France; ses obsèques sont un triomphe; son tombeau est glorieux par les pèlerinages qui s'y succèdent, personnages illustres, peuples, par les miracles qui s'y opèrent; beaucoup de paroisses l'ont choisi pour patron, 771; les lettres et les arts le célèbrent, 772.

Martyrs. — Leur exemple. De même nature que nous, ils sont arrivés au martyre soutenus par la grâce qu'ils ont demandée, on les compte par millions depuis S. Etienne et la liste n'est pas close, 609; il y en a eu de toute nation, de toute condition, de tout âge; noms de quelques martyrs,

enfants, jeunes filles, 610, jeunes gens, vieillards, autant d'exemples de force pour tous les âges. Ils ont souffert des tourments inouïs, avec une résignation et une patience qui faisaient l'admiration des païens, 611, avec joie, avec un grand amour pour Jésus. Ils prêchent le courage dans le service de Dieu et la patience dans les épreuves, 612.

Médaille de la Sainte Vierge. — TRAITES HISTORIQUES: Une médaille de plomb, 764. Une balle prussienne arrêtée par la médaille de Marie. L'empreinte d'une médaille. La médaille de Canrobert. Sauvé par la médaille, 765. La Sainte Vierge l'a sauvée!... La dynamite vaincue par une médaille, 766. Une guérison merveilleuse. La T. S. Vierge et les musulmans. Marie triomphe des pécheurs les plus obstinés, 767. Conversion d'un soldat. « Arrangeons nos petites affaires. » Conversion d'un juif, 768. « Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis! » 781. On n'espère jamais en vain en Marie, 782. Une conversion. Un vieux loup de mer, 783. Conversion d'un jeune homme, 784.

Messe. — Si l'on est coupable d'y manquer, 555, c'est mal aussi d'y arriver en retard; ce n'est pas trop de donner à Dieu une heure de prière, 556.

L'assistance à la messe est un des principaux articles d'un règlement de Patronage. Il faut y assister tous les dimanches, et les prétextes qu'on met en avant pour s'en dispenser ont pour cause la paresse ou le respect humain, 540, une réponse de Lamoricière à M. Thiers; une histoire, 541. Il faut aimer la messe du dimanche parce qu'on donne le bon exemple à la paroisse, qu'à la messe on trouve J.-C., qu'elle est le renouvellement du sacrifice de la croix, 541. Il faut y assister avec respect, éviter la dissipation, et la précipitation en entrant à l'église, 541, prier et participer aux chants, unir sa prière à celle de N.-S., 542.

Messe (Première). — Elle est le couronnement des aspirations du jeune prêtre, une preuve que le sacerdoce n'est pas mort, 481; félicitations aux parents, aux maîtres, au nouveau prêtre, 482.

Mineurs. — Voir *Barbe (Sainte)*.

Missionnaires. — Ceux de France sont les plus nombreux et de tous Ordres. La Société des Missions Etrangères, 886; son histoire: fondée en 1638 par Mgr Pallu qui part avec 7 missionnaires, supprimée à la Révolution, elle renaît en 1815 et suscite des dévouements inexplicables sans la grâce de Dieu, explorateurs et missionnaires, 887, fruits de conversions qui en sont la récompense, 888. Ce qu'elle a produit: beaucoup de martyrs, exemple ceux de Corée: fondation de la mission et martyre des premiers missionnaires, nouvelle persécution et nouveaux martyrs, 888, l'année d'un missionnaire, deux martyrs, Just de Bretenières et Martin-Luc Huin, 889.

Moisson. — La moisson du chrétien, la moisson du prêtre, la moisson de Dieu (plan), 564.

Une riche moisson est un don de la Providence, sans qui le travail de l'homme serait stérile, 392; elle invite à la reconnaissance envers Dieu, 393.

Mont-Carmel (N.-D. du). — SERMON: Le scapulaire du Mont-Carmel, 497.

Mort. — La mort des nôtres inspire la tristesse mais n'est pas sans espérance; s'ils souffrent au purgatoire, 755, c'est sur nous qu'ils comptent pour les soulager et les délivrer, 756. — La *mort subita* est un malheur, qui pourtant n'est pas sans espoir, quand surtout elle atteint un chrétien pratiquant, 408; elle rappelle notre néant, la fragilité de la vie, qu'il faut faire le bien et être toujours prêt, 409.

Musique. — *La Musique et la Religion.* Il y a entre l'une et l'autre d'étroites alliances, 795. La musique élève l'âme; mieux encore la religion; la musique console, mieux encore la religion en montrant à l'homme éprouvé la vie future; la musique adoucit les mœurs, la religion a transformé la famille, 796. Pour être bon musicien il faut connaître les principes de la musique, pour être bon chrétien il faut savoir sa religion, 796; c'est la pratique de la musique qui fait le bon musicien, il en est de même pour la religion, 797.

Neutralité scolaire. — Variété, 693.

Nicolas (Saint). — Voir *Obéissance*.

Noël. — SERMONS: Les adorateurs du Messie nouveau-né, 854. La lumière de Noël, 858. L'homme contre Dieu, 865. — Voir *Jésus-Christ*.

C'est l'anniversaire le plus mémorable, le plus gracieux; on le célébrera dignement en assistant aux offices, en participant au banquet de Dieu, la communion, 869.

L'offrande que Jésus attend de nous à sa naissance, c'est notre cœur, ce qui se fait surtout par le sacrifice d'une idole qui est le défaut dominant, 869. C'est bien une idole puisqu'il inspire la plupart des actions, quelle peut être cette idole, 870. Refuser de la sacrifier, c'est refuser son cœur à Dieu puisque c'est résister à sa volonté, c'est le donner à un autre, à l'objet préféré, 870, alors c'est une ingratitude, surtout quand Dieu se donne à nous en nous donnant son Fils, 871.

Au chant des anges: « Gloire à Dieu, paix aux hommes, » l'homme répond: Gloire à l'homme, guerre aux hommes fidèles à Dieu. — Gloire à l'homme. Parce que la pensée de Dieu est gênante pour l'impie, il a chassé Dieu de la constitution, seule source de l'autorité qu'elle rend vénérable, pour exalter les droits de l'homme, 865, ce qui ne se voit pas même dans les constitutions païennes; du cœur de l'enfant, en chassant Dieu de l'école; mais Dieu a de quoi punir l'impiété; cette haine s'explique: Dieu gêne les passions, 866. — Guerre aux hommes. Faire oublier Dieu n'est pas assez, 866, on a voulu faire taire ceux qui la prêchent, en les dépouillant et en les calomniant, ce qui n'empêche pas de ne parler que de paix, or elle n'est nulle part. Nous, chrétiens, répétons avec les anges: Gloire à Dieu, paix aux hommes, 866, la chercher près de la crèche, 868.

Obéissance. — La légende de S. Nicolas apportant des jouets ou des verges aux enfants est une prédication d'obéissance, 839. Généralement méconnue aujourd'hui, même des enfants, l'obéissance est cependant nécessaire; si les créatures intelligentes n'obéissaient pas à Dieu, ce serait la ruine universelle; si tous les citoyens refusaient d'obéir, il n'y aurait plus de gouvernement possible, 840. Pour le chrétien la désobéissance c'est le mal, l'obéissance c'est le bien, aussi est-ce la vertu de tous les saints, 841. Jésus-Christ en donne l'exemple en venant en ce monde par obéissance, puis en obéissant à Marie et à Joseph, 849.

Orages. — La foudre est, dit l'Écriture, la voix de Dieu qui révèle sa grandeur, l'orage montre aussi l'impuissance de l'homme à en conjurer les désastres, et donc la nécessité de recourir à Dieu par la prière, 459.

Oraison dominicale. — I. SON EXCELLENCE. Résumé des instructions sur la prière (en 1910). La plus excellente est le *Pater*, parce que c'est N.-S. qui l'a enseignée, 26, qu'elle renferme en abrégé tout ce que l'on peut demander, que l'Eglise l'a en très haute estime, la mettant dans tous ses offices, quelques témoignages, 27. — II. SA PRÉFACE. Efficacité du *Pater*. Nous commençons par appeler Dieu notre père parce qu'il nous a donné la vie naturelle par la création, la vie surnaturelle par la grâce de l'adoption, gloire de

cette adoption divine, 39. Nous disons *notre* Père, parce qu'étant tous frères nous prions les uns pour les autres, 40. *Qui êtes aux cieux*, parce que c'est là que Dieu manifeste sa gloire, combien cette préface est opportune, 40. — III. SANCTIFICETUR NOMEN TUUM. Cette demande nous fait souhaiter que Dieu soit partout connu, aimé et glorifié, 61, nous porte à procurer nous-mêmes cette gloire par la pratique de la vertu, de manière à édifier le prochain, 62. C'est ce désir de glorifier Dieu qui anime les apôtres, les martyrs, les docteurs, les missionnaires, 62, il nous portera aussi à le faire glorifier par ceux qui dépendent de nous, 63. — IV. ADVENIAT REGNUM TUUM. Nous ne demandons pas le règne que Dieu exerce nécessairement sur toute créature, 68, mais son règne spirituel et libre sur nos cœurs par sa grâce, puis pour plus tard le règne de la gloire, qui fait la consolation de l'âme éprouvée, 69. Pour réaliser cette demande nous devons procurer le règne de la grâce par l'observation des commandements, par la pratique d'œuvres surérogatoires, 69, et en effet vivre dans le péché d'où ne pas vouloir le règne de Dieu, 70. Si l'avènement du règne de la gloire demande efforts et privations, la récompense sera éternelle et infinie, éternel aussi et infini le châtimement de ceux qui n'auront pas travaillé à ce règne, 70. — V. FIAT VOLUNTAS TUA. Par là, on demande que tous les hommes soient soumis à Dieu comme le sont les saints, ce qui ferait de la terre un séjour de délices, et d'ailleurs Dieu qui nous a créés et nous conserve a droit à ce que tout se fasse suivant sa volonté quelle qu'elle soit, 442. Pour bien réciter cette prière, renoncer à sa volonté propre, suivre l'exemple de J.-C., des saints, là est la perfection, 443. — VI. PANEM NOSTRUM QUOTIDIANUM... Résumé des trois premières demandes. Dans la 4^e nous reconnaissons que nous sommes devant Dieu des indigents; nous disons: donnez-nous *notre* pain, parce que nous devons nous intéresser à nos frères; *aujourd'hui*, parce que nous ne demandons que le nécessaire et devons bannir l'inquiétude exagérée du lendemain, 460. Le mot de *pain* comprend tout ce qui est nécessaire à la vie du corps, 460, ce dont beaucoup ne se contentent pas, 461. Cette demande a pour objet aussi ce qui est utile à la vie de l'âme: la grâce, à laquelle il ne faut pas résister; la parole de Dieu, on l'entend dans les bonnes lectures et la prédication; l'Eucharistie, vrai pain de l'âme, mais encore faut-il la désirer et la recevoir, 461. — VII. DIMITTE NOBIS DEBITA NOSTRA... Offense de Dieu et dette envers lui, c'est tout un. Nous demandons à Dieu le pardon de nos fautes, mais pour l'obtenir il faut la contrition, le ferme propos, et alors on peut demander son pardon à Dieu avec confiance, 471. « Comme nous pardonnons. » C'est une condition de pardon imposée par J.-C., 471; donc qui refuse de pardonner se condamne, et même à la mort ne sera pas pardonné; le motif de pardonner est que Dieu est prêt à nous pardonner nos péchés infiniment plus graves que les plus graves injures que nous avons reçues du prochain, 472. — VIII. ET NE NOS INDUCAS IN TENTATIONEM. La tentation est une sollicitation au péché qui vient de l'intérieur ou de l'extérieur, 473. En elle-même elle n'est pas un péché, ce qui fait le péché c'est le consentement, elle est coupable encore quand on s'y expose volontairement, une tentation de sainte Catherine de Sienne, 473, mais étant toujours dangereuse nous demandons à Dieu d'en être préservé, 474. Pour que cette prière soit efficace, il faut avant la tentation se prémunir contre celle-ci en évitant l'oisiveté, en fuyant les occasions dangereuses, compagnies, divertissements, lectures, les théâtres, 474; pendant la tentation: prier d'abord, et pour certaines tentations

les mépriser et s'appliquer à quelque chose de sérieux et pour les prévenir dans la suite mettre au courant son confesseur; après la tentation: si on l'a vaincue rester bien humble, si l'on a succombé demander pardon, 475. — IX. SED LIBERA NOS A MALO. Ce mal c'est le péché, le plus grand de tous les maux: en lui-même, parce qu'il est en opposition au seul vrai bien qui est Dieu et contre qui le pécheur se révolte, qu'il est aussi une ingratitude; dans ses suites: mortel, il rend ennemi de Dieu, fait perdre tous les mérites acquis, rend digne de l'enfer, est cause de la mort de J.-C., 537. Le péché est donc, peut-on dire, le mal unique, ce qu'en pensait S. Jean Chrysostome et ceux qui voulaient se venger de lui. Aussi disons-nous: délivrez-nous *du mal* et non *des maux*, 538, c'est que seul il détourne du souverain bien; la préservation du péché tel est l'objet de la 7^e demande, 539.

Panegyriques. — Voir la *Table synthétique*, p. 897.

Pape. — Le pouvoir du Pape. Ce pouvoir lui donne certaines prérogatives: la juridiction réelle et immédiate sur les pasteurs et sur les fidèles, définitions de l'Eglise, 10; donc le pouvoir d'enseigner, et l'enseignement de l'Eglise ne vaut que par lui; pouvoir de légiférer, et c'est à lui à sanctionner les lois particulières; de juger, et c'est à lui qu'on en appelle en cas de conflit, 11. — L'Infaillibilité: elle se prouve par les textes évangéliques, par la raison qui dit que si le Pape pouvait errer, l'Eglise pourrait être séparée de sa tête. Aux objections on répond que le Pape est infaillible non comme docteur privé, mais comme docteur public, 12, quand il prononce un jugement doctrinal *ex cathedra*, et d'une manière définitive, cela en vertu d'une assistance divine miraculeuse; que l'Infaillibilité n'est pas l'impeccabilité, définition du Concile du Vatican, 13.

Pâques. — SERMON: La résurrection de Jésus-Christ prédite et figurée, 262. — Allocution à la messe de communion, 260. — Voir *Communion pascala*.

Paroissien. — Voir *Livre de messe*.

Parole de Dieu. — Où est la sagesse? ou dans la philosophie contemporaine, ou dans l'enseignement de l'Eglise? Sa source est la parole, 81, parole de Dieu, de l'ange déchu au paradis terrestre, parole humaine écho de l'une ou de l'autre; l'homme apprend ce qu'il sait surtout par la parole, sa raison seule étant impuissante à lui tracer une règle complète de conduite, 82, l'expérience individuelle, l'histoire des sociétés, l'éducation des enfants en sont les preuves, 83. Il a besoin de la parole de Dieu, s'il est ignorant, aussi s'il est savant, la philosophie étant incapable d'éclairer l'homme sur ses destinées, à preuve ses nombreux systèmes; dire que Dieu n'a pas parlé, c'est nier sa bonté, et Dieu a pu se faire entendre et il le fait par l'Eglise, 84. Cette parole exige la soumission de l'esprit, défense de la juger; la soumission de la volonté, et le refus de cette seconde soumission fait rejeter la parole de Dieu, 85. Pour écouter Dieu, il faut l'aimer, 86. — PAROLE DE DIEU ET PAROLE DE L'HOMME. L'homme ayant besoin de la parole, deux s'offrent à lui: la parole humaine ou philosophie, la parole divine ou théologie, 86. Or la parole humaine est d'abord trop flatteuse pour n'être pas suspecte et trompeuse: défaillances constatées de la raison et de la volonté; la parole humaine flatte la raison en lui disant qu'elle se suffit à elle-même, donc l'homme serait aussi sage que Dieu, 87; la parole divine dit que la raison, moyen de connaissance, a cependant besoin d'un enseignement supérieur; la parole humaine flatte la volonté en exaltant sa liberté sans lui parler de ses devoirs, la parole

divine affirme la liberté, 88, mais ajoute que liberté n'est pas indépendance, 89. La parole humaine est ingrate en ce qu'elle renie la tradition et le passé, comme si la sagesse datait d'hier, 89, la raison en est que ses maximes sont en opposition avec celles du passé, 90. La parole humaine ne rend pas meilleur: ceux qui, croyant à la parole divine, agissent mal ne l'écoutent pas, 90, et ils ne font mal que depuis qu'ils ne l'écoutent plus; la parole humaine est inefficace pour rendre vertueux un homme vicieux, les faits le prouvent, quelques témoignages, 91; en somme la philosophie humaine n'est qu'un roman et un mauvais roman, 92.

« **Pater.** » — Voir *Oraison dominicale*.

Patron. — Voir *Fête patronale*.

Patronage. — Aux jeunes gens d'un Patronage: voir la *Table synthétique*, p. 899.

Patronage de S. Joseph. — SERMON: S. Joseph patron et modèle de la vie chrétienne, 328.

Paul (Saint). — Dans la conversion de S. Paul Dieu manifeste sa miséricorde infinie: les lettres obtenues du grand-prêtre, le chemin de Damas, 22. Paul montre sa générosité d'âme: la vision d'Ananie, le baptême, 24.

Les prescriptions mosaïques en face du christianisme, 14. Paul ne les impose pas aux Gentils convertis; des Juifs étant venus à Antioche pour le contredire, il se rend à Jérusalem pour justifier sa doctrine, 15, sa retenue et sa modestie dans l'assemblée des apôtres, 16. S. Pierre lui donne raison, S. Jacques aussi, 30, mais fait cependant formuler quatre prescriptions particulières, 31; joie des Gentils à la nouvelle de cette décision, 32. Venu à Antioche Pierre vit comme les chrétiens de la Gentilité, 46, puis change de conduite à l'arrivée de judéo-chrétiens, Paul le lui reproche publiquement; ici l'Infaillibilité de Pierre n'est pas en cause, 47, et l'apôtre fait preuve d'une admirable vertu, 48. — Paul se sépare de Barnabé, à regret, et s'adjoint Silas, 142. A Lystres il trouve Timothée, le circonçoit à cause des Juifs, se l'attache si bien que Timothée sera l'ami du cœur, 143; à Iconium Paul le fait évêque et ils partent ensemble en mission, 144. D'Iconium, il passe par la Phrygie, la Galatie, la Mysie, 302, d'où il est appelé en Macédoine, part avec S. Luc et arrive à Philippi, aspect de la ville et de la contrée, 303. A Philippi Paul consent à recevoir l'hospitalité de sainte Lydie, chez qui se réunissent les plus pieux néophytes, 468; il délivre une pythonisse, mais ses maîtres ameulent le peuple et Paul est jeté en prison avec ses compagnons, il convertit le geôlier, 469; avant de sortir de prison il demande et obtient des excuses, succès de sa prédication, son attachement à l'Eglise de Philippi, 470. De là il va avec Silas à Thessalonique, description de la ville et caractère des habitants, 478; il s'adresse aux Juifs sans grand succès, tandis que les Gentils accourent à sa prédication, 479; sa tendresse pour les Thessaloniens; jaloux les Juifs l'accusent de troubler la cité et il est obligé de partir pendant la nuit, 480. Il vient à Bérée où il fait de nombreuses conversions tant chez les Juifs que chez les Gentils, mais ceux de Thessalonique viennent qui l'obligent encore à partir, seul il se dirige vers Athènes, 510. Ce qu'était la ville; après plusieurs discussions avec les philosophes, on lui demande d'exposer publiquement sa doctrine, 511. Devant l'Aréopage: exorde du discours, 558; le corps: Dieu créateur, la Providence, relations de l'homme avec Dieu, les fausses divinités, le jugement, mot qui ferme les oreilles, 559; cet échec a eu pour causes la légèreté d'esprit, le sensualisme et l'orgueil, 560. — D'Athènes il se rend à Corinthe, reçoit l'hospitalité d'Aquila, travaille pour n'être à charge à personne,

sa prédication, 574; Silas et Timothée le rejoignent; il délaisse les Juifs pour les Gentils, fait cependant quelques baptêmes de Juifs, 575; les femmes chrétiennes de Corinthe, 576. Ayant appris par Silas et Timothée l'état de l'Eglise de Thessalonique, il lui écrit une lettre dans laquelle il la loue de sa foi, lui rappelle son apostolat et justifie sa conduite, 607, confie aux fidèles sa peine de les avoir quittés et son bonheur de les savoir dans la bonne voie, 608; puis il leur donne ses avis (partie morale) qui concernent la pureté des mœurs, la charité, la probité, 628, le second avènement de J.-C. que certains croyaient imminent, 629, redresse leur erreur sur ce point et après quelques derniers avis, 630, conclut par une demande de prières, 631. Cette lettre n'ayant pas été suffisamment comprise, il en adresse une seconde dans laquelle, après les avoir salués et félicités de leur foi, il leur reparle du second avènement de J.-C., 653, leur en rappelle les signes précurseurs: grande apostasie, apparition de l'Antéchrist (diverses interprétations), 654, sollicite leurs prières, 655, les prévient contre les désordres naissants; authenticité de ces deux Epîtres, 656. — Les conversions opérées à Corinthe — au prix de quels sacrifices! — excitent les Juifs contre l'apôtre, ils le font comparaître devant le préconsul Gallion, 669, qui les renvoie et Paul peut continuer sa mission jusqu'à ce qu'il rende visite aux Eglises déjà fondées. C'est probablement à Corinthe qu'il reçut de mauvaises nouvelles de la Galatie, toujours les Juifs, avec leur mosaïsme outré, avaient ébranlé son œuvre, 670, le comparant, le proclamant inférieur aux « colonnes de l'Eglise »; il écrit donc aux Galates, commençant par se déclarer apôtre au même titre que Pierre et les autres, 671, exorde violent; puis il dit que son Evangile est de Dieu qui lui-même l'a instruit directement, et par qui l'aurait-il été, soit avant soit après sa conversion? 672, sa prédication a été du reste approuvée à Jérusalem, 718, et sa mission divine reconnue, à ce point qu'à Antioche Pierre même a modifié sa conduite sur un mot de Paul, 719; la loi mosaïque est donc bien morte, et il n'y a de salut qu'en Jésus, 720. Il en appelle à l'expérience des Galates, à l'Ecriture, c'est par la foi qu'on hérite des promesses faites à Abraham, 877, non par la loi, qui cependant a été très utile, 878, pour éloigner le peuple du mal; à ce fait aussi que le peuple juif était comme l'enfant en tutelle, tandis que le chrétien est l'homme fait qui a été délivré par J.-C., aussi ont-ils eu tort de retourner en arrière, 879; à ce fait encore que le Juif est fils de l'esclave, comme Ismaël, et le chrétien est comme Isaac fils de la promesse, 880. Qu'ils usent donc de leur liberté, tout en se souvenant que ce n'est pas la licence. Enfin l'apôtre termine sa lettre en donnant quelques avis de circonstance, 895.

Péché. — Voir *Pénitence*, *Rémission des péchés*.

Pèlerinages. — C'est à tort que certains chrétiens, même bons, déorientent les pèlerinages. Car l'Eglise, pape et évêques, les approuve et les encourage, Dieu les bénit, en preuve les grâces et les miracles, 529; ceux qui voudraient des miracles pour les pèlerinages locaux, oublient que le miracle dépend de la volonté de Dieu. Les circonstances qui ont donné lieu à un pèlerinage le justifient, ces petits pèlerinages font que Marie est honorée en plus d'endroits, 530. Pour qu'un pèlerinage soit utile, il faut qu'il soit entrepris non comme un passe-temps ou par curiosité, mais pour honorer Marie en union avec les autres pèlerins, la prier avec confiance, prendre la résolution de devenir meilleur, 531.

Pénitence. — Gravité de la loi et obligation

de la vertu de pénitence. Après la conversion qui renonce au péché, la pénitence qui l'expie, 223. Ses motifs sont l'honneur de Dieu qui, offensé par le péché, demande réparation; l'exemple de J.-C., la nécessité de se fortifier et de se préserver contre les rechutes, 224; le péché véniel qui lui aussi outrage Dieu demande réparation, également l'abus des grâces; la conduite de ceux qui s'en abstiennent ne doit pas servir de règle de conduite, 225. La pénitence consiste non dans quelques pratiques extérieures ou quelques aumônes, non plus dans les austérités pratiquées par les saints, 225, mais avant tout dans la détestation du péché et la volonté de n'y plus retomber, dans la substitution des bonnes habitudes aux mauvaises; fille de la foi, elle est notre gloire, nous relevant aux yeux de Dieu; fille de la miséricorde elle est notre consolation, à cause de la paix qu'elle procure à l'âme, 226. Menaces de Dieu contre les impénitents, 227. Aux Juifs qui estimaient tant la justice légale, S. Jean-Baptiste prêche la pénitence et en indique le moyen: rendre droits les sentiers veut dire quitter le chemin du vice pour celui de la vertu, 817; abaisser les hauteurs et élever les vallées signifie dompter ses passions, Dieu ne pouvant habiter dans une âme où elles règnent, 818. Cette pénitence disposant à la remission des péchés était accompagnée du baptême d'eau, figure de la purification de l'âme, 818, figure aussi des sacrements de baptême et de pénitence. Ecouter donc la prédication du Précurseur aux approches de Noël, 819.

Pensée de Dieu. — Elle excite à la prière ininterrompue en nous portant à offrir à Dieu toutes nos actions, 469. Penser à Dieu, parce qu'il est toujours présent; parce que nous en avons besoin pour éviter le mal et faire le bien; parce que Dieu étant notre Bienfaiteur de tous les instants nous lui devons sans cesse la reconnaissance, 469. Cette pensée fait entendre la voix de Dieu, ce qui demande le recueillement, 469; elle donne paix et force en nous faisant nous tourner vers lui, deux exemples; elle développe le cœur en nous portant à aimer Dieu, 470. Pour avoir habituellement cette pensée, il faut le vouloir, s'appliquer à la prière, faire des lectures sérieuses, 470.

Pentecôte. — SERMONS: La dévotion au Saint-Esprit, 401. Nos devoirs envers le Saint-Esprit, 406.

Persévérance. — Ses moyens sont: a) de vivre en présence de Dieu: rien de plus juste, car Dieu étant présent partout, il nous entoure, nous pénètre, 625, cependant on pense bien au monde et on oublie Dieu; rien de plus salutaire; la pensée de Dieu fait éviter le péché et remplit l'âme de paix et de joie; rien de plus facile pour l'ignorant comme pour le théologien, et dans tous les états de vie, 626. b) D'avoir une grande dévotion pour Marie: cette dévotion s'impose à tout chrétien et impossible quand on aime Marie de ne pas vivre chrétiennement; cette dévotion s'appuie sur sa double qualité de Reine et de Mère, 627. c) D'avoir de la dévotion au Crucifix. Après la communion, 627, le crucifix est une source de courage; donc le regarder souvent, particulièrement quand il s'agit de remplir un devoir difficile, et aussi dans les grandes épreuves, 628.

Pierre et Paul (Saints). — SERMONS: Les combats et les victoires de l'Eglise, 449.

Piété. — Erreur de ceux qui n'admettent la piété que chez la jeune fille, car la vraie piété c'est l'accomplissement de la volonté divine par amour, donc la vie vraiment chrétienne, 440. Or pour être chrétien, il faut aimer J.-C., 440, et savoir lui sacrifier ce qui lui déplaît, 441. Pour surmonter les obstacles à la piété, il faut qu'elle soit éclairée, féconde en influant sur toute la vie,

généreuse et prête aux sacrifices nécessaires, franche et hardie, aimable, 441.

Places de bancs. — Les bons chrétiens aiment à avoir leur place à l'église. C'est l'intérêt de l'église qui doit pouvoir s'acquitter de ses charges ; l'intérêt de chacun, une place attitrée étant un stimulant à venir l'occuper ; l'intérêt de la paroisse, le nombre des places étant le critérium de la vie chrétienne d'une paroisse. Mais il faut occuper cette place, 842.

Pratique religieuse. — Sa *nécessité*. Pour être sauvé il ne suffit pas d'être honnête homme, mais il faut pratiquer sa religion, 197. Car sans moralité, point de salut : Dieu existe et il est juste, donc il doit rendre à chacun selon ses œuvres, s'il est patient pendant notre vie c'est donc que sa justice doit s'exercer après la mort, 198. Sans foi, point de moralité. Si l'incrédulité ne rend pas nécessairement vicieux, ni la foi nécessairement vertueux, 198, l'incrédulité exclut l'amour de Dieu, fondement de toute moralité ; vu l'effort qu'elle exige, la pratique du devoir a besoin de la grâce et l'incrédulité la rejette ; aussi c'est souvent le vice qui mène à l'incrédulité, 199 ; les incrédules avouent cette vérité quand, par exemple, ils veulent pour eux une femme croyante et pratiquante ; enfin si les croyants mêmes tombent malgré les secours de la foi, comment se fier à la vertu des incroyants privés de ces secours ? 200. Sans pratique religieuse, point de foi : la pratique entretient et développe la foi ; croire et ne pas pratiquer, c'est mépriser J.-C. ; il se retire et la foi diminue puis se perd, 201. — *La demi-pratique*. Elle consiste à choisir dans la loi de Dieu. Or cet état est déshonorant en ce qu'on a l'air de dire que Dieu commande l'impossible, 209 ; de se croire incapable de ce qu'ont fait les saints et de ce que font tous les bons chrétiens, 210. Etat malheureux, car il prive de la paix et des joies promises au bon serviteur, 210. Etat dangereux, car s'il vient de la négligence, on vit dans le péché mortel sans y penser, d'où l'endurcissement, 211, et on risque de ne faire à la mort qu'une confession de négligence ; s'il vient du calcul prétendant que Dieu doit se contenter de ce qu'on lui donne, c'est un crime, car c'est à Dieu à faire la loi, 212.

Présence de Dieu. — Voir *Dieu*.

Prêtre. — Voir *Messe (Première)*, *Vocation sacerdotale*.

Prière. — Les Quarante-Heures, fête de la prière, 103. Son *excellence* a pour raison que la prière est un insigne honneur, Dieu nous permettant de nous entretenir avec lui ; un délicieux bonheur, étant un entretien filial avec le meilleur des pères, 104, une parole de S. François de Sales ; un trésor infini, la prière obtenant des merveilles, exemples, et la raison est qu'elle s'appuie sur la bonté de Dieu, sur les mérites de J.-C., sur ses promesses, 105. Ses *qualités* : c'est d'être humble : c'est celle que Dieu exauce, le publicain ; faite avec désir de glorifier Dieu et d'être exaucé : Jaïre, la veuve de Naïm, l'aveugle de Jéricho ; confiante : c'est la condition réclamée par N.-S., 106, l'hémorroïsse ; persévérante : la Chananéenne, 107.

L'*obligation de la prière* nous est imposée par nos quatre grands devoirs envers Dieu, et il est peu d'hommes qui ne prient jamais, 456 ; avis aux jeunes gens qui ne font jamais leurs prières du matin, à ceux qui les font quelquefois ; souvent, 456. Il convient de les faire à genoux au pied de son lit, et personne ne sera tenté d'en rire, deux exemples, 457. Mais une condition plus importante, c'est le recueillement et la piété, 457.

Une *courte prière au moins chaque jour*. A ceux qui objectent que travailler c'est prier, on explique dans quelles conditions ; à ceux qui di-

sent n'avoir pas le temps, on répond que ce que l'on demande en exige fort peu, et c'est l'intérêt de chacun de prier chaque jour, 458.

La Prière du dimanche. Excellente la prière en famille, 794, plus excellente la prière de la famille paroissiale à l'église : elle est un dernier hommage rendu à Dieu, elle jouit d'une efficacité spéciale, en vertu des promesses de J.-C., parce qu'elle est mieux faite, qu'elle est un sujet de mutuelle édification ; à qui s'impose-t-elle d'avantage ? 795.

Prix (Distribution de). — Allocation, 489.

Profession religieuse. — LE « FIAT » DE MARIE ET CELUI DE LA RELIGIEUSE. — Au message de l'ange Marie répond par un acquiescement, parce qu'elle voit la volonté de Dieu, 444, sans refuser par fausse humilité, elle fait d'ailleurs acte de vertu héroïque comprenant la responsabilité qu'elle assume, devenue Mère du Verbe, elle devient aussi son épouse par la part qu'elle a dans la rédemption ; ainsi la religieuse, épouse de Dieu, sa vie est un acte continu d'amour, et cette union la rend mère des âmes parce qu'elle attire sur elles, par ses prières, la grâce qui les fait enfants de Dieu, 445, dispositions à apporter : humilité, esprit de sacrifice, 446. Dans l'obscurité de sa vie, Marie s'est élevée à une telle perfection qu'elle a mérité la maternité divine, 446, modèle de la religieuse : ignorée dans son cloître elle doit parvenir à la perfection et prendre pour règle de vie le *Fiat* : *fiat* de l'obéissance aux règles, de patience dans les épreuves, patience à l'égard des sœurs, à l'égard d'elle-même, 447, devant les persécutions qui peuvent venir, les douleurs et les désolations, enfin en face de la mort, 448.

Promenades. — Au patronage on n'est pas conduit en promenade malgré soi, ni comme des collégiens, 286 ; une certaine liberté est accordée à tous, mais il y a des libertés qu'on ne saurait accorder à personne, un mot sur la visite des églises, 287. Pour que les promenades soient intéressantes il faut un but attrayant, une bonne nourriture, de la part des jeunes gens une bonne discipline, un bon esprit, le respect de soi, l'affection pour les plus jeunes, la gaieté, 288.

Providence. — Voir *Dieu*.

Prudence. — 1. NATURE ET RÈGLES. — Vertus théologales, morales, cardinales. Science de ce qu'il faut faire ou éviter, la prudence chrétienne envisage le but à atteindre et cherche les moyens d'y parvenir, vertus secondaires qui sont ses parties intégrantes, 4. Elle poursuit comme fin le bonheur céleste qui prime tout ; emploie pour l'obtenir la prière, les sacrements, etc. ; écarte les obstacles, occasions du péché, ne remet pas à plus tard, 5 ; dans le doute choisit le parti le plus sûr ; préfère ce qu'il y a de meilleur, Dieu à la créature, supporte les maux de cette vie pour éviter le malheur éternel, 6. — 2. NÉCESSITÉ ET MOYENS DE L'ACQUÉRIR. — Elle est comme le compagnon de notre voyage sur la terre. Sa nécessité est inculquée par l'Ancien Testament, par Notre-Seigneur, par S. Paul, 17 ; elle ressort pour tous des obstacles au salut, et, pour la jeunesse, de sa vivacité et de sa légèreté, 18. Les moyens de l'acquérir sont la prière, la réflexion conseillée par l'Evangile, la consultation de ceux qui ont la mission de nous diriger, 18. S'il faut la suivre tous les jours, c'est surtout dans les circonstances sociales de la vie qu'il faut s'en inspirer, 19. — 3. EXAMEN SUR LA PRUDENCE. — Enfants du siècle et enfants de lumière, 36. Beaucoup de ceux-ci manquent de prudence en ce qu'ils oublient leur fin, 36, donc négligent le service de Dieu et les intérêts de leur âme, remettent à plus tard leur conversion, 37 ; en ce qu'ils n'emploient pas les moyens d'atteindre cette fin, la vigilance qui

leur ferait éviter les occasions du péché, la prière qui obtient grâce et lumière, 38.

Purgatoire. — Voir *Ames*.

Purification. — SERMONS : Le devoir, l'humilité, 63. Les joies de la Purification, 643. Les douleurs, 660. — Voir *Marie* (T. S. V.).

Quarante-Heures. — SERMONS : La fête de l'amour de Dieu, 49. La fête de la prière, 103. La fête de l'expiation, 108.

Railleries. — Voir *Conversion, Courage*.

Religieuse (Vie). — Voir *Profession religieuse, Vie religieuse, Vocation religieuse*.

Religion. — L'idée religieuse est vieille comme le monde, 787, mais la religion proprement dite a son histoire. C'est d'abord la religion primitive, ou des patriarches, avec ses sacrifices et l'attente du Messie; elle s'augmente avec Abraham du signe de la circoncision; avec Moïse, de la révélation du Sinaï, et durant cette période l'attente du Sauveur devient de plus en plus précise et ardente jusqu'à son avènement, 788. Or la religion comprend quatre grands devoirs : Dieu auteur de tout notre être et de tous nos biens a droit à l'adoration; ses dons se continuant dans tout le cours de notre existence, nous lui devons la reconnaissance; tenant tout de lui, constamment sous sa dépendance, nous lui devons la supplication; pécheurs enfin, il faut bien que nous lui donnions satisfaction. La religion chrétienne nous rend facile l'accomplissement de ces devoirs, 789.

Reliques (Saintes). — La fête des Saintes Reliques est un complément de celle de la Toussaint. Leur culte est conforme à la raison : il remonte à l'origine de l'humanité, le monde élève des mausolées sur les restes de ses grands hommes, 756, il est donc naturel d'honorer les corps des saints, corps sortis des mains de Dieu, sanctifiés par la grâce et les sacrements, par le martyre ou la pratique des plus hautes vertus, 757. Il est autorisé par Dieu : la preuve en est dans les miracles accomplis sur leurs tombeaux, la merveilleuse conservation du corps ou d'un membre du corps de plusieurs saints, 757; ce culte n'est pas idolâtrie, ni superstition, car nous ne les adorons pas, nous les honorons comme ils le méritent, 758. Il nous est avantageux : il nous apprend à respecter notre corps, créé de Dieu lui aussi et sanctifié par la grâce, et à le préserver de la souillure du péché, 758; mais respecter n'est pas flatter, au contraire c'est le mortifier pour lui conserver sa dignité, ainsi on fait les saints; si Dieu ne demande pas à tous l'héroïsme des saints, il impose des privations nécessaires, 759.

Rémision des péchés. — On peut l'obtenir : l'Ancien Testament l'affirme quand les prophètes invitent à la pénitence, quand des pécheurs demandent pardon, c'est un pardon total, 806, les sacrifices expiatoires le prouvent aussi; de même le Nouveau Testament quand il nous montre J.-C. venu pour remplacer les anciennes victimes et nous sauver, 807. On l'obtient de Dieu qui seul peut pardonner, de J.-C. qui a le même pouvoir comme Dieu et comme Homme-Dieu, 807, de l'Eglise à qui J.-C. a communiqué ce pouvoir : l'Eglise le possède, les paroles de J.-C. sont formelles; elle le possède seule, donc il faut recourir à son sacerdoce pour l'obtenir; elle le possède entièrement : donc pas de péché irrémissible, 808. Le moyen de l'obtenir est dans les sacrements : le baptême, mais on ne peut le recevoir qu'une fois; la pénitence, « seconde planche après le naufrage, » et sans laquelle l'homme ne saurait jamais s'il est pardonné, y recourir donc, 809, mais avec les dispositions voulues; choisis par Dieu, les ministres de ce sacrement sont les prêtres et les évêques, obligés d'observer les règles établies par J.-C., mais ils

sont vrais juges et pardonnent au nom de Dieu, 810.

Réparation. — Fête de la réparation : les Quarante-Heures, 108. La loi : elle est souvent rappelée dans l'Ancien Testament, puis par J.-C., les apôtres, les docteurs, la Ste Vierge à la Salette et à Lourdes; elle est universelle, pour le juste comme pour le pécheur, exemple, 109. Ses motifs : nos fautes personnelles, seule la pénitence pouvant en obtenir le pardon; les fautes du prochain, dont nous sommes les frères; les fautes sociales qui attirent les châtiments de Dieu sur la patrie, nombreuses et graves aujourd'hui, 110; le soulagement des âmes du purgatoire; son efficacité pour éviter le mal et faire le bien, chrétiens d'autrefois, 111. Sa pratique : observer les lois de l'Eglise à ce sujet, veiller sur ses sens, supporter avec patience les épreuves, 111, faire l'aumône, prier. N'avoir pas peur de se gêner, 112.

Respect humain. — Voir *Conversion, Courage*.

Retraite. — C'est l'appel de Dieu à l'âme. Elle est nécessaire : elle oblige à la réflexion, tant dis que des soucis matériels font ordinairement oublier le spirituel, 577; l'énergie finit par s'affaiblir dans le monde, en retraite on en fait provision; des fautes ont été commises, on s'en purifie; les âmes découragées y puisent la force, 578, les âmes vulgaires s'élèvent, les tièdes deviennent ferventes; ainsi des autres âmes plus ou moins malades, 579. Il faut y venir avec empressement, car c'est Dieu qui y appelle; écouter Dieu en se gardant dans le recueillement; répondre à Dieu par la prière; être généreux, 580.

La retraite annuelle est importante : pour un patronage, elle le maintient dans l'esprit chrétien; pour les jeunes gens, à cause de ses avantages; pour la paroisse à qui elle donne des fidèles dévoués; pour Dieu qu'elle glorifie. Les jeunes gens doivent faire effort pour y assister malgré le temps, malgré la fatigue, parfois malgré la famille, 604; assister à toutes les réunions : pour eux-mêmes, sans quoi la retraite perd de son intérêt, pour leurs camarades que l'exemple excite à l'assiduité; arriver à l'heure précise, et à l'arrivée saluer N.-S., 605. Y venir avec la volonté d'en profiter, avec conscience du bienfait accordé, de sa propre responsabilité, des avantages de la retraite qui affermit la foi, 605, brise le respect humain, donne force pour se vaincre; prier, prendre une bonne résolution, 606.

Le prêtre va en retraite pour se rappeler ses devoirs, 682, envers Dieu, envers ses paroissiens, hommes et enfants, pour faire provision de courage, 683.

RETRAITE A DES FEMMES CHRÉTIENNES : voir la *Table synthétique*, p. 899.

Révélation. — La vraie religion est celle que Dieu a révélée. Or cette révélation est un fait, 123. Si l'histoire ne peut pas tout raconter, elle peut sur un point aussi important s'assurer de la valeur des monuments et des témoignages. Pour l'histoire de la révélation ces monuments et témoignages sont les traditions de tous les peuples, les Livres Saints, que la croyance des Juifs démontre véridiques, 124, les Evangiles dont les auteurs n'ont pu ni se tromper, ni tromper, d'autant que sans eux la christianisme est impossible à expliquer, 125. Les efforts inutiles pour nier la révélation la prouvent, d'abord elle n'est pas impossible, 126, la variété des systèmes imaginés démontre leur faiblesse : la religion produit spontanément de l'esprit humain? mais l'homme n'a pas l'habitude de s'imposer à lui-même un joug; la religion mythe ou symbole? mais elle enseigne bel et bien des réalités, 127; si ces systèmes ont parfois réussi, la cause en est dans la révolte de l'esprit ou la révolte du cœur, 128.

Rogations. — Ayant pour but d'attirer les bénédictions de Dieu sur les fruits de la terre, les fidèles ont tout intérêt à y assister, car la réussite des récoltes dépend plus de Dieu que du travail et de la science de l'homme, 305.

Rosaire. — SERMON : Histoire et objet de la fête, 673. — Son histoire remonte à S. Dominique qui, après une apparition de Marie, le prêche aux Albigeois et en convertit un grand nombre ; sa puissance s'est également montrée à la victoire de Lépante remportée sur les Turcs qui menaçaient l'Europe, 673, une fête a été établie pour remercier Marie ; donc confiance au Rosaire, Léon XIII y invitait en instituant le mois du Rosaire, 674. — L'Eglise en établissant cette fête a eu pour motifs de nous faire honorer perpétuellement Marie par la pratique du Rosaire, parce que cette dévotion est souverainement agréable à Marie : elle lui témoigne notre filiale affection, notre confiance, l'*Ave Maria* lui rappelle ses grandeurs, et les mystères ses joies, ses douleurs, ses gloires ; parce qu'elle est un gage de victoire : gage de salut, 675, car le Rosaire est une prière et un composé des plus belles prières, à laquelle Marie ne peut pas ne pas répondre ; la méditation des grands mystères de notre rédemption ne peut qu'exciter en nous la foi, l'espérance et la charité, de là les fruits merveilleux de cette prière. Fidélité au Rosaire, 676.

LE MOIS DU ROSAIRE. — La dévotion au Rosaire est merveilleusement appropriée aux besoins de notre temps où Dieu est universellement méconnu et l'Eglise combattue sans trêve, de là l'institution du mois du Rosaire par Léon XIII. Cette pratique a du moins entretenu la dévotion envers Marie, 683. Assister à ses exercices et ceux qui n'ont pas le temps, — s'ils disent vrai, — peuvent en particulier réciter le chapelet ou au moins une partie, 684.

ENTRETIENS SUR LE ROSAIRE. — Voir à la Table synthétique, p. 897, 2^e col.

TRAITS. — Voir *Chapelet*.

Royaume de Dieu. — L'avènement du royaume de Dieu est l'accomplissement de la prophétie de Daniel sur les quatre grands empires ; songe de Nabuchodonosor, 803, et explication, 804. Ce règne de Dieu sera un règne spirituel qui procure la sainteté : l'ange l'annonce à Zacharie, 804, qui le proclame dans son cantique, et c'est le sens de la parole du Précurseur : « Le royaume de Dieu est proche, » 805.

Sacré-Cœur. — UNE RÉCENTE MANIFESTATION DU SACRÉ-CŒUR. N.-S. apparaît à Sœur Marie-Antoinette gravement malade et la guérit, 43 ; il lui déclare surtout qu'il veut être aimé ; cette leçon s'adresse à tout chrétien, et c'est dans son intérêt, 44. — **AIMER DANS LE SACRÉ-CŒUR.** Cela veut dire aimer ceux qu'il veut que nous aimions, savoir, le prochain, c'est la marque pour reconnaître que nous aimons N.-S. ; suivre l'ordre voulu : les parents, les amis, tout le monde, 159. Aimer le prochain parce que Dieu le veut, non par intérêt ou sympathie. Aimer comme il veut, pour Dieu, et cette charité se puise dans le Sacré-Cœur par la communion, elle est effective, elle éclaire, purifie et sauve, 160. — **AGIR DANS LE SACRÉ-CŒUR.** Cela consiste à tout faire par amour, parce que Jésus a tout fait pour ce motif, non par nécessité, par intérêt, par caprice, paroles et actions ; parce que Jésus est le meilleur des maîtres ; il ne nous demande que de surnaturaliser nos actions, se fait un bonheur de nous aider et promet de nous récompenser ; parce qu'il est le meilleur des amis, 301, nous ayant tant aimés, il demande que nous l'aimions, 302. — **COMMENT AGIR DANS LE SACRÉ-CŒUR.** « Tout de Dieu et rien

de nous, » 409. Nous tenons tout de Dieu, donc notre situation, donc nous n'avons ni à murmurer, ni à nous enorgueillir, donc nous pouvons nous y sauver, donc nous devons aimer notre état, 410. « Tout à Dieu et rien à moi, » c'est-à-dire que Dieu agissant en nous avec nous, il faut tout lui abandonner et ne rien faire sans lui, alors aucune tâche ne rebutera, 410. « Tout pour Dieu et rien pour moi, » 410 : ce qui fait que Dieu ne travaille pas toujours avec nous, c'est que nous ne lui rendons pas tout le mérite de nos œuvres, exemple de S. Vincent Ferrier ; donc pas de pensée d'amour-propre, de retour de complaisance sur nous-mêmes, 411. — **SOUFFRIR AVEC LE SACRÉ-CŒUR.** La souffrance acceptée est une preuve d'amour, 490. Plus on souffre, plus on est aimé : les âmes les plus aimées de Jésus, Marie et Madeleine, sont celles qui ont le plus souffert, car on ne fait partager ses peines qu'à ses intimes. Plus on souffre, plus on aime : plus ou moins indifférent aux peines des étrangers, on n'est pas insensible à celles d'âmes qui sont chères, aussi est-ce d'elle-même que Marie vient au Calvaire, 491, et n'ayant vécu que pour Jésus, elle n'avait cessé de souffrir pour lui, 492. — **COMMENT SOUFFRIR DANS LE SACRÉ-CŒUR.** C'est souffrir avec foi : se rappeler que si on est atteint par l'épreuve, c'est que Dieu le permet, c'est qu'il nous aime, ne voulant que notre bien, et l'épreuve sera plus légère, 523 ; avec l'espérance que nous ne serons pas tentés au-dessus de nos forces, que Dieu nous soutient dans la souffrance, qu'il nous récompensera, 524 ; avec amour, donc de bon cœur pour mieux ressembler à Jésus-Christ et lui montrer notre amour, 524. — « **VEenez A MOI.** » Contrairement à ce qui arrive avec les grands du monde, chacun peut aller à Jésus, lui-même y invite ; il appelle surtout ceux qui souffrent physiquement ou moralement, 613, et c'est pour les soulager, 614. — **LE SACRÉ-CŒUR ET LE CIEL.** Il nous l'offre : en effet il le promet, uniquement par amour, n'ayant pas besoin de l'homme pour être heureux ; il nous l'ouvre : l'homme ayant répondu à ses avances par l'ingratitude, 735, il est venu pour lui rendre le ciel perdu, et il donne à chacun les moyens d'y parvenir ; il s'y donne : s'y montre pour ravir de joie les élus, les ombre de son amour, s'unit intimement à eux, 736. — **LES MISÉRICORDES INFINIES DU SACRÉ-CŒUR.** Il épargne : si odieux que soit le péché venant de l'homme, Dieu ne frappe pas, car il sait la faiblesse humaine et se rappelle sa mort ; il sollicite au retour par le remords, par les épreuves, paroles et actes rapportés dans l'Evangile, 777 ; il attend : exemples la Samaritaine, la femme adultère, le bon larron, 778. — **LES OUBLIS DU SACRÉ-CŒUR.** Il oublie nos fautes pardonnées ; pardonner n'est pas oublier, 890, mais Jésus dit qu'il oublie, preuve : son intimité avec Madeleine convertie ; il veut que le monde les oublie, « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous soit fait » ; il veut que nous les oublions : sur terre le souvenir des bienfaits de Dieu y aide, 891, au ciel ce sera la vue même de Dieu, 892.

Sacrements (Les derniers). — C'est au malade à les demander, mais à son défaut, ce qui arrive ordinairement, les parents ont le devoir d'avertir le prêtre, puisqu'il y va de l'éternité de l'un des leurs, 745 ; mauvais prétextes pour s'en dispenser : peur d'impressionner le malade, sa faiblesse, l'émotion causée par l'appareil religieux, la pleine connaissance que possède le malade, attendons à demain ; en tout cela la foi est absente, 746.

Saint-Esprit. — La dévotion au Saint-Esprit est au premier rang des dévotions de l'Eglise, comment nos pères la comprenaient ; trop délaissée,

391, elle a été de nouveau suscitée par Léon XIII, car nous avons grand besoin de ses lumières, 392.

LA DÉVOTION AU SAINT-ESPRIT. — La Pentecôte fête du Saint-Esprit. Personne réelle dans la Trinité, il est l'amour du Père et du Fils, amour qui a pour terme la troisième Personne, 401; il est Dieu comme le Père et le Fils, et l'Ecriture lui reconnaît les attributs de Dieu, c'est aussi l'enseignement de l'Eglise; il est le divin sanctificateur, c'est pour couronner l'œuvre de sanctification qu'il est envoyé par le Fils, comme le Fils l'est par le Père, 402, œuvre si spéciale au Saint-Esprit que, selon de graves auteurs, le Père et le Fils agiraient avec lui par concomitance, comment il accomplit son œuvre dans Marie, dans tous les saints, son travail dans l'âme dont il prend possession, 403. Nos devoirs envers lui sont l'adoration: moins connu que le Père et le Fils, il a cependant les mêmes droits à nos hommages; la prière confiante: un conseil de Lamoricière, 404, l'Eglise nous en donne l'exemple et nous ne pouvons mieux faire que de l'imiter; l'amour: amour de complaisance, de condoléance, de reconnaissance, de fidélité, 405, d'imitation. Un vieillard confirmé par Mgr Dupanloup, 406.

NOS DEVOIRS ENVERS LE SAINT-ESPRIT. — C'est l'adoration. N.-S. le promet à ses apôtres, 406, nous savons qu'il est Dieu égal au Père et au Fils, d'où le devoir de croire en lui et de l'adorer, 407. La reconnaissance: il a fondé l'Eglise par les apôtres, ils étaient ignorants, il les instruit, faibles il les fortifie, pécheurs il en fait des saints; il assiste l'Eglise quand elle enseigne par la voix des conciles et des papes, 407, soutient les chrétiens dans leurs luttes, suscite les œuvres sanctificatrices, 408. La fidélité à ses inspirations: comme en Marie, c'est par sa vertu que J.-C. réside en nous, nous fait vivre de sa vie, donc par lui que cette vie divine est entretenue, d'où l'importance de la docilité, 408.

Sainteté. — Dieu veut que nous soyons saints, c'est pour cela que J.-C. est venu en ce monde et nous a donné l'exemple, qu'il a confié à l'Eglise les moyens de nous sanctifier, que toujours elle prêche J.-C., 705, qu'il nous impose ses commandements à observer et promet le ciel pour récompense, 706. A l'exemple de J.-C. s'ajoute l'exemple des saints, tous n'ont pas fait des choses extraordinaires, il y en a de tout âge et de toute condition, 706; l'observation des commandements, voilà l'essence de la sainteté et nous pouvons la pratiquer comme les saints, 707.

Saints. — La pensée des saints inspire trois sentiments. La fierté: si le monde est fier de ses grands hommes, nous pouvons être fiers des saints, car ils ont été des vainqueurs du plus terrible ennemi, des explorateurs du plus beau pays, le ciel, 753, des hommes de génie qui ont vécu leurs chefs-d'œuvre, 754. La confiance: la protection des grands s'obtient difficilement et souvent rend esclave, celle des saints nous est assurée parce qu'ils sont nos frères et tout-puissants sur le cœur de Dieu, 754. L'ardeur au service de Dieu: l'exemple entraîne, 754, et les saints nous le donnent, ayant vécu dans les mêmes conditions que nous. La conversion de S. Ignace, 755. — Voir *Communions des saints*.

Salette (N.-D. de la). — Lectures: voir la *Table synthétique*, p. 898.

Salutation Angélique. — Voir *Ave Maria*.

Scapulaire. — Signification du mot scapulaire. — Origine. L'Ordre du Carmel remonte au prophète Elie et dès avant Jésus-Christ honorait la future Mère de Dieu; il s'est maintenu malgré bien des obstacles, 497, et au XIII^e siècle Marie est intervenue directement en sa faveur, et a donné à S. Simon de Stock le scapulaire comme

un gage de salut, ce qui le fit rapidement accepter partout, 498. — *Avantages*: la participation aux mérites de l'Ordre du Carmel, de nombreuses indulgences, les promesses de la Sainte Vierge, 498, confirmées par les faits, le privilège (à certaines conditions) de la Bulle sabbatine, 499. — *Conditions*: faire partie de la Confrérie, porter le scapulaire, mais ne pas s'imaginer qu'il suffit de le porter pour être assuré de son salut, il faut en avoir l'esprit: c'est la livrée des serviteurs de Marie; donc des serviteurs de Dieu, 499, donc obéir à Dieu, faire quelque chose pour lui plaire, défendre ses intérêts, 500.

Le scapulaire est la marque extérieure de notre piété envers Marie, aussi ne le voit-on pas sur le cœur des impies et guère sur le cœur des mondains, 504. Le porter, c'est donc s'engager à imiter Marie, 505. Il est un gage de la protection spéciale de la Sainte Vierge, elle-même en a fait la promesse. Soyons fiers de notre scapulaire, 505.

TRAITS HISTORIQUES: Le scapulaire gage de salut, 697. Ne quittons jamais notre scapulaire. Le scapulaire d'une jeune ouvrière, 698. Le scapulaire et le jeu. « Moi seul portais le scapulaire, » 699. Une bonne cuirasse, 700. Récit d'un missionnaire, 701. Le scapulaire blanc. Converti grâce au scapulaire. « Voilà tout ce que j'ai conservé, » 701. « Ote ton scapulaire. » La mort des réprouvés. Triste fin d'un pécheur obstiné, 702.

Sept-Douleurs. — SERMONS: La souffrance et son utilité, 641.

Service militaire. — Le conscrit chrétien doit partir gaiement, fièrement, chrétiennement; à la caserne se montrer bon camarade, joyeux, tout en faisant un choix, 657; bon soldat, acceptant les corvées d'aussi bon cœur que l'exercice; bon chrétien: deux dangers auxquels il faut prendre garde: pour la foi, le respect humain on le brave en se montrant ce qu'on est, l'autre pour la vertu, on l'évite en faisant paraître sa répugnance, 658. Ses soutiens sont le patronage avec qui il entretient des relations, les bons amis membres d'autres patronages, le confesseur à qui il faudra se confier, Dieu qui n'abandonne pas ceux qui le prient, sanctifier les dimanches et communier, 659.

Souffrance. — Tous y sont soumis: souffrances physiques, morales, imposées par la religion, 641. Elle est une lumière qui fait voir le néant des biens périssables et tourne nos regards vers Dieu; un moyen d'expiation et un excitant à la vertu, rappelant que les meilleurs amis de Jésus sont ceux qui ont le plus souffert; et ce moyen de gagner le ciel est à la portée de tout le monde. Résignation, courage, union à J.-C. dans la souffrance, 642. — Voir *Epreuves*.

« **Souvenez-vous.** » — **TRAITS HISTORIQUES:** Admirable puissance du « Souvenez-vous. » Une âme arrachée aux francs-maçons. Conversion d'un prisonnier, 666. Le R. P. d'Audiffret et le sergent condamné, 667.

Syndicat agricole. — Former un syndicat est rentrer dans les traditions de l'Eglise. Mais un syndicat chrétien doit produire, avec l'union dans le travail, l'union des cœurs dans la charité commandée par J.-C., exemple des ennemis, 843; pour l'homme des champs en particulier l'union dans la même foi, la nature lui rappelant le Créateur et la Providence; l'union dans la prière, toute créature loue Dieu et invite l'homme à le prier; le matin de bénir son travail, 844, le soir de lui pardonner ses fautes, 845.

Talents. — C'est un capital que Dieu met en nos mains pour le faire fructifier; ce capital est tout ce que nous avons et qui vient de Dieu, même la science et les vertus acquises, 583. On le fait fructifier comme l'argent en s'y appliquant sans cesse; en prêtant à intérêt, sacrifices; en évi-

tant le coulage, garde des sens ; en ne négligeant pas les petits profits, bonne intention en tout, 583. La faillite serait de se fier au démon qui donne moins qu'il ne promet, de suivre les maximes du monde, d'écouter des amis dangereux, de ne vivre que suivant ses caprices et son humeur. Eviter d'être en déficit au jour du contrôle, 584.

Tempérance. — NATURE. — Sa place parmi les vertus cardinales, 238. Son étymologie indique qu'elle est la mesure en toutes choses, 238, elle modère les mouvements de l'âme et du corps, et donc s'adjoint plusieurs vertus secondaires, 239. Elle est si importante qu'elle est louée par les philosophes païens, par l'Esprit-Saint ; avec raison, car elle met l'ordre dans l'accomplissement de nos multiples devoirs, 239, réfrène les passions, procure même la santé du corps, imite Dieu qui a tout ordonné avec nombre, poids et mesure ; toutefois elle n'est ni insensibilité, ni apathie, elle soutient et gouverne, 240. — SA PRATIQUE. — La poursuite des biens temporels est permise, mais amène parfois la fraude ou la cupidité, la tempérance réfrène l'une et l'autre, 284 ; le riche est tenté d'abuser de sa fortune, la tempérance en modère l'usage, 285. Dans l'usage des aliments, la tempérance permet d'apprécier ce qui est bon, mais elle produit la frugalité et la sobriété, 285. La pratique de cette vertu procure la santé du corps, que les excès affaiblissent, 285 ; la santé de l'âme, l'intempérance étant la ruine de la vertu, 286. — Plaisirs et distractions : la tempérance ne s'oppose pas aux plaisirs permis, mais aux plaisirs défendus, et modère l'excès dans l'usage des premiers ; de même pour les distractions, 297. Orgueil : la tempérance lui oppose la modestie ; pour l'ambition elle demande qu'on ait les qualités nécessaires à la distinction qu'on désire, 298. Colère : juste, la tempérance la laisse libre ; excitée par l'amour-propre froissé, la tempérance maintient dans le calme tant recommandé par l'Écriture et les Pères, 298. Les regards sont souvent cause de chutes très lourdes, la tempérance produit la vigilance ; elle gouverne encore la langue pour lui faire éviter les écarts, 299. Le luxe est un excès de parure disproportionné aux ressources, la tempérance retient dans une sage mesure, 300.

Temps. — Il n'est rien, il est tout (plan), 890.

Théâtre. — Il est un puissant éducateur, les acteurs vivant et faisant vivre aux spectateurs la vie de leurs personnages, 41 ; aujourd'hui il est immoral, car il exalte l'amour vicieux, il attaque la famille en prêchant le divorce et l'union libre, 41, ridiculise la religion et la piété, excite la passion par l'enivrement de la musique et le charme des décors, 42. Donc il a une influence malsaine, un chrétien ne doit pas y aller, mais lutter contre le mauvais théâtre en n'en lisant pas les pièces, en favorisant le bon théâtre, 42, même en protestant contre les représentations licencieuses, 43.

Thérèse (Sainte). — Un mot résume sa vie : charité. Son amour, pour Dieu repose sur sa droiture : elle va droit à Dieu qu'elle préfère à toutes les créatures, amour désintéressé, une admirable prière, 694, elle enseigne cet amour à ses religieuses, les avertissant des croix qui en seront comme l'effet ; sur son esprit de foi : elle se fait une joie de croire sans comprendre, aime l'Eglise et rien que des dévotions approuvées par elle, célèbre ses fêtes avec une profonde piété, 695 ; sur son humilité, elle ne redoute rien tant que l'admiration et les louanges, 696. Avec l'amour de Dieu l'amour du prochain : elle est une mère pour ses religieuses qui souffrent, console par lettres les personnes qui souffrent loin d'elle, et toujours pour faire aimer Dieu, sa famille a la première place dans son affection, elle prépare sa sœur à la mort, 696, donne des conseils à ses deux frères,

amène tout doucement au Carmel une nièce qui se serait perdue dans le monde, 697.

Toussaint. — SERMONS : Comment on devient saint, 705. Les récompenses du monde et les récompenses de Dieu, 707. La pensée des saints, 753. Pour le soir : se souvenir des trépassés, 689. Allocution au cimetière, 755.

C'est la fête la plus populaire, 746. Une manière de s'y préparer est de venir au cimetière orner la tombe de ses morts ; la manière de la célébrer est d'assister aux offices et de s'approcher des sacrements, 747.

Travail. — Le travail est une loi providentielle, 393, toute créature travaille à sa manière, il est devenu pénible à cause du péché ; il fait la grandeur de l'homme en ce que, l'obligeant à l'effort, il lui fait éviter bien des vices, l'associe à l'œuvre de la création, le rend semblable à Jésus-Christ, 394. Travailler donc pour obéir à Dieu, pour son propre bonheur, pour le bonheur de son pays, 395. Mais travailler consciencieusement, c'est-à-dire sans répugnance ni jalousie, en remplissant bien sa tâche, en cherchant à se perfectionner ; chrétiennement, c'est-à-dire pour Dieu, avec Dieu, lui demandant assistance ; alors plus de travail qui soit vulgaire, 395. Dans ce cas « travailler, c'est prier, » 396.

Les grands travaux de la campagne font souvent violer la loi du dimanche, quand il n'y a pas nécessité de travailler ; ces travaux terminés, il n'est que juste de reprendre les bonnes habitudes chrétiennes, 792.

PLANS DE SERMONS. — *Travailler, devoir en tant qu'homme.* En tant qu'homme vivant et intelligent ; qu'homme de société, 539. — *Travailler, devoir en tant que pécheur.* Le travail est une satisfaction pour le passé, une préservation pour l'avenir, 539. — *Travailler est un honneur.* J.-C. a honoré le travail, l'Eglise l'honore, et la raison apporte son témoignage, 556. — *Travailler est une prière :* une adoration, une expiation, une action de grâces, une supplication, 557. — *Quel travail est un devoir ?* Préjugés : ce que l'on croit, 557 ; la vérité : ce qui est, 558. — *Comment travailler ?* Parce que Dieu le veut, quand il veut, comme il veut, 585. — *Fruits du travail.* Fruits naturels, surnaturels, 585.

Trépassés. — Après l'honneur rendu aux saints, la prière pour les défunts. Nous devons nous souvenir. Besoin impérieux du cœur humain (preuves : les monuments et statues, les fêtes de l'Eglise), le souvenir est cependant rare, surtout le souvenir des morts, 689, l'Eglise le rappelle sans cesse, surtout au lendemain de la Toussaint, et invite à prier pour eux, 690. Il est efficace pour les secourir : un luthérien converti par le dogme du purgatoire, 690, à condition qu'il parte d'un cœur pur, soit continu, agissant, plein d'affection surnaturelle, pénétré de compassion pour les âmes malheureuses, un souvenir de propitiation et d'expiation, 691. Il est un élément de sanctification, en nous remettant en mémoire non seulement les traits, mais les vertus de nos défunts, il nous porte à les imiter, en nous rappelant les fins dernières il nous éloigne du péché ; un élément de consolation : c'en est une de prier pour eux, témoignage d'Ozanam, 692. — Voir aussi *Ames du Purgatoire, Fondations supprimées.*

Sermons pour l'Octave des morts : voir la *Table synthétique aux Fêtes de N.-S. et des Saints.*

Vacances. — Avant d'y entrer, il est juste de jeter un regard sur l'année scolaire pour régler ses comptes avec Dieu, 487 ; un petit examen sur les devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, 488. Deux manières de payer ses dettes : une plus grande docilité à la règle les derniers jours, offrir à Dieu ses résolutions de vacances

et les tenir. Un mot à celles qui ne reviendront plus, 488.

Malgré les espérances de fidélité, il est utile de rappeler les devoirs, 518. Le premier est de ne pas négliger le service de Dieu, son service ne souffrant aucune interruption, la pensionnaire qui l'oublie néglige le devoir de la prière, la messe en semaine, 519, les prières aux repas, les offices du dimanche sauf une messe basse, la communion des fêtes; ingrate! 520. Plus coupables celles qui se laissent aller au péché mortel, surtout dans un temps où Dieu, plus outragé, demande à ses fidèles plus d'amour, 520.

Vendredi Saint. — SERMON : La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 248.

Vêpres. — Le dimanche sanctifié le matin par l'assistance à la messe, doit l'être le soir par l'assistance aux vêpres, 793; la négligence sur ce point dénonce un affaiblissement de la foi, c'est une preuve de mollesse, un danger de mal employer la soirée, elle révèle un manque de générosité pour Dieu, 794.

Vérité. — Elle est pénible à entendre à cause de l'orgueil et parce que parfois elle réprimande, mieux vaut cependant être réprimandé par un ami que flatté par un ennemi ou un indifférent; pénible aussi à dire, parce qu'on se voit en contradiction avec ceux qu'on aime, 875. Le prêtre doit la dire, parce qu'il a le devoir d'affirmer les droits de Dieu méconnus; s'il le fait, ce n'est pas dans son intérêt personnel, mais par conscience, 876.

Vertu. — Elle est la source du progrès moral. Disposition habituelle au bien, 1, elle suppose la persévérance dans l'effort, à cause de nos mauvais penchants, 2. Bonne en elle-même l'honnêteté naturelle n'est pas la vertu, celle-ci consistant dans la fidèle observation des lois de Dieu et de l'Eglise, 2. Sa pratique offre de grands avantages : pour le corps, surtout pour l'âme à qui elle procure la paix de la conscience, le mérite, l'estime et le respect des hommes, enfin le ciel, 3. — Voir la *Table synthétique*, p. 898.

Vianney (B.). — Son arrivée à Ars. Il est l'homme de la prière, 513, dès sa plus tendre enfance, à 16 mois, à 4 ans, à 7 ans; leçon pour les mères, pour les jeunes gens; au cours de ses études, 514, c'est sa piété qui lui vaut d'être prêtre; prêtre, on ne se l'imaginerait guère autrement qu'en prière; il prie pour sa patrie, pour les pèlerins d'Ars, pour sa paroisse, 515. *L'homme d'action* : il l'exerce en faveur de sa paroisse qu'il transforme; pour détruire le sensualisme il se condamne à d'effrayantes mortifications; en faveur des missions auxquelles il consacre sa personne, 516, les aumônes des pèlerins qu'il emploie à en fonder dans beaucoup de paroisses; en faveur de la jeunesse par la fondation de la Providence, pour laquelle il se dépouille de tout, 517. Leçons : le chrétien doit aussi être apôtre des écoles catholiques, du denier du clergé, des œuvres paroissiales, de la prière, 518.

Vie chrétienne. — Le figuier stérile, image d'une vie inutile. Deux choses s'opposent à ce qu'une vie soit pleinement chrétienne. a) Le manque de foi. La foi enseigne que nous sommes créés pour connaître, aimer et servir Dieu; on le sait, mais il faut que cette conviction passe dans la pratique, 593, alors elle donne à Dieu la première place dans la vie, elle sanctifie le travail, soutient dans les épreuves et la souffrance, inspire à la femme le souci de l'âme de son mari et de ses enfants, 595. b) Le défaut d'éducation du cœur, d'où l'égoïsme étroit, la jalousie, un fond de légèreté et de dissipation, de curiosité, qui conduit au bavardage et à l'indiscrétion, un manque de droiture et de franchise fruit de l'amour-propre, un

manque de charité dans les pensées et les paroles, 595, la poule de S. Philippe de Néri, 596.

SES ENNEMIS. — Notre corps a ses ennemis qui tendent des pièges à sa santé, notre âme aussi, 596. Ceux-ci sont le *démon* : sans cesse il nous guette pour nous faire tomber, il est d'autant plus dangereux qu'il est plus intelligent, plus puissant, plus persévérant, donc il faut s'attendre à la lutte, 597. Le monde : savoir, la multitude des mauvais, des indifférents, des tièdes, 597, il est à craindre à cause des idées antireligieuses qu'il sème autour de lui, 598. Notre *caractère* qui est comme la physionomie de l'âme, quoique les dispositions du corps ne soient pas étrangères à ses manifestations; le mauvais caractère est repoussant et l'on doit travailler à le réformer, on le peut à tout âge, mais surtout dans la jeunesse, 598. Notre *langue*, 598 : puissante pour le bien, elle ne l'est pas moins pour le mal, donc la surveiller attentivement, 599. La *mauvaise presse* : puissance de corruption du mauvais livre, « c'est un passe-temps, » alors pourquoi le lire avec tant de passion? ou alors lire de bons livres, 599.

Vie laïque. — Maxime de J.-C. : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice... » et maxime du monde : « Cherchez d'abord les biens présents; après, soyez religieux si vous voulez » : ceci pratiqué, c'est la vie laïque. Que l'incrédule qui nie Dieu vive à sa guise, c'est logique, 193; mais il est inconcevable qu'un chrétien qui croit en Dieu vive sans Dieu, c'est-à-dire : dans sa vie privée, sans prière à son lever, ne pensant qu'à ses affaires, à ses repas que pourtant Dieu lui fournit, sans abstinence ni jeûne aux jours prescrits, sans dimanche, sauf peut-être une rapide messe basse, sans préparation convenable aux actes importants de la vie, mariage et mort; dans la vie publique, sans oser manifester jamais ses croyances, 194, christianisme étroit que les femmes mêmes pratiquent trop, et qui attire les châtiments de Dieu, 195. Ce qu'il faut faire, c'est élever les enfants chrétiennement, leur inculquer l'amour de la vertu, de même à l'égard des domestiques, restaurer en soi les habitudes chrétiennes, 196. Vivre en chrétiens est aussi facile aujourd'hui qu'autrefois, 197.

Vie religieuse. — Ce que pense le monde d'une entrée en religion, 685. Quand il prétend que la religieuse abdique sa liberté, c'est qu'il confond la liberté fausse (indépendance complète) avec la vraie liberté. D'ailleurs l'indépendance est vite réprimée : la liberté de la religieuse ne supporte qu'un maître, Dieu, le mondain dépend lui aussi de Dieu, et de plus il est l'esclave du monde, maître dur et exigeant s'il en fut, 686. Accuser d'égoïsme les religieuses, c'est prouver qu'on ne voit que les biens matériels, et pourtant la société a d'autres besoins : besoin d'exemples de vertus et d'abnégation, et c'est dans le cloître que ces exemples sont donnés, 687, et la pratique des conseils évangéliques prouve que l'observation des préceptes est possible; besoin de prière, et là prière parfaite, rare et difficile dans le monde, se rencontre chaque jour dans le cloître; besoin d'expiation, et elle est offerte à Dieu par les sacrifices quotidiens de la religieuse, 688.

Félicitation aux parents d'une nouvelle religieuse. La religieuse renonce au monde, 382, pour vivre de la vie de J.-C., vie silencieuse et cachée, vie de pauvreté et de travail, d'oraison, d'abandon à Dieu, d'humilité et d'anéantissement, de souffrance et d'immolation, de générosité et d'amour, 383; à qui sert Dieu de cette manière rien ne manque, 384.

Vigilance. — C'est la sentinelle qui monte la garde autour de notre âme pour empêcher ses ennemis de s'en emparer. Elle est nécessaire, 33, de

grandes chutes viennent du manque de vigilance, et nombreux sont nos ennemis, le démon, le monde, nos passions, 34. Donc veiller à soi-même pour réprimer ses passions, 34; aux hommes, qui par menaces, promesses ou flatteries, cherchent à nous détourner du devoir; aux choses de ce temps, tableaux, livres, 35, paroles, fréquentations. « Tenez-vous debout, » 36.

Visitation. — Voir *Magnificat*.

Visites. — Voir *Magnificat*.

Visite des malades. — A l'exemple de N.-S. le prêtre aime les malades de sa paroisse, est heureux de les visiter, les bons l'accueillent avec plaisir, et ceux qui passent pour hostiles à la religion, 684, ne le reçoivent généralement pas aussi mal qu'on se l'imagine, un exemple. Donc l'avertir promptement, 685.

Visite épiscopale. — Allocution à la première visite d'un évêque, 422.

Vocation religieuse. — Sa *grandeur*. La vocation vient de Dieu et se révèle par l'attrait des jeunes années, enfin se manifeste par l'appel des supérieurs; elle exige beaucoup de générosité, car l'appel de Dieu n'enlève pas la liberté, 814, mais

demande de longs sacrifices; les années de noviciat sont une nouvelle preuve de sa grandeur, 815. Sa *fécondité*: elle donne à l'âme appelée les vertus nécessaires à sa mission; la dévoue aux œuvres de zèle: éducation de l'enfance sans rétribution ni espoir de retraite, uniquement pour Dieu; soin des malades en qui la religieuse voit J.-C. et pour qui elle s'oublie elle-même, 816.

Vocation sacerdotale. — Dieu donne à chacun un rôle à remplir sur terre, avec les dispositions nécessaires, donc il faut le connaître et répondre à l'appel de Dieu, 616. En particulier la vocation sacerdotale est un honneur et Dieu n'y appelle que les âmes généreuses: le prêtre est représentant de J.-C., possède ses pouvoirs, 616, médiateur entre les hommes et J.-C.; c'est un devoir de suivre cette vocation, pourtant que de refus! les motifs en sont l'indifférence sur la question de la vocation, la peur des difficultés morales ou matérielles, la lâcheté qui vient du respect humain ou de l'ambition, l'opposition des familles quelquefois légitime, mais pas toujours; un jeune homme qui se croit appelé doit se confier à son confesseur et lui obéir, 617. Histoire d'une vocation, 618.

En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGÉ, à Langres

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé EUG. MARTIN. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 pages. — Prix : 2 f. ; *franco* 2 f. 40. — Poids : 400 gr.

LE GRAND JOUR ET SES APPRÊTS, par le R. P. LAMBERT. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix : 2 f. 50 ; *franco* 3 fr. — Poids : 400 gr.

Cette *Retraite* se distingue des nombreux ouvrages similaires en ce que, sans négliger la préparation *purifiante* à la Première Communion, elle tourne la pensée des Retraitants surtout vers la Sainte Eucharistie, afin de leur inspirer envers elle une solide dévotion.

LE PARADIS SUR TERRE, ou le *Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral*, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation, par M. le chanoine ROLLAND. — 15^e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix : 8 francs ; *franco* 9 francs. — Poids : 1 kilo.

Cette nouvelle édition, augmentée et mise au courant des derniers décrets, a paru en avril 1911.

DU MÊME : **LA REINE DU PARADIS**, ou le *Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral*, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation. — 6^e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 p. — Prix : 7 f. ; *franco* 8 f. 20. — Poids : 1200 gr.

En vue de la prédication sur la Sainte Eucharistie et sur la Sainte Vierge, nous ne connaissons rien qui surpasse ces deux ouvrages de l'ancien curé-doyen de Neuilly-l'Evêque, dont les *Dominicales* sur le *Credo* (aujourd'hui introuvables) firent tant jadis pour le succès de l'*Ami du Clergé* encore enfantélet.

LA PÉNITENCE, *Paroles des Saintes Ecritures et des Pères*, commentées et coordonnées de manière à servir de *Sujets de méditations* ou d'instructions pour le temps de l'Avent, du Carême et des Retraites, par M. l'abbé CH. MARTEL, chanoine honoraire de Fréjus. — Un vol. in-18 de 500 p. — Prix : 3 fr. ; *franco* 3 fr. 50. — Poids : 500 gr.

DU MÊME : **MÉDITATIONS ET INSTRUCTIONS POUR LE TEMPS DE CARÊME**, *Paroles des Saintes Ecritures et des Pères*. — Un fort volume in-18 de 476 pages. — Prix : 3 fr. ; *franco* 3 fr. 50. — Poids : 425 gr.

RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco* : 30 cent. (Remises par nombre : 8 pour 6 ; 18 pour 12 ; 40 pour 25 ; 100 pour 50). — Poids : 50 gr.

LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix *franco* : 50 centimes.

CHEMIN DE LA CROIX POUR LE VENDREDI SAINT, *suivi d'Actes pour la communion des petits enfants*, par M. l'abbé Dormoy, curé de St-Martin, à Langres. — Une brochure in-12 de 23 pages. — Prix *franco* : 0 f. 20.

THÉÂTRE, par HENRY VERCEIL : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins*, broch. in-12 de 104 p., 1 f., *franco* 1 f. 25 ; — *Les Petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus*, et *Deux Saynètes enfantines*, chaque brochure, 0 f. 30 *franco*.

Tables Générales de l'AMI DU CLERGÉ

Nous avons publié au mois d'octobre 1910 les **Tables Générales de la Troisième Série de l'Ami du Clergé**.

Œuvre de patience et d'attention la plus minutieuse, ces **Tables** renferment 732 pages de texte compact, à deux colonnes, du même format que l'*Ami*, où se trouve analysé, avec d'innombrables références d'années et de pages, tout le contenu de dix années de l'*Ami du Clergé* et de l'*Ami du Clergé paroissial*, de janvier 1899 à décembre 1908, en tout vingt volumes in-quarto.

Les **Tables** de l'*Ami* et du *Paroissial* ne forment qu'un seul et même volume et ne se vendent pas séparément.

La partie consacrée au *Paroissial* donne les plans de plus de deux mille sermons ou instructions, pour à peu près toutes les circonstances où un curé peut avoir à prêcher. C'est donc un *Sermonnaire* complet et très varié.

Le prix du volume est de huit francs ; *franco* 8 fr. 50 pour la France, 9 fr. pour l'Etranger. — Poids : 1 kilo.

Il nous reste encore quelques exemplaires des **Tables** de la **Deuxième Série**, que nous cédon's au prix de 6 fr. ; *franco* 6 fr. 40 pour la France, 6 fr. 80 pour l'Etranger. — Poids : 800 gr.

Les **Tables** de la **Première Série** sont épuisées depuis très longtemps.

GTU Library



3 2400 00252 9661

v.33
1911
suppl.

CBPaQ

v.33
1911
suppl.

41252

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

